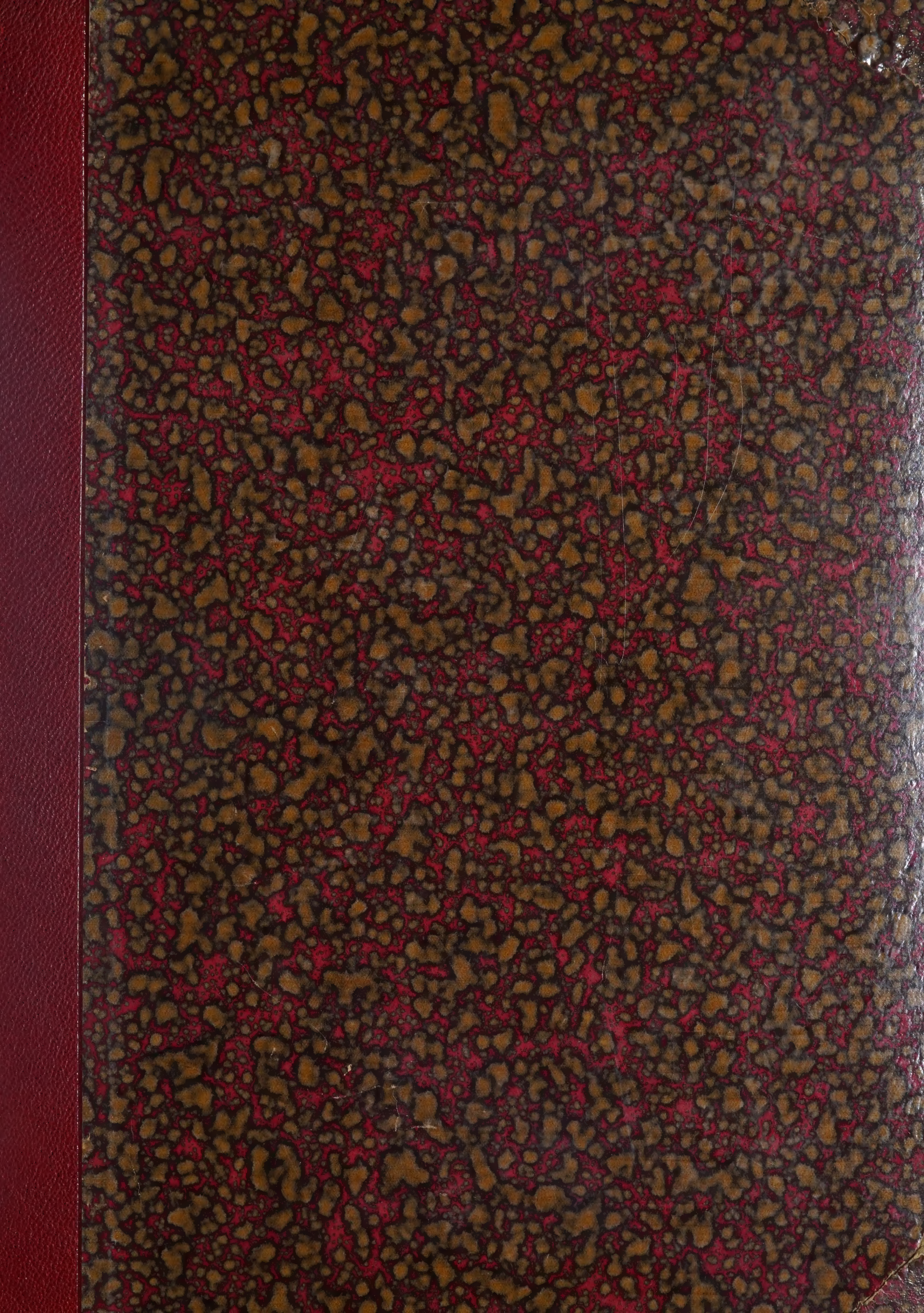


Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre

LES·ANNALES



LA CUEILLETTE DU GUI POUR LES MARRAINES

6 Janvier 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS — FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50 — UNION POSTALE 20 fr. | 10 fr. 50 — 51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1802. — 6 JANVIER 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS — FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50 — UNION·POSTALE 25 fr. | 13 francs — 51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LES IMAGIERS DE LA GUERRE
M. BARBA

LA SOUPE FRANÇAISE

Pour les Petits Réfugiés.



La Femme et le Foyer

1. Chapeau de mélusine tête-de-nègre doublé de velours de la même teinte et piqué en avant d'un couteau d'argus. — 2. Grand canotier de peluche bordeaux. la calotte souple est cerclée d'un large galon de chenille et peau de daim gris.

POUR LES JOURS FROIDS

Les enfants sont toujours habillés très court, mais ils ne suivent pas complètement l'exemple des mamans, car leurs robes et leurs manteaux restent plutôt amples. Les vêtements à ceinture sont de moins en moins en faveur, surtout pour les bébés, qui se trouvent bien plus à l'aise dans la robe tombant droit depuis l'épaule et ne gênant en rien les mouvements. Les grosses fleurs brodées en laine de teintes vives, sont très à la mode. Un bien joli manteau était celui vu au Bois un matin de cette semaine. Imaginez-le en homespun blanc, de coupe raglan très large d'emmanchure, boutonné sous le menton par un gros bouton de tissu, un second bouton à la taille suffisant à retenir le vêtement fermé ; le petit col rond, roulé, était orné aux coins par une fleur brodée assez naïvement en laine vive. la doublure était de soie jaune citron. Le chapeau qui l'accompagnait était petit, pointu, inspiré par un chapeau de mandarin ; il était blanc et orné d'un bouquet brodé pareil à la fleur du col.

Les guêtres assorties au manteau sont en grande faveur actuellement. On voit rarement les enfants jambes nues par les temps froids. La mode de laisser les jambes découvertes avait certainement des inconvénients, car nous avons adopté la manière américaine qui veut qu'on protège les bébés contre le vent glacial et qu'on ne risque pas, sous prétexte de les endurcir, de leur faire souvent plus de mal que de bien. Si nous couvrons les jambes des bambins, par contre nous leur découvrons volontiers la tête. Rien n'est agréable à regarder comme ces têtes juvéniles, les cheveux s'envolant gaiement au vent, libres de tout couvre-chef. Les petits sont ravis de ne pas être gênés par un chapeau qui ne va pas souvent bien, glisse ou tombe quand on court, et dont le caoutchouc, sous le menton, fait mal quand il est serré, ne sert à rien quand il est trop lâche. Souvent les grands-parents sont très affligés par nos idées d'hygiène moderne ; ils s'inquiètent et se désolent à la vue de ces chers petits qui risquent, pense-t-on, de s'enrhumer. Est-ce imprudence ou sagesse que cette nouvelle méthode ?... Je l'ignore, mais il faut constater que les cheveux sont admirables, bien plus jolis, plus épais, plus souples grâce peut-être au grand air.

Le tulle est très employé pour les chapeaux en ce moment, car déjà nous sommes lasses de la fourrure et des chapeaux d'hiver ; nous cherchons comme toujours à hâter l'arrivée des beaux jours en portant les chapeaux qui conviendraient au printemps, alors que l'hiver est à peine commencé. La seule garniture permise est la plume défrisée qui estompe les bords et adoucit la ligne, ou le tulle qui la remplace très avantageusement et plus économiquement. Rien n'est joli comme le petit chapeau enveloppé d'une torsade de tulle de ton marron glacé si à la mode, cette torsade finissant par un grand pan qui s'enroule deux fois autour du cou et tombe négligemment dans le dos. Porté avec une robe de dîner un peu échancrée au cou, ce chapeau est très seyant.

On voit beaucoup de chapeaux en satin broché, drapé, plus courts derrière que devant, s'abaissant un peu sur les tempes, cachant le front et les sourcils, mais dégageant la nuque. Les chapeaux de velours froncé se portent beaucoup, surtout pour le matin ; c'est un genre très en faveur dans certaines maisons de la rue de la Paix. Mais que le chapeau soit grand ou petit, les calottes se font plus basses, très souples, et généralement drapées.

SIMONNE B.

PETITS CONSEILS

Sûrement le mauvais charbon est responsable de la poussière noire qui s'infiltre partout dans nos appartements, salit les rideaux et les tentures et nous noircit la peau si désagréablement. Qui de nous n'a été étonnée de constater que malgré l'eau et le savon, un nettoyage à l'alcool prouve que la peau n'était pas parfaitement débarrassée de la poussière ? Méfiez-vous de l'alcool pour un usage fréquent, vous durcissez et raidissez ainsi votre peau. Il est bon de remédier à cela par une douce friction au cold-cream et si vous voulez obtenir une peau lisse et veloutée, terminez par une friction avec un gant de flanelle un peu rugueuse. Ce secret m'a été confié par une femme qui, malgré son âge avancé, avait conservé une peau d'enfant grâce à ce procédé consciencieusement appliqué depuis sa jeunesse.

Les manches des parapluies se font de plus en plus volumineux. Vous pouvez utiliser les ronds de serviette anciens pour vous en faire des poignées. Le rond d'ivoire, de cloisonné ou de nacre, chiffré, peut être transformé en manche de parapluie, en faisant poser deux rondelles pour boucher les extrémités et en le fixant sur la canne épaisse d'un parapluie à la mode. Original et joli, ce genre, qui ne sera jamais commun comme les parapluies des grands magasins, comporte la dragonne de façon à l'accrocher au bras.



1. Manteau de bébé en bure vieux bleu garni de grosses cordelières de laine grise et d'une large bande brodée également de laine grise. — 2. Costume de popeline châtaigne. La jaquette complètement fermée est terminée par un large col de castor. — 3. Costume habillé en laine grise, col de skungs.

Notes de la Semaine

Le Maréchal à l'Académie

Depuis longtemps ce projet était soutenu par quelques-uns, combattu par d'autres. Aujourd'hui il a pris corps. L'Académie vient, croit-on, d'aviser officieusement le maréchal Joffre que sa candidature serait assurée d'un bon accueil. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. La Compagnie reste fidèle à des traditions séculaires. Toujours elle réserva des places aux soldats illustres, comme aux grands diplomates et aux princes de l'Eglise. Je me suis amusé à relever les noms des maréchaux et des généraux qu'elle élut et à noter les circonstances qui expliquaient ou justifiaient son choix. Je résume ces recherches auxquelles l'actualité prête un piquant intérêt.

En 1652, le marquis de Coislin, mestre de camp de cavalerie, brigue les voix des Quarante. Il est un peu jeune — vingt ans à peine, — mais, petit-fils du chancelier Pierre Séguier et petit-neveu de Richelieu, il tient aisément en échec les littérateurs. Aucun n'essaie de lui barrer la route. En 1663 le duc de Saint-Aignan succède à la Mesnardière. Il compte quinze campagnes, vingt-cinq blessures. Il a de l'esprit; il plaît au roi; il connaît les préséances et règle à merveille les fêtes de la cour. Le duc de Saint-Aulaire, lieutenant général du Limousin, s'est vaillamment battu. Il quitte, au déclin de l'âge, l'épée pour la plume et rime des vers légers qu'il dédie à la marquise de Lambert, à la duchesse du Maine. « Anacréon moins vieux fit de moins jolies choses. » Il s'attache à mériter ce jugement de Voltaire. Il ne veut pas mourir. «Si vous persistez à vivre au delà de cent vingt ans, lui déclare le cardinal de Fleury, votre pension sera supprimée. » Il s'éteint à quatre-vingt dix-neuf ans, heureux et comblé d'honneurs. Le général de Mineure, nommé en 1707, ne peut offrir comme bagage qu'une traduction estimée de deux poètes latins. Mais il a conduit ses troupes à Steinkerque et Malplaquet. Cela suffit.

Villars, le premier en date des maréchaux, occupe en 1714 le fauteuil de Chamillart. Les ombres de Turenne et de Condé le protègent. Un mot de Louis XIV le recommande aux suffrages de la Compagnie : « Dès que l'on tire en quelque endroit, il semble que ce petit garçon sort de terre pour s'y trouver »... Le directeur de l'Académie, lorsqu'il recevra Joffre, invoquera certainement le souvenir de Villars... Le maréchal d'Estrées commandait nos escadres et possédait une superbe bibliothèque. Le maréchal de Richelieu avait pris Port-Mahon; ambassadeur à Vienne, il entrait dans la ville suivi d'un équipage princier. Des chevaux ferrés d'argent traînaient ses soixante-quinze carrosses. Aussi galant que brave, grand séducteur et médiocre courtisan, il parlait librement au souverain. Sortant avec Louis XV d'un sermon dirigé contre les vieillards qui s'abandonnent à la débauche : « Le prédicateur a jeté des pierres dans votre jardin », dit le roi. — Oui certes, riposta le maréchal; il en a tant jeté que plus d'une est tombée dans le parc de Versailles. » Il pria Destouches de composer son discours de réception; puis, au dernier moment, il l'écrivit lui-même, à sa façon, sans orthographe et sur le ton cavalier. Il eut beaucoup de succès.

J'abrège l'énumération... Le duc de Saint-Aignan, savant archéologue, le général duc de Nivernais, élégant épistolier, le maréchal de Belle-Isle, héros de la retraite de Prague, le maréchal de Duras, fameux depuis Fontenoy, le comte de Tressan, parfait homme du monde et grand faiseur d'épigrammes (« c'est une guêpe noyée dans du miel », disait de lui Mme de Boufflers) ; le comte de Ségur, achèvent de représenter, à l'Académie, les armées de l'ancienne France.

Après la Révolution, les mœurs se modifièrent. L'autorité royale cessa d'influencer le recrutement des immortels ; du moins s'exerça-t-elle avec plus de discrétion et de pudeur... Ce n'est pas parce qu'il était gentilhomme et qu'il avait servi dans les dragons rouges qu'Alfred de Vigny entra au Palais Mazarin.. Le duc d'Aumale ne dut pas seulement à son nom le titre d'académicien. Ce titre fut conféré au génie de Pierre Loti et non aux galons de l'excellent marin Pierre Viaud. Pourtant le général Langlois était hier un officier de carrière, comme aujourd'hui le général Lyautey. Mais leur talent d'écrivain les désignait non moins que la noblesse de leur caractère et l'éminence des tâches accomplies par eux.

L'élévation du maréchal Joffre aura une signification particulière. Elle sera symbolique. En ce soldat, elle exaltera tous les soldats, ceux de la Marne, ceux de l'Yser, ceux de Verdun, le paysan des tranchées, l'intrépide alpin des Vosges, le canonnier, l'aviateur, la prodigieuse somme d'énergie que la patrie a exigée de ses fils. En lui, l'Académie honorera tous les courages, et toutes les immolations, et tous les deuils. N'oublions pas enfin, que l'Amérique et le Canada ont acclamé le maréchal Joffre, et que les ovations, dont ils le saluaient, passant au dessus de sa tête, accouraient vers nous. Un témoin, M. Henri Bergson, a fixé le tableau de ces jours inoubliables.

«Partout où Joffre apparaissait, c'était l'explosion formidable de sentiments restés à l'état de tension depuis le commencement de la guerre. De loin, les mères soulevaient leurs petits enfants pour qu'ils pussent apercevoir, durant quelques secondes, et graver à jamais en leur mémoire, les traits de l'homme qui avait arrêté le flot des barbares et sauvé la civilisation... La France était là, la France qui s'était offerte au sacrifice pour la libération du monde et vers laquelle montait, avec je ne sais quel parfum d'encens, la reconnaissance pieuse d'un grand peuple. Il faut avoir vécu ces heures privilégiées pour imaginer comment, dans l'humanité de demain, pourra s'allumer entre nations la même ferveur d'amour qu'entre des personnes... »

Saisissez-vous maintenant le sens du vote unanime qu'émettra l'Académie et les raisons profondes, l'instinct mystérieux qui l'inspirent ?

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Il faut savoir se sacrifier

Ma chère Cousine,

Décidément les cerveaux ne sont pas faits de même, ce qui pour les uns paraît sacrifice est jugé sottise par les autres... C'est ainsi que des personnes timorées se créent une foule de cas de conscience avec lesquels elles ne transigeraient pour rien au monde, et souffrent, si j'ose dire, par amour de l'art... On les regarde stupéfait en pensant : « Ces gens sont fous, ils s'ingénient à se rendre malheureux sans profit pour personne! », comme si le devoir, en ce moment, n'était pas de laisser la pauvre humanité saisir une parcelle de bonheur.

Je connais deux fiancés qui depuis le commencement de la guerre se morfondent avec l'espoir de s'épouser; la mère de la jeune fille permet les fiançailles, mais s'oppose formellement à laisser célébrer le mariage avant la fin des hostilités. La mère du jeune homme, par hasard, se trouve dans les mêmes sentiments! et ces deux dames s'attendrissent sur le bonheur qui sera réservé « aux chers enfants » *après* la guerre! En attendant, la jeune fille se ronge d'inquiétude, le jeune homme, un hardi soldat, fait sous-lieutenant au front, se désole; chaque permission lui est une déception; ce héros aimerait à se reposer des boueuses tranchées dans son nid à lui, et goûter auprès de la femme qu'il a choisie, qu'il aime, dont il est aimé, le bonheur qui est tout son rêve: cette joie lui est refusée.

— Il faut savoir se sacrifier, disent les mères.

— Se sacrifier à quoi? voilà ce qu'on peut demander!...

Le soldat qui donne sa vie à la Patrie se sacrifie..., la femme qui s'astreint à soigner les blessés, également... et l'enfant qui se prive d'un jouet pour l'offrir à un gosse malheureux... et la jeune fille qui s'occupe des soldats mutilés ou aveugles... Chacun de ces sacrifices concourt à un idéal précis, à un bien dont on peut apprécier les effets. Mais à qui, à quoi cela peut-il profiter que deux êtres ayant échangé leur parole ne se marient pas?...

« La situation n'est pas assise », fait une des mamans.

« Mon futur gendre peut mourir à la guerre », observe l'autre.

Et, avec l'entêtement des personnes qui poursuivent une chimère, elles reprennent en chœur :

« Il faut savoir se sacrifier! »

Or, je puis me tromper, mais j'estime que le vrai devoir, justement, c'est de se marier...

Que la position soit assise ou non, cela n'a qu'une importance secondaire, la guerre a élargi les horizons, elle a montré le néant de certaines illusions et la fragilité des choses stables ; elle a appris à se passer de bien-être, à vivre chichement, à prendre de la peine par soi-même ; elle a montré l'inutilité de la toilette et la vanité des réceptions; elle a mis les jeunes filles dans cet état d'esprit qui est le vrai... : Qu'importe l'avenir, qu'importe la fortune, si mon mari et moi éprouvons de l'amour l'un pour l'autre?...

La jeune fille bien née, — j'entends par le cœur, — qui va au mariage, sait aujourd'hui se contenter de peu. Un bout d'appartement, meublé n'importe comment, ou un coin chez sa mère, suffit à ses ambitions. Elle ne se marie plus pour éblouir ses petites amies, ni pour offrir aux foules le spectacle d'un grand mariage, mais simplement parce qu'elle aime, état divin et magnifique qui pendant ces temps de guerre n'est point sans risques.

Car l'enfant qui unit sa jeunesse à celle d'un soldat sait qu'elle peut perdre demain celui auquel elle a lié sa destinée, et c'est justement ce qui rend son geste émouvant.

En offrant sa vie, elle accomplit spontanément un acte de générosité, elle semble dire: « Tu vois, j'ai confiance! » et l'insécurité des jours est une grâce de plus.

Elle accepte la crainte du veuvage et les longs jours d'inquiétude, et peut-être la perspective d'un blessé à soigner pendant des années! L'amour est le plus fort, et c'est ainsi que le mariage est beau. Il n'y faut point tant de précautions, ni tant de certitudes, ni tant d'actes notariés, ni tant de paperasseries. Il y faut ces deux forces, l'une soutenant l'autre : l'amour et le courage...

Le mari n'a pas de situation?... Eh bien! et défendre son pays, n'est-ce pas la plus belle de toutes!... Est-ce que tout homme qui remplit en conscience celle-là ne mérite pas d'être à l'honneur?

« Que fait votre mari, madame?

— Il est soldat au front!... »

Cela ne vaut-il pas mieux que de toucher des commissions sur les fournitures militaires..., ou d'être un embusqué ayant une situation?...

Alors voulez-vous m'expliquer pourquoi on ne marie pas deux enfants qui s'aiment?

Il faut savoir se sacrifier, répètent les mères avec un entêtement farouche!...

Le vrai, le charmant sacrifice me semble justement de se marier dangereusement, en pleine guerre, de laisser le mari à ses devoirs de soldat, et la femme gardienne du foyer qui représente l'amour et l'espérance de demain.

La France se dépeuple, dit-on; si on avait permis à tous les fiancés qui attendent vainement la fin de la guerre, de se marier, nous aurions été dotés en ces trois ans de quelques beaux petits Français de plus... C'est alors que la femme eût rempli véritablement toute sa destinée. Le mari aux tranchées, défendant la Patrie, la femme à la maison, perpétuant la race, donnant au pays les enfants qu'il demande, et tous deux réalisant, en pleine tourmente, le roman très pur de l'amour..., tous deux dignes l'un de l'autre, tous deux marquant dans la vie cette confiance qui est le signe du vrai courage.

Et cependant vous ne retirerez pas de la tête de ces deux mères qu'il y va de leur dignité que le mariage ne s'accomplisse pas...

Et comme je priais l'une d'elles de se laisser fléchir :

« Ce serait honteux, fit-elle, que ma fille songeât à son bonheur en temps de guerre. »

Non décidément les cerveaux ne sont pas tous de même espèce. Mais rien au monde ne m'empêchera de dire, de répéter, que donner à un poilu qui se bat et risque sa vie, la joie du mariage, c'est faire action patriotique...

Cependant les deux dames continueront de penser :

Il faut savoir se sacrifier!

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



L'Écho des Gourbis

Je lis toujours avec plaisir les journaux écrits dans les tranchées, mais j'ai éprouvé une véritable émotion et la surprise qu'on peut imaginer en retrouvant dans le dernier Nº de l'*Echo des Gourbis* (dont Pierre Cabel, l'exquis poète est le rédacteur en chef) la lettre d'un soldat, père de famille, racontant la visite qu'il avait faite à sa petite Lucienne hospitalisée dans une de nos Maisons claires, au château de Sourdeval.

« Vous souvenez-vous, écrit-il, des contes » de nos grand'mères qui nous faisaient » transporter d'une bien pauvre chaumière » dans un magnifique château.

» Eh bien, chers camarades, ces jolis » contes sont devenus réalité pour nos en- » fants. »

Et il raconte, avec une verve charmante, la joie de sa gosse d'avoir un tablier bien propre et des petits sabots, de pouvoir courir et fouler l'herbe, de jouer avec les poules, les oies, de caresser les petits lapins, de boire du lait crémeux et de manger de bons œufs frais.

Or ce témoignage-là, venu spontanément d'un soldat, publié dans un des journaux les plus lus du front est, en vérité, le plus délicat hommage que l'on pouvait faire à notre œuvre...

Car, faire plaisir à un soldat..., être pour lui la cause d'un peu de bonheur, n'est-ce pas le vœu qui est aujourd'hui au cœur de toutes les bonnes Françaises? Or, grâce à nos Maisons claires, nous avons cette immense satisfaction d'assurer la tranquillité de quelques soldats du front.

L'autre jour, c'était la veille de Noël, un soldat, un beau gars solide, aux mains calleuses, entre à l'œuvre et, sans honte, sans précaution, sans récrimination, avec seulement quelque chose de passionné dans la voix en parlant des petits, dit :

« Ma femme est partie. J'ai appris ça au front par une dépêche. Alors le colonel m'a donné une permission rapport aux enfants qu'*elle* a laissés. Croyez-vous ça, qu'une femme puisse abandonner des enfants pendant que le père se bat? Enfin, elle a fait ça..., les paroles n'y changeront rien, elle est partie; alors des camarades

m'ont dit : « Va aux Maisons claires, on » te prendra tes gosses. Je suis venu : » c'est-il vrai que vous me les prendrez? »

Que peut-on répondre si ce n'est : Oui, tout de suite, demain! Notre maison de Resny, si proche de Paris, est commode pour dénouer ces petits drames. Et ce n'est pas le premier que nous voyons, hélas !... Nous ne doutions pas qu'il existât des femmes assez dénaturées pour accomplir ce genre de crime pendant la guerre.

Nous sommes heureux que nos maisons soient le refuge où des enfants retrouvent non pas une mère mais d'innombrables mamans qui les aiment.

Disons en deux mots que les garçons de notre colonie d'Aiguebelle, les filles de notre colonie de Mazamet, sont revenus florissants, heureux, engraissés.

Nous allons avoir deux départs consécutifs la semaine prochaine : un au château d'Ourville, un au château de Sourdeval.

Vivent les chers et généreux donateurs — et mettons en tête le *Buffalo War Relief Committee* — qui nous permettent de jeter tant de bonheur au royaume des enfants pauvres !

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de cette 29e liste arrêtée le 24 décembre 1917 : 8,282 fr. 70 ; montant de la souscription au 24 décembre : 276,566 fr. 55.

Buffalo war Relief Committee, transmis par M. Hugh Kennedy, trésorier, 4,720 fr. — Allies war Fund of Macquoce, transmis par le trésorier M. C. Morman, 693 fr. 60.

Transmis par Mlle de la Seiglière : M. P.-D. Block, Mme E.-F. Rosenbaum, 901 fr. 40.

C. F... et Cie, 100 fr. — G.-J. M..., envoi mensuel, 50 fr.

Transmis par Mrs Kate Logan Held : Mme Shaffield, 5 fr. 75. — Mme Bruham, 5 fr. 75. — Mme Cooper, 5 fr. 75. — Mme Jones, 17 fr. 25. — Mme Guimell, 23 fr. — Mme Stephens, 28 fr. 75, Mme Ufford, 28 fr. 75. — Mrs Kate Logan Held, 50 fr.

Fidèle abonnée des Annales, 5 fr. — M. P. Roy, 20 fr. — Anne Onyme, B. C..., 16 fr.

Transmis par Mme B. Varenne : Mme Morvan, 1 fr. — Mme L. Varenne, 1 fr. — Mlle Dreux, 2 fr. — Mlles Lefèvre, 8 fr.

Un ménage sans enfants c'est comme un printemps sans soleil, 1 fr. — M. Bond Orme, 32 fr. — Mme Vve Mazé, 10 fr. — Mme Henri Jamin, 6 fr. — Les sœurs d'Emmanuel, 6 fr. — Mme A. Campagne, 5 fr. — Mme L. Geslin, 5 fr. — M. E. Brun-Champein, 5 fr. — Mme Galand, 50 fr. — Mme Gilly, 20 fr. — Une théosophe nantaise en souvenir d'Annie Besant, 5 fr. — Les petits enfants de l'école maternelle de Saigon (2e versement), 37 fr. 95. — M. Baron, 10 fr. — M. Pupidon-Comptour, 30 fr. — M. Choron, 20 fr. — Mme Noirot, 20 fr. — En souvenir de notre cher André, 6 fr. — Mme Morandière, 15 fr. — Mme Giran, 5 fr. — Mme Desquemare, 50 fr. — Mme P. Boisse, 5 fr. — Marguerite et Paule Fagot, 8 fr. — Mme Pein, 7 fr. — Mme P. Malet, 6 fr. — M. Rickart, 5 fr. — M. Gros-Pradès, 5 fr. — Pour avoir le bonheur d'être maman, 5 fr. — Mme Gabriel Rollin, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mme Poncin, 50 fr. — Mme Rivière, 10 fr. — M. Mesliger, 5 fr. — Mme Faguet, 5 fr. — Mlle German-Ribon, 10 fr. — Mme Maurice Jordan et Mme Dupuis, 25 fr. — Mme Droit, 25 fr. — Mme Maria Leroux, 3 fr. — Mme Douguet, 8 fr. — Elèves du cours Racine, 20 fr. — Mlle A. Beaufils, de la part de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 2 fr. — M. Joseph Roustan, 10 fr. — Mlle Anne Daussy, 20 fr. — Guy Varnier, son petit frère et sa petite sœur, 5 fr. — Mme C. Gaillard, 10 fr. — Mme Hamy-Lefebvre, 50 fr. — M. Guibourgé, 2 fr. — M. Laurentie, 8 fr. — Lieutenant A. Schilte, 4 fr. — Mlle I. Taillebois, 4 fr. 80. — Mme Lemoine, 5 fr. — Mlle Marcelle Floch, 5 fr. — Mme L. Pary, 5 fr. — Mlle Suzanne Cambel, 5 fr. — Mme Besnard, 6 fr. — Mlle Alice Chauvet, 6 fr. — La Blanchetière, 10 fr. — M. Joseph Langlois, 44 fr. — Une Provinoise patriote, 1 fr. — A.-F. D..., 10 fr. — Mme Nelly Bellœuvre, 6 fr. — Ch. B..., 10 fr. — Une vieille institutrice de la Gironde, 5 fr. — Mme Marie C. Morell, 100 fr. — Gabrielle G..., 10 fr. — Mlle Marcelle Brun, 5 fr. — Vente de pommes de terre cultivées par les élèves de l'école de filles Geaune, 10 fr. — Une grand'mère versaillaise, 20 fr. — M. Simillion, 25 fr. —

(Voir page 21, la suite de cette liste.)

Les Envois au Front

Lettre d'un Colonel

Ah! qu'il fait froid! Tandis que j'écris ces lignes, la neige tombe en tourmente, un vent aigre souffle; on pense aux soldats qui montent leur garde, la nuit, les doigts engourdis sur leur fusil, les pieds dans la neige glacée... Il faut plus que jamais soutenir le courage de ces poilus si éprouvés de toutes façons.

Aussi, dépêchons-nous de les aider. Ecoutez cette lettre que le lieutenant-colonel Linarès, du 161e régiment d'infanterie, secteur 32, me fait l'honneur de m'écrire :

« Les événements malheureux qui se déroulent chez les Russes ou ailleurs risquent d'entamer le moral encore intact de nos soldats si l'on n'apporte pas une diversion à leurs idées que le temps porte naturellement vers la mélancolie. Cette heureuse diversion peut être apportée par la lecture. C'est pourquoi, madame, j'ai pensé à m'adresser à vous, sachant combien vous teniez à améliorer le bien-être du combattant, pour vous demander, au nom des soldats du 161e, que j'ai l'honneur de commander, quelques livres, romans, brochures, pièces de théâtre, revues, qui pourraient être lus par eux avec intérêt. »

On le voit, c'est faire œuvre doublement patriotique que d'entourer nos Poilus de sollicitude, puisque leur moral s'en trouve meilleur. Chacun voudra dénicher au fond de quelque bibliothèque oubliée un ou deux vieux amis, dont on peut bien se séparer pour les soldats de France.

Le capitaine Mercadier, 1er groupe de chasseurs cyclistes, 5e division de cavalerie, secteur 4, demande pour quelques diables bleus de son régiment (ils sont 250) une dizaine de marraines et, pour les déshérités, des chaussettes, caleçons, chemises, savonnettes, brosses à dents et tous autres objets utiles qui leur seront en même temps agréables pour le Jour de l'An.

Les demandes de toutes sortes s'accumulent. Grâce à de beaux lainages reçus, nous satisfaisons celles qui nous semblent les plus pressées. Le livre de Mmes Nicolle et Francis Thomé marquait cette semaine leur 48,022e envoi.

L'Adoption des Prisonniers

Leurs Supplices

On a beau savoir le sort douloureux de nos prisonniers, le cœur se serre de pitié en tenant de leur bouche l'aveu de leur misère... Voici ce qu'écrit l'un d'eux, rapatrié depuis peu en Suisse :

« Vous ne manquerez pas de signaler dans » votre journal que je fus forcé, pendant » ma captivité, de travailler comme beau- » coup d'autres camarades, dans un puits » où l'eau bouillonnait et d'où s'échappaient » de grandes vapeurs de gaz. Au bout de » quelques heures de travail, le gaz rendait » la vue impossible pour quelques jours. Je » vous signale que l'un d'eux n'y voyant » pas pour se conduire et forcé de travail- » ler, a été mis au piquet par un temps ef- » froyable de froid et de neige, un ban- » deau sur les yeux, pendant plusieurs heu- » res. D'autres, qui voulaient se faire por- » ter malades et ils en avaient le droit, » les malheureux! étaient conduits en *pri-* » *son* à coups de sabre.

» Mes pauvres camarades sont plus pri- » vés de nourriture que jamais et le travail » augmente dans une proportion effrayante.

Voilà les supplices auxquels on condamne nos enfants.

Un homme, un empereur qui ose prononcer le nom de Dieu, inflige ces tortures que les Barbares, les Chinois, les nègres réprouveraient...

Oui, essayons, dans la mesure du possible, d'atténuer ces abominations, par la chaleur de notre amitié et la promptitude de nos secours. D'ailleurs, nous n'avons qu'à bénir nos huit mille marraines et les amis si dévoués qui nous prêtent un secours dont l'efficacité se fait sentir chaque jour davantage.

M. Rivot est un des amis actifs de notre œuvre. Sans relâche il réunit autour de lui des collectes qu'il envoie pour les prisonniers. Nous tenons à remercier tous ceux qui le suivent avec fidélité dans sa voie charitable.

Ce sont toutes ces générosités qui nous permettent de soutenir nos pauvres, nos chers prisonniers. Encore cette semaine nous avons reçu en nos deux caisses un total de 3,131 fr. 75.

Les Aveugles de M. Brieux

Nous avons transmis cette semaine encore à M. Brieux, pour ses chers Blessés aux yeux : 1,397 fr.

Y. S.

A l'Université des Annales

Le Cardinal Mercier

Mgr Herscher a rendu au cardinal Mercier un hommage éclatant dans la conférence qu'il vient de lui consacrer à l'Université des Annales. Il a dit la beauté de son caractère, la splendeur de sa foi, la gloire de son courage et tous les héroïsmes qui ont fait de lui un des plus grands patriotes dont s'honore l'humanité.

D'ailleurs cette séance prit les proportions d'une petite manifestation envers le pays du roi Albert. Le ministre de Belgique l'honorait de sa présence, et dans la loge d'honneur on pouvait reconnaître Mmes la baronne de Gaiffier d'Hestroy, la duchesse d'Ursel, la princesse de Ligne et d'autres grandes dames belges, venues pour entendre célébrer leur grand cardinal par la voix éloquente de Mgr Herscher.

M. Adolphe Brisson, après avoir remercié le ministre de Belgique, de s'être rendu à l'invitation de l'Université, donne lecture d'un télégramme de M. Carton de Wiart, le grand homme d'Etat.

« Retenu par une importante réunion, je vous » prie d'agréer mes vifs regrets de ne pouvoir » assister à la conférence de Mgr Herscher. » J'aurais été heureux de saisir cette occasion » pour dire à votre éminent conférencier, ainsi » qu'à la direction et au public des Annales, » combien nous sommes touchés et reconnais- » sants de leur inlassable et réconfortante sym- » pathie pour la cause belge, et spécialement » du juste hommage qui sera rendu à notre cher » et grand cardinal. »

Le public applaudit longuement cette pensée venue du gouvernement belge, et écouta avec émotion le récit fait par Mgr Herscher des épreuves si noblement supportées par le peuple belge dont le cardinal fut l'apôtre et reste l'âme vivante!

Mgr Herscher rendit un hommage fervent au Roi et à la Reine, à l'armée belge, à toute cette Belgique martyre dont le plus grand honneur aura été d'arrêter la marche de l'envahisseur.

Cette conférence, soulignée par de chauds applaudissements, sera belle à relire dans le Journal de l'Université des Annales.

PIERRE S.

LES ÉVÉNEMENTS

La Paix de Brest-Litovsk

29 décembre 1917.

Il y a entre les aspirations des maximalistes russes, entre leurs conditions de paix démocratique et les ambitions de l'Allemagne un tel fossé, de telles incompatibilités, que celle-ci essaye de s'en tirer par une insigne comédie.

Elle accepte tout en principe, mais refuse tout en détail. Sa réponse n'est qu'un long amphigouri dilatoire. Certes, la Quadruplice se proclame toute disposée, comme le suggérait le dumvirat de Pétrograd, à faire une paix immédiate et générale, une « paix également équitable pour tous les belligérants », mais elle ajourne, décline tout ce qui pourrait la rendre possible. Elle déclare qu'elle n'entend s'approprier par la force aucun des territoires que ses troupes occupent, qu'elle n'a pas davantage l'intention de ravir leur indépendance aux peuples qui l'ont perdue pendant la lutte, mais elle refuse à ceux qui n'avaient pas cette indépendance avant la lutte de décider de leur sort. « C'est une question, dit le comte Czernin, son porte-parole, qui ne peut être réglée que par chaque Etat avec ses peuples par la voie constitutionnelle. »

Elle rejette également le principe d'indemnités, pour se rallier au principe des versements. Enfin, et c'est là qu'ils montrent leur vraie pensée, les empires centraux mettent comme condition préalable à la suite des pourparlers, « l'acceptation par l'Entente, par les alliés de la Russie, des conditions sur lesquelles les deux parties seraient tombées d'accord à Brest-Litovsk. »

Nos ennemis n'y pensent pas! Ce serait, en effet, se reconnaître solidaires de Lénine et de Trotsky, justifier la félonie d'hommes dont le premier geste a été de galvauder tous les traités, d'hommes qui ne représentent pour l'Entente ni un gouvernement, ni l'ordre, ni rien, qui ne sont pas même sûrs du lendemain.

Aussi l'Entente regarderait comme un crime de consentir à accepter leurs propositions, car ce serait accepter la défaite, une défaite dont la France en particulier ne se relèverait pas.

La manœuvre germanique est bien évidente. Comme l'a dit M. Stéphen Pichon à la Chambre, dans son exposé de la politique française, l'Allemagne cherche « à nous entraîner dans les négociations maximalistes ». Mais elle fait complètement fausse route. Ce qu'elle jette sur le tapis vert n'est pas suffisant pour nous y entraîner. Entre ses conditions de paix et celles de l'Entente et les nôtres il y a un abîme que combleront seules la restitution de l'Alsace-Lorraine et la réparation des crimes, des déprédations sans nom commis sur notre territoire et partout. Ce sont là nos buts de guerre; et le ministre des affaires étrangères les a rappelés, les a précisés avec autant de force, d'autorité que d'éloquence. « Ils sont, s'est-il écrié, inscrits dans les déclarations de nos gouvernements successifs, dans les messages des puissances alliées. Notre paix n'a d'autre but que d'assurer au monde la justice et l'humanité. »

La question de l'Alsace-Lorraine n'est pas seulement un problème territorial français, mais un problème moral.

« Nous sommes, ajouta M. Stéphen Pichon, en se résumant dans une formule lapidaire en présence d'une alternative du droit ou de la force. » Ce n'est pas la force, ce n'est pas l'épée flamboyante dont Guillaume II nous menace qui triompheront, mais le droit. Il n'est pas possible que l'Allemagne récupère ses colonies et que nous ne reprenions pas l'Alsace-Lorraine. La résolution de la France est, à ce sujet, inébranlable, et rien ne saurait l'énerver, rien ne la vaincra.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

L'ALLEMAGNE NE S'ARRÊTERA QUE DEVANT LE SORT CONTRAIRE

Nous sommes à la phase de la guerre où la phraséologie et même l'éloquence n'ont plus de place et n'amèneraient d'autres résultats que de faire tourner les esprits à vide. Notre droit est fixé définitivement, la justice de notre cause est universellement reconnue. Il est inutile désormais de s'étendre sur ces développements, dont le bénéfice nous est acquis d'une manière irrévocable. Ce qui compte maintenant, c'est le triomphe de la justice et du droit, tels que nous les définissons, et tels que l'ensemble du monde civilisé les définit avec nous.

L'erreur profonde, je ne dirai pas des défaitistes, mais des gens qui adoptent la théorie de lord Lansdowne sur la revision des buts de guerre, est d'imaginer que l'Allemagne puisse être touchée par des considérations sociales et philosophiques.

Elle est entrée en guerre, délibérément, pour une œuvre de conquêtes et de domination. Cette œuvre, elle la poursuit partout où le sort des armes le lui permet, et elle ne s'arrêtera que devant le sort contraire. Entre elle et nous, elle n'acceptera jamais d'autre arbitre que la force, et c'est nous mystifier nous-mêmes que de chercher à l'amollir par la modération et l'équité. A mesure que nous renoncerions à nos buts de guerre, elle se ferait plus exigeante pour les siens.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Judith Gautier vient de mourir dans la villa qu'elle habitait à Dinard, à côté de son beau-frère Emile Bergerat.

Ce fut une figure charmante et bizarre. Elle n'appartenait presque pas à cette terre. Elle vivait dans un rêve mystérieux, parmi les visions de l'Orient, sa vraie patrie intellectuelle. Elle était, en écrivant, peintre et sculpteur. Elle n'alla jamais en Chine ni en Perse, non plus au Japon, mais elle apprit le chinois pour nous faire connaître *le Livre de Jade*, le persan pour mieux nous conter *Iskender* et le japonais pour nous donner *les Poèmes de la Libellule.*

« Moi, disait-elle volontiers, j'aurais voulu naître, vivre et mourir dans un harem sans sultan, près d'un grand jardin des Mille et une Nuits, plein de fontaines fraîches... ».

Enfin, la fille de Théophile Gautier avait reçu les dons du poète. Le premier article qu'elle publia, à quatorze ans, fut un compte rendu de la traduction par Baudelaire de *l'Eurêka*, d'Edgar Poë. Baudelaire fut étonné prodigieusement. Il lui écrivit : « Quand il n'a plus été permis de douter, j'ai éprouvé un sentiment difficile à exprimer, composé moitié du plaisir d'avoir été si bien compris, moitié de voir qu'un de mes plus vieux amis avait sa fille vraiment digne de lui. »

Ce n'est point en vain qu'un artiste entre dans les lettres avec de tels encouragements. Il semble que, toute sa vie, les ombres de ces deux grands artistes que furent son père et Charles Baudelaire l'aient accompagnée. Plus d'une fois, tandis qu'elle était à sa table de travail, il dut lui sembler que les deux grands écrivains se penchaient vers elle, et elle devait croire entendre leurs chères voix. Elle apprit d'eux l'amour de l'art désintéressé et sincère.

Elle fit paraître de nombreux volumes, entre autres : *le Dragon impérial, la Tunique merveilleuse, le Collier des Jours* et fait jouer *la Marchande de Sourires.* Elle appartenait à l'académie Goncourt.

Je retrouve dans *le Dragon impérial* cette jolie page qui offre de curieuses analogies avec une des scènes les plus célèbres du *Cyrano* de Rostand. Le poète batailleur Ko-li-Tsin scande d'un coup d'épée chacun des vers qu'il improvise, pendant un duel, sur le terrain.

LE SABRE ET LA STROPHE

Ko-Li-Tsin devint silencieux. Tout en guettant les mouvements de ses adversaires et en écartant violemment leurs glaives, il balançait la tête selon des rythmes.

— Un! s'écria-t-il bientôt, le premier vers est fait! Gloire aux Pou-Sahs! Toi, ajouta-t-il, parlant au plus laid des quatre Tartares, tu me déplais avec ta face noire et borgne ; je t'aimerais mieux aveugle.

Et il enfonça son glaive dans l'œil du soldat qui tomba en arrière, mort.

— Très bien! dit Ko-Li-Tsin, je tuerai un homme à chaque vers.

Et il se remit à songer.

— Deux! cria-t-il après un long temps. Le second vers vibre dans mon esprit. Eh bien! Personne ne tombe?

Et le poète, faisant un brusque pas en avant, perça à la fois de ses glaives deux des Tartares.

— Ah! ah! dit-il, cette fois mon esprit est en retard.

Mais il courait un grand péril. Pendant que ses sabres étaient engagés dans les blessures, le dernier adversaire se ruait sur lui dangereusement. D'un violent coup de pied, Ko-Li-Tsin le fit rouler à terre, et, pendant que le soldat, furieux, se relevait, il dégagea ses glaives, et, terminant son troisième vers :

— Trois! dit-il, j'ai rattrapé le temps perdu.

Et il se remit à batailler sans colère avec le dernier vivant.

— Tu penses bien, lui dit-il, que je n'ai plus besoin de me presser et que je vais prendre tout mon temps pour inventer la fin de mon poème. Tiens, je te piquerai à chaque caractère qui s'épanouira dans mon cerveau ingénieux ; le vers sera de sept caractères ; ainsi, à chaque coup tu sauras exactement où j'en serai.

Le soldat rugissait et se démenait désespérément.

— Voyons, lui dit le poète, connais-tu ce caractère?

De la pointe d'un sabre il lui grava sur le front un signe sanglant.

— Non, continua-t-il. Je suis sûr que tu ne sais même pas tracer ton nom. Tu ne mérites aucune estime. Voilà le second, ajouta-t-il.

Il lui abattit une oreille.

Le soldat, épouvanté, commençait à reculer.

— Allons! reprit Ko-Li-Tsin, je suis clément et je te fais grâce de quatre mots. Voici le dernier.

Et il lui plongea son glaive dans le cœur.

— Mon poème est terminé! s'écria-t-il alors en levant les bras. O belle Tsi-Tsi-Ka, fleur de mon jardin! tu es à moi ; tu n'appartiendras à aucun époux et, après ma mort, tes larmes féconderont ma tombe!

JUDITH GAUTIER.

A propos de la Haute-Cour.

La première juridiction extraordinaire de la France moderne fut la Haute-Cour d'Orléans, constituée au début de la Révolution.

Par un concours malheureux de circonstances, et le trouble des temps aidant, elle vit se dénouer de la façon la plus tragique le procès des accusés qu'on l'avait requise de juger.

C'était en 1792. Un ancien ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, Delessart; un ex-commandant de la garde du roi et gouverneur de Paris, le duc de Cossé-Brissac; une quarantaine d'autres fonctionnaires et officiers devenus suspects aux députés de la Législative étaient à Orléans depuis de longues semaines, attendant la fin d'une instruction qui se prolongeait faute de charges sérieuses relevées contre eux.

Sur ces entrefaites, les massacres de septembre avaient eu lieu dans Paris terrifié et devant l'Assemblée presque complice par inaction : toutes les prisons de la capitale avaient été vidées par les assassins laissés pour ainsi dire, libres d'agir.

Les septembriseurs se souvinrent alors que, dans le Loiret, des prisonniers attendaient leur comparution devant la Haute-Cour nationale. Ils se mirent en marche vers Orléans, et comme justement à ce moment les prisonniers venaient d'être dirigés sur Paris, ces malheureux furent tous égorgés en cours de route. Episode dramatique de notre histoire judiciaire et qui fit même alors grande impression sur les esprits, non encore habitués aux procédés expéditifs de la justice terroriste.

Fort heureusement, l'histoire des Hautes-Cours ne comporte pas d'autres aventures aussi sanglantes, puisque même aux temps les plus troublés de notre histoire politique du dix-neuvième siècle, après le retour des Bourbons sous la Terreur blanche, et après la Commune, les exécutions sommaires nécessitées par les circonstances furent effectuées sur condamnations prononcées par d'autres juridictions.

PAGES OUBLIÉES

En janvier 1918 les boulangers n'ont pas assez de farine pour préparer la galette traditionnelle. Cette petite chose nous manque parmi tant de grandes choses. Offrons comme compensation au lecteur un morceau de fine pâtisserie littéraire : ces lignes succulentes d'Henri Lavedan, ami des bonnes coutumes françaises.

LE GATEAU DES ROIS

Ronde comme la table à patine brune autour de laquelle elle réunit la gaie famille, et dorée chaudement à faire croire qu'elle a été cuite par le soleil, la galette des Rois est le premier dessert historique de l'année. Elle a l'importance d'un événement. On l'attend et on la souhaite. Les désirs la pétrissent à l'avance de leurs mains fiévreuses. Dès qu'elle est par la cuisine entrée dans la maison, le nez la subodore, la cherche et elle remplit de son onctueux parfum le buffet qui s'en trouve tapissé. Ce n'est pas, en effet, une galette ordinaire. Elle a son secret que selon les hasards du four elle garde jalousement ou trahit à moitié à fleur de croûte, avec la plus maladroite des candeurs.

Mais si la fève, bien ramassée, s'obstine à demeurer invisible et enveloppée dans son manteau de pâte..., quelle anxiété alors étreint la coupable et touchante maman qui a résolu « d'aider le sort » et qui vient, en *catimini*, pour maquignonner le pieux gâteau! Il faut qu'elle sache exactement où se dissimule la fève pour que l'un ou l'autre des enfants (le petit-fils ou le grand-papa) obtienne à coup sûr la royauté de l'Epiphanie... La voilà donc qui, tremblante comme si elle perpétrait une mauvaise action, palpe d'un doigt prudent de ménagère, habitué à interroger les poires, explore le dessus et le dessous, tâte le centre, appuie, soulève les bords, étudie les plis de terrain, cloques et boursouflures, jusqu'à ce qu'elle ait senti enfin — tel le chirurgien en quête de la balle qui joue à cache-cache dans les chairs — le corps du délit. Elle fait une marque imperceptible, discernable pour elle seule..., ou plutôt, non, elle ne se donne même pas cette peine, son œil de mère poule, qui picore tout, a vite reconnu et fixé l'endroit précis ; elle sait par cœur toute la galette dans sa configuration, ses dessins, ses raies et ses moindres détails... Il est impossible, à présent, qu'elle se trompe... Et puis, c'est elle, d'ailleurs, qui fera les parts.

Et le soir arrive, le soir en habits de dimanche où l'admirable chose, qui a l'air de la lune tombée du ciel pour les gourmands, est apportée à la fin du repas, qu'elle termine et couronne, par la servante qui rit, le baiser du fourneau aux joues, montrant parfois, hors de la manche retroussée, un bras nu à la Jordaens.

Dans certains foyers où se conserve encore, comme en pot, le culte des vieilles coutumes, on fait, à ce moment, descendre sous la table le plus jeune des convives qui, à quatre pattes, entre les jambes de l'assistance, répond d'une voix d'enfant de chœur à chaque question :

« *Domine?*
— Pour qui?
— Pour papa.
— *Domine?*
— Pour qui?
— Pour tante Rose... »

Et, chaque fois, la fautive et souriante mère, qui *connaît* sa galette sur le bout du couteau, donne à chacun la part qu'elle a combinée pour que son plan réussisse. Elle se trompe, s'y reprend à deux fois... Tout le monde voit qu'elle triche..., mais personne n'a l'air de s'en douter, par une sorte de respect d'abord, et puis parce que c'est, ainsi, bien plus amusant!... Car j'ai remarqué que, dans la vie, les plus belles des surprises sont toujours celles auxquelles on s'attend. Comme on a eu tout le loisir de s'y préparer, de les guetter, de les regarder faire leur chemin..., on les reçoit d'aplomb, dès qu'elles arrivent, avec tous les transports de choix qu'elles méritent, et il n'y a jamais incertitude ni flottement dans la manifestation de la joie. Aussi, lorsque, avec un cri chevrotant d'émotion, un cri tout pâle, — si j'ose risquer cette image inouïe d'audace, — le petit Jean ou l'octogénaire attendri prononce : « C'est moi qui l'ai! », le plus loyal étonnement paralyse à la minute tous les convives qui étaient en train de saccager leur part avec une violente ingénuité. Ils cessent aussitôt cet inutile massacre pour honorer de vivats le nouvel Elu, lequel, tiraillé entre la modestie et l'orgueil, considère en sa paume, d'un œil stupide, le petit corps étranger, luisant et menu, qui vient de le sacrer roi.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Une page ajoutée au glorieux martyrologe de nos aviateurs.

Le capitaine Matton, à la veille d'une expédition qu'il supposait devoir être mortelle, écrivait à son père et à sa mère :

9 mai 1916.

Mes chers parents,

En vous écrivant cette lettre, j'espère qu'elle ne vous arrivera jamais, puisqu'elle ne doit vous être remise qu'au cas où je disparaîtrais. Comme c'est une chose fort possible quand on est sur le front, je ne veux pas vous laisser sans adieu et je choisis un jour de mauvais temps pour vous écrire ces quelques lignes.

Comment tomberai-je? Je n'en sais rien, mais ce que je puis affirmer, c'est que ce sera bravement, le sourire aux lèvres, même si je souffre, fier de donner comme tant d'autres, ma vie pour la France.

Je ne tomberai pas en quelque aventure où j'aurais recherché une vaine gloriole, car la vie vaut assez pour qu'on n'ait pas le droit de la gaspiller. Si je suis tué, ce sera en faisant mon devoir, mais tout mon devoir.

Que cette pensée vous soit une consolation. Vous serez fiers, au milieu de vos larmes, d'avoir donné votre dernier fils au pays...

Connaissez-vous, dans l'histoire, quelque chose de plus grand et de plus beau que cette lettre si simple?

Le général Matton, père du héros, ressent une peine immense... Mais aussi quelle fierté!...

Nos lecteurs — de nombreuses lettres en témoignent — ont été ravis de trouver dans le numéro de Noël la reproduction en taille-douce des plus beaux pastels de La Tour. Ces pastels furent gravés d'après les belles photographies prises au musée de Saint-Quentin par les soins de M. Henry Lapauze, conservateur du Petit-Palais. Elles figurent dans son remarquable ouvrage sur le maître portraitiste; il les a mises gracieusement à notre disposition. Et nous ne saurions trop remercier notre confrère de sa parfaite obligeance.

LES RECETTES EN VINGT LIGNES

SALADE ALSACIENNE POUR ACCOMPAGNER LE BŒUF

Faites cuire des pois chiches *(pois séchés dans l'année)* à l'eau froide, puis, lorsqu'ils sont tendres (sans tomber en bouillie), égouttez-les.

Préparez au fond d'un saladier une sauce très relevée : huile, vinaigre, sel, poivre, moutarde. Joignez un jaune d'œuf ou deux selon la quantité de pois, afin de rendre la sauce plus onctueuse et plus abondante; les pois doivent être tout à fait imbibés. Les pois égouttés et tièdes encore, versez-les dans la sauce, mélangez bien le tout et servez avec le bœuf bouilli.

COMMENT ON UTILISE LES LÉGUMES DU POT-AU-FEU

Coupez en filets un oignon, faites-le cuire dans un roux léger, mouillez avec du bouillon. Coupez les légumes cuits dans le pot-au-feu : carottes, céleri, rave, navets, chou en morceaux égaux et mettez-les dans le ragoût d'oignon. Assaisonnez, sel, poivre, filet de vinaigre; tournez afin de mélanger le tout; au moment de servir, joignez un peu de moutarde et servez très chaud.

Nous donnions dans le dernier numéro les pages de M. Etienne Lamy, consacrées à l'examen des dernières œuvres couronnées par l'Académie française.

Saisissons cette occasion de présenter au lecteur un curieux personnage dont nous n'avons pas encore parlé et de reproduire ces renseignements qui nous arrivent de Troyes.

Le 18 mars 1916 s'éteignait dans la vieille capitale champenoise un écrivain ignoré de ses contemporains.

Que vouliez-vous qu'il fît contre Troyes?... Qu'il mourût!

Mais Charles des Guerrois, puisque c'est de lui qu'il s'agit, présente un cas psychologique assez curieux. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans et, malgré l'incroyable labeur de toute sa vie, en dépit de son volumineux bagage littéraire, il demeura dans l'ombre, inconnu de son temps.

Or, voici que, soudain, son nom appartient à la chronique. Cette notoriété qu'il ne put acquérir de son vivant s'attachera-t-elle à ses œuvres? Nous ne pouvons l'affirmer. Toujours est-il que ses dispositions testamentaires témoignent d'une certaine originalité.

Des Guerrois imagina de léguer cinquante

mille francs à l'Académie. Les arrérages de cette somme devaient, dans l'esprit du donateur, être attribués à l'auteur de la meilleure étude parue dans une période de cinq ans sur ce thème inattendu : *Des Guerrois et ses Œuvres*. De cette façon, il pensait que son ombre serait honorée de manière quasi officielle vingt fois par siècle! L'Académie jugea que le dépôt d'un capital ne pouvait assurer un brevet d'immortalité et refusa le legs...

Des Guerrois était l'homme d'une autre époque. Une étroite et longue redingote, pareille à une lévite, épousait son corps mince. Sa face émergeait, ridée, d'un de ces grands cols évasés qu'eût aimé Henry Monnier. Affable, érudit, en dehors de son temps, il semblait un contemporain de Voltaire attardé parmi nous.

Son testament est catégorique : « Qu'on ne s'évertue pas, dit-il, à me composer une biographie imaginaire. Je n'ai qu'une histoire psychologique. Qu'on s'en tienne là... »

Cependant, nous savons que cet écrivain fut un moment secrétaire de Sainte-Beuve. La correspondance qu'il entretint avec lui parut en librairie sous ce titre : *De la Causerie et des Causeurs littéraires*.

En 1850 et 1854 — que c'est loin! — il donna deux pièces de vers à la *Revue des Deux Mondes*. Puis, mécontent des pontifes dont il prenait le dédain silencieux pour de l'hostilité, navré du peu de retentissement de ses ouvrages, il n'écrivit plus que pour lui-même, accumulant manuscrit sur manuscrit, se révélant tour à tour poète, historien local, traducteur, rat d'archives, essayiste et critique.

De 1885 à 1903, il publia, tantôt chez Lemerre, tantôt chez Ledoyen, une série de volumes témoignant d'un parfait éclectisme. Nous citons au hasard : *Variations sur des thèmes virgiliens*, *Virevoltes et Caronades*, *Dans le Monde de l'Art*, *Timon d'Athènes* (traduit de Shakespeare), *Dans le Monde des Idées*, *Autour de Port-Royal*, *Le Poème de la Cathédrale* et un grand nombre de recueils poétiques.

Fécond comme George Sand, infatigable producteur comme Dumas père, il écrivait toujours. Il laisse une montagne de manuscrits : *cent quarante volumes*, qui seront édités à raison de quatre par an! Ainsi, pendant trente-cinq années, le nom de des Guerrois scintillera aux étalages des libraires. Aurons-nous la surprise et la joie de découvrir, parmi ce prodigieux amas de nouveaux *Trophées*, une autre *Salammbô*, un pendant magnifique à *la Légende des Siècles?* L'avenir seul nous le dira.

L'époque à laquelle il vécut fut trop brillante pour ce modeste et ce désabusé. Les romantiques somptueux l'éblouirent; les graves Parnassiens l'éclipsèrent; l'école moderne l'effraya... Il y eut tant d'astres flamboyants, tant de radieuses planètes, tant de bolides fulgurants au firmament littéraire que cette humble étoile, qui ne fut peut-être qu'une poussière lumineuse dans la Voie lactée des Esprits, ne parviendra probablement jamais à projeter ses rayons sur la postérité.

Mais le souvenir de des Guerrois survivra quand bien même dans sa bonne ville de Troyes. Il lui lègue ses collections de tableaux, ses manuscrits, ses volumes; des capitaux suffisants pour fonder divers prix... et son cœur, pour lequel il désire le repos éternel au milieu des livres de la grande salle de cette bibliothèque qu'il a tant aimée...

SERGINES.

Les Problèmes créés par la Guerre (1)

Le Problème de la Société des Nations

Au premier rang des grands facteurs déterminant le cours de l'histoire, il faut placer les formules religieuses, politiques et sociales. A chaque époque, les aspirations et les besoins des foules finissent, après une période d'incertitudes, par se concrétiser en brèves sentences. Universellement admises, elles stabilisent l'âme d'un peuple, orientent ses sentiments et créent chez lui, avec l'unité de conscience, l'unité d'action.

Ces magiques paroles n'ont pas besoin de traduire des vérités et moins encore d'être très précises. Il suffit qu'elles impressionnent. Le vague de leurs contours permet à chacun d'y incarner ses rêves et d'y chercher une solution aux problèmes qui le troublent.

Les formules naissent toujours aux grandes périodes de l'histoire. C'est au nom de la formule : « Dieu le veut ! » que, pendant l'ère des Croisades, l'Europe se précipita plusieurs fois sur l'Orient. C'est au nom d'une formule symbolisant la grandeur d'Allah que d'obscurs nomades de l'Arabie fondèrent un immense empire. C'est en invoquant la triade révolutionnaire gravée sur nos monnaies et nos murs que les soldats de la République vainquirent l'Europe. C'est pour réaliser leur devise : « L'Allemagne au-dessus de tout! » que les pangermanistes rêvent de conquérir le monde.

Si le contenu rationnel des formules populaires se montre souvent très faible, leur contenu mystique est au contraire très grand. Etrangères aux lois de la logique rationnelle, elles sont inexplicables par la raison. A l'époque où Mahomet prêchait la doctrine qui devait révolutionner une partie du vieux monde, il eut été facile à un philosophe de prouver que le Prophète était un halluciné. Et pourtant les serviteurs de la formule qui orientait leurs volontés réussirent à balancer la formidable puissance de Rome et à fonder un grand empire qui dura six cents ans.

Vouloir juger aux seules lumières de la raison les événements issus des forces mystiques où les formules puisent leur force, empêche de comprendre le déroulement de l'histoire. La raison guide le savant dans son laboratoire, mais les forces mystiques conduisant les peuples sont très peu influencées par elle.

Ces considérations générales étaient nécessaires pour comprendre le prestige grandissant d'une formule nouvelle : *la Société des Nations*, dont les promesses imprécises hypnotisent l'esprit simpliste des foules. Les philosophes allemands la méprisent, les diplomates s'en méfient, les rêveurs socialistes l'envisagent comme la génératrice du genre humain.

Quelle est la valeur réelle de cette formule? de quels éléments tire-t-elle sa force? Nous allons l'examiner maintenant.

Les peuples traversent visiblement aujourd'hui un de ces âges critiques où leurs conceptions se transforment sous l'influence de nécessités imprévues.

Dans l'obscurité qui les enveloppe, ils se tournent anxieusement vers les demi-clartés annonçant les routes de la délivrance et cherchent des formules nouvelles pour remplacer celles dont le prestige est évanoui.

Ces clartés, bien incertaines encore, émanent de la mystérieuse formule « la Société des Nations », qui semble capable d'arracher le monde à l'enfer où il est actuellement plongé.

Le prestige de cette formule est récent, mais l'idée qu'elle traduit avait depuis longtemps exercé la sagacité des philosophes. Leibnitz, Kant, Rousseau, Bentham, discutèrent les principes d'une société des peuples pour empêcher la guerre. Les congrès de La Haye avaient également étudié ce problème.

Les opinions anciennes formulées sur la société des nations ne présentent aujourd'hui qu'un intérêt historique, les conditions d'existence du monde étant complètement transformées. C'est seulement l'opinion des belligérants actuels qu'il importe de connaître.

Sur la valeur du projet de la société des nations, voici comment s'exprimait le premier ministre de la Grande-Bretagne dans un discours prononcé à Londres, en décembre 1917 :

« *Il y a des gens qui pensent qu'on peut terminer aujourd'hui la guerre, en établissant une ligue des nations, avec des articles stipulant l'arbitrage, le désarmement et des engagements solennels de toutes les nations contractantes d'imposer l'observation de ce pacte à toutes les nations osant le violer.*

» *Prenons garde de ne pas nous laisser égarer par de simples mots : « Ligue de nations, désarme-» ment, arbitrage, sécurité.» Ce sont là de grandes expressions, des expressions vénérables, mais sans la victoire pour leur donner une force, elles ne sont rien que des mots.* »

Les paroles qui précèdent s'appliquent naturellement à l'heure présente. En ce qui concerne l'établissement possible d'une société des nations destinée après la guerre à garantir la durée de la paix, l'accord est unanime pour la considérer comme une coalition de peuples solidement armés.

C'est à cette conclusion qu'est arrivé le président de l'*Académie des Sciences morales et politiques* dans la séance publique annuelle de 1917. Il y déclare que les Alliés actuels doivent « *rester armés pour la paix du monde... Toutes les nations qui ne sont pas des nations de proie doivent s'unir pour imposer aux autres de ne pas troubler la paix.* »

La même association de peuples en armes est demandée par le président des Etats-Unis dans son message du 22 janvier 1917.

« *Je considère, dit-il, que de simples accords de paix entre les belligérants ne satisferont pas les belligérants eux-mêmes. Des conventions opérant seules ne peuvent pas rendre la paix sûre. Il sera absolument nécessaire qu'il soit créé une force tellement supérieure à celle de l'une quelconque des nations en guerre, ou à toute alliance formée ou projetée jusqu'à présent, qu'aucune nation et qu'aucune combinaison probable de nations ne pourrait l'affronter ou lui résister. Si la paix de demain doit durer, ce doit être une paix mise hors de risque par la force majeure, dérivant d'une organisation de l'humanité.* »

Nous voyons donc que les opinions manifestées aujourd'hui par les voix les plus autorisées envisagent la société des nations comme une alliance de peuples solidement armés et non plus comme un tribunal d'arbitrage. Cette société serait en réalité la simple continuation pendant la paix des alliances faites pendant la

(1) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1917.
Voir *Les Annales* du 25 nov. et des 9 et 23 déc. 1917.

guerre, alliances auxquelles viendraient sans doute se joindre celles des peuples neutres se sentant trop faibles pour rester isolés.

Il est facile de pressentir que cette association entre peuples de forces inégales conduirait fatalement à l'hégémonie, directe ou indirecte, du plus fort et ramènerait assez vite aux types anciens de sociétés des nations que le monde a déjà connus. On peut dire, par exemple, qu'à l'époque de l'Empire romain, les peuples nombreux que gouvernait Rome en leur laissant leurs langues, leurs lois, leurs coutumes et leurs dieux formaient une sorte de société des nations. De nos jours, également, les diverses parties de l'empire anglais, dont quelques-unes, telles que l'Australie, le Canada, le Transwaal, sont à peu près indépendantes alors que d'autres, l'Inde et l'Egypte par exemple, ne le sont pas encore, constituent une véritable société des nations.

La force de pareilles sociétés repose toujours sur l'hégémonie de l'une d'elles et non sur leur égalité.

C'est justement cette hégémonie directe ou indirecte que rêvait l'Allemagne quand elle disait par la bouche de son chancelier devant le comité du Reichstag : « l'Allemagne est prête à se joindre à une ligue des nations et *même à se mettre elle-même à la tête d'une telle ligue formée pour imposer sa volonté à ceux qui voudraient troubler la paix* ».

L'Allemagne ne pouvait, d'ailleurs, concevoir une ligue des nations que sous forme d'hégémonie allemande. L'idée de figurer comme égale à côté d'autres peuples est absolument contraire aux enseignements de ses philosophes et de ses historiens. Elle a toujours repoussé, aussi bien dans ses livres que dans sa conduite, tout ce qui pouvait la lier. Alors qu'avant la guerre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis multipliaient les traités d'arbitrage, l'Allemagne refusait de s'y associer et professait par la plume de ses plus éminents universitaires le mépris des traités engageant les forts à l'égard des faibles.

La réalisation d'une société générale des nations semble donc bien chimérique encore aujourd'hui. Y substituer des blocs de nations, analogues à ceux que forment actuellement les belligérants, paraît la seule solution possible mais elle sera pleine de difficultés. Les alliances les plus sûres en apparence sont à la merci de bien des hasards. La défection de la Russie en fournit un exemple. Du côté allemand, il reste douteux que des races dissemblables comme les Turcs, les Slaves de l'Autriche, les Hongrois, etc. puissent jamais former, même réduites à un complet vasselage, des blocs très homogènes.



On voit que la société des nations destinée à empêcher les guerres et provoquer le désarmement n'a pour base actuelle possible que d'immenses armements et par conséquent de nouvelles luttes mondiales en perspective.

Ces luttes seraient probablement plus rares, cependant, que les anciennes parce que, au lieu d'être déchaînées par un souverain et ses ministres, elles le seraient par une fédération.

Ces conclusions sembleront sans doute un peu pessimistes, mais il est, en vérité, bien difficile d'en formuler d'autres. On peut s'en consoler, en songeant que ces sociétés toujours en armes représentent une phase d'évolution provisoire.

Provisoire mais nécessaire. Il n'y a en effet d'autre alternative aujourd'hui pour un peuple que de rester solidement armé ou de subir une soumission aussi honteuse que celle des révolutionnaires russes devant l'Allemagne. Ayant tout sacrifié pour avoir la paix ils n'ont fait en réalité que remplacer la guerre étrangère par la guerre civile.

Cette paix armée, à laquelle les événements nous ont conduits, n'est pas assurément le but que se proposaient les fondateurs d'un projet de société des nations à la conférence de la Haye. Les juristes éminents qui le préparaient avaient trop oublié les facteurs psychologiques régissant les hommes. Ils croyaient à la souveraineté de la raison alors qu'une expérience bien des fois séculaire montre que les sociétés sont conduites par des mobiles souvent fort étrangers à la raison. Subjugués par leur rêve, ils légiféraient pour une société idéale imaginaire, sans passions, dont un tribunal international jugerait les différends.

Leurs combinaisons étaient pleines d'équité mais manquaient de sanctions. Or depuis l'origine des âges le monde n'a jamais eu de code civil ou religieux dépourvu de sanctions.

Ces pacifiques rêveurs oubliaient aussi qu'une confédération des peuples réunirait naturellement de grands et de petits Etats. Les sentiments humains ne changeant guère, il est certain que, dans une telle société, les Etats de faible importance seraient un peu envisagés comme les petits capitalistes dans une société de gros actionnaires et ne pourraient faire entendre qu'une timide voix.

Les illustres conférenciers auraient dû également considérer que les peuples réunis ont des intérêts très divers. C'est même cette divergence d'intérêts qui cause souvent leurs conflits.

Ces considérations diverses ne frappèrent pas les législateurs de la Haye. Leur œuvre terminée, ils éprouvèrent pour elle une religieuse admiration et ne doutèrent pas de la solidité de ses fondements.

La grandeur de leurs illusions est bien marquée dans ce passage du discours d'un des plus éminents présidents de la conférence de la Haye :

« Quel spectacle nous donne cette image du Droit se levant tout à coup au milieu des armées et, soyez-en sûrs, s'imposant à la force militaire la plus puissante. »

Le premier coup de canon tiré au début de la guerre dissipa pour longtemps ces dangereux rêves. Ils sont tout à fait évanouis aujourd'hui et les futurs associés de la société des nations n'invoquent plus que le canon pour faire respecter leurs décisions.

Le canon, et aussi les armes économiques devenues plus efficaces.

On attribuait au président Wilson, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, le projet de menacer les puissances centrales de leur fermer pendant dix ans le marché américain si elles ne faisaient pas la paix. Menace redoutable, car il est des matières premières, comme le coton, dont l'Allemagne ne pourrait se passer.



Avant de vouloir fédérer des peuples de mentalités et de besoins divers dans un seul groupement, il faudra d'abord identifier un peu leurs sentiments et leurs intérêts. Cette tâche n'est nullement impossible, puisque l'interdépendance industrielle, financière et commerciale des peuples tendait déjà avant la guerre à sa réalisation.

Et c'est pourquoi, si une véritable société des nations n'est guère possible aujourd'hui, elle le sera sûrement un jour. Il suffit, pour s'en convaincre, de franchir les heures sombres que nous traversons et d'envisager non seulement l'interdépendance croissante des peuples, mais aussi la force des formules signalées au début de cet article.

Nous pouvons donc parfaitement espérer une future société des nations à forme non belliqueuse. Cette conception, adoptée par les foules, deviendrait alors un de ces leviers puissants capables de bouleverser le monde et de créer une conscience commune.

La guerre actuelle hâtera l'établissement de la société des nations parce qu'elle a prouvé d'une éclatante façon l'interdépendance des peuples en leur montrant de quelles privations ils furent accablés dès que devint impossible l'échange des produits obtenus par chacun suivant son sol et ses capacités. Sans devenir frères, les hommes se haïront moins qu'aujourd'hui quand ils auront découvert qu'ayant besoin les uns des autres, leur intérêt est de s'aider et non de s'entretuer.

Plus la nécessité des échanges grandira, plus augmenteront les associations entre peuples. Il en était déjà beaucoup avant la guerre, créées par la nécessité, sans préoccupation des alliances politiques, telles les conventions internationales relatives aux postes, aux télégraphes, aux moyens de transport, au commerce, etc. Elles se développeront avec l'orientation nouvelle de la civilisation, et amèneront le jour où, sans traités et sans alliances militaires, simplement sous l'action des transformations mentales que les nécessités auront engendrées dans les âmes, la société des nations se formera d'elle-même.

Alors disparaîtront les sociétés à type militaire, simplement parce que les peuples n'en voudront plus. Ce sera pour eux la délivrance définitive de l'effroyable cauchemar qui les hante aujourd'hui.

Cette phase d'évolution est lointaine peut-être, mais nous devons tous, dès aujourd'hui, tâcher de la préparer, sans oublier toutefois qu'à l'heure actuelle il n'est permis de travailler pour l'avenir qu'à l'ombre des canons.

(*A suivre.*) GUSTAVE LE BON.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université*.

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 3 francs. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

CHOSES VUES

SORCELLERIES

... Alors un officier, tout en rallumant sa cigarette, de raconter :

« Mais oui, il nous arrive à tous, au milieu d'incidents tragiques, de tomber sur des épisodes drolatiques... Dans le service, c'est comme dans la vie, le comique se mêle au macabre. C'est ainsi qu'un matin de cet automne j'ai assisté — le croiriez-vous? — à une opération de sorcellerie... Parfaitement..., de la sorcellerie avec un sorcier exorcisant le mauvais sort, un sorcier tout jaune, couvert de gris-gris et d'amulettes, revêtu d'un sac entièrement peint d'emblèmes barbares... Ceci mérite explication.

» Depuis des mois, je dirige un établissement militaire édifié à la corne d'un bois. Ma fabrique se compose d'une série d'ateliers isolés les uns des autres, où chacun travaille de son mieux. Pour activer la surproduction nous avons enrôlé des Annamites... Bons petits gosses, les Annamites, très adroits, très actifs..., mais très enfants, très impressionnables... Or, ces jours-ci, un mauvais vent, un vent de terreur passa sur notre installation sylvestre...

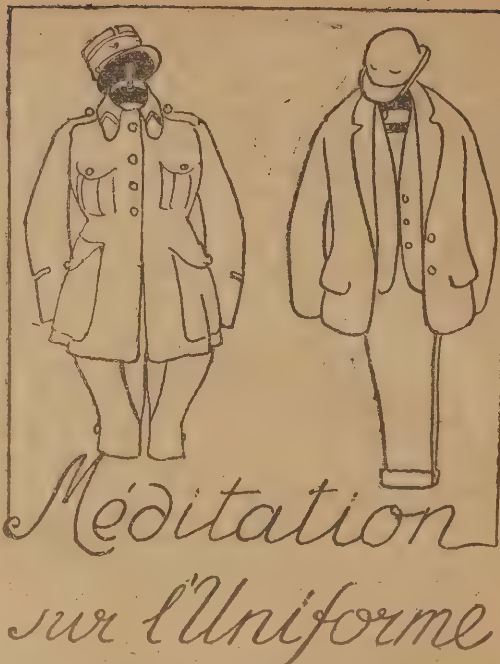
Un poste isolé leur semblait maudit, et par deux fois en quarante-huit heures les hommes de garde se dérobèrent à leur devoir. Il devenait nécessaire de réagir au plus tôt. Je m'informe. J'apprends que mes petits bonshommes se croyaient la proie de mauvais génies, et c'était pour leur échapper qu'ils se sauvaient avec tant de suite... « Point de doute, soupiraient-ils, » l'esprit du mal prend lui-même soin de nous » prévenir... Chaque nuit, des coups violents » frappés sur le toit nous avertissent que notre » heure est venue. » Impossible de leur faire sortir ça de la tête... Je fais une enquête et j'ai immédiatement l'explication des fameux coups frappés sur le toit. Nos Annamites couchent sous des arbres ; or ces arbres sont des marronniers, et les marrons, détachés de leur cosse par le vent, causaient tout ce grand vacarme en tombant sur la couverture de tôle ondulée.

» Raisonner mes bonshommes était peine perdue ; il fallait trouver un truc... Ce ne fut pas long! Un sergent débrouillard eut vite fait de me dénicher parmi mes auxiliaires un sorcier d'occasion, qui se chargea de faire le nécessaire.

» Nos Annamites une fois réunis autour de la place hantée, mon sorcier s'avança gravement, marmottant des mélopées. Il portait avec componction dans ses bras un grand bateau en papier, et, dans ce bateau, du riz et du poisson sec ; dans sa poche une poule noire.

» Ce furent d'abord des appels, des contorsions, des hurlements, auxquels répondirent par d'autres hurlements mes petits indigènes. Le sorcier saisit alors la poule noire, lui coupa la tête, les pattes, les ailerons, plaça ces abatis dans le bateau de papier et remit soigneusement dans sa poche le reste du poulet. Ensuite il arrosa copieusement d'eau, bénite par lui, la terre entourant le bateau symbolique qui devait emporter les démons malfaisants. Puis, d'un geste rituel, il mit le feu au bateau. Le papier s'enflamme, les « abatis » flambent, le poisson sec et le riz grésillent... A ce moment, mon gaillard tend un arc et envoie dans l'espace une flèche consacrée : Hourra! le but est atteint, l'esprit du mal est mort, la flèche l'a traversé... Voilà mes Annamites ravis... Des cris, des rires, des danses, des chants terminent la fête, et notre sorcier se retire gravement avec, dans sa poche, les bonnes parties du poulet dont il se régalera ce soir. Depuis, non seulement le poste n'est plus néfaste, mais il est devenu « tabou », et nos sentinelles se disputent l'honneur d'y monter la garde. »

GEORGES CAIN,
Conservateur du Musée Carnavalet.



J'ai été pour la première fois de ma vie déguisé en militaire en 1914, après avoir franchi mon quarante-cinquième printemps.

Les besognes dont je fus jugé capable n'ayant rien de proprement guerrier, je fus autorisé à revêtir la tenue bourgeoise.



Depuis cette époque, il m'est donc arrivé, selon les circonstances, de circuler tantôt en uniforme et tantôt en civil. Ces variations furent souvent déterminées par l'état atmosphérique. La tenue militaire est préférable par la pluie. Quand il fait beau, on est mieux en pékin.

Ce qui m'a frappé rapidement, c'est combien mon âme diffère selon ma tenue.

En kaki — de grâce ne voyez dans cet aveu aucune vanité mal placée, — je suis à mon avantage. De l'avis de tous mes amis, je gagne cent pour cent. C'est d'ailleurs celui de ma belle-mère et même de sa femme de chambre. En somme, elles n'ont pas tort. L'habit militaire dégage le physique, dégage le moral. D'être vêtu comme nos héros a une vertu exaltante. Quand des auxiliaires exsangues saluent mon galon d'argent et ma rosette rouge, il y a un grain de condescendance dans ma manière de porter la main à la visière de mon képi. Sans doute, je n'ai rien accompli d'intrépide. Mais ils n'en savent rien. Et moi je puis l'oublier. Lorsque d'authentiques poilus permissionnaires — quoique pour leur éviter la corvée je feigne de regarder ailleurs — accomplissent le même geste rituel, je suis confus sans doute. Mais aussi je suis flatté. Entre eux et moi, je perçois avec fierté la fraternité qui existe et aussi, tout de même, ma dette vis-à-vis d'eux. Par contre, j'ai pour le civil un peu de dédain. Est-ce que là-bas, dans ce coin du Métro, ce grand gaillard ne devrait pas être au front?

Quand je suis en bourgeois, mon optique change. D'abord, de ne plus saluer et être salué, je me sens vaguement déchu et un peu seul. Dans mes habits sombres, il me semble porter le deuil de mon uniforme. La guerre me paraît plus lourde de ne pas officiellement être de ceux qui en soutiennent le fardeau. J'ai vieilli. J'ai perdu mon assurance. Je parle moins haut. Mon parapluie m'humilie. J'ai une vague tendance au pessimisme et au dénigrement. A voir les uniformes qui emplissent les rues, une ironie m'envahit. Quel bon sens y a-t-il à travestir ainsi tant de messieurs mûrs? Parmi toutes les vareuses bleu horizon, combien pour de bon ont vu le feu? Si au coin de la rue je me trou-



vais en face de moi en uniforme, comme de bon cœur je me rirais au nez!...

Rentré chez moi, je mets à votre usage ces observations sur le papier. Et, sans doute, vous paraît-il que j'y parle beaucoup de moi et qu'elles sont quelque peu oiseuses. Aussi vais-je tenter de les ennoblir en leur donnant une conclusion générale.

Il y a en ce moment une France qui se bat.

Il y a une France qui est habillée comme elle.

Il y a une France qui est restée en habit bourgeois.

Or, l'habit fait le moine. Il paraît donc inévitable que dans chacune de ces Frances se développe une mentalité un peu particulière. Une des grosses affaires de la paix sera de les concilier toutes harmonieusement. Il y aura à empêcher les vrais soldats, sous prétexte qu'ils auront



été des héros, d'être trop encombrants dans la vie civile rétablie. Il y aura à empêcher les habiles, sous prétexte qu'ils auront été habillés comme eux, de raser tout le monde. Il y aura à prévenir chez les civils une jalousie méfiante et dénigreuse. Si nous n'y prenons garde de bonne heure, tout cela, marinant dans la politique qui renaîtra, fera du vilain. Je suis d'ailleurs tout prêt à reconnaître que nous avons encore le temps d'y songer.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

(Dessins de Zig Brunner.)

A TRAVERS L'HISTOIRE

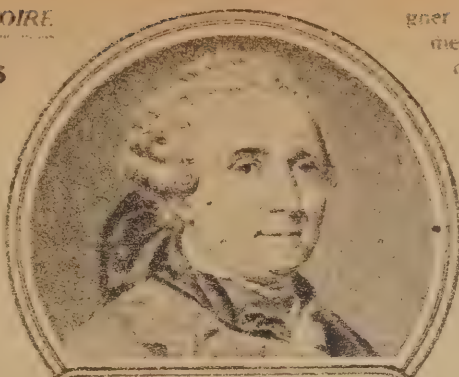
Louis XVI et les États-Unis

Certes, il y eut La Fayette ; mais ce jeune homme de vingt ans, qui, après avoir été inscrit à quatorze ans sur le contrôle à la deuxième compagnie des mousquetaires, avait obtenu à seize une sous-lieutenance dans Noailles, à dix-sept une compagnie et à dix-neuf s'était fait réformer, ne pouvait apporter aux Insurgents, en échange du grade de major général qu'il réclamait, que des talents et des connaissances militaires dont l'épreuve était à faire ! L'on serait mal venu, pourtant, à penser qu'il n'y avait point quelque aptitude, car il avait passé, en diverses fois, près de six mois en sa garnison de Metz. Il n'était point de ces aventuriers qui s'empressaient à chercher fortune en Amérique. Par sa femme, Mlle d'Ayen, et par lui-même, il possédait bien près de 140,000 livres de rente, soit près de 700,000 francs d'aujourd'hui, et il en mettait une partie au jeu, car c'était à son compte qu'il nolisait la *Victoria*, sur laquelle il s'embarqua avec une douzaine d'officiers dont le zèle fut moins bien récompensé que le sien.

La Fayette était-il le premier, comme on a dit, à venir se battre pour les Insurgents? Non, certes ; car les représentants officieux du Congrès en France, Sileas Deane et Franklin, s'étaient efforcés à attirer des étrangers en leur concédant des grades, des emplois, des émoluments peu en rapport souvent avec leur mérite, et déjà plusieurs volontaires étaient rendus sur place, dont un au moins, du Buysson, rendit des services; d'ailleurs, on ne conteste, pas que La Fayette, par son nom, ses alliances, une sorte de notoriété philosophique qui l'avait empêché de réussir à la cour, apporta mieux que son épée et sa fortune, une force d'opinion.

Seulement, c'eût été peu de chose si l'année d'avant quelqu'un ne s'était point trouvé pour offrir la force efficace : l'argent, les armes, les uniformes, les canons. Ce fut Louis XVI, roi de France, simplement. Lorsque, en 1776, son ministre des affaires étrangères, M. de Vergennes, lui soumit la question de faire participer la France, soit officiellement soit officieusement, à la guerre qui s'engageait entre l'Angleterre et ses colonies, Louis XVI prononça. Entraînée par lui, l'Espagne devait engager sa fortune dans la guerre, sous le couvert de Beaumarchais, toujours prêt à faire des affaires, qui créa, pour centraliser les envois, la maison Hortalès et Cie, et le Congrès reçut des rois de France et d'Espagne un subside de deux millions de livres, deux cents canons, des armes de toute espèce prises dans les arsenaux français, quatre mille tentes, des uniformes pour trente mille hommes et toutes sortes d'objets utiles, mais point de plumets, que La Fayette s'empressa de réclamer par la suite.

Cet envoi de 1776 précède de près d'une année le départ de La Fayette, et ce ne furent point ses hauts faits qui déterminèrent le roi, le 17 décembre 1777, à faire aviser Franklin qu'il avait décidé de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis et de signer avec le nouvel Etat un traité d'amitié et de commerce. Et, l'Espagne ne se décidant pas encore à la guerre ouverte, le ministre des affaires étrangères, sur l'ordre du roi, signa le traité le 8 février 1778.



Comte Gravier de Vergennes
ministre des Affaires étrangères de Louis XVI



LOUIS XVI

Il y a dans ce traité deux articles qui sont pour plaire singulièrement au président Wilson et qu'il doit être permis de souligner. Voici l'article 2 : « Le but essentiel et direct de la présente alliance défensive est de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée desdits Etats-Unis, tant en nature de gouvernement que de commerce. »

Plus encore l'article 6. Qu'on remarque que la France avait subi, quinze années auparavant, le traité de Paris et qu'elle y avait perdu une partie notable de ses colonies d'Amérique. En entrant en guerre, elle paraissait vouloir se venger et reconquérir les territoires cédés si fâcheusement. Et pourtant l'article 6 est ainsi conçu : « Sa Majesté Très Chrétienne renonce pour jamais à la possession des îles des Bermudes *ainsi qu'à celle d'aucune partie du continent de l'Amérique septentrionale, qui, avant le traité, a été reconnue comme appartenant à la couronne de la Grande-Bretagne* ou aux Etats-Unis ci-devant appelés colonies britanniques ou qui est à présent ou a été récemment sous le pouvoir du roi et de la couronne de la Grande-Bretagne. »

Il se peut que des plénipotentiaires du Congrès eussent souhaité cet article par suite de vues plus ou moins lointaines sur le Canada et les anciennes possessions françaises, mais l'acquiescement de « Sa Majesté Très Chrétienne » signifie clairement que les buts de guerre qu'elle se propose ne sont pas des annexions forcées, et par là l'on peut recommander cet article à la démocratie américaine. Quant à l'objet précis que se propose le roi, le voici : « Il s'engage à ne pas mettre bas les armes avant que l'indépendance des Etats-Unis ne soit assurée formellement ou tacitement par le traité ou les traités qui termineront la guerre». On s'explique assez bien, dès lors, que l'armée et le Congrès américains aient acclamé le roi de France comme *le protecteur du genre humain*.

Il paraitre que d'Estaing, Bouillé, Suffren, La Motte-Picquet, Guichen, de Grasse, Rochambeau, Rochambeau surtout, avaient quelques droits à partager au moins la gloire de La Fayette, mais, sauf Rochambeau, dont le nom paraît quelque peu en Amérique, La Fayette absorbe tout. Il ne semble point qu'un seul Américain ait eu la pensée d'honorer d'un pèlerinage les cendres de Gravier de Vergennes, le ministre dont la signature figure au bas du traité de 1778, comme au bas du traité de 1783 ; ce n'est rien là encore : la grande injustice, c'est qu'ils aient mis en oubli le souverain qui voulut l'indépendance des Etats-Unis, qui jura de ne point déposer les armes que l'Amérique ne fût libre et qui tint parole.



LA FAYETTE

A défaut de porter des couronnes à Saint-Denis, dans le musée banal des sépultures royales, sur un cercueil peut-être suspect, les ambassadeurs des Etats-Unis pourraient venir à la Chapelle expiatoire, là où l'on jeta à la chaux vive le corps du roi de France : ils pourraient venir saluer la mémoire de celui qui, bien plus efficacement à coup sûr que M. de La Fayette, procura leur indépendance aux Insurgents.

FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française.

SOUVENIRS DE TERRE SAINTE

BETHLÉEM

(Notes de Voyage)

C'est vers trois heures, sous un soleil enfin sorti des brumes matinales et redevenu très ardent, que nous arrivons à Bethléem, par une poussiéreuse route.

Tandis que notre camp se monte à l'entrée de la ville et au bord du chemin, comme c'est la coutume, dans un de ces enclos d'oliviers qu'on abandonne aux voyageurs de passage, nous pénétrons à cheval dans les rues.

Plus rien de l'impression première, bien entendu : elle n'était pas terrestre et s'en est allée à jamais... Cependant Bethléem demeure encore, au moins dans certains quartiers, une ville de vieil Orient à laquelle s'intéressent nos yeux.

Comme à Hébron, des cubes de pierres, voûtés de pierres, qui semblent n'avoir pas de toiture. Des passages étroits et sombres, où les pieds de nos chevaux glissent sur de gros pavés luisants. De hauts murs frustes, qui paraissent vieux comme Hérode et où s'ouvrent de très rares petites fenêtres cintrées. — « Ah!... des Moghrabis! » disent les Syriens assis sur les portes, en nous regardant venir. Entre les maisons, la vue, par échappées, plonge sur l'autre versant de cette montagne qui supporte la ville, et là, ce sont des jardins et des vergers s'étageant en terrasses sans fin.

La beauté et le costume des femmes sont tout le charme spécial de Bethléem. Blanches et roses, avec des traits réguliers et des yeux en velours noir, elles portent une haute coiffure rigide, pailletée d'argent ou d'or, qui est un peu comme le hennin de notre moyen âge occidental et que recouvre un voile « à la vierge », en mousseline blanche, aux grands plis religieux. Leur veste, d'une couleur éclatante et couverte de broderies en style ancien, a des manches qui s'arrêtent au-dessus du coude ; c'est pour laisser échapper les très longues manches pagodes, taillées en pointe à la façon de notre quinzième siècle, de la robe de dessous, qui tombe droit jusqu'aux talons et qui est généralement d'un vert sombre. Dans leurs vêtements des âges passés, elles marchent lentes, droites, nobles, — et, avec cela, très naïvement jolies, toutes, sous la blancheur de ces voiles qui accentuent *une étrange ressemblance*, quand surtout elles tiennent sur l'épaule un petit enfant : on croit, à chaque tournant des vieilles rues sombres, voir apparaître la Vierge Marie, — celle des tableaux de nos Primitifs...

Des voitures de l'agence Cook, des fiacres remplis de touristes, pour lesquels il faut se ranger sous les portes. Une odieuse enseigne en français : « Un tel, fabricant d'objets de piété à des prix modérés. » Et enfin nous mettons pied à terre sur la grande place de Bethléem, que ferment là-bas les murs sévères de l'église de la Nativité. Il y a des hôtels, des restaurants, des magasins à devanture européenne, remplis de chapelets. Il y a une station de fiacres et une quantité de ces êtres, d'une effronterie spéciale, qui font métier d'exploiter les voyageurs...

On est admis par petits groupes et à son tour dans l'église et le grotte de la Nativité, qui confinent à un grand couvent de Franciscains, pilotes de ces saints lieux. C'est notre tour, à présent, de visiter. On nous appelle, on va nous conduire dans la grotte où le Christ est né...

Elle est triple, l'église, latine, arménienne, grecque ; ses trois parties, distinctes et hostiles, communiquent ensemble ; mais un officier et des soldats turcs, constamment armés, circulent de l'une à l'autre pour maintenir l'ordre et empêcher les batailles entre chrétiens des différents rites.



La route de Bethléem.

La grotte s'ouvre en dessous, tout à fait souterraine aujourd'hui. Et vraisemblablement elle est bien, comme l'attestent des traditions du deuxième siècle, le lieu de la naissance du Christ, car jadis, à l'entrée de la Bethléem antique, elle servait d'abri aux voyageurs pauvres qui n'avaient pas place à l'hôtellerie.

Deux escaliers y descendent, l'un pour les Latins et les Arméniens, l'autre pour les Grecs. La porte étroite en est de marbre blanc. Toutes les parois en sont crassées, usées, par les milliers d'êtres qui y sont venus, en groupes ou en procession, depuis les premiers siècles chrétiens. Elle se compose d'une quantité de petits compartiments, de petits couloirs, où sont des autels et où brûlent des lampes. La voûte irrégulière du rocher humide et suintante, apparaît çà et là, entre les tentures de damas fané ; partout des dorures communes, des petits tableaux, des « chromos » vulgaires; au moins attendions-nous un luxe archaïque, une splendeur, de l'or entassé, comme dans la crypte du Sinaï ; mais non, rien. Bethléem a été pillée et repillée tant de fois, que tout y est pauvre, laid, à peine ancien. « Ici, l'enfant est né, explique le moine ; ici, il a été posé dans sa couche ; ici, les rois mages s'assirent ; ici, se tenaient l'âne et le bœuf... » Distraitement, l'esprit fermé et le cœur mort, nous l'entendons sans l'écouter, impatients de partir...



Femme de Bethléem berçant son enfant.



Le puits des Mages.

y entend le bruit des psalmodies atténué en murmure.

Maintenant, nous n'avons plus rien à voir qui nous intéresse dans cette Bethléem profanée, et il nous tarde d'en sortir. Sur la place, nous remontons à cheval...

Mais sur le soir, au crépuscule limpide, tandis que nous songeons, devant nos tentes, accoudés, comme à une terrasse, au petit mur qui sépare de la route notre enclos d'oliviers, voici que la notion du lieu où nous sommes nous revient lentement, très particulière et de nouveau presque douce...

Un peu en recul là-bas sur notre droite, les premières maisons de Bethléem, carrées et sans toiture, à elles seules dénonçant la Judée. Sous nos pieds, un grand panorama, qui d'abord descend en profondeur, puis qui, dans les lointains, remonte très haut par plans de montagnes étagées ; toute une campagne paisible, mélancolique, d'oliviers et de pierres, de pierres surtout, de pierres grises dont les pâles nuances semblent vaporeuses dès que tombe le jour. Et, dominant tout, à d'inappréciables distances, la grande ligne bleuâtre des montagnes du Moab, qui sont sur l'autre rive de la mer Morte.

On entend partout sonner les clochettes de troupeaux qui reviennent des champs et, au loin, des cloches de monastères...

Ils arrivent, les troupeaux ; ils commencent à passer devant nous avec leurs bergers, et c'est un défilé presque biblique, qui se prolonge là sous nos yeux, dans une lumière de plus en plus atténuée.

Très imprévus, passent aussi une cinquantaine d'enfants qui dansent, en chantant cette vieille chanson de France : « Au clair de la lune... prête-moi ta plume... » L'école chrétienne, qui revient d'une promenade; une cinquantaine de petits Arabes convertis, habillés à la mode d'Europe. Les Frères qui les conduisent chantent le même air et le dansent aussi ; c'est étrange, mais c'est innocent et c'est joyeux.

Ensuite reprend le cortège plus grave, plus archaïque, des bêtes et des bergers..

Les détails de ces campagnes immenses, déroulées devant nous, se fondent dans le crépuscule envahissant ; bientôt, les grandes lignes des horizons demeureront seules, les mêmes, immuablement les mêmes qu'au temps des croisades et au temps du Christ. Et c'est là, dans ces aspects éternels, que réside encore le Grand Souvenir..

Bethléem! Bethléem!... Ce nom recommence à chanter au fond de nos âmes moins glacées... Et, dans la pénombre, les âges semblent remonter silencieusement leur cours, en nous entraînant avec eux.

Sur la route, des laboureurs et des bergers défilent encore, en silhouettes antiques, devant les grands fonds des vallées et des montagnes ; vers la ville, tous les travailleurs des champs continuent de s'acheminer. Tenant leur enfant au cou, ou bien le portant à l'égyptienne, assis sur l'épaule, passent lentement, avec leurs longs voiles, leurs longues manches, les femmes de Bethléem...

Bethléem!... Ce nom chante à présent partout, en nous-mêmes et dans nos mélancoliques alentours. Au bruissement des grillons, aux sonnailles des troupeaux, au tintement des cloches d'église, les temps semblent plus jeunes de dix-huit siècles...



Et maintenant, nous envisageons avec une plus impartiale douceur ce lieu unique au monde qui est l'église d'ici, ce lieu empli éternellement d'un parfum d'encens et d'un bruit chantant de prières...

Bethléem! Bethléem!... Une nuit plus tranquille qu'ailleurs nous enveloppe ; tout se tait, les voix, les cloches et les sonnailles des troupeaux, dans un recueillement infini, et un hymne de silence monte de la campagne antique, du fond des vallées pierreuses, vers les étoiles du ciel...

PIERRE LOTI
de l'Académie française

Dessins de F. de HAENEN

Au-dessus de la grotte, les trois églises, où l'on officie et psalmodie en même temps, suivant des rites divers et avec la haine du voisin, sont banales et quelconques. Dans l'église grecque, devant l'antique tabernacle tout d'or, une furtive impression religieuse, à demi païenne, nous arrête un moment : un très vieux pope est là qui chante, vite, vite, d'une haute voix nasillarde, dans un nuage d'encens, et la foule, à chaque verset, se prosterne et se relève : femmes de Bethléem portant toutes, su. le hennin pailleté, le long voile à la vierge ; Arabes convertis, aux yeux de foi naïve, inclinant leur turban jusqu'à terre...

Nous nous échappons par une quatrième église, splendide celle-là, et vénérable entre toutes, mais vide, à l'abandon, servant de vestibule aux premières : basilique commencée par sainte Hélène, achevée vers l'an 330 par l'empereur Constantin, et où, huit siècles plus tard, le jour de Noël 1101, Baudoin Ier fut sacré roi de Jérusalem. Elle est un des sanctuaires chrétiens les plus anciens du monde ; elle a deux siècles de plus que la basilique du Sinaï ; épargnée par Saladin et par tous les conquérants arabes, miraculeusement préservée des destructions d'autrefois, elle n'a subi de réels dommages qu'au commencement de notre siècle, de la part des Grecs contemporains qui en ont muré le chœur pour y faire leur mesquine petite église d'aujourd'hui. Elle est d'une grandeur simple et élégante ; elle garde quelque chose de la Grèce antique, avec sa quadruple rangée de sveltes colonnes corinthiennes ; et, au-dessus des chapiteaux d'acanthe, sur les murailles des nefs, sont en partie restés les revêtements de mosaïques d'or qu'y fit placer, à la fin du douzième siècle, « le seigneur Amaury, grand roi de Jérusalem ». L'encens des sanctuaires voisins l'embaume discrètement, et on



Eglise et place de la Nativité, à Bethléem.



CHARLES PÉGUY



ERNEST PSICHARI



EMILE DESPAX



JEAN ALLARD-MÉEUS



LOUIS GEANDREAU



LIONEL DES RIEUX



MARCEL BLANCHARD



LUCIEN ROLMER

LES ÉTOILES ÉTEINTES

Les Morts Immortels

Evocation en un acte, en vers

Représentée à la Comédie-Française, le 22 décembre 1917

« ...Ils aimaient la solitude, les beaux vers, la musique et la gloire. Quand le tocsin sonna, ils quittèrent sans hésiter ce concert dans le jardin pour courir au devoir de tous, à la simple utilité. Ils ajournaient la beauté, délaissaient la poésie et croyaient ouvrir une parenthèse dans leur vie ; mais la Muse les suivait ; aussitôt que l'un d'eux glisse à terre, elle saisit le héros dans ses bras divins, et l'emporte au milieu des constellations. Devenus le noyau solide d'un nuage en feu, nos amis s'éloignent en appelant nos rêveries. C'est un culte qui commence... »

MAURICE BARRÈS

PERSONNAGES

Elle		Mlle Bovy
Lui		M. Rollan
La Belle Poudrée	(Emile Le Senne)	Mlle Yvonne Ducos
L'Almée à la Palme	(Ernest Psichari)	Mlle Maille
L'Ombre du Cyrard	(Jean Allard-Méeus)	M. René Rocher
La Fiancée de Lorraine	(Marcel Blanchard)	Mlle Dussane
Le Pâtre de Provence	(Lucien Rolmer)	M. Dehelly
La Nymphe aux Glycines	(Emile Despax)	Mlle Colonna Romano
L'Amoureux Parisien	(Gauthier-Ferrières)	M. Denis d'Inès
L'Eternel Voyageur	(Gustave Valmont)	M. Lehmann
La Fille aux Epis	(Charles Péguy)	Mme Lara
Le Spectre à l'Iris noir	(Robert d'Humières)	M. Roger Gaillard
La Jeune fille aux yeux de ciel	(Louis Geandreau)	Mlle Marie Leconte
La Muse aux Lauriers	(Lionel des Rieux)	Mme S.-Weber

Le décor représente un jardin à la française ou bien un parc aux lointains bleus. C'est le soir d'un beau jour. Un couple y rêve avec tendresse... Lui, pâle, fragile ; Elle, veillant pieusement près de lui. On sent la maison proche. Une terrasse s'avance. Sur une table, des livres sont entassés près d'une lampe électrique non encore allumée...

Au lever du rideau, LUI *contemple le paysage.* ELLE *lit.*

LUI

Le jour en son poing bleu renverse son flambeau...

ELLE, *posant son volume, se lève et vient à lui.*

Comme le soir est doux !

LUI

Comme le soir est beau !



GAUTHIER-FERRIÈRES



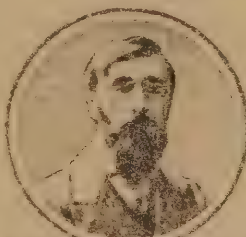
ROBERT D'HUMIÈRES



ÉMILE LE SENNE



GUSTAVE VALMONT



M. Guillot de Saix

ELLE

D'un voile de langueur la terre est revêtue...

LUI

Se peut-il que, là-bas, on s'égorge, on se tue,
Se peut-il qu'on se batte en ce même moment?

ELLE

Comment le permets-tu, Dieu tout-puissant? com- [ment
Laisses-tu donc, toi qui par la douceur t'imposes,
La lutte des humains troubler la paix des choses?

LUI

Au long de ces jours noirs, l'esprit se trouble, il sent
Sur lui comme une pluie incessante de sang.

Le couchant s'enflamme.

La guerre au rire rouge est en tous lieux présente,
Elle serre l'étau de sa main malfaisante,
Elle ne souffre plus de bonheur sans remords...
Elle rend les vivants semblables à des morts...
Et me voici malade et dolent, mais en vie,
Déplorant tous ces morts glorieux que j'envie,
Tous ces morts qui traçaient en chantant le chemin
Qui conduit du beau jour au plus beau lendemain...

ELLE

Et chaque instant, hélas ! voit s'accroître la liste
Des poètes français tombés au champ d'honneur ;
Ils ont, dans un élan pieux et fataliste,
Donné pour le bonheur des autres leur bonheur..

LUI

Ah! combien de rêveurs, combien d'éveilleurs d'âmes
Cette guerre a broyés entre ses bras infâmes !

ELLE

Et nous voyons, amants craintifs qui frissonnons,
Chaque jour à leurs noms s'ajouter d'autres noms !

LUI

Nos amis les rimeurs, nos frères les poètes
Disparaissent... les voix divines sont muettes..

ELLE

Mais non, mon ami cher, elles parlent encor...
Entends-les, dans le soir, qui se mettent d'accord..:
Ceux qui nous ont transmis leurs rêves dans un livre
Laissent un testament d'amour à nos amours ;
J'accueille les secrets que chacun d'eux me livre,
Et leurs œuvres seront sur ma table toujours.

La nuit se fait, une musique grave et douce s'élève.

L'air est plus doux. Le sol s'émeut. L'étang se moire.
Les morts ont en pitié notre mortel ennui,
Des vers harmonieux chantent dans ma mémoire,
Comme chante le chœur des astres dans la nuit.

Ces vers prêtent des voix à des formes voilées
Qui vivent de leur vie et portent leurs couleurs,
Elles ont à leur front des lueurs étoilées
Et semblent ignorer nos humaines douleurs...

LUI

Ces morts nous ont laissé tout le meilleur d'eux- [mêmes
Ces morts ne sont pas morts pour qui sait les aimer
Ecoutons leurs chansons, leurs rêves, leurs poèmes
La nuit dans son manteau semble les enfermer...

ELLE

Et le manteau s'entr'ouvre, et voici qu'une à une
Les évocations se précisent soudain,
Leurs vêtements semblent tissés de clair de lune,
Et leur rayonnement emplit tout le jardin...

Des lueurs, en effet, se sont révélées dans le fond... des formes voilées s'y devinent, une vie mystérieuse y circule...

Une voluptueuse haleine
S'exhale du parc enchanté
Et sur la flûte de Verlaine,
Emile Le Senne a chanté.

La Belle Poudrée qui porte un costume dessiné par Watteau s'est approchée en s'éventant.

C'est « à voix basse », avec mystère,
Qu'il célèbre les voluptés
De l'embarquement pour Cythère,
Au gré des couples exaltés.

LA BELLE POUDRÉE

« Sur sa flûte un berger soupire
Une romance en ré mineur ;
Et la musique tendre inspire
Des goûts de joie et de bonheur.

Un envol de colombes blanches
Vient s'abattre dans les roseaux
Et l'on entend parmi les branches
La chanson claire des oiseaux.

Et comme une gaze indécise,
Un brouillard léger et soyeux
Dans l'air se spiritualise
Au-dessus du parc otieux.

Pourquoi sent-on sous la ramure
Cette langueur à se pâmer
Qui, dans l'âme humaine, murmure,
Comme un vague besoin d'aimer?

... Peu à peu des couples s'enlacent,
Des couples tendres d'amoureux,
On les voit, lentement qui passent
Au loin, sous les chênes ombreux ;

Un vent léger souffle de terre,
Le navire est appareillé,
... Et l'on va partir pour Cythère
Sous un beau ciel émerveillé ! » (1).

Cependant, une almée, levant au ciel ses bras qui courbent une palme, est apparue.

LUI

Une femme suit le sillage,
Elle soupire en souriant,
Elle rêve un autre voyage
Aux rives chaudes d'Orient..

ELLE

Cette femme aux langueurs adorables d'almée,
Des terres de soleil et de sommeil venant,
Et qui porte pour sceptre une palme rythmée,
Prête sa voix au petit-fils du grand Renan.

L'ALMÉE A LA PALME

« L'ennui, de son doigt nous effleure,
La ville a des voiles de deuil,
La rue étroite est un cercueil,
La ville, grise et triste, pleure.

Exilé qui vas, le front bas,
Rappelle-toi les heures roses
D'Afrique et les douceurs écloses
Sous la lumière de là-bas !

Lointaine splendeur resurgie !
Du soleil ! Des cris africains !
De blancs villages ! des parfums !
Langueur d'Europe ! Nostalgie ! » (2).

O nostalgie !...

Elle remonte et s'accoude contre un arbre

LUI

Nostalgie aussi d'un héros
Vers l'héroïsme, nostalgie
De cette grande âme élargie
Tirant mille traits d'énergie
Comme des fers hors des fourreaux !

O noble Psichari, tu ne veux pas de larmes,
Un exemple de pourpre illustre tes travaux,
Comme tu l'avais fait sonner l'appel des armes,
Comme tu fais briller l'aube des temps nouveaux !

ELLE

Je pense aux jeunes gens dont l'ardeur héroïque
S'élançait vers la mort sans même avoir frémi,
O Jean Allard-Méeus, ô jeune fou stoïque,
Pourquoi t'offrir en cible au feu de l'ennemi?

L'OMBRE DU CYRARD, *sortant d'un taillis, tel qu'il prit part au combat, casoar au shako, gants blancs aux mains.*

« ... Je rêvais dans ce bois, mais je sors de ma cache
Et de mon rêve bleu... Pourquoi? Pour le panache !
Le joli mot, madame, et le mot bien français !
Ce fut toujours un mot de chez nous, et je sais
Que nos aïeux, jadis, au combat pleins de fièvres,
Pour ne pas l'oublier, le cueillaient sur vos lèvres...

... Au milieu des périls, dans le feu des combats,
Rêver d'une maîtresse et chuchoter tout bas,
Pour elle, des mots doux ! Les aveux ont des ailes !
Panser notre blessure en prenant ses dentelles,
Et mourir, s'il le faut, mais n'ayant que la peur,
En tombant, dans les champs, d'écraser une fleur !
Voilà notre panache ! Aller à la Victoire
Pour mettre notre étoile au ciel de notre histoire,
Et nous battre en soldat, affronter le danger,
Pour reprendre nos biens ravis, pour nous venger,
Et nous battre en héros, jusqu'à la grande aurore,
Et mourir à côté d'un drapeau tricolore !

Notre panache, enfin, ce fier caso vainqueur !
Et puissions-nous plus tard, et malgré la tempête,
Après l'avoir un an porté sur notre tête,
Madame ! le garder toujours sur notre cœur ! » (3).

Il s'efface...

ELLE

Il avait fait serment d'aller à la bataille,
Le casoar au front et les gants blancs aux mains...
Il a trouvé là-bas une gloire à sa taille,
Et ce jeune homme monte au rang des surhumains.

Une jeune et belle Lorraine s'avance, rêveuse...

LUI

Une fille portant la coiffe de Lorraine
S'attriste à répéter les accords attachants
Par quoi Marcel Blanchard, dans une ardeur sereine,
Exprimait ses espoirs. Ecoute un de ses chants :

Elle lit.

LA FIANCÉE DE LORRAINE

« Le grand soleil de juin éblouissait la plaine,
Et les oiseaux chantaient, et l'air était riant ;
Le vent joyeux frappait les blés de son haleine,
Un brouillard lumineux flottait vers l'Orient.

Des femmes au travail, sarclant la terre dure, [longs
Chantaient une complainte aux couplets doux et
Et parfois laissaient voir sous la blanche coiffure
Leur grand visage calme et leurs clairs cheveux [blonds.

Tu me disais : « Là-bas, sur le coteau tranquille,
Derrière le bouquet des arbres que tu vois,
Se cache un beau pays qu'on nomme Rezonville,
Et son vieux cimetière est encombré de croix.

Plus loin, c'est Gravelotte où j'ai vécu naguère,
Où je suis né. Mon père y demeure ; il est vieux ;
Mais quand il me redit l'histoire de la guerre,
Un éclair effrayant se rallume en ses yeux.

Ainsi l'on m'interdit d'entrer dans ma Lorraine ;
De mon pays je suis exilé maintenant ;
On sait que j'ai gardé l'espérance et la haine,
Et le César teuton a peur d'un lieutenant.

Mais un jour, mais bientôt, je le sais, viendra l'heure
Ma section suivra le geste de ma main ;
Et nous irons tout droit vers l'Est ; et que je meure
Si quelque douanier nous arrête en chemin !

Proscrit, je rentrerai chez moi par mon épée,
En officier de France et non plus déguisé ;
Contre le cœur ardent et l'âme bien trempée
Que vaut la poudre sèche et le sabre aiguisé?

Car je veux — j'ai promis ; je tiendrai ma promesse,
Et cela semblera tout simple d'ici peu —
Accompagner un jour ma mère à la grand'messe
De Gravelotte, avec mon uniforme bleu. »

— Et j'écoutais le son de la voix chaude et claire
Auprès de Mars-la-Tour où l'on s'est bien battu ;
Tu parlais doucement, sans hâte et sans colère...
Pourquoi donc, en disant ces choses, pleurais-tu? »

Elle passe. (4).

LUI

Il pleurait d'une auguste et clairvoyante joie,
D'un mirage splendide il était enivré,

(1) Emile Le Senne, *A Voix Basse* (l'Embarquement pour Cythère).
(2) Ce poème est un des rares que nous ait laissés Ernest Psichari.
(3) Extrait inédit de la dernière Revue de Saint-Cyr, écrite en 1914, par Jean Allard-Méeus.
(4) Marcel Blanchard, *La Grande Guerre.* (Un lieutenant de chasseurs à pied)

Il chantait l'avenir, il éclairait la voie,
Et son âme planait sur le sol recouvré...

ELLE

Ecoutons les conseils que la nuit nous envoie...

Un pâtre paraît, peau de bouc au dos, musette au flanc, bâton en main.

Regard tendre et sourire amer,
Quel inconnu vers nous s'avance?

LUI

La même taille et le même air
Que le doux Lucien Rolmer...

ELLE

Regard tendre et sourire amer,
C'est un beau pâtre de Provence
Aux yeux profonds comme la mer,
Qui, lentement, vers nous s'avance...

LE PATRE DE PROVENCE

« Le jeune pasteur qui chantait
Comme le fils de Terpsichore
Que toute la Grèce écoutait,
Le jeune pasteur qui chantait,
Depuis de longs jours il se tait...
S'en est-il allé dans l'aurore,
Le jeune pasteur qui chantait
Comme le fils de Terpsichore?

Son visage est noyé de pleurs;
Il palpite comme une flamme
Dont le vent change les couleurs;
Son visage est noyé de pleurs,
Nul ne peut dire ses douleurs,
Mais on les sent — là — dans son âme.
Son visage est noyé de pleurs;
Il palpite comme une flamme.

O le mystère des regards !...
Nul n'a connu ce qu'il regarde.
Le village a pitié du gars :
O le mystère des regards !
« Quoi se cache en tes yeux hagards?
Chante, chanteur; bavard, bavarde ! »
O le mystère des regards !...
Nul n'a connu ce qu'il regarde.

On ne sait plus s'il vous entend
Quand on lui parle de la sorte.
Il a vu passer le Printemps;
On ne sait plus s'il vous entend.
Seul avec ses agneaux, pourtant,
Il dit : « Que mon âme soit morte ! »
On ne sait plus s'il vous entend
Quand on lui parle de la sorte.

... Les femmes du village ont dit :
« Il aime, le berger qui chante,
Il aime, c'est bien sûr, pardi ! »
Les femmes du village ont dit :
« Qui peut-il aimer, le gentil?
Sans doute une fille méchante... »
Les femmes du village ont dit :
« Il aime, le berger qui chante. »

... Le berger amoureux descend
Vers son amour, dans la vallée,
Et, comme en lui bondit le sang,
Le berger amoureux descend.
Mais auprès du lac, en passant,
Il tombe dans l'onde étoilée...
Le berger amoureux descend
Vers son amour, dans la vallée.

Le jeune pasteur qui chantait
Comme le fils de Terpsichore
Que toute la Grèce écoutait;
Le jeune pasteur qui chantait,
Eternellement il se tait;
Il s'en est allé vers l'aurore,
Le jeune pasteur qui chantait
Comme le fils de Terpsichore. » (5).

Il passe.

(5) Lucien Rolmer, *Chants Perdus*. (Pastorale.)

LUI

Vers l'aurore il s'en est allé,
Mais c'est vers l'aurore éternelle,
L'aurore au beau front dévoilé...

ELLE

Vers l'aurore, il s'en est allé,
Et jusqu'au séjour constellé,
En portant Rolmer sur son aile,
La Gloire, la Gloire a volé,
Et c'est vers l'aurore éternelle !

LUI

Quel souffle harmonieux et tiède m'a frôlé?

Vers le couple se penche une nymphe portant des glycines en guirlandes.

ELLE

Sortant de la maison charmante des glycines,
Souple comme ces fleurs en grappes de clarté,
Voici venir, au son de sylvestres buccines,
La nymphe de Despax au beau geste écarté...
Le baume de ses mains s'offre à ton front malade,
Elle a de purs accents persuasifs, elle a
Le charme de la France et l'attrait de l'Hellade...
Ecoute-la. Contemple-la. Respire-la...

LA NYMPHE AUX GLYCINES

« Aime la vie. Et cueille au penchant de la treille
L'aurore d'or, le midi fauve et le soir blond,
De l'heure transparente où sortent les abeilles
A l'heure déjà trouble où rentrent les frelons.

Les Heures aux beaux pieds, dans leurs danses ver- [meilles,
Mènent au ciel nacré la ronde des saisons.
Suivant le mois, jouis en paix, dans ta maison,
De l'âtre en feu, des fleurs, de l'ombre ou des cor- [beilles.
Le silence, coulant de la lande au verger,
Posera son poids bleu sur ton sommeil léger.
Vis sans douleur. Ecoute et vois. Sache sourire.

Et bénis la beauté de la vie en pensant
Que ton cœur est pareil au jardin où l'on sent
Tant de roses s'ouvrir et tant d'ailes bruire. »

Elle se déplace, se recueille et soupire.

« ...Par les chemins des champs nous sommes reve- [nus,
Vers le troène en fleurs, la vigne et les glycines;
Nous avons écouté, près des berges voisines,
Le cri des gabariers qui rament d'un bras nu.

Les bois mouillés avaient comme une couleur de cè- [pes.
Ils sentaient à la fois l'automne et le printemps.
Le tilleul tiède est plein d'une ombre mauve. En- [tends
Le cytise qu'emplit un murmure de guêpes.

Crois-moi. Souris. Nous n'aurons pas perdu ce jour,
Et si, quelque ombre au fond de notre cœur persiste,
C'est qu'aux cœurs les mieux faits, il est doux d'être [triste
Dans le désir ou dans le regret de l'amour... » (6).

Elle demeure près d'un arbre.

LUI

Comme cette voix chaude et grave nous rapproche

ELLE

Elle fait mieux goûter la nuance et l'instant.

LUI

Son rythme pur est si prenant qu'on se reproche
D'avoir pu l'ignorer si longtemps...

ELLE

Trop longtemps !

Une sorte de bohème, qui semble sortir d'un livre de Murger, entre, en portant de multiples paquets.

(6) Emile Despax, *La Maison des Glycines*. (Carpe diem.)

ELLE

Les bras pleins et vide la poche,
Quel est ce fantôme fantoche?

LUI

C'est un pauvre amant de Paris
Dont les derniers fonds sont taris
Oui, c'est un pauvre amant tel que Gauthier-Fer- [rières
S'est vu lui-même, esclave enchaîné par l'Amour,
Et, chantant « la Romance à Madame » derrière
Celle de qui le cœur à son cœur reste sourd...

L'AMOUREUX PARISIEN

Elle m'a dit : « Puisque tu m'aimes,
Il faut me faire belle, vois :
Mes habits sont toujours les mêmes
Depuis bientôt plus de six mois;

« Tu dis que ton cœur les adore,
Qu'ils étaient tels quand je te plus,
Mais puis-je les traîner encore
Quand le bleu ne se porte plus?

« Tout regard m'est une blessure,
De tels habits sont des fardeaux,
J'ai l'air de n'avoir, je t'assure,
Rien à me mettre sur le dos.

« Aussi, chéri, pour être en forme,
J'ai compté sur toi; soyons francs !
Il me faut, ce n'est pas énorme,
Tout au plus cinq à six cents francs.

« Il me faut, cela se devine,
Un costume des plus cossus,
Puis un chapeau de paille fine
Et beaucoup de plumes dessus.

« Il me faut des bottines blanches,
Un corset, le mien n'en peut mais,
Et son busc n'étreint plus mes hanches
Depuis le temps que je le mets.

« Allons à la Samaritaine
Ou bien au Louvre, si tu veux,
Nous verrons là, j'en suis certaine,
De quoi combler mes moindres vœux. »

Et me voilà, ne vous déplaise,
Dans les bals où nous étouffons,
Aussi gêné qu'elle est à l'aise
Au milieu d'un tas de chiffons.

Je la suis, je tiens son ombrelle,
Son porte-cartes, son manteau.
Le sort m'a fait ce qu'on appelle
En Italie un « patito ».

La farce est ainsi bien complète,
Ce ridicule me manquait :
Ma bien-aimée, à chaque emplette,
Me charge d'un nouveau paquet.

Elle va, c'est tout un voyage,
S'arrête, revient sur ses pas
Et me demande, à l'essayage,
Des avis qu'elle n'entend pas;

Mais moi, brûlant de l'avoir toute,
Je souffre en silence et je dis
Que c'est en enfer, sans nul doute,
Qu'est le chemin du paradis. » (7).

Il passe.

ELLE

Ce Paradis, il l'a gagné par l'autre route,
La route où dans un rêve il se voyait vainqueur...
Mais de tous les fardeaux qu'il a portés, sans doute
Le plus pesant, le plus douloureux fut son cœur...

(A suivre.) GUILLOT DE SAIX.

(7) Gauthier-Ferrières, *La Romance à Madame* [illegible] bes et manteaux.)

LES LIVRES

L'Odyssée d'un Transport torpillé, par Y...
Ceux de l'An 14 ! par GEORGES D'ESPARBÈS.

Le prix de la *Vie Heureuse* a été attribué cette année à l'*Odyssée d'un Transport torpillé*, et là encore la décision du jury met en lumière une œuvre d'un incontestable mérite. Après toutes les pages de guerre lues jusqu'ici, celles-ci laissent encore une impression de franchise et une saveur de vérité qui ne peuvent que nous plaire. On nous a donné des milliers de tableaux de bataille; on nous a décrit minutieusement les assauts, la vie dans la boue des tranchées, l'immense détresse morale résultant de l'attente dans la nuit et la pluie; on nous a dit la glorieuse folie des combats d'avions au plus profond du ciel et la tragique splendeur des batailles navales où des navires puissants s'abîment dans les flots. Toutes les vaillances, on nous les a fait connaître; tous les héroïsmes, on nous les a fait aimer, et notre âme s'exalte d'orgueil devant la beauté des sacrifices consentis.

Or, voici qu'on nous raconte, sous la forme de lettres au ton familier, l'existence des auxiliaires les plus humbles de la formidable guerre, de ces marins dont le rôle n'est point de combattre, mais d'accomplir bravement les tâches obscures qui doivent permettre aux soldats de remporter la victoire. Dans cette lutte des nations où le matériel a une importance énorme; où le ravitaillement des troupes et de l'arrière est la condition première du salut; où l'acheminement régulier par les mers, d'armées entières, de vivres, de combustible, de canons et de munitions peut seul nous assurer l'avantage sur un ennemi remarquablement organisé, la marine marchande tient une place dont on ne reconnaît pas toujours la valeur. Il y a là des milliers de héros qui demeurent inconnus pour la foule; il s'accomplit ici chaque jour des prouesses dont la plus simple eût suffi à faire la gloire d'un marin de jadis. Les criminels procédés de la guerre sous-marine telle que les Allemands la pratiquent ont créé pour ces hommes le péril de chaque jour, de chaque heure, et ce qu'il leur faut de courage, d'énergie, d'endurance et d'intelligence dans l'effort pour servir leur pays, aucun poète encore ne l'a dignement chanté.

C'est l'histoire d'un humble transport, le *Pamir*, que nous raconte ce livre, et cette histoire est prodigieuse. Des côtes anglaises au Maroc, des ports français au Levant, d'Alexandrie à Bergen, puis à Arkhangel, puis à Malte, puis en Amérique, le vieux transport, avec ses chaudières usées, ses installations sommaires, son équipage incomplet et ses moyens de fortune, roule par tous les océans, avec ses cargaisons de bois, de charbon, de fer, de canons, de munitions et de soldats. Il connaît toutes les aventures; il subit toutes les misères. C'est le tableau, d'un mouvement étonnant, d'une vie intense que l'on ne soupçonne point. Le cargo qu'on décharge la nuit, en silence; les cuirassés et les torpilleurs qu'on approvisionne de charbon en mer; les naufragés qu'on recueille là où les pirates ont passé, tout cela, narré avec simplicité, décrit avec un joli sens du pittoresque, est émouvant. C'est le roman d'un vieux navire qui a tout vu, tout connu, tel qu'il faut voir et connaître les choses pour comprendre cette guerre et ne plus s'effarer devant aucune déception.

Car le vieux commandant de cet humble transport a l'esprit critique. Avec son gros bon sens de loup de mer, il dénonce la vanité des savantes doctrines et précise les erreurs, souligne les fautes, raille l'ignorance des « officiels ». C'est surtout dans la guerre sur mer que les théories les mieux établies ont fait faillite et que nous assistons au total bouleversement de tout ce qui avait été prévu, combiné, disposé selon des règles que l'on croyait immuables. L'abîme qui sépare l'illusion de la réalité, on l'aperçoit ici. L'incurie des bureaux, l'incompétence des uns et l'indifférence des autres, tout ce dont nous souffrons et qui a coûté inutilement des milliers de vies humaines, on l'expose ici en paroles parfois âpres et dures. « Alors quoi ? tout le monde ment. C'est les poilus et les marins qui trinquent. » Ce n'est pas de la révolte, ni même une poussée de pessimisme; c'est à peine un geste navré devant l'évidence des faits. Et cela finit, la dernière lettre lue, par ce « communiqué » de fin février 1917 : « On est sans nouvelles du *Pamir*, que les radiogrammes allemands signalent comme torpillé. »

Livre étrange, où se révèlent des cœurs d'une rare noblesse et qui, dans son dédain de tout artifice littéraire, obtient des effets saisissants. On comprend par lui le développement et l'évolution de la guerre sur mer mieux que pourrait nous l'enseigner l'étude la plus savante. Dans sa forme de minutieux récit, fait au hasard des escales, par un marin à un marin, cette œuvre a la valeur d'un document fixant avec précision et clarté tout un aspect du drame que nous vivons. Elle a un tel accent de vérité que les détails les plus infimes y prennent de la valeur; elle tranche nettement par l'originalité de sa conception, de son esprit et de sa phrase sur la banalité souvent navrante de la littérature du moment. Elle est, dans son genre, une manière de petit chef-d'œuvre.

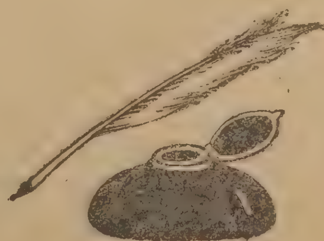


Et voici encore un beau livre de guerre : *Ceux de l'An 14 !* de Georges d'Esparbès. L'écrivain qui a le mieux compris les « grognards » de l'autre épopée se devait à lui-même de chanter la gloire des « poilus » de cette épopée-ci. Lui seul, peut-être, dans toute notre génération, a le don merveilleux de découvrir d'instinct toute la force idéale, faite de vaillance et de naïveté, d'orgueil et de simplicité, d'une âme de soldat. C'est pourquoi, au temps de notre jeunesse, quand nous allions voir le bon maître François Coppée, rue Oudinot, le poète aimait à appeler l'auteur de *La Légende de l'Aigle* : « mon cher Georges d'Esparbès-des-Batailles ». Cela sonnait comme un coup de clairon, et cela disait d'Esparbès tout entier. Coppée l'avait deviné, et Coppée se trompait rarement sur la valeur d'un tempérament.

Pour *Ceux de l'An 14*, l'auteur croit devoir prévenir le lecteur que son livre ne présente aucune analogie avec ceux qu'il a publiés jusqu'ici. « Les batailles du passé offrent à l'imagination des champs sans limites, dit-il, mais ici rien ne devait être rapporté qui n'eût d'abord été vu par des combattants, en sorte que la part de l'imagination y sera nulle. Qui oserait en ce moment imaginer des récits de guerre ? » Évidemment, les gestes qui s'accomplissent chaque jour au front valent les plus belles histoires que pourrait imaginer l'esprit le plus ingénieux, mais encore s'agit-il de comprendre ces gestes, d'en fixer la portée morale, d'en dégager le noble enseignement, d'y mettre un peu du meilleur de son cœur. Des histoires de soldats sont toujours belles, c'est entendu; mais des histoires de soldats racontées par M. Georges d'Esparbès ont une allure particulière : elles ont le ton épique; elles ont le mot héroïque; elles ont du panache. L'art de M. d'Esparbès consiste précisément dans le fait de créer une atmosphère de vaillance pour chaque incident et de mettre en valeur ce qui, dans un élan ou un cri, révèle réellement la sublime vertu d'une âme de soldat. Ses contes sont vrais; ses récits sont sincères. Il nous dit en toute loyauté ce qu'il a vu et entendu en Champagne, en Artois, en Argonne, devant Verdun et devant l'Yser, mais son témoignage est émouvant par la vision évoquée, par le large souffle poétique qui anime toutes les pages de ce livre. Chaque fois qu'une action d'éclat se prête à la forme du conte, c'est un conte, rapide et vibrant, que nous donne l'auteur, et c'est là qu'il est totalement lui-même, qu'il s'affirme dans la plénitude de son tempérament.

L'écrivain qui s'est donné pour tâche d'écrire toute l'épopée de la race, depuis la *Guerre en dentelles* de l'ancien régime, la *Guerre en sabots* de la Révolution, jusqu'à la *Légende de l'Aigle* et les *Demi-Solde* de l'Empire et de la Restauration, nous devait ce livre-ci. « L'Epopée française » n'eût pas été complète sans le récit de ce qu'accomplirent quelques-uns de nos « poilus », symbolisant des millions de soldats faisant face depuis plus de trois années aux Barbares venus de l'Est; car nous assistons, en vérité, à l'épanouissement merveilleux des plus hautes vertus d'une race, à l'exaltation sublime de tout le courage et de tout l'esprit de sacrifice d'une nation.

ROLAND DE MARÈS.



LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

L'Odyssée d'un Transport torpillé

De ce livre, couronné par le jury de Femina-Vie Heureuse, *nous détachons cette page héroïque et familière. Elle justifie les éloges qui lui sont donnés plus haut :*

HEURES DANGEREUSES

Mon vieux copain,

En allant de Marseille à Salonique, avant d'arriver à Matapan, le *Pamir* a été torpillé, canonné et raté par un sous-marin boche. Au fond on s'en ficherait d'être envoyé par le fond, si on pouvait répondre et si toutes les précautions étaient prises. Quand un poilu reçoit une balle à l'assaut et qu'il a le temps d'y voir avant de mourir, il sait que les copains vont arriver au but, et ça lui donne du cœur au ventre au moment de larguer son bout. Mais nous, mon vieux, ce n'est pas notre faute ni celle du sous-marin si je t'écris aujourd'hui. Il y en a qui ont la guigne, d'autres qui ont la veine et puis ça colle! C'est au petit matin, entre chien et loup, pendant mon quart, qu'on a commencé à recevoir des dragées. Il faisait un de ces petits temps du jugement dernier, et moi je regardais les rouleaux de houle qui faisaient plouf sur l'étrave et qui s'en allaient couverts d'écume. Tout à coup voilà des colonnes d'écume qui grimpent comme des aigrettes, par bâbord à environ trois cents mètres, et qui montaient aussi haut que des cheminées. Zut que je me dis! on est près des cailloux et c'est la mer qui brise. J'envoie la barre à droite et vais regarder la carte. Ah ouat! il n'y avait pas plus de cailloux marqués dessus que dans le blanc de mon œil. Alors j'ai remis en route après avoir fait prévenir Fourgues qu'il y avait quelque chose de drôle sur mer, et comme il arrive sur la passerelle, une gerbe d'obus nous tombe à vingt mètres par tribord.

Il n'y avait plus à chiquer, c'est un sous-marin qui nous seringuait, et nous les bras croisés sans pouvoir répondre! D'ailleurs on aurait été bien en peine, car nous étions restés près de dix minutes sans savoir ni d'où ni de qui ça pleuvait.

Le *Pamir* roulait comme une brute, et il y avait un clapotis aux petits oignons. C'est ça qui a dû gêner le sous-marin, parce que les coups tombaient devant derrière, à droite et à gauche.

Enfin, pendant un peu de calme, on a aperçu des flocons de fumée au diable bouilli à trois ou quatre milles devant, et les embruns qui déferlaient sur le boche. Alors on lui a tourné le dos et on a taillé dans la plume comme on a pu, à toute vitesse. Je ne peux dire tous les « tonnerres de Dieu! » qu'a lâché Fourgues! Je ne les ai pas comptés! Il trépignait et s'arrachait le bouc :

« Tu le vois, ce bougre-là! qui nous refile ses pruneaux, et nous qui nous taisons comme des eunuques! Et puis d'ailleurs, même si on nous avait mis des canons, ça serait des sarbacanes ou des chalumeaux de cocktail, et on ne pourrait pas tirer à plus de quatre à cinq mille mètres. Regarde-le, il est au moins à sept mille mètres, et il nous rate à cause de la houle. S'il faisait beau, tu parles qu'on y serait déjà passé! »

Au bout d'un quart d'heure on avait compté environ quarante obus, et le sous-marin s'est arrêté de gaspiller ses pastilles. Mais il nous a foncé dessus à toute vitesse et tu peux croire, vieux, qu'il nous gagnait mains sur mains.

Le *Pamir*, chargé à trois mille cinq cents environ s'écrasait dans les creux comme un cul de plomb, et ne devait pas donner plus de sept nœuds à tout casser et en démolissant tout sur le pont. Le boche filait là dedans comme un anchois. Il avait dû fermer ses panneaux, et tu penses s'il se moquait d'encaisser la houle par-dessus, lui qui est fait pour naviguer avec de l'eau tout autour. Il devait bien gagner trois ou quatre nœuds sur nous, car après trois quarts d'heure de chasse il n'était plus qu'à mille mètres. Alors nous l'avons vu ralentir un peu et ouvrir les panneaux, et il y a des canonniers qui sont venus tirer de dessus le pont. Les deux premiers coups ont tombé vingt mètres court et cinquante long. Fourgues s'est dit que le troisième nous rentrait dedans et il a mis la barre à gauche toute, en grande vitesse, pour dévier le tir. Juste à ce moment arrive une lame qui fait cuiller, nous secoue à croire qu'on faisait la pirouette; tout ce qu'il y avait sur le pont se met à trimbaler et bloque la drosse bâbord. Plus moyen de gouverner. Le *Pamir* continue à faire son tour sur la gauche ; seulement il ne tournait pas vite à cause de la grosse mer, et le sous-marin a cru sans doute que c'était pour le charger qu'on mettait le cap sur lui. Alors les canonniers boches se sont vite cavalés dans les panneaux qu'ils ont fermés, et le sous-marin a plongé dare-dare. Après ça, bernique pour rien voir. Pendant que notre équipage déhalait sur les caisses du pont pour dégager la drosse, le *Pamir* continuait à tourner en rond comme une bourrique de chevaux de bois et à rouler et à tanguer sans s'arrêter. Le sous-marin a dû s'approcher, car on a vu deux sillages de torpilles, l'un devant à trente mètres, l'autre qui a passé derrière. La deuxième était bien pointée et arrivait droit sur nous qui ne pouvions remuer pied ni patte : rien que faire le signe de croix et penser à sa famille, mais cette torpille ne devait pas être réglée très profond vu que le *Pamir* n'est pas cuirassé et qu'un trou à la flottaison suffit pour le faire basculer ; alors une lame creuse a attrapé la torpille et l'a fait sauter en l'air comme une carpe, à cent mètres de nous, ce qui fait qu'elle a passé derrière et qu'on a dit ouf!

Le boche a dû être dégoûté de perdre une heure, deux torpilles et pas loin de cinquante obus sur un bateau qui faisait bouchon ; il a remonté en surface à environ deux ou trois mille mètres sans plus rien nous envoyer, et a pédalé sur une autre barque qui venait de l'ouest, le *Worthminster*, un grand patouillard anglais chargé de munitions qui avait fait escale à Marseille et en était sorti à la même heure que nous, mais qui avait un peu perdu de vitesse sur le *Pamir* et que nous avions perdu de vue la veille au soir. Je crois que le *Worthminster* y a passé, car il n'est pas arrivé à destination à Salonique. Nous avons demandé les nouvelles à Salonique, mais c'est motus partout, et on saura la semaine des quatre jeudis si les copains du *Worthminster* donnent à boulotter aux crabes.

Tu penses si Fourgues a fait de l'orchestre parce que le *Pamir* ne pouvait pas envoyer de radiogramme au *Worthminster*, qui avait la T. S. F. qu'on avait vue à Marseille. Voir un sous-marin courir sur un frère et ne pas pouvoir dire : « Retourne à l'ouest! voilà des obus et des torpilles qui arrivent! » Avoue qu'il y a de quoi en râler. Si encore notre drosse avait été disponible, Fourgues aurait couru après le boche au risque d'encaisser des pruneaux, mais le *Worthminster* aurait vu l'affaire et se serait débiné. Seulement, il a fallu deux heures pour dégager la drosse et la réparer et finir de tourner en rond. Alors Fourgues a continué sa route en hissant les signaux qu'il avait vu un sous-marin boche vers Matapan, et tous les bateaux qu'on a rencontrés ont gagné au sud. Quant à ceux qui venaient après nous, ils se sont fait déquiller sans qu'on ait pu rien leur dire!

Y.

Ceux de l'An 14

A ce volume empruntons une page qui peut être rapprochée de celles qui précèdent, puisqu'elle exalte l'héroïsme des marins français :

LES CANONNIERS

Il y avait dans la courageuse Belgrade assiégée une batterie de marine française. Les Serbes savaient que les canonniers français sont incomparables. Aussi, avait-on donné à ces hommes d'élite une difficile mission, celle de combattre les monitors autrichiens sur le Danube.

Ils s'en acquittèrent, tranquilles comme à la manœuvre. Les obus partaient de leur gaine infernale, mathématiquement, et s'en allaient démolir les ouvrages ennemis, si bien que pendant des semaines aucun des bâtiments autrichiens n'osa plus se montrer sur le Danube.

Un jeudi pourtant, se voyant protégés par les batteries allemandes, trois monitors, timidement, sortirent du bassin. Là-bas, les canonniers veillaient. Ils commencèrent la conversation.

Le premier coup parla pour ne rien dire, mais le deuxième s'exprima nettement, s'écrasant à plein dans la soute à munitions d'un monitor, qu'il fit sauter comme un bouchon de champagne. Et aie donc! à un autre! Un troisième obus enleva la commande de l'autre monitor, qui fit trois tours de marionnette et présenta son flanc à la batterie : « Trouons-lui la bedaine! » Pan et pan! Deux obus coup sur coup crevaient son blindage, et le deuxième monitor, cinq minutes après, allait faire son lit au fond du Danube. Quant au troisième monitor, percé d'un obus à demi enfoncé dans sa coque, ils disparut au plus vite. « Assez causé, dit le chef des canonniers marins, ça donne soif. »

Depuis trois jours, les obus tombaient sur Belgrade ; on évaluait leur nombre à cinquante mille, et les canonniers français, depuis trois jours, y répondaient inlassablement, sans aucun arrêt qu'un demi-tour à gauche pour dire bonjour à M. Bidon ; c'était le lendemain de la défaite des monitors, un vendredi.

La ferraille autrichienne avait beau voler en éclats autour de leurs têtes, on ne voyait aucun cil, au vent de l'obus, frémir sur leurs yeux tranquilles. Noirs et raides dans la fumée, pieux en uniforme, l'œil sur leur pièce, ils tiraient sans cesse, ils tiraient toujours, dans un tintamarre effrayant d'acier qui chahutait en l'air des tonnes de pierres et de boue et des branches d'arbres, parfois des arbres entiers pêle-mêle avec des lambeaux de chair rouge découpés sur les reins des camarades. A l'écart, les officiers serbes admiraient. Les Serbes s'y connaissent en braves.

Mais, dans l'après-midi, une énorme bombe éclata derrière la culasse de leur canon n° 1 ; l'instant d'après, une seconde bombe frappa le centre même de la pièce et l'arracha à sa plate-forme. « Epatant, père Bertrand! » murmura le chef canonnier, tout de même un peu désappointé. Un horrible tumulte entourait cette poignée de marins. Non loin d'eux, les Serbes décimés commençaient la retraite, mais insolemment, la moustache aux dents, pas à pas. D'une main broyée un de leurs capitaines désignait la direction. Un troisième obus atteignit la deuxième pièce. Alors, un nuage passa dans les yeux des canonniers : « Plus d'amour » dit le chef. Et ces hommes qui avaient été les *premiers* à combattre, se mirent lentement à reculer, le dos aux montagnes, face à l'ennemi, désarmés, réduits au silence, mais goguenards quand même, sur une route saccagée d'obus.

GEORGES D'ESPARBÈS.

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (1)

⁂

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Le soir.

Cher papa Faucheux,

Si vous voyiez comme tout le monde travaille ici! Nous avons déjà oublié que nous avons eu des vacances. Les quatre derniers jours, j'ai fait entrer cinquante verbes irréguliers dans mon cerveau, — j'espère qu'ils y resteront jusqu'à la fin des examens. La plupart des jeunes filles vendent leurs livres de classe quand elles n'en ont plus besoin. Moi, j'ai l'intention de garder les miens, parce que quand j'aurai mon brevet, mon éducation tout entière sera étalée en rang d'oignon dans ma bibliothèque et je trouverai sans hésiter les renseignements qu'il me faudra. Ce sera beaucoup plus facile et plus sûr que d'essayer de tout se rappeler.

Julia Pendleton est venue ce soir me faire une petite visite, et est restée une heure entière. Elle s'est mise à parler « famille », et une fois lancée sur ce sujet il n'y avait plus moyen de l'arrêter. Elle demanda à connaître le nom de jeune fille de ma mère. Une jolie question à poser à quelqu'un sorti d'un asile d'enfants trouvés! Je n'avais pas le courage de répondre que je ne le savais pas, et je me suis accrochée au premier nom venu, celui de Montgomery. (Nom d'une vieille famille anglaise). Alors, elle voulait savoir si j'appartenais aux Montgomery de Massachusetts ou aux Montgomery de Virginie.

Sa mère était une Rutherford. Les premiers Rutherford sont venus ici dans l'arche de Noé et ils étaient alliés à Henri VIII. Du côté de son père, ils remontent plus haut qu'Adam. Sur les plus hautes branches de son arbre généalogique, on voit des singes de race supérieure, avec du poil très soyeux et des queues d'une longueur extraordinaire.

Je voulais vous écrire ce soir une bonne petite lettre gaie et amusante, mais j'ai trop sommeil, et je suis inquiète. Le sort d'une élève de première année n'est pas heureux.

A vous, en mal d'examen.
JOUJOU ABBOTT.

Dimanche.

Mon cher papa Faucheux,

J'ai de très, très, très mauvaises nouvelles à vous donner, mais je les garde pour la fin. Je tâcherai de vous mettre d'abord de bonne humeur.

Jerusha Abbott va faire ses débuts comme auteur. Sous le titre : *Du haut de ma tour*, un poème paraîtra au mois de février dans la *Revue mensuelle*, à la première page, ce qui est un très grand honneur pour une élève de première année. Le professeur d'anglais m'aborda hier soir quand je sortais de l'église, et me dit que c'était charmant, sauf le sixième vers qui avait trop de pieds. Je vous en adresserai un exemplaire dans le cas où vous voudriez le lire.

Voyons si je ne peux pas trouver autre chose d'agréable. Mais oui! j'apprends à patiner et je m'en tire convenablement. Je sais glisser également le long d'une corde qui est accrochée au plafond de la salle de gymnastique, et je saute une barre de trois pieds six pouces de haut. J'espère bientôt arriver à quatre pieds.

L'évêque d'Alabama a prêché ce matin un sermon des plus impressionnants. Il avait pris comme texte : « Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugé ». Il s'agissait de la nécessité de pardonner les fautes d'autrui et de ne pas décourager les gens par des jugements sévères. Je regrette que vous ne l'ayez pas entendu.

Nous avons aujourd'hui le plus ensoleillé, le plus aveuglant des après-midi d'hiver, avec des glaçons qui fondent aux branches des sapins ; tout le monde courbé sous le poids de la neige, excepté moi, qui suis courbée sous le poids d'un grand chagrin.

Et maintenant la nouvelle. Du courage, Joujou, il faut parler.

Bien sûr, vous êtes de bonne humeur? J'ai échoué en mathématiques et en prose latine.



LES NOUVELLES DU MOIS

J'ai pris un répétiteur et je compte passer le mois prochain un autre examen. Je regretterais si vous étiez contrarié ; mais, quant à moi, je ne m'en soucie guère, vu que j'ai appris un tas de choses qui n'étaient pas dans le programme. J'ai lu dix-sept romans et des *boisseaux* de poésie, — des romans qu'il fallait vraiment lire, comme la *Foire aux Vanités*, *Richard Feverel* et *Alice au pays des merveilles* ; également les *Essais d'Emmerson* et la *Vie de Scott*, par Lockhart, ainsi que le premier volume de l'*Empire romain* de Gibbon, et la moitié de la *Vie de Benvenuto Cellini*. Comme il était amusant! Il sortait tranquillement de chez lui, avant le déjeuner, et tuait un homme en passant.

Vous voyez, papa, que je suis beaucoup plus instruite que si je n'avais travaillé que mon latin. Voulez-vous me pardonner cette fois, si je vous promets de ne plus jamais échouer?

A vous, en pénitente.
JOUJOU.

Cher papa Faucheux,

Ceci est une lettre d'extra, écrite au milieu du mois, parce que je me sens très seule ce soir. Il fait une tempête épouvantable, la neige bat contre ma tourelle. Au *campus*, toutes les lumières sont éteintes, mais j'ai pris du café et je ne puis dormir.

J'ai eu du monde à souper. Il y avait Sallie et Julia et Léonora Fenton — et aussi des sardines et des muffins grillés, de la salade, de la glace au chocolat et du café. Julia a dit qu'elle s'était bien amusée, mais Sallie est restée pour aider à laver la vaisselle.

Je pourrais parfaitement faire du latin ce soir ; mais, il n'y a pas à dire, je ne suis qu'une faible latiniste. Nous avons fini Tite-Live et *de Senectute*, et maintenant nous nous occupons de *de Amicitiæ*.

Cela vous serait-il très désagréable de faire semblant d'être ma grand'mère? Sallie en a une, et Julia et Léonora en ont chacune deux. Ce soir, elles se sont amusées à les comparer. Il n'y a rien au monde qui me ferait plus de plaisir ; c'est une parenté si respectable. Espérons que vous n'y verrez aucune objection. Hier, quand je suis allée en ville, j'ai vu le plus joli petit bonnet, en cluny, garni de rubans lavande ; je veux vous en faire cadeau pour votre quatre-vingt-troisième anniversaire.

!!!!!!!!!!!!

Cela, c'est l'horloge de la tour de l'église qui sonne minuit. Il me semble que tout de même j'ai sommeil.

Bonne nuit, bonne-maman.
Je vous aime tendrement.
JOUJOU.

Les Ides de Mars.

Cher papa Faucheux,

Je travaille la composition de prose latine. Je l'ai travaillée. Je la travaillerai. Je l'aurai travaillée. Mardi prochain, à la septième heure, je passerai un nouvel examen et alors je réussirai ou j'éclaterai.

Donc, vous aurez bientôt de mes nouvelles ; je serai heureuse, intacte, sans souci, ou en mille miettes.

Je vous écrirai à tête reposée dès que tout sera fini. Ce soir, j'ai un rendez-vous urgent avec l'ablatif absolu.

A vous, en toute hâte.
J. A.

Monsieur P. F. Smith *Le 26 mars.*

Monsieur,

Vous ne répondez à aucune de mes questions ; vous ne vous intéressez nullement à ce que je fais. Vous êtes, je n'en doute pas, le moins aimable de tous ces désagréables messieurs du comité ; et si vous me faites donner une bonne éducation, ce n'est pas parce que vous vous souciez de moi, mais par un sentiment de devoir. Je ne sais absolument rien de vous... je ne connais pas même votre nom. Cela manque de charme. Je suis sûre que vous jetez mes lettres au panier sans les lire. A l'avenir, je ne parlerai uniquement que de mon travail.

Mes nouveaux examens de latin et de géométrie ont eu lieu la semaine dernière ; je les ai passés tous les deux et je suis délivrée de ces soucis.

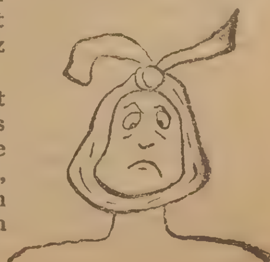
Sincèrement à vous.
JERUSHA ABBOTT.

Cher papa Faucheux, *2 avril.*

Je me fais horreur!

Oubliez, je vous en supplie, l'abominable lettre de la semaine passée. Je me sentais affreusement seule et misérable, avec un fort mal de gorge, quand je l'ai écrite. Sans m'en douter, je couvais une grippe, une angine et d'autres choses encore. Je suis maintenant à l'infirmerie depuis six jours, et c'est la première fois qu'on me permet d'être assise dans mon lit et de tenir une plume. L'infirmière en chef est très autoritaire. Mais je pense tout le temps à la même chose, et je ne serai jamais guérie tant que vous ne m'aurez pas pardonné.

Voici un portrait de moi qui vous montre la mine que j'ai aujourd'hui, avec, autour de la tête, un bandage noué en oreilles de lapin.



(1) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

Cela ne me rend-il pas sympathique? J'ai les glandes sublinguales enflées. Pendant toute l'année j'ai travaillé la physiologie sans avoir jamais entendu parler des glandes sublinguales. Que l'éducation est une chose superficielle!

Il faut que je m'arrête. Je me sens peu solide quand je reste trop longtemps assise. Pardonnez-moi mon impertinence et mon ingratitude. J'ai été mal élevée!

Affectueusement à vous.

JOUJOU ABBOTT.

A l'infirmerie, le 4 avril.

Papa Faucheux chéri,

Hier soir, entre chien et loup, je regardais de mon lit la pluie tomber et je sentais terriblement l'ennui d'une vie passée dans une grande institution, quand l'infirmière apporta à mon adresse une longue boîte blanche remplie des plus ravissants boutons de roses rouges. Et mieux que tout cela, elle contenait une carte de visite avec un message très poli, d'une drôle de petite écriture montante et renversée, mais, qui dénote beaucoup d'énergie. Merci, papa, merci mille fois. Votre envoi de fleurs est le premier, le seul vrai cadeau que j'aie reçu de ma vie. Mais, voyez quel bébé je suis : je me suis mise à sangloter parce que j'étais si heureuse.

Maintenant que je sais que vous lisez mes lettres, je les rendrai beaucoup plus intéressantes, de façon qu'elles vaillent la peine d'être nouées d'un ruban rouge et gardées dans un coffre-fort, mais enlevez celle qui était si détestable et brûlez-la. Cela me donne le frisson de penser que vous pourriez jamais la relire.

Merci pour avoir donné un peu de joie à une élève de première année, malade, grincheuse et triste. Vous avez probablement un tas d'amis et une famille qui vous aiment ; vous ne savez pas ce que c'est que d'être seule. Moi, je le sais.

Au revoir. Je promets de ne plus jamais être mauvaise, parce que je sais maintenant que vous êtes en chair et en os. De même, je promets de ne plus vous ennuyer avec des questions.

Détestez-vous encore les jeunes filles?

Toujours à vous.

JOUJOU.

Lundi, la 8e heure.

Cher papa Faucheux,

J'espère que vous n'êtes pas le membre du Comité qui s'est assis sur le crapaud. Il a crevé, m'a-t-on dit, avec une forte détonation, ce qui ferait croire que c'était un membre du Comité plus gras que vous.

Vous souvenez-vous, à l'asile John Grier, de ces endroits sous terre, couverts d'un grillage, près des fenêtres de la buanderie? Chaque printemps, quand la saison des crapauds était ouverte, nous faisions une collection de ces bêtes que nous gardions dans ces trous, et souvent elles faisaient irruption dans la buanderie, causant des émotions agréables les jours de lessive. Nous étions sévèrement punies pour ce que nous avions fait, mais, bien qu'on nous décourageât, les crapauds ne cessaient d'abonder.

Et un jour, — mais je ne veux pas vous ennuyer avec des détails, — je ne sais pas comment, un crapaud, des plus gros, des plus gras et des plus juteux, s'est égaré dans un des grands fauteuils en cuir de la salle de réception des membres du Comité. Ce jour-là, à la réunion des membres... Mais, sans aucun doute, vous y étiez et vous vous rappelez le reste. Quand, après ce laps de temps, je pense à tout cela, sans parti pris, je dois avouer que la punition était méritée et — à vrai dire — suffisante.

Je ne sais pas pourquoi je me replonge dans le passé, sauf que le printemps et la vue des crapauds réveillent en moi l'instinct du collectionneur. La seule chose qui m'empêche de commencer une collection, c'est qu'aucun règlement ne le défend.

Jeudi, après l'église.

Quel est, croyez-vous, mon livre de prédilection? Je veux dire en ce moment, car je change d'opinion tous les trois jours : *Les Hauteurs de Wutherings.* Emily Brontë était toute jeune quand elle l'a écrit ; elle n'avait jamais dépassé le cimetière de Haworth ; elle n'avait encore connu aucun homme. Comment a-t-elle pu décrire un homme comme Heathcliffe?

Moi, je ne pourrais pas le faire ; je suis toute jeune et je n'avais jamais dépassé l'asile John Grier, et j'ai eu toutes les chances du monde. Quelquefois, il me vient une peur terrible de n'être pas un génie. Serez-vous très désappointé, papa, si je ne deviens pas un grand écrivain? Au printemps, quand tout bourgeonne et que tout est si beau et si vert, je sens que je voudrais lâcher mes leçons et me sauver, pour jouer avec les éléments. Combien d'aventures il y a là-bas dans les champs! C'est bien plus intéressant de vivre les livres que de les écrire.

Oh!!!!!!!!

Cela, c'est un cri qui a fait venir Sallie et Julia et l'ancienne de l'autre côté du hall. Un mille-pattes, comme ceci :



en a été la cause ; seulement, beaucoup plus terrifiant. J'avais à peine fini la dernière phrase, et je pensais à ce que j'allais dire ensuite — pouf! — il est tombé du plafond et s'est trouvé à mes côtés. J'ai renversé deux tasses de la table à thé en essayant de m'en aller. Sallie l'a taloché avec le dos de ma brosse à cheveux, dont je ne pourrai plus jamais me servir. Elle a tué la moitié de l'avant du mille-pattes, mais les cinq cents pattes de l'arrière se sont sauvées sous la commode et ont disparu.

Ce dortoir, à cause de son grand âge et de ses murs couverts de lierre, est plein de mille-pattes, des créatures horribles. Je préférerais trouver un tigre sous mon lit.

Vendredi, 9 h. 30.

Que d'émotions! Je n'ai pas entendu la cloche du réveil ce matin ; puis, j'ai cassé mon lacet de soulier pendant que je m'habillais à la hâte ; et j'ai fait tomber mon bouton de col dans mon dos. J'ai été en retard pour le premier déjeuner et pour la classe. J'ai oublié mon papier buvard, et mon stylo a fui. En trigonométrie, le professeur et moi nous avons été en désaccord au sujet d'une petite question de logarithmes. En vérifiant, je trouve qu'il avait raison. Pour déjeuner, nous avions un ragoût de mouton et des navets, — je les déteste tous les deux — ils ont le goût de l'asile. Le courrier ne m'a apporté rien que des notes de fournisseurs, mais il faut dire que je ne reçois jamais autre chose, ma famille n'étant pas de celles qui écrivent.

A la leçon d'anglais, cet après-midi, on nous a donné un devoir écrit inattendu. Le voilà :

Je ne demandais pas autre chose,
Rien ne m'est refusé
J'ai offert l'Etre en échange.
Le Puissant Marchand a souri

Du Brésil. Il fit tourner un bouton
Sans regarder de mon côté.
Madame, n'y a-t-il pas autre chose
A vous montrer aujourd'hui?

Cela, c'est un poème. Je ne sais pas qui l'a écrit, ni ce qu'il veut dire. Il était calligraphié au tableau noir quand nous sommes arrivées et on nous a demandé de faire nos commentaires. Quand j'ai lu la première strophe, j'ai cru avoir une idée : le Puissant Marchand était une divinité qui distribue des bénédictions pour récompenser les bonnes actions ; mais quand je suis arrivée à la deuxième strophe et que je l'ai trouvé faisant tourner un bouton, l'idée m'a paru blasphématoire et j'ai vite changé d'opinion. Le reste de la classe a été aussi embarrassé que moi et pendant trois quarts d'heure nous sommes restées devant nos feuilles blanches, rien sur le papier, rien dans nos cerveaux. C'est une belle chose que l'instruction, mais que c'est fatigant!

La journée n'est pas finie. Il y a pire.

Il pleuvait tellement que nous ne pouvions pas jouer au golf et on nous a fait faire de la gymnastique. La jeune fille à côté de moi m'a heurté le coude avec une massue indienne. Quand je suis rentrée, j'ai trouvé une boîte contenant ma nouvelle robe bleue, mais la jupe était si étroite que je ne pouvais pas m'asseoir. Vendredi est jour de grand nettoyage, et la fille de service avait dérangé tous les papiers sur mon bureau. Comme dessert, nous avions des « tombes » (un mélange de lait, de gélatine et de vanille). On nous a retenues à l'église un bon quart d'heure de plus qu'à l'ordinaire pour entendre un discours sur les femmes vraiment femmes. Et enfin, au moment où je m'installais pour lire *Le Portrait d'une Dame*, une jeune fille du nom de Ackerly, à la figure pâteuse et tout ce qu'il y a de plus bête, qui est à côté de moi dans la classe latine, parce que son nom commence par un A (je regrette que Mme Lippett ne m'ait pas appelée Zabriski!) est venue demander si la leçon de lundi commençait à la page 69 ou 70 ; et elle est restée *une heure*. Elle vient de partir.

Avez-vous jamais vu une série d'incidents aussi décevants? Ce ne sont pas les grandes peines de la vie qui demandent de l'énergie ; tout le monde peut tenir tête à une crise et affronter une catastrophe avec courage, mais pour faire face en souriant aux petites choses de la vie, cela demande du caractère, et c'est cela que je chercherai à développer en moi. Je vais me persuader que la vie n'est qu'un jeu, que je dois jouer aussi habilement et aussi loyalement que possible. Si je perds, je hausserai les épaules et je sourirai, — de même si je gagne.

En tout cas, je veux être bonne joueuse. Vous ne m'entendrez plus me plaindre, papa chéri, parce que Julia porte des bas de soie et que les mille-pattes tombent du mur.

Toujours à vous.

Répondez vite. JOUJOU.

(A suivre.) JEAN WEBSTER.

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917

Suite de la liste de souscription de la page 5 :

Mme F. Padol, 5 fr. — Mme Simon, 10 fr. — Mme E. Granier, 25 fr. — Mme Bontemps, 14 fr. — Mme V. Marion, 4 fr. — Jean et Loulou, Montpellier, 5 fr. — Mme J. Licht, 5 fr. — Mlle Mad. Trion, 5 fr. — Adjudant Jean Schmitt, 3 fr. — Mlle Teyssandier, 5 fr. — M. Dugrip, 50 fr. — Mme Hémoulin, 10 fr. — M. Ch. Brindejonc, 10 fr. — L. B..., 10 fr. — Mme C. Zoller, 80 fr. — Arromanchaise fidèle lectrice, 5 fr. — Mme Wuillamier-Carel, 6 fr. — Mme Lefeuvre, 15 fr. — M. G. Couchon, 10 fr. — M. Théault, 10 fr. — Mme L. Mattei, 5 fr. — Mme Chazal, 6 fr. — Mme L. Canovet, 50 fr. — Anonyme, 12 fr. 25. — Cousine bônoise, 10 fr. — Mlle Tuffier, 5 fr. — Mlle C. Savare, 5 fr. — Mme L. Chaufreau, 20 fr. — Mlle Bl. Roux, 5 fr. — Mme A. Bousquet, 20 fr. — Mme Lablanche, 5 fr. — M. Louis Bierry, 10 fr. — Jean et Evelyne Poujade-Blanck, 10 fr. — M. Finot, 10 fr. — Mme Blanloeil, 5 fr. — Mme Parsons, 5 fr. — Mme Lalande, 5 fr. — Mme J. Pilon, 5 fr. — M.-L. B..., 4 fr. — M. Millimer, 2 fr. — Mme Moulin, 1 fr. — Mme Bastion, 2 fr. — Mme Meyer-Kohler, 27 fr. — M. Raoul Moore, 20 fr. — Yvonne et René, 10 fr. — M. Evard Lataste, 10 fr. — Mlle Rigault, 6 fr. — M. Préchin, 5 fr. — Georges et Maurice, 20 fr. — M. Edgard Soynave, 3 fr. — Mlle Yvonne Lecourt, 3 fr. — Mlle B. F..., 2 fr. 10. — Miss Madge Cook, 2 fr. — Anonyme, L. G..., 10 fr. — Mme Sommermont, 10 fr. — Ecolières de Saint-Pargoire, 5 fr. — R. St-M..., 5 fr. — M. B. de Las, 5 fr. — Mme B. Bozeix, 10 fr. 60. — Mme Andrée Warnod, 10 fr.

Souscription recueillie par Mme Rutlidge et dont il a été fait mention dans notre avant-dernière liste :

Liste des souscripteurs: M. P. Claudel, ministre, 5 milreis. — Anonyme, 15 mr. — Mme Uzac, 5 mr. — M. H.-B. Cooper, 5 mr. — Anglo Mex. Petroleum Co, 5 mr. — M. G. Coatalem, 5 mr. — M. A. Janin, 5 mr. — M. A. Hagenauer, 5 mr. — Mme A. Hagenauer, 5 mr. — D'Orey et Cie, 5 mr. — M. J. Messeder, 5 mr. — M. B.-L. Harrison, 5 mr. — M. Henri Quinfe, 5 mr. — Commendador Schmitt, 5 mr. — M. André Bravard, 5 mr. — M. A. Cavé, 5 mr. — M. G. Gooda, 5 mr. — M. Louis Petis, 5 mr. — Mme Marigny, 5 mr. — M. Fourmy Bonne, 5 mr. — M. Isidoro Marx, 5 mr. — M. Arthur-E. Levy, 5 mr. — M. Luiz de Resende, 5 mr. — M. J.-S. Fox, 5 mr. — M. T.-W. Spackman, 5 mr. — M. Maurice Lesage, 5 mr. — Mme Lesage, 5 mr. — M. et Mme Tattersall, 10 mr. — M. Henri Robert, 5 mr. — M. Labarthe, 5 mr. — M. Frank Touzeau, 5 mr. — M. Giuseppe Martinelli, 5 mr. — M. Antonio J. Teixeira, 5 mr. — M. et Mme Rogers, 10 mr. — M. Henry Lynch, 10 mr. — M. et Mme Fiers, 10 mr. — M. Meier, 10 mr. — Mme Pitoz, 5 mr. — Mme Artiges, 5 mr. — Mme Cardozo 5 mr. — Mme Jacques Bloch, 5 mr. — M. Auguste Potif, 5 mr. — M. et Mme Grandmasson, 10 mr. — Mlle Elise Costel, 10 mr. — Mme Gulnar Stampa, 5 mr. — M. Lameluc Sanson, 5 mr. — M. Vassenhove, 5 mr. — M. Pierre Barenne, 5 mr. — M. Félix Jauréguiber, 5 mr. — Eickoff, Carneiro, Leão et Cie, 5 mr. — M. F.-S. Pryor, 5 mr. — M. R. Aubertel, 5 mr. — M. Toussaint, 5 mr. — M. Mèghe, 5 mr. — M. Carlos Conteville, 5 mr. — Etablts américains Grafer, 5 mr. — Clayton, Oldsburgh and Ci, 10 mr. — M. Jacques Bloch, 5 mr. — M. Morano, 5 mr. — M. Adrien Rouchon, 5 mr. — Baere, Delcroix et Cie, 5 mr. — M. Jules Blum, 5 mr. — M. Bouilloux Lafont, 10 mr. — M. de Burlet, 5 mr. — M. J. Aguiar, 5 mr. — M. J. Bouzet, 5 mr. — M. J. Mirille, 5 mr. — M. J. Oliveira Filho, 5 mr. — M. Ferdinand Rosenboom, 5 mr. — Mme Fanny Prochet, 5 mr. — Mme Lloyd, 5 mr. — M. Larne, 5 mr. — Mme Sa, 5 mr. — M. Durisch, 5 mr. — Mme Rutlidge, 5 mr. — M. C. Dho, 5 mr. — M. Cauzard, 5 mr. — M. Soper, 20 mr. — Mme Huntress, 5 mr. — M. F. C..., 5 mr. — M. Alfred Maia Jr., 5 mr. — Besnard frères, 5 mr. — M. Auguste Breissan, 5 mr. — Dr L.-R. Ebert, 5 mr. — Mme Ch.-L. Ebert, 5 mr. — M. Ch.-L. Ebert, 5 mr. — Mme Lasserre, 5 mr. — Mme Kaufmann, 5 mr. — Mme Wagner, 5 mr. — M. Scheitlin, 10 mr. — Mme Soussan, 10 mr. — Mme Marie Griffond, 5 mr. — M. Carlos Bahiana, 5 mr. — Dr J.-P. Gidon, 5 mr. — Dr J.-L. Mendes Diniz, 5 mr. — Emp. Const. Rio Grande do Sul, 5 mr. — Société Financière du Brésil, 5 mr. — Comp. Nacionale d'Explosivos de Seguranga, 5 mr. — Mme V. Estoueigt, 5 mr. — M. Charles Vautelet, 5 mr. — M. Paulo Labouriaux, 5 mr. — M. Kanthack, 5 mr. — M. A.-R. Mansfeld, 5 mr. — M. Walter Hime, 5 mr. — M. Léon Robichez, 5 mr. — M. Theodore Rohde, 5 mr. — M. Richer, 5 mr. — Dor et Cie, 5 mr. — Desembargador Saraiva, 5 mr. — M. Cirio, 5 mr. — M. E. Isnard, 5 mr. — M. F. Labouriau, 5 mr. — Rodolpho Hess et Cie, 10 mr. — Mlle Martinelli, 10 mr. — Mme Vermeylen, 5 mr. — M. Périgois, 5 mr. — Mlle Duperthuis, 5 mr. — Mme Dupont, 5 mr. — Mme Calvocoressi, 5 mr. — Mlle Chereneq, 5 mr. — Mme Jeanne Tisserandat, 5 mr. — Mme Henrion, 20 mr. — Mlle Marthe Henrion, 10 mr. — Parc Royal, 10 mr. — M. Cabalzar, 5 mr. — M. George J. Mahieu, 5 mr. — Mme Brigole, 5 mr. — Mlle Berthe Lucron, 5 mr. — M. Emile Lambert, 5 mr. — M. et Mme A. Gibbons, 10 mr. — Mme S. Ettinger, 5 mr. — Mme Griffond, 5 mr. — Mme E.-E. Saunders, 5 mr. — Mme la vicomtesse de la Horie, 5 mr. — Mme D. Bloch, 5 mr. — M. Good, 5 mr. — M. Bullock, 5 mr. — M. Dawson, 5 mr. — Mme Victorine Wraubek, 5 mr. — M. Mège, 5 mr. — Mlle M. Ghekiers, 5 mr. — Mme Romero, 10 mr. — M. V. Lamaignère, 5 mr. — Banque française et italienne, 19 milreis 750. — M. G. Colombo, 5 mr. — M. G. Thyss, 10 mr. — M. et Mme Mortimer, 10 mr.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 28 décembre 1917.

Les Résultats de l'Emprunt

Le ministre des Finances avait, comme on sait, réservé la primeur des résultats de la souscription nationale aux Chambres et il les leur a communiqués aujourd'hui même.

Ces résultats, encore incomplets, sont fort satisfaisants.

La centralisation des souscriptions au troisième emprunt de la Défense nationale fait actuellement ressortir un total de souscriptions s'élevant, *sans tenir compte de celles recueillies à l'étranger*, à une somme effective de 10 milliards 276 millions contre 10 milliards demandés.

Les conditions dans lesquelles s'est effectuée mercredi l'**admission à la Cote Officielle de la Rente 4 o/o 1917** faisaient déjà présager ce succès.

La nouvelle Rente a fait son apparition sur le marché au cours de **68 fr. 80**, soit avec une prime de 20 centimes pour les titres entièrement libérés, et à 69 fr. 20 pour les titres libérés de 12 francs.

L'accueil très favorable reçu en Bourse dès la première heure par la Rente 4 o/o permet de bien augurer de sa plus-value progressive.

Rappelons que les arrérages exempts d'impôts sont payables par trimestre les 16 mars, 16 juin, 16 septembre et 16 décembre.

Comme pour les autres Rentes, le coupon sera détaché à la cote quinze jours avant l'échéance, c'est-à-dire les 1er mars, 1er juin, 1er septembre et 1er décembre.

Les certificats provisoires libérés sont munis de sept coupons aux échéances des 16 mars 1918 au 16 septembre 1919 inclus; ils comportent des coupures de 4, 5, 6, 7, 8, 10, 20, 50, 80, 100, 500 et 1,000 francs de rente.

Les certificats provisoires non libérés sont munis d'un coupon no 2 à l'échéance du 16 juin 1918; ils comportent des coupures de 4, 8, 20, 100 et 500 fr. de rente.

La **Bourse de Paris**, cette semaine, s'est fait remarquer par la fermeté presque générale des cours, aussi bien en Coulisse qu'au Parquet. A vrai dire, les transactions ont été peu animées et il ne pouvait guère en être autrement dans une période comprise entre les fêtes de Noël et celles du Premier de l'An et écourtée de plusieurs séances boursières.

Nos **Fonds nationaux** demeurent fermes et nos **Fonds coloniaux** sont en reprise, ainsi que toutes les séries d'obligations (Foncier, Ville de Paris, Chemins de fer), précédemment affectées par les arbitrages réalisés en faveur de l'Emprunt.

Les **Fonds Russes** présentent plus de résistance ainsi que le groupe des **Valeurs industrielles russes**. On peut ici émettre le vœu que, si l'année 1917 a vu la défection de la Russie, l'année 1918 voie sa renaissance.

Dans le groupe bancaire, notons l'accentuation de l'avance de la **Société Générale** à 540 francs et la consolidation des progrès du **Crédit Mobilier Français** vers 415 francs; le dividende de 20 francs qui vient d'être détaché sur cette dernière action ne tardera sans doute pas à être regagné. La récente combinaison, dont nous avons parlé il y a huit jours, continue d'être très favorablement commentée.

La **Banque de France** se présente à 5,220 francs, en gain de 10 francs, compte tenu du dividende semestriel détaché hier.

Le Conseil général de la Banque de France vient de fixer au même chiffre que l'an dernier le dividende du second semestre de 1917, c'est-à-dire à 120 francs net; ce dividende est d'ailleurs égal à celui du premier semestre de cette année. Le taux de capitalisation au cours actuel de l'action ressort à 4 1/2 o/o net.

Les sommes prélevées par l'Etat sur les produits de l'année, non compris les impôts généraux ni l'impôt de 5 o/o sur le dividende, s'élèvent à 55 millions.

L'importance de cette somme est très intéressante à mettre en relief au moment où la *question du renouvellement du privilège de la Banque de France* est soumise à l'approbation du Parlement. La sous-commission chargée d'examiner le projet de loi vient de désigner comme rapporteur provisoire M. Landry. La nouvelle convention, conclue pour une période de vingt-cinq ans, soit jusqu'au 31 décembre 1945, réalise dans ses grandes lignes les vœux émis par les représentants autorisés du commerce et, d'autre part, reproduit les principes fondamentaux et originels étayant la haute autorité grâce à laquelle, depuis plus d'un siècle, la Banque de France a rendu les plus signalés services à notre commerce et à notre industrie, puis au crédit même du pays dans les années sombres de la guerre, et qui lui permettra de mener à bien l'œuvre de restauration économique qui suivra les hostilités.

La perfection de cet organisme ne cesse de susciter des imitateurs; actuellement la Chambre brésilienne étudie un projet de transformation de la **Banque du Brésil** conformément aux méthodes employées par la **Banque de France** et par la **Banque d'Angleterre.** La chose mérite d'être signalée, car elle ne peut que fortifier le crédit du Brésil.

La grande république sud-américaine a, comme on sait, repris il y a quelques mois le paiement en espèces des coupons de sa dette extérieure; elle poursuit, d'autre part, le règlement des garanties arriérées dues aux Compagnies de chemins de fer et de ports de 1914 à 1917. Une note de l'*Office National des Valeurs Mobilières* signale que les règlements prévus pour chacune des Compagnies susvisées sont en bonne voie et pourront s'effectuer progressivement à une date qui ne semble pas devoir être éloignée.

Nos **Valeurs de Navigation** et nos **Valeurs Métallurgiques** conservent d'excellentes dispositions.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

« .....TE NEUF ANS. »

Nous avons tous entendu, dans les prétoires parisiens, l'élégante femme, qui vient témoigner, répondre à l'indiscrète mais obligatoire question du Président, lui demandant son âge : « ...te-neuf ans, monsieur le Président. » Et nous savons qu'en remerciement du charmant sourire qui s'escrime à voiler cette « audacieuse » déclaration, le bienveillant inquisiteur accorde courtoisement le bénéfice du doute.

Est-ce vingt-neuf, trente-neuf, quarante-neuf ? — Ne cherchons pas. Mais il est certain que si la Parisienne dépense tant d'ingéniosité et de grâce pour dissimuler le nombre de ses printemps, surtout aux approches de « l'âge difficile », communément nommé âge critique, c'est parce qu'elle espère fort pouvoir prolonger longtemps sa précieuse jeunesse, ou tout au moins donner et garder cette inestimable illusion.

Certes la ménopause n'est pas bagatelle qu'on puisse traiter à la légère. Si à ce dangereux tournant de sa vie une femme néglige sa santé, des troubles et des désordres, occasionnés par le changement que la nature opère en elle, se manifesteront sous forme de palpitations, mauvaises digestions, pesanteur dans le ventre, élancements, bouffées de chaleur au visage, migraines, épuisement nerveux, neurasthénie, etc... Si par contre elle donne à son sang, principalement en cause, et à ses nerfs, particulièrement affectés, les soins nécessaires et appropriés qu'ils réclament, elle pourra certainement — et en beauté — franchir cette pénible étape.

Or, il est de notoriété publique que les Pilules Pink sont le plus sûr régénérateur du sang, le plus puissant tonique des nerfs. Toutes les femmes savent qu'avec l'aide des Pilules Pink qui se trouvent dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte, elles peuvent conserver intactes les marques où se reconnaît l'éclatante alliance de la santé, de la jeunesse et de la beauté. Grâce à elles le Temps ne viendra pas trop tôt « rompre le charme ». Il ne sera plus trop tard pour des promesses qu'on puisse tenir, pour des espoirs qu'on puisse réaliser, et tous désirs ne devront plus cruellement s'évanouir devant les tristes réalités. Ayez donc recours à elles et vous verrez qu'à « l'âge difficile » la vie vaut encore la peine d'être vécue. Faites-leur confiance et vous pourrez, vous aussi, longtemps encore accuser «.....te-neuf ans ».

Souvent nos aimables lecteurs et lectrices veulent bien me demander conseil pour le placement de leurs enfants. Je vais donc aborder, aujourd'hui, cette question en rappelant les précédents articles de notre chère Furette à ce sujet, sur

L'AVENIR DE LA JEUNESSE

et des adultes. Pour ma part, je suis convaincu qu'il s'offre brillant dans le commerce qui, surtout après la guerre, prendra un essor considérable. Je ne parle pas des emplois sédentaires qu'il y aura lieu de laisser aux mutilés et puis qui sont déjà si encombrés. Mieux vaut assurer à ses enfants une situation indépendante et lucrative, en leur apprenant à traiter les affaires avec succès. L'Ecole Technique Supérieure de Représentation, ne l'oubliez pas, vous aidera à atteindre ce but. Sur place ou par correspondance, elle forme d'excellents élèves. Vous pouvez lui demander, de notre part : 58 *bis*, Chaussée-d'Antin, sa brochure gratuite.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Huguette. — 1° Il n'existe pas d'établissement de ce genre, il vous faut prendre des leçons particulières chez un professeur pour vous préparer au Conservatoire. Tous les artistes donnent ce genre de leçons. 2° Ce numéro des *Annales* est complètement épuisé.

Marmiess. — L'Eau de Brise Exotique efface les rides, boutons, adoucit la peau et enlève à l'épiderme toute sécheresse. On peut l'employer dans l'eau pour faire sa toilette, ou pure après s'être essuyé le visage. Demandez-la à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Colinette. — La Poudre Capillus redonne aux cheveux blancs leur nuance primitive sans les mouiller. Elle existe en toutes nuances à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Joignez une mèche de vos cheveux pour la première commande.

Marseillaise. — Apprenez la sténographie et la dactylographie à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Vous apprendrez l'une et l'autre très rapidement et l'école se chargera de vous placer. Vous pourriez également suivre les cours de comptabilité de chez Pigier, ce qui vous mettrait à même de trouver une plus belle situation encore.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40,000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

Les Carrières Commerciales

Les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants doivent les préparer chez eux par correspondance ou sur place en leçons particulières aux emplois de comptable, sténo-dactylo, etc., qui vont offrir de nombreux débouchés. Demandez le programme gratuit aux Etablissements Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris. (Section des dames, 13, boulevard Saint-Denis.) Facilités de paiement. Succursales : Bordeaux, Marseille, Nancy.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.



L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

13 Janvier 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le Nº 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN — 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1803. — 13 JANVIER 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN — 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ......25 fr. | 13 francs
51 RUE SAINT·GEORGES · PARIS



(Phot. Manuel.)

M. STÉPHEN PICHON

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

La Femme et le Foyer

LES DÉSHABILLÉS

Les femmes qui habitent le Midi, au climat doux et à la température clémente, sont à peu près les seules actuellement qui puissent porter les jolis déshabillés légers en plein hiver. A moins d'avoir la précaution de se vêtir d'un sous-vêtement très chaud, les batistes et les linons ne tentent pas beaucoup quand la bise froide nous retient au coin du feu. Un jersey de soie, si léger soit-il, glissé sous le voile ou la mousseline de soie, protège suffisamment du froid pour permettre de porter des déshabillés flous à Paris en plein hiver. Les tuniques d'une teinte faisant opposition à celle du sous-vêtement sont toujours très à la mode et très faciles à porter ; elles sont extrêmement pratiques, et rien n'empêche de quitter le corset et tous les vêtements gênant tant soit peu, car la ligne droite et vague permet un agréable laisser-aller. Rien n'est reposant comme de changer de robe le soir, après une journée de fatigue, au dispensaire, à l'hôpital ou en quelque gare glacée, et rien n'est joli comme une jeune femme souple et se mouvant à l'aise dans ce vêtement seyant et pratique en même temps ; à la voir traverser la pièce d'un pas glissé et harmonieux, on pense volontiers à quelque fresque pompéienne.

Les robes chinoises sont très goûtées par beaucoup d'élégantes actuellement. Autrefois on les réservait à peu près uniquement pour le travesti, mais aujourd'hui beaucoup de femmes s'habillent ainsi le soir chez elles, à moins qu'elles n'utilisent ces vêtements comme manteaux. La robe chinoise a l'avantage d'être chaude, de ne pas craindre la poussière, de ne pas manquer d'originalité et d'être relativement peu coûteuse. Les coloris vifs, les broderies merveilleuses, les dessous fantastiques et délicats qui ornent ces robes chinoises en font une note décorative dans n'importe quel intérieur. Les mules ou les petits souliers européens paraissent un peu grotesques avec le costume chinois, il faudrait porter les petits souliers chinois aux semelles épaisses en feutre, de teintes vives assorties à la broderie de la robe, cela formerait un ensemble d'une originalité charmante.



1. Chapeau souple en satin noir doublé velours rose. Passe relevée derrière par un nœud de satin. 2. Forme en velours banneton. La passe s'élargit de côté. Fond piqué d'un nœud de velours.



Déshabillé en crêpe de Chine ou voile de coton glycine garni de volants de même teinte. Le petit paletot croise et se noue derrière.

Pour transformer une ancienne robe d'après-midi ou du soir en robe d'intérieur, une grande tunique de soie cheviotte est fort jolie.

Les chapeaux se font de plus en plus drapés, de plus en plus souples. Généralement de satin noir, ils s'élargissent plutôt sur les côtés et deviennent tout à fait courts par derrière ; en somme, les bords ont l'air d'être faits avec un large ruban drapé, terminé par derrière par un nœud souple plaqué tout à fait contre la calotte. Pas de garniture, de jolies épingles à chapeau et de plus en plus le genre anglais d'envelopper entièrement le chapeau par une large écharpe de tulle marron qui s'enroule autour du cou et encadre délicieusement la figure d'un nuage très doux et très seyant. Un modèle original est drapé de telle façon qu'il forme un triangle en satin noir, dont une pointe se trouve au sommet de la tête, les deux autres pointes au-dessus des oreilles ; le large ruban qui produit cet effet est noué au-dessus de la nuque dans un mouvement de cache-peigne rappellant le chapeau Louis XVI ou le Niniche.

SIMONNE B...

LES PETITS CONSEILS

Certaines femmes s'étonnent d'avoir les traits durcis quand elles sont poudrées : c'est que leur poudre est mal choisie. Les poudres Rachel sont généralement peu seyantes. On obtient un ton très agréable en mélangeant à une poudre rose un peu de poudre ocrée, ou en employant une poudre d'un ton chair ; mais cette dernière n'existe pas pour toutes les marques.

Les lainages sont très chers. Souvent les enfants n'ont pas l'occasion d'user les robes habillées qu'on leur fait porter pour un arbre de Noël ou un déjeuner de famille. Si une fillette doit avoir une robe un peu habillée, n'hésitez pas à la faire, même pour l'hiver, en voile de coton ou en un tissu lavable, qui la rendra facile à porter l'hiver et l'été. Si l'enfant porte en dessous un maillot de laine qui l'habille des genoux au cou, elle n'aura pas froid.

Faites pour les bébés des chaussures coupées dans quelque reste d'étoffe : velours, zénana, satin, drap, broché, etc., etc... Coupés comme les bottes d'Esquimaux avec un rien de fourrure ou une bordure de ruban, ils sont amusants.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

A la Lanterne !

Je me suis réjoui de la mésaventure advenue à ce notable commerçant de Brest... Vous connaissez l'historiette qui a couru les journaux.

Le directeur d'un des principaux hôtels de la capitale du Finistère, voyant débarquer les troupes américaines, songea qu'il y avait là une excellente occasion de faire fortune et jura à part lui de ne pas la laisser échapper... Le moyen? Oh! d'une simplicité élémentaire. Il consistait tout bonnement à gonfler les notes, à décupler les prix, à écorcher jusqu'au sang les hôtes accourus pour protéger notre sol. Seulement la cupidité l'emporta sur la prudence. Un vieux proverbe, expression de l'esprit et de l'expérience populaires, assure « qu'on peut impunément plumer la volaille, à condition qu'elle ne crie point ». Le poulet cria. Si riches, si généreux, si prodigues qu'ils pussent être, les marins étrangers, que leur méchante étoile avait conduits dans ce coupe-gorge, ne consentirent pas à se laisser voler. Ils protestèrent d'abord auprès du cynique industriel. Puis n'obtenant pas satisfaction, ils se plaignirent à leur chef. Celui-ci probablement saisit de cette juste plainte la municipalité de la Ville. Je présume que M. le Maire, craignant de mécontenter ses administrés, jaloux de conserver leur faveur et sans doute d'assurer sa réélection, n'osa pas sévir. Alors l'amiral Wilson, réduit à ne compter que sur lui-même, agit avec vigueur. Il ordonna à ses officiers de quitter cette maison inhospitalière, il chargea deux sentinelles de veiller à la stricte exécution de la consigne. L'hôtel s'est vidé. L'hôtelier pleure de rage. Ses voisins le persiflent. Ce châtiment ne suffit pas. J'en voudrais un qui frappât plus durement ce mauvais Français, qui le déshonorât publiquement et surtout qui l'atteignît dans son avarice, puisque c'est par avarice qu'il a péché.

Je ne connais pas cet homme et ne tiens nullement à le connaître. Peut-être n'est-il pas un méchant homme, Peut-être est-il un bon citoyen, exact à remplir ses devoirs civiques, ponctuel à acquitter les impôts. Peut-être adore-t-il sa femme et ses enfants. Peut-être fut-il un excellent fils. Peut-être respecte-t-il à la lettre les prescriptions légales. Peut-être ses livres de caisse sont-ils bien tenus, sa gestion régulière et ses agissements strictement corrects. Peut-être est-il étonné de la réprobation qu'il excite. On a observé de ces phénomènes d'inconscience.

Il aurait dû se dire : « La nation américaine nous tend la main. Témoignons-lui notre gratitude. Accueillons ses soldats comme des frères. Qu'ils se sentent en famille parmi ceux que leur vaillance vient secourir. Envers ces braves, montrons-nous désintéressés et délicats. Restons fidèles à nos vieilles traditions de courtoisie. Soyons élégants. Soyons Français. »

Voilà, s'il avait eu l'âme tant soit peu chevaleresque, ce qu'aurait pensé notre Brestois. Mais non. De détestables instincts l'ont détourné de cette noble attitude. Il s'est dit : « Ces gens apportent de l'or, beaucoup d'or. Profitons-en. Nous comptons par francs. Ils comptent par dollars. Chacun de leurs dollars ne vaudra plus qu'un franc. Ils peuvent payer. Qu'ils payent! Et vive la guerre! Soyons mufles, puisque c'est la meilleure façon de s'enrichir. »

La soif immodérée du gain conduit aux pires bassesses. Ce vice nous tue. De tout temps il est vilain. A l'heure présente il est criminel. Le renchérissement de la vie, la gêne, la misère dont nous souffrons, sont dus à la voracité des accapareurs, des spéculateurs, aux monstrueuses manœuvres de quelques milliers de gredins, qui rôdent autour des halles et créent méthodiquement la famine. Combien Gustave Hervé a raison de s'élever contre des mœurs si abominables.

« Amasser, est maintenant l'unique ambition, écrit-il : peu importent les moyens ; l'argent n'a pas d'odeur. C'est par avarice, par amour de l'argent, que depuis un siècle nos familles se dispensent d'avoir des enfants, d'avoir plus d'un fils unique. Calcul aussi intelligent que celui de cet imbécile d'hôtelier de Brest qui vient d'éventrer sa poule aux œufs d'or. On n'a pas voulu avoir d'enfants, parce que les enfants coûtent cher à élever. Et l'arrêt de notre natalité à côté de l'exubérante natalité de l'Allemagne a fait de nous une nation ratatinée numériquement, économiquement, militairement, et a contribué plus que tout le reste, à allumer les convoitises allemandes et à déchaîner ces catastrophes!

» La leçon de l'amiral Wilson ne s'adresse pas qu'à l'hôtelier de Brest.

» Combien de mercantis français peuvent en faire leur profit, combien ont mérité le même coup de cravache? »

Le coup de cravache est insuffisant. Il faudrait des lois sévères, une extrême vigilance, d'impitoyables sanctions. Un des personnages du roman d'Henri Barbusse, un pauvre poilu permissionnaire, apercevant dans la rue, à la sortie des théâtres, le défilé des autos de luxe et contemplant ses humbles croquenots crottés, s'écrie :

« Y en a qui sont trop heureux... Y en a qui ne le sont pas assez ».

Cette réflexion, dénuée d'amertume mais non de tristesse, nous remonte journellement à la mémoire.

« Il y en a trop qui s'engraissent. Il y en a trop qui maigrissent ».

Certes, je ne demande point qu'une législation haineuse paralyse le commerce et tarisse la source des bénéfices normaux. J'exige que ces profits soient modestes et ne s'accroissent pas de la misère commune. Si le gouvernement continue de n'exercer contre les agioteurs que d'inefficaces et molles poursuites ; s'il demeure le témoin indifférent de la lutte engagée entre le producteur insatiable, l'intermédiaire avide et le consommateur épuisé, un jour arrivera — qui n'est pas loin — où la foule irritée rendra de brefs jugements, qu'elle exécutera sur l'heure, sans recourir au bourreau... Toutes les lanternes n'ont pas été démolies depuis la Révolution !

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Pain d'abord

Vous pensez si cela fut un drame... plus de gâteaux!... A cette heure mélancolique où les femmes se réunissent autour de n'importe quelle table à thé pour fuir l'ennui et papoter ensemble... elles ne trouveraient plus de gâteaux à grignoter!... on allait les priver de ce lieu de rendez-vous commode et innocent où il fait chaud, où l'on trouve du sucre, et où l'on se raconte les petites histoires de la guerre et de la mode qui permettent de tuer le temps.

Ces habituées fanatiques des five-o'clock se demandaient en quoi quelques méchants gâteaux à la crème pouvaient troubler si fort l'ordre national et s'indignaient que l'on doutât de leurs sentiments patriotiques, simplement parce qu'elles aimaient les éclairs au chocolat ou les bouchées au café.

Je vais leur en dire la raison.

Il n'y a plus assez de farine... Et quand les restrictions du pain commencent, c'est l'âme populaire qui se soulève... Le pain d'abord!

Les pauvres gens comprennent toutes les privations, aucun sacrifice ne les rebute, à condition que chez eux ils aient la bonne miche dans laquelle on taille la soupe et qu'on tartine de graisse pour les petits... Or, tandis que la ration chez le boulanger menaçait de diminuer, les piles de gâteaux chez le pâtissier montaient insolemment et, comme ils ont du bon sens, ils disaient: le pain d'abord!... Et ils avaient raison, car, quand le pain manque, les gâteaux deviennent comme une sorte d'insulte symbolique, comme un défi à tous ceux auxquels on mesure le nécessaire.

« On se passe très bien de pain, observait une jeune étourdie, je n'en mange plus depuis deux mois, par ordre de la Faculté... et jamais je ne me suis si bien portée... »

Il eût été facile de lui répondre:

« On s'en passe, quand on peut comme vous, madame, ordonner des petits plats de régime, et faire rôtir des volailles grasses, et accommoder des pâtes, et cuisiner des légumes frais; mais quand le plat de résistance est le pain, on ne peut s'en passer: le pain d'abord!... »

S'il vient à manquer..., c'est l'angoisse non seulement dans les pauvres logis, mais encore dans des milieux infiniment distingués que la guerre a éprouvés jusqu'au sang... J'ai reçu à ce propos de tristes confidences et l'on ne peut s'imaginer la détresse de certains foyers où des femmes, trop fières pour recourir à l'allocation, grelottent dans un appartement dont on ne paye plus le loyer, et meurent littéralement de faim...

« Combien y a-t-il de familles comme nous, m'écrit l'une de ces éprouvées discrètes et douloureuses; avant la guerre, » nous vivions dans une aisance relative, et » maintenant, nous ne pouvons plus nous » en tirer... La viande, nous n'en parlons » plus depuis longtemps, elle est trop chère; » or, nous sommes quatre dans la force de » l'âge, nous travaillons relativement beau- » coup, et nos quatre livres de pain par jour » étaient indispensables. On ne peut songer » à les remplacer par des farineux dont les » prix ont atteint un chiffre trop élevé; les » pâtes deviennent introuvables, la pomme » de terre elle-même est bien plus coûteuse » que le pain; alors, quand elles manque- » ront, car la consommation en est effroyable, » ce sera la famine... On peut bien sup- » porter des restrictions, mais le pain!... » sans lui, que devenir?... Et pendant ce » temps, *les pâtisseries regorgent de gâteaux*... » Pourquoi ne pas disposer de toutes les » farines pour le pain, même moins bon, » *on préférerait manger à sa faim!*...

» Ce que je vous écris là, cousine, c'est » l'avis de bien des familles comme nous, » appartenant à cette bourgeoisie honnête » et décente dont les revenus, pour une » cause ou une autre, sont réduits à néant. » Croyez-le, c'est avec terreur qu'on voit » arriver la carte de pain. Par patriotisme, » nous sommes disposés à supporter toutes » les misères de la guerre, ne serait-ce que » pour être dignes de nos frères qui se » battent au front, mais il y a là une ques- » tion de vie... Si la nourriture, la seule » vraiment bon marché, devient insuffisante, » comment vivre... l'énergie décroît, le tra- » vail s'en ressent, la maladie vient... Je » vous confie mes angoisses, cousine Yvonne, » avec l'espoir que vous pourrez faire en- » tendre le cri de nos pauvres cœurs anxieux, » et aussi de nos estomacs qui demandent » du pain... »

Voilà pourquoi il est infiniment moral que les gâteaux soient soumis à des restrictions en attendant qu'on les supprime radicalement. Ils n'ont le droit d'égayer les vitres pimpantes des pâtissiers que quand le pain est à discrétion chez le voisin le boulanger... N'y entrât-il point un gramme de farine, ils sont encore une offense à la faim qui tenaille tout une foule anonyme et digne, la plus intéressante peut-être, parce qu'elle a la pudeur du silence, l'orgueil de sa pauvreté et vit, sans une plainte, dans le tourment du lendemain... C'est la misère, ignorée des bureaux d'assistance, pauvre misère qui se raidit pour faire bonne contenance sous des ajustements de dame, et d'autant plus poignante qu'elle a comme proie des intellectuels, des professeurs sans élèves, des rentiers sans rentes, tout un monde qui ne descend pas dans la rue, et souffre autant et plus que les femmes en cheveux attendant à la mairie la distribution de pommes de terre.

Or, écoutez la première exclamation qui jaillit de ces bouches crispées: pendant que *nous* souffrons de la faim, *les pâtisseries regorgent de gâteaux!*... Et c'est fort bien fait qu'on en ait ôté le spectacle...

La dernière extrémité à laquelle il faudrait se résoudre, c'est la restriction du pain... Donnez-nous notre pain quotidien... dit la sublime prière..., les enfants la balbutient au berceau, les aïeules la répètent au déclin de la vie. C'est le bien nécessaire, la nourriture sacrée; toutes les privations sont bonnes, hormis celle-là, et pour donner le droit à ceux qui ne peuvent s'offrir que le pain quotidien, de l'avoir en quantité suffisante, il est juste que les autres soient privés de tout superflu.

N'y eût-il dans toute l'affaire qu'une victoire morale, elle aurait mérité qu'on la gagnât, mais il y a un soulagement matériel évident dont bénéficieront les boulangers.

Quant aux thés, aux pâtisseries, je suis tranquille, ces maisons ne fermeront pas... Le Français est ingénieux, et le pâtissier, depuis l'illustre Ragueneau jusqu'au Coquelin mitron, est spirituel... Il trouvera à vendre des choses qui ne sont point des gâteaux, mais qui se mangent avec plaisir... Et les petites personnes mélancoliques, atteintes de spleen vers quatre heures, ne verront point leurs habitudes changées; elles se réuniront à l'heure fatidique autour d'une table sans gâteaux, mais avec des drôleries, des « dernières créations », des « inventions » qui les amuseront... Et le permissionnaire, l'Américain, l'Anglais et tous les habitués des *five-o'clock* pourront goûter comme par le passé, et, ce qui n'est point négligeable, le personnel des pâtisseries continuera à gagner sa vie... On m'a raconté que certains pâtissiers donnaient maintenant des frites, des amours de petites frites qu'on mange avec les doigts sans se salir, des olives, des pommes meringuées, des marrons grillés et des pruneaux fourrés... des délices, quoi!... Et cela est charmant... et prouve la fertilité d'invention parisienne... L'important est que les restrictions nécessaires aient été faites du côté où il était décent qu'elles fussent faites.

Du pain d'abord!... Il n'existe pas un bon Français pour trouver à redire aux restrictions qui permettent à tous le pain quotidien.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Avec quelle confiance nous commençons l'année! Il semble que d'heureux présages viennent la marquer d'espoirs... Le 1er janvier, une dépêche de Sao-Paulo, signée Bourron, nous apprend qu'une cotisation faite par les soins de Mme Pilon a produit quatorze mille francs. Le lendemain, une jeune femme, belle et charmante, s'approche de la caisse:

« Veuillez compter ces billets, dit-elle, ils sont pour les Maisons claires. »

On demande quel nom inscrire. « Anonyme », est-il répondu dans un charmant sourire. — Et elle repart énigmatique, laissant dix beaux billets de mille francs.

Il y a quelque chose de miraculeux dans ce don venu au seuil de l'année comme pour porter bonheur à nos enfants et je remercie la chère inconnue qui lira peut-être ces lignes et comprendra notre émotion, car il est doux de sentir qu'une œuvre inspire de tels élans de générosité..., d'ailleurs, des effluves d'amitié l'entourent; l'Amérique fait merveille: les professeurs intéressent leurs élèves aux « petites sœurs claires » de France; partout des collectes s'organisent, et l'œuvre ne compte que six mois d'existence!...

J'offre en hommage à toutes ces amies de l'œuvre la lettre que j'ai eu le plaisir de recevoir d'une fille claire de notre maison de Dampierre...

« On raconte, madame, qu'il existe en » Norvège une coutume touchante. Par les » froides nuits d'hiver, les jeunes filles amé- » nagent de petits abris sur la neige et les » parsèment de mie de pain et de graines, » et les petits oiseaux ont ainsi un nid. » Vous avez créé des abris pour les petits oi- » seaux parisiens qui ne manqueraient pas de » de périr si ce bonheur ne leur était pas » donné. Pour vous témoigner notre recon- » naissance, à ma sœur et à moi, j'ai com- » posé un petit calendrier à votre inten- » tion ; il est très mal exécuté, mais je » pense que vous ne verrez que l'idée » qui a conduit la main d'une de vos filles » claires. »

Cette petite Louise Guyot est maintenant dans une école professionnelle, elle dessine déjà très gentiment ; délicate de santé, le docteur Baudet veut qu'elle passe au moins quatre mois par an au grand air, et sa petite sœur, frêle aussi, part la semaine prochaine pour neuf mois à Ourville. Voilà les chers enfants — les trésors du peuple — le meilleur de la race que nos amis nous aident à sauver ; qu'ils soient bénis.

Nous devions cette semaine avoir le retour de nos quarante filles de Sourdeval, parties en septembre. Mais après avis des docteurs, treize seulement sont revenues. Les vingt-sept autres ont obtenu une prolongation de séjour, soit que leur état ne fût pas suffisamment amélioré, soit surtout que le retour fût rendu impossible à cause de contaminations à craindre.

Voici les enfants embarquées le 12 janvier pour compléter la Colonie, dans laquelle M. Meslay, sa charmante fille, Miss Steele et les dames du Comité de Sourdeval se prodiguent avec un dévouement admirable.

S. Dupéry, 9 ans, père mort pour la Patrie. — Suzanne Crépinet, 10 ans, père tué à Tahure en 1915. — Paulette Bertrand, 7 ans, père mobilisé en Italie. — Marthe Montigny, 7 ans, père prisonnier rapatrié pour tuberculose. — Cécile Lherminier, 5 ans, mère abandonnée. — Marthe Leclerc, 7 ans et Georgette Leclerc, 9 ans, père 123e territorial. — Marcelle Poussin, 8 ans et Marguerite Poussin, 10 ans, père mobilisé aux projecteurs comme mécanicien. — Madeleine Vigneron, 6 ans et Raymonde Vigneron, 8 ans, pere mort pour la Patrie en 1914. — Paulette Pujol, 8 ans, père prisonnier. — Marcelle Carreau, 10 ans, père tué à l'ennemi.

La Présidente des Maisons claires,

Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

destinées à abriter « les enfants de soldats »

Total de cette 30e liste arrêtée le 3 janvier 1918 : 17,838 fr. 90; montant de la souscription au 24 décembre : 276,566 fr. 55. — Total : 294,405 fr. 45.

Anonyme, 10,000 fr. — Mme Hélène de la Jarrie, présidente de la French Relief Society, 500 fr.

L'Œuvre du Dé percé, présidente : Mme Roullet, 2000 fr.

M. et Mme Georges Silt, 2,000 fr.

Comité des Jeunes filles françaises de Buenos-Aires, présidente : Mlle Michon, 315 fr. 20. — Collecte faite à Belgrano par Miss Fitz Gérald parmi ses élèves 119 fr. 60. — Souscription faite et transmise par Mme H. Blanck, de Monte-Carlo, 100 fr. — Le Noël de la petite Geneviève Vuillaume, 50 fr. — M. Launat, 30 fr. — Anonyme, 50 fr. — Mme Clémence Marmon, 10 fr. — Une amie des Annales, Tolosa, 10 fr. — Noël, 5 fr. — M. Calle, 2 fr. — Mme Reinaud Sully, 10 fr. — Mlle Rivoire, 5 fr. — Mme Bedu, 5 fr. — M. L. Morin, 5 fr. — M. Gérard Cavel, 5 fr. — Mlle Louise Artufel, 1 fr. — Une maman privée des siens, 2 fr. — Un sergent colonial, 25 fr. — M. Lod, 7 fr. — Mme Elio Bonnet, 6 fr. — A. M. G. D., Creuse, 5 fr. — Lau, 2 fr. — L'école de filles d'Oyonnax, 25 fr. — Mme Arigas-Gouye, 5 fr. — Mlle Germaine Faure, 0 fr. 50. — Petit Mimy Venture, 5 fr. — Anonyme, 3 fr. — Mme A.-M. de La Verrière, 5 fr. — MM. Venturini frères, 6 fr. — Trois frères, 6 fr. — Mme Eugénie Tennick, 15 fr. — Anonyme, 7 fr. —

(Voir page 43, la suite de cette liste.)

Les Envois au Front

Nous avons reçu cette semaine les grandes caisses de Mme Larrague, de Mlle Le Clézio, de Mme de Caïla, trois noms bénis de nos soldats, et d'innombrables dons venus de toutes parts. Aussi Mmes Nicolle et Francis Thomé ont-elles pu boucler leur 48,236e envoi !... Les réchauds, les bougies, les cigares, entre autres, font merveille. Quant aux lainages, ils sont accueillis avec transport.

Nous avons fait des folies pour nos poilus, en ce mois de décembre; ayant reçu 1,767 francs 05, nous en avons dépensé 3,768 fr. 15. Le déficit peut sembler considérable. Mais qu'on se rassure. Nous possédons encore en caisse 9,630 francs et vraiment, à l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, on ne sait pas résister au plaisir d'envoyer une gâterie, un souvenir, un peu de joie

L'Adoption des Prisonniers

Les prisonniers français professent le courage le plus difficile de tous, ils gardent leur moral, ils trouvent le moyen d'être gais. Je lis dans *le Tas de Blagues*, un journal édité au camp de Schneidemulh, cette fable express :

Un paquet de tabac, sur ma table posé,
Fut, en un tour de main, prestement enlevé.

Moralité

Y a vol.

On ne peut tourner plus drôlement en ridicule le fameux *Ja wohl* allemand. Dans ce même numéro, je détache cette phrase mélancolique sous ses airs gais :

« Le plus grand événement du mois sera » la Noël, qui tombera le 25 pour ne rien » changer dans nos habitudes. Pour nous, » inutile de préparer nos souliers, puis- » qu'il n'est pas encore admis que la che- » minée de nos pipes remplace convenable- » ment les autres, mais il est très admissi- » ble de songer que de la « doulce France » on » ne nous oubliera pas encore cette année. »

Non, nous ne les oublions pas, nos chers prisonniers, et personne ne les oublie.

Nous avons eu la joie, cette semaine, d'aider au fonctionnement d'une Ecole qui vient de se créer au camp de Soltau. Le président réclamait trois cents cahiers, mille plumes, porte-plumes, boîtes de craie, etc. Grâce aux dons de nos cousines, nous avons pu combler ce vœu. Nous avons également expédié quatre-vingts classiques. Enfin, nous avons fait des envois de savon... Le savon, c'est la manne.

D'ailleurs, nous préparons d'autres envois importants, car en ce seul mois de décembre, nous avons eu le bonheur de recevoir 14,961 fr. 10... Nous avons dépensé en colis, vêtements, aide aux familles, Noëls et divers, 5,185 fr. 30. Il reste en caisse tant au *Compte des Marraines* qu'à notre *Caisse de Secours*, 25,918 fr. 35. C'est là à la fin de l'année un bilan heureux...

Les Aveugles de M. Brieux

Nous avons eu le plaisir, en ce mois de décembre, d'adresser à M. Brieux pour ses chers blessés aux yeux, la somme de 5,533 francs 95.

Y. S.

A l'Université des Annales

Après les vacances de Noël et du Jour de l'An, l'Université des Annales rouvre ses portes. On verra plus loin le beau bouquet de conférences offert à son auditoire habituel... Ces leçons forment non seulement un enseignement remarquable, mais elles sont d'un attrait et d'une variété charmants. Les conférences de Jean Richepin, entre autres, qui traitent de la Chanson populaire sont d'autant plus intéressantes à relire dans le Journal de l'Université qu'elles paraissent augmentées de tous les chefs-d'œuvre lus par l'éminent conférencier. La musique en est copiée à la Bibliothèque nationale. Ce sont donc des documents authentiques et rares que le journal publie cette année sur notre Folklore national.

Séances de Musique de chambre

La musique de chambre est peut-être celle qui contient les plus purs chefs-d'œuvre de la musique moderne ; on ne la connaît point assez. Pierné et Chevillard réalisent des prodiges pour affiner le goût de la foule et lui faire aimer la musique de nos auteurs français. Mais, en dehors des symphonies et pièces d'orchestre, si admirablement interprétés aux concerts du dimanche, il y a cet art discret et peu connu du quatuor, du quintette, pour lequel il faut une salle intime, un public fervent, des exécutants de premier ordre. « La salle de l'Université est la salle rêvée de la musique de chambre » répétaient toujours les artistes qui tant de fois prêtent le concours de leur talent à nos auditions. Cette année, nous avons entendu leurs vœux. Nous donnerons huit séances de musique de chambre, avec le concours de l'admirable quatuor Chailley et des premiers pianistes du temps : L. Ruysser, G. Boskoff, Ricardo Vinès, Lazare Lévy, Armand Ferté, Mme Chailley-Bert, Y. Cramer, etc. Ce seront de véritables séances d'art propres à former le goût et à faire pénétrer dans le cœur le meilleur de la musique française. Nous dirons le programme la prochaine fois.

Les séances auront lieu chaque vendredi, du 1er février au 22 mars, à quatre heures (1).

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

Lundi 14 janvier. — Jérusalem !
par MYRIAM HARRY,

Mercredi 16 janvier. — Les Contes et Chansons populaires de la Normandie,
par JEAN RICHEPIN.

Vendredi 18 février. — La plus grande France. Il faut des spécialistes !
par EDOUARD HERRIOT.

Samedi 19 janvier. — La Révolution russe racontée par un témoin.
par RAYMOND RECOULY.

Pour lire toutes ces conférences, d'un si haut intérêt, il suffit de s'abonner aux vingt-quatre Nos de l'année scolaire. Prix : 12 francs.

L'abonné reçoit de suite les deux Nos déjà parus : du 15 décembre et du 1er janvier.

(1) L'abonnement aux huit séances est de 25 francs.

LES ÉVÉNEMENTS

Les Conditions de Paix des Alliés

6 janvier 1918.

Avec l'année nouvelle les journées décisives commencent sur le terrain militaire comme sur l'autre. Au cours de leurs tractations avec le gouvernement de Lénine et de Trotsky, à Brest-Litovsk, nos ennemis ont opposé aux conceptions russes, sur le droit des nationalités à décider de leur sort, un refus si brutal que les maximalistes ont dû momentanément rompre la discussion. L'Allemagne, prodigue en affirmations de principes, quand il s'agit d'attirer l'adversaire autour du tapis vert, décline tout après. Ce qu'elle dit sur la consécration des conquêtes faites pendant la guerre résume toute sa pensée. Sous le couvert d'une conversation particulière, elle fait d'énormes efforts pour amener une discussion générale.

Et l'heure était sans doute venue pour les Alliés d'exposer, non leurs buts de guerre, mais leurs conditions de paix. Il importait que l'un d'eux se fît le porte-parole général et résumât, après M. Stéphen Pichon, cependant déjà si explicite, le point de vue de l'Entente. C'était une nécessité à laquelle Lloyd George a magnifiquement répondu. Son discours aux travaillistes anglais ne laisse rien dans l'ombre. C'est un programme complet. Contrairement à ce que l'on ne cesse d'affirmer à Berlin, le chef du gouvernement britannique montre qu'il ne fut jamais dans les desseins de l'Angleterre ou de l'Entente de démembrer l'Allemagne, mais tout simplement de l'empêcher d'opprimer les autres.

Les Alliés ne se battent que pour changer la constitution impériale de l'Allemagne, pour amener celle-ci à un régime vraiment démocratique. Les Empires centraux ont toujours gardé le silence sur leurs buts de guerre. Ils semblent vouloir créer des différences dans l'indépendance des nations, suivant qu'elles sont grandes ou petites; et cela est incompatible avec les principes du droit. Le règlement de l'Europe nouvelle doit reposer sur des principes de raison, de justice et surtout sur le respect des traités. Il n'est de paix possible que si la Belgique sort restaurée en sa pleine indépendance politique et économique. « Il convient, a-t-il dit, que toutes les réparations possibles lui soient accordées pour les dévastations de ses cités et de ses provinces. » Ce ne serait pas là une indemnité, mais la reconnaissance même du droit. Les réparations à la France, à l'Italie, à la Serbie sont elles-mêmes les conditions fondamentales de la paix.

Et, dans une belle envolée de parole, avec une énergie dont la France lui est reconnaissante, l'homme d'Etat britannique a mis au compte de l'Angleterre nos propres revendications sur l'Alsace-Lorraine.

« Nous voulons aussi, s'est-il écrié, soutenir jusqu'à la mort la démocratie française dans ses demandes de revision de la grande injustice commise en 1871, lorsque, sans égard pour les vœux de leurs populations, deux provinces françaises furent arrachées aux flancs de la France et incorporées à l'empire allemand. Cet ulcère a infecté pendant un demi-siècle la paix européenne, et des conditions normales ne pourront être rétablies jusqu'à ce qu'il soit guéri. »

Pologne, Russie, aucune question ne reste dans l'ombre. Malgré toutes les fautes de ses gouvernants Lloyd George ne désespère pas de la Russie, mais il estime que le peuple seul la sauvera de l'emprise allemande. Bref le discours de Londres est le résumé le plus complet des conditions de l'Entente. Il répond à toutes les insinuations de l'ennemi, preuve que si la guerre continue, c'est à la soif de domination seule de l'Allemagne, à sa mauvaise foi, que le monde le doit.

LÉON PLÉE.

Appel à nos Lecteurs

UNE ENQUÊTE SUR L'ALSACE-LORRAINE

Jamais la question d'Alsace-Lorraine n'a soulevé plus d'ardente sollicitude chez nous, plus de colère au delà du Rhin.

Nos provinces sont l'enjeu de la formidable guerre. Elles appartiendront au vainqueur. Elles seront le signe visible de la victoire.

Les Annales leur ont consacré des études d'un haut intérêt, signées de M. Helmer il y a deux ans, ensuite de l'abbé Wetterlé... Aujourd'hui, Mgr Herscher vous parle d'elles avec autant de clairvoyance que d'amour filial.

Autour de ces articles, nous croyons utile de grouper des témoignages documentaires, et c'est pour cela que nous sollicitons le concours de ceux et de celles qui nous lisent.

L'Allemagne a persécuté, opprimé les Alsaciens-Lorrains. Et elle continue.

Des faits innombrables attestent cet intolérable despotisme. Il faut les réunir, les classer. C'est à quoi nous convions nos lecteurs.

Que chacun d'eux cherche au fond de sa mémoire... S'il n'a pas de souvenirs personnels, qu'il trouve des témoins, qu'il les interroge. Et qu'il nous communique le résultat de ces petites enquêtes.

Nous ne demandons pas de la littérature; nous demandons des choses précises, brièvement rédigées, et surtout des choses exactes. Les personnes qui nous écriront devront se faire connaître de nous. *Si elles en expriment le désir, leurs noms ne seront pas publiés.* Mais elles devront sévèrement contrôler les sources où elles auront puisé ou nous donner à nous-mêmes tous moyens d'investigation. En effet, il importe de ne livrer à l'opinion publique que LA VÉRITÉ...

Nous ajouterons aux lettres insérées ici même un numéro d'ordre. L'enquête terminée, je prierai nos lecteurs de m'adresser sous enveloppe une petite feuille de papier portant avec leur signature l'indication du numéro de la lettre qui leur aura paru relater l'acte d'oppression le plus abominable, le plus lâche et le plus cruel.

Tous ces morceaux de papier seront collés sur un grand registre qui constituera

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

et contiendra le cri de réprobation des Français et des Françaises contre la tyrannie allemande, dont souffrent nos frères héroïques et malheureux. Puis, les plus notables représentants de l'Alsace-Lorraine à Paris remettront ce *Livre d'Or*, en audience particulière, à M. le président du Conseil.

Telle est la manifestation à laquelle voudront s'associer, j'en suis sûr, les lecteurs des *Annales*, si généreux et si patriotes... Leurs protestations indignées réconforteront des cœurs fidèles et enflammeront le courage des défenseurs de la justice et du droit... »

SERGINES.

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

CONSÉQUENCE DES SOPHISMES

Devant l'effondrement russe, devant la chute du vaste empire, il est impossible de ne pas se rappeler l'espèce d'enthousiasme provocant avec lequel fut accueillie, dans certains milieux, la première nouvelle de la révolution. « Elle était la Révolution par excellence, le plus grand événement de l'histoire. La Révolution française n'en semblait que la préparation et une vague ébauche. D'abord, elle ne fut qu'une révolution de bourgeois; ensuite, elle portait la tare d'avoir été nationale, tandis que la Révolution russe allait régler les destinées de l'humanité tout entière et inaugurer le monde nouveau. »

C'est avec cette conception des événements que nos socialistes revinrent de Pétrograd. Leur pensée profonde fut alors de lier étroitement le sort de la France à celui de la Russie, telle qu'elle venait de leur apparaître. Le Soviet, c'était la cellule internationale qu'il fallait rendre assimilable à notre pays et qui contenait en puissance la solution de tous les problèmes posés par la guerre : problèmes du présent et de l'avenir. Pour le présent, destruction du militarisme prussien, seul obstacle à l'accolade des peuples; pour l'avenir, suppression de toutes les causes de conflits par une transformation sociale dont la révolution russe apportait la formule.

Le parti socialiste français y trouva sa charte de guerre. Il prit son point d'appui sur la Russie révolutionnaire, construisit hâtivement la théorie de la Société des Nations et voulut fonder toute notre politique sur une rêverie.

On assiste à la formidable faillite de cette méthode, qui, au lieu d'abattre le militarisme prussien, jette la Russie aux mains de l'Allemagne, comme elle y eût jeté la France, si ne s'était pas produite la révolte de l'instinct et du bon sens.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

L'anglais tel qu'on le parle.

Le dessin de Rapeno, qui orne la couverture du numéro d'aujourd'hui, montre un jeune militaire américain en train de se renseigner (en tout bien tout honneur) auprès de Mimi Pinson, la Mimi Pinson de 1918, charmante personne, aux yeux investigateurs, un peu sceptiques.

Que lui demande-t-il? Le moyen de se diriger dans le dédale des rues parisiennes qu'il ne connaît qu'imparfaitement. Et certainement on lui répond avec bonne grâce.

Comment n'être pas aimable avec ce Sammy, qui préfère décidément Paris à New-York? Il est courtois, gai, bon enfant, désireux de plaire et — ce qui ne gâte rien — très bel homme. L'uniforme kaki, orné de buffleteries étincelantes, lui sied à ravir... Beaucoup plus élégant que la capote usée, la culotte défraîchie de nos poilus... Sammy est tout neuf. Il a l'air de sortir d'une boîte. Il ignore encore la boue des tranchées, les nuits sans sommeil, la fatigue des longues étapes à travers champs, l'attente interminable au fond des trous d'obus, le supplice des averses glaciales, les injures du dégel, le bruit assourdissant de la canonnade, l'arrosage des marmites... Bientôt, il connaîtra ces misères. Les ayant subies, il ne sera pas moins séduisant...

Lorsqu'il reviendra, aguerri, Mimi Pinson lui fera bon accueil. Et, dans son sourire, il y aura plus de tendresse.

Le discours prononcé par M. Pichon, la fermeté qui s'y exprime, ont impressionné les Allemands et traduit avec force les sentiments et les résolutions de l'Entente...

Quelques souvenirs et quelques anecdotes sur notre ministre des Affaires étrangères, dont nous donnons le portrait en tête de ce numéro.

M. Stéphen Pichon fut toujours un partisan convaincu du rapprochement franco-italien. En 1891, à l'occasion de l'inauguration d'un monument de Garibaldi à Nice, M. Pichon, alors député de Paris, faisait voter l'ordre du jour suivant que nous avons retrouvé et auquel sa date donne une importance particulière :

« Les Français et les Italiens, réunis le 5 octobre, au cirque de Nice, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Garibaldi, envoient aux Parlements des deux pays leur fraternel salut et assurent une fois de plus l'indissoluble union des deux nations sœurs dans la paix et dans la liberté. »

C'est la première manifestation de sympathie franco-italienne qui se soit produite après le gouvernement de Crispi.

C'était au temps de sa jeunesse, en 1878. M. Pichon se montrait alors quelque peu révolutionnaire. Depuis, M. Pichon est devenu ministre et l'a été plusieurs fois.

❀

Un soir (bien avant la guerre), M. Pichon recevait à dîner, dans le palais du quai d'Orsay, l'ambassadeur de Russie et Mme Isvolsky, plus quelques diplomates de marque. Le front du ministre était soucieux. Les invités se communiquaient en aparté les dernières nouvelles de la Chambre, qui n'étaient pas bonnes. On se mit à table, néanmoins. Et comme Mme Pichon est une maîtresse de maison accomplie, que le dîner était bon, que les fleurs décorant la table étaient belles et qu'il faisait chaud, les langues se délièrent peu à peu. Tout à coup, au moment où l'on servait le plat froid, « cailles en Bellevue », un des maîtres d'hôtel vint dire un mot à l'oreille de M. Pierre Baudin, qui était parmi les convives; le ministre de la marine se leva et revint quelques minutes après. Il venait d'apprendre l'issue du vote et en avait spirituellement pris son parti.

« Mon cher Pichon, dit-il à l'oreille du maître de la maison, nous sommes par terre! »

La nouvelle courut le long de la table, le long des azalées roses et des médiolas. Mais alors un des diplomates présents, qui est un brillant convive et une bonne fourchette, voulut égayer l'assistance. Et, se tournant vers le maître d'hôtel pour redemander de la salade, il dit, assez haut pour être entendu de tous :

« La séance continue... »

❀

La carrière diplomatique du ministre fut longtemps aussi agitée que sa carrière politique. Parti du quatorzième arrondissement pour représenter la France en Haïti, M. Pichon débarque en pleine révolution; pour le remettre, on l'envoie au Brésil, où il tombe en pleine fièvre jaune. Puis, le voici expédié, pour convalescence, chez les Boxers, à Pékin.

C'est là que M. Pichon eut l'occasion de pratiquer une diplomatie singulièrement délicate. On se rappelle les difficultés imprévues qui faillit avorter l'entente des puissances répressives.

M. Pichon quitta Pékin pour Tunis où la fortune l'accueillit sous la forme d'une pluie torrentielle et persistante. Les Tunisiens, désespérément desséchés depuis des mois, reçurent avec enthousiasme ce résident qui apportait la pluie.

Cette fois, son ascension au pouvoir coïncide avec les rigueurs d'un hiver exceptionnel. Jamais il n'avait tant neigé à Paris.

Mais tout cela n'empêchera pas M. Pichon de faire de la très bonne besogne.



PAGES RETROUVÉES

LES ALLEMANDS ET LES JAPONAIS

M. Stéphen Pichon a toujours demandé que des démarches pressantes fussent faites en vue d'une intervention militaire japonaise. Le 26 octobre 1914 il publiait dans le Petit Journal *l'article suivant, intéressant à relire aujourd'hui. C'est un récit des actes brutaux qu'accomplit l'Allemagne en Extrême-Orient et dont les Allemands furent châtiés par la perte de Tsing-Tao :*

Je regrette et je regretterai toujours qu'on n'ait pas fait appel au concours des Japonais. Ils pouvaient nous apporter sur le continent européen une force incomparable, et je reste convaincu qu'ils n'auraient pas demandé mieux. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait ? Nous le saurons peut-être un jour. En attendant, c'est le secret des chancelleries.

Je dis que la reprise du Chantoung sera un acte de haute justice. Se rappelle-t-on les conditions dans lesquelles les escadres de Guillaume II s'en emparèrent à la fin de l'année 1897 ? Deux missionnaires de la congrégation de Steyl avaient été assassinés dans un petit village de la préfecture de Tchao-Tcheou. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que trois navires partis de Shanghaï, sous le commandement de l'amiral Diederichs, débarquaient des troupes dans la baie de Kiao-Tcheou. Il serait excessif de dire qu'elles s'y couvrirent de gloire. Au moment où elles arrivaient, musique en tête, la garnison locale chinoise, qui était à la manœuvre, crut qu'elles venaient pour une parade et sans intentions hostiles. Elle leur fit place courtoisement. Sur ce, elle fut sommée de se battre ou de se rendre. Elle ne put prendre que ce dernier parti.

Mais cela ne suffisait pas à Guillaume II. Tandis que toutes les satisfactions qu'il réclamait impérieusement lui étaient accordées, il délégua son frère, le prince Henri de Prusse, pour en exiger d'autres. Il lui confia théâtralement le commandement d'une nouvelle escadre, avec ordre d'appliquer « son poing ganté de fer » sur quiconque résisterait au « Michel allemand ». On n'a pas oublié le discours qu'à cette occasion il prononça dans la rade de Kiel. Ce fut là qu'il proclama que son pouvoir impérial, institué par Dieu, ne serait rien s'il ne s'exerçait sur mer comme sur terre.

Le prince Henri de Prusse alla donc l'exercer sur mer par délégation, après avoir déclaré « qu'une grande époque était venue pour l'Allemagne et pour sa marine ». Pas plus que l'amiral Diederichs il n'eut, d'ailleurs, à se mettre en frais de stratégie, car lorsqu'il parvint à Kiao-Tcheou toutes les conditions complémentaires posées par l'empereur avaient été acceptées par la Chine. Le baron de Heykins, mon collègue d'alors à Pékin, où je venais de succéder à Gérard et à Georges Dubail, avait obtenu la cession de la baie et des environs, le droit d'y élever des fortifications et d'y exercer les prérogatives de la souveraineté.

Les Allemands se comportèrent, dans le territoire dont ils venaient de se saisir, comme ils ont l'habitude de le faire partout où ils s'installent. Ils s'y livrèrent à des brutalités sanglantes contre les Chinois inoffensifs. Le résultat fut qu'ils se les aliénèrent d'une façon définitive, et qu'ils les poussèrent à une lutte à mort contre les étrangers, « les diables d'Occident », comme on disait alors en Chine, tous confondus dans la même animadversion. Ce fut, deux ans plus tard, du Chantoug que partit l'insurrection des Boxers.

S. PICHON.



Sarrail d'après nature.

Petit portrait familier, détaché de la lettre d'un correspondant de guerre, Albert Londres.

La scène se passe à quelques kilomètres de Salonique, sur la route de Sofia, au cours d'une inspection.

D'abord, le physique et le caractère :

« Sarrail est de haute taille, il ne la redresse pas, il est fin de silhouette et de traits. Ses cheveux sont gris-perle et frisent en l'air. Ses yeux sont bleus, son regard vif. Quand il se tient dans une attitude familière, il a les mains dans ses poches; à l'abord, il est d'allure réservée, il n'appelle pas l'expansion et l'on n'est pas son ami parce qu'on le lui dit. En revanche, quand on l'est, on n'a pas besoin de le lui dire.

» Il est froid, clair, entier dans son coup d'œil. Son coup d'œil lancé, son but saisi, il se décide, et quand il a décidé, résolument l'œuvre commence. Elle va, silencieuse et tenace. Une fois son esprit fixé, ce qui lui importe, c'est ce qu'il fait, non ce que l'on pense de ce qu'il fait. On peut venir lui dire : « Voilà ce qu'il faudrait faire », il ne répondra pas que c'est ce qu'il fait, il se contentera de vous dire : « Avez-vous fait un bon voyage? » Quand il a voulu, c'est dit. »

Et, maintenant, le voilà en action.

« Les kilomètres passaient. Les enfants grecs se rangeaient militairement, les enfants grecs aiment beaucoup les gestes militaires, ils se mettent au garde à vous, portent la main à leurs cheveux, suivent les armées.

» Et des régiments avançaient sur la route.

» Sarrail faisait arrêter sa voiture, descendait. Il était ce matin d'humeur rose. Il avait les mains dans ses poches et la grâce sur la figure. Par contre, quand vous le voyez absorbé, et qu'il élève la voix, et qu'il devient rouge, il vaut mieux attendre et repasser un autre jour. Mais aujourd'hui tout va. Il regarde ses soldats :

« Ça tire?

» — Ça tire un peu. »

» Il remonte en voiture.

« Ah! mais! fait-il, voilà qu'ils me cassent des arbres, pas de ça! Moi, je suis Méridional, je sais trop avec quelle peine ils repoussent. Il ne faut pas non plus qu'ils m'abîment les tombes des Grecs. Je vais leur dire ça », dit-il, toujours de son humeur rose.

» Il descend et il rencontre le général commandant la division et lui dit en lui serrant la main :

« Il faut leur dire qu'ils ne me coupent pas les arbres, c'est trop long à repousser, et qu'ils fassent aussi attention aux tombes. »

» Trois officiers passent à cheval. Il redescend.

« Bonjour, messieurs! »

» Les officiers se redressent.

« Vous allez bien? »

» Et, comme il sourit, les officiers pensent : « Ça va », et les officiers sur leur selle, le corps penché vers le général qui est à pied, causent et rient.

« Qu'est-ce que vous faisiez dans le civil?

» — Entrepreneur... »

» Puis le général continue sa route, traverse les champs, s'enfonce dans la boue. Il a de la bonté plein son regard, on sent qu'il voudrait laisser du bonheur sur ses pas. On peut être chef de la vie et de la mort des hommes et sentir parfois le plaisir d'être l'ami de leur cœur.

» Il rencontre un commandant :

« Tout va bien?

» — Tout va bien, mon général.

» — Vous n'avez rien à me demander?

» — Rien, mon général. »

» Le commandant a raté le coche. Le général aimerait à accorder, ce matin.

» Il remonte en voiture.

» Une batterie de montagne défile. Il redescend.

« C'est vous qui avez tiré, hier?

» — Oui, mon général.

» — Ça va?

» — Ça va », répond le soldat interrogé.

» Il remonte en voiture.

» Un artilleur nouvellement arrivé demande :

« C'est le général Sarrail, ça?

» — Oui. Il te plaît?

» — Y m'va. »

» L'auto roule vers un certain endroit où le chef doit voir un commandant.

« Ah! ce commandant veut me voir, dit-il, » Bien, il va me voir. »

» C'est là. Le commandant est appelé. Et les voilà qui, sur la route, marchent tous deux. Oh! oh! la discussion s'élève, le commandant se défend, fait des gestes, le général aussi fait des gestes. Ils se promènent. Ça dure. On voit au sourire du général que le commandant a gagné son procès. »

❈

Il y a moins d'anecdotes à glaner sur le successeur du général Sarrail. Ce qu'on peut dire du général Guillaumat, autour duquel la légende n'a pas eu le temps de se créer, c'est qu'il compte d'admirables états de service.

Il est né en 1863, à Bourgneuf (Charente-Inférieure).

Fils d'un capitaine d'infanterie, il est entré à l'école spéciale de Saint-Cyr en 1882 et sortit premier de sa promotion. Plus tard, à l'école supérieure de guerre, il obtint son brevet d'état-major avec la mention « très bien ».

Après avoir dirigé, en 1908, le Prytanée militaire de La Flèche, il fut promu général de brigade en 1913 et placé, à cette époque, à la direction de l'infanterie au ministère de la Guerre. En juin 1914, M. Messimy, devenant ministre de la Guerre, lui confiait la direction de son cabinet.

La mobilisation le trouva à ce poste, qu'il quitta, dès le début des hostilités, pour prendre le commandement d'une division d'infanterie.

Le général Guillaumat commanda ensuite avec succès un corps d'armée qui se distingua particulièrement dans la Somme, avant d'être placé à la tête d'une armée, le 20 décembre 1916, en remplacement du général Nivelle, nommé général en chef.

Comme commandant d'armée, le général Guillaumat participa aux dernières attaques de Verdun, en septembre 1917; il fut cité à l'ordre de l'armée et reçut des mains du président de la République la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.

Le commandement des armées de Salonique va lui imposer de lourds devoirs.

SERGINES.

CEUX DE L'ARRIÈRE

POUPONNIÈRE

On rencontre à Belleville, à certaines heures de la journée, des groupes de vieilles femmes et de fillettes — celles-ci ont des airs de fourmis traînant un grain de blé — portant sur leurs bras des tout petits enfants.

Le cortège entre dans un grand bâtiment transformé depuis la guerre en atelier militaire; des centaines de femmes y travaillent. Il faut traverser une grande cour tout encombrée de travailleuses et toute retentissante des ronronnements rageurs des gros camions qui sans cesse entrent et sortent. Au fond de la cour, dans un local qui sert d'infirmerie, les poupons attendent.

Tout à l'heure, au moment du repos, la con-vendra aux ouvrières de quoi faire une léollation. Elles ne sont pas les seules à avoir



faim. Les mères s'en vont retrouver leurs enfants, dégrafent leurs corsages et leur donnent le sein. C'est une scène touchante que cette douce maternité dans un décor aussi rude.

Après quoi, au coup de sifflet du chef d'atelier, les mères retournent à leur travail et les nourrissons rentrent à la maison.

Mais de telles promenades pour d'aussi petits enfants offrent bien des inconvénients et bien des dangers : aussi aménage-t-on tout exprès pour eux, au bout du grand bâtiment, une pouponnière. Ce sera pour ces petits innocents un logis clair sain et riant, et pour rendre cette maison plus plaisante encore, des artistes se sont mis à l'œuvre.

Georges Redon a peint des enfants joueurs sur la façade blanche et bleue. Une frise d'animaux en bois découpé par Nam, court le long du dortoir. Jeaulmes et Paul Véra jettent par brassées des fleurs légères sur les murs de la salle de bain et de la « salle à manger », salle où les femmes allaiteront leurs enfants; et Georges Delaw, l'imagier, raconte des scènes et des jeux enfantins dans des panneaux enluminés de riches couleurs.

C'est dans ce simple et clair abri que resteront du matin jusqu'au soir les tout petits enfants de Belleville, pendant que leurs mères travaillent à quelques pas de là.

Les pères, là-bas, aux tranchées, ne doivent pas en être mécontents.

Texte et dessin de

ANDRÉ WARNOD.

LES LIVRES

Les Poètes

ALFRED DROIN. — E.-M. BENECH. — L.-A. DES GARETS. — B. SÉGURET. — ALBERT RIONDEL. — PAUL COSTEL. — TH. IMPERINETTE.

Est-il possible, à cette heure, de faire une distinction entre les poètes qui s'inspirent essentiellement des événements et ceux qui chantent au gré de leur fantaisie? On a peine à se représenter un homme doué de sensibilité qui puisse échapper, par un effort de volonté, à l'atmosphère du moment. Aucun artiste ne saurait s'affranchir loyalement du grand souci de l'heure, car il est dans la nature humaine que le meilleur de notre rêve s'inspire de l'âpre réalité. Si les poètes ont éprouvé quelque difficulté, au début, à trouver le ton de cette épopée; si leurs vers sonnaient faux parce qu'ils s'inspiraient des batailles de jadis pour chanter ces combats si nouveaux qu'ils apparaissent uniques dans l'Histoire, ils s'affirment maintenant émouvants de vérité et de sincérité. Pour eux comme pour les conteurs, ce qu'il y avait de factice dans le décor et de convenu dans l'attitude des héros s'est effacé; ils sont pris par la beauté tragique d'une réalité supérieure à toute conception purement littéraire. Les faits parlent mieux à l'âme que les mots.

[illegible] de [illegible], ces deux [illegible] maîtresses qui [illegible] le vrai poète, on les trouve dans *Le Crêpe Étoilé* de M. Alfred Droin, dont le titre dit bien ce qu'il doit dire, toute gloire idéale du deuil le plus profond. Le poète invoque ici la muse guerrière d'un ton âpre et farouche :

O Muse, le courroux reluit sur mon visage,
Il n'est plus temps d'aller, par des chemins choisis,
Cueillir le romarin ou la menthe sauvage,
En berçant ses soucis.

. . . .

Muse, je veux te voir, hurlante, échevelée,
Sur des monceaux de morts, près des fleuves de sang,
Agiter au-dessus de l'atroce mêlée
Un glaive éblouissant.

Tu seras le témoin ailé de la victoire :
La Justice et le Droit, fidèles compagnons,
Par ton geste et ta voix proclameront leur gloire,
Plus haut que les canons.

Mais tu prendras aussi pour compagne la Haine
Car je suis l'envoyé des vengeances de Dieu.
Et je veux que ta main emprunte à la géhenne
Et le soufre et le feu.

Ce sont là de beaux vers, d'un souffle puissant, d'un rythme noble et [illegible]. La poésie de M. Alfred Droin est [illegible] inspiration toujours égale; elle ne [illegible] jamais l'effort, dédaigneuse des habiletés par lesquelles le « métier » s'efforce parfois de créer l'illusion de l'art. Ces poèmes se suivent comme des chants parfaitement harmonieux, révélant par leur unité de pensée et de verbe un talent parvenu à la pleine maturité, bien fixé dans son genre et sa personnalité. Cela s'atteste surtout dans des pièces comme *Le Carnage*, *Après le Pillage*,

Sacrilège et *Le Jardin des Blessés*, où sont traités des sujets exigeant infiniment de mesure et de doigté dans l'expression, — des sujets que seul un vrai poète peut traiter sans que ses colères ou ses tristesses fassent sourire un peu les moins sceptiques. Chez M. Alfred Droin le mot, même quand il est brutal, a de la mollesse; jamais il ne brise le rythme, jamais il ne force l'image.

L'auteur a disposé son livre en quatre divisions principales : *Du Sang, du Feu*, où sont traduites en tableaux impressionnants des scènes de guerre; *Près des Blessés*, d'où se dégage toute la sérénité d'âme de ceux qui ont failli mourir et qui se reprennent à l'espoir de vivre; *Sous les Cyprès*, hommage émouvant aux morts, et *Les Fiertés-Les Gloires*, où sont exprimés en strophes d'une belle envolée et la joie de combattre et l'orgueil de vaincre et la gloire des héros. M. Alfred Droin a une note descriptive des plus intéressantes. Il fixe un paysage et crée un décor par un procédé poétique qui rappelle, par moments, Verlaine :

Le soir d'été,
Sur la cité,
Epanche sa douceur, fait ruisseler sa gloire.

Voilier changeant
Au flanc d'argent,
Un nuage se berce en un flot illusoire.

Cieux irisés !
En vols croisés,
Eparpillant leurs cris, tournent les hirondelles.

Tout est couleur,
L'air est en fleur,
Un vent timide émeut les arbres de ses ailes.

N'est-ce pas d'un sentiment exquis ? Et ailleurs, quand le poète nous décrit un soldat aveugle assis sur un banc de pierre du vieux jardin, on retrouve cette délicatesse de touche, cette finesse d'interprétation de l'âme des choses :

Tout est sérénité ! Voici venir le soir
Une obscure splendeur habite les ramures :
Quel héros va fouler le gazon presque noir
Et respirer les roses mûres?

La fontaine s'exalte et le merle se tait ;
De la pourpre rayonne au marbre des balustres ;
Par l'espace s'émeut un triomphe muet,
Et naissent des rêves illustres.

O jour, jour défaillant, je comprends ton émoi
Enveloppe ta mort d'un suprême sourire !
O jardin vespéral, jardin, je sais pourquoi
Ton feuillage tremble et soupire.

M. Alfred Droin a le sens de la sérénité, du calme grave de l'âme devant la vie qui s'éveille et devant la mort qui rôde. Tous les poèmes de la partie intitulée *Sous les Cyprès*, et qui sont écrits à la mémoire des héros disparus, Emile Nolly, Marcel Lecointe, Charles Ajalbert, Jean Bayet, Max Barthou, Jacques Blumenthal et d'autres, tant et tant d'autres, hélas ! sont remarquables à ce point de vue :

Tu peux unir mon nom aux cordes de ta lyre,
Et le soir, pour charmer le tourment paternel,
Sous les rameaux pensifs où ta ferveur m'attire,
Tu peux chanter la mort qui m'a fait immortel.

Bien d'autres poèmes du *Crêpe Etoilé* seraient à citer, car la meilleure manière de faire comprendre un poète est de laisser chanter ses strophes. C'est un des très bons livres de vers que la guerre a inspirés, et c'est aussi œuvre de foi ardente dans tout ce qui fait la grâce et la force du cœur humain.



M. E.-M. Benech, lui aussi, est un poète. S'il n'a pas le souffle et l'envolée ni la souplesse de la phrase de M. Alfred Droin, son volume *La Poursuite du Vent* apporte pourtant une jolie note de poésie, faite de tendresse mélancolique. On retrouve en ses vers irréguliers, mais d'une cadence presque toujours heureuse, des souvenirs du symbolisme déjà lointain. Il rappelle parfois Laforgue ; il fait songer à ces poètes trop méconnus de la période de 1885 à 1900 qui avaient le sens de la couleur et de la musique. Son inspiration est étrange, à la fois naïve et délicate ; ses poèmes sont d'une réelle fraîcheur de sentiment. Là où il s'affirme le mieux, semble-t-il, c'est dans les pièces brèves, dans le genre des ballades anciennes :

Le fils du roi vient de Paris,
Mais le mal d'ennui l'accompagne ;
En s'en allant par la campagne,
Il ne voit pas les prés fleuris...
Le fils du roi vient de Paris.

Les impressions de guerre ne tiennent qu'une petite place dans ce livre, où dominent surtout, à côté du rêve, la large vision des campagnes et des bois et la douceur des souvenirs.

La Sérénade au Jardin, de M. L.-A. des Garets, procède trop franchement de l'art de Verlaine, de telle sorte que la personnalité de l'auteur risque de s'effacer parfois devant le souvenir prestigieux du maître de *Sagesse*. Ces vers, d'une facture précieuse et d'une inspiration délicate, ont pourtant des qualités propres qu'il serait injuste de méconnaître; il en est même qui ont un charme réel.

M. B. Séguret publie une série de poèmes qui ne manquent ni d'élan ni de force et qui traduisent, souvent dans une note violente, les sentiments animant tous les cœurs loyaux en présence du crime allemand. Les *Poèmes de la Grande Guerre* de M. Albert Riondel constituent un effort intéressant, encore que l'expression familière nuise parfois à l'impression d'ensemble de pages vibrantes. La même observation s'impose pour *Au Pays des Marmites*, de M. Paul Costel, qui se distingue pourtant par une grande facilité et un sérieux acquis du métier. Enfin, je veux signaler un début qui comporte tout au moins une promesse pour l'avenir : *Les Vaines Tristesses*, de M. Th. Imperinetti. Ce sont des vers naïfs, qui ne craignent pas de l'être et qui ont du moins le charme de leur candeur. M. Imperinetti a l'instinct du rythme; il a de l'imagination et de la sensibilité. Ce qui lui manque encore pour être un poète, la vie et le travail le lui donneront.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES
DES LIVRES NOUVEAUX

Le Crêpe Etoilé

Voici un beau poème détaché de l'ouvrage de M. Alfred Droin, dont il est question plus haut :

LE JARDIN DES BLESSÉS

Le jardin en terrasse, inondé de soleil,
Et fréquenté par l'ombre,
S'étend devant la mer qui berce son sommeil
A des soupirs sans nombre.

La cigale chanteuse, amante des grands pins,
Dans la tiédeur méridienne
Sans cesse fait vibrer ses petits tambourins,
Sur quelque cime aérienne.

Des pigeons paresseux, fiers de leurs beaux colliers
Où le printemps chatoie,
Aux sentiers sablonneux, de galets émaillés,
Font roucouler leur joie.

Le rythme de la vague et l'émoi des rameaux
Enchantent les yeux et l'oreille :
Poème qu'on entend, sans le secours des mots,
Comme une idéale merveille.

La rose grimpe aux murs, ou suspend près d'un nid
Une coupe de jade,
Sur un vieux tronc noueux qui semble rajeuni
Par la fraîche escalade.

Tout est parfums et fleurs, tout est enchantement,
Ivresse éparse, indéfinie ;
La mer n'est qu'un hamac au lent balancement,
Brodé d'or, tissé d'harmonie.

C'est sur ce beau rivage et sous ce ciel heureux
Où le laurier se mêle à la palme africaine,
Que j'ai vu nos soldats marocains, l'œil fiévreux,
Savourer le repos dans leurs burnous de laine.

C'est là, devant ces flots célébrés par Mistral,
Qu'après d'ardents combats, la chair encor meurtrie,
Je les ai vus sourire à l'azur provençal,
Et respirer chez nous l'air bleu de leur patrie.

La béquille auprès d'eux ou le rugueux bâton,
Tandis que le thé fume et que la menthe embaume,
C'est là que, sans bouger, sur des peaux de mouton,
Ils éclairent leur âme à quelque doux fantôme :

Si parfois un nuage, ornement du matin,
De son duvet neigeux vient animer l'espace,
Ils pensent, suspendus à son essor lointain,
Que c'est l'oiseau d'Allah, la cigogne qui passe.

Un aloès géant, élancé vers le ciel,
Et noué par sa base aux rochers de la côte,
Suscite en leur esprit le verger paternel,
Qu'un feuillage de fer cerne d'une haie haute.

Mais parfois, fatigués de rêve et de langueur,
Le rire sur la lèvre, abondants en paroles,
Pour mieux tromper le temps et charmer sa lenteur,
Leur main bat et rebat les cartes espagnoles.

Et le jeu terminé, le plus grave d'entre eux
Qui cache deux moignons parmi sa houppelande,
Un rude capuchon surplombant ses yeux creux,
Déroule, satin d'or, quelque antique légende.

Il dit les souks bruyants, tels des ruchers d'avril,
Les jets d'eau ranimant les faïences vernies ;
Et les palais plus beaux que ceux de Boabdil,
Et les vergers féconds rendus aux bons génies.

Il dit les oulémas répandant leur savoir,
La fraîcheur et le calme habitant la mosquée,
Et, douce comme l'huile au sortir du pressoir,
Égale à tous, la loi, sans colère appliquée.

Le poète guerrier parle encore... Et souvent,
Un orgueilleux frisson parcourant l'auditoire,
Sur sa bouche où résonne un prestige émouvant,
Le nom de Lyautey fait éclater sa gloire.

ALFRED DROIN.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

Bien qu'il soit contenu dans le présent, l'avenir n'est perceptible que sous forme de possibilités. Le nombre de ces possibilités étant restreint, on peut quelquefois énumérer celles qui ont le plus de chances de réalisation.

Dans les temps troublés, le domaine de l'imprévisible enveloppe tellement celui du possible, que la pensée recule devant les obscurités de l'avenir. Elle est cependant le seul phare capable d'éclairer un peu les écueils de la route où les peuples doivent s'engager.

C'est sur des visions de lointains paradis que de grandes civilisations ont été fondées. Une humanité privée de toute vision d'avenir aurait bien de la peine à vivre.

Les prévisions fondées sur des appréciations d'intérêts peuvent être rationnelles, il est rare, cependant, qu'elles soient justes. Les sentiments, les passions, les influences mystiques sont des facteurs de la vie des peuples devant lesquels toutes les considérations d'intérêts s'évanouissent.

Les peuples auront été tellement habitués par les formes nouvelles de la guerre à la mainmise de l'Etat sur la vie nationale, la liberté, la fortune et l'existence des citoyens, qu'on peut se demander si ce retour à l'antique servage ne deviendra pas la loi future du monde. Les notions de droit, de liberté, d'humanité s'évanouiraient alors au point de n'être même plus comprises.

Un diplomate allemand affirmait que la prochaine guerre amènera l'anéantissement de la race blanche, déjà ruinée par la lutte actuelle. Cette destruction complète paraît douteuse, mais il est possible, que les peuples de l'Extrême-Orient s'enrichissent tellement par nos luttes, que le sceptre de la prospérité et de la civilisation passe entre leurs mains.

Les problèmes créés par la paix se trouveront aussi chargés d'imprévu que ceux soulevés par la guerre. Il serait désespérant que des politiciens seuls soient appelés à les résoudre.

Il est à souhaiter qu'après la guerre, les électeurs des pays démocratiques élisent pour les représenter, au lieu des avocats et des professeurs confinés dans leurs livres, des industriels, des agriculteurs, des commerçants connaissant les réalités de la vie.

La plus grande difficulté des futurs gouvernements sera d'équilibrer les intérêts de divers groupements sociaux de façon à ce qu'ils ne se nuisent pas réciproquement, et respectent l'intérêt général. La tâche se trouvera fort épineuse, dans les sociétés divisées en syndicats possédant des intérêts contraires.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

L'Alsace telle qu'elle est

(1)

L'AME ALSACIENNE

Entre toutes nos anciennes provinces, il en est deux, l'Alsace et la Bretagne qui, placées aux extrémités est et ouest, semblent enlacer dans leurs bras cette mère qui se nomme la belle et douce France. Elles en sont devenues parties intégrantes : la première, par le mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (1491) ; la seconde, par le traité de Westphalie (1648). Chose curieuse : des affinités pour ainsi dire ethniques et des caractères analogues permettent d'établir une sorte de parenté entre ces deux vieilles provinces.

En effet, comme la Bretagne, l'Alsace est de race autochtone. Comme elle, elle est essentiellement traditionaliste et nationaliste : elle l'est dans la langue ; elle l'est dans les légendes de ses saints ; elle l'est dans la vie de famille ; elle l'est dans les coutumes et les manifestations extérieures de la vie publique et religieuse ; elle l'est dans le dévouement sans bornes à la grande patrie ; elle l'est surtout dans l'alliance de la vigueur féconde de la foi avec la plus large entente et la plus large pratique de la liberté. A défendre les principes directifs de sa vie nationale et religieuse et même à les imposer, elle apporte une fierté et une force qui frappent tous ceux qui essaieraient d'y contrevenir. Et il n'est pas jusqu'à ce cri : « Je suis Alsacien! » qui ne réveille dans l'âme du petit Alsacien comme un écho vibrant du cri des fils de l'ancienne Armorique : « Breton je suis! ».

Pour ce qui est de la personnalité de la Bretagne, elle a été trop souvent mise en lumière pour que j'y touche ici. Qu'un seul mot me soit permis. Pour expliquer cette personnalité, qui n'a jamais varié à travers les siècles, l'on a eu recours à des raisons géographiques. L'on s'est dit que la Bretagne, presqu'île pénétrant dans les flots de l'Océan, telle une sentinelle avancée, devait, en grande partie, à cette situation la formation et le maintien de son originalité. On comprend que, forcée de subir sans cesse les furieux assauts de la mer « sauvage », elle ait acquis et conservé, de cette lutte incessante contre les éléments déchaînés, quelque chose de particulier qui n'appartenait qu'à elle. Et comme c'est en raison de ce quelque chose de particulier que l'ancienne province avait pu vivre, pendant des siècles et des siècles, d'une vie qui, tout en participant à la vie générale, lui était cependant personnelle, l'on a donné à ce principe de vie le nom d'âme.

L'Alsace a son âme à elle aussi, et, à l'imitation de l'âme bretonne, elle est faite de fierté, d'indépendance, d'honneur, de foi et de patriotisme. Elle diffère de l'âme bretonne en ce qu'elle a soutenu trop souvent de terribles luttes politiques et religieuses et enduré d'inénarrables souffrances.

Placée entre les Vosges et le fleuve, que les Germains accapareurs appellent « notre vieux Rhin », ce n'est point contre les flots de la mer que l'Alsace eut à lutter, mais contre d'autres flots plus effroyables encore, je veux dire les invasions des barbares. Et sans compter que l'Alsace a servi de passage aux immenses masses d'hommes qui se sont ruées sur la Gaule d'abord, sur la France ensuite, il lui est arrivé pire encore. A vrai dire, tout le long des siècles, sa situation resserrée, sur les routes qui vont de l'est à l'ouest, entre une grande chaîne de montagnes et un grand fleuve, en a fait une espèce de champ clos, où l'Europe eut la coutume de venir vider ses querelles. Mais de ce rôle sans fin de souffre-douleur, il lui est resté, avec l'habitude et le goût de se défendre, la volonté inébranlable de ne jamais pactiser avec les ennemis de son indépendance et de sa prospérité, comme aussi le souci de s'en remettre toujours à Dieu du triomphe d'une cause infiniment juste et toujours remise en question.

Toute l'âme de l'Alsace s'est ainsi formée et développée à l'école de la guerre. Tant et si bien que c'est à ce caractère exclusivement belliqueux de son histoire que l'Alsace doit la noble et mâle énergie que nous aimons et admirons en elle. Cette âme allie à la plus fière indépendance le sentiment très net du patriotisme national qui la devait amener à choisir la vraie nation, à laquelle elle tenait à se donner, dans une fidélité séculaire, qu'elle n'a vu briser qu'avec un sentiment de révolte

La France, avant 1870, il le faut dire à sa gloire, a respecté jusqu'au scrupule la personnalité si fortement accusée de l'Alsace. Non seulement elle n'a rien fait pour briser ce particularisme de l'une de ses plus chères provinces, mais encore, l'on peut dire qu'au contraire elle s'est fait un honneur de l'aider à le conserver et même à le développer à travers les siècles. C'est donc grâce à la tendresse maternelle de la France que l'Alsace a gardé, avec son dialecte, ses idées et ses mœurs, et ses libertés et ses traditions, et jusqu'à ce tour original dans l'esprit qui la distingue encore aujourd'hui des autres provinces de France, et qui montre que le présent est fils légitime du passé.

Tout autre, hélas! nous le savons, fut l'attitude de l'Allemagne à l'égard de l'Alsace, durant quarante-trois ans. Ses élucubrations philosophiques sur les races, ses doctrines sur les vertus germaniques et sur l'organisation du monde à son profit, et avec tout cela, son féroce autoritarisme, ne pouvaient, nous le comprenons à présent, s'accommoder d'une âme nationaliste et traditionaliste, telle du moins que lui apparaissait l'âme alsacienne. Ainsi que la Pologne, l'Alsace représentait un obstacle sérieux à la *Realpolitik*, et, comme elle, elle devait être condamnée à disparaître. Aussi ses bourreaux firent-ils le possible et même l'impossible pour étouffer les aspirations révoltées de l'âme alsacienne, afin que la seule âme teutonne s'épanouît et rayonnât, dans la grande Allemagne, docile, unie et disciplinée à miracle.

Je n'ai pas à rappeler ici les traitements barbares dont l'Alsace fut victime, depuis 1870. La France, que dis-je! le monde entier les connaît aujourd'hui. Il faudrait un volume rien que pour en faire l'énumération. Tout au plus souhaiterais-je de faire remarquer que, contrairement à ce qu'en attendaient les gens de Berlin, ces traitements inouïs eurent pour résultat, non seulement de maintenir, mais encore de développer au plus haut degré l'âme alsacienne, au lieu de la tuer. Ce qui fait qu'à l'exemple de la Pologne, laquelle, suivant la forte expression de Mikiewitz au Collège de France, « a mouru trois fois et cependant n'est pas morte », l'Alsace, blessée au cœur, se retrouve tout entière et toute resplendissante de son ancien éclat, en dépit de toutes les menaces et de souffrances à peine croyables. Son âme n'a pu être vaincue ni par les persécutions, ni par les armes, ni par le temps.

Que cette âme soit, aujourd'hui encore, tout à fait semblable à celle qui l'animait avant 1870, c'est-à-dire qu'elle soit nationaliste et traditionaliste avec calme, avec sérénité et avec confiance, c'est tout autre chose. Un demi-siècle de combats pour se défendre contre l'emprise du maître cruel l'ont transformée. C'est au

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917.

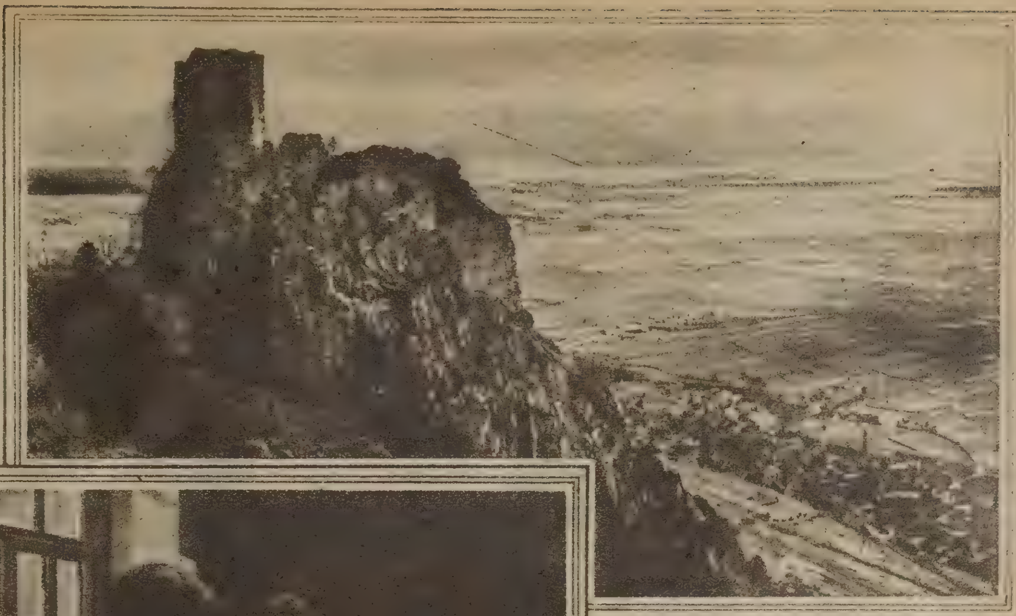
point qu'ayant pris conscience de ce en quoi elle diffère des autres, et par quoi elle est elle-même, et non point une autre, l'Alsace s'est appliquée, plus passionnément que jamais, à garder tous les éléments caractéristiques de sa personnalité morale. Elle s'y est si bien appliquée que non seulement elle les a défendus avec une ardeur sans pareille, mais qu'elle est devenue quasiment inquiète à leur endroit et méfiante à l'égard de qui les menacerait.

Pour tout ce qui touche de près ou de loin à son individualisme, l'Alsace refuse de pactiser avec des doctrines qui lui paraissent également dangereuses en morale et en politique. Elle n'admet aucun compromis, à cause qu'elle ne transige jamais avec ses principes. Elle tient à tout ce qui constitue sa personnalité, comme à la prunelle de ses yeux. Elle y tient si fort que, tout de même qu'une sentinelle vigilante, elle monte la garde autour d'elle, toujours prête à la défendre contre quiconque oserait l'attaquer.

Il ne faut donc pas se le dissimuler, la France retrouvera dans l'Alsace reconquise l'empreinte indestructible de sa race avec, en plus, cet instinct de combativité qui l'a toujours poussée à rester elle-même. De cela il serait folie de douter ou de ne pas tenir compte. Les Français me sauront gré de leur rappeler cette vérité que plusieurs d'entre eux ont grand tort d'oublier ; j'espère qu'ils la trouveront digne de l'amour qu'ils se flattent de témoigner à ma chère petite patrie. Tout prouve que l'âme alsacienne est toujours encore résolue à ne point abdiquer ce qu'elle regarde comme sacré et intangible. J'en pourrais donner de nombreux exemples. Je n'en rapporterai qu'un seul ; il est significatif.

Ces jours derniers, j'ai rencontré un brave Alsacien, retiré dans les environs de Paris, depuis quelque quarante années. Après m'avoir parlé de l'horrible guerre, il me posa cette question qui n'est pas d'un petit intérêt :

« Est-il vrai, Monseigneur, est-il vrai que la France respectera toutes nos traditions, c'est-à-dire notre foi religieuse et nos libertés familiales ? Il y en a qui disent oui, et d'autres qui disent non... Je voudrais être sûr que c'est bien oui. Car, voyez-vous, ce serait terrible si, quand on aura l'extrême joie de se retrouver Français, on allait ne plus pouvoir être des Alsaciens ! »


Vue à vol d'oiseau de la plaine d'Alsace


La Toilette du dimanche.

Et, avec un soupir chargé d'angoisse, il ajouta :

« On est des Alsaciens, pas vrai ? Alors, on tient à rester des Alsaciens... Ah ! mon Dieu, pourvu que la France d'aujourd'hui le comprenne, comme l'a admirablement compris la France d'avant 1870 ! Je sais bien que le président de la République et le maréchal Joffre l'ont formellement promis, au mois d'août 1914. Oui, mais figurez-vous que l'on m'a affirmé que les promesses de Poincaré et de Joffre n'ont aucune valeur légale. Il paraîtrait que c'est au Parlement de se déclarer là-dessus. Pourquoi ne l'a-t-on pas encore fait ? A votre place, je m'occuperais de cela. »

Je lui répondis :

« Soyez tranquille, et ayez confiance, père Jean ; la France le comprendra. La France est toujours la meilleure, la plus généreuse et la plus fidèle des mères. Elle ne portera atteinte ni à vos traditions, ni à vos libertés, ni à votre foi, ni à rien de ce qui vous touche le plus au cœur. Soyez-en bien certain, et si d'aventure, il vous arrive de voir l'un ou l'autre de vos compatriotes qui, comme vous, serait tenté d'avoir quelque crainte à ce sujet, rassurez-les vite et complètement. »

Le bon vieux me regarda d'abord en souriant, puis il murmura avec ferveur :

« Que Dieu vous entende...! »

A écouter ce respectable vieillard, je me suis souvenu de ces belles paroles d'Erckmann-Chatrian qui nous révèlent tout le fond de l'âme alsacienne :

« On changerait plutôt le cœur de place
Que de changer la vieille Alsace ! »

Je me suis souvenu aussi de la devise bretonne : *Potius mori quam fœdari* : Mourir, oui, mais renoncer, jamais !...

Et, une fois de plus, j'ai acquis la conviction qu'entre l'Alsace et la Bretagne il y avait des affinités vraiment indestructibles.

(A suivre.) **SÉBASTIEN HERSCHER,**

Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.


L'Alsace de demain.

L'Arrivée à Salonique

Un tendre intérêt attache la France au sort de son armée de Macédoine, si lointaine et si proche. Quelle impression ressent le voyageur lorsqu'il débarque actuellement à Salonique? Un officier du corps médical, revenant de mission, va nous le dire :

La distraction du voyage par mer rend assez peu pénibles les dernières journées de ce voyage qui mène du foyer, de la France pour le moins, aux côtes de Macédoine et aux dangers nouveaux du front d'Orient.

Un peu avant le canon du soir, le transport de troupes et les convoyeurs qui protègent son départ traversent avec lenteur la grande rade militaire de Tarente, semblable à un lac. Ils passent entre les cuirassés italiens d'où s'élève soudain un hourra de salut et de bons souhaits, pour les hommes qui vont au danger.

Les navires prennent ensuite la passe entre de grandes maisons où se presse une multitude de femmes et de non combattants. Voici le transport courant hors filets, loin des belles côtes bleues et neigeuses de la Calabre et des Pouilles. Plus tard, il longera les littoraux farouches, nus et montagneux de la Grèce occidentale.

Général Sarrail.

Voici les passages de réputation mauvaise, les promontoires auxquels s'accotent, vaincus d'une lutte ingrate, quelques cargos échoués. L'œil, si l'on n'y prend garde, tend à se fixer sur la mer, sur les zones peu éloignées. D'elles peut venir, en une glissée, l'engin qui désassemble, comme d'une seule tape, et fragmente la coque déjà fatiguée d'un transport comme celui-ci.

Allons-nous, au milieu de ce crépuscule du soir, qui nous rend toute surveillance impossible et laisse visible à l'ennemi notre grosse masse, entendre le grincement du télégraphe annoncer la mort pour nous ou pour les passagers d'autres navires?

Après un arrêt, nous voici en route vers le port de Salonique et donc vers une nouvelle vie.

A droite, le mont Athos se découpe dans une sorte d'attitude héroïque, et semble braver le temps, sur ce sol où tant de choses, et même la langue d'Hérodote, tendent à revivre!

Nous ne sommes pas encore hors des griffes de l'ennemi de mer, et nous voyons déjà celui de terre. Des aéroplanes allemands tournent au-dessus des bâtiments à bande verte, navires-hôpitaux, et de leur charge de malades paludéens, provoquant le tir à son bas des canons de la marine.

La rade entière de Salonique apparaît; elle semble isolée de la mer par une ligne jaune. Cette ligne n'est pas un simple caprice du soleil et de l'eau, elle répond aux bas-fonds créés par le Vardar.

Il y a là un ennemi nouveau de la ville toujours menacée, un danger susceptible d'inquiéter ses négociants grecs et juifs séfardis : ils pensent à l'avenir de leurs commerces.

La ville tout entière est visible, du moment que le vent du Vardar ne vient pas la couvrir d'un voile de poussière. Les maisons, multiplicité de petits cubes à toits roses, séparées par un semis de points de verdure et par les barres blanches des minarets, forment un ensemble comparable à une tapisserie.

La frange de celle-ci serait l'enceinte blanche et crénelée, le mur byzantin qui isole la ville d'un bled désertique et escarpé, dont l'aspect est pénible à la vue.

La ville médiévale qui a laissé entre ses remparts et son Acropole de si puissants vestiges s'était ainsi découpé une ceinture protectrice dans cette terre perfide de Macédoine, productive de dangers plus que de richesses.

Descendus à terre, nous nous mêlons à des soldats de toutes sortes : des Grecs portant cette année la bourguignotte française ou le képi à la française, des gendarmes crétois avec la culotte noire à fond bouffant qui leur sert de musette et leur bat derrière les cuisses, des guerriers monténégrins dont le costume est harmonieux du brodequin à la toque. A côté d'eux, une troupe de Russes venant de leurs tentes à l'auberge favorite où ils entonneront leurs chants mystiques entrecoupés de fortes rasades ou d'une discussion pour un prochain vote de soldats.

Général Guillaumat.

Voici maintenant la prétentieuse coiffure cylindrique des popes grecs, au milieu de la population israélite des premières pentes de la ville. Dans ce quartier juif, les hommes portent souvent une sorte de longue jupe rayée de bleu, et, comme les Turcs, le fez et le long chapelet à gros grains autour du poignet.

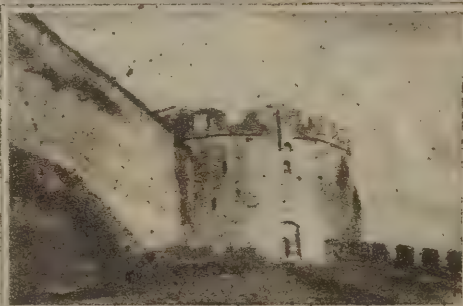
D'autres juifs imitent encore de plus près le costume musulman, leurs femmes ne circulent, faisant société entre elles, que cachées par un voile léger. « Ce sont des Deunmecks, toures, charlatans » nous dit un Salonicien.

Plus haut, la ville pittoresque, endormie comme ses habitants et toute chargée d'odeurs, nous montre des Turcs à l'attitude hostile, des femmes voilées en une triste tenue noire, des tziganes à face de couleur chocolat drapés d'indienne, des commerçants grecs à toque noire.

Docteur LAMY.











1. Popes grecs sur le port. — 2. Marins anglais. — 3. Une rue de la ville haute. — 4. La tour de la Chaîne. — 5. Tombeau près de la porte du cimetière turc. 6 Une petite mosquée. — 7. Fête dans un hôpital.

QUELQUES VUES DE SALONIQUE

La Nouvelle Jouvence

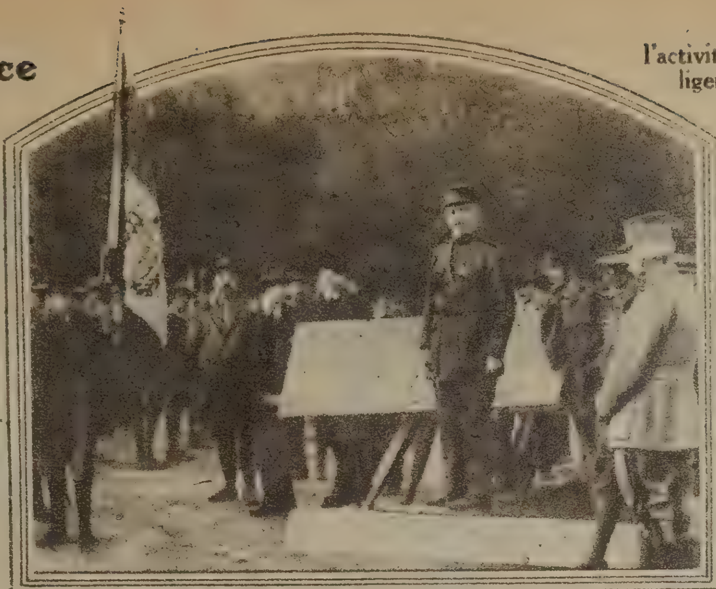
(A l'École de Joinville)

Un des apôtres de l'éducation physique en France, l'auteur de cet excellent ouvrage *Allons enfants de la Patrie,* si chaleureusement loué ici même par M. Roland de Marès, le commandant Royet, m'a conduit l'autre jour à l'Ecole de Joinville. Je suis revenu de cette visite charmé et un peu troublé. Confesserai-je que j'ai toujours eu, à l'égard des exercices corporels, quelques préventions dues plutôt à la paresse qu'à une conviction réfléchie. Ces exercices ne sont en honneur chez nous que depuis une vingtaine d'années. La génération à laquelle j'appartiens s'y montrait indifférente et même résolument... réfractaire. Je me rappelle l'ironie méprisante que nous affichions envers ceux de nos camarades qui y brillaient.

— Un tel ?... Ah ! oui. C'est un premier prix de gymnastique.

Cela signifiait : « Un tel a plus de muscles que de cervelle. » Les idées évoluent. Les mœurs se modifient. Les préjugés meurent et sont d'ailleurs remplacés par d'autres engouements et d'autres aversions. Le développement de la vie sportive, en même temps qu'il régénérait le corps, devait créer des âmes nouvelles. Bien loin de dénigrer cette culture, qui a cessé d'être exceptionnelle, nous lui attribuons mille vertus ; nous croyons qu'elle est la source de l'allégresse, du sang-froid, de l'équilibre moral. Nous admirons en M. Lloyd George le joueur de football, autant que l'homme d'Etat et l'orateur. Et, rajeunissant sa signification, nous citons volontiers l'ancien adage : *Mens sana in corpore sano.*

L'Ecole de Joinville est une des maisons où l'enseignement physique se développe avec le plus de méthode. Elle a formé des maîtres innombrables. Le 2 août 1914 elle se vida ; ses instructeurs et ses moniteurs, appelés sous les drapeaux, prirent une part ardente à la guerre. Beaucoup d'entre eux furent mortellement frappés. Les survivants ont obtenu des citations et des grades. L'Ecole s'enorgueillit de leur gloire. Fermée pendant deux ans, elle rouvrit ses portes en 1916, sous la direction d'un officier remarquable, le commandant Labrosse, qui y ramena l'activité et imprima à ses travaux une intelligente et vigoureuse impulsion. Elle était appelée à rendre de grands services.



Le commandant Labrosse, directeur de l'Ecole de Joinville.

En effet, l'expérience avait démontré l'insuffisance de l'entraînement des jeunes soldats. Les classes 1914 et 1915, hâtivement instruites, manquaient, non certes de courage et de bonne volonté, mais de cette solidité qu'elles eussent puisée dans une éducation rationnelle. Il ne suffit pas de prodiguer généreusement ses forces ; il faut savoir les ménager, les accroître ; il faut en tirer le meilleur parti possible. Voilà ce qu'on apprend à l'école de Joinville. Les élèves — chefs et hommes de troupe récupérés — qui s'y sont succédé depuis dix-huit mois, après des stages de quelques semaines, vont répandre au dehors les leçons qu'ils ont reçues. Le ministre les envoie dans les *centres régionaux d'instruction physique* officiellement établis le 1er octobre 1916. Ces centres régionaux sont eux-mêmes des foyers de propagande. Ainsi, l'action efficace opère partout à la fois.



Exercices gymnastiques.

Les méthodes usitées se rapportent d'une façon étroite et directe au but de l'enseignement ; elles plient l'homme aux fatigues qu'il aura à subir durant la campagne ou le combat. Elles s'inspirent de trois principes essentiels :

1° D'abord il convient de s'assurer de la *valeur des sujets.* Un examen médical minutieux vérifie leur état de santé. L'individu reconnu suffisamment valide est soumis à *dix épreuves* (3 courses, 4 sauts, 1 lancer, 1 lever de poids, 1 grimper) destinées à mesurer sa force musculaire, sa force de résistance et son adresse...

2° De cet examen et de ces épreuves résulte un classement en trois catégories : *faibles, moyens* et *forts,* auxquelles correspondent trois degrés d'entraînement. Chaque sujet exécute des exercices dosés selon sa vigueur, afin de prévenir les accidents et d'éviter un surmenage inutile.

3° Il est enfin nécessaire que l'homme ne soit pas rebuté dès le début et que l'effort qui lui sera imposé comporte quelque agrément. Le jeu, délassement naturel, s'ajoute au travail purement éducatif. Il y a les petits jeux, les grands jeux, les jeux de sport, tous propres à fortifier l'organisme et concourant au résultat souhaité.



Le lancer.



Le mannequin.



Le batter-pointer.

COMBAT A LA BAÏONNETTE

Et le résultat ne se fait pas attendre. Cette culture progressive et prudemment nuancée utilise toutes les ressources et obtient des élèves le maximum de ce qu'ils peuvent fournir. Elle accomplit en eux de surprenantes métamorphoses. La musculature s'assouplit, la cage thoracique s'élargit, les poumons se dilatent; peu à peu les tares s'éliminent, les germes morbides disparaissent. Chétif à son arrivée, le soldat se retrempe dans ce bain de Jouvence et devient méconnaissable. Il a des jarrets d'acier: il ne craint plus les intempéries. Il est remis à neuf. Principalement les hommes déjà mûrs, les territoriaux, éprouvent les bienfaits de ce régime tonique et sain.



Les jeux. Le Loup et l'Agneau.

C'est l'un de ceux-ci que le commandant Labrosse a interrogé paternellement devant moi. Quarante ans au moins. Maigre ou plutôt amaigri par des souffrances et des privations accumulées. Mais sous les plis de la peau tombante, derrière les rides du rude visage, se devine une robuste ossature, la charpente tenace et trapue d'un de nos gars. Il venait de faire pour la troisième fois au pas gymnastique le tour de la piste. Il était légèrement essoufflé.

Lutte (collier de force.)

— Eh bien, tu en as assez, mon ami?

— Mais non, mon commandant. Je peux aller encore. On a de la poitrine et de la jambe. Ce n'est pas comme le premier jour. Ça revient, ça revient...

— Quel métier exerçais-tu avant la guerre?

— Boulanger.

— Tu as été malade?

— Pneumonie.

— Allons, te voilà gaillard. Compliments, mon vieux.

Le coureur repart. D'autres suivent. Il en est de tous âges, de tous poils, de tous régiments, de tous pays. Des cavaliers et des zouaves, des Algériens aux yeux noirs, des Marseillais bistrés, de blonds cultivateurs de la Meuse. Des tissus légers — tricots, chandails, chemises de flanelle — les protègent contre l'aigre bise de décembre. Plusieurs dédaignent cette précaution et livrent leur torse nu aux morsures du froid. La rapidité du mouvement les échauffe. Ils se grisent de vitesse et d'air pur. Ce sont de magnifiques athlètes. A la course succèdent des exercices de lutte, de boxe, de jiu-jitsu. Et la préparation militaire n'est pas oubliée. L'homme endosse le sac, s'arme du fusil; il tire couché, agenouillé, debout; il rampe vers l'ennemi, s'insinue parmi les fils de fer barbelés, jaillit de la tranchée comme un diable, se rue à l'assaut. Désormais, les péripéties de la vraie bataille ne le surprendront point. Il se sera familiarisé avec le péril. Il saura ce qu'il doit faire pour attaquer et pour se défendre. Enfin il se rompt au lancement des grenades, au maniement de la baïonnette.

J'ai assisté à une séance de cette escrime, qui exige autant d'agilité que d'audace et de présence d'esprit. Les combattants lardent de coups le Boche représenté par un mannequin. Puis, deux à deux, ils s'élancent l'un sur l'autre, rusés, farouches, prompts à la riposte. Ils tombent, se relèvent, s'étreignent corps à corps, s'assomment et se déchirent, parmi les éclats de rire et les applaudissements des spectateurs. Ce simulacre serait divertissant, s'il n'évoquait les scènes d'horreur où le sang coule, s'il ne suggérait la vision cruelle de la souffrance et de la mort...

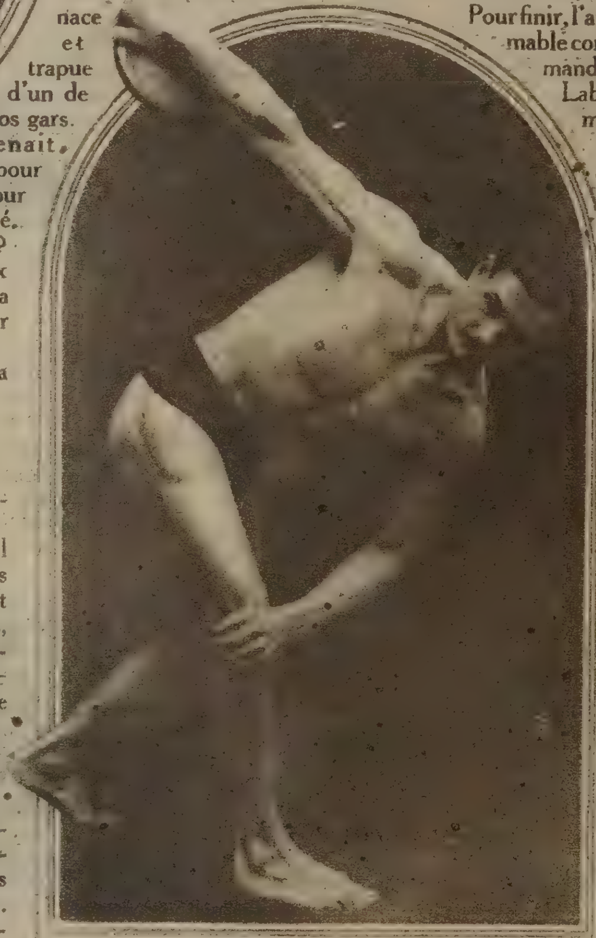


Jiu-jitsu (clé au coude et à l'épaule.)

Pour finir, l'aimable commandant Labrosse m'a offert le divertissement du cinéma. Sur l'écran, apparaît la vie quotidienne de l'école; tous les exercices y sont reproduits, instruction technique et jeux de plein air. Les pelotons manœuvrent avec entrain sous les grands arbres du parc. Une farouche gaieté luit dans ces regards qu'anime la fièvre du mouvement. On travaille et on s'amuse. Une volupté particulière s'exhale des corps bien portants, la joie physique de vivre, source la plus sûre du contentement intérieur.

A ces images rapides succèdent de lentes images qui décomposent les gestes et communiquent aux figures une extraordinaire majesté. Soudain, nous est révélé le sens de la statuaire antique. Le leste fantassin, l'agile chasseur font place aux dieux de l'Olympe. C'est Apollon décochant ses flèches, c'est Hercule brandissant sa massue, c'est Mercure aux pieds ailés, c'est le discobole lançant le palet, c'est le messager rattachant les lacets de sa sandale... Assurément l'opérateur n'a pas choisi pour modèle un homme mal bâti. Il a pris ce qu'il a trouvé de mieux... mais il pouvait choisir. Dieu merci, la beauté fleurit encore chez nous. Et ce spectacle a quelque chose de réconfortant; il annonce l'avenir... Quelle race nous aurions, si tous les Français — et toutes les Françaises — passaient par l'école de Joinville!

ADOLPHE BRISSON.



Lancement du disque

Paroles de MOUËZY-ÉON et DAVEILLANS

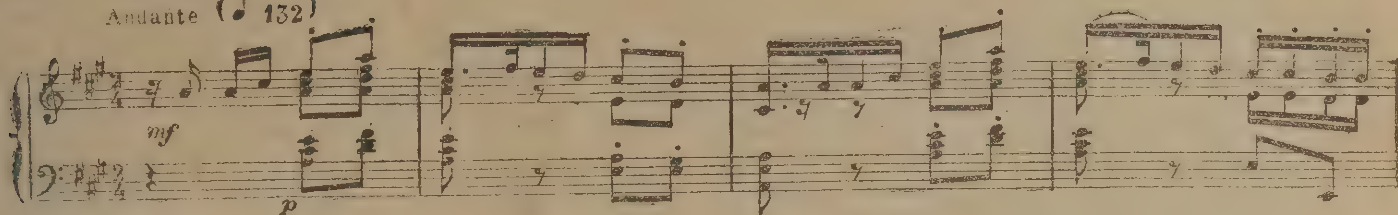
LA MARRAINE DE L'ESCOUADE

Opérette en trois actes, représentée au Théâtre du Vaudeville

Musique de H. MOREAU-FEBVRE

DUETTO D'HUGUETTE ET DE RENÉ

Andante (♩ 132)



HUGUETTE

(1r Coup) On nous é_le_va tous les deux nous laissant vivre à no_tre gui_se!
(2e Coup) Je sais tes vertus tes dé_fauts tou_tes tes ha_bi_tu_des pri_ses

RENÉ

On nous é_le_va tous les deux nous laissant vivre à no_tre gui_se!
Je sais tes vertus tes dé_fauts tou_tes tes ha_bi_tu_des pri_ses

p pp

Tes jeux étaient toujours mes jeux Nous fai_sions
Et moi je sais ce que tu vaux A_lors où

Nous faisions les mê_mes sot_ti_ses
A_lors où se_rait la sur_pri_se

suivez. a Tempo.

les mê_mes sotti_ses les mê_mes sotti_ses De toi rien ne m'est é_tran_
se_rait la surpri_se la sur_pri_se On é_pui_sa j'en fais l'a_

les mê_mes sotti_ses
la sur_pri_se

mf

_ger Ni ta nais_san_ce ni ta fe_te
_veu Beaucoup des plai_sirs du mé_na_ge.

Je sais comment ta jam_be est fai_te C'est moi qui t'appris à na_
Dé_jà dans no_tre tout jeune â_ge nous nous sommes pris aux che_

più f

C'est toi qui m'as appris à nager ! Il faut encore se dire vous
Nous nous sommes pris aux cheveux
-ger !
-veux
Il faut encore se dire vous
A la veille du mariage Quand on veut être des époux Se connaître à fond n'est pas
A la veille du mariage Quand on veut être des époux Se connaître à fond n'est pas
sage, Se connaître à fond, n'est pas sage, n'est pas sage Je
sage, Se connaître à fond, n'est pas sage, n'est pas sage

Éditée par la Société Générale d'Édition, 26, rue de Grammont, Paris.

LE THÉATRE

La Comédie à Couplets et l'Opérette Française

Ce genre nous appartient en propre, car il naquit chez nous. Ses plus profondes racines le rattachent à l'ancien théâtre de la Foire. Au dix-huitième siècle, ce théâtre, vu de fort mauvais œil par la Comédie-Française, qui haïssait en lui un concurrent redoutable, jouait des pièces légères auxquelles (condition rigoureusement exigée) des musiciens obscurs ou connus ajoutaient des ariettes. Ce qui n'était au début qu'une obligation entra, sur l'aile du succès, dans les mœurs. Le public prit goût à ce mélange de la musique, de la prose et des vers. Les auteurs avaient de l'esprit et de la grâce. Ils troussaient à ravir le couplet. Ils eurent la bonne fortune de trouver de délicieux interprètes. Tout Paris voulut entendre Mme Favart dans des rôles faits à la mesure de son talent d'actrice et de sa voix. *Annette et Lubin*, *Ninette à la Cour*, obtinrent d'éclatants triomphes.

Bientôt la partie musicale de ces œuvres se développa. L'opéra-comique succéda au simple vaudeville à ariettes. Grétry, Monsigny, Dalayrac, puis Nicolo, Boïeldieu, Hérold s'imposèrent, non seulement à l'admiration de la foule, mais au goût délicat des dilettantes et des artistes. Leurs ouvrages s'éloignaient du type primitif; ils ne se bornaient pas à chercher l'amusement; ils s'adressaient à la sensibilité de l'auditeur. Pour les mettre en valeur, des chanteuses et des chanteurs consommés, des virtuoses étaient nécessaires. Le peuple réclamait des plaisirs d'un ordre moins raffiné. L'opérette est issue de ce besoin. Elle ramenait l'opéra-comique à ses origines. Exclusivement bouffonne, elle ne visait qu'à exciter le rire et la grosse joie... Elle devait, elle aussi, évoluer. *L'Œil Crevé*, *Chilpéric*, *Le Petit Faust* d'Hervé n'étaient que d'énormes farces, relevées il est vrai par d'exquises inventions mélodiques. A ces livrets incohérents Meilhac et Halévy substituèrent des pièces ironiques, nuancées, des dialogues pétillants, et même quelquefois de profonds symboles. *La Belle Hélène*, *La Grande-Duchesse*, *Les Brigands*, *Barbe-Bleue*, contiennent, sous une forme enjouée, d'âpres satires. La société de la fin du second empire se reflète dans les tableaux de *La Vie Parisienne*. Le génie de Jacques Offenbach s'ajoute à la verve des librettistes. Leur collaboration produit des merveilles.

Après la guerre de 1870, l'opérette s'assoupit. Le deuil de la Patrie en larmes ne s'accommodait pas de ces frivolités. Peu à peu, les scrupules s'apaisèrent. Offenbach sortit d'un silence de plusieurs années avec une partition nouvelle : *La Fille du Tambour-Major*, qui rachetait, par son accent guerrier, l'impertinence des vieilles épigrammes décochées au général Boum. Charles Lecocq fit acclamer *Madame Angot*, *Le Petit Duc*. Vasseur, Audran, Varney eurent leur heure de vogue. *La Mascotte*, *Les Mousquetaires*, *Les Cloches de Corneville*, n'ont pas perdu tout agrément. Cependant une terrible ennemie, l'opérette viennoise, visait à détrôner l'opérette française. Ce n'est pas uniquement sur le terrain industriel et commercial que s'exerça l' « invasion pacifique » des Austro-Germains. Malgré les intéressantes tentatives du spirituel Claude Terrasse, l'attrait de l'exotisme l'emporta. *La Veuve Joyeuse* nous conquit. On ne jura que par elle. Et je conviens qu'elle n'était pas sans charme...

Il faut aujourd'hui nous contenter de nos ressources. Nous en avons. L'art dramatique, d'où nous tirons tant de gloire, ne saurait périr. Il produira, demain comme hier, de belles choses et de jolies choses : des tragédies et des comédies, des symphonies et des valses, des opéras bouffes et des chansons.

La Marraine de l'Escouade, actuellement représentée au Vaudeville, a reçu un accueil très favorable. C'est une pièce de belle humeur, de franche allure, écrite à la bonne franquette par le poète Mouëzy-Eon, dont nos lecteurs n'ont pas oublié le nom, et par M. Daveillans. Elle eut au théâtre Déjazet une longue série de représentations. Transformée en opérette, elle n'a pas moins réussi. M. Moreau-Febvre est un compositeur plein de fantaisie et d'imagination. Le pimpant duetto que nous reproduisons permettra d'apprécier son mérite. MM. Defreyn, Urban et Mlle Exiane chantent et jouent en perfection cet aimable ouvrage.

ADOLPHE BRISSON.

LES ÉTOILES ÉTEINTES

LES Morts Immortels (*)

Evocation en un acte, en vers

Représentée à la Comédie-Française le 22 décembre 1917

— SUITE ET FIN —

Un voyageur, sombre, passe, tourmenté, fiévreux, sous la cape et le feutre.

LUI

Quel est donc ce passant romantique et farouche
Qui semble être venu de par val et par mont?...

ELLE

Les mots graves et fiers qui sortent de sa bouche,
Ecoute, — furent dits autrefois par Valmont...

L'ÉTERNEL VOYAGEUR

« Je sens derrière moi vos sévères personnes,
O mes aïeux obscurs, ô maîtres du passé !
Vous arrêtez mes pas de votre appel glacé,
Vous troublez mes chansons de vos voix monotones.

Vous posez sur mon front le joug de votre loi,
Chrétiens que je devine à moitié jansénistes,
Et je cède parfois à vos reproches tristes,
Moi qui perdis votre âme en perdant votre foi...

Oh ! laissez-moi passer, libre de toutes chaînes !
Laissez-moi m'avancer, chercheur aventureux,
Vers tous les beaux pays, vers tous les tendres cieux
Que n'ont point contemplé vos âmes inhumaines.

Laissez-moi reposer sans rêve et sans remords
Sous ces arbres touffus dont la douceur s'incline
Comme pour assoupir ma tristesse divine...
Qu'importent mes plaisirs à votre honneur, ô morts?

Puisque je ne bois plus aux mystiques calices
Que goûtent les élus à la table de Dieu,
Ne me dérobez pas, sur des lèvres en feu,
L'enivrante saveur de moins pures délices.

Puisque je n'attends point vos austères bonheurs,
Puisque je n'entends plus la musique céleste,
Ne troublez pas, du moins, la douceur qui me reste,
Détournez de mes yeux vos visages en pleurs.

Mais toujours, morts trop chers, votre voix impor- [tune
Viendra frapper mon cœur de ses cris solennels,
Et, trop purs, trop parfaits pour n'être pas cruels,
Vous empoisonnerez mes amours, une à une...

Je porte en moi le sang de mes graves aïeux,
Et, si fier, si hardi que la beauté me fasse,
Je sentirai toujours la rumeur de ma race
Tourmenter sourdement mon cœur voluptueux.» (8).

Il disparaît et voici qu'une autre vision se précise.

LUI

Une fille robuste au regard prophétique,
Et qui ressemble à Jeanne d'Arc comme une sœur,
Exhale vers le ciel approché le cantique
Dont Péguy lui transmit le grand rythme obsesseur:

LA FILLE AUX ÉPIS

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre char- [nelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre ;
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de [terre ;
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle ;
Heureux ceux qui sont morts dans les grandes ba- [tailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu ;
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut [lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.
Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre ;
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre ;
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! » (9).

La fille aux épis demeure, dans une pose d'extase.

ELLE

O Péguy, porte au ciel les gerbes que tu ranges,
Et fais briller l'hostie entre tes doigts fervents ;
La Gloire a recueilli ta moisson dans ses granges
Et le froment des morts fait le pain des vivants !

Un être bizarre et beau, le diadème au front, traîne un manteau scintillant de pourpre violette, il tient un iris noir, comme un sceptre.

LUI

Dans l'ombre, un spectre se révèle,
Il porte une lueur nouvelle
A son front mat qui s'échevèle...
L'iris noir fleurit en sa main,
Son regard poursuit l'examen
De tout le grand problème humain...
Il fait sur l'œuvre de d'Humières,
Au lieu des clartés coutumières,
Scintiller d'étranges lumières...
Près d'un invisible tombeau,
D'où son bras chasse le corbeau ;
Il brille comme un pur flambeau :

LE SPECTRE A L'IRIS NOIR

« Terre, reprends ce corps au flot de l'Apparence
Miré par le hasard de tes desseins peu sûrs,
Souviens-toi qu'il fut beau pour tes travaux futurs,
Nourris ton proche avril de sa tendre espérance.

Ce cœur, libères-en les atomes obscurs
Réunis peu de temps pour beaucoup de souffrance,
De la forme d'amour, de peine et d'ignorance
Dont la feuille du lierre imite l'ombre aux murs.

Ton long baiser soit frais à la bouche livide ;
Presse-la, cette chair, de tout l'amour avide
D'une caresse humaine, ô terre, et te souviens

Que jadis tu chantas par des lèvres offertes,
Tu frémis en baisers avant qu'en feuilles vertes,
Tu pleuras par des yeux.
— Clos doucement les siens. » (10).

ELLE

Mais bientôt, toutes les prunelles,
Toutes les prunelles charnelles
S'ouvrent aux splendeurs éternelles !
Tous les yeux morts, ces pauvres yeux,
Comme des astres précieux,
Nous regardent du haut des cieux !

En effet, les astres scintillent... Une alerte et fraîche créature vient se poser crânement sous les regards des amants.

LUI

Quelle est donc cette tendre et vive jeune fille,
Ses yeux larges sont clairs, et le ciel, dans leur eau,
Met un reflet joyeux qui brille, qui scintille...

ELLE

Je reconnais la muse accorte de Geandreau.
Ecoute-la parler... Que sa voix te conseille,
Qu'elle dissipe autour de toi l'ombre qui nuit,
Vois, son geste rayonne et son front s'ensoleille
Jusqu'à faire rentrer cette nuit dans la nuit !

Une clarté mystérieuse envahit la scène et va croissant jusqu'à la fin.

LA JEUNE FILLE AUX YEUX DE CIEL

« Le jour ne s'en va pas quand la nuit est venue.
Le couchant, dans les flots, ne l'a pas englouti :
Même lorsque le soir est maître de la nue,
Le Jour n'est pas parti.

La nuit, pour un instant, le ternit et l'efface,
Combat perfidement sa joie et son éclat,
Pourtant, ne croyez point que l'ombre a pris sa place
Le Jour est toujours là,

Affaibli d'avoir trop répandu ses lumières,
Appauvri par le don qu'il a fait de son or,
Le Jour se cache au fond des nocturnes tanières
Prêt à jaillir encor,

Car, avant le triomphe éclatant de l'aurore,
Comme un voleur autour d'un champ vient marau- [der,
Autour des lampes que les veilles font éclore,
Il vient déjà rôder,

Et, par les yeux brillants des petites étoiles,
Le phosphore des vers luisants dans les foins verts,
Le Jour qu'on a cru mort perce partout les voiles
Dont la nuit l'a couvert.

. . . .

Je dis qu'il ne faut pas croire à l'ombre éternelle,
Sur ton front, ce soir vide et ton cœur sans amour,
Demain tu sentiras la caresse d'une aile
Te rappeler le Jour.

Reste en paix. Ne crois pas à la mort de ton rêve,
Déjà, dans l'ombre, ta pensée a tressailli,
— Et, comme on voit, la nuit, dans la seconde brève
Où l'éclair a jailli,

Se dresser à l'appel de l'ardent météore
Un monde que le jour n'a pas abandonné —
Demain, tu sentiras se réveiller l'aurore
Dans ton cœur étonné. » (11).

Elle s'approche du couple.

LUI

L'aurore dans mon cœur étonné se réveille,
Ce mort me ressuscite au souffle de ses vers ;
Soudain, par je ne sais quelle sainte merveille,
Sur l'infini profond mes yeux se sont ouverts.

Dans la pleine clarté, une Muse laurée se dresse orgueilleusement.

ELLE

Mais voici qu'apparaît, portant en main la lyre,
Une Muse au front ceint de lauriers glorieux,
Et, faisant retentir les vers de des Rieux,
Elle adresse à Chénier son plus noble délire...

LA MUSE AUX LAURIERS

« ... Je te dédie, André, ma jeunesse. Nourris
Cet arbre enraciné sur le seuil de ton temple ;
Dans les corps la beauté, l'ordre dans les esprits,
Voilà ce que je veux servir à ton exemple ;

Fais mon bras vigoureux et mon courage fier ;
Et quand tu penseras que l'heure en est venue,
Ouvre au son de ton luth les portes de l'enfer ;
Mène-moi vers la nymphe en l'ombre retenue...

Ah ! pour la reconduire à la beauté du jour,
Je ne crains ni serpent, ni monstre, ni furie ;
Je ne crains rien, mon cœur est armé par l'amour ;
Ta nymphe reverra le ciel de la patrie.

Si mes chants sont couverts par de lâches clameurs,
Si quelque main jalouse, à mes accords rebelle,
Sur le seuil glorieux me frappe, si je meurs,
Les Muses pleureront et ma mort sera belle !

Mais je ne mourrai pas ; sous ses lauriers nouveaux,
Ma tête peut braver la tourbe meurtrière,
Et ta nymphe, ô Chénier, fera fuir mes rivaux
Comme un vol de hiboux étonnés de lumière !

Et vous, dont j'ai paré les portiques déserts,
Dieux ! de votre nectar que ma bouche s'enivre !
Favorisez celui qui vous chante ces vers,
Vivant qui doit mourir, mortel qui veut survivre. » (12).

(*) Voir les *Annales* du 6 janvier 1918.
(8) Gustave Valmont, *L'Aile de l'Amour* (Les Aïeux).
(9) Charles Péguy, *Eve*.
(10) Robert d'Humières, *Du Désir aux Destinées* (Epitaphe).
(11) Louis Geandreau, *Le Ciel dans l'Eau* (L'impuissance de la Nuit).
(12) Lionel des Rieux, *Le Chœur des Muses* (A André Chénier).

ELLE

Mortel qui veut survivre et survit en effet,
Lionel des Rieux, dès à présent, partage
La gloire de Chénier et son pur héritage,
Dans un accord sublime, éternel et parfait.

LUI

Combien ces disparus affirment leur présence !
Ils sont là. Nous vivrons avec eux désormais,
Nous marcherons à leurs côtés avec aisance,
Ils nous enseigneront à gravir les sommets !

ELLE

Ils aimaient les beaux vers, la musique et la gloire
La solitude aussi propice au grand essor,
Quand sonna le tocsin au beffroi de l'Histoire,
Ils ont tout délaissé pour obéir au sort.

LUI

Leur sang recomposa la sève de la terre,
Où d'autres sur leurs corps, pleurèrent à genoux.

ELLE

Leurs âmes cependant ne peuvent plus se taire,
Et, tout distants qu'ils soient, ils sont plus près de [nous !

LA MUSE AUX LAURIERS, *qui a distribué des rameaux d'or aux muses demeurées, les groupe dans un ensemble rayonnant sous le frémissement de la lyre haussée.*

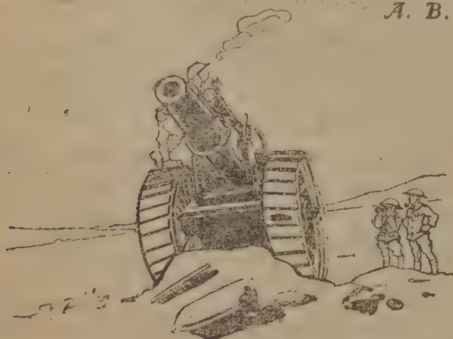
Ces morts ne sont pas morts : leur vie est plus in- [tense,
Ils se sont établis en pleine éternité,
Chaque jour neuf augmentera leur existence,
En atteignant votre éphémère humanité...

Ecoutez-les. Un culte en leur honneur commence,
Il faut dans tous les cœurs instaurer leurs autels,
Et, fondant votre esprit dans leur esprit immense,
Vous vivrez à la voix de ces morts immortels !

GUILLOT DE SAIX.

P.-S. — Au texte de cet ouvrage, composé par M. Guillot de Saix avec une pieuse sollicitude, il convient d'ajouter un mot d'éloge envers les artistes qui l'ont monté et interprété. En premier lieu nous citerons M. Jules Truffier, le lieutenant de l'administrateur général, le serviteur de Molière, le lettré délicat auquel la Comédie-Française doit de si belles représentations classiques et de si nobles manifestations. Truffier organise ces spectacles ; il en est l'âme vivante. Erudit et curieux, il cherche des pages injustement délaissées et les sauve de l'oubli. Ses camarades l'aident d'ailleurs dans cette tâche, sachant qu'ils ne pourraient trouver un guide meilleur. Ils lui apportent le concours de leur zèle que ne rebute aucun effort. Les vers des *Morts Immortels* ont été dits avec talent, mieux que cela, avec tendresse. Chacun des interprètes avait à cœur de participer à cette touchante cérémonie et d'apporter aux « étoiles éteintes » l'hommage de son admiration personnelle et de ses regrets.

A. B.



PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Le 27 mai.

Monsieur Faucheux,

Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre de Mme Lippett. Elle espère que je fais des progrès dans mon maintien et dans mes études. Comme il est probable que je ne saurai pas où passer mon été, elle veut bien que je retourne à l'asile, où je serais nourrie en échange de mon travail, jusqu'à la rentrée.

Je hais l'asile John Grier.

Plutôt mourir que d'y retourner.

A vous bien franchement.

JERUSHA ABBOTT.

Cher Daddy Longlegs,

You are an amour.

I am very happy à propos de la ferme, *because I have never* été dans une ferme, *in mu life*, et je détesterais *to go back to* John Grier *and* laver la vaisselle *all the summer*. Je craindrais que *something dreadful* n'arrivât, *because I have lost my former timidity, and I am afraid* que je ne me retiendrais plus *one day, and* que je briserai toutes les tasses et les soucoupes *in the house*.

Excuse brevity and papier. *I cannot* vous envoyer *any news about myself, because I am in* la classe de français, *and I am afraid that the professor* s'adressera à moi *in a minute*.

Il l'a fait.

Good bye

I like you very much.

JOUJOU.

Le 30 mai.

Cher papa Faucheux,

Avez-vous jamais vu ce *campus*? (1) Cette question n'est qu'une figure de rhétorique, qu'elle ne vous embarrasse pas). C'est un endroit délicieux au mois de mai. Tous les buissons sont en fleur et les arbres sont d'un joli vert clair. Même les vieux sapins ont l'air frais et neuf. Le gazon est parsemé de pissenlits jaunes et de centaines de jeunes filles en robes bleues, blanches et roses. Tout le monde est joyeux et sans soucis, car les vacances approchent et, avec cette perspective, les examens ne comptent pas.

N'est-ce pas une heureuse disposition d'esprit? Et, oh papa! je suis la plus heureuse de toutes, parce que je ne suis plus dans l'asile et que je ne suis ni la bonne d'enfants, ni la dactylographe, ni le comptable de personne. Sans vous, tel aurait été mon sort, vous le savez.

Je regrette maintenant toutes mes méchancetés passées.

Je regrette d'avoir dit des impertinences à Mme Lippett.

Je regrette d'avoir calotté Freddy Perkins,

Je regrette d'avoir mis du sel dans le sucrier.

Je regrette d'avoir fait des grimaces derrière le dos des membres du Comité.

Je veux être bonne et douce et gentille avec tout le monde, parce que je suis si heureuse. Et tout l'été, j'écrirai, j'écrirai, j'écrirai, afin de devenir un grand auteur. C'est un point de vue élevé, n'est-ce pas? Oh! je suis en train de me faire un superbe caractère ; il s'affaisse bien un peu sous le froid et la gelée, mais il se redresse quand le soleil brille.

Voilà comment tout le monde est fait. Je ne suis pas d'avis que le malheur, le chagrin et les déboires développent la force morale. Les gens vraiment heureux sont ceux tout pleins de bonté. Les misanthropes ne m'inspirent aucune confiance (mot épatant! Je viens de l'apprendre). Vous n'êtes pas misanthrope, n'est-ce pas, papa?

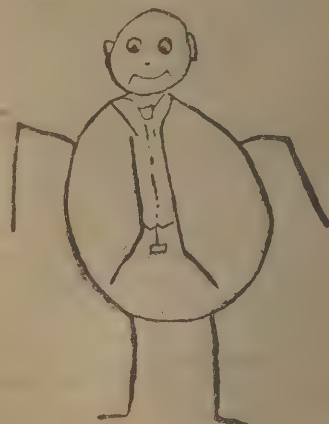
J'avais commencé par vous parler du *campus*. Si vous pouviez seulement me faire une petite visite, afin que je puisse vous mener partout et vous dire :

« Voici la bibliothèque. Voilà l'usine à gaz, papa chéri. Cette bâtisse gothique, à gauche, c'est le gymnase ; et la construction de style Tudor est la nouvelle infirmerie. »

Oh! je sais très bien faire le cicerone. Je l'ai fait toute ma vie à l'asile et je l'ai fait ici toute la journée. C'est vrai ce que je vous dis là.

Et le plus fort est que je servais de guide à un HOMME.

C'était du nouveau pour moi. Jusque-là, je n'avais jamais parlé à un homme (excepté de temps en temps aux membres du Comité, et ceux-là ne comptent pas). Pardon, papa, je ne veux nullement vous froisser quand je dis du mal des membres du Comité. Pour moi, vous n'en faites pas partie. C'est par hasard que vous vous êtes fourvoyé là dedans. Le type de membre du Comité est gras, bienveillant et pompeux. Il vous donne des petites tapes amicales et il porte une chaîne de montre en or.



On dirait un scarabée, mais cela représente le portrait de n'importe quel membre du Comité, sauf vous.

Mais poursuivons. Je me suis promenée, j'ai causé et j'ai pris le thé avec un homme, et avec un homme vraiment supérieur, avec M. Jervis Pendleton, de la maison Julia ; bref, son oncle (quand je dis bref, ce n'est pas le mot, car il est tout en longueur, presque aussi grand que vous). Comme il était en ville pour affaires, il a eu l'idée de faire un bond jusqu'au collège et rendre visite à sa nièce. C'est le frère cadet de son père, mais elle ne le connaît pas beaucoup. Il paraît qu'il a jeté un coup d'œil sur elle quand elle était bébé, qu'il a décidé qu'il ne l'aimerait pas, et que, depuis, il n'a plus fait attention à elle.

En tout cas, le voilà assis dans la salle de réception, très correct avec son chapeau, sa canne et ses gants à côté de lui, tandis que Julia et Sallie étaient retenues par les classes de sept heures qu'elles ne pouvaient pas lâcher. Alors Julia s'est précipitée dans ma chambre et m'a priée de promener son oncle dans le *campus* et de le lui rendre après sept heures. J'ai dit que oui, pour l'obliger, mais sans enthousiasme, car je ne me soucie pas des Pendleton.

Mais lui, c'était un petit agneau en sucre ;

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.
(1) Terrain autour du collège.

un véritable être humain, pas du tout un Pendleton. Nous avons passé un délicieux moment et depuis je brûle d'envie d'avoir un oncle. Vous ne voudriez pas faire semblant d'être mon oncle, par hasard? Je crois que les oncles valent bien mieux que les grand'mères.

En voyant M. Pendleton, j'ai pensé à vous, papa. Vous étiez ainsi il y a vingt ans. Vous voyez que je vous connais à fond, encore que nous ne nous soyons jamais rencontrés.

Il est grand et plutôt mince, avec un visage brun et un sourire des plus amusants, qui, sans s'épanouir complètement, lui fait de petites rides aux coins de la bouche. Il a une façon de vous mettre à l'aise qui vous fait croire que vous le connaissez depuis longtemps. C'est vraiment un bon compagnon.

Nous nous sommes promenés par tout le *campus*, de la grande cour jusqu'au terrain pour les sports ; puis il a dit qu'il était à bout de forces et qu'il avait besoin d'une tasse de thé. Il m'a proposé d'aller à l'auberge du collège, tout près du *campus*, par le sentier des sapins. J'ai répondu que nous devrions alors revenir sur nos pas pour chercher Julia et Sallie, mais il a dit qu'il n'aimait pas que ses nièces prissent trop de thé, cela les rendait nerveuses. Nous nous sommes donc mis en route et on nous a servi le thé à une gentille petite table sur le balcon, avec des muffins, de la marmelade, des glaces et des gâteaux. L'auberge était vide à souhait, car c'était la fin du mois et les fonds étaient bas.

Nous nous sommes bien amusés! Mais à peine étions-nous rentrés qu'il a dû courir pour ne pas manquer son train. C'est tout juste s'il a vu Julia. Elle était furieuse parce que je l'avais accaparé ; il paraît que c'est un oncle remarquablement riche et précieux. Cela m'a soulagée de savoir qu'il était riche, car le thé et ses accessoires avaient coûté soixante cents par tête, (3 francs.)

Ce matin (c'est lundi aujourd'hui), trois boîtes de chocolat ont été apportées par un commissionnaire pour Julia, Sallie et moi. Qu'est-ce que vous dites de cela? Recevoir des bonbons d'un homme!

Je commence à sentir que je suis une jeune fille et non une enfant trouvée. J'aimerais tant que vous veniez un de ces jours prendre le thé, pour voir si vous m'êtes sympathique, oui ou non. Ne serait-ce pas terrible si c'était non? Mais je suis sûre que ce sera oui.

All right. Je vous présente mes compliments. Je ne vous oublierai jamais.

JOUJOU.

P. S. — Ce matin je me suis regardée dans la glace et je me suis découvert une fossette toute neuve, que je n'avais jamais vue jusqu'à présent. C'est très curieux. D'où croyez-vous qu'elle me vienne?



Le 9 juin.

Cher papa Faucheux,

Bonne journée! J'ai passé mon dernier examen — physiologie. Et maintenant :

TROIS MOIS DANS UNE FERME!

Je n'ai aucune idée de ce que peut être une ferme. Je n'en ai jamais visité de ma vie. Je n'en ai même jamais vu (sauf par la portière du train), mais je sens que j'aimerai beaucoup la vie de ferme, que j'aimerai beaucoup la liberté. Je ne me rends même pas encore bien compte que je suis hors des murs de l'asile John Grier. Chaque fois que je pense à cela, des petits frissons me courent le long du dos. Il me semble que je dois marcher de plus en plus vite, en me retournant de temps en temps pour m'assurer que Mme Lippett n'est pas à mes trousses, les bras étendus pour me rattraper. Cet été, je ne dois l'obéissance à personne, n'est-ce pas? Votre autorité, toute nominale, ne me dérange en aucune façon ; vous êtes trop loin pour être dangereux.

Mme Lippett, en ce qui me concerne au moins, est morte pour toujours, et on n'attend pas des Semple qu'ils veillent sur ma bonne tenue morale. Non, pas du tout. Je suis maintenant tout à fait grande fille. Hourra!

Je vous quitte pour faire une malle et trois caisses de théières, de bouillottes, de plats, de coussins et de livres.

Toujours à vous.

JOUJOU.

P. S. — Voici ma composition pour l'examen de physiologie. L'auriez-vous passée?



La ferme de Lock Willow.
Samedi soir.

Papa Faucheux chéri,

Je viens d'arriver et je n'ai pas encore défait ma malle. Mais j'ai besoin de vous dire à quel point j'aime les fermes. Celle-ci est tout bonnement délicieuse, délicieuse, délicieuse. La maison forme un carré comme ceci :



Et *vieille*, au moins cent ans. Il y a une véranda sur un des côtés, que je ne peux pas dessiner, et, sur le devant, un joli petit porche. Mon dessin vraiment ne lui rend pas justice. Ces choses qui ressemblent à des plumeaux sont des érables, et les pointues qui bordent l'allée sont des pins murmurant au vent et des ciguës. La maison est située sur le haut d'une colline et a vue sur des kilomètres de vertes prairies qui s'en vont rejoindre d'autres lignes de collines.



Ça, c'est l'aspect du Connecticut, une série d'ondulations Marcel, et la ferme de Lock Willow est justement sur la crête d'une des ondulations. Les granges s'élevaient autrefois de l'autre côté de la route et bouchaient ainsi la vue, mais un aimable coup de foudre est tombé du ciel et les a pulvérisées.

Les habitants sont M. et Mme Semple, une fille de ferme et deux hommes. Ces trois-là mangent à la cuisine et les Semple et Joujou dans la salle à manger. Nous avons eu pour le souper : jambon, œufs, biscuits, miel, gâteaux, pâté, pickles, fromage, thé — et beaucoup de conversation. Je n'ai jamais été si amusante de ma vie ; tout ce que je dis paraît drôle. Cela vient sans doute de ce que je n'ai jamais été à la campagne et que mes questions dénotent une ignorance totale de toutes choses.

La chambre marquée d'une croix n'est pas celle où le meurtre a été commis, mais bien celle que j'occupe. Elle est grande, carrée et vide, avec des meubles adorablement démodés, des fenêtres qu'on tient ouvertes au moyen de morceaux de bois, et des stores vert et or qui tombent qu'on dès les touche. Enfin, une grande table carrée en acajou. Je vais passer mon été, les coudes appuyés là-dessus à écrire un roman.

Oh! papa, je suis dans un tel état d'excitation! Je ne saurais attendre le lever du jour pour commencer mes explorations. Il est 8 h. 30, je vais souffler ma bougie et essayer de dormir. Nous nous levons à cinq heures. Avez-vous jamais rien vu de plus drôle que ça? Je ne puis pas croire que c'est à moi, Joujou, que cela arrive. Vous et le bon Dieu me donnez plus que je ne mérite. Il faut que je sois une personne très, très, très sage pour m'acquitter. Je le serai. Vous verrez.

Bonne nuit.

JOUJOU.

P. S. — Si vous entendiez chanter les grenouilles et crier les petits porcs, et si vous pouviez voir la nouvelle lune! Moi, je l'ai vue pardessus mon épaule droite. Cela porte bonheur.

Lock Willow.



Le 12 juillet.

Cher papa Faucheux,

Comment se fait-il que votre secrétaire connaisse Lock Willow? (Ce n'est pas un exercice de rhétorique ; je voudrais beaucoup savoir ce qu'il en est.) En effet, écoutez ceci : cette ferme a appartenu à M. Jervis Pendleton, mais il en a fait don à Mme Semple qui a été sa nourrice. Quelle curieuse coïncidence! Elle l'appelle « Monsieur Jervie » et raconte que c'était un amour de petit garçon. Elle conserve une boucle de sa chevelure de bébé dans une boîte, cheveux rouges, au moins roux.

Depuis qu'elle a découvert que je le connais, j'ai beaucoup monté dans son estime. Connaître un membre de la famille Pendleton est la meilleure recommandation pour être bien vu à Lock Willow. Et la crème de toute la famille est M. Jervie. J'ai plaisir à dire que Julia appartient à une branche inférieure de la famille.

La ferme devient de plus en plus amusante. Hier, je me suis promenée sur une charrette de foin. Nous avons trois gros porcs et neuf petits cochons de lait ; il faut les voir manger! Ce sont de vrais cochons! Nous avons des flottes de petits canards, de poussins, de dindons et de pintades. Quelle folie d'habiter la ville quand on peut vivre dans une ferme!

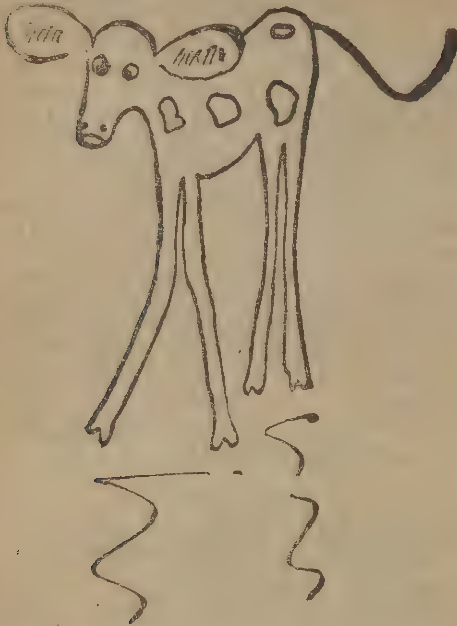
C'est mon travail quotidien de chercher les œufs. Hier, dans la grange, je suis tombée d'une poutre où j'étais grimpée pour essayer d'attraper le nid que la poule noire a usurpé. Quand je suis rentrée, avec une égratignure au genou, Mme Semple m'a mis un pansement, en marmottant pendant toute l'opération : « Miséricorde! Il me semble que ce n'est qu'hier que M. Jervie est tombé de la même poutre et s'est égratigné le même genou! »

Le paysage est merveilleux. Il y a une vallée, une rivière et une étendue de collines boisées : au loin, une grande montagne toute bleue qui s'estompe et semble vous fondre dans la bouche.

Deux fois par semaine nous battons le beurre, et la crème est mise de côté dans la maison de la source, qui est construite en pierre sur le cours même du ruisseau. Quelques-uns des fermiers voisins ont une écrémeuse, mais nous ne donnons pas dans ces nouvelles modes. Il se peut que cela demande un peu plus de travail de retirer la crème et de la mettre dans des bassines, mais le résultat obtenu est bien préférable. Nous avons six veaux et j'ai choisi un nom pour chacun d'eux :

1° Sylvie, parce qu'elle est née dans un bois.
2° Lesbie, en l'honneur de la Lesbie de Catulle.
3° Sallie.
4° Julia, un animal moucheté quelconque.
5° Joujou, comme moi.
6° Faucheux. Cela ne vous fait rien n'est-ce pas? C'est un Jersey pur sang, et il a une el

jolie nature. Voici son portrait, vous pouvez voir comme son nom lui va bien.



Je n'ai pas encore eu le temps de commencer le roman qui doit m'immortaliser ; j'ai trop à faire à la ferme.

Toujours à vous.

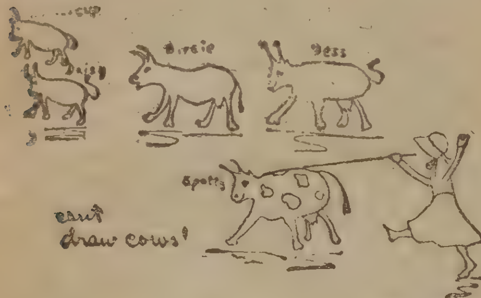
JOUJOU.

P. S. 1. — J'ai appris à faire des beignets.

P. S. 2. — Si vous avez l'intention d'élever des poulets, je vous recommande les orpington chamois. Ils n'ont pas de petites plumes qui piquent.

P. S. 3. — Je voudrais bien vous envoyer une motte du joli beurre frais que j'ai battu hier. Je suis décidément une bonne laitière.

P. S. 4. — Voici le portrait de Mlle Jerusha Abbott, le futur grand écrivain, rentrant les vaches.



Dimanche.

Cher papa Faucheux,

Comme c'est drôle! J'avais commencé à vous écrire hier après-midi, mais je ne suis pas allée plus loin que l'en-tête « cher papa Faucheux », car je me suis rappelée que j'avais promis de cueillir des mûres pour le souper. J'ai donc laissé le feuillet commencé sur la table, et, quand je suis rentrée, savez-vous ce que j'ai trouvé installé au milieu de la page? Un faucheux, un vrai faucheux!



Je l'ai pris bien doucement par une patte et je l'ai jeté par la fenêtre. Je ne ferais pas de mal à une de ces bêtes-là pour tout l'or du monde. Elles me font toujours penser à vous.

Nous avons démarré la carriole ce matin et nous sommes allés à l'église. Un petit bijou cette église, toute blanche avec une flèche et trois colonnes doriques sur le devant (ou peut-être ioniques, je m'y embrouille toujours).

Nous avons eu un bon petit sermon bien endormant. Tout le monde dans un demi-sommeil s'éventait avec des feuilles de palmier ; le seul bruit, y compris celui du prédicateur, était le bourdonnement des cigales dans les arbres de la place. Je ne me suis réveillée qu'au moment où je me suis trouvée debout, chantant les hymnes, et alors j'ai vraiment regretté de ne pas avoir entendu le sermon ; j'aurais bien voulu connaître la psychologie de l'homme qui a choisi l'hymne que voici :

Abandonne les sports et les jeux de la terre.
Viens prendre part aux joies célestes.
Sinon, cher ami, c'est un éternel adieu,
Et je te laisse tomber au fin fond de l'Enfer.

Je trouve qu'il n'est pas prudent de parler religion avec les Semple. Leur Dieu — qu'ils ont hérité intact des puritains, leurs ancêtres — est une personne bornée, illogique, injuste, mesquine, rancunière, bigote. Dieu merci, personne ne m'a transmis de dieu en héritage. Je suis libre de me représenter le mien comme il me plaît. Il est bon et sympathique ; il a de l'imagination, il pardonne, il comprend — et il a le sens de l'humour.

J'aime énormément les Semple ; leurs actes sont tellement supérieurs à leurs théories. Ils valent mieux que leur Dieu. Je le leur ai dit, et ils en ont été terriblement troublés. Ils pensent que je blasphème, et moi je pense que c'est eux. Nous ne parlons plus de théologie.

C'est dimanche après-midi.

Amasai (valet de ferme), très rouge et rasé de près, avec une cravate pourpre et des gants jaunes clairs en peau de daim, vient de monter en carriole avec Carie (fille de ferme). Celle-ci, grand chapeau garni de roses rouges, robe de mousseline bleue et cheveux frisés au petit fer. Amasai a passé toute la matinée à laver la carriole, et Carie est restée à la maison sous prétexte de préparer le dîner, mais à la vérité pour repasser la robe de mousseline.

Dans deux minutes, quand j'aurai fini cette lettre, je vais me mettre à lire un livre que j'ai trouvé au grenier. Cela s'appelle *Sur la piste*, et en travers de la première page, ces mots sont tracés dans une drôle de petite écriture d'enfant :

Jervis Pendleton.
Si ce livre sort de chez lui,
Fouettez-le bien et renvoyez-le ici.

Une fois, comme il était malade, il a passé l'été ici ; il avait à peu près onze ans, et il a oublié d'emporter *Sur la piste*. On dirait qu'il l'a beaucoup lu, les marques de ses petits doigts sont partout. On trouve également, dans un coin du grenier, une roue hydraulique, un moulin à vent, des flèches et un arc. Mme Semple parle si souvent de lui que je commence à croire que réellement il existe, mais pas comme un homme fait, avec un chapeau haut de forme et une canne, mais un gentil petit garçon barbouillé, mal peigné, qui monte l'escalier avec un bruit infernal, laisse toutes les portes ouvertes, et demande tout le temps des gâteaux. (Et il les obtient, d'après ce que je connais de Mme Semple!) Il paraît avoir été une petite créature éprise d'aventures, franche et courageuse. Je regrette qu'il soit de la famille Pendleton, il méritait mieux.

Demain, nous commencerons à battre l'avoine. Il y aura une machine à vapeur et trois hommes spécialement engagés. Cela me fait de la peine de vous dire que Bouton d'Or (la vache avec une corne, mère de Lesbie) a fait quelque chose d'affreux. Elle est entrée vendredi soir dans le verger et a mangé des pommes sous les arbres, tant et tant qu'elles lui sont montées à la tête. Pendant deux jours, elle a été complètement ivre! C'est la vérité que je vous dis! A-t-on jamais vu pareil scandale?

J'ai l'honneur, monsieur, d'être votre orpheline affectionnée.

JOUJOU ABBOTT.

P. S. — Des Indiens au premier chapitre et des brigands au second. Je ne respire plus. Qu'est-ce que le troisième peut contenir? « Faucon Rouge sauta vingt pieds en l'air et mordit la poussière. » C'est le sujet de l'en-tête illustrée. Comme Joujou et Jervie s'amusent bien!

Le 15 septembre.

Cher papa,

Je me suis pesée hier sur la balance à farine, dans le magasin du village. J'ai gagné neuf livres.





Je vous recommande Lock Willow comme cure d'air.

Toujours à vous.

JOUJOU.

(A suivre.) JEAN WEBSTER.

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université*.

Le prix de ces abonnements de trois mois est de 3 francs. Joindre le montant et indiquer avec précision le no du secteur postal.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917

Suite de la liste de souscription de la page 27 :

Souscription faite par Mlle Maisonète, 53 fr. — Miss Jessie Wrigta Orwell Caatham Redear, 26 fr. 50. — M. Viallet, 5 fr. — M. Rongon, en souvenir de son fils unique mort pour la Patrie, Manosque, 5 fr. — Mlle Largeteau, 10 fr. — Mlle Rozier, 2 fr. — M. Louis Maugé, 10 fr. — Mme Vve Lafargue, 200 fr. — M. Denis Ranoux, 10 fr. — Mme Anna Greenbomk, 7 fr. 15. — Receveur particulier des douanes, Fontan, 5 fr. — Mme Régis Delbœuf, 20 fr. — Une maman qui admire la bienfaisante initiative de Cousine Yvonne, 50 fr. — Paulette et ses tantes, 2 fr .50. — Les petits écoliers de Semarey, 13 fr. — Mme E. Pein, 8 fr. — Mlle H. Cailleux, 10 fr. — Mme Gaston Arnoux, 25 fr. — Mme Maire-Filliol, 5 fr. — E.-V. B..., 50 fr. — M. Jean Mellot, 2 fr. — T. M..., Marmande, 5 fr. — Mlle Juliette Bourgeois, 5 fr. — M. Bœufgras, instituteur soldat, 5 fr. — Mme Rouly, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Deux Lorraines, 20 fr. — M. Louis Lepage, 20 fr. — M. Feuille, 35 fr. — Anonyme, 5 fr. — Dédé Chabrels, 5 fr. — Deux colons marocains, 20 fr. — Le contenu de la tirelire d'Albertine, Port-Vendres, 5 fr. — M. Roland Bastos, 10 fr. — Une enfant de Marie et sa mère, 5 fr. — Mlle Marie Colombès, 5 fr. — Mlle Gédéon, 0 fr. 50. — M. René Devaëd, 1 fr. — Mme Vve A. Romeggio, 3 fr. — M. Descamps, 3 fr. — Mlle Girardeau, 5 fr. — Mme Vve Crozat, 6 fr. — M. Gabriel, 6 fr. — M. Joullet, 6 fr. — M. G. Golaz, 15 fr. — Mlle M. Carlet, 17 fr. 55. — Mme Jeanne Hounie, 200 fr. — Mlle Suzie Hounie, 50 fr. — Mme Girard, 30 fr. — Les élèves de Mme Girard, 159 fr. 45. — Mme J.-L. Mills, 250 fr. — Abonnée saumuroise, 5 fr. — M. Etcheberry, 97 fr. — M. René Lauriac, 10 fr. — M. Jeanson, 5 fr. — Mme et Mlle Léon Brion, 20 fr. — Henri et Jeanne, en souvenir de leur fille, prématurément enlevée à leur affection, 5 fr. — Mme A. Wattebeck, 5 fr. — M. Donadille, 198 fr. — Mlles Cassort, 10 fr. — Mlle Bochard, 29 fr. 45. — J. V..., à Ch., 15 fr. — Mme Marguerite Saint-Martin, 15 fr. — Miss Tchelwyn Barker, 14 fr. 30. — M. R. Van Nyss, 12 fr. — Mme Samson, 11 fr. — Un maire de la Sologne, 10 fr. — Une institutrice bel-abbésienne, 6 fr. — M. Franck, 5 fr. — M. Lavergne, 5 fr. — Denise Rolin, 5 fr. — M. Charles Roux, 5 fr. — M. E. Therry, 4 fr. — Lieutenant Seigneuri, 5 fr. — Antoinette et Jean Hallier, 5 fr. — D. M..., par l'affection et pour le Devoir, 10 fr. — MM. Paul et Henri Defay, 3 fr. — Mlle Cot, 2 fr. — Mme J. Combes, 100 fr. — Mlle E. Weber, 10 fr. — Mme Caliay, 25 fr. — Mme Marthe Guiraud-Pont, 50 fr. — Une spectatrice du samedi, 20 fr. — Anonyme, M..., 5 fr. — Maréchal des logis Delecloy, 20 fr. — Adelphie, soirée artistique et littéraire, 205 fr. — Pétonnette et [illegible], 10 fr. — Bonne de Marivetz, 20 fr. — M. L. Hudry, 10 fr. — Une petite Pontoise, 4 fr. — Jean [illegible], Madeleine Sibenaler, Suzanne Martinet, Germaine Morel, Marie Nauleau, Louis et S. Giraud, 10 fr. — Mme Marius de Carre, 100 fr. — Mme Marie Conchez, 100 fr. — Mlle B. Jonas, 6 fr. — Maréchal des logis Léon Jelly, 5 fr. — Anonyme, Bergerac, 5 fr. — Mme Lafosse, 5 fr. — Mme Alphonse Joubert, 10 fr. — M. Georges Lévis, 20 fr. — M. Théodore Fontaine, 10 fr. — M. L. Baudrier, 10 fr. — Mme Antoine Perenet, 10 fr. — M. J. Mariotte, 10 fr. — M. Z..., 8 fr. — Une anonyme de Plouvorn, 5 fr. — M. Célestin Meunier, 5 fr. — Mlle de La Sormière, 5 fr. — Mlles Albessard, 20 fr. — Mme Alfred Darodes, 5 fr. — Une maman qui vous admire, M. L..., 20 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — X..., à la mémoire de la chérie disparue, la maman et l'amie, 40 fr. — Mlle Leriche, 10 fr. — Annette et Pierre Berroëta, 50 fr. — Une jeune fille, M. J..., 4 fr. — M. Gratelot-Lemercier, 5 fr. — Le papa du petit Berrichon, soldat au front, 10 fr. — Mme Guérin, 3 fr. — Madeleine et Suzanne Boos, Guéret, 11 fr. — M. Peaudecerf, 5 fr. — M. René Blanchard, 5 fr. — M. J. Cazeneuve, 6 fr. — Mme Jasserand, 5 fr. — M. Moulinet, 5 fr. — M. Carrelès, 2 fr .50. — M. Guérin, 2 fr. — Mme Mathieu-Jourdain, 20 fr. — En souvenir de Paul et André, 5 fr. — Radio de la classe 1917, 10 fr. — Marguerite et Michel Lhoste, 50 fr. — M. A. Marieau, 11 fr. 25. — Les trois petits Michaud, 5 fr. — Mme [illegible], 3 fr. — Marie-Louise et Jean Mell, 14 fr. 90. — Marguerite Rivière, 10 fr. — Mme Vouillemont, 10 fr. — Mlle Berthe Samat, 10 fr. — Une personne bien reconnaissante aux Annales, 20 fr. — M. Brunet, 5 fr. — Anonyme, 21e section, 5 fr. — M. A. Antoine, 10 fr. — Une Bordelaise, 5 fr. — Mme Courbet, 5 fr. — Mme J. Gros, 8 fr. — Mme J.-M. Crétallaz, 8 fr. — Zette et Gaby, 6 fr. — M. Le Dantec, 6 fr. — Mme [illegible]ion, 6 fr. — Mme Charbot, 3 fr. — Anonyme, 3 fr. — Mme Rampon, 3 fr. — Mme A. Mourlan, 2 fr. — Anonyme, 1 fr. — Mlles Leroux, 2 fr. — [illegible] Dulpierre et ses élèves, 27 fr. 50. — Mme J.-L. M. Dulpierre et ses élèves, 27 fr. 50.

L'ADOPTION DES PRISONNIERS

Voici les noms des donateurs inscrits sur les sixième et septième listes de souscriptions transmises par M. Rivot:

Mlle Félicie Girardin. — Une Marseillaise. — M. J.-A. Le Clerc. — Mme J. Kolb. — M. Frank Zverina. — Mme Frank Zverina. — Mme A.-L. Rivot. — Miss A.-O. Bourie. — Miss Mimie Bailey. — M. Henry Xander. — M. Charles Ebel. — Mrs F.-G. Dawson. — Maison Gustave. — Mrs S.-A. Crocker, Cleveland. — Dr O.-P. Hay. — Senorita Rosa M. S[illegible]. — M. W. Simpson. — M. E. Howard. — Professeur C.-C. Rivot.

Une Marseillaise. — Mlle Félicie Girardin. — Mme Warren Jennings. — Lieutenant Coleman Jennings. — M. J.-A. Le Clerc. — M. Charles Ebel. — Mme Kolb. — Dr O.-P. Hay. — MM. Léon et Jules. — M. Gustave. — Mme S. Wilson. — Professeur C.-A. Rivot.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 4 janvier 1918

La **Bourse de Paris** a eu, pour ses débuts de 1918, une allure calme et une tendance ferme, ce qui est très remarquable au moment où les nouvelles de Russie sont des plus contradictoires et où nos impôts viennent d'être singulièrement aggravés.

C'est, en effet, plus de deux milliards (car on ne marche plus maintenant que par milliards) d'impôts nouveaux que la loi institue pour l'année 1918.

Il faut savoir prendre son parti de cette augmentation de nos impôts, que nécessite l'augmentation même des besoins nés d'une longue guerre, mais qui aura pour résultat — il importe de le remarquer — de constituer le gage de nos emprunts nationaux.

Il est, d'ailleurs, à noter que les circonstances générales ont astreint les autres pays, même les neutres, à prendre des mesures analogues.

Nos **fonds nationaux** sont particulièrement soutenus et la **Rente 4 0/0** ne gagne, déjà, pas moins de 30 centimes, à 68 90, sur son prix d'émission.

L'ensemble des fonds d'Etats demeure, du reste, ferme à l'exception des **fonds russes.** Les valeurs industrielles russes sont lourdes en raison de la situation actuelle de la Russie.

Dans le groupe bancaire, nous signalerons la nouvelle progression de la **Société Générale** de 540 fr. à 551 fr. pour les raisons que nous avons données et la ferme tenue du **Crédit Mobilier Français** à 415 francs.

La **Banque de France** se maintient solidement à 5,220 fr., ex-dividende de 120 francs net, en attendant la discussion prochaine du renouvellement de son privilège devant le Parlement.

Celui-ci voudra bien, nous en émettons le vœu, reprendre en main la question du relèvement des tarifs de nos **Chemins de fer,** dont la cote est languissante, du moins pour les actions.

La question du gaz vient d'être réglée par le Conseil municipal de Paris. Le **Gaz de Paris,** sur le relèvement du prix du gaz à partir du 1er avril, est monté de 188 fr. à 210 fr., encore que l'exploitation de la Société se fasse en régie.

On s'attend à ce que la question de l'électricité soit également réglée prochainement et on a noté une grande activité sur les actions de la **Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité** de 380 fr. à 384 fr.

Les **valeurs de navigation** n'ont pas été sensiblement émues par le décret plaçant tous les navires marchands français sous les ordres de l'Etat. Ce décret, en effet, n'établit pas de réquisition proprement dite, qui comporterait dépossession des Sociétés avec indemnité et exploitation par l'Etat, mais bien une mise de la flotte marchande à la disposition du gouvernement. Ainsi que l'a déclaré le sous-secrétaire d'Etat des transports maritimes, « la mesure prise ne fait que rendre impérative une situation qui existait déjà de fait ».

Les **valeurs métallurgiques** et les **chantiers de constructions navales** continuent de montrer de très fermes dispositions.

Les autres compartiments de la Cote sont calmes en général.

Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie. — Les deux assemblées extraordinaires, convoquées pour le 27 décembre en vue, d'une part, de proroger la durée de la Société et d'augmenter le capital social, et, d'autre part, de nommer des commissaires pour l'examen des apports en nature effectués par le liquidateur du **Crédit Agricole, Commercial et Industriel Algérien,** n'ont pu se tenir faute de *quorum.* Une nouvelle convocation est faite pour le 8 février. Dépôt des titres avant le 23 janvier. Un jeton de 50 centimes par titre représenté sera alloué si ces assemblées peuvent être valablement tenues.

Les séances de la Bourse de Paris en 1918. — Un arrêté du préfet de police décide que la Bourse des valeurs sera fermée les vendredi 29 et samedi 30 mars précédant la fête de Pâques ; les lundi 15 juillet, vendredi 16 août et samedi 2 novembre, lendemains de fêtes légales, et les samedis des mois de juin, juillet, août et septembre 1918. D'autre part, il a été décidé que, dès le 6 courant, les séances, qui avaient lieu le samedi de 11 heures à 13 heures, se tiendront aux heures normales, c'est-à-dire de 12 h. 1/2 à 14 h. 1/2

Bons de la Défense nationale. — Il est bon de rappeler que la France n'a pas cessé d'émettre des Bons de la Défense nationale dont le nom même indique la destination. C'est par la vente de ces Bons qu'elle pourvoit à tous les besoins qu'impose la défense du sol.

Dans sa déclaration sur les résultats de l'Emprunt, M. Klotz, en soulignant l'abondance de l'argent frais apporté, a montré, d'autre part, « que le public reste attaché aux Bons de la Défense nationale, puisque, entre le 15 octobre et le 15 décembre — pendant la période même de l'Emprunt — les souscriptions à ces Bons se sont élevées à **2 milliards de francs** ».

Cette faveur s'explique par la facilité qu'a tout le monde de souscrire, puisqu'il y a des Bons à partir de 5 francs, et par la faculté d'employer ses disponibilités successives en graduant les échéances, tout en jouissant d'un excellent revenu.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux Bons de la Défense nationale.

Emprunt Brésilien 4 0/0 1911. — Le coupon de 10 francs n° 13, à l'échéance du 1er janvier 1918, est payable sous la retenue des impôts français (6 0/0), soit à 9 fr. 40 net, aux caisses des Etablissements suivants :

Caisse Commerciale et Industrielle de Paris, rue de Londres, à Paris ;

Crédit Mobilier Français, rue Taitbout, 30 et 32, à Paris ;

Société Centrale des Banques de Province, rue Cambon, 41, à Paris ;

Banque Privée de Lyon et Marseille, rue Laffitte, 30, à Paris.

Imprimerie des *Annales,* 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Rien ne vous tient certainement plus au cœur, chères amies, que d'avoir de jolies dents bien blanches. Or, vous savez que, tout en les embellissant, si vous avez toujours recours à des dentifrices irréprochables, vous les conserverez saines et fortes, aptes, en un mot, à remplir le rôle que la nature leur a dévolu. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ce rôle est important, puisque vous savez toutes que sans bonne mastication, il n'y a pas de bonne digestion.

BLANCHIR LES DENTS

et fortifier en même temps leur émail, voilà donc ce que l'on doit rechercher et ce que l'on obtient avec l'Elixir Dentifrice des Bénédictins du Mont-Majella. Ayez également sur votre toilette la Poudre Dentifrice de la même marque, qui nettoie parfaitement. Enfin, n'oubliez pas que la Pâte Dentifrice, ceci au cas où vous préféreriez vous servir de pâte, donne également aux dents une blancheur éclatante. Vous trouverez ces différents produits chez l'administrateur E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

Je crois que c'est le moment ou jamais de vous donner un conseil

CONTRE LE FROID

qui nous donne presque toujours, hélas! des irritations, gerçures, crevasses, rougeurs. Sachez donc que le meilleur moyen de prévenir ou combattre ces effets désastreux pour notre épiderme, est l'emploi régulier de la Véritable Crème Simon, la grande marque française, qui assainit, fortifie et assouplit la peau et l'empêche ainsi de se sécher et de se fendre.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Juliette. — Le mieux serait de vous établir dans un petit commerce suivant vos moyens ou vos aptitudes, mais, ne connaissant ni les uns, ni les autres, il m'est difficile de vous conseiller.

Cousine Arnoux, à Oran. — Le skungs n'est pas une fourrure de jeune fille, en effet. Prenez plutôt du renard, toujours à la mode et beaucoup plus jeune, mais pas la pèlerine qui se démodera. Adressez-vous à Révillon frères, rue de Rivoli, à Paris.

Une lectrice des Annales, F. G... — 1° Lotionnez-les avec le Philopile de Chabrier, qui détruira vos pellicules, cause de la chute de vos cheveux. 2° Pour les recolorer, voyez ma réponse à « Colinette ». 3° Non, les rhumes de cerveau n'en sont nullement la cause.

Veuve B. Riobé. — 1° Votre service doit être rongé par l'oxyde; en ce cas, il faut le faire réargenter ou renickeler. 2° Vous nettoierez vos touches de piano en les frottant avec une flanelle imbibée d'Eau de Cologne ou d'acide oxalique, mais prenez garde de ne pas toucher les autres parties du piano avec l'acide. 3° Faites bouillir de l'eau à gros bouillons dans une bassine ou une casserole et passez le crêpe dans la vapeur à plusieurs reprises. Pendez-le ensuite devant le feu pour le faire sécher et raidir.

Cousin Eyssaurier. — Le cas est trop sérieux pour que je puisse vous donner un conseil utile qui, du reste, n'est pas de mon ressort. Consultez au plus tôt un docteur.

Gilbert de Chambertrand. — 32, rue Perronnet, à Neuilly-sur-Seine.

Très ennuyé, — 1° C'est probablement un kyste, écrivez de ma part au docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil. 2° Frictionnez-vous tous les jours le cuir chevelu avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella.

Marinette. — Pour empêcher et effacer les rides et boutons, lotionnez-vous avec la Véritable Eau de Ninon, recette de la beauté légendaire de Ninon de Lenclos, et que la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, nous a précieusement conservée.

Alice et Marc. — Voyez ma réponse à « Un conseil » et adressez-vous à Mme de Saint-Gonant, je suis persuadée que c'est le meilleur traitement dans votre cas.

Un conseil. — Notre amie, Mme de Saint-Gonant, 159, boulevard Montparnasse, Paris, veut bien donner à nos lectrices des renseignements gratuits sur son petit appareil-bijou avec lequel on détruit soi-même, sans danger et pour toujours, poils et duvets; combat rides, points noirs, ramollissement des seins. Lui écrire. Timbre pour réponse.

C. E... — 1° Rien à faire sans enlever la couleur ou passez-la simplement à l'eau. 2° Non, vous ne pouvez les teindre vous-même. 3° Essayez de la pommade à l'oxyde de zinc, mais elle graissera également les cheveux, vous pourriez, pour remédier à cet inconvénient, faire de fréquents lavages de tête au shampooing.

Espérance. — Apprenez la comptabilité, la sténo et la dactylographie à l'École Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Tous les cours par correspondance de cette école sont parfaits. Demandez, de ma part, la brochure « Situations », envoyée gratuitement.

M. G... — 1° Voyez ma réponse à « Marinette », si elles sont à peine naissantes; au cas contraire, faites des frictions à l'huile d'olive pure, en les frottant dans le sens de la hauteur. 2° Le Philopile de Chabrier. 3° La Pâte et le Savon des Prélats.

FURETTE.

DE-CI DE-LA

Éducation spéc. p. enfants affaiblis, anémiés, retardés, inattentifs, etc. Renseignem. gratuits. Inst., 17, rue Bourgneuf, Vendôme (L.-et-Ch.).

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Artiste sculpteur, lauréat des concours de Rome, exécuterait, d'après photographie, buste en bronze ou marbre; donnerait leçons dessin ou modelage. A. Bourget, 16, avenue du Parc-Montsouris, Paris (XIVe).

Leçons de piano. Mlle S. Faure (élève de prix de Rome). Écrire : 5, rue André-Gill, Paris.

M. Dreux, ambulance 214, par B. C. M., désire cartes couleurs du Vogesen Club.

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Écrivez à L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal. 3^f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Chapeaux, modèles valant 80 fr., réclame 39 fr. Yvette, 18, rue Vignon.

Lisez le *Carnet-Critique*, littéraire, artistique, musical. Spécimen 0 fr. 50. 208, rue Convention, Paris.

Engelures : Guérison radicale par « Preventol ». Flacon : 2 francs franco. Pharmacie Cara, Culan (Cher).

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

L'ÉNERGIE AMÉRICAINE

Comment les Américains obtiennent et développent leur vigueur et leur vitalité merveilleuses.

(Consultation du Dr Emile Sauer, médecin réputé de Boston et célèbre aux États-Unis pour ses importantes études médicales.)

Il y a quelque temps vint me voir, dans mon cabinet, un homme âgé de presque un demi-siècle. Ayant l'intention de prendre une assurance sur la vie, il désirait un examen préliminaire avant de se présenter devant les médecins de la compagnie. Malgré une longue expérience, je fus tout étonné de trouver dans ce corps de 50 ans toute la vigueur, l'entrain, la vitalité et, en plus, la même pression artérielle que chez un jeune homme de 20 ans. En fait, il n'était, malgré son âge, nullement plus usé par la vie qu'un homme de 30 ans plus jeune. Son secret, me dit-il, résidait dans le seul fait qu'il prenait régulièrement du fer; au fer nuxaté seul était due sa vraiment merveilleuse vitalité. A 30 ans, sa santé était précaire; à 46 ans, il était considéré par tous comme un homme usé, fini. Et maintenant, à 50 ans, je le voyais devant moi, la figure réjouie, respirant la santé et la jeunesse, grâce au fer nuxaté.

Comme je le répète et continuerai à le répéter, le fer est le plus merveilleux des reconstituants. Sans fer, quelle que soit la quantité de nourriture que vous absorbiez, celle-ci passe par le système digestif sans que vous en retiriez aucun bénéfice durable. Si votre santé laisse à désirer, si vous êtes délicat, affaibli ou surmené, votre devoir envers vous-même est de faire l'expérience suivante : mettez à l'épreuve votre capacité d'endurance pour le travail et pour la marche, puis prenez deux simples tablettes de fer nuxaté, trois fois par jour, après les repas, pendant deux semaines. Faites alors un nouvel essai de vos forces et constatez ce que vous avez gagné. Mais ne prenez pas de fer tel qu'on le préparait autrefois : teintures, élixirs, sirops, vins, pilules, etc., dans l'espoir d'économiser quelques sous. Vous devez prendre du fer sous une forme aisément assimilable, tel que le fer nuxaté, si vous voulez obtenir de bons résultats.

Nota. — Le Fer Nuxaté, également recommandé par le docteur Bourgey, le spécialiste parisien et auteur médical bien connu, peut être obtenu dans toutes les bonnes pharmacies de Paris et de province, avec ou sans ordonnance de votre docteur et la Pharmacie Normale, 19, rue Drouot, à Paris, nous informe que ce fer est livré avec garantie absolue de succès ou de remboursement.

LES·ANNALES



LA·GUERRE PITTORESQUE

LE BOULANGER, par Geo **CONRAD.**

20 Janvier 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1804. — 20 JANVIER 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

La Leçon russe

Il y a dans la marche de la Révolution russe une sorte de démence spéciale et inconnue jusqu'ici, un défi à la normale et au bon sens, qui sont des signes de fragilité. Rien n'est durable contre les lois de la nature et les conditions des sociétés. Deux éléments sont visibles dans ce chaos. L'un, c'est l'intervention allemande; car l'Allemagne qui sait le prix de l'ordre et de l'organisation, et qui en a le culte, s'applique à propager l'anarchie chez les autres peuples. Elle compte les saisir par là et les exploiter plus facilement, calcul qui, d'ailleurs, lui réserve peut-être de dures surprises à elle-même.

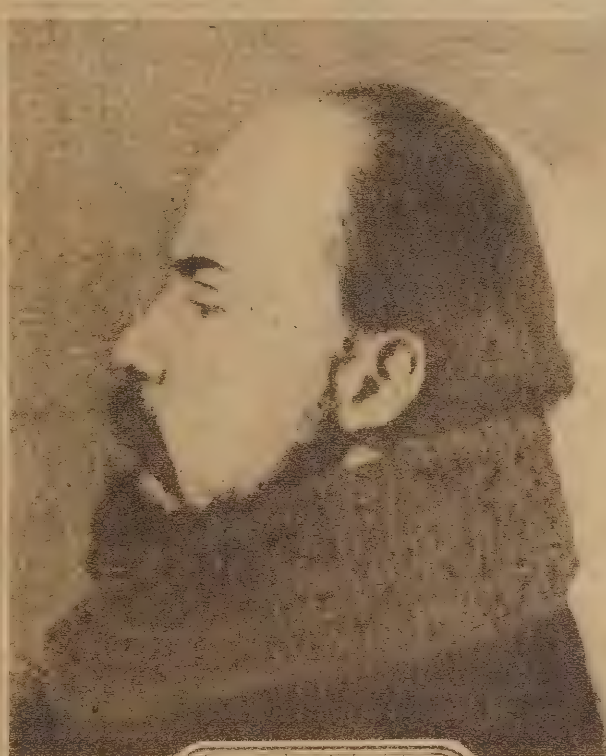
Le second élément qui a empoisonné la Révolution russe et la jette à l'abîme, c'est le vague de la pensée dans la violence et la précipitation ; c'est le besoin ardent et confus de faire en un jour et tout d'un coup des modifications profondes dans les organismes sociaux ; une rage de bouleverser les habitudes humaines et les expériences de l'histoire.

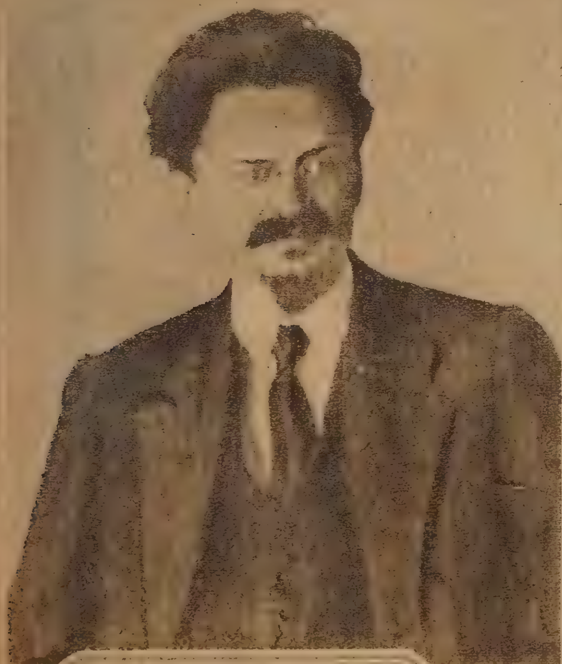
L'Allemagne a supérieurement utilisé cette tendance révolutionnaire, et elle l'a exaspérée au point qu'elle en redoute maintenant la contagion.

Un personnage de comédie disait : « Ce sont les femmes qui inspirent les grandes pensées », à quoi un autre répliquait : « Et qui empêchent de les accomplir. »

Il en est de certaines théories comme des femmes du dramaturge : elles ont la prétention de nous élever l'âme et de nous guider vers l'avenir; mais, en attendant, elles paralysent l'action et nous livrent aux puissances du mal.

ALFRED CAPUS
de l'Académie française


LÉNINE


TROTSKY.


LE MATELOT DEBINKOF,
ministre de la Marine.

La Femme et le Foyer

LES JEUNES FILLES D'AUJOURD'HUI

Il y a vingt ans, la jeune fille de bonne famille menait une vie bien différente de celle qu'elle mène aujourd'hui, surtout depuis le début de la guerre. La liberté dont jouissaient les jeunes Américaines et les jeunes Anglaises en voyage dans notre beau pays a contribué largement à modifier l'éducation de la jeune fille française. Puisque nos charmantes voisines avaient une indépendance de jeunes femmes, sans cependant courir les dangers dont nous pensions sauvegarder nos enfants en les considérant toujours comme des bébés, nous avons presque insensiblement adopté les mœurs d'outre-mer. Nos jeunes filles sortent seules en ville, se déplacent même d'une ville à l'autre, suivent des cours, causent intelligemment, et... se mettent courageusement au travail, ce dont nous pouvons les féliciter très sincèrement.



1. Costume de tartan à grands carreaux noirs et blancs, garni de faille noire faisant la ceinture, la cravate, les poches et les parements. — 2. Costume de bure gros bleu brodé de laine cerise aux poches, au col et en bracelets aux manches. Boutons de galalith.



Robe de drap blanc brodé de soutache et de gros points de laine bleu vif. Le bas de la jupe, la ceinture et les poignets sont en velours noir.

Depuis des siècles, en France, il était d'usage sinon de mépriser, tout au moins de plaindre la femme ou la jeune fille forcées de travailler. Malgré les dures nécessités et les leçons de la guerre, ce préjugé et ce snobisme ridicules subsistent encore, surtout en province, plus qu'on ne le pense. Il est grand temps que nous fassions comprendre à nos filles que le travail rémunérateur ne déshonore pas, au contraire, et que nous prenions encore l'exemple des Anglaises et des Américaines, qui sont ardentes au travail et n'hésitent pas à aborder la plupart des métiers. Il y a longtemps, par exemple, qu'elles conduisent les limousines, les camions, les ambulances pour les différentes formations militaires et sanitaires. Ce travail qui paraît très pénible est considéré par elles comme un sport donnant la santé et la force, une fois les muscles habitués et endurcis. La vie active que mènent beaucoup de jeunes filles exige une tenue pratique, et c'est pourquoi beaucoup sont amenées à sacrifier leurs longs cheveux. Ceux-ci, coupés à la florentine, sont très seyants sous le large chapeau de feutre; et le soir, le travail fini, la robe d'intérieur remplaçant l'uniforme strict et un peu masculin, rien n'est joli comme le ruban étroit, assorti à la toilette, barrant le front, tenant les cheveux en place et se fixant par derrière par une boucle de bijouterie. Les jeunes filles françaises hésitent naturellement à faire le sacrifice de leurs cheveux, ce qui ne s'impose nullement du reste; beaucoup ont adopté la coiffure très simple, remontée haut, dégageant bien la nuque, mais sans chignon; si le front est joli, il faut le découvrir franchement en rejetant les cheveux loin du front, très en arrière. On porte toujours quelques boucles sur les joues, ce qui adoucit la ligne un peu sèche des chapeaux très enfoncés.

Jamais les robes des fillettes et des jeunes filles n'ont plus ressemblé à celles adoptées par leurs mères. La ligne droite et simple, lâche et souple, semble être créée spécialement pour elles, dont les formes sont trop graciles ou trop potelées. Quoi de plus jeune, de plus pratique aussi, que ces toilettes composées de tissus et de coloris différents ?

Une jolie robe de ce genre, admirée dans une vente de charité, est en crêpe de Chine bleu chinois; les manches et la moitié du corps sont de satin blanc orné d'un dessin très marqué fait de drap bleu chinois découpé et appliqué sur le satin. Ce genre de garniture est très nouveau et tend à remplacer la broderie dont nous commençons à nous lasser. Ce drap découpé ne deviendra pas facilement commun, car l'application en est très délicate; c'est une œuvre de patience qui ne sera jamais à la portée des magasins vendant les robes confectionnées assez bon marché.

Les colliers et les rubans ou cordelières d'où pend une plaque, un pendentif ou un cabochon de cristal de roche ou d'ambre, sont toujours très à la mode. Les colliers d'ambre, de corail, de lapis sont à peu près les seuls bijoux adoptés par les jeunes filles; celles-ci n'ajoutent rien à leur charme en se parant de joyaux de prix. Elles peuvent aussi se permettre quelques bagues, comme le cabochon de corail rose monté comme une perle, ou la petite bague en bois des îles, qui sont des porte-bonheur très à la mode. Il y a toujours moyen d'être simple tout en étant élégante, et de rester très jeune fille, selon le ton réservé, qui tout de même a du bon, de notre conception française.

SIMONNE B...



Robe de crêpe de Chine blanc et crêpe de Chine bleu, rehaussée d'une broderie de soie assortie; la broderie est blanche sur le bleu et bleue sur le blanc.

Notes de la Semaine

« Grand-Père »

La grandeur des événements, l'importance des personnages qui, au premier plan, y jouent leur rôle, ne doivent pas nous faire oublier de plus humbles figures, dignes de sympathie et d'admiration. Une de celles-ci vient de disparaître... Je ne sais à quelle époque je connus Henri Bryois, mais il y a fort longtemps. A cette époque, il exerçait les fonctions de secrétaire dans un petit théâtre de Paris. Il s'asseyait le mardi à la table de Sarcey qu'il égayait de sa belle humeur. Si quelqu'un nous eût prédit que cet aimable garçon, un peu naïf, endosserait un jour l'uniforme brodé des chancelleries, nous aurions pâmé de rire. C'est pourtant ce qui advint. Nous eûmes l'étonnement d'apprendre qu'un poste de consul était confié à notre bon camarade qui, devenu sérieux, quittait sans esprit de retour le monde un peu frivole où il avait vécu jusqu'alors. Il passait subitement des coulisses théâtrales aux coulisses diplomatiques. Milieux très différents mais où les mêmes talents se déploient. N'est-on pas obligé, ici et là, de jouer la comédie ?

Nous ne vîmes plus Bryois, mais nous restâmes en rapports épistolaires. Ses lettres respiraient la ferveur patriotique ; il agissait, il propageait la pensée française, il défendait les intérêts nationaux, il prononçait des discours. La maison du Quai d'Orsay ne possédait pas un serviteur plus ardent. Peut-être l'eût-elle souhaité moins expansif. Néanmoins elle mettait à profit ses charmantes quatités. Elle l'envoya à Coni, puis à Cuba, puis, en dernier lieu, à Chypre. Le lendemain, la guerre éclatait... Aussitôt mon Bryois de s'enflammer.

« Les Cypriotes sont des gens délicieux, m'écrivait-il, et ils nous aiment ; ils demandent à combattre sous le notre drapeau j'ai ici une petite armée prête à marcher, si l'on veut, et quand on voudra. »

Talleyrand prescrivait à ses subordonnés d'éviter les excès de zèle. Le ministre jugea-t-il Bryois trop emballé pour la circonstance? Préféra-t-il lui substituer un agent circonspect, pénétré de cette froideur que la Carrière impose, comme une tradition séculaire, à ses élus? Il manda à Paris le consul de Chypre, le combla de louanges et le laissa inactif. Les jours, les semaines s'écoulaient. Bryois attendait une désignation qui n'arrivait pas. Il bouillait d'impatience. Il voulait se rendre utile. Il rongeait son frein. Un matin, il accourut, les yeux illuminés, le visage épanoui de joie :

« Je m'engage, dit-il d'une voix ferme, mais que l'émotion faisait un peu trembler.

— Comment cela?

— Oui, je pars; je vais porter le sac et le fusil ; je serai poilu.

— Vous n'êtes pas fou? A votre âge? Cinquante ans sonnés...

— Cinquante ans?... Vous plaisantez. J'ai des poumons, un cœur et des jarrets de vingt ans... Vous ne me croyez pas? »

Saisissant deux chaises, se soulevant à la force des poignets, il exécuta plusieurs rétablissements qu'eût enviés un gymnaste de profession. Il fallut s'incliner devant ces preuves. Nous déclarâmes Bryois « bon pour le service ». Avant de gagner le front, d'où il ne devait plus revenir, hélas! il nous fit une dernière visite. Il était superbe, tout flambant neuf, vêtu d'azur, sanglé de buffleteries, les pans de sa capote martialement retroussés, et le flingot bien en main. Nous l'embrassâmes tendrement. Il nous promit de se couvrir de gloire, d'envoyer au trépas une infinité de Boches et de ne rentrer que victorieux, pour défiler sous l'Arc de Triomphe. En parlant ainsi, il s'exaltait. Son regard brillait d'une virile audace ; les poils hérissés de sa maigre moustache prenaient des allures de baïonnettes ; il pâlissait d'enthousiasme, il frémissait d'espoir. Et je vous jure qu'à cet instant nous n'avions nulle envie de nous moquer du soldat quinquagénaire et de railler ses tartarinades. Une petite angoisse nous oppressait. Nous sentions que ce brave homme était résolu au sacrifice et se donnait tout entier.

Il s'éloigna. Des bouts de cartes postales nous tinrent au courant de ses aventures. Bryois, fantassin modèle, dévoré d'ambition, montait en grade. Son stage accompli, il conquit le galon d'or. L'ancien consul de Chypre, promu sous-lieutenant, édifiait ses chefs par l'extrême docilité qu'il montrait à leur obéir. Et il les amusait par son entrain. Il chassait le cafard. Autour de lui, sans qu'il le cherchât, le mouvement, l'agitation se créaient. Il existe des êtres à qui la nature confère ce privilège spécial de répandre l'allégresse. Le sous-lieutenant Bryois jouissait d'une extraordinaire popularité. Les soldats de sa compagnie l'appelaient *Grand-Père*.

« Grand-père, soit! s'écriait-il. Mais plus leste que vous!... »

Et il trottait, infatigable, dans la boue ou la poussière, à travers champs, Quand il reçut le baptême du feu, un billet griffonné le soir même, en hâte, m'apprit cet événement sensationnel.

« On s'est battu, bien battu. Ça été dur! De maudits gaz nous empoisonnaient. Malgré tout, on a tenu bon sous les marmites. Mes hommes sont magnifiques et j'en suis fier. Je crois que « grand-père » ne s'est pas trop mal comporté pour un bleu et qu'un splendide avenir s'ouvre devant lui. Je l'ai échappé belle. Dieu a sans doute des desseins sur moi, puisqu'il n'a pas voulu que j'y reste cette fois-ci. Allons, je verrai la victoire... »

Il ne la verra point, du moins ici-bas. Il dort dans un cimetière bombardé, voisin de la tranchée où il trouva la mort... De mon vieux Bryois, ex-diplomate et sous-lieutenant d'infanterie, rien ne subsiste qu'une magnifique citation, l'exemple de son courage, l'écho de sa gaieté et probablement, parmi ses compagnons d'armes, ce surnom de « grand-père » si gentiment cordial. Plus tard, lorsqu'ils causeront entre eux de la guerre, il en reparleront.

« Tu te souviens?... Le lieutenant qui nous commandait... le lieutenant Grand-Père... C'était un type!... »

LE BONHOMME CHRYSALE.

L'Art de Vieillir

Notre grande amie Mme Ernesta Stern, en littérature Marie Star, a bien voulu écrire à l'intention des Annales *cet article d'une philosophie souriante qui fait aimer et comprendre les charmes de la vieillesse. Nous offrons cette page délicate aux lectrices habituelles des Lettres de la cousine.* Y. S.

La vieillesse c'est de la jeunesse accumulée.

Lorsque j'étais jeune — il y a longtemps — j'entendais les femmes de mon âge se moquer des vieilles gens et médire de la vieillesse. Elle leur apparaissait comme l'expiation du bonheur, l'épouvantail redouté, la déchéance finale. Elle leur semblait pire que la mort. Elles ne lui concédaient aucun avantage ; être vieille, c'était pour elles la suprême condamnation. Je rencontrais pourtant, rarement j'en conviens, quelques vieilles dames à cheveux blancs, qui respiraient la dignité et l'apaisement. Elle me donnaient l'impression d'une si grande quiétude, qu'à travers ma vie d'occupations mondaines, d'où le recueillement était banni, j'étais forcée de reconnaître que ces vieilles dames portaient en elles un bonheur tranquille, que mes distractions multiples n'avaient jamais atteint. Elles me réconciliaient presque avec la perspective de vieillir. Il est vrai qu'à côté de ces dames auréolées de noblesse, il y en avait d'abominables, qui essayaient de cacher « des ans l'irréparable outrage », par de vains artifices, qui prolongeaient l'art de la coquetterie de façon inconsidérée, et qui, celles-là, me donnaient la nausée de la vieillesse.

Cependant, les jours succédaient aux jours ; le temps marchait, inexorable ; l'âge mûr me surprit presque sans transition. Je me sentais encore très jeune ; mes aspirations avaient conservé toute la fraîcheur d'antan ; je n'étais nullement blasée, et cependant il y avait quelque chose de changé en moi, oh ! mais là, de radicalement changé. C'étaient mes goûts qui, avec les années, avaient pris un essor différent. Je faisais moins de projets, j'étais devenue plus sédentaire. Insensiblement, je m'intéressais infiniment plus à l'idée qu'au mouvement. Je me pris alors à réfléchir, à aimer le recueillement ; je sus choisir des amis, plutôt que de subir les masses ; en un mot, je sentis que je m'affranchissais insensiblement de beaucoup d'odieuses corvées. Ce nouvel état d'âme me charma ; j'élargis sa portée, et j'arrivai ainsi, presque sans secousses et sans m'en douter, aux portes de la vieillesse, sans regretter — au contraire — la jeunesse, avec son cortège d'obligations et d'inutiles soucis. Je me sentis libre enfin, dans un horizon rétréci, il est vrai, mais dont je percevais les contours avec plus de netteté. Je pouvais enfin m'appliquer à moi-même une de mes pensées : « L'art de vieillir, c'est d'en faire tous les jours moins et d'en savoir tous les jours davantage. » Forcément, je meublais un peu mon cerveau, à mesure que la « bougeotte » se calmait. Je me sentais arrivée au port et je contemplais avec calme et avec un indicible soulagement, le coucher de soleil de mon existence. Les choses qui finissent n'ont-elles pas un attrait particulier ?

Depuis que je suis carrément une vieille dame, avec des cheveux blancs comme neige, avec la démarche lente, avec la sérénité de l'esprit, délivrée de mille préoccupations futiles, je suis, je l'avoue, beaucoup plus heureuse qu'au temps de ma jeunesse. Les chagrins peuvent m'atteindre maintenant comme alors, mais ma mentalité est toute différente, car elle est étayée, enrichie par l'expérience. Les événements de ma vie actuelle sont tamisés par elle. Elle leur a prêté une couleur et une forme, qu'ils n'auraient pu acquérir avant. Et depuis que j'ai pris ces allures de Papa Noël, je goûte à des joies que je ne soupçonnais pas à trente ans. Je suis devenue la confidente, l'amie de la jeunesse : les cœurs se versent dans mon cœur, comme en un calice ; on ne se défie plus des sursauts de l'âge tendre, de ses jalousies puériles ; on me dit tout bas, en rougissant, des choses qu'on n'ose s'avouer à soi-même. Je les recueille pieusement, je pénètre dans l'âme des pénitents et des désillusionnés, et je découvre des impressions et des souvenirs qui intéressent le côté analytique de mon caractère. Me voici élevée à la dignité de prêtresse laïque. On s'appuie sur mon expérience, on s'abrite sous la stabilité de mon caractère. On peut, sans éveiller mon envie ou ma jalousie, me parler de l'amour qu'on éprouve et qu'on espère, et je puis, sans déroger à ma dignité de vieille dame, vivre encore dans cette atmosphère d'amour, qui est la seule atmosphère viable au cœur d'une femme. En acclimatant la jeunesse à notre indulgence, on parvient à faire oublier notre âge ; le souvenir encore vivant du passé est un pont qui relie la jeunesse à la vieillesse ; on rattache ainsi un âge à l'autre et à force de respirer la jeunesse des autres, on accorde à son âme une fraîcheur de sensations et d'émotions qui prolonge l'enthousiasme et la vivacité de l'esprit. Mais pour atteindre ce but, il faut savoir rester jeune de caractère, et voilà précisément en quoi réside l'art de vieillir. Si vous rebutez la jeunesse par une trop grande dignité, si vous lui inspirez uniquement du respect, vous verrez fatalement le vide se faire autour de vous. Augustes vieilles dames, croyez-moi, souvenez-vous de votre passé, de votre jeunesse, ne les méprisez point comme des quantités négligeables, comme des souvenirs pénibles, enfouis dans les brumes d'antan. Rappelez-vous que le présent n'est que la conséquence du passé, et que celui-ci est un maillon de la chaîne de la vie ; si vous le reniez, vous vous écroulez avec lui. Non, non, ne conspuez pas ce qui fut, ce que vous fûtes, surtout. Rien n'est inutile, de ce que nous avons appris, de ce que nous avons vu. Gardez à la jeunesse triomphante cette bienveillance qui est la pierre de touche des jolies âmes ; ne vous effarouchez pas surtout de la grande différence des habitudes nouvelles avec celles d'autrefois. Eh oui ! mesdames, le temps a marché, tout est changé, tout est bouleversé, mais ce qui ne meurt pas, voyez-vous, ce qui est immuable, c'est l'enthousiasme que vous devez à tout âge conserver dans votre cœur. Que la face soit plus ou moins ridée, que les cheveux soient plus ou moins blancs, que l'on soit plus ou moins courbé, que la gaîne soit plus ou moins usée, qu'importe ? Les jeunes gens ne s'y tromperont pas, allez. Ils savent recueillir sur votre figure un bon sourire accueillant, ils lisent encore dans vos yeux, la flamme de l'enthousiasme, et ils accourent vers vous comme on va vers la Beauté. Vous riez ? Mais certes, l'enthousiasme, c'est la vraie Beauté. Elle réchauffe le cœur, elle donne l'exemple ; elle rallie les pessimistes, elle console les malheureux, elle prêche la grande croisade du patriotisme et de la foi. Elle est la base d'une nation et l'élévation vers Dieu. Une vieillesse dépourvue d'enthousiasme, c'est comme une nuit sans étoiles ; elle rebute le pèlerin de la vie.

A cette époque de cérébralité très développée, beaucoup de jeunes gens recherchent la causerie encore plus que l'amour ; il nous est alors donné de prendre sur la jeunesse ignorante une éclatante revanche, car la causerie, fortifiée par l'expérience, est le triomphe de la vieillesse.

Plus on avance en âge, plus on sait aussi combien on devient inutile à nos enfants et à nos proches. C'est un grand soulagement, car si on devait quitter la terre, lorsqu'on y a encore des devoirs et des responsabilités à supporter, on nourrirait à l'égard de la mort un sentiment d'inéluctable révolte. En vérité, se sentir libre de tout engagement, n'avoir plus de soucis pour ceux qu'on aime, plus de missions à remplir, pouvoir se reposer ineffablement dans la paix du soir, contempler la mort avec sérénité, quitter cette vie sans hâte ni regrets, comme un vêtement usé, se confier à la barque qui nous conduit à l'autre rive, conscients d'avoir au moins essayé de faire ce qu'il fallait faire, tout cet ensemble de sensations tempérées et de tranquille attente dont est faite la vieillesse, sont le régal apaisant des heures dernières.

Mais, pour atteindre la vieillesse ainsi que je la dépeins, il faut s'y préparer par le recueillement et l'isolement, qui seuls prolongent le printemps de l'âme. Il faut s'inspirer des leçons de la nature, cette radieuse fille du Créateur, qui nous parle de Lui avec tant d'éloquence et qui nous donne l'incessant exemple du renouvellement ; il faut fuir le babil incohérent, les paroles vaines, les fades calomnies d'ici-bas. On doit se réjouir d'être affranchies de la grande préoccupation de plaire, de faire naître l'émotion et d'être un centre d'attractions qui, pour la plupart des jeunes femmes, est l'essence même de leur vie On n'a plus besoin de paraître ; on n'a qu'à être simplement ce qu'on est. On doit se réjouir également du bonheur d'être utile, de la joie de tout comprendre et de tout pardonner, de pouvoir être tendre sans arrière-pensée. Le cœur enfin a son libre essor et il nous est permis de montrer nos sympathies sans que la voisine d'en face ou la dame d'à côté y trouvent à redire. La vieillesse, c'est la liberté ! Il faut en un mot se forger de toutes pièces un nouveau cœur, et se répéter souvent cette consolante pensée :

« Une belle vieillesse est le chef-d'œuvre de la vie ».

ERNESTA STERN.
(Marie Star).

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Nos chères maisons deviennent populaires et l'on travaille pour elles avec une ardeur émouvante... La ville de Sao-Paulo, grâce à l'impulsion passionnée de deux femmes adorant la France, Mlle Yvonne Bouron et Mme Bourgeois, et à la souveraine influence de Mme Pilon a fait cette semaine des miracles... et d'ailleurs, dans toutes les sphères, dans tous les pays, nos enfants rencontrent la même tendresse : chacun se rend compte qu'un élan unanime peut seul sauver ces pauvres gosses. En effet, jamais, dans aucun temps, l'enfance ne fut plus abandonnée. Une maman nous expliquait l'autre jour : « Quand la petite peut aller à l'école, je ne me fais pas encore trop de mauvais sang, je vais travailler l'esprit en repos, mais quand sa bronchite la prend, il faut bien que je la laisse au lit, et c'est dans une chambre au sixième, sans feu ; alors l'autre jour en rentrant, — c'était le jour du grand froid, — j'ai trouvé ma petite frappée d'une congestion... »

Que voulez-vous qu'on fasse devant de telles misères... on emporte tous ces petits, même quand il n'y a plus de place... On ouvre de nouvelles Maisons, on en cherche d'autres toujours... Car ces enfants, il faut

les garder, beaucoup plus longtemps qu'on ne le prévoyait. Le Dr Lalesque, causant avec le Dr Baudet de notre colonie d'Arcachon qu'il soigne avec tant de dévouement, disait : « C'est au moins un an qu'il faut me les laisser, vos filles-claires, pour que la cure soit véritable », et il avait raison... Mais alors, on conçoit que malgré le résultat étourdissant obtenu grâce à la bonté de nos cousines, il ne faut pas s'endormir sur ses lauriers... et créer... créer toujours... Il nous faut nos vingt Maisons en juin... Nous les aurons si le Dieu des enfants le permet.

En attendant, voici les privilégiés qui partent au château d'Ourville, que le comte et la comtesse Lyvet d'Abrantot ont bien voulu mettre à la disposition de l'œuvre.

Thérèse Olin, 12 ans, père mort pour la Patrie, mère réfugiée, 3 enfants. — Anne-Marie Guyot, 13 ans, père 81e territorial. — Madeleine Hézard, 12 ans, père mort pour la Patrie. — Jeanne Loret, 12 ans, père mort pour la Patrie, mère vient de mourir. — Suzanne Schneider, 11 ans, père au front italien, mère 3 enfants. — Lucienne Jouet, 12 ans, père au front devenu sourd, mère 4 enfants dont un paralysé. — Henriette Tonnelier, 10 ans, père disparu en septembre 1914. — Florence Lainé, 12 ans, père 372e d'infanterie. — Jeanne Lambert, 13 ans, père aux usines. — Renée Pothier, 13 ans, père au 419e secteur, autos.

Merci à tous!... Merci à Mme Herleroy, qui a donné dans son hôtel une fête adorable à nos filles-claires : tombola, distribution de jouets, rien n'a manqué, les enfants étaient ravies. Merci aussi à la charmante et dévouée Mme Germon qui, grâce à la bonté du préfet maritime, du maire de Toulon, de la musique de la flotte et du concours d'artistes éminents, a pu nous envoyer une somme importante. Nous remercions ici non seulement la chaude apôtre que s'est révélée Mme Germon, mais aussi l'écrivain délicat, auteur de comédies très appréciées ; notre gratitude aussi à Mme Maire, Mlles Dupré, Tarascon, Pascal, de Laughe, Jezéquel, Candalon, etc., ainsi qu'aux chœurs du conservatoire de musique dirigés par M. Lacaze.

Voici les vers émouvants que le grand poète François Fabié a bien voulu prononcer:

Les Maisons claires ! est-ce un titre de poème,
De comédie ou de roman?
Avouez qu'il serait charmant.
Mais point. C'est le nom de baptême
Qu'une femme de cœur, une ardente maman,
En un mot, « la cousine Yvonne »,
Comme aux « Annales » on l'appelle couramment
A trouvé pour une œuvre aussi belle que bonne.
Les Maisons claires, en effet, sont des maisons
Où les enfants chétifs — fillettes et garçons —
Des soldats pauvres vont connaître,
Durant une ou plusieurs saisons,
Le soleil, s'il se peut, en tout cas, le bien-être,
Le feu dans l'âtre et l'air pur à pleine fenêtre,
Se refaire du sang, des muscles, des couleurs
Et du rire — car nous laissant les pleurs, —
Il faut que l'enfant rie et joue,
Et qu'il offre aux baisers les roses de sa joue,
Comme un rosier offre ses fleurs...
Mais ces bonnes Maisons claires si bien nommées
Ne poussent point spontanément sous les ramées,
Où, lorsqu'avril revient, il suffit aux oiseaux
D'un peu de mousse et de duvet pour les berceaux
Qui réchaufferont leurs couvées.
La mère Nature et les fées
Ne fournissent neuf fois sur dix que le décor.
Il faut donc de l'or, beaucoup d'or !
Vous en avez donné : merci !... Donnez encor !...
Donnez ! Entendons-nous : l'or n'étant plus qu'un
Notre aimable caissière accepte le papier : [mythe,
Donnez-nous-en beaucoup et vite,
Pour l'achat ou pour le loyer
Où la cousine Yvonne en votre nom invite
Les pâles rejetons des héros morts, blessés,
Prisonniers — ou de ceux qui, là-bas, dans la boue,
Malgré les faux amis qui les ont délaissés,
Poursuivent la bataille où notre honneur se joue,
Défendent nos berceaux à venir menacés,
Les tombes des aînés fauchés sur la frontière,
Et les claires Maisons des heureux de l'arrière !

FRANÇOIS FABIÉ.

Je voudrais être poète pour pouvoir exprimer à François Fabié dans cette langue des dieux toute la gratitude de nos cœurs, la joie de nos enfants et notre espoir dans l'avenir.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de cette 31e liste arrêtée le 10 janvier 1918 : 22,574 fr. 50; montant de la souscription au 3 janvier: 294,405 fr 45. — Total : 316,979 fr. 95.

(Voir page 64, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Vœux de Poilus

Nos chers poilus ont reçu, par les soins de Mmes Nicolle et Francis Thomé, leur 48,396e envoi, et jamais plus que par ce temps, le besoin ne s'est fait sentir de lainages. En Italie, paraît-il, le froid est plus intense que chez nous et l'armée d'Orient se plaint aussi de nuits glaciales. Donc, envoyons sans relâche, les bonnes chaussettes chaudes, les chandails, la pipe, le tabac, les livres, etc.

A l'occasion du Jour de l'An, les soldats nous ont écrit de bien gentilles lettres.

Parmi les vœux qu'ils nous ont adressés beaucoup d'ailleurs étaient collectifs et mon devoir est de les partager ici, ceux entre autres, de notre « Filleul Annales ». Le chef de pièce écrit :

« Filleul Annales présente à toutes ses cousines-marraines ses vœux les plus sincères pour 1918. Il compte défiler devant elles victorieux durant l'année qui va commencer et jure de ne pas laisser passer les Boches dans leur prochaine attaque. »

Pendant que nous recevions ce vœu solennel et charmant, la présidente du Cercle des Annales d'Ottawa, Mme Tremblay, nous adressait un nœud de rubans aux couleurs françaises, attaché avec une feuille d'érable.

« Je voudrais bien, écrit-elle, qu'on en décorât notre filleul Annales, ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure. Ce ruban renferme nos souhaits les plus sincères de bonne année pour lui, afin que, toujours, il chante et tonne. Puisse le monde, libéré par lui, voir en cette année nouvelle le couronnement glorieux des efforts des Alliés pour débarrasser l'univers de l'hydre hideuse et méchante. »

Dieu fasse que tous ces souhaits se réalisent et que cette année soit celle d'une Paix glorieuse! Mais, jusque-là, tenons bon et envoyons à nos héros obscurs et innombrables tout ce qu'ils peuvent souhaiter.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons été favorisés, cette semaine, de souvenirs qui nous ont bien émus.

Les présidents des Comités de secours nous ont envoyé leurs vœux, nous priant de les transmettre à nos huit mille marraines.

Parmi les lettres et les cartes arrivées d'Allemagne, une nous a paru d'une élégance charmante..., c'est une carte *cornée!*... La visite faite à l'Œuvre par un ami lointain! La carte portait ces simples mots :

« Le président et les membres du Comité français de secours au camp de Quedlinburg, avec leurs meilleurs vœux et l'expression de leurs sentiments très reconnaissants. »

Il y a là un je ne sais quoi de délicat, de chevaleresque, qui montre combien ces hommes gardent à travers leurs pires misères les jolies traditions françaises.

Nous avons reçu cette semaine pour nos prisonniers : *Caisse de Charité* et *Caisse des Marraines d'outre-mer*, 4,786 fr. 95.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons transmis à M. Brieux cette semaine pour ses chers Blessés aux yeux, 737 fr.

Y. S.

A l'Université des Annales

Conférences de la Semaine

(Du 21 au 26 janvier)

Lundi. — Cléopâtre et le Chant du Nil.
Conférence de Mme Lucie Delarue-Mardrus.
Auditions de Mlle Madeleine Roch.

Mercredi.— Contes et Chansons de Bretagne.
Conférence de M. Jean Richepin.

Vendredi. — La Vie dans l'Enseignement.
Conférence de M. Edouard Herriot.

Samedi. — Nos Amis en Espagne : Leur littérature et leur musique.
Conférence de M. Ernest-Charles.

M. Ricardo Vinès, le célèbre virtuose espagnol, interprétera les œuvres suivantes : *El Puerto Albeniz ; La Mage et le Rossignol ; El fandango de Caudis*, de Granados ; *Cubana*, de Manuel de Falla ; *La Feria*, de Joaquim Turina.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Cette revue, aujourd'hui classique, est lue dans tous les pays du monde.

Abonnement aux 24 Nos de l'année : 12 francs.

L'abonné reçoit de suite les 3 Nos déjà parus : 15 décembre. 1er et 15 janvier.

Musique de chambre

Le Festival César Franck

Les huit séances de musique de chambre que nous avons annoncées avec le concours du célèbre quatuor Chailley attirent tous les fervents de la musique. De tous côtés, on nous demande renseignements, programmes, etc. Répondons à tous que chaque séance sera consacrée à un des maîtres de la musique française : César Franck, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Debussy, etc. etc.

Le programme de la première séance qui aura lieu le vendredi 1er février à quatre heures, avec le concours de Mme Chailley-Richez au piano, de M. Ruyssen au violoncelle, est entièrement consacré à César Franck. Il fera entendre le quintette pour piano et cordes — la fameuse Sonate piano et violon — le Prélude choral et fugue — les pièces pour violoncelle en *ut*. M. Plamondon, de l'Opéra se fera entendre dans le *Mariage des roses*, *Nocturne* et le *Panis Angelicus* qu'accompagnera au violon M. Chailley.

Il est prudent de retenir ses places (1).

(1) L'abonnement aux huit séances, 25 francs ; le fauteuil, 4 francs.

LES ÉVÉNEMENTS

La Charte des Nations

13 janvier 1918.

Après l'admirable message du président Wilson au Congrès américain, après les nouvelles déclarations du gouvernement français succédant au discours de Lloyd George, l'Allemagne ne peut plus soutenir son audacieuse allégation qu'elle est seule à vouloir la paix, que la guerre se prolonge parce que les Alliés le veulent bien, parce que, tout entiers à des idées impérialistes, ils cherchent la destruction de sa vie économique et de son unité politique, parce qu'ils visent son existence même. Il n'est rien dans le triple programme simultanément tracé à la Maison Blanche, à Londres et au Quai d'Orsay qui soit de nature à l'affaiblir, à gêner ses légitimes aspirations Ce qu'on lui demande uniquement, c'est de revenir à l'humanité, à la justice, au droit commun ; Woodrow Wilson insiste auprès de ses gouvernants, auprès de son peuple tout entier, avec sa grande force convaincante. Son message va plus loin qu'un programme de paix ; il est le plan même de l'organisation future des peuples, de la « Société des Nations », il est leur charte même. Et à la base du statut nouveau, en tête des quatorze conditions qu'il pose aux empires centraux, le président américain place deux grandes réparations solennelles : la restauration complète de la Belgique et le retour de l'Alsace-Lorraine à la France. « C'est, dit-il, le dommage causé à la France par la Prusse en 1870 qui a compromis la paix du monde, et celle-ci ne revivra qu'autant que cette grande injustice sera réparée. » Il prend au compte américain, comme Lloyd George à celui de l'Angleterre, les protestations de la France; d'une question française il fait une question internationale, morale, humaine. Il en fait surtout une condition inéluctable de la paix. La France n'est plus seule à réclamer son droit. « Vingt-cinq Etats », le monde entier, sont avec elle. Et sans doute leurs réclamations individuelles valent-elles mieux pour l'instant qu'une déclaration collective, déclaration qui viendra en son temps.

Il n'est pas d'ailleurs une des quatorze conditions du président Wilson où la pensée américaine ne se rencontre avec la pensée anglaise et la nôtre. La restauration de la Serbie, de la Roumanie, l'évacuation des territoires russes et la liberté de la Pologne sont des questions européennes, des questions internationales au même titre que la publicité des accords diplomatiques, la suppression de toutes les barrières économiques, la liberté des mers, la limitation des armements, etc., etc.

Cette limitation, le gouvernement français la place au premier rang des trois grandes conditions d'une paix juste et durable. Les deux autres sont : le caractère sacré des traités et un règlement territorial basé sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes. Au Palais-Bourbon, comme au Sénat les présidents insistent sur la nécessité du retour de l'Alsace-Lorraine à la France. Sans lui ce serait pour elle une paix de vaincue. Et cette paix, déclare M. Paul Deschanel, « le pays n'en veut pas ».

La parole était maintenant à nos ennemis.

LEON PLÉE.

DERNIÈRE HEURE. — L'arrestation de M. Joseph Caillaux, que des rumeurs faisaient prévoir depuis quelques jours, a été opérée lundi. Le Gouvernement compte justifier cette mesure en rendant publiques les raisons et les pièces qui l'ont motivée. Pleines garanties seront données à l'accusé pour présenter sa défense devant le tribunal compétent, Conseil de Guerre ou Haute-Cour. Dès lors, l'opinion n'a pas lieu de s'émouvoir; elle attend avec calme l'issue du procès.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

De toutes parts on m'écrit. On sollicite des éclaircissements, des explications...

Je résume et je complète ce que j'ai exposé dans le dernier numéro.

Il s'agit de réunir une collection de faits, attestant les abus de pouvoir, les actes cruels, commis par les Allemands avant et pendant la guerre, sur le territoire de nos anciennes provinces. Nous prions les lecteurs des *Annales* de nous livrer leurs souvenirs personnels ou de nous aider à recueillir des témoignages. Mais nous leur recommandons de contrôler sévèrement leurs récits, car nous voulons dire la *vérité* et rien que la VÉRITÉ...

Chacune de ces communications devra être accompagnée de la signature et de l'adresse de l'auteur.

Toutefois, s'il en exprime le désir, son nom ne sera pas imprimé.

Quand ce faisceau de preuves aura été réuni, je demanderai à ceux et à celles qui nous lisent de désigner les récits qui leur auront paru le plus typiques. Ces protestations, groupées en un *Livre d'Or*, seront déposées, par les représentants autorisés de l'Alsace-Lorraine à Paris, entre les mains de M. le président du Conseil.

Ainsi, les Français et les Françaises exprimeront leur indignation contre les bourreaux de ces malheureux pays, leur ardente sympathie envers nos frères martyrs.

Ce cri de réprobation, ce geste de solidarité serviront la plus noble, la plus touchante des causes.

Voici les deux premières lettres qui me parviennent. Elles seront suivies, j'en suis sûr, de beaucoup d'autres :

I. Les Allemands avaient interdit aux officiers français originaires d'Alsace-Lorraine l'accès de la terre d'Empire. Dans certains cas exceptionnels, cependant, ils autorisaient ces proscrits à venir passer quelques heures au village natal. Mais ces permissions étaient accompagnées d'intolérables brutalités et de tracasseries que rien ne justifiait. En voici un exemple :

En 1893, le colonel d'infanterie Sandherr avait obtenu des autorités allemandes la « faveur » toute naturelle d'aller en pays annexé assister aux obsèques de sa mère.

Pendant la cérémonie, au cimetière, un gendarme vint trouver le colonel pour lui apprendre que, réflexion faite, le gouvernement allemand révoquait l'autorisation, et qu'il fallait partir sans attendre la fin des obsèques. — CHARLES D...

II. En 1914, dans les premiers jours de la guerre, après un échec devant Belfort, les Allemands battirent en retraite jusqu'au delà de Mulhouse. En se retirant, ils incendièrent cinquante maisons et deux fabriques, à Burtzwiller, faubourg de Mulhouse, sans aucun motif; les barbares, en outre, massacrèrent cinq personnes parmi lesquelles un vieillard de soixante-dix ans; des habitants paisibles au nombre de quatre-vingts furent traînés en prison sous l'éternelle inculpation d'avoir tiré sur les troupes impériales. Une enquête sur ces faits fut conduite par le maire de Mulhouse, magistrat municipal de carrière, nommé par le statthalter; l'accusation fut reconnue sans fondement. — PAUL B.-S.

(A suivre.)

Paul Verlaine fut pieusement honoré dimanche. Des vers et des discours ont été lus devant son monument. Les poètes, ses frères, étaient là. Touchant témoignage d'admiration et de tendresse...

Quand pourrons-nous apposer une plaque commémorative sur la maison natale de ce cher Lélian, à Metz? Les Allemands, il y a quelques années, s'opposèrent à ce que cet hommage lui fût rendu. Ils avaient leurs raisons. Ils se vengeaient d'une *Ode à la Ville de Metz* que composa Verlaine en 1892 et dont voici le début :

> Je déteste l'artisterie
> Qui se moque de la Patrie
> Et du vieux grand nom de Français,
> Et j'abomine l'anarchie...
>
> ... Tous peuples frères ! autant dire
> Plus de France, même martyre,
> Plus de souvenirs même amers !...
>
> O Metz, mon berceau fatidique,
> Metz violée et plus pudique,
> Et plus pucelle que jamais !
> O ville où riait mon enfance,
> O citadelle sans défense...
>
> Patiente encore, bonne ville,
> On pense à toi...

Bientôt, espérons-le, l'obstacle tombera. Et ce sera encore un beau jour.

L'ENTERREMENT DE VERLAINE

C'était par une lumineuse matinée d'hiver, une de ces matinées où le ciel est d'un azur pâle, d'un azur léger comme le rythme fluide de ses plus délicates chansons, un azur qui rappelait la couleur du ciel de ces paysages du Nord qu'il aimait tant; couleur qui ressemble à celle de la fleur du lin. Le soleil n'était pas en or insolemment fastueux ; mais son éclat net et sobre faisait plutôt penser à un cristal resplendissant de limpidité, comme le cristal qui sonne, et pleure, et flamboie, si blanc et si pur, aux plus merveilleux cantiques de Sagesse.

Enfin, l'église où se célébraient ses funérailles était la vieille et charmante église de Saint-Etienne-du-Mont, une de nos plus anciennes églises, une église d'architecture gracieuse et de spéciale dévotion, où la foi catholique s'est conservée un peu telle que l'aimait Verlaine, en sa fleur de mysticisme et de naïveté. Là est le tombeau de Racine, exilé de Port-Royal. Là, surtout, est le but d'un très antique et toujours vivace pèlerinage. On y fait tous les ans la neuvaine de sainte Geneviève. On l'y faisait alors justement, si bien que le cercueil du pauvre Lélian, non loin du tombeau de Racine, y voisinait avec la châsse de l'humble bergère qui fut pendant de longs siècles la patronne de Paris.

Quant au cortège, il n'avait rien d'officiel, de commandé, de déjà vu, rien qui sentît l'apprêt, la convention, la cérémonie banale, la corvée. Il ne s'y trouvait pas un seul indifférent. Tous les suivants étaient des camarades, des disciples, des amis ; tous, des artistes, poètes, écrivains, musiciens, peintres, sculpteurs, qui en dehors de ce jour étaient souvent en disputes, même violentes, mais qui ce jour-là étaient tous d'accord, tous fraternellement unanimes à lui rendre hommage et à le chérir. Pour moi, c'est toujours dans cette sorte d'apothéose, faite de suave affection, que je revois notre ami, notre bon Lélian, chaque fois que je revis avec sa mémoire.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Un prix littéraire pour les femmes.

La Ligue des femmes de professions libérales, que Mme Achille Matza préside avec tant d'activité et dont Mme Jeanne Landre est l'initiatrice, a eu la pensée généreuse d'offrir à une inconnue de talent le moyen de se faire connaître. Un jury, composé de Mmes Rachilde, Lucie Delarue-Mardrus, Jeanne Landre, Judith Cladel, Rosita, choisira la meilleure œuvre soumise à son appréciation et la fera éditer. Envoyer les manuscrits chez la présidente de la Ligue, 27, quai d'Orsay, Paris, jusqu'au 1er février.

PAGES OUBLIÉES

Les livres de Jules Claretie sont dispersés aux feux des enchères. Notre ami les adorait. Il a parlé d'eux avec tendresse dans une brochure devenue rarissime, et à laquelle nous empruntons ces lignes charmantes.

MA BIBLIOTHÈQUE

Que je travaille, au fond de la cour, dans mon trou encombré de paperasses et rayonné du parquet au plafond, ou sur la rue, dans mon bureau égayé par les tableaux ou les aquarelles, je ne songe qu'à « m'amuser » par le travail, pour répéter le mot de Victor Hugo, — et cette vie, qu'on croit harassante, me plaît et me tient en joie. « Mon cher enfant, me disait Jules Janin la première fois qu'il me vit, je n'ai qu'un conseil à vous donner : ayez un bel enterrement ! » Ce qui voulait dire : « Ne soyez pas malhonnête et ne vous faites pas haïr. » J'ai tâché d'obéir au mot d'ordre du maître souriant et sans pose que je revois encore assis sous ses arbres à l'ombre de son chalet de Passy.

Je n'ai jamais, depuis que j'écris, refusé — et je m'en accuse presque — un bout de préface à un débutant ou à un ami, quoiqu'on puisse écrire un *Traité de l'inutilité des préfaces*, comme Jules Vabre, l'ami de Pétrus Borel, voulait écrire un *Traité de l'incommodité des commodes*. J'ai la satisfaction d'avoir mis, autant que je l'ai pu, ma plume au service des infortunes. Et il m'est arrivé souvent de m'entendre dire par quelqu'un qui sollicitait de moi quelque amabilité : « Je vous assure, vous vous dispersez... vous avez tort... Donnez-moi donc un article pour le premier numéro de ma revue — ou pour le numéro extraordinaire de mon journal. Ou faites-moi donc quelques lignes de préface... Et ne vous gaspillez pas ! » Je souriais, je m'amusais intérieurement — et je donnais l'article — pour rien — et je faisais la préface. Je réunirai, quelque jour, toutes ces préfaces semées aux quatre vents de la librairie et j'appellerai le volume : *Trop de préfaces*. Que de gens m'ont écrit : « *Mon cher maître !* » pour me la demander, cette préface, et « *Mon cher confrère !* » pour me remercier de la leur avoir envoyée !... Et vous verrez que je retomberai dans mon péché mignon, — quoique je promette formellement ici de ne plus écrire des préfaces, même pour mes livres !

Dans ma bibliothèque, assez mal rangée, comme mes autographes mêmes, on serait peut-être étonné de trouver chez moi, en belle place, l'*Assommoir* de Zola avec dédicace, côte à côte avec *Les Amoureuses* de Daudet, en grand papier, et l'*Histoire d'une Parisienne* d'Octave Feuillet, avec une page du manuscrit autographe, reliée dans mon exemplaire. Et quoi d'étonnant à cela ? Je n'enferme pas la littérature dans une formule. Je ne crois pas que l'idéal de l'artiste soit de ressembler à un horticulteur qui, dans son jardin, ne cultiverait que des œillets ou des pivoines seulement, ou uniquement des roses. Imaginez un homme déclarant qu'un verger ne doit produire que des pêches, proscrivant les poires et déclarant que ce verger *sera pomifère ou ne sera pas*. Les systématiques me font penser à cet étrange amateur de fruits. Non, la vérité n'est pas enfermée dans une fiole unique, comme la sainte ampoule ou la raison de Roland. Non, le goût ne consiste pas à avoir du goût pour un genre unique, une seule espèce de livres ou de fleurs. « Je préfère une rose à un chou », disait Théophile Gautier. Pour être vulgaire, et quitte à passer pour éclectique, je dirai que je préfère la rose quand je veux respirer un parfum subtil, et le chou lorsque — l'homme vit de potage, dit Molière — j'ai l'appétit d'une bonne soupe.

Tout aimer, tout étudier, essayer de tout comprendre, voilà le but de l'homme moderne. J'aime les lettres, je les aime uniquement, profondément, passionnément, et je les aime par-dessus tout. Je les aime, sous toutes leurs formes, avec toutes leurs luttes, toutes leurs rancœurs, tous leurs déboires. Elles consolent même des tristesses qu'elles font naître, comme cette lance d'Achille qui guérissait les blessures qu'elle pouvait faire. « La littérature mène à tout, disait Villemain, à la condition qu'on en sorte ! » Quel paradoxe ! La littérature peut ne mener à rien, mais elle rendra heureux jusqu'à la fin celui qui l'adore, à la condition qu'il n'en sorte jamais. Que de déboires elle a fait oublier, cette littérature, à ceux qui s'en étaient évadés pour tenter les hasards de la politique, courir après quelque hochet, faire la chasse à je ne sais quelle conquête ambitieuse !

Quel que soit l'avenir qui m'attend encore et que le sort me garde, les épreuves incessantes que tout homme est contraint de subir, d'étape en étape ; qu'il se montre clément ou qu'il me désillusionne encore, ou qu'il me tienne en réserve tout ce que j'ambitionne, tout ce que j'espère (des œuvres rêvées depuis longtemps et que je voudrais vivre) — peu m'importe, si je puis être fidèle jusqu'au bout à la devise que j'ai choisie et qui doit être celle de tout homme de lettres ne demandant rien à personne : *Liber Libro*. « Libre par le Livre ! »

Libre par la plume et par le travail !

JULES CLARETIE.

L'Aveu de Leipzig.

Le journal *La Foire d'échantillons de Leipzig, organe officiel de l'Office de la foire de Leipzig*, publie dans son dernier numéro, que nous avons pu nous procurer, un article intitulé : « Lyon contre Leipzig. »

Le rédacteur, après avoir reproduit les chiffres publiés par M. Herriot sur le résultat de la dernière Foire de Lyon, exprime les appréciations suivantes, que nous traduisons textuellement :

« Nous ne pouvons pas fermer les yeux sur ce *succès* de Lyon, mais convenir, au contraire, que Leipzig possède là un puissant concurrent, contre lequel il importe de mettre en action tous nos moyens de combat. Et Lyon n'est d'ailleurs sans doute pas arrivé à l'apogée de son développement.

» Dans chaque branche d'affaires, Leipzig n'a pas à produire, pour une seule Foire, des chiffres inférieurs à ceux de Lyon, et les chiffres annuels sont très supérieurs à ceux de la Foire française qui ne se tient qu'une fois par an. Mais, *sur un point, nous avons à apprendre de la Foire de Lyon :* les Français n'ont certainement pas fait fausse route *en admettant à leur Foire toutes les industries sans distinction.* Ils ont, non seulement autorisé, mais, même vraiment conquis la participation de la grosse industrie, des constructeurs de machines, de l'industrie textile, de l'industrie du cuir, etc. Et l'expérience a montré que le concours de ces industries a suffi pour attirer à leurs articles un grand nombre d'intéressés. Elles se sont sans doute tout d'abord décidées à participer à la Foire pour les mêmes raisons qui font prendre part à toute exposition ne promettant aucun profit immédiat. Mais depuis que cette participation leur a procuré des commandes intéressantes, elles continueront à pratiquer cette forme d'offre, même si elles avaient jusqu'à présent autrement opéré... »

L'auteur termine en engageant la Foire de Leipzig à imiter sa rivale française et à *étendre le champ de son activité.*

Nous ne croyons pas avoir besoin d'insister sur l'importance de ce document que nous reproduisons tel quel.

Ce succès de Lyon, confirmé par l'aveu de l'ennemi, équivaut à une bataille gagnée.

LES RECETTES EN VINGT LIGNES

GOULASH

Faire chauffer du beurre dans une sauteuse. Quand il est chaud, faire revenir des rondelles d'oignons, retirer les oignons et faire dorer la viande qui sera du paleron coupé en petits carrés longs, retirer sur un plat et faire réduire le jus en y ajoutant un atome de farine, du jus ou bouillon et réduire ensuite ; cuire séparément et remettre la viande dedans. Cuire pendant deux heures à petit feu avec épices, poivre rouge ; ajouter tomates en quartiers, sans pépins. Se mange en Pologne, en Petite Russie.

C'est une charmante figure qui disparaît.

Mlle Victoria, applaudie au Gymnase, avait épousé son mari, le célèbre acteur Lafontaine, vers 1860. En 1863, le couple entra au Théâtre-Français, acquérant d'emblée, l'un et l'autre, le titre de sociétaire à part entière. Cette haute faveur, imposée par le comte Walevski, ministre d'Etat, n'alla pas sans créer de fortes préventions autour des deux nouveaux sociétaires.

Dès ce jour, le ménage Lafontaine fut en butte aux sourdes hostilités et aux tracasseries des autres artistes de la Maison. On ne leur confia que des rôles secondaires. Lafontaine créa, toutefois, le rôle d'Alvarez dans *le Supplice d'une Femme* et parut avec succès dans le répertoire classique. Mme Victoria Lafontaine jouait avec succès les rôles d'amoureuses.

Fatigués de lutter contre la situation qui leur était faite à la Comédie, les deux Lafontaine donnèrent, en 1871, leur démission de sociétaires. Lafontaine entra à l'Odéon où il débuta avec éclat dans le rôle de Ruy Blas, tandis que sa femme abandonnait définitivement la scène.

Bientôt après, le comédien rejoignit sa femme à Versailles. Ce fut le ménage de Philémon et Baucis. Ils vieillirent côte à côte, dans la douceur d'une commune tendresse.

A l'enterrement de Mme Victoria, on échangeait des souvenirs sur la défunte. Un de ses amis me conta cette jolie anecdote :

« Un jour, comme on m'avait introduit dans le petit salon de Lafontaine, où j'attendais qu'il descendît, je regardai par la porte vitrée donnant sur le jardin. C'était l'hiver. Les arbres dépouillés ne profilaient plus que leur squelette, et sur la pelouse, au milieu de laquelle s'arrondissait un bassin, la neige s'étendait d'une immaculée blancheur. Tout à coup, j'entendis un petit cri et je vis un merle qui se laissait choir d'un peuplier et, prenant son vol au milieu de sa course, venait s'abattre de l'autre côté de la porte. Il hérissait ses plumes pour en secouer le givre, ouvrait le bec pour demander pâture et faisait de bons petits yeux où se lisait une supplication. A ses cris répétés accourut Victoria Lafontaine. Elle ouvrit la porte, l'oiseau ne s'envola pas, et elle lui distribua de la pâture pour lui et les siens, car il était père de famille. C'était un merle dont la génération se perdait dans la nuit des temps.

» — Je ne fais que payer une dette, me dit Mme Lafontaine. L'hiver, je lui rends en graines ce que l'été il me donne en chansons. »

Ce mot exquis peint l'aimable femme, son âme tendre, son cœur simple et bon.

SERGINES.

Les Problèmes créés par la Guerre [1]

Le Problème des Buts de Guerre

Lorsque les érudits de l'avenir compulseront les documents relatifs au conflit qui ravage le monde, ils seront surpris de l'amoncellement des discours concernant les buts de guerre et aussi de leur imprécision.

Les buts formulés devaient naturellement varier suivant les diverses phases de la lutte. Mais on a pu constater durant les mêmes périodes les mêmes incertitudes.

Quand les Alliés, au début du conflit, déclaraient vouloir anéantir le militarisme allemand, ils énonçaient un but à la fois imprécis et chimérique, aucune victoire ne pouvant détruire, en effet, une conception partagée par soixante-dix millions d'hommes, et considérée par eux comme la source même, non seulement de leur puissance militaire, mais encore de leur prospérité économique.

De leur côté, les Allemands se montraient aussi imprécis et de plus peu sincères quand ils prétendaient poursuivre seulement dans cette lutte la défense de leur indépendance et s'assurer des garanties de cette indépendance. Ils ont successivement déclaré être partis en guerre contre la barbarie moscovite, puis contre la domination maritime de l'Angleterre, puis contre l'encerclement économique de l'Allemagne. Toutes ces assertions étaient si peu admissibles que neutres et alliés purent accuser justement l'Allemagne de n'avoir jamais fait connaître ses buts de guerre.

Mais les événements ont marché. Les idées ont évolué, les réalités se sont appesanties sur l'âme des peuples, et tous les gouvernements arrivent graduellement à mieux préciser les buts qu'ils poursuivent.

⁂

Examinons d'abord ceux de l'Allemagne. Ses vastes plans de conquête à l'occident, aux premiers jours de la guerre, ayant échoué devant notre résistance, ses ambitions se restreignirent et varièrent avec les phases de la lutte.

Ils varièrent également d'ailleurs avec les aspirations des divers partis politiques dont l'influence semblait triompher.

Tous ces partis poursuivent évidemment un but identique : l'hégémonie allemande ; mais ils la poursuivent chacun d'une façon différente. Les pangermanistes, parmi lesquels figure la caste militaire et féodale, prétendent l'obtenir par des indemnités et des annexions. Les industriels et la bourgeoisie moyenne, comprenant les dangers de ces annexions, rêvent surtout d'une paix capable d'assurer des avantages économiques. Ils accepteraient volontiers la paix de conciliation proposée par le pape, qui remédierait à l'arrêt de la vie économique en Allemagne.

Les pangermanistes sont les plus puissants, puisqu'ils ont pour eux les grands industriels vivant de la guerre, les professeurs des universités, et avant tout des chefs féodaux assez peu soucieux de la situation économique, de la disette menaçante des vivres et des matières premières.

Devant l'opposition croissante à leurs vues, ils prennent des allures dictatoriales envers le gouvernement et font changer le chancelier de l'empire à leur gré.

⁂

L'Autriche, qui a peu d'annexions à espérer et souffre beaucoup plus de la guerre que l'Allemagne, accepterait sans doute une paix de conciliation. Les aspirations germaniques aussi bien que la question de l'Alsace la laissent fort indifférente.

Si elle se trouve en fait obligée de poursuivre la même politique que son arrogante alliée, elle la poursuit avec des sentiments bien différents. Le ton des journaux dans les deux pays le montre suffisamment.

Il s'en faut, du reste, beaucoup que l'Autriche, tiraillée entre vingt nationalités diverses, ait une situation enviable : Hongrois, Tchèques, Polonais, Germains, etc., se détestent vigoureusement et ne cessent de réclamer des droits nouveaux.

En Autriche, comme aussi en Allemagne, le parti socialiste défend une paix sans annexions ni indemnités. Bien qu'obéissant le plus souvent aux suggestions gouvernementales, il réclame, en Allemagne, l'établissement du régime parlementaire, dans l'espérance de montrer au monde que l'Allemagne n'est pas un foyer de militarisme et d'absolutisme.

Aucun des projets de paix formulés par les divers partis, aussi bien allemands qu'autrichiens, n'a jamais envisagé la restitution de l'Alsace-Lorraine. Tous sont d'accord pour la refuser énergiquement. Comment, d'ailleurs, se mettraient-ils en opposition avec le généralissime devenu le seul maître de la coalition germanique ?

Malgré tous les discours pangermanistes, l'Allemagne est de plus en plus acculée à la nécessité de la paix. Elle voit grandir un encerclement économique inconnu jusqu'alors dans les annales du monde. Deux continents entiers, l'Asie et l'Amérique, se dressent contre elle. La lutte sous-marine est devenue son dernier espoir.

Le gouvernement allemand semble comprendre aujourd'hui que les victoires militaires ne compensent pas les défaites économiques. S'il n'écoutait que les intérêts du pays, il abandonnerait volontiers les conquêtes à main armée pour éviter les futures guerres commerciales. Mais déjà il n'est plus le maître.

⁂

Sans la trahison de la Russie, l'Allemagne n'aurait certainement pas pu continuer longtemps la guerre. Mais cette trahison lui a ouvert des perspectives inespérées. Ainsi s'explique son empressement à traiter avec la bande de révolutionnaires russes qui s'étaient emparés du pouvoir et à sembler les prendre au sérieux.

S'il fallait prouver à quel point les peuples se laissent mener par des formules, il suffirait de citer le cas russo-allemand.

Avec la promesse de la paix à tout prix et la distribution des terres entre les paysans, la Russie est immédiatement tombée dans la plus basse anarchie. Elle a tout supporté : arrestations, arbitraire, massacres, pillage des banques et toutes les absurdités que les maximalistes, appliquant les théories marxistes, pouvaient rêver.

Les Allemands ont admis sans difficulté la formule des révolutionnaires : paix sans annexion ni indemnité. Ils savent qu'une annexion économique équivaut à une annexion militaire et ils savent aussi qu'une indemnité se remplace très avantageusement par des tarifs douaniers habilement combinés. Possédant d'ailleurs à peu près la Pologne, la Lithuanie, la Courlande, l'Esthonie et la Livonie, réduites à l'état de protectorat, sans parler du vasselage économique de la Russie, ils n'avaient plus rien à demander.

Hallucinés par leurs rêves, les socialistes russes ne soupçonnent même pas que la Russie va devenir une fructueuse colonie allemande. Avant la guerre, l'Allemagne en tirait déjà plus d'un quart de ses besoins en blé et y exportait pour douze cent millions de marks. La Russie sauvera l'Allemagne de la famine comme l'avait fait la Roumanie en lui vendant sa récolte de 1915.

Non seulement le vaste empire va devenir pour les Germains un grenier d'abondance, mais encore il leur fournira la main-d'œuvre agricole.

Ce que coûtera aux Russes la désorganisation créée par l'influence des socialistes est bien marquée dans le passage suivant de l'officieuse *Gazette de Cologne*.

« *Il faut que les moissons russes de l'année prochaine arrivent presque entièrement en Allemagne. Il faut que par un travail dur et intense le peuple russe remédie aux conséquences de son ambition, de sa folie des grandeurs et de sa haine insensée.* »

Quelle leçon !

⁂

Les indécisions de l'Allemagne conduisirent les Anglais à préciser de plus en plus nettement leurs buts de guerre. Voici comment ils ont été formulés par Lloyd George devant le comité travailliste. « *Nous avons accepté le défi lancé par la Prusse, afin de délivrer le monde, une fois pour toutes, de la menace intolérable d'une civilisation militariste et de rendre possible une paix durable en rétablissant les libertés des nationalités opprimées et en imposant le respect de ces lois et des principes qui sont la protection de toutes les nations, grandes ou petites.* »

Le ministre a précisé davantage sa pensée en disant que l'Allemagne doit restituer les territoires conquis. Mais il laisse aux Russes qui ont fait une paix séparée le soin de « régler le sort de leurs propres provinces occupées par l'ennemi ».

Il était intéressant de connaître l'opinion sur les buts de guerre des divers grands partis ouvriers en Angleterre. Malgré son imprécision, elle diffère peu de celle de leur gouvernement.

Dans le programme rédigé par le comité des Trade-Unions et du Labour Party on lit, après des considérations un peu vagues sur la société des nations, que le gouvernement allemand devra réparer tous les dommages causés à la Belgique, laquelle devrait recouvrer une complète souveraineté. La question de l'Alsace-Lorraine serait résolue par un plébiscite.

Au congrès de Clermont-Ferrand les représentants de la Confédération générale du travail ont été muets sur la question de l'Alsace-Lorraine. Ils adoptèrent la formule des maximalistes russes : ni annexion, ni indemnité, mais dans la même phrase ils réclament la réparation des dommages causés, ce qui constituerait en réalité une énorme indemnité de guerre sous un nom différent. Modifier le nom d'une chose n'est pas changer cette chose.

⁂

Les buts de guerre formulés par les Etats-Unis revêtent généralement une forme un peu idéaliste. Leur président semble même désirer la transformation des institutions politiques de

(1) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1917.
Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et du 6 janv. 1918.

'Allemagne. Voici comment il s'est exprimé :

« Le but de cette guerre est d'affranchir les peuples libres de la menace d'un militarisme formidable mis au service d'un gouvernement irresponsable qui, après avoir secrètement projeté de dominer le monde, n'a pas reculé, pour réaliser son plan, devant le respect dû aux traités non plus que devant les principes depuis si longtemps vénérés par les nations civilisées du droit international et de l'honneur.

» Nous regarderons la guerre comme gagnée seulement quand le peuple allemand nous dira, par des représentants dûment accrédités, qu'il est prêt à accepter un règlement basé sur la justice et la réparation des torts que ses souverains ont commis. »

Ce but sera sans doute atteint, mais nous sommes encore loin d'en voir poindre l'aurore.

Les Italiens ont plusieurs fois exposé leurs buts de guerre. Le président du Conseil des ministres, le 22 décembre 1917, devant la Chambre italienne, rejetait le retour au *statu quo* d'avant la guerre, en raison des sacrifices immenses qu'elle a coûtés.

Cet argument n'est pas très sûr, puisque les adversaires pourraient l'employer également afin de justifier leurs prétentions.

Le véritable danger pour l'Italie est, comme il l'a été pour la Russie, l'influence du parti socialiste. C'est à la propagande socialiste qu'est attribué le désastre de l'Isonzo, où l'on vit 250,000 hommes se rendre sans combat à une faible armée allemande. En Russie comme en Italie, les socialistes se sont montrés beaucoup plus redoutables que les troupes ennemies. « Cent Lénines, disait un diplomate allemand, coûtent moins cher qu'une année de guerre. »

Il est un peu honteux pour les chefs du parti socialiste français d'avoir demandé au gouvernement des passeports afin d'aller conférer avec la sinistre bande de ce même Lénine. « Avoir dénoncé l'alliance franco-russe, écrivait *le Temps*, avoir fourni à l'Allemagne le moyen de préparer une puissante offensive contre le front français, et voir arriver ensuite des députés français qui entameraient une conversation courtoise avec l'approbation de leur gouvernement, ce serait pour nos ennemis une chance inespérée autant qu'imméritée. »

Il n'y aurait pas d'explication à une pareille conduite, si l'on ne savait que le socialisme est une religion asservissant les âmes avec plus de rigueur que toutes les religions du passé, y compris celle de Moloch.

La France est peut-être le pays qui a le mieux précisé ses buts de guerre. Elle finit par laisser de côté les dissertations métaphysiques sur le droit, la justice et la nécessité de détruire le militarisme allemand. Dans un discours prononcé devant le Parlement, le 27 décembre 1917, notre ministre des Affaires étrangères, en réponse aux projets des maximalistes, déclara que nos buts de guerre sont, avec la restitution des territoires envahis, la réintégration de l'Alsace-Lorraine et la réparation des dommages causés.

La question de l'Alsace-Lorraine est considérée par le ministre non comme un problème territorial français, mais comme un problème moral, une alternative du droit ou de la force. « Selon qu'il serait résolu dans le sens français ou dans le sens allemand, il y aurait ou il n'y aurait pas une Europe nouvelle constituée conformément aux principes et aux forces qui créent et qui mènent les nations contemporaines. »

Ce point est important. L'Alsace est devenue le drapeau d'une doctrine. Voilà pourquoi elle préoccupe tous les peuples.

Il faut le répéter avec énergie, car quelques écrivains des pays alliés ne l'ont pas très nettement compris.

Assurément, il importe peu à un habitant de Chicago que l'Alsace appartienne ou non à la France, mais il importe fort au même habitant de Chicago que l'Allemagne n'exerce pas sur lui une hégémonie qui paralyserait le commerce américain. L'Alsace, je le répète, est le drapeau de la liberté mondiale. L'Alsace dans les mains de l'Allemagne, c'est l'absolutisme et le militarisme triomphant dans le monde, et par conséquent la défaite définitive des peuples luttant contre la domination de la Prusse.

Sur la question d'Alsace-Lorraine, les Alliés sont donc décidés à ne jamais céder. Or, comme les Allemands sont également résolus, quel que soit leur parti, à ne pas restituer nos provinces, la guerre durera nécessairement jusqu'à l'épuisement de l'un des combattants. Quand des principes sont en conflit, la lutte est toujours très longue. Telles les guerres de religion et la guerre de Trente ans. Si la guerre de Sécession ne dura que cinq ans, c'est qu'un des deux adversaires finit par être complètement ruiné.

Cette prévision sur la durée de la guerre pourrait être cependant démentie par les faits. Si jadis les luttes se terminaient par la défaite décisive d'une des armées en présence, il ne saurait en être de même quand des peuples entiers se trouvent aux prises. On entrevoit déjà la démonstration expérimentale de cette vérité qu'un conflit entre des millions d'hommes ne peut être résolu par la puissance des armes.

Il faudra, sans doute, pour le terminer, l'intervention de facteurs économiques et psychologiques que nous commençons à entrevoir et dont nous étudierons prochainement les effets.

Ce sont justement des facteurs de cet ordre qui ont amené en quelques mois la désagrégation de l'immense armée russe.

Aujourd'hui, après bientôt quatre ans de lutte, nous en sommes au point de vue militaire à la phase de stabilisation sur les fronts, que les Américains sont loin de considérer comme une forme de la victoire.

Le critique militaire du *Figaro* rapportait récemment les propos suivants d'un parlementaire américain revenant d'Europe : *« L'Allemagne, disait-il, n'est pas en train de gagner la guerre, nous non plus ; l'Allemagne parce qu'elle ne dispose pas de ressources suffisantes, nous parce que nous hésitons devant le problème de l'unité interalliée. »*

Dans ce qui précède, nous avons examiné seulement les buts de guerre poursuivis par les ennemis en présence sans nous préoccuper de ceux qui pourraient être atteints. Ils appartiennent à l'avenir, et dans le mystérieux livre du Destin, les dieux eux-mêmes, d'après d'antiques croyances, ne pouvaient pas lire.

Mais sans vouloir pénétrer dans le cycle de l'imprévisible, il est possible d'indiquer déjà l'orientation probable de certains événements. L'opération est analogue à celle du géomètre extrapolant une courbe d'après sa direction.

C'est pour l'Amérique surtout que le but atteint sera fort différent du but poursuivi. Quand elle se décida à la guerre, après le torpillage répété de ses bateaux, elle avait une armée si faible que le Mexique pouvait devenir arrogant et le Japon lui tenir tête. Elle possède aujourd'hui une armée immense qui va faire d'elle la plus forte des puissances mondiales.

Son président sera fatalement le grand arbitre de toute l'Amérique et aussi de l'Asie. La Chine, que le Japon allait absorber économiquement, gardera son indépendance. Les pôles de la puissance vont se trouver déplacés. Devenu le personnage le plus important de l'univers, le président des États-Unis acquerra, par le simple déroulement des événements, une place que l'empereur d'Allemagne rêvait sans pouvoir l'obtenir et que M. Wilson aura obtenue sans l'avoir rêvée.

L'Allemagne, de son côté, a réalisé, grâce à l'attitude de la Russie, des buts qu'elle ne poursuivait pas, mais sans pouvoir atteindre ceux qu'elle souhaitait en Occident. Le vasselage de la Russie que créa la trahison socialiste sera très profitable à l'Allemagne, mais pendant longtemps son essor économique restera entravé par la haine et la méfiance de tous les peuples à son égard. En outre, alors qu'elle n'avait pour rivale que l'Angleterre, elle aura maintenant l'Amérique et le Japon. L'Extrême-Orient lui sera pendant bien des années fermé.

La France, en dehors de la libération de son sol, atteindra elle aussi des buts qu'elle ne cherchait pas. Sa résistance inébranlable et prolongée à un envahisseur formidablement armé a grandi dans le monde son prestige que ses luttes politiques et religieuses commençaient à diminuer. Mais cette élévation de sa réputation morale n'est pas le seul résultat retiré par la France de la terrible conflagration. Les nécessités de la guerre l'ont amenée à transformer entièrement des méthodes scientifiques et industrielles très vieillies. Le besoin a fait surgir en quelques mois des transformations qu'aucun enseignement n'avait su obtenir en temps de paix. L'aviation, la fabrication de produits chimiques, d'explosifs, de matières colorantes, etc., ont réalisé des progrès insoupçonnables avant la guerre. La nécessité s'est installée dans les laboratoires où sommeillait une routine sourde à toutes les objurgations. Une élévation sensible du niveau moral, un immense essor économique sont donc déjà résultés d'une lutte militaire qui poursuivait des buts bien différents.

S'il nous était donné de ressusciter nos morts et de relever nos ruines, on serait amené à se demander si la guerre n'a pas été plus utile que nuisible. L'homme peut généralement plus qu'il ne le croit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il peut. La lutte européenne aura été un de ces grands événements capables de révéler aux êtres leur vraie valeur.

Il serait dangereux de s'aventurer plus longtemps dans le cycle que domine l'imprévisible. Les événements déroutent tous nos jugements. Ils montrent l'abîme séparant le but rêvé par les maîtres des peuples de celui qu'ils atteignent. Le but poursuivi par Napoléon était la conquête de l'Europe, le but atteint fut Sainte-Hélène.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.



CHOSES VUES

C'est la Guerre

Des gens attendent, troupeau résigné, devant le guichet d'un bureau de poste. Il y a là des ménagères en cheveux, anxieuses parce que le temps passe, que le fricot brûle peut-être et que l'enfant, laissé seul, crie dans son berceau. Il y a des employés qui ont dû se hâter pour gagner quelques minutes avant le repas de midi et qui déjeuneront peu ou point si l'attente se prolonge. Il y a une vieille dame qui doit aller voir son fils blessé et qui manquera sans doute le train. Il y a une domestique qui sera réprimandée par sa maîtresse. Il y a tout cela, d'un côté du guichet, et, de l'autre côté, il y a une petite jeune employée qui écrit lentement, bien lentement, des chiffres mystérieux sur des registres redoutables.

La petite jeune employée a déjeuné ; elle n'a pas de train à prendre ; aucun bébé ne réclame son retour au logis, et elle ne doit compte du temps perdu qu'à l'Administration... J'entends du temps perdu par le public, ce dont l'Administration se fiche éperdument, comme on sait.

Quelquefois, une camarade de la petite employée passe près d'elle, s'arrête un instant, et ces demoiselles échangent quelques phrases concernant une certaine robe bleue. Un soupir s'élève de la troupe piétinante qui commence à se révolter. Un monsieur dit timidement :

« Est-ce que vous allez nous laisser là jusqu'à ce soir, mademoiselle? »

Et l'une des ménagères proteste que « c'est un scandale ». Mais la petite jeune employée prend un air de suprême dégoût :

« On fait ce qu'on peut. C'est la guerre. »

Sur le quai du Métropolitain, la foule drue et brutale se lance à l'assaut des voitures. Devant la porte du wagon de première classe, une contrôleuse, haute comme une botte et courageuse comme un lion, étend ses deux bras. Elle prétend arrêter le flot humain qui déferle dans un sens, et canaliser un autre flot — celui des voyageurs du train — qui veut s'écouler en sens contraire. Elle crie :

« Ne poussez pas!... Laissez descendre... »

Mais c'est comme si elle chantait. Des personnes charmantes, transformées soudain en furies, se ruent vers l'ouverture, bousculant les ancêtres et écrasant les mioches. Des messieurs, sans pitié, marchent sur les petits pieds chaussés de hautes bottines, mais risquent d'être éborgnés par les dards terribles des chapeaux. Un joyeux permissionnaire, qui a un peu bu, fonce comme sur les Boches. La masse, heurtée par la masse qui se précipite sur le quai, semble rouler avec d'affreux corps à corps. Enfin le wagon est plein, plein à crever. La contrôleuse a le bonnet de travers, un pied écrasé, cinq ou six bleus sur les bras. Elle va donner le signal du départ, en fermant la porte à coulisse. Mais un retardataire bondit. La femme le saisit au vol, le rejette :

« Plus de place. Attendez l'autre train...

— De quoi?... de quoi?...

— Otez-vous, que je vous dis.

— S'pèce de chipie!

— Vous allez vous faire écrabouiller. »

Elle n'est pas la plus forte. L'homme la pousse, l'aplatit, se loge, on ne sait comment, parmi les infortunés soumis à la plus épouvantable compression. Et quand la contrôleuse, suffoquée, a repris haleine et parle de procès-verbal, elle s'entend dire :

« T'as pas fini!... Embêter un pauv' type qu'a été dans les tranchées, car j'y suis été dans les tranchées et c'est pas une femme qui va me commander, hein, des fois! On voit bien qu'a ne sait pas qu'y a la guerre... »

Ces deux tableaux de la vie parisienne actuelle, vous les connaissez, et vous en avez vu cent autres du même genre.

Je m'empresse de dire que je ne veux pas, le moins du monde, contrister les dames employées des postes. La plupart font de leur mieux pour assurer un pénible service, et elles n'ont pas toujours à se louer de certain public mal élevé et mal embouché. Et je ne prétends pas, non plus, que toutes les contrôleuses du Métro soient des êtres angéliques et martyrisés. Mes deux exemples ne valent qu'à titre d'exemples. Mais pourquoi invoquer la guerre comme la justification ou l'excuse de la négligence professionnelle ou de la brutalité générale?

Il y a la guerre... Et, comme si elle n'apportait pas assez de souffrances, les gens qui ne la font pas se rendent la vie odieuse entre eux.

La politesse, honneur charmant de notre race, n'est plus qu'un souvenir. Les Français se briment avec une ardeur qu'ils pourraient mieux utiliser.

C'est la guerre!... Mais, précisément parce qu'il y a la guerre, atténuons, dans la mesure du possible, la souffrance infinie qui existe autour de nous, dans les corps et dans les cœurs. Ne restons pas assis quand un blessé reste debout. Ayons quelques égards pour les femmes en deuil, pour les vieilles mamans aux yeux inquiets, pour les petites veuves qui ne sont pas « joyeuses » et s'en vont, humbles, effacées, leur enfant à la main.

Que la postière ménage le temps précieux de ses clients, et que les clients ne compliquent pas la besogne de la postière. Que les gens pressés, dans les corridors du Métro, consentent à entrer par l'entrée et à sortir par la sortie.

Un peu de douceur et de bonne grâce, un sourire, un geste prévenant, cela ne coûte pas un gros effort, et cela, pourtant, fait le charme quotidien de la vie — surtout quand la vie est dure pour tous.

Et c'est parce qu'il y a la guerre que les butors et les pimbêches, de toute classe et de tout genre, doivent « fiche la paix » à leurs concitoyens.

MARCELLE TINAYRE.

COINS DE PAGES

LES CHIMÈRES

Ne doutons pas que les Allemands, d'abord scandalisés, ne soient aussi affectés très péniblement de voir le monde se retourner vers des utopies et des chimères qu'ils pensaient avoir ruinées à jamais pour le plus grand bien de l'humanité. Il leur semble que la civilisation s'arrête et rebrousse, et cette civilisation moderne était leur œuvre, comme chacun sait.

Ils se flattaient de nous avoir désabusés, nous surtout, Français, parce que nous avions la faiblesse et nous nous donnions le mauvais genre de traduire leurs sophismes cyniques en argot de Paris : nous ne parlions pas toujours avec la révérence qui convient de la société des nations, des droits du plus faible, de la valeur des traités, « et autres balançoires ».

Nous n'avons jamais ri de ces « balançoires » qu'à contre-cœur, et aujourd'hui la revanche inespérée de l'idéal nous transporte comme une autre victoire de la Marne!

Elle fait aux Boches un effet correspondant.

Notre idéal, qu'ils ont l'impertinence d'appeler utopique, est, au rebours, le plus dépouillé de nuages, le plus praticable. Personne n'a le droit de hausser les épaules. Il est tout entier contenu dans ce principe clair et modeste, savoir qu'il y a une seule et même morale pour les peuples et pour les particuliers.

ABEL HERMANT.

Les Crimes Allemands en Afrique

MENTALITÉ ALLEMANDE A L'ÉGARD DES NOIRS. — LEURS ATROCITÉS DANS LEURS COLONIES AFRICAINES, AVANT LA GUERRE ET PENDANT LES CAMPAGNES 1914-1917. — IMPOSSIBILITÉ MORALE POUR L'ENTENTE DE LIVRER A LEURS VENGEANCES LES INDIGÈNES LIBÉRÉS PAR NOUS.

Il y a quelques années, un savant chimiste d'outre-Rhin, causant de politique mondiale avec plusieurs de nos compatriotes, leur déclarait avec l'énorme candeur de l'insolence boche que « l'avenir de la France était de vivre à l'état de symbiose *(sic)* avec l'Allemagne, c'est-à-dire comme le gui vit sur l'arbre et suit sa destinée. Quant à l'empire colonial, qui exige de la vigueur et de l'initiative, il devait aller à l'Allemagne, active, plus capable de le faire valoir que la France, réduite à une existence de retraité ! »

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites!

Cette aptitude colonisatrice, que le grossier personnage accordait si ingénument à ses seuls compatriotes, il peut être intéressant d'en rechercher les principes dans les écrits de quelques-uns d'entre eux, des plus qualifiés. Ils nous édifieront, au surplus, sur les sympathies que peuvent avoir gardées pour leurs « amis allemands » les indigènes de leurs anciennes possessions africaines, que, d'après la récente « Réponse des puissances centrales aux maximalistes russes », nous aurions à leur rendre sans discussion.

D'après le Dr Richard Tannenberg, « la politique est une affaire. La justice et l'injustice sont des notions qui ne sont nécessaires que dans la vie civile. Le peuple allemand a toujours raison, parce qu'il est le peuple allemand et qu'il compte 87 millions de nationaux! »

Un de leurs grands coloniaux, Karl Peters, écrit : « Le chef blanc ne doit pas hésiter à frapper et à tuer en toute occasion. Philanthropes et humanitaires d'Europe s'amusent à défendre et à célébrer le nègre. Ils le disent accessible au progrès, capable de sentiments élevés..... C'est un brutal bétail *(ein brutales Vieh)* qui ne mérite aucun égard. »

Et Preussen, ex-pasteur luthérien : « Si les noirs tombent à rangs serrés sous les balles allemandes, ce n'est que justice. Pourquoi les nègres n'ont-ils pas tiré meilleur parti des terres que Dieu leur avait confiées?..... Longtemps encore nous devrons être durs et nous devrons tuer. Mais qu'importe, si la civilisation allemande doit réjouir demain les nègres survivants et leur progéniture! »

En somme, ainsi que l'exprimait dès 1899 un rapport anglais, « la base principale de la politique allemande à l'égard des indigènes est de les réduire à l'état de servage et, s'ils résistent, de les détruire. L'indigène, pour l'Allemand, c'est un singe et rien de plus. »

Un député allemand déclarait d'ailleurs en février 1914 que, dans toutes les colonies allemandes africaines, il s'est perdu plus d'existences sur les plantations que par la traite des esclaves d'autrefois. M. John Harris a été fondé à écrire dernièrement que « la colonisation de l'Afrique orientale allemande offre une histoire de chasse à l'esclave, qui dépasse en horreur tout ce qui s'est fait dans le reste de l'Afrique ». Et M. Charles Andler a pu citer des officiers fouettant des noirs jusqu'à ce que mort s'ensuive ; un autre, enfonçant une baguette de fusil dans le crâne d'un indigène qu'il avait

abattu d'un coup de feu et qui râlait encore.

Si tels ont été les procédés des Allemands aux époques calmes de leur colonisation, on ne peut s'étonner des atrocités commises par eux en Afrique, dans les périodes de guerre.

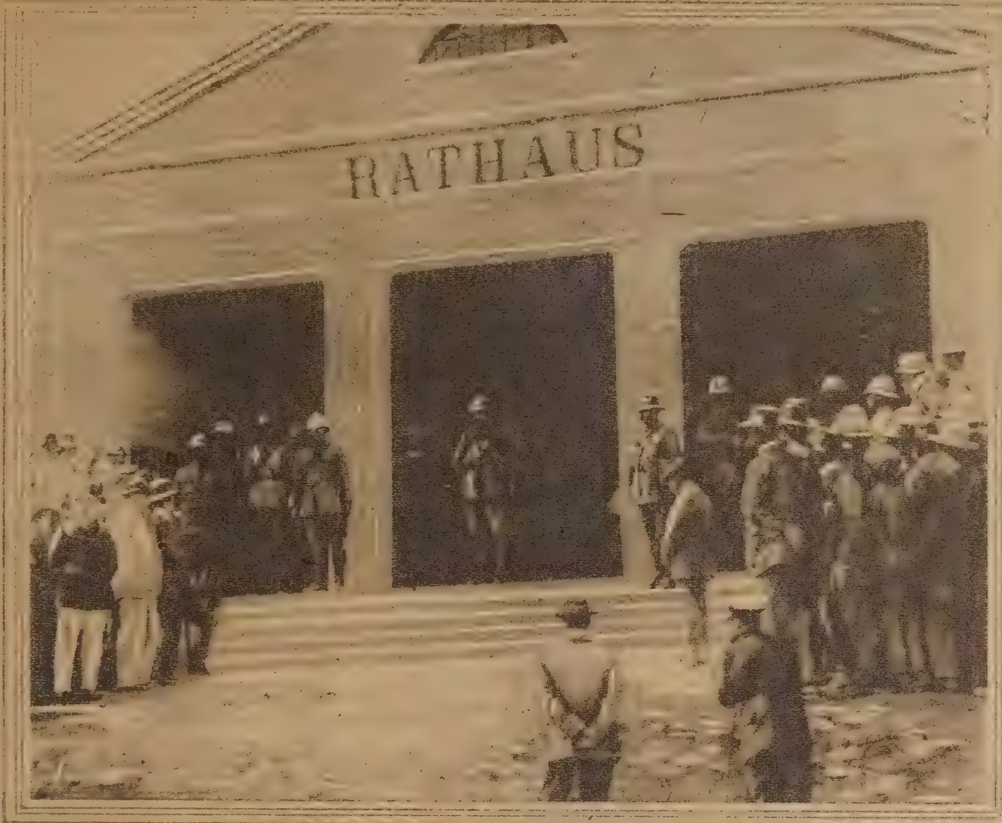
C'est ainsi qu'au Cameroun, dans l'expédition contre les Bakokas (1893), l'assesseur Wehlau fit couper le cou à quelques vieilles femmes, mettre aux fers et rouer de coups quinze femmes et enfants, attacher trois d'entre eux au pied d'un mât surmonté du drapeau allemand, où ils furent laissés jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim. — Dans la même expédition, pendant des jours entiers, des prisonniers, sur le pont d'un bateau, par une chaleur torride, ont été ligotés et des vers se sont logés dans leurs chairs enflées et ensanglantées ; puis, comme ils étaient près de mourir, on les a tués à coups de feu comme de simples animaux.

En Afrique orientale, Karl Peters mit le pays à feu et à sang et y déchaîna en 1905 une guerre, au cours de laquelle périrent plus de 100,000 hommes, femmes et enfants.

Au sud-ouest allemand, le général von Trotha dans la guerre contre les Hereros (1904-1907), se montra son digne émule et les massacres ordonnés par lui soulevèrent l'indignation de l'Allemagne elle-même (1).

On doit bien penser que, au cours de la guerre actuelle, les Allemands d'Afrique ont fidèlement suivi les traditions de leurs anciens de la guerre des Hereros et n'ont pas voulu rester inférieurs à leurs camarades de Belgique et de France : les rapports circonstanciés de la commission d'enquête, instituée par les Anglais en octobre 1915, nous édifient à cet égard. Nous ne pouvons certes pas relater tous les crimes établis par ces documents écrasants, qui pourtant, d'après le général Dobell, ne contiennent qu'une petite proportion des atrocités indicibles réellement commises par ceux que nos braves Sénégalais nomment « les Sauvages ». Nous choisirons dans le nombre quelques-uns des faits qui nous ont paru les plus caractéristiques de leur mentalité à l'égard des indigènes, comme aussi de leur complet mépris des lois de la guerre.

Au Cameroun, dès la déclaration de guerre, les fonctionnaires allemands font partout pendre sommairement ou même empoisonner un grand nombre d'indigènes, sur le simple soupçon de sympathie pour l'Entente et sans autre motif que celui de « froideur habituelle » ou de « nature effrayante».



Le Parlement de l'Afrique allemande du Sud-Ouest.

Aussi, à l'arrivée des Alliés, accueillis en libérateurs, les missionnaires allemands, restés à Duala, étaient-ils épouvantés par la crainte des représailles ; selon leurs propres dires, « le ciel retentissait des cris indescriptibles d'indignation et de joie de ces malheureux à la mémoire desquels étaient encore tout frais les meurtres récents et les répressions. »



Troupes indigènes allemandes.

La curieuse proclamation ci-après, datant du 4 novembre 1914, est bien typique des procédés boches :

AVIS. — A tous les habitants des régions d'Ebolowa et de Kribi, je dis ceci :

Lorsque les Anglais et les Français viendront dans le pays, vous devrez vous enfuir dans la forêt. Ceux qui resteront dans leurs villages ou iront au devant des Anglais et des Français seront tous tués par moi, hommes, femmes et enfants.

Je tuerai également ceux qui fourniront des vivres, indiqueront les chemins ou serviront de porteurs.

Dieu a donné le Cameroun aux Allemands. Il a dit que nous le garderions. Nous ne partirons donc pas.

Les soldats allemands dévastent actuellement le pays des Français et des Anglais ; aussi la guerre sera-t-elle finie dans deux mois. Vous ne devez pas avoir peur. Je vous répète que ceux qui aideront les Français et les Anglais seront tués, parce que je suis plus fort que tous.

Je vous salue.

VON HAGEN,
« le terrible d'Ebolowa » (*sic.*)

Dans toute la colonie d'ailleurs, les Allemands déclaraient aux indigènes que si les Alliés conquéraient le pays, ils n'y trouveraient plus d'habitants ; ils tenaient parole, emmenant enchaînés en files ceux qui pouvaient leur servir de porteurs, pendant les autres, les fusillant ou les passant à la baïonnette. Et ces exécutions, ces massacres en masse de toute une population s'accompagnaient d'actes monstrueux : hommes et femmes de tout âge, tailladés à coups de coupe-coupe, flagellés jusqu'à mort avec des fouets en épaisse peau d'éléphant ; — on saisit par les pieds un enfant de cinq à six ans, on lui fracassa la tête contre le sol et on l'acheva à coups de pied, — un indigène, ancien agent de police retraité, marquant de la répugnance à se faire soldat, un officier ordonna de l'expédier, œil et oreilles arrachés, et larges blessures de coupe-coupe dans le dos.

(1) M. de Chassagne. Suisse.

Et des Européens donnent l'exemple, en coupant eux-mêmes avec leur couteau la gorge des soldats anglais blessés et osant menacer de leur poignard un officier qui avait une jambe brisée! D'ailleurs le « Terrible d'Ebolowa » n'avait-il pas promis à ses soldats 10 marks par tête d'homme blanc!



Si nous passons au Sud-Ouest allemand, nous nous trouvons en présence de crimes d'autre genre. Lors de l'occupation de Swakopmund, les Anglais constatèrent que des puits, destinés à fournir aux hommes l'eau de boisson, avaient été empoisonnés. Le général Botha, s'en étant plaint au commandant des troupes adverses, reçut comme réponse que « les points d'eau devaient être regardés comme matériel de guerre de nature à profiter à l'ennemi et, comme tels, détruits ».

On y avait, en conséquence, jeté tout d'abord quelques sacs de sel ; puis, ce procédé ayant été reconnu insuffisant, on avait eu recours à des immersions de « kopper's dip » (bains de cuivre). Mais on avait apposé des avis (mensonge!), afin de conjurer toute possibilité de porter atteinte à la santé de l'ennemi « par un moyen non chevaleresque » (!!!)

Ailleurs, c'est avec de l'arsenic que les puits ont été empoisonnés. En un autre endroit, les Anglais ont saisi un ordre écrit d'un capitaine allemand, prescrivant de « contaminer l'eau à fond avec maladie », c'est-à-dire, d'après la déclarations des prisonniers, par l'introduction d'une substance bactérienne avec le dessein de provoquer une épidémie.



Et pour terminer, une goujaterie : comme des officiers anglais prisonniers se plaignaient d'être insuffisamment nourris, le Dr Seitz, gouverneur, leur répondait : « Nous ne sommes pas comme vous autres, Anglais, avec vos biftecks et votre « ham and eggs » (œufs au jambon). Nous sommes un peuple frugal : il nous suffit, pour déjeuner, d'un petit morceau de pain et d'un peu de café. » Le peuple de la kultur, frugal! Demandons à nos malheureux réfugiés ce qu'ils en pensent



Forteresse allemande dans l'Est africain

On conçoit qu'en présence de tous les crimes révélés par l'enquête, l'opinion anglaise soit unanime à déclarer qu'à aucun prix nous ne pouvons rendre aux Allemands leurs quatre colonies africaines (Togo, Cameroun, Sud-Ouest, Afrique Orientale), dont les trois premières leur ont été enlevées depuis longtemps, la conquête de la dernière pouvant, à l'heure actuelle, être regardée comme virtuellement achevée.

Lord Robert Cecil, ministre anglais des affaires étrangères, déclarait récemment « qu'il considérerait avec horreur l'idée de rendre les indigènes qui ont été arrachés à un tel gouvernement. »

Et M. John Harris écrivait : « Que serait le sort de ces milliers d'indigènes qui, dans chaque colonie, ont donné leur aide aux conquérants ? On dit quelquefois que le traité de paix comprendrait une amnistie pour tous les indigènes qui nous ont aidés. Le beau chiffon de papier! Si, sur cette simple garantie, les puissances alliées rendaient les colonies allemandes avec leur population à la domination allemande, ce serait une trahison des indigènes, à tel point qu'une prompte et terrible Némésis devrait s'abattre sur les puissances de l'Entente! »



On ne peut que s'associer à cette éloquente protestation et espérer que, conformément aux déclarations officielles, faites cette année par M. Lloyd George et par les ministres anglais et français des colonies, l'Entente tiendra à honneur de s'y conformer. Au cas contraire d'ailleurs, le châtiment ne tarderait pas ; les projets kolossaux du pangermanisme colonial, confirmés par les déclarations de M. Zimmermann (*Temps* du 10 novembre) ne peuvent nous laisser à cet égard aucun doute.

Général **LETURC**



Nègres torturés par les agents allemands (Cameroun)

LA CATHÉDRALE

IX

LE CHRIST DANS L'ART DES CATHÉDRALES

La figuration du Christ dans la cathédrale s'imposait de tant de façons qu'on ne concevrait plus, aujourd'hui, sa rareté ou son absence. En dépit de la présence réelle ou plutôt à cause d'elle, pour l'exprimer et pour la commenter, pour en ouvrir les mystères temporels et célestes, pour raconter l'histoire de ses préfigurations, de ses prodromes, de ses fondements historiques et mystiques, de ses requêtes et de ses effets, il est nécessaire de parler aux yeux et de se répandre en images où la figure du Christ occupera naturellement une place de choix. Centre et sommet de la vie religieuse comme il en fut l'initiateur, le Christ est de ce fait le centre de l'art.

Pourtant, il est certain que le besoin de montrer Jésus en effigie n'a pas toujours été ressenti. Les chrétiens des tout premiers temps ne songent pas à donner de Jésus une représentation à la manière d'un portrait; ils ne cherchent pas pour leur compte à se le figurer: ils y pensent, cela suffit, et ils y font penser au moyen de notations dépourvues de toute curiosité visuelle. Leurs images tendent à signifier, non à montrer. Le visible est traité par eux, à cet égard, comme l'invisible, dont le moyen d'expression est le symbole. Je dis symbole, il faudrait dire parfois logogriphe, comme lorsque Jésus est figuré sous la forme d'un poisson. En tout cas, un Christ comme ceux que nous voyons au trumeau de nos portails, dans les tympans ou au sommet des verrières, c'est ce qu'on ne trouve pas aux catacombes.

Il ne se pouvait pas qu'une telle réserve et une telle sécheresse esthétique persistassent à des époques de civilisation chrétienne développée, en des siècles d'art. L'ère des basiliques avait déjà fourni de magnifiques images, dont le type parfois barbare avait du moins pour lui la grandeur. Les mosaïques de Ravenne ou de Sicile donnent le ton de l'art décoratif à l'usage des foules et elles exercent une influence énorme sur toutes les œuvres religieuses postérieures. Au douzième et au treizième siècles, la technique étant développée et les types amplement fixés, des œuvres magistrales et tout un cycle de représentations verront le jour.

C'est dès le seuil, que la cathédrale offre à l'ordinaire l'image du Sauveur. Debout et bénissant, foulant les monstres ennemis de la race humaine, tenant en main son Evangile et surmonté du dais qui ombrage sa majesté, il voit passer, au porche central, la coulée de ses fidèles. Doux phare qui éclaire, attire, retient, protège, il offre le foyer de son cœur à toute la cité, pour qu'elle y trouve un point de concentration et un appui ferme. Les générations et les générations passent ; le Christ reste : voilà ce que disent ces nobles statues dont le « Beau Dieu » d'Amiens est le type, grandiose vision, simple et prenante, au port si majestueux, à la draperie calme, aux beaux plans sculpturaux dont la plénitude évoque les plus pures époques grecques, sans laisser de se rattacher au terroir par le caractère très écrit du visage.



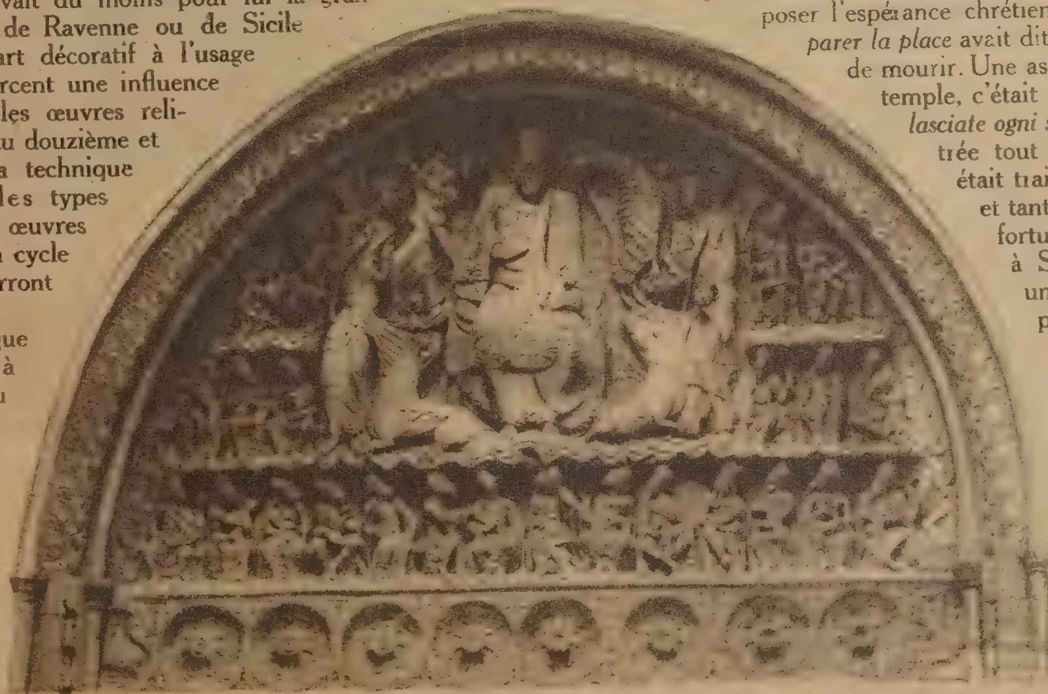
Le « Beau Dieu » de la cathédrale d'Amiens.

Une basilique comme Montreale, en Sicile, est emplie tout entière par la gloire obsédante de son Christ intérieur, qui, de la voûte en cul-de-four, rayonne sur l'assemblée sans que nul échappe à l'emprise puissante ; avec plus de douceur, le Christ des cathédrales françaises emplit la cité ; il laisse le dedans à l'éclat mystérieux des verrières, où sa face plus d'une fois flambera, mais sans retirer à la *présence réelle* le soin de procurer cette omniprésence dont palpite la maison de Dieu.

Fréquemment, comme à Chartres au porche oriental, le Christ paraît en majesté au milieu des quatre évangélistes représentés par leurs animaux symboliques. Le douzième siècle affectionne ce thème, qui parfois donne de belles réussites.

Dans les jugements derniers, tout au sommet et au centre de la composition, une belle place est aussi marquée pour une figuration de Jésus glorieux. Nous avons dit que cet au delà angoissant a de quoi régler la vie et que c'est dans cette pensée qu'on l'expose aux foules chrétiennes : le Christ trônant dans tout l'appareil de son *second avènement* est évidemment le principal, pour l'impression qu'on espère utile. Notre-Dame de Chartres, Reims, Laon, Amiens, Moissac offrent aussi au respect et à l'admiration de sublimes icones.

Au-dessus des linteaux de portail, dans les tympans de maintes églises romanes, on voit le Christ en ascension proposer l'espérance chrétienne. *Je vais vous préparer la place* avait dit le Maître au moment de mourir. Une ascension aux portes du temple, c'était donc le contraire du *lasciate ogni speranza :* Motif d'entrée tout indiqué, qui tantôt était traité en style hiératique et tantôt librement, avec des fortunes diverses. On voit à San-Isidoro de Leon un Christ hissé au ciel par deux anges, jeunes hidalgos qui l'enlèvent, l'un par le pied, l'autre par la taille, le Christ lui-même s'agrippant à leurs ailes relevées pour alléger le fardeau. Dans la forme hiératique, le Christ est entouré d'une gloire, parfois debout, souvent assis



Tympan de l'église Saint-Pierre, à Moissac (Tarn-et-Garonne)

avec un tabouret sous les pieds, et des anges quelquefois l'emportent sur un petit nuage (les anges, selon la tradition byzantine, servent à exprimer la vertu divine); mais parfois il monte seul, ce qui a lieu généralement à partir du treizième siècle.

Hors ces motifs de première grandeur, la personne de Jésus se rencontre fréquemment dans la cathédrale, soit en apparition dans la vie des Saints, soit en gloire dans des vitraux symboliques exprimant l'Eglise, soit au centre des roses, entouré des vertus ou des dons du Saint-Esprit, etc. Mais c'est surtout dans les ensembles émiettant sa vie qu'on pourra le retrouver.



Une vie de Jésus sculptée ou peinte, une vie de Jésus qui en soit vraiment une et non pas le choix de quelques motifs spécialement apparentés aux préoccupations liturgiques, théologiques ou mystiques, c'est ce qu'on ne voit que plus tard dans l'iconographie chrétienne. On étonnerait bien des gens en leur disant que la crèche n'apparaît qu'en 303, sur un sarcophage. Les vies de Jésus ne se mettent à pulluler — grâce à la gravure surtout — qu'à partir du seizième siècle. Il faut bien se persuader que l'esprit anecdotique, même pieux, n'a rien de primitif. La chrétienté initiale, pleine de l'essentiel, en oublie ses mémoires ; elle se contente du *memento*. Simple mot, simple doigt levé, cela suffit à l'enseignement, à la suggestion, et l'on s'en satisfait à cette heure. L'idéologie règne.

Aussi les faits de la vie de Jésus tout d'abord présentés sont-ils premièrement en très petit nombre ; deuxièmement toujours les mêmes ; troisièmement choisis de façon à prouver qu'il ne s'agit point d'histoire, mais de théologie, de liturgie, de mystique, de morale religieuse. Là où Bida ou Tissot exigeront des centaines de planches, l'antiquité n'en requiert que douze ou quinze. Pour le drame de la croix, qui se développera plus tard en plus de cinquante actes successifs, on n'a que deux ou trois thèmes, comportant peu de variantes. Au lieu de laisser à la piété ou à la fantaisie individuelle le soin de choisir quels moments, dans la vie de Jésus, devront inspirer les arts, on s'en réfère avec soumission à l'autorité religieuse. Point de laïcité et pas davantage d'individualisme, dans l'art des cathédrales ; la pensée officielle y décrète tout ; les programmes imposés ne laissent que peu de marge et n'en laissent même aucune en ce qui concerne la détermination des sujets.



Nativité (Eglise Notre-Dame, à Saint-Omer).

On représentera sans fin la résurrection de Lazare et la résurrection du Sauveur, parce que les espoirs du chrétien s'y associent. On y joindra la pêche miraculeuse et l'épisode des mages, parce que cela signifie l'espérance collective de conquête. Le lavement des pieds, si frappant comme symbole de la charité fraternelle, rappellera le commandement du Seigneur. La multiplication des pains, le miracle de Cana en Galilée, la sainte Cène et le banquet céleste seront mêlés, par allusion au dogme eucharistique, figure et moyen des métamorphoses promises. La transfiguration montrera Moïse et Elie apportant au Christ le témoignage de l'histoire, le Père dans la nuée lumineuse nous offrant le témoignage du ciel, les apôtres représentant l'avenir enseigné, le Christ lui-même montrant ce qu'il est, entre ciel et terre : médiateur glorieux et souffrant, espérance d'ascension et consolateur de misères.

Ce point de vue théologique et mystique, ces tendances morales se raccorderont tout naturellement au sens liturgique, en vertu duquel on extrait de la vie de Jésus les faits qui se rapportent aux grandes fêtes, afin de rattacher celles-ci à leur origine et de les commenter.

Dans la façon de traiter ces sujets se retrouveront les vues qui ont présidé à leur choix. Au détail vrai, on substitue partout le détail significatif, le symbole. Dans une adoration des Mages, on mettra à la place de l'étoile un monogramme du Christ, étoile des hommes. Dans une fuite en Egypte, on hissera sur les clochers d'une Memphis de rêve des statues de dieux païens que l'arrivée de l'Enfant-Dieu fait se précipiter en grimaçant.

Sur la tête du Sauveur crucifié on placera non une couronne d'épines, mais une couronne royale, quelquefois un costume d'apparat au lieu de la sainte nudité. La première couronne d'épines sur la tête d'un crucifié date du quatorzième siècle.

On s'étonnera, à d'autres époques,



Epiphanie (Clôture du chœur de Notre-Dame de Paris). Clichés Martin Sabon.

d'une telle parcimonie d'expression réelle et d'une telle incuriosité. Quand le mouvement franciscain et l'expansion des grands ordres auront renouvelé la sensibilité occidentale ; quand le pseudo Bonaventure et la Légende dorée auront passé, on ne pourra plus se détacher les yeux de tant de chers détails, qu'un ardent mysticisme aura obligé les artistes à interpréter, après les poètes mystiques et les auteurs de *mystères*.

Mais en tout temps l'art religieux saura garder à la vie de Jésus son caractère idéologique et se retremper plus ou moins profondément dans l'esprit de son départ. La personne de Jésus est avant tout le territoire commun de Dieu et de l'homme, une médiation : ce n'est pas principalement la personne judaïque contemporaine de Tibère, l'homme aux cheveux « couleur de vin » du prétendu Publius Lentulus. La vie de Jésus à son tour est un fait spirituel plus qu'un fait historique ; ou pour mieux dire, son historicité ne vise qu'à l'esprit et ne porte qu'en esprit, car *la chair ne sert de rien*, a-t-il dit lui-même.

Pour la même raison qui aura fait élaguer, trier, transposer, idéaliser les motifs, il sera donc naturel qu'on transpose les temps. Les scènes de la vie de Jésus seront appuyées et parfois même remplacées par des scènes correspondantes de l'Ancien Testament. L'équivalence entre les deux paraîtra totale. Le sacrifice d'Abraham ou la croix ; Jonas hors de la baleine ou Jésus hors du tombeau, c'est là, idéalement, la même chose. Le premier fait, figurant le second, lui emprunte sa substance spirituelle. Il n'y a pas plus addition de l'un à l'autre que d'une personne à son image dans le miroir. Il pourra donc y avoir substitution, et l'on verra le Christ en Adam, parce qu'il est le nouvel Adam ; en Abel ou en agneau d'Abel, parce qu'il a été, lui aussi, immolé ; en Melchisédech, parce qu'il est le prêtre éternel, supérieur à la hiérarchie judaïque à travers laquelle il rejoint ses anticipations mystérieuses ; en Isaac portant le bois de son sacrifice, figure de la croix ; en Jacob croisant les mains pour bénir ses enfants, symbole aussi de l'effort du Calvaire ; en Moïse frappant le rocher pour faire couler l'eau qui apporte le salut ; en serpent d'airain vers lequel, comme vers la croix, il suffit de se tourner pour vivre ; en Samson portant les portes de Gaza sur la montagne, c'est-à-dire les portes de l'enfer charriées au Calvaire avec la croix ; en David terrassant le lion, figure de Satan ; en Elie élevé au ciel sur le char de feu ; en Joseph vendu par ses frères ; en Jonas vomi par le squale — à moins qu'on ne trouve le squale tout seul, bien béant, comme un tombeau vide ; en agneau pascal surtout, symbole fondé sur l'Ancien comme sur le Nouveau Testament et qui prête à des myriades d'interprétations dont le cycle n'est pas terminé. On en abusa à certaines époques, tellement que le Saint-Siège fut obligé d'intervenir. On figurait des scènes entières où il n'y avait que des moutons, groupés autour du Christ, mouton lui-même. Cela devenait une bergerie par trop bêlante. Le concile de Constantinople appelé Quini-Sexte décréta qu'à l'avenir on substituerait, en figurant le Christ, la forme humaine à la forme ovine. On n'en continua pas moins fort longtemps ce qu'on faisait.

Orientée vers l'avenir comme elle prend origine dans le passé, la vie de Jésus trouvera des succédanés en toute époque et en toute situation nouvelles.

De même que le sacrifice d'Abraham, chrétien par anticipation, vient rejoindre le sacrifice de la croix et comme coïncider avec lui, ainsi tout sacrifice ultérieur, toute souffrance volontaire est un crucifiement repris et peut se voir rapproché du crucifiement jusqu'à s'y confondre. Il en sera de même de tous les mystères communs à la vie historique du Verbe et à la vie chrétienne.

Dans une fresque de Notre-Dame de Chauvigny (fin du quinzième siècle) l'humanité religieuse tout entière porte la croix de Jésus et fait avec lui la route douloureuse. On croit entendre le mot de Pascal : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

A Burgos, sur le tympan de la porte du cloître, le Précurseur baptise Jésus en chape de célébrant. Commentaire : Le baptême de Jésus et le baptême tout court sont la source et le fleuve. A la cathédrale de Tolède, sur le tympan de la porte de l'Horloge qui représente la multiplication des pains, on substitue aux cinq poissons du récit évangélique une coupe de vin et des assistants sont à genoux dans une attitude de communiants. A Saint-Julien de Jouzy, en Saône-et-Loire, dans un lavement des pieds du douzième siècle, saint Pierre, assis dans un siège à accoudoir, véritable stalle, tient en main une énorme clef, et, à côté, un des apôtres, à l'exemple du Sauveur, lave les pieds d'un de ses collègues selon la parole : *Si je vous ai lavé les pieds, moi, votre maître, ne devez-vous pas faire de même les uns pour les autres ?*

Dans la Cène de l'abbaye des Dames, à Saintes (douzième siècle), le Christ, au lieu de distribuer du pain à ses disciples, leur distribue des morceaux d'un poisson qu'il tient à la main. Ce poisson, c'est lui-même figuré symboliquement d'après la convention primitive. Et, pour bien insister sur l'idée de transsubstantiation, un des disciples élève en l'air un pain sur lequel est gravée une empreinte de la main de Dieu, dont la puissance a opéré le miracle. Adam et Eve sont d'ailleurs là, représentants de l'humanité à qui l'eucharistie est donnée, et dans les coins des diables grincent. Ainsi l'idéologie est maîtresse et l'unité des temps dans le Christ cherche son expression.

Il serait long d'exposer en détail l'iconographie de la vie du Christ dans la cathédrale. M. Emile Mâle, avec sa parfaite maîtrise, et M. Sanoner, dans une belle monographie fort connue, ont accordé au sujet une attention prolongée qu'on ne peut demander ici. Je ne puis que donner à propos de l'Enfance un exemple des solutions adoptées par les imagiers quand ils ont égrené les saints épisodes.

J'ai dit combien tardivement la crèche fut adoptée ; son développement iconographique marche du même pas. Jusqu'au quatorzième siècle, les représentations sont des plus sommaires : un lit bas où la Vierge est étendue ; l'enfant couché parfois sur le pied même du lit, d'autres fois dans une crèche suspendue au-dessus on ne sait trop comment ; quelquefois dans une corbeille d'osier ou dans une auge posée à terre (Paris, Worms, quatorzième siècle), à moins que l'artiste n'ait préféré organiser un lit double, comme des couchettes de bateau (Chartres, douzième siècle).

Un peu plus tard, on développe et l'on enrichit. Les noëls chantés et mimés de l'époque des mystères frayent la route aux noëls sculptés et peints. L'étable se précise ; elle devient un petit bâtiment commode, parfois coquet, avec un lit bien menuisé et muni d'oreillers, assez souvent abrité de rideaux ou surmonté d'un baldaquin et éclairé d'une lampe ouvragée. — Cette fois, c'est une pensée de culte qui intervient, mêlée à l'histoire. Le bœuf et l'âne sont toujours là, même dans le décor enrichi, où ils font bizarre figure. Ne les retrouvera-t-on pas dans les palais que la Renaissance substitue au réduit bethléémite ? Ils n'y étonneront point, tant l'habitude arrive à émousser le sens du probable.

Les deux sages-femmes, Zélémi et Salomé, dont l'extrait de naissance, énergiquement barré par l'Eglise, se trouvait dans l'évangile apocryphe de saint Jacques, assistent Marie assez régulièrement jusqu'au treizième siècle. Après cela, elles disparaissent et font bien. On en trouve cependant un exemple attardé dans la Nativité de Dijon, qui est du quinzième. Quant à l'Enfant, on le met en action parfois plus que ne comporte son âge. Dans certaines mosaïques et sur certains porches, il paraît bien avoir huit ans. C'est qu'on le veut faire bien voir, et que de plus on veut exprimer la volonté miséricordieuse qui a réduit un Dieu à cet état puéril sans diminuer la conscience qu'il en a, ni par suite son mérite d'amour. Enfin, des personnages célestes — Dieu le Père, le Saint-Esprit planant, les prophètes, les anges — viennent de plus en plus glorifier et récréer le groupe sacré.

Par un étrange parti pris qu'on ne s'explique point, les artistes du moyen âge ne représentent jamais l'adoration des bergers, mais seulement leur arrivée et surtout l'annonce des anges. Par contre, on insiste sur l'hommage des rois, dont j'ai dit la portée dogmatique. Placée ainsi souvent aux portes mêmes de l'église, cette image signifiait : Venez, individus et peuples, accourez des lointains de votre oubli et de vos péchés, comme vinrent d'Orient les trois adorateurs symboliques.

Il serait difficile de décrire tout ce que la fantaisie et la bonhomie naïve ont superposé peu à peu aux données de l'histoire et aux données primitives de l'idée religieuse. Le sens des réalités actuelles dominera de plus en plus, à la fin du moyen âge, la pensée hiératique, et de là naîtront mille trouvailles pittoresques. « Il semble bien, dit M. Sanoner, que les naïfs et pieux artistes aient voulu indiquer aux fidèles, en prenant sur le vif leurs traits, leurs costumes, leurs démarches, que c'est à eux-mêmes que les

anges sont venus chanter, dans la nuit sainte, la consolante parole : *Paix aux hommes de bonne volonté!*

La *circoncision*, que les imagiers de cathédrales expriment avec une crudité aujourd'hui insupportable (voir le chef-d'œuvre de Jean le Boutellier à la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris — 1350) ; puis la *présentation au Temple*, beaucoup plus rarement représentée ; puis la *fuite en Egypte*, qui fournit occasion à un orientalisme naïf, et enfin l'épisode de *Jésus au milieu des Docteurs*, où l'allusion dogmatique est si claire et les éléments du récit si prenants, tels sont les thèmes fondamentaux adoptés.

Vienne après cela l'élargissement de la vie publique, viennent la passion, la résurrection, la survie, les récits d'art vont aussi s'élargir, mais en demeurant toujours tendancieux, tout imprégnés de liturgie et de théologie, débordant l'histoire. Le baptême de Jésus et la résurrection de Lazare accapareront à eux seuls la bonne moitié des figurations relatives à la vie publique. Les paraboles, ce seront avant tout le bon Pasteur, les Vierges sages et les Vierges folles, parce que le bon Pasteur, c'est toute la part de Jésus dans la salvation, et que la vigilance des Vierges, leur soumission aux préceptes, aux conseils, c'est tout le lot de notre humanité répondant aux divines avances. Ainsi du reste.

Cette façon d'envisager le thème sacré est après tout la meilleure ; c'est la mieux appropriée à nos besoins et la plus digne d'époques religieuses. Il ne s'agit, religieusement, ni de tout dire, ni de viser à la littéralité.

L'histoire du Christ est faite pour être réadaptée, puisque c'est le drame universel de l'humanité souffrante et pécheresse qui remonte vers sa source. Le Christ, dans ses figurations, doit répondre à son rôle. Il est notre docteur : qu'il nous enseigne ; il est notre prêtre : que sa vie soit une liturgie qui nous mène à Dieu ; il est notre Sauveur : qu'il nous sauve, c'est-à-dire qu'il imprègne nos sensibilités, émeuve nos volontés et nous fasse choisir, par ces influences du dehors, comme par la grâce du dedans, la route éternelle.

Dieu avec nous, Dieu l'un de nous, Dieu s'avançant à notre tête pour nous faire accomplir notre destinée, tout en marquant là-haut le point d'arrivée où une chair ressuscitée nous précède : tel est le thème à rêver et à décrire.

Philippe, qui me voit voit mon Père, disait le Sauveur la veille de sa mort : les cathédrales se sont efforcées de nous montrer Dieu dans le Christ, dans la vie du Christ. Leurs succès sont des gloires chrétiennes; leurs succès sont en même temps des triomphes esthétiques aujourd'hui goûtés. Quant à leurs impuissances, elles ne peuvent nous empêcher de les louer et de les admirer dans leur œuvre, puisque pour une très forte part ce sont les impuissances de l'humanité.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

LES LIVRES

L'Orage sur le Jardin de Candide, par ADRIEN BERTRAND. — *Lectures pour une Ombre*, par JEAN GIRAUDOUX. — *Les Jours Inquiets*, par L. DUMONT-WILDEN.

C'est avec une tristesse profonde que l'on songe à ceux que la guerre enleva aux lettres françaises et dont nous ne connaîtrons point l'œuvre définitive que certainement ils portaient en eux, l'œuvre à laquelle devaient logiquement aboutir les longues années de dur labeur de la formation intellectuelle. Plusieurs d'entre eux, inspirés par le grand drame, ont laissé des pages qui rendent plus amer notre regret de les savoir endormis dans l'éternel silence et notre cœur s'attendrit quand nous évoquons un peu de leur pensée et de leur rêve. L'année dernière, en parlant ici de l'admirable *Appel du Sol* d'Adrien Bertrand, je ne me doutais point que celui qui avait écrit ce livre si vibrant était déjà marqué par la mort. De Pau, où il était en traitement, il m'adressa un mot touchant : « Pardonnez-moi, me disait-il, d'être encore blessé et au lit et de ne pouvoir plus longuement vous écrire. » Hélas ! il devait s'en aller, comme tant d'autres, après des mois de souffrance, et il eut ce courage d'ajouter des pages à celles déjà publiées, avec ce sentiment, peut-être, qu'elles devaient être les plus belles parce que les dernières...

C'est *L'Orage sur le Jardin de Candide*, suivi de *L'Illusion du préfet Mucius*, qu'il nous a laissé, — un livre exquis, d'une philosophie grave et sereine, d'un charme littéraire certain. Il fait songer à Anatole France, avec de la généreuse jeunesse plein le cœur et sans la moindre âpreté dans la phrase. C'est le héros qui a vécu l'épopée et qui, l'ivresse de la bataille dissipée, réfléchit sagement aux gestes accomplis.

Dans le paysage d'Orient où il cultivait son jardin, il ressuscite Candide et groupe autour de lui l'abbé Coignard, M. Pickwick, Don Quichotte, le sous-lieutenant Vaissette, agrégé en philosophie, tué dans un assaut, Faust et Achille aux pieds légers. Un orage formidable s'abat sur le jardin; les chemins sont dévastés, les arbres déracinés, les fleurs arrachées; la tempête hurlante emplit tout le ciel, fait trembler le sol, ébranle les murs de la métairie où causent les philosophes. Car ce sont sept sages que l'auteur a réunis chez Candide, sept sages affranchis de toutes les passions humaines et qui commentent les événements. « Nous sommes un peu, dit l'abbé Coignard, comme la parure de chaque peuple et, quelle que soit notre origine, nous voici réconciliés dans le domaine des Lettres éternelles ! »

De quoi devisent-ils pendant des jours et des nuits ? De l'orage, de cette tempête furieuse qu'est la guerre des nations, du cyclone qui ravage le symbolique jardin de Candide, — et l'on voit tout de suite par quel subtil enchaînement des idées, les thèses les plus sages et les plus audacieuses sont tour à tour soutenues et combattues par ces esprits essentiellement représentatifs des races aux prises. Seul, Achille proclame que la « guerre est divine ». Et cela prouve, réplique l'abbé Coignard, qu'Achille n'a jamais fait la guerre, tandis que Candide constate : « Tu n'existes point par toi-même, mais seulement par *L'Iliade*. » Alors qu'est la guerre ? « Le plus grand crime que puisse accomplir un souverain et la plus grande sottise que puisse commettre une république », assure l'abbé Coignard. « C'est une longue misère même quand elle est un devoir », affirme le sous-lieutenant Vaissette. « C'est une crise de folie de notre pauvre humanité, une sanglante étape dans sa recherche du bonheur », proclame Faust. Mais alors M. Pickwick remarque : « Il faut défendre ses récoltes contre les brigands et les pirates ; je n'ai nulle envie de semer pour qu'un larron vienne moissonner mon champ. Ici mon intérêt et ma dignité britanniques sont en jeu. » Et Don Quichotte conclut : « Dignité, avez-vous prononcé, mon cher Pickwick ; devoir, déclare M. Vaissette, enseigne d'infanterie française ; et moi je dis : honneur. Les trois mots ont la même signification. C'est pour l'honneur que j'entrepris les exploits de ma chevalerie. Et son haut idéal n'a pas conservé de plus éclatant symbole que ma charge contre les ailes de moulins à vent ! »

Tel est le ton de ces entretiens qui se déroulent dans une atmosphère d'exquise sérénité, pendant que la tempête fait rage au dehors et que le ciel sombre déverse des torrents d'eau. Si parfois un peu de scepticisme perce dans les phrases, si certains principes tendent un peu trop vivement à dégager la conscience de toute contrainte morale, la réalité vivante et troublante est aussitôt évoquée avec son enseignement fécond : « C'est à l'abri des poitrines de soldats, dit Vaissette, que les artistes peuvent, de leur stylet ou de leur ciseau, faire surgir des œuvres éternelles, et les négociants entasser l'or dans leur comptoir. Miltiade battu à Marathon, l'Acropole restait une colline couverte, non de temples de marbre, mais, comme l'Hymette, de thym, de romarin et de fleurs des champs. » Et les sages réunis chez Candide concluent à l'ordre nouveau dans le monde. « Je ne regrette pas même cet orage, dit Don Quichotte, puisqu'il a donné raison au droit et à la liberté. » Mais l'abbé Coignard demeure sceptique : « Des siècles de lutte, Don Quichotte ! et de souffrances pour en arriver à la plus grande douleur de l'humanité et au plus grand crime de l'histoire !... Quel profit tireront les hommes de cette tuerie ? Laissez-moi pleurer ! » Et quand l'orage s'est enfin apaisé, les philosophes retournent au jardin de Candide bouleversé, ravagé, et tous se mettent bravement au travail pour faire naître de nouvelles moissons...

C'est un livre curieux, sans amertume dans la navrance de l'âme, sans colère devant l'implacable destinée des choses, profondément humain, d'une intellectualité large et probe. A aucun moment le chatoiement des idées, vérités éternelles ou paradoxes ingénieux, n'altère ici la sincérité d'un esprit noblement mûri par l'épreuve

de la vie et c'est par là que cette œuvre est émouvante, car on y devine sous la grâce de la fiction une âme qui se livre toute, d'un élan.



Les *Lectures pour une Ombre* de M. Jean Giraudoux constituent, de même, une œuvre littéraire du plus réel mérite. Ces pages, d'une remarquable unité d'inspiration et d'expression, ne sauraient être confondues avec toute la littérature un peu spéciale que les circonstances, depuis plus de trois années, imposent à notre attention. Des notes prises au hasard de la route; des impressions du front traduites selon l'humeur du moment; des types croqués en quelques phrases précises et des tableautins fixés sobrement, mais tout cela est réalisé avec un talent très sincère, avec un sens des nuances révélant un artiste très sûr de son tempérament et de ses moyens. M. Jean Giraudoux a ce don, rare même chez les meilleurs, de savoir observer les choses en apparence infimes, les détails qui, à les bien considérer, prennent une étrange valeur dans l'ensemble et résument parfois tout l'intérêt profond d'un décor ou d'une situation. Il raconte avec une grande simplicité dans les mots, d'une manière brève et concentrée, qui finit par produire une impression de vérité saisissante. C'est vu et vécu ardemment; c'est traduit en périodes dédaigneuses de tout effet de style, mais avec une pointe d'ironie parfois savoureuse. Les notes sur le retour d'Alsace sont très caractéristiques de cette manière; les pages sur « Les cinq soirs et les cinq réveils de la Marne », avec plus d'ampleur dans le développement des idées et des sentiments sont poignantes.



M. Louis Dumont-Wilden, sous le titre: *Les Jours Inquiets*, publie un volume de notes en marge de l'actualité et qui constitue un hommage à la vie française pendant la guerre. Sous la forme d'un journal d'un réfugié belge, il fait le tour de la société parisienne, commentant les faits et les idées, analysant les hommes et les choses, cherchant loyalement, sous les apparences, cette âme de Paris qui ne déçoit jamais celui qui sait la comprendre et l'aimer. Les qualités caractéristiques du talent de M. Dumont-Wilden, servi par une large culture littéraire, se retrouvent dans ces pages où la méditation est toujours d'une note philosophique intéressante, même quand elle porte sur un paradoxe, où l'observation est toujours d'une intelligence pleine de finesse. Parmi les écrivains belges de l'heure actuelle, M. Louis-Dumont-Wilden est un de ceux que la pensée française forma le plus complètement. C'est pourquoi les « Jours inquiets » vécus ici depuis 1914 se reflètent dans son livre avec une compréhension si nette des plus sûres vertus de ce peuple qui sait mettre tant de beauté morale dans la souffrance et tant de grâce dans l'héroïsme.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

Le Génie latin

M. Anatole France publie une nouvelle édition de ce livre où il a versé tant de grâce et une si profonde connaissance de l'histoire littéraire. Nous détachons quelques feuillets de l'étude consacrée au plus humain de nos poètes tragiques :

LES ENNEMIS DE RACINE

Dès 1663, Racine allait à la cour et assistait au lever du roi. Le jeune poète, d'un esprit flexible, avait le don de plaire. Il savait converser sur toutes sortes de sujets et ne parlait pas de ses ouvrages. Il était beau; sa physionomie fine, ouverte, heureuse. Il avait le nez pointu, acéré, le nez des railleurs, la bouche ironique et voluptueuse, et de beaux yeux attendris, prompts aux larmes. Nous avons vu qu'il hantait La Fontaine. Il s'était lié avec Boileau, et avec Molière, à qui il donna sa *Thébaïde*, qui fut représentée sur le théâtre du Palais-Royal. Les recettes furent maigres. Pourtant cette première pièce, en laquelle le jeune Racine, tout en suivant Euripide, imitait Rotrou et Corneille, le montrait déjà poète habile et capable de tracer des caractères. A cette époque Molière, La Fontaine et Racine s'assemblaient deux ou trois fois la semaine dans le logis de Despréaux, rue du Colombier. Ils fréquentaient avec Chapelle, Furetière et quelques gens de cour au cabaret du *Mouton Blanc*, sur la place du cimetière Saint-Jean, à la *Pomme de Pin*, dans la rue de la Licorne, et à la *Croix de Lorraine*, et on y raillait bien des choses et jusqu'à la perruque de Chapelain.

Ce beau temps dura peu. Racine, ayant donné son *Alexandre* au théâtre de Molière, jugea que les comédiens du Palais-Royal ne jouaient pas la pièce à son gré; il la porta, sans les avertir, à la troupe de l'hôtel de Bourgogne, qui l'apprit quand ce fut fait, et l'on vit à Paris deux *Alexandre* à la fois. Molière avait lieu d'être mécontent; il le fut. Le jeune auteur n'avait pu supporter que ses chères créations fussent trahies et sa gloire de poète obscurcie. Le don de ressentir vivement toutes sortes d'impressions donne de l'inconstance et une sorte de perfidie aux natures les plus tendres et les plus exquises. C'est une grande vérité que les commerces les plus délicats ne sont pas les plus sûrs. Racine enleva à Molière mademoiselle du Parc; c'est ce qui acheva de les brouiller.

L'*Alexandre* avait fait de Racine un poète connu de la cour et de la ville. Une meute d'ennemis, grossie des ennemis de Boileau et des amis de Corneille, commença d'aboyer; ils devaient le harceler jusqu'à la mort. Le poète était de ceux qu'on blesse aisément, mais il leur répondit en toute occasion avec ses façons souveraines d'un homme qui sait tout dire. Il connut trop bien l'art dangereux de les irriter. Il raillait avec finesse et piquait adroitement. Les hommes les plus tendres ne sont pas les moins moqueurs : la même sensibilité nerveuse qui excite à pleurer de beaucoup de choses provoque à rire de beaucoup d'autres. Il fallut que l'auteur d'*Alexandre* s'engageât dans une querelle qui devait être suivie d'un fervent repentir et de larmes pénitentes. Nicole, en 1666, dans les *Visionnaires*, avait traité les poètes de théâtre d'*empoisonneurs publics*. Ils ne furent guère plus ménagés à quelques années de là par Bossuet, qui n'était pas janséniste. On ne va pas à la comédie pour faire son salut, et ce que disait Nicole était d'un docteur. Racine, qui était poète et chrétien, avait grand intérêt à ce que Port-Royal n'eût pas dit vrai. Il oublia que Nicole avait été son ancien maître, il oublia le sain Désert. Il prit la défense du théâtre en deux *petites lettres* qui sont les *Provinciales* de la poétique. Racine dispute et raille avec autant de force et de grâce que Pascal. Boileau, après avoir lu le manuscrit de la seconde lettre contre Port-Royal alors persécuté, dit à son ami : « Cela est fort joliment écrit, mais vous ne songez pas que vous écrivez contre les plus honnêtes gens du monde. » Racine ne fit point imprimer cette seconde lettre. Il obéissait dans la conduite de la vie à Boileau, qui agissait d'après des maximes fortes et simples. Boileau avait aussi sur lui une grande influence dans les choses de la poésie. Boileau ne possédait qu'un petit nombre d'idées, mais très nettes et d'une application facile. C'est là un grand avantage pour conduire les esprits. Les hommes d'une intelligence très vaste s'embarrassent dans des complexités infinies, se perdent et se retrouvent, hésitent : ils ont appris à douter. Ils suivent à certains moments les esprits moins vastes qui ne se sont jamais troublés.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.

LES POÈMES

LA VOIX

Je ne veux de personne auprès de ma tristesse
Ni même ton cher pas et ton visage aimé,
Ni ta main indolente et qui d'un doigt caresse
Le ruban paresseux et le livre fermé.

Laissez-moi. Que ma porte aujourd'hui reste close;
N'ouvrez pas ma fenêtre au vent frais du matin;
Mon cœur est aujourd'hui misérable et morose
Et tout me paraît sombre et tout me semble vain.

Ma tristesse me vient de plus loin que moi-même,
Elle m'est étrangère et ne m'appartient pas,
Et tout homme, qu'il chante ou qu'il rie ou qu'il aime,
A son heure l'entend qui lui parle tout bas,

Et quelque chose alors se remue et s'éveille,
S'agite, se répand et se lamente en lui,
A cette sourde voix qui lui dit à l'oreille
Que la fleur de la vie est cendre dans son fruit.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.



SONS ET PARFUMS

O musique divine! ô parfums!... votre ivresse,
Seule, enchante toujours nos cœurs vieillis et las.
Seuls, vous nous demeurez des choses d'ici-bas
Dont la grâce fragile usa notre tendresse.

Sur la route assombrie et pleine de détresse
Où chancelants et lourds, posent nos derniers pas,
Vous flottez, doux et chers, et nous parlez tout bas
Du passé, qui s'éveille avec votre caresse.

L'air d'autrefois, l'arome aux exquises fadeurs,
Ebranlent tout à coup l'âme en ses profondeurs,
Lui rendant l'aiguillon des poignantes délices.

Pour vivre heureux encore, en un songe abîmés,
Jusqu'au bord du tombeau nous avons pour complices
Les sons et les parfums que nous avons aimés.

DANIEL LESUEUR.



PRÉLIMINAIRES

Filles blanches du Nord, les premières gelées
Vont nous désespérer notre arrière-saison.
Au coup des pas, le sol sonne dans les allées :
Voici du froid dehors, du feu dans la maison.

L'angoisse de la fin est dans l'air qu'on respire
Sans le savoir, qu'avec l'automne nous souffrons!
Chaque jour raccourci nous mène vers du pire,
Les feuilles, pour tomber, s'arrachent de nos fronts.

L'avenue est moins riche et son secret moins sombre
Ce soir, sous les tilleuls où rien n'est resté vert,
A la première étoile, il m'a semblé que l'ombre
Scintillait du cruel diamant de l'hiver.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

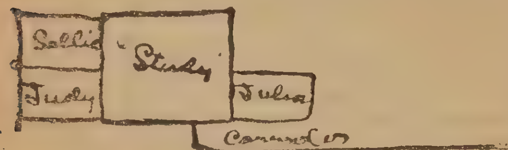
Le 27 septembre.

Cher papa Faucheux,

Me voici Sophomore! (1). Je suis arrivée vendredi dernier, regrettant d'avoir quitté Lock Willow, mais contente de revoir le *campus.* C'est vraiment une sensation agréable de se retrouver dans un endroit où tout vous est familier. Je commence à me sentir bien chez moi au collège, et à m'y trouver vraiment à l'aise. Je commence, en somme, à me sentir chez moi dans le monde, comme si j'en faisais réellement partie, au lieu d'y avoir été admise par simple tolérance.

Je ne crois pas que vous ayez la moindre idée de ce que je veux dire. Une personne aussi importante qu'un membre de Comité ne peut pas comprendre les sentiments d'une personne d'aussi mince importance qu'une enfant trouvée.

Et maintenant, papa, écoutez ceci. Qui croyez-vous que j'ai pour camarades de chambre?



Sallie Mc Bride et Julia Pendleton. C'est la pure vérité! Nous avons un cabinet de travail et trois petites chambres. Qu'en dites-vous?

Sallie et moi, nous avons décidé, au printemps dernier, qu'il nous serait agréable de partager la même chambre, mais Julia n'a pas pas voulu quitter Sallie, je me demande pourquoi, car elles ne se ressemblent en rien. Mais les Pendleton sont naturellement conservateurs et hostiles (excellent mot) à tout changement. Quoi qu'il en soit, il en est ainsi. Me voyez-vous, moi, Jerusha Abbott, ci-devant à l'Orphelinat John Grier, faisant chambre commune avec une Pendleton? Nous sommes dans un pays démocratique!

Sallie voudrait devenir présidente de la classe, et à moins que je me trompe fort, elle sera élue. Quelle atmosphère d'intrigues! Quelles politiciennes nous faisons! Papa, je ne vous dis que cela, quand nous autres femmes aurons nos droits, vous, les hommes, vous devrez bien vous tenir pour garder les vôtres. Les élections ont lieu samedi prochain, et nous aurons le soir une marche triomphale aux flambeaux, quelle que soit l'élue.

Je commence la chimie, un travail peu ordinaire. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Les sujets dont on traite sont les molécules et les atomes, mais c'est seulement le mois prochain que je pourrai vous en parler plus savamment.

J'entame aussi la dialectique et la logique.

Et aussi l'histoire universelle.

Et aussi le théâtre de Shakespeare.

Et aussi le français.

Encore quelques années et je deviendrai tout à fait intelligente.

J'aurais choisi l'économie politique de préférence au français, mais je n'ai pas osé, car je craignais que, si je ne continuais pas le français, le professeur ne me reçût pas à l'examen. De fait, j'ai passé bien juste au mois de juin. Mais il faut ajouter que j'avais été médiocrement préparée par mes études à l'école.

Au revoir, papa, il faut que je passe maintenant chez Harriet Martin, et après avoir fait un peu de chimie avec elle, je laisserai négligemment tomber quelques mots au sujet de notre future présidente.

A vous, politiquement. J. ABBOTT.

Le 17 octobre.

Cher papa Faucheux,

Etant donné que la piscine du gymnase est remplie de gelée de citron, une personne qui essayerait de nager pourrait-elle rester à la surface, ou coulerait-elle au fond?

Nous étions en train de nous régaler de gelée de citron comme dessert, quand la question fut soulevée. Nous l'avons discutée avec ardeur pendant une demi-heure, mais elle est encore sans solution. Sallie croit qu'elle pourrait nager là-dedans, mais moi je suis absolument sûre que le meilleur nageur du monde irait au fond. Ce serait drôle d'être noyé dans de la gelée de citron!

Il y a encore deux problèmes qui attirent l'attention de notre table.

1° De quelle forme sont les chambres d'une maison octogone? Certaines d'entre nous prétendent qu'elles sont carrées ; mais moi je pense qu'elles doivent avoir la forme d'un morceau de tarte. N'êtes-vous pas de mon avis?

2° En supposant qu'il existe une très grande sphère creuse, faite de miroirs et que vous soyiez assis dedans, on demande à partir d'où, cessant de réfléchir votre visage, elle commencerait à réfléchir votre dos? Plus pn médite sur ce problème, plus on est embarrassé. Vous voyez à quelles profondes réflexions philosophiques nous employons nos loisirs!

Vous ai-je déjà parlé des élections?

Vive Mc Bride!



Elles ont eu lieu il y a trois semaines, mais nous vivons si vite que trois semaines sont de l'histoire ancienne. Sallie a été élue et nous avons eu une promenade aux flambeaux avec un transparent portant ces mots : « Vive Mc Bride! » et un orchestre composé de quatorze pièces : trois flûtes de Pan et onze peignes.

Nous sommes des personnages très importants au numéro « 258 » ; beaucoup de gloire a rejailli sur Julia et sur moi. C'est une vraie fatigue mondaine que d'habiter la même maison qu'une présidente.

Bonne nuit, cher papa.

Respectueusement à vous. JOUJOU.

Le 12 novembre.

Cher papa Faucheux,

Sallie m'a invitée à passer les vacances de Noël chez elle. Elle habite Worcester, Massachusetts. C'est gentil de sa part, n'est-ce pas? J'irai avec bonheur. Je n'ai jamais été de ma vie dans une famille, sauf à Lock Willow, et les Semple étaient de grandes et vieilles personnes qui ne comptent pas. Mais les Mc Bride ont une nichée d'enfants — deux ou trois au moins — une mère, un père, une grand'mère et un chat angora. C'est une famille parfaitement complète! Faire sa malle et partir est beaucoup plus amusant que de rester au logis. Je ne tiens déjà plus en place.

Sept heures. Il faut courir à la répétition. Je fais partie du spectacle d'actions de grâce pour les fêtes de Noël. Dans une tour, un prince, en tunique de velours, et avec des boucles jaunes. N'est-ce pas tordant?

A vous, J. A.

Samedi.

Voulez-vous savoir à quoi je ressemble? Voilà une photographie de nous trois, prise par Léonora Fenton.

La blonde qui rit est Sallie, la grande avec le nez en l'air est Julia, et la petite avec les cheveux au vent est Joujou, elle est vraiment plus jolie que cela, mais elle avait le soleil dans l'œil.

« Stone Gate » Worcester, Mass.

Décembre, 31

Cher papa Faucheux,

Je voulais vous remercier il y a longtemps de votre chèque de Noël, mais la vie chez les Mc Bride est très absorbante et je n'ai pas deux minutes de suite pour écrire.

J'ai acheté une robe neuve, je n'en avais pas besoin, mais j'en avais tant envie! Mon cadeau de Noël, cette année, me vient de papa Faucheux ; ma famille m'a tout juste envoyé l'expression de son affection.

J'ai passé les plus adorables vacances chez Sallie. Elle habite une grande vieille maison en briques avec des ornements blancs, située en retrait de la rue, — exactement le genre de maison que je regardais avec tant de curiosité, quand j'étais à l'asile John Grier, et dont je me demandais comment pouvait être l'intérieur. Je ne m'attendais pas à le voir de mes propres yeux — et pourtant j'y suis! Tout est si confortable et reposant ; je me promène de pièce en pièce et je savoure l'ameublement.

C'est la maison rêvée, faite pour élever des enfants, avec de petits coins sombres pour jouer à cache-cache et des grandes cheminées pour faire cuire des marrons, un grenier pour gambader les jours de pluie, une rampe d'escalier bien glissante avec une bonne pomme au bout, une grande cuisine ensoleillée et une bonne grosse cuisinière, bien ensoleillée aussi, qui a vécu treize ans dans la famille et qui met toujours un peu de pâte de côté pour que les enfants s'amusent à la faire cuire. La vue seule d'une telle maison vous donne envie de redevenir petit enfant.

Quant à la famille! Je n'aurais jamais cru qu'une famille pût être aussi agréable. Sallie a un père, une mère et une grand'mère, et la plus jolie des petites sœurs, un bébé de trois ans délicieusement bouclé, un moyen frère qui oublie toujours d'essuyer ses pieds, et un grand frère, garçon de bonne mine, qui s'appelle Jimmie, junior à Princeton.

A table, nous nous amusons follement, tout le monde rit, plaisante, parle à la fois. Que de choses nous avons faites, je ne sais pas par où commencer. M. Mc Bride est propriétaire d'une usine, et la veille de Noël il y a eu un arbre pour les enfants des employés. C'était dans le grand atelier d'emballage, enguirlandé de feuillage et de houx. Jimmie Mc Bride était

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

(1) Nom donné dans les collèges des Etats-Unis aux élèves de deuxième année.

habillé en Saint-Nicolas, et Sallie et moi nous l'avons aidé à distribuer les cadeaux.

Oh! mais, papa, c'était une drôle de sensation! Je me suis sentie le même esprit bienfaisant d'un tuteur de l'asile John Grier. J'ai embrassé un gentil petit, tout poisseux, mais je ne crois pas avoir tapoté les joues à aucun d'eux!

Et deux jours après Noël, on a donné un bal exprès pour *moi*.

C'est le premier vrai bal auquel j'aie jamais assisté, nos sauteries entre élèves au collège ne comptent pas. J'avais une robe de soirée neuve, toute blanche (votre cadeau de Noël, merci beaucoup), des gants blancs longs et des souliers de satin blanc. La seule chose qui m'empêchait d'être parfaitement, absolument, complètement heureuse était le fait que Mme Lippett ne pouvait pas me voir conduisant le cotillon avec Jimmie Mc Bride. Racontez-le lui, s'il vous plaît, à votre prochaine visite à l'A. J. G.

Toujours à vous.

JOUJOU ABBOTT.

P. S. — Seriez-vous terriblement mécontent, papa, si, après tout, je ne devenais pas un grand auteur, mais tout simplement une jeune fille?



Samedi, 8 h. 30.

Cher papa,

Aujourd'hui, nous sommes partis à pied pour la ville, mais miséricorde! Comme il pleuvait! J'aime que l'hiver soit l'hiver, avec de la neige et non pas de la pluie.

Nous avons eu la visite, cet après-midi, une nouvelle visite, du précieux oncle de Julia, il a apporté une boîte de chocolats pesant cinq livres. Vous voyez qu'il est avantageux de faire chambre commune avec Julia.

Notre innocent babillage paraissait l'amuser, et il a attendu jusqu'au dernier train afin de prendre le thé dans notre cabinet de travail. Nous avons eu une peine énorme à obtenir la permission. Il est déjà difficile de recevoir les pères et grands-pères, mais pour les oncles, c'est bien pis; quant aux frères et aux cousins c'est presque impossible. Julia a dû jurer devant un officier public que le visiteur était vraiment son oncle, et se faire délivrer un certificat par l'autorité municipale. (Comme je m'y connais bien en droit!) Et, après tout, je doute fort que nous eussions eu notre thé si, par hasard, le doyen avait vu combien l'oncle Jervis est beau garçon et a l'air jeune.

En tout cas, nous l'avons eu, ce fameux thé, avec des sandwiches de pain bis au fromage suisse. Il a aidé à les faire, et puis il en a mangé quatre. Je lui ai dit que j'avais passé l'été dernier à Lock Willow et nous avons beaucoup bavardé sur les Semple, les chevaux, les vaches et les poules. Tous les chevaux qu'il a connus sont morts, sauf Grover, qui était un bébé poulain lors de sa dernière visite, et la pauvre bête est maintenant si vieille qu'elle peut à peine boitiller par les pâturages.

Il a demandé si on mettait toujours les biscuits à l'office, sur la dernière planche, dans une cruche jaune couverte d'une assiette bleue, et on le fait toujours! Il voulait savoir s'il y avait encore un trou de marmotte sous les rochers, dans la prairie, il y est toujours! Amasai en a pris une belle grise, bien grosse, par là, cet été, la vingt-cinquième arrière-petite-fille de celle que M. Jervie a prise quand il était gosse.

J'ai appelé celui-ci « Monsieur Jervie » tout crûment; il n'a pas paru s'en formaliser. Julia a dit qu'elle ne l'avait jamais vu si aimable; d'ordinaire, c'est à peine si on peut l'approcher, mais Julia n'a pas le moindre tact, et je trouve qu'avec les hommes il en faut beaucoup. Ils ronronnent si on les frotte dans le bon sens, et ils crachent si on fait le contraire. (La métaphore n'est pas très élégante, mais je parle au figuré.)

Nous lisons les mémoires de Marie Bashkirtseff. C'est fantastique! Ecoutez plutôt ceci: « Hier soir, j'ai été pris d'un accès de désespoir qui s'est traduit par des gémissements et qui, finalement, m'a poussé à jeter la pendule de la salle à manger dans la mer. »

Cela me fait presque désirer de ne pas être au nombre des génies; ils doivent être très agaçants et surtout joliment dangereux pour le mobilier.



Miséricorde! Comme il pleut! Nous serons forcées de nager jusqu'à la chapelle ce soir.

Toujours à vous.

JOUJOU.

Le 20 janvier

Cher papa Faucheux,

Avez-vous jamais eu une chère petite fille volée tout enfant dans son berceau?

Peut-être suis-je ce baby-là. S'il s'agissait d'un roman, cela pourrait faire le dénouement, n'est-ce pas?

C'est vraiment très curieux de ne pas savoir ce qu'on est, tout à fait piquant et romanesque. Toutes les éventualités sont admises. Peut-être ne suis-je pas Américaine; tant de gens ne le sont pas. Il se peut que je descende en ligne droite des vieux Romains, ou je suis peut-être la fille d'un Viking, ou bien l'enfant d'un exilé russe et j'aurais droit à une prison sibérienne; ou encore suis-je une bohémienne — et probablement, c'est là la vérité. J'ai une nature errante, quoique, jusqu'à présent, je n'aie pas eu beaucoup d'occasions de la développer.

Connaissez-vous l'unique tare scandaleuse de mon passé, quand je me suis évadée de l'asile parce qu'on m'avait punie pour avoir volé des gâteaux? C'est inscrit dans les livres que tout membre du Comité peut lire. Mais, en vérité, papa, n'était-ce pas à prévoir? Quand on met une petite fille de neuf ans, affamée, à l'office, pour nettoyer des couteaux, avec les gâteaux à portée de sa main, et quand on la laisse seule, ne doit-on pas s'attendre, lorsqu'on revient tout à coup, à trouver quelques miettes sur son tablier? Représentez-vous-la prise par le coude et calottée, lui ayant fait quitter la table au moment du dessert, et en disant à toutes les autres enfants qu'elle était punie comme voleuse, n'auriez-vous pas deviné qu'elle tenterait de s'évader.

J'ai couru quatre milles à peine. Ils m'ont rattrapée et m'ont ramenée à l'asile; et chaque jour, pendant une semaine, j'ai été attachée, comme un méchant petit chien, à un poteau dans l'arrière-cour, tandis que les autres enfants étaient en récréation.

Ciel! J'entends la cloche de la chapelle, et après la prière, j'ai une réunion de mon comité. Je le regrette, car cette fois-ci je voulais vraiment vous écrire une lettre amusante.

Auf Wiedersehen
Dear papa. Pax tibi!

JOUJOU.

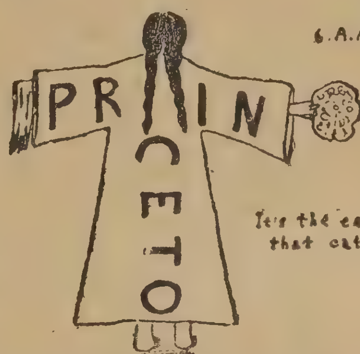
P. S. — Il y a une chose dont je suis absolument sûre. Je ne suis pas un Chinois.



Le 4 février.

Cher papa Faucheux,

Jimmie Mc Bride m'a envoyé une bannière de Princeton qui tient tout un côté de la chambre; c'est très gentil d'avoir pensé à moi et je lui en suis reconnaissante, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire de son cadeau.



Sallie et Julia ne veulent pas que je la pende au mur. Notre chambre, cette année, est meublée en rouge, et vous pouvez vous imaginer l'effet que ça ferait si j'y ajoutais de l'orange et du noir. Mais la bannière est d'un si bon drap, si chaud et si épais, que cela m'ennuie de ne pas m'en servir. Serait-ce très incorrect de m'en faire un peignoir de bain? Le mien s'est rétréci au lavage.

J'ai absolument négligé, ces derniers temps, de vous dire ce que je suis en train d'apprendre; vous ne vous en douteriez pas d'après mes lettres, mais mon temps est entièrement pris par l'étude. C'est très troublant de faire son éducation dans cinq branches différentes.

« La pierre de touche du vrai savoir, dit le professeur de chimie est une passion acharnée pour les détails. »

« Ayez bien soin de ne pas trop attacher votre œil sur les détails, dit le professeur d'histoire, mais prenez un recul suffisant pour avoir une vue d'ensemble. »

Vous voyez avec quelles précautions nous devons naviguer entre la chimie et l'histoire. C'est la méthode historique que je préfère. Si je dis que Guillaume le Conquérant est arrivé sur nos côtes en 1492 et que Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1100 ou 1066, ou à n'importe quelle date, c'est un simple détail, dont le professeur ne se soucie pas. Cela vous donne, à la classe d'histoire, un sentiment de sécurité et de quiétude qui manque entièrement en chimie.

La cloche de six heures! Il faut que j'aille au laboratoire pour m'occuper d'une petite affaire d'acide, de sels et de bases d'alcali. J'ai brûlé mon tablier de chimie avec de l'acide chlorhydrique, et j'ai fait un trou aussi large qu'une assiette. Si la théorie était exacte je pourrais « neutraliser » ce trou avec de la bonne ammoniaque concentrée, n'est-il pas vrai?

Examen la semaine prochaine. Mais qui donc a peur?

Toujours à vous. JOUJOU.

(A suivre.) JEAN WEBSTER.

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Liste de souscription arrêtée le 10 janvier

Souscription de Mme Pilon, 14,000 fr.

Mme Bourgeois et Mlle Yvonne Bouron, 1,569 fr. 45.

Par câblogramme de Sao-Paulo, 2,314 fr. 50.

Matinée de charité organisée par Mme Germain, 610 fr. — Mme R. Galet, 167 fr. — Anonyme, Saint-Denis (Réunion), 250 fr. — Collecte faite au cours d'une conférence au Cercle des Annales, Ottawa, 75 fr. — Anonyme, 100 fr.

Collecte faite par Mme Perrot: en souvenir du capitaine Perrot, mort pour la France (4e versement), 5 fr. — Mmes Achard, 5 fr. — Anthoine, 2 fr. — Anonyme, 1 fr. — Doyen, 5 fr. — Lacuffer, 5 fr. — Murgier, 2 fr. — Normand, 1 fr. — D'Orlyé, 5 fr. — Rachet, 2 fr. — Roullet, 2 fr. — Le Testu, 20 fr. — Thézier, 3 fr. — Varaignes, 5 fr. — Antonini, 2 fr. —

Mlle Durvan, 5 fr. — Mlle Roullier, 2 fr. — Le receveur et le personnel du bureau de poste numéro 2 rue Milton, 50 fr. — M. Bernard Houlès, 100 fr. — Un groupe d'employés du télégraphe de Toulon-Central (brigade Fabre): MM. Fabre, Cauvin, Thiolay; Mlles Bertrand, Falavigna, Rose Giudicelli, Saint-Hubéry, Baril, Farant, Gide, Helme, Autric, Bozzi, Jeuny, Trix; MM. Gueit, Collomp, Gauthier, Pannier, Forestier, Jean, 22 fr. — M. Louis Meyer, 5 fr. — Mlle Leblanc, 5 fr. — Mlle Colin, 6 fr. — M. Torild Arnoldson, 20 fr. — Anonyme, 0 fr. 50. — Mlle Boué, 10 fr. — Lucy, Paul Daniaud, 15 fr. — M. Masure, 5 fr. — Mme Joanny Flachat, 25 fr. — Mme de Sa Brunet, 1,398 fr. 20. — Mlles Clotilde et Marie-Alice Saturnino de Brito, 20 fr. — Souscription faite et transmise par Mme Cantonny, institutrice à Montcarret: Les élèves de l'école, 4 fr. 55. — Mmes Cantonny, 2 fr. — Bach, 2 fr. — Vigouroux, 5 fr. — Van Fournier, 2 fr. — A. Bayle, 5 fr. — Ballège, 5 fr. — MM. Benoist, 5 fr. — Jean Benoist, 2 fr. — De La Bardomire, 2 fr. — H. Benoist, 5 fr. — Mlle Déalis de Saujean, 2 fr. — Mme Chabassin, 3 fr. — M. Boutin, 5 fr.

Anonyme, 0 fr. 50. — Mlle Nelly Belleuvre, 5 fr. — Mme Preston W. Lupher, 51 fr. 50. — M. Brison, 20 fr. — De la part de jeunes pensionnaires anonymes, 6 fr. — Mme Champailler, 5 fr. — Mme E. Valois, 10 fr. — Pour son Grand, 5 fr. — Mlle H. Gay, 20 fr. — Lieutenant Miellet, 10 fr. — Mme J. Becker, 15 fr. — Mlle Antoine, 8 fr. — M. Rauchoux, 3 fr. — M. Lignoux, 10 fr. — M. Richomme, versement mensuel, 25 fr. — Mme C. Déforge, 25 fr. — Mme Girard, 35 fr. — M. P. Moulins, 5 fr. — Mosca, 13 fr. 50. — M. Dussané, 86 fr. 50. — Mme Herry, 10 fr. — Une admiratrice de Cousine Yvonne, 20 fr. — M. et Mme Hénocque, 10 fr. — Mme Bouscharain, 25 fr. — M. Hiault, 4 fr. — M. Clément Hacco, 10 fr. — Mlle Marguerite Noirot, 5 fr. — Mlle Valentine Moillard, 5 fr. — Mme Léon Bertrand, 5 fr. — Mlle Darcy, 5 fr. — Sous-lieutenant Jean, 5 fr. — Mlles Rives et Jeanjean, 20 fr. — Mme Céline Guibega, 10 fr. — Mme Augustine Grauby, 15 fr. — Mlle Marcelle Viala, 5 fr. — M. P. Némoz, 10 fr. — Mme Mayenobe, 4 fr. 75. — Alsacienne, 3 fr. — Pour petit Jacques, 10 fr. — Denise et Maurice G..., 10 fr. — Mme Armande Boucher, 6 fr. — Mme Desprez, 6 fr. — Marquise de Villedeuil, 2 fr. — Mlle Marie-C. Vézier, 20 fr. — Pour la venue de notre petit Jean, 20 fr. — M. Parlange, 5 fr. — Mlle Prouvost, 25 fr. — Mlle Schenker, 114 fr. 90. — Philippe, François, Jean Didier, Violette Bernard, 10 fr. — M. Gérald Ladoué, 6 fr. — Les étrennes d'Emilie, Jeanne et André Escourrou, 20 fr. — Mon petit Henri, 5 fr. — Une jeune fille qui n'épousera jamais un embusqué, 10 fr. — Mlle Carbonnel, 10 fr. — MM. M., T. et P. Sauquet, 50 fr. — Etoile de la Mer, 10 fr. — Anonyme, Oran, 10 fr. — Edith, Jean, Pierrette Hugon, leur maman et leur tante, 30 fr. — Les élèves des classes de 7e et de 8e du lycée Carnot, Tunis, 30 fr. — Mme la marquise Giachelli, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Collecte faite par Mlle Thérèse Pacile, 156 fr. 50. — Anonyme, 5 fr. — M. Billion, 10 fr. — M. Chevalier, 25 fr. — M. Albin Sabatier, 10 fr. — Jean et Hélène Gaubert, 10 fr. — Mme Clodomir Maury, 10 fr. — Mlle C. Durieux, 6 fr. — Mlle Marie Dannel, 5 fr. — M. Filinte de Almeida, 5 fr. — M. R. Zalla, 2 fr. — Mlle Baronnet, 1 fr. — Loulou, Millette, Roger et Marco, 10 fr. — M. Bertelot, 3 fr. — Mme Lehmann, 10 fr. — M. Geo. Lehmann, 10 fr. — M. Fernand Bricteux, 25 fr. — M. Larchevêque, 100 fr. — Une institutrice de l'Aveyron, 5 fr. — Pour grâce obtenue, 25 fr. — Simonne, 5 fr. — Bep et Suzy, 10 fr. — Mmes R..., F..., G..., amies de Montigny, 7 fr. — Mlle C. Beaune, 2 fr. — Anonyme, La Réole, 16 fr. — Une abonnée de la première heure, toujours fidèle, Mme Louis Blanc, 20 fr. — Pour que Dieu protège Honoré et Henri, deux frères, 10 fr. — Anonyme, 33 fr. — Change, mandats et chèques étrangers. plus-value, 108 fr. 15. — Mme Gisclon (subvention), 15 fr. — M. Sauty (subvention), 30 fr. — Mme Grépinet (subvention), 30 fr.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 11 janvier 1918

L'EMPRUNT 4 0/0 1917

Avis de répartition

Les souscriptions de 4 fr. à 500 fr. *de rente* à libérer en numéraire sont déclarées irréductibles.

Les souscriptions de 501 à 2,000 fr. sont réduites de 4 0/0, le minimum attribué étant de 500 fr.; celles de 2,001 à 8,000 fr. sont réduites de 5 0/0, le minimum attribué étant de 1,920 fr.; au-dessus de 8,000 fr., elles sont réduites de 6 50 0/0, le minimum attribué étant de 7,600 fr. Lorsque l'application du barème conduira à un chiffre de rente non inscriptible, la rente à attribuer sera arrondie soit au franc immédiatement supérieur, s'il s'agit de souscriptions libérées, soit au multiple de 4 fr. immédiatement supérieur s'il s'agit de souscriptions à libérer en 4 termes.

Les souscripteurs de 50,000 fr. de rente et au-dessus, à libérer en numéraire, peuvent demander dès maintenant le remboursement de 6 50 0/0 de leur versement de garantie, par application de l'article 22 de l'arrêté du 1er novembre 1917.

Les versements de libération pour les souscriptions en rentes libérées et les versements du deuxième terme pour les souscriptions en rentes libérables en quatre termes seront reçus du lundi 21 janvier au jeudi 31 janvier 1918 inclus.

En Bourse, la **Rente 4 0/0** libérée progresse à 69 05, gagnant 45 centimes sur son prix d'émission; la non libérée gagne 10 centimes à 69 30. Cette rente est bien achalandée; le succès de l'Emprunt, plus que couvert, a nécessité les réductions que spécifie l'avis de répartition ci-dessus.

La **Rente 5 0/0** passe de 88 35 à 88 45. Le **3 0/0 Perpétuel** et le **3 0/0 Amortissable** sont calmes.

L'amélioration de tendance que nous avons précédemment constatée sur nos fonds coloniaux, sur les obligations de la Ville de Paris, du Crédit Foncier de France et de nos grandes Compagnies de chemins de fer s'est encore accentuée dans la huitaine écoulée.

En général, l'abondance des disponibilités ambiantes, accrue par la répartition de l'Emprunt et par la manne de la grosse échéance des coupons de janvier, se prête au relèvement des grandes valeurs de placement à revenu fixe et en même temps est favorable aux valeurs industrielles.

C'est toutefois sur les premières que le mouvement s'est porté tout d'abord et, cette semaine, les fonds d'Etats en ont bénéficié assez largement.

Mais ici est intervenu un nouveau facteur. Après les importants discours de M. Clemenceau et de M. Pichon, l'offensive diplomatique de l'Entente s'est manifestée, d'une façon très caractéristique, par le discours de M. Lloyd George et par le message du président Wilson. Au moment des conférences de Brest-Litovsk, l'opportunité de ces deux publications apparaît nettement puisqu'elles offrent un correctif puissant à l'ambiguïté des négociations entamées. La leçon sera, espérons-le, comprise.

Si les conditions clairement posées par les deux hautes personnalités précitées doivent faciliter les négociations de paix générale dans un avenir plus ou moins rapproché, il faut bien reconnaître que les précisions mêmes de ces conditions s'opposent à un accord immédiat. Par conséquent, il ne faut pas se bercer d'illusions trop hâtives; nous aurons certes la paix, et la paix que nous voulons, mais nous devrons encore y mettre du temps et des efforts.

Quoi qu'il en soit, le résultat de beaucoup de conversations sur ce sujet a été la hausse des **Fonds Ottomans**; le **Turc Unifié** a gagné un moment six points à 66 fr.; après des réalisations de bénéfices, il en réalise encore deux à 62 fr.

Les **Fonds Russes** eux-mêmes marquent un peu de reprise sur le rejet par le Comité exécutif du Soviet d'un amendement tendant à l'annulation de la dette extérieure de la Russie.

Les **Fonds Brésiliens** conservent une excellente tendance. Le **4 0/0 1911** à 270 50 regagne la majeure partie de son coupon semestriel. Le budget fédéral du Brésil pour l'exercice 1918, qui vient d'être sanctionné, se solde par un excédent de 95 millions de francs.

Les **Fonds Argentins** montrent également de très bonnes dispositions. Pour les neuf premiers mois de 1917, la balance commerciale favorable à l'Argentine dépasse 164 millions de pesos-or.

Nos Etablissements de crédit se présentent en bonne forme. Une période d'affaires pour le commencement de 1918 s'esquisse déjà d'après certains indices et sera vraisemblablement facilitée par l'abondance des capitaux disponibles.

La **Banque de Paris** s'établit fermement aux environs de 1,000 fr.; la **Société Générale** à 555 francs regagne son acompte de 5 fr. net plus 4 francs; le **Crédit Mobilier** progresse vivement de 414 fr. à 425 francs.

Le dépôt du projet de loi portant relèvement temporaire des tarifs des grands réseaux provoque enfin la reprise des actions de nos grandes **Compagnies de Chemins de fer.**

Une tendance plus favorable se fait jour sur les **Valeurs de Navigation**, sur une appréciation plus nette de la situation, ainsi que nous le faisions ressortir il y a huit jours.

Il en est de même pour le **Canal de Suez** pour les raisons que nous avons précédemment développées.

En valeurs industrielles, on est ferme, notamment dans les groupes métallurgique, cuprifère et caoutchoutier. Signalons en terminant l'excellente tenue de l'obligation **Batignolles-Châtillon 6 0/0 net,** qui s'inscrit à 507 fr. après détachement de son coupon semestriel.

Le Crédit Mobilier Français reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons de la Défense nationale.**

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

LES·ANNALES





AVANT

MÉTAMORPHOSE

(TOUTE L'AMÉRIQUE EN ARMES)

Mme Carter, s'habillant en soldat, a réussi à partir pour la France avec son mari, engagé volontaire.

APRÈS

27 Janvier 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

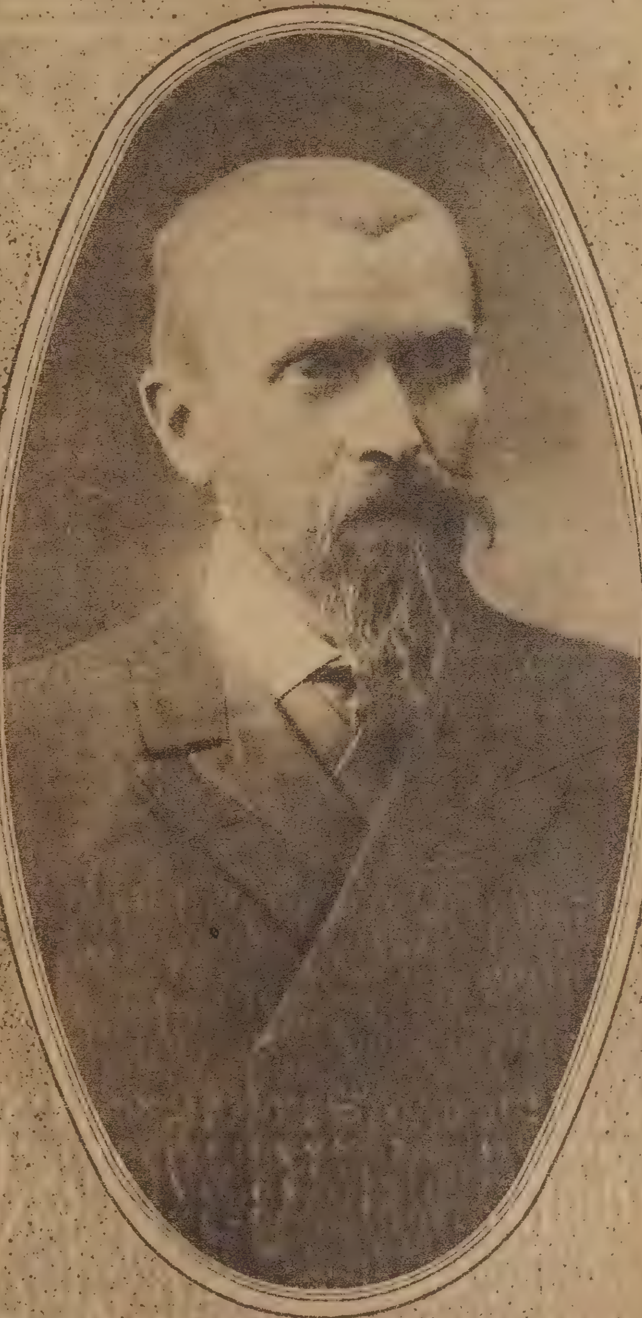
N° 1805. — 27 JANVIER 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



M. HENRI BERGSON

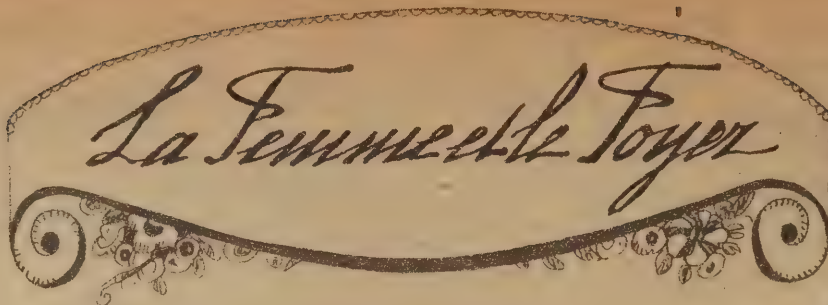
Phot. Gerschel.



M. RENÉ DOUMIC

Phot. Manuel.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE





Robe de serge foulard bleu lavande garnie autour du cou et au bas de la jupe d'une bande soutachée du même ton. Ruban coulissant l'ampleur et formant empiècement.



Robe de jersey sable. Petit boléro toile de Jouy à fond bleu rebrodé de la de différents tons. Broderie au point de f ton également en laine au bord du bolé

L'ÉLÉGANCE ENFANTINE

Les dessins charmants de Kate Greenaway sont une inépuisable source d'inspiration pour la mode enfantine. Nous y puisons toujours avec succès des idées amusantes, originales et drôles pour habiller nos bambins. Les pantalons à pont se font toujours beaucoup pour les petits garçons, mais la coupe a subi une transformation : les côtés doivent être un peu bouffants et serrés autour des genoux, en souvenir sans doute des jupes-tonneaux portées par les mamans l'année passée. Ces côtés bouffants dissimulent facilement des poches généreuses, délice des garçons à n'importe quel âge. Si vous en doutez, assistez à l'habillage de Bébé le jour où il mettra sa première culotte. Il est haut comme une botte et ses jambes sont si courtes que sa culotte est bien plus large que longue. Il passe le pied droit, puis le pied gauche, et, le minuscule vêtement étant en place, il cherche des poches comme papa ; si par malheur il n'en trouve pas, il est de suite désespéré ; si les poches y sont, rien ne saurait égaler sa joie. On peut ajouter à la culotte des bretelles, bretelles fantaisistes, bien entendu, qui sont du même tissu que le pantalon, tandis que la petite chemisette à manches courtes est d'une couleur et d'un tissu différents. Si les bretelles sont supprimées, la chemisette se termine par une large ceinture du même tissu, placée assez haut et qui doit être fixée à la blouse. Un petit costume de ce genre était porté par un délicieux petit bonhomme, dernièrement, à une réunion enfantine. La culotte bouffante de côté, serrée au-dessus du genou, était faite d'un tissu de laine bourru à damier vert et bleu ; la blouse en forme de chemise, avec un col arrondi, deux grands plis crevés et une haute ceinture, était en velours de laine vert uni. Un manteau vert, avec col, poches, parements et ceinture de castor naturel, complétait ce joli costume de garçonnet.

Bébé porte des pyjamas comme son papa, pas tout à fait pareils cependant, car le petit vêtement le plus pratique dans ce genre est fait tout d'une pièce et s'enfile par les pieds. Quand l'enfant sort de son lit chaud, le matin, il est ravi de pouvoir courir librement dans sa chambre avant de s'habiller ; mais, vêtu d'une simple chemise de nuit, gare au rhume ou à la bronchite ! Un pyjama tricoté en laine de couleur vive, avec cette fois le pantalon et la petite veste séparés, est très pratique pour remplacer la robe de chambre. Ce vêtement chaud et douillet protège parfaitement l'enfant et lui permet de jouer à son aise en attendant qu'on prépare son bain ou sa soupe. Le col et les pompons-boules qui terminent les pans peuvent être d'une autre teinte que le corps du vêtement.

La toile de Jouy s'emploie toujours comme garniture pour les robes de fillettes. On peut en tirer parti d'une façon amusante en découpant des motifs dans un dessin assez serré et en les appliquant sur le tissu de la robe. On simule souvent aussi des boutons, ou bien on termine des pans de ceinture, ou bien encore on garnit un col ou des poches. Ces motifs doivent être appliqués par un point brodé, en laine de teintes vives ; personne ne se douterait souvent que le motif n'est pas entièrement brodé à la main et il faut l'examiner de près pour s'en rendre compte. Les boléros entièrement faits ainsi sont très jolis pour les fillettes ; la taille écourtée leur est toujours seyante, et cette forme de robe permet les mélanges de tissus et de couleurs si à la mode actuellement et est très pratique pour les transformations à l'âge où l'on grandit vite.

SIMONNE B...

LES PETITS CONSEILS

C'est très désagréable de déjeuner sans nappe, et c'est également tr pénible de voir abîmer le linge par les procédés de blanchissage actu lement en usage. Que faire pour remédier à cela ? Supprimez to simplement votre nappe d'une blancheur si éclatante que la moind tache vous choque ; remplacez-la par une toile persane aux couleu vives, une de ces toiles dont nous recouvrions nos divans avant la guerre, et qui remplacent très agréablement la nappe blanche aujourd'hui.

Si toutefois la nappe joue un rôle indispensable dans la tenue de votre maison, bordez un carré de toile blanche d'un large ourlet de couleur, et dans un coin, faites broder les initiales entrelacées, de la même couleur que l'ourlet. Bien entendu, les serviettes doivent être ourlées et chiffrées de même. Rien n'est plus joli que cette simplicité.



1. Robe de garçonnet en tricot gris brodé de laine violette ; boutons violets. — 2. Robe d'intérieur en velours bleu, tunique ourlée d'une large bande de soie brocbée bleue et beige. — 3. Costume de petit garçon en serge moufloune vieux bleu, brodé de soutaches cerise. — 4. Robe de petite fille. Jupe de bure chamois avec bretelles assorties, blouse de toile de laine cerise.

Notes de la Semaine

La Triomphatrice

UNE vive curiosité, un grand intérêt s'attachent à la nouvelle œuvre de Mlle Marie Lenéru. L'auteur eut des débuts retentissants. Sa première pièce attestait une force de pensée qui tout de suite fixa l'attention de la critique et s'imposa au respect du public lettré. Celle-ci n'est pas moins vigoureuse. Et elle est plus claire. Fut-elle conçue avant la guerre ? Je ne sais. Elle emprunte en tout cas aux circonstances une frappante signification.

Le féminisme se développe. La femme tend à s'émanciper. Ses droits s'accroissent avec ses devoirs. Son champ d'action s'élargit. Suppléant l'homme dans les métiers pacifiques, elle multiplie ses conquêtes ; elle exerce des emplois qui jusqu'ici lui étaient fermés ; elle accomplit des travaux supérieurs, semblait-il, à ses aptitudes intellectuelles et à ses moyens physiques. Elle occupe des places qu'autrefois elle n'eût pas osé convoiter. De ces ambitions satisfaites, de ces victoires, tire-t-elle des joies véritables ? Ces succès lui donnent-ils du bonheur ?

Toute lutte, âprement poursuivie, déchaîne la violence des instincts : l'esprit d'émulation, l'ambition, l'égoïsme, parfois l'envie et parfois la haine. Les deux sexes, désormais rivaux, deviennent aisément ennemis. C'est une aventure de ce genre qu'expose, à titre d'exemple, le drame d'hier.

Claude Bercier cultive la littérature par vocation, mais aussi par nécessité. Mariée à un officier sans fortune, errante au hasard des changements de garnison, lasse d'une existence vagabonde et monotone, désireuse d'augmenter les ressources du ménage, elle a commencé d'écrire. Son talent — un talent dont elle n'avait pas conscience — s'est révélé, affirmé. L'argent est venu, en même temps que la gloire. Aujourd'hui le romancier Claude Bercier jouit d'une renommée universelle ; les jeunes gens l'assiègent, sollicitent son appui, l'appellent « maître », l'admirent et lui font la cour — car sa beauté mûrissante et savoureuse justifie toutes les adorations. L'illustre littératrice vit donc entourée d'hommages. Seuls, son mari, médiocre et annihilé, résigné à d'obscures besognes de bureau, et sa fille Denise lui vouent une secrète rancune; ils étouffent dans cette atmosphère saturée d'encens ; la personnalité débordante de Claude les écrase. Les rôles sont intervertis. M. Bercier a l'air d'être la servante de la maison. Denise passe inaperçue ; les soupirants de sa mère ne la prennent pas au sérieux et ne se doutent pas qu'elle puisse avoir un cœur. Elle souffre de ce dédain, de cet abandon moral ; Claude a fort mal élevé la pauvre petite ; elle la traite en poupée et l'humilie. Au fond, elle ne l'aime pas plus qu'elle n'aime son époux. L'unique amour qu'elle ait eu, c'est Sorrèze, le grand écrivain, le chef d'école, son initiateur et son guide, qui le lui a inspiré. Ce sentiment demeure. Cette liaison paraît indestructible. Et cependant elle contient un germe de mort : la jalousie professionnelle. Tandis que la réputation de Claude progresse, celle de Sorrèze décline. Et comme chacun d'eux publie un livre et que ces livres sortent au même moment, la comparaison s'établit. Claude l'emporte ; la critique l'exalte et se montre hostile, pis que cela, indifférente, envers Sorrèze. Enfin, suprême triomphe, le prix Nobel, que le romancier eût souhaité d'obtenir, est décerné à la romancière !

Mlle Marie Lenéru marque de traits pénétrants l'analyse de cet inévitable désaccord, de cette lente désaffection : l'agacement de l'homme de lettres amoindri, déçu, dépassé par son élève ; sa tristesse croissante, son embarras ; l'obligation d'applaudir et de s'associer publiquement à une apothéose qui au fond lui est cruelle ; la crainte de laisser deviner son amertume. Aucune tendresse ne subit impunément de tels assauts. Les propos qu'échangent Sorrèze meurtri et Claude victorieuse, par conséquent généreuse, toujours éprise et fidèle, expriment leurs dispositions réciproques :

CLAUDE. — Michel, je n'ai pas trouvé une déception en vous. Vous avez été le salut, vous avez été le miracle. Sans vous, j'étais une condamnée. *(Ironique.)* Ce que je vaux ? Qu'est-ce que cela fait pour mon bonheur ?

SORRÈZE. — Dans un amour normal l'homme doit primer la femme.

CLAUDE, *fermement*. — Oui.

SORRÈZE, *la scrutant avec anxiété*. — Et si c'était vous, Claude, si c'était vous la plus grande, la plus forte et la plus altière ?

CLAUDE. — Vous étiez le premier écrivain de France, quand j'étais un pauvre grimaud de journal de modes.

SORRÈZE, *avec conviction*. — Depuis...

CLAUDE, *passionnée*. — Disparaissez de ma vie et l'on verra ce qui reste de ma gloire.

SORRÈZE. — Ne vous ont-ils pas dit que j'étais fini et que *Jérôme* valait tous mes livres ?

CLAUDE. — Sans vos livres je n'aurais jamais écrit *Jérôme*, et je donnerais tous mes volumes pour vingt pages de vous que je connais bien et qui m'ont faite ce que je suis.

SORRÈZE. — Chère Claude... Vous n'en êtes pas moins un sujet inquiétant. Je ne vous tiens que par l'amour. Une inférieure, je l'aurais par l'orgueil et par l'intérêt.

CLAUDE, *gravement*. — Michel, voulez-vous une chose ? Voulez-vous que je renonce au métier ? Si vous saviez comme le travail m'ennuie, m'a toujours ennuyée, comme je suis paresseuse, comme j'aimerais mieux m'amuser...

SORRÈZE, *se levant*. — Je n'ai même pas la ressource de vous demander ce sacrifice... Votre silence me serait encore plus suspect. Je veux savoir ce qui se passe en vous.

Sorrèze s'éloigne ; il restera l'ami sûr, mais isolé et chagrin. Claude pleure, désespérée de cet abandon. Elle s'habituera. Et qui sait si de sa douleur elle ne fera pas un roman ? La littérature est une merveilleuse consolatrice.

Y a-t-il une leçon à dégager de cette histoire ? Serait-ce que la femme-artiste ne peut être ni épouse, ni mère et que l'épanouissement de son génie exige une libération totale des devoirs familiaux ? Est-ce cela qu'a voulu prouver l'auteur ? Thèse bien absolue, bien exclusive et qui prête certainement à la controverse.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Le Savoir-vivre au téléphone

Aimez-vous le téléphone ?...

Evidemment, c'est un meuble providentiel ; grâce à lui des miracles s'accomplissent chaque jour... On tient au bout du fil son médecin, son chirurgien, la solution rapide des affaires, la communication instantanée avec tout un monde lointain et qu'on touche d'un simple appel téléphonique... Un petit déclenchement et voilà la voix qui rassure, la nouvelle qu'on espère, les mots qui calment l'attente, et les tendres balbutiements du malade ou de l'enfant. Le téléphone est l'instrument béni des gens qui s'aiment, et aussi des êtres pressés qui veulent conclure vite en toutes choses.

Et puis le téléphone a, dans son histoire, des pages sublimes ; pendant la guerre, certains *allo !* héroïques, donnés sous la mitraille, eussent mérité d'être cités à l'ordre des armées !... Dans la vie civile le téléphone a sauvé bien des situations tragiques et quelquefois des vies. C'est un loyal et bon serviteur.

Mais attendez... le téléphone est aussi un appareil de supplice : soit qu'il devienne la proie des désœuvrés qui s'y cramponnent en manière de distraction, soit que des mains tenaces l'agrippent et ne le lâchent plus, voulant qu'il gagne l'argent qu'il coûte... Comme aucun protocole ne règle les civilités entre membres du téléphone, vous voyez des particuliers, qui dans le commerce ordinaire de la vie se montrent discrets, tomber sur vous sans aucun égard à vos commodités... Si le malheur veut que vous répondiez vous-même à leur allo ! vous êtes perdu. La pensée de vous déranger dans vos occupations ne les effleure pas une minute, ils déroulent leur petite affaire comme si vous n'aviez au monde qu'à les écouter ; et lorsque, au comble de l'énervement, vous interrompez sournoisement la communication, des sonneries à réveiller un mort vous rappellent instantanément au devoir... Par pitié pour la demoiselle du téléphone, vous rajustez la plaque à votre oreille, alors vous saisissez les restes d'un monologue furieux :

« C'est inouï ! c'est insensé ! appelez-moi la surveillante ! On nous avait coupés !... » La dame, à peine raccrochée, reprend son histoire où elle l'avait laissée, ou plutôt la recommence avec de nouvelles précisions. On piétine sur place.

« Oui..., c'est cela... Entendu... Bien... Oui..., oui..., très bien. »

La dame insiste, elle croit que vous n'avez pas tout entendu, tout enregistré..., et puis elle sait son monde et la voilà prise d'un grand zèle de politesse... Elle vous demande des nouvelles de vos quatre enfants, et... et le rhume de votre petite-fille... et vos projets de vacances... L'heure file d'une façon désespérante, et vous ragez, car il y a temps pour tout. Quand vous restez chez vous, c'est évidemment pour y travailler, et non pour être à la merci de la première « visite téléphonique » venue...

Ce qui est étrange, c'est que les mêmes personnes qui n'oseraient pas sonner à votre porte en dehors des jours convenus, ou sans avoir pris rendez-vous, se croyent autorisées à vous harceler au bout de leur fil à n'importe quelle heure du jour. Vous êtes en train de compter avec votre cuisinière... « Allo, Allo... » ; vous prenez votre tub, crac ! la sonnette retentit... ; vous rangez méthodiquement votre courrier, il vous faudrait une demi-heure de solitude et d'ordre..., la sonnette diabolique retentit... ; vous recevez un ami important qui a pris la peine de se déranger pour venir vous raconter des choses concernant votre métier, l'instrument se déclenche... « Allo, Allo... ». Et ce ne serait rien si en quelques mots rapides la question était soldée, si chacun allait droit au fait ; le style télégraphique suffit parfaitement en matière d'éloquence sur plaque... Mais point, l'adversaire vous tient et vous impose une conversation de salon : il vous donne son opinion sur ceci et cela, et ses pronostics de guerre, il vous parle de l'état moral des troupes et de l'article de M. X...

Je me rappelle, un jour, mon exaspération en entendant une dame débiter des vers... oui, des vers... des alexandrins, et de cette voix de tête que chacun se croit obligé de prendre au téléphone !... C'était un Sonnet qu'elle venait de composer et dont elle ne doutait pas que Les Annales eussent plaisir à goûter la primeur... Ce jour-là je raccrochai avec fureur le tampon !... Mais, l'exemple le plus extraordinaire de toupet qu'il m'ait été donné d'apprécier, fut celui de ce jeune auteur, dont le nom et le prénom, également inconnus, réunis par un trait d'union, essayent de singer une célébrité.

A sept heures du matin, des « Allo ! Allo ! » frénétiques retentissent.

La bonne un peu émue annonce :

« Madame, c'est de la part de Mme Raymond Poincaré. »

Voilà votre cousine à l'appareil, des cheveux dans les yeux, une serviette éponge à la main, écoutant dans une antichambre glacée les confidences matinales dont, à sa grande surprise, Mme Raymond Poincaré voulait bien l'honorer...

Une voix précieuse et zézéyante de très jeune homme, annonce après quelques vagues excuses qu'il s'agit d'un manuscrit confié au critique du *Temps :*

« Z'ai téléphoné deux fois, hier, au maître et comme ze n'ai pas eu de réponse, z'ai pensé... »

Je ne sus jamais ce que ce jeune impertinent avait pensé, car sans lui laisser le temps d'une syllabe, je lui envoyai un couplet sur les façons indélicates de certains jeunes gens modernes, couplet qui, je l'espère, lui aura fait passer le goût des interviews à jeun, et l'idée irrévérencieuse d'un patronage inventé de toutes pièces...

En toute sincérité, ne trouvez-vous pas extraordinaire que les gens se reconnaissent le droit d'être importuns, simplement parce qu'ils sont titulaires d'un petit appareil en acajou ? Pourquoi se permettent-ils de vous déranger à des heures inciviles ? Pourquoi s'éternisent-ils devant le maudit appareil, comme si vous étiez née pour qu'ils vous gavent de leurs discours ? Vos réponses brèves ne les découragent pas... Rien ne les décourage... Vous êtes leur victime !

Or, le téléphone — il me semble, du moins — ne doit prendre ce caractère d'intimité que pour les proches : ceux-là seuls peuvent vous tenir au bout du fil quand il leur plaît ; sinon, il est l'instrument des ordres précis aux fournisseurs ou des communications urgentes, rapidement données, laconiquement reçues.

C'est ce que ne veulent pas comprendre les fanatiques du fil... Ils croyent, moyennant quatre cent cinquante francs de rente octroyés à l'Etat, avoir acquis le monopole d'ennuyer leur prochain du matin au soir et s'arrogent la liberté de pénétrer dans l'intimité de personnes qu'ils connaissent à peine.

La bienséance la plus élémentaire voudrait que l'on n'appelât au téléphone que ses pairs, jamais directement ses supérieurs ou ceux dont on sait que les minutes sont comptées. Un éminent professeur me contait que ses élèves le faisaient comparaître au téléphone pour lui demander des intonations, des intentions et des nuances. « Est-ce bien ainsi, maître ? »

Un illustre médecin s'en tirait très commodément. Quand le hasard faisait qu'il dût répondre lui-même, il changeait le timbre de sa voix :

« Monsieur n'est pas chez lui. Je transmettrai la commission... — Madame peut être tranquille la commission sera très bien faite... »

Le laconisme, voilà la grande politesse du téléphone et le vrai savoir-vivre...

A bas les claquettes du téléphone !

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Une Ecole Agricole et Ménagère à Meillac

La réalisation d'un rêve est toujours une chose charmante... Mme Bassuat de Laval, et Mlle de Bénazé, — on s'en souvient, — nous avaient prêté cet été une partie de leur château pour que, de part et d'autre, on fît un essai loyal... Nos filles-claires partirent à la conquête du parc séculaire, de la forêt druidique, des prairies et des vergers mystérieux des deux châtelaines. C'étaient de bonnes petites du peuple, fatiguées, chlorotiques, dont les papas au front faisaient leur devoir et dont les mères trimaient dur dans des logis insalubres... Mlle de Bénazé marquait quelque crainte du voisinage de ces petites faubouriennes. « C'est une épreuve, disait-elle, je ne promets rien dans la suite... » Mais Mlle de Bénazé fut tout de suite conquise par la présence de ces gosses, un peu mal élevées au début, mais pleines de sève, d'appétit et de joie — Mme Bassuat de Laval,

qui a le sens éducateur et une âme d'apôtre, comprit la richesse de ces natures qu'un rayon de soleil fait revivre. Elle laissa partir en octobre la colonie, comme il était convenu, puis elle s'organisa, fit subir au château les modifications nécessaires, et voilà qu'il s'ouvrira définitivement le 15 février, non plus pour une période passagère, mais pour une vraie école agricole et ménagère de fillettes.

Le souci matériel, comme de juste, revient à l'œuvre, mais ce sont ces deux dames, aidées de quelques membres du Comité local, qui assureront la direction morale et dirigeront l'emploi du temps. Un professeur, possédant le brevet du cours normal ménager de la Ville de Paris, donnera des leçons pratiques, alternées avec le cours de jardinage, donné par le vieux jardinier du château. Le potager a un hectare de surface et le maître-jardinier, avec ses trente années de pratique, a l'expérience qu'on devine; les fillettes, les pieds chaussés de sabots, leur bêche à la main, pourront faire pousser tous les légumes du monde.

Mlle de Bénazé garde pour elle l'enseignement des fleurs; l'horticulture n'a pour elle aucun secret, la chapelle du château en dit toute la poésie.

Mme Bassuat de Laval croit à l'enfant elle l'aime, son éducation lui tient à cœur. « La fillette d'aujourd'hui, m'écrit-elle, c'est la ménagère de demain, une ménagère ayant un bout de jardinet, avec des lapins et des poules, une ménagère ayant de beaux enfants à nourrir et le gain de l'homme pour suffire aux besoins du ménage. »

Partant de là, elle estime que, sans négliger les études, on doit prélever sur le trop de temps accordé aux théories, quelques heures employées d'une manière plus pratique. Elle entend enseigner à nos filles la cuisine, la lessive, le repassage, le jardinage, l'hygiène, un brin d'élevage, persuadée que c'est le vrai service à rendre à la Patrie.

« Oh, chère cousine, dit-elle, si vous visitiez nos chaumières, vous verriez que » l'*ineptie* des mères tue plus de petits » Français encore que les balles des Boches. » Quelle ignorance..., quelle malpropreté. »

Et cela elle l'a observé même à Paris, en plein Saint-Ouen, où, infirmière, elle allait visiter les familles.

Et, dans une pensée touchante, Mme Bassuat de Laval me demande de renvoyer à Meillac la petite Alice, pauvre fillette à demi paralysée, issue de parents alcooliques, que nous lui avions envoyée cet été, et qui, grâce à des soins incessants, avait retrouvé un peu l'usage de ses petites jambes. « Cette seizième enfant, conclut Mme Bassuat, enseignera aux quinze grandes que vous amènerez, la puériculture. Car ce sera une » récompense de la soigner, et chacune, à » tour de rôle, aura cet honneur. » Voilà donc une école créée dans cette belle Bretagne vivifiante et pleine de légendes et de poésie.

Mme Bassuat de Laval, qui a ses grades d'infirmière-major, complètera l'enseignement de ces enfants par un petit cours d'hygiène.

Donc chaque année, le château-clair de Meillac donnera à la France une trentaine de futures ménagères capables de devenir d'utiles, intelligentes et saines mères de famille.

C'est le but idéal de notre œuvre. Nos filles-claires partiront vers ce paradis le 5 février.

Et maintenant, vite, ailleurs. Et puisque les nouvelles de nos douze maisons sont bonnes... occupons-nous de créer la maison de Tréboul aux bords de la mer. Arcachon nous rend trop de services pour que nous ne songions pas à ouvrir à nos prétuberculeux une autre maison balayée par le souffle large de l'Océan.

Créer toujours, voilà notre grand rêve.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de la 32e liste arrêtée le 17 janvier.	3.623 fr. 90
Montant de la souscription au 10 janvier.	316.979 fr. 95
Total général.	320.603 fr. 85

(Voir page 89, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous avons reçu de nombreux dons de lainages, un entre autres, de Mlle Simonnin de Tolosa, que l'agent consulaire nous a fait parvenir, et qui nous ont permis de multiplier les paquets.

Mmes Nicolle et Francis Thomé ont enregistré leur 48,530e envoi.

Signalons aujourd'hui ces demandes :

Le docteur Strichaiano, médecin-chef du train sanitaire P. 4, M. n° 37, Secteur postal 60, demande 25 sacs de toile lavable de 0m90 sur 2m50, fendus des deux côtés sur 0m75, pour les vieux R. A. T. de son train, réformés pour blessures.

Le capitaine Marcadier, 3e groupe chasseurs cyclistes, Secteur postal 4, demande quelques marraines pour ses chasseurs et aussi des lainages, chandails, tricots et caleçons chauds. Il remercie les marraines qui ont déjà répondu à son appel.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons eu cette semaine un don qui nous a bien émues. Celui fait par l'ancien consul de Copenhague au nom de Mme Edmond Bapst. Nous avons dit quelle amie puissante l'œuvre avait trouvée en cette jeune femme, belle, distinguée, dont la bonté rayonnante sut grouper autour de nos prisonniers tant de généreux concours. Enlevée à l'affection des siens, sa perte fut cruellement ressentie par tous ses amis. M. Bapst a bien voulu transmettre à Mlle Delcassé, notre si active vice-présidente, le dernier don recueilli par Mme Bapst et qui s'élève à cinq mille francs. Nous l'avons reçu avec une pieuse gratitude. M. Bapst a la grâce de nous informer en même temps, qu'en quittant Copenhague, il a pris toutes les dispositions nécessaires pour que l'œuvre des secours aux Français, prisonniers de guerre, puisse continuer pendant longtemps. « Elle est bien pourvue d'argent, écrit-il, et quatre dames sont engagées à venir chaque semaine faire à la légation les paquets à envoyer. » Cette protection au delà de la tombe, qui rayonne sur nos chers filleuls, est profondément touchante, et nous témoignons ici notre reconnaissance au consul de France.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons transmis cette semaine à l'œuvre la somme de 962 fr. 65.

Y. S.

A l'Université des Annales

Jérusalem. — Les Chants de la Normandie. Les Ecoles professionnelles.

Myriam Harry, la petite fille de Jérusalem, connaît la ville sainte comme une amie vénérée; elle aime ses paysages, son caractère sacré, la foule grouillante de ses pèlerins, ses tours et ses citadelles, ses mosquées et les souvenirs épiques de nos croisés. Tout parle à son imagination d'orientale, à son cœur d'écrivain, à ses yeux de peintre, et c'est sans doute pourquoi elle colore ses récits de si ardentes couleurs. Elle parla du kaiser osant faire démolir une porte sainte pour se ménager une entrée plus majestueuse dans la ville du Sépulcre, et elle trouva des accents émouvants pour traduire sa joie à la pensée du drapeau français flottant au-dessus de la ville sainte, à côté du glorieux drapeau anglais.

J'ai déjà eu maintes fois l'occasion de dire le succès éclatant de Jean Richepin dans l'étude qu'il fait de notre folklore. La dernière conférence qu'il donna sur les Contes et Chansons populaires de la Normandie peut compter parmi ses meilleures. Mais ces leçons, il faut les lire et les relire, étudier les chansons qui contiennent un peu de notre âme nationale, saisir le rythme franc et les accents simples de ces vieilles mélodies, qui vont droit au cœur et comptent parmi les richesses du pays.

Avec Edouard Herriot, nous allons vers d'autres horizons, mais nous restons dans la grande France, celle de demain, celle qu'il faut préparer avec activité, méthode et courage... Ah ! la bonne et forte leçon qu'il fit sur la nécessité d'un enseignement professionnel. Il montra ce que furent les corporations alors qu'elles étaient disciplinées et qu'il ne fallait pas moins de six ans de travail assidu à un ouvrier pour passer compagnon... Quelles écoles avons-nous aujourd'hui pour permettre à l'enfant de devenir un bon artisan, un artiste, un élément pur de la grande industrie française ? Problème grave qui préoccupe Ed. Herriot et auquel il trouve d'heureuses solutions.

Voilà les éléments des leçons traitées par les maîtres de la pensée française et qui constituent pour le Journal de l'Université des Annales, où sont publiées toutes ces conférences, des richesses incomparables.

PIERRE S.

Les huit séances de Musique de Chambre, données à l'Université des Annales commencent le 1er février. Elles s'annoncent comme un immense succès. Nous avons dit que la première séance serait consacrée à César Franck, avec le concours du quatuor Chailley et de M. Plamondon, de l'Opéra. La seconde est dédiée à Saint-Saëns, avec le concours de Mme Auguez de Montalant. On y entendra le fameux septuor de Saint-Saëns.

Conférences de la Semaine

(Du 28 janvier au 2 février)

Lundi. — Fez, Marrakech, Rabat.
Conférence de M. Alfred de Tarde.
Projections cinématographiques.

Mercredi. — Contes et Chansons de la Bourgogne et du Berry.
Conférence de M. Jean Richepin.

Vendredi. — Le Rôle de la Femme dans la Société de demain.
Conférence de M. Edouard Herriot.

Samedi. — Le Rivage des Cieux.
Conférence de M. Francis Jammes

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

15-21 janvier 1918.

Le Procès Caillaux. — Dans cette nouvelle étape d'une semaine il est une journée, celle du 15 janvier, dont on n'a pas besoin d'exagérer l'importance, puisqu'elle a vu l'arrestation de M. Joseph Caillaux et son emprisonnement à la Santé. Depuis son inculpation et le grand débat où l'ancien président du Conseil avait, aux applaudissements d'une partie de la Chambre, fait l'apologie de sa propre politique et pu dire qu'on ne le poursuivait que pour des faits anciens, pour leur prolongement, pour l'impôt sur le revenu, la justice suspendait toute décision dernière. Ce fut seulement après une communication du gouvernement américain que le capitaine Bouchardon procéda à l'arrestation du député de Mamers. Cette communication n'est autre que la correspondance du comte Bernstorff avec la Wilhelmstrasse au sujet de ce dernier, et dans laquelle le représentant de l'Allemagne affirme qu'en Argentine « Caillaux parlait avec mépris du gouvernement français », qu' « il pénétrait parfaitement la politique de l'Angleterre », « faisait bon accueil aux courtoisies indirectes », mais « demandait de la prudence », mettait en garde contre les éloges excessifs de la presse impériale, qu'« il agirait dès son retour en France », etc., etc.

Cette arrestation, suivie de celles du député Loustalot, de l'avocat Paul Comby, du journaliste Hanau et de Sébastien Faure, devaient soulever de gros incidents parlementaires. Les partisans du député de Mamers ripostèrent en mettant l'*Action française* sur la sellette; la tribune fut le théâtre de scènes de violence.

La Constituante russe. — La Constituante russe n'a vécu que quelques heures. Elle ne s'est ouverte que pour disparaître immédiatement, dissoute, et, à proprement parler, chassée par les maximalistes avec l'aide des marins de la flotte. Cette violence était prévue. C'est au milieu d'une véritable atmosphère de violence qu'elle avait pris possession du palais de Tauride et nommé le minimaliste Tchernof à la présidence. Les bolcheviks ne lui cachaient pas leur projet de dissolution immédiate à la première opposition de sa part. Et cette opposition s'est immédiatement traduite avec la pseudo-déclaration d'une république des Soviets donnant tout pouvoir aux classes ouvrières et faisant du sol une propriété d'Etat, reniant la dette russe, etc., et surtout au sujet de la marche des pourparlers de paix. Devant la désapprobation de l'assemblée, ses adversaires n'ont rien trouvé de mieux que de la faire dissoudre à coups de revolver par les marins. On ne sait d'ailleurs comment Trotsky pourra maintenant poursuivre les négociations de paix, d'autant plus que les choses n'allaient déjà pas toutes seules à Brest-Litovsk. Les Allemands, après avoir été tout miel, sont revenus sur leurs acquiescements au sujet de l'évacuation des territoires russes et du droit des petites nationalités, et comme Trotsky regimbait, le général Hoffmann lui a brutalement riposté que ce n'était pas à la Russie à dicter ses conditions, mais à l'armée allemande victorieuse. Le comte Czernin essaye de réparer cette brutalité. L'Autriche a besoin de la paix, la grève y devient générale, et elle propose une solution moyenne. Mais l'effondrement de la Russie et la victoire du Frioul ont rendu les pangermanistes plus intransigeants que jamais.

Le « Breslau » coulé. — La journée du 20 janvier restera fameuse dans les annales maritimes de l'Angleterre, dont les destroyers ont coulé le *Breslau* et mis hors de cause le *Gœben* lui-même, les deux croiseurs boches derrière lesquels sa flotte, en 1914, manqua de forcer les Dardanelles et de tenir Constantinople et la Turquie à merci.

LEON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Je reçois nombre de lettres très chaleureuses. Elles approuvent notre enquête et nous promettent un concours dévoué.

« Il est nécessaire, écrit un de nos correspondants, qu'en ces circonstances particulièrement graves, nous proclamions très haut le désir obstiné de nos frères et de nos sœurs de rester Français. »

Un autre me dit :

« Apportons tous nos témoignages. Faisons connaître à la foule les épreuves que l'Allemagne inflige depuis un demi-siècle aux malheureux habitants des chères provinces. »

C'est justement le but que nous poursuivons. Les lecteurs des *Annales*, si patriotes et si généreux, l'ont compris. Ils vont nous aider. Ils nous aident déjà. Je leur rappelle que les renseignements qu'ils veulent bien me communiquer doivent être sévèrement contrôlés, rigoureusement exacts; que toutes les lettres doivent être signées, mais que *le nom du signataire, s'il en exprime le désir, ne sera pas publié.*

Un ancien Strasbourgeois, en résidence à Tours, me demande s'il peut citer des faits antérieurs à la guerre... Oui, certainement. Quelle que soit l'époque, tout acte de férocité, d'injustice, de tyrannie à la charge des bourreaux de l'Alsace-Lorraine est utile à signaler.

Voici deux nouvelles attestations, reçues depuis notre dernier numéro.

Procès de Tendance

III. — En 1887, la lutte en Alsace-Lorraine avait pris un caractère aigu entre les indigènes et le gouvernement de Berlin.

Pour réprimer le mouvement antiallemand, les vainqueurs de 1871 traduisirent plusieurs personnes en haute cour et les condamnèrent sous les motifs les plus futiles.

C'est ainsi qu'un industriel de Sainte-Marie-aux-Mines, M. Charles Blech, se vit gratifié de deux ans de prison sous prétexte qu'il avait été l'ami de Gambetta et qu'il avait versé une cotisation à la Ligue des Patriotes.

Mais une pièce du dossier fit connaître la vraie raison de ce déni de justice :

M. Blech, dans une lettre à la fois digne, ferme et courtoise, avait refusé la main de sa fille à un immigré « pour des raisons de nationalité... et de principe ».

Famille Anéantie

IV. — Depuis trois ans le martyre de l'Alsace n'a pas cessé, mais les crimes commis par les Allemands sur ceux qu'ils appellent leurs « frères retrouvés » furent particulièrement abominables au début de la campagne.

Des soldats prussiens et bavarois, forcés de reculer en haute Alsace devant nos troupes, incendièrent des fermes comme ils l'avaient fait si souvent en France en 1870. La demeure de B..., cultivateur dans le Sundgau, ne fut pas épargnée.

Quand les bâtiments commencèrent à brûler, B... sortit d'une cachette où il s'était enfermé avec les siens pour échapper à la colère des soudards. Dès qu'il parut, le pauvre homme fut lié à un grand arbre et fusillé. Sa fille, âgée de 15 ans, fut tuée par un officier qui lui traversa la poitrine de son sabre (ce sont les termes mêmes des témoins); son fils, un gamin de 14 ans, dut suivre les troupes en retraite, à pied, sans souliers. Quand il fut à bout de forces et incapable de continuer sa route, les Allemands l'abattirent d'un coup de fusil.

De cette famille il ne reste plus aujourd'hui qu'un tout petit enfant et la mère, devenue folle.

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

BLOC-NOTES

QUESTION DE VIE OU DE MORT

La division de nos forces, si supérieures dans leur ensemble à celles de l'Allemagne, nous fut plusieurs fois fatale. Le problème à résoudre actuellement est donc la concentration rapide de nos efforts sous une direction unique et dans une volonté qui saura sacrifier les bénéfices de détail aux conditions générales de la victoire.

Victoire sur laquelle le doute n'est pas permis si nous sommes bien résolus à racheter nos fautes par la noble acceptation d'une guerre prolongée. C'est la question de vie ou de mort. Un désastre sans nom suivrait un fléchissement quelconque; une paix glorieuse et durable sera le fruit de la résistance. Il y a ces deux termes, il n'y en a pas un troisième. Répétons les paroles profondes de Lloyd George :

« La grandeur des sacrifices consentis par les peuples dans tous les pays alliés doit nous persuader de mettre de côté toute considération secondaire, afin d'atteindre au but commun de ces sacrifices mêmes. Il faut que toute considération personnelle, que toute considération de cause ou de groupe soit repoussée sans hésiter. Nous sommes à une des heures les plus solennelles de l'histoire de l'humanité. Ne déshonorons pas cette grande heure par d'inexcusables petitesses. »

Transportons ces conseils décisifs dans notre politique intérieure, affaiblie, elle aussi, par les « inexcusables petitesses », déviée trop souvent de la pure ligne nationale par des combinaisons médiocres et des appétits particuliers !

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Une fête de bienfaisance à la Comédie-Française.

Elle sera donnée le 9 février, au profit de l'œuvre *franco-britannique des pays dévastés*. Le Comité d'organisation, présidé par M. Jean Hennessy, député, compte dans son Comité d'honneur les ministres de la Guerre des deux pays, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, et parmi ses dames patronesses, Lady Hartington, la duchesse de Clermont-Tonnerre, la duchesse Decaze, la comtesse de Vogüé, Mme Paul Dupuy, etc.

Les artistes de la Comédie interpréteront à cette occasion l'œuvre d'Anatole France, *Les Noces corinthiennes* qui n'avaient pas été représentées depuis fort longtemps. Heureuse idée dont se réjouit le monde des lettres.

En ce moment, les hommes vers lesquels l'Allemagne pangermaniste a les yeux tournés ne sont pas l'empereur et le chancelier, mais Hindenburg et Ludendorff. Ce sont les deux grands hommes de la Germanie. Nous donnons plus loin leurs portraits d'après un journal d'outre-Rhin.

De ces deux-là, Hindenburg est le plus connu. Il est extraordinaire de voir le hochement de tête approbatif des socialistes, des libéraux, des conservateurs, des industriels, des agrariens lorsque Hindenburg dit : « Il faut faire cela. »

Lorsque, après la note relative au torpillage du *Sussex*, certains agitateurs réclamèrent la fin de la guerre sous-marine, ce fut Hindenburg qui dit : « Non », et les agitateurs se turent; et lorsque la continuation de la guerre sous-marine fut décidée, « Hindenburg l'a dit », pensèrent ceux qui doutaient de son bon résultat.

Hindenburg ordonna que les usines de

guerre triplassent leur production. Les directeurs répondirent que c'était impossible..., mais ils obéirent. Hindenburg décida la conscription civile; on l'accepta sans se plaindre.

Ceux qui connaissent les deux hommes se demandent pourquoi Hindenburg a ainsi le pas sur Ludendorff, car, des deux, c'est Ludendorff qui possède la plus haute personnalité. C'est lui qui conçoit les grandes idées; il a le plus réel talent d'imagination; c'est, des deux, le cerveau le plus puissant. Mais en réalité les deux se complètent; Hindenburg ne peut créer comme Ludendorff, mais il juge mieux, il examine froidement, il calcule sainement les éventualités.

Ludendorff est le quartier-maître de l'état-major du kaiser. Petit à petit, il a su se rendre indispensable. A Berlin, on lui attribue la création de la guerre sous-marine. Il a su y gagner l'esprit d'Hindenburg et ensuite du kaiser, et l'on raconte maintenant tout bas qu'il sera un jour chancelier.

Aucun des deux n'est un général de cour dans le sens véritable du mot; ils sont monarchistes fidèles, mais ce ne sont pas des flatteurs. Ils maintiennent leur position, non pas en adroits courtisans, mais en généraux forts de leurs succès.

Pour donner une idée du fanatisme qu'excite Hindenburg, voici la gracieuse pièce de vers que lui a dédiée le poète hongrois Gabar Olah :

Boucher formidable, Hindenburg, dans ton
Tonnent les obus de quarante-deux. [nom
La vieille mort debout se tient rigide,
Devant tes yeux de maréchal.
En manches de chemise retroussées tu dé-
[pèces
De ton couteau terrible le gibier russe.
Et la vie étouffée gémit dans ta main de fer.
De la chair coupée jaillissent des fontaines
[de sang.
L'enfant russe pleure dans le sein de sa mère
Et craint de naître par peur de devenir sol-
Attentifs, les lions dociles t'écoutent: [dat.
Comme toi ils voudraient bondir,
Et, lorsque le kaiser te donne la main,
Tout l'Orient claque des dents dans un
[frisson de fièvre.

M. Gabar Olah a la flatterie un peu lourde!...

⋙❦⋘

PAGES RETROUVÉES

L'auteur de Leurs Figures *a tracé des hommes politiques de son temps d'inoubliables images. Au mois de mars 1914, après le meurtre de Gaston Calmette, une commission d'enquête fut constituée sous la présidence de Jaurès pour élucider l'attitude de M. Joseph Caillaux dans l'affaire Rochette et déterminer la signification du « document Fabre ». M. Maurice Barrès, évoquant au jour le jour la physionomie de ces séances, dessina d'après nature le profil de l'ancien ministre. Voici quelques lignes détachées de ce vivant portrait :*

M. CAILLAUX SE DÉFEND

A 9 h. 35, on introduit M. Caillaux. Il entre, salue, s'assied et trouve quelque difficulté à étaler son dossier sur une chaise. Alors, un de ses amis, se levant, lui cède sa place à la table des commissaires, à la gauche du président. Il l'accepte, s'y va installer, mais dans le même moment on apporte une petite table et, d'un accord commun, il retourne à la chaise ordinaire des témoins.

Ce n'est plus le Caillaux, le personnage Louis XV, que nous sommes accoutumés de voir. Son visage, à l'ordinaire d'une mobilité extraordinaire, a plus de sérieux, un sérieux aigu et fort. Contre son habitude, il lit, avec de longs arrêts, pour mettre en valeur sa pensée, et une action très variée. Continuellement il frappe des deux mains à plat sur la table, comme sur un piano, accompagnant et soutenant de cette musique ses serments. Par instants, il est profondément ému, les yeux et la voix troublés. Il a la fièvre. « Donnez-moi à boire », dit-il à l'huissier, qui lui verse un verre d'eau. Il charge, dans un récit bien mené, MM. Barthou et Briand et dix autres personnes. Il prend à témoin ses amis : « N'est-ce pas, Ceccaldi ? Ah ! la campagne est féroce contre moi. Eh bien ! je me défends ! » L'instant d'après, il pose son poignard et redevient un conteur agréable de choses financières. Il fait une brillante leçon sur le caractère général des affaires créées par Rochette. Il signale leur vice et indique que ce même vice se retrouve dans d'autres affaires créées par d'autres financiers, et non poursuivies. Le morceau est excellent de clarté pédagogique. On dirait un chapitre d'*Eulalie* ou les Finances sans larmes.

Pour finir, avec l'élasticité et le ressort d'un danseur, il se lève, paraît s'élancer, et déclare : « M. le procureur Fabre prétend que le 22 M. Monis lui a dit que je désirais une remise de l'affaire Rochette, à la suite d'une conversation que j'avais eue avec Mᵉ Maurice Bernard. Or voici un agenda qui est tenu très exactement pour tous mes rendez-vous. Il indique que c'est le 24 mars seulement que j'ai reçu Mᵉ Maurice Bernard. »

C'est taxer d'inexactitude le document Fabre. A tour de rôle nous examinons l'agenda. C'est un petit registre de bureau en chagrin noir. Au 24 mars, la page porte une dizaine de rendez-vous. L'avant-dernier, avec Mᵉ Maurice Bernard.

On décide d'entendre le procureur Fabre. Mais, avant de le faire entrer, il y a suspension de séance. M. Caillaux a demandé dix minutes pour se reposer.

. . . .

Cet homme groupe autour de lui, dans la Chambre, une véritable garde de zélateurs fanatiques. Ils se laissent séduire et prennent pour une vertu vraie ce qui n'est qu'une conception forcenée de la vie. Avec admiration, ils répètent ce qu'il leur disait ces jours-ci : « Ils me tueront peut-être ; ils ne m'abattront pas. »

Nul, toutefois, ne lui refuse de la résistance, de la défense. Après tant de nuits qu'il a dû passer sans sommeil, il parlait clair aujourd'hui, avec arrogance, et même, le croirait-on ? avec frivolité. Dans son long discours *pro domo*, à chaque fois qu'il sortait de ses explications techniques de financier, il recommençait à donner des coups de poignard et s'y amusait si fort qu'ayant à reproduire un propos de Briand, il l'imita, le mima, se mit, ô surprise ! à rendre cette voix un peu caverneuse et lente, et se balança, puis rit lui-même de sa bonne farce. A cette minute, il avait si parfaitement oublié sa situation qu'il s'amusait, se complaisait dans ses effets et dans l'applaudissement des siens, à nouveau il goûtait la vie.

Quel homme ! Il y a chez lui de l'enfant gâté. Enfant heureux, privilégié, il devait arriver dans son collège, à Stanislas peut-être, léger heureux, aimable, un petit riche avec sa voiture à la porte et de belles cravates variées. Et les deux autres ! les Briand, les Barthou, de quel air, amical sans doute, mais de haut, il les eût regardés, ces deux petits camarades plébéiens ! Aujourd'hui, l'enfant élégant, l'enfant vieilli, sans rien perdre de sa gentille manière qui enchante ses familiers, est devenu un pur, un chef de la démocratie avancée et doit bien rire quand il nous traite de vieux réactionnaires encroûtés, nous autres petits bourgeois ! La grande affaire, voyez-vous, pour un aristocrate, c'est de ne jamais être un bourgeois. Les grands cercles ou le marchand de vin ! Mais l'entre-deux désoblige.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

❦

Quarante ans plus tôt...

M. Fernand Vanderem a raconté naguère, dans *le Figaro*, cet amusant souvenir sur la première jeunesse de M. Joseph Caillaux, son condisciple :

« C'était à l'époque du Seize Mai. L'année d'avant, à Condorcet, en sixième, je m'étais lié d'amitié avec son aimable frère cadet, Jean Caillaux, puis avec lui-même. Quand, au Seize Mai, le maréchal appela dans son cabinet de combat M. Caillaux le père, homme d'une grande finesse et d'une rare bonne grâce, je suivis des Travaux publics aux Finances mes petits amis Caillaux. Et dès lors, tous les jeudis, dans les magnifiques salons du Louvre, ce fut une série de goûters exquis et de joyeux après-midi où se joignaient à nous d'autres fils de ministres ou de gros personnages du parti. Bien entendu, on ne parlait pas politique. Mais quand même, sans le savoir — ô candeur de l'enfance! — nous baignions tous là en pleine réaction.

» Après le Seize Mai, le bain continua. Je me rappelle notamment, chez M. Caillaux père, une matinée de comédie enfantine où il n'y avait qu'à écouter le maître d'hôtel annonçant les invités pour sentir l'éclat de l'assistance. Ce n'étaient que grands noms, grandes dames, princes, ducs, marquis, comtes et vicomtes, bref tout le gratin au complet.

» On joua, en costumes du temps, des scènes du *Misanthrope*. Jean Caillaux y faisait Alceste ; Elie Decazes, Oronte. Quant à Joseph Caillaux, il se surpassa dans Philinte.

» Je revois encore, penchées sur lui pour le complimenter, l'aristocratique physionomie du duc Decazes encadrée de favoris blanc-de-neige, et la figure plus rude et toute barbue de M. de Fourtou, qu'éclairait un sourire flatteur. »

Comment, en ce gentil Philinte, si bien doué, eussent-ils deviné le futur homme d'Etat, voué à de si orageuses destinées.

⋙❦⋘

La Technique moderne, 49, quai des Grands-Augustins, Paris, dirigée par notre collaborateur Georges Bourrey, reparaît en 1918. C'était, avant la guerre, la revue industrielle la plus répandue. Sa « résurrection » sera bien accueillie dans l'industrie française.

⋙❦⋘

Le Cercle des Annales de Genève prévient les lecteurs des *Annales* qu'ils recevront le meilleur accueil tous les premiers lundis du mois, aux conférences, 10, quai de la Poste, à 8 heures trois quarts, sur présentation de leur carte ou de la bande d'abonnement aux *Annales*. Cette œuvre, en dehors de tous les partis politiques ou religieux, fait une ardente propagande pour la France et les œuvres de guerre. Le président Sacha Bernhard, répondra à toute demande.

SERGINES.

L'Alsace telle qu'elle est

(1)

LE CARACTÈRE ALSACIEN

Le caractère alsacien se distingue-t-il difficilement de celui des autres provinces de France, ou du moins, est-il aussi difficile à comprendre et à analyser que d'aucuns voudraient nous le faire croire? Je ne le pense pas. Il suffit, ce me semble, de s'appuyer sur la psychologie et sur l'histoire, pour saisir jusqu'au vif les traits dominants de la physionomie morale de l'Alsacien.

En effet, la psychologie et l'histoire éclairent de la plus heureuse façon tout ce qui pourrait paraître à quelques-uns tant soit peu obscur dans le caractère alsacien. Il est à peine besoin de dire qu'une province telle que l'Alsace, limitée à l'est par un grand fleuve, et à l'ouest par une chaîne de montagnes, ne put traverser les siècles, sans avoir subi plus ou moins l'influence des deux redoutables gardes du corps dont elle était flanquée. D'autant que l'un d'eux, « le vieux père Rhin », probablement sensible aux flatteries germaniques, au lieu de tenir bon, à l'exemple des Vosges, et d'opposer une forte digue aux invasions, laissa passer, au contraire, tous les barbares qui se présentèrent sur ses rives. En raison de quoi, je l'ai déjà dit et je le répète, l'Alsace devint comme un champ clos, où l'Europe prit l'habitude de venir vider ses querelles. Et c'est ainsi que des guerres successives plongèrent l'Alsace dans les plus grands désastres et ses enfants dans mille et mille douleurs.

Tout le caractère alsacien est contenu dans ces lignes qui résument l'histoire de ma chère petite patrie. En outre, ce résumé, pour court et incomplet qu'il soit, explique à merveille les qualités et les défauts de l'Alsacien, rien qu'en montrant les dures épreuves auxquelles il ne cessa d'être en butte à travers les siècles, et en laissant entrevoir l'admirable force de résistance qu'il leur oppose aujourd'hui. L'Alsacien possède, à n'en point douter, beaucoup de qualités; mais il est non moins certain qu'il a quelques défauts. Si la psychologie nous expose les uns et les autres, il faut reconnaître que l'histoire nous instruit de leur nature. Tellement que nous n'avons qu'à tendre l'oreille pour écouter ce que toutes deux nous apprennent sur les qualités et les défauts des Alsaciens.

La psychologie nous dit : « L'Alsacien est travailleur ». L'histoire répond : « Comment ne le serait-il pas, ayant eu toujours à réparer et à reconstruire ce que les guerres avaient ravagé et détruit? »

La psychologie reprend : « Il est fort entêté dans ses buts ». « Et le moyen qu'il en soit autrement, riposte l'histoire, avec la nécessité de recommencer continuellement le travail accompli? »

« Il a le caractère franc, parfois fruste », poursuit la psychologie. Et l'histoire de repartir : « Est-ce que les gens qui sont toujours sur le qui-vive ont le temps de mettre des gants avant de parler? »

La psychologie s'écrie : « Il a le courage de ses opinions ». « Je le crois bien, réplique l'histoire, puisqu'il les doit défendre. Où en serait le malheureux gars, s'il était poltron? »

« Il est gai, continue la psychologie ; il aime à rire et à chanter ». « Il a la gaieté du courage et le rire de l'espérance, s'exclame l'histoire. Il n'y a pas de quoi nous en étonner. Car au train dont les choses sont allées pour lui, l'Alsacien peut, à bon droit, se juger immortel. »

« Il est susceptible », déclare la première. « Bah! rétorque la seconde, toujours contrecarré et combattu comme il l'est, il attend l'attaque, il la pressent presque toujours. Qu'il prenne les devants quelquefois et s'enferme chez lui avant d'être attaqué, quoi d'étonnant à cela? »

« Enfin, il est honnête jusqu'au scrupule », affirme la psychologie. « C'est tout naturel, se hâte d'ajouter l'histoire, il est trop religieux pour faire le moindre tort à qui que ce soit. »

Et voilà comment la psychologie et l'histoire nous représentent l'Alsacien comme un travailleur acharné, entêté dans ses buts, doué d'un caractère franc, parfois fruste, gai, ayant le courage de ses opinions, souvent susceptible et toujours honnête.

LES CIGOGNES



Nid à louer!

(Dessin de ZISLIN.)

N. B. — Ces oiseaux n'aiment pas l'odeur du tabac allemand.

En poursuivant leur dialogue à fond, l'histoire et la psychologie pourraient nous apprendre d'autres choses qu'il est de l'intérêt des Français de connaître. Et c'est, au surplus, ce qu'elles ne manquent pas de faire. Si l'histoire, reprenant la parole, nous montre l'Alsacien sous le joug allemand, devenu l'objet de vexations, de dénonciations et de persécutions de toutes sortes, la psychologie ne fait aucune difficulté pour marquer le changement survenu dans le caractère alsacien. Et tandis qu'elle nous avertit que la légendaire franchise alsacienne s'est voilée de réserve, et même parfois d'un peu d'astuce, durant les dernières années qui ont précédé la guerre, l'histoire, à son tour, nous en explique la raison. Elle nous dit que c'est pour échapper à la main de fer du maître détesté, que l'Alsacien ne livre plus au premier venu le fond de sa pensée.

Maintes fois, j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte, lorsque je me trouvais en Alsace avec des amis français. Devant ces amis, l'Alsacien évitait visiblement de se compromettre. J'en eus la preuve, un jour où, dans un presbytère, nous parlions de la persistance des sentiments français en Alsace. Le prêtre, notre hôte, me parut tout embarrassé. Je crus qu'il cherchait par où s'y prendre pour nous annoncer quelque chose de fâcheux. C'est au point que j'éprouvai le besoin de changer le tour de la conversation ; ce que je m'empressai de faire, d'ailleurs. Plus tard, quand je fus seul avec le maître de la maison, je le priai de me donner la raison de son embarras :

« Vous n'aimez donc plus la France? lui demandai-je?

— Oh! si fait, me répondit-il tout bas, mais je l'aime maintenant en silence... Ici, les murs ont des oreilles. Vous voyez bien ce que je veux vous dire ; de grâce, n'exigez point que je sois plus précis. »

Une autre fois, et dans de semblables circonstances, c'est-à-dire devant des tiers étrangers, j'entendis une brave Alsacienne, que je savais pertinemment Française de cœur, parler avec abondance de ce qu'elle ferait, lorsque l'Alsace serait autonome :

« Comment, lui fis-je observer, dès que je la revis dans un tête-à-tête, vous ne désirez donc plus redevenir Française?

— Si! si! fit-elle ; mais c'est justement parce que je le désire ardemment et que j'y pense sans cesse, que je dis le contraire en public. »

Si un certain nombre d'Alsaciens hésitent souvent à découvrir le fond de leur âme dissimulée par prudence, c'est uniquement parce qu'ils redoutent, à l'excès peut-être, d'être traités avec la dernière rigueur par leur cruel tyran, toutes les fois qu'il leur arrive de trop manifester leur sympathie pour la France.

C'est encore à ce même sentiment de crainte d'un châtiment inexorable qu'il faut attribuer la ténacité avec laquelle quelques rares Alsaciens des localités reconquises laissent toujours pendus aux murs de leur foyer les portraits de leurs fils, revêtus de l'uniforme des soldats allemands. Je sais que, pour justifier cette regrettable exhibition qui peine extrêmement nos braves poilus, ils déclarent qu'ils n'y attachent pas l'ombre d'importance :

« Nous laissons nos enfants en uniforme allemand là où ils étaient avant la guerre. Mais que l'on sache bien que c'est leur physionomie, et non leur uniforme, que nous aimons à regarder. »

Je n'en doute point, quant à moi. Mais, au fond, ils songent :

« Si par malheur les Allemands revenaient!... S'ils chassaient de nouveau les Français, un tel ou un autre nous dénoncerait, et alors, Dieu sait ce qui nous arriverait! »

Pour peu que nous continuions à questionner l'histoire et la psychologie sur les transformations du caractère alsacien durant la terrible période d'annexion, nous apprendrions encore quantité d'autres choses. En ce sens que l'histoire ne manquerait pas de nous représenter l'Alsace des trente dernières années, habile à profiter des qualités du maître teuton, et tâchant à prendre du goût, elle aussi, pour l'ordre, la méthode et l'organisation. D'où la psychologie tirerait cette conséquence, à coup sûr fort juste, que si l'on veut parvenir à gagner le cœur des Alsaciens, il faut éviter soigneusement d'user avec eux de contre-ordres ou de procédés incohérents. Sans quoi il leur arriverait de hausser les épaules, en murmurant entre les dents :

« En voilà encore un qui veut faire le maître, et qui n'est pas seulement de la force d'un écolier! »

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917, 13 janvier 1918.

Mais le maître, pour sympathiser avec lui, doit être aimable et persuasif, comme le Français, et non autoritaire et brutal, comme l'Allemand. L'Alsacien, nous le savons, aime le Français, ainsi que l'on aime les gens de sa famille. Par contre, il déteste souverainement le *Schwob* (l'Allemand). Un détail digne de remarque : L'Alsacien s'aime par-dessus tout, et cela, on le sait moins. Au surplus, il n'échappe à personne qui connaisse un peu l'Alsace, que l'Alsacien tient volontiers son pays pour le premier pays du monde. C'est une faiblesse peut-être, diront quelques-uns. Il n'y en a pas l'ombre ! Cela est naturel, et cela prouve combien l'Alsacien est fier de son pays, et à quel point il lui est attaché. Aussi faut-il se garder de lui dire qu'on lui apporte le progrès. Le progrès ? Mais il le possède, et même au plus haut degré.

« Mon ami, disait l'un de nos vaillants troupiers à un excellent Alsacien de X.. avec lequel il avait plaisir à s'entretenir, nous vous apportons dans les plis de notre drapeau, avec la liberté, la lumière et le progrès.

— Nous acceptons la liberté avec la plus vive reconnaissance, riposte l'Alsacien, car on en a grand besoin ici, où l'on ne sait pas trop ce que c'est. Mais, pour ce qui est de la lumière et du progrès, je vous remercie, nous avons tout ce qu'il nous faut chez nous. »

Toujours froissé, toujours opprimé, toujours obligé de se tenir sur la défensive, l'Alsacien a un grand souci de la justice ; il a même une sorte de culte pour elle. Il flaire de loin la faveur, et s'entend à dépister les passe-droits. Ce n'est pas à lui que l'on en peut conter sur les mérites de telle ou telle personne, objet de récompenses imméritées. Sans se déconcerter le moins du monde, il rétablit les choses sous leur vrai jour, ou du moins, sous le jour qu'il croit vrai, quant à lui. C'est ainsi qu'un vieil Alsacien, me parlant récemment de l'un de mes compatriotes, me disait :

« Vous vous rappelez Z...? Eh bien ! il est en train de recevoir les récompenses que méritent les autres... Le gaillard a de l'estomac. »

Assurément, ce trait et ceux que j'ai rapportés, il y a un instant, ne manquent pas de vérité ; les déductions ne manquent pas de justesse.



Ce court aperçu du caractère alsacien serait tout à fait incomplet, si je n'ajoutais que l'unité de ce caractère ne va pas sans certaines variétés, fort intéressantes du reste. Un long article ne suffirait pas à les indiquer sommairement. Je me borne à noter que le caractère alsacien diffère assez sensiblement de vallée à vallée, et presque de village à village. Quant aux trois grandes villes d'Alsace et à leurs environs immédiats, ils sont loin d'offrir les mêmes particularités. Ni Strasbourg, l'intellectuelle, ni Colmar, le centre de la résistance, ni Mulhouse, l'industrielle, ne se ressemblent complètement. L'on peut en dire autant des milieux populaires, où les deux sources des richesses du pays, l'agriculture et l'industrie, offrent des types si différents. Pareillement devrait-on distinguer les viticulteurs des simples agriculteurs.

« La vigne, dit-on chez nous, rend le cœur gai ; les céréales le font sérieux. »

A bien regarder, et pour tout dire, il faudrait, à ce que je crois, un volume, si l'on se mettait à analyser toutes les particularités de l'individualisme alsacien. Mais, comme je n'écris qu'un article, le lecteur voudra bien m'excuser de n'en pas dire davantage.

(A suivre.) SÉBASTIEN HERSCHER,

Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.

LES LIVRES

La Guerre qui passe — Steenstraete, par CHARLES LE GOFFIC. — *Témoignage d'un Citoyen américain*, par WITHNEY WARREN. — *Ferdinand Ier*, par ERNEST DAUDET.

M. Charles Le Goffic est incontestablement un des écrivains qui comprennent le mieux la guerre, qui traduisent avec la plus saine émotion son âpre beauté et sa glorieuse horreur. Depuis le premier jour de la grande lutte, la vie de son cœur et de son esprit s'est concentrée sur l'épopée. Le poète, le conteur ou le critique qu'il fut jusque-là n'a plus voulu connaître que l'enthousiasme exaltant les héros jusqu'au suprême sacrifice, que la pitié devant les hécatombes et les ruines accumulées. Il s'est fait le commentateur de tous les gestes sublimes, l'historien de toutes les vaillances, et il apporte dans l'accomplissement de cette tâche, avec toutes les qualités naturelles de son talent, une conscience et une intelligence du document qui donnent à son œuvre de guerre un caractère très particulier. Qu'il évoque des figures touchantes de simplicité et des paysages aux lignes sobres, comme dans *Bourguignottes et Pompons rouges*, ou qu'il nous conte les épisodes tragiques de la bataille devant *Dixmude* et dans *Les Marais de Saint-Gond*, la manière de l'écrivain reste la même, avec sa phrase grave et harmonieuse, où l'expression poétique est habilement amenée, avec sa façon d'établir largement la page, où le détail symbolique prend toute sa valeur.

Ce sont ces qualités que l'on retrouve dans les deux volumes que vient de publier M. Charles Le Goffic : *La Guerre qui passe* et *Steenstraete*. Le premier, composé de pages détachées, nous offre des paysages, des figures, des récits et des impressions. La pensée plane ici sur le drame et en dégage, au hasard de l'actualité, le sens intime et profond. Les aspects de la guerre que nous montre l'auteur, les portraits qu'il fixe en traits précis, les impressions qu'il traduit avec un joli sentiment de la mesure et des nuances, tout cela s'imprègne d'une saine atmosphère d'héroïsme. Il est bon que, dans toute la tristesse de l'heure, l'âme s'élève ainsi dans la sérénité des nobles méditations et que ceux qui comprennent vraiment la beauté de cet effort nous rappellent constamment l'élan vers l'idéal pour lequel tant d'hommes ont su mourir.

Mais là où M. Charles Le Goffic apparaît le plus complètement lui-même ; là où il vibre de toute la tendresse de son âme, c'est quand il nous conte l'histoire des fusiliers marins. Tout son être le porte vers cette légion héroïque ; il aime fraternellement ces gars simples et rudes, au cœur vaillant et sûr ; il est le poète de l'épopée que vécurent ardemment ces hommes dans la brume et la boue de la Flandre meurtrie. *Steenstraete*, c'est la suite logique de *Dixmude*, le second chant du poème à la gloire des fusiliers marins. Ce que décrit M. Le Goffic, ce n'est pas, à proprement parler, la bataille dans son ensemble, comme, précédemment, il n'a pas tout dit sur la bataille de Dixmude, mais c'est le rôle qu'y jouèrent les fusiliers marins, c'est leur part dans l'effort, qui ne saurait diminuer en rien la part des autres combattants, si glorieuse, notamment celle des troupes belges dont les pertes terribles attestèrent l'admirable acharnement dans les sanglants combats des Flandres. Avec des notes empruntées à des carnets de route, avec des documents officiels et des paroles de soldats, M. Charles Le Goffic établit le récit le plus vivant, où se détachent des silhouettes de soldats comme n'en connut aucune époque avant celle-ci. Si chaque unité des grandes armées alliées avait eu un historiographe aussi attentif, quelle merveilleuse histoire vécue de la guerre, de toute la guerre, nous aurions dès maintenant et quel monument se dresserait dans les siècles pour l'enseignement fécond des générations !



Dans un tout autre domaine, voici un document non moins intéressant que ceux qui se rapportent aux faits de guerre proprement dit : *Le Témoignage d'un Citoyen américain*. Sous ce titre, on a réuni les conférences et les articles publiés depuis 1915 par M. Whitney Warren, l'éminent architecte américain, qui appartient à l'Institut de France. et qui a fait depuis trois ans la plus noble et la plus utile propagande pour la cause des Alliés. Ce témoignage est infiniment précieux : il établit que bien avant l'entrée en campagne des Etats-Unis, la lumière était faite dans la conscience de l'élite américaine ; que bien avant que le cabinet de Washington se fût rangé aux côtés des gouvernements de l'Entente, la grande démocratie du nouveau monde était avec nous de toute son âme loyale. M. Whitney Warren parle de notre cause avec une sympathie qui ne peut que nous toucher. Quand il traite de l'Amérique amie de la France, de la question d'Alsace-Lorraine, de l'avenir des relations franco-américaines ou encore des volontaires accourus de son pays pour défendre la France, on entend le langage d'un ami sincère. Mais l'intérêt capital de son livre n'est pas là : il est dans le développement des idées et des sentiments qui ont poussé irrésistiblement le peuple américain dans l'arène, qui l'ont dressé formidablement contre les puissances de proie. L'élite intellectuelle avait compris, dès le premier jour, que l'acheminement vers l'intervention était inévitable ; l'immense masse populaire est venue sous la forte pression des circonstances, mais chez l'une comme chez l'autre, l'élan et le geste eurent la même valeur morale.

Même à l'heure actuelle, les Austro-Allemands ne comprennent pas l'intervention des Etats-Unis et ils s'étonnent volontiers de ce qu'ils appellent « l'accès de folie » d'un grand peuple qui s'est jeté à corps perdu dans la tragique aventure, alors qu'il eût pu jouir jusqu'au bout des « avantages » de la neutralité. Qu'ils lisent le livre de M. Withney Warren et ils reconnaîtront peut-être qu'il y a des forces mo-

rales supérieures à tous les intérêts, qui décident de la grandeur ou de la fin des races et des nations. Les Américains — et ce leur sera un éternel titre de gloire — ont eu le sentiment très net que cette guerre était la lutte décisive pour la liberté du monde, que le duel était non entre deux groupes de peuples, mais entre deux civilisations, deux principes, deux conceptions du devoir de la vie.

C'est par des pages comme celles-ci qu'on constatera plus tard qu'il y eut vraiment dans cette guerre, au-dessus de toutes les ambitions et de tous les intérêts, une même passion de la fierté humaine qui a déterminé les peuples libres au sacrifice d'eux-mêmes pour le salut du monde.



M. Ernest Daudet, dont les études historiques sont toujours si attachantes, nous donne un livre curieux sur *Ferdinand Ier, tsar de Bulgarie*. Après avoir étudié les auteurs responsables de la guerre, Bismarck, dont toute l'œuvre politique fut une patiente préparation de ce formidable épanouissement de la force allemande, Guillaume II et François-Joseph, qui fixèrent l'heure et les moyens du crime, M. Ernest Daudet commence par le tsar de Bulgarie la série des complices. Les uns ont une certaine allure dans le forfait, comme ce Ferdinand de Cobourg, qui a tout sacrifié à son ambition ; les autres n'ont que de la platitude dans la fourberie, comme ce Constantin qui tenta de trahir l'hellénisme et ces comparses de la Jeune-Turquie qui ne sont que vils dans la cupidité. Le portrait que l'auteur nous trace du tsar Ferdinand est saisissant. On trouve ici un type de simulateur jouant son rôle pendant des années, réussissant à faire illusion même à son entourage. Jusqu'au dernier jour, il se réfugia dans la duplicité ; jusqu'à la dernière heure, il eut l'audace de mentir à la patrie de sa mère. « Je ne reverrai pas votre pays », disait-il à M. de Panafieu, en prenant congé du ministre de France à Sofia, et alors seulement il jeta le masque Pour l'impartiale histoire, le tsar Ferdinand restera le souverain de tous les reniements, de toutes les trahisons. Tel il s'affirme maintenant, tel il fut, en réalité, dès le premier jour de son règne, et M. Ernest Daudet le démontre nettement en dégageant la personnalité du tsar de l'ensemble des circonstances qui créèrent la Bulgarie libre.

Son peuple le jugera à son tour. Il a avili une nation ; il a déshonoré une race ; il a marqué d'opprobre et d'infamie un pays. Cela ne s'oublie pas, ne se pardonne pas. Même l'impossible victoire des barbares ne saurait le sauver de la flétrissure et sa puissance de mensonge ne suffira jamais plus à lui permettre de faire encore illusion à ceux qui crurent jadis reconnaître en lui un peu de l'âme d'un chevalier français. Le châtiment de Ferdinand de Bulgarie sera d'être plus méprisé que haï, car dans la haine, il y a encore une grandeur qui ne saurait convenir au prince qui a vendu son âme et renié son sang.

ROLAND DE MARÈS.

LES POÈMES

ROSES SOUS LA NEIGE

Malgré les nuages moroses
Qui leur faisaient signe du ciel,
Elles avaient fleuri, mes roses,
Mes pauvres roses de Noël.

Étant dans un clos de Provence,
Elles se croyaient à l'abri ;
Les heureux sont sans méfiance :
Quel Noël ici n'est fleuri ?

Or brusquement, neige et bourrasque,
La foudre, la grêle et le gel ;
L'hiver brutal mit sous son casque
Mes douces roses de Noël.

Dix jours de froid et de tempête.
Enfin, sorti de sa prison,
Hélios sourit sur la crête
Où se borne mon horizon ;

Et la neige fond comme un rêve —
Je cours à mes rosiers, — surpris
De voir que le dieu les relève
Et qu'ils ne sont pas trop meurtris.

Les roses sont un peu fripées,
Comme la lèvre après les pleurs,
Mais je trouve ces rescapées
Plus touchantes dans leurs pâleurs.

Et je veux y voir un emblème
De nos espoirs en ce moment,
Menacés d'un assaut suprême,
De l'hiver et de l'Allemand.

Je me dis que mes roses frêles,
Ayant tenu sous les autans,
Nos fiers bleuets tiendront comme elles
Et triompheront au printemps.

FRANÇOIS FABIÉ.



LE RÊVE

Nous vivons aujourd'hui ton grand rêve, ô Detaille !
Nos drapeaux glorieux flottent dans les cieux gris,
Car, en nos temps nouveaux, stupidement surpris,
Les Teutons ont trouvé des Français à leur taille.

L'empire du kaiser porte plus d'une entaille
Aux flancs.. Et clairement ses destins sont écrits.
C'est en vain qu'il appelle et barbons et conscrits.
Nos clairons vont sonner la dernière bataille.

Encor quelques élans, encor quelques assauts,
Pour vaincre des Germains les suprêmes sursauts,
Pour briser à jamais leurs illusions brèves ;

Et puis resplendiront sur nos fronts — et les leurs —
La paix universelle et les bonheurs sans trêves :
Car nous faisons des diamants avec nos pleurs.

Et des réalités, toujours, avec nos rêves !

LOUIS GALARD.



TENDRESSES

QUI SAIT ?

Je songe quelquefois que j'aurais pu t'aimer
La première, toi seule !... Et, rien qu'à te nommer,
Je sens mon cœur saisi qui brusquement frissonne !
Je ne me souviens plus de rien ni de personne.
Jusque dans le passé, je suis à toi... Voilà...
Je t'aime ! J'étais né seulement pour cela. [tres !
Qu'importent les mots vains que j'ai pu dire à d'au-
Je n'ai compris leur sens que depuis qu'ils sont nô-
Ne le regrette pas ce temps qui s'est enfui : [tres..
Mon cœur, alors, était moins jeune qu'aujourd'hui.
Toi-même, je t'aurais peut-être méconnue :
Tant de fiévreuse inquiétude est contenue
En notre âme, d'avance, et qu'il faut apaiser !...
Je t'aurais fait du mal, en voulant épuiser
Ce besoin que j'avais de ma propre souffrance.
Mes désirs avaient trop de fougue et d'ignorance,
Trop d'ardeur à sourire au danger qui passait...
Même toi, j'aurais pu te perdre, hélas !... Qui sait ?

ANDRÉ RIVOIRE.

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Le 5 mars.

Cher papa Faucheux,

Il souffle un vent de mars, et dans le ciel couvert, fuient des nuages noirs et lourds. Les corbeaux jettent de grands cris dans la forêt de pins. C'est un bruit hilarant, provocant, qui vous grise et vous attire. On voudrait fermer ses livres, s'en aller par les monts pour lutter de vitesse avec le vent.

Samedi dernier nous avons eu un rallye-paper sur une distance de cinq milles de terrain marécageux. Le renard — représenté par trois jeunes filles munies d'un boisseau de confetti — avait une avance d'une demi-heure sur les vingt-sept chasseurs. J'étais un des vingt-sept ; huit ont lâché en route ; et nous restions dix-neuf pour finir la course. La piste passait au-dessus d'une colline, à travers un champ de blé, et dans un marais où nous devions sauter légèrement de place en place. Bien entendu, nous nous y sommes, pour la plupart, enfoncées jusqu'à la cheville. A chaque instant nous perdions la trace, et ce maudit marais nous a arrêtées au moins vingt-cinq minutes. Cependant, nous avons retrouvé la piste, qui remontait une colline à travers bois et passait par une fenêtre de grange. Les portes en étaient fermées et la fenêtre était haute et tout étroite. Ce n'était pas de jeu, n'est-ce pas? Mais nous n'y sommes pas entrées, nous avons contourné la grange et découvert la piste à sa sortie, sur le toit d'un hangar et le sommet d'une haie. Là, le renard a bien cru qu'il nous avait, mais c'est nous qui l'avons attrapé. Et puis en droite ligne, sur deux milles de prairie, terriblement difficile à suivre, car les confetti devenaient de plus en plus espacés. (La règle veut que les confetti se suivent à six pieds d'intervalle au plus, mais je n'ai jamais vu de six pieds aussi longs.) Finalement, après deux heures d'un trot soutenu, nous avons dépisté M. Renard dans la cuisine de Crystal Spring (une ferme où les jeunes filles vont en traîneau et en charrette à foin pour faire des soupers de poulet et de gaufres) ; nous avons trouvé les trois renards prenant tranquillement du lait, avec du miel et des biscuits.

Les deux côtés prétendent avoir gagné. Je crois que c'est nous, n'est-ce pas? Puisque nous les avons rattrapées avant qu'elles soient rentrées au *campus*.

Je ne vous ai jamais parlé des examens. Je les ai tous passés avec la plus grande facilité, je connais le truc maintenant et je n'échouerai plus jamais. Cependant, je ne pourrai pas décrocher mon brevet avec « mention », à cause de cette sale prose latine et de ma géométrie de première année. Mais cela m'est égal. « Qui qu'en grogne ». (Ceci est une citation. Vous voyez que j'ai lu mes classiques.)

A propos de classiques, avez-vous jamais lu *Hamlet*? Sinon, faites-le sans tarder. C'est rien chouette! J'ai entendu parler de Shakespeare toute ma vie, mais je ne croyais pas qu'il écrivait aussi bien ; je l'avais toujours soupçonné de vivre largement sur sa réputation.

Quand j'ai commencé à apprendre à lire j'ai inventé un bien joli jeu. Je m'endors chaque nuit en m'imaginant être le personnage, le principal personnage, du livre que je suis en train de lire.

Pour le moment, je suis Ophélie, mais une Ophélie pleine de bon sens! Je ne laisse pas

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

Hamlet s'ennuyer un seul moment, et je le cajole, et je le gronde, et je lui fais mettre son cache-nez quand il est enrhumé. Je l'ai entièrement guéri de sa mélancolie. Le roi et la reine sont morts tous les deux — un accident en mer — donc, pas de funérailles, et Hamlet et moi nous régnons sur le Danemark sans le moindre tracas. Tout marche à merveille dans le royaume. Il se charge du gouvernement, et moi je m'occupe des bonnes œuvres. Je viens justement de fonder quelques orphelinats de tout premier ordre. Si vous, ou les autres membres du Comité, étiez désireux de les visiter, je me ferais un plaisir de vous en faire les honneurs. Je crois que vous pourrez y récolter quelques idées utiles.

Je suis, monsieur, très gracieusement,

votre Ophélie,

Reine de Danemark.

Le 24 mars,
peut-être le 25.

Cher papa Faucheux,

Je ne crois pas que je doive aller au ciel, il m'arrive tant de bonnes choses ici-bas. Ce ne serait pas juste de les avoir encore là-haut. Ecoutez plutôt ce qui s'est passé.

Jerusha Abbott a gagné le prix du concours de petites nouvelles — un prix de vingt-cinq dollars, organisé chaque année par la *Revue mensuelle*. Elle qui n'est qu'une Sophomore! Et les concurrentes étaient presque toutes des Seniors (1). Lorsque j'ai vu mon nom affiché, je pouvais à peine en croire mes yeux. Après tout, je deviendrai peut-être auteur. Je regrette que Mme Lippett m'ait donné un nom si idiot, un nom qui sonne comme celui d'une femme... auteur, n'est-il pas vrai?

De plus, j'ai été désignée pour participer à un autre spectacle du printemps : *Comme il vous plaira*, en plein air. Je serai Célia, la propre cousine de Rosalind.

Et enfin, Julia, Sallie et moi nous allons à New-York, vendredi prochain, pour faire quelques achats. Nous y passerons la nuit et nous irons le lendemain au théâtre avec « Monsieur Jervie ». Il nous a invitées. Julia ira chez elle, dans sa famille, mais Sallie et moi nous descendrons à l'Hôtel Martha Washington. Vous imaginez-vous cela? Je n'ai jamais été à l'hôtel de ma vie, ni au théâtre, sauf une fois, quand on a donné une fête à l'église catholique et que les orphelins ont été invités. Mais on n'a pas joué une vraie pièce, et cela ne compte pas.

Et que croyez-vous que nous allons voir? *Hamlet*. Qu'en dites-vous? Nous l'avons travaillé pendant quatre semaines à la classe de Shakespeare, et je le sais par cœur.

Je suis tellement agitée par tous ces beaux projets que je puis à peine dormir.

Au revoir, papa.

Ce monde est vraiment très divertissant.

Toujours à vous.

Joujou.

P. S. — Je viens de regarder le calendrier. C'est le vingt-huit.

Encore un post-scriptum.

Aujourd'hui, j'ai vu un conducteur de tramway avec un œil brun et l'autre bleu. Quel bon traître il ferait dans une histoire de détective!

Le 7 avril.

Cher papa Faucheux,

Miséricorde! Comme New-York est immense! Worcester n'est rien à côté. Franchement, comment faites-vous pour vivre dans cette foule et ce bruit? Je crois qu'il me faudrait des mois pour me remettre des deux jours effarants que j'ai passés là-bas. Je ne puis pas vous dire toutes les choses stupéfiantes que j'ai vues ; vous devez d'ailleurs les connaître, puisque vous vivez au milieu d'elles.

Mais comme les rues sont amusantes! Et les gens! Et les magasins! Que de choses aussi éblouissantes dans les vitrines! Rien qu'à les voir on serait tenté de consacrer toute sa vie à mettre de jolies robes.

Samedi matin, Sallie, Julia et moi nous avons couru les magasins ensemble. Julia est entrée dans un des endroits les plus somptueux que j'aie jamais vu ; murs blancs et or, et tapis bleus, et rideaux en soie bleue et chaises dorées. Une dame d'une beauté parfaite, avec des cheveux jaunes et une robe de soie noire à traîne, est venue avec un sourire de bienvenue à notre rencontre. J'ai cru que nous faisions une visite mondaine et j'allais lui donner une poignée de main, mais il paraît que nous étions simplement là pour acheter des chapeaux, c'était le cas au moins de Julia. Elle s'assit devant un miroir et essaya une douzaine de différents modèles, plus jolis les uns que les autres, et finit par acheter les deux plus beaux.

Je ne puis m'imaginer de joie plus grande que de s'asseoir en face d'un miroir et de s'acheter le chapeau qui vous plaît, sans avoir à s'occuper du prix. Il n'y a pas à dire, papa, New-York détruirait rapidement tous les beaux principes stoïques que l'asile John Grier m'a si patiemment inculqués.

Après avoir terminé nos achats, nous avons rencontré M. Jervis chez Sherry. Je suppose que vous avez été chez Sherry? Représentez-vous ce fameux restaurant, et puis représentez-vous le réfectoire de l'asile John Grier, avec ses tables couvertes de toile cirée, ses faïences qu'on n'arrive pas à casser, et ses couteaux et fourchettes à manches de bois. Et rendez-vous compte de mes sensations!

J'ai mangé mon poisson avec une fourchette destinée à la viande, mais le garçon me l'a très aimablement changée et personne ne s'en est aperçu.

Après le lunch, nous sommes allées au théâtre. C'était étonnant, éblouissant, étourdissant! J'en rêve encore toutes les nuits.

Que Shakespeare est merveilleux!

Hamlet est mille fois mieux au théâtre que quand nous l'analysions en classe ; je l'ai toujours apprécié, mais maintenant, quelle différence!

Je pense, si cela vous est égal, que j'aimerais mieux être actrice qu'auteur. Etes-vous d'avis que je quitte le collège pour entrer dans une école d'art dramatique? Je vous enverrai une loge pour toutes mes représentations et un beau sourire par-dessus la rampe. Seulement, je vous prierai de porter une rose rouge à la boutonnière, de façon à être sûre de ne pas me tromper de monsieur. Ce serait une terrible gaffe si mon sourire allait à une fausse adresse.

Nous sommes rentrées samedi soir, et nous avons dîné dans le train.

Julia commence à s'intéresser beaucoup à moi, parce que je dis de si drôles de choses. J'essaye de les garder pour moi, mais elles m'échappent à la moindre surprise, et tout est surprise pour moi. C'est une sensation étourdissante, papa, de passer dix-huit ans dans l'asile John Grier et puis, tout à coup, de se trouver précipitée dans le monde.

Mais je commence à m'acclimater. Je ne fais plus les terribles impairs du début ; et je me sens à l'aise avec les autres jeunes filles. Dans le temps, j'avais la tremblotte quand on me regardait. Il me semblait que, sous mes jolies toilettes neuves, on voyait toujours mes vieux guingans à carreaux. Mais j'en ai fini pour toujours avec les vieux guingans.

J'ai oublié de vous parler de nos fleurs. Monsieur Jervis nous a donné à chacune un gros bouquet de violettes et de muguets. Gentil de sa part, n'est-ce pas? Je n'avais pas jusqu'ici une grande sympathie pour les hommes — ne connaissant que ces messieurs du Comité, — mais maintenant je commence à changer d'avis.

Onze pages. En voilà une lettre! Mais rassurez-vous, j'ai fini.

Toujours à vous. Joujou.

Le 10 avril.

Cher monsieur Crésus,

Voici votre chèque de cinquante dollars. Je vous en remercie beaucoup, mais je ne crois pas devoir le garder. Ma pension est suffisante pour payer tous les chapeaux dont j'ai besoin. Je regrette de vous avoir écrit toutes ces bêtises à propos de notre visite chez la modiste ; c'est tout bonnement parce que je n'avais jamais rien vu de pareil.

Mais je ne mendiais pas! Et je préfère ne pas recevoir d'autre charité de vous que le nécessaire.

Sincèrement à vous. Jerusha Abbott.

Le 11 avril.

Papa chéri,

Pardonnez-moi la lettre que je vous ai écrite hier. A peine l'avais-je mise à la poste que je m'en suis repentie. J'ai demandé qu'on me la rendît, mais cette brute d'employé n'a pas voulu.

Il est maintenant minuit passé ; j'ai été tenue éveillée pendant deux heures en pensant à la petite bête, — la vilaine petite bête — que je suis. C'est tout ce que je trouve à dire! J'ai fermé la porte du cabinet de travail tout doucement, pour ne pas réveiller Julia et Sallie. Je suis assise dans mon lit et je vous écris sur une feuille de papier que j'ai arrachée à mon cahier d'histoire.

Je tenais surtout à vous dire combien je regrette d'avoir été impolie à propos de votre chèque. Je sais que vous avez voulu me faire plaisir, et vous êtes un amour de vous donner toute cette peine pour une bêtise comme un chapeau. J'aurais dû vous rendre le chèque d'une manière plus gracieuse,

Mais, en tout cas, je devais vous le rendre. Je ne suis pas comme les autres jeunes filles. Il leur est permis d'accepter des cadeaux. Moi, je ne le puis pas. Elles ont des pères, des frères, des oncles et des tantes ; mais moi je n'ai de parenté avec personne au monde. J'aime à m'imaginer, rien que pour le plaisir de caresser cette idée, que je vous suis quelque chose, mais je sais bien qu'il n'en est rien. Je suis seule, vraiment seule — le dos au mur et en lutte contre le monde. J'ai mal quand j'y pense. Cependant, je chasse ces idées et je reste dans mes illusions. Mais ne voyez-vous pas, papa, que je ne puis accepter davantage, parce qu'un jour, en effet, je sentirais le besoin de tout rendre, et nul auteur, fût-il aussi célèbre que je compte le devenir, ne serait en mesure de s'acquitter d'une dette aussi formidable.

J'aimerais bien avoir de jolis chapeaux et le reste, mais je ne dois pas hypothéquer l'avenir pour les payer.

Vous me pardonnez, n'est-ce pas, d'être si malhonnête? J'ai la mauvaise habitude, à peine ai-je pensé une chose, de l'écrire et de mettre tout de suite à la poste une lettre que je ne peux pas rattraper. Si parfois je parais insouciante et ingrate, c'est sans le vouloir. Je vous remercie, du plus profond de mon cœur, pour la vie libre et indépendante que vous m'avez faite. Mon enfance n'était qu'une longue et triste période de révolte, et maintenant je suis si heureuse à chaque heure de la journée que j'ai peine à croire que tout cela est arrivé. Il me semble que je suis l'héroïne de quelque roman.

(1) Elèves de quatrième année.

Il est deux heures et quart. Je vais aller maintenant, sur la pointe des pieds, mettre ma lettre à la poste. Vous la recevrez immédiatement après l'autre ; de cette façon vous n'aurez pas longtemps à m'en vouloir.

Bonsoir papa.

Je vous aime toujours.

JOUJOU.

Le 4 mai.

Cher papa Faucheux,

Samedi dernier était un jour de gala. C'était l'occasion d'un grand spectacle. Pour commencer, nous avons eu un défilé de toutes les classes, tout le monde habillé de toile blanche, les « seniors » portant des ombrelles japonaises bleu et or ; les « juniors » des bannières blanches et jaunes. Notre classe avait des ballons cerise, d'autant plus amusants qu'à tout instant ils s'échappaient et s'envolaient. Les élèves de première année portaient des chapeaux verts, en papier de soie, avec de longs rubans flottant dans le dos. On avait fait venir un orchestre de la ville, les musiciens en uniforme bleu. Enfin, nous avions une douzaine de comiques, comme les clowns de cirque, pour égayer les spectateurs entre chaque numéro.

Julia était travestie en gros campagnard, avec un cache-poussière de toile et un parapluie ventru comme une outre ; elle avait une paire de favoris. Patsy Moriarty, c'est-à-dire Patricia (a-t-on jamais entendu un nom pareil? Mme Lippett n'aurait pas trouvé mieux), qui est grande et mince, était la femme de Julia et portait sur l'oreille un absurde chapeau vert. Tout le monde éclatait de rire sur leur passage. Julia a admirablement joué son rôle. Je n'aurais jamais cru qu'une Pendleton pouvait faire preuve de tant d'esprit comique — soit dit sans offenser mon-



sieur Jervie, que je ne considère pas comme un vrai Pendleton, pas plus que je ne vous considère comme un vrai membre de Comité.

Sallie et moi, nous ne faisions pas partie du défilé parce que nous figurions au programme sportif. Et que dites-vous de ça? Nous avons gagné toutes les deux, au moins dans certaines épreuves. Pour le saut en largeur, nous avons perdu ; mais Sallie a gagné le saut de la perche (sept pieds trois pouces), et j'ai gagné la course de vitesse, cinquante yards (huit secondes).

J'étais un peu essoufflée à la fin, mais c'était très amusant, toute la classe agitant ses ballons, applaudissant et criant :

— Qu'est-ce qu'elle a donc Joujou Abbott?

— Elle va bien.

— Qui va bien?

— Joujou Ab-bott.

Ça, papa, c'est la vraie gloire. Puis de rentrer dans la tente où on s'habille et se faire frotter avec de l'alcool, en suçant un citron! Comme vous voyez, nous sommes de vrais professionnels. C'est une belle chose que de gagner une course comme champion de sa classe, car celle qui gagne le plus grand nombre d'épreuves obtient la coupe des sports pour l'année. Les « seniors » l'ont gagnée cette année-ci, avec sept épreuves à leur actif. L'Association des Sports a donné un dîner dans le gymnase à tous les gagnants. Nous avons eu des crabes frits et des glaces au chocolat moulées en forme de « basket-balls ».

J'ai passé une partie de la nuit dernière à lire *Jane Eyre*. Etes-vous assez âgé, papa, pour vous souvenir d'il y a soixante ans? Et dans ce cas, dites-moi si les gens parlaient réellement comme cela. Ainsi, la hautaine lady Blanche dit à son valet de pied : « Assez de bavardage, drôle, et fais ce que je t'ordonne. » Le héros, M. Rochester, quand il veut parler du ciel, l'appelle « la voûte de métal. » Quant à la folle qui rit comme une hyène, qui met le feu aux rideaux du lit, déchire les voiles de la mariée et qui *mord*, c'est du plus pur mélo. Et malgré tout, on lit, on lit, on lit.

Je ne conçois pas qu'une jeune fille ait pu écrire un livre comme celui-là, surtout une jeune fille qui a été élevée dans un cimetière. Ces Brontë ont un je ne sais quoi qui me fascine — leurs livres, leur vie, leur caractère. D'où cela leur vient-il? Quand j'ai lu le récit des malheurs de la petite Jane dans son lugubre pensionnat, j'étais tellement en colère que j'ai dû sortir et marcher vite. J'ai parfaitement compris ce qu'elle a ressenti. Ayant connu Mme Lippett, je vois d'ici M. Brocklehurst. Ne vous formalisez pas, papa, je ne prétends pas que l'asile John Grier ressemblait à l'institut de Lowood. Nous avions assez à manger, de quoi nous vêtir, de l'eau pour nous laver, et un calorifère dans la cave. Mais il y avait tout de même une similitude effrayante. La vie y était absolument monotone et triste. Il ne se passait jamais rien, sauf les glaces du dimanche, et elles revenaient avec une régularité désespérante. Pendant les dix-huit années que je suis restée là, je n'ai eu qu'une seule aventure, — quand le hangar a brûlé. Nous avons dû nous lever la nuit et nous habiller, afin d'être prêtes à filer au cas où la maison prendrait feu. Mais elle n'a pas pris feu et nous nous sommes recouchées.

Tout le monde aime avoir quelques surprises. C'est un besoin naturel. Mais je n'ai pas eu de surprise jusqu'au jour où Mme Lippett m'a fait venir dans son bureau, pour me dire que M. John Smith voulait m'envoyer au collège. Et alors même, elle m'a appris cette nouvelle si graduellement que j'ai à peine éprouvé un choc.

Vous savez, papa, je pense que la qualité la plus nécessaire, pour n'importe qui, c'est l'imagination. Elle vous permet de vous mettre à la place des autres. Elle vous rend bon, sympathisant et intelligent. On devrait la cultiver chez les enfants. Mais l'asile John Grier instantanément écrasait la moindre lueur qu'on voyait apparaître. Le sentier du devoir était l'unique qualité qu'on encourageât. Selon moi, les enfants ne devraient même pas connaître la signification de ce mot : c'est odieux, détestable. L'amour seul devrait les guider.

Attendez! Vous verrez l'orphelinat dont je serai un jour directrice! C'est mon jeu favori, la nuit, avant que de m'endormir. J'en fais le plan jusque dans ses moindres détails : les repas, les robes, le travail, les distractions et les punitions, — car même les orphelins à moi sont quelquefois méchants.

Mais, de toute façon, ils seront heureux. Je trouve que chacun, quels que soient les soucis qu'il aura plus tard dans la vie, a droit à une enfance heureuse qui reste dans son souvenir. Et si jamais j'ai des enfants à moi, même si je suis malheureuse, je ne leur permettrai pas d'avoir des soucis avant qu'ils soient grands.

Voilà la cloche de la chapelle. Je finirai cette lettre une autre fois.

(A suivre.) JEAN WEBSTER.

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

Toute l'Amérique en armes

(Impressions d'un marin français)

Les liens qui nous unissent à la République américaine se resserrent chaque jour. La figure du président Wilson grandit aux yeux de l'univers. L'avenir la placera à côté de celle de Washington, peut-être même au-dessus, car elle aura été mêlée à des événements plus considérables et d'une incalculable portée historique. Elle allie la sérénité du philosophe à la fermeté de l'homme d'Etat. Ce chef admiré et respecté communique à son immense peuple la foi qui l'anime. Il ne poursuit pas une politique de violence et de conquête. Il met la force dont il dispose au service du droit et de la bonté. Il veut la paix, une paix juste et durable. Cent millions de citoyens frémissent d'enthousiasme à sa voix. Les photographies que nous publions montrent l'élan qui soulève cette nation jusqu'à présent pacifique et subitement devenue guerrière. Les femmes revêtent l'habit masculin et prennent part à la lutte mondiale ; elles accomplissent de durs travaux, tandis que leurs maris et leurs frères volent vers les champs de bataille. La scène d'adieux reproduite sur une de nos images est charmante. On se quitte ; on essaye de ne pas pleurer ; on échange des baisers passionnés mais confiants. On se reverra, s'il plaît à Dieu. En attendant on fait son devoir...

Nous ne témoignerons jamais assez de tendresse aux soldats américains accourus pour défendre notre sol. Leurs compatriotes nous donnent l'exemple. Ils offrent aux Français une cordiale et fastueuse hospitalité. La mère d'un jeune marin m'apporte les dernières lettres qu'elle a reçues de son fils. Elles contiennent une description émue de cet accueil. J'en extrais quelques fragments caractéristiques.

A peine débarqués, les voyageurs sont conduits à bord de l'*Adirondack*, bateau qui leur sert de résidence.

« Te dire notre stupéfaction en arrivant. Sculptures, dorures, un confort extraordinaire auquel, nous, marins français, nous n'étions pas habitués. Les couchettes garnies de draps fins, de couvertures blanches. Une salle d'écriture avec piano, phonographe, jeux divers. Une bibliothèque où toutes les revues éditées en Amérique sont assemblées ainsi que les meilleurs livres de chez nous. »

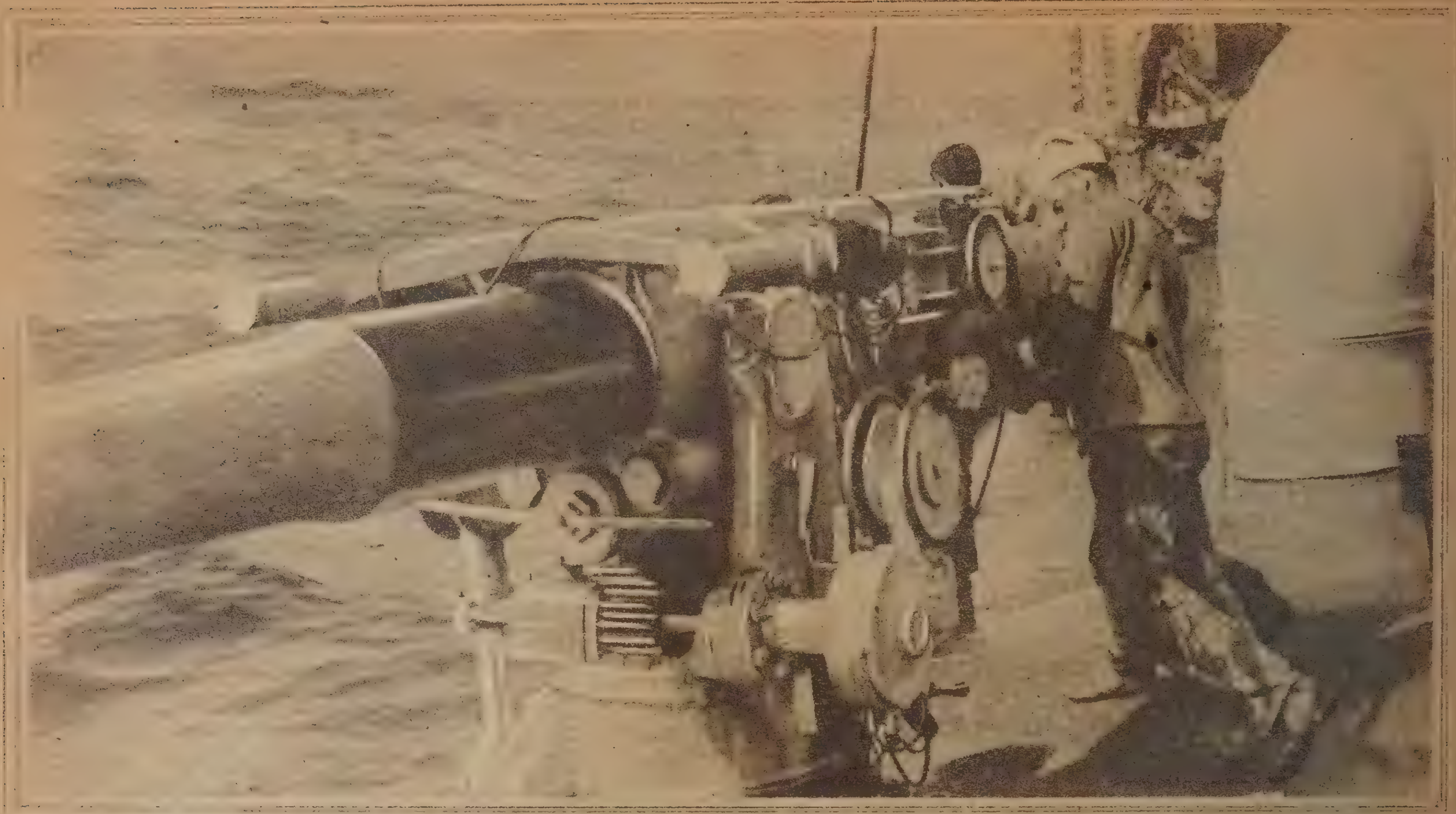
Ils passent dans la vaste salle à manger où le souper est servi. « Te détailler tout serait impossible. Par exemple la nourriture, très abondante, cuisinée à la mode américaine, nous a un peu déçus. Des mets salés, sucrés, poivrés étaient mélangés ; la viande elle-même est souvent sucrée ; comme pain, c'est une sorte de gâteau, pas de vin, du thé ou du café clair. »

Dès le premier soir, ils sont accablés de politesses. « A l'occasion de la *Shands Giving Day* (Fête du Remerciement) célébrée le 29 novembre, je suis invité chez Mme W... Madison avenue. C'est la coutume aux Etats-Unis de convier à sa table ce jour-là des soldats ou marins. Nous avons été reçus d'une façon inoubliable. Nous étions dans une famille très riche. Le vieux père est un architecte très réputé. Une seule dame parlait français, elle avait été en pension en France. Nous occupions les places d'honneur. » Au dessert, nos marsouins entonnent la *Marseillaise*. « A ce moment, il s'est passé un fait émotionnant : le vieux père comptant jusqu'à *three*, tous les Américains présents crièrent : « Vive la France ». Nous répondîmes par : « Vivent les Etats-Unis ». C'est là que le bon vieillard serrant des poings nous fit voir un visage énergique et cependant couvert de larmes. Nous avions touché son cœur de patriote et de père, car nous ap-



TENDRES ADIEUX DE SAMMY
PARTANT POUR LA GUERRE

Photo Américaine.



prîmes par la suite que son fils était en France ; il s'était engagé dès les premiers jours et venait d'être nommé officier. En nous faisant le signe de leur couper le cou, le vieux nous criait : « Boches! »

Les invitations succèdent aux invitations, les lunchs aux dîners, les bals aux concerts. De délicieuses jeunes filles apprennent aux matelots les danses du pays.

« Si tu avais vu comme nous étions gauches dès les premiers pas. Et puis, avec ces demoiselles richement vêtues, voir trois pauvres marins français cherchant à faire pour le mieux et cafouillant. Quel spectacle! Enfin, il paraît que nous avons fait des progrès rapides. Nous avons étourdi nos cavalières en leur faisant tourner quelques pas de valse française. A peu près toutes les demi-heures, des servantes nous apportaient de la bière, du malaga, des gâteaux, des cigarettes. »

Le lendemain, vente de charité au profit des hôpitaux militaires. Les objets mis aux enchères, atteignent des prix fous : une croix de guerre, 150 dollars ; une médaille avec autographe d'un général français, 400 dollars ; une savonnette valant quinze sous, 40 dollars.

« Un Américain, près de moi, installé à califourchon sur la rampe de l'escalier d'honneur, prend plaisir à surenchérir et quand il acquiert l'objet à le remettre en vente puis enfin, sortant de sa poche les billets chiffonnés par poignées, paie et laisse les lots de façon à ce qu'ils soient tirés en loteries où chaque billet vaut un dollar. »

Le mathurin comprend que ces hommages s'adressent à la France. Il s'en réjouit. « Toutes les ressources de ce pays nous sont acquises. De tous les alliés, ce sont les Français qu'on aime le plus! De toutes les villes, celle que l'on préfère, c'est Paris. Nous pénétrons dans les plus riches familles de New-York ; on nous y reçoit, non comme des étrangers, mais comme les enfants de la maison... Je toussais. On m'a remis les médicaments qu'il fallait pour me soigner. »

Je dédie ces lignes réconfortantes à M. l'hôtelier de Brest, célèbre par sa façon de traiter les officiers américains, nos amis.

ADOLPHE BRISSON.



Bateaux de guerre américains convoyant les transports de troupes à destination de l'Europe.



Général John-J. Pershing.



Miss Anita W. Patton.

FUTURES FIANÇAILLES

C'est un bruit, une simple rumeur, mais si charmante, que nous prendrons la liberté de l'accueillir.

Nous aurons, d'ailleurs, la prudence d'indiquer nos sources d'information, puisées dans la grande presse américaine.

« Nous tenons de bonne source, imprime notamment le *New-York Times*, que Miss Anita W. Patton, de Los-Angeles et San-Gabriel, serait *engaged* (terme qu'on pourrait presque traduire par fiancée) au général John J. Pershing, et que le mariage serait célébré après la guerre. »

Ne nous faites pas dire plus que nous n'écrivons! Ce n'est là qu'une rumeur, dépourvue de tout caractère officiel. Mais, pour de multiples raisons, elle trouve créance dans les milieux américains de Paris.

On note d'abord que Miss Anita est la fille de M. George S. Patton, un des avocats de Californie les plus renommés, lié d'amitié depuis de longues années avec le général Pershing, qui habita longtemps cette région des Etats-Unis. Ce fut même dans la catastrophe de San-Francisco qu'il eut le malheur de perdre sa femme et plusieurs membres de sa famille.

On dit encore que le frère de Miss Anita, le lieutenant Charles S. Patton, est aide de camp du général Pershing, et on rappelle que le père et sa charmante fille se rendirent à Washington l'an dernier pour souhaiter bon voyage au lieutenant et à son vaillant chef. M. Patton organisa même un grand dîner au Shoreham, l'un des principaux hôtels de la capitale de l'Union, en l'honneur du général.

On ajoute enfin qu'à l'heure des suprêmes adieux, le chef de l'armée expéditionnaire, qui venait de révéler ses talents militaires et son esprit d'organisation dans la poursuite des bandes révolutionnaires de Villa, laissa tomber ces mots significatifs, en serrant une dernière fois la main de son hôte :

« *Victory, first !* »

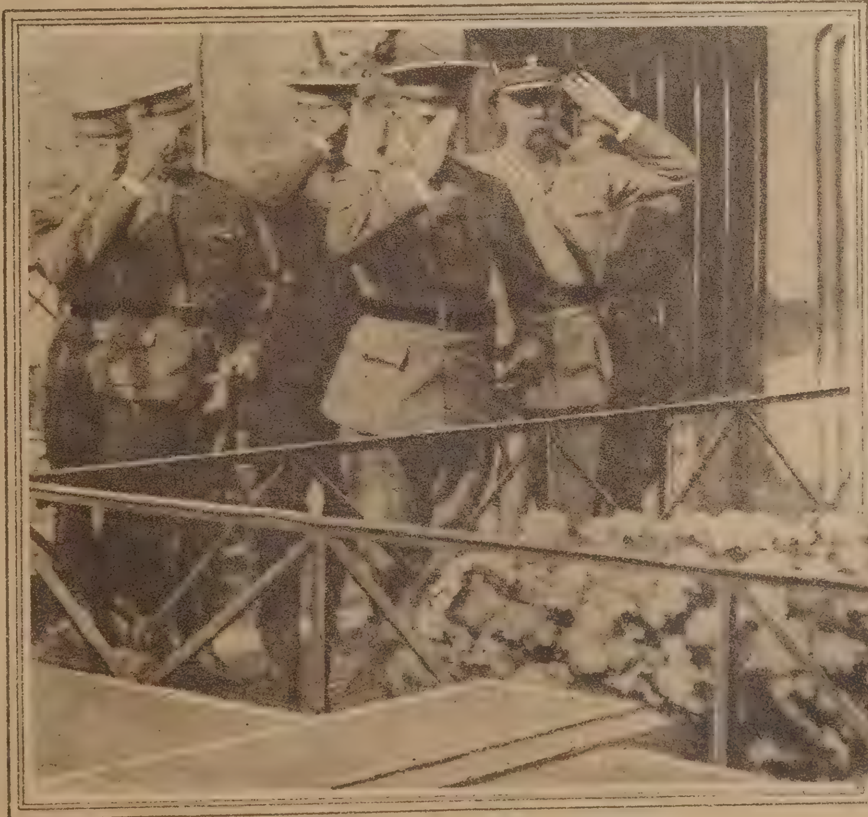
La victoire d'abord! La victoire avant tout! Ses projets d'avenir les plus tendres, les plus chers, il refusait d'en envisager la réalisation avant d'avoir atteint son but de soldat : la défaite du barbare, de ce Boche dont les crimes venaient de soulever d'horreur les fils de la libre et juste Amérique, de les enrôler sous les bannières de la plus sublime Croisade qui ait jamais lancé un monde à l'attaque d'un autre monde!

La personnalité du général Pershing est déjà connue de nos lecteurs. Ils savent qu'il était considéré depuis longtemps par ses concitoyens comme une des plus hautes autorités militaires du nouveau monde. L'expédition du Mexique mit ses talents en relief, et lui apporta l'occasion de démontrer son génie d'organisateur.

Quand les provocations de l'Allemagne eurent fait déborder la coupe et contraint le président Wilson à se lancer dans la mêlée, le colonel Pershing, promu général, reçut le commandement de l'armée expéditionnaire.

Mais, que dire de la charmante personnalité de Miss Patton, sinon que sa bonté, sa grâce et son intelligence la rendent digne du nom glorieux que nous lui souhaitons de porter — après la Victoire!

V. FORBIN



Le général Pershing devant le tombeau de La Fayette.

La Paix du Crocodile

Chacun son tour. L'Allemagne a choisi l'heure de la guerre. C'est nous qui choisirons celle de la paix.

❀

Un peuple n'accepte la paix que si c'est la meilleure façon pour lui, d'abord de terminer la guerre, et ensuite de la terminer bien, avec un profit non seulement de présent mais d'avenir. Tout au moins, à défaut de ces deux profits, faut-il qu'il y ait confiance et sécurité. L'ennemi ne peut inspirer ni l'une ni l'autre.

❀

Ce n'est pas à ceux qui ont déclaré la guerre avec une âme de crime de proposer une paix de vertu, à ceux qui ont commencé par le déshonneur de finir avec l'honneur. L'ennemi qui a déchaîné la lutte scélérate ne peut que proposer une paix de scélératesse.

❀

Nous, les vivants, nous ne sommes d'ailleurs pas libres. Nous sommes les créanciers des morts de la guerre, et les exécutants de leurs dernières volontés. Les morts ont déjà répondu. Ils ne veulent pas d'autre paix que celle exigée par leur sacrifice.

Ils n'ont tout donné que pour tout obtenir, c'est-à-dire une paix totale et durable, représentée au moins par le chiffre de la plus longue existence à laquelle renonce un adolescent qui tombe pour la patrie.

❀

Si la paix allemande se faisait aujourd'hui, à l'instant même tous nos jeunes enfants en deviendraient les otages.

❀

L'Allemagne n'a pas à s'occuper de la paix : elle ne sait pas ce que c'est et n'y entend rien, et elle est indigne de l'établir, puisque, la possédant, elle l'a troublée, détruite, pervertie — et volontairement consacrée pendant quarante ans à organiser et à machiner la guerre. A présent elle souhaite la paix?... Qu'elle se tranquillise, elle l'aura. Mais c'est nous qui la lui donnerons. De nous seuls elle la recevra, telle qu'elle l'aura faite et amenée elle-même par les mesures de précaution et de sauvegarde qu'elle a rendues nécessaires.

❀

Cette proposition de paix n'est qu'une manœuvre de guerre. C'est l'ouverture de nouvelles tranchées où l'on voudrait nous faire descendre en déposant à l'entrée nos armes.

❀

Ne perdons jamais de vue ceci : l'Allemagne ne peut et ne doit forcément nous offrir que ce qu'il est de notre intérêt vital de repousser.

❀

Boit-on les yeux fermés le breuvage préparé que vous tend la main de votre plus mortel ennemi?

❀

Enfin, si nous observons que la minute où sortent tout à coup ces gerbes de paix et ces plaintes humanitaires est celle du resserrement des Alliés, de l'organisation définitive de leur énergie et de leurs moyens, nous comprendrons tout de suite la juste valeur et l'opportunité politique du piège.

❀

Soyons assez imprudents, assez fous pour admettre seulement le principe de causer, moins encore, d'écouter sans rien dire, nous sommes perdus, nous cédons. Ils triomphent. Ils s'écrient : « Vous voyez, ils n'en peuvent plus! Ils sautent sur notre perche sans savoir même encore quel bout de viande nous mettrons au bout! »

❀

Quoiqu'il en résultât, nous nous abaisserions, surtout moralement, du fait d'avoir arrêté, ne fût-ce qu'une seconde, notre inébranlable résolution, et d'avoir tiqué au mot de paix.



Les trois conspirateurs : Hindenburg, l'empereur Guillaume et Ludendorff remaniant la carte d'Europe (les pays dominés par l'Allemagne sont marqués en noir).
Document de l'*Illustrated Gazette* de Leipzig.

Tandis qu'en affirmant tout de suite et tous ensemble le non possumus indéfectible de nos pensées et de nos cœurs nous nous fortifions. Notre refus est pour l'Allemagne un échec. Elle perd cette autre offensive.

❀

Elle n'y trouvera qu'un avantage, le seul au fond dont elle a besoin pour s'excuser auprès de son peuple de l'épuisement auquel il va être soumis, celui d'arguer : « Je voulais la paix! Les Alliés ne veulent pas! »

❀

En quoi elle mentira encore. Car les Alliés, plus que jamais depuis hier, veulent la paix, et de toutes leurs forces. Mais ils la veulent pour l'imposer et non pour la subir.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Académie Française

Réception de M. Henri Bergson

Ç'a été la réhabilitation solennelle, émue et sincère d'Emile Ollivier. M. Bergson a tracé du célèbre homme d'Etat un admirable portrait. Il l'a jugé, non pas seulement avec la chaleureuse éloquence d'un ami, mais avec la scrupuleuse impartialité d'un historien résolu à aller au fond des choses. Ce noble et courageux discours ne laisse subsister aucun doute sur la générosité et la bonne foi du fondateur de l'empire libéral... Dans sa réponse, M. René Doumic a parlé d'une façon charmante du récipiendaire. Ils furent condisciples. Ils entrèrent ensemble à l'Ecole normale. Ils se rejoignent à l'Académie. Ces pages abondent en traits familiers. Elles contiennent aussi un clair exposé de la philosophie bergsonienne, et, pour finir, des conseils d'énergie et des mots d'espoir. Les deux orateurs furent également applaudis.

DISCOURS DE M. HENRI BERGSON

Messieurs,

Laissez-moi d'abord vous dire en toute simplicité ce que j'éprouve : une reconnaissance très vive pour l'Académie qui m'accueille, le sentiment très net que je ne méritais pas cet honneur. Beaucoup d'autres, je le sais, ont parlé dans les mêmes termes en venant s'asseoir à la même place ; et parfois, on leur a reproché, comme une inconséquence, de s'être offerts à votre choix quand ils se jugeaient si peu dignes de votre suffrage. C'est qu'une prétention peut ne pas apparaître comme excessive, tant que l'indiscrétion de la demande est tempérée par l'indécision du résultat. Mais, dès qu'elle a bénéficié de votre indulgence, elle se questionne sur sa légitimité, et le doute qui portait sur l'effet reflue vers la cause. Aussi serais-je confus de ma témérité, aujourd'hui, si vous me laissiez le loisir de penser à elle. Mais vous appelez l'attention du nouvel élu sur un plus haut objet : vous lui demandez d'étudier son prédécesseur, d'apprécier une œuvre, une vie, et d'apporter sa pierre, si mal taillée soit-elle, au monument que vous élevez depuis trois siècles à la gloire des lettres françaises...

PHYSIONOMIE D'ÉMILE OLLIVIER
DIFFICULTÉ DU PORTRAIT

Déjà l'histoire de M. Emile Ollivier serait difficile à retracer si sa carrière eût pris fin avant les événements de 1870...

Comment notre jugement sur Emile Ollivier ne serait-il pas obscurci par toutes les tristesses associées à l'évocation de son nom, un nom qui n'a pu être prononcé pendant quarante-quatre ans sans que surgît aussitôt l'image de la patrie en deuil? Fatalité, tel est le mot qui résonnait à notre oreille pendant que nous considérions l'homme et que nous récapitulions son histoire. Fatalité, la réalisation éphémère, l'écroulement soudain d'un des plus beaux rêves politiques qu'on eût faits depuis la Révolution. Fatalité, le concours de circonstances qui porta à la tribune, pour y pousser le cri de guerre, le seul peut-être de nos hommes d'Etat qui eût toujours voulu la paix... Ah ! jamais le sort ne fut plus perfide, jamais les événements ne se moquèrent plus cruellement d'une volonté humaine ! Emile Ollivier s'en rendait mélancoliquement compte. Il disait que son ministère n'avait pu forcer le destin. Et il en résumait l'histoire dans cette magnifique image : « Les ministres du 2 janvier rappellent les musiciens de *Roméo et Juliette*, qui avaient été conviés au festin de noces, et qui arrivèrent pour chanter les complaintes de la sépulture. »

L'ÉLOQUENCE

C'étaient pourtant des fées bienfaisantes qui s'étaient donné rendez-vous autour de son berceau. L'une avait dit : « Tu seras musicien ou poète. En attendant que tu viennes t'asseoir où se sera assis Lamartine, je veux répandre autour de ta personne un parfum lamartinien. » Une autre : « A nulle forme du beau tu ne seras insensible ; et comme tu auras étudié, analysé, approfondi ce que la France et l'Italie ont fait de meilleur dans les lettres et dans les arts, tu seras le spécimen rare, peut-être unique, d'une culture deux fois latine. » Une autre : « Parce que ton âme sympathisera naturellement avec les autres âmes, tu pénétreras sans effort dans les replis secrets du cœur humain. Sois moraliste, sois romancier, sois le peintre des hommes de ton temps. » Une autre : « Evoque plutôt les hommes d'autrefois. Au passé mort tu es fait pour réinsuffler la vie. » Une autre : « Non, le passé ni le présent ne sauraient te satisfaire, parce que tu seras de ceux dont il est dit qu'« ils ont faim et soif de justice », que « pour la justice ils vivent et combattent ». Je te vois réformateur des lois et des constitutions, manieur de foules, entraîneur d'hommes...» Et comme elles allaient se quereller, celle qui n'avait pas encore parlé dit à l'enfant : « Tu auras tous les dons qu'on t'offre, et d'autres encore ; mais, vois, je mets chacun dans tous et de tous je ne fais qu'un : l'éloquence. Une éloquence si simple et si pure, qu'on se demandera d'elle, comme devant l'architecture d'un temple grec, de quoi elle peut bien être faite. Une éloquence pourtant si riche et si pleine, que l'analyse y découvrira, une à une, les qualités et connaissances qui font le juriste, le moraliste, l'historien, le poète et même le musicien, comme le prisme fait apercevoir les couleurs de l'arc-en-ciel dans un rayon de lumière blanche... A d'autres le titre d'homme éloquent : tu seras l'éloquence même. »

J'ai vu, Messieurs, quelques-uns de ceux qui avaient entendu M. Emile Ollivier. Quarante ans avaient passé sur ce qu'ils éprouvèrent, et ils n'étaient point encore revenus de leur émerveillement. Après de vains efforts pour exprimer ce qu'ils déclaraient d'abord inexprimable, ils finissaient, les uns et les autres, par mettre l'accent sur deux points : l'incomparable richesse de ce génie oratoire, et sa spiritualité très haute. Mais ne faisaient-ils, par là, que caractériser la parole de votre confrère? Ils donnaient aussi bien, ce me semble, les traits essentiels de son œuvre et de sa personne.

L'ART DU PORTRAIT

Je ne connais pas d'œuvre, en effet, qui témoigne d'une érudition plus vaste ni de qualités plus variées. Captivante, entraînante, elle l'est du commencement à la fin, depuis ces dix-sept volumes d'*Empire libéral* où les souvenirs personnels, s'organisant avec l'histoire, l'animent d'une vie intense et lui donnent l'intérêt du drame le plus poignant, jusqu'au gracieux roman de *Marie-Magdeleine* et aux jolies études sur Michel-Ange, partout on sentira l'écrivain de race. Mais si l'on veut choisir, on ira chercher les portraits encadrés çà et là, surtout dans l'*Empire libéral*. Quel don d'évocation ! Que de pénétration fine ! Tantôt, d'un trait jeté en passant, l'auteur marque ingénieusement une qualité ou un défaut, par exemple la sagacité de Morny : « Il écoutait ce qu'on pensait plutôt que ce qu'on disait », ou la lucidité de Vuitry : « Il entrait dans une question comme un rayon de lumière dans un paysage. »... Le plus souvent il fait évoluer devant nous son personnage, le renvoie quand nous croyons l'avoir assez vu, le ramène pour nous montrer que nous ne le connaissons pas encore, explique l'un par l'autre son passé et son présent, éclaire du même coup sa physionomie et son histoire, et de détail en détail, de l'accessoire à l'essentiel, poussant l'analyse jusqu'au degré de profondeur où elle devient synthèse, développe une à une les puissances d'un art qui, spontané et réfléchi, rappelle tantôt Sainte-Beuve et tantôt Saint-Simon.

LA PASSION DU BIEN

Mais de son œuvre, comme de sa personne, ces brillantes qualités n'étaient que l'enveloppe matérielle : c'est la passion du bien qui en était l'âme. En toute circonstance, qu'on lui parlât du passé ou du présent, de ce qu'on faisait ou de ce qu'on pourrait faire, la même question revenait sur les lèvres de M. Emile Ollivier : « Où est le droit? où est le devoir? qu'exige, qu'eût exigé la justice? »... Tel il était dès sa première jeunesse. J'ai eu entre les mains les feuillets jaunis du journal qu'il commença à tenir en 1846, à l'âge de vingt ans. On lit à l'une des premières pages, à la date du 11 juillet : « S'imposer une mission élevée, un rôle glorieux. Dieu veuille que le mien soit de défendre tous les droits méconnus! » Et un peu plus loin : « Faisons, autour de nous, taire le bruit extérieur. Il faut que la délibération de notre conduite se passe au plus profond de notre conscience, en présence de Dieu seul. » Et quelques jours après : « A chaque action nouvelle, se représenter le tribunal de Dieu, et se demander si ce juge miséricordieux et terrible la justifierait. » Le journal continue ainsi, tellement indifférent aux choses de la vie journalière qu'on s'étonne d'y trouver des indications de dates : elles n'ont été mises là, semble-t-il, que pour rappeler l'existence du temps à une âme ivre d'éternité. D'un bout à l'autre, l'accent est religieux. Religion naturelle, qui venait à Emile Ollivier du plus profond de lui-même... Aux heures où les églises sont solitaires, a dit un témoin de sa vie, il venait s'y asseoir et y méditer.

ISOLÉ ET SOCIABLE

Sur les hauteurs où il aimait ainsi à se tenir, Emile Ollivier fut toujours un isolé, malgré sa sociabilité très grande. Il ne releva jamais que de lui-même. Une seule fois dans sa vie, il fit partie d'un groupe : c'est lorsqu'il fut un des Cinq de l'opposition. Mais dans ce parti, qui ne comptait que cinq membres, il y en avait au moins trois avec lesquels il ne s'entendait pas. Il était tout jeune, il avait vingt-quatre ans... Même devant un grand auditoire, c'est à sa propre conscience, avant tout, qu'Emile Ollivier s'adressait. Il était à lui-même son public, son parti, son école, son église.

Que, dans ces conditions, il ait eu prise sur les hommes, cela s'explique par son incomparable éloquence et par l'irrésistible attrait d'une idéalité supérieure. Mais, pour retenir durablement ceux qu'on attire, des fils aussi délicats ne suffisent pas ; il faut des liens plus épais. Jamais Ollivier ne voulut rendre les services, grands et petits, par lesquels on s'attache une clientèle. Comme il dédaigna cette méthode de se faire aimer, il ne voulut pas davantage se faire craindre. Son bon cœur l'empêcha de sévir, lorsqu'il fut au pouvoir, contre les subordonnés qui contrariaient son effort. Son désintéressement était tel que ses pires ennemis durent y rendre hommage, et que ses meilleurs amis s'en désolèrent. « Quand on est ainsi, s'écria un jour son grand admirateur Emile de Girardin, on ne s'occupe pas de politique, on se fait moine. » Telle était bien, à certaines heures, l'opinion d'Ollivier lui-même. Il a défini quelque part la politique « une absence de principes ». Il disait, il écrivait à droite et à gauche : « Je n'étais pas fait pour ce métier ; j'ai trop de bonne foi et d'ingénuité. » A aucun prix il n'eût utilisé, même pour les fins pratiques les plus hautes, les parties basses de la nature humaine, la cupidité, l'égoïsme, l'envie. Il était l'artiste qui voudrait tout droit sculpter son idéal dans le marbre, sans passer par l'intermédiaire de la terre glaise où l'on se salit les mains...

LES DÉBUTS — PREMIER TRIOMPHE

Dans les premiers jours de mars 1848, une chaise de poste pavoisée aux couleurs nationales amenait à Marseille celui que le gouvernement provisoire venait de nommer commissaire général des Bouches-du-Rhône et du Var, véritable dictateur investi de pouvoirs à peu près illimités sur deux départements. La surprise dut être grande quand on vit descendre de la voiture un tout jeune homme, — on eût dit un enfant. Il avait vingt-deux ans à peine. C'était Emile Ollivier.

Il avait voyagé avec son père, l'éloquent, l'impétueux, le généreux et génial révolutionnaire Démosthène Ollivier. A chaque relai de la voiture, Démosthène, debout sur le marchepied, haranguait les populations. Pour l'ère nouvelle qui venait de s'ouvrir, il annonçait l'égalité définitive, la liberté complète, la fraternité universelle...

Ce fut d'abord un enchantement. Le jeune commissaire s'adressait aux légitimistes comme aux républicains ; il les conjurait d'oublier les vieilles querelles ; à tous il communiquait son ardeur...

Hélas! trois mois après, il était abandonné des uns et des autres. Les journées de Juin étaient survenues ; il avait fallu réprimer l'insurrection. Emile Ollivier, qui avait voulu, jusque dans la bataille, être juste, fut pris entre les révolutionnaires qui le taxaient de férocité et les conservateurs qui raillaient sa douceur évangélique. Il fut envoyé en disgrâce à Chaumont. L'année suivante, il rentrait dans la vie privée.

Telle fut sa première apparition sur la scène politique. La petite pièce dont il venait d'être l'acteur principal devait être comme le canevas de la grande, celle qui n'aurait plus pour théâtre Marseille, mais la France ; celle qui ne durerait plus seulement quelques mois, mais remplirait les treize dernières années du second Empire...

TREIZE ANS D'HISTOIRE
LA CONCEPTION DE L'EMPIRE LIBÉRAL

L'histoire intérieure de la France, pendant ces treize ans, est celle d'un acheminement de l'Empire à la forme qu'avait rêvée pour lui Emile Ollivier. Que faut-il penser de cette histoire? L'Empire libéral a si peu duré, il a été si tragiquement interrompu, qu'on se demande aujourd'hui s'il était viable. Souvent nous avons entendu dire que l'expression même était contradictoire, que les deux mots jurent de se trouver accouplés, et que l'Empire ne pouvait devenir libéral parce qu'un gouvernement ne saurait aller contre son principe. — Mais l'Empire avait-il un principe? Il s'était fait parce que la France, un jour qu'elle était inquiète et lasse, avait senti le besoin d'un gouvernement fort, et qu'un Napoléon s'était trouvé là. A ce Napoléon, elle se donna d'ailleurs sans réserve, et si, dès le début, l'Empire eut contre lui une minorité qui était une élite, il faut bien reconnaître que cette minorité était infime et qu'aucun gouvernement, depuis celui des anciens rois, n'avait été plus complètement accepté, plus franchement populaire. Justement parce qu'il était si fort et que sa force n'avait pas de direction définie, on pouvait projeter de s'installer en lui, d'éliminer de sa substance les impuretés qui avaient souillé ses origines, et de réaliser alors, en toute sécurité, l'œuvre sans cesse rêvée depuis les jours de la Révolution.

Car si l'histoire intérieure de la France, à travers le dix-neuvième siècle, ne nous présente au premier coup d'œil qu'une série de bouleversements, un examen approfondi nous révèle la persistance d'une seule et même aspiration, suite naturelle du plus grand effort qui ait jamais été tenté pour ajuster le gouvernement des hommes au niveau de la raison. En proclamant l'égalité des droits et l'indépendance de la personne, la Révolution avait érigé en idéal le régime démocratique; mais elle ne l'avait pas réalisé...

Comment se recruterait, comment se constituerait en classe dirigeante et en conseil de gouvernement cette aristocratie nouvelle, toujours à renouveler, du talent, de la compétence, et surtout du caractère? Tout le problème de l'organisation de la démocratie est là ; nous ne l'avons pas résolu. Il ne se résoudra, il ne pouvait se résoudre que par une série de tâtonnements et d'essais. Mais tandis que travaillerait ainsi à se resserrer ou même à se refaire, sous une forme imprévisible et neuve, la cohésion relâchée et parfois rompue entre les éléments de la nation, il fallait que la société fût défendue contre l'ennemi du dehors et aussi — les Républiques de 1792 et de 1848 ne l'avaient que trop prouvé — contre le désordre intérieur...

Longtemps la France espéra que la famille de ses rois, à laquelle elle restait pieusement attachée, consentirait à comprendre ainsi son rôle. Après que Louis XVI s'y fut refusé en 1789, Charles X en 1830, Louis-Philippe en 1848, elle se remit entre les mains de l'homme qui semblait unir à l'inflexible volonté de maintenir l'ordre, la haine invétérée de toutes les routines, et qui commençait par déclarer provisoire, perfectible, la constitution avec laquelle il gouvernerait. Peut-être d'ailleurs n'aurait-elle pas eu à s'en repentir, si l'Empereur avait su conserver dans ses rapports avec l'étranger, le sérieux, le sens des réalités et le souci du bien public, qu'il apporta incontestablement à l'administration du pays...

COMMENT ÉMILE OLLIVIER VINT A L'EMPIRE

Qu'Emile Ollivier soit venu à l'Empire, cela n'a rien d'étonnant. Il condamnait le coup d'Etat, mais il avait le respect du suffrage universel, et le peuple avait absous Louis-Napoléon. Il était républicain, mais il avait horreur de la révolution, et il estimait que si l'Empire donnait l'essentiel de ce que les républicains avaient demandé à la République, un républicain pouvait, pour épargner de nouvelles convulsions à la France, accepter l'Empire. A vrai dire, le régime auquel allaient ses préférences était à mi-chemin entre l'Empire et la République. Le chef de l'Etat eût été élu directement par le peuple et investi de pouvoirs considérables. Les ministres auraient été responsables individuellement, mais non pas collectivement, devant la Chambre... De loin en loin, un appel à la nation, pour qu'elle eût à se prononcer sur la solution d'un problème.

A mesure, en effet, qu'il avançait en âge, Ollivier se confirmait dans la pensée que, seule, l'institution du « referendum » amènerait le peuple à étudier, à réfléchir, à tenir compte des choses autant que des personnes. Mais, dès 1857, il écrivait à ses électeurs : « Le temps des phrases est passé, celui de la science commence. » En cela il allait, je crois, un peu vite : pendant quelque temps encore, les démocraties devaient poser en principe qu'on ne sait une chose quand on est capable d'en parler. Il n'en est pas moins vrai que l'homme qui professait de telles idées ne se souciait pas beaucoup de l'étiquette du régime. Sa sympathie pouvait aller à peu près indifféremment à la République ou à l'Empire, pourvu qu'il trouvât dans l'un et dans l'autre beaucoup d'autorité virtuelle en haut, beaucoup de liberté réelle en bas. Il eût revendiqué cette liberté, et il eût appelé de ses vœux cette autorité, sous quelque régime qu'il eût vécu. Si ç'avait été la République, il l'aurait voulue autoritaire. Puisque c'était l'Empire, il le voulait libéral.

LES ADVERSAIRES — OPPOSITION GÉNÉRALE
L'ADHÉSION DE L'EMPEREUR ET DE M. DE MORNY

Mais, en voulant que l'Empire fût libéral, il devait nécessairement avoir contre lui à peu près tous les hommes en vue, et ceux qui servaient le régime et ceux qui constituaient l'opposition.

Ceux qui détenaient les fonctions électives ou administratives depuis le coup d'Etat ne pouvaient voir dans l'Empire qu'un régime de compression, destiné à rester indéfiniment, avec eux, ce qu'il avait été au premier jour. Seuls, ou peu s'en faut, devaient comprendre Ollivier les deux hommes qui avaient conçu et voulu l'Empire : le duc de Morny et l'Empereur lui-même. Morny fut tout de suite conquis. Quant à Napoléon III, il serait peut-être allé tout droit à Ollivier s'il n'avait écouté que son cœur. Mais il fut retenu pendant bien des années par ses familiers, par ses ministres, et aussi par un certain respect pour ce qu'il y avait d'absolu dans sa propre autorité, respect d'ailleurs combattu par la secrète inclination qui le portait, conspirateur devenu empereur, à conspirer contre lui-même.

Si, en dehors de ces deux hommes, le personnel à peu près entier du second Empire devait se lever contre Emile Ollivier, que ne ferait pas l'opposition?

ÉTAT D'ESPRIT DES ENNEMIS DE L'EMPIRE

Cette opposition, Ollivier avait contribué plus que personne à la créer. Il fut, dans la Chambre de 1857, le membre actif du groupe des Cinq, qui était destiné à se renforcer en 1863 et davantage encore en 1869. Mais, dès l'origine, il y eut entre lui et ses collègues un gros malentendu. Ceux-ci souhaitaient, par attachement à la République, que l'Empire restât assez inflexiblement autoritaire pour devenir insupportable à la France; celui-là espérait, par crainte des révolutions, que l'Empire s'adoucirait assez pour permettre à tous les Français, même républicains, de seconder son effort. Quand, le 24 novembre 1860, l'Empereur se décida spontanément à étendre les prérogatives du Corps législatif et qu'Ollivier, ne pouvant retenir l'élan joyeux de son cœur, félicita le souverain du haut de la tribune, ses quatre collègues se regardèrent entre eux, surpris; mais comme l'Empire paraissait alors inébranlable et qu'il n'y avait pas grand inconvénient à le louer de ce qu'il faisait de bon, ils se dirent simplement : « Ollivier est un honnête homme. » Quand, en février 1864, l'Empereur s'étant montré favorable à la liberté du travail, Ollivier accepta d'être rapporteur de la loi sur les coalitions, ses collègues s'étonnèrent encore; mais comme, maintenant, il y avait un véritable parti républicain, capable de lutter, ils blâmèrent; et ce fut la rupture.

LA RUPTURE ET LA HAINE

Quand enfin, en novembre 1868, Ollivier refusa de s'associer à la souscription Baudin et à l'agitation révolutionnaire, ils le traitèrent de renégat, de transfuge : désormais, ce serait l'ennemi. A mesure, en effet, qu'ils avaient donné à leur opposition une forme plus franchement républicaine, ils avaient vu grandir l'écart entre eux et Ollivier; et comme ils se sentaient rester, au fond, ce qu'ils étaient, ils en concluaient qu'Ollivier avait changé. La vérité est qu'Ollivier se bornait à conserver l'attitude que tous avaient prise, par nécessité, au début : tous avaient prêté serment et tous, pendant la première législature, avaient maintenu leur opposition dans les limites constitutionnelles. Seulement, à mesure que la constitution devenait plus libérale, l'adhésion d'Ollivier à la constitution se faisait plus libre, tandis que les autres usaient de la liberté croissante pour adhérer de moins en moins à la constitution...

Impassible, indifférent aux attaques de droite et de gauche, Emile Ollivier poursuivit pendant treize ans sa patriotique campagne. Par delà les partis, sa pensée allait à la France. Le jour où l'émeute commença à gronder dans la rue, force fut bien de se tourner vers celui qui seul pouvait transformer l'Empire, sauver le pays d'une révolution. Ollivier, de son côté, dut accepter le mi-

nistère dont il n'avait pas voulu jusque-là, qu'il avait nettement refusé en 1867. Le 2 janvier 1870, il inaugurait l'Empire libéral.

MINISTRE

Sept mois plus tard devait venir la catastrophe. Mais pendant ces sept mois la France s'achemina de jour en jour, presque d'heure en heure, vers ce parfait équilibre entre la liberté et l'autorité auquel elle aspirait depuis si longtemps. Le grand honnête homme qui était au pouvoir pratiquait les maximes et appliquait les principes qu'il avait professés dans l'opposition. A l'étonnement de la gauche, qui ne lui en sut d'ailleurs aucun gré, à la colère de la droite, qui ne lui pardonna jamais, il se dessaisissait de l'arme redoutable qu'il avait contre ses adversaires, la candidature officielle. Il assurait l'indépendance du vote. Il voulait que tous les Français, sans distinction de parti, pussent s'associer à son effort; et des concours, qui s'étaient jusqu'alors refusés, s'offraient généreusement. C'étaient, de tous côtés, un zèle pour le bien public et un besoin de réformes comme on n'en avait pas vu depuis 1789. « Nous assistons, disait Prévost-Paradol, à la refonte de toutes les institutions françaises dans le sens de la liberté. » Si, dans le monde politique, les rancunes s'accumulaient contre le ministre de l'Empire libéral, c'était, dans le pays, une détente qui semblait préluder à un apaisement définitif. L'opposition, qui avait réuni 3,200,000 voix aux élections de 1869, n'en comptait plus que 1,500,000 au plébiscite de 1870 : pendant les deux premiers mois du ministère Ollivier, l'Empire avait gagné près de deux millions de suffrages. L'historien éminent du second Empire, qui siège parmi vous, a tout résumé en quelques mots : « On eût dit, non un règne déjà vieux qui s'achève, mais un règne nouveau qui s'inaugure. On sentait passer sur le pays ces larges brises d'espérance qui soufflent à l'heure des avènements. »

Or voici que « dans le ciel serein éclate un coup de tonnerre ». Le 3 juillet 1870, le bruit de la candidature Hohenzollern se répand dans Paris. C'est la guerre. Trois semaines après, le ministère tombe. Un mois plus tard, il ne restait plus rien du second Empire.

LA GUERRE DE 1870 VUE A DISTANCE — LE SENS DE LA GUERRE D'AUJOURD'HUI

Cette guerre de 1870 est loin de se dessiner à nos yeux, aujourd'hui, comme un événement complet. Suite naturelle de la guerre de 1866, elle se continue en celle de 1914. Toute l'histoire de l'Europe, depuis l'apparition de Bismarck, est le déroulement d'une seule grande phrase, à laquelle nos soldats vont mettre le point final. Nous en apercevons enfin la pleine signification.

Vue de haut, elle se présente comme la suprême révolte du principe de la force contre celui du droit. Avant de quitter définitivement la terre, il fallait peut-être que les vieilles idées de compression et de domination fussent poussées à leurs conséquences extrêmes par des esprits férocement systématiques et qu'elles fussent portées aussi par le progrès de la science à leur efficacité la plus haute, de manière à donner une telle vision d'horreur que le monde en fût épouvanté, se dressât contre les puissances du mal, les écrasât ou les paralysât, et poursuivît alors en sécurité la réalisation de son rêve de liberté et de justice. Au cours de cette lutte formidable, les peuples vraiment civilisés, oubliant des rivalités séculaires, feraient l'apprentissage de la fraternité et forgeraient ensemble l'armature d'une humanité nouvelle. La liberté est la grande source d'énergie, à condition toutefois que les volontés individuelles se règlent méthodiquement sur une fin commune. La liberté est créatrice, et les nations libres sont celles qui inventent; un peuple qui ne se soutient que par l'obéissance passive doit le meilleur de sa force aux inventions qui lui viennent des sociétés libres; sur ces civilisations il vit en parasite; son fol orgueil vient de ce qu'il n'aperçoit pas cette vérité si simple. Mais encore faut-il que les peuples inventeurs sachent exploiter leurs inventions par une organisation appropriée et les mettre au service de leur idéal; sinon, ils verront ces inventions, utilisées par d'autres, se retourner contre eux, et le progrès matériel devenir l'instrument d'une régression morale. De ce point de vue, la série d'événements qui se déroule depuis cinquante ans apparaît comme étroitement liée à la double rénovation, matérielle et morale, qui a marqué la fin du dix-huitième siècle, la première inaugurant l'ère des inventions mécaniques et de la grande industrie, la seconde tendant à substituer, entre nations comme entre personnes, le régime du droit à celui de la force. Il était dans le domaine du possible que le principe de la force s'insurgeât contre cette rénovation morale et portât à leur maximum d'efficacité, pour triompher du principe adverse, les ressources fournies par la rénovation matérielle. Pour briser cet assaut, les nouvelles idées morales seraient obligées, tout à la fois, de mieux prendre conscience d'elles-mêmes et de découvrir, sous la pression de la nécessité, le genre d'organisation et d'outillage qui leur conférât matériellement la puissance la plus haute. Ainsi les dernières convulsions de la force pour s'ériger en droit auraient amené le droit à se consolider en force.

BISMARCK

Mais un retour offensif de la barbarie ne se serait pas produit, il n'aurait pas été, en tout cas, d'une telle atrocité, si le principe de la force n'eût trouvé à s'incarner dans la Prusse, et l'esprit prussien en Bismarck. A la suite de la Prusse, depuis longtemps disciplinée par ses rois en vue de l'asservissement de ses voisins, Bismarck résolut d'entraîner l'Allemagne entière, convertie en un immense organisme de guerre. Pour cela, il fallait d'abord se débarrasser de l'Autriche, mais de telle manière qu'on pût la reprendre plus tard, domestiquée : c'est à quoi Bismarck réussit en battant les Autrichiens à Sadowa et en les ménageant après la victoire. Il fallait ensuite que l'unification du reste de l'Allemagne se fît par la haine, que les Etats confédérés fussent liés les uns aux autres par la complicité du crime, qu'ils devinssent ensemble propriétaires de populations arrachées à leur patrie et possédées de vive force, que par cette violence initiale, constitutive de son essence, le nouvel empire fût contraint de s'armer de plus en plus formidablement, que sa puissance industrielle et sa puissance militaire, constamment intensifiées l'une par l'autre, devinssent une menace d'écrasement pour le monde civilisé tout entier. Bref, il fallait, après avoir battu l'Autriche, attaquer la France, lui prendre l'Alsace, peut-être aussi la Lorraine, et, sur le plus impudent défi au droit, bâtir l'impérialisme allemand.

Tel était le plan de Bismarck, conception diabolique d'un homme qui fut le génie du mal, et qui, façonnant l'âme allemande à son image, la voua au culte de la matière et de la force. L'exécution de ce plan était déjà avancée au commencement de 1870. Certes, rien n'est fatal en histoire, en ce sens que tout aurait pu être empêché si l'on s'y était pris à temps.

LA GUERRE POUVAIT-ELLE ÊTRE ÉVITÉE ?

La guerre de 1870 n'aurait pas eu lieu, ou elle aurait tourné autrement, si Napoléon III avait pris parti pour l'Autriche en 1866 ; ou si, au lendemain de 1866, nous nous étions donné l'organisation militaire que le maréchal Niel et l'Empereur réclamaient, que le Corps législatif refusa; ou si nous avions su mettre dans notre jeu les Etats de l'Allemagne du Sud ; ou si, pendant un certain nombre d'années, nous avions travaillé à nouer des alliances au lieu d'indisposer contre nous l'Europe. Mais prenez la situation telle qu'elle était en janvier 1870, quand Ollivier arriva au pouvoir : quelle force humaine eût pu détourner le cours des événements? Nous savons à présent que Bismarck était résolu dès 1866 à nous faire la guerre, qu'il l'eût faite en 1867 s'il eût écouté Moltke, qu'il préféra attendre deux ou trois ans, afin de compléter ses effectifs. Dans le courant de 1869, Moltke annonçait à un notable badois que nos départements du Rhin allaient être réunis au pays de Bade. Dès la fin de 1868, le ministre Schleinitz disait à la comtesse de Pourtalès : « Avant dix-huit mois, votre Alsace appartiendra à la Prusse. » La guerre devait donc éclater en 1870. C'est la candidature Hohenzollern qui fournit l'étincelle.

Il est hors de doute que la candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne fut suscitée par Bismarck en vue d'amener un conflit entre l'Allemagne et la France. De ce conflit, Bismarck désirait que la France eût l'air d'avoir été la provocatrice : il entraînerait ainsi plus facilement l'Allemagne du Sud, et il sauverait aussi certaines apparences auxquelles tenait le souverain. Quel fut, dans toute cette affaire, le rôle du roi de Prusse? Les historiens, à commencer par Ollivier lui-même, ont été indulgents à son égard. Serait-il donc vrai que le vainqueur ait toujours raison devant l'histoire? Longtemps on s'est demandé chez nous si l'affaire Hohenzollern avait été une machination de Bismarck ; nous avons attendu, pour y croire définitivement, que des Allemands vinssent nous le dire. Longtemps on a soutenu chez nous que nous avions été trop prompts, que le ministère Ollivier aurait pu ne pas relever le gant : il a fallu que Bismarck se vantât de nous avoir, par la falsification de la dépêche d'Ems, contraints à lui déclarer la guerre. Pour ce qui est du roi Guillaume, on prétend, aujourd'hui encore, qu'il eût préféré la paix. Rien ne me paraît moins certain. Il faut juger un homme sur ce qu'il fait, et non pas sur ce qu'il dit. Or, Guillaume avait autorisé Bismarck à lancer la candidature Hohenzollern; il ne pouvait pas ignorer que ce fût une provocation à la France : voilà pour le début. Il n'a jamais su mauvais gré à Bismarck d'avoir falsifié sa dépêche d'Ems et, par là, déclenché la guerre : voilà pour la fin. Que, dans l'intervalle, il ait eu des paroles de paix et même, pendant qu'il les prononçait, des velléités pacifiques, c'est possible, mais cela ne fait rien à l'affaire. Son état d'âme devait être celui du mari complaisant qui ne demande qu'à laisser le ménage tirer bénéfice d'une certaine situation, mais qui serait pris d'un scrupule presque sincère s'il ne pouvait plus être censé ne rien savoir.

L'AFFAIRE HOHENZOLLERN
MACHINATIONS BISMARCKIENNES

Le plan de Bismarck était, semble-t-il, fort simple. Le maréchal Prim, avec lequel il s'était mis secrètement d'accord, devait, dès la réunion des Cortès, poser devant elles la candidature du prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen au trône vacant d'Espagne. La France ne pourrait pas laisser faire. Comprenant que c'était une machination de la Prusse, elle s'adresserait à Berlin. Mais elle n'y trouverait ni le roi ni son ministre, car Guillaume serait à Ems et Bismarck à Varzin. L'opinion publique, à Paris, aurait ainsi tout le temps de se surexciter. Quand les passions seraient suffisamment échauffées, Bismarck se montrerait, crierait à la provocation, ameuterait les Espagnols, et serait bien maladroit s'il n'arrivait pas à faire sortir de là une guerre, où l'Espagne serait peut-être aux côtés de l'Allemagne.

Par bonheur pour nous, une indiscrétion ébruita l'affaire avant qu'elle fût venue devant les Cortès. Dès le 2 juillet, la nouvelle de la candidature Hohenzollern se répand à Madrid. Dans la journée du 3, la bombe éclate à Paris. Amis et ennemis de

l'Empire se trouvent aussitôt d'accord : on ne tolérera pas cette nouvelle provocation de la Prusse. Jules Favre, Jules Simon, Gambetta, ne sont pas les moins violents. Mais Emile Ollivier est l'homme de la paix : il est à peu près seul à la prêcher depuis 1866. Sa décision est immédiatement prise : on évitera la guerre en tuant la candidature Hohenzollern dans l'œuf. A Berlin, notre ambassadeur Benedetti ne trouve personne à qui parler? Eh bien! au risque de froisser le protocole, il ira chercher le roi à Ems, pendant sa cure. En attendant, pour donner à l'opinion publique la satisfaction qu'elle réclame, et aussi pour que le peuple espagnol sache à quoi s'en tenir, on déclarera à la tribune du Corps législatif que la France ne peut pas laisser un Hohenzollern monter sur le trône d'Espagne. D'autre part, l'Empereur envoie directement l'agent roumain Strat au chef de la Maison de Hohenzollern-Sigmaringen, au prince Antoine, père de Léopold et aussi du prince Charles de Roumanie. Strat rappelle à Antoine ce que sa famille doit à Napoléon III. L'affaire paraît terminée. Ollivier déborde de joie. Guizot s'écrie : « C'est la plus belle victoire diplomatique que j'aie vue de ma vie! »

LES DÉPÊCHES D'EMS

Mais voici que de la cachette où il se tenait à l'affût, fauve épiant tous les mouvements de sa proie, Bismarck est sorti avec un cri de rage. Déjà il avait télégraphié à Guillaume de ne pas recevoir Benedetti à Ems ; Guillaume avait passé outre, quitte à ne donner à notre ambassadeur que des assurances vagues. Cela n'importait guère. Mais maintenant, tout est à recommencer. Il charge d'abord Eulenbourg d'aller menacer le roi de sa démission et de lui dire que la guerre est nécessaire. Puis il cherche comment il provoquera une nouvelle querelle. Toute la nuit, du 12 au 13, et le 13 jusqu'au soir, il s'agite et il agite des projets, impétueusement traître, et habitué, par une méthode dont il a le secret, à puiser pour sa perfidie des ressources croissantes dans sa colère. Enfin, dans la soirée du 13, alors qu'il vient de retenir à dîner Roon et Moltke, une dépêche arrive, et, peu après, l'inspiration jaillit. La dépêche venait d'Ems. Elle relatait un nouvel entretien du roi avec Benedetti.

Que s'était-il passé? Le télégramme du prince Antoine avait pleinement satisfait Emile Ollivier ; mais nombreux étaient ceux qui lui auraient lancé le mot de Gambetta à Robert Mitchell : « Votre satisfaction est scélérate. » Presque tous les députés de droite, et beaucoup de ceux de gauche, jugeaient le moment venu de montrer à la Prusse qu'on ne supporterait plus son arrogance. Tel était aussi le sentiment dominant à Saint-Cloud, dans l'entourage de l'Empereur. Rien ne serait fait, disait-on, tant que le roi Guillaume ne se serait pas associé à la renonciation de son parent.

Le 12 au soir, à Saint-Cloud où s'était rendu M. de Gramont, l'Empereur avait tenu conseil. On ne sait pas au juste quelles étaient les personnes présentes ; ce qui est certain, c'est qu'Ollivier n'en était pas et qu'aucun ministre, en dehors de Gramont, n'assistait à la réunion. Là, on décide de télégraphier à Benedetti qu' « il paraît nécessaire que le roi de Prusse s'associe au désistement et nous donne l'assurance qu'il n'autorisera pas de nouveau la candidature. » La dépêche part à sept heures. De cette démarche capitale, par laquelle on va demander au roi non seulement d'approuver la renonciation de son parent, mais encore de s'engager pour l'avenir, Ollivier n'est même pas informé. Rentrant de soirée, entre onze heures et minuit, il monte chez M. de Gramont : là, il apprend le conseil tenu à Saint-Cloud, la dépêche lancée, la demande de garantie. Stupeur. Mais vite il se ressaisit. On réparera le mal. Tout de suite il fait envoyer à Benedetti une dépêche atténuant la première (elle arriva malheureusement trop tard). Par le fait, ce n'est pas du refus opposé par Guillaume à la demande de garantie, comme on le dit quelquefois, que la guerre de 1870 est sortie, mais de l'insulte à la France que Bismarck, en falsifiant le message royal, a substituée au simple refus du roi.

Ce refus s'était produit dans la matinée du 13. A Benedetti, qui l'avait abordé dans une allée du parc d'Ems, Guillaume avait répondu, en termes d'ailleurs courtois, qu'il ne pouvait pas s'engager. Et comme l'ambassadeur insistait, comme ensuite, dans le courant de la journée, il voulait revenir à la charge, Guillaume lui déclarait d'abord, puis lui faisait dire par un aide de camp, qu'il n'avait rien à ajouter. De sa réponse, et de son refus de reprendre une conversation où il n'aurait pu que se répéter, il informa d'ailleurs Bismarck, le laissant libre de rendre public, s'il le jugeait à propos, le rejet de la demande de garantie.

Telle est la dépêche que Bismarck recevait d'Ems le 13 juillet, au moment de se mettre à table avec Roon et Moltke. Depuis la veille, il cherchait comment ranimer la querelle. Le message du roi paraît d'abord ne rien fournir ; on mange tristement. Mais Bismarck a réfléchi. Brusquement il se tourne vers Moltke, lui demande une dernière fois si le moment est bien venu de faire la guerre ; et alors, quittant la table, il rédige une dépêche qui sera envoyée à toutes les ambassades, communiquée à tous les gouvernements ; elle rend public, elle semble même annoncer officiellement à l'Europe un affront que le roi de Prusse aurait fait à la France. « A la bonne heure, s'écrie Moltke. J'avais cru entendre battre la chamade ; maintenant, c'est une fanfare. » Et les trois compères, jusque-là moroses, achèvent leur dîner joyeusement.

« C'est la guerre », disait le roi Guillaume en lisant le télégramme de son chancelier. Comment, en effet, aurions-nous évité la guerre? On s'est demandé si le ministère Ollivier, en se décidant tout de suite, n'avait pas été trop prompt, si Bismarck n'eût pas été bien vite convaincu d'imposture, obligé de donner sa démission. Mais dès le 14 juillet le roi de Prusse eut connaissance de la dépêche lancée aux ambassades, et il ne fit rien pour en atténuer l'effet. Nous aurions donc eu à rester sur l'affront. Qu'eût dit la France? L'humiliation ne nous aurait d'ailleurs pas donné la paix, car Bismarck était décidé à avoir la guerre ; à défaut d'autre moyen, il serait allé jusqu'à exiger de nous des excuses pour le langage que nous tenions à Paris ; il le déclarait en propres termes à Lord Loftus, le 13 juillet. D'autre part, si la puissance militaire de la Prusse n'était pas sans inquiéter chez nous les gens bien informés, personne n'envisageait sérieusement la possibilité d'une défaite, tant on était loin de soupçonner l'incompétence de notre haut commandement. L'opposition d'un certain nombre à la déclaration de guerre tint surtout à ce qu'ils ne voulaient pas qu'on rompît sur une question de forme. Ils pensaient qu'en attendant une meilleure occasion nous aurions des alliés ; ils ne savaient pas que la Russie nous était hostile, que l'Autriche et l'Italie, mal disposées à notre égard, étaient décidées à rester neutres ou à ne nous appuyer que si nous étions victorieux. Quoi qu'il en soit, si l'on jugeait la rupture inévitable, il fallait écouter les hommes de guerre, qui déclaraient que le moindre retard apporté à notre décision compromettrait gravement nos chances de succès en sacrifiant quelque chose de notre avance sur la Prusse.

LE « CŒUR LÉGER »

C'est avec cette conviction qu'Emile Ollivier monta à la tribune, le 15 juillet, pour affirmer la nécessité de la guerre. Il se jeta en avant comme d'habitude, couvrant généreusement l'Empereur, revendiquant pour lui et pour son ministère toute la responsabilité. Après avoir dit, au début de son discours : « Nous nous décidons à cette guerre, l'âme désolée », il s'écria, pour conclure : « De ce jour commence, pour mes collègues et pour moi, une grande responsabilité; nous l'acceptons d'un cœur léger. » Comme la gauche interrompait bruyamment : « Oui, d'un cœur léger; et n'équivoquez pas sur cette parole, et ne croyez pas que je veuille dire avec joie; je vous ai dit moi-même mon chagrin. Je veux dire d'un cœur que le remords n'alourdit pas, d'un cœur confiant. » (Hélas ! on devait bien vite oublier l' « âme désolée », tandis qu'on retiendrait, détourné de son sens, le « cœur léger ».) C'est ainsi que la guerre fut déclarée.

En résumé, Ollivier avait d'abord, à force de droiture, déjoué l'intrigue de Bismarck; puis il avait subi une situation créée par l'Empereur ou par son entourage, et d'où Bismarck était cette fois décidé, en brusquant les choses, à faire tout de suite sortir la guerre. Son rôle dans cette affaire se décompose ainsi en deux parties, nettement séparées par la nuit du 12 au 13 juillet : dans la première, je ne vois pas comment il eût pu faire mieux; dans la seconde, je me demande s'il eût pu faire autrement; et en tout cas, quoi qu'il eût fait, le résultat final eût été le même. Entre les deux, dans la nuit du 12 au 13, un peu après onze heures, j'aperçois simplement un intervalle de quelques minutes pendant lequel il a eu le choix entre deux lignes de conduite. A cet instant précis s'est décidé, non pas certes le sort de la France, — il ne dépendait malheureusement plus de nous, — mais celui d'Emile Ollivier.

Premier ministre en fait (quoiqu'il n'ait jamais eu ce titre), il apprend de M. de Gramont que l'Empereur a accompli un acte d'où peut sortir la guerre. Il n'a pas été consulté. Il n'a même pas été averti. Que ne dégage-t-il sa responsabilité? Que ne donne-t-il sa démission? S'il l'eût donnée, il eût été, au lendemain de la guerre, l'homme populaire entre tous. Avec son talent incomparable, son dévouement sans bornes à la chose publique, il eût exercé une influence bienfaisante sur la politique intérieure de notre pays.

SCRUPULES DE CONSCIENCE

Mais pouvait-il, devait-il donner sa démission? Désavouer l'acte de l'Empereur, c'était, au cas où la guerre éclaterait, avoir déclaré solennellement, devant l'Europe et devant l'histoire, que l'Empire était l'agresseur et que la France était dans son tort. C'était aussi laisser la place libre à un ministère de droite, qui attendait dans la coulisse, et qui eût été un ministère de guerre. En restant, on pouvait essayer de réparer le mal. Par le fait, Ollivier le répara dans la mesure du possible, puisqu'il obtenait du Conseil des ministres, quelques heures après, la décision ferme de ne pas maintenir la demande d'un engagement pour l'avenir si l'on se heurtait à un refus du roi de Prusse, et puisque ce n'est pas ce refus, en lui-même, qui a provoqué la guerre. En demeurant à son poste, Ollivier fit son devoir.

Il était renversé trois semaines après, à la nouvelle de nos premières défaites. Tous, qu'ils fussent de droite ou de gauche, se trouvèrent d'accord pour laisser croire qu'il succombait à ses fautes, et non pas au poids de leurs rancunes. Comment la France, dans son immense douleur, aurait-elle recherché, pesé, dosé les responsabilités? Comment aurait-elle, dès lors, mesuré la profondeur de perversité de la politique prussienne, deviné qu'on était irrévocablement décidé, là-bas, à nous faire la guerre?

Comment même se serait-elle rappelé qu'Ollivier avait été aux affaires pendant sept mois seulement, qu'il n'avait pas choisi le ministre de la guerre, que ce ministre, auquel il était obligé de s'en rapporter, déclarait notre armée absolument prête, que d'ailleurs la principale cause de nos défaites fut l'incapacité de la plu-

part des grands chefs et qu'Ollivier n'avait été pour rien dans leur désignation?

Son nom devint symbolique du régime, évocateur des désastres par lesquels l'Empire avait pris fin. Il fut chargé des malédictions de tout un peuple.

LE BOUC ÉMISSAIRE

Il ne se plaignit jamais. Il voulut rester à l'écart, « afin d'épargner à ceux qui l'avaient connu, disait-il, l'ennui d'avoir à le renier ». Il n'en conserva pas moins, il n'en vit pas moins venir à lui de chaudes et dévouées amitiés. Il en avait surtout ici, Messieurs, dans cette Compagnie qui se tient, depuis trois siècles qu'elle existe, en dehors de toutes nos querelles, au-dessus de toutes les préventions et de toutes les haines. Plusieurs de ceux qui siègent ou qui siégèrent parmi vous eurent occasion d'élever la voix en sa faveur... « M. Ollivier a vécu assez longtemps pour faire appel », a dit Francis Charmes.

Lentement, mais sûrement, se dessinait en effet dans l'esprit d'Emile Ollivier la pensée de retracer les origines de la guerre de 1870. De l'entourage de Bismarck, et aussi de la cour de Roumanie, partaient des révélations de plus en plus complètes sur la grande machination; Ollivier se décida. Mais, théoricien habitué à remonter des effets aux causes, il ne se fut pas plutôt mis au travail qu'il voulut rattacher la guerre de 1870 à celle de 1866, puis la guerre de 1866 à celle de 1864; de degré en degré ce fut toute la politique étrangère, toute la politique intérieure du second Empire qu'il résolut d'exposer. Son premier projet s'encadrait ainsi dans une conception énormément plus vaste. Il ferait l'histoire complète de l'Empire. De cette histoire, il publia douze volumes avant d'arriver aux événements de 1870 et à ce que certains ont appelé son « plaidoyer ». Etrange plaidoyer ! Un vieillard de soixante-six ans, qui ne songe qu'à plaider sa cause, n'attend pas pour cela le treizième volume d'une œuvre dont chaque volume doit lui coûter au moins un an de travail. Si c'est un plaidoyer, avouons que jamais plaideur ne fut moins pressé de voir son affaire au rôle, ni plus menacé d'avoir à faire défaut le jour de l'audience.

LA COLLABORATRICE

Ainsi fut entreprise la grande construction qui devait absorber les vingt dernières années d'Emile Ollivier, *L'Empire libéral*. Près du cap de la Moutte, aux environs de Saint-Tropez, s'élève la demeure d'où il était parti aux beaux jours de l'Empire, où il était revenu après la tempête. A l'entrée est une pièce exiguë, pavée de dalles, à la fenêtre grillée, à la muraille grise, — véritable cellule de moine. Pour tout ameublement, deux chaises et, se faisant vis-à-vis, deux pupitres d'écolier. C'est là que du matin au soir, pendant vingt ans, ils travaillèrent en face l'un de l'autre : lui, l'architecte de l'immense édifice; elle, la femme incomparablement dévouée qui voulut toujours, malgré son rare talent, rester l'humble ouvrière. Quel roman avaient-ils vécu jadis, alors qu'Ollivier, plus que quadragénaire, s'était pris d'un grand amour pour la charmante enfant blonde, âgée de dix-huit ans à peine? Choyée, fêtée, la petite-nièce du bailli de Suffren avait dédaigné tout autre hommage pour aller où la poussait une admiration fervente. Quand, au lendemain du mariage, Ollivier devint ministre, elle enchanta par sa grâce, frappa par son intelligence, étonna par sa simplicité une société brillante et frivole. « Sainte-Mousseline », « Petit voile bleu », disait-on sur son passage. Mais quand vint la catastrophe, le voile bleu se souleva, et une femme apparut, qu'on ne connaissait pas encore. Car, du plus profond de sa désolation, elle tirait la force de consoler; et du plus pur métal de bonté et d'amour elle avait forgé miraculeusement, pour celui qu'elle admirait encore davantage dans son infortune, une cuirasse invisible contre laquelle venaient s'aplatir les flèches empoisonnées. Vingt ans de suite, dans la cellule étroite et nue, ils travaillèrent et peinèrent ensemble : non pas pour lui, non pas pour elle, mais pour la vérité, pour l'histoire. Déjà les matériaux étaient réunis, Ollivier avait achevé le premier volume, quand, devant le formidable effort qui restait à faire, le corps recula, épouvanté : une maladie grave se déclara. Ollivier dompta le mal, et coup sur coup, en dix ans, publia dix volumes. — Mais les yeux, usés, n'en pouvaient plus; peu à peu la cellule s'obscurcissait; bientôt ce fut la nuit. Dans les ténèbres il poursuivit sa tâche, grâce à la compagne qui recueillait pour lui les textes, les lui lisait et relisait, écrivait sous sa dictée : quand venait l'histoire d'une guerre, on étalait devant lui la carte, on guidait ses doigts de position en position, et alors, comme s'il eût assisté au drame, ou plutôt comme s'il y prenait part, le vieillard au corps à demi glacé, à l'âme de feu, faisait passer dans son récit le souffle enflammé des batailles. — Mais l'heure avait sonné, sonné depuis longtemps, et voici qu'après avoir, d'année en année, prorogé l'échéance, la mort frappait à la porte des coups de plus en plus impatients. Sous l'étreinte de la mort il travailla encore; il acheva l'avant-dernier volume; il écrivit les diverses parties du dernier : alors, souriant à l'œuvre accomplie, il s'abandonna, selon ses propres paroles, à celle qui venait le chercher pour le conduire où il était bon qu'il allât.

DERNIERS MOMENTS

C'était le 20 août 1913, à Saint-Gervais. Dans son esprit plus que jamais lucide, quelle vision surgit au dernier instant? Détaché du présent depuis bien des années, il avait paru, de loin en loin, lire distinctement dans l'avenir. Trente ans avant la bataille de la Marne, il écrivait : « C'est la Prusse qui a provoqué Napoléon III : qui vous dit qu'elle ne provoquera pas la République? Il y a un petit village, dans les plaines de Champagne, qui donnera son nom à la victoire par laquelle Sedan sera effacé. » Trois mois avant sa mort, il insistait pour qu'on fabriquât des canons. Que vit-il à l'heure suprême? La guerre qui devait éclater douze mois plus tard, la guerre qui, à ce moment même, se décidait entre Berlin et Vienne dans des conversations scélérates, la victoire jour et nuit rêvée pour la patrie qu'il aimait passionnément; découvrit-il quelque chose de tout cela dans un éclair révélateur? Je ne sais; mais après avoir commencé, sans avoir pu aller jusqu'au bout, la phrase où il déclarait mourir dans les convictions de toute sa vie, après avoir essayé en vain de prononcer les noms de ses enfants, tout à coup, se soulevant et brisant l'obstacle, il cria : « Les soldats! Les soldats ! » Puis il retomba, sans connaissance. Une demi-heure après, il avait cessé de vivre.

LE TOMBEAU

De la demeure de la Moutte, part une allée de palmiers qui se dirige vers la mer en traversant les vignes et les bois. Les palmiers s'abaissent et viennent se perdre parmi les pins qui bientôt font place aux cyprès, signes avant-coureurs d'un tombeau. Brusquement l'horizon se découvre; on est sur un rocher très bas, dans la baie largement ouverte qui s'étend du cap de Saint-Tropez à la pointe de Camarat. Unique, inattendu, le rocher avance, comme pour recevoir quelqu'un. On a jeté sur lui quatre blocs de granit, et sur l'un d'eux on a gravé, avec le nom d'Ollivier, l'inscription qu'il avait choisie : *Magna quies in magna spe*, « un grand repos dans une grande espérance ». Là, presque au ras des flots, Ollivier dort, isolé dans la mort comme il le fut dans la vie. C'est là que, venu tout droit de Paris en pieux pèlerinage, j'arrivai très las un soir de cet hiver, alors que les lames déferlaient au souffle d'une forte brise et que, dans cet état d'assoupissement où la pensée se distingue à peine des choses, je n'aurais pu dire si la voix qui semblait parler à la tombe était celle du vent, de la vague, ou du rêve. Trois fois elle caressa la pierre, et trois fois elle cueillit en passant les mots que je venais d'y lire :

« Un grand repos dans une grande espérance! Quand Dante, le poète qui te fut cher, décrivit le supplice des damnés, il les montra plongés dans le sang et la boue, écrasés sous le plomb, broyés dans la triple bouche de Lucifer. Il n'avait pas pensé au tourment d'un fils que poursuivait l'image de sa mère, d'une mère adorée qui croirait avoir reçu de lui un coup mortel. Ce tourment fut le tien. Tu l'enduras pendant quarante-trois ans. Dors en paix, tu as mérité le grand repos.

» Dans ton grand repos, suis ta grande espérance. Je sais ce que tu espéras, et comment, après vingt-cinq années de silence, tu ne te décidas à parler que pour dire à la jeunesse : « Non, la France » ne décline pas; elle sommeille afin de reprendre » des forces... Et, en attendant qu'elle se relève » et reprenne son pas de déesse, les peuples, étonnés » de ne plus la voir marchant à leur tête, se de- » mandent entre eux pourquoi dans le monde il » y a tant de nuit. » Tu ne te trompais pas. La nuit s'est dissipée. Où l'ennemi avait cru apercevoir chez nous les dernières lueurs d'un crépuscule, c'étaient les feux bientôt resplendissants d'une aurore. Dans ton grand repos s'accomplit ta grande espérance.

» Mais écoute : un murmure d'admiration court le long de la terre. Mais regarde : pour saluer un peuple, les peuples nobles se lèvent. Victime aux deux plaies saignantes, la France servit jadis à démasquer les puissances d'oppression et de haine. Redressée dans un sublime effort, elle a brisé l'élan du démon et sauvé le monde. Elle sera toujours le droit. Elle est devenue aussi la force. Par le souffle divin qui l'anime, elle est vie et résurrection. Sors de ton repos, pour voir ce qui passe ton espérance ! »

HENRI BERGSON.

RÉPONSE DE M. RENÉ DOUMIC

Monsieur,

Pour votre entrée parmi nous, vous débutez par une bonne action. Ce discours d'une ardeur si généreuse et d'une logique si pressante où vous en appelez d'une longue injustice, c'est, pour M. Emile Ollivier, le jugement de la postérité qui commence. Aussi bien, la cruelle leçon que nous vivons aujourd'hui nous aide à mesurer avec plus d'équité la part qui lui revient dans les plus tragiques événements de notre histoire d'hier. Après la guerre de 1870, meurtris par nos désastres, nous avons voulu trouver un responsable à nos maux, et, avec cette manie que nous avons toujours de nous accuser nous-mêmes, nous l'avons cherché parmi nous. C'est ailleurs qu'il était. Nous ne pouvons plus en douter maintenant. Car 1914 éclaire 1870. Dans l'un et l'autre cas, la guerre eût-elle pu être retardée? Elle n'aurait pas été évitée, parce que l'un des deux adversaires, et ce n'est pas la France, la voulait et s'y acheminait sûrement par tous les efforts d'une patiente, sournoise et méthodique préparation. Rendons enfin à chacun ce qui lui appartient ! Que ce soit en 1870 ou que ce soit en 1914, — nous pouvons le dire puisque nous en avons le monde entier pour témoin, — si le plus terrible des fléaux a été déchaîné, oui, il y a un responsable, et qui en portera devant l'histoire l'entière responsabilité, et cet auteur responsable de la plus effroyable catastrophe qui se soit encore abattue sur l'humanité, c'est l'Allemagne.

Succédant ici à celui qui fut la première victime de la guerre franco-allemande, il se trouve, monsieur, que, le jour où vous avez à parler de

lui, nous sommes de nouveau, et depuis plus de quarante mois, en guerre avec les Allemands. Quel retour des choses et dont il n'est pas besoin d'être un philosophe tel que vous pour comprendre le sens et la portée ! Quelle illustration de ce qu'on a appelé les recommencements de l'histoire ! Même agression brutale, même duplicité, même sauvagerie, tout ce qui, d'une guerre à l'autre, est resté le même — et que nous avions oublié ! Mais si l'histoire se recommence toujours, c'est à condition de changer sans cesse. Même débordement de nos frontières par des multitudes innombrables qui déjà déferlaient sur Paris. Mais cette fois le génie de la race veillait. Il avait marqué la ligne où les Français devaient, plutôt que de reculer, se faire tuer. Il inspirait au chef qui commande, aux généraux qui exécutent, aux soldats qui combattent, une âme de victoire. Et ce fut la Marne !

SOUVENIRS D'ÉCOLIERS

Ah ! monsieur, de quelle émotion, qu'aucuns mots ne peuvent rendre, tressaillirent ceux qui, pour premiers souvenirs, portent en eux des tableaux de France en deuil ! J'en puis parler, pour vous comme pour moi, puisque votre enfance et la mienne ont été mêlées, et qu'avant de devenir votre confrère, j'ai été votre camarade, en des temps très anciens où certainement je ne vous appelais pas : « Monsieur ». Le hasard passe pour avoir quelquefois de l'esprit ; le hasard académique en a sûrement : il s'est amusé à choisir, pour vous accueillir ici, celui de nous tous qui vous connaît depuis le plus longtemps, et qui pouvait donc parler de vous avec l'intimité la plus renseignée — et la plus indiscrète... Tant pis pour vous, monsieur, je dirai tout !

Car je me souviens très bien de notre première rencontre, au lycée Condorcet... S'appelait-il, en cette année 1875, Condorcet ou Fontanes, Fontanes ou Condorcet? Enfin, c'était le lycée Bonaparte... Vous étiez déjà célèbre. Vous avez toujours été célèbre. Et vous savez comment, avec quelle intense curiosité, on regarde, la première fois qu'on l'aperçoit, un homme ou même un enfant célèbre : l'image est gravée pour jamais dans la mémoire. Je revois le frêle adolescent que vous étiez alors : une taille élancée, allongée, un peu vacillante, un charme délicat de blond, car d'épais cheveux blonds, tirant un peu sur le roux, se partageaient alors sur votre front en masses soigneusement symétriques. Le front, c'était ce qui frappait en vous, un front large, bombé, et que je qualifierais presque d'énorme en le comparant au bas du visage affiné et menu. Sous l'arcade de ce vaste front, des yeux un peu étonnés, avec ce regard qu'on remarque aux hommes de pensée méditative et qui ne trompe pas, ce regard voilé, retiré, replié, et tourné vers le dedans. Beaucoup de sérieux accompagné de beaucoup de bonne grâce, une gravité souriante, une simplicité qui n'était pas cherchée, une modestie qui n'était pas affectée et de si bonnes manières ! Vous parliez peu, d'une voix claire et posée, plein de déférence pour l'avis de votre interlocuteur, surtout quand vous lui prouviez, de votre petite manière tranquille et de votre petit air de n'y pas toucher, que cet avis était absurde. On n'avait jamais vu un collégien si poli ! Cela faisait que nous vous sentions un peu différent de nous et non pas distant, — vous ne l'étiez pas, vous ne l'avez jamais été, — mais plutôt séparé et distingué. De toute votre personne se dégageait une séduction singulière, c'était un charme discret et même un peu secret... Est-ce une illusion? Il me semble, monsieur, que vous n'avez pas extrêmement changé, et que le portrait est encore reconnaissable, et qu'à quelques détails près qui sont l'œuvre inévitable du temps, on retrouve le Bergson d'autrefois dans le Bergson d'aujourd'hui.

LES PRIX D'HONNEUR DE L'ÉLÈVE BERGSON

A l'époque où je vous ai connu, vous veniez de remporter le prix d'honneur de rhétorique au Concours général. Car vous avez été un brillant rhétoricien. Vous avez eu des prix, beaucoup de prix, et de discours latin ! Je le dis à dessein, puisque ce vieux mot de rhétorique est maintenant si décrié qu'on n'ose plus le prononcer, et puisque l'antique Concours général a cédé sous l'effort de ceux qui n'y étaient pas récompensés, et qui, de toute évidence, étaient la majorité. Et j'espère bien qu'elle non plus, cette condamnation, ne sera pas sans appel, et que nous verrons après la guerre les études classiques rétablies dans leur bienfaisante dignité. Des études qui ont formé, après tant d'autres, un Bergson, ont fait leurs preuves. Elles sont les gardiennes de cette culture française qu'elles défendent contre une autre culture. Elles font partie du patrimoine national et il faudra bien, pour tant de sacrifices, que le patrimoine français nous soit rendu tout entier.

Vous, monsieur, vous leur êtes resté toujours reconnaissant. Vous savez ce que vous devez aux maîtres de votre jeunesse. Quels savants maîtres et quels maîtres charmants ! En rhétorique, Maxime Gaucher, qui avait tant d'esprit ! Avec lui la classe n'était guère qu'une longue causerie à bâtons rompus et à robe déboutonnée, — les professeurs s'étaient remis à porter la robe en ce temps-là ; — mais nous en sortions à jamais gagnés à la cause de ces bonnes lettres qu'on nous avait appris à aimer. En philosophie, Benjamin Aubé, disert, artiste, et qui parlait si joliment de médailles anciennes, le moins systématique des hommes et qui se fût reproché de faire peser l'ombre d'un joug sur l'indépendance de votre esprit. Nul pédantisme chez ces grands lettrés ; mais le meilleur pédantisme n'est-il pas le pédantisme des illettrés?

SCIENCE OU PHILOSOPHIE

A si bonne école, vous voilà en train de devenir un parfait humaniste. Or, vous ne réussissiez pas moins bien dans les sciences. Même, il semblait que les dispositions les plus heureuses, l'inclination la plus marquée de votre nature, vous portât de ce côté. Vous faisiez d'excellente philosophie à la sueur de votre front et de meilleures mathématiques en gardant le sourire. Les problèmes scientifiques les plus ardus, vous les résolviez en vous jouant. Comment faisiez-vous, monsieur? Mais sans doute vous ne le saviez pas vous-même : vous aviez le don. Vous étiez encore sur les bancs du collège et vos travaux fixaient déjà l'attention des spécialistes ! Ainsi deux routes s'ouvraient devant vous ; un drame était dans l'air : il ne manqua pas d'éclater. Sciences et philosophie luttèrent à qui l'emporterait auprès de vous : c'étaient les sciences qui y mettaient le plus d'ardeur et le plus d'âpreté. Vous n'avez jamais oublié de quel ton votre professeur de mathématiques, M. Desboves, vous détournait de suivre le chemin fleuri de la philosophie, et de quelles catastrophes il vous menaçait si par malheur vous vous laissiez aller à mal tourner. « Ce serait, gémissait-il, un acte de folie ! Vous manqueriez votre vocation ! » Vaines menaces ! Ce fut la philosophie qui l'emporta : l'acte de folie fut accompli !...

Le sort en est jeté. Vous entrez à l'Ecole normale, dans la section des lettres, et votre étoile veut que vous y rencontriez les deux guides les plus sûrs pour un futur philosophe, et d'ailleurs les plus différents : l'un, cet incomparable historien de la philosophie, qui excelle à répandre, à travers tous les systèmes, la clarté de sa lumineuse intelligence, votre confrère et votre ami d'aujourd'hui, M. Emile Boutroux ; l'autre, ce doux, ce tendre, ce mystique Ollé-Laprune, belle âme devant Dieu en qui il croyait.

LE PROFESSEUR

A l'Ecole normale, je vous retrouve tel que je vous ai connu au lycée. Toujours la même réserve et le même air un peu « demoiselle ». Pour mieux vous appartenir et mettre à l'abri votre méditation, vous aviez choisi le poste d'élève bibliothécaire. Vous passiez vos journées dans cette riche bibliothèque de la rue d'Ulm, parmi les trésors du savoir humain. A part une heure ou deux, où vos camarades venaient faire leur provision de lecture, c'était le calme, le silence propice à qui veut écouter le rythme de la vie intérieure. Vous habitiez un coin retiré de la cité des livres, où, bien souvent, je vous ai vu studieusement penché sur votre petite table, dans l'encadrement d'une haute fenêtre ; et parfois, fatigué de lire, vous releviez la tête, et votre rêverie s'en allait errer sur la charmille prochaine qu'on apercevait encore dans ce vieux quartier de Paris, et puis montait lentement vers un grand morceau de ciel.

Votre temps d'école terminé, vous passez l'agrégation de philosophie, et vous quittez Paris pour aller enseigner en province. Vous voici à Clermont-Ferrand. Une crise de pensée vous y attendait, celle même d'où allait sortir votre philosophie : il faut, monsieur, nous y arrêter. Il est, nul ne le sait mieux que vous, sur le chemin que suivent les idées toujours en marche, certaines étapes qui nous apparaissent encadrées dans un décor particulier. Il est des « paysages intellectuels », des « maisons du philosophe », endroits privilégiés qui restent tout imprégnés de pensée, parce que, là, une certaine année, un certain jour, un chercheur de vérité a pris conscience de lui-même...

LE PHILOSOPHE

Pour comprendre ce qui alors se passa en vous, il faut se rappeler quelles idées régnaient dans ce monde de la pensée où vous veniez d'entrer. Un mouvement, depuis longtemps commencé, atteignait à ses extrêmes résultats. Sur les ruines d'un spiritualisme mal défendu s'était établie une doctrine qui prétendait ne relever que de la science et n'admettre d'autres lois que celles du monde matériel. Les temps semblaient venus de l'universelle nécessité. Des sphères philosophiques la fâcheuse influence s'était partout propagée, et la littérature nous en rapportait l'écho désolant. Vous vous rappelez cet étalage de réalité basse, cette affectation de morne désespérance, ce défi jeté à toutes les formes de l'idéal, ce dégoût de vivre et d'agir. Une vague de découragement passait sur la France d'alors : j'ai toujours soupçonné que le souffle froid de la défaite l'avait jetée sur nous, car tout se tient, et ce n'est pas seulement la fortune des armes qui est engagée sur les champs de bataille, c'est aussi bien l'avenir de la pensée.

Or, monsieur, cet esprit du siècle avait pénétré en vous profondément. Les sciences avaient toutes vos complaisances. La jeunesse va volontiers aux extrêmes : votre jeunesse à vous allait jusqu'au matérialisme. Un jour, à l'Ecole normale, apercevant par terre des livres de la bibliothèque, un de vos maîtres, celui que Sainte-Beuve appelait le « spirituel voltairien », Goumy, se tourna vers vous et, avec indignation : « Monsieur Bergson, voyez ces livres qui traînent à terre. Votre âme de bibliothécaire doit en souffrir ! » Alors, toute la promotion de s'écrier : « Il n'a pas d'âme ! » Vous n'aviez pas d'âme à cette époque-là et vous ne souffriez pas de n'en pas avoir. L'âme, vous ne l'aviez jamais rencontrée ni au terme de vos spéculations personnelles, ni au cours de vos lectures chez vos auteurs préférés. Votre modèle était Herbert Spencer dont le positivisme éperdu vous paraissait un peu tiède. Vous vous proposiez, pour le compléter, d'approfondir certaines notions de mécanique, dont il a parlé sans une compétence suffisante dans ses *Premiers Principes*. Donc, vous reprenez cette partie de son travail, et vous analysez une des idées premières de la

philosophie, l'idée de Temps. Quelle n'est pas votre surprise de constater que ce qu'en a dit Spencer ne supporte pas l'examen ! La notion de Temps, telle qu'on la conçoit dans cette philosophie mécaniste, est une notion déformée, matérialisée, confondue avec celle d'espace, et n'a rien de commun avec la durée réelle, telle que nous la percevons à l'intérieur de nous-mêmes. Votre foi est ébranlée. Vous voulez pousser plus avant votre enquête. Une étude s'impose à vous, que vous aviez jusque-là négligée, et peut-être dédaignée, celle de la psychologie.

L'ÉVOLUTION CRÉATRICE

Une fois engagé dans cet ordre des faits de conscience, vous y rencontrez le phénomène de la liberté, qui va être la pierre angulaire de votre propre philosophie, et auquel vous consacrerez votre thèse de doctorat, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*. Désormais, votre évolution est accomplie : vous étiez parti d'un point et vous arrivez au point opposé. Dirai-je que vous brûlez ce que vous aviez adoré? Non. Car, en affranchissant la philosophie de la domination qu'y exerçaient indûment les sciences, vous n'avez rien renié de votre éducation scientifique. Tout au contraire. Vous saviez mieux les sciences que les philosophes vos prédécesseurs : c'est pour cela que vous en avez mieux reconnu le domaine et marqué les limites. C'est votre connaissance approfondie des sciences qui vous a permis de délivrer la philosophie d'un joug qui n'avait de la science que l'apparence, et cela pour le plus grand honneur et le plus grand bien, non pas seulement de la philosophie, mais de la science elle-même.

Vous étiez déjà tout entier dans votre premier livre : ceux qui suivront, *Matière et Mémoire*, *l'Evolution créatrice*, sans même en excepter *le Rire* nous feront assister au développement harmonieux d'une pensée en accord avec elle-même. Je voudrais indiquer tout au moins l'impression qu'on éprouve quand on pénètre dans votre œuvre pour la première fois. Un de vos meilleurs commentateurs, M. Edouard Le Roy, la compare à une soudaine révélation ; le voile interposé entre le réel et nous tombe comme par enchantement : des profondeurs de lumière jusque-là insoupçonnées se découvrent. « Tout ce que l'on pensait déjà reconnaître en est renouvelé, rajeuni, comme par une clarté de matin (1). » Ce voile étendu entre le réel et nous, il a été tissé par l'expérience accumulée pendant des millénaires, par le contact avec la matière, par les exigences de la vie sociale, par les habitudes du langage. Les idées générales, les catégories de l'entendement, les souvenirs, les mots, tout cela demeure en nous fixé, figé, durci, immobilisé, et traîne à la surface de notre conscience, « comme ces feuilles mortes qui surnagent à la surface d'un étang ». C'est tout cela qu'il faut, d'après vous, écarter, pour apercevoir, par un effort d'intuition directe, la réalité telle qu'elle nous est donnée immédiatement. Cette réalité, il faut nous la représenter non pas sous une forme fixe, dans un contour précis, mais comme un mouvement continuel, un perpétuel changement, un écoulement ininterrompu, un flux, un jaillissement qui jamais ne s'arrête. Les anciens disaient qu'on ne se baigne pas deux fois dans l'eau du même fleuve : vous diriez, de ce fleuve de la conscience, qu'à l'instant où l'on s'y baigne il n'est déjà plus le même, car il n'a pas cessé de couler. Ainsi, prise en son essence, la vie consiste dans le mouvement de la vie, dans « l'élan vital » ; toute vie est changement, évolution, création, « évolution créatrice ».

IMAGES ET SYMBOLES

Concevoir cette réalité mouvante, fuyante, impalpable, insaisissable, n'est déjà pas chose très aisée ; mais comment l'exprimer par des mots? L'exprimer, de toute évidence, cela est impossible, puisque lui appliquer les formes du langage, ce serait l'immobiliser et partant la détruire. On ne peut que la suggérer, par des images qui sont elles-mêmes de vivants symboles. C'est à quoi servent ces métaphores semées dans votre style et qui en sont la particularité probablement la plus significative. Car elles n'y sont pas comme une parure et comme des ornements surajoutés : elles en font partie intégrante. Elles sont une nécessité de votre méthode. Et par là votre philosophie redevient un art et rejoint la poésie. Mais n'en a-t-il pas été toujours ainsi, depuis Platon ravi dans la contemplation des Idées pures, jusqu'à Pascal effrayé par le silence éternel des espaces infinis?

Voilà, monsieur, ce qui, je crois, caractérise votre manière : le mélange de la rigueur scientifique avec la puissance d'évocation poétique. Vous commencez par l'exposé le plus renseigné et le plus sévère des données actuellement dues aux sciences naturelles, physiques, mathématiques ; vous continuez par une discussion de la plus subtile dialectique ; et ce sont, au terme de l'étude, des pages d'un éclat en quelque sorte diffus, éclairées, dirait-on, par l'intérieur, qui séduisent l'imagination après que la raison est déjà conquise : ainsi votre philosophie s'adresse à l'homme tout entier.

LE PROBLÈME DE LA LIBERTÉ

Je dois ici me borner à l'essentiel, c'est-à-dire à indiquer vos conclusions. Pour ce qui est d'abord de cette liberté, dont le problème vous a sollicité avant tout autre, vous tenez qu'elle est l'expression complète de notre personne, qu'elle apparaît, non dans les actes indifférents, mais dans les grands choix solennels qui engagent notre vie, et qu'elle est chose rare, profonde et lourde de tout notre passé. « Nous sommes libres, dites-vous, quand nos actes émanent de notre personnalité entière, quand ils l'expriment, quand ils ont avec elle cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'œuvre et l'artiste. » Vous faites donc de l'homme un être libre et maître de ses actes, mais vous n'avez garde pour cela de l'isoler dans la nature qui est, elle, le domaine de l'inertie et le siège de la nécessité. Isolé? non, mais en lutte : la liberté est justement le triomphe de la lutte que l'homme, depuis toujours, soutient contre la nature, et en quoi réside sa noblesse. « La vie, expliquez-vous, est un immense effort tenté par la pensée pour obtenir de la matière quelque chose que la matière ne voudrait pas lui donner.» Et voici en quels termes vous définissez la place assignée à l'homme parmi l'ensemble des êtres et au-dessus d'eux : « Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier, entraîné avec lui dans ce mouvement indivisé de descente qui est la matérialité même, ainsi, tous les êtres organisés, du plus humble au plus élevé, depuis les premières origines de la vie jusqu'au temps où nous sommes, et dans tous les lieux comme dans tous les temps, ne font que rendre sensible aux yeux une impulsion unique, inverse du mouvement de la matière et, en elle-même, indivisible. Tous les vivants se tiennent et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité et l'humanité entière, dans l'espace et dans le temps, est une immense armée qui galope à côté de chacun de nous, en avant et en arrière de nous, dans une charge entraînante, capable de culbuter toutes les résistances et de franchir bien des obstacles, même peut-être la mort. » Magnifique vue d'ensemble, qui ne se borne pas à embrasser toute la nature dans son immensité, toute la chaîne des êtres dans sa continuité, toute la suite des siècles dans leur multiplicité innombrable, mais qui s'étend jusqu'à l'au delà pour y projeter des lueurs mystérieuses. C'est sur elle que se ferme votre dernier livre...

LE COURS DU COLLÈGE DE FRANCE

Ce que fut votre philosophie, au moment où elle se produisit? Une libération. Aussi, dès que commença à se répandre la bonne nouvelle, on vit accourir tous ceux qui avaient souffert de la longue oppression, tous ceux qui en avaient assez de courber la tête. Une énorme affluence entoura votre chaire, et bientôt votre cours du Collège de France renouvela les époques fameuses de notre haut enseignement, ces grands cours qui attiraient naguère l'élite tout entière du public lettré. Pour vous entendre, aux spécialistes seuls capables de mesurer toute l'originalité de votre pensée, se joignent tous ceux qui appartiennent à la société cultivée, tous ceux et toutes *celles*, car les femmes se pressent à vos cours, — et je leur en fais mon plus sincère compliment. Ç'a été de tout temps l'honneur des femmes françaises de s'intéresser aux plus hautes questions, d'en comprendre une partie avec leur esprit et de deviner le reste avec leur cœur, et de n'être pour cela ni moins charmantes ni moins modestes... Et c'est aussi bien le caractère d'un enseignement vraiment français, de ne pas s'isoler, de ne pas s'enfermer dans l'ombre de doctes séminaires, mais d'entrer en contact avec l'âme du pays, et d'apporter son tribut au large courant de la vie nationale... Tel est le succès de votre parole, monsieur, qu'il est déjà entré dans la légende. Mille bruits en courent à votre honneur. On conte que deux Américaines — dans ces cas-là, ce sont toujours, des Américaines — firent le voyage de Paris tout exprès pour aller en Bergson. On était, quand elles débarquèrent, en plein mois d'août, et comme on leur faisait observer que ce n'est pas la coutume chez nous d'enseigner pendant la canicule, elles voulurent n'avoir pas traversé pour rien l'Atlantique et exigèrent qu'on leur montrât du moins la salle où se faisaient vos cours ; et, n'ayant pu entendre M. Bergson, elles furent un peu consolées, pour avoir du moins vu la salle où d'autres l'avaient entendu. L'anecdote est-elle exacte? Certainement non. Et c'est ce qu'elle a d'intéressant : elle a une valeur de symbole... Je me hâte de dire qu'il n'est pas de succès plus légitime que le vôtre, car vous ne l'avez pas cherché et vous n'y avez pas fait de concessions. Rien dans votre enseignement qui soit pour l'effet. Vous donnez à votre auditoire ce spectacle grave, émouvant, d'une pensée qui se crée devant lui et cherche, pour s'exprimer, au lieu de ces habits de confection que sont les formules convenues, un vêtement fait à sa mesure, souple et se modelant sur elle...

LES DISCIPLES

Dans la foule de vos auditeurs, il est un groupe que je tiens à distinguer tout particulièrement : celui des jeunes gens. C'est parmi eux que vous avez trouvé vos plus fervents admirateurs. Disciples groupés autour de vous, ils venaient puiser à la source de votre enseignement les idées qu'ils répandaient ensuite dans leurs propres ouvrages : et ainsi votre influence s'étendait partout dans la littérature, dans les sciences sociales et jusque dans les sciences. Pas un de vos cours où l'on n'aperçût, dans son éternel capuchon de ratine bleue qui lui donnait l'air d'un écolier de la rue du Fouarre, ce généreux Charles Péguy, qui lui-même était un des guides suivis par la meilleure jeunesse. Cette jeunesse qui vous écoutait et que vous écoutiez à votre tour, lorsqu'elle venait se confier à vous sous votre toit hospitalier, vous la connaissiez, vous saviez ce qu'un jour on pourrait attendre d'elle. J'en ai pour garant une conversation qui m'a été rapportée par celui qui fut ce jour-là votre interlocuteur. C'était un jour d'orage et c'était très peu de temps avant la guerre. Vous étiez dans votre jardin d'Auteuil, où s'entretenait avec vous Edmond Rostand. Tous deux, le poète dont les vers inspirés ont réveillé notre tradition chevaleresque et guer-

(1) Edouard Le Roy, *Une philosophie nouvelle*. — *Passim*. — Je dois beaucoup à cette remarquable étude sur la philosophie bergsonienne.

rière et le philosophe qui a réveillé notre tradition intellectuelle, vous regardiez les nuages qui s'accumulaient sur vos têtes et vous écoutiez dans vos cœurs ces angoisses que nous connaissons tous, pour les avoir tous éprouvées à la même heure. Pourquoi, en effet, ne pas en convenir? Il y a toujours, dans la vie collective d'une nation, une part d'inconnu; nous savions avec quel art diabolique nos ennemis avaient travaillé à propager parmi nous les doctrines qui dépriment les individus et qui désarment les peuples. Qu'adviendrait-il, à l'heure de la crise? Alors, une flamme s'alluma dans vos yeux, et il sembla que votre regard se fixât sur une vision déjà plus qu'à demi réelle. « Cette heure, disiez-vous, la France ne saurait la redouter : au premier appel des armes, tous les fantômes s'évanouiront, balayés par le grand vent du patriotisme ! »

Merci, monsieur, pour n'avoir pas douté de cette jeunesse, que vous aviez aidée à reprendre conscience d'elle-même...

Ce n'est pas seulement parmi nous, c'est aussi bien hors de France, que l'influence de votre philosophie s'est répandue. On ferait une bibliothèque avec les ouvrages consacrés dans toutes les langues à l'exposé de vos doctrines... Quand je dis « dans toutes les langues », ce n'est pas tout à fait exact, car on vous a traduit et commenté en allemand comme en anglais, en suédois, en norvégien et en danois, et aussi en japonais, et même en arabe : on ne vous a pas encore traduit en chinois. Sans doute ce n'est qu'un retard, et, après tout, il est assez admissible que la Chine soit un peu en retard, et je suis bien sûr que l'heure viendra de cette chinoiserie... En fait, dans toutes les Universités, dans tous les centres d'études, partout où il y a des hommes qui pensent, on étudie votre pensée et on l'adopte ou on la combat, mais elle ne laisse personne indifférent : elle est une des forces qui agissent dans l'univers intellectuel...

Quel bien il en revient à notre pays, nous l'avons clairement vu au cours de cette longue guerre...

INFLUENCE A L'ÉTRANGER — SYMPATHIES AMÉRICAINES

Il n'y a pas une nation, — et je n'excepte pas l'Allemagne, — où l'impression n'ait été profonde à vous entendre qualifier les méthodes de guerre allemandes, d'un mot qui restera : « une régression à l'état sauvage ». Cette guerre, où l'on n'a voulu voir que le triomphe du machinisme, est, par un autre de ses aspects, une guerre d'opinion. Aussi est-il pour nous de la première importance qu'il n'y ait presque pas un pays où ne se trouve un centre de philosophie bergsonienne, c'est-à-dire un foyer d'influence française. Plusieurs fois pendant la guerre, vous êtes allé porter la parole devant ces amis de votre pensée, dans l'espoir qu'ils deviendraient des amis de votre pays. Et vous vous trouviez justement en Amérique au moment où ce grand honnête homme qu'est le président Wilson arrivait au terme du long débat de conscience qui devait le ranger aux côtés des Alliés...

LES TRISTESSES DE L'INACTION — ÉMILE OLLIVIER A L'ACADÉMIE

Cette France qu'on aime passionnément, ne pouvoir plus la servir, sentir en soi désormais inutiles des forces restées intactes, une intelligence élargie, une éloquence qui voudrait jaillir et se répandre au dehors, savoir qu'on est pour toujours écarté des affaires, et qu'on n'aura plus de part à la direction du pays, ah! monsieur, pour un homme d'Etat quelle souffrance! Ce fut celle que connut, pendant toute la dernière partie de sa vie, l'illustre orateur auquel vous succédez...

Après la large étude que vous venez de consacrer à la carrière publique de M. Emile Ollivier, vous ne m'avez laissé, monsieur, qu'à glaner. Vous avez fait un portrait d'histoire : je ne puis qu'y ajouter çà et là certaines touches plus intimes. Quelques-unes des meilleures joies de son existence finissante, M. Emile Ollivier les a dues à notre Compagnie. Il ne manquait jamais, quand il était à Paris, de venir à nos séances...

Il prenait à nos discussions une large part et même qui dépassait un peu la mesure accoutumée. J'étais à une séance où M. Emile Ollivier fut d'une éloquence merveilleuse, et j'ai pour m'en souvenir les raisons les plus personnelles. Il s'agissait d'un Essai sur Lamartine qui était soumis à notre examen, et je venais d'exposer en quelques mots un point de vue qui se trouva n'être pas celui de M. Ollivier. Il prit la parole. Ce furent d'abord, à voix presque basse, quelques phrases, les plus simples du monde, mais qui, dites par lui, se paraient d'une séduction à laquelle on était gagné tout de suite. Déjà le charme opérait et déjà nous étions suspendus à ses lèvres harmonieuses. Il disait ce qu'il savait de Lamartine pour l'avoir beaucoup connu et beaucoup aimé et que seul il pouvait savoir; il nous faisait entrer avec lui dans l'intimité de ce prodigieux génie, il l'exaltait, il le plaignait, il le défendait, et parfois il semblait plaider sa propre cause, et c'était une chaleur d'accent, une profusion d'images, une ampleur de périodes, un flot oratoire qui nous emportait dans sa vague puissante, et faisait passer en nous le frisson de la grande éloquence... Et peut-être, monsieur, vous demandez-vous, dans ce triomphe de M. Ollivier, ce que devenait votre vieux condisciple du lycée Condorcet. N'insistez pas. Il était complètement anéanti...

LES DIMANCHES DE LA RUE DESBORDES-VALMORE

Chaque année, avec les premières brises du printemps, M. Emile Ollivier nous revenait. Alors, les après-midi du dimanche, nous allions lui rendre visite dans ce salon de la rue Desbordes-Valmore, dont il avait su faire un des coins les plus intéressants et les plus intelligents de Paris. Il y avait là des amis d'autrefois, survivants de l'époque disparue, et d'autres qui apportaient avec eux l'air du temps, et des jeunes gens venus pour s'instruire. Il y avait des littérateurs : Cherbuliez, Pailleron; des avocats : Me Rousse, Me Carraby; surtout des historiens, des écrivains politiques : Henry Houssaye, Etienne Lamy, à qui il était uni par une tendre affection, et le fidèle entre les fidèles, le savant et l'excellent Ernest Daudet. Nulle étroitesse de parti, nul exclusivisme de petite chapelle, une sévérité sans raideur, qu'atténuait encore la présence de femmes choisies entre les plus spirituelles. M. Emile Ollivier a toujours cultivé de délicates amitiés de femmes : il aimait la sensibilité féminine, et je sais avec quelle divination il en saisissait les nuances les plus exquises et le plus discrètement voilées. Aux dimanches de la rue Desbordes-Valmore, la princesse Mathilde, celle qu'on appelait la Princesse, tout simplement, venait quelquefois, et, plus tard, la princesse Marie de Grèce. On y rencontrait aussi des artistes, et je songe à cet enchanteur qu'est Francis Planté. Il se mettait au piano, jouait tout ce qu'on voulait, improvisait au gré de sa fantaisie, et, sous ses doigts agiles qui semblaient à peine effleurer les touches, le piano chantait, pleurait, soupirait, et ce n'était plus un virtuose qui exécutait, ce n'était plus un instrument qui résonnait, c'était l'âme elle-même de la musique qui prenait son vol et imprégnait l'atmosphère de sa volupté immatérielle. M. Emile Ollivier adorait la musique...

Vous vous le rappelez, monsieur, tel qu'il était à ces réceptions intimes. En entrant dans la longue pièce aux meubles sombres et qu'ornaient seulement quelques portraits, on l'apercevait toujours assis, toujours dans le même coin du salon, le dos tourné à la fenêtre dans une sorte de faux jour qui déjà l'enveloppait d'ombres et le rendait lointain. Replié sur lui-même, les genoux croisés, les coudes appuyés aux bras du fauteuil, les mains, ses longues mains, abritant le visage du bout de leurs doigts réunis, il écoutait. Car il savait écouter; il écoutait à ravir; et le fait n'est peut-être pas unique, mais il est rare dans l'histoire des orateurs. Puis, le moment venu de répondre, cette figure couchée se redressait, le buste s'avançait, la tête émergeait de la pénombre, et on apercevait le profil net, la belle voûte du front, le nez fin de forme aquiline, le menton d'avocat romain, rasé, solide et spirituel. Les gestes se multipliaient, la main souple et longue semblait manier les idées, les plier, les modeler. Il parlait. Il parlait de tous les sujets, en homme qui les connaissait tous. Son érudition était prodigieuse. Il parlait des arts en artiste comme il parlait du droit en juriste, ayant été l'un des juristes les plus consommés de son temps et à qui nul point du droit n'était étranger et que ce fût le droit civil ou le droit canon. Il possédait la procédure ecclésiastique mieux que le plus savant des clercs. Et lui, qui n'était pas suspect de cléricalisme, et qui a pris à cette place la défense de Voltaire contre Emile Faguet, il a eu la plus claire vision du rôle de l'Eglise dans les temps modernes et compris, en véritable homme d'Etat, la nécessité de lui laisser son indépendance, mais aussi de s'accorder avec cette grande force morale...

LA VOIX DES MORTS

Orateur condamné au silence, M. Emile Ollivier, dans cette dernière période de sa vie, n'accepta que bien rarement l'occasion de reparaître en public. Il le fit cependant pour adresser aux jeunes gens les nobles conseils et les beaux mots d'espérance que vous avez cités. Ces paroles ont déjà vingt ans de date. Depuis lors, ce que M. Emile Ollivier avait tant souhaité, s'est réalisé : la France s'est réveillée, elle s'est relevée, plus vaillante et plus belle qu'elle ne l'a jamais été. Elle a traversé de dures épreuves et d'autres peut-être lui sont encore réservées : elle les attend sans crainte, assurée d'en sortir grandie. Mais l'attente la plus résolue et la plus ferme assurance ce n'est pas encore assez, et la foi ce n'est pas assez, si ce n'est la foi qui agit. Et puisque, dans les temps que nous vivons, il n'est pas une pensée qui ne doive tendre à la défense nationale et pas une heure que nous ayons le droit d'en détourner, laissez-moi, monsieur, en terminant, exprimer un souhait. Puisse cette séance, qui a ramené dans le cadre d'une guerre nouvelle les souvenirs de la guerre ancienne, être pour tous une leçon ! Et puisque, à ces deux tournants de notre histoire, les mêmes mains ont fait couler des flots de sang français, puisse la France, enfin guérie de l'illusion et de la chimère, et docile à l'évidence des faits, entendre clairement la voix de ses morts, de tous ses morts : tous, ceux de Buzenval et de Champigny comme ceux de l'Aisne et de la Marne, de l'Yser et de Verdun, ils lui ordonnent de mener la lutte, d'une seule âme et d'une seule volonté, jusqu'au moment où son ennemie d'hier et d'aujourd'hui, qui restera son éternelle ennemie, sera mise hors d'état de lui barrer la route vers les moissons de gloire que l'héroïsme de ses enfants fait lever pour elle.

RENÉ DOUMIC.



LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

(Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917)



Liste de souscription
arrêtée le 17 janvier

Souscription de Mme Rutlidge, 1,320 fr.

Anonyme, 500 fr. — Mme Edmond Bories, 100 fr. — Les classes de français de Northwestern High School, transmis par Mlle Lily Lindguist, 3e versement, 126 fr. 15. — En mémoire du capitaine aviateur l'as aux 9 Boches, Georges Matton, mort pour la France, 50 fr. — G. J. M., envoi mensuel, 50 fr. — Genoise, Gillette, Edouard Farley, 10 fr. — Pour porter bonheur à Charles, 20 fr. — M. A. Chabal, 20 fr. — Zézé, Marseille, 30 fr. — Mlles G.-D. L... et M.-P. Bruyas, 20 fr. — Mme Séjalon, 50 fr. — Mlle E. Chatellain, 6 fr. — E. C..., 3 fr. — Mme Vve A. Gatimé, 2 fr. — Yvonne H..., 5 fr. — Une fidèle lectrice des Annales, seize ans, 15 fr. — Vente de pommes de terre cultivées par les élèves des deux écoles d'Asquins, 15 fr. — Mlle C. Rougeaux, 25 fr. — Anonyme, 20 fr. — Pour porter bonheur à notre petit Pierrot, 20 fr. — Deux petits frères, 5 fr. — Une abonnée du cap Corse, 50 fr. — Mlle M. Valois, 5 fr. — Pierre et Claude, 40 fr. — Dr Maurice Zéligzon, 10 fr. — Mme L. Maynal, 6 fr. — Mme A. Oubrayrie, 2 fr. — M. P. D..., 20 fr. — Famille D. D..., 5 fr. — Mlle Gillet, 5 fr. — Mlle Grand, 50 fr. — M. James Collins, 40 fr. — Une ouvrière de Sartrouville sans enfants, 15 fr. — Un vieil et fidèle abonné, E. B..., 10 fr. — Douleur angevine, 5 fr. — D.-G. J... et A. M..., 10 fr. — M. Lengignon, 10 fr. — M. H. Cluseau, 10 fr. — Mme E. Ballé, 6 fr. — Mme Dernay, 5 fr. 75. — Mme Desmure, 5 fr. — M.-Y. P..., 1 fr. — Une mère qui a perdu son seul enfant, 10 fr. — Mlle H. Moulières, 3 fr. — Anonyme, 5 fr. — Simone et Germaine, 8 fr. — Une institutrice périgourdine, 5 fr. — Souscription de Mlle Marie Maisonète, 55 fr. — M. J.-Louis Belaid, 5 fr. — Mme Wasnier, 2 fr. — Henry Varnier et son petit frère, 5 fr. — A.-B.-W. Yverdon, 30 fr. — Dr E. Persillier, 65 fr. — Miss Margaret du Bois, 30 fr. — Mme S. Deplanques, 3 fr. — Une jeune cousine berrichonne, 2 fr. 50. — J. M..., 30 fr. — En mémoire du capitaine J.-A. S..., tombé au champ d'honneur, 20 fr. — Mme P. Le Bihan, 5 fr. — Ecole de filles et classe enfantine de Saint-Angel (produit de la main-d'œuvre scolaire, 10 fr. — Mme Echard, 2 fr. — Le Sou hebdomadaire des élèves du cours supérieur de jeunes filles, Toulon, 10 fr. — En reconnaissance à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 5 fr. — Mme Chevalier, 11 fr. — Gabie et Joannot, 5 fr. — Somme recueillie par une fillette de sept ans, Odette Vincent, pour les enfants de nos soldats, 5 fr. — Anonyme, 6 fr. — Cousine Alice, 5 fr. — Un comptable, 2 fr. — Jane, une Lyonnaise de seize ans, 5 fr. — Les élèves de Mlle Celli, institutrice, 8 fr. — Mlle Testard, 1 fr. 50. — Le personnel de l'école Beaumarchais, Le Havre, 20 fr. — M. et Mme Mathieu, 10 fr. — Mme Guyon, 10 fr. — Caporal Victor Cortès, classe 17, 30 fr. — Anonyme, 3 fr. — Mlle Marguerite Faucoquey, 8 fr. — Mme Javelot, 50 fr. — Mme L. Mermier, 6 fr. — M. Tonnaire, 2 fr. — M. V. Lefrançois, 1 fr. — Mlle Th. Gherre, 5 fr. — Ecole publique de filles de Paimbœuf, vente d'un petit carré de pommes de terre, 4 fr. — Anonyme, 60 fr. — Une personne qui s'intéresse à l'œuvre des Maisons Claires, 5 fr. — M. Marino Croce, 28 fr. — Subvention Association d'aide aux veuves de la guerre, 270 fr. — Mme Christian Filbert, 30 fr.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 3
paru le 15 janvier.

Contes et Chansons populaires des Flandres, par JEAN RICHEPIN, accompagnés d'airs recueillis par Julien Tiersot. — Mon Journal de Guerre (suite), par MAURICE DONNAY. — Comment on cultive la Volonté, par YVONNE SARCEY. — Danses animées, Mlle Henriette RÉGNIER. — Confidences de nos amis des Colonies : Légendes malgaches. — Jardins d'Enfants, Mme Claude Mancey. — Un Conte de Noël, de Benjamin Vallotton.

40 illustrations, morceaux de musique.

Le Numéro : 0 fr. 60.

Abonnement aux 24 Nos de l'année : 12 francs. L'abonné reçoit de suite les 3 Nos déjà parus : 15 décembre, 1er et 15 janvier.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 18 janvier 1918

La **Bourse de Paris** a été très calme, cette semaine, en général. Les incidents intérieurs, notamment les arrestations de M. Caillaux et consorts, et les événements extérieurs, dont les pourparlers de Brest-Litovsk et les décisions souvent contradictoires des maximalistes, ont trouvé le marché comme le reste du pays de parfait sang-froid. Laissant à la justice et au temps le soin de remplir leur fonction, boursiers et public ont dans la force militaire et financière des Alliés de multiples raisons de conserver leur foi dans l'avenir, mais observent, à l'heure présente, dans l'emploi de leurs disponibilités, une certaine réserve.

La **Rente Française 4 0/0** libérée n'en poursuit pas moins sa marche en avant de 69 05 à 69 20 et la non libérée de 69 30 à 69 40. Il en est de même pour la **Rente 5 0/0** qui varie de 88 45 à 88 55. Sur la proposition du ministre des Finances, le Parlement a décidé hier de porter de 60 à 120 millions l'allocation mensuelle du fonds spécial destiné à faciliter la négociation des emprunts de guerre ; la loi paraît aujourd'hui à l'*Officiel.*

Un des principaux sujets de conversation en Bourse c'est la déclaration de Trotsky relative à la répudiation des dettes du gouvernement russe. Les **Fonds Russes**, qui avaient tenté une petite reprise, sont redevenus lourds à l'unisson du reste du groupe.

Convient-il de s'effrayer de cette déclaration ? Non, répond un financier moscovite à un correspondant du *Daily Chronicle*.

« Il demeure bien entendu, en effet, que la Russie devant être fractionnée en un certain nombre de petits Etats, chacun de ces Etats se déclarera responsable des dettes qui lui incombent, en sorte que les prêteurs ont de fortes chances de ne rien perdre.

» Les déclarations de Trotsky lui sont évidemment inspirées par des financiers allemands qui visent à effrayer les capitalistes de l'Entente. Mais si le gouvernement de Berlin pousse à la répudiation des engagements concernant l'ennemi, il entend n'être pas compris dans cette répudiation même. Or, en pareille matière, on ne peut prendre de demi-mesures. Dès lors... »

On notera que ce même Trotsky, qui avait fait incarcérer le ministre de Roumanie à Pétrograd, a dû le relaxer devant la protestation unanime des représentants en Russie des peuples civilisés. Il convient, à tous égards, de tenir et de ne pas faire le jeu des Boches. Donc pas d'affolement.

Sur les **Fonds Ottomans** les demandes, quoique plus espacées, se sont continuées pour compte suisse. Les Helvètes jouent la paix ; c'est leur affaire, mais peut-être vont-ils un peu vite.

Les **Fonds Brésiliens** se présentent en progrès.

Les **Fonds Argentins** sont également en bonne tendance, favorablement impressionnés par la nouvelle de la signature de l'accord franco-anglo-argentin concernant l'achat des récoltes en Argentine, accord auquel les Etats-Unis et l'Italie ont adhéré. Cet accord, qui permettra la régularisation du change, autorise un crédit de 200 millions de piastres-or aux gouvernements français et anglais qui pourront exporter, avant le 1er novembre 1918, 2,500,000 tonnes de blé et autres céréales.

Le **Bolivien 5 0/0 1910** cote 400 fr. et le **Bolivien 5 0/0 1913** 364 fr. Tous deux ont détaché, le 1er janvier, leur coupon semestriel de 12 fr. 60 et sont remboursables dans la même période à 504 francs par tirages semestriels qui s'opèrent très régulièrement. Leurs garanties étant analogues, l'écart de cours est anormal. Si le premier est intéressant aux cours actuels, le second l'est encore davantage.

Bonne tenue de notre groupe bancaire. La **Banque de France** passe de 5,220 fr. à 5,230 francs, la **Société Générale** de 555 fr. à 557 fr. Le **Crédit Mobilier Français** a eu des transactions suivies de 420 fr. à 425 fr.

A la veille de la discussion du projet de loi touchant le relèvement des tarifs, le groupe des **Chemins de fer Français** est très soutenu.

Par contre, dans le groupe des Chemins espagnols, si le **Saragosse** est résistant, le **Nord de l'Espagne** et les **Andalous** rétrogradent. Pour ces deux dernières Compagnies, on vient de publier les chiffres provisoires des recettes pour 1917 qui font ressortir de sensibles augmentations de recettes, malheureusement inférieures aux augmentations de dépenses ; mais à ceci il fallait bien s'attendre.

Dans le groupe des valeurs de navigation, l'action ordinaire **Transatlantique** s'inscrit à 300 fr. Depuis le 14 janvier, les 140,000 actions ordinaires nouvelles se traitent sous la même rubrique que les actions ordinaires anciennes. Le nombre d'actions de cette catégorie est ainsi porté à 400,000 ce qui, après un moment de stabilisation, donnera plus d'élasticité au marché de ces actions.

Les idées de paix, déduites un peu prématurément des déclarations de M. Lloyd George et de M. Wilson, ont nui aux **valeurs dites de guerre.**

Ces valeurs avaient du reste beaucoup monté et il est assez normal qu'elles se tassent dans une période de pénurie de transactions. Il est bon cependant de ne pas oublier que toutes les Sociétés qui ont profité de la guerre prélèvent régulièrement une large part de leurs bénéfices pour l'agrandissement de leurs usines et l'extension de leur outillage, conditions nouvelles qui leur permettront de posséder une capacité de production adéquate aux multiples besoins qui surgiront au lendemain de la clôture des hostilités. Beaucoup d'entre elles sont des **valeurs d'après guerre.**

Parmi ces valeurs d'avenir, nous citerons notamment les affaires de **matériel de chemins de fer** et de **constructions maritimes,** qu'il s'agisse d'affaires anciennes ou d'affaires nouvelles qu'exigera l'expansion économique de la France.

Sous le bénéfice des précédentes observations, on peut dire que, dans la complexité des conjonctures actuelles, la tenue de la Bourse est satisfaisante.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** se sont élevées, au mois de décembre dernier, à 142,853 fr. 60, contre 139,075 fr. 80 en 1916.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Il arrive bien souvent que, faute de faire le nécessaire en temps opportun, nous avons à déplorer la perte de la blancheur de notre épiderme.

Pourtant, combien il est aisé, cependant, de conserver ou de rendre parfaitement blancs

LE COU, LES ÉPAULES ET LES BRAS.

Nous avons pour cela à notre disposition le Véritable Lait de Ninon, qui donne à la peau un merveilleux éclat de jeunesse. Quelle que soit la cause du manque de blancheur de notre épiderme, ce produit nous permettra de l'acquérir. Le Lait de Ninon existe en trois teintes: blanc, rosé et rachel, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Vous n'aurez qu'à indiquer la teinte que vous préférez en faisant votre commande.

CE QU'IL FAUT SAVOIR AUSSI,

c'est que toutes les dames emploient pour leur toilette la délicieuse Crème Simon après le lavage quotidien. Pour en obtenir les meilleurs effets, il faut l'étendre sur la peau encore mouillée, puis essuyer avec un linge fin et poudrer ensuite légèrement; c'est alors qu'elle donne son plein effet de beauté et d'hygiène.

Voilà, chères amies, le moyen d'avoir une peau blanche et satinée, ce qui a toujours été l'idéal de la beauté, même dans les temps les plus reculés. Par contre, de tout temps aussi, les duvets disgracieux, sur un visage féminin, ont été une tare. Vous toutes, chères amies, qui en êtes affligées,

RAPPELEZ-VOUS

que le docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, détruit les poils et duvets importuns par l'électrolyse. Il traite aussi les rides et cicatrices. Du reste, pour tous renseignements, consultez-le ou écrivez-lui de ma part.

FURETTE.

UNE DÉFINITION DÉCOURAGEANTE !

N'en déplaise à sa mémoire, nous pouvons dire que Pascal commit une mauvaise définition, une définition décourageante, le jour où il a écrit: « La vie est un cauchemar entre deux néants. » Pascal, et c'est là sa grande excuse, ne jouissait pas d'une bonne santé et sa vie fut empoisonnée par la souffrance. Les malades, cela s'explique, voient tout en noir.

Malades découragés, qui n'avez pas encore trouvé le bon remède, ne traitez pas la vie de *cauchemar*. Ressaisissez-vous, cherchez, enquêtez, informez-vous s'il n'existe pas un médicament qui prouve qu'il a guéri des milliers de gens qui souffraient de ce que vous souffrez.

Si ce mal a pour origine la pauvreté du sang ou la faiblesse des nerfs, pensez aux Pilules Pink qui, depuis plus de trente ans, donnent chaque jour des preuves de guérison. Prenez alors les Pilules Pink et comme la personne que nous donnons en exemple ici, après avoir vu tout en noir, vous verrez tout en rose.

M. H. Belloc, actuellement mobilisé, demeurant rue Fleury-Mamelon-Vert, à Mont-de-Marsan (Landes), nous a écrit: « Depuis six ans environ l'état de santé de Mme Belloc laissait à désirer. Anémiée, souffrant de l'estomac, de vertiges, d'oppression, elle était chaque jour importunée par quelque malaise. Son humeur en était devenue chagrine et elle voyait facilement tout en noir. Comme elle avait essayé beaucoup de remèdes sans succès, cet état d'esprit était compréhensible. On a heureusement conseillé à Mme Belloc vos Pilules Pink et vos pilules lui ont fait beaucoup de bien. Son état est tout à fait satisfaisant maintenant et sa gaieté est revenue. »

Les Pilules Pink sont souveraines contre l'anémie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, neurasthénie.

On trouve les Pilules Pink dans toutes les pharmacies, et au dépôt: Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris: 3 fr. 50 la boite, 17 fr. 50 les 6 boites; franco, plus 0 fr. 40 de timbre-taxe par boite.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Etoile filante. — La Fleur de Pêche est une excellente poudre de riz aux essences de fleurs exotiques, que je vous recommande. Prenez la rosée, elle conviendra mieux à votre teint. Vous la trouverez dans toutes bonnes parfumeries et à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Mlle Mathilde. — Apprenez la sténo et la dactylographie en vous adressant à l'École Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Elle forme de très bonnes élèves dans un temps relativement court, et se chargera de vous placer. Demandez les conditions, de ma part, les prix sont, du reste, très raisonnables.

Lilas blanc. — 1° Passez dessus, chaque jour, un peu de brillantine. 2° Ces rougeurs proviennent d'une mauvaise digestion, il faut surveiller le bon fonctionnement de votre estomac et éviter toute cause de congestion de la tête. 3° Non, je ne m'occupe pas de graphologie. 4° Tous les livres de la Bibliothèque Rose ou de la Bibliothèque de ma Fille.

Daisy, à Bordeaux. — Faites des frictions à l'eau de Cologne et au gant de crin tous les matins au lever. Prenez des douches, faites de la marche.

Hésitante. — Pour apprendre à confectionner vos robes, corsets, chapeaux, je vous recommande les cours de l'*Académie moderne de Coupe*, 81, rue du Bac, Paris, dont la méthode nouvelle est très simple et peu coûteuse. Succès garanti. Cours du soir et par correspondance. Diplôme.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40,000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

LIBRAIRIE

COMMENT DEVENIR CONNAISSEUR
MEUBLES et OBJETS D'ART
Par L. ROGER-MILÈS et ED. ROUVEYRE
1,337 reproductions dans le texte et hors texte.
In-4° broché, prix: 25 francs. Relié, 35 francs.
Envoi franco contre mandat postal.
Librairie Georges BARANGER, rue des Saints-Pères, 5, Paris.

ENTRE NOUS

Tarif: 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Artiste sculpteur, lauréat des concours de Rome, exécuterait, d'après photographie, buste en bronze ou marbre; donnerait leçons dessin ou modelage. A. Bourget, 16, avenue du Parc-Montsouris, Paris (XIVe).

Leçons de piano. Mlle S. Faure (élève de prix de Rome). Ecrire: 5, rue André-Gill, Paris.

Jeune fille préparant professorat lettres donnerait leçons, répétitions pour enfants ou adulte. Ecrire: Mlle Poirson, 22, rue Roquépine, Paris.

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal, 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Lisez le *Carnet-Critique*, littéraire, artistique, musical. Spécimen 0 fr. 50. 208, rue Convention, Paris.

Chapeaux, modèles valant 80 fr., réclame 39 fr. Yvette, 18, rue Vignon.

Entérites. Guérison sans régime ni remèdes. Demander la Méthode dérivative du docteur Cortez, Bully (Rhône).

Cheutin, Vonciennes (Marne), cherche chaise longue Brossard.

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire: A. Marceau, Saint-Côme-Fresné (Calvados).

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Ecrivez à L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Ce N° contient une comédie : *La Marraine inconnue*, par Abel Hermant et André Reuze

LES·ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS

LE BERSAGLIER

3 Février 1918

ABONNEMENTS ET REDACTION : 51, Rue Saint-Georges. PARIS.

Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens. PARIS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE	20 fr.	10 fr. 50

51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1806. — 3 FÉVRIER 1918

ÉDITION·DE·LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	20 fr.	10 fr. 50
UNION·POSTALE	25 fr.	13 francs

51 RUE SAINT-GEORGES·PARIS



En haut. — Une semaine de vivres : Pain, 6 livres (la femme produisant un travail moyen devrait se réduire à 4 livres); autres céréales, 12 onces; viande, 2 livres; beurre, 10 onces; sucre, 8 onces.

En bas. — Le chef du roi George enseigne au ministre du Ravitaillement comment on doit cuisiner un plat économique

L'ANGLETERRE SE RATIONNE

La Femme et le Foyer



Costume de jersey vert sapin. Ceinture, boutons, col, parements des manches et revers des poches en peau de Suède naturelle.

AVANT LE PRINTEMPS

Le costume tailleur ne se remplace pas et, malgré les modifications qui lui sont apportées chaque saison par la mode nouvelle, il reste la base de la toilette pratique. Rien n'est plus commode pour la demi-saison ; dès que les premiers beaux jours arriveront et que la température deviendra plus clémente, nous verrons le grand manteau douillet, très copieusement garni de fourrure, remplacé par le costume tailleur si jeune, donnant à la tournure un aspect si alerte et si dégagé. Peut-être avez-vous eu l'idée de supprimer le tailleur de votre garde-robe comme vous y invitaient quelques couturiers. Peut-être avez-vous pensé qu'un grand manteau de voyage pour les déplacements ou le mauvais temps et une fourrure pour les visites et les thés, pouvaient remplacer le classique costume tailleur coûteux pour un budget de toilette réduit ? Dans ce cas, vous vous souvenez certainement de ces matinées fraîches où soufflait un petit vent aigre. Vous avez hésité, devant la fenêtre entr'ouverte et illuminée de soleil, à mettre votre grand manteau, et un simple renard jeté sur votre petite robe de serge et s'enroulant frileusement autour de votre cou vous avait semblé suffisant, et vous étiez sortie convaincue qu'il faisait bon parce qu'il faisait beau. Brrr ! avec quel frisson vous affrontez ce vent qui vient sûrement du Nord. Vous aviez beau vous envelopper étroitement les épaules de votre fourrure, vous grelottiez et, sincèrement, vous regrettiez le costume tailleur si commode avec ses qualités multiples.

Quand il fait froid, la jaquette montante, bien boutonnée jusqu'au cou, vous protège souvent autant qu'un manteau ; quand il fait doux, ouvert sur un gilet ou une blouse fraîche, il change d'aspect et prend une allure printanière.

Comme les lainages se font de plus en plus rares et deviennent d'un prix inabordable, le costume de satin noir aura beaucoup de succès; mais il sera garni généralement d'un lainage bourru qui donne le velouté de la fourrure sans pourtant en être une imitation vulgaire, et qui corrige la sécheresse un peu ingrate du satin non garni. Les jerseys de laine seront toujours à la mode et quoi qu'on nous dise depuis longtemps qu'il n'y en a plus, nous en trouvons toujours, à des prix très élevés c'est vrai, mais tout est si cher !...

Les basques des manteaux sont un peu plus amples, les jupes sont élargies par quelques plis, mais la silhouette reste fine et droite. Presque toutes les jaquettes ont encore des ceintures et souvent une rangée de trois ou quatre poches superposées sur les hanches, ce qui n'est pas toujours amincissant, mais bien commode.

On nous fait espérer le retour du costume tailleur correct, un peu masculin ; dans les modèles de demi-saison on en voit quelques-uns en cheviote tennis rayée blanc sur noir ou marine, d'une agréable simplicité. Ils se compléteront admirablement de ces gilets longs genre Louis XV qui changent tout à fait l'aspect d'un costume suivant le tissu employé. Les écossais, et surtout les gros damiers de lainage bourru et de teintes vives seront toujours très en faveur pour la garniture des costumes en tissu uni. Cependant, naturellement, il faut rester dans la note discrète et ne pas abuser des excentricités qui sont déplacées et d'un goût très douteux aujourd'hui.

SIMONNE B...



1. Costume de gabardine gris argent. La jupe est à panneaux plissés. La veste droite, garnie d'un col souple et de parements de panne noire. 2. Longue redingote de velours de laine noir. Grand col, parements et gilet de tissu bourru à carreaux noir et blanc. Jupe de jersey bleu vif.

Costume de bure marron glacé garni de boutons et de grosses piqûres en laine grise. Doublure des devants et col de levraut gris.

LES PETITS CONSEILS

La mode actuelle exige une silhouette de sylphide. La femme à la mode ne devrait, paraît-il, avoir ni hanches ni poitrine !... Heureusement pour l'avenir de la race, peu de femmes sont aussi mal partagées par la nature. Presque toutes cependant se trouvent trop fortes de hanches pour bien porter la jupe enveloppante et courte imposée par la mode actuelle. Elles ne doivent pas s'en affliger outre mesure, car pour être élégante il faut avant tout rester souple ; la largeur de la taille et des hanches est alors secondaire. La gymnastique et les exercices peuvent empêcher, sans régime, les formes de s'empâter. Aux Etats-Unis les femmes emploient le système suivant : Tous les matins se coucher par terre et se rouler, à droite et à gauche, une cinquantaine de fois, sans s'aider avec les mains. Il suffit de s'étendre sur le dos et de ne pas faire le tour complet, c'est-à-dire ne jamais se trouver la face contre le sol. Ce mouvement remplace tout simplement un massage énergique et il est peu coûteux ; il raffermit les chairs, durcit les muscles et finit, au bout de quelques semaines, par réduire sensiblement le tour des hanches. Pour compléter et hâter le travail on peut porter une ceinture de caoutchouc enveloppant la taille et descendant plus ou moins bas. La chaleur du caoutchouc et la compression lente et continue, produisent petit à petit le même effet que le massage.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Contre mauvaise fortune bon cœur

Une de nos pages illustrées donne une image pittoresque des restrictions que s'impose l'Angleterre. Quelques provisions de bouche étalées sur une table figurent symboliquement la dose de nourriture qu'il est permis à tout habitant du Royaume-Uni de dévorer entre deux dimanches. Au-dessous, le cuisinier du roi George enseigne l'art de préparer des repas économiques. Ce cuisinier, dit la légende, est Français. C'est donc un excellent cuisinier. Et sa cuisine économique ne peut manquer d'être savoureuse. Le vrai talent se joue des difficultés. Jamais il ne s'affirme avec plus d'ingéniosité et d'éclat que lorsque les circonstances le contrarient.

L'expérience de la guerre, fertile en leçons, atteste la souplesse de l'organisme humain et la vanité de certaines habitudes. Celles-ci nous pliaient à leur tyrannie. Or, la plupart d'entre elles ont été abolies sans qu'il en résulte aucun dommage. Mieux que cela, leur suppression nous est bienfaisante. Beaucoup de Parisiens voulaient qu'un souper achevât toute soirée passée au théâtre, et comme la représentation finissait tard, ils ne rentraient se coucher qu'à deux ou trois heures du matin. Ils sortent maintenant du spectacle vers onze heures. Avant minuit, ils dorment à poings fermés. Le lendemain, ils se lèvent frais et dispos... Leur santé se trouve à merveille du nouveau régime qu'inflige la nécessité des choses.

Nous ne marchions pas assez. Nous appelions le fiacre ou le taxi qui s'offrait facilement à notre paresse. Aujourd'hui, les véhicules sont rares; le chauffeur et le cocher — ces tyrans — ne daignent point répondre aux ferventes prières que nous leur adressons d'une voix émue; ils passent indifférents et superbes; ou bien ils nous imposent des conditions draconiennes devant lesquelles s'insurge la dignité du moins fier des citoyens. Nous pestons... Cependant nous parcourons des kilomètres et recueillons les avantages de cet exercice, autrefois trop négligé. Nous reconnaissons avec le docteur que le footing a du bon, qu'il fortifie les muscles, accélère la circulation du sang, stimule l'appétit, qu'il assouplit le rhumatisant, décongestionne l'apoplectique et désankylose le goutteux...

Oui, mais s'il pleut, objecterez-vous, la bronchite nous guette...

N'avons-nous pas le métro, le métro providentiel où règne une température toujours égale, fraîche en été, chaude en hiver; où des odeurs goudronnées suggèrent à l'imagination la nostalgie des ports de mer et des barques de pêcheurs; le métro, singulier microcosme où riches et pauvres sont confondus dans l'égalité de la bousculade et qui offre au philosophe un champ d'observation infini? Ce n'est plus dans le fauteuil du Barbier de Pézénas, c'est sur une banquette du Nord-Sud que se blottirait Molière, pour étudier ses contemporains.

Ainsi chaque semaine aggrave les incommodités, diminue l'aise et le confort. Chacun de ces sacrifices provoque une brève rébellion, suivie d'une prompte obéissance. Les pâtissiers grondent, puis se soumettent. Leur ingéniosité trouve d'ailleurs le moyen, obéissant à la loi, d'en pallier les rigueurs. Des châtaignes grillées remplaçent les petits gâteaux proscrits. Les comprimés de saccharine suppléent aux morceaux de sucre hypothétiques. Et tout le monde est content, ou feint de l'être, et l'est en effet, car l'instinct vital triomphe des plus rudes secousses et brave les plus cruelles misères.

Un des traits caractéristique de l'extraordinaire époque, dont on ne connaîtra que plus tard la physionomie, qu'aura été, je pense, cette faculté d'adaptation. Depuis trois ans l'humanité attend la fin de ses maux; de six mois en six mois elle voit s'approcher la délivrance sans cesse ajournée; la paix promise au printemps pour l'automne et à l'automne pour le printemps n'arrive point. Si en décembre 1914 les belligérants avaient eu la claire vision de l'avenir, s'ils avaient su l'interminable série d'épreuves que le sort leur réservait, les armes leurs fussent tombées des mains. L'ignorance du lendemain les a soutenus. Le sonnet d'Oronte ment quand il dit:

> L'espoir, il est vrai, nous soulage
> Et berce un instant notre ennui;
> Mais Philis, le triste avantage,
> Lorsque rien ne marche après lui.
>
> Vous eûtes de la complaisance,
> Mais vous en deviez moins avoir
> Et ne pas vous mettre en dépense
> De ne me donner que l'espoir.

Erreur... Philis a sagement agi... L'espoir est père de la patience; il endort l'inquiétude, il multiplie et prolonge l'effort:

> Belle Philis, on désespère,
> Alors qu'on espère toujours.

Nullement. C'est parce que l'homme espère toujours qu'il ne désespère pas. Et tandis qu'il caresse cette espérance éternellement déçue, il s'organise, se crée des ressources. Il ne veut pas mourir. La vie lui paraît d'autant meilleure que mille obstacles se dressent contre elle. Sa fragilité même la rend précieuse. Il l'aime et la défend. Il essaie d'en tirer un peu de joie. Enfin, l'accoutumance émousse la sensibilité. Le crime du *Lusitania*, s'il se renouvelait, exciterait une moindre émotion. A lire le récit des horreurs placées journellement sous ses yeux, la foule acquiert une sorte de résignation qui est une forme du courage. Elle devient fataliste. A quoi servirait de protester et de se plaindre? Les desseins de la Providence sont impénétrables, les jeux du hasard sont aveugles. Opposons-leur une fermeté d'âme qu'aucune catastrophe ne saurait surprendre ni ébranler.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Femmes de Lettres

Ma chère cousine,

Les femmes de lettres sont à l'ordre du jour... Un confrère du sexe féminin, femme d'esprit s'il en fut, vient de leur poser à tour de rôle une série de questions à résoudre sur-le-champ, amusantes comme des devinettes.

L'état de mariage est-il compatible avec la situation de femme de lettres?

La rivalité entre mari et femme exerçant le métier des lettres est-elle capable d'anéantir l'amour?

Renonceriez-vous à votre carrière si elle déplaisait ou inspirait de la jalousie à l'homme que vous aimez?

C'est la *Triomphatrice*, la très intéressante et belle pièce de Mme Lenéru, dont mon ami Chrysale nous a déjà parlé, qui nous vaut ces interwiews dont je ne serai pas fâchée de connaître les résultats.

Entre nous, le cas de la triomphatrice constitue une si magnifique et extraordinaire exception que je me demande encore comment nous autres, pauvres mortelles, pouvons y être mêlées!

L'héroïne a du génie, elle le sait, ses amis jettent à ses pieds encens, hommages, adorations et elle s'écrie quelque part en parlant de sa propre personne : « Ah! ne pas être une femme de génie!... » Elle a le prix Nobel, un mari piteux, une fille jalouse, un ami, qui est son maître, son dieu, sa raison de vivre, et voilà que, sans le faire exprès, elle le dépasse en gloire et en génie...

Tout cela fait beaucoup de génie et c'est très compliqué... Heureusement le génie est un accident qui arrive rarement aux femmes, peut-être une fois tous les deux siècles; dans le commun, la Providence arrange les choses plus commodément, et c'est sans doute pourquoi, de nos jours, on voit des femmes très bien portantes tenir une plume, admirer et même aimer leur mari, élever des enfants et trouver à se réjouir de la part que le destin leur réserva. Le génie, il est vrai, ne les accable pas de son poids, le prix Nobel, propre à irriter le maître, ne fond pas sur elles; en revanche, elles jouissent de leur bonheur, et rendent l'air parfaitement respirable autour d'elles...

Je crois pour ma part que tous les métiers sont accessibles aux femmes et parfaitement compatibles avec le mariage, y compris celui des lettres. Seulement la grande affaire est d'avoir la manière. Il est certain qu'une triomphatrice au petit pied, qui s'arrogerait le droit d'encombrer la maison de son talent comme Claude Mancey le fait de son génie, donnerait envie de fuir... Le métier il faut y penser toujours, n'en parler jamais et encore moins permettre qu'on en parle autour de soi. Ce n'est pas le talent qui porte ombrage aux hommes, j'ai toujours remarqué au contraire une sorte de fierté chevaleresque chez le mari — l'aîné dans la carrière — pour la femme partageant son labeur et dont il avait guidé les premiers essais. Ce qui leur paraît insupportable, c'est de retrouver l'auteur, la gendelettre, la rivale, là où ils cherchent simplement l'amie à laquelle on se confie ou le tendre refuge de l'amour contre les ennuis de la vie. Dès que chez la femme l'écrivain prétend accaparer le premier plan et prendre le pas sur l'homme, son rôle très vite devient insupportable... Car si belle, si humaine, si rayonnante que soit sa mission dans les lettres, elle n'est jamais qu'une pauvre chose à côté de la dignité qui auréole l' « épouse » et la mère, dignité devant laquelle tout s'efface.

La question, à mon avis, n'est donc pas de savoir si les devoirs du foyer sont compatibles avec le métier d'écrivain..., le problème est résolu d'avance..., mais bien plutôt si la femme apportera dans ce rôle les qualités de tact et de discrétion nécessaires. Le *moi*, toujours haïssable, l'est plus particulièrement dans le monde des lettres, il devient un travers odieux chez la « dame auteur » qui s'analyse, se raconte, se met en scène, déplace de l'air, et parle à tout venant de sa sensibilité, de son rythme et de ses émotions.

La carrière des lettres étant celle qui tient le plus la femme chez elle, on ne voit pas pourquoi elle ne s'harmoniserait pas au mieux avec la carrière conjugale, et je cherche les raisons qui pourraient empêcher une romancière de s'occuper intelligemment de sa maison et de ses enfants ; l'action d'écrire demande peu de matériaux, une plume suffit, un peu de pensée au bout si c'est possible... Pourquoi la femme ne trouverait-elle pas un élément merveilleux de réflexion, dans la jeunesse qui s'éveille autour d'elle, dans les cœurs qui se réchauffent à son soleil, dans le spectacle des petits drames familiers qui animent la maison et font mouvoir le jeu de toutes les passions humaines?...

En vérité, comment aujourd'hui poser sérieusement cette question : une femme peut-elle à la fois être femme de lettres et femme tout court! Décidément la vie est plus simple que ne le disent les auteurs.

Oui, cent fois oui, elle a le pouvoir de cumuler ces deux fonctions nullement incompatibles... à la condition, bien entendu, que son métier prenne le rang d'un métier, et n'empiète pas sur le domaine sacré de la famille... Le mari, les enfants, la maison d'abord, le talent ensuite. Car du génie, si vous voulez bien, nous n'en parlerons pas.

Regardez ce qui se passe chez les ménages unis ou la femme et le mari travaillent dans le même rayon!... En général on évite le chapitre « littérature », parce que rien n'est bon comme d'échapper à l'obsession d'une tâche accomplie consciencieusement mais qui a ses heures difficiles ; on préfère parler d'autre chose ; on dispense ses amis de ces compliments qui tournent forcément à la politesse et on s'évade le plus possible d'un art dont chaque jour marque l'esclavage.

Une fois le labeur achevé, j'ai toujours remarqué que les écrivains prenaient plaisir à lire de bons livres, à entendre de la musique, à jouir de la nature, à regarder la vie. Ils aiment plaisanter, rire, jouer avec les enfants et dire des bêtises, cela les repose... Je n'en connais pas qui s'hypnotisent sur le génie — le leur ou celui des autres — comme les quelques écrivains qui évoluent autour de la triomphatrice... Il est même très rare je crois, qu'un romancier avoue être le disciple de tel ou tel maître vivant, c'est le public qui, d'instinct, classe les affinités et découvre la parenté d'esprit qui relie tel écrivain à tel autre... Il est plus rare encore de trouver un intérieur où la femme, le mari, la fille, l'ami, le disciple et les comparses ne s'abordent que pour analyser, disséquer, commenter, jalouser ou encenser une œuvre dont l'auteur elle-même se trouve si accablée qu'elle murmure dans un soupir : « Ah! n'être pas une femme de génie! »

C'est là le mal... le génie!... Le simple talent est bien plus facile à supporter et il ne déchaîne pas d'orages. Si Claude Mancey n'avait eu que du talent, elle se fût sans doute occupée de sa fille, l'aurait entourée de jeunesse et d'amis, elle aurait défendu qu'on enfumât la maison de compliments hyperboliques, et qu'on parlât jusqu'à la satiété de ses chefs-d'œuvre. Sa fille aurait senti qu'avant d'être un auteur, Claude était d'abord et avant tout sa mère; et avec l'instinct imperturbable des enfants elle aurait deviné qu'elle occupait dans ce cœur maternel la première place. Alors l'affreuse jalousie ne l'eût pas mordue, et elle aurait connu la fierté d'avoir une mère mettant au-dessus de sa réputation et de sa gloire le simple amour pour lequel la femme a été créée.

Les êtres de génie sont au-dessus de ces sacrifices, et c'est sans doute ce qui rend le rôle de triomphatrice si mélancolique.

Que les autres se rassurent! On a vu, je le jure, des femmes de lettres respectées de leurs enfants, aimées de leur mari, mener leur barque sans drame, dans la joie du travail et dans la poésie souriante et reposante de la famille.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



La Méthode du lieutenant Hébert à Arcachon professée par Mlle Constans

Notre petite colonie d'Arcachon est celle qui occupe constamment notre pensée, car c'est là, dans l'air doux et vivifiant des pins et de la mer, que nous envoyons nos filles les plus chétives, les plus délicates, celles que certains atavismes marquent plus spécialement pour la tuberculose et qui en ont déjà les signes avant-coureurs.

On ne dira jamais assez le trésor que représentent pour l'enfance malheureuse, un jardin, des arbres, un bout de plage; c'est la vie qu'on redonne à ces pauvres petits êtres emprisonnés, empoisonnés, infectés dans les mansardes de nos grandes villes. C'est pourquoi nous voulons multiplier nos Maisons claires à l'infini.

La culture physique est aussi une de nos marottes ; nous voulons l'appliquer dans toutes nos maisons. Le lieutenant Hébert l'a en quelque sorte rendue classique par son école de Reims. Il a fait des adeptes,

d'autres chefs d'école sont venus avec des méthodes, non moins excellentes : les Mainguet, les Bros, mais tous ont suivi l'impulsion énergique du lieutenant Hébert.

Sa méthode est très simple, c'est la méthode naturelle. L'homme a été créé, dit-il, pour vivre à l'air et à la lumière ; à l'état sauvage il marche, court, rampe, escalade, saute, soit pour chercher sa nourriture, soit pour combattre les bêtes féroces, et il se porte bien; c'est la civilisation qui le rend malade... Il a pris l'habitude de vivre facticement dans des maisons fermées à l'air et à la lumière, il a pris l'habitude de se couvrir deux fois plus qu'il n'est nécessaire, parce que, immobilisé dans des chambres aux fenêtres closes, son sang ne circule pas et il a froid. Le lieutenant Hébert voudrait que la plus petite école de village possedât son stade, et que les enfants vinssent s'y exercer, cultiver la vie, aussi nécessaire que la grammaire... Il m'offrit de mettre à la disposition de la Maison claire d'Arcachon la directrice de son école de monitrices, Mlle Constans, pour l'organisation de cours réguliers. Le docteur Lalesque agréa l'idée avec joie; la mère de Saint-Vincent-de-Paul qui a la garde de nos enfants, fut un peu effrayée... L'idée des costumes la troublait... Alors, elle imagina elle-même des petites culottes de flanelle pudiquement serrées aux mollets et, par-dessus, une petite robe légère, genre chemise de nuit, retenue par une ceinture, aux pieds des sandales, et les jambes nues. Nous confectionnâmes en hâte les costumes. Et les exercices, sous la direction de Mlle Constans, commencèrent, dans le jardin quand le temps le permet, dans une grande salle aux fenêtres largement ouvertes dès qu'il pleut. Maintenant nos fillettes savent respirer, elles se fortifient, prennent du muscle, leurs joues se teintent de couleurs, elles ne s'enrhument presque plus, elles se tiennent bien campées sur leurs jambes, et leurs épaules sont droites et rejetées en arrière. Elles subissent le résultat merveilleux et naturel de l'air, de la lumière et de l'exercice : trois éléments chers au lieutenant Hébert et qui suffisent à assurer sa méthode.

Voici les fillettes que le docteur Baudet a désignées pour Meillac ; la plupart sont des enfants qu'il fallait arracher à un voisinage de parents malades et tuberculeux et qui, pendant de longs mois, prendront le goût de la campagne à l'Ecole agricole et ménagère du château de Meillac :

Madeleine Auvray, 11 ans, une de nos filles revenue le 15 octobre d'Arcachon et qui a besoin de vivre constamment à l'air. — Georgette et Jeanne Baudelot, 15 ans et 11 ans, père malade. — Marthe et Jeanne Bertry, 9 ans et 7 ans, père 94e d'infanterie, malade à l'hôpital, mère attend un bébé. — Marie, Marie-Louise, Augustine Brugeilles, 11 ans, 10 ans, 8 ans, père 92e d'infanterie, mère malade. — Edith et Yvonne Charlon, 10 ans, 8 ans, père 4e d'infanterie, mère malade. — Geneviève Castillon, 11 ans, père 3e bataillon de chasseurs, sans mère. — Eugénie Monier, 12 ans, père mutilé de la guerre. — Marthe Puechal, 10 ans, père disparu depuis 8 mois, mère malade. — Louise Fleury 14 ans, mère séjour à Villejuif.

Enfin la petite Alice Legadec — une enfant à nous et qu'il faut reprendre.

Que tous ceux qui nous aident, se rendent compte du bien qu'ils font, et ils trouveront leur meilleure récompense dans la pensée qu'ils redonnent santé et joie à tous ces enfants pauvres de nos poilus.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

Les Envois au Front

Nous avons pu, grâce à l'inépuisable bonté de nos cousines, faire cette semaine notre 48,659^e^ envoi. Parmi les objets qui font un plaisir rare, il faut citer l'imperméable. « Mes hommes sont ravis, écrit le maréchal des logis Ader, je le mets « en service » de façon que tous en puissent profiter. Le factionnaire, à la fin de sa faction, le remet à son suivant et ainsi de suite. Il a déjà permis d'éviter bien des rhumes et des bronchites. Les vêtements sont toujours secs et le moral est bon. »

Le lieutenant-colonel Linarès nous fait l'honneur de nous écrire pour remercier des nombreux envois qui lui arrivent à la suite de l'écho paru ici « et qui contribuent, dit-il, à maintenir la joie au cœur de nos hommes. »

Les poilus peuvent avoir confiance; toute notre grande famille des *Annales* est toujours de pensée et d'action avec eux.

L'Adoption des Prisonniers

Tous ceux qui aiment nos prisonniers savent la belle campagne menée à la Chambre par M. Léon Pasqual. Il ne cesse de les défendre, et ne lâche point qu'on ne lui ait accordé. Après son énergique intervention du 11 janvier, des décisions urgentes furent prises, dont les effets se feront sentir bientôt dans les camps.

Que nos 8,000 marraines se le disent, les boîtes de conserves seront remises dans leur état de complète intégrité, la correspondance arrivera plus vite. Il était temps, car, comme le dit M. Pasqual, nos prisonniers, nourris avec de la soupe aux orties, de la soupe aux rutabagas, meurent de faim au fond de leurs camps de désolation. A ce propos on nous signale que les prisonniers seraient très heureux de recevoir des aliments à cuire, tels que lard, légumes secs, riz, pâtes, ainsi que du sucre, du thé, du café ou du savon... et, s'il se peut, du tabac!... Ils sont très privés de leur tabac, devenu objet si rare.

Je m'en voudrais de ne pas signaler l'admirable effort fait par une Suédoise, Mme Lundin, née Cadier, en faveur de nos prisonniers de guerre. Elle s'est chargée de plus de soixante filleuls. En ce moment, elle continue les envois aux prisonniers par le Danemark et la Suisse. Tout Français réfugié ou échoué à Stockholm, trouve chez elle aide et assistance. C'est une apôtre et une merveilleuse amie.

Nous avons reçu cette semaine, tant à notre caisse de secours qu'à notre caisse des marraines d'outre-mer, 4,736 fr. 95.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons transmis cette semaine 923 fr. 50 à M. Brieux.

Dans le dernier numéro du Journal des Blessés aux yeux, M. Brieux raconte l'aide puissante donnée à ses aveugles par le *Permanent Blind relief war fund*, fondé à New-York par M. et Mme Georges A. Kassler. Les aveugles de M. Brieux sont des favorisés du sort.

Y. S.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de la 23e liste arrêtée le 24 janvier.	2.971 fr. 95
Montant de la souscription au 10 janvier.	320.603 fr. 85
Total général.	323.575 fr. 80

(Voir page 110, la liste des souscripteurs.)

A l'Université des Annales

La Révolution Russe racontée par un Témoin. — La Chanson du Nil. — Les Vendredis de Musique de Chambre.

M. Raymond Recouly fut un témoin de la révolution, il était en mission en Russie lorsque le coup de tonnerre qui déchaîna l'orage éclata. Il vit l'écroulement d'un régime qui tomba parce qu'il ne se trouva pas un homme pour conduire le pays vers un destin meilleur. Le conférencier, en des tableaux vifs, nets, incisifs, brossa le portrait de Raspoutine, le mauvais génie de la Russie, de Protopopoff, l'âme damnée du tsar, de Kerensky, l'homme dont on attendait le salut et qui, exerçant beaucoup d'action par la parole, abusa de ses qualités oratoires, n'osa jamais prendre une décision.

Cette conférence ouvre des horizons profonds sur la mentalité du peuple russe, la psychologie des foules et l'incohérence des grands.

Voici le joli compte rendu que mon confrère, M. Guillot de Saix, donna de la conférence que Mme Delarue-Mardrus fit sur la patrie de Cléopâtre:

« Devant une salle comble, émue, un peu étonnée, Lucie Delarue-Mardrus parle avec respect, avec ferveur, avec superstition, d'une voix enfantine, de la radieuse Egypte... Par quel mystérieux atavisme la robuste Normande s'est-elle attachée si étroitement aux terres de sommeil et de soleil ? Elle apprit miraculeusement l'arabe et se reconnut au milieu des sables... Elle était aux Pyramides, ces formidables châteaux des « doubles », comme une ressuscitée. Elle a dit : « Je porte une momie en moi. » La momie s'est éveillée : « Je reconnus alors mon ancien domaine. » L'Egypte est le pays de ses yeux. Rien ne lui semble avoir changé. Et le pays eut l'air de reconnaître son enfant.

» Mais déjà, magicienne évocatrice, elle a emmené le public des Annales vers la terre dorée où le Sphinx règne comme un Pharaon, tandis que le Nil murmure sa chanson éternelle et féconde. »

Ne terminons point ce trop court compte rendu sans parler des vendredis de musique de chambre des Annales, qui sont un des événements charmants de la saison. La grande salle, les salons latéraux sont retenus par la location... A l'heure où j'écris ces lignes, on ne trouverait même pas un strapontin. Jamais on n'aima autant la musique qu'en ces jours de guerre. Elle permet de s'évader de toutes les tristesses, de rêver à la beauté éternelle de l'art. La musique console, elle berce les cœurs et les ouvre à l'espérance. La séance consacrée à Saint-Saëns, le 8 février, s'annonce comme triomphale.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

(Du 4 au 9 février)

Lundi. — La Femme en Orient.
Conférence de Mlle Hélène Vacaresco.
Danses par Mlle Chasles.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires du Poitou, de la Saintonge et de l'Angoumois.
Conférence de M. Jean Richepin.

Vendredi. — Ayons des Arts français.
Conférence de M. Edouard Herriot.

Samedi. — Une Promenade au Front italien.
Conférence de M. Gabriel Faure.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

22-28 janvier 1918.

Les Discours austro-allemands. — Il eût été puéril et presque insensé, vraiment, de penser qu'après l'effondrement russe et malgré les difficultés des pourparlers de Brest-Litovsk, qu'après la défaite italienne du Frioul nos ennemis se départiraient de leur intransigeance. Leurs buts de guerre n'ont pas changé. La réplique du comte Czernin et du chancelier d'Allemagne au président Wilson ne fait pas avancer la paix. Il n'y a que deux discours et une manœuvre de plus. Certes le ministre autrichien apporte à toute la partie théorique des propositions américaines un plein consentement. Il les accepte en principe, et même va-t-il jusqu'à suggérer une conversation particulière entre la Ballplatz et Washington. Mais dans l'application, c'est autre chose.

Quant au comte de Hertling, ses déclarations s'inspirent uniquement de la pensée prussienne et du pangermanisme. Aux propositions soit américaines soit anglaises il répond par d'inadmissibles marchandages. Il étale les gages que tient l'Allemagne et fait systématiquement table rase de ceux des Alliés. Au lieu d'une paix générale, le madré Bavarois poursuit des négociations séparées. Les Balkans et l'Italie seraient l'affaire unique de l'Autriche, comme la Russie, les provinces baltiques et nos propres départements celle de l'Allemagne seule. Et son jeu est assez clair. Il oppose au retour de l'Alsace-Lorraine à la France un *non possumus* brutal et d'audacieux mensonges. Il prétend, en effet, que lorsque l'Allemagne exigea nos deux chères provinces, ce ne fut pas une conquête, mais une simple « désannexion ». Et il invoque à ce sujet le témoignage de Carlyle et l'opinion britannique ; il fait état du vote douloureux de l'Assemblée de Bordeaux le 2 mars 1871. Il sait pourtant bien que l'évacuation de Paris par les troupes allemandes était subordonnée à la ratification de cette Assemblée. Il a oublié volontairement et la protestation des Alsaciens-Lorrains et celles de Victor Hugo, de Quinet, de Clemenceau, etc. Enfin, et c'est là qu'il découvre son jeu, il déclare que la liberté des mers n'est possible qu'autant que l'Angleterre abandonnera ses grands points d'appui maritimes. Ainsi espère-t-il créer un conflit entre l'Angleterre et les Etats-Unis,

Au lieu de réduire le fossé, la Quadruplice, en somme, l'élargit plutôt.

L'Anarchie russe. — La duplicité allemande est sans limites, et les maximalistes ne savent trop s'ils doivent rompre ou continuer les négociations de Brest-Litovsk. Comme il le déclarait dans un dernier mémorandum, Trotsky a été long à s'apercevoir que, sous le couvert d'une paix honorable, ses interlocuteurs poursuivaient de « monstrueuses conquêtes ». Aujourd'hui il est peut-être trop tard pour faire machine en arrière. Son autorité est elle-même des plus discutables. Grâce à lui la Russie est à peu près désarmée. La Constituante dont elle attendait le salut a été chassée par la garde rouge. La guerre civile est partout, en Bessarabie, au Caucase, en Finlande. L'Ukraine, dont nos ennemis attendent du pain, se sépare de la Russie, elle se proclame en république. Le gouvernement des Soviets n'est que meurtre et dépossession. Des libéraux comme Kokochkine et Chingaref meurent assassinés. Qu'attendre d'une telle anarchie? Quelle infériorité en tout cas pour négocier!

Le Procès Malvy. — De ce côté de la grande barricade européenne cette nouvelle semaine n'a été qu'une longue veillée d'armes coupée par les mille incidents de l'affaire Caillaux et par les préliminaires, les longs préliminaires du procès Malvy. Il s'agissait de savoir si le Sénat était compétent, si la demande de poursuites contre l'ancien ministre de l'Intérieur était recevable.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Les lettres m'arrivent de plus en plus nombreuses. Toutes ne m'apportent pas encore des témoignages et des faits. Il faut le temps de s'informer, de contrôler les renseignements, de chercher les preuves. Mais toutes m'expriment l'assurance d'une adhésion chaleureuse et d'un concours dévoué...

« Quel réconfort pour nous, m'écrit un Alsacien, devenu Lyonnais pendant la guerre. Depuis quelque temps, nous sentions notre cause, sinon moins aimée, du moins plus mollement défendue. Ces symptômes de lassitude nous alarmaient. Votre enquête arrive à point ».

Un autre me dit :

« **Un des bruits les plus perfides que l'astuce et la corruption boches essaient de répandre, c'est l'indifférence des Alsaciens-Lorrains, leur préférence secrète pour une solution qui ne serait pas le retour à la France, mais la proclamation d'une vague autonomie... Démentez ces calomnies scélérates. Nos cœurs n'ont pas changé** ».

Voici une nouvelle attestation particulièrement émouvante.

Complice malgré lui

V. — Les Allemands ayant pillé le château de Bollwiller réquisitionnèrent un entrepreneur de transports de Mulhouse, nommé Meyer, pour expédier à leurs familles le produit de leur vol. Le commerçant commit l'imprudence de noter les adresses des vandales sur son carnet et de le montrer.

Les officiers prussiens furent avertis. Craignant un scandale, ils décidèrent que Meyer devait disparaître. Par métier, celui-ci allait souvent à Bâle. On l'accusa de se livrer à l'espionnage et de transporter des lettres en cachette. Traîné devant le conseil de guerre de Mulhouse, le pauvre homme avoua qu'il avait transporté en Suisse quelques lettres sans importance. Il fut condamné à mort le 2 septembre 1915.

Dans sa prison, quelques heures avant d'être livré au peloton d'exécution, il écrivit à sa femme cette lettre admirable :

« Chère Matho, femme inoubliable,

» Je viens te dire adieu du fond de mon cœur; demain matin, je marcherai à la mort. Je suis fort et résigné, j'affronte la mort avec la confiance d'avoir fait mon devoir comme fils, homme, époux et père.

» Je te bénis, toi et nos enfants qui bientôt te seront un soutien comme de braves petits cœurs.

» Qu'ils prennent la vie au sérieux.

» Mes fils devront considérer le travail comme but de leur vie.

» Je vous embrasse tous pour la dernière fois. »

Le lendemain, à l'aube, Meyer se banda lui-même les yeux et mourut en criant à deux reprises : « Vive la France! »

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Francis Chevassu laissera le souvenir d'un homme d'esprit et d'un écrivain très délicat. Il excellait dans l'art difficile de peindre ses contemporains sans dénigrement ni flatterie. Très érudit, ayant tout lu, et retenu beaucoup de choses, il possédait quelques-unes des qualités essentielles du critique. Sa chronique des livres guidait excellemment les lecteurs du *Figaro* et témoignait du goût le plus fin... Chevassu avait suivi, en d'autres temps, le mouvement théâtral; mais son indolence naturelle et son dilettantisme s'accommodaient mieux du volume qu'on feuillette au coin du feu que de la pièce qu'il faut aller voir...

Nous déposons l'hommage de nos regrets sur la tombe de ce distingué confrère...

BLOC-NOTES

LA RÉPONSE AU DÉFAITISME

A chaque tournant mauvais ou simplement incertain de la guerre, on voit brusquement s'accrocher une campagne défaitiste. On dirait une embuscade toute prête et qui n'attend qu'un signal. Nous savons aujourd'hui d'où part le signal et par quelles voies il se transmet. Les défaitistes embusqués ont beau jeu en ce moment. En France, cela se passe en conversations, en chuchotements, en propagande de salon, de couloir et de café. Personne n'ose encore porter le pacifisme hâtif à la tribune, et la presse n'en enregistre que de faibles échos, en des points obscurs et dépourvus de toute sonorité.

Ce ne sont point les durs événements de Russie et d'Italie qui doivent ébranler la ferme résolution de l'Entente. Elle doit rester plus ferme encore et plus intransigeante devant les succès provisoires de nos ennemis. Un fléchissement quelconque dans la lutte, une avance à l'Allemagne dans l'ordre des conversations, avant qu'elle-même ait dévoilé ses buts, nous mettraient à la discrétion de l'ennemi. Alors il serait trop tard pour se repentir.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Mon courrier.

1º M. F. de Saint-Jayme revendique la paternité de l'idée touchante et charmante des « arbres de Verdun ». Ce projet, si chaleureusement patronné par notre grande amie Mme Juliette Adam et par notre confrère Jehan Soudan, il l'avait exposé dans un article publié le 20 janvier 1915 (*Patriote des Pyrénées*)...

Il faut rendre à César... Voilà qui est fait.

D'ailleurs, M. de Saint-Jayme prêche d'exemple. Il a planté son « arbre de Verdun » qui atteint déjà trois mètres de haut.

Nos compliments.

2º L'adjudant A. H... croit devoir protester contre un sonnet de M. Pierre Chapelle, inséré, avec le dessin de Ch. Léandre, dans notre numéro de Noël... Ce sonnet, intitulé *les Stratèges*, met en cause les habitants du Tarn et du plateau du Centre. Ceux-ci auraient grand tort de se formaliser d'une épigramme qui ne les vise pas plus que les citoyens des autres départements. Partout, il y a des « stratèges » et des « profiteurs de la guerre ». Ils sont heureusement, ici et là, en minorité...

Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.

PAGES CLASSIQUES

Le procès de M. Joseph Caillaux et la révélation de ses projets politiques, remettent en lumière un fameux épisode de l'histoire de César. Nous ne saurions trouver une meilleure occasion de reproduire le passage où Lucain décrit les sentiments du conquérant, partagé entre son ambition et le scrupule d'enfreindre les lois qui lui défendent de passer le fleuve et d'approcher de Rome avec une armée.

LE RUBICON

Déjà César avait franchi le sommet glacé des Alpes, l'esprit violemment agité, le cœur plein de la guerre future. A peine fut-il arrivé aux bords étroits du Rubicon, une grande ombre lui apparut : c'était l'image de la patrie! Elle brillait dans l'ombre de la nuit. Elle était tremblante et consternée. De son front couronné de tours, ses cheveux blancs tombaient épars. Debout devant lui, les bras nus, elle prononce ces paroles, entrecoupées de gémissements : « Où allez-vous, soldats, où portez-vous mes enseignes? Si vous respectez les lois, si vous êtes ci-

toyens, arrêtez! un pas de plus serait un crime. »

A ces mots, le cœur de César est saisi d'horreur ; ses cheveux se dressent sur sa tête, et la langueur dont il est abattu enchaîne ses pas au rivage. Mais bientôt : « O Jupiter! s'écria-t-il, ô toi, que mes aïeux ont adoré dans Albe naissante, et qui, du haut du Capitole, veilles aujourd'hui sur la reine du monde ; et vous, dieux tutélaires favorisez mon entreprise. Non, Rome, ne crois pas voir César te poursuivre, armé du flambeau des Furies. Vainqueur sur la terre et sur les mers, il est encore à toi, si tu le veux ; il est ton soldat, il le sera partout. Celui-là seul sera criminel qui fera de César l'ennemi de Rome. » A ces mots, sans plus différer, il fit passer le fleuve à ses troupes.

Le Rubicon aux flots rouges, faible dans sa source, roule à peine ses eaux défaillantes sous les signes brûlants de l'été ; il serpente au fond des vallées, et sépare les champs de la Gaule des campagnes de l'Italie. Mais l'hiver lui donnait alors des forces : trois mois de pluies avaient grossi ses ondes, et les neiges des Alpes, fondues par l'humide haleine du vent du midi, l'enflaient encore de leurs torrents.

Pour soutenir le poids des eaux, la cavalerie s'élance la première, et dans son oblique passage, elle oppose une digue à leur cours. L'impétuosité du fleuve, alors suspendue, permet aux bataillons de s'ouvrir un chemin facile à travers les ondes obéissantes. Déjà César a franchi le fleuve, il touche à la rive opposée ; et dès qu'il a mis un pied rebelle dans cette Italie interdite à ses vœux :

« C'est ici, dit-il, c'est ici que je laisse la paix et les lois déjà violées. Fortune! je m'abandonne à toi! Plus de lien qui me retienne. J'ai pris pour arbitre le sort, et la guerre sera mon juge. »

A l'instant son ardeur infatigable presse les pas de ses guerriers à travers les ombres de la nuit ; il va, plus rapide que la pierre lancée par la fronde du Baléare ou que la flèche du Parthe fuyard. Et le soleil à peine avait effacé les étoiles lorsque César entra menaçant dans les murailles d'Ariminum.

Rome incertaine entre l'obéissance et la révolte a vu le sénat, toujours menaçant au seul nom des Gracques, chasser les tribuns au mépris des lois. Les tribuns se réfugient sous les drapeaux déjà déployés de César, et Curion, audacieux et vendu, les accompagne ; Curion qui fut jadis la voix du peuple, Curion qui osa soulever le peuple contre l'autorité menaçante des grands ; il trouve César agité de pensées diverses et lui parle en ces mots :

« Hâte-toi, César, tout chancelle ; les partis n'ont ni fermeté, ni vigueur. Quand tout est prêt, pourquoi différer? Les dangers ne sont-ils pas les mêmes que tu as bravés tant de fois? Et combien plus grand en est le prix! La Gaule, un coin de la terre, t'a coûté dix ans de guerre ; ose livrer quelques combats, dont le succès est facile et sûr, Rome est à toi et le monde avec elle. Ne crois pas que ton retour soit décoré des honneurs du triomphe, le Capitole n'attend pas tes lauriers ; la dévorante envie te refuse tout, à peine te pardonnera-t-elle d'avoir dompté les nations : le gendre a résolu d'éloigner le beau-père, tu ne peux partager le monde, tu peux le posséder seul. »

A la voix de Curion, César qui déjà respirait la guerre, s'enflamme d'une nouvelle ardeur. Il commande, et ses soldats armés accourent en foule aux drapeaux. Il apaise d'un regard leurs mouvements tumultueux, et de la main leur imposant silence :

« Si l'on m'arrache le prix de mes travaux, qu'on récompense du moins ces guerriers. Où traîneront-ils après la guerre leur vieillesse languissante? Quelle retraite auront-ils en quittant les drapeaux? Quels champs donnerez-vous aux vétérans, quel asile aux vieillards? C'en est trop, levez ces étendards dès longtemps victorieux, marchons, et servons-nous des forces que nous ne devons qu'à nous-mêmes. A qui se présente les armes à la main, refuser ce qui lui est dû, c'est accorder tout ; et ne craignez pas que les dieux nous manquent, ce n'est point au pillage, ce n'est pas à l'empire que je cours ; nous allons chasser de Rome les maîtres superbes qu'elle est prête à servir. »

A ce discours, toutes les cohortes applaudirent, et leurs mains élevées s'offrirent à César, quoi qu'il fallût exécuter.

Dès que César voit ses soldats embrasser avec joie le parti de la guerre et les destins l'entraîner, pour ne pas laisser ralentir sa fortune, il se hâte de rassembler les légions répandues dans les campagnes de la Gaule et d'investir Rome de toutes parts. *LUCAIN.*

(*La Pharsale*, livre I). (*Traduction de Marmontel*).

Le Cours d'Infirmières organisé par les Femmes de France à l'Université des Annales se poursuit avec un intérêt rare. Ce fut d'abord le Dr Fay qui, avec une précision élégante, fit quatre cours sur l'anatomie ; puis l'éminent docteur Baudet, qui possède une éloquence aisée, souple, vient d'achever avec un vif succès ses quatre cours de chirurgie.

Viendront maintenant trois leçons de soins aux malades par le docteur Pierre Sée, trois leçons d'hygiène du docteur Capitan, professeur au Collège de France. Enfin, la série s'achèvera par trois cours de pharmacie, par M. Lavadoux, pharmacien.

Ensuite les élèves n'auront plus qu'à passer leurs examens et à devenir, dans la pratique, de parfaites infirmières.

Gifles et coups de poing parlementaires.

La Chambre retentit encore des clameurs qui ont accompagné le pugilat de MM. Pugliesi-Conti et Mayéras. Ce n'est pas la première fois que de telles violences se déchaînent dans l'enceinte du Palais-Bourbon.

Une séance demeurée fameuse fut celle du 19 juin 1892.

C'était au moment où *l'Intransigeant* menait une vive campagne contre M. Constans. MM. Francis Laur et Le Senne avaient déposé sur le bureau de la Chambre une demande d'interpellation sur les mesures que le gouvernement comptait prendre à l'égard des accusations dirigées contre l'un de ses membres. M. Laur prit la parole ; une de ses phrases fut insultante pour celui qu'attaquait *l'Intransigeant* et qui, disait-il, était flétri par ses collègues du cabinet. M. Constans bondit sous l'injure, se précipita sur M. Laur et le souffleta.

Le président se couvrit aussitôt et suspendit la séance, tandis que, pour se défendre, M. Laur brandissait un livre, — le premier qui lui était tombé sous la main, et qui était, par un ironique hasard, le *Manuel du droit parlementaire!*

Une si chaude querelle enfiévra les assistants et engendra de nouvelles scènes tout aussi mouvementées que la première. M. Wampse gifla M. Boudeau et M. Delpech essaya la vigueur de son bras sur M. Castelin. — Durant ces pugilats, le bureau de la Chambre, embarrassé par les conditions très spéciales de l'incident, examinait les diverses solutions qui se présentaient en l'occurrence.

M. Constans qui, par vivacité, avait manqué à la Chambre, ne voulut pas manquer à lui-même. Il fit ses excuses à l'assemblée d'avoir oublié « la déférence et le respect » qu'il lui devait, « dans un moment d'impatience, de violence » qu'elle pouvait comprendre et excuser.

Ainsi se termina cette affaire qui eut un énorme retentissement.

Le torchon brûle, paraît-il, entre le kaiser et le kronprinz...

Et ce n'est pas d'aujourd'hui...

Le fils aîné de Guillaume en a fait voir de toutes les couleurs à son père, même dans le domaine purement sentimental.

Il avait vingt ans... Son cœur inflammable s'était allumé pour la première fois. En Angleterre, où il venait de faire un séjour, il avait fait, chez la duchesse de Marlborough, connaissance d'une jeune Américaine d'une grande beauté : miss Gladys Deacon, fille de M. Parker Deacon, qui, à Cannes, avait tué un secrétaire d'ambassade, avait subi une condamnation et était mort dans un asile d'aliénés. La jeune fille répondait à l'amour du prince, mais voulait un mariage en règle, — non une union morganatique.

Dessin de Sem.

C'était un ultimatum. Le prince demanda trois jours pour y répondre. Les trois jours écoulés, il déclara avec solennité à miss Gladys :

« Voici le gage de ma foi. Voici notre bague de fiançailles. Elle est sacrée. C'est un fétiche qui fut détaché de son doigt par mon arrière-grand'mère, la reine Victoria, et dont elle m'adjura de ne me séparer qu'en faveur de celle qui deviendrait ma femme... »

Le prince fit une pause pour donner plus de force aux dernières paroles qu'il allait prononcer.

« Ce serment, je l'ai fait. Cette bague, je vous la donne... »

Il mit au doigt de la jeune fille l'anneau d'or.

Guillaume II ne voulut rien entendre ; il envoya émissaires sur émissaires à la jeune fille pour lui faire comprendre l'impossibilité d'un mariage avec l'héritier du trône allemand et... réclamer la bague. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que miss Gladys Deacon, fatiguée des intrigues et des menaces, céda et restitua la bague. Le kronprinz oublia et il fut de nouveau le prince indifférent, nonchalant et impulsif qu'il était auparavant. Peut-être cependant gardait-il quelque rancune à son père, car il avait quelquefois sur lui, comme dirait Fursy, des mots rosses :

Un soir que le kronprinz flirtait en Suisse tout en patinant au clair de lune, il dit à sa nouvelle compagne :

« Est-ce beau les étoiles!... »

Et comme la jeune femme remarquait une étoile plus brillante que les autres et s'informait du nom de cet astre, le kronprinz, se souvenant d'avoir entendu souvent son père proclamer avec solennité : « Gott mit uns », répondit, souriant :

« Je ne sais pas, au juste, comment elle se nomme. Mais ce doit être une nouvelle décoration donnée à Dieu par mon père! »

SERGINES.

LES LIVRES

La Barbarie allemande, par PAUL GAULTIER.

C'est surtout maintenant que la guerre est entrée dans sa phase décisive et que nous en sommes à ce fameux « dernier quart d'heure » qu'il importe de tenir de plus que l'ennemi, qu'il convient d'étudier attentivement le cas allemand, c'est-à-dire le fait d'un grand peuple de s'être dressé délibérément contre des nations civilisées, en violation de toutes les lois divines et humaines. La guerre se présente déjà à nous sous un vaste aspect d'ensemble ; ses causes, ses données et ses effets sont fixés avec assez de netteté pour que nous en dégagions un précieux enseignement. Notre meilleure sauvegarde dans l'avenir, ce sera de ne jamais oublier ce que nous avons souffert et de ne pas retomber dans les dangereuses illusions qui nous firent voir les Allemands si différents de ce qu'ils sont, de ce qu'ils ont toujours été. Si nous fûmes surpris par l'ouragan, si notre sol fut envahi, si nos villes furent détruites et nos populations massacrées, c'est parce que nous avons méconnu cette réalité pourtant attestée par plus d'un siècle d'histoire : l'Allemand est l'ennemi naturel de toute race latine ; il est le barbare contre lequel l'Europe doit demeurer constamment en état de défense.

Il faut que notre esprit et notre cœur s'imprègnent profondément de cette vérité; il faut que les enfants de nos enfants la sachent et la méditent, car il n'est point de formule idéaliste de paix, ni de principe humanitaire, qui puisse nous détourner désormais de notre devoir envers nous-mêmes. Etudier l'Allemand tel qu'il est, tel qu'il s'est constamment affirmé dans cette guerre entreprise pour la seule gloire triomphante du germanisme, cela revient à mieux nous armer pour les luttes de demain et à prévenir efficacement les fautes dont nous avons failli mourir.

A ce point de vue, le livre que vient de publier M. Paul Gaultier, *La Barbarie allemande*, est tout à fait remarquable. On nous a donné jusqu'ici des études approfondies sur le caractère et la mentalité des Germains ; on nous a défini leur philosophie et leur morale, mais M. Paul Gaultier a fait œuvre originale et complète en dressant un tableau où les faits s'expliquent tout naturellement par les origines, les causes et la théorie qui dominent tout le crime. « Quelque surprenants que soient les crimes allemands, dit-il, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est l'état d'âme dont ils témoignent chez des gens qui non seulement se disent civilisés, mais qui se targent de représenter la plus parfaite civilisation qui ait jamais existé. » Il considère qu'un pareil état d'âme n'est ni spontané, ni fortuit, mais qu'il répond à une théorie apparaissant elle-même comme le produit d'une lente culture, le résultat d'une philosophie ayant contribué à libérer les mauvais instincts que renferma toujours le caractère germanique. Tel est le thème que l'auteur développe avec un rare scrupule dans la documentation, une logique et une clarté dans l'argumentation qui donnent à son œuvre le caractère d'un commentaire précis du plus grand drame que connut l'humanité.

Ce sont les actes qui révèlent le fond de l'âme et reflètent avec le plus de franchise la pensée de l'homme. Or il suffit de constater les faits à charge des Allemands au cours de cette guerre pour découvrir toute leur mentalité : mépris des traités et préméditation dans la violation des conventions internationales les plus solennelles; attentats systématiques contre des populations sans défense, contre les personnes et les biens; volonté de détruire ; cruauté inutile et cette diabolique « volupté de faire souffrir » qui est caractéristique de la manière prussienne. C'est tout cela qu'on a vu se répéter constamment depuis le mois d'août 1914 ; c'est tout cela qui constitue le fond de la guerre telle que les Germains la pratiquent. La violation de la neutralité de la Belgique et du Luxembourg ; le torpillage du *Lusitania*, de l'*Arabic*, de l'*Amiral-Ganteaume*, du *Sussex* ; le massacre de vieillards, de femmes et d'enfants ; le bombardement de villes ouvertes ; Louvain incendié et Reims anéanti pierre par pierre, tout cela procède du même sentiment, du même esprit, du même instinct. Et qu'on ne dise pas, comme le soutiennent parfois des neutres par trop complaisants, que c'est là le crime d'une soldatesque déchaînée dont une race entière ne peut être rendue responsable, car tout confirme que c'est bien le crime d'un peuple et d'une race. C'est parce que les armées impériales sont les plus disciplinées du monde que leurs forfaits apparaissent comme l'expression suprême d'une politique de guerre nettement arrêtée par le haut commandement ; c'est parce que ce haut commandement, en tolérant, en ordonnant ces crimes, a agi conformément à l'instinct allemand qu'on a vu l'élite de la nation se solidariser avec lui, qu'on a entendu des poètes glorifier la haine, qu'on a assisté au spectacle abominable des « junkers », des bourgeois et des ouvriers d'outre-Rhin encourageant les soldats au vol et à la rapine, s'exaltant au récit des pires atrocités.

On se trouve ici devant la nature allemande s'affirmant dans la plénitude de sa force propre. A l'origine, il y avait chez la race deux tendances de caractère : l'une idéaliste, qui l'emporta jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle, l'autre réaliste, qui s'imposa par l'influence d'une philosophie lourdement matérialiste. Kant s'efforça d'arrêter la chute morale en fondant le devoir sur la conscience universelle ; Fichte supprima toutes les barrières qui pouvaient s'opposer encore à la libre expansion du moi ; Hegel conféra à l'instinct ses titres de raison, d'où il s'ensuit qu'il suffit qu'un acte s'accomplisse pour qu'il soit aussitôt jugé conforme à la raison, de telle sorte que le succès apparaît comme l'unique mesure de la valeur de nos actes ; enfin, Nietzsche, tout adversaire qu'il fût du matérialisme, a magnifié la volonté de puissance. Dès 1876, Thering proclamait : « La puissance du vainqueur, voilà ce qui détermine le droit. » C'est ainsi que la philosophie allemande a contribué à libérer les instincts de cruauté et de rapine qui sommeillaient au fond de l'âme germanique.

La colossale prospérité matérielle dont l'empire a joui depuis 1870 a fait le reste. Force industrielle, force commerciale, force scientifique ; la coordination des efforts dans tous les domaines, l'industrialisme croissant aidé par le militarisme prussien, tout cela a déterminé un brusque réveil de la barbarie des Germains, qui se porta à des excès que des peuples plus foncièrement civilisés, parce que de croissance plus lente, eussent évités d'instinct. Le germanisme est né, sous l'influence de l'orgueil qu'engendra la prospérité de l'empire, d'une combinaison de la philosophie et des instincts allemands ; l'étatisme, la « kultur », qui est le don de l'organisation, ont conduit au pangermanisme, qui tend à l'hégémonie mondiale en vertu de la prétendue supériorité des Allemands sur tous les autres peuples, et c'est lui, en fin de compte, qui a donné à la guerre allemande le caractère que nous lui voyons, c'est-à-dire la forme la plus violente de la lutte pour la vie. La guerre est pour les Allemands le combat suprême entre races différentes, dont ils tiennent pour juste que les plus faibles disparaissent ; c'est le moyen infaillible pour la race germanique d'asseoir sa domination sur l'univers ; elle est « la guerre de conquête et de confiscation érigée, au nom de la biologie, en système ». Voilà la doctrine, et c'est au nom de cette doctrine que l'armée teutonne, émanation de l'Etat allemand, pille, vole, viole et massacre, sans scrupule ni pitié, avec méthode et selon un plan préconçu...

M. Paul Gaultier développe sa thèse avec une logique implacable. Son livre est d'une sincérité amère et dure, mais c'est un livre de vérité dont toutes les pages projettent de la clarté sur le drame que nous vivons. Il porte plus haut et plus loin que les théories faussement humanitaires par lesquelles on voudrait troubler notre conscience et attendrir notre cœur devant tout le crime accompli, car il fait comprendre la vanité de tout espoir de voir sauver le monde par le sursaut de conscience d'une Allemagne sauvée d'elle-même.

ROLAND DE MARÈS.

Les Problèmes créés par la Guerre (1)

Le Problème des Nationalités

L'évolution des principes qui guident la vie des peuples est un des éléments les plus intéressants de leur histoire. Pendant de longs siècles des millions d'hommes se font tuer pour établir le triomphe d'une conception qui les a séduits, puis arrive le moment où d'autres millions d'hommes luttent furieusement pour anéantir le même principe. On bâtirait une immense cité avec les ossements des hommes morts pour établir un principe, puis pour le détruire.

Le principe des nationalités qui bouleverse aujourd'hui le monde a connu ces fortunes contraires. Pendant mille ans, tous les peuples de l'Europe ont été en guerre pour fonder de grands Etats aux dépens des petites nationalités. Ils poursuivent actuellement un but opposé et cherchent à libérer les petits pays de la domination des grands Etats qui les ont annexés.

Ce n'est pas, cependant, que les principes pour lesquels tant d'êtres sacrifient volontiers leur vie soient erronés. Ils contiennent toujours des fragments de vérités. On peut les comparer à ces lois physiques, exactes jusqu'à une certaine limite, erronées au delà.

Quand un principe grandit et s'impose à l'âme des foules, c'est qu'il correspond à des aspirations générales et qu'on lui attribue le pouvoir de satisfaire ses aspirations. Il se synthétise alors en une formule populaire d'où rayonne un puissant prestige.

Pourquoi tant de peuples réclament-ils aujourd'hui l'autonomie au nom du principe des nationalités et que signifie pour eux cette autonomie? Elle signifie qu'ils veulent être délivrés de toute domination étrangère et se gouverner eux-mêmes. Ils le demandent parce que, malgré tous les efforts de gouvernements évidemment intéressés à maintenir la paix chez leur peuple, il arrive toujours, quand ce peuple est composé de diverses races, que la plus faible se trouve fatalement opprimée par la plus forte. Des faits innombrables montrent la grandeur de cette oppression. Quand le nouvel empereur d'Autriche amnistia les condamnés politiques, le jour de son avènement, dix-huit mille sortirent des cachots où les autorités appartenant à la race dominante les avaient enfermés.

En quoi consiste exactement ce principe des nationalités vers lequel les peuples, au milieu des carnages actuels, élèvent leurs espoirs?

Faisant partie du stock de conceptions peu nombreuses et rarement bien sûres avec lesquelles les diplomates orientent leur conduite, le principe des nationalités repose sur des assises assez solides en apparence, assez fragiles en réalité.

Sa définition semble facile. « C'est, disent les dictionnaires, le principe en vertu duquel les races qui ont une origine, des traditions et une langue communes, devraient former un seul Etat politique. »

Rien de plus simple si la nationalité n'était qu'une question de race, mais il en est tout autrement. J'ai montré ailleurs qu'elle peut, en effet, être constituée par quatre éléments fort différents, rarement réunis chez un même peuple : la race, la langue, la religion et les intérêts.

(1) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1917.
Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 6 et 20 janv. 1918.

La race, contrairement à l'opinion courante, est l'élément le moins actif, simplement parce que la plupart des races actuelles résultent de croisements. Les races pures ne s'observent plus guère que chez les sauvages. En Europe, on ne trouve généralement que des races historiques, c'est-à-dire des races hétérogènes formées par le hasard des conquêtes, des émigrations ou de la politique.

Sous l'influence de milieux communs, d'intérêts communs, de langues et de religion communes, ces races hétérogènes peuvent arriver à se fusionner et former une race homogène (1).

Cette fusion entre peuples différents est l'œuvre des siècles. Ne pouvant disposer du temps, les fondateurs de certains empires, la Turquie, la Russie et l'Autriche notamment, l'ont remplacé par la force, mais leur œuvre a toujours été un peu artificielle et les populations, soumises en apparence, ne se sont nullement fusionnées.

Au cours de la guerre européenne, les Alliés ont indiqué comme un de leurs buts de guerre la libération de toutes les nationalités. Dans un discours au parlement, en octobre 1917, M. Asquith faisait remarquer que :

« *Il n'y a pas de ferments de guerre et de causes de guerre plus nocifs que l'existence de nationalités détachées, mécontentes et artificiellement séparées de leurs vrais foyers et de leur consanguinéité.* »

Au fond, ce que l'on cherche dans la solution du problème des nationalités, c'est le moyen de libérer les minorités opprimées du joug des majorités oppressives. Le problème est aussi difficile que d'empêcher l'aiguille d'une balance de pencher du côté où le plateau est le plus chargé.

Il est surtout difficile dans les pays où plusieurs nationalités se trouvent enchevêtrées sur le même territoire. La tolérance de la majorité gouvernante dépendra beaucoup plus de la mentalité de ses représentants que des lois égalitaires. Une majorité homogène sera toujours hostile à une minorité hétérogène. La force des lois est bien faible devant celle des mœurs, énonçait déjà un dicton antique.

Le principe des nationalités a, comme je le faisais observer plus haut, orienté les peuples de l'Europe pendant plusieurs siècles mais tout autrement qu'aujourd'hui. On peut, à ce point de vue, diviser l'histoire politique de l'Europe en deux périodes. La première, dont la durée dépassa mille ans, comprend la formation des grands Etats aux dépens des petites nationalités. La seconde, d'origine récente, où, au nom du même principe des nationalités, de grands Etats comme l'Autriche et la Russie aspirent à se désagréger en provinces séparées indépendantes.

La fusion de petits Etats en grandes nations avait semblé une des lois les plus constantes de l'histoire. La France, l'Angleterre et l'Allemagne, jadis composées de provinces indépendantes, sont les types de ces groupements.

(1) Le lecteur que ces questions pourraient intéresser les trouvera développées dans mon petit volume : *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, publié il y a vingt ans et dont le président Roosevelt a bien voulu me dire qu'il ne s'en séparait jamais. Une 12e édition a été publiée en 1916 avec une introduction destinée à montrer les applications des principes exposés dans cet ouvrage à l'interprétation de certains phénomènes de la guerre actuelle.

Mais il s'en faut que la fusion soit complète partout. A côté de ces grands Etats, de petits pays, Hollande, Suède, Danemark, etc., ont réussi à garder leur indépendance et ils prétendent la conserver. « *Si l'époque actuelle, dit Lloyd George, est celle des grands empires, elle est aussi éminemment celle des petites nations. Le combat actuel pour la liberté du monde a pour centre des petites nations : la Belgique, la Serbie, le Monténégro, la Roumanie. Elle a pour centre de petits peuples.* »

La théorie allemande ne reconnaît pas aux petits peuples le droit de vivre à côté de grandes nations sans être absorbés par elles. Si elle triomphait dans la guerre actuelle, il ne resterait sûrement pas en Europe un seul petit pays indépendant.

Mais alors même qu'on admettrait complètement le principe des nationalités, sa réalisation serait bien difficile.

Comment l'appliquer, en effet, c'est-à-dire comment connaître la volonté des peuples? On n'a trouvé encore d'autre moyen qu'un plébiscite, mais les gouvernants qui ont introduit dans les pays soumis leurs fonctionnaires et leurs créatures et rallié forcément des partisans, arriveront toujours à obtenir les votes favorables en les falsifiant au besoin. Le plébiscite ne serait applicable qu'aux pays où il est inutile, c'est-à-dire à ceux dont les sentiments des peuples en présence sont bien connus, la Turquie et l'Autriche par exemple.

Ces difficultés d'appliquer le principe des nationalités ont été marquées au parlement autrichien dans les termes suivants, par le comte Tisza :

« *Dans les territoires où les races et les nations sont mélangées, il est impossible que chaque race constitue un Etat distinct. Là, on ne peut créer que des Etats sans caractère national, autrement le peuple dominant imprime seul à l'Etat son caractère national spécial. Le principe des nationalités n'est donc applicable que dans la forme limitée comme le définit justement le président des Etats-Unis en disant : « On doit garantir à chaque peuple sa vie propre, le libre exercice de sa religion, son libre développement individuel et social.* »

Il importe de remarquer qu'il s'en faut de beaucoup que le principe des nationalités soit universellement admis. Rejeté naturellement par les grands empires, il l'est également par certains petits pays, la Suisse notamment. On peut en juger par l'extrait suivant d'un article du *Journal de Genève* (10-11-17.) :

« *Le nationalisme des grandes puissances est une menace constante pour les petits pays. Nous, Suisses, nous devons tous exécrer ce système des nationalités qui voudrait remanier la carte d'Europe suivant d'abominables théories de langues, de races et de partage des eaux, et non pas d'après le vœu des peuples et les traditions de leur histoire.*

La Suisse est par elle-même une protestation vivante et éternelle contre cette conception brutale et sauvage du principe des nationalités. La Suisse est une image réduite de cette société future des nations qui peut seule mettre un terme aux massacres et assurer la paix, cette paix à laquelle l'humanité entière, abîmée de douleur, aspire de tous ses vœux. »

On ne peut bien saisir l'importance d'un principe qu'en étudiant ses applications.

... Il est tout d'abord visible que le principe des nationalités conduit à la formation de petits Etats et à la destruction des grands empires.

En ce qui concerne la désagrégation des grands empires et sans parler de la dissociation menaçant l'Autriche, l'expérience russe est catégorique. C'est au nom du principe des nationalités qu'elle s'est désagrégée presque instantanément en plusieurs provinces dès que la Révolution a triomphé.

Loin de combattre cette désagrégation, les socialistes l'ont nettement encouragée. Pendant la conférence de Brest-Litovsk, le gouvernement russe déclara être « complètement d'accord avec le principe de la reconnaissance du droit de chaque nation de disposer de son sort en allant jusqu'à la séparation ».

C'était accepter sans protestation la séparation de l'Ukraine qui venait, après d'autres provinces, de se constituer en république indépendante.

Et ici apparaît la puissance mystique exercée par un principe sur les serviteurs de ce principe. Aucun d'eux ne comprit que la perte de l'Ukraine, presque grande comme la France, constituait pour la Russie une perte immense. Politiquement, sa séparation entraîne la perte de la domination sur la mer Noire, l'abandon de toute influence dans les Balkans et du côté de Constantinople. Economiquement, la perte sera plus grande encore. Cette province était la plus riche de la Russie en blé et une des plus riches en houille et en fer.

La Finlande et les provinces de la Baltique ont réclamé, elles aussi, leur indépendance, ou se sont placées plus ou moins ouvertement sous la tyrannie de l'Allemagne afin d'échapper à celle plus redoutable encore des socialistes. Par consentement des populations ou par l'occupation forcée, comme à Riga, les provinces baltiques vont devenir allemandes. La possession ou le protectorat de la Courlande, de la Livonie, de l'Esthonie et de la Lithuanie seront infiniment plus précieux à l'Allemagne que la possession de l'Alsace et de toutes ses colonies. Les richesses forestières et agricoles de ces pays sont immenses. La Lithuanie a déjà été mise en coupe réglée, les bestiaux et les récoltes réquisitionnés, les forêts exploitées, les habitants déportés pour aller travailler en Allemagne.

Faire d'un grand empire une poussière de provinces sans force, et par conséquent sans défense, tel est le résultat auquel sont arrivés les socialistes russes en appliquant le principe des nationalités.

L'Autriche est le second empire menacé de désagrégation par l'application du même principe.

La monarchie austro-hongroise comprend une dizaine de nationalités parlant des langues différentes. Les trois plus puissantes sont : les Polonais de Galicie, les Croates et les Tchèques. Chacune prétend se gouverner elle-même, constituer un Etat indépendant, et exercer la suprématie sur les autres.

Suivant certaines revues allemandes, l'Allemagne pousserait l'Autriche à se diviser en cinq provinces : 1° L'Autriche allemande ; 2° la Hongrie ; 3° la Bohême ; 4° un Etat slave formé de la Croatie, de la Dalmatie et de la Bosnie ; 5° un Etat polonais, formé de la Galicie et de l'ancien duché de Varsovie.

D'autres écrivains allemands ne se gênent pas pour former des projets beaucoup plus radicaux encore. Dans son livre célèbre, publié avant la guerre, Tannenberg, qui professe un complet mépris pour l'Autriche, développe longuement le projet d'annexer ses provinces à la Prusse.

La force véritable de l'empire d'Autriche réside dans les aspirations contradictoires des races qui la peuplent. Toutes se haïssent immensément ; mais l'antipathie qu'elles ont les unes pour les autres étant plus forte encore que celle professée pour leur gouvernement, la tyrannie de ce gouvernement leur semble plus supportable que celle de groupes rivaux. L'empire d'Autriche repose uniquement sur un équilibre de haines.

Nous avons vu à quelles conséquences conduit le principe des nationalités dans les grands empires. Appliqué dans de petits pays comme les Balkans, où la même province, la même cité, le même village sont divisés en populations séparées par la religion, la race, la langue, la coutume, il a immédiatement produit la plus sanglante anarchie. On sait que, dès qu'ils furent libérés du joug turc, les Balkaniques se précipitèrent les uns sur les autres et se déchirèrent furieusement.

Nous n'avons pas parlé dans ce qui précède de l'application du principe des nationalités à l'Alsace, comptant lui consacrer un article. Nous nous bornerons à dire en passant que les hommes politiques de l'Allemagne qui prétendent garder l'Alsace parce que les Alsaciens constituent une race allemande, ignorent complètement les recherches anthropologiques de leurs propres savants. Les innombrables recherches faites par ces savants sur des milliers de crânes appartenant aux époques les plus variées espacées sur deux mille ans, ont, en effet, prouvé que tous les crânes alsaciens sont nettement brachycéphales, alors que les diverses races allemandes sont fortement dolichocéphales. Ayant, pour des raisons géographiques et psychologiques trop longues à exposer ici, échappé longtemps aux invasions et même aux croisements, l'Alsacien représente une des races les plus homogènes de l'Europe. Par son crâne, il se rapproche beaucoup des Bretons et des Auvergnats et peut être considéré comme un Celte pur n'ayant rien d'Allemand. Son histoire prouve d'ailleurs qu'elle ne fut germanisée à aucune époque.

On voit de quelles difficultés est chargé le principe des nationalités, si simple quand il reste dans le domaine des spéculations chères aux diplomates.

Les siècles avaient à peu près résolu ces difficultés en amenant les peuples, réunis par le hasard des conquêtes sur le même territoire, à s'unifier lentement sous l'influence de croyances et d'institutions communes, et à former ainsi des populations homogènes. La France et l'Angleterre en sont des exemples. Les petites patries de jadis, Bretagne, Bourgogne, Aquitaine, avaient fini par se fondre en une grande patrie. A l'instabilité des premiers âges, la stabilité avait succédé.

Mais les événements n'ont pas permis au temps d'accomplir partout son œuvre. Des principes nouveaux sont venus combattre son action. Il va falloir, au nom de ces principes, recommencer une réorganisation mondiale dont nul ne saurait prédire l'issue. Orienter les pensées et les sentiments des hommes dans un sens contraire à l'évolution ancienne qui guidait leur marche, conduit forcément à des conséquences inconnues. Et c'est pourquoi il serait impossible aujourd'hui de donner des conclusions définitives aux lignes que je viens d'écrire.

L'avenir appartient-il, comme le soutiennent les Germains, à de grands Etats devenus chaque jour plus puissants, et par conséquent plus oppressifs, ou au contraire à des fédérations de petits Etats indépendants? C'est le secret des âges nouveaux dont nous entrevoyons seulement l'aurore. Les peuples sont entraînés dans des tourbillons de forces morales dont les effets restent ignorés.

Mais si nous voulons juger de la valeur des conceptions politiques pour lesquelles tant d'hommes meurent aujourd'hui, nous pouvons dire que le principe des nationalités, avec les fragments de vérité qu'il contient, les illusions dont il est chargé et les espérances, appartient à la famille des grandes croyances qui, à certaines périodes de l'histoire, ébranlent le monde et transforment la vie des peuples.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

Les Français en Italie

Aux photographies communiquées par l'état-major italien, nous joignons quelques lignes cordiales extraites d'une lettre de notre confrère Robert de Lezeau. Elles reproduisent les confidences d'un soldat de chez nous :

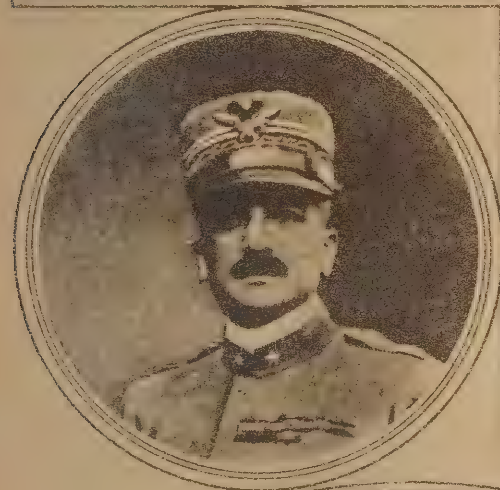
« C'était dans une grande salle de théâtre qui s'appelle la Scala et où l'on ferait entrer tout Bourges avec peut-être bien encore la moitié d'Issoudun. Le général Angelotti, commandant du corps d'armée de Milan, avait invité les Français et les Anglais à assister à la remise de décorations qui avait lieu sur l'estrade. Il y avait pour rendre les honneurs une compagnie française en armes, tenue de campagne. J'en étais. Tout à coup, le général italien s'est écrié d'une grosse voix émue qui chevrotait un peu : « Maintenant, vous allez voir défiler devant vous les héros de la Marne et de Verdun. » Alors, il y a eu un grand silence. On avait le cœur qui vous sautait dans la poitrine. Les commandements d'usage : « Par le flanc. En avant, marche. » Par file de deux nous sommes descendus de la scène et nous avons traversé la salle. Nos fusils tremblaient dans nos mains. On n'a pas tremblé comme ça au Mort-Homme. Une fois dehors, la compagnie s'est formée sur la place devant le théâtre, en face des détachements italiens. Alors, ça a été des cris, des hourras à n'en plus finir. Je ne croyais pas que l'on pût crier tant que cela. On nous lançait des bouquets. Faut-il qu'il en pousse, des fleurs, dans ce pays-là ! Enfin, une seule, une immense acclamation s'est élevée dans l'air : « Viva la Francia ! », et comme nous commençons à savoir l'italien nous avons tous compris que ça voulait dire : « Vive la France! ». Au son des clairons et des tambours, on s'est mis en marche et l'on a défilé par la ville. Nous avions tous des roses dans le canon de nos fusils. Tout à coup les officiers se sont écriés : « Présentez armes! » On passait devant une statue : un grand vieux très beau, très grand, l'air d'un berger, d'un poète, d'un grand-père, avec une grande barbe embroussaillée, des yeux qui semblent regarder loin, loin, plus loin que l'horizon, et des cheveux presque longs où l'on aurait dit que soufflait tout le vent de la montagne et de la mer... Sur le socle, un seul mot était écrit : Garibaldi. »

Voilà comment nos chasseurs, nos lignards, nos artilleurs ont été reçus en Italie.

ROBERT DE LEZEAU.













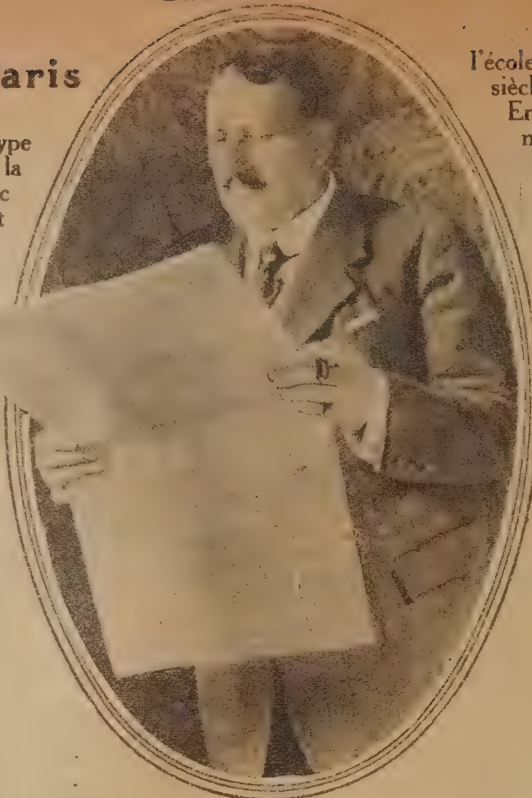


1. **Retranchements (Valsugana).** — 2. **Barrages sur la Brenta.** — 3. **Le général Diaz, commandant en chef.** — 4. **Troupes françaises se rendant au front.**
5. **Un capitaine de la légion des mutilés harangue les soldats avant l'attaque.** — 6. **Position avancée des Italiens sur le Piave.** — 7. **Mitrailleuse contre avions**

LA GUERRE EN ITALIE

Photos du Quartier Général Italien.

Mattia Battistini à Paris



Mattia Battistini.

Très grand, bien découplé, du plus beau type toscan, le regard franc et clair, Battistini, la main tendue, accueille ses amis parisiens avec une simplicité, une affabilité charmantes, soit qu'il revête encore, dans sa loge de l'Opéra, le pourpoint d'*Henri VIII*, soit qu'il fume une cigarette dans le salon qu'il occupe sur les grands boulevards. C'est bien le grand chanteur aristocrate chez lequel quarante ans de vie théâtrale interlope n'ont pu émousser l'éducation première. Aujourd'hui encore, comme au premier jour, après une suite ininterrompue de triomphes, il apporte aux répétitions la même ferveur, aux représentations le même respect profond du public devant lequel il se présente, qu'il se trouve à Londres, à Lisbonne, à Buenos-Aires ou à Paris — ce Paris qui ne devait le connaître, par un hasard étrange et regrettable, que dans la dernière partie de sa carrière. Et dans cette attitude de grand serviteur de l'art, il nous rappelle les deux plus grands virtuoses du théâtre lyrique et dramatique : Faure et Coquelin.

Comment ce jeune homme, fils d'un médecin-major distingué et d'une jeune fille d'origine noble, et destiné par les siens au barreau ou à la médecine, sauta-t-il du mur du collège Bandinelli sur les planches du théâtre de l'Argentina? Par suite d'une panne de spectacle. C'était en 1878, au cours d'une représentation de la *Favorite*. L'indisposition subite du baryton avait interrompu la soirée et le maestro Mancinelli, le grand chef d'orchestre italien, et Isabella Galetti, dénommée encore après tant d'années la « cantatrice du cœur », se désespéraient tous deux de cet accroc, quand Mancinelli se souvint d'avoir entendu récemment, dans le rôle d'Alphonse XI, un jeune amateur qui lui avait semblé extrêmement remarquable. Après avoir éperdument cherché dans sa mémoire le nom de ce jeune homme, Mancinelli envoyait des émissaires dans toutes les directions et était assez heureux pour voir apparaître au bout d'une demi-heure Mattia Battistini qui, effaré de cette aimable violence, cédant aux exhortations du maestro qui le faisait répéter dans la loge de la Galetti, chantait l'opéra entier comme dans un rêve et ne se réveillait que sur l'accord final. « Toujours j'eusse voulu chanter Léonora avec toi », lui déclarait la Galetti, tandis que les applaudissements éclataient frénétiques.

La place était conquise du premier coup, il n'y avait qu'à maintenir et à développer cette jeune réputation. Battistini devenait l'émule, l'héritier naturel des Sanmarco, des Cotogni.

Peu après, il abordait l'*Africaine, Hernani, le Barbier de Séville, Aïda, Don Pasquale, Guillaume Tell, Tannhauser*, passant, sans effort aucun, du tragique au comique, du sublime à la légèreté, donnant à son clavier vocal une étendue prodigieuse, ayant pour partenaires, à Rome Robert Stagno, Bonci, Navarrini, à Madrid la Patti, à Florence Tamagno, s'inspirant scéniquement des plus grands tragédiens italiens : Salvini, Rossi, Novelli, Zacconi, à tel point que lors de la première représentation d'*Hamlet* à la Scala de Milan, — splendide soirée réunissant les noms d'Emma Calvé, de Félia Litvinne, du maestro Mugnone, — Salvini, embrassant le jeune baryton, sur le proscenium, lui criait : « Tu m'as volé mon art! »

Mais il restait à Battistini une palme à recevoir. Etait-il admissible que son nom ne fût pas inscrit en lettres d'or dans les annales de nos grandes scènes lyriques? Non, cela eût manqué aux Parisiens comme Paris manquait à Battistini. M. Rouché, qu'on ne saurait assez louer de présider, dans ces temps d'épreuves, aux destinées de l'Opéra, le comprit le premier et c'est ainsi que nous eûmes les admirables soirées de juin dernier dont le prélude fut *Maria di Rohan* avec Edith de Lys. Le lendemain, par un geste qui ne manque pas de grandeur antique quoique d'allure bien moderne, un rouleau de théâtrophone, signé Battistini, était déposé et scellé dans les caves du monument Garnier à côté de deux autres rouleaux au nom de la Patti et de Caruso, pour qu'il fût possible d'enseigner aux générations futures ce qu'était l'école vocale italienne des dix-neuvième et vingtième siècles.

En quittant Paris, l'été dernier, radieux et reconnaissant de l'accueil qui lui avait été fait par la nation-sœur, Battistini faisait deux promesses, l'une à Saint-Saëns, de chanter au mois de décembre *Henri VIII* en français, l'autre à la nièce d'Ambroise Thomas, d'interpréter *Hamlet* également en français, avec le cinquième acte rétabli à cette occasion, double effort magnifiquement réalisé à un mois d'intervalle.

Si d'aucuns s'émerveillent qu'un artiste ayant fourni une telle carrière, supporté tous les climats du monde, ait conservé la pureté et la fraîcheur d'un organe unique, je rappellerai le soin que prit toujours Battistini d'éviter tout surmenage vocal, ses méthodes de travail et d'hygiène, l'habitude maintenue depuis quarante ans de passer la belle saison dans sa propriété des Apennins, menant une vie de seigneur villageois dans son domaine de Contigliano, où la vigne vierge, les roses grimpantes, abritent des trésors d'art, des collections, une bibliothèque d'une richesse inouïe et, aussi, souvent, de pauvres gens sans abri. Car l'illustre baryton est à la fois philanthrope, bibliophile, et, à ses heures, compositeur de musique (renierait-il ses suites de *Visions fugitives?*), ce qui ne l'empêche pas de sauter en selle sur l'un de ses étalons tel un « giovino » de vingt ans, de tailler une pergola, ou, dans le domaine de sa femme, à Membrilla, aux flancs d'une sierra, d'abattre un chevreuil ou un renard.

Heureux et charmant homme que l'art, la fortune, la gloire, n'ont pas gâté et dont le cœur, le talent et l'esprit vibrent comme au soir de ses débuts, aux côtés de la Galetti.

A Mancinelli, il doit le hasard d'un début éclatant et il se plaît à souligner sa fidèle gratitude en annonçant : « L'un des prochains ouvrages que je créerai en français, sur un livret français, sur une scène française, sera un opéra que termine en ce moment, pour moi, ce vieil ami, mon premier chef d'orchestre. »

HENRY FERRARE.



Dans Don Juan



Dans Hamlet.

CHOSES VUES

TATOUAGE

D'abord le décor : une gare de triage... des postes d'aiguillage, des poteaux télégraphiques, des rails luisants sous le ciel, des disques, des plaques tournantes, du bruit, de la fumée... Là, passent et repassent des trains en tous sens. A chaque convoi et par tous les temps, bravant la tempête, le soleil, la boue, les vents, la neige, nos « Dames blanches » de se précipiter aux portières, offrant à tous nos blessés comme à tous nos soldats, en même temps qu'une tasse de café bien chaud, une cigarette ou un quignon de pain, un affectueux sourire, un joli regard, une bonne parole.



Il est près de minuit, la pluie fait rage, on patauge dans le mâchefer boueux, mais depuis bien longtemps nos Françaises sont habituées à subir toutes les tempêtes et celle-ci passera comme les autres. Un train est signalé : on l'entend gronder... freiner... il s'arrête... Avec mille précautions, une de nos infirmières aide à descendre de wagon un grand diable de soldat, maigre, basané, et qui semble fort mal en point. C'est un caporal d'infanterie de marine... Il tousse à fendre l'âme; il grelotte la fièvre, ses dents claquent, et à la question : « Que souhaitez-vous prendre ?... Vous semblez souffrant... Une bonne tasse de lait chaud vous ferait du bien... », l'autre de répondre :

« Certes, oui, un lait chaud serait le bienvenu... Mais ce que je voudrais surtout, ce serait de l'iode sur la poitrine... on dit que c'est bon... ça arrêterait peut-être ma toux, cette sacrée toux dont je ne peux arriver à me débarrasser... »

Alors l'infirmière ; « Vous avez raison... Buvez d'abord... Maintenant je vais vous passer la poitrine à l'iode... Ouvrez votre capote... »

A ces mots, le caporal semble se troubler : ce vaillant paraît presque intimidé ; aussi notre Croix-Rouge, pour le mettre à l'aise, plaisante... « Ça vous gêne de me montrer votre poitrine !... Rassurez-vous, j'en ai vu bien d'autres... » Mais lui : « Oh ! non, madame, c'est pas ça... seulement vous allez rire ! » Ouvrant largement sa capote, il s'approche alors d'un jet de lumière électrique.

A ce moment, malgré tout, notre amie ne peut s'empêcher de manifester un certain étonnement : sur les maigres pectoraux de ce brave soldat n'aperçoit-elle pas, tatoué de grandeur naturelle, un portrait très complet du maréchal Joffre : rien ne manque, ni les épaulettes, ni les broderies compliquées, ni les poils de la moustache, ni les décorations... Une minute d'hésitation... Mais devant la toux persistante du marsouin : « Allons-y ! » fait notre Croix-Rouge avec un sourire... et à larges coups de pinceau, elle se décide à badigeonner « Monsieur le maréchal » !

GEORGES CAIN,
Conservateur du Musée Carnavalet

Tatouages « artistiques » : L'Assassinat du Duc de Guise



Capture d'un chef Touareg par le lieutenant Gouraud.

LA MARRAINE INCONNUE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au théâtre des Variétés, le 27 novembre 1917, au profit de l'Hôpital de la Meuse.

PERSONNAGES

Suzanne. . Mmes Suzanne Révonne
Mme Rochet . . . Marie-Laure
Mme Truel . . . . Henriette Miller
Philippe Boutiaux M. Arm. Bernard

SCÈNE PREMIÈRE

Mme ROCHET, Mme TRUEL

Une chambre servant aussi de salle à manger dans un logement tenu très proprement, au sixième étage d'une maison bourgeoise. Au fond, une porte donnant sur le couloir. A gauche, la porte de la cuisine. Au centre, une table prête pour le dîner. Nappe bien blanche, trois couverts. Çà et là, des fleurs dans des vases. Au mur, des chromos militaires

Au lever du rideau, la pièce est obscure. Mme Rochet entre en soufflant, laissant la porte entr'ouverte sur le corridor éclairé. Elle allume sa lampe

Mme ROCHET. — Ah! ces six étages, ça me coupe les jambes. *(Coup d'œil à la cuisine.)* Voyons, ma soupe va bien?... Oui... Ils sentent bon, mes poireaux...

Mme TRUEL, *frappant à la porte. Elle est légèrement maniérée.* — C'est vous, madame Rochet?

Mme ROCHET. — Oui, oui, c'est moi.

Mme TRUEL, *entrant.* — Vous à domicile à six heures du soir! En croirai-je mes yeux! Mais, d'abord, bonjour!

Mme ROCHET. — Bonjour, madame Truel.

Mme TRUEL. — Vous n'êtes pas souffrante?

Mme ROCHET. — Du tout. *(Radieuse.)* J'ai obtenu un congé de mes maîtres. Je me suis dépêchée pour terminer le ménage et, au lieu de rester pour servir le dîner comme d'habitude, je suis partie à cinq heures et demie.

On sent qu'elle a sur le cœur un secret qui lui pèse

Mme TRUEL. — C'est donc qu'il est arrivé un événement?

Mme ROCHET. — Vous ne saviez pas si bien dire, un événement, c'est le mot.

Mme TRUEL. — Mlle Suzanne, peut-être?

Mme ROCHET. — Ma fille arrivera tout à l'heure. Non, madame Truel, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. *(Avec emphase.)* J'attends mon filleul. Il a sept jours de permission!

Mme TRUEL. — Je vous en fais mon compliment, madame Rochet. J'imagine comme vous devez être heureuse! Mais j'ignorais que vous eussiez un filleul.

Mme ROCHET, *en confusion.* — Je vous avoue que le cœur me saigne quand je pense à ces pauvres soldats orphelins, sans famille, qui n'ont personne qui pense à eux.

Mme TRUEL. — Ils sont légion.

Mme ROCHET. — Je ne me serais pas si bien exprimée... Je suis donc allée dans une agence, et j'ai annoncé mon désir d'être marraine. L'on m'a désigné un filleul instantanément. Ils sont légion, si j'ose vous répéter, et l'on n'avait que l'embarras du choix.

Mme TRUEL. — Pensez-vous!... Comment est-il?

Mme ROCHET. — Vrai de vrai, je n'en sais rien.

Mme TRUEL. — Vous n'avez pas eu la curiosité de sa photographie?

Mme ROCHET. — Elle faisait défaut. Je ne le connais que par son nom : Philippe Boutiaux, par son grade de sergent et par le numéro de son secteur postal que vous m'excuserez de vous taire, car je crois que c'est défendu.



Mme TRUEL. — Monsieur, je veux boire à toute l'armée française...



Mme TRUEL. — Je ne peux pas vous promettre que je ne regarderai pas par le trou de la serrure.

(Dessins de M. BARBA.)

Mme TRUEL. — A votre aise. Chacun fait son devoir et je vous approuve de vos scrupules. Mais, autrement, cette guerre est bien longue..

Mme ROCHET. — Et elle n'est pas finie!

Mme TRUEL. — Quelle est votre opinion sur la fin?

Mme ROCHET. — Mon Dieu, je n'en ai pas de personnelle. J'ai l'habitude de me conformer à ce que pensent mes maîtres ; mais, comme j'en sers plusieurs et qu'ils pensent différemment, je ne sais plus auquel entendre. Mon patron du boulevard Beaumarchais, où je fais les matinées, assure que nous aurons la décision pour l'été prochain, et mon patron de la rue Oberkampf, où je fais les après-midi, estime que les hostilités dureront encore bien une année, ensuite dix ou douze mois pour le congrès.

Mme TRUEL. — J'espère bien que vos patrons se trompent et que ce sera terminé plus tôt. Avec des alliés comme nous en avons...

Mme ROCHET. — Ça, faut le reconnaître, nous avons du bon monde avec nous. Les Anglais sont tenaces, vous savez ; les Belges, les Italiens, les Portugais ont fait leurs preuves. Les Américains vont s'y mettre aussi, paraît-il... Pour ce qui est des Serbes...

Mme TRUEL. — Et les Monténégrins, madame Rochet *(Elle prononce Montainegrins.)*, je ne sais pas pourquoi on oublie toujours les Monténégrins, on est injuste envers eux. Pensez donc, voilà des gens qui ont tout sacrifié, tout perdu, et jamais les journaux ne parlent d'eux. C'est inconcevable. Les Monténégrins auront droit comme les autres, aux couronnes de la gloire lors du règlement de comptes.

Mme ROCHET. — Je vous l'accorde. Enfin, que la guerre soit courte ou longue, l'essentiel est que nous ne lâchions pas avant la fin et la bonne. Là-dessus, tous mes patrons sont d'accord et moi de même.

Mme TRUEL. — Et moi donc! Et toute la France!... Mais avec des gaillards comme votre filleul on ne saurait douter de la victoire finale.

Mme ROCHET. — Vous êtes bien honnête.

Mme TRUEL. — Dites, vous êtes fière de ce garçon-là?

Mme ROCHET. — Probable que j'en serai encore plus fière quand je l'aurai vu de mes yeux.

Mme TRUEL. — C'est trop juste!... En quoi donc consistent vos relations?

Mme ROCHET. — En correspondance, exclusivement. Il m'a recommandé de ne pas lui envoyer de paquets. Il dit qu'il n'a pas de besoins et qu'il est très bien nourri comme il est. Il ne veut pas non plus d'argent. J'aurais été si heureuse de me priver! Mais il dit qu'il n'a pas de dépense.

Mme TRUEL, *après un temps.* — Je vais rentrer chez moi afin de laisser le champ libre à vos expansions ; mais je ne peux pas vous promettre que je ne regarderai pas par le trou de la serrure.

Mme ROCHET. — Je vous en saurai gré, madame Truel.

Mme TRUEL. — Vous allez lui faire faire un bon petit dîner?

Mme ROCHET. — Oui, oui, tout cela mijote sur le feu. Pensez! il ne faut pas qu'il se trouve plus mal que sur le front. A vous revoir, madame Truel!

Mme TRUEL. — A vous revoir, madame Rochet!

SCÈNE II

Mme ROCHET, *puis* PHILIPPE

Mme ROCHET *promène autour d'elle le dernier coup d'œil de la maîtresse de maison, rectifie la position d'une fourchette, assure dans les verres les serviettes pliées en éventail, va voir à la porte de la cuisine, etc. Elle fredonne à mi-voix l'air de Tipperary, puis s'arrête brusquement derrière la porte, l'oreille tendue.* — C'est peut-être seulement Suzanne... *(On frappe. Elle murmure :)* Entrez.

Entre Philippe, grand, bien bâti, élégant sous l'uniforme. De l'aisance, malgré une certaine timidité.

PHILIPPE. — Madame veuve Rochet?

Mme ROCHET, *décontenancée.* — Oui, c'est ici, c'est moi. *(Inquiète.)* Ah! mon Dieu... vous n'êtes... vous n'êtes pas la personne que j'attendais?...

PHILIPPE, *riant.* — Mais si!

Mme ROCHET. — Non, je ne peux pas croire... vous êtes peut-être... son officier?... C'est peut-être qu'il est arrivé malheur à Philippe, et vous venez m'annoncer la chose avec des précautions.

PHILIPPE. — Pourquoi ne voulez-vous pas croire que c'est moi-même?

Mme ROCHET. — Je ne sais pas moi... Je ne sais pas... Je ne vous représentais pas comme ça.

PHILIPPE. — Je vous déplais?

Mme ROCHET. — Oh! non!... Seulement, je pensais que ça me viendrait tout naturellement de vous tutoyer comme mon filleul, et... ça me vient naturellement de vous dire... vous.

PHILIPPE. — Pourquoi donc?

Mme ROCHET. — Oh!... vous sentez bien pourquoi... Je comprends maintenant que vous ne vouliez pas recevoir d'argent de moi, ni même des friandises... Vous êtes plus riche que moi... facilement... Vous m'aviez écrit un jour que vous êtes cultivateur dans le civil?...

PHILIPPE. — C'est à moitié vrai, ma foi.

Mme ROCHET. — Oui, vous avez peut-être des terres à vous... Je l'avais entendu autrement, moi... Je vous croyais un paysan... un ouvrier agricole... Pas un monsieur, par exemple!

PHILIPPE. — Mais qu'est-ce que ça change, ma bonne madame Rochet?

Mme ROCHET. — Ça change tout... vous ne pouvez pas savoir... une vieille femme timide comme moi... ce qu'il a fallu qu'elle se raisonne pour faire cette chose romanesque d'entrer en rapport avec un militaire inconnu... J'ai hésité des jours et des nuits et ça me semblait une affaire si extraordinaire qu'à l'heure qu'il est, je n'en ai encore rien dit à ma Suzanne qu'est pourtant ma fille... Quand je suis allée à l'agence, je tremblais comme vous m'avez vue trembler tout à l'heure quand vous êtes entré... On m'a donné une liste... J'ai choisi votre nom, pas au hasard, mais parce qu'il ne me semblait pas un nom d'homme riche : pardon!... J'ai cru que vous étiez de ma classe... ça me gênait moins... ça m'a laissé du courage pour vous écrire... Oh! si j'avais su! Mes lettres... que je m'appliquais si bien!... Peut-être que vous en avez ri tout seul... ou que vous les avez montrées à des camarades... Vous ne deviez pas faire ça. Non, vous ne deviez pas. Quand on est de la haute, on n'a pas le droit d'aller chercher une pauvre vieille femme du peuple... une bonne, je n'en rougis point... et de lui inspirer les sentiments qu'un filleul inspire à sa marraine, même s'ils ne se connaissent pas. Ce n'est pas bien.

PHILIPPE, *embarrassé.* — Peut-être... Je n'avais pas le droit... je crois, en effet... Je vous demande pardon... Mais il ne faudrait pas non plus être injuste et dire que je me moquais de vos lettres ou que je les montrais à des camarades. Ça non! Je les gardais pour moi tout seul et elles me faisaient plutôt pleurer que rire. Je n'en recevais pas d'autres, jamais. Ah! vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est d'entendre le vaguemestre appeler toujours les noms des autres, de voir ses camarades lire et relire les petits feuillets tout pleins de la tendre sollicitude d'une maman, d'une épouse, d'une fiancée, puis promener sur vous des regards qui ne vous voient plus... Non, malgré votre excellent cœur, vous ne pouvez pas comprendre cela. Riche ou pauvre, vous savez, ce n'est pas drôle de n'avoir personne au monde.

Mme ROCHET. — C'est moins triste quand on est riche et qu'on ne manque de rien.

PHILIPPE. — En temps de paix.

Mme ROCHET. — Vous avez toujours bien des amis?

PHILIPPE. — Ils ne remplacent pas...

Mme ROCHET. — Qui donc?

PHILIPPE. — Ceux qui sont partis trop tôt... Je vais vous expliquer... vous allez comprendre... Dans la tranchée, on entend souvent ceux qui reçoivent un mauvais coup crier en tombant : « Maman! » Alors, on se dit que soi-même... peut-être dans cinq minutes... on aura le même sort... et on criera la même chose... mais... ce sera machinalement... On appellera sa maman et ce sera comme si on n'appelait personne. Je vous jure que ce n'est pas gai... Voilà pourquoi, madame, quand on a demandé le sergent Boutiaux, et qu'on lui a dit qu'une dame Rochet, ménagère, voulait être sa marraine, il a accepté de tout son cœur, et il a encore été bien content.

Mme ROCHET. — Vous avez donc perdu votre maman bien jeune?

PHILIPPE. — J'étais tout gosse.

Mme ROCHET. — Et le papa?

PHILIPPE. — Encore avant.

Mme ROCHET. — Vrai, il ne vous reste personne en ce bas monde?

PHILIPPE. — Personne.

Mme ROCHET. — Mais vous connaissez sûrement des dames de votre classe... des jeunes filles à marier, qui auraient pu, mieux que moi... entretenir avec vous une correspondance.

PHILIPPE. — J'en connais très peu, encore celles-là ont-elles à s'occuper de leurs maris ou de leurs frères. Non, je n'ai pas d'amis très intimes. A la campagne, vous savez, on n'a pas beaucoup de voisins ; je vis sur mes terres, je chasse... J'ai bien songé à me marier, car j'aimerais la vie de famille. Oui, je vois cela... la soupe fumante sur la table, le soir, les enfants autour de moi... Seulement, voilà... il faudrait se créer des relations, aller souvent en ville et, habitué à vivre seul, je suis timide et très ours.

Mme ROCHET. — Vous n'avez pas même une vieille bonne qui vous aurait élevé?

PHILIPPE. — Pas même.

Mme ROCHET. — Pauvre monsieur, c'est bien triste, allez. J'ai eu un fils, moi aussi ; il aurait à peu près votre âge et serait dans les tranchées aujourd'hui, même que, je peux bien vous le dire, c'est beaucoup à cause de lui que j'ai eu cette idée de prendre un filleul. Ah! s'il avait ressemblé à Rochet, ça aurait été un bel homme.

PHILIPPE. — Il y a longtemps que vous avez eu le malheur de le perdre?

Mme ROCHET. — Trente ans. Il avait huit jours.

PHILIPPE. — Vous venez de me dire que vous avez une fille, vous ne me parliez pas souvent d'elle dans vos lettres.

Mme ROCHET, *confuse.* — Je vais vous dire... L'agence, notre correspondance, j'ai fait tout cela en cachette. Ce n'est pas que j'aie rien de secret pour ma Suzanne, elle est bien gentille, elle me rend bien heureuse, vous allez la voir tout à l'heure, seulement, je ne savais pas... je vous croyais pauvre... il n'y a pas d'offense... et je comptais vous envoyer, de temps en temps, des friandises. Nous ne sommes pas riches... Mes ménages, ça va toujours, mais, depuis la guerre, Suzanne a été diminuée, rapport aux affaires qui allaient moins bien, elle est seconde vendeuse, avenue de l'Opéra. Alors, n'est-ce pas, ça m'aurait gênée un peu vis-à-vis d'elle, de nous priver pour quelqu'un que nous ne connaissions pas. Après, bien sûr, j'aurais dû lui en parler, seulement, la petite est très gaie et un peu moqueuse de son naturel... J'ai pensé qu'elle me taquinerait au sujet de ces lettres échangées avec un soldat... Enfin, elle va arriver d'une minute à l'autre, et nous lui raconterons tout. Mais je suis là, je bavarde... excusez-moi, donnez-moi votre casque et votre capote qui vous tiendrait trop chaud, mettez-vous à votre aise. Si vous voulez fumer une cigarette en attendant l'heure du dîner, ça ne m'incommode pas, au contraire. Rochet fumait la pipe, ça me rappellera mon jeune temps.

PHILIPPE. — Chère madame Rochet... Je cherche en vain le moyen de vous exprimer...

Mme ROCHET. — Laissez donc... Faut pas vous mettre en peine pour si peu... Si vous saviez quel plaisir nous avons, nous autres, à recevoir quelqu'un qui arrive de là-bas...

PHILIPPE. — Oui, mais il y a chez vous quelque chose de mieux, une délicatesse si modeste... tenez, dans vos lettres...

Mme ROCHET. — Si on peut dire... J'ai à peine été à l'école!

PHILIPPE. — Eh! parbleu, ça se voit bien, mais quelle importance ça a-t-il?... Oui, vos lettres, malgré l'écriture malhabile et les incorrections grammaticales, on y trouve tant d'intentions touchantes, l'expression de sentiments si...

Mme ROCHET. — Voulez-vous bien vous taire... Je vais encore croire que vous vous moquez de moi. D'ailleurs, je m'en vais... Je suis obligée de vous laisser seul cinq minutes... Vous voyez que je ne me gêne pas avec vous.

PHILIPPE. — Je vous en prie...

Mme ROCHET. — Il faut que j'aille chercher chez le boulanger un gâteau que je lui ai donné à cuire.

PHILIPPE. — Allons, bon, j'en étais sûr, voilà que vous vous êtes mise en frais pour moi.

Mme ROCHET. — Du tout, mais j'ai tenu à vous faire goûter un gâteau de mon pays. Je parie que vous n'avez jamais mangé de pommé?

PHILIPPE. — Je ne crois pas.

Mme ROCHET. — C'est un gâteau breton que l'on fait avec des pommes aigres. Il faut vous dire que nous sommes de Saint-Malo... J'ai confectionné celui-là moi-même et je crois que vous l'aimerez.

PHILIPPE. — J'en suis certain, mais si vous me disiez où habite ce boulanger, je descendrais très bien à votre place.

Mme ROCHET. — Pensez-vous que je vais vous envoyer en commission... un permissionnaire?...

PHILIPPE. — Si nous n'avions jamais que des corvées de ce genre!...

Mme ROCHET, *courant vers la porte.* — Non, non, je me sauve, j'en ai pour cinq minutes... Voici un journal pour patienter, des fois que vous n'auriez pas lu le communiqué de trois heures... Je vais en profiter, en passant, pour annoncer votre arrivée à Mme Truel. C'est ma voisine, elle s'intéresse beaucoup à vous.

PHILIPPE. — Elle est bien bonne.

Mme ROCHET. — Encore une fois, excusez-moi.

Elle sort.

SCÈNE III

PHILIPPE, *puis* SUZANNE

PHILIPPE, *déployant le journal.* — Tiens, c'est vrai, dans ma joie d'arriver à Paris, je n'ai pas pris le temps de lire le communiqué. Voyons... « Dans la Somme... hum... m m m... En Champagne... hum... m m m... Au nord de la Meuse... m m... *(A voix haute.)* Rien à signaler sur le reste du front. » *(Grincement de clef dans la serrure.)* Déjà!

Entre Suzanne, très gentille, simple mais beaucoup de chic. Elle s'arrête sur le pas de la porte. Philippe s'est levé, surpris. Ils restent face à face, décontenancés.

PHILIPPE, *intimidé.* — Mademoiselle Suzanne Rochet, sans doute?

SUZANNE, *même jeu.* — En effet, monsieur.

PHILIPPE. — Mademoiselle... *(Il s'incline.)* Sergent Philippe Boutiaux.

SUZANNE. — Monsieur...

PHILIPPE. — Vous... avez sans doute rencontré madame votre mère dans l'escalier?

SUZANNE. — Non, monsieur, je ne l'ai pas vue, je croyais la trouver ici.

PHILIPPE. — Oh! rassurez-vous, il ne lui est rien arrivé... Elle vient de descendre chez le boulanger... Je pensais... Mais, au fait, non, elle m'a dit qu'elle s'arrêterait en passant chez une voisine.

SUZANNE. — Mme Truel?

PHILIPPE. — C'est cela, Mme Truel.

SUZANNE. — C'est une dame qui habite à côté, dans le couloir...

PHILIPPE. — Ah!... Ah!...

SUZANNE. — Elle rentre plus tôt que nous et, quelquefois, nous nous arrêtons pour lui dire bonsoir.

PHILIPPE. — C'est tout naturel.

SUZANNE. — Je comprends pourquoi ma mère et moi nous ne nous sommes pas rencontrées...

PHILIPPE. — Elle vous aurait expliqué... Mais je vous en prie, entrez donc... *(Pendant les répliques suivantes, Suzanne enlève ses gants, son manteau, son chapeau, etc.)* J'imagine facilement votre surprise en trouvant ici, chez vous, un inconnu, un soldat. Quand je vous ai vue apparaître, j'ai pensé que vous seriez effrayée.

SUZANNE. — Oh! je ne suis pas peureuse, et puis, on ne s'y trompe pas, j'ai bien vu tout de suite que vous arriviez du front.

PHILIPPE. — Je suis, en effet, permissionnaire. Je crois que madame votre mère n'a pas encore trouvé l'occasion de vous parler de moi. Elle a eu la très delicate pensée d'adopter un filleul dans cette grande famille militaire qui, quoi qu'on en dise, ne remplace pas l'autre. Un heureux hasard m'a désigné à son choix, de sorte que, mademoiselle, votre maman étant ma marraine, nous ne sommes pas tout à fait des étrangers l'un pour l'autre.

SUZANNE. — Chère maman, elle a un cœur d'or, vous savez. Elle est même tellement sensible au malheur des autres qu'on en a abusé souvent, et maintenant elle se cache de moi pour accomplir ses bonnes actions; aussi ai-je pris l'habitude de la taquiner. *(Avec un sourire malin.)* Je crois, entre nous, que son silence à votre sujet n'a pas d'autre cause. Pourtant, à son âge, est-ce qu'on ne devrait pas tout confier à sa fille?...

PHILIPPE. — Il y a une heure encore, je ne la connaissais que par ses lettres, mais dès le début de notre correspondance, j'avais deviné quelle excellente femme elle est. Elle m'a écrit des choses qui, réellement, me la rendent très chère.

SUZANNE, *joyeusement étonnée.* — Vrai?...

PHILIPPE. — Oui, je puis vous l'avouer franchement; au commencement, je ne voyais dans cet échange de lettres qu'un dérivatif à mon ennui... Cette vie de tranchées, depuis des mois, c'est infiniment monotone... Mais, bientôt, j'ai été surpris de découvrir chez ma correspondante inconnue des sentiments que je n'attendais pas d'une...

Il s'arrête.

SUZANNE, *très gaie.* — D'une femme de ménage, n'ayez pas peur de le dire.

PHILIPPE. — Mais oui, après tout, je vois bien que c'est en évitant de le dire que je risquerais de vous offenser. Ah! tenez, ce Paris est admirable qui affine à ce point jusqu'à de braves femmes du peuple. Parbleu, toutes les Françaises, paysannes, ouvrières, bourgeoises, sont le dévouement, la bonté mêmes, pourtant, je sens bien qu'une provinciale ne m'eût pas écrit des lettres comme celles-là.

SUZANNE. — Vous ne pouvez imaginer à quel point ce que vous me dites-là me fait plaisir. Nous sommes si heureuses, nous autres femmes, quand nous pouvons adoucir un peu le sort de ceux qui se battent!... Il y a une telle disproportion entre nos tricotages, nos petites offrandes et vos souffrances...

PHILIPPE. — Pas tant que vous croyez. C'est un si grand réconfort pour nous de constater qu'on ne nous oublie pas. Il y a aussi l'orgueil de vous défendre qui fait passer bien des choses. Et puis, quoi, c'est la guerre, et on ne peut tout de même pas envoyer les jeunes filles de la classe 14 faire le coup de feu aux créneaux!...

SUZANNE. — Non, mais il y a des moments où c'est bien vexant de ne pas être un homme, de continuer à vivre de la même façon qu'avant. Malgré les blessés, les trophées des Invalides et les journaux illustrés, on a l'impression de ne pas comprendre vraiment ce qu'est la guerre.

PHILIPPE. — Heureusement!

SUZANNE. — Les taubes et les zeppelins ne viennent même plus!...

PHILIPPE. — Vous avez bien dit ça!

SUZANNE. — C'est vrai, c'était plus juste que nous courrions, nous aussi, un certain danger... et puis, ça éloignait les froussards.

PHILIPPE. — Bravo! voilà qui est parler. Comme beaucoup de permissionnaires, je redoutais un peu mon séjour à Paris. C'est curieux, sur le front, nous avons une fâcheuse tendance à juger les Parisiens de la même façon que le faisaient les étrangers avant la guerre.

SUZANNE. — Je crois que l'opinion des étrangers se modifie.

PHILIPPE. — La nôtre aussi. Tenez, il m'a suffi de vous voir, de vous entendre, et me voilà pleinement rassuré. Quand je retournerai dans la tranchée, la semaine prochaine, elle me semblera plus confortable.

SUZANNE. — Ce doit être bien dur, pourtant, de rester immobile, au fond de ces trous, sous les obus.

PHILIPPE. — Oh! les obus, vous savez, ils font tellement de bruit qu'on ne les entend guère. Le plus pénible, en première ligne, c'est peut-être de manquer, plusieurs jours durant, des petites choses indispensables. Ainsi, pendant chacun de mes séjours aux tranchées, je suis obsédé par le souvenir de ma brosse à dents.

SUZANNE. — Mais les fatigues... le danger...

PHILIPPE. — Le danger, mon Dieu, on s'y habitue sans s'en apercevoir, comme des gens qui se résignent à vivre avec une belle-mère acariâtre.

SUZANNE. — Vous avez dû avoir joliment peur pourtant, dernièrement, quand une marmite a failli vous ensevelir...

PHILIPPE. — Hein?

SUZANNE, *vivement.* — Ah! zut!...

PHILIPPE, *rapprochant sa chaise.* — Tiens, tiens, tiens... Comment savez-vous donc cela?...

SUZANNE. — Ça y est, la gaffe!

PHILIPPE. — Comment diable avez-vous pu deviner cet incident, puisque vous ignoriez jusqu'à mon existence?

SUZANNE. — Oh! ne vous moquez pas de moi, je suis assez vexée comme ça...

PHILIPPE. — Je ne me moque pas, je vous assure, je suis seulement très intrigué.

SUZANNE. — Ecoutez... je ne sais pas mentir.

PHILIPPE. — Je vous en félicite.

SUZANNE. — J'ai lu vos lettres.

PHILIPPE. — Comme je vous plains!

SUZANNE. — Mais il y a une chose qui me serait intolérable, c'est que vous puissiez croire que j'ai commis une indiscrétion... une vraie.

PHILIPPE. — Jamais je ne croirai une chose pareille.

SUZANNE. — C'est la faute au fils de la concierge.

PHILIPPE. — Je vois ça.

SUZANNE. — Ah! bien non, si vous continuez à vous moquer de moi, je ne joue plus... La concierge, Mme Louvasse, a un fils.

PHILIPPE. — Le petit Louvasse.

SUZANNE. — Vous le connaissez?

PHILIPPE. — Non, mais je suppose qu'il porte le même nom que sa mère.

SUZANNE. — Oui, eh bien, le petit Louvasse est au front. Nous l'avons connu tout gamin, et il nous écrit quelquefois. Un jour, j'ai trouvé une enveloppe jaune, sans timbre tenez, là, sur la commode, et j'ai pensé que c'était une lettre de lui.

PHILIPPE. — Vous l'avez lue?

SUZANNE. — Elle était écrite au crayon. Au crayon, tout le monde a la même écriture. J'ai commencé à lire...

PHILIPPE. — Et vous avez continué.

SUZANNE. — Naturellement. Je ne comprenais pas, il se bat à Verdun et il parlait de notre avance dans la Somme. Et puis, il n'y avait pas de fautes...

PHILIPPE. — L'orthographe n'est pas la spécialité du petit Louvasse, à ce que je vois.

SUZANNE, *riant malgré elle.* — Vous êtes méchant.

PHILIPPE. — Non, puisque je vous absous.

SUZANNE. — J'ai bien fini par comprendre. Il y avait la signature, et puis vous demandiez à votre marraine de vous écrire plus souvent. C'est ce qui m'a donné l'idée de vous répondre, car maman avait beaucoup d'ouvrage.

PHILIPPE. — Vous m'avez donc écrit?

SUZANNE. — C'est-à-dire...

PHILIPPE, *la menaçant du doigt.* — Regaffe... Décidément non, vous ne savez pas mentir. Allons... Avouez, on vous en tiendra compte.

SUZANNE. — Il faut vous dire que, dès le début, j'avais songé, moi aussi, à adopter un filleul, seulement, pour une jeune fille, n'est-ce pas, c'est assez délicat. Quand j'ai vu que maman en avait un en cachette, j'ai pensé qu'il était tout naturel de m'occuper de lui. Maman ne pouvait pas vous écrire aussi souvent qu'elle l'aurait voulu, c'est toute une affaire pour elle... Alors, je m'y suis mise, sans le lui dire bien entendu, puisqu'elle ne m'avait pas tenue au courant.

PHILIPPE. — Voilà donc pourquoi ses lettres se sont brusquement multipliées...

SUZANNE. — Pour une des siennes, il y en avait deux ou trois de moi.

PHILIPPE. — Et je ne m'en suis pas aperçu!

SUZANNE. — C'est que je m'amusais à imiter son écriture et même, forcément... le reste... Pauvre maman, c'est bien excusable, elle rendrait des points au petit Louvasse...

PHILIPPE, *ému, lui prenant les mains.* — Comme c'est gentil... comme c'est gentil!...

SUZANNE, *vivement.* — Mais vous savez, si j'avais voulu, j'aurais pu vous écrire sans faire de fautes.

PHILIPPE. — Ainsi, les bonnes lettres, les bonnes paroles que je me répétais pendant les

nuits froides, dans la tranchée, pour me tenir chaud au cœur, c'était de vous!

SUZANNE. — C'était de moi... ou de maman...

PHILIPPE. — C'était de vous... Elles m'ont fait un bien immense. Tenez, lors de la dernière attaque, avant de charger, j'ai relu l'une de vos lettres. Personne ne m'avait rien écrit de semblable jamais. Vous êtes très bonne.

SUZANNE. — Je crois que vous exagérez un peu.

PHILIPPE. — Est-ce drôle... Là-bas, sous la mitraille, la nuit surtout, pendant les heures de bombardement si longues, je m'abandonnais parfois à des rêves, des rêves d'orphelin déjà vieux garçon, et j'essayais d'imaginer quelles eussent été mes réflexions si, au lieu de défendre seulement mon pays, le passé, des principes, j'avais laissé derrière moi un être cher, une épouse, une fiancée... Ne riez pas, c'est un peu enfantin ce que je vais vous confier là, mais à force de remuer cette idée, j'avais fini par lui donner un corps, et je me représentais celle qui eût pu m'écrire. Comme la plupart de ceux qui ont vécu seuls, j'ai beaucoup d'imagination. Je voyais une jeune femme blonde... Mentalement, je lui adressais de longues épîtres. Elle était devenue ma confidente... J'ai passé avec elle de doux instants d'oubli dans la tranchée. Et voilà que mon rêve n'était pas tout à fait un rêve. Sans le savoir, je lisais les lettres de la jeune fille inconnue. On voit ça dans les romans, ou au théâtre, mais dans la vie... dans la réalité... c'est drôle... *(Un temps.)* Je vous remercie, c est une très bonne action que vous avez faite là...

SUZANNE. — C'est aussi une espièglerie, et il vaut mieux, je crois, que maman ne la connaisse pas. Elle est un peu susceptible, et malgré toutes les précautions dont elle s'entourait, je la devinais si fière de vous écrire, si heureuse de vous lire, que je serais navrée de diminuer sa joie. Voudrez-vous me garder le secret?

PHILIPPE. — De grand cœur, mais à une condition.

SUZANNE. — Dites?

PHILIPPE. — Nous continuerons à correspondre; bien entendu, on n'a pas trop de deux marraines quand on n'a plus un seul parent, mais...

SUZANNE. — Mais...

PHILIPPE. — Ne signez plus : « Veuve Rochet »... vous êtes si jeune...

SUZANNE. — C'est convenu, et même, je vous promets de ne plus déguiser mon écriture.

PHILIPPE. — Vous me procurerez un plaisir beaucoup plus grand que vous ne pouvez le supposer, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

SUZANNE. — Mais ce n'est pas nécessaire. Notre bonne amitié n'aura-t-elle pas son prix...

PHILIPPE. — Pour entretenir cette amitié, nous ne pouvons, nous autres soldats, envoyer des cadeaux bien variés à nos marraines; nous leur fabriquons des bagues en aluminium. *(Il tire une bague de sa poche.)* En voici une que j'apporte à votre maman. Sa seule valeur consiste en ce qu'elle a été faite en première ligne, à une quinzaine de mètres des Allemands. C'est un très modeste souvenir.

SUZANNE. — Oh! elle est gentille. C'est vous qui l'avez ciselée comme ça?

PHILIPPE. — Oui, vous savez que nous en faisons tous. Il y avait au fond de chaque poilu un orfèvre qui s'éveille. Je regrette vivement de vous avoir ignorée jusqu'ici, j'aurais eu tout le temps de vous en confectionner une comme celle-ci.

SUZANNE, *essayant la bague.* — Il faudra m'en envoyer une. Ça me fera bien plaisir, toutes mes amies en ont. Oh! mais, dites donc, elle sera beaucoup trop petite pour maman, puisqu'elle me va.

PHILIPPE. — Vous croyez?

SUZANNE. — Tenez, on dirait qu'elle a été faite pour moi.

PHILIPPE. — Cependant, c'est madame votre mère qui m'a envoyé la mesure.

SUZANNE. — Vous ne vous êtes pas trompé? Vous ne songiez pas un peu trop à la petite dame blonde?...

PHILIPPE, *riant.* — Mais non, je vous assure que je me suis conformé exactement aux indication : un trou rond dans une carte. D'ailleurs, j'ai encore celle-ci.

Il tire de son portefeuille une carte trouée.

SUZANNE, *mettant son doigt dans le trou.* — Mais c'est la mesure de mon doigt, ça ! Jamais maman ne pourrait entrer l'un des siens, même le petit...

PHILIPPE. — Alors?

SUZANNE, *très étonnée.* — Alors? *(Frappée d'une idée subite.)* Oh! chère maman, je suis sûre qu'elle l'a fait exprès pour me réserver une surprise... Elle n'est pas coquette naturellement, et n'a jamais eu d'autre bijou que son alliance. Elle aura pensé que cette bague me ferait plaisir...

Ils se taisent un instant, il y a comme une gêne entre eux.

SUZANNE. — C'est amusant.

PHILIPPE. — Oui, ça me rappelle les contes naïfs de mon enfance. Ils finissaient toujours très bien. Généralement, on y parlait de marraines qui étaient de bonnes fées, et aussi d'anneaux enchantés.

SUZANNE. — Est-ce que ça porte bonheur les bagues enchantées du front?

PHILIPPE. — Comme tous les porte-bonheur quand on y croit.

SUZANNE. — Je veux croire à celui-ci.

PHILIPPE. — Moi aussi.

SUZANNE. — Et je le garderai toujours!

La porte s'ouvre. Ils restent l'un devant l'autre, souriants, un peu embarrassés.

SCÈNE IV

SUZANNE, PHILIPPE, Mme ROCHET

Mme Rochet entre, portant précieusement un grand gâteau plat recouvert d'une serviette.

Mme ROCHET. — Me voilà enfin... Je vous demande pardon... J'ai dû attendre chez le boulanger. Le pommé n'était pas sorti du four, mais il est bien cuit, par exemple, il embaume... *(Apercevant Suzanne.)* Ah! tu étais là, toi... C'est vrai, j'avais oublié... *(Confuse.)* Monsieur Boutiaux... Vous m'excuserez, n'est-ce pas, c'est ma fille... Suzanne... dont je vous ai parlé...

Elle s'arrête, ne sachant plus que dire, son gâteau sur les bras.

SUZANNE, *éclatant de rire.* — Inutile de faire les présentations, maman, il y a une bonne demi-heure que je suis arrivée.

PHILIPPE. — Mlle Suzanne et moi sommes déjà de grands amis.

SUZANNE, *prenant le gâteau.* — Donne-moi ton pommé, maman, et remets-toi de tes émotions. Non seulement nous avons fait connaissance, mais j'en ai appris de belles sur ton compte. Ah! madame fait des cachotteries...

Mme ROCHET. — Suzanne!...

SUZANNE. — Madame entretient des correspondances avec des soldats!

Mme ROCHET. — Devant monsieur!

SUZANNE. — Madame prend des filleuls!

Mme ROCHET. — Si c'est Dieu possible...

SUZANNE, *montrant la bague à son doigt.* — Madame se commande des bijoux!

Mme ROCHET, *se laissant tomber sur une chaise.* — Ah! j'aime mieux ça, oui, j'aime mieux ça... Je ne savais comment m'y prendre... Vous avez bien fait de tout lui expliquer, monsieur.

SUZANNE. — On te pardonne... parce que c'est la première fois et aussi parce que la bague me va, mais il ne faudrait pas recommencer!

Mme ROCHET, *radieuse.* — Monsieur Boutiaux, je suis sûre que vous avez faim... Si vous voulez bien vous mettre à table...

PHILIPPE. — Je crois que je ferai honneur à certain potage dont la bonne odeur m'arrive jusqu'ici.

Mme ROCHET, *allant chercher la soupière à côté, dans la cuisine.* — Oh! ce n'est qu'une simple soupe aux poireaux...

PHILIPPE. — Une soupe aux poireaux, et toute chaude encore, mais c'est une merveille... Voilà ce que devraient nous apporter les marmites boches!

On frappe à la porte.

Mme ROCHET. — C'est Mme Truel. Suzanne, ouvre vite à Mme Truel, elle apporte le vin. J'avais complètement oublié le vin... Je ne sais plus où j'ai la tête. C'est le plaisir, vous comprenez... Mme Truel a eu l'amabilité de redescendre. Entrez, entrez, madame Truel.

SCÈNE V

LES MÊMES, *plus* Mme TRUEL

Mme Truel entre, portant ostensiblement ses bouteilles, et répond au salut de Philippe par une révérence pleine de cérémonie.

Mme ROCHET. — Madame Truel, je vous présente mon filleul, M. Boutiaux, qui arrive du front, et dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir.

Mme TRUEL, *posant ses bouteilles pour tendre la main à Philippe.* — Monsieur le sergent, permettez-moi de vous féliciter. Je suis d'autant plus heureuse de serrer la main à un brave que, vivant très retirée et n'ayant que peu de relations, je ne connais pas de soldats. Madame Rochet et mademoiselle Suzanne, je vous félicite également. Vous pouvez être fières de recevoir ce soir un tel invité.

Mme ROCHET. — Asseyez-vous un instant, madame Truel, vous n'allez pas partir comme ça, vous prendrez bien un verre de vin.

Mme TRUEL. — Sans façons... Je craindrais la migraine.

SUZANNE, *lui versant du vin.* — Vous nous désobligeriez, madame Truel.

Mme TRUEL, *minaudant.* — Je ferai donc un écart de conduite, mais ce sera uniquement pour pouvoir porter un *tohaste* à monsieur.

PHILIPPE. — Trop aimable...

Mme TRUEL, *elle lève son verre.* — Monsieur, je veux boire à toute l'armée française que vous représentez si dignement ici, à ses succès futurs, à la victoire finale... mais plus particulièrement, je vous souhaite un heureux retour, une bonne santé... *(Souriante.)* Je ris de mes souvenirs... Feu mon père, qui était très gai, ajoutait toujours : « A vos amours!... »

Mme ROCHET. — Alors... à vos amours! mon filleul.

PHILIPPE. — Ne souhaitons rien de trop précis, ça ne porte pas chance.

Mme ROCHET ET Mme TRUEL. — Allons donc!

PHILIPPE, *un peu ému, regardant Suzanne.* — Mais on peut au moins songer aux beaux jours à venir, où il fera si bon vivre... A plus tard... quand vous viendrez, avec Mlle Suzanne, Mme Rochet, me rendre visite dans mes terres, en Bourgogne. C'est cela, à plus tard!

Ils choquent leurs verres et boivent ensemble, lentement.

PHILIPPE, *à Suzanne, à part.* — Et à la santé du petit Louvasse...

Mme ROCHET. — A nos vaillants alliés, madame Truel.

Mme TRUEL. — Aux Montainegrins, surtout, n'oubliez pas les Montainegrins!...

RIDEAU

ABEL HERMANT
& ANDRÉ REUZE.

LES POÈMES

JEAN-BAPTISTE, LE CANADIEN

Lorsqu'à Montréal, Jean-Baptiste
Apprit nos premiers insuccès,
Il sentit, soudain, lourd et triste
Son cœur de Canadien français :
« En entendant râler la France,
S'écriait-il, je crois vraiment
Que, par delà la mer immense,
J'entends râler ma grand'maman ! »

Tournant comme un loup dans sa cage,
Il serait mort parmi « nos gens »,
Aussi, le voilà qui s'engage
Dans le premier des contingents :
« Ah ! certes, j'aime l'Angleterre,
Disait-il, filialement...
Mais c'est aimer deux fois sa mère
Que d'adorer sa grand'maman ! »

Et voici la troupe hardie,
Le grand chapeau gris sur les yeux,
Qui jette l'ancre en Normandie
Dans le doux pays des aïeux ;
Et Jean-Baptiste sur la rive,
S'agenouille dévotement,
Baise le sol et dit : « J'arrive !
Ne pleure donc plus, grand'maman ! »

Or, en Artois, l'autre semaine,
En courant à l'assaut d'un bois,
Il fut renversé dans la plaine
Par un éclat d'obus sournois ;
Dans la bataille faisant rage
On l'entendit crier gaîment :
« Hourra ! les Canadiens ! Courage !
Vengez, vengez la grand'maman ! »

Puis, écoutant dans l'air farouche
Monter de joyeuses clameurs,
Il mourut, le rire à la bouche,
Présumant ses amis vainqueurs...
... Il dort dans la terre française,
Bercé pour éternellement
Aux accents de la « Marseillaise »,
Sur le cœur de sa grand'maman.

THÉODORE BOTREL.

LES ARBRES QUI SAIGNENT

Arbres du bois Le Prêtre, arbres du bois Fumin,
Pauvres arbres meurtris, qui tendez vers les nues
Vos troncs déchiquetés, comme des bras sans [mains,
Et qui semblez frémir de tant d'horreurs connues,
Je vous aime, martyrs stoïques, résignés,
Immobiles guetteurs qui, comme nous, saignez,
Dans votre écorce, dans vos flancs, dans tout votre [être !

Mais je vous plains aussi, je vous plains surtout [d'être
Simplement les témoins muets et désarmés
De ces chocs dont l'ardeur enfièvre notre sève
En la gorgeant du sang de ceux que vous aimez.

Car, à nous voir toujours, sans relâche, sans trêve,
Auprès de vous, souffrant en vous, intimement,
A nous sentir, sanglants, mourir dans vos racines,
Vous nous avez aimés si fraternellement
Que vous avez entre le plomb et nos poitrines,
Dressé le bouclier de vos corps en lambeaux !
Et, pour nous, vous mourez un peu chaque minute,
Ecartelés, mais fiers que votre inerte lutte
Diminue à vos pieds le nombre des tombeaux !

RENÉ BASTIEN.

PAPA FAUCHEUX

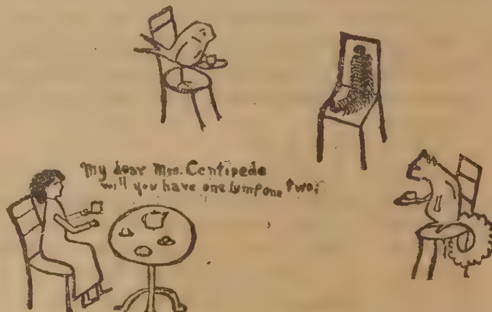
Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT À M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Jeudi.

Cet après-midi, en revenant du laboratoire, j'ai trouvé un écureuil assis sur ma table à thé, mangeant des amandes. Telles sont les visites



— Ma chère madame Millepattes, voulez-vous un ou deux morceaux de sucre ?

que nous recevons maintenant qu'il fait chaud et que la fenêtre reste ouverte.

Samedi matin.

Peut-être vous imaginez-vous que, comme c'était hier samedi et qu'aujourd'hui il n'y avait pas de classe, j'ai passé une bonne soirée à lire des livres de Stevenson que j'ai achetés avec l'argent reçu comme prix. Si vous croyez cela, papa chéri, c'est que vous n'avez jamais fait partie d'un collège de jeunes filles. Six amies sont arrivées à l'improviste pour faire du chocolat, et une d'elles a laissé tomber la casserole avec tout son contenu sur notre plus beau tapis. Jamais nous ne pourrons enlever les taches.

Depuis quelque temps je ne vous parle plus de mes cours, ce qui ne nous empêche pas d'en suivre tous les jours. Cela fait toutefois du bien de les laisser de côté et de discuter les grandes questions de la vie — discussions un peu boiteuses entre vous et moi, mais c'est de votre faute. Vous avez le droit de répondre quand cela vous plaira.

Voilà une lettre que j'ai mis trois jours à écrire, et j'ai bien peur qu'à l'heure qu'il est, vous n'en ayez assez.

Au revoir, monsieur l'homme charmant.

JOUJOU.

Monsieur Faucheux Smith,

Monsieur,

Ayant terminé l'étude de la Logique avec l'art de diviser une thèse en chapitres, je me suis décidée à adopter la forme suivante pour mes lettres. On y trouve tous les faits nécessaires sans verbiage inutile.

I. — Cette semaine, examens écrits sur les matières suivantes :
(A). Chimie.
(B). Histoire.
II. — On construit un nouveau dortoir.
(A). Les matériaux sont :
(a) brique rouge, *(b)* pierre grise.
(B). Son contenu sera :
(a). — Un doyen, cinq professeurs. — *(b)*. — Deux cents jeunes filles. — *(c)*. — Un économe, trois cuisinières, vingt filles de service, vingt femmes de chambre.
III. — Hier soir nous avons eu du lait caillé comme dessert.
IV. — Je fais une étude sur l'origine des pièces de Shakespeare.
V. — Lou Mc Mahon a glissé cet après-midi en jouant au basket-ball, et elle :
(A). S'est disloqué l'épaule.
(B). S'est contusionné le genou.
VI. — J'ai un nouveau chapeau garni de :
(A). Ruban de velours bleu.
(B). Deux couteaux bleus.
(C). Trois pompons rouges.
VII. Il est neuf heures et demie.
VIII. — Bonne nuit.

JOUJOU.

Le 2 juin.

Cher papa Faucheux,

Il m'est arrivé quelque chose de délicieux. Vous ne devinerez jamais :

Les Mc Bride m'ont invitée à passer l'été avec eux à leur camp dans les Adirondacks. Ils font partie d'une espèce de club qui se trouve sur un joli petit lac au milieu des bois. Les divers membres ont des huttes en bois éparpillées parmi les arbres, et ils vont en canoë (1) sur le lac ; ils font de grandes promenades en suivant des pistes, pour rendre visite à d'autres camps, et une fois par semaine ils organisent des danses au club. Jimmie Mc Bride a l'intention d'inviter un ami de collège à passer une partie de l'été avec lui, donc nous aurons beaucoup de danseurs.

C'est gentil de la part de Mme Mc Bride de m'avoir invitée, n'est-ce pas? Il paraît que je lui ai plu lorsque j'étais chez eux à la Noël. Excusez, je vous prie, ces quelques mots. Ce n'est pas une vraie lettre ; c'est seulement pour vous faire savoir qu'on a déjà disposé de moi pour l'été.

A vous, très joyeusement, JOUJOU.

Le 5 juin.

Cher papa Faucheux,

Votre monsieur secrétaire vient de m'écrire que M. Smith préfère que je n'accepte pas l'invitation de Mme Mc Bride, et que je passe cet été à Lock Willow, comme l'été dernier.

Mais pourquoi, pourquoi, *pourquoi*, papa?

Vous n'avez pas l'air de comprendre. Mme Mc Bride désire m'avoir auprès d'elle, réellement, je vous l'assure. Je ne dérange personne, j'aide plutôt. Ils n'ont pas beaucoup de domestiques, et Sallie et moi nous pouvons nous rendre très utiles. C'est une bonne occasion pour moi d'apprendre à tenir une maison. Toutes les femmes savent cela, et moi je ne sais que tenir un asile.

Il n'y a pas de jeunes filles de notre âge au camp, et Mme Mc Bride a besoin de moi pour rester avec Sallie. Nous avons l'intention de lire beaucoup ensemble. Nous lirons tous les livres pour les cours d'anglais et de sociologie dont nous aurons besoin l'année prochaine. Le professeur a dit que cela nous serait très utile de terminer nos lectures pendant l'été, et c'est beaucoup plus facile de se rappeler le tout quand nous lisons ensemble et que nous causons après.

On peut vraiment dire qu'on fait son éducation à vivre dans la même maison que la mère de Sallie. C'est la femme la plus intéressante, la plus amusante, la plus charmante qui soit ; elle sait tout. Pensez combien d'étés j'ai passés avec Mme Lippett, et comme je puis apprécier le contraste. Mais ne craignez pas que je prenne trop de place dans leur maison — elle est en caoutchouc! Quand ils ont beaucoup de monde chez eux, ils dressent tout bonnement des tentes dans les bois et ils y envoient les jeunes gens. Cela va être si bon, si sain, de passer là tout un été à faire du plein air. Jimmie Mc Bride va m'apprendre à monter à cheval, à pagayer en canoë, à tirer à la carabine, et... enfin un tas de choses que je devrais savoir. Voilà bien la jolie

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

(1) Sorte de périssoire.

vie gaie et sans soucis que je n'ai jamais connue, que toute jeune fille a le droit de vivre une fois au moins dans son existence. Bien entendu, je ferai exactement ce que vous voudrez, mais je vous en prie, je vous en supplie, papa, laissez-moi y aller. Je n'ai jamais rien désiré comme cela.

Ce n'est pas Jerusha Abbott, le futur grand auteur, qui vous écrit, ce n'est que Joujou — une gamine.

Le 9 juin.

Monsieur John Smith,

Monsieur, j'ai bien reçu votre honorée du 7 courant. Selon les instructions transmises par votre secrétaire, je pars vendredi prochain pour la ferme de Lock Willow où je passerai l'été.

J'ai l'honneur d'être

JERUSHA ABBOTT.

La ferme de Lock Willow le 3 août.

Cher papa Faucheux,

Voilà presque deux mois que je ne vous ai pas écrit. Ce n'était pas bien de ma part, je le sais ; mais cet été, vous ne m'étiez pas très sympathique — vous voyez que je suis franche!

Vous ne pouvez pas vous figurer combien j'étais désappointée quand j'ai dû renoncer à mon séjour au camp des Mc Bride. Je sais, bien entendu, que vous êtes mon tuteur et que je dois respecter vos volontés en toutes choses, mais, cette fois-ci, je n'ai pu comprendre la raison. Qu'est-ce qui pouvait m'arriver de mieux que cette invitation? Si j'avais été papa, et si vous aviez été Joujou, je vous aurais dit : « Va, mon enfant, va et amuse-toi bien ; vois beaucoup de monde et apprends beaucoup de choses ; vis au grand air et reviens robuste, pleine de santé et bien reposée, de façon à travailler ferme pendant le reste de l'année. »

Mais pas du tout! Rien qu'un mot sec de votre secrétaire, m'ordonnant d'aller à Lock Willow.

C'est ce caractère impersonnel de vos ordres qui me fait de la peine. Il me semble que si vous pensiez quelques petites fois à moi comme je pense à vous, vous m'enverriez de temps en temps rien que deux lignes écrites de votre propre main, au lieu de ces horribles petits mots tapés à la machine par votre secrétaire. S'il y avait la moindre apparence que vous teniez un peu à moi, je ferais tout au monde pour vous plaire.

Je sais bien qu'il était convenu que je vous écrirais de longues lettres détaillées, sans jamais attendre de réponse. Vous exécutez le contrat de votre côté — vous faites faire mon éducation — et je m'imagine que vous devez croire que je ne l'exécute pas du mien.

Mais papa, c'est bien dur. Bien dur, en vérité. Je suis si terriblement seule. Je n'ai que vous à qui je puisse montrer de l'affection, et vous êtes un être si chimérique — un produit de mon imagination — et très probablement vous êtes tout autre que je vous ai imaginé. Une fois, pendant que j'étais malade à l'infirmerie, vous m'avez envoyé un petit mot ; et maintenant quand je me sens si terriblement oubliée, je prends votre carte et je la relis.

Mais je ne vous dis pas tout ce que je voulais vous dire. C'était ceci :

Vous m'avez fait de la peine, car c'est très humiliant d'être cueillie et transportée par une Providence invisible, tyrannique, toute-puissante, déraisonnable. Mais quand une personne a été aussi bonne, aussi généreuse que vous l'avez été pour moi jusqu'ici, je suppose qu'elle a le droit d'être, si cela lui plaît, une Providence invisible, tyrannique, toute-puissante et déraisonnable ; et aussi, je vous pardonne et veux être de nouveau de bonne humeur. Cependant les lettres que je reçois de Sallie, où elle me raconte les bonnes parties qu'ils font dans leur camp, ne me mettent pas le cœur en joie.

Mais jetons un voile sur tout cela et parlons d'autre chose.

Cet été, j'ai écrit, et encore écrit, quatre courtes nouvelles, finies et envoyées à quatre magazines différents. Vous voyez que j'essaie de devenir auteur. J'ai mon cabinet de travail dans un coin du grenier où M. Jervie venait jouer les jours de pluie. C'est un petit coin frais, aéré avec deux lucarnes et ombragé par un érable où une famille d'écureuils rouges vit dans un trou.

Je vous écrirai une bonne lettre dans quelques jours et je vous raconterai toutes les histoires de la ferme.

Nous avons besoin de pluie.

A vous, comme toujours. JOUJOU.

Le 10 août.

Monsieur Faucheux,

Monsieur, je vous écris de la deuxième branche du saule, près de la mare, dans la prairie. Un crapaud coasse, une cigale chante, et deux petits lézards courent du haut en bas du tronc. Je suis là depuis une heure ; c'est une branche très confortable, surtout lorsqu'elle a été capitonnée avec deux coussins du sofa. J'y suis arrivée avec une plume et un bloc-notes, espérant écrire une nouvelle immortelle. Mais mon héroïne me donne beaucoup de mal, je ne puis lui faire faire ce que je voudrais. Alors, je l'ai abandonnée pour le moment et je vous écris. Cela ne me donne pas beaucoup de satisfaction, car je ne puis pas vous faire faire ce que je veux non plus.

Je voudrais bien, si vous êtes dans ce terrible New-York, vous envoyer un peu de ce bon air et de ce joli paysage ensoleillé. La campagne est divine après huit jours de pluie.

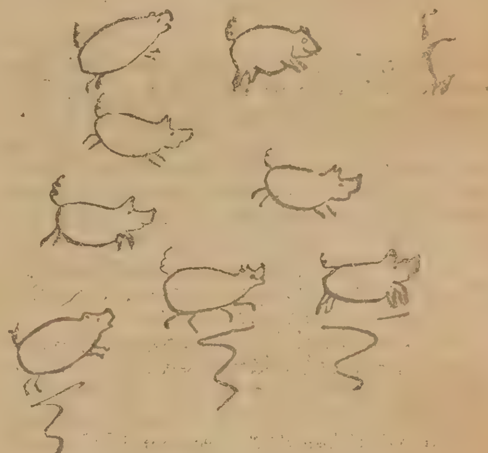
Vous souvenez-vous de M. Kellogg, le ministre de la petite église des Corners? Je vous ai parlé de lui cet été. Eh bien! le pauvre homme est mort l'hiver dernier d'une pneumonie. J'avais été l'entendre prêcher une demi-douzaine de fois, et j'étais arrivée à comprendre sa théologie. A la fin de sa vie, il croyait absolument à la même chose qu'au commencement. Il me semble, à moi, qu'un homme qui ne change pas d'idées pendant quarante-sept ans devrait être exposé dans une vitrine comme curiosité. J'espère maintenant qu'il est en jouissance de sa harpe et de sa couronne d'or ; il était si parfaitement sûr de les trouver là-haut. Un jeune homme, très prétentieux, a pris sa place. La congrégation est plutôt indécise, surtout la partie dirigée par le diacre Cummings. Il semble qu'il doive y avoir un terrible schisme dans l'église. Dans notre petit pays, nous ne tenons pas aux innovations en matière religieuse.

Pendant notre semaine de pluie, je me suis assise au grenier et j'ai fait une orgie de lecture — principalement de Stevenson. Il est personnellement plus amusant qu'aucun personnage de ses livres ; je ne doute pas qu'il se soit fait lui-même à l'image des héros dont il imprime les exploits. Ne trouvez-vous pas que c'était tout à fait bien de sa part de dépenser les dix mille dollars légués par son père pour s'acheter un yacht et s'en aller dans les mers du Sud? Il a toujours vécu à la hauteur de ses idées. Si mon père m'avait laissé dix mille dollars, je ferais la même chose. La pensée de Vailima me rend folle. Je voudrais voir les tropiques. Je voudrais voir le monde entier. Et je le ferai un de ces jours — je vous l'assure, papa, lorsque je serai ou grand auteur, ou artiste, ou actrice, ou dramaturge — le grand personnage quelqu'il soit que je vais devenir. J'ai une soif terrible de voyager ; la vue seule d'une carte me donne envie de mettre mon chapeau, prendre mon parapluie et partir. « Je veux, au pays du soleil, voir, avant de mourir, les palmiers et les temples »

Jeudi soir au crépuscule, assise sur le pas de la porte.

C'est rudement difficile de faire entrer des nouvelles dans cette lettre! Joujou devient si philosophe qu'elle voudrait discourir du problème des mondes, au lieu de s'abaisser aux puérils détails de la vie quotidienne. Si cependant il vous faut des nouvelles à tout prix, eh! bien, en voilà :

Nos neufs petits cochons ont traversé le gué mardi dernier et se sont sauvés — il n'en est rentré que huit. Nous ne voulons accuser personne, mais nous soupçonnons la veuve Dowd d'en avoir un de trop.



M. Weaver a peint sa grange et ses deux hangars d'un jaune citrouille éclatant — une couleur hideuse, mais il dit que cela tiendra.

Les Brewer ont du monde cette semaine : la sœur de Madame et deux nièces, venues de l'Ohio.

A l'épicerie-bureau de poste de Bonnyrigg Four Corners, le nouveau commis a bu jusqu'à la dernière goutte, sans avoir été découvert, tout le gingembre de la Jamaïque qui était en magasin — valeur sept dollars.

Le vieux Ira Hatch a des rhumatismes et ne peut plus travailler ; il ne mettait rien de côté lorsqu'il faisait de bonnes journées, et maintenant il vit aux frais de la municipalité.

J'ai un nouveau chapeau que j'ai acheté pour vingt-cinq cents (1 fr. 25) à la poste. Voici mon dernier portrait — « départ pour la fenaison ».



Une de nos rhodésiennes rouges ne nous a donné que trois poussins pour quinze œufs.



Nous ne savons pas à quoi cela peut tenir. Pour moi, les rhodésiennes rouges sont une race très inférieure. Je préfère beaucoup les orpington chamois.

Samedi soir, il y aura une grande fête mondaine — glaces et sirops — à la maison d'école. Venez et amenez vos familles.

Je n'y vois plus, il fait trop sombre ; mais mon stock de nouvelles est épuisé. Bonne nuit.

JOUJOU.

Vendredi.

Bonjour. Voilà enfin des nouvelles! Que croyez-vous? Vous ne devineriez jamais, mais jamais, jamais, qui va venir à Lock Willow. Une lettre de M. Pendleton à Mme Semple. Il fait une tournée en automobile à travers les Berkshires, il est fatigué et veut se reposer dans une ferme où il sera tranquille. S'il tombe chez elle un de ces soirs, aura-t-elle une chambre à lui offrir? Il y restera peut-être une semaine, peut-être deux, peut-être trois ; il verra lorsqu'il y sera s'il s'y repose vraiment bien.

Que d'émotions! Grand nettoyage de toute la maison — tous les rideaux à la lessive. Je vais ce matin aux Corners chercher du linoléum pour l'entrée, et deux seaux de peinture marron pour le hall et l'escalier de service. Mme Dowd vient demain laver les fenêtres. (Vu les exigences du moment nous faisons taire nos soupçons à l'endroit du petit cochon.) Vous pourriez croire d'après tout cela que la maison n'était pas d'une propreté absolue; mais je vous assure que vous auriez tort. Quels que soient les travers de Mme Semple, c'est une ménagère parfaite.

Mais, papa, il n'y a qu'un homme pour faire une chose pareille. Il ne nous donne pas la moindre idée du moment où il va tomber chez nous, si c'est aujourd'hui ou si c'est dans quinze jours. Nous resterons sur le qui-vive jusqu'à son arrivée ; et s'il ne se hâte pas, il est probable que tout le nettoyage sera à recommencer.

Voilà Amasai qui attend en bas avec la carriole et Grover. Je pars seule — mais si vous



Le vieux Grover n'est pas dangereux.

pouviez voir le bon vieux Grover, vous ne seriez pas inquiet.

La main sur le cœur. Adieu. JOUJOU.

P. S. — N'est-ce pas gentil cette fin-là? Je l'ai prise dans les lettres de Stevenson.

(A suivre.) *JEAN WEBSTER.*

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Liste de souscription arrêtée le 24 janvier

Les classes de français de Northwestern High School, transmis par Mlle Lilly Lindguist, 3e versement, 110 fr. 70. — Detroit City Normal School, transmis par Mlle Lilly Lindguist, 2e versement, 115 fr. 85. — Troisième souscription de Mlle Yvonne Gaudon, 220 fr. 40. — Mlles Marie et Suzanne Samouilhan, 500 fr. — M. G. Hutrel, 300 fr. — Souscriptions et quêtes faites par le Comité des oeuvres de guerre de Rachgia, 100 fr. — E.-M.P..., 5 fr. — M. Eugène Roger, 27 fr. 50. — Mme Moreire, 50 fr. — Jeannette, 5 fr. — Anonyme, 2 fr. — En souvenir de G. T..., 6 fr. — Mme L. Genevoix, 8 fr. — Mme Renaud, 50 fr. — Mme Marie Fava, 14 fr. — Mlle E. Mohamed, 5 fr. — Mlle Behren, 10 fr. — Culture de pommes de terre faite par les élèves et les maîtresses de l'école de Monnaie, 6 fr. — Mme Rousselice, 20 fr. — Mme Lutscher, 10 fr. — Mlle Germaine Borel, six ans et demi, ses petites sœurs et son petit frère, 100 fr. — R. F..., 2 fr. — Emile, Charles et Léon Berquez, 3 fr. — J. E..., à Villeurbanne, 2 fr.

Souscription recueillie par Mlle Christine Cicogna: Comtesse Cicogna, 10 fr. — Colonel Cicogna, 5 fr. — Guio Ferretti, 1 fr. — Anonyme, 5 fr. — Marthe Dol, 2 fr. — Justine Hanson, 2 fr. — Adriana Giuliani, 1 fr. — César Cicogna, 1 fr. — Jean Cicogna, 3 fr. — Cécile Cicogna, 5 fr. — Christine Cicogna, 5 fr. — M. Léon Liévin, 2 fr. — Paul E..., 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Porte-Petit, 12 fr.

7e souscription transmise par le Dr Baudet: M. Pierre Rottembourg, 20 fr. — M. Marcel Risser, 50 fr. — Mlle Léonie Masset, 20 fr. — M. Rousseau, 10 fr. — Mlle Alyce Comet, 10 fr. — Une petite Française et lycéenne, Marcelle L..., 10 fr. — Une enfant de Marie, 5 fr. — Mlle Simone Terriez, 3 fr. —

Transmis par M. Martin Bénazet: M. Toumillac, 1 fr. — M. R. Sabes, 0 fr. 50. — M. A. Dubet, 0 fr. 50. — Mlle Martin, 3 fr.

Capitaine Dupeux, 2 fr. — Mme Hanhardt, 2 fr. — Elèves de l'école de filles de Cormeilles (Eure), 6 fr. 75. — Maurice, Sœurette et Anne-Marie Guérin, 10 fr. — M. D. Paravisini, 116 fr. — M. Franck, 20 fr. — Une secrétaire bruxelloise, 1 fr. — MM. Poinsard et Veyret, 50 fr. — Mlle Suz. Henriot, 5 fr. — Mlle Charlotte Vola, 10 fr. — Andrée, petite Bordelaise, 2 fr. — M. Pierre Maury, 1 fr. — Pour mon Louis, 10 fr. — Mme Fléchet, 50 fr. — M. Grimaud, 100 fr. — Anonyme, 2 fr. — Mlle H. Duperray, 5 fr. — M. et Mme William Taylor, 10 fr. — Mme Paul Sauzier, 10 fr. — Pour notre petite fille, 5 fr. — M. et Mme J. Coquelet, 100 fr. — Mme Defer, 5 fr. — Marcelle M..., 5 fr. — L..., à Châlon-sur-Seine, 10 fr. — M. P. Durat, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle M.-Th. Bertrand, 5 fr. — Anonyme, 20 fr.

Souscription du personnel de Casablanca-Postes et Casablanca-Colis-Postaux, 32 fr. 75. — Mme E.-V. B..., 50 fr. — Nénette en souvenir d'Hendaye, 5 fr. — Mlle Juliette Daboval, 10 fr. — Mlle S. du Boys, 50 fr. — Mme Guillot, 16 fr. — Mme Fasartez, 46 fr. — M. Léon Liévin, 2 fr. — Cyprienne à Marseille, 10 fr. — M. René Lauriac, 20 fr. — Une petite Normande, 5 fr. — Françoise-Marie Watkins, âgée de un mois, 10 fr. — M. M.-A. Nicolas, Toulon, 5 fr. — Mme Patricet, 5 fr. — Mme A. Joyeux, de la part de sa petite fille, 50 fr. — Sara V..., 50 fr. — Mme Arnaudet, 5 fr. — Mme Navarin, 50 fr. — A. P..., 5 fr. — Mme A. Schlatter, 20 fr. — Mme B. Bisseux, 10 fr. — M. Feugas, 10 fr. — M. L. Giraud, 10 fr. — Mlle Th. Durand, 10 fr. — Mme A. Martin, 6 fr. — Pâquerette Girondine, 5 fr. — M. Paul Imbert, 5 fr. — M. Georges Tricot, 10 fr. — M. Paul E..., 5 fr. — Anonyme, 5 fr.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 4 paru le 1er février.

Rondes et Chansons populaires de Paris, par JEAN RICHEPIN, accompagnées de 16 morceaux de musique. — La plus grande France (2e conférence) : Place aux Créateurs! par EDOUARD HERRIOT. — La Méditerranée Chevaleresque : la Sicile, Chypre et Rhodes, par FUNCK-BRENTANO.

Nombreuses illustrations, estampes anciennes, photographies.

Le Numéro : 0 fr. 60.

Abonnement aux 24 Nos de l'année : 12 francs.

L'abonné reçoit de suite les 3 Nos déjà parus : 15 décembre, 1er et 15 janvier.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 25 janvier 1918

En Bourse. — Il y a quelque chose de changé en France. On a constaté hier à l'Académie française la substitution de la lampe électrique à la lampe Carcel, de légendaire mémoire : symbole de la transition des traditions vénérables mais surannées à des engins modernes et pratiques. C'est ainsi que le gouvernement actuel, sous la forme de méthodes et d'engins nouveaux, applique scrupuleusement le fameux *Si vis pacem para bellum,* tradition antique et non périmée et que des gouvernements antérieurs avaient eu tort de considérer comme désuète. On intensifie donc chez nous les moyens de guerre et c'est la meilleure manière d'obtenir la paix, dont on parle tant partout, même en Allemagne et surtout en Autriche. Pendant ce temps, les Américains, dans des travaux de communication connexes à leur collaboration militaire, nous montrent une rapidité quelque peu inusitée sous notre longitude. D'où nous conclurons, après d'autres observations que nous ne pouvons formuler ici, que nous sommes, nous les Alliés, en pleine et effective préparation de la guerre, ce qui hâtera certainement la paix à laquelle tout le monde aspire mais à laquelle nous ne touchons pas encore.

En jouant la paix en Bourse, on anticipe, à notre avis, sur la réalité. Mais nous sommes bien obligés de constater ce fait qui, comme nous l'avons précédemment noté, a eu depuis un mois sa répercussion sur le groupe des valeurs industrielles dites de guerre, sans discrimination de celles qui pourront demeurer des valeurs d'après guerre.

La théorie qui consiste à dire que, à la date problématique de la paix, on pourra acheter ces valeurs à meilleur compte paraît passablement paradoxale. Il y aura alors sans doute une période plus ou moins brève de tâtonnements et de stabilisation, mais les extracteurs de quintessence risqueront fort d'arriver trop tard.

Pour l'instant, sans que la Bourse présente une amélioration définie, on sent toutefois, depuis deux séances, que l'on touche le tuf du tassement.

Il importe de remarquer que les disponibilités ambiantes sont très abondantes et guettent avec constance les affaires nouvelles. Les plus pressés des capitalistes ne s'embarrassent pas d'ailleurs des thèses diverses dont s'étayent les jeux de Bourse et vont directement ou reviennent aux grandes valeurs de placement à revenu fixe, dont la belle tenue est singulièrement caractéristique de la confiance générale.

Les **Rentes Françaises 4 0/0** et **5 0/0** demeurent fermes sur leurs positions. Si notre **3 0/0 Perpétuel** manque d'entrain, on note, par contre, des demandes sur le **3 0/0 Amortissable** à l'approche du tirage du 1er mars.

La prime de remboursement est intéressante en l'espèce. Elle l'est encore davantage dans d'autres cas, comme dans celui du **Bolivien 5 0/0 1913**, qui cotait 360 fr. au lende-

main du détachement de son coupon semestriel de janvier, de 12 fr. 60, et vient de progresser à 370 fr., ce qui lui laisse encore une marge de 134 francs entre le cours actuel et le taux de remboursement de 504 francs. Le pays est d'ailleurs en plein développement économique et l'on peut espérer que l'accroissement des moyens de communication avec la mer secondera cet essor.

Les **Fonds Russes** sont un peu mieux. La Russie est actuellement en état d'équilibre instable, par conséquent non permanent. Tout a une fin, surtout l'anarchie. Les prétentions des maximalistes sont considérées par les créanciers de la Russie comme nulles et non avenues. Comme le disait justement une autorité russe compétente, « un Etat moderne ne peut vivre sans avoir recours au crédit, s'il ne veut pas croupir dans la décadence. La Russie aura besoin du concours et de la collaboration de ses créanciers qui seuls peuvent lui fournir les capitaux indispensables à son rétablissement. Cette inéluctable nécessité et les richesses incontestées du sol et du sous-sol sont une garantie que les bolcheviki conjurés ne sauront abolir. »

On joue toujours ferme sur le tapis **Turc**.

L'Extérieure d'Espagne se présente aux environs de 116 fr. A l'heure actuelle, plus de 50 o/o de la dette extérieure a été nationalisée. Sur les 1,028 millions de pesetas qui existaient au début des hostilités, il avait été converti en dette intérieure, au 31 décembre 1917, pour un nominal de 114,550,000 pesetas et 408,670,000 pesetas avaient été domiciliées en Espagne. L'arrangement franco-espagnol, portant sur une ouverture de crédits de 500 millions échelonnés sur plusieurs mois, est de nature à provoquer une détente de notre change sur Madrid; néanmoins ce change demeurera vraisemblablement favorable aux achats espagnols d'Extérieure sur notre place. L'arbitrage de ce fonds d'Etat contre des valeurs nouvelles pourra s'opérer encore avantageusement.

Il y a, en effet, en perspective des affaires nouvelles très intéressantes, qui viendront bientôt alimenter le marché financier. Nos Etablissements de crédit sont bien tenus : **Banque de France** à 5,240 fr., **Banque de Paris** à 990 fr., **Société Générale** à 549 fr., **Crédit Mobilier** à 420 fr.

Nos Grandes Compagnies de Chemins de Fer sont résistantes. Il n'en est pas de même des **Chemins Espagnols** en recul pour les raisons précédemment indiquées ici même.

Nous avons noté plus haut l'amélioration de tendance qui se fait jour sur les actions des **valeurs industrielles**, après une période de tassement; mais nous insisterons sur ce fait que les obligations industrielles n'ont cessé d'être soutenues et très recherchées en raison de leur gros rendement. Citons comme exemple l'obligation 6 o/o de la **Compagnie Générale de Construction de Locomotives (Batignolles-Châtillon)** qui clôturait à 507 fr. au lendemain du détachement de son coupon semestriel de janvier, de 15 fr. net, et qui vient de progresser à 525 fr. Ce groupe d'obligations a toujours une clientèle empressée, et cela se conçoit : dans l'exemple que nous venons de citer, les souscripteurs au prix d'émission sont déjà en bénéfice de 35 fr. et jouissent d'un revenu aussi rémunérateur que bien établi.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense nationale.**

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

BOITE AUX LETTRES

Rosemonde. — Vous pourrez recolorer à sec vos cheveux blancs en vous servant de la Poudre Capillus qui existe en toutes nuances. Pour votre première commande, envoyez une petite mèche de vos cheveux, pour avoir la nuance exacte, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Printemps du cœur. — 1° Probablement oui, mais à votre âge on prend facilement pour l'amour ce qui n'est que le désir d'aimer. 2° La différence est, en effet, un peu grande, mais n'a rien cependant de ridicule. 3° Etre réservée et ouvrir votre cœur à vos parents qui vous conseilleront.

E. L..., Midi. — 1° Prenez des bains quotidiens au son ou à l'amidon. 2° Cela dépend de votre âge; si vous êtes très jeune, oui, autrement rien à faire. 3° Frottez-les chaque jour avec une brosse un peu dure, simplement. 4° Faites des massages légers avec les doigts et lotionnez-les à l'eau froide, mais cela provient surtout de l'état général, et en particulier du cœur.

Maman. — Vous pourrez préparer votre fille chez vous par correspondance ou sur place, en leçons particulières, à l'emploi de comptable, sténo-dactylo, en vous adressant à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Demandez, de ma part, le programme.

Cousin Georges. — Adressez-vous à la Librairie Hachette et demandez-lui de vous l'indiquer.

Française. — 1° La coiffure très haute devant, et le chignon formé en roulant les deux pointes de vos cheveux que vous retenez par un peigne de côté. 2° Oui, demandez de ma part à Marius Heng, 33, rue Bergère. de vous envoyer son catalogue. 3° Je ne sais encore, mais c'est probable, puis en temps de guerre on peut se dispenser de suivre la mode de très près. Les souliers bas sont tout aussi bien et plus pratiques même pouvant être mis par n'importe quel temps.

Une Anglaise. — Vous détruirez vos points noirs du front, du nez et du menton avec l'Anti-Bolbos, qui ne vous occasionnera ni irritation ni rougeurs de l'épiderme. C'est un produit spécial créé par la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Jean Barjac. — 1° Nulle part vous n'en trouverez qu'à cette librairie qui en est l'éditeur. 2° Chez Boussod et Valadon, 24, boulevard des Capucines, mais je n'en connais pas le prix.

Marie-Louise. — Renoncez à cette idée vous n'y arriveriez jamais, surtout pour pouvoir les conserver comme il convient sans qu'elles s'abîment.

Irène. — Le dentifrice bleu « Héra » est en vente soit en pâte, poudre ou élixir, dans toutes les bonnes parfumeries. Sur votre demande, les « Préparations Héra », 81, rue de Chézy, à Neuilly, vous enverront leur jolie brochure.

Futur Poilu 1920. M. B. — 1° Suivez les Cours d'aptitude militaire. 2° Suivez les cours de l'Ecole Boulle. 3° Chez un antiquaire ou un marchand de tableaux.

Humble délaissée. — Non, il faut avoir des relations, puis ces professeurs sont déjà si nombreux. Conseillez-lui plutôt de se placer dans le commerce et d'apprendre la sténographie et la dactylographie.

Fleur des Nuits. — Demandez-la à l'Académie de Paris, rue des Ecoles, à la Sorbonne.

Un vrai Poilu. — Les rides et les poches sont deux choses différentes. Si ce sont des rides, frottez-les tous les jours dans le sens de la hauteur avec de l'huile d'olive pure; si ce sont des poches, il n'y a rien à faire, cela provient de l'état général.

Pol. — Demandez-le à la librairie Flammarion, avenue de l'Opéra.

Lise. — Oui, ou dans toute autre parfumerie.

Thérésinette. — Les « Hennextré » liquides ou en poudre de Chabrier, 48, passage Jouffroy.

FURETTE.

LIBRAIRIE

LES CAHIERS BRITANNIQUES ET AMÉRICAINS
traduits et édités par C. Georges-Bazile

publient chaque mois la traduction d'une œuvre complète (roman, théâtre, poésie, critique, philosophie) d'un des meilleurs écrivains anglais et américains. Le volume mensuel : 1f50. Un an : 15 francs.

Déjà parus :

1. *L'Ultimatum*, pièce d'actualité, par Sir Herbert Tree.
2. *Une Femme Imaginative*, roman, par Thomas Hardy.

Chaque œuvre est accompagnée d'un portrait de l'auteur et d'une notice biographique.
C. Georges-Bazile, éditeur, 16, rue Taitbout, Paris-9e.

LE PHARMACIEN CHEZ SOI, enseignant la connaissance des remèdes, la manière de préparer soi-même les remèdes, la manière de se servir utilement des remèdes, par UN AMI DES MALADES. — Fort volume in-12 (VIII-767 p. broché, **4.80**, *majoration comprise;* en reliure toile, **6 fr.**, *majoration comprise.* Port : 0.50.

Ouvrage très pratique, sérieusement étudié et composé, s'adressant à tous (gens du monde, pères et mères de famille, maîtres et maîtresses d'école, gardes-malades, et en général, à toutes les personnes se trouvant dans la nécessité de donner des soins à leur propre santé et à celle des autres). Se le procurer, c'est une source d'économies réelles, appréciables en tout temps, mais surtout en cette période de vie chère. (**Librairie P. Lethielleux**, 10, rue Cassette, Paris-6e). A. S.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40,000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol ».* — 12 maisons à Paris.

ENTRE NOUS

*Tarif : **0 fr. 50** le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.*

Latin par correspondance. Inédit. Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Jeune fille préparant professorat lettres donnerait leçons, répétitions pour enfants ou adultes. Ecrire : Mlle Poirson, 22, rue Roquépine, Paris.

Pour créer affaires par correspondance, écrire : A. Marceau, Saint-Côme-Fresné (Calvados).

Chapeaux, modèles valant 80 fr., réclame 29 fr. Yvette, 18, rue Vignon.

Achat comptant, Paris-province, bibliothèques complètes, lots de livres anciens ou modernes en tout genres. Rocca, plaee Sorbonne, 3, Paris.

Abonnée prendrait pensionnaires à Paris, maison campagne été; on pourrait confier orphelines. Références.

A louer, dans propriété, maison toute meublée; joli site Auvergne. Mme Limoges-Armaudu, 17, rue Puteaux, Paris.

On demande comptable sténo-dactylo expérimentée ayant bonnes références, instruite, connaissant mécanique si possible. Bons appointements, place stable. Ecrire, on convoquera : Automobiles, 45, boulevard de Belleville.

On demande jeune homme présenté par ses parents, sachant monter à bicyclette, pour courses. Ecrire : Société Nouvelle de Publicité, 11, boulevard des Italiens.

Artiste sculpteur, lauréat des concours de Rome, exécuterait, d'après photographie, buste en bronze ou marbre; donnerait leçons dessin ou modelage. A. Bourget, 16, avenue du Parc-Montsouris, Paris (XIVe).

Poules : Ponte doublée même hiver. Demandez notice, attestations Pondéine. L. Poterlet, Lisieux (Calvados).

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

Lisez le *Carnet-Critique*, spécimen 0 fr. 60. Abonnez-vous à sa *Bibliothèque*, qui comprend exclusivement, dernières *nouveautés* littéraires. 208, rue Convention, Paris.

LES·ANNALES



A L'ARRIÈRE AUSSI ON S' DÉFEND...
DESSIN DE A. RAPENO

10 Février 1918

Le N° 30 Centimes



PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment rationnel inimitable.

Associé au lait, plaît par son goût exquis. — Nécessaire aux enfants. Convient aux estomacs délicats.

Bien exiger la marque **PHOSPHATINE FALIÈRES**
Se méfier des copies que son succès a fait naître



Tous obtiendront le maximum de récolte aux Jardins en lisant **L'Almanach du Jardinier** envoyé gratuit et franco par **Ch. LEMAIRE** Grainier, 103, B[d] Magenta, Paris

---



POUR ÊTRE TOUJOURS JEUNE

Teintohenné

EXTRAIT DE HENNÉ INOFFENSIF

Recolorant instantané de la Chevelure et de la Barbe
5' 50 la Boîte
L. PELLERAY, 17, Rue Croix des Petits-Champs, PARIS

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;

2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéas"* eau de mélisse et de menthe

3° La Signature *St-Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **12 fr.** *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*

MAISON FONDÉE EN 1872

LA FAB[que] DE POSTICHES HERMOSA fournit directement aux lectrices tous modèles CHEVEUX exécute ts travaux et réparations à conditions exception[les]. Catal. fco **HERMOSA** (cheveux en gros) *24, bd Strasbourg, Paris.*

La Pommade Philocome Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser, les fait repousser abondants et soyeux après la 3[e] friction. *Dépôt toutes Ph[acies].* Prix: f[co] 3 fr. + 0.30 impôt fiscal; les 6 pots 16.50, + 1.80 impôt fiscal. ÉTRANGER: 3.50, les six: 18.50. Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLEMENT, à ORGELET (Jura).

ANÉMIE, MALADIE DES OS, TUBERCULOSE

à tous degrés, *Débilité générale, Enfants faibles, Personnes délicates, Convalescents,* guéris par la *SOLUTION de BIPHOSPHATE de CHAUX* DES **FRÈRES MARISTES**

36 ans de succès. Exiger signatures *L. ARSAC* et *F[re] CHRYSOGONE.* Lit 4'50. 1/2 lit. 2'50. Not. grat. ARSAC, ph. MONTELIMAR.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 31, Pharmacie, 12, B[d] Bonne-Nouvelle, Paris

---

EAU MINHAVEZ *pour les* **YEUX**

célèbre contre toutes maladies des cils et paupières 3.90 t[tes] ph[ies]. Dépôt : 5 bis, r. Bastien-Lepage, Paris (f[co] 4.90)

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine "USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ **1** fr. **50**
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: **0** fr. **20**

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

ROSELILY du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE

ABSORBE LES **TACHES DE ROUSSEUR**

avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau. Flacons à 4 fr. et 6 fr. f[co]. *Ph[ie] DETCHEPARE, à Biarritz.* L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris. VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc. Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

SAVON DE MÉNAGE

Garanti non silicaté

Etant donnée la fermeture actuelle des gares de P. V., nous livrons immédiatement nos Savons par colis postaux à **27 fr.** le colis postal fco contre remboursement, **26 fr.** par cinq colis postaux à la fois. **M. FOURNIER et C[ie], 99, rue Paradis, MARSEILLE**

« LE BRACELET DU POILU »

Depuis 15 fr.

GARANTI 2 ANS

Avec radium visible la nuit : **18 et 20 fr.**

Demandez le Catalogue contre 0'25 de timbres

Aux Etablissements D. LEFEBVRE, 6, r. Mayran, Paris-9[e]

BOUILLON FOURNIER BOUILLON

Dépôt Central, 131, Rue Sainte - Marseille

POLICE PRIVÉE toute mission intime, enquête, recherche, surveillance, constat, divorce *S'adresser* à L'OFFICE MONDIAL, 55, r. St-Lazare, Paris. *dirigé par ex-officier de police judiciaire.*

HUILES

OLIVE PURE et TABLE

Huile d'Arachide Supérieure Comestible

SAVONS garantis 60 et 72 %

CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS

VENTE DIRECTE + PRIX RÉDUITS

défiant toute concurrence loyale

Marque : " ARISTIDE LE JUSTE "

Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.

N'achetez rien sans demander Tarif à ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)

Pour vos Marraines!!

Le DÉ de la GUERRE



En Argent, intérieur vermeil... ... 8 fr.
— rehaussé or ... ... 10 fr.
En Or... ... ... 85 fr.

+

Pour vos Filleuls!!

Le PASSE-THÉ DES TRANCHÉES



En Métal Argenté 9 fr.

Fabrication française. Déposé.

EN VENTE :
Chez
LEFEBVRE Fils Aîné
106-108, Rue de Rivoli, PARIS

ET CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS-ORFÈVRES

// LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE·

ABONNEMENTS — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE 20 fr. | 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1807. — 10 FÉVRIER 1918

EDITION DE LUXE — UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION POSTALE 25 fr. | 13 francs
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LES IMAGIERS DE LA GUERRE

— Il aura bouffé du boche ....

POULBOT

La Femme et le Foyer



1. *Déshabillé de voile de soie ou de coton. La jupe est plissée. La casaque est ourlée d'une dentelle genre alençon. Nœud de velours noir à la ceinture. — 2. Peignoir de zénana rose garni de bandes soutachées en satin du même ton et d'une ruchette également en ruban de satin rose.*

POUR LES JOURS DE GRIPPE

Quelqu'un disait l'autre jour :

« Les civils n'ont pas le droit d'être malades. »

Hélas ! malgré la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons éviter les maladies, et beaucoup de femmes, par suite d'un surmenage dans les hôpitaux ou dans les cantines, ont été forcées de renoncer momentanément à leurs blessés, à leurs malheureux, pour se soigner à leur tour. C'est surtout à cette catégorie que s'adresse cette page : ces modèles de peignoirs, sauts-de-lit ou matinées.

Quoi de plus désagréable que le froid qui glace les bras et les épaules au lit si l'on veut lire, écrire ou tricoter ! Il y a des liseuses charmantes et chaudes pour toutes les bourses et aussi pour tous les goûts. Il faut, autant que possible, que ce vêtement soit très court, pour ne pas en être encombré sous les couvertures. Les plus chauds et en même temps les plus pratiques sont tricotés en laine fine et douce. Deux jolis modèles, vus dernièrement dans une maison de la rue de la Paix, étaient en laine bleu pâle avec manches, longues descendant jusqu'aux poignets, sans col et bordés d'une frange à boucles en laine, faite à la main à même le tricot. L'autre modèle, tricoté en laine blanche, s'enfilait par la tête ; l'ouverture ainsi que les bas de manche, étaient bordés d'une bande tricotée à larges rayures roses et blanches ; l'effet, très simple à obtenir, était d'une agréable fraîcheur. Un autre modèle, tricoté en jaune maïs, était de forme châle, recouvrant les bras jusqu'au coude seulement ; il s'attachait devant par une cordelière jaune et s'agrémentait d'une bordure de marabout blanc et d'une doublure de soie lavable blanche. On n'aime pas toujours les tricots, qui présentent quelques inconvénients, ne se lavent pas toujours facilement et s'accrochent en laissant dépasser un long bout de laine qu'il faut ensuite reglisser en place avec adresse et patience. Il ne manque pas de tissus ni d'idées pour celles qui préfèrent confectionner des vêtements plus élégants. Par exemple, on peut s'inspirer des petites pèlerines Directoire et tailler et superposer quatre pèlerines arrondies de tailles graduées, la première descendant jusqu'au coude, la dernière couvrant juste les épaules. Deux des pèlerines doivent être en voile de laine blanc, les deux autres en soie lavable pêche ; les intercaler de façon à placer une pèlerine en soie rose sous chaque pèlerine blanche, les unes dépassant les autres ; le cou doit être entouré d'un col en soie rose. Une fois cela terminé, on dirait une grande fleur. Un modèle, pas très chaud mais très élégant, est composé de chantilly et de crêpe de Chine noir : les manches flottantes et l'empiècement sont en chantilly doublé de voile rose : le bas du vêtement, qui tombe plus bas que la taille, est en crêpe de Chine noir plissé finement au fer ; prolongée jusqu'aux chevilles, cette liseuse deviendrait un joli déshabillé. Ce n'est pas tout que d'avoir une jolie liseuse quand on est forcée de garder la chambre, il faut également une robe de chambre facile à glisser en sortant du lit, pouvant se nettoyer facilement. La forme du peignoir de bain ou de la robe de chambre d'homme reste ce qu'il y a de plus commode et de plus confortable. On peut confectionner soi-même une jolie robe de chambre en velours de coton, ton Copenhague, avec de grandes poches, des revers et un col inspiré de ceux qu'on voit actuellement sur les manteaux à la mode ; le tout, doublé d'une soie légère gris pâle, forme un vêtement confortable et pratique pour la chambre. Un modèle un peu plus élégant, également très facile à faire à la maison, est en pongée japonais, ouatine, en tricot ou en zénana. Il faut deux hauteurs de tissu pour faire cette robe de chambre ; une ouverture est ménagée au milieu du tissu pour passer la tête ; un laçage sur les côtés, des pieds à la hauteur de la taille, avec un ruban passé dans des œillets au point de boutonnière, supprime les coutures ; ce ruban s'attache à mi-hauteur avec des pans flottants. Si l'ouverture du cou est en pointe, on peut également l'agrémenter d'un laçage. Tout le vêtement doit être bordé d'un ruban du même ton que celui qui sert à ce laçage.

SIMONNE B...



1. *Saut-de-lit en gros crêpe chinois orange, festonné et brodé de même teinte. Applications et ceinture de satin bleu sombre. Bonnet assorti. — 2. Robe de chambre de gros tricot rayé cerise et blanc. Doublure, col et parements de satin blanc brodé de gros pois. Cordelière cerise à la taille. Bonnet de velours cerise et ruches de ruban blanc.*

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Bolo

Ce nom s'étale dans tous les journaux, défraie la conversation et la chronique ; il est célèbre depuis six mois et restera légendaire. Bolo occupera une place de choix sur la liste des grands aventuriers, qui, au cours des siècles, ont excité le mépris, la stupeur et quelquefois, par leur ingéniosité et leur audace, l'admiration des honnêtes gens. S'il se fût borné à faire des dupes, comme en temps de paix, la société lui serait sans doute plus indulgente. Mais son entente avec l'ennemi, ses tortueuses manœuvres transforment en criminel ce chevalier d'industrie...

Son histoire eût tenté le pinceau de Le Sage. Nouveau Gil Blas, Bolo a connu les extrémités de la fortune. Il a été pauvre, presque misérable, et riche à millions. Né de souche honorable, fils de petits bourgeois lyonnais d'une irréprochable moralité, il reçut une excellente éducation et fut nourri des meilleurs principes. Un de ses condisciples le montre, parmi les élèves du séminaire de la rue d'Alger, « propret, soigné, enjôleur, doué d'une mémoire exceptionnelle, aimable, intelligent, choyé des maîtres qui s'accordaient à lui prédire, ainsi qu'à son frère (aujourd'hui Mgr Bolo), un brillant avenir ». Ces qualités et ces dons le suivront dans la vie. Il plaira. Il séduira ceux dont il aura besoin. Il sera sympathique aux hommes. Il sera aimé des femmes. Dès l'âge de vingt ans, il monte des entreprises diverses et singulières. Il vend du beurre à Marseille, il pêche la langouste en Corse, il fonde des sociétés éphémères. A la suite de faillites fructueuses ou d'arrangements suspects il parcourt le monde. Il s'y marie. Car l'étrange personnage, à l'exemple de Don Juan, ne répugne point au conjungo. Mais il ne recherche que les mariages pécuniairement avantageux. C'est ainsi qu'un beau jour, nous le trouvons possesseur d'une compagne charmante et de cent mille livres de revenus. Il ajoute au prestige de la richesse le panache d'un titre ronflant. Bolo pacha ouvre sa salle à manger et ses salons. Il y invite Paris. Et Paris s'y précipite.

Si nous accablons aujourd'hui les amis de Bolo, craignons que cette rigueur ne se retourne contre nous-mêmes. Rappelons-nous. Faisons notre examen de conscience. Sommes-nous exempts d'imprudence et de faiblesse? Connaissons-nous tous les passants à qui nous serrons la main? N'avons-nous pas encouragé l'organisation d'un état de choses dont ce pays a failli périr? Dans leurs projets de « conquête pacifique », sournoisement et âprement poursuivis, les Allemands ont eu pour complices l'insouciance et l'ironie des Français. On ne croyait pas au danger. On l'ignorait. On se piquait d'ailleurs d'une élégante largeur d'esprit. Les mœurs, fermées il y a cinquante ans à l'invasion du rastaquouérisme, s'affranchirent de ce préjugé et de beaucoup d'autres. Au lendemain de la première représentation de la *Question d'Argent*, Alexandre Dumas, ayant essuyé les railleries et les reproches du banquier Mirès, lui adressa un billet spirituel :

« Mon cher Mirès, je viens de lire votre article sur ma comédie. Voilà qui est convenu : quand je ferai une pièce vertueuse, j'irai vous demander des conseils, et quand vous ferez une opération honnête, j'irai vous demander des actions. »

Le public, amusé, estima que l'écrivain-moraliste n'avait pas outrepassé son droit en insinuant qu'un homme de Bourse peut se livrer à des spéculations malhonnêtes. Le puissant Mirès ne se fâcha point de cette impertinence Il ne devait cependant être arrêté que cinq ans plus tard et il aurait eu le temps de protester avec indignation. Il crut prudent de s'abstenir. L'opinion ne s'inclinait pas alors devant le Veau d'Or aussi servilement qu'elle l'a fait depuis. Les financiers cosmopolites n'étaient pas les rois de l'univers. Ils le sont devenus (je vous renvoie à la magnifique page de Saint Victor ci-après reproduite)... Jusqu'à la veille de la guerre ils s'insinuaient partout, dans les théâtres, dans les journaux, dans le monde. Ils y régnaient en maîtres. Les littérateurs, les politiciens, les oisifs de la noblesse et de la bourgeoisie, avides d'augmenter leurs ressources, les mères soucieuses de caser leurs filles, les accueillaient à bras ouverts.

Alfred Capus, lucide observateur du Paris boulevadier, galant et cercleux, raconte quelque part la plaisante histoire d'un coulissier, que sa chance continue, ses largesses et sa belle humeur avaient rendu populaire.

« Ce matin-là, il nous dit qu'il allait à Bruxelles voir débuter une actrice de ses amies au théâtre du Parc et nous offrit de le conduire à la gare, où il nous invita à déjeuner. Qui eût pu soupçonner la vérité? Evidemment nous pensions bien qu'il serait coffré un jour, mais tandis que nous déjeunions, cette crainte était loin de notre esprit. Nous étions tout à la cordialité de ce départ, quand, au dessert, un homme vêtu d'une longue redingote s'approcha poliment de l'amphitryon et lui montra un mandat d'amener. Hélas! ce n'était pas pour Bruxelles seulement que partait notre camarade, il filait aussi en Belgique. Nous manifestâmes une surprise de bon goût ; l'agent nous autorisa à lui serrer la main et nous le quittâmes, à la fois touchés qu'il eût songé à nous pour son dernier repas dans la capitale, et légèrement vexés qu'il nous eût pris pour des imbéciles. »

Un tel exemple éclaire le cas de Bolo. Nous nous fions aux apparences. Nous acceptons les politesses intéressées, de quelque part qu'elles viennent. Nous dînons chez des nababs dont le casier judiciaire et l'état civil sont plus qu'équivoques. A la deuxième rencontre nous les traitons de *cher ami*. A la troisième, nous nous laissons tutoyer. Soudain l'échafaudage s'effondre. C'est la catastrophe... Si, du moins, nous sortions corrigés et assagis de cette dure leçon!...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Sang-Froid

Ma chère cousine.

Je commence à avoir connu beaucoup de fous dans ma vie... Hallucinés, maniaques ou exaltés, ils ont un signe très caractéristique qui les distingue, l'idée fixe ; en dehors de la marotte qui les obsède, on les prendrait presque pour des gens raisonnables ; dès qu'ils touchent leur dada, leurs yeux deviennent fiévreux, les mains s'énervent, la voix se précipite, on touche au point sensible..., la fêlure est là.

Je me souviens un jour — il y a de cela des années déjà — avoir reçu la visite d'un monsieur aux allures infiniment correctes, il parla comme tout le monde de toutes les choses insignifiantes qui meublent la conversation de salon, puis tout d'un coup il s'agita :

« Madame, fit-il sévèrement, vous donnez des conférences intéressantes, on le dit du moins, cependant il en est une, indispensable..., plus qu'indispensable..., de nécessité publique! Et cependant vous n'avez jamais songé à me la demander! »

Là-dessus il prit un temps comme à la Comédie-Française, fit craquer ses doigts et d'un air mystérieux continua :

« Je suis seul capable de traiter le sujet comme il le mérite, c'est-à-dire d'une manière originale, pratique et littéraire... Originale parce que personne n'y a pensé avant moi ; pratique parce que je vous proposerai de faire suivre ma causerie d'une leçon de choses aux carrefours de l'Opéra ; littéraire parce qu'on m'accorde quelque esprit, et comme vous le voyez j'ai la parole aisée. Je fais rire et pleurer au gré de ma fantaisie... Quant à mes honoraires..., vous les déciderez après ma conférence. »

Il me jeta alors un regard hypnotique et ne trouvant pas sur mon visage le reflet de ses espoirs, il s'écria impérieux :

« Madame, cette conférence je la ferai, je vous l'avais proposée parce que je vous croyais intelligente, mais je la porterai ailleurs et vous le regretterez... Rien que le titre : « L'art de la chaussée! » était une merveille... Car à Paris on ne sait ni traverser les rues, ni filer entre les voitures, ni se garer des autos. Il n'y a pas de règle, pas de protocole, chacun s'élance au petit bonheur et se fait écraser. Traverser les rues c'est un art, madame, un art qui a sa grammaire, sa théorie et ses exemples! C'est cet art-là que je veux mettre à la portée des jeunes Parisiennes et je compléterai leur enseignement par une leçon pratique donnée sous les yeux de mesdames leurs mères aux places les plus encombrées de Paris. Si mes élèves suivent bien mes instructions, elles passeront légères et charmantes dans un ordre parfait, et vous aurez rendu un service national. »

Il me fixa avec autorité.

« Quelle date choisissez-vous...? »

Evidemment, cet homme au rêve déambulatoire était en proie à sa crise. Il ramenait toutes les questions pédagogiques et sociales à l'unique point de vue qui le hantait... L'art de la chaussée...

Et cependant, depuis la guerre, bien des fois j'ai pensé à lui... et qui sait..., peut-être n'était-ce pas lui le fou!...

Avez-vous remarqué combien, dans les agglomérations, des gens intelligents agissent avec une stupidité déconcertante...Au métro c'est insensé... la foule se masse furieusement devant la même porte, elle prétend s'engouffrer avant de laisser aux voyageurs le temps de descendre. Le flot montant obstrue le passage au flot descendant, on se pousse, on s'écrase, on s'injurie, mais on n'a garde de céder. Enfin quand, par un de ces miracles qu'on ne s'explique pas, on se trouve à l'intérieur, les vainqueurs, plutôt que de s'écouler à droite, à gauche, s'obstinent à boucher l'entrée sans vouloir penser une seconde aux arrivants, qui, à la prochaine station, devront faire le coup de poing en se ruant à l'assaut...

Quelques leçons d'ordre et de sang-froid ne seraient pas si ridicules, surtout à notre époque!

Je me suis toujours demandée pourquoi les personnes les mieux élevées devenaient, dans la foule, ces énergumènes aux mouvements impulsifs et propres à favoriser les catastrophes. On croirait que l'intelligence des cerveaux se bouche comme les issues des wagons...; une idée domine toutes ces têtes : la conquête sauvage de la première place... Plus de politesse, plus de bon ton ; on veut arriver avant le voisin... tant pis pour tous... plus de tour... plus de justice, chacun pour soi... Or, alors qu'il faudrait vingt secondes, avec un peu de méthode, pour dégager un encombrement, la foule par ses bousculades en perd plus du double ; on arriverait à se caser fort bien en prenant la file, en passant dans son ordre, mais point... dans une grande vague la foule vous emporte, on se trouve cahoté, pressé, passé à tabac sans profit pour personne...

Comment, en vérité, se fait-il que la foule, composée de gens d'esprit, agisse si sottement... N'y aurait-il pas quelque catéchisme à son usage? Chacun ne pourrait-il se dire tout bas...: « Attends ton tour, sois l'exemple, ne t'affole pas, tout vient à point... Laisse monter cette vieille dame d'abord, le blessé ensuite, et puis cette femme qui porte un enfant... à toi, maintenant... va, file au fond, entraîne derrière toi les encombrants, assieds la maman avec son lourd fardeau, case la dame branlante, mets le blessé à l'abri... Eh! mais, tout cela était facile. Il fallait seulement y songer.... »

La foule ne songe pas..., elle se rue à l'aveuglette, elle se suicide au besoin, elle provoque la panique... et finalement est sa propre victime.

Je n'oublierai jamais l'arrivée à l'hôpital, la nuit des premiers zeppelins, de ce couple étrange, le mari et la femme. Dans leur émoi, ils s'étaient trompés de chapeau : le mari avait la coiffe de sa femme, et la femme était affublée du melon du mari ; mais ils n'y prenaient pas garde ; le mari tenait dans sa main droite quelque chose de sanguinolent, c'était un morceau de doigt qu'il s'était coupé dans sa précipitation à dégringoler à la cave où il était tombé sur des tessons de bouteilles et il venait se faire soigner; le couple positivement affolé était hypnotisé par la peur ; ces gens se fussent jetés à la Seine pour fuir le danger problématique du zeppelin tombant sur leur toit.

Dieu merci ces cas sont rares. Jamais le peuple parisien ne s'est montré plus crâne que devant les gothas... Vous ne le changerez pas, il se met aux fenêtres quand les bombes le menacent et nargue le destin ; mais, dès qu'il est en foule, il perd tout sens commun et accélère les catastrophes. C'est invraisemblable, et cependant rigoureusement exact...

Ce qui fait défaut, ce n'est jamais le courage, le Français en a à revendre! Aux heures décisives, les grandes actions le trouvent debout ; mais devant une porte de métro, à la sortie d'un théâtre, ou même à la queue d'un bureau d'omnibus, il est frappé d'insanité, et agit en fou...

Du sang-froid, voilà ce qui lui manque... le professeur des carrefours, en offrant sa conférence, avait peut-être eu sa petite idée de génie...

Du sang-froid! la nuit, le jour, au métro, sous les gothas, du sang-froid toujours, voilà le grand enseignement de la guerre... Demandez plutôt aux poilus qui, depuis quatre ans, vivent sous la mitraille... C'est à notre tour de l'exercer... Au fait, les Françaises de race n'ont besoin pour cela d'aucun professeur... Leur cœur suffit.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



La Visite

Nous préparons en ce moment deux envois : celui de Lens-Lestang — (certains enfants ayant bénéficié d'un séjour de six mois reviennent et laissent la place à d'autres) — et celui de Tréboul ; car, ô bonheur! nous avons la jouissance d'une deuxième Maison claire située au bord de la mer, où nous allons pouvoir envoyer une colonie de fillettes ayant besoin des effluves vivifiants et doux de l'Océan breton... Ces départs nous valent une affluence extraordinaire de visites à notre dispensaire, et on peut dire que nous voyons là le fond de la misère humaine.

Chacune de ces fillettes a une histoire propre à tirer les larmes des yeux... C'est une pauvre gosse âgée de onze ans, à laquelle on en donnerait bien huit, tant elle est menue, chétive, elle a la pâleur des cardiaques sur le faciès, le regard fiévreux, on sent une pauvre enfant craintive, qui a souffert des gens et de la vie.

C'est la grand'mère qui l'amène ; le père a écrit du front une lettre pleine d'angoisse : il ne craint pas les balles, le régiment de chasseurs à pied dont il fait partie a été cité à l'ordre de l'armée, et tous les poilus sont braves ; mais il craint pour cette pauvre

petite, qu'une mère indigne n'a pas craint d'abandonner... Oh! la tristesse peureuse de ce regard d'enfant! Elle semble étonnée des bonnes paroles qu'elle entend; ces dames lui enlèvent sa robe déchirée et des dessous lamentables, le corps émacié est pointé de bleus, et, il faut bien l'avouer... de crasse aussi; les cheveux sont douteux, et le petit cœur malade bat si vite, si vite... cela est triste à pleurer. Elle écoute la voix paternelle du Dr Baudet qui l'encourage; il lui caresse sa joue maigre, la petite devient très rouge :

« Allons, tu iras un an dans une Maison claire... »

Il faut avoir vu l'émotion gauche et tremblante de ces petits déshérités de la vie pour se passionner véritablement à leur sauvetage... Quelquefois c'est une voisine prise de pitié qui nous amène l'enfant : le père est mort phtisique, la mère aussi, la petite vit avec une grande sœur, qui part le matin et revient le soir, faisant de son mieux, mais ne pouvant pas grand'chose..., quelquefois aussi c'est une mère avinée, qui, titubante, le nez rouge, amène une épave... la mère crie, pleurniche, rit nerveusement, la gosse a les jambes toutes tordues, elle boite... « C'est un accident dit la mère, elle a tombé dans l'escalier .. » On frémit en pensant au genre d'accident qui a pu précipiter cette petite victime de l'ivrognerie...

Le Docteur marque des départs et des départs... « Il n'y a plus de place fait-on. — Il faudra en trouver », répond-il de son air tranquille. Et la vérité est qu'on en trouve. Si nos chers amis de tous pays assistaient à une de ces visites, on créerait sûrement dix fois plus de maisons encore. Aussi est-ce avec émotion que nous remercions M. Jullemier, notre consul de France à Buenos-Aires, qui nous écrit :

« Le Comité des jeunes filles françaises de Buenos-Aires s'occupe activement, comme vous le savez, de la propagande en faveur de votre œuvre des Maisons claires. Je l'y encourage de mon mieux. La présidente, Mlle Michon, vient de me remettre pour la dite œuvre un chèque, montant des dernières souscriptions recueillies. Je suis heureux de vous remettre cet argent en vous félicitant d'avoir comme collaboratrices ces jeunes filles très patriotes, très dévouées, et qui feront beaucoup pour la cause... »

Ah! le jour où toutes les jeunes filles heureuses imiteront l'exemple des jeunes Françaises de Buenos-Aires, combien de Maisons claires pourront surgir pour tous ces enfants dont les pères sont des héros et qui vivent, ou plutôt meurent de misère !

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de la 34e liste arrêtée le 31 janvier.	2.798 fr. 15
Subventions	330 fr. »
Montant de la souscription au 24 janvier.	323.575 fr. 80
Total général.	326.703 fr. 95

(Voir page 130, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Le livre de Mme Henri Nicolle et Francis Thomé marque cette semaine notre 48,763e envoi ! Les paquets sont toujours les bienvenus.

Un brave garçon de l'armée d'Orient, originaire des pays envahis, Louis Thisens, écrit : « C'est avec joie que j'ai reçu votre paquet, et » aujourd'hui est un jour de bonheur pour » moi ; je n'en avais pas senti de pareil depuis » le début de la guerre, lorsque je reçus les » *dernières* nouvelles des miens. Vraiment ma » mère n'eût pas fait mieux ; j'ai éprouvé au» jourd'hui la satisfaction que peut ressentir » un homme qui a *quelqu'un* qui s'occupe de » lui. »

Voilà le sentiment qu'il faut essayer de donner à chacun de ces hommes soumis à une tâche formidable depuis douze cent quatre-vingts jours : c'est que *quelqu'un* pense à eux et les aime. N'oublions donc ni nos poilus du front, ni nos soldats de l'armée d'Orient, ni nos marins, qui tous accomplissent la grande besogne nécessaire mais si rude et difficile.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons eu le bonheur, en ces dernières semaines, de voir la Caisse de Secours et celle des Marraines d'outre-mer, s'emplir de sommes généreuses. Nous allons donc pouvoir élargir notre champ d'action. Nous secourons pour l'instant trois cents prisonniers nécessiteux qui sont dans l'attente d'une marraine. Pendant cette période d'espérance, nous leur envoyons un colis par mois !..., — le « colis attente » — qui permet juste ne pas mourir de faim... Nous allons maintenant doubler leur part, ce résultat nous est bien doux.

Quant à nos huit mille trente marraines, — car elles sont aujourd'hui 8,030! — elles accomplissent leur tâche avec une régularité parfaite. Elles font mieux encore, elles aident au rapatriement de leur filleul, elles s'occupent de sa famille, et, ce qui est admirable, elles vous remercient du bien qu'elles font!... Mme Audron, receveuse des postes, tout en nous priant de réclamer un certificat nécessaire à son prisonnier, nous écrit : « Le filleul que vous m'avez donné est un soldat aussi délicat que possible. Je vous dois, madame, de la gratitude pour me l'avoir fait connaître. »

C'est nous qui vouons une reconnaissance infinie à ces marraines si dévouées.

Terminons par cette demande :

Les officiers français internés au camp de Furstenberg I (Mecklembourg) demandent des livres pour les heures tristes. Envoyer les livres au capitaine Mermet qui accusera réception.

Y. S.

A l'Université des Annales

Les Contes et les Chants populaires de la Bretagne

Il est infiniment intéressant de suivre le développement d'une idée, à travers des conférences qui tendent aux mêmes fins. Voici huit leçons que M. Jean Richepin donne aux Annales sur les Chansons et les Contes des pays de France, et c'est maintenant surtout que l'intérêt profond de ces leçons se fait sentir, car c'est toute l'âme des provinces que le poète fait revivre et palpiter...

La Bretagne l'a particulièrement bien inspiré. Ce pays mélancolique, battu par l'Océan, où les fées et les korriganes dansent aux clairières des forêts, et qui fut la patrie de Duguesclin et des chevaliers de la Table ronde, est de ceux qui fournissent une floraison magnifique aux artistes, aux écrivains, aux poètes : Poésies épiques, chansons historiques, chansons de métier, légendes d'amour, éclosent tout naturellement sur cette terre du rêve... Jean Richepin, en une évocation magnifique, montra la Bretagne aux landes sauvages, ses Bretons têtus et doux, dont les yeux gardent le mystère de la mer; et lut les chefs-d'œuvre populaires qui poussent comme des fleurs sur la grève, là-bas en mer et à l'ombre des forêts enchantées.

Pour terminer, M. Richepin dit, comme il sait dire, la chanson des *Trois Matelots de Groix*, un admirable poème tout sonore des bruits de la mer, où l'on entend le cri des naufragés et une sorte de refrain qui revient entre toutes les phases du drame. Jean Richepin le chanta à pleine voix, toute la salle frémissante et émue acclama le poète.

Les chansons lues au cours de cette conférence seront publiées avec leur musique dans le Journal de l'Université des Annales, et ceci constitue des documents précieux pour l'histoire du Folklore français.

La place nous manque pour rendre compte des autres conférences.

Musique de Chambre

La première séance de musique de chambre aux Annales, consacrée à César Franck, fut donnée dans une atmosphère de recueillement qui indique le public d'artistes qui s'y presse. Le Quatuor Chailley, composé de virtuoses comme Chailley et Ruyssen, Duran et Pascal, se fond dans un ensemble d'une intimité, d'une délicatesse profondes. Ce ne sont pas quatre artistes qu'on entend, mais une âme musicale qui exprime et développe les pages sublimes du père Franck. Mme Chailley-Richez soutint de son style pur le quintette qui est un des chefs-d'œuvre de la musique française. Ruyssen joua des pièces pour violoncelle, d'une suavité angélique. Plamondon dut bisser le *Mariage des Roses* et le *Panis Angelicus* que l'on ne peut entendre par cette voix tendre sans que les larmes coulent des yeux et du cœur ; et M. Chailley et Mme Chailley-Richez jouèrent dans un sentiment passionné la célèbre sonate pour piano et violon.

Nous reparlerons du festival Saint-Saëns qui se donne aujourd'hui 8 février et comporte un magnifique programme... Le vendredi 15 février sera consacré à Chevillard et Pierné qui viendront eux-mêmes interpréter leurs œuvres.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

(Du 11 au 16 février)

Lundi. — Exil de Poètes. Soleil d'Orient.
Conférence de M. Jules Truffier.
Auditions de Mme S.-Weber et de M. Denis d'Inès et de Mlles d'Arezzo, Andrée Bauer et Delaur.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires de la Gascogne et des Pyrénées.
Conférence de M. Jean Richepin.

Vendredi. — La plus Grande France. — 10e leçon et conclusion.
Conférence de M. Edouard Herriot.

Samedi. — Les Tendresses dans la Tourmente.
Conférence de M. André Rivoire.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

29 janvier-4 février 1918.

La Réponse de l'Entente a l'ennemi. — Les dernières manifestations des Empires centraux exigeaient une prompte riposte, et les Alliés, comme leur conférence de Versailles leur en donnait l'occasion, la font aussi nette, aussi précise, aussi méritée que possible. Certes, l'Autriche incline à la paix, mais elle ne se solidarise pas moins avec l'Allemagne dont le porte-parole, le comte de Hertling, s'est montré absolument réfractaire à toute concession. On ne trouvait dans sa réponse au président Wilson rien qui se rapprochât des conditions modérées formulées par l'Entente. A Brest-Litovsk, au contraire, les visées impériales s'affirmaient de plus en plus. Dans ces conditions, devant la volonté de conquête de l'adversaire, les Alliés jugent que leur seul devoir est de continuer la guerre et d'assurer leur effort militaire avec la dernière énergie.

« Cet effort, déclarent-ils, devra se poursuivre jusqu'à ce qu'il ait amené chez les gouvernements ennemis un changement de dispositions propre à donner l'espoir d'une paix n'impliquant pas l'abandon, devant un militarisme agressif et impénitent, d'aucun des principes qu'ils sont résolus à faire triompher : principes de liberté de justice et de respect pour le droit des nations.»

Dans leurs délibérations, les Alliés n'ont certainement pas décidé la question d'un commandement unique, mais ils ont du moins pris toutes les dispositions pour donner à leurs efforts le maximum d'efficacité.

Ainsi la guerre continue, mais la responsabilité en demeure à nos ennemis

Le Bombardement de Paris. — Paris connaît de nouveau les nuits tragiques, les nuits héroïques, les nuits glorieuses pour son courage. Il est, certes, bien loin encore des cent bombardements de Londres et de tous ceux que supportent si bravement, si dédaigneusement nos villes ouvertes de la ligne de feu, mais le raid des *Gothas* dans la nuit trop étoilée du 30 au 31 janvier le sacre à son tour, et superbement, devant les lâches entreprises d'un ennemi barbare, avide d'inutiles destructions. Les escadrilles, les avions qui purent franchir sa banlieue et le survoler lui-même en partie, ont fait plus de deux cent cinquante victimes, parmi lesquelles cent femmes et vingt enfants. Et c'est vraiment un beau « tableau » que le chef de l'aviation, là-bas, a pu présenter au kaiser, dont il s'enorgueillit sans doute comme Tirpitz, des grandes journées de piraterie du *Lusitania* et du *Falaba*. Quant au résultat moral, il est nul. Bien au contraire, tant de sauvagerie ne fait qu'ajouter à la soif de vengeance des populations de l'arrière et de nos soldats. Au lieu de déprimer les courages, ces raids d'oiseaux de proie les grandissent encore.

Avec leur duplicité habituelle les dirigeants allemands cherchent une excuse devant les non-combattants et devant l'Allemagne elle-même en osant parler de représailles ; mais ce mensonge est pour eux une honte de plus.

Les Grèves allemandes. — S'il est des représailles, c'est à nous qu'elles appartiennent et nous les exercerons aussi largement que possible au moment venu, ne serait-ce que pour aggraver la situation intérieure de nos ennemis. Malgré le mot d'ordre donné à leur presse, la Wilhelmstrasse n'a pu, en effet, dissimuler l'agitation toujours grandissante due à la prolongation scélérate de la guerre. Si caporalisé qu'il soit, le prolétariat germanique paraît à bout de sacrifices. Il sait aujourd'hui que le sang ne continue à couler que par la volonté de ses maîtres casqués. Aux grèves du salariat succèdent chez lui des grèves de la faim et d'autres que le gouvernement essaie de combattre à la manière forte.

LEON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Peu à peu, notre dossier grossit. Les témoignages nous arrivent de toutes parts, accompagnés de lettres d'encouragement. Que les Alsaciens-Lorrains s'intéressent passionnément à cette enquête, la chose est bien naturelle, mais qu'elle éveille une égale sympathie chez ceux qu'elle touche moins directement, voilà ce qui nous cause un très vif plaisir.

Or, nous n'en pouvons douter, la question d'Alsace-Lorraine unit les cœurs français dans un même élan de solidarité, d'espérance et de foi. Je remercie nos lecteurs d'exprimer avec tant de chaleur ces sentiments et je les invite à poursuivre activement leurs recherches.

Voici deux faits encore qui attestent la férocité des oppresseurs de l'Alsace et l'attachement des opprimés à leur ancienne patrie :

Le supplice de Tantale

VI. — Au début de la guerre, lors de la ruée française en Alsace, les Allemands ne cachèrent plus alors à personne leur sinistre fonction de séides de l'empereur. En particulier dans le Sundgau, ils martyrisèrent si bien les habitants que, pour échapper à leurs outrages, un très grand nombre de femmes et d'enfants s'enfuirent et se réfugièrent en Suisse, tandis que les hommes de tout âge, malades ou infirmes, étaient enrégimentés de force dans l'armée allemande et immédiatement envoyés à l'arrière du front russe. Ils y restèrent jusqu'en août 1916. A cette époque, les Allemands parurent pour la première fois avoir un cœur humain : ils décidèrent d'accorder aux malheureux Alsaciens qui survivaient encore une permission leur permettant de revoir femmes et enfants, qui furent d'ailleurs prévenus par la presse suisse. Mais ce n'était qu'un raffinement inouï de cruauté. Les hommes arrivèrent bien jusqu'à Leopoldshohe où ils cantonnèrent. Quant aux femmes, à qui des passeports en règle avaient été délivrés par les autorités allemandes, elles atteignirent Lorrach, mais la gare de cette localité était gardée militairement, avec défense de laisser passer qui que ce soit plus avant. Après bien des supplications et des larmes, bon gré, mal gré, les malheureuses Alsaciennes durent s'en retourner sans avoir seulement entrevu l'époux qu'elles ne reverront peut-être jamais. — C. M.

Le Serment

VII. — L'abbé Wetterlé, dans l'une des si intéressantes conférences qu'il a données depuis son arrivée parmi nous, nous a conté l'histoire d'un de ses jeunes amis de Colmar qui avait tout juste vingt-deux ans quand la guerre éclata.

Jean, c'était son petit nom, était le fils d'un commerçant d'un quartier populeux de la ville ; il avait fait son année de volontariat dans un bataillon de chasseurs à pied.

Quand la guerre éclata, Jean était à Dresde. Il fut incorporé dans un régiment saxon et, désespéré, il écrivit à son père :

« Nous partons demain pour la frontière. Tu connais mes sentiments et tu apprécieras ma douleur et ma honte. Je te jure que je ne tirerai pas sur les troupes françaises. »

Jean tint parole. Au début de septembre, pendant la bataille de la Marne, il était en première ligne au sud de Châlons.

« Sergent, votre tir est bien défectueux, lui dit son lieutenant. Toutes vos balles vont s'enfoncer en terre, à cent mètres devant vous. Prenez garde ! »

Il continua de tirer trop bas.

« Je comprends ! s'écria tout à coup l'officier. Vous êtes tous des traîtres, vous autres chiens d'Alsaciens ! Il est temps de faire un exemple ! »

Il prit son revolver et tua Jean d'une balle dans la tête en disant à ses hommes : « Voilà comment meurent les amis des Français ! ». — Pierre D...

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

PERSÉVÉRER

Ce mot, d'une si expressive étendue au regard et au son, sera l'épigraphe et la devise de nos jours de guerre, le prisme à travers lequel nous accepterons seulement de voir briller les sept couleurs qui font l'arc-en-ciel de la paix.

En l'enrichissant d'ardeur, de courage et d'amour, nous lui laisserons cependant, pour la haine de nos ennemis, son sens pleinement diabolique.

Ce mot, infusé dans notre organisme, métamorphosé en idée fixe dans notre esprit, et promu par notre cœur au grade de sentiment, nous l'inscrirons en pourpre et en azur au fronton de notre vie ; nous le porterons partout avec nous comme un trésor dont on ne se sépare pas ; nous voudrons qu'il nous absorbe et nous obsède, qu'il soit toujours là, vivant, impérieux, sans jamais se relâcher de sa splendide tyrannie et restant éveillé pendant que nous dormons.

Ce mot sera notre pensée, notre vocabulaire ; il parlera par lui-même et aura réponse à tout ; il nous nommera, nous résumera. Quand on dira les Persévérants, tout le monde saura que c'est nous, les Français.

S'il faut qu'à l'exemple des soldats qui tombent pendant l'attaque nous nous écroulions, nous aussi, à distance et avec moins de beauté qu'eux, ce mot, opiniâtre et magique, sera le dernier que nous répéterons tel que l'expression de nos volontés suprêmes...

Les combattants frappés butent et s'aplatissent tout habillés sur le sol au cri de : En avant !... nous pouvons bien mourir alors dans nos bons lits en disant : Persévérer !

C'est par là seulement que, selon la tournure encourageante de Bossuet, « nous serons transmis à la gloire ».

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Les prédécesseurs de Bolo.

Il y eut toujours de par le monde des aventuriers.

Au temps jadis, le mot aventurier ne désignait pas précisément des escrocs. Sans parler même des capitaines de fortune qui mettaient leur épée au service du plus offrant, nous voyons dans l'histoire nombre d'aventuriers célèbres dont la carrière singulière, mouvementée, mystérieuse, coupable même, est autre chose que celle d'un voleur, si adroit soit-il. De tels personnages, tout en ne pouvant prétendre à un brevet de moralité exemplaire, offrent parfois des vertus, une supériorité incontestable, du courage et du génie. De cette trempe furent, à des époques différentes et dans des sphères d'action diverses, des hommes comme ce Perkin Warbeck qui, vers la fin du XV[e] siècle, se donna pour le duc d'York, fils d'Edouard IV d'Angleterre, et qui, après avoir eu des partisans convaincus et avoir débarqué sur les côtes anglaises sous le titre de Richard IV, finit par être pendu à Tyburn — comme Bertrand de Reims qui, deux siècles et demi avant, s'était fait passer pour Baudouin de Constantinople et fut pendu à Lille, — comme les Loués-Dieu, qui se firent passer pour les chevaliers tués à Courtrai, comme tant d'autres qu'il est impossible de tous citer et qui sont le pittoresque de l'histoire et parfois son mystère.

Le XVIII[e] siècle, particulièrement, fut l'âge d'or des aventuriers de marque. Ce furent Bonneval — le pacha, — marin, colonel des gardes françaises, général autrichien, et général turc enfin, s'étant converti à l'islamisme ; — le fameux d'Eon, appelé la *chevalière d'Eon*, habile agent de Louis XV, qui, sous des habits de femme, devint lectrice de la tsarine Elisabeth, puis secrétaire d'ambassade à la même cour (en se

donnant comme frère de la lectrice) et dont les aventures passionnèrent son temps ; — le baron de Neuhof, Allemand né en France, officier suédois, agent de l'Espagne et enfin roi de Corse, sous le titre de Théodore Ier, et qui finit par mourir misérable en Angleterre ; — le baron de Trenck dont les évasions constituent le plus pathétique des romans ; — Saint-Germain qui, à la cour de Louis XV, prétendait avoir personnellement connu François Ier et Henri IV et qui, grâce à ses remarquables facultés, à son pouvoir de persuasion et à son adresse incomparable, émerveilla Paris et Londres, la Russie et l'Allemagne, obtenant partout le plus étonnant succès, ainsi que le fit après lui le fameux Cagliostro, qui se disait son disciple.

Paris sous les bombes.

Ce petit tableau très véridique mérite d'être reproduit :

J'ai vu des gens, bons dormeurs, que ni clairons ni canons n'ont pu réveiller. Quel plus bel éloge pourrait-on faire du sommeil, dont l'office providentiel est d'abolir les soucis des pâles humains ! On raconte, cependant, que la plupart des Parisiens n'ont pu s'empêcher de lever la tête. Je ne jurerais pas que quelques-uns n'aient envoyé quelques malédictions à l'ennemi chevaleresque qui, s'enlevant dans les airs « sur un char de feu », comme le prophète de la Bible, prend plaisir à réduire en poudre les populations désarmées. Il se pourrait aussi que de braves femmes, ayant préalablement réuni, dans un mouchoir de poche, un « trésor » composé de bijoux et de « souvenirs », soient allées chercher dans leur cave, en compagnie de leurs enfants, des rhumes qui ne leur auront point manqué.

Le reste, doit-on croire, ne s'est point ennuyé. L'air était sans vapeur, le ciel étincelant d'étoiles. Les sonneries de clairon, les détonations d'artillerie, dans la lumière blafarde des mouvants projecteurs, déchiraient tragiquement sur la ville, de monotones rumeurs. En de sommaires costumes, bien propres à faire valoir leurs charmes, on pense bien que les femmes étaient accourues aux balcons, afin d'être au moins en état de dire qu'elles avaient *vu* quelque chose, et donner leur avis en cas de besoin. Pour ne pas être en reste, beaucoup de curieux étaient descendus dans la rue, incertains de ce qu'ils y pourraient faire. Sur le trottoir obscur, des propos s'échangeaient — principalement sur ce qu'on aurait pu voir. De fenêtre à fenêtre, on se faisait des confidences touchant ce qui pouvait ou ne pouvait pas s'ensuivre. De tranquilles gardiens de la paix donnaient paternellement à chacun le conseil de rentrer chez soi, ou grimpaient aux réverbères pour éteindre des feux récalcitrants.

G. CLEMENCEAU.

Ces lignes datent du 23 mars 1915. Elles auraient pu être écrites le 31 janvier 1918. A deux ans d'intervalle, le courage, le sang-froid et la belle humeur de la population parisienne n'ont pas changé.

Ce n'est point par l'emploi de ces moyens barbares *qu'ils nous auront...*

DANS LE CIEL DE PARIS

Qu'espèrent ces gens-là ? Tuer des femmes, des enfants, quelques non-combattants, brûler une ou deux maisons, peut-être endommager une des merveilles du monde (le Louvre, Notre-Dame). Et puis ? Je vais vous dire. Ils espèrent que, terrifiés, nous mettrons les pouces et demanderons à signer la paix.

C'est puéril. Le danger de nos fils et de nos amis nous attendrit bien autrement que notre mince risque. Et si nous acceptons leur misère, si de jour en jour ils sont plus désireux de briser l'impérialisme allemand, nous n'allons pas nous mettre en travers de leur juste volonté pour une question de feu d'artifice.

C'est un épisode insignifiant de la guerre que ces évolutions aériennes, et si l'ennemi jette à terre quelques non-combattants, nos forces militaires n'en seront pas atteintes, mais nos forces morales en seront augmentées. Dès maintenant, ce danger communique à la pensée de Paris un mouvement qui la vivifie et qui l'ennoblit ; il ravive en nous le sentiment de la guerre, resserre nos liens avec le soldat, et même affermit notre union nationale et, si vous permettez, notre être moral. Il est bon que nous soyons tous au péril. Il faudrait souhaiter que toutes les parties du pays subissent ces anxiétés, qui créent la cohésion entre les âmes, fortifient les volontés, augmentent l'élan d'attaque et la patience de résistance.

A bien des points de vue, les excitations que le grand état-major allemand donne aux imaginations du monde entier par ses formidables jouets aériens produiront pour nous de bons résultats.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

L'Alarme, Société française d'action dont le siège est à Paris, 45, rue Jacob, a déclaré une guerre sans merci à l'Alcool. Nous signalons cette œuvre humanitaire à tous nos cousins et cousines qui, en soutenant l'Alarme, en lui amenant de nouveaux prosélytes, aideront à vaincre cet autre ennemi de la Patrie, au moins aussi redoutable que le Boche.

M. Sacha Guitry ressuscite au Vaudeville la figure légendaire du mime Deburau !

Rappelons quelle fut la fortune du fameux artiste :

Deburau eut cette double chance d'être, dans un théâtre où il y avait des places à quatre sous, adoré du public populaire, d'être l'idole des « titis », et d'être apprécié, goûté et même commenté par les grands lettrés de son époque. « La génération qui l'a vu, écrivait Champfleury, faisant un audacieux rapprochement (mais Champfleury était coutumier du paradoxe), peut se consoler de n'avoir pas vu Talma. » « Le Napoléon de la pantomime ! », l'appelait Théodore de Banville. « Un grand esprit que la malchance enchaînait aux plus infimes tréteaux, où il répandait l'or de sa lumière », disait, de son côté, Arsène Houssaye. Et Théophile Gautier : « La nature a fait un Pierrot, mais le moule en est brisé. » Quant à Jules Janin, il se flattait d'avoir « découvert » Deburau.

Ce qui apparaît, dans ces éloges, parfois hyperboliques, qui ne laissent toutefois pas une impression bien précise, c'est que ces écrivains étaient frappés du contraste de la modestie du théâtre, si petit et si primitif que les changements de décoration se faisaient à peu près sous les yeux du public, et de l'artiste qui s'élevait bien au-dessus du genre auquel il était rivé. Le Pierrot, tel que l'avait conçu Deburau, c'était un rôle qui comprenait tous les rôles : Deburau était cent acteurs en un seul.

Les Funambules, où il fit venir tout Paris, étaient un théâtre si élémentaire que Deburau, déjà connu et applaudi, soutint un singulier procès avec son directeur Bertrand. Il demandait, par la voie judiciaire puisqu'il n'avait pu l'obtenir autrement, un coin moins malsain que la cave qui lui servait de lo epour s'habiller. Son avocat se servit d'un argument expressif : il montra un champignon cueilli dans cette cave humide, où poussaient toutes sortes de végétations.

Mais quand Deburau paraissait sur la scène, tout se transfigurait, et, au milieu de bouffonneries, il apportait tout à coup de la poésie, ou il faisait passer des images saisissantes.

Il était l'idole de la foule. Lorsqu'il mourut, un chansonnier d'alors composa, sur un air connu, ces vers sans prétention :

> A son convoi la foule est accourue,
> Riant encor de ses nombreux exploits ;
> Mais Pierrot mort, en passant dans la rue,
> La fit pleurer pour la première fois.
> Pleurer « Pierrot » !... Oui, Pierrot, c'est tout [dire :
> Lui que la foule avait vu s'illustrer !...
> Lui, qui souvent la fit mourir de rire,
> Devait mourir pour la faire pleurer.

Emile Ollivier et l'Académie.

Ajoutons quelques souvenirs aux beaux discours de MM. Bergson et Doumic, reproduits dans notre avant-dernier numéro.

En février 1870, à un dîner au Palais-Royal, chez le prince Napoléon, la conversation vint sur la succession de Lamartine encore ouverte. « Voici celui que nous devrions élire », dit Jules Sandeau, l'un des convives, en montrant Emile Ollivier. Le grand orateur considéra le propos comme un compliment de salon et ne le releva pas. Emile Augier, présent au dîner, avait cependant fait écho à son confrère et, quelques jours après, Camille Doucet, dont le beau-frère, Ernest Adelon, était chef de cabinet au ministère de la Justice, venait dire au ministre que l'idée était beaucoup plus sérieuse qu'il ne croyait. Emile Ollivier demeurait incrédule. Enfin, il reçut le 12 mars une lettre de Montalembert, très malade :

« Mon cher ministre, je n'ai pas la force de m'expliquer avec vous par écrit sur une affaire à laquelle j'attache un grand intérêt politique, et permettez-moi d'ajouter un véritable intérêt de cœur. L'esprit de corps est aussi pour beaucoup dans ce que je vous demande. Venez donc, je vous en supplie, en causer avec moi aujourd'hui ou demain, en sortant de la séance. J'y serai pour vous à toute heure, mais c'est celle-là où je suis le moins accablé. Croyez à mon sincère dévouement. »

Montalembert avait saisi toutes les occasions, depuis le 2 janvier, de manifester son adhésion passionnée au ministère. Emile Ollivier, touché, fier de cet appel d'un homme dont il admirait le talent et aimait le caractère, se rendit chez lui le soir même.

Hélas ! c'était le dernier soir du grand écrivain. Emile Ollivier le trouva dans son cabinet, étendu au coin de la cheminée, sur une chaise longue qu'il appelait son grabat, pâle, les mains froides, mais l'esprit toujours libre, la parole toujours chaude. Il dit que l'affaire qui l'occupait était la candidature à l'Académie du ministre du 2 janvier.

« Ne suis-je pas trop jeune ? demanda Emile Ollivier.

— C'est précisément parce que vous êtes jeune que cela a de l'intérêt. Votre nomination serait pour l'Académie elle-même un fait désirable ; ce serait une approbation éclatante de la résurrection libérale qu'elle a tant appelée et une occasion naturelle de rétablir des rapports interrompus avec le chef de l'Etat. »

Ces instances étaient accompagnées de paroles très affectueuses :

« Pourquoi, en me citant l'autre jour, avez-vous dit M. de Montalembert tout court, et non : Mon ami, M. de Montalembert ? »

Emile Ollivier se laissa convaincre et promit de poser sa candidature. Il sortit ému. Le lendemain matin, un billet d'Auguste Cochin lui apprenait que son grand « ami » s'était éteint à huit heures.

Peu après, le comte de Falloux écrivait à Emile Ollivier :

« Votre candidature est le dernier vœu que m'ait exprimé M. de Montalembert, et, à ce titre seul, elle serait sûre de mon plus ardent concours. Malheureusement pour ma bonne volonté, votre majorité est toute faite d'avance et vos meilleurs amis n'auront point d'effort à faire pour remporter la victoire. »

Depuis bien des jours déjà, Guizot prodiguait les mêmes encouragements, et la bonne volonté générale qui, en effet, accueillit cette candidature alla jusqu'à dispenser le candidat de la plupart des démarches usuelles. Ce fut Ernest Adelon qui fit presque toutes ses visites. Le 7 avril 1870, Emile Ollivier était nommé par 26 voix sur 28 (deux abstentions : Jules Favre et Duvergier de Hauranne) et, selon l'expression de Robert Mitchell, s'opérait « le ralliement de l'intelligence que la force avait exilée ».

⁂

Un lecteur, le sergent D..., m'envoie par lettre cette impression de voyage. Monté dans un wagon avec un camarade, il assista à l'altercation de celui-ci avec un civil. Je transcris :

« Il n'y avait plus de place dans le compartiment et le nouveau s'était casé tant bien que mal. Je ne puis rapporter le début de la discussion, ne l'ayant pas entendu. Mon camarade avait fait remarquer au voyageur qu'il n'y avait plus de place, que j'allais remonter aussitôt. Le monsieur monta quand même et se mit en colère, disant que « personne ne l'empêcherait de prendre le » train ». Comme mon camarade insistait poliment, le vieux civil — car c'était un civil, vous l'avez deviné — traita le sous-off' de « fumiste ». Celui-ci pâlit sous l'insulte. Un militaire du wagon s'écria ironiquement :

« N'est-ce pas malheureux de se voir insulter de la sorte quand on va, là-bas, » se faire crever la peau pour vous? »

» Le civil répliqua d'un ton menaçant, de façon à être entendu de tout le monde :

« *Et nous, nous crevons de faim pour* » *vous!* »

» C'était trop! Tout le wagon s'emplit de murmures hostiles. Un sergent-major, instituteur à L..., flagella de quelques mots courroucés l'odieux blasphémateur :

« Savez-vous à qui vous parlez? lui dit-il. » Regardez sa manche. Voyez ces brisques » de blessure, la croix... »

» Le vieux fut forcé de se taire. Malgré toute la haine qu'il souleva autour de lui, nous respectâmes ses cheveux blancs.

» Cependant cet incident produisit une douloureuse impression chez ceux qui repartaient au front, se battre pour la liberté et l'honneur de tous. »

Et mon correspondant ajoute, avec quelque mélancolie :

« Aujourd'hui, nous pataugeons dans l'affreuse boue des tranchées. Nos capotes se recouvrent d'un vernis sale, indétachable. Ah! que la vie est dure, aux tranchées, lorsque le ciel se montre inclément! »

Oui, brave sergent... Vous souffrez tous, là-bas. Mais vous savez que les cœurs de tous les bons Français sont près de vous.

SERGINES.

L'Alsace telle qu'elle est (1)

L'ESPRIT ALSACIEN

L'Alsacien a-t-il de l'esprit, au sens ordinaire du mot? En d'autres termes, se répand-il, dans sa conversation ou dans ses écrits, en saillies imprévues, en mots piquants, en aperçus ingénieux, en pensées instantanées comme qui dirait des éclairs de son génie propre? Ou bien ne possède-t-il qu'un grand bon sens relevé d'un certain goût de terroir?

Voilà des questions que j'ai maintes fois entendu poser autour de moi. La réponse qu'on y faisait, n'avait souvent rien de flatteur ni pour mes compatriotes, ni peut-être pour moi-même, bien qu'il soit habituellement admis que la discussion ne vise point les personnes présentes. En vérité, à en croire certains Français, qui se piquent, je ne sais trop pour quels motifs, de fort bien connaître l'Alsace, les Alsaciens n'auraient pas l'ombre d'esprit. Ils prétendent sans doute par là, que les Alsaciens sont dénués de cet esprit de finesse et de clarté, de raillerie et de taquinerie, de souplesse et de mesure, de verve et de grâce qui est caractéristique de la race française et tout l'opposé de l'esprit de la race germanique. J'ai même entendu, à propos d'un Alsacien, faire cette réflexion :

« Est-ce que les Boches ont de l'esprit? »



N'en déplaise à des juges mal informés, l'Alsacien est Français à ce point de vue comme à bien d'autres, et pas Boche du tout. J'ajoute que, s'il sait, selon les circonstances, être tour à tour moqueur et ému, caustique et joyeux, goguenard et tendre, mordant ou seulement critique averti, il l'est à sa façon. Pour n'être pas tout à fait parisienne, cette façon porte néanmoins l'empreinte latine ; je dirais volontiers qu'elle est française à la provinciale. Mais cette manière de faire de l'esprit varie, suivant que l'Alsacien habite la montagne ou la plaine, suivant qu'il est bourgeois d'une ville spirituelle comme Mulhouse ou d'une cité quasi doctoralement intellectuelle comme Strasbourg, suivant qu'il est ouvrier d'usine ou simple rural (viticulteur ou agriculteur). Il en est de l'esprit comme du caractère, rien ne l'influence davantage que le milieu social où il s'est formé et où il se dépense. Si bien que l'on peut dire également de l'Alsacien que, selon qu'il parle le français et l'allemand, ou qu'il ne se sert que du dialecte alsacien (lequel est très expressif, assez vert parfois, et d'un pittoresque et d'un réalisme non cherchés), son esprit connaît encore des nuances qui peuvent aller jusqu'à la couleur la plus tranchée. Toutefois, il n'est pas exagéré de dire que le foyer, où s'alimentent toutes ces flammes partielles, est sensiblement le même pour tous ; car ce foyer se nomme nationalisme, traditionalisme, indépendance de caractère, fierté et gaieté naturelles.

Sans doute, l'extérieur de l'Alsacien ne répond pas absolument à l'idée qu'on se fait en France d'une personne spirituelle. On le trouve généralement lourd ; on lui reproche sa physionomie placide et son regard trop calme. En raison de quoi, ceux qui ne le connaissent que par son extérieur s'obstinent à voir dans ces signes caractéristiques un reflet du Germain. Et l'on ne se doute pas le moins du monde que, sous ces dehors paisibles, couve en réalité l'esprit critique le plus développé. A l'exemple de son vin si réputé, l'Alsacien porte en soi une étincelle qui part au moment où l'on s'y attend le moins, au grand étonnement de ceux qui ne la soupçonnaient pas. On dit du vin d'Alsace qu'il est capiteux sans en avoir l'air : peut-être pourrait-on en dire autant de l'Alsacien.

« Monseigneur, me disait dernièrement un brave et cher compatriote, on prétend que nous sommes bêtes comme les Boches, nous autres, Alsaciens. Voilà, certes, d'étranges paroles... Mais pourvu qu'un jour on ne nous trouve point trop d'esprit!... »



Ceux-là seuls dont les Alsaciens ont sujet de se plaindre doivent redouter leurs traits d'esprit piquants. Il faut avouer que, durant ce demi-siècle dernier, les Alsaciens ont lancé tant de pointes aux Allemands que l'on peut en inférer que, par nature, l'esprit alsacien est, surtout et avant tout, antiboche.

Tout le monde connaît la réponse de certain Alsacien à une boutade de Bismarck : elle est significative. Le chancelier de fer, parlant des relations de l'Alsace avec la Prusse, avait dit un jour :

« La Prusse est comme ces gilets de laine qui grattent au premier contact, mais qui sont très agréables quand on s'y est habitué. » Quelque trente ans plus tard, un Alsacien répliquait :

« C'est curieux, voilà quarante-quatre ans que ça nous gratte, et loin de nous y habituer, chaque année ça gratte un peu plus fort. »

Tout aussi typiques sont les paroles d'un autre Alsacien auquel un ami faisait remarquer les bienfaits matériels de toute sorte dont l'Alsace était redevable à l'annexion.

« Mon cher, lui disait-il, vous n'entendez rien à la vie moderne. Considérez donc les merveilleuses constructions dont la grande Allemagne a couvert l'Alsace-Lorraine. Vous avez des gares monumentales et des écoles magnifiques, des routes bien entretenues, des ponts et des tunnels parfaits de tout point. Vous êtes dotés des meilleurs lois économiques et sociales. Tous vos fonctionnaires sont bien mieux payés que ceux de France. A votre place, au lieu de voir toujours le mauvais côté de l'annexion, je m'efforcerais d'en regarder le bon...

— Eh! dites-donc, l'ami répondit l'Alsacien, que nous importent tous ces avantages? Volez un chien habitué aux caresses et aux gâteries de son maître, attachez-le avec une chaîne d'or à une niche superbe et rouez-le de coups tout le temps! Vous verrez s'il apprécie mieux les coups, parce que sa chaîne et sa niche sont luxueuses! Croyez-moi, il n'aura qu'une pensée, c'est de mordre la main qui, après l'avoir arraché par la force à la tendresse de son maître, le frappe toujours encore! »

Et qu'il est joli ce mot d'une jeune Alsacienne, répondant à une amie française qui la plaignait d'être obligée d'assister à des cours fréquentés par des Allemands :

« Les Allemands? mais je ne les vois pas, je ne les entends pas! Je me figure que ce ne sont que des mouches qui bourdonnent autour de moi, et je les oublie. »

C'est également à un jeune Alsacien qu'un professeur allemand disait aigrement :

« Je pense que vous n'êtes point de ces Alsaciens farouches qui traitent l'Allemagne de voleuse parce qu'elle a repris l'Alsace à la France?

— Non, *Herr Professor*, réplique le jeune garçon, je dis seulement que l'Allemagne a *pris* l'Alsace, et non *repris*, et qu'elle l'a prise de force! »

Le crayon de Hansi et celui de Zislin ont d'ailleurs admirablement traduit ces boutades de l'esprit alsacien à l'égard du maître honni, non pas seulement parce qu'il est un maître dur et par conséquent détestable, mais encore parce qu'il est un maître ridicule et grotesque. L'Alsacien — le vrai — excelle, à l'imitation de son frère français, à remarquer les travers des

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917, 13 et 27 janvier 1918.

hommes et les ridicules des choses ; il est plus prompt encore à en rire. De telle manière que, s'il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il peut donner libre carrière à son esprit critique touchant ses maîtres maudits, les Allemands, il ne laisse pas d'éprouver un malin plaisir à lancer quelques pointes même aux Français qu'il aime pourtant de tout cœur.



Il faut le dire, le sectarisme étroit qui a sévi en France, dans certaines sphères du moins, durant les vingt dernières années, n'est pas du goût des Alsaciens, il s'en faut. Leur esprit est trop foncièrement démocratique, et trop réellement conséquent avec lui-même, pour se répandre en compliments sur cette façon de proclamer la liberté, en restreignant toutes les libertés.

Sans parler maintenant des sentiments religieux de l'Alsace, dont je m'occuperai dans le prochain article, et au seul point de vue de l'esprit égalitaire qui règne dans ma chère petite patrie, je puis déclarer tout haut que les lois d'exception n'ont point l'heur de lui plaire. Pas plus, du reste, que cette manière de créer une sorte d'aristocratie gouvernementale qui se partage les premiers emplois et les sinécures. Car l'Alsacien ne se laisse point prendre à l'appât des dignités. Je crois même que la vue des Allemands, sottement infatués des distinctions sociales, lui en a inspiré à jamais le dégoût.

L'Alsacien est franchement, sincèrement démocratique, partisan d'une forme républicaine, entendue et pratiquée selon les principes de l'Evangile. Le mot égalité n'est pas un vain mot pour lui ; il le prend, au contraire, tout à fait et peut-être trop au sérieux. Vient-on à parler devant lui d'un personnage en vue, l'Alsacien de la classe populaire hausse les épaules et murmure :

« Il n'est pas autrement fait que les autres ! »

Er het d'nas in d'r mittlà. (Il a le nez au milieu du visage.)

Si bien que le notable, en tant que notable, ne lui est aucunement sympathique ; mais il aime ceux d'entre les notables qui répondent à son idéal démocratique.

« Il ne faudrait pourtant pas, me disait un jour un Alsacien, que les républiques eussent des gros messieurs tout gonflés de leur importance, et s'imaginant que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices, comme l'on en voit dans les monarchies. *Lieber Gott !* (Cher Dieu), ce ne serait pas la peine d'être en république alors ?...

— Mais, objectai-je, les républiques peuvent et doivent même avoir leurs personnages importants ; l'intelligence et l'autorité ont des droits.

— Sans doute, se hâta de riposter mon Alsacien, seulement il y a la manière d'être important... On peut être important et bon enfant, ça c'est républicain ! Mais grimper sur une échelle pour de là cracher sur le peuple en menant joyeuse vie, ça c'est monarchiste !

— Non, répliquai-je, la monarchie n'a rien à voir avec de tels faits et gestes. Dites que c'est allemand, et nous serons complètement d'accord.

— Eh bien ! concéda mon entêté, c'est monarchiste allemand, si vous voulez !... N'empêche que, quand l'on met un mendiant sur un âne, il ne sait pas avec quelle fierté il doit chevaucher. *Wenn m'r à Battler ouf è Esel setzt, so weist er net wi er ritta soll.* »



L'Alsacien est tenté de se croire doué d'un flair tout particulier dans les jugements qu'il porte sur autrui.

« C'est curieux, me faisait remarquer l'un de mes compatriotes, quand je vois quelqu'un pour la première fois, d'un coup d'œil je sais à qui j'ai affaire !... Il n'y a pas à dire, nous autres Alsaciens, nous nous y connaissons. »

Inutile de faire remarquer, n'est-ce pas ? combien il est dangereux de heurter des personnes d'un coup d'œil si sûr. Il faut les conquérir à la première rencontre, ou se résigner à les avoir contre soi.



J' TE CROIS !...

— Oui, mon cher collègue, si nous étions nés ici en Alsace, nous nous ficherions bien aussi de toute l'Allemagne.

(Dessin de Zislin.)

Malgré ce léger travers, l'Alsacien est éclairé. Il l'est même à un degré assez élevé. Sans compter la bourgeoisie, qui parle couramment le français et possède une culture générale très étendue, les Alsaciens de condition modeste, tout comme les Suisses, sont sensiblement plus instruits que les Français du semblable milieu social. De plus, la fréquentation des écoles est parfaitement assurée, attendu que le mot *obligatoire* a, sous le régime teuton, une tout autre portée que chez nous. Il l'a d'autant plus que l'Alsacien, je crois l'avoir dit, est par nature ami de l'ordre. Son long contact avec l'Allemagne a encore fortifié en lui l'habitude de la méthode et de la discipline qu'il tenait apparemment de son propre fond. Mais entendons-nous. Si l'esprit alsacien s'est ancré dans cette méthode et dans cette discipline, c'est sans exagération et un peu à la française. Car je m'imagine que, si les Français se mettaient un jour à avoir de la discipline et de la méthode, ce serait à la façon de leurs frères Alsaciens. C'est-à-dire qu'ils n'en prendraient pas assez pour détruire en eux toute originalité et toute initiative personnelle, mais juste ce qu'il en faut pour avoir de la suite dans les idées, savoir en toutes choses distinguer l'essentiel de l'accessoire et se soumettre librement à une direction raisonnable et d'une évidente utilité.

C'est, du reste, à ce juste milieu que faisait allusion une caricature que j'ai pu voir, avant la guerre, en Alsace, chez un de mes bons amis. A contempler des Allemands, marchant grotesquement au pas de parade sous les ordres d'un chef raide et gourmé, et des Français, en train de se livrer à un pugilat en règle, un Alsacien narquois murmurait :

« Il y a tout de même mieux à faire !... »

(A suivre.) ✝ *SÉBASTIEN HERSCHER,*

Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.

LES LIVRES



Les Contemporains, par JULES LEMAITRE. — *Sur les Routes du Droit*, par LOUIS BARTHOU. — *L'Europe avant la Guerre*, par AUGUSTE GAUVAIN. — *La Révolution Russe*, par MARYLIE MARKOVITCH.

On vient de publier la huitième série des *Contemporains, études et portraits littéraires*, de Jules Lemaître. Mme Myriam Harry s'est consacrée à cette publication, plaçant en tête du volume une préface dans laquelle elle raconte comment elle connut Lemaître et où elle nous trace de lui un portrait des derniers jours qui est d'un sentiment exquis. C'est vrai, la figure demeure comme une des plus finement caractéristiques de notre littérature contemporaine et la place qu'elle y tient n'apparaîtra dans toute sa valeur que lorsque le recul du temps l'aura baignée de sa véritable clarté. Jules Lemaître fut un lettré délicieux, ayant l'amour des idées pour leur chatoiement propre et l'amour des livres précieux. Il fut, lui aussi, un « mandarin des lettres », mais seules les très hautes civilisations forment ainsi des esprits d'une délicatesse extrême, tout en nuances, affinés jusqu'à une sorte de subtilité savoureuse. « Il m'apparut, dit Mme Myriam Harry, comme l'image de la docte Sérénité. » Et c'est bien cela : à notre époque fiévreuse, où tout concourt au trouble profond de l'âme, il était parvenu à l'absolue sérénité intellectuelle.

Il suffit de relire les études qui composent cette huitième série des *Contemporains* pour en avoir l'impression très nette : il parle des hommes et des choses avec un détachement supérieur, une sincérité que ne voile à aucun moment la passion. Qu'il traite de Gustave Flaubert, d'Alphonse Daudet, de Mme de Ségur, c'est le même calme, la même clarté dans la pensée et dans la phrase. Quand il raconte ses premières visites à Flaubert, il est parfois doucement ironique. « Il affirmait posséder à fond son Rabelais et son Chateaubriand. Je m'aperçus que, chaque fois, il en citait les mêmes phrases. Mais je n'en conclus point qu'il ne connaissait que celles-là. » Jules Lemaître ne croyait pas trop au travail douloureux, angoissé de Flaubert. Il estimait qu'en réalité l'auteur de *Salammbô* était assez « flâneur », peut-être quelque peu paresseux : « Bouquiner au hasard, à travers sa vaste bibliothèque, s'étendre sur son divan et fumer d'innombrables petites pipes de terre en songeant vaguement à la page commencée et en ruminant des épithètes, c'était là probablement ce qu'il appelait *travailler comme un nègre.* » En somme, il a pu arriver à Flaubert d'exagérer son angoisse, son acharnement douloureux sur les mots et les syllabes ; mais quelle admirable étude de toute l'œuvre de Flaubert nous donne Lemaître, et comme il définit bien l'écrivain en constatant qu'il a de Balzac le sens de la vie extérieure et de Stendhal la perspicacité tranquille et l'ignorance du convenu !

Tout est à relire dans ce volume, dont aucune page n'a vieilli, dont chaque ligne a gardé sa fraîcheur première. Ces figures d'hier évoquées avec la claire intelligence de leur caractère; ces idées autour desquelles se développèrent les luttes de toute une génération; ces impressions durables par le charme de leur expression, tout cela résume bien ce qu'il y a de meilleur et de plus noble dans le labeur parfois décevant des Lettres. Aucune lecture n'est plus précieuse pour la saine formation du goût littéraire et il en est peu qui donnent, comme celle-ci, le sentiment d'une parfaite quiétude d'âme devant l'éclat de toute vie intellectuelle.



M. Louis Barthou publie, sous le titre *Sur les Routes du Droit*, les conférences et les discours qu'il prononça à la Sorbonne et à l'Université des Annales pendant les trois premières années de la guerre. Il est de ceux qui, inlassablement, ont défendu le droit et proclamé la beauté morale de la cause pour le triomphe de laquelle des millions d'hommes ont donné leur jeunesse et leur sang. Dès le début de la guerre, M. Louis Barthou s'est consacré à une sorte d'apostolat : il a porté la parole française dans tous les milieux où elle pouvait être féconde et déterminer l'affirmation des plus saines vertus de la race. A l'heure où l'angoisse et le deuil accablaient les cœurs les plus sûrs, sa voix s'est élevée pour dire tout le devoir, si cruel fût-il. Avec son éloquence large et prenante, avec sa phrase harmonieuse, où le mot juste, habilement amené, porte toujours son plein effet, il a su mettre de la clarté dans les consciences et de la fermeté dans les esprits. Si au quarante-deuxième mois de la guerre le moral de la nation est ce qu'il est, si ce peuple tant éprouvé est demeuré de roc et d'airain devant l'assaut sans cesse renouvelé des barbares venus de l'Est, on le doit en grande partie aux orateurs qui ont su entretenir la flamme des premiers enthousiasmes; à ceux qui ont su nous convaincre que la lutte pour le droit est le premier et le plus sacré des devoirs. Ils furent des combattants à leur manière, car ils ont donné, eux aussi, à la Patrie le meilleur d'eux-mêmes.

M. Louis Barthou est au tout premier rang des personnalités qui furent ainsi les porte-parole de la France en armes. Son nouveau livre témoigne de toute la valeur de son bel effort. Les responsabilités de la guerre, le rôle de la femme française, l'héroïsme du soldat français, il définit tout cela avec mesure, avec une juste fierté; il met de la splendeur dans le sentiment des foules. Rien n'est plus émouvant que la déclaration qu'il fit le 7 mars dernier au nom des pères et des mères de famille dont les fils sont morts pour la Patrie : « On ne meurt jamais tout entier, surtout lorsque l'on meurt bien. Les Français ont su mourir... C'est parce qu'ils sont morts que la France vit... » Et l'on songe au fils que M. Louis Barthou a offert à la Patrie, et l'on songe à tous les morts par le sacrifice desquels « la Francs est debout... »

Cette guerre nous aura réservé toutes les surprises, elle nous aura initiés à trop de choses que le monde ne soupçonnait point, mais il est pourtant contraire à la réalité d'affirmer, comme on le fait parfois, que nul ne sut la prévoir. Elle était depuis de longues années dans l'implacable logique des événements ; elle devait constituer l'aboutissement certain des efforts que l'Allemagne déployait systématiquement dans tous les domaines. La vérité est qu'on n'a pas voulu voir venir la tempête par amour de cette quiétude où mollement on s'assoupissait. Il suffit de lire un livre comme *L'Europe avant la Guerre*, de M. Auguste Gauvain, pour se rendre compte que l'acheminement à la catastrophe n'était que trop certain. L'auteur nous retrace le tableau de l'Europe en 1911 et, depuis le coup d'Agadir jusqu'à la déclaration de guerre à la Serbie, il fixe les positions prises de part et d'autre, les responsabilités engagées, les intentions marquées par les faits accomplis. Toute cette politique austro-allemande tendant à la destruction de la vieille Europe, dont nous voyons aujourd'hui l'horrible épanouissement, elle était en germe dans la crise marocaine et la crise balkanique. Avec son esprit d'analyse, le sens précis de la valeur du document et son habileté à dégager des textes les intentions les mieux dissimulées sous l'hypocrisie des formules diplomatiques, M. Auguste Gauvain construit, en somme, une véritable introduction à l'histoire de la guerre. Ses études font mieux comprendre l'enchaînement des événements qui se sont déroulés depuis le mois d'août 1914; elles éclairent le présent par le passé et elles ont par là une valeur documentaire précieuse pour tous ceux qui ont la saine curiosité des questions politiques.

Ce n'est pas seulement sur la guerre elle-même qu'on s'est trompé, mais encore sur le caractère pourtant évident des bouleversements qu'elle a déterminés. Nous vivons avec trop de passion les émotions de l'heure présente pour rechercher sincèrement le comment et le pourquoi des choses et l'on ne réfléchit vraiment que devant le fait accompli. Avec quel enthousiasme n'a-t-on pas salué l'aurore de cette révolution russe qui sombre déjà dans la boue et le sang ! Or, les témoins des premiers jours ne pouvaient guère s'y tromper. *La Révolution russe vue par une Française*, de Mme Marylie Markovitch, est édifiante à cet égard. Les scènes que décrit l'auteur avec un joli sens du pittoresque et du mouvement sont d'un grave enseignement. Il y avait là des idées généreuses, des hommes de bonne volonté, de l'héroïsme et l'amour profond de la liberté; mais il y avait aussi, hélas ! un peuple immense en proie à la folie des mots. De Rodzianko à Kerensky et de Broussilof à Kornilof, on est tombé, après quelques mois de dictature oratoire, à Lénine et à Krylenko. Quel lamentable écroulement ! Cette agonie d'un monde est poignante, car on y touche le fond du grand drame humain

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

Jules Lemaître

Mme Myriam Harry a réuni d'importants articles de Jules Lemaître qui forment la huitième série des Contemporains. Le volume est précédé d'une préface dont nous détachons ces lignes émues :

DERNIERS SOUVENIRS

Lorsque vint le printemps et que nos lilas et nos iris furent en fleurs, Jules Lemaître me proposa d'aller chez nous, dans notre lointain Neuilly, en face de l'île de la Jatte, que nous avions dénommé le « Neuilly jatteux. »

Il se plut dans l'atelier de mon mari « l'imagier », dans notre « jardin de curé » parmi nos familiers, gens simples et pittoresques, sculpteurs et peintres orientalistes, explorateurs, qu'il appelait notre « bohème exotique ».

Il nous disait souvent :

« Ici je crois retrouver ma jeunesse, mes deux années d'Algérie qui sont, tout compte fait, les années les plus heureuses de ma vie! »

Mais ce que Jules Lemaître aimait surtout chez nous, c'était qu'on y parlait peu littérature et pas du tout politique. Un jour qu'on citait accidentellement l'affaire Dreyfus, je lui avouai n'en pas savoir le premier mot, ayant à cette époque voyagé loin des journaux, en Indo-Chine. Il fut ravi et me baptisa « la personne qui ignore l'affaire Dreyfus », à quoi il ajoutait quelquefois « et qui ne joue pas du piano. »

Son artériosclérose s'étant aggravée, on lui ordonna la marche. Il devait parcourir quatre kilomètres par jour en deux étapes. Notre chance voulut que la porte des Ternes est exactement à deux kilomètres du « Neuilly jatteux » ; et c'est à cette circonstance que nous dûmes le bonheur de voir Jules Lemaître s'asseoir chaque jour à notre table.

A cinq heures, il prenait une voiture jusqu'à la porte des Ternes. J'allais au-devant de lui, avec *Zarzis*, mon beau sloughi qui bondissait comme un arc à sa rencontre, et ma pauvre *Phénomène* « l'enfant martyre » pour laquelle Jules Lemaître avait beaucoup d'affection, sans doute parce qu'elle souffrait comme lui d'artériosclérose.

« Vous verrez, disait-il, elle guérira, mais pas moi! » (Hélas! il a dit vrai, *Phénomène* vit toujours, mais elle est aveugle.)

Nous revenions par le boulevard Victor-Hugo et le boulevard Bineau. Devant l'église anglicane, nous faisions une petite halte ; quelquefois nous nous asseyions dans le jardin du presbytère.

C'est durant ces promenades, pour moi d'une douceur indicible, que Jules Lemaître aimait à « se raconter ». C'est ainsi que j'ai appris à connaître sa bonté scrupuleuse, sa timide tendresse, la jeunesse de son cœur, mais aussi ses tristesses, ses regrets, son amertume.

Le soir, après dîner, nous le reconduisions en troupe.

Ah! les soirées enchantées dans les allées silencieuses de Neuilly, quand autour de nous les tilleuls embaumaient, que je sentais s'appuyer sur mon bras le bras de Jules Lemaître et que j'entendais sa voix tendre déjà affaiblie me dire : « Ma petite fille! »

L'hiver 1913-1914, après une longue randonnée dans le Midi, organisée par Jules Lemaître parce qu'il voulait, à « l'imagier » et à moi, montrer la France, l'état de santé chancelante empira.

Il ne pouvait plus venir journellement à Neuilly ; alors je retournais à la rue d'Artois. Dans son atelier aux reliures précieuses, aux

ors ternis, il m'initiait à ses œuvres après m'avoir initiée à sa vie.

De sa chère voix essoufflée, il me lut sa pièce en quatre actes : *Amitié*, que M. Carré promit de représenter à la Comédie-Française ; son *Drame byzantin* qu'il destinait à sa chère « sorcière » Sarah Bernhardt ; les *Contes de Perrault*, opéra-comique qu'il désirait achever avec Maurice Donnay et Claude Terrasse.

Il songeait encore à écrire ses mémoires, promis à M. Baschet pour l'*Illustration*. Mais il n'en eut pas la force.

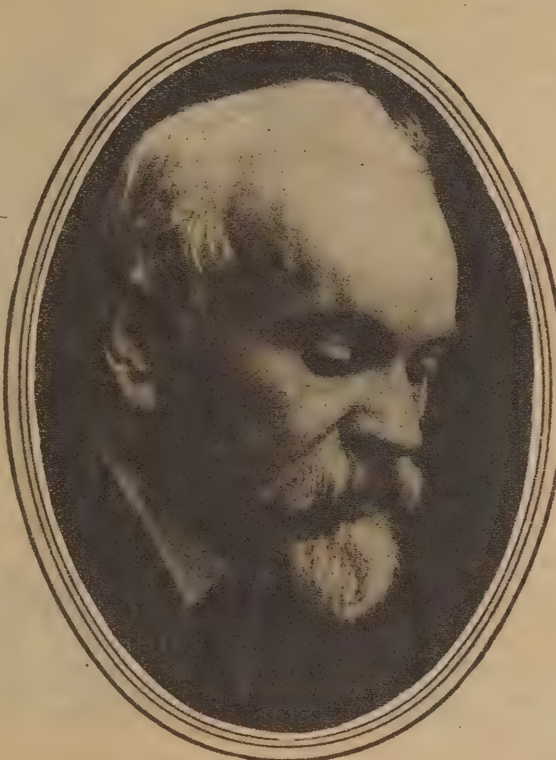
« Puisque je ne peux plus écrire du nouveau, me disait-il, je publierai des choses anciennes. Cela m'amusera. »

Mais l'atroce cécité verbale est venue, puis la mort, aussi brutale, aussi douloureuse que la guerre elle-même, dont on peut dire que Jules Lemaître fut une des premières sublimes victimes ; car, frappé de désespoir patriotique, il entra en agonie le 2 août et n'expira que le 5 août, après avoir humblement offert son âme à Dieu pour la victoire de la France.

MYRIAM HARRY.



La maison de Jules Lemaître, à Tavers (Loiret).



Un des derniers portraits de l'écrivain. *Phot. Manuel*

A ce nouveau volume des Contemporains, *nous empruntons un « billet » que Jules Lemaître écrivit à propos de sa maison de Tavers dont nous reproduisons l'image :*

MA MAISON

G..., 8 juillet.

Je suis sûr, ma cousine, que vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi la vieille maison que j'habite s'appelle la « maison Charles ». Eh bien, je vais vous le dire, même si vous n'êtes pas autrement curieuse de le savoir.

Elle s'appelle la maison Charles parce qu'elle a appartenu à Charles et que Charles s'y est réfugié pendant la Terreur.

Qui cela, Charles ? Charles (Alexandre-César), né en 1746, mort en 1823, est une gloire de chez nous. Son buste est à la mairie de mon chef-lieu de canton, où il décore la cheminée de la bibliothèque municipale. Charles fut membre de l'Académie des Sciences. Il était physicien de son état. Je sais, depuis que je suis au monde, qu'il perfectionna les ballons et qu'il eut le premier l'idée de les gonfler avec de l'hydrogène. Voilà.

Ma maison n'est pas belle ; ce n'est qu'une grande maison de paysans. Mais il y a, au premier, une chambre assez vaste, avec une large fenêtre, d'où l'on voit de beaux prés et, à l'horizon, de l'autre côté de la Loire, la ligne bleuâtre des bois de Sologne. J'étais très ému jadis en songeant qu'un homme aussi considérable que le physicien Charles n'avait pas dédaigné d'occuper cette chambre où je couchais.

Un jour, mon émotion et ma fierté redoublèrent. Je venais d'apprendre que la créature idéale rencontrée par Lamartine au lac du Bourget, célébrée dans les *Méditations* sous le nom d'Elvire, et sous le nom de Julie dans *Raphaël*, n'était autre que la jeune femme du physicien Charles, remarié sur ses vieux jours.

Ainsi, Elvire avait peut-être dormi dans mon alcôve, Julie s'était peut-être accoudée à ma fenêtre ! Je couchais « approximativement » dans le lit du grand poète ! Quel honneur, ma cousine ! Je ne fus pas éloigné de croire que la Providence avait des vues sur moi, et c'est alors que je fis mes premiers mauvais vers. Malheureusement, je voulus m'assurer de mon bonheur, je m'informai et j'acquis la triste certitude que le physicien Charles n'était pas revenu sur notre coteau depuis le séjour qu'il y avait fait en 1793 (époque où il n'avait pas encore épousé Elvire-Julie) et que, par conséquent, rien de l'âme de Julie-Elvire ne pouvait flotter dans la vieille chambre...

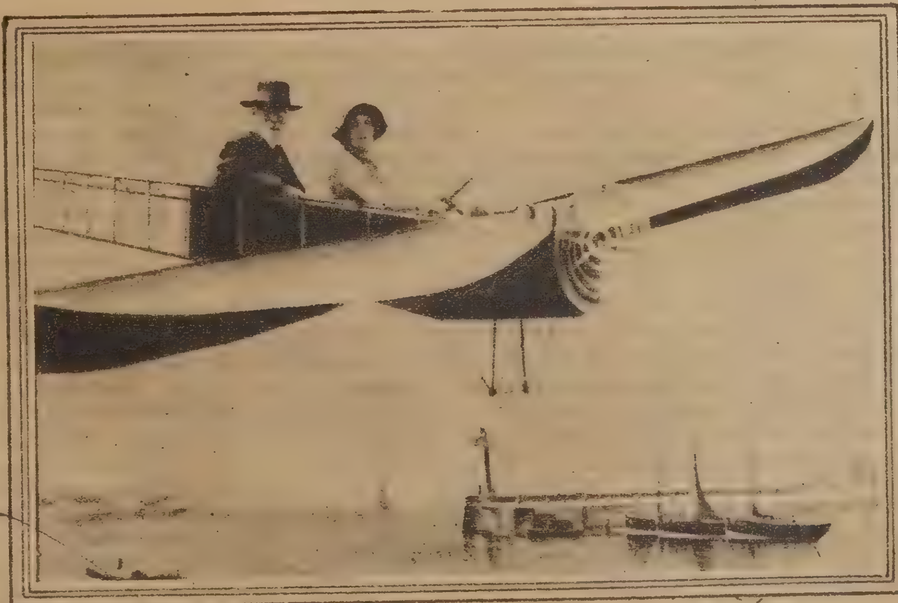
La désillusion fut rude au premier moment. Maintenant, j'y suis fait.

Lemaître aimait son village, qui l'avait élu conseiller municipal ; mais il n'aimait pas tous ses voisins. Un jour, il se mit en colère :

Ce fut un des plus violents mouvements de haine que j'aie éprouvé dans ma vie. Vous savez que mon pays est charmant ; que l'eau y jaillit de partout en ruisselets délicieux ; que les teintes du ciel, de la prairie et des feuillages y sont fines et toujours un peu pâles, comme dans un paysage élyséen de Puvis de Chavannes ; et qu'enfin, à défaut de grands bois, il y a des arbres en quantité, par bandes ou par bouquets. Mais autrefois il y en avait bien davantage, et c'était encore plus beau. Or, j'eus la douleur de constater, voilà quelques années, pendant mes vacances, qu'on en avait abattu des rangées entières dans les prés qui bordent la Loire. Je n'avais jamais songé à demander qui en était le propriétaire. J'appris que c'était un monsieur qui vivait à Paris ; je sus qu'il y faisait la fête et que c'était pour la continuer qu'il découronnait les rives de mon fleuve.

Je me mis à haïr cet homme. Longtemps le misérable poursuivit son œuvre impie : chaque année, de loin, sans se montrer, le lâche me volait de nouveaux arbres, de nouveaux coins de verdure ; et j'enrageais !... Si j'avais été poète, j'aurais mis cela en vers, ce qui m'eût soulagé. Très sérieusement, cet homme que je n'avais jamais vu, et qui n'est peut-être pas un méchant garçon, est un de ceux à qui j'ai souhaité le plus de mal. Et je ne sais pas encore, à l'heure qu'il est, si je lui ai pardonné.

JULES LEMAITRE.



Jules Lemaître et Myriam Harry photographiés dans un décor simulant un voyage en aéroplane.

PAGES OUBLIÉES

L'ARGENT

Au moment où s'engage, sur l'affaire Bolo, un débat judiciaire qui va mettre en pleine lumière les machinations allemandes, ces manœuvres savamment corruptrices auxquelles on ne saurait opposer trop de v gilance et d'énergie, il nous paraît opportun d'exhumer un des plus beaux morceaux de Paul de Saint-Victor. Le maître écrivain y évoque, dans un raccourci saisissant, l'histoire à travers les âges de l'idole du veau d or, toujours victorieuse et adulée...

La poésie populaire a souvent célébré, dans de naïves allégories, la « Passion » du raisin, du froment, du grain d'orge, battus sous le fléau, foulés par le pressoir, brûlés sur le gril, avant de nourrir et d'abreuver les hommes. Si l'économie politique avait des poètes, ils pourraient chanter aussi le long et dur martyre qu'a subi l'argent, avant d'arriver au gouvernement de la terre.

Le moyen âge le personnifiait dans le juif spolié, hué, insulté, revêtu d'habits dérisoires, enfermé dans la prison du ghetto. Il ne distinguait pas la banque de l'usure. La haine qu'il portait à « l'Argentier » s'étale naïvement dans les tableaux où les peintres flamands du quinzième siècle l'ont représenté si souvent, d'après la tradition dominante encore. C'est d'ordinaire un sombre vieillard, vêtu d'une robe à ceinture de cuir, coiffé jusqu'aux sourcils d'un bonnet baroque. Son visage est plissé de rides soupçonneuses ; ses yeux, élargis par les besicles qui pincent son nez maigre, ont la lueur et la fixité du regard des oiseaux de nuit : une barbe fourchue termine en tenailles sa face grimaçante. Il est assis devant une table jonchée de monnaies ; ses doigts décharnés s'allongent sur son trésor ; il a l'air de s'y chauffer comme à un brasier. Derrière lui, par-dessus son épaule, se penche sa femme. Est-ce une femme ? L'avarice a effacé tout vestige de sexe de ce visage sillonné. Ses petits yeux gris reflètent les pétillements du métal ; on jetterait un écu dans sa bouche étroite comme la fente d'une tirelire. L'affreux couple se ressemble à prendre ses deux visages l'un pour l'autre, ainsi que finissent par se confondre les effigies de deux monnaies diverses, rongées par les frottements et le roulement des marchés.

« Le banquier et sa femme », d'adrès Quentin-Metzys.

Cette effigie infamante, vous la retrouvez partout, dans les peintures, les contes, les chroniques, les fabliaux de l'époque. Le moyen âge condamnait l'argent à la stérilité ; dès qu'il cherchait à multiplier, il le persécutait et l'excommuniait. Il suspectait les affaires faute de les comprendre ; il voyait de la magie dans les opérations primitives de la banque naissante. Les mystères du capital accru par lui-même l'inquiétaient comme les phénomènes d'une alchimie dangereuse. Seul le Juif avait le secret de l'or dans cet âge de fer. Il avait inventé le crédit, cette algèbre de la richesse ; il possédait les clefs des mystérieux bazars de l'Orient. Le ghetto, dressant sa masse noire au milieu de la cité, était pareil à cette montagne d'aimant des *Mille et une Nuits* qui attire à elle les ferrures de tous les vaisseaux épars sur la mer. Les ducats et les deniers de la ville filtraient vers lui par d'invisibles conduits. Tôt ou tard ce haut baron, ce seigneur superbe, qui aurait fait laver son chenil si un juif y était entré, avait besoin d'argent pour payer une rançon ou lever un ban. Alors il fallait bien passer par la porte caudine de la juiverie. Il y entrait à la nuit tombante ; il frappait à la porte d'Isaac ou de Nathaniel, Un vieillard, portant une lampe, venait lui ouvrir, après avoir regardé par le judas grillé, ouvert sur le dehors comme un œil hagard. Ce n'était plus le paria sordide qui, le jour, s'en allait par les rues tête basse, l'air furtif, rasant le mur de sa tunique sale marquée d'une rouelle jaune : le turban des patriarches ceignait son front chauve ; la robe flottante de l'Orient lui donnait l'air d'un prêtre ou d'un juge. La maison resplendissait des vases et des étoffes de l'Asie ; elle exhalait le parfum que rapportent les navires chargés des denrées de l'Inde. Derrière un rideau diapré apparaissait une tête de vierge, au nez aquilin, aux yeux de diamant : c'était la fille de la maison, qui, curieusement, épiait l'étranger. Le juif et le chrétien, assis côte à côte, discutaient le prêt en question, aux lueurs d'un flambeau à sept branches, image du chandelier biblique. Et souvent, le fief seigneurial avec ses champs, ses villages, ses étangs fertiles et ses forêts goboyeuses, s'en allait lambeau par lambeau dans le coffre d'où l'Hébreu tirait le sac de l'emprunt.



Nicolas Flamel.

Cependant, les Juifs faisaient des élèves. Au quinzième siècle, un scribe de la Tour Saint-Jacques, nommé Nicolas Flamel,

« Le Banquier hollandais », d'après Rembrandt.



Jacques Cœur.

amassait une fortune en spéculant, après leur expulsion, sur leurs maisons vendues au rabais. Le peuple aima mieux attribuer sa richesse à la sorcellerie. Trente ans durant, les Parisiens suivirent, bouche béante, la fumée qui sortait du toit de son humble échoppe, convaincus que le maître du logis soufflait nuit et jour le feu du grand œuvre. — Plus tard, un grand homme, Jacques Cœur, découvrait l'avenir du monde industriel avec l'intuition de Colomb devinant et affirmant l'Amérique. Appliquant son génie de négociant aux affaires ruinées du royaume, il fonda le commerce du Levant, exploita des mines, inventa la statistique, organisa l'impôt. On l'accusa de concussion, d'empoisonnement, de magie ; on fit de lui le veau d'or émissaire des exactions de son temps, et on le chassa au désert. Il alla mourir dans une île de l'Archipel, sur le fumier du vieux Job.

Quoi d'étonnant! L'époque était pauvre. Elle attachait exclusivement la richesse au fief et à l'héritage : tous ses autres ressorts étaient pour elle des engins suspects. Les grandes fortunes qui surgissaient au milieu d'elle, sans sortir des racines d'une possession séculaire, lui semblaient des trésors maudits, des édifices enchantés.

Le moyen âge, d'ailleurs, par sa nature même, devait mépriser l'épargne et le lucre. Son tempérament d'ascète et de chevalier le poussait à rejeter l'argent comme un corps étranger. Il dépensait beaucoup en dédaignant d'acquérir. Industrie, commerce, spéculation, tout cela était pour lui œuvres serviles, grimoire équivoque. Son royaume n'était pas du monde qui produit, consomme, achète, négocie et imprime aux matières premières les mille formes de l'industrie ; il était dans cette sphère idéale où la chevalerie parcourt la terre, sans autre gagne-pain que sa lance, où la guerre même est mystique, où l'on s'attache moins au revenu du sol qu'à sa seigneurie, où l'or ne sert qu'à payer des rançons et qu'à parer des armures Aussi, comme l'argent se fait humble tout le long de cet âge de fer! Il s'enfouit dans les arcanes d'Israël et dans les cachettes de la bourgeoisie ; là il germe obscurément, végète sourdement, engendre en silence. Travail latent et mystérieux comme celui des minéraux sous la terre.

Mais le temps marche, les sociétés se compliquent, les besoins augmentent, les industries se développent ; l'horizon jusque-là si court du commerce recule avec le monde exploré. D'une autre part, les monarchies, en se concentrant, acquièrent des appétits énormes qu'à tout prix il leur faut combler. Les rois d'affaires apparaissent : Philippe le Bel, Charles V, puis Louis XI en France ; Henri VII en Angleterre, Ferdinand V en Espagne, plus tard encore, Charles-Quint. Alors les serviteurs de l'argent montent en grade ; le publicain relève la tête ; à l'argentier décrié et d'état précaire succède le banquier puissant et solide. En Allemagne surtout, dès le quinzième siècle, la haute banque, inaugurée par les Fugger, s'élève et prospère, tandis que la chevalerie aux abois, traquée de burg en burg par l'ordre nouveau, tombe avec Gœtz de Berlinchingen, son dernier champion. Saint Michel est foulé aux pieds par Mammon. Les Fugger trônent à Augsbourg dans leur « chambre d'or », prêteurs des rois, usuriers des princes, bailleurs de fonds des élections impériales. Lorsque Charles-Quint vint loger chez eux, ils allumèrent avec un reçu de huit cent mille florins qu'il leur avait souscrit, le fagot de cannelle placé dans la cheminée de sa chambre. Parfum magnifique, digne de l'autel d'un César romain, que l'empereur leur paya, en disant dédaigneusement, lorsqu'il visita en France les joyaux de la Couronne : « J'ai, à Augsbourg, un tisserand qui pourrait payer tout cela. »

Le musée de Munich présente dans une même salle ce frappant contraste de la finance qui monte et de la chevalerie qui décline. D'un côté c'est le portrait en deux pendants d'Antoine Fugger et de sa famille, par Holbein ; portrait officiel, presque dynastique. Le père, revêtu de fourrures comme un roi du Nord, tête de bourgeois hautain, qui vous regarde d'aplomb, avec l'autorité de l'intelligence et de la richesse ; puis les enfants, rangés à genoux, en deux files, un chapelet à la main : les garçons sérieux déjà, et empesés comme des archiducs ; les filles emboîtées dans leurs robes de drap aux plis lourds, confites en dévotion et en morgue.

Vis-à-vis de ces portraits triomphants, sont les deux *Chevaliers armés* d'Albert Dürer. Ils viennent de descendre de cheval et se tiennent debout, la lance en arrêt. Leurs têtes chagrines et soucieuses, trahissent une fatigue immense. Ils regardent tristement devant eux, comme ne sachant plus retrouver leur route.

Plus l'âge moderne approche, et plus s'ac-

croît l'influence de l'argent. L'Angleterre met bas sa panoplie féodale, endosse l'habit foncé du commerce, et conquiert les Indes du fond d'un comptoir. La Hollande n'est qu'un chantier d'armateurs. Chez ces deux peuples, les affaires entrent si avant dans la politique, qu'elles s'identifient avec elle. La richesse y prend le poids d'une influence publique ; elle s'y complique de puissance, de conquête, de souveraineté. Ce marchand qui montait l'escalier de la Bourse de Londres, son parapluie sous le bras, pensionnait le grand Mogol, détrônait des rajahs, et levait des armées dont les bagages étaient portés à dos d'éléphant. Quelques bourgeois penchés sur une carte, dans une sombre salle de East-India-House, s'annexaient des royaumes, et, en une séance, remuaient plus de peuples et de frontières qu'un congrès européen à la fin d'une guerre. De même, ce négociant d'Amsterdam, qui fume sur le seuil de sa noire boutique : en Europe, c'est un épicier ; à Java, c'est un nabab, un prince, presque un roi.

L'avènement de l'argent fut plus tardif en France. Tout lui faisait obstacle et le tenait à distance : l'aristocratie, les idées, les mœurs, le peu d'occasions que la timidité commerciale de notre pays lui offrait de se déployer. De plus, l'argent se personnifiait, sous l'ancien régime, dans la personne des traitants, aussi odieux, aussi exécrés que le juif et le Lombard l'étaient au moyen âge. Les traitants font rire au théâtre, sous le masque de la comédie, et pourtant ils n'avaient rien de risible. C'étaient les exécuteurs des hautes œuvres du fisc : le budget de la France, tel qu'ils l'avaient établi, était l'organisation du pillage. Le peuple leur était affermé comme une terre ; pourvu qu'ils payassent au maître la location convenue, ils étaient libres de le pressurer jusqu'aux os. Leurs fraudes éclataient dans des fortunes subites, sans prétexte et sans vraisemblance ; elles s'étalaient dans leur luxe impudent, dans leurs hôtels royaux, dans ces *Folies* scandaleuses qui ont gardé leur nom. Tous les millions qu'ils avaient volés se dressaient là, pétrifiés, solidifiés, palpables ; on pouvait les mesurer au cordeau. L'argent, laborieux et patriotique en Hollande et en Angleterre, restait en France égoïste et improductif ; il prenait et ne rendait pas. Les financiers n'y étaient que des veaux d'or à l'engrais. Parcourez dans Saint-Simon les portraits des princes de ces publicains. Quelles physionomies effrayantes! L'avarice du proconsul s'y mêle à la férocité du pacha. C'est Voysin s'élevant d'une intendance à un ministère : « Sec, dur, sans politesse ni savoir-vivre... avec l'autorité toute crue, pour tout faire et répondre à tous ; un homme à peine visible, et fâché d'être vu, refrogné, éconduiseur, qui coupait la parole, qui répondait sec et ferme en deux mots, qui tournait le dos à la réplique, ou fermait la bouche aux gens par quelque chose de décisif et d'impérieux, et dont les lettres, dépourvues de toute politesse, n'étaient que la réponse laconique, pleine d'autorité, ou l'énoncé court de ce qu'il ordonnait en maître; et toujours à tout: Le roi le veut ainsi. »

C'est Samuel Bernard, bâtissant une fortune énorme sur une banqueroute de quarante millions, s'alliant aux Molé et aux Mirepoix, et promené dans les jardins de Marly, devant la cour stupéfaite, par Louis XIV aux abois. — « Le roi, raconte Saint-Simon, dit à Desmarets qu'il était bien aise de le voir avec M. Bernard, puis tout de suite dit à ce dernier : « Vous êtes bien homme à n'avoir jamais vu Marly, venez le voir à ma promenade ; je vous rendrai après à Desmarets. » Bernard suivit, et, pendant qu'elle dura, le roi ne parla qu'à Bergheyck et à lui, les menant partout, et leur montrant tout également, avec les grâces qu'il savait si bien employer quand il avait dessein de combler. J'admirais, et je n'étais pas le seul, cette espèce de prostitution du roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Bernard. Je ne fus pas longtemps sans



Samuel Bernard, célèbre traitant sous Louis XIV, d'après Rigaud.



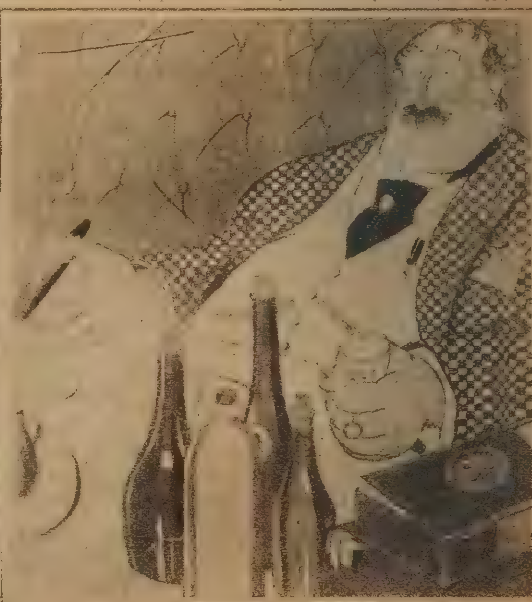
— Hé bien ! parlez madame, je suis de sang-froid...
D'après Marillier, extrait du « Turcaret », de Lesage.



Les nouveaux riches, composition de Fabiano.
Depuis que je suis devenu si riche, il serait plus convenable que tu ne me parles qu'à la troisième personne...



De la Popelinière, fermier général (1692-1762), d'après Viger.



Le nouveau riche, par Paul Iribe.
... Et tout cela me semblait si cher..., avant la guerre!

» en apprendre la cause, et j'admirai où les plus » grands rois se trouvent quelquefois ré- » duits. »

Ce mépris des hommes d'argent, alors si cruellement justifié, était général. Relisez dans La Bruyère l'immortel chapitre des *Partisans* : chaque trait est un stigmate qui brûle et flétrit. Le Sage les résuma dans un personnage composé de la bêtise de Géronte et de l'âpreté d'Harpagon. Turcaret passa à l'état de type ; son nom devint l'étiquette classique du coffre-fort et du sac. Même lorsque la noblesse ruinée épousait la finance parvenue, de quelles avanies elle lui faisait payer son alliance! — Mme de Grignan maria son fils à la fille du fermier général Saint-Amand. « En la présentant au monde, elle en » faisait ses excuses, et, avec sa minauderie, en » radoucissant ses petits yeux, disait qu'il fallait » bien de temps en temps du fumier sur les » meilleures terres. » Le comte d'Evreux ne daigna pas toucher à la fille de Crozat, qui lui apportait quinze cent mille livres de dot, et vingt et un millions d'héritage en expectative. Enrichi par le système, il remboursa la dot de sa femme et la renvoya chez son père. On ne l'appelait dans la maison de son mari que le « petit Lingot. »



Aujourd'hui l'argent s'est émancipé, sa prodigieuse diffusion a fait de lui quelque chose d'épars et d'universel comme un élément. Le flot des affaires, autrefois circonscrit dans une corporation suspectée, a débordé les hiérarchies et les classes. La finance n'est plus le grimoire d'une secte de publicains, mais le grand livre ouvert de la richesse publique. Le capital est sorti des bas-fonds où il croupissait ; il a attaqué et renouvelé la nature. Comme la vapeur dégage la matière des entraves de la pesanteur et la fait voler, la spéculation enlève à l'or son poids et son inertie de métal. Elle le répand, elle l'agite, le centuple par son mouvement même, comme le caillou lancé sur l'eau semble se multiplier par ses ricochets. Cet or si longtemps dormant et difficile à mouvoir, cet or que l'antiquité, dans un symbole expressif, nous montrait couvé sous le ventre du monstre immobile de Cholcos ou des Hespérides, s'envole, à son appel, des cachettes de l'avare, des coffres du thésauriseur ; il s'enfuira bientôt du silo, où l'homme de l'Orient l'enterre encore comme un grain stérile. Il brise, pour venir bouillonner dans son grand creuset, le ciment des pierres, l'acier des serrures. Le crédit, cet idéal de l'argent, donne la foi à l'écu défiant et routinier du vieux temps. Il le fait croire à une idée, à une invention, à une découverte ; sur sa promesse, il se jette dans le rêve et dans l'inconnu. Surexcités par lui, les chiffres prennent des ailes pour voir de loin et devancer l'avenir. L'escompte affirme le projet à naître et bâtit le pont d'or qu'il lui faut passer pour toucher la réalité. Tous les torrents des intérêts divers viennent confluer au centre des Bourses qui les mêle, les entre-choque, les balance, retient leurs vérités, dissipe leurs chimères et entretient l'inerte métal dans un état perpétuel de fusion et d'effervescence. En face de la vieille Fortune régulière et héréditaire, qui tourne sa roue dans le sillon, s'est élevée une Fortune nouvelle, aléatoire comme le jeu, rapide comme l'occasion, changeante comme l'opinion dont elle répète les mouvements. L'argent était une caste, il est devenu une démocratie. Mammon s'appelle maintenant « Légion », comme le diable de l'Ecriture, et le Pandémonium qu'il construit est le monde transformé et renouvelé.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

ILS RIENT JAUNE!

Les Allemands ont-ils faim? Oui, puisqu'ils l'avouent eux-mêmes. Laissons-les parler. Ils rient de leur misère, mais leur rire sonne faux.

Il y a quelques semaines je trouvai dans un grand journal berlinois l'annonce suivante ; « On cherche deux coparticipants pour une carte de harengs. » Que pouvait bien signifier cette étrange association? Le voici : les harengs sont rares, on ne les délivre, par unité, qu'à des groupes de trois personnes. Les célibataires sont donc obligés de chercher deux compagnons d'infortune pour pouvoir, avec eux, toucher un tiers de la précieuse « délicatesse ».

Vous connaissez la plaisanterie qui a couru dans toute l'Allemagne : « Hier, je mourais de faim. Or, impossible de trouver n'importe quel produit alimentaire chez les commerçants... alors une idée de génie. Je plaçai ma carte de viande entre deux cartes de pain et je savourai cet excellent sandwich. »

Il paraît que, faute de mieux, les arbres de Noël ont été décorés, cette année, de cartes de tous genres : cartes de pain, de sucre, de viande, de graisse, de savon, de pommes de terre, de bougies. L'effet était prodigieux. Les enfants s'extasiaient devant tous ces aliments... en papier.

> **Der Gesellschaftshering.** Im „Liegn. Tagebl." erschien folgende Anzeige: „Einzelne Person sucht zwei Teilnehmer an einem Hering (Lebensmittelkarte 40)." Die merkwürdige Anzeige erklärt sich so, daß in Liegnitz zurzeit immer auf drei Personen ein Hering ausgegeben wird.

Annonce parue dans le *Berliner Tageblatt*.

Voulez-vous d'autres histoires tout aussi lamentablement comiques. Je les transcris encore de journaux venus d'Allemagne.

Les chemises de papier tissé ont remplacé les chemises de coton. Or, une brave femme de Charlottenburg faisait dernièrement sa lessive. Après avoir trempé son linge, elle s'éloigna un instant. Quand elle revint, quelle ne fut pas sa surprise de constater que les deux chemises avaient disparu. Son premier mouvement fut de courir au poste de police pour signaler le vol. Ayant cependant jeté un regard sur la cuve, elle remarqua au fond de l'eau une masse blanche et gélatineuse qui se déposait lentement. C'étaient les deux chemises qui, au contact de l'eau chaude, avaient littéralement fondu.

Les Allemands ont imaginé des succédanés, ou produits de remplacement *(Ersatz)* pour toutes les substances qui leur font défaut : succédanés de viande, d'œufs, de farine, d'huile. Or, il y a quelques semaines, un Berlinois, qui autrefois se payait jusqu'à sept repas copieux par jour, eut des pensées de suicide.

Il se rendit chez un pharmacien et acheta du cyanure de potassium. La dose était suffisante pour tuer un éléphant. Il l'absorba d'un seul coup et en attendit stoïquement les effets. Rien ne vint que de légers tiraillements d'intestins. Le pharmacien, auquel le pauvre homme déçu faisait d'amers reproches, lui répondit :

« Que voulez-vous? Je ne vends plus que des succédanés de poisons. »

Il fallait donc en venir aux moyens mécaniques d'en finir avec la vie. Le désespéré acheta une corde et se pendit. La corde se déchira. Nouvelle scène au marchand

« Je n'y puis rien, déclara celui-ci, on ne nous livre plus que des succédanés de chanvre. »

« Puisque la mort ne veut pas de moi, je vais me payer un repas de choix », se dit le Berlinois.

Il s'en fut dans un des premiers restaurants de la capitale et commanda le plat le plus cher, un goulasch hongrois. On lui servit quelques morceaux de viande minuscules nageant dans une sauce épaisse couleur de brique. Il l'avala goulûment. Quelques minutes plus tard... il était mort. Il avait mangé un *Ersatz* de goulasch.

Voilà comment les affamés des bords de la Sprée se consolent de n'avoir rien à se mettre sous la dent. Or, il se trouve que quelques privilégiés réussissent à tourner la loi. En voulez-vous la preuve? Cette fois je traduis littéralement un article d'un journal démocratique : « A l'époque où le baron de Hertling n'était pas encore chancelier de l'empire allemand, la question de l'estomac ne se posait pas pour lui, car il possédait une ferme qui lui livrait tout ce dont il avait besoin pour soutenir le poids de son travail et de ses soixante-dix ans. Maintenant il est, en raison de ses fonctions, obligé de résider à Berlin, et, à Berlin, on ne vit pas dans l'abondance, comme vivent en Bavière ceux qui ont du bien à la campagne. Il n'est donc pas surprenant que le chancelier ait eu la nostalgie des pots de viande de Munich et des belles tartines de beurre que lui envoyait son fermier. Il n'est cependant pas facile aujourd'hui de recevoir des paquets de Bavière. L'interdiction de toute exportation est sévère et le contrôle l'est encore davantage. Il n'y a plus de secret postal. Les autorités militaires examinent tous les envois. Les paquets de saucisses de Hertling n'arrivaient pas plus à destination, que ceux des personnes qui comptent en Bavière des amis ou des parents pleins de commisération. Le chancelier s'adressa donc à son ancien collègue, le ministre des chemins de fer, von Seidlein. Ce ministre décréta qu'exception serait faite pour le premier fonctionnaire de l'empire et que tous les paquets, adressés personnellement au chancelier de la ferme de Ruhpolding dans le Chiemgau, ne seraient plus soumis à aucun contrôle. On ne devait plus les faire passer par les bureaux d'examen, mais les envoyer directement à Berlin. La presse a cependant eu vent de ces événements secrets et elle s'indigne des privilèges qui, en cette occasion, sont accordés à un homme riche et influent. »

L'histoire est authentique, ce qui lui donne un charme de plus. Pauvre baron! il ne pourra plus désormais se délecter au parfum de ses saucisses et de ses tartines et devra se contenter du brouet noir des... Spartiates par nécessité et par devoir patriotique.

En quoi consiste ce brouet? Nul ne saurait le dire. Je m'entretenais, il y a quelques jours, avec un Français, de retour de Berlin, où il avait logé à l'hôtel Adlon, le rendez-vous de tous les gourmets de la capitale de l'empire.

« Pas de viande, me dit-il, pas de beurre, pas de fromage, pas d'huile, pas de vinaigre, pas de sucre, pas de café. Rien qu'un petit morceau de poisson et des légumes cuits à l'eau. Quant au menu des wagons-restaurants, impossible même de deviner ce que recouvrent des noms pompeux. C'est une pâtée ignoble, qui défie toute analyse, matière gluante, informe, d'une couleur rebutante et d'un goût détestable. Et dire que c'est là l'alimentation des gens riches! »

Allez après cela être surpris de voir le plus boulimique des peuples aspirer avec frénésie aux délices de la paix! L'Allemand, en partant en guerre, rêvait de goinfreries pantagruéliques. Depuis trois ans, il se serre le ventre. Depuis trois mois il dessèche et se racornit. Ah! quand reverra-t-il les montagnes de succulentes choucroutes, surmontées de grosses saucisses blanches? Laissons-le s'abandonner encore quelques mois à ce décevant mirage et... nous le tiendrons.

Abbé WETTERLÉ.
ancien député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

Avec l'évolution de l'industrie, la domination de territoires étrangers, qui fut un des buts principaux de la guerre actuelle, apparaîtra bientôt comme une opération ruineuse dans le présent et sans profit pour l'avenir.

La guerre mondiale ayant eu pour résultat d'ébranler fortement l'autorité des conceptions autocratiques, les seules monarchies pouvant subsister seront celles de pays où le souverain ne gouverne pas et constitue seulement un symbole de l'unité nationale.

La guerre produira dans l'existence de tous les peuples des transformations politiques et sociales profondes, mais il ne faut pas oublier que les sentiments de l'homme étant restés inchangés au cours des âges, ce seront beaucoup plus les manifestations extérieures des choses qui changeront que ces choses elles-mêmes.

Dans tous les pays, les partis politiques continueront sans doute à subsister, mais ceux toujours indécis, comme le parti radical en France, semblent destinés à bientôt disparaître.

Longue serait la liste des événements réalisés depuis un siècle contrairement à toutes les prévisions. Personne n'avait soupçonné la défaite de l'immense Russie par le petit empire japonais, personne ne supposait que la faible Belgique résisterait au puissant empire germanique. Il eût été plus difficile encore de prévoir que l'Angleterre et l'Amérique, sans armées et profondément hostiles au militarisme, deviendraient des forces militaires de premier ordre.

L'appauvrissement des classes moyennes, conséquence probable de la guerre, ôtera au pays un grand élément de stabilité.

Certaines révolutions, la révolution russe par exemple, détruisent en quelques mois l'œuvre d'agrégation édifiée par des siècles d'efforts. Après avoir accepté la séparation de l'Ukraine, vaste province de 30 millions d'hommes constituant le pays le plus fertile de la Russie, puis celle de la Finlande et de la Lithuanie, la Russie restera encore le plus vaste des empires; mais il en sera alors le plus pauvre et entouré de provinces hostiles toujours en lutte.

Les révolutionnaires russes ont, dès le début de leur triomphe, poursuivi trois buts également funestes à l'avenir de leur patrie : 1° Une paix immédiate, et par conséquent l'abandon des Alliés engagés dans la guerre pour eux; 2° la promesse du partage des terres, qui créera des luttes permanentes sur tous les points du territoire; 3° le mouvement séparatiste des diverses nationalités de la Russie qui entraînera la destruction de l'immense empire.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

LES POÈMES

APRÈS UN DÉPART

Hélas ! toujours ce cœur complexe et ravagé
D'héroïsme, d'amour, d'ardeur et de tristesse,
Ce cœur jaloux, suprême et toujours étranger
A son bonheur, au soir propice, à sa jeunesse !

Cœur torturé, cœur délicat, cœur scrupuleux,
Ayant toujours le soin de nier sa fortune,
Et ne goûtant son bien qu'au pays nébuleux
De la pitié, du souvenir et de la lune !

Cœur magnifique et maladroit, cœur dévoré
Par son raisonnement et tant de tromperies !
Cœur qui veut lire encor le livre déchiré,
Cœur qui reste fidèle à des roses flétries !

Cœur de contrainte et de fierté, cœur sans espoir !
Oh ! comme tu portas péniblement sur terre
Le silence d'un dieu qui ne veut pas déchoir,
Comme tu t'engloutis dans ton propre mystère !

Cœur qui fut comblé, mais ne fut pas heureux,
Cœur que l'on convoita, mais qu'on ne sut pas [prendre,
Cœur si doux et, pourtant, ô cœur si dangereux,
O cœur trop émotif, trop absolu, cœur tendre !

Le bonheur ! triste cœur, tu l'eus à chaque pas.
Mais tu fus un des fils de la mélancolie,
Et le vulgaire, avec ce que tu dédaignas,
Eût dressé des festins aux portes de la vie...

O cœur toujours dupé par l'appétit de Dieu !
Songe aux beaux yeux humains qui furent ta folie,
Tu ne les as bien vus que lorsque — ô nostalgie ! —
Ils regardaient au loin et te disaient adieu !

HÉLÈNE PICARD.

A PAUL DÉROULÈDE

Pour Mlle Jeanne Déroulède.

Car la Revanche doit venir, lente peut-être,
Mais en tout cas fatale, et terrible à coup sûr.
La Haine est déjà née et la Force va naître,
C'est au faucheur à voir si le champ n'est pas mûr !

PAUL DÉROULÈDE.

Nous disions : « Ne jamais, jamais plus le revoir !
Ah ! qui nous montrera comment il faut vouloir? »
Et quand, parmi l'élan du culte populaire,
Vint l'immense cercueil du vieux crieur de guerre,
Sur l'horizon, sur les lendemains embrumés,
Nous suivions le regard de tes deux yeux fermés !
Et voici qu'au premier appel à la frontière,
Nous avons retrouvé ton âme tout entière
Avec son souffle ardent, ses souvenirs meurtris,
Dans l'âme de la France et l'âme de Paris.
Les mots que tu disais sont sur toutes les lèvres,
Et nous sentons en nous, brûlé des mêmes fièvres,
Plus fort que la douleur, la crainte, les tombeaux,
Ton large cœur battant au rythme des drapeaux !
Tu nous marquas le livre aux chapitres sublimes,
Sur la France à présent passe le vent des cimes;
Il ouvre les cercueils, lève les ossements,
Et la cendre s'envole aux pas des régiments...
Déroulède, la Force est là, grave, puissante,
La France qui dormait se dresse frémissante,
La France qui rampait se relève à genoux...
— Les Esprits du pays ont passé parmi nous ! —
Et maintenant que luit l'aube tant attendue,
Maintenant que notre âme, à nous-mêmes rendue,
Voit ses ailes s'ouvrir dans la grande clarté,
Ah ! comme nous t'aimons, d'avoir su nous rester
Malgré l'oubli, malgré les doutes et la honte,
Le Passé qui rappelle et l'Avenir qui monte,
Le regard qui rend fort, la fierté qui grandit !
Notre espoir retombait parfois, comme engourdi,
Et toi, jusqu'à la fin dressant ta haute taille,
Tu nous menais au seuil de nos champs de bataille.
Tu nous parlais debout; les vaincus d'autrefois
Se soulevaient dans l'ombre en écoutant ta voix.
Tu regardais au loin, dans le brouillard austère,
Et tu voyais déjà, déchirant le suaire
De ce ciel de défaite et d'arrière-saison,
Bondir l'armée immense aux couleurs d'horizon.
Elle était tout un peuple, et rien qu'une pensée,
Tu la voyais venir, innombrable, pressée,
Creusée au vent de mort, et toujours renaissant
De ses vagues d'azur à l'écume de sang...
Et voici que déjà ton ombre suit sa trace,
Voici que ton manteau palpite à l'air d'Alsace,
Et tu bois dans cet air que la pluie a lavé
L'enivrante douceur d'un baiser retrouvé.
Ecoute, maintenant, le murmure des villes,
Des vignes de lumière et des hameaux tranquilles,
Des vieux châteaux bleuis par l'ombre du ravin;
La Nixe a disparu dans l'eau verte du Rhin;
Les sombres bois d'Alsace ont frémi comme un [monde,
Écoute s'élancer la « Marseillaise », où gronde
Le souffle furieux des révolutions;
La gloire du passé germe dans les sillons; [pâle,
« Sambre-et-Meuse » s'envole au loin vers le ciel
Avec un fracas sourd de mitraille, de râles,
Battant la plaine humide et les coteaux dorés
De ses ailes qui sont des drapeaux déchirés;
Et dans l'air matinal, plein de fraîche espérance,
Claire comme tes yeux, claire comme la France,
Sonne la diane !... Ah ! le triomphe sera pur,
Car tout le champ de France a baigné le champ mûr,
Il sera beau de tous les bonheurs qu'il moissonne
Serrés, pareils au blé qui, sous la faux frissonne,
Innombrables bonheurs qui s'offriront tout bas, —
Béni par tous ces morts qui ne le verront pas !
Et, — bravoure deux fois française et sans pareille,
Déroulède, ils sont morts comme on meurt dans [Corneille;
Ils luttaient en sifflant la chanson de Musset.
Ils n'ont pas entendu le vol sombre et muet
Des corbeaux noirs de Prusse et de Poméranie,
Un rayon d'avenir dore leur agonie,
Et du sol baptisé d'un baptême vermeil,
L'alouette en chantant monte vers le soleil !

ODETTE DE SAINT-PERN.

LES LETTRES

Pas à pas, jour par jour, nous pourrons la revivre
L'œuvre sainte d'honneur et d'immolation;
Car nos lettres seront un pieux et doux livre
Dont chaque ligne aura son évocation.

Cette route cruelle et périlleuse à suivre,
Nous en retrouverons la moindre station,
Et lorsque nos fronts las s'argenteront de givre,
Le passé fleurira leur méditation.

Nous unirons nos doigts sur les feuilles jaunies,
Pour aimer à la fois nos ardeurs rajeunies
Et le calme bonheur si chèrement acquis.

Et de la grande époque aux angoissantes fièvres,
Nous aurons de nouveau l'âpre goût sur les lèvres,
Dans la sécurité du foyer reconquis...

YVONNE RENAULT-MAGNY.

TENDRESSES

MADRIGAL

Viens écouter les fontaines
Derrière les buis égaux;
Versailles aux vasques pleines
Est bien la Cité des Eaux.

Une onde noble et diverse
L'enchante encor de ses jeux,
Et ces bosquets qu'on traverse
Sont habités par des Dieux !

Mais, des bassins qu'on admire,
Nul ne me semble plus beau
Que ton miroir, quand il mire
Ton visage dans son eau.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

Les Moyens matériels DE LA GUERRE [1]



III

DE L'ARQUEBUSE AU FUSIL AUTOMATIQUE

La bonne tactique consiste à faire combattre les hommes avec leur maximum de rendement.

L'action d'une troupe repose donc à la fois, et sur la puissance matérielle de ces moyens de destruction, et sur sa force morale. Pour accroître celle-ci, il faut tout d'abord augmenter la confiance du combattant dans l'efficacité de ses armes. Aussi, de tout temps, s'est-on efforcé de perfectionner les armes de jet du fantassin, afin de lui permettre de frapper non seulement de plus en plus loin, mais surtout de plus en plus vite.

Le but à atteindre ne consiste-t-il pas à mettre son adversaire le plus rapidement possible hors de combat, en l'accablant sous une grêle de projectiles dans le temps minimum?

L'homme, a-t-on dit, ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire ; aussi fait-il tout ce qui dépend de lui pour supprimer la première et assurer la seconde.

C'est là, en somme, l'une des causes de l'évolution des armes à feu, depuis que l'arquebuse à mèche, — faisant présager déjà, par ses formes, les armes portatives modernes, — s'est transformée progressivement en un véritable fusil.

Gustave-Adolphe eut, le premier, le mérite de reconnaître combien la confiance du soldat peut être affermie par la commodité et la rapidité de chargement de son arme, ce qui autorise une destruction plus grande. C'est à lui que revient l'invention de la cartouche pour le chargement du mousquet.

Le mousquet devint, au dix-huitième siècle, l'arme individuelle du fantassin ; il fut remplacé par le fusil à silex (pierre à fusil), muni de la baïonnette, dont l'emploi fut généralisé par Vauban. C'était un notable progrès, mais cette arme à feu présentait encore entre autres désavantages celui de se charger très lentement.

En 1777, dans le mousquet, devenu ainsi fusil, on introduisait toujours la cartouche et la balle ronde par la bouche en utilisant la baguette. Nous sommes encore loin, comme l'on voit, du fusil moderne ; cet ancêtre en renfermait cependant en lui-même les principes essentiels.

Plus tard, en 1841, l'adoption d'une arme se chargeant non plus par la bouche, mais par la culasse, devait permettre d'obtenir des vitesses de tir jusque-là insoupçonnées. La bataille de Sadowa a ainsi mis en valeur, dès 1866, la supériorité du fusil Dreyse à aiguille, à *canon rayé*, se chargeant par la culasse. Cette arme fut l'un des facteurs du succès de l'infanterie prussienne sur les Autrichiens.

Peu à peu, la forme de la balle évoluait également : de ronde, elle devint oblongue, puis, après des stades intermédiaires, elle se métamorphosa en s'allongeant, pour donner la balle D actuelle de forme biogivale, dont nous verrons plus loin les avantages.

Tous ces perfectionnements ont été inspirés par le souci constant qu'éprouve chaque fantassin — poussé par une sorte de tendance instinctive — à porter ses coups de plus en plus vite.

Si la vitesse du tir, procurant une rapide succession de coups, a toujours été l'une des préoccupations du combattant, nous verrons ultérieurement que la justesse du tir est devenue, par la suite, l'objet des recherches scientifiques des techniciens des armées modernes.

Il est curieux de constater dès maintenant qu'en dépit des progrès considérables de l'artillerie, la balle du fantassin, minuscule projectile pesant quelque 10 grammes, est encore l'engin le plus meurtrier dans le combat à découvert.

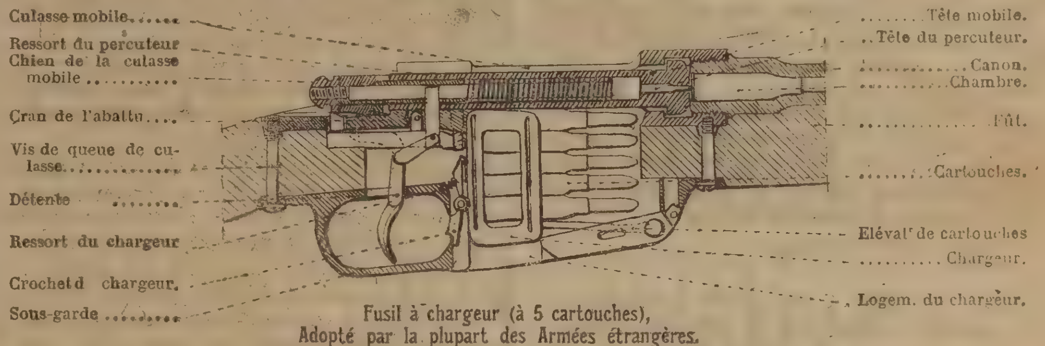
Cette petite masse de métal lancée à grande vitesse (plus de 700 mètres par seconde dans les fusils actuels), est en effet l'instrument de mort capable de fournir le meilleur rendement. Grâce aux vitesses ainsi atteintes, on a obtenu une puissance de pénétration extraordinaire à des distances dépassant 2,000 mètres.

C'est à la découverte des poudres cellulosiques progressives dites «poudres sans fumée» — remplaçant la vieille poudre noire encore en usage il y a trente ans — que nous devons ces notables progrès.

Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur les propriétés de ces poudres, en étudiant les explosifs sur lesquels repose la puissance de l'armement.

Nous venons de retracer ainsi brièvement l'histoire des armes à feu du fantassin, de l'arquebuse du moyen âge aux premiers fusils modernes.

Parmi leurs nombreux types, — constituant des étapes successives avant d'arriver aux fusils en usage dans la guerre actuelle, — il faut rappeler le chassepot, qui a fait la campagne de 1870, puis le fusil Gras de 1874, qui, le premier, utilise la cartouche métallique. La balle en est d'un diamètre sensiblement réduit par rapport aux précédents (11 m/m au lieu de 16).



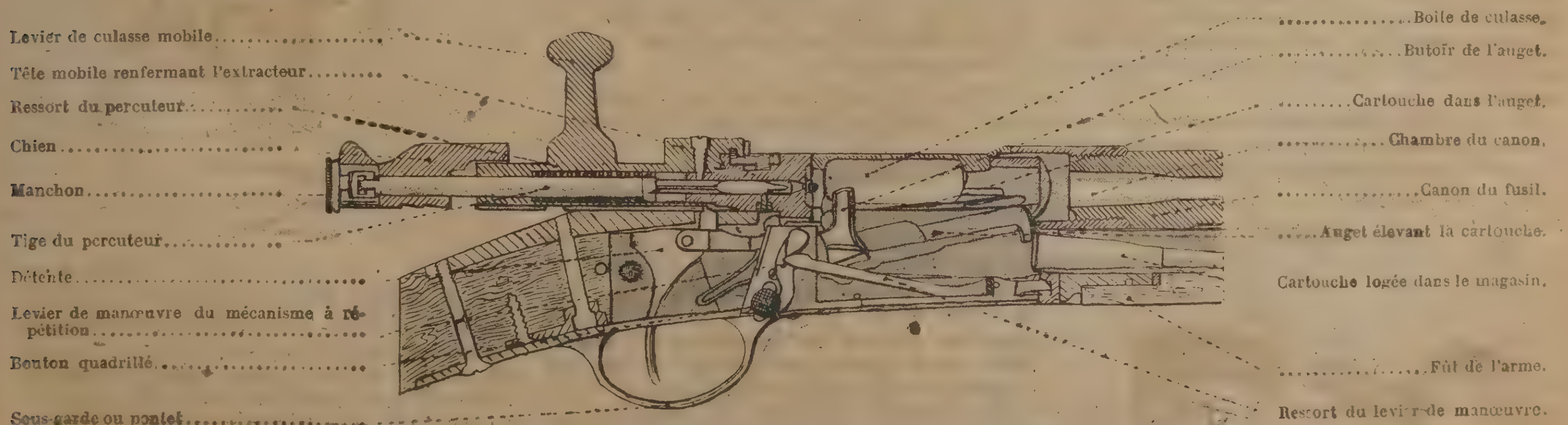
Fusil à chargeur (à 5 cartouches), Adopté par la plupart des Armées étrangères.

Jusqu'ici, tous ces fusils, bien que de plus en plus perfectionnés, sont à un coup, c'est-à-dire qu'il faut charger l'arme en introduisant chaque cartouche après chaque coup.

Un grand progrès au point de vue de la rapidité du tir a été certainement l'adoption du fusil dit « à répétition ». Dans ce modèle, comme son nom l'indique, on peut introduire simultanément un certain nombre de cartouches, de trois à dix, soit dans un magasin logé dans le bois, sous le canon même (système Lebel de 1886), ou dans la crosse, soit dans un chargeur métallique à ressort qui pousse chaque cartouche au fur et à mesure dans la culasse (type de l'un de nos fusils actuels, à trois ou cinq cartouches). Ce dernier modèle n'est qu'une modification de la carabine de cavalerie dont on a allongé le canon.

Mais le progrès appelle le progrès ; dans les armes précédentes à magasin ou à chargeur, il faut encore armer après chaque coup, ce qui nécessite le déplacement du fusil de l'épaule, d'où perte de temps, et nécessité de viser à nouveau. Aussi, eut-on l'idée d'utiliser, pour effectuer mécaniquement ces opérations de chargement et d'armement, soit le recul de l'arme, qui est une force perdue, soit la puissance d'expansion d'une minime partie des gaz prélevée sur les produits de la combustion de la poudre qui projette la balle.

[1] Voir les *Annales* des 8 juillet et 19 août 1917.



Fusil français à répétition, modèle 1886-1893 (Fusil Lebel). — Détails du mécanisme à répétition.

Ces ingénieux dispositifs, extrêmement variés du reste, reposent tous sur ces deux principes essentiels. Les fusils qui en sont pourvus sont dénommés « fusils automatiques », puisque le passage des cartouches du magasin dans la chambre s'opère automatiquement, sans l'intervention du tireur. Celui-ci n'a plus qu'à presser sur la détente, sans désépauler, tout en conservant la libre disposition du départ de chaque coup.

A cette catégorie d'armes automatiques à tir intermittent, appartiennent les *pistolets* (genre Browning) et les *fusils automatiques* (genre Maxim, etc.).

Nous verrons ultérieurement qu'il existe une autre catégorie d'armes automatiques où, non seulement le *chargement* est automatique, comme dans le groupe précédent, mais où le *tir* est lui-même *automatique*, et *continu*, c'est-à-dire que les coups partent successivement sans arrêt, tant qu'il y a des cartouches dans le magasin et que le tireur agit sur la détente. A cette nouvelle catégorie d'armes automatiques appartiennent les *mitrailleuses* et les *fusils-mitrailleurs* dont nous verrons le fonctionnement et l'utilité dans un prochain article.



Mais, revenant à nos fusils automatiques, essayons d'en expliquer le fonctionnement.

Chacun connaît le pistolet désigné sous le nom de « browning », d'origine américaine. Dans cette arme portative, on introduit une fois pour toutes un certain nombre de cartouches, — six par exemple, — dans un logement spécial.

On arme le mécanisme de percussion, on appuie sur la détente : le coup part. Automatiquement, la force vive qui a pris naissance par la combustion de la poudre, projette la balle, mais une fraction est absorbée par une série d'organes appropriés qui fait monter la cartouche suivante et l'introduit dans la chambre en armant le percuteur. Le pistolet est donc à nouveau en état de tirer. Il suffit d'appuyer sur la détente, et ainsi de suite. Pour que la nouvelle cartouche puisse prendre, en même temps, la place de l'ancienne, il faut que la douille soit rejetée au dehors, ce qui est produit automatiquement par un éjecteur.

On conçoit que de telles armes, autorisant une « densité » de feu beaucoup plus forte, ont une action beaucoup plus meurtrière, et par suite beaucoup plus efficace, soit pour arrêter une attaque, soit pour annihiler promptement la résistance adverse.

Ainsi, en simplifiant et en abrégeant les opérations du tir, on a plus que décuplé le débit des projectiles pendant l'unité de temps, dans ces armes portatives à grand rendement.

Jusqu'ici, le fusil automatique est donc le dernier cri de l'armement individuel du fantassin. Les belligérants ont tendance, non seulement à en munir leurs troupes d'élite, mais encore à en doter le plus grand nombre d'unités d'infanterie possible. Malheureusement le fusil automatique est un grand « mangeur » de munitions.

Nous sommes ainsi passés progressivement, du fusil à répétition, employé seul au début de la guerre, au fusil automatique, qui tend d'ores et déjà à le détrôner.

(A suivre.) Lieut^t GEORGES BOURREY.



PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Samedi.

Encore une fois, bonjour! Hier, je n'ai pas pu finir ma lettre avant l'arrivée du facteur, alors je vous écris encore un peu. Nous avons un seul courrier par jour, à midi. Le facteur rural fait le bonheur des fermiers. Le nôtre, non seulement distribue les lettres, mais il fait nos courses en ville à cinq cents pièce. Hier, il m'a apporté des lacets de soulier, un pot de cold-crème (j'avais attrapé un coup de soleil sur le nez avant d'avoir mon nouveau chapeau), une cravate bleue et une bouteille de cirage — le tout pour dix cents. C'était d'un bon marché sans précédent, dû à l'importance de ma commande.

Il nous fait part aussi de ce qui arrive dans le grand univers. Il distribue à plusieurs personnes les journaux quotidiens ; il les lit en cours de route, pendant qu'il va cahin-caha, et raconte les nouvelles à ceux qui ne sont pas abonnés. Donc, si la guerre est déclarée entre les Etats-Unis et le Japon, ou si le Président est assassiné, ou encore si M. Rockefeller lègue un million de dollars à l'asile John Grier, ne vous donnez pas la peine de me l'écrire, je le saurai.

Encore rien de M. Jervie. Mais je voudrais que vous vissiez comme la maison est propre — et avec quel soin nous essuyons nos pieds avant d'entrer.

J'espère qu'il arrivera bientôt ; j'ai tant envie d'avoir quelqu'un avec qui parler. A dire vrai, Mme Semple devient plutôt monotone. Elle ne permet pas aux idées de venir couper le flot de sa conversation. Les gens d'ici sont bien cocasses. Leur monde est borné par le sommet de cette petite colline. Ils ne sont pas du tout universels — vous me comprenez? C'est exactement la même chose qu'à l'asile John Grier. Là, en effet, nos idées ne dépassaient pas les quatre côtés de la clôture, seulement cela ne me faisait pas autant d'effet, parce que j'étais plus jeune et terriblement occupée. Quand arrivait le moment où j'avais fait tous les lits, lavé les figures de tous mes bébés, été à l'école, repris le chemin de l'asile, lavé de nouveau les figures, reprisé les bas, raccommodé les pantalons de Freddie Perkins (il les déchirait régulièrement chaque jour), et entre temps appris mes leçons, j'étais bien à point pour me mettre au lit, et je ne sentais pas du tout l'absence de toute société. Mais, après deux ans passés dans un collège où l'on bavarde beaucoup, j'ai senti qu'il me manquait quelque chose et que je serais contente de voir quelqu'un qui parlât ma langue.

Je crois vraiment, papa, que j'ai fini. Je ne vois rien de nouveau pour l'instant. J'essaierai d'écrire davantage la prochaine fois.

Toujours à vous. JOUJOU.

P. S. — La laitue n'a pas bien réussi cette année. Il faisait trop sec au début de la saison.



Le 25 août.

Eh bien! papa, M. Jervie est ici. Et quels bons moments nous passons ensemble! Pour ma part, du moins, et pour la sienne aussi je crois. Voilà dix jours qu'il est là et il n'a pas l'air de vouloir partir. La façon dont Mme Semple choie cet homme est scandaleuse. Si elle le gâtait autant lorsqu'il était bébé, je ne sais pas comment il a fait pour si bien tourner.

Nous prenons nos repas, lui et moi, à une petite table mise du côté du porche, ou quelquefois sous les arbres, ou enfin, — quand il pleut ou qu'il fait froid — dans la plus belle pièce. Il désigne les endroits où il désire manger, et Carrie trotte après lui avec la table. Et si cela lui a donné beaucoup de mal, et si elle a dû porter les plats très loin, elle trouve un dollar sous le sucrier.

C'est un compagnon des plus agréables. Au premier abord, cependant, on ne s'en douterait pas, car il vous donne l'impression d'un vrai Pendleton. Mais, en réalité, il ne l'est pas du tout. Il est vraiment aussi simple, aussi franc, aussi charmant qu'il est possible de l'être, — cette façon de décrire un homme vous paraîtra peut-être un peu drôle, mais elle est très exacte. Il est extrêmement gentil avec les fermiers du voisinage ; il a une manière de leur parler d'homme à homme qui tout de suite les désarme. Au début, ils montraient de la défiance. Ils n'aimaient pas sa façon de s'habiller! Et je dois dire que ses costumes sont plutôt extraordinaires. Il porte des culottes et des jaquettes de chasse, des complets en flanelle blanche, et des costumes de cheval avec pantalons bouffants. Chaque fois qu'il exhibe quelque chose de neuf, Mme Semple rayonne d'orgueil, se promène autour de lui, le regarde de tous les côtés et le prie de faire bien attention quand il s'assied ; elle a si grand peur qu'il ramasse de la poussière. Ceci l'agace terriblement. Il lui dit tout le temps :

« Fiche-moi le camp, Lizzie, et occupe-toi de ton travail. Finie, ton autorité sur moi. Je suis un grand garçon. »

C'est follement drôle de penser que ce grand, fort gaillard à longues jambes — il est presque aussi grand que vous, papa — a pu jamais être tenu sur les genoux de Mme Semple pendant qu'on lui lavait sa petite figure. C'est drôle surtout quand vous voyez Mme Semple! Elle a bien profité, elle aussi, elle porte maintenant trois mentons ; mais il dit qu'autrefois elle était mince, souple et alerte et qu'elle courait plus vite que lui.

Que d'aventures! Nous avons exploré le pays dans tous les sens et j'ai appris à pêcher avec de drôles de petites mouches fabriquées avec des plumes. Et aussi à tirer au fusil, au revolver ; et aussi à monter à cheval — le vieux Grover possède toujours beaucoup de ressort. Nous l'avons nourri d'avoine pendant trois jours, et il a fait un écart devant un veau et s'est presque emballé avec moi sur son dos.



Mercredi.

Lundi après-midi nous avons fait l'ascension de Sky Hill. C'est une montagne des environs, pas une montagne très élevée — il n'y a pas de neige sur le sommet — mais vous n'en êtes pas moins haletant quand vous arrivez en haut. Les pentes du bas sont très boisées, mais le sommet n'est que rochers sur rochers, couronnés par

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

un vaste plateau. Nous y avons attendu le coucher du soleil, allumé du feu et préparé notre souper. C'est M. Jervie qui a fait la cuisine ; il a dit qu'il en savait plus que moi — et c'est vrai, parce qu'il a l'habitude de faire du camping. Nous sommes ensuite descendus au clair de lune, et en arrivant sous bois, comme il faisait sombre, il a éclairé notre route avec une lanterne électrique qu'il avait dans sa poche. C'était si amusant! Il a plaisanté et ri tout le long du chemin, racontant un tas de choses intéressantes. Il a lu tous les livres que j'ai lus, et beaucoup d'autres encore. C'est étonnant tout ce qu'il sait.

Ce matin, nous avons fait une longue promenade et nous avons été pris par l'orage. Nous étions trempés extérieurement avant d'arriver à la maison — mais notre enthousiasme lui, n'avait pas reçu la moindre douche. Il fallait voir la tête que faisait Mme Semple pendant que nous nous égouttions dans sa cuisine!

« Oh! monsieur Jervie! Oh, miss Joujou! Mais vous êtes mouillés jusqu'aux os. Miséricorde! Que faire? Ce bon veston neuf est absolument perdu! »

Elle était vraiment drôle ; vous auriez cru que nous avions dix ans ; et vous l'auriez prise pour une mère affolée. J'avais peur, un instant, qu'elle ne nous privât de confiture à notre thé!



Samedi.

Il y a un siècle que j'ai commencé cette lettre, mais je n'ai pas eu une seconde pour la finir.

N'est-elle pas jolie cette pensée de Stevenson ;

« Le monde est si plein de choses, que nous pourrions, j'en suis sûr, être heureux comme des rois. »

C'est bien vrai! Le monde est plein de bonheur, et il y en aurait assez pour tous si on se contentait de ce qu'on trouve. A la campagne, surtout, il y a tant de choses divertissantes. Je peux me promener sur le terrain de tout le monde, contempler le point de vue de tout le monde, patauger dans le ruisseau de tout le monde, et y trouver autant d'agrément que si le terrain m'appartenait — et le tout sans payer de contributions!

. . . .

C'est dimanche soir maintenant, onze heures environ. On croit que je goûte un sommeil réparateur, mais j'ai pris du café après le dîner, alors, pas de sommeil réparateur pour moi!

Ce matin, Mme Semple a dit, d'un ton très décidé, à M. Pendleton :

« Il nous faut partir à dix heures et quart afin d'arriver à l'église à onze.

— C'est bien, Lizzie, dit M. Jervie, ayez le buggy prêt, et si je ne suis pas habillé, vous n'avez qu'à partir sans m'attendre.

— Nous vous attendrons.

— Comme il vous plaira, répondit-il, mais ne faites pas attendre les chevaux trop longtemps. »

Puis, pendant que Mme Semple se préparait, il demanda à Carrie de mettre de quoi déjeuner dans un panier, et à moi de vite passer mon costume tailleur ; puis nous nous sommes esquivés par la porte de derrière et nous sommes allés à la pêche.

Cela a beaucoup dérangé les habitudes de la maison, car le dimanche, à Lock Willow, on dîne à deux heures. Mais il a commandé le dîner pour sept heures — il commande les repas aux heures qui lui conviennent. On croirait que nous sommes dans un restaurant. Et ainsi, Carrie et Amasai se trouvèrent privés de leur promenade en voiture. Mais il a prétendu que cela valait mieux, parce qu'il n'était pas convenable pour eux de se promener sans chaperon, et qu'il avait besoin des chevaux pour me faire faire un tour. Avez-vous jamais entendu quelque chose de plus drôle?

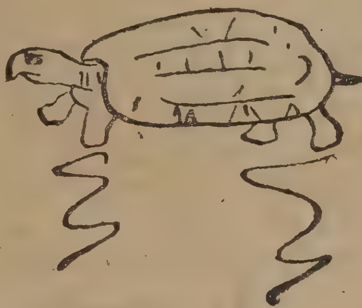
Et cette pauvre Mme Semple, qui est persuadée que ceux qui vont à la pêche, le dimanche, vont plus tard rôtir dans un enfer chauffé à blanc! Elle regrette beaucoup de ne pas l'avoir mieux dressé quand il était petit. Et par-dessus le marché, elle se faisait une fête de l'exhiber à l'église!

Quoi qu'il en soit, nous avons pêché. Il a pris quatre petits poissons et nous les avons fait griller, pour le déjeuner, sur un feu de broussailles. Ils sont tombés plusieurs fois de leur brochette et ils avaient un petit goût de cendre, mais nous les avons mangés tout de même. Nous sommes rentrés à quatre heures, sortis en voiture à cinq, nous avons dîné à sept, à dix on m'a envoyée au lit — et m'y voilà en train de vous écrire.

Je commence cependant à avoir sommeil.

Bonne nuit.

Voici le portrait de l'unique poisson que j'ai pris.





Ohé du navire, Cap'taine Faucheux!

Tiens bon! Amarrez! Yo, ho, ho, et une bouteille de rhum.

Devinez ce que je lis? Notre conversation, ces deux derniers jours, n'a été que de bateaux et de pirates? *L'Ile du Trésor* est bien amusante, n'est-ce pas? L'avez-vous jamais lue? Etait-ce déjà écrit au temps de votre jeunesse? Stevenson n'a reçu que trente livres sterling pour les droits d'auteur. Je ne crois pas que cela rapporte beaucoup d'être un grand écrivain. Je serai peut-être maîtresse d'école.

Vous m'excuserez de mettre tant de Stevenson dans mes lettres ; il m'occupe beaucoup à présent. Il n'y a que lui dans la bibliothèque de Lock Willow.

Voilà deux semaines que j'écris cette lettre, et il est temps que je la finisse. Ne dites jamais, papa, que je ne vous donne pas assez de détails. Je regrette que vous ne soyez pas ici avec nous ; nous nous amuserions énormément ensemble. J'aime que mes amis se connaissent. Je voulais demander à M. Pendleton s'il vous avait rencontré à New-York, — ce ne serait pas étonnant, vous devez vivre dans les mêmes hautes sphères, vous vous intéressez tous les deux aux réformes sociales et autres questions du même genre, mais je n'ai pas pu me renseigner, car je ne sais pas votre véritable nom.

C'est la chose la plus bête du monde de ne pas savoir votre nom. Mme Lippett m'avait prévenue que vous étiez excentrique. Ce que c'est vrai!

Affectueusement

JOUJOU.

P. S. — En relisant cette lettre, je trouve qu'il n'y est pas uniquement question de Stevenson. Il y a une ou deux petites allusions à M. Jervie.

Le 10 septembre.

Cher papa,

Il est parti, et il nous manque! Quand vous êtes habitué à certaines personnes, certains endroits ou certaines manières de vivre, et que subitement vous en êtes privé, vous éprouvez vraiment une sensation rongeante de vide. Maintenant, la conversation de Mme Semple me fait l'effet d'une nourriture insuffisamment assaisonnée.

Le collège ouvre dans deux semaines, et je serai contente de recommencer à travailler. J'ai travaillé pas mal cet été — six petites nouvelles et sept poèmes. Tous ceux que j'ai envoyés au magazine me sont revenus avec la plus courtoise célérité. Mais cela m'est égal. C'est un bon apprentissage. M. Jervie les a lus — il avait apporté le courrier et je ne pouvais l'empêcher de tout savoir — et il a dit qu'ils étaient *abominables*. Ils prouvaient que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'avais voulu traiter. (M. Jervie ne permet pas à la politesse de masquer la vérité.) Mais du dernier que j'ai confectionné — un simple petit croquis de la vie de collège — il a dit que ce n'était pas mal ; il l'a fait dactylographier et je l'ai envoyé à un magazine. Il y a deux semaines de cela ; peut-être prend-on le temps de la réflexion.

Si vous voyiez le ciel en ce moment! Une couleur orange des plus curieuses, qui s'étale partout. Nous allons avoir de l'orage.

. . . .

Cela vient justement de commencer, il tombe des gouttes énormes et toutes les persiennes claquent. J'ai dû courir fermer les fenêtres, pendant que Carrie volait au grenier emportant des bassines pour mettre sous les endroits où le toit fait eau. Et puis, comme j'allais me remettre à écrire, je me suis rappelé avoir laissé sous un arbre dans le verger, un coussin, une couverture, un chapeau et les poésies de Mathew Arnold. Je me suis précipitée, trop tard, ils étaient tout trempés. La reliure rouge des poésies avait déteint sur les pages. *Les Galets de Douvres* seront, à l'avenir, baignés de vagues roses.

Un orage à la campagne, c'est tout une affaire. Il vous fait penser à tant de choses qui sont dehors en train de s'abîmer.



Jeudi.

Papa! Papa! Ecoutez-moi cela! Le facteur vient d'arriver avec deux lettres.

1°. Ma nouvelle est acceptée. Cinquante dollars.

Alors! Je suis un AUTEUR.

2°. Du secrétaire du collège. Je vais avoir une bourse pour deux ans, qui couvrira les frais de nourriture et d'enseignement. Cette bourse a été fondée pour « récompenser un progrès marqué en anglais et une excellence générale dans les autres branches ». Elle m'a été décernée! Je l'avais sollicitée avant de partir, mais sans aucun espoir de l'obtenir, à cause de mon mauvais travail de première année en maths et latin. Mais il faut croire que je me suis rattrapée. Je suis très contente, papa, parce que maintenant je ne serai plus une si grande charge pour vous. Ma pension de chaque mois me suffira, et peut-être même pourrai-je la gagner en écrivant, en donnant des leçons, ou en faisant n'importe quoi.

Je voudrais *tant* être rentrée et commencer à travailler.

Toujours à vous.

JERUSHA ABBOTT.

Auteur de « Comme les Sophomores gagnèrent la partie ». En vente dans tous les kiosques. Prix 10 cents.

Le 26 septembre.

Cher papa Faucheux,

De retour au collège et montée d'une classe. Notre cabinet de travail est plus agréable cette année — au midi, avec deux grandes fenêtres — et meublé! Julia est arrivée il y a deux jours, disposant de sommes illimitées, et prise d'une furieuse envie d'installation.

Nous avons du papier neuf au mur, des tapis d'Orient et des chaises en acajou — pas en simili ; c'était bon pour l'année dernière. C'est magnifique, mais je n'y suis pas à l'aise ; j'ai toujours peur d'une tache d'encre.

Et, papa, j'ai trouvé votre lettre en rentrant — pardon — je veux dire celle de votre secrétaire.

Voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer d'une façon compréhensible pourquoi je dois refuser cette bourse? Je ne saisis pas du tout vos objections. Mais, en tout cas, cela ne servira à rien de vous y opposer, car je l'ai déjà acceptée — et je ne changerai pas d'avis! Voilà qui semble un peu impertinent, mais ce n'est pas mon intention.

Je suppose que, puisque vous avez commencé à faire mon éducation, vous aimeriez à la terminer et y mettre un beau point final, sous la forme d'un diplôme.

Mais placez-vous un instant à mon point de vue. C'est toujours à vous que je devrai mon éducation, même si vous n'en faites pas complètement les frais ; seulement, ma dette ne sera pas tout à fait aussi lourde. Je sais que vous ne désirez pas que je vous rembourse, mais néanmoins, je voudrais bien le faire si cela m'est possible ; et l'arrivée de cette bourse rend ma tâche plus facile. Je comptais passer le reste de ma vie à liquider mes dettes, mais maintenant il me suffira d'y consacrer la moitié de ce reste-là.

J'espère que vous comprenez ma situation et que vous ne m'en voudrez pas. J'accepterai toujours avec reconnaissance la pension que vous me faites. Il faut une pension pour vivre à la hauteur de Julia et de son mobilier! Je regrette qu'on ne lui ait pas donné des goûts plus modestes ou que nous n'ayons pas chacune notre chambre.

Ceci n'est pas une lettre. J'avais l'intention de vous écrire très longuement, mais j'ai ourlé quatre rideaux et trois portières (je suis contente que vous ne voyiez pas la longueur des points), fait les cuivres de notre bureau avec de la pâte dentifrice (travail très pénible), scié du fil de fer avec mes petits ciseaux de manucure, déballé quatre caisses de livres, mis dans les armoires deux malles pleines de robes — est-il croyable que Jerusha Abbott ait deux malles pleines de robes? Mais c'est ainsi! — et, entre temps, souhaité la bienvenue à cinquante bonnes amies.

Le jour de la rentrée est une vraie joie!

Bonne nuit, papa chéri, et ne vous fâchez pas parce que votre poulette veut gratter pour elle-même. Elle est en train de devenir une petite poule très énergique, avec un gloussement très décidé et beaucoup de jolies plumes (grâce à vous).

Affectueusement. JOUJOU.

(A suivre.) *JEAN WEBSTER.*

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, *de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.*

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Liste de souscription arrêtée le 31 janvier

Le Comité des Jeunes filles françaises de Buenos-Ayres, présidente Mlle Michon, transmis par la légation de France' 4547 fr. 45. — Mme Fernand Besnier, transmis par Mme Letourneur, à Beaumont-sur-Sarthe, 300 fr. — M. Paul Miche, 100 fr. — Pour petit Pierre, 100 fr. — Une institutrice française en Amérique, 51 fr. 50. — Charlotte, 3 ans, en souvenir de son papa mort pour la France, 5 fr. — Suzette Béranger, 3 ans, à ses petites sœurs des Maisons claires, 5 fr. — Mimi, en mémoire de son cher toutou mort au champ d'honneur, 5 fr. — Maman, Pierre et Jean, 10 fr. — « Odette », 5 fr. — Mme Pache, 10 fr. — M. Léon Brun, 11 fr. — Mlle Jeanne Thomasson, 5 fr. — M. Autrand, 1 fr. — Le petit garçon de Mme C. Chocha, 10 fr. — M. Ernest Bonnel, 1 fr. — Une petite cousine de Bordeaux, 5 fr. — Un dragon, secteur 55, 5 fr. — Mme Nelly Belleuvre, 5 fr. — Mlle Michelle Pauvert, 8 fr. — M. Paul Jousse, 10 fr. 40. — Anonyme, 5 fr. — Mme E. Nessi, 50 fr. — Ancienne abonnée, 25 fr. — Anonyme, 30 fr. — Mlle C. Raynaud, 25 fr. — M. Portefaix, 5 fr. — M. German Phalman, 37 fr. 50. — Ecole mixte de Granges-de-Mirabel, 12 fr. — Mme A. Monnerat, 10 fr. — Mme Lucien Chancellé, 10 fr. — Mlle J. Achard, 5 fr. — M. Cadenat, 4 fr.

Lieutenant Massei, 2 fr. — Achille et Mimi, 2e versement, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Marguerite Decouches, 5 fr. — Mme Sarrazin, 50 fr. — M. Le Rossignol, 20 fr. — Les petites économies de Titite et Mlle Jeanne Schuler, 15 fr. — M. E. Kahn, 10 fr. — Mme Mahendeau, 5 fr. — Abonnée saumuroise, 30 fr. — Mme Rita Perez, 5 fr. — M. Lafond, 5 fr. — Mme A. Valette, 5 fr. — Mme Rosa Carvallo, 34 fr. 25. — Mme Abt, 10 fr. — M. Maurice Villaret, 10 fr. — M. Henri Bonnes, 10 fr. — Un sergent de zouaves, 6 fr. — Anonyme de Saint-Nectaire, 5 fr. — Mme Marie Castanet, 5 fr. — Mlle Marie Dupouy, 10 fr. — Une abonnée orléanaise, 4 fr. — Mme Goubaud, 10 fr. — Mme Pedro Mendy, 20 fr. — M. D. Suvelor, 10 fr. — Un sous-lieutenant du 288e, 2 fr. — Basile de Wulf, soldat belge, 2 fr. — M. Louis Gal, 5 fr — Mlle L. Le Dentu, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Anonyme à Oran, 5 fr. — Mme M.-L. Bigorgne, 10 fr. — Famille Michaud, 6 fr. — « D'une cousine de Batavia », 30 fr. — Suzanne, Marie-Josée, Philippe, Jean et Pierre Le Noir, pour leurs petits frères de France, 13 fr. 05. — Subvention de Mme Courtecuisse, 300 fr. — Subvention de M. Launat, 30 fr.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du Nº 4 paru le 1er février.

Rondes et Chansons populaires de Paris, par JEAN RICHEPIN, accompagnées de 16 morceaux de musique (notations données par M. Julien Tiersot). — La plus grande France (2e conférence) : Place aux Créateurs! par EDOUARD HERRIOT. — La Méditerranée Chevaleresque : la Sicile, Chypre et Rhodes, par FUNCK-BRENTANO.

Nombreuses illustrations, estampes anciennes, photographies.

Le Numéro : 0 fr. 60.

Abonnement aux 24 Nos de l'année : 12 francs.

L'abonné reçoit de suite les 3 Nos déjà parus : 15 décembre, 1er et 15 janvier.

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 20 francs pour un an, 10 fr. 50 pour six mois (Etranger 25 francs et 13 francs).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 50 centimes qu'il y a de mois à courir.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

COMPAGNIE GÉNÉRALE DE CONSTRUCTIONS NAVALES

Au nombre des industries répondant aux besoins les plus urgents et les plus vastes du pays, *dès à présent et après la guerre*, la construction de navires de commerce est une de celles qui se placent au premier rang.

On pourrait également dire que c'est une de celles qui paraissent devoir être les plus prospères.

C'est pour contribuer à donner satisfaction à ce besoin de l'intérêt public que de puissantes Sociétés industrielles viennent de se grouper pour créer un grand chantier naval, et ont constitué la

Compagnie Générale de Constructions Navales

Les Sociétés industrielles réunies pour constituer la Compagnie, et qui en assument la direction, sont :

La *Société de Constructions des Batignolles ;*

La *Société des Etablissements J.-J. Cornaud et Forges de Basse-Indre ;*

La *Société Métallurgique de Montbard-Aulnoye ;*

La *Société des Fonderies et Ateliers de la Courneuve ;*

La *Société des Chargeurs de l'Ouest ;*

La *Société des Mines et Fonderies de Pontgibaud.*

La Compagnie est au capital de 17,500,000 francs, entièrement souscrits en espèces, sans apports ni parts de fondateurs.

Elle est autorisée à créer en outre pour 17,500,000 francs d'obligations de 500 fr. 6 o/o, *net d'impôts présents et futurs*, et remboursables en 15 ans.

Les coupons semestriels de 15 fr. l'un, soit 30 fr. pour l'année, seront payés, *net d'impôts*, à la *Société Générale* et au *Crédit Mobilier Français.*

Nous acceptons dès à présent les demandes, au prix de **490 francs** net, *jusqu'à concurrence du nombre d'obligations dont nous pouvons disposer.*

En portant ces renseignements généraux à la connaissance de nos clients et lecteurs, nous nous mettons à leur disposition pour leur fournir, s'ils le désirent, toutes explications plus détaillées qu'ils nous demanderaient.

(Notice dans le *Bulletin des Annonces Légales* du 4 février 1918).

La Banque de France en 1917

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Banque de France, qui s'est tenue le 31 janvier, présente un caractère particulier d'actualité à la veille de la discussion du projet de renouvellement du privilège.

Les entrées d'or, qui s'élèvent à 2,277 millions depuis le début de la guerre, ont atteint 238 millions durant l'exercice écoulé et proviennent exclusivement des versements volontaires du public. Les sorties à destination des pays neutres ont été de 20 millions et, d'autre part, un prêt de 435 millions, restituable après la cessation des hostilités, a été fait au Trésor britannique à l'appui des conventions de crédits conclues avec le gouvernement français. Aucun nouvel engagement d'envoi d'or n'a été pris depuis l'intervention des Etats-Unis. En clôture de l'exercice la Banque de France disposait de 5 milliards 350 millions d'or, dont 3,313 millions en caisse et 2,037 millions à l'étranger.

Très remarquable ce montant de 6 milliards de change livrés à l'industrie et au commerce français et dont la plus grosse part a été vendue pour compte du Trésor par l'entremise gratuite de la Banque de France; si l'on reprend le chiffre de ces opérations depuis le commencement de la guerre, on voit qu'il dépasse 10 milliards 1/2.

Les présentations à l'escompte sont passées, d'un exercice à l'autre, de 6,458 millions à 9,498 millions, tandis que le portefeuille d'effets moratoriés était ramené à 1,141 millions contre 4,476 millions en 1914.

Lors de l'Emprunt 4 0/0, les guichets de la Banque de France ont groupé un capital nominal de plus de 5 milliards; dans le courant de 1917, ils avaient réuni pour 8,834 millions de Bons et d'Obligations de la Défense nationale, ce qui porte à près de 15 milliards les souscriptions de ces deux catégories recueillies par la Banque depuis le début des hostilités. Entre temps, elle continuait ses avances temporaires à l'État qui se chiffraient par 12,500 millions en fin d'exercice, tandis que la circulation atteignait 22,337 millions.

D'un exercice à l'autre les redevances payées par la Banque de France à l'Etat passaient de 39,752,000 fr. à 58,329,000 fr.

L'éloquence de ces chiffres, ainsi présentés en raccourci, est d'une vigueur singulière; elle met vivement en relief les éminents services rendus au pays par notre grand Institut d'émission, services que le Parlement reconnaîtra par le renouvellement de son privilège, en se souvenant d'ailleurs que cette mesure d'intérêt général est à la base même du crédit de la France.



Les Coupons des Fonds Russes

Déclaration de M. Klotz à la Chambre :

En décembre dernier, le gouvernement français a déclaré qu'il considérait que les engagements financiers pris au nom de la Russie étaient indépendants des changements de régime et qu'ils s'imposaient à tous ceux qui représentent la Russie. Si la Russie reniait ce principe, elle s'exposerait à ne plus jamais trouver de crédit au dehors. C'est un principe qu'il faut rappeler et qui devrait être un article essentiel du Code de la Société des nations.

Le coupon de février sera payé dans les mêmes conditions que le coupon de janvier. Les Alliés examineront les questions délicates qui touchent à ce problème du paiement des coupons russes. Quand nous aurons réglé les principes, la question vous sera soumise. Voilà pourquoi je n'ai pas encore déposé le projet de crédits; il le sera au cours du présent trimestre.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

LIBRAIRIE

CE QU'ON LIT

Que lit-on?

On lit ce qui plaît. Or, actuellement, nul livre ne plaît autant que le roman d'Eugène Joliclerc : *Little Dolly*, qui, en marge du terrible drame actuel, dit toute l'âme — charmante et brave autant que tendre et fine, avertie aussi — d'une fillette presque femme. Il n'y a pas de livre qui soit plus français de sentiments. Cette Dolly, dont la mère, femme de théâtre jolie à ravir, épouse un officier anglais, et qui va elle-même être quasi adoptée par un vieux marquis — peut-être son père — qu'elle tâche, par sa présence de consoler de son mieux de la mort d'un fils unique tué à la guerre; cette Dolly, quel lecteur de notre pays ne la chérira pas?

Georges à Paris, de Camille Pert, suite des fameuses *Cady*, plaît pour d'autres raisons. C'est un livre infiniment pimenté, mais pittoresque et mouvementé à souhait, et qui nous montre, à la Juvénal, une certaine lèpre qui existait à Paris à la veille encore de la guerre.

On ne lit pas seulement ce qui plaît, on lit aussi ce qui fait penser, et notamment *Le Témoignage d'un citoyen américain*, beau livre de ce grand ami de la France : Whitney Warren, à l'égard duquel notre pays a contracté une dette de reconnaissance.

Ces livres, édités par la « Renaissance du Livre », 78, boulevard Saint-Michel, Paris, — à laquelle on doit « Ce qu'il faudra que soit la France de la Victoire », cette gigantesque, et passionnante, et indispensable enquête faite par Charles de Saint-Cyr, — sont à 4 francs, ainsi que *Les Pays méditerranéens de la Guerre*, très remarquable œuvre de Louis Bertrand, qui va sortir ces jours-ci.

A 2 fr. 50, la « Renaissance du Livre » vient de publier un admirable *Rodin*, du grand critique d'art Camille Mauclair, volume qui, dans la « Bibliothèque internationale de critique » de cette maison d'édition, fait suite à *Ecrit le soir*, œuvre fine et distinguée, émue et précise, de l'impeccable styliste Marcel Boulenger. Peu avant avaient paru — manière de trilogie que tout Français véritablement Français doit connaître — *Un Grand Destin commence*, d'Onésime Reclus; *Ce qu'est le Germanisme*, de Georges Dumesnil, et *Houston Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique*, par Ernest Seillière. Dans ce même esprit de patriotisme averti, il faut signaler *Le Péril de notre marine marchande*, de J. Charles-Roux.

Reviendra-t-il? roman par JEANNE BROUSSAN-GAUBERT. — *G. Crès*, éditeur, 116, boulevard Saint-Germain, Paris. — 4 francs.

Des millions de femmes, depuis août 1914, se sont posé cette interrogation. C'est le roman de toutes les femmes qui attendent un être aimé. C'est l'âme inquiète d'une jeune professeur, très idéaliste, mariée par procuration. C'est l'étude d'un des plus tendres conflits du retour, un livre de femme, très profond, très nouveau.

Ferdinand Ier, tsar des Bulgares, par ERNEST DAUDET. — *Librairie Attinger frères*, 30, bd St-Michel, Paris.

M. Ernest Daudet, continuant les ouvrages entrepris sur les auteurs responsables de la guerre, ouvre la série des complices par un volume sur Ferdinand Ier. On y retrouvera la remarquable documentation de l'historien qui ajoute à l'intérêt et au charme de ses récits un caractère révélateur.

A. S.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal. 3'50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Artiste sculpteur, lauréat des concours de Rome, exécuterait, d'après photographie, buste en bronze ou marbre; donnerait leçons dessin ou modelage. A. Bourget, 16, avenue du Parc-Montsouris, Paris (XIVe).

Montre dame émail or, valeur 300 fr., prix exceptionnel 190 fr. Autres occasions argenterie, visibles. Acloque, 17, rue Boulainvilliers, Paris.

Monsieur désire être reçu comme hôte payant pour repas dans milieu privé distingué, cuisine soignée. Wéber, bureau 47.

A vendre, fauteuil roulant C. B., 142, r. St-Maur.

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Ecrivez à L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

Lisez le *Carnet-Critique*, spécimen 0 fr. 75. Abonnez-vous à sa *Bibliothèque* qui comprend *toutes nouveautés* littéraires. 208, rue Convention, Paris.

Apprenez rapidement chez vous la **STENO-DACTYLO**
Demandez le Programme gratuit
des Etabts JAMET-BUFFEREAU 96, Rue de Rivoli PARIS
NANCY — BORDEAUX — MARSEILLE

A LOUER vaste appart. pr habit. partic. ou grde administr. 1er étage, maison d'angle, salon 12 m., s. à m., 4 ch. à couch., gal., ling., cuis., s. de b., 2 w.-c., chauffage eau chaude, gaz, électr. 24, rue St-Lazare, **5,500 fr.**

VENTE aux ench. publ., le 13 févr., 2 h., en l'ét. de Me Dubarry, not. au Mesnil-St-Denis (S.-et-O.)
CHATEAU DU MESNIL-ST-DENIS
avec parc, bâtiments de ferme, 194 hectares. Bois, prés et terres. **Mise à prix : 450,000 fr.**

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES Guérison radicale. Notice gratis. NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

LES ANNALES

SERVENT DES

ABONNEMENTS de GUERRE

DE TROIS MOIS A TARIF RÉDUIT

POUR LES SOLDATS DU FRONT

Ces abonnements de trois mois (13 Nos) au prix réduit de **3 francs**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées*... A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

BULLETIN de SOUSCRIPTION

à remplir et envoyer aux *Annales*, 51, rue Saint-Georges, accompagné de 3 francs (mandat ou timbre).

Nom ....

....

Secteur postal ....

REVUE DES JEUNES

Organe de Pensée Catholique et Française
Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois
Directeur : A.-D. SERTILLANGES
Professeur à l'Institut Catholique de Paris

Sommaire du 25 janvier 1918 : TH. MAINAGE : La Jeunesse catholique et les grands problèmes religieux du dix-neuvième siècle. — RENÉ SALOMÉ : La Renaissance d'un Pèlerinage. — Mgr LAVALLÉE : Un « Jeune » : Henri Blanchon. — A.-D. SERTILLANGES : La Vie amicale. — TH. MAINAGE : Chronique de quinzaine. — FRANÇOIS MAURIAC : Chronique théâtrale. — Les Livres, par F.-A. BLANCHE, A.-L. JEUNE et FRANÇOIS MAURIAC.

Abonnements : 3, rue de Luynes, Paris (VIIe). — Un an : 10 fr. Le numéro, 0 fr. 50.

COMMISSAIRES-PRISEURS

OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT
MEUBLES ANCIENS & MODERNES
TAPISSERIES
DE LA MANUFACTURE ROYALE DES GOBELINS D'AUBUSSON et des FLANDRES
TABLEAUX ANCIENS & MODERNES
IMPORTANT PASTEL par DEGAS
BIJOUX, ARGENTERIE
VENTE APRÈS DÉCÈS, HOTEL DROUOT, Salles 5 et 6 les 13, 14, 15 et 16 FEVRIER 1918, à 2 heures.
Me GABRIEL, Comre-Pr, 12, r. Hippolyte-Lebas.
Experts : M. A. REINACH, 17, rue Drouot; MM. PAULME et LASQUIN, 10, rue Chauchat; MM. CHAINE et SIMONSON, 19, r. Caumartin.
EXPOSITION MARDI 12 FEVRIER 1918, de 2 h. à 6 h.

Mon A. MAURY, 6, bd Montmartre PARIS (IXe)
La plus ancienne Mon française
Envoie gratis et franco
« LE COLLECTIONNEUR DE TIMBRES-POSTE »
publiant articles philatéliques, occasions, etc.
Nombreuses séries et paquets de timbres, ACHÈTE très cher les vieilles correspondances, collections, lots, nouveautés et Croix-Rouge.

LA HERNIE

n'existe plus pour celui qui porte le nouvel appareil sans ressort de A. Claverie, le seul assurant une réduction *intégrale* et un soulagement *absolu*. Les hernieux, sollicités par maintes réclames et tentés parfois par les promesses mensongères des prétendus guérisseurs, *ne doivent rien faire* avant d'avoir lu le très intéressant *Traité de la Hernie* qui leur sera adressé gratuitement sur demande par M. A. Claverie, 234, faubourg St-Martin, Paris. Applications tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h. (Métro : Louis-Blanc).

Baume Tue-Nerf Miriga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des
MAUX DE DENTS
Attention !! C'est la seule préparation guérissant les Maux de Dents d'une façon définitive.
Prix 2 fr. 75 toes pharmacies. Env. fco contre 2 fr. 85 adres. à D. GIRAUD, phien spécialiste, LYON-OULLINS

ANGLAIS appris *seul* en lisant chaque samedi *LE CAUSEUR ANGLAIS*. Trois mois : 3'50. Spécimen : 0'50
Le CAUSEUR ANGLAIS, 29, r. Bellefond, Paris

BOUSQUIN SON "TAPIOCA AU CACAO"
Déjeuner réconfortant donne une crème exquise (sans œufs), échant. fco 50c.
Paris, 25, Galerie Vivienne

ENGELURES

Guérison en 5 jours ou argent remboursé

Après la première application de ma pommade « **Curgel** » le malaise douloureux et intolérable que donnent les engelures commence à diminuer et, après cinq jours, les engelures sont complètement guéries ; peu à peu, le gonflement, l'irritation et les rougeurs disparaissent, les doigts ou autres parties malades reprennent leur souplesse, leur couleur et leur forme normales.

La seule précaution à prendre est que, pendant le traitement, la partie malade se trouve continuellement enduite de pommade et qu'aucun frottement, ni contact irritant n'ait lieu. Il est donc nécessaire de couvrir les plaies avec des linges très fins, de préférence en toile.

La guérison est certaine, nombreuses expériences en ayant été faites. Si elle ne s'opère pas dans les cinq jours, l'argent est remboursé entièrement sur simple demande par lettre, en joignant l'étiquette du produit.

Actuellement, la pommade « **Curgel** » ne se trouve que dans ma pharmacie, 38, rue du Mont-Thabor, Paris.

Si l'on ne peut se déranger, il suffit de téléphoner au Gutenberg 52-46 ou d'écrire en joignant, en mandat ou timbres, 2 fr., plus 0 fr. 20 pour l'impôt et 0 fr. 30 de port, soit 2 fr. 50.

Je puis également faire l'envoi contre remboursement, pour 2 fr. 75. Prière de noter qu'il ne peut être remboursé qu'un seul pot.

PHOTO PLAIT
37, Rue Lafayette PARIS-OPÉRA
LE "VEST POCKET" ANSCO
FORMAT 6×9% (Modèle Militaire) avec ANASTIGMAT & OBTURATEUR 1/200me
PRIX
Avec F. 7.5 .... 145fs
Avec P.H.P. F. 6.8 .... 175fs
Permettant la Photo même l'hiver.
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

Le Catalogue Général 1918 *du PHOTO-PLAIT* (224 pages texte et gravures) est adressé gratis contre 0 fr. 25 p. frais d'envoi aux pers. qui se recommanderont des *Annales*.

PAPIER WLINSI
Remède souverain pour la Guérison rapide des **Irritations de Poitrine**, des **Rhumes, Grippe, Maux de Gorge, Rhumatismes, Douleurs.**
Exigez le Nom **WLINSI.**

VIEILLIR, c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLÉINE du Dr Jammes**, *qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.*
PRIX : 4 fr. dans les pharmacies. (impôt compris)

LE **SAVON AMIRAL** à base d'extrait de FIEL SPÉCIAL fait
MAIGRIR
la partie du corps savonnée, sans altérer ni la santé, ni l'épiderme.
La boîte de 2 pains **10** fr. Envoi franco en France contre mandat. (Etranger **11** f.) Brochure envoyée discrètement et franco sur demande.
SAVONNERIE AMIRAL, 39, rue Lafayette, Paris.



DÉVELOPPEMENT DE LA POITRINE
TRAITEMENT du DOCTEUR NOTY — RÉSULTAT en 20 JOURS
Traitement interne absolument inoffensif (Pilules) et externe (Baume)
Pilules : le flacon, 11f — Baume : le tube 5'50 — Traitement complet : 1 flacon et 2 tubes 20f Franco (impôt compris)
BROCHURE no 2 Gratuite — Dr NOTY, 13, Rue Simon Dereure, PARIS (18me)



LES·ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par Lucien JONAS

CELUI QUI PROTÈGE LA CITÉ

17 Février 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

THÉ de l'ÉLÉPHANT

en Paquets d'origine de 250 gr.

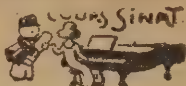
1° CEYLON TEA. Eléphant brand ✦✦✦ 6F.

2° THÉ de CHINE. Eléphant blanc .. 6F.

3° THÉ de LUXE. Eléphant d'or ... 7F.

P. L. DIGONNET & Cie
IMPORTATEURS
25, Rue Curiol, MARSEILLE
N.B. Joindre le montant à la commande.

Pour devenir Parfait Pianiste.



Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE

agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. DIÉMER, ✦, ✦ O ✦, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement
Camille ERLANGER, ✦, ✦ O. ✦
Membre du Jury des Concours au Conservatoire de Paris.

Cours tous degrés, préparation **Professorat. Diplômes, Violon, Solfège, Chant** par correspondance.

Demandez programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT. 6, Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

SITUATIONS
pour Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
PIGIER. 53, rue de Rivoli, 53 — PARIS

PHENOL BOBŒUF détruit tout microbe par injection, hérité et ... Portes Blanc. Flac. 1f.50.

GLYCOMIEL
Rose Cologne Violette

Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais, sans huile ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à votre visage sa fraîcheur : restez belle en dépit des Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau.
Grand Tube 1f75 franco timbres ou mandat.
Parfrie HYALINE, 37, Faubg Poissonnière, Paris.

ANGLAIS appris *seul* en lisant chaque samedi *LE CAUSEUR ANGLAIS.* Trois mois : 3f50. Spécimen : 0f50
Le CAUSEUR ANGLAIS. 29, r. Bellefond, Paris

MAXIMA
ACHÈTE
BIJOUX
3, RUE TAITBOUT
ANTIQUITÉS
AUTOS (DEMARQUES)
TÉLÉP. GUT. 14-50
OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT
AU
MAXIMUM

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes **POILS et DUVETS** du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5f50 (mandat ou timbres). *Envoi discr.*
G. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris

Mesdames !

Si vous souffrez d'*affections abdominales, ptose, rein mobile,* ou *d'obésité,* il faut porter la nouvelle **Ceinture-Maillot du Dr Clarans,** la seule qui procure un soulagement immédiat et radical ainsi qu'une aisance parfaite. Etablts **C.-A. Claverie,** 234, faubg St-Martin, Paris. *Angle de la rue Lafayette. — Métro : Louis-Blanc.* Applications tous les jours, de 9 h. à 7 h. par Dames spécialistes.

POUDRE DE RIZ
AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants ;

2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéas"* eau de mélisse et de menthe

3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de 12 fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*

MAISON FONDÉE EN 1872

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

CONSTIPATION
radicalement guérie par la
PILULE CLERAMBOURG
Remède infaillible connu depuis 1598.
22 pilules 0,75 t(tes) ph(ies), Echant(illo)n gratuit. 4, rue Tarbé, Paris.

FAUTEUILS, VOITURES et LITS p(ou)r MALADES
BRULAND
Fabricant, breveté s. g. d. g.
14, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flaconsé 4 fr. et 6 fr. fco. *Phie DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. PERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE — PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque : " ARISTIDE LE JUSTE "
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND. à Salon (B.-du-R.)

UN PRETRE s'est guéri lui-même par l'emploi d'une RECETTE VÉGÉTALE, en 24 heures des
HÉMORROÏDES
Renseignements : Cure de l'Abbé De MAYR, 14, Rue de Périgueux, à ANGOULÊME (Charente)

PLUS D'IMBERBES ! PLUS DE CHAUVES !
L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser **la barbe et les moustaches** magnifiques même à 15 ans, il fait repousser cheveux, cils et sourcils. *Succès assuré. 80.000 Attestations.* Gd Fl. 3f, fco 3f60 Flacon 1f95, Fco 2f20 cont. bon ou mand. poste adressé à **L. POUJADE,** Chimiste, 4, rue de la Gare, à FIGEAC (Lot).

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez La PÉTROLÉINE du Dr Jammes.
qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.
PRIX : 4 fr. dans les pharmacies.
(impôt compris)

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1808 — 17 FÉVRIER 1918

EDITION·DE·LUXE — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



Les Deux Sœurs,
PAR ALEXIS VOLLON.



Dans le Parc,
PAR ANTOINE CALBET



La Recherche des Totos,
PAR GUSTAVE BOURGAIN



Type de Brancardier,
PAR JULIEN LE BLANT.



Le Marché,
PAR MAURICE LELOIR.



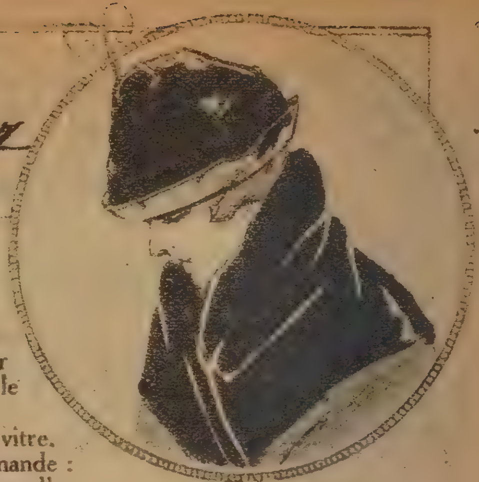
L'Enfant au Lapin,
PAR JEAN GEOFFROY

Galerie Georges Petit — L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES



Chapeau de soie grise brochée, drapé sur un fond de paille picot vert vif.

La Femme et le Foyer



Chapeau à fond souple en satin marron d'Inde doublé de paille, liséré du même ton.

POUR LES JOURS DE PLUIE

Voici la saison des giboulées, la saison où les ondées qui vous glacent comme un froid d'hiver alternent avec les éclaircies qui annoncent le printemps.

Avant de sortir, on hésite et, le nez collé à la vitre, les yeux levés vers le ciel changeant, on se demande : « Que mettre? » Le costume tailleur sera perdu par l'averse qui se prépare, car le vent souffle et la pluie viendra fouetter de ses grosses gouttes le visage, le vêtement et le chapeau. Cependant le gros manteau d'hiver, qui fait encore son petit effet sous la lumière terne d'un jour gris, sera vraiment piteux si tout à l'heure le soleil brille et déjà nous apporte une promesse des beaux jours printaniers. C'est le moment ou jamais de s'offrir un manteau de pluie; cette solution tranchera toutes les difficultés. Ces manteaux sont assez élégants pour circuler n'importe où, et cependant, ainsi protégée et enveloppée, on peut affronter tous les temps. En général, le kaki est considéré comme la couleur la plus pratique, et les modèles de gabardine imperméabilisée sortant d'une bonne maison, sont vraiment très bien. Ils ont le plus souvent, cette année, une ceinture assez large, fixée par des boucles en acier dans le genre des manteaux militaires, des poches classiques et un col se boutonnant jusqu'au menton, pas de fantaisie, la correction absolue est de rigueur. Cette forme convient parfaitement aux femmes grandes et minces; celles qui sont petites et un peu fortes feront bien de glisser la ceinture sous le vêtement, par derrière. Cela s'obtient très facilement en décousant les coutures sous les bras, à la hauteur de la taille, et en passant la ceinture dans ces larges boutonnières; ainsi la ligne du dos n'est pas coupée et la silhouette est allongée, et comme la ceinture maintient le manteau devant, l'effet est plutôt amincissant.



1. Manteau de bure marine garni de larges galons mohair noir. Col de satin noir. Chapeau assorti. — 2. Redingote de satin gris garnie de brandebourgs de soie. Col, manchon et robe de matelassé noir et gris.

Il y a un genre de satin caoutchouté qui s'emploie beaucoup en ce moment pour les manteaux de pluie. Ce tissu est joli et a l'avantage d'être plus élégant tout en restant d'un usage parfait. Très léger, on peut le porter sur une toilette fragile sans crainte de l'abîmer. On a aussi un grand choix de coloris, et comme le caoutchouc est de première qualité, la plus grosse pluie ne transperce jamais, ce qui n'est pas toujours le cas pour les gabardines imperméabilisées.

Personne ne sait mieux que l'Anglaise comment se garantir de la pluie, et sans doute le climat y est pour beaucoup. Nous trouvons, certes, que nous avons pas mal de jours pluvieux en France. Mais, de l'autre côté de la Manche, on désigne toujours notre pays sous le joli nom de *Sunny France*, « la France ensoleillée ». L'Anglaise est bien équipée pour résister au mauvais temps. Elle sort volontiers sans parapluie par le temps le plus menaçant; mais elle porte un chapeau aussi imperméable que le manteau et qui s'enfonce de manière à garantir également ses cheveux. Elle n'a pas le souci de suivre la mode, car le manteau de pluie, tel qu'on le comprend en Angleterre, ne se démode presque pas. Celles qui habitent la campagne toute l'année, ici, adoptent cette façon de s'habiller, et aussi les jeunes filles pour aller au cours ou au lycée, alors qu'un parapluie est encombrant et se perd avec une facilité désespérante.

Les chapeaux de printemps, comme les premières fleurs, sont toujours pressés de devancer la saison. Malgré les fourrures qui nous enveloppent jusqu'au nez, les modistes nous tentent par l'apparition des formes nouvelles et de garnitures inédites. Ainsi nous commençons à voir des modèles très relevés, avec une calotte plate à peine dessinée, s'enfonçant toujours beaucoup sur la tête, cachant la moitié du profil si on regarde du côté droit, mais le dégageant franchement à gauche, du côté relevé. Une des dernières nouveautés, comme garniture, consiste à effranger du taffetas coupé en bandes ou du ruban, puis à coudre ces bandes très rapprochées, ce qui simule, à s'y méprendre, une garniture de petites plumes, tout en ayant l'avantage de coûter beaucoup moins cher. Cette garniture est posée sur la calotte et les bords, qu'elle masque complètement en laissant voir le dessous de paille; ou bien, inversement, c'est le dessous qui est en soie et le dessus en paille, ce qui est plus doux et seyant au visage. Outre le noir dont on ne se lassera jamais, le mordoré très clair, un peu chaud, est très à la mode pour les chapeaux de demi-saison. Les pailles liséré et picot seront encore très portées, mais ce genre un peu dur et sec ne convient pas à toutes les femmes.

SIMONNE B...

LES PETITS CONSEILS

Décidément on ne se lasse pas du blanc et noir pour la toilette. Une note discrète dans l'ameublement n'est pas sans saveur. On voit de très jolis coussins et même, ce qui est moins heureux, des abat-jour entièrement blanc et noir. Un coussin allongé, de forme « polochon », est facile à faire avec des rubans de velours ou de satin noir et des rubans d'or. Un petit tapis chinois en soie brodée ou un joli motif brodé, posé au milieu du coussin et encadré d'un ruban, permet d'obtenir un coussin ravissant.

Notes de la Semaine

Les Cruautés de la Vie

J'AI assisté à l'une des audiences du procès Bolo. Ce jour-là, M. Panon déposait. Qui cela, M. Panon ? Dans six mois, vous ne vous en souviendrez plus. Mais durant une semaine, M. Panon aura joui d'une grande notoriété. Dans les feuilles, son portrait s'est offert, de face, de profil et de trois-quarts, aux regards de la foule. La tête ne manque pas d'élégance, ni le corps de souplesse. M. Panon, en ses jeunes ans, a dû être un fort bel homme. Cependant, il fut trompé, et de la façon la plus cruelle... L'aventurier dont il s'était fait — ô imprudence — l'associé, s'enfuit un beau matin, lui enlevant, du même coup, et sa femme et ce qui subsistait d'argent en caisse. L'infortuné Panon resta seul avec son déshonneur, des dettes et l'amer souvenir d'une trahison imméritée. Car enfin M. Panon était le meilleur des hommes. Il le montra par la suite. Après beaucoup d'années, il consentit à reprendre chez lui la compagne infidèle. Ayant rencontré le traître, devenu millionnaire et pacha, non seulement il lui tendit la main, mais il accepta d'endosser une condamnation infamante, de se reconnaître coupable d'un vol qu'il n'avait pas commis et de laver ainsi de toute souillure le passé du malfaiteur. Comment se résigna-t-il à une telle abjection ? Il nous l'a raconté d'une voix paisible, sans confusion apparente. Il n'avait pas le sou. Pour subvenir aux besoins de sa mère malade, il prit les deux billets de mille francs qu'on voulait bien lui donner. Ce fut le maigre salaire de sa honte.

Tandis que s'achevait la pénible confession, Bolo baissait les yeux d'un air attristé. Eprouvait-il quelque remords ? Je ne le suppose pas ; mais il craignait que la révélation de ces turpitudes n'aggravât les charges terribles qui déjà pesaient sur lui. Les assistants suivaient cette scène avec dégoût, enveloppant dans un même mépris l'accusé et le témoin. Leur malaise s'accrut quand une dame approcha de la barre. A moitié aveugle, appuyée sur le bras de l'huissier qui dirigeait ses pas incertains, Mme Panon répondit aux questions du commissaire du gouvernement. Défaillante, la gorge serrée, la poitrine secouée de sanglots, elle parla... Elle dit ses souffrances, ses regrets, son repentir, sa gratitude envers le mari généreux qu'elle se reprochait d'avoir outragé. Elle travaillait, donnait des leçons ; elle espérait, en redoublant d'efforts, s'assurer une vieillesse sans scandale et mourir en paix. Et voici que son martyre recommençait, que de nouveaux orages bouleversaient sa pauvre vie. Et l'auteur de ces maux, c'était lui, toujours lui, son mauvais génie, l'homme infernal qui ne se lassait pas de la persécuter.

« De mes trente-deux élèves, trente se sont détournées de moi. Nous sommes déshonorés. Bientôt nous n'aurons plus un morceau de pain. »

Un murmure de compassion courut dans l'auditoire. Cette femme, coupable assurément, n'avait-elle pas expié ses torts ? Les épreuves subies ne devaient-elles pas lui être comptées ? Méritait-elle que le destin s'acharnât ainsi ? Et quoique personne ne me fît de confidence, je sentais qu'une profonde pitié pénétrait mes voisins comme moi-même. Nous songions à ces élèves brusquement retirés de l'humble maison, soustraits au contact impur. Nous nous représentions l'angoisse de la réprouvée, vouée à l'abandon, jetée au ruisseau, privée de tout moyen d'existence. Quelle détresse ! La malheureuse gravit son calvaire. Chaque coup de sonnette est un sinistre avertissement. Chaque courrier apporte un billet laconique et froid, ou coloré d'excuses polies qui crucifie la maîtresse de piano, désormais indésirable. « Ma fille, indisposée, ne peut continuer ses études. Nous vous préviendrons. » Impossible de s'y méprendre. Courtois ou brutal, c'est un congé... A quoi bon se révolter et gémir ! Les parents usent de leur droit, ils croient remplir leur devoir, en écartant de chez eux des individus suspects. Belle compagnie à donner à leur enfant que celle d'une créature disqualifiée et d'une épouse adultère ! Et puis il faut ménager l'opinion. « Vous n'allez pas garder, je suppose, comme professeur, une dame compromise dans ces terribles affaires ! » Trois réflexions de ce genre, et le petit billet meurtrier vole à son adresse. « M'en voici débarrassée... Ouf ! » murmure la mère de famille respectueuse du qu'en dira-t-on... Agirions-nous autrement ? Je ne sais trop. Pourtant les pleurs de Mme Panon nous ont ému. La divine parabole nous montait du cœur aux lèvres : « Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre »... Bien dure est la justice sociale que ne tempère pas la bonté.

Comparées aux drames réels, les fictions littéraires semblent puériles. La pièce jouée devant le Conseil de guerre surpasse en complications romanesques les mélos de l'Ambigu. Elle contient de tragiques horreurs et se dénouera dans le sang. C'est du Sophocle, du Shakespeare, du Bouchardy, du Gaboriau. C'est aussi du Molière. Le jovial et le pathétique s'y coudoient. Le chauffeur Alexandre, M. Panon, M. Berthelier sont des personnages de comédie. Le sénateur Charles Humbert, au torse herculéen, aux poings énormes, au col de taureau, est sorti, bouillant et tonitruant, d'un volume de Balzac. Il y a en ce colosse du Vautrin, du Gaudissart et du Mercadet. Le héros enfin, le pacha fabuleux, louche collectionneur de millions, évoque le monde inquiétant et bigarré de « Cosmopolis » décrit par Bourget. Les spectateurs l'observaient avec une curiosité passionnée ; ils épiaient ses mouvements, ses gestes, les fugitives contractions de son visage, indécis de l'inquiétude et du trouble qu'il essayait vainement de dissimuler... Oui, nous étions au théâtre... Un long frémissement accueillait l'entrée des acteurs. Parfois des applaudissements éclataient ou des cris d'indignation. Et sur cette scène où trônait l'inexorable Thémis, sur cette salle chargée d'électricité planait la morne tristesse qui s'attache au spectacle des humaines misères.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Une Fête de Famille

Ma chère cousine,

Pour nous qui vivons à l'arrière, avec notre pensée constante là-bas..., là-bas, c'est-à-dire au front, près des poilus, il y a un sentiment extraordinaire qui nous envahit lorsque le hasard nous rapproche d'eux: C'est l'émotion de les voir si simples alors qu'on sait leur peine et leur courage... et aussi la stupeur que cette guerre, imaginée de loin en beauté, ait de près des réalités si poignantes. On comprend alors seulement la valeur que représente le « moral » du soldat, ce fameux moral dont on parle si souvent sans en saisir la profonde signification.

Le colonel du 31e m'avait fait l'honneur, connaissant ma dévotion aux poilus, de m'inviter à une fête intime... Pour la première fois, depuis d'interminables mois, son régiment bénéficiait d'un vrai repos, et, dans une pensée touchante, il avait permis aux soldats d'inviter leurs familles. Le train amenait un cortège de mères, de sœurs, d'enfants aux visages épanouis, et chacun semblait porter en soi quelque chose de la gloire du 31e... Le maire de avait prêté une salle aux vastes proportions, patriotiquement décorée de drapeaux, un soleil pâle se jouait à travers les arbres du parc, l'air était tiède, cela sentait bon le printemps, la détente..., c'était la fête du 31e!...

Le général, plein de bonhomie, saluait les groupes; il eût pu les nommer un à un ces enfants qui avaient fait si rudement leur devoir; il savait qu'il pourrait compter sur eux au prochain jour, et il était content de leur joie... Le colonel, l'œil à tout, paternel et bienveillant aux jours heureux, impérieux aux grandes heures, donnait des ordres, recevait ses hôtes, évoluait en chef respecté et aimé au milieu de ses braves dont il savait mieux que personne l'histoire.

Tout d'un coup, les clairons retentissent... la musique du régiment joue la marche du 31e, et c'est l'auteur, le sergent Reynaldo Hahn, qui la conduit. Elle est à la fois pimpante, chaude, héroïque, cette marche, avec des éclats d'un entraînement irrésistible et des reprises à la française, d'un rythme souple et gai... A l'entendre, le cœur saute dans la poitrine, car ces hommes qui la jouent dans ce décor tranquille, l'ont exécutée sous les obus..., elle accompagna des départs dont on ne revient pas toujours..., salua des retours harassés et victorieux... Et puis, aux heures tragiques, on vit ces sonneurs d'héroïsme poser bas leurs instruments, et passer au rôle, plus humble et plus grand, d'hommes de peine: ils portèrent sur leur dos des rondins, installèrent sur des brancards des blessés ramassés sur le champ de bataille... Ils savent pourquoi ils impriment des accents si fiers à cette musique où tambours, clairons et trompettes semblent appeler la victoire.

Dans la grande salle, le régisseur, un poilu à large face, tape les trois coups... On entend un brouhaha, des tonnerres de souliers ferrés, des rires, on s'interpelle, on se case... La fête commence.

Que vois-je, mon Dieu! une table, un verre d'eau... serait-ce une conférence?...

Non, c'est mieux : l'histoire toute simple du régiment, contée d'une voix forte par le lieutenant Gibelin... Il rappelle à ces soldats glorieux les bons et les mauvais jours passés ensemble ; eux se souviennent... et d'entendre leurs actions racontées sans guirlandes, sans phrases, devant le général, devant le colonel, et que les mamans, les femmes écoutent ces vérités-là au pied des drapeaux, les voilà tout remués.

Ah! que c'est beau, un récit vrai et qui tient toute son émotion des faits !... C'est que le 31e a pris Vauquois en 1915, il s'est illustré à Bouchavesnes en 1916, et voilà qu'il a été cité à l'ordre de l'armée pour sa victoire du bois des Buttes et de la Ville-aux-Bois :

« Régiment d'élite de la plus haute valeur offensive », dit la citation.

Le public assiste frémissant au récit de cette bataille aux mille combats, les notations sont précises comme des ordres du jour. En voici quelques-unes dans leur laconisme saisissant :

« 5 h. 30, les nerfs sont tellement tendus » que l'on voudrait pouvoir avancer d'une » heure l'aiguille trop lente qui marque » inexorablement des minutes dont cha- » cune paraît un siècle...

» 5 h. 45. Au tir des canons de tranchées » se superpose le barrage de l'artillerie de » campagne.

» 5 h. 50. Tout à coup, quelques minutes » avant l'heure, sur toute la ligne, nos soldats » se dressent, sortent des parallèles, l'as- » saut est commencé. »

Minute impressionnante entre toutes! Et voilà que l'action s'engage, mais elle n'a aucun rapport avec les charges épiques, en rangs épais, baïonnette au canon, drapeau déployé que nous nous plaisions à imaginer ; les hommes s'avancent silencieux, en minces colonnes, chargés de grenades, de cartouches, de fusées-signaux, ils vont au pas à travers le fouillis des tranchées bouleversées et des réseaux arrachés. Comme un flot mouvant les petites files bleues s'élèvent peu à peu, plongent, puis reparaissent dans les replis du terrain derrière le rideau de feu que tendent devant elles nos canons.

On se bat partout... Les récits brefs et pathétiques se succèdent ; pour la première fois de ma vie je comprends à peu près ce que représente cette chose formidable, inouïe, une bataille, où chacun joue sa partie, libre de soi, et cependant tenu dans le réseau serré d'un plan inflexible... Des héroïsmes se succèdent, les morts jonchent les boyaux, des luttes farouches s'engagent au bord des tunnels, les sapeurs lancent des jets enflammés, des soldats roulent sur le sol brûlés vifs, les mitrailleuses crachent leur feu, l'ennemi lance ses grenades, la bataille qui semblait gagnée devient hésitante, on se fusille à trente mètres; les munitions commencent à faiblir, les coureurs envoyés au chef de bataillon ne reviennent pas. Mais chacun sait son rôle, le colonel tire parti des moindres incidents, ses officiers accomplissent leur mission en héros. C'est le lieutenant Dubois qui, au détour d'un boyau, se trouve en présence d'une troupe nombreuse d'Allemands. « Il » se retourne pour crier : En avant! Seuls » deux de ses hommes l'ont suivi. Reculer? » Hésiter? Dubois n'y songe même pas et » fonce revolver au poing, tandis que ses » deux soldats arrosent le boyau de gre- » nades habilement dispersées. » Un Boche se rend, puis un deuxième et bientôt toute la troupe mettant bas les armes défile devant les trois Français; ils étaient 72!

Avec quelle ferveur on écoute ces pages d'histoire... Chaque feuillet en est sublime, on voudrait retenir pieusement les noms de ces héros obscurs, et saluer très bas ceux qui ont l'honneur de les commander. Trois kilomètres sont pris à l'ennemi, quinze cents prisonniers sont faits. Le Bois des Buttes, la Ville-aux-Bois sont la récompense de ces trois jours acharnés de luttes où chacun fit son devoir.

La parole de l'évocateur s'est tue. Une émotion religieuse envahit la salle... et voilà qu'une musique douce, large, lente, retentit. Le général l'arrête. Il devine la communion de tous ces cœurs saisis de respect pour le régiment qui a fait de telles actions et d'une voix forte il dit ces simples mots :

« Je vous demande d'écouter debout l'hymne (1) qui célèbre la gloire des héros du 31e morts pour la patrie... »

Des larmes de femmes coulent, c'est simple, c'est grand, car ces hommes qui ont donné leur vie, ceux qui la donneront demain, ce sont nos enfants à tous... On pense que tous les braves garçons qui assistent à cette fête de famille, bientôt repartiront et connaîtront une fois encore les nuits sinistres, l'attente livide du matin, les combats sanglants et peut-être le dernier sacrifice!... On devine le feu sacré, l'énergie farouche qu'il faut aux chefs, la tâche formidable qui revient à nos poilus. Et on les aime ces grands poilus aux yeux rieurs, qui s'estiment contents d'un beau jour... Les voilà qui applaudissent maintenant des chansons et qui se tordent de rire en écoutant les farces et les jovialités que des camarades leur débitent sur la scène. *Elle ne m'aime pas*, déchaîne des tempêtes d'hilarité. Gargantua devait rire de ce bon rire franc!... mais nous, les femmes, nous pensons encore à la bataille, c'est un tableau qui hante notre cœur... Les gothas peuvent venir maintenant !... puisque ces jeunes gens, depuis quatre ans, supportent nuit et jour et sans broncher les bombes qui les harcèlent, nous pouvons les attendre, nous, sans faiblir.

Le concert est terminé..., des applaudissements frénétiques retentissent au passage du colonel du général mais la fête n'est pas finie..., les tambours battent au loin, un des héros du 31e, debout au fond du parc, tient dans ses mains l'emblème sacré..., le Drapeau du Régiment, décoré de sa croix de guerre! Les soldats se groupent autour de lui, le général salue, le colonel salue... puis, dans le crépuscule d'un jour lumineux qui s'éteint,

(1) L'*Hymne aux Morts de Vauquois*, musique de R. Hahn.

une voix s'élève et chante la *Marseillaise* :

Allons, enfants de la Patrie!
Le jour de gloire est arrivé.

On chante comme on prie... et toutes les voix prient.

Puis le cher, le glorieux drapeau qui porte en ses plis toute l'histoire du 31e... s'en fut, tambours battants, clairons sonnants... Il retournera bientôt au feu... à la gloire... emportant le cœur des femmes, des mères et des fiancées qui comprirent, comme jamais encore elles ne l'avaient fait, la grande mission de nos soldats...

Et je songeais... l'histoire du 31e est celle de presque tous les régiments de France ; beaucoup se sont montrés magnifiques d'héroïsme ; comme ce serait bon pour le moral des gens de l'arrière, qu'ils apprissent un peu à connaître cette histoire-là... la vraie... celle qu'il faut savoir par cœur, ou plutôt celle qu'il faut avoir dans le cœur.

Que beaucoup de colonels profitent de leur court repos à l'arrière pour offrir des fêtes de famille de ce goût-là... La santé publique, le courage civil s'en trouveront au mieux.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Retour de la Drôme

Nous avons eu cette semaine un retour d'enfants émouvant et charmant. Après un séjour de six mois à Lens-Lestang, quelques-unes de nos filles claires, saines, bien portantes, méconnaissables, sont revenues au bercail ; ce n'était qu'une partie de la colonie ; toutes les fillettes dont l'anémie profonde exigeait une plus longue cure sont restées dans la Drôme sous la surveillance du comité local, à la tête duquel M. et Mme Proton se dévouent avec tant de zèle. Les voyages, en ce moment, sur le P.-L.-M., sont assez difficiles, aussi M. Edouard Herriot, membre de notre comité d'honneur, et maire et sénateur de Lyon, n'a-t-il pas voulu que ces enfants fussent à la merci de quelque long retard, et il a invité la bande à s'arrêter à Lyon. Mme Michau, envoyée à la rencontre de toutes ces filles claires, les a fait déjeuner puis promener, puis coucher ; journée inoubliable de bonheur. Le lendemain elle reconduisit au train la troupe claire qui connut une fois de plus que la bonté proverbiale de M. Ed. Herriot n'est pas un vain mot.

Voici les enfants qui sont désignées par le Dr Baudet pour repartir à Lens-Lestang sous la fidèle surveillance de M. et Mme Jacques.

Arlette Arlet; 9 ans, père mort, mère à l'hôpital. — Marthe et Solange Forestier, 10 ans et 7 ans, père mobilisé rappelé, ayant 8 enfants, mère femme de ménage. — Geneviève et Madeleine Henriquet, père réformé, mère attend son cinquième bébé. — Cariace Kahn, 8 ans, père mort, mère 3 enfants. — Jeanne Pousset, 6 ans, père 29e artillerie, mère 3 enfants. — Andrée et Marcelle Théret, 7 ans et 4 ans, père prisonnier de guerre, mère malade 3 enfants. — Suzanne Villa, 6 ans, père 27e infanterie, mère 2 enfants.

Il faut en faire partir beaucoup de ces pauvres petites. Si on savait..., ah! si on savait..., si on pouvait toucher du doigt les affreuses misères qui existent, les cœurs se fendraient, chacun voudrait adopter un enfant. Ecoutez ce récit qui a l'air d'un conte d'Edgar Poë, d'une histoire incroyable, et qui pourtant est rigoureusement, douloureusement vraie... La lettre est d'un soldat, Pierre Hardy; il me recommande une fillette; je passe le préambule :

« Il s'agit d'une fillette de cinq ans, devenue orpheline dans des conditions particulièrement navrantes, son père a été tué au front et sa mère, jeune femme de vingt-six ans, vient de mourir subitement. D'après les constatations médicales et celles des voisines, elle est morte dans la soirée de samedi. Ce n'est qu'hier mardi qu'on s'est aperçu du décès.

» *Depuis samedi soir jusqu'à mardi, la petite Louise est restée auprès du cadavre de sa mère, respirant une odeur épouvantable.* Il était temps pour cette pauvre petite qui croyait sa mère endormie. Je l'ai vue hier, tout amaigrie et pâle, les yeux encore égarés et comme agrandis de terreur. Elle, d'ordinaire rieuse, espiègle, ne disait plus rien et voulait se cacher sous la table à l'arrivée de tout visiteur. Je ne suis qu'un passant cantonné, là, au hasard de nos déplacements. Mais le spectacle de cette infortune m'a serré le cœur. J'ai eu deux frères tués à l'ennemi, je voudrais que l'enfant d'un camarade que je n'ai pas connu mais qui est mort aussi pour le pays, retrouve quelque chose de sa maman dans le doux accueil d'une Maison claire. »

Ah! oui, elle sera une petite claire cette pauvre gosse, nous la garderons toujours... C'est pour ces enfants-là qu'il faudrait inventer des Maisons Claires.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de la 35e liste arrêtée le 7 février.	4.891 fr. »
Subventions	45 fr. »
Montant de la souscription au 24 janvier.	326.703 fr. 95
Total général.	331.639 fr. 95

(Voir page 150, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous avons eu le plaisir, cette semaine, de boucler notre 48,946e envoi. Nous fêterons bientôt, il faut l'espérer, notre cinquantième mille ! Grâce à nos cousines qui nous envoient chandails, chaussettes, linge, nous pouvons établir ces bons paquets, accueillis avec tant de gratitude au front. C'est pourquoi nous convertissons souvent en vivres, tabac et friandises, l'argent qu'on nous envoie pour eux et même quand la coopérative existe, nous expédions simplement un mandat qui permet au soldat privé de tout secours de s'acheter un peu de superflu.

En ce mois de janvier, nous avons reçu à notre caisse des envois du front 1,038 fr. 25. Nous avons dépensé 1,279 fr. 15. Il reste à notre réserve 9,389 fr. 10.

L'Adoption des Prisonniers

Les Comptes du mois

Notre œuvre est heureuse, qu'on en juge par ces chiffres qui ont leur éloquence.

En janvier, grâce à de gros dons, parmi lesquels il faut compter celui de M. Bapst, nous avons reçu, tant pour notre Caisse de Secours qu'au Compte de nos Marraines d'Outre-Mer 23,378 fr. 15. Nous avons dépensé pour nos chers prisonniers 13,093 fr. 05...

Il reste à notre réserve générale, en y joignant les reliquats du mois dernier, la somme de 36,204 francs, ce qui nous permettra les grands envois collectifs que réclament de nous les Présidents des camps.

Y. S.

A l'Université des Annales

La Conférence de M. Ernest-Charles sur nos Amis en Espagne. — Les Vendredis de musique de chambre.

L'abondance des matières nous oblige à dire quelques mots seulement de la conférence donnée par M. Ernest-Charles sur l'Espagne. « Les Espagnols, dit le conférencier non sans un peu d'ironie, ont prêté à la guerre une attention passionnée, ce qui fut la forme la meilleure de leur amitié. » M. Ernest-Charles ne cache pas les tendances nettement germanophiles des Espagnols au début de la guerre ; peu à peu, ils furent gagnés à la cause française surtout par la campagne tenace, persistante, menée par les écrivains et les artistes qui, eux, n'oubliaient pas que leur patrie était celle de Rodrigue et de Don Quichotte. On vit plus de sept mille Espagnols s'engager dans notre légion étrangère avec un enthousiasme qui fait honneur aux deux pays ; on vit aussi le roi entreprendre l'œuvre de solidarité nationale qui sera un éternel sujet de gloire pour lui.

Cette conférence spirituelle, et par instant cinglante, présenta dans un jour lumineux la question de nos rapports avec cette sœur latine, l'Espagne ; elle fut un éloge très vif des Blasco Ibanez, de Martinez Ruiz et de beaucoup d'intellectuels qui vouèrent leur cœur à la France.

Ricardo Vinès prêtait le concours de son talent à cette séance. Il fut l'ami de Granados, ce musicien de génie qui trouva la mort dans le bateau coulé par une torpille allemande ; il joua ses compositions d'une couleur si intense avec une verve, un sentiment, une ardeur tout espagnols.

Les séances de musique de chambre se poursuivent aux *Annales* avec un succès croissant. Les habitués du vendredi auront le régal d'entendre aujourd'hui, à 4 h. 1/2, avec le concours du quatuor Chailley et de Mme Jane Bathori, des œuvres de Chevillard, de Pierné, accompagnées et dirigées par eux-mêmes.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

(Du 18 au 23 février)

Lundi. — La Vie du Colon moderne.
Conférence de M. Joseph Chailley.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires de la Provence, des Alpes et du Dauphiné.
Conférence de M. Jean Richepin.

Vendredi. — Les Enfants... La souffrance des Enfants belges (allocution de Me Henri-Robert).
Conférence de Mme Carton de Wiart.

Vendredi, 4 h. 1/2. — Séance de musique de chambre (Festival russe).

Samedi. — Chez nos Amis les Anglais.
Conférence de M. Jean Richepin.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

11 février 1918.

LA PAIX DE L'ALLEMAGNE ET DE L'UKRAINE. — Le grand drame russe évolue toujours. Il va sa misérable route dans un incessant pêle-mêle d'idéologie et de crime, de ressauts et de coups de théâtre, sous l'œil cynique des Allemands qui lui demandent le salut, qui cherchent à s'ouvrir le grenier de l'Ukraine. Ce pays a capitulé, bâclé avec les Empires centraux une sorte de paix qui l'enrichira, pacte détestable, aux dépens de la Pologne, tout en lui imposant le sacrifice de ses revendications en Galicie; et les convoitises germaniques partent en caravane vers les plaines du Dniéper, vers Odessa dont ils méditent le pillage. Leurs espoirs pourraient bien être trompés d'ailleurs. Après quarante mois de guerre les greniers russes peuvent être épuisés. Puis les destinées de la république ukranienne sont plutôt aléatoires. Toujours est-il que c'est là le secret de leur volte-face avec les maximalistes; c'est pourquoi, après avoir accepté de traiter avec eux, après les avoir attirés à Brest-Litovsk avec l'appât d'une paix démocratique, ils les lâchent aujourd'hui, livrent le secret de leur vénalité, disent les sommes qu'ils émargèrent au budget impérial, les traînent dans la boue, rompent, ou à peu près, avec eux.

Aussi bien la cassure était latente depuis la brutale sortie du général Hoffmann, depuis l'aveu non déguisé des convoitises teutonnes sur les provinces baltiques. La discussion n'était plus un débat sur la paix, mais un choc d'idées que ni von Kuhlmann ni Czernin n'entendaient prolonger. La délégation russe se trouvait chambrée, coupée de Pétrograd. Bref, les maximalistes acculés à l'acceptation immédiate d'une paix séparée quittèrent le tapis vert

ULTIMATUM A LA ROUMANIE. — En même temps qu'ils signaient la paix avec la Rada de Kiev, les Centraux présentaient un ultimatum à la Roumanie, lui enjoignaient brutalement d'avoir à traiter dans les quatre jours. La Roumanie est, en effet, un obstacle aux convoitises allemandes sur Odessa, et il faut la mettre hors de cause. Déjà, depuis quelque temps, Mackensen lui cherchait querelle, essayait avec elle des pires manœuvres d'intimidation. Dans l'angoisse où le laisseraient de lourdes responsabilités, M. Bratiano avait donné sa démission ; mais il ne s'en suivait pas que le roi Ferdinand et l'armée capituleraient. Celle-ci est encore solide ; elle a brisé une première fois l'attaque de Mackensen. Et elle ne mettra point bas les armes sans honneur.

FRONT DE GUERRE ET FRONT INTÉRIEUR. — L'ennemi multiplie les coups de sonde sur notre front. L'effondrement des armées russes lui permet, en effet, de ramener de l'Est une partie de ses troupes. On estime à plus de deux cents le chiffre de divisions qu'il pourrait lancer sur nos lignes, soit qu'il veuille essayer de les briser par raids simultanés et de grand style, soit qu'il le cherche en une seule et brutale offensive. Faut-il ajouter qu'il trouvera à qui parler ? Son offensive militaire sera repoussée comme son offensive morale et politique. La belle manifestation de la Sorbonne et M. Georges Leygues ont montré que l'union sacrée durait toujours, que la France dans la double bataille que lui livre l'Allemagne avait plus que jamais l'implacable volonté de vaincre.

LE PROCÈS BOLO. — Il tourne au complet désavantage de l'accusé, dont la culpabilité est maintenant certaine, dont les tares, les mensonges ont été mis à jour. D'autres compromissions apparaissent. Le drame se noue pour la plus grande manifestation de la vérité.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

Notre dessinateur, le peintre Frédéric Régamey, est allé prendre dans la salle du conseil de guerre où achève de se dérouler le « drame Bolo » les portraits des personnages qui y auront joué les rôles essentiels.

Voici le grand ténor, c'est-à-dire le « traître »,

BOLO. — J'ai commis des fautes de jeunesse, je demande toute votre indulgence...

croqué au naturel, tantôt impertinent, avantageux et plein d'assurance, tantôt méditatif et rusé... Voici son complice, le Bertrand de ce Robert Macaire, Porchère, un bas coquin lamentable et fuyant. Celui-ci joue la confusion ; il ne se doutait pas : il a accompli des missions suspectes sans en deviner l'objet ; il a servi d'instrument aveugle à des complots qui passaient au-dessus de lui. Ses yeux se gonflent, sa voix se brise dans un sanglot. Il est « un peu trop innocent » ! Bolo enveloppe d'un regard dédaigneux ce comparse. Un homme ça ? Une loque humaine, un esclave qu'il a gavé de bienfaits, un malheureux dénué d'audace et d'énergie.

Porchère.

Le pacha continue de crâner jusqu'à ce que surgisse son ennemi le plus redoutable. M. l'expert Doyen ne s'en laisse pas conter. Il a compulsé les écritures, vérifié les chèques, suivi à travers le monde l'odyssée de ces millions transportés de banque en banque, réunis dans le coffre-fort de l'aventurier et, de là, disséminés selon les nécessités d'un plan de campagne dont les obscurités se dissipent... Doyen tire des chiffres d'implacables déductions ; il pose des questions auxquelles l'accusé ne peut répondre. Ce n'est plus la jactance du début. C'est l'embarras, la tristesse, l'abattement. Ce sera à de certains moments la fureur... qu'essaiera de modérer le prudent et lucide avocat, Me Salles. Mais généralement, Bolo reste calme. Il a écouté sans mot dire la déposition mouvementée de Charles Humbert, la ferme, nette et courageuse déclaration de Louis Barthou et les reproches amers d'une de ses victimes, le lamentable Panon.

L'expert Doyen.

Me Albert Salles, défenseur de Bolo.

Il faut nous arrêter. Le journal est mis sous presse.

Les séances continuent... A l'heure où paraîtront ces lignes, le sort du pacha sera réglé.

BLOC-NOTES

LETTRES ANONYMES

S'il ne fallait se défier avant tout des lois de circonstance, on serait tenté d'en réclamer de nouvelles, mêmes transitoires, contre la calomnie, qui est une des plaies de l'heure.

La Fontaine, peu tendre, écrivait cependant :

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie...

Ne disons pas : « Ce n'est rien, c'est encore un mari, qui, abusé par de faux rapports, vient de tuer sa femme. » Mais celui des deux crimes qui menace plus l'ordre public, ce n'est pas le meurtre, c'est la dénonciation calomnieuse.

Au moment où la guerre a éclaté, nous avons cru naïvement que les professionnels ni les amateurs ne commettraient plus aucun délit tant qu'elle durerait. Il y a bien eu un petit ralentissement, qui se conçoit : l'absence, dit encore La Fontaine, est le plus grand des maux ; elle est, dans les occasions, le plus héroïque des remèdes. Si la campagne avait duré trois mois, il se peut que l'armée du crime eût fait trêve jusqu'à la paix. Les hostilités ont déjà duré trois ans : comme tant d'autres, les malfaiteurs se sont installés dans la « guerre ».

Nous nous étions flattés non moins naïvement que cette grande épreuve exaltât les grandes passions, et engourdit les autres : elle a tout remué indistinctement dans le cœur humain, et ce qui remonte à la surface de ce bouillon n'est pas toujours le plus beau. Le sublime de l'épopée a de répugnantes contre-parties — dans le civil.

Plus tard, les contemporains ne se rappelleront pas sans dégoût qu'en ce temps où les illettrés eux-mêmes ont écrit tant de lettres resplendissantes d'une beauté ingénue, des gens qui mettaient presque l'orthographe en ont tant écrit de sales qu'ils n'osaient pas même signer d'une croix.

ABEL HERMANT.

Joffre en anecdotes.

A l'heure où s'imprimeront ces lignes, le nom du maréchal sortira victorieux des urnes académiques.

Glanons quelques souvenirs autour du nouvel immortel :

M. Georges Habay, professeur à Paris, assure que *Joffre*, de même que *Geoffroy, Joffroy, Jouffroy, Joffrin, Joffrès, Jauffre, Jauffret, Jauffrès*, d'autres encore, y compris la forme méridionale *Jaurès*, est une modification de *Godefroy*.

N'est-il pas piquant de constater que celui à qui fut dévolue la mission de « bouter » les Allemands hors de France porte précisément un nom d'origine germanique et qui, ô ironie de l'étymologie! signifie le *bon pacifique (gode = gut*, bon ; *froy = Friede*, pax) ?

N'est-ce pas aussi un fait digne de remarque que la première et l'une des plus illustres victimes que fit, quoique indirectement, cette horrible guerre ait été Jaurès, dont le nom est étymologiquement identique à celui de notre chef le plus populaire ?

❀

Les amateurs de graphologie ont souvent écrit au général Joffre pour avoir les moyens de « dégager ses caractéristiques scripturales ». Le chef, surtout au début des hostilités, n'avait guère le temps de répondre ; mais, malgré ses préoccupations, il s'intéressait parfois aux trouvailles de ses correspondants. Histoire de rire un peu.

« Ah ! ah ! mon petit, s'écriait-il en s'adressant au commandant de G..., l'un de ses officiers d'ordonnance, c'est très bien ça ; vous en avez une veine ! Bien des points communs avec les grands capitaines de l'histoire. Diable ! mes compliments ! Je vous l'avait dit... Hé ! hé ! »

Et tout le monde éclatait de rire, car les lettres attribuées au général Joffre étaient des lettres écrites de la main du commandant de G..., et signées par le général.

Le commandant de G... est d'ailleurs un officier des plus distingués. Sorti premier de l'Ecole de guerre, il fut choisi, sur ses notes, par le généralissime.

❀

Au mois de février 1915, en terre de France, tout près d'A..., le général Joffre passa en revue l'indéfectible régiment catalan. Il y eut un moment de belle émotion patriotique quand l'homme sur qui pesaient alors toutes nos destinées descendit d'automobile et passa à petits pas devant le régiment disposé en carré. L'œil était vif et la voix restait ferme. Il interrogea un vétéran :

« Ets Catala, tu ?
— Si.
— Tenes pit ?...
— En cal teni !... »

Le dialogue fut court et simple. La suite sourit et le général poursuivit son inspection...

Avant de repartir, il décerna un certain nombre de décorations qu'il épingla lui-même sur la poitrine des braves.

❀

Un jour que le capitaine Joffre, revenu à son cher Roussillon natal, avait remonté la vallée du Tech jusqu'à la pittoresque petite cité de Prats-de-Mollo et examiné, avec l'intérêt du sapeur, le fortin construit par Vauban, le gardien de batterie arrêta, comme suspect d'espionnage, ce civil trop attentif. Joffre se laissa doucement conduire au poste ; mais là, interrogé sur son identité, — n'était-il pas Allemand ? — il ouvrit son manteau et déclara en un catalan trop transparent pour qu'il soit nécessaire de traduire :

« Soun un Allemany de Rivesaltes, que ten tres galons sobre la matelotte. »

Certain matin, il reçoit de Rivesaltes, son pays, cinq bouteilles. Elles ont l'air bien vénérables et portent chacune un beau nom : muscat, malvoisie, maccabeo, rancio, grenache. Ce sont les vins fins du Perpignanais. C'est bien autre chose encore : c'est la bonne pensée des compatriotes de clocher, c'est le village aimé dont l'esprit et le cœur frétillent sous les cinq chapes de cire. Un instant, une tendresse passe sur les yeux du généralissime, il soulève l'une des bouteilles et en fait chanter la couleur devant la flamme de la lampe. Mais, doucement, avec précaution, parmi les cartes déployées, déjà il replace le muscat sur la table, et au témoin qui a raconté cette histoire :

« Faites porter ces bonnes choses à la plus proche ambulance », dit-il.

❀❀❀

Citons, pour finir, une éloquente page du maréchal. C'est le texte des paroles qu'il prononça, à son retour d'Amérique, en réponse au discours de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis :

L'AME AMÉRICAINE

Vous avez bien voulu rappeler ces journées de la Marne où nos soldats accomplirent, non seulement leur devoir de Français, mais leur devoir de citoyens du monde. Il s'agissait, en effet, de sauver la France et en même temps l'avenir de la démocratie. Cette palme que m'offre la ville de New-York me rappellera donc avant tout le sacrifice de tous les braves que j'avais l'honneur de commander et qui sont morts pour cet idéal. Elle me rappellera aussi le culte que les habitants de la grande métropole transatlantique professent pour ceux qui savent défendre la liberté jusqu'au bout et qui donnent leur sang pour une juste cause.

Vous avez évoqué le souvenir de notre récent voyage aux Etats-Unis. Permettez-moi de rendre, à mon tour, hommage à vos compatriotes. Ce qu'ils ont acclamé en nous saluant, c'est l'armée française qui a précisément lutté sans défaillance depuis trois ans pour ces idées qui nous paraissent plus précieuses que la vie.

Quand vers nous montaient ces hourras de la foule, ils s'adressaient, j'en suis sûr, à ceux qui, dans les tranchées, de Nieuport à la Lorraine, ont infligé à l'ennemi tant de sanglantes défaites.

Rien ne pouvait me donner plus de confiance en l'avenir que cette unanimité du peuple américain à notre égard et sa sollicitude pour les nôtres.

Vous avez bien voulu nous accorder plus que votre appui moral déjà si précieux et que l'appoint formidable de vos ressources matérielles. Vous avez envoyé des hommes sur le sol français, afin de montrer à nos soldats que la fidèle Amérique n'est pas plus avare de son sang que de son or. Vous avez décidé de combattre à nos côtés pour affirmer de la manière la plus éclatante votre foi dans les grands principes sur lesquels reposent nos deux républiques sœurs.

L'armée française, toute la France debout pour l'indépendance universelle vous en remercient. Plus que jamais, la victoire me paraît certaine et les sacrifices douloureux qu'elle exigera encore ne feront que resserrer les liens indissolubles qui déjà nous unissent.

L'héroïsme des Américains, une fois de plus allié à l'héroïsme des Français sur les champs de bataille, ne peut manquer d'assurer le triomphe de nos armes et, dans l'avenir, une ère nouvelle de liberté où nos deux pays continueront leur tâche fraternelle.

Maréchal JOFFRE.

Les aviateurs — protecteurs de la cité — sont à l'ordre du jour. Ils usent, comme vous savez, d'une langue spéciale. Continuons le petit vocabulaire dont nous avons donné déjà des fragments.

Carlingue. — Nacelle de l'avion.

Bout de bois. — Hélice.

Tirer sur le bout de bois. — Lancer l'hélice.

Sauce. — L'essence.

Mettre toute la sauce. — Ouvrir l'essence au plus et mettre tous les gaz, donc avoir son moteur au plus grand régime et marcher à toute vitesse.

Ficelles. — Cordes à piano ou câbles souples des différentes commandes. On dit du pilote qui agit sur ces commandes qu'il « tire sur les ficelles ».

T. — Morceau d'étoffe blanche rappelant la forme d'un T et placé sur le sol pour indiquer la direction du vent et en même temps le sens du décollage et de l'atterrissage.

Piste. — Terrain d'atterrissage.

Fritz. — L'avion allemand.

Taxi. — Appareils qui, dans les écoles, servent à l'entraînement du personnel navigant.

Zef. — Vent.

Etre tangent. — Se dit d'un appareil qui, trop chargé ou d'un mauvais fonctionnement, a de la peine à conserver sa ligne de vol.

Faire lieutenant, capitaine, etc. — Cette expression désigne le nombre de rebondissements que l'on fait dans un atterrissage « sonné ». On dit que l'on fait lieutenant pour deux sauts, capitaine pour trois, etc..

Etre « sonné ». — Se faire marmiter par les batteries contre avions.

SERGINES.

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

On me fait part d'un scrupule.

« J'ai comme voisins, m'écrit un abonné de Tours, des habitants de Mulhouse réfugiés. Ils me racontent des traits significatifs et très bons à divulguer, mais je crains, en citant leurs noms, d'exposer les membres de leur famille, demeurés là-bas, à d'atroces représailles. Alors, je n'ose plus... »

Cette inquiétude est compréhensible. Mais notre correspondant peut fort bien taire les noms ou les modifier. L'essentiel, c'est que les faits soient d'une rigoureuse authenticité.

Dans le courrier d'aujourd'hui :

Incendies méthodiques

VIII. — Août 1914... Les Allemands défendaient avec acharnement les abords de Mulhouse. Ils furent attaqués à Dornach et leur résistance fut brisée par la vaillance de nos soldats. La marche en avant devint plus rapide ; on put alors avoir un aperçu des méthodes guerrières de l'Allemagne. Dans chaque village, tout habitant soupçonné d'avoir des sympathies pour la France eut sa maison incendiée. Les habitations ouvrières du pont d'Aspach, l'église et le presbytère de Schweighausen, les petites et les grandes fermes de Reiningen furent la proie des hordes germaniques.

Avant de se retirer les barbares commirent même un crime affreux à Reiningen. Au croisement du chemin de ce village et de la route conduisant à Lutterbach, se trouvait une ferme modeste. La rage de la défaite aidant, et pour punir le propriétaire de ses sentiments français, les Allemands mirent le feu aux bâtiments. Brutalement chassé de sa demeure, le fermier voulut au moins sauver ses bestiaux de l'étable en flammes. Il fut abattu à coups de fusil. Sa malheureuse femme qui accourait à son secours fut fusillée à son tour ; elle reçut une balle au sein. — J. G.

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Livret de Ch.-G. ETIENNE

JOCONDE

Opéra-comique en trois actes, repris au Trianon-Lyrique

Musique de NICOLO

COUPLETS DE JEANNETTE ET DE JOCONDE

All^o And^te

1^r Couplet. JEANNETTE
2e Couplet. JEANNETTE
3e Couplet. JOCONDE
PIANO

Parmi les fil_les du_can_ton on choi_
On_ va bien me la dispu_ter, cha_
Si l'on cou_ron_ne la_beau_té, si l'on cou_

sit la plus in_no_cen_te, le_ bail_li pro_clame son nom, vous voy_ez_ comme elle est conten_te; mais_a_vec le bouquet che_
_cu_ne se dit la plus sa_ge; pourtant j'es_pè_re l'em_por_ter sur les fil_les de ce vil_la_ge, de leurs ef_forts je ne crains
_ron_ne l'in_no_cen_ce vous ê_tes digne en vé_ri_té_ d'avoir i_ci_ la pré_fé_ren_ce à_quelqu'un ce présent_si

ri. elle ob_tient en_cor au_tre cho_ _ _ _ _ _ _ se... el_le peut choi_sir un ma_ri el_le
rien. vou_lez-vous en savoir_ la cau_ _ _ _ _ _ _ se. ma mère et le bailli sont bien, ma
doux_est des_ti_né je le sup_po_ _ _ _ _ _ _ se, chacun voudrait ê_tre_l'é_poux, chacun vou_

peut choi_sir un ma_ri que je vou_drais_ a_voir la ro_se, que je vou_drais_ a_voir la ro_se.
mère et le bailli_ sont bien et_ je crois_que j'au_rai la ro_se et_ je crois_que j'aurai la ro_se
_drait ê_tre_l'é_poux qui re_ce_vra_ de vous_la ro_se, qui re_ce_vra_ de vous la ro_se

f *p* *rf* *cresc.* *ff*

LE THÉATRE

Les Chefs-d'œuvre de « Feydeau »

Le théâtre du Trianon-Lyrique passe en revue le répertoire de l'ancien opéra-comique ; il exhume les ouvrages qui, à la fin du XVIIIe et jusqu'au milieu du XIXe siècle, firent la fortune de la salle Feydeau. Ce genre que l'on a qualifié d'*éminemment national*, non sans ironie (car il eut des détracteurs), mérite d'être appelé ainsi. Les dons les plus charmants de notre race y apparaissent harmonieusement groupés : l'esprit, l'enjouement, la grâce, la sensibilité souriante, le goût enfin, ce tact qui nous appartient en propre et qui fait que rien n'est trop appuyé et que l'émotion reste discrète, la joie finement malicieuse.

Ce sens de la mesure n'exclut nullement la vérité des sentiments et des caractères. Grétry n'est pas loin d'égaler Gluck dans l'expression de la tendresse; les paysanneries de Monsigny contiennent des pages d'une ravissante fraîcheur; le *Joseph* de Méhul respire la sincérité la plus noble et la plus touchante.

Après avoir ravi plusieurs générations, ces jolis chefs-d'œuvre connurent l'indifférence et l'oubli. L'attrait des modes nouvelles, l'influence de l'école musicale d'outre-Rhin détournaient d'eux, sinon la foule qui y demeurait secrètement attachée, du moins l'auditoire choisi qui donne le ton, crée les snobismes et s'érige en souverain juge des choses de l'art. On décida que la verve énorme et débordante du Wagner des *Chanteurs de Nuremberg* réduisait au néant la gaieté légère de nos vieux maîtres. Ceux-ci, éloignés de la scène progressivement, finirent par n'y plus paraître. Comme je déplorais un jour cet ostracisme devant mon ami Albert Carré, il s'associa à ces regrets.

« Je n'y peux rien, me dit-il. Le public n'en veut point. »

Le public aurait-il changé d'avis? La salle du Trianon-Lyrique est prise d'assaut chaque fois que ces noms jadis populaires, puis injustement dédaignés, sont sur l'affiche. Une aimable et érudite causerie de M. Antoine Banès précède les pièces : *Rose et Colas, les Voitures versées, Le Maître de chapelle, l'Epreuve villageoise, Richard Cœur de Lion* ou *Joconde*...

Que de souvenirs éveille la partition de *Joconde!* Les mélodies célèbres y abondent, de ces airs qui volent de bouche en bouche et acquièrent, en se transmettant à travers les âges, une signification légendaire... Les jeunes colonels du théâtre de Madame, coquets et fringants, fredonnaient : *J'ai longtemps parcouru le monde*... Les amants de 1820 chantaient : *Quand on attend sa belle, que l'attente est cruelle!*... Les Muses du salon de Mme Ancelot soupiraient, d'une voix suave, soutenue par la harpe ou le piano-forte : *Et l'on revient toujours — oui toujours — à ses premiers amours*... L'ingénue détaillait, avec des mines fûtées : *Parmi les filles du canton on choisit la plus innocente*...

C'est cette mélodie que nous offrons aujourd'hui à nos lectrices. Elles éprouveront à l'interpréter autant de plaisir que nous à la réentendre...

Pour préparer l'avenir il faut aimer le passé. Il faut puiser aux sources françaises. Saluons comme un heureux symptôme la faveur qui accueille les représentations des chefs-d'œuvre de « Feydeau ».

ADOLPHE BRISSON

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

LES AQUARELLISTES FRANÇAIS

Après bientôt quatre années de guerre, l'Art se reprend décidément à la vie. C'est un maître impérieux qui ne permet jamais à l'artiste d'abandonner bien longuement le pinceau, le burin ou l'ébauchoir. Malgré les difficultés, malgré le péril, les expositions ne cessent pas. Elles sont presque journalières chez Devambez et Georges Petit où les *Aquarellistes Français* donnent leur quarantième exposition et font aux gothas allemands cette belle réponse d'un Salon presque aussi riche en œuvres délicates et fines qu'avant la guerre. Parmi les pages en vue, beaucoup sont bien naturellement étrangères à cette dernière, mais beaucoup aussi la rappellent, d'une manière anecdotique tout au moins : tels le *Ravin de Chivignolles* et les *Goumiers* de Doigneau ; tels les types de soldats de Julien Le Blant, le peintre des Chouans, plus heureux, plus véridique que jamais dans ces images de poilus : tels encore le *Déjeuner à la cote* 425, l'*Ambulance à l'Hartmann*, la *Corvée des rondins*, de Gustave Bourgain et cette *Recherche des totos* où l'ancien « col bleu » s'amuse dont on sait quelle géhenne.

Au premier rang de ceux que leur genre de talent éloigne des scènes militaires et qui souffrent de la guerre sans la raconter, on retrouve avec plaisir, avec joie même, Maurice Leloir et ses fines évocations des temps où vivait et souffrait la dolente et charmante Manon Lescaut. Il est là tout entier avec ses qualités habituelles et sa recherche du « fin du fin » dans le joli tableautin du *Marché*, dans la querelle d'une jeune caillette et d'une harengère peut-être un peu trop forte en « gueule », dans la *Lanterne Magique*, très agréable résurrection des plaisirs du Paris d'autrefois, dans ses aquarelles pour l'illustration des *Liaisons dangereuses*, et dans ce qu'il appelle *Suite d'Armée*, c'est-à-dire toute une cohue pittoresque de soldats, de vivandiers et de filles comme Soubise et les généraux de la Guerre de Sept ans en traînaient derrière eux.

Edgar Maxence retrouve avec l'*Automne*, le *Soir* et la *Méditation*, un peu de ses grands succès du Salon. La dernière de ces aquarelles a dans un format plus petit toute la grâce, tout le recueillement des belles figures que je n'ai pas besoin de rappeler, car elles sont dans toutes les mémoires. Jean Geoffroy, Geo, en termes familiers, reste dans la *Rentrée, En Retenue, Indécision*, le peintre sans prétention des gosses, des écoliers. Et même *L'Enfant au lapin* est-il un très adroit morceau de peinture. Alexis Vollon se surpasse dans les *Deux Sœurs*, la *Reprise* et le *Conseil de Revision*. Tenré évoque non sans grâce l'aimable tableau qu'une permission ramène en tant de foyers. Aux *Aquarellistes* comme partout, Devambez triomphe, amuse avec sa spirituelle *Rencontre du Père Noël* et du *Juif errant*, avec l'*Ours* et le *Saint*, avec son *Petit Pierrot*. Calbet est la lumière, la grâce mêmes dans ses baigneuses, ses bacchantes, ses ondines ; et même, dans le *Parc*, cousine t-il avec Lancret. Il y a à cette quarantième exposition de somptueuses fleurs de Filliard et d'Eugénie Faux-Froidure, de très beaux paysages d'autrefois et d'aujourd'hui de Latenay, d'Henri Jourdain, de Gaston Le Mains, d'Emile Adan, de Nozal, de Vignal, d'Escalier, de Rossert et du regretté Luigi-Loir ; il y a d'agréables portraits de Ray, de Caroline Baily et de Jeanne Contal, deux miniaturistes de marque ; des Aouled Nayls de Clairin ; et tout cela constitue mieux qu'une simple exposition de guerre.

LEON PLÉE.

LES LIVRES

Mon Pays, par la reine MARIE de Roumanie. — *Le Génie féminin français*, par Mme MARTHE BORELY. — *La Femme polonaise*, par Mme HALKA DUCRAINE.

Une reine parlant de son peuple et de son royaume, cela comporte presque toujours un ton où l'inspiration purement littéraire est d'intérêt secondaire. Quels que soient le charme de la pensée et l'élégance de la phrase, la personnalité de l'auteur se dissimule trop complètement ici sous l'attitude de la souveraine. C'est à la reine que l'on songe; c'est elle qu'on écoute analyser des sentiments et exprimer des impressions, et l'on a cette idée préconçue qu'elle ne saurait sentir et vibrer comme le commun des mortels, parce que, nous semble-t-il, le décor officiel doit imprégner son âme comme il imprègne tout ce qu'on devine de son existence. Rien n'est plus faux, rien n'est plus injuste, et le livre de la reine Marie de Roumanie, *Mon Pays*, le démontre clairement. Dans ces pages, écrites en 1914, la reine Marie décrit simplement ce qu'elle a vu dans le pays qui est devenu le sien. Avec une franchise absolue, elle fixe des paysages et des types; elle raconte les heures qui semblent avoir compté parmi les meilleures de sa vie. C'est simple comme une causerie au coin du feu; c'est clair et touchant comme la confession d'une âme, et la traduction de ces pages que nous donne M. Jean Lahovary est excellente.

Mon Pays, ce n'est point, à proprement parler, un livre consacré à la Roumanie. On y chercherait en vain des données sur le passé du peuple qui, si vaillamment, s'est rangé aux côtés des Alliés; on n'y apprend rien de son histoire, de ses mœurs, de ses luttes, de ses aspirations, et pourtant ce petit livre, c'est toute la Roumanie, c'est toute l'âme d'un peuple et tout le cœur d'une nation. On sent vibrer cette âme et battre ce cœur dans les larges horizons évoqués, dans la solitude des vastes paysages, dans l'allure des humbles sur lesquels s'arrêta de préférence ce regard d'une souveraine. Quand elle y vint, jadis, en étrangère, bien des choses l'étonnèrent ; elle s'appliqua à comprendre les hommes de là-bas, et, lentement, elle s'est pénétrée du sens profond des choses.

La reine Marie, constatant qu'elle aurait encore bien des scènes à décrire, dit : « Mais le temps me manque et je n'ai pas de talent. » Le tout est de s'entendre sur la valeur de ce qu'on appelle le talent. La reine Marie n'eût peut-être point réussi à établir laborieusement une œuvre littéraire de longue haleine, savamment construite, habilement développée ; mais si le talent, comme je le crois, est dans l'expression fidèle et bien personnelle de la chose vue ou vécue, dans l'art de réaliser une œuvre par la pleine conscience de ses moyens naturels, il y en a incontestablement dans ce petit volume, où toutes les notations sont justes de ton et de mesure. Cette suite de tableautins et d'impressions vaut surtout

par la simplicité, le pittoresque et la sincérité de l'émotion. On devine une nature poétique, d'une sensibilité exquise, qui s'exalte un peu devant la beauté et la douceur de vivre, pour laquelle les immenses champs de blés mouvants, les monastères puissants, les vieux cimetières prennent une valeur symbolique. Ce que la reine Marie nous dit des paysans de son pays, des bergers farouches, dont « on dirait que toute la solitude a pénétré dans leurs yeux qui vous regardent sans sympathie », des moines et des religieuses, est du plus réel intérêt. Les pages où elle nous présente les tziganes, ces éternels errants, ont de la couleur et du charme : « Par un soir d'été, j'ai vu un jeune tzigane s'en venir vers moi, dans la poussière du chemin. A califourchon sur un âne, ses pieds ballottant dans le vide, il serrait son violon sous son menton et jouait ; il jouait à la voûte du ciel, il jouait aux étoiles qui, une à une apparues, semblaient pâlir d'étonnement à voir ce vagabond magnifique et misérable tenir la route à lui tout seul... Il jouait parce qu'ainsi le voulait sa nature, il jouait pour son cœur qui avant ce soir n'avait pas tressailli, pour son âme à lui-même inexplicable. » N'est-ce pas d'une note exquise et la scène n'est-elle pas rendue avec un art très personnel ?

Mais tout cela, c'est la Roumanie heureuse. Quand la grande épreuve est venue, la reine Marie a ajouté des pages d'une inspiration très différente, à celles où elle décrit son pays : *A mon peuple ! De mon âme à la sienne.* Ces pages-ci sont datées de Jassy, 1917, et elles disent — avec quels accents ! — toute la douleur d'un cœur de reine et de femme devant l'immense détresse de la guerre. La joie des premières victoires, l'angoisse des premiers revers, la mort du petit prince Mircea — « Mais mon amour, quelque grand qu'il fût, pouvait-il sauver ma Patrie ? Ai-je pu, hélas ! avec tout cet amour, sauver la vie de mon enfant ? » — et l'exode, la fuite devant les barbares, tout cela est rendu avec une puissance d'expression parfois poignante. C'est bien la reine d'un peuple de héros qui parle ici ; c'est la voix de la Patrie elle-même qui s'élève, si grave de vaillance et de tendresse qu'on en demeure profondément troublé. « Là-bas, au loin, sur la terre que nous avons abandonnée... » Tous les exilés, tous les meurtris, tous ceux qui ont souffert, tous ceux qui ont pleuré devant le foyer détruit et le bonheur perdu, liront cela avec une saine émotion, et ils comprendront mieux par là ce qu'est la douleur d'un peuple trahi par la destinée.



Il est tout à fait remarquable que les femmes-écrivains abordent de préférence à cette heure des sujets graves et s'appliquent à les traiter dans un esprit vraiment libéral. On peut y voir un signe des temps, — d'un temps où la culture féminine s'est définitivement formée, où l'esprit de la femme est parvenu à une réelle maturité.

Mme Marthe Borely, qui publie un livre très intéressant, intitulé *Le Génie féminin français*, n'est certes pas féministe. Elle constate même la faillite du féminisme et déclare que, du point de vue féminin ou même humain, le féminisme n'existe pas, qu'il ne saurait en aucune façon s'étendre hors du cercle de nos possibilités, parce qu'il se heurte à cette constance de la sensibilité qui nie toute espèce de progrès dans les sentiments de l'homme et de la femme. Avec une tendance à soutenir le paradoxe par une sorte de raffinement intellectuel qui n'est pas sans élégance, elle dit finement de fort jolies choses sur les limites de la personnalité féminine et sur la mode et l'amour. Ses sympathies ne vont pas à la femme savante et elle préfère, dit-elle, les loyaux ignorants aux mi-cultivés, parce que la « conscience de l'ignorance », native ou acquise, est le seul état de grâce permettant de s'élever à des conceptions vraiment supérieures. Cela peut se soutenir à la condition d'admettre que la femme, quoi qu'elle fasse, ne sera jamais qu'une « mi-cultivée », — ce qui n'est pas démontré, ce qui est même contredit par des exemples fameux et probants. Quand d'aucuns lui disent qu'elle ne comprend pas le présent, elle réplique, non sans esprit, qu'elle n'est pas obligée de croire qu'ils ont compris, eux, le passé. Au surplus, ce n'est pas aux formes sociales et politiques du passé qu'elle voudrait nous ramener pour rendre à la femme ce qu'elle appelle ses « privilèges perdus »; mais, considérant que le féminisme est un produit de l'individualisme social, elle croit que la démocratie ne sera pas plus favorable aux femmes qu'au peuple et elle annonce que l'âge de fer des femmes s'annonce par mille signes certains. Ce livre est intéressant par ses développements littéraires et ses aperçus d'une psychologie assez curieuse.

Mme Halka Ducraine, pseudonyme de Mme de Hulewicz, publie un volume : *La Femme polonaise*, qui constitue une esquisse historique de la plus réelle valeur où elle montre la formation de cette personnalité polonaise dont la fierté a tant de charme. A travers toute l'histoire si mouvementée et parfois si tragique de la Pologne, la femme « fut la gardienne fidèle des traditions nationales et fut grande parce qu'elle n'a jamais rompu ces traditions qu'elle a transmises intactes aux générations nouvelles, et qu'elle a conservé jalousement une continuité intime avec un passé glorieux ». Elle a justifié, en somme, le mot profondément vrai de Lamartine suivant lequel il ne faut pas désespérer d'une nation quand il reste un foyer de résistance dans le cœur d'une femme. Mme Halka Ducraine nous fait comprendre cela en des pages attachantes où elle évoque les touchantes figures des reines et des châtelaines de jadis, et elle fait suivre son étude d'un tableau d'ensemble de l'activité littéraire et artistique de la femme polonaise, depuis le commencement du dix-neuvième siècle jusqu'à la guerre des nations, qui est du plus réel intérêt.

ROLAND DE MARÈS.

La Reine académicienne

L'hommage offert par l'Institut de France (section des Beaux-Arts) à la reine Marie de Roumanie prête un intérêt particulier à ces notes de voyage, empruntées à la célèbre tragédienne Suzanne Desprès. Elles furent écrites en 1915, à une époque où la gracieuse souveraine n'avait pas encore été réduite à fuir sa capitale et son palais si hospitalier :

MARIE DE ROUMANIE

La reine Marie de Roumanie aura certainement joué un rôle insoupçonné dans la participation de son pays aux côtés des Alliés.

Depuis les débuts de l'agression germanique, on se chuchotait à Bucarest combien la reine était de cœur avec la France, combien elle souhaitait la victoire de l'humanité. Ce n'était un secret pour personne et sa haute conception de son devoir de souveraine d'un peuple libre semblait inspirer tous ses actes dans ce pays où la beauté féminine est partout et que le rayonnement de la grâce de la reine semble régenter d'une façon totale.

Les Roumains sont jaloux de la beauté de la reine Marie, ils en parlent volontiers et vous invitent à l'attendre lorsqu'elle passe dans les rues de Bucarest ou à cheval sur « la chaussée », et les Roumains ont raison. Un salon, le soir où la reine est attendue, réunit les cinquante plus jolies femmes, brunes pour la plupart, que l'on puisse rencontrer. Mais l'entrée de la reine (accompagnée le plus souvent de la princesse Elisabeth) dominant l'assemblée de sa splendeur blonde, transporte la vision en quelque lieu imaginaire et féerique qui explique la ferveur des Roumains et leur intelligente confiance, laissant à la reine seule le soin vigilant de la meilleure propagande proalliée pour l'heure venue!

« La Beauté et la Raison conduisent la barque! », c'est ce qu'avec de délicates précautions m'expliquait, un soir de mars 1915, Mme Antonesco, la femme du ministre de la Justice et, en effet, tout autre propagande devait être maladroite et stérile.

La reine veillait!

Elle veillait, celle qui, avec un constant souci de son peuple, allait à lui partout, jusque dans les petits hôpitaux des faubourgs, soulevant les pansements des contagieux, se montrant impitoyable aux médecins trop négligents envers les malheureux et les paysans!

Elle veillait toujours celle qui s'inquiétait du séjour de l'artiste française, s'efforçait de la rencontrer ici où là en pleine époque de la tourmente, l'invitait même au château de Cotroceni, lui demandant devant ses hôtes d'interpréter les poètes belges : van Lesberghe, Verhaeren, Maeterlinck, lui disant bien qu'ils étaient *ses poètes préférés*.

La veille du jour où nous quittâmes la Roumanie, en avril 1915, après une soirée chez Mme A..., où se rendit tout le Bucarest diplomatique et militaire, elle nous fit l'honneur de nous prendre à partie, et, la voix derrière l'éventail, car tout le monde suivait la conversation, Sa Majesté dit bien des choses. Après avoir évoqué avec affection le souvenir de la reine Maud de Norvège (nous venions de ce pays), la reine parla avec ces Français qui retournaient à Paris, un peu de la guerre et de l'avenir, et cette phrase fut aiguë dans nos esprits, qu'elle prononça comme fortuitement :

« Cet empereur — qui l'eût cru ! — a suscité trois choses miraculeuses : la suppression de la vodka en Russie, l'unité de l'Angleterre avec l'Irlande et ses colonies et cette merveilleuse


Au temps heureux.

Jadis je fus pour ce peuple une étrangère; maintenant je lui appartiens et c'est justement parce que je viens de si loin, que j'ai été plus à même de le voir, avec toutes ses bonnes qualités et tous ses défauts.

La terre qu'habite ce peuple est une terre fertile, une contrée de plaines vastes, de blés déroulés à l'infini, de forêts profondes, de montagnes rocheuses, de rivières qui, au printemps, roulent écumeuses et retentissantes, et deviennent, en été, de minces filets d'eau paresseux, perdus entre les pierres calcinées. C'est une terre où les paysans travaillent sous un soleil cuisant et qui n'est pas encore souillée par le poussier des fabriques. Terre d'extrêmes, où les hivers sont de glace, les étés ardents comme un four, et qui relie l'Orient à l'Occident. Tout d'abord ce fut pour moi une terre étrangère. Trop poussiéreux étaient ses chemins, trop infinies ses plaines. Il a fallu que j'apprenne à voir ses beautés, à sentir, avec mon cœur, ses besoins.

Maintenant l'étrangère est chez elle.

Par degrés, elle a appris à comprendre ce peuple,


Pendant la guerre.

renaissance de l'âme française si belle et si ardente et qui soulève le monde! »

Sa Majesté n'avait guère besoin d'en dire davantage. Je m'étais promis de ne répéter ces paroles que le moment venu. C'est fait. *SUZANNE DESPRÉS.*



LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

La reine Marie aime et cultive tous les arts. Un petit volume qui vient de paraître témoigne de son talent de littérateur. Nous en détachons ces lignes charmantes, écrites en des temps plus heureux :

MON PAYS

La reine d'un petit pays!... Les personnes habituées à fréquenter les gouvernants des grands pays comprennent trop peu ce que cela veut dire!

Cela signifie : travail, souci, espoir, beaucoup d'efforts et souvent peu de résultats. Mais le champ d'action est vaste et, pour une âme de bonne volonté, l'œuvre peut être grande.

Ce pays est petit, il est neuf sous beaucoup de rapports, mais c'est un pays qui m'est cher et j'ai besoin qu'il soit cher à d'autres que moi. C'est pourquoi je voudrais vous dire quelques mots de lui. Qu'il me soit permis de peindre quelques images, de tracer quelques esquisses de choses que j'ai vues avec mes seuls yeux d'abord, et que mon cœur a comprises ensuite.

comme ce peuple a appris à la comprendre. Nous avons confiance l'un dans l'autre, et de la sorte, avec l'aide de Dieu, nous irons ensemble vers un grand avenir. J'ai passé vingt-trois ans de ma vie dans ce pays. Je n'ai pas à parler de sa constitution ni de sa politique; d'autres l'ont fait avec plus de compétence. Je n'ai à me préoccuper que de son âme, de son atmosphère, de ses paysans et de ses soldats, de toutes les choses qui me l'ont fait aimer et ont fait battre mon cœur à l'unisson du sien.


Panneau décoratif, œuvre de la reine Marie.

Je me suis rendue parmi les plus humbles. Je suis entrée dans leurs demeures; j'ai tenu leurs petits enfants dans mes bras.

Je leur ai parlé leur langue, gauchement et en faisant beaucoup de fautes, mais quoique je fusse une étrangère, partout j'ai trouvé que le sentiment de la défiance et de la suspicion était, parmi ces paysans, une chose inconnue. Ils se montraient joyeux de me voir, joyeux de me laisser entrer dans leurs demeures et surtout de m'entretenir de leurs peines. De quoi peuvent parler les pauvres gens, sinon de leurs misères? Mais eux le faisaient avec une dignité particulière, parlant de la mort et de la souffrance avec une résignation étrange et énumérant les tombes de leurs enfants comme d'autres feraient des arbres plantés autour de leur maison.

Pauvres sont ces paysans et ignorants aussi, abandonnés et pleins de superstitions; pourtant il y a une grande noblesse dans leur race. Leurs besoins sont peu nombreux et leurs désirs limités. Mais il est un rêve, un seul, que chacun d'eux nourrit dans son cœur : c'est d'être maître du sol qu'il cultive. Le lopin de terre qu'il remue de ses mains, le paysan veut pouvoir le nommer le sien. C'est ce que m'a dit chacun d'eux. *MARIE,*

reine de Roumanie



La salle du théâtre Verdi, frappée en plein par une bombe.



Place du Saint : colonne et chapiteaux atteints par des bombes.

Padoue en Ruines

Ces photographies montrent ce que la barbarie austro-germaine a pu faire d'une cité chère, entre toutes, aux chrétiens et aux poètes. Les vers où M. Pierre de Bouchaud évoque la ville d'avant guerre, la ville en fleurs, la ville heureuse, avivent nos regrets et rendent plus odieuses ces inutiles mutilations :

DANS LES JARDINS

Pour Marie Slo

Beaux pigeons roucouleurs qui mêlez vos caresses
Aux baisers du zéphyr se jouant dans le thym,
Que ne m'unissez-vous à vos simples ivresses,
Que ne me laissez-vous vivre votre destin?

Vous êtes tout pareils à des flocons de soie
Dont le vent ébouriffe en passant les reflets.
Vous ne redoutez pas d'étaler votre joie,
Et vous êtes légers comme des feux follets.

Que ne puis-je, dans l'herbe où vos doux corps se pressent
Comme vous m'imprégner de champêtres senteurs,
Et goûter comme vous des moments qui ne cessent
De couler, telle une eau sur un tapis de fleurs.

Le ciel est parsemé de longs nuages roses
Semblables à des vols muets d'ibis sacrés.
Mon cœur défaille et meurt sous les parfums. Les cho[ses]
Regardent vos ébats. Oiseaux. vous soupirez.

Mais vos traînants accents sont encor de la joie,
Puisque l'enfant est doux, que la vie est l'amour,
Et que le soleil tend un manteau qui flamboie
Sur votre aile agitée et calme tour à tour.

Je ne veux plus avoir au fond de ma mémoire,
Alors que vous serez dans l'espace envolés,
Que les bruits de vos jeux dans l'herbe où votre moire
Brille de la rosée éparse en pleurs perlés

Car votre indifférence à ce qui n'est caresse,
Air pur, zéphyr, rayons, baisers doux à donner,
Dit que vous savez bien que l'âpre Temps nous presse
Et qu'il faut se hâter, avant la mort, d'aimer.

Et c'est pourquoi, pigeons, vous êtes bien plus sages
Que l'homme torturant comme à plaisir son cœur,
Et suivant, ici-bas, d'impossibles mirages
Au lieu de ne vouloir qu'un calme et sûr bonheur.

PIERRE DE BOUCHAUD.





Ce qui reste d'une maison à trois étages.



Les ruines d'une maison à quatre étages.

Au centre : Une femme du peuple et ses enfants devant sa maison détruite.



Colombine.



Au clair de la lampe,
Mon ami craintif
A mis, sur ma tempe,
Un baiser furtif.

La lampe étant morte,
Le feu clair aussi,
J'ai mis à la porte
L'amoureux transi.

Au dehors, dans l'ombre
Nocturne, il pleuvait.
Il est parti, sombre,
Jurant qu'il gardait...

Contre sa grisette
Une dent de plus...
Et que la coquette
Ne l'y prendrait plus...

Voici l'hécatombe
Des premiers frimas,
Et les feuilles tombent
De mes agendas!

Les jeux, les aubades,
Le rire des mois,
Et les promenades,
Cessent à la fois.

Et dans ma chambrette,
Seule tout le jour,
Soudain je regrette
Pierrot et l'amour.

Quelque autre personne
L'a, depuis, charmé?
— Oh, qu'il me pardonne...
J'ai beaucoup aimé.

Tout mon temps s'écoule
En réflexions,
Et je vois des foules
D'explications...



Se peut-il que l'homme
Change d'idéal?
C'est possible en somme...
Mais c'est immoral.

Ici-bas tout lasse,
Même nos appas!
— Comme le temps passe...
Il ne revient pas?

Là-bas, dans la brume,
S'allume un falot.
— Je saisis ma plume,
Pour écrire un mot...

La bûche dorée
Crépite en brûlant,
Et, désespérée,
Sur le feuillet blanc...

J'aligne sans trêve
Quatrain sur quatrain...
Au clair de mon rêve,
Et de mon chagrin!



Car ce jeu néfaste
Me plaît, en hiver...
Je verse un thé chaste
Et des pleurs amers!

« Il faudrait écrire..... »
M'a dit son valet.
— J'aime mieux vous dire
Que c'est déjà fait!

Ce soir à ma table
Je l'ai convié.
— Si je fus coupable
J'ai bien expié!

Ma stupeur confuse
A son fier dégoût
Trouve des excuses...
— J'en trouve partout!

J'ai pesé mon crime
Durant deux saisons.....
Si, moi, j'ai mes rimes
Il a ses raisons!

Ce doux gamin tendre
A-t-il oublié?
— Si j'allais apprendre
Qu'il s'est marié?

A l'humeur chagrine
Qui le fit bannir!
— Mais je m'imagine
Qu'il va revenir.

Au clair de mon âme,
J'attends mon ami,
J'attise la flamme,
Le couvert est mis.

A-t-il eu ma lettre?
Je suis en beauté!
J'ai même fait mettre
L'électricité!

Près de la fenêtre,
Veille mon émoi.
Il va reparaître
Pour l'amour de moi!

J'ai remis la robe
Qu'il aimait jadis.
J'ai pris un air probe;
Et tout sent l'iris.

Il tarde. Que faire?
... J'ai si bien choisi
Les fleurs qu'il préfère,
Le vin cramoisi!

SIMONNE DE CAILLAVET.

Dessins de A. Rapeno.



Un grand ami de la France

Les paroles de solidarité prononcées tout dernièrement par M. Lloyd George sur la question d'Alsace-Lorraine ont eu un grand retentissement dans le monde. Voici l'impression qu'a rapportée de cette scène mémorable notre ancien ministre, Albert Thomas, qui en fut témoin :

L'amitié que veulent bien me témoigner tout à la fois le premier ministre anglais et nos camarades travaillistes m'a permis d'assister à la conférence, toute privée, où M. Lloyd George a prononcé son discours sur les buts de guerre.

Je veux dire tout de suite l'émotion grande que j'ai éprouvée en cette heure, dont chacun sentait la gravité.

Lorsque le premier ministre, se tournant vers moi, a lu les premiers mots du passage concernant la France et l'Alsace-Lorraine, lorsqu'il a dit : « Nous sommes résolus à soutenir la démocratie française », et lorsqu'il a repris : « à la soutenir jusqu'à la mort », à deux reprises toute l'assemblée, jusque-là attentive, sympathique, mais peut-être un peu réservée, en raison même de l'attention qu'elle apportait à écouter les formules énoncées, a éclaté en applaudissements. Et les applaudissements sincères et vigoureux se sont encore répétés lorsque le premier ministre a terminé la phrase où il disait que l'Angleterre soutiendrait la revision de la grande injustice que notre pays a subie en 1871.



La reine Alexandra et M. Lloyd George.

Certains s'inquiétaient naguère encore, en France, de ce que, sur la question d'Alsace-Lorraine, le premier ministre anglais semblait montrer quelque réserve. Cependant, à deux reprises, il en avait parlé dans les conversations empreintes de cordialité qu'il avait eues avec les représentants du Labour Party. Il avait insisté sur la volonté d'être en plein accord avec la démocratie française sur ce but de guerre.

Aujourd'hui, c'est avec une netteté sans réserve qu'il a engagé non seulement son gouvernement, mais, on peut le dire, la nation anglaise.

ALBERT THOMAS.

Joignons à ces lignes chaleureuses un article documentaire fort intéressant, dû à un des compatriotes du grand homme d'Etat.

LA JOURNÉE D'UN PREMIER MINISTRE

La journée de Lloyd George commence à six heures du matin. Une tasse de thé léger, la machine est en marche. On apporte au Premier une grande boîte de maroquin noir, de la taille et de la forme d'un volumineux nécessaire de voyage. Les secrétaires ont déposé, la veille au soir, dans ce coffre de tous les secrets d'Etat, la documentation qui doit être directement placée sous les yeux de Premier. Dans le coin gauche, au crayon et d'une écriture assez fine, sur la lettre ou le document, le Premier appose son visa : L. G., avec l'indication de la réponse à donner ou de la transmission à opérer.

C'est le premier effort de la journée. Il est accompli très vite.

Lloyd George n'aime pas s'accrocher aux détails. Il construit ses conceptions dans les grandes lignes.

A sept heures et demie, les journaux. Il y a un service de la presse, à Downing Street, présentant au ministre les coupures des articles importants : mais Lloyd George, auparavant, absorbe lui-même ses journaux. Après avoir reçu les nouvelles diplomatiques officielles, il consulte cette diplomatie, infiniment nuancée, bavarde, dissimulée ou discrète : la presse, reflet de l'opinion publique, du monde des affaires, de l'homme de la rue, indication des grands leaders politiques, controverses et suggestions, etc. Cette lecture est faite à la volée, avec la sûreté de l'habitude, sans que le ministre s'attarde sur un article. Il ne lit pas entre les lignes, mais par-dessus les lignes, sur quoi il jette quelques coups de crayon.

La mise en train pour la journée est complète ; ce vigoureux esprit a puisé dans l'abondante matière de la correspondance officielle et de la presse des éléments d'inspiration. Il prévoit maintenant à peu près les diverses péripéties des heures qui vont suivre et les éventualités auxquelles il devra faire face.

Le breakfast est servi à 8 h. 45. Breakfast anglais très simple, pris au premier étage, dans une pièce que Gladstone affectionnait. Mais l'élan de travail du ministre ne s'interrompt pas. Il reçoit durant ce repas.

Après avoir eu le contact des idées, il voit les hommes. Ce sont souvent d'importants personnages qui viennent s'entretenir avec le Premier à cette heure matinale pour tous les Anglais.

Le premier déjeuner se prolonge ainsi jusqu'à dix heures, au milieu des conversations sur les sujets parfois les plus graves.

A dix heures, le ministre entre dans son cabinet, une pièce assez vaste dont les larges fe-



Maison de campagne offerte à la nation anglaise par sir Arthur Lee et dont la jouissance est perpétuellement réservée au premier ministre, quel qu'il soit.

nêtres s'ouvrent sur le petit jardin de Downing Street et sur Saint-James Park. Un jour d'atelier tombe froid, sévère, éclairant la longue table où viendront s'asseoir les ministres, et le mobilier est d'acajou foncé tendu d'une étoffe sombre. Entre les fenêtres, de grandes cartes sont accrochées, fantômes des contrées déchirées où la guerre fait rage.

Le Premier ne prend pas toujours place à son bureau. Il s'assied sur le fauteuil qui lui est réservé au centre de la grande table du cabinet-room et, assisté de miss Stevenson et de six autres secrétaires, il dépouille sa correspondance du matin, un millier de lettres et de télégrammes, parmi lesquels ses collaborateurs ont fait un premier choix.

Au milieu de ce travail, les chefs des différents partis au Parlement, des ministres se présentent afin d'avoir avec le Premier une rapide entrevue. Une entrevue avec le Premier est toujours rapide.

A onze heures et demie, le cabinet se réunit, ou bien c'est le conseil impérial de la guerre. Downing Street alors est en plein mouvement. Dans les conseils du gouvernement, le Premier ne peut pas intervenir d'une manière directe quand il s'agit de détails techniques. Le détail lui échappe, il le sent. Il sait qu'il ne peut pas tout embrasser et tout connaître avec exactitude et précision. Et il fait appeler à chaque instant des administrateurs officiels, des chefs de service qui viennent renseigner le cabinet. Certain jour, le va-et-vient est sans arrêt. La discussion devant les hautes cartes zébrées de signes se prolonge jusqu'à deux heures un quart.

C'est l'heure du lunch, repas aussi léger que le breakfast et pris toujours sans rompre le courant des idées et des conciliabules. Les événements de la matinée ont marché, leur trame s'est renouée ou brisée. Il faut faire ou dire quelque chose. Le Premier a retenu quelques-uns de ses collègues et la situation est examinée. En fait, c'est le conseil de cabinet qui continue.

Un peu avant trois heures, le Premier rentre dans son cabinet. Des télégrammes l'attendent, ceux issus des incidents qui ont pu survenir entre l'heure du lever et cet instant de l'après-midi où partout la vie est plus intense. Il n'est pas permis de dire, il n'est pas permis de savoir... mais on peut imaginer cette avalanche de nouvelles volant sur les câbles, sur les fils, bondissant sur les ondes électriques pour arriver dans cette petite maison, sur cette longue table où le ministre les a devant les yeux... formidable jeu de patience des faits bousculés par la main du Destin et dans lequel il doit mettre de l'ordre et rattacher le fil ténu mais solide de ses intentions, de ses espérances, de ses combinaisons.

Comment le Premier peut-il s'y retrouver sinon par une intuition merveilleuse, par un sens de la direction pareil au sens qui guide les grands migrateurs? Il ne peut ni tout savoir ni tout prévoir. Il faut qu'il devine, qu'il reconstruise. L'empire! 360 millions de sujets britanniques, des colonies, des dominions, des gouvernements, des constitutions politiques variées, toutes les races du globe, une puissance financière grandiose avec des responsabilités sans précédent, et la grande guerre, les alliés d'Europe, auxquels vient de se joindre l'alliance américaine!... Un cerveau humain ne peut contenir tout cela qu'à la condition de créer à chaque minute et de reconstruire sans cesse l'enchaînement des épisodes pour en tirer l'ajustement d'une conclusion possible.

A trois heures et demie, il y a encore souvent une réunion de cabinet et un nouveau défilé des hauts administrateurs appelés devant les ministres. C'est le moment des importantes et des longues discussions : le grand travail des appréciations, des arbitrages, des examens, et enfin, des décisions. Dans ces instants laborieux, le Premier, homme d'imagination, exerce son influence, son magnétisme sur ses collègues. Il aide leur effort, il s'associe à chaque pensée, il mène le débat.

A sept heures trente, fin de la réunion du cabinet. Ce sont encore des visites. Le courrier est apporté, qu'il faut signer. Puis, pour achever la journée, le Premier reçoit lui-même des chefs militaires et navals, des personnalités étrangères qui viennent lui apporter des témoignages, des opérations de la guerre.

Le dîner, sans importance au point de vue culinaire, est encore, au point de vue politique, une occasion, pour le Premier, de recevoir et d'entendre des personnes dont l'avis ou les renseignements lui seront utiles.

Entre neuf heures trente et dix heures trente, l'incessante activité du Premier se ralentit, et va s'arrêter. Il accueille encore quelques visiteurs, des membres du Parlement ou des ministres, pour des questions urgentes. Sa tâche est terminée. Les secrétaires préparent la besogne du lendemain.

A dix heures et demie, le Premier se retire pour prendre enfin du repos.

J'ai dit, heure par heure, le travail du premier ministre anglais, et j'ai emporté de ma visite à Downing Street le souvenir de la vision du tank, machine de guerre nouvelle, qui passe partout, comme Lloyd George passe à travers la mitraille des faits et marche à la victoire sans s'occuper des « détails ».

Le tank est une machine manœuvrée par plusieurs hommes. Combien faudra-t-il d'hommes pour accomplir demain l'œuvre quotidienne de David Lloyd George?

PERCY WEYBURN.

LES POÈMES

LES AVIATEURS

1914

Et le grand chef dit à ses officiers :
« Voici :
Pour survoler ce bois qu'on aperçoit d'ici,
Il me faudrait, messieurs, trois d'entre vous, trois [hommes
De bonne volonté. Vous le voyez, nous sommes
Très menacés : il faut reconnaître à tout prix
Ce bois... Mais le danger sera grand... C'est com- [pris?
Que trois lèvent la main... Combien êtes-vous?... [Treize !
Allez ! »
D'un même élan joyeux, à la française,
Toutes les mains sont déjà en l'air...
« Eh ! parbleu !
J'en étais sûr... Brigands ! »
Sa voix tremblait un peu ;
Mais, pour ne point paraître ému, d'un air bravache,
D'un doigt vif, il frisait le bout de sa moustache.

« Soit donc !... Tirons au sort !... Les noms dans un [képi,
Et vite !... Regardez : l'ennemi s'est tapi
Au fond de la vallée, et son attaque est prête... »

❀

Les trois noms sont tirés, comme pour une fête.
Et déjà les élus s'éloignent, triomphants ;
Mais : [enfants
« Halte-là ! Demi-tour !... Depuis quand les
(Si la mode est récente, elle ne me plaît guère),
S'en vont-ils à la mort sans embrasser leur père? ».
Noble étreinte ! Si brusque et si tendre à la fois !
Sur leurs fiers avions les voici tous les trois
Qui montent hardiment en plein ciel, vers la gloire...

❀

O mon pays, inscris cela dans ton histoire !

JACQUES NORMAND.

Les Problèmes créés par la Guerre (1)

Le Problème de l'Alsace

Le point critique de la guerre actuelle est la possession de l'Alsace-Lorraine. Elle est devenue un symbole, un drapeau. Si l'Allemagne la conserve, son hégémonie sera définitivement établie et le monde retombera dans une période féodale nécessitant des guerres sans fin. Si l'Allemagne renonce à l'Alsace, ce sera la preuve que les conceptions militaristes qui la dominent encore ont été profondément ébranlées.

Aucune des questions soulevées par le conflit mondial n'a donné lieu, peut-être, à autant de discussions que l'Alsace.

Mais une question très discutée n'est pas toujours une question éclaircie. Les livres succèdent aux livres, et les discours aux discours. La répétition des mêmes assertions ne décroît pas leur force. Comment élucider ce grave problème?

Toute l'argumentation de l'Allemagne se ramène à prétendre que l'Alsace est un pays allemand, habité par une race allemande, ou tout au moins germanisé depuis longtemps. Elle doit donc, au nom même du principe des nationalités qu'invoquent les Alliés, faire partie de l'empire allemand.

Réduit à cet élément, le problème est très simple. Si l'Alsace est un pays allemand habité par une race allemande, ou tout au moins germanisée, les prétentions de nos ennemis sont justifiées. Elles ne le sont pas, au contraire, si des preuves scientifiques démontrent : 1° que l'Alsace est occupée depuis de longs siècles par une race celtique, que, malgré toutes les conquêtes, elle a toujours su maintenir son indépendance et ses institutions, jusqu'au jour elle où s'est placée sous le protectorat de la France pour échapper aux perpétuelles menaces germaniques.

Ces faits fondamentaux restent un peu confus dans les ouvrages sur l'Alsace, et les arguments d'ordre sentimental y tenant une place trop prépondérante, j'ai prié le très savant historien Battifol d'écrire pour la *Bibliothèque de philosophie scientifique* que je dirige un ouvrage composé d'après les méthodes modernes sur les origines et l'évolution de l'Alsace. C'est à ce volume, qui paraîtra prochainement sous ce titre : *Les anciennes Républiques alsaciennes*, que j'emprunterai les documents les plus importants de cet article.

❧

Examinons successivement : 1° Si les populations alsaciennes appartiennent à une race allemande. 2° Si, tout en n'étant pas allemandes, elles auraient fini par être germanisées au cours des siècles.

Le moins discuté des caractères permettant de classer les races humaines est, après la couleur de la peau, la forme du crâne. On ne conteste pas qu'un blanc, un nègre ou un jaune appartiennent à des races différentes. On ne conteste pas davantage qu'une race à crâne brachycéphale, c'est-à-dire presque sphérique, est sans parenté avec une race dolichocéphale, c'est-à-dire à crâne ovale.

Les Allemands eux-mêmes considèrent ce caractère comme si important que c'est surtout au nom de leur dolichocéphalie qu'ils préten-

(1) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1917.
Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 6, 20 janv. et 3 fév. 1918.

dent constituer une race supérieure destinée à dominer le monde.

Or, d'après les recherches effectuées par les anthropologistes allemands les plus réputés sur des crânes alsaciens appartenant à toutes les époques depuis plus de 2,000 ans, il résulte que l'Alsacien est un des peuples les plus brachycéphales de l'univers. La persistance de cette brachycéphalie à travers les âges montre en outre que la race alsacienne n'a jamais été modifiée par des croisements. De la permanence de ce caractère le docteur Bayer déduit que « tout croisement avec des étrangers devait être sévèrement interdit par des lois matrimoniales ou par des préjugés plus forts que les lois ».

Même après le rattachement de l'Alsace à l'empire germanique, au XIe siècle, la même pureté de race se maintient. Les spécimens crâniens du type dolichocéphale n'atteignent pas 2 pour cent.

Loin d'être devenu moins brachycéphale que ses pères, l'Alsacien contemporain l'est davantage encore. Son indice céphalique est tout à fait identique à celui des Bas-Bretons.

Les données psychologiques confirment ces données anatomiques. Dans le caractère alsacien se retrouvent beaucoup d'éléments du caractère celtique, notamment l'amour de la liberté et l'antipathie pour l'étranger.

De ce qui précède, découle cette première conclusion que le bloc alsacien est un des plus stables de l'Europe. Il fait partie des groupements humains, en bien petit nombre aujourd'hui, ayant su conserver leurs caractères anatomiques et psychologiques malgré toutes les incursions pacifiques ou guerrières.

Loin donc d'appartenir à une race allemande, les Alsaciens constituent, d'après les témoignages des savants allemands eux-mêmes, une race très homogène, sans aucune parenté avec les populations germaniques.

Mais, tout en restant une race différente, les Alsaciens auraient pu être germanisés et justifier ainsi les revendications actuelles de l'Allemagne.

L'histoire va nous fixer sur cette face du problème.

Enfermée entre le Rhin et les Vosges, l'Alsace fut longtemps considérée comme presque impénétrable. Sur les bords du Rhin aux bras multiples soumis à un régime torrentiel, avec des gués rares et variables, aucune ville, aucun village ne pouvait jadis se fonder.

Les Vosges complétaient l'obstacle aux invasions formé par le Rhin. Ces âpres montagnes à peine coupées de vallées n'offraient de passage qu'au nord et au sud, par la trouée de Belfort et le col de Saverne. Contourner l'Alsace était beaucoup plus facile que la traverser.

Cette disposition géographique est une des causes principales qui assura longtemps l'indépendance des Alsaciens et maintint dans son intégrité la pureté de leur race et la continuité de leurs institutions politiques et sociales.

Un autre motif devait contribuer à conserver sa personnalité à l'Alsace. La richesse et la variété de ses productions lui permit, au cours des siècles, de se passer du secours de ses voisins. Elle resta une population agricole aux mœurs stables, traditionnelles, un peu méfiantes, au patriotisme local ne dépassant pas les limites de chaque cité et ne tendant pas à s'orienter vers un centre politique. Elle demeura pour cette raison divisée en cités indépendantes dont Strasbourg fut le type.

La continuité des caractères anatomiques et psychologiques des Alsaciens suffirait à ôter toute valeur aux affirmations de quelques historiens germaniques assurant que l'Alsace fut peuplée dès son origine par des tribus teutoniques, les Triboques. Tacite et César avaient d'ailleurs démenti formellement cette assertion. A leur époque l'Alsace était habitée depuis longtemps par une race celtique, les Séquanes.

La race primitive qui peupla l'Alsace à des périodes ignorées de la préhistoire s'est perpétuée au cours des âges comme nous l'avons montré, sans modifier ses caractères en dépit de l'action des peuples très différents qui la conquirent.

Toute l'histoire de l'Alsace révèle ses efforts pour éliminer les influences étrangères.

Pendant l'occupation romaine cet effort fut facile. Rome respecta son indépendance et ne toucha ni à ses institutions ni à ses libertés. La période de la domination romaine et celle de la domination française des XVIIe et XVIIIe siècles furent, pour l'Alsace, les plus heureuses de son histoire.

Le flot des grandes invasions l'éprouva fort peu. S'écoulant soit par Bâle et Belfort, soit par la Belgique pour éviter les obstacles géographiques, il laissa l'Alsace presque intacte.

Clovis l'incorpora dans son royaume par sa victoire de Soissons sur Syagrius en 485, mais elle n'eut pas à en souffrir. Liée d'abord au sort de la Gaule romaine, elle allait rester attachée à celui de la France jusque vers le onzième siècle, manifestant pour elle autant de sympathie que d'aversion pour les Germains.

Quand, sous les successeurs de Charlemagne, les Allemands cherchèrent à s'en emparer, s'ouvrit une période de lutte, très instructive pour l'intelligence du problème que nous traitons, car elle montre à quel point fut profonde et constante la résistance de l'Alsace contre les influences germaniques.

Le traité de Verdun, en 843, ne la concéda pas à l'Allemagne, mais en fit un état intermédiaire où régnait Lothaire, petit-fils de Charlemagne. C'est seulement en 855 que, par un acte de spoliation, Louis le Germanique la réunit à l'Allemagne.

Ni l'Alsace ni la France n'acceptèrent cette violence. Pendant un siècle et demi les Alsaciens ne cessent d'appeler la France à leur secours. Mais, obligés de se défendre à l'autre extrémité du royaume contre les Normands, nos rois furent contraints d'abandonner l'Alsace après l'avoir reconquise plusieurs fois.

En 979 l'Alsace peut être considérée comme définitivement rattachée à la Germanie. De cette date commencent pour elle des luttes répétées et une insécurité perpétuelle.

Elle était conquise mais nullement soumise. La suite de son histoire le prouve clairement.

Les compétitions des empereurs germaniques ayant couvert le pays de ruines, les Alsaciens réussirent à se défendre en fondant des cités fortifiées qui prospérèrent de plus en plus et se transformèrent au treizième siècle en véritables petites républiques indépendantes. Les empereurs favorisèrent d'ailleurs leur développement pour contrebalancer le pouvoir des seigneurs et déclarèrent plusieurs d'entre elles « villes impériales » ne relevant que de leur autorité.

Cette dépendance vague et lointaine constituait une indépendance réelle pour les nouvelles républiques, Strasbourg notamment. Elles votaient elles-mêmes leurs constitutions, inspirées de l'organisation romaine. L'autorité principale appartenait à des échevins analogues aux consuls romains. Leur rôle consistait surtout à écarter l'ingérence allemande.

Chaque ville se gouvernant elle-même formait une petite république exerçant des droits régaliens, battant monnaie, légiférant à son gré et ne se rattachant à l'empire que par un lien purement honorifique.

Ces diverses républiques levaient des troupes, envoyaient des ambassades et contractaient des alliances sans aucune autorisation des empereurs. A l'exemple des cantons suisses, elles s'unissaient parfois entre elles pour résister aux invasions, celle de Charles le Téméraire notamment. En 1354, l'empereur d'Allemagne, Charles IV, sanctionne la célèbre union de dix villes alsaciennes appelée la Décapole qui donnait l'unité à l'Alsace sous un protectorat germanique nominal.

L'Alsace ne manquait pas d'ailleurs une occasion de prouver son indépendance : refus de payer l'impôt à l'empire, d'accorder l'entrée des villes à des souverains que ces villes ne reconnaissent pas ou de s'allier avec eux; c'est ainsi qu'en 1492 l'Alsace refuse nettement à l'empereur Maximilien de marcher avec lui contre la France.

Les républiques alsaciennes se montrèrent toujours extrêmement démocratiques. Elles expulsèrent plusieurs fois les nobles ou les obligèrent, s'ils voulaient voter, à se déclarer bourgeois. C'est toujours la même caractéristique d'indépendance ne pouvant supporter aucun joug, politique ou social.

La présence d'étrangers, même de simples ouvriers, fut de tout temps antipathique aux Alsaciens. Quand les progrès de l'industrie forcèrent les républiques à les tolérer, elles en formèrent une classe à part, sous le nom de manants, payant un impôt spécial. On peut dire en réalité que la cité alsacienne au moyen âge reste aussi impénétrable à toute influence étrangère que l'avaient été les cités grecques de l'antiquité.

L'Alsace accueillit favorablement la Réforme dont s'accommodait son humeur indépendante, mais ce fut pour elle l'origine de luttes prolongées avec les souverains allemands qui la ravagèrent férocement.

Pour échapper à ces désastres, les Alsaciens se tournèrent vers la France, à laquelle, depuis l'époque romaine, leur sympathie était tellement acquise que les empereurs germaniques de toutes les époques ne cessaient de leur reprocher ce goût pour la France.

Sous le ministère de Richelieu cette sympathie devint enfin une alliance. Mais les rois de France n'avaient nullement l'intention d'annexer l'Alsace, contrairement aux allégations allemandes qui prétendent que ce pays leur fut arraché par la violence. C'est d'elles-mêmes, successivement et par consentement du peuple consulté, que les républiques alsaciennes prêtèrent serment à la France en retour de sa protection jusqu'à l'établissement de la paix générale.

Quand, après l'établissement du protectorat français sur plusieurs villes alsaciennes, l'Alsace entière, sauf Strasbourg, supplia Louis XIII d'étendre sa protection sur tout le pays, Richelieu s'y opposa d'abord et n'y consentit qu'après des démarches répétées des Alsaciens.

La protection française laissa le pays fort

indépendant. Les villes alsaciennes gardèrent leur liberté de conscience et leurs institutions. Rien n'était changé. Une petite garnison française à la charge du roi assurait la défense des villes. Strasbourg garda une neutralité bienveillante.

A la paix de Westphalie terminant la guerre de Trente ans, le protectorat français qui n'était que provisoire se transforma en annexion définitive. Par ce traité l'Allemagne céda, en 1648, l'Alsace au roi de France, en toute souveraineté, moins Strasbourg.

Après avoir échappé à l'absolutisme germanique, l'Alsace manifesta un instant d'appréhension devant l'absolutisme de la monarchie française. Son inquiétude ne fut pas longue. Le pays conserva toutes ses libertés, celle du culte notamment. Louis XIV ne songea jamais à lui imposer la révocation de l'édit de Nantes, bien que plus de la moitié des Alsaciens fussent catholiques.

Nul impôt ne fut établi. La douane française ne s'étendit pas à l'Alsace. Les autorités françaises s'attachèrent seulement à unifier l'administration de la justice, des finances, à procurer au pays la paix, l'ordre et la sécurité. Il prospéra tellement que la population, réduite d'un tiers par les guerres, doubla rapidement.

La même politique libérale continua sous les successeurs de Louis XIV.

Progressivement et de plein gré, l'âme alsacienne s'imprégna de la civilisation française comme elle s'était jadis imprégnée de civilisation romaine. Nos idées et nos actes dirigèrent son évolution morale et l'agrégèrent de plus en plus à la grande patrie.

Les Allemands eux-mêmes, Gœthe notamment, reconnaissent qu'à la fin du dix-huitième siècle l'Alsace était complètement française.

La Révolution acheva de fondre son particularisme dans un patriotisme national ardent. On connaît l'élan magnifique des volontaires alsaciens en 1792 et l'on sait comment Strasbourg, la fameuse cité si longtemps retranchée dans sa politique locale, entonna la première l'hymne français symbole des nouvelles aspirations des peuples.

Jusqu'en 1871, l'Alsace n'a plus d'histoire particulière. Son histoire est celle de la France, dont elle constitue l'une des plus dévouées provinces.

Depuis cinquante ans l'Allemagne exerce sur l'Alsace un pouvoir absolu. Il pouvait devenir si doux et profitable au pays que ses habitants aient souhaité rester sous la domination de leurs nouveaux maîtres.

On sait qu'il n'en fut rien et que l'Alsace dut subir la plus dure des oppressions. Elle se montra si intolérable que 250,000 Français préférèrent quitter le pays plutôt que de la supporter. Ils furent remplacés par 300,000 Allemands qui ne réussirent jamais à se mélanger avec le reste de la population.

Ni par la caserne, ni par l'école, ni par les institutions l'Allemagne n'a réussi à faire de l'Alsace une terre allemande. Son insuccès dans les temps modernes a été aussi complet que dans le passé. Il lui est donc impossible de dire que par la germanisation elle a fait de l'Alsace une terre allemande.

Tous les arguments exposés dans cet article sont naturellement sans valeur si, comme l'affirment les diplomates allemands, la question de l'Alsace n'est pas une question de droit mais de force. Le sort des batailles seul fixerait alors l'avenir de ce pays.

Bien que les idées évoluent lentement en Allemagne, elles évoluent pourtant. Déjà quelques écrivains germaniques remarquent que l'Alsace pourrait être transformée en Etat libre, indépendant, comme l'était jadis la Belgique. D'autres ont proposé de la réunir à la Belgique, au Luxembourg et à la Suisse pour former une zone neutre entre la France et l'Allemagne. Ils espèrent que dans ce cas l'Allemagne ne fera pas dépendre la paix du monde de la possession d'une province qu'elle n'a jamais réussi à s'assimiler. Sur ces insinuations il serait prématuré de discuter.

Constatons seulement que l'Allemagne d'aujourd'hui n'est plus du tout celle du début de la guerre. Alors le peuple allemand obéissait et ne discutait pas. Aujourd'hui il obéit encore mais discute beaucoup. Demain il discutera davantage et n'obéira plus.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

Les Moyens matériels DE LA GUERRE (1)



III

DE L'ARQUEBUSE AU FUSIL AUTOMATIQUE

— SUITE —

Avant de consacrer notre attention aux autres armes automatiques portatives du fantassin, qui sont encore d'un plus grand rendement, — la mitrailleuse et le fusil-mitrailleur, — il nous a paru intéressant de retracer l'évolution morphologique de la balle qui constitue l'*outil*, dont le fusil n'est que le *moteur* qui l'actionne, le *combustible* étant constitué par la poudre.

Au temps où l'on employait la balle sphérique, celle-ci éprouvait, dès la sortie du canon *lisse* du fusil, une résistance considérable de la part de l'air qui diminuait ainsi sa vitesse, par suite sa portée et sa faculté de pénétration.

Plus tard, on eut l'ingénieuse idée de donner à cette balle une forme plus appropriée pour vaincre cette résistance de l'air : de sphérique, la balle devint cylindro-ogivale. L'ogive est, en effet, beaucoup mieux adaptée pour permettre à un solide de se déplacer dans un fluide.

Mais on constata bien vite que cette balle allongée se comportait très mal sur sa trajectoire ; notamment, elle était incapable de conserver sa pointe en avant, elle culbutait sur elle-même, et s'adonnait à de multiples fantaisies.

Pour remédier à ces écarts, on chercha à lui imposer une ligne de conduite : pour cela, on lui imprima, comme dans le cas de la toupie de nos écoliers, un mouvement de giration autour de son axe, tout en augmentant sa vitesse.

Ce résultat fut obtenu grâce aux *rayures* du canon du fusil qui, tout d'abord longitudinales, devinrent hélicoïdales, pour donner précisément au projectile ce mouvement giratoire indispensable à son équilibre.

Ces travaux de balistique, dus à des officiers français, permirent dès lors d'obtenir des trajectoires plus régulières, des portées plus considérables, une plus grande puissance de pénétration.

Lorsqu'à la poudre noire, se subtitua enfin la poudre cellulosique sans fumée, on réalisa des vitesses plus grandes encore. La combustion de ces poudres nouvelles fournit, en effet, un puissant flux de gaz exerçant sur le culot de la balle, dans son parcours à l'intérieur du canon, une force bien supérieure à celle produite avec les anciennes poudres, même lorsque les pressions totales développées sont équivalentes.

Simultanément, on recherche à améliorer encore les qualités de la balle à des points de vue différents.

On réduisit tout d'abord le calibre pour diminuer la surface présentée par le projectile à la résistance de l'air : de 11 m/m, ce calibre s'abaisse à 8 m/m pour le fusil français, et descend même à 6 m/m 5 dans le fusil japonais.

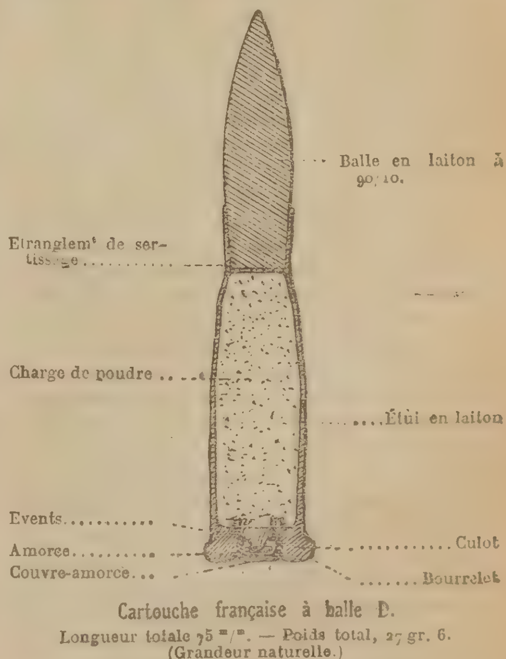
On augmentait ainsi la vitesse du projectile, et l'on réalisait par ce fait même un autre avantage : celui de permettre aux fantassins d'emporter un plus grand nombre de cartouches, à égalité de poids. Ce n'était pas là un mince résultat, avec des tirs rapides à grande consommation exigeant, par suite, un abondant approvisionnement.

On fut amené également à modifier la nature du métal. Le plomb durci fut remplacé par une chemise de maillechort renfermant encore un noyau de plomb. Cette substitution fut imposée par le souci d'éviter l'encrassement des armes à tir rapide par un métal trop mou et trop fusible, tout en conservant cette malléabilité du métal indispensable pour épouser la forme des rayures.

Telle était la balle M du fusil Lebel, de forme cylindro-ogivale, utilisée jusqu'en ces dernières années dans l'armée française. Sa vitesse initiale était de 630 mètres à la seconde.

Après des recherches, sur lesquelles il serait trop long d'insister ici, on franchit une nouvelle étape : la balle bimétallique s'efface devant la balle monométallique en cuivre (laiton 90/10.) La forme en devient biogivale, elle rappelle approximativement celle d'un cigare au bout pointu.

C'est la balle D de nos jours, dont les qualités balistiques se sont révélées excellentes au cours de cette guerre, au point de vue de la vitesse (700 mètres environ à la bouche), de la précision, de la pénétration.



Cartouche française à balle D.
Longueur totale 75 m/m. — Poids total, 27 gr. 6.
(Grandeur naturelle.)

La science, et surtout ses applications, sont sans cesse en voie d'évolution ; aussi a-t-on cherché encore à améliorer la balle du fusil actuel au point de vue de ses qualités perforantes. Pour pénétrer, en effet, ces obstacles mobiles que constituent les boucliers d'acier en usage dans la lutte de tranchées, on inventa

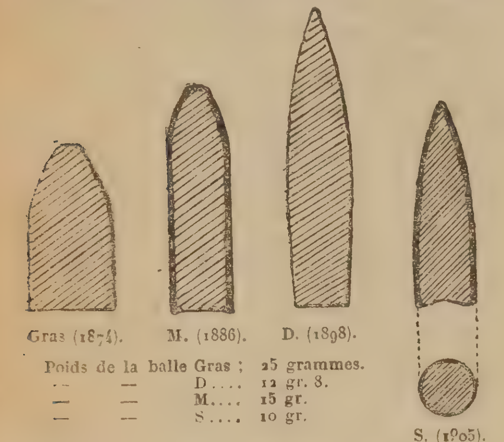
(1) Voir *Les Annales* des 8 juillet, 19 août 1917 et 10 février 1918.

les balles dites *perforantes*, formées d'un noyau en acier recouvert d'une chemise de cuivre. Nous revenons ainsi à la balle bimétallique.

Dans ce projectile, il a fallu conserver la malléabilité de l'enveloppe tout en utilisant la dureté de l'acier. Cela rappelle l'expérience bien connue de la fine aiguille à coudre montée dans un bouchon de liège, et traversant, sous le choc, sans grand effort, une pièce de monnaie. Ce simple rapprochement permet de se rendre compte comment on a pu, dans ces nouvelles balles perforantes, augmenter la puissance de pénétration.

Ces balles perforantes ont, à ce point de vue, réalisé de sensibles progrès sur les balles ordinaires employées seules au début de la guerre.

C'est ainsi que la balle S allemande, à noyau de plomb durci, comprimé dans une chemise



Balles des fusils français de 1874 à 1917 et balle S allemande.
(Grandeurs naturelles.)

d'acier recouverte de maillechort, était bien supérieure à la balle D française en laiton, au point de vue de la perforation des aciers durs (au nickel et au chrome). Pour les aciers demi-durs, les deux balles donnaient des résultats sensiblement équivalents. Mais pour les aciers doux, la balle française reprenait l'avantage.

Les balles perforantes, récemment adoptées en France comme en Allemagne, ont été surtout établies en vue de perforer les boucliers en acier des fantassins. L'expérience a montré que notre balle perforante était quatre fois plus efficace que sa rivale, la balle allemande S. M. K.

La nôtre traverse par exemple les boucliers de l'infanterie ennemie de 6 m/m 1/2 et de 10 m/m 1/2, à une distance de 400 mètres. Pour le premier, la perforation est obtenue neuf fois sur dix ; pour le second, trois fois sur dix.

Nous verrons dans notre prochaine étude comment, en possession de ces balles perfectionnées « à haut rendement meurtrier », on a encore considérablement accru leur puissance de destruction en augmentant leur débit à la minute, au moyen de ces armes portatives automatiques *à tir rapide et continu* : la mitrailleuse et le fusil mitrailleur.

(A suivre.) Lieutt GEORGES BOURREY.

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Le 30 septembre.

Ah çà ! cher papa ! n'en aurez-vous jamais fini avec cette question de bourse ? Je n'ai jamais vu un homme aussi entêté, opiniâtre, déraisonnable, tenace, « bull-dog », incapable-de-voir-les-choses-d'après-les-points-de-vue-d'autrui.

Il vous semble préférable que je ne continue pas à accepter quoi que ce soit des étrangers.

Etrangers ! Et vous, qu'êtes-vous donc, je vous prie ?

Y a-t-il quelqu'un au monde que je connaisse moins que vous ? Je ne vous reconnaîtrais même pas si je vous rencontrais dans la rue. Si vous aviez été une personne raisonnable, saine d'esprit, écrivant de bonnes lettres réconfortantes et paternelles à votre petite Joujou, et si, de temps en temps, vous étiez venu lui tapoter les joues et lui dire que vous étiez content d'elle — alors, peut-être, n'aurait-elle pas manqué de respect à votre grand âge, et aurait-elle satisfait au moindre de vos désirs, comme la fille obéissante qu'elle aurait dû être.

Etrangers ! Vous habitez une maison de verre, monsieur Smith ! (1).

Puis, cette fameuse bourse n'est pas un don. C'est une sorte de prix, je l'ai gagné par mon travail. S'il n'y avait eu personne d'assez fort en anglais, le comité n'aurait pas décerné la bourse ; il y a des années où on ne la donne pas. Aussi... mais à quoi bon discuter avec un homme ? Vous appartenez, monsieur Smith, à un sexe qui manque de logique. Pour faire entendre raison à un homme, il y a deux méthodes seulement : il faut ou le cajoler, ou bien être désagréable. J'aurais honte de cajoler les hommes pour obtenir ce dont j'ai besoin. Alors, je suis bien forcée d'être désagréable.

Je refuse, monsieur, de renoncer à la bourse ; et si vous faites encore des embarras, je refuse aussi d'accepter plus longtemps ma pension ; mais je m'userai jusqu'à la corde à faire la répétitrice avec les stupides élèves de première année.

Voilà mon ultimatum !

Je vais même plus loin. Puisque vous avez si grand'peur que quelque autre soit privée d'éducation par le fait que j'accepte cette bourse, je connais une manière de tout arranger. Vous pouvez employer l'argent que vous auriez dépensé pour moi, à élever une autre petite fille de l'asile John Grier. N'est-ce pas une jolie idée ? Seulement, papa, donnez à la nouvelle petite fille toute l'éducation que vous voudrez, mais ne lui donnez pas plus d'*affection* qu'à moi.

J'espère que votre secrétaire ne sera pas froissé parce que je fais si peu de cas de ses suggestions ; mais s'il n'est pas content, tant pis pour lui. C'est un enfant gâté, papa. Jusqu'ici je me suis toujours humblement pliée à ses caprices ; mais cette fois-ci j'ai l'intention de me montrer FERME.

A vous,

Dans une Résolution Arrêtée, Absolue, Irrévocable, Allant Jusqu'à la Fin des Siècles.

JERUSHA ABBOTT.

Le 9 novembre.

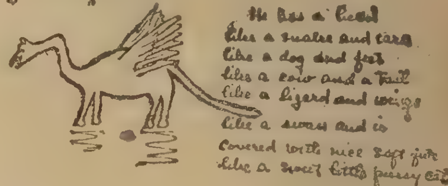
Cher papa Faucheux,

Je suis allée aujourd'hui à la ville pour acheter une bouteille de cirage, des cols, de l'étoffe pour une nouvelle blouse, un pot de crème à la violette et un pain de savon de Castille, tous objets de première nécessité. Je ne pouvais pas vivre un jour de plus sans les avoir. Mais, lorsque j'ai voulu payer ma place dans le tram, je me suis aperçue que j'avais oublié mon porte-monnaie dans la poche de mon autre jaquette. Alors, j'ai dû descendre, prendre le tram suivant, et je suis arrivée en retard pour la gymnastique.

Terrible de manquer de mémoire et d'avoir deux jaquettes !

Julia Pendleton m'a invitée à passer les fêtes de Noël chez elle. Qu'est-ce que vous dites de cela, monsieur Smith ? Imaginez-vous Jerusha Abbott, de l'asile John Grier, assise à la table des riches ! Je ne sais pas pourquoi Julia m'invite — elle paraît m'avoir prise en affection ces derniers temps. A vrai dire, j'aurais préféré aller chez Sallie, mais c'est Julia qui m'a invitée la première, et si je me décide à aller quelque part, il faut que ce soit à New-York et non pas à Worcester. Je suis un peu effrayée par la perspective de rencontrer des Pendleton « en masse », et, de plus, il me faudra quantité de nouvelles affaires — aussi, papa, si vous m'écrivez qu'il vous semble préférable que je reste tranquillement au collège, je m'inclinerai devant vos désirs avec toute ma gracieuse et coutumière docilité.

Je lis dans mes moments perdus *la Vie et les Lettres de Thomas Huxley*. C'est une bonne petite lecture à entreprendre par intervalles. Savez-vous ce que c'est qu'un *archaeopteryx* ? C'est un oiseau. Et un *stereognathe* ? Je crois, — mais je n'en suis pas sûre moi-même, — que c'est une bête monstrueuse des premiers âges, quelque chose comme un oiseau avec dents, ou un lézard avec ailes. Mais non, ce n'est pas cela ; je viens de chercher dans le livre : c'est un mammifère mésozoïque.



Voici la seule image existante d'un stereognathus.

Il a une poitrine de vipère, des oreilles de chien, les pieds d'une vache, la queue d'un lézard, les ailes d'un cygne et il est couvert de la bonne et douce fourrure d'un gentil petit minet.

Cette année, j'ai choisi Economie politique, sujet très fécond. Après, je prendrai la Charité et la Réforme ; et alors, monsieur le membre du Comité, je saurai comment doit être dirigé un orphelinat. Ne trouvez-vous pas que je ferais un électeur admirable si j'avais le droit de vote ? J'ai eu vingt et un ans la semaine dernière. Voilà un pays déplorablement imprévoyant qui n'utilise pas une citoyenne comme je le serai, bien élevée, honnête, consciencieuse, intelligente !

Toujours à vous, JOUJOU.

Le 7 décembre.

Cher papa Faucheux,

Merci de m'avoir permis d'accepter l'invitation de Julia — qui ne dit mot consent.

Quel tourbillon mondain ! La semaine dernière, il y avait le bal des Fondateurs — c'est la première fois que nous avons pu y assister, les élèves des classes supérieures sont seules admises.

Moi, j'ai invité Jimmie Mc Bride, et Sallie

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

(1) Joujou fait allusion au proverbe anglais : « Ceux qui habitent des maisons de verre ne doivent pas jeter de pierres ».

a invité le camarade de chambre de Jimmie à Princeton, celui qui est venu à leur camp l'année dernière, un garçon très gentil, avec des cheveux roux ; et Julia a invité un homme de New-York, pas très emballant, mais d'excellente famille. Il est allié aux de la Mater Chichester. Cela vous dit-il quelque chose? A moi, cela ne dit rien du tout.

Vendredi, nos invités sont arrivés à l'heure du thé, et après, ils se sont précipités à l'hôtel pour le dîner. On dit que l'hôtel était tellement bondé qu'ils ont dû coucher, tous alignés, sur le billard. Jimmie Mc Bride prétend que la prochaine fois qu'on l'invitera à une fête à notre collège, il apportera une tente des Adirondacks et la plantera dans le campus.

A sept heures et demie, ils sont revenus pour la réception et le bal de la présidente. Nos festivités commencent tôt! Nous avions préparé très à l'avance les cartes des messieurs, et après chaque danse nous les reconduisions par groupes, sous les lettres initiales de leurs noms respectifs, afin que leurs futures partenaires pussent les retrouver sans peine. Par exemple, Jimmie Mc Bride stationna patiemment sous la lettre *M* jusqu'à ce qu'on vînt le chercher (du moins, aurait-il dû le faire, mais il se mêlait constamment aux *R* et aux *S* et à toutes les autres lettres). Je l'ai trouvé très difficile à manier. Il s'est mis à bouder parce qu'il n'avait dansé que trois fois avec moi. Il prétendait qu'il était trop timide pour danser avec des jeunes filles qu'il ne connaissait pas!

Le lendemain, dans la matinée, nous eûmes un concert vocal. Et savez-vous qui avait écrit la nouvelle chansonnette comique? En pure vérité : c'est Elle. Dites donc, papa, il me semble que votre petit enfant trouvé devient un personnage considérable!

En tout cas, nos deux journées de gaieté étaient des plus réussies, et je crois que les messieurs se sont bien amusés. Au début, il y en avait qui paraissaient très troublés à l'idée de se présenter devant un millier de jeunes filles ; mais ils se sont vite acclimatés. Nos deux messieurs de Princeton ont passé des moments délicieux, — du moins c'est ce qu'ils ont très poliment dit, — et ils nous ont invitées à leur bal du printemps prochain. Nous avons accepté; alors, papa chéri, ne faites pas d'objection, s'il vous plaît.

Julia, Sallie et moi, nous avions toutes trois des robes neuves. Voulez-vous des détails? Celle de Julia était en satin crème avec broderies d'or, une touffe d'orchidées mauves au corsage. Un *rêve*, venu de Paris, et qui coûtait un million de dollars.

Celle de Sallie était bleu pâle, garnie de broderies persanes, ce qui faisait très bien avec ses cheveux roux. Elle n'a pas coûté tout à fait un million, mais elle faisait autant d'effet que celle de Julia.

La mienne était en crêpe de chine rose, garnie de malines et de nœuds de satin. J'avais un bouquet de roses cramoisies, envoyées par J. Mc B... (Sallie lui avait indiqué la nuance). Nous avions toutes des souliers de satin, des bas de soie et des écharpes assortis.

Vous devez être profondément impressionné par ces détails de mode!

Comme la vie de l'homme apparaît incolore et vide, papa, quand on pense que la mousseline de soie, le point de venise, la broderie et la dentelle d'irlande ne sont pour lui que de vains mots. Tandis que la femme — qu'elle s'intéresse aux bébés ou aux microbes, ou aux maris, ou à la poésie, ou aux domestiques, ou aux parallélogrammes, ou aux jardins, ou à Platon, ou au bridge — s'intéresse essentiellement et toujours à la toilette.

Il suffit d'une touche donnée par la nature pour faire du monde entier une seule famille. (Ceci n'est pas de moi. Je l'ai pris dans une pièce de Shakespeare.)

Mais poursuivons. Voulez-vous que je vous dise un secret que je viens de découvrir? Et voulez-vous me promettre de ne pas m'accuser de vanité? Alors, écoutez :

Je suis jolie.

Je le suis. Vraiment. Je serais trop sotte de ne pas le savoir quand j'ai trois miroirs dans ma chambre.

UNE AMIE.

P. S. — Ceci est une de ces terribles lettres anonymes comme on en trouve dans les romans.



Le 20 décembre.

Cher papa Faucheux,

Je n'ai qu'un instant, car j'ai deux classes à suivre, une malle et une valise à faire, et le train de quatre heures à prendre ; mais je ne pouvais partir sans envoyer un mot pour vous dire quel plaisir m'a fait mon cadeau de Noël.

Les fourrures, le collier, l'écharpe liberty, les gants, les mouchoirs, les livres et la petite bourse sont adorables ; et vous êtes plus adorable que tout! Mais, papa, vous avez tort de gâter ainsi — je ne suis qu'un petit être humain — une jeune fille. Comment voulez-vous que je garde ma ferme résolution de faire une carrière sérieuse si vous me détournez de mon chemin avec de telles frivolités?

J'ai maintenant de fortes raisons de savoir quel est celui des membres du Comité qui offre tous les ans l'arbre de Noël et les glaces tous les dimanches. Il n'avait pas de nom, mais, par ses œuvres, je le connais! Vous méritez d'être heureux pour toutes les bonnes choses que vous faites.

Au revoir, et très joyeux Noël.

Toujours à vous. JOUJOU.

P. S. — Je vous envoie, moi aussi, un petit souvenir. Croyez-vous qu'elle vous plairait si vous la connaissiez?



Le 11 janvier.

Je voulais vous écrire de la ville, papa, mais New-York est tellement absorbant!

J'y ai passé un moment fort intéressant, même profitable ; mais je suis contente de ne pas appartenir à une telle famille. Vraiment, je préférerais l'asile John Grier comme toile de fond. Certes, j'ai été élevée dans des conditions plutôt fâcheuses, mais au moins n'y avait-il là aucun faux semblant. Je sais maintenant ce que veut dire « être écrasé sous le poids des choses ». L'atmosphère de cette maison était accablante ; c'est seulement au retour, dans l'express, que j'ai pu enfin respirer à mon aise. Tous les meubles étaient sculptés, capitonnés, somptueux ; les gens que je rencontrais étaient superbement habillés, parlaient à voix basse et avaient de bonnes manières ; mais, et c'est la vérité vraie, papa, je n'ai pas entendu, de notre arrivée jusqu'à notre départ, un seul mot qui eût un intérêt quelconque. Je ne crois pas qu'une idée ait jamais franchi la porte d'entrée.

Mme Pendleton ne songe qu'aux bijoux, couturières et obligations mondaines. Elle me faisait l'effet d'un tout autre genre de mère que Mme Mc Bride! Si jamais je me marie et que j'aie une famille, je ferai le possible pour que mes enfants soient comme les jeunes Mc Bride. Je ne voudrais pas pour tout l'or du monde que des enfants à moi devinssent des Pendleton. Ce n'est peut-être pas très correct de critiquer les gens chez qui vous avez été reçu? Si j'ai tort, veuillez m'excuser. Ceci est confidentiel, entre vous et moi.

Je n'ai vu M. Jervie qu'une fois, lorsqu'il est venu à l'heure du thé, et encore je n'ai pas eu l'occasion de lui parler seul. C'était vraiment bien contrariant ; nous avions eu de si bons moments l'été dernier. Je ne crois pas qu'il tienne beaucoup à ses parents, et je suis sûre qu'ils ne tiennent pas beaucoup à lui! La mère de Julia dit qu'il n'est pas bien équilibré. C'est un socialiste — sauf que, Dieu merci, il ne laisse pas pousser ses cheveux et ne porte pas des cravates rouges. Elle ne peut pas s'imaginer où il a été chercher ses idées saugrenues ; la famille, en effet, est depuis des siècles protestante orthodoxe. Il gaspille son argent au profit d'un tas de réformes idiotes, au lieu d'acheter des choses raisonnables, comme des yachts, des automobiles, des poneys de polo. Il faut dire cependant qu'il achète des bonbons! Il nous en a envoyé, à Julia et à moi, une boîte à chacune pour la Noël.

Savez-vous que je vais devenir socialiste, moi aussi. Cela vous serait égal, n'est-ce pas, papa? Les socialistes ne ressemblent pas du tout aux anarchistes ; ils ne croient pas qu'il faille faire sauter les gens à coups de bombes. Logiquement, je suis de ce parti, j'appartiens au prolétariat. Je ne suis pas encore fixée sur la nuance. J'étudierai la question dimanche et ferai ma déclaration de principes dans ma prochaine lettre.

J'ai vu une quantité de théâtres, d'hôtels et de belles maisons. Mon cerveau est un amas confus d'onyx, de dorures, de parquets en mosaïque et de palmiers. Le souffle me manque toujours un peu, et je suis contente de revenir au collège et à mes livres — je crois, en vérité, que je suis vraiment étudiante ; je trouve cette amosphère de calme académique plus tonique que celle de New-York. La vie de collège me satisfait pleinement ; les livres, les études, les classes régulières vous tiennent l'esprit en éveil, et puis, quand votre cerveau est fatigué, vous avez la gymnastique et les sports en plein air, et toujours beaucoup d'amies sympathiques qui pensent aux même choses que vous. Nous passons des soirées entières rien qu'à causer, causer, causer, et nous nous couchons avec la sensation d'avoir résolu définitivement quelques problèmes universels. Et, pour remplir les vides, il y a toujours un tas de bêtises — plaisanteries absurdes sur les incidents du moment. Au fond cela nous enchante. Nous apprécions si fort nos boutades personnelles!

Ce qui compte le plus, ce ne sont pas les grands plaisirs, mais bien la façon de grossir les petits. J'ai découvert le vrai secret du bonheur, papa, c'est de vivre dans le *présent*, de ne pas éternellement regretter le passé, ni d'anticiper sur l'avenir ; mais de tirer du moment même tout ce qu'il peut donner. C'est comme la culture. Vous avez la culture extensive et la culture intensive ; eh bien! moi, je vais dorénavant mener la vie intensive. Je vais jouir de chaque seconde, et pendant chaque seconde me rendre compte de ma jouissance. La plupart des gens ne vivent pas ; ils galopent. Ils essayent d'atteindre quelque but loin à l'horizon ; et, dans l'ardeur de la course, ils sont si haletants, si palpitants, qu'ils perdent toute la beauté, toute la paix des contrées qu'ils traversent. La première chose qu'ils discernent à la fin, c'est qu'ils sont vieux et épuisés, dès lors, qu'importe qu'ils aient touché au but ou non. J'ai décidé de m'asseoir en route et je veux amasser toute une provision de petits bonheurs, même si je ne deviens pas un grand auteur. Avez-vous jamais vu philosophe de ma force?

Toujours à vous. JOUJOU.

P. S. — Quelle pluie ce soir! Il tombe des hallebardes.



Cher camarade,

Hourra! Je suis de la secte Fabienne.

C'est celle des socialistes qui veulent bien

attendre. Nous ne demandons pas la révolution sociale pour demain matin ; ce serait trop renversant. Nous la voulons par petits degrés successifs et dans un avenir lointain, lorsque nous serons tous prêts et capables de soutenir le choc.

En attendant, il faut nous préparer en organisant des grandes réformes dans l'industrie, l'éducation et les orphelinats.

A vous, en fraternel amour. JOUJOU.



Le 11 février.

Cher papa Faucheux,

Ne vous considérez pas comme insulté si je n'écris que quatre lignes. Ce n'est pas une lettre ; c'est tout bonnement un *mot* pour vous dire que je vais vous écrire aussitôt les examens passés. Il ne suffit pas que je sois reçue, mais BIEN reçue. Je dois me montrer à la hauteur de ma bourse.

A vous, tout en travaillant dur. J. A.

(A suivre.) JEAN WEBSTER.

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917

Liste de souscription arrêtée le 7 février

Mme Cécile Liguières, 1,320 fr. — M. et Mme Burgalat, 500 fr. — Mme Girard, 30 fr. — Mme Carié, 1,000 fr. — Association des Dames françaises, Comité de Béja, 200 fr. — Mlle Marie Haquet, 6 fr. — Mlle C. Bréard, 44 fr. 80. — Mlle Maris, 10 fr. — M. Jacques Le Juge de Segrais, 2e envoi, 43 fr. 65. — M. Harel, 37 fr. 80. — D'une Amie américaine par une Amie alsacienne, 100 fr. — M. Jean Ozerau, 300 fr. — Banque nationale de Crédit, 200 fr. — Deux petits Cousins: Pierre Morin, 4 ans et Monique Sallet, 2 mois 1/2, 60 fr. — En reconnaissance à Dieu d'un vœu exaucé, 20 fr. — Laurette H., semeuse de courage, 10 fr. — Souscription de Mlle Marie Maisenêle, 53 fr. — Mme D. Humbelle, 10 fr. — Mlle Drouin, 5 fr. — M. Le Coz, chef de quart, 2 fr. 50. — Reine et Frank, 5 fr. — Mlle Bourdelet, 5 fr. — Une Algéroise, 5 fr. — M. L. Meyer, 5 fr. — C. G. Feurs, 30 fr. — Confiante en la bonne sainte Vierge, 2 fr. — Mme Henri Lagneau, 20 fr. — M. Lanois, 18 fr. — Mme Maury, 50 fr. — M. Coursol, 10 fr. — Fifette, 2e envoi, 5 fr. — Martita et Zézette, 20 fr. — Mlle A. Samouilhan, 40 fr. — Mme A. Lebossé, 25 fr. — Mlles Le Clézio, 50 fr. — Mlles Le Clézio, nouvel envoi, 100 fr. — Mme Lengepierre, 7 fr. — Mme veuve L. Boulanger, 20 fr. — Mme Cuénet, 25 fr. — Mme M. Moreau, 20 fr. — Une Infirmière et son blessé, 5 fr. — Une Béarnaise, 10 fr. — Chef d'escadron R., envoi mensuel, 25 fr. — Butterfly, 5 fr. — Une Vieille, abonnée E. O., 5 fr. — M. Guerder, 6 fr. — Epouse et mère, 5 fr. — M. Leipold, 2 fr. — M. Louis Donnadix, 55 fr. — « Pour son grand », 5 fr. — Mlle Serre, 5 fr. — Mmes F. M. E. transmis par Mme L., à Montigny, 7 fr. — Mme Parisot, 5 fr. — Mme Lévêque, 5 fr. — « Petit Georges », 20 fr. — Mme Suleaux, 25 fr. — Mlle M. Noirot, 5 fr. — M. E. L. Ficatier, 50 fr. — M. Emile de Erhelle d'Affreux, 2 fr. — Mme G. Gaudereau, Valparaiso, 74 fr. 55. — Anonyme mensuellement, 5 fr. — M. L. Maurice Panel, 10 fr. — Marie-Anne et Madeleine Hardy, 50 fr. — Mme Leyat-Balliard, 5 fr. — M. Plucker, 2 fr. — M. Lapierre, 25 fr. — M. Migeotte, 2 fr. 70. — Mme Hirschberg, 50 fr. — H. L..., 5 fr. — Subvention Sauty, 30 fr. — Subvention Gisclon, 15 fr.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 5 (15 février)

Contes et Chansons populaires : Quelques chefs-d'œuvre, par JEAN RICHEPIN, accompagnés de morceaux de musique (notations données par M. Julien Tiersot). — La plus grande France (3e conférence) : Utilisons nos richesses et nos forces naturelles, par EDOUARD HERRIOT.

La Volonté : La Direction, par YVONNE SARCEY. — Les Chansons animées, par Mlle HENRIETTE RÉGNIER. — Confidences de nos Amis des Colonies.

Nombreuses illustrations. Le Numéro : 0 fr. 60. Abonnement aux 24 Nos de l'année : 12 francs.

REVUE FINANCIÈRE



N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 8 février 1918

Compagnie Générale de Constructions Navales

Ainsi que nous l'avons dit, cette Compagnie procède à l'émission, à 490 fr. de 35,000 obligations 6 o/o net, opération à laquelle le public fait un accueil très empressé.

Le type du titre de 6 o/o, net de tous impôts présents et futurs, très en faveur depuis quelque temps, explique tout d'abord ce succès.

Il faut aussi y ajouter l'attrait industriel et la qualité du parrainage.

L'industrie des constructions navales présente actuellement et présentera de plus en plus au fur et à mesure que nous approcherons du terme des hostilités, une importance capitale.

Chacun sait l'énorme tribut que nous payons à l'étranger pour le fret, ce qui diminue la richesse générale de la France.

Mais, sans qu'il soit besoin de se lancer dans une dissertation sur ce sujet, on conçoit de suite que le remède à cette situation est la création d'un tonnage national considérable.

D'excellentes firmes françaises ont déjà fait leurs preuves dans les constructions maritimes, mais leur production est demeurée notablement inférieure à la quantité de tonnage nécessaire en temps de paix et à bien plus forte raison en temps de guerre ; elle risquerait fort de rester très au-dessous de l'effort qu'exigera l'après-guerre pour faire face aux relations commerciales internationales et notamment entre la France et ses colonies, si de nouvelles initiatives n'étaient survenues.

Si nous cherchons un exemple chez nos alliés britanniques, qui possèdent la plus forte marine du monde et les plus importantes organisations industrielles appropriées, nous les voyons développer leurs constructions de navires marchands dans une proportion qui a doublé de septembre à décembre 1917 et même quadruplé pour le dernier mois de l'année écoulée par rapport à la production de décembre 1916.

Cet exemple est très précieux. Il nous importe de le suivre et l'on voit de suite qu'il démontre pour l'industrie des chantiers navals un champ d'exploitation pour ainsi dire illimité ; il montre aussi que nous ne pouvons compter sur l'étranger, déjà trop occupé à la reconstitution de sa propre flotte, pour nous procurer le tonnage nécessaire à nos besoins.

L'avenir des constructions navales s'ouvre donc, en France, sous une perspective des plus brillantes.

Le parrainage de la **Compagnie Générale de Constructions Navales**, constitué par les importantes firmes industrielles que nous énumérions dans la précédente revue, assure l'excellence de sa direction technique et commerciale.

Voici, d'autre part, la composition de son Conseil d'administration :

MM. Ferrand (Ch.), Ingénieur en chef de la Marine E. R., *Président*.

Administrateurs :

Barbière (Ch.), Administrateur de la Société de Construction des Batignolles ;

Besson (E.), Administrateur délégué de la Société des Fonderies et Ateliers de la Courneuve ;

Dupuis (Ed.), Président du Conseil d'administration de la Société Métallurgique de Montbard-Aulnoye ;

Exbrayat, Banquier, de la Maison Demachy et Cie ;

Goüin (G.), Président du Conseil d'administration de la Société de Construction des Batignolles ;

Guillet (G.), Armateur, Administrateur de la Société des Chargeurs de l'Ouest ;

Gunzburg (Baron Jacques de), Banquier, de la Maison Jacques Gunzburg et Cie ;

Lapisse (Jacques de), Président du Conseil d'administration du Crédit Mobilier Français ;

Lemarquis, Vice-Président du Conseil d'administration de la Société Générale ;

Paraf (E.), Directeur de la Société des Mines et Fonderies de Pontgibaud ;

Petin (H.), Président du Conseil d'administration de la Société des Etablissements J.-J. Carnaud et Forges de Basse-Indre.

Rappelons que le service des titres de cette Compagnie sera fait par la **Société Générale** et le **Crédit Mobilier Français**, où sont reçues les souscriptions.



Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt

Suivant décision de l'assemblée générale extraordinaire du 19 décembre 1917, cette Compagnie procède à l'augmentation de son capital, qui est porté de 28 millions à 70 millions. Les 84,000 actions nouvelles de 500 francs, jouissance du 1er janvier 1918, sont émises à 550 francs et sont réservées par préférence aux actionnaires actuels à raison de 3 actions nouvelles pour 2 anciennes, du 11 février au 2 mars 1918.

Le prix d'émission est payable : 300 francs en souscrivant et 250 francs avant le 15 juin 1918.

Conformément aux décisions de la susdite assemblée, la Compagnie répartit une somme de 21 millions, soit 375 francs par action actuelle.

Cette répartition sera constatée par une estampille spéciale sur les titres.

Elle aura lieu en même temps que l'exercice du droit de souscription, de sorte que *les porteurs d'actions qui useront de leur droit de souscription pourront se libérer de leur premier versement jusqu'à concurrence de 375 francs par action ancienne présentée, en faisant apposer aux guichets de l'une des Banques chargées de l'opération l'estampille spéciale.*

Les actionnaires qui n'exerceront pas leur droit de souscription pourront toucher cette répartition après la répartition et sous déduction des impôts.

Les droits des actionnaires mobilisés ou retenus en pays envahis ou ennemis seront réservés.

Toutes les prescriptions des lois en vigueur ont été remplies. Notice publiée dans *Le Bulletin des Annonces légales* du 4 février 1918.

Le **CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS** étant l'un des Etablissements chargés d'effectuer les opérations de souscription et d'estampillage ci-dessus se met à cet effet à la disposition des intéressés.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

LES·ANNALES



LA GUERRE PITTORESQUE

LE CAMOUFLEUR, par Géo CONRAD.

24 Février 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE... 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1809. — 24 FÉVRIER 1918

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE......25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE BUFFET

(FRAGMENT DU TABLEAU DE FORAIN ACTUELLEMENT EXPOSÉ.)

(Voir plus loin l'article de Léon Plée.)

La Femme et le Foyer

Chapeau en ruban de faille cendre, piqué de deux petites fantaisies de héron cerise.

POUR CELLES QUI PARTENT DANS LE MIDI

Le brouillard froid de cette fin d'hiver et aussi la menace d'une visite nocturne des avions ennemis donnent à celles que rien ne retient spécialement ici l'envie de boucler leurs malles. On songe au Midi, on respire d'avance l'odeur des mimosas, et vite on part. Que faut-il emporter, si l'on veut avoir le moins de bagages possible ? Un manteau de voyage en vigogne cachou, avec col-écharpe et grands revers à carreaux blanc et marron, un chapeau de taffetas coulissé relevé de côté, bien enfoncé sur le front et voilé d'une écharpe de tulle blond, des bas et souliers de cuir fauve. Ainsi habillée, une femme est charmante et cependant très sobrement élégante.

Il faut une robe pour le sport et les promenades ; elle sera en jersey de laine sable, avec, comme garniture, deux rangs de gros bourdon coulissé, finissant le bas de la jupe et le bas du « jumper » en vareuse ; celui-ci est serré autour des hanches, sans ceinture, très décolleté sur un gilet en jersey blanc qui finit en ligne droite comme les gilets des marins. Le bas de manche, de forme chinoise, ne gêne pas les mouvements larges, indispensables pour les sports. Le tout forme un ensemble charmant à voir et pratique à porter.

Pour les occasions plus habillées, il faut une toilette en crêpe Georgette, en tussor ou en satin. Les tuniques longues, qui se glissent sur un fourreau étroit d'une teinte plus sombre que la tunique, sont d'un effet charmant Peu ou pas de lingerie au cou, peu de garniture ; les corsages sont plats· les manches au-dessus du coude, la taille peu dessinée ; du flou, de la souplesse, une ligne fine et allongée malgré la jupe courte, voilà la note générale des robes de l'après-midi. Le chapeau en tulle gaufré, genre charlotte, avec un volant debout masquant la calotte et serré par un ruban noué derrière, est tout indiqué. Un autre joli chapeau est en crêpe Georgette, de forme un peu cloche, avec calotte arrondie et un simple tour de plume défrisée, d'un ton naturel, couché sur le bord ; on le répétera heureusement en bleu ou en noisette.

La jupe blanche est toujours indispensable dans le Midi, on la porte plissée ou gaufrée de telle façon qu'elle paraît étroite tout en étant assez large. La chemisette en crêpe de Chine blanc est la plus commode pour accompagner cette jupe, elle ne se froisse pas, n'est pas salissante et se lave parfaitement. Les modèles simples, très soignés comme façon et montés à jour, sont toujours les plus jolis. La vareuse en soie ou la veste de velours de laine sont toujours jolies avec la jupe blanche, et on peut sans crainte les choisir d'une teinte assez audacieuse, telle que cerise, corail, bleu canard, orange ou vert émeraude. Les bas, assortis à la teinte de la vareuse ou manteau, portés avec des souliers blancs sont parfois d'un effet assez heureux.

Un joli modèle de chapeau, vu dernièrement à Nice, avait un bord entièrement formé par de larges coques de ruban de taffetas blanc, très relevé d'un côté, baissé de l'autre ; la calotte arrondie, formée par des rubans se réunissant au milieu, était entourée d'une jarretière de tulle maïs se nouant par derrière en effet papillon ; ce chapeau accompagnait délicieusement une simple jupe blanche et une vareuse citron...

SIMONNE B...



1. Robe de jersey de laine marine garnie de petits galons de soie artificielle bleu vif, boutons même teinte que le tissu. — 2. Robe de crêpe laine et soie teinte encens garnie de broderie de laine vert soutenu. — 3. Robe à longue tunique en bure castor, revers et ceinture en peau de Suède.

PETITS CONSEILS

Les bouteilles et les petits pots à pommade qu'on jetait dédaigneusement autrefois sont maintenant devenus des objets qu'on garde, car ils sont difficiles à remplacer. Beaucoup de maisons les reprennent volontiers ; mais si on préfère utiliser soi-même agréablement quelques modèles d'une forme spécialement artistique, on peut en tirer parti très facilement avec quelques tubes de peinture. On les peint, par exemple, à rayures noires ou de couleur en gardant une rayure blanche entre deux rayures de couleur, avec un médaillon sur un côté, dans lequel on peut peindre une fleur correspondant au parfum renfermé dans le flacon. Une autre idée de décoration consiste à semer des feuilles d'or très rapprochées et y glisser de-ci de-là un fruit, orange ou noix. Pour protéger ces bibelots, il faut les vernir une fois secs. Une coiffeuse ou une tablette de salle de bain garnies d'une rangée de pots et de flacons ainsi décorés deviennent très amusantes, car ces objets ne ressemblent pas aux accessoires qu'on voit dans le commerce.

La coiffure simple est très à la mode, mais il est très difficile de la réussir avec des cheveux peignés en une seule masse. Séparez la chevelure en quatre mèches, celle du derrière attachée solidement sur la nuque, celles des côtés roulées en casque couvrant à moitié l'oreille, celle du devant légèrement crêpée et rejetée en arrière avec les pointes à volonté frisées pour augmenter le volume de la coiffure si elle est trop plate. C'est très commode de se coiffer ainsi, la coiffure est seyante et sans prétention.



Grand canotier de paille liséré teinte grège, enroulé de deux couteaux d'argus au bord de la passe et de la calotte.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Rivaux

Une des scènes applaudies de l'ouvrage de M. Sacha Guitry met en présence le célèbre mime Gaspard Deburau et son fils Charles. Le vieil acteur arrive au bout de sa carrière; malade et fatigué, il a dû s'éloigner de la petite salle des Funambules où les Parisiens, dont il fut l'idole, l'acclamèrent durant d'innombrables soirs. Il voit avec chagrin un de ses élèves, Paul Legrand, lui succéder dans la faveur populaire. Une autre peine lui est infligée. Charles, âgé de vingt ans, veut imiter l'exemple paternel et jouer la pantomime. Deburau s'attache à le détourner d'un projet qu'il juge dangereux et décevant. Il énumère les écueils dressés contre le nouveau venu : mauvaise volonté des entrepreneurs de spectacles, âpreté de la concurrence, difficulté d'obtenir des rôles. A chaque objection, le jeune homme oppose des arguments victorieux. Il se sent brûlé du feu sacré, poussé vers le théâtre par une irrésistible vocation. Et puis, son père n'est-il pas là pour l'éclairer, le soutenir et l'imposer à la foule ?

— Alors, dit ironiquement Deburau, c'est le roman comique à travers la France... Sais-tu l'heureuse ville où tu débuteras ?

— Pas en province, ici-même...

— A Paris ?

— Sans doute...

— Et sous quel nom ?

— Le nom qui m'appartient, que tu m'as donné. Il n'en existe pas de plus glorieux.

— Le nom de Deburau !... Tu vas le déshonorer !...

Ce mot cruel, jailli du cœur de l'artiste, exprime les soucis qui le dévorent, le regret du passé, l'amertume et la tristesse du présent, la satisfaction orgueilleuse d'avoir régné, seul de sa race, et aussi la crainte inavouée de rencontrer, auprès de soi, parmi les siens, un rival possible, l'humiliation de subir de désobligeantes comparaisons. La malignité publique a attribué au dramaturge des intentions que probablement il n'avait pas. Je pense que si quelque nuage s'est formé — ce que j'ignore — entre Lucien et Sacha Guitry, ce désaccord n'a pas été causé par l'émulation professionnelle. Le père et le fils ont tous deux tant de talent qu'ils peuvent, côte à côte, exercer leur métier sans se haïr. Ceci, d'ailleurs, ne nous regarde point. Je préfère ne chercher dans la pièce qu'une observation d'ordre général et crois convenable d'en exclure les applications particulières.

Assurément, aucun fardeau n'est aussi lourd à porter qu'un nom illustre. Lorsqu'on s'appelle Hugo, Lamartine ou Musset mieux vaut s'abstenir de publier des vers. Louis Racine, poète distingué, souffrit du voisinage de Jean Racine. Encore eut-il la prudence de ne pas composer de tragédie. Les Dumas font exception. Mais que de précautions ils durent prendre, afin de ne pas se heurter et se blesser !... Leur admiration mutuelle était sincère. Ils en multipliaient, ils en exagéraient les témoignages, car la confrérie des gens de lettres qui les épiait, ravie de découvrir chez l'un d'eux le plus léger symptôme de jalousie, n'eût pas manqué de souligner et d'envenimer ce sentiment.

Le jour de la première représentation de la *Dame aux Camélias*, Dumas père exultait d'enthousiasme. Les bras hors de la loge, il s'agitait frénétiquement; sa grosse tête crépue s'illuminait de joie; il riait et il pleurait. A chaque entr'acte, il montait sur le « plateau », couvrait de baisers Mlle Doche, serrait la main de Fechter, pressait à l'étouffer son cher rejeton. Regagnant la salle et parcourant les couloirs, où mille spectateurs l'acclamaient, ruisselant, tonitruant, il s'écriait :

— Le voilà, mon chef-d'œuvre... C'est Alexandre !

Après minuit, dans le cabinet de la Maison d'Or, qui servait de salle de rédaction au journal *Le Mousquetaire*, il soupait avec l'auteur et les interprètes; puis il dépouillait son habit, retroussait ses manches, saisissait sa plume infatigable. Et le lendemain paraissait, signé de lui, le plus immodeste, le plus touchant des articles. « Alexandre » y était proclamé Dieu, à l'égal de Sophocle, de Molière et de Shakespeare.

Comment Dumas fils n'eût-il été ému jusqu'au fond de l'âme d'une telle tendresse ? Il en discernait le sens délicat. Il devinait pourquoi son père forçait l'éloge et les scrupules que dissimulait cet excès d'adulation. Sa piété filiale ne se montra pas moins attentive et nuancée. L'envie ne réussit pas à se glisser entre les deux Dumas, immuablement unis... Considérons toutefois que le père était dans l'épanouissement de son génie quand le fils parvint à la gloire. Que fût-il advenu, si le triomphe de l'auteur du *Demi-Monde* avait coïncidé avec la décadence de l'auteur de *Monte-Cristo* ? Leur affection aurait-elle affronté impunément cette épreuve ? L'écrivain épuisé se serait-il résigné à son impuissance, eût-il enduré de bonne grâce la fortune d'un second lui-même, ardent et neuf ?

La plupart de nos querelles, de nos brouilles passagères résultent d'un conflit d'amour-propre. Nul ne consent à confesser ses torts, à faire le premier pas vers une réconciliation communément souhaitée. Les commérages perfides, les faux rapports entretiennent ces malentendus jusqu'au moment où la raison domine la passion et lui impose silence. C'est le cas imaginé par Sacha Guitry. Gaspard Deburau décourage son fils Charles. Il refuse d'abdiquer. Il livre un dernier combat. Définitivement vaincu, il renonce. Se retournant vers ce successeur, un moment exécré, il l'instruit, le façonne, l'imprègne de ses méthodes, l'enrichit de ses conseils, goûte une douceur mélancolique à contempler, soleil éteint, l'astre qui se lève. Evolution psychologique finement notée, très émouvante parce qu'elle est humaine et vraie... Place à la jeunesse ! Malheur aux vieux qui ne savent pas vieillir !

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Trésors abandonnés

Ma chère Cousine,

Nous sommes soumis à quelques restrictions de plus... elles nous paraissent graves, elles font sourire tous ceux qui connurent vraiment la souffrance aux pays martyrs, où le beurre est disputé à trente-deux francs la livre, où la bille de chocolat coûte un franc soixante-quinze !...

J'ai eu l'honneur la semaine dernière de recevoir la visite d'un notable de Saint-Quentin,

Il me contait les affres qui tourmentèrent cette population, amoureuse de son sol, de sa chère basilique, de son vieil et délicieux hôtel de ville, lorsquelle dut, sur l'ordre allemand, abandonner la petite patrie... Il me disait aussi avec une émotion profonde les angoisses par lesquelles passèrent ceux qui possédaient dans leurs maisons des trésors d'art, des meubles anciens, des vieilles tapisseries, et tous ces souvenirs aussi précieux que l'existence... Fallait-il les détruire ?... fallait-il laisser ces merveilles du génie français aux brutes allemandes ?... Que de regrets, s'il restait un espoir de les retrouver ?... que de remords, s'ils allaient ajouter quelque chose à la gloire de l'Allemagne !... Moi, murmura le

je n'y ai pas tenu... L'idée que les Barbares, de leurs grosses pattes lourdes, toucheraient les meubles charmants qui sont dans ma famille depuis des siècles, m'a paru tellement sacrilège, que j'ai allumé un grand feu, et un à un, de mes propres mains, j'ai brûlé ce qui avait été la joie de ma vie.

Je songeais en l'écoutant à cette jolie ville de l'Ile de France aux coteaux tranquilles, à son musée incomparable, à ses vieilles maisons du XVI[e] siècle, à sa cathédrale aux arcades si pures qui entendit tant de clameurs de détresse et vit couler tant de larmes... Je me rappelais le pèlerinage joyeux que nous fîmes en 1910, avec un essaim de jeunesse, pour contempler dans leur cadre les chefs-d'œuvre immortels de La Tour... Qu'elle avait été douce et lumineuse cette journée de mai, il semblait que tout Saint-Quentin fût en fête... Je vois encore l'immense table présidée par le sous-préfet, M. Coyne, autour de laquelle se pressaient les autorités de la ville, charmées du voisinage de ces universitaires aux yeux rieurs, et de ces Parisiens gais comme des collégiens faisant l'école buissonnière.

J'entends encore les cris émerveillés de toute la bande devant ces pastels exquis de grâce, de virtuosité, de sensibilité spirituelle, où il semble que tous les yeux vous regardent, et qui sont l'expression même du génie le plus délicat de l'art français, tel qu'il fleurit au XVIII[e] siècle.

Je vois encore le sourire, ou plutôt les sourires nuancés, énigmatiques, sceptiques, voluptueux et tendres de toutes ces jeunes femmes, qui furent la grâce et le péché de cette époque : les Fel, Camargo, Favart, de Lespinasse. Je me rappelle cette étonnante Belle de Zuylen, au front complètement découvert, aux cheveux tirés droits et hauts sur le front, dont La Tour était fou et qu'il déclarait la plus jolie du monde encore qu'elle fût « laide ». Si bien que sans cesse La Tour retouchait, détruisait, recommençait un chef-d'œuvre qu'il jugeait indigne du modèle : « Sa manie, écrivait Belle, c'est d'y vouloir mettre tout ce que je dis, tout ce que je pense, et tout ce que je sens, et il se tue ! »

Et je revois encore cette « Inconnue », devant laquelle notre admirable cicerone, M. Henry Lapauze, nous tint longtemps en amoureux despote exigeant qu'avec lui nous la préférions à toute autre... Il s'extasiait devant son sourire futé et ses fossettes, et ses joues arrondies, et son teint de pêche... Eut-il, ce jour-là, quelque vague et obscur pressentiment... Sentions-nous que ce beau jour de lumière était un de ceux qu'il faut retenir fidèlement dans un coin de sa mémoire ? Toujours est-il que, s'adressant aux jeunes filles, il leur recommanda de contempler tout avec respect, avec dévotion, la moindre de ces toiles étant un morceau achevé de la peinture française. « Emportez au fond de votre souvenir, dit-il, emportez les regards qui vous ont suivies dans les petites pièces de Lécuyer !... » Parole touchante dont nous comprenons aujourd'hui le sens profond ! Le musée La Tour était bien autre chose qu'un musée, c'était La Tour chez lui, au milieu de ses chefs-d'œuvre, dans un tranquille petit hôtel de province et la malicieuse figure du grand homme semblait remercier le conférencier d'un sourire.

Ah ! si nous avions pu prévoir le drame, avec quelle ferveur nous eussions regardé encore ces doux et tendres et harmonieux pastels.

— Que sont-ils devenus ? demandai-je, un peu hésitante, au

La figure de mon hôte se creusa... il les aimait tant ces merveilles dans l'intimité desquelles il avait vécu plus encore que nous !

... Les Allemands ont tout emporté... pastels, antiquités, tapisseries, vieilles soies, et ils ont osé faire à Maubeuge, en pays envahi, au milieu des nôtres, une Exposition... oui une Exposition payante au profit des blessés... ils ont même eu le front d'afficher ceci, qui vous dépeindra le caractère allemand tout entier : Les chefs-d'œuvre du peintre La Tour *abandonnés* par les Français et *recueillis* par les Allemands !...

Nous nous tûmes tous deux, que dire !... Toutes les infamies, les boches les ont commises, et avec une lâcheté sournoise, vile, obséquieuse qui les fait détester doublement. Le kaiser ne manque pas d'invoquer Dieu chaque fois qu'il perpètre, au nom de son peuple, une mauvaise action, et il a soin de la mettre sous la protection divine pour essayer de détourner la haine des hommes. Les sujets du kaiser, à l'instar du maître, prennent des attitudes de bienfaiteurs, et prétendent, quand ils volent nos chefs-d'œuvre, qu'on les remercie.

« Ils étaient *abandonnés !* » déclarent-ils avec cette mauvaise foi qui les rend haïssables.

Et pourquoi étaient-ils abandonnés ? — Parce qu'en vingt-quatre heures, sur ordre, il fallut évacuer la ville, les mains vides, après avoir été fouillé brutalement et sans qu'il fût permis de garder, même une photographie, même la moindre relique.

Sous des airs bonasses et cauteleux, avec une politesse de valet, ils savent faire souffrir, autant qu'il est possible de souffrir et plus encore... Ils ont des âmes de tortionnaires... Jamais on ne saura à quel point les pauvres Saint-Quentinois ont été malheureux à Maubeuge, soumis à des vexations inimaginables, isolés de toute nouvelle, vivant sous un régime de terreur, de misère et de famine...

Ils furent et ils sont encore des martyrs, mes pauvres compatriotes !...

Aujourd'hui beaucoup sont rapatriés, et c'est avec une stupeur émerveillée qu'ils retrouvent la Patrie, la chère France si douce, si abondante, où on mange presque à sa faim... Ça, des restrictions ! Ils tombent des nues... c'est le pays de cocagne... A côté de Maubeuge, à côté de Lille, à côté des cités désolées où l'on jeûne, Paris et les provinces leur semblent des paradis...

— Non, on ne sait pas ce que c'est souffrir !... dit gravement celui qui a connu la vraie peine de l'exilé. Là-bas, c'est la torture, ici c'est presque le bonheur...

Tortures morales, tortures physiques, ils endurent tous les supplices avec une patience admirable, ils meurent de faim littéralement, mais avant de sentir ce mal, ils ont celui de la Patrie... Tous sont soutenus par cette idée que leur sacrifice ne sera pas vain... ils attendent de nous le grand combat, le secours, la vengeance...

Ils attendent qu'on leur rende leur pays, leurs chefs-d'œuvre, leurs maisons... Ils l'attendent avec une confiance magnifique qui met les larmes aux yeux !

Et je songeais : A ceux-ci on ne pense pas assez; des autres on parle trop !... Et l'on trouve des gens qui s'attendrissent sur les traîtres qui ont prolongé ces jours de souffrances et de douleurs !

Ah ! Gardons notre pitié pour de meilleures causes...

Les Boches qui *recueillent* nos trésors *abandonnés*, et les êtres immondes qui vendent nos secrets et *recueillent* des millions boches sont voués à la même exécration.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



La Vie aux Maisons claires

On me demande souvent : *Nos* enfants clairs (car chaque donateur, et il a bien raison! estime être un peu le parrain ou la marraine de ces petits que leur cœur a adoptés...) *nos* enfants ont-ils un règlement uniforme?

Que non..., d'abord certaines maisons reçoivent des enfants plus délicats... Arcachon par exemple et Lens-Lestang ; d'autres, comme Dampierre, Coron, par la qualité des maîtresses qui les dirigent, sont

vouées surtout à l'enseignement, d'autres comme Meillac, Sourdeval, Ourville, entourées de parcs immenses, de potagers importants se prêtent mieux aux essais de culture, au jardinage, à la vie au grand air.

Mais lisons ensemble, si vous voulez, les courriers qui, chaque semaine, nous apportent des nouvelles. De Coron, 6 février, la directrice écrit : « Nos petites filles claires sont toujours en bonne santé, elles deviennent de bonnes ménagères, s'amusent beaucoup et travaillent de même, elles apprennent à se rendre utiles et pourront au retour, aider à leur maman. La semaine dernière elles sont allées visiter une grande ferme, les fermiers leur ont fait fête, et les ont fait chanter après leur avoir offert un goûter de lait chaud sucré. Puis elles ont fait la cueillette des choux et ont semé du trèfle sous la direction du métayer. Aussi que de courses, que de rires. »

D'Arcachon, le Dr Lalesque a la bonté de m'envoyer ce petit bulletin : (il me parle de la colonie arrivée en décembre) « Le résultat des deux premiers mois de séjour est des plus satisfaisants. Non seulement tous les enfants ont augmenté de poids (moyenne de deux kilogrammes), ont pris bonne mine, mais les rhumes ont été totalement ignorés. La pharmacie chôme et je n'ai qu'à contempler les heureux résultats obtenus par mon puissant confrère : l'air, — je veux dire la belle et bonne atmosphère de la station. Inutile de parler des soins d'ordre moral, d'ordre éducatif, la vigilance des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul y pourvoit et Dieu sait comment !... »

Du château d'Ourville — mais ne confondons pas : c'est le *château de Saint-Ouen* qu'habitent nos filles, c'est celui-là que la comtesse d'Arantot a bien voulu mettre à notre disposition — le château d'Ourville est sa demeure personnelle. La comtesse d'Arantot, avec une tendresse et une bonté charmantes, surveille notre colonie, préside à la vie de nos filles, et chaque jour passe de longues heures auprès d'elles.

« Elles deviennent bien gentilles nos filles claires, écrit-elle, et si reconnaissantes ! J'ai trouvé le bon moyen de les rendre sages : mon institutrice leur donne des notes et, à la fin de la quinzaine, une récompense selon leur mérite. Je suis toujours très contente de leur santé. Je vous enverrai le règlement de leur temps, j'ai fait pour le mieux pour concilier les études, les soins ménagers qui sont, je crois, le but initial de l'œuvre et la santé. Mon mari leur a donné à chacune un jardin, ce qui fait leur bonheur. C'est très amusant de voir les différents caractères. L'une ne veut cultiver que des fleurs, d'autres, plus raisonnables, des pommes de terre et des légumes, les ambitieuses, des fraises et des asperges. Enfin deux petites m'ont dit très sérieusement : « Nous, on ne fera que du « blé pour que la France ait du pain. » Elles ont été très gâtées par une de mes amies, Mme de Couquéreaumont, qui leur a donné de beaux jouets, des lainages et les a invitées à goûter à son château de Réville. »

On le voit : bonnes gens de la terre institutrices et grandes dames s'unissent pour entourer les enfants pauvres de nos soldats d'une même affection... Il n'y a plus entre les classes cette odieuse barrière qui mettait d'un côté les gens riches, de l'autre les pauvres. La comtesse d'Arantot est tout heureuse que ces pauvres gosses des mansardes parisiennes lui sautent au cou, et le fermier de la Salle de Vihiers est dans le même sentiment. C'est cela qui est bon et cette confiance réciproque honore qui donne et qui reçoit...

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION
Pour les « Maisons claires »

Total de la 36e liste arrêtée le 14 février.	8.336 fr. 70
Subventions	330 fr. »
Montant de la souscription au 7 février . .	331.639 fr. 95
Total général. . . .	340.306 fr. 65

(Voir page 170, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

La place nous manque aujourd'hui pour de longs détails. Nous avons pu, ainsi qu'en témoigne le livre de Mmes Nicolle et Fr. Thomé faire au front notre 49,013e envoi !...

L'Adoption des Prisonniers

Le sort de nos pauvres prisonniers devient de plus précaire, de plus en plus douloureux. Un rapatrié, aujourd'hui en Suisse, écrit à une de nos marraines son long calvaire. Il était désigné pour le premier convoi, vu son état de santé, que la Commission médicale jugeait des plus graves. Mais, détail terrible, n'ayant pas salué un officier allemand qu'il n'avait pas vu, il fut, entre temps, condamné à quinze jours de prison. Le commandant du camp exigea que le départ de ce malade fût ajourné et la punition rigoureusement accomplie..., cela malgré l'avis même du major qui, quoique Allemand, déclara inhumain de faire attendre plus longtemps le retour du moribond. Le brave soldat raconte sa triste odyssée en ces termes : « Il m'avai enfermé dans une baraque *an* planche où je ni voy*ai* absolument rien, le matin il me port*è* un morceaux de pain comme une feuille de cigarette et le soir une cruche d'eau, voilà tout le repas de la journée, comme coucher une plaque en fer et un coussin en fer. J'av*ai* encore la tête toute bandée de ma blessure. *S*e qu'il f*ai* que je ne pouv*ai* pas m'*a*puyer pour m'*a*ndormir. J'av*ai* une couverture juste pour la nuit puis le matin on me la retir*a*. On m'avai mi dans une prison qui fesait deux mètres de long sur un maitre de large, ce qu'il fait que je ne pouv*ai* pas me remuer, le matin comme promenade il me sorté de la prison pour *a*ler rentr*é* du charbon, et il me conduisé avec son fus*i* b*a*onette au canon, et il envoyè temps en temps des coups de pié pour me faire marchez plus vite. »

Voilà ce qui a pu se passer au camp de Mannheim. Nous tenons les originaux à la disposition des gouvernements... Voilà comment on traite des soldats, et il faudrait s'attendrir sur des traîtres qui ont peut-être prolongé ces supplices à des milliers d'être humains. Ah ! non et non ! Du moins essayons de soulager ces peines.

Pour les Aveugles de M. Brieux

L'abondance des matières nous a empêché la semaine dernière de donner nos comptes du mois. Nous avons envoyé à M. Brieux pour ses chers aveugles la somme de 4,330 fr. 15.

Y. S.

A l'Université des Annales

La Plus Grande France

M. Edouard Herriot vient de terminer avec un succès éclatant la série de dix leçons qu'il a professées à l'Université sous ce titre : Vouloir. Elles auraient pu sembler une gageure..., car intéresser un auditoire composé en majeure partie de jeunes filles, à ces questions arides de l'industrie, de la colonisation, de la marine, de l'enseignement, cela était hardi... C'est pourtant le tour de force que vient d'accomplir avec une probité, une conscience admirables, un homme de foi qui croit à ce qu'il dit, qui le dit fortement, et qui, parce qu'il sait l'utilité d'une grande cause ne craint pas de l'imposer aux jeunes esprits.

Il a parlé avec l'éloquence d'un ardent patriote qui adore son pays et qui regarde courageusement les maux dont il souffre pour le guérir plus sûrement. Il a parlé en homme qui *sait* et pour lequel les mots sont peu de chose, tandis que les faits seuls comptent. Il n'a pas craint de donner des chiffres, des statistiques et de faire éclater au grand jour les vérités qui lui semblent bonnes à révéler... Il a soulevé quelquefois le public d'une sorte d'enthousiasme par l'accent de ses convictions. Sa dernière conférence fut typique dans ce genre. Il n'est pas de ceux qui croient que le Français ne sait pas coloniser. Il l'a toujours vu industrieux, souple, débrouillard, mais l'Administration entrave tous ses projets ! Et puis nous n'avons pas de marine marchande, ou du moins nous avons une marine marchande qui n'est pas du tout en rapport avec nos services actuels. Et cependant nous possédons un Lyautey au Maroc, nous avons eu un Gallieni à Madagascar !

Qu'il s'agisse de nos ports ou de l'enseignement dans nos écoles, du charbonnage ou de notre art français, Edouard Herriot a mis le doigt sur la plaie, sans essayer d'atténuer la vérité.

Ces dix leçons ne devraient pas être lues mais apprises par cœur par toute la jeunesse, elles sont un bréviaire d'énergie et la magnifique expression du vrai génie français. M. Herriot, pas une minute, n'a essayé de conquérir le public en flattant ses goûts, et cependant le public est venu à lui parce que la vérité a des accents qui ne trompent pas, et c'est dans une véritable ovation qu'il termine ses hautes, ses grandes leçons, dont il faut espérer qu'elles auront une suite.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

(Du 25 février au 2 mars)

Lundi. — Sur le Vieux Maroc. L'œuvre du général Lyautey.
Conférence par M. André Lichtenberger
Projections cinématographiques.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires de l'Auvergne et du Limousin.
Conférence par M. Jean Richepin.

Vendredi. — La Vie des Aveugles.
Conférence par M. Brieux.

Vendredi, 4 h. 1/2. — Séance de musique de chambre (Festival Gabriel Fauré).
(Voir programme de cette séance, page 170).

Samedi. — Au Pays de la Justice et de Wilson.
Conférence par Me Henri-Robert.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

18 février 1918.

La paix américaine. — Dans son dernier message, dans sa nouvelle réponse aux empires centraux, le président Wilson a fixé une fois pour toutes les conditions de la paix, de la Société future. A la politique toute d'intérêt personnel de l'Allemagne, à ses marchandages perfides de paix séparée, au cynisme de méthodes hangeant selon que la question économique ou la question territoriale est en jeu, il oppose la politique rationnelle d'un accord général discuté et accepté par tous. Une paix durable ne peut, dit-il être « faite de pièces et de morceaux ». Elle doit être un acte de justice et non un marchandage entre souverains. Il faut que les aspirations nationales de chaque peuple en cause soient satisfaites. Il importe de bannir tout ce qui pourrait troubler de nouveau l'Europe et le monde. « Tant qu'une telle paix ne sera pas assurée, déclare Woodrow Wilson nous n'aurons pas d'autre choix que de continuer. »

Belgique et Pologne. — On ne voit malheureusement pas que l'Allemagne veuille écouter le droit des gens. Il n'est rien, au contraire. dans ses actions et ses projets qui ne lèse le droit et la justice, qui ne soit un défi.

En Belgique, elle essaie de rompre l'unité du pays, de séparer les Flamands et les Wallons. Elle a frauduleusement constitué un prétendu conseil des Flandres dont le premier geste fut naturellement de proclamer l'indépendance flamande. Mais le peuple belge tout entier proteste par la voix de ses magistrats et ses assemblées communales et il ne veut ni qu'on le désunisse ni, comme le médite Hertling ou Bulow, être une monnaie d'échange. Mais où l'Allemagne abat nettement son détestable jeu, c'est dans son traité avec l'Ukraine, traité qui équivaudrait, si les événements ne venaient le rendre caduc, à un nouveau partage de la Pologne. Non seulement le malheureux pays dont les espérances furent un moment si hautes, se voit amputé d'une partie de son grand héritage historique, mais la Prusse ne cache pas elle-même ses pensées de main-mise complète, ou d'encerclement. Du côté des provinces baltiques l'Allemagne ne dissimule plus ses projets de conquête.

L'armistice. — Enfin elle s'autorise du refus des maximalistes de traiter pour dénoncer l'armistice de Brest-Litovsk et signifier à Pétrograd que la guerre recommence *ipso facto*. Et les hostilités ont sans doute repris. On ne voit pas d'ailleurs que Lénine et Trotsky, dont la fameuse formule ni paix ni guerre s'effondre, puissent résister sans autre armée que leur armée rouge, sans cadres que des cadres révolutionnaires, et bonne seulement pour la guerre civile. Après avoir détruit la force russe, on ne croit pas qu'ils puissent la restaurer, fermer à temps la route de Pétrograd. Car leurs adversaires sont pressés. Ils ont lié partie avec la Finlande, avec l'Ukraine dont la Rada a dû s'enfuir à Jitomir en leur demandant une aide qu'ils seront trop heureux de lui donner, que l'Autriche elle-même, hypnotisée par la *paix du pain*, ne leur marchandera pas.

La condamnation de Bolo. — Les mécomptes de nos ennemis ne sont pas pour nous déplaire; ils viennent à la traverse de leurs projets d'offensive sur notre front, où la veillée d'armes continue, où les soldats ont appris avec satisfaction la condamnation à mort de Bolo pacha. Le poilu sait maintenant que le gouvernement est résolu à faire tout son devoir contre la corruption d'où qu'elle vienne, contre le crime quel que soit le criminel.

Léon Plée.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— suite —

Tout le monde s'intéresse à notre enquête. parce que chacun en comprend l'utilité. *Le Petit Journal, L'Intransigeant, L'Œuvre, L'Homme Libre,* d'autres journaux encore, invitent leurs lecteurs à y participer. Je remercie ces excellents confrères de nous prêter un si précieux concours.

Je publierai dans le prochain numéro plusieurs témoignages que le courrier m'apporte à l'instant. Aujourd'hui, faute de place, je me borne à enregistrer ce petit fait :

Le Village incendié

IX. — En août 1914, nos troupes pénétrèrent en Haute-Alsace et s'emparèrent de Sengern, mais elles durent bientôt évacuer le village.

En y rentrant, les Allemands commencèrent par obliger un grand nombre d'hommes et de femmes à se déshabiller devant les soldats, sous prétexte de vérifier si des armes n'étaient pas cachées dans les vêtements.

Ensuite l'ordre fut donné d'incendier une partie du village.

Le feu fut mis à trente-cinq maisons et à l'église, malgré les protestations d'un certain nombre de « feldgrau » qui déclarèrent que leurs sentiments religieux leur interdisaient de commettre cet acte sacrilège. — A. F.

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales,* 51, rue Saint-Georges.)

A. P..., Bourges: Vos renseignements manquent de précision; prière nous indiquer la source. — *Désiré F..., à V...:* Oui, mais de préférence pendant la guerre. — *M. C..., Belfort:* Discrétion garantie. — *P. de C..., à M...:* Pour publier votre lettre, attendons le post-scriptum. — *G. R...:* Merci.

Maurice Vaucaire laisse le souvenir d'un parfait homme de lettres. Il écrivit des romans agréables, des pièces spirituelles et de jolis vers. Son talent n'eut pas de grandes envolées. Il brillait dans la demi-teinte ; il excellait à peindre les mœurs théâtrales et boulevardières. Il savait aussi évoquer les choses d'autrefois. Nous lui devons de charmants pastiches, entre autres ce gracieux petit morceau :

CHAISE A PORTEURS

Montant à sa chaise à porteurs,
La marquise, en robe de moire,
A l'air d'entrer dans une armoire
Pour échapper aux séducteurs,
Ces Amours qui voltigent, roses,
A droite, à gauche, en haut, partout,
Qu'elle soit couchée ou debout,
En lui chuchotant mille choses.

Montant à sa chaise à porteurs
Dont les vitres sont blasonnées
Et de jolis cuivres ornées,
La marquise, avec des pudeurs
De jeune naïade surprise,
Leste, se hâte de s'asseoir
Dans ce nid de peluche grise.
Le Roi daigne dire « A ce soir ! »

Et les deux bons vieux domestiques
Aux mollets maigres et nerveux
Portent l'objet de tant de vœux
Comme on porterait des reliques

Maurice Vaucaire.

LE CLOAQUE

Les Allemands excellent à s'infiltrer dans les pays qu'ils veulent asservir. Citons le texte de l'historien Camille Jullian : « En avant des soldats s'affairent les espions... Une ambition universelle est inséparable d'un espionnage universel. Côte à côte avec l'espion besogne l'agent politique qui attise à l'étranger les disputes civiles et démoralise l'opinion publique... L'impérialisme, pour aménager sa place, engrène tous les vices, vilenies, mensonges, corruptions, discordes, fourberies, trahisons, meurtres d'âmes avant les meurtres de corps. » L'histoire entrevoit et pourrait dire, si elle l'osait, comment Bismarck a préparé Sadowa et Sedan par des campagnes d'argent et d'agents chez nous et dans toute l'Europe.

Des intrigues sont en œuvre partout pour créer une atmosphère d'indulgence à l'égard de l'Allemagne et pour la préserver d'une défaite trop complète.

Soyons préparés aux plus extraordinaires inventions, et même à quelque déguisement que les Allemands, leur Kaiser en tête, sont capables de prendre pour dérouter l'univers. J'entends déjà leurs avocats les présenter comme des agneaux attendrissants, menés par un loup que l'on sacrifierait! Cette étude sur la propagande allemande est bonne pour que l'on sache bien que l'Allemagne est la mauvaise conscience du monde, son lieu de puanteur, mais elle vaut surtout pour que nous sachions surveiller au fond de ce cloaque la suprême machination du Boche.

Comment l'Allemagne crée des journaux et soudoie des agents; comment elle favorise les forces qui pourraient contrarier l'union des citoyens et l'effort de l'armée; comment elle cherche à organiser la gêne, la défiance, toutes les inquiétudes chez les civils, et envoie jusqu'aux armées des feuilles qui la disculpent; comment elle compose son propre portrait selon les milieux où il s'agit de produire un effet favorable; comment elle soudoie des naturalisés et même des nationaux dans toutes les nations, bref la corruption allemande à travers le monde, c'est ce qu'il sera toujours intéressant de connaître.

Maurice Barrès,
de l'Académie française.

Le « sultan rouge » n'aura pas assisté au dénouement de la guerre.

Nous ne conterons pas l'histoire du règne d'Abd-ul-Hamid. Ce fut un souverain intelligent, cruel, inquiet, défiant, atteint de la manie de la persécution. On a tout dit sur la névrose qui l'entraînait à faire surveiller une moitié de Stamboul par l'autre moitié, puis à offrir une surenchère à ses propres mouchards pour obtenir leurs dénonciations mutuelles. Abd-ul-Hamid perdit à ce sport plus gros qu'on ne l'imagine : il y perdit, en fait, le pouvoir. Son despotisme ne pouvait s'accommoder d'un potinage sans sanction ; à défaut de conclusions extrêmes, dont on ne pouvait toujours user, l'établissement d'une fiche un peu réussie aboutissait à l'exil des sujets, Or c'est à coups d'exils et par les exilés qu'a été rendue possible la révolution : les libéraux ottomans, demeurés à Stamboul et dans les centres, ne pouvaient tenter jamais qu'une conjuration désespérée, contre laquelle le reclus d'Yildiz était bien fort. En dispersant ses adversaires aux quatre coins de l'empire, il multiplia leurs haines autant qu'il les aiguisa. Et le jour vint où, grâce à ses espions, il vit toutes les Turquies éduquées et dressées contre lui. Ni or ni rouge ne pouvaient plus rien.

Abd-ul-Hamid usa du sang comme de l'argent avec un incomparable souci de s'assurer des complicités. On ignore trop que jamais ce sultan n'a prononcé une sentence de mort : il mettait à éviter cette extrémité une coquetterie superstitieuse. Seulement il ne dissimulait pas à ses intimes quelques impressions, d'où ils pouvaient tirer des conclusions rigoureuses. Un jour, à deux reprises, regardant fixement ses secrétaires, Abd-ul-Hamid prononça :

« Il y a beaucoup d'Arméniens à Stamboul et à Galata; il y en a peut-être trop. »

Au soir commençait l'indescriptible boucherie; deux jours plus tard, le sultan, ayant pris



connaissance du chiffre tragique des tués et aussi de quelques dépêches d'Europe, dit simplement :

« Il y *avait* trop d'Arméniens à Stamboul. »

On connut à cet imparfait qu'il était temp de suspendre l'abatage.

Toute la politique sanglante d'Abd-ul-Hamid fut dictée par cet aphorisme : Faites aux autres ce que vous ne voulez pas qu'ils vous fassent. Le sultan ne voulait pas qu'on le supprimât; donc il supprimait les gens et les choses dont il pouvait redouter sa suppression; tantôt il donnait de l'or, tantôt il prenait du sang. Il n'y a nul romantisme à imaginer que, fort souvent, il dut hésiter entre les deux méthodes et se décider au hasard.

PAGES OUBLIÉES

Abd-ul-Hamid a publié un volume de mémoires. Nous lui empruntons ce court chapitre, dans lequel il se montre tel qu'il désirait être vu. Image évidemment un peu flattée.

PEINT PAR LUI-MÊME

On me reproche la retraite dans laquelle je vis et dans laquelle je me sens si bien. Allah le sait que « chaque homme est le produit des circonstances qui lui prescrivent l'orientation de sa vie, et il est surtout le produit de son éducation. » On oublie dans quelles circonstances j'ai grandi. Mes frères et sœurs étaient gâtés et choyés, tandis que moi — j'ignore pour quelle raison — je n'étais pas toujours bien traité par mon père. Seul, mon pauvre frère Mourad me comprenait. Dès mon enfance, j'eus un caractère grave, aimant peu les jeux, réfléchissant de bonne heure aux questions sérieuses de l'existence humaine. J'étais un rêveur, et mes éducateurs me grondaient et s'en plaignaient à mon père ; me sentant incompris de mon entourage, je me renfermai de plus en plus en moi-même.

Lorsque je succédai sur le trône à mon frère, je me vis entouré de gens qui cherchaient à m'emprisonner dans un tissu d'intrigues. Ne me fallut-il pas opposer alors la ruse à la ruse, pour conserver ma vie et mon trône ! J'ai trop sondé l'abîme de l'existence humaine pour jamais retrouver la joie de vivre et pour pouvoir estimer les hommes. Les viles flatteries dont je suis l'objet depuis mon accession au pouvoir ne m'inspirent que du dégoût. Non, ma soi-disant misanthropie n'est que le résultat logique de ce que j'ai traversé dans ma vie ! Tous ceux qui me connaissent vraiment savent que je puis être cordial et bon. Ma vie de famille prouve d'ailleurs que j'ai le cœur tendre ainsi qu'un grand besoin d'affection.

ABD-UL-HAMID.



La guerre pittoresque.

Le « camoufleur » représenté sur notre couverture par Geo Conrad constitue un type essentiellement moderne.

Camouflage. Si le mot (d'origine italienne) est nouveau venu dans le dictionnaire, la chose est vieille comme le monde. L'homme ici ne fait que copier la nature. La chenille qui s'immobilise pour ressembler à un brin d'herbe ; l'insecte qui s'enveloppe d'écorce pour tromper l'œil de l'oiseau font du camouflage.

Le peintre Bérard pratiqua cet art dans la décoration théâtrale. Il eut l'idée de l'introduire dans les opérations militaires.

Bien qu'ayant dépassé la soixantaine, il reprit du service, dès les premiers mois de la guerre, afin d'apporter son concours, et c'est sous l'uniforme d'artilleur qu'il parcourut le front pour aider de ses conseils les camoufleurs, alors à leurs premiers tâtonnements. Bien mieux, il prit part à des ascensions en aéroplane afin de juger personnellement de l'effet produit par les appareils qu'il avait lui-même agencés ou constater leur invisibilité.

Me souvenant, a-t-il dit à M. Paul Mathiex, que j'avais, jadis, fait confectionner avec des brins de raphia, teints en vert et implantés dans la toile, des prairies d'une imitation parfaite, qui tenaient tout ou partie de la scène, dans « La Martyre » ou dans « L'Aiglon », notamment, je conseillai d'appliquer ce procédé pour dissimuler ce que l'autorité militaire avait intérêt à soustraire aux regards de l'ennemi. Et mon avis fut suivi au point que l'on travaille sans arrêt à la confection de vastes morceaux de ce gazon si facilement transportable.

Nous pourrions citer bien d'autres camouflages de terrain, plus imprévus et plus ingénieux encore, dus à l'initiative et à l'esprit inventif de M. Bérard, mais ce serait se risquer de fournir d'utiles indications à nos ennemis.



Pour accompagner les pages de M. Hanotaux nous publions plus loin une composition de Thiriat.

Ce dessin impressionnant a été fait par notre collaborateur dans un village des Flandres. Il y a joint quelques lignes d'explications que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs.

« Une nuit que je venais de rentrer au logis, une détonation effroyable secoua toute la maison, mes volets s'ouvrirent sous le choc. Je sortis précipitamment pour me rendre compte de ce qui venait de se passer.

» La nuit était délicieusement limpide, des millions d'étoiles brillaient au firmament. Quelques portes s'entrebâillèrent, puis tout rentra dans le calme. Je restais seul sur la route. Ne voyant rien, j'allais me décider à rentrer lorsque j'entendis la grosse cloche de l'église tinter lentement, lugubrement.

» Il était une heure du matin. Un phare plus éclatant que les autres stria obliquement la nue, les portes et les fenêtres s'ouvrirent à nouveau et je vis l'ombre se peupler de tout un essaim de fantômes.

» J'assistais à une alerte d'avions. »

Les bombes pleuvent, les incendies s'allument, les habitants se réfugient dans les caves.

A deux heures, tout était rentré dans le calme. Et le bon peintre Thiriat, ayant amassé d'émouvantes impressions, les jetait le lendemain sur la toile.



PAGES OUBLIÉES

Forain, camoufleur pendant la guerre, l'auteur de tant de dessins célèbres, le satiriste et l'observateur, dont Henri Lavedan trace plus loin l'image, a quelquefois quitté le crayon pour la plume. D'un article qu'il publia jadis dans le Fifre, *nous détachons ces lignes piquantes.*

L'AMATEUR

L'amateur d'autrefois était une personne remplie de modestie, dont le talent était plutôt fait d'adresse ; un sédentaire revenu des vanités de la vie et que nos souvenirs nous montrent toujours assis près de la fenêtre devant une table, pignochant sans fatigue des petits dessins au crayon ou à la sépia, sur des papiers aux nuances dégradées qui lui permettaient d'exécuter en un rien de temps, entouré de mioches extasiés, des vues de la Suisse ou du Maroc. C'est pour lui que le lithographe Ferrogio fit, il y a une quarantaine d'années, toute une série de paysages variés et pittoresques : cascades, montagnes, vieux donjons et groupes variés de bergers dans les Alpes, le tout tiré sur papiers jaunes avec des rehauts blancs. C'est encore pour lui que Julien et Victor Adam prenaient dans l'œuvre d'Horace Vernet les coins les plus palpitants de la *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader*. Je crois pouvoir rappeler que ces séries s'appelaient « l'Album de l'Amateur ».

Aujourd'hui tout cela est fini, démodé, vieux jeu. — L'amateur travaille exclusivement d'après nature.

Et pour qu'on ne se moque pas de lui dans *son* monde, l'amateur tient avant tout à vendre, et pour vendre il est nécessaire de se mettre à la portée de tous : alors ils sont devenus un fléau, une plaie. Quand je pense qu'il est impossible d'en citer un seul qui, déjà très riche, tente une œuvre d'art un peu hautaine ! L'amateur peut avoir l'aspect d'un grand seigneur, mais en art il a toujours l'idéal d'un concierge. En dix ans de temps, ces gens-là ont fait tripler le prix des ateliers, et les modèles, grâce à eux, n'hésitent pas à demander des vingt francs par séance.

Après de timides essais dans les cercles, ils ont envahi le Salon, où nous voyons leurs bons petits tableaux, leurs portraits d'amis fumant une cigarette dans *un coin d'atelier*. Et c'est au seul *snobisme* des peintres que nous devons cette marée montante d'eau tiède.

Le peintre qui va dans le monde sous peine d'être taxé de mauvaise éducation — une chose qu'il redoute — encourage l'amateur, lui dit que ça n'est pas difficile, *qu'on n'a qu'à s'y mettre*. Et les gens du monde s'y sont mis; ils suivent des cours, travaillent *sérieusement* et n'achèteront plus de tableaux, puisqu'ils en font !

J.-L. FORAIN.

LES EXPOSITIONS

Les Tableaux de Forain

Un artiste perpétuellement en vedette comme Forain n'aurait pas besoin d'exposer ses œuvres. Elles sont aussi célèbres que courantes. On va à son dessin du jour ainsi qu'au maître article de tel ou tel écrivain en vogue. Il est un leader à sa façon. Son nom restera attaché à cette grande guerre. Elle lui a inspiré des pages vengeresses. Il l'a stigmatisée dans ceux qui en portent l'effroyable responsabilité : le kaiser et les autres. Il l'a glorifiée dans nos soldats, dans leur verve que rien n'arrête. *Pourvu que les civils tiennent*, sa fameuse légende, a fait plus que la joie des tranchées, elle a stimulé les gens de l'arrière, elle a été, dans son âpre raillerie pour les égoïsmes et le défaitisme, le trait le plus acéré.

Les centaines de dessins, d'eaux-fortes et de lithographies que depuis bientôt quatre années nous devons à sa sensibilité, à son patriotisme, à sa haine de l'ennemi courent le monde. Son œuvre peinte est moins connue ; et ce n'est pas non plus le dessinateur qui expose à la galerie Nunez et Fiquet, mais le peintre uniquement. Car Louis Forain est né peintre, peintre comme Daumier, son grand devancier. L'humoriste, le moraliste du crayon ne peut être un dessinateur inférieur. Pour noter une attitude, un ridicule, une tare, un vice quelconque, il faut une main prompte, un œil exercé. Il faut posséder la science du dessin tout entière.


J.-L. Forain, par Sem.

Le don de la peinture ne gâte rien, et Forain le possède vraiment. S'il y avait quelque doute à ce sujet, il suffirait d'un simple regard sur les vingt ou trente tableaux qu'il a groupés ou que d'autres ont groupés pour lui aut... d'une œuvre déjà ancienne et d'une matière superbe : *le Buffet*. *Le Marchand de tableaux*, rapace en train de faire quelque fructueuse affaire, *la Solliciteuse, la Belle Olympia, la Loge, Détresse de peintre, Projets d'Avenir, le Peintre, la Maternité, Danseuses au repos, Conversation intéressante, Dans les Coulisses, la Convocation, En Correctionnelle, l'Enfant malade* : tout cela est d'un peintre au grand sens du mot, d'un peintre et d'un harmoniste, d'un coloriste à la façon des grands Hollandais qui faisaient de la couleur avec de l'ombre et du clair, des ocres et du blanc. Et, de plus, ce peintre ne ressemble à personne, ne pense à personne. Ses danseuses ne sont pas plus celles de Degas que ses avocats ne sont ceux de Daumier, que ses jeunes et vieux « marcheurs » n'appartiennent à d'autres. Chaque type est bien à lui seul, comme sa couleur tour à tour fleurie ou volontairement assombrie suivant l'évocation, suivant qu'il brosse ce mondain tableau du *Buffet*, promis, dit-on, à l'un de nos musées parisiens, *les Danseuses* ou ce masque de la *Solliciteuse*, presque effrayant à force de réalité et d'expression dans la détresse, dans la douleur. Car ce maître railleur possède une sensibilité exquise, et *l'Enfant malade*, avec sa pauvre petite main pendante, son corps frêle, sa tête prostrée dans l'oreiller, l'insaisissable des formes, est un véritable chef-d'œuvre, un chef-d'œuvre comme la femme qui pleure dans l'atelier déserté. Avec eux, Forain se place parmi les grands artistes de ce temps, les plus vraiment peintres.

LÉON PLÉE.

Le Génie de Forain

Connaissez-vous Forain ? L'homme a été décrit tant de fois et avec tant de bonheur, que je n'en recommencerai pas le portrait. Et je ne vous parlerai pas non plus de ses mots corrosifs qu'on se répète avec allégresse, de son esprit qui est inépuisable et infernal. Non, sachez seulement que cet homme a un œil extraordinaire, tel que je n'en ai encore jamais vu qu'à lui, un œil noir ou qui paraît noir, d'une fixité à la fois hardie et mesurée, un œil prudent, curieux de regarder, mais inquiet de ce qu'il va découvrir, un œil froid, grave, qui se tient sur l'expectative, comme s'il ne voulait pas montrer ce qu'il pense, et dont le regard plein de circonspection finit par causer, quand il se perche sur vous, une gêne insurmontable, cette gêne qu'on éprouverait, surtout innocent, à se sentir sous l'œil énigmatique, interrogateur et répressif d'un policier. Et je crois bien que je viens de trouver le mot qui va me servir à déterminer la qualité de talent de Forain.

C'est un policier ; Vidocq qui sait dessiner. C'est l'artiste de la Sûreté sous la conduite duquel nous visitons les bas-fonds du cœur, les bouges et les ruelles de nous-mêmes, les impasses de nos sentiments qui sont parfois de bien mauvais lieux ! Et quand il a l'irritation joyeuse, c'est encore parce qu'il est un policier exaspéré que Forain a la poigne si dure avec toute sa clientèle dépravée, et qu'il la *passe à tabac* sans répit, depuis des années. Cela me paraît tellement vrai que, peut-être l'avez-vous remarqué ? ses dessins les plus sanglants et les plus implacables, même s'ils nous font rire une seconde, nous laissent aussitôt après sous le coup d'une angoisse et d'un dégoût affreux comme si nous avions heurté du pied un cadavre.

Angoisse et dégoût salutaires ! C'est lui, l'artiste, qui a été découvrir ce cadavre là où il savait qu'il se trouvait, et qui nous le montre pas tout à fait tel quel, en l'accompagnant d'un demi-rire et d'une blague profonde pour nous le faire accepter quand il est trop hideux ou qu'il sent déjà fort, mais toujours guidé par cette pensée de nous dire : « Vous buvez frais, « vous gagnez à la Bourse, vous aimez les « jolies femmes et prenez bien la vie. Halte-« là, regardez l'envers du plaisir, de l'amour « et des affaires ; voilà ce qui se passe et je « n'invente rien. Ces choses-là arrivent. *Eru-« dimini.* » Voilà pourquoi tout ce qui tombe de la plume ou du crayon de ce cruel railleur a une si vigoureuse portée. Nous sentons que ces anecdotes âpres et concises, que ces drames en quelques traits n'ont point été inspirés uniquement par le désir de nous plaire et de nous divertir entre deux bâillements, mais qu'ils ont aussi la valeur d'un avertissement, qu'ils crient casse-cou et qu'ils auront pleinement atteint leur but s'ils nous ont fait, ne fût-ce qu'une minute, sourire, frissonner et penser.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

L'Alsace telle qu'elle est (1)

VII

L'ALSACE RELIGIEUSE

Entre toutes les particularités, qui distinguent l'Alsace de la plupart de nos provinces, et sur lesquelles il importe d'appeler l'attention des Français, l'une des plus frappantes et des plus dignes d'être méditées est assurément l'intensité de sa vie religieuse. En dépit de l'évolution des idées modernes et des transformations de tout genre que la société a subies, malgré les assauts incessants que les adversaires de la religion ont menés un peu partout contre les croyances chrétiennes, voilà un demi-siècle, l'Alsace a conservé quasiment intacte la foi de ses pères. Tant et si bien qu'il n'est point exagéré de dire que l'Alsace de 1918 ne diffère guère, à ce point de vue, de l'Alsace de 1870. Cette intégrité de la foi, elle la doit à Dieu, auteur de tout bien ; mais elle la doit pareillement aux merveilleuses ressources qu'elle a en soi-même, au zèle apostolique de son intelligent clergé et aux puissants éléments qui l'aident à garder sa vie religieuse.

Si l'on juge de la vitalité religieuse d'un pays par le nombre des communautés d'enseignement, de vie contemplative et d'institutions charitables de toutes sortes qu'il possède (avant la Révolution, l'Alsace avait 220 maisons religieuses), il faut convenir que l'Alsace a pu se glorifier en tout temps d'être au premier rang. Quand on la traverse d'un bout à l'autre, l'on rencontre partout de vénérables églises, témoins des monastères qui la couvraient (plus nombreux qu'en aucun pays de la France), depuis le moyen âge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Et au XIXe siècle, à tous les renouveaux religieux de la France, elle prit sa large part. La loi de 1850 sur la liberté d'enseignement était à peine votée, que l'Alsace la mit à exécution. A telles enseignes que l'on vit se fonder coup sur coup les collèges libres de Colmar et de Strasbourg, d'où sont sortis tant d'hommes considérables qui ont honoré l'Eglise et la patrie par leurs talents et par leurs vertus. A toutes les époques, l'Alsace lutta avec la dernière énergie pour le maintien de sa foi et de ses traditions.

Le *Kulturkampf*, que Bismarck a offert aux Alsaciens catholiques comme don de joyeux avènement, n'a eu d'autre effet que d'aviver leur foi. Les gendarmes prussiens ont conduit à la frontière les Jésuites, les Marianites, les Rédemptoristes, les Sœurs de la Providence de Portieux, les Dames du Sacré-Cœur. Il n'est resté que les Congrégations fondées en Alsace même. Les Alsaciens ont vu supprimer non sans une profonde douleur, leurs beaux collèges libres de Saint-Hippolyte et de Colmar. Le collège libre de Colmar, pour ne pas se soumettre aux exigences du gouvernement allemand, a été transféré à Lachapelle-sous-Rougemont : ses quatre cents élèves l'y ont suivi.

La loi allemande (chose que l'on ignore en France) ne connaît aucune sorte de liberté d'enseignement, pas même celle des petits séminaires, créée par Napoléon Ier. L'Etat peut flatter les personnes en leur accordant des faveurs intéressées ; mais, choyé ou entravé, tout être enseignant est soumis à sa tyrannique autocratie. Outre leurs collèges de Saint-Hippolyte, de Guebwiller, les Frères de Marie avaient fait de leurs nombreuses écoles primaires des institutions exemplaires, notamment à Colmar,

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917 13, 27 janvier et 10 février 1918.

Strasbourg, Soultz, Wattviller, Isenheim, Ribeauvillé, Ammerschwyr, Markolsheim, etc. On imposa à toutes ces écoles des maîtres laïques venus du duché de Bade, du Brandebourg. Et dans les collèges, désormais allemands, on s'appliqua à mêler des maîtres protestants et catholiques, mais la vie religieuse était trop intense et trop défendue pour être atteinte par le contre-coup du *Kulturkampf*. Et les Allemands durent, sous peine de s'aliéner à jamais la population profondément meurtrie, user de ménagements envers les catholiques, envers leurs œuvres et envers leur clergé.

Le Gouvernement changea alors de manière, sans rien relâcher de sa rigueur, sans rien accorder de plus. Malgré cela, il se montra parfois bienveillant. La preuve, c'est que vers 1890, il autorisa les Rédemptoristes à rentrer en Alsace où leur concours était si nécessaire pour les missions paroissiales. Ah! s'il pouvait enfin, à force d'aménités, gagner à la germanisation le clergé et les catholiques! Il s'y essaya en vain après 1900. Lorsqu'il virent la France harceler les Congrégations, les gouvernants allemands se bercèrent de l'espoir qu'ils parviendraient à s'assimiler les Alsaciens et à diminuer (sinon à détruire) leur profond attachement pour la France. Tandis que, d'une main, on supprima le grand séminaire de Strasbourg pour asservir à l'État, même l'enseignement de la théologie, de l'autre, on fit le geste du bon accueil à certaines Congrégations françaises (pour leurs membres alsaciens seulement).

Mais l'Alsace avait, grâce à Dieu, plusieurs Congrégations indigènes qui sont une réplique des nôtres, et qui traversèrent victorieusement la terrible crise de 1873 : les Sœurs de la Providence de Ribeauvillé, les Sœurs de la Charité de Strasbourg, les Frères de la Doctrine Chrétienne de Matzenheim, les Sœurs du Saint-Sauveur de Niederbronn, toutes Congrégations autorisées depuis longtemps et contre lesquelles l'on ne pouvait rien.

Rappelons, en passant, que l'Alsace comptait autrefois avec le diocèse de Rodez, au premier rang de nos diocèses de France pour le nombre de prêtres, de religieux et de religieuses qu'elle fournissait à l'Eglise. Toutes nos Congrégations françaises ont continué d'y trouver les plus précieuses recrues, depuis quarante ans. Dans les vingt dernières années, l'empereur allemand a cherché a drainer vers ses colonies ces merveilleuses ressources religieuses. Ne pouvant avoir les Alsaciens en Alsace, il espérait les avoir pour ses colonies, en exploitant leur dévouement religieux et leur esprit apostolique : il se flattait à tout le moins d'en faire les pionniers de l'Allemagne. C'est à son admirable clergé et à ses congrégations que l'Alsace doit à la fois la constance et la fécondité de sa vie religieuse.

Pour l'instruction des Français, un peu de statistique ne manquera pas d'intérêt. Je faisais cette réflexion en compulsant des renseignements précis sur les institutions pieuses de l'Alsace. Pour comprendre la statistique qui va suivre, il faut remarquer que l'Allemagne n'a pu que conserver et respecter ce qu'elle tenait de la France, n'ayant elle-même presque rien à donner. Songez que la catholique Bavière n'a que quatre Congrégations d'hommes autorisées, et que son nouvel apport de sujets allemands n'a trouvé aucune sympathie en Alsace.

⁂

L'Alsace, séparée de la Lorraine, comme elle l'était avant 1870, compte, d'après le dernier recensement allemand (1910), 1.218.803 habitants : 867.194 sont catholiques ; 322.934 protestants ; 23.468 juifs et 2.469 sont inscrits comme n'appartenant à aucune religion.

L'Alsace catholique, la seule dont je m'occupe, n'a pas moins de 1.200 prêtres, tant séculiers que réguliers. Elle possède, en outre, 31 Congrégations : 10 Congrégations d'hommes et 21 Congrégations de femmes.

A) Congrégations d'hommes.

1° L'abbaye Cistercienne réformée ou la Trappe d'Oelenberg, près Lutterbach.

2° Les Pères Capucins, établis, depuis 1888, à Sigolsheim où ils ont leur noviciat. A Strasbourg-Konigshofen, ils dirigent une sorte d'école apostolique.

3° Les Pères Rédemptoristes à Riedisheim (près Mulhouse), à Bischenberg (près Ste-Odile) et aux Trois-Epis.

4° Les Frères de la Doctrine chrétienne. — Cette Congrégation enseignante, fondée à Matzenheim, autorisée dès 1821, dirige plusieurs écoles primaires, des écoles de musique et deux écoles « moyennes » nous dirions « primaires supérieures », à Mulhouse et à Matzenheim, et un asile d'enfants abandonnés à Zelsheim, depuis 1894. Mais le gouvernement les entoure de ses restrictions : pas un Frère de plus, pas une école de plus. La maison mère et le noviciat, autrefois à Matzenheim, sont actuellement à Ehl.

5° Depuis 1900, des Frères garde-malades de Trèves ont un établissement, autorisé par le Gouvernement impérial allemand.

6° La Congrégation française des Frères de Marie (Marianites), qui a des maisons dans les deux mondes et se recrute toujours en Alsace, a été autorisée, après avoir dirigé, de 1833 à 1875, un noviciat et un pensionnat à Saint-Hippolyte, à garder son beau collège comme maison de retraite pour les Frères alsaciens hors de service.

7°—10° Viennent ensuite quatre Congrégations qui n'ont été admises que par un geste de blâme à l'égard de la France, à l'occasion de la loi sur les Congrégations (admises seulement pour des membres alsaciens et avec toutes espèces de restrictions).

1° Les Pères du Saint-Esprit pour une école apostolique, à Saverne en 1900.

2° Les Pères Blancs missionnaires d'Afrique à Altkirch pour une école apostolique en 1909.

3° Les Pères Noirs ou missionnaires d'Afrique de Lyon résident à Andlan en 1908.

4° Les Oblats de Marie-Immaculée à la Robertsau, près Strasbourg, depuis 1907, ont obtenu leur école apostolique en 1913 (et le pèlerinage de Neunkirch).

B. Congrégations de femmes.

Elles sont au nombre de 21. Il faut dire que pour les enseignantes le Gouvernement a été plus tolérant. Elles dirigent un grand nombre d'écoles communales.

1° Il faut nommer en tête par ordre d'ancienneté et d'importance, des Sœurs de la Providence de Ribeauvillé. Fondée en 1783 par l'abbé Kremp, vicaire à Molsheim, autorisée par décret de Napoléon de 1807, approuvé par le Saint-Siège en 1869, cette Congrégation compte aujourd'hui plus de 1.800 membres. Elle dirige 6 pensionnats d'enseignement secondaire de jeunes filles à Strasbourg, Colmar, Mulhouse, Ribeauvillé, Haguenau, Roufach. Dans ces établissements il y a 2.000 élèves, distribuées en 60 classes. Elle a 370 écoles primaires communales, 140 écoles enfantines, 2 orphelinats, dont l'un de jeunes garçons, au Willerhof, autorisé en 1856 par décret de Napoléon III, l'autre, à Hilsenheim, de jeunes filles, puis un établissement de sourds-muets à Isenheim, une école ménagère à Herlisheim, et à Ribeauvillé, outre le noviciat, l'école normale d'institutrices pour former les sœurs et la maison de retraite pour recueillir les sœurs âgées ou infirmes.

2° Le couvent du Sacré-Cœur à Kientzheim. Nancy a un pensionnat à Strasbourg, autorisé en 1854, et une école ménagère, reconnue en 1903.

3° Les Sœurs de la Providence de Saint-Jean-de-Bassel, dont la maison mère est en Lorraine ont quelques écoles dans le diocèse. A Friedolsheim, elles dirigent un pensionnat et une école ménagère.

4° Les Sœurs de Notre-Dame ou religieuses de Saint-Pierre Fourier. Autorisées par un décret de 1829 pour Strasbourg, et en 1836 pour Molsheim, elles ont gardé prospères ces deux pensionnats, sauf qu'aux dernières classes les jeunes filles, qui veulent pousser jusqu'à l'examen du Baccalauréat, sont obligées d'aller suivre les cours du lycée des garçons.

5° Le couvent du Sacré-Cœur à Kientzheim, fondé et autorisé en 1851, et qui était très florissant, il ne reste rien, car il a été supprimé en 1873.

6° En tête des établissements de charité, les sœurs dites de Saint-Vincent-de-Paul ou Filles-de-la-Charité du diocèse de Strasbourg, se distinguant de nos sœurs françaises par une nuance de costume. Appelées en Alsace en 1734 par le Cardinal de Rohan, rappelées en 1802 et confirmées par autorisation royale en 1828, elles desservent aujourd'hui la plupart des hôpitaux, des prisons avec nombre d'hospices de vieillards et d'orphelins. A la maison mère dite « La Toussaint », à Strasbourg, est jointe une maison de santé de premier ordre, comme aussi à Saint-Pierre.

Des refuges aux pauvres délaissés, aux enfants en péril à Sainte-Barbe, de Strasbourg, Saint-Arbogast, de Strasbourg, telles sont les Andlan, puis un hôpital pour les Servantes à Saint-Arbogast, de Strasbourg, telles sont les diverses formes de leur dévouement.

7° Aussi importantes que les précédentes, sont les Sœurs de Niederbronn (ou Congrégation du Saint-Sauveur).

Fondées en 1849, autorisées en 1854, approuvées par le Saint-Siège en 1866, elles soignent les malades à domicile, ont des orphelinats, des cantines d'écoliers, des asiles d'enfants pauvres, à Dornach, Guebwiller, Soultz, Thann, etc. La Congrégation compte environ 2.500 religieuses. Elle a rayonné en France, à Paris, en Belgique, en Allemagne.

8° Les Sœurs de la Croix. Fondées en 1833, autorisées en 1862, desservent des hospices et se vouent à toutes sortes d'œuvres de charité, principalement à l'éducation des enfants abandonnés ou en péril. Elles dirigent à Strasbourg-Neuhof une maison d'apprentis et un noviciat, des orphelinats à Saint-Joseph-de-Strasbourg-Neudorf, à Schlettstadt et à Colmar. A Cernay, elles dirigent un institut pour les aliénés, à Hill un autre pour les aveugles, à Strasbourg-Neuhof un troisième pour des sourds-muets. Elles tiennent plusieurs établissements en Allemagne.

9° Les Sœurs de Saint-Joseph, dites de « Saint-Marc », du nom de leur maison mère près Rouffach. Fondées en 1845, approuvées en 1902 par le Gouvernement allemand, elles s'occupent des malades à domicile, et dans leurs 90 maisons disséminées en Alsace et dans le duché de Bade, elles s'occupent également de l'éducation des orphelins, de petits enfants pauvres et de maintes œuvres de charité. Elles ont un grand orphelinat à Ebersmunster (ancien noviciat des Frères de Marie).

10° Nos Petites Sœurs des Pauvres ont des maisons à Strasbourg, depuis 1858, à Colmar, depuis 1863.

11° Les Sœurs du Bon Pasteur à Strasbourg et à Modenheim, autorisées en 1862.

12° Voici maintenant des religieuses contemplatives : les Trappistines, transférées d'Oelenberg à Ergersheim en 1895.

13° Les Carmélites déchaussées à Marienthal.

14° Les Sœurs de Marie-Réparatrice à Strasbourg.

15° Les Bénédictines de l'Adoration perpétuelle à Ottmarsheim.

16° Les Bénédictines du Saint-Sacrement à Rosheim.

17° Les Religieuses dominicaines à Colmar.

18° Les Servantes du Sacré-Cœur de Jésus à Dauendorf.

19° Les Sœurs de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement ont été autorisées à s'occuper d'enseignement à Lutterbach, à rouvrir un pensionnat de jeunes filles à Baronviller, dans l'ancien local des Sœurs de Portieux, renvoyées en 1873, et un orphelinat de garçons.

20° Les Tertiaires de Saint-François à Reinackern et à Thal unissent la vie contemplative aux travaux manuels.

21° Enfin, un autre groupe des Sœurs du Tiers ordre de Saint-François a sa maison mère à la Robertsau, et s'y livre à la garde des malades et à diverses œuvres de charité. A Bischwiller, elles dirigent une colonie de jeunes filles pensionnaires ou recluses.

⁂

Je ne sais pas de sujet de réflexion plus utile et plus instructif que cet exposé des institutions de tout genre dont est dotée l'Alsace. Si le Gouvernement allemand les autorise, et même les favorise dans son intérêt, ce n'est point par esprit de foi, loin de là. Car cette guerre n'a que trop prouvé que le véritable sentiment religieux s'est singulièrement obscurci,

pour ne pas dire perverti en Germanie, mais par unique souci de *Realpolitik*. En effet, les gouvernants teutons estiment que la religion est une force sociale de premier ordre, et que ce serait folie de n'en point tenir compte. Ils les respectent et les secondent d'autant qu'ils ne s'en servent que pour discipliner les masses et les asservir plus facilement au germanisme. Au surplus, ils n'ont pas caché, en maintes circonstances, leur antipathie pour la religion catholique. Cela est certain. La preuve, c'est que le 15 novembre 1917, à la Diète prussienne, les députés socialistes et les libéraux ont réclamé, pour récompense de leurs services pendant le conflit actuel la déchristianisation de l'école, la séparation de l'Eglise et de l Etat, l'enseignement neutre, l'exclusion du clergé de la vie civile. Ajoutons que le ministre de l'Instruction publique a pris bonne note de ce menaçant programme.

A en croire certains personnages autorisés et appartenant au haut clergé allemand, ils rêvent même d'entreprendre contre elle, en temps opportun, un nouveau *Kulturkampf*, plus terrible encore celui-là que le premier. Il faut le dire à l'honneur de l'Alsace, tous les essais de germanisation, pour dissimulés et perfides qu'ils fussent, ont rendu les Alsaciens réfractaires à jamais à tout sentiment de sympathie à l'égard de leurs tyrans. A dire vrai, l'Alsace se voit, pour ainsi dire, emprisonnée dans leurs cruelles mains; mais, en attendant, comme elle sent sa vie religieuse assurée, elle se dit à elle-même : « En somme, il est de notre intérêt de supporter tout cela et pis encore. Il vaut encore mieux vivre en prison que d'être guillotiné. » Elle sait que l'heure de la délivrance approche, et qu'une fois rendue à la France, elle jouira de nouveau de tous ses droits et de toutes ses libertés.



En dehors des communautés religieuses, il y a les pèlerinages qui entretiennent, eux aussi, la vie religieuse. Ces pèlerinages sont fort nombreux (il y en a environ 70). Je n'en cite que les plus célèbres et les plus fréquentés, tels que Marienthal, Sainte-Odile, les Trois-Epis, Dusenbach, Neunkirch, Hohatzenheim, Tierenbach, Wintzenheim, Schauenberg. Ceux-ci sont de véritables centres de ravitaillement spirituel, si j'ose dire. Les Alsaciens ont coutume de s'y rendre en foule, aux principales fêtes de l'année, pour y puiser une ferveur nouvelle. A regarder de loin ces antiques sanctuaires, il me semble que, devant leurs autels, brûle une flamme d'une essence et d'une qualité propres à l'Alsace, dont on ne pourrait trouver la pureté nulle part ailleurs, tant elle est faite de foi simple, naïve et profonde. Car c'est en Alsace que l'on comprend à merveille toute la signification de cette touchante expression « la foi du charbonnier ». C'est bien dans nos pèlerinages alsaciens que l'on en voit la plus sublime comme la plus vive manifestation C'est bien là aussi que les simples chrétiens « écrasent sous leurs pieds poudreux, selon la belle expression de Louis Veuillot, la superbe méchanceté de l'incrédule ».



Ajoutons à cela que, dans toutes les villes et surtout dans les centres d'industrie, comme aussi dans les villages, on trouve des cercles florissants d'hommes, des associations de jeunes gens et de jeunes filles, des œuvres sociales de prévoyance et d'assistance, des confréries pieuses, des ligues de toute sorte pour le soutien de la vie morale et religieuse. Toutes y sont, je gage qu'il n'en manque pas une seule.

Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner que presque tous les catholiques pratiquent leur religion. Dans l'immense majorité des paroisses, tant urbaines que rurales, tous les Alsaciens font leurs Pâques. C'est au point que celui qui ne pratique pas sa foi est considéré comme une exception. Il n'y a pas non plus lieu de s'étonner que la question sociale, en dépit de quelques meneurs (composés pour la plupart d'immigrés allemands), entretenus par la *Sozialdemokratie*, ne revête pas en Alsace le caractère violemment anticlérical qu'elle a chez nous. Ah! sans doute, il y a des anticléricaux parmi les ouvriers alsaciens, mais ils sont moins nombreux que certaines personnes, passant pour être bien informées, voudraient le faire croire aux Français. La vérité est que la plupart des ouvriers respectent et pratiquent la religion. Je connais, pour ma part, des socialistes qui font le signe de croix en se mettant à table. J'ai entendu dire en 1911, au vénérable abbé Winterer, le grand député alsacien et le grand Français, combien il était satisfait à cet égard de sa chère population ouvrière. A Mulhouse, à Colmar, à Guebwiller et dans les autres centres industriels, un grand nombre d'ouvriers socialistes ont l'habitude d'assister à la messe de cinq heures du matin, avant d'aller à la fabrique. S'il arrive à quelques-uns d'entre eux de voter contre le prêtre, ils tiennent cependant à remplir leurs devoirs religieux comme il leur plaît. Ils veulent être libres à cet égard. Il n'en est point ainsi des ouvriers socialistes immigrés qu'on appelle les socialistes *rouges*, par opposition aux socialistes alsaciens que l'on nomme les socialistes noirs. Ceux-là sont tous ou presque tous franchement antichrétiens et pangermanistes.

Je n'ai parlé, dans cet article, que de la vie catholique en Alsace. Mais je dois à la vérité de déclarer que le protestantisme et le judaïsme ont aussi leur vie et leur ferveur : ils observent leur religion. Autrement dit, tous les Alsaciens demeurent attachés à leurs croyances. Chose digne de remarque : les uns et les autres pratiquent la plus large tolérance et la plus grande charité dans leurs relations et se respectent mutuellement. De tout temps, ils ont connu l'union sacrée (contre le tyran commun) qui s'est si merveilleusement réalisée chez nous, le lendemain de la déclaration de guerre. Ils n'ont jamais voulu se donner ni même se prêter au maître qui leur a fait subir la plus cruelle des oppressions.

Pour ce qui est des catholiques, ils ont tous la ferme confiance que, lorsque la France aura reconquis par les armes l'Alsace tout entière, elle ne les blessera jamais dans leur âme; qu'elle tiendra à honneur de leur laisser intact le patrimoine infiniment sacré de leurs pères; qu'elle respectera et même maintiendra toutes leurs traditions religieuses, et qu'elle ne songera point à leur infliger un *Kulturkampf*, le lendemain de la victoire définitive.

(A suivre.) † *SÉBASTIEN HERSCHER,*

Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.



SOUS LES OBUS

(Les Civils du Front.)

Depuis trois ans, de Dunkerque à Belfort, les populations civiles, sur une bande de territoire large d'au moins trente kilomètres, bordant la ligne de bataille, ont tout vu, tout subi, tout souffert.; et elles tiennent.

Le lieu de leur séjour est pour ainsi dire, *tabou*. Personne ne peut y pénétrer personne ne peut en sortir, — sauf dispenses tellement rares et entourées de telles précautions, qu'il est presque inutile d'en parler. D'ailleurs les moyens de locomotion manquent ; pas une automobile, pas une voiture digne de ce nom ; quelques haridelles et quelques charrettes ; des cabriolets et des tapecu qu'aurait décrits Balzac. Voitures d'enfants, voitures à bras, voitures à chien, tout roule et roule tout. La civilisation a remonté le cours des temps ; on vivait sans doute comme cela au moyen âge.

Nos gens ont plié leurs âmes comme ils courbent le dos sous le poids de la destinée. Ils acceptent. A l'intérieur de la zone, de bourg en bourg, de village à village, les communications sont à peu près interdites : tout visage nouveau est suspect. Chacun vit chez soi, pour soi. Au creux des vallons, à la queue des bois, au rebord des crêtes, les villages, les hameaux, les fermes, les chaumières sont accroupis, jetés, sans perspective, sans issue, sans ressources. Les champs sont en friche ; l'horloge est arrêtée ; les cloches ne sonnent plus.

Pourtant, en cette vie restreinte, étouffée, le pouls bat encore. Des vieux, des femmes, des enfants restent groupés autour des foyers noirs. L'homme est parti, tué, disparu, on ne sait. La guerre s'est installée. On ne se demande même plus si elle finira et comment elle finira. Au cœur, vide comme le foyer, on garde l'espoir sous la cendre et l'on attend

Quand ils voient arriver quelqu'un qui n'est pas de la guerre, ces civils s'étonnent :

« Comment, vous voilà! Vous êtes venu? Et savez-vous qu'il ne fait pas bon ici?

— Vous y êtes bien, madame!

— Moi, *ce n'est pas la même chose !...* »

Ce n'est pas la même chose!... Elle a perdu son fils aux premiers jours de la guerre. Elle n'a eu de cesse de savoir si c'était vrai et comment cela s'était passé. Maintenant, elle sait ; elle a reçu la médaille, la montre et les pièces d'identité. Ses vieux parents sont près d'elle. Elle les garde. On lui a confié « l'administration » du village, car les maires et adjoints sont mobilisés ou morts. C'est elle qui écrit les paperasses. Et elle en écrit, des paperasses! Sa robe noire va et vient parmi les décombres ; elle distribue les rares secours, apaise les querelles, reçoit les plaintes et parfois les insultes (car ils n'ont pas renoncé à leurs passions, nos gens, et les jalousies, les récriminations, les accusations pour une paire de bottines ou une livre de sucre, s'élèvent, âpres, entre deux canonnades). Elle écoute et elle passe.

De quoi vit-elle? Je ne saurais le dire. Sans doute de quelques légumes que les vieux ont fait pousser entre les trous d'obus et qu'une patience inlassable a défendus contre les intempéries des saisons et contre le piétinement de la guerre. Elle s'en va ne pas. Elle ne s'en ira pas.

A son poste... à son poste de Française. Elle n'a aucune fonction, aucun titre, aucune qualité officielle ou autre, pas même, sur le bras, une croix rouge d'ambulancière. L'ad-mi-nis-tra-tion, qui l'accable de sa correspondance vaine, l'ignore. Elle reçoit les lettres adressées « à M. le maire de la commune de... ». Et elle répond en signant : « Le maire : *illisible*. » De son état, elle était couturière. Elle s'est mise au courant des

papiers jaunes, bleus ou verts ; elle s'est initiée au grimoire des réquisitions ; elle défend ses « administrés » et comparaît pour eux devant le juge de paix. Elle tient l'école, assigne les logements, distribue les avis du percepteur (car le percepteur ne chôme pas et réclame les contributions) ; elle tient aussi (grande affaire) les cartes : cartes de charbon (sans charbon), cartes de sucre (quand il y a du sucre), cartes de pain. Elle est là quand le boulanger arrive. Car le boulanger — autre héros — monte la colline trois fois par semaine, parmi la canonnade et les gaz asphyxiants.

Quand une lettre officielle arrive, annonçant la mort d'un soldat après de longs mois d'attente, c'est encore elle qui porte la nouvelle avec la miche de pain, et elle trouve dans son cœur de mère les paroles qu'il faut pour consoler les mères.

Tout de même, on avait besoin d'une municipalité. « Ce n'était pas régulier », n'est-ce pas? La loi du 5 avril 1884 (art. 12, 16, 42 et 77, et circ. du 15 mai 1884) était violée. Qu'est-ce que l'on dirait, si l'on apprenait à Paris tout ce manège?

Parmi les maisons ruinées au bout du village, on retrouva un vieux conseiller municipal de quatre-vingt-deux ans. On le bombarda maire : — le mot est de saison. Tout fier, il remercia; il signerait tout ce que l'on voudrait, pourvu que d'autres fissent la besogne.

La première fois qu'on lui apporte la signature, il prend sa plume et il se met à signer. Il signe, signe, signe. Il signe en haut, il signe en bas, à droite, à gauche, hors du texte, dans le texte. On lui arracha les papiers. Il était devenu fou. Les honneurs lui avaient tourné la tête.

Trois fois, quatre fois, les armées adverses ont passé sur le pays, raflant tout, ne laissant ni une bouteille à la cave, ni une gerbe aux granges, ni une bête à l'écurie.

Et depuis trois ans aussi, c'est le canon qui tonne, toujours. A l'oreille, on reconnaît l'emplacement de chaque batterie, les « nôtres », les « boches » ; on sait les calibres, on nomme les pièces par les lieux dits : « le Pré-Madelon », les « Cent-Pommiers », la « Fosse-à-Jean ».



L'Approvisionnement des civils dans un village récemment reconquis par les Anglais.

Dans le ciel, quand il ferait si bon respirer le frais, c'est le ronflement des avions ; et du même ciel tombent les fameuses tonnes de projectiles dont parlent les communiqués. Seulement, ce sont les projectiles allemands. « On ne peut plus dormir. » Et, maintenant, voici les gaz asphyxiants, les obus asphyxiants. On a distribué des masques à tout le monde, aux petits comme aux grands : sur un signal, on les leur plaque sur la frimousse. Tout le monde couche dans les caves; pauvres lits obscurs, hantés par les rats! La vie reprend aux heures où « l'on ne tire pas »; car la mort a ses heures.



Des Poilus bien intentionnés aident au déménagement d'une réfugiée.

Les artilleurs boches prennent l'apéritif : c'est le moment, on va aux provisions.

Il n'y a qu'un danger, comme ils disent, c'est le premier coup d'une série : « Ah! il ne faut pas se faire rencontrer par cet obus-là! Mais dès qu'il est tombé on est prévenu, on se terre. Tant pis pour ceux qui s'exposent. »

L'habitude est prise. Ils n'ont plus ni peur ni pensée : ils vivent.

« Bonjour! et quoi de nouveau depuis l'autre fois?

— Rien!

— Comment, rien? Et ces trois grands trous, là, dans votre cour?

— Oh! ce n'est rien. C'est des « bombes » qu'*ils* ont envoyées... »

Et on parle d'autre chose.

Une bonne vieille avait fait dire que je passe chez elle! « Monsieur, je ne puis plus « supporter ». C'est trop! mon cœur « m'étouffe ». Je vais mourir. Vous me reverrez pas. Mais, que je vous dise : Mes héritiers, les neveux et les cousins, qu'est-ce qu'ils diront, si la vieille est morte sans leur laisser quelque chose? Ils y comptent bien. J'ai mon magot. Il est là, au fond de mon four. Moi, je n'ai plus besoin de rien ; je vais mourir. Emportez-le, mettez-le en lieu sûr. Après la guerre, quand ils seront revenus, vous le leur donnerez. Ils verront bien que la vieille a pensé à eux. Il ne faut pas qu'ils soient trop malheureux. »

Je ne l'ai pas revue ; elle est morte entre les deux voyages. Je garde les pauvres papiers... Et les gars qui se battent pour la France savent qu'une vieille de France épargnait sous le feu de l'ennemi, pour qu'ils refassent le pays.

Dans mon village, ils sont quatre-vingt-huit civils ; et ils tiennent.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.



SOUS LES BOMBES DES GOTHAS : UN



GE BOMBARDE DANS LES FLANDRES

Dessin fait sur place et pendant l'alerte, par PAUL THIRIAT.

DEBURAU

Le souple talent de M. Sacha Guitry s'essaie dans les genres les plus divers; tantôt dans la comédie psychologique, tantôt dans la peinture de mœurs. Cette fois, l'auteur de la Prise de Berg-op-Zoom *a eu l'idée de faire revivre Deburau, comme il avait ressuscité Jean de La Fontaine... Deburau fut ce mime génial dont Sergines, l'autre jour, vous contait l'histoire. M. Sacha Guitry nous le montre d'abord ardent et jeune, artiste adoré des Parisiens, étoile du petit théâtre des Funambules, puis, fatigué, malade, condamné à la retraite, consumé de regrets et plein d'amertume. Une de ses admiratrices, Marie Duplessis (l'héroïne de la* Dame aux Camélias*), lui envoie son médecin. Le docteur examine le vieil homme, dont il ignore le nom véritable et lui conseille d'aller voir... Deburau dès que le célèbre acteur reparaîtra sur les planches. C'est cette jolie scène que M. Sacha Guitry veut bien placer sous les yeux de nos lecteurs.*



Entre un docteur appelé en consultation, mais qui ne sait pas chez qui il se présente.

DEBURAU

Entrez, monsieur, je vous en prie.
Asseyez-vous...

LE DOCTEUR

Merci...



Sacha Guitry (rôle de Deburau).



Le mime Deburau (1796-1846).



Le Théâtre des Funambules sur le boulevard du Temple, vers 1859.

DEBURAU

On vous a dérangé, docteur, pour un pauvre [homme...

LE DOCTEUR

Un pauvre homme, monsieur, vous n'en avez pas [l'air...
Qu'est-ce que vous avez exactement, en somme ?

DEBURAU

Je n'ai plus rien que ma misère.

LE DOCTEUR

Vous souffrez ?...

DEBURAU

Même pas !... Souffrir... mais je voudrais !
Si je souffrais, au moins, cela me distrairait !

LE DOCTEUR

Donnez-moi votre main...

DEBURAU

Ma main, vous n'allez pas me marier. grands [dieux?.,

LE DOCTEUR

Non, non, ne craignez rien !...

DEBURAU

Vous n'allez pas non plus me lire dans la main?

LE DOCTEUR

Mais non...

Il lui prend le poignet et sort sa montre. Un temps. Puis il lui fait signe qu'il n'a pas de fièvre.

DEBURAU

Vous voyez, je n'ai rien !

LE DOCTEUR

Voulez-vous me permettre...

Il l'ausculte.

Allons, ce n'est pas grave... un peu d'asthme, [peut-être,.,
Et si je peux parler, monsieur, très franchement.
Vous me semblez atteint surtout moralement !..

DEBURAU

C'est possible !

LE DOCTEUR

Il faudrait... sortir !



Yvonne Printemps (rôle de Marie Duplessis).

Photos Grégoire.

DEBURAU
Pour aller où?

LE DOCTEUR
Mais n'importe où!

DEBURAU
Je suis fixé depuis longtemps
Sur les distractions possibles de la vie!

LE DOCTEUR
La bonne chère?

DEBURAU
Hélas, docteur, je n'ai plus faim!
Et quant au vin
Je le conserve pour la fin!...

LE DOCTEUR
Et la musique?

DEBURAU
Ah! je préfère me noyer.
La mort est plus soudaine!

LE DOCTEUR
Et la peinture..., la couleur,
Cela ne vous dit rien?

DEBURAU
Oh! non, docteur...
Non, non... je ne peux plus voir mes contemporains
Même en peinture!

LE DOCTEUR
Et la nature?

DEBURAU
Elle m'écrase...

LE DOCTEUR
Et la lecture?

DEBURAU
Oh! non surtout, j'aime encore mieux la mort [sans phrases!

LE DOCTEUR
Et le théâtre?

DEBURAU
Le théâtre?

LE DOCTEUR
Et pourquoi pas?
Dans bien des cas
J'ai constaté
Son efficacité.
Vous avez vos chagrins... nous avons les nôtres
Et je respecte volontiers
Ceux-là qui font métier
De distraire les autres
Et de les amuser!

DEBURAU
Quoi! vous me proposez...

LE DOCTEUR
D'aller voir ceux qui font sans le comprendre [eux-mêmes
Oublier les chagrins, les peines... les soucis...

DEBURAU
Ceux-là n'existent pas...

LE DOCTEUR
Je vous jure que si!
Leur intervention m'a souvent réussi!

DEBURAU
Vous voulez donc parler?

LE DOCTEUR
Je parle des acteurs.

DEBURAU
Vous en dites du bien?

LE DOCTEUR
J'en pense davantage!
Celui qui fait sourire est un grand bienfaiteur.
Il peut ce que jamais n'a pu faire un docteur.
Il a sur nous un avantage
Il peut sans le vouloir, sans être intelligent,
Il peut rendre le goût de la vie à des gens!

DEBURAU
Je l'ai toujours pensé... mais je ne pensais pas
Que je rencontrerais quelqu'un de mon avis!

LE DOCTEUR
J'en sais évidemment qui font ce métier-là
Comme un autre métier, quoi, pour gagner leur [vie...
Mais j'en sais quelques-uns qui se donnent vrai- [ment
Sans se douter, monsieur, du plaisir infini
Qu'ils versent dans le cœur de ceux qui les écou- [tent
Je les admire infiniment
Parce que vieux, souffrants ou non, coûte que [coûte
Leur devoir est d'avoir chaque soir du génie!

DEBURAU
En connaissez-vous un?

LE DOCTEUR
Mais oui, monsieur!

DEBURAU
Vraiment?...

LE DOCTEUR
Je ne sais pas d'ailleurs, s'il joue en ce moment.
Mais s'il joue... allez-y... croyez-moi... vous verrez
Je suis sûr que vous sourirez...
Rien qu'en voyant paraître avec son blanc sarrau
Ce grand garçon naïf et simple...

DEBURAU
Mais, docteur...
De qui parlez-vous donc?...

LE DOCTEUR
De Gaspard Deburau!
Ça, c'est un bienfaiteur!
Il ne doit pas s'en rendre compte...

DEBURAU
Assurément.

LE DOCTEUR
On m'a dit qu'à la ville il était plutôt triste...

DEBURAU
Ah! oui, probablement...

LE DOCTEUR
C'est un très grand artiste.
Il faut aller le voir,
Et vous verrez, monsieur...
Que vous irez bien mieux
Lorsque vous l'aurez vu!

DEBURAU
Eh! bien, docteur, c'est entendu..
C'est entendu, j'irai ce soir!

LE DOCTEUR
Et si vous allez mieux..., c'est que vous aurez ri!

DEBURAU
Je ne suis pas encore guéri...
Mais je sens que déjà, grâce à lui, je vais mieux!

LE DOCTEUR
Adieu, monsieur..., courage!

DEBURAU
Adieu, docteur... Merci
Pour le dérangement.

LE DOCTEUR
Je suis dédommagé.

DEBURAU
Oh! non...

LE DOCTEUR
Mais si...
Comment, vous m'avez dit que vous vous sentiez [mieux.
Etant docteur, monsieur,
Je suis votre obligé.

Le Docteur sort.

SACHA GUITRY.

LES LIVRES

La Terre natale, par VICTOR MARGUERITTE. — *Arlette des Mayons*, par JEAN AICARD. — *La Maison de Terreur*, par A.-E.-W. MASON. — *L'Avant-Scène D*, par MIGUEL ZAMACOÏS. — *Jean Denis*, par L.-L. MARTIN — *Le Droit à la Vie*, par P. DE VALROSE. — *La Chair innocente*, par G. DOCQUOIS.

Si nos écrivains ont raison de ne pas trop chercher à développer les épisodes de guerre sous la forme de romans où les héros et les héroïnes apparaissent sous un aspect forcément un peu factice, il faut les louer pourtant de s'inspirer du grand drame des nations pour établir les thèses et les thèmes de leurs œuvres du moment. La lutte douloureusement soutenue pendant de si longs mois a transformé notre existence et notre mentalité. Il est logique que les romanciers étudient les causes et les effets de ce bouleversement moral et social; il est dans l'ordre des choses qu'ils s'appliquent à nous faire comprendre les crises d'âme et de conscience déterminées chez des millions d'hommes par des circonstances qui éprouvent également les plus humbles et les plus puissants.

La Terre Natale de M. Victor Margueritte compte certainement, à ce point de vue, parmi les meilleurs romans en marge de la guerre publiés ces temps derniers. L'auteur y expose le cas de ces Français et fils de Français que les hasards de l'existence entraînèrent loin de la patrie; qui se sont, après de longues années d'exil, adaptés à un milieu nouveau, imprégnés d'une autre atmosphère. Ils se sentent si complètement du pays où s'accomplit leur labeur, de la race qui les enveloppe et façonne leur effort, qu'ils se souviennent à peine de la patrie abandonnée; mais que celle-ci soit en péril, qu'elle connaisse l'épreuve et le deuil, et toute la tendresse ancienne s'éveille en leur cœur. La terre natale les attire irrésistiblement et les retient; elle les possède comme si jamais ils ne l'avaient quittée. « La patrie, ce n'est pas seulement le coin de terre où le hasard nous a fait naître, ce n'est pas seulement la haute entité du foyer de nos pères, c'est un peu de tout cela, mais c'est, par-dessus tout, la terre que l'on a aimée la première et que l'on n'a cessé d'aimer. C'est le pays qui vous a imprégné tout entier, avec l'histoire de son passé, le culte de son présent, la foi dans son avenir. La vie de l'homme s'écoule comme un fleuve, et le fleuve appartient à la terre et au ciel que dans son plus long cours il reflète. » Ainsi parle un des héros de M. Victor Margueritte et c'est en somme le thème que le romancier développe magnifiquement dans l'ensemble de son livre. Il nous retrace l'histoire d'un Français, Lucien Miron, émigrant avec sa femme en Argentine, au lendemain de l'autre guerre. Un fils, Pedro, voit le jour là-bas, grandit et se forme peu à peu dans l'air et l'esprit du pays où il est né. Là est toute la thèse. La patrie est-elle la terre des affinités ancestrales ou la terre où l'on naît? A une époque comme la nôtre, où l'on

se fixe facilement dans un pays étranger, il n'est peut-être pas de problème moral plus angoissant que celui-ci. M. Victor Margueritte en traite avec un remarquable sens psychologique. Le roman qu'il a construit sur ces données est plein d'intérêt, non seulement par ses développements de l'idée principale, mais encore par les décors qu'il évoque, les tableaux de vie et de mœurs qu'il fixe avec infiniment de netteté et de pittoresque. Et quand, dans la dernière partie, Miron vieilli, ses enfants et ses petits-enfants se trouvent replacés dans le milieu français; quand le sentiment de la patrie s'affirme hautement en eux devant la grandeur de la guerre; quand tous ont consenti à la plus noble des causes, le sacrifice que chacun de nous lui doit, ce sont des pages d'une émouvante sincérité que nous offre M. Victor Margueritte. Ce livre vaut surtout par les idées qu'il remue, par la clarté de la pensée et la générosité de l'inspiration. On sent qu'il a été longuement médité et soigneusement établi, ce qui le distingue de la plupart des romans de cette heure, trop souvent écrits hâtivement sous l'impression des circonstances.

Les lecteurs des *Annales* n'attendent pas de moi l'analyse d'*Arlette des Mayons*, le roman de Jean Aicard dont ils eurent la primeur. L'auteur lui-même le définit « roman de la terre et de l'école » et il a voulu enseigner comment « chacun de nous travaille à refaire la France. » Pour la « refaire » magnifiquement, il suffira qu'elle redevienne elle-même, qu'elle s'atteste dans toute la splendeur de ses vertus propres. Les types créés par M. Jean Aicard sont vivants; ils ont cette simplicité des figures chaque jour rencontrées et qu'en toute certitude on situe dans leur cadre et leur milieu. L'écrivain nous montre comment la terre assainit le cœur et l'âme; comment on est meilleur quand on est tout près d'elle. C'est quand ils s'en éloignent, que ceux qui lui appartiennent subissent inévitablement une déformation morale qui les pousse à toutes les déchéances. La terre seule est vraie et fidèle. « O Victorin, plains l'aveugle qui jamais plus ne conduira l'araire et ne verra plus la grande lumière pleuvoir sur les blés et les vignes. Et toi, qui as le bonheur de regarder encore ces choses, de vraiment revoir le pays avec tes yeux, aime-le, Victorin, et tant que tu pourras, jamais ne le quitte! » Avoir la fierté d'être un paysan, c'est travailler au salut de la race. Par son récit d'une simplicité charmante, avec ses images si touchantes de la vie champêtre, ses évocations d'un Midi baigné de toute la joie sereine de ses clartés, M. Jean Aicard nous apporte sous une forme gracieuse ce grave enseignement. Le poète qu'il est met du charme dans tous les paysages et de la fantaisie dans tous les traits. Son roman en est vibrant comme une chanson de jeunesse et d'amour.

Sous le titre *La Maison de Terreur*, M. Louis Labat nous donne, traduits de l'anglais, une série de contes de A. E. W. Mason. Ce sont des récits propres à donner le frisson; cela fait songer à certaines pages d'Edgar Poë, mais c'est d'une imagination et d'une facture très personnelles. Le premier récit, celui qui donne son titre au recueil, laisse une véritable impression de terreur, c'est l'histoire d'un homme qui, dans un site sauvage, lutte contre le souvenir d'un rival disparu. La femme qu'il a épousée aimait un homme que le mari ne craignait point aussi longtemps qu'il était vivant, qu'il le voyait rôder autour de leur foyer, mais dès l'instant où tragiquement il disparut, il se sentit impuissant à le supplanter définitivement dans le cœur de sa femme. Entre elle et lui, il voyait le mort se dresser implacablement; il le voyait aller et venir dans la maison, s'asseoir à sa table, troubler toutes les minutes de son intimité. Ce fut l'obsession, l'hallucination constante, la folie. Alors, désespéré, il voulut « égaliser les chances », mourir pour être aussi fort que le mort, et un soir de brume il s'avança résolument vers le marais où lentement il s'enliza. Il y a dans ce volume d'autres récits, non moins étranges, comme celui des *Ténèbres closes* et de la *Dernière escapade*, mais aucun n'est plus caractéristique de la manière de A. E. W. Mason et d'un effet plus saisissant.

J'avoue que mes préférences vont aux conteurs de chez nous qui, d'une phrase légère, d'un mot spirituel ou attendri, fixent une physionomie ou un état d'âme en quelques pages. Le nouveau volume de M. Miguel Zamacoïs, l'*Avant-scène D*, nous apporte quelques-uns de ces petits récits d'une fine psychologie qui constituent des tableautins charmants. C'est d'une philosophie un peu superficielle, mais cette verve, cette façon d'amener le mot qui doit porter, ce mélange de fantaisie et d'observation révèlent un talent d'une rare souplesse.

M. Louis-Léon Martin nous ramène au roman de guerre avec son *Jean Denis*, qui a d'incontestables qualités de sentiment. C'est l'histoire d'un réformé victime d'un excès de conscience. Bien que sérieusement malade, il s'engage et va mourir bientôt sur un lit d'hôpital. Il y a là un drame très simple et très émouvant; un sacrifice noblement consenti à l'idée du devoir. M. Louis-Léon Martin a traité ce sujet avec beaucoup de délicatesse et un sens littéraire très sûr. Dans *Le Droit à la Vie*, M. Pierre de Valrose expose, non sans talent, la question si douloureusement complexe de «l'enfant du crime». L'enfant conçu par la violence des barbares, doit-il naître ou disparaître? C'est l'éternel problème des «berceaux tragiques» si troublant, si affreusement angoissant pour tant de consciences. Mieux qu'on ne peut le faire dans le cadre assez factice d'un roman, M. Georges Docquois l'a posé dans toute son ampleur morale dans son livre *La Chair innocente* et son étude abondamment documentée, où les faits sont commentés avec logique et précision, constitue un formidable dossier du crime allemand. Qu'il puisse convaincre les peuples civilisés qu'ils se doivent à eux-mêmes de ne jamais oublier, de ne jamais pardonner!

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

L'Avant-Scène D

Au nouveau volume de M. Miguel Zamacoïs, nous empruntons ce spirituel petit conte.

L'ORGUEILLEUSE

L'orgueil dont font preuve certaines personnes est vraiment inconcevable, et il semble que... Mais n'alourdissons pas de pédantisme une très légère histoire dont les lecteurs tireront tout naturellement eux-mêmes la morale qu'elle comporte.

Donc, il y avait une fois une mouche, une mouche vulgaire, qui habitait une pâtisserie de la ville de Brest. C'était vraisemblablement une mouche issue d'une mouche quelconque, dont les parents avaient dû vivre de mère en fille dans cette même pâtisserie. Mais la bestiole, rongée d'orgueil, ne supportait pas la pensée d'une aussi modeste origine; aussi affirmait-elle à ses pareilles qu'une visite à la bibliothèque municipale l'avait renseignée sur la noblesse de son extraction.

C'était une de ses lointaines aïeules qui en se posant, vers le temps des croisades, au coin de la fossette d'une favorite persane, avait suggéré la mode des fameuses *mouches*, plus ou moins *assassines*, propres à ajouter du piquant à la physionomie des coquettes.

Trois de ses arrière-cousines avaient, à la suite de je ne sais quelle intervention glorieuse dans les affaires de la Maison, pris place dans les armoiries de Révérend du Mesnil, lequel porte, comme chacun sait : « écartelé au 1 et 4 de sinople à trois mouches d'or; aux 2 et 3 de gueules à l'aigle d'argent. »

Enfin elle soutenait qu'elle descendait en ligne directe de la fameuse mouche grâce à l'énergie bourdonnante de laquelle certain coche était parvenu au haut d'un chemin montant, sablonneux, malaisé, en dépit d'une femme qui chantait et d'un moine qui lisait son bréviaire... Et elle affirmait que ce Monsieur Jean de la Fontaine ne devait sa notoriété qu'au fait de s'être constitué l'historiographe de sa famille : « Sans *Le coche et la mouche*, disait-elle, tous ses autres apologues — puérils! — tombaient dans l'oubli. »

On pense bien qu'une mouche pareille faisait grand bruit dans la boutique brestoise. De la même façon que son ancêtre illustre excitait l'ardeur des six chevaux, elle stimulait le zèle du personnel de la pâtisserie. Elle exaspérait par ses chatouillements les mitrons au pétrin; bourdonnait à leurs oreilles pendant l'enfournement; surveillait la confection des gâteaux, les goûtait, donnait son avis sur les sirops et les crèmes, contrôlait, approuvait, critiquait, et puis, ayant accompagné la marchandise à l'étalage, harcelait infatigablement les clients, prétendant les guider dans leur choix et les pousser à la consommation.

Ainsi se passait son existence inutilement agitée, quand un jour elle entendit la patronne ordonner à un jeune apprenti d'aller livrer un magnifique saint-honoré à l'Arsenal; c'était pour un déjeuner de gala qui devait avoir lieu à bord du vaisseau-amiral.

La mouche pensa aussitôt que la commission serait mal faite si elle ne s'en mêlait point; elle se percha sur la calotte blanche du gamin et se laissa porter jusqu'au quai où attendait une embarcation. Là, elle considéra que la mission de confiance dont elle s'imaginait être chargée n'était pas terminée, et, agrippée au saint-honoré lui-même, elle gagna à force de rames le formidable bâtiment de guerre amarré en rade à une bouée.

Avec le gâteau elle monta l'escalier, franchit la coupée, pénétra dans une salle à manger étincelante de propreté et, le monument de crème immaculée couronné de boules en pâte ayant été déposé sur la nappe blanche, s'astreignit à monter la garde à côté.

Le repas achevé et le saint-honoré disparu, elle aurait pu aviser au moyen de regagner le plancher des mouches, mais elle pensa faire grand honneur à la flotte française en demeurant l'hôte de l'amiral, et s'installa sans nulle modestie dans la cabine du maître après Dieu — et après elle.

Et elle fut de la croisière suivante, furetant partout, se mêlant de tout, susurrant des conseils aux timoniers, des avis aux officiers de quart, et puis, entre temps, allant exaspérer les gars demi-nus qui suaient à grosses gouttes dans les chaufferies.

Or un matin que le bâtiment était à l'ancre en vue d'une côte, et que notre insecte mêle-tout surveillait l'appareillage sur la liste d'avant, un coup de canon tiré à blanc, inopinément, dans le but de faire un signal, occasionna un tel déplacement d'air que notre mouche fut projetée dans l'eau!

Il y a parfois avantage à être mouche plutôt qu'empereur couronné. Un empereur eût sans doute coulé à pic; la mouche, elle, dut à son poids spécifique de flotter, et comme un heureux hasard voulut qu'il n'y eût point dans le voisinage immédiat un poisson amateur d'insectes, elle eut le temps de reprendre ses esprits.

Ce n'est pas sans terreur qu'elle se rendit compte de sa situation... Jamais ses pattes, impropres à la natation, ne lui permettraient d'atteindre la muraille, si lointaine, du navire!... Celui-ci allait s'éloigner et la laisser là, perdue dans l'immensité liquide... Qu'était, auprès de cette catastrophe, la chute qu'elle avait fait une fois dans une simple jatte de lait et dont elle avait été si bouleversée !... Ah ! si seulement elle avait pu gagner cette grosse chaîne dont les maillons sortaient à présent un à un de la mer pour aller s'engouffrer tout là-haut dans un trou béant de la coque d'acier... Hélas! ses efforts étaient vains : elle n'arrivait qu'à tournoyer sur place!

Mais soudain, ô miracle! voici que la mouche se sentit soulever... Une surface dure avait surgi, sur laquelle elle avait pris pattes, et qui d'un mouvement ascensionnel continu l'emportait en l'air!... C'était une des branches de l'ancre qui, suivant la chaîne, avait émergé précisément sous elle!

On devine la suite : par l'ancre, la mouche gagna la chaîne, et par la chaîne l'intérieur du vaisseau... Ajoutons qu'à quelque temps de là elle regagna par un canot de service le quai de Brest, et puis sa pâtisserie...

C'est là que sur la fin de sa vie — l'automne, tueur des pauvres mouches, approchant — elle écrivit ses mémoires (en pattes de mouches nécessairement), mémoires dans lesquels se trouvait l'étrange observation suivante qui vaut d'être détachée pour l'édification des psychologues :

« Les hommes construisent de fantastiques maisons flottantes en fer, garnies de machines colossales, de canons monstrueux, et d'équipages nombreux, uniquement pour promener les mouches de qualité... Et ils ont grand soin de pourvoir ces maisons de gigantesques crampons attachés à des chaînes énormes pour retirer les mouches de l'eau quand par accident elles y tombent. »

MIGUEL ZAMACOIS.

HIER ET DEMAIN

(PENSÉES BRÈVES) (1)

La guerre a prouvé, une fois de plus, qu'un procédé de destruction quelconque engendre vite la création de moyens de protection efficaces : obusiers de 420, zeppelins, gaz asphyxiants, etc., ont vu bientôt leurs effets annulés. Le sous-marin lui-même ne saurait échapper longtemps à cette loi. Le seul agent futur de destruction vraiment invincible devra posséder des effets assez instantanés pour anéantir les armées et les villes avant qu'elles aient le temps de se défendre.

Le rôle prépondérant du fer et du charbon dans les guerres modernes a été bien mis en évidence par le manifeste des six grandes associations industrielles de l'Allemagne affirmant que sans la conquête du bassin de Briey, faite au début de la guerre, l'Allemagne n'aurait pu continuer la lutte, faute du fer nécessaire à ses munitions.

Il est impossible de pronostiquer l'issue des guerres modernes d'après les règles applicables aux anciennes luttes. Une ou deux batailles perdues décidaient jadis du sort d'un peuple, les armées battues ne se remplaçant pas. La perte de quelques centaines de milliers d'hommes ne saurait entraîner de solution décisive quand des millions de combattants sont en présence sur des centaines de kilomètres.

Une guerre d'usure n'a d'intérêt que si l'un des deux partis aux prises s'use beaucoup plus rapidement que l'autre. L'assaillant est naturellement celui qui s'use le plus vite.

La guerre s'est surtout faite avec des éléments dont aucun n'avait été prévu par nous : sous-marins, tranchées, fils de fer, avions et canons lourds.

L'énoncé d'une vérité est sans intérêt tant qu'elle ne frappe pas assez l'esprit pour devenir mobile d'action.

Les académies devraient offrir un prix pour la solution du problème suivant : comment l'état-major d'un pays possédant une école de guerre, des attachés militaires étrangers instruits, put-il commettre, au début de la guerre, une série d'erreurs aussi invraisemblables que d'avoir attendu, par exemple, l'ennemi à l'Est, alors que tous les plans militaires allemands indiquaient son arrivée par le Nord; d'avoir ignoré la possibilité d'arrêter une invasion avec des tranchées, le rôle de l'artillerie à longue portée, en un mot, toutes les données nouvelles de la guerre moderne. Seules des raisons d'ordre psychologique pourront fournir la solution de ce problème.

Certains métiers créent sans doute toujours les mêmes déformations mentales puisque Machiavel se plaignait déjà de la paperasserie et de la routine des états-majors de son temps.

(*A suivre.*) *GUSTAVE LE BON.*

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

LES POÈMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

QUARTIER D'HIVER

La neige lentement, mollement et sans fin,
Tombe, éteignant les bruits et nivelant les choses,
Ourlant les toits, drapant portes et vitres closes,
Ne laissant rien de noir que l'étang du ravin,
Et, sur un chêne, un vieux corbeau criant la faim...

Jacques Bonhomme, hier encore au labourage,
A dételé ses bœufs au bout du champ, rangé
Chars, araires et jougs au fournil, son garage ;
Puis, crèche et râtelier bien pourvus de fourrage,
Il s'est, au coin du feu, dans un rêve plongé.

Le rêve du rustique à qui sa grande amie
La terre va manquer des semaines, des mois,
Sous son manteau fourré de frimas endormie,
Tandis que lui, morose, erre, écoutant les voix
Du grillon au foyer ou des loups dans les bois.

Bien sombre, cet hiver, le rêve qui te hante, [seul,
Mon vieux Jacques, près des chenêts où presque
Avec ta bru, quelque marmot qui pleure ou chante,
Un bon chien qu'inquiète une chatte méchante,
Et peut-être un berger de l'âge d'un aïeul,

Tu regardes la flamme en spirales se tordre,
S'élancer en poignards menaçants, ou tourner
Comme un nœud de serpents qui cherchent à se mor-
Tout autour de la bûche, en faisant ronronner [dre,
La marmite qui cuit doucement ton dîner...

Deux de tes fils tués, tu ne sais où ; ta femme
Morte de les savoir disparus à jamais ;
Le troisième en un camp où l'Allemagne affame,
Détruit à petit feu le corps, l'esprit et l'âme,
Pour ne nous rendre que des ombres, à la paix...

Et ton petit dernier, bleuet vaillant mais frêle,
Qui se raidit derrière un créneau, quelque part,
Les doigts crispés sur son fusil qui les lui gèle,
Et guettant, appelant d'une ardente prunelle
L'assaut, l'assaut suprême... et la Paix sans retard.

Tout cela passe dans ta morne songerie,
Pauvre Jacques, tandis que l'autan, au dehors,
Gronde, que le corbeau pousse des cris discords,
Que de sourds meuglements montent de l'écurie,
Les laitières pleurant aussi leurs enfants morts...

En sursaut réveillé par ces cris et ces plaintes,
Tu te dresses, tu vas sur le seuil, anxieux
De la force du vent et de l'aspect des cieux :
Si la neige fondait trop vite, que de craintes
Pour tes blés, si chétifs encore et si frileux !

Tu te rassieds. Le feu, de sa douce attirance,
Te reprend. Tes genoux auraient bercé, jadis,
Au rythme d'un refrain gaulois, tes petits-fils.
Aujourd'hui, c'est le feu qui berce ta souffrance
Et tiédit doucement tes genoux engourdis.

Et tu songes encore, avec quelle tristesse,
Et quels regrets amers et quels soucis cuisants,
Aux greniers que l'on vide, au sol que l'on délaisse,
A la guerre qui dure, à ta force qui baisse,
A la France qui voit fondre ses paysans...

Soudain, la porte s'ouvre... Un pas jeune résonne :
« C'est moi ! » Cris et baisers... Debout, Jacques, de-
Oui, c'est lui, ton petit Benjamin en personne! [bout !
Qu'une permission inattendue est bonne !
Et comme ces dix jours vont te payer de tout !

FRANÇOIS FABIÉ.

JOFFRE A L'ACADÉMIE

Parmi les écrivains et les savants fameux,
La Compagnie accueille un maréchal de France.
Joffre, c'est le soldat, horizon et garance,
Fils de preux, et luttant pour la Beauté comme eux.

Joffre, c'est le salut du monde et de nos dieux ;
L'arrêt soudain du monstre ; enfin, la délivrance.

C'est Durandal reprise, après des jours de transe ;
C'est l'étendard intact de Jeanne sous nos cieux.

Honorons les vainqueurs du Rapace et du Fauve,
Dont la voix nous exalte et dont l'arme nous sauve,
Qu'on les nomme Corneille ou bien Napoléon ;

Qu'ils aient, nos fiers héros, afin qu'on les contemple,
Tels des dieux paternels à qui l'on dresse un temple,
Vivants, l'Académie, et morts, le Panthéon.

PAUL MANIVET.

GAZETTE RIMÉE

LES DEUX RIDES

Aux jours regrettés de la paix,
De madame X..., le front splendide,
Souligné d'un sourcil épais,
N'était marqué d'aucune ride.
Même, après un an du souci
Général, — c'est à n'y pas croire, —
Rien n'avait encor réussi
A sillonner ce bel ivoire.

Un gros chagrin changea cela.
Le Temps a montré, l'implacable,
Qu'il était toujours « un peu là »...
Et, de sa griffe inexorable,
Il creusa dans l'ivoire blanc
Une double et fine barrette
Qui chaque jour va, s'étalant,
Au grand effroi de la pauvrette.

Quel malheur a pu l'éprouver?...
Elle est jeune et veuve... aucun mioche
Qui pourrait la faire endêver ;
Elle a de l'argent plein la poche.
Elle peut se griser d'air pur,
Partout où son caprice rôde :
L'hiver, c'est la côte d'Azur,
L'été, c'est celle d'Emeraude.

Personne qui lui tienne au cœur
N'est dans la masse combattante ;
Elle ne connaît pas l'horreur
De l'angoissante et longue attente.
Elle lit le communiqué
Sans grand émoi, l'âme sereine,
N'ayant qu'un cousin embusqué
Dans les douanes, en Touraine.

Alors, d'où vient sa peine?... oui, d'où?
Sachez-le. Ce n'est pas pour elle
Qu'elle a souffert, c'est pour Bijou,
Et ce fut souffrance cruelle !
Bijou, c'est un tout petit chien
Hargneux, de méchant caractère,
Et laid !... mais qu'elle aime, oh ! com- [bien !...
Or, Bijou pâtit de la guerre.

Le jour où le sucre cassé
Fut supprimé par le ministre,
Une âpre douleur a tracé
La première ride sinistre.
Bijou ne faisait plus le beau
Et ne voulait pas se résoudre
A tendre son petit museau
Pour recevoir du sucre en poudre !

Quand on décréta le froment
Banni de la pâtisserie,
Bijou refusa carrément
De subir cette barbarie ;
Plutôt que mordre au gâteau noir,
Il demeura le ventre vide...
Et Madame, dans son miroir,
Aperçut sa deuxième ride.

Devant Bijou, tant amaigri,
Qu'il est à l'état de squelette,
Madame sent dans son esprit
Une évolution complète :
Elle clame qu'il faut bientôt,
A tout prix, finir cette guerre,
Pour redonner sucre et gâteau
Au bon « chien-chien à sa mémère ! »

OCTAVE PRADELS.

SILHOUETTES DE GUERRE

Le Sergent secrétaire



Il doit avoir des clartés sur tout.

Commerçant, employé de bureau, clerc de notaire, artiste, homme de lettres, il agira toujours sagement en feignant d'avoir oublié sa profession civile, surtout si elle le place sur un pied d'égalité ou de supériorité avec quelqu'un de ses chefs.

S'il est intelligent, adroit, débrouillard et mérite d'avoir été investi de la confiance du petit roi de deux à trois mille sujets près duquel il vit, il pourra devenir la pierre angulaire de l'édifice régimentaire. MM. les officiers ont recours à lui pour connaître la date probable de leur prochaine permission, pour atténuer l'effet de certains petits incidents de service et on sollicite de lui autant de renseignements que de calculs de probabilités, car il connaît tout ce qui est soi-disant secret et même ce qui ne l'est pas. Son art consiste à doser



sa confidence. Il est l'aide-mémoire de son chef : il sait que cette pièce doit être envoyée à la brigade, celle-ci à l'intendance, cette autre au dépôt. Il n'ignore pas que la situation de prise d'armes doit être expédiée la veille de la date à laquelle elle est officiellement établie, il a appris les ressources les plus délicates de ce fameux « coup de pouce » qui permet de faire cadrer les situations les plus compliquées, et une douce philosophie lui a enseigné qu'il n'y avait pas lieu de « s'en faire », et qu'il n'y avait aucun inconvénient à fournir des chiffres inexacts pourvu qu'ils soient en concordance justifiée avec les précédents. Il veille à ce que soient bien produits aux jours fixés les innombrables comptes rendus et états dont il tient la liste et a la pratique des formules à employer pour ne pas troubler la quiétude administrative.

Il connaît le supplice du téléphone, ce « fil à la bouche », et la valeur des mots « de toute urgence ». Il dépouille, d'un esprit désabusé, les multiples circulaires, les salue le plus souvent comme de vieilles connaissances et, quand elles ont fait long feu, les enfouit dans les dossiers auprès de leurs devancières. Après avoir failli être submergé par elles, il évolue maintenant dans leur océan avec une aisance lassée.

Il n'y a que deux choses qui ne soient pas de son ressort : signer les pièces et toucher les appointements.

Mail il ne faut pas lui en vouloir : il ne peut cependant pas tout faire !

LOUIS PAYEN.

(Dessin de Suz. Sesboué.)

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

* * *

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Le 5 mars.

Cher papa Faucheux,

Le président Cuyler a fait ce soir un discours où il a traité la génération moderne de légère et superficielle. Il a dit que nous perdions notre vieil idéal d'école, nos hautes idées de travail et de science, et ce relâchement se manifeste surtout dans notre attitude irrespectueuse envers les autorités consacrées. Nous ne montrons plus de déférence bienséante à nos supérieurs.

Je suis revenue très sérieuse de la chapelle. Suis-je trop familière, papa? Devrais-je observer avec vous des manières plus dignes et garder les distances? Oui, j'en suis sûre. Je recommence ma lettre.

. . . .

Mon cher monsieur Smith,

J'ai le plaisir de vous informer que j'ai passé avec succès mes examens de demi-année et que je commence à travailler pour le prochain semestre. J'ai donc fini la chimie — ayant terminé mes cours d'analyse qualificative — et j'entreprends l'étude de la biologie. J'entame cette matière avec quelque hésitation, car j'apprends que nous disséquons des « asticots » et des grenouilles.

La semaine dernière, nous avons eu, à la chapelle, une conférence des plus intéressantes et instructives sur les ruines dans le midi de la France. Je n'ai jamais entendu exposer un sujet avec plus de clarté.

Nous lisons « l'Abbaye de Tintern », de Wordsworth, pour nos cours de littérature anglaise. Quelle œuvre exquise, et comme elle traduit bien sa conception du panthéisme! Le mouvement romantique du siècle dernier, représenté par des poètes comme Shelley, Byron, Keats et Wordsworth, m'intéresse autrement que la période classique qui la précède. A propos de poésie, avez-vous jamais lu cette petite chose charmante de Tennyson, « Locksley Hall » ?

Je suis très régulièrement la gymnastique. Un système de surveillance a été organisé et la moindre infraction aux règles nous vaut beaucoup d'ennuis. Le gymnase contient une belle piscine en marbre et ciment, don d'une ancienne graduée. Ma camarade de chambre, Sallie Mc Bride m'a donné son costume de bain (il avait tellement rétréci qu'elle ne pouvait plus le mettre) et je vais commencer la natation.

Nous eûmes, hier soir, des glaces roses délicieuses pour le dessert. On n'emploie chez nous que des substances végétales pour colorer les mets. Les règlements du collège s'opposent formellement, par raisons d'esthétique et d'hygiène, à l'usage de couleurs d'aniline.

Le temps, ces jours-ci, a été idéal — un soleil brillant, un vol de nuages, avec, par intervalles, quelques jolies tempêtes de neige. Mes camarades et moi nous avons fait une charmante promenade pour aller au cours et pour en revenir — pour en revenir surtout.

Avec l'espoir, mon cher monsieur Smith, que ceci vous trouvera comme de coutume en bonne santé.

Je vous envoie
mes compliments distingués.

JERUSHA ABBOTT.

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

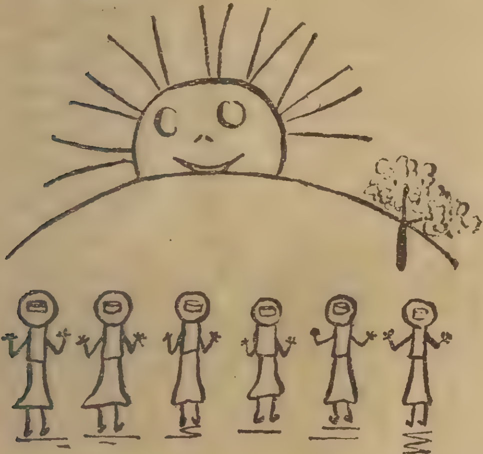
Le 24 avril.

Cher papa,

Voilà le printemps revenu! Il faut voir comme le campus est beau. Vous devriez bien vous offrir ce tableau-là. M. Jervie a passé chez nous vendredi dernier — mais il avait choisi un moment peu favorable, car Sallie, Julia et moi étions justement à courir après notre train. Et où croyez-vous que nous allions? A Princeton, pour y assister à une sauterie et à une partie de ballon; rien que cela! Je ne vous ai pas demandé si je pouvais y aller, parce que j'avais le pressentiment que votre secrétaire dirait « non ». Mais tout était parfaitement en règle ; nous avions un permis de sortir du collège, et Mme Mc Bride nous servait de chaperon. Nous nous sommes bien amusées — mais il faut que je me dispense de vous donner des détails, il y en a trop et ils sont trop compliqués.

Samedi.

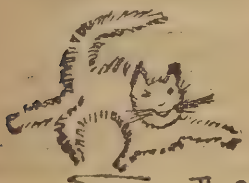
Levée avant l'aurore! Le veilleur de nuit nous a appelées — nous étions six — et nous avons fait le café dans un réchaud. Si vous aviez vu la quantité de marc!



Et nous avons fait deux milles à pied et nous sommes montées au sommet de la colline du Vieil-Arbre pour voir le lever du soleil. La dernière rampe a été grimpée à quatre pattes! Le soleil a failli arriver avant nous! Vous pouvez penser si nous avons rapporté des appétits pour le petit déjeuner!

Tiens, tiens, papa, il me semble que j'ai un style très exclamatoire aujourd'hui ; ma page est striée de points d'exclamation!

J'avais l'intention d'en écrire très long sur les arbres qui bourgeonnent, la nouvelle allée sablée de cendres dans le champ d'entraînement, la terrible leçon de biologie que nous aurons demain, les canoës tout neufs sur le lac, la pneumonie de Catherine Prentiss, la fuite de la petite chatte angora de Prexy, qui est allée prendre pension à Fergusson Hall pendant deux semaines, jusqu'à ce qu'une femme de chambre l'ait rapportée, et mes trois nouvelles robes — la blanche, la rose et la bleue mouchetée, avec chapeaux assortis — mais j'ai trop sommeil. J'invoque toujours cette excuse-là, n'est-il pas vrai? Mais on se donne beaucoup de mouvement dans un collège de jeunes filles et nous sommes fatiguées à la fin de la journée! Surtout quand la journée commence à l'aube.



Ceci représente la petite chatte de Prexy.
Vous pouvez voir d'après l'image combien elle est angora.

Affectueusement,

Joujou.

Le 15 mai.

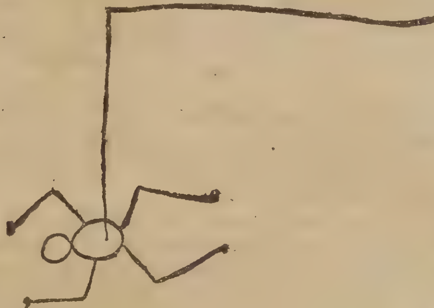
Cher papa Faucheux,

Cela se fait-il de monter dans le tram, de regarder tout droit devant soi et de ne voir personne?

Une très belle dame, dans une très belle robe de velours, est montée dans le tram aujourd'hui et, sans donner d'autre signe de vie, est restée pendant quinze minutes à regarder fixement une réclame de jarretelles. Il me semble que ce n'était pas bien correct d'ignorer la présence de tout le monde, comme si l'on était la seule personne importante de la compagnie. En tout cas, on perd un tas de choses qui se passent autour de vous. Aussi, pendant que la dame s'absorbait dans la contemplation de cette stupide annonce, j'étudiais ce qu'un tram complet contient d'êtres humains intéressants.

Le dessin ci-joint est inédit.

Cela ressemble à une araignée au bout d'une ficelle, mais pas du tout. C'est un portrait de moi apprenant à nager dans la piscine du gymnase. La maîtresse de natation me soutient sur l'eau au moyen d'une corde passée dans une poulie et fixée derrière à un anneau de ma ceinture. Le système serait très beau, si on avait une pleine foi dans la conscience de la maîtresse.



Mais j'ai toujours peur qu'elle ne relâche la corde, alors j'attache un œil inquiet sur elle et je nage avec l'autre, de sorte que mon attention étant ainsi partagée, je ne fais pas les progrès que je devrais faire.

Temps très changeant ces jours-ci. Lorsque j'ai commencé ma lettre, il pleuvait et maintenant le soleil brille. Sallie et moi, nous sortons pour aller au tennis. De cette façon, nous sommes exemptées de gymnastique.

Huit jours plus tard.

J'aurai dû finir cette lettre déjà depuis longtemps, mais je ne l'ai pas fait. Cela vous est égal, n'est-ce pas, papa, si je ne suis pas très régulière dans ma correspondance? J'adore vous écrire ; cela me donne une sensation de respectabilité, comme si j'avais de la famille. Voulez-vous que je vous dise quelque chose? Vous n'êtes pas l'unique monsieur à qui j'écris des lettres. Il y en a encore deux autres! Cet hiver, j'ai reçu de bonnes longues lettres de M. Jervie (avec les enveloppes dactylographiées pour que Julia ne reconnaisse pas l'écriture). Avez-vous jamais entendu quelque chose de plus shocking? Et tous les huit ou dix jours je reçois une lettre de Princeton, écrite en pattes de mouches, d'habitude sur du papier de bloc-notes jaune. Je réponds à chacun de mes correspondants avec une promptitude toute commerciale. Vous voyez — je ne diffère pas beaucoup des autres jeunes filles — je reçois des lettres tout comme elles.

Vous ai-je dit que j'ai été nommée membre du Cercle dramatique des Seniors? Société très fermée. Sur mille élèves, il n'y en a que soixante-quinze d'admises. Trouvez-vous que je doive en faire partie, moi, socialiste avérée?

Savez-vous de quoi je m'occupe maintenant en sociologie? Je suis en train — voyez-vous cela! — de faire un article sur la condition des enfants assistés. Le professeur distribue les sujets au hasard, comme les cartes au bridge, et c'est justement celui-là qui m'est échoué au partage. Elle est bien bonne, n'est-ce pas?

J'entends le gong. C'est le dîner. Je jetterai ceci à la boîte en passant.

Affectueusement,

J.

Le 4 juin.

Cher papa,

Très occupée — dans dix jours, distribution des diplômes, demain, examen ; beaucoup de travail, beaucoup d'emballage, avec, au dehors, un monde si charmant que cela vous fait mal de rester dedans.

Mais n'importe, les vacances sont prochaines. Julia ira en Europe cet été — ce sera la quatrième fois. Il n'y a pas à dire, papa, les choses ici-bas ne sont pas bien réparties. Sallie ira comme d'habitude aux Adirondacks. Et moi, qu'est-ce que vous croyez que je vais faire? Je vous le donne en trois. Lock Willow? Perdu. Les Adirondacks avec Sallie? Perdu. (On ne m'y reprendra plus ; j'en ai eu assez de l'année dernière). Vous ne pouvez pas trouver autre chose? Vous n'avez pas beaucoup d'imagination. Eh bien, je vais vous le dire, papa, si vous me promettez de ne pas me faire une foule d'objections. Je préviens votre secrétaire que ma résolution est prise.

Je vais passer l'été au bord de la mer avec une certaine Mme Charles Peterson, comme répétitrice de sa fille qui entre au collège cet automne. Je lui ai été présentée par les Mc Bride. C'est une personne tout à fait aimable. Je donnerai également des leçons d'anglais et de latin à sa fille cadette. J'aurai cependant un peu de temps à ma disposition et je gagnerai cinquante dollars par mois. Cela ne vous paraît-il pas une somme énorme? C'est elle qui me l'a offerte. Car, moi, j'aurais eu honte de lui en demander plus de vingt-cinq.

Le 1er septembre, j'aurai fini à Magnolia (c'est là qu'elle demeure), et probablement je passerai mes trois dernières semaines à Lock Willow — j'aimerais bien revoir les Semple et tous les animaux, mes amis.

Qu'est-ce que vous dites de mon programme? Je deviens tout à fait indépendante, comme vous voyez. Vous m'avez mise sur pied, et je crois que maintenant je puis marcher presque toute seule.

La date de la distribution des diplômes à Princeton et celle de nos examens coïncident exactement — et c'est plutôt désastreux. Sallie et moi nous aurions tant désiré aller là-bas. Mais c'est absolument impossible.

Au revoir, papa. Passez un bon été et revenez à l'automne, bien reposé et prêt à vous remettre au travail. (Voilà ce que vous devriez m'écrire.) Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous faites pendant l'été, ni quels peuvent être vos plaisirs. Je ne me rends aucun compte du milieu où vous vivez. Jouez-vous au golf, chassez-vous, montez-vous à cheval, ou bien, assis au soleil, passez-vous votre temps à rêver?

Quoi qu'il en soit, amusez-vous bien et surtout n'oubliez pas Joujou.

Le 10 juin.

Cher papa,

Cette lettre est la plus difficile que j'aie jamais écrite, mais j'ai absolument arrêté ce que je dois faire, et rien ne me fera changer. C'est tout à fait gentil, généreux et charmant de vouloir m'envoyer en Europe cet été — au premier moment l'idée m'avait grisée ; mais, redevenue de sang-froid, j'ai vu que ce n'était pas possible. Il serait vraiment peu logique de refuser votre argent pour le collège et de l'accepter pour mes plaisirs. Il ne faut pas que vous m'habituiez à une existence trop luxueuse. Les choses que l'on n'a jamais eues ne vous font pas défaut ; mais il est bien dur de se passer de celles que l'on considérait comme vous appartenant de droit. La vie commune avec Sallie et Julia est une rude épreuve pour ma philosophie stoïcienne. Depuis leur enfance, elles ont eu toutes deux tout ce qu'elles désiraient ; elles acceptent le bonheur comme leur dû et croient que le monde est obligé de leur donner tout ce qu'elles demandent. Quant à moi, il ne me doit rien et il me l'a clairement signifié dès le début. Je n'ai pas le droit de vivre d'emprunt, car il viendrait un moment où le monde me couperait le crédit. Il me semble que je nage dans une mer de métaphores — mais j'espère que vous saisissez ce que je veux dire. En tout cas, j'ai le sentiment très net que, pour moi, la seule manière d'agir honnêtement est de donner des leçons cet été et de commencer à gagner ma vie.

. . . .

Magnolia.
Quatre jours plus tard.

J'en étais là de ma lettre quand — devinez un peu ce qui est arrivé? — la femme de chambre est entrée avec la carte de M. Jervie. Lui aussi ira en Europe cet été, pas avec Julia et sa famille, mais tout seul. Je lui ai dit que vous m'aviez invitée à y aller avec une dame qui doit chaperonner un groupe de jeunes filles. Il a entendu parler de vous, papa. C'est-à-dire, il sait que mes parents sont morts et qu'un monsieur généreux m'envoie au collège. Je n'ai vraiment pas eu le courage de lui parler de l'asile John Grier et de tout le reste. Il croit que vous êtes mon tuteur et un vieil ami de la famille. Je ne lui ai pas dit que je ne vous avais jamais vu — cela aurait paru trop drôle!

Quoi qu'il en soit, il m'a conseillé avec insistance d'aller en Europe. Il a dit que cela faisait nécessairement partie de mon éducation et que je ne devais pas refuser un seul instant. Il a ajouté qu'il serait à Paris à la même époque et que, de temps en temps, nous échapperions au chaperon pour aller dîner ensemble dans de petits restaurants étrangers très amusants.

Je vous avouerai, papa, que cela m'a beaucoup séduite! J'étais au moment de faiblir ; s'il n'avait pas été si autoritaire, j'aurais peut-être faibli tout à fait. Je puis bien me laisser gagner doucement, mais je ne *veux* pas céder à la force. Il a dit que j'étais une enfant entêtée, ridicule, déraisonnable, sotte, stupide, idiote (voici quelques-uns de ses aimables qualificatifs, j'ai oublié les autres). Il ajouta que je ne savais pas ce qui était bon pour moi, et que je devrais permettre aux personnes plus âgées d'en être juge. Nous nous sommes presque disputés. Quand je dis presque...

En tout cas, j'ai fait ma malle au plus vite et je suis venue ici. J'ai pensé que le mieux était de brûler mes vaisseaux avant de terminer ma lettre. Ils sont maintenant tout à fait en cendres.

Me voilà à Cliff Top (le nom du cottage de Mme Paterson) avec ma malle déballée, et Florence (la petite fille) en train déjà de lutter contre les substantifs de la première déclinaison. Et la lutte sera formidable! La petite est une enfant extraordinairement gâtée ; il faudra d'abord lui apprendre comment on travaille — elle n'a jamais jusqu'ici réfléchi sur de plus graves sujets que celui des glaces soda à l'américaine.

Nous avons adopté comme salle d'étude un petit coin de la falaise, bien abrité — Mme Paterson désire que nous soyons toujours au grand air — et je dois avouer que j'ai grand'peine à ne pas me laisser distraire par la vue de la mer bleue et des voiles blanches qui passent! Et quand je pense que je pourrais être sur un de ces bateaux, voguant vers les pays lointains — mais je ne veux pas me permettre une pensée qui ne soit pour la grammaire latine.

Les prépositions *a* ou *ab*, *absque*, *coram*, *cum*, *de*, *e* ou *ex*, *præ*, *pro*, *sine*, *pro*, *tenus*, *in*, *subter*, *sub* et *super* gouvernent l'ablatif.

Vous voyez, papa, que je me suis déjà plongée dans le travail avec les yeux résolument détournés de la tentation. Ne m'en veuillez pas, je vous en supplie, et n'allez pas croire que je n'apprécie pas toutes vos bontés — car je les apprécie vraiment, encore et toujours. La seule façon que j'aie de vous montrer ma reconnaissance est de devenir un Très Utile Citoyen (est-ce que les femmes sont des citoyens? Il me semble que non), en tout cas, une Très Utile Personne. Et, en me considérant, vous pourrez vous dire : « C'est moi qui ai donné à l'univers cette Très Utile Personne ».

Cela sonne bien, n'est-ce pas, papa? Mais je ne veux pas vous tromper. J'ai très souvent la sensation que je ne suis pas du tout remarquable. C'est amusant de se tracer un plan de carrière ; mais, selon toutes probabilités, je ne me distinguerai pas beaucoup des autres jeunes personnes. Il se peut même que je finisse par épouser un entrepreneur de pompes funèbres et que je devienne la muse qui préside à ses travaux.

Toujours à vous.
JOUJOU.

Cher papa Faucheux *Le 19 août.*

Ma fenêtre donne sur le plus délicieux paysage — je devrais dire « océanage », — de l'eau, des rochers, et voilà tout!!

L'été s'en va. Je passe ma matinée dans le latin, l'anglais et l'algèbre avec mes deux sottes élèves. Je ne sais pas comment Marion pourra faire pour entrer jamais au collège, ni pour y rester si elle y est jamais admise. Quant à Florence, aucun espoir — mais quelle petite beauté! Du moment qu'elles sont jolies, je ne crois pas que cela ait la moindre importance qu'elles soient sottes ou pas. Cependant, on ne peut pas s'empêcher de penser à quel point leurs conversations ennuieront leurs maris, à moins toutefois qu'elles n'aient la chance de trouver des maris stupides. Cela, du reste, me semble fort possible, car les hommes stupides sont légion dans le monde ; j'en ai rencontré beaucoup cet été.

L'après-midi, nous nous promenons sur les falaises, ou bien nous faisons de la natation si la marée le permet. Je nage dans l'eau salée avec la plus grande facilité. Vous le voyez, mon éducation me rend déjà des services!

Une lettre arrive de Paris de M. Jervis Pendleton, une lettre plutôt brève ; mon refus de suivre ses conseils n'est pas encore tout à fait pardonné. Cependant, s'il revient à temps, il viendra me voir à Lock Willow, où il passera quelques jours avant la rentrée ; et si je suis très gentille, bien aimable et toute docile, je pourrai (il m'est permis de le croire) rentrer dans ses bonnes grâces.

J'ai eu aussi une lettre de Sallie. Elle me demande de venir passer une quinzaine à leur camp au mois de septembre. Me faut-il votre autorisation, ou ne suis-je pas encore assez grande pour faire ce que bon me semble? Je voudrais voir les Adirondacks, voir Sallie, voir le frère de Sallie — il doit me montrer la manœuvre du canoë — et (c'est ici le principal, plutôt mesquin) je voudrais, quand M. Jervie arrivera à Lock Willow qu'il ne m'y trouve pas.

Il *faut* que je lui montre qu'il n'a pas à me dicter ses volontés. Personne n'a le droit de me dicter ses volontés, excepté vous, papa — et vous ne l'avez pas toujours! Je vais faire un tour en forêt.

JOUJOU.

(A suivre.) *JEAN WEBSTER.*

Dessins de l'Auteur.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917

Liste de souscription arrêtée le 14 février

M. Basil Zaharoff (2e versement), 5,000 fr. — M. Louis Barthou, 1,500 fr. — Mlle Françoise De Clercq, 100 fr. — Mme Taffoureau, 10 fr. — M. Rousselet, 10 fr. — Mme Delage, 24 fr. — Mme Demarest, 20 fr. — M. Genoud, 5 fr. — J.-P., un ancien cousin abonné des *Annales* depuis 1889, 14 fr. — C. et M. Barnet-Lyon, 100 fr. — La mère d'un artilleur du 102e, 5 fr. — Mme Fagedet, 6 fr. — Mme veuve Marissel, 5 fr. — Mlle G., à Lyon, 15 fr. — Mlle Alice Poulleau, 5 fr. — Ecole laïque de Lagruère, 38 fr. — M. Coldefy, 1 fr. — Yvonne, Raymonde, Alice et Richard, 50 fr. — M. Boris, transmis par M. Rockenbach, 55 fr. — Une admiratrice de cousine Yvonne, 20 fr. — Anonyme à Nantes, 8 fr. — M. Rousselet, 5 fr. — Mme Bouillon-Provençal, 50 fr. — Elèves de l'école de filles R. Emile-Renouf, Le Havre, 40 fr. — Mme Hornung, 25 fr. — Française à l'étranger, le prix de ses glands, 6 fr. 25. — Fidèle abonnée des *Annales*, 50 fr. — M. Jules Truffier, 100 fr. — E. P. 20 fr. — M. B. Vallière, 5 fr.

MM. Coraze et Cie, 100 fr. — Six fillettes du lycée français d'Alexandrie : Yvonne Barde, Hellé Jeannacopoulo, Raymonde Blein, Simone Fibès, Clairette Aghien, Regina Chanial 10 fr. — M. Jean Roudil, 10 fr. — M. Juge, 10 fr. — Mme Segond Weber, 50 fr. — En souvenir de mon fils, 100 fr. — Mme Bartet, 100 fr. — Nini, 10 fr. — Maurice, Denise, François, Bernard et Pierre, 2 fr. — M. Bernigaud, 10 fr. — Mlle Ceuchon, 10 fr. — Mme Brunet, 10 fr. — Mme Fasquelle, le produit d'une cagnote, 10 fr. — G. D. envoi mensuel, 5 fr. — Mlle A. Dejou, 10 fr. — Petite obole d'un officier du front, 10 fr. — Jean et Loulou de Montpellier, 2e versement, 5 fr. — M. Girard-Fatout 3 fr. 35. — Mme Is. Augias. 25 fr. — Comtesse Robert de Fitz-James, 200 fr. — Mme Duchaillut, 20 fr. — M. Marleau, 12 fr. 60. — Mme B. Girardin, 26 fr. 50. — Anonyme, Mostaganem, 75 francs. — A la meilleure Avocate de toutes les détresses, 10 fr. — M. Maurice Rane, Privas, 10 fr. — G. J. M., envoi mensuel, 50 fr. — Made à Bordeaux, 5 fr. — Paule-Solange, Avignon, 5 fr. — Fidèle abonnée et amie des *Annales*, 20 fr. — Pour l'avenir de la France, 100 fr. — Une Institutrice, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Suzanne Gauthier, 10 fr.

Subvention de Mme Diard, 30 fr. — De Mme Grépinet, 30 fr. — Association de l'Aide aux veuves de la guerre, 270 fr.

Séances de Musique de chambre
à l'Université des Annales

La quatrième séance consacrée à la musique slave avec l'éminent concours du Quatuor Chailley, du célèbre Kartun et d'Alexandre Koubitsky, l'incomparable interprète des mélodies russes, a lieu aujourd'hui, vendredi, à 4 h. 1/2.

Voici le programme de la 5e séance :

Vendredi 1er Mars, à 4 h. 1/2

Festival Gabriel FAURÉ

Chant : **Mlle Yvonne Gall.**
Piano : **M. Edouard Risler**
MM. Marcel Chailley, Léon Pascal, Louis Ruyssen

1. *Quatuor en ut mineur* (piano et cordes).
   (Allegro molto moderato, scherzo, adagio, allegro molto.)
   MM. Ed. Risler, M. Chailley, L. Pascal, L. Ruyssen.
2. *Mélodies.*
   Mlle Yvonne Gall.
3. a) *Elégie pour violoncelle.*
   b) *Sicilienne.*
   M. Louis Ruyssen.
4. *Pièce pour Piano.*
   M. Edouard Risler.
5. *Sonate* (piano et violon).
   (Allegro molto, andante, allegro vivace, allegro quasi presto.)
   M. Edouard Risler, M. Marcel Chailley.

Piano Erard

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 15 février 1918

Compagnie Générale de Constructions Navales

Emises par la **Société Générale** et le **Crédit Mobilier Français**, les obligations 6 o/o net de cette Société, récemment constituée sous le haut parrainage d'importantes firmes industrielles, continuent d'être recherchées par les capitalistes avisés, et comme elles sont, ainsi que nous l'avons précédemment exposé, servies au fur et à mesure des demandes, il est vraisemblable que la souscription sera close au moment où cette Revue paraîtra.

Les souscripteurs auront fait une excellente affaire; le prix de souscription de 490 francs leur réserve une forte plus-value ultérieure; le revenu de 30 francs nets, dont la première moitié leur sera payée le 15 août prochain, leur fournit un rendement de 6 15 o/o.

Ce revenu de 30 francs est d'autant plus apprécié qu'il dispense de tous calculs, vérifications et recherches, puisqu'il est payé net de tous impôts, présents et futurs.

Le porteur aura, de plus, la satisfaction d'avoir employé ses fonds dans une industrie de grand avenir, destinée à accroître et à hâter l'expansion économique de la France.

Forges et Aciéries de la Marine

Nous rappelons que les actionnaires de cette Compagnie ont jusqu'au 2 mars pour souscrire, à raison de 3 actions nouvelles pour 2 anciennes, aux 84,000 actions nouvelles, jouissance du 1er janvier 1918, au prix de 550 francs, dans les conditions que nous avons détaillées la semaine dernière.

L'action Forges et Aciéries de la Marine cote 2,798 fr. avec droit à la souscription et 1,448 fr. ex-droit. Les actionnaires ont, on le voit, un intérêt évident à souscrire.

L'exercice du droit de souscription sera constaté par une estampille spéciale aux Etablissements de crédit désignés, dont le **Crédit Mobilier Français** fait partie, et qui sont également chargés de la répartition de 375 francs par action.

Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie

Les actionnaires de cet établissement de crédit ont tenu, le 8 février, deux assemblées générales extraordinaires.

La première a voté la prorogation de la durée de la Société jusqu'au 30 juillet 2015 et a, d'autre part, autorisé le Conseil d'administration à porter le capital de 75 millions à 150 millions.

Cette augmentation se fera en plusieurs tranches, dont la première aura pour but l'absorption du **Crédit Agricole, Commercial et Industriel Algérien**.

La seconde assemblée extraordinaire, a nommé les commissaires appelés à examiner les apports de cette dernière Société.

Le rapport de ces commissaires sera soumis à une assemblée qui se tiendra dans le courant du mois prochain et dont nous donnerons le compte rendu.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit dès maintenant le dépôt des actions en vue de cette assemblée.

La **Bourse de Paris** paraît vouloir sortir de l'état d'indécision dans lequel elle stagnait depuis quelque temps. Après avoir prêté l'oreille aux rumeurs de paix, elle perçoit maintenant d'une façon claire les bruits de guerre; si l'empereur d'Allemagne a embouché de nouveau la trompette épique sur un rythme singulièrement étrange, c'est que la volonté de l'Entente d'aller jusqu'au bout s'est affirmée nettement par la voix autorisée du président Wilson, dans le discours du trône anglais, par les mâles paroles de M. Orlando en Italie, et, chez nous, par la condamnation du boloïsme. Le pays comprend que la fermeté dans la conduite de la guerre est le meilleur chemin vers la paix. De là résulte aussi un commencement de reprise sur les valeurs de guerre au Parquet puis en Coulisse, où le mouvement se fait plus lentement. Les valeurs d'après guerre sont également recherchées.

On annonce que les **Etablissements Carnaud et Forges de Basse-Indre** portent actuellement leur capital de 12 millions à 13 millions 725,000 francs suivant décision de l'assemblée extraordinaire du 28 janvier dernier. Sur les 27,450 actions nouvelles, jouissance du 1er janvier 1918, 12,000 sont réservées au pair aux actionnaires actuels. On verse de suite un quart; les trois autres quarts seront appelés ultérieurement.

Le groupe russe est un peu mieux tenu.

Nos fonds nationaux ont une allure ferme: le **3 o/o Amortissable** de 71 fr. à 71 70, le **5 o/o** de 87 60 à 87 70, le **4 o/o** de 69 50 à 69 60 et 69 70.

Dans le compartiment bancaire, la **Banque de France** attend dans le calme le renouvellement de son privilège, tandis que son pouvoir d'émission vient d'être porté de 24 à 27 milliards. La **Banque de Paris** vers 995 fr., le **Crédit Lyonnais** vers 1,090 fr. le **Crédit Mobilier Français** vers 420 fr., la **Société Générale** vers 545 fr. sont en très bonne forme.

La **Banque de l'Algérie** est en progrès à 3,400 fr. et le **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** à 480 fr.

Nos grandes Compagnies de chemins de fer paraissent mieux disposées.

Le **Canal de Suez** a été recherché de 4,600 francs à 4,650 fr.; les recettes de la Compagnie présentent actuellement une plus-value de 850,000 fr. sur celles de l'an dernier.

Les diverses émissions et les nombreuses augmentations de capital en cours, qui s'effectuent les unes et les autres avec succès, attirent pour le moment d'importants capitaux; c'est là un nouvel aliment d'activité en perspective pour la Bourse.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, au mois de janvier dernier, se sont élevées à 140,722 fr. 15 contre 138,226 fr. 95 en janvier 1917.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

maux d'estomac, douleurs, neurasthénie, irrégularités des femmes. Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt: Pharmacie A. Gablin, 23, rue Ballu, Paris: 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes franco, plus 0 fr. 40 de timbre-taxe par boîte.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Petite amie. — Ce sont des points noirs, mais il vous sera facile de les détruire avec l'Anti-Bolbos, qui ne vous occasionnera ni rougeurs, ni irritation de l'épiderme. Demandez-le à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Pauvre petite fleur de Noël. — 1° Votre teint va avec la couleur de vos cheveux, employez donc un peu de crème ou de poudre, ce ne sont pas des fards. 2° C'est en effet de l'acné, il vous faut suivre un traitement interne et externe que vous indiquera un docteur. Pour détruire les traces de boutons anciens, le soir, en vous couchant, appliquez dessus avec un pinceau le mélange suivant: camphre et acide salycilique, 30 gr. chaque: soufre précipité, 10 gr.; oxyde de zinc, 2 gr.; savon médicinal, 1 gr.; vaseline liquide, 12 gr. Le matin, lavez avec de l'eau chaude et du savon blanc de bonne qualité, sans parfum. Merci pour vos timbres.

Toujours gaie. — Je m'étonne que ce produit ne vous ait donné aucun résultat, sans doute vous ne l'avez pas employé assez longtemps. Brossez-les chaque matin avec une brosse douce imprégnée d'eau alcoolisée, ou de glycérine. Vous pouvez aussi appliquer soir et matin, dessus, une composition de pétro-vaseline liquide, additionnée de 1/100e d'acide borique.

Violette, 22 printemps. — Oui, vous pouvez l'apprendre par correspondance, mais comme c'est surtout la prononciation qui est importante, ce n'est pas le bon moyen.

Une Dauphinoise. — Suivez les cours de commerce et de comptabilité de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, qui, en très peu de temps, forme de très bonnes élèves. Vous pourrez suivre ces cours par correspondance. Demandez, de ma part, la brochure « Situations ».

Fady. — Il faut suivre un régime d'engraissement, puis passer dessus tous les matins une éponge mouillée froide; puis faire un léger massage circulaire avec du talc; faites aussi de la gymnastique des bras.

Lilloise, exilée à Lyon. — 1° Chez le fabricant, 40, rue de Sévigné, elle est, en effet, très pratique. 2° Servez-vous de la Crème non grasse de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin. 3° Cette crème et un peu de poudre vous blanchiront le teint; quant au masque, il disparaîtra de lui-même. 4° Voyez ma réponse à « Toujours gaie ».

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol ».* — 12 maisons à Paris.

ENTRE NOUS

Tarif: 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal, 3'50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Caractère, aptitudes dévoilés par l'écriture. 3 fr. Mme Bellamy, Agnetz (Oise).

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Ecrivez à L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

A céder, institution de jeunes filles, sous-préfecture région ouest; conditions avantageuses.

Femme d'officier cherche famille honorable pouvant prendre pensionnaire. Le Brun, bureau 120.

Artiste sculpteur, lauréat des concours de Rome, exécuterait, d'après photographie, buste en bronze ou marbre; donnerait leçons dessin ou modelage. A. Bourget, 16, avenue du Parc-Montsouris, Paris (XIVe).

A LOUER vaste appart. pr habit. partic. ou grde administr. 1er étage, maison d'angle, salon 12 m., s. à m., 4 ch. à couch., gal., ling., cuis., s. de b., 2 w.-c., chauffage eau chaude, gaz, électr. 24, rue St-Lazare, 5,500 fr.

COLLECTION LOUIS SARLIN
TABLEAUX MODERNES -- AQUARELLES ET DESSINS
par Barye — Rosa Bonheur — Boulard — J.-L. Brown — Corot — Daubigny — Daumier — Decamps — Delacroix — Diaz — A. de Dreux — J. Dupré — Fomentin — Géricault — Isabey — Jacque — Jongkind — Millet — Gustave Moreau — Ricard — Rochegrosse — Rousseau — Stévens — Troyon — Ziem
TABLEAUX ANCIENS — ŒUVRES IMPORTANTES DE BARYE
Vente après décès. — GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze
le Samedi 2 mars, 2 h. — Exposition particulière, 28 février; publique, 1er mars, de 10 h. à 6 h.
Comm.-Pris.: Me Ch. DUBOURG supp. Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, r. Favart; Me H. MAUGER, supp. Me Henri BAUDOIN, 10, r. Grange-Batelière
Experts: M. Georges PETIT, 8, rue de Sèze; M. R.-H. TRIPP, 8, rue Saint-Georges.

LES·ANNALES



PARIS SANS TABAC
(LA FOULE ASSIÈGE LES BUREAUX DÈS SIX HEURES DU MATIN)
DESSIN DE A. CAHARD

3 Mars 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes.

POSTICHES HERMOSA CHEVEUX EN GROS
Conditions exceptionnelles sur tous modèles cheveux, tous travaux et réparations. *Fourniture directe de fabrique.* Catal. fco. HERMOSA, Fabt, 24, Bd Strasbourg, Paris.



SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

POLICE PRIVÉE toute mission intime, enquête, recherche, surveillance, constat, divorce *S'adresser* à L'OFFICE MONDIAL, 55, r. St-Lazare, Paris, *dirigé par ex-officier de police judiciaire.*

Pour devenir Parfait Pianiste. — COURS SINAT — Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE
agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent son splendide virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. Diémer, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano, par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement
Camille Erlanger,
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris.
Cours tous degrés, préparation **Professorat, Diplômes, Violon, Solfège, Chant** par correspondance.
Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT, 6, Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

BLANCHEUR DES MAINS Beauté et Finesse du Visage et de la Gorge
CRÈME LATINE Préserve des rougeurs, gerçures, crevasses, etc.
Le tube, 2 fr. Tube d'essai, 0 fr 60 A. BARRÉ, 8, rue Jules-César, Paris.

SITUATIONS
pour Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, 53 — PARIS

N'oubliez pas de joindre à vos envois à nos soldats, un
SAVON KENOTT
Dentifrice essentiellement hygiénique
N'oubliez pas que soigner l'hygiène buccale, c'est soigner la santé !
Dentifrice absolument Français,
le SAVON KENOTT, concentré sous un petit volume, léger et peu embarassant en boîte aluminium, se trouve partout

Les Corsets de A. Claverie
(Toujours établis sur mesure)
procurent une ligne idéale ainsi qu'une aisance parfaite grâce à la supériorité de leur coupe essentiellement anatomique et élégante. Voir dans les salons de *A. Claverie*, 234, Faubourg Saint-Martin *(à l'angle de la rue La-fayette)*, ses corsets de toilette ainsi que ses gaines et ses ceintures en nouveau tissu élastique ajouré.

LA ROSEE BORDELAISE remplace le **VIN**
5 fr. pour 120 litres. Franco 6 fr. Flacon d'essai, franco domic. 1.50
RESTIAUX, 111, Rue Saint-Antoine, PARIS.
Seule Maison n'ayant pas augmenté ses prix depuis 1900.

MAXIMA
ACHÈTE
BIJOUX
AU
MAXIMUM
3, RUE TAITBOUT
ANTIQUITÉS
AUTOS (DEMARQUES)
TÉLÉP. GUT. 14·50
OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéas"* eau de mélisse et de menthe
3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de 12 fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*

MAISON FONDÉE EN 1872

HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE + PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque : " ARISTIDE LE JUSTE "
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les **RIDES**
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 4 fr. et 6 fr. fco. Phie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

UN PRÊTRE s'est guéri lui même par l'emploi d'une RECETTE VÉGÉTALE en 24 heures des
HÉMORROÏDES
Renseignements : Curé de l'Abbé De MAYR, 14, Rue de Périgueux, à ANGOULÊME (Charente)

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza
Aspirine
"USINES du RHÔNE"
Le Tube de 20 comprimés........ 1 fr. 50
Le Cachet de 50 centigrammes : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLÉINE du Dr Jammes,**
qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.
PRIX : 4 fr. dans les pharmacies. (Impôt compris)

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr Sherlock
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5'50 (mandat ou timbres). Envoi discr.
G. POSTAVIN, 2, Pl. du Thre-Français, Paris

Le "**REGYL**" guérit maladies d'**ESTOMAC** anciennes
Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur. *La boîte 6 fr. c. mandat*

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

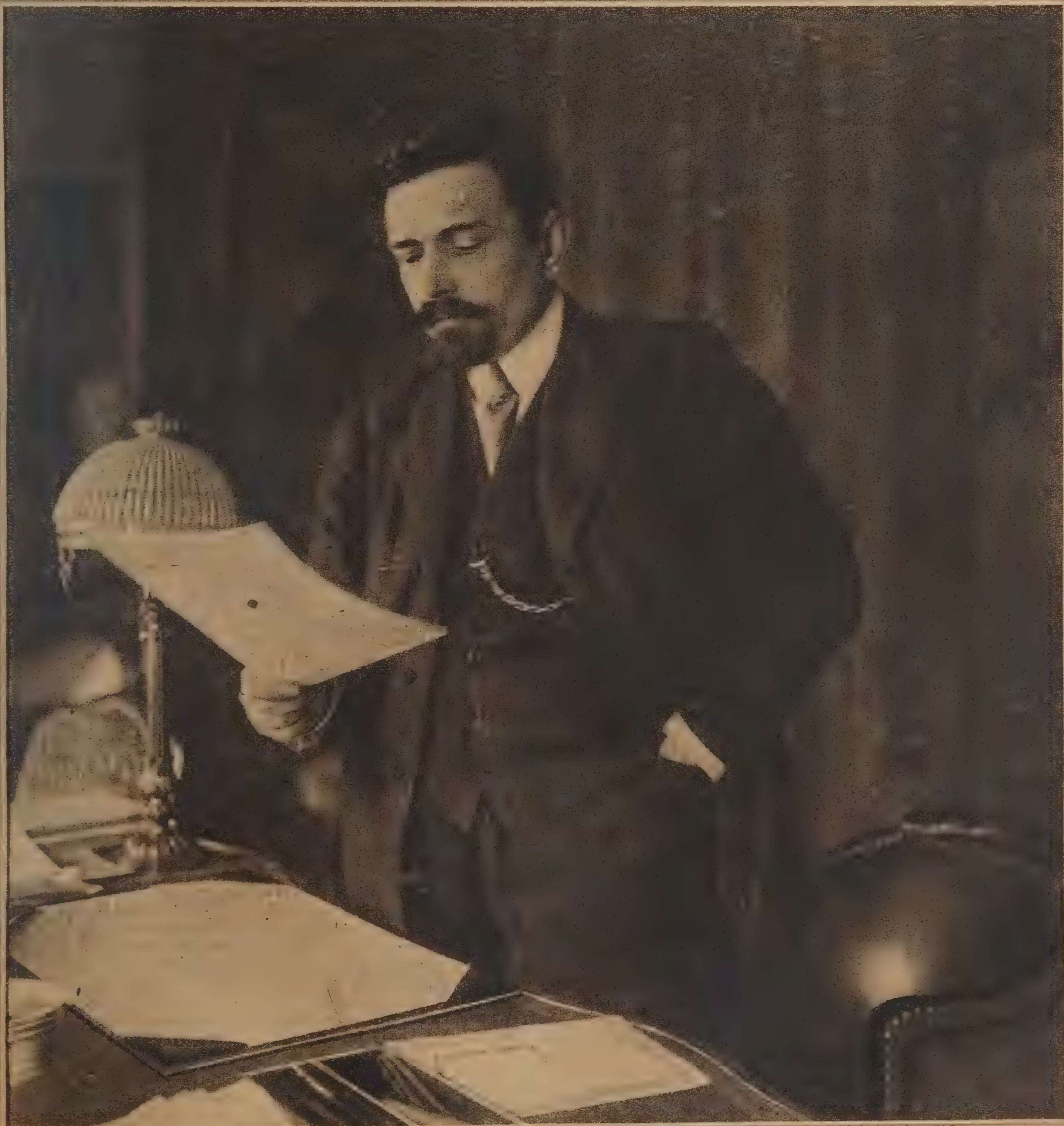
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN 6MOIS
FRANCE & COLONIES 14fr | 7fr.50
UNION POSTALE ... 20fr | 10fr.50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1810. — 3 MARS 1918

EDITION·DE·LUXE UN·AN 6MOIS
FRANCE & COLONIES : 20fr. | 10fr.50
UNION·POSTALE ...... 25fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



M. MOURIER
SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT AU SERVICE DE SANTÉ

(Phot. Manuel.)

La Femme et le Foyer

Bonnet de tulle brodé, cerclé d'un large ruban de faille.

Parure composée de la chemise de nuit, la chemise de jour et combinaison en voile de soie ou de coton rose chair bordé de biais et de gros pois bleu nattier.

LE BEAU LINGE

Nulle part au monde la femme ne connaît mieux qu'en France l'art de confectionner le beau linge. Nous avons pour lui un culte tout particulier, un culte qui est entré dans les traditions de toutes les classes de la société.

Les Américaines et les Anglaises sont toujours étonnées à la vue de nos armoires, où sont rangées méthodiquement, alignées irréprochablement, ces piles et ces piles de linge dont nous sommes si justement fières.

Il est d'usage en France d'avoir un trousseau abondamment fourni de linge de maison et de linge de corps; cependant, à propos de cette dernière catégorie, nos grand'mères seraient scandalisées si elles pouvaient inspecter le trousseau moderne. Autrefois, c'est par douzaines que se chiffraient les chemises faites à petits points perlés, en bonne toile fine et solide, elles devaient vraisemblablement durer toute une vie. Il en était de même du linge de la maison qui emplissait leurs armoires; ce trousseau, qui représentait une petite fortune, était l'objet des plus grands soins, aussi bien comme entretien que comme blanchissage. On ne lavait pas, comme de nos jours, toutes les semaines, il y avait deux grandes lessives par an et, en attendant, le linge était monté au grenier, dans une pièce spécialement aménagée pour cela, pendu hors de la portée des rats. On conçoit l'utilité qu'il y avait d'un trousseau abondant.

De nos jours, les modes capricieuses exigent une coupe de linge spécialement adaptée à la coupe de la toilette. Quelle est la jeune femme tant soit peu élégante qui ne ferait la moue à l'idée de porter toute sa vie le même linge? Elle veut suivre la mode et changera volontiers de genre. C'est pourquoi nos trousseaux sont moins abondamment fournis et beaucoup plus variés.

A l'heure actuelle, les batistes se faisant rares, nous nous sommes efforcées à nous en passer. Quoi de plus simple, de plus agréable à porter que le crêpe de Chine, dont on se sert presque universellement, et quoi de plus solide que les voiles qui s'harmonisent si bien avec les batistes de couleur ou le tulle. Les organdis semés de bouquets de fleurs sont également charmants et d'une agréable nouveauté.

La vie active que mènent beaucoup de femmes influence la mode du linge comme elle a influencé celle de la toilette. Les combinaisons, si vite enfilées, n'ont jamais été plus en faveur; elles laissent la ligne de la taille libre et souple et sont d'une agréable simplicité. Presque pas de garniture : quelques vraies dentelles, des jours à la main, des biais de couleur avec un chiffre assorti; tout le cachet du linge réside dans la coupe, la qualité des tissus et la façon très soignée; tout le linge, aujourd'hui, doit être écourté : pantalons, chemises, combinaisons, descendent à peine au genou, les décolletages sont de préférence Empire. On ne porte presque plus de cache-corset; les chemises de nuit s'enfilant par la tête sont très décolletées et à manches courtes.

SIMONNE B...

1. Combinaison formant pantalon en crêpon de coton citron. Le petit corsage et le volant du bas sont en tulle blanc coupé de ruban citron passant dans des bouillonnés. — 2. Combinaison jupon en crêpe de Chine ou en satin lavable gris argent garnie de larges entre-deux de milan et de fleurs de ruban.

LES PETITS CONSEILS

La dentelle est une de nos belles industries françaises. Un caprice de la mode nous l'avait fait délaisser depuis quelques années, un autre caprice nous la ramène cette saison. Les paysannes reprennent le fuseau et l'aiguille et, habilement, mêlent les fils le soir, à la veillée. Une œuvre intéressante groupe les travaux des dentellières de la Haute-Saône. Je vous signale particulièrement les dentelles véritables et les admirables motifs de Venise qui sont envoyés contre mandat de 20 fr., 38 fr. et 72 fr. adressé à Mme Mathieu, 3, rue Kléber, à Lure (Haute-Saône).

Dans nos campagnes, la paysanne soigneuse glisse volontiers une belle pomme entre les piles de linge de son armoire, une pomme qui mûrit et se ride lentement, exhalant un parfum pénétrant et doux. Les Parisiennes n'aimeraient guère cette odeur de pomme dans leurs fanfreluches enrubannées, mais elles apprécient un parfum frais et peu coûteux venant corriger l'odeur de la lessive. On obtient un bon résultat en doublant entièrement l'intérieur de l'armoire avec de la toile de jouy ou une perse légère et en remplissant de petits sacs de la même toile, de lavande, de mélilot ou de citronnelle. On ferme les sacs par un joli ruban et on les fixe sur la toile qui double l'armoire par un petit nœud décoratif. L'intérieur de l'armoire est entièrement piqué de ces petits sacs plus ou moins espacés selon qu'on veut parfumer plus ou moins son linge.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Le nouveau chef du service de Santé

C'est un homme robuste, énergique, doué d'une exceptionnelle puissance de travail. Observez la vigoureuse ossature de son visage, la largeur de ce front têtu, la solidité de ce menton romain, la franchise de ce regard résolu, prêt à l'offensive. Autant d'indices de force et de volonté. Grand réformateur, le Dr Mourier s'est proposé des tâches diverses qu'il a poursuivies avec une ténacité invincible. La loi qui porte son nom, meurtrière à l'embusquage, débarrasse les bureaux d'une armée de parasites, que protègent des complaisances scandaleuses. Le voici maintenant placé à la tête du service de Santé où il continuera, en y introduisant ses idées personnelles, l'œuvre d'améliorations et de réformes, heureusement commencée par M. Justin Godart.

Ce sous-secrétariat est plus important que beaucoup de ministères. Vingt mille officiers, deux cent mille auxiliaires, un peuple d'infirmières et d'infirmiers y besognent jour et nuit. Assouplir cet organisme, en accorder les rouages, les subordonner à la direction centrale, faire face aux brusques nécessités de la guerre, prévoir toujours, improviser quelquefois, œuvre immense que trois années et demie d'efforts n'ont pas encore achevée. Au début ce fut tragique. Rien n'existait. Le règlement de 1910 n'était appliqué que dans dix corps dotés d'un matériel moderne. Partout ailleurs, régnaient la confusion et le désarroi. Les survivants des combats de la première heure se rappellent les tristesses d'août et de septembre 1914. M. Clemenceau, sous l'œil courroucé de Dame Censure qui déchiquetait ses articles, en a tracé le tableau cruel. Hôpitaux mal installés, dénués de ressources; trains soi-disant sanitaires, enfers ambulants retentissant de cris d'agonie; blessés conduits en troupeaux vers des destinations inconnues. Les médecins s'ingéniaient, se multipliaient. Leur dévouement demeurait inefficace.

> Autre chose est la science de guérir, autre chose l'art d'administrer, écrivait le « leader » de l'*Homme libre*. Un homme peut être pitoyable jusqu'à s'attendrir aux malheurs d'un quadrupède ami, ou exceller dans la recherche du plus subtil microbe, sans se trouver capable de conduire méthodiquement une administration. Aussi absurde serait-il, parce qu'il est excellent chirurgien, de lui confier la fabrication des obus ou des canons... Tout le monde a entendu parler du dentiste qui coupait une jambe, tandis que son aide, chirurgien émérite, tâchait de lui fournir des indications dont le malheureux (hélas ! ce n'est pas du blessé que je parle) était incapable de profiter... Comment explique-t-on en haut lieu ces déplorables erreurs ? On ne les explique pas ; on essaie de les ignorer ; on craint d'avoir *des affaires.*

Peu à peu l'ordre s'établit; les tâtonnements disparurent; de bonnes méthodes se substituèrent aux pratiques d'un empirisme incohérent et désastreux. Tout chef finit par exercer l'emploi que lui assignaient ses capacités; les évacuations s'opérèrent normalement; des ambulances bien ravitaillées, servies par des praticiens d'élite, suffirent aux besoins les plus pressants. Cependant, au cours des importantes opérations militaires du 16 et du 17 avril dernier, certains accidents survinrent, dont le Parlement s'émut. Une enquête sévère restitua les faits, rechercha les causes, signala les responsabilités et réclama les sanctions. Il fut constaté que la liaison manquait entre les échelons du service. Telles équipes chirurgicales étaient restées, pendant des journées entières, les bras croisés, tandis que leurs voisines pliaient sous le poids d'un labeur surhumain.

Impéritie ? Négligence ? Manque d'autorité ? De vives discussions s'engagèrent. M. Justin Godart ne nia point les fautes commises, mais il plaida la cause de ses collaborateurs; il montra que ces coupables étaient aussi des victimes, et que si les médecins avaient pris des mesures insuffisantes, c'est que l'état-major avait jugé superflu de les renseigner. Ils ignoraient les projets du commandement, le chiffre des effectifs lancés à l'assaut, l'heure du déclenchement de la bataille. Le vice de l'organisation apparut. Il devenait urgent de libérer le service de Santé des mille entraves qui le paralysent. Ce malheureux service, tenu en tutelle, ne s'appartient pas; il dépend de tout le monde, hormis de lui-même; c'est à peine s'il est consulté sur le nombre, l'emplacement, la capacité de ses hôpitaux; il n'agit et ne respire que par la permission des bureaux du G. Q. G.; il reçoit des ordres, auxquels il obéit aveuglément. Quelquefois les ordres arrivent trop tard...

On a décidé de l'affranchir. On va instituer son autonomie. M. Mourier obtiendra des Chambres le vote de cette loi, dont sa plume de journaliste a énuméré par avance les bienfaits :

> L'état-major devra, désormais, considérer le service de santé comme un collaborateur nécessaire, se concerter avec lui, l'instruire de ses desseins, lui faire connaître le lieu, l'heure, l'importance de l'attaque. Aussitôt éclairé par ces données précises, le rôle du médecin d'armée commencera. Fixé sur l'importance des combats en préparation, il en mesurera la répercussion médico-chirurgicale, il proportionnera son effort aux besoins probables et prendra toutes dispositions utiles pour la meilleure hospitalisation et la plus rapide évacuation des blessés.

La loi nouvelle sera excellente. M. Mourier voudra qu'elle soit juste, qu'elle récompense le mérite, en même temps qu'elle consacrera les droits de chacun. Le cadre du service de Santé possède des médecins, des pharmaciens et des administrateurs. Il n'y a pas de raison pour que ces officiers reçoivent des traitements inégaux. La démocratie, ennemie des privilèges, ne permet pas qu'il puisse exister dans la famille de l'armée française, des « parents pauvres ». Elle exige que tout militaire trouve au fond de sa giberne, s'il a le talent de le conquérir, le bâton de maréchal.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

On fait vite connaissance

Ma chère cousine,

Nous sommes incorrigibles; les Français ont la manie de se discréditer aux yeux de l'étranger et c'est de leur faute si on les juge tout de travers... Il a fallu la guerre pour qu'on connût leur valeur morale et qu'on découvrît la vraie France. Mais soyez tranquille, la tradition continue, quelques métèques sont là pour répandre des bruits calomnieux : toutes les femmes en France, sont frivoles, faciles, coquettes et légères, voilà l'idée à entretenir chez nos ennemis, et il ne s'agit pas de perdre le filon.

J'enrage quand je vois cette méchante réputation. Elle repose sur certains romans pervers et sensuels, traduits dans toutes les langues, au travers desquels on a le front de reconnaître la famille française. Et l'on feint de croire que la société est composée de ces héroïnes et des quelques indésirables menant grand tapage à Paris.

Cette société mêlée et cosmopolite, qui s'assemble, potine, affiche un luxe de mauvais goût, donne le ton... le mauvais ton..., Et les étrangers de bonne foi croient que c'est cela la France.

Leur stupeur fut grande lorsqu'ils constatèrent que la « famille » chez nous existe réellement, que l'on rencontre pour de bon des foyers où la femme aime son mari, et élève de vrais enfants, et que le ménage à trois n'est pas obligatoire.

« Comme vos livres nous trompent, me disait une Américaine, comme on vous connaît mal, et comme on vous juge faux !... » Et elle s'extasiait devant certains intérieurs élégants et discrets, un peu fermés, où il faut montrer patte blanche avant d'entrer, où tout est tendresse, intimité, confiance, et que les étrangers ne soupçonnent pas. « C'est un souvenir que je « trésorerai », répétait-elle, avec un gentil accent, et dans son vocabulaire expressif elle ajoutait : « Jamais je n'oublierai le peinture — elle voulait dire le tableau — d'une famille de chez vous. »

Elle me racontait, avec indignation, les efforts faits par les Allemands pour mettre en lumière nos mauvais livres, nos images lestes, nos petits scandales, nos journaux indécents, nos modes excentriques ; leur jeu, évidemment, était de nous représenter comme une nation dévergondée, pourrie, en complète décadence, où les femmes ne songent qu'à ruiner et tromper les hommes, et où les hommes ne sont occupés qu'au plaisir...

« Ce sont eux les menteurs, les corrompus, les traîtres, disait-elle avec une flamme charmante, car les Français nous les avons vus à l'œuvre, nous avons vu les fils de la Patrie qui ont défendu Verdun, ce sont des héros immortels... Et nous avons vu aussi les mères, les femmes de chez vous, nous respectons leur dignité, nous admirons leur courage, la France nous est devenue sacrée, nous ne permettrons plus qu'on y touche... mais, répétait-elle sur un gentil ton de reproche, pourquoi ne faites-vous pas surveiller les « polissonneries à la parisienne » qu'on nous débite en Amérique, dont on inonde encore les paquebots, et qui réjouissent si fort les Allemands... Pourquoi, puisque ce n'est pas la vraie France?»

Un jour, elle vint très émue... « C'est terrible, dit-elle, il faut accueillir nos soldats américains dans vos familles... Ce qu'ils voient dans les villes, près du front, c'est très laid, et ce n'est pas la famille, et ils se font des mauvaises idées sur la France...»

Mon amie était choquée, un peu troublée et répétait : « Comme c'est dommage que nos soldats écrivent au pays de vilaines choses sur les femmes de chez vous, — cela il ne faut pas — non, il ne faut pas... Elle était indignée que leurs soldats jugeassent de la grande France sur les quelques demoiselles qui tournent comme des taons autour des armées américaines... Elle voulait que l'on réagît et que chaque foyer français attirât dans son air familial un sammie, et lui fît connaître la France honnête, charmante, spirituelle, courageuse, qui est la vraie France...

La semaine dernière, elle m'apporta une carte postale répandue à des milliers d'exemplaires.

« Je suis fâchée, disait-elle, très fâchée, c'est mal pour la famille. »

La carte porte cette inscription :

« Les Américains en France — American soldiers in France... »

La légende est celle-ci : « On fait vite connaissance ! »

Le texte américain traduit : « A french girl forming acquaintance with a soldier... »

L'image représente un Américain à cheval, il est pressé, il n'a pas le temps de descendre... mais une belle fille, montée sur une borne, au coin d'un chemin, a guetté son passage, le petit frère, la sœur cadette la regardent avec envie... car l'Américain vient de l'empoigner d'une main par la taille, de l'autre il tient la bride du cheval, et la belle fille pour faire connaissance s'est jetée sur ses lèvres. Et hop, voilà l'idylle express, et la carte se débite comme du petit pain...

Je la connaissais d'ailleurs cette carte symbolique, car un caporal français du 24e d'infanterie me l'avait déjà envoyée, en y joignant quelques réflexions :

« Que penseront de nos femmes les » familles américaines qui recevront des » cartes de ce genre. Je connais leur esprit, » et je suis certain que c'est avec dédain » et mépris qu'elles contempleront ces » joviales façons de faire connaissance. » Est-ce ainsi que l'on pense relever notre » prestige en Amérique, où déjà on fai- » sait une si triste réputation à nos bonnes » et vaillantes Françaises. Ce sont là des » petites choses qui nous font plus de tort » que l'on ne croit. »

Ce caporal avait raison, ce sont ces « petites choses » insignifiantes d'aspect, et qui nous trouvent très indulgents, parce qu'au fond elles restent sans gravité, qui portent un réel préjudice au grand renom français... L'instinct porte à généraliser. Voit-on un petit fait isolé comme celui de la belle fille hissée sur sa borne qui embrasse à pleines lèvres un cavalier américain, on en tire immédiatement cette conclusion simpliste : toutes les femmes et filles de France grimpent au coin des rues, sur les bornes, pour offrir leurs baisers aux sammies qui passent.

Et c'est ainsi que la légende continue et continuera... et recommencera, et l'on croirait vraiment que nous prenons plaisir à l'imposer.

On fait vite connaissance !... cela vous a un petit air galant, et d'un mot raconte le cœur volage des Françaises... Ah ! ces Françaises, qu'elles ont donc l'humeur à rire, pas de discours inutiles, le galop d'un cheval, le passage d'un soldat et vite des baisers... Et la petite cadette sur la carte postale a l'air de penser : A quand mon tour...

L'Américaine jugeait avec son bon sens honnête : « C'est mal pour la famille ». Et dans son admiration toute neuve pour la France, faite de quelques vieux remords et d'une série de petites découvertes récentes, elle estimait qu'il fallait jeter au feu ces cartes postales menteuses, ces romans, ces gravures de mauvais aloi.

Chez nous, on sourit parce qu'on n'attache aucune importance à ces compositions frivoles, mais à l'étranger on les prend pour argent comptant, et c'est par là qu'elles sont nuisibles.

Non, cent fois non, ce n'est pas ainsi que l'on fait connaissance en France... La femme est vive, spirituelle, bonne enfant, parfois un peu coquette, elle cherche à séduire, à plaire — jamais, au grand jamais, elle ne commence par où l'on finit chez nous. Elle laisse cela aux blondes Allemandes. Et c'est pourquoi les Françaises sont réellement et profondément aimées... mais l'Américaine qui là-bas, au delà des mers, recevra cette carte authentique, révélant aux foules les rapports rapides des deux nations, songera : On nous l'avait bien dit : en France, la famille n'existe pas...

Et voilà comme on raconte l'histoire.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



La Maison de Tréboul

Nous marquons toujours d'un caillou blanc le jour où nous avons le bonheur d'ouvrir une nouvelle maison. Celle de Tréboul vient d'être inaugurée le mardi 26 février. Date heureuse ! Tréboul, aux côtés de Douarnenez, s'étend paresseusement devant l'Océan, dans un pays si doux que le camélia y pousse en pleine terre, et que les enfants peuvent, même en cette saison, jouir de la plage et respirer à pleins poumons l'air salubre du large. Le maire a bien voulu prendre nos filles sous sa protection, un Comité local de dames a été composé par ses soins, et ce sont les bonnes et braves sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui se chargent de la garde de nos enfants...

Nos grandes filles, outre les soins ménagers obligatoires dans toutes nos maisons, se spécialiseront dans la dentelle d'Irlande et la broderie sur tulle, métiers très goûtés en Bretagne.

Un petit atelier fonctionnera à leur intention deux heures par jour. En outre, elles auront une classe de français, donnée de préférence en plein air, et surtout nos enfants se reposeront, reprendront forces et couleurs, car ce sont les grandes anémiées que nous envoyons à cet air salutaire — celles que nous devons et pouvons guérir. Voici les enfants de cette petite colonie. Nous n'avons pas voulu trop charger ses débuts :

Marcelle Corrade, 11 ans, père 19e train, 20 Cie, mère cinq enfants, attend son 6e ; Germaine Geneviève, Marguerite Hedard, 11, 8 et 5 ans, père brancardier au front, mère très malade, va subir opération ; Viviane Lefèvre, 6 ans, père 98e d'infanterie, mère décédée tuberculose ; Denise Raynal, 7 ans, père au front, mère opérée ; Solange Huet, 15 ans, père territorial ; Thiéffine Marguerite, père mobilisé Cie A. 4. T. C. F. ; Marcelle Devaud, père 14e art., mère partie ; Germaine Crussière, père disparu depuis 1916, mère tuberculeuse, 4 enfants.

Dieu veuille que nous puissions ouvrir beaucoup d'autres maisons. Tant d'enfants attendent leur tour et chaque misère, la dernière vue, nous semble toujours la plus poignante.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Total de la 37e liste arrêtée le 20 février.	3.207 fr. 75
Montant de la souscription au 7 février. .	340.306 fr. 65
Total général. . . .	343.514 fr. 40

(Voir page 190, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous y arrivons peu à peu..., puisque cette semaine, grâce à des caisses d'Amérique, bourrées de chaussettes, et de lainages, dons de Mmes Mettey, Harry Yates, Gardner, de Buffalo, et à une caisse de l'île Maurice, nous avons pu faire notre 49,288e envoi. Nous touchons donc bientôt le cinquantième mille tant convoité... A côté de ces bons paquets si pratiques, ce que réclame le soldat, c'est la lecture.

« Si vous saviez comme le moindre livre est attendu..., nous écrit l'adjudant Simoëns, d'abord de voisin à voisin... puis de cagna à cagna, il échoue à des kilomètres de son point de départ... Il est vrai qu'au bout de sa course il est quelquefois dans un triste état, il a traîné dans les poches, dans les musettes, et souvent, lorsque le livre se repose, les souris ou les rats sont là pour troubler son repos mais il a arraché le soldat à son cafard.

Donc des livres... Et puis des marraines... Et puis des pipes et du tabac..., enfin tout ce qui peut donner de la joie à un soldat de France.

Signalons aujourd'hui cette demande :

Le capitaine Marcadier du groupe de chasseurs cyclistes 1re division, secteur 4, demande pour ses chasseurs malheureux des marraines du genre maman et des chandails, chaussettes, caleçons chauds, tricots, brosses à dents, savonnettes, jeux divers, bandes molletières bleu foncé.

L'Adoption des Prisonniers

Mlle Chaptal, la présidente du Vêtement des prisonniers, qui a fait une œuvre considérable pendant la guerre, nous signale le lazaret de Sprottau. C'est là que l'on concentre tous les prisonniers tuberculeux des divers camps d'Allemagne. On en imagine le nombre ! tant d'hommes sains sont devenus tuberculeux à la suite des privations inouïes qu'on leur a fait subir... Les plus gravement atteints ne se nourrissent que de lait, et ils n'en ont pas suffisamment ; les autres auraient besoin d'un régime suralimentaire, et ils manquent de tout...

Dans une petite brochure que je n'ai pu lire sans émotion, M. Armand Lapie, de Lausanne, constate cette énergie chez tous nos prisonniers. M. Armand Lapie accompagnait les trains des rapatriés... « Je remporte de ces voyages un vrai réconfort moral », dit-il. Il remarqua que ces rapatriés supportèrent leurs souffrances avec stoïcisme, soutenus par l'unique espoir de vivre pour revoir leur patrie et s'y rendre utiles.

Aidons ces pauvres martyrs à supporter leur temps d'enfer et mettons-les à même d'en sortir vivants. Envoyons au président du camp de Sprottau et à tous les camps où on souffre ce dont ils ont besoin..., c'est-à-dire tout...

Pour les Aveugles de M. Brieux

C'est aujourd'hui que M. Brieux parlera, à l'Université des Annales, de ses chers aveugles... Tous les amis de l'œuvre attendent cette conférence avec impatience. Il sait tant de choses sur leur courage ou leurs efforts, il les a vus accomplir tant de miracles. Mais dira-t-il quel apôtre il fut pour ces soldats blessés aux yeux, qui lui doivent leur foi dans la vie et leur part de bonheur !

L'Œuvre du Dé percé

Cette œuvre, recommandée ici même par M. Pierre Loti dans un de ces articles dont il a le secret, est l'exemple le plus charmant du bien qu'on peut faire avec des bribes, des débris, des petites reliques qu'on aurait honte de jeter, à cause du souvenir qu'elles représentent, tandis qu'on est heureux de les offrir, dès qu'il s'agit d'une bonne action.

Mme Roullet, la présidente, grâce à tous ces bibelots : vieilles pièces de montres, chaînes cassées, dés percés, a pu récolter quinze mille francs qu'elle a distribués entre diverses œuvres.

Résultat magnifique et d'autant plus émouvant que c'est presque avec du bien perdu que tout ce bonheur est créé !... Donc, fouillez vos vieux écrins, videz les fonds de tiroir et envoyez à Mme Roullet, présidente de l'œuvre, 43, quai des Chartrons, Bordeaux, toutes les charmantes vieilleries d'or et d'argent qui iront au creuset du bonheur.

Y. S

A l'Université des Annales

Le Rivage des Cieux. — La Femme en Orient

M. Francis Jammes est poète... même sa prose a le rythme, le nombre, la cadence, et je ne sais quel balancement harmonieux qui révèle l'écrivain habitué à manier la langue des dieux. De plus il est chrétien, c'est dire qu'il reporte au Créateur toutes les impressions, toutes les émotions que la nature lui fait éprouver. Enfin il est pyrénéen et adore ses vallées virgiliennes. Le rivage des cieux, pour Francis Jammes est aux bords de sa patrie, dans ce pays où les iris sont couleur d'acier et l'eau couleur de saphir, et où les habitants ont pour guide la carte de l'Evangile et comme étoile polaire, l'astre des rois Mages. Le poète écoute chanter le murmure des ruisseaux et le flageolet du berger, il entend surtout la voix de Bernadette, et même lorsqu'il regarde danser les pastoures, il trouve dans le mystère de leurs pas, une évocation sacrée. Il semble, dit-il, que Dieu ait laissé choir sur ces sites enchanteurs un fragment des cieux, et jamais, peut-être, on n'a parlé avec une piété plus attendrie de ce Gavarnie aux treize cascades, de ces montagnes, où fleurissent la digitale, l'edelweiss et l'aconit, de cet Océan aux vagues gigantesques, du pays entier qui est l'expression de l'archet d'un génie. Toute la conférence fut un hymne magnifique en l'honneur des Pyrénées, et certains morceaux, celui de la bergère coiffée du capulet sanglant et enveloppée du châle qui contient depuis des générations « l'angoisse de la montagne », sont des pages d'anthologie qu'on retrouvera avec bonheur dans le Journal de l'Université des Annales.

C'est un autre poète, Mlle Hélène Vacaresco, qui parla de la femme en Orient. Mlle Vacaresco est ardente, chaude, lumineuse, comme ces héroïnes dont elle glorifie la vie et qui furent les intellectuelles de l'antiquité. Mlle Vacaresco a un léger accent, une éloquence qui coule de source, et une mémoire prodigieuse. Elle parle debout sans une note, les mains dans son manchon. Cite-t-elle des vers de Leconte ou de Heredia — elle ne recourt à aucune note — elle les récite et poursuit sa conférence. Le public, sous le charme de cette parole colorée, écouta comme un conte de fée l'histoire de la cour de Byzance, et les prodiges de la reine de Saba et de Sémiramis, et lorsque, dans une péroraison pleine de flamme, Hélène Vacaresco arriva à la femme roumaine, cette Orientale intellectuelle et passionnée qui mit son patriotisme au service de la cause roumaine, de longs applaudissements éclatent. Mlle Hélène Vacaresco a un talent personnel, original et un don d'expression infiniment pittoresque. Elle aussi est une grande intellectuelle, mais elle est mieux, elle est l'âme frémissante de la pauvre Roumanie.

Musique de Chambre

La 4e séance de musique de chambre, avec le concours du Quatuor Chailley, eut un succès triomphal. Un chanteur, M. Alexandre Koubitsky s'y révéla. Sa voix a des sonorités d'une suavité délicieuse et des accents qui soulevèrent la salle. D'ailleurs, tous les artistes se surpassèrent. Le quatuor à cordes de Borodine fut exécuté avec une rare perfection, et M. Léon Kartun montra des qualités de virtuose incomparable, surtout dans la fantaisie orientale de Balakireff.

Le Festival Gabriel Fauré, donné aujourd'hui 1er mars, avec des artistes tels que Ed. Risler, Mlle Yvonne Gall, le quatuor Chailley, est une véritable fête d'art. Le public, d'ailleurs, s'en rend compte et témoigne vivement de son plaisir. Ces séances mettent un rayon de poésie sur ces jours si tristes de la guerre.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

(Du 4 au 9 mars)

Lundi. — La Carthage d'Apulée à saint Augustin.
Conférence par M. Louis Bertrand.
Projections.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires de la Corse.
Conférence par M. Jean Richepin.

Vendredi. — La Vie dans les Hôpitaux.
Conférence par le Dr Raoul Baudet.

Vendredi, 4 h. 1/2. — Séance de musique de chambre (Festival Chausson et Debussy).
(Voir programme de cette séance, page 190.)

Samedi. — L'Université d'Harvard.
Conférence par M. James Hyde,
sous la présidence de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis en France.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

25 février 1918.

LA CAPITULATION RUSSE. — Les maximalistes peuvent mesurer aujourd'hui l'abîme où leur détestable idéologie précipite la Russie. Ils la déshonorent, l'acculent au démembrement, à la soumission à l'Allemagne et presque à la servitude. Chez d'autres leur désarroi, leurs revirements feraient pitié. Après avoir désarmé, démoralisé leur malheureux pays, l'avoir, pour ainsi dire, livré à l'ennemi, on les a vus, tour à tour, capituler au premier pas des Allemands en avant, leur demander leurs conditions, s'agenouiller, lever les mains, puis, dans une sorte de sursaut patriotique, appeler la Russie révolutionnaire aux armes, la déclarer en danger, proclamer la nécessité de la discipline qu'ils s'étaient appliqués à détruire, essayer enfin d'organiser une grande armée rouge pour la jeter au devant de l'envahisseur, pour disputer au prince de Bavière, à von Eichhorn, à Linsingen les routes de Kiev, de Moscou et de Pétrograd.

Mais ce n'était là, on le voit, qu'un feu de paille, et l'ennemi a rapidement placé Lénine et Trotsky devant l'inévitable.

Il va vite. Les généraux allemands ne s'éternisent pas en discours, comme les orateurs de l'Institut Smolny. Quelques heures après la rupture de l'armistice, ils mettaient leurs troupes en marche, passaient la Dwina, occupaient Dwinsk, puis, en direction de Kiev, s'emparaient de Loutsk. Et ce n'était là qu'un hors-d'œuvre, un premier gage. Bientôt le front allemand allait du port d'Hapsal, en Esthonie, à Novgorod-Volynsk, en Ukraine.

Leur projet d'encercler Pétrograd est manifeste, et même le considèrent-ils comme le gage de la paix déshonorante et combien lourde qu'ils dictent, ainsi que l'Autriche, à la Russie. Démobilisation immédiate de l'armée et de la flotte, indemnité de guerre de huit à dix milliards de roubles, traité de commerce à long terme, telles en sont les conditions premières. De plus la Russie devrait abandonner la Finlande et rendre l'Arménie, elle perdrait la Livonie, l'Esthonie, la Courlande, la Lithuanie et l'Ukraine qui seraient placées sous le protectorat des Hohenzollern. Ce protectorat n'aboutirait à rien de moins qu'à l'encerclement de la Pologne. L'idée en revient au prince de Bulow, le successeur éventuel du comte Hertling. Elle ne saurait plaire à l'Autriche pas plus que le « cher Bernard »; et c'est là sans doute la cause de l'entrevue subite de l'empereur Charles avec le kaiser à son quartier général de Homburg.

Lénine, Trotsky, le Soviet des commissaires du peuple avaient quarante-huit heures pour accepter ces conditions, et un moment la majorité de ce conseil pensa à la résistance, mais l'armée rouge se repliait partout devant les Allemands, abandonnant, sans même essayer de les détruire, les canons et les munitions, et ces déplorables bergers s'inclinèrent devant la volonté de l'envahisseur.

Et ainsi le colosse s'effondre; la grande Russie, l'alliée sur laquelle nous comptions tant un moment, est à la merci presque complète de nos ennemis dont les espérances sont de beaucoup dépassées. Le golfe de Riga devient un lac germanique ; de la Baltique à la mer Noire, l'Allemagne met son emprise sur les plus riches ou plus peuplées provinces de la Russie. Elle a toute latitude aujourd'hui de se retourner contre nous avec toutes ses forces. Le péril est grand, mais il n'est pas pour effrayer les soldats de l'Yser et de Verdun : ils sauront vaincre.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Voici de nouveaux témoignages, choisis dans le courrier de cette semaine :

Tortionnaires

X. — En octobre 1905, un jeune Alsacien de Ph..., nommé Frédéric M. fut incorporé dans un régiment d'infanterie à Darmstadt.

En sa qualité d'Alsacien, il dut subir un traitement ignoble : on le traitait de cochon, on lui crachait sur ses aliments, en un mot, caporaux et sous-officiers rivalisaient pour lui rendre la vie insupportable.

Bientôt il fut ramené à sa mère dans un état lamentable ; le malheureux avait perdu la raison. S. H.

Sensibilité boche

XI. — Le docteur Eude, médecin-major de 1re classe, au 90e régiment d'infanterie, était d'origine alsacienne.

Sa mère, restée à Strasbourg, tomba gravement malade en février 1889 et demanda à pouvoir embrasser son fils avant de mourir.

Le docteur Eude se rendit à l'ambassade d'Allemagne à Paris et sollicita la permission de se rendre pendant quelques heures au chevet de l'agonisante. Bien que la police de Strasbourg eût donné un avis favorable, l'autorisation fut refusée et le gouvernement allemand fit répondre au docteur Eude qu'on l'arrêterait à la frontière s'il essayait de la franchir.

Cinq jours plus tard Mme Eude succombait.

(A suivre.) CHARLES D.

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Karl B., Alsace. Ecrivons selon vos indications. Vous communiquerons les documents. — *Pauline Z., Saint-Nazaire.* Prendrons copie et vous restituerons l'original. — *Jacques P. D. F.* Envoi incomplet; manque adresse. — *Georges F.-J., Rambouillet.* Suis à votre entière disposition lorsque viendrez à Paris, prévenir la veille. — *Pierre de la M.* Avant la guerre ou depuis, indifféremment.

D'où vient le mot *défaitiste* ?

Il n'est pas de formation si récente qu'on le suppose.

Dès 1905, Lénine et ses pareils assuraient que le salut de la Russie, son seul espoir de libération, se trouvaient dans une guerre malheureuse, dans une *défaite* militaire.

Leur conception du socialisme; c'est une conception *catastrophique*. A la faveur d'un grand événement, d'une guerre, d'une défaite, d'une catastrophe nationale, qu'on facilitera par tous les moyens, le peuple ouvrier et paysan doit, dans chaque pays, faire la révolution sociale, s'emparer des moyens de production et d'échange, exercer la « dictature du prolétariat ». Qu'importent à Lénine les patries, le degré de civilisation et de maturité politique auquel les différentes nations sont arrivées ? Que lui importe que la « dictature du prolétariat » ait pour seul résultat tangible de menacer la Russie, et l'Europe par surcroît, de la dictature du sabre allemand, de la plus lourde, de la plus répugnante hégémonie ? Lénine et Trotzky méprisent ces contingences, ce sont des sectaires que possède l'idée fixe.

Le prince Kropotkine (qui n'est pourtant pas suspect de modérantisme) publiait dernièrement ces lignes que cite M. Piérard :

« Il y a encore une conséquence de la paix « défaitiste » encore plus terrible que la contribution à payer et la ruine du pays, et je vais vous en dire quelques mots. C'est la psychologie d'une nation vaincue.

« Je connais cette psychologie qui apparut en France après la défaite de 1871, et où on l'a éprouvée pendant plus de trente ans. Ce n'est que vers l'année 1908 que j'ai constaté les premiers signes de guérison de la France, de sa délivrance du sentiment d'humiliation qui courbait tous les esprits français a la suite de l'invasion, de la perte de deux belles provinces. »

Conclusion : le mot *défaitiste* est né en 1917 mais la pensée qu'il exprime germait depuis cinquante ans...

COINS DE PAGES

HOSPITALITÉ FRANÇAISE

Quelques années avant la guerre, Paris reçut la visite d'une de ces princesses allemandes qui sont là-bas si nombreuses qu'elles n'y trouvent plus d'égards à leur soif et se voient contraintes d'émigrer. Celle-ci fut accueillie chez nous, comme d'usage, à bras ouverts, non parce qu'elle était Allemande (du moins, espérons-le), mais parce qu'elle était sérénissime. Elle plut par son négligé et, si l'on ose dire, par son décoiffé. Elle préparait son thé de ses propres mains. Comme elle avait les gestes brusques, elle renversait ordinairement la bouillotte, et ses invités avaient l'honneur de l'aider au sauvetage de toutes les photographies augustes qui encombraient sa table d'hôtel. Comme elle ne tenait pas en place, on était continuellement obligé de se lever et de se rasseoir pour obéir aux règles de l'étiquette. Elle vous suppliait de n'en rien faire. « Mais, disait-elle, d'une voix plaintive, je m'en moque, moi, du protocole! Ne voyez-vous pas que je suis à la coule? » On le voyait bien.

Son plus grand plaisir était de souper, avec son époux et deux convives, au plus. On ne peut souper qu'en sortant du théâtre : on allait au théâtre ; et toutes les fois qu'on jouait la Bohème à l'Opéra-Comique, on allait à l'Opéra-Comique. Elle pleurait de la première note à la dernière, et penchée sur l'épaule du mari, elle soupirait toutes les deux minutes :

« C'est beau ! Trésor, dis que c'est beau ! »

Ceux qui l'ont une fois entendue, et s'en souviennent, porteront témoignage devant l'Histoire qu'il y a bien deux Allemagnes et que Mme de Staël ne s'était pas si lourdement trompée. Mais les Allemandes à la manière de Mme de Staël aimaient vraiment trop la bohème, un siècle environ après la publication de son livre.

ABEL HERMANT.

D'un délicieux petit volume de Pierre Pesaf, *Sous la Terre de France*, écrit dans la tranchée, je détache cette émouvante « Prière du Poilu » :

« ... Je voudrais prier pour ceux qui ne souffrent plus et qui ne connaîtront pas les joies divines du retour ! celle du café chaud dans le cantonnement prochain et celle de la croix en forme d'étoile qui se balance sur la vareuse bleue...

» Mais surtout prier pour ceux qui souffrent encore !

» Prier pour les recrues qui connaîtront l'horreur des relèves au fond des boyaux trop étroits...

» Prier pour les cœurs lointains qui pensent trop à nous !

» Pour que l'agent de liaison, qui part seul dans l'ombre, arrive au terme de sa course !

» Pour que la nuit ne soit pas trop longue au guetteur du créneau !

» Pour que les barbelés ne soient pas trop lourds aux frêles épaules de nos bleus !

» Pour que le froid ne soit pas trop cruel aux membres engourdis de nos vieux !

» Prier pour que nos mères et nos femmes ne sachent pas !... »

Quant à nous, nous ne saurions avoir trop de pensées affectueuses et reconnaissantes pour nos chers poilus qui combattent, souffrent et tiennent en ce quatrième hiver de guerre...

Notre excellent collaborateur André Lichtenberger, adresse à nos lecteurs et surtout à nos lectrices, le billet suivant :

POUR NOS SOLDATS, S. V. P.

« Chers lecteurs et, surtout, combien plus chères lectrices, je ne vous prends pas en traître : c'est un petit coup de main, ou, si vous aimez mieux un coup d'aiguille que je viens vous demander. Voici l'affaire :

» Un de nos grands chefs — celui peut-être dont la pure silhouette évoque le plus irrésistiblement l'image de la patrie et du sacrifice — m'a chargé de faire pour les « poilus » de son armée un petit almanach trimestriel. J'ai tâché d'y mettre quelques renseignements et quelques conseils qui leur fussent utiles, des historiettes pour les faire sourire, plus quelques textes capables de leur rappeler, sans encourir le reproche de bourrage de crâne, un petit nombre de vérités nécessaires. Et afin que notre almanach apportât à nos héros, qui sont aussi de grands enfants, un grain de plus de plaisir, nous avons décidé que chaque exemplaire numéroté, sera en même temps un billet pour une tombola que nous tirerons à la fin du trimestre au Foyer du Soldat et qui leur donnera la chance de gagner « une surprise ».

» De « surprise », je dois vous confier malheureusement que pour l'instant je n'en possède pas une seule. Et c'est la raison pourquoi je vous tends la main. Voulez-vous m'aider ?... Rassurez-vous : je ne vous demande pas des lots en espèces ou en valeurs cotées à la Bourse, des maisons de campagne ou des bronzes d'art; simplement quelques articles, quelques babioles qui puissent donner un agrément, une commodité à nos soldats. En cherchant bien, vous trouverez encore dans un coin de placard deux ou trois paires de chaussettes ou des mouchoirs de poche. A leur défaut, le bazar ou l'épicerie du coin recèle à profusion les trésors que je sollicite : pipes, couteaux, conserves, chocolat, lampes de poche, papier à lettres. Quelques bouquins de lecture facile seraient les bienvenus.

» Mesdames et mesdemoiselles, je sais combien vous avez été sollicitées. Mais je sais aussi que cela n'a jamais été en vain. Ne m'en veuillez pas encore une fois de faire appel à vous. Il se lève devant nos soldats des jours redoutables. Au moment de les affronter, vous ne leur refuserez pas votre accolade. Et aux œufs de Pâques que leur prépare Hindenburg, votre tendre ingéniosité opposera les siens... Grâce à vous, sous le feu des marmites, un rayon de joie puérile et douce venant de France ira réchauffer le cœur de nos braves.

» Chères lectrices, adressez vos offrandes...

» ANDRÉ LICHTENBERGER. »

Inutile d'ajouter que j'appuie de tout mon cœur cette requête.

***

La classe 19 passe au conseil de revision. Les rues de Paris voient, de ce fait, surgir des visions d'avant-guerre : ce sont, comme autrefois, des bandes de jeunes gens chamarrés de cocardes, d'insignes et de rubans, qui passent bras dessus bras dessous, au bruit des chansons. Auprès d'eux, les autos ralentissent leur allure; les chevaux se détournent pour leur laisser toute la place; le passant sourit ou soupire; et l'agent municipal les regarde d'un œil indulgent. Ils sont si jeunes, ces soldats de demain !

Sur la place Saint-Sulpice, la classe se presse aux portes de la mairie. Des parents, des amis sont là, quelques mères très émues, et beaucoup de petits frères. Des chapeaux hauts de forme se mêlent à cette foule, chapeaux oubliés, ridicules et anormaux dont la vue nous étonne. Les a-t-on mis par jeu ? ou coiffent-ils quelques têtes paternelles voulant célébrer ainsi la solennité de l'heure, cette heure si grave où la famille apporte son enfant à l'autel de la patrie ?

Des petites boutiques sont installées au creux des maisons, exhibant en plein soleil les couleurs violentes, les dorures et les paillettes de leur camelote de papier dont se pareront tout à l'heure les plus exubérantes des jeunes recrues.

Un soldat aveugle, la croix de guerre et la médaille militaire sur la poitrine, s'appuie du bras gauche à l'épaule d'une jeune femme; sa main droite soutient un éventaire où s'étale la même camelote bariolée... Ce couple héroïque et pitoyable suscite l'émotion de la foule, et met des larmes dans les yeux d'un vieux territorial qui a vu de près les horreurs de la guerre.

Le petit de la classe 19, lui, n'a point de larmes ni de sombres pensées. Il est tout à la joie de se sentir un homme et d'entrer dans l'épopée dont les récits l'exaltent depuis plus de trois ans.

C'est pourquoi les vénérables tours de Saint-Sulpice entendent ces jours-ci tant de rires et de chansons, qui résonnent jusque dans le bronze des cloches, — cloches impatientes de clamer la victoire que nous apportera cette belle jeunesse, et les *Te Deum* de la patrie délivrée.

***

Une immense sympathie va de la France vers la Roumanie, sa sœur, en ce moment si malheureuse.

Il y a de nombreuses analogies entre le soldat roumain et le soldat français. Ils sont tous deux profondément attachés et dévoués aux officiers qui les commandent et qui les traitent d'ailleurs avec affection... Le général Vasilesco citait dernièrement un exemple de cette touchante réciprocité de sentiments.

Pendant un assaut, le lieutenant, commandant un petit détachement, tombe blessé aux mains des Hongrois. Ses hommes reculent; mais pris de honte, ils reviennent à la charge, et, malgré l'infériorité du nombre, dans un élan vigoureux, délivrent leur chef...

On aurait mille traits analogues à signaler. L'ardeur roumaine égale la *furia francese*.

***

Dans *Antoine et Cléopâtre*, de Shakespeare, Gémier vient de remporter un nouveau triomphe, comme metteur en scène et comme acteur.

A ses yeux les deux arts se confondent ; il y excelle également. Puissant tragédien, il sait faire mouvoir les vastes figurations.

Je lui demandais l'autre soir quel était l'épisode de sa carrière qui lui avait laissé le souvenir le plus vif. Ce fut en 1903 à Lausanne :

« On célébrait, me dit-il, l'anniversaire de la réunion du canton de Vaud à la Suisse et, à cette occasion, un grand spectacle commémoratif avait été organisé. Vous n'ignorez pas que l'influence française est très fortement battue en brèche chez nos amis de la libre Helvétie. Il fallait quelqu'un pour organiser ce spectacle. On se demandait si l'on choisirait un Allemand ou un Français. Finalement, on vint m'offrir d'en prendre la direction. Je lus la pièce, qui m'intéressa. Elle rappelait les principaux épisodes de l'histoire du canton de Vaud, laquelle est parallèle à l'histoire de France. J'avais à faire évoluer 2.500 acteurs, tous amateurs, pris parmi la jeunesse lettrée du canton. Comme scène, on me donnait une prairie immense, comme salle, des gradins disposés au flanc d'une montagne et pouvant contenir 18.000 spectateurs. Je me donnai avec passion à cette grande œuvre. Pendant une année, je travaillai et fis travailler ma mise en scène, sur des notes et des croquis que j'envoyais de Paris à mesure. Mais j'eus la satisfaction de réussir pleinement, et, quand, à l'issue de la représentation, mes 18.000 spectateurs se levèrent d'un même mouvement d'enthousiasme, pour reprendre en chœur le chant national entonné par les 2.500 acteurs, j'eus une petite minute d'orgueil à la pensée que j'avais déclenché tout cela !...

— Tu oublies les vaches ! s'écrie Mme Gémier.

— C'est vrai, reprend le comédien, j'allais oublier les vaches. C'est l'anecdote gaie. Parmi mes acteurs, j'avais un troupeau de vaches. Or, ces vaches portaient des sonnettes qui faisaient beaucoup de bruit. Je voulus faire enlever ces sonnettes. Alors le berger se dressa, farouche, et, sans mot dire, il donna le signal du départ. Les vaches nous quittaient, au dernier moment. C'était la grève des vaches. Je me précipitai : « — Pourquoi partez-vous ? — Parce que, me répondit cet homme hautain, je ne consentirai jamais à faire ce que vous voulez. Des vaches sans sonnettes, monsieur, c'est pas des vaches ! » Je cédai. Et les vaches gardèrent leurs sonnettes. Comme quoi, conclut philosophiquement Gémier, un directeur de théâtre ne fait pas toujours ce qu'il veut. »

Du temps de la grande révolution, Gémier eût été chargé de régler la fête de l'Etre suprême.

Peut-être lui confiera-t-on, dans quelques mois, la mission d'organiser des réjouissances nationales en l'honneur de la Victoire.

***

Une situation intéressante pour les femmes.

Le premier groupe de manipulatrices pour les laboratoires de chimie industrielle sortira de l'école Rachel à la fin d'avril. Ce genre de travail est si demandé que ces jeunes femmes sont, dès maintenant, retenues par de grandes maisons de produits chimiques. Un nouveau cycle d'études commencera le 1er mai. Les personnes qui voudront y participer subiront un examen le 20 avril. Il faut s'inscrire à l'avance. Ecrire à Mme Cruppi, école Rachel, Section de Chimie, 16, rue de l'Estrapade, qui donnera tous renseignements et enverra un spécimen du programme de l'examen.

***

M. Maurice de Waleffe nous conte plus loin l'histoire des fumeurs de pipe à travers les âges.

Je me suis souvent demandé d'où venait ce stupide discrédit qui, en France, pesa de tout temps sur la pipe. En quoi est-elle plus « indésirable » que le cigare ou la cigarette ? Naguère, elle était proscrite dans nos grands cafés. Notre excellent confrère Ernest Laut raconte à ce sujet une anecdote dont Waldeck-Rousseau fut le héros vers la fin de l'Empire. Waldeck aimait la pipe et souffrait de ne pouvoir la fumer dans les cafés du boulevard où il se rendait quelquefois. Un jour, avec quelques camarades du quartier latin, il se fit expulser du Café Riche où il avait fumé la pipe malgré la défense qui en était faite. Waldeck rédigea de suite sur l'incident une consultation juridique, fit faire un constat par un huissier et engagea même un procès. Qu'en advint-il ?... Les annales judiciaires sont muettes sur ce litige singulier. Mais la pipe n'en demeura pas moins interdite pendant de longues années encore dans nos cafés à la mode.

Or, cet ostracisme se manifestait chez les Boches plus encore que chez nous. Il n'y a guère qu'un peu plus de quatre-vingts ans que les Berlinois ont le droit de fumer leur pipe partout où il leur plaît. Le 3 mai 1832, fut signé par le roi de Prusse un décret permettant aux habitants de Berlin de fumer la pipe dans les rues et au Thiergarten. Jusqu'alors, il était défendu, par « égard pour les convenances publiques », de se montrer dehors la pipe au bec, et les délinquants étaient passibles d'une amende de deux thalers, et même de la prison, s'il y avait récidive.

Vous pensez bien que, bannie de ces établissements publics, elle devait l'être plus encore des palais officiels.

Pourtant, de même que Jean-Bart l'avait fumée à Versailles, il advint que, sous le règne de Louis-Philippe, un peintre célèbre la fuma avec l'agrément du roi au palais de Saint-Cloud.

Ce peintre, c'est Diaz. Chargé de peindre une fresque dans ce palais, il besognait un jour, au haut de son échelle, tenant entre ses dents une pipe de terre courte et noire, d'aspect très peu aristocratique. Le roi passe, Diaz retire sa pipe et la dissimule, mais mal, car Louis-Philippe a vu le mouvement.

— Continuez de fumer, monsieur Diaz, vous êtes au travail, il ne faut pas changer vos habitudes.

Et, pendant que le roi s'éloigne, le peintre remet l'affreuse pipe à sa bouche. Survient alors un aide de camp brodé d'or. Son nez est blessé par l'odeur âcre du tabac.

— Eh ! monsieur ! crie-t-il à Diaz, on ne fume pas ici.

— Le maître de la maison me l'a permis, réplique le peintre.

— On ne fume pas chez le roi... D'ailleurs, le sentiment des convenances.

— Je vous dis que le maître de la maison me l'a permis.

— Eh bien, nous allons voir !

Et l'aide de camp sortit, furieux.

Il revint quelques heures plus tard, avec le roi, suivi de quelques personnes. Et, comme Diaz, malgré tout, retirait sa pipe :

— Allons, allons! monsieur Diaz, s'écria le roi, vous savez bien que le maître de la maison vous l'a permis.

SERGINES.

OUELETTE au SCAFERLATI

De toi, bon scaferlati
Ordinaire,
Le plus humble mercenaire
Est nanti.

Oui, même le pauvre type
Sans aveu
A de toi, toujours un peu,
Pour sa pipe.

Qu'importe à ce citoyen
La brioche !
Dès que tu gonfles sa poche
Tout va bien.

Tu n'es pas, quoi que l'on fasse,
Excellent,
Et, certes, le maryland
Te surpasse;

Mais, pour qui ne peut choisir,
Ta fumée
Vaut celle, si parfumée,
Du vizir.

Certains, en définitive,
Vont plus loin
Qui te préfèrent au foin
Du khédive !

Pour moi, mince auteur de vers
(Oh ! si mince !),
Tous ces beaux tabacs de prince
Sont trop verts.

Je n'en ai point de colère,
Sapristi !
Je t'aime, scaferlati
Populaire,

Et ne te trouve au-dessous
D'aucun autre :
Tu ne coûtes, tabac nôtre,
Que dix sous !

Et qu'on me donne la schlague,
J'y consens,
Du moment que je te sens
Dans ma blague !

Je prends, te touchant du doigt,
De la verve;
Et j'ai du rêve en réserve
Avec toi !

GEORGES DOCQUOIS.

LE TABAC

Le tabac manque. Les bureaux démunis sont assiégés dès l'aube par la foule des fumeurs qui se disputent de rares petits paquets parcimonieusement distribués. Faut-il, au nom de la santé publique, se réjouir de cette disette? Sur ce point, comme sur tant d'autres, les hygiénistes ne sont pas d'accord.

LA BONNE PIPE

Le roi Jacques Ier (Stuart) voulait pendre tous les fumeurs (il fit pendre l'inventeur de la pipe). Shah Abbas, roi de Perse, leur fit couper les lèvres (l'Orient a toujours été pour les méthodes radicales). Le tsar Michel Fedorovitch les accusa d'avoir incendié Moscou et prononça contre eux la peine de mort. En 1628, le pape Urbain VIII les excommunia. Rien n'y fit. Avant la fin du siècle, Louvois, ministre de la Guerre sous Louis XIV, consacrait l'entrée du tabac dans nos mœurs militaires : une ordonnance de 1688 accorde à chaque soldat une livre de « pétun » par mois. Chaque briscard eut désormais sa pipe et son briquet. La nicotine passant pour couper l'appétit, Louvois fut accusé de vouloir diminuer la ration de pain. Calomnie ! Le ministre estimait le tabac utile pour soutenir le moral des hommes « cantonnant dans un pays froid et humide ». Nous faisions alors la campagne des Flandres. Nous la faisons toujours...

Napoléon qui, pour sa part, prisait continuellement, n'essaya la pipe qu'une fois : « *Otez-moi ça ! s'écria-t-il en toussant, quelle infection ! Le cœur me tourne !* » Mais il respecta celle de ses grognards. Il donna même des pipes d'honneur à ses maréchaux. Le général Lasalle chargeait le torse nu, le brûle-gueule entre les dents. Le général Moreau, aux chirurgiens qui allaient l'amputer des deux cuisses, réclama sa pipe, et fuma...

La pipe a donc d'assez beaux titres épiques. Cette guerre-ci les aura consacrés. Un jeune lieutenant — que j'ai connu muscadin dans le civil — me conta ce trait : devant Verdun, la section qu'il commandait depuis peu de jours tenait, sous un marmitage effroyable, une tranchée bouleversée. Sacs, équipements étaient sens dessus dessous. Un homme retrouve par hasard sa pipe et l'allume. Il l'offre à la ronde. Chacun tire une bouffée. Elle arrive à mon lieutenant-muscadin. Les poilus le guettaient du coin de l'œil. Stoïque, il la mit en bouche et la savoura, comme les camarades ! Ce geste fut décisif. Il lui conquit l'estime générale.

Sur le front, la pipe n'a qu'une rivale : la cigarette, ce diminutif pimpant du cigare.

Avez-vous remarqué comme le vocabulaire du fumeur est poétique ? La *pipe* évoque la flûte et les pipeaux. Et le mot *cigare* vient de *cigale*, par le détour inattendu du mot espagnol *cigarral :* lieu où chantent les cigales, jardin. Après la découverte du nouveau monde, les Espagnols, qui plantèrent du tabac dans leur jardin, en offraient à leurs amis, disant : « *Es un cigarro de mi cigarral* » comme on dit « une fleur de mon jardin ». Le mot resta.

C'est qu'il y a une poésie dans toute fumerie; le soldat le plus rustique la sent obscurément. S'il ne raffine pas toujours là-dessus comme le poète des *Stances :*

Compagne de l'azur, indolente fumée !
Je te ressemble un peu.
Ma vie est d'un instant, la tienne est consumée,
Mais nous sortons du feu !

du moins suit-il avec complaisance les volutes bleuâtres qui s'échappent de sa pipe. La nuit, il se réjouit l'œil à éteindre et rallumer le rubis brasillant de son fourneau.

L'abus seul est malsain et abrutissant. J'ai vu à la Havane, dans les manufactures, certains ouvriers fumer jusqu'à 25 gros cigares tout humides, dont le jus leur coule de la bouche. Ils sont jaunes, fiévreux, sans appétit. Mais j'ai vu aussi, sous le ciel clair et calme de l'Orient, au seuil des petits cafés turcs de Stamboul au pied des mosquées de Brousse aux faïences merveilleuses, de vieux patriarches à barbe blanche et à turban vert, assis devant la carafe d'eau odoriférante de leur narghilé. Et ceux-là donnaient l'image du bonheur sur la terre.

MAURICE DE WALEFFE.



— *J' m'en fiche, j' fume que des lacets d' souliers!* Dessin de POULBOT.

Les Problèmes créés par la Guerre (*)

Le Problème des Luttes d'Idées

Paris possède une Ecole des sciences politiques. On y enseigne des choses utiles et d'autres qui le sont moins. Il en est d'indispensables qu'on n'y enseigne pas du tout. La plus utile peut-être des sciences politiques, la psychologie, y fut toujours ignorée.

A vrai dire, quand cette école fut fondée, la psychologie était encore une science théorique sans applications pratiques. On aurait pu parcourir les livres classiques que lui consacraient de savants maîtres sans y trouver de renseignements utilisables. Des questions fondamentales comme celles-ci : comment naissent puis évoluent les opinions et les croyances, quels sont les sentiments des foules et leurs mobiles d'action, et bien d'autres aussi importantes n'étaient même pas effleurées.

Sans doute les hommes politiques ne dédaignaient pas la psychologie. Ils se vantaient même volontiers de la connaître, mais elle constituait à leurs yeux un art n'ayant que l'intuition pour guide. On réussissait si les intuitions étaient heureuses, on échouait si elles ne l'étaient pas.

Les gouvernants faisaient également de la psychologie, mais d'une façon fort sommaire. Ils la ramenaient à cette simple notion que, pour conduire les peuples, l'intérêt et la peur suffisent.

J'ai essayé jadis de montrer dans ma *Psychologie politique* (1) que les moyens d'agir sur les hommes étaient bien plus variés, qu'il s'en fallait de beaucoup que l'intérêt et la peur fussent les plus puissants, que les facteurs psychologiques étaient l'âme des canons et que, de toutes les erreurs politiques, les plus redoutables étaient les erreurs de psychologie.

La guerre a justifié ces assertions et elle les justifie de plus en plus. C'est en accumulant des erreurs psychologiques que les Allemands ont amené tant de peuples, ceux de l'Amérique surtout, à se dresser contre eux.

L'expérience il est vrai les a instruits. Ils ont appris à manier des forces psychologiques dont ils ne comprenaient pas d'abord l'importance. C'est en les utilisant qu'ils réussirent à désagréger entièrement une armée russe de plusieurs millions d'hommes et à faire prisonniers sans combat en Italie 250.000 hommes.

Me proposant de revenir, dans un autre article, sur le détail des méthodes permettant d'agir sur l'âme des individus et sur celle des multitudes, je vais me borner maintenant à montrer le rôle des idées dans la guerre actuelle, comment elles ont évolué et quels effets elles sont appelées à produire.



L'âge moderne malgré son positivisme apparent est peut-être celui où les idées — celles d'origine mystique surtout — exercent le plus d'action. Ce n'est pas pour des intérêts matériels mais pour des principes que luttent de grands pays, l'Amérique notamment.

On ne s'explique l'acharnement du conflit actuel et sa durée qu'en considérant les idées qui sont à sa base et les sentiments d'où elles dérivent.

Cette guerre est à la fois une guerre religieuse, une guerre philosophique et, à un moindre degré, une guerre économique.

Elle est religieuse par la croyance du peuple allemand qu'il est désigné par Dieu pour dominer le monde. Elle est philosophique parce qu'elle a pour soutien moral le principe de la prédominance de la force sur le droit, défendu par tous les philosophes allemands et les historiens qu'ils ont inspirés.

Elle est économique enfin parce qu'elle résulte en partie du besoin qu'avait l'Allemagne de se créer des débouchés nouveaux à la suite de sa surproduction industrielle. Ce facteur économique vint à l'appui des deux autres mais il ne fut pas le plus fort. Les idées, je le répète, agissent plus que les intérêts sur l'âme des peuples.



Cette dernière assertion n'est pas admise par les partisans de la théorie matérialiste de l'Histoire. Les peuples, suivant eux, seraient surtout conduits par des besoins.

Le rôle des besoins et des intérêts qu'ils font naître n'est pas contestable. Il est certain par exemple que les grandes invasions destructives de la Gaule romaine furent dues à la faim qui chassa les tribus germaniques des marécages et des forêts où elles avaient trop pullulé pour y trouver des moyens suffisants de subsistance.

Mais si l'on suit attentivement le cours de l'Histoire, on voit que les hommes se font beaucoup plus tuer pour des idées que pour des besoins. Les plus grands événements du passé : les croisades, la naissance de l'islamisme, les guerres de religion, la Révolution française et bien d'autres ont été engendrés par des idées. Ce sont elles en fait qui mènent le monde, créent les civilisations et détruisent les empires.

La guerre actuelle est surtout une lutte d'idées. Idée d'hégémonie et d'absolutisme d'un côté, idée d'indépendance de l'autre.

Ainsi présentée la formule est exacte mais incomplète.

L'idée pure, telle que la concevait Platon, n'a en elle-même aucune vertu. Elle reste un impuissant fantôme tant qu'elle ne s'est pas enveloppée d'éléments affectifs et mystiques capables de la transformer en croyance.

Si donc l'énoncé d'une idée peut se formuler brièvement, l'énumération des éléments auxquels est due sa puissance exige une analyse subtile. C'est ainsi par exemple que l'idée d'hégémonie énoncée en un seul mot a un contenu fort complexe : sentiment d'orgueil et d'ambition, besoin de s'enrichir par des conquêtes, désir d'exécuter une mission divine voulue par Dieu, etc.



Les idées fondamentales guidant les hommes, les idées religieuses surtout, ont une évolution lente. Dominant l'histoire des peuples elles régissent tous les éléments de leur civilisation.

Mais à côté de ces idées générales qui orientent la vie des peuples et auxquelles l'atavisme finit par donner une grande force, il en est d'autres d'une durée éphémère que l'éducation, le milieu, la contagion mentale font naître, grandir et disparaître.

Elles sont éphémères mais peuvent cependant jouer un rôle considérable, engendrer des révolutions, bouleverser tous les éléments de la vie sociale. C'est ainsi que tout notre socialisme latin et la décadence de notre industrie dont il est une des principales causes est régi par l'idée de la lutte des classes, d'après laquelle l'ouvrier serait l'ennemi irréductible du patron. Enoncée par l'Allemand Karl Marx et adoptée par les socialistes de son pays, cette idée fut abandonnée par eux dès que l'expérience leur apprit que la prospérité de l'ouvrier dépend de celle du patron. La conception des luttes nécessaires de classes n'est plus en Allemagne qu'un article d'exportation reconnu excellent pour affaiblir l'industrie des nations rivales.



Les idées fondamentales qui orientent les peuples changent quelquefois dans le cours des âges, mais elles ne changent pas sans que la vie sociale soit transformée. Dès qu'un peuple renouvelle ses idées fondamentales, il est, par ce seul fait, condamné à transformer ses institutions, sa philosophie, sa littérature et ses arts.

On ne peut dire encore ce que seront les idées directrices que la guerre fera surgir. Il est douteux que l'optimisme les domine. Nous sommes loin de l'époque où les philosophes de la Révolution française enseignaient la bonté primitive de l'homme et, dans l'espérance de faire revivre les sociétés primitives proposées pour modèle, détruisaient les antiques armatures du monde où ils vivaient.

Les idées que l'avenir fera éclore dériveront sans doute des aspirations universelles vers des constructions sociales capables de protéger les peuples des catastrophes contre lesquelles leurs institutions se montrèrent si impuissantes. Un pessimiste besoin de changement les envahira lorsque, la lutte étant terminée, ils chercheront à énumérer les ruines et compteront les tombeaux.

Quelles que soient les institutions nées de besoins nouveaux, il est facile de pressentir que les régimes les plus absolus seront impuissants à lutter contre elles.



Les gouvernants allemands eux-mêmes commencent à comprendre que grandissent devant eux des puissances dont ils ne seront pas toujours maîtres. Ils voient maintenant que la philosophie représentant la force comme la seule créatrice du droit a dressé contre eux les plus grands peuples de l'univers.

Ils entrevoient aussi que les massacres, les destructions et la vie de caserne ne sauraient constituer un idéal susceptible de s'imposer dans la phase actuelle de civilisation et que les peuples vont en exiger d'autres.

Si aveugles que la mystique croyance d'hégémonie ait rendu les castes dirigeantes, elles ne peuvent plus ignorer cependant que le régime féodal et militaire superposé à une phase d'évolution industrielle met l'Allemagne sur un plan différent de celui où se meuvent les autres peuples et par conséquent la menace d'être en conflit perpétuel avec eux.

Assurément les traditions de ces classes ne sont pas encore assez ébranlées pour qu'elles acceptent un régime démocratique impliquant la liberté et l'égalité. Cependant nous les voyons réduites à emprunter de plus en plus le vocabulaire des pays démocratiques dans leurs déclarations et obligées de sembler tenir compte de toutes les aspirations des multitudes.

Elles commencent à s'agiter beaucoup ces multitudes. Quand, pour satisfaire aux ambitions d'un souverain et d'une caste militaire, des peuples entiers voient périr la fleur de leur jeunesse et subissent les plus affreuses privations, ils finissent par se demander s'ils n'auraient pas intérêt à sortir de l'enfer où leurs

---

Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 6, 20 janv., 3 et 17 fév. 1918.

(1) La quatorzième édition de cet ouvrage vient de paraître chez l'éditeur Flammarion.

maîtres les ont plongés. Ils se demandent aussi pourquoi ils y ont été plongés et ce qu'ils pouvaient gagner à y être plongés.

C'est alors qu'apparaissent les divergences, d'abord minimes mais grandissant chaque jour, entre les idées des gouvernants croyant tout gagner à une guerre prolongée et celles des gouvernés ayant tout à y perdre.

C'est à ce très intéressant conflit que nous assistons aujourd'hui dans divers pays.

La Russie composée de populations hétérogènes dont l'âme n'était pas stabilisée encore s'est retirée la première de la lutte dès que disparut la discipline faisant de ces masses amorphes un agrégat solide. L'armature sociale s'écroula alors d'un seul coup et ce fut le chaos.

Composée également de races hétérogènes, mais d'un niveau mental supérieur, l'Autriche a résisté plus longtemps. On entrevoit déjà cependant qu'elle ne résistera pas toujours. Les grèves et les émeutes populaires se multiplient. Le gouvernement en est réduit à parlementer avec des meneurs, à promettre la démocratisation du système électoral, à répéter qu'il veut faire une paix de conciliation sans annexions. Si l'Allemagne ne dirigeait pas le gouvernement autrichien d'une main rigide, il aurait fait depuis longtemps une paix séparée à laquelle il est de plus en plus poussé sans oser s'y résoudre.

L'Allemagne où l'hérédité, la caserne et l'école ont solidement asservi les âmes est de tous nos ennemis celui qui, au point de vue moral, résiste le mieux. Et cependant, malgré cinquante ans de militarisation, malgré la puissance du parti militaire et féodal, malgré la secte très influente encore des pangermanistes, on voit naître en son sein une scission chaque jour plus complète entre les partisans d'une paix de conciliation et ceux aspirant encore aux annexions et aux indemnités.

Ces derniers, croyant dans la mission divine de l'Allemagne, ont toujours une action très grande, mais on entrevoit sa fin.

Nombreux sont les symptômes qui permettent de la pressentir. Les grèves, les émeutes se multiplient et les gouvernants sont obligés de pactiser avec elles. Les grèves de Berlin, en janvier 1918, comprenaient 300.000 grévistes.

Parmi les revendications du dernier comité des grèves se trouvait la suivante, tout à fait contraire aux prétentions militaristes et dont la forme impérative révèle un état mental très nouveau en Allemagne : « Les pourparlers de Brest-Litovsk, disait ce manifeste, seront conduits rapidement en vue d'une paix sans annexions, sans contributions de guerre, et issue du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. »

Dans cette population allemande, énervée par les deuils, les privations, la misère et qui a de plus en plus conscience de n'être pour ses maîtres que « du matériel humain », de la « simple chair à canon », les idées démocratiques germent rapidement.

L'impérialisme allemand s'impose encore par ses sanglantes répressions, mais on entrevoit l'heure où la mitraille ne suffira plus à dominer les volontés.

Cette heure n'a pas sonné et il serait dangereux de s'illusionner sur ce point. Sans trop préjuger de l'avenir, il faut se borner à constater que des dissentiments plus accentués chaque jour se manifestent entre les partis réclamant une paix de conciliation et les pangermanistes avides d'annexions.

On peut d'ailleurs se convaincre du progrès des idées nouvelles en comparant les écrits publiés au commencement de la guerre et ceux paraissant aujourd'hui. Il y a quatre ans, les idées de fraternité, de société des nations, de désarmement, étaient considérées en Allemagne comme de méprisables bavardages indignes d'être discutés. On les discute et même on les invoque aujourd'hui. Ces discussions, alors même qu'elles ne seraient pas toujours bien sincères, constituent un énorme progrès.

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'aussitôt que les idées commencent à s'incruster dans l'âme des peuples, leur pouvoir grandit spontanément jusqu'au jour où elles acquièrent une force assez irréductible pour renverser tous les obstacles.

Une des caractéristiques de la guerre actuelle, caractéristique presque unique dans l'histoire, est que la paix semble devoir se faire par les peuples malgré leurs gouvernants.

On l'a vu clairement pour la Russie où un peuple qui voulait la paix à tout prix s'est immédiatement rangé derrière le parti politique qui la promettait.

L'Autriche semble également conduite à faire la paix malgré ses maîtres. L'Allemagne y arrivera peut-être. Elle n'y est pas encore. Mais ses peuples qui n'ont rien à gagner à la guerre et tout à y perdre réclament la paix avec énergie. Ils l'exigeront impérieusement un jour.

Le peuple et les gouvernants ont constitué pendant longtemps en Allemagne des forces parallèles. Elles tendent maintenant à devenir divergentes et on entrevoit l'heure où elles seront antagonistes. Ce jour-là le militarisme germanique sera très ébranlé. Resté assez fort pour se défendre contre les canons, il sera devenu impuissant contre des pensées. Une fois de plus dans l'histoire du monde, les idées auront triomphé des forces matérielles qui cherchaient à les asservir.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

LA HAINE CRÉATRICE

Le caractère saisissant, inouï de cette guerre, au point où nous sommes arrivés, c'est que l'invulnérabilité relative des fronts oblige chacun des belligérants à chercher des moyens de guerre nouveaux. L'Allemagne, si elle avait cru possible de briser notre front, se serait-elle obstinée à se servir de sous-marins, jusqu'au point de se brouiller avec l'Amérique ? Non, elle a recouru à ce moyen parce qu'elle sentait l'impuissance de son immense armée. Elle a cherché un facteur nouveau. Et c'est ainsi que les uns et les autres nous avons recouru au blocus économique, à la guerre aérienne, aux expéditions dans les pays neutres ou de moindre résistance, aux acquisitions de gages, à la propagande morale.

Plus que l'amour, la haine serait-elle créatrice ? Celui qui nous aime ne nous communique pas nécessairement ses vertus; mais la haine, en nous obligeant à la repousser, nous arme. Allemands et Français se sont poursuivis sur terre, dans la terre, sur la mer, sous la mer, dans les airs, dans les cœurs, dans le domaine des idées pures, et tout est mobilisé. Le conflit n'est plus seulement entre les armées, comme dans les guerres de jadis; il est entre les nations. Elles mettent au jeu tout ce qu'elles renferment.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

CEUX DE L'AVANT

TOUT EST RELATIF

En descendant des tranchées, la section cantonne dans un petit village, un tout petit village qui compte en tout dix maisons groupées autour d'une vieille église romaine ; encore ne sont-elles pas absolument entières, car à peu près chaque fois que la lune brille, les avions boches viennent commettre quelques dégâts nouveaux.

Les cent quinze hommes du détachement occupent une baraque en bois que le génie a construite au bord de la route. Ils vivent là, entassés comme une nichée de lapins, dans un encombrement de sacs, de musettes et de bidons ; sur des cordes, du linge pend pour sécher. Cette intimité n'est rendue possible que par cette camaraderie que le voisinage constant du danger fait différente de toute autre.

Et dans cette vie si lointaine de la vie de l'arrière, les mots perdant tout point de comparaison, ont pris une tout autre signification.

L'après-midi pour maintenir les hommes en



forme, on s'en va en marche, en touriste, la canne à la main, sans équipement ni sac. Seuls restent ceux qui, au repos, ont un emploi, tels que : secrétaires, cordonniers, tailleurs. Or, quand la troupe revient les souliers lourds de boue, un seul cri accueille les « employés », qui, sur leur porte, regardent le défilé.

« Ohé ! les embusqués ! »

L'injure devient une gentillesse tant le ton cordial et affectueux est différent de la haine qu'y peut mettre à Paris, une commère, en voyant passer un jeune militaire trop élégant. Aussi quels étranges embusqués que ceux-là qui descendent des tranchées pour y remonter quelques jours plus tard. Mais le mot est semblable.

De même un soldat qui avait été dans un village à quatre kilomètres plus en arrière, disait en revenant, comme s'il avait vu danser le tango sur une plage normande.

— « Sans blague, à Y... ils ne s'en font pas. Ce n'est pas la guerre pour eux ! »

J'ai été à Y... C'est un pauvre bonhomme de village qui n'a qu'une rue, encore est-elle à moitié démolie par les continuelles visites des taubes.

Tout est relatif.

*Texte et dessin d'*ANDRÉ WARNOD.

LA FINLANDE

Dans l'immense bouleversement qui entraîne la Russie vers on ne sait quelles destinées, la Finlande ne pouvait être la dernière à proclamer son indépendance, à en réclamer la reconnaissance.

Inféodée pendant de longs siècles à la Suède, puis, quand ce pays descend et que la Russie monte, subjuguée par Pierre le Grand, et définitivement réunie à l'empire des tsars lors du traité de Frederiksham en 1809, la nation finlandaise avait toujours su garder son caractère propre, ses mœurs, sa langue, sa littérature. Sa constitution écrite dans les lois suédoises, dans le *Regeringsform* de 1772, et tout d'abord confirmée par l'empereur Nicolas, en 1809, était celle d'un état autonome. Ce fut beaucoup plus tard que l'autocrate russe osa y toucher et remplaça le « Conseil de gouvernement » par un Sénat impérial. Et, en se proclamant en république indépendante, la Finlande ne faisait, en somme, qu'étendre un peu les droits du passé. Sa loi fondamentale de 1772 lui conférait, ou à peu près, le pouvoir.

C'est l'anarchie même du peuple russe qui l'a conduite à se dégager de toute dépendance envers la Russie. Le maximalisme, la dictature lui répugnent. Elle ne voudrait pas être entraînée dans leur boue.

Malheureusement le voisinage de Pétrograd exposait Helsingfors aux entreprises de Lénine et de la garde rouge qui a pu, dans un coup de surprise, dissoudre le Sénat. Toutefois, la partie ne semble pas perdue. Il faut espérer que le peuple finlandais saura chasser d'odieux bergers. Ce qui se passe à Pétrograd lui est une leçon.

Son éducation politique ancienne, ses aspirations vraiment libérales, ses traditions, tout peut faire de lui un jour l'embryon, le noyau d'une Russie nouvelle et régénérée. Mais qu'il prenne garde à l'Allemagne.

LÉON PLÉE.









HELSINGFORS : 1. Chambre des Députés. — 2. Vue générale. — 3. Cathédrale Saint-Nicolas. — 4. Le Marché au Poisson salé.

PAGES OUBLIÉES

Reproduisons pour finir le tableau que Gaston Paris a tracé de cette contrée où fleurissent, parmi les lacs, de merveilleuses légendes. C'est un chef-d'œuvre de prose poétique et pittoresque.

LES HIVERS ET LES ÉTÉS DE FINLANDE

Le pays est beau et triste. La Finlande a émergé et continue d'émerger du sein de la Baltique. Le feu travaille silencieusement, mais sans trêve, sous la terre et sous le fond de la mer. Parfois un léger tremblement du sol trahit sa présence, que ne décèlent ni volcans, ni geysers, ni sources thermales. Il n'a pas la force de faire éclater l'épaisse carapace dont le froid du nord a recouvert ses foyers ; il ne peut que rider la croûte terrestre, la soulever sur un point, l'abaisser sur un autre. Lentement, de siècle en siècle, il exhausse le plateau granitique sur lequel repose la Finlande, tandis qu'il déprime, de l'autre côté de la mer, les rivages de l'Esthonie et de la Prusse orientale. Tout le bassin de la Baltique, cette Méditerranée du nord, semble être ainsi le théâtre d'un vaste mouvement ondulatoire : exhaussement au nord, abaissement au midi. C'est une vague qui, depuis une époque antérieure à toute chronologie, roule majestueusement à travers les siècles.

Le plateau, ainsi soulevé du sein des ondes par la force qui travaille au-dessous, semble avoir gardé dans toutes ses anfractuosités des parcelles de mer qui, surprises par la subite élévation du sol, n'ont pu regagner à temps la grande masse à laquelle elles appartenaient. On dirait les gouttes d'eau qui ruissellent et étincellent encore sur le corps d'une sirène jetée sur le rivage par un flot imprévu. Sans parler du Ladoga, le plus grand des lacs d'Europe, qui n'appartient au pays que par sa moitié septentrionale, des milliers de lacs, les uns de l'azur le plus tendre ou de la plus intense émeraude, les autres violets ou rougeâtres, les autres presque noirs, jettent sur ce dur pays comme les mailles multicolores d'une résille toujours mouvante ; car tous sont en mouvement perpétuel, communiquent entre eux par des ruisseaux, des torrents et des cascades, se jettent souvent et se mêlent les uns les autres. Beaucoup s'épandent en de vastes marécages qui sont aujourd'hui un des éléments de la tristesse et de l'infécondité du pays ;

mais, de plus en plus activement desséchés et mis en culture, ils en accroîtront bientôt au contraire la fertilité et la beauté. Plus rebelles et plus étendues encore, de vastes landes de sable, semées de rares pins et pauvrement recouvertes de bruyère, ont offert jusqu'à présent au défrichement un obstacle insurmontable, et forment un des traits caractéristiques du pays. Mais c'est dans l'alternance incessante et le mélange intime des collines, des forêts et des lacs, que se déploient toute la grâce et la poésie de cette terre sauvage.





Quand, par une belle soirée d'automne, après une longue marche par des sentiers qui montent, descendent, s'enroulent sans cesse autour de collines tantôt rocheuses et nues, tantôt vêtues de bruyère rouge ou de maigre gazon, à travers mille ruisseaux et mille flaques, on arrive sur un tertre un peu plus élevé, et que, sous un ciel d'une pureté de cristal, d'un vert pâle à l'est enflammé à l'ouest par les obliques rayons d'un couchant très lent à s'éteindre, on voit les forêts de sapins et de bouleaux se dérouler, immobiles, à perte de vue, qu'on voit briller partout, les uns déjà touchés par le fin trait d'argent de la lune, les autres reflétant les derniers feux du soleil, les lacs grands et petits que recèlent toutes les dépressions de ce terrain infiniment onduleux, on s'arrête comme enchanté, l'âme pénétrée d'une immense impression de grandeur, de repos et de tristesse. Aucun contour ne se précise nettement, aucune limite ne s'impose au regard, aucune différence saillante ne l'arrête dans son parcours circulaire. Pas un bruit humain : seulement le murmure incessant des eaux qui courent et, çà et là, le grondement lointain d'un torrent sur les rocs, ou parfois le cri aérien d'un oiseau de passage. L'homme se sent là seul, comme étranger et perdu, et il semble que du ciel, de la terre, des forêts muettes et du scintillement mystérieux des eaux, il se dégage une poésie informe et muette, qui éveille dans le cœur une aspiration sans but, lentement apaisée et lentement renaissante, une vague souffrance bientôt suivie de résignation, une sorte de joie de ne pas vivre, de sentir sa personnalité disparaître doucement, et de se laisser bercer presque inconsciemment par la silencieuse caresse dont toute cette nature vous enveloppe... Il y a quelque chose de cette impression dans la poésie qui s'est en effet, jadis, dégagée de l'âme du peuple finnois.





Mais ce qui est plus important encore pour la Finlande que la configuration et le revêtement de son sol, c'est son climat avec la brusque alternance et le contraste violent de ses saisons. Le régime climatérique est naturellement assez varié dans une région qui s'étend des portes de Saint-Pétersbourg aux abords de la mer polaire, et qui comprend, avec des côtes de douze cents lieues, exposées les unes au midi, les autres à l'est, de vastes étendues de terres éloignées de la mer. Pourtant les différences locales n'empêchent pas le caractère général de l'évolution annuelle d'être assez semblable. La neige fond en avril au sud, en mai au nord ; la glace couvre le golfe de Finlande pendant cinq mois, souvent pendant sept le golfe de Bothnie ; mais partout l'hiver remplit plus de la moitié de l'année. C'est une période crépusculaire, et même, pendant les mois de décembre et de janvier, une période de ténèbres souvent illuminées par les aurores boréales. La neige recouvre les terres, la glace solidifie toutes les eaux. Mais cette glace rend, sur un sol en si grande partie marécageux, les communications plus faciles qu'en été : les traîneaux circulent où ne passeraient pas les voitures ; les patins et les longues raquettes permettent aux hommes de glisser rapidement sans avoir besoin de chemins tracés. Cette neige protège, dans le sein de la terre, la végétation qui sommeille. Et quel réveil ! Quand arrive la débâcle, c'est une impétueuse résurrection dont nous n'avons pas d'idée, une ivresse de vie, de couleurs, de parfums, d'eaux coulantes et jaillissantes, de chants, de bruits et d'amours, d'autant plus effervescente qu'elle est plus soudaine et plus courte. Puis arrivent les mois d'été. « Pendant trois mois, et plus encore dans le nord, il n'y a pas de ténèbres en Finlande. La nuit rayonne, l'éclat de l'horizon du nord rejette les ombres au midi ; si cette région du ciel est voilée de nuages, tout l'enveloppe d'une lumière sans ombres. Nul pinceau ne saurait rendre l'impression d'une nuit pareille, où tous les objets semblent lumineux, où la lumière, nulle part concentrée, semble émaner de partout. » Rien n'est plus doux que cette lumière diffuse, où l'œil baigne toujours sans jamais être ébloui. Elle a quelque chose d'irréel, de merveilleux comme l'éclairage mystérieux des songes. Elle verse au cœur la langueur rêveuse qu'on retrouve dans les plus belles des chansons populaires du pays. La nature entière se comporte comme une féerie. Tout ce qui vit se hâte de vivre. Un seul long jour voit germer le grain, la fleur s'épanouir, le fruit se nouer, et quand le jour tend à sa fin, quand scintille la première étoile, le fruit est mûr, la moisson est prête. La vie a parcouru rapidement son cycle annuel, sa tâche est accomplie, la flétrissure commence. Un souffle du nord, une nuit de gelée, et le monde des plantes se vêt, pour les adieux, des plus riches couleurs. L'obscurité augmente, les feuilles tombent ; seuls les sapins et les pins restent verts au milieu de la décrépitude universelle. Ils dorment aussi ; mais, comme des guerriers endurcis, ils dorment sous l'armure.

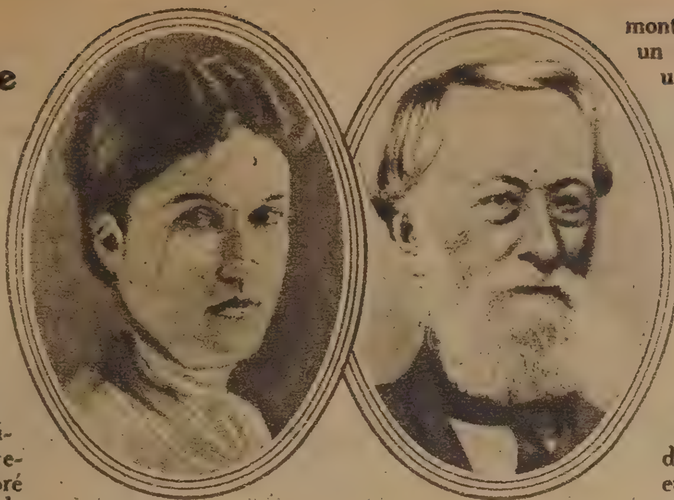
GASTON PARIS.

1. Viborg : Le port et une vue de la ville.
Types populaires à Helsingfors : 2. Agents de police. — 3. Cochers de fiacre. — 4. Jeunes décrotteurs.

La Légende de Krupp le Diable

Le Drachenfels domine le cours du Rhin, non loin de Bonn. A ce lieu fameux est attachée une antique légende où il est question, si la mémoire ne me trompe pas, d'un dragon fabuleux qui a donné son nom à la montagne, d'une jeune fille précipitée dans le fleuve et d'un amoureux de constance exemplaire qui rôde encore sur les rochers, par certaines nuits, cherchant sa bien-aimée. D'ailleurs, toute la vallée du Rhin est peuplée de traditions du même genre : de la Mauseturm, où l'archevêque Otto fut dévoré par les rats, jusqu'à Nonenwœrth, où de pauvres femmes, toujours jeunes, vivent recluses depuis le temps de Charlemagne en attendant qu'un beau chevalier vienne les délivrer, chaque rocher, chaque burg en ruines a son ondine, sa Loréleï protectrice ou malfaisante, son Rheingraf ou sa châtelaine, qu'on croit morts, mais qui ne le sont pas. Les légendes sont là, si pressées les unes contre les autres, qu'il a fallu le génie de Victor Hugo pour trouver la place d'en ajouter une, et cela nous a valu le *Beau Pécopin*.

Il n'y a donc pas de pays au monde où le diable ait eu davantage à s'évertuer; on le retrouve partout : c'est lui qui a, dans le roc, percé la brèche où s'engouffre le fleuve, planté les vignes, bâti les châteaux-forts dont les vestiges hérissent les deux rives. La crédulité des populations rhénanes a ainsi porté au compte du « Malin » toute construction et toute entreprise dont l'énormité ou la hardiesse paraissent dépasser les moyens humains; il a même consenti à élever des cathédrales quand le profit en valait la peine. Et comme, m'ayant énuméré ces sortilèges, le cicerone du Drachenfels s'avisa de mon scepticisme étonné que, après tant d'activité, le diable semblait avoir renoncé à l'ouvrage, il me dit d'un ton mystérieux : « Il n'a pas quitté le pays, il est toujours là; seulement, il habite plus bas, dans la vallée. » Et il me montra, au loin, derrière Deutz et Mulheim, un grand brouillard qui obscurcissait sur un point l'horizon clair : « Krupp! Essen! » fit-il. Puis il sonna de la trompe pour changer la conversation.

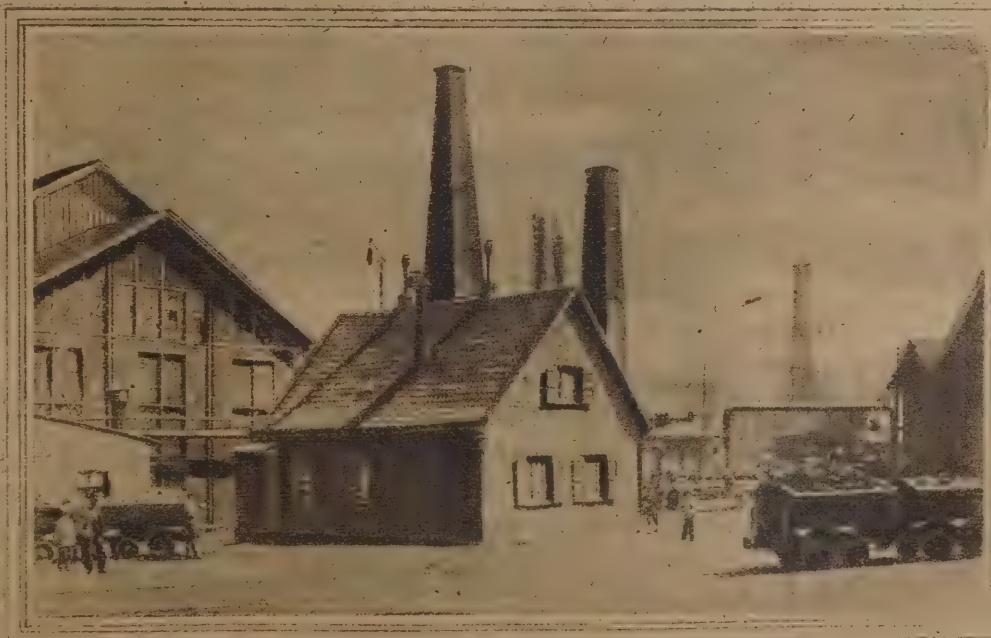

Bertha Krupp. Alfred Krupp.

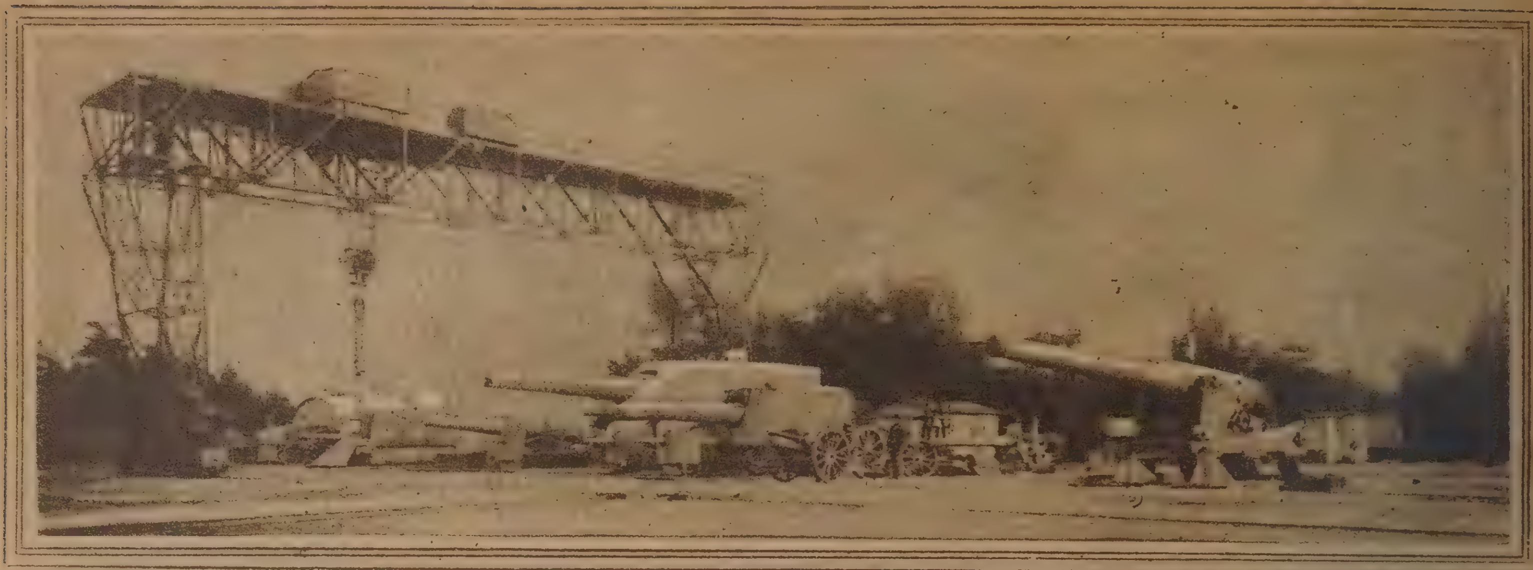
Je n'ai jamais vu qu'à dix lieues de distance les fumées de la colossale usine d'où l'Allemagne tire ses instruments de carnage; j'en sais pourtant assez pour m'expliquer comment la genèse et la phénoménale croissance de cette cité de cyclopes perpétue, chez quelques vieilles gens, la croyance qu'il y a là dedans de la magie et qu'il faut que le diable s'en soit mêlé. L'histoire d'Essen vous a tout à fait l'allure d'une de ces légendes de gnome forgeron ou de géant méchant et buté dont est riche la mythologie teutonne. Il n'y a pas cinquante ans vivaient encore nombre de gens qui se souvenaient d'avoir connu le père Frédéric Krupp, fondateur de la dynastie. Il allait, à cheval, de village en village, par toute la région, vendant des outils d'acier et des objets de ménage sortis d'un atelier où, aidé de son fils et d'un seul apprenti, il fabriquait ces ustensiles.


Une visite de Guillaume II aux Usines Krupp.
A côté de l'empereur, M. de Bethmann-Hollweg et le Dr Krupp de Bolhen-Holbach.

Cette petite forge était une étroite et basse maison, ne comportant qu'un rez-de-chaussée, avec une chambre sous le toit. C'est là que le père Krupp emmagasinait les vieux fers recueillis en échange de ses marchandises. Car le bonhomme avait son idée. Comme les alchimistes du vieux temps, il cherchait un talisman, une formule d'affinage qu'il ne trouva point, car ses essais furent coûteux et vains : il mourut presque ruiné. Son fils Alfred héritait des dettes — et du secret à découvrir. Aidé par sa mère, femme énergique et décidée, il se remit au travail et parvint à remonter la pauvre usine en déconfiture.

Essen est alors une bourgade de 4,000 habitants; elle ne présente nulle ressource, ni comme ouvriers, ni comme clientèle. Pourtant, de pfennig en groschen et de groschen en thaler, Alfred Krupp, après trente ans de labeur, peut enfin s'offrir un moteur à vapeur de vingt chevaux, et il s'applique à réaliser le rêve paternel. A l'exposition de Londres, en 1851, il envoie un bloc


La maison de Frédéric Krupp, l'ancêtre, conservée au milieu des Usines d'Essen dans son état primitif.



Pièces de gros calibres sur le terrain d'essai.

d'acier de 2,000 kilos — la plus grosse masse encore obtenue — et un canon de campagne qui fait sensation. En 1855, autre surprise : l'usine Krupp présente un bloc plus gros encore et une pièce d'artillerie « d'une pureté, d'une homogénéité et d'une beauté parfaites » ; tous les connaisseurs s'accordent à reconnaître que « jamais le genre humain n'a trouvé un moyen de tuer plus ingénieusement et avec plus de sûreté ». A l'exposition de 1867, le fils d'Alfred Krupp, doué du même génie que son père et que son aïeul, montre un nouveau canon, se chargeant par la culasse, gros comme on n'en a jamais vu, luisant, allongé, menaçant, formidable, et qui valut à son auteur toutes sortes de félicitations et de récompenses. Il rentre chez lui, remportant sa pièce phénoménale dont Paris avait consacré la renommée, et s'opiniâtrant à faire mieux encore, il prépare au monde des surprises de sa façon.

Porté par de tels acolytes, on va loin. On gagne des millions sans risque à fournir de canons bon nombre de nations du globe, tout en conservant pour soi la meilleure pièce, l'atout, « la surprise », le canon monstre qui, le jour venu, foudroiera de bonne distance l'inutile artillerie à courte portée qu'on a vendue. De fait, Essen a grandi en moins d'un siècle, entraîné, comme par une force magique, dans une prospérité similaire à celle de ces cités-fées des légendes dont le héros a fait pacte avec quelque mauvais et puissant génie. L'ancienne bourgade de 4.000 âmes compte 320,000 habitants. Toute la région qu'explorait naguère, à cheval, le père Krupp pour vendre aux paysans ses outils et ses casseroles est annexée à la gigantesque usine. Il n'y a plus de paysans : tous ouvriers. Ils sont actuellement 100,000 qui, jour et nuit, fondent des canons, montent des affûts, tournent des obus, arment des torpilles, cintrent des blindages, dans un épouvantable vacarme de bataille, parmi le bruit assourdissant de mécanismes en furie.

Certes, il existe, ailleurs qu'à Essen des établissements métallurgiques similaires ; il est même prouvé aujourd'hui qu'il y a mieux... Mais nulle part on ne trouve cette ostentation voulue du prodigieux et du symbole. Essen est, à proprement parler, la Mecque de l'Allemagne. Le kaiser y vient en pèlerinage; il traite en princesse Bertha Krupp, l'unique et richissime héritière de la dynastie ; Bertha est la marraine des grosses pièces, celles destinées à renverser les cathédrales et à émietter l'Angleterre ; elle a épousé un gentilhomme, lequel a substitué au noble nom de ses aïeux celui du vieux ferronnier d'Essen ; toutes circonstances qui contribuent à l'embellissement de l'histoire, au profit de l'industrie et à la gloire du nom prussien, *bluff* énorme, si habilement machiné, réclame si impressionnante qu'en présence de cette réussite de contes de fées les plus sceptiques se demandent s'il est possible « qu'un mortel, sans le secours du diable, ait pu concevoir et créer cette grande usine du crime et de la mort où la Prusse forgea les chaînes des peuples qu'elle a asservis ».

Les légendes finissent toujours bien ; le mauvais génie y est invariablement, à la fin, berné et puni. Quand le feu du ciel, porté par les avions de France, tombe sur la *Krupperiana*, soyez certains que le monde entier frémit d'allégresse, et que, même chez certains Allemands, cela est reconnu conforme aux traditions mythologiques et accepté comme un revirement justifié. Viendra le jour où la géante fonderie d'Essen ne sera plus, comme les burgs hantés des bords du Rhin, que pans de murs écroulés, plâtras et décombres verdis de broussailles ; on les montrera aux touristes ébahis en leur contant qu'à ces ateliers colossaux où auront été perpétrés tant de massacres, le premier coup fut porté par des oiseaux magiques venus du pays radieux qui a pour devise : *Fraternité*. Tel sera le dénouement de la légende de Krupp le diable, la plus terrifiante et la plus belle dont se réjouiront les âges futurs.

G. LENOTRE.



Un atelier de l'usine Krupp en activité.

La Révolution Russe

Les Traités aux ordures



Saluez, messieurs du Parlement, la révolution russe ! Saluez-la, mesdames et messieurs, qui déclamiez dans les salons contre l'Empereur, l'Impératrice et le régime tsariste. Saluez-la, et, les jours où vous n'aurez rien à faire, occupez-vous à encadrer d'une baguette d'or chimique vos titres de valeurs russes. C'est vraisemblablement le seul or qu'elles verront désormais, et il est chimique, et boche !

Et la paix ! La voici venue par Lénine et ses amis, cette paix deux fois sacrilège qui livrerait la liberté du monde aux Allemands si la France n'était la France, si elle n'avait trouvé chez les Anglo-Saxons des âmes d'une trempe qu'on ne connaît plus guère à Toula.

On a'a point cessé de certifier que l'empereur Nicolas II voulait la paix; il avait un traité tout prêt, même pas dans son tiroir, dans sa poche ! Une dame admirablement renseignée ne permettait point qu'on en doutât :

« Mon mari, disait-elle, est dans la carrière et il a part aux secrets diplomatiques les plus réservés. »

Une étrange vanité poussait ces femmes et d'autres à imaginer des diffamations et à déshonorer l'allié et l'ami de la France. Elles ignoraient ce que pesait pour un Empereur orthodoxe le serment prêté, le 2 août 1914, sur la sainte icône de Notre-Dame de Kazan, en présence des représentants de toutes les classes du pays et les délégués de l'armée :

« Officiers de ma garde ici présents, avait dit l'Empereur, je salue en vous toute mon armée et je la bénis. Solennellement je jure que je ne conclurai pas la paix tant qu'il y aura un ennemi sur le sol de la patrie. »

Ce serment, qu'il vint renouveler à Moscou, « selon la tradition de ses aïeux », en présence des reliques des saints nationaux, faudrait-il donc croire qu'il se fût disposé à y manquer ? Certes, un honnête homme se tient le prisonnier de sa parole, il ne saurait hésiter entre elle et sa vie; un chrétien se sent lié pour la vie future lorsqu'il a juré devant Dieu, mais songez ce qu'est le serment qu'avait prêté Nicolas II sur l'image de la Vierge miraculeuse, en présence de son peuple et de son armée, en y engageant son salut éternel, ressort décisif de ses actes majeurs !

Considérer un tel vœu comme un de ces engagements frivoles que forme une coquette aussi rapidement qu'elle les oublie, c'est afficher une méconnaissance, d'ailleurs fort naturelle, des forces directrices de l'âme d'un souverain tel que l'empereur Nicolas. Que si l'on voulait examiner pour quelles raisons a été menée en France, en Angleterre et ailleurs, cette campagne contre l'allié de la France, contre le seul être dont le nom et le prestige maintinssent à la Russie avec l'unité administrative une force combative, on trouverait bien des revanches de races et de sectes, bien des vanités exaspérées par certaines barrières, bien des ignominies prétentieuses et surtout cette haine bourgeoise contre ce qui est noble, haut et grand.

Loin que l'unité de l'empire russe résulte de la révolution, c'est le démembrement. De ces anciens royaumes, grands-duchés, principautés et républiques, ne sortit point une effusion vers une patrie idéale, vers la terre promise, une fraternisation qui crée la Patrie, mais un déchirement : chacun tire à soi, chacun va de son côté, ce n'est même point le morcellement, c'est l'effritement. Ce ne seront plus des Etats qu'on aura en face de soi, mais des poussières d'Etat.

Ce qui retenait dans une stabilité au moins apparente l'agglomération de peuples qu'avaient formée les Romanof, c'était l'armature qu'ils avaient imposée aux nations conquises et aussi à chacun des individus de ces nations; mais cette armature ne tenait qu'à eux, ne dépendait que d'eux; eux disparus, tout s'effondre.

Grâce à cet enthousiasme témoigné à la révolution russe par les alliés, enthousiasme qui n'a pas eu seulement pour effet de lui permettre de naître, mais qui a redoublé ce contentement de soi qu'elle était déjà si portée à éprouver, toutes les folies qui s'accomplissaient là-bas, les plus néfastes aux alliés et les plus criminelles, passaient sans qu'on fût admis à formuler une critique. Comment donc ! C'était sur la révolution russe qu'il fallait modeler la France, l'Angleterre et l'Italie. On envoyait des ministres pour exalter une vanité qui n'avait certes pas besoin de ce coup de fouet, et on recevait des missionnaires dont il nous fut loisible de juger la propagande dès avril et mai derniers, et dont les Italiens ont apprécié les bonnes paroles. Nul n'était admis à exprimer ses inquiétudes à mesure que la Russie glissait sur la planche savonnée. Des cadets, déjà très suffisamment avancés, mais ayant au moins une notion des devoirs et des droits réciproques entre alliés, et qui pouvaient sembler une expression de la Douma, on est passé aux travaillistes, et durant que ce niais de Kerensky tenait le devant de la scène et y palabrait avec frénésie, derrière se succédaient des personnages innommés, de plus en plus socialistes, et, sauf des nuances imperceptibles, s'approchant des doctrines anarchistes : s'il y a un corps de doctrine dans ce qui est la négation de toute doctrine ! Il paraît que tout de même certaines nuances importaient. Jusqu'ici, en effet, si l'on n'exécutait plus guère les traités, qui chez les nations civilisées sont la forme de l'engagement collectif, du moins avait-on l'air de les respecter. A présent, la révolution russe a adopté et elle a exprimé par la bouche de son commissaire aux relations extérieures cette formule simpliste :

« Quant aux traités, ils sont à jeter aux ordures. »

Cet axiome est à recommander aux divers porteurs d'emprunts russes et aux courtisans de la révolution. Mais il y a une chose à laquelle personne n'a l'air de penser : c'est que les Anglais et nous avons là-bas des quantités d'officiers, d'aviateurs, d'ingénieurs, de canonniers dont la liberté et la vie sont en danger. Les officiers et les soldats qui ont été envoyés, par ordre, en Russie sont au nombre de plusieurs milliers. Qu'a-t-on fait ? Qu'a-t-on tenté pour les rapatrier ?

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



LES POÈMES

TEMPÊTE

Comme la tempête déferle
Sur mer et dans le ciel !
Les vagues sont couleur de perle,
Il va pleuvoir du fiel.

Vois comme chaque arbre salue
Tourmenté par le vent !
Ecoute comment siffle et hue
L'invisible mouvant.

Sais-tu que cela c'est mon âme
Déchaînée à jamais,
Mon âme, fille de la lame,
Mon âme que j'aimais?

O ciel et mer, je vous regarde
Et je tremble d'émoi.
Ces nuages que le vent carde,
Ce soir, ce n'est plus moi.

Plus grande que moi, c'est la guerre
Qui déferle, ce soir ;
C'est la guerre que je veux voir
Au ciel et sur la terre.

Tendu vers un rouge idéal,
Mon cœur, dans la tempête,
Entend le triomphe final
Rugir comme une bête.

O nuages, ô vents hurleurs,
C'est la dernière charge.
La victoire remplit le large,
Les Français sont vainqueurs !

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

DORS DANS CETTE TERRE...

A la mémoire du chasseur Drillon, tué à l'ennemi.

Il était si grand et si fort
Qu'il nous semblait, dans la bataille,
Mépriser, de toute sa taille,
Les obus comme la mitraille,
Et que je doute de sa mort.

J'ai vu, là qu'il tomba, sans doute,
Une large mare de sang :
« C'est qu'il était tellement grand »
M'a dit simplement un passant,
En pressant le pas sur la route.

Pourquoi, Dieu, prends-tu les meilleurs
Et brises-tu, comme une branche,
Ceux qui, d'âme loyale et franche,
Ont mis à l'œuvre de revanche
Leurs rudes mains de travailleurs ?

Tu sais qu'il était noble et brave,
Tu sais qu'il était bon aussi,
Et que le traitais en ami,
En compagnon d'armes, celui
Dont il voulait être l'esclave.

Et, comme chante le grillon,
Dans le soleil, après l'orage,
J'apporte ma modeste page
En très respectueux hommage,
A la mémoire de Drillon.

Dors dans cette terre d'Alsace,
Où le Français est revenu ;
Mieux qu'au Panthéon gris et nu,
Tu garderas toujours ta place
Au cœur de ceux qui t'ont connu.

Dors loin de toute ta famille,
Loin des tiens, mon pauvre Drillon,
Nous te pleurons, cher compagnon,
Et sur ta tombe veille et brille
L'âme de tout ton bataillon.

MICHEL MISSOFFE

LA JEUNESSE ÉTERNELLE

Il est des mots divins qui chantent à l'oreille,
Tel un souffle d'avril aux buissons du chemin,
Et frôlent notre front avec un bruit d'abeille
Au calice des fleurs d'opale et de carmin.

Et ces mots chanteront sans cesse, hier, demain...
Ils chanteront avec une douceur pareille [meille—
Au chœur des chérubins — parfois quand on som-
Et fuiront comme l'eau qu'on presse dans la main...

Et ces mots n'en font qu'un : c'est le tien, ô Jeu-
[nesse!
Qu'on ne peut évoquer sans qu'il ne disparaisse,
Envolé comme Eros au mythe de Psyché.

Car le flambeau se meurt, voilant notre prunelle;
Car le concert finit aussitôt qu'ébauché.
Seule la Patrie a la jeunesse éternelle...

OCTAVE HOUDAILLE.



UN LAURIER

Près d'un pin centenaire et d'un eucalyptus,
Dressant haut sur son front leur cime titanique,
L'arbuste n'a pour lui que sa grâce hellénique,
Entre les fûts puissants des palmiers chevelus.

Mais il monte d'un jet, et ses rameaux sont drus;
Sa fierté non pareille aux cœurs se communique,
Il est l'honneur charmant de ce parc botanique;
Et, m'inclinant, séduit, je lis son nom : laurus.

Un laurier, un laurier dans ce jardin de France!
A l'heure où notre orgueil ne connaît qu'un frisson
Comme il nous chante, ardente et claire, sa chanson.

Et du tronc noble et pur j'aperçois que s'élance,
Frêle encor, mais déjà poussant droit vers les cieux,
La verte nouveauté d'un surgeon radieux.

JACQUES CHANU.



LE JARDIN DÉVASTÉ

Ce qui fut harmonie, ordre, parfum, clarté,
Toute la fleur offerte à tout le jeune été,
Le chêne qui se dresse et le pommier qui penche,
Et l'antique espalier sur la muraille blanche
Où les arbres ont l'air, après un long sommeil,
D'ouvrir les bras pour mieux étreindre le soleil,
Et la fraîche oasis des tonnelles voilées,
Et la blonde paresse où rêvent les allées,
Et le puits séculaire et profond grâce auquel
Le geste de puiser est un geste éternel,
Et la serre magique où, forçant la nature,
On fait éclore un paradis miniature, —
Ce qui fut le jardin, le repos, le travail
N'est qu'un désert en deuil sur un couchant d'émail,
Car pour le cri de joie ou le râle le pire
Le ciel inconscient a le même sourire...

Sur la floraison morte une autre floraison
Maudite, débordant comme un flux de poison,
Glissant comme un voleur, rampant comme un rep-
S'étalant dans l'orgueil d'être un mal inutile, [tile,
Masquant sous chaque feuille un poignard de rô-
[deur,
Tuant les fleurs pour leur éclat, pour leur odeur
Et puis osant offrir les siennes à leur place,
Montant comme un assaut hideux de populace,
Partout victorieuse, ayant seule le droit
D'être ici-bas ce que l'on sème et ce qui croît, —
Règne au nom du plus fort, souveraine investie
D'une toute-puissance infernale : l'Ortie!

Et cependant, au fond du jardin dévasté,
Mettant dans le désastre un halo de clarté,
Ayant, avec son air échappé d'une fête,
A force de candeur désarmé la tempête,
Fantôme ou survivant d'un Autrefois lointain, —
Ainsi dans notre cœur meurtri par le Destin
Il reste tout de même encore quelque chose, —
S'illusionne encor toute seule... une Rose!...

PHILIBERT DE PUYFONTAINE.

Poésie DE Maurice BOUKAY



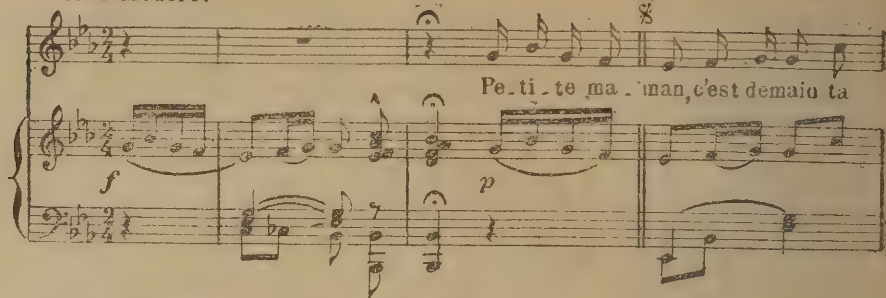
PETITE MAMAN!

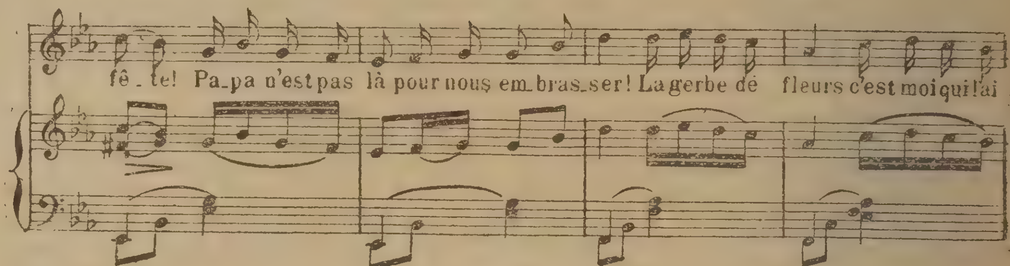
Récit d'un petit alsacien

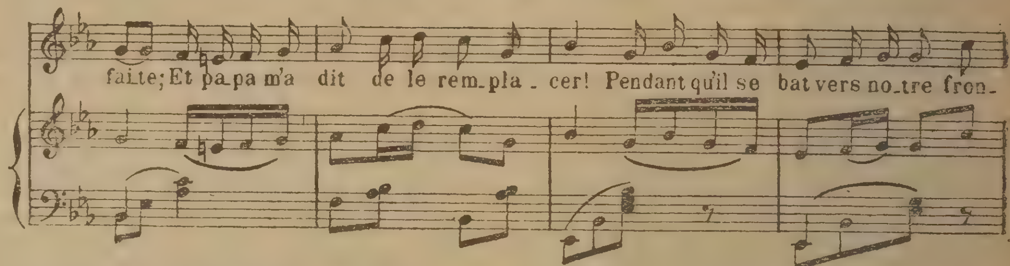
Musique DE René DE BUXEUIL

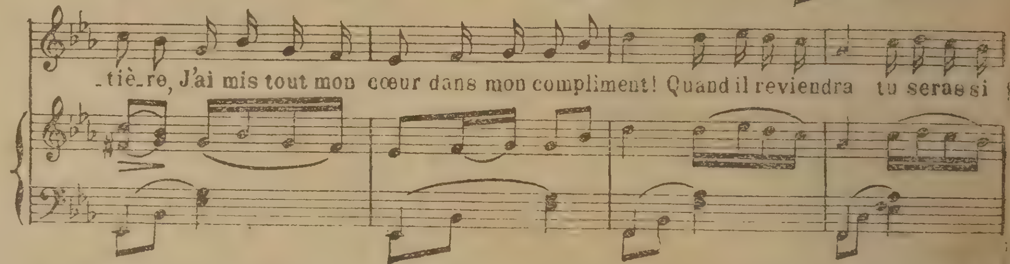


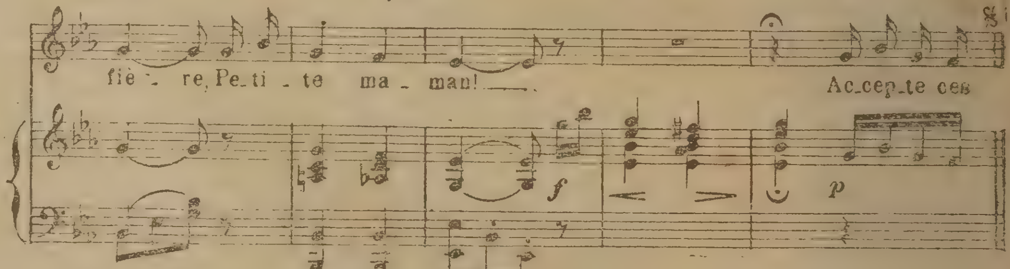
Très Modéré.











I

Petite maman, c'est demain ta fête!
Papa n'est pas là pour nous embrasser!
La gerbe de fleurs, c'est moi qui l'ai faite;
Et papa m'a dit de le remplacer!
Pendant qu'il se bat vers notre frontière,
J'ai mis tout mon cœur dans mon compliment!
Quand il reviendra, tu seras si fière!
Petite maman!

II

Accepte ces fleurs aux couleurs de France :
Bleuet, rose, lis, et mon oraison :
S'il est prisonnier, pour sa délivrance,
Et s'il est blessé, pour sa guérison!
Dis-lui qu'avec toi je l'aime et l'embrasse,
Et que, s'il le faut, j'irai bravement
Me battre avec lui pour toi, pour l'Alsace!
Petite maman!

III

Sous ton voile noir, pourquoi ce silence?
Pourquoi t'attrister? Songe à mon bonheur,
Lorsque tu m'as dit que pour sa vaillance
Père avait gagné l'insigne d'honneur!
N'as-tu pas reçu le ruban naguère?
Montre-le moi, dis! pour que tendrement
Je mette un baiser sur sa croix de guerre!
Petite maman!

IV

Pourquoi pleures-tu? Je te le demande!
Songe que papa sauva son pays!
Sans lui nous serions en terre allemande!
Il défend qu'on pleure! Ecoute! Obéis!
Petite maman, c'est demain ta fête :
Acepte ces fleurs de ton fils aimant!
Sur mon petit cœur repose ta tête!
Petite maman!

MAURICE BOUKAY.

LES LIVRES

Hier et Demain, par GUSTAVE LE BON. — *L'Agonie et la Naissance d'un Monde*, par JEAN FINOT. — *Constantin détrôné*, par ROBERT VAUCHER. — *L'Entente et le problème autrichien*, par DE FELS. — *La Fayette aux Etats-Unis*, par LOUIS PONS. — *Dans la geôle bruxelloise*.

Demain, de quoi demain sera-t-il fait ? Ce n'est pas seulement au point de vue politique qu'on se pose cette angoissante question, car il n'est que trop certain que la guerre a déterminé dans tous les domaines un profond bouleversement. Le monde ne sera jamais plus ce qu'il a été avant la catastrophe ; nous ne retrouverons plus les pensées et les illusions qui firent l'orgueil de notre constant effort. La guerre a provoqué une révolution morale et sentimentale aussi totale que la révolution sociale et économique déterminée par les conditions nouvelles de l'existence qu'elle nous a imposée. Il est très naturel, par conséquent, que les esprits attentifs aux causes et aux effets de l'évolution humaine cherchent à dégager des événements le pourquoi et le comment de nos gestes, à fixer dans la mesure du possible le caractère et la valeur de notre douloureux acheminement vers plus de progrès et de civilisation.

Un esprit philosophique comme celui du docteur Gustave Le Bon offre à cet égard des garanties infiniment précieuses. Nul penseur contemporain, peut-être, ne réfléchit avec plus de méthode aux hommes et aux choses de notre temps. Le volume de « Pensées brèves » qu'il publie sous le titre : *Hier et Demain*, et dont les lecteurs des *Annales* connaissent nombre de pages, constitue un ensemble tout à fait remarquable de graves méditations sur l'heure actuelle — l'heure la plus tragique, mais la plus glorieuse aussi, de vingt siècles d'histoire. « Si nous voyons le monde changer, dit le docteur Gustave Le Bon, ce n'est pas uniquement parce que des cités ont été anéanties, des frontières géographiquement déplacées, mais surtout parce que les anciennes conceptions orientant la vie des peuples ont perdu leur force. » L'auteur part de cette constatation pour examiner les phénomènes de chaque jour ; il fixe les énergies qui mènent l'histoire, traite de la genèse psychologique des grands conflits et de la vieillesse des peuples, de l'interdépendance des nations et de la militarisation de l'univers. La nature et la vie ; la matière et la force morale ; tout ce qui est à la base de la formation de l'âme des peuples ; tout ce qui atteste dans leur existence l'influence des idées, le docteur Gustave Le Bon l'observe et l'analyse, en dégage de claires vérités. Sa philosophie tient compte des réalités, mais elle reconnaît l'immense pouvoir créateur des forces mystiques, sur lesquelles la raison est sans prise. L'auteur nous dit sur la patrie et la race des choses simples et émouvantes. Quand il constate qu'il faut des générations pour créer l'âme qui régit la destinée d'une race et qu'il faut parfois peu d'années pour la perdre, il nous fait comprendre la grandeur de la lutte que soutiennent les peuples qui ne veulent pas mourir ; quand il constate que si les régiments et les canons se créent en quelques mois, des siècles sont nécessaires pour forger le cœur des hommes qui les manient, il éclaire étrangement certains aspects parfois décevants de cette guerre. Le docteur Gustave Le Bon croit au miracle de la volonté créatrice du bien. « Rester convaincu, dit-il, que le monde est dominé par des fatalités occultes contre lesquelles l'homme demeure impuissant, c'est oublier que tous les progrès de la science consistent justement à dissocier des fatalités. » Il y a dans ce livre beaucoup de sagesse et une tranquille confiance dans la puissance de l'effort humain.

M. Jean Finot, qui est un esprit ayant le souci de tous les grands problèmes de notre temps, étudie à son tour, mais avec des données très différentes, les causes et les effets de la crise qui bouleverse la société. Dans *L'Agonie et la Naissance d'un Monde*, il traite des erreurs d'hier, des espérances permises pour demain. Il observe la gestation du monde qui s'annonce et exprime sa confiance dans une société des nations dont les vertus essentielles dépendront de la qualité de notre victoire. Il y a ici de fort belles pages sur la solidarité intellectuelle des civilisés ; des études fortement documentées et développées avec une inflexible logique sur la religion allemande, sur la crise de la diplomatie, sur les conditions d'une paix juste et durable, sur le rôle des petites nations et des peuples martyrs. M. Jean Finot défend ses thèses avec une belle franchise et les formules qu'il suggère sont toujours d'une inspiration généreuse. Son livre laisse bien l'impression de l'absolue nécessité d'un prestigieux renouveau des consciences devant la tragique splendeur de l'écroulement d'un monde.

En réalité, nous connaissons peu de choses du drame que nous vivons et les événements qui se déroulent à nos yeux ne nous apparaîtront sous leur véritable aspect que lorsque les archives diplomatiques auront livré tous leurs secrets — dans bien des années. Pour nous expliquer les faits, nous devons nous contenter du témoignage de ceux qui les ont observés dans le milieu où ils se sont produits et qui, s'ils n'en démêlent pas toujours les véritables causes, en constatent du moins les effets immédiats. M. Robert Vaucher est un de ces témoins et le récit des événements de Grèce qu'il nous apporte dans son *Constantin détrôné* est du plus réel intérêt. Il faut bien reconnaître que c'est à Athènes que la diplomatie de l'Entente connut les plus cruelles déceptions. Les défaillances et les trahisons de l'ex-roi Constantin ne suffisent pas à les expliquer toujours. M. Robert Vaucher nous trace le tableau fidèle des deux Grèces : la libérale et l'autre ; il établit clairement l'enchaînement des faits ; il définit, à la lumière de documents précis, des circonstances à la fois tragiques et comiques. Les portraits qu'il nous présente ont du caractère ; les scènes qu'il décrit ont du pittoresque.

Une des questions politiques les plus complexes qui se posent du fait de la guerre est celle de l'Autriche. Le comte de Fels en traite dans un livre, *L'Entente et le problème autrichien*, où il soutient que la politique qui devrait avoir toutes les sympathies des gouvernements alliés est celle qui opposerait les Habsbourg aux Hohenzollern, qui affaiblirait la Prusse en établissant dans l'Europe centrale le contrepoids de l'Autriche. C'est une thèse que l'on défend volontiers dans certains milieux, mais qui a le tort grave, semble-t-il, de ne point tenir compte des réalités. Sans doute, l'éventualité d'une paix séparée avec la double monarchie a été souvent envisagée, mais l'Autriche-Hongrie s'est elle-même si complètement asservie à l'Allemagne qu'on se demande comment il lui serait encore possible de se dégager de l'étreinte des Hohenzollern. Peut-on refaire une puissance d'une vassale docile et résignée ?

M. Louis Pons a eu l'excellente idée de nous retracer l'histoire de *La Fayette aux Etats-Unis*, et cela afin de nous faire mieux comprendre la raison morale profonde de l'intervention américaine en France. Il est certain, en effet, que la volonté du peuple des Etats-Unis de s'acquitter de sa « dette » envers la France a été d'un poids plus considérable que tous les arguments politiques dans sa décision de se battre à nos côtés. La noble figure de La Fayette est évoquée ici avec simplicité ; elle apparaît émouvante de loyauté et de vaillance dans cette étude qui met bien en valeur l'enseignement moral qui se dégage d'une des plus grandes pages de l'Histoire.

Je ne veux pas terminer cette chronique sans signaler à nos lecteurs un livre pour lequel M. Paul Deschanel a écrit une préface charmante : *Dans la geôle bruxelloise. — Deux années sous le joug allemand*. C'est l'œuvre d'une dame belge qui rapporte ce qu'elle a vu à Bruxelles pendant l'occupation et traduit en des pages vibrantes toute la douleur du peuple martyr. De la tendresse et de l'enthousiasme ; de l'émotion et du pittoresque ; des anecdotes contées dans une jolie note littéraire ; de la sensibilité avec une pointe d'humour, telles sont les caractéristiques de ce volume. D'ailleurs, pour nous émouvoir, ne suffit-il pas d'évoquer à nos yeux l'image de tous ceux qui souffrent là-bas et qui, malgré le joug, malgré la misère et le deuil, demeurent irréductibles, comme au premier jour, dans leur haine de l'ennemi ? En Belgique, depuis plus de trois années, les plus humbles ont l'orgueil du sacrifice chaque jour consenti à la patrie et la barbarie allemande y a fait se dresser tout un peuple de héros.

ROLAND DE MARÈS.



LES BONNES PAGES
DES LIVRES NOUVEAUX

Les Heures Latines

Sous ce titre, notre collaboratrice, Mlle Simone de Caillavet réunit des poèmes dont quelques-uns sont connus des lecteurs de ce journal. Une préface d'Anatole France présente le volume au public. Avec autant de clairvoyance que de bonté, le maître écrivain, en louant la « jeune muse », lui donne d'utiles conseils. D'autres que Mlle Caillavet tireront profit de cette tendre leçon.

L'ANARCHIE POÉTIQUE

La jeune muse qui composa les vers recueillis dans ce volume est la fille de cet auteur dramatique adroit, aimable, heureux, toujours bien inspiré, habile à faire naître dans une salle charmée le rire et les larmes douces; qui durant quinze années assuma avec un collaborateur fidèle, la tâche accablante, qui pourtant semblait leur être facile, de charmer le monde, et qui mourut jeune en pleine fécondité.

Gaston de Caillavet était dans le particulier un homme de beaucoup de sens et de beaucoup d'esprit, très simple et très bon. Entre ce père célèbre et une mère belle et spirituelle dont je m'interdirai de faire ici l'éloge, Simone de Caillavet grandit, comme il est dit dans les contes de fées, en grâce et en beauté. Tout enfant, tenue autant que possible à l'abri des vanités du monde, seule avec une gouvernante presque aussi petite et plus puérile qu'elle-même, elle écoutait le démon familier qui lui parlait à l'oreille, un petit démon moins raisonneur peut-être que celui de Socrate mais artiste et poète.

En sortant de ces entretiens secrets, elle gardait parfois devant ses parents un air mystérieux, hautain et « même un peu farouche ». On n'est pas en vain possédée par un génie mystérieux.

Simone à cinq ans écrivait des romans. Elle les écrivait d'une main ferme sur des cahiers d'écolier. On admire qu'elle les entreprît; ce qui est vraiment admirable c'est qu'elle les achevât. Elle allait jusqu'au terme de sa tâche. C'est la marque d'un caractère fort. Le génie conçoit; la volonté seule exécute. Ne veut pas qui veut. Simone pouvait vouloir. Elle était née volontaire; cela se voyait à sa petite bouche bien encadrée, à son menton ferme, à sa tête portée droit et à toute son allure décidée.

Ces romans, elle en illustrait le texte de dessins aux trois crayons représentant des scènes touchantes ou pathétiques. J'ai sous les yeux un de ces ouvrages heureusement conservé. C'est, si l'on peut dire, une atlantide, l'histoire d'un peuple imaginaire, mais qui ressemble parfois aux peuples réels. Les rois, dit l'auteur, s'y laissent gouverner par d'indignes favorites.

Simone, en ce temps-là, faisait aussi des vers dont sa famille a gardé, je crois, quelque souvenir; des vers qui étaient libres sans le savoir et par pure innocence. Que la radieuse jeune fille d'aujourd'hui permette à un vieil ami des siens de sourire un moment à ces souvenirs qui, après tout, offraient d'heureux présages. Car l'enfant est prédestiné qu'un démon familier inspire et dispute à ses poupées. Ne regrettons pas de nous être arrêtés un moment à ces puérilités. Comme tout être vivant, animal ou plante, l'homme se développe sans changer de nature. La fleur annonce le fruit. Simone de Caillavet était née poète.

Elle écrit en vers à une époque de liberté poétique. Il fut des temps où des règles sévères, renfermées en un code unique, s'imposaient au peuple des rimeurs. Il fut d'autres temps où l'on pouvait choisir entre deux écoles, l'ancienne et la nouvelle; c'était une situation également fausse et difficile pour un jeune poète d'entrer dans l'ancienne école et pour un poète mûr de passer dans la nouvelle; et quiconque ne franchissait ni l'un ni l'autre seuil errait comme une ombre vaine dans des régions obscures. Rien de semblable à cette heure autant qu'il me semble. Je puis me tromper car je vois ces choses d'un peu loin. Retiré depuis longtemps de la mêlée, assis sur les portes Scées avec ceux de mon âge, je ne distingue plus bien le mouvement des chars, les invectives des combattants, les éclairs des lances. Je ne sais plus bien enfin ce qui se passe dans la République des lettres où j'ai longtemps vécu. Mais il apparaît qu'en ce moment tout y est permis en poésie et qu'il n'est point de sorte de vers qu'il ne soit licite de faire, depuis le vers classique tel qu'il fut ordonné par Malherbe, jusqu'au vers libre soumis seulement aux lois mystérieuses de l'inspiration. Que dis-je ? Une poésie naît qui confine au cubisme et consiste dans la direction des lignes et la proportion des lettres sur une page ! De toutes ces manières lyriques aucune ne prédomine et la plupart subsistent. La preuve que le public, en cette matière, se montre fort éclectique c'est que visiblement il partage, à l'heure présente, sa faveur entre deux poètes morts, Baudelaire et Verlaine, qui diffèrent l'un de l'autre autant qu'il est possible. Quel contraste ! Le sobre Baudelaire à qui suffit pour exprimer ses imaginations les plus neuves le vieux vers de Boileau et Verlaine bizarre et musical, inventeur d'une prosodie nouvelle.



Cette anarchie (qu'on ne s'effraie pas du mot) a ses inconvénients, comme par exemple de donner aux poètes des facilités dont ils sont tentés d'abuser, s'il est vrai que « la loi du moindre effort » s'applique à l'art comme à toutes les formes de l'activité humaine. Elle offre aussi des avantages et le plus précieux de ces avantages est de rendre chacun libre de choisir la forme la mieux appropriée à son tempérament. Autrefois une poétique uniforme effaçait l'aimable diversité des tempéraments, deux poétiques rivales les portaient à des accès contraires et forçaient le naturel. Aujourd'hui chacun trouve sans peine la forme qui lui convient. Une nature facile glisse tout de suite au vers fluide et plastique; un génie vague assemble des mots semblables aux nuées; un esprit laborieux et constructeur adopte une technique savante.

L'âme de Mademoiselle Simone de Caillavet se retrouve dans la forme et la substance de ses vers. Volontaire, obstinée, attirée par l'obstacle, elle est allée d'instinct à l'art difficile; elle a voulu les coupes nettes, la rime riche et rare, le vers respectueux des antiques lois. Elle a subi l'attrait des poèmes à forme fixe tels que le sonnet, le rondeau, les tierces rimes. Il lui plaît que la matière lui résiste et ne craint point de montrer sa force et son adresse. C'est, au sens noble du mot, une jeune ouvrière. Qu'elle accepte fièrement ce nom. Minerve ouvrière, ainsi que les Athéniens appelaient leur déesse.

Mademoiselle de Caillavet achève ses poèmes et veut que le travail en soit précieux; que ceux qui croient qu'on écrit en vers au pied levé et sans y penser lui en fassent un reproche.

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT
A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Le Camp Mc Bride.
Le 6 septembre.

Cher papa,

Votre lettre est arrivée trop tard (j'ai le plaisir de vous le dire). Si vous désirez que l'on suive vos instructions, il faut que votre secrétaire les transmette en moins de quinze jours. Comme vous pouvez le voir, je suis ici, et cela depuis cinq jours.

Les bois sont superbes, et le camp, et aussi le temps, les Mc Bride et le monde entier aussi. Que je suis donc heureuse! Voilà Jimmie qui m'appelle pour faire du canoë. Au revoir, au regret de vous avoir désobéi, mais pourquoi persistez-vous à m'en vouloir si je m'amuse un tout petit peu. Après avoir travaillé tout l'été, j'ai droit à mes quinze jours. Vous êtes terriblement chien du jardinier.

Cependant, je vous aime toujours, papa, malgré tous vos défauts!

JOUJOU.

Le 3 octobre.

Cher papa Faucheux,

De retour au collège — et devenue senior — ainsi que rédacteur en chef de la *Revue mensuelle*. Cela est-il donc possible qu'une personne de si haute culture ait été, il y a juste quatre ans, une pensionnaire de l'asile John Grier? Nous arrivons vite en Amérique!

Que pensez-vous de ceci? On vient de me renvoyer un mot de M. Jervie adressé à Lock Willow. Il le regrette, mais il ne pourra y venir cet automne ; il a accepté une invitation de quelques amis qui font du yachting. Il espère que j'ai passé un bon été et que je m'amuse bien à la campagne. Il savait parfaitement que j'étais chez les Mc Bride, car Julia le lui avait dit! Vous autres hommes, vous devriez laisser l'intrigue aux femmes, vous n'avez pas assez de doigté.

Julia a une malle pleine de robes neuves adorables ; une toilette de soirée en crêpe liberty arc-en-ciel, qui siérait aux anges du Paradis. Et moi qui pensais que mes robes de cette année étaient d'une beauté incomparable! J'avais fait copier celle de Mme Paterson par une petite couturière, et quoique ces toilettes n'aient pas paru tout à fait les sœurs jumelles des originaux, j'étais heureuse jusqu'au moment où Julia a ouvert ses malles. Mais maintenant — je ne vis plus que pour voir Paris!

Cher papa, n'êtes-vous pas content de ne pas être une jeune fille? Je suppose que vous trouvez que nous faisons un peu trop d'embarras à propos de nos robes. C'est vrai, sans doute. Mais c'est absolument de votre faute.

Avez-vous jamais entendu parler du Herr Professor qui trouvait toute parure superflue, et prêchait pour les femmes les modes raisonnables et utiles? Son épouse, qui était une personne docile, adopta, désirant lui faire plaisir, « la robe réforme ». Et que pensez-vous qu'il ait fait? Il est parti avec une petite femme d'opérette.

Toujours à vous. JOUJOU.

P. S. — La femme de chambre de notre corridor porte des tabliers de guingan à carreaux bleus. Je vais lui en acheter d'autres, couleur marron, et je jetterai les bleus au fond du lac. Chaque fois que je les vois, j'ai des souvenirs qui me donnent le frisson.

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917

Le 17 novembre.

Cher papa Faucheux,

Fâcheux incident dans ma carrière littéraire! Je ne sais pas si je dois vous en parler ou non, mais j'aurais besoin d'un peu de sympathie — d'une sympathie muette — s'il vous plaît. Ne rouvrez pas ma blessure dans votre prochaine lettre.

J'ai passé, à écrire un livre, toutes mes soirées de l'hiver dernier et tous mes moments de l'été qui n'étaient pas consacrés à apprendre le latin à mes deux petites sottes d'élèves. Je l'ai fini juste pour la rentrée du collège et je l'ai envoyé à un éditeur. Celui-ci l'a gardé pendant deux mois, et j'étais sûre qu'il allait l'accepter ; mais hier matin, un commissionnaire m'a apporté un paquet (trente cents à payer) et voilà mon livre revenu avec une lettre de l'éditeur, une lettre très gentille et toute paternelle — mais d'une franchise! Il écrit qu'il voit, d'après l'adresse, que je suis encore au collège et m'invite, si je veux bien accepter un conseil, à suivre mes cours avec tout le zèle dont je suis capable et à ne plus rien écrire avant d'avoir reçu mon diplôme. Il joint l'opinion de son lecteur. La voici :

« Sujet des plus invraisemblables. Caractères exagérés. Dialogue sans naturel. Une bonne dose d'humour, mais pas toujours du meilleur goût. Dites-lui de continuer ses essais et peut-être, à la longue, écrira-t-elle un vrai livre. »

Pas très flatteur, en somme, n'est-ce pas, papa? Et moi qui pensais que j'apportais une importante contribution à la littérature américaine — je le croyais vraiment, et je projetais de vous surprendre en écrivant un grand roman avant mon diplôme. J'ai réuni mes matériaux pendant que j'étais chez Julia, à Noël dernier. Mais l'éditeur a sans doute raison. Quinze jours ne suffisent peut-être pas pour se rendre compte des mœurs et des coutumes d'une grande ville.

Quand je suis sortie hier, j'ai emporté mon livre, et une fois arrivée à l'usine à gaz, j'ai demandé au chauffeur s'il voulait bien m'ouvrir le four. Très poliment, il a accédé à mon désir, et de mes propres mains j'ai jeté mon roman au feu. Il m'a semblé, à ce moment-là, que je venais d'incinérer mon unique enfant!

Je me suis couchée hier soir triste à pleurer ; j'ai pensé que je n'arriverais jamais à quoi que ce soit et que vous aviez dépensé votre argent pour rien.

Mais, ce matin, je me suis réveillée avec, en tête, un joli sujet tout neuf. Toute la journée, j'ai été occupée à disposer mes personnages, et je me suis trouvée aussi heureuse que possible. On ne m'accusera pas au moins d'être pessimiste! Si j'ai quelque jour un mari et douze enfants engloutis dans un tremblement de terre, je serai le lendemain remise de mes émotions et commencerai, souriante, une nouvelle collection.

Affectueusement, JOUJOU.

Le 14 décembre.

Cher papa Faucheux,

J'ai fait hier soir le rêve le plus comique que vous puissiez imaginer. J'étais chez un libraire et le commis m'apportait le dernier livre paru : *La Vie et les Lettres de Jerusha Abbott*. Je l'ai vu très nettement — relié en rouge, avec l'image de l'asile John Grier sur la couverture ; mon portrait à la première page avec cette dédicace : « Sincèrement à vous, Joujou Abbott. » Mais au moment où je tournais les pages pour voir à la fin du volume l'inscription gravée sur ma tombe, je me suis réveillée. C'est très ennuyeux!

J'étais au moment de savoir qui j'épouserai et quand je mourrai.

Ne croyez-vous pas que ce serait intéressant de pouvoir lire l'histoire de sa vie — écrite par un auteur parfaitement véridique et au courant de tout? Mais vous ne pourriez le lire qu'à cette condition : Ne jamais rien en oublier et être obligé de vivre toute votre vie en sachant exactement, à l'avance, tout ce qui doit vous arriver et même quelle sera l'heure de votre mort. Combien de gens, croyez-vous, auraient le courage de lire? Et combien pourraient s'empêcher de satisfaire leur curiosité, même au prix de vivre sans espoir et sans surprises?

La vie, de toute façon, est plutôt monotone ; il faut manger et dormir si souvent. Mais imaginez-vous quelle monotonie mortelle ce serait si rien d'inattendu n'arrivait entre les repas. Miséricorde! Papa, voilà une tache d'encre, mais j'en suis à ma troisième page et je ne puis pas recommencer sur une feuille blanche.

Je continue la biologie cette année encore — sujet très intéressant ; nous travaillons le système digestif à présent. Si vous voyiez quelle charmante section d'un duodénum de chat se trouve maintenant sous ma loupe!

Nous sommes également arrivées à la philosophie — matière intéressante mais fugitive. Je préfère la biologie, où vous pouvez au moins épingler sur une planchette les sujets en discussion. Une autre tache! Et encore une! Cette plume pleure copieusement. Prière d'excuser ses larmes.

Croyez-vous au libre arbitre? Moi, oui — sans réserve aucune. Je ne suis pas d'accord avec les philosophes qui trouvent que chaque action est le résultat inévitable et automatique d'une agglomération de causes éloignées. C'est la doctrine la plus immorale que je connaisse — personne, à ce compte, ne pourrait être blâmé pour aucune action. Si un homme professe le fatalisme, il n'a qu'à s'asseoir et dire : « Que la volonté de Dieu soit faite », et il continuerait à rester assis jusqu'à ce que mort, il tombe par terre.

Je crois absolument à mon libre arbitre et à mon pouvoir d'accomplir ce que j'entreprends — et c'est cette croyance-là qui déplace les montagnes.

Vous verrez quel grand auteur je vais devenir! J'ai déjà fini quatre chapitres de mon nouveau livre et cinq autres sont recopiés.

Voici une lettre bien confuse. N'avez-vous pas mal à la tête, papa? Nous allons nous arrêter maintenant pour faire une crème au chocolat. Je regrette de ne pas pouvoir vous en envoyer une portion ; elle sera vraiment supérieure cette fois-ci, car nous avons de la vraie crème et du bon beurre.

Affectueusement à vous, JOUJOU.

P. S. — Nous apprenons des danses de fantaisie dans la classe de gymnastique. Vous voyez, par l'image ci-jointe, comme nous avons l'air d'un vrai ballet. Celle du fond qui fait la pirouette avec cette grâce exquise, c'est moi!



Le 26 décembre.

Mon cher, cher papa,

A quoi pensez-vous donc? Ne savez-vous pas qu'il ne faut pas donner dix-sept cadeaux de Noël à une seule jeune fille? Je suis socialiste, ne l'oubliez pas. Voulez-vous me changer en ploutocrate?

Réfléchissez combien ce serait embarrassant si jamais nous nous brouillions! Je devrais louer une voiture de déménageur pour retourner vos présents.





Je regrette que la cravate que je vous ai envoyée ne soit pas plus ferme ; je l'ai tricotée de mes propres mains (comme vous avez sans doute pu le constater). Vous ne pourrez la porter que les jours froids, où vous la cacherez sous votre pardessus.

Merci, papa, merci mille fois. Je crois que vous êtes l'homme le plus charmant du monde entier — et aussi le moins sérieux!

JOUJOU.

Voici un trèfle à quatre feuilles du camp Mc Bride pour vous porter bonheur cette nouvelle année.

Le 9 janvier.

Papa, voulez-vous faire une chose qui vous assurera une place au ciel?

Il y a une famille ici, dans une position désespérée. Mère, père, et quatre enfants encore visibles — les deux aînés ont disparu dans le monde à la recherche de la fortune, et ils n'ont jamais rien envoyé chez eux. Le père travaillait dans une verrerie, travail terriblement malsain. Il est devenu phtisique, et maintenant le voilà à l'hôpital. Toutes les économies ont été mangées, et c'est la fille aînée — elle a vingt-quatre ans — qui fait vivre toute la famille. Elle est couturière à la journée, gagne — quand elle gagne — un dollar et demi, et le soir elle brode des chemins de table. La mère, une personne très pieuse, n'a pas beaucoup de santé et n'est d'aucun secours. Elle reste sur sa chaise, les mains croisées, comme une image de la résignation, pendant que sa fille se tue à force de surmenage, de responsabilités et de tracas ; elle ne sait pas comment ils pourront passer l'hiver — ni moi non plus. Cent dollars suffiraient pour acheter du charbon et des souliers pour trois enfants, de façon qu'ils puissent aller en classe, et il y aurait encore un petit supplément pour que la fille ne se tourmente pas lorsqu'elle reste quelques jours sans travail.

Vous êtes l'homme le plus riche que je connaisse. Ne croyez-vous pas que vous pourriez sacrifier cent dollars? Cette fille mérite qu'on lui vienne en aide, beaucoup plus que moi. Je ne vous fait cette demande qu'à cause d'elle ; ce qui peut arriver à la mère me laisse parfaitement indifférente — c'est une méduse cette femme-là.

La façon dont certaines gens lèvent les yeux au ciel en disant : « Peut-être tout est-il pour le mieux! » quand ils savent pertinemment que ce n'est pas, me fait enrager. L'humilité ou la résignation, appelez-la comme vous voudrez, est tout bonnement de l'inertie impuissante. Moi, je prêche une religion plus militante!

Nous avons les plus terribles leçons de philosophie — tout Schopenhauer — pour demain. Le professeur ne paraît pas se rendre compte que nous faisons d'autres études que celle là. C'est un drôle de numéro. Il se promène la tête dans les nuages et bat de l'œil, ébloui, quand, de temps en temps, il touche terre. Il essaie d'alléger ses conférences par des jeux de mots — et nous faisons de notre mieux pour sourire, mais je vous assure que ses plaisanteries n'ont rien de bien risible. Il passe son temps entre les classes, à creuser la question de savoir si la matière existe réellement ou s'il croit seulement à son existence.

Je suis sûre que ma petite ouvrière n'a aucun doute sur ce point.

Où croyez-vous que soit maintenant mon nouveau roman? Au panier. Je vois moi-même qu'il ne valait rien du tout, et lorsqu'un auteur se rend ainsi justice, que pourrait être le jugement du public?

Plus tard.

Je vous écris, papa, d'un lit de douleur. Depuis deux jours, je suis malade, j'ai les amygdales enflées ; je puis tout juste avaler du lait chaud, et rien que cela.

« A quoi pensaient vos parents de ne pas vous avoir fait couper les amygdales quand vous étiez petite? » a demandé le docteur. Je n'en ai aucune idée, mais je crois bien qu'ils ne pensaient guère à moi. J. A.

A vous,

Le lendemain matin.

Je viens de relire ma lettre avant de la cacheter. Je ne sais pas pourquoi je vois la vie dans une telle atmosphère de brouillard. Je m'empresse de vous dire que je suis jeune, heureuse et exubérante, et j'espère que vous êtes dans les mêmes conditions. La jeunesse n'a rien à faire avec les anniversaires ; tout dépend de l'état de votre esprit. On peut avoir des cheveux gris, papa, et être toujours un gosse.

Affectueusement, JOUJOU.

Le 12 janvier.

Cher monsieur le philanthrope,

Votre chèque pour ma famille est arrivé hier. Que de remerciements! Je le leur ai porté aussitôt après le déjeuner — car j'ai séché le gymnase — et vous auriez dû voir la tête de la grande fille! Elle était tellement surprise, heureuse et réconfortée, qu'elle avait presque l'air jeune ; et elle n'a que vingt-quatre ans. Que c'est triste!

« Merci, bon Dieu! » s'écria la mère, lorsqu'elle comprit que ce bout de papier valait cent dolars.

— Ce n'est pas le bon Dieu du tout, lui dis-je, c'est papa Faucheux (j'ai dit M. Smith).

— Mais c'est le bon Dieu qui lui en a donné l'idée, dit-elle.

— Pas du tout! C'est moi qui la lui ai donnée, cette idée-là. »

Mais, de toute façon, papa, j'espère que le bon Dieu vous récompensera convenablement. Vous méritez une exemption de dix mille ans de purgatoire.

A vous très reconnaissante,

JOUJOU ABBOTT.

Le 15 février.

Plaise à Votre Excellente Majesté.

Ce matin, j'ai déjeuné d'un pâté de dinde froide et d'un quartier d'oie, et j'ai envoyé quérir une tasse de thé (façon de boisson chinoise), dont je n'avais jamais goûté jusqu'à ce jour d'hui.

Ne vous frappez pas, papa, je ne suis pas devenue folle ; je cite seulement Sam'l Pepys. Nous le lisons dans les cours de l'histoire anglaise, source originale. Sallie, Julia et moi, nous ne parlons plus maintenant que la langue de 1660. Ecoutez plutôt : « Je me suis rendu à Charing-Cross voir pendre, étirer et écarteler le major Harrison ; il avait la mine aussi réjouie que jamais homme pût l'avoir en telle conjoncture ». Et ceci encore : « Dîné avec milady. Elle avait un habit de deuil le plus galant du monde ; son frère, en effet, est mort hier de la fièvre pourprée. »

Un peu tôt, n'est-ce pas, pour recevoir à dîner?

Un ami de Pepys a trouvé un procédé fort habile qui permettra au roi de s'acquitter de ses dettes. Il s'agit simplement de vendre aux pauvres gens des aliments avariés. Je ne crois pas qu'aujourd'hui nous soyons tout de même aussi méchants, quoi qu'en disent les journaux.

Samuel s'intéressait autant à sa toilette que s'il avait été femme ; il dépensa cinq fois plus que son épouse en beaux habits. Cette époque paraît avoir été l'âge d'or des maris.

Lisez cette petite note touchante. Vous allez voir comme il était honnête. « Aujourd'hui, on m'a apporté mon beau manteau de Camlett avec des boutons d'or, il vaut très cher, et je prie le bon Dieu de me mettre à même de pouvoir le payer. »

Pardonnez-moi de vous parler tant de Pepys ; j'écris une étude sur lui.

Que dites-vous de ceci, papa? L'Association du *self government* a aboli le règlement de dix heures. Nous sommes libres de ne pas éteindre nos lumières de la nuit si nous ne le voulons pas. Tout ce qu'on nous demande, est de ne pas déranger nos voisins — nous sommes censées, d'ailleurs, ne pas donner de grandes soirées. Ceci permet une jolie observation sur la nature humaine. Maintenant que nous pouvons veiller aussi tard qu'il nous plaît — il ne nous plaît plus. A neuf heures, nous somnolons déjà, et à 9 heures 30, la plume tombe de nos mains endormies. Il est 9 heures 30 à présent. Bonne nuit.



Le 5 mars.

Cher monsieur le membre du Comité,

C'est demain le premier mercredi du mois — journée fatigante pour l'asile John Grier. Comme ils seront contents quand sonneront cinq heures et qu'après leur avoir tapoté les joues, vous, du Comité, vous serez tous partis! M'avez-vous jamais tapoté les joues, à moi personnellement, papa? Je ne le crois pas. Il me semble que j'ai plutôt gardé la souvenir de gros et gras messieurs.

Faites, je vous prie, mes amitiés à l'asile, mes amitiés sincères. Je me sens vraiment de la tendresse quand je le regarde après quatre années à travers la brume du temps. Au début, à mon arrivée au collège, j'ai éprouvé un sentiment de rancune pour avoir été privée de l'enfance qu'ont naturellement les autres petites filles ; mais maintenant, je n'ai plus le même sentiment et je pense à tout cela comme à une aventure peu banale. J'y trouve une sorte de point de repère d'où je puis contempler la vie. Comme j'étais déjà grande quand j'ai quitté l'asile, j'ai pu avoir une vision du monde que n'auront jamais ceux qui se sont toujours trouvés au fort de la mêlée.

Je connais quantité de jeunes filles (Julia entre autres) qui ne se rendent pas compte qu'elles sont heureuses. Elles sont tellement habituées à la sensation du bonheur qu'elles ne le sentent même pas. Mais moi, je sais à tout moment de la journée que je suis heureuse. Et je veux continuer de l'être, en dépit de tout ce qui peut m'arriver de désagréable. Je vais envisager les choses de cette espèce (maux de dents inclus) comme des expériences intéressantes que je me réjouis d'avoir eues. « Sous quelque ciel que je me trouve, j'ai un cœur prêt à tout destin. »

Cependant, papa, ne prenez pas trop à la lettre cette nouvelle affection pour l'A. J. G. Si j'ai cinq enfants, comme Rousseau, je ne les abandonnerai pas sur les marches d'un hospice afin qu'ils soient élevés avec simplicité.

Mes meilleurs souvenirs à Mme Lippett (je crois que c'est le mot juste ; mes tendresses seraient un peu trop) et n'oubliez pas de lui dire quelle jolie nature s'est développée en moi.

Affectueusement. JOUJOU.

(A suivre.) JEAN WEBSTER.

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

Dessins de l'Auteur.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription arrêtée le 14 février

Mme Moulton, 250 fr. — M. Bareillier, 500 fr. (2e versement). — M. Ernest Lévy, 200 fr. (2e versement). — Anonyme, 100 fr. — Une abonnée, 100 fr. — M. Gabriel Pierné, 100 fr. — M. Chevillard, 100 fr. — Mlle Odette Leturc, 50 fr. — Mme Dettetbach, 50 fr. — Mlle Marie Leconte, 50 fr. — Mlle Madeleine Roch, 50 fr. — Anonyme, 200 fr. — Mme Aurenche, 5 fr. — Mme Pénin, 13 fr. — Mme Albertini-Pietrini, 6 fr. — Mlle Brouard, 10 fr. — Les petits élèves de l'école de Cherchell et leur maîtresse, 8 fr. 50 — Mlle M. Sévérac, 5 fr. — Nadiejda et Tatiana Potopasky, 2 Russes, 5 fr. — Sergent E Moulinet, 5 fr. — Mme O. Thornhill, 100 fr. — Mme Maiseau, 20 fr. — F. D., 5 fr — Mlle Quédinet, 3 fr. — Mme Caudel, 5 fr. — Mme Boisse, 5 fr. — Merci à saint Antoine, 5 fr. — Mlle Marie Rivière, 10 fr. — M. Dumont, 50 fr. — M. Dreifuss, 200 fr. — M. Jacques Thouvenin, 20 fr. — Mlles Suzanne et Madeleine Rousseau, 10 fr. — Mme Marie Villenavo, 10 fr. — Mme Marguerite Ducas, 20 fr. — Mme A. Blaquière, 40 fr. — Dr Fleury, 10 fr. — Mme C. Oudot, 3 fr. — M. Devillegoureix, 10 fr. — Mme Tenière, 2 fr. — Anonyme à Rennes, 10 fr. — Florette de Savoie et ses écoliers, 15 fr. — Sergent Vernaève, 5 fr. — M. Michel Hayot, 25 fr. — M. Frustin, 5 fr. — Mme Despaux, 20 fr. — M. Martin 10 fr. — Mme Pelletier, 20 fr. — Anonyme Bourguignonne 10 fr. — F. Mathilde, 5 fr. — Petite Madeleine, 2 fr. — Mme Van Vlamertynghe, 15 fr. — Mlles Chuchet et Decotte, 10 fr. — M. René Amav, 60 fr. — Les élèves de l'école de Vailhan, 4 fr. — Ch. B., 10 fr. — Mlle Merot, 10 fr. — Jeanne et Aline D., 50 fr. — Mme Madeleine Meyer, 100 fr. — Une Bruxelloise rapatriée, 2 fr. — Produit d'une soirée donnée par Mme Marius Julien, 23 fr. — Angelo-Luce, 5 fr. — Mme Berthelin, 10 fr. — Simone Deirieu, 6 ans, 10 fr. — Suzanne Michot, 11 ans et demi et Yvonne Michot, 3 ans et demi, 10 fr. — Anonyme, 20 fr. — A. J. M., 10 fr. — « Fidèle à son Grand », 5 fr. — Ecole de filles du cours Saint-André à Grenoble, 50 fr. — Mme Victor Robert, 50 fr. — Marguerite et Marie, 10 fr. — Mlle Antoinette Durand, 10 fr. — Anonyme à Béziers, 10 fr. — M. et Mme E. Lenoir, 10 fr. — Mme Pierré, 2 fr. 50. — M. Boireau, 50 fr. — Anonyme à Pézenas, 20 fr. — E. B. Saint-Maurice, 5 fr. — Anonyme, 10 fr — M. Tonsit, 5 fr. — M. Bousquet, 2 fr. — M. Lapierre, 5 fr. — M. Martin, 0 fr. 75. — M. Pangon, 1 fr. — M. Lebreton, 3 fr. — Mme Echard, 2 fr. — La Receveuse des postes de Laqueille, 5 fr. — Mme Auriol, 25 fr. — M. Arquinet, 100 fr. — Mme Thévenot, 5 fr.

Séance de Musique de chambre
à l'Université des Annales

La cinquième séance consacrée à la musique slave, avec l'éminent concours de M. Edouard Risler, de Mlle Yvonne Gall et du Quatuor Chailley, a lieu aujourd'hui, vendredi, à 4 h. 1/2.

Voici le programme de la 6e séance :

Vendredi 8 Mars, à 4 h. 1/2

Festival CHAUSSON et DEBUSSY

1. *Quatuor* (piano et cordes) .. .. .. E. CHAUSSON
(Animé, très calme, simple et sans hâte, animé.)
MM. Lazare Lévy, M. Chailley, L. Pascal, L. Ruyssen.
2. *La Chanson perpétuelle* (chant et quatuor). .. .. E. CHAUSSON
Mme Marié de l'Isle et le Quatuor Chailley.
3. *Children's Corner* (pour piano).. .. C. DEBUSSY
   1. *Doctor Gradus ad Parnassum.*
   2. *Jimbo's lullaby (Berceuse des éléphants).*
   3. *Sérénade for the doll (Sérénade de la Poupée).*
   4. *The Snow is dancing (La neige danse).*
   5. *The little Shepperd (Le petit Berger).*
   6. *Golliwog's cake walk.*
M. Lazare Lévy.
4. *Mélodies* .. .. C. DEBUSSY
Mme Marié de l'Isle.
5. *Quatuor à cordes* .. .. C. DEBUSSY
(Animé et très décidé, assez vif et bien rythmé, Andantino doucement expressif. Très modéré, très mouvementé et avec passion.)
Le Quatuor Chailley.
Piano Erard

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 6 (1er mars)

Contes et Chansons populaires des pays de France : Les vieux Noëls, par JEAN RICHEPIN, 11 morceaux de musique (notations communiquées par M. Julien Tiersot). — Au Pays des Aromates et des Gazelles : le Désert Arabe ; le Roman d'Antar, par Mme MYRIAM HARRY.

Nombreuses illustrations, estampes anciennes.
Le Numéro : 0 fr. 60.
Abonnement aux 24 Nos de l'année : 12 francs.
L'abonné reçoit de suite les 5 Nos déjà parus.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 22 février 1918

3e Emprunt de la Défense Nationale. — La délivrance des certificats provisoires de rentes 4 o/o 1917, intégralement libérées, commencera le 25 février pour le département de la Seine, aux guichets qui ont reçu les souscriptions.

En province, la délivrance commencera ultérieurement aux dates qui seront portées à la connaissance des souscripteurs par la voie des journaux locaux.

Le 4 o/o enregistre actuellement une plus-value d'un franc sur son prix d'émission et son premier coupon trimestriel sera payable à partir du 16 mars.

Au cours actuel, le 4 o/o constitue un excellent placement avec une large perspective de plus-value progressive en capital.

Ainsi que nous l'avions fait prévoir, la souscription aux **obligations 6 o/o net de la Compagnie Générale de Constructions navales** est close, après avoir obtenu un complet et brillant succès.

La qualité de cette valeur, doublée de son haut parrainage, la fera rechercher par les capitalistes et elle atteindra rapidement le niveau des meilleures valeurs similaires.

Rappelons que le premier coupon semestriel de 15 francs net sera payable à partir du 15 août prochain.

Il importe de rappeler aux porteurs de **valeurs mobilières étrangères non abonnées,** qui auront encaissé à l'étranger leurs coupons en 1917 sans avoir apposé sur chaque titre des timbres mobiles d'une valeur égale à la taxe annuelle de 6 o/o sur le revenu, qu'ils devront faire *avant le 31 mars* leur déclaration à l'enregistrement, sous peine d'amende et de poursuites.

La **Bourse de Paris** fait montre d'une excellente résistance aux influences qui voudraient la déprimer dans des buts spéculatifs. Le marché a accueilli avec un remarquable sang-froid la nouvelle de la capitulation russe, tablant sur divers motifs d'avoir confiance dans l'avenir. Toutefois il est bien évident que l'ensemble des conjonctures générales ne se prête pas à un mouvement d'affaires et incite plutôt à l'expectative.

Il faut observer que le marché financier ne se limite pas à la Bourse. En dehors d'elle, l'activité des capitaux s'est portée sur diverses émissions de bons et d'obligations et s'est opérée, d'autre part, dans de nombreuses augmentations de capital. La preuve en est dans le succès de ces diverses opérations, où les détenteurs de capitaux ont trouvé l'emploi de leurs disponibilités.

Il reste, sans doute, beaucoup d'argent inactif. On ne saurait trop inciter les thésauriseurs à sortir de leur inertie et à acheter des **Bons et des Obligations de la Défense Nationale** pour leur bien propre et pour celui du pays.

Nos fonds nationaux sont soutenus : le 5 o/o de 87 70 à 87 80, le 4 o/o à 69 60 pour le libéré et 69 70 pour le non libéré.

Les **Fonds Russes** et les valeurs du groupe sont évidemment tassés, mais leur recul n'est pas tellement sensible.

En attendant le déroulement des événements en Russie, les porteurs de valeurs russes ont appris avec intérêt qu'ils ne demeurent pas sans défense puisque la note suivante, rédigée par les membres du corps diplomatique, alliés et neutres, à Pétrograd, vient d'être remise au cabinet des affaires étrangères russe :

« Afin d'éviter un malentendu à l'avenir, les représentants à Pétrograd de toutes les puissances étrangères déclarent qu'ils considèrent les décrets au sujet de la répudiation des emprunts de l'État russe, de la confiscation des propriétés de toutes sortes et d'autres moyens analogues comme sans valeur en ce qui concerne leurs nationaux, et lesdits représentants se réservent le droit de réclamer à l'heure voulue au gouvernement russe les dommages et intérêts pour toutes les pertes que ces décrets pourront apporter à leurs nationaux. »

L'Extérieure d'Espagne est soutenue de 118 à 119 fr. par les efforts faits en vue de l'amélioration du change.

Très bonne tenue des **Fonds Sud-Américains.**

L'allure du groupe bancaire est satisfaisante. La **Banque de France** passe de 5,240 fr. à 5,250 fr.; le **Crédit Foncier** s'affermit vers 685 fr. avec un dividende annoncé de 30 fr. contre 25 fr. précédemment, la **Banque de Paris** vers 995 fr. avec un dividende annoncé de 35 fr. contre 30 fr., la **Compagnie Algérienne** vers 1,365 fr. avec un dividende annoncé de 54 fr. contre 52 fr. 50. Le **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** a poursuivi ses progrès de 480 fr. à 495 fr. Le **Crédit Mobilier Français** est ferme vers 420 fr., la **Société Générale** vers 545 fr., le **Crédit Lyonnais** vers 1,090 fr.

Les **valeurs de navigation** présentent de la résistance, sans se laisser influencer par la mise en réquisition de la flotte marchande à partir du 10 mars. Nous avons dit déjà que cette question de fait ne modifiera pas sensiblement l'état de choses actuel.

Le reste de la Cote ne présente pas de variations notables.

Les obligations de la **Compagnie d'Electricité de la Province de Buenos-Aires** sont convoqués en assemblée générale pour le 22 mars à Londres, en vue de statuer sur un projet d'arrangement, qui comporterait le règlement du coupon du 1er octobre 1917 resté en souffrance, du coupon du 1er avril 1918 et des quatre coupons semestriels suivants par la remise de certificats portant intérêt à 5 o/o net.

Le **CREDIT MOBILIER FRANÇAIS** est à la disposition des intéressés pour recevoir leurs titres en vue de cette assemblée.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Ne nous fions pas trop aux premiers rayons de soleil, qui paraissent plus chauds qu'ils ne sont en réalité et qui alternent souvent avec des giboulées et des changements de température aussi brusques que désagréables, même pour les personnes les moins frileuses.

Cependant, l'apparition de quelques gais rayons de soleil nous fait penser au printemps et déjà nous songeons à ce que nous réserve la mode pour cette saison. Dès maintenant, chères amies, je vous annonce que ses tendances actuelles la mettent à la portée de toutes, car vous pourrez avoir, pour compléter votre costume de printemps, une redingote plus ou moins ajustée, une jaquette longue ou courte plus ou moins vague, ou même tout simplement une robe-manteau ou une robe trotteur. Choisissez donc parmi les modèles que je viens de vous énumérer, ceux qui conviennent le mieux à votre silhouette, ceux qui se prêteront le mieux aux futurs arrangements capables d'en prolonger la durée. Et quant

AU CHOIX DES ÉTOFFES

rassurez-vous, grâce à la belle vaillance de nos industries, françaises, de magnifiques tissus ont été fabriqués, qui nous habilleront à ravir. Je ne parle pas ici de ces étoffes courantes qui séduisent à première vue mais se grippent, se raccourcissent à la moindre ondée et n'ont aucune solidité ; ces « bon marché » là sont toujours trop cher ! Si vous voulez de *hautes nouveautés*, superbes, inusables, d'une parfaite élégance, allez à la Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas (place de la Bourse), Paris, ou demandez des échantillons envoyés franco. Vous pourrez comparer et juger.

Je vais terminer par un conseil utile :

POUR L'AVENIR DE NOS ENFANTS

Depuis quelque temps je recommande ici l'Ecole Technique de Représentation, 58 *bis*, Chaussée d'Antin, et j'ai déjà reçu bien des remerciements de ceux et celles qui, sur mon conseil, se sont adressés à elle. N'hésitez donc plus, vous tous qui désirez acquérir une situation indépendante et lucrative : apprenez le commerce en suivant les cours sur place ou par correspondance de cette école. Demandez la brochure gratuite envoyée de ma part.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

B. de C... — Pour épaissir, allonger et brunir vos cils et sourcils, usez de la Sève Sourcilière, de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Vous donnerez ainsi à votre regard plus d'expression.

Perpignanaise. — Je ne connais pas ce procédé ni de maison à Paris l'employant. Je connais simplement les séchoirs électriques qui produisent bien cet effet, et dont on se sert pour sécher les cheveux après un shampooing ; tous les bons coiffeurs s'en servent maintenant.

Creusette. — Je ne vois pas très bien la nature de ces taches, à moins que ce soit de l'eczéma. Adressez-vous, de ma part, aux Laboratoires Rebec, 59, rue de Châteaudun, en leur expliquant votre cas.

Mary B... — Pour vos dents, employez le Dentifrice Bleu « Héra », 81, rue de Chézy, à Neuilly.

Petite Coquette en province. — 1° Oui, ces sacs sont toujours à la mode. 2° Cette édition n'existe plus depuis la guerre et je ne crois pas que vous puissiez les trouver ailleurs en ce moment.

Hélène S... — Les Dentifrices des Bénédictins du Mont-Majella : Elixir, poudre ou pâte sont excellents pour l'entretien des dents. L'Elixir parfume délicieusement la bouche, la Pâte nettoie merveilleusement. Demandez-les à l'administrateur E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

Mary. — Pas de compresses ; lotionnez-vous simplement avec de l'eau dans laquelle vous aurez mis quelques gouttes d'eau oxygénée. Quant à vos mains, ces rougeurs sont dues à une mauvaise circulation du sang. Evitez de comprimer les poignets, lavez-vous toujours à l'eau tiède, ne sortez jamais sans gants et usez de la Pâte des Prélats pour les blanchir.

Couchette. — N'importe quelle librairie de Paris pourra vous procurer ce livre si elle ne l'a pas en magasin.

Mlle D. R... — Apprenez la sténo et la dactylo en suivant les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Vous pourrez aussi y adjoindre les cours de comptabilité. Cette école, qui forme d'excellentes élèves, se chargera de vous placer ensuite.

T. S. F. — Badigeonnez-vous avec une composition de 30 gr. de moelle de bœuf et 1 gr. de baume du Pérou.

E. H..., armée d'Italie. — A trente-cinq ans.

Léa Tribollier, à Constantine. — 1° A la Librairie Théâtrale, 11, boulevard des Italiens. 2° Dans toute bonne librairie de Paris.

FURETTE.

LIBRAIRIE

Il vient de paraître deux livres d'un intérêt très différent, mais dont nous recommandons la lecture à titre égal aux lecteurs des *Annales* : le premier est le splendide et passionnant roman d'Antoine REDIER :

« Le Mariage de Lison »

que doivent lire toutes les jeunes filles ; le 2e, intitulé :

« Lettres d'un vieil Américain à un Français »

devrait être le livre de chevet de tous les jeunes gens.

(Chaque volume 4 fr. 50. *Payot*, Paris, 106, boulevard Saint-Germain.)

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Poules : Ponte doublée même hiver. Demandez notice, attestations Pondéine. L. Poterlet, Lisieux (Calvados).

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

Latin par correspondance. Inédit. Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Famille prend pensionnaires, même convalescents guerre, Paris ; été, campagne. Ecrire : Mathilde, Journal.

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire : Service An. Gabriel, Evreux (Eure).

Secrét. dactylo capable (de préférence jeune veuve avec un ou sans enfant) est demandée pour travail de bureau avec monsieur seul, à la campagne. Instruction, simplicité et modestie seraient appréciées. Ecrire : Boîte postale n° 364 Paris Central.

Situation stable serait faite à jeune femme capable (de préférence jeune veuve avec un ou sans enfant) sachant tenir intérieur d'un monsieur seul, à la campagne. Ecrire : Boîte 364, poste centrale, Paris.

Timidité guérie. Procédé scientifique merveilleux. Ecrire : Suard, ex-magnétiste, Vincennes.

Lisez le *Carnet-Critique*, spécimen 0 fr. 75. 208, rue de la Convention.

Cherche une ou deux chambres quartier République. Paris. Mme Philippe, avenue République, Montrouge.

Apprenez chez vous rapidement
COMPTABILITÉ
en vous adressant aux Etablts JAMET-BUFFEREAU, 96, Rue de Rivoli, Paris. Programme gratuit.
NANCY — BORDEAUX — MARSEILLE

Demandez un N° spécimen
DU
MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS
14, rue du Helder, Paris (IXe)

C'est l'un des plus anciens organes de la finance parisienne et un guide sûr et indépendant des capitalistes.

Chaque jeudi, il donne à ses abonnés les cours des valeurs, les renseignements d'actualité : assemblées, coupons, tirages, etc.

Les *Abonnés des "Annales"* ont droit à un prix de faveur de **5 fr.** pour la France et de **7 fr.** pour l'Etranger (au lieu de 8 fr. et 10 fr.), montant de l'abonnement d'un an.

Vérification gratuite de tous les tirages et renseignements gratuits sur toutes les valeurs pour les abonnés du *Moniteur des Tirages Financiers*.

ALCOOL de MENTHE
DE
RICQLÈS
Produit hygiénique indispensable
Le meilleur et le plus économique des Dentifrices.
Exiger du RICQLÈS

LA PLUME "YANKEE" à bec réservoir breveté ÉCRIT 600 MOTS d'une prise d'encre. *Echantillons franco contre* 0.50. USINES AMÉRICAINES RÉUNIES, 6, rue Saineuve, 6, Paris.

Mme **DUCHATELLIER**, seul inventeur des
APPAREILS
Modificateurs des formes du Nez
Brevetés s.g.d.g. France et Etranger
AMINCIT, REDRESSE et ABAISSE les NEZ de tous les modèles et pour tous les cas
Se méfier de la contrefaçon
Médaille de Bronze, Bruxelles 1910
SPÉCIALITÉ DU TRAITEMENT des **Rougeurs du Nez, Points noirs, Boutons. Crème de Beauté** donne jeunesse, fraîcheur du teint. **Poudre de riz** *"Sans Pareille"* veloute la peau. **Crème de massage** efface rides. **Soins du Visage, du Nez, des Yeux. Mentonnière** réduit le **double Menton. Crème Grecque** développe la poitrine, la rend ferme.
Seule Maison de Vente : **209, rue Saint-Honoré, Paris.**

CONSTIPATION
radicalement guérie par la
PILULE CLÉRAMBOURG
Remède infaillible connu depuis 1598.
22 pilules 0.75 ttes phies. Echanton gratuit. 4, rue Tarbé, Paris.

GLYCOMIEL
Gelée à base de Glycérine et de Miel anglais, sans huile ni graisse. Gardez à vos mains leur blancheur, à votre visage sa fraîcheur : restez belle en dépit des Saisons. Souverain contre les rougeurs de la Peau.
Grand Tube 1f75 franco timbres ou mandat.
Parfrie HYALINE, 37, Faubg Poissonnière, Paris.
Rose Cologne Violette

CONSERVEZ VOS ŒUFS
PAR UN MOYEN INFAILLIBLE FACILE ET ÉCONOMIQUE
(Ne coûte pas 10c et économise 1f à 2f par douz.) en employant la
POUDRE COQ
LE PAQUET ...

REVUE DES JEUNES
Organe de Pensée Catholique et Française
Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois
Directeur : A.-D. SERTILLANGES
Professeur à l'Institut Catholique de Paris

Abonnements : 3, rue de Luynes, Paris (VIIe). — Un an : 10 fr. Le numéro, 0 fr. 50.

" L'Alarme "

FRANÇAIS ! FRANÇAISES !
L'Alcool est votre ennemi !

Défendez votre PATRIE en aidant L'ALARME, Société française d'action contre l'ALCOOLISME.
Brochure : « **Le Roi-Alcool** » ; 0 fr. 50.
Prix spéciaux pour la propagande. — Bulletin gratuit sur demande.
" L'ALARME ", 45, rue Jacob, Paris-VIe.

ANGLAIS appris *seul* en lisant chaque samedi *LE CAUSEUR ANGLAIS*. Trois mois : 3f50. Spécimen : 0f50
Le CAUSEUR ANGLAIS, 29, r. Bellefond, Paris

ECZÉMAS-ULCÈRES VARIQUEUX MALADIES DE LA PEAU-PLAIES
GUÉRISON ASSURÉE EN 15 JOURS PAR LE TRAITEMENT DE L'ABBAYE DE CLERMONT
Renseignements & Brochure gratuits
I. THÉZÉE A LAVAL *(Mayenne)*

Hormis le **JUVÉNIL**
Il n'y a pas au monde de CORSETS vraiment faits pour la FILLETTE

Chose inouïe !... Tous sont faits sur le modèle des corsets de femme, à peu de choses près ; erreur pernicieuse qui met obstacle au développement des organes vitaux ainsi enserrés.

Le **JUVÉNIL** est le seul corset qui ait été conçu particulièrement pour la **Fillette en formation** et la **Jeune Fille en pleine croissance**. C'est un corset incomparable pour l'Adolescence.

Prix de 6 à 20 ans ; **18 fr. à 29.50** suivant l'âge
L'exiger partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS
Nous demander la liste avec notice à
Corseterie spéciale de France, 18, r. Taitbout, Paris
Agent pour l'Egypte : M. M. ZACHER, Alexandrie

La Pommade Philocome Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE
Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser les fait repousser abondants et soyeux après la 3e friction. *Dépôt toutes Phcies.* Prix : fco **3** fr, + **0.30** impôt fiscal ; les 6 pots **16.50, + 1.80** impôt fiscal. - ETRANGER : **3.50**, les six **18.50.** Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORNANS (Jura).

JE GUERIS LA HERNIE
Ch. COURTOIS, SPÉCIALISTE HERNIAIRE
30, Faubourg Montmartre, PARIS (9e)
CEINTURES VENTRIÈRES ANATOMIQUES
CABINET D'APPLICATION ouvert tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 6 heures.

CORNED BEEF Importation directe
Viande cuite et désossée 1re qualité Vente directe au consommateur. Fco 108 fr. la caisse de 48 boîtes de 340 gr. net cont. mandat ou remboursement. Echantillon franco 1 boîte 3 fr. Henri LEBOSSÉ, Corned Beef, Le Havre.

CHOCOLAT LOMBART
Le meilleur

LES·ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS
LE CHASSEUR D'AFRIQUE

10 Mars 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE... 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1811. — 10 MARS 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE......25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



(Phot. Mascré.)

M. JONNART
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE



Robe de jersey de laine sable et jersey de laine cerise, la tunique fendue de côté et sans manches est maintenue à la taille par une ceinture à double tour. La robe se passe par la tête et n'a pas d'ouverture.

1. Blouse en djersador rouille. Le djersador est un gros jersey de soie artificielle lourd et tombant, qui fait de jolis plis et dont le brillant fait valoir le coloris. Cette blouse-casaque est garnie de petits galons bleu sombre en grosse laine. — 2. Tunique de crêpe de Chine uni bleu faïence garnie dans le bas d'une haute bande de crêpe de Chine imprimé bleu et gris. L'ouverture sur le devant du corsage est une simple garniture car celui-ci se ferme sur l'épaule par des boutons à pression.

Petite robe de toile de laine marron clair complétée d'un manteau trois quarts en lainage assorti. Ces longues redingoles, d'allure assez sportive, sont parmi les nouveautés à succès de la saison.

BLOUSES ET PETITES ROBES

Quoi qu'en disent les grandes maisons de couture, nous ne saurons jamais nous passer de chemisettes. Surtout en cette saison, alors que nous songeons déjà aux costumes de printemps, la chemisette devient un accessoire indispensable. Toutes les combinaisons de gilets sont admises: gilets courts, gilets longs se boutonnant devant ou derrière, ajustés ou non, en soie, en broché, en lamé d'argent ou d'or, en piqué ou en droguet. Ces gilets sont montés sur une chemisette de tissu léger, et même sans la jaquette sont d'un effet agréable. Les chemisettes, de forme « jumper », en jersey de soie, un peu lourd et assez gros, souvent de teinte audacieuse comme le rouge incendie et le bleu drapeau, avec col, poignets et ourlets autour des hanches, d'une couleur tranchante, sont très pratiques et très jolis, non seulement pour le golf et le voyage, mais sous la veste. Le même « jumper » en jersey de coton blanc ou rose est charmant pour porter avec une jupe blanche. On voit un nouveau genre de chemisette de sport qui n'est ni plus ni moins qu'un genre de combinaison, car la culotte et la blouse sont d'une seule pièce, qui s'enfile par les pieds ; ce genre est particulièrement pratique pour les jeunes filles menant une vie très active. Si on choisit ce vêtement de la même couleur que la jupe, il présente deux grands avantages. La basque du corsage, par exemple, ne peut sortir de la jupe, et, en dépit des mouvements les plus brusques, tout reste correctement en place; puis la culotte ne risque pas de glisser ni de se déplacer non plus, et si un coup de vent indiscret soulève un peu la jupe, comme les dessous sont de la même couleur, personne ne peut s'en apercevoir.

La grande simplicité est toujours de rigueur, de jolis tissus, une façon soignée, voilà toute l'élégance. Les cols et les cravates, enveloppant le cou jusqu'au menton, se portent beaucoup, mais pour beaucoup de femmes se sentir ainsi gênées est une chose intolérable. Aussi on continue à voir beaucoup d'encolures dégagées. Les volants gaufrés et tuyautés en lingerie reviennent à la mode. Mais à cause de son entretien compliqué, ce genre ne peut pas plaire à tout le monde.

Les petites robes très simples, de teintes sobres, seront très en faveur cette saison ; beaucoup sont faites de noir et blanc, mais pour celles qui préfèrent une note plus colorée la teinte mordoré ou noisette est certainement la plus en faveur ce printemps. Les jupes ne dépassent guère un mètre quarante comme largeur, à moins qu'elles ne soient plissées ; elles sont droites, très courtes, et ont généralement un petit mouvement d'empiècement, de ceinture croisée ou de poches, quelque chose enfin rompant la monotonie un peu sévère de ce genre uni. Les mouvements drapés reparaissent dans beaucoup de grandes maisons ; mais la Parisienne qui affectionne toujours la simplicité élégante n'a pas l'air d'apprécier ce genre, difficile à porter actuellement.

SIMONNE B..

LES PETITS CONSEILS

Nous voici devant l'alternative de ne plus dîner en ville, ou bien d'emporter une partie de notre dîner. Il est donc sage de songer, dès maintenant, à se confectionner un sac en velours ou en soie, doublé d'une toile blanche pouvant facilement se remplacer et se laver, et pouvant contenir du pain, du sucre, etc., etc. La maîtresse de maison la plus prévoyante, la plus hospitalière et la mieux organisée ne peut donner que ce qu'elle a, et cela ne permet pas à l'heure actuelle de recevoir quelques amis, ne fût-ce qu'une fois par semaine.

Le linge rose est très en faveur, mais rien n'est laid comme ce même linge, si frais, si tentant neuf, une fois déteint et passé. Achetez une boule rose chez le marchand de couleurs, et si vous n'aimez pas la teinte un peu mauve du rose qu'on trouve dans le commerce, une pincée de poudre d'ocre ajoutée dans l'eau donne une très jolie couleur saumon ou pêche au linge qui reprend ainsi sa fraîcheur primitive.

Notes de la Semaine

Orgon et Tartufe

Les révélations apportées par M. Pichon achèvent de nous renseigner sur la duplicité allemande. Toutes les mesures étaient prises. Nos voisins poursuivaient et poursuivent encore l'asservissement de la France. Ils usaient d'une méthode qui leur est familière : l'invasion pacifique précédant et préparant l'invasion militaire; l'emploi de la ruse ouvrant les voies au triomphe de la force. C'est exactement la stratégie du bon M. Tartufe à l'égard de sa dupe, M. Orgon. J'écoutais l'autre soir cette œuvre et j'étais frappé des enseignements qu'elle contient. Molière croyait écrire une comédie de caractère et de mœurs ; il a fait une pièce symbolique.

Orgon possède à un degré éminent les défauts et les qualités du Français. Il est irascible, ardent, brave (il a prouvé son courage au service du roi), généreux (il se compromet pour ses amis et les protège) ; mais il est imprévoyant et crédule. Lorsqu'il s'engoue des gens, il ne s'inquiète de savoir ni ce qu'ils sont, ni d'où ils viennent. Sensible à la flatterie, s'ils ont su lui plaire, il leur accorde sa confiance ; il les attire dans sa maison. Vainement la clairvoyante Dorine essaie-t-elle de le désabuser

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise...

Comment l' « inconnu » s'y est-il pris pour obtenir ce qu'il souhaitait ? Il a feint l'humilité, la douceur, le désintéressement... Rappelez-vous l'allure cauteleuse des Boches, désireux de pénétrer au cœur de la citadelle à conquérir. Ils multipliaient les sourires, les promesses ; ils vendaient leur marchandise le meilleur marché du monde ; ils la vendaient à crédit ; ils ne réclamaient pas d'argent, ou si peu ! S'agissait-il d'obtenir une place, ils acceptaient des salaires dérisoires, trop heureux d'étudier la langue du pays et de compléter leur instruction. Ainsi, ils éliminaient les concurrents, monopolisaient sournoisement le commerce et l'industrie. D'abord, ils ne donnaient lieu à aucun sujet de plainte. Le patron naïf se félicitait de s'être attaché le plus soigneux des comptables, l'agent le plus actif, l'administrateur le plus adroit.

Enfin le ciel chez moi me le fit retirer
Et depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.

Voici Tartufe installé. S'il n'écoutait que les conseils de l'orgueil, l'ambitieux personnage chanterait victoire. Il s'en garde bien. Il n'ôtera le masque qu'après s'être assuré contre tout événement. Il craint que sa proie n'échappe. Jusqu'à ce qu'il la tienne entre ses griffes, il redouble de précautions ; il s'observe ; il se sent épié par des yeux hostiles. En effet, Dorine, Cléante, Elmire, Damis le battent en brèche. Au contraire, la vieille Mme Pernelle, à l'exemple d'Orgon, lui est favorable. La famille se divise en deux camps. De même, l'Allemand envahisseur avait ses partisans et ses adversaires. Ceux-ci s'épuisaient à signaler le péril. Ceux-là s'enfonçaient dans leur aveuglement. Orgon repousse sans examen les avertissements et témoignages du bouillant Damis.

Vous êtes bien payé de toutes vos caresses
Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.

A ce réquisitoire, l'imposteur oppose la résignation douloureuse du martyr impuissant à se défendre... Cela suffit... Orgon le croit persécuté et l'en chérit davantage.

Ah ! traître ! Oses-tu bien, par cette fausseté
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

Le bonhomme s'entête. Il embrasse en pleurant cet hôte, victime d'une atroce calomnie. Par acte notarié, il lui lègue sa fortune ; il lui remet des papiers d'où dépendent sa liberté, son honneur... Tartufe est tranquille, désormais, puisque l'argent et les secrets de son bienfaiteur lui appartiennent. Aussitôt il change d'attitude et de langage. Il devient insolent. Il apaise d'un mot dédaigneux les fausses alarmes d'Elmire.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.

Et quand Orgon, enfin désillusionné, le chasse, l'intrus se redresse. (Oh ! l'arrogance du Prussien victorieux !) et cyniquement, invoque son droit, le droit du plus fort :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître.
La maison m'appartient, je le ferai connaître
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture...

Cette manœuvre est de pratique courante de la part de l'Allemand. Elle consiste à attribuer ses propres torts à autrui, à accuser de vol celui qu'on dépouille et, lorsqu'on ment, à le traiter de menteur. Les chanceliers de Guillaume ne prétendent-ils pas que nous avons déclaré la guerre et violé la neutralité belge ?... Le pauvre Orgon découvre, — trop tard — son erreur. Il gémit, il s'emporte :

Quoi ! sous un beau semblant de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien...

La leçon, du moins, profitera-t-elle ? Non... Certains Français, incorrigibles comme Mme Pernelle, refusent d'ajouter foi à la scélératesse du Boche.

... Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire...

Il faut pourtant se rendre à l'évidence. L'huissier Loyal, au nom de M. Tartufe, prend possession du logis.

Je viendrai seulement passer ici la nuit
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit,
Pour la forme il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, la clef de votre porte.

Orgon ne doit son salut qu'à la lucidité d'un « prince ennemi de la fraude » ; il apprend, en même temps, que d'innombrables crimes sont à l'actif de Tartufe. Pourquoi ne s'est-il pas enquis préalablement du passé de ce drôle ? Inexcusable légèreté. Ce fut la nôtre. Nous aussi, nous avons souffert, sans contrôle, sans enquête, le contact insidieux des bochophiles, bochisés et bochisants.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Caricatures

Elles sont caricatures...

Qui ?...

— Les femmes...

M. le chanoine Coubé parlant des modes actuelles l'a déclaré en pleine chaire, dans une des églises les plus mondaines de Paris, à Saint-Philippe du Roule.

Et M. le chanoine a raison.

Elles sont caricatures, non parce que la mode est laide; elle pourrait au contraire être charmante, mais parce que les femmes sont affligées de cette manie si contraire au goût : l'exagération.

La mode, et de cela il faut s'estimer heureux, a des tendances agréables et pratiques : jupes courtes, chapeaux souples, manteaux vagues, la taille bien à l'aise délivrée des blindages qui l'emprisonnaient. On croirait pour une fois que le bon sens a présidé aux destinées de cette princesse tyrannique et écervelée qui s'appelle la Mode...

Mais, attendez: les « caricatures » dont parle le révérend père se sont jetées sur ses dernières « créations », les ont triturées, malaxées, exaspérées, si bien qu'on rencontre de par les rues des Dames-sacs ou des Esthètes-tonneaux montées sur des jambes maigrelettes qui ont des silhouettes invraisemblables.

Et pourtant, je le jure, la mode, pour qui veut la pratiquer avec mesure, a des lignes simples et jolies qui conviennent parfaitement à l'époque actuelle.

Que faut-il aujourd'hui ?... la liberté des mouvements, la possibilité de trotter commodément dans la boue, car les voitures ne sont plus possibles : les cochers de fiacre vont relayer à perpétuité, quant aux autos, les chauffeurs ne veulent rien savoir, ils ne font sonner leur trompe que pour s'offrir le plaisir de refuser le client... les seuls véhicules abordables sont le chemin de fer ou le métro, à condition qu'on ait le poing solide et des dispositions naturelles pour le pugilat. Donc, la robe doit être discrète, commode, le manteau solide et apte à recevoir averses ou horions... La jupe courte s'impose... elle est logique, et même gracieuse quand elle découvre l'extrémité fine de la cheville; elle est affreuse quand elle expose aux regards horrifiés des mollets de tous âges et des jambes en accents circonflexes. Elle a du style dans sa rondeur impeccable... Mais voilà-t-il pas que les « caricatures » ont imaginé de l'écourter par devant et de la faire pendre des côtés :

— Effet d'art, disent-elles... négligé qui a des grâces..., attitudes d'une aimable mollesse... Si bien que l'on voit de très honorables dames qui n'attendent évidemment point de bébés avec d'étonnants retroussis devant, et des pendailleries, véritable outrage au sens commun.

Ce n'est point tout... La mode, subissant sans doute les lois de la culture physique, et peut-être aussi l'influence des femmes qui, soumises à une vie active et courbées au chevet des malades réclamaient d'être à l'aise, la mode donc, s'était accommodée de robes aux plis abandonnés et de tailles soutenues à peine par des ceintures légères... Et c'était là une trouvaille, excellente pour la santé, ce qui n'est pas négligeable, et propre à charmer le regard. Car de tous temps la femme fut harmonieuse dans des étoffes tombant naturellement, et laissant à la démarche sa liberté, aux mouvements leur souplesse.

Que décida l'aréopage des caricatures?... Elles enfilèrent par la tête une sorte de chemise de nuit, ou si vous aimez mieux, de sarrau, laissant dessous leurs seins à l'abandon, et s'en furent ainsi vêtues — ou plutôt dévêtues, dans les salons où l'on ne savait s'il fallait se scandaliser ou rire. Quelquefois une écharpe tournée lâche autour des hanches ajoutait au désordre de la toilette, et, ainsi faites, sans corset, les chevilles au vent, les bras nus, les femmes semblaient avoir oublié de s'habiller...

Je cite le révérend père : « Ces toilettes enlaidissent celles qui les portent... » Et il y a là un argument que les dames » devraient comprendre puisqu'elles semblent insensibles à des raisons plus hautes. Elles ne s'imaginent pas à quel point » elles sont ridicules, grotesques, mal fagotées... Il y a un mot qui vient à toutes » les lèvres et que l'on prononce tout bas » ou tout haut sur leur passage : caricatures... »

Cela est vrai... elles sont caricatures, non, je le répète, par la faute de la mode, mais par les formes outrancières qu'elles lui donnent. Si les femmes de goût voulaient se liguer, réagir et rester dans une juste mesure, jamais peut-être la toilette n'eût été plus heureuse qu'elle ne l'est en ce moment, et plus adaptée aux circonstances.

Vous rappelez-vous le temps où l'on portait sur la tête ces carcasses fortement laitonnées, alourdies d'oiseaux aux ailes ouvertes et qui pesaient si lourdement sur le chignon. Aujourd'hui un chapeau souple, à peine garni, encadre le visage au gré de la fantaisie, et c'est charmant.

De même... car les intentions sont aujourd'hui d'un art délicat... on a imaginé de simplifier la coiffure, de découvrir un peu le front, et de laisser les cheveux suivre leur pente naturelle. L'idée est d'autant plus séduisante que le front a des beautés trop souvent cachées, on ne sait s'il est à la grecque, ou bombé, ou bas, ou volontaire, ou rêveur, puisqu'on ne le voit pas... Ce que nos pères appelaient le cheveu bien planté était devenu le grand mystère, le front restait enfoui sous des broussailles de boucles et de frisons... La mode aujourd'hui autorise une éclaircie... et c'est un spectacle délectable... Mais tout de suite, avec leur verve outrancière, les caricatures dont parle le révérend prédicateur en ont fait un désert, elles ont dégagé les tempes, tiré leurs cheveux en hauteur, imitant certain portrait célèbre de Sargent... elles n'ont oublié qu'une chose, c'est que sous cette coiffure hardie, il faut avoir un profil d'antique, une admirable régularité de traits, être en un mot une beauté dans ce qu'elle a de plus classique; sinon le visage, dans sa crudité nue, sans l'ombre charmante de quelques cheveux follets prend une laideur risible...

Ce qui manque... c'est le goût... les femmes dans leur furie d'originalité perdent la vision du Beau... Elles exagèrent tout... Ainsi les talons hauts sont défendus par l'Académie, ils impriment à leur démarche un cahotement affreux, ils altèrent leur santé : cependant elles veulent du talon et en porteront avec excès jusqu'à la mort. Elles ont des pieds déformés, des ventres abîmés, des teints jaunis, des traits tirés; peu leur importe, elles se jucheront, en dépit de toutes les Facultés, sur leur machine élévatoire, écraseront leurs orteils et ne s'apercevront pas que cela est laid... On leur demande d'introduire une inspiration un peu souple dans leur toilette elles dépassent tout de suite les limites de la convenance et vont jusqu'à des négligences vulgaires...

La Française avait cependant jadis cette intuition de la mesure, ce sens du tact, cette délicatesse du goût, qui lui faisaient garder de l'élégance jusque dans ses excentricités. Aujourd'hui le révérend père a bien fait de le dénoncer, elle marque des tendances à la caricature. Et ce dont je lui en veux le plus, c'est qu'elle est en train de gâcher une mode faite pour ravir les yeux et contenter les hygiénistes les plus sévères.

Une femme ayant gardé l'art de choisir, et sachant accommoder à son âge, à son visage, la mode actuelle, peut être un chef-d'œuvre de grâce simple... Oui... mais les caricatures veillent !

Que le révérend père nous en débarrasse, il aura bien mérité des maris, frères et fiancés !

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Une fête à Rio-de-Janeiro. — La souscription dans « Dario el Plata » de Mme Cala Placidia.

En vérité, c'est une belle semaine, et cela réchauffe le cœur de penser que de l'autre côté de l'Océan, tout comme chez nous, des amis travaillent pour nos enfants de soldats.

A Rio-de-Janeiro, Mme Rutlidge fait des merveilles. Chaque mois, elle trouve le moyen d'intéresser le tout Rio aux œuvres françaises.

« Ah ! je suis bien contente, écrit-elle, je vous envoie de jolies étrennes pour vos chères Maisons claires !... » et elle raconte comment, en l'honneur de Noël, elle organisa une fête pour nos enfants. Rien n'y manqua... tombola, concerts; des dames du Comité, portant en évidence le trèfle à quatre feuilles, emblème de notre œuvre, s'en furent demander des lots de tous côtés. Enfin ce fut à qui déploierait le plus de zèle, le plus de talent. Le programme fut un enchantement : les élèves du professeur Ricardo Zatti et Leonor Grange, Paulette Lesage, Mlles Midosi et Cherencq se firent applaudir. Mme Léonie Rutlidge lut un délicieux rapport sur l'œuvre des Maisons claires,

propre à émouvoir toute l'assistance, et comme de juste on chanta la *Marseillaise.* Ce fut Mme Henrion, enveloppée dans notre drapeau national qui la fit acclamer... Le résultat de ce joli effort on le verra dans notre liste de souscription.

Un autre effort admirable fut celui de Mme Martha Costa de Carrèle, en littérature Gala Placidia, une des femmes les plus éminentes de l'Argentine, et qui écrit dans *Diaro del Plata* des articles qui font sensation. La meilleure preuve, c'est qu'il a suffi d'une page sortie de sa plume et de son cœur pour faire affluer les dons. J'en ai la traduction ici; c'est un cri admirable de pitié pour nos enfants, d'amour pour leur Patrie :

« Ces pages, Madame, je les écrivis avec toute l'ardeur et tout l'enthousiasme d'un cœur qui aime la France, cette France miraculeuse qui lutte toujours pour que la véritable liberté triomphe dans le monde. La souscription a été faite en vingt jours, vous voyez que l'Uruguay a bien voulu répondre à ma voix. Notre pays jeune encore par l'âge, est grand déjà par ses sentiments humanitaires et par l'amour maternel qui veille dans le cœur de toutes les femmes. C'est à elles, et aux enfants de l'Uruguay, que je dois aujourd'hui de pouvoir envoyer à vos chers enfants un peu d'air, de lumière et de soleil. Je désire qu'il soit aussi pur et vivifiant que l'air et le soleil de l'Uruguay. »

Nos Poilus peuvent être fiers. C'est l'admiration qu'ils provoquent dans tous les pays qui suscite de tels dévouements. Nos enfants clairs apprendront à aimer la généreuse Amérique et à prononcer avec un tendre respect les noms célèbres des Gala Placida, Teresa Santos de Bosch, les noms très chers des Rutlidge, Bourron, Filon et autres.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION
Pour les « Maisons claires »

Total de la 38e liste arrêtée le 28 février.	15.751 fr. 30
Montant de la souscription au 21 février	343.514 fr. 40
Total général. . . .	359.265 fr. 70

(Voir page 210, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous avons eu le bonheur, grâce aux dons de lainages qui nous sont arrivés de tous côtés de faire cette semaine notre 49,409e envoi... Nos soldats vont traverser un temps de gloire et de terrible travail... c'est le moment de ne pas les oublier. Voici quelques demandes :

Le sous-lieutenant Bordier, Gustave, du 1er bataillon indo-chinois, secteur 518, armée d'Orient, demande pour ses braves 100 paires de chaussettes, des gants de laine, des livres et des journaux.

L'Adoption des Prisonniers

Marraines !...

On a beaucoup usé et abusé du mot. Au théâtre, par exemple, la marraine est toujours une personne romanesque et charmante qui après quelques péripéties finit par épouser son filleul...

Dans la vie réelle, c'est autre chose... Nos huit mille marraines savent par expérience la difficulté de leur rôle. Elles subissent toutes les entraves. Tantôt la frontière est fermée, tantôt le filleul est en représailles ou au lazaret, tantôt une lubie d'un chef allemand interdit correspondance et paquets, mais peut-être en raison même des obstacles qu'elles rencontrent s'attachent-elles plus tendrement encore à l'enfant d'adoption qui leur cause tant de peine. Je demande aujourd'hui la permission de mettre sous vos yeux une lettre. Elle est tout un drame.... un pauvre et admirable drame de guerre, qui finit bien comme au théâtre, mais émeut davantage parce que c'est la vie.

C'est une cousine de Bordeaux, Mme Sens, qui me fait l'honneur et la joie de me l'écrire :

« Mon filleul (je devrais dire notre filleul, n'êtes-vous pas la marraine générale de tous ceux que vous avez dotés), notre filleul est un malheureux soldat, fait prisonnier le 1er décembre 1914, dont la femme et les quatre enfants étaient demeurés à Lille.

» Ce qu'ils ont souffert ces pauvres êtres, sous le joug des barbares, vous l'imaginez. Ce que souffrait le père là-bas en plus de ses propres misères, à la pensée des siens, prisonniers comme lui, vous le sentez aussi.

» Alors dans sa naïve et touchante confiance, il a songé à sa lointaine marraine inconnue. Et il a écrit à sa femme : « Tâche » d'obtenir ta délivrance et va lui demander » asile et protection. » Elle l'a fait. Si bien qu'un beau matin, j'ai trouvé à ma porte une femme, épuisée par trop de souffrances physiques et morales, et quatre gentils petits. Je les ai accueillis, cela va sans dire, à plein cœur. Je les ai installés, j'ai pourvu à leur sécurité matérielle. La mère et les poussins ont trouvé un nid de fortune, modeste mais suffisant. Et là-bas, le père est heureux de savoir tout son monde à l'abri et sauvé.

» Si je vous écris tout ceci, ma chère Madame Yvonne, ce n'est point pour me glorifier d'un acte bien naturel et que toute autre femme française eut accompli comme moi. C'est pour vous remercier du grade de marraine que vous m'avez conféré et dont les circonstances m'ont permis de profiter plus que je ne l'eusse espéré. C'est enfin pour vous envoyer une part — la meilleure — de la gratitude de notre filleul et de sa maisonnée.

» Quel beau jour, celui où je verrai, le père, la mère et les enfants s'embrasser en pleurant de joie.

» Oui ! quel beau jour, car ce jour-là sera aussi celui de la victoire !... »

N'est-elle pas admirable la confiance de ce prisonnier qui sait que le titre de marraine crée des devoirs et n'est-ce point émouvant au delà du possible, le geste de cette marraine qui simplement dit à l'inconnue qui a souffert, à la mère de quatre enfants : « Entrez, réchauffez-vous à mon foyer ».

La vie est décidément plus belle que le théâtre.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Ils ont été à l'honneur vendredi dernier. M. Brieux, dans une conférence qui émut tout l'auditoire, raconta non seulement le courage magnifique que ces blessés de la guerre déploient pour apprendre à gagner leur vie, mais leur état d'âme, la pitié qu'ils inspirent et dont ils se sentent humiliés, et leur joie lorsque la rééducation, le travail refont d'eux des hommes libres.

M. Brieux avait parmi ses auditeurs tous ceux qui admirent son œuvre et auxquels il a appris à l'aimer, tous ceux qui collaborent de cœur avec lui et qui par leurs dons, lui permettent de mener à bien la grande tâche à laquelle il s'est voué.

Y. S.

A l'Université des Annales

L'Art au Maroc

M. A. de Tarde, un jeune conférencier plein de talent, parle avec chaleur de l'art dans ce Maroc où le moyen âge vit intact, où le décor reste immuable tandis que sous la main puissante du général Lyautey, des nouvelles villes au fracas moderne s'élèvent.

Marakech est la ville féodale où l'on vit dans une sorte d'hallucination historique. Casablanca, au contraire, est grouillante, animée, avec son port tout neuf, son activité intense.

Fez, la ville du XIIIe siècle, a une physionomie très curieuse avec le mystère de ses souks, le réseau de ses ruelles, son marché, ses grands bazars ; — car le Maroc offre ce mélange rare aux artistes d'une floraison moderne sur de vieilles terres aux antiques coutumes.

Marakech n'est pas moins pittoresque avec son palais plein de mystères, où l'on accède par un dédale de portes embrouillées, palais des mille et une nuits à l'entrée morose où il faut traverser sept cours en tous points semblables.

M. André de Tarde évoque encore Rabat, nid des cigognes et ces terres léthargiques où tout est fixé pour toujours selon la loi de Dieu, et que le général Lyautey anime de sa puissante volonté.

Le Journal de l'Université publiera cette intéressante causerie.

Musique de Chambre

La cinquième séance de chambre fut consacrée à Gabriel Fauré dont l'œuvre de chambre compte de purs chefs-d'œuvre. Le quatuor en ut mineur entre autres, fut joué avec une verve étourdissante par Edouard Risler et le beau trio d'artistes habituels Marcel Chailley, Pascal et Ruyssen. Le scherzo au rythme léger et diabolique, l'adagio large et rêveur, et le final furent exécutés avec une maîtrise rare. Risler, dont le jeu puissant devient, quand il le veut, d'une délicatesse aérienne, remporta un triomphe. Ruyssen dans *Elégie*, une des plus belles pages de Fauré, Chailley dans l'admirable sonate piano et violon, Mlle Yvonne Gall dans de nostalgiques mélodies firent goûter, la profondeur, l'originalité, le charme de ce Schumann français, de ce Gabriel Fauré qui, avec César Franck et Saint-Saëns, a donné à la musique de chambre son ampleur classique. La séance d'aujourd'hui est consacrée à Chausson et Debussy.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine

(Du 11 au 16 mars)

Lundi. — La Vie du colon romain racontée par les mosaïques africaines.
Conférence par M. Louis Bertrand.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires de l'Alsace-Lorraine.
Conférence par M. Jean Richepin.
Danses et chansons d'Alsace, avec le concours de Mlle Chasles, Mlle C. Bos et de Mlle Madeleine Bonnard.

Vendredi. — La Vie d'un Journal... Ceux qui n'écrivent pas.
Conférence par M. Emile Berr.

Vendredi, 4 h. 1/2. — Séance de musique de chambre (Festival Beethoven et Schumann).
(Voir programme de cette séance, page 210)

Samedi. — L'Ame nouvelle de l'Amérique
Conférence par M. Blasco Ibanez.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.
Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

4 mars 1918.

LA PAIX DES YEUX FERMÉS. — L'odieux crime bolchevik est aujourd'hui consommé. Et, non seulement les délégués de l'Institut Smolny ont apposé leur signature au bas du traité qui déshonore à jamais la révolution russe, mais ils l'ont fait sans même en examiner les clauses, et, comme ils l'avouent « les yeux fermés ». Il est impossible à un peuple, à un gouvernement, de s'abandonner davantage. Céder la Pologne, la Livonie, la Lithuanie, la Courlande etc., sans même y regarder, c'est de l'abjection pure; et, le nom de Karakhan, le principal signataire rejoint dans l'opprobre ceux de Lénine et de Trotsky. Ces singuliers plénipotentiaires prétendent qu'ils signèrent pour arrêter les armées allemandes, mais celles-ci n'en continuaient pas moins leur marche; elles étaient à Bologoïe, l'organe alimentaire de Pétrograd, et ne s'arrêteraient vraisemblablement que dans la capitale. Il va sans dire que devant la menace les grandes résolutions maximalistes sont vite tombées. La garnison presque tout entière, la garde rouge, a déserté en masse. Kiev enfin était aux mains saxonnes, les îles d'Aland occupées. Comme effondrement, on ne saurait aller plus loin et le Japon prend toutes les dispositions pour assurer sa propre sécurité.

L'ASACE-LORRAINE. — Cette paix qu'aggrave encore la perte de la Transcaucasie accentue également l'abîme qui sépare les conditions de nos ennemis et les nôtres. Bien que le comte Hertling ait fait écho à quelques-uns des principes généraux énoncés à la Maison-Blanche, ses offres de conversations particulières entre les belligérants, son invite à la Belgique à qui il ose réclamer « des garanties contre de nouvelles machinations ennemies », son refus, enfin, de toute discussion sur l'Alsace-Lorraine vont à l'encontre absolue de la pensée américaine. Les répliques d'ailleurs, ne manquent pas. En Angleterre, on lui rappelle que la Belgique est une victime, non la coupable ; et le gouvernement du roi Albert décline toute conversation où les Alliés ne seraient pas ses partenaires. L'Allemagne espérait le traiter en simple Rada. Les procédés ne changent point. A la cérémonie commémorative de la grande protestation alsacienne-lorraine, M. Pichon a produit, à ce sujet, un document écrasant ; c'est, à la veille de la déclaration de guerre, l'invite que nous fit l'Allemagne d'avoir à rester neutres et de livrer comme garantie Toul et Verdun. Si nous avions été assez vils pour consentir on devine le chantage.

La réponse au chancelier, ce sont les Alsaciens-Lorrains eux-mêmes qui l'ont faite. Et non seulement ils ont renouvelé leur serment de rester Français, mais on a produit un document décisif aussi et bien important pour leur cause, puisque l'Allemagne avoue n'avoir annexé Metz et Strasbourg que pour s'assurer dans l'avenir des commodités militaires. Le discours allemand n'est qu'une manœuvre destinée à rejeter sur les Alliés la responsabilité des luttes qui s'engagent. Mais, comme l'a dit M. Clemenceau, « la revanche est venue en dépit de nous-mêmes ».

L'OFFENSIVE ? — Le président revenait du front avec cette promesse du poilu : « Ils ne passeront pas » ; et déjà tient-il parole de la Meuse à Craonne, partout où l'ennemi tâte le terrain et peut précipiter sa grande attaque. Son activité offensive dans le secteur de Reims à Juvincourt, à la Butte du Mesnil et surtout contre le fort de la Pompelle, qui couvre la plaine devant le massif de Moronvillers, est à ce sujet plutôt symptomatique. Mais si la scène s'anime, si le canon enfle la voix, les courages se haussent, et celui des troupes américaines est superbe.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Lettre extraite de mon courrier :

Fidèle jusqu'à la mort

XII. — Dès la déclaration de guerre, les Allemands arrêtèrent l'ancien député Preiss. Ils accablèrent cet homme paisible de mauvais traitements, le « transportèrent » en Allemagne, le traînèrent de ville en ville, jusqu'à Munich. On l'y trouva trop bien et sa lamentable promenade reprit à travers les cités ennemies sous les huées et les coups de la foule. Epuisé par les violences subies, l'esprit et le corps frappés, il mourut à Colmar, et, spectacle sublime, au moment où l'on venait de descendre son cercueil dans la fosse, au milieu du grand silence qui suit le râclement des cordes sur les bords du trou et le léger choc de la bière sur la terre, la voix frêle d'une toute jeune fille s'éleva. Devant la masse des amis, devant les ennemis et leur police inquiète, malgré ses seize ans, Mlle Preiss dénonça le lent assassinat auquel avait succombé son père. CHARLOTTE W.

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

❀

La grandiose manifestation organisée vendredi en l'honneur de l'Alsace-Lorraine, l'enthousiasme qui l'a accueillie, l'affluence qu'elle avait attirée à la Sorbonne, attestent, une fois de plus, l'attachement des Français à cette cause. Trois mille auditeurs ont acclamé les déclarations de MM. Dubost, Viviani, l'appel ému de Maurice Barrès, les véhémentes et fermes paroles de Paul Deschanel... Les deux documents révélés par M. Stéphen Pichon sont l'objet de commentaires passionnés. Il s'agit d'abord d'une lettre écrite le 26 octobre 1870 par le roi Guillaume de Prusse à l'impératrice Eugénie.

> C'est cette triste considération seule, et non le désir d'agrandir une patrie dont le territoire est assez grand, qui me force à insister sur des cessions de territoires qui n'ont d'autre but que de reculer le point de départ des armées françaises qui à l'avenir, viendront nous attaquer.

Il s'excusait, en quelque sorte, de revendiquer la possession de territoires qu'il ne considérait point alors comme allemands. Ce témoignage ruine la thèse actuelle de l'ennemi; il établit que l'Allemagne revendiquait au point de vue militaire et non au point de vue historique la possession de nos deux provinces.

Le second document inédit est un télégramme de M. Bethmann-Hollweg à M. de Schœn, son ambassadeur à Paris. Il porte la date du 31 juillet 1914.

> Si le gouvernement français déclare rester neutre Votre Excellence voudra bien lui déclarer que nous devons, comme garantie pour neutralité, exiger la remise des forteresses de Toul et de Verdun, que nous occuperions et restituerions après achèvement de la guerre avec la Russie.

M. de Schœn n'osa point en faire état, nous transmettre ces avilissantes conditions... Quelle idée les Allemands avaient-ils du peuple français pour s'imaginer qu'une telle proposition pût être acceptée ? En tout cas, leurs intentions ne sont pas douteuses. Ils voulaient l'abaissement de la France, obtenue, soit à l'aide d'une capitulation diplomatique, soit par la force des armes... Cette évidence nous enlève tous regrets, je dirais même tout remords. Nous ne pouvions prévenir, sans nous déshonorer, l'agression allemande. La guerre était donc inévitable.

Et le problème d'Alsace-Lorraine reste posé. De sa solution dépend non seulement la paix entre Allemands et Français, mais la paix du monde.

C'est ce que M. Georges Clemenceau, dans une admirable improvisation, a mis en lumière.

« Tous les peuples sont debout pour la plus grande idée qui soit : l'établissement d'une justice meilleure parmi les hommes. Et chacun doit comprendre que la première condition en est dans l'indépendance des nations qui sont venues à la vie de l'Histoire avec des aspirations de vie supérieures pour toute l'humanité. C'est le plus grand devoir qui nous ait été imposé depuis que la France a conquis dans le monde un renom de générosité qui fait qu'en combattant pour elle-même, elle se fait gloire de lutter pour tous les peuples épris de justice, pour un avenir meilleur des sociétés humaines. »

Plus que jamais, j'insiste auprès de nos lecteurs pour qu'ils recueillent des témoignages attestant : d'une part, les persécutions subies par les Alsaciens-Lorrains et d'autre part la fidélité de leur attachement envers nous...

❧

L'anniversaire de Victor Hugo est célébré, chaque année, à la Comédie-Française et à l'Odéon. Cela le met au rang des grands classiques — Corneille, Racine et Molière...

Profitons de l'occasion pour raconter quelques anecdotes sur le poète.

Hugo — de même que l'architecte Charles Garnier — était friand d'amusettes et de calembours..... Amusements du génie !

Ainsi, dans *Lucrèce Borgia*, lorsque Gennaro fait sauter, à la pointe de son poignard, la première lettre du nom qui figure au-dessus de l'entrée du vieux palais, changeant ainsi *Borgia* en *Orgia*.

Ainsi encore, au début de l'apostrophe au général Trochu, dans l'*Année terrible* :

> Participe passé du verbe trop choir...

Du même ordre, ce distique improvisé à table, pendant le siège de Paris :

> Mon dîner me tracasse et même me harcelle :
> J'ai mangé du cheval et je songe à la selle...

Et aussi ce billet écrit d'Hauteville-House par le poète à un ami qui le prévenait de son arrivée prochaine :

« Vous arriverez le 8. Avez-vous réfléchi que c'était le cinquième jour de la semaine, un vendredi ? J'aimerais mieux que ce fût le quatrième. Tout bonnement parce que je vous verrais un peu plus tôt. Car je suis trop Robinson pour craindre le Vendredi. »

Les charades furent aussi le péché mignon de Victor Hugo. Il sacrifia tout jeune à ce genre, alors en vogue. Plus tard, il en commit d'extraordinaires, celle-ci, par exemple, sur le « mouton », d'une énorme bouffonnerie :

> Mon premier des veaux aux chats plaît
> Mon second bas et haut est
> Mon tout paît.

Il convient de remarquer, d'ailleurs, qu'on lui en attribua indûment un grand nombre. Ce fut, il y a près d'un quart de siècle, un divertissement pour les petits journaux, et même pour les grands — voir la collection du *Figaro* — de montrer le Maître proposant d'extravagantes devinettes à ses disciples; et ceux-ci — Vacquerie et Meurice — s'étant vainement efforcés de trouver la solution, le Maître, avec une gravité olympienne, leur donnant le mot de l'énigme.

A coup sûr, il était le premier à rire de ces innocentes plaisanteries dont il faisait les frais,

LUI ET NOUS

Le Victor Hugo des dernières années est une figure singulièrement présente et familière, même à ceux qui ne l'ont pas réellement connu. Les visiteurs du salon de la rue de Clichy et de l'hôtel de l'avenue d'Eylau sont encore nombreux aujourd'hui, et les souvenirs qu'ils ont gardés du maître concordent assez exactement. Deux traits principaux les frappèrent : son orgueil démesuré et sa charmante politesse. L'une faisait passer l'autre et elle aidait à corriger les disparates, car la compagnie était fort mêlée chez Victor Hugo. Populaire, sa popularité lui valait des admirations bien diverses. Il les acceptait toutes. Dom Pedro, empereur du Brésil, y rencontrait le cocher Moore. Cet automédon n'était pas le seul poète que fréquentât Victor Hugo. Leconte de Lisle s'y montrait assidu et, avec lui, les Parnassiens. C'était la garde d'honneur.

Les Parnassiens furent, si l'on peut dire, des romantiques raisonnables, et leur place était là. C'est sur l'enclume du grand forgeron du vers français que tous aiguisèrent leur outil poétique : Leconte de Lisle, sa hache coupante ; Théodore de Banville, le fer de ses flèches ; José-Maria de Heredia n'y affina-t-il pas la dague sûre qu'il plantait au cœur du sonnet ? Sully Prudhomme y amincit la pointe du fuseau avec lequel il fila ses vers, François Coppée l'aiguille diligente avec laquelle il broda ses Intimités. *Catulle Mendès y repassa les ciseaux adroits dont il découpait ses images. Tous étaient les tributaires directs du grand devancier. Aussi le Parnasse vécut-il en bonne intelligence avec l'Olympe, dont Hugo était à lui seul tous les dieux.*

Certes, ce Hugo triomphal et vieilli, tel qu'il apparut aux poètes du Parnasse et qu'ils en conservèrent le souvenir, est grandiose et magnifique. C'est le génie terminant sa longue journée dans l'apothéose de sa gloire et la suprématie de sa renommée ; mais il en est un autre, antérieur, qui m'intéresse peut-être davantage, ce Hugo actif, subtil et avisé, attentif à toutes les formes de la pensée contemporaine et prêt à se les assimiler pour en tirer la substance de son verbe inépuisable et capable d'exprimer tout. C'est, en effet, cette faculté d'expression qui fut peut-être le trait foncier du génie de Hugo. Il était l'interprète, l' « écho sonore », comme il l'a dit lui-même et cela, non seulement par nature, mais aussi par volonté. Nul plus que lui, si l'on peut dire, ne s'appropria son temps. Il fut une espèce de ruche d'idées, emplie de tous les miels et dont le bourdonnement était sa voix. On peut dire de Hugo que c'est son siècle qui l'a nourri. Il fut une sorte de parasite gigantesque. Il confisqua tout à son profit, mais il en fit quelque chose de particulier, de personnel et d'unique parce qu'il était un grand poète. Et si les Parnassiens lui durent plus qu'ils ne lui servirent, c'est qu'ils vinrent à un moment tardif où l'habile Mercure que fut Hugo était devenu un Jupiter inoffensif, perdu en ses propres nuées et satisfait de son tonnerre.

Les changements d'orientation littéraire ne vont pas sans polémiques. Il y en eut pendant une dizaine d'années de violentes. C'est le conflit inévitable du passé et de l'avenir dans le présent. Hugo joua un rôle dans cette affaire ou, plutôt, on le lui fit jouer. Il y servit de massue. On dressa son œuvre comme un obstacle à toutes les tentatives de nouveautés et on en tira contre les novateurs un double argument. Selon certains, tout ce qu'ils tentaient se trouvait déjà d'avance dans Hugo ; s'ils essayaient quelque chose qui n'y fût pas, ces innovations étaient déclarées déraisonnables et dangereuses. Hugo était le bout du monde : au delà, les ténèbres. Cette tactique irritante eut pour résultat de créer dans la jeunesse d'alors une certaine mauvaise humeur contre le grand poète. Au parti pris, on répondit par le parti pris, ce qui est toujours fâcheux, mais ce qui se trouvait nécessaire. Il fallait à tout prix écarter ce fantôme redoutable dont la lourde gloire voilait comme une nuée opaque l'accès des mers interdites et passer outre à cet Adamastor de la critique, quitte, une fois l'épouvantail dissipé, à demander pardon à la grande ombre paternelle.

Tout cela d'ailleurs n'eut qu'un temps et les choses se remirent au point d'elles-mêmes, le jour où l'on convint que la poésie ne s'arrête pas et qu'elle évolue continuellement et librement, que, si grand et si génial que soit un homme, il ne la contient pas tout entière et ne peut, au plus, que la détenir momentanément. La poésie, en effet, si elle est une et éternelle en son essence, est variable en ses formes et indéfiniment changeante. De même que les Parnassiens eurent raison à leur heure, le symbolisme n'eut pas tort à la sienne. Aussi Hugo n'a-t-il plus aucun des ennemis temporaires qu'on lui avait faits. Son œuvre charme, étonne, ravit, instruit, mais n'opprime plus. Elle n'est plus un argument ni une arme contre personne. Elle est à tous.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.



Encore un nom glorieux à ajouter au long martyrologe de nos héroïques aviateurs !

Le lieutenant René Mesguich, malgré son âge — quarante-trois ans — fut un modèle d'énergie et d'entrain. Blessé à deux reprises, il obtint quatre citations, dont deux à l'ordre de l'armée. Il rendit à l'aviation des services si exceptionnels, tant sur le front terrestre que sur mer, qu'il reçut la médaille militaire et la Légion d'honneur.

Licencié en droit, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, architecte distingué et fort apprécié, il construisit à Marseille et à Alger, où le palais de la reine Ranavalo est l'une de ses œuvres...

La guerre le surprend simple canonnier dans un fort. Brûlant du désir de se mesurer avec l'ennemi, il se fait verser dans l'aviation. Après un court séjour aux écoles de Dijon et d'Avor, il entre à l'escadrille, brillante entre toutes, la M. S. 12. Il abat, le 26 mai 1915, à la suite d'un combat fameux, le lieutenant von Bülow, de la Garde Impériale.

Technicien habile, pilote consommé, il organisa sur le front une véritable école d'aviation, tout en continuant à faire son service d'escadrille.

A la suite d'une opération subie dans une ambulance du front, il se voit formellement interdire l'altitude. Voulant quand même se rendre utile, il passe, sur sa demande, à l'aviation maritime.

Hélas ! le 10 octobre 1917, il part en patrouille du Canet, près de Perpignan, à la tête de sa section. Ni lui ni ses compagnons ne sont revenus... Surpris au large, par une tempête aussi violente que soudaine, ont-ils été engloutis par la mer, tombe immense, bien digne de leur gloire ?

Le lieutenant René Mesguich montra jusqu'au bout, aux plus jeunes, non seulement l'exemple de la conscience et du devoir, mais encore celui de l'ardeur patriotique poussée au plus haut degré.

Son nom restera gravé au cœur de ses amis, de ses admirateurs et de tous les bons et vrais Français.



Triste Mi-Carême cette année.

Evoquons, pour nous consoler des misères de l'heure présente, les gaietés d'autrefois.

On fait toujours allusion à la « descente de la Courtille ».

Qu'était-ce au juste que cette « Courtille » légendaire ?

Voici :

Au commencement du siècle dernier, la colline de Belleville, couverte d'une luxuriante végétation, plantée d'arbres touffus où le rossignol chantait pendant la belle saison, était l'Éden de la capitale; les Parisiens y allaient le dimanche, déjeuner en famille *sub tegmine fagi* ; au bas de la colline, de nombreux cabarets offraient à boire, à manger et à danser sous de riantes tonnelles. L'ensemble de ces cabarets, rendez-vous de joyeuses compagnies et des amoureux, qui trouvaient sous les bosquets des coins sombres propices aux tendres ébats, constituait « la Courtille ».

Peu à peu, les hauteurs de Belleville se peuplèrent ; les maisons, d'abord très rares, s'y multiplièrent, semblant sortir du sol comme par enchantement, les arbres furent abattus, le vert gazon fauché impitoyablement, le frais ruisseau comblé ; le rossignol dut aller égrener ailleurs ses roulades et ses trilles. La Courtille champêtre et charmante de Grandval ne fut plus, dès lors, qu'une foire perpétuelle où la foule tapageuse prenait ses ébats aux accords infernaux d'orchestres en plein vent, une gigantesque fête de village avec ses baraques, ses tréteaux, ses pitres, ses femmes colosses.

Quelques types célèbres brillèrent à la Courtille. Au premier rang de ceux-ci, il convient de placer lord Seymour, gentilhomme de bonne race, que ses excentricités avaient fait surnommé pittoresquement par le peuple Milord l'Arsouille.

Lord Seymour aimait à s'encanailler ; il trônait à la Courtille au milieu d'une cour étrange, composée de tous les ruffians de la barrière de Belleville. Le vin coulait à flots dans la guinguette où le grand seigneur tenait ses assises; et lorsque les cerveaux commençaient à s'échauffer, il n'était pas rare que le noble voyou se colletât avec ses gardes du corps.

Ce grand seigneur de barrière eut un jour l'idée saugrenue de faire frire des pièces d'or dans de la graisse bouillante et de les lancer à la foule du haut d'une fenêtre d'un cabaret de la Courtille. Cette distribution amena une bagarre effroyable, tous les spectateurs voulant avoir leur part de la manne précieuse ; le cabaret fut saccagé par les mécontents, et lord Seymour, qui ne s'était jamais tant amusé, vit sa note s'augmenter de la valeur de l'immeuble.

Chaque année, pendant la nuit du Mardi-Gras, la Courtille devenait le théâtre d'une orgie sans nom. Les habitués des cafés élégants, les artistes, les boulevardiers, les viveurs, les danseurs de l'Opéra, s'y mêlaient pour la circonstance, dans une formidable débauche, au public habituel du lieu. Vers six heures du matin, après avoir bien bu, bien chanté, bien hurlé, bien dansé, la foule bigarrée prenait d'assaut les véhicules les plus étranges mobilisés à cette occasion, un immense cortège s'organisait rapidement et descendait vers le boulevard au milieu des cris et des lazzi d'un public joyeux qui formait la haie depuis Belleville jusqu'au point de dislocation. C'était la fameuse « descente de la Courtille ».

SERGINES.

LES LIVRES

La Montée aux Enfers, par MAURICE MAGRE. — *Les Heures Latines*, par SIMONE DE CAILLAVET. — *Le Poème du Cœur*, par PIERRE AGUÉTANT. — *La Jeune Poésie française*, par F. LEFÈVRE.

Est-il possible de chanter le vice et la laideur ? Il semble que la poésie ne puisse être faite que de clarté, clarté de la tendresse et clarté de la force, et que les mots évoquant l'image brutale ne puissent s'assouplir au rythme divin du chant exaltant l'âme. Cela ne signifie point que le poète doive écarter de parti pris les sujets froissant notre sensibilité, étalant à nos yeux le fond de la tristesse humaine. Il y a de la grandeur dans l'horrible, et toute grandeur a sa poésie. Notre littérature compte des pages « maudites » qui sont admirables ; des « blasphèmes » qui demeurent poignants comme des cris de haine et de passion ; mais c'est une entreprise téméraire de vouloir construire toute une œuvre poétique sur les manifestations de nos instincts les plus bas, sur l'étalage de nos vices les plus cruels. S'imagine-t-on un roman naturaliste écrit en vers, dont les épisodes les plus durs seraient présentés dans la forme de strophes harmonieuses ? L'inspiration poétique n'y résisterait pas.

M. Maurice Magre tente quelque chose de ce genre dans *La Montée aux Enfers* où il dépense beaucoup de talent, une rare connaissance du métier et une imagination très personnelle. Il nous prévient du caractère de son effort :

Dans le jardin maudit, je suis venu, moi, l'homme,
Ayant pour conducteur l'être aux yeux de serpent,
Là, la terre est pourrie et les poissons embaument,
Là, les oiseaux du ciel ne vivent qu'en rampant...
. . . .
— Ayant pris l'être aux yeux de serpent pour guide,
En mars, dans le mois de la guerre, un vendredi,
Moi, l'homme, avec mon cœur qui fut jadis candide
Voilà ce que j'ai vu dans le jardin maudit.

Et ce que le poète a vu n'est pas beau, ne saurait ni charmer, ni émouvoir. Des scènes de débauche et d'orgie ; des femmes se battant au couteau dans un bouge ; des hallucinations démoniaques ; de la volupté dans la cruauté et de la cruauté dans la volupté ; des planches de Rops avec, en plus, l'âpreté des mots. Il y a ici la volonté du désir exaspéré, de la passion exacerbée. On accède à cet Enfer par une « montée », ce qui fixe bien l'intention de l'auteur. Tout cela n'est pas émouvant, ni grand, ni triste, ni humain.

Et pourtant, M. Maurice Magre est un des bons poètes de sa génération. Sa strophe largement cadencée a de l'envolée ; il y a du pittoresque dans ses images, de la fantaisie dans ses visions. Si son inspiration est factice, l'expression est toujours vivante. Pourquoi un homme ainsi doué se complaît-il en un art détestable par le genre et les tendances, quoiqu'on dise, alors que son chant, avec plus de sincérité, ne pourrait que nous toucher profondément ?

Avec Mlle Simone de Caillavet, nous retrouvons un art simple et vrai, une poésie claire et généreuse. Anatole France a écrit pour son volume de poésies, *Les Heures latines*, une préface dont nos lecteurs connaissent les pages essentielles et qui fixe admirablement le caractère de ce jeune talent. On reproche parfois à certaines de nos poétesses, non sans raison, une mièvrerie d'inspiration et une facilité d'expression qui lassent bientôt l'attention la plus bienveillante. Ce n'est certainement pas le cas chez Mlle Simone de Caillavet dont tous les poèmes donnent l'impression d'un radieux éveil d'âme devant la beauté et l'orgueil de vivre et qui s'affirme avec une personnalité déjà nettement indiquée dans le style. Ce sont bien des « heures latines » dont elle traduit les émotions et les sensations. Elle a l'esprit latin et le noble amour du verbe sonore, précis et harmonieux. De là son souci infiniment louable de la forme ; de là aussi cette grâce dans le développement logique d'une période ou d'une strophe. Ce petit poème : *Au bord d'un vieux puits* n'est-il pas délicieux de sentiment et de rythme :

— Regardons l'eau morte qui dort,
Je veux me pencher sur l'abîme.
C'est un vœu fatal que j'exprime,
Et je sais, je sais que j'ai tort.

Là-bas le vent souffle du Nord...
O nuit sinistre, nuit sublime !
— Regardons l'eau qui dort,
Je veux me pencher sur l'abîme.

Il ne faut pas. Restons au bord.
— Quel désir précis vous anime ?
Je ne puis vous aimer sans crime,

Ni mouiller mes doigts sans effort.
— Regardons l'eau morte qui dort
Je veux me pencher sur l'abîme...

C'est dans les pièces de ce genre que Mlle Simone de Caillavet s'affirme avec ses meilleures qualités poétiques, qu'elle obtient l'effet le plus sûr par des moyens naturels, ne devant rien à l'habileté littéraire. En des poèmes de longue haleine, comme l'*Heure de la Mort*, et dans les pièces consacrées à la guerre — quel cœur de femme pourrait demeurer indifférent à la grande misère des hommes ? — l'effort est plus apparent, peut-être parce que le sentiment est moins direct et la pensée moins mûrie par l'épreuve de la vie. C'est une faiblesse qui s'atténuera et s'effacera tout naturellement par les poids des jours s'ajoutant aux jours, mais elle n'enlève rien au mérite des *Heures latines* qui constituent un livre de début tout à fait remarquable.

M. Pierre Aguétant, le poète de *La Vieille Terre*, nous donne un nouveau volume de vers, *Le Poème du Cœur*, où il y a des pages excellentes, d'une poésie sincère et profonde. Dans une forme absolument classique, avec une simplicité de ton qui éclaire franchement la pensée, il exprime le trouble de son cœur et l'émoi de son âme. Il a consacré à son frère, Charles Aguétant, glorieusement tombé au champ d'honneur, des strophes émouvantes. Dans le *Poème du Cœur*, préfacé par Hélène Vacaresco, il se livre tout entier. On devine une nature d'une grande sensibilité, enthousiaste et impressionnable. Le talent de M. Pierre Aguétant est tout en nuances. Il a de la finesse et du charme ; le sens du rythme et ce don de mettre de la tendresse dans les idées par les mots les plus ingénus, qui est un vrai don de poésie. Si, après cela, la facture du vers manque un peu de variété et si l'alexandrin est parfois monotone, il faut tenir compte à l'auteur de la remarquable unité de son inspiration. Il a cet aveu :

Le vers le plus subtil nous trahira toujours,
Il ne sera jamais l'essence de notre âme :
Car pour fidèlement vibrer comme l'amour
Il faudrait tour à tour qu'il sanglote et se pâme !
. . . .
Et la divinité qui sait le rythme immense,
Seule peut composer en lettres d'ombre et d'or
Le poème infini qu'habite le silence
Et ce vers éternel qu'enveloppe la mort !

Des deux parties de son livre, *L'Aube de l'Amour* et les *Saisons*, c'est cette dernière qui apparaît comme l'expression la plus complète de son tempérament littéraire. Il y a ici des pages de poésie descriptive qui sont vraiment jolies :

Murmures du matin, tressaillement des feuilles,
Sons de cristal joués aux orgues de la brise,
Vers vous mes folles mains se tendent : je vous [cueille
Aux espaliers d'azur où l'abeille se grise.

L'amour de la terre, la saine compréhension du décor champêtre et le sens de la vie d'un paysage, c'est là ce qu'il y a de meilleur chez un poète, parce que la source de toute poésie est dans le cœur qui se sent le plus près de la nature. Il faut louer ceux qui l'attestent dans leurs chants avec une noble fierté.

Puisque je consacre cette chronique aux poètes, je veux signaler un livre assez curieux que M. Frédéric Lefèvre vient de publier et où il traite des hommes et des tendances de *La jeune Poésie française*. Dans une forme familière, l'auteur procède à une étude critique des tendances qui s'affirment actuellement à l'avant-garde de notre littérature et qui, à tout considérer, ne sont pas plus étranges que celles qui caractérisaient les efforts de l'avant-garde d'il y a vingt ans. De la survivance du symbolisme et de l'école romane à l'école « unanimiste » et jusqu'au « cubisme littéraire », il y a à peine l'étape d'une génération. Quoiqu'on en ait dit, les « chapelles » littéraires peuvent avoir du bon : on y apprend, dans l'extravagance des formules, à fixer son tempérament, à discipliner ses moyens. Quand vient la maturité du talent, l'œuvre qu'on porte en soi s'accomplit en toute sincérité. C'est ainsi que l'évolution littéraire prend de génération en génération toute sa valeur. Le livre de M. Frédéric Lefèvre démontre qu'il y a dans la « jeune » poésie française des talents très réels, des forces incontestables. L'essentiel est que tout cela s'affirme librement, largement et nous apporte un peu plus de lumière et de beauté. Tout le reste, étiquettes d'écoles et formules extravagantes, n'est que de médiocre importance. Tout le reste n'est que littérature.

ROLAND DE MARÈS.

L'ALGÉRIE

Au moment où M. Jonnart prend possession du gouvernement général de l'Algérie, nous croyons être agréables au lecteur en plaçant sous ses yeux quelques pages consacrées à notre belle colonie.

UNE VOCATION

Des amis de lord Curzon m'ont conté autrefois que dès le collège ce jeune Anglais avait décidé :

« Je serai vice-roi des Indes. »

Ils ajoutaient :

« Il a vécu pour cela... Il s'est marié pour cela... Il a atteint son but. »

Voilà comment on comprend les choses en Angleterre. La métropole et les colonies s'en trouvent bien. Il y avait une tendance en France à considérer que le gouvernement de nos colonies était une occasion de distribution de places. On y logeait des amis, on y expédiait des exécuteurs de besognes politiques, on y exilait avec un traitement doré des adversaires gênants. On commence à comprendre que de telles mœurs étaient criminelles, et que ces places sont des postes.

Je ne prétends pas que M. Jonnart, né dans le Pas-de-Calais, en face de la mer verte, avec l'encolure, les cheveux pâles du Normand, se soit dit dès l'enfance :

« J'irai voir, par les fenêtres du palais de Mustapha, fleurir les dattiers dans le jardin du dey. »

Je sais seulement qu'aux environs du 16 Mai il était à Paris un de ces étudiants de vieilles familles républicaines qui se mirent spontanément à la disposition de Gambetta pour lutter contre la réaction. Celui-ci avait passé par l'Ecole des sciences politiques. L'illustre patron auquel il demandait d'employer sa bonne volonté connaissait l'action de sa famille dans le Pas-de-Calais et l'importance du groupe dont ces républicains de vieille roche étaient l'âme. Pour toutes ces raisons, il le distingua, et plus tard, au moment du « grand ministère », quand M. Tirman fut désigné pour le gouvernement général de l'Algérie, Gambetta fit appeler son jeune secrétaire :

« Voulez-vous, lui dit-il, accompagner M. Tirman de l'autre côté de la mer ?

— Mais je ne connais pas M. Tirman !

— Moi je vous connais. »

Quelques semaines plus tard, M. Jonnart, qui n'avait pas vingt-cinq ans, traversait la Méditerranée et débarquait en Algérie avec la qualité de chef de cabinet du gouvernement général.

Il profita de ce qu'il était jeune et alerte pour visiter le pays en tous sens. C'est l'âge où les impressions ont leur vivacité intense, où la générosité du cœur ose tout voir, où l'histoire s'écrit en anecdotes qui, pour toute la vie, seront de précieux points de repère.

M. Jonnart se souvient-il, entre bien d'autres, de cette petite aventure ?

Il battait quelque territoire de commune mixte où l'insécurité était grande ; et soudain il aperçut une vingtaine d'Arabes parfaitement loqueteux qui levaient leurs bras vers lui avec des gestes de supplication, criant :

« Carta !... carta ! »

Il se fit montrer ces fameux papiers : c'étaient des procès-verbaux dressés par le service forestier. Ils accusaient ces pauvres diables d'avoir fait paître leurs troupeaux en forêt.

Le jeune chef de cabinet jeta les yeux autour de soi : la vallée était parfaitement rase. Les palmiers nains, qui, comme chacun sait, n'atteignent pas la hauteur d'une botte à l'écuyère, étaient la seule verdure que l'on aperçût à l'horizon :

Il demanda aux plaignants :

« Mais votre forêt, où est-elle ?

— Ici ! ici ! gémissaient les Arabes. Moussié service fourestier, il dit ça fourêt ! »

A quelques pas de là, il y avait un brigadier suffisamment galonné. Le chef de cabinet l'interpella.

Mais l'homme était bien sûr qu'il était dans son droit et il répondit, sur ses ergots :

« Parfaitement ! Toute cette zone est considérée par le Service, qui veut la boiser un jour, comme de la forêt. Je dresse donc des procès-verbaux, en attendant les arbres, aux indigènes qui y promènent leurs moutons et leurs chèvres. J'ajoute, monsieur le chef de cabinet, que vous et moi nous n'avons pas à causer ensemble. Je relève de Paris. Je ne connais pas le gouvernement général. »

Peu importe ce que répondit M. Jonnart, qui n'était pas homme à laisser passer cette théorie sans rabrouer le théoricien ; j'en conclus seulement que le jeune chef de cabinet de M. Tirman dut juger ce jour-là qu'il y avait inconvénient à conduire les affaires de l'Algérie par-dessus la mer, à substituer les plus comiques routines du fonctionnarisme métropolitain à des réalités vivantes.

Une autre anecdote qui vient de m'être contée indique, d'autre part, que le nouveau gouverneur de l'Algérie n'est pas plus disposé à tolérer à portée de son bras les excès des clientèles électorales :

Ayant atteint ses vingt-cinq ans, il était venu, sollicité par les républicains de son département, se présenter à la députation. On livrait la fameuse bataille du scrutin de liste. Dans le Nord, où les passions ont des couleurs qui tranchent, elle fut épique. La liste sur laquelle était écrit le nom de M. Jonnart fut battue à quelques centaines de voix. Il n'était pas question de retourner à Mustapha.

En 1885, on offrit au jeune chef de cabinet la direction des affaires d'Algérie au ministère de l'intérieur. Il accepta avec plaisir. Ayant vu la vie vivante, il était heureux de connaître quelle figure elle prend sur le papier. Son expérience lui fournissait à chaque seconde une occasion de contrôle, et ce qu'il ne pouvait empêcher, du moins il le jugeait.

Il venait de prendre possession de son service lorsque, un beau matin, l'huissier vint lui dire :

« Il y a là deux députés de l'Algérie (il nomma deux personnages dont le nom était redouté) qui demandent à vous voir.

— Je les attends », répondit M. Jonnart.

L'huissier hésita :

« Mais c'est eux qui vous attendent...

— Comment cela ?

— Dans leur bureau...

— Les députés d'Algérie ont un bureau dans le service ?

— Mais oui, monsieur le directeur. Ils viennent là, tous les jours... Ils se font communiquer les dossiers... Ils font leur correspondance. »

M. Jonnart quitta son bureau pour aller trouver les députés dans le leur. Et, sur un ton qui les fit tomber des nues, il leur demanda :

« Que faites-vous ici ? »

Mon Dieu, cela était bien simple ! On se faisait communiquer les dossiers d'un chacun, et l'on avertissait les gens dont on n'était pas sûr, qu'ils avaient tout intérêt à s'orienter dans la bonne voie. Et après cela il y a de bonnes âmes pour s'étonner qu'en Algérie un régime de désordre ait succédé à un régime de terreur...

M. Jonnart avait vingt-cinq ans, mais son caractère était déjà trempé. Il dit avec une netteté sans hésitation :

« Je suis ici un subordonné. Si mon ministre me commande de vous recevoir dans le service comme chez vous, de mettre à votre disposition un bureau et les dossiers, j'obéirai ou je me démettrai. En attendant, je vous en avertis, ce bureau vous est désormais fermé. Je renverrai sur l'heure le premier employé qui mettra un dossier entre vos mains. »

Les députés n'insistèrent pas. M. Jonnart les a retrouvés sur sa route...

HUGUES LE ROUX.

Toujours M. Jonnart s'est passionnément intéressé à la prospérité de l'Algérie. Les lignes suivantes en font foi. Elles servent de préface au livre de M. Aynard : L'Œuvre Française en Algérie.

L'ŒUVRE ALGÉRIENNE

Cette œuvre admirable dont le génie français peut s'enorgueillir est le résultat d'une longue suite d'efforts et de tâtonnements. La pratique seule permet de dégager la solution des problèmes si nombreux et si complexes qui nous sollicitent dans nos possessions africaines. Avouerai-je même, qu'après avoir depuis plus de trente ans suivi pas à pas, avec un intérêt passionné, le développement de notre colonisation, je ne me prononce que d'une voix hésitante sur la meilleure réponse à faire à quelques-unes des plus redoutables questions qui se dressent en face de la conscience française. Faire le bonheur d'un peuple, quel plus noble idéal ! Mais il faudrait d'abord définir le bonheur ! Est-ce possible ?

Cependant j'ai éprouvé une des plus vives satisfactions qui puissent être réservées à un homme public. J'ai eu la bonne fortune d'appliquer mes idées, celles que j'avais énoncées aux côtés de Jules Ferry, de Burdeau, et de ce grand administrateur qu'était M. Tirman, et les ayant réalisées, j'ai constaté qu'elles s'adaptaient généralement aux besoins permanents des races qu'il faut à tout prix rapprocher en Algérie. A vrai dire, je n'avais d'autre mérite que de venir après beaucoup d'hommes éminents qui avaient fait de dures écoles, et de m'approprier les enseignements d'un demi-siècle d'épreuves.

L'expérience avait révélé les graves inconvénients du régime de centralisation financière et administrative imposé à l'Algérie, le péril de l'application prématurée aux populations musulmanes de nos règlements et de nos codes. et la nécessité chaque jour plus impérieuse d'une politique indigène nettement, généreusement définie et venant s'harmoniser avec les vues générales et les desseins de la politique française.

Il est incontestable que ce régime de sage décentralisation a eu des conséquences fécondes. Outre qu'il a fait pénétrer dans l'âme algérienne le sentiment des réalités et des responsabilités, il a contribué à l'éveil des initiatives et des énergies, à l'épanouissement de toutes les forces vives dans la colonie. En dix ans les recettes de chemin de fer ont doublé, le commerce général annuel s'est élevé de 500 millions de francs à plus d'un milliard, les plus-values des impôts n'ont cessé de croître d'année en année. L'honneur de ces remarquables progrès revient sans aucun doute au prodigieux labeur de nos colons, la nouvelle charte algérienne n'est pas étrangère à l'essor de leurs entreprises.

Cette charte, il ne faut pas craindre de l'étendre. Une tutelle trop étroite, trop tâtillonne, trop souvent inintelligente des intérêts locaux, risque de paralyser l'action créatrice

des colons, d'ajourner ou d'empêcher la mise en valeur des richesses du pays, de détendre à la longue les liens d'affection et de reconnaissance qui unissent la colonie à la métropole. Souhaitons donc l'attribution de nouvelles franchises aux Algériens, l'élargissement de leur horizon, avec une meilleure organisation du contrôle exercé par le pouvoir central.

C. JONNART,
gouverneur général de l'Algérie.



FARFARIA

(Souvenirs)

C'était à Biskra, un soir.

Je respirais l'air si pur, si léger qu'il semblait l'âme d'un parfum frais ; et, en effet, des aromes de musc, de cèdre et d'orange erraient. Je pris le bras de mon frère, alors aux spahis, et, sans parler, nous allâmes au hasard des rues.

La nuit était bleue, transparente, subtile. L'âme s'y dilatait, vive et libre ; le ciel rayonnait, blanc d'étoiles si nettes et si brillantes, qu'à les voir je me sentis heureux.

« La belle soirée ! » dis-je avec enthousiasme.

Une musique venait de s'élever. Des flûtes, dans le lointain, perçaient le ronflement sourd des tambourins et palpitaient, nostalgiques et faibles, évoquant d'antiques danses sacrées.

« Qui allons-nous voir ? dit mon frère ; les hommes ou les femmes ? »

Il reprit :

« Si la danse du ventre te plaît, les hommes — surtout les nègres — sont plus élégants. Si tu préfères la danse du sabre, allons chez les Ouled-Naïl ou chez Farfaria.

— Farfaria ? demandai-je, frappé par ce nom bruissant comme la soie et tintant comme l'or.

— Oui, la belle Farfaria, pour qui une vingtaine d'hommes, Marocains et spahis, se sont égorgés en une seule nuit. »

Et répondant à mon geste d'étonnement, il ajouta :

« S'il faisait jour, je te montrerais le cimetière et les tombes des Marocains.

— Conte-moi cette histoire ?

— Oui..., chez elle ! »



Je pensais :

« Cela se peut-il ? Quelle est donc cette Hérodiade, à qui une tête sanglante n'a pas suffi ? cette Hélène barbare pour qui tant d'hommes sont morts ? »

Nous traversions des ruelles : les éperons de mon guide sonnaient sur les pierres. Il s'arrêta devant une porte sombre, au centre de laquelle un judas grillé découpait un carré de lumière.

En une clarté de théâtre, cinq ou six femmes des Zibans se détachaient, accroupies et immobiles, sur le fond blanc d'une arcade si basse qu'elles la touchaient du front. Toutes, drapées de pourpre et constellées de bijoux, tendaient leurs mains, hiératiquement, vers un brasier rouge ; et une paix animale imprégnait leurs visages peints et leurs yeux morts, où des battements de cils, seuls, attestaient la vie.

Bien qu'étranger je les jugeai subalternes ; il me sembla qu'aucune d'elles ne pouvait, ne devait incarner la courtisane tragique que j'évoquais déjà.

« Farfaria ! » cria mon frère d'une voix forte.

Les six femmes levèrent la tête. Aucune ne se dérangea. Mais, du haut des marches qu'on voyait monter en tournant dans l'ombre, une voix vibrante répondit.

Aussitôt une négrillonne dégringola lestement, deverrouilla la porte et nous montra l'escalier.

« Je vais donc *la voir* », pensai-je; et sans savoir pourquoi, j'étais troublé.

— Salut ! dit mon frère en entrant dans une petite chambre blanche, et avec un geste de présentation :

« Farfaria, dit-il. Un ami ! »



Je la vis : elle se tenait debout, belle, il me sembla.

En s'inclinant avec une grâce un peu ironique, d'islamite à *roumis*, elle nous invita à prendre place sur des coussins, près d'elle. Sa mère, vieille à museau de chacal, nous servit du café et des gâteaux au miel. Farfaria nous regardait. Et moi je ne pouvais, tant leur expression me frappait, détourner mes yeux des siens ; je compris bientôt leur charme, en le subissant.

Ses regards, noirs et lourds, s'appesantissaient sur vous comme la nuit ; ils engourdissaient. Son visage était comme l'eau qui dort, traître et beau ; sous sa coiffure, elle avait l'air d'un sphinx. Ses bijoux la couvraient comme une idole, d'or, partout ; car elle portait, selon l'usage de sa tribu, le trésor de ses prostitutions sur elle.

De chatoyantes étoffes, se cassant en plis sur les hanches, l'enveloppaient invisible, jusqu'à ses pieds. Bien qu'assise, elle paraissait grande, sentait l'encens ; et sa beauté, quoique sauvage, attirait.

« A quoi songes-tu ? dit mon frère.

— A ton histoire. Elle s'annonce bien.

— Tu vas comprendre la suite », dit-il.

Et se tournant vers la femme :

« Danse Farfaria ! »

Docile, elle s'était levée. A son appel, successivement entrèrent la petite négrillonne, des castagnettes de cuivre aux doigts, la vieille mère maniant un tambourin, et un jeune garçon efféminé qui portait un hautbois. Ils s'assirent, leur musique éclata ; et Farfaria, s'armant d'un sabre, dansa.

Sa main droite brandissait sur sa tête la lame courbe ; sa main gauche s'agitait en cadence. La musique s'élevait dure et guerrière ; la danse tournait voluptueuse et farouche. On eût dit que du sourire, des yeux et de la main, Farfaria appelait un amant invisible. Elle l'enveloppait de ses regards, elle l'engourdissait lentement, elle semblait l'endormir et s'endormir elle-même. Soudain elle se réveillait ; sa face de sphinx devenait subitement perfide ; le sabre lumineux sifflait ; et je croyais, à chaque éclair, voir s'envoler une tête humaine.

Je ne sais combien de fois elle répéta cette pantomime ; il me sembla qu'elle durait depuis des siècles ; et malgré moi, j'y prenais un plaisir lugubre et doux.

« Certainement, pensai-je, c'est comme cela qu'elle envoûte les cœurs ; les hommes préfèrent mourir que de la perdre. »

Brusquement, la danse cessa avec la musique. L'orchestre se retira. Farfaria, après les compliments, s'était rassise, imperturbable.

« Comprends-tu maintenant ? me demanda mon frère.

— Certes ! dis-je. Elle a dû être ardemment aimée. L'histoire, maintenant ! »



Il répondit :

« Elle est très simple, et banale comme la vie. Mais qu'importe, puisque la légende reste belle.

— Il y a quelques années, Farfaria avait deux galants : un Marocain et un spahi. Un soir, ils se rencontrèrent devant sa porte ; d'abord ils se lancèrent des injures. Le Marocain criait :

— Esclave ! mercenaire ! cède-moi la place, à moi qui suis un homme libre. Farfaria n'est pas pour un chien comme toi ! »

L'autre répondit :

« Maudit soit le ventre de ta mère, menteur effronté ! Farfaria m'appartient ! hors d'ici, galeux ! »

Alors vinrent les coups de poing ; le spahi prit son sabre, le Marocain son couteau. Ils se frappèrent avec fureur ; l'un d'eux tomba. Aussitôt les spahis et les Marocains accourus firent de grands cris et en vinrent aux mains. La bataille s'ensanglanta ; les femmes se sauvaient en hurlant, barricadaient les portes. Des coups de fusil partirent. Les clairons sonnaient dans les casernes. La ville était comme folle. Et l'on s'égorgeait toujours sous les fenêtres de Farfaria.



Il fallait en finir. On appela les *joyeux* ; tu sais : les disciplinaires. On fit trois sommations au clairon ; la dernière fois, les joyeux chargèrent. Ah ! joyeusement ! des prisonniers, n'est-ce pas ? des brutes ! ils détestaient tout le monde ! leur liberté les grisait ! V'lan... de la crosse ! V'lan... de la baïonnette ! A tort, à travers, ils frappaient dans le tas, avec bonheur !

Force leur resta, ainsi qu'à l'ordre ! Mais il y eut un grand nombre de blessés et une vingtaine de morts. — Voilà !

Il y eut un silence. Farfaria avait écouté, impassible. Je demandai, vivement intrigué :

« Qu'a-t-elle pensé... que pense-t-elle de ce massacre ? »

Il se tourna vers elle et l'interrogea.

Elle tourna vers nous sa face de sphinx, ses yeux noirs endormeurs, son sourire perfide. Dans un coin, le sabre courbe étincelait comme un rappel de mort. Paisiblement, Farfaria haussa les épaules en signe de fatalité, et dit :

« *Mektoub* ! »

Mon frère traduisit :

« C'était écrit ! »

PAUL MARGUERITTE,
de l'Académie Goncourt.



LES PALMIERS

Qu'ils se penchent vers l'eau des sables
Ou qu'ils s'élèvent vers Allah
Dans les vapeurs insaisissables
Des nuages, pour le fellah
Les palmiers sont, dans l'ombre verte
De l'oasis, des demi-dieux,
Sur lesquels le rêve, aile ouverte,
Monte par degrés vers les cieux.

Ce sont eux qui donnent de l'ombre,
Ce sont eux qui donnent des fruits,
Ce sont eux dont les bras sans nombre
Demandent au ciel l'eau des puits.
Ce sont eux que le cœur espère,
Lorsque dans le désert sans fin,
N'ayant plus de point de repère,
Les nomades perdus ont faim.

Ce sont eux qui bercent le songe
Des jeunes vierges de l'Islam,
Ce sont eux dont la sève plonge
Jusqu'au sommeil des fils de Cham.
Flambeaux s'élançant du mystère.
Ils font s'épanouir joyeux,
Hors des ténèbres de la terre,
Les cœurs frémissants des aïeux.

ANGÈLE MARAVAL-BERTHOIN.

L'Algérie et la Guerre

A BISKRA

Biskra, reine des oasis, est dans un complet marasme, car il n'y passe plus de voyageurs depuis que l'Europe est en armes; depuis, surtout, que les routes de la Méditerranée ne sont plus sûres. Aussi, les hôtels sont vides; vides le casino, les jardins publics. On rencontre dans les rues les petits cireurs de bottes désœuvrés, qui se disputent vos souliers poussiéreux, comme une aubaine inespérée.

« Ti sais, m'sieu, y en a plus le sou maintenant, à cause li sale boche. Si je l'tenais, m'sieu, ti sais, li sale boche, j' l'y couperais le cou. »

L'autre cireur, qui astique mon pied gauche, pendant que le précédent opère sur le droit, me déclare :

« Trop p'tit pour m'engager, ti sais, m'sieu, mes frères, tous partis sur le front. Deux toués déjà! Toujours comme ça.

— Moi tout seul chez moi, m'sieu, riposte le premier cireur. Lui touche les allocations; ma mama à moi crève de faim. Li sale boche très méchant. Avant la guerre, y jetait des sous rougis au feu par la fenêtre de l'hôtel pour brûler les doigts des petits Arabes. »

Cette légende s'est répandue dans Biskra; il est possible qu'un Allemand ait été assez stupide et cruel pour faire cette plaisanterie; maintenant, dans l'esprit des cireurs de bottes, tous les Allemands jettent des sous brûlants afin de tromper et de faire souffrir les enfants.

Ils sont vraiment sympathiques ces petits indigènes, dans leur désir sincère de participer à nos côtés à la lutte suprême, au cours de laquelle tant des leurs sont déjà tombés. « Ciré, m'sieu, ciré? » Leur cri de détresse nous poursuit le long des arcades de la ville et nous leur tendons, à tous les carrefours, un soulier pitoyable. Jamais nous ne nous étions fait si souvent cirer!

Nous devons assister, le soir, à une diffa chez si Bouaziz ben Ganah, aga des Zibans. Il nous reçoit dans son bordj tendu de tapis d'El Oued et décoré de vases de Sèvres, cadeaux faits à ses ancêtres par le gouvernement français. Les ben Ganah descendent d'un compagnon de Sidi-Okba. Ce guerrier arabe tenta le premier la conquête du Sahara et trouva la mort au retour de son expédition dans l'oasis, proche de Biskra, qui porte le nom de Sidi-Okba et où reposent ses dépouilles, dans une zaouïa vénérée. Bouaziz a un profil de camée, des traits d'une rare finesse, encadrés dans une barbe soyeuse, aux fauves reflets. Son corps élégant s'enveloppe d'une gandourah blanche passementée d'or sur laquelle tranche le ruban rouge. Il est bien le noble héritier de ces chefs nomades des grandes tentes, dont la dignité séduisit le duc d'Aumale.

En face de Bouaziz s'assoit le commandant du cercle de Touggourt, le chef de bataillon C..., un arabisant distingué, qui a repris du service pendant la guerre. Si Bouaziz dit de lui qu'il est l'Européen connaissant le mieux les choses du pays. Près de moi, le capitaine de spahis, commandant l'escadron en garnison à Biskra. Il est parent de Bouaziz et a participé à toutes nos expéditions coloniales. Il déplore de n'avoir point été envoyé se battre en France, et, montrant sa croix de la Légion d'honneur :

« Certes, dit-il, je suis fier de la porter, mais voilà ce que je préfère! »

Il désigne la croix de guerre sur la poitrine d'Ali ben Ganah. Le cousin germain de notre hôte rentre de Belgique, où il a guerroyé à la tête de son goum. Ali vient d'être nommé caïd d'une tribu nomade, qui campe quelque part, dans le Sahara. Dans sa gandourah de soie bleue, avec ses doigts chargés de bijoux et son visage efféminé, il me paraît un être bien distingué pour se plier aux devoirs de son caïdat sauvage. Aussi, à table, se moque-t-on de son peu d'empressement à aller rejoindre ses administrés.

« Il faudra s'y résoudre cependant, insinue le commandant C..., car votre tribu manque de chef depuis trop longtemps et j'ai besoin de la reprendre en main. »

Ali promet de s'exécuter prochainement.

On ne parle que de la guerre, durant ce repas. La vue du *méchouï* lui-même n'interrompt pas les conversations. Tout en détachant avec les doigts, selon le rite, la chair du mouton entier, rôti sur l'herbe, les convives n'abandonnent pas leur sujet, qu'ils traitent en gens remarquablement avertis. On sent qu'ils ont d'autres sources d'information que les nôtres. Par le monde religieux, sans doute, les Turcs réussissent à répandre des nouvelles, vraies ou fausses, destinées à troubler la conscience de nos sujets musulmans. D'ailleurs ben Ganah ne se cache pas pour parler des tentatives allemandes destinées à s'attirer des complaisances indigènes. Tous sont, ici, convaincus que le kaiser, en cas de victoire, songeait à s'attribuer la Tunisie et la province de Constantine.

« Cette conviction, nous dit le commandant C..., en sortant de chez ben Ganah, entretient parmi les Arabes un état de surexcitation caractéristique. Ils discutent dans les cafés maures les chances respectives des belligérants, comme s'ils devaient être l'enjeu passif de la victoire. Il faut rendre cette justice aux Algériens, qu'ils se sont montrés pour nous d'un loyalisme parfait. Les grands chefs ont levé des goums sur leur territoire; ils nous ont donné leurs enfants et ont versé l'or sans compter. Au début de la guerre l'intendance a réquisitionné les troupeaux et les récoltes des indigènes. Ceux-ci se sont imaginés qu'il s'agissait d'un impôt spécial et ont été très étonnés d'apprendre qu'ils pouvaient se présenter au guichet des









1. Cavalier du bureau arabe de Biskra. — 2. Femme de la tribu des Zibans. — 3. Type d'Ouled-Naïl à Biskra. — 4. Officier du corps des méharistes.

caisses publiques pour recevoir le prix de leur contribution. Beaucoup d'entre eux ont refusé de toucher leurs mandats, en disant qu'ils ne voulaient pas de cet argent destiné à solder des fournitures pour nos soldats. Et comme on leur faisait remarquer qu'on ne pouvait accepter leur cadeau : « Eh bien ! donne-le à la Croix Rouge », ont-ils répondu.

L'Algérie a procuré à la métropole plus de cent mille hommes. Cette proportion n'est cependant pas élevée, vis-à-vis du contingent mobilisé par la Tunisie, où existait le service obligatoire comme en France. Il eût été cependant facile de faire rendre bien davantage au bled algérien, si l'on avait eu soin d'organiser la conscription, ainsi que l'essai en avait été entrepris à la veille de la mobilisation. Il suffisait de faire signer à l'avance aux Arabes en âge de porter les armes un engagement conditionnel pour la durée de la guerre, moyennant la concession d'un avantage immédiat, sous forme de prime, et la promesse éventuelle d'indemnités de solde ou d'allocations de famille, qui, en fait, leur ont été servies dès leur arrivée au corps. De cette façon, nous eussions réuni près de cinq cent mille tirailleurs qui, jetés sur le champ de bataille de la Marne, auraient sans doute assuré la défaite irrémédiable de nos ennemis. Mais ce projet se heurtait à de multiples résistances : résistance des colons qui craignaient de se voir privés de main-d'œuvre ; mauvais vouloir des administrateurs, toujours inquiets de provoquer des troubles ; indifférence des militaires eux-mêmes, désirant conserver aux régiments de tirailleurs leur caractère de troupe d'élite.

Et c'est ainsi que nous avons négligé de préparer un des éléments de notre victoire.

« Pour remédier à cette lacune, fait remarquer le commandant, nous sommes obligés d'organiser le recrutement en pleine guerre et d'avoir recours au vieux procédé de l'ancien régime pour forcer les vocations. »

Il nous montrait un landau, décoré de drapeaux tricolores, dans lequel se pavanait un magnifique sergent de tirailleurs constellé de décorations. La voiture stoppa au coin de la rue. Des joueurs de *reitas*, perchés sur le siège, firent entendre leurs accents nasillards, et bientôt un groupe important de jeunes gens entourèrent les musiciens. Le sergent les fit taire d'un geste :

« Fils de Zibares, cria-t-il en s'adressant à la foule, vous n'êtes que des femmes si vous ne vous engagez pas à combattre ! La France est votre mère ; hésiterez-vous à la défendre ? »

Et il entrait alors dans l'énumération des avantages offerts aux recrues par le gouvernement français.

Les allocations de famille que l'on paye régulièrement dans toute l'Algérie et qui représentent une petite fortune là-bas ont le don surtout d'attirer les Arabes. Ceux-ci, qui sont habitués à acheter leurs femmes, en trouvent qui consentent à les épouser pour toucher les allocations, empocher d'abord la prime, et avoir l'espérance d'une retraite en cas de mort de leur mari. Le sergent recruteur, qui connaît son public, le touche à l'endroit sensible, il vante la sollicitude de la France à l'égard de leurs familles, et leur assure beaucoup de gloire, un butin abondant et une excellente nourriture.

« En attendant, venez toujours manger le couscous, ça ne vous engage à rien ! » conseille ce nouveau La Ramée.

Nomades ou ksouriens se précipitent dans le landau qui détale à toute vitesse vers le café maure où l'on consomme au compte du régiment. Malheureusement, cette campagne a commencé un peu tard. On a eu tort de ne pas profiter de l'emballement des indigènes qui s'est manifesté pour nous dès que les premiers frissons guerriers ont secoué l'Algérie.

Maintenant que l'enthousiasme du début est un peu tombé, les Arabes se montrent un peu moins désireux de participer à cette lutte de tranchées, si contraire à leur tempérament, et de s'exposer aux terribles « mitrailleuses » allemandes dont il est question dans tous les douars.



Nous remportons de Biskra une certaine impression de tristesse. Ces hôtels fermés, dont beaucoup appartenant à des Allemands ont été mis sous séquestre, font peser une sorte de torpeur dans cette cité morte, où l'on mesure l'influence que nos ennemis y avaient hélas ! acquise, au vide creusé par leur départ.

RENÉ LA BRUYÈRE



Le Casino de Biskra.



Un coin du vieux Biskra.

Ce que nous devons au Japon



Plus d'un Français s'est demandé quel concours nous apportait l'alliance japonaise en ce formidable conflit où se jouent les destinées de notre race, et la question n'a pas toujours été formulée sans un dépit frisant l'indignation. Le malheur est que l'empire du Soleil-Levant n'ait pas jugé à propos de créer à l'étranger des missions de propagande qui qui eussent mis en relief les services qu'il a rendus, et rend encore, à ses alliés.

Ce que la dignité japonaise a méprisé de faire, nous le ferons ici, en regrettant que le manque de place et certaines considérations militaires limitent notre tâche à l'extrême.

Passons brièvement sur la conquête de la puissante colonie allemande de Kiao-Tchéou, qui servit les intérêts japonais en même temps que les nôtres, puisqu'elle arrêta net les intrigues de nos ennemis en Extrême-Orient.

Dès le début de la guerre, la marine japonaise collabora activement à la police de l'océan Pacifique, et contribua à la brillante victoire navale des Falkland en pourchassant l'escadre allemande et en la rejetant dans le champ d'action des escadres britanniques.

En Méditerranée, les destroyers japonais ont inscrit glorieusement sur leurs tableaux de chasse plusieurs sous-marins ennemis, et la flotte commerciale du Japon joue un rôle très actif dans le ravitaillement des puissances de l'Entente.

Aux beaux jours hélas! si lointains des offensives russes, de nombreux officiers japonais des armes spéciales (artillerie et génie) combattirent dans les rangs moscovites.

Mais c'est évidemment dans le domaine industriel que le Japon nous a rendu les plus grands services. Avec une rapidité merveilleuse, qui tenait de l'esprit d'initiative américain, ce pays organisa des usines métallurgiques qui se mirent à travailler fiévreusement pour les Alliés.

En août 1914, le Japon était tout juste assez outillé pour assurer les besoins de son armée et de sa marine. Six mois plus tard, il était déjà en mesure de fabriquer des fusils, des obus, voire des pièces de gros calibre, pour la Russie!

Ses usines entreprirent bientôt la fabrication de nos obus de « 75 », sous le contrôle d'officiers d'artillerie. A ce propos, nous citerons le trait d'initiative d'un industriel japonais qui, manquant d'outillage, acheta en bloc aux Etats-Unis une importante usine qu'il fit pour ainsi dire transporter de toutes pièces aux environs de Tokio!

Des millions de paires de bottes furent livrées à l'armée russe par le Japon, ainsi que des centaines de mille selles de cavalerie. Plusieurs usines s'y fondèrent pour la fabrication des fusées éclairantes, dont il se fait une consommation considérable sur le front. Après quelques essais satisfaisants, l'armée anglaise commanda au Japon plusieurs millions de sacs à terre en paille de riz, qui furent substitués aux trop coûteux sacs de toile.



Nous ignorons ce que demain — le mystérieux et décisif demain — demandera et obtiendra de la collaboration japonaise. Des symptômes significatifs, les déclarations de l'ambassadeur Motono, les mesures déjà prises, celles qui s'annoncent, le langage de la presse allemande, semblent annoncer que ce concours va devenir très efficace. Acceptons-en l'augure, de toute façon. Mais il est manifeste que l'activité industrielle de nos alliés asiatiques, dégagée désormais de toute obligation envers la Russie, se consacrera plus énergiquement à la satisfaction de nos besoins. Les gentilles *geishas* tourneront de plus belle nos victorieux obus de « 75 »!

V. FORBIN.





En haut : Laborieuses, attentionnées, les gentilles Japonaises achèvent de polir des fusées d'obus pour les Alliés.

Au-dessous : C'est par milliers que les ouvriers japonais travaillent jour et nuit à la fabrication des munitions destinées aux armées de l'Entente.

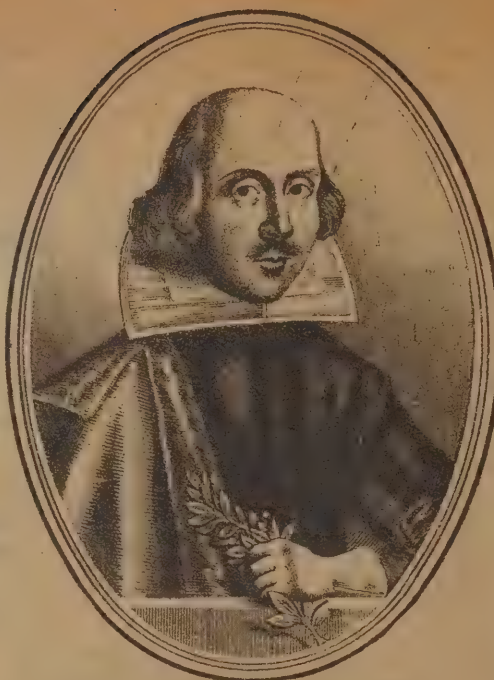
Le Vrai Shakespeare

(A propos de la représentation d'*Antoine et Cléopâtre*)

Nous avons une « Société Shakespeare »... Présidée par Edouard Herriot, aidée des sympathies de la presse et du public, elle se propose de populariser en France l'œuvre du grand dramaturge... Tâche doublement utile dans les circonstances actuelles. Il est opportun de resserrer les liens qui nous unissent à la race anglo-saxonne. En nous rapprochant de l'Angleterre et de l'Amérique, nous obéissons à la logique des événements et préparons l'avenir. Le manifeste que j'ai sous les yeux expose clairement ce point de vue.

« Ce n'en serait pas assez (y est-il dit) que d'avoir, par les armes, ramené le germanisme dans les limites géographiques et politiques fixées par le droit, il faut en outre, sur le terrain économique, scientifique, intellectuel et moral, prévenir toute velléité d'un retour de sa part. »

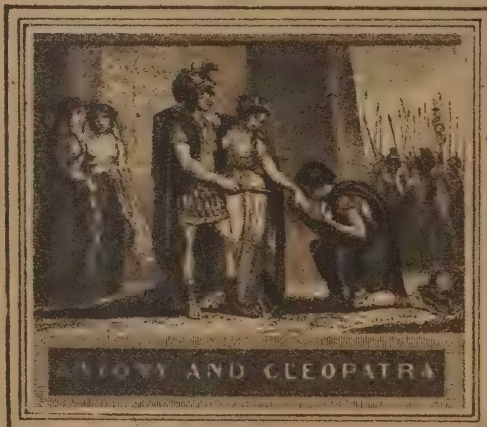
M. Gémier
(rôle de Marc-Antoine.)



WILLIAM SHAKESPEARE
de l'édition des Poèmes (1640).

La société Shakespeare organise des conférences, des solennités théâtrales ; elle publiera prochainement une biographie du poète encore mal connu et présenté sous des aspects fantaisistes. Mille légendes circulent autour de l'auteur de *Macbeth*. Voltaire fait de lui une sorte de sauvage, doué de quelque génie mais dénué de délicatesse. Victor Hugo l'admire « comme une bête » ; il le déifie ; en même temps, il le défigure, lui prête des traits empruntés à ses héros ; il choisit les plus tragiques, les plus sombres de ces traits ; il veut que Shakespeare soit malheureux, torturé, taciturne ainsi qu'Hamlet, victime de l'ingratitude humaine, à l'exemple du roi Lear... Or, une enquête sagacement poursuivie tend à établir que l'illustre écrivain fut un homme bien équilibré, bon vivant, friand de plaisir, soucieux de l'estime des bourgeois, ami de l'ordre, humaniste érudit et adroit commerçant ; qu'il dota ses filles, les maria à un marchand d'alcool et à un apothicaire ; bref qu'il ne ressemble nullement au prodigieux « bohème » créé par l'imagination romantique.

Ce Shakespeare cultivé, rente et considéré, citoyen important de sa petite ville, nous croyons l'apercevoir dans les *Joyeuses Commères de Windsor*. Il y introduit des personnages de condition moyenne, bâtis (on peut le supposer) sur le modèle de ses voisins, des compagnons qu'assemble le soir à la même table leur goût commun pour le pudding brûlant et l'ale fraîche. Il y a le juge de paix, le curé, le cabaretier, le médecin, les deux joviales matrones, Mme Fort et Mme Page, leurs époux, le mari confiant M. Page, le mari jaloux M. Fort. Ces gens clabaudent, jasent, se jouent de méchants tours, dans une athmosphère mi-citadine et mi-campagnarde. C'est la province. Avant Tristan Bernard, Shakespeare se divertit à observer les menus faits de la vie de chaque jour, à regarder à la loupe ces détails et à en extraire du comique. Enfin, au centre de la composition, se dresse





Mme Mégard
(rôle de Cléopâtre.)

(*Photos Grégoire*).

l'épique Falstaff, non plus le Falstaff du drame *Henri IV*, fastueux, orgueilleux, portant haut la tête, opposant à la mauvaise fortune une arrogance superbe, mais un Falstaff humilié, dupé, poltron, réduit à chercher asile dans un panier, jeté à la Tamise comme un chien galeux, souillé d'immondices et raillé par la populace qui lui plante sur le front des cornes de cerf... Auprès du colosse entripaillé, qu'escortent ses complices Bardolph et Pistolet et son gringalet de valet de chambre, apparaît un des plus cocasses originaux de l'immense galerie shakespearienne, le maigrelet et balbutiant Slender, le rustique chasseur si bien accoutumé au commerce des bêtes qu'il sait à peine parler aux hommes, encore moins aux femmes, et qu'à la vue d'un jupon il meurt de timidité et d'épouvante. Slender, c'est Thomas Diafoirus. Dame Quickly c'est Frosine. Page et Fort annoncent l'Ariste et le Sganarelle de l'*Ecole des maris*. Le panier de linge sale fait pressentir le sac de Géronte. Tout, vous dis-je, tout — même Molière — est dans Shakespeare.

Et cet auteur comique est un tragique puissant, en même temps qu'un évocateur de rêves. Pas un genre où il n'ait été supérieur. La diversité de son génie nous confond, comme un miracle. Il lit dans l'âme humaine ; il fait revivre l'histoire. Il dresse sur les planches les personnages illustres de l'antiquité et trace d'eux d'émouvants portraits. Le drame que M. Gémier vient de remonter avec un luxe éblouissant et une remarquable compréhension, ne peut compter parmi ses meilleurs. Il renferme trop de choses, une surabondance d'épisodes qui lasse l'attention du spectateur. Cet éparpillement nuit à l'intérêt de l'ouvrage. L'action court la poste, effleure les événements. En moins de cinq minutes les batailles sont perdues ou gagnées. Jules César se transporte instantanément de Rome à Alexandrie. Nos paquebots n'égalent pas, pour la rapidité, ses galères. La combinaison des péripéties, la préparation des coups de théâtre sont quelque peu enfantines. Mais dès que Shakespeare met en présence les protagonistes, il se révèle peintre accompli et profond psychologue.

Antoine, c'est le soldat de fortune, l'aventurier de la politique, intelligent, actif, intrigant, ambitieux et très brave, incapable toutefois d'opposer à ses passions la digue de la prévoyance et de la sagesse. Appartenant à Cléopâtre il ne saurait dire :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Il cesse de se gouverner. Lorsque les vaisseaux de Cléopâtre, après la défaite, cinglent vers le port, il ne peut s'empêcher de les suivre ; il abandonne ses compagnons d'armes. Les baisers de la reine-courtisane lui font oublier la notion du devoir et de l'honneur. Il perd même cet instinct de prudence et cet esprit de finesse qui le rendaient redoutable. César dominera aisément un adversaire privé d'équilibre et de fermeté dans les desseins. Le malheureux Antoine roule de défaillance en défaillance jusqu'au naufrage définitif de sa gloire. Rien de plus impressionnant que cette lente agonie, que le suicide de cette grandeur.

M. Gémier a bien traduit les aspects familiers du héros, sa bonhomie, sa générosité, ses prompts écroulements, suivis de passagers sursauts d'énergie.

Mme Andrée Mégard, dont la beauté surpasse en ampleur celle de la reine d'Egypte, exprime finement la duplicité, le charme caressant, perfide, ensorceleur, de Cléopâtre.

Enfin, par sa magnificence, ce spectacle justifie l'enthousiasme des personnes qui cherchent au théâtre le plaisir des yeux. Et celles-ci sont en très grand nombre. Gémier, apôtre éloquent de son art, va vous exposer comment il a compris la réalisation scénique de la pensée shakespearienne.

ADOLPHE BRISSON.

La mise en scène d'« Antoine et Cléopâtre »

De toutes les œuvres de Shakespeare celle-ci est peut-être la plus difficile à présenter à cause de la multiplicité des lieux ; elle nous transporte successivement à Alexandrie, à Rome, à Athènes, sur le champ de bataille d'Actium, et cela avec une rapidité fantastique. Sur les 25 tableaux de la traduction si vivante de M. Lucien Nepoty — l'auteur de la belle adaptation du *Marchand de Venise* — il y en a qui ne durent que deux minutes.

L'un de mes collaborateurs s'est écrié : « Mais c'est un film ! » Va pour le film, mais quel film, en couleurs, merveilleux de vie, d'éclats de guerre et de passion ! C'est « Sapho », c'est la « Femme et le Pantin » sur un fond de batailles, c'est la Courtisane et le Soldat, c'est la grande aventure d'amour et de politique, c'est une pièce tellement humaine qu'elle est de notre temps, qu'elle sera de tous les temps.

En jetant notre dévolu sur *Antoine et Cléopâtre*, nous avons voulu montrer que les difficultés suscitées par la mise en scène de ces 25 tableaux et de presque toutes les pièces du grand Will peuvent être vaincues par les moyens les plus simples, sans recourir à la machinerie savante des théâtres allemands. Nous dédaignons les scènes tournantes ou montées sur ascenseurs, le mécanisme électrique de nos ennemis. Nous opposons l'ingéniosité à leur complication. Et, sur notre étroit et incommode petit Théâtre Antoine, les décors ne sont que des toiles de fond qui s'enroulent au cintre comme des feuilles de papier ; nous négligeons toute reconstitution, nous nous adressons aux facultés d'évocation du spectateur. Grâce au seul jeu des acteurs, et grâce à la musique, vous assisterez à des batailles navales ou terrestres, à des défilés d'armées... sans les voir.

Les Allemands ont fait du théâtre une usine, nous pensons qu'ils ont commis une erreur. Quelques toiles de fond pour remplacer les écriteaux shakespeariens, un rideau, des costumes, cela suffit au grand Will. Puis, quand le Verbe se tait ou s'efface, la musique vient exalter l'âme ou prolonger la pensée dans la foule assemblée.

Telle est la leçon que nous a laissée Shakespeare. C'est bien lui et c'est bien son époque qui nous ont inspiré pour les mises en scène du *Marchand de Venise* et d'*Antoine et Cléopâtre*.

Nos moyens sont simples, mais ils sont de qualité, car nos douze toiles de fond sont des décors neufs et originaux signés par Zarraga et Emile Bertin ; nos deux cent cinquante costumes sont dessinés et exécutés par H.-G. Ibels ; les danses sont réglées par Mme Beauvais, et enfin, après la très belle musique de scène qu'il conçut pour *le Marchand de Venise*, M. Henri Rabaud a bien voulu nous donner une partition encore plus importante qui note admirablement les états d'âme, les fêtes et les batailles que traversent les « amants magnifiques. »

GÉMIER,
directeur du théâtre Antoine.

L'Alsace telle qu'elle est (1)

VIII

LE CLERGÉ ALSAÇIEN

Il n'y a aucun corps en Alsace, ni si respecté, ni si aimé, ni si instruit, ni si éclairé que le corps sacerdotal. Avant tout, il apparaît le représentant de Dieu, le ministre de la religion et le bienfaiteur du peuple tout ensemble. Aussi est-il entouré d'une vénération, d'une affection et d'une reconnaissance infinies. L'Alsacien de vieille souche, et en particulier le campagnard, ne souhaite pas le bonjour au prêtre de la même manière qu'au commun des hommes. Quand il le va voir au presbytère ou qu'il le rencontre dans la rue, il l'aborde en lui disant :

— « *Gelobt sei Jesus-Christus, Herr Pfarrer !* » (loué soit Jésus-Christ, M. le curé !)

Le prêtre, à qui est adressé, tel un cri de ralliement, ce salut religieux, a l'habitude de lui répondre par ces paroles :

— « *In Ewigkeit !* » (dans l'éternité !)

Cette coutume pour antique et vénérable qu'elle soit, n'est pas grand'chose, ne manquera-t-on pas de faire observer peut-être. A coup sûr, plus d'un Français n'y attache pas la moindre importance, au contraire. C'est un tort. Car cette salutation exprime beaucoup de choses, pour ne pas dire tout. Sans compter qu'à voir cette façon d'élever en quelque sorte le prêtre jusque dans les régions du surnaturel, l'on sent que personne, en Alsace, n'oserait se risquer à l'en faire descendre. Mais ce profond respect qu'ont les Alsaciens pour le prêtre ne les empêche point d'aller à lui tout filialement, comme l'on va à son père. C'est ainsi que les petits enfants, dès qu'ils aperçoivent quelque part le prêtre, accourent lui demander une caresse ou une bénédiction. Et, lorsqu'il est forcé de passer, soit devant un cabaret, soit devant un groupe d'ouvriers, il n'entend point chanter les refrains satiriques composés contre lui par les esprits forts de la localité, comme cela n'arrive que trop souvent en France. Si quelqu'un se permettait de lui manquer d'égards, il serait tout aussitôt, suivant l'expression du pays, *montré au doigt*, et traité de *mauvais Alsacien*.

Mais l'Alsacien ne voit pas seulement dans le prêtre le représentant de Dieu, il salue encore en lui un chef, un père, un conseiller, un guide, un serviteur et un bienfaiteur. Le prêtre est la tête de la paroisse. Il a, pour parler le langage de Bossuet, « tous les cœurs en sa main ». Il est populaire selon la bonne et sereine acception du mot.



Que, dans un pays aussi foncièrement religieux que l'Alsace, le prêtre occupe une place si considérable, cela est certain. Que cette situation privilégiée doive être attribuée autant à l'esprit chrétien du pays qu'à la vertu et à la science de son clergé, cela est non moins certain. Toutefois, l'on s'abuserait étrangement, si l'on s'avisait de faire remonter à des causes exclusivement religieuses l'exceptionnelle influence du clergé sur le peuple. Pareillement, ce serait folie de s'imaginer chez nous qu'il faudrait, un jour ou l'autre, la combattre ou du moins la diminuer, sous couleur qu'elle est contraire aux principes qui régissent les sociétés modernes. On s'y essaierait en vain, on n'y réussirait point. Pour ma part, j'en suis absolument convaincu. Au vrai, le clergé alsacien représente une telle force morale et sociale

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917, 13 et 27 janvier, 10 et 24 février 1918.

que le mieux que puissent faire les plus farouches anticléricaux (et je le leur conseille sérieusement, quant à moi), c'est de se mettre à l'unisson des Alsaciens, de la respecter, bien plus, d'en tenir compte, et cela dans le plus grand intérêt de la France.

— *Noun de Boukel !* (terme d'indignation en dialecte alsacien), s'exclamait naguère, devant moi, un Alsacien très français de cœur, *noun de Boukel !* que l'on n'aille pas toucher à notre clergé ! Qu'on ne l'embête pas ! qu'on ne l'opprime pas ! qu'on ne cherche pas à entraver son action religieuse et sociale ! Qu'on ne le chasse pas surtout de l'école, ni de nulle part, chez nous ! sans cela...

Et mon Alsacien de serrer les poings et de rouler de gros yeux.

— Sans cela ? interrogeai-je.

— *Noun de Boukel !* reprit-il, je ne sais pas ce qui arriverait. Ou plutôt je le sais ; sans cela, le peuple se rebifferait !

En parlant ainsi, ce brave Alsacien n'a fait que traduire les sentiments qui sont dans tous les Alsaciens.

J'ai, en effet, la conviction que l'Alsace catholique, — et surtout l'Alsace rurale, — ne tolèrerait point que l'on touchât à ses prêtres, sous quelque prétexte que ce fût. Rappelons-nous que l'Alsacien a une âme à lui, un caractère indépendant, un esprit frondeur et un tempérament de lutteur. Chrétien jusqu'aux moelles, il tient à son clergé comme à la prunelle de ses yeux. Il entend lui conserver à tout prix la situation qu'il n'a pas médiocrement contribué à lui faire. « Charbonnier est maître chez soi », dit un proverbe français. Il y a beaux jours que ce proverbe contient tout le programme d'action de l'Alsace annexée. On se tromperait donc fort si l'on se figurait que, du jour au lendemain, il pourrait cesser de représenter l'idéal alsacien. J'avoue que je n'ai, du reste, aucune inquiétude à ce sujet, persuadé que je suis que la France n'est pas près d'y porter atteinte. Et j'engage vivement mes compatriotes à s'inspirer de ma confiance.

Je ne m'attarderai pas à exposer ici les causes d'ordre purement religieux, qui ont si puissamment contribué à assurer au clergé alsacien la situation à part qu'il occupe encore aujourd'hui. Une pareille étude dépasserait sensiblement le cadre de cet article. Aussi bien tout mon dessein est-il de me renfermer dans ce que j'appellerais volontiers les raisons sociales de l'influence du clergé alsacien. Ces raisons sont d'importance et tout à son honneur. Au surplus, j'estime que les Français ont intérêt à les connaître, car elles expliquent et justifient le beau rôle qu'il n'a cessé de jouer dans ma chère petite patrie.

L'annexion, il le faut dire, a donné au prêtre alsacien une situation tout à fait exceptionnelle, et à laquelle je ne connais point d'équivalent en France. En effet, en mettant l'autorité gouvernementale aux mains allemandes, et en confiant aux Allemands toutes les places de fonctionnaires, même les plus médiocres, l'empire allemand a encore ajouté au prestige du prêtre alsacien. Le fait est que, dans chaque paroisse, le curé devint le seul représentant réel du pays, attendu que le clergé restait l'unique hiérarchie indigène, laissée debout par les iniques conquérants. Dès lors, et au milieu du flot d'immigrés qui se précipitaient sur l'Alsace et l'envahissaient de tous côtés à la fois, les Alsaciens se serrèrent étroitement autour de leur curé et s'appuyèrent sur lui, comme le lierre s'appuie au mur ou à l'arbre qui le soutient. C'est ainsi qu'après 1870, le curé apparut comme le noyau de la résistance la plus énergique à l'emprise germanique, le centre de cette opposition, et, en fin de compte, la véritable personnification de l'âme alsacienne, tant dans son nationalisme que dans son traditionalisme. De telle sorte qu'il n'est point exagéré de dire que, jusqu'à la triste aventure de la séparation de l'Eglise et de l'Etat chez nous, il fut en même temps le plus ferme champion de l'influence française. Ayant l'intention de traiter séparément cette question de la Séparation (telle du moins qu'elle fut jugée par le clergé d'Alsace) je n'y insiste pas aujourd'hui.

Rappelons-nous que les premières années du règne allemand en Alsace coïncidèrent avec l'odieux *Kulturkampf* bismarckien, que les catholiques furent abominablement opprimés, et que le clergé alsacien, en prenant carrément le parti de la regrettée mère patrie catholique contre le conquérant cruel et persécuteur, remplit alors à la fois un devoir de conscience et un devoir de cœur. Et c'est par là que le clergé alsacien se montra grand.

Mais était-il vraiment qualifié pour remplir ce double devoir ? Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Le clergé alsacien se recrute d'ordinaire dans la bourgeoisie aisée du pays, qui est demeurée attachée à la France. Du fait de son origine, le prêtre alsacien possède une fortune personnelle qui, il faut le reconnaître, lui facilite singulièrement un rôle de premier plan. Car cette fortune, jointe au gros traitement que lui alloue l'Etat allemand, constitue pour lui une situation fort avantageuse. Grâce à cette situation, le presbytère alsacien est, en quelque sorte, la maison du Bon Dieu, ou comme qui dirait le bureau de bienfaisance de la paroisse, où, soit une mère attentive et discrète, soit une sœur dévouée veille, avec l'aide d'une digne servante, à la bonne distribution de tous les secours. Ainsi fondée sur la pratique de la plus exquise charité, l'action sociale du curé se complète par sa propre valeur intellectuelle. Le prêtre alsacien, est, en outre, bien élevé, bien instruit, et bien éclairé. Il est conscient des nécessités du temps présent et des besoins de la société démocratique. Aucune des grandes questions qui passionnent l'humanité ne lui est étrangère. Il en raisonne, non point comme un aveugle des couleurs, mais en parfaite connaissance de cause. Parlant et écrivant également le français et l'allemand, il est plus que tout autre à même de les défendre ou de les combattre avec succès par la parole et par la plume. A telles enseignes que cette culture générale, tout de même que sa charité, lui assurent une place prépondérante dans sa paroisse.

— Quel homme que notre curé ! ai-je maintes fois entendu dire en Alsace. Il sait tout, et je ne sais combien d'autres choses encore !

Il est vrai que cette culture n'est pas pareillement goûtée de tous les Français, lesquels ne peuvent comprendre comment, par exemple, en Alsace reconquise, les curés prêchent en allemand. Et le moyen, s'il vous plaît, de prêcher en français devant une population qui ne l'entend pas encore très bien ?

Cette certitude qu'ils ont de la supériorité intellectuelle de leur curé en impose aux Alsaciens. Ce qui fait que, en dépit de leur peu de sympathie pour les distinctions sociales, ils s'inclinent, non sans fierté, devant l'autorité de leur curé. Celui-ci, au reste, est à peu près le seul notable dont leur esprit caustique et mordant respecte la personne et la mission. D'ailleurs il est bon d'ajouter que ce notable ne se contente point de procurer de son mieux le bien spirituel et moral à ses fidèles et de consacrer ses soins aux œuvres paroissiales, il s'occupe encore des questions économiques qui intéressent les fidèles. Dans les villes industrielles, ne s'est-il point employé à construire des habitations salubres à bon marché ? Dans les paroisses rurales, menacées, à la fin du XIX° siècle, d'un krach de la petite propriété, n'a-t-il point fondé des caisses coopératives de crédit mutuel sur le type Raiffesen, comme aussi des syndicats, soit pour la vente en commun des produits agricoles, soit pour l'achat en commun des outils et des instruments nécessaires aux ruraux, etc., etc. ?

Qu'on s'étonne, après cela, que l'Alsace compte des prêtres parmi ses éminents députés ! En vérité, il y aurait de quoi s'étonner, s'il en était autrement. Mais, c'est du cléricalisme, cela, crieront quelques anticléricaux incorrigibles. Peut-être, leur répondrai-je, mais c'est du bon cléricalisme celui-là. En tout cas, ayez la sagesse de vous en accommoder.

En ajoutant que c'est le clergé qui a le plus contribué à garder immuable dans le cœur des masses l'amour de la France, j'aurai achevé le portrait du prêtre alsacien. Il avait lui-même la France dans son cœur. C'est ce qu'avait constaté, il y a quelques années, Cornély, de séjour en Alsace. Un jour, le journaliste français (protestant, soit dit en passant), montrant à l'un de ses amis un prêtre qui passait dans une rue de Mulhouse, lui disait : « C'est pourtant à ces soutanes que l'on doit la constante et parfaite fidélité de l'Alsace à la France. »

Si j'avais le loisir, je pourrais rapporter ici maints et maints traits admirables qui montrent jusqu'à quel point le prêtre alsacien aime la France. Je n'en citerai que trois entre mille autres.

Un compatriote de mes amis m'a conté le fait que voici :

Sur le point de mourir, M. l'abbé D..., chanoine titulaire de la cathédrale de Strasbourg, s'adressa une dernière fois au prêtre qui l'assistait :

— Monsieur l'abbé, lui demanda-t-il, pourrais-je vous dire encore un mot avant de paraître devant Dieu ?

Son confesseur (alors vicaire de la cathédrale, et mort, au cours de cette guerre, curé d'une des plus importantes paroisses d'Alsace), croyant qu'il s'agissait d'un dernier scrupule d'une âme dont il connaissait la grande noblesse et la tendre piété, répondit :

— Parfaitement, Monsieur le chanoine. Parlez, je suis prêt à vous entendre.

Il s'approcha du lit du mourant pour recueillir ses suprêmes confidences. Le vénérable ecclésiastique, rassemblant toutes ses forces, se souleva légèrement sur son oreiller, et prononça distinctement : « Vive la France ». Après quoi il inclina la tête, murmura le nom de Jésus, et expira.

Voici un second trait non moins touchant :

Un jour, à l'occasion de la fête de Guillaume II, le clergé d'Alsace était invité à assister au banquet des fonctionnaires. Consulté par ses confrères du canton sur la ligne de conduite à suivre en cette occurrence, M. l'abbé G... leur répondit :

— Gardons-nous de prendre part à une pareille manifestation. Ce serait indigne de nous. Que les gendarmes prussiens y aillent, c'est affaire à eux, mais notre place n'est pas là.

Dénoncé par un traître, M. l'abbé G... fut poursuivi pour crime de lèse-majesté. Son procès eût un grand retentissement dans le pays. Il eût mille peines à échapper à quelques années de forteresse. Après la déclaration de cette guerre, il fût considéré comme suspect. On l'emmena en Allemagne. Il vient de mourir victime des mauvais traitements des barbares.

Un troisième fait, enfin. M. l'abbé S..., rédacteur en chef du journal catholique alsacien de Colmar, écrivit un jour un article sur la fête du kaiser, intitulé : « *Mer mâhâ net mi !* » (nous ne voulons pas être de la fête). Le journal fut supprimé par ordre impérial. Lui aussi, est mort récemment, victime de la persécution teutonne.

Voilà trois exemples qui montrent à merveille l'état d'esprit du vieux clergé alsacien. Je sais que l'on a coutume d'opposer à cet état d'esprit celui du jeune clergé, et de prétendre que les sentiments de ce dernier sont aussi germanophiles que ceux du premier sont francophiles. C'est là une grande erreur que je tiens à redresser. La vérité est que le jeune clergé alsacien, qui a passé par l'Université de Strasbourg a pu être séduit, à un certain moment, par la science allemande, les idées allemandes, la force allemande, l'organisation allemande. Mais ce tribut d'admiration une fois payé, il n'a pas tardé à pénétrer les dangereux dessous de tant de perfections. Aujourd'hui cette admiration est tombée ; elle est même remplacée chez la plupart des membres du jeune clergé par un sentiment qui ressemble à du dégoût.

Rien n'est donc plus aventureux que de diviser le clergé catholique alsacien en clergé francophile et en clergé germanophile. A dire vrai, il y a le clergé qui croit fermement à la promesse de la France de respecter les traditions et les libertés religieuses du pays, et il y a le clergé qui doute, qui craint, qui s'attend à des luttes pour garder traditions et libertés.

Mais que la France fasse savoir, par son Parlement, qu'elle entend tenir les promesses du Président de la République et du maréchal Joffre, et, le jour de la victoire finale, l'on verra le clergé tout entier se jeter dans les bras de la France, infiniment heureux d'être à jamais délivré du joug allemand.

(A suivre.) † SÉBASTIEN HERSCHER,

Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.

COINS DE PAGES

PAIN DE GUERRE

Il pose d'autres problèmes d'éthique pure, celui des mortifications par exemple. Le lieu commun favori des moralistes de la guerre est qu'il est bon que les civils se mortifient. Il y aurait fort à dire là-dessus, et d'abord on pourrait demander à quoi cela est bon effectivement ; mais la délicatesse de ceux qui veulent souffrir un peu, même sans utilité, est si respectable qu'on se reprocherait de l'offenser par d'odieuses chicanes.

Ce qui est un abus intolérable, c'est que nos pourvoyeurs se prévalent de notre volonté d'abstinence pour légitimer leurs restrictions. Nous avons le droit de nous priver, ils ont le devoir de faire le nécessaire pour que nous nous privions le moins possible, et l'intérêt même de la patrie exigerait plutôt qu'ils modérassent notre zèle, comme les directeurs réprimant à propos les excès de macération.

Il est touchant d'entendre une mère, qui, ne pouvant songer qu'à son fils, depuis trois ans sur le front, ajoute à sa prière du matin cette variante :

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, et faites, Seigneur, qu'il soit bien noir, bien mauvais, bien indigeste. »

Mais cette prière s'adresse à Dieu, et non à M. le ministre du ravitaillement, qui serait bien coupable s'il l'exauçait.

ABEL HERMANT.

LES POÈMES

LA DETTE SACRÉE

Ils sont tombés pour nous, nos vergers et nos toits !
Et la douceur de voir cet horizon suave
Effeuiller le soleil comme une rose grave,
Tu la leur dois !

Ils sont tombés pour nous, nos orgueils, notre foi,
Tombés pour que nos fils aient l'œil fier, l'âme haute ;
Et cette majesté de l'ombre sur les côtes,
Tu la leur dois !

Ils sont tombés pour nous, nos gloires et nos bois,
Tombés pour nos penseurs, nos églises, nos chênes ;
Et la limpidité des cieux et des fontaines,
Tu la leur dois !

Ils sont tombés pour nous, nos passés, nos effrois,
Tombés pour nos amours, nos fêtes, nos sourires...
Et l'ivresse d'entendre un aveu qui soupire.
Tu la leur dois !

Ils sont tombés pour nous, nos espoirs, nos émois,
Tombés pour le baiser des vierges inquiètes,
Pour toutes nos beautés et toutes nos conquêtes,
Toutes nos Fois !

Ils sont tombés pour nous, nos femmes et nos lois,
Pour tout ce qui palpite, embaume, luit et vibre ;
Et la sénérité superbe d'être libre,
Tu la leur dois !

Il n'est pas un frisson, un regard, une voix,
Pas une fleur qui s'ouvre et pas même une larme
Dont tu n'aies à penser : « ces parfums, ces alarmes
Il les leur doit ! »

Ils sont tombés pour nous, nos tombeaux et nos croix,
Tombés pour tous les morts roulés dans leurs chimères ;
Et tous tes souvenirs et toutes prières,
Tu les leur dois !

PIERRE AGUÉTANT.

(Extrait de *La Glèbe délivrée*.)



A L'ARC DE TRIOMPHE armé contre les Gothas

Voilez-vous, figures de pierre,
Bas-relief du bloc triomphal :
De peur que sous votre paupière,
Un jet de terrible lumière
N'étincelle, comme un fanal.

Bouches dont le souffle est sensible,
Acceptez l'horreur du bâillon :
De peur, étant prises pour cible,
D'exhaler dans l'ombre impassible
Le cri farouche du lion.

Comme tes fils dans la tranchée
— Groupe sans faces et sans noms, —
Arc où passait la chevauchée,
Ne sois qu'une forme ébauchée,
Une forme... avec des canons !

La nuit, du pirate complice,
Recourbe sur Paris dormant
Son mystère équivoque, où glisse
Une fuite obscure d'hélice,
Dans un rauque ronronnement...

Et, bardé de sable et de toile,
— Sentinelle des quatre vents,
L'Arc de Triomphe de l'Etoile
Veille, quand la lampe se voile,
Le repos des petits enfants.

AMÉLIE MURAT.

La rédaction des Annales recommande aux correspondants de conserver le double des manuscrits qui lui sont communiqués, car elle ne peut en assurer la restitution, se trouvant débordée par l'affluence des envois. D'une façon générale, il n'est répondu qu'aux lettres qui contiennent l'affranchissement de retour.

PENSÉES BRÈVES

Les Allemands se font une grande illusion en considérant l'absolutisme de l'Etat comme un progrès dont l'origine remonterait à la Réforme. Cet absolutisme est en réalité une conception purement orientale que pratiquèrent tous les despotes asiatiques.

Si l'admiration de beaucoup d'historiens pour certains conquérants comme Frédéric II était fondée, elle justifierait la thèse allemande que l'Etat n'est tenu d'observer aucune loi morale et de respecter aucun engagement. Il faudrait se résigner alors à reconnaître que la moralité n'exista jamais en politique et ne pas trop enseigner l'histoire à la jeunesse.

La patrie reste une abstraction un peu vague pendant la paix. Sa puissance apparaît seulement quand elle est menacée. Dégagée alors du nuage d'oubli qui l'enveloppait, elle devient une réalité assez forte pour transformer la conduite d'un peuple.

La psychologie du soldat loin des tranchées n'est pas du tout celle du même soldat dans les tranchées et surtout lorsque, au moment de l'attaque, il s'élance hors de son abri.

On admet comme règle empirique qu'une troupe ayant perdu le tiers de son effectif a besoin de six semaines de repos avant de retourner au front. Dans les effets réparateurs attribués au repos figurent certains éléments psychologiques tels que la courte durée de la mémoire affective. Il en résulte l'oubli assez rapide des visions mentales terrifiantes déterminées par les dangers auxquels les survivants ont vu leurs camarades succomber.

Il ne faut pas voir dans la guerre actuelle que ses calamités. Un professeur du Muséum a très justement écrit : « Malgré l'intensité et le nombre de malheurs sans précédents, ce cataclysme représente le salut providentiel de l'humanité. Dix ans encore de l'inconscience qui nous faisait collaborer à l'infiltration allemande universelle, et nous étions définitivement annihilés par l'incessante et occulte conquête. »

Les idées n'acquièrent de prestige qu'après leur extériorisation en assertions brèves et violentes. Avec quelques formules sur la lutte des classes, l'internationalisme ouvrier et l'infâme capital, les esprits simples orientent facilement leurs pensées.

L'adage du combattant français « ne pas s'en faire » constitue, malgré son laconisme, un cours complet de philosophie pratique. Le stoïcisme antique n'avait rien formulé de plus sage.

Toute création de besoins nouveaux engendre des haines chez ceux qui n'ont pas le moyen de les satisfaire.

Une idée ne porte ses conséquences qu'après avoir été filtrée par des mentalités diverses qui en déduisent chacune des applications différentes.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

PAPA FAUCHEUX

Roman d'une jeune Américaine (*)

* * *

LETTRES DE Mlle JERUSHA ABBOTT A M. FAUCHEUX-SMITH

— SUITE —

Lock Willow, le 4 avril.

Cher papa,

Avez-vous remarqué le timbre de la poste? Sallie et moi embellissons Lock Willow de notre présence pendant les fêtes de Pâques. Nous avions décidé que nous ne pouvions pas mieux employer nos dix jours qu'à venir ici trouver le calme. Nos nerfs étaient dans un tel état que nous ne pouvions plus prendre un repas dans notre Fergussen. Dîner dans une salle avec quatre cents jeunes filles est une épreuve insupportable quand on est fatigué. Le bruit est tel que vous ne pouvez pas entendre vos vis-à-vis, à moins qu'elles ne fassent un porte-voix de leurs mains et ne crient de toutes leurs forces. C'est la vérité vraie.

Nous grimpons les collines, nous lisons, nous écrivons et nous passons de bons moments bien reposants. Nous sommes montées ce matin au sommet de Sky Hill, à ce même endroit où M. Jervie et moi sommes venus une fois faire cuire notre souper — dire qu'il y a presque deux ans de cela! Je pouvais encore reconnaître la place où la fumée de notre feu avait noirci le rocher. C'est drôle comme on s'associe certaines personnes à certains endroits ; on ne revoit jamais les uns sans penser aux autres. De me retrouver là, je me suis sentie seule sans lui — pendant deux minutes.

Devinez, papa, quelle est ma dernière occupation? Vous aller penser que je suis incorrigible — j'écris un livre. Je l'ai mis en train il y a trois semaines et je l'avale par gros morceaux. J'ai attrapé le secret. M. Jervie et ce monsieur éditeur avaient raison ; on a prise sur les gens quand on parle des choses qu'on sait, et cette fois-ci il s'agit de ce que je connais — de fond en comble. Savez-vous où cela se passe? A l'asile John Grier! Et c'est bien, papa, — je crois vraiment que c'est bien — rien que les menus événements de la vie quotidienne. Je suis réaliste à présent. J'ai abandonné le genre romanesque ; j'y reviendrai cependant plus tard, quand se déroulera mon avenir plein d'aventures.

Il faut que ce livre soit fini et publié. Vous verrez qu'il le sera. Si l'on veut bien ce qu'on veut et qu'on ne lâche pas prise, on y arrive. Voilà quatre ans que je me cramponne à l'espoir de recevoir une lettre de vous — et je continue à espérer.

Au revoir, papa chéri.

Affectueusement. JOUJOU.

P. S. — J'ai oublié de vous dire les nouvelles de la ferme, mais elles sont très pénibles. Sautez ce post-scriptum si vous voulez ménager votre sensibilité.

Le pauvre vieux Grover est mort. Il était à ce point décrépit qu'il ne pouvait plus mâcher ; et il a fallu le tuer.

Neuf poulets ont été massacrés la semaine dernière par une belette, une fouine ou un rat.

Une des vaches est malade ; nous avons dû faire venir le vétérinaire de Bonnyrigg Four Corners. Amasai a passé la nuit pour lui donner de l'huile de lin et du whisky. Mais nous avons un terrible soupçon que la pauvre malade n'a dû boire que l'huile de lin.

Le « Sentimental Tommy » (le chat écaille de-tortue) a disparu ; et on craint qu'il n'ait été pris dans quelque piège.

Nombreuses sont les tristesses de ce monde!

(*) Voir *Les Annales* depuis le 23 décembre 1917.

Le 17 mai.

Cher papa Faucheux,

Cette lettre va être excessivement courte, car mon épaule me fait mal à la seule vue d'une plume. Notes de conférence toute la journée. Travaillé à mon célèbre roman toute la soirée. C'est vraiment trop d'écriture.

Distribution des diplômes dans trois semaines, à partir de mercredi prochain. Il me semble que vous pourriez venir et faire ma connaissance — je vais vous haïr si vous ne venez pas! Julia invite M. Jervie, puisqu'il est sa famille, Sallie invite Jimmie Mc B, puisqu'il est sa famille. Et moi, qui ai-je à inviter? Rien que vous et Mme Lippett ; et je ne veux pas d'elle. Venez donc, je vous en prie.

A vous, avec mes amitiés et la crampe de l'écrivain.

JOUJOU.

Lock Willow le 19 juin.

Cher papa Faucheux,

J'ai fini mon éducation! Mon diplôme est dans le dernier tiroir de la commode, avec mes deux plus belles robes. La distribution a eu lieu comme d'habitude, avec quelques ondées aux plus beaux moments. Merci pour votre envoi de boutons de roses. Ils étaient délicieux. M. Jervie et M. Jimmie m'ont aussi chacun donné des roses, mais j'ai laissé les leurs dans le tub, et j'ai porté les vôtres pendant le défilé des classes.

Me voici à Lock Willow pour y passer l'été — et peut-être pour toujours. La pension est bon marché ; l'ambiance est paisible et bien appropriée à une vie littéraire. Qu'est-ce qu'un pauvre auteur peut désirer de mieux? Je suis folle de mon livre. J'y pense à tout instant de la journée, et j'en rêve la nuit. Tout ce que je demande, c'est la paix, la tranquillité, et beaucoup de temps pour travailler (coupé de repas nourrissants).

M. Jervie viendra pour une huitaine en août, et Jimmie Mc Bride passera me voir dans le courant de l'été. Il est dans les affaires de bourse à présent et voyage pour placer des valeurs dans les banques. Il va, dans la même tournée, visiter la « Farmers National » aux Corners et moi.

Vous voyez qu'à Lock Willow on ne manque pas absolument de société. J'avais bien l'espoir de vous voir ici au cours d'un de vos voyages en automobile — mais je sais maintenant que cela ne se réalisera jamais. Du moment que vous n'avez pas voulu venir à la distribution des diplômes, je vous ai arraché de mon cœur et je vous ai enterré pour toujours.

JOUJOU ABBOTT A. B.

Le 24 juillet.

Papa Faucheux chéri,

N'est-ce pas amusant de travailler, — mais peut-être ne travaillez-vous jamais? C'est surtout amusant quand le travail qu'on fait est ce qu'on aime par-dessus tout. Chaque jour, cet été, j'ai écrit aussi vite que ma plume pouvait marcher, et le seul reproche que je fasse à la vie, c'est que les journées ne sont pas assez longues pour permettre de noter toutes les belles, précieuses et agréables pensées qui me viennent à l'esprit.

J'ai fini la seconde copie du brouillon de mon livre, et demain matin, à sept heures et demie, je commencerai la troisième. C'est le livre le plus délicieux que l'on ait vu. Voilà qui est sûr. Je ne pense qu'à lui. J'ai à peine la patience de m'habiller et de déjeuner avant de m'y atteler ; et j'écris, j'écris, j'écris, jusqu'à ce que tout à coup je tombe de fatigue. Alors, je sors avec Colin (le nouveau chien de berger), je cours à travers champs et j'emmagasine de nouvelles idées pour le lendemain. C'est le plus beau livre qu'on puisse rêver — oh! pardon — je l'ai déjà dit.

J'espère que vous ne me trouvez pas prétentieuse, papa chéri!

A la vérité, je n'ai aucune prétention, mais je suis à présent dans la période d'enthousiasme. Plus tard, peut-être, je deviendrai froide, difficile et dédaigneuse. Mais non, ça n'arrivera pas. Cette fois-ci, j'ai écrit un vrai livre. Attendez un peu et vous verrez.

Je vais essayer pour un moment de vous parler d'autre chose. Je ne vous ai jamais dit, n'est-ce pas, qu'Amasai et Carrie se sont mariés en mai dernier? Ils travaillent toujours ici, mais, d'après ce que je vois, le mariage les a gâtés tous les deux. Autrefois, lorsque Amasai entrait les souliers plein de boue, ou faisait tomber des cendres par terre, elle riait ; maintenant, il faut l'entendre gronder! Elle ne se frise plus au petit fer ; et Amasai qui battait si complaisamment les carpettes et portait le bois, bougonne si on fait la moindre allusion à cette besogne. Ses cravates sont maintenant sombres — noir et marron, quand autrefois elles étaient rouges et violettes. Je suis décidée à ne jamais me marier. Evidemment le mariage gâte tout.

Pas grand'chose de nouveau à la ferme. Les bêtes se portent toutes très bien. Les cochons sont plus gras qu'à l'ordinaire, les vaches paraissent contentes et les poules pondent. Est-ce que la volaille vous intéresse? Si oui, je vous recommande un petit ouvrage remarquable : « Deux cents Œufs par Poule et par An ». Je rêve d'acheter une couveuse artificielle au printemps et d'élever des poulets pour la broche. Vous le voyez, je suis à Lock Willow en permanence. Je suis décidée à y rester jusqu'à ce que j'aie écrit cent quatorze romans, comme la mère d'Anthony Trollope. J'aurai alors achevé ma mission et je pourrai prendre ma retraite et voyager.

M. James Mc Bride a passé dimanche dernier avec nous. Au dîner, poulet sauté et glaces à la vanille ; il a paru se régaler. J'étais très contente de le voir ; il m'a rappelé un instant que le monde existe encore. Pauvre Jimmie, il en voit de dures en essayant de placer ses valeurs. Le « Farmers' National », aux Corners, ne veut pas en entendre parler, malgré les six et quelquefois sept pour cent d'intérêt. Je crois qu'il finira par rentrer chez lui à Worcester et acceptera un emploi dans la fabrique de son père. Il est trop droit, trop confiant, il a trop bon cœur pour réussir comme financier. Mais la position d'administrateur dans une florissante fabrique de pardessus n'est pas à dédaigner. Qu'en dites-vous? Pour l'instant, il méprise les pardessus, mais il y viendra.

J'espère, étant donné la crampe de l'écrivain, que vous goûterez cette longue lettre. Mais je vous aime toujours, papa chéri, et je suis très heureuse. Avec un beau paysage, beaucoup à manger, un lit à colonnes des plus confortables, une rame de papier et un demi-litre d'encre, que peut-on désirer de plus au monde?

A vous, comme toujours, JOUJOU.

P. S. — Le facteur vient d'apporter encore des nouvelles. M. Jervie arrivera vendredi prochain pour passer huit jours avec nous. C'est une très agréable perspective, mais j'ai peur que mon pauvre livre n'en souffre. M. Jervie est très exigeant!

Le 27 août.

Cher papa Faucheux,

Où êtes-vous, je me le demande?

Je ne sais jamais dans quelle partie du monde vous vous trouvez, mais j'espère que ce n'est pas à New-York, par cet abominable temps.

J'aime à croire que vous êtes sur le sommet de quelque montagne (pas en Suisse, moins loin), contemplant la neige et pensant à moi. Pensez à moi, s'il vous plaît. Je suis très seule et je voudrais qu'on s'occupe de moi. Oh! papa, comme j'aimerais vous connaître! Et si jamais nous étions malheureux, nous pourrions nous consoler l'un l'autre.

Je crois que j'aurai bientôt assez de Lock Willow. J'ai l'intention de déménager. Sallie, cet hiver, compte s'occuper à Boston de colonisation. Ne croyez-vous pas que ce serait une bonne chose pour moi de l'accompagner? Dans ce cas, nous pourrions avoir une chambre d'études en commun. J'écrirais pendant qu'elle *colonise*, et nous passerions nos soirées ensemble. Les soirées sont bien longues lorsqu'il n'y a que les Semple et Carrie et Amasai à qui on puisse parler. Je sais d'avance que vous n'aimerez pas mon idée d'une chambre d'études. Je lis déjà la lettre de votre secrétaire :

« Mademoiselle Jerusha Abbott,

» Madame,

» M. Smith préfère que vous restiez à Lock » Willow.

» Mes hommages respectueux

» ELMER H. GRIGGS ».

Je le hais, votre secrétaire. Je suis sûre qu'un homme qui s'appelle Elmer H. Griggs doit être horrible. Mais vraiment, papa, je crois qu'il faut que j'aille à Boston. Je ne puis rester ici. S'il n'arrive pas bientôt quelque chose, je me jetterai de désespoir dans le fossé.

Miséricorde! Qu'il fait chaud! Toute l'herbe est brûlante, les ruisseaux sont secs et les routes poussiéreuses. Voilà des semaines et des semaines qu'il n'a pas plu.

Cette lettre vous fera peut-être croire que je suis atteinte de la rage, mais je ne le suis pas. J'ai seulement besoin d'un peu de famille.

Au revoir, papa chéri.

Je voudrais tant vous connaître.

JOUJOU.

Lock Willow, le 19 septembre.

Cher papa,

Il est arrivé quelque chose et j'ai besoin d'un conseil. Je l'attends de vous et de personne autre au monde. Ne serait-il possible de vous voir? Il vaut bien mieux parler que d'écrire ; et j'ai peur que votre secrétaire n'ouvre ma lettre.

JOUJOU.

P. S. — Je suis bien malheureuse.

Lock Willow, le 3 octobre.

Cher papa Faucheux,

Votre petit mot, écrit de votre propre main — et d'une main qui tremblait pas mal — est arrivé ce matin. Je regrette tant que vous ayez été malade ; si je l'avais su, je ne vous aurais pas ennuyé avec mes petites affaires. Oui, je vous dirai de quoi il s'agit, mais c'est plutôt compliqué à écrire et *absolument personnel*. Ne gardez pas cette lettre, je vous en prie. Brûlez-la.

Avant de commencer — voici un chèque de mille dollars. Cela paraît drôle, n'est-ce pas, que ce soit moi qui vous envoie un chèque? D'où croyez-vous que je le tienne?

J'ai vendu mon roman, papa. Il va paraître en feuilleton en sept parties, et ensuite en volume! Vous allez croire que je suis folle de joie, mais je ne le suis pas. Je reste indifférente à tout. Cependant, je suis contente de commencer à vous rembourser — je vous dois encore plus de deux mille dollars. Cela viendra par acomptes. Maintenant, ne soyez pas abominable, je vous en prie, pour ce qui est d'accepter cette somme. Je suis si heureuse de pouvoir vous la rendre. Je vous dois bien plus que de l'argent, et le reste je continuerai à m'en acquitter toute ma vie en gratitude et affection.

Et maintenant, papa, l'autre question. Vous qui connaissez le monde, donnez-moi, s'il vous plaît, un conseil sans vous demander s'il me plaira ou non.

Vous savez que j'ai toujours éprouvé un sentiment particulier pour vous qui représentez pour ainsi dire toute ma famille ; mais vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas, si je vous dis que j'ai un sentiment beaucoup plus particulier pour un autre homme? Vous pouvez probablement sans grande peine deviner qui je veux dire. Je crois bien que depuis longtemps j'ai beaucoup parlé de M. Jervie dans mes lettres.

Je voudrais pouvoir faire comprendre quel homme il est, et comme nous nous entendons bien. Nous avons les mêmes idées sur tout ; je crains d'avoir une tendance à accommoder mes opinions aux siennes! Mais il a presque toujours raison ; naturellement, puisqu'il a quatorze ans d'avance sur moi. En dehors de cela, c'est un grand enfant dont il faut s'occuper ; il n'a pas l'idée de mettre des caoutchoucs quand il pleut. Lui et moi, nous nous accordons à trouver drôles les mêmes choses, ce qui est capital. Rien de plus terrible qu'un conflit en matière d'humour. Je ne crois pas qu'aucun pont puisse franchir cet abîme!

Il est — en somme — il est lui-même, et il me manque, me manque, me manque! Le monde entier quand il n'est pas là, me paraît vide et souffrant. Je hais le clair de lune, parce que c'est un beau spectacle et qu'il n'est pas là pour le voir avec moi. Mais peut-être avez-vous aussi aimé quelqu'un, et vous comprenez. Si oui, je n'ai pas besoin de m'expliquer ; si non, je ne saurais le faire.

Quoi qu'il en soit, voilà ce que j'éprouve et j'ai refusé de l'épouser.

Je ne lui ai pas donné de raison ; je suis restée tout simplement muette et malheureuse. Je ne savais que dire. Et maintenant, il est parti, s'imaginant que je veux épouser Jimmie Mc Bride. Epouser Jimmie! Je n'y ai pas pensé un instant ; il n'est pas assez grand garçon. Mais M. Jervie et moi nous nous sommes embourbés dans les malentendus et nous nous sommes fait de la peine l'un à l'autre. Ce n'est pas parce que je ne l'aimais pas que j'ai décliné son offre ; mais parce que je l'aimais trop. J'avais peur qu'il eût des regrets plus tard — et je n'aurais pas pu le supporter! Il ne me semblait pas juste qu'une fille de parents inconnus, comme moi, pût s'allier avec une famille comme la sienne. Je ne lui ai jamais parlé de l'orphelinat, et il m'était pénible de dire que j'ignore qui je suis. Peut-être suis-je *terrible*, vous savez. Et sa famille est fière — moi aussi je suis fière!

D'ailleurs, j'ai des obligations envers vous. J'ai été élevée pour être écrivain. Je dois essayer de le devenir ; ce ne serait pas de jeu d'avoir accepté l'instruction que vous m'avez fait donner puis de partir sans en faire usage. Mais maintenant que je vais être en mesure de payer ma dette, je me sens partiellement dégagée ; d'ailleurs, rien ne m'empêche d'être auteur si je me marie. Il n'y a pas nécessairement incompatibilité entre les deux professions.

J'ai réfléchi à fond là-dessus. Sans doute, il est socialiste et il a des idées à lui. Il se peut qu'il ne craigne pas de se marier dans le prolétariat. Quand deux personnes s'accordent parfaitement, qu'elles sont heureuses ensemble et malheureuses lorsqu'elles sont séparées, peut-être auraient-elles tort de laisser un obstacle s'interposer entre elles. Bien entendu, j'ai *besoin* de croire cela! Mais j'aimerais que vous me donniez votre avis impartial. Vous appartenez probablement à une famille ; vous envisagerez la question au point de vue mondain et non au point de vue de la sympathie humaine — vous voyez comme il faut que je sois brave pour tout vous dire.

Supposez que j'aille le trouver et que je lui explique que l'obstacle n'est pas Jimmie, mais bien l'asile John Grier, — serait-ce une chose formidable de ma part? Il me faudrait une fameuse dose de courage. J'aimerais presque mieux être malheureuse pour le reste de ma vie.

Tout ceci s'est passé il y a près de deux mois, je n'ai pas reçu un mot de lui depuis son départ. Je commençais à m'acclimater, à m'habituer aux sensations d'un cœur brisé, quand vint une lettre de Julia qui m'a toute remuée. Elle disait, en passant, que pendant une de ses chasses au Canada, « l'oncle Jervis » était resté toute une nuit sous une pluie d'orage, et qu'il avait pris une pneumonie. Et je n'en savais rien! Je m'étais froissée de ce qu'il avait disparu sans un mot! Je crois qu'il est malheureux, et je sais que je le suis!

Qu'est-ce que je dois faire?

JOUJOU.

Le 6 octobre.

Bien cher papa Faucheux,

Oui certainement, je viendrai — mercredi prochain à quatre heures et demie. Soyez tranquille, je trouverai bien mon chemin. Je suis allée déjà trois fois à New-York, et je ne suis plus un bébé. Je ne puis pas croire que je vais vraiment vous voir — il y a si longtemps que je pense à vous sans vous avoir jamais vu, qu'il m'est à peine possible de me figurer que vous soyez une personne véritable, en chair et en os.

C'est très charmant à vous, papa, de vouloir bien vous occuper de moi avant votre complet rétablissement. Soignez-vous bien et ne prenez pas froid. Ces pluies d'automne sont très perfides.

Affectueusement. JOUJOU.

P. S. — Je viens de penser à quelque chose de terrible. Avez-vous un maître d'hôtel? J'ai peur des maîtres d'hôtel, et si un de ces êtres-là m'ouvre la porte, je suis capable de me trouver mal sur le seuil. Que lui dirai-je? Vous ne m'avez pas appris votre nom. Puis-je demander M. Smith?

Jeudi matin.

Mon très cher Monsieur-Jervie-Papa-Faucheux-Pendleton-Smith,

Avez-vous dormi la nuit dernière? Moi pas. Pas un instant. J'étais trop stupéfaite, surexcitée, bouleversée et heureuse. Je crois que je ne dormirai plus jamais — ni ne mangerai non plus. Mais j'espère que vous avez dormi ; il le faut, du reste, parce qu'alors vous guérirez plus vite et vous pourrez venir auprès de moi.

Il m'est insupportable de penser que vous avez été si malade et que je n'en ai jamais rien su. Quand le docteur m'a reconduite hier à ma voiture, il m'a dit que pendant trois jours on avait perdu tout espoir. Oh! mon aimé, si ce malheur était arrivé, la lumière aurait pour moi disparu du monde. Je suppose qu'un jour — très loin dans l'avenir — un de nous devra quitter l'autre ; mais au moins nous aurons eu notre bonheur et les souvenirs dont on peut vivre.

Je voulais vous donner du courage — et c'est moi qui en ai besoin. Je suis plus heureuse que je n'ai jamais rêvé de l'être, mais je suis plus grave aussi. La crainte que quelque chose ne vous arrive jette comme une ombre sur mon cœur. Auparavant, je pouvais être frivole, gaie et insouciante, parce que je n'avais rien de précieux à perdre. Mais maintenant, j'aurai un grand gros souci tout le reste de ma vie. Quand

vous serez loin de moi, je penserai à toutes les automobiles qui pourraient vous écraser, à toutes les enseignes qui pourraient vous tomber sur la tête, à tous les terribles microbes frétillants que vous pouvez être en train d'avaler. Finie pour toujours ma tranquillité d'esprit — mais je n'ai jamais beaucoup tenu à ma tranquillité pure et simple

Guérissez-vous, je vous en prie, et vite-vite-vite. Je veux vous avoir tout près de moi, afin que je puisse, en touchant votre main, être bien certaine que vous existez. Quelle courte demi-heure nous avons passée ensemble! J'ai peur parfois d'avoir rêvé. Si je n'étais qu'un membre de votre famille (une cousine éloignée au quatrième degré), j'aurais le droit de venir vous voir tous les jours, vous faire la lecture, arranger vos oreillers, faire disparaître ces deux petites rides de votre front et faire naître aux coins de votre bouche un gentil sourire. Mais votre belle humeur est revenue, n'est-ce pas? Vous l'aviez retrouvée hier avant que je parte. Le docteur a dit que je devais être une bonne garde, car vous aviez rajeuni de dix ans, J'espère que l'amour ne rajeunit pas tout le monde de dix ans. M'aimeriez-vous encore, chéri, si je revenais à l'âge de onze ans?

Hier a été la plus merveilleuse journée qui puisse être vécue. Si j'arrive à quatre-vingt dix-neuf ans, je n'en aurai pas oublié le moindre détail. La jeune fille partie de Lock Willow à l'aube ne ressemblait en rien à celle qui y est revenue le soir. Mme Semple m'avait appelée à quatre heures et demie. La première pensée qui m'a traversé l'esprit était : « Je vais voir papa Faucheux! » J'ai pris le petit déjeuner à la cuisine, à la lueur d'une bougie, puis je suis montée en voiture pour aller à la gare, et j'ai filé pendant cinq milles parmi les splendeurs d'un paysage d'octobre. Le soleil s'était levé sur ma route, les érables et les cornouillers étalaient des teintes d'or rouge ; le givre brillait en pierreries sur les murs et les champs de blé ; l'air était vif, clair et plein de promesses. Je *savais* que quelque chose allait arriver. Dans le train, pendant tout le trajet, j'entendais les rails me chanter : « Tu vas voir papa Faucheux! » Cela m'a donné une sensation de sécurité. J'avais une telle confiance dans l'habileté de papa Faucheux pour arranger les choses! Je savais qu'il se trouvait quelque part un autre homme — plus cher encore que papa — qui désirait me voir, et j'avais, je ne sais pourquoi, la sensation qu'avant la fin du voyage, je le rencontrerais lui aussi. Vous voyez bien.

Lorsque je suis arrivée devant la maison de Madison Avenue, je l'ai trouvée si grande, si sévère, si imposante, que je n'osais pas y entrer, et j'ai fait le tour du pâté de maisons pour me donner du courage. Mais je n'avais vraiment pas besoin d'avoir peur ; votre maître d'hôtel est si bon vieux, si paternel, si gentil, que je me suis sentie tout de suite comme chez moi. « Mademoiselle Abbott? », interrogea-t-il, et j'ai répondu : « Oui ». Et ainsi je n'ai pas eu besoin de demander M. Smith. Il m'a dit d'attendre au salon. Je me suis assise sur le bord d'un grand fauteuil, me répétant tout bas :

« Je vais voir papa Faucheux! Je vais voir papa Faucheux! »

Au bout d'un instant, l'homme est revenu et m'a priée de monter à la bibliothèque. J'étais si troublée que c'est à peine si je pouvais mettre un pied devant l'autre. Arrivée à la porte, il s'est tourné vers moi et m'a dit à l'oreille : « Il a été très malade, mademoiselle. C'est le premier jour qu'on lui permet de se lever. Vous ne resterez pas trop longtemps? » J'ai vu à la manière dont il a dit cela qu'il vous aimait bien — et j'ai pensé que c'est un excellent vieux. Puis, après avoir frappé, il a dit : « Mademoiselle Abbott ». Je suis entrée et la porte s'est refermée derrière moi.

Venant du hall où régnait une vive clarté, la pièce me parut si sombre que pendant un instant je ne distinguais rien du tout. Enfin, je vis un grand fauteuil devant le feu, une table à thé brillante avec une petite chaise à côté. Dans le grand fauteuil tout rembourré d'oreillers, un homme était assis, une couverture sur les genoux. Avant que j'aie pu l'en empêcher, il s'est levé — chancelant quelque peu — et en se tenant au dos de la chaise. Il me regarda sans dire un mot. Et alors — alors, j'ai vu que c'était vous! Et même à ce moment-là, je n'ai pas encore compris. Je croyais que papa vous avait demandé de venir pour me faire une surprise.

Puis, vous vous êtes mis à rire, vous m'avez tendu la main et vous avez dit : « Chère petite Joujou, vous ne pouviez donc pas deviner que c'était moi, papa Faucheux? »

Subitement, je vis clair. Oh! vraiment, j'ai été trop bête! Mille petits riens auraient dû m'éclairer si j'avais eu un petit peu d'intelligence. Je ne ferais pas un bon détective, n'est-ce pas, papa-Jervie? Comment faut-il vous appeler? Jervie tout court ne me paraît pas très respectueux, et je ne pourrai jamais vous manquer de respect!

Quelle délicieuse demi-heure avant que votre médecin soit venu me dire de m'en aller! J'étais tellement troublée quand je suis arrivée à la gare que j'ai failli prendre le train pour Saint-Louis. Et vous aussi, vous étiez troublé. Vous aviez oublié de m'offrir du thé. Mais nous sommes tous les deux très, très heureux, n'est-ce pas? Je suis rentrée à Lock Willow en pleine nuit — mais comme les étoiles brillaient! Ce matin, je suis allée avec Colin visiter tous les endroits que vous et moi avions vus ensemble, me rappelant tout ce que vous aviez dit et vous revoyant sans cesse dans ma pensée. Les bois aujourd'hui sont de cuivre et d'or, et l'air est piquant. Il fait un temps à grimper sur les collines. Que n'êtes-vous là pour grimper avec moi! Vous me manquez terriblement, mon Jervie, mais votre absence même est pleine d'espoirs — nous serons bientôt ensemble! Nous nous appartenons maintenant réellement et vraiment pour de bon. N'est-ce pas bizarre que j'appartienne enfin à quelqu'un? Quelle sensation exquise!

Et je ne vous laisserai jamais avoir un instant de regret.

A vous, pour toujours et toujours.

JOUJOU.

P. S. — C'est ma première lettre d'amour. N'est-il pas drôle que j'aie su m'en tirer?

(FIN.) *JEAN WEBSTER.*

(Traduit de l'anglais par FRANCES KEYZER.)

Séance de Musique de chambre à l'Université des Annales

Voici le programme de la septième séance:

Vendredi 15 Mars, à 4 h. 1/2

Festival BEETHOVEN et SCHUMANN

1. *Sonate en ut mineur* (piano et violon) BEETHOVEN
   Allegro con brio, adagio cantabile scherzo, allegro.
   MM. Armand Ferté et Chailley.
2. *Les Amours du Poète*.. .. .. SCHUMANN
   Mlle Jeanne Montjovet.
   Au piano : M. Armand Ferté.
3. *Sonate appassionata*. .. .. BEETHOVEN
   M. Armand Ferté.
4. *Quatuor à cordes nº 2, sol majeur* .. BEETHOVEN
   Allegro, adagio, cantabile, scherzo, allegro, molto quasi presto.
   Le Quatuor Chailley.
   Piano Erard

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription arrêtée le 28 février

Produit d'une fête organisée par Mme Rutlidge, de Rio-de-Janeiro et sa souscription de décembre 1917, 7,360 francs.

Nous publierons la liste des donateurs dans le prochain numéro.

Souscription ouverte dans « Diaro del Plata » par Mme Martha Costa de Carrèle (en littérature : Gala Placidia), 5,572 fr. 25. (Voir ci-dessous la liste des donateurs).

2e collecte de Mlle Renée Foller, 185 fr. — « Un groupe joyeux de la Sorpresa Tennis Club », 150 fr. — Mme Ch. Bertinet, 100 fr. — M. Renel, 25 fr. — M. Dessin, 20 fr. — Cotisations volontaires de quelques fonctionnaires de Sidi-bel-Abbès, 200 fr. — Les Tantes d'Adrien (2e versement), 20 fr. — Mme Dive, 5 fr. — Mlle Celler, 20 fr. — Une vieille abonnée Cosséenne, 3 fr. — Mme de Tachraner, 10. — Mlles Hulmann, 3 fr. — Mme Vve Boulet, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — « Que Dieu garde nos chers petits », 5 fr. — R. A. Or, 50 fr. — Simone Thesmar, 20 fr. — Yves Thesmar, 20 fr. — Mme Codur, 5 fr. — F. M. L., transmis par H. L., 100 fr. — Mme Caruette, 10 fr. — 4e versement de « Northwestern High School », 103 fr. — Mlle Claire Salf, 10 fr. — Dr. Zoeller, 20 fr. — Mlle Dennery, 15 fr. — Mme Louran, 10. — Une éprouvée de la guerre, 50 fr. — Mlle Lahaye, 10 fr. — Concert organisé par Mlle Quemin, 100 fr. — Mme Berbenon (3e versement), 25 fr. — Anonyme, 2 fr. — Rose Colas, à Nevers, 10 fr. — Yvonne Meyville, sa sœur Suzanne et son frère Jean, 30 fr. — Un pari, 10 fr. — M. Edmond Meyer, 115e terr., 10 fr. — M. P. Formigier, 10 fr. — Solange Varnier, 6 ans, 5 fr. — J. P., en reconnaissance à saint Antoine de Padoue, 5 fr. — Laurent et Alnie, 10 fr. — Parisienne d'Alger, 20 fr. — Mme Anna d'Arcy, 60 fr. — Mme E. Genay, 50 fr. — M. Daumus, 2 fr. — Mme Harambillet, 5 fr. — Mme P., 20 fr. — « Bob et ses sœurs », 10 fr. — M. Denis, 10 fr. — Une Limousine aimant beaucoup les enfants, 5 fr. — Une bien vieille abonnée, Mme L., 15 fr. — Une Algérienne, 50 fr. — En souvenir de mon fils unique, le Dr A. F. M., mort pour la France, 50 fr. — Souscription hebdomadaire de Mlle M. Maisonête, 53 fr. — Mme E. Tonnick, transmis par Mlle M. Maisonête, 12 fr. 50. — Mme P. Faujoux, 5 fr. — Mme E. Filon, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle M.-Th. Peyron, 5 fr. — Soirée donnée au casino de Saïgon par Mme Paris, 241 fr. — En reconnaissance à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 10 fr. — Mme F.-S. Ayers, 25 fr. — Une abonnée des *Annales*, 10 fr. — MM. Sutter et Co, 100 fr. 20. — Mme Arnoux, 100 fr. — Deux enfants, Ozias et Georgette, 5 fr. — Mme Yvonne Robbe, 50 fr. — Les petites filles de l'école de Caumart et Yvonne Mongobert, 5 fr. — Adjudant interprète, M. Guyen Van Tha, 50 fr. — A. S. C., 5 fr. — Mme Nelly Belleuvre, 5 fr. — Une Française à Wimbleden, 25 fr. — M. G. Meitessier, 10 fr. — Mme Tuffs, 16 fr. 05. — Lieut. Guyot, 10 fr. — Les petites élèves de l'école de Mme Régina Epterie-Bedoux, 10 fr. — Mlle Dufal, 10 fr. — Séance récréative donnée par la Jeunesse Catholique de Villers-en-Arthies, transmis par M. René Mamelet, 30 fr. — « Une troupe artistique », 2 fr. 50. — Mme Hain, 10 fr. — Mlle Hazard, 2 fr. — Une vieille institutrice, 5 fr. — Mme Defer, 5 fr. — Janine Mengin, 7 ans, 5 fr. — Mme Destombes-Carruette, 50 fr. — Mlle Germaine Villemin et ses amies, 41 fr. 80. — M. Beauchamp, 2 fr. — Total : 15.751 fr. 30.

Souscription de Mme Martha Costa de Carrèle.

LISTE DES DONATEURS

Diaro Del Plata, 350 fr. — *El Plata*, 350 fr. — Martha Costa de Carril (Gala Placidia), 70 fr. — Carmen Cuestas de Olivera Nery, 70 fr. — Berthe Holveg de Laborgne, 70 fr. — Georget et Marie-Charlotte Nordmann Guttierrez : « Pour leurs frérots malheureux », 21 fr. — Adela M. de Mora Magarinos, 70 fr. — Maria B. de Courtoisis, 70 fr. — Senorita de Saus, 35 fr. — Union Jeanne d'Arc, 700 fr. — Amelia Braga de Azevedo, 70 fr. — Graciana Basaun de Salaberry, 35 fr. — Maria Etcheverry de Pons, 70 fr. — Sofia S. de Cardozo, 70 fr. — Blanquita Fillat Bergès, 70 fr. — Clara J. de Haedo, 70 fr. — Dolores Helguera de Helguera, 70 fr. — Ninos de Helguera, 70 fr. — Catala F. de Laborgne, 70 fr. — E. A. C., 21 fr. — Alina Gautier, 35 fr. — Emilia V. de Gimeno, 35 fr. — Maria Clarita Cobas, 35 fr. — Maria Elinat Cobas, 35 fr. — Eulalie B. de Mascarenhas, 140 fr. — Adelaida y Emilia Lacasagne, 70 fr. — Maria O. de Gervasio, 35 fr. — Emilia F. de Piria, 140 fr. — Jorge Luis y Alicia, 70 fr. — Luisa Mujica de Rodriguez Suarez, 70 fr. — Clotilde M. de Zanis, 35 fr. — Griselda Zanis, 14 fr. — Rosa Urta de Canale, 70 fr. — Nino Carlos F., Castro Pelaez, de Frayle Muerto, 7 fr. — M. Conception Howard de Shaw, 70 fr. — Alejandrina Thevenin de Buela, 70 fr. — Maria M. Sanchez Roge, 70 fr. — Nino Carlos, José, Lecueder Martinez, 14 fr. — Juanita Berges, 70 fr. — Maria Elena A. de Solari, 70 fr. — Nino Carlos, Rufino Gurmendez Victorica, 14 fr. — Nina Lili Granotich, 14 fr. — Nino Rafael Buela Capella, 7 fr. — Nina Elvira Lermitte, 14 fr. — Nina Enriqueta Costa Benzano, 14 fr. — Genoveva P. de Lamas, 70 fr. — Segunda Perratone de Defazio, 70 fr. — Ana R. de Déque, 70 fr. — Gumersinda Bassano de Silva, 21 fr. — Nina Maria-Angelica Silva, 7 fr. — Nina Blanca-Rosa Silva, 7 fr. —

Nous ne pouvons donner ici faute de place que la moitié de cette liste; nous en publierons la fin dans le prochain numéro.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Lundi, 4 mars 1918

En Bourse, les affaires sont calmes.

Nos fonds nationaux conservent de fermes dispositions. Le 4 0/0 s'inscrit à 68 70 pour le libéré et 68 75 pour le non libéré, ex-coupon du 16 mars détaché quinze jours d'avance en Bourse. Sur les titres non libérés, rappelons qu'un versement de 16 fr. 20 net par 4 fr. de rente doit être effectué du 10 au 20 mars.

Se distinguant de l'ensemble, le **groupe brésilien**, fonds d'Etat et obligations de chemins de fer, fait montre d'une belle tendance, bien influencé par le vote de la **convention franco-brésilienne** relative à l'affrètement des navires allemands internés dans les ports du Brésil.

Cet accord met à la disposition de la France, pendant deux ans, 30 navires d'un tonnage utile de 240,000 tonnes. Le prix convenu est de 110 millions de francs, soit un prix d'affrètement inférieur à la moyenne des cours actuels.

De son côté, le gouvernement français s'engage à acheter deux millions de sacs de café, à un prix de 6 milreis par 10 kilos, et divers approvisionnements (manganèse, maïs, viande, etc.), jusqu'à concurrence de 100 millions.

Grâce à l'adoption d'un système de règlement par compensation, ces achats doivent avoir pour effet de faciliter au gouvernement brésilien le règlement de ce qu'il aura à payer en France, notamment pour ses services financiers.

Le **groupe russe**, fonds et valeurs, demeure très irrégulier. Ragaillardis d'abord par les déclarations de M. Klotz touchant le paiement des coupons de mars, les **fonds russes** ont été réfrigérés par les réserves émises par M. Raoul Péret dans le *Petit Journal* au sujet du paiement des coupons à venir.

Quoi qu'il en soit, les porteurs de valeurs russes apprendront avec satisfaction la *constitution d'une commission de protection des intérêts français engagés en Russie*. En effet, les représentants des Conseils d'administration des Sociétés industrielles et commerciales fonctionnant en Russie, des Etablissements de crédit et banques, de la Chambre syndicale des Agents de change et de l'Office National des Valeurs mobilières, réunis le 27 février, ont décidé de constituer une commission pour la protection des intérêts français engagés en Russie. Cette commission aura son siège à l'Office National des Valeurs mobilières. Une communication détaillée sera prochainement adressée aux intéressés pour indiquer la composition, le fonctionnement et le programme des travaux de cette commission.

L'idée fondamentale qui a présidé à la constitution de cette commission a été de grouper les personnalités du monde industriel, commercial et financier français possédant des intérêts en Russie, en vue d'obtenir une coordination des renseignements et des efforts.

Les déclarations de M. Bouisson, commissaire aux Transports maritimes, sur la façon dont il entend appliquer le décret du 15 février 1918 touchant la **réquisition de la marine marchande**, ont influencé diversement les valeurs de navigation.

Il importe de remarquer d'abord que M. Bouisson ne veut pas faire de l'Etat un armateur, ce qui, a-t-il dit, serait en ce moment une absurdité. Il n'appliquera donc pas la réquisition pure et simple, ainsi qu'on l'a dit; il propose aux armateurs un contrat à l'amiable pour l'exploitation de leurs navires suivant les indications de la Marine marchande.

Comme rémunération du capital, un intérêt de 6 0/0 serait servi non pas sur le capital social mais sur la valeur d'achat de chaque navire à son entrée dans la flotte, déduction faite des amortissements effectués depuis. A cet intérêt viendront s'ajouter une indemnité forfaitaire largement établie pour les frais d'exploitation, une indemnité de gestion et une prime à l'activité. Enfin l'Etat prend les assurances à sa charge, s'engageant à remplacer tout navire perdu par un navire neuf.

Il semble donc qu'on s'est ému à tort des conséquences de la réquisition.

Le groupe bancaire est bien tenu.

L'action de la **Société Générale** est ferme à 540 fr. L'assemblée annuelle de cet Etablissement de Crédit est convoquée pour le 25 mars. D'après les résultats dès à présent connus de l'exercice 1917, il est à peu près certain que le dividende, qui était de 10 fr. l'année précédente, sera augmenté cette année.

Les actionnaires du **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** sont convoqués en assemblée générale extraordinaire pour le 22 mars à l'effet de ratifier l'absorption du **Crédit Agricole, Commercial et Industriel Algérien**. Un jeton de présence de cinquante centimes par action sera alloué si cette assemblée peut être valablement tenue.

Le coupon semestriel de l'**Emprunt fédéral Brésilien 4 0/0 or 1910**, échéant le 1er mars 1918, est mis en paiement aux guichets du **Crédit Mobilier Français** à raison de 10 francs, sous déduction de l'impôt français 6 0/0, soit à 9 fr. 40 net.

Le coupon semestriel à l'échéance du 1er mars des obligations 4 0/0 de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** sont payables actuellement aux caisses du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 9 fr. 50 net au nominatif et de 8 fr. 90 net au porteur, contre remise du coupon nº 40.

A la même date et aux mêmes guichets sont remboursables à 493 fr. 75 net les dix-sept obligations sorties au tirage du 20 février.

Les recettes d'exploitation de la **Compagnie des Chemins de fer de Porto-Rico** se sont élevées, en 1917, à 8,715,072 fr. 03, contre 7,693,976 fr. en 1916.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense nationale**.

Imprimerie des Annales, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

La sagesse nous recommande de ne jamais remettre au lendemain ce que nous pouvons faire le jour même, c'est cependant un conseil que nous oublions bien souvent de suivre, et cette omission nous donne quelquefois de cuisants regrets. C'est justement le désir que j'ai de vous éviter des regrets qui m'inspire le conseil suivant, vous laissant le soin d'en profiter en temps utile. Alors que

VOTRE CHEVELURE

a encore tout son éclat, usez de l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella, qui empêche les cheveux de tomber et en retarde la décoloration, en même temps qu'il en arrête la chute et les fait repousser. N'attendez pas que vos cheveux commencent à tomber et à blanchir puisque vous savez maintenant comment il faut les soigner. Demandez sans tarder cet excellent produit à l'administrateur E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

N'attendez pas non plus que

LE PRINTEMPS

ait produit sur votre épiderme des effets désastreux tels que : irritations, gerçures, crevasses, rougeurs, etc., et pour les prévenir, servez-vous de la Crème Simon, la grande marque française, qui assainit, fortifie et assouplit la peau, l'empêchant ainsi de se sécher et de se fendre.

Je vous ai parlé la semaine dernière des magnifiques tissus qui nous habilleront à ravir, cette saison; j'y reviens, aujourd'hui pour vous signaler

LES TISSUS A SUCCÈS

et, parmi ceux-là, l'adorable *Jersey soie Ninive*, d'une élégance précieuse, qui fait des toilettes du soir, de cortège, de mariage, de cérémonie, d'une grâce idéale. Cette création de la Compagnie des Indes est sans rivale, allez voir la délicieuse série en toutes teintes modernes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas (place de la Bourse), Paris, ou demandez la collection d'échantillons en superbes lainages pratiques. Faites joindre à cet envoi : le *Damier Gainach*, la *Serge Perlée Zalismunde*; la *Dermine d'Asthoop*, et l'*Armure Zamiano*, vous connaîtrez ce qui se fait de mieux et pourrez faire un choix peu banal.

FURETTE.

HERCULE VEUT QU'ON SE REMUE

Au charretier qui se contentait d'invoquer les Dieux pour remettre sur route son fardier embourbé, les Dieux répondirent :

Hercule veut qu'on se remue.

Les malades devraient, eux aussi, se pénétrer de cette variante de « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Beaucoup trop sont enclins à traiter, au début, le mal par le mépris, et par la suite pestent contre leur mauvais sort, qui a permis qu'ils soient si mal en point, alors qu'ils n'ont fait, pour ainsi dire, aucune tentative, aucun effort, pour qu'il n'en soit pas ainsi.

Si nous vivions encore dans des temps obscurs, si toutes les facilités n'étaient pas données pour connaître et apprécier les bons remèdes, je comprendrais ce manque d'initiative, d'activité et de direction. Nous vivons, au contraire, dans des temps lumineux et à qui sait lire, et tout le monde sait lire aujourd'hui, il est facile de constater, d'apprécier et même de vérifier les guérisons magnifiques obtenues grâce aux Pilules Pink.

Voici aujourd'hui l'exemple d'un anémique très éprouvé, rendu à la santé par le précieux remède. Je souhaite d'abord que cet exemple tombe sous les yeux de beaucoup d'anémiés, de déprimés, d'épuisés et que las de souffrir inutilement, ils veuillent bien se *remuer* et qu'ils se procurent ce remède qui depuis plus de trente ans, donne tous les jours, la preuve qu'il guérit. M. Elie Dumartin, demeurant à Caneux (Landes), écrit :

« J'ai été complètement guéri par le traitement des Pilules Pink. J'étais depuis assez longtemps profondément anémié. Je ne mangeais plus, je dépérissais et mes forces avaient tellement diminué que je n'avais plus ni le goût, ni le courage de travailler. Bien que n'ayant pas éprouvé de soulagement par les premiers traitements suivis, je n'ai pas perdu l'espoir et j'ai demandé aux Pilules Pink, dont on parle tant,

ma guérison. Depuis que j'ai pris votre excellent remède je me porte tout à fait bien. »

Les Pilules Pink, je le répète, sont souveraines contre l'anémie, la faiblesse générale, les maux d'estomac, migraines, névralgies, neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies, et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte et 17 fr. 50 les six boîtes franco, plus 0 fr. 40 de timbre-taxe par boîte.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Etoile Filante. — Vous rendrez parfaitement blancs votre visage, votre cou et vos bras avec le Véritable Lait de Ninon, qui donne à la peau un merveilleux éclat de jeunesse. Il existe en trois teintes: blanc, rose et rachel, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Petit Ménage. — Suivez les cours de comptabilité de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière; cette école est universellement connue, elle se chargera ensuite de vous placer. Demandez la brochure « Situations » envoyée gratuitement. Les conditions de ces cours sont très abordables.

Monette. — Je vous recommande la crème de Mme Rambaud; elle améliore le teint, efface les rides et ne ressort pas. Avec sa Poudre de Riz sans bismuth, vous obtiendrez un joli teint velouté. Crème 3 fr. et 5 fr., poudre 3 fr. et 5 fr., port 0 fr. 50, 8, rue Saint-Florentin, Paris.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40,000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

Un bon conseil. — Le Docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, Paris. affirme que *l'électricité seule* détruit les poils *sans cicatrice*. Traite difformités, rides, cicatrices. *Consulter ou écrire.*

LIBRAIRIE

CE QU'ON LIT

Charlotte en Guerre, livre spirituel et d'une émotion discrète, où Marcel Boulenger synthétise admirablement l'âme de nos sœurs de Paris (4 francs). *L'Evadée,* roman frémissant, d'Annie de Pène, que Pol Rab a illustré (Collection *In Extenso,* à 1 franc): et enfin, la belle étude consacrée à Emile Verhaeren, *L'Homme et l'Œuvre,* par M. Albert Mockel, qui fut l'ami du poète (2 fr. 50). *La Renaissance du Livre,* 78, boulevard Saint-Michel, Paris. A. S.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

654 AN RK

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *LE RETOUR*, par Georges Rivollet

LES ANNALES



— Cher Sammy, donnez-vous donc la peine d'entrer...
Composition de J. BASTÉ

17 Mars 1918

ABONNEMENTS ET REDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

POSTICHES HERMOSA CHEVEUX EN GROS
Conditions exceptionnelles sur tous modèles cheveux, tous travaux et réparations. *Fourniture directe de fabrique.*
Catal. fco. **HERMOSA**, Fabt, *24, Bd Strasbourg, Paris.*

PLAIES VARIQUEUSES

Ulcères, Eczéma, Maladies de la Peau dartres, herpès, vices du sang, plaies de mauvaise nature réputées incurables, infailliblement guéris, même en travaillant

par le nouveau **TRAITEMENT VÉGÉTAL du Dr WOLF**

Pour recevoir cette merveilleuse méthode *gratis et franco*, écrire à **M. A. PASSERIEUX**, Q I, Spécialiste, 46, rue des Faures, BORDEAUX.

GARDEZ vos VILAINS CHEVEUX GRIS

PLUTOT QUE D'EMPLOYER DES TEINTURES QUI VOUS DONNENT DES NUANCES AUSSI LAIDES QUE VARIÉES ?

MAIS SI VOUS DESIREZ RECOUVRER LA COULEUR FRANCHE ET NATURELLE DE VOTRE CHEVELURE EMPLOYEZ LE

RENOVATEUR ROBINET

LIQUIDE SPÉCIAL POUR CHAQUE NUANCE DU BLOND AU NOIR
ABSOLUMENT INOFFENSIF
Dix Médailles et Diplomes d'Honneur
FRANCE Petit Modèle 6 fr Grand 10 fr Envoi Discret
ROBINET, 17, Rue Croix-des-Petits-Champs PARIS

EAU MINHAVEZ** pour les **YEUX
célèbre contre toutes maladies des cils et paupières
3.90 ttes phies. Dépôt : 5 bis, r. Bastien-Lepage, Paris (fco 4.90)

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 4 f. et 6 fr. fco. *Phie DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

SITUATIONS
pour Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, 53 — PARIS

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLÉINE du Dr Jammes,**
qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.
PRIX : 4 fr. dans les pharmacies. (impôt compris)

HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE + PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque : "A ARISTIDE LE JUSTE"
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)

MAXIMA
ACHÈTE
BIJOUX
AU
MAXIMUM

3, RUE TAITBOUT
ANTIQUITÉS
AUTOS (DÉMARQUES)

TÉLÉP. GUT. 14-50
OBJETS D'ART & D'AMEUBLEMENT

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.

EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéas"* eau de mélisse et de menthe.
3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

VIN St RAPHAEL

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de ***trois bouteilles*** contre mandat-poste de **12 fr.** ***Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).***

MAISON FONDÉE EN 1872

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes **POILS et DUVETS** du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5f50 (mandat ou timbres). Envoi discr.
G. POTTEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, PARIS

UN PRÊTRE s'est guéri lui même par l'emploi d'une RECETTE VÉGÉTALE, en 24 heures, des
HÉMORROÏDES
Renseignements : Cure de l'Abbé De MAYR, 14, Rue de Périgueux, à ANGOULÊME (Charente)

SAVON de **MÉNAGE**, postal 10 kil. **27** fr. franco votre gare. Contre remboursement.
Edmond **AUGUSTE**, Savonnerie à Salon (B.-d.-R.)

LA CRÈME ACTIVA
"RADIOACTIVE"

provoque une activité particulière de la vie des tissus. La peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent.

ESSAI. Envoi d'un pot — plus que suffisant pour constater résultats — contre mandat **1.75** *adressé à la Compagnie Française de Vulgarisation, 41, rue d'Amsterdam, Paris.*

EN VENTE : PARFUMERIES ET GRds MAGASINS. POTS : 1 fr. 50 et 4 fr. 40

Pour devenir Parfait Pianiste.
COURS SINAT
Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE
agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. DIÉMER, ✱, O ✱, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement.
Camille ERLANGER, ✱, O ✱
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris.

Cours tous degrés, préparation **Professorat, Diplômes, Violon, Solfège, Chant** par correspondance.

Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT. 6, Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

Mesdames,
N'achetez pas de POSTICHES
sans demander le **Catalogue illustré,** gratuit et franco, de
SIMON SALONS DE COIFFURE 7, rue des Pyramides, PARIS Tél. : Gut. 02.24
Les **Posticheş de Simon,** faits avec les plus beaux cheveux, sont un mélange de science et d'art. — Tout postiche non conforme est immédiatement échangé.

SOINS DE BEAUTÉ — MASSAGE — MANUCURE

Produits de beauté du Professeur SEYMOND
Sa Crème universelle : Le pot, 5 fr., fco 6 fr.

CORNED BEEF Importation directe
Viande cuite et désossée 1re qualité Vente directe au consommateur. Fco **108 fr.** la caisse de 48 boites de 340 gr. net cont. mandat ou remboursement. Echantillon franco 1 boite 3 fr. **Henri LEBOSSÉ, Corned Beef,** Le Havre.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE	20 fr.	10 fr. 50

51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1812. — 17 MARS 1918

EDITION·DE·LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	20 fr.	10 fr. 50
UNION·POSTALE	25 fr.	13 francs

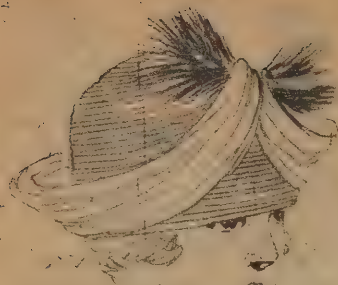
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS



LEÇON D'ÉCONOMIE ALIMENTAIRE DONNÉE AUX ENFANTS PAR UN INSTITUTEUR ANGLAIS, M. NICKIN

(Ne gâchez pas le pain. Utilisez la moindre parcelle du sol pour y faire pousser des pommes de terre.)

La Femme et le Foyer



Petit chapeau de paille liseré cyclamen garni d'une draperie de crêpe de Chine du même ton et de gris soyeux tête-de-nègre.



Trotteur de gros paillasson teinte marennes, piqué sur le devant d'un étroit couteau noir ou d'une fantaisie de plume.

CHAPEAUX PRINTANIERS

Les chapeaux de paille ont depuis longtemps fait leur apparition ; ils ont des calottes plus basses et cabossées qui leur donnent une apparence de souplesse; les bords sont roulés et épais et souvent même il y a deux bords superposés. On voit beaucoup de formes à mouvement relevé sur le côté et en général tous les chapeaux, même réguliers, se portent un peu penchés. De cette manière, ils découvrent un peu les cheveux, ils sont plus seyants que les chapeaux posés droits et bien enfoncés sur les yeux. Ce petit mouvement penché convient en général à tout le monde; bien entendu il ne faut pas l'exagérer, car il deviendrait facilement d'un goût douteux. Le tulle et les tissus métalliques sont devenus très communs. Les bonnets persans et les turbans ont été trop vus et sont remplacés par des toques plus petites, ayant juste la forme de la tête et entièrement recouvertes par des épis teintés, de petites fleurs plates en velours ou de minuscules ailes couvrant le bord sans masquer le sommet de la calotte qui doit être en velours ou en paille, assortis aux fleurs ou aux ailes.

Les plumes non frisées, de teinte naturelle, sont très faciles à porter et très à la mode. La paille la plus simple prend un air élégant ainsi garnie, mais pour celles qui hésitent à faire cette dépense, le ruban est une ressource inépuisable. On n'en a jamais porté davantage ; on peut confectionner soi-même un chapeau marquis ravissant entièrement en ruban drapé, ou bien une forme ronde dont le bord peut être masqué d'un large ruban souple, à peine fixé par quelques points et noué de côté à plat contre la chevelure, ce qui produit un effet irrégulier très agréable, car la passe, assez large tout autour, paraît relevée du côté du nœud.

Le tulle s'emploie beaucoup pour les blouses et les robes de printemps; deux volants tuyautés, montés à jours, se tenant droits contre la nuque et ouverts en pointe, donnent un effet de fraîcheur et de propreté charmants; le costume tailleur le plus simple prend un air d'élégance porté avec une chemisette ainsi garnie.

On confectionnera un vêtement original pour remplacer la blouse en choisissant une écharpe en mousseline dont les deux extrémités seront agrémentées d'un motif imprimé ou brodé, on la pliera en deux dans le sens de la largeur en pratiquant une fente de quinze centimètres également dans le sens de la largeur, une autre fente de vingt centimètres dans le sens de la longueur, les deux fentes, une fois l'écharpe ouverte, doivent former la lettre T, on rentre les deux pointes obtenues par ces incisions et cela forme le décolletage. On passe la tête dans cette ouverture et on serre l'écharpe à la taille par un ruban en coulisse noué de côté. La seule couture à faire part de la ligne de la taille et finit sous les bras, en ayant soin de laisser l'emmanchure très large. Ce genre de blouse, nous n'osons plus dire russe, est facile à faire et convient à toutes les tailles.

SIMONNE B...

LES PETITS CONSEILS

Quelle est la mère de famille qui ne veille pas continuellement à la tenue de ses enfants ? Et combien fastidieux pour la mère comme pour l'enfant de répéter et d'entendre cinquante fois par jour : « Tiens-toi droite ! Ne te couche pas sur la table », etc., etc. Très souvent, les dos arrondis et les épaules courbées proviennent d'un peu de faiblesse. Il est facile d'y remédier par de la gymnastique suédoise, mais pour les enfants élevés à la campagne ou dans des petites villes sans ressources cette pratique n'est pas possible. Voici un moyen à la portée de tous ces enfants jouissant de la liberté de la campagne.

En faisant la promenade quotidienne, que chaque enfant emporte une canne et un coussin pareil à ceux dont se servent les garçons pâtissiers pour équilibrer le panier sur la tête, mais ce coussin doit être rempli de sable bien sec, ce qui lui donne un peu de poids. Pendant une demi-heure, tous les jours, il faut marcher avec la canne glissée dans les bras pliés et passant dans le creux du dos, tandis que sur la tête on porte le coussin en guise de chapeau. Ceci ne gêne pas du tout la marche et au bout d'un mois, on verra un changement surprenant dans la tenue. On sait du reste que les paysannes italiennes qui portent volontiers leurs fardeaux sur la tête ont un port admirable et une démarche extrêmement souple.

Si par hasard les moyens indiqués ne suffisaient pas à redresser des épaules habituées depuis trop longtemps à un laisser aller déplorable, en plus de la promenade hygiénique on peut faire étendre l'enfant une heure tous les jours sur un matelas très dur, la tête aussi basse que possible.

Plus tard, quand viendra l'été, la natation sera le meilleur des exercices pour fortifier les muscles des épaules et développer la poitrine.

S...



1. Manteau de fillette en grosse serge jaune indien ouvert sur un gilet brodé bleu. Chapeau de teinte assortie. 2. Tailleur en toillaine gris cendre ouvert sur un gilet de piqué blanc. 3. Robe de serge sable garnie de jersey cerise brodé ton sur ton. Béret de soie cerise.

Notes de la Semaine

« Ne pas s'en faire. »

J'AI sous les yeux un livre dont l'auteur ne vous est pas inconnu. André Warnod, peintre et critique d'art, a publié ici même des relations sensibles et pittoresques, accompagnées de croquis spirituels. Ces pages, jointes à beaucoup d'autres, composent les *Petites images de la guerre*, auxquelles je souhaite le succès qu'elles méritent. C'est un charmant privilège que de manier à la fois la plume et le pinceau et de pouvoir montrer les êtres et les choses qu'on décrit. André Warnod a subi de dures épreuves ; il les retrace sans amertume. Quinze mois passés dans les geôles allemandes n'ont pas altéré sa bonne humeur. Libéré, renvoyé aux armées, il a voyagé comme Joconde, mais moins agréablement. Il a silhouetté les Anglais, les Africains, les Russes, traversé des centaines de bourgs détruits, couché des monceaux de ruines sur son album. Tel de ces feuillets a la grâce légère d'une aquarelle, tel autre la vigueur incisive d'une eau-forte.

Le chapitre intitulé les *Dragons au Village* vaut une toile de Detaille ou de Meissonier. Les maisons groupées autour de l'église, le vieil arbre, l'auberge du Cheval-Rouge où logent MM. les officiers, forment un cadre agreste à ce tableau militaire. Les cavaliers ont installé leurs chevaux sous des hangars, dans des étables, à côté des vaches qui se serrent pour faire de la place à ces nouveaux compagnons. Chaque jour quelques dragons, las de ne pas agir demandent à changer d'arme et se muent en fantassins.

« Le départ n'est pas bien gai. Nous avons assisté aux adieux qu'un brigadier faisait à son cheval. Il se croyait seul dans l'écurie, où, pour la dernière fois, il était venu voir le camarade avec lequel il croyait accomplir tant d'actions d'éclat. Il caressait le cou de l'animal ; il le regardait comme on regarde un ami. Du dehors, on l'appela : « Ohé ! le chef te réclame. — Me voilà !... » Et très vite, avant de partir, il embrassa, entre les deux yeux, le cheval qui frottait son nez contre le dolman bleu, espérant quelque friandise. Et puis, il s'en alla boire... »

A ces épisodes rustiques succèdent des scènes de mœurs parisiennes. Le Montmartrois Warnod revient le plus souvent possible à la ville qu'il adore Il a beau la connaître, il lui découvre des aspects inattendus. Il y retrouve ses copains du régiment. L'un d'eux se marie. Le récit de cette journée de noce est un bijou de vérité et d'émotion souriante. On se rend à la mairie, puis à l'église. Et l'on prend le métro (en première, s'il vous plaît !) pour déjeuner au domicile des conjoints.

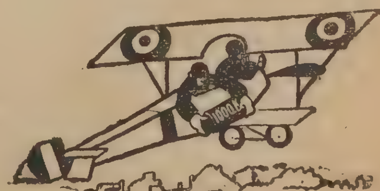
« Le potage a été servi à midi. Quatre heures sonnent quand le café paraît. La mariée est maintenant tout près de son mari; le désordre qu'il y a sur la nappe dit le bon repas qu'on vient de faire. Le café mêle son arome aux vapeurs de l'humble festin. Le vétéran de 70 évoque des souvenirs que personne n'écoute ; le petit soldat raconte à la petite sœur des histoires qui la font rire. Le marié fume sa pipe tout près de celle qu'il aime, entouré des êtres qui lui sont le plus chers, sa mère, sa *vieille*, à laquelle il pensait toujours quand il fallait sortir des tranchées pour une attaque. Il existe tant de bonheur, autour de cette table, et tant de sécurité dans ce bonheur qu'il se sent tout pénétré de tendresse et d'une infinie joie de vivre... Mais, tout à coup, à quoi pense-t-il ? A quel lendemain ?... Sa figure s'assombrit ; il pose sa pipe brusquement et tout bas, entre ses dents, par trois fois, il répète le mot bref que, sur un champ de bataille, Cambronne illustra, à la fin d'une autre épopée. Il y a un silence que personne n'ose rompre et c'est le poilu qui sauve la situation :

« — Ben quoi, mon poteau, c'est ici que » tu vas t'en faire, quand on est tous là ! » Allumez la lampe, madame ; je vais vous » en chanter une... C'est un Breton qui me » l'a apprise. Tu t'en souviens, vieux... Et » attention au refrain ! »

Ne t'en fais pas !... Ce mot, né de la guerre, exprime la philosophie résignée et doucement ironique des pauvres gens qu'elle moleste ou menace... Pourquoi *s'en feraient-ils*, puisque leur volonté ne peut conjurer l'arrêt du destin ? S'insurger contre des malheurs inévitables ? S'irriter ou gémir ? Vaine colère... Larmes stériles... Le mieux est de laisser souffler la tempête, d'opposer à sa furie la fermeté, l'endurance, et de ne jamais désespérer du salut... Un peu de gaieté dans les moments difficiles apporte aux cœurs le réconfort nécessaire.

Hier soir le canon tonnait ; des Gothas invisibles planaient sur nos têtes ; des lueurs d'incendie indiquaient les endroits où les bombes venaient de tomber. Dans le ciel de velours noir, de mouvantes étoiles attestaient la présence des défenseurs de la cité en péril. L'harmonie lointaine des hélices, le vol musical des avions troublaient seuls le silence de la ville recueillie... Soudain des ténèbres de la rue, des murmures, des bruits de pas s'élevèrent... Un groupe de jeunes hommes et de jeunes femmes montaient vers la Butte. Ils fredonnaient les couplets de *Marion*. D'aigus éclats de rire alternaient avec leurs chants. Cette joie, malgré ce qu'elle avait de vulgaire et de forcé, symbolisait l'énergie morale qu'il faut opposer aux catastrophes. Tant que ce ressort n'est pas brisé, on peut, on doit vaincre... André Warnod visita en 1916 les caves rémoises, ornées de tapis, de meubles rares et de bibelots, transformées en de riches demeures, où la vie, quelle que fût la dureté des temps, persistait. Les caves de Paris, comme les caves de Reims, abriteront la patience et le courage.

LE BONHOMME CHRYSALE.



Le Génie Féminin Français



Mme Marthe Borély a écrit, sur le « Génie féminin français », un livre d'autant plus intéressant, qu'en ce temps de féminisme outrancier Mme Borély soutient avec infiniment de talent cette idée que la femme doit rester avant tout « femme », que son génie, elle le tient de l'instinct qui l'éclaire et la guide, et de l'amour, qui est le ressort, le principe même de l'activité de son âme.

Il m'a paru que mes lectrices liraient avec plaisir une page de ce livre, où la philosophie, la psychologie se mêlent avec beaucoup d'agrément à l'histoire. Y. S.

Les grandes amoureuses sont virtuellement des intellectuelles et les grandes intellectuelles des amoureuses, puisque l'intelligence féminine ne se développe qu'à l'aide du sentiment et tire sa puissance de la richesse. Quelques sots les accusent de n'être pas des femmes... Les malheureux ! Il serait plus juste de leur retourner l'imputation. Non seulement cet intellectualisme inné ne nuit pas aux vertus les plus strictement féminines, mais il est leur multiplicateur. Elles sont simplement des femmes particulièrement évoluées cérébralement. Elles savent bien que leur pouvoir s'exerce autant par l'esprit que par le corps, et leurs désirs amoureux, se traduisent par des coquetteries intellectuelles aussi bien que par des parures extérieures. Molière le comprenait-il ainsi lorsqu'il nous montre ses précieuses avec tout un attirail de fards et de laits de beauté à la vertu desquels elles joignent les séductions que leur prête le commerce de Vaugelas ou de Ménage ?

Que les femmes fassent des mathématiques, de l'astronomie, de la dialectique, de la musique ou de la poésie, elles pensent toujours à l'amour. Mme de Staël l'avoue naïvement : « Le talent dans une femme peut-il avoir un autre but que d'être un peu plus aimée », et elle fait dire à Corinne : « En cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer. » Après de tels aveux il est permis au philosophe Proudhon d'apporter aussi son témoignage : « La femme, n'a pas une idée dont elle ne fasse un petit amour. » Poètes ou écrivains, toutes les femmes supérieurement douées sont des femmes au sens le plus physiologique du mot.

On ne saurait, au reste, donner ici la preuve que dans toute œuvre féminine, la sensibilité amoureuse est l'unique inspiratrice. Cette démonstration ferait à elle seule le sujet d'un livre. Remarquons simplement que dans notre histoire, le génie féminin s'accompagne presque toujours de beauté et d'amour : « Je dois au Créateur, dit Christine de Pisan avec une délicieuse humilité, d'avoir un corps sans difformité et passablement agréable. » Christine est coquette, élégante, même après sa ruine et son veuvage. « Gentil mantel, fourré de gris. Beau sarcot d'écarlate. Radieuse ceinture de fleurs. » Ainsi ceinturée, les cheveux crêpés et « nattés gentiment par derrière », cette aïeule de la littérature féminine ne paraît pas si rébarbative... Ce n'est pas le bas-bleu moustachu, tel qu'on le montre aux petites femmes bien sages pour les effrayer ; mais le bas-bleu charmant, séduisant, dangereusement tentateur, ultra-féminin, enfin le bas-bleu tel qu'il doit l'être logiquement, couleur de ciel d'azur.

Comment croire que la ménestrelle du Nord, celle qui se présente aux siècles futurs « Marie ai nom et suis en France », cette fervente de la beauté, n'ait point été, non pas seulement la plus belle, mais la plus coquette, la plus tendre, la plus féminine des femmes. Son œuvre amoureuse parle autour d'elle, son charme y éclate. Il ne faudrait pas s'y tromper : les « damoiselles » divinement jolies et élégantes de ses lais d'amour, Marie de France les a décrites en souriant à son image.

Belle, Marie Stuart, la savante reinette écossaise ; belle, Marguerite de Navarre ; belle, Marguerite de Valois, dont la beauté, plus divine qu'humaine, célébrée par les écrivains contemporains, fait délirer Brantôme en plus de vingt pages et inspire à Ronsard cette élégie où elle mortifie Vénus. Et l'érudite Marguerite de France, la « brune fleur rencontrée au jardin antique des Gaules », que chante Baïf. Aussi séduisante et lettrée que la reine Margot, la grande poétesse du seizième siècle, la Sapho lyonnaise. Les poètes amis de Louise Labé ont tressé à leur douce muse une brillante guirlande, qui encadre à jamais sa beauté mignarde et ses tresses dorées :

Dou prinz l'enfant amour le fin or qui dora
En mille crespillons ta tête blondissante ?
En quel jardin prinz-il la roze rougissante
Qui le liz argenté de son teint colora

On sait les succès mondains de Mme de Sévigné. Lorsque l'abbé Arnauld l'aperçut pour la première fois entre ses deux beaux enfants, il crut voir « Latone entre Apollon et Vénus. » Mme de La Fayette nous dit de quelle ardeur, de quelle joie, l'esprit de Mme de Sévigné éclaire sa beauté physique et combien, ainsi animée, elle séduit, éblouit! Belle créature, passionnée de la vie et d'elle-même ; blonde rieuse, fraîche, vive, aux prunelles changeantes, Bussy nous la montre éprise de louanges et d'hommages : *Elle aime tous les hommes, quelque âge, quelque naissance, quelque mérite qu'ils aient et de quelque profession qu'ils soient.* Néanmoins il lui rend justice en ce qui concerne la pureté de ses mœurs : « Si l'on s'en rapporte à ses actions, je crois que la foi conjugale n'a point été violée ; si l'on regarde à l'intention, c'est une autre chose. » — Mais vertueux Bussy, on ne peut répondre que de ses actes ! La nature humaine n'est pas foncièrement vertueuse comme nous le dira Jean-Jacques. Ce qui lui est naturel c'est de suivre ses passions. Il n'y a pas d'âme pure, mais il y a des vies pures. Une belle nature physique, un cœur débordant de joie et de passion nous charment comme un beau paysage, mais l'esprit qui tient sous sa tutelle et maîtrise tant d'exubérance nous donne la sensation d'une autre beauté, cette beauté abstraite que nous avons le pouvoir de créer. Au reste les boutades de Bussy ne sont pas si méchantes et certes pas inutiles. Elles servent à mieux nous faire connaître celle que Walpole nommait avec une vénération affectueuse « Notre-Dame-de-Livry ». Elles la font plus vivante de grâce et de faiblesse et l'on admire cette ardente créature d'avoir transposé tant de passion en amour maternel.

Parmi les femmes les plus célèbres par l'esprit, la beauté et l'influence mondaine, oublierait-on Mme de La Fayette qui partagea avec Ninon le gouvernement de la société lettrée. La célèbre La Vergne fut admirée et chantée par tous les écrivains de son temps. Et le chevalier de Méré et Mlle de Scudéry nous apprendraient, si nous ne nous en doutions un peu, que Mme de Maintenon ne fut pas toujours une dévote sous ses coiffes et la prude conseillère d'un vieux roi, mais une jolie femme de haute taille, « belle bouche, cheveux châtains et les plus beaux yeux du monde ».

Belle comme Ninon, Mme Récamier a, comme elle, sa place dans l'histoire des lettres. Sans avoir l'intelligence exceptionnelle et la culture de l'amie de Saint-Evremond, elle n'en est pas moins une intellectuelle au vrai sens du mot et une des femmes qui ont exercé sur la société lettrée de leur temps la plus aimable influence. Mais la muse de Chateaubriand, de Joubert, d'Ampère, de Mathieu de Montmorency, de Benjamin Constant, a, comme la grande courtisane de la rue des Tournelles, dédaigné toute œuvre qu'elle-même. Toutes les deux n'employèrent leur fine intelligence qu'à leur propre perfection. Pouvaient-elles mieux comprendre leur rôle, mieux subir leur destinée ? Qui sait ce que fût devenue leur œuvre ? Leur charme, chef-d'œuvre de vigilance et de sentiment, ce charme, qui rayonne encore sur son siècle, ne périra pas. Leur supériorité est en cette haute sagesse, en ce sens très sûr de leur féminité. Qui se soucie aujourd'hui de l'œuvre d'une Louise Colet... La femme de lettres est morte, elle n'a pas existé. Mais la muse du romantisme, la belle amie de Flaubert n'est pas tout à fait oubliée. Mme de Girardin ne vit encore que par ses grâces, son esprit, son influence sociales elle est mille fois supérieure à ses écrits.

La femme du philosophe Carlyle, la jolie et spirituelle Jane Welsh, eut l'avantage de comprendre de bonne heure que le talent d'une femme égale rarement la supériorité que lui confère sa seule beauté lorsqu'elle est assaisonnée d'un charme et d'un esprit supérieurs. Cette beauté-là c'est le génie des femmes. Quelle œuvre littéraire l'égalerait? Elle n'est pas seulement la source d'un bonheur perpétuel et d'une joie intime, mais encore la première raison de jouer un rôle heureux dans une société dont les femmes sont l'ornement. Jane Welsh, avec une sagacité précoce et une extraordinaire pénétration, avait eu l'intuition qu'elle ne dépasserait pas ses limites : « Je n'ai pas de génie! » soupirait-elle. Mais ce qu'elle savait, du moins, c'est que par son charme, son intelligence, sa haute culture, elle pouvait occuper une toute première place dans le monde : « Je vois que je puis être une femme du monde de premier ordre quand

je le voudrai », écrivait-elle avec un peu d'amertume à son fiancé.

Toutes les belles et ardentes femmes qui, de près ou de loin, figurent dans l'histoire des lettres françaises, laissent apercevoir à travers les nuances de leur génie les accents les plus variés de la sensibilité amoureuse et de la beauté physique. Pour la plupart, la littérature ne fut qu'un ornement, une grâce ajoutée à d'autres grâces, un motif de plus de charmes, un moyen plus irrésistible d'exercer une domination passionnée. C'est un moyen choisi de connaître l'amour. Les lettres, la poésie prêtent aux passions leur auréole. C'est enfin l'amour transposé en intelligence et en sensibilité et tel que les femmes le souhaitent.

En charmant aussi les hommes, en faisant passer en eux les finesses de leur sentiment, elles les ont inspirés, polis ; elles ont été des Muses et des éducatriees et, par cela même, méritent de vivre au-dessus du peuple innomé.

MARTHE BORÉLY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Nos Amis

Avec quel bonheur nous sommes entraînés dans le torrent qui roule et nous oblige sans répit à élargir une œuvre que nous disons nôtre, mais qui, de fait, est celle où chacun met son cœur.

N'est-il pas touchant ce don qui nous arrive de Christiania et que le ministre de France nous transmet au nom d'un comité de Dames, avec la charge d'accueillir pendant un an deux enfants des pays envahis ? Comme il y a du miracle dans l'air, dans le même temps je recevais, amenés par Mme Marcelle Tynaire, qui se dévoue si tendrement aux enfants, deux petits rapatriés de Nesles (Somme); les parents, on ne savait trop ce qu'ils étaient devenus ; ce qu'il y avait de sûr, c'est que les enfants étaient là, au dépôt de Mme Grumbach, rue de l'Abbaye. Et l'admirable Mme Grumbach, débordée de toutes parts, ne pouvait les garder !... D'ailleurs l'état de leur santé nécessitait des soins spéciaux et un départ immédiat à la campagne.

Ce furent nos filleuls de Christiania... Et c'est ainsi que les petits réfugiés partirent le soir même pour Arcachon.

Et cette merveilleuse Union Jeanne d'Arc de Montevideo, qui ne cesse de faire le bien nous offre aussi un lit-clair pendant un an !... Notre œuvre compte dans les deux Amériques des amis fanatiques, ils sentent l'utilité de sauver cette belle jeunesse de France que les privations, la misère des temps laissent étioler dans les mansardes ! Chacun travaille pour le bonheur de ces enfants, qui représentent l'avenir. M. Bacqué, de Buenos-Aires, par une pensée touchante, au nom de ses quatre enfants, nous envoie un beau titre de rente pour que nous devenions capitalistes, dit-il. M. Mococain s'est fait l'apôtre, à Valparaiso, de notre œuvre. « Je crois, écrit-il, que d'ici peu vous aurez une agréable surprise ; elle vous sera transmise par le consul de France !... » En attendant, il nous offre un don qui vient s'ajouter à tant d'autres.

Aussi nous sommes-nous dépêchés de faire partir cette semaine les enfants suivants :

Gabrielle Santy, 11 ans, père 4e zouaves, mère décédée. — Madeleine Duclos, 9 ans, père mort pour la patrie à Neuville-Saint-Vaast. — Louise Hamburger, 7 ans, père disparu en 1915. — Marie-Louise Nickel, 13 ans, a quitté Nancy à cause bombardement. — Marcelle Corneillet, 8 ans, père réformé n° 2, mère disparue. — Raymonde et Marcelle Lory, 5 ans et 3 ans, père 5e génie, mère malade. — Raymonde Dehon, 4 ans, réfugiée de Reims. — Jeanne Goudelle, 4 ans, père mort pour la patrie. — Lucienne et André Lietoir, 5 ans et 6 ans, réfugiés de Nesles. — Madeleine Hassold, 10 ans et demi, père mort pour la patrie 1916. — Jeanne Murer, 12 ans, père de sépt enfants. — Madeleine Cottet, père 35e inf., 9 ans.

Comment n'aurait-on pas courage à fonder de nouvelles maisons, quand tant d'aides surgissent de toutes parts. Je parlerai, la prochaine fois, de la maison claire de Bot'couarch, au nom bien breton !...

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION
Pour les « Maisons claires »

Total de la 39e liste arrêtée le 6 mars . .	8.563 fr. 10
Subventions	45 fr. »
Montant de la souscription au 28 février .	359.265 fr. 70
Total général . . .	367.873 fr. 80

(Voir page 230, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Voici Pâques... et nos soldats, qui depuis quatre ans triment et triment toujours, méritent qu'on pense à eux. Pour les soldats qui ont leur famille en pays envahis, « chez les buveurs de sang », comme l'écrit un soldat, je demande quelques douceurs et la joie d'un envoi de Pâques.

Nous avons dépensé au mois de février 1.305 fr. 80. Nous avons reçu 630 fr., il reste encore à notre réserve 8.713 fr. 30. (On se souvient que nous avons constitué le fond de caisse des envois au front avec le reliquat de l'hôpital).

Signalons aujourd'hui cette demande :

Le capitaine Ed. Café, commandant la 23e compagnie du 204e régiment d'infanterie, secteur postal 34, serait reconnaissant aux bonnes cousines qui enverraient douceurs et vêtements chauds pour les braves de sa compagnie qui ne reçoivent jamais rien.

L'Adoption des Prisonniers

Le capitaine Hardy est un de ceux qui auront beaucoup contribué à adoucir le sort de nos prisonniers ; Américain de naissance, Français de cœur, cet ami merveilleux nous écrivait : « Depuis trois mois, j'ai négligé » famille, amis et toutes relations pour consa- » crer tous mes loisirs à la propagande en » faveur de vos prisonniers ». Il a si bien réussi qu'à lui seul il a pu soutenir 63 filleuls. Pendant de longs mois soixante-trois nécessiteux ont été secourus, ravitaillés par ses soins... Et voilà que le capitaine Hardy arrive en France, avec ses hommes pour servir dans l'armée, taper sur le Boche, et prendre place près des poilus français qu'il admire et qu'il aime. En vérité, l'amitié américaine est d'une solidité, d'une loyauté qui font du bien. Vivent tous les capitaines Hardy qui, si bravement, accomplissent envers la France leur devoir ! Ils ont toutes les générosités du cœur, de la bourse, et celle si rare du temps consacré à l'œuvre qu'ils croient nécessaire. La misère de nos prisonniers les touche et ils ont raison... Les privations dans les camps sont terribles et féroces.

Nous n'avons pas encore donné les comptes du mois de février. Réparons vite cette omission :

L'œuvre a dépensé, en ce mois, tant en colis de vivres, vêtements, aide aux familles, que pour le compte des marraines d'outre-mer, 14.516 fr. 15. Elle avait reçu 11.042 fr. 05. Léger déficit dans la balance, mais c'est toujours dans les mois d'hiver qu'il faut forcer les envois. Tant de pauvres êtres grelottent de froid, meurent de faim... Nos finances n'en sont pas moins excellentes, puisque nous avons encore dans notre caisse 32.730 fr. 35, réserve très suffisante pour regarder l'avenir sans inquiétude.

Y. S.

A l'Université des Annales

La Souffrance des Enfants belges

Mme Carton de Wiart est mieux qu'une conférencière, elle est une femme qui a souffert et a tenu tête aux Allemands avec une dignité parfaite. Le Président de la République, dans un inoubliable discours (en l'honneur des membres du barreau de Paris morts pour la Patrie), a rendu hommage à cette grande Belge qui « a donné à l'héroïsme la parure de la grâce et de l'esprit ». Me Henri-Robert, avec une éloquence délicate et tendre, présenta au public des Annales cette charmante femme qui n'avait point tremblé devant les Allemands et qui se disait intimidée de parler en public, devant un auditoire où cependant elle ne comptait que des admiratrices.

Infiniment distinguée, très touchante sous ses voiles noirs, laissant apparaître un visage jeune sous des cheveux d'argent, Mme Carton de Wiart commença d'une voix douce et prenante le martyre des enfants belges, la barbarie des Allemands et l'attitude gavroche de tous ces petits Bruxellois héroïquement gais sous les menaces. « C'est plus facile à prendre que Calais », répond une fillette à laquelle un butor allemand enlève sa petite coiffure patriotique. On versa plus d'une larme en écoutant les récits pathétiques et discrets de celle qui fut une victime allemande et ne songe plus qu'à donner un peu de joie à ses chers petits réfugiés. On applaudit avec émotion cette phrase si belle : « Le bonheur est la seule chose du monde que l'on puisse donner quand on l'a perdu soi-même ». Le ministre de Belgique, le baron de Gaiffier honorait cette belle séance de sa présence.

PIERRE S.

Conférences de la Semaine
(Du 18 au 23 mars)

Lundi. — Le Bonaparte de la Méditerranée.
Conférence par M. Frédéric Masson.

Mercredi. — Contes et Chansons populaires des Pays de France : Gala de chansons.
Conférence par M. Jean Richepin.

Vendredi. — La Vie dans les Usines.
Conférence par M. André Citroën.

Vendredi, 4 h. 1/2. — Séance de musique de chambre (Festival Ravel, Vidal et Dupont).
(Voir programme de cette séance, page 229.)

Samedi. — Au Brésil.
Conférence par M. Th. de Graça Aranha.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales.

Abonnement : 12 francs par an.

LES ÉVÉNEMENTS

11 mars 1918.

La Tragédie Roumaine. — Comme la Belgique, comme la Serbie, l'héroïque nation roumaine connaît à son tour le fond de la douleur humaine. Les conditions que l'ennemi lui impose ne sont pas des conditions de paix, mais celles de la plus humiliante, de la plus atroce des capitulations. Le traité débattu à Buftea, le 5 mars, respecte moins encore le vaincu que celui de Brest-Litovsk. Notre malheureuse alliée se voit non seulement séparée de la mer, ouverte à la Bulgarie maîtresse des bouches du Danube, ouverte à la Hongrie par la cession du revers des Carpathes, mais l'Allemagne et l'Autriche lui imposent encore une longue et coûteuse occupation militaire, l'astreignent au transport de leurs troupes vers Odessa. Libre hier, elle tombe aujourd'hui sous leur dépendance. C'est, comme on l'a dit, une paix de vengeance. Guillaume II s'y venge de Ferdinand de Hohenzollern à qui il arrachera sans doute la couronne pour la donner peut-être à son frère Guillaume, l'autre neveu du roi Carol, s'y venge d'une longue suite de déconvenues et surtout de l'énergie avec laquelle l'armée roumaine marcha au combat et eût contribué à la victoire de l'Entente sans la trahison bolchevik et la félonie des ministres russes Protopopof et Sturmer.

Russie et Japon. — Cette paix léonine rapproche encore l'Allemagne de son projet de « Mittel Europa », puisque l'indépendance roumaine va pour un temps rejoindre celle de l'Ukraine, de la Pologne, de la Lithuanie et des provinces baltiques, mais elle ne vaudra, en somme, qu'autant que la Russie ne se ressaisira pas et ne renversera pas l'œuvre abominable de Lénine et de Trotsky. Déjà ce dernier quitte-t-il la partie. Certes la ratification du traité de Brest-Litovsk par le grand soviet de Moscou est probable, mais nous ne sommes pas dans les « secrets de demain ».

L'intervention du Japon, bien qu'elle soit encore limitée à la défense de ses propres intérêts, et de ceux des Alliés en Asie, peut dépasser Vladivostok et gagner le Transsibérien. Une armée nipponne n'empêcherait pas seulement les Allemands, dont les appétits grandissent toujours, de mettre la main sur le grand chemin de fer, elle serait un point d'appui pour les millions de patriotes russes qui n'acceptent pas le démembrement de leur pays et savent que les troupes du mikado ne combattraient que l'Allemagne.

La Guerre. — Ici, l'esprit de résistance aux entreprises ennemies ne fut jamais plus grand et s'est traduit dans un débat par des déclarations de M. Clemenceau et un vote de la Chambre pour la continuation de la guerre. La guerre, le président du Conseil en parle en termes émouvants.

« Nous devons tout lui sacrifier, s'est-il écrié. On dit, il nous faut la paix le plus tôt possible. La paix, je la désire; il serait criminel d'avoir une autre pensée. Mais ce n'est pas en bêlant la paix que l'on fait taire le militarisme prussien. Ma formule est la même partout. Politique intérieure? Je fais la guerre. Politique étrangère? Je fais la guerre. La Russie nous trahit? Je continue à faire la guerre. La malheureuse Roumanie est obligée de capituler? Je continue la guerre. Et je continuerai jusqu'au dernier quart d'heure, car c'est nous qui aurons le dernier quart d'heure. »

Quelques heures après, les « gothas » venaient insulter de nouveau Paris et massacrer femmes et enfants, mais ce nouveau trait de barbarie ne saurait changer les dispositions de la France : bien au contraire !

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Dans un volume qu'il vient de publier sous ce titre *l'Alsace-Lorraine pendant la guerre*, notre confrère M. Florent-Matter, directeur de *l'Alsacien-Lorrain de Paris* apporte par de multiples faits et de nombreux documents sa contribution à notre enquête. Nous n'en citerons aujourd'hui que cet épisode de la bataille de Morhange.

XIII. — « **Furia teutonica** »

Une compagnie d'un régiment français qui occupait le village de Dalhain tiraillait ferme sur un assez fort contingent bavarois ; il fut presque entièrement anéanti. A la reprise du village par les Allemands, ceux-ci ne manquèrent pas d'exercer leur vengeance. Ils commencèrent par rassembler tous les infirmiers et brancardiers français (23e section, 20e corps), les rangèrent en rang, et en fusillèrent environ 50 à 60.

Les habitants, accusés d'avoir, eux aussi, tiré sur les troupes allemandes, n'échappèrent pas à la « furia teutonica ». Tout ce que le petit village comptait d'hommes fut arrêté, depuis les vieillards jusqu'aux enfants. Au nombre d'environ 80, ils furent dirigés sur Morhange. Arrivés à l'entrée du bourg, les Boches les firent coucher dans un fossé, au bord de la route, avec défense de lever la tête, sous peine d'être fusillés : cela dura environ cinq à six heures. De là, ces malheureux furent évacués à pied sur Faulquemont, d'où ils furent dirigés sur le Palatinat, à Deux-Ponts. Durand le trajet de Dalhain à Faulquemont, ces pauvres gens durent endurer toutes les privations et les pires outrages, surtout les vieillards : coups de pied, de crosse de fusil et crachats habituels, rien ne leur fut épargné. Défense de se retourner, sinon la mort.

Et leur supplice, hélas ! n'est pas encore terminé. Le 7 décembre 1915, un an et demi après ces douloureux événements, la *Forbacher Zeitung* publiait cette petite note que nous livrons aux méditations de nos lecteurs :

« Depuis le premier mois de guerre, environ 80 hommes habitant le village de Dalhain (Dalheim) en Lorraine annexée, étaient internés à Deux-Ponts (Palatinat) à la prison régionale; ils étaient accusés d'avoir tiré sur les troupes allemandes qui traversaient leur village lors de la bataille de Morhange.

» Quelques-uns de ces hommes ont été envoyés « en permission » chez eux. Les autres ont été conduits, le 6 décembre, sous escorte militaire, à Stettin et Kreuznach, pour être incorporés dans l'armée allemande. »

Le souvenir de cet esclavage oppressera toujours la conscience alsacienne. Au lendemain de la réunion de la Sorbonne et des révélations de M. Pichon, Maurice Barrès écrivait :

« Nos frères depuis 47 ans ont été déshérités et exploités par l'Allemagne. Ils n'ont pas cessé de se plaindre de la situation subalterne que leur faisaient l'administration de l'Empire et les immigrés. Pour se développer et s'épanouir, ils devaient venir en France. Ah ! sur place, comme ils étaient durement stérilisés. Qu'est-ce qu'a fourni, durant ce demi-siècle, ce pays, un des plus civilisés de l'univers ? Une magnifique beauté morale. »

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Charles-Roux emporte nos souvenirs émus. Ce fut un grand financier, mais ce fut aussi un écrivain, le confident, le protecteur des poètes, et à ce titre il nous appartient. Il adorait sa chère Provence; il en a parlé avec tendresse; il en connaissait les mœurs, les traditions et l'histoire. Que de journées il passa dans la petite maison de Maillane, entre M. et Mme Mistral, ses amis ! Sensible aux grâces du passé, il rêvait de ressusciter d'anciennes coutumes, de remettre à la mode les costumes provinciaux, de faire revivre les cours d'amour.

Charmant souci d'un galant homme, d'un lettré délicat et d'un bon Français...

BLOC-NOTES

L'INTRIGUE MONSTRUEUSE

L'affaire Bolo est un total, la somme de toutes les entreprises allemandes à l'intérieur de notre pays pour y abaisser la résistance morale et appuyer l'invasion. On peut situer le début de cette manœuvre aux premiers mois de l'année 1915, quand il fut évident que la guerre ne comportait pas de solution militaire immédiate et que les nations engagées allaient être durement éprouvées par des difficultés de toutes sortes.

Le dessein de l'Allemagne n'apparut pas d'abord très clairement. Il fut à l'origine assez obscur et comme souterrain. Pourtant, on le voyait affleurer çà et là la surface parisienne, au bas d'une colonne de journal, ou bien en un coin de la salle des Pas-Perdus, ou dans un de ces salons « neutres » qui commençaient à s'entr'ouvrir.

Alors, la campagne se fit plus au grand jour, plus cynique. Elle trouvait des recrues dans tous les mondes, elle en cherchait jusqu'aux sommets de notre politique. Quels sont les personnages qui, par ambition, par orgueil ou par intérêt en devinrent les chefs, les complices plus ou moins conscients ? C'est ce que nous révéleront les débats des affaires en cours.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Peut-être ignorez-vous comment le surnom de « Sammy » fut donné aux soldats américains en France, d'abord par quelques soldats des services sanitaires. Voici de quelle façon cela eut lieu :

Un certain nombre de journalistes et de soldats sanitaires se rendaient par le chemin de fer de Paris au port de mer où les troupes américaines devaient débarquer. Dans le coupé se trouvaient les correspondants de deux ou trois des plus importants journaux étrangers et quelques hommes de la Croix-Rouge, des correspondants de journaux français et d'autres personnes. Ils parlaient du surnom qui devrait être donné au soldat américain pour le distinguer, comme « poilu » et « tommy » distinguent le soldat français et le soldat britannique. On fit un certain nombre de suggestions. D'abord qu'ils fussent appelés « Yanks ». Ce surnom fut écarté comme trop particulariste. Puis « Jimmy Browns », par lequel on désigna les hommes l'été dernier à la frontière mexicaine ; mais ce nom n'a jamais parlé à l'imagination publique ; et ensuite « Teddy », qui fut aussi mis de côté comme trop personnel.

Finalement, l'un des hommes de la Croix-Rouge suggéra que, vu que « Oncle Sam » était la figure traditionnelle américaine la plus typique, la façon la plus naturelle de désigner les soldats américains était de les appeler « Sammy ». L'idée fut adoptée par tout le monde, et lorsque les divers correspondants eurent à écrire leurs récits du débarquement, chacun se servit du nom de « Sammy » dans sa description des troupes.

Ce fut là le point de départ de cette désignation. Le général Pershing, dans une interview, choisit expressément ce nom-là de préférence à celui de « Teddy » comme le véritable nom de guerre pour le simple soldat américain.

Une tournée en l'honneur des poètes.

Mme Marguerite Moreno et M. Daragon entreprennent une tournée originale. Elle est vouée uniquement aux poètes. Mme Marguerite Moreno, une des diseuses de vers le plus accom-

plie que jamais théâtre ait possédé, s'en va, parcourant toutes les villes de France, comme jadis Molière, emportant deux œuvres de ses deux auteurs préférés, Victor Hugo, Jean Richepin. On entendra couler de sa bouche les beaux vers du *Chemineau* qui font aimer la terre, le ciel large et les vastes horizons, et les vers truculents et romantiques d'*Hernani*. Ce seront de beaux spectacles d'art pour la jeunesse.

LES INUTILES

Vous connaissez, pour les voir flâner autour de vous, tous ces types d'une espèce particulière qui en étant d'incontestables Français, d'honnêtes citoyens dont on ne peut suspecter les sentiments, ont cependant en eux je ne sais quoi de vague, d'impersonnel et d'étranger qui étonne et qui choque. Quand on imagine pendant une minute leur absence ou leur disparition, la pensée de l'irréparable ne se présente pas aussitôt à nous. Ils sont... et pourraient ne pas être. A quoi servent-ils sinon à faire remarquer qu'ils ne servent à rien ? Avant la grande épreuve, dans le plein du tumulte et de l'agitation, alors qu'ils avaient l'air de vivre réellement et d'être comme tout le monde, cette nuance échappait, on les confondait avec ceux qu'ils étaient souvent bien loin d'égaler ; ils paraissaient, malgré leurs défauts, doués d'une activité résolue et posséder un emploi sérieux. Mais la secousse nationale, redoutée et prédite, est venue dissiper ces illusions et elle a remis, du premier coup, les choses et les gens à la place qui leur était propre. La guerre, tout en galvanisant les valeurs cachées et les mérites obscurs qui n'attendaient pour se manifester que cette occasion mystérieuse, a aussi précipité tous les esprits chétifs et les cœurs incomplets, et nous constatons, grâce à elle, aujourd'hui, le petit résidu qu'ils déposent. C'est peut-être là, entre tous, le plus profond des châtiments que réservait aux inutiles invétérés leur corruption radicale : celui d'une inutilité de Nessus, infligée aux moments où tout la condamne.

Si cuirassé d'égoïsme soit-on, comment ne pas souffrir en effet de son propre calme et n'être pas gêné de sa monstrueuse torpeur ? Voir chacun empressé à se dévouer, à se prodiguer... lire dans tous les yeux et surprendre dans toutes les voix le courage et l'anxiété, le désir, l'espérance, traverser les plus beaux des sentiments humains... en les écartant comme des ronces, ne pas renvoyer une lueur des rayons que l'on reçoit, regarder, sans pleurer, des larmes qui coulent, ou n'en répandre que sur son sort en laissant croire que c'est celui des autres qui vous les arrache, se contempler ainsi en dehors du mouvement universel, de la magnifique circulation douloureuse... et marcher sans but, dans la solitude de sa fausse sécurité, tel qu'un pestiféré de l'indifférence et qu'un paria de la sécheresse en se disant : « Je ne sers à rien, je suis inutile... Les jours terribles que l'on vit passeront sans que je les aie vécus. Cette guerre finira et je n'en aurai pas été, cinq minutes durant ; je ne pourrai pas, à moins d'être un misérable, en parler sans honte et sans remords!... » Cela est-il possible ? Y a-t-il vraiment parmi nous des êtres capables d'accepter une situation pareille ?

Il y en a. Et en poussant des cris de victoire, ils iront acclamer le retour des soldats... Ce jour-là ils « prendront part », joyeux, éclairés, fraternels, redevenus serviables, utiles... parce que tout sera fini.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Les employées du Métro et du Nord-Sud sont très bienveillantes envers les blessés.

La scène croquée d'après nature par notre collaborateur Cahard se renouvelle à chaque minute. Le blessé, officier ou soldat, fend la foule qui obstrue l'entrée et les couloirs des wagonnets.

— Une place assise, s'il vous plaît...

Généralement, les voyageurs n'attendent pas que cette prière leur soit adressée. En cas d'hésitation, la petite contrôleuse, crânement coiffée du bonnet de police, prend le ton du commandement et nul ne résiste à son objurgation militaire et maternelle.

Savez-vous qu'elles sont près de 2.000 qui assurent quotidiennement le service des voies métropolitaines?

Toutes d'ailleurs ne sont pas affectées au « mouvement ». Il y a les femmes d'équipe, qui lavent les gares et les trains, et les aides-ouvrières et les bobineuses, employées dans les ateliers, les surveillantes de téléphone et les aides-téléphonistes, qui vérifient le fonctionnement des appareils. Mais le public les ignore.

Pour lui, « l'employée du métro », ce n'est pas même la receveuse qui, cachée derrière son guichet, et dont on n'aperçoit que les doigts agiles maniant les petits cartons et les gros sous, délivre les billets, mais uniquement la surveillante du contrôle et la garde dans les voitures de première classe, celles qui accomplissent une besogne qui semblait, avant la guerre, ne pouvoir être qu'un travail d'homme.

Les surveillantes du portillon ! Quel Parisien ne les connaît. Des deux côtés de la voûte, semblant se faire vis-à-vis, gardiennes vigilantes de l'accès des quais, elles tendent une main jamais lasse, pour saisir le billet qu'elles poinçonnent. Elles savent arrêter avec calme l'élan vers le métro qui siffle et part, de tous ceux qui semblent prêts à risquer leur vie plutôt que de supporter l'ennui d'attendre trois minutes la rame suivante. Supplications, invectives les laissent impassibles. Elles en ont tant entendu que, sans doute, elles n'écoutent plus.

Pour être garde dans une voiture de première classe, il ne faut pas « craindre sa peine ». Il s'agit, outre la vérification des billets, de monter, descendre, ouvrir et fermer les portes, être attentive aux stations qui défilent, clamer leurs noms.

Prendre son service à cinq heures et demie du matin ou le terminer à minuit, demeurer neuf heures et demie à dix mètres sous terre, faire dix fois par jour le trajet de la porte Maillot à la porte de Vincennes, et dix fois celui de la porte de Vincennes à la porte Maillot, être pressée, bousculée, piétinée et garder le sourire, voilà un tour de force dont bien peu auraient cru les femmes capables.

COINS DE PAGES

LE SAVETIER ET LE FINANCIER

Quand nous parlons d'un homme qui n'est pas « artiste », nous lui appliquons le nom d'une corporation très honorable, que je ne veux même pas citer ici, afin de ne contrister personne. Mieux vaudrait assurément dire « philistin », au risque de passer pour pédant.

Mais les philistins de France sont encore une invention des gens qui nous dénigrent. A vrai dire, en aucun pays du monde il n'en est si peu. On ne prétend pas que toutes les intelligences d'ici soient supérieures : elles sont toutes éveillées. Chacun se pique d'être « à hauteur » et « dans le mouvement » : c'est du snobisme, si vous voulez, c'est tout le contraire du philistin. Quand on pense que les deux mots, à l'origine, signifiaient presque la même chose ! Snob veut dire savetier. On a restreint le sens, et il a signifié bientôt un savetier qui a eu des rapports avantageux avec les financiers : ce qui explique, entre parenthèses, qu'il y ait des snobs malgré la guerre, et peut-être à cause de la guerre.

Ils n'ont pas, vu les circonstances, de la besogne par-dessus les yeux, quoique le snobisme soit un métier qui absorbe. On ne sait trop quoi « lancer » tant que la guerre dure, on regarderait de travers qui dirait comme Lassouche aux Variétés : « Je lance un pantalon. » Les snobs occupent leurs loisirs à lancer de nouveaux cabarets, où l'on mange bien, à la française. Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais je pense qu'il n'y eut jamais snobisme plus intelligent ni plus patriote. Est-ce même un snobisme ? On ne va pas chez Maire pour voir ni pour être vu, mais effectivement pour goûter la cuisine ; et il est des gens qui doutent que la guerre nous ait changés !

ABEL HERMANT.

On n'a pas oublié la généreuse et cordiale lettre publiée ici-même, il y a quinze jours, par notre ami André Lichtenberger.

Celles de nos lectrices qui voudraient répondre à cet appel en faveur de nos soldats, sont priées d'adresser leurs « surprises » à l'Almanach de l'Armée, Secteur 12.

La Foire de Lyon s'est ouverte le 3 mars. Le chiffre des firmes représentées a été, cette année, supérieur à celui de l'année dernière : il dépasse 3.000.

L'affluence des participants a nécessité la construction de nouveaux stands. La Foire est groupée sur trois points, afin de permettre une visite rapide. L'installation est un modèle d'organisation pratique.

C'est au cours de la journée d'inauguration que la cérémonie de la pose de la première pierre du Palais de la Foire a eu lieu. Ce Palais, qui couvrira une superficie de 120.000 mètres carrés, logera largement 5.000 participants. Son édification coûtera plus de 20 millions. La maquette de ce Palais sera visible au public pendant toute la durée de la Foire.

La troisième Foire de Lyon obtient un grand succès ; elle consacre définitivement une institution qui sera un merveilleux instrument économique pour notre pays.

Mme Marguerite Crissé expose à la galerie Bernheim ses œuvres nouvelles, tableaux de fleurs et portraits, où s'affirment une fois de plus ses dons remarquables de coloriste et son ardente sincérité. Dans la préface du catalogue, M. Louis Vauxcelles loue en termes chaleureux l'originale artiste.

Pour finir, un mot de Leconte de Lisle sur le grand poète dont on vient de fêter l'anniversaire :

Victor Hugo se promenait dans son jardin avec cette attitude olympienne qui ne l'abandonnait jamais, lorsque survint l'impeccable ciseleur des *Poèmes antiques*.

« Vous ne devinerez jamais à quoi je pensais, lui jette à brûle-pourpoint l'auteur de la *Légende des siècles*.

— A quelque œuvre nouvelle, maître...

— Non, je songe à ce que je pourrai dire à Dieu quand je me trouverai en sa présence.

Et Leconte de Lisle, sans hésiter :

— Vous lui direz : Mon cher confrère... »

SERGINES.

Les Problèmes créés par la Guerre (*)

Le Problème Maximaliste

La contagion mentale est un phénomène fort connu quoique peu étudié par les psychologues. Chacun sait que certains sentiments, certaines opinions, certains actes, sont facilement contagieux. L'ingénieux Panurge s'illustra par une subtile application de ce principe. Il suffit d'ailleurs de regarder autour de soi pour comprendre son importance dans la vie journalière. Aucune société ne se maintiendrait sans lui.

Les idées d'origine sentimentale et mystique sont à peu près les seules d'ailleurs qui se propagent par contagion. L'intelligence n'est malheureusement pas contagieuse, c'est même parce qu'elle ne l'est pas du tout qu'une idée d'origine mystique ou sentimentale se propage facilement, quelle que soit l'énormité des erreurs dont elle est chargée.

Les psychologues de l'avenir, désireux d'étudier le phénomène de la contagion mentale, en trouveront de bien frappants exemples dans les événements actuels de la Russie. En quelques mois, une doctrine qu'aucun argument rationnel n'aurait pu défendre, et que la contagion seule pouvait propager, a dissocié entièrement un immense empire.

La puissance de la contagion mentale dépend beaucoup de la nature des êtres exposés à son action. Pour comprendre son influence sur les Russes, il faut d'abord connaître leur psychologie.

L'âme russe est construite sur un plan fort différent du nôtre.

Faute d'armature ancestrale, elle ne possède aucune stabilité. Ses convictions sont des convictions fugitives résultant uniquement de l'impulsion du moment. Le Russe est sincère quand il prend un engagement et non moins sincère quand il ne l'exécute pas.

Cette impulsivité extrême livre l'âme russe à tous les entraînements. Il en résulte que sa moralité est nulle. Du paysan au ministre, toutes les consciences s'achètent. Leur prix seul varie. Le cours de la guerre l'a trop clairement montré. On sait maintenant qu'avant la révolution le président du conseil et les ministres achetés par l'Allemagne préparaient une paix séparée.

Les seules influences capables de dominer fortement l'âme russe sont les convictions mystiques. Propagées par contagion mentale, elles la stabilisent dans un sens déterminé tant que la même influence persiste.

Si absurde que puisse être le but d'une secte mystique, si durs que soient les sacrifices exigés de ses adeptes, elle est toujours sûre de trouver de nombreux adhérents. C'est en Russie seulement que pouvaient prospérer des sectes comme celle des Skopzy qui, de nos jours encore, imposent de si cruelles mutilations à leurs adeptes. En Russie seulement pouvaient naître des hallucinés comme le célèbre moine Raspoutine assez puissant à la cour pour faire nommer et révoquer à sa volonté ministres et généraux.

En résumé, le Russe a une âme de primitif et reste incapable de se diriger lui-même. Le knout et les convictions mystiques sont les deux seuls éléments qui aient réussi jusqu'ici à le conduire.

Sur de telles âmes, des idées simples, chargées de promesses et d'espérances, exercent un pouvoir contagieux considérable. Or elle était pleine de séduction l'idée maximaliste.

D'abord et avant tout, la promesse d'une paix ardemment souhaitée par des multitudes combattant pour des causes qu'elles ne comprenaient pas et désorientées par de trop visibles trahisons.

Puis la séduisante conception d'égalité absolue vérifiée par des nominations comme celle d'un simple matelot promu ministre de la Marine et d'un sous-officier sautant tous les grades pour devenir général en chef des armées.

Enfin, la promesse de la propriété du sol pour les paysans et le partage des fortunes pour les ouvriers devenus les seuls maîtres des usines.

Il fallait beaucoup d'argent pour réaliser tant de promesses ne fût-ce qu'un instant. Les subventions allemandes et le pillage méthodique des banques en fournirent suffisamment. Les foules furent alors persuadées que le paradis allait régner ici-bas.

Il ne dura pas longtemps le paradis entrevu. En quelques mois le maximalisme engendrait la ruine, l'anarchie et la guerre civile. Les officiers étaient massacrés par les soldats, les propriétaires par les paysans. Les banques publiques et les coffres-forts privés vidés par des bandes à la solde des gouvernants. Le pays se vit parcouru par des compagnies de « gardes rouges » touchant des soldes de généraux et recrutant tous les criminels de droit commun. Jamais sous les pires autocrates la Russie n'avait connu pareil régime.

Les Allemands eux-mêmes qui avaient favorisé le mouvement maximaliste pour désorganiser l'Empire finirent par reculer d'horreur devant l'œuvre accomplie.

« Toutes les nouvelles, écrit l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord*, s'accordent à prouver que le régime des bolchevikis a livré l'avenir de la Russie à une ruine complète, non seulement au point de vue politique, mais au point de vue économique. Les soviets de chaque ville et de chaque village gouvernent leur zone selon leur bon plaisir, ils y pratiquent une politique de pleine décomposition. »

Il ne fut profitable qu'à l'Allemagne, le régime maximaliste.

Par son action elle obtint, grâce à la démobilisation de l'armée russe, la possibilité de transporter ses troupes sur notre front, puis l'annexion d'immenses provinces.

Un socialiste allemand écrivait à ce propos : « Par leur politique, les maximalistes ne donnent pas la paix à la Russie, mais ils permettent seulement un cruel triomphe du militarisme allemand. »

Le triomphe est complet en effet puisque des pays tels que l'Ukraine et la Livonie, ravagés par les maximalistes, en sont réduits à supplier les armées allemandes de venir à leur secours.

Le maximalisme se présente — et d'ailleurs avec raison — comme la simple application du socialisme marxiste fondé jadis en Allemagne et actuellement encore professé par nos socialistes unifiés. Ayant comme dogme la lutte des classes, la destruction du capital, la mainmise de l'État sur la fortune et les propriétés des citoyens, il constitue en réalité une doctrine de guerre civile.

Son fondement psychologique essentiel est la haine de toutes les supériorités, supériorité du capital et supériorité de l'intelligence.

La nécessité de la lutte des classes et de la domination des prolétaires a été formulée par le chef du maximalisme russe dans les termes suivants :

« Ne reconnaissant pas la violence de la part des individus, dit-il, nous sommes pour la violence d'une classe contre les autres et les gémissements de ceux qui se sentent déconcertés par cette violence ne nous dérangent nullement. Ils doivent se faire l'idée que le paysan ou les soldats les commanderont et qu'ils seront forcés d'accepter un nouvel ordre des choses. Ce n'est rien d'autre qu'un parti pris que de penser que le simple ouvrier ou le paysan ne puisse pas gouverner le pays. »

Les savants, les professeurs, les médecins sont, de la part des maximalistes, l'objet de la même haine que les bourgeois capitalistes.

« Les intellectuels, il faut les passer à la baïonnette ! » crient les matelots.

Il faut les faire mourir de faim ! » glapissent les soldats.

A mort les savants ! » hurle la plèbe.

Des écrivains maximalistes ne cessaient de prêcher dans leurs journaux le « pogrom » des intellectuels.

« Le résultat d'ailleurs ne se fit pas attendre, écrit le *Journal de Genève* (5-2-18.) Durant le mois de novembre, plus de 120 intellectuels furent massacrés dans les villes et villages de la Grande Russie : maîtres d'école, sages-femmes, ingénieurs, médecins, avocats. »

Un des rares journaux que les maximalistes laissèrent quelque temps paraître fit timidement observer que pour établir une voie ferrée, construire un bateau à vapeur, poser une canalisation d'eau, il fallait des intellectuels. Cette vérité est élémentaire sans doute.

« Mais, ajoute tristement ce journal, c'est justement en cela que consistent l'horreur et la honte de notre temps. Nous commençons à oublier l'alphabet et nous devons « prouver » d'un air sérieux que la science est utile, que les intellectuels ont le droit de vivre et que, si on les passait à la baïonnette, personne n'en retirerait aucun avantage. »

Les maximalistes ne furent nullement influencés par ces considérations et pour bien prouver combien les intellectuels leur semblaient inutiles, ils supprimèrent les universités et nommèrent membres de leur gouvernement des ouvriers, des paysans et des matelots complètement illettrés.

Tous ces faits sont pleins d'enseignements. Une des grandes forces du socialisme dans tous les pays avait résidé uniquement dans ses promesses. L'expérience seule pouvait prouver qu'elles étaient chimériques. Cette expérience faite en Russie sur une grande échelle vérifie combien étaient justes les prévisions des penseurs assurant que le règne du socialisme amènerait la dissolution des pays qui l'auraient adopté. Il ne leur était pas difficile de prévoir que le parti socialiste triomphant serait vite débordé par des partis plus extrémistes, débordés bientôt eux-mêmes par des bandes indifférentes à toutes les doctrines et désireuses uniquement de satisfaire leurs instincts de meurtre et de pillage.

L'expérience de la Russie peut être considérée comme bien catégorique. En quelques mois l'application du socialisme a engendré la

(*) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1918.
Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 20 janv., 3 et 17 févr. et 3 mars 1918.

guerre civile, la ruine, le démembrement de l'Empire et la domination allemande. Les chimériques rêveries de quelques hallucinés n'ont eu d'autres conséquences que de plonger un grand pays dans un abîme de honte, de ruine et de dégradation.



Si les peuples étaient guidés par des facteurs rationnels au lieu de l'être par des influences affectives ou mystiques, des doctrines ramenant les hommes aux formes les plus inférieures de la barbarie n'auraient aucune chance de se propager.

Malheureusement la raison ne régit pas l'histoire et comme l'absurdité d'un dogme n'a jamais nui à sa propagation, il ne faut pas trop s'étonner de la rapide extension du maximalisme. Après avoir envahi toute la Russie il s'étend de côtés fort divers.

Cette propagation ne s'explique pas seulement par la séduction mystique d'une croyance promettant à chacun l'égalité, la fortune et le bonheur. Elle est déterminée aussi par des raisons plus générales applicables à toutes les révolutions et pouvant être résumées en quelques lignes.

Les grandes civilisations, se compliquant beaucoup avec le progrès, laissent derrière elles dans leur course rapide une foule d'êtres n'ayant pas les capacités nécessaires pour les suivre. Ils constituent l'armée immense des inadaptés.

Ces inadaptés dont les aspirations dépassent toujours les aptitudes restent naturellement des mécontents et par conséquent des ennemis des sociétés où ils ne trouvent pas la place dont ils se croient dignes. Toutes les révolutions les eurent pour disciples. Ils ont surgi en France sous la Terreur, puis sous la Commune comme en Russie aujourd'hui. A leur tête se placent toujours ces politiciens avides de fortune et d'honneurs et dont le bruyant altruisme masque des instincts égoïstes très bas. Le monde a souvent manqué de Catons mais jamais de Catilinas.

Ces inadaptés existent également, quoique à un degré moindre qu'ailleurs, en Allemagne et ce fut une erreur psychologique de ses gouvernants de l'avoir méconnu. En favorisant à l'étranger la propagande socialiste ils ont ignoré les lois de la contagion mentale et se sont exposés à devenir victimes du fléau déchaîné par eux. Ils n'ont compris leur erreur qu'en voyant se développer chez eux les grèves, les émeutes et les menaces des socialistes.

Les prisonniers allemands en Russie qui ont vu les bolchevickis à l'œuvre et les ont aidés volontiers dans cette œuvre ont retenu de leurs doctrines qu'elles seraient pour eux l'affranchissement d'une discipline très dure maintenue par des maîtres rigides prodigues de châtiments corporels. Cette idée simpliste d'affranchissement est évidemment plus séduisante pour eux que les théories pangermanistes, sans intérêt pour de simples soldats.

L'avenir seul pourra dire les résultats engendrés par la germination de ces nouvelles idées. Les gouvernants allemands redoutent fort maintenant leur propagation mais ils se trouvent à l'égard du maximalisme, pour l'extension duquel ils dépensèrent beaucoup de millions, dans la situation de ce sorcier d'une vieille légende qui, connaissant la formule magique capable de faire surgir un torrent fut submergé par lui, faute de connaître le talisman capable de l'arrêter.

En raison même du pouvoir contagieux des mouvements populaires, il est toujours plus facile de les provoquer que de les arrêter. L'Allemagne, la Prusse et surtout l'Autriche en firent jadis l'expérience lorsque la révolution de 1848 propagée par contagion dans une grande partie de l'Europe finit par les atteindre. En Autriche cette propagation eut pour conséquence l'abdication de l'empereur Ferdinand en faveur de François-Joseph. Ce dernier en fut bientôt réduit à faire venir à son secours une armée russe pour combattre les Hongrois qui s'étaient déclarés en République. Il ne triompha d'eux que par une série de massacres.



L'Allemagne se défend énergiquement maintenant contre le maximalisme, mais elle continue à favoriser sa propagation chez les autres peuples. Après avoir envahi la Finlande, la Suède, la Norvège, il a fini par atteindre des pays aussi pondérés que la Suisse. Sous son influence, l'union ouvrière de Zurich a adressé au conseil fédéral suisse un ultimatum de démobilisation immédiate.

« Dans tous les pays du monde, écrit un journal suisse, les chefs du mouvement socialiste-révolutionnaire sont hypnotisés par les succès des maximalistes russes.

« Nos bolchevikis suisses n'échappent pas à ce courant. Ils dissertent, dans leurs journaux, sur le programme qu'ils accompliront s'ils réussissent à s'emparer de la direction des affaires. Leurs articles sont émaillés d'attaques violentes contre la « pseudo-démocratie bourgeoise », les « crimes de la société capitaliste », la « dictature de la bourgeoisie ».

Comme tous les sectateurs d'une foi nouvelle, les maximalistes, qui disposent d'ailleurs de sommes énormes, envoient des missionnaires propager leur foi. L'Allemagne favorisa cet exode mais en réservant des cachots dont on ne revient guère, aux agitateurs arrivant sur son territoire.



Un des missionnaires maximalistes envoyés en Suisse était, dit-on, agrégé de la Faculté de Paris. On ne s'étonnera pas qu'un homme instruit puisse défendre des doctrines de massacre, de pillage et de honteuse désertion devant l'ennemi quand on se rappelle le faible rôle joué par l'intelligence sur les croyances. La sphère du mystique et celle du rationnel ne se pénètrent jamais.

Il n'en est pas moins attristant de constater que même en France le maximalisme possède des adeptes. La fédération socialiste de la Seine n'a pas hésité à proposer des « relations directes entre les puissances démocratiques d'Occident et le gouvernement russe des commissaires du peuple ».

Il faut bien reconnaître au surplus que le parti socialiste français professe comme les maximalistes, ainsi que je l'ai déjà rappelé plus haut, les théories allemandes de Karl Marx. Son but est en effet de « socialiser les moyens de production et d'échange, c'est-à-dire de transformer la société capitaliste en société communiste, où la production collective entraînera l'appropriation collective ».

Toujours dominés par leurs rêves, nos socialistes unifiés se préoccupent surtout de la reconstitution de l'internationale ouvrière. Elle aurait, suivant eux, le magique pouvoir d'imposer la paix aux belligérants alors qu'elle fut jadis si impuissante à empêcher la guerre. On sait ce que pareilles illusions coûtèrent à la Russie. Elles réjouissent assurément les dirigeants de l'Allemagne mais doivent provoquer chez eux de bien méprisants sourires.

Au début de la guerre les socialistes dont les illusions causèrent en partie l'insuffisance de nos armements avaient perdu tout prestige. Ils essaient de le ressaisir aujourd'hui en présentant le socialisme comme une doctrine capable d'imposer la paix alors qu'en réalité il ne peut que substituer la guerre civile à la guerre étrangère, en attendant la soumission complète à l'ennemi comme il est arrivé finalement pour la Russie.



Un vieux dicton légué par l'antiquité latine assure que Jupiter commence par aveugler ceux qu'il veut perdre. Surgis de leurs tombes pour juger les vivants, les anciens diraient sûrement que la conduite des Allemands à l'égard de la Russie, depuis les débuts du conflit, trahit le plus profond aveuglement.

S'il était un pays auquel l'Allemagne n'eût jamais dû songer à déclarer la guerre, c'était assurément la Russie. Elle devenait de plus en plus, en effet, une véritable colonie germanique. Toute son industrie était entre les mains des Allemands. Les charbonnages, les tissages et la métallurgie notamment se trouvaient dirigés par eux. L'Allemagne en 1913 fournissait à la Russie 53 0/0 de ses importations et la France moins de 5 0/0. Nous n'y exportions guère que des capitaux confiés ensuite par la Russie à des entreprises germaniques.

Comment, avec une telle situation, l'Allemagne a-t-elle tout fait pour anéantir cette fructueuse colonie et de plus favoriser l'éclosion de doctrines si dangereuses pour elle-même ?

Y trouvera-t-elle au moins les ressources alimentaires qui lui font défaut ?

Les journaux de Berlin en sont réduits à déclarer très illusoire cette espérance. Le *Berliner Tageblatt* écrivait récemment à ce propos :

« Même la paix conclue avec la Russie, les puissances centrales demeureront dans l'obligation de ne compter que sur elles-mêmes, au point de vue de la vie économique. Les espérances à ce sujet sont parmi les grandes illusions qui ont contribué à la prolongation de la guerre et que tous les belligérants ont nourries tour à tour... du côté des puissances centrales le rêve de la conquête du canal de Suez et l'illusion qu'on affamerait l'Angleterre ; du côté de l'Entente, la croyance au rouleau compresseur russe et aux millions de soldats américains. »

Elles sont très justes les réflexions de ce mélancolique teuton. Depuis le jour où elle a commencé une guerre si contraire à tous ses intérêts, l'Allemagne n'est pas sortie du royaume des illusions et nous avons nous-mêmes pénétré plus d'une fois dans ce dangereux domaine. Si je connaissais un jeune professeur cherchant un sujet de thèse moins banal et moins vide que ceux dont se contente habituellement notre antique Sorbonne, je lui conseillerais d'étudier le rôle prépondérant des illusions dans la guerre mondiale. En creusant son sujet il découvrirait vite que nous sommes fort loin encore du jour où les illusions cesseront de mener les hommes et de bouleverser l'Histoire.

(*A suivre.*) GUSTAVE LE BON.



LES LIVRES

La Leçon des Morts, par Eugène Baie. — *Construire*, par Probus. — *L'Ame de la Patrie*, par Alexis Rey. — *Civ'lots et Poilus*, par Georges Fabri. — *En Esclavage*, par H. Celarié.

Sommes-nous vraiment au dernier acte du grand drame ? Est-ce la dernière phase de la crise où se débat l'humanité et entrevoit-on l'aurore prochaine des temps nouveaux ? On est tenté de le croire, malgré toutes les déceptions de l'heure présente, quand on constate l'attention qu'apportent d'excellents esprits à étudier les problèmes qui se poseront au lendemain de la conclusion de la paix. Jusqu'ici on a surtout songé à organiser la meilleure affirmation des moyens de chacun sur le champ de bataille ; maintenant on se préoccupe essentiellement d'organiser la vie de demain, de faciliter notre adaptation dans les meilleures conditions aux circonstances politiques, sociales et économiques créées par la guerre et dont les effets se feront sentir longtemps après que la voix du canon se sera tue. Tous nous devrons reconstruire notre maison.

M. Eugène Baie, dans un livre qu'il intitule *La Leçon des Morts*, en traite magistralement. Il développe cette pensée que si la gloire est le soleil des morts, elle aussi, elle est surtout la leçon des vivants, puisqu'elle verse en nous ses clartés. Partant du principe qu'il faut une discipline nationale, sous peine de périr, il conclut que la force d'un peuple se mesure au degré de contrôle qu'il exerce sur ses institutions. M. Eugène Baie fixe spécialement la « leçon des morts » en ce qui concerne son pays, la Belgique, mais il y a dans son livre des principes et des idées qui valent d'une manière générale et trouvent leur application chez toutes les nations. En des pages d'une clarté parfaite, il nous présente un prestigieux ensemble des éléments constitutifs de la Belgique et définit le régime qui depuis 1830 a façonné l'âme nationale ; il souligne les erreurs et les fautes commises et établit sans ménagements les responsabilités. Cette œuvre ne manque ni d'amertume ni de vigueur ; elle est sincère et elle est juste. On y sent passer le souffle ardent d'un glorieux renouveau. « Pour laisser *La Leçon des Morts*, par sa portée morale et sa tenue littéraire, est un des plus beaux livres écrits sur le problème belge, qui reste essentiellement un problème universel étant donné que l'héroïsme de la Belgique martyre a pris aux yeux de tous les hommes la valeur d'un symbole.

C'est un souci analogue à celui de M. Eugène Baie, mais marquant d'autres tendances, qui inspire Probus, dans la série d'études réunies sous le titre : *Construire*, et où il expose les grandes lignes d'un programme national. Il y a quelques mois, j'ai signalé ici *La plus grande France*, où le même auteur définit avec précision ce qu'il considère comme constituant la tâche la plus immédiate pour ce pays. Sa thèse est qu'il ne faut pas nécessairement rattacher à un parti les problèmes qui se posent dans l'ordre politique; que pour créer des institutions politiques et administratives adaptées aux besoins des sociétés modernes, un programme est nécessaire, mais non un parti. Il s'agit avant tout d'organiser la démocratie et, sans vouloir copier servilement les institutions américaines, il faut savoir s'inspirer de l'expérience acquise de l'autre côté de l'Atlantique. Indépendance complète de la magistrature, indépendance du pouvoir exécutif à l'égard du pouvoir législatif, suppression du mandarinat bureaucratique, voilà à quoi doivent tendre les réformes préconisées. Probus en fixe les principes dans ces formules : une Constitution garantissant les droits individuels ; des législateurs représentant les intérêts généraux du pays et éclairés par la consultation obligatoire de délégués professionnels ; un président et des ministres qui gouvernent pendant que les chambres légifèrent ; des juges indépendants ; des fonctionnaires au courant des affaires qu'ils administrent et intéressés à prendre des initiatives heureuses ; enfin, des assemblées régionales traitant les affaires propres à leur ressort. Ce sont là des idées qu'on est tout naturellement amené à discuter en présence de la faillite de toute politique de parti attestée par l'épreuve de la guerre dans tous les pays d'Europe.

En réalité, tout renouveau politique ne peut procéder que d'un renouveau du sentiment national. M. Alexis Rey l'a fort bien compris et son volume *L'Ame de la Patrie*, qui est un essai sur la formation historique de l'idéal national français, l'expose nettement. Etant donné qu'une collectivité ne peut guère subsister sans un ensemble de sentiments communs assurant l'unanimité de ses efforts et de ses volontés en vue de réalisations déterminées, quel est l'idéal collectif de la France ? M. Alexis Rey, traditionaliste de sentiments et de tendances, considère que la masse de la nation française cherche à réaliser, dans les limites de la Gaule, délivrée de toute emprise étrangère, un idéal d'union dans la liberté, avec plus de justice sociale et plus de moralité. Le tout est de définir ce qu'on entend par « union dans la liberté » et même par « justice sociale ». L'auteur de *L'Ame de la Patrie* développe ses idées avec une belle conviction et une absolue confiance dans leur puissance morale. La partie la plus intéressante de son livre est celle où il dégage des leçons de l'histoire les conditions de la formation de l'âme française, encore qu'il se soit appliqué visiblement à ramener à la défense systématique de sa thèse l'interprétation des crises qui ont procédé directement de l'esprit révolutionnaire.

Un livre du front n'ayant rien de l'éternel « journal de route », et évitant les récits dramatiques faits des milliers de fois ; un livre qui nous fasse « sentir » la guerre tout en dédaignant son décor, ses beautés et ses horreurs, voilà qui n'est certainement pas banal. M. Georges Fabri a réalisé cela dans *L'art et la manière d'accommoder et de raccommoder Civ'lots et Poilus*. Le titre est un peu long, mais l'œuvre est charmante. L'auteur s'est rendu compte que les civils et les poilus ne se comprennent plus les uns les autres, qu'ils ont des mentalités différentes et ne voient plus les hommes et les choses sous le même aspect. Alors, pour prévenir les malentendus, une sorte de « guerre » entre les civils et les poilus, qui pourrait se produire quand la paix sera rétablie entre les nations, il donne des conseils aux uns et aux autres. Conseils pleins d'humour, d'une psychologie très fine, d'une philosophie résignée et attendrie. On trouve ici, traduit en phrases lapidaires, cet esprit un peu spécial qui fait le charme de certains journaux du front, qui a, tout à la fois, de l'amertume et de la tendresse. « Mon pauvre vieux, pour un civil, le héros, ce n'est jamais toi, c'est... les autres. » Et ceci : « Mais non, le pauvre ne défend pas sa misère : il défend son *genre* de misère. »

Est-ce de la littérature ? Sans doute, et de l'excellente, puisqu'elle vous remue le cœur et l'âme. Le rire ici est humain ; la larme est vraie, claire et chaude. Les types de civils que l'auteur présente à ses frères, les poilus, sont saisis sur le vif, croqués d'un trait sûr, sans faiblesse ni pitié.

Et voici le livre en marge de la guerre, vraiment poignant de ton et d'allure : *En Esclavage*, par Mme Henriette Celarié. C'est le journal de deux « déportées », de deux victimes de l'abominable politique par laquelle les Allemands ont cru briser le moral des populations des régions envahies. La déportation des jeunes filles et des jeunes femmes de Lille ; leur envoi dans la région du Nord-Est pour y accomplir de rudes travaux des champs ; l'angoisse de chaque jour, de chaque heure, de ces malheureuses arrachées à la famille et à leur milieu ; les humiliations subies, les promiscuités qui leur furent imposées et l'éternelle lâcheté des Barbares s'acharnant contre les faibles et les opprimés, les êtres sans défense, c'est tout cela que ce livre évoque puissamment. Quand on procéda à Lille à la déportation des jeunes filles, des officiers allemands eurent honte de la besogne qu'on leur demandait d'accomplir et des soldats mariés, pères de famille, refusèrent d'assister aux enlèvements. Un des hommes surveillant le lamentable cortège, ému de pitié, murmura : « Pas pleurer, mademoiselle ; encore plus triste en Allemagne ».

Les déportations de jeunes filles resteront dans l'histoire comme une des plus grandes hontes de l'Allemagne impériale ; cette réquisition des « petites mademoiselles », comme disaient les misérables qui y procédaient, est une tache dont l'honneur allemand ne se lavera jamais. Le livre de Mme Henriette Celarié, avec la simplicité de son récit, la brève et claire notation des faits, constitue à cet égard un document saisissant. Il nous révèle avec la force d'un témoignage direct ce que fut le martyre de nos frères demeurés sous le joug et il fait comprendre ce mot d'un Lillois, récemment rapatrié, qui me disait, en parlant des choses vues là-bas : « Quand on connaîtra toute la vérité, on sera surpris de constater ce que peut souffrir un cœur d'homme avant qu'il se brise de colère et de chagrin. »

ROLAND DE MARÈS.

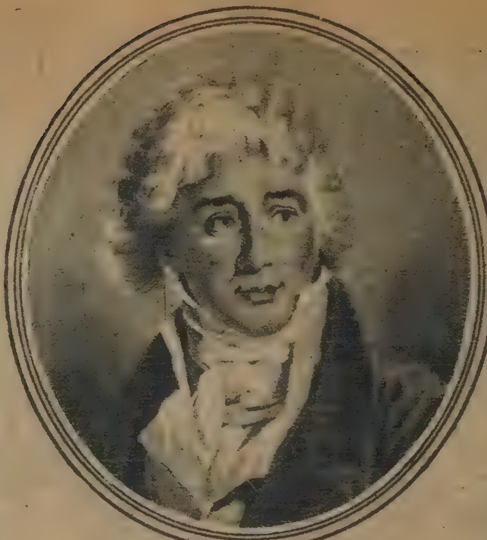


PARIS ET LA GUERRE UNE PLACE ASSISE POUR UN BLESSÉ !... Dessin d'après nature par A. CAHARD.

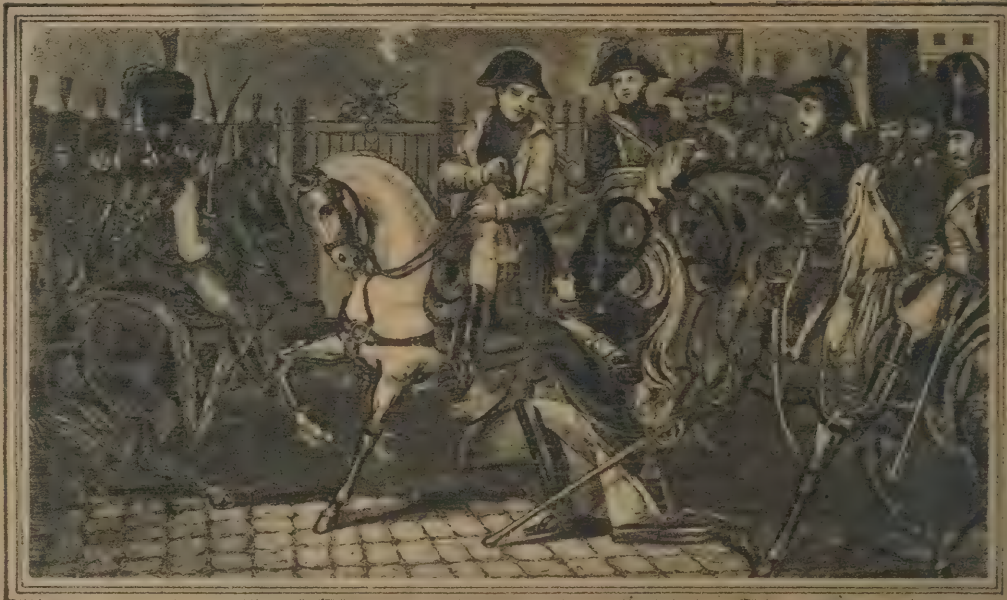
La Première Campagne de la Comédie-Française

On sait que, sur l'heureuse initiative du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts et de M. Emile Fabre, administrateur général de notre première scène dramatique, la Comédie-Française donne à nos poilus du front les représentations les plus appréciées. Il est intéressant de rappeler que ce n'est pas la première fois qu'elle se mêle ainsi à l'élément guerrier et qu'une autre campagne figure déjà sur ses états de service.

Par une chaude soirée de juin 1813, une nouvelle imprévue, sensationnelle, vint, en pleine représentation, bouleverser les coulisses du Théâtre-Français : l'Empereur mandait immédiatement à Dresde la troupe de comédie ! Là-bas, sur les bords de la Pleiss et de la Mulda, les petits conscrits, les *Marie-Louise*, comme on disait, avaient, en dix jours, délivré la Saxe, acculé l'armée prussienne au fond de la Basse-Silésie et escorté, au milieu d'une griserie d'enthousiasme, Napoléon rentrant en triomphateur à Dresde. Installé au palais Marcolini, il avait tout de suite décidé d'y faire monter un théâtre. C'était une idée qui lui était chère : il voulait que les arts fissent partout leur entrée en même temps que les aigles.



Fleury.



A Dresd , le 28 août 1813. L'empereur, en présence du roi de Saxe, décore un des grenadiers de son escorte, un brave qu'il avait reconnu pour avoir servi en Egypte.

Parmi les tragédiens ce fut une explosion de dépit. Comment l'Empereur, malgré la préférence connue qu'il témoignait à leur répertoire, s'adressait-il exclusivement aux comédiens pour cette mission d'honneur qui n'était pas sans péril, car l'armistice signé à Pleswitz pouvait être dénoncé d'un jour à l'autre? Les comédiens, eux, en aventureux fils de Thespis, s'abandonnaient à la joie la plus vive. Tels de bouillants volontaires se disputant la gloire de faire campagne, ce fut à qui partirait. On ne trouva pourtant que bien juste le temps de faire ses préparatifs et d'entasser dans les malles jupe courte de soubrette et manteau rayé de Scapin. Le comte de Rémusat, surintendant des théâtres impériaux, avait fixé le départ au lendemain matin. Une fois le choix décidé, tout se trouva réglé militairement comme pour un envoi de grenadiers. On aurait juré que le commissaire des guerres avait passé par là. Chacun des voyageurs reçut trois mille francs pour ses frais de route. Ceux qui n'avaient pas de voiture en trouvèrent une à leur porte, munie de deux bons chevaux et d'un cocher expérimenté. Le fournisseur impérial avait veillé à tout.

Les grand'routes ne furent pas trop pénibles à Thalie vagabonde. Ses étapes se trouvèrent préparées comme celles d'un bataillon. En cette course fiévreuse vers le César impatient, on se croisait, on se saluait du mouchoir, on accrochait à l'occasion. Le jeune premier Michelot conçut quelque inquiétude en se voyant, à sa sortie des forêts thuringiennes, arrêté comme agent royaliste par les gendarmes de la Grande Armée. Heureusement qu'un officier le reconnut pour l'avoir vu jouer à Paris et le fit relaxer.

L'accueil le plus empressé, l'hospitalité la plus large attendaient la troupe à Dresde. A leur descente de voiture, les comédiens trouvèrent M. de Bausset, chambellan de l'Empereur, qui les fit conduire dans les très confortables appartements retenus en ville pour chacun d'eux. La cassette impériale avait fort généreusement fait les choses et ne s'y était pas montrée moins large pour l'installation coquette de la salle de spectacle dans l'orangerie du palais Marcolini. On y donna *le Misanthrope*, *les Femmes Savantes*, *Tartufe*, *l'Avare*, *la Gageure imprévue* et bien d'autres œuvres du répertoire.



Baptiste Cadet.

Napoléon ne manquait pas une représentation et ces soirées théâtrales de Dresde éveillèrent en lui un goût tout nouveau pour la comédie. Jusqu'alors cet amateur passionné d'Ossian, et protecteur du genre héroïque, qui aurait voulu faire prince Corneille, avait montré un goût nettement exclusif pour la tragédie. Mais il était à l'âge où l'homme, éclairé par son expérience, sait donner, à côté des créations sublimes, une place aux fines leçons de morale et aux peintures satiriques de l'humanité. En voyant *les Châteaux en Espagne* de Colin d'Harleville, il se plaisait à remarquer la justesse de l'observation dans le caractère de Dorlange échafaudant à l'infini ses rêves de fortune. « J'ai été comme ça », disait-il à Bessières.

On le vit s'improviser régisseur. Il réglait lui-même les programmes, la succession des pièces, les heures des répétitions. On donnait la comédie à la cour trois fois par semaine. Les autres jours, l'Empereur permit à ses comédiens de jouer sur la scène de la ville et de toucher le montant des entrées. Par un généreux mouvement de fierté, ils n'usèrent que de la première partie de la permission. « Gratis tant qu'on voudra! », s'écrièrent-ils. Quelques jours après, en effet, une affiche annonça une représentation gratuite donnée par la Comédie-Française. Elle fut triomphale. Officiers et soldats de la Grande Armée, accourus en grand nombre, ne se lassèrent pas d'applaudir ces camarades qui leur apportaient en pays étranger un peu de l'air de Paris et le meilleur de l'esprit de France.

Le théâtre et l'armée fraternisent. Parmi les gardes d'honneur, notamment, qui appartiennent tous aux riches familles de la capitale, comédiens et comédiennes trouvent pour les accueillir chaleureusement de nombreux habitués des spectacles parisiens. On les invite dans les popotes d'officiers où ils débitent, sans se faire prier, les dernières productions poétiques des auteurs en vogue. De piquants hasards rapprochent soldats et artistes. C'est Fleury qui, en train de pêcher à la ligne sur les bords de l'Elbe, est reconnu avec des transports d'enthousiasme par un sergent de voltigeurs, jadis membre de la claque du Théâtre-Français. C'est Mlle Mars qui voit entrer, un soir, dans sa loge un petit chasseur à cheval tout ému de lui présenter un bouquet en disant :

« Vous me remettez pas, mam'zelle? Je suis le fils à votre blanchisseuse. »

Au cours d'un après-midi, un bruit soudain

imprévu, invraisemblable, vint causer le plus vif émoi parmi les comédiens. Mlle George venait de faire son entrée en ville! Mlle George, l'étoile éblouissante dont le nom avait rempli et même bouleversé Paris! Sa calèche était arrêtée non loin du palais Marcolini et elle y attendait une audience du souverain. Eh quoi! la disparue de cinq ans auparavant faisait sa rentrée! La transfuge se soumettait! Elle avait cependant trouvé à Saint-Pétersbourg gloire et profit. Les camarades courent vers le palais. C'est bien George dans tout l'éclat de sa beauté brune, dans toute la fraîcheur de ses vingt-six ans. On s'embrasse, on se félicite. Prévenu par un courrier, Napoléon a envoyé le duc de Vicence au devant de l'arrivante. Ce retour impromptu le ravit et il a voulu revoir de suite la Phèdre fugitive.



Les Comédiens aux Armées, composition de Georges Scott.

Après les désastres de la retraite de Russie, elle avait quitté Saint-Pétersbourg comme on s'évade et elle était partie en voiture pour la cour de Westphalie, tenant sur ses genoux une cassette qui renfermait pour trois cent mille francs de diamants. Le roi Jérôme lui avait appris que Napoléon et la Comédie-Française étaient à Dresde. « Quel bonheur! s'était-elle écriée, je vais les rejoindre. » Et, frémissante d'impatience, avec une joie d'exilée qui va retrouver les siens, elle avait fait mener un train d'enfer à sa calèche jusqu'à Dresde. Trop heureux de lui pardonner le coup de tête qui l'avait retenue cinq ans loin du public parisien, Napoléon lui fit le meilleur accueil. « Salut à l'enfant prodigue! » lui dit-il et il la réintégra immédiatement par décret dans tous ses droits à la Comédie-Française. Que n'aurait-il pas fait pour la belle muse repentante qui apportait la tragédie à la Grande Armée dans les plis de sa légère robe de mousseline?

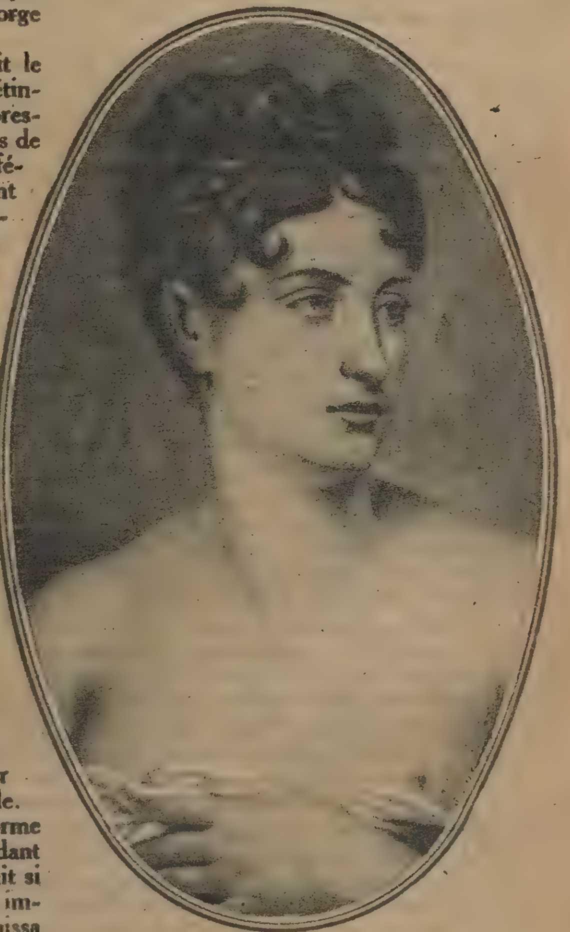


Talma, par Muneret.

Mais cette tragédie, elle ne pouvait la jouer seule. Talma était à Bordeaux, Saint-Prix et le reste de la troupe à Paris. Comment faire? Napoléon n'était pas homme à s'embarrasser de ces difficultés. On mit de suite le télégraphe en mouvement. Talma résilia son engagement et prit, le même jour, la poste pour l'Allemagne. Au Théâtre-Français, les tragédiens firent leurs paquets et emballèrent leur attirail de scène avec la même précipitation que leurs camarades de la Comédie trois semaines auparavant. Tout le monde fit si bien et si vite que le 1er juillet, on put jouer *Phèdre*. Mlle George y remporta un succès triomphal.

A ces représentations tragiques, on revit le « parterre de rois » d'Erfurt. Dans la salle étincelante de parures et de chamarrures se pressaient trois rois, plus de vingt princes venus de la Baltique et du Rhin, d'illustres confédérés, des ducs souverains. Le conquérant arrivait le dernier, concentrant les regards admiratifs ou haineux de tous ces chefs d'Etat que Mlle George appelait superbement les chambellans de l'Aigle. Derrière eux, moins brillants, fripés par la vie de campagne, tous les uniformes de l'armée française se coudoyaient. Jamais Corneille ne trouva d'auditoire mieux préparé à recueillir ses mâles leçons.

Dans les fêtes que prodigua alors la noblesse saxonne, on s'arrachait les acteurs français. Talma et Mlle George se voyaient invités tous les jours à une nouvelle table princière. On ne recherchait pas moins, pour son esprit et sa drôlerie, le tant populaire comique Baptiste cadet. Il contribua, notamment, d'une façon toute personnelle, au succès d'une soirée donnée par le général Durosnel, gouverneur de Dresde. Il s'y était présenté sous le nom et l'uniforme de mylord Bristol, diplomate anglais se rendant au congrès de Prague. Son déguisement était si parfait, son accent si naturel, son flegme si imperturbable que toute la cour de Saxe s'y laissa prendre. Avec un aplomb sans pareil, il se livrait, dans ses conversations, à des exposés de vues politiques dont la fantaisie et la hardiesse stupéfiaient ses interlocuteurs. Il mystifia tout particulièrement un envoyé du roi de Danemark, M. de Kaas, en lui racontant un complot totalement imaginaire contre le régent d'Angleterre.



Mlle George, par Gérard.

Mais la parole allait être de nouveau au canon. Le 10 août, la troupe de la Comédie-Française assista à la fête de l'Empereur, avancée de cinq jours, à cause de la dénonciation de l'armistice. En voyant, à la revue passée par Napoléon, défiler ces officiers et ces soldats qui allaient de nouveau partir gaiement pour les champs de bataille, elle leur rendit des applaudissements plus émus, plus chaleureux encore que ceux qu'ils lui avaient prodigués. Puis on remonta en berline et l'on fit route vers la France. L'Empereur était content de ceux qui avaient ainsi fait rayonner en face de l'ennemi le génie de nos grands auteurs dramatiques. Il écrivit à Paris :

« Ma Comédie s'est bien conduite. »

Depuis lors, d'autres temps sont venus et la première de nos troupes théâtrales a montré qu'elle éprouve toujours le même zèle affectueux et dévoué à apporter distraction et réconfort au soldat qui combat pour la patrie. Aussi, quand viendra le demain glorieux que nous attendons, ce sera la France elle-même qui répétera d'un cœur reconnaissant le mot de Napoléon : « Ma Comédie s'est bien conduite. »

Louis SONOLET.

Comment on devient Maraîcher

C'est maintenant ou jamais qu'il convient de pousser le cri d'alarme : « *Produisons des légumes !* ». Dans quelques semaines, c'est avec des chances diminuées que les hommes de bonne volonté se décideront enfin à obéir à ce « commandement de guerre ».

Vous m'arrêterez dès ce début pour me faire observer que n'est pas maraîcher qui veut, et que le métier exige un long apprentissage. En guise de réponse, je vous conterai sans détour mes aventures et mésaventures de jardinier-amateur.

L'an dernier, le maire de la commune que j'habite, Clamart, s'efforça de faire mettre en culture les terrains en friche. Il offrit des concessions et des semences aux chefs de famille, et j'eus l'honneur et la joie... de faire partie de la promotion !



Le maire de Clamart procède à la répartition des terrains.

Le jour dit, un dimanche matin de février, M. Léon Simon, notre sympathique édile, procéda à la distribution des terrains, et je reçus pour ma part un champ de 225 mètres carrés, que je me mis aussitôt en mesure de retourner.

Je fis emplette d'outils aratoires, véritable arsenal de bêches, de fourches américaines, de pelles, de pioches, et je mis au pillage les bibliothèques agricoles. Aidé de mes fils, je commençai, dès le premier dimanche, à retourner la terre congelée.

Mais ma joie de débutant se dissipa, hélas! avec une rapidité que j'ai honte à reconnaître. Un expert eut la charité de m'avertir que je faisais fausse route et qu'il convenait d'ajourner au printemps toute opération de labour. Un deuxième expert voulut bien m'avertir que c'était bien le moment, mais que je m'y prenais mal.



La récolte fut abondante.

Docile, j'adoptai sa méthode... jusqu'à la visite d'un troisième expert qui daigna me montrer le seul, l'unique procédé. Le temps exécrable se mit de la partie, me conseillant de rester au coin de mon feu plutôt que de provoquer courbatures et rhumatismes à vouloir exercer un métier auquel je n'entendais goutte.

Bref, je pris la résolution de rendre mon terrain. Mais j'avais compté sans l'obstination de mon maire! Vainement, je lui représentai que je n'avais jamais planté une patate de ma vie, et que la culture du poireau et du haricot n'était pour moi qu'un inextricable écheveau de mystères. Il me fallut céder à ses instances. Comme notable de mon village, je devais donner l'exemple et planter de la pomme de terre !

Et je me remis à l'œuvre, encouragé cette fois par la clémence d'un temps presque printanier. Pour défricher, j'adoptai le système dit des deux fers de bêche, très fatigant, mais très efficace Il consiste à creuser des tranchées profondes de cinquante à soixante centimètres, au fond desquelles on enterre le chiendent et autres plantes parasites pour les recouvrir d'une épaisseur de terre saine. Je le recommande chaudement aux amateurs, qui supprimeront ainsi pour plusieurs années l'invasion du chiendent.



Deux pommes de terre qui pèsent 1,750 gr.

Puis, négligeant les bouquins trop compliqués, je pris pour guide un excellent article que venait de publier l'*Illustration* sur la façon de planter les pommes de terre. Adoptant les suggestions d'un voisin, amateur éclairé, je repiquai des choux cabus et des choux de Bruxelles entre mes plants de pommes de terre disposés en quinconce.

Désormais entraîné et enhardi, j'abordai, pour la seconde moitié du terrain, la culture du haricot et du petit pois, en suivant à la lettre les conseils de mon professeur, tout au moins pour la façon de semer. Et, satisfait de mon œuvre, j'attendis celle de la nature.

Avec les premiers beaux jours, elle ne tarda pas à se manifester. Tandis que les tiges des pommes de terre commençaient à s'épanouir, pois et haricots prenaient leur essor avec une exubérance riche de promesses. Moins de deux mois après la semaille, je récoltais déjà de pleins paniers de haricots verts.

Ils furent bien accueillis par la cuisinière. Mais, en mon ignorance de débutant, je leur avais consacré un trop grand nombre de planches, et la pléthore se présenta avec une hâte phénoménale. Manger du haricot vert fraîchement cueilli, et sur votre propre champ, cela est charmant. Mais en remanger le soir et le matin durant deux mois, cela, c'est de l'exagération ! Par bonheur, l'*Intransigeant* nous apprit à faire des conserves dans des bouteilles, et notre horizon culinaire s'en trouva notablement éclairci.

Béatement, j'avais regardé grandir mes petits pois et mes haricots à grains sans m'inquiéter de leur donner pour supports des branches d'arbre. Quand je m'y décidai, les tiges présentaient déjà un fouillis inextricable, et j'en endommageai un bon nombre en installant mes rames. Ma récolte s'en ressentit lamentablement, pour la quantité comme pour la qualité. S'il me faut confesser d'autres bévues, je noterai des rangées de poireaux, repiqués entre les rangées de pommes de terre, et qui furent étouffés sous les fanes, et aussi mes salades, repiquées en bordure,et que je ne sus pas empêcher de « monter ».

Mais j'ai l'orgueil de dire que mes patates réussirent à merveille, et que mes 365 semences me fournirent plus de 350 kilos de tubercules sains. Une centaine de choux de belle venue, une quantité de choux de Bruxelles que j'évalue à une cinquantaine de litres, deux centaines de poireaux, repiqués après l'arrachement des pois et haricots, une quantité phénoménale de haricots verts, complétèrent ma récolte.

On affirme que M. John D. Rockefeller, l'homme le plus riche du monde, s'est guéri d'une maladie d'estomac en bêchant un champ. En labourant le mien, j'ai acquis le droit de me narguer du marchand de légumes... et de ses prix de guerre !

V. FORBIN.

LE RETOUR

Pièce en un acte

DISTRIBUTION

Yéfime Panicki	MM. André Nonnez
Grégor	Pierre Tardieu
Le vicaire Popiel	Marc Roland
Dimitri, officier de justice	De Loisel
Un Greffier	Decoudelaere
Marfa Panicka	Mlle Fiquet-Bayard
Des voisins	

La scène se passe dans une petite ville de la Pologne russe, vers 1850.

La salle basse d'une misérable auberge. A gauche, un comptoir sur lequel sont posés des verres, des bouteilles vides, des assiettes de faïence grossière. Une table, des bancs et des escabeaux de bois. A droite, au fond, l'entrée d'un couloir obscur. Du même côté, sur le premier plan, une petite porte: vis-à-vis, à gauche, un poêle allumé. Au fond, au milieu, la porte d'entrée, donnant sur la rue. A gauche de la porte, une fenêtre, par laquelle on aperçoit la route couverte de neige. Dans un coin, une image de la Sainte Vierge. Une chandelle est allumée sur la table. C'est la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

YÉFIME, MARFA, DIMITRI

YÉFIME. — Eh! quoi? demain, au point du jour?

DIMITRI, *sur le pas de la porte.* — Demain, 11 février 1850, au point du jour.

MARFA. — N'y a-t-il pas moyen d'obtenir encore un petit délai?

DIMITRI. — Un délai, Marfa Panicka? Y songez-vous? Voilà huit jours que votre créancier a obtenu la sentence du juge. Il a attendu une semaine. C'est beaucoup pour un usurier.

MARFA. — Seigneur! N'y a-t-il donc rien à faire?

Elle s'assoit, accablée, sur un escabeau.

YÉFIME. — Voyons, Dimitri Alexandrovitch, ne te laisseras-tu pas attendrir? Tu es un officier de justice, un fonctionnaire... Mais nous nous connaissons depuis bien longtemps... Bien souvent, jadis, dans les jours prospères, tu es venu, après ta tournée, te chauffer un moment au poêle et boire un petit verre avec nous...

MARFA. — Songe que je t'ai vu tout petit; tu étais, quoique Russe, un camarade de notre fils, le pauvre Grégor.

DIMITRI. — Tout cela est vrai, bonnes gens... Mais je n'y puis rien... Je ne suis qu'un pauvre diable comme vous... Et j'obéis aux ordres qu'on me donne... Voilà la situation, elle est claire. Vous devez deux cent dix roubles à l'escompteur Topak, votre voisin, qui vous les a prêtés sur obligation...

YÉFIME. — Le misérable!... Il ne nous en a compté que cent vingt en espèces, le reste est pour les intérêts..., des intérêts monstrueux... Oui,... monstrueux, il faut qu'on le sache...

DIMITRI. — L'escompteur Topak est un coquin, tout le monde le sait... Mais la loi protège parfois les coquins eux-mêmes... et chacun doit respecter la loi... Sur sa plainte, le juge vous a condamnés à lui compter, sous 24 heures, deux cent dix roubles, plus les frais. Voilà huit jours de cela, et vous n'avez rien payé...

YÉFIME. — Deux cent dix roubles, miséricorde! Mais où veux-tu que nous les prenions? Nous n'avons rien... plus un kopeck.

MARFA. — Depuis qu'on a fait la route neuve, il ne passe plus personne devant notre auberge... Les gros marchands qui vont à la foire prennent par l'autre extrémité de la ville... et nous ne voyons plus que des colporteurs..., des passants déguenillés..., des voyageurs minables qui, loin de faire de la dépense, vous demanderaient plutôt la charité... Ah! que de fois je l'ai dit à Yéfime Panicki: « Il ne faut pas nous entêter... Nous sommes vieux, nous sommes seuls... Puisque ça ne va plus, vendons la maison... et allons vivre de nos économies en ville, dans une petite chambre, en bons bourgeois... » Mais vous connaissez Yéfime Panicki... Il a de l'orgueil... Il est entêté comme un diable... Il a voulu rester ici, lutter... Et aujourd'hui, c'est fini... Nous avons tout mangé... Nous n'avons plus rien... *(Avec désespoir.)* Plus rien!

YÉFIME, *répétant.* — Plus rien! *(Il ouvre le tiroir du petit comptoir et montre à Dimitri qu'il est vide.)* Tu vois?... Plus rien...

DIMITRI, *à part.* — Les malheureux! Je ne sais que leur dire... On ne sait jamais que dire aux malheureux!...

MARFA. — Et tu dis qu'on va nous chasser de notre vieille maison, vendre à l'encan nos pauvres meubles, et nous mettre à la rue, nous, des honorables commerçants, des vieillards, comme des vagabonds?

DIMITRI. — Oui, demain au point du jour. A la première heure, nous serons ici avec le greffier pour faire la vente... Voilà ce que le staroste m'envoie vous dire. Ne m'en veuillez pas!... Adieu. *(Il ouvre la porte de la rue, en s'enveloppant dans son manteau qui est sur ses épaules, les manches pendantes à la mode russe.)* Brrr! qu'il fait froid, cette nuit!

Il sort.

SCÈNE II

YÉFIME PANICKI, MARFA PANICKA

YÉFIME, *contre la fenêtre.* — Qu'il fait noir! regarde-le s'éloigner dans la nuit, le messager de malheur!

MARFA. — Vois: les manches de son manteau s'agitent comme des ailes sombres... Il a l'air d'un corbeau qui marche sur la neige...

YÉFIME, *revenant.* — Un corbeau, tu dis bien... Tous ces gens de justice vont s'abattre sur ce qui restait de notre vie heureuse... comme de vils corbeaux sur une pauvre chose morte...

MARFA. — Crois-tu donc qu'ils vendront tout ce qu'il y a dans la maison?

YÉFIME. — Oui, tout. Ce buffet, ces escabeaux, cette table... Tout ce qui est ici, dans cette salle... Tout ce qui est là, dans notre chambre..., et par ici *(Il montre le couloir.)* dans les chambres des voyageurs... Ah! les maudits!

Un silence.

MARFA. — Où serons-nous demain, à pareille heure?

YÉFIME. — Dehors, dans la rue...

MARFA. — Dans la rue, à la charité des passants...

YÉFIME. — Ou morts de froid dans le fossé. C'est du moins ce que je souhaite... *(Avec force.)* Oui, morts! J'aimerais mieux mourir que de tendre la main...

MARFA. — Tais-toi, Yéfime! C'est un péché que de souhaiter la mort... Prends garde d'irriter le ciel par ton orgueil!

YÉFIME. — Que peut-on craindre, quand on touche le fond du malheur?

MARFA. — On peut tout craindre, tant qu'on vit. A un mal peut succéder un mal plus grand encore... Et, si bas qu'ils soient dans la détresse, les misérables peuvent descendre plus bas encore, plus bas toujours, jusqu'à ce que l'ange de la Mort leur ferme par pitié les yeux. Nous sommes dans la main du Seigneur, pauvre homme... Prions... L'espérance que le ciel viendra à leur secours est la dernière ressource des malheureux.

YÉFIME. — Prier? Qui prier?

MARFA. — Mais, le Dieu tout-puissant, Yéfime, et la très douce Vierge, et les saintes images des bienheureux...

YÉFIME. — Si ton Dieu, ta Vierge et tes saints ne voient pas notre misère, à quoi bon les prier? Mais s'ils nous voient, s'ils nous entendent, eh bien, qu'ils soient maudits, oui, maudits! Car voilà des siècles que, chaque jour, la souffrance des hommes crie inutilement vers eux...

MARFA. — Tais-toi... Tais-toi... Peux-tu blasphémer ainsi?

YÉFIME. — D'ailleurs, depuis la mort de notre fils Grégor, je n'ai plus prié!

MARFA. — Quoi? Même pas pour lui?

YÉFIME. — Non, même pas pour lui.

MARFA. — Tu as raison, Yéfime... On n'a pas besoin de prier pour les héros et pour les martyrs!

YÉFIME. — Les héros? Allons donc! ce sont les Russes qui sont les héros... eux seuls... Va donc dire le contraire au gouverneur de Varsovie!... Les nôtres ont été des insurgés, des bandits, et voilà tout... Vois-tu, la défaite est aussi bête que la misère; et, quand on prend les armes, on n'a pas le droit d'être vaincu...

MARFA. — La défaite est parfois plus belle que la victoire: c'est lorsque les vaincus s'étaient levés pour la liberté et pour la justice.

YÉFIME. — Ah! tais-toi!... tais-toi à ton tour... Ne les prononce plus devant moi, ces mots de malheur! L'homme insensé les lance vers le ciel comme s'ils avaient des ailes; et ils retombent à ses pieds, flasques et piteux comme des ballons vides! Ce sont ces mots-là qui ont grisé notre unique enfant de leur mensonge; et ils chantaient sur ses lèvres, la nuit où il partit, pour rejoindre Ostrowski et les paysans qui s'étaient assemblés dans les bois... Il nous a pressés dans ses bras, là, sur le seuil de cette porte. Et nous ne l'avons jamais revu!

MARFA. — Oui... Il a été pris avec tous les autres, à Wilna... Et on l'a condamné aux mines, à vingt ans!

YÉFIME. — Et depuis... plus de nouvelles... plus rien...

MARFA. — Rien que la grande enveloppe sinistre, tu te rappelles?

YÉFIME. — Oui... Un imprimé... avec deux lignes écrites à la main par quelque scribe... « Le condamné Grégor Panicki est mort le 2 juillet 1840 aux mines de Bérézow (Sibérie). » Puis le cachet du gouvernement... et c'est tout...

MARFA. — Comment est-il mort? Nous n'en savons rien... Nous n'avons jamais rien su.

YÉFIME. — Je suis allé à Varsovie, au bureau de l'ispravnik; on n'a rien voulu me répondre...

MARFA. — Il est défendu de dire comment les condamnés sont morts...

YÉFIME. — Il est mort... Voilà qui est sûr... Et que ce soit d'une manière ou d'une autre, maintenant, cela importe peu... Dix ans se sont passés... Il y a longtemps qu'il n'est plus qu'un peu de poussière...

MARFA. — Dix ans! Ce serait aujourd'hui un homme fait, presque un vieil homme; et, pourtant, quand je pense à lui, je ne vois jamais au travers de mes larmes qu'un enfant, un tout petit enfant.

Elle sanglote.

YÉFIME. — Mais allons! la nuit s'avance, le temps passe. Va faire un paquet de nos hardes... Je ne veux pas subir les sarcasmes des voisins... Demain, dès l'aube, sans attendre les gens de justice, nous sortirons d'ici; et nous nous en irons droit devant nous, dans la neige... je ne sais où... pour jamais!

MARFA. — Hélas! hélas!

YÉFIME. — Et, demain, l'usurier s'installera en maître dans cette maison, dans la maison où est mort mon père et où l'enfant était né! *(Avec violence.)* Eh! bien non! mille fois non! Que le flambeau qui éclaire notre dernière veillée devienne entre mes mains la torche de l'incendie!... *(Il saisit le flambeau placé sur la table et l'approche de la muraille.)* Et que, demain, les gens de loi ne trouvent plus qu'un monceau de cendres fumantes là où fut la maison d'Yéfime Panicki!

MARFA, *lui arrachant le flambeau des mains.* — Que fais-tu, Yéfime? Tu es possédé du démon!

Calme-toi... Laisse-moi prier... La très sainte image m'entendra... m'inspirera... *(Soudainement.)* Ah! tiens, nous sommes sauvés!

YÉFIME. — Sauvés? que dis-tu?

MARFA. — Il te faut deux cents roubles, n'est-ce pas?

YÉFIME. — Oui, deux cent dix; tu l'as bien entendu?

MARFA. — Eh! bien, je sais quelqu'un qui nous les prêtera... Ah! comment n'y ai-je pas pensé plus tôt!

YÉFIME. — Quelqu'un qui nous prêtera deux cent dix roubles? Es-tu folle?

MARFA. — Prends vite ton manteau, Yéfime; et, sans tarder, cours chez le vicaire Popiel...

YÉFIME. — Chez le vicaire Popiel?...

MARFA. — C'est un saint prêtre; et sa main fut toujours ouverte aux malheureux...

YÉFIME. — Je ne dis pas... Mais une pareille somme...

MARFA. — Il te la prêtera, te dis-je... Il est riche, maintenant... il a hérité l'autre semaine de son oncle, le vieil Uladislas... Il ne refusera pas de nous sauver...

YÉFIME. — Le vicaire Popiel?... au fait... Mais nous connaît-il encore?... C'était jadis un ami, mais il ne vient plus ici depuis longtemps...

MARFA. — Depuis que tu ne vas plus à l'église... Mais cela ne fait rien... Il nous sauvera, te dis-je, sinon par pitié pour nous, du moins en mémoire de Grégor... Rappelle-toi combien il aimait l'enfant... Quand il venait à la maison, il le prenait sur ses genoux, il lui enseignait ses prières... Et, plus tard, après la catastrophe, au risque de se faire emprisonner lui-même, il est allé jusqu'à Varsovie demander la grâce des condamnés...

YÉFIME. — Oui, c'est vrai, je me rappelle, il a fait cela...

MARFA. — Va vers lui, te dis-je; c'est un homme dont l'âme a saigné, comme la nôtre, des blessures de la patrie! Il ne refusera pas de venir en aide aux vieux parents de celui qui est mort pour elle.

YÉFIME. — Eh bien! soit. Que ce soit le ciel ou l'enfer qui t'inspire, je tenterai encore cela... Donne-moi ma touloupe et mes galoches...

MARFA. — Hâte-toi. Peut-être n'est-il pas couché encore...

YÉFIME. — Le presbytère est à deux pas d'ici... J'y cours... Hélas! est-ce encore un jeu cruel de la fortune? Voilà que je me reprends à espérer. A tout à l'heure...

Il sort.

SCÈNE III

MARFA

MARFA *seule, à genoux devant l'image.* — Ah! merci, merci, très sainte Vierge, de m'avoir envoyé cette pensée... N'est-ce pas, que vous ne voudrez pas que je sois déçue? N'est-ce pas que le vicaire nous prêtera les deux cents roubles? Yéfime a blasphémé tout à l'heure; mais ce n'est qu'un pauvre être aigri par la souffrance; ce n'est pas un cœur méchant... Daignez permettre que nous finissions nos vieilles vies dans notre pauvre demeure!... Et quand viendra le printemps, quand le soleil d'avril aura fondu la neige, j'irai cueillir dans les prés les premières anémones, et j'en fleurirai votre autel, ô Consolatrice, qui, d'un regard, faites refleurir l'espoir dans les âmes désolées!... *(A ce moment la flamme vacillante de la petite lampe fait passer comme une ombre mouvante sur l'image sainte.)* Ah! je suis exaucée!... La Vierge a dit oui... J'ai vu remuer ses lèvres... Est-ce une illusion? Est-ce un miracle? Il me semble que, pour la première fois depuis tant d'années, j'ai le pressentiment de quelque chose d'heureux... *(On frappe à la porte.)* On frappe... *(Allant à la porte.)* Qui vient là?...

Elle ouvre la porte.

SCÈNE IV

MARFA, GRÉGOR

Grégor est habillé comme un marchand aisé; pelisse et bonnet de fourrure, la barbe et les cheveux longs.

MARFA. — Je ne vous connais pas. Qui êtes-vous?

GRÉGOR, *sur le seuil, à part.* Oh! comme elle est changée!

MARFA. — Qui êtes-vous?

GRÉGOR. — N'est-ce pas ici l'auberge de *l'Ours Bleu?*

MARFA. — Oui. Que voulez-vous?

GRÉGOR. — N'êtes-vous pas Marfa Panicka, la femme de l'aubergiste Yéfime Panicki?

MARFA. — Oui. Que voulez-vous?

GRÉGOR. — Prenez la lumière, et regardez-moi.

MARFA. — Je ne vous connais pas.

GRÉGOR, *à part.* — Hélas! je suis bien changé aussi! *(Haut.)* Et Yéfime Panicki, où est-il?

MARFA. — Il est sorti pour affaire, et je suis seule à la maison. Encore une fois, qui êtes-vous?

GRÉGOR. — Un voyageur..., un marchand... Je passais sur la route, allant à la foire... J'ai vu luire votre enseigne aux rayons de la lune... et je suis entré... voilà tout... *(A part.)* C'est clair, le vicaire Popiel ne leur a pas encore parlé.

MARFA. — Je ne vous connais pas, et on dirait que vous me connaissez? Que vous connaissez Yéfime? Vous n'êtes pas d'ici? Qui donc vous a parlé de nous?

GRÉGOR. — Un marchand de mon pays, qui a jadis logé dans cette auberge et qui en a gardé un bon souvenir.

MARFA. — Un marchand de votre pays? De quel pays?

GRÉGOR. — D'Arkhangel.

MARFA. — De l'Arkhangel des Russes? Est-il possible que vous veniez de si loin?

GRÉGOR. — Rien de plus possible... Je suis Boris Baroutcheff, le marchand... Mon nom, j'ose le dire, est bien connu là-bas... Je vais à petites journées à la foire de Varsovie. *(Montrant sa sacoche.)* Et comme il y a là dedans une assez jolie somme... ma foi, j'aime mieux, à pareille heure, être à l'abri dans une honnête auberge qu'en marche sur le grand chemin... A souper, donc, s'il vous plaît, digne femme, et ensuite un bon lit; car l'étape d'aujourd'hui a été longue et je tombe vraiment de sommeil.

MARFA. — Quoi? Vous voulez passer la nuit ici?

GRÉGOR. — Ici même.

MARFA. — C'est impossible!

GRÉGOR. — Comment?

MARFA, *avec embarras.* — Nous n'attendions personne à cette heure... et je n'ai rien ici..., absolument rien...

GRÉGOR. — Quoi? Même pas un morceau de pain?

MARFA. — Même pas un morceau de pain.

GRÉGOR, *à part.* — Seigneur! comme elle a dit cela! *(Haut.)* J'ai vu près d'ici, en passant, des boutiques encore éclairées. Vous ne refuserez pas, je suppose, même à cette heure tardive, d'aller acheter quelques provisions pour mon souper... Pardonnez-moi mon insistance... Mais je n'ai rien pris depuis de longues heures et j'ai grand besoin de me restaurer un peu.

Il ouvre sa sacoche et lui donne une pièce d'or.

MARFA. — C'est une pièce de dix roubles que vous me donnez là?

GRÉGOR. — Oui... Nous compterons après... *(Il pose sa sacoche sur une chaise.)* Allez... Je vous en prie...

MARFA. — C'est étrange... Votre visage m'est inconnu... et il me semble que j'ai déjà entendu votre voix... Qui êtes-vous donc?

GRÉGOR. — Je vous l'ai dit... Un marchand d'Arkhangel...

MARFA, *un temps, à part.* — Yéfime dira ce qu'il voudra... Non! je n'ai pas le courage de le renvoyer. *(Haut.)* Je vais vous chercher de quoi souper.

Elle sort.

SCÈNE V

GRÉGOR *seul, puis* DIMITRI

Très peu après que Marfa est sortie, on frappe à la porte à coups légers.

GRÉGOR. — Qui est là? *(On frappe de nouveau. Il va vers la porte.)* Qui est là?

UNE VOIX *derrière la porte.* — Grégor? est-ce toi, Grégor?

GRÉGOR. — Qui m'appelle par mon nom?

La porte s'ouvre. Dimitri paraît.

DIMITRI. — Grégor?... C'est donc bien toi?... Tu n'es donc pas mort?

GRÉGOR. — Dimitri!... Dimitri Alexandrovitch!...

DIMITRI. — Oui, Dimitri, l'officier de justice... ton camarade d'enfance.

GRÉGOR. — Tu m'as reconnu, toi?

DIMITRI. — Oui, quoique méconnaissable... Je faisais ma tournée, là, dans la rue: je t'avais aperçu, ombre rasant les murs, te glissant le long des maisons... Et quand tu es entré ici, soudain, je t'ai reconnu, à la lumière de la lune... Tu sais, nous, les policiers, nous avons des yeux qui ont plus de mémoire que d'autres yeux... C'est la profession qui veut cela... Nous retenons, nous retrouvons parfois dans un homme, même après des années, ce je ne sais quoi qui ne change pas. Je suis resté sur le trottoir tout tremblant, comme si j'avais vu ton fantôme. Puis, Marfa Panicka est sortie... Je l'ai laissée passer sans lui parler, par discrétion... Et me voici... Ah! cher Grégor, comme elle doit être heureuse, ta mère!

GRÉGOR. — La pauvre vieille ne m'a pas reconnu... Elle croit que je suis un marchand d'Arkhangel...

DIMITRI. — Quoi, tu ne t'es pas fait reconnaître?

GRÉGOR. — Non, pas encore... Nous sommes restés dix minutes face à face et elle m'a parlé, je l'ai laissée me parler comme à un étranger... Ah! vois-tu, quand elle est sortie, j'étais à bout de forces... J'allais crier: « Mère, mère, ton fils n'est pas mort... Il est là, devant toi, ressuscité, vivant! » Mais je n'ai pas osé... Je vais te dire... J'avais écrit, il y a trois jours, de Smolensk, au prêtre de la paroisse, le vicaire Popiel... Il vit toujours, au moins?

DIMITRI. — Oui, grâce à Dieu!

GRÉGOR. — Je le suppliais, au nom de l'amitié ancienne, d'aller trouver mes vieux parents, de les préparer tout doucement à mon retour... Car il faut être prudent... très prudent, avec les vieillards... Peines ou joies, les brusques émotions les tuent... Mais, je le vois, j'ai devancé ma lettre... Cela vaut mieux peut-être... J'aurai plus de temps pour me remettre moi-même... Demain, le vicaire sera venu; et alors je leur dirai tout... Et d'abord, mon évasion miraculeuse...

DIMITRI. — Ton évasion?

GRÉGOR. — Oui, certes, et je puis aujourd'hui en parler devant toi, tout officier de justice que tu sois... car la prescription est acquise... La loi elle-même, maintenant, protège le forçat que je fus...

DIMITRI. — Tant mieux pour toi... et aussi pour moi... Car j'aurais pour la première fois, manqué à mon devoir: je n'aurais jamais eu le courage de t'arrêter.

GRÉGOR. — Sois béni pour cette parole, Dimitri Alexandrovitch! L'amitié qui a uni nos deux âmes d'enfants ne s'est pas flétrie dans ton cœur d'homme: sois béni! Ecoute: je vais

tout te dire... et ce que j'ai souffert là-bas... Car on ne peut pas se figurer ce que les condamnés endurent!... Le matin même du jour où je me suis enfui, un surveillant m'avait battu jusqu'au sang avec son fouet... Je résolus ce jour-là de me tirer de cet enfer, ou d'en finir... Le soir même, — c'était au temps de la débâcle des glaces, — comme on nous ramenait de la mine en suivant les bords de la Duna, je bondis hors des rangs et je me précipitai dans le fleuve... Comment n'ai-je pas été à l'instant mis en pièce par les blocs que charriait le courant, voilà ce que je m'explique pas encore... Au contact, à la brûlure de l'eau glacée, je perdis connaissance... Quand je revins à moi, j'étais à quelques mètres de la rive opposée, accroché des mains à la glace, transi de froid, meurtri, mais vivant, sauvé! Au loin, j'apercevais, s'éloignant, la longue file des condamnés... Il est clair qu'en me voyant disparaître dans l'abîme mouvant des glaces, les gardiens m'avaient cru mort, et qu'on ne m'avait même pas cherché... La nuit venait... Je sortis de l'eau... et je courus droit devant moi, dans la steppe..., sans savoir où j'allais, vers le nord... La cinquième nuit, car je ne marchais que la nuit, comme je longeais un bois de grêles sapins tordus par la bise, j'entendis de faibles gémissements ; et, cherchant des yeux, j'aperçus à quelques pas une forme noire étendue devant moi sur la neige, au clair de lune... Je m'approchai... Je vis un pâle visage, éclairé par deux tristes yeux d'angoisse... les yeux de quelqu'un qui va mourir... « Je te reconnais, dit l'homme, tu es, comme moi, un condamné aux mines... Moi, je suis le cosaque Boris Baroutcheff... J'avais reçu ma grâce il y a quinze jours et je m'étais mis en route pour Arkhangel... mais j'ai été pris ce matin par la fièvre et je ne puis aller plus loin. Si je meurs, prends mes papiers, je te les donne... mais dis d'abord une prière pour moi... » Pendant que je priais, il expira... Je pris ses papiers... et, après l'avoir baisé au front, je l'ensevelis sous la neige!... Ou plutôt, celui que j'ensevelis à jamais, ce fut Grégor Panicki, ce fut moi-même... Car, à partir de ce moment, je résolus d'être pour tous le cosaque Boris Baroutcheff.

DIMITRI. — Oui, je comprends.

GRÉGOR. — C'est sous ce nom que j'arrivai à Arkhangel... Je fus homme de peine d'abord, puis commis, puis marchand ; et j'amassai une petite fortune... Ah! que de fois j'ai pensé au pays, à mes pauvres parents en deuil!... Que de fois j'ai été tenté de leur rendre la joie, de leur écrire du fond de ma retraite!...

DIMITRI. — Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

GRÉGOR. — Je n'ai pas osé... Une lettre, c'est chose si fragile, si hasardeuse... Risquer de mettre la police sur mes traces, d'être repris, de retourner là-bas, au bagne... Non... jamais!... J'ai eu le courage, ou la lâcheté, de me taire, d'attendre vingt ans... les vingt ans de la prescription, après lesquels leur loi, pour une fois clémente, amnistie les condamnés par l'oubli... Maintenant me voici libre, tout à fait libre. Je viens chercher les vieux... Ah! les pauvres gens! quelle joie j'aurai à leur dire demain : « Vous qui pleuriez, ne pleurez plus... Vous qui manquiez de tout, tenez, prenez là dedans à mains pleines, nous sommes riches tous les trois... »

DIMITRI, *prêtant l'oreille.* — Ecoute?

On entend des pas au dehors.

GRÉGOR. — C'est la mère qui revient.

DIMITRI. — Veux-tu que j'essaie de commencer à la préparer?

GRÉGOR. — Non... Attendons le vicaire Popiel...

DIMITRI. — Alors il vaut mieux qu'elle ne me trouve pas ici... Au revoir... Je sortirai par le jardin...

Il sort par la droite.

SCÈNE VI

GRÉGOR, MARFA, *entrant par le fond.*

MARFA, *portant des provisions dans un panier.* — Voilà tout ce que j'ai pu trouver à cette heure...

GRÉGOR. — En vérité, je ne sais comment vous remercier pour votre peine... Mais permettez d'abord que je vous aide... Ce panier paraît bien lourd pour vos pauvres mains...

MARFA. — Hélas! mes mains sont faibles, parce qu'elles sont vieilles..., vieilles et tremblantes comme la vieillesse...

GRÉGOR. — Elles sont nobles comme le travail et saintes comme la prière... et je m'incline sur elles, car je devine qu'elles ont beaucoup travaillé et beaucoup prié...

MARFA. — Il faut que les pauvres travaillent, et la prière est la seule consolation des mères qui ont perdu leur enfant.

GRÉGOR. — Vous avez perdu un enfant, pauvre chère femme?

MARFA. — Oui. Dieu nous a repris notre fils, notre unique enfant.

GRÉGOR. — Le Seigneur, dans sa miséricorde, ne sépare que pour un temps ceux qui se sont aimés.

MARFA. — Certes, je le reverrai là-haut, c'est ma ferme espérance...

GRÉGOR. — Etes-vous donc sûre qu'il soit mort? tout à fait sûre?...

MARFA. — Que dites-vous? Aussi sûre que si je l'avais vu couché dans son cercueil. Mais pourquoi me parlez-vous ainsi? Vous êtes bon, je le vois, et votre intention est charitable : mais vos paroles me font mal ; et il est cruel d'entendre parler d'espoir, alors qu'on n'a rien à espérer...

GRÉGOR. — Pardonnez-moi... *(A part.)* Elle est toute tremblante... Je n'ai pas le courage d'en dire plus...

MARFA. — Tenez... Voilà ce qui vous revient de votre pièce... Ne voulez-vous pas vous mettre à table?

GRÉGOR. — Volontiers... *(Il retire les provisions du panier.)* Du pain, de la viande, et un flacon d'hydromel? voilà un vrai souper de Pologne. *(Il s'assied.)* Je vais manger un morceau à la hâte... Et puis, j'irai trouver mon lit, avec votre permission. Car il est tard... Et vous-même, la bonne mère, vous ne serez peut-être pas fâchée d'en faire autant...

MARFA. — Oh! moi, je n'ai pas sommeil. D'ailleurs, il faut que j'attende Yéfime.

GRÉGOR. — C'est vrai... Comme il tarde à rentrer! Il est sorti pour une affaire, m'avez-vous dit?

MARFA. — Oui, pour une affaire importante... bien importante!... *(A part.)* Seigneur! faites qu'il ait réussi!

GRÉGOR. — Il me semble que j'entends des pas... Ne serait-ce pas lui?

Marfa va à la porte.

MARFA. — Oui, c'est lui...

Yéfime paraît.

SCÈNE VII

LES MÊMES, YÉFIME

MARFA, *à Yéfime.* — Eh bien?

YÉFIME. — Eh bien! perdus!... cette fois, perdus sans ressource...

GRÉGOR, *à part.* — Comme il a vieilli, lui aussi!

MARFA. — Le vicaire nous refuse?

YÉFIME. — Il n'était pas chez lui... Il est parti ce matin et on ne sait quand il rentrera.

Marfa fait un geste de découragement.

GRÉGOR, *à part.* — Quelque mauvaise nouvelle!... Ah! les pauvres gens... Je reviens à temps!

YÉFIME, *apercevant Grégor.* — Marfa, quel est cet étranger? *(S'avançant vers lui.)* Qui êtes-vous?

MARFA. — C'est un voyageur, Yéfime. Un honorable marchand d'Arkhangel... qui demande l'hospitalité pour la nuit.

GRÉGOR, *à part.* — Pauvre père! Lui non plus, il ne me reconnaît pas.

YÉFIME. — Pour la nuit? *(Bas à Marfa.)* Tu ne lui as donc pas dit?

MARFA. — Non, j'ai eu honte...

GRÉGOR, *se versant à boire.* — A votre santé! Il y a vingt ans que je n'avais bu d'hydromel de Pologne.

YÉFIME, *bas à Marfa.* — Où donc as-tu pris tout cela? Qui t'a fait crédit?

MARFA. — C'est lui qui m'a donné une pièce de dix roubles.

YÉFIME. — De dix roubles?

MARFA. — C'est un riche marchand, Yéfime, un voyageur comme nous n'en avons jamais vu, même dans le temps. Il a ouvert sa sacoche tout à l'heure ; elle est pleine d'or.

YÉFIME. — Ah!... *(Il cherche des yeux la sacoche.)* Est-ce celle-ci?

MARFA. — Celle-ci même.

GRÉGOR, *se versant encore à boire.* — Allons! encore un verre... Douce boisson du pays natal, ton arome de miel et de fleurs est comme parfumé des souvenirs de mon enfance ; et il me semble que je bois à pleines lèvres à la source fraîche de ma jeunesse! *(Il boit ; et, en posant son verre, il s'endort sur sa chaise.)* O Patrie, chère Patrie!

MARFA, *à Yéfime.* — Regarde... Il s'est endormi... Le pauvre homme, comme il est las!

YÉFIME. — As-tu préparé la chambre?

MARFA. — Non, pas encore. Ecoute, Yéfime, tu as raison... Il serait peut-être plus honnête de tout lui dire, pendant qu'il peut encore trouver ailleurs un gîte dont les gens de justice ne l'expulseront pas à l'aube?

YÉFIME. — Non... Toute réflexion faite, ne lui dis rien... C'est moi qui préparerai la chambre!

Il sort par le couloir.

SCENE VIII

MARFA, GRÉGOR, *puis* YÉFIME

GRÉGOR, *se réveillant.* — Ai-je dormi? Je ne vois plus notre hôte...

MARFA. — Yéfime est allé préparer la chambre, et dans un instant vous pourrez vous mettre au lit.

GRÉGOR. — Ma foi! ce ne sera pas de refus. Votre hydromel de pays est un sournois qui vous tape sur la tête quand on n'en a plus l'habitude. Et mes yeux se ferment malgré moi. *(Il se lève.)* A demain, la mère... Et ne m'oubliez pas dans vos prières!

MARFA. — Certes, je prierai Dieu pour qu'il vous bénisse. Car, si impuissantes qu'elles soient à changer les choses, vous n'avez eu pour moi que des paroles de douceur et de bonté...

GRÉGOR. — Bénissez-moi plutôt vous-même. Moi aussi, j'ai une vieille mère que je n'ai pas vue depuis bien longtemps, qui n'espère peut-être pas me revoir. Posez votre main là... Il me semblera que c'est la sienne qui touche mon front.

MARFA. — Je vous bénis donc avec ces pauvres mains, au nom de votre mère...

GRÉGOR, *s'inclinant.* — Et moi, laissez-moi y poser mes lèvres, comme si j'étais votre enfant!

YÉFIME, *qui est rentré pendant que Grégor s'est relevé.* — La chambre est prête. *(Dégageant l'entrée du couloir et montrant l'intérieur.)* Par ici... tout au fond... la porte qui est ouverte...

GRÉGOR. — C'est bien, je vois. Vous aussi, bon père, à demain. *(Il s'engage dans le couloir. Puis s'arrêtant à mi-chemin.)* Ah! mon sac, que j'oubliais... Passez-le-moi donc. C'est une habitude que j'ai prise de ne pas m'en séparer...

YÉFIME. — Le voici. *(Il le lui donne. A part.)* C'est vrai... Il est plein d'or...

GRÉGOR. — Merci. Bonsoir, mes chers hôtes. A demain!

Il sort par le couloir.

SCENE IX

MARFA, YÉFIME

MARFA. — Comme il m'a parlé avec bonté!.. Un instant, j'ai eu la tentation de lui avouer notre détresse. Il est riche. Qui sait s'il ne consentirait pas à nous aider?

YÉFIME. — Allons donc!...

MARFA. — Si l'on essayait?

YÉFIME. — S'humilier encore? Aller au devant d'un refus, comme chez le vicaire Popiel.

MARFA. — Tu m'as dit que le vicaire n'était pas chez lui?

YÉFIME. — Qui sait s'il n'a pas feint d'être absent, inventé un prétexte pour ne pas me recevoir?

MARFA. — Si tu es dans ces idées-là, que notre destinée s'accomplisse!.

YÉFIME, *après un silence.* — Ecoute. Il y aurait peut-être encore un moyen de nous sauver, sans subir d'affront, sans rien demander à personne.

MARFA. — Lequel?

YÉFIME, *brusquement.* — Rien. Va dormir... Tu dois avoir besoin de repos...

MARFA. — Hélas! je tombe de fatigue... Mais toi?

YÉFIME. — Moi? Je vais rester ici sur cette chaise... Notre pauvre vieux lit n'est plus à nous, il est à l'usurier Topak... et je ne pourrais pas y dormir.

MARFA. — Un lit est toujours un lit et tu ferais mieux de venir te reposer aussi. Les gens de justice seront ici dès l'aube et la journée sera cruelle...

YÉFIME, *avec impatience.* — C'est bon... Laisse-moi. Va dormir.

MARFA, *résignée, va donner un tour de clef à la porte d'entrée.* — Bonsoir, Yéfime... *(Un temps.)* *(Au moment de sortir.)* A quoi penses-tu?

YÉFIME, *assis près de la table.* — A rien.

MARFA. — Tu as l'air tout drôle... A quoi penses-tu?

YÉFIME, *comme à lui-même.* — Eh bien... je pense que si, en ce moment même, — par impossible, par magie, — cet étranger, ce richard que personne n'a dû voir entrer ici, disparaissait tout d'un coup, ce serait comme s'il était tombé par une trappe, dans un trou sans fond... Ni vu, ni connu... Il ne laisserait pas plus de trace chez nous — et dans la vie — que n'en laissera sur la face de la lune la nuée rapide qui y passe en ce moment... *(Il rit d'un rire saccadé, presque sinistre.)* Et nous, nous hériterions de sa sacoche... Il nous ferait ses héritiers... sans testament!...

Il rit encore.

MARFA. — Qu'est-ce que tu racontes-là, Yéfime?... Tu me fais peur... Tu plaisantes, j'espère?

YÉFIME. — Mais oui, je plaisante... *(Brutalement.)* Tu le vois bien, que je plaisante!... Allons, la vieille, laisse-moi essayer de dormir... *(Tressaillant.)* Ecoute, on a marché dans le couloir... Est-ce lui? *(Prêtant l'oreille.)* Non... rien ne bouge... C'est le vent qui fait craquer les poutres de la maison... Il dort...

MARFA. — Pauvre homme!... Il semblait bien las, lui aussi... Que Dieu lui donne un bon sommeil!... Et toi, tâche de reposer un peu... Quant à moi, je suis brisée... Bonsoir, Yéfime.

YÉFIME. — Bonsoir.

(Marfa sortie, Yéfime se lève et va contre la porte de droite écouter ses pas qui s'éloignent. Puis il revient vers la table, souffle la bougie et allume une lanterne. Il se dirige vers le couloir, lentement, à pas étouffés. Il disparaît. Un court intervalle, pendant lequel la scène reste obscure et vide. Après quelques moments, on frappe à la porte d'entrée, doucement d'abord, puis plus fort.)

SCENE X

MARFA, *puis* LE VICAIRE POPIEL, *puis* YÉFIME

MARFA, *paraissant à droite, une lumière à la main. Elle est déjà en camisole de nuit.* — Qui peut frapper encore à cette heure?

UNE VOIX DU DEHORS. — Ouvrez, c'est moi, le vicaire Popiel!

MARFA, *allant ouvrir.* — Le vicaire Popiel! Que faites-vous dehors à cette heure, monsieur le vicaire? Où allez-vous ainsi dans la nuit?

LE VICAIRE POPIEL. — Est-ce toi, Marfa Panicka? Laisse-moi entrer, il faut que je te parle sans retard...

MARFA. — Entrez, vicaire Popiel. Vous êtes le bienvenu à toute heure, saint ministre de l'Evangile...

LE VICAIRE POPIEL. — De l'Evangile... Oui, tu dis bien, ô femme, de l'Evangile! Car, cette nuit, l'humble prêtre que je suis est vraiment le messager de la bonne nouvelle. J'apporte de la joie, beaucoup de joie dans ta maison.

MARFA. — Consentiriez-vous donc à nous venir en aide? La Vierge m'a-t-elle exaucée?

LE VICAIRE POPIEL. — Oui, elle t'a exaucée. Mais plus que tu ne le crois toi-même... Je te le dis, en vérité. Sa clémence vient d'effacer de ta vie les mauvais jours, comme l'hiver est aboli par le printemps.

MARFA. — Hélas! du pain et un abri pour ma vieillesse, voilà ce que je demande au Seigneur, à deux genoux.

LE VICAIRE POPIEL. — Ce n'est pas assez. Ose..., ose demander plus encore!

MARFA. — Plus encore?

YÉFIME *sort du couloir, à pas étouffés, très pâle, la sacoche à la main. Reconnaissant le vicaire, à part.* — Le vicaire Popiel!... Que vient-il faire ici?

Il se rejette dans l'ombre, écoutant sans être vu.

LE VICAIRE POPIEL, *à Marfa.* — Regarde... La nuit, tout à l'heure si triste et si noire, est maintenant toute joyeuse d'étoiles... C'est Dieu lui-même qui sourit dans les astres d'or. Une toute-puissante pitié tombe du ciel sur les hommes en pâles gouttes de lumière. C'est une nuit de miséricorde et de bonté. Ce soir, le Seigneur veut exaucer toutes ses créatures. — Ose, te dis-je, demande-lui un miracle..., un prodige!

MARFA. — Quel miracle? Quel prodige?

LE VICAIRE POPIEL. — Le prodige qui console les mères en deuil; le miracle qui éveille les morts au fond de leur tombeau! *(Avec une émotion croissante.)* « En ce temps-là, Jésus alla » à une ville appelée Naïm et plusieurs de ses » disciples allaient avec lui... »

MARFA, *qui s'est agenouillée, reconnaissant le texte saint.* — Pourquoi récites-tu le saint évangile?

LE VICAIRE POPIEL. — « Et, comme il approchait de la ville, il arriva qu'on portait en » terre un mort, fils unique d'une pauvre mère. » Et le Seigneur, l'ayant vu, dit à la mère : Ne » pleure point. Ton fils n'est pas mort, mais il » sommeille. Et il dit à l'enfant : Lève-toi! Et » celui qui était mort se leva. Et le Seigneur le » rendit à la mère; et il leur dit : Allez en » paix! »

MARFA, *de plus en plus troublée.* — Pourquoi me récites-tu le saint évangile?

LE VICAIRE POPIEL. — Parce que, je te l'ai dit, je t'apporte la bonne nouvelle... Voilà une lettre de ton fils : il est vivant!

MARFA. — Vivant!

YÉFIME, *de l'entrée du couloir.* — Grégor, vivant?... *(La sacoche s'est comme échappée de ses mains. Il l'a laissée tomber plutôt que posée sur un escabeau. Redescendant en scène et comme hors de lui.)* Marfa?.... Grégor vivant!...

LE VICAIRE POPIEL. — Vous lirez plus tard tous les détails... Pour le moment, soyez forts tous deux...

MARFA. — Où est-il? Je veux le voir.

LE VICAIRE POPIEL. — Il est en route, il va venir... Il se présentera à vous comme un voyageur, comme un marchand...

MARFA. — Yéfime, c'était lui!

YÉFIME, *comme foudroyé.* — Lui!... *(A part.)* C'était lui!

MARFA, *à demi folle de joie.* — Il est là... C'est lui... C'était lui, j'en étais sûre...

Elle s'élance vers le couloir.

YÉFIME, *lui barrant le passage.* — Reste ici... Ne va pas par là...

MARFA, *luttant pour passer.* — Laisse-moi... je suis sa mère... je veux l'embrasser la première...

YÉFIME. — Non!... N'entre pas..., n'entre pas...

MARFA *le repousse.* — Grégor!... Mon fils!...

Elle disparaît dans le couloir.

LE VICAIRE POPIEL, *à Yéfime.* — Que se passe-t-il donc, Yéfime?... *(Le regardant mieux.)* Pourquoi avez-vous du sang sur les mains?

YÉFIME, *regardant ses mains d'un air hébété.* — Oui, au fait... Pourquoi?

LA VOIX DE MARFA, *à l'intérieur, cri déchirant.* — Ah!

LE VICAIRE POPIEL. — Qu'y a-t-il, Seigneur Dieu?

Il entre à son tour. Yéfime, déjà dans la folie, s'est mis à rire, d'un rire d'insensé. On frappe violemment à la porte d'entrée.

LA VOIX DU GREFFIER, *au dehors.* — Au nom de la loi!

La porte s'ouvre.

SCENE XI

YÉFIME, DIMITRI, UN GREFFIER, DES VOISINS *entrant.*

Un jour blafard envahit la scène.

DIMITRI. — Yéfime Panicki, où êtes-vous?... Voici le jour... Le greffier vient procéder à la vente.

YÉFIME. — Ah! oui... la vente?... Entrez, corbeaux, avec l'aube funèbre!... *(Saisissant et jetant à terre le sac de Grégor.)* Voici votre argent... Payez-vous!... Et prenez-moi aussi... emmenez-moi! *(Marfa gémissante, presque inanimée, reparaît à l'entrée du couloir, soutenue et comme portée par le vicaire.)* J'ai tué son fils... *(Sanglotant.)* notre enfant!...

LE VICAIRE POPIEL. — Il dit vrai. Il y a un cadavre dans cette chambre... un homme égorgé pendant son sommeil...

LE GREFFIER. — Arrêtez l'assassin... *(On s'empare d'Yéfime.)* Et secourez la mère...

LE VICAIRE POPIEL *s'est agenouillé près du corps de Marfa, qui s'est comme abattue sur le sol.* — Son cœur ne bat plus... La mère a rejoint l'enfant!...

— RIDEAU —

GEORGES RIVOLLET.

La Main Droite

Mme Adam nous envoie de Tamaris (Var), ce pittoresque et charmant récit où elle a versé, comme toujours, les effusions de son cœur généreux :

Le vieux curé de Marport a quatre-vingt-sept ans.

Le curé de Marport marche sans canne, sans parapluie, quoique le temps menace un peu, là-bas, au midi, par cette chaude matinée d'août.

Il a son chapeau à la main, ses cheveux blancs, qu'il porte un peu longs, le protègent des morsures du soleil.

Sa vieille amie, sa paroissienne depuis son arrivée à Marport, il y a quelque chose comme un demi-siècle, Mlle Mélanie d'Houste, chez laquelle il déjeune chaque samedi, va lui répéter pour la cinquantième fois :

« Je veux bien, mon cher curé, que vos cheveux très épais vous protègent des « coups de soleil », mais sur votre tonsure ils peuvent vous frapper. »

Et le curé de Marport se dit que Mlle Mélanie d'Houte est très vieille, elle ! qu'il la trouve un peu rabâcheuse. Songez qu'aussi elle a trois années de plus que lui : quatre-vingt-dix ans !

Et volontiers, M. le curé convient qu'à partir de quatre-vingt-dix ans, les années comptent double.

Mais jusqu'à ce qu'il ait quatre-vingt-dix ans, il se passera encore successivement trois hivers et trois étés !

Le château d'Houste est un très beau château normand, éloigné de la route, loin dans sa terre. Bâti sous le roi Louis-Philippe, un peu bourgeois, mais couvert de bas en haut de rosiers, dont les roses blanches, très petites, fleurissent en bouquets.

Mlle Mélanie attend M. le curé sur son perron, une haute canne à la main, pour en frapper le sol autant que pour s'y appuyer.

Chaque semaine, le curé de Marport s'imagine sans raison qu'il va trouver sa vieille amie plus vieille et il a un grand souci, car s'il la perdait, il ne pourrait plus faire la centième partie du bien que l'inlassable générosité de Mlle d'Houste lui permet de faire.

« Vite à table ! » est le mot habituel.

Le curé de Marport, beau mangeur, ne se fait pas prier.

Alors de « ce bien à faire », on parle durant tout le repas.

Aujourd'hui, Mlle d'Houste est fort en peine.

L'une des filles de l'un de ses nombreux fermiers, Françoise, du bois des Rouis, s'est, dit-on, laissée « mettre en faute » par un mineur du nom de Claude qui lui a, bien entendu, promis le mariage, et qui, maintenant où le temps presse... refuse d'épouser.

« Françoise, du bois des Rouis », répète le curé fort en colère, car il ne sait rien de l'histoire, lui, qui d'ordinaire est le premier averti par la confession.

Mais Françoise, il se le rappelle, quoiqu'elle soit de la paroisse, n'a pas fait ses pâques cette année.

« Il faut que ce mariage ait lieu très vite, très vite, répète Mlle Mélanie avec autorité. Plus tôt ce sera, moins il y aura de scandale.

— Il faut que ce Claude épouse cette Françoise, répète le curé à son tour. Mademoiselle Mélanie, envoyez chercher la fille. »

Mlle Mélanie donne des ordres brefs qu'on ne discute pas.

Et le déjeuner à peine terminé, « cette Françoise » arrive.

M. le curé et Mlle Mélanie la font entrer au salon et, bon gré mal gré, la confessent.

Claude le mineur, qui fait sauter la roche au Rendez-vous des Chouans, près de la vieille église de Marport, laquelle, entre parenthèses, est à un grand quart d'heure du village, mais proche du château de Mlle d'Houste, ce dit Claude, que les parents de Françoise ont cru « un bon parti » pour leur fille et qu'ils ont attiré « de bonne foi », les a trompés et a mis à mal la pauvre Françoise.

La confession achevée péniblement, M. le curé, bourru, dit à Françoise : « Les filles trompées sont plus condamnables que les garçons qui les trompent ».

Françoise, qui n'a cessé de sangloter depuis son premier mot, veut se défendre, mais Mlle Mélanie l'arrête : « Inutile de conter les choses. Je répète avec M. le curé qu'une fille n'est trompée que parce qu'elle se laisse tromper !

— Si ce n'est que pour le blâme et pas pour me vouloir du bien que vous m'avez fait chercher, dit Françoise farouche, ce n'est pas la peine que vous soyez M. le curé et la bonne demoiselle. Je m'en retourne et je n'ai plus qu'à me détruire !

— Ecoute Françoise, dit M. le curé, tu vas doucement aller par Marport te cacher derrière l'église. Quant la mine saute, le mineur vient toujours s'abriter devant la grande porte. De notre côté, Mlle Mélanie et moi nous allons aller tranquillement comme tous les samedis, mettre des fleurs fraîches aux autels. Dès que Claude, à sa prochaine mine, viendra devant l'église, tu sortiras de la cachette et tu lui demanderas, sans pleurnicherie, si, oui ou non, il veut t'épouser ou s'il veut que son enfant soit un « sans père ». S'il te refuse, tu crieras très haut : « Alors, je n'ai plus qu'à me détruire ! » Et tu marcheras vers la mine... tout doucement. Nous sortirons de l'église, Mlle Mélanie et moi, et tu t'arrêteras en me criant :

« Monsieur le curé, Claude m'a perdue et il me refuse le mariage, je n'ai plus qu'à me détruire ! »

— Et si c'est comme ça, dit Françoise, de nouveau farouche, s'il refuse à vous, monsieur le curé et à mademoiselle Mélanie comme il a refusé à ma mère, c'est sûr que je courrai sur la mine pour me détruire. »

Une heure après, M. le curé et Mlle d'Houste entraient dans l'église, les bras pleins de fleurs, saluant Claude de loin et se tenant aux écoutes.

Claude quitta bientôt l'endroit où il avait chargé la mine et vint se mettre à l'abri, devant la grand'porte de l'église.

A peine y était-il que Françoise arrivait en sanglotant poser sa question :

« Claude, une dernière fois, veux-tu que ton enfant soit un « sans père » ?

M. le curé et Mlle d'Houste aux écoutes, entendirent Claude répondre très haut à sa victime :

« Moi, épouser une fille de rien, jamais, entends-tu, la Françoise !

Celle-ci cria la phrase convenue :

— Alors, je n'ai plus qu'à me détruire ! »

Et elle se dirigea vers la mine.

Mlle d'Houste, la première, M. le curé ensuite se précipitèrent dehors.

« Arrête, Françoise, cria M. le curé.

Elle s'arrêta.

— Claude, dit Mlle d'Houste, pourquoi refusez-vous d'épouser Françoise qui est une belle fille, travailleuse et née de parents honorés dans tout le pays ?

— Mademoiselle, répondit Claude insolemment, je ne prendrai jamais pour femme une fille qui s'est laissée mettre à mal. Si elle veut continuer à être épousée de la main gauche, tant qu'elle voudra, mais tant qu'à ma main droite, je la garde.

— Songez à votre enfant, dit Mlle d'Houste suppliante.

— Il sera mon enfant de la main gauche. »

Et riant, il tourna le dos à la vieille demoiselle, tandis que M. le curé tenait Françoise qui lui échappait.

« Ma main gauche, veux-tu garder ma main gauche, la Françoise ? » recommença Claude.

A ce moment, une dizaine de garçons du village, en habits de travail, débouchent, précédés d'un tambour qui bat le rappel. Ils chantent la *Marseillaise* et se dirigent vers l'église, tandis que la mine éclate.

Tous ensemble, ils crient :

« Monsieur le curé, la guerre ! Bénissez-nous.

— La guerre, la guerre ! mon Dieu, mon Dieu ! répond le curé, puis après un signe de croix : venez, mes enfants, nous prierons pour notre France et pour que le bon Dieu, depuis que nous le lui demandons, nous venge des massacreurs.

— Claude, tu es de la classe, tu viens ? » lui disent ses camarades.

Mais le vieux curé vengeur, crie de la porte de l'église :

« Je te défends d'entrer, maudit. »

Mlle d'Houste prend Françoise par la main et entre dans l'église avec elle.

Claude seul, farouche, s'enfuit.

M. le curé fait un beau sermon à ses jeunes paroissiens, leur répétant qu'il faut, avant de quitter ses père et mère pour aller sauver la Patrie, réparer les fautes commises.

Tous comprennent que le conseil est surtout pour l'absent.

Ils sortent, s'éloignent et Françoise, entre M. le curé et Mlle d'Houste, ne cesse de pleurer.

Mais là-bas, qui accourt, le visage bouleversé, les yeux pleins de larmes, qu'il laisse couler ? C'est Claude !

M. le curé va vers lui, les mains tendues.

« Tu te repens, Claude ? lui crie-t-il.

— Oui, monsieur le curé, je me repens d'avoir écouté le diable. A ma première permission, j'épouserai Françoise de la main droite.

— Et moi, je m'engage à te l'avoir vite, ta permission pour ton mariage », dit à son tour Mlle d'Houste, qui est une personne influente dans sa circonscription.

JULIETTE ADAM.

Séance de Musique de chambre
à l'Université des Annales

Voici le programme de la huitième séance :
Vendredi 22 Mars, à 4 h. 1/2

Festival Paul VIDAL, M. RAVEL et Gabriel DUPONT

Chant : Mlle Yvonne BROTHIER
Piano : M. Georges de LAUSNAY
Le Quatuor CHAILLEY :
MM. M. CHAILLEY, M. DURAN, L. PASCAL, L. RUYSSEN

1. *Sonate* (piano et violoncelle) .. .. .. GRIEG
(Allegro agitato, Andante molto tranquillo, Allegro molto)
E. Georges de LAUSNAY, M. Louis RUYSSEN

2. *Mélodies* .. .. P. VIDAL
Mlle Yvonne BROTHIER, accompagnée par l'auteur

3. *Les Heures dolentes* (pour piano) .. G. DUPONT
M. Georges de LAUSNAY

4. *Quatuor à cordes* .. .. M. RAVEL
(Allegro moderato, très doux, assez vif, très rythmé, très lent, vif et agité)

Piano Gaveau

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription arrêtée le 6 mars

Union Jeanne d'Arc, Montevideo, 1.200 fr. — Les Dames du Comité de Christiania, pour deux lits pendant un an pour deux enfants des pays envahis, 2.400 fr. — M. Etienne Otpacétié, transmis par M. Pedro Mococain, 326 fr. — M. C. Gaymard, 475 francs. — « Allies War Fund », 297 fr. 75.

8e souscription du Dr Baudet : Mme G. Berton, 20 fr. — Mme Eudrey, 5 fr. — Mme Juy, 70 fr. — Mme Genty, 5 fr. — Mme Deffaux, 20 fr. — Mme Fairchild, 250 fr. — M. Georges Lévy, 200 fr. — Total : 570 fr.

« Le Petit Cercle Français », transmis par Mme S. W. Baldwin, 103 fr. — Mme A. Ehrmann, transmis par Mme R. Godchaux, 142 fr. 75. — Mme B. Volch, transmis par Mme R. Godchaux, 285 fr. 50. — Mme Noguet, 20 fr. — Une institutrice de campagne, 2 fr. — M. Louis Caïre, au nom de ses petites filles Germaine, Gilberte, Simone, Marcelle et Mireille, 10 fr. — M. René Lauriac, 20 fr. — Collecte faite parmi les élèves et les maîtresses de l'E le de Cherchell, 55 fr.— Mme A. Manuel, 100 fr.— Mme E. Seligmann, 50 fr. — Pour les Tout Petits des Soldats de France, une amie brésilienne C. R., 5 fr. — M. B., 5 fr. — M. Lebreton, 5 fr. — Mlle Alfassa, 50 fr.— Mme Marleau, Montréal, 2 fr. 60.— L. B. Tonkin, 10 fr. — Mlle A. Préhel, 4 fr. — M. Jean Lenoble, 0 fr. 85. — J. Bonnet, 11 ans, 10 fr. — M. P. Hunault, 19 fr. — Baronne de M., 1 fr. — La Cagnotte de Bouboule, 5 fr. — Renée et Rosemonde, 5 fr. — Mlle Dubourdieu, 10 fr. — M. Morinières, 5 fr. — Mlle M.-R. Oliver, 32 fr. — Mlle G. Boy, 40 fr. — Mme A. Vereaux, 5 fr. — M. P. Varin, 5 fr. — Anonyme de Lyon, 5 fr.

Mme Jouvencel, 5 fr.— André, Marguerite, Jeanne, Madeleine, Charles, Pierre Le Bœuf, 100 fr. — Mme et Mlle Hostains, 10 fr. — Les élèves de M. Espénant, école de la Patte-d'Oie, 20 fr. — Une maman, 5 fr. — Anonyme, 100 fr. — M. A. Roger, 2 fr.

Anonyme, 25 fr. 75. — Mme Vinay, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Colette, à Saint-Etienne, 5 fr. — France Anor, 13 fr. — Les élèves de l'Ecole de Lespinassière, 8 fr. — Une abonnée meusienne, 20 fr. — M. et Mme A. Descande, 20 fr. — Admiratrice de cousine Yvonne toujours de plus en plus, 20 fr. — Mlle Decharné, 100 fr. — Mlle Maunoury, 5 fr. — Mme Broussard, 300 fr. — Mme P y, 100 fr. — Mlle L. de Chadois, 10 fr. — Mme A. Calvet, 2 fr. 50. — Mme Vigneaux, 2 fr. 75. — Nils Holgersson, 5 fr. — Une vieille abonnée F. O., 5 fr. — Transmis par Mlle Anna Dreyfus : Fred. E. Hardenbergh, Frank Watson, Henry Legas, 84 fr. 75. — Un sapeur Radio de la classe 1917, 10. — Vente de la Plaquette de vers « Aux Morts Glorieux, » transmis par M. G. Pichot, 50 fr. — « Pour son Grand », 10 fr. — Les Petits Olivétains, 15 fr. — Anonyme, 2 fr. — Mlle A. Cépède, 5 fr. — Mlle Casayeux, 5 fr. — M. G. Lion, 10 fr. — Sourire d'Avril, à Lyon, 10 fr. — M. M. Feldmann, 50 fr. — Dr Durand-Nenidi, 20 fr. — Mme et Mlles Toudy, 10 fr. — M. L. Moyer, son versement de mars, 5 fr. — Mme M. Maymat et Odette Maymat, 40 fr. — Plusieurs anonymes, à Montmoreau, 50 fr.

Mme Degoulet, 10 fr. — Mme J. Sauvage, 10 fr. — Dr J. Charier, 50 fr. — Mme L. Couturier, 5 fr. — M. P. A. Tiel, 6 fr. — M. L. Marmu, 5 fr. — M. Pierron, 10 fr. — Mme Janzin, 10 fr. — M. Delnaud, 1 fr. — MM. Blanchard et Cie, 10 fr. — Mlle Roger, 5 fr. — Mme Charmet, 6 fr. — Mme Revoil, 20 fr. — C. et G. Bonsion, 5 fr. — Mme Salleboeuf, 10 fr. — Une maman bien triste et vieille abonnée, 10 fr. — En souvenir de mon petit frère Y. D., 20 fr. — Mme A. Sébault, 20 fr. — Marcelle France et sa maman, 100 fr. — Mlle M. Poirrier et ses élèves, 6 fr. — Mlle M.-T. Boissé, 5 fr. — « Trouth Faith », 30 fr. 90. — « Petit Charles et Z ette », 5 fr. — « Anne-Marie », 2 fr. — Mlle D. Rebeilleau, 10 fr. — M. Ed. Lefeuvre, 100 fr. — Mme Lemaire-Crémieux, 400 fr. — Mlle M. Noi , 5 fr. — J. M, à Moulins, 5 fr. — Mme Leguy, 22 fr. — Mlle M. Jannin, 5 fr.— M. S. Galland, 20 fr. — Chef d'escadron R. (envoi mensuel), 25 fr. — Anonyme de l'Aussois, 12 fr. — Mme Douaud, 5 fr. — Mlle J. Rizet, 5 fr. — Mme Vve Colaz, 10 fr. — Mlle Grangier, 5 fr. — Deux Jumeaux Ardennais Pierre et Jean, 10 fr.

M. L. Bacqué, au nom de ses quatre enfants : Célina, Auguste, Yvonne et Odette : un titre de 50 francs de rente (valeur 1,000 fr.). — Subvention Sauty, 30 fr. — Subvention Gisclon, 15 fr.— Total général : 367,873 fr. 80

Souscription de Mme Martha Costa de Carrèle (Gala Placidia).

SUITE DE LA LISTE DES DONATEURS

Ninas Maria Luisa y Susana Charrier, 21 fr. — Bernardo Sanson, 70 fr. — Magdalena G. de Mocho, 70 fr. — Santa Maria Pouey, 140 fr. — Senorita Emilia Mousques, 35 fr. — Ninos de Gongalez Bardot Albistur, 21 fr. — Margarita Benzano, 35 fr. — Susana y Marta, 35 fr. — Nina Maria-Elisa Carriquirry Furest, 70 fr. — Carmen Martinez de Williman, 70 fr. — Lily Moneda, 10 fr. 50. — Nina Pilarica Barboza Campos, 14 fr. — Maria Clotilde Quiros Pazos, 7 fr. — Enriquetta Latorre de Costa, 7 fr. — Celina Costa, 7 fr. — Martita Casto Benzano, 7 fr. — Ana Benzano de Costa, 7 fr. — Dardo R. Gallardo, 1 fr. 35. — Luisa L. de Lascaux, 7 fr. — N. N., 70 fr. — Josefina Catelli de Dequi, 35 fr. — Nina Zumita Catelli Espinosa, 7 fr.

Le peu de place dont nous disposons nous oblige à remettre à la semaine prochaine la fin de cette liste ainsi que la liste des donateurs à la souscription de Mme Rutdige (7,360 fr.) dont il a été fait mention dans notre dernier numéro.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Lundi, 11 mars 1918

Le Privilège de la Banque de France.

Les Commissions du Budget et du Commerce de la Chambre ont adopté à l'unanimité le projet de loi portant approbation de la convention qui renouvelle le privilège de la Banque de France pour une période de vingt-cinq ans. Le ministre des Finances s'est engagé à faire accepter par la Banque quelques dispositions additionnelles à la convention.

Une disposition tendant à établir un prélèvement éventuel au profit de l'Etat sur le dividende lorsqu'il dépasserait un certain taux a été rejetée.

Après l'étude approfondie de la question par les Commissions, on doit espérer que la Chambre ne tolérera aucune obstruction dans la discussion de ce projet de loi dont le pays comprend l'importance et l'urgence.

Société Générale

Ainsi que nous l'avons annoncé, les actionnaires de la Société Générale doivent se réunir le 25 mars courant en assemblée générale ordinaire, en vue d'approuver les résultats de l'exercice 1917, lesquels ont été fort satisfaisants, comme on pourrra en juger par l'exposé des comptes que nous donnons ci-dessous et que nous comparons à ceux de l'exercice 1916 :

Bilan au 31 décembre

(En milliers de francs)

	1916	1917
ACTIF	—	—
Espèces en caisse et à la Banque de France. Fr.	84.749	290.069
Portefeuille : Effets et Bons de la Défense nationale	413.340	795.722
Coupons à encaisser	11.591	19.438
Reports	19.454	19.376
Avances sur garanties	248.905	259.762
Comptes courants divers	482.573	561.768
Rentes et Actions, Bons et Obligations	71.663	69.549
Participations financières	52.820	50.761
Immeubles et Immobilière Parisienne et Départementale	51.475	54.500
Appels différés sur actions	250.000	250.000
Intérêts sur actions	4.000	5.009
Fr.	1.693.570	2.375.954
PASSIF		
Capital Fr.	500.000	500.000
Réserve	50.705	50.705
Comptes de chèques	213.401	323.336
Dépôts à échéance fixe	242.397	232.936
Acceptations à payer	13 642	22.204
Comptes courants divers	658.116	1.226.617
Intérêts et dividendes	4.538	6.617
Solde du dernier exercice	»	771
Profits et Pertes (Frais généraux déduits)	10.771	12.798
Fr.	1.693.570	2.375.954

Le rapprochement de ces chiffres fait apparaître la situation de la Société avec une clarté remarquable.

On observe tout d'abord que le total du bilan passe de 1,693,570,000 fr. à 2 milliards 375,954,000 fr. d'une année à l'autre, premier indice de l'accroissement sensible du mouvement des affaires.

Si nous entrons dans le détail du bilan, nous constatons tout particulièrement la progression des chapitres qui établissent l'activité et la force financière de la Société.

Un premier chiffre saute aux yeux, celui des *Espèces en caisse et à la Banque* qui s'élève à 290,069,000 fr. contre 84,749,000 fr. précédemment. Cette notable augmentation tient sans doute pour partie à l'afflux de capitaux qui s'est produit du fait des souscriptions à l'Emprunt National, pour lequel la Société réunit 755 millions de souscriptions à la clôture de l'opération en janvier 1918 ; mais, si l'on se reporte à la situation de fin novembre, on constate que l'augmentation de ce poste dépassait déjà 40 millions.

L'avance de plus de 383 millions au chapitre *Portefeuille, Effets et Bons de la Défense* est également satisfaisante tant au point de vue des disponibilités que du développement des affaires.

A ce dernier égard, l'accroissement de l'activité de l'Etablissement ressort encore de la comparaison de divers postes actifs qui progressent fortement d'un exercice à l'autre, les *Coupons à encaisser* de 7 millions 846,000 fr., les *Avances sur garanties* de 10,856,000 fr., les *Comptes courants divers* de 79,195,000 fr.

De même, au passif, nous voyons les *Comptes de chèques* s'accroître de 110 millions environ et les *Comptes courants divers* de 568 millions et demi.

Comme conclusion, les bénéfices nets se montent à 12,798,000 fr., en augmentation de 20 o/o environ sur ceux du précédent exercice.

Augmenté dans la même proportion, le dividende sera porté de 10 fr. à 12 fr. 50 et, après cette répartition, il restera une somme de 1 million à reporter au nouvel exercice.

Nous aurons l'occasion de revenir après l'assemblée sur cet examen ; mais dès à présent l'éloquence des chiffres qui précèdent peut se passer de commentaires.

La **Bourse de Paris** manifeste des dispositions plus favorables. La sérénité de Paris sous les bombes des gothas, le sang-froid de la France et de ses Alliés devant la complexité des événements, l'énergique discours de M. Clemenceau, l'éventualité d'une intervention japonaise et de la formation d'une résistance russe en Silésie forment un faisceau de facteurs réconfortants.

La reprise s'effectue avec quelque vigueur sur un certain nombre de valeurs métallurgiques et sur le groupe maritime ; le tassement semble même se ralentir sur le groupe russe.

M. J. Charles-Roux. — Nous avons appris avec un vif regret la mort de M. J. Charles-Roux, président de la Compagnie Générale Transatlantique, vice-président de la Compagnie du Canal de Suez, administrateur de nombreuses Sociétés industrielles ou financières.

C'est une éminente personnalité du monde des affaires qui disparaît.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Vous n'ignorez pas, chères amies, que c'est à Nice que les grands couturiers lancent leurs modèles et ceux qui ont réussi à plaire reviennent ensuite triomphalement à Paris pour faire la joie de nos élégances printanières. Voici, dans les hautes nouveautés, la sélection qui s'est faite.

A tout seigneur tout honneur : le *Jersey Laine Pharsale* adorablement souple, en teintes délicieuses, a obtenu un énorme succès ; le *Tailleur Mélangé Ploecken* en noisette ou gris, est d'une riche simplicité et très distingué ; le *Pied de Poule Chalkris* en sept coloris, gais ou sérieux, fait très chic ; la *Gabardine Modelia*, belle et résistante, offre dix-neuf nuances très modernes au choix, et la série de *Serge Fine Romanich* est destinée à de coquets tailleurs de bonne allure. Tous cela vous sera montré soit à la Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas (place de la Bourse), Paris, soit sur échantillons dont vous ferez la demande.

Je vous ai parlé, dans ma dernière causerie, de la décoloration de la chevelure et vous ai indiqué un moyen de la retarder. Mais, il se peut que cette décoloration soit déjà un fait accompli, sinon pour la totalité de la chevelure, du moins pour une partie. En tout cas,

QUE LES CHEVEUX BLANCS

soient parsemés ou déjà nombreux, il est un moyen facile de leur rendre leur nuance primitive. Il consiste à recourir aux « Hennextré », liquides ou en poudres, de H. Chabrier qui, à leur précieuse qualité de produits inoffensifs, joignent la propriété de reconstituer exactement la nuance primitive de la chevelure. Les « Hennextré » existent en toutes teintes, et M. Chabrier, dans ses magasins du 48, passage Jouffroy, donne, de vive voix ou par correspondance, tous les renseignements utiles sur le mode d'emploi de ses produits, ou le choix de la teinte à adopter.

Je vais encore revenir sur la

QUESTION DES SITUATIONS

et vous rappeler que l'Ecole Technique Supérieure de Représentation, 58 *bis*, Chaussée d'Antin, fondée par des industriels, assure une situation lucrative et indépendante aux personnes des deux sexes, et ce, rapidement. Les cours sont oraux ou peuvent être suivis par correspondance. Demandez, du reste, la brochure envoyée gratuitement.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Hélène S... — Pour blanchir, adoucir et satiner vos mains, employez la Pâte des Prélats et le Savon du même nom, inventés jadis pour embellir les mains de Léon X. Vous trouverez ces deux produits à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

S longo. — Oui, vous pouvez très bien recolorer vos cheveux à sec avec la Poudre Capillus qui existe en toutes teintes. Demandez-la à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Joignez à votre première commande un échantillon de vos cheveux pour avoir la nuance exacte.

Jeune fille. — Apprenez la sténo et la dactylo en suivant les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Vous l'apprendrez très vite et très bien ; c'est une très bonne école que je vous recommande tout spécialement.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

ENTRE NOUS

Cherche une ou deux chambres quartier République, Paris. Mme Philippe, 70, avenue République, Montrouge.

Cours d'anglais, leçons particulières. Miss Randell, 11, rue de Cluny.

Industriels, commerçants, maîtresses de maison, consultez le directeur de « Centre-Annonces » pour établir vos prix de revient et organiser méthodiquement la gestion de vos affaires. Ecrire : 10, rue des Bons Etats, Orléans (Loiret).

Cousine ayant bibliothèque voudrait-elle prêter livres à Poilu qui aime lire. Ecrire : Bureau des *Annales*.

Lisez le *Carnet Critique*, spécimen 0 fr. 75. Sa *Bibliothèque* comprend dernières *nouveautés*. — Prochain sommaire, 20 études : littérature : *Reine de Saba, Flamme au poing* etc. — Portrait : *Jean de Bonnefon*. — Théâtre : *Pelléas et Mélisande*. — Arts : *Lebourg, Karbovesky*. — Musique : Debussy. 208, rue Convention, Paris.

Jeune fille de bonne famille, instruite, sachant parfaitement anglais, plusieurs années séjour Londres, désire situation. Ecrire : L.-B., place Planchette, Montbéliard (Doubs).

Timidité guérie. Procédé scientifique merveilleux. Ecrire : Suard, ex-magnétiste, Vincennes.

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire : Service An. Gabriel, Evreux (Eure).

Poules : Ponte doublée même hiver. Demandez notice, attestations Pondeine. L. Poteriet, Lisieux (Calvados).

Latin par correspondance. Inédit. Eca, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

J'expédie franco contre mandat 78 fr. 50. 48 boîtes 420 gr. véritable lait condensé non écrémé. Ecrire : Henri Charnay, Epinal. Prix spéciaux par quantités.

LES ANNALES



L'ABRI
UN COIN DU MÉTRO PENDANT LE BOMBARDEMENT
(Dessin d'après nature par A. CAHARD.)

24 Mars 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces: SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE	20 fr.	10 fr. 50

51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1813. — 24 MARS 1918

EDITION·DE·LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	20 fr.	10 fr. 50
UNION·POSTALE	25 fr.	13 francs

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



M. BAKER, MINISTRE DE LA GUERRE DES ETATS-UNIS

La Femme et le Foyer



Toque de satin gris garnie de perles de bois bleu vif.



Toque de paille marine garnie d'un petit galon de tricot cerise et d'une fleur de laine.



Capeline de paille d'Italie bleu vif. Le dessous est en organdi blanc noué d'un ruban bleu vif.

LES MAMANS DE DEMAIN

Comme leurs mamans, les fillettes, grandes et petites, portent des robes simples, courtes, et tombant droit depuis les épaules. Cependant, si les mères veulent pour elles-mêmes une grande sobriété de couleur, il n'en est pas de même pour leurs fillettes. On choisit volontiers pour celles-ci des teintes vives qui mettent une agréable note de couleur dans le jardin où nous les voyons jouer, tenant dans leurs bras une de ces poupées en tissu, aux bras et jambes allongés, aux poses cocasses, aux toilettes excentriques qui sont nées depuis la guerre, et remplacent la poupée, sans expression sans personnalité de notre enfance!

Les satins et les taffetas, mêlés adroitement aux tissus de laine bourrue, seront très en faveur pour la jeunesse au printemps. Les grands damiers noir et blanc, bleu marine et jaune, vert vif et noir, ainsi que les écossais à fond blanc sont très jolis comme garniture pour ces vêtements de soie. Un grand col de forme pèlerine, enveloppant les épaules, se croisant et se boutonnant derrière, à la hauteur de la taille, forme à lui seul une garniture suffisante, surtout si le col est en tissu damier sur un manteau uni. Pour une jaquette demi-longue il est préférable de choisir une étoffe unie, mais la jupe à plis, ainsi que le col, les poches et les parements seront écossais ou à carreaux. Un joli modèle de manteau, vu ces jours derniers avenue du Bois, était droit de l'épaule jusqu'aux genoux, en faille vert pomme, avec col et parements en taffetas noir; tout le manteau était bordé d'un petit volant plissé finement. Le chapeau qui l'accompagnait était en taffetas noir, la calotte était gaufrée, le bord peu large, légèrement « capeline » et bordé d'un volant gaufré. Les chapeaux des fillettes restent assez cloches; ils sont peu garnis, on y voit des glands, des cordelières métalliques, de petites plumes couteau, des rubans en cocarde. Autant que possible assortir la teinte du chapeau à celle du manteau, et à cause de la difficulté des teintures, on trouve plus pratique de faire les deux objets avec le même tissu. Les vêtements pèlerines et imperméables sont indispensables pour enfants. On en voit un peu pour tous les goûts. Un joli modèle de pèlerine ne craignant ni la poussière ni la boue est en satin caoutchouté à petits carreaux jaune et marron. Rien n'est drôle comme ces bambins habillés de la sorte avec le capuchon de moine remonté en pointe cachant leurs boucles à moitié, et combien cela est plus pratique que le parapluie toujours gênant pour les petits qui ne savent pas se tenir, le penchent du côté où il ne faut pas et se pincent invariablement les doigts en l'ouvrant et le fermant.

Pour les enfants dont les cheveux courts sont habituellement bouclés, il est très joli de serrer la tête par un ruban assez large, fixé derrière par un point de chaînette, de façon à bien épouser la forme de la tête. Quand ce travail de fermeture est bien fait, le ruban reste facilement à sa place; il faut le baisser suffisamment sur le front et derrière pour ne laisser qu'une frange de boucles dépassant et encadrant le visage. Pour celles que la nature n'a pas dotées de cheveux frisés, la chevelure coupée à la Jeanne d'Arc est charmante. Ce genre convient à toutes les physionomies, il a l'avantage de ne pas fatiguer les cheveux qui se fortifient et deviennent plus abondants quand on les coupe souvent.

SIMONNE B...



1. — Costume composé d'une jupe de dialga clair et d'une veste de djersador noir, gilet de piqué blanc à boutons de jais.

2. — Petite robe de jersey rose bordée d'un biais de jersey bleu nattier. Ceinture brodée de soutache de laine bleue.

LES PETITS CONSEILS

Dans les grandes villes les marchandes de fleurs nous tentent à chaque coin de rue par leur bagnole faisant une masse parfumée aux teintes éclatantes. Elles sont charmantes, ces fleurs qui nous arrivent de si loin, et qui, malgré les journées et les nuits passées en voyage, annoncent déjà le printemps.

Malheureusement, il y a tant d'appels plus sérieux faits à notre bourse, que nous hésitons souvent à nous passer cette fantaisie. C'est cependant bien agréable de trouver son logis égayé par quelques fleurs, si simples soient-elles.

Si vous possédez une jolie coupe ancienne à forme évasée, allez un matin au marché aux fleurs pour vous procurer, pour quelques sous, du plant de violettes et de primevères; vous n'avez pas même besoin de vous soucier de rapporter de la terre et un pot. A votre retour, lavez bien les racines à grande eau, de façon à les débarrasser de la terre qui y reste attachée. Placez les pieds de violettes côte à côte dans votre coupe, et recouvrez d'eau jusqu'à la naissance des petites feuilles. Mettez au soleil si possible en ayant soin, tous les jours, de maintenir le niveau de l'eau.

Notes de la Semaine

Les Gothas et les Muses.

C'a été un des incidents les plus significatifs de cette guerre, féconde en émotions et en épreuves. Il y eut lundi huit jours, la Comédie représentait les *Noces Corinthiennes* d'Anatole France. Au moment où le bonhomme Hermas rendait grâces aux dieux qui font mûrir les fruits de la vigne et gourmandait sa femme de ne point assez se réjouir de ces biens; à ce moment précis, d'autres dieux, qui n'étaient pas les dieux de l'Hellade, répandirent sur Paris un déluge de feu. L'interprète — M. Silvain — s'arrêta, annonça d'une voix calme aux spectateurs le fâcheux événement, puis il revint à son rôle. La représentation s'acheva sans encombre, tandis qu'au dehors la canonnade grondait. Rapprochement pathétique et dont Victor Hugo, qui chérissait l'antithèse, eût tiré de ces vers gonflés d'anathèmes où il excellait. Oui, le long sifflement de la sirène d'alarme, les sourdes détonations de l'artillerie troublaient la sérénité des plus charmantes images qu'un poète ait jamais tracées de la vie antique. Hippias, le jeune marchand de Thessalie, aspire au bonheur et tout semble lui sourire. Il est beau, sain d'esprit et de corps, adroit dans ses entreprises :

Mon navire, parti de mon île natale
Par l'ordre paternel, vers l'onde occidentale
Au fond du port, déjà tourne son éperon.

Bientôt il espère conduire à l'autel Daphné, la fille d'Hermas et de Kallistra ; il la prendra sur sa nef, de myrtes couronnée, et tous deux aborderont au rivage où les attend la félicité.

Quand tu seras entrée, epouse, en ma maison
Nous connaîtrons la paix, le foyer, l'abondance
L'amitié, les enfants, la tardive prudence
Et nous vivrons pareils à deux arbres jumeaux
Qui versent l'ombre fraîche en mêlant leurs rameaux.

Le navigateur, riche de souvenirs, a vu des villes fameuses, Tibur, Néapolis, Pœstum, Anconia, les arcs et les jardins de César, les vergers de Sicile. Les trésors rapportés de ses voyages, Daphné les trouvera à bord du vaisseau sur lequel il la presse de s'embarquer.

Là sont les colliers d'or, les voiles d'Orient.
Les coupes, les parfums qu'enclôt l'onyx brillant.

Ces présents ont moins de prix pour la jeune fille que les humbles objets familiers à son enfance; elle leur dit adieu; et la description qu'elle en fait est si expressive, si sensible, si fidèle, que nous croyons les toucher. Le vieux logis s'anime à nos yeux

Salle qui t'égayas le jour où je suis née,
Toi l'appui du foyer, colonne où chaque année
Mon père mesurait, en se réjouissant,
La récente hauteur de mon front grandissant,
Pavé clair, imprégné d'essence aux jours de fête,
Et que je vis longtemps si voisin de ma tête
Lorsque mon scarabée aux élytres d'azur,
Captif au bout d'un fil, grimpait le long du mur,
Et quand, pliant l'osier en une trame égale,
Je faisais une cage à ma brune cigale...

Tableaux de fraîcheur et d'innocence... Nous éprouvions, à en goûter la douceur, un ravissement qui s'alliait à quelque fierté. En cette nuit d'horreur, alors que les Goths souillaient de leurs Gothas le ciel de France, des Français assemblés écoutaient de beaux vers, parfumés d'atticisme. Ainsi — selon la jolie comparaison de Gustave Téry — ainsi la martyre de la légende dorée, pendant qu'on la menait au supplice, jetait des fleurs à ses bourreaux.

Hélas! le drame dévore l'idylle, les cyprès étouffent les roses. Daphné n'épousera point celui qu'elle adore. Sa mère, Kallistra, atteinte d'un mal qui la tue, promet à son Dieu, s'il l'en délivre, de lui sacrifier le bonheur terrestre de cette nouvelle Iphigénie. Qu'elle guérisse, et la vierge, veuve avant l'hymen, deviendra la servante du Seigneur. Ce n'est pas que la cruelle Kallistra tienne à la vie. Elle veut vivre pour répandre parmi les hommes la foi dont elle est brûlée. Daphné accepte l'immolation, profère le serment qui la lie à jamais. La lutte va s'engager, opposer l'un à l'autre deux devoirs, le double devoir de respecter les engagements pris envers l'époux divin et envers l'époux mortel. Conflit poignant et sans issue, dont chaque soubresaut provoque une réaction douloureuse.

Les phrases d'Anatole France, ces pages d'une limpidité de source et d'une transparence de cristal, réflètent, dans leurs mots lumineux et légers, l'agonie d'une âme, la fin d'un monde. L'œuvre se déroule en des temps exceptionnellement tragiques; elle évolue parmi le désordre et l'angoisse, à l'heure où naît le christianisme, sur les fondements ébranlés de la civilisation païenne. Mais le monument n'est pas encore détruit; il résiste à l'assaut des novateurs... Quel dut être l'effroi de ceux qui assistèrent — témoins bouleversés — à la lutte formidable ! Sollicités par la vérité nouvelle, retenus par la force des habitudes et le respect des traditions, la plupart demeuraient indécis, à mi-chemin de l'avenir et du passé. L'auteur de *Thaïs* analyse leurs tourments; il y compatit; à les contempler, il ressent cette profonde tristesse qu'inspire aux philosophes le spectacle des incertitudes et des misères humaines.

Une crise analogue (c'est une des réflexions qui nous poursuivaient durant cette soirée mémorable) n'agite-t-elle pas présentement l'univers ? Tous les peuples soulevés; la confusion des idées et la bataille des intérêts; l'exaltation d'orgueil d'une race insatiable qu'aucune conquête ne peut assouvir; le triomphe provisoire de la force brutale. Mille raisons de craindre. Mais, sans doute, mille raisons d'avoir confiance. Le droit ne saurait périr quand des millions de soldats sont résolus à aller, pour le défendre, jusqu'au bout du sacrifice...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

Vers la Joie par la Douleur

Ma chère Cousine,

Il paraît que pendant la dernière alerte de gothas, tandis que les Allemands commettaient leurs crimes sur Paris, on entendit tout à coup au fond d'une paisible cité de l'Avenue du Bois, la plainte d'un andante de Beethoven. La musicienne — c'était peut-être un musicien — sans crainte des bombes, jouait, dans une nuit profonde, l'immortelle phrase du Clair de Lune qui s'exhale avec la tristesse infinie d'un sanglot.

« Oh ! firent les hôtes d'un petit hôtel voisin, c'est trop fort... pendant qu'on assassine des femmes et des enfants jouer du piano ! »

« Nom de ....! rugit un monsieur, on dirait de la musique allemande. »

Ce n'était pas l'heure de discourir, les projectiles tombaient dru comme grêle, nos feux de barrage faisaient rage... chacun se tut... une grande douleur passait sur la terre !... Cependant, dans les ténèbres, à travers une sorte d'accalmie, s'achevait la mélodie douce et déchirante.

« C'est tout de même beau, murmura quelqu'un...

— Beau ! la musique d'un immonde Allemand !... »

Le lendemain, chacun discuta passionnément de la chose... Qui avait raison ?... le mélomane ?... le patriote ?...

Il est toujours bien difficile de juger sûrement une question, c'est au contraire à la portée de tout le monde de dire avec simplicité les sentiments tels qu'on les éprouve.

Il me semble, moi, que je n'aurais pas imposé à des voisins, dont je ne connais pas la sensibilité, une musique si belle qu'elle fût, pouvant fatiguer leurs nerfs, exaspérer leur émotion, et, pour tout dire, les incommoder... Mais je n'aurais pas cru manquer de respect à des Français en jouant du Beethoven...

Beethoven n'est pas un Allemand, c'est un génie humain! Il est le poète éternel de la nature et de l'âme, un fils de ce Rhin dont les bords furent souvent français. Et puis, ce fut l'homme qui eut ce suprême courage, malheureux, désespéré, trahi de tous, accablé de pauvreté, souffrant d'une surdité incurable, de chanter la Joie, dans un des plus beaux purs chefs-d'œuvre du monde, dans cette neuvième symphonie qui atteint des sommets sublimes. Ses compatriotes laissèrent mourir sur un grabat cet être doux et simple, ce titan qui se réfugiait avec transport dans les spectacles de la nature et recueillait dans son cœur le murmure des ruisselets, le chant des oiseaux et des fleurs, et qui disait passionnément : « Personne ne peut aimer la campagne comme moi, j'aime un arbre plus qu'un homme. » Il écrivait encore : « Le sud de la France, c'est là que je voudrais vivre! », car il adorait notre soleil et la lumière de notre pays! Et vivant parmi ces Boches qui le persécutaient, il rêvait d'horizons plus cléments, d'amis pouvant comprendre à la fois sa misère et son génie!

Beethoven fut une victime des Prussiens.

« O Dieu! à mon secours, écrit-il sur un de ses carnets, tu me vois abandonné de l'humanité entière parce que je ne veux pas pactiser avec l'injustice. »

Il adorait la liberté et ses compatriotes firent de lui un mendiant. Il l'aimait tant, qu'il écrivit avec une fougue passionnée sa fameuse Symphonie Héroïque, pour glorifier Bonaparte, le jeune consul qui lui apparut le sauveur de la France!... Dans la prison morale où il vivait emmuré, n'entendant plus la musique des voix humaines il sentit d'une manière aiguë toutes les laideurs de la pauvreté, toutes les cruautés de l'abandon et cependant, malgré ces souffrances, il sut lever ses yeux là-haut, dans les espaces divins où tout est amour et pureté.

« Pauvre Beethoven, griffonnait-il, il n'est point de bonheur pour toi dans ce monde; dans les régions de l'idéal seulement, tu peux trouver la paix et le bonheur... » Et dans un testament qu'un de ses fervents, M. Louis Barthou, nous commenta un jour avec une émotion extraordinaire, Beethoven pousse encore ce cri de détresse : « O hommes! si vous lisez un jour ceci, pensez que vous avez été *injustes* pour moi ! Et que le malheureux se console en trouvant un malheureux comme moi, qui, malgré tous les obstacles de la nature, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour être admis au rang des artistes et des hommes d'élite! »

Et parce que Beethoven a connu toutes les détresses de l'âme, toutes les peines de l'amour, toutes les déchéances d'une affreuse infirmité, toutes les trahisons des hommes, il est magnifique qu'il ait couronné sa vie par le plus grand cri d'espoir qui soit jamais sorti d'un cœur humain.

Oh ! ce thème de la Joie, cet appel presque déchirant à je ne sais quel paradis : *mi la..., la mi...*, et le final surhumain qui chante la fraternité de tous les hommes, en une sorte de bonheur éperdu gagné par la douleur... On voudrait que l'homme qui a écrit cette montée formidable vers la Beauté, vers la Lumière, ce génie qui, dans un transport magnifique, fait communier tous les êtres éprouvés, dans la joie des mauvais instincts vaincus, on voudrait que cet homme-là fut Boche !... Ça, c'est impossible.

S'il n'avait point été martyrisé comme il le fut par les brutes qui l'entouraient, il n'aurait jamais trouvé ces accents désespérés et héroïques et ces cris de triomphe quand il toucha l'Idéal.

Ecoutez ce qu'écrivit autrefois Louis Barthou, parlant de cette fameuse Neuvième, qui est le summum de l'Art : « C'est l'âme de Beethoven qui se libère, s'arrache à ses tristesses douloureuses, à ses mélancolies poignantes, aux misères tragiques de la condition humaine et s'élève au milieu des clameurs triomphantes vers le sanctuaire où rayonne la divine étincelle de joie. A ses frères rassemblés elle dit la voûte splendide des cieux, où volent des soleils, la grandeur et la bonté de Dieu, l'allégresse de la bataille où les jeunes guerriers donnent leur vie pour la liberté, les caresses et les reflets d'un paysage champêtre, les transports de l'amour, la douceur de l'amitié, la délicatesse des fleurs, la fraternité des hommes. Toute la destinée de Beethoven et toute son œuvre sont dans cette victoire de *la Douleur par la Joie.* »

Voilà pourquoi je comprends parfaitement qu'en ces temps où tous les cœurs vivent dans une angoisse inexprimable, d'instinct, on songe au grand, à l'immortel Beethoven que Dieu fit naître en Bochie pour lui faire connaître plus âprement le prix de la Douleur... et le calvaire de l'Injustice... « C'est là que je voudrais vivre! », disait-il en parlant de notre Midi ensoleillé... C'est là, dans notre belle France, que nous avons le droit de l'aimer... Et qui sait... peut-être Beethoven, du haut du ciel, goûta-t-il l'hommage un peu excentrique mais fervent de la dévote créature qui, par une nuit sinistre, retrouva sous ses doigts la pensée de celui qui du fond de ses abîmes de douleurs chanta, sur la terre, la Justice..., l'Espérance..., la Joie...

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Créons des places

Elles ont du travail en ce moment, nos chères maisons...; les mardis que lui consacre notre éminent ami, le Dr Baudet, ne suffisent plus à examiner tout le petit monde qui fait queue dans l'espoir de trouver place au soleil... Je voudrais que ceux qui passent indifférents dans la vie assistent à ces drames réels qu'ils ne soupçonnent pas.... ils verraient du théâtre vrai, des scènes pathétiques jouées sans cris, sans larmes, avec une sorte de désespoir profond et résigné qui bouleverse...

Le croirait-on? ce sont souvent les pères eux-mêmes qui nous amènent leurs gosses...

« La mère est partie », fait l'un d'eux, presque bas, d'un air accablé et farouche.

« Pour toujours ? »

L'homme ne répond pas, l'émotion l'étrangle, et lui qui fait la guerre depuis trois ans, ne veut pas pleurer pour cette trahison-là. Il tend la lettre qu'il a trouvée au logis en guise d'adieu... C'est l'adieu cynique d'une créature qui va à l'aventure... Et ils sont trois pauvres abandonnés, bien plus orphelins que les enfants qui ont perdu leur mère...

Il doit y avoir un vent de folie qui passe sur le cerveau de certaines femmes travaillant au dehors, car cette semaine le cas s'est présenté plusieurs fois, et, naturellement, ce sont des enfants qu'il faut prendre tout de suite; le père repart au front, la permission est épuisée; une voisine veut bien se charger du petit un jour ou deux... Mais chacun a sa charge, n'est-ce pas, et le pauvre gosse traîne d'œuvre en œuvre, erre de porte en porte,

et partout il entend ce lamentable refrain : « Il n'y a pas de place !... Revenez plus tard... »

Devant l'angoisse de certains cas, il nous semble honteux de prononcer à notre tour ce triste : « Il n'y a pas de place!... » Alors nous nous ingénions. Mmes Fr. Warrain, Guernieri, Captier, Tessier, Truffier écrivent, télégraphient, font cent démarches dans toutes les directions ; le Dr Baudet résout la question par un de ses miracles habituels et c'est ainsi que de droite et de gauche nous plaçons ces petits isolés, en attendant qu'une nouvelle maison s'ouvre... Je supplie les cousines qui me lisent, de préférence celles qui sont aux environs de Paris, et qui auraient chez elles, dans leur bonne maison, place pour un ou deux enfants, de me signaler leur hospitalité... Elles nous garderaient ces mioches le temps de nous retourner et d'installer une nouvelle Maison claire...

Car, je le répète, il est inhumain, il est abominable, il est odieux de répondre à un soldat qui, depuis des mois, expose sa vie pour notre France : — « Passez votre chemin, mon brave, retournez sous vos obus, faites-vous casser la figure... vos enfants?... toutes nos excuses... vous voyez, il n'y a pas de place!... »

Il faut qu'il y ait de la place!...

Et qu'il y ait de la place pour tous... Jamais je n'oublierai les yeux du pauvre garçonnet pendant que le père, un territorial, me racontait ses interminables démarches. Partout avait sonné le même glas... alors que faire?... Le petit écoutait... et j'aurais voulu qu'il n'entendît pas... Quelle opinion pouvait se faire de la société, cette petite épave ballottée, cahotée, désolée et refusée par tous, et quels souvenirs ironiques s'amassaient dans son cœur, dans ce moment même où il voyait le cas que l'on faisait de ces poilus tant vantés, dont on laissait les fils errants dans la rue...

Cela ne doit pas être.

Cela ne peut pas être.

Il faut que chacun prenne sa part de ces crimes commis contre l'enfance, et nous aide dans le sauvetage de ces *victimes* innocentes.

Hélas ! Nous avons eu cette semaine notre premier deuil..., une chère petite est morte... et nous savions qu'elle était condamnée!... L'enfant, à la suite d'une méningite tuberculeuse, était restée faible, les jambes à moitié paralysées, pâle, anémiée, toussant... Elle aussi avait été refusée partout... Les sanatoria débordent de monde et là où il en faudrait cent, on en compte quatre...

Nous avons à Lens-Lestang un pavillon isolé, et, ce qui est mieux, M. Jacques, l'infirmier admirable que nous avons éprouvé pendant trois ans d'hôpital ! C'est un saint laïque, une âme charmante d'apôtre. « Je vous remercie, avait-il écrit très simplement, de me donner l'occasion de me dévouer. » Il ne quitta cette fillette, condamnée, ni jour ni nuit, s'occupant lui-même des stérilisations, cependant que nous écrivions au préfet de la Drôme qui fut toujours si bon pour notre œuvre, en lui demandant un sanatorium, payant pour l'enfant. « Le département n'en a pas, répondit-il. Nous envoyons nos enfants à Hauteville, dans l'Ain, mais il n'y a pas de place... » Alors la chère petite s'éteignit doucement chez nous, entourée de soins tendres et pieux. Et le cher M. Jacques écrit : « J'aurais préféré mourir que d'avoir été obligé de vous annoncer la mort de ma petite Jeannine. Pourtant j'ai fait tout mon possible et peut-être même l'impossible pour sauver cette pauvre fillette !... »

Nous la prîmes dans un triste logis sans air, fille d'une mère courageuse, travaillant du matin au soir et dans l'impossibilité de lui donner les soins nécessaires, et cela nous est du moins une consolation qu'avant de terminer sa frêle existence, notre Jeannine ait connu un peu de soleil, de joie, de lumière, et qu'elle se soit éteinte devant un beau paysage, sous des regards dévoués et tendres.

« Hier, après-midi, nous avons conduit au cimetière notre Jeannine, écrit M. Proton, le président de la Maison claire de Lens-Lestang. Des mains pieuses et dévouées avaient orné le cercueil de couronnes, de feuillages et de fleurs. Un cortège de personnes amies, M. le maire en tête, accompagna fidèlement l'enfant jusqu'à l'église, puis jusqu'à la tombe qui sera entretenue, soignée par nos filles claires. »

Or, notre œuvre ne devait pas se préoccuper des *tuberculeux*. Nous avons le devoir de *préserver* et de prendre dans nos Maisons claires seulement les enfants menacés; mais quand on trouvera sur sa route des pauvres Jeannines atteintes mortellement, dont *personne* ne *veut*, que faire?...

C'est au nom de cette Jeannine et de toutes ces pauvres petites qu'on nous aide à sauver à temps que je remercie d'un cœur profondément ému nos amis .. L'*Ecole Centrale* vient de prendre une touchante initiative. Tous les élèves, jeunes gens de l'élite française, dont la bourse tant de fois sollicitée pourrait cependant se fermer, ont tenu à souscrire pour nos enfants clairs. Le directeur et le haut personnel de cette grande école donnèrent l'exemple, et c'est le commandant Demange qui me fit le grand honneur d'apporter lui-même ce qu'il appelle « *l'obole de l'Ecole Centrale* » et que nous trouvons un don d'une spontanéité et d'une générosité charmantes.

Nous garderons dans nos archives ces listes portant l'en-tête de l'école et les noms des élèves qui peut-être deviendront des célébrités, et nous leur demandons la permission de nommer *Promotion de l'Ecole Centrale* les enfants que nous venons d'envoyer à Sourdeval, le quinze mars, et qui sont les suivants :

Jeanne et Germaine Bender 10 et 8 ans, père 93e territorial. — Marcelle Bordou, 10 ans. — Germaine Heissler, 5 ans, sans père, mère malade. — Georgette Rames, 5 ans, père réformé n° 1, mère décédée. — Suzanne Racine, 6 ans, père mobilisé en Italie — Jeanne Simonet, père prisonnier, évadé. — Francine Thoreau, 6 ans, père mort pour la patrie en 1916. — Lucie Villa, 5 ans, père 217e d'inf. — Marcelle Guille, père disparu depuis 1914 dans la Somme, (2e séjour nécessité). — Jeanne et Amélie Toussaint, 10 et 8 ans, enfants sans domicile, maison atteinte par un gotha. — Raymonde Dehon (2e séjour nécessité).

Et comment dire aussi notre reconnaissance à l'infatigable, à la miraculeuse, à la merveilleuse Mme Rutlidge!

Nous parlerons la prochaine fois du beau don transmis par Hanoï, et d'autant plus charmant qu'il fut le fruit d'une kermesse enfantine donnée par la Société philharmonique, à l'occasion des Maisons claires.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION
Pour les « *Maisons claires* »

Montant de la souscription au 6 mars . .	367.873 fr. 80
Total de la 40e liste arrêtée le 13 mars .	10.721 fr. 65
Subventions	270 fr. »
Total général. . . .	378.865 fr. 45

(Voir page 250, la liste des souscripteurs.)

L'Adoption des Prisonniers

On nous signale le camp d'Entin (Holstein), Allemagne du Nord, comme particulièrement malheureux. Les prisonniers ont dû procéder eux-mêmes à leur installation qui s'est effectuée en décembre dernier par une température épouvantable. La nourriture est un mythe, l'éclairage est représenté par une lanterne placée au centre des dortoirs. Quant à l'espace dont ils disposent au dehors il consiste en une cour de soixante mètres carrés... Que de tuberculeux en perspective, hélas !... Luttons contre le mal qu'ils font sciemment, luttons aussi contre le mal du pays qui envahit ces jeunes soldats lorsqu'ils se sentent abandonnés et protégeons le camp d'Entin.

Les Envois au Front

La place nous manque aujourd'hui : disons simplement que notre 49,713e envoi a été fait! et mentionnons cette demande :

Le lieutenant Espardeilla, officier pionnier, 122e régiment d'infanterie, C. H. R., secteur postal 139, demande pour ses hommes du secteur d'Alsace des livres, revues, chansonnettes, jeux qui les aideront à passer moins péniblement le temps dans ces régions un peu dures.

Le Journal de l'Université des Annales

Nous donnerons la prochaine fois le compte rendu des conférences qui eurent cette semaine encore un succès considérable, notamment la conférence de M. James Hyde sur l'Université d'Harvard, honorée par la présidence de M. Sharp, ambassadeur en France des Etats-Unis, et la conférence de M. Jean Richepin, sur l'Alsace qui fut une des plus belles et émouvantes de la saison. Donnons aujourd'hui seulement le sommaire du N° qui vient de paraître le 15 mars et publie les conférences suivantes :

SOMMAIRE DU N° VII

Pour la Terre Française.
Conférence de M. Edouard Herriot

La Révolution russe, racontée par un témoin.
Conférence de M. Raymond Recouly.

La Carthage de Salammbô... et l'autre.
Conférence de Mme Delarue-Mardrus.

Comment on cultive sa volonté (3e entretien) :
Être Soi, par Mme Yvonne Sarcey.

Les Chansons animées pour enfants, par Mlle H. Régnier.

Les 24 Nos de l'année scolaire ; 12 francs.
le N° : 60 centimes.

LES ÉVÉNEMENTS

18 mars 1918.

PAIX « DÉSHONORANTE ». — Il ne s'est trouvé personne pour célébrer l'anniversaire de la révolution russe. On n'a pu que mesurer l'abîme où s'engloutissent tant d'espérances. Tout ce que les patriotes, du grand-duc Nicolas au général Broussilof avaient chaleureusement salué s'est évanoui devant l'utopie et la trahison.

Ici on voyait cette révolution à travers la nôtre; on évoquait les gloires de l'An II. Alors que Kerensky pouvait être un autre Danton, sa dictature toute en parole ne résista pas à l'or allemand, à la corruption, à Lénine, à Trotsky, les dignes successeurs du moine Raspoutine, de Protopopof, de Sturmer et de ce comte White, qui, bien avant eux déjà, parlait de l'invasion autrichienne en Serbie comme d'un châtiment mérité. Aujourd'hui la grande Russie est, en Europe, réduite à ce qu'elle était au temps d'Yvan le Terrible. Elle se voit amputée de tout l'héritage de Pierre le Grand. Les armées allemandes ne sont pas seulement à Riga, à Reval, à Kiev, à Odessa, le grenier tant convoité, en Finlande, mais par des cessions de côtes à cette nouvelle vassale, Berlin lui retire tout débouché sur la mer en Europe, la réduit à un véritable esclavage économique.

Pétrograd est déchu et Moscou ne devient la capitale que pour voir la ratification du pacte de Brest-Litovsk, de la paix que les Soviets eux-mêmes stigmatisent, traitent de « déshonorante ». Lénine la fait accepter comme un répit temporaire, durant lequel la Russie se régénérerait comme l'Allemagne après Tilsitt. Après avoir désarmé leur pays, les bolcheviks parlent de lui créer une défense, de lui donner une « milice sociale ». Le bon billet. Et les Alliés pourraient désespérer s'ils ne savaient que sur les rives du Don « silencieux » le meilleur du patriotisme russe, sous la direction de Rodzianko, d'Alexeief et de Kornilof, travaille à la libération. Abandonner la Russie à l'Allemagne ce serait d'ailleurs une erreur dont le président Wilson et M. Balfour montrent tous les dangers. Même si la Russie ne réagissait pas, si, contrairement à ce qu'ils disent, les socialistes révolutionnaires posaient les armes, il ne faudrait pas laisser l'ennemi mettre la main sur le Transsibérien. Et c'est là que le Japon peut servir la cause de la civilisation. Mais la Russie ne doit pas confondre les rôles, écouter Berlin, ne pas voir que l'armée du mikado serait simplement la « fourrière » de l'Entente,

L'Allemagne n'avait pas espéré d'une victoire de ses armes tout ce que lui livrent l'imbécillité et la trahison. Et dans la hâte de ses appétits le parti militaire presse la réunion des provinces baltiques sour le sceptre de Guillaume II, duc de Courlande. Cependant, la Wilhelmstrasse toute à ses intrigues pour empêcher la Hollande de nous permettre d'affréter ceux de ses navires restés dans les ports alliés, voudrait qu'on attendît la liquidation russe et les premiers résultats de la prochaine offensive. De ce côté l'ennemi cherche à nous donner le change. Tandis que ses journaux prêchent l'expectative, déclarent que la « monstrueuse » attaque d'Hindenburg, à Spa Ludendorf presse les derniers préparatifs, concentre les hommes et l'artillerie devant nos lignes. L'Allemagne peut hésiter, mais elle déclenchera son attaque comme ses raids aériens, comme elle décrète ce que M. Clemenceau appelle justement des « assassinats ». Faut-il ajouter que dans cette veillée d'armes Paris s'habitue à devenir un autre Verdun, et les plus rudes chaos, les catastrophes comme celle de la Courneuve ne font que retremper ses nerfs et son courage.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Notre excellent confrère, le vaillant Alsacien Emile Hinzelin, nous envoie cette note intéressante et touchante — fait nouveau qui grossit le dossier des abominations allemandes:

Dans la Forteresse.

XIV. — Mlle Guérin, de Wallersbach, est morte en décembre 1917, à la suite des mauvais traitements que lui ont fait subir les Allemands. Elle était admirée de tous pour sa noble fidélité aux souvenirs français. Chaque année, elle couvrait de fleurs les tombes de nos soldats morts en Lorraine pendant la guerre de 1870.

Dès le début de la guerre actuelle, les Allemands l'ont conduite à Coblentz et l'ont enfermée, avec des filles publiques, dans la forteresse d'Ehrenhemstein.

A l'officier qui l'interrogeait, elle répondit :

— Ici, je me retrouve presque chez moi.

— Vous ?

— Oui, moi. Mon grand-père a été gouverneur de Coblentz et d'Ehrenhemstein sous Napoléon Ier.

Inutile d'ajouter que cette réponse lui valut un surcroît de peine.

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

En regardant le portrait de M. Baker, à la première page de ce numéro, vous aurez été frappé de l'air d'extrême jeunesse de notre hôte.

C'est un homme nouveau. Il n'entra dans la vie politique comme maire de Cleveland (Ohio), qu'au mois d'octobre 1912 ; il remplit cette fonction jusqu'en mars 1916. Le président Wilson, ayant remarqué ses puissantes qualités d'organisateur, le nomma d'emblée ministre de la Guerre des Etats-Unis.

Si M. Raymond Poincaré voulait prendre une décision semblable, la Constitution française ne le lui permettrait point. Peut-être est-ce fâcheux.

Voilà donc M. Baker ministre, de par la grâce présidentielle.

La responsabilité qu'il assumait était des plus lourdes, car l'évolution des relations des Etats-Unis avec l'Allemagne commençait déjà à cette époque à se précipiter dans le sens de la guerre.

M. Baker tint à honneur que le grave événement qui se préparait ne trouvât pas son pays dépourvu, et il adopta, dès son entrée en fonctions, une politique d'active préparation à la guerre.

Depuis six mois, sa tâche s'est augmentée encore mais ne l'a pas trouvé inégal à l'œuvre qu'il avait à accomplir : de créer, d'équiper une armée qui ne fût inférieure ni à celle qu'elle avait à combattre ni à celles aux côtés desquelles elle venait prendre sa place au front.

Enrôlement des recrues, entraînement des troupes, munitions, chaque chose fut étudiée avec cette lucidité d'esprit qui caractérise le *business man* américain, puis organisée avec une méthode dont nous avons déjà pu apprécier les résultats.

Tous ceux de nos lecteurs qui ont aimé *Sylvette et son blessé*, le délicieux roman de Charles Foley, liront avec un égal plaisir *Le Roman d'un Soldat*, du même auteur. Rien de plus jeune, de plus tendre, de plus émouvant que cette histoire romanesque et cependant si vraie d'une femme passionnément aimée.

BLOC-NOTES

DEUX THÈSES

Les raids aériens sur les villes ouvertes auront été peut-être la plus lourde erreur morale de l'Allemagne dans la conduite de la guerre. Ils n'ont pas précipité vers la paix allemande les populations menacées. Au contraire, les représailles qu'ils nous ont amenés et nous amèneront encore à exercer sur les villes des bords du Rhin, représailles nécessaires et légitimes, contribueront fortement à envenimer la situation intérieure de nos ennemis.

J'ai entendu récemment un diplomate de pays neutre raconter des conversations auxquelles il avait assisté en Bavière et en Saxe. Deux thèses sur les raids y étaient en présence. Les commerçants, les industriels, les financiers allemands sont profondément préoccupés des lendemains de la guerre. Ils songent à la reprise des affaires à Paris et à Londres et se demandent si des meurtres odieux de femmes et d'enfants ne vont pas créer contre l'Allemagne un état de haine et une exécration endémiques. L'autre thèse montre la prétention de terroriser notre ville et la monstrueuse joie de l'abîmer, sans se soucier des revanches futures.

C'est cette dernière qui l'a emporté : nous ne l'oublierons jamais. Les Parisiens, dont on croit la mémoire trop légère, réserveront plus tard de dures surprises aux auteurs de ces sauvageries inouïes. La paix aura beau être conclue et signée par les gouvernements, l'esprit de vengeance survivra. Il nous empêchera d'être de nouveau les dupes des barbares, transformés en négociants obséquieux. Nous saurons retrouver la bête fauve sous le commis voyageur.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Les mots héroïques...

L'évêque de Tarbes, Mgr Schœpfer en cite plusieurs dans l'éloquente lettre pastorale que nous avons sous les yeux.

D'abord l'émouvante repartie du général de Castelnau.

— Que ferez-vous après la guerre ? lui demandait-on.

— Après la guerre, dit-il, je pleurerai mes fils.

Il en avait vu tomber trois, « sa joie et sa couronne ». Mais pour abandonner son âme à la douleur paternelle, il attend que soient pansées, par la victoire définitive, les blessures de la Patrie.

A côté de ce trait sublime, Mgr Schœpfer rapporte une parole non moins belle qu'il a recueillie de la bouche d'une simple paysanne de Bigorre. Elle avait perdu son mari. L'évêque essayait de la consoler.

— Il est mort pour la France, répondit-elle. Elle était sa mère. Je n'étais que sa femme.

Mgr Schœpfer propose ces grands exemples à l'admiration de tous. « Ils existent par milliers », déclare-t-il. Il le sait mieux que personne. Il est né, comme notre cher collaborateur Mgr Herscher, son ami, sur cette terre alsacienne, où fleurissent la fidélité chevaleresque et le dévouement.

Paris s'accoutume à la perspective de recevoir la visite des Gothas.

Scène croquée d'après nature par notre collaboratrice Éveline Le Maire, le soir de la dernière alerte.

Grand émoi dans toute la maison : va-et-vient dans les appartements, voix étouffées dans l'escalier obscur, descente à la cave.

Parmi les caisses, les planches, la vieille

ferraille mises là par le concierge, des groupes s'installent, des conversations s'ébauchent, les enfants se réunissent et font connaissance.

Petit Pierre, sept ans, propose de jouer à la cachette. Ces recoins sombres, ces couloirs inconnus, ces portes pleines de mystère, cette obscurité et cette odeur étrange sont bien le cadre rêvé pour une partie merveilleuse. De sa petite voix autoritaire il décrète, ordonne, distribue les rôles et met toute la marmaille en train. Les parents occupés de ce qui va peut-être se passer là-haut dans les appartements abandonnés, les laissent jouer à leur aise, sans intervenir dans cette grande affaire.

Tout à coup, parmi la petite bande, ce sont des cris, des mots violents, le jeu cesse.

Petit Pierre, le nez en l'air et les mains dans ses poches, revient auprès de maman d'un pas solennel, tandis qu'un br it sourd annonce que le canon tonne toujours sur la ville réveillée.

— Que se passe-t-il ? demandent les parents étonnés de ce brusque changement.

Les sourcils relevés, un sourire méprisant aux lèvres, Petit Pierre laisse tomber avec dédain :

— C'en est un qui a peur !...

La phrase est à peine finie quand un bonhomme de cinq ans, rouge, congestionné, furieux, se précipite vers le groupe familial. D'une voix étranglée, mal remise de sa frayeur, de sa rancune et de sa colère, il glapit alors :

— C'est pas vrai, c'est pas vrai.

— Dis encore que t'avais pas peur ? interroge Petit Pierre menaçant.

— C'est pas vrai, j'ai pas peur des *aréos* et des Boches, comme tu disais, j'ai pas peur du canon.

— Alors, pourquoi que tu t'es sauvé en criant, vers ta maman ?

— C'est une souris grosse comme ça qui m'avait passé sur la jambe, réplique le bonhomme avec un regard plein de rancune vers le coin obscur, où s'est cachée la cause de son émotion.

LE DEVOIR DE L'ÉCRIVAIN

Nul ne peut s'imaginer l'effort auquel est obligé, pendant ces jours douloureux, celui dont l'honorable et difficile métier est d'écrire, d'apporter dans le journalisme, aux mêmes dates, avec la même aisance chaleureuse et régulière, à ses lecteurs qui sont ses amis, l'encouragement familier ou la simple distraction qu'ils lui font la faveur de toujours attendre de lui, comme un droit, car ils se sont abonnés à la sympathie affectueuse qu'ils lui témoignent, et ils « en veulent » pour le prix d'un attachement qu'ils sentent partagé. Quoi de plus délicat et de plus naturel ! Aussi l'écrivain comprend-il qu'il ne peut, moins que jamais, se dérober à sa tâche, et plus qu'à l'ordinaire encore, a-t-il conscience en même temps de sa faiblesse à la remplir. Il n'ose plus se reconnaître le droit de parler avec la liberté insouciante qu'on lui accorde si généreusement. A quel titre ? Et pour dire quoi ? Pour renseigner ? Il ne sait rien. Et saurait-il quelque chose qu'il a le devoir de le taire. Pour donner du courage à autrui ? Mais c'est d'autrui qu'il le reçoit. Oui, c'est toujours par celui qu'il exhorte qu'il est lui-même exhorté... Quand il prêche la vaillance, il ne le fait au fond que pour se remonter le premier, il chante en traversant le bois. Ah ! le pauvre professeur d'énergie qui ne serait rien sans ses élèves ! Comme il lui coûte d'avoir l'air, par les dehors d'une assurance avantageuse, de se proposer en exemple quand c'est lui qui, ému, bouleversé, n'a au contraire qu'à jeter les yeux en haut, en bas, partout, autour de sa petitesse, pour être suffoqué d'héroïsme, de grandeur et de beauté morales dont l'inimitable perfection le plonge dans le néant de son insuffisance.

Comme nous sentons, souffrons, éprouvons tous de même ! avec la même profondeur voulue, le même étonnement de nos alternatives de fièvre et de tranquillité ! Le bel ensemble de patience que nous obtenons ! L'admirable et consolateur unisson de tristesse ! Nous pouvons dire des choses très ordinaires, elles cessent de l'être par les circonstances ; tout se transpose, tout nous transforme, et nous goûtons ainsi, dans la communauté de la grande épreuve, une espèce de joie douloureuse et sereine, pure et purifiante, qui nous rafraîchit et nous lave, qui perle sur nos âmes comme la rosée du malheur.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Des cérémonies traditionnelles s'accomplissent dans le palais royal de Madrid à l'occasion du Vendredi Saint.

Un épisode émouvant est celui de la remise de la peine capitale à un certain nombre de condamnés au moment de l'adoration de la Croix.

Le célébrant vient de déposer sur un coussin noir le reliquaire renfermant deux fragments de la vraie croix. Le roi se lève, s'approche, fait trois génuflexions, baise les reliques et prie. A ce moment, un prélat se prosterne à côté de lui tenant un plateau sur lequel est l'arrêt de mort des malfaiteurs, le tout ficelé d'un ruban noir.

— Majesté, dit l'évêque, la justice humaine les a condamnés à la dernière peine ; leur pardonnez-vous ?

Et le roi, toujours agenouillé, répond :

— Je leur pardonne afin que Dieu me pardonne à mon tour.

L'évêque remplace alors le ruban noir qui entoure le plateau qu'il porte par un ruban blanc, signe de pardon ; le roi fait l'offrande d'une once en or (ancienne monnaie qui vaut 80 francs), puis il se relève.

Alphonse XIII accordera-t-il, cette année, beaucoup de grâces ?

Se souvient-on que le carême fut décrété d'utilité publique par la Révolution ? C'était en 1794. Paris était affamé. Par arrêté de la Commune de Paris, chaque bouche fut réduite à une livre de viande par décade. Empruntons aux chroniqueurs de l'époque quelques détails pittoresques :

« Chaque jour, à la halle aux boucheries, des milliers d'individus, hommes et femmes, s'entassent dans les avenues étroites de la halle. Quand paraissent les porteurs, courbés sous des moitiés de bœufs, courant, malgré leur lourd fardeau, pour n'être pas assaillis, la foule se rue sur eux, dévorant des yeux la viande crue. Ce sont, de tous côtés, des cris et des imprécations. Quelquefois, les gendarmes lancent au galop leurs chevaux à travers les étalages, culbutant le monde et multipliant les accidents sous prétexte de les prévenir. Des agents de la Commune font ranger les femmes à la file ; mais, tandis qu'elles attendent leur tour en grelottant de froid, le peu de viande qui était à la vente disparaît bientôt, et la plupar sont obligées de se retirer les mains vides. L'irritation est si grande que, pour empêcher le sang de couler, l'administration de la police songe, dit-on, à défendre aux femmes d'aller à la boucherie avec des plats ou des assiettes ; elles ne pourront emporter que des serviettes.

« Le Comité révolutionnaire de la section des Droits de l'Homme vient de faire proclamer, au son du tambour, qu'il ne sera plus délivré de bœuf que pour les gens malades, et que ceux qui voudront en obtenir devront être munis de cartes spéciales. La proclamation faite, les femmes et les ouvriers se sont écriés :

» — Il faudra donc, à présent, faire du bouillon avec de la viande de chien ! »

Ce fut alors que Barrère — le gourmand et voluptueux Barrère, client somptueux de Méot et de Venua, fit en pleine Convention (le 21 février 1794) l'éloge du carême :

« L'institution du carême était puisée dans la nature : l'époque de l'année où nous sommes était connue, jadis, par des jeûneurs fanatiques ; les prêtres, qui avaient gâté partout l'ouvrage de la nature, avaient, en cela, suivi ses ordres invariables. La renaissance du printemps commande à l'homme de changer ses aliments, de se rapprocher quelque temps des ressources que la végétation fournit à la santé publique. Ce n'est pas au législateur à imiter le prêtre ; ce n'est pas à la Convention Nationale de faire ce que Moïse et le pape ont ordonné. Nos pères, nous mêmes, avons jeûné pour un saint du calendrier, pour un moine du dixième siècle. Jeûnons maintenant, pour la liberté ; faisons des économies momentanées ; imposons-nous volontairement une frugalité civique..., et nous aurons fondé, en même temps que les mœurs républicaines, celles de la tempérance et de l'égalité ! »

Le boucher Legendre appuya sa motion.

« Il est urgent, dit-il, que la Convention fasse pour la République ce que les prêtres avaient fait pour la superstition. Décrétons un carême civique : autrement, la disette de viande se fera sentir dans toute la République. »

La Convention décrète le carême civique...

Ne serait-il pas opportun, en 1918, de l'instituer à nouveau ?

Hélas ! il s'impose de lui-même.

Je parlais, à propos de la reprise d'*Antoine et Cléopâtre*, de l'acteur Gémier. Il eut des débuts très difficiles qu'il raconte gaiement. En ce temps là, il gagnait trois louis par mois au théâtre de Belleville, pour y jouer les plus grands rôles du répertoire.

« Comment faisiez-vous pour vivre avec ces appointements minuscules ?

— Oh ! vous savez, je ne riais pas tous les jours... J'ai couché sur un banc, certaine nuit étoilée, dans la rue des Pyrénées. Il m'arrivait des choses fantastiques. Un soir, tenez, je jouais un rôle d'homme du monde dans je ne sais plus quel mélo. Comme je n'avais pas des tas de chemises de rechange, avant de me rendre au théâtre, je passai chez la blanchisseuse prendre celle qu'elle avait à laver. Je voulais sous l'habit — quel habit, mon Dieu! — faire des effets de plastron. Elle m'enveloppe la chose dans un journal. Je gagne ma loge. Je déplie le paquet... Hélas ! toute l'encre d'imprimerie encore fraîche s'était transportée sur le plastron immaculé. On pouvait lire le titre du journal, le premier-Paris, les dernières nouvelles. Que faire ? Je pris une rapide décision. Ramassant une feuille de papier écolier, avec un crayon bleu à maquillage, par le milieu, je traçai une raie longitudinale représentant l'ouverture, puis les boutonnières. Et je fis autant d'effet ce soir-là que je pourrai ici en faire avec les plastrons les plus immaculés... Ah ! l'illusion ! »

Tout n'est-il pas illusion, au théâtre ?

SERGINES.

AUTOUR DE LA GUERRE

Celle qui est triste

Je la vois chez Mme B... tous les jeudis, de quatre à sept heures, elle fait partie de ce petit groupe d'ouvrières bénévoles qui viennent coudre ou tricoter, une fois par semaine, pour les pauvres ou pour les soldats. C'est une tradition déjà ancienne et qui remonte aux temps lointains de 1914, au début du premier hiver de guerre! A cette époque, toutes les femmes voulaient faire quelque chose, et sans attendre l'avis du gouvernement, elles avaient décrété une façon de mobilisation civile. Les unes servaient la France dans les hôpitaux ; les autres s'occupaient d'œuvres diverses ; et celles qui ne pouvaient rien faire que tricoter, tricotaient, avec quelle ardeur fébrile!... Cette belle ardeur s'est un peu calmée ; ce beau zèle s'est ralenti, comme il était inévitable. Cependant, Mme B... a conservé ses fidèles du jeudi, et de sa maison sortent encore des kilomètres de cache-nez et des montagnes de passe-montagnes.

La jeune femme dont je veux vous parler fut une des premières travailleuses, et la plus acharnée de toutes. En novembre 1914, elle était assise dans ce petit fauteuil bleu où je l'ai vue encore hier, où elle sera l'hiver prochain si la guerre n'est pas finie. Et elle coudra, raccommodera, tricotera pendant des années, s'il le faut, sans perdre une minute ou une parole, obstinée et silencieuse, avec cet air triste qui me la fit aimer... Trente ans, blonde, pâlotte, des yeux bleus qui l'embellissent, une de ces figures qui prennent toute leur expression sous les voiles de deuil... Le charme d'un bouquet de violettes, déjà respiré, un peu fané... A notre première entrevue, j'avoue qu'elle m'intéressa moins que les autres jeunes femmes. Elle ne disait rien. Ses amies parlaient. Les langues étaient aussi agiles que les doigts, aussi piquantes que les longues aiguilles. Chacune de ces dames avait quelqu'un à vanter et quelques autres à blâmer, chacune s'enorgueillissait d'un héros, mari, fils ou frère.

Chaque fois qu'une nouvelle venue pénétrait dans le cénacle, le même entretien recommençait, avec les mêmes rites immuables.

« Eh bien!... Vous avez des nouvelles de Paul?... — ou de Pierre, ou de Jean... — Il va bien?...

— Il allait bien la semaine dernière, je vous remercie...

— Pouvez-vous savoir où il est?...

— Bien sûr...

— C'est défendu de l'écrire?

— Mais on a des trucs... Il est en Lorraine... — ou en Artois, ou en Champagne. — Et le vôtre?

— Le mien?... Il est au repos, en ce moment. Il a été cité pour la seconde fois...

— Oh! que vous devez être heureuse!...

— Très heureuse... Mais j'aimerais bien qu'il eût une petite permission... Il l'a bien gagnée... »

Chœur des dames :

« Ah! les permissions!... On devrait en donner plus souvent... C'est que les généraux sont trop vieux, ma chère! Ils ont oublié que les pauvres soldats et les pauvres femmes souffrent de l'absence et que des permissions très fréquentes tueraient le cafard et conserveraient l'union des ménages...

— C'est ce que m'écrivait Alfred.

— Il a le cafard, Alfred?

— Lui?... Vous n'y pensez pas! Il a un moral magnifique...

— Comme Louis...

— Comme Maurice...

— Mon mari a fait deux prisonniers de sa main...

— Mon frère est décoré...

— Mon cousin qui est aviateur...

— Tenez! voilà sa lettre...

— Oh! Il y a une fleur dedans...

— Moi, je ne peux plus voir les civils. C'est de l'antiquaille ou du déchet...

— Ma chère, une femme qui n'a pas son poilu, en ce temps-ci, n'est pas intéressante...

— Chut! faites attention...

— Ah! oui... »

La dame blonde ne disait jamais rien, et les autres dames ne lui demandaient jamais rien... Quand une épouse attendrie sortait de son corsage une lettre froissée, écrite au crayon, quand une jeune fille faisait admirer la bague d'aluminium qui doublait, à son doigt, le symbolique anneau des fiançailles, la dame blonde souriait humblement et son doux regard semblait dire :

« J'aime votre bonheur. Je souhaite qu'il soit préservé... »

Rien de plus. Cependant, ses amies ne la négligeaient pas. Elles s'accordaient à louer sa bonne grâce et sa complaisance... et à lui coller toutes les petites corvées! Ecrire les adresses sur les paquets, réassortir les laines, faire une réclamation à tel magasin, etc...

« Lucie s'en chargera?... Vous voulez bien, ma petite Lucie?... C'est que moi, je n'ai plus la tête à moi. Vous comprenez, quand on a son mari au front... »

A la longue, ma curiosité fut si excitée que je voulus savoir où était le mari de Lucie. Elle rougit un peu et murmura :

« Il est souffrant, madame, bien souffrant...

— Dans un hôpital?

— Oh! non... Il est chez nous... On l'a réformé pour cause de faiblesse constitutionnelle... Il en a été désespéré... Mais ce n'est pas sa faute... »

Chœur des dames :

« Evidemment, ce n'est pas sa faute... On peut se rendre utile partout... Il fait ce qu'il peut... Mais enfin, c'est de la chance pour vous, qui avez le cœur tranquille et l'esprit libre... Vous ne pouvez pas comprendre ce que nous sentons, nous autres...

— Je comprends très bien...

— Non, ce n'est pas possible... »

La jeune femme sent bien que dans la pitié de ses amies, il y a un mépris involontaire, que son mari, à elle, son mari, qui n'est pas soldat, son mari qu'elle garde paraît un homme d'espèce inférieure, un Français de seconde classe. Qu'il soit désolé de son impuissance à combattre, qu'elle-même souffre de le voir malade, humilié, cruellement aigri par la sécurité qu'il n'eût pas cherchée, cela, en vérité, n'a aucune importance, Cela ne touche personne.

J'ai lu, dans les yeux tristes de Lucie, le secret de ce petit drame. J'ai deviné pourquoi elle se dévoue avec une abnégation infatigable à toutes les tâches ennuyeuses et fatigantes, pourquoi elle ne répond jamais aux insinuations malicieuses, pourquoi elle n'ose jamais sourire. La joie lui est interdite, comme un sacrilège ; sa douleur ne trouve pas d'écho sincère ; sa bonté paraît une rançon qu'elle paie au destin. Elle est en marge de la vie, écartée de communion nationale par l'ostracisme secret de celles qui pourraient, demain, être des veuves.

MARCELLE TINAYRE.



Pensées Brèves [1]

Lorsqu'on lit l'ensemble des publications germaniques réclamant depuis vingt ans une guerre de conquête, il est en vérité bien inutile de rechercher si, pendant la semaine des pourparlers qui précédèrent le conflit, l'empereur d'Allemagne voulait la guerre ou si comme cela semble probable, il eût préféré attendre pour compléter sa flotte.

Les historiens de l'avenir pourront appliquer à l'empereur Guillaume ce qu'écrivait jadis Macaulay de son ancêtre Frédéric II : « Pour étendre sa domination il a commis le crime de violer sa parole et plongé l'Europe dans une longue et ruineuse guerre. Pour lui permettre de dépouiller un voisin qu'il avait juré de défendre, la guerre a sévi sur tous les coins du globe. »

Une des principales difficultés au moment de la paix sera d'accorder quelque confiance à la signature des Allemands au bas d'un traité, après qu'on les a vus ne respecter que les règles internationales leur conférant des droits et rejeter celles qui leur imposaient des devoirs.

Il est funeste pour un peuple d'ôter au monde toute confiance en sa parole. Il faudrait remonter à l'époque des Carthaginois pour rencontrer un gouvernement obligé de témoigner envers un autre la défiance manifestée par le président Wilson à l'égard de la parole allemande. « Nul homme et nulle nation, écrivait-il en réponse aux propositions pacifiques du pape, ne peuvent accorder de confiance à un traité conclu avec le gouvernement allemand. »

Les révolutions, les commotions sociales, les guerres réalisent rarement les résultats rêvés par leurs auteurs. Les hommes qui firent la Terreur aboutirent à l'Empire et le rêve hégémonique des Allemands se terminera sans doute par leur ruine générale.

Les supplices, les tortures, les massacres, les déportations, les travaux forcés, tout ce que la joie de faire souffrir a pu suggérer à la férocité germanique s'est finalement tourné contre l'Allemagne. Elle a soulevé les malédictions de l'univers et assombri pour longtemps son avenir.

L'habitude est créatrice de réflexes dont le déclenchement s'effectue ensuite spontanément au moment nécessaire. C'est ce qui rend une troupe exercée si supérieure à une troupe récemment formée.

Les idées nouvelles sont si rares que celui qui en découvre une tend naturellement à exagérer son importance en l'appliquant à des sujets très différents. Il lui ôte ainsi une partie de sa valeur.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

LES POÈMES

VENDREDI SAINT

O doux Jésus au front sanglant, aux mains exsan-
[gues,
Ne pardonnez jamais aux Barbares du Nord
Qui mettent de l'horreur dans la paix de la mort !
Maudits soient-ils par Vous et dans toutes les lan-
[gues !

Vous, dont la robe blanche attirait les enfants
Dans la candeur des jours de fêtes,
Et qui disiez, d'un ton souverain : « Je défends
Que l'on touche à ces pures têtes !

Car l'Enfance est sacrée : elle parle du ciel.
Sur tous ces pas menus aux caprices étranges
Ecoutez palpiter l'aile errante des anges.
La ruche de mon Père est pleine de leur miel. »

Vous alliez, répétant d'émouvantes paroles,
Et les petits enfants, pieds nus sur les chemins,
Venaient, et sur leurs fronts vous posiez vos deux
[mains.
Leurs frères, les oiseaux, menaient des rondes
[folles.

Votre cœur immortel se rappelait, Seigneur,
Le pâle Nouveau-Né frissonnant dans la crèche
Que le bœuf caressait avec sa langue rêche
Et sa mère, la Vierge aux yeux beaux de candeur.

Votre robe de lin brillait sur chaque route,
O tendre pèlerin... mais, hélas ! un jour vint
— Jour mortel, jour sanglant, jour funèbre et
divin ! —
Où sans fin votre sang s'écoula goutte à goutte.

Vous étendez les bras maintenant sur la Croix
Pour la grande étreinte éternelle,
Jusqu'à l'heure où les morts se lèveront tout droits
Pour connaître une aube nouvelle.

O Jésus, qui disiez à l'instant de la mort
Des paroles de paix et de pardon sublime,
Puisque leur lâcheté se complaît dans le crime,
Ne pardonnez jamais aux Barbares du Nord !

Regardez ce qu'ils font aux enfants, ceux-là mêmes
Dont la candeur venait à Vous :
Ils les tuent!... et cela vaut tous les anathèmes
Et les plus farouches courroux !

Lorsque ces innocents reposent, têtes chères,
De quelque projectile effroyable et sournois
Ils les viennent frapper ... et les voici sans voix,
Inertes, mutilés, dans les bras de leurs mères.

Ils osent, Vous, le Juste, invoquer votre nom,
Se signer devant vos blessures !
Mon Dieu, vous ne pouvez les reconnaître. Non !
Leurs hommages sont des injures.

Ces infâmes voudraient en vous priant, Jésus,
Que vous fussiez des leurs!... La couronne d'épines,
Ils voudraient, ces soldats de honte et de rapines,
Mettre leur casque à pointe horrible par-dessus !

GABRIEL VOLLAND

MES SOUVENIRS

Rien qu'un peu de printemps contre la vitre d'or,
Rien que l'effeuillaison des heures monotones,
Rien que le lilas chaud, rien que le bonheur mort...
Rien qu'un peu de matin et quelques anémones.

Mes souvenirs, tenez dans le creux de mon bras,
Dans l'ombre que je fais en y cachant ma tête.
Mes souvenirs, volez bien bas, parlez tout bas,
Ainsi qu'il sied à des souvenirs de poète.

Comme vous êtes purs, vivants et parfumés
Quand vous vous blottissez dans cet étroit espace
Que font mes bras unis, amoureux et fermés
Autour de la tiédeur tout en pleurs de ma face !

Mes souvenirs, je vous ai là, fervents et doux,
Captifs comme les fleurs d'une corbeille close.
Le mensonge ébloui monte de mes genoux,
Touffu, tendre et serré comme une jeune rose.

C'est le silence et le frisson de longs instants,
Et c'est l'illusion et son haleine blonde,
Et c'est vous, Bien-aimé de mes anciens printemps,
Vous, mon amour éparse et ma chanson du monde.

Mes souvenirs, parlez tout bas, parlez tout bas
D'une bouche muette et d'une âme ravie...
Mes bras sont morts. Mes yeux sont clos. Je ne
[sais pas...
Je ne sais pas s'il fait du jour et de la vie...

Mes souvenirs. Mes pleurs trop doux. Mon cœur
[blessé...
Mal souffert. Cher pardon. Amour. Choses finies.
O rendez-vous des soirs... Une heure d'harmonies...
O passé de parfums, de musique...
O Passé !...

HÉLÈNE PICARD.

GAZETTE RIMÉE

L'ALERTE

On a fermé le volet, le rideau,
Eteint partout la plus mince lumière;
Chacun, déjà blotti dans le dodo
Tranquillement, ferme aussi la paupière.
Quand, tout à coup!... dans l'horreur de la nuit,
Au loin s'entend un effroyable bruit
Que l'on connaît, hélas!... et qui s'aggrave.
Puis un appel... c'est la voix du portier
Qui, sans répit, hurle dans l'escalier :
— Descendez tous !... Vite !... A la cave ! »

Tous ont bondi du lit, mais, aveuglés,
Ne trouvant rien sous la main qui tremblote,
A demi-nus s'élancent, affolés,
Tenant en mains, bas, bottine, ou culotte
Et c'est ainsi par toute la maison;
Ces fugitifs s'accroissent en raison
De la hauteur de l'immeuble. On se rue,
Dégringolant, se heurtant, ahuris...
Enfin!... voilà l'abri!... mais il est pris
Par tous les fuyards de la rue !

On s'est tassé. Sauvés! merci, mon Dieu!...
On n'entend plus — tels des soufflets de forges
Que des soupirs haletants. Peu à peu
Le calme et l'air réintègrent les gorges.
Et chacun se défend d'avoir eu peur :
— C'est pour Bébé, pour l'aïeul, pour la sœur,
Pour quant à soi de l'alerte on se moque.
Un des messieurs va même remonter
Là-haut, narguant la mort, pour y guetter
Le premier son de la breloque.

Le cœur grandit dans le commun danger;
On se sourit... on se parle; il se crée
Des amitiés. Il n'est plus d'étranger.
La voilà bien cette Union sacrée !
Auprès d'un tas de boulets — maigre stock —
Marthe et Julien ressentent le doux choc
Et les parents ont souri de la chose.
Un bel hymen s'ébauche en ce réduit;
Décidément, la cave est aujourd'hui
Le dernier salon où l'on cause.

Une heure passe, on est presque étonné
Quand le guetteur, d'en haut, clame à tue-tête:
— « Remontez donc!... la breloque a sonné! »
Pour peu l'on gronderait ce trouble-fête.
Sans se hâter, on reprend le chemin...
A chaque étage on se serre la main...
Puis on s'occupe à recoucher les mioches.
Mais tous les grands restent à supputer
Le nombre des bombes qu'ont dû jeter,
Sur la cité, les gothas boches.

Le lendemain les papas matineux
Sont descendus en quête des nouvelles.
Ils ont ouvert le journal, anxieux;
Un vif émoi se lit dans leurs prunelles.
Que de dangers, cette nuit, évités
Par leur prudence !... Aussi, de tous côtés,
On se sourit, offrant la main ouverte.
Ensemble on a fait la nique au trépas :
« Ce cher ami !... surtout n'oubliez pas
La cave... à la prochaine alerte ! »

OCTAVE PRADELS.

LA CATHÉDRALE

X

LA VIERGE DANS L'ART DES CATHÉDRALES

« *Il n'est pas bon que l'homme soit seul* » : ce mot, qui exigeait la création d'Ève, est applicable au Christ et à l'art chrétien, appelant, dans la vie religieuse et dans l'art, la « nouvelle Ève ».

Enlevez, par la pensée, du musée religieux universel les figures de madones, vous en appauvrissez les trésors dans une mesure difficilement assignable. A l'art en général, aussi bien qu'à celui de Raphaël, on pourrait appliquer ces vers de Musset :

> ...pour que l'oubli ne touche point à lui,
> Il suffit d'un enfant sur sa mère endormi.

Une moitié de l'humanité, peut-être la meilleure, la femme, aura servi à exprimer la moitié du divin pour nous, à révéler son aspect douceur, tendresse, charme, à côté de l'aspect force, fermeté, splendeur. Non que cela puisse aller sans ceci dans la Vierge, non plus que ceci sans cela dans le Christ; mais il s'agit de spécialité, et je crois bien que le Sauveur consentirait à dire, comme saint Louis, en modifiant un peu le sens du mot : « Pour les grâces, on s'adresse à ma mère ».

Aussi est-ce dès ses premiers jours que l'art chrétien associe à Jésus rédempteur son double féminin, la corédemptrice. La Vierge *orante* des Catacombes intercédait de ses deux bras levés ; l'*Orante mère*, qui porte Jésus sur son cœur comme un sceau et le voit répondre à ses supplications maternelles par une bénédiction parfois double : les nombreuses *maternités* qui succèdent, dévouant à l'Enfant-Dieu des préoccupations destinées finalement aux humains ; les Vierges dites de saint Luc, raides d'allure, mais pieuses, d'un type très pur et d'une tristesse douce qui impressionne : telles sont en gros les premières images. Les cathédrales s'en souviendront, car la continuité ne fait jamais défaut à l'art catholique. Elles hériteront en particulier de la Vierge en maternité qui, à l'occasion de l'*Adoration des mages*, scène dogmatique indéfiniment répétée, aura fleuri sur les sarcophages et dans les peintures.

Sous l'influence de l'Orient, l'église romaine consacrera longtemps les formes hiératiques, montrant la Vierge rigide, en majesté, comme en fonction rituelle. Marie trônera, telle une impératrice — « empérière des infernaux palus », dira notre Villon — servant elle-même de trône au petit Empereur-Dieu qu'elle présente de ses mains disposées symétriquement, sur des genoux qui forment siège. D'où l'expression des archéologues qui appellent ce type de vierge mère *Sedes Sapientiæ* (siège de la Sagesse). Celle-ci, la Sagesse éternelle, est alors le principal ; Marie s'efface, en dépit de son allure de haute matrone. En est-elle abaissée ? Elle-même ne le penserait point. Plus Jésus éclate en gloire, plus le trône vivant où il s'assied se fait voir élevé et digne d'honneur. On peut voir au tympan de la porte Sainte-Anne, à Notre-Dame de Paris, un développement de ce thème, dont la cathédrale de Monreale, en Sicile, offre une interprétation byzantine.

Dès le douzième siècle, d'ailleurs, le groupe

de la Vierge Mère commence à prendre un peu de souplesse et de mouvement. Le petit Jésus quitte tout doucement le giron sacré où il a d'abord affirmé sa réalité vivante; il essaie de petites excursions, d'abord sur le genou droit ou gauche de maman, puis sur son bras, en attendant que plus tard, bien plus tard, à ses côtés, il foule les herbes du paradis ou les plis de la robe.

On dirait que cette émancipation de l'Enfant-Dieu est de sa part une habileté tendre et comme une ruse d'amour. Sur le giron, au milieu de l'auréole, il était le personnage, le joyau; elle n'était, elle, que l'écrin précieux, la châsse pour la divine relique envoyée des cieux, le «siège» pour la session terrienne de la Sagesse: lui écarté, sa mère reste: et c'est sur elle que l'attention principale va se porter. Arbre charmant, fleuri de grâce et de miracle, en même temps que fructifiant, elle s'épanouira en liberté. Jésus sera le fruit, ornement et orgueil de la branche.

Du douzième siècle à la fin de l'ère des cathédrales, cette évolution va s'accélérer, sous la poussée de la dévotion mariale qui prend alors une intensité inouïe: dévotion qui fut pour la chrétienté un si grand bienfait et qui y déversa tant de charme. Une âme comme saint Bernard a embaumé de Marie tout son siècle et la suite des siècles; saint Dominique, avec son Rosaire, a posé sur les épaules de la rigide statue primitive une guirlande qui ne s'effeuillera plus.

Ce n'est pas à dire que les réussites d'art soient toujours ici à la hauteur des sentiments et que les Vierges de ces époques soient toutes belles; antérieurement au treizième siècle, surtout, il arrive que leurs formes soient déplaisantes. Gauches, frustes, certaines peuvent faire rire quiconque les regarde sans respect; mais quand on songe à la foi d'où elles procèdent, qu'elles suggèrent et qu'elles imprègnent d'amour, on préfère leur gaucherie à la banalité orgueilleuse d'œuvres soi-disant plus parfaites, mais où le coup de pouce est tout, la spiritualité rien, réussites trop faciles, fort étrangères au cœur de l'humanité.



Le symbolisme appliqué à la Vierge a donné lieu à diverses notations dont l'art des cathédrales s'enrichit, après celui des tout premiers siècles.

Le plus ancien symbole ajouté à la Vierge est l'étoile. *Une étoile sortira de Jacob.* L'étoile des mages concourt à élargir la signification de l'astre. La colombe s'y joint, pour figurer l'action de l'Esprit-Saint. L'arbre de l'Eden marquera de quoi la maternité de Marie nous relève. Un autre symbole, moins déterminé, sera le livre: rappel des prophéties peut-être, peut-être de la Loi que le Christ vient accomplir et dont Marie se pénètre. La couronne, c'est le pouvoir spirituel, la toute-puissance d'intercession *(omnipotentia supplex)* attribués à la « Reine des anges et des hommes ».

La pomme, que Marie tient en main et qu'elle montre, est au début d'une signification aussi claire: c'est le signe de la nouvelle Ève, qui relève devant Dieu la première. Nombre de nos statues de cathédrales, toutes celles des époques primitives s'en tiennent à ce départ; mais plus tard, on verra le symbole se voiler, parce que les artistes ne l'ayant pas compris, ainsi qu'il arrive, ils y introduiront des variantes prétendues qui en seront au vrai la destruction.

La première déviation consistera en ce que Marie, au lieu de présenter la pomme au spectateur, comme lui adressant la leçon symbolique, la tendra à son enfant ainsi qu'un joujou. Dans les œuvres suivantes, l'Enfant s'en sera emparé, et dès lors, n'étant plus qu'un bibelot enfantin, elle pourra devenir indifféremment orange, grenade, poire, grappe de cerises ou de raisin, puis fleur, oiseau, tout, c'est-à-dire rien, ainsi qu'en témoignent tant de tableaux de la Renaissance. On peut ainsi assister à l'émiettement d'un symbole.

Il est vrai que celui-ci, par l'une de ses altérations, semble avoir rencontré une idée supérieure. La pomme, aux mains de l'Enfant-Dieu, devint boule du monde. Si telle est bien l'origine de ce nouveau symbole, il faut dire: Heureuse faute; car la pensée est grande de rappeler la majesté dans la grâce et de nous éveiller à ce contraste d'un petit Tout-Puissant qui, d'un geste adorablement puéril, manie le monde. Marie, comme tout à l'heure quand elle était trône de la sagesse, profitera indirectement de la donnée; on la verra porter celui qui porte le monde, et la grandeur de sa maternité en sera écrite d'un trait plus frappant. Tel est le cas de l'admirable Vierge d'Amiens, façade occidentale, qu'une autre idée concourt il est vrai à grandir dans une note de charme: des anges délicieux la couronnent, et son sourire à la Vinci dit la bonté et l'exquise humilité de son cœur.

Beaucoup moins heureux, artistiquement, mais combien touchant le symbolisme des vierges noires qui semblent se rattacher à ce verset du *Cantique des Cantiques*: « Je suis noire, mais belle. » Ce visage sombre de la belle Sulamite était interprété par les Pères, quand ils appliquaient à Marie le *Cantique*, comme marquant ses douleurs. Alors, sur le visage des statues, on mettait une couleur noire, comme les Espagnols mettent sur ses épaules un vêtement de deuil. C'était la Mater dolorosa avant la lettre. Chacun aime mieux, sans doute, la *Pieta* de Michel-Ange ou celle du maître d'Avignon; mais on ne voudrait pas désavouer ces humbles icones qui sont le trésor de tant de sanctuaires: tels Notre-Dame du Port ou le Puy.

Le treizième siècle, où coïncident l'apogée de la dévotion mariale de celui de notre art médiéval, offre pour cette raison les plus magnifiques réussites que le sujet puisse ambitionner, ou en tout cas obtenir. Le symbolisme cède alors partiellement au réalisme de bon aloi dont les imagiers des cathédrales se pénètrent. Les exigences de l'architecture ont aussi leur part. Les lignes montantes du gothique semblent avoir entraîné, pour la Vierge, la station debout; en tout cas elles la favorisent, l'exigeant fort souvent d'une façon impérieuse. On sait qu'à cet égard le « maître de l'œuvre » entend se faire obéir; l'art est discipliné; la Vierge obéissante se discipline avec lui et en lui, servante de ce seigneur exigeant et magnifique.

L'élan de la dévotion populaire, qui donne vie à la dogmatique, tend à secouer la rigidité des vieux types. La Madone est vraiment dans la vie. Des monuments immenses, consacrés à son nom, répètent sous toutes les formes son image et déjà, par eux-mêmes, chantent sa gloire. Il ne faut pas oublier que la plupart des églises gothiques sont dédiées à Marie; que toutes absolument lui consacrent des parties importantes de leur décoration sculpturale, soit un portail, soit une clôture, soit une façade entière. Celle qui « changea le nom d'Ève, celle qui fut « habitacle du Saint-Esprit » et temple avant tous les temples avait droit d'associer sa grâce à la majesté de son Fils dans les demeures qu'il se donne. La grandiose féminité et la douceur ample des lignes gothiques ne lui est-elle même pas due? « O Notre Dame! s'écrie Ozanam, que Dieu a bien récompensé l'humilité de sa servante, et, en retour de cette pauvre maison de Nazareth où vous aviez logé son fils, que de riches demeures il vous a données! O Notre Dame, oui, vraiment, vous êtes belle et gracieuse, puisque votre seule pensée a fait descendre la grâce et la beauté dans ces œuvres des hommes. »

La chevalerie s'est emparée avec passion de cette gracieuse évocation féminine; elle a fait de Marie sa Dame. Au lieu de l'empérière rigide, elle sera la châtelaine aux jolies inflexions, comme on en voit aux empreintes des sceaux appartenant à cette époque. La dent d'ivoire, par sa forme incurvée et par son prix, qui invite à ne pas multiplier les chutes, tendra à exagérer — surtout au quatorzième siècle il est vrai — la cambrure de ces vierges dont de si beaux spécimens sont au Louvre, à Cluny et dans les collections particulières. La vierge de cathédrale s'en ressentira; l'exemplaire bien connu de Notre-Dame de Paris, reproduit en argent massif pour Léon XIII; la délicieuse Vierge mère de Saint-Benoît en Loire et les nombreuses statuettes dont le Trocadéro offre la réplique en sont la preuve. Dans tel buste du Louvre, vraiment royal et non pas seulement en raison de sa couronne, fragment à la fois délicieux et monumental, d'une plénitude faite de grandeur calme et de douceur, l'art des cathédrales confine vraiment à la perfection. Rien n'est ôté de la majesté sculpturale et religieuse de l'art hiératique, et le sourire y est éclos; le sourire la pénètre: sourire des yeux, sourire des lèvres, sourire de toute la face pleine de fossettes expressives comme dans les vierges de Reims ou d'Amiens, sourire de l'attitude aussi et de la draperie légère aux plis transversaux, si élégamment virginale. Il en est qui sont tout entières un sourire.

Il serait assurément impie de vouloir arrêter l'histoire, et qui de nous prendrait son parti de biffer d'un trait, d'avance, les vierges d'Angelico, de Raphaël, du Titien, de Giovanni Bellini, de Léonard, de Buonarroti, du Corrège!... Ces hommes divins ont formé à la Vierge une auréole dont leur propre gloire resplendit. Pourtant, devant telle vierge de Reims ou tel ivoire ciselé à l'ombre du sanctuaire, on serait tenté de se dire: C'est cela! les siècles d'art sont accomplis; la barbarie est vaincue; la sécheresse a reverdi; le vieil arbre de Jessé a donné sa fleur; ne cherchons plus et ne rêvons plus de vie nouvelle: la Vierge est née.

Je ne puis me défendre de tels propos, et surtout aujourd'hui dans l'attendrissement de la ruine, quand je contemple, à Reims, l'incomparable diptyque monumental que forment l'Annonciation et la Visitation aux fastes célè-

bres. Ni les Grecs n'ont rien fait de plus beau, ni les chrétiens n'ont écrit leurs pieuses pensées avec une perfection plus achevée, une émotion plus continue et un charme plus grandiose. Cela est virginal, majestueux, pénétré d'une mélancolie qui souscrit à la « vallée de larmes », inspiration de *Salve Regina* s'il en fut triste et tendre, avec une ampleur antique Toutes les Latones et toutes les Niobés sont bien loin. et aussi les Vénus, qui ne sont point la femme, qui en sont le charme passager et séducteur, non l'essence éternelle. La femme est là. Sous ces draperies qu'on ne dépassa point, dans ces attitudes dont la simplicité est de la plus grande nature, et sous cette plénitude de formes à la Phidias, se révèle une âme dont les Phidias n'eurent aucun soupçon.

En vérité, nous pouvons être fiers de cette école française médiévale qui se hausse jusqu'à de tels chefs-d'œuvre. Lorsque Pierre Bouteillier sculptera, vers 1350, la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris, où la Vierge tient une si belle place (voir notamment l'Adoration des Mages), il ne s'élèvera certes pas plus haut; mais il épanouira la grande tradition, et sa largeur de style, sa bonhomie majestueuse servie par un art de l'attitude et de la draperie digne des plus grands statuaires, donneront à l'avenir des modèles hélas trop oubliés.

Qui donc voudra se replonger à cette source et découvrir, dans l'art des cathédrales, les conditions authentiques d'un sujet qui est lui même une source inépuisable d'œuvres ?..

❧

La vie de la Vierge ne tenait pas à se distinguer de la vie de son divin Fils ; leurs destinées étaient communes, avec, comme centre, celle de Jésus, dont Marie n'est qu'un reflet. Pourtant, puisque le reflet suit l'astre, Marie aura une part merveilleuse dans tous les mystères, et, de plus en plus, des origines à la Renaissance, les imagiers chrétiens développent avec complaisance ce côté féminin de leur œuvre. A Chartres, notamment, la vie héroïque et candide est écrite avec une ampleur qui a suscité d'inimitables chefs-d'œuvre, et les plus belles des cathédrales sont les plus empressées à égrener les strophes de ce poème en trois chants. *Mystères joyeux, mystères douloureux, mystères glorieux* : cette trilogie traditionnelle donna matière à de bien beaux sujets, tour à tour gracieux ou tragiques.

Le premier des mystères joyeux, l'*Annonciation*, n'est pas celui qui retient le plus les anciens artistes ; parce qu'il est initial, on le juge sans doute moins central et, faute de place, on l'élimine parfois pour passer aussitôt à la *Nativité*. Mais que de belles images cependant il nous offre! La « construction de lieu » est d'abord ignorée ; on pose la Vierge et l'ange sur un nu de muraille limité par une arcade ou un trèfle gothique ; sur un fût de colonne, comme à Amiens et à Reims ; dans une niche ou dans deux, comme à Moissac, sur un panneau de porte, un linteau, etc. Cela se passe en idée pure, hors de l'espace et du temps ; c'est un verset de prophétie réalisé, une parole d'évangile.

Mais quand la vie de Jésus sera mimée par des célébrants ou par des artistes, l'idée de petites chapelles, d'oratoires ou de chambrettes viendra tout naturellement, et les imagiers en goûteront le pittoresque. Les accessoires seront ou liturgiques ou familiers ; les personnages auront plus d'action et leur psychologie sera fouillée avec plus de curiosité pieuse. Ce moment indécis et troublé de l'existence virginale, cette crainte pudique, cet abandon de la *servante du Seigneur* et son humilité ineffable intéresseront vivement les esprits et les cœurs. D'autre part, l'âme religieuse éprouvera l'émoi de cette germination surhumaine qui, à travers un être charmant, mystérieux comme la terre quand au printemps on la sent pénétrée d'effluves, vient promettre aux humains la divinité.

L'enfance, ce sera Marie qui adore son enfantelet, qui le présente au temple, qui souffre sa circoncision, qui l'offre en retour aux hommages des visiteurs d'Orient, qui le conduit en Egypte, etc. Rien de nouveau à déclarer ici, la vie de Jésus se retrouve en Marie selon ses mêmes caractères. Dans le cours de la vie publique, elle paraîtra peu, si ce n'est à Cana. C'est en plein drame de la Passion qu'on la verra largement revenir, du moins aux époques de sensibilité mystique aiguisée, qui rêvent du chemin de la croix, de la pendaison tragique, du corps mort descendu et enseveli comme des plus passionnantes histoires de la vie humaine.

La *Pieta* est le chef-d'œuvre de cette sculpture cordiale, de même que la Vierge debout sous un bras de la croix avec saint Jean sous l'autre était le thème dogmatique des premières époques Le pseudo Anselme donne le ton de l'émotion dépensée aux quatorzième et quinzième siècles en ce genre de figurations quand, par une trouvaille géniale, il fait narrer à la Vierge elle-même tous les épisodes de la Passion et, d'étape en étape, lui fait soupirer ce refrain : « Alors, le glaive de Siméon transperça mon âme. »

Cet ouvrage, avec les mé-





En haut : La Vierge dorée (portail sud de la cathédrale d'Amiens).
En bas : La Vierge soutenue par Saint Jean (sépulcre de Solesmes).

ditations sur la vie de Jésus attribuées à saint Bonaventure, donnèrent lieu à une floraison de calvaires qui envahit rapidement toute l'Europe et où, toujours, à côté de la passion il y a la compassion, à côté de la lance de Longin le glaive du vieillard prophétique. La descente de croix avec la pâmoison de la Vierge opposée en apparence seulement à l'énergie sublime du *Stabat ;* l'ensevelissement avec les aromates, où Marie semble protéger dans le cher mort un amour vivant ; la *Pieta* surtout, résumé de la compassion virginale comme Marie portant son poupon est un résumé de l'enfance : tels sont les thèmes centraux.

Une fois formées, des imaginations si prenantes, si fondées d'ailleurs en réalité et en si parfaite concordance avec les pensées chrétiennes comme avec la vie, ne peuvent plus s'effacer jamais ; nous en vivons encore, sauf que le classicisme a souvent figé ce qui était comme une lave brûlante au quinzième siècle.

C'est seulement au quinzième siècle, en effet, qu'on trouve la *pieta* dans les cathédrales, bien qu'ont l'eût peinte déjà à la fin du quatorzième siècle dans les Heures du duc de Berry. A cinquante ans de là, elle pullule, parce que la mise en scène des mystères l'ayant inventée comme un épisode tout naturel après la descente de croix, l'art plastique a suivi. Elle était si touchante, cette idée de concentrer en une seule image sa piété envers Jésus et Marie douloureux pour nous, et aussi ses espoirs fondés sur le sacrifice commun du Rédempteur et de la corédemptrice ! Des milliers de groupes très souvent peints, pour qu'ils fussent plus expressifs, furent placés au fond des chapelles, sur les autels, au pied de la croix, sur le nu des pilastres, sur les cheminées des châteaux et dans les petits oratoires populaires, partout, et très spécialement, disais-je, sur les tombeaux.



Mise au tombeau (bois) de la collection Singher, au Mans.



Annonciation (XIVᵉ siècle.)



Vierge de la porte Sainte-Anne (façade sud de Notre-Dame de Paris).

Quand Jésus ressuscite, la piété populaire aime à se représenter — bien que les Évangiles ne le disent pas — qu'il apparaît tout d'abord à sa mère. Les auteurs de Mystères n'ont garde de se priver d'un si grand effet : on ne sera donc pas étonné de le trouver en sculpture, comme il se voit sur le jubé de Villeneuve, aujourd'hui au musée de Troyes, et dans quelques œuvres champenoises. D'autres auteurs, préférant s'en tenir aux textes sans laisser de satisfaire à leur dévotion, imaginent de dépêcher un ange qui vient dire à la Vierge : « Ton Jésus est ressuscité ! » Une mère dira que ce n'est pas la même chose.

On retrouvera Marie, après l'ascension, au milieu des apôtres, lorsque le Saint-Esprit, intervenant de nouveau, donne naissance cette fois non plus au Christ chef de l'Eglise, mais à l'Eglise même. Marie, « *reine des apôtres* », est ainsi intronisée ; l' « épouse du Saint-Esprit » joue un rôle dans le mystère de sa diffusion.

Après cela, c'en est fait de l'histoire commune de Jésus et de Marie, de leurs souffrances et de leur œuvre ; mais il reste à conclure parallèlement ces saintes destinées. Comme donc il y a l'*Ascension*, il y aura l'*Assomption*, et comme on imagine pieusement, dans de touchantes images, le Christ faisant retour à son père après son œuvre faite, ainsi l'on organise un triomphe virginal tout de tendresse, quand on montre Jésus glorieux couronnant sa mère en présence de la cour céleste et l'accueillant avec un ineffable sourire. Tous ces sujets ont survécu, et les variantes qu'on y a introduites n'ont rien changé d'essentiel à l'inspiration.

Je ne puis songer à décrire ici des milliers d'ouvrages, il s'agissait seulement de marquer la courbe et d'indiquer la tonalité. Je répète d'ailleurs que dans cet effort les inégalités sont notoires. Mais en ses grands moments et dans ses grandes œuvres, la sculpture médiévale a touché quelquefois les sommets et confiné sur ce point à l'art suprême.

A côté de la matrone rigide des catacombes, de la fillette des primitifs ou des décadents, de l'adorable Italienne, Espagnole ou Française du classique, de l'hystérique de tels contemporains, l'artiste de cathédrale a su nous donner la Vierge. La Vierge, c'est-à-dire la splendeur des dons que peut comporter la femme exquise selon la nature, unie à Dieu, donnée à un rôle universel et consacrée à la fin par la douleur.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

(Clichés Martin-Sabon.)

PARIS VIVANT

Vieux Jardins et vieilles Images

Nous ne saurions assez redire avec quel sentiment d'heureuse émotion nous visitions l'autre jour le Jardin des Plantes (devenu potager national) où, tout enfant, nous avions la très douce habitude d'accompagner notre père et notre grand-père, les sculpteurs Auguste Cain et P.-J Mêne, nos amis Rosa Bonheur, Frémiet, Barye, Philippe Rousseau, etc. N'est-il pas, en effet, particulièrement doux, aux heures de tristesse et de mélancolie, de revivre les étapes d'autrefois et de se replonger dans le passé?... Deux vers de Ponsard nous remontaient en mémoire :

Douces émotions des premières années,
Comme vous remuez l'âme où vous êtes nées !

D'ailleurs, chacun de nos lecteurs n'éprouve-t-il pas, parfois, l'impérieux besoin de se remémorer sa jeunesse plus ou moins lointaine et, surtout en ces temps angoissés, de chercher dans le passé, sinon l'oubli, du moins le dérivatif du présent ?

Aussi, après avoir quitté l'évocateur Jardin des Plantes, nous donnâmes-nous la distraction de feuilleter, au musée Carnavalet, les cartons d'estampes reproduisant, à travers les âges, les aspects de l'ancien Jardin du Roy, l'ex « jardin des plantes médicinales »: les gravures de Pérelle, la reproduction des aquarelles de Jean-Baptiste Hilaire, les pittoresques dessins de Ch. Jacques, de Marvy, de Daubigny, de Gavarni, de Victor Adam relatifs au Jardin des Plantes, à ses bêtes, à ses visiteurs.

Mais il est un autre recueil bien amusant aussi à consulter, celui des images d'Epinal qui nous montrent, au point de vue populaire, le Jardin des Plantes et ses curiosités, depuis les vues d'optique du dix-huitième siècle, jusqu'aux promenades des gamins et des badauds à travers les serres, les orangeries, les collections d'histoire naturelle, leurs haltes extasiées devant la cage des singes, le squelette de la baleine, le labyrinthe, le cèdre du Liban, les cages des lions et des tigres, la ménagerie de serpents, etc. Et nous allions oublier dans notre énumération l'ours — que les Parisiens ont toujours dénommé « Martin » en l'engageant à « monter à l'arbre! », — l'éléphant, l'hippopotame et aussi la girafe, cette pauvre girafe aujourd'hui malheureuse par suite des justes restrictions nutritives qui l'obligent à se « mettre la ceinture » comme un simple pékin, mais dont l'arrivée, en 1827, fut un si grave événement, que non seulement des dessinateurs la célébrèrent et que des chansons lui furent dédiées, mais que des poètes magnifièrent son arrivée en vers, d'ailleurs macaroniques ; jugez-en par ce morceau qui commence par :

C'est de l'acacia qu'elle aime à se nourrir

et qui finit par :

Enfin dans tout Paris on aime sa présence,
Et son séjour prédit la paix et l'abondance !



Dans les allées du Labyrinthe, par Gavarni.



Les Grandes Serres en 1794, par J.-B. Hilaire.



Cabane des Paons et des Cigognes, par Ch. Jacques.

AU JARDIN DES PLANTES.

Après avoir refait dans les cartons du musée des collections historiques de la ville de Paris la promenade évocatrice et vieillotte que nous venions d'effectuer en réalité, l'idée nous vint de poursuivre nos recherches dans le passé, et le hasard, souvent spirituel, amena sous nos doigts un petit volume bien simple d'aspect, médiocre, mais portant ce titre alléchant : *Habitations des personnages les plus célèbres de France depuis 1790 jusqu'à nos jours.*

Le volume, illustré par Régnier et Champin, publié sans date, mais très probablement vers 1831, est infiniment intéressant à feuilleter. C'est, pour quelques-uns, une chose délicieuse que de plonger dans le passé, grâce aux amusantes reproductions multipliées par ces habiles dessinateurs, lesquels nous ont ainsi légué, avant la mise au point de la photographie, une sorte de cinéma reproduisant le décor où vécurent tant d'illustrations françaises : gens de lettres, écrivains, savants, hommes politiques, etc., et la collection réunit bien des noms depuis Balzac jusqu'à Napoléon-Bonaparte (nous ne faisons que suivre le classement alphabétique). Pas de préface ; une introduction de Charles Nodier résumant en quelques lignes le but visé par les auteurs et l'éditeur... « Notre ouvrage n'a pour but que la représentation de ces édifices qui doivent survivre à l'existence de l'homme de génie et rappeler sa mémoire... » Mais que voici donc un admirable programme, et combien précieux pour les générations à venir... Aussi la liste comprend-elle les noms de beaucoup d'hommes célèbres. Les uns habitent de somptueux palais, tels Louis XVIII à Hartwell; Charles X à Holy Rood (près Edimbourg); Louis-Philippe à Neuilly; Beaumarchais en son hôtel du boulevard Saint-Antoine ; Chateaubriand au château de Combourg et aussi rue d'Enfer, n° 84 ; Casimir Delavigne à la Madeleine (près Vernon) ; le banquier Laffitte, en son somptueux hôtel dans la rue qui, plus tard, portera son nom ; le comte Molé à Champlâtreux; Joachim Murat à l'Elysée-Bourbon (1804); Mme de Staël à Coppet ; le prince de Talleyrand à Valençay (Indre)...

Nous venons, en passant, de citer un nom et d'évoquer une demeure : l'hôtel de Beaumarchais, boulevard Saint-Antoine. Nous pouvons, sur ce point, satisfaire pleinement la curiosité de nos lecteurs et, du même coup, évoquer le souvenir d'un maître dont nous nous glorifions d'être le respectueux élève, Victorien Sardou. Mieux que personne, Sardou pouvait parler de ce jardin de Beaumarchais, car il l'avait visité, et de quelle façon!... Vers 1838, tout enfant, il habitait à quelques mètres de là, chez ses parents, rue Saint-Antoine, tout près de la rue Beautreillis où il naquit au n° 16. C'étaient, en compagnie de ses petits camarades, d'interminables parties de cerceau, de ballon, de barres autour de l'éléphant — malheureuse conception ornementale de Napoléon Ier, dont la maquette monumentale, rongée par le temps, s'élevait encore place de la Bastille, à l'endroit où se creuse actuellement l'entrée du métro! — et aux abords du canal. Ce fut même à l'oc-

casion d'une de ces courses folles que ce merveilleux Sardou, déjà fureteur et curieux, pénétra chez Beaumarchais!... ou, pour parler plus juste, dans ce qui restait des célèbres jardins qui avaient à ce point passionné Paris qu'on n'y pouvait pénétrer, vers 1787, que sur la présentation d'une carte signée du père de Figaro, parcimonieusement distribuée. Or, un jour que le petit Sardou, en compagnie d'un enfant de son âge, roulait son cerceau aux environs du canal Saint-Martin, il s'arrêta ravi! — Des murs, des palissades vermoulues bordaient un terrain vague; sur ces palissades, des images d'Epinal étaient accrochées, des soldats, des acteurs et des actrices, des « Geneviève de Brabant », des « Juif errant », des « Quatre Fils Aymon ». Quelle joie! Mais en contemplant ces merveilles, le jeune Sardou entrevoit, entre les interstices de deux planches, un jardin inculte. Qu'est-ce que c'est que ce jardin?... Si on y entrait?... Et les voilà, lui et son camarade, écartant et soulevant une planche avec les bâtons de leurs cerceaux, et se glissant, délicieusement terrorisés, dans ce domaine inconnu rempli de lianes, d'herbes folles, de fleurs éclatantes... La végétation a tout envahi, c'est une petite forêt vierge en miniature où chantent les oiseaux, volent les papillons, trottent les lapins. Sardou se souvenait encore d'un vieux pavillon en ruine, d'une porte, et d'un autre jardin abandonné du côté de la rue du Pas-de-la-Mule. C'était ce qui restait de la fastueuse habitation de Beaumarchais, surmontée autrefois d'une plume en guise de girouette et d'enseigne! Et rien n'était plus exquis que d'entendre ce spirituel Sardou, à la parole évocatrice et charmeuse, conter — de quel art merveilleux! — ces histoires du Paris d'autrefois qu'il regrettait si fort et qu'il connaissait si bien...

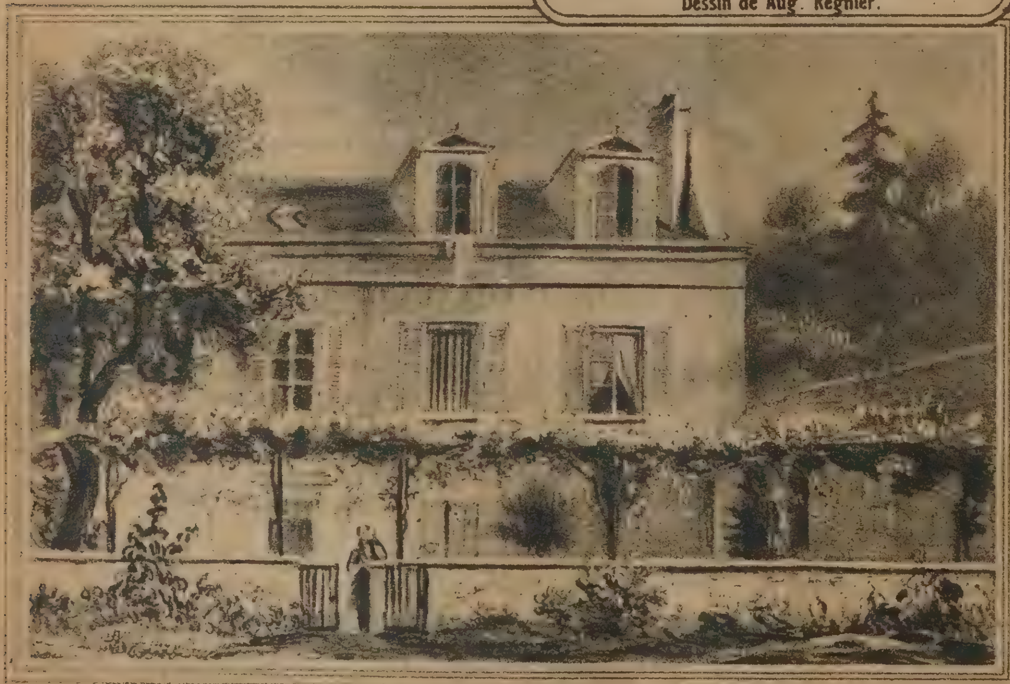
D'autres grands hommes, par contre, sont plus modestement logés, tels Bonaparte qui demeura rue Chantereine (future rue de la Victoire), avant que d'habiter la Malmaison et le palais des Tuileries; Talma, à Brunoy; Mlle Mars (du Théâtre-Français), à Sceaux; Ch. Nodier, à l'Arsenal; le sculpteur Pradier, à Ville-d'Avray; Balzac, rue Cassini; le musicien Auber, 50, rue Saint-Lazare; Bernardin de Saint-Pierre, à Essonne (Seine); le peintre Ciceri, à Baville (Seine-et-Oise); le pamphlétaire Paul-Louis Courier, à La Chavonnières, près Tours; Horace Vernet, rue Saint-Lazare et le peintre David, 13, rue d'Enfer...



La maison de Beaumarchais (boulevard Saint-Antoine, Paris).



La Maison de Béranger, 21, rue des Martyrs. Dessin de Aug. Régnier.



Maison de Rouget de l'Isle, à Choisy-le-Roi.

Notons encore (mais pour mémoire, parce que ces logis n'étaient vraiment pas de leur choix) : Mirabeau au donjon de Vincennes et Napoléon à Sainte-Hélène.

Il est encore de très modestes demeures, et ce ne sont pourtant pas les moins intéressantes : l'écrivain Sedaine, rue de la Roquette; le poète Béranger, 21, rue des Martyrs; Benjamin Constant, 15, rue d'Anjou-Saint-Honoré; le compositeur Méhul, à Pantin; Mme Dorval, de la Comédie-Française, 44, rue Saint-Lazare; Rouget de l'Isle, à Choisy-sur-Seine... Nous voici loin des hôtels somptueux ou des maisons de campagne aux allures de palais... Ce ne sont ici que maisonnettes — quasi de banlieue — aux barrières de bois, aux portes à grelots, aux jardinets de curé avec tournesols, dahlias, vignes vierges, rosiers grimpants, tonnelles et bancs rustiques!

Il est facile de reconstituer les petites fêtes intimes qui devaient s'y donner, fêtes où la plus franche gaieté compensait la vaine richesse; où l'on riait à très belles dents en esquissant un quadrille sur des pelouses, mal tondues peut-être, mais toutes diaprées de pâquerettes ou de boutons d'or.

Ces divertissements, d'ailleurs, ne datent pas d'hier. Nous en retrouvons trace dans les curieuses notices laissées sur leur séjour à la Sorbonne par des ménages de peintres, de sculpteurs, de graveurs, de musiciens, alors qu'ils y logeaient par décret et s'y étaient constitué en une sorte de phalanstère. Ces braves artistes avaient le don d'organiser des sauteries familiales, des représentations de proverbes, des concerts — ou, mieux — des réunions chantantes. Nous avons eu l'heureuse chance de retrouver quelques programmes écrits à la main sur un solide papier à dessin par un calligraphe consommé; et nous rencontrons, dans une étude de G. Vattier, sur Augustin Dumont, ce curieux programme, qui résume tous les autres.

PREMIÈRE PARTIE

1° Concerto de piano de Dussek, exécuté par Mlle L. Dumont.

2° Air de *Jean de Paris*, par Boïeldieu, chanté par M. C...

3° Air varié pour le violon, de M. Baillot, exécuté par M. N...

4° Air de *Sémiramis*, de Catel, chanté par Mlle Dubois.

5° Concerto de flûte, de Berbiguier, exécuté par M. Farrenc.

DEUXIÈME PARTIE

1° Variations exécutées sur la guitare, par Mlle Camus.

2° Air de la *Journée aux Aventures*, de Méhul, chanté par M. C...

3° Pot pourri pour piano et flûte, par MM. Bazé et Berbiguier, exécuté par Mlle L. D..., et M. Farrenc.

4° Romance de *Jeannot et Colin*, de Nicolo, chantée par Mlle Dubois.

5° Fragment d'un concerto de violon de M. Crémont, exécuté par M. Maussan.

6° Duo de *Françoise de Foix*, chanté par Mlle Dubois et M. C...

« Les danseuses s'appelaient alors Mlles Dumont, Bourgeois, Roland — qui devint Mme Lucas de Montigny-Lordon ; Mlles Castelier, mariées, l'aînée au statuaire Petitot, la seconde au peintre Heim ; Mlle Lesueur, Mlle Trézel (mariée à Milne-Edwards), Mlle Stouf (qui devint Mme Couderc), et les quatre demoiselles Bosse, dont la plus âgée s'enorgueillissait de s'appeler Victoire et d'être née au mois de mars. »

L'éclairage était modeste, et les rafraîchissements se composaient de verres de groseille ou d'orgeat, galamment offerts par les danseurs intelligents et joyeux... Mais les danseuses aimables, jeunes, jolies, gracieuses, avaient l'honneur de porter le nom d'artistes justement révérés.

Ce qui se passait au musée des Arts, à la Sorbonne, vers 1815, devait se passer souvent aussi dans la plupart des demeures précitées, et j'imagine que chez Sedaine, rue de la Roquette, ou chez Mme Dorval, rue Saint-Lazare, le public ne devait pas s'ennuyer ; ce qui tendrait à prouver une fois de plus que l'habit ne fait pas le moine, et que les plus somptueuses demeures ne sont pas toujours les plus folâtres.

C'est la moralité de La Fontaine, la vieille fable *le Savetier et le Financier* reste éternellement vraie, et le « Bonhomme » continue d'avoir toujours raison.

Pour nous, que ce voyage au pays des souvenirs a rajeuni, nous souhaitons simplement que les lecteurs des *Annales* trouvent à lire ces lignes un peu du plaisir que nous avons eu à les écrire.

GEORGES CAIN,
Conservateur du Musée Carnavalet.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des *Annales* et du *Journal de l'Université*.

Le prix de ces abonnements de trois mois (13 Nos) est de 3 fr. Joindre le montant et indiquer avec précision le n° du secteur postal.

LES LIVRES

De l'Alsace à la Somme, par le commandant BRÉANT. — *Carnet d'un Dragon*, par EMILE HENRIOT. — *L'Assaut*, par G. BOUCHERON. — *Trois Étapes de la Brigade des Marins*, par J. PINGUET. — *La Colonne du Sous*, par H. DUGARD. — *Avec les Vainqueurs de Tabora*, par PIERRE DAYE.

Je m'excuse auprès des écrivains du front de ne point consacrer toute l'attention qu'elles méritent aux œuvres où ils notent leurs impressions de guerre; ces œuvres sont en tel nombre que la place qui nous est réservée ici, chaque semaine, ne suffirait pas pour signaler simplement leur publication. Il faut bien reconnaître, au surplus, que la plupart de ces récits se ressemblent par le sujet, les idées et le ton — comment pourrait-il en être autrement puisque la guerre est partout la même ? — de telle sorte qu'un choix s'impose et que je dois m'en tenir aux livres qui apportent une note franchement personnelle dans un genre où tous les talents, les plus sûrs et les plus douteux, ont voulu s'essayer depuis trois années.

Je ne crois pas me tromper en disant que les « souvenirs du front » que le commandant Bréant a réuni sous le titre de *l'Alsace à la Somme*, soit d'août 1914 à janvier 1917, constituent une des œuvres les plus remarquables qui nous furent données jusqu'ici dans ce genre. C'est le « journal » absolument sincère, qu'on sent rigoureusement vrai, d'un officier s'appliquant de toute son âme à son devoir de soldat. Il n'y a dans ces pages aucune littérature, aucune « broderie » délicate. L'auteur ne s'attarde pas au développement harmonieux de thèmes devenus familiers à nos « poilus » et qui ont trop servi, par le prestige des images et des mots, au systématique « bourrage de crâne » qui n'a rien de commun, en vérité, avec le noble et ferme esprit de guerre animant les combattants. Le commandant Bréant note simplement les faits de chaque jour, de chaque heure; il fixe d'un trait sobre et net l'incident du moment : un combat qui s'engage, une figure qui passe, un paysage entrevu. Depuis la bataille de la Marne jusqu'à l'épopée de Verdun, toute l'immense et tragique aventure repasse ainsi à nos yeux, non pas telle que nous la connaissons par l'ensemble de ce qu'on nous en a appris, mais telle qu'elle a été vécue par un soldat à son poste de combat. Ces phrases brèves, ces données simples, ces impressions à peine indiquées d'un mot juste et profond, produisent un effet saisissant. « ... Car ces deux morts de la journée, il avait fallu les garder près de soi. On leur avait fermé les yeux, on les avait couverts d'un manteau, et ils étaient là, couchés parmi les vivants, pas très dissemblables des vivants. Et ces officiers, pensant aux deux braves qui n'étaient plus, se rappelant tant de ces souvenirs qui attachent dans la troupe les chefs et les hommes, anéantis par la réaction nerveuse, pleuraient. »

Tout le livre du commandant Bréant est écrit dans cette note sobre, profondément humaine, et il n'en est point, peut-être, qui nous donne de la guerre une vision plus claire, plus large et plus saine.

Le *Carnet d'un Dragon* de M. Emile Henriot est conçu dans un tout autre esprit, mais il a, lui aussi, un charme très particulier. M. Emile Henriot est un écrivain de race, au talent souple, à la phrase finement nuancée. Engagé volontaire, il nous donne un volume d'impressions tout rempli de choses joliment écrites, et qui, en même temps, sont délicatement senties et pensées. Avec son esprit de poète et d'artiste, il s'applique à voir et à comprendre la vie du soldat telle qu'elle est. On voit ici comment le vieil homme a su se dépouiller peu à peu pour devenir un vrai combattant; on se rend compte que dans la guerre comme dans la vie, il y a loin de l'illusion à la réalité. « Imagination, ah ! traîtresse... » Sans doute, mais n'est-ce point l'imagination qui suscite en nous toutes les vaillances et nous trempe si bien l'âme et le cœur que nous y puisons la force nécessaire pour vivre la réalité ?

Ce que nous raconte M. Emile Henriot, c'est toute l'existence de nos fils et de nos frères depuis de longs mois; les pensées qui le hantent, les sentiments qui le troublent, ce sont les pensées et les sentiments qui ont mûri la génération qui se lève, qui la marquent d'une empreinte durable. Même ce désenchantement qu'on perçoit à certaines pages, parce que la guerre, c'est « toujours la même chose », a la valeur d'un enseignement moral. Il y a des chapitres, comme la « veillée d'armes en Lorraine » et surtout le « Bivouac pendant la bataille », qui sont tout à fait remarquables par les qualités d'observation et de sensibilité dont ils témoignent. M. Emile Henriot n'a pas cru que, pour parler de la guerre, pour en décrire la beauté, la tristesse et l'horreur, il était nécessaire de prendre une attitude et un ton de pure convention. Il s'abandonne à son tempérament. A son rang de soldat, il veut rester lui-même, et il y réussit parfaitement. C'est ce qui fait l'originalité de son livre et lui donne une allure d'ensemble si pittoresque; c'est encore ce qui en précise la valeur littéraire pour tous ceux qui veulent trouver dans un récit de guerre autre chose qu'un document relatif au drame résumant tout notre souci du moment. Les vrais livres du front sont ceux qu'on pourra relire sans ennui et sans lassitude dans une dizaine d'années. Le *Carnet d'un Dragon* a des chances de compter parmi ceux-là.

M. Georges Boucheron, dans l'*Assaut*, nous fait revivre les heures tragiques que la dixième division connut en Argonne, et il trouve des accents troublants pour décrire les ruées héroïques. Son « premier assaut de Vauquois » est une page âpre et poignante, qui remue le lecteur jusqu'aux entrailles. C'est vivant et vibrant comme un pas de charge.

« Je cours comme un fou, une étreinte aux jambes me paralyse, je m'étends de tout mon long. Devant moi, en travers, un bonhomme culbute, à droite, à gauche, tous tombent, nous formons un tas. Plus personne debout, la fusillade fait rage. J'ai sur

les jambes un poids très lourd; devant ma tête, un corps tombé sur le dos et qui ne bouge plus; à ma droite, trois soldats semblent s'étreindre, à ma gauche, s'est abattu jusqu'à me toucher, un grand gaillard; la balle a pénétré au sommet de la boîte cranienne... Je me détourne pour voir ce qui me paralyse, c'est un autre cadavre qui est tombé, la tête en avant, m'a heurté et projeté moi-même à terre... Tout mon sang-froid est revenu; j'ai eu peur avant le combat, peur surtout de l'inconnu, de je ne sais quoi de vague, j'ai eu une angoisse indéfinissable, impossible à analyser, depuis le départ, la ruée en avant et maintenant, couché au milieu des cadavres, j'analyse exactement toutes mes impressions... »

Les morceaux de ce genre ne manquent pas dans ce livre, qui a un réel accent de sincérité, et vaut surtout par le pittoresque des scènes et des figures évoquées.

Il est difficile, sans doute, de nous parler des fusiliers marins après M. Charles Le Goffic, qui s'est fait le chantre de ces héros dignes des heures les plus glorieuses de notre histoire. Le lieutenant de vaisseau J. Pinguet, qui vécut avec eux cette épopée, qui fut des leurs, entreprend de nous raconter, à son tour, leurs hauts faits et il réussit à nous intéresser vivement aux gestes de ses frères d'armes. Son volume, *Trois étapes de la Brigade des Marins* — la Marne, Gand et Dixmude — est très personnel de composition et de ton. Il ne rappelle ni le genre ni la manière de M. Le Goffic, et c'était là vraiment l'écueil à éviter en traitant un tel sujet. M. J. Pinguet ne veut être que le témoin sobre et loyal qui rapporte ce qu'il a vu et traduit sans emphase ni grandiloquence des impressions qui gardent toute leur fraîcheur première. Il prend des épisodes et les fixe dans toute la clarté de leur beauté propre, sans les orner de développements poétiques ou philosophiques qui risqueraient d'en fausser le sens et le caractère. Le récit n'en est que plus poignant. Il faut lire ce livre pour comprendre ce qu'est une énergie de marin, un cœur de soldat; il faut le lire également pour se faire une idée juste de ce que fut la guerre en Flandre dans les derniers mois de 1914, une guerre très différente de celle qui se poursuit depuis que les fronts sont fixés et que sans doute nous ne connaîtrons jamais plus.

Les campagnes coloniales sont singulièrement sacrifiées dans notre littérature, et il y a là une injustice, car elles ne furent ni moins belles ni moins fécondes que les campagnes d'Europe. On le constate en lisant la *Colonne du Sous*, où M. Henry Dugard raconte d'une manière attachante comment nos troupes firent face au péril que les intrigues allemandes essayèrent de créer au Maroc; on le constate encore par le livre de M. Pierre Daye: *Avec les Vainqueurs de Tabora*, qui retrace l'histoire glorieuse de l'écrasement des Allemands par les troupes du Congo belge, dans leur grande colonie de l'Afrique orientale. La Belgique opprimée en Europe s'affirmant victorieuse des Germains en Afrique, c'est une des grandes leçons morales de cette guerre. La prise de Tabora fut un fait d'armes admirable : il marqua la fin dernière de l'empire colonial que les Allemands avaient mis de longues années à constituer et à organiser. Cela valait d'être raconté dans le ton d'une page d'histoire, car c'est encore de la vaillance et de la gloire, dans un décor de féerie dont M. Pierre Daye interprète la poésie avec un sens réel du pittoresque et de la grandeur.

ROLAND DE MARES.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

Petits Vers sur de Grands Mots

L'excellent Galipaux vient de réunir sous ce titre quelques-uns de ces morceaux qu'il dit si bien et qu'il anime, comme auteur et comme acteur, de sa verve populaire et narquoise.

ATTENTION DÉLICATE

Cette pâtisserie est fort achalandée,
Au point qu'au five o'clock, on ne se peut asseoir
Tellement des clients la foule affriandée
S'y bouscule depuis le matin jusqu'au soir !
Bien que gâteaux, bonbons et toute chatterie
Me laissent, je l'avoue, assez indifférent,
Aujourd'hui, j'entrai dans cette pâtisserie,
N'ayant pu résister à son air attirant.
Je ne vis là que gens ayant la bouche pleine,
Y faisant disparaître éclairs au chocolat,
Brioche, tarte aux fruits, feuilleté, madeleine,
Saint-Honoré, baba, massepain et nougat...
Tout à coup j'aperçus, debout, près de la caisse,
Un poilu bien brossé, propre, rasé de frais.
C'était un vieil ami ! Je m'approche. « Alors, qu'est-ce
Que tu fiches ici ? Dis donc, tu me parais
Ne pas trop détester les gâteaux, il me semble.
— Non, calme, me fit-il, ton indicible émoi.
Si ma main, en prenant ce petit paquet tremble,
C'est que ces friandises ne sont pas pour moi.
En peu de mots je vais te raconter la chose.
Quand je revins du front, voici bientôt deux mois,
J'ai vécu, tout d'abord, une existence rose,
Retrouvant, — quel bonheur! — mon confort
Un intérieur doux, charmant, calme, paisible.
Des repas toujours chauds, un bon lit toujours
Où je n'étais pas seul — détail compréhensible,
Car ma femme a pour moi d'innombrables
Je me sentais heureux tout autant qu'on peut l'être.
Ma belle-mère avait remisé son aigreur;
Plus de discussions ensemble avec cet être
Que je voyais surgir maintenant sans terreur !
Hélas ! ce paradis, construit en carton-pâte
Ne pouvait résister à quelques gouttes d'eau...
La mère de ma femme, à chaque instant éclate
En cris injurieux, gueule comme un blaireau,
Me contredit sans cesse et jamais ne m'approuve,
Dit noir si je dis blanc, et blanc si je dis noir...
Aussi, pensai-je, il faut sans tarder que je trouve
Un moyen de lui plaire; et, comme hier au soir
Elle exprimait ce vœu: « Dieu! que j'ai donc envie
» De manger un éclair ! J'en désire ! J'en veux !
» Pour un, je donnerai la moitié de ma vie ! »
. . . .
Alors, tu vois, mon cher, je viens d'en prendre deux.

FÉLIX GALIPAUX.

LA MUSIQUE

Gluck et Rameau

(Castor et Pollux)

Gluck doit tout, ou presque tout son art, à son devancier français. En entendant *Castor et Pollux*, qui précéda de quelque trente ans *Orphée* et *Alceste*, on est obsédé de cette comparaison et de cette pensée; et l'on est infailliblement conduit à se demander ce que le public de 1770 pouvait bien vouloir dire lorsqu'il parlait de « la révolution amenée dans la musique par le chevalier Gluck ». C'est là, vous le savez, le titre du célèbre et précieux ouvrage où le bailli du Rollet a réuni toutes les brochures, libelles, articles de gazettes, publiés au sujet de l'auteur d'*Armide*(1). Mais le mot *révolution* n'est pas seulement dans ce titre; il existait dans l'esprit de tous les contemporains, il exprimait exactement leur avis. Et il nous est impossible, à l'heure actuelle, de comprendre en quoi consistait pour eux cette révolution, et d'apercevoir ce qui se trouve d'essentiel dans Gluck qui ne soit pas déjà dans Rameau. Sans doute quelques détails diffèrent. L'opéra de Gluck et l'opéra de Rameau ne sont pas coupés de la même façon. Dans celui-ci, le divertissement se mêle sans cesse à l'action; et les situations tragiques sont souvent interrompues par des entrées de ballet et des danses. Gluck donna au drame musical une unité et une suite qu'il n'avait pas encore connues; il proscrivit impitoyablement les divertissements inutiles, et, lorsqu'il admit des ballets dans son œuvre, comme dans *Orphée*, comme dans *Armide*, ces ballets furent étroitement liés à l'action lyrique. Vous n'ignorez pas la plaisante aventure qui lui advint, pendant les répétitions d'*Iphigénie en Aulide*, avec le *diou* de la danse, l'illustrissime Vestris. En ce temps-là, il n'était pas d'opéra sans Vestris, et le premier devoir d'un musicien était de composer tout exprès pour lui des morceaux où il pouvait exhiber à loisir ses talents et ses grâces. Vestris s'aperçut avec étonnement qu'il n'avait rien à faire dans *Iphigénie*. Croyant à un oubli, qu'il jugeait déjà coupable, il alla trouver Gluck, lui reprocha son inadvertance et l'invita à ajouter en toute hâte une chaconne à *Iphigénie*. Gluck, plus patient qu'à son ordinaire, chercha d'abord à lui faire comprendre que, dans une action aussi tragique, les sauts et les pirouettes n'étaient guère de mise. Mais le danseur insistait. Alors Gluck furieux :

« Une chaconne ! une chaconne ! Vous imaginez-vous que les Grecs, dont il faut peindre les mœurs, avaient des chaconnes ? »

Vestris resta un moment accablé sous le coup de cette révélation. Puis, reprenant sa superbe :

« Ils n'en avaient pas ? Ma foi, tant pis pour eux ! »

Et, de ce jour, il perdit toute estime pour les anciens. Mais Gluck resta inflexible, et Vestris dut se passer de sa chaconne.

C'est là sans doute un progrès. Mais il s'en faut de beaucoup que ce soit une « révolution »; et nous savons, d'ailleurs, que le public du dix-huitième siècle n'attribuait pas à cette suppression des entrées de ballet plus de prix qu'il ne faut, et qu'il découvrait dans l'œuvre de Gluck bien d'autres nouveautés, et plus importantes, bien d'autres réformes, et plus profondes. Mais lesquelles ? C'est ce que

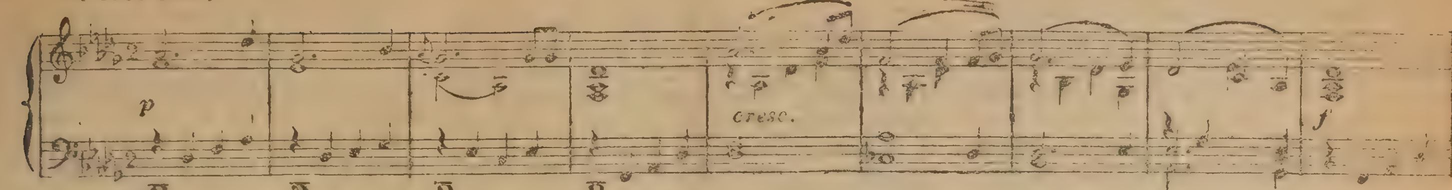
(1) Le titre complet de l'ouvrage est : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution amenée dans la musique, par le chevalier Gluck.*
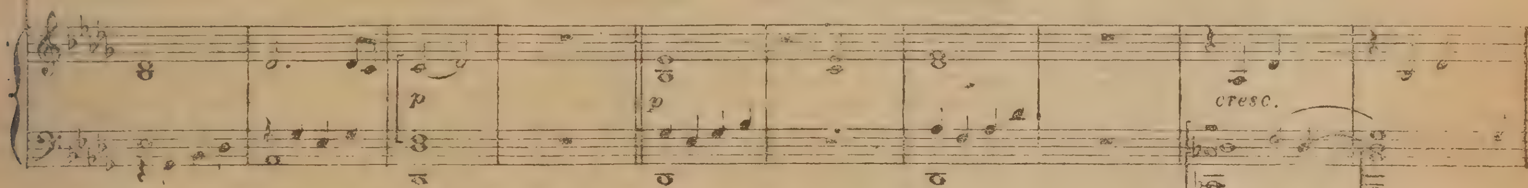
Revision PAR Auguste CHAPUIS

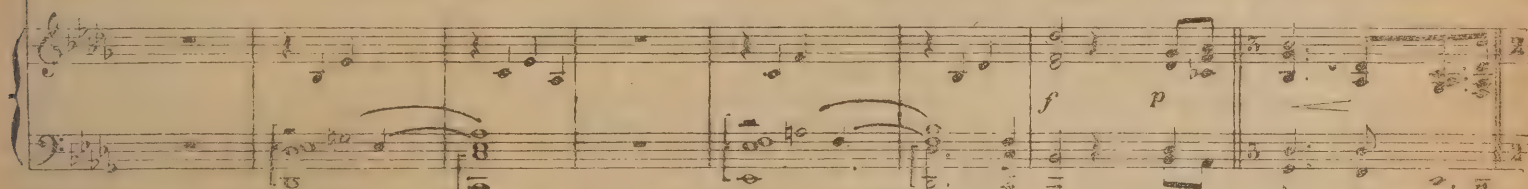
CASTOR ET POLLUX
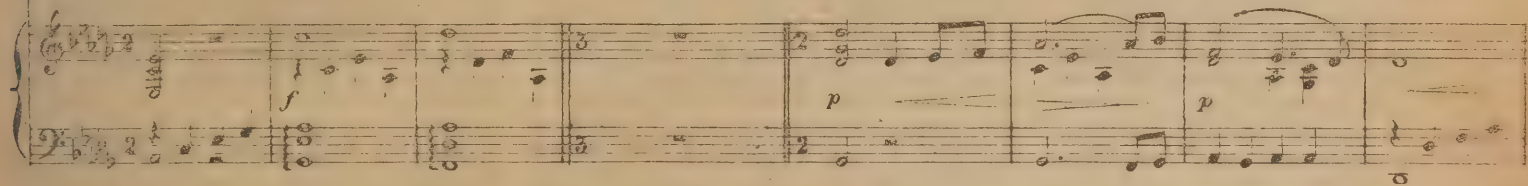
Musique DE J.-Ph. RAMEAU

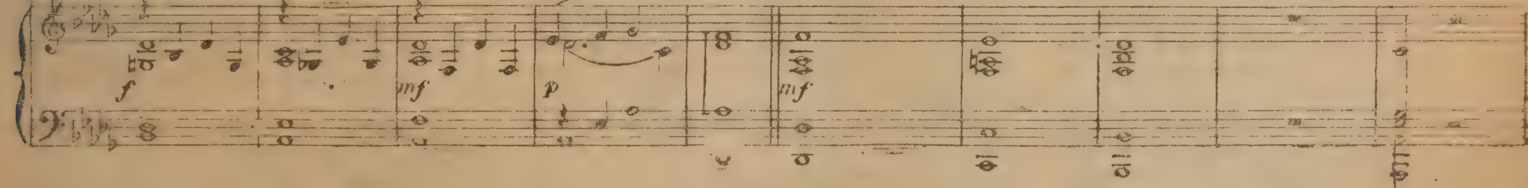
Air du premier acte

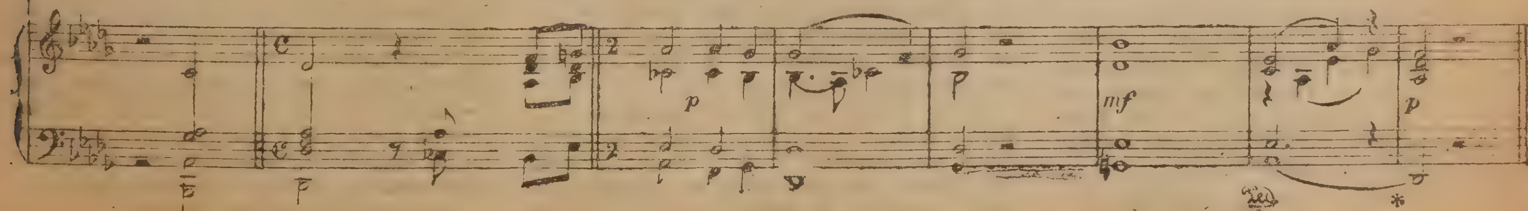












nous avons grand'peine à démêler aujourd'hui, lorsque nous écoutons *Hippolyte et Aricie* ou *Castor et Pollux*. Car tous les traits caractéristiques de l'art de Gluck sont dans celui de Rameau. La forme musicale de l'opéra français y apparaît fixée; l'auteur d'*Orphée* ne fera que la prendre et s'en servir sans y rien changer. Les théories fameuses que proclame la préface d'*Alceste* sont déjà appliquées dans *Castor*. Comme l'Allemand, le maître français soumet la musique à la parole, s'efforce avant tout de donner à l'accent toute sa puissance, impose à la mélodie un contour simple, dénué de vains ornements vocaux. Sa déclamation est aussi rigoureuse, aussi juste, aussi ferme que celle de son illustre successeur; l'expression du sentiment n'est pas moins sincère, ni moins émue, ni moins éloquente. Et cette expression est précisément de la même sorte : elle a le même caractère de concision, de mesure, de vérité noble, de forte sobriété, de gravité pathétique. Par moments la ressemblance est telle, que l'on doute si ce qu'on entend est de l'un ou de l'autre musicien. Est-ce de Gluck, est-ce de Rameau, cet admirable chœur de déploration des Spartiates sur le tombeau de Castor; ce mélange harmonieux et douloureux des lamentations de l'orchestre et des lamentations des voix ? On croirait entendre Iphigénie et ses compagnes pleurant la mort d'Oreste : c'est la même musique et c'est le même accent. Pareillement, est-il de Rameau, est-il de Gluck, cet air de Pollux descendant aux enfers ? Orphée, lorsqu'il pénétrera dans les Champs Elysées, ne s'exprimera pas d'autre manière; c'est le même sentiment et la même expression. A ces deux exemples on en joindrait sans peine une foule d'autres semblables : il n'existe rien dans la forme de Gluck qui ne soit dans celle de Rameau. Tout au contraire, c'est dans Rameau qu'on apercevrait des choses qui ne sont point dans Gluck; on y apercevrait une richesse et une variété musicales beaucoup plus grandes. Rameau a, dans l'harmonie, dans le rythme, dans l'orchestre, une force d'invention plus féconde et plus ingénieuse que Gluck. Son récitatif, où alternent des mesures différentes, où se mêlent à tout moment des éléments mélodiques, est infiniment plus chantant, plus changeant, plus souple, plus libre, moins monotone. Son orchestre est plein de trouvailles et de curieuses combinaisons de timbres; il a pour certains instruments une prédilection singulière, et fait de la trompette, en particulier, l'usage le plus divertissant et le plus heureux. Et à tous moments, dans les chœurs et les danses comme dans les récits, il y a une diversité de couleur et de caractère, une vivacité, un mouvement dont Gluck n'approcha jamais. Il est vrai qu'il avait pour lui une qualité qui suffit à balancer toutes les autres : quel qu'ait été le génie de Rameau, celui de Gluck est pourtant plus puissant, plus violent, plus impérieux. Rameau est noble, ou tendre, ou fort, ou tragique; il n'a pas le sanglot, la douleur passionnée, la véhémence poignante de Gluck; il n'a ni les pleurs d'Alceste, ni le désespoir d'Armide; il est plus grand musicien peut-être; il est moins grand poète... Pourtant cette différence de génie, dans un art tout pareil, ne fait pas une « révolution ». Gluck connaissait profondément l'œuvre de Rameau. Il l'a continuée; il n'a rien ou presque rien innové; et ses contemporains ont été dupes d'une illusion. Mais qui sait de quelles illusions nous sommes dupes aujourd'hui ?

PIERRE LALO.

L'ÉTRANGE MORT du colonel Le Menurier

I

Divers motifs, notamment d'ordre militaire, m'interdisent de nommer la petite ville de la côte sud où le 43e bataillon de réserve des Rutlandshires tenait garnison au moment du drame. Il me suffira de dire qu'en raison de sa situation à trois milles seulement de la mer elle subissait toutes les rigueurs des ordonnances sur l'éclairage. La nuit, une obscurité complète noyait ses rues ; les véhicules ne circulaient aux environs que sans lumière ; des automobiles capables de faire quarante milles à l'heure se traînaient, phares éteints, à l'allure du limaçon, sur des routes généralement dépourvues de haies, tortueuses, et partant dangereuses.

Le commandant du bataillon, lieutenant-colonel sir Francis Le Menurier, avait dîné en un lieu que j'appellerai Saint-Oswald. Vers dix heures, il se mit en devoir de repartir pour la caserne, dans son auto à deux places qu'il conduisait lui-même. Il avait devant lui un trajet d'environ sept milles, et comptait bien être rendu à destination vers onze heures ; car son bataillon s'embarquant le lendemain pour la France, il lui restait à liquider deux ou trois questions avant d'aller se coucher.

« J'espère que vous n'aurez pas d'anicroche en route ? lui dit son hôte un peu inquiet. La nuit est bien noire.

— Je connais mon chemin à fond, répondit le colonel, et d'ailleurs je ne ferai pas de vitesse. Ce n'est pas un soir comme celui-ci que j'irais chercher un accident. »

Le lendemain matin vers cinq heures, un constable spécial qui d'un pas somnolent faisait sa ronde à un mille de la caserne remarqua, sur le bas côté de la route, quelque chose qui dans l'ombre lui fit l'effet d'une ombre plus opaque. Il s'approcha, et reconnut une automobile tombée sans dessus dessous dans le fossé. Mais ce fut en vain qu'il promena partout la lueur de sa petite lampe électrique, il ne trouva pas trace d'un voyageur. Des pluies récentes avaient détrempé le sol, l'auto était enfoncée dans la boue, le constable ne pouvait, naturellement, essayer de la soulever sans aide. Il courut aviser son sergent, qui avisa son chef. Celui-ci rassembla une douzaine d'hommes et partit. Le jour allait poindre.

On eut grand'peine à redresser l'auto. Cependant on finit par y réussir, et l'on découvrit le colonel Le Menurier couché tout de son long au fond du fossé, le visage dans la boue, mort. L'auto n'avait pas subi de dégâts. Comme on allait y mettre le cadavre pour le porter jusqu'à la caserne, l'un des policemen poussa un cri :

« Voyez donc, il y a du sang sur le plancher.

Le chef inclina sa lampe.

— C'est drôle. D'où peut venir ce sang ? » fit-il.

A première vue, il semblait que l'auto, en déviant, eût projeté le colonel à terre et se fût renversée sur lui. On eût compris que, couché comme il l'était, la face contre le sol, il eût des marques de sang sur ses vêtements, par derrière ; pourtant, s'il en avait, c'était si peu qu'elles ne paraissaient pas.

Après l'avoir fait allonger sur le siège, le chef s'asseyait au volant, quand un détail attira son attention : sur le front du mort, des gouttes de sang perlaient à travers la croûte boueuse. Il regarda de plus près, et s'aperçut que les vêtements, souillés de boue, eux aussi, portaient des tâches sanglantes.

Avec son mouchoir, il essuya le visage. Et la surprise, alors, lui coupa la respiration. Au milieu du front s'étalait une tâche pourpre ; au centre de la tache s'ouvrait un petit trou.

Une seconde, il demeura comme pétrifié devant ce spectacle. Puis il bondit dans le fossé, pataugea des deux mains dans la fange liquide, et bientôt se releva en poussant un cri de satisfaction, car il venait de découvrir ce qu'il cherchait : c'était un petit objet curieux, ayant le dessin d'un angle droit, un de ces pistolets automatiques, d'invention récente, dont le magasin, aménagé dans la poignée, contient huit balles. Il commença par le nettoyer avec soin, puis il détacha le magasin et compta les cartouches. Elles étaient sept. On pouvait reconnaître à divers signes que la balle manquante ne manquait que depuis peu.

Apparemment, on était en présence d'un suicide : le jury du coroner prononcerait. On déposa le corps dans la chambre mortuaire de l'hôpital, et le bataillon s'embarqua sous les ordres de l'officier le plus immédiatement qualifié en grade, le major Herbert Swainnstone.

L'enquête jeta peu de lumière sur l'événement. M. Réginald Barton, chez qui le colonel avait dîné ce soir-là, déclara que, le connaissant dans l'intimité depuis des années, il ne concevait pas les raisons d'un acte de désespoir. Le Menurier était riche, sans famille, sans charge, et, semblait-il, sans un souci au monde.

« En fait, dit M. Barton, je ne l'ai jamais vu de meilleure humeur. Il se réjouissait à l'idée de commander son bataillon en campagne, car il avait craint que sa santé ne l'en empêchât.

— Sa santé avait donc laissé à désirer ? demanda le coroner.

— Il n'était pas, répliqua M. Barton, des plus robustes. Il avait dû quitter le service presque aussitôt après sa promotion au commandement du ...e dragons, et il resta quelque temps très affecté de cette mise à la retraite. Quand la guerre éclata, on lui confia l'instruction d'un bataillon territorial. Il n'espérait pas en garder le commandement actif ; il était suffisamment heureux de trouver à se rendre utile. Mais, à l'œuvre, il parut revivre. Il rajeunissait. Enfin, la semaine dernière, une note du War Office l'informait que, sur avis favorable d'une commission médicale, il pourrait être maintenu dans son commandement. Ainsi l'on ne s'explique guère un suicide, et pour ma part, je n'y crois pas. »

Un vieux soldat, George Hoskins, ordonnance du colonel, confirma que la perspective d'un commandement actif avait enchanté son maître, tellement que, le jour de la visite médicale, celui-ci l'avait gratifié de deux souverains.

On montra au témoin le pistolet automatique : il le reconnut tout pareil à celui que le colonel avait acheté quelques jours auparavant, mais il ne jurait pas que ce fût le même ; et bien qu'ayant eu l'occasion de manier l'arme de son maître, il ne pouvait dire si elle portait une marque ou une initiale quelconque permettant de l'identifier.

L'interrogatoire du médecin qui avait procédé aux constatations légales mit en évidence un fait singulier. En décrivant la blessure, le témoin déclara que la balle avait pénétré par le milieu du front pour ressortir derrière l'oreille droite. On n'avait pas retrouvé le projectile, mais les caractéristiques de la blessure correspondaient à celles de l'arme produite.

Ici le coroner posa une question :

« Vous dites que la balle ressortit derrière l'oreille droite. N'en découle-t-il pas que, dans l'hypothèse du suicide, l'arme aurait été déchargée de la main gauche ?

— Sans doute.

— Il conviendrait donc de savoir, à présent, si le colonel Le Menurier était gaucher?

Le soldat Hoskins affirma le contraire.

— Mais, dit le coroner s'adressant au médecin, supposé que quelqu'un se fût trouvé dans l'auto avec le colonel et eût tiré sur lui, le trajet de la balle n'eût-il pas été le même que vous venez de décrire ?

Le docteur réfléchit un moment :

— Oui, répondit-il enfin. Le meurtrier aurait tiré de gauche à droite. La balle aurait suivi le trajet décrit. Mais il faudrait, dans ce cas, que le meurtrier fût gaucher, ou qu'il eût employé la main gauche.

— A moins, objecta l'un des jurés, que le colonel lui fît face.

— Ceci, dit le magistrat, n'est guère vraisemblable, car certainement le colonel avait besoin de toute son attention pour conduire la voiture.

— L'argument me paraît faible, rétorqua le juré. La voiture a chaviré sens dessus dessous; peut-être avait-elle dévié avant le coup de feu.

— Mais, dit un autre membre du jury, que serait devenu le meurtrier s'il y avait eu meurtre et non pas suicide ? »

Question angoissante. Evidemment, le colonel, marchant sans lumière, devait aller si doucement qu'une personne animée de mauvaises intentions n'aurait eu aucune peine à monter dans sa voiture. Mais on ne lui connaissait pas un ennemi au monde, et le meurtre ne pouvait s'expliquer par le vol, car on avait retrouvé dans les poches du colonel son argent et sa montre.

Tout cela était déjà passablement ténébreux, lorsqu'une circonstance de l'enquête vint encore épaissir le mystère. Le soldat Hoskins, qui avait eu l'autorisation de se retirer, rentra brusquement dans la salle.

« J'ai fait une erreur, dit-il, tout hors d'haleine. Le pistolet n'était pas celui du colonel. Celui du colonel, le voici. Je l'ai trouvé dans ma chambre où je l'avais porté pour le nettoyer. Je croyais à tort l'avoir remis en place.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous dites? demanda le coroner, en prenant l'arme des mains militaires.

— D'autant plus sûr, monsieur, répondit Hoskins, qu'à ma connaissance il n'y a jamais eu dans la caserne d'autre pistolet de ce modèle, à l'exception de celui que possédait le major Swainstonne.

— Et où est, actuellement, le major Swainstonne ? demanda le coroner.

— En France, avec le bataillon », répondit Hoskins.

Le jury s'abstint de conclure. Il rendit un verdict qui laissait les choses en l'état. L'étrange mort du colonel Le Menurier demeura une énigme.

Ces détails de l'enquête me parvinrent un peu plus tard, en France, où j'avais accompagné le bataillon. Quelqu'un, du dépôt, m'envoya un journal local donnant le compte rendu complet de l'affaire, et je l'étudiai de très près, pour la double raison que le colonel Le Menurier était de mes amis et que je sens vivement l'attrait du mystère. Mais plus je fouillai les témoignages, moins j'en tirai de lumière. En dépit de mes efforts, je n'arrivai pas à une hypothèse. Tant qu'à la fin, ayant de quoi m'occuper suffisamment l'esprit, je pensai à autre chose.

II

Je crois bien que la satisfaction fut générale au bataillon quand on apprit que nous aurions pour chef le major Swainstonne. Par sa longue expérience du service, le major nous inspirait une extrême confiance. Personnellement, j'éprouvai d'autant plus de plaisir que, dès avant la guerre, j'étais lié d'amitié avec lui, comme je l'étais avec le colonel, et d'ailleurs par la même raison : ma profession de solicitor établissait entre ces deux hommes et moi des relations étroites. Le major avait la réputation d'un brillant soldat, et je lui savais une haute intelligence. Son *Manuel de Tactique appliquée* n'était point passé inaperçu. Cependant il n'avait jamais commandé qu'en sous-ordre, et d'autres en avaient eu le mérite et la récompense, au lieu qu'il restait dans l'ombre, oublié des dispensateurs officiels.

En fumant une pipe, un jour, chez moi, il m'apprit qu'on lui offrait le commandement en second du 43ᵉ bataillon des Rudlandshires, qui s'organisait.

— Pourquoi pas le commandement effectif ? demandai-je. Je vois dans les journaux qu'aujourd'hui l'on confie des bataillons à de simples capitaines. J'aurais cru que vos longs services et vos capacités vous vaudraient aisément l'emploi de lieutenant-colonel.

— Mon cher Trévor, me répondit-il en souriant, si incompréhensible que cela vous paraisse, les temps ont beau être difficiles, la faveur garde ses droits. J'ai toujours tiré les marrons du feu pour les autres. Il se peut, pourtant, cette fois-ci, que les choses tournent moins mal qu'à l'ordinaire. C'est Le Menurier qui, le bataillon une fois dressé, doit en prendre le commandement.

— Mais vous, quand rejoignez-vous?

— Moi ? Oh ! moi, je rejoins tout de suite. Voyez-vous, il y aura beaucoup à faire. Mais j'y pense, les fonctions de capitaine vous intéresseraient-elles ?

J'avais été, pendant plusieurs années, officier subalterne dans la territoriale ; puis, surchargé de travail, j'avais donné ma démission. Entrer dans le service actif ne laissait pas de me sourire, et depuis quelques semaines je sollicitais un brevet, qui commençait à se faire attendre.

« Elles m'intéresseraient beaucoup, répondis-je. Mais que me racontez-vous de Le Menurier ? Dois-je entendre que vous allez avoir la corvée de former le bataillon, de lever les hommes, de tout faire, en un mot, pour qu'après cela Le Menurier n'ait plus qu'un commandement à prendre ? La combinaison me semblerait, en ce qui vous concerne, peu reluisante.

— C'est en effet, ce qu'elle semblerait, dit-il d'une voix tranquille ; mais, de vous à moi, Jack, je ne crois pas Le Menurier en état de faire campagne ; et voilà pourquoi j'accepte la charge que l'on m'offre. Sans doute, je me réjouis de pouvoir, en quelque manière que ce soit, servir mon pays ; mais j'ai toujours rêvé de conduire un bataillon à l'ennemi, et un bataillon que j'aurais entraîné moi-même. »

Il s'arrêta, regardant fixement le feu ; ses yeux brillaient de fièvre.

J'entrai sans peine dans ses sentiments. Il doit être dur, pour un homme vieilli sous le harnais, de ne jamais occuper qu'une position de subordonné, surtout quand il s'agit de se dévouer pour le bénéfice d'un autre.

« Le Menurier, continua-t-il, ne résisterait pas plus d'une semaine aux fatigues d'une campagne en France. A vrai dire, j'ai la conviction que, l'instruction du bataillon terminée, il résignerait le commandement. »

Swainnstone me dévisagea d'un air bizarre.

« Aussi lui ai-je conseillé d'accepter, conclut-il.

— Conseillé d'accepter le commandement ? m'étonnai-je.

Et, avec un signe affirmatif :

— On le lui offrait, dit mon ami. L'eût-il refusé je ne l'aurais pas eu davantage.

— Pourquoi ?

Le vieux major sourit tristement :

— Mon cher, je manque d'influence. »

Quelle chose piteuse ! Ainsi, tandis que l'Angleterre défendait son existence, des incapables trouvaient assez de crédit pour passer par dessus la tête de soldats éprouvés !

« Je confesse, poursuivit Swainnstone, qu'en lui conseillant d'accepter le commandement je n'ai pas supposé qu'il le garde jusqu'au bout. Jeu hypocrite, me direz-vous peut-être. Eh bien ! je vous le jure. Trévor, je n'aurais pas d'arrière-pensée si, pour commander le bataillon, je pouvais voir en Le Menurier un chef mieux qualifié que moi. Le puis-je ? Il appartient à la cavalerie, et l'infanterie veut des connaissances spéciales. Le malheur est qu'à son défaut, s'il refusait, on irait chercher un homme ayant encore moins de titres. J'ai bien agi. Je suis sûr d'avoir bien agi.

— Mais, dis-je avec méfiance, supposez que Le Menurier ne lâche pas le bataillon, qu'il le conduise en France ? »

Je regrettai d'avoir parlé. Mon ami était devenu très pâle. Il se leva et se mit à faire les cent pas dans la chambre ; puis, s'arrêtant tout d'un coup devant moi :

« Non, dit-il, ce n'est pas possible. Ce ne serait pas honnête envers les hommes, ce ne serait pas honnête. »

Il s'interrompit, considéra un instant le feu, en silence, et reprit :

« Le succès de toute opération militaire dépend de celui qui commande. Les meilleurs soldats du monde sont « handicapés » s'ils n'ont pas un chef énergique, énergique physiquement et moralement. »

Le major énonçait là une vérité banale ; quelle déception il se préparait pour le cas où l'événement tournerait contre son espérance !

J'obtins sans difficulté mon brevet de capitaine. Il ne dépendait que du chef de corps ; et le chef de corps était, en fait sinon en droit, Le Menurier, bien qu'il n'eût pas encore rejoint son poste.

On nous partagea la besogne. Les sous-officiers de carrière devenaient rares, tous ceux des officiers qui avaient quelques notions du métier d'instructeur durent pousser à la meule. Du matin au soir, Swainnstone nous tenait sous le collier. A la vérité il ne s'épargnait pas lui-même. On le rencontrait toujours partout. Il semblait ne jamais dormir.

Le résultat fut qu'en trois semaines le bataillon était constitué au complet, et qu'en trois mois il se trouvait prêt à faire campagne. Je ne l'aurais pas constaté de mes yeux que j'aurais cru impossible d'amener les hommes à un pareil degré de préparation dans une période si courte. Swainnstone, à ce moment, jubilait. A le voir si droit en selle, à l'entendre jeter ses ordres dans la cour de la caserne, on l'eût pris pour un jeune homme de vingt-cinq ans, et non pour un vieux soldat ayant trente ans de service.

(A suivre.) *Capitaine* OSWALD DALLAS.

Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT.



LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription arrêtée le 13 mars

Société Philharmonique de Hanoï, produit d'une kermesse enfantine organisée au profit des Maisons Claires, 4.400 fr. — Union des Femmes de France, Comité de Barcelone, transmis par Mme Lecante, présidente, 1.000 fr. — Docteur Raoul Baudet, 500 fr. — Souscription de Mme Rutlidge à Rio-de-Janeiro, 2.830 fr. — Anonyme, 200 fr. — Souscription faite à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, transmise par le commandant Domange : M. Noël, sénateur, directeur de l'école, 20 fr. — M. Hérouard, sous-directeur, 10 fr. — M. Pecque, trésorier, 5 fr. — Lieutenant-colonel Coutrot, bibliothécaire, 5 fr. — Commandant Demange, inspecteur, 10 fr. — Dupuy, conservateur du matériel, 5 fr. — Robeyrotte, secrétaire, 5 fr. — M. Chambon, secrétaire, 1 fr. — Elèves de 3e année (27), 56 fr. — Elèves de 2e année (36), 260 fr. — Elèves de 1re année (77), 335 fr. — Mlle Larrague, 20 fr. — M. P. Pressat, 20 fr. — Les fillettes de l'Ecole Publique de Pont-Rousseau, 50 fr. — La sœur d'un jeune artilleur, 10 fr. — Ex-Sporting Club Choletais, 132 fr. — Mlle Th. Cuisiat, 5 fr. — Anonyme des P. T. T., à Perpignan, 3 fr. — Pour un des Petits Anges Clairs, 5 fr. — Mme Ducellier, 20 fr. — Mme Robin, 6 fr. — M. Autenot, 5 fr. — Anonyme, 7 fr. — René, Paul et leur oncle, 10 fr. — Mme Clément, 10 fr. — Anonyme, à Lyon, 5 fr. — Mme Herry, 5 fr. — Une petite Basquaise, 10 fr. — Elèves de 1re classe, école de Tamaris-Alais, 20 fr. — Mlle Porte-Petit, 10 fr. — Mlle Toulet, 5 fr. — Mme Vve A. Jouderiel, 5 fr. — Mme Papin, 20 fr. — Achille et Mimi, 5 fr. — M. Jules Letinier, 5 fr. — M. Cadiot, 13 fr. — Deux Mâconnaises, 10 fr. — Ekis, 2 fr. — Anonyme, à Oran, 10 fr. — Mme Armipertès, 5 fr. — Jean et Loulou, de Montpellier, 5 fr. — Un jeune poilu, 5 fr. — M. Pons, 20 fr. — Capitaine Darrieux, 10 fr. — Une jeune fille M. J., 7 fr. — Mme Froussard, 10 fr. — Mme A. de Récy, 10 fr. — Souscription faite par le personnel de la Direction Générale des travaux publics à Tunis, 91 fr. 40. — Anonyme, 5 fr. — M. Camille Walters, 1 fr. 25. — Mme Bordenave, 6 fr. — Personnel et les élèves de l'Ecole des Gobelins, au Havre, 20 fr. — M. Boeufgras, instituteur-soldat, 10 fr. — Une amie des petits enfants, 5 fr. — Mlle M. Clergue, 15 fr. — Andrée, Le Creusot, 5 fr. — Mme Marie Schonker, 113 fr. 75. — Mlle P. Lemaire, 25 fr. — Mme Bernhard, 20 fr. — Pour mon petit Raymond, 5 fr. — Mme Albertini, 5 fr. — Mlle Georgette Luiset, 10 fr. — A. C., 10 fr. — Une institutrice Périgourdine, 5 fr. — Marcelle et Pierre Camroux, 100 fr. — Petit Jacques, 5 fr. — Mlle Lauvers, 5 fr. — M Bellamy, 5 fr. — Capitaine Branders, 4 fr. 75. — G. J. M., envoi mensuel, 50 fr. — Mme Lambert, 50 fr. — M. Launat (subvention), 30 fr. — M. Grépinet (subvention), 30 fr. — M. Diard (subvention), 30 fr. — Association aide aux veuves de la guerre (subvention), 180 fr.

Souscription de Mme Martha Costa de Carrèle (Gala Placidia)

SUITE DE LA LISTE DES DONATEURS

Jorge Alberto Catelli Fraugeron, 7 fr. — Nina Carmen Siri Caban, 7 fr. — Ninos Nieves y José Siri Caban, 7 fr. — Guadelupe Perez, 7 fr. — Nina Brenda Catalina Etcheneque, 7 fr. — Nina José Ma. Pellepiane, 7 fr. — Helan B. de Risso, 70 fr. — Nina Adda R. Laguardia, 7 fr. — Nina Inesita La-Correa Machado, 21 fr. — Ines Satel, 10 fr. 50. — Nina Chichita Berro, 3 fr. 50. — Familia Mendy Noriega, 70 fr. — Maria Angelica Tafernaberry, 10 fr. 50. — Susana y Mario Bottaro, 70 fr. — Nina Adda R. Laguardia, 7 fr. — Nina Inetita Laguardia Rochette, 7 fr. — Ana St Ges Hardoy, 70 fr. — Senoritas de Barberini, 35 fr. — Maria Emilia Grayge, 35 fr. — Goguito Scarzolo, 7 fr. — A. Cesr Sanson, 14 fr. — Julio C. Brito del Pino Bordoni, 7 fr. — Francisco Carlos Fillippini Burzaco, 7 fr. — José Alfredo y Maria Celi, 17 fr. 50. — Senorita N. N., 14 fr. — Nino Baltasar Basane, 1 fr. 40. — Nina Ascension Beltran, 14 fr. — Nina Rosita Beltran, 14 fr. — Nina Ema Beltran, 7 fr. — Camilla Berro Estrazulas, 35 fr. — Nino Fiorio Pablo Parpagnoli, 7 fr. — Ninos de Guado, 28 fr. — Maria Sansevé de Roldos, 7 fr. — Nino José Pedro Roldos, 7 fr. — Nino Maria M. Roldos, 7 fr. — Nino Juan P. Vallarino, 7 fr. — Nino Augustito M. Perille, 21 fr. — Nino Alberto N. Olarte, 7 fr. — Nino Alfonso Olarte Pereyra, 7 fr. — Ninos Washington, Juan José y Corina, Puppo Rodriguez, 70 fr. — Nina Josefina du Pasca, 3 fr. 50. — Marcela Michellina y Raymond Girard, 21 fr. — Julio Cesar Albistur Tellechea, 7 fr. — Maria C. de Visca, 35 fr. — Senoritas de Visca, 35 fr. — E. D., 14 fr. — Ninos Lamaison y Villemar, 70 fr. — XXX, 35 fr. — Nina Alcira Garcia, 14 fr. — Nina Idita Sofia Echenique, 7 fr. — Una Familia Uruguaya, 35 fr. — E. Pitout, 67 fr. 50. — Total : 5.752 fr. 25.

Souscription de Mme Rutlidge, publiée dans l'avant-dernier N°

LISTE DES DONATEURS

M. Claudel, 5 milreis. — M. Sa, 5 mr. — M. La Rue, 5 mr. — M. Durisch, 5 mr. — M. Antonio J. Teixeira, 5 mr. — Mme Soussan, 5 mr. — Marguerite Soussan, 5 r. — M. Hime, 5 mr. — André Bravard, 5 mr. — A. Cavé, 5 mr. — G. W. Gooda, 5 mr. — Marigny, 5 mr. — M. Breissan, 5 mr. — Conzet, 5 mr. — Mirilli, 5 mr. — P. Barrenne, 5 mr. — M. et Mme Grandmasson, 10 mr. —

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80.000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Lundi, 18 mars 1918.

En Bourse. — Le soir même du jour où nous écrivions notre précédente Revue, un nouveau raid de gothas faisait à Paris et dans sa banlieue de nouvelles victimes, mais en laissant quatre avions détruits par nos organisations de défense. De démoralisation, point. La France tient, Paris tient et la Bourse tient. Et nous ajouterons : nos alliés britanniques, après un nouveau raid de zeppelins sur Londres, tiennent. La riposte, d'ailleurs, ne s'est pas fait attendre.

Mais, pour rester dans notre cadre, il nous plaît de noter que le volume des offres diminue de plus en plus sur le marché.

Il est, du reste, à noter que le tassement des mois derniers a rendu certains groupes intéressants et provoque actuellement des demandes de capitalistes qui n'attendent pas pour agir que la page soit tournée. Question d'opportunité, tout est là en affaires de Bourse.

L'explosion de La Courneuve a fait un grand bruit et brisé des vitres, même en Bourse, mais n'a produit et ne pouvait produire aucun effet boursier.

Ce jour-là, la liquidation de quinzaine au Parquet s'effectua normalement avec son taux moyen de reports usuel de 4 0/0.

La semaine a clôturé dans des dispositions satisfaisantes. L'intervention japonaise, si elle venait à s'affirmer, donnerait certainement un regain d'animation au marché.

Nos **Fonds nationaux** sont très soutenus : le **3 0/0** à 56 75 ex-coupon trimestriel, le **5 0/0** gagne dix centimes à 88 10 et le **4 0/0** quinze centimes à 68 75.

Sur les **Fonds Russes**, on relève une certaine reprise. Nous publions plus loin une communication qui vient à l'appui des conseils de sang-froid que nous avons maintes fois donnés aux porteurs.

Les transactions sur **l'Extérieure d'Espagne** sont intermittentes. On a atteint 124 francs, cours qui amène finalement des offres sur notre place. A la suite de la convention franco-espagnole, on s'attendait à une détente de la peseta, qui ne s'est produite légèrement qu'après une nouvelle tension, laquelle avait favorisé les demandes des arbitragistes espagnols.

Les **Fonds sud-américains** consolident leurs positions.

Notre **groupe bancaire** se représente ferme, mais sans grandes variations de cours.

L'action du **Crédit Mobilier Français** reste en bonne tendance vers 410 fr.

La **Société Générale** est ferme vers 530 fr. Ainsi que nous l'avons annoncé, le dividende proposé à l'assemblée annuelle du 25 mars est de 12 fr. 50, contre 10 fr. précédemment.

Le projet de relèvement de 15 à 25 0/0 des tarifs des chemins de fer, que vient de proposer le ministre des finances, redonne un peu d'animation dans le groupe de nos **grandes Compagnies de chemins de fer.**

Le groupe des **valeurs de navigation** affermit sa reprise de la semaine dernière.

Il est intéressant de noter la fermeté de l'action du **Canal de Suez** au-dessus de 4,600 francs, grâce au relèvement progressif des recettes depuis le début de l'année. En effet, pour la période écoulée entre le 1er janvier et le 9 mars 1918, elles atteignent 14,670,000 francs contre 12,410,000 francs pour la période correspondante de 1917.

L'amélioration que nous indiquions dans le **Groupe métallurgique**, s'est accentuée dans une mesure encore modérée mais qui paraît devoir prendre plus d'extension.

Les **Valeurs d'électricité** restent bien tenues.

Le **Groupe cuprifère**, le **Rio-Tinto** en tête à 1,810 fr., bénéficie d'une certaine avance.

Caoutchoutières sensiblement raffermies.

Valeurs Russes. — Nous avons, à diverses reprises, mis nos lecteurs en garde contre la tendance à réaliser d'une façon trop précipitée les valeurs russes. Ce conseil trouve sa confirmation dans la communication suivante de l'**Office National des Valeurs Mobilières.**

« La *Commission générale pour la protection des Intérêts français en Russie* et l'*Office National des Valeurs Mobilières* ont été informés que des offres d'achat, dont l'origine est des plus suspectes, ont été transmises sur divers titres de Banques et de Compagnies minières ou industrielles ayant leur siège en Russie, en Roumanie et généralement dans l'Europe orientale.

» Des mesures ont été prises pour surveiller ces mouvements de titres. Les porteurs sont mis en garde contre des ventes effectuées sans aucun élément d'appréciation et qui, si elles se généralisaient, ne seraient pas sans inconvénient à divers points de vue.

» La Commission générale pour la protection des Intérêts français en Russie s'est constituée sous la présidence de M. de Verneuil, syndic honoraire des agents de change, avec l'appui des pouvoirs publics. Elle va prochainement fonctionner avec tous les concours nécessaires. Un de ses premiers soins sera certainement de déjouer les manœuvres suscitées par l'ennemi pour s'emparer à bon compte des affaires financées par l'épargne française. »

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** du mois de février 1918 s'élèvent à fr. 119,780 50, contre 111,466 95 pour le même mois de l'année précédente. Pour les deux premiers mois de l'année en cours, les recettes sont ainsi de fr. 260,502 65, contre 249,693 90.

Le Conseil d'administration de la **Compagnie Générale Transatlantique** a choisi comme président M. Pellerin de Latouche en remplacement de M. J. Charles-Roux, décédé.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense nationale.**

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Il convient de demander des qualités hygiéniques aux produits de beauté, même quand ils ne jouent

QU'UN SIMPLE ROLE DE COQUETTERIE,

car s'ils sont médiocres, ils risquent d'abîmer la peau. C'est pourquoi, si vous désirez, chères amies, donner une jolie blancheur à la peau de votre visage, de vos épaules, de votre cou et de vos bras, je ne saurais trop vous recommander le Véritable Lait de Ninon, absolument irréprochable. Il donne à l'épiderme un délicieux éclat de jeunesse et existe en trois teintes à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Du nombre des produits de beauté

ABSOLUMENT IRRÉPROCHABLES AUSSI

est la délicieuse Crème Simon, que toutes les dames emploient pour leur toilette. Mais combien l'appliquent mal et n'en obtiennent pas ainsi tout son effet. Après le lavage quotidien, il faut l'étendre sur la peau encore mouillée, puis essuyer avec un linge fin et poudrer légèrement. Elle donne alors son plein effet d'hygiène et de beauté.

FURETTE.

L'INDÉSIRABLE !
L'ANÉMIE DÉGUERPIT.

« Il y a infiniment peu de mauvaises chances dans la vie, si on fait la part de celles qu'on aurait pu éviter. » Ainsi parlait un homme cependant peu favorisé par le destin, puisque, étant un des plus grands musiciens de tous les temps, il devint sourd : Beethoven !

Point n'est besoin d'être versé dans la philosophie et la psychologie pour saisir la justesse de cette maxime, qui est mise journellement en pratique par des gens très terre à terre, mais doués cependant de ce qu'on est convenu d'appeler le gros bon sens.

Deux personnes vivaient heureuses et tranquilles à Saint-Marcel d'Urfé, par Juré (Loire), Mlle Thérèse Meunier et sa bonne voisine Mme Rajot. Un mauvais jour, survint une désagréable visite qui frappa à leur porte tour à tour. L'anémie, c'était la visiteuse, s'installa en maîtresse dans chacune des deux demeures. Ces dames, en présence de cette mauvaise chance, se concertèrent pour l'éviter. Elles jugèrent, de concert, que le mieux était de faire appel aux Pilules Pink pour chasser l'Indésirable, et effectivement dès que les Pilules Pink eurent manifesté leur présence, l'anémie déguerpit.

« Je suis heureuse, écrit Mlle Meunier, de vous faire connaître que vos Pilules Pink ont eu un plein succès. Mme Rajot, ma voisine, souffrait depuis quelque temps d'anémie, de maux d'estomac, mauvaises digestions, maux de tête, et, grâce à vos pilules, elle est tout à fait bien maintenant. Pour moi, anémiée et affaiblie, vos pilules n'ont pas été moins favorables. L'amélioration s'est fait sentir de suite et le mieux a été en s'accentuant très vite. Je me porte à merveille aujourd'hui. »

L'anémie, c'était pour ces deux personnes la mauvaise chance. Que faire pour l'éviter ? Le gros bon sens voulait qu'on s'adressât au remède *compétent*, aux Pilules Pink, qui depuis plus de trente ans prouvent chaque jour qu'elles guérissent cette maladie. Ces dames ont justement pensé : « Les Pilules Pink n'auraient pas si bien réussi, si elles n'avaient pas tant guéri », et elles ont ajouté à la longue liste deux guérisons de plus.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies, et au dépôt: Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris: 3 fr. 50 la boîte et 17 fr. 50 les six boîtes, franco, plus 0 fr. 40 de timbre-taxe par boîte.

FRÈRE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

C. J. V. P. N. — 1° Mettez dedans quelques boules de naphtaline. 2° Vous n'avez qu'à l'ouvrir, mais en tout cas l'accordeur vous le dira. 3° C'est une question de jugement, on est physionomiste ou on ne l'est pas, cela ne s'apprend pas.

V. S. 15. — Mettez un peu de vaseline sur ces rougeurs, tous les soirs avant de vous coucher. Lavez-vous à l'eau tiède toujours mais pas de compresses. Mettez un peu de crème après vous être rasé.

Tout jeune abonné. — 1° Graissez-les de temps en temps pour les empêcher de se dessécher, mettez-les dans un endroit pas trop sec et loin du feu. 2° Cessez l'emploi de cette pommade sur cette partie, c'est l'inconvénient de l'oxyde de zinc. Badigeonnez-vous avec un mélange de 30 grammes de moelle de bœuf et de baume du Pérou.

Angevine Bretonne. — A votre âge il n'y a pas de temps de perdu. Les Pilules font bon effet mais ça ne dure pas. Faites plutôt de l'exercice des bras, et tous les matins de larges ablutions à l'eau froide avec une éponge, suivies de massages circulaires avec du talc.

Hypathie. — Frictionnez les parties que vous voulez faire maigrir avec du Savon Amiral, mais à votre place je préférerais ne rien faire car c'est la forme de votre physionomie et vous aurez ensuite des rides.

F. F. X. — Laissez d'abord finir la guerre, vous prendrez une décision ensuite.

Ninon X... — 1° C'est votre âge qui veut cela, ils disparaîtront d'eux-mêmes. Faites vos ablutions à l'eau chaude et au savon de Panama, et rincez le visage dans de l'eau dans laquelle vous mettrez quelques gouttes d'eau de Cologne. 2° Brûlez-la avec un crayon de nitrate d'argent, et lorsqu'elle sera sèche faites-la tomber avec un fil de soie. 3° C'est un peu de couperose, mettez chaque soir, pendant quelque temps une pommade de glycérolé d'amidon, 40 gr., et oxyde de zinc, 8 gr.

Fred. — Non, la liaison ne se fait pas.

Lilas blanc. — 1° Faites des massages, mais vous risquez de l'allonger sans beaucoup l'amincir. 2° Surveillez d'abord le bon fonctionnement de votre intestin, mettez un de crème, si vous n'avez pas la peau grasse, et de la poudre de riz.

Hélène S. — Servez-vous comme poudre de riz, de la fleur de pêche ; elle est très adhérente à la peau et très rafraîchissante. Elle existe en six nuances, blancho, rosée, naturelle, bise, mauve et ocre, à la parfumerie exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Lapin sauté n° 2. — Les produits « Hennextré » de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy, adressez-vous à lui de ma part.

Poilu classe 1888 du S. P. 181. — 1° L'extrait capillaire des Bénédictins du Mont Majella. 2° Je vous chercherai cette correspondante que je n'ai pas sous la main actuellement.

Mlle D. R. — Suivez les cours de comptabilité, sur place ou par correspondance, de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Cette maison forme de très bonnes élèves et se charge de les placer. Demandez de ma part la brochure *Situations*, envoyée franco.

Réformé n° 1. — Il n'existe pas de magazine ni journal de mode de ce genre, seuls quelques journaux féminins donnent parfois quelques conseils sur la mode masculine. Adressez-vous à un bon tailleur parisien qui vous l'indiquera, par exemple, la maison Cock and Cie, 23, rue Auber, où vous trouverez tous les articles.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

Foire de Lyon

CIRAGE-CRÈME SAYET

A force de patientes, ingénieuses et scrupuleuses expériences « les Produits Sayet » ont fixé, il y a quelques années, la formule du cirage-crème Sayet qui a triomphé à la Foire de Lyon. Le Sayet nettoie les chaussures sans maculer les doigts, conserve et assouplit le cuir au lieu de le sécher. Son brillant est éclatant, impeccable et immédiat. Ces qualités tangibles et facilement contrôlables en font tout le succès.

ENTRE NOUS

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal, 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Pour apprendre la comptabilité vite, bien et sans professeur, lire la « Comptabilité expliquée par un comptable ». Envoi franco contre 1 fr. 60 adressés à l'auteur : F. Gasc, 94, rue de Rigoulet, Bordeaux.

Cours d'anglais, leçons particulières. Miss Randell, 11, rue de Cluny.

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire : Service An. Gabriel, Evreux (Eure).

Graphologie. Nouvelle méthode. Résultantes étonnantes. Marraines, filleuls envoyez 12 francs, lettres et adresse. Ary Desylvanes, Dépôt *Dépêche*, rue Rémusat, Toulouse.

Industriels, commerçants, maîtresses de maison, consultez le directeur de « Centre-Annonces » pour établir vos prix de revient et organiser méthodiquement la gestion de vos affaires. Ecrire : 10, rue des Bons Etats, Orléans (Loiret).

Cousine ayant bibliothèque voudrait-elle prêter livres à Poilu qui aime lire. Ecrire : Bureau des *Annales*.

Coqueluche, guérison radicale, rapide. Notice gratis. Paul Quimaud, Buzet (Lot-et-Garonne).

Piano. — Série de 80 leçons *Sinat* par correspondance, permet d'étudier seul avec profit, enseigne en quelques leçons plus que des années d'études; donne virtuosité, sûreté de jeu, lecture à première vue, fait tout comprendre. Leçons *Sinat d'Harmonie*, pour composer, improviser, indispensable à tout musicien. Préparation au professorat, diplômes. Demander très intéressant programme gratuit franco. V. E. *Sinat*, 6, Carrefour Odéon, Paris.

J'expédie franco contre mandat 78 fr. 50, 48 boîtes 420 gr. véritable lait condensé non écrémé. Ecrire: Henri Charnay, Epinal. Prix spéciaux par quantités.

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Ecrivez à L. Rice-Oler, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Lisez le *Carnet-Critique*, spécimen 0 fr. 75. Abonnez-vous à sa *Bibliothèque* qui comprend dernières *nouveautés*. Le *Carnet* examine gracieusement manuscrits. Joindre frais de retour. 208, rue Convention, Paris

LES ANNALES



PAQUES DE GUERRE

CELLE QUI NE SONNE PLUS

Dessin de J. BASTÉ

31 Mars 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces: SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN·AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE	20 fr.	10 fr. 50

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1814. — 31 MARS 1918

EDITION·DE·LUXE

	UN·AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	20 fr.	10 fr. 50
UNION·POSTALE	25 fr.	13 francs

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE JARDIN DES OLIVIERS

ASPECT ACTUEL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE AMÉRICAINE.

La Femme et le Foyer



Chapeau breton dont le bord double est en satin gris et le fond en paille liseré gris et lamé de satin gris.

LES PETITES ROBES

Est-ce pour nous mettre à l'unisson de tant de femmes en deuil, est-ce par sagesse et économie, mais nos toilettes se simplifient de plus en plus, et nous trouvons jolie et seyante la petite robe modeste si commode à porter, tandis que la toilette trop riche, trop habillée, nous déplaît et nous choque.

Les « petites robes » en lainage ou en taffetas bleu, noir ou noisette sont le succès de ce printemps. Sans paraître ni excentriques, ni recherchées nous pouvons très bien nous aventurer dans la rue ainsi habillées, avec un simple renard jeté sur les épaules. Le seul point à surveiller soigneusement, c'est la teinte de l'ensemble; pas de jupes sombres avec des blouses claires, il faut absolument que la robe soit d'une seule teinte de l'épaule aux chevilles, sans cela on a facilement un air démodé et ridicule. Les ceintures, très larges, s'enroulent plusieurs fois un peu plus bas que la taille, elles ne sont pas serrées et sont nouées une fois; les pans sont alourdis au moyen d'un motif brodé, ou de quelques plombs. Si la robe est décolletée, un dépassant de mousseline rose et un soupçon de guimpe rose corrigent la sévérité du tissu sombre et donne une apparence de fraîcheur et de netteté.

Les jupes, toujours très étroites, très courtes, peuvent être légèrement fendues; quelquefois l'ampleur se dissimule dans un mouvement enroulé. Une grande maison de la place Vendôme interprète ingénieusement la jupe étroite de façon à laisser la plus grande liberté aux mouvements par le moyen suivant : On prend un rectangle de tissu de la hauteur de la jupe, faisant une fois et demi le tour d'une jupe ordinaire. Après avoir épinglé une ceinture du même tissu autour de la taille, on fixe sur le côté gauche un coin de l'étoffe, puis on l'enroule autour du corps en terminant sur la hanche droite et en remontant un peu, de façon à ce que la partie croisée soit un peu plus courte que le dessous. On ménage dans l'angle inférieur deux grandes boutonnières bordées d'un liseré de couleur assorti à la doublure de cet angle, qui doit rester flottant, n'étant fixé de la taille aux chevilles que par deux gros boutons.

Comme on est forcé de faire quelques pincés à la taille pour supprimer l'excédent de fronces, on pose une large ceinture drapée, enroulée deux fois et fermée assez bas par une grande boucle plate recouverte de tissu retenant l'extrémité de la ceinture qui dissimule ainsi les fronces de la jupe.

On voit beaucoup moins de ces broderies somptueuses d'un prix excessif. On préfère les lignes droites, les motifs simples, et on peut très bien, à peu de frais, enjoliver une petite robe en serge ou en gabardine qui semble un peu trop pensionnaire sans garniture, en faisant des bandes de point de chaînette ou de point de croix en laine ou en soie de teintes vives descendant du cou ou de la poitrine jusqu'aux genoux; il faut grouper ces lignes de points par deux et distribuer les groupes de dix en dix centimètres.

Les chapeaux s'annoncent aussi simples que les robes pour la saison nouvelle et généralement ni très grands ni très petits. Comme la paille s'emploie peu, nous pouvons, si nous en avons le goût, faire plusieurs chapeaux nous-mêmes sans dépasser le prix de dix francs par chapeau.

On se souvient sans doute de ces chapeaux en papier que nous faisions, il y a quelques années, pour la courte saison dans le Midi. On peut s'inspirer du même procédé pour confectionner de très jolis modèles de ville.

Acheter du papier crépon de la teinte désirée, le couper dans le sens du créponnage en rubans de trois centimètres de large. Prendre deux de ces rubans de papier et un ruban de taffetas de la même dimension, on peut également prendre de la soie coupée en bandes, mais il faut alors avoir soin d'effilocher les deux bords. Une fois les trois bandes réunies, faire une tresse assez lâche et plate, quand on en aura deux mètres, qu'il faudra enrouler à mesure pour bien la conserver, on pourra commencer à la coudre en tournant comme une paille par quelques gros points dissimulés.

Pour obtenir la forme voulue, le plus facile est d'acheter une forme en laiton dans un grand magasin, ou, si l'on habite la campagne, de faire cette forme. Rien n'est plus facile que de recouvrir cette forme avec la tresse.

SIMONNE B...

Une coquette. — Vous vous plaignez de ne pas trouver l'élégante chaussure parisienne; votre désir peut être satisfait. Adressez-vous chez Maxim's, 19, Faubourg Saint-Antoine, qui vous enverra son catalogue de jolies fantaisies.



Robe de toilaine ou bure légère chamois. Corsage noué en ceinture par derrière. Col et guimpe de tulle rose.



Robe de jersey rose brodé de point de chaînette en laine grise. Le bas de la robe est en jersey gris. La même robe peut être faite en jersey de coton.

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine

Psychologie de Guerre.

Le *Temps* peut se flatter d'avoir obtenu, samedi, un joli succès... La communication qu'il inséra en dernière heure et qui signalait le bombardement de Paris par un canon gigantesque et mystérieux, donnait lieu à d'interminables commentaires. D'abord ce fut l'incrédulité. On refusait d'accueillir une information si parfaitement invraisemblable. Lorsqu'ils surent qu'elle émanait de source officielle la plupart des lecteurs voulurent bien y ajouter foi. Quelques-uns demeurèrent sceptiques. Un honorable savant, un polytechnicien s'il vous plaît, me prouva, à l'aide d'une accumulation de formules algébriques auxquelles je ne compris pas grand'chose, l'impossibilité de ce nouvel attentat. Au moment où il achevait sa démonstration victorieuse, l'explosion toute proche d'un projectile — bombe ou obus — lui fit tomber le crayon des mains. Les théories sont vaines en ce moment. Il faut s'incliner devant les faits, surtout quand ces faits, hérissés d'acier, chargés de mélinite, défoncent nos rues et éventrent nos maisons.

Depuis quatre ans l'humanité s'agite dans une sorte de cauchemar ; elle ressemble au dormeur éveillé des contes arabes qui se mordait les pouces afin de s'assurer qu'il vivait réellement et n'était pas le jouet de quelque mirage. Elle vogue à l'aveuglette vers des rives inconnues. Elle essaie de s'orienter, d'y voir clair. Sans cesse l'événement déçoit ses prévisions les plus raisonnables, déjoue ses calculs.

Que de chimères envolées ! Nous ne supposions pas qu'un souverain ou un peuple fut assez fou pour allumer l'incendie d'une guerre universelle. La guerre déchaînée, nous pensions du moins qu'elle serait brève et que la violence des moyens dont elle userait, l'énormité des dépenses qu'elle devrait s'imposer, l'accumulation des ruines abrègeraient sa durée. L'Allemagne comptait en deux mois pulvériser la France et dominer l'Angleterre. Son effort s'est brisé ; bientôt elle subira le choc des armes américaines. Qui nous eût annoncé l'alliance intégrale des Etats-Unis ? Qui nous eût prédit, hélas, la trahison russe ? Mille inventions déconcertantes ont développé, décuplé, transformé l'outillage militaire. La mort rôde au-dessus des nuages et sous les flots. La physique, la chimie, la métallurgie, ces sciences destinées semblait-t-il, a développer le bonheur des hommes se sont mises à son service pour les détruire. Que n'apportent-elles pas à la Faucheuse ? Le concours de toutes les forces de la nature, de tous les instruments de supplice, de tous les gaz asphyxiants, de tous les poisons.

Pourquoi ne pas en convenir ? Dans ce domaine pratique, les Germains excellent ; ils nous sont supérieurs. Alors que le génie latin crée des merveilles et ne sait pas en tirer parti, la patience et la méthode allemandes appliquent, combinent, exploitent... *Sic vos non vobis...* Le mot de Virgile a conservé sa pleine signification : « D'autres que nous mangent le miel de nos ruches. » Peut-être apprendra-t-on demain que cette pièce d'artillerie monstrueuse, qui choisit Paris comme cible, est d'origine française. Les inventeurs assiègent le cabinet du ministre ; ils ne sont pas toujours éconduits. Quelquefois ils reçoivent d'aimables promesses. Mais M. Lebureau est si indolent !

J'en suis là de mon article... Une sonnerie lointaine m'annonce la fin de l'alerte... Les Parisiens n'ont pas attendu ce signal pour quitter leurs logis. Ils s'habituent. Et quand brillent les rayons d'un adorable soleil printanier, quand les premiers bourgeons éclatent, la cave « aux murs de forteresse », que décrit Henri Lavedan, leur semble un morne séjour. Ils y descendent encore le soir. Ils y descendront de moins en moins. L'accoutumance les endurcira, leur rendra ce péril familier et presque illusoire. Les nerfs des simples citoyens s'apaiseront. Je souhaite que l'administration centrale montre aussi plus de sagesse et de sang-froid ; qu'elle ne supprime pas la vie sous prétexte de la conserver, qu'elle permette aux trains du métro et aux voitures publiques de circuler librement, même pendant les raids d'avions. Je souhaite enfin que la presse ne trouble pas les honnêtes gens, en leur prodiguant les indications et les conseils. Trop d'avis aux lecteurs. Trop de détails. Trop de narrations émues. Trop de colonnes consacrées aux méfaits des gothas. Trop de cris de fureur et trop d'anathèmes. Nos confrères — psychologues avisés — n'ignorent pas les conséquences de cette fausse manœuvre. Ils montrent bénévolement à l'ennemi que son but est atteint ; ils l'encouragent à redoubler de férocité ; ils désignent à ses coups cette ville inexactement représentée comme frémissante, inquiète, hynoptisée par le bombardement quotidien.

Le Tigre aurait ici une superbe occasion d'affirmer sa volonté souveraine : « Messieurs, dirait-il aux journalistes, je vous prie de modérer votre ardeur. Veuillez, désormais, ne point parler du canon de Saint-Gobain et de gothas, ou n'en parler que brièvement, en cinquante lignes, au maximum. Restons impassibles et dédaigneux. Enseignons la fermeté aux trembleurs, s'il en existe, et refusons aux Boches la joie sinistre de penser qu'ils ont pu nous émouvoir. » J'imagine que ce langage aurait l'approbation des vrais patriotes.

Le Français est profondément civilisé. Il se bat en héros quand la nécessité l'y contraint. Mais il répugne aux sacrifices sanglants. Il aime les idées philosophiques, l'émulation des arts et des lettres. Son cœur sensible aspire aux douceurs de la paix. Cette paix, nous savons ce qu'elle coûte Nous savons ce qu'elle vaut. Il faut la conquérir ou se résigner à l'esclavage. Elle nous paiera de nos rudes efforts.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine



Notre Influence

Il y a une chose qu'on n'apprend à aucune école et qui est cependant d'une importance capitale, c'est l'art d'imposer notre influence à l'étranger... Pendant cette guerre, nous avons surpris en coup de foudre la tendresse, je dirais presque « l'amour » des pays qui nous ont découverts, il s'agit maintenant de garder cet émouvant prestige... Pour cela il faut que chacun de nous se mette bien dans la tête que tous : petits, humbles, modestes ou magnifiques, nous sommes un morceau de la France, que notre infime individualité fait partie d'un grand Tout, et nous oblige à tenir nôtre rôle...

Faire aimer son pays !... c'est un but adorable... Or nous laissons nonchalamment faire la nature, attendant que la grâce opère... Il n'y a pas dans nos actes cette activité généreuse et fière qui entend gagner les cœurs et forcer l'estime. Le « attention, c'est nous la France ! » est peu pratiqué. Nous ne nous attachons pas, quand un allié de qualité vient chez nous, à lui ouvrir nos maisons ; nous lui montrons nos théâtres, nos restaurants, nos lieux de plaisir, toutes les façades interlopes des grandes villes, mais devant nos foyers de famille nous inscrivons : « Ici on n'entre pas... » ; nous n'avons pas cet instinct de l'hospitalité, qui est justement la marque étrangère...

Une jeune fille de bonne famille, soucieuse de gagner sa vie, met-elle le pied en France, elle trouve difficilement l'accueil familial dont elle a rêvé et qui l'attacherait à la France ; en revanche, toutes les tentations faciles la sollicitent. Et par une étrange conception, les salons parisiens ne s'ouvraient, avant la guerre, qu'aux étrangers riches, brasseurs d'or et d'affaires qui s'imposaient à notre badauderie par leur faste et leurs façons de nababs.

Il ne faut donc pas s'étonner que pendant si longtemps on nous ait mal jugés... Il y a tout à refaire dans ce domaine-là, et c'est maintenant qu'il faut préparer les voies... C'est maintenant, alors qu'on souffre ensemble pour la même cause, qu'il faut se joindre par-dessus les mers, et se comprendre, et s'aimer, et travailler au même but...

Si chaque Français voulait y mettre un peu d'ingéniosité et d'esprit, ce serait facile ! Il faut quelquefois si peu de chose pour conquérir des âmes qui s'offrent : une attention, un mot affectueux, une fleur, un bout de lettre et voilà une intimité ébauchée... Il est pitoyable de constater que, par indifférence, par négligence, des amitiés s'effeuillent, des sympathies se découragent, des abîmes se creusent, et qu'on s'en va dos à dos en disant : « Quel dommage ! Nous aurions pu nous aimer... »

Vous savez quel admirable effort a fait le Canada pour sa seconde patrie, la France ; c'est dans ce pays que les femmes ne portent pas le deuil des soldats tombés au champ d'honneur, estimant que cette gloire-là doit être un honneur plus qu'une peine. Une de ces mères héroïques à laquelle j'avais écrit mon admiration me répond : « Non, je ne suis pas une grande patriote, comme vous avez la bonté de le dire, je suis patriote comme toutes les femmes françaises, et comme toutes les femmes de tous pays qui n'admettent ni l'injustice, ni la trahison, ni la barbarie... Mon seul titre au patriotisme consiste à envisager sans défaillance la mort de mon fils tombé victorieusement à l'âge de dix-sept ans et vingt jours : Quand nos enfants nous donnent de tels exemples, il serait honteux de se montrer faible. Et je m'en voudrais plus qu'une autre d'avoir une défaillance, puisque mon fils s'est engagé volontairement à quinze ans dans les rangs canadiens... En France on ne l'aurait pas accepté à cet âge-là ! »

Or, cette autre Patrie, ce Canada tout plein de souvenirs français, ce magnifique Canada, ardent à servir notre pays et envoyant ses fils mourir pour la France, faisons-nous assez pour lui ?

Ecoutez ceci qui semble à peine croyable.

La ville de Victoria possède une bibliothèque publique, le bâtiment, — un petit palais délicieux offert par l'Américain Carnegie — contient des milliers et des milliers de volumes. On lit beaucoup au Canada, et d'ailleurs depuis la guerre toute l'Amérique dévore les livres qui les rapprochent de la culture française ; des centaines de bouquins d'histoire, de romans, sont demandés chaque jour et jettent la bonne semence dans l'esprit des lecteurs. Détail charmant, une salle spéciale est affectée aux enfants... Les petits ont leur coin à eux et trouvent avec joie la pâture adaptée à leurs besoins : contes de fées, belles histoires livres d'images et aussi livres instructifs que les écoliers viennent consulter... Dans les salles pour adultes on a prévu le rayon des livres français. Hélas ! *il est presque entièrement vide*... Or, comme ces livres proviennent de dons, on reconnaît là, une fois de plus, l'apathie des nôtres... Nous possédons les plus grands écrivains du monde; Idées neuves, inventions nouvelles ce sont nos savants qui les ont eues; toujours la France a été à la tête du mouvement intellectuel et toutes les créations de génie sont sorties de son puissant cerveau... mais notre organisation est si paresseuse qu'elle n'essaie même pas de recueillir le fruit de ces travaux et perd l'influence que la France exerce sur le monde.

Victoria est dotée d'une fondation remarquable, tous les pays lui adressent en hommage leur tribut, nous ne songeons même pas à lui envoyer le nôtre... Ce n'est pourtant point mauvaise volonté, mais, le Canada c'est loin! Et puis, envoyer à qui? à quel propos?... Comme toujours, le sens directeur manque..., le livre on le donnerait avec plaisir si quelqu'un prenait l'initiative de le demander... mais qui centralise l'effort ?... où libeller l'envoi ?... Et voilà pourquoi le rayon livres français marque une indigence honteuse.

« La population de Victoria, écrit mon amie, Mme Jeanne Berton, compte il est vrai fort peu de Français les habitants, étant en général des Anglo-Canadiens, mais ils sont de bonne éducation, d'instruction soignée et connaissent en général le français, en tout cas, très suffisamment pour le lire. Si des auteurs français, vos bons auteurs que nous admirons, voulaient envoyer de leurs ouvrages, ce serait faire œuvre de patriotisme plus qu'ils ne le croient, et peut-être aussi serait-ce pour eux le moyen de faire goûter leurs livres, de les répandre et d'ajouter encore quelque chose à la gloire française. Si vous trouvez mon idée bonne, voulez-vous demander qu'on adresse au Canada ces bouquins imprégnés de l'esprit français et qui me paraissent propres à faire aimer davantage votre belle patrie. Miss Stuart, bibliothécaire en chef de la librairie Carnegie, Yast Street, Victoria (Canada), bénira vos écrivains. »

Je suis d'autant plus honorée d'être le truchement de cette demande, qu'elle nous mène à un moyen de propagande délicat et sûr... Et puis on éprouve quelque honte à penser que ces pays, remplis d'amitié pour nous, et qui se dévouent corps et âme à notre guerre, reçoivent si peu de témoignages de notre gratitude.

Les Américains sont très fins, ils sentent vivement les nuances, cela ne les empêche point d'admirer passionnément la France, en bloc..., individuellement ils restent blessés de ces façons indifférentes, et mélancoliquement ils constatent en regard le travail acharné fait par l'Allemagne pour conquérir leurs bonnes grâces...

Un étranger..., si toutefois ce mot peu s'appliquer à des amis tels que des Américains!... un étranger allait-il en France avant la guerre, on le traitait volontiers de rasta, on se mettait peu en frais pour lui; se rendait-il en Allemagne..., immédiatement et méthodiquement, l'organisation : comptoir des rapprochements..., rayon des influences..., accomplissait son œuvre... C'était à qui se disputerait l'hôte... Il y avait le banquet n° 1 ou n° 2 ou n° 3, selon la qualité de l'invité, ou le simple dîner, mais chacun se mettait en quatre pour plaire à l'étranger pour le circonvenir, pour lui faire comprendre que l'Allemagne *über alles* s'honorait de le recevoir et souhaitait garder des relations avec lui.

Et, malgré ces accaparements, *c'est nous qu'ils aiment*, c'est notre esprit qu'ils goûtent, c'est notre cœur qu'ils veulent atteindre. Nous avons cette bonne fortune et nous ne ferions pas l'effort, infiniment agréable, de nous rapprocher d'eux!... Ayons cette pensée constante de l'influence que nous avons le devoir de prendre et de mériter. Créons un peu d'intimité..., que les jeunes filles de nos écoles, de nos lycées, écrivent aux jeunes filles des deux Amériques et qu'un affectueux commerce se noue entre cette jeunesse faite pour se comprendre. Lisons ensemble leurs livres et les nôtres, découvrons un peu leur âme véritable, si proche de la nôtre, et fondons nos deux Patries en une seule. Nous serons alors invincibles devant l'ennemi commun.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats
Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



La Maison Claire de Ker-Loïc

O joie! Nous pouvons encore cette semaine ouvrir une maison nouvelle... ce sont les œufs de Pâques que nous offrons aux chers enfants de nos soldats... Cette maison est au bord de la mer, dans cette jolie baie du Morbihan qui compte de délicieux villages, Port-Navalo, la Trinité, l'Ile-aux-Moines. L'air y est doux, salubre, les camélias poussent en pleine terre et Ker-Loïc restera ouvert hiver comme été...

Une œuvre comme la nôtre ne peut remplir son but que si chacun met la main à la pâte et paie de sa personne. « Donne-moi de quoiqu' t'as je te donnerai de quoiqu' j'ai »; c'est de tous ces dons mêlés que nous faisons notre beau chemin.

C'est ainsi qu'une fidèle cousine que j'aime, depuis des années, dans l'enseignement, et compétente dans la question, m'écrit:

« Je viens vous offrir mon affectueux concours pour vos Maisons claires. Je pourrai louer, à la Trinité-sur-Mer, dans cette Armorique, qui est mon pays de prédilection, la maison de Ker-Loïc, l'installer, et prendre douze de vos filles; outre l'enseignement primaire, je donnerai des leçons pratiques d'enseignement ménager, de jardinage. Malheureusement je ne suis pas assez riche pour vous offrir gratuitement la maison, mais je vous donne mon temps, ma peine, mon expérience, mon amour des enfants. »

Cette maison qui baigne presque dans la mer, éclairée de soleil, lumineuse et blanche, ayant vue sur l'admirable rade de Kerispent, a de beaux figuiers, des arbres en masse, un jardin potager; nos enfants verront le mouvement charmant des bateaux de pêcheurs et respireront l'odeur salée de la mer. C'est vraiment la maison irradiée de clarté où ils pourront retrouver la santé.

Et le miracle, c'est qu'à peine le projet mis en train, une de ses amies, ancienne élève de la Légion d'honneur, vint offrir son concours bénévole; c'est que Mme Caillé, propriétaire de Ker-Loïc, se mit en quatre pour faciliter les préparatifs de la maison claire; c'est que M. Kermorvan, maire de la Trinité, M. le Dr Rigoine, de Fougerolles, M. le curé, tous ont promis leur concours le plus dévoué à nos chers enfants et les prennent en quelque sorte sous leur protection; c'est que M. le préfet lui-même a promis la plus grande bienveillance à nos chers enfants.

Voilà donc les partants de Ker-Loïc — ce sera la *Promotion de la Société Philarmonique d'Hanoï* — puisque le séjour de nos filles claires est assuré pendant quatre mois, grâce à la kermesse donnée par les enfants heureux d'Hanoï. Ils peuvent être fiers de leur geste si fraternel et généreux. D'ailleurs leurs petites filleules leur écriront pour les remercier. Voici leurs noms :

Suzanne Camblong, 10 ans, père 168e d'inf. mère malade. — Paulette Duval, 7 ans, père blessé de guerre et réformé, mère très malade. — Simone Fleury, 8 ans, père blessé, mère refugiée de Cambrai. — Rose Klein et Madeleine Klein, 9 ans et 4 ans, père malade. — Madeleine Koëff, 8 ans, père réformé n° 1, mère 4 enfants. — Suzanne Rougeron, 9 ans, père disparu depuis 1914. — Germaine Triquet, 10 ans, père mobilisé à Nancy, mère a abandonné ses enfants. — Clémentine Wallenne, 12 ans, père infirme, mère très malade. — Germaine Joli, 12 ans, père mobilisé à Paris, mère décédée. — Henriette Prevel, 10 ans, père mobilisé, mère décédée. — Emilienne Briche, 13 ans, père poste D. C. A., mère quatre enfants.

Douze enfants de plus vont quitter leurs mansardes, d'affreuses contagions, et connaître un peu de bonheur!... Merci à tous.

J'oublie de dire que notre chère directrice de Ker-Loïc est Mme Caillé...

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION
Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 13 mars. .	378.865 fr. 45
Total de la 41e liste arrêtée le 20 mars .	1.080 fr. 60
Subventions.	20 fr. »
Total général. . . .	379.966 fr. 05

(Voir page 270, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous avons reçu par l'American Relief, de Mlle Sauveur, de Cambridge, de ravissants sacs en cretonne bourrés de tout ce qui peut être agréable à un soldat : pipe, épingles, papier à lettres, savon, serviette, chemise, trousse, etc., etc., une merveille de sacs confectionnés avec une grâce toute féminine, et un sens pratique bien américain. Merci à elle. Merci à tous, puisque grâce à tous ces dons venus de toutes parts nous avons pu faire notre 49.831e envoi au front !

L'Adoption des Prisonniers

Une nouvelle conférence franco-allemande va avoir lieu. — C'est le *Journal de Genève* qui nous l'annonce. — Elle aura pour but l'échange des prisonniers de guerre... Le gouvernement français a désigné comme négociateurs MM. de Panafieu, Cahen, les sénateurs Chéron et Noël, les députés Pasqual et Charles Bernard. Pour la première fois depuis les hostilités, ils communiqueront directement avec les négociateurs allemands. On sait que jusqu'à présent les pourparlers ne se poursuivaient qu'au moyen d'intermédiaires allant d'un camp à l'autre porter les vœux, les demandes et les réponses. Espérons que cette courageuse entrevue aura d'heureux effets sur nos prisonniers. On discutera non seulement les échanges, mais aussi des questions générales relatives aux traitements qu'ils subissent dans les camps...

S'il faut en croire certaines lettres de nos filleuls, jamais leur sort n'aurait été plus misérable. L'un d'eux, rapatrié dernièrement, écrivait à sa marraine, Mme Ruérat.

« Il y a un an j'étais dans un camp de » représailles, plus d'une fois j'ai *envié* le » menu des porcs que j'aurais savouré comme » la meilleure des friandises. »

Et, malgré tout, le moral est toujours bon. Le camp de Cassel a eu sa « saison de théâtre ». Les prisonniers ont joué du Robert de Flers et du Molière et l'orchestre symphonique a prêté un concours brillant. Inutile d'ajouter que ces représentations étaient données au profit des prisonniers pauvres.

L'œuvre a reçu cette semaine un précieux encouragement par l'entremise de notre si dévouée vice-présidente, Mlle Suzanne Delcassé. Nous avons eu un don du gouvernement japonais de dix mille francs, transmis par les Affaires étrangères. Voilà de quoi réjouir bien des chefs de camp et peut-être aussi de montrer une grande gratitude à Mme Th. Delcassé, qui, dans l'ombre protège si tendrement nos prisonniers.

Y. S.

A l'Université des Annales

Les Contes et Chansons des Pays de France

M. Jean Richepin a terminé triomphalement la belle série de conférences qu'il a données à l'Université des Annales sur le Folklore français. Nos chansons populaires sont la source inépuisable où puisent les poètes, les musiciens. M. Jean Richepin ne serait pas le poète des gueux et des humbles, s'il n'avait le goût de ces refrains pleins de saveur, de ces légendes ingénues et de ces contes naïfs.

Chaque province a ses chansons caractéristiques. C'est ainsi qu'il nous a fait connaître la Corse et ses vendettas, et ses vocératrices et ses lamentis, et son peuple aussi fidèle dans ses amitiés que dans ses haines, et son maquis de broussailles aux odeurs pénétrantes tout parfumé de myrtes, de lavandes et d'herbes sauvages. On eût voulu partir de suite dans cette île aux histoires tragiques, où l'on danse le zilimbrina, où l'on mène une vie patriarcale à la belle étoile, où l'âme des Corses sent bon le maquis.

M. Jean Richepin fut aussi bien joliment inspiré en parlant de l'Alsace; il soutint cette idée que l'Alsacien ne fut jamais germain, mais celte, et par conséquent doublement français, il lut des légendes d'une grâce exquise, et des chansons d'un goût délicat et spirituel, qui prouvèrent abondamment l'esprit français, qui domine l'âme alsacienne. Cette séance se termina par un divertissement en costumes, mêlé de chansons, réglé par Mlle Chasles, dansé avec Mlle Bos, de l'Opéra et chanté par Mlle Madeleine Bonnard. Ce fut une évocation touchante de la chère Alsace, aux larges bonnets brodés et aux tabliers pimpants.

Quant à la dernière séance, ce fut la plus belle de toutes puisqu'on y entendit le poète Jean Richepin dans ses œuvres, dans celles du moins qui se rapprochent de l'âme populaire.

Jean Richepin a écrit des chefs-d'œuvre comme la *Glu*, l'*Espérance*, le *Dernier Réveillon*, elles ont la simplicité, l'émotion et aussi la truculence qu'il faut à ces poésies d'un genre si humain et si profond. On acclama le poète qui, en cette dernière leçon, se surpassa, surtout lorsqu'il dit que la vie est faite de la même étoffe que nos rêves et que c'est la raison pour laquelle les poètes ont le devoir de mettre sur l'humanité de grands rêves qui l'aident à trouver la vie belle...

Conclusion ardente et jolie et qui fut l'apothéose de la pensée du grand Richepin.

PIERRE S.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 8 (1er avril)

Les 24 Nos de l'année scolaire : 12 francs.
Le N° : 60 centimes.

LES ÉVÉNEMENTS

25 mars 1918.

L'Offensive. — La déclaration de Londres et un discours du chancelier devant le Reichstag ont, le même jour et presque à la même heure, clôturé pour un temps les grandes manifestations politiques. Chacun des deux adversaires y pèse, comme on l'a dit, ses responsabilités, ses devoirs; mais tandis que les Alliés le font d'une façon énergique et claire, dans l'autre camp on biaise, on entasse les mensonges. L'Entente montre quelle fut l'aberration des Russes de rêver une paix démocratique sans indemnités, sans annexions, après avoir jeté ses armes. « Cette paix de mensonges, disent-ils, qui dans les cadres d'un verbalisme pacifique installe les réalités de la guerre sous la loi suprême d'une force brutale sans frein. »

Quant aux palinodies du chancelier, il n'y a même pas besoin de s'y arrêter. Du reste les événements se précipitent, la parole est au canon. Aussi bien Ludendorf l'a emporté sur Hindenburg dans les pensées d'expectative. Et brusquement l'offensive allemande a passé des coups de sonde à des attaques en règle sur un vaste secteur.

Et c'est bien, comme la plupart des critiques militaires le prévoyaient ici, à la soudure des lignes franco-anglaises qu'elle a débuté, entre la Scarpe, l'Oise et la Sensée, sur le terrain même abandonné par les Allemands il y a une année, lorsque Hindenbourg, voyant ses armées repoussées de positions en positions, tenant péniblement les abords de Péronne et de la vallée de l'Ancre, se résolut au grand repli stratégique que l'on sait. Et avec une rapidité qui en disait long, il reporta ses armées sur les positions commandant la grande route de Cambrai au Catelet et de Saint-Quentin à La Fère, sur les lignes désormais historiques de Siegfried et de Wotan.

Et c'est sur ces mêmes lignes que l'offensive allemande s'est déclenchée.

Sous les yeux du kaiser, Hindenburg jette la moitié et plus des armées allemandes dans la fournaise — quatre-vingts divisions peut-être — et sous cette ruée gigantesque, forcenée, les Anglais n'ont pu maintenir leur aile droite sur la ligne Vermand-Saint-Quentin démunie de tout tout obstacle naturel, d'une valeur douteuse, et ont rétrogradé à l'ouest sur les positions préparées à l'avance, sur le terrain où le canal unit la Somme et l'Oise. Car l'avantage dans cette guerre nouvelle appartient toujours à l'assaillant. Qu'on se souvienne de l'Yser, de Verdun, etc.

Sur cette ligne concave de la Somme, nos alliés qui ne se sont retirés qu'après avoir infligé à l'ennemi des pertes énormes, vont pouvoir lutter plus avantageusement sur le terrain choisi. Ils sont en liaison étroite avec l'armée française qui, de Tergnier, menace le flanc gauche ennemi.

Le plan de l'adversaire est bien visiblement de passer entre la Scarpe et l'Oise avec, pour objectif stratégique, Albert et Amiens, les deux grands centres de ravitaillement des Britanniques, et, comme l'écrit Stegemann, de menacer Paris. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres.

La bataille est acharnée, énorme comme son enjeu. Et il faut s'attendre aux plus émouvantes péripéties. Il faut surtout s'armer de courage, Paris en donne l'exemple à tous. Il se montre aussi ferme sous les obus qu'un canon monstre lui dépêche, probablement des hauteurs de Saint-Gobain, que sous les bombes des Gothas.

Paris, ville du front maintenant, comme on l'a dit, ne veut rester en arrière ni de Reims, ni de Verdun, ni de Nancy.

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Deux nouvelles lettres significatives choisies dans le courrier de cette semaine...

Suicide par ordre

XIV. — Depuis le début des hostilités, les Allemands ne se contentent pas seulement en Alsace-Lorraine de martyriser et de fusiller les indigènes dont il n'ont pas su gagner le cœur, ils « suicident » ceux qui les gênent et dont ils redoutent l'influence, en voici un exemple :

Le Dr Haut était l'âme de la résistance française à Sarreguemines.

Quand la guerre a éclaté les Allemands l'emmenèrent à Heilbronn où il fut soumis au régime du *carcere duro*. Il est mort d'une façon mystérieuse, et les journaux gouvernementaux rendirent compte en ces termes de cette fin tragique : « Haut s'est dérobé à la justice terrestre qui l'accusait de faire parvenir des lettres en France, en se suicidant dans sa cellule, il s'est ouvert les veines au poignet. » — B. Ch. L.

Dans une église

XV. — Le 3 septembre 1914, les Allemands pénétrèrent à Racecourt, petit village lorrain, et s'installèrent dans les maisons.

Le surlendemain, 5 septembre, leur commandant faisait enfermer les habitants dans l'église sans donner aucun motif préalable. Les Lorrains y pénétrèrent dans le plus profond silence, voulant respecter le lieu saint.

Ils restèrent ainsi sans nourriture pendant deux jours, couchant sur les bancs et les dalles de l'église. Un vieillard mourut et plusieurs femmes succombèrent dans la semaine par suite du froid et de la faim. Les habitants ne durent leur salut qu'à l'arrivée inopinée des Français, le 7 au soir. — Gustave C...

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Nous avons annoncé la collaboration de M. Paul Géraldy, l'auteur des *Noces d'Argent*, l'écrivain délicat et sensible, l'analyste pénétrant si goûté de la jeunesse.

Dans le prochain numéro paraîtra le premier des articles qu'il a promis de réserver aux *Annales*, sous le titre :

FIGURES DE FEMMES

Le « Syndicat des Journalistes » vient de se constituer. C'est une association de défense et de discipline professionnelles qui est animée d'un esprit nouveau.

Elle ne paraît pas être un esprit de combat à propos de tout et contre tous, si nous en jugeons d'après les membres du Conseil d'administration qui est ainsi composé :

MM. J. Ernest-Charles, secrétaire général : Pierre Audibert, Henri Sbarthez, René Sudre, secrétaires; Charles Dulot, archiviste; Mario Sermet, trésorier; Albert Degret, trésorier adjoint.

MM. Paul Lordon, Louis Latapie, Pierre Mille, Victor Margueritte, Auguste Avril, René Bourdeau, membres du Conseil de discipline.

MM. Melchior Bonin, Gaston Durand, Latzarus, André Morizet, Fernand Nozière, Georges Prade, Paul Rousseau, Clément Vautel, membres.

D'autre part, la Commission de contrôle, prise en dehors du Conseil, est ainsi composée : MM. Pierre Veber, Georges Bourdon, Louis Daussat, Charles Géringer, Paul Bersonnet.

Il y a là beaucoup de journalistes de talent et nous sommes bien sûrs que si les discussions du Conseil d'administration sont vives et animées, elles sont aussi très spirituelles.

Que les bons journalistes s'inscrivent donc tous au Syndicat dont le siège social est 52, rue de Châteaudun, à Paris.

BLOC-NOTES

LA GUERRE ET LES DISCOURS

Il est de plus en plus évident que la paix ne sortira pas des paroles publiques. Un fruit ne mûrit point parce qu'on espère sa maturité. Ce n'est que le temps et la chaleur qu'il lui faut. De même la paix ne se dégagera, dans la plénitude de ses conditions, que des événements et des circonstances. Est-ce à dire qu'elle échappe à la volonté particulière de l'homme et, par conséquent, à l'expression de cette volonté ? Ce serait le plus dangereux fatalisme. Mais il serait également grave de s'en rapporter à la puissance des mots et de leur confier l'action. Les discours, en cette affaire, et de quelque côté qu'on les prononce, ne nous offrent que des indications, des bases au raisonnement. Ils sont donc loin d'être inutiles, pourvu que notre imagination ne leur confère pas un pouvoir mystérieux.

Les grandes formules du président Wilson ont familiarisé les esprits avec certains aspects de la guerre et quelques-unes de ses données essentielles. Par là, les quatorze propositions marquent une date de cette prodigieuse histoire. Elles ont créé le thème de la discussion générale et apporté de larges clartés. La réaction en a été profonde. Les Empires centraux, par exemple, adoptent d'emblée le principe de la liberté des mers. Cela prouve la valeur inestimable du gage que nous détenons. Il s'agira donc plus tard de l'échanger à son prix, non de le sacrifier à des principes ; et la possession de la mer peut, à elle seule, tenir en échec tout l'impérialisme allemand.

Ce sont des observations de ce genre que doivent nous suggérer les paroles de l'adversaire. Les difficultés qu'elles dévoilent, si elles ne sont pas un signe suffisant de la paix prochaine, font apparaître cependant les endroits sensibles où notre effort sera décisif.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

La belle photographie américaine reproduite en tête de ce numéro représente le *Jardin des Oliviers* dans son aspect actuel...

Mme Lucie-Faure-Goyau a visité ces lieux célèbres et les a décrits dans une page qui sera le meilleur commentaire de notre image.

« Un petit enclos situé près du Cédron, au pied de la montagne, enferme les huit oliviers énormes et vénérables qui furent les témoins ou qui sont les rejetons des témoins de l'agonie divine. Non loin se creuse la vallée de Josaphat, et, au delà du torrent, vers la gauche, apparaît le mont Moriah, surchargé de ses murailles et de ses édifices, comme au Sauveur apparaissait le Temple auguste sous le bleu clair de lune de Judée. Les Franciscains soignent ici des plates-bandes de fleurs modestes, et leur culture donne à cet enclos l'aspect d'un calme parterre; certains placent l'agonie et la sueur de sang sous ces arbres, et la trahison de Judas dans une grotte voisine, consacrée par un autel; d'autres intervertissent l'ordre, et voient l'agonie dans la grotte, la trahison sous le feuillage frémissant et pâle des vieux oliviers. Quoi qu'il en soit, nous sommes au lieu de l'heure tragique par excellence où fut divinisée la douleur humaine, où furent divinisées toutes les douleurs humaines en passant à travers l'âme du Christ. Après l'Evangile, c'est le *Mystère de Jésus*, de Pascal, qu'il faudrait lire sous cette ombre sacrée, et des phrases comme celles-ci restent dans la mémoire :

« Jésus souffre dans sa Passion les tour-
» ments que lui font les hommes; mais, dans
» l'agonie, il souffre les tourments qu'il se

» donne à lui-même. C'est un supplice d'une » main non humaine, mais toute-puissante, et » il faut être tout-puissant pour le soutenir.

» Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint » que cette seule fois, mais il se plaint comme » s'il n'eût plus pu contenir sa douleur exces- » sive : Mon âme est triste jusqu'à la mort! » Jésus a prié les hommes et n'en a point » été exaucé... »

C'est aujourd'hui le triomphe de la morue, car il est nombre de Parisiens qui ne conçoivent le vendredi saint qu'accompagné de morue.

Sa Majesté très chrétienne Louis XIV n'aimait pas la morue, mais il faisait maigre quand même. Et quel maigre!

« L'abstinence » du Roi Soleil se composait d'un potage aux légumes, une carpe, un cent d'écrevisses, un potage au lait, deux tortues, un potage aux herbes, une sole, un ragoût à l'eau, un grand brochet, quatre truites d'un pied et demi, trois perches, quatre moyennes soles, un cent d'huîtres, un demi-grand saumon et six soles.

A souper : deux carpes d'un pied deux doigts, un potage aux herbes, une perche, un autre potage aux herbes, un brochet d'un pied et demi, trois perches, trois soles, une truite d'un pied et demi, deux macreuses, un demi-grand saumon et une grande carpe.

Ce menu est terrifiant. A vrai dire, le roi n'en consommait qu'une très faible partie.

Un usage aboli... temporairement, mais qui reviendra, c'est de s'offrir des œufs en sucre candi ou en chocolat à l'occasion des fêtes de Pâques.

Cette coutume évoque les plus anciennes traditions de la race Aryenne qui ont toujours figuré le soleil par un œuf d'or que pond une oie, un canard ou une poule.

Dans la mythologie indienne, l'œuf d'or qui nage sur les eaux est le soleil naissant ; le soleil qui, au début du jour, encore noyé dans les vapeurs du matin, offre à l'horizon, l'apparence d'une boule dorée. Dans la cosmogonie des Orphiques, la Nuit aux noires ailes produit un œuf ; et de cet œuf s'élance Eros, le dieu de la lumière et de la vie. Dans le Râmâyana, le ciel est comparé à un lac dont le soleil est le canard d'or. Dans les contes russes, le canard fabuleux pond le matin un œuf d'or (le soleil), le soir un œuf d'argent (la lune).

C'est de là que vient la légende de la poule aux œufs d'or... Si vous possédez cette poule, gardez-vous de la tuer.

Certaine année, un œuf de Pâques vraiment merveilleux fut offert au pape Léon XIII. Sa coquille consistait en quatre morceaux de bel ivoire, doublé de satin. Le jaune de l'œuf était représenté par un écrin d'or pur, contenant un superbe rubis entouré de diamants.

Lorsqu'il était président des Etats-Unis, Roosevelt avait été gratifié d'un autre cadeau. C'était un œuf en celluloïd, couleur crème, sans ornementation. Mais, dès que l'on pressait l'une de ses extrémités, la coquille s'ouvrait et il en sortait un poussin qui, battant des ailes, s'écriait d'une voix claire, grâce à un phonographe dissimulé dans un double fond :

— Puissent toutes les joies de Pâques être les vôtres !...

Les œufs parisiens étaient surtout spirituels... ou succulents.

Nous les reverrons !

L'impératrice Taïtou.

Celle que tout un peuple appelait le « Soleil d'Ethiopie » (Tchettopia Berckan) l'impératrice Taïtou, vient de mourir à Addis-Ababa et cette nouvelle s'est répandue en Europe parmi la plus grande indifférence. La biographie de cette souveraine noire est cependant d'un pittoresque attirant et d'un vif intérêt dramatique ; à ce point que dans tout le Soudan, dans le Haut-Nil et jusqu'en Egypte une légende digne d'une Roxane et d'une Cléopâtre la nimbait d'une auréole de grande amoureuse et célébrait sa beauté d'ébène comme instigatrice des plus violentes passions. Ajoutons qu'elle fut, malgré sa race, une femme d'une audace et d'une énergie singulières et que sa vie marque un moment décisif dans l'histoire d'un grand empire africain ; et vous avouerez que cette fille de Cham, cette sœur d'Othello, mérite davantage que la nécrologie en deux lignes que les agences lui ont consacrée.

L'impératrice Taïtou en costume d'apparat.

Dès sa jeunesse, sa beauté la rendit célèbre. Elle venait de se marier pour la première fois lorsque le négus Theodoro, devenu amoureux d'elle, fit, à la mode du pays, égorger son époux. Dès ce moment, ses nombreuses amours, dont quelques-unes d'ailleurs furent sanctionnées par une union légale, ne se comptent plus : c'est la Catherine II d'Abyssinie ; en longues théories tous les Zouboff et Potemkine du royaume, dignitaires et officiers éthiopiens se succédèrent dans ses bonnes grâces, jusqu'au jour où veuve pour la quatrième fois et après avoir passé quelque temps dans un couvent, elle sut capter le cœur de Menelik, alors simple roi du Choad. Dès lors, elle fut de toutes les intrigues et de tous les complots qui font l'histoire de la féodalité abyssine et la fortune lui souriant toujours voulut qu'elle prît place sur le trône d'Abyssinie, aux côtés de son maître élevé à la dignité de négus. Ceci se passait en 1889. En 1895, lors de la guerre avec l'Italie, Taïtou vécut au milieu de l'armée et l'on rapporte qu'avec sa garde d'honneur elle prit part elle-même au siège du fort italien de Makallé. Et même il ne lui déplut point, après la défaite italienne, de changer son rôle d'impératrice contre celui plus modeste, et plus profitable, peut-être en Abyssinie, de vivandière ; et des soldats italiens prisonniers purent, après Adoua, l'apercevoir à Addis-Ababa dirigeant une cantine à leur usage.

Avec l'âge, elle prit un embonpoint tout oriental qui cependant ne lui nuisit nullement dans sa carrière de grande amoureuse. D'ailleurs, lors des cérémonies de la cour, son abondante complexion de Vénus hottentote disparaissait complètement derrière d'amples voiles blancs recouverts à leur tour d'un tissu de soie noire ; elle restait alors sur le trône, en une pose hiératique de statue égyptienne, le visage presque entièrement voilé ; et les rares Européens qui l'approchèrent ne purent que vanter la finesse de ses mains et de ses pieds remarquablement petits. Durant la maladie et à la mort de Menelik, à Noël 1913, elle fut de fait régente d'Abyssinie et continua de l'être sous le règne du petit-fils, puis de la sœur aînée du négus. Habile, intrigante, ambitieuse, sensuelle, telle fut l'impératrice Taïtou. Elle ne fut ni pire ni meilleure que beaucoup d'autres souveraines ; et son nom restera, car pendant plus d'un quart de siècle, elle présida à la formation, à l'essor de l'empire abyssin. Elle marqua ainsi une étape féconde dans l'évolution de l'un des peuples les plus importants d'Afrique ; elle aura sa place dans l'histoire. Othello, son frère de couleur, eut les honneurs d'un drame de Shakespeare. Quel sera, plus tard, le poète qui chantera Taïtou, l'impératrice nègre, le « Soleil d'Ethiopie » ?

La guerre exerce une extraordinaire influence sur les mœurs.

Jadis, on agitait périodiquement la question de l'heure des spectacles.

Sarcey fit des campagnes retentissantes pour demander que les représentations théâtrales finissent moins tard et commençassent plus tôt.

Or, la menace des Gothas sur Paris vient brusquement de réaliser cette réforme qui paraissait irréalisable.

C'est à 5 heures, maintenant (17 heures nouveau style), que certains théâtres ouvrent leurs portes.

Nous voici ramenés aux temps anciens.

PAGES OUBLIÉES

Comme conclusion aux remarques qui précèdent, voici une amusante chronique rétrospective... Elle nous rajeunira de cinq ans !

MADAME MET SES GANTS

J'ai toujours éprouvé un insurmontable malaise à voir s'agiter en de plus ou moins bonnes farces de malheureux artistes qui désespèrent avec raison de dérider un public uniquement composé d'étuis à lorgnettes automatiques.

Si, pour avoir l'explication de cette solitude, vous pouviez magiquement vous transporter chez les mille ou quinze cents spectateurs qui garniront la salle vers dix heures et demie, vous apercevriez sous le lustre de leurs salles à manger mille ou quinze cents personnes qui reprennent tranquillement une tranche de selle de mouton ou une aile de perdreau.

Tandis que là-bas, dans le petit décor simplet, au milieu d'accessoires négligés, se déroule l'éternel quiproquo de huit heures et demie, ceux pour qui l'on se grime laborieusement, pour qui l'on a si chaud, sont assis placidement et disent « qu'ils ont bien le temps, puisqu'il est à peine neuf heures ».

Chez les plus avancés, monsieur tourne sa cuiller et madame sonne la femme de chambre pour lui donner l'ordre « d'allumer le cabinet de toilette ».

Ceux-là sont très avancés, car monsieur n'a plus qu'à siroter son petit verre, à finir son cigare et à mettre son habit après avoir passé devant sa glace la rapide inspection de sa raie de côté et de la courbe de ses moustaches. Autant dire qu'ils sont prêts, car madame, qui n'aime pas toujours à dîner, « parée comme une châsse », n'a plus qu'à passer sa robe, à se poudrer, à enfiler ses bagues et à poser délicatement, avec d'infinies précautions, un manteau sur ses épaules et une dentelle sur le chef-d'œuvre de sa coiffure.

— Quelle heure est-il ? dit madame, en commençant à exécuter ce miracle de patience qui consiste à glisser ses mains dans de longs gants blancs de deux pointures au-dessous de la grandeur nécessaire.

— Oh ! nous avons bien le temps ! répond monsieur qui va et vient, le chapeau sur la tête, il est à peine neuf heures vingt !

— Ma foi ! si j'avais su, réplique madame, je ne me serais pas pressée au point d'étouffer...

Et ils s'asseoient tous les deux !

Avec un suprême effort qui lui fait mordre sa petite lèvre inférieure, elle cherche à convaincre son méchant quatrième doigt qu'il lui

faut, coûte que coûte, allonger dans son étui de peau blanche. Lui, regarde ses vernis, bâille, et tous deux attendent d'être en retard un peu plus.

Soyez tranquille, ils le seront. Non seulement ils ne soupçonneront même pas l'existence de l'humble lever de rideau joué comme devant un garde-meuble, mais ils manqueront le commencement de la « grande pièce », et diront en sortant que certainement il y a des qualités mais que l'exposition est un peu obscure...

Obscure ? Parbleu ! Sur tout le commencement, non vu, se répand l'obscurité du fiacre qui les a amenés !

Oh ! l'agaçant moment où *ils arrivent !* La pièce, légèrement, commence à se poser ; les personnages se présentent, trahissent leur caractère ; tel mot, telle réflexion est une graine semée qui germera tout à l'heure, il faut l'avoir saisi au vol, il faut avoir perçu ce geste d'impatience, ces plis du front... Cet homme-là est-il un jaloux amoureux de sa femme ? Sa femme est-elle maîtresse résignée ou bien...

Paf ! une porte de loge s'ouvre, bruissements, bruits d'installation, petits bancs... et alors à mi-voix :

— Mets-toi là, tu ne verras rien où tu es, à cause du chapeau de la dame...

— Mais si...

— Mon cher, mettez-vous donc là !...

— Merci, je préfère rester debout...

— Nous changerons à l'entr'acte...

Il est dix heures moins quelque chose, et, inconsciente, à voix basse, elle demande :

— C'est déjà la grande pièce ?

— Oui... chut...

Et on a été distrait, on a regardé « qui c'était », on a perdu le fil, on s'en veut, on en veut aux arrivants, et peut-être des dispositions hostiles naissent-elles de causes aussi futiles : le public est tout nerfs et tout estomac.

Pourquoi ? Parce que ces gens-là ont dîné trop tard !

MIGUEL ZAMACOIS.

L'explosion de la Courneuve a brisé 100.000 carreaux de verre et enrichi, en 24 heures, l'honorable corporation des vitriers.

Les torpilles lancées par les Gothas ont fait crouler d'épaisses murailles et volatilisé des pâtés de maisons.

A côté de ces terribles engins, combien semblent modestes les pauvres petites bombes d'autrefois !

La plus célèbre des bombes « politiques » est celle qu'Orsini lança, le 14 janvier 1858. Ni l'explosion de la rue Saint-Nicaise, ni l'attentat de Fieschi ne lui disputent ce rang. Les « machines infernales » — barils pleins de poudre ou assemblage de canons de carabines, — étaient encombrants et difficiles à gouverner. La bombe d'Orsini présentait de sérieux avantages. Elle se composait de deux cylindres en fonte cassante, juxtaposés au moyen d'un pas de vis pratiqué dans les parois. Sa hauteur totale était de 19 centimètres. Les parois avaient une épaisseur variable, afin que le centre de gravité, nettement fixé vers le bas, permît, une fois l'engin lancé sens dessus dessous, le renversement indispensable au contact des capsules et du fulminate de mercure. Cette bombe était assez légère : elle pesait, toute chargée, trois livres.

La bombe « militaire » était connue en France depuis... on ne sait au juste combien d'années. L'opinion la plus plausible est celle qui en attribue l'introduction dans notre pays à un ingénieur anglais, Malthus, en 1634.

Malthus ! Un nom décidément funeste à la multiplication des humains !

SERGINES.

L'Alsace telle qu'elle est (1)

IX

LA CAMPAGNE RELIGIEUSE CONTRE LA FRANCE

Il y a une chose dont il serait bon que les Français fussent avertis en temps utile, et dont je commence à soupçonner fort qu'ils n'ont pas la moindre idée. C'est la vive horreur que l'Alsace, foncièrement républicaine, éprise de droit et de liberté, éprouve pour la persécution, avec même quelque chose en plus, à savoir : l'effroi que l'Alsace religieuse ressent à la seule pensée de voir appliquer, chez elle, certaines lois dont elle a souffert et gémi, lorsqu'elle les a vues votées et appliquées en France. Et si j'ai ainsi sujet de croire que les Français ne se rendent pas compte de ces sentiments de l'Alsace, la faute en est certainement à beaucoup d'entre eux. Beaucoup d'entre eux, en effet, apportent trop d'insistance, chaque fois qu'il est question de la future organisation de l'Alsace-Lorraine, redevenue française, à n'entrevoir et à ne parler que des transitions à ménager, au lieu de continuer à affirmer et à réclamer uniquement le respect absolu des traditions et des coutumes locales, solennellement promis, d'abord, par le maréchal Joffre, puis par M. le Président de la République.

Et cependant, à quoi bon le dissimuler aux Français qui combattent, voici bientôt quatre ans, avec un sublime héroïsme, pour le droit et la liberté ? Même dans un temps éloigné et après les plus habiles transitions, ou je me trompe fort, ou cette question de l'application en Alsace des lois scolaires laïques, et de la loi de Séparation sera la grosse pierre d'achoppement entre Français et Alsaciens. Et cela, non seulement parce que l'âme, le caractère et l'esprit alsaciens seront éternellement hostiles à tout régime menaçant leurs traditions, mais encore parce que, si vigoureuse a été en Alsace (comme dans tous les pays catholiques d'ailleurs) la campagne religieuse contre l'anticléricalisme français, que les Alsaciens flaireront de loin le piège du régime commun sous les transitions, si habiles fussent-elles, dont on tenterait de les leurrer, et qu'ils mettront certainement un véritable point d'honneur à le déjouer avec la dernière énergie. Car, sans compter que la campagne religieuse, à laquelle je fais ici allusion, eut pour effet de jeter, aux yeux des populations profondément croyantes, une sorte de discrédit sur les gouvernements français successifs, auxquels nous devons nos néfastes divisions et nos regrettables luttes religieuses d'avant-guerre, elle réussit (et c'est à ce point de vue à coup sûr peu connu, que je me propose de l'envisager dans le présent article) à faire planer, d'un bout à l'autre du monde catholique, des suspicions aussi extraordinaires qu'imméritées sur le clergé et les catholiques français.

A combien de gens la douloureuse soumission de la France catholique n'apparut-elle point, dès lors, comme entachée d'une telle faiblesse qu'elle était tenue pour coupable ! Et voilà ce qui a causé aux Français catholiques une vive et pénible surprise. Vraiment, ils méritaient mieux que cela. Pour ma part, j'ai sans cesse protesté contre cette injure gratuite.

Vivrais-je un siècle que toujours je me souviendrai de la virulente apostrophe que l'un de mes bons amis d'Alsace m'adressa, dans une visite que je lui fis, peu de temps après l'application de la Séparation. Dès qu'il me vit, il me cria (et Dieu sait sur quel ton !) :

— Vous voilà, vous !... Comment ! vous n'êtes pas en prison ?...

Et il ajouta :

— Cher Monseigneur, je n'ai point l'intention de vous être désagréable. Mais, au moins, permettez à ma respectueuse affection de vous dire que le clergé et les catholiques français n'ont rien d'héroïque !... Pourquoi n'avez-vous pas imité les catholiques allemands qui ont été si admirables d'énergie et de résistance lors du terrible *Kulturkampf* ?... Pourquoi n'avez-vous point résisté jusqu'au bout ?... Il fallait vous montrer plus vaillants... Il fallait vous laisser mener en prison... et au besoin, forcer la main à vos persécuteurs, pour qu'ils vous y jetassent eux-mêmes !... Voyez les catholiques allemands !...

« Voyez les catholiques allemands ! »

Tel est, en réalité, le suprême conseil qui nous est venu de tous les coins du monde, et surtout de l'Alsace qui nous aimait tant, comme si nous n'avions eu rien autre chose à faire qu'à marcher sur les traces de nos coreligionnaires d'outre-Rhin. Ce conseil, on le remarquera sans peine, impliquait une si évidente supériorité des catholiques allemands sur les catholiques français qu'il portait assurément la marque « Made in Germany ». Car ce n'est guère qu'en Germanie qu'avaient pu naître et, de là, se répandre à travers le monde, d'abord, cette distinction entre un catholicisme allemand tout-puissant et tout pur et un catholicisme français affaibli et dégénéré ; et puis, cette idée singulière que de l'Allemagne seule pourrait venir le salut. Ce qui le prouverait le mieux, au surplus, c'est que, sans se préoccuper le moins du monde de la différence essentielle qui distingue le Kulturkampf allemand (où il n'était pas question de *déchristianiser* l'Allemagne, mais de la *décatholiciser* en vue de la fondation d'un empire évangélique) de la Séparation française (qui visait, elle, sous prétexte de progrès, à *déchristianiser* complètement la France), tous les catholiques du monde — et pas rien que les Alsaciens — se laissèrent littéralement hypnotiser, lorsqu'il s'est agi de juger la France catholique, par le grand exemple qu'avait donné à l'univers l'Allemagne catholique. C'est au point que la prétendue supériorité de l'Allemagne apparut touchant toutes les questions religieuses, sociales et politiques. Ce fut partout un extraordinaire engouement pour l'Allemagne. Il n'y avait qu'un cri :

— Français catholiques, passez le Rhin, et allez apprendre chez vos frères allemands comment l'on résiste, comment l'on se défend et comment l'on remporte la victoire sur les ennemis de l'Eglise !... Le catholicisme allemand est au-dessus de tout !

Or, pour que pas une voix autorisée ne se soit élevée, du sein de ce mélange de critiques et de conseils, afin de plaider la cause du clergé et des catholiques français, en les montrant sur la brèche tels qu'ils étaient réellement (c'est-à-dire celui-là fort occupé à rallier et à grouper autour de lui le troupeau dont il avait la charge, et ceux-ci tout empressés à suivre les directions de leurs chefs si complètement soumis au pape), il faut croire que la campagne contre eux fut bien savamment et bien méthodiquement ourdie. Sans quoi, il me paraît certain qu'il se fût trouvé au moins quelques esprits éclairés pour crier, de l'étranger et à l'étranger, que ce qui avait surtout vaincu Bismarck, c'était Bismarck lui-même, et non la seule résistance du clergé et des catholiques allemands, toute magnifique qu'elle eût été.

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917, 13 et 27 janvier, 10 et 24 février, 10 mars 1918.

D'autant qu'il est bien prouvé, aujourd'hui, que le profond politique qu'était le chancelier, ne fit résolument machine en arrière que le jour où il reconnut que sa guerre religieuse ne rendait pas ce qu'il en avait attendu avec une si grande confiance, en tant qu'instrument exclusivement politique : c'est-à-dire l'unité religieuse, sur laquelle il prétendait élever le puissant empire des Hohenzollern. Tout cela, l'on en conviendra, différait sensiblement de ce qui se passait chez nous.



Quoiqu'il en soit de cette différence initiale qui sépare l'esprit du Kulturkampf allemand du but carrément avoué des luttes religieuses entreprises par l'anticléricalisme français, il est certain que celles-ci servirent de prétexte à une véritable campagne religieuse, en Alsace, contre les catholiques français. Je dis qu'elles servirent de prétexte, car il me paraît non moins certain que l'auteur responsable en fut, bel et bien, le machiavélique esprit boche, tant il me semble inimaginable que cette campagne, que je ne crains pas de qualifier d'injuste, aît pu se produire dans un milieu qui nous aimait et nous était entièrement attaché et dévoué.

Tout ce que nous savons, à présent, des sourdes et perfides menées de nos ennemis, en vue de diviser et, par conséquent, d'affaiblir toujours davantage ceux dont ils méditaient la conquête, tend à le prouver.

J'ai montré ailleurs (1) toute la part prise par les Germains dans le mouvement anticlérical français, dont ils souhaitaient faire, et pour cause, une force de démolition de premier ordre. Pareillement j'ai dit (2) le danger mortel que le germanisme faisait courir, non seulement à la religion, mais encore aux nations elles-mêmes. De telle sorte que c'est en m'appuyant sur ces précédentes études que je n'hésite point à accuser ce même odieux germanisme de la campagne religieuse dont j'ai pu, maintes fois, saisir jusqu'au vif les traits les plus caractéristiques, et, particulièrement, durant les neuf mois que je passais en Alsace, après que j'eus donné ma démission d'évêque de Langres. Au reste, ma présence momentanée en Alsace gênait beaucoup nos ennemis. A la suite de menaces d'expulsion renouvelées par le kreisdirector de Mulhouse, durant une visite à jamais inoubliable qu'il crut devoir me faire, et pour éviter ce que l'on appelait, en ce temps-là, « une affaire », je me décidai à rentrer en France.

L'un des traits les plus frappants de cette campagne, dont je fus le témoin attristé, a été, je le répète, la comparaison tout à l'avantage de l'Allemagne qui s'en dégageait. J'en fus tellement indigné que je compris tout de suite que les Alsaciens n'avaient pu trouver à eux seuls ces phrases aussi courantes que typiques dans lesquelles il semblait que le tableau de la France pourrie et dégénérée n'était tracé que pour mieux faire ressortir la merveilleuse vitalité de l'Allemagne. Semblablement, je doutai que, privés des suggestions boches, mes compatriotes en fussent venus, comme je le pus constater, à diminuer le rôle des catholiques français, clergé en tête, pour exalter celui des catholiques allemands. La suite me prouva d'ailleurs que mes impressions étaient bien fondées. Car, à écouter certaines confidences de vieux et fidèles amis, péniblement affectés de cette mésestime générale qui tendait à s'attacher à la France catholique, je n'eus pas de peine à saisir que les plus farouches critiques de celle-ci se trouvaient dans les rangs du jeune clergé, sorti de l'Université de Strasbourg, et comme tel, je ne dirai pas germanisé, mais à tout le moins empêtré de raisonnements et d'arguties allemands.

Le thème de cette campagne fut donc l'incontestable supériorité du clergé catholique allemand sur le clergé catholique de France. Et non seulement celui-ci y était sévèrement blâmé de n'avoir point imité celui-là, mais encore l'on doutait ostensiblement qu'il eût tenté quelque chose de vraiment utile et de vraiment efficace contre ceux qui voulaient tuer le christianisme.

En pleine chaire, l'on avait coutume de s'écrier :

— Pauvre France ! malheureuse France ! D'où te viendra le salut ?... Où que nous tournions nos regards, nous ne le voyons poindre nulle part !

Dans l'intimité, c'était bien autre chose !

— Où sont vos œuvres ? me demandait-on. Où sont vos forces catholiques ? Où sont, comme le disait le grand Malinckrodt, vos « millions qui prient ? » Où est votre centre français qui tâche à refaire chez vous au moins un peu de ce que le centre allemand a accompli de l'autre côté du Rhin ?... Où êtes-vous ?... L'on ne vous voit nulle part ! Que faites-vous ?... Quand il faudrait agir, vous vous contentez de parler, et, lorsqu'il faudrait parler, vous vous taisez !...

Les plus ardents lutteurs ajoutaient :

— Comment avez-vous pu consentir, sans résistance, à vous laisser chasser de vos évêchés et de vos presbytères et accepter de mourir quasiment de faim ?

Et comme un *leitmotiv* revenait la comparaison irritante :

— Voyez les catholiques allemands !



Je n'ai pas à rappeler ici ce que je répondais à ces critiques. L'intérêt de mon article n'est point là pour mes lecteurs. Aussi bien savent-ils, eux, que les catholiques français ne restèrent point inactifs, et que si nous ne possédons point de grand parti catholique sur le modèle du *centre* allemand, ce n'est point notre faute. Mais nous avons un clergé admirable, qui, par son dévouement, son activité et son zèle, occupe toujours encore le premier rang dans le clergé de l'Eglise. Nous avons nos évêques qui sont unis au pape ; nous avons « nos millions qui prient », se dévouent et se sac[rifie]nt; pour le reste, l'avenir est entre les mains de Dieu.

Tout ce que j'ai voulu montrer dans le présent article, c'est l'état d'esprit avec lequel l'Alsace religieuse accueillit les événements qui suivirent la Séparation. Ces événements parurent d'autant plus fâcheux aux regards de mes chers compatriotes qu'ils coïncidèrent avec une sorte de coquetterie en règle des dirigeants de l'Allemagne (Guillaume II en tête) à l'égard du catholicisme. Dès lors, l'on peut dire que la situation religieuse en Allemagne et en France prit l'aspect d'une balance, dont les deux plateaux auraient porté, l'un, le catholicisme français, et l'autre, le catholicisme allemand. Si bien que jamais le catholicisme allemand ne parut jouir davantage de la faveur impériale, que lorsque le catholicisme fut le plus persécuté chez nous par les pouvoirs publics.

Comme il est prouvé que Guillaume II déteste le catholicisme, il n'est pas douteux que cette politique de bouche en cœur à son endroit n'ait fait partie de l'un de ces plans à longue échéance, dont la rouerie boche a le secret. Aussi prend-elle de ce fait une place spéciale dans l'histoire de la tentative d'hégémonie mondiale dont nous sommes meurtris et ensanglantés. Car l'empire allemand avait tout intérêt, après que la France se fut si maladroitement séparée du pape, à brouiller avec elle les catholiques du monde entier, et surtout ceux d'Alsace. Outre que cette bienheureuse brouille aurait peut-être réussi à dégoûter enfin les Alsaciens de leur chère et douce France, elle offrait encore aux Boches l'inappréciable avantage de prouver *urbi et orbi*, d'abord, l'indignité de la France; puis, la nécessité d'un châtiment exemplaire à elle infligé par Dieu lui-même; et, finalement, le rôle tout providentiel en la circonstance de la puissante et religieuse Allemagne, chargée de par Dieu de châtier la France. Le Michel allemand, tout épris de biens terrestres, devenait de cette façon le bel archange saint Michel dont l'épée flamboyante allait avoir à chasser, de terrestres paradis, les Français coupables et rejetés de Dieu.

Certes, les Alsaciens, demeurés envers et contre tout fidèles à la France, n'ont jamais cru à cette transformation du Michel allemand, qu'ils connaissaient de reste ; et le catholicisme allemand, inféodé au germanisme, au point d'avoir passé de l'héroïsme au plus plat opportunisme, a singulièrement perdu de son prestige à leurs yeux depuis la guerre. L'Allemagne catholique, je le tiens pour certain, n'est plus « au-dessus de tout », comme ils semblaient le croire, et c'est à la France catholique, à la France tout entière que vont, voici plus de trois ans, leur estime et leur admiration. Mais il n'en reste pas moins que mes chers compatriotes continuent à redouter l'anticléricalisme français. Ils le redoutent même tellement que j'ai cru rendre à la France un service essentiel en lui signalant leur état d'esprit.

Il appartient à la France de les rassurer !

(A suivre.) † SÉBASTIEN HERSCHER,

Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.

(1) *A la gloire de l'Alsace* ; Ch. XXIII. L'Anticléricalisme « made in Germany ».

(2) *A la gloire de l'Alsace* ; Ch. XXII. Germanisme et Anticléricalisme.

L'Allemagne illuminée et barbare ; Ch. VI. L'Allemagne religieuse et la guerre.



SE COMPRENDRE ET S'AIMER

Il s'agit de libérer et d'approfondir la vie spirituelle en France.

La guerre vient de nous apprendre que nos cœurs parfois contractés, irrités, possédaient chacun la faculté d'aimer, de comprendre, d'aider les cœurs et les esprits qu'ils croyaient adversaires. Au fond de chacun de nous repose la France entière, désireuse de s'épancher en œuvres vives. Cessons de la contrarier, écartons les obstacles d'hier, les barrières pourries, les palissades de partis, laissons-la agrandie telle que pendant la guerre.

On raconte qu'un soir de bourrasque et de pluie un aumônier, un pasteur, un rabbin, liés comme il arrive souvent par la vie en commun au poste divisionnaire, se trouvèrent sur une partie du champ de bataille où les soldats relevaient les cadavres. Ces hommes les entourent et leur disent : « Nous n'osons pas mettre la terre sur nos camarades sans qu'on leur ait dit une prière. — A quelle religion appartiennent-ils ? — Nous ne savons pas, mais vous pourriez peut-être vous arranger entre vous. — Eh bien ! nous allons à tour de rôle les bénir... » Le catholique a commencé, le protestant a continué, et l'israélite a fini, et tous les trois ils ont serré la main des soldats qui n'étaient pas nécessairement des croyants.

MAURICE BARRÈS,

de l'Académie française.

Les Loyers en Temps de Guerre

Quelques conseils pratiques aux lectrices des « Annales »

La nouvelle loi qui régit cette question est fort copieuse; elle soulève de nombreuses difficultés d'interprétation. Les femmes surtout, mères ou veuves, qui ne peuvent s'aider des avis d'un jurisconsulte, risquent de s'égarer dans ce dédale. Nous leur donnons un guide, en la personne de Mlle Saillard, une des jeunes avocates les plus distinguées du barreau de Paris. Les trois articles dont nous commençons aujourd'hui la publication, leur apporteront, sous une forme claire et concise, d'utiles renseignements et des conseils amicaux.— A.B.

La loi sur les loyers entre en application. Le temps des moratoires est clos. Les textes nouveaux doivent être connus de nos lectrices.

Jusqu'à la guerre, le fameux principe officiel « Nul n'est censé ignorer la loi », ne semblait concerner que les Français et non les Françaises. Mais les femmes, pendant la guerre, se sont affranchies de la peur des responsabilités. Elles ont pris des habitudes de décision ; elles ont, dans le travail et dans le sacrifice, développé leur caractère, le sens de leur rôle social, et, aujourd'hui, j'en suis sûre, elles ne seront pas surprises qu'une des leurs, une avocate, vienne leur dire : Combien d'entre vous vont avoir à débattre les graves intérêts que la question des loyers met en jeu ! Ne vous laissez pas égarer ni exploiter par de mauvais conseilleurs. Ne craignez pas de pénétrer dans le labyrinthe des 64 articles qui composent la loi. Appliquez-vous à bien comprendre les règles pratiques qui s'en dégagent. Votre tâche sera aisée si vous vous laissez guider par quelques idées essentielles. Celle-ci, par exemple :

La loi qui vient d'être votée suffit par elle-même à toutes les difficultés qui peuvent survenir entre propriétaires et locataires.

Pour le moment, plus de Code civil, plus de juges de paix, plus de tribunaux de première instance ni de cours d'appel. Les différends seront réglés par les sentences conciliatrices que rendront les commissions arbitrales. Ces prétoires d'arbitres, où siégeront, outre le président, deux propriétaires et deux locataires, jugeront vite et sans frais par des décisions brièvement motivées. Deux mois après la promulgation de la loi, ces commissions commenceront à fonctionner, et j'indique en passant que les femmes, âgées de 25 ans au moins, pourront y avoir accès, soit comme juges assesseurs, soit comme secrétaires.

Résiliations. — Principaux cas à prévoir. Point de vue du Locataire.

A mon avis, lectrices, vous devrez profiter de ce délai pour essayer de vous entendre à l'amiable avec vos locataires ou avec votre propriétaire. Le vote de la loi, la fin des moratoires, font déjà réfléchir les intéressés... Usez vite de votre tact, de l'esprit de modération qui vous permet au foyer de calmer tant de petits dissentiments, et... n'oubliez pas surtout, qu'un arrangement médiocre vaut toujours mieux qu'un procès, même devant arbitres !

Mais enfin la conciliation peut être impossible, et il faudra bien alors faire reconnaître en justice les droits que la loi vous confère.

Dans quelles circonstances vous permettra-t-elle, par exemple, de résilier votre bail ?

Voyons d'abord le cas de la veuve du locataire tué à l'ennemi ou décédé à la suite de blessures ou de maladie contractée sous les drapeaux.

Il n'est pas nécessaire que cette femme comparaisse en justice pour obtenir, sans indemnité, la résiliation de son bail. C'est un droit que la loi lui reconnaît, sur une simple déclaration qu'elle adressera — par lettre recommandée — à son propriétaire.

Il peut aussi se faire que le mari ait disparu, que son décès soit présumé, sans avoir été officiellement constaté. En ce cas, il faudra que l'épouse demande la résiliation, qui n'aura pas lieu de plein droit, mais qui pourra, suivant les circonstances, être prononcée avec ou sans indemnité.

Autre hypothèse : Le mari est tué au cours d'un fait de guerre, d'un raid de gothas sur Paris, par exemple. La veuve pourra obtenir la résiliation, pourvu que dans ce cas, comme dans les précédents, elle fasse sa déclaration dans un délai de six mois, dont le point de départ est clairement spécifié dans le texte.

La loi accorde le bénéfice des mesures que je viens d'indiquer non seulement à la veuve, mais aussi à toute héritière du locataire qui aurait habité avec lui les lieux loués.

Ce n'est pas tout. Le législateur, dans son esprit de justice à l'égard de tant de familles éprouvées par la guerre, permet la résiliation du bail, avec ou sans indemnité, « *si le locataire justifie que la guerre a modifié sa situation dans des conditions telles qu'il est évident que dans sa situation nouvelle, il n'aurait pas contracté.* »

Ce texte, quand on l'évoquera devant les commissions arbitrales, sera appliqué suivant les faits particuliers à chaque affaire. Les femmes auront fréquemment à le faire valoir en fournissant des preuves à l'appui de leurs demandes.

Afin de faciliter leur tâche, la loi les autorise à se faire assister devant les commissions arbitrales, même par un membre de leur famille. Ce recours à un confident naturel du foyer, de ses joies et de ses épreuves leur sera, certes, bien utile.

Résiliations. — Point de vue du Propriétaire.

Jusqu'ici, en envisageant la question des résiliations, je n'ai parlé que des locataires. Est-ce que la loi passe les propriétaires sous silence ? — On a tant et si souvent flétri le propriétaire, M. Vautour, au cours de la discussion ! Nos législateurs auraient-ils craint de lui concéder quelques droits ? — Ils n'ont pas, heureusement, commis cette erreur.

Je connais telle femme propriétaire, c'est-à-dire « capitaliste » en théorie, qui meurt de faim et de misère, pendant que ses locataires joyeux lèvent leur verre en l'honneur des moratoires et dissipent l'argent du terme... ou bien, ce qui vaut mieux, sans doute, l'emploient à acheter des bons de la Défense Nationale!

Enfin! les moratoires ont vécu. Et Mme Vautour, elle-même, pourra légitimement faire prononcer la résiliation dans les divers cas énumérés par la loi. Par exemple, s'il est prouvé que le locataire emploie la chose louée à un autre usage que celui auquel elle a été destinée et cause ainsi un dommage à la bailleresse; ou que le locataire, non exonéré par la loi, et condamné à certains versements par la commission arbitrale, continue à ne pas payer.

Telles sont les notions, forcément incomplètes, que je livre aux lectrices des *Annales* sur les cas de résiliation autorisés par la loi. Mais il y a dans notre texte un autre chapitre dont l'application est infiniment délicate — c'est celui des exonérations. Il sera le sujet de mon prochain article.

(A suivre.) SUZANNE SAILLARD.
Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

Seul tu conçus l'amour...

Homme divin, au pied de ta croix qui chancelle,
Arbre toujours debout quoique battu du vent,
Je viens, humble inspiré de l'âme universelle,
A l'heure d'un grand soir, t'adorer en rêvant.

Des scribes nous ont dit qu'avant ton Evangile,
Bien avant toi, Bouddha se fit homme étant roi,
Et que ta gloire ainsi comme une autre est fragile,
Et que tu n'es plus rien, si Dieu n'est plus en toi.

Ils ont dit, pour nier ta charité sublime, [soi,
Qu'elle est un souvenir du mal qu'on craint pour
Comme si le peureux, penché sur la victime,
Etait moins beau, quand il secourt malgré l'effroi.

Eh bien, qu'importe à ceux que ta lumière inonde !
En es-tu moins la vie et l'espoir incarné,
Le vrai Verbe vivant, le vrai salut du monde ?
Seul tu conçus l'amour, seul tu nous l'as donné !

Nul de tes précurseurs n'est vivant dans notre âme
Pour nous c'est ton nom seul qui signifie amour ;
Dix-neuf siècles déjà se sont transmis ta flamme,
Et chaque heure est ton heure et chaque jour
[ton jour !

Quelques versets tombés de ta lèvre divine,
Quelques gestes inscrits dans un livre inspiré,
Le drame d'une mort où l'espoir se devine,
Voilà de quoi le monde est encor pénétré.

Par de pauvres chansons qui disent ta légende,
Par des drames naïfs et des acteurs de bois,
Ta parole aux enfants se transmet simple et grande
Et souffle en eux de tous les côtés à la fois.

Certes, nous sommes loin des beautés de ta vie ;
L'avarice et la haine occupent nos instants ;
Notre fange a couvert ta trace mal suivie,
Mais ton pur souvenir nous sauve en tous les
[temps.

Ta vie est le flambeau dont l'univers s'éclaire :
Sans la simplicité de tes légendes d'or,
Ton cœur n'entrerait pas dans le cœur populaire
Qui sent, lorsque l'esprit ne conçoit pas encor.

L'amour n'est pas un fruit des veilles du génie :
La mère et son enfant se l'expliquent tout bas ;
Ta charité, ce n'est qu'une femme infinie
Qui voit des fils partout et ne distingue pas.

C'est ce cœur élargi que tu nous fais comprendre,
C'est l'homme ayant pitié de l'homme faible et nu,
C'est l'âme de chacun se faisant mère tendre
Pour protéger dans tous l'avenir inconnu.

Un seul flambeau qu'on penche en allume cent
[mille.
Ton seul cœur généreux suffit au genre humain,
Et ce mot : « Aimez-vous », où tient tout l'Evan-
Multiplie à jamais tes poissons et ton pain. [gile,

Pour que le boiteux marche et que l'aveugle voie,
Tu parlas de tendresse... et le sourd te comprit !
Et les infirmités tressaillirent de joie...
Voilà ton grand miracle : il est tout en esprit.

L'âme humaine, c'était Lazare. Elle était morte.
Tu vins pleurer sur elle. Oh ! comme tu l'aimais !
Et maintenant, toujours plus vivante et plus forte,
Les yeux sur ton amour, elle y marche à jamais ;

Elle y marche à travers le crime et la souffrance...
Comme Pierre, elle t'a trahi, mais en t'aimant,
Et le chaos du mal n'est rien qu'une apparence
Où ton verbe caché monte invinciblement.

Deux mille ans ont à peine ouvert le gland du
[chêne
Qui tiendra sous ton nom l'univers abrité...
Ta victoire sur tous les cœurs n'est pas prochaine
Mais qu'importe le temps à ton éternité ?

JEAN AICARD,
de l'Académie française.



CHRIST EST RESSUSCITE!

Composition de LUCIEN JONAS.

JÉRICHO



L'occupation de Jéricho est la plus récente victoire des armées de l'Entente en Orient. Voici sur l'aspect actuel de cette ville fameuse une page détachée du carnet de voyage de Pierre Loti :

Une sorte de grand bocage mélancolique où souffle un air extraordinairement chaud et où vivent, grâce à la dépression profonde du sol, des bêtes et des plantes tropicales. Halliers, fouillis d'arbres verts, d'arbustes plutôt et d'herbages, le faux-baumier ou baumier-de-Galaad, le pommier-de-Sodome et le spina-Christi aux épines très longues, qui, suivant la tradition, servit à composer la couronne de Jésus.

Aux temps antiques, c'était ici une contrée de richesse et de luxe, comme de nos jours la Provence ou le golfe de Gênes, et on y faisait des jardins merveilleux, renommés par toute la terre. Salomon y avait acclimaté les premiers baumiers rapportés de l'Inde. L'eau, amenée de tous côtés par des canaux, permettait d'entretenir de grands bois de palmes, des plantations de cannes à sucre et des vergers pleins de roses. Toute cette plaine était « couverte de maisons et de palais ».

Aujourd'hui, plus rien, et les traces même de cette splendeur sont effacées ; des amas de pierres çà et là, d'informes ruines émiettées sous les broussailles, servent aux discussions des archéologues. On ne sait plus bien exactement où furent les trois villes célèbres qui, tour à tour s'élevèrent ici; ni la Jéricho primitive, dont les murs tombèrent au son des trompettes saintes et que Josué détruisit ; ni la Jéricho des prophètes où vécurent Elisée et Elie, qui fut offerte, comme un cadeau royal, par Antoine à Cléopâtre, puis vendue par Cléopâtre à Hérode et ornée par celui-ci de nouveaux palais, et enfin complètement détruite sous Vespasien ; ni la Jéricho des premiers siècles de notre ère, bâtie par l'empereur Adrien, devenue évêché dès le quatrième siècle et encore célèbre au temps des croisades par ses ombrages de palmiers.

Fini et anéanti, tout cela ; non seulement les palais ont disparu avec les temples et les églises, mais aussi les dattiers, les beaux arbres rares ont fait place aux broussailles sauvages qui recouvrent à présent l'oasis d'un triste réseau d'épines.



Vue générale de Jéricho, prise de la plaine.

Par les vagues sentiers, parmi les buissons épineux et les ruisseaux d'eaux vives, nous errons longuement, aux heures lumineuses du soir. Très loin un petit pâtre arabe nous mène voir des amoncellements de pierres qui forment comme un immense tumulus et où se distinguent encore, entre les herbes et les ronces, quelques blocs jadis sculptés. Laquelle des trois Jéricho est là, devant vous, pulvérisée ? Probablement celle d'Hérode; mais on n'en sait rien au juste, et, d'ailleurs, peu nous importe la précision des détails dans l'ensemble de tout ce passé mort !



Au chaud crépuscule, quand nous sommes assis devant le porche de la petite auberge de Jéricho, nous voyons accourir, sur un cheval au galop affolé, un moine en robe noire, les longs cheveux au vent. C'est l'un des solitaires du mont de la Quarantaine, qui a tenu à arriver le premier pour nous offrir des petits objets en bois de Jéricho et des chapelets en coquillages du Jourdain. — A la nuit tombée, il en descend d'autres, qui ont la pareille robe noire, la même chevelure éparse autour d'un visage de bandit et qui entrent à l'hôtel pour nous proposer des petites sculptures et des chapelets semblables.

Elle est tiède, la nuit d'ici, un peu lourde, très différente des nuits encore froides de Jérusalem, et, à mesure que s'allument les étoiles, un concert de grenouilles commence partout à la fois, sous l'enchevêtrement noir des baumiers de-Galaad, — si continu et d'ailleurs si discret que c'est comme une forme particulière du tranquille silence. On entend aussi des aboiements de chiens de bergers, là-bas, du côté des campements arabes ; puis, de très loin, le tambour et la petite flûte bédouine rythmant quelque fête sauvage ; — et, par instants, bien distinct de tout, le fausset lugubre d'une hyène ou d'un chacal.

Maintenant, voici même un refrain inattendu des estaminets de Berlin qui éclate tout à coup, comme en dissonance ironique, au milieu de ces bruits légers et immuables des vieux soirs de Judée : des touristes allemands, qui sont là depuis le coucher du soleil, campés sous des tentes des agences ; une bande de « Cooks », venus pour voir et profaner ce petit désert à leur portée.

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.



Fontaine d'Aïn-el-Sultan, près de Jéricho.

La Question des Hauts Talons

Mesdames, si vous tenez à votre santé, supprimez les hauts talons de vos souliers : voilà la conclusion pratique d'une intéressante communication faite par le professeur Quénu et le Dr Ménard à une séance de l'Académie de médecine de Paris. Grâce au cinématographe et à la radiographie, ces savants ont pu dévoiler, de façon tangible, les dangers que cette mode, aussi antihygiénique qu'inesthétique, fait courir à l'organisme féminin!

Il y a plusieurs années, le Dr Dagron avait déjà signalé les troubles, que les bottines-échasses causent à leurs belles porteuses. Au début, celles-ci éprouvent d'abord une gêne momentanée, puis, peu à peu apparaît une légère claudication qui se change ensuite en boiterie plus ou moins accentuée et finalement se traduit par l'impossibilité absolue d'exécuter une marche même peu longue. A ces légères souffrances s'ajoute un cortège de maux autrement graves, qui méritent de retenir l'attention des femmes raisonnables.

L'élévation artificielle du talon à la mode d'aujourd'hui modifie, en effet, selon la pittoresque expression de MM. Quénu et Kuss, la *palette d'équilibre du pied*. Autrement dit, la force, l'orientation et les rapports mutuels des multiples pièces articulées du membre inférieur se trouvent bouleversés ; en particulier, l'agencement des articulations du pied, qui supporte le poids du corps par l'intermédiaire de la jambe, est profondément changé. La patiente rejette forcément son tibia en arrière, tend à fléchir ses genoux et pour maintenir son centre de gravité dans la base de sustentation, elle doit, en vertu des lois de la pesanteur, rejeter la partie supérieure de son tronc en arrière, exagérer la saillie de son abdomen et la cambrure de ses reins.

Le cinématographe a permis au Dr Quénu d'analyser la démarche quelque peu guindée de nos élégantes portant des souliers avec *talons de 7 à 9 centimètres* de hauteur. Comparons les films représentant une jeune femme marchant d'abord pieds nus puis chaussée. Sur la première pellicule, nous apercevons les diverses parties de la plante du pied en train de concourir harmonieusement au mouvement : le talon commence par toucher le sol, puis la plante du pied se rabat tout entière ; à ce moment, le talon se lève, le pied s'étend en s'appuyant sur l'avant et se détache enfin du sol par la pointe. Sur le second film, notre coquette s'avance à petits pas saccadés, projette son pieds en avant, tout d'un bloc, parallèlement au sol, comme si elle glissait gauchement. C'est la marche saccadée d'unè poupée automatique et non la souple allure digne d'une sémillante Parisienne!

Enfin, circonstance plus funeste, les mêmes parties du pied supportant à elles seules le poids du corps fatiguent de façon excessive comme



Elle commence à soulever le talon. — Elle avance la jambe droite. — La pointe de son pied s'infléchit à peine.

FILM MONTRANT UNE FEMME PIEDS NUS ET DEBOUT.



Pour avancer, elle fait glisser son pied gauche sans le détacher du sol et raidit de plus en plus les muscles de sa jambe droite. — La même en station, debout les muscles des jambes doivent se raidir pour maintenir l'équilibre du corps. — On voit l'énorme tension des muscles de la jambe droite et la cassure de la pointe du pied.

FILM REPRÉSENTANT UNE FEMME EN MARCHE AVEC DES SOULIERS A TALONS DE NEUF CENTIMÈTRES.



Pied normal, sans chaussure.



Pied chaussé avec haut talon

POSITIONS DE MARCHE (RADIOGRAPHIES DU Dr MÉNARD).

(On remarquera, sur la figure de droite, la direction et l'angulation anormale des os.)



1775
Une jeune dame française, par Desrais.

adeptes le port des hauts talons provoque, en outre, la contraction anormale des muscles de leurs jambes, relève leurs rotules de plusieurs centimètres et, par suite, rend douloureuse, sinon impossible la moindre promenade, le plus faible saut ou le plus simple des exercices sportifs.

Là ne se bornent pas, du reste, les inconvénients des chaussures-échasses. Si les pieds de leurs porteuses semblent apparemment rapetissés et leur stature quelque peu augmentée aux yeux des badauds et des snobs, ces légers avantages disparaissent bien vite vis-à-vis des troubles physiologiques qu'ils produisent dans l'organisme féminin, car à la compression des viscères abdominaux, au déséquilibrage du tronc, au raidissement des muscles de la jambe, à l'altération des rapports mécaniques entre les articulations du pied et autres méfaits imputés à des disgracieuses bottines, le Dr Linossier a mis encore sur leur compte, l'*albuminurie* et son redoutable cortège d'accidents morbides.

Préconisons donc, avec le professeur Quénu et plusieurs de ses collègues, l'*abandon des hauts talons* « défi au bon sens et aux règles d'une bonne hygiène ». Il faut, en particulier, les déconseiller aux jeunes filles dont la croissance n'est pas achevée puisque les attitudes vicieuses qu'ils déterminent retentissent non seulement sur « l'architecture du pied », mais encore sur les os du bassin et la colonne vertébrale. Comptons d'ailleurs beaucoup plus sur la sagesse des bottiers pour espérer cette réforme que sur la bonne volonté de leurs clientes ! Le philosophe a beau avancer, en effet, que la mode est le refuge des femmes qui manquent de goût, elle imposera longtemps encore ses caprices les plus bizarres, même à l'élite du genre humain!

JACQUES BOYER.



1918
Une Passante, par J. Basté.

le démontrent de caractéristiques *radiographies* dues au Dr Max Ménard. Ces épreuves représentent les positions respectives des articulations osseuses de la jambe, selon que le pied se trouve dans une position normale ou emprisonné dans des chaussures hautement talonnées. En station, tous les os du pied s'alignent les uns à côté des autres mais la forme des bottines à talons très élevés fait obliquer le pied de haut en bas et d'arrière en avant; les os de la plante pressant alors ceux des doigts qui, buttant à leur tour contre le bout de leur prison de cuir, finissent par se déformer à la longue. De son côté, l'os du talon prend une position vicieuse et d'un pied rappelant peut-être par la taille, celui de la mère de Charlemagne, mais toutefois non difforme, la mode, sous prétexte d'enjolivement, a réalisé un ensemble singeant le... *pied-bot !*

Cette tyrannique marâtre en imposant à ses

La Chaussure à Travers les Ages

Le docteur Quiserne, médecin de Bagnoles, si connu des Parisiens et des Parisiennes, nous envoie des notes intéressantes qui se rapportent à ce sujet.

Tous les peuples de l'antiquité, Egyptiens, Grecs, Romains, chez qui tous les sports étaient de mode et où l'athlétisme était presque élevé au rang d'un culte, ne portaient que des souliers sans talon. Mais tandis que chez les Grecs et les Romains les femmes et les hommes de condition libre portaient des chaussures, les esclaves marchaient pieds nus ; chez les Egyptiens, les femmes étaient exclues du privilège de porter des chaussures, et on connaît un édit d'un roi Hakken interdisant aux cordonniers, sous peine de mort, de fabriquer des souliers ou d'autres chaussures pour les femmes. Il faut reconnaître cependant que cet édit fut bien mal exécuté ou que les Egyptiens arrivèrent à corrompre les précurseurs de saint Crépin puisque des sandales et des babouches de femmes ont été retrouvées dans les tombeaux et les nécropoles égyptiennes et que vous pouvez en voir parmi les collections d'antiquités égyptiennes. Plus heureuses que leurs sœurs égyptiennes, les Persanes, les Syriennes et surtout les Tyriennes avaient le droit de porter des chaussures, et d'après les rares spécimens qui nous sont parvenus, nous pouvons nous figurer le luxe que les belles Tyriennes déployaient dans l'art de la chaussure. Elles portaient des chaussures à semelles de feutre ou de cuir très fin assez semblables à nos chaussons actuels, teintes généralement de couleur pourpre, ce qui était le comble du luxe pour l'époque, et avec des broderies d'or ou d'argent ; mais petites ou grandes avaient des semelles identiques, et leur pied reposait sur le sol dans toute sa longueur.

Chez les Hébreux, la forme de la chaussure resta la même, mais chez eux prit naissance la coutume de ne porter le soulier qu'en dehors des appartements et c'est cette vieille coutume juive qui existe actuellement encore en Orient où à la porte des appartements et au seuil des mosquées on se déchausse avant de pénétrer.

Le luxe de la chaussure, aussi bien en Grèce qu'à Rome, fut poussé à un point inouï et les nombreuses allusions qu'à chaque instant on découvre aussi bien chez les auteurs comiques que chez les satiriques et les philosophes contre le luxe déployé dans la chaussure par leurs contemporains en sont une preuve vraie et fidèle. Les cothurnes portés par les élégantes d'Athènes rappellent cependant, seulement de très loin,

les cothurnes que les modes les plus récentes ont remis en honneur.

Le cothurne grec était une chaussure portée aussi bien par les hommes que par les femmes. Il se composait d'une simple semelle que retenaient des bandelettes de cuir ou d'étoffe croisées plusieurs fois sur le cou-de-pied et montant jusqu'au milieu de la jambe. Le luxe consistait dans la finesse du feutre de la semelle ou dans la couleur du cuir et surtout dans les ornements précieux, des boucles et autres joyaux, dont on chargeait les bandelettes.



Caliges romaines.

Arrivons aux temps modernes...

Cette mode qu'avaient adoptée les femmes de demander à la chaussure un moyen d'élever leur taille amena les cordonniers à chercher la façon de concilier leurs caprices avec le moyen de leur garder, aussi bien chez elles que dehors, leur stature factice et c'est d'Italie que nous vint l'idée de supprimer le talon antérieur du patin pour ne garder que le talon postérieur. Dès lors, c'en était fait de la marche rationnelle du pied à plat. Catherine de Médicis, en venant en France épouser Henri II, apporta dans ses bagages des *souliers à l'italienne* et bientôt toutes les dames de la cour n'en voulurent plus d'autres.

Soulier à la poulaine.

La hauteur des talons des souliers des gens de qualité, hommes et femmes, devint telle, sous Henri IV et Louis XIII, qu'à la ville, les uns et les autres perdirent l'habitude de marcher et que chacun eut son carrosse. Cette mode de luxe concordait bien avec l'époque des précieuses et du bel esprit, et comme l'éclat du costume ne fit qu'augmenter pour atteindre son apogée avec Louis XIV et ses successeurs, le luxe de la chaussure continua aussi à s'accroître.

Les talons furent vite un nouvel accessoire de luxe et surtout demeurèrent pendant un certain temps un moyen de distinction. Les seigneurs eurent seuls à la cour le droit de porter des talons ornés de cuir ou de satin rouge, et ainsi le *talon rouge* devint le synonyme d'un brevet de distinction. Les jeunes seigneurs étaient fiers d'un tel honneur, et être admis à la cour conférait seul le droit d'être parmi les talons rouges de l'époque et équivalait par cela même à un brevet de noblesse, puisque pour être de la cour il fallait pouvoir faire la preuve de seize quartiers de noblesse au moins.

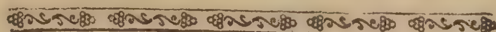
Soulier florentin
du règne de Catherine de Médicis.

Le luxe qui se manifesta à l'époque du Régent et dans les années heureuses du règne de Louis XV fut aussi effréné dans la chaussure que dans les autres parties du costume. Pour faire paraître le pied des femmes encore plus petit, on imagina une nouvelle forme de talons qui eut tout de suite une vogue énorme et qui plut tellement aux femmes que, sous le nom de *talons Louis XV*, elle a survécu à toutes les révolutions, à tous les changements de mode et que vous portez toutes ou avez toutes porté des talons de cette forme. Avoir des souliers, dont la partie postérieure du talon était soigneusement évidée, de sorte que le pied semblât reposer seulement par son milieu et ne toucher le sol qu'en l'effleurant à peine, était le comble de l'élégance. Si la grâce de la stature y gagna surtout chez les femmes petites, il n'en fut pas de même de la facilité à la marche, et les élégantes eurent avec leurs talons « hauts comme des échasses », pour me servir d'une comparaison empruntée à des pamphlétaires de l'époque, tant de peine non pas seulement à marcher, mais même à se tenir en équilibre, qu'elles durent se servir d'un nouvel accessoire du costume féminin, de ces hautes cannes à pomme d'or ou de pierres précieuses que vous avez toutes remarquées dans les gravures de modes de l'époque. Elles étaient, non seulement un objet de luxe, mais même un objet de première nécessité, car sans le secours de cette canne, une élégante de la cour de Louis XV ou de Louis XVI n'aurait jamais pu marcher. Tous les accessoires du costume, du reste, concouraient encore à augmenter cette gêne ; l'ampleur des paniers, des jupes, la hauteur de la coiffure jointe à la hauteur démesurée des talons faisaient de l'équilibre à conserver pendant la marche un véritable problème.



Soulier de femme
du règne de Louis XIV

Docteur PIERRE QUISERNE.



COINS DE PAGES

L'ESPRIT

L'avantage du sourire est qu'il ne blesse la bienséance dans aucune des situations, même tragiques, de la vie ou de l'histoire. On rit librement au théâtre, a dit La Bruyère, et l'on a honte d'y pleurer : il est des heures où, même dans la compagnie la plus enjouée, on aurait honte de rire ; mais l'esprit qui fait sourire ne perd jamais ses droits.

Ils sont universels. Cet esprit délié qui pénètre jusqu'au plus fin des choses est une méthode de juger et non de se moquer : elle s'applique à tous les objets, voire à toutes les sciences, sauf peut-être aux mathématiques, et encore je n'en suis pas sûr. Platon nous a montré que la dialectique peut avoir de l'esprit, que l'esprit peut communiquer au style sa subtilité légère, lui prêter des ailes et n'en compromettre point la dignité. Il ne s'agit pas de rire, c'est abusivement que le jeune Alcibiade dit à son maître : « O Socrate, tu plaisantes ? » Et Socrate est bien bon de lui répondre : « Peut-être, mais je n'en dis pas moins des vérités. »

De grands écrivains français, tout près de nous, ont dit sur ce ton des vérités éternelles, et elles n'y ont rien perdu. On aimerait que nous entendissions cet esprit-là, lorsque nous nous piquons, après les Athéniens, d'être le peuple le plus spirituel de la terre. Serait-ce nous flatter en vain ? Il y a encore bien de l'esprit dans les entretiens familiers sur les événements de la guerre, et cependant personne, est-il besoin de le dire ? n'a le mauvais goût de « faire de l'esprit ».

ABEL HERMANT.

LES LIVRES

Emile Verhaeren, par A. MOCKEL. — *La Sainte Face*, par ELIE FAURE. — *Tenir*, par MAX BUTEAU. — *Charlotte en Guerre*, par MARCEL BOULENGER. — *Journal d'une Parisienne*, par la baronne MICHAUX — *Histoire des Marraines et des Filleuls*, par Mme DE VISMES. — *Les Vacances de Sonia*, par EMILE BERR. — *Le Délire pangermanique*, par J. FRŒLICH.

Il y a toujours un réel intérêt littéraire dans le fait d'un poète interprétant et discutant un poète. Du contraste de deux sensibilités et de deux tempéraments jaillissent alors des clartés qui donnent toute sa valeur au caractère d'ensemble d'une œuvre, au trait saillant d'une figure. C'est par là que le beau livre que M. Albert Mockel vient de consacrer à *Emile Verhaeren, l'œuvre et l'Homme*, doit retenir la meilleure attention des lettrés. M. Albert Mockel est un poète très pur, dont la *Chantefable un peu naïve* et les *Clartés* comptent parmi les productions les plus intéressantes de la période symboliste ; il est de plus un critique très sûr qui nous a donné des pages remarquables sur Stéphane Mallarmé et Charles van Lerberghe. Nulle inspiration plus que la sienne, faite de grâce subtile et de douce mélancolie, ne s'oppose peut-être plus nettement à celle de Verhaeren, faite de force tumultueuse et d'ardent rayonnement, mais nul esprit n'est plus compréhensif que le sien du génie du poète de la *Multiple Splendeur*. Il appartenait vraiment à M. Mockel, qui a suivi la formation, l'évolution et l'épanouissement du talent de Verhaeren, de nous donner une grande étude fixant les traits et l'œuvre du maître disparu.

L'auteur déclare qu'il a voulu étudier le développement d'un homme aussi bien que l'œuvre d'un poète, et selon la bonne méthode critique, il explique celle-ci par celui-là. Un artiste comme Verhaeren se livre tout entier, dans la pleine sincérité de son âme. Chacun de ses livres marque vraiment une heure de sa vie, résume pour chaque période le meilleur de lui-même. D'abord le déchaînement des instincts dans l'orgueil d'une jeunesse éprise de la joie vivre, et ce sont les *Flamandes* ; ensuite, le retour de l'influence religieuse, la poussée mystique après une retraite de trois semaines à la Trappe de Forges, et ce sont *Les Moines* ; puis, l'angoisse morale résultant à la fois d'une défaillance physique et d'une inquiétude mentale, et ce sont les *Soirs*, les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs* ; ensuite, la révélation de toute pitié humaine, de toutes les forces de bonté et de charité, et ce sont les *Campagnes hallucinées*, les *Aubes*, les *Heures claires*, les *Heures du soir* ; enfin, la vision prodigieuse de la vie et de l'action, et ce fut « le chant universel » avec les *Forces tumultueuses*, la *Multiple Splendeur*, comme ce fut le large et fécond amour de la terre natale qui s'épanouit dans *Toute la Flandre* et s'enfle jusqu'à la sainte haine dans les *Ailes rouges de la Guerre*. Ainsi Verhaeren tout entier, avec son cœur et sa chair, avec sa force et sa faiblesse d'homme,

s'affirme dans son œuvre, et c'est par là qu'il est grand.

M. Albert Mockel nous le montre dans les différentes phases de son évolution ; il scrute son âme et analyse son œuvre avec une piété touchante, un respect de la vérité et de la logique qui est le plus juste hommage dû à un poète comme celui-ci. Verhaeren était Flamand jusqu'aux moelles. « Sa volonté têtue, il la sentait flamande comme son labeur obstiné, et aussi son imagination riche en couleurs, son amour de la réalité et jusqu'à un certain goût pour la brutalité magnifique et sanguine. » Il est très vrai que Verhaeren a aimé avec passion la terre de son enfance, qu'il se « sentait solidaire des hommes de son clan, uni à eux dans l'amour, dans la haine, leur frère jusqu'à la mort ». Nul poète n'a chanté plus magnifiquement sa terre et sa race ; nul n'a eu un cri de douleur et de haine plus émouvant devant la barbarie de tout le crime accompli. M. Albert Mockel conclut très justement que Verhaeren est le poète héroïque de l'énergie ; il est aussi — et c'est son plus beau titre de gloire — le poète de la bonté infinie, l'homme qui s'est penché avec tendresse sur la douleur de tous les humbles, de tous les vaincus et de tous les désespérés.



Dans une précédente chronique, en parlant des livres du front, j'indiquais que ceux qu'on publie en cette quatrième année de la campagne diffèrent essentiellement par la pensée et le ton de ceux qu'on nous donna jusque-là. L'impression se précise d'une plus saine conception de la vaillance, d'une méditation plus sincère sur la gravité de l'heure. Il semble que les écrivains de race soient enfin parvenus à dégager de toute cette littérature facile le sens réel et profond du grand drame qui bouleverse la vie des nations. La *Sainte Face*, de M. Elie Faure, est admirable à ce point de vue. L'auteur a divisé son livre en trois parties : près du feu, loin du feu, sous le feu, et il commente dans une note philosophique, qui procède à la fois du plus clair souci des réalités et du plus pur idéalisme, ce qui se déroule à ses yeux. La pensée est âpre, mais elle s'impose magnifiquement ; le style est large et précis. C'est une œuvre qui classe un écrivain. M. Elie Faure s'applique à distinguer en tout la vérité, la vérité avec l'aspect que lui donne pour les hommes de notre temps l'épreuve de la guerre. Il est désabusé ; il est parfois cruel, mais il a la volonté d'aller sincèrement au fond des choses. « Pourquoi l'homme laisse-t-il ainsi pousser ses enfants au massacre, comme un bétail, dans la nuit et la boue ? Je crois le savoir. L'enfant a de l'imagination. L'homme n'en a plus. L'enfant, au moins dans son espoir, déforme ce qui est. L'homme n'est même plus capable de le voir. » M. Elie Faure glorifie la guerre à sa manière, comme un moyen pour l'homme de délivrer de la vie, et il a ce mot, qui explique peut-être toute la vaillance : « Qu'est donc l'homme, sans l'orgueil ? Celui qui n'a pas d'orgueil, dans la paix comme dans la guerre, est vaincu. » La *Sainte Face* est un livre de foi ardente dans l'éternel effort humain.

M. Max Buteau, dans *Tenir*, nous donne une série de récits qui sont d'une belle tenue morale et nous montrent l'homme des tranchées tel qu'il est « un pauvre homme qui monte un long calvaire, et qui en souffre, mais qui le monte ». Il y a ici des pages émouvantes, comme celles où est décrit l'enterrement du premier mort, dont personne ne connaît le nom et dont une petite ville entière suit l'humble cercueil, parce qu'il symbolise le deuil commun ; il y en a de poignantes comme celles relatives au départ des hommes quittant le dépôt ; il y en a qui sont conçues dans une jolie note poétique, comme le « Village mort ». M. Max Buteau écrit avec une simplicité élégante ; sa vision des choses a du pittoresque et de la grandeur ; elle est personnelle, avec un dédain marqué de l'ornement purement littéraire, n'ajoutant rien à la force d'une pensée ou d'une impression. Son livre dit bien tout ce qu'il y a de volonté ardente, d'énergie farouche et aussi d'héroïque résignation dans ce mot : « tenir », dont on abuse parfois à l'arrière, mais dont les soldats, dans la tranchée, connaissent toute la valeur.



La littérature en marge de la guerre, abstraction faite des romans mettant en scène des « poilus » que les écrivains du front auraient sans doute quelque peine à reconnaître, est toujours abondante, mais elle aussi a sensiblement changé de ton. M. Marcel Boulenger, dans *Charlotte en Guerre*, raille spirituellement le « front de Paris ». Ces pages brèves, d'une observation curieuse, avec une pointe d'humour et une pointe de sentiment, recèlent plus d'art que ne le laisse supposer l'attrait de leur facilité. Elles sont d'un artiste au talent délicatement nuancé. La baronne J. Michaux publie la seconde série de son *Journal d'une Parisienne*, qui est le « Journal » des idées, des sentiments, des impressions du monde parisien, de tout ce qui fait le fond des conversations de chaque jour. Les rumeurs qui firent notre émoi, les détails qui excitèrent notre imagination, tout cela est noté fidèlement et commenté avec bon sens. C'est encore un petit livre charmant, d'une psychologie très fine, que nous donne M. Emile Berr en détachant du « journal de guerre » de Sonia les pages où elle raconte ses *Vacances* aux eaux, parmi les blessés. Mme Henriette de Vismes a entrepris d'écrire l'*Histoire authentique et touchante des Marraines et des Filleuls*, ce qui n'est point une tâche aisée, attendu que l'histoire des marraines a été faussée par la légende autant que l'histoire des « poilus ». Mme de Vismes écrit d'une manière attachante et les lettres de soldats qu'elle publie sont souvent émouvantes. M. Jules Frœlich publie, sous le titre *Le Délire pangermanique*, des lettres d'Allemands qu'il commente fort judicieusement et qui nous révèlent, peints par eux-mêmes, le pacifiste, le bourgeois et le pangermaniste d'outre-Rhin. Ils étaient, avant l'agression, tels qu'ils s'affirment brutalement depuis le crime, tels que nous n'avons pas su ou voulu les voir. Tout le mal vient de là. Que du moins nos fils sachent quelle race se dresse depuis toujours contre notre race et qu'ils s'appliquent à se défendre contre sa perfidie mieux que nous n'avons su le faire avant le dur éveil à la tragique réalité.

ROLAND DE MARES.



LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

Contes Roumains

Plus que jamais la Roumanie est chère à nos cœurs reconnaissants. Nous aimons ses grands patriotes et ses poètes. L'œuvre d'Hélène Vacaresco est justement admirée et populaire chez nous. Celle de Victor Eftimiu n'avait pas encore été traduite. C'est un oubli que M. Marc Varenne vient de réparer. Nous empruntons à son adaptation ces pages symboliques et touchantes :

LA BICHE

Le printemps venait doucement, le ciel s'était éclairci mais la neige persistait encore à recouvrir la terre. Par endroits seulement du sol noirâtre de légères fumées montaient vers le soleil et, sous les blanches aubépines, quelques rares brins d'herbe osaient à peine se montrer.

L'hiver avait été long et dur.

Abandonnant la forêt familière, les bêtes s'en allaient ailleurs à la découverte de jeunes bourgeons et de nouvelles prairies.

Dès l'aurore, une biche avait quitté la grotte qui l'abritait, elle et ses deux petits, pour tâcher de trouver dans les bois voisins une herbe grasse et des sources limpides. Le soir approchait... la biche ne rentrait pas. Où donc était-elle ? Les faons apeurés se regardaient l'un l'autre : ils ignoraient que leur mère s'était égarée.



Quand elle voulut en effet repasser sur le fragile pont de bois qu'elle avait franchi le matin, la biche s'aperçut avec angoisse que ce pont n'existait plus.

Elle demeura au bord de l'abîme, indécise... Puis, elle se mit à courir çà et là, cherchant où il lui serait possible de sauter. Le précipice était large, profond, mystérieux...

Sur le lit du torrent elle distingua pourtant les débris de la passerelle. A qui attribuer un tel malheur ? La biche s'approcha, mesura des yeux la hauteur du gouffre... une pierre roula sur la pente. Effrayée, la biche fit un bond en arrière... la terre s'effrita sous ses pieds et recouvrit la moitié de la passerelle...

La nuit tombait lentement. Il faisait froid. Les étoiles scintillaient dans le ciel bleuâtre : et les cerfs bramaient dans l'obscurité lointaine des fourrés. Une grande tristesse emplissait le clair regard de la biche. Elle se sentait seule dans cette forêt immense : elle n'en connaissait ni les roches, ni les arbres, ni les abris. Elle songea à ses petits et son cœur se serra. Elle ne mangea pas, ne dormit pas et resta toute la nuit devant l'abîme dont elle interrogeait en vain l'horreur muette. Parfois aussi elle levait la tête et demandait leur protection aux astres immobiles qui brillaient d'un éclat admirable dans le calme divin de la nuit.

Le lendemain, au lever du soleil, une espérance illumina ses yeux.

Instinctivement, avec son museau, elle poussa dans le gouffre toutes les pierres qu'elle

rencontra et les fit tomber sur la passerelle ; puis elle agit de même avec les brindilles de bois mort, des bouts de branches pourries et des morceaux de neige glacée.

Peu à peu, la passerelle disparaissait sous l'amas de ces divers matériaux...

La biche alors fut plus tranquille : elle se dit qu'elle parviendrait à combler l'abîme avant que les peupliers de l'autre forêt n'aient achevé de bourgeonner; elle crut qu'elle pourrait bientôt rentrer chez elle, prodiguer ses soins à ses chers petits et revenir enfin dans la forêt familière où elle se plaisait à voir sa propre image dans le cristal des sources, où l'herbe était drue et fraîche, où la mousse épaisse couvrait les rochers.



Les jours passaient... la biche en parcourant la nouvelle forêt avait à tout moment l'heureuse surprise de constater combien étaient tendres les feuilles des arbrisseaux qui croissaient autour des clairières.

Après une longue course, s'étant un soir reposée auprès d'une fontaine, elle fut étonnée et ravie : l'image d'une autre biche se reflétait aussi dans l'onde transparente.

La biche s'accoutumait à cette existence : elle ne se pressait plus maintenant de jeter dans le précipice tout ce qui pouvait aider à le combler. Le printemps s'annonçait à l'horizon et quand la biche comparait la pauvreté de son ancienne forêt à la richesse de ce qui l'entourait, elle ne pouvait s'empêcher de ne point regretter les lieux qu'elle avait abandonnés. Elle continuait néanmoins, par habitude, à pousser des pierres, des branches et des morceaux de neige au fond du précipice. Mais quand la besogne fut achevée, au lieu de se hâter vers sa demeure d'autrefois, pensive, la biche s'arrêta au bord de ce qui avait été l'abîme...

Elle n'est jamais allée de l'autre côté...

VICTOR EFTIMIU.

(Adaptation française de MARC VARENNE.)

LES POÈMES

LES PAYSANS ET LA GUERRE

POUR LE PAIN

« Ne jetez pas le pain!... N'en donnez point aux bê-[tes,
» Car Dieu vous punirait!... » Quand nous étions [marmots,
Parents et grands-parents nous cinglaient de ces [mots
Dix fois par jour. On souriait, comme vous faites
Petits gaspilleurs que vous êtes,
Modernes écoliers, mais éternels marmots...

« Ne jetez pas le pain! » Quels mots profonds et [sages,
Et qui nous sont venus des plus anciens âges,
Du temps de Pharaon peut-être et de Joseph.
« Ne jetez pas le pain! » Est-il plus beaux adages
Que ce commandement si bref
Digne du Décalogue ainsi que des Sept Sages.

« Ne jetez pas le pain! » Moïse, au Sinaï,
Aurait dû les graver sur ses tables de pierre,
Pour en faire un précepte à jamais obéi.
Puis Jésus les aurait recommandés à Pierre,
Ou mis dans sa belle prière;
Et jamais de la faim l'émeute n'eût jailli...

« Ne jetez pas le pain ! » La voilà la parole,
Qu'il eût fallu graver aux murs de nos cités,
Et prêcher à l'église, et chanter à l'école,
Au lieu des trois grands mots pleins d'espoirs [avortés
Qu'on a partout cent ans sculptés,
Ainsi qu'une devise admirable mais folle...

Ne jetez pas le pain, l'aliment sans égal
Qui les remplace tous et qu'aucun ne remplace,
Le trésor du festin ou du repas frugal,
De la nappe brodée ou de l'humble besace,
Et dont jamais nul ne se lasse,
Mondaine raffinée ou chemineau brutal.

Pain blanc, pain bis, pain noir, bon pain, vrai viati-[que
Fait du sang de la Terre et des larmes du Ciel,
Et de l'effort puissant des bœufs et du rustique,
Brun comme le sillon ou blond comme le miel,
Qui donc écrira le cantique [qu'au ciel ?
Qui t'est dû — saint François ne chantant plus

Qui te glorifiera dans d'humbles litanies
Comprises des petits et dites à genoux,
Les yeux en haut, les cœurs aussi, les mains unies
Ayant pour tout refrain à leurs stances bénies
Le mot du « Pater »: Donnez-nous
Le pain quotidien, blanc ou noir, toujours doux !

Du pain pour le marmot qui frotte ses gencives
Où vont percer en grains de riz les dents de lait,
Et du pain pour le vieux qui n'a plus d'incisives
Mais qui s'escrime encor dans les heures oisives,
Quand il a dit son chapelet,
Sur quelque dur croûton dont la saveur lui plaît !

Du pain pour le berger errant sur les bruyères,
Et pour le bûcheron abattant chêne ou pin,
Et pour le laboureur qui sème entre les pierres
Le blé qui donnera celui de l'an prochain,
Et pour le pauvre que la faim
Fait blasphémer au seuil ou tomber en prières !

Donnez, Seigneur, donnez le pain de chaque jour
Aux bourgeois des cités, aux faubourgs populaires;
Que d'injustes dédains et de folles colères
Tombent devant le pain doré sortant du four !
Et que des cœurs de pauvres hères
Au contact du pain chaud se regonflent d'amour!

Et, puisque c'est le pain qui gagnera la guerre,
Que sans lui les canons et les obus sont vains,
Que nous n'avons pas su le ménager naguère
Et tenir nos vrais arsenaux, les greniers, pleins,
Redisons au moins la prière
De Celui qui savait multiplier les pains :

Donnez, Seigneur, donnez, chaque jour, sans mesure
Du pain et du meilleur, et du plus nourrissant
A nos petits soldats qui donnent, eux, leur sang
Pour défendre le sol où la moisson future,
Sous le ciel qui déjà s'azure,
Grandit, et pour un grain nous en prépare cent !

FRANÇOIS FABIE.

LE CIEL DE FRANCE

Un nuage accourait du lointain à la charge,
L'orage sourdement grondait : c'était le soir;
Le Prussien nous guettait apprêtant sa main large
Et le ciel était boche étant tout noir, tout noir.

Puis le temps a passé; cet éclair formidable,
La Marne, changea tout : tout devint indécis
Un « Te Deum » vibra dans chaque cathédrale
Et neutre fut le ciel : n'étant plus noir, mais gris.

Mais voilà qu'un jour vient apportant la victoire:
Vous tremblerez, Drapeaux, au souffle d'un frisson
Et l'on verra s'enfuir vers l'Est les nuées noires
Le ciel sera français, puisque bleu horizon.

JEAN RENAULT.

LA MER

Créatrice de vie et de fécondité,
Du déluge lointain, formidable vestige,
Dont l'équilibre seul est un constant prodige,
Le Mystère est partout dans ton immensité;

Tes accès de colère et ta tranquillité,
Ton flux et ton reflux qu'un astre mort dirige,
Tes abîmes sans fonds qui donnent le vertige,
Jusqu'à ton harmonie en ta diversité.

Quelle douleur trahit ton éternelle plainte?
Est-ce la voix des morts surpris par ton étreinte
Qui gronde de fureur dans tes flots en courroux,

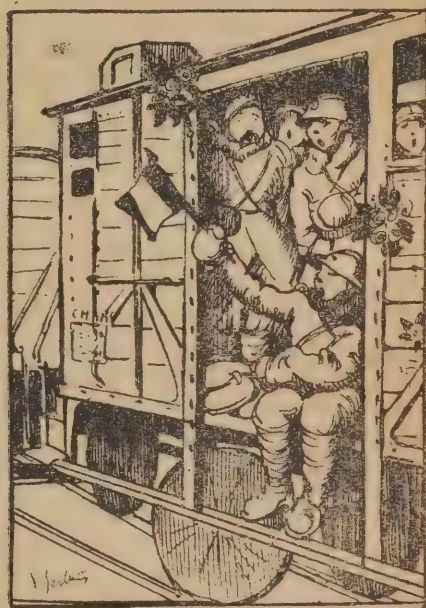
Ou, plaintive, gémit, quand sur l'or de la grève,
Ton onde vient mourir avec de lents remous,
O Mer perfide ainsi qu'un cœur de fille d'Eve !

Général BRUNEAU.

SILHOUETTES DE GUERRE

LE WAGON A BESTIAUX

Il en a vu de toutes les couleurs. On lui avait dit autrefois qu'il était seulement destiné au pacifique transport des bêtes à cornes ; il savait bien qu'il offrait sur un de ses panneaux une inscription détaillant : hommes 36-40, chevaux 8, mais il croyait ne devoir jamais bercer d'autres rêveries que celles des grands bœufs étonnés. Cependant, un jour déjà ancien, des hommes tumultueux l'ont envahi. Ils riaient et chantaient dans une exaspération de tout leur être, ils accrochaient des branches vertes et des bouquets fleuris à ses ferrures, et le wagon s'en allait plus allégrement sur les longs rubans d'acier, comme vers une kermesse fastueuse, la kermesse du sang et de la mort. Des foules enthousiastes se pressaient sur son passage,



des vieillards soulevaient vers lui des enfants souriants, des femmes et des jeunes filles lui envoyaient des baisers où chantait leur cœur dans un enivrement d'espoir et de triomphe.

Il a roulé depuis lors dans les paysages arides que la guerre a dépeuplés et dévastés, il a entendu le grondement sinistre des canons, et des éclats d'obus sont venus parfois le blesser.

Inlassablement, il a transporté d'un bout à l'autre du front des hommes et des hommes, farouches et pensifs ; il les a vus s'étendre sur sa litière de paille dans leur manteau de boue et s'endormir d'un sommeil pesant que trouaient des soupirs étouffés. Il a entendu des cris de malédiction et de reniement par les soirs lugubres où le froid tenaille les chairs, où l'on se demande pourquoi les étoiles ne se sont pas encore éteintes d'horreur dans le ciel, et le grincement de ses planches fatiguées répondait en écho au gémissement des hommes. Mais, par les matins gais de soleil, il a de nouveau entendu des rires et des chansons, et il a compris qu'il y avait, plus forte que la douleur et la joie, une grande cause obscure qui le poussait, lui et son bétail humain, vers un but inconnu qu'il fallait atteindre et qu'on atteindrait malgré tout...

LOUIS PAYEN.

(Dessin de Suz. Sesboué.)

Nous prions instamment ceux de nos abonnés et lecteurs qui désirent entrer en correspondance avec l'administration ou la rédaction des Annales, de vouloir bien joindre à leurs lettres un timbre de 15 centimes pour la réponse.

L'ÉTRANGE MORT du colonel Le Menurier

* * * (1)

II (*Suite*)

Le colonel Le Menurier venait, deux ou trois fois la semaine, vérifier nos progrès ; et force m'était de reconnaître, en ces occasions, qu'il ne semblait pas fait pour les épreuves de la guerre. En revanche, le major, à chacune de ces visites, était un peu plus gai et nous serrait un peu plus la vis.

Le général commandant la brigade vint, en compagnie du colonel, nous inspecter avant le départ pour le camp d'instruction. Il nous fit les plus grands éloges ; mais je remarquai avec surprise qu'il imputait au colonel les résultats obtenus, et que celui-ci en acceptait l'honneur comme un juste salaire.

Je m'en ouvris le soir au major ; il se mit à rire.

« Mon cher Trévor, qu'est-ce que cela peut faire ? dit-il. Laissez, tant qu'il lui plaira, le colonel se donner des gants, c'est moi qui conduirai le bataillon au feu. Qu'il se batte bien, il n'y a que cela qui compte, et j'aurai ma suprême récompense. »

Nous partîmes le lendemain pour Bournsand, où le colonel nous suivit. A Bournsand nous menions la vraie vie de camp. Le Menurier nous commandait, mais il en prenait à son aise avec le service, tout le faix du travail continuait à peser sur le major. En moins d'un mois, il se produisit chez lui un changement des plus notables. Qu'il le dût ou non à la vie de plein air, sa santé s'améliorait à vue d'œil.

Swainnstone avait dû s'en apercevoir, car à plusieurs reprises je l'avais vu regarder le colonel d'un air singulier. Néanmoins, il ne m'en avait pas encore soufflé mot quand, pour nous équiper et nous approvisionner, nous rentrâmes à la caserne.

« Jack, me dit-il un soir, dans ma chambre, avez-vous remarqué un changement chez Le Menurier ?

— Eh bien, répondis-je, il me paraît en meilleure forme.

— Je ne me trompe donc pas, il n'est plus le même. Sans doute, il se donne bien des facilités, il a un logement confortable, aucun soin ne lui manque ; mais enfin, vous ne croyez pas, j'imagine, qu'il supporterait le service en campagne ?

— Je ne le crois pas, je suis sûr du contraire. »

Nonobstant ce langage, je me défendais mal contre un doute qui m'effrayait. Swainnstone n'avait qu'un rêve, partir à la tête de son bataillon ; et ne point réaliser ce rêve, après l'effort qu'il venait de fournir, serait pour lui une catastrophe. Le coup le tuerait.

« Oui, sûr du contraire, » répétai-je.

Il ne demandait qu'à se laisser convaincre. Un peu remonté, il alluma sa pipe, et jusqu'à minuit je dus l'écouter m'entretenir des espérances qu'il fondait sur ses hommes pour le jour de la grande épreuve. Il avait mis en eux toute son âme : il aimait ces gens qu'il avait pris à l'état de matière brute, et dont il avait fait une force de combat. Il s'enorgueillissait à bon droit de son œuvre.

Hélas ! le coup que je redoutais le frappa dès le lendemain. Nous venions de faire une longue marche. Partis de la caserne le matin à six heures, nous étions rentrés à une heure de l'après-midi. Le colonel, jusque-là invisible, apparut comme nous allions rompre les rangs.

« Je voudrais parler au bataillon, major Swainnstone, » dit-il.

Le major salua et commanda la formation en masse.

Naturellement, nous étions tout oreilles. S'agissait-il d'un ordre d'embarquement qui, dans l'obligation où l'on était de tenir secrets les mouvements des troupes, ne devait nous être communiqué qu'à la dernière minute ?

Le colonel se redressa ; puis, ayant assuré sa voix :

« Officiers, sous-officiers et soldats du 43ᵉ Rutlandshire, dit-il, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui, j'en suis sûr, ne vous fera pas moins plaisir qu'à moi. Il y a une heure, j'ai reçu du War Office l'ordre de départ du bataillon. Vous vous embarquerez demain pour la France. Je sais que vous maintiendrez dignement sur les champs de bataille le bon renom des armes anglaises, et je suis fier que le privilège me soit accordé de vous conduire à l'ennemi. »

En entendant ces derniers mots, je regardai, malgré moi, Swainnstone, immobile sur son grand cheval bai, en tête du bataillon, et je me sentis le cœur étreint à le voir si pâle.

« J'ai pu un moment, poursuivit le colonel, craindre que cet honneur ne m'échappât. Ç'eût été pour moi une cruelle amertume. Mais, ce matin même, une commission médicale m'a déclaré apte au service actif. J'en éprouve une satisfaction que vous partagerez, sans nul doute. Comme nous avons tous beaucoup à faire, je ne vous retiens pas davantage. Major Swainnstone, faites rompre les rangs. »

J'eus peine à reconnaître la voix du major quand il donna l'ordre. Au moment où les hommes se dispersaient, il salua d'un geste machinal et, lentement, quitta la cour de la caserne.

Il ne vint pas déjeuner au mess, et je ne le revis qu'à une heure avancée de l'après-midi, dans sa chambre, où, devinant son chagrin, j'allai lui manifester ma sympathie. Je le trouvai assis sur un pliant, la tête basse, et regardant fixement la fenêtre qui dominait la cour.

Quand j'entrai, il m'accueillit avec un sourire de lassitude.

« Eh bien, Trévor, dit-il, vous voyez que nous nous trompions tous les deux ? »

Je pris un siège à son côté. Je ne trouvais pas un mot à lui répondre. S'il est possible que le cœur d'un homme se brise, le major Swainnstone avait le cœur brisé.

« C'est vraiment de la malchance, lui dis-je.

— De la malchance ! fit-il. Oui, c'est de la malchance pour moi. Mais plus encore pour le bataillon. Et voilà surtout à quoi je pense. Quelle confiance veut-on que Le Menurier inspire aux hommes ? Ils l'ont à peine entrevu. Toute leur valeur militaire, — et ils en ont une, Trévor, ils en ont une, — c'est à mon labeur obstiné qu'ils la doivent. Ils sont mes hommes, ils m'appartiennent, entendez-vous ? Ils me demandent de les conduire. Où Le Menurier prend-il le droit de m'évincer ? Il m'a menti, Trévor, menti. Il me disait que s'il se laissait nommer, c'était simplement pour la forme, et que, le moment venu, il rentrerait dans sa retraite. Mon Dieu, Trévor, quelle terrible chose ! Je crois qu'il me viendrait des idées de meurtre quand je pense à la façon dont il s'est joué de moi. »

Il se leva, et, les poings serrés, le visage convulsé, il se mit à arpenter la chambre.

Je tâchai, mais en vain, de le consoler. Brusquement il s'arrêta devant la table. A côté du ceinturon se trouvait un petit pistolet automatique. Il le prit et commença d'en jouer, bougeant le cran d'arrêt, tâtant la gâchette. Sans doute il avait complètement oublié que j'étais là, quand je repris la parole :

« Il me semble qu'à votre place je ne m'affecterais pas ainsi, hasardai-je. Le service en campagne aura vite raison de Le Menurier, et le commandement vous reviendra de lui-même.

— Mais alors il sera trop tard, Trévor. Tout le mal sera fait. Et puis... »

Swainnstone sourit avec tristesse.

« Et puis... j'aurais voulu commander le bataillon à sa première affaire. Je sais que pour moi ce sera la seule et que...

— Bon Dieu ! vous ne prétendez pas que vous y resterez ? » m'écriai-je.

Il hocha doucement la tête.

« Mais si, je le prétends, fit-il.

— Quelle folie, mon cher major ! Comment pourriez-vous savoir ?... »

Il leva sur moi des yeux qui rayonnaient d'une lumière étrange.

« J'ai sans doute commis bien des erreurs dans ma vie ; mais, cette fois, pas d'erreur possible : au premier engagement où je prendrai part, je serai tué. »

En quittant mon vieil ami, je me demandais si le chagrin ne lui brouillait pas la cervelle. Je me retournai au moment de refermer la porte : il avait repris le pistolet et il le frottait avec son mouchoir.

Chose extraordinaire, au repas du soir il fut gai comme un pinson. Lui qui, d'habitude, montrait une extrême sobriété, j'observai qu'il but coup sur coup trois verres de whisky. Il alla jusqu'à plaisanter avec quelques-uns de nos jeunes camarades. Je m'étonnai que le colonel n'assistât pas au dernier dîner de mess que nous faisions en Angleterre ; mais nul d'entre nous, je crois, ne regretta beaucoup son absence.

Il n'est guère d'usage, dans les mess militaires, que l'on porte des toasts, sauf, bien entendu, en l'honneur du roi. Ce fut donc pour moi un événement que de voir, vers neuf heures — car nous nous étions attardés à table — Swainnstone se lever, son verre à la main.

« Messieurs, dit-il, je vous demande de boire au succès du bataillon. Puisse-t-il se couvrir de gloire ! »

Naturellement, nous nous dressâmes, comme mus par un ressort.

« Au succès du bataillon ! » crièrent toutes les gorges.

Un jeune officier, à l'extrémité de la table, brandit son verre.

« Au succès du colonel ! » cria-t-il.

Nous en restâmes positivement estomaqués : cela nous arrivait comme une gifle.

Il se fit un silence, que rompit le capitaine en premier, vieux soldat taciturne, ayant à son actif plusieurs campagnes lointaines.

« Messieurs, dit-il tranquillement, notre colonel n'est pas ici, et, dans les circonstances actuelles, le fait me semble curieux. Pour moi, si j'ai une santé à vous proposer, c'est celle de l'homme qui devrait nous commander, qui nous a donné le meilleur de lui, qui nous a conduits à la baguette, qui a fait de nous des soldats, que nous suivrions joyeusement jusqu'aux portes de l'enfer, et par delà même ! Buvons au plus digne chef qui jamais porta une épée, au major Herbert Swainnstone ! »

Je revois la scène : tout le monde debout, hurlant, vociférant, sautant sur les chaises, agitant les verres ; ceux qui pouvaient s'approcher du major lui prenaient les mains.

Lorsque enfin chacun eut repris sa place, le major, de nouveau se leva. Sa tête se rejetait en arrière, ses lèvres se serraient. Il essaya de parler, mais les mots s'étranglaient dans sa gorge. Une larme tomba sur sa joue, et lentement roula sur sa longue moustache grise.

(1) Voir *Les Annales* du 24 mars 1918.

« Messieurs, prononça-t-il avec peine, est-ce... est-ce bien là l'expression de vos sentiments ?

— Oui, parbleu ! » dit l'homme tranquille, dont la voix sonna haut dans la salle.

Et toute la table de lui faire écho.

Le major promena autour de lui ses yeux, scrutant chaque visage. Je l'avais en face de moi, je vis ses lèvres se mouvoir sans qu'une syllabe en sortît. Un moment, il resta debout, les deux mains sur la table, la tête inclinée, pensif ; puis, tout d'un coup, se raidissant :

« Je vous remercie, dit-il. Si Dieu le veut, c'est moi qui vous conduirai à la bataille. »

Il nous fit un profond salut et quitta la salle. Machinalement, je regardai la pendule sur la cheminée : elle marquait neuf heures et demie.

III

Le lendemain matin, à six heures, grand émoi dans la caserne. On venait de savoir, et la nouvelle s'en était propagée comme un incendie, que le colonel n'était pas de retour, mais qu'une automobile que l'on croyait la sienne avait été trouvée chavirée au bord de la route. Nous fûmes encore plus d'une heure sans apprendre que l'on avait découvert son corps. Entre temps, le clairon du matin avait sonné la parade, car nous avions l'ordre d'être sous les armes à huit heures, pour prendre le train de Southampton ; de sorte qu'un événement qui, en temps normal, nous eût soulevés d'horreur, ne nous causa qu'une émotion relative et s'absorba, pour ainsi dire, dans le tumulte du départ. Au fond de tous les esprits dominait, en outre, cette arrière-pensée que nous allions avoir pour chef l'homme que nous aimions et vénérions et en qui nous placions notre confiance.

Je n'aperçus Swainnstone que lorsqu'il vint à la parade, une fois le bataillon rassemblé. J'ignore s'il avait ou non vu le corps du colonel : il passa calmement sa revue, et resta sur place à regarder les pelotons se numéroter ; il nous regardait encore après que nous eûmes pris la position de repos en attendant les ordres. Je crois que les hommes l'eussent acclamé de bon cœur ; quelque chose les arrêta, qui tenait à sa pâleur et à la tension de son visage. Il y eut un moment de silence. Lui nous regardait toujours ; peut-être essayait-il de deviner ce que nous vaudrions à l'épreuve. Sachant ce que je sais aujourd'hui, je me suis souvent demandé quelles pouvaient être ses pensées à cette minute. Dieu seul en eut la confidence.

Soudain, il se secoua, se redressa. On eût dit qu'il se transformait. Il parut grandi de plusieurs pouces. Un feu intérieur illuminait ses prunelles ; sa figure resplendissait d'orgueil, de joie. Et je me sentis déborder de sympathie pour cet homme : il me communiquait son enthousiasme, m'enveloppait de son rayonnement.

Alors, sa voix résonna, claire, vibrante, comme une cloche :

« Rutlandshires, garde à vous ! »

Instantanément, d'un seul coup de talon à terre, le bataillon s'immobilisa, rigide, les yeux braqués droit.

« Soldats ! dit-il, et sa voix pénétrait jusque dans les cœurs, Dieu en a décidé, c'est moi qui vous mènerai au combat. J'ai fait de vous ce que vous êtes. Mon souffle a passé dans vos poitrines. Je sais que vous remplirez votre devoir. Rappelez-vous que, quand votre pays vous appelle, il n'est de sacrifice auquel vous ne deviez consentir. Nulle considération ni d'amour, ni d'amitié, ni d'avenir, ne doit s'interposer entre vous et l'honneur de votre pays. L'individu ne compte pas, n'existe pas. Seul le pays existe. »

Swainnstone s'arrêta, comme si, un instant, il se recueillait en lui-même ; puis, une fois encore, sa voix retentit :

« Arme sur l'épaule ! En colonne par quatre ! Première compagnie, marche ! »

Le commandant du peloton de tête répéta l'ordre à ses hommes ; précédé de Swainnstone, dont les yeux étincelaient, le bataillon franchit les grilles de la caserne.

Et quelques-uns d'entre nous pensèrent au mort, couché dans une chambre de l'hôpital.

Je passe sur les trois semaines qui suivirent. On nous tenait en réserve. Peut-être nos chefs voulaient-ils voir un peu la figure que nous faisions avant de nous expédier en première ligne. Enfin, par un matin d'humidité glaciale, nous reçûmes l'ordre d'aller relever dans les tranchées avancées un bataillon régulier qui avait eu de grosses pertes.

Tandis que nous nous rassemblions, Swainnstone vint à moi, et m'ayant pris à part :

« Jack, me dit-il, voici venir le moment que j'attendais, que j'ai toute ma vie espéré. Nous allons avoir une rude tâche, mais je suis tranquille, le bataillon fera ce qu'il doit faire. Je désire que, l'action terminée, vous demandiez à Creighton de transmettre mes remerciements à mes hommes. »

Creighton était le capitaine en premier.

« Mais, demandai-je avec surprise, pourquoi, monsieur, ne les remercieriez-vous pas vous-même ? »

Swainnstone sourit.

« Vous oubliez ce que je vous ai dit : je n'en reviendrai pas.

— Du diable si je vous aurais cru superstitieux ! protestai-je.

— Je ne le suis pas, répliqua-t-il. Mais un pacte me lie envers moi-même. Le désir de ma vie se réalise : je dois y mettre le prix. De quoi s'agit-il, en somme ? De mourir. Et qu'est-ce que la mort ? Un simple passage. »

J'essayai de le plaisanter, il refusa de m'entendre. D'ailleurs, chez lui, nulle tristesse, mais plutôt de la gaieté, de l'enjouement ; il parlait de mourir comme d'aller se mettre à table.

« Ce n'est pas tout, Jack », reprit-il.

Et d'une poche de sa veste il tira une petite enveloppe, scellée de cire rouge, qu'il me tendit avec un sourire.

« Nous sommes, dit-il, de vieux amis, et vous avez le don de comprendre. Après ma mort, ouvrez ce pli, lisez-le, voyez si sa publication peut être utile ; sinon détruisez-le, je vous en fais juge. Et maintenant, comme il se peut que je ne vous revoie pas, adieu et bonne chance ! »

Je lui pressai la main, car vraiment j'aimais ce vieux soldat, et je lui promis d'agir selon ses vœux. Puis nous nous séparâmes.

Nos deux premières heures de tranchée se passèrent le plus paisiblement du monde. Un obus chantait de temps en temps au-dessus de nos têtes ; mais le tir était mal réglé, et à peu près inefficace. Vers trois heures de l'après-midi, nous commençâmes de nous apercevoir que l'ennemi préparait une attaque.

La canonnade devenait de plus en plus violente et continue. Bientôt, les Allemands s'avancèrent en colonnes denses. Ils étaient à six ou sept cents yards, nos feux les fauchaient par vingtaines, mais ils continuaient d'avancer posément, comme à la parade. On a beaucoup parlé des officiers allemands conduisant leurs hommes par derrière et les stimulant d'une balle de revolver dans le dos ; honnêtement, je dois avouer que jamais nous n'eûmes affaire à des troupes plus braves.

Je dirigeais les concentrations de feux de mes hommes, déjà l'ennemi arrivait à deux cents yards de nos tranchées, quand le major bondit devant nous. D'où il venait, je me le demande ; je ne l'avais pas revu depuis notre conversation.

« Passez l'ordre de fixer les baïonnettes, mais sans interrompre le feu, » me dit-il, d'un ton dégagé.

Et il se dressa sur le rebord de la tranchée, seul. Autour de lui, les balles crépitaient comme grêle ; il ne semblait pas les entendre.

A cent mètres de nous, les Allemands prenaient le pas gymnastique. Sa voix s'éleva :

« Rutlandshires, en avant ! Chargez ! »

Les hommes s'élancèrent sur le parapet, les clairons soufflant tant bien que mal les notes de la charge, car on ne souffle pas comme on veut quand on court de toute sa vitesse. C'était le moment critique du combat de tranchée, la contre-attaque.

Swainnstone se rua devant nous, l'épée haute, encourageant ses hommes qui, à vrai dire, n'en avaient pas besoin. On prête aux combattants une sorte de délire sanguinaire : ma parole, je ne crois pas qu'il y eût rien de tel chez les nôtres. Ils combattaient sous les yeux du chef qu'ils aimaient, et tous auraient avec bonheur donné leur vie, dans la certitude de mériter sa confiance. C'est le sentiment même qui animait les soldats de Napoléon et dans lequel il n'entre pas seulement du courage, mais une glorieuse ardeur jaillie de l'âme du chef.

Le choc, enfin, arriva. Les baïonnettes heurtèrent les baïonnettes.

Le temps s'abolit. Peut-être s'écoula-t-il une minute, peut-être un siècle. Dans la lutte mortelle qui ne doit finir qu'à la destruction des autres, les heures n'existent plus.

IV

Nous rapportâmes le corps de notre chef. Une balle l'avait frappé en plein front. Son visage gardait la sérénité d'un visage d'enfant. Ce fut d'une voix rauque que Creighton transmit aux hommes les remerciements de celui dont ils étaient l'unique pensée.

Dans un abri souterrain, à la lueur papillotante d'une bougie, je brisai les cachets de l'enveloppe que m'avait confiée Swainnstone, je lus ce qu'elle contenait, et un sentiment d'horreur m'envahit, qui malgré moi se fondit en pitié pour l'homme chez qui la passion professionnelle avait tourné à l'idée fixe, presque à la démence.

De ce document, je ne retiendrai que quelques lignes :

« ...Sur mon honneur, disaient-elles, quand je quittai la salle du mess, je ne méditais aucun attentat contre le colonel Le Menurier ; je voulais simplement lui rappeler la promesse qu'il m'avait faite de se retirer quand le bataillon recevrait l'ordre de départ. Je me proposais d'arrêter son auto rentrant à la caserne, et c'est ce que je fis. A deux milles des bâtiments, sur un signe de ma main, Le Menurier stoppa. Je montai dans la voiture. Je lui représentai qu'il m'avait trompé. Il n'en voulut pas convenir ; il se moqua de toutes mes raisons. J'atteste le ciel que même alors je ne songeais pas à lui faire violence ; mais comme j'insistais il se mit en colère, et le ton de notre conversation s'éleva. Il m'ordonna de descendre, il me menaça d'arrestation. Je crains d'avoir à ce moment perdu la maîtrise de moi-même. Je me dressai avec fureur. L'auto, j'imagine, dérapa, et, pour me retenir, je m'accrochai à l'épaule de Le Menurier. A la même seconde, ma main rencontrait le petit pistolet automatique que j'avais dans une poche de ma veste. Comment cette arme se trouvait là, mystère : arrêt du Destin, sans doute. J'étais fou, je ne sais pas autre chose. Je n'ai plus qu'une impression confuse de ce qui arriva. Un coup partit, le pistolet glissa de ma

main, l'auto perdait la direction, je sautai... »

Je n'en lus pas davantage; et portant le papier à la flamme, je le regardai lentement se consumer.

Capitaine OSWALD DALLAS.

Traduit de l'anglais par LOUIS LABAT.

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 13 mars

Mme Porgès, 50 fr. — M. Escudier, 100 fr. — Le commandant et Mme Barault, 50 fr. — M. Maurasse, 150 fr. — Elèves de l'école supérieure de Moissac, 5 fr. — Mme Hoffer, 8 fr. 60. — Mme Bergougnoux, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Duménil Régnier, 25 fr. — Mme Louise Hellers, 5 fr. — Les élèves de l'institution Turgot à Limoges, 20 fr. — Une vieille abonnée, 10 fr. — Mme Achard, 5 fr. — Mme Gabriel Troude, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Cousine. 21 ans, M. P., 5 fr. — Dr Henrot, 50 fr. — M. Rouault, 2 fr. — M. Verot, 6 fr. — Mme Tétard, 5 fr. — M. Robert, 5 fr — Sergent Edgard Seynave, 2 fr. — M. Guardia, 10 fr. — M. Pelletier, 10 fr. — Pour Maman, 10 fr. — M. A. Miribel, 100 fr. — M. H. Povet, brancardier, 10 fr — Mme Taffoureau, 0 fr. — Une Bretonne, 10 fr. — Edouard et Louise Espou, 5 fr. — Miss A. Brenda Troop, 25 fr. — Une Bretonne, 5 fr. — Mlle Jeanne Leygue, 10 fr. — Mme E. G. Picard, 10 fr. — En souvenir de Marguerite, 20 fr. — Myosotis, 10 fr. — M. Foulard, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Les économies de Titite et Mlle J. Schuler, 15 fr. — M. Porrochia, 45 fr. — Mme F. Widmer, 32 fr. — Mme Olga Beguin, 45 fr. — En souvenir de mon mari M. P., 5 fr. — M et Mme Jules Collet, (2e envoi), 20 fr. — Mme A. Monneret, (2e envoi), 5 fr. — M. Puiforcat, 50 fr. — Mme Leygonie, 40 fr. — Anonyme, 15 fr. — Anonyme, 5 fr.

Subvention de Mme Corneillet, 20 fr.

Suite de la Liste de Souscription de Mme Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, publiée dans notre N° du 10 mars 1918.

LISTE DES DONATEURS

Mme Lasserre, 5 mr. — M. et Mme Fierz, 10 mr. — Mr. Meier, 10 mr. — M. Schoitlin, 10 mr. — Deserbolles Wagner, 5 mr. — M. et Mme Mortimer, 10 mr. — Mme Artiges, 5 mr. — Mlle Costel, 5 mr. — Mme Gulnar Stampa, 5 mr. — Mme Vve Estoueigt, 5 mr. — Mme G. Tattersall, 10 mr. — Mme Sloper, 20 mr. — Des. Saraiva, 5 mr. — Julie Ciric, 5 mr. — Carlos Bahiana, 5 mr. — Fourmy Cie, 5 mr. — Levy, 5 mr. — J.-W. Spackman, 5 mr. — J. S. Fox, 5 mr. — G.-J. Mathieu, 5 mr. — Cabalzar, 5 mr. — Mme Cauzard, 5 mr. — Cdor Charles Schmitt, 5 mr. — Marie Griffond, 5 mr. — Mme Lloyd, 5 mr. — Maurice Lesago, 5 mr. — Mme Lesage, 5 mr. — M. Bordenave, 5 mr. — Henri Quimfe, 5 mr. — Henry Robert, 5 mr. — V. Lamaignère, 5 mr. — Roméro, 5 mr. — Dor et Cie, 5 mr. — Rezende, 5 mr. — Mme E. Uzac, 5 mr. — Berthe Lucron, 5 mr. — Vasco Ortigao, 5 mr. — L. Hosxe Cardezo, 5 mr. — Aug. Petit, 5 mr. — Mme J. Block, 5 mr. — Mme Pitoz, 5 mr. — Mlle Martinelli, 10 mr. — Mme S. Ettinger, 5 mr. — E. François, 5 mr. — J. Robichez, 5 mr. — J. Mosseder, 5 mr. — H.-B. Cooper, 5 mr. — Angle M. Oil Cie, 5 mr. — A. Janin, 5 mr. — G. Coatlaem, 5 mr. — A. Ballalai, 5 mr. — A. Haguenauer, 5 mr. — Mme Haguenauer, 5 mr. — Paul Mèghe, 5 mr. — M. Harrisson, 5 mr. — D'Orey et Cie, 5 mr. — Pierre Vitez, 5 mr. — F. Mègo, 5 mr. — E. M. Vautelot, 5 mr. — Pierre Labarthe, 5 mr. — André Richer, 5 mr. — F. Morano, 5 mr. — Clayton Olsburgh, 5 mr. — Ernest Isnard, 5 mr. — Mme Rutlidge, 5 mr. — M. Lafourcade, 15 mr. — M. Vassenhove, 5 mr. — F. C. Rio Grande do Sul, 5 mr. — Société Financière du Brésil, 5 mr. — Cie National d'exp. de Seguranees, 5 mr. — D. J. Gidon, 5 mr. — Dr. J. L. M. Diniz, 5 mr. — F. Rosemboom, 5 mr. — W. Troop, 5 mr. — Anonyme, 5 mr. — Mme Rogers, 5 mr. — M. Good, 5 mr. — M. Dawson, 5 mr. — M. Bulleck, 5 mr. — Mme Vermeylen, 5 mr. — Mlle Marthe, 5 mr. — M. Périgois, 5 mr. — Mme J. Périgois, 5 mr. — Mme A. Gibbon, 10 mr. — M. et Mme Hess, 5 mr. — Mme V. Wraubeck, 5 mr. — E. Dho, 5 mr. — I. Marx, 5 mr. — E. Cartoire Loo, 5 mr. — G. Martinelli, 5 mr. — F. Pryer, 5 mr. — R. Aubertel, 5 mr. — M. Lynch, 10 mr. — C. Sylvester, 10 mr. — M. Roger Barros, 5 mr. — M. D. Falletti, 5 mr. — Jules Blum, 5 mr. — Baere, Delcroix, 5 mr. — Ch. Ebert, 5 mr. — Mme C. Ebert, 5 mr. — Dr. L. Ebert, 5 mr. — Besnard frères, 5 mr. — Jeanne Tisserandot, 5 mr. — Mme Henrion, 20 mr. — Marthe Henrion, 10 mr. — Mlle Cherencq, 5 mr. — Mme Calvan, 5 mr. — Mme Kopelman, 5 mr. — Capitaine Rougier, 5 mr. — R. Decapuist, 5 mr. — Colombe, 5 mr. — M. et Mme Thyss, 10 mr. — Banque Franco-Italienne, 10 mr. — Total, 790 mr. En francs : 1.220.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Lundi, 25 mars 1918

La **Bourse de Paris** a du cran, comme le reste du pays, sous les gothas ou autres engins boches ayant la prétention de nous émouvoir. Samedi même, sous une menace plus directe, on parla de fermer la Bourse; mais on fit bien de n'en rien faire. La Bourse continue.

Elle a d'ailleurs accentué son amélioration au cours de la semaine, confiante dans l'issue de la lutte de plus en plus ardente sur le front.

L'arrière a le devoir de garder son sang-froid et il sait le conserver, il faut lui rendre cette justice; mais un devoir plus impérieux s'impose : celui de mettre toutes ses disponibilités à la disposition de l'Etat; plus de thésaurisation d'espèces ou de billets; tout doit être converti en Rentes françaises, en Bons et en Obligations de la Défense Nationale. On servira ainsi les intérêts du pays et ses propres intérêts.

Du reste, nos **Fonds Nationaux** ont été recherchés; c'est ainsi que le **3 o/o Perpétuel** que nous laissions à 56 75 ex-coupon trimestriel, a progressé à 57 25, le **5 o/o** de 88 10 à 88 20 et le **4 o/o** de 68 75 à 68 80.

Les **Fonds Russes** font montre de dispositions meilleures, bien impressionnés par la défense qui s'organise, des intérêts des porteurs de valeurs russes.

L'**Extérieure d'Espagne** reste ferme et sur les fonds sud-américains et notamment sur les **Fonds Brésiliens** la tendance demeure très satisfaisante.

La tendance de nos Établissements de crédit a été des plus fermes cette semaine.

Si la **Banque de France** demeure stationnaire en attendant la discussion du renouvellement de son privilège, le **Crédit Foncier** s'avance à 690 fr., cet établissement devant être chargé probablement de la réalisation d'un emprunt de 198 millions de la **Ville de Paris.**

La **Banque de Paris et des Pays-Bas** progresse à 988 fr. L'assemblée du 21 mars a approuvé les comptes de l'exercice 1917 se soldant par un bénéfice de 8,032,831 fr. en augmentation de 1,540,817 fr. Le dividende a été porté de 30 fr. à 35 fr.

Le **Crédit Lyonnais** passe à 1,084 francs bien que le dividende de 40 fr., qui sera proposé à l'assemblée du 22 avril, soit égal au précédent. Dernier cours : 1,057 fr. ex-acompte de 20 fr.

Très demandé, le **Crédit Mobilier Français** s'avance de 410 fr. à 415 fr.

La **Société Générale** progresse de 530 fr. à 538 fr. L'assemblée générale, qui s'est tenue aujourd'hui, a approuvé les comptes de l'exercice 1917 que nous avons exposés il y a quinze jours, et, ainsi que nous l'avions annoncé, fixé le dividende à 12 fr. 50 contre 10 fr. précédemment. Nous reviendrons dans notre prochaine revue sur les intéressantes déclarations faites à l'assemblée et qui ont été accueillies par les actionnaires présents avec une satisfaction marquée.

Le **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** est très ferme à 485 fr. L'assemblée générale extraordinaire du 22 mars a ratifié définitivement l'apport à cet Etablissement du solde d'actif du **Crédit Agricole, Commercial et Industriel Algérien,** tel que cet apport a été effectué par les liquidateurs.

Nos **Chemins de fer** demeurent sous l'impression favorable du nouveau projet de loi portant à 25 o/o le relèvement de leurs tarifs.

Les valeurs de navigation se présentent en bonnes dispositions.

Les actions de la **Compagnie Générale Transatlantique** sont en vive reprise à 275 fr. les actions ordinaires, et 277 fr. les actions de priorité.

Les porteurs de certificats provisoires de cette Compagnie sont invités à les déposer en vue de leur échange contre des titres définitifs au Siège de la Compagnie ou dans les Etablissements financiers ayant reçu à leurs guichets les souscriptions à l'augmentation de capital réalisée en 1917.

Dans le groupe des valeurs d'électricité, la **Thomson-Houston** s'inscrit à 785 francs et l'**Eclairage Electrique** à 220 francs.

Les assemblées extraordinaires, qui doivent statuer sur la fusion des deux entreprises et qui n'avaient pu se tenir le 12 mars faute de *quorum*, sont à nouveau convoquées pour le 15 avril.

La progression des recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, que nous avons signalée, a bénéficié aux actions de cette Société qui passent de 110 fr. à 124 fr.

Dans tout le **compartiment métallurgique** la tendance est nettement plus alerte et les cours en progrès.

Dans le groupe cuprifère, en bonne forme, le **Rio-Tinto** est bien tenu de 1797 fr. à 1810 fr. selon les coupures.

Parmi les valeurs diverses, les **Phosphates Tunisiens** sont en reprise à 368 fr. L'assemblée générale annuelle, tenue le 18 mars, a approuvé les comptes de l'exercice 1917, se soldant par un bénéfice brut de 2,142,356 fr. et un bénéfice net de 1,790,960 fr. Le dividende fixé à 15 fr. sera mis en paiement à partir du 5 avril. L'assemblée extraordinaire qui a suivi a décidé de porter le capital social de 9,750,000 fr. à 20 millions par la création de 82,000 actions nouvelles de 125 fr. à émettre au pair auxquelles les actionnaires actuels auront un droit de souscription à raison d'une action nouvelle par action ancienne. Cette augmentation de capital a pour objet de permettre la mise en valeur des gisements nouveaux de Maheri-Zebbeus et ceux de Maknassy.

Le **Petit Journal** s'inscrit à 221 fr. Il ressort des comptes qui seront soumis à l'assemblée du 3 avril que les bénéfices de l'exercice 1917 atteignent 648,736 fr. contre 165,450 fr. en 1916 et 362,758 fr. en 1915. Le solde disponible s'élève à 1,004,104 fr. Le dividende proposé est de 7 fr. 50 par action.

Chemins de fer de Porto-Rico. — Les coupons à l'échéance du 1er avril 1918 seront payables, à partir de ladite date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français,** à raison de :

Obligations 3 o/o 1re hypoth.		7 fr. 50 net.
—	5 o/o 2e —	11 fr. 15 —
—	4 o/o..........	10 fr. » —

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense Nationale.**

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Quel que soit l'âge d'une femme et l'harmonie de ses traits, les poils, si légers qu'ils soient, sont une disgrâce; et telle qui prétend qu'un duvet au-dessus de la lèvre donne du piquant à la physionomie, est de mauvaise foi. Viendrat-il jamais, en effet, à la pensée de la plus téméraire, de la plus audacieuse des élégantes, de s'ombrer la lèvre pour atteindre ce but, comme elle polit la nacre de ses ongles, comme elle accentue l'acuité de son regard et le voile de ses cils ? Non, n'est-ce pas, chères amies, et au contraire un désir unanime nous pousse à détruire toute trace de végétation pilaire malencontreuse. C'est pourquoi

JE VAIS VOUS REDIRE

que le docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, détruit radicalement et sans cicatrice les poils et duvets du visage, par l'électrolyse. Allez le consulter ou écrivez-lui de ma part. Je vous rappelle qu'il traite également les rides et cicatrices du visage.

DE MA PART AUSSI,

n'oubliez pas de demander à l'Ecole Technique Supérieure de Représentation sa brochure qu'elle vous enverra gratuitement et qui vous permettra de vous rendre compte qu'en suivant les cours sur place ou par correspondance de cette école, vous vous assurerez une situation lucrative et indépendante. Dites-moi, en effet, si le commerce n'est pas, à l'heure actuelle, la branche qui se développe de jour en jour davantage, et qui prendra plus d'essor encore après la guerre ?

Je vous rappelle l'adresse de cette école : 58 *bis*, Chaussée d'Antin, Paris.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Bouton d'Or Algérien. — 1° Oui, sans doute, vos parents ont raison, la différence en effet est bien grande; à votre âge ça n'a pas encore grande importance, mais dans dix ans vous serez encore une toute jeune femme, et votre mari déjà âgé. Puis dans les circonstances actuelles, vous êtes plus heureuse jeune fille. Suivez donc les conseils de vos parents.

M'aime-t-il ? — 1° Vous la félicitez, et également les fiancés s'ils sont présents. 2° Ce sont les mariés qui doivent vous rendre visite d'abord. 3° Vous présentez les personnes au fur et à mesure qu'elles arrivent, à celles déjà présentes, mais d'une façon générale. Pour toutes ces questions achetez le *Guide des Convenances.*

Yolande B. — Je ne vous conseille pas cet exercice qui ne peut que vous développer encore les muscles. Seuls les massages vous donneraient un bon résultat, mais ils doivent être faits par une main experte.

Franceschi. — Tous mes compliments, c'est très bien en effet. Je vous chercherai la correspondante que vous désirez.

Mme B. — Je comprends votre embarras, mais servez-vous du Duvet de Ninon, seule poudre de riz employée jadis par Ninon de Lenclos, et qui communiquera à votre épiderme une blancheur diaphane. Demandez-la à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

B. C. D. R. — 1° Librairie de Bucard, 1, rue de Médicis. 2° Barbery, 6, boulevard Malesherbes.

Mlle Laure. — Employez l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella qui vous débarrassera de ces pellicules et qui, en même temps, empêchera vos cheveux de tomber, les fera repousser et en retardera la décoloration. Demandez-le à l'administrateur E. Senet, 26, r. du Quatre-Septembre.

Perplexe. — Non, il n'y a pas lieu de vous frapper.

Yette. — Contre les pores ouverts, le teint jaune et les rides, employez le Lait de Fraîcheur de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. Franco, 4 fr. 60.

Rêve brisé. — 1° La frisure aux épingles ou au fer sont les seuls moyens. 2° La Sève Sourcilière de la Parfumerie Ninon.

Baggie D... — 1° Oui, ces ablutions sont très bonnes et font réagir l'épiderme, ce qui évite les rides. 2° Une crème vous assouplira la peau, prenez la Crème Simon et le Savon de la même marque. 3° Ne vous servez pas d'eau de Cologne puisque vous avez la peau sèche.

Donnant, donnant. — Apprenez la sténo et la dactylo en suivant les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Vous apprendrez vite et très bien, et la maison se charge du placement de ses élèves. Les conditions sont très abordables.

21 Wurtz S. M. — Vous pensez bien que les fabricants ne donnent pas leur recette. Vous trouverez ce cirage chez tous les épiciers ou marchands de couleurs, à la Parfumerie Agnel, avenue de l'Opéra, à Paris, la Crème Floréine chez Girard, 48, rue d'Alésia. Usez du Vernis rosé Vernet, 108, rue de Rivoli.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol ».* — 12 maisons à Paris.

Foire de Lyon

Cassegrain Conserves Nantes

Mais voici la Maison Cassegrain, de Nantes, « La Bonne Conserve Française ». Qualité extra, puissance de production, régularité, ces trois qualités maîtresses l'imposent « partout et pour tous ».

Matin et soir, clients de France et de l'étranger se succédaient à ses stands sans interruption, montrant ainsi en quelle haute estime ils tenaient ses produits si variés.

De plus en plus, la Maison Cassegrain devient armateur, ayant à elle ses propres bateaux et moteurs d'une grande puissance de capture.

Quels regrets et quelle lourde responsabilité pour certains de ne pas vouloir faire rendre à la mer tout ce qu'elle peut donner !

On aurait ainsi des produits abondants, exquis, bien français, et l'on ne verrait pas les importations étrangères passer de 33 millions en temps de paix à 167 millions en 1917.

Orfèvrerie d'Ercuis

Comme les années précédentes, dans le Groupe de l'orfèvrerie, nous remarquons tout spécialement le stand de l'Orfèvrerie d'Ercuis.

Par la diversité et le bon goût de ses modèles, tant couverts, orfèvrerie de table et articles de fantaisie (ces derniers portant la marque bien connue de « Lutétia »), cette maison se place au premier rang de nos grandes firmes françaises.

Ses superbes salons du 64, rue de Bondy, à Paris, sont, du reste, bien connus de sa nombreuse clientèle française et étrangère et nous félicitons cette maison de l'effort fourni pour cette grande manifestation patriotique.

ENTRE NOUS

Cours d'anglais, leçons particulières. Miss Randell, 11, rue de Cluny.

Latin par correspondance inédit. Eca, Saint-Germain en-Laye (Seine-et-Oise).

J'expédie franco contre mandat 78 fr. 50, 48 boîtes 420 gr. véritable lait condensé non écrémé. Ecrire : Henri Charnay, Epinal. Prix spéciaux par quantités.

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire : Service An. Gabriel, Evreux (Eure).

Poules : Ponte doublée même hiver. Demandez notice, attestations Pondéine. L. Poterlet, Lisieux (Calvados).

Entérites. Guérison sans régime ni remèdes, par la Méthode dérivative du docteur Cortez, Bully (Rhône).

Lisez le *Carnet-Critique*, spécimen 0 fr. 75. Sa *Bibliothèque* comprend dernières *nouveautés* littéraires. Le *Carnet* examine gracieusement manuscrits. Joindre frais retour. 208, rue Convention, Paris.

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre : *Une Répétition d'" Esther "*, par Guy de Téramond

LES ANNALES



LA GUERRE PITTORESQUE

L'ALERTE AU TAMBOUR
DANS LES RUES DE PARIS, dessin de Géo CONRAD

7 Avril 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes

LA FAB^que DE POSTICHES HERMOSA
fournit directement aux lectrices tous modèles CHEVEUX
exécute ts travaux et réparations à conditions exception^les.
Catal. fco HERMOSA (cheveux en gros) 26, bd Strasbourg, Paris.

LA ROSEE remplace le **VIN BORDELAISE** 8 fr. pour 120 litres. Franco 6 fr. Flacon d'essai, franco domic. 1.50
RESTIAUX, 111, Rue Saint-Antoine, PARIS.
Seule Maison n'ayant pas augmenté ses prix depuis 1906.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES



HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE — PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque : " ARISTIDE LE JUSTE "
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)

LA HERNIE
est radicalement supprimée par la nouvelle découverte du grand spécialiste de Paris, *M. A. Claverie.* Tous les hernieux soucieux de leur santé, qui veulent vivre et travailler sans fatigue ni appréhensions, doivent demander *aujourd'hui même à M. A. Claverie,* 234, faubourg Saint-Martin, à Paris, le magistral « *Traité de la Hernie* », qui contient la description de cette belle découverte.

LA CRÈME ACTIVA
"RADIOACTIVE"
provoque une activité particulière de la vie des tissus. La peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent.
EN VENTE : PARFUMERIES ET GR^ds MAGAS^ins. POTS : 1 fr. 50 et 4 fr. 40

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
ABSORBE LES **TACHES DE ROUSSEUR**
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flacons à 4 fr. et 6 fr. f^co. Ph^ie BETCHEPARE, à Biarritz.
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

N'oubliez pas de joindre à vos envois à nos soldats, un
SAVON KENOTT
Dentifrice essentiellement hygiénique
N'oubliez pas que soigner l'hygiène buccale, c'est soigner la santé ;
Dentifrice absolument Français,
Le SAVON KENOTT, concentré sous un petit volume, léger et peu embarassant en boîte aluminium, se trouve partout

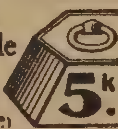


L'ECZÉMA GUERI
La constipation vaincue, le sang rajeuni et purifié, l'Estomac, le Foie et les Reins nettoyés et fortifiés par LE
DÉPURATIF BLEU
AUX SUCS DE PLANTES
Panacée des Maux de la Femme
3 fr. Pharm.; cure 4 fl., 12 fr. franco (mandat).
BRELAND, Pharmacien, rue Antoinette, Lyon.
L'ANTICOR-BRELAND enlève les cors : 1 fr. 30, franco 1 fr. 60.

ANÉMIÉS - SURMENÉS
NEURASTHÉNIQUES
Qui avez perdu vos forces et l'appétit prenez sans tarder quelques cachets du
STIMULANT LE PLUS ÉNERGIQUE DU NOYAU PROTOPLASMIQUE
L'EUBIASE
LE PLUS EFFICACE DES RECONSTITUANTS
la boîte de cachets f^co 6 fr (impôt compris) *tt Pharmacies*
Labor^re de L'EUBIASE - 5 R. MARAINE LE HAVRE

CONSTIPES guéris par la PILULE **CLÉRAMBOURG** connue dep. 1598. Les 22 Pilules **0 fr. 75**
Echant^on Gratuit, 4, rue Tarbé Paris.

Maigrir de **5 k.** par mois
plaisir peu couteux FRANCO 6f50
Preuves Gratis. MÉTHODE CÉNEVOISE
9, Rue Michel Chasles PARIS (XIIe)



Baume Tue-Nerf Mirlga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des
MAUX DE DENTS
Attention !! C'est la seule préparation guérissant les Maux de Dents d'une façon définitive.
Prix 2 fr. 75 t^tes pharmacies. Env. f^co contre 2 fr. 85 adres. à D. GIRAUD, ph^ien spécialiste, LYON-OULLINS

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le "*Clétéas*" eau de mélisse et de menthe
3° La Signature en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **12 fr.** *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*

MAISON FONDÉE EN 1872



Pendant la Croissance
Le Corset
JUVENIL
est INCOMPARABLE

Age	6 à 8½	9 à 10½	11 à 12	13 à 15	16 à 20 ans
	18 f	20 f	22 f	24 f	29 f 50

FRANCE et PARIS : 200 Dépôts.
NOUS DEMANDER LA LISTE AVEC NOTICE
Mme P. MARQUAY, 18, R. Taitbout, Paris.

SAVON DE MÉNAGE. Postal 10 kil. 27 fr. franco votre gare, contre remb^t.
FLOTTE Aîné, Savonnerie à Salon (B.-d-R.)

SAVON de MÉNAGE, postal 10 kil. 27 fr. franco votre gare. Contre remboursement
Edmond AUGUSTE, Savonnerie à Salon (B.-d.-R.)



P. L. DIGONNET & Cie Importateurs
25, Rue Curiol, MARSEILLE



Parce qu'elle est la plus **pure** vous emploierez la **POUDRE de riz de LUZY**

Se vend en 8 teintes :
1 fr. 25, 2 fr. 75, 5 frs, dans tous les magasins bien assortis
GROS : 44, rue des Mathurins, PARIS



LES · ANNALES

POLITIQUES · ET · LITTÉRAIRES

REVUE · UNIVERSELLE · ILLUSTRÉE · HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS — FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50 — UNION POSTALE 20 fr. | 10 fr. 50 — 51 · RUE · SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1815. — 7 AVRIL 1918

EDITION · DE · LUXE — UN · AN · 6 MOIS — FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50 — UNION · POSTALE 25 fr. | 13 francs — 51 · RUE · SAINT · GEORGES · PARIS



ON SONNE LA BERLOQUE...

Paris à la Cave
Dessin d'après nature par J. BASTÉ

La Femme et le Foyer



Blouse de satin gris lamé d'argent, glands d'argent. La même blouse peut se faire en satin lavable.

BLOUSES ET CHEMISETTES

Pour l'intérieur, ou pour porter sous la jaquette, il est très agréable d'avoir quelques jolies blouses, et, malgré l'engouement pour les petites robes, la blouse se porte toujours beaucoup. Il y en a de très jolies qui cependant gardent la note de grande simplicité que tout le monde adopte aujourd'hui. Le satin blanc, souple et de belle qualité, se lave aussi bien que le crêpe de Chine, et il a l'avantage d'être plus élégant et très solide en même temps. Il faut éviter les garnitures, fanfreluches qui sont très prétentieuses en satin, et adopter franchement le genre Directoire, un peu masculin et un peu sévère, mais toujours distingué et facile à porter. Un joli modèle de ce genre noté dernièrement dans une réunion de bienfaisance était en satin ivoire très souple, avec col rabattu arrondi par derrière et revers échancrés en pointe, croisés et fermés par un double rang de boutons de cristal et formant un assez large panneau devant. Ce panneau ne s'arrêtait pas à la taille mais descendait au niveau de la hanche, simulant un gilet coupé carré dans le bas. Les manches longues étaient avec poignet boutonné par un gros bouton de cristal, le poignet étant aplati comme une manchette d'homme. Cette blouse est longue sur le devant, dans le dos rentrant dans la jupe. Un autre modèle charmant est en crêpe de Chine ou en mousseline de soie d'un ton uni, assorti à une soie lamée or qui fait le gilet et les poignets.

La chemise paysanne semble inspirer quelques modèles ; nous un retrouvons l'influence dans les blouses de tulle ou de mousseline coulissée, sans aucune garniture, qui s'aperçoivent dans l'échancrure de quelques petites robes. Nous retrouvons la même influence paysanne dans les fichus clairs croisés devant, qui encadrent les épaules et se nouent derrière à la taille. La petite robe d'été la plus simple peut devenir une toilette charmante, ainsi agrémentée.

Malgré les désagréments et les difficultés des voyages, nous sommes forcées parfois de nous déplacer pour quelques jours. Une Américaine frileuse partait l'autre jour pour un déplacement de trois jours avec un sac si modeste que je m'en suis étonnée. Comme je lui demandais comment elle pouvait glisser une robe de chambre dans un si petit espace, elle a entr'ouvert son joli manteau de voyage en riant et m'a montré la chaude doublure de vigogne fixée par une série de boutons : « Voilà ma robe de chambre de voyage. Je retire cette doublure, comme font les officiers au front, quand ils veulent alléger leur manteau. » Voilà une idée pratique à une époque où les bagages sont forcément réduits.

SIMONNE B...



Robe toile de soie noire et toile de soie imprimée. Devant garni de boutons de cristal. — Robe voile de laine marine échancrée sur blouse crêpon de soie cerise froncée au cou. — Robe fine serge marine ourlée crêpe de Chine bleu vif au cou, aux poignets et au bas de la jupe. Ceinture bleu vif.

LES PETITS CONSEILS

Il est sage de prévoir qu'à Paris il faudra souvent descendre se mettre à l'abri dans sa cave. Il est donc prudent d'avoir sous la main, réunis dans un sac, tous les objets indispensables pour cette expédition. Ce sac contiendra une bougie et un petit bougeoir, une boîte d'allumettes, une lampe de poche électrique, un petit carré de tapis; car trois heures à la cave ne réchauffent pas les pieds posés directement sur un sol plus ou moins humide... Près du sac, à la portée de la main, on aura un pliant, car rester debout fatigue même les plus vaillantes.

Beaucoup de femmes pieuses travaillent pour redonner aux églises dévastées les mille objets du culte qui leur manquent actuellement. Les chasubles sont en général d'une exécution longue et coûteuse ; en passant, il faut signaler un joli modèle offert dernièrement à la paroisse éprouvée d'une ville du Nord. Cette chasuble n'est pas de la forme romaine très courante ; plus grande dans tous les sens, elle est copiée sur une forme ancienne. Le fond est en velours broché blanc ; un large galon vert ancien brodé or est appliqué en croix, avec au milieu un chiffre brodé or sur un rembourrage très épais. L'effet est admirable et le tout prend bien moins de temps que la confection d'une chasuble de tapisserie ou de broderie.

Depuis que le lait est rare, on le remplace, pour le thé, par du citron. Celles qui sont au régime transportent non seulement leur sucre mais leur lait. Rien n'est inélégant comme une bouteille de lait qu'on tire avec autant de discrétion que possible de son sac. Achetez chez un emballeur ou dans une pharmacie, un petit flacon dans un étui en bois blanc, et si vous avez tant soit peu d'habileté, avec votre pinceau reproduisez un décor chinois laqué sur fond rouge ou noir avec petit sujet en relief doré. Vous pourrez emporter partout ce flacon de lait, c'est un bibelot élégant ne risquant pas de se renverser dans la poche.

S. B...

Notes de la Semaine

Prophéties rétrospectives

Le canon-monstre qui a bombardé Paris continue de surexciter l'imagination populaire. Les savants même daignent s'occuper de lui. Je lisais l'autre jour dans un journal, sous la plume d'un éminent astronome, des observations intéressantes... Les astronomes, gens à l'esprit subtil, comprennent tout et ne s'étonnent de rien.

« L'envoi d'un obus à 120 kilomètres, écrivait-il, n'est pas un phénomène exceptionnel. La vitesse initiale de 1.200 mètres à la seconde lui a permis de franchir cette distance. Or l'outillage moderne pourrait produire une force de propulsion beaucoup plus grande. Si le projectile avait parcouru 12.000 mètres, il eût quitté la sphère d'attraction terrestre et se fût envolé vers l'infini. »

Ces lignes éveillèrent au fond de ma mémoire de confus souvenirs qui tout à coup se fixèrent... Jules Verne jadis nous conta pareille aventure, l'histoire merveilleuse d'un boulet devenu pendant quelques jours le satellite de la lune et retourné par miracle à son point de départ. Le livre est délicieux, aimable et solide, paradoxal et sérieusement documenté. Il met en scène des Américains, les membres du « Gun club » recrutés parmi d'anciens artilleurs. Ces militaires, mutilés au cours de la guerre de Sécession, ne rêvent que plaies et bosses. En temps de paix ils s'ennuient. « Chacun d'eux avait tué pour son compte une moyenne de 2.375 hommes et une fraction. L'unique préoccupation de cette Société était la destruction de l'humanité dans un but philanthropique et le perfectionnement des armes à feu considérées comme instrument de civilisation. » Le romancier connaissait apparemment les théories de Clausevitz et de Bernhardi...

Que n'a-t-il pas deviné, annoncé, imaginé à l'avance ? Nos torpilleurs copient le Nautilus de *Vingt mille lieues sous les mers.* Le problème de l'aviation se trouve résolu — avec quelle ingéniosité — dans *Robur le Conquérant.* Le capitaine Hatteras découvre le Pôle Nord. Un autre héros dont j'ai oublié le nom descend au centre du globe et en sonde les mystères. Philéas Fogg accomplit le Tour du Monde en quatre-vingts jours. Sans doute, un certain nombre de personnages reviennent-ils obstinément sous la plume du narrateur et cette répétition communique-t-elle à ses ouvrages un peu de monotonie. Nous y rencontrons : l'Anglais positif et têtu, le Français généreux et étourdi, le matelot fidèle, le domestique poltron exposé aux plus cruelles épreuves et se transformant sous l'aiguillon du péril. Les amoureux qui s'épousent au dénouement, après d'interminables fiançailles, ne sont pas marqués au coin d'une originalité saisissante. Mais que de qualités rachètent ces faiblesses ! Que d'habileté dans ces récits si longs et si courts, pleins de surprises et de catastrophes !

Ils n'étaient pas vains, ni superficiels, ni improvisés. Jules Verne m'initia un jour à sa méthode de travail. Je le vois encore m'accueillant sur le seuil de sa petite maison d'Amiens et, au cours d'un déjeuner cordial, m'expliquant comment il faisait ses livres. Il les limait, les copiait, les recopiait. Cette prose fluide et dénuée de recherche subissait de minutieuses retouches. Chaque page du manuscrit se gonflait de notes tracées au crayon, repassées à l'encre, prises au hasard des conversations ou des lectures. Il suffisait d'un mot prononcé devant l'écrivain, d'un fait divers, d'un télégramme, d'un écho, pour lui suggérer des combinaisons inattendues.

Son plan arrêté, il se procurait les volumes techniques relatifs au pays où se déroulait le drame, aux énigmes scientifiques qu'il se proposait de déchiffrer. Il vivait entre un atlas, une carte du ciel, des manuels de physique et de chimie. Mais ces outils, dont un ouvrier ordinaire n'eût fait qu'un médiocre usage, lui servaient à fabriquer des chefs-d'œuvre d'invention et de sagacité. Il possédait à un degré éminent l'intuition, la faculté maîtresse des précurseurs. Les regards de ce bourgeois paisible interrogeaient et pénétraient l'avenir, discernaient avec une incroyable lucidité ce qui échappait au sens critique des chefs d'État et à l'observation des diplomates.

L'ouvrage où il versa toute la puissance de son génie prophétique, *les Cinq cents millions de la Bégum*, eût mérité d'être lu, non pas seulement par les enfants, mais par les législateurs et les philosophes. Il témoigne d'une connaissance profonde de la race germanique, des passions qui la tourmentent, l'avidité et l'orgueil, et aussi des moyens obscurs auxquels elle recourt tortueusement pour arriver à ses fins, de cette laborieuse et sournoise préparation qui, depuis un demi-siècle, tendait à asservir les peuples moins aguerris.

Le docteur Schultz de l'Université d'Iéna symbolise la ténacité et l'âpreté allemandes ; le docteur Sarrazin, la générosité et l'idéalisme français. Tous deux possesseurs d'une énorme fortune, ils l'emploient à des besognes très différentes. Sarrazin fonde la ville de la fraternité et de la justice, la ville humaine. Herr Schultz crée la cité de l'acier et du feu, *Stahlstadt* ; il forge les canons qui tôt ou tard détruiront cette voisine importune. « L'entreprise de Sarrazin, ce naïf apôtre, lui paraissait absurde et vouée à l'échec, étant opposée à la loi de progrès qui décrétait l'effondrement de la race latine, son asservissement à la race saxonne et dans la suite sa totale disparition. » Jules Verne expose les théories du barbare et décrit son arsenal, une sombre forteresse, farouchement surveillée, close aux yeux indiscrets. Il énumère déjà les engins diaboliques qui sèment aujourd'hui l'épouvante et la mort ; vapeurs de gaz asphyxiants, jets de liquides corrosifs et enflammés, tubes chargés de microbes, pastilles incendiaires, torpilles géantes. Le Dr Schultz périt, victime de sa scélératesse, enseveli sous les ruines de son monstrueux laboratoire. Puisse cette dernière prophétie — comme les autres — se réaliser !... LE BONHOMME CHRYSALE.

Les Lettres de la Cousine

La Cité du Feu

Ma chère cousine,

Elle est émouvante, diabolique et charmante, la cité que j'ai vue. Elle respire la Force, une activité dévorante l'anime — et cependant l'ordre règne, clair, précis, presque souriant. Des milliers de travailleurs la peuplent ; hommes et femmes ont leur tâche et, moucherons prodigieux, ils accomplissent le geste nécessaire dans un rythme immuable et magnifique. Chaque détail en est réglé, chaque mouvement a son but et sa perfection, tous concourent à un ensemble si parfait, qu'on reste saisi d'admiration au seuil du temple. A quelle œuvre de résurrection sont occupés ces artistes aux instruments sonores, quel dieu invisible mène toutes ces parties qui s'accordent dans une symphonie fantastique?... Forge-t-on ici les foudres de Jupiter, le bouclier d'Hercule ou les armes d'Achille ?...

— Non, la cité du Feu, est la cité sacrée du travail pour la Défense nationale. Tous ces ouvriers, penchés sur la même besogne, créent inépuisablement les engins qui délivreront la Patrie. Sans relâche, ils fabriquent les obus et les balles dont nos poilus ont besoin pour conduire la victoire ! Et cet effort ardent dans le calme et l'ordre est d'une beauté impressionnante.

La cité du Feu n'existait pas avant la guerre, un homme d'action, débordant de sève et d'idées neuves, M. André Citroën, la fit surgir de dessous terre, il la voulut inondée de lumière, d'aspect harmonieux, et il mit un décor aimable autour de la monstrueuse tâche... Pénétré de cette idée que tout être, pour donner son meilleur rendement, doit se spécialiser, il fit acquérir une sorte de virtuosité à chacun de ses ouvriers, et ceux-ci, maîtres du mouvement dans lequel ils deviennent rois, agissent avec une précision et une dextérité incroyables. En voici un, par exemple, qui saisit un obus rougi au feu avec une longue fourchette et le pose sur un récipient ; son mouvement est si adroit, si rapide, qu'il tient de la prestidigitation, il en saisit un autre, puis un autre, toujours avec la même aisance souple, et sept cents fois par heure il recommence son geste dont l'eurythmie prend une noblesse inattendue.

Nous pénétrons dans l'immense hall où se fabriquent les balles. La matière première arrive en chariot : c'est du plomb. Le voilà en fusion dans une cuve pailletée d'or, et puis il passe de machine en machine. Ici le plomb devient câble, là il subit une trituration qui le fait boule, chaque instrument lui ajoute une perfection, et à l'autre bout du hall se précipitent dans un flot ininterrompu des torrents d'argent qui ruissellent au soleil. — Ce sont les balles — toutes neuves, en toilette d'apparat. Et ces joujoux qui roulent en cascades dans un mouvement vertigineux, ce sont les engins qu'on transportera demain au champ de bataille, et avec lesquels nos soldats se sentiront plus sûrs d'eux.... A regarder cette source intarissable qui tombe en chute, on se prend à aimer les gigantesques machines qui halètent pour créer ces chefs-d'œuvre, et aussi les ouvriers aux mains puissantes, et les femmes aux gestes adroits — et l'âme intelligente qui dirige et anime cette matière pour créer les instruments de la défense.

Petites balles d'argent d'aspect inoffensif, jolies comme des billes, qui dira votre sort ?.. entre quelles mains tomberez-vous au champ de bataille ? lequel de nos fils défendrez-vous de l'ennemi ? quelle vermine abattrez-vous ?

par jour sortent de la cité du Feu. On en suit les métamorphoses avec un serrement de cœur, et aussi un grand orgueil. C'est une leçon de choses poignante, mais qui inspire une fierté confiante.

Des milliers de spécialistes sont sur l'ouvrage, et l'accomplissent comme un rite sacré. Le contraste est frappant entre le mouvement infernal des machines et le silence des êtres pensants qui en distribuent la force. Tandis que la matière gronde, geint, souffle, les hommes qui la disciplinent semblent se recueillir... Et les femmes, le croirait-on, gardent le même mutisme... Cependant elles sont femmes, jolies souvent, elles portent même des petits bonnets qui les coiffent à ravir ; et incorrigibles dans leur amour des fleurs, elles plantent sur l'établi où s'entassent les obus, un bouquet de mimosa... Cette note féminine dans la forge de Vulcain est d'une grâce charmante... D'ailleurs on la retrouve partout... Un sentiment de « confortable » vous surprend au cours de la promenade dans la cité immense ; l'air circule librement, le soleil à travers les verrières bleues jette une douceur pleine de poésie, et chaque hall garde sa physionomie particulière malgré une ordonnance presque géométrique... Ici les femmes peinent sur des tâches assez dures ; en voici d'autres qui, montées à l'avant de chariots qu'elles conduisent avec une maîtrise stupéfiante, courent comme des petites victoires de Samothrace drapées dans leurs blouses blanches, aux plis antiques... Elles vont vite décharger leur butin.. Ce sont des obus terminés, vérifiés, pointés, qu'elles déposent aux wagons qui tout à l'heure emporteront la manne géante au front.

Devant le spectacle de cette activité réglée comme une horloge, on comprend l'importance qu'a prise l'industrie dans la vie moderne ; on est pénétré de respect devant la force qu'elle représente, et la puissance et la supériorité qu'elle apporte à nos armées... La cité du Feu forge des instruments de gloire pour nos soldats, elle oppose au matérialisme allemand le clair génie français, elle fait sur un terrain spécial une guerre qui n'est point sans grandeur...

M. André Citroën, comme M. Loucheur, M. Edouard Herriot, M. Renault et d'autres sans doute que je connais moins, est de la race des créateurs...

Ce sont des précurseurs qui entendent arracher l'usine aux méthodes désuètes dont la France se mourait ; ils veulent la surproduction dans la perfection, par la spécialisation : ils veulent le minimum de peine de la part de l'ouvrier avec le maximum de rendement ; et certainement le palais du travail qu'ils rêvent et dont ils tentent les premières applications restera parmi une des meilleures conquêtes de la guerre.... Et ce que j'aime surtout, c'est que sous l'impulsion de M. Citroën, la cité du Feu devient aussi la cité de la Famille... Il a observé comme nous tous que l'ouvrière, quittant le foyer dont elle n'a plus le temps de s'occuper et abandonnant ses enfants aux promiscuités de la rue, présente pour la société un danger public....

Qu'a fait ce psychologue, cet homme lucide et réfléchi qui se défend d'être un homme de bien, mais qui croit aux devoirs des patrons envers l'ouvrier, comme il croit aux devoirs des ouvriers envers l'usine ?

Il a créé à l'usine même, pour les tout petits, une pouponnière toute riante avec ses faïences blanches et bleues, ses terrasses fleuries, ses salles limpides, ses berceaux immaculés. Les mères y viennent donner le sein à leur enfant. Elles passent leurs heures de liberté auprès de lui, les livrant ensuite, confiantes, heureuses, aux soins de nurses éclairées — des spécialistes encore — qui baignent, pèsent et soignent ces mignons tout le jour, et les veillent encore la nuit.

Plus loin il a dressé une garderie d'enfants pour les gosses que les mères peuvent amener le matin et remporter chez elles le soir — et tout cela est frais, riant et doux, à regarder. C'est la jeunesse et la vie à côté du spectacle angoissant de la cité du Feu!..

Ce n'est pas encore tout... Un immense réfectoire de six mille places permet à tous ces ouvriers, à toutes ces ouvrières de s'asseoir devant un repas bien apprêté, de manger des aliments mijotés à point, tout en ne dépensant qu'une somme insignifiante. Et pour empêcher ces femmes de se distraire à la rue, elles ont salle de jeux, salle de repos, bibliothèque, et même, une fois par semaine, le cinéma et un petit orchestre. C'est un « home » aux proportions prodigieuses, aux détails infinis.

Car ce novateur a pensé à la santé de son personnel.... A l'usine même il a installé une salle de visites médicales, une salle de pansements chirurgicaux, et un cabinet dentaire ; les clients affluent, et c'est par centaines que se comptent les consultations, gratuites naturellement.

N'avais-je point raison de dire que cette cité est émouvante comme un symbole ? Elle s'ouvre aux larges horizons de l'avenir, elle groupe autour de son foyer géant femmes, enfants, et répand sur leurs têtes la chaleur de son soleil et la richesse de son travail commun. Le dieu du feu qui est ici, c'est le dieu qui anime et qui crée. Hephaïstos, père des Arts, forgea les armes d'Achille ; aujourd'hui, M. André Citroën qui n'est qu'un citoyen au cœur français, travaille à la défense nationale, il fabrique pour nos héros les engins qui les font invulnérables.... Dans la belle cité du Feu, il crée le foyer de l'ouvrière et le palais de l'enfant. But sacré et qui est tout un avenir.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



La Maison « Christiane de Thracy ». — Le Don des Dames Françaises de Valparaiso et des Jeunes Filles de Buenos-Aires. — Nos Départs.

Il y a du miracle dans notre œuvre... chaque fois que nous sommes un peu anxieux de l'avenir, un don magnifique surgit qui semble dire : « Va... ne crains rien... tes enfants seront toujours protégés... » En vérité le travail cette semaine fut affolant... les gothas impressionnent les gens du peuple, et cela se comprend un peu car les mères qui vont à leur travail sont obligées de laisser les enfants au logis. Les petits ont peur. Alors elles arrivent au Dispensaire, prient, supplient, qu'on prenne leurs gosses... C'est le moment de faire flèche de tout bois... M. Meslay veut bien ouvrir une autre aile de son château. Nous pourrons donc mettre dans la maison bénie de Sourdeval cinquante enfants au lieu de quarante. Et puis nous avons reçu pour nos œufs de Pâques, une maison, mais oui... une vraie maison, en bonnes pierres de taille. C'est Mme Christiane de Thracy, un poète de grand talent, l'auteur des *Bruyères et Genêts* qui nous l'offre. Voici en quels termes touchants : « J'ai une vieille amie, écrit-elle, qui possède en Normandie, à côté d'Arromanches, une villa que je connais bien. Je suis toute disposée à l'acquérir pour vous l'offrir telle qu'elle est, c'est à cette propriété que j'ai emprunté mon nom littéraire, Christiane de Thracy, car elle est située à Tracy. Le nom m'a porté bonheur dans ma carrière poétique et je voudrais acquérir cette demeure pour en faire une Maison claire, qu'on appellera « Christiane de Thracy ».

Peut-on rêver don plus tendrement, plus élégamment fait ?... Or, cette maison est charmante, elle a un jardin potager, un pré planté de pommiers, quinze minutes la séparent de la mer. Elle est confortable, logeable, couverte de jolies tuiles grises, les peintres en ont pris possession. Ils recrépissent, reblanchissent et font diligence... Dans quinze jours nos filles auront une maison à elles, une marraine de conte de fées, du bon air, le souffle de la mer et la paix des champs. Il ne faut plus que des lits, de la vaisselle, des draps... Cela se trouve... Quant aux enfants nous les avons... Nous sommes d'épouvantables mères gigognes... Heureusement nous avons reçu coup sur coup de Mme Blain, présidente de nombreuses œuvres dans ce délicieux Saint-Rémy-en-Provence, une proposition non moins intéressante et une autre encore dont je vous parlerai la prochaine fois... Nous pourrons sous peu faire partir un régiment d'enfants. Ah ! nous n'avons pas le temps ici d'entendre bombardements, gothas ou berloques... Il faut préparer des nids et ne pas perdre une seconde. En attendant l'installation de toutes ces maisons, nous avons reçu de nombreux particuliers des propositions qui nous ont émues jusqu'au cœur... Nos enfants seront adoptés dans des familles de Cormeilles-en-Parisis, Tours, Cluny, Sannois, Viroflay, Saint-Germain, etc., etc. Nous avons reçu avis qu'une « chambre claire » est offerte à un de nos gosses.

Il faudrait des pages pour conter le mouvement si beau provoqué par nos enfants. Nous y reviendrons, cela vaut la peine... Merci à tous... Merci surtout aux Dames de Valparaiso... Vous vous souvenez que M. Macocain, l'apôtre des Maisons claires, là-bas, nous avait laissé entrevoir une surprise. Les Dames Françaises de Valparaiso ont des tendresses maternelles pour les enfants de nos héros... et nous le prouvent avec une générosité magnifique.

Voici l'avis officiel que nous venons de recevoir. M. le consul de France à Valparaiso, par l'intermédiaire de M. le ministre des Affaires étrangères vient de nous transmettre une somme de trente-neuf mille francs, représentant le produit de la part attribuée à notre œuvre des Maisons claires par les souscriptions recueillies par le comité des Dames Françaises de Valparaiso...

C'est un témoignage de plus de l'admirable dévouement de l'Amérique pour nos œuvres françaises. Des jeunes filles marquent un empressement aussi louable, puisque Mlle Michon, Présidente du Comité des Jeunes Filles de Buenos-Aires, nous fait cette semaine son troisième et généreux envoi...

Aussi ne craignons-nous pas les charges. La semaine prochaine sera effroyablement lourde de départs...; des retours... il n'y faut pas songer... Tous les enfants qui, après leur séjour de six mois étaient désignés par le Dr Baudet pour revenir en avril, restent dans nos maisons... Une prolongation leur a été accordée pendant le temps où la vie est si difficile à Paris... Voici ceux que nous avons pu envoyer à l'air des champs cette semaine :

René Barout, 11 ans, père 69e artillerie, mère partie, grand'mère hôpital. — Georges Masson, 7 ans, père 39e territ., mère partie. — Emilienne Crépin, 13 ans, père hôpital. — Micheline Lefèvre, 8 ans, père 2 ans de front. — Yvonne Blachère, 7 ans, père prisonnier de guerre, mère 4 enfants. — Georgette Desse, 7 ans, père mort pour la patrie mère malade 3 enfants. — Suzanne David et Raymonde David, 7 ans, 5 ans, père prisonnier depuis 1914. — Jeanne, Marie, Suzanne, Angèle Falconnet, 12. ans, 11 ans, 8 ans, 4 ans, père malade bronchite chronique, mère décédée...

On le voit, nos vacances de Pâques sont fécondes et bénies, et notre gratitude va à tous ceux qui aiment l'enfance et nous aident.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 20 mars. .	379.966 fr. 05
Total de la 41e liste arrêtée le 27 mars .	43.459 fr. »
Total général. . . .	423.425 fr. 05

(Voir page 290, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous avons pu faire la semaine dernière notre 49.916e envoi. Cette semaine nous attribuerons nos paquets à l'armée d'Orient, puisque momentanément les envois sont suspendus au front de France. On s'y bat d'une façon formidable, la plus grande bataille du monde est engagée. Nos poilus comme toujours sont sublimes — je sais des actes d'héroïsme qu'il est encore défendu de conter, et qui arrachent des larmes d'admiration. On ne peut que se recueillir pieusement en pensant au travail titanesque accompli par nos soldats, en songeant que tant d'enfants meurent pour la Patrie !... Travaillons pour nos soldats... travaillons sans relâche... ils sont en train de sauver la France, que toutes nos pensées, toutes nos actions n'aient qu'un but : Eux !

L'Adoption des Prisonniers

C'est toujours une joie pour nous de constater la fidélité de nos huit mille marraines à leurs filleuls, beaucoup ont profité des fêtes de Pâques pour nous adresser leurs feuilles de récapitulation et montrer ainsi le nombre et la qualité de leurs envois. Nous gardons ces documents qui constituent des archives admirables et seront un cher souvenir de guerre. On voit par la lecture de ces feuilles, le soin, la tendresse des ménagères de France. A Paris, nous nous contentons d'acheter les différentes boîtes de conserves qui gonflent nos paquets; en province, on fait cuire soi-même à feu doux, pendant des journées entières, des terrines, des estouffades, des puddings à la graisse. Des petites notes en marge soulignent certains de ces envois : « Mon filleul adore mes terrines de lapin, une invention culinaire à moi.... » Et l'on devine avec quelle sollicitude ces paquets sont composés. Merci à toutes ces dévouées et bonnes marraines. Que leur exemple soit suivi et que nos prisonniers nous reviennent bientôt !

Nous avons reçu du camp de Stralkow, de la part de M. Bagin, président du Comité de secours, une lettre que nos cousines liront avec plaisir :

Grâce à notre caisse de secours, nous pouvons entretenir chaque mois 165 prisonniers signalés par les présidents des Comités de secours : à chacun nous envoyons deux paquets par mois — nous en avons encore 122 auxquels nous n'adressons qu'un colis par mois, ceux-ci recevant déjà du Comité départemental un paquet... Nous gardons ces filleuls temporaires jusqu'à ce que nous puissions leur trouver une marraine authentique, et dès que l'un est casé, nous donnons son tour à un autre. Voici la composition de nos paquets : une boîte de lait condensé, une boîte de bœuf aux haricots, une boîte de pommes de terre en ragoût, une boîte de pâté de viande (potted meat), une demi-livre de chocolat. Nous y ajoutons chaussettes, lainages, chaque fois que nous le pouvons. C'est notre chère vice-présidente, Mme Pierre Ginisty, aidée de Mlle Marguerite Warrain, qui s'occupe non seulement de ces envois-là, mais de tous ceux dont les chargent les marraines d'outre-mer... C'est un service délicat, minutieux, mais qui donne des résultats faits pour réjouir.

Y. S.

A l'Université des Annales

Les Conférences sociales

L'Université des Annales a clôturé sa saison de conférences par une promenade aux usines de M. André Citroën. Yvonne Sarcey lui ayant consacré sa lettre hebdomadaire, il nous reste seulement le plaisir de dire ici combien il serait intéressant de multiplier de pareilles leçons de choses. C'est aux sources du travail même qu'on comprend l'évolution de la question sociale en France, et les grands problèmes de l'industrie moderne. Cette leçon vivante, venant après les belles conférences de M. Ed. Herriot, de M. Brieux, du Dr Baudet, de M. A. Citroën, de Mme Carton de Wiart, a été en quelque sorte la preuve palpable et saisissante des théories d'activité par lesquelles la France doit s'imposer au monde. Toutes ces belles conférences seront publiées dans le *Journal de l'Université des Annales.*

PIERRE S.

LES ÉVÉNEMENTS

30 mars 1918.

La Bataille. — La bataille continue plus formidable d'heure en heure, plus étendue, plus acharnée.

Et comme il était à présumer, la ruée des deux kronprinz s'est produite à la soudure des armées franco-britanniques, entre l'Oise, la Somme et l'Escaut, là où la nature ouvre si fâcheusement notre pays à l'invasion. Leur but et celui d'Hindenburg, de Ludendorf, était de se jeter entre les deux armées française et anglaise, de refouler la première au delà d'Amiens, puis avant que nos généraux aient pu amener le gros de leurs forces au point de brisure, de s'ouvrir les couloirs de l'Oise et de marcher sur Compiègne et Paris. Le crochet sur Amiens s'imposait à eux s'ils ne voulaient pas, en effet, renouveler la faute de 1914 et laisser sur leur flanc une armée dix fois supérieure à celle de l'Ourcq.

La ruée suprême, la « bataille de l'Empereur », ainsi qu'ils disent, avait été longuement organisée, et, comme toujours, les Allemands se ménageaient les avantages d'une surprise et de méthodes nouvelles dans l'attaque. Après une préparation d'artillerie rapide et l'emploi en grand de gaz toxiques, les troupes de Ruprecht de Bavière, disposées en profondeur, se jetèrent à l'assaut des lignes britanniques par vagues successives. Dès qu'une division fondait sous le canon anglais, une autre venait la remplacer. Et nos Alliés, obligés de combattre dans la proportion d'un contre trois et davantage encore, durent rompre et se résoudre à des replis successifs. Ils le firent superbement, héroïquement, sans rien abandonner de leur grosse artillerie, et en infligeant à l'adversaire des pertes hors de proportion avec le terrain gagné. Cette magnifique résistance, semée, comme à la Tortille entre Courcelette et Martinpuich, d'instants critiques, n'imposait pas seulement aux troupes impériales une épouvantable saignée, elle permettait au commandement français d'intervenir méthodiquement, de rétablir la situation, d'empêcher en un mot la rupture, d'intervenir au point critique. D'ailleurs, la masse allemande commençait à souffler. Il est impossible de noter toutes les fluctuations de la lutte, lutte de mouvement s'il en fut, ses accalmies, ses reprises. Elle va toujours croissant et s'étendait le 30 mars sur plus de cent vingt kilomètres, des deux rives de la Scarpe et d'Arras, au delà de l'Avre et de l'Oise. Sur la Somme, elle avait évolué de l'Ancre aux lisières occidentales d'Albert, puis de Corbie aux plateaux du Santerre. On se battait dans le secteur d'Arras pour la possession de la crête de Vimy, à la boucle de l'Ancre l'ennemi faisait le plus gros effort. Entre l'Avre et l'Oise, elle avait son centre à Montdidier que von Hutier n'avait pu arracher à nos soldats qu'au prix des plus sanglants efforts. C'était en vain que le second du kronprinz essayait de gagner les routes convoitées, nos poilus lui barraient la route à Monchel- à Assainvillers. Malgré de lourds sacrifices a Plessis-Roye, l'ennemi n'avait pu s'ouvrir la vallée de l'Oise. En somme, le front allié demeurait intact.

Partout l'ennemi rencontrait une résistance continue, élastique, des bataillons et des canons. Au matin du 30, la ruée semblait contenue. Ce n'était pas la stabilisation, mais l'arrêt propice aux contre-offensives. Le moral des troupes alliées était superbe. Les nôtres se montraient dignes de celles de l'Yser et de Verdun. Et ce serait leur faire injure que de n'en pas attendre un nouveau « miracle de la Marne ».

LÉON PLÉE.

LES ÉCHOS

UNANIMITÉ PROFONDE

Ce temps de misère demeurera comme un idéal pour ceux qui l'ont vécu dans leur jeunesse. Il les couvre d'une gloire qui les désignera jusqu'à leur dernier jour et qui maintiendra en eux des souvenirs plus forts que toutes nos querelles. Avec quelle joie ils se retrouveront chaque année aux fêtes de commémoration ! De quelle autorité ils seront investis! Ce sont nos arbitres désignés. Ils se souviendront toujours du caractère exact de l'union sacrée durant la guerre ; ils ne laisseront jamais dire qu'elle ait été la simple excitation ou l'expédient d'un peuple surpris per le péril.

L'union sacrée n'a pas consisté à renier nos croyances, ou bien à les reléguer dans une armoire comme un objet inutile dont on reparlerait plus tard. Elle ne comportait aucun oubli de ce qui fait vivre nos consciences, mais au contraire elle est née de ces croyances qui, par tout ce qu'elles ont de plus excellent, se rejoignent en profondeur. Chaque famille spirituelle a maintenu ses droits, mais sous leur forme la plus pure, et par là même s'est trouvée toute proche des autres familles qu'elle aurait cru plus ennemies.

Nous nous souviendrons toujours que dans nos compartiments divers, dans nos chapelles variées et vénérables, nous avons vu des hommes semblables, encore que professant des dogmes et des philosophies opposés. Nos soldats ont eu dans le sacrifice et dans la douleur une attitude mentale propre, selon qu'ils étaient animés par telle ou telle croyance, mais chez tous, en dépit de cette coloration que leur donnaient des doctrines contraires, les traits étaient pareils, au point qu'on eût pu les superposer : c'étaient les traits éternels de la France.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Depuis que Paris est canonné — à longue distance — il revêt des physionomies nouvelles et voit apparaître des types nouveaux.

C'est ainsi que vient de surgir l'*agent-tapin*. Qu'est-ce que ce personnage ? Le dessin de Géo Conrad, sur la couverture du numéro, vous le montre croqué au naturel.

Le brave « sergot » n'avait pour armes, jusqu'à présent, qu'un coupe-choux inoffensif et un bâton de bois blanc destiné à régulariser la circulation et à faire régner la discipline parmi les chauffeurs impétueux. Maintenant, l'autorité lui confie une caisse sonore et deux baguettes de bois noir. Dès qu'il entend siffler le premier obus, l'*agent-tapin* exécute, tant bien que mal, les rran-rataplan qui invitent les passants à se garer...

Les tambours improvisés de 1918 resteront légendaires...

P. S. — Nous apprenons à la dernière heure que l'*agent-tapin* est supprimé. Il n'aura vécu qu'un jour...

L'Association des Journalistes parisiens vient d'élire un président. Elle a choisi M. Louis Barthou, qui succède dans ce fauteuil à Alfred Mézières et à Pierre Baudin. Nul n'était plus digne de s'y asseoir. En termes charmants notre éminent collaborateur a remercié ses collègues et leur a promis de se dévouer à la défense de leurs intérêts professionnels... Promesse superflue. Nous savons la haute idée que M. Barthou se fait du rôle de la presse, régulatrice de l'opinion aux heures difficiles, et de la contribution qu'elle apporte à l'effort national.

Vous lirez plus loin un jugement porté sur le génie musical de Claude Debussy.

Ajoutons-y une simple anecdote :

C'était en 1915. Un reporter entreprit d'aller demander aux principaux compositeurs de musique à quelle œuvre ils travaillaient.

L'auteur de *Pelléas et Mélisande*, désignant au journaliste un groupe de jeunes soldats qui s'exerçaient à jouer du clairon et à battre du tambour sous ses fenêtres, lui dit :

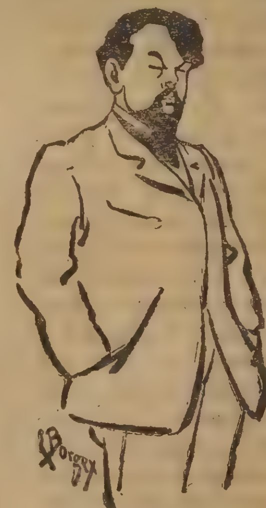
— Depuis la guerre, voilà la seule musique qui m'intéresse.

Claude Debussy n'était pas, comme son maître Saint-Saëns, un littérateur. Nous avons pourtant retrouvé de lui une courte page intéressante. Elle se rapporte à l'art qui fut son unique passion.

Conseils aux dilettantes. — Les Allemands sont-ils de meilleurs musiciens que nous ?

Il faudrait, pour mettre nos théâtres lyriques sur le même pied que ceux des villes étrangères que l'on cite, que l'initiative privée fasse quelque chose et que les municipalités puissent faire, elles aussi, davantage qu'elles ne font. Il existe dans les grandes villes de province, à Lyon, Bordeaux, Marseille, des amateurs d'art possédant de grosses fortunes et d'importantes situations. Il me semble qu'il ne serait pas impossible d'obtenir d'eux une certaine allocation annuelle en faveur des théâtres lyriques, principaux foyers d'art de leurs villes. Ils y trouveraient des satisfactions intellectuelles, ou plus simplement et d'une façon plus terre à terre, des satisfactions aussi d'amour-propre, de vanité, que sais-je encore? On ne songe guère, en province, à envisager ce point de vue de la question, et c'est bien regrettable. C'est cependant de cette façon que l'on arriverait à pouvoir donner aux représentations de province l'éclat qui leur manque.

On a beaucoup parlé, à propos de la décentralisation, de ce qui se fait à l'étranger et surtout en Allemagne. Sur ce point, je pense que l'on fausse un peu la réalité ; on a tellement eu l'habitude d'entendre dire qu'au point de vue des exécutions musicales et des représentations lyriques, tout y est, dans les villes importantes, meilleur que chez nous, que l'on tient cette opinion pour une vérité absolue. Il y a là quelque exagération. J'ai entendu, en Autriche principalement, les grands orchestres de concert. Ils sont fort bons, certes, mais je ne dirai pas qu'ils sont supérieurs à ceux de nos associations artistiques de Paris. D'une façon générale, les exécutants allemands, instrumentistes et chanteurs, ces derniers principalement, sont peut-être plus « scientifiques » que les nôtres ; en tout cas, ils ont plus de constance au travail et fournissent plus volontiers l'effort nécessaire. Nous sommes en France un peuple admirablement intelligent et merveilleusement



Debussy par Borgex.

loué; nous avons, en outre, une faculté d'assimilation exceptionnelle, mais nous manquons de constance. Nous n'aimons pas nous donner du mal. C'est ce qui nous perd.

CLAUDE DEBUSSY.

On vous a dit plus haut qu'une des plus étonnantes conceptions de Jules Verne se trouve aujourd'hui réalisée par les heures inouïes que nous vivons. Dans son livre, *De la Terre à la Lune*, le romancier raconte qu'une association militaire américaine, le *Gun Club*, forme le projet d'entrer en communication avec le monde lunaire. Elle fait construire en Floride un canon géant qui lance dans l'espace un obus, animé d'une vitesse telle (12.000 m. à la seconde) qu'il doit franchir la sphère d'attraction terrestre... Seulement ce projectile est habité. Deux Américains, Barbicane et Nicholl et un Français, Michel Ardan, y prennent place. Le moment du départ arrive...

PAGES OUBLIÉES

VERS L'INFINI

... Cependant, le Français et les deux Américains avaient franchi l'enceinte réservée autour de laquelle se pressait l'immense foule. Ils étaient accompagnés des membres du *Gun-Club* et des députations envoyées par les observatoires européens. Barbicane, froid et calme, donnait tranquillement ses derniers ordres. Nicholl, les lèvres serrées, les mains croisées derrière le dos, marchait d'un pas ferme et mesuré. Michel Ardan, toujours dégagé, vêtu en parfait voyageur, les guêtres de cuir aux pieds, la gibecière au côté, flottant dans ses vastes vêtements de velours marron, le cigare à la bouche, distribuait sur son passage de chaleureuses poignées de main avec une prodigalité princière. Il était intarissable de verve, de gaieté, riant, plaisantant, faisant au digne J.-T. Maston des farces de gamin, en un mot « Français », et, qui pis est, « Parisien » jusqu'à la dernière seconde.

Dix heures sonnèrent. Le moment était venu de prendre place dans le projectile ; la manœuvre nécessaire pour y descendre, la plaque de fermeture à visser, le dégagement des grues et des échafaudages penchés sur la gueule de la Colombiad exigeaient un certain temps.

Barbicane avait réglé son chronomètre à un dixième de seconde près sur celui de l'ingénieur Murchison, chargé de mettre le feu aux poudres au moyen de l'étincelle électrique ; les voyageurs enfermés dans le projectile pourraient ainsi suivre de l'œil l'impassible aiguille qui marquerait l'instant précis de leur départ.

Le moment des adieux était donc arrivé. La scène fut touchante ; en dépit de sa gaieté fébrile, Michel Ardan se sentit ému. J.-T. Maston avait retrouvé sous ses paupières sèches une vieille larme qu'il réservait sans doute pour cette occasion. Il la versa sur le front de son cher et brave président.

« Si je partais ? dit-il, il est encore temps!

— Impossible, mon vieux Maston ». répondit Barbicane.

Quelques instants après, les trois compagnons de route étaient installés dans le projectile, dont ils avaient vissé intérieurement la plaque d'ouverture, et la bouche de la Columbiad, entièrement dégagée, s'ouvrait librement vers le ciel.

Nicholl, Barbicane et Michel Ardan étaient définitivement murés dans leur wagon de métal.

Qui pourrait peindre l'émotion universelle, arrivée alors à son paroxysme ?

La lune s'avançait sur un firmament d'une pureté limpide, éteignant sur son passage les feux scintillants des étoiles ; elle parcourait alors la constellation des Gémeaux et se trouvait presque à mi-chemin de l'horizon et du zénith. Chacun devait donc facilement comprendre que l'on visait en avant du but, comme le chasseur vise en avant du lièvre qu'il veut atteindre.

Un silence effrayant planait sur toute cette scène. Pas un souffle de vent sur la terre! Pas un souffle dans les poitrines! Les cœurs n'osaient plus battre. Tous les regards effarés fixaient la gueule béante de la Columbiad.

Murchison suivait de l'œil l'aiguille de son chronomètre. Il s'en fallait à peine de quarante secondes que l'instant du départ ne sonnât, et chacune d'elles durait un siècle.

A la vingtième, il y eut un frémissement universel, et il vint à la pensée de cette foule que les audacieux voyageurs enfermés dans le projectile comptaient aussi ces terribles secondes ! Des cris isolés s'échappèrent :

« Trente-cinq ! — trente-six ! — trente-sept ! — trente-huit ! — trente-neuf ! — quarante! Feu!!! »

Aussitôt, Murchison, pressant du doigt l'interrupteur de l'appareil, rétablit le courant et lança l'étincelle électrique au fond de la Columbiad.

Une détonation épouvantable, inouïe, surhumaine, dont rien ne saurait donner une idée, ni les éclats de la foudre, ni le fracas des éruptions, se produisit instantanément. Une immense gerbe de feu jaillit des entrailles du sol comme d'un cratère. La terre se souleva, et c'est à peine si quelques personnes purent un instant entrevoir le projectile fendant victorieusement l'air au milieu des vapeurs flamboyantes.

JULES VERNE.

La bonne idée de la Princesse nous est révélée en termes charmants par notre confrère Paul Genève.

Bonne et jolie, et merveilleuse autant que la lampe d'Aladin, telle est l'idée de la princesse d'Angleterre Victoria. Et parce qu'elle eut cette idée, deux ou trois mille femmes des nations amies sont en ce moment songeuses devant leurs coffrets à bijoux..., car la princesse, « présidente des *Croix-Rouge* britanniques », leur a fait parvenir à chacune une lettre... oui, une lettre bien aimable et qui demande gentiment à ces quelques milliers de dames fortunées une perle de leurs parures... Une seule et unique perle d'orient diapré... d'eau parfaite !

C'est un sacrifice, assurément. Mais comment repousser une telle quêteuse ? Comment ne pas songer aux blessés de la guerre ? Comment ne pas se montrer amie des Alliés et antiboche ? Et puis... ne pas figurer sur la liste! Le sacrifice est résolu. Et voici la perle fine, détachée de la parure et couchée sur son coussin d'ouate protectrice, en sa boîte cerclée d'étain... Elle part, elle est en route, la perle de charité... Et le temps n'est plus lointain où la princesse Victoria en tiendra l'amas précieux devant elle. Alors ses mains en feront un Collier, le plus beau, le plus grand du monde, et l'offriront *aux enchères !* pour le plus grand bien des blessés anglais, soignés dans les *Croix-Rouge* d'Angleterre...

Avoir ce collier, le porter, entendre dire : « c'est le Collier! » ah!... mais l'on se ruinerait, et ça en vaut la peine !

Qui lancera le dernier chiffre ? Quelle fille ou femme de milliardaire américain le décidera à signer le chèque énorme et nécessaire ? Quel maharadja, magnifique et sacrilège, fera fouiller les caveaux de Bénarès ou de Delhi pour en sortir les trésors fabuleux enfouis par les dieux de l'Inde? Quelle Bégum renouvelée mettra en souriant la suprême et définitive surenchère ?

A qui, à qui? le Grand Collier de la *Croix-Rouge ?*

Nous recevons une lettre très intéressante, écrite à l'occasion d'un récent article du Bonhomme Chrysale.

M. Petit nous expose les bienfaits de la Coopérative de Millery (Rhône) dont il est le président : expédition directe des produits ; économie résultant de la suppression des intermédiaires.

« Groupez-vous, nous dit-il. Fondez des coopératives de consommation. »

L'idée n'est pas nouvelle ; mais elle est pratique et doit être répandue. D'ailleurs, en ce moment même, plusieurs essais sont tentés en ce sens.

A l'article de Lenôtre, ajoutons ce sonnet du bon poète avignonnais qui nous envoie si souvent de jolis vers.

RESTRICTIONS

Nul aux restrictions ne songe sans effroi,
Nos ancêtres jeûnaient quarante jours, quarante!
Le carême matait la chair intempérante.
Après, chacun trouvait plus légère sa croix.

Pour un gâteau de moins, que d'âmes aux abois!
Dès qu'on nous rationne — iniquité flagrante! —
Nous sommes pris soudain d'une faim dévorante.
Songeons aux loups germains qui sortent de leur [bois.

Le sacrifice plaît à nos dieux — volontaire ;
Qu'on l'impose, on se cabre en vrai fils de Voltaire.
Le plat qu'on attendait gâte celui qu'on sert ;

Le bonheur semble dû qui chaque jour arrive.
Qu'il s'agisse d'un rêve ou d'un simple dessert,
Le meilleur est toujours celui dont on nous prive.

PAUL MANIVET.

Le général Lasalle a-t-il chargé *le torse nu et le brûle-gueule entre les dents ?* Beaucoup de gens le croient, sous la foi de la légende.

M. Joseph Ferran le conteste.

« Le général Lasalle chargea, il est vrai. je ne me souviens pas dans quelle bataille, la pipe dans la bouche, mais ce n'était pas un brûle-gueule. Sa pipe très longue, à la hussarde, était recourbée comme le sont les pipes allemandes.

» Mais le général Lasalle n'a jamais chargé le torse nu.

» Un général de la Révolution chargeait le torse nu ; c'était le général Macquart, ancien tambour-major de l'armée royale.

» Il appelait cela « *s'habiller en bête* », pour effrayer les Autrichiens, quand il avait le commandement d'une brigade à l'armée d'Italie vers 1800.

» Ce général était d'ailleurs une brute épaisse, malgré sa bravoure.

» C'est Marbot qui nous raconte cela aux premières pages de ses mémoires. »

Ajoutons que le général Macquart chargeant le torse nu, fut représenté il y a une quinzaine d'années, dans un assez mauvais tableau, qui eut les honneurs du Salon parisien.

SERGINES.

Les Problèmes créés par la Guerre (*)

Le Problème de la lutte contre les armes psychologiques

Dans une ingénieuse fiction, le plus célèbre des romanciers anglais envoie sur notre planète les habitants d'un astre lointain. Supposons les mêmes visiteurs venant prier un chef germain de les renseigner rapidement sur la valeur respective des diverses armes utilisées aujourd'hui. Que lui serait-il répondu ?

Sans doute le Teuton exposerait avec orgueil quelques-unes des mirifiques inventions ayant perfectionné l'art de détruire : les avions permettant d'anéantir les merveilles de l'art, respectées par les guerres antérieures et d'exterminer les pacifiques habitants des cités ; puis les mitrailleuses à tir rapide capables de faucher en quelques minutes des milliers d'hommes vigoureux et jeunes, espoir de l'avenir. Il leur montrerait enfin les ingénieux sous-marins qui envoient instantanément au fond des mers de grands paquebots chargés de femmes et d'enfants.

Si, désireux de compléter leur documentation sur la valeur des machines produisant de si admirables effets, les visiteurs désiraient connaître le résultat final de l'extermination de tant de millions d'hommes, il faudrait bien leur avouer que le seul résultat décisif obtenu a été d'immobiliser les gigantesques armées en présence sans leur permettre d'avancer.

Et si les planétaires personnages, après avoir pris connaissance des principaux événements de la guerre, constataient cependant la défaite d'armées immenses en Russie, il faudrait bien leur avouer que ces armées, désagrégées en quelques semaines furent uniquement vaincues par certaines armes immatérielles plus puissantes que toutes les autres : les armes psychologiques.

En quoi consiste cet arsenal psychologique dont la force s'est montrée si grande depuis quelques mois ?

Il comprend uniquement les moyens employés pour manier le clavier des facteurs moraux capables d'impressionner l'âme humaine et de déterminer sa conduite.

Depuis les temps les plus reculés de l'histoire, les hommes sont guidés par des besoins, des sentiments et des espérances. Savoir les faire naître, grandir ou disparaître, c'est posséder le pouvoir de diriger les volontés.

L'art d'utiliser les facteurs psychologiques permettant d'agir sur les mobiles de la conduite n'est pas facile. Le clavier mental est délicat et son emploi malhabile, dangereux. Bien manié, il permet de désagréger des armées jadis très vaillantes; mal manié, il crée des ennemis imprévus.

Les Allemands ont fait cette double expérience. Leurs succès psychologiques en Russie ont prouvé qu'ils avaient fini par devenir experts dans une science qu'ils ignoraient d'abord.

Au début de la guerre, leur incapacité à pénétrer la pensée, les sentiments et par conséquent les mobiles de conduite de leurs adversaires fut prodigieuse. Elle dressa contre eux les plus grands peuples. D'abord l'Angleterre dont la neutralité eût été si facile à obtenir, puis l'Italie et enfin les Etats-Unis.

La cause première des insuccès allemands fut de croire que tous les hommes se mesurent au même mètre et obéissent aux mêmes mobiles.

N'ayant que ces principes erronés pour guide, ils n'employèrent d'abord comme armes psychologiques que les menaces, la terreur et la corruption. Très capables d'agir sur certaines âmes inférieures, ces armes se montrèrent inefficaces sur les peuples stabilisés par leur passé. La Belgique fut incendiée et torturée sans céder. Les violences de l'invasion n'eurent d'autres résultats que de faire surgir du sol anglais trois millions de volontaires. Aux Etats-Unis, les menaces et les complots eurent pour unique conséquence de créer une guerre que dans son intérêt l'Allemagne aurait dû éviter à tout prix.

Mais en se perfectionnant, les méthodes allemandes ont fini par perdre leur maladresse et leur brutalité primitives. Sachant bien n'avoir rien à espérer des gouvernants, les dirigeants allemands ont compris que c'était sur l'âme des peuples qu'il fallait agir par l'intermédiaire des partis politiques possédant de l'influence sur les foules. Devenus sournois et doucereux, ils procèdent maintenant par insinuations et semblent adopter en apparence les théories les plus avancées de leurs adversaires. Ils parlent volontiers de pacifisme, de société des nations, de désarmement, de paix sans annexions, etc.

Impossible de nier l'importance des résultats obtenus par ces nouvelles méthodes. Les Italiens eux-mêmes attribuent à la propagande socialiste par des agents à la solde de l'Allemagne le désastre de l'Isonzo où plusieurs corps d'armée se rendirent sans combat.

En Russie, les résultats furent plus importants encore. Déjà sous le tsarisme, l'Allemagne avait essayé une paix séparée en achetant plusieurs ministres qui arrêtèrent la fabrication des armes et trahirent la Roumanie. Après la révolution, l'Allemagne favorisa le mouvement maximaliste en lui fournissant d'énormes subsides.

Les conséquences furent immenses. Alors même qu'il aurait été entièrement vaincu, jamais le tzar n'aurait signé une paix comparable à celle souscrite par les maximalistes. Elle donne à l'Allemagne des provinces renfermant 55 millions d'hommes, où figure l'Ukraine considérée comme le grenier de l'Europe. On a dit avec raison « que l'asservissement russe signifiera la domination allemande non seulement de la mer du Nord à l'Asie Mineure, mais encore au Nord jusqu'à l'Océan Arctique et à l'Est jusqu'à l'Oural. Il signifiera l'abandon final pour les alliés de tout espoir de bloquer économiquement l'Allemagne. »

Nous n'avons pas à rechercher si cette conquête militaire sera plus avantageuse pour l'Allemagne que l'ancienne conquête économique déjà si avancée avant la guerre. Les Allemands découvriront sûrement qu'ils auraient eu beaucoup plus d'intérêt à continuer l'invasion progressive si fructueuse de la Russie plutôt que d'avoir à se créer de nouvelles relations dans un pays désorganisé, ruiné et hostile. On ne détruit pas impunément en quelques mois des siècles d'histoire. Leur paix en Russie sera sans doute le prélude d'une nouvelle guerre de cent ans.

Ce sont là d'ailleurs des vérités de l'avenir sans intérêt aujourd'hui. Les problèmes de l'heure présente sont trop lourds pour qu'on puisse s'occuper encore de ceux de l'avenir.

L'action des agents allemands dans les divers pays resta presque inaperçue pendant longtemps. Il fallut les recherches de l'attorney général des Etats-Unis pour découvrir que l'ambassade d'Allemagne avait un crédit de deux cent cinquante millions de francs à sa disposition pour opérer en Amérique.

Cette somme ne fut pas dépensée uniquement en achats de journaux et en propagandes diverses, mais aussi à fomenter des complots qui eurent pour résultat des explosions et incendies de plusieurs usines.

La même propagande s'exerça dans tous les pays de l'univers : aux Indes, aux Antilles, à Java, etc. Les Allemands y versent des subsides aux publications locales et recrutent des bandes révolutionnaires pour provoquer des grèves et des émeutes. Les journaux espagnols ont récemment publié des documents prouvant que l'ambassadeur d'Allemagne en Espagne soudoyait les anarchistes pour organiser des grèves, et provoquer des mouvements destinés à renverser les ministres considérés comme insuffisamment germanophiles.

En France, la propagande fut aussi tenace, mais ignorée jusqu'au jour où des procès retentissants et les affaires de Saint-Etienne montrèrent sa force. Les Germains y dépensèrent l'argent sans compter puisqu'ils n'hésitèrent pas à verser douze millions pour l'achat d'un seul journal.

Qu'ont opposé les Alliés à cette formidable propagande ? Rien, ou peu de chose. Il a fallu vraiment que la cause allemande fût bien peu sympathique pour que tant de peuples se soient tournés contre elle.

Mais cette raison seule n'eût pas suffi. La justesse d'une cause n'est qu'un des éléments de son succès. Les peuples se tournent d'instinct vers les plus forts et pendant longtemps nous fûmes les plus faibles.

Notre véritable propagande fut constituée par les primitives erreurs psychologiques des Allemands, par leur mauvaise foi visible à tous les yeux et par la brutalité de leurs procédés.

Instruits par l'expérience, ils se sont perfectionnés comme je le disais plus haut et ont rendu ainsi leur propagande beaucoup plus dangereuse qu'elle ne l'était d'abord.

L'expérience de la Russie leur a prouvé que le socialisme était leur plus sûr allié.

Nos illuminés de l'Eglise socialiste n'ont encore perdu aucune illusion. Ils voient dans leurs rêves la « sozialdemokratie » et l'internationalisme combattant le pangermanisme et obligeant l'Empire à la paix.

Rien n'a dissipé cet aveuglement. En vain, leur montre-t-on des journaux socialistes allemands, comme le *Worwaerts* réclamer des annexions et assurer « que le gouvernement de Berlin n'est pangermaniste que parce que la nation allemande est pangermaniste ». La sozialdemokratie elle-même arrivée au pouvoir serait, suivant la même feuille, obligée de faire une politique impérialiste sous peine d'être balayée dans les vingt-quatre heures. Dans un autre journal du même parti, ils peu-

(*) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1917.
Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 20 janv., 3 et 17 fév., 3 et 17 mars 1918.

vent lire : « Nous sommes qualifiés en tant que socialistes pour dire qu'il nous faut des territoires pour étendre notre agriculture. » Le professeur Laskine donne cette citation d'une grande revue socialiste : « Les plus ardents partisans de Liebknecht eux-mêmes ne veulent rendre ni la Belgique, ni aucun des territoires que nous occupons. »

Nos socialistes, dont la propagande dans les ateliers et les usines est si dangereuse, rêvent d'obtenir la paix par la pression des soviets ouvriers français sur les gouvernants. Les Allemands favorisent naturellement cette campagne qui leur a si bien réussi en Russie où elle a produit la guerre civile et le démembrement du grand empire.

Aux théoriciens socialistes prêts à accepter une paix allemande, il importe de rappeler ce qu'est la vie des peuples soumis à l'Allemagne.

Sans parler des Belges déportés dans les usines où ils sont soumis, avec un salaire dérisoire, aux plus durs travaux, le sort des Polonais dans la Pologne prussienne avant la guerre est suffisamment démonstratif. Les paysans y étaient expropriés dès qu'un Allemand souhaitait leurs terres et les enfants publiquement fouettés quand ils essayaient de parler leur langue maternelle.

Si l'Allemagne réussissait à imposer sa paix, avec les clauses économiques souhaitées par elle, le sort de l'ouvrier français deviendrait tout à fait misérable. Grâce à leur outillage et surtout aux mines de charbon dont ils ont un excédent, alors que nous en manquons, les Allemands peuvent fabriquer à des prix très inférieurs aux nôtres. Pour produire des marchandises à des prix permettant leur vente, nos ouvriers seraient obligés d'accepter des salaires permettant à peine de ne pas mourir de faim. Alors même qu'ils s'empareraient de tous les capitaux du pays, leur sort resterait fort malheureux. La paix allemande serait donc pour eux un désastre.

Malgré toutes ces évidences, les fervents de la religion socialiste poursuivent ardemment leur campagne en faveur d'une réunion internationale où ils pourraient discuter avec les sozialdemokrates allemands des conditions de la paix.

Les gouvernants germaniques s'en réjouissent très fort et croient même leur propagande beaucoup plus fructueuse qu'elle ne l'a été. On a pu s'en rendre compte par l'assertion du député Erzberger disant devant le Reichstag que « le bolchévisme régnait en France comme en Russie ».

Certes il n'y règne pas encore, mais on doit veiller à ce qu'il ne s'y développe pas.

On sait avec quel enthousiasme débordant plusieurs de nos socialistes revinrent de Pétrograd convaincus qu'une ère nouvelle s'était levée pour le bonheur de l'humanité. Grâce aux soviets le monde allait changer.

On les voit moins affirmatifs aujourd'hui, mais les illusions créées par la foi n'étant influençables ni par la raison, ni par l'expérience, ils continuent sourdement leur œuvre. Si la propagande socialiste finissait par influencer les âmes, le bolchévisme en serait la conséquence forcée et le triomphe du bolchévisme ce serait la fin de la France comme ce fut celle de la Russie.

La propagande socialiste est donc fort dangereuse et il faut considérer comme fort justes les lignes suivantes de M. G. Hervé :

« Nos socialistes bolchevisés travailleraient à faire tomber les armes des mains de nos combattants qu'ils ne s'y prendraient pas autrement. Ce n'est pas par d'autres moyens que les bolcheviks de Petrograd ont brisé le ressort des armées russes, encore si solides aux dernières semaines du tsarisme.

Si le gouvernement ne marche pas, s'il refuse de laisser s'établir ce commerce avec l'ennemi, il sera traité de réactionnaire, de chauvin, et si on le peut, on le fera choir. »

Une propagande révolutionnaire est toujours dangereuse aux époques de mécontentement populaire et il est très naturel que le mécontentement soit fort répandu aujourd'hui.

Le mécontentement est, avec l'espérance, le grand terrain de culture de toutes les révolutions. Quand un tel terrain est suffisamment préparé, l'action des meneurs devient facile. Ils n'ont qu'à exagérer le mécontentement et susciter de chimériques espérances.

Lorsque les sentiments propagés par contagion sont suffisamment répandus, une révolution est proche. Ainsi naquit la révolution russe. Ainsi naquirent récemment en Autriche les grèves et les émeutes. Il arrive toujours un moment où, sous l'influence d'excitations répétées, les volontés unifiées des foules deviennent un torrent que les barrières n'endiguent plus.

Et ce ne sont pas malheureusement les idées élevées qui, aux heures d'insurrection, soulèvent l'âme populaire, mais des conceptions simplistes remontant à des époques lointaines qui semblaient dépassées pour toujours.

Nous n'en sommes pas là assurément et le maximalisme est loin de notre mentalité. N'oublions pas pourtant qu'il n'y a pas de lazaret pour les idées fausses. Voyez la Suisse qui n'avait guère de jougs sociaux à secouer et qui pourtant vit déferler sur elle la vague maximaliste. Son bon sens populaire atavique put seul en conjurer les effets.

L'Allemagne qui a constaté par expérience la puissance contagieuse du socialisme avec son pacifisme, son anticapitalisme et sa doctrine de lutte des classes tâche de favoriser de plus en plus son développement chez tous les peuples. C'est le seul moyen qui lui reste de désagréger leur âme.

Examinée dans son ensemble, la guerre mondiale apparaîtra sans doute aux futurs historiens comme ayant parcouru dans son déroulement trois phases distinctes : une phase militaire, une phase psychologique, une phase économique.

La phase militaire fut celle des combats héroïques de la Marne à la Somme. Devenues trop fortes pour s'anéantir, les armées des deux partis s'immobilisèrent progressivement sur des tranchées rendues presque inviolables par leur armement et ne tentèrent plus que de petites opérations.

C'est alors que se développa l'action des armes psychologiques. Plus puissantes que les canons, elles amenèrent le désastre italien de l'Isonzo et la désagrégation complète des armées russes.

Cette phase psychologique se continue encore. Si elle peut être traversée sans faiblir, nous verrons naître la dernière phase de la guerre, la phase économique.

Elle sera fatalement désastreuse pour les Allemands. Les Alliés, possédant les mers, ont arrêté entièrement le commerce qui faisait vivre et enrichissait l'Allemagne. Plus la guerre durera, plus la vie économique sera difficile pour elle après la paix.

Avant la guerre, l'Allemagne était, en effet, obligée, pour vivre et alimenter ses usines, de recourir aux marines étrangères qui transportaient plus de moitié de ses marchandises. Après la paix, elle se trouvera à la merci des Etats possédant les matières premières les plus indispensables, telles que le coton et les moyens de transport maritime.

Alors même que la paix lui laisserait toute liberté économique, la situation de l'Allemagne serait encore difficile. Par sa guerre sous-marine, elle n'a fait que détruire progressivement les moyens de ravitaillement utilisés par tous les peuples et qui n'existeront plus, après la paix, en proportion suffisante.

Pour obtenir le droit de participer à l'achat de matières premières et à l'utilisation des moyens de transport, l'Allemagne sera forcément conduite à faire aux Alliés les concessions demandées.

Assurément, les chefs militaires qui guident l'Allemagne sont trop fermés à l'intelligence des nécessités économiques pour en comprendre la force, mais leur évidence s'imposera forcément un jour.

Elle s'impose déjà aux gouvernants et c'est pourquoi, n'ayant pas réussi à triompher avec les armes matérielles, ils emploient de plus en plus les armes psychologiques dont la meilleure est la propagande socialiste qui a si bien réussi en Russie. Ce sont leurs dernières armes, c'est pourquoi ils en font usage avec une ténacité inlassable.

Les lignes qui précèdent montrent nettement la conduite à tenir maintenant. Il faut combattre sans trêve la propagande socialiste allemande chez les Alliés par une propagande contraire aussi active. Imitons nos ennemis qui dans leur pays même ne cessent, par les journaux, les brochures, les conférences, de maintenir l'énergie morale de la nation.

Aucun moyen n'est négligé. C'est ainsi que connaissant la puissance suggestive de l'image, le gouvernement allemand s'est réservé la direction de tous les cinématographes, utilisés surtout chez nous à reproduire des exploits criminels.

Un danger connu est à demi conjuré. Notre ligne de conduite est bien tracée. Tenir, puis combattre la propagande germanique par une propagande contraire sur le front et derrière le front. Au canon il faut opposer le canon, mais les armes psychologiques ne se combattent utilement qu'avec des armes psychologiques. Bien maniées elles sont invincibles.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

AUTOUR DE LA GUERRE

Le Don des Mères

En souvenir de Maurice C... et de Pierre D..., tués à l'ennemi.

Dans ce wagon du métro qui roule avec des trépidations inégales et un bruit de ferraille secouée, je regarde les femmes, autour de moi. Les petites personnes pimpantes et haut juchées sur leurs bottines claires, coiffées d'affreux chapeaux à la dernière mode, ne m'intéressent pas longtemps. Qu'elles jasent entre elles, qu'elles flirtent avec le joyeux permissionnaire, le neutre ou l'embusqué, qu'elles soient gaies et jolies, cela ne m'irrite pas et ne me rend pas injuste. La guerre est trop longue pour les âmes jeunes et légères. Sous le fardeau de la tristesse elles ploieraient. Pardonnons-leur de rejeter ce poids qui n'est pas fait pour leurs vingt ans, et regardons les autres, les vraies femmes.

Parmi celles-là, qui n'attirent point l'attention, tout d'abord — angoisses discrètes, douleurs voilées — ma sympathie va, de préférence, aux mamans. Je les reconnais tout de suite, celles qui ont un fils là-bas, dans cet enfer où est le mien...

En voilà une, devant moi. C'est une humble femme sans âge. Elle porte un tablier et un petit châle que retient sur sa poitrine une broche à photographie. L'image de son fils est là, où naguère elle le tenait, tout petit, serré dans ses langes, endormi contre la chaleur du sein lourd de lait.

Elle a des mains ridées et rugueuses, aux ongles rongés par les lessives, des mains qui sont belles par tout ce qu'elles expriment, par tout le travail qu'elles ont fait, des mains vénérables comme celles des saintes femmes dans les vieilles sculptures naïves.

Elle a une bouche aux coins tombants, deux plis profonds qui dessinent le contour fatigué des joues et des yeux clairs, des yeux purs entre des paupières fanées.

Un peu plus loin, je vois une autre femme, encore jeune, souple dans son manteau bleu, et qui pourrait être jolie. Une phrase qu'elle a prononcée m'a fait comprendre qu'elle a un garçon de dix-huit ans, un petit engagé, qui se bat avec une ardeur d'enfant et un courage d'homme. Elle est fière et torturée. Elle sourit ; elle fait la brave, — mais son regard dément son sourire...

Et celle-là qui entre et s'assied, celle-là, aux cheveux blancs, au visage tragique, sous ses voiles noirs!...

Je vous contemple toutes trois, pauvres femmes, ô mes sœurs, et vous sentez peut-être la sympathie profonde qui va de mon âme à votre âme. Nous n'avons pas besoin de nous parler. Chacune devine la pensée inexprimée qui est dans nos cœurs, dans nos yeux, dans les moindres mots, dans les moindres instants de notre vie, la pensée qui colore ou assombrit le monde autour de nous, selon les alternatives de l'espérance ou de l'anxiété, la pensée qui nous fait sourire à un portrait d'enfant ou sangloter sur un tout petit soulier retrouvé au fond d'une armoire...

La femme du peuple, l'ouvrière aux tempes grisonnantes, aux mains déformées, semble dire :

« Voici! J'ai travaillé toujours ; j'ai connu la pauvreté, le logis étroit, les soirs sans feu, les longues semaines sans repos. Quand je suis devenue mère, je n'ai pas interrompu ma tâche. J'ai travaillé, à peine guérie du déchirement maternel ; j'ai travaillé pendant que j'allaitais ; j'ai travaillé pendant que mon fils était à l'école ou dans l'atelier de son apprentissage. Il me disait : « Tu te reposeras quand je serai grand... » Et je travaille encore. Mon fils n'a pas grandi pour moi. Il appartient à vous qui m'entourez, à ces gens qui passent, à tout ce peuple de France qu'il défend. Il n'appartient plus à sa mère. Je l'ai créé, je l'ai donné... »

La femme élégante qui, hier encore, était heureuse de son doux automne, de sa grâce durable, de sa vie tiède et protégée, semble dire :

« Voici! Un enfant m'est né quand j'étais moi-même presque une enfant. Je l'ai accueilli comme une poupée plus belle que toutes les autres, et j'ai joué à la maman parce que je n'étais pas vraiment une mère. La maternité était, pour moi, riante comme l'amour. Mais j'ai appris qu'elle est le plus grave, le plus violent, le plus passionné des amours, lorsque j'ai vu la mort menacer mon jouet si frêle. J'ai senti l'instinct crier dans mes entrailles. Je suis devenue la femelle sauvage qui lutte pour son petit. Et je l'ai sauvé, mon petit! Avec quelle joie je l'ai couvé! Avec quelle sollicitude j'ai paré son corps tendre et son esprit ingénu! Tout ce qui est doux et beau sur la terre, il l'a connu par moi, à travers moi. Je l'ai façonné si délicatement et si fortement que les femmes qui l'aimeront n'effaceront pas mon empreinte. C'est pourquoi je n'étais pas jalouse, car j'étais celle qu'on aime uniquement, qu'on ne remplace pas, et que l'homme appelle jusque dans l'agonie. Et cependant l'amour de mon fils pour moi, qu'est-il au prix de mon amour pour lui? Mon enfant, chair de ma chair, cœur de mon cœur, ma vie prolongée hors de ma vie! Hélas! tu ne m'appartiens plus. Tu appartiens à tous, à ceux qui m'entourent, à ces gens qui passent, à tout ce peuple de France que tu défends!... Je t'ai créé, je t'ai donné!... »

Et la mère en deuil semble dire, par tous les traits de son visage pareil au visage des *Pietà* :

« Voici! Comme vous, j'ai enfanté, j'ai allaité, j'ai couvé mon fils dans la chaleur de ma tendresse patiente ; je l'ai instruit dans le bien et le beau ; je l'ai armé de vaillance et d'honneur... Et parce qu'il appartenait à tous, à ceux qui m'entourent, à ceux qui passent, à ce peuple de France qu'il défendait, voici que je suis seule, à jamais seule, seule jusqu'à la tombe, avec mon souvenir et mon deuil!... Celui que j'ai créé, je l'ai donné, je l'ai perdu... »

Mes sœurs, nous dont les fils vivants combattent, pensons à celles dont les fils ne combattent plus, parce qu'ils sont morts.

Si nous souffrons, si nous défaillons, si notre sang crie dans nos veines, pensons à celles-là dont les fils ne sont pas vengés.

Ayons la conscience de ce grand devoir que nos fils ont assumé et de la dette qu'ils doivent payer aux fils glorieux de ces femmes. Si nous étions lâches devant ce devoir, comment oserions-nous regarder les crêpes noirs des mères douloureuses?

O mon petit soldat, si jeune sous le casque bleu, mon petit que j'ai embrassé sans pleurer, à la minute de la séparation, toi dont le courage tranquille a mis dans mon âme la volonté du courage, je n'aurais pas le droit d'écrire ces lignes si tu n'étais pas où tu es. Je n'aurais pas le droit de dire aux autres femmes : « Soyons braves et sachons souffrir », si ces mots n'étaient que des mots, que creuse et vaine littérature. Mais, parce que moi aussi j'ai fait un peu de France en te créant, en te donnant, j'ai le droit de tendre la main à celles qui attendent dans l'angoisse et de me pencher vers celles qui pleurent. Amies dont les enfants sont ensevelis dans la gloire, nos enfants continueront la même tâche, parce qu'il ne faut pas que vos fils, à vous, soient morts pour rien...

MARCELLE TINAYRE.

La Belgique et son Roi

Albert Ier a reçu dernièrement les délégués de la Presse ; il les a charmés par la cordialité de son accueil, réconfortés par son invincible fermeté d'âme. La reine Elisabeth ne se montra pas moins affable ni moins énergique. L'un des visiteurs nous conte, à son sujet, un souvenir touchant et charmant qui remonte aux premières années de son règne, aux temps heureux.

Le jour du baptême du prince Léopold, il y avait foule place Royale pour voir entrer le cortège à l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg. Les voitures de gala arrivèrent du palais et s'arrêtèrent au bas des degrés du temple. La reine en sortit. A côté d'elle une dame d'honneur, portant l'enfant royal, gravissait les escaliers. Les vivats retentirent et se prolongèrent. Soulevée par l'acclamation populaire, profondément émue, Elisabeth eut un de ces gestes spontanés qui passionnent les foules. Elle prit son fils dans ses bras et le tendit vers le peuple comme pour dire qu'elle le lui offrait. Sans doute, se souvint-elle de ce geste-là quand, un matin d'avril 1915, le 12e régiment de ligne, appartenant à la division de fer, se massa en carré, drapeau et musique au centre. Un peu après, elle arrivait avec le roi et le duc de Brabant, en tenue de simple soldat, sac au dos, baïonnette au ceinturon, mais sans fusil.

Le roi, après avoir rappelé les fastes du glorieux régiment, lui donna son fils aîné.

« Les princes, conclut-il, doivent être élevés à l'école du devoir et il n'en existe pas de meilleure qu'une armée comme la nôtre qui personnifie héroïquement la Nation.

» Mon fils a revendiqué comme un honneur de porter l'uniforme de nos vaillants soldats.

» Il sera très fier d'appartenir à un régiment dont les actes de bravoure et de dévouement au pays formeront une page glorieuse de notre histoire nationale. »

Le colonel répondit, puis le commandant de la compagnie conduisit le prince à sa place, où le fusil lui fut remis.

Le régiment défila ensuite devant les souverains. Le cœur de la mère dut tressaillir en voyant passer, avec les héros de Liége, de Haecht et de l'Yser, son fils âgé de treize ans et cinq mois.

Les seize quartiers du roi Albert

Quelqu'un qui a infiniment d'esprit et qui eut ce jour-là mieux que de l'esprit, a dit du roi Albert Ier de Belgique qu'il avait tout « d'un héros français » — même les mots. Il se trouve qu'historiquement cela est presque tout à fait vrai et et que, sur les seize quartiers d'Albert - Léopold - Clément - Marie - Meinrad, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, roi des Belges, sept au moins sinon huit sont sans contredit français et de vieille souche. En lui se confond le sang des rois de France avec le sang de la noblesse française, le sang même du peuple de France, et si ce n'est là qu'un jeu de la guerre à présenter aux amateurs de curiosités héraldiques, l'on peut s'en passer la distraction inoffensive. Qui sait si l'on n'y trouvera point des enseignements plus profonds et qui, moyennant la prédominence de certains atavismes, expliqueraient beaucoup de traits de caractère ?

Le roi Albert est, comme on sait, le fils du comte de Flandre, né en 1837, mort en 1905, lequel était le fils né du mariage de Léopold Ier duc de Saxe, pre-

mier roi des Belges (1790-1865), et de Louise d'Orléans (1812-1850).

Léopold Ier était fils de François de Saxe-Cobourg Saalfeld (1750-1806) et de Augusta de Reuss Ebersdorff (1757-1832). François de Saxe-Cobourg était fils de Ernest-Frédéric de Saxe-Cobourg Saalfeld (1724-1800) et de Sophie de Brunswick Wolfenbuttel (1724-1802). Augusta de Reuss Ebersdorff était fille de Henri XXIV de Reuss Ebersdorff (1724-1779) et de Caroline-Ernestine d'Erbach Schœnberg (1727-1796).

Louise d'Orléans était fille de Louis-Philippe d'Orléans, duc d'Orléans, roi des Français (1773-1850), — dont le père était Louis-Philippe-Joseph (1747-1793) et la mère Adélaïde de Bourbon Penthièvre (1753-1821) — et de Marie-Amélie de Bourbon Sicile (1782-1866) issue de Ferdinand IV, roi des Deux-Siciles (1751-1825), et de Marie-Caroline de Lorraine (1752-1814).

Voilà pour les huit quartiers paternels : Saxe-Cobourg-Saalfeld, Brunswick-Wolfenbuttel, Reuss-Ebersdorff, Erbach-Schœnberg, Bourbon Orléans, Bourbon Penthièvre, Bourbon Anjou, Lorraine : trois quartiers français, quatre si l'on admet que la Maison de Lorraine fut française.

Mais pour les quartiers maternels, il y a bien d'autres surprises. Le roi Albert eut pour mère la princesse Marie de Hohenzollern Sigmaringen (1845-1913), laquelle était fille de Charles-Antoine de Hohenzollern (1811-1885) et de Joséphine, princesse de Bade (1813-1834) ainsi nommée par sa grand'tante et marraine l'impératrice Joséphine. Joséphine de Bade était, en effet, une des filles issues du mariage de Charles, grand-duc de Bade (1786-1818), avec Stéphanie-Napoléon, fille adoptive de l'empereur Napoléon le Grand (1789-1860), fille selon la nature de Claude de Beauharnais, sénateur et pair (1756-1819), et de Adrienne de Lezay-Marnesia (1767-1791). Pour Charles, grand-duc de Bade, son père, Charles-Louis, mort sans avoir régné (1755-1801), l'avait eu de Amélie de Hesse Darmstadt (1754-1832).


Le Roi Albert, photographié au Quartier général de l'Armée belge.


Une silhouette de la Reine Élisabeth

Reprenons Charles-Antoine de Hohenzollern, époux de Joséphine de Bade ; il est fils de Charles de Hohenzollern Sigmaringen (1785-1853), le dernier de cette grande maison qui ait efficacement régné, et de Antoinette Murat (1793-1847), déclarée princesse par l'empereur Napoléon. Charles de Hohenzollern était fils de Antoine-Louis de Hohenzollern (1762-1831) et de cette princesse de Hohenzollern, née de Salm Kyrburg (1760-1841), qui avait été l'amie intime de Joséphine de Beauharnais et dont le frère, le prince de Salm, construisit le palais du quai d'Orsay — actuellement occupé par le grand-chancelier de la Légion d'honneur — et fut guillotiné à Paris en 1794.

Quant à Antoinette Murat, nièce de celui qui fut grand-amiral de France, grand-duc de Berg et roi de Naples, elle était fille de Pierre Murat, né en 1748, mort prématurément en 1792, et de Louise d'Astorg (1762-1832). Ainsi, du côté maternel : Hohenzollern, Salm-Kyrburg, Murat, d'Astorg, Bade, Hesse-Darmstadt, Beauharnais, Lezay-Marnesia : quatre sur huit quartiers français. Et quels !

Il n'est point ordinaire qu'un souverain unisse dans ses veines le sang des Bourbons de France à celui des Beauharnais, le sang des Bourbons de Sicile à celui de Murat et qu'il réconcilie ainsi le bourreau et la victime du Pizzo ; mais les moins physionomistes doivent constater que, par la taille, les traits, l'attitude, le roi Albert rappelle singulièrement sa grand'mère la reine Louise et certains princes de la Maison d'Orléans. La dominante est assurément de ce côté, auquel se rattachait étroitement le comte de Flandre.

Et maintenant, aux jeunes personnes qui savent encore dresser un écu et en déterminer les couleurs et les métaux, de former le pennon généalogique d'Albert Ier. Cela vaut la peine.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

LA

Disette Révolutionnaire

La Convention comptait parmi ses membres un boucher qui pouvait, en connaissance de cause, initier directement ses collègues aux mystères ardus de la question alimentaire. C'était Legendre, un vrai boucher de la rue des Boucheries, égorgeant les bêtes et tenant l'étal, mais non dépourvu cependant de bonnes manières puisqu'il était reçu chez les Lameth et prenait le thé chez Mirabeau avec le duc d'Orléans. Personnage, d'ailleurs, mal connu, par moments butor, par d'autres sensible, emporté, impressionnable, éloquent d'une rhétorique fougueuse et de mots à surprise dont quelques-uns sont demeurés fameux. A la séance du 21 février 1794, comme Barère venait de prononcer un discours sur la rareté croissante des subsistances et l'urgente nécessité des restrictions, Legendre, ne pouvant garder le silence en une question qu'il connaissait mieux qu'aucun de ses collègues, escalada la tribune et se lança dans une des improvisations où il excellait : sa harangue, après cent vingt-trois ans, n'est pas encore dépourvue d'actualité : « Décrétez un *Carême civique*, autrement la disette de viande se fera sentir dans toute la République. Sa compétence professionnelle se révéla par cette observation : « Aussitôt que le premier coup fut porté aux prêtres, on mangea de la viande pendant le carême; eh bien, on mangea alors des bœufs qui ne devaient être bons qu'à Pâques... Citoyens, on détruit l'espèce en mangeant *le père, la mère et les enfants!* » Legendre en concluait qu'il fallait revenir aux abstinences abolies. « Décrétez le carême que je vous propose; ou bien il viendra malgré vous. L'époque n'est pas éloignée où vous n'aurez ni viande, ni chandelle : les bœufs que l'on tue aujourd'hui ne donnent pas assez de suif pour les éclairer à leur mort ! »



Lecture d'un décret de la Convention en 1793, composition de Henri Pille.

Ce fut le cri d'alarme. Le peuple de Paris se soumit docilement; déjà il était foncièrement patriote. La Commune fit placarder un arrêté réduisant chaque bouche à une livre de viande par semaine; on faisait queue à la halle, et si les distributions s'effectuaient sans révolte, ce n'était pas sans criailleries. A quoi voulez-vous que s'occupent des commères parisiennes rassemblées, en attendant leur tour d'être servies, si ce n'est à déblatérer contre le gouvernement ?

Presque tout ce qu'on a raconté du long carême forcé auquel furent soumis nos pères de 1793 à 1795 est extrait de rapports de police assez suspects : on pourrait, avec quelque application, trouver mieux. Le temps n'est pas aux longues enquêtes de ce genre, ni aux patientes recherches parmi les documents d'archives; j'avais noté, naguère, en feuilletant certaines liasses de papiers provenant du comité de Sûreté générale, quelques indications qui me paraissent éclairer d'un jour singulier l'histoire mal connue de la disette révolutionnaire. D'abord, on y peut constater que les gouvernants ne « s'empiffraient » pas comme l'imaginait la population parisienne et qu'ils se soumettaient au contraire à un régime aussi spartiate que méritoire. Il semble que certains membres du comité de Sûreté générale, qui siège à l'hôtel de Brionne, voisin des Tuileries, prennent un repas à leur bureau, car on voit une guinguette leur fournir chaque jour deux pains de cinq sous et deux bouteilles de vin. On retrouve une facture de fromage montant à 31 livres. Parfois, le restaurateur Peyron envoie un *ordinaire* pour le dîner et un pour le souper. Je crois bien qu'on désigne encore, sous ce nom d'*ordinaire*, dans les restaurants populaires, le bol de potage garni de légumes et d'un morceau de bouilli. La bombance, on le voit, n'a rien de scandaleux. Ce qui étonnera davantage, c'est la persistance de ces exaltés patriotes à ne point varier leur frugal menu. A l'époque du 9 thermidor, la besogne « donne » fort et le comité, sans doute, est obligé à une sorte de permanence, car le nombre des *ordinaires* s'accroît en même temps que la crise. Le 9, Peyron en fournit 3; le 10, il en apporte 32; le chiffre va en augmentant jusqu'au 17 où les membres du comité consomment dans la journée 64 *ordinaires*. Et cela se prolonge durant un mois. Comme ils étaient — sauf variations — au nombre de douze, il est permis de supposer qu'ils nourrissaient des hôtes de passage ou que les chefs des divers bureaux partageaient leurs repas; car, quelque résolu que soit un homme à se contenter du strict nécessaire, il ne semble pas qu'un estomac puisse supporter une telle monotonie de nourriture.

L'étonnement se transforme en admiration à considérer, d'après les mêmes documents, que ces farouches républicains, alors qu'ils s'efforçaient d'absorber tant de bouilli, faisaient servir du rôti et des plats fins à leurs prisonniers. Il y avait des détenus au comité de Sûreté générale; les suspects, arrêtés dans Paris ou ailleurs par les agents d'exécution, séjournaient quelques heures à l'hôtel de Brionne, en attendant un interrogatoire ou leur transfèrement en quelque prison. Or, le restaurateur Peyron était aussi chargé de leur fournir la pitance, et c'est ainsi qu'on retrouve, dans le même carton d'archives, des *additions* telle que celle-ci : « Pour deux détenus : potage, fricandeau, chapon, vin, bière »; ou encore : « Veau rôti, dindonneau, poire, prunes, vin, bière ». Le prix des menus pour les prisonniers était rarement inférieur à 3 livres; l'*ordinaire* des membres du comité coûtait treize sous. Bel exemple d'abnégation qu'on ne saurait trop publier. Tout de même; il y a là quelque chose qui n'est pas clair, et je me représente mal Vadier ou Amar qui passaient pour de fins gour-



Un assignat de 1,000 francs (nivôse an III).

mets, s'obstinant — ne fût-ce que par ostentation patriotique — à dîner, trente jours de suite, d'une tranche de bœuf bouilli, tandis que de la geôle voisine montait jusqu'à eux le fumet des dindonneaux qu'ils offraient aux aristocrates incarcérés par leurs ordres.

La tradition du pot-au-feu paraît s'être perpétuée aux comités de la Convention jusqu'aux derniers jours de l'Assemblée, car on l'y retrouve un an après thermidor, et Larevellière-Lépeaux, alors membre du comité de Salut public, lui a donné dans ses *Mémoires* un souvenir attendri. La disette sévissait toujours et le peuple de Paris commençait à perdre patience. Comme il ne savait à quoi s'en prendre de la pénurie des denrées, il accusait d'impéritie les comités qui étaient les ministères de ce temps-là. L'un des membres du Salut public, Roux, de la Haute-Marne, était le délégué à l'approvisionnement — nous dirions aujourd'hui le ministre du ravitaillement. On l'avait choisi parce qu'il avait géré, avant la Révolution, les affaires d'un couvent de bénédictins auquel il avait assuré largement la bonne chère. C'était un jovial et honnête garçon, gros, court, rond et joufflu, très persuadé de sa propre habileté et n'étant embarrassé que du poids de sa gloire. Doué, d'ailleurs, d'un larynx d'acier et de poumons d'airain, il pouvait pérorer tout un jour sans fatigue, et c'est à lui qu'on renvoyait les 2,000 ou 3,000 femmes qui, très fréquemment, poussées par un ramassis de mauvais sujets, se présentaient à la Convention, réclamant du pain et menaçant d'étrangler tous les députés.

Les bureaux de Roux étaient dans les combles des Tuileries ; on y parvenait par un escalier très long, très raide et très étroit. La bande tumultueuse s'y engageait résolument ; quand la tête de la colonne arrivait enfin en haut, Roux sortait de son cabinet, paraissait sur le

		25 Thermidor	28
95	C^ne Veldonnet	30 Thermidor	trois, B
NUMÉRO DE REGISTRE.	NOM DU CONSOMMATEUR.	DATES DES DISTRIBUTIONS.	LIVRES DE VIANDE.

SECTION Bte De Moulins

La Citoyenne Veldonnet maison natio domicilié rue Dela Fonderie n° 95 recevra régulièrement les Quintidi et Décadi de chaque Décade, pendant les mois de Messidor et de Thermidor, chez le Citoyen Defrance Boucher de la Section, rue Des Moineaux la quantité de une livre demi livres de Viande pour son ménage composé de trois Bouches, suivant sa déclaration vérifiée par les Comités, à raison de demi-livre par bouche tous les cinq jours.

Délivré par les Comités Civil et de Bienfaisance réunis de ladite Section, le 1er messidor de l'an 3 de la République une et indivisible.

Une carte de viande sous la Convention (1er messidor an III).
(Document communiqué par M. Aulard ; extrait de la « Révolution française ».)

palier, demandait le silence, et il commençait une harangue dont la durée était de trois, quatre ou six heures s'il le fallait, suivant l'obstination des pétitionnaires à tenir pied. Je cite textuellement Larevellière, et s'il s'est rendu coupable de quelque exagération, je lui en laisse la responsabilité.

Les interruptions, les clameurs, les menaces étaient impuissantes à arrêter la rhétorique de l'ancien économe des bénédictins ; il accrochait une période à l'autre sans perdre le temps de respirer. Etourdies, assommées, écrasées de fatigue, rassasiées de vaines paroles, les manifestantes se défilaient peu à peu ; les premières à quitter la place étaient celles qui, demeurées au bas de l'escalier bondé, n'entendaient rien et se demandaient ce qui pouvait bien se passer là-haut. Puis les étages se vidaient l'un après l'autre ; on s'en allait sans mot dire, sur la pointe des pieds, pour ne pas gêner l'orateur. Seules tenaient bon les malheureuses qui avaient grimpé les premières et qui, recevant en pleine face le torrent d'éloquence du citoyen délégué, n'osaient faire demi-tour par déférence pour ce haut fonctionnaire. Quand la multitude était enfin réduite à un petit nombre, Roux congédiait ces bonnes citoyennes par quelques paroles émues de paix et d'espérance, et il rentrait à son cabinet, aussi satisfait et tranquille que s'il eût tenu à sa disposition dans Paris tous les blés de l'Afrique et de la Sicile.

Au comité, Cambacérès qui en était alors le président, venait tous les matins, vers dix heures. Son premier soin était de préparer un fort pot-au-feu. Ses collègues ne se présentaient point avant deux heures de l'après-midi ; ils arrivaient l'un après l'autre, et, sur la question : « Président, y a-t-il quelque chose de nouveau ? », à quoi, habituellement, il était répondu : « Mais non ! » Chacun se dirigeait vers la marmite, soulevait le couvercle, tirait une tranche qu'il mangeait sur un morceau de pain coupé à une miche posée sur la table. C'était tout à fait lacédémonien, encore que le brouet embaumât toute la pièce. Cambacérès, dont le principal titre de gloire subsistant aujourd'hui reste de s'être montré l'un des plus raffinés gourmands de son temps, était homme à le surveiller lui-même et à l'écumer de ses mains aristocratiques. Je sais bien qu'en poursuivant la lecture des *Mémoires* de Lareveillère-Lépeaux, on trouverait, quelques pages plus loin, mention d'une langue de veau qui, certain jour, remplaça le bouilli ; puis d'un beau turbot, qui remplaça la langue de veau ; puis d'une forte pièce de pâtisserie... Mais je demeure incrédule. Larevellière, bossu, comme chacun sait, n'était pas sans fiel.

G. LENOTRE.



Volontaires de la Révolution se partageant le pain.



Volontaires de la Révolution se partageant la viande.

(D'après des gravures du temps (collection Gabriel Cottreau) publiées dans les *Lettres de F.-Y. Jolicler*c (Librairie Perrin et Cie)



Louis XIV en promenade
(Dessin de Guilleminot).

UNE Répétition « d'ESTHER »

PIÈCE EN UN ACTE EN VERS
Représentée à l'Odéon pour la 1re fois le 23 janvier 1918.

PERSONNAGES :

Louis XIV . . . MM. VOUTHIER
Racine . . . . VARGAS
Le comte de Murçay. DEBU OURT
Le marquis de Dangeau DROIN
La marquise de Maintenon. . . Mme Odette de FELH
Mlle de La Maisonfort. Mlle GUÉREAU

Mme de Coigné. — Mlle de Lastic. — Mlle de Marsilly. — Mlle de Gage. — Mlle de Beaulieu. — Mlle de Veilhan. — Mlle de Grancourt. — Mlle d'Abancourt. — Mlle de Clapion.



Mme de Maintenon et sa nièce, par L.-E. Ferdinand
(Musée de Versailles).

La scène se passe en décembre 1688, à Saint-Cyr. Une pièce voisine de la salle de la Communauté dont un grand voile de velours, au fond, la sépare. A gauche, galerie donnant sur le jardin.

Au lever du rideau les demoiselles de Saint-Cyr, assises par petits groupes, sont occupées à des ouvrages de dame.

SCÈNE PREMIÈRE

MLLES DE LASTIC, DE MARSILLY, DE GAGE, DE BEAULIEU, DE MORNAY, DE VEILHAN, DE GRANDCOURT, D'ABANCOURT, DE CLAPION, DE LA MAISONFORT.

Au lever du rideau, on entend une cloche sonner.

Mlle DE LASTIC, *prêtant l'oreille.*

Ecoutez !

Mlle DE VEILHAN

Quatre coups? C'est nous que l'on appelle!

Mlle DE MARSILLY

Non. Pour les Rouges, c'est l'heure où, dans la [chapelle,
Le chœur dont on accueille ici Sa Majesté
Sur l'orgue de Nivers doit être répété.

Mlle D'ABANCOURT, *fredonnant, à mi-voix*

« Grand Dieu, sauve le Roi ! »

Mlle DE CLAPION, *se levant.*

Si l'on prêtait l'oreille,
On l'entendrait comme un bourdonnement d'abeille!

Mlle DE LASTIC

Restons, en attendant, notre aiguille à la main !

Mlle DE GRANCOURT

Bonne mère doit voir notre travail demain.

Mlle DE BEAULIEU

Coudre, c'est ennuyeux !

Mlle DE GAGE

Je hais la broderie !

Mlle DE MARSILLY

On ne peut pas toujours jouer la comédie !

Mlle DE MORNAY

Surtout lorsque l'auteur vient ici chaque jour
Nous faire répéter chacune, tour à tour :
Avec quel soin pieux il nous apprend nos rôles !

Mlle D'ABANCOURT

Comme le mien est lourd pour mes faibles épaules!
Enfin, j'ai tant prié que Dieu ne voudra pas
Que, dans son texte, Aman fasse quelque faux pas.



Le roi dans sa calèche accompagné de la Cour.

Mlle DE CLAPION

Le moment approche où, tant de fois répétée,
« Esther », devant le Roi, sera représentée.
Le Roi!... Monsieur Racine est troublé comme moi!

Mlle DE LASTIC

Oh! l'auteur, entre nous, je comprends son émoi.
Pour avoir entrepris, après « Iphigénie ».
D'écrire « Esther », il faut...

Mlle DE MORNAY

Qu'il ait bien du génie!

Mlle DE VEILHAN

Et si nous revoyions nos rôles une fois ?
Nous sommes toutes là pour répéter, je crois:
Esther !

Mlle D'ABANCOURT

Aman !

Mlle DE MARSILLY

Zarès !

Mlle DE CLAPION

Et Mardochée !

Mlle DE GAGE

Un garde !

Mlle DE MORNAY

Hydaspe !

Mlle DE LASTIC

Assuérus !

Mlle DE GRANCOURT

Je souffle !

Mlle DE BEAULIEU

Je regarde !

Mlle DE LASTIC

Mais il nous manque Elise !

Mlle DE MORNAY

Elle n'est donc pas là?

Mlle DE MARSILLY, *appelant.*
Mademoiselle de la Maisonfort !

Mlle DE LA MAISONFORT
Voilà.

Mlle DE MORNAY
A quoi rêvais-tu donc, ô belle soucieuse

Mlle DE LA MAISONFORT
Moi ? je vous écoutais...

Mlle DE VEILHAN
Triste et silencieuse,
Tes larmes, tes soupirs et tes regards baissés
Sur tes tourments secrets nous en disent assez.
Qu'as-tu donc ?

Mlle DE LASTIC
Un chagrin ?

Mlle DE GAGE
Ou bien quelque nouvelle ?

Mlle DE LA MAISONFORT
Je n'ai rien...

Mlle DE LASTIC
Cependant...

Mlle DE VEILHAN, à Mlle d'Abancourt.
Elle pleure !

Mlle DE BEAULIEU
Qu'a-t-elle ?

Mlle DE MARSILLY
Ah, je devine !... elle est amoureuse !

Mlle DE LA MAISONFORT, *faiblement.*
Mais non !

Mlle DE GRANCOURT, *interrogeant.*
Est-il riche ?

Mlle DE VEILHAN, *idem.*
Est-il beau ?

Mlle DE MORNAY
Jeune ?

Mlle DE CLAPION
Noble ?

Mlle D'ABANCOURT
Son nom ?

Mlle DE MARSILLY
Bonne mère est là-bas, avec la classe verte...
On peut causer.

Mlle DE LASTIC, *allant fermer la fenêtre.*
Fermons cette fenêtre ouverte.

Mlle DE CLAPION
Raconte, maintenant !

Mlle DE MORNAY
Je veux savoir.

Mlle DE GAGE
J'en bous.

Mlle DE GRANCOURT
Moi, j'en meurs !

Mlle DE BEAULIEU
Ce secret va rester entre nous.

Mlle DE LA MAISONFORT
Eh bien, oui, c'est vrai... j'aime à mourir... [je l'aime !
Et je souffre !... et je cherche à m'étourdir moi-[même...
C'était notre voisin, il partageait nos jeux...
L'un près de l'autre, ainsi, nous grandîmes tous [deux...
Il m'appelait sa sœur... et je me laissai prendre
A la douceur de cette amitié si tendre...
Et je l'aimais, comme il m'aimait, sans le savoir...
Et pour toujours, nos cœurs s'étaient donnés ! Un [soir,
Sous les grands peupliers qui bordent nos prairies
Dans l'or roux des couchants nos mains se sont [unies
Et nous nous sommes fait un éternel serment.

Mlle DE LASTIC
Mais qui t'empêche, alors, d'épouser ton amant ?

Mlle D'ABANCOURT
Est-ce un ordre du Roi ?

Mlle DE VEILHAN
Ses parents ?

Mlle DE CLAPION
Ta jeunesse ?

Mlle DE MARSILLY
Voudrais-tu, de Saint-Cyr, devenir chanoinesse ?

Mlle DE GAGE
Quel est ce grand obstacle ?

Mlle DE LA MAISONFORT
Interrogez d'Hozier :
Noirterre est sans noblesse et Jean est roturier.
Et mon père, trop fier d'un nom sans défaillance,
N'a pas autorisé cette mésalliance,
Car un tel mariage aurait pu faire tort
Aux trois tours d'or sur fond d'azur des Maisonfort !

Mlle DE VEILHAN
Alors ?

Mlle DE LA MAISONFORT
A Jacques Deux il offrit son épée
Pour combattre Guillaume et sa folle équipée.
Il est parti se battre, et veut, sur son blason,
D'un courage héroïque écrire le renom.
Cent ans de parchemin valent moins, dans l'histoire,
Que l'éclat radieux d'une seule victoire.
Et le plus beau quartier de noblesse est celui
Que, vainqueur, on n'a point fait à son ennemi !
Depuis, le cœur serré de mortelles alarmes,
Je l'attends... et voilà le secret de mes larmes !
Que devient-il ?... vit-il seulement ?... et j'ai pour...
Rien ne passe ces murs du monde extérieur !...

Mlle DE MORNAY
Ne pleure pas, il reviendra !

Mlle D'ABANCOURT
Courage !

Mlle DE CLAPION
Espère !

(Cloche au lointain.)

Mlle DE LASTIC
La cloche !... C'est pour nous. Et voici Bonne mère !..

Mlle DE VEILHAN
Taisons-nous !

Mlle DE GRANCOURT
Reprenons nos ouvrages. Il faut
Qu'elle ne puisse pas nous surprendre en défaut !

(Elles se remettent à leurs broderies.)

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme DE MAINTENON, Mme DE COIGNÉ

Mme DE MAINTENON
J'aime vous voir goûter, en poussant vos aiguilles,
Les tranquilles plaisirs du foyer, ô mes filles !
Maintenant il est temps de laisser vos travaux
Et d'aller au jardin goûter quelque repos.
Chacune d'entre vous, à sa tâche adonnée,
A son labeur fixé pour toute la journée
Dans ce pieux asile où la bonté du Roi
Groupa votre jeunesse aimable autour de moi.
De vos jeux innocents, lorsque vous serez lasses,
Vous irez, regagnant en silence vos classes,
Avec zèle étudier l'histoire de nos rois
Et du plus glorieux apprendre les exploits.
Madame de Coigné vous tiendra compagnie.
Allez!

(Elles sortent.)

SCÈNE III

Mme DE MAINTENON, RACINE

Mme DE MAINTENON
Voici l'auteur de notre tragédie.
Eh bien, Monsieur Racine, êtes-vous satisfait ?

RACINE
Si je me puis louer de tout ce que j'ai fait
C'est à vous que je dois, Madame la Marquise,
De contenter le Roi sans offenser l'Eglise.
Vous savez mon angoisse et ma perplexité
Revenir au théâtre, après l'avoir quitté
Depuis douze ans — et par une pièce enfantine! —
Lorsque l'on est poète!...

Mme DE MAINTENON
Et que l'on est Racine!

RACINE
Pourtant, Dieu m'a permis de la mener à bien.
« Esther » est, grâce à vous, une œuvre de chrétien.
D'un des plus beaux récits de l'Ecriture sainte
J'ai pu sanctifier les murs de cette enceinte!...
Ah, Madame, quels soins vous mîtes à monter
L'humble pièce que vous allez représenter!
Bérain peint les décors. Moreau fit la musique.

Mme DE MAINTENON
Et le Roi, généreux et toujours magnifique,
Nous a prêté l'éclat de ses plus purs joyaux!

RACINE
Et pour m'interpréter, Madame, les plus beaux
Parmi les noms de tout l'armorial de France!

Mme DE MAINTENON
N'avez-vous point, comblant toute mon espérance,
Ecrit pour mes enfants ce poème sacré
Auquel, Monsieur, Dieu semble avoir collaboré ?
Oui, j'ai voulu doter mes pauvres jeunes filles
De l'éducation des plus riches familles.
Je pare leur esprit, je soigne leur beauté
Et je veux, quand, le jour, elles ont récité
Les exploits de Cyrus, vainqueur de la Médie
Les amuser, le soir, par une comédie.
Mais vous parlez si bien ! langage des cœurs
Qu'« Andromaque » troubla l'âme de ses acteurs
Et mes jeunes enfants exprimant, quant au reste,
Avec trop de chaleur la passion d'Oreste,
D'Hermione et Pyrrhus l'énamouré transport
La jouèrent trop bien pour la jouer encor!

RACINE
C'est pour les divertir sans corrompre leur âme
Que j'écrivis « Esther » sur votre ordre, Madame,
Et je voudrais que l'on n'y vît, en vérité,
Que mon obéissance et que ma piété!

Mme DE MAINTENON
Non point. C'est, au contraire, une œuvre magni-[fique
Soyez-en sûr, monsieur. Et si, par la critique
Nous ignorons encor le jugement porté,
Je connais, moi, celui de la postérité :
« Esther est un chef-d'œuvre et sera sans égale. »

RACINE
Je tremble, cependant, et je crains la cabale.
« Phèdre » a-t-elle, autrefois, désarmé les jaloux ?

Mme DE MAINTENON
L'opinion du Roi seule importe pour nous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE DE MURÇAY, Mme DE COIGNÉ

LE COMTE
Je précède le Roi, madame la Marquise.

Mme DE MAINTENON
Le Roi !

LE COMTE
Sa Majesté, sans que l'on vous le dise,
Vous surprendre aujourd'hui, décidant de venir,
J'ai crevé mon cheval pour vous en prévenir.

Mme DE MAINTENON à Mme de Coigné.
Du jardin, sans tarder, que l'on ouvre la porte
Par où passe le Roi, quand il vient sans escorte,
Tandis que nos enfants, par mes soins apprendront
L'honneur qu'elles en vont recevoir, et feront
Autour du souverain, dont l'amour les protège,
De leurs jeunes beautés un gracieux cortège.

Au comte.

De me permettre ainsi que tout soit préparé
De votre attention, comme je vous sais gré :
Servir le Roi, monsieur, avec autant de zèle
C'est se montrer pour lui mieux qu'un sujet fidèle,
Et votre empressement l'honore autant que nous.

A Racine.

Mais, cet ami si sûr, ne le connaissez-vous ?

Elle présente le comte.

Le comte de Murçay, le frère de ma nièce.

Elle sort.

SCÈNE V

LE COMTE, RACINE

LE COMTE

Toute la cour, monsieur, s'émeut de votre pièce,
Et chacun des propos sur elle répété
Ne fait qu'accroître encor sa curiosité.
On n'entend plus parler que de votre mérite,
Souffrez que je m'y joigne et vous en félicite !
Si l'on en croit, d'ailleurs, ces indiscrétions,
Votre ouvrage est rempli de tant d'allusions !
A l'altière Vasthi quand, peignant sa disgrâce,
Vous faites succéder Esther, pleine de grâce,
Sur l'une et l'autre on met un nom. Assuérus
Serait un roi que nous aimons pour ses vertus.

RACINE

C'est cela que l'on dit ?

LE COMTE

Et l'on ajoute même
Que l'orgueilleux Aman, puni pour son blasphème,
Est, dans votre récit, un ministre brutal
Tandis que de Sion le troupeau virginal
Ne serait de Saint-Cyr qu'une peinture aimable.

RACINE

De tant d'inventions me croyez-vous capable ?

LE COMTE

Il n'est pas défendu d'être bon courtisan
Et pour louer un Roi généreux et puissant
De prendre le moyen de quelque allégorie.

RACINE

Eh, monsieur, c'est chercher bien loin la flatterie!
N'y voyez donc, plutôt, que le rapprochement
Que pour notre bonheur et notre enseignement
Au poète a permis la sagesse divine.

LE COMTE, *s'inclinant.*

La cour vous donnera raison, monsieur Racine!

SCÈNE VI

LES MÊMES, Mme DE MAINTENON, Mme DE COIGNÉ, LE MARQUIS DE DANGEAU, LOUIS XIV, LES DEMOISELLES DE ST-CYR DE LA SCÈNE 1re.

DANGEAU

Sa Majesté le Roi!

Mme DE MAINTENON

C'est, Sire, en vérité
Un grand honneur pour nous, que Votre Majesté
Nous veuille bien surprendre au milieu de l'étude.
Mais, de tant de bontés, nous avons l'habitude
Et Saint-Cyr est heureux que le plus grand des [rois,
Ne l'oubliant jamais, y vienne quelquefois !

LE ROI

J'aime cette maison, vous le savez, Madame.
Entre ces murs pieux tout reflète votre âme
Tout est calme, douceur, travail, sérénité,
En ces lieux réunis par votre charité.
Mais, quelles sont autour de nous, ces jeunes filles?

Mme DE MAINTENON

Sire, vous connaissez le nom de leurs familles.

Elle les présente.

Mesdemoiselles de Clapion... d'Abancourt...
Mornay... la Maisonfort...

LE COMTE, *à part, la dévisageant.*

C'est elle !

Mme DE MAINTENON

De Grancourt !

LE ROI

Je connais en effet, madame la Marquise,
Ces noms dont mon blason royal se fleurdelise,
Et leurs vaillants exploits les rendent à mes yeux,
En me les rappelant, un peu plus précieux.
Mais de tous ces enfants, quelle tâche assidue,
Ma soudaine visite a-t-elle interrompue ?

Mme DE MAINTENON

C'est l'heure consacrée aux récréations
Sire; à jouer « Esther », nous nous préparions.

LE ROI

Et je vois que monsieur Racine vous dispense
Les précieux conseils de son expérience :
On ne saurait trouver de maître plus parfait.

RACINE

Sire, ces enfants ont tant d'esprit !

LE ROI

En effet !
Mais où répétez-vous, madame, votre pièce ?

Mme DE MAINTENON

Dans le salon d'honneur qui touche cette pièce
Où nous réunissons notre Communauté
Sous la protection de Votre Majesté.

LE ROI

Eh bien, puisqu'à jouer « Esther », elles sont prêtes
Madame, appelez-y vos jeunes interprètes :
Que rien ne soit changé, si ce n'est seulement
Que j'entends prendre part à leur délassement.
A moi seul, aujourd'hui, je ferai le parterre !
Et je vous jugerai...

RACINE

Comme un roi!

LE ROI, *regardant les jeunes filles avec tendresse.*

Comme un père!

A Dangeau.

Marquis !

DANGEAU

Sire ?

LE ROI

A côté qu'on m'apporte un fauteuil.
Et pour qu'on n'entre point, demeurez sur le seuil!

Il sort suivi de tout le monde. Mlle de la Maisonfort sort la dernière. Le comte de Murçay l'arrête au passage.

SCÈNE VII

LE COMTE, Mlle DE LA MAISONFORT

LE COMTE

Mademoiselle, un mot !

Mlle DE LA MAISONFORT, *s'arrêtant machinalement.*

Monsieur ?

LE COMTE

C'est une lettre...
Mlle DE LA MAISONFORT, *allant s'éloigner.*

Mais, monsieur !

LE COMTE

Que l'on m'a prié de vous remettre.

Bas.

J'arrive d'Angleterre !...

Mlle DE LA MAISONFORT

Oh ciel !...

Elle prend la lettre.

Excusez-moi
Si je ne puis pas mieux vous cacher mon émoi.
Sans nouvelles depuis qu'il a quitté la France
Je doutais...je craignais...Quand on vit d'espérance,
Si vous saviez ce qu'est un bout de papier blanc
Que l'on attend, monsieur, et qu'on ouvre en [tremblant.

Elle lit.

« Blessé grièvement sur le champ de bataille.. »
Ah Dieu !

LE COMTE, *la soutenant.*

Remettez-vous, de grâce !

Mlle DE LA MAISONFORT

Je défaille!

LE COMTE, *regardant avec inquiétude autour de lui.*

On va venir et nous surprendre !

Mlle DE LA MAISONFORT

Il est blessé !...
Et près de toi, je ne puis, ô mon fiancé,
Soulager ta blessure, en y versant mes larmes!

LE COMTE

Mademoiselle, prenez garde...

Mlle DE LA MAISONFORT, *se remettant et lisant.*

« Si, des armes
Le sort m'était fatal, je veux, ô ma Beauté
Que vous sachiez que le dernier nom répété
Par ma lèvre expirante est encore le vôtre... »

Elle laisse le papier tomber.

Ah !... son trépas, bientôt, sera suivi d'un autre !

LE COMTE

Mais, mademoiselle, il n'est pas mort !

Mlle DE LA MAISONFORT

Quoi ?

LE COMTE

Laissé
Pour tel, des médecins accourus l'ont pansé.
Quand j'ai revu, plus tard, mon brave camarade
Penché sur lui, le roi lui donnait l'accolade,
Et pour récompenser son action d'éclat
Le créait chevalier au milieu du combat.
Il achève à présent là-bas de se remettre.
Mais je n'avais pas pu vous donner cette lettre
Plus tôt. On n'entre point comme on veut en ces [lieux !
Il me fallut attendre...

Mlle DE LA MAISONFORT

Il vit... et glorieux !
Et son sang répandu, du mien le rendant digne,
Par un blason rougi de cette gloire insigne,
Ce sera désormais à mon père inhumain
Qu'il fera de l'honneur en demandant ma main.

LE COMTE

Remettez-vous. On vient. Si c'était la Marquise...

SCENE VIII

LES MÊMES, Mlle DE LASTIC

Mlle DE LASTIC, *du fond.*

On ne peut commencer la pièce sans Elise !
Le Roi vient de s'asseoir. On n'attend plus que toi.

LE COMTE *à* Mlle *de la Maisonfort.*

Reprenez vos esprits et calmez votre émoi.

Mlle DE LA MAISONFORT, *priant à genoux.*

Soyez béni, Seigneur, qui donnez la victoire !

Mlle DE LASTIC, *s'agenouillant aussi au fond de la scène.*

A toutes, accordez une bonne mémoire
Et faites que le Roi s'intéresse à nos jeux !

(Venant chercher Mlle de la Maisonfort.)

Là, ta prière est faite... et viens... tu joueras
mieux !...

SCENE IX

LE COMTE *seul.*

Ni le bruit de la cour, ni le choc des batailles
Ne franchissent jamais, ô Saint-Cyr, tes murailles.
Et pourtant il suffit du cœur d'une enfant pour
Que tes murs soient trop bas pour arrêter l'amour!

SCENE X

LE COMTE, RACINE

LE COMTE

Il ne manque plus rien, monsieur, à votre gloire
Jamais poète n'eut un pareil auditoire.
Le Roi !... Le Roi lui-même, unique spectateur,
De votre tragédie écoutant la primeur.

RACINE

Je n'étais pas autant ému pour « Alexandre ».

LE COMTE

Peut-être pourrions-nous discrètement entendre...

Il va au rideau, le soulève doucement. On voit sur des fauteuils, tournant le dos au public, le Roi et Mme de Maintenon. Devant eux, les jeunes files de Saint-Cyr sont groupées pour le premier acte d'« Esther ».

SCENE XI

LE COMTE, RACINE,

et de l'autre côté du rideau : LE ROI, Mme DE MAINTENON, Mlle DE VEILHAN, Mlle DE LA MAISONFORT, etc., etc.

Mlle DE VEILHAN, *récitant.*

« Est-ce toi, chère Elise? O jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux !
Toi qui de Benjamin comme moi descendue
Fut de mes premiers ans la compagne assidue
Et qui du même joug souffrant l'oppression... »

Le comte laisse retomber le rideau.

LE COMTE

Le Roi, monsieur, écoute avec attention,
Et, dès les premiers mots de ce pieux poème,
Semble à votre récit prendre un plaisir extrême.
Quel merveilleux poète êtes-vous donc resté?

RACINE

Je n'offre plus à Dieu que mon humilité
Et c'est son nom sacré que dans « Esther »
[j'honore,

LE COMTE

Relevons ce rideau quelques instants encore.

Il relève le rideau. On voit les jeunes filles groupées autour d'Esther et d'Elise.

Mlle DE LA MAISONFORT, *récitant.*

« Ciel ! Quel nouvel essaim d'innocentes beautés
S'offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés?
Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte ?
Prospérez, cher espoir d'une nation sainte,
Puissent jusques au ciel »...

Elle hésite et se reprend.

puissent jusques au ciel...

RACINE

O Dieux !

Mlle DE LA MAISONFORT

Je ne sais plus !

Essayant de se rattraper.

... au ciel...

Brouhaha autour d'elle. « Esther » est interrompu. Le comte laisse retomber le rideau.

RACINE

Ah ! coup mortel.

Sa mémoire en défaut se trouble et s'embarrasse..

LE COMTE

Qu'arrive-t-il ? Je cours m'informer...

RACINE

O disgrâce !

Quel affront imprévu vient de tomber sur moi !
Ah ! malheureux auteur !... que va dire le Roi ?...
A ses regards, voilà ma pièce compromise.

(Il tombe sur une chaise.)

SCÈNE XII

RACINE, Mlle DE LA MAISONFORT

Mlle DE LA MAISONFORT, *sans voir Racine.*

Quel éblouissement m'a soudainement prise ?...
Et quel trouble laissant mon vers inachevé !...
Il vit !... et glorieux !... n'aurais-je point rêvé ?
Blessé !... guéri !... le Roi lui donnant l'accolade...
Et tout cela passant à travers ma tirade,
Alors je n'ai pas pu maîtriser mon émoi !

RACINE

Ah! mon enfant, qu'arrive-t-il?... devant le Roi!...
Vous tromper de la sorte... hésiter!... vous [reprendre...
Vous interrompre enfin... et causer cet esclandre!...
Jamais le Roi ne nous pardonnera!... Comment
N'avez-vous point songé, dans un pareil moment,
Que l'auteur avait mis en vous sa confiance
Que vous la trahissiez par cette défaillance,
Et qu'en vos mains tenir sa réputation
Valait de votre part un peu d'attention.

Mlle DE LA MAISONFORT

Pardonnez-moi, monsieur, je n'étais plus moi- [même.
Si vous saviez combien je suis heureuse !... Il [m'aime!

RACINE

Il vous aime !... et ce mot aura toujours suffi
Pour excuser l'amour et tout le mal qu'il fit !...
Courez après la gloire, infortunés poètes,
Rois puissants, conquérants insensés que vous êtes
Et parce qu'une enfant aimait un autre enfant
Tout s'écroule devant votre orgueil triomphant !
Ah ! vous avez raison: l'Amour est bien le maître
Et c'est encor celui qui croit mieux le connaître
Par un juste retour qui le connaît le moins!
A le bannir d' « Esther » j'avais mis tous mes soins
Et voilà qu'exilé de cette tragédie,
Il y rentre pourtant autrement... par la vie!
Mais puisqu'il nous l'a donnée—et de cette façon—
Inclinons-nous devant cette grande leçon !

Mlle DE LA MAISONFORT

De tant de maux l'amour est-il donc responsable
Que sur lui vous teniez un langage semblable ?
Je sais que mieux que vous nul n'en connaît les lois
Mais dans un cœur qui bat pour la première fois,
Pourquoi chercher, monsieur, les ardeurs tourmen- [tées
De tant d'âmes par vous jusques au fond scrutées ?
« Andromaque », « Hermione » ou « Roxane », mes [sœurs ?
Vous n'avez devant vous qu'Iphigénie en pleurs
Qui souffre, qui soupire et qui se désespère
En maudissant le ciel de la rigueur d'un père.

RACINE, *comprenant.*

Voilà donc le secret de ce funeste émoi ?

Mlle DE LA MAISONFORT

Dans mon trouble profond, il fut plus fort que moi.
Ah, monsieur! je comprends combien ma faute est [lourde
Mais dois-je à mes pleurs voir votre âme rester [sourde?
Je ne me défends point... je pleure seulement...
Je pleure... et c'est encor mon meilleur argument..
Un poète irrité doit-il être inflexible ?...

RACINE

Comment pourrais-je donc demeurer insensible,
Mademoiselle, quand sur mon cœur ont coulé
Les larmes d'Andromaque et de la Champmeslé ?
Tandis que vous parlez et que je vous écoute
C'est le passé lointain, venant goutte par goutte
Par chacun de ces pleurs qui tombent de vos yeux,
Vivifier un cœur qui se croyait trop vieux.
C'est toute ma jeunesse et c'est toute la vôtre,
Qui fait surgir, soudain, s'unissant l'une à l'autre,
Tous vos désirs ardents, tous mes rêves enfuis,
Qui mêlent les hiers avec les aujourd'huis !
Ah! que de doux espoirs dans les soupirs d'une âme
Et que de souvenirs dans des larmes de femme!...
Allons, ne pleurez plus... Cet hymen désiré
Sera par nous, d'un roi généreux, imploré,
Et s'il le refusait au poète en disgrâce
Votre beauté touchante obtiendrait notre grâce!

SCÈNE XIII

TOUS LES PERSONNAGES

LE ROI, *à Racine.*

Ce que j'ai vu d'« Esther » m'a fort intéressé.
Vous vous êtes, monsieur, encore surpassé
Et cette tragédie à votre nom illustre
Par un nouveau chef-d'œuvre ajoute un nouveau [lustre!

RACINE

Sire, vous me comblez... cet éloge !... Et pourtant,
Je craignais..devant vous,cette enfant se trompant,
Par sa faute, un instant, la pièce interrompue !

LE ROI

De ce trouble, monsieur, la cause m'est connue
Ne vous alarmez pas, je le veux oublier.
De Londres, ce matin, j'ai reçu le courrier :
Des officiers français la phalange héroïque
Se conduisit, là-bas, de façon magnifique.
Je sais tous leurs exploits et le Roi montrera
Au plus brave d'entre eux qu'il n'est pas un ingrat.

Il tend un papier à Mme de Maintenon.

Mme DE MAINTENON

« Ordre du Roi ».

LE ROI

Lisez.

Mme DE MAINTENON, *lisant.*

« A Monsieur de Noirterre...

Mlle DE LA MAISONFORT

Ciel !

Mme DE MAINTENON

... Créé chevalier par le roi d'Angleterre,
Est enjoint d'épouser, aussitôt son retour,
Mademoiselle de La Maisonfort, et pour
Montrer en quelle estime il tient cette alliance,
Touché par tant d'amour et par tant de vaillance,
Le Roi les dotera tous deux. Signé. Louis. »

Mlle DE LA MAISONFORT, *tombant à genoux.*

C'est le ciel qui s'entr'ouvre à mes yeux éblouis !...
Sire, quelle bonté !... quelle magnificence !...

LE ROI

Au soldat ne voulant que cette récompense,
Je n'avais pas le droit de ne point l'accorder
Puisqu'il avait celui de me la demander.

Aux jeunes filles.

Maintenant, mes enfants, allez à la chapelle.
A de nouveaux combats la gloire nous appelle
Car l'ennemi s'apprête à se jeter sur nous.
Joignez vos jeunes mains et priez à genoux
Pour qu'un Dieu tout-puissant, comblant notre [espérance,
Donne une fois de plus la Victoire à la France !

— RIDEAU —

GUY DE TÉRAMOND.

LA MUSIQUE

CLAUDE DEBUSSY

Ce grand musicien vient de succomber à un mal qui, depuis quelques mois, laissait pressentir le fatal dénouement. Il part dans la force de l'âge. Il était né en 1862.

Il restera comme un des artistes originaux de ce temps. D'abord incompris du public, accueilli avec défiance dans les concerts où furent exécutées ses premières œuvres, tout à coup il s'imposa. Le drame lyrique de Pelléas *et* Mélisande, *représenté en 1902, obtint un succès retentissant. Ceux-là même qui contestaient le talent de l'auteur se firent ses apologistes enthousiastes. Le « debussysme » devint une sorte de religion... Le critique Pierre Lalo contribua plus que tout autre à former autour d'elle une atmosphère d'admiration et de sympathie. Il va vous dire ce que Claude Debussy a apporté de nouveau à la musique française.*

Revoyez par la pensée l'*Après-midi d'un faune*, les *Nocturnes*, *Pelléas et Mélisande*, les œuvres que nous avons aimées dès le temps de leur apparition, et lorsque le debussysme n'existait pas encore; rappelez-vous par quelles qualités et quelles grâces essentielles elles nous ont séduits et conquis. La sensibilité d'abord, une sensibilité d'une fraîcheur, d'une délicatesse, d'une spontanéité sans pareilles et véritablement uniques, où ne se trahit rien de voulu ni d'apprêté, qui saisit sans effort ce qu'il y de plus exquis et de plus subtil dans le spectacle et l'impression des choses, qui l'exprime avec tant de bonheur, tant d'intensité et tant de naturel à la fois, que la musique est égale aux choses elles-mêmes, qu'on est pénétré de l'une précisément comme l'on serait ému par les autres, et qu'on a l'illusion entière de leur charme ou de leur beauté. Songez à la sortie du souterrain dans *Pelléas*, ou à la scène de la terrasse, ou encore à celle de la grotte, ou bien aux *Nuages* des *Nocturnes*, et dites si vous ne vous sentez pas enveloppé du frémissement de l'air et de la caresse de la lumière, si vous n'êtes pas devant cette musique comme devant la nature : c'est vraiment la fleur et la jeunesse premières de la sensation. Le goût n'est pas moins merveilleux que la sensibilité. Aucune recherche de l'effet, aucun désir de plaire ou d'étonner; le langage le plus discret, le plus fin et le plus léger. Ce n'est pas un auteur qui parle à un public; c'est un esprit qui évoque pour lui-même les images dont il a été charmé. Images brèves et fugitives dans leur justesse presque magique : elles apparaissent et passent ; elles ont tout dit, ne se répètent et n'insistent pas ; images qui sont des évocations, non des descriptions et des peintures; où il n'y a ni minutie de détails, ni imitations de la réalité, mais la suggestion de la vie et de l'âme des choses. Et pour exprimer tout cela, les moyens les plus simples et les plus délicats; jamais d'accumulation, de complication ni de bruit; une sobriété et un choix exquis : souvenez-vous des *Nuages*, ou du soleil couchant sur la terrasse, ou de la nuit au seuil de la grotte, relisez la partition d'orchestre : cela est fait avec rien, comme on dit, et rien n'y manque. Enfin, il y a dans les œuvres de ce temps-là une unité profonde. Unité imprécise, unité qui ne se manifeste ni par une forme définie, ni par des développements symétriques; mais unité intime, exactitude achevée des proportions, harmonieuse correspondance de toutes les parties, qu'il est peut-être difficile de démontrer et d'expliquer, mais qui sont des faits à la fois mystérieux et évidents.

PIERRE LALO.

Figures de Femmes

L'ÉPOUSE[1]

C'est un souvenir, une image qui est en moi, que je voudrais faire vivre une minute pour vous, aussi fidèlement que possible, avec aussi peu d'art que possible.

Nous étions, ma famille et moi, en juillet 1914, dans ce village de Touraine où nous nous réunissions presque tous les ans, pour l'été. Il nous manquait encore Maurice, retenu à Paris par ses affaires. Nous avions beaucoup insisté pour qu'il nous envoyât d'avance Hélène et les enfants. Mais Hélène s'était, comme toujours, absolument refusée à quitter son mari.

Les journaux apportaient des nouvelles étonnantes. Mais il faisait très beau et nous restions sceptiques. Une lettre d'alarme de Maurice nous troubla à peine un moment. Il croyait cependant la guerre inévitable, prévoyait les plus graves lendemains. Si les événements devenaient encore plus sombres, il avancerait son arrivée, afin que nous puissions passer au moins quelques moments ensemble. Pendant que je lisais ces choses à voix haute, les grillons étaient si sonores qu'on eût dit qu'un attelage de mules passait en secouant ses grelots.

Nous partîmes pour la promenade. Comme nous revenions un peu las, baignés dans un soir si parfait qu'on avançait dans une extase, ma mère vint au devant de nous en nous montrant un télégramme. Je hâtai le pas pour le prendre, envahi d'un soudain malaise... « *Arriverons demain. — Maurice.* »

Je ne dis pas quelle fut notre première pensée. Et puis, ce n'est pas de nous, à présent, qu'il s'agit. Après un instant de silence, ma mère dit :

— Hélène sans Maurice !

Le lendemain matin, vers onze heures, le vieil omnibus poussiéreux qui fait le service de la ville s'arrêta devant le jardin, sa toiture débordante de malles. Hélène descendit la première en sautant avec légèreté. Elle nous dit bonjour si gaiement que je restai tout étonné. Je pensais lire sur son beau visage des signes de fatigue et d'angoisse, mais il n'y en avait pas trace. Maurice, derrière elle, fit descendre les enfants en les enlevant dans ses bras, puis il s'occupa des bagages. Hélène, au bras de Germaine, au milieu du jardin, montait déjà vers le perron. Enfin, je saisis dans mon regard le regard de Maurice. Je sentis aussitôt ma folle confiance se fondre. Je dus pâlir un peu. Maurice me dit :

— Prends garde : Hélène...

Et je compris pourquoi notre enfantine Hélène avait un visage si tranquille.

Après le déjeuner, Maurice dit joyeusement :

— Comment est le tennis ? L'a-t-on bien refait ?... Vous savez que je compte vous étonner. Vous vous moquiez l'année dernière de mes tenues improvisées. Je vous préviens que j'ai fait faire des pantalons de flanelle blanche chez mon tailleur ! Je tiens à les sortir. Jouons-nous ? »

On laissa tomber la chaleur. Après quoi, on monta s'habiller dans les chambres, sauf notre paresseuse Hélène qui dit :



— Moi, j'ai une robe blanche : je la garde. Maurice, descends-moi mes souliers.

Maurice fit du premier étage une descente sensationnelle. Ses pantalons étaient très beaux. L'amusant mélange qu'il offrait de bonhomie et d'élégance nous fit rire comme des enfants. Et nous étions franchement heureux de rien, du plaisir d'être ensemble.

Hélène se chaussait devant nous, quand les cloches se mirent à sonner d'une façon qui, très vite, nous glaça. Je me rappelle : je regardais ce pied d'Hélène, étonnamment petit pour une si grande personne et presque trop cambré sous ses bas transparents, où s'étaient accrochées déjà des brindilles sèches. Je ne comprenais pas ce que disaient les cloches, mais leur voix m'étouffait d'angoisse. C'est alors qu'un enfant accourut tout en nage, blême d'avoir vu pleurer les femmes du village. Il cria :

— Ça y est ! C'est la guerre ! On a mis les affiches !

Il partit en courant propager la nouvelle. Hélène laissa tomber sur le parquet ciré le petit soulier de toile qu'elle tenait à la main. Un grand froid passa dans mes veines. Je regardai Maurice : il me parut très blanc. Mais tout de suite il se baissa pour ramasser le soulier de sa femme. Puis, d'une voix à peine troublée :

— Alors, c'est la dernière partie ! Eh bien ! il ne faut pas la manquer, mes enfants... Donne ta patte, dit-il à Hélène.

Elle le regardait, comme sans pensée. Evidemment, elle réalisait mal encore en elle les conséquences de l'événement. Elle semblait en chercher le sens sur le visage de son mari. Il lui sourit d'un bon sourire. Alors, elle lui tendit son pied.

— Allons, enfonce, dit-il.

Il noua les lacets.

— Maurice est magnifique, me dit Germaine tout bas.

Maurice, alors, prit le bras de sa femme. Je le suivis avec Germaine. Comme nous arrivions sur le *court* :

— Germaine avec moi, cria-t-il. Hélène et Géraldy ensemble.

Le jeu commença aussitôt, maladroit comme toujours pendant les premiers coups, s'assurant petit à petit. Hélène, lente à se passionner, manqua toutes les premières balles. Elle commença à s'énerver. Tout son corps s'allongea, devint plus mobile et plus vif. Elle fit de suite plusieurs belles balles.

— Bien, lui criait Maurice en nage.

Je compris qu'il l'avait placée à côté de moi, en face de lui, pour la mieux voir, s'emplir longuement les yeux d'elle.

Le jeu devenait beau. Hélène, le poignet ferme et souple, servait avec une vigueur d'homme des balles dures, impossibles à reprendre, que Maurice reprenait pourtant de l'extrême bord de sa raquette et qui passaient horizontales, droites, nettes, rasant le filet. Jamais nous n'avions joué si bien. Le contentement où nous étions de nous-mêmes nous masquait notre fatigue et cette fatigue même nous servait, nous faisant des sens plus subtils.

Des voisins passèrent sur la route. Ils s'arrêtèrent, puis repartirent. Je sus plus tard qu'ils avaient cru, en nous voyant jouer avec un tel cœur, que nous ne savions encore rien. Ils ne voulurent pas nous priver de quelques dernières heures heureuses.

Nous jouâmes jusqu'à la tombée du soir, jusqu'au moment où l'œil hésite sur les contours flous de la balle, où la luminosité pâle des choses blanches fait encore illusion, fait encore croire au jour, mais étourdit les yeux. Il fallut enfin s'arrêter. Maurice ramassa toutes les balles, puis, laissant les femmes fatiguées partir doucement en avant :

— Il faut rentrer le filet, me dit-il. Aide-moi.

Il le roula sur son épaule et, me prenant le bras de sa main restée libre :

— Eh bien, mon petit, me dit-il, c'est fait. J'ai fait le sacrifice de ma vie. Je laisse deux petites filles et j'ai été heureux. Peu de gens peuvent en dire autant.

La veillée se prolongea tard, bien que Maurice dût partir à quatre heures du matin. On se coucha pour quelques heures. Au petit jour, je descendis. Maurice, dans la salle à manger, ficelait son petit paquet de vivres. Il n'avait pas voulu qu'Hélène quittât sa chambre. Il s'était dit sans doute qu'en lui refaisant ses adieux devant nous tous, dans le petit désordre des dernières secondes, il se gâterait le goût de leur dernier baiser.

Il traversa vivement le jardin, arriva à la grille et, se retournant, cria :

— Hélène !

Elle montra à sa fenêtre des joues ruisselantes de larmes.

— Hélène, regarde-moi une dernière fois.

Et, comme pour corriger bien vite ce qu'il y avait dans son accent d'un peu trop grave, il lui sourit, d'un de ces sourires à lui, plein d'amour, plein de foi, sûr de la victoire et du retour. Il partit.

Il y aura quatre ans bientôt que notre grande enfant d'Hélène vit toute seule avec ses deux petites, attendant Maurice prisonnier. Aux mauvais jours, c'est elle qui nous redonne courage :

— Puisque Maurice est sûr de la victoire, voyons !

PAUL GÉRALDY.

(Dessin de Suz. Sesboué.)

LES LIVRES



Plein Été, par Mme Edith Wharton. — *Le Printemps sans Soleil*, par Ch. Perrot. — *Histoire de Gotton Connixloo*, par C. Mayran. — *Popaul et Virginie*, par A. Machard. — *Le Banjo*, par V. Mandelstamm. — *Paysages Littéraires*, par Gabriel Faure. — *Les Souvenirs des autres*, par Rioux de Mailloux.

Les livres de Mme Edith Wharton ont un charme tout particulier : ils valent à la fois par des qualités d'imagination et d'observation ; avec une tenue littéraire parfaite, ils donnent le sentiment précis de la réalité et de la vie. Le récit qu'elle nous a donné de ses *Voyages au Front* n'est si émouvant que parce qu'il traduit avec une fidélité absolue la chose vue, l'heure vécue. Le roman que Mme Edith Wharton publie aujourd'hui, *Plein Été*, donne cette même impression d'une absolue précision de la pensée et de la phrase. La vision est nette, le sentiment s'affirme tout de suite dans sa vérité profonde ; le décor a de la grandeur. *Plein Eté* est une histoire simple, développée avec un joli sens de l'art de la composition.

Dans un petit village de la Nouvelle-Angleterre, à North Dormer, une jeune fille, Charity, recueillie par l'avocat Royall, s'éveille à la vie. Elle est issue de parias « de la Montagne », si différente des gens de son milieu nouveau, si accablée par la monotonie et le vide de son existence, qu'elle « a horreur de tout ». Alors passe celui que toute jeune fille attend, un jeune architecte, Lucien Harney, venu dans ce pays perdu sous prétexte d'étudier les vieilles maisons et tout de suite, le roman se noue. Charity promène Harney dans la région ; elle lui fait connaître les gens « de la Montagne », qui sont un peu les siens ; elle se révèle à lui dans tout l'épanouissement soudain de sa nature droite, franche et farouche. Délicieusement, elle s'abandonne au rêve d'aimer. A côté d'elle, l'avocat Royall, l'homme qui l'a recueillie et élevée, et qui l'aime, voit grandir cette passion et il en souffre. Dans le déchaînement de ses instincts mauvais, il a osé tenter le pire, et Charity, qui ne le craint pas, lui en garde une rancune profonde. Et pourtant, quand se dénoue son roman d'amour, c'est vers lui qu'elle retourne et c'est lui qu'elle épouse.

Cette donnée est développée par Mme Edith Wharton avec une réelle maîtrise littéraire. L'intérêt est largement soutenu jusqu'à l'épisode final ; le récit est plein de mouvement ; les pages descriptives ont de la couleur et du pittoresque. C'est une œuvre très originale de ton qui caractérise bien la manière d'un écrivain parvenu à la pleine maturité du talent.

C'est encore ce qu'on appelait jadis une « tranche de vie », que ce roman de Charles Perrot, *Le Printemps sans Soleil*, pour lequel M. François de Tessan a écrit une préface émouvante, où il nous dit comment Charles Perrot est tombé au champ d'honneur. Il y a toujours une grande tristesse à lire le livre d'un jeune écrivain disparu dans la tourmente, car on songe à ce qu'il aurait ajouté, par son labeur, au rayonnement de la pensée française. Il n'est pas douteux que l'auteur du *Printemps sans Soleil* était remarquablement doué pour le roman et qu'il avait une note personnelle des plus curieuses. Ce qu'il nous raconte sous ce titre d'un charme mélancolique, c'est l'éternelle histoire du jeune homme de province venant faire ses études à Paris, épris de la vie ardente, se livrant tout entier à un premier amour, puis, ses études terminées, retournant sagement dans sa ville natale en se résignant à y devenir le bon bourgeois qu'il est de par sa nature et son destin. Depuis Balzac le thème n'a pas varié, et on peut le reprendre sans que l'usure se fasse trop sentir, chaque génération vivant cette aventure avec la sentimentalité qui lui est propre. Charles Perrot raconte simplement, avec une phrase harmonieuse qui révèle tout de suite le poète ; il a des envolées émouvantes et de brusques affaissements ; il vibre et donne une impression de noblesse jusque dans le désenchantement. Son héros, Lucien Grizières, avec ce que l'auteur appelle son « hérédité de bourgeoise impuissance », est une figure chaque jour rencontrée, mais le talent de Charles Perrot consiste précisément dans le fait d'une subtile analyse des forces et des faiblesses de ce tempérament banal.

Je signale aux lecteurs des *Annales* les deux très beaux récits que publie Mme Camille Mayran sous le titre : *Histoire de Gotton Connixloo* et qui mettent en scène des figures touchantes de la vieille terre flamande. Ces récits, poignants dans leur simplicité, émouvants par le fond et la forme, constituent un début tout à fait remarquable. On peut les citer en exemple aux écrivains qui cherchent à s'inspirer des épisodes en marge de la guerre et qui, pourtant, veulent éviter le roman de guerre proprement dit. Il y a ici l'affirmation d'un talent sobre et sincère.

M. Alfred Machard, qui nous a donné de si jolies scènes de la vie de l'enfant du pavé parisien, l'éternel gavroche, et dont *La guerre des Mômes* est une manière de petit chef-d'œuvre, continue sa série de l' « Epopée au faubourg » par un roman qu'il intitule *Popaul et Virginie*, « petite idylle des temps présents ». C'est l'histoire, découpée en chapitres, dont chacun constitue un épisode, de deux enfants de Paris en qui s'épanouit toute l'âme populaire. Peut-être y a-t-il une certaine monotonie à voir passer constamment tous ces petits héros dont les gestes et les reparties, à la longue, se répètent un peu, mais il y a dans tout cela un admirable sentiment de ce qui fait la joie et la douleur de vivre. M. Alfred Machard a trouvé une note qui lui assure une place à part parmi les écrivains de cette heure.

Le Banjo de M. Valentin Mandelstamm est un roman un peu compliqué, mais bien construit, où l'auteur de la *Cosaque* tire le meilleur parti de ses très réelles qualités d'imagination. Il y a ici une documentation sur l'espionnage qui ne manque pas d'intérêt et l'enchaînement des épisodes est d'une grande habileté, témoignant d'une expérience solide du métier. Il faut louer M. Valentin Mandelstamm de s'imposer la discipline d'un style clair et correct dans un genre qui trop souvent s'affranchit de tout souci littéraire.



L'idée de M. Gabriel Faure de reconstituer les décors qui inspirèrent dans des circonstances déterminées les grands écrivains est une jolie idée d'un esprit fervent de toute vraie littérature. La seconde série des *Paysages littéraires*, consacrée principalement à Chateaubriand, à Balzac, à Stendhal et à George Sand, vaut, comme la première, par une interprétation très sûre des intentions des auteurs qu'il étudie et surtout par une documentation intelligente, exempte de tout pédantisme. L'écueil pour de tels travaux, c'est l'importance excessive accordée au détail simplement pittoresque. M. Gabriel Faure ne l'ignore pas, et dans chacune de ses études tout est parfaitement proportionné à la valeur propre des choses. Avec les « Pèlerinages siennois » et « La maison de Boccace », les meilleures pages de ce livre sont constituées par un « Balzac paysagiste » qui est du plus réel intérêt. M. Gabriel Faure y décrit le véritable cadre du *Médecin de campagne* et nous fait un portrait vivant du modèle dont s'inspira le génial romancier : c'était le docteur Rome, de Voreppe, qui était né en 1781 et qui fut médecin de la Grande-Chartreuse. Sa bonté et sa générosité en avaient fait un personnage légendaire et son souvenir subsiste si bien à Voreppe qu'en interrogeant les uns et les autres, on arriverait à trouver l'origine de la plupart des anecdotes racontées par Balzac. Cette noble figure enthousiasma si bien Balzac qu'il écrivit son *Médecin de campagne* en trois ou quatre jours. Quand le docteur Rome mourut, en 1850, il fallut porter, à travers toutes les rues du village, le cercueil ouvert, afin de permettre aux habitants de contempler une dernière fois le visage de cet homme de bien.

Bien que très différent de genre, on peut rapprocher du livre de M. Gabriel Faure, *Les souvenirs des autres*, de P. Rioux de Mailloux, qui avait beaucoup connu Banville, Dumas fils, Leconte de Lisle, et qui avait recueilli des anecdotes savoureuses sur Hugo, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, etc. M. Gustave Geffroy a écrit une préface émue pour ce livre de Rioux de Mailloux, qui mourut en 1914. Ces « souvenirs » sont curieux et s'il s'en trouve dans l'ensemble quelques-uns n'ayant pas le mérite absolu de l'inédit, ils sont du moins racontés dans une note savoureuse. Ce volume est une contribution précieuse à l'histoire anecdotique du mouvement littéraire et artistique au siècle dernier.

ROLAND DE MARÈS.



LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

LE THÉATRE DE DEMAIN

M. Edouard Stoullig publie le 41e volume des Annales du théâtre et de la musique, précieux recueil où les critiques des siècles futurs se documenteront sur l'art dramatique contemporain. L'ouvrage est accompagné d'une préface de M. Henry Bataille. Ce célèbre écrivain juge d'une façon très personnelle les événements qui passent. C'est un observateur curieux et un psychologue. Les remarques que nous lui empruntons seront lues avec beaucoup d'intérêt.

Constatons que l'esprit de l'homme a une soif irrésistible de dénouement heureux; l'esprit du Français en particulier, plus prédestiné que tout autre par ses études classiques à cette cadence traditionnelle : le dénouement, c'est-à-dire la fin radicale de l'événement en cours, la solution de la crise. De là à conjecturer et à tenir pour assuré ce que chacun souhaite tout bas, c'est-à-dire le total le plus rassurant et le plus satisfaisant possible, il n'y a qu'un pas! Le dénouement ainsi envisagé est une conception quelque peu arbitraire et toute conventionnelle. Rien n'est plus opposé à la mobilité et à la complexité de la vie. Ici-bas tout s'enchaîne bien plus que tout ne finit. La paix, la victoire elle-même constituent-elles un dénouement proprement dit? L'histoire est là pour nous prouver que ce sont des phases quelquefois purement transitoires d'un état de choses soumis à des transformations successives. Et que de temps, souvent que de siècles il faut au monde pour perpétrer ces lentes et douloureuses métamorphoses! Ne nous y trompons point : la soif de dénouement n'est au fond simplement qu'un souhait gratuit de repos, un terme assigné par l'esprit surmené; il n'est pas téméraire d'y voir surtout le vœu, sournoisement exprimé, d'un retour aux habitudes quittées.

C'est de cette apathie intellectuelle, de cette confiance illusoire dans le bénéfice d'un total qui devra tout résoudre, tout solutionner, que résulte ce rétrécissement du champ de la conscience et de l'imagination dont tant de nos contemporains auront fait preuve durant la guerre, en préférant mille fois se fier à l'immanence d'une victoire quelque peu conventionnelle, ailes ouvertes et pieds posés sur la bête écrasée, que de surmener leurs méninges ou de s'imposer un surcroît d'appréhensions !

Je ne sais rien de plus puéril que la sorte de fierté niaise et méprisante dont s'illumine le visage de l'optimiste professionnel, comme si cet état de réjouissance invétérée constituait un cran supérieur du patriotisme, un brevet ou un privilège de foi civique!

Cet optimiste professionnel qui croit avoir satisfait à toutes les exigences du sentiment patriotique par une déclaration péremptoire qui lui coûte si peu et lui confère cependant une dignité toute particulière, comme on l'étonnerait en lui démontrant qu'un pareil état de grâce n'est point du tout une manifestation de supériorité ou de zèle patriotique, mais, la plupart du temps, la conséquence de quelque indigence intellectuelle ou même d'une notoire incapacité émotive!

Bref, que ce soit pour telle ou telle raison, avouons que les hommes manquent extraordinairement d'imagination!

Ce qui n'a nullement empêché les prophéties, les anticipations forcénées d'aller leur train!... Une des nigauderies les plus fastidieuses qui auront eu cours durant cette convulsion terrestre, c'est le petit interrogatoire enjoué dont vous connaissez la formule : « Après la guerre, à votre avis, que sera, que deviendra... » Suit un substantif quelconque. Après la guerre!... point vague, indéterminé, dépourvu presque de signification, localisation abstraite! Nous ne savons pas ce que cela désigne, mais nous savons très bien ce que cela veut dire. La main, d'un simple geste, efface les années de tumulte et d'horreurs passées et futures, comme elle efface la fumée d'un cigare, et alors, la fumée dissipée, apparaît souriante et béate la figure de l'interviewer : « Voyons, Monsieur, après la guerre, à votre avis, que deviendra le Théâtre? »



A une question aussi insidieuse on pourrait répondre, au lieu de choses transcendantales, des choses tout bêtement positives ou vulgaires qui trancheraient par leur bon sens sur l'aléatoire de pronostics plus hasardeux, mais plus répandus, constatons-le, dans le monde théâtral. Par exemple des choses aussi simples que celles-ci : Bon ou mauvais, souhaitable ou non, le théâtre sera ce que nous le ferons, nous, c'est-à-dire une poignée d'auteurs d'avant-guerre, car, hélas! une génération littéraire ne s'improvise pas avec facilité, surtout au théâtre, et ce n'est même pas à la faveur d'un bouleversement mondial que nous verrons surgir des épiphanies de Shakespeare ou de Racine. Le théâtre est un art qui repose sur des assises inébranlables; elles s'adaptent aux circonstances, mais en aucun cas les circonstances ne sauraient les détruire. Il y a donc pour les auteurs dramatiques un métier préalable à conquérir (ce mot, métier, pris dans son sens le plus élevé) et pour produire une pièce valable, quelques années d'apprentissage sont au moins nécessaires; il n'est point d'improvisation, si géniale soit-elle, qui supplée à la connaissance de ces lois.

Sans conteste, des générations nouvelles sont à l'heure actuelle en formation, mais elles ne sauraient immédiatement après la guerre prendre la place de la génération qui montait encore en 1914. Il est fort à croire que le théâtre vivra quelque temps encore sur ses anciens éléments et sur le contingent des vieilles classes; certes on verra bien des caporaux promus lieutenants-colonels, mais le grand esprit nouveau, c'est-à-dire celui de la jeunesse, retiendra vraisemblablement son souffle durant quelques années de repos ou de préparation.

Il siérait de réduire encore cette anticipation hasardée en disant que le théâtre sera plus simplement ce que voudront le faire trois ou quatre directeurs, les mêmes que ceux que nous possédions avant la guerre, car si les auteurs se remplacent quelque peu les uns les autres, les directeurs, eux, bénéficient d'une longévité presque inconcevable ; ils résistent aux bouleversements les plus inouïs. C'est donc à la fantaisie de nos trois ou quatre directeurs actuels, guère plus, que pourrait être soumise, en fait, la renaissance théâtrale future. Est-ce à dire qu'elle semble précaire et singulièrement exposée? Pas le moins du monde, mais cela ne m'empêche pas de constater qu'il peut dépendre de l'humeur ou de la conviction de quelques hommes que le marbre soit Dieu, table ou cuvette et que l'art dramatique incline vers le bleu, le rose ou le noir, l'idylle ou la pornographie, selon que ces messieurs jugeront plus opportun d'égayer ou d'émouvoir la race humaine après la secousse sismique qu'elle aura éprouvée! Voilà à quoi tiendront peut-être les destinées de notre littérature...

HENRY BATAILLE.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 27 mars

Souscriptions recueillies par le Comité des Dames Françaises de Valparaiso, par l'intermédiaire de M. le consul de France, 39.000 fr. — 3e envoi, Comité des Jeunes Filles françaises de Buenos-Aires, présidente Mlle S. Michon, 1.254 fr. — Anonyme, 300 fr. — Mme Louise Eyméond, 41, av. Cochery, Montargis, 300 fr. — Anonyme, 200 fr. — Les Annales de New-York, président M. Villemain, produit d'une quête faite pendant un récital de M. Villemain, pour célébrer Victor Hugo et transmis par Mme Singleton, à New-York, 256 fr. 50. — M. N. Vielledent, Sonbra Mexico, 570 fr. — Obole d'un vieux garçon, 100 fr. — Mme Th. Hamel, rua Ypuranga, 121 fr. 50. — N° 109, à Sao-Paulo, 21 fr. — Mme Y. Puyol, 61 fr. — Mme Bergeron, 15 fr. — Mme Poilleau, 9 fr. 50. — M. G. Guillaume, 15 fr. — Mme R. Peller, Santiago, Chili, 143 fr. 20. — Jacques le Juge, de Ségrais, Ile Maurice, 91 fr. 80. — M. Raoul Harel, Rice-en-Eau, Ile Maurice, 85 fr. 50. — Mlles Broch Lucette et Roger, Bayonne, 10 fr. — Mme Decœur, Ile Maurice, 55 fr. — Mlle Yvonne de Froberville, Ile Maurice, 8 fr. 55. — M. et Mme Felce, Mateur, Tunisie, 10 fr. — M. D., pour protection de mon cher soldat, 5 fr. — Mlle Noémie Amory, Juvisy (S.-et-O.), 5 fr. — Mlle Vast, 27, r. du Commandant Jean Boves, Somme, 3 fr. — Mme A. Sompairac, Aude, 5 fr. — Maréchal des logis chef Foret, 17e train, 113e Cie *bis*, secteur postal 502, 8 fr. — Lieutenant Miellet, 1re compagnie M. de position 97, infanterie territoriale, secteur postal 226, 10 fr. — M. Meyer, route de Boncourt, Delle (Haut-Rhin), 10 fr. — 1re souscription de Mlle Isabelle Laclaverie, Santiago du Chili, 136 fr. 80.

Mme Moreira, Rio-de-Janeiro, 150 fr. — M. A. Métral, Lyon, 10 fr. — P. F., 14 fr. — Mme G. Guillaume, Marseille, 10 fr. — Mlle Mte Estève, chemin de Castelnau, Montpellier, 20 fr.— Mlle Filliatre, Orléans, 10 fr. — Mlle Antoinette Bertenant, Courchaton (Haute-Saône). — Mlle C. Berbey, Vougeot (Côte-d'Or), 5 fr. — Mlle Martha Cautenoy, Dordogne, 2 fr. 15. — Une maman pour porter bonheur à son petit alpin, Tunis, 10 fr. — Mme Cavalier, 6, av. Daudet, Nîmes, 5 fr. — M. Lognes, 1, pl. Rondelet, Montpellier, 5 fr. — E. J., A. Arnoux, propriétaire viticulteur, à Er Rahel, 50 fr. — Obole de Renée et Dédé, à Tuih-Tuc, M. J. Strema, Tonkin, 50 fr. — M. Bienfait, armée belge, 2 fr. — Mlle B. Cahen, San Francisco, 57 fr. — Mme I. Sinaï, Bordeaux, 5 fr. — Au nom de la petite Thérèse, à Dôle du Jura, 10 fr. — Baptistine, 10 fr. — Maurice Canelle, secteur 191, 25 fr. — Une anonyme, 20 fr. — Mlle Guyomarch, receveuse des postes, La Roche-Perrien, 20 fr. — Mme Thévoz, Genève, 20 fr. — De la part d'une abonnée de Vienne, 10 fr. — Mme Th. Houry, institutrice à Boulay (Loiret), 5 fr. — Un anonyme E. P., 10 fr. — Tirelire d'une petite Germaine en souvenir de son papa tué à l'ennemi, 10 fr. — Une institutrice, à Mably (Loire), 10 fr. — Mme Maurice Blaudin, Basse-Terre, Guadeloupe, 15 fr. — Michelle Pauvert, 10 fr. — Mlle Marie Pauvert, Basse-Terre, 5 fr. — Lévy (Joseph), M. Juan Ferrer, Rio-de-Janeiro, 25 fr. — Mme Pierre Deligeard, Gerzay (Puy-de-Dôme), 10 fr. — Mme Brodard, à Coulommiers, 25 fr. — Cécile Néant, à Nuit-Ravières, 3 fr. — Annie Vallon, à Lyon, 5 fr. — Mme E. Mouroux, Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 25 fr. — Une Tarnaise devenue Landaise, 10 fr. — Helte, à Lyon, 2 fr. — Mme Ursot, rue de Paris, à Montreuil, 15 fr. — Mme Bonvas, Genevillé (Doubs), 10 fr. — M. Léon Bernard, Montbard (Côte-d'Or), 5 fr. — Zette, à Levallois, 10 fr. — De la part de René, 20 fr. — Suzanne L. S., 21, à La Rochelle, 5 fr. — Germainé, Montargis, 20 fr. — Etienne Beutz, Marseille, 10 fr. — René Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Mme Brisollier, Condé-sur-Noireau, 10 fr. — Anonyme, Vert-le-Petit, 5 fr. — Mlle G. Dubois, Moulins (Allier), 5 fr. — M. Edouard Poulet, secteur 12, 5 fr. — Une marraine dans l'affliction, 5 fr. — 43.459 francs.

Souscription de Mlle Isabelle Laclaverie

LISTE DES DONATEURS

Isabelle et Bernadette, 5 pesos. — Un Argentin ami de la France, 20 pesos. — Edmée et Jacqueline Guyot de Grandmasson, 5 pesos. — Yvonne Broquard, 10 pesos. — Bachelet et Arenas, 8 pesos. — M. Weiss, 20 pesos. — Andrée, Fernande et Suzanne Verbrughen, 5 pesos. — Jean Coëinens, 10 pesos. — Armand Cliché, 10 pesos. — M. Smith, 10 pesos. — M. Muller, 5 pesos. — M. Loubat, 5 pesos. — Marie Goutant, 10 pesos. — Jeanne Dasque, 1 peso. — Marthe et Liliane Bert, 2 pesos. — Confitene Olympia, 5 pesos. — André Robert, 5 pesos.

La rédaction des Annales recommande aux correspondants de conserver le double des manuscrits qui lui sont communiqués, car elle ne peut en assurer la restitution, se trouvant débordée par l'affluence des envois. D'une façon générale, il n'est répondu qu'aux lettres qui contiennent l'affranchissement de retour.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 29 mars 1918

La **Bourse de Paris** est close depuis hier soir jusqu'à mardi matin, en raison des Fêtes de Pâques. Le Stock-Exchange sera également fermé pendant le même temps.

Dans ces conditions, les affaires ne pouvaient être qu'extrêmement calmes. D'ailleurs l'attention générale se porte invinciblement vers la formidable bataille engagée sur le front franco-britannique; tout en attendant avec confiance l'issue de la lutte, les professionnels se sentent peu portés à conserver des positions plus ou moins spéculatives; le grand public s'abtient; seuls quelques syndicats achètent des valeurs qu'ils estiment trop dépréciées mais leurs achats sont un soutien insuffisant pour le marché. Il en résulte un tassement à peu près général, du reste peu important, et qui fait place, en clôture, à une résistance très marquée.

Nos **Fonds Nationaux** font face crânement à la crise: le **5 o/o** et le **4 o/o** gagnent chacun cinq centimes, depuis lundi, à 88 25 et 68 85 respectivement.

Société Générale. — L'assemblée générale du 25 mars a approuvé les comptes de l'exercice 1917 que nous avons analysés dans le numéro des *Annales* du 17 mars, et fixé le dividende à 12 fr. 50 par action. Un acompte de 5 francs ayant été mis en paiement le 2 janvier dernier, le solde de 7 fr. 50 sera réparti à partir du 1er juillet à raison de 6 fr. 875 net par action.

L'examen du rapport est fort intéressant.

L'amélioration des résultats que l'on constatait l'année dernière s'est encore accentuée durant l'exercice 1917, sans atteindre encore les résultats d'avant-guerre.

En vue d'un ordre économique nouveau qui régira le monde après la paix, et désireux de contribuer largement au développement de notre commerce extérieur, le Conseil d'administration a obtenu, par des ententes passées avec d'importantes institutions des Etats-Unis, par des liens étroits établis avec la Banque Française et Italienne de l'Amérique du Sud, par la création de la Banque Française du Chili, des résultats intéressants qui font bien augurer de l'avenir.

En France, la reprise des affaires s'est manifestée par l'augmentation des opérations d'escompte et la diminution constante du chiffre des risques sur effets moratoriés.

Le rapport énumère les nombreuses affaires d'intérêt général et régional auxquelles la Société Générale a prêté son concours, soit sous forme d'émission ou d'augmentation de capital, soit comme participant à des crédits ouverts à l'Etat français dans divers pays neutres. Les souscriptions à l'*Emprunt National 4 o/o* faites par l'intermédiaire de l'Etablissement ont atteint *1 milliard 30 millions* en capital, dépassant *41 millions de rente*.

Dans la réorganisation des diverses affaires intéressant la clientèle, qui a suivi un cours généralement favorable, il faut citer les accords récemment intervenus entre la France et le Brésil, qui auront, entre autres heureux résultats, celui de permettre à plusieurs des entreprises françaises au Brésil de payer leurs coupons échus et de régler ainsi leur situation vis-à-vis des obligataires.

L'assemblée générale a fait un excellent accueil aux déclarations du Conseil et adopté sa proposition de choisir comme administrateurs plusieurs représentants de la grande industrie française: MM. Dujardin-Beaumetz, Dupuis, Edouard Gouïn et Nicou.

On peut voir dans ces nominations une consécration de l'union plus intime de l'industrie et de la finance, union dont nous avons récemment fait ressortir le haut intérêt au point de vue du développement des affaires.

Le dividende final du **Rio-Tinto** vient d'être fixé par le Conseil d'administration à 45 shillings et est payable à partir du 1er mai. Ce solde est égal à l'acompte; la répartition totale de l'action ordinaire est donc de 90 shillings pour l'exercice 1917 contre 95 shillings pour 1916.

Cette diminution paraît être simplement une mesure de prudence et non la conséquence d'une diminution de bénéfices. En effet, le report à nouveau de l'exercice 1917 est de £ 519,000, contre £ 283,000 en 1916. La différence représente plus de 12 shillings par action ordinaire.

La Déclaration des Revenus. — Le ministre des Finances, tenant compte du retard apporté à la publication des tableaux de coefficients des bénéfices commerciaux, a jugé équitable de proposer au Parlement de proroger d'un mois, c'est-à-dire jusqu'au 30 avril, les délais de déclaration pour les impôts cédulaires et pour l'impôt général sur le revenu.

La Chambre, dans sa séance d'hier après-midi, a adopté le projet de loi prorogeant d'un mois cette déclaration. Le vote du Sénat dans le même sens n'est pas douteux.

La Dette Russe. — Une déclaration des gouvernements de la France et de la Grande-Bretagne proclame comme inviolable le contrat par lequel la Russie a été engagée par l'acte de l'autorité qui a traité en son nom, toute nation étant responsable des actes de son gouvernement, sans qu'un changement d'autorité puisse affecter les obligations contractées. Les obligations de la Russie subsistent, elles s'imposent et s'imposeront au nouvel Etat ou à l'ensemble des nouveaux Etats qui représentent ou représenteront la Russie. Un Etat ne trouverait plus à emprunter dans des conditions normales si les prêteurs n'avaient de garanties que dans le maintien de la Constitution, en vertu de laquelle le gouvernement emprunteur, représentant le pays, faisait appel au crédit.

La Commission du budget vient de conclure à l'adoption du projet de loi, portant ouverture des crédits nécessaires au paiement des coupons des fonds russes en France pour le premier semestre de 1918.

L'Augmentation des Tarifs des Chemins de fer. — La Chambre a adopté hier l'ensemble du projet de loi concernant l'augmentation de 25 o/o des tarifs des Chemins de fer.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

BOITE AUX LETTRES

Poilu 18. — Non, rien à faire maintenant, il eût fallu que ce soit fait de suite au fur et à mesure que la peau repoussait sur les chairs. Mais cela n'a aucune importance, du reste, vous avez très bien vécu jusqu'à présent ainsi, puis à l'époque que nous traversons ces cicatrices sont très bien portées.

Mary Marguerite. — Adressez ces demandes à l'école de Médecine qui vous donnera tous ces renseignements.

Flots bleus. — L'Eau vaut 6 fr. 50 le flacon et le Lait 5 fr 85. Cessez l'emploi du benjoin si vous vous servez de ces deux produits. Non, ils n'ont aucun inconvénient pour les duvets. Cessez également l'emploi de ce dépilatoire qui vous abîme la peau.

Bételgeuse. — Oui, elles peuvent devenir graves si vous ne vous soignez pas ; cela provient de la circulation du sang, voyez un médecin. Evitez les longues stations debout sur place ; les bas en caoutchouc sont, en effet, très bons.

Henriette L... — La Sève Sourcilière, de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre, fera allonger, épaissir et brunira vos cils et sourcils. Vos yeux auront ainsi plus d'expression et de vivacité.

Paulo. — 1° Voyez ma chronique de ce jour. 2° Faites des badigeonnages avec 30 gr. de moelle de bœuf et 1 gr. de baume du Pérou. 3° Il faut agir franchement et si vous voulez l'épouser, faire part de vos projets à vos familles et à elle-même ensuite. Si le mariage est impossible entre vous, éloignez-vous pour ne pas encourager ce sentiment.

Une fidèle abonnée. — 1° Chez tous les marchands de musique, mais vous l'apprendrez difficilement seule. 2° Oui, elle blanchit la peau, mais il en faut quelques gouttes seulement dans l'eau de vos ablutions, et pas trop souvent sous peine de voir votre peine de voir votre peau se dessécher.

Simonne. — Le Savon Barkette embellit le teint ; les docteurs le recommandent pour les épidermes sensibles et la peau délicate des bébés.

T. S.., Hautes-Pyrénées. — Le flacon vaut 6 fr. 85.

J. d'Azur 1918. — Envoyez-moi votre adresse, je vous en trouverai un.

Brunon Mimi. — 1° Simplement l'eau oxygénée de temps en temps. 2° Demandez, de ma part, aux Laboratoires Rebec, 58, rue de Châteaudun, son produit Xemaderm.

Côte d'Azur. — Suivez les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, qui prépare les jeunes gens et les jeunes filles à la pratique des affaires, leur enseigne en peu de temps et à peu de frais tout ce qu'ils doivent savoir pour occuper un emploi bien rétribué dans le commerce, l'industrie, la banque ou les administrations.

Que faire contre ces affreux poils? — Faites de temps en temps dix minutes d'électrolyse. Par ce procédé facile et sans danger, vous vous débarrasserez pour toujours de vos poils. Ecrivez pr renseigts grat. à Mme de Saint-Gonant, 159, boul. Montparnasse, Paris. Timbre pour réponse.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol ».* — 12 maisons à Paris.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Cours d'anglais, leçons particulières. Miss Randell, 11, rue de Cluny.

Dessinez d'après nature sans connaissance du dessin avec la chambre claire Bonnal, 3f50 franco. Demandez notice. Bonnal, St-Louis, près Marseille.

Pour devenir parfait pianiste. — Leçons *Sinat de piano* par correspondance, donne résultats merveilleux constatés par tous, élèves et professeurs. Leçons *Sinat d'Harmonie*, pour composer, improviser, accompagner, expliquent tout, font tout comprendre, violon, solfège, chant. Demander très intéressant programme gratuit franco. V. E. *Sinat*, 6, Carrefour de l'Odéon, Paris.

Pour préparer situation d'avenir rémunératrice avec travail au foyer, écrivez : Institut des Arts Industriels, 18, rue du Dragon, Paris.

Sans quitter situation, voulez-vous préparer brevets et professorat de dessin? Demandez programme au *Moniteur du Dessin*, 29, rue de Buci, Paris.

Famille prendrait pensionnaires, campagne. Ecrire : Chesnel, rue Lac, Ouistreham (Calvados).

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire : Service An. Gabriel, Evreux (Eure).

J'expédie franco contre mandat 78 fr. 50, 48 boîtes 420 gr. véritable lait condensé non écrémé. Ecrire : Henri Charnay, Epinal. Prix spéciaux par quantités.

Timidité guérie. Procédé scientifique merveilleux. Ecrire : Suard, ex-magnétiste, Vincennes.

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Ecrivez à L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

Lisez le *Carnet-Critique*, spécimen 0 fr. 75. Abonnez-vous à sa *Bibliothèque* qui comprend dernières *nouveautés*. Le *Carnet* examine gracieusement manuscrits. Joindre frais retour. 208, rue Convention, Paris.

LES·ANNALES



PARIS EN GUERRE

PARIS PROTÈGE SES ÉLÉGANCES ET SES GRACES CONTRE LES EFFETS DU BOMBARDEMENT

(Dessin de J BASTÉ)

14 Avril 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.

Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le Nº 30 Centimes

POSTICHES HERMOSA CHEVEUX EN GROS
Conditions exceptionnelles sur tous modèles cheveux, tous travaux et réparations. *Fourniture directe de fabrique.*
Catal. fco. HERMOSA, Fabt, 26, Bd Strasbourg, Paris.

HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE ✛ PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque " ARISTIDE LE JUSTE "
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les **RIDES**
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons 4 fr. et 6 fr. fco. *Phie DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. PERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
Et Toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

EAU MINHAVEZ POUR LES **YEUX**
célèbre contre toutes maladies des cils et paupières
3.90 toutes phies. Dépôt : 5 bis, r. Bastien-Lepage, Paris (fco 4.90)

Pour devenir Parfait Pianiste. — COURS SINAT — Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE
agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. Diémer, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement.
Camille Erlanger,
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris.
Cours tous degrés, préparation Professorat, Diplômes, Violon, Solfège, Chant par correspondance.
Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT, 6, Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

BOUILLON FOURNIER BOUILLON
Dépôt Central, 131, Rue Sainte - Marseille

SITUATIONS
pour Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, 53 — PARIS

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza
Aspirine
"USINES du RHÔNE"
Le Tube de 20 comprimés........ 1 fr. 50
Le Cachet de 50 centigrammes : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLEINE du Dr Jammes,**
qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.
PRIX : 5 fr. dans les pharmacies.
(impôt compris)

MAXIMA
ACHÈTE
BIJOUX
AU
MAXIMUM
3, RUE TAITBOUT — TÉLÉPH. GUT. 14-50
ANTIQUITÉS — OBJETS D'ART
AUTOS (DE MARQUES) — & D'AMEUBLEMENT

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE
VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.



EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.

EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéau"* eau de mélisse et de menthe
3° La Signature *St-Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch
Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **12** fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*
MAISON FONDÉE EN 1872

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes **POILS et DUVETS** du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5f50 (mandat ou timbres). *Envoi discr.*
G. POITEVIN, 2, Pl. du Thre-Français, Paris

SAVON DE MÉNAGE. Postal 10 kil. **27 fr.** franco votre gare, contre rembt.
FLOTTE Aîné, Savonnerie à Salon (B.-d.-R.)

BIEN RÉDIGER Envoi de 16 leç. c/re mandt 10 fr. Infaill. MASSON, adht Ste Gens de Lettres, 13, Allées Damour, Bordeaux

UN PRETRE s'est guéri lui-même par l'emploi d'une RECETTE VÉGÉTALE, en 24 heures des
HÉMORROÏDES
Renseignements : Cure de l'Abbé De MAYR, 14, Rue de Périgueux, à ANGOULÊME (Charente)

SAVONNERIE M. FOURNIER & Cie
99, rue Paradis, MARSEILLE

SAVON 72 %, extra pur	Colis postal de 10 k. brut **35** fr. Caisse 50 k. **163** fr. Caisse 100 k. **325** fr.
Sav. ménage non silicaté	Colis postal de 10 k. brut **26** fr. Caisse 50 k. **116** fr. Caisse 100 k. **230** fr.

Livraison immédiate franco contre remboursement

La Pommade Philocome Grandclément
EST UNIQUE AU MONDE
Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber, et sans graisser, les fait repousser abondants et soyeux après la 3e friction. *Dépôt toutes Phies.* Prix : fco 3 fr. + 0.30 impôt fiscal; les 6 pots 16.50, + 1.80 impôt fiscal.- ÉTRANGER : 3.50, les six : 18.50.
Adr. comm. au Laboratoire GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura).

Mesdames,
N'achetez pas de **POSTICHES**
sans demander le **Catalogue illustré,** gratuit et franco, de
SIMON SALONS DE COIFFURE **7, rue des Pyramides, PARIS** Tél. : Gut. 02.24
Les **Postiches de Simon,** faits avec les plus beaux cheveux, sont un mélange de science et d'art. — Tout postiche non conforme est immédiatement échangé.
SOINS DE BEAUTÉ — MASSAGE — MANUCURE
Produits de beauté du Professeur SEYMOND
Sa Crème universelle : Le pot, 5 fr., fco 6 fr.

SAVON de MÉNAGE, postal 10 kil. **27** fr. franco votre gare. Contre remboursement
Edmond AUGUSTE, Savonnerie à Salon (B.-d.-R.)

Faites tout vous-même !
"Le Travail chez soi" vous dira comment.
Tirez parti de votre travail !
"Le Travail chez soi" vous dira comment.

Le Travail chez soi et L'Art d'en tirer parti
Revue Mensuelle des Travaux manuels et d'agrément (Amateurs, Professionnels et Apprentis) et des moyens d'en tirer plaisir, bien-être et profit par la vulgarisation des recettes rationnelles, procédés nouveaux, tours de main expérimentés et des Méthodes modernes de Travail (chez soi et au dehors), de Publicité et de Vente (Technique des Affaires). Abonnement **12** fr. par an. Un no spécimen de **44** pages illustrées (32 cent. de haut et 25 de large, sur 3 colonnes. Plus de 12.000 lignes d'idées pratiques et lucratives) franco, par retour du courrier, contre 1 franc (à déduire du prix de l'abonnement) en mandat ou timbres à **Quignon, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (XIVe).** L'abonnement d'un an est entièrement remboursé par **120** mots gratuits aux petites annonces (25 lignes env.).

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1816. — 14 AVRIL 1918



GÉNÉRAL FOCH GÉNÉRAL PÉTAIN

LES DEUX GRANDS CHEFS

La Femme et le Foyer

TAILLEURS ET ROBES DE SAISON



Tailleur de toillaine marine simplement garni de gros boutons de nacre. Toque de gros paillasson du même ton.

Le costume tailleur est le plus souvent très court. La jupe étroite, la jaquette sans godets ont un aspect particulièrement jeune et dégagé. Le col classique du vêtement d'homme, ou, si on préfère un genre un peu plus fantaisiste, une sorte de pèlerine terminent toutes les jaquettes, dégageant bien le cou. Pour les jeunes filles, les tons beige, pain brûlé, gris bleuté ou turquoise sont fort à la mode; le rouge pompéien a également beaucoup de succès, pour les blondes surtout cette teinte est extrêmement seyante.

On ne porte guère que des tissus classiques, peu de nouveautés cette saison. Les lainages en vogue sont toujours les gabardines, les toiles de laine et les serges; le satin garni de lainage ou uni est aussi très en faveur. Il faut, pour le satin, rester dans les teintes très sobres : noir, bleu marine ou marron, car le satin paraîtrait trop habillé pour être porté facilement en ce moment, si on ne le choisissait d'une de ces teintes.

Quoi qu'on en dise, le satin est très pratique; il ne se déforme pas comme le jersey de soie un peu fin et il ne s'accroche pas non plus comme le gros jersey et certains tissus de lainage au tissage lâche. Les circonstances nous privant de pas mal de tissus qui existaient avant la guerre, le satin est devenu d'usage courant et l'on peut, sans crainte de paraître trop habillé, le porter dans la rue et même le matin. On en fait de fort jolis manteaux de ville et même des vêtements imperméables. Certaine maison de la rue de la Paix a atténué habilement l'élégance de ce tissu en doublant manteaux et jaquettes d'une toile d'une teinte ficelle qui rappelle un peu les grosses toiles d'emballage, mais en beaucoup plus souple.

Pour celles qui aiment aux tailleurs et aux manteaux les cols confortables pouvant bien envelopper le cou, il y a pas mal de jolies idées à glaner dans les collections des grandes maisons de couture. Quelques modèles reproduisent en lainage la forme souple et ample des cols de fourrure de cet hiver; d'autres ont un col remontant assez droit, jusqu'à la nuque, et finissant en pointes allongées sous les oreilles, une large patte se boutonne à chaque extrémité et vient fermer à volonté le col par devant. Un autre genre, et peut-être le plus gracieux, consiste en une large écharpe de deux mètres de long, fixée par derrière au manteau, entre les coutures des épaules. Ouvert, ce col enveloppe les épaules et peut se disposer de diverses manières. On peut glisser les deux pans sous la ceinture de côté, ou bien les croiser et les glisser sous la ceinture devant. Si on désire, au contraire, s'envelopper plus frileusement, on remonte l'écharpe par derrière, on l'enroule autour du cou et on la tient croisée dans le dos au moyen d'un gros bouton et d'une boutonnière. Il est très joli de doubler ces écharpes de velours de laine ou de tricot d'une teinte assez vive.

Les boutons de jais se portent beaucoup, même sur les tailleurs, sur une serge bleue assez classique. Ce genre de boutons apporte une petite recherche à un costume qui serait sans cela souvent un peu banal. Les gilets de piqué blanc, avec grand col et revers rabattus sur le manteau; les gilets et cols en grosse toile bidana ficelle ou jaune sont à conseiller pour le printemps; ils sont plus jeunes, plus frais et plus faciles à mettre que les gilets de soie brochée ou de satin uni.

SIMONNE B...

Longue redingote de drap noir ouverte sur un gilet de piqué blanc. Jupe de covercoat beige et chapeau beige.

LES PETITS CONSEILS

Jamais les sacs en tissu n'ont eu autant de faveur. On arrive à payer souvent ces sacs un prix très élevé, qui n'est pas à la portée des femmes raisonnables. On peut très bien faire soi-même un joli sac. Pour accompagner une robe un peu habillée, on prend un de ces mouchoirs persans en soie de teintes mélangées, on l'étend à plat, on ramène les quatre coins au milieu et on coud dans chaque coin un anneau d'acier. On peut souligner le dessin de la soie par de petites perles d'acier qui doivent être suffisamment rapprochées pour cerner les contours du dessin. On glisse ensuite une chaînette d'acier dans les anneaux; cette chaîne doit être suffisamment longue pour être suspendue au bras.

Un autre genre non moins facile à faire consiste à découper un rond dans du velours de laine ou de la duvetine d'une teinte assortie au costume avec lequel on désire porter ce sac. On borde par un petit ourlet recouvert d'un gros point au crochet fait à même en soie de la teinte assortie à la garniture ou à la doublure du costume. Une bande droite de quinze centimètres de large est cousue sur ce fond, à la partie supérieure des petits anneaux en celluloïd et au milieu du cercle inférieur qui fait le fond du sac, un gros gland de soie assortie au point de crochet.

Evitez les garnitures de dentelle. Remplacez les entre-deux et dentelles par des ourlets de couleur, des jours, ou des fronces coulissées sur un cordonnet un peu gros. Choisissez de préférence les modèles simples et souvenez-vous que tout le cachet du linge d'aujourd'hui réside dans la qualité du tissu et les soins apportés à la confection et à la coupe.

Mme de M. B. — Vous trouverez des chaussures élégantes et très parisiennes chez Maxim's, 19, Faubourg Saint-Antoine, qui vous enverra son catalogue de jolies fantaisies.



Robe dont la jupe est en shantung uni et le corsage shantung imprimé. Peut être faite en toile de laine. — Robe voile de laine ou de coton cerise garnie bandes marine soutachées même ton. Le dos forme une tunique ourlée de franges.

Notes de la Semaine

Le Renard et le Loup

Les mensonges du chancelier Czernin, le langage agressif de la presse viennoise, qui abandonne désormais le ton doucereux et s'associe aux insolentes revendications de la presse germanique, achèveraient de dissiper nos illusions, si nous avions pu en conserver. Décidément, ces gens-là se ressemblent et ce n'est que par l'apparence qu'ils diffèrent. L'Autrichien n'est pas moins féroce que l'Allemand. Mais il ne se montre tel que lorsqu'il se croit sûr du succès. Jusque-là il dissimule. Un masque d'hypocrisie cache aux yeux sa brutalité native. Le renard, comme le loup, a des dents aiguës et des instincts carnassiers. Seulement il a l'échine plus souple, la mine plus avenante. Il essaie d'endormir sa proie avant de la dévorer.

Longtemps on s'est laissé prendre au piège. Nous ne haïssions pas l'Autriche. Nous nous rappelions ses démêlés avec l'Allemagne, jadis notre commune ennemie. Ces souvenirs, ces rancunes nous rapprochaient d'elle. Des relations courtoises, mieux que cela, sincèrement amicales (sincèrement, de notre côté) unissaient Vienne et Paris. Les deux capitales fraternisaient sur le terrain des arts et des lettres. Là-bas, nos littérateurs, nos acteurs étaient fêtés. Ici, la foule se pâmait aux valses lentes de Strauss et aux mélodies de la *Veuve Joyeuse*. Le représentant de la *Neue Freie* avait ses entrées dans les salons parisiens et dans les bureaux du quai d'Orsay où il glanait des renseignements utiles. Il sollicitait la collaboration des hommes politiques et des écrivains français. Ce personnage aux manières obséquieuses, aux regards énigmatiques, distribuait à tous venants le miel des louanges. Qui se fût méfié de ses paroles sucrées ? Dès le premier coup de canon il disparut. Il avait toutefois conservé parmi nous des émissaires, d'anciens complices qui essayaient de nous donner le change et feignaient, même pendant la guerre, de servir notre cause. J'ai reçu de ces confidences dont la fausseté maintenant me fait horreur.

« Vous savez, murmurait la voix insinueuse, que la France est toujours chère à l'Autriche et que les Viennois ne se consolent point d'avoir été entraînés dans cette horrible aventure. C'est vous qu'ils aiment et non pas les Boches exécrés et redoutés. Ah ! s'il ne dépendait que d'eux, la paix serait vite conclue, une paix conciliante qui effacerait par sa générosité, sa stricte équité, l'image de vos luttes fratricides, établirait la concorde et fonderait le règne du bonheur universel ! C'est le secret désir de l'empereur Charles, de l'impératrice Zita, née Bourbon. Ils brûlent de vous tendre des mains fraternelles... »

A vrai dire, ces protestations d'amitié étaient suspectes, mais elles ne laissaient pas de nous ébranler un peu. Nous supposions les empires centraux divisés et jaloux, soucieux de rejeter l'un sur l'autre la responsabilité de leur crime, prêts enfin à se trahir. Nous entrevoyions la possibilité d'une rupture... La défection russe a resserré ces liens. Le renard eût lâché le loup, sans vergogne, en cas d'échec. A présent il n'ose plus. Il flatte le camarade qu'il s'imagine victorieux et réclame sa large part du gâteau.

Cette rouerie, cette mauvaise foi, cette amabilité de surface, alliée à une insatiable avidité caractérisaient l'âme autrichienne. C'est le pays des persécutions policières, des intrigues de cour, des basses manœuvres de l'espionnage cosmopolite. Sa cruauté (car ce peuple est cruel) s'enveloppe de perfides réticences. Le mot du général Benedeck à la comtesse Montanari a été souvent cité. Elle intercédait pour son mari, accusé d'avoir participé à un complot politique : « Rassurez-vous, madame, il ne sera pas versé de sang. » En effet, l'ordre était donné de pendre le comte. Cette duplicité souriante, les sujets de François-Joseph en usèrent envers nous Ils nous comblaient de gentillesses et travaillaient à nous perdre. Savante stratégie qui visait un but nettement déterminé et n'éveillait aucun soupçon. Elle se peint dans un petit fait rapporté par M. Paul Ginisty.

« C'était juste un mois avant la guerre, au congrès de la Presse tenu à Copenhague. Les Allemands savaient-ils déjà ce que nous ignorions ? Ils se montraient rogues, hautains, accapareurs, insupportables ; ils témoignaient une aigre impatience des égards dont, nous autres Français, nous étions manifestement l'objet. Durant le banquet, ils soulevèrent un incident : l'orchestre ayant joué la *Marche Lorraine*, un journaliste prussien, un certain Schweitzer, protesta, avec une sorte de frénésie, contre cette addition au programme. Du moins, il jouait franc jeu et sa fureur ne trompait personne. Mais les Autrichiens restaient polis et mielleux. Qui n'eût cru à la parfaite bonhomie, mêlée de scepticisme, du plus important d'entre eux, le directeur d'un grand journal viennois ? Il avait d'ingénieuses solutions pour toutes les difficultés ; affable et de bonne humeur vis-à-vis de nous, il protestait de sa tendresse envers la France et Paris... Cet incident, que semblaient blâmer nos confrères autrichiens, ce furent eux, cependant, qui le grossirent insidieusement. Ils affectaient de regretter que la bonne harmonie qui devait régner eût été troublée un moment, et, tout en jouant cette comédie de la placidité, ils se hâtaient de télégraphier à leurs journaux d'extravagantes histoires. On eût dit que les Allemands, n'étant pas sûrs de se contenir, alors que l'heure n'était pas encore venue pour eux de se dévoiler, avaient chargé leurs compères les Autrichiens de conserver une attitude bénigne. Au demeurant, le fervent ami de Paris n'hésita pas, quand le signal eut été donné, à emboucher la trompette et à faire chorus avec ceux qui annonçaient leur intention d'anéantir la Ville-Lumière. »

La leçon servira-t-elle ? Les Français seront-ils dupes éternellement ? J'espère qu'ayant chassé le loup, ils s'abstiendront d'accueillir le renard, encore plus dangereux...

LE BONHOMME CHRYSALE.

Foch et Pétain

Nous avons demandé au général Malleterre ce qu'il fallait augurer de l'organisation actuelle du haut commandement. Voici sa réponse :

Les Allemands disent depuis plus d'un an: Hindenburg et Ludendorf ! Nous aurions pu leur répondre plus tôt : *Foch et Pétain !*

Ne récriminons pas contre les erreurs d'hier. Il y en a eu tant en cette guerre ! Les Allemands n'en ont pas été exempts !

Il a fallu trop de temps pour faire comprendre l'impérieuse nécessité d'une coordination des commandements sous la direction d'un chef accepté de tous. On crée l'organe à l'heure du plus grave péril qu'aient couru les Alliés depuis la Marne. Il n'est pas trop tard !

On pouvait hésiter entre Foch et Pétain. Foch, plus ancien, ayant à son actif de guerre la Marne, l'Yser, le redressement récent de l'Italie, chef d'état-major général depuis bientôt un an, s'imposait. Pétain a Verdun. Les deux chefs sont associés, de volonté et de cœur. L'un dirige la bataille, l'autre coordonne les efforts. Pétain est le tacticien, Foch le stratège; et ils sont interchangeables !.

Ils dominent leurs pairs et sont reconnus par tous. Des chefs d'armée de haute valeur, d'expérience consommée, leur obéissent avec foi : Castelnau, qui eût été digne du commandement en chef, gardien de l'Est qu'il a sauvé en 1914, Fayolle, le vainqueur de la Somme, Gouraud, le manchot des Dardanelles, le héros colonial, Douglas Haig, qui aurait su s'incliner devant le chef unique, si l'Angleterre l'avait compris, et en dernier lieu Pershing, le chef américain qui est venu spontanément se mettre sous les ordres de Foch !

J'ai la fierté d'avoir été aux côtés de Foch et de Pétain, pendant mes années de professorat à l'Ecole de guerre. Tombé prématurément, mais ayant vu la Marne, je me suis consolé de mon invalidité en regardant grandir ces deux chefs, mes aînés de peu d'années, dont j'avais pressenti la supériorité.

Foch était professeur du cours de tactique générale et de stratégie. Il y avait remplacé le général Bonnal. Il était de la lignée de ces grands professeurs qui honorèrent l'Ecole de guerre : Cardot, Maillard, Langlois, Niox, Bonnal, et qui ont préparé les chefs victorieux de demain.

Foch fut un professeur d'action plus que de théorie. Il n'était ni doctrinaire ni dogmatique. Il avait le sens pratique. Inégal parfois dans sa parole, coupant court quand cela ne marchait pas à son gré, il empoignait ses élèves, à l'amphithéâtre et sur le terrain, par de soudaines et impressionnantes clartés. Dans son cerveau bouillonnant, cet éclair qui est le signe du génie jaillissait à l'improviste.

Artilleur, aimant son arme, il ne fut pas un spécialiste. Il savait l'histoire et en tirait les leçons qui conviennent. Il fut napoléonien sans excès. Et quand il devint, en 1910, directeur de l'Ecole de guerre, il essaya d'endiguer le courant d'offensive à tous crins qui entraînait les officiers du centre des hautes études militaires, « les *élèves maréchaux* », comme nous les appelions, et qui ont joué un rôle néfaste au début de cette guerre.

Commandant du 8e corps d'armée, à Bourges, il venait de passer au 20e corps, à Nancy, lorsque la guerre éclata. Depuis lors sa carrière est populaire. Il prend part à la bataille du Grand-Couronné, puis il est appelé au commandement d'une nouvelle armée, la 9e, que Joffre forme en arrière des armées retraitant des Ardennes.

C'est la 9e armée qui va soutenir entre le 7 et le 10 septembre, le choc de l'armée de von Hausen, lancée en catapulte contre notre centre pour ouvrir la trouée, selon la méthode allemande, pendant qu'à l'aile droite von Klück continue l'enveloppement classique. La 9e armée plie sous le choc. Mais Foch sait que von Klück et von Bülow sont durement contenus, et il comprend que l'attaque à fond de Hausen est l'indice d'une situation générale mauvaise pour les Allemands. Il fait en pleine bataille une manœuvre audacieuse qui renverse son adversaire.

Le voilà ensuite dans le Nord, sur les bords de l'Yser, autour d'Ypres, où l'état-major allemand essaie de réparer la défaite de la Marne et la faute initiale commise par lui en n'occupant pas dès le début Dunkerque, Calais et Boulogne. La petite ville de Cassel gardera le souvenir de Foch, toujours souriant, opposant son optimisme et son esprit gaulois au découragement anglais.

« Monsieur le maréchal, vous tenez en vos mains l'honneur de l'Angleterre ! »

Ce fut cette parole adressée à French, le 31 octobre, qui décida la défaite allemande.

Foch avait conquis dès lors l'estime et la confiance des Anglais. Il resta auprès d'eux, conseiller plus que chef, jusqu'en novembre 1916. Aujourd'hui, il les retrouve, dans une heure aussi critique que celle de l'Yser. Il peut leur dire le mot d'ordre de Nelson :

« L'Angleterre attend que chacun fasse son devoir ! »

Sous la haute et clairvoyante autorité de Foch, Pétain est le maître de la bataille.

Admirable chef d'infanterie, il est resté légendaire à l'Ecole de guerre par la sobre lucidité de sa parole, ses mots à l'emporte-pièce, et son remarquable sens du terrain.

En 1914, il se préparait froidement, sans protestation, à la retraite de colonel. Il ne commandait qu'une brigade à Charleroi. Mais un homme comme lui ne peut rester inconnu à la lueur du combat. En trois mois Pétain devenait commandant de corps d'armée, comme son camarade Maud'huy, un magnifique fantassin aussi, successeur de Foch à l'Ecole de guerre, devenait chef d'armée et gagnait la victoire d'Arras.

Il n'a pas dépendu de Pétain que la bataille d'Artois, en mai 1915, ne fît la percée dans les lignes allemandes. Commandant la 2e armée en Champagne, en 1915, il eut l'intuition de l'arrêt nécessaire et de la reprise après une nouvelle préparation.

Mais c'est à Verdun que Pétain se révéla tout entier, avec sa froide énergie, sa volonté supérieure à tous les accidents de la fortune. Il fut l'homme de guerre dans toute l'acception du mot.

Sous sa physionomie froide que détend souvent un sourire un peu railleur, il a la chaude éloquence qui, sans phrase, apporte le mot du cœur. Ses poilus l'adorent, malgré qu'il soit d'une fermeté sévère; car il est juste et il sait leur parler. Il a calmé par sa seule présence, par son tact, toute l'agitation qui suivit l'offensive d'avril 1917, et dont on sait aujourd'hui les causes, faciles pourtant à deviner à cette époque.

Dans la terrible bataille qui se livre entre l'Oise et la mer, et dont dépend encore, comme à la Marne, le salut du pays et du monde, malgré les surprises que nous ont réservées encore Hindenburg et Ludendorf grâce à la trahison russe, nous sommes certains que Foch et Pétain triompheront, non pas seulement parce qu'ils sont dignes de leurs adversaires, mais parce qu'ils représentent le génie de la France, qui doit vaincre l'Allemagne.

Général MALLETERRE

Réflexions sur l'Art de la Guerre

En même temps qu'un grand stratège, le général Foch est un savant théoricien. Voici quelques notes extraites des leçons qu'il donna pendant cinq ans aux élèves de l'Ecole de guerre :

Discipline. — La discipline, pour un chef, ne signifie pas l'exécution d'ordres reçus autant qu'ils semblent convenables, justement raisonnables ou même possibles. Cela signifie que vous avez complètement épousé les idées du chef qui a donné l'ordre et que vous faites tout le possible pour y satisfaire. La discipline ne veut pas dire le silence et l'abstention pour ne faire que ce qui vous apparaît comme possible sans vous compromettre; ce n'est pas la pratique de l'art d'échapper aux responsabilités. Au contraire, c'est agir dans le sens des ordres reçus.

Théorie de l'offensive. — Dans la période de préparation à l'offensive, les troupes nous apparaissent comme engagées, *non dans une action unique*, mais dans plusieurs combats menés, *en apparence*, indépendamment les uns des autres et qui ont tous pour objet la *conquête des foyers de résistance de l'adversaire.* Celui-ci, d'ailleurs, faisant le même jeu jusqu'à ce qu'il ait été complètement immobilisé, ou *cherchant à reconquérir les points qu'il a perdus*, il en résulte une série d'actions offensives et défensives, pour la dispute des points du terrain, qui donnent généralement, au combat de la préparation, *un caractère particulier de ténacité*, d'acharnement et de longueur produisant, chez l'adversaire, *l'usure des forces et des moyens*, les pertes, la fatigue physique et morale, tout autant de résultats poursuivis. Donc, la préparation présente le caractère d'une multitude de combats partiels, entraînant des efforts constants et des sacrifices sérieux, jusqu'à l'heure où elle est achevée. *Le commandement supérieur exerce son action par ses lieutenants, en se réservant, pour lui-même, la tâche principale, celle de la direction et de l'exécution de l'attaque décisive*, et il se ménage la possibilité d'intervenir au dernier moment, à l'aide des réserves générales.

Les qualités du soldat français. — Notre combattant est incontestablement supérieur à celui d'outre-Vosges par ses qualités de race : activité, intelligence, entrain, impressionnabilité, dévouement, sentiment national... Ces qualités natives placent à tous les degrés de la hiérarchie, dans les chefs de rang moyen, commandants de régiments, de bataillons, de compagnies, ou même dans les rangs du soldat, des trésors d'initiative, de valeur, de spontanéité.

Le chef. — Qui dit chef dit un homme de caractère d'abord, mais aussi un homme capable de comprendre et de combiner pour obéir... La discipline comporte un acte de la pensée, de la réflexion, et non l'immobilité de l'esprit, le silence du rang...

Guerre = département de la force morale.

Bataille = lutte de deux volontés.

Victoire = supériorité morale chez le vainqueur; dépression morale chez le vaincu.

(*Du principe de la guerre; la conduite de la guerre.*)

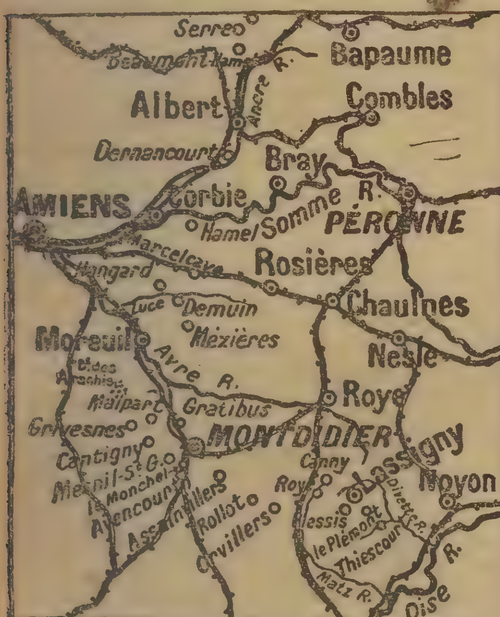
Général FOCH.

LES ÉVÉNEMENTS

6 avril 1918.

LA BATAILLE DE PICARDIE

La farouche partie qui se joue devant Amiens ne permet pas de s'attarder autrement aux nouvelles palinodies, au nouveau mensonge de la Quadruplice. Pour faire accepter aux Autrichiens leur envoi sur le front occidental le comte Czernin ose dire que, peu avant l'offensive de la Somme, la France lui fit des offres de paix, mais que sur sa réponse « il n'y a pas d'obstacle à des pourparlers », n'étaient les aspirations françaises relatives à l'Alsace-Lorraine, Paris rompit la négociation. A cette fable, à cette affirmation éhontée M. Clemenceau a eu cette riposte lapidaire : « Le comte Czernin a menti ». Personne, d'ailleurs, n'y ajoutait foi, surtout à l'heure où l'ancien ambassadeur d'Allemagne en Angleterre a définitivement mis à jour l'hypocrisie germanique, a détruit la légende qui rendait l'An-



(Carte communiquée par *Le Temps.*)

Les opérations au sud d'Amiens.

gleterre responsable de la guerre, a montré que, bien au contraire, ses hommes d'Etat poussèrent leur désir d'entente jusqu'aux limites du possible.

Mais en voilà assez sur ce sujet. La bataille de Picardie, assoupie un instant, a repris de plus belle. On sait qu'après sa brusque offensive sur le front anglais et les sacrifices énormes qu'elle lui a coûtés, l'ennemi avait dû s'arrêter, souffler, réorganiser ses divisions jetées dans la fournaise sans souci de leurs pertes, cependant énormes. Ludendorf croyait qu'en quatre jours il atteindrait la voie ferrée d'Amiens et pourrait isoler l'armée anglaise de la nôtre. Mais il comptait sans l'énergie du général Foch, sans la résistance des Britanniques, sans le « cran » des nôtres. Le coup, si supérieurement monté et « chronométré » qu'il fût, échoua. L'enveloppement médité par Moreuil et par Bucquoy n'aboutit qu'à de sanglantes hécatombes. Le stratège allemand n'a pu percer ni à gauche ni à droite, ni de Bucquoy sur Doullens, ni par Moreuil et Conty. C'est en vain que von Hutier dirigea de ce côté attaques sur attaques, attaque par Montdidier, attaque sur Moreuil avec Ailly pour objectif, attaque par le nord ou suivant la Luce. Il fut arrêté partout, entre Demuin et Hangard, comme devant Grivesnes quand il voulut déboucher de Montdidier entre l'Avre et la Noye. Un instant les Allemands revinrent à l'attaque directe frontale, mais le débordement par les ailes est leur tactique favorite; et après un pause de trois jours, le 4 avril, ils devaient revenir à leur idée de tourner la capitale picarde par le sud. De nouveau ils se ruèrent à l'assaut de la ligne comprise entre la Somme et Montdidier. Pendant toute la journée et toute la nuit, cent vingt mille hommes marchèrent à l'attaque de l'étroit secteur, du secteur de quinze kilomètres au plus, compris entre Grivesnes et la route d'Amiens à Roye. Leur but, quant au chemin de fer qui va de Saint-Just-en-Chaussée, est visible. Mais Grivesnes a tenu bon, et le gain de Castel, de Mailly-Raineval et de Morisel ne compense peut-être pas le prix énorme payé par les troupes du kaiser. De leur côté, les Anglais défendent énergiquement la route de Villers-Bretonneux, cette clef d'Amiens. Ils n'ont faibli que vers Hamel. En somme, la situation prenait meilleure tournure. Comme le disait le général Foch le soir de cette reprise de la lutte : « Le Boche est arrêté, le flot endigué. Nous tâcherons de faire mieux. » Et par là, le soldat de Mondement entend sans doute la manœuvre.

Le correspondant de guerre du *Daily Mail* estime que les divisions allemandes actuellement sur le front occidental sont au nombre d'environ 194.

Dans le secteur actuel de la bataille, l'ennemi a environ 86 divisions. Beaucoup d'elles ont de faibles effectifs. Le 2e bataillon du 67e régiment, fort de 1.000 hommes au début de la bataille, n'avait plus que 80 hommes dans la nuit du 21 mars. Dans la 39e division, les effectifs des compagnies sont tombés de 155 à 40 hommes.

Ce sont là d'intéressantes indications.

LÉON PLÉE.

De l'Offensive

L'Allemagne, grisée par la soudaine et facile capitulation de la Russie, est reprise d'un nouvel accès d'orgueil militariste et elle se retrouve dans l'état d'esprit où nous l'avons vue en août 1914 quand elle déchaînait le conflit.

Le ministre Jagow, pour expliquer la déclaration de guerre et l'invasion de la Belgique, a dit à l'ambassadeur d'Angleterre: « Au Conseil tenu à Potsdam, les militaires l'ont emporté sur les civils. » Eh bien ! les militaires l'emportent encore sur les civils. Une fois de plus, ils tirent leur sabre et répondent de la victoire.

En 1914, ils avaient persuadé tout le monde, y compris l'empereur, qu'ils détenaient un système, une botte secrète que leurs adversaires ne pourraient parer : violant la neutralité belge par la rive gauche de la Meuse, ils débouchaient en quelques jours, en quelques semaines au plus, sur Paris; ils écrasaient l'armée du général Joffre entre les deux branches de la « tenaille » et ils se retournaient avec toutes leurs forces contre la Russie. C'était une affaire de trois mois. L'Allemagne acclamerait ses armées triomphantes avant l'hiver.

La botte secrète n'a pas porté. Joffre ne s'est pas laissé prendre et la bataille de la Marne a détruit le prestige des premiers états-majors, ceux dont l'assurance avait déclenché la guerre.

Ni l'Yser, ni Verdun, ni la Somme n'ont révélé, parmi leurs successeurs, un chef militaire qui les ait beaucoup dépassés. Tous les chefs actuels en Allemagne ont gagné leur notoriété sur d'autres fronts et, en particulier, sur le front russe. Aucun d'entre eux n'a été, une seule fois, vainqueur ni contre Joffre, ni contre Castelnau, ni contre Foch, ni contre Nivelle, ni contre Douglas Haig, ni contre Pétain.

Ils se piquent au jeu, car les voilà qui prétendent recommencer la partie. Jamais on n'a été plus militariste dans les empires du Centre, Tirpitz réclame, de nouveau, la Flandre, Anvers, le bassin de Briey, sans compter les colonies allemandes et le reste. Quant à l'Autriche, il ne lui faut rien de moins que les Balkans et la Pologne... Nous revoyons les pires hallucinations de l'année 1914.

Mais pour aboutir à ces fins, il faut se battre... Ne serait-il pas tout naturel de chercher à connaître quelque chose de l'opinion que les états-majors allemands se sont faite d'une « grande offensive » d'après les leçons et les expériences de la guerre actuelle ?



(Carte communiquée par *Le Temps.*)

Les opérations au nord d'Amiens.

Un homme qui leur a appartenu et qui fut leur confident, le général von Freytag-Loringhoven, nous a donné, il y a six mois déjà, sous ce titre : *Conséquences de la guerre mondiale,* un exposé de doctrines qui prend, maintenant, tout son intérêt.

Von Freytag ne cache pas que la première partie de la guerre, la guerre de mouvement, a été conduite selon les méthodes de von Schlieffen. Ce que l'on cherchait, dit-il, c'était l'encerclement. On a échoué parce que les armées allemandes ne présentaient pas une supériorité numérique suffisante pour accomplir un si vaste programme.

Laissons-le parler : « L'offensive allemande du commencement de septembre 1914 n'a pas été assez forte pour obtenir l'écrasement de l'ennemi. Elle avait pour objet un double mouvement tournant, l'un par l'aile droite, l'autre par l'aile gauche. Par l'aile droite, jusque devant Paris et sur la Marne, on a failli réussir; mais, par l'aile gauche, on a échoué. La contre-offensive fut singulièrement facilitée au grand commandement français par l'appui sûr que lui offraient les forteresses françaises de l'Est (Verdun, Toul, Epinal, Grand-Couronné), ainsi que par l'avantage de pouvoir pousser en première ligne des troupes de soutien grâce à

un excellent réseau de voies ferrées et de nombreuses et belles routes facilitant le service des automobiles. En outre, le général Joffre sut se servir de ses lignes intérieures en transportant des troupes d'une aile à l'autre, selon les besoins. Pour vaincre à la Marne, il nous aurait fallu une autre armée qui, marchant en échelons derrière la première, aurait comblé ses vides, aurait renforcé les parties menacées et serait intervenue à l'heure décisive pour soutenir le mouvement tournant défaillant, soit d'un côté, soit de l'autre... »

Si ces ressources ont manqué en 1914 à l'armée allemande, il n'est pas probable qu'elle les retrouve en 1917. Aussi le général von Freytag paraît bien renoncer à la manœuvre de von Schlieffen.

Que reste-t-il donc ?... La percée. Et voici comment il s'explique à ce sujet :

« La bataille de percée, avec l'appui d'une nombreuse artillerie lourde, reprend actuellement toute sa valeur. Napoléon y a maintes fois recouru, même sur les champs de bataille restreints qui étaient ceux de son temps. Cette méthode nous a réussi à nous-mêmes en Galicie, sur le front russe de la Narew en 1915, à la trouée de Tarnopol en 1917... »

Mais, pour obtenir la victoire, le général allemand pose ici encore des conditions précises :

« La condition préliminaire pour réussir une telle entreprise, c'est, d'abord, la supériorité morale et tactique de l'assaillant; c'est, surtout, une vigueur, une fougue proportionnées à l'efficacité de ses armes. Jusqu'ici, ajoute-t-il, nous n'avons pu aborder ce système à fond, parce que nous ne nous sentions pas disposés à user de ces moyens, sur le front ouest, dans une mesure suffisante. Car il ne s'agit pas seulement de percer le front ennemi sur un point relativement restreint avec des troupes projetées en masses; celles-ci, en effet, seraient exposées immédiatement à être écrasées de droite et de gauche dès qu'elles auraient fait une pointe en avant : il s'agit d'enfoncer une partie suffisamment grande du front et d'avoir immédiatement les moyens d'élargir tactiquement la trouée de façon à rendre impossible la réunion des forces de l'adversaire. La portée d'une telle opération ne peut donc s'admettre qu'à la condition d'obtenir tout de suite un succès décisif... »

Tel est, au dire des Allemands eux-mêmes, le problème. La question ainsi posée prend toute son ampleur stratégique. Et j'ajoute qu'elle prend toute son ampleur politique. Car telles sont les responsabilités qu'assume le grand état-major, non seulement devant l'empereur, mais devant le peuple allemand; telles sont les responsabilités qu'assume la dynastie elle-même. Faire massacrer encore 500.000 hommes et ne pas arriver à ce résultat prompt et décisif; c'est manquer à la fois la guerre et la paix. Conséquence : le militarisme et l'impérialisme jouent, simultanément, leur va-tout. L'échec d'un second Verdun les met en bas l'un et l'autre.

Ainsi, le sens profond de cette guerre se découvre. Les hommes qui l'ont déchaînée ne peuvent échapper au sort qui les attend.

Logiquement et fatalement, ils sont forcés de poursuivre toujours une victoire qui les fuira toujours, puisqu'elle ne pourrait être obtenue que par la ruine de l'univers.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.

Les Loyers en Temps de Guerre (1)

Quelques conseils pratiques aux lectrices des « Annales »

Délais. — Réduction de prix du bail. Exonérations.

Voici maintenant, dans la loi sur les loyers, un chapitre essentiel.

Des délais, un seul mot à dire : dans tous les cas sans exception le locataire peut obtenir des délais pour se libérer.

Quant aux réductions et exonérations, le sujet est plus complexe. Les textes exonèrent d'abord totalement et de plein droit du paiement de ce qu'ils restent devoir sur leurs loyers échus ou à échoir, pendant la guerre et six mois après, les mobilisés, les réformés à la suite de blessures ou de maladie contractée ou aggravée à la guerre, les attributaires d'allocations, secours de chômage ou assistance.

Les locataires appartenant à ces diverses catégories sont donc exonérés pourvu qu'ils occupent des logements modestes dont le législateur a tenté de fixer le caractère, en établissant une sorte de taux de pauvreté pour les appartements de Paris et de la province.

Par exemple à Paris, le blessé réformé est exonéré si, étant célibataire, le logement qu'il occupe est inférieur ou égal à 500 francs.

Le même blessé, s'il est marié, reçoit une assez légère faveur ; il a droit à l'exonération si son logement est inférieur ou égal à 600 fr.

— Et les enfants, direz-vous? Comptent-ils pour l'exonération? Le législateur a-t-il accordé une prime d'exonération aux familles nombreuses ? — Il y a songé, mais son texte s'embarrasse d'avares distinctions.

Un seul exemple : si le blessé marié a un enfant de moins de seize ans, il a droit à une majoration de 100 francs ; cela veut dire qu'il est exonéré si son logement, à Paris ou dans une commune de plus de 100.000 habitants, est de 700 francs.

La volonté du législateur apparaît plus nette quand il s'agit, non d'exonérations de droit, mais de réductions et d'exonérations même totales que les commissions arbitrales pourront accorder à tout locataire.

C'est le point central de la loi. L'article 14 fait à cet égard une distinction entre le locataire non mobilisé et le locataire mobilisé.

Le premier, pour obtenir de la commission arbitrale des modérations ou une décharge, devra prouver que la guerre l'a privé « soit » des avantages d'utilité ou d'usage de la » chose louée, soit d'une notable partie des » ressources sur lesquelles il pouvait compter » pour faire face au paiement du loyer. »

La formule offre encore de trop savants détours, mais enfin elle dit ce qu'elle doit dire et les arbitres n'auront pas trop de peine à l'appliquer en braves gens.

Le locataire mobilisé n'aura pas, à la différence du non mobilisé, une preuve à faire. L'article 14 l'en dispense et il appartiendra au propriétaire d'établir que la mobilisation du locataire lui a laissé le moyen d'acquitter tout ou partie des loyers échus.

Les diverses catégories de locataires exonérés.

Voici maintenant de grands avantages que la loi concède aux locataires les plus intéressants.

D'abord, ceux auxquels l'exonération totale est accordée seront maintenus en possession des lieux loués pendant la guerre et six mois après, même si leur bail est expiré.

Seulement, pour jouir de ce privilège, les locataires favorisés de l'exonération ou de la réduction devront se conformer aux décisions rendues par les commissions arbitrales.

En second lieu, la loi interdit pendant la guerre et six mois après, toutes poursuites, toutes procédures d'exécution à l'égard des locataires mobilisés. Et l'article 20 étend cette immunité aux veuves de la guerre; aux femmes de militaires disparus ; aux militaires réformés ; « ainsi qu'aux personnes, parentes ou non, qui antérieurement au 1er août 1914, vivaient habituellement dans les lieux loués avec le locataire mobilisé et qui justifieront qu'elles étaient à sa charge ».

Le texte est sybillin! Tâchons de l'expliquer.

Quelles sont les « personnes parentes ou non » auxquelles le législateur a étendu sa bienveillance ? — Ces personnes non parentes sont celles que nos législateurs appellent les « compagnes» et que le Droit romain qualifiait avec moins de politesse! — Ces compagnes, pour n'être pas vexées et même saisies par l'huissier, devront établir que leur compagnie était habituelle et qu'elles étaient avant la guerre à la charge du mobilisé.

Le législateur s'est montré tellement circonspect et même peureux dans la disposition relative aux « compagnes » parentes ou non, qu'il a craint d'en parler deux fois dans l'article 20, ce qui eût été pourtant bien nécessaire.

En effet, il est juste et la loi le dit, que les femmes de Français retenus ou internés en pays ennemis ou neutres soient également à l'abri des poursuites ; mais la loi, dans cette hypothèse, ne dit rien pour les « compagnes ». Heureusement, les arbitres sont là pour le lui faire dire.

Le Rôle des Arbitres.

A propos des arbitres, je prie nos lectrices de bien noter qu'elles peuvent et doivent jouer un rôle excellent dans les efforts de conciliation que la loi, à juste titre, favorise.

D'abord et tout de suite, entente possible entre les parties que la fin des moratoires engage à causer.

Si la conciliation échoue, on aura la ressource excellente de donner mission au président de statuer comme arbitre, seul, souverainement, et sans formalités judiciaires. Par ces côtés de procédure, la loi est parfaite, digne d'entrer dans nos mœurs judiciaires et d'y introduire l'horreur des chicanes, des lenteurs et des frais qui encombrent la justice et ne sauraient la faire aimer.

Enfin, un dernier mot pour le cas où les parties iront discuter devant le président entouré de deux propriétaires et de deux locataires — ces quatre juges assesseurs doivent être choisis avec discernement. Et pour que ce petit jury soit bien composé, chères lectrices, il faut en être.

Or, pour en faire partie, il faut d'abord que les femmes de 25 ans au moins, propriétaires ou locataires soient inscrites sur l'une des trois listes que le conseil municipal dressera dans chaque commune.

Donc, votre devoir, femmes propriétaires ou locataires, est de faire valoir énergiquement vos droits auprès des conseillers municipaux. Insistez auprès de ces magistrats ; si vous ne dites rien on vous omettra, les absentes ont toujours tort. Dans cette campagne bien légitime puisque son but est de vous permettre de juger en conciliatrices les plus chers intérêts familiaux, vous ferez aussi un excellent apprentissage.

(A suivre.)

SUZANNE SAILLARD.
Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

(1) Voir *Les Annales* du 31 mars 1918.

Les Lettres de la Cousine



5 avril 1918.

PARIS

Ma chère Cousine,

Les amoureux de Paris auront vu leur chère capitale sous des aspects bien pittoresques depuis cette guerre, et ceux qui l'aiment comme il faut l'aimer, trouvent aujourd'hui des raisons plus profondes de s'y attacher... Paris souffre, et jamais Paris n'a paru plus beau. Paris s'adapte et il a la dignité charmante et un peu mélancolique des grands jours de septembre 1914. Il s'est dégonflé : plus de gens oisifs, plus de jouisseurs, plus de parvenus, tous les parasites ont fui une ville qui ne leur donnait plus ses plaisirs accoutumés. Ils ont assailli les gares, pris les trains d'assaut et, empilés dans des wagons, serrés dans des couloirs, assis sur des marches d'escalier, ils ont savouré l'évasion... Paris n'était plus en fête ; par surcroît, il offrait quelque danger : c'était l'instant de décamper...

Ah ! qu'ils ont bien fait... et que Paris est émouvant sans eux !... le vrai Paris, notre Paris, qui porte dans son sillage lumineux toute l'âme française !

Plus d'autos insolentes qui assourdissent et menacent le passant ; les piétons peuvent flâner et jouir à l'aise du spectacle enchanteur de ses longues avenues, de ses quais tranquilles où les arbres ouvrent leurs bourgeons au soleil. Sur la Seine, les bateaux glissent silencieux... les sirènes stridentes sont réservées à d'autres emplois... et la lumière, cette lumière indéfinissable qui est une des séductions de Paris, baigne nos vieux et chers monuments avec une grâce discrète... Et puis, une poésie nouvelle flotte entre ses murs. Paris, la ville heureuse, aux séductions frivoles ; Paris, orgueil de la France et objet universel d'envie, est touché par le malheur. La rayonnante cité, chaque jour, reçoit les coups de l'ennemi et subit la souillure de ses crimes. Elle monte son calvaire et a trouvé son Golgotha, puisque à l'heure précise où le Christ, cloué sur la croix, mourait pour sauver les hommes, une église, frappée par un obus, s'écroulait, ensevelissant sous ses décombres d'innocentes victimes !... Comme si, dans ce symbole douloureux, Dieu voulait rappeler à la France qui combat pour un idéal, le drame de la Passion, la honte des Philistins et l'espoir de la grande résurrection.

Ah ! comme Paris a du style dans sa tranquillité silencieuse !... Le soir, les boutiques se ferment, les lumières s'éteignent ; une transparence bleue enveloppe le crépuscule et jamais Paris n'a eu tant d'étoiles au ciel. On les voit si bien maintenant... Les feux de l'électricité ne les font plus pâlir et on dirait qu'elles mettent de tendres clartés sur la ville endormie... Les Parisiens les regardent avec d'autant plus d'émotion que ce ciel sans nuages est habité : des oiseaux de France le parcourent en tous sens et le bruit de leurs ailes est réconfortant à entendre. Ils protègent Paris. « Ayez confiance, grondent-ils de toutes leurs hélices... nous veillons ! Nous donnerons notre vie, cette nuit peut-être, pour défendre la grande ville »... Et la lumière de leurs avions, pareille à des étoiles, file dans la nuit comme un présage de bonheur.

Et voilà que, tout à coup, la sirène pousse son gémissement strident et lugubre : les canons crépitent, le ciel tremble, des fusées sillonnent l'espace, des craquements se font entendre ! C'est terrible et admirable ; car, tandis que nous avons le droit de chercher un abri, eux, là-haut, foncent sur les monstres, ils les harcèlent, ils jouent autour des gothas un jeu d'enfer, ils les canardent, ils les attaquent de toutes parts: Pan !... pan !... pan !... les obus pleuvent. Le combat, dans l'ombre incendiée, se poursuit homérique et sublime ; ils tirent encore, ils tirent toujours ; les canons se répondent de l'est à l'ouest, du nord au sud ; la terre semble prête à s'ouvrir, et les gardiens des espaces, poursuivant leur héroïque besogne, chantent avec leurs instruments de feu : « Non, non, vous n'aurez pas Paris ! »

Et le matin, la ville, comme si rien de pathétique ne s'était passé, s'éveille souriante... il faut vite aller dire bonjour à ses précieux monuments, à ses trésors, à tout ce qu'on aime et qui est là debout !... Bonjour place incomparable, merveille du monde, qui jamais n'avez paru plus harmonieuse et dont le nom un peu ironique est Concorde !... Bonjour Louvre de nos rois, et temple de nos musées... Bonjour délicieux palais qui gardez les archives de la Légion d'honneur, et aurez tant à dire après la guerre !... Bonjour quais charmants qui savez de belles histoires et qui bordez la Seine aux longs plis d'argent !... Bonjour tours de Notre-Dame !... Vous ne vous attendiez pas à sonner la fuite des gothas, vous n'imaginiez pas que vos voix bourdonnantes se mêleraient un jour, pardessus les cloches de toutes les églises de la ville, aux chants d'airain de la basilique de Montmartre !... Bonjour palais, cathédrales, petites églises discrètes, hôtels somptueux et maisons riantes, qui faites Paris incomparable et que nous adorons... Bonjour vous qu'ils n'ont pu toucher et que nous retrouvons avec dévotion !...

C'est pour garder ces merveilles que nos soldats, là-bas, se battent furieusement... Ils subissent jour et nuit la tourmente dont nous avons par moments un pâle reflet. Ils vivent dans ce tonnerre qui nous laisse inactifs et les lance à l'assaut. Ils montent dans le feu, dans le sang, vers la mort, pour sauver la Patrie, et nous serions assez lâches pour nous plaindre !... Non, le sort des Parisiens est enviable, ils sentent à leur tour en bons soldats, quelque chose de la grande guerre, ils suivent la phase haletante dont dépend la vie de la France, ils communient avec les poilus qui accomplissent une besogne épique, ils se recueillent et attendent l'issue du combat.

Il fait grand jour, la lumière est radieuse, une odeur de printemps est dans l'air. Comment ne pas sentir l'allégresse d'un matin d'avril. Mais voilà qu'un obus tombe. Celui-ci doit être lointain, son coup sourd n'est point pour effrayer, et pourtant quelles victimes a-t-il faites ? Quels deuils a-t-il semés ?... Quels cœurs a-t-il brisés ?...

Soudain, un autre siffle et déchire l'air en éclatant... Ah ! comme celui-ci est proche... les gens courent... C'est là... au bout de la rue... on voit de la fumée, ou peut-être de la poussière... Une ambulance arrive avec une vitesse stupéfiante, les passants accourent, se pressent, parlent tous à la fois, discutent. Combien y a-t-il de blessés ?... la maison est pourtant debout. C'est un brouhaha, une cohue, personne ne sait rien... et finalement le mal n'est pas grand.

Paris, ville de guerre, restera un souvenir inoubliable dans le cœur de ceux qui lui sont restés fidèles.

Paris fait son devoir, simplement, presque gaiement. Les gavroches y sont toujours spirituels, les femmes y restent jolies et souriantes ; et Paris, parce qu'il a l'espoir, parce qu'il a la foi, garde sa belle tenue.

Il pense aux chefs dont les responsabilités sont écrasantes. Il pense surtout aux Poilus, qui resteront immortels à travers les siècles. Paris, notre beau Paris, tout recueilli, attend et espère la Victoire...

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par décret ministériel du 20 août 1917



Les Enfants des mansardes sous les Gothas

Je crie : au secours !...

Oui, au secours... car nous avons beau multiplier nos départs, il manque toujours de la place. Et cependant nous expédions, la semaine prochaine, dans nos nouvelles maisons claires, des kyrielles d'enfants : Saint-Rémy-les-Provence, dont je vous parlerai en détail la prochaine fois, recevra vingt-cinq enfants le 15 avril ; Chaville, trente fillettes ; Lens-Lestang, en se serrant, a trouvé dix places de plus ; Arcachon de même; Sourdeval comptera maintenant cinquante enfants ; Tréboul, La Trinité, Coron, implorent de tous côtés des lits, ce qui leur permettra de recueillir aussi un plus grand nombre d'enfants.

Mais allons au plus pressé. Il *faut absolument* faire partir les gosses de nos soldats qui attendent leur tour ; il faut sauver la santé de ces pauvres fillettes, de ces garçons pâles qu'on traîne dans des caves, qui y prennent froid et s'y détruisent la santé. L'enfance n'est pas faite pour souffrir de la peur, ni pour s'étioler dans des souterrains, il lui faut de la joie, de l'air, du soleil.

Jamais je ne bénirai assez les particuliers qui m'ont pris, cette semaine, un enfant, quelquefois deux (j'en publierai aussi la liste prochainement) ; je veux, aujourd'hui, sans perdre une seconde, exposer ma demande : Pendant ces mois tragiques, le devoir de chacun est de se surpasser — et je sais que je peux attendre tout de la tendresse de mes cousines. Je souhaite donc vivement que dans chaque ville, petite ville ou grand bourg, quel que soit son éloignement, une de nos cousines prenne l'ini-

tiative de la *Chambre claire*... Et qu'elle aille, de maison en maison, affectueusement dire: « Voulez-vous ouvrir une chambrette et donner un peu de bonheur à un de « LEURS enfants ?... »

Qu'est-ce qu'un gosse de plus à la table de famille ? La charge n'est pas bien grosse et un bienfait n'est jamais perdu : la présence de l'enfant portera bonheur au foyer... et ce sera peut-être une vie sauvée ! Car les jaunisses, les maux de gorge, les fluxions de poitrine, les maladies nerveuses, sont la conséquence de ces descentes désastreuses, de ces séjours au fond des caves...

Donc, quand la cousine bénie aura recruté dix Chambres claires dans la ville, le tour sera joué, elle aura formé une petite colonie, et peut-être acceptera-t-elle d'être la Présidente du groupe ou du moins de m'écrire au nom des « Mamans claires », qu'elle aura groupées dans un même but... Elle m'écrira alors immédiatement et deux jours après partira, vers la lumière, un convoi de jeunesse.

Il est nécessaire que ce chiffre de dix soit atteint, pour obtenir des Compagnies certains privilèges.

Naturellement, le docteur Baudet aura examiné, avant leur départ, chacun des enfants, et l'aura déclaré indemne de toute tare, de toute contagion. Nous aurons pris soin de le baigner, de lui laver à fond la tête, de couper les cheveux, s'il est nécessaire, et de le munir d'un petit trousseau : enfin de l'envoyer propre, net. Nous prendrons les frais du voyage à notre charge, et nous remettrons l'escouade entre les mains de la Présidente qui voudra bien répartir entre les « Mamans claires » ces enfants confiés à leur garde.

Ceci je le demande instamment, passionnément. Jamais nous n'avons traversé des moments plus douloureux, plus magnifiques. Nos soldats sont sublimes ! Ce qu'ils souffrent est inimaginable..... et ils sauvent tout simplement la France. Les chefs, — les Foch, les Pétain, — font des prodiges. Le Président du Conseil, M. Clemenceau, avec une fougue, une jeunesse extraordinaires, galvanise le patriotisme de tous. Le Chef de l'Etat, M. Raymond Poincaré, va sous la mitraille d'Amiens,

L'heure est solennelle, tout le pays donne un dramatique effort, et cela est beau... C'est pourquoi j'ose demander aux femmes cette aide : une chambrette inondée de soleil, un bout de jardin et trois mois d'hospitalité à un enfant de soldat (fils ou fille).

Qu'on ne s'inquiète pas ; les enfants arriveront en bon ordre ; ils seront sages et je retournerai les chercher quand le temps sera venu. Le maire de chaque pays, le médecin, le curé voudront bien, j'en suis sûre, aider à cette jolie filiale de nos Maisons claires et, je le prédis : chacune de ces petites têtes écartera de la maison un chagrin, un souci... Vite à l'œuvrage, vite le bon mouvement que j'espère... travaillons pour l'enfance ; qu'elle soit le rayon lumineux de cette cruelle guerre.

Que les enfants heureux, bien vite, prennent sous leur protection ces petits frères, ces petites sœurs tombés d'un ciel de guerre.

En attendant, nous passons et passons des visites... Nous préparons ces fournées de « Chambres claires ». Nous choisissons les sujets les mieux conditionnés, gardant pour nos Maisons, organisées à cet effet, les enfants débiles ou délicats. Le docteur Baudet et toutes ces dames du Comité sont sur les dents.

Cependant, avant de terminer, disons un mot de profonde reconnaissance aux amis dont on verra figurer les noms sur cette liste. Le dévouement de Mme Rutlidge dépasse tout ce qu'on peut rêver. Il est égalé par celui de Mme Bouron, de Sao Paulo, qui, aidée de Mme Bourgeois et de Mme Netter, chaque mois, renouvelle un miracle qui surprend et ravit.

Et que dire aussi de la pensée charmante de Mme Albans Lemer qui, s'étant fait donner des détails sur chacun de nos enfants, a pris sous sa protection la petite Germaine Joli (partie à la Trinité-sur-Mer) et entend s'occuper de son avenir ?...

A tous, à ce beau Comité de Montevideo, que Mme Villemin anime de son ardent amour pour la France, merci !

Ces dons multiples, les petits, les gros, qui viennent si tendrement protéger notre œuvre, lui permettent d'élargir ses horizons et de commencer, sous la pluie des gothas et des obus, la grande tâche nationale.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 27 mars.	423.425 fr. 05
Total de la 43e liste arrêtée le 3 avril.	9.572 fr. 20
Subventions.	80 fr. »
Total général.	433.077 fr. 25

(Voir page 311, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Mme Francis Thomé nous a annoncé triomphalement la nouvelle. Nous avons fait cette semaine... enfin le 50 millième envoi si attendu.

Voici un heureux résultat. Mais aussitôt Mme Thomé nous a confié que l'armoire à « chemises » était à peu près déserte... Voilà la commission faite, donnons vite nos comptes de mars.

Nous avons reçu à notre caisse envois du front... hélas ! 266 francs seulement. Nous avons dépensé intrépidement 1.469 fr. 20, car si nos colis lectures, linge, lainages, chaussettes sont toujours reçus avec avidité, nos soldats préfèrent, dans les régiments qui ont des coopératives, acheter ce qui leur plaît, plutôt que de recevoir des colis de vivres, et nous multiplions nos envois de mandats... Il nous reste à l'heure actuelle en caisse: 7.510 fr. 10.

L'Adoption des Prisonniers

Nous disions la semaine dernière l'adorable persévérance de nos huit mille marraines et l'émotion que nous éprouvions à lire les « communiqués » qu'elles nous adressent. Voici une lettre qui est un de ces innombrables et touchants exemples. Elle est signée de Mme de la Vallette, une cousine de Bordeaux, et je ne sais rien de plus charmant que son récit :

« C'est vous, chère cousine Yvonne, qui m'avez envoyé en mai 1915 un filleul à aider et à encourager, aussi est-ce à vous que je viens rendre compte de la façon dont je me suis occupée du prisonnier confié à mes soins. Ma mission vient de se terminer après trente mois pendant lesquels j'ai envoyé régulièrement deux colis par mois et des lettres aussi bonnes que je le pouvais, étant donné la neutralité absolue à observer dans la correspondance.

» Je craindrais de vous ennuyer avec ma petite histoire, si je ne savais combien vous vous intéressez à toutes vos marraines de prisonniers. Je n'ai pas eu à remplir le rôle si dévoué de cette marraine citée dans les dernières *Annales*, qui vit arriver femme et enfants de son filleul. Et mon rôle est beaucoup plus modeste. Peu après les relations établies avec mon filleul, il m'apprit que sa femme vivait à Paris avec ses deux enfants. Je trouvais mieux de me mettre en relation avec elle afin de savoir ce qu'elle pouvait, de son côté, faire pour son prisonnier et de lui être de quelque secours s'il était besoin. Et je n'ai eu qu'à me louer des sentiments de toute cette famille. J'avais promis de remplacer le père si quelque malheur survenait, heureusement il n'en fut rien. J'eus pendant trois ans une double correspondance, avec le mari d'une part, et sa petite famille de l'autre, correspondance qui ne m'a procuré que des joies. Enfin, en décembre 1917, une carte m'avertissait que mon filleul était passé en Suisse et n'avait plus besoin de mes paquets. Je continue toujours mes amicales relations, le pauvre garçon a été dans les camps de représailles en Russie, et après une broncho-pneumonie suspecte, il a été expédié en Suisse. Ma tâche est finie, j'y ai mis mon cœur de Française. J'espère que toute modeste qu'elle ait été, elle sera agréable à la chère cousine et c'est tout mon désir. »

Quel rôle discret et magnifique elles ont joué nos bonnes, nos chères marraines et combien la France leur devra de reconnaissance !

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons eu le bonheur, en ce mois de mars, de transmettre à M. Brieux la somme de 2.819 fr. 50. La liste de souscription des dons reçus paraît, chaque mois, dans le « Journal des Blessés aux yeux ».

Y. S.

A l'Université des Annales

Les Conférences sociales

Les conférences de l'*Université des Annales* sont finies, mais les journaux seraient bien ingrats s'ils ne signalaient la délicieuse conférence d'Emile Berr qui a raconté avec son esprit et sa verve habituels, la vie de ceux qui n'écrivent pas et qui sont cependant les êtres mystérieux et tout-puissants dont dépend la vie d'un journal. En tableaux vifs, tendres, enjoués, il a dessiné tous les « travailleurs » d'un grand journal, depuis le directeur jusqu'à la plieuse, en passant par le metteur en pages, homme important, et le liseur de manuscrits et le typo qui est souvent un lettré. A l'heure où le métier a des risques et où le travail est si difficile, il sera intéressant de voir glorifier ceux qui n'écrivent pas et qui font la gloire des écrivains.

Cette conférence documentée et pittoresque sera publiée dans le *Journal de l'Université des Annales.*

PIERRE S.

(Voir le sommaire du nº 9, page 312.)

LES ÉCHOS

Quelques détails anecdotiques glanés autour du commandant en chef de l'armée anglo-française.

Plusieurs localités du Midi se disputent, en ce moment, l'honneur d'avoir vu naître le général Foch. Il faut donc préciser. Le général Foch est né à Tarbes.

Les registres de l'état civil de Tarbes portent, en effet, que le 4 août 1851 naquit, rue Saint-Louis, 43, Foch (Ferdinand), fils de M. Foch (Jules), secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées.

La maison était située non loin des Allées alors dénommées Napoléon, où se dresse, plus vivante encore en ces temps de guerre, la statue d'un autre grand Bigourdan, le chirurgien Larrey.

Ajoutons que c'est au lycée de Tarbes, sur des tables où griffonna Théophile Gautier, que le général Foch, en compagnie de son frère, son aîné d'un an, avoué dans cette même ville, fit ses premières études; il les continua à Saint-Etienne, où son père fut nommé percepteur. A Metz, enfin, le futur général suivit les cours préparatoires à l'Ecole polytechnique, et son frère se plaît encore à rappeler la joie de la famille lorsque, au retour d'une partie de chasse, on apporta un télégramme annonçant l'admissibilité de son cadet à l'Ecole polytechnique.

❀

Comment le général Foch fut nommé directeur de l'Ecole de guerre en 1918.

M. Clemenceau avait à pourvoir notre grande Ecole militaire d'un directeur. Mais qui choisir ? Le ministre était perplexe. Beaucoup de généraux, sans doute, pouvaient occuper la fonction avec honneur. Mais M. Clemenceau voulait un homme supérieur et surtout un homme, tout court. Parmi ceux qui lui furent désignés, il décida de choisir lui-même, en dernier ressort.

Le tour vint du général Foch de conférer avec le président, qui retint le général à déjeuner. Pas une minute la conversation ne roula sur l'Ecole de guerre, et le général Foch ne savait pas qu'on avait prononcé son nom à ce propos.

Tout à coup, entre la poire et le fromage, M. Clemenceau dit au général, à brûle-pourpoint :

— J'ai à vous annoncer une bonne nouvelle : vous êtes nommé directeur de l'Ecole de guerre...

— Directeur de l'Ecole de guerre ? Mais, monsieur le président, je ne suis pas candidat.

— C'est possible, mais vous êtes nommé et je sais que vous ferez là d'excellente besogne.

Le général Foch, un peu abasourdi tout de même, remercia M. Clemenceau, mais un scrupule lui vint.

— Vous ne savez peut-être pas tout de moi, monsieur le président, dit-il. J'ai un frère qui est jésuite.

— Votre frère est jésuite ! s'écria M. Clemenceau; mais je m'en f..., général... pardon, monsieur le directeur, car vous êtes directeur de l'Ecole de guerre; tous les jésuites n'y feront rien.

Ce trait en dit long sur le caractère du général Foch et sur le libéralisme de M. Clemenceau.

❀

La pendule du général Foch.

Miss Mary Ripenart, correspondante de journaux américains, nous a conté son histoire.

Le général l'invita à déjeuner en 1915 et l'emmena dans son cabinet de travail.

« Il marchait rapidement; après avoir traversé la grand'place presque déserte et grimpé un modeste escalier de bois, nous arrivâmes au bureau du général.

» Une chambre des plus ordinaires avec un grand pupitre entre deux fenêtres donnant sur la rue, une lampe à abat-jour et un téléphone.

» Sur la cheminée trônait une merveilleuse pendule Louis XV sous un globe. De grandes cartes fixées au mur montraient les positions stratégiques dans leurs moindres détails. Le général Foch me fit remarquer la pendule.

» — Pendant la bataille de l'Yser, j'avais, nuit et jour, mes yeux fixés sur cette pendule. J'expédiais les ordres, il me fallait alors attendre qu'ils fussent exécutés. C'est par cette pendule que je savais ce qui devait se passer. Les heures me paraissaient interminables. C'était terrible.

» Ce devait, en effet, être terrible. Partout j'ai entendu la même chose. La grande lutte sur l'Yser, qui dura du 21 octobre au 12 novembre, a laissé une impression d'horreur dans l'esprit de tous ceux qui y ont pris part.

» Le général Foch ouvrit un tiroir de son bureau et me montra, jour par jour, les cartes de la bataille. Elles étaient reliées en un format-livre et chaque journée avait sa page. Feuillet par feuillet, je revécus cette bataille : la ligne noire des Allemands avançant, la ligne bleue des Britanniques reculant devant le nombre écrasant de l'ennemi, la ligne rouge des Français arrivant à la rescousse.

» — Ils arrivaient, dit le général Foch, comme les vagues de la mer.

» Le général ferma le livre et s'assit un moment, la tête penchée, comme s'il revivait toutes les horreurs de ce moment. Puis il dit :

» — J'arpentais la pièce et je regardais la pendule. »

Cette pendule, le général l'a-t-il conservée ? Est-ce encore elle qui règle les heures de la gigantesque bataille qu'il est en train de livrer ?

»»⋑⋟✱⋞⋐««

SOUFFRIR

Pour se guérir du mal d'égoïsme et d'indifférence, quand on sent qu'il vous gagne, et qu'un reste de pudeur vous agite encore, il n'y a qu'un traitement. Nous pouvons tous nous l'ordonner, même ceux qui, de bonne foi, pensent n'en avoir pas besoin.

Avec un sévère esprit de comparaison, appliquons-nous à regarder ceux qui souffrent vraiment, follement, qui sont les habitués, les héros du malheur, les enfants gâtés du drame et de la catastrophe, qui ont perdu des êtres chéris, et bien souvent qui les ont vus périr, qui ont assisté à l'invasion, au meurtre, à l'incendie, dont les yeux, à jamais remplis d'épouvante et d'horreur, ont reçu les inoubliables images dont l'abomination ne se peut exprimer. En dessous de ces grands martyrisés, répétons-nous qu'une foule d'êtres, pareils à nous et valant mieux, ont frôlé la mort plus de cent fois, tous les genres de mort, et les plus terribles, qu'il y a des milliers de créatures à cette minute manquant de toit et de pain, dont la maison a été pillée, détruite, rasée, et qui ne possèdent plus rien, ce qui s'appelle rien, des choses qui étaient tant pour eux et qui faisaient leur humble joie : pas un meuble, une table, un fauteuil, une assiette peinte, le moindre objet, pas un souvenir de famille !... pour lesquels tout ici-bas aujourd'hui n'est que cendres, sur le sol noir et dans leur cœur... Examinons les mères qui sont sans nouvelles de leurs enfants... et tous les mutilés du corps à corps et du bombardement, les aveugles, les estropiés, les incurables qui n'auront jamais de bonheur...

Et puis ayant piétiné toutes ces ruines et marché dans ce sang, parmi tous ces débris de pierre et de chair, transportons-nous ensuite aux pays balayés par le feu, qu'habitent pour ainsi dire bourgeoisement et sans sourciller les soldats. Observons ce qu'ils risquent tous, partout, à toute seconde. Additionnons leur lot, leurs aises, leur bonne chance; arrêtons-nous à l'ambulance de première ligne, aux cimetières improvisés, et, à la fin de ce voyage, retrouvons-nous, s'il est possible, avec plus d'estime et de considération en face de nous-mêmes... Nous compterons alors ce que pèsent à côté les gênes et les désagréments dont nous avons la lâcheté de nous plaindre... Nous verrons quel sang, quels pleurs, quel argent même nous avons versés, et si vraiment nous méritons, après avoir si peu pâti, de nous parer avec autant d'orgueil du mot splendide de souffrance, de ce mot de pourpre, d'émail et d'or qui a le caractère et l'éclat d'un insigne !

Quand celui qui souffre s'écrie — en y mettant un autre sens — qu'il « porte une croix », il exprime aussi, sans le savoir, cette vérité profonde et mystérieuse : souffrir c'est porter une distinction, recevoir un honneur. La souffrance décore.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française

»»⋑⋟✱⋞⋐««

L'attentat commis par les Allemands contre l'église où, l'avant-veille de Pâques, tant de fidèles étaient assemblés, soulève la réprobation du monde et inspire aux poètes des paroles éloquentes. Des centaines de vers nous sont arrivés de tous les points de la France. Ceux-ci nous paraissent résumer, avec émotion, l'indignation générale.

LEUR DERNIER CRIME

Vendredi-Saint, 29 mars 1918.

Je les maudis !
CARDINAL AMETTE.

Donc, ils n'ont pas eu peur, le jour de l'Agonie,
De venir souiller d'un crime monstrueux,
D'assassiner, de loin — nouvelle vilenie ! —
Des êtres adorant la figure bénie
De Christ mourant pour eux !

Ils n'ont pas craint, ce jour de jeûne et de prière,
D'éclabousser de sang l'autel sanctifié,
D'unir dans le martyre en vivante poussière
Ces nouveaux saints de chair et les vieux saints [de pierre
Sous le regard voilé du Dieu crucifié !

Ils n'ont pas craint de déchirer des cœurs de mères
Et de mêler des cris de vengeance à leurs pleurs,
De soulever contre eux nos pieuses colères,
De nous faire montrer du poing leurs sombres [terres,
Et d'avoir fait germer la haine dans nos cœurs !...

O Toi qui t'es donné, dans ta sainte Agonie,
Pour laver les péchés, même les plus hideux,
Toi, le Dieu de l'Amour, à cette ignominie
Pourras-tu pardonner et ta tête bénie
Pourra-t-elle sourire, en se penchant vers eux ?...

JEAN CORRIGES.

Vaine protestation... Nos ennemis, insensibles au remords, ne respectent que la force... C'est au canon de répondre.

»»⋑⋟✱⋞⋐««

V'là l'vitrier !...

C'est le nouveau roi du jour. Les obus de la grosse Bertha, les bombes des avions ont mis à mal un certain nombre de carreaux et les Parisiens, avisés et prudents, ont suivi les conseils officieux donnés par les journaux. Bien entendu, la fantaisie ne perd pas ses droits; pour une fenêtre garnie de simples bandes de papier, mille autres sont fleuries d'arborescences fantasques, d'ornementations étranges, de dessins polychromes d'ailleurs fort agréables aux yeux.

Au douzième siècle, le métier de verrier était presque un métier de luxe, car le verre, fort

cher, était réservé aux églises et à quelques rares demeures seigneuriales. Sous Charles VII, les « fenestrages » des maisons royales étaient garnis de papiers huilés ou de toiles cirées, alors que Jacques Cœur, l'argentier du roi, avait en son logis de Bourges, selon La Salle, « du beau verre clair qui résistait aux rayons du soleil ».

Vers 1580, Bernard Palissy constate, dans une lettre, que l'invention est « mesprisée pour estre trop commune aux hommes ». Un siècle avait suffi pour rendre général en France, l'usage du verre.

La corporation des verriers fut honorée des faveurs royales. Le roi Charles VI concéda aux maîtres verriers du Poitou les privilèges des nobles qui les rendirent francs et exempts de toutes tailles. Le roi René d'Anjou reconnut que « la gentillesse et noblesse de l'ouvrage du verrier est aussi le bien du pays et de la chose publique ».

La manufacture établie par Colbert à Reuilly, Tourlaville et Saint-Gobain, devint la première de toutes les manufactures de glaces. Les progrès industriels avaient fait tomber à trente-trois francs le prix du mètre carré, avant la guerre, alors qu'en 1702, il s'élevait à cent soixante-cinq francs ! Nous voici presque revenus à ces prix fabuleux...

La matière première est précieuse aujourd'hui.

Mais qu'importe ! S'il y a des carreaux brisés, nous pouvons être certains que nos poilus et en particulier, nos petits « vitriers » les feront payer cher aux Allemands !...

BLOC-NOTES

OPTIMISME ET PESSIMISME

Veut-on bien remarquer que l'optimisme et le pessimisme ont presque entièremnt disparu ? Il faut se féliciter qu'ils aient disparu ensemble, et il ne faut regretter ni l'un ni l'autre. Ce sont deux procédés de jugement rudimentaires, qui ne tiennent nul compte des faits. Chacun sait que le pessimisme vient de l'estomac. On l'a répété si souvent qu'on a honte de l'écrire encore, mais cette vérité est si utile qu'on doit passer outre et ne craindre pas de rabâcher un peu.

L'optimisme vient aussi de l'estomac. Est-il besoin d'ajouter que les optimistes ont l'estomac bon et que les pessimistes l'ont mauvais ? Cela ne prouve point que l'optimisme vaille mieux, dès que l'on sort du domaine de la thérapeutique. Certains même prétendent que c'est une affection qui peut devenir maligne, et que nulle peste n'est plus à redouter que l'optimisme béat.

Peu importe, puisque cette maladie, et l'autre, ont disparu. Le temps a travaillé contre elles. Il était fatal que les Français atteints de gastralgie ne fussent pas toujours les mêmes pendant tout le cours d'une guerre si longue. Quelques-uns se sont guéris, et du même coup sont devenus en quelque sorte machinalement optimistes, de pessimistes qu'ils étaient. Ils ont été les premiers surpris de leur métamorphose, ils ont réfléchi, ils l'ont étudiée de près ; et quand ils en ont aperçu la cause, ils se sont applaudis de reconnaître, un peu tard, la vanité de leur pessimisme antérieur, mais ils n'ont pas fait plus de fonds qu'il ne convenait sur leur optimisme présent. En revanche, les gens bien portants du début, qui sont tombés malades, ont conçu, pour le même motif des doutes sur la légitimité de leur pessimisme récent.

Ce qui a ruiné définitivement le crédit, ainsi ébranlé, de l'optimisme et du pessimisme, c'est qu'on a éprouvé que, non plus chez les individus, mais parmi la foule, ils se manifestent par vagues alternatives, et que les météorologistes les plus éminents n'ont jamais pu apercevoir aucune concordance ni aucun synchronisme entre ces vagues et les va-et-vient de la fortune des armes.

Optimisme et pessimisme sont des façons d'être pour guerres courtes, ou pour commencements de guerres. Ils ont fait leur temps, n'en parlons plus.

ABEL HERMANT.

Plus que jamais, l'Amérique appartient à l'actualité. Saisissons cette occasion pour donner quelques renseignements étymologiques relatifs aux dénominations, souvent bizarres, des différents Etats de l'Union américaine.

Le Massachussetts dérive d'un mot indien signifiant : pays aux grandes collines. Le Maine emprunte son appellation à la province française du même nom. New-York porte le nom du duc d'York, frère de Charles II d'Angleterre. Le Connecticut dérive d'un mot indien qui signifie : long fleuve. Le Rhode-Island doit son nom à l'analogie de configuration que présente ce territoire avec l'île de Rhodes. Vermont, qui a pour capitale Montpellier, vient du français (Mont Vert) ; New-Hampshire devint le nom du territoire accordé par la Compagnie de Plymouth au capitaine J. Masson, gouverneur de Plymouth, dans le Hampshire.

New-Jersey fut ainsi appelé par son premier colon, ex-gouverneur de l'île Jersey. La Virginie fut baptisée par Walter Raleigh, écrivain et navigateur, en souvenir de la reine vierge Elisabeth. La Géorgie doit son nom au roi George d'Angleterre; la Pensylvanie au chef des Quakers, William Penn et au mot latin *sylva*, forêt. La Caroline évoque le souvenir du roi Charles II; la Louisiane, celui de Louis XIV.

Tennessee signifie « cuiller tordue ». Beaucoup d'autres noms dérivent de l'indien : le Kansas, qui signifie « odoriférant »; le Mississipi « le pied des torrents »; l'Ohio « fleuve charmant »; le Kentucky « la source du fleuve ».

De la même origine viennent Illinois, Indiana, Minnesota, Wisconsin qui veut dire « malpropre » et Iowa qui signifie « bonnet de nuit ».

La Floride enfin, fut ainsi appelée par Juan Ponce de Léon, qui la découvrit en 1572, le dimanche des Rameaux, en espagnol *Pascua florida*, Pâques fleuries.

L'Amérique sait maintenant ce que c'est que la guerre. Plus d'un demi-million de ses fils sont en France; d'autres se préparent à venir. Ses usines de guerre sont en plein travail, son peuple connaît les restrictions. Quant à la réalité de la guerre, elle est aujourd'hui connue dans tous les Etats et toutes les provinces, jusqu'aux plus petits. Les passages suivants d'une lettre que Georges Bazile a traduite spécialement pour les lecteurs des *Annales* prouvent de quelle façon les Américains de province comprirent qu'ils étaient réellement en guerre :

« On nous a fait connaître la guerre dans notre ville.

» Nous formons une petite communauté, cachée dans les collines et indifférente aux événements du monde. Nous sommes à vingt-deux milles de New-York. Cependant les jours passèrent et nous n'entendions le bruit d'aucun canon ennemi. Pas un train ne passait dans notre gare transportant des blessés. Il est vrai, notre Croix-Rouge commença à préparer de la charpie et des bandages, mais il semblait qu'elle les eût préparés pour des étrangers — certainement pas pour nos jeunes gens. Autour de tout cela flottait un air de détachement.

» Le jour du tirage au sort ne nous émut pas davantage. Peut-être, si notre petit journal local avait, chaque semaine, publié une courte liste de noms sous la rubrique : « *Morts au champ d'honneur* » nous aurions compris toute la valeur de ce qui arriva lorsque le secrétaire Baker tira du vase le n° 258. Mais nous lisions les nouvelles de la guerre depuis trois ans et, durant ce temps, nous n'avions jamais vu un blessé. Il est probable qu'aucun d'entre nous n'avait même parlé à un homme ayant fait face au feu allemand.

» C'est alors que nous allâmes au cinématographe voir les tableaux de l'arrivée du général Pershing en France. Nous vîmes un navire entrer dans un port étranger, avec des hommes en khaki sur le pont — des hommes comme ceux qui gardent notre pont de chemin de fer. Nous vîmes Pershing descendre à terre. Nous vîmes sa réception. Nous le vîmes passer à travers les rues de deux villes françaises. Nous vîmes les « Etoiles et les Bandes » flotter au sommet d'un monument français...

» Une clameur s'éleva dans l'obscurité de la salle. Ce n'étaient pas des jeunes gens maintenant, mais des hommes et des femmes. Le bruit accrut de volume. Notre petit cinéma n'avait jamais entendu un tel bruit. L'opérateur s'énerva et le film se déroula trop vite. Le pianiste joua *The Star Spangher Banner;* ses doigts rataient presque toutes les touches. Debout, nous chantions l'hymne national. Le film était fini, nous chantions encore. Nos « boys » étaient en France ! Nous les avions vus! Ce soir-là je rentrai à la maison derrière un père et son fils. Le père était de ces hommes qui avaient déclaré que la guerre serait terminée avant que nous puissions y prendre part. Ils marchaient très lentement et je marchai lentement aussi. Nos pensées étaient là-bas, avec un navire abordant dans un port étranger.

» — Ils sont réellement là-bas! dit le garçon, d'une voix tremblante d'émotion.

» L'homme acquiesça de la tête, l'esprit ailleurs.

» — P'pa, je...

Sa gorge se contractait. Il toussotta pour s'éclaircir la voix.

» — P'pa, je crois qu'il est temps que j'y aille aussi.

» L'homme posa une main sur son épaule. En silence ils remontèrent la rue.

» La guerre est venue jusque chez nous. »

Le fait relaté dans ce récit pittoresque ne constitue pas une exception. Il pourrait porter comme titre : « De l'utilité patriotique du cinéma ».

Avant d'être ministre, Clemenceau adorait aller au front et deviser avec les soldats. Il n'a pas perdu cette habitude.

Il se trouvait un jour en toute première ligne, à quarante mètres des Boches et interrogeait les bonshommes, longuement, gentiment, comme il sait le faire quand il veut...

Il eut des mots charmants, des lazzi. On riait, sans souci des voisins redoutables. A un moment, avisant un poilu silencieux, M. Clemenceau lança, de sa voix claire :

— Et toi ? Qu'est-ce que tu penses de la guerre ?

L'homme, un Parigot, répondit par cette traduction libre de la fameuse « instruction Millerand » :

— G... lez pas si fort... i'sont là...

Explosion de rires. Le plus spirituel des sénateurs ne put que dire :

— Il me plaît énormément ce type-là... Mais il a raison, allons-nous-en !

SERGINES.



POUR L'EFFORT SUPRÊME — Composition de Lucien JONAS.



1. Anglais examinant un canon allemand mis hors de combat par le tank qu'on aperçoit au dernier plan.
2. Etablissement de signaux entre la base et le front.

AUTOUR DE LA BATAILLE. — DANS L'ARMÉE BRITANNIQUE

LES EXPOSITIONS

Le Salon de l'« Épatant »

Je ne chercherai pas à qui reviendrait la royauté de ce nouveau salon de l'Epatant. Le jeu ne serait ni de saison ni de mise avec des maîtres dont la plupart sont des princes en leur métier. Mais on ne se défend pas toujours contre ses propres sympathies. Il y a des attirances, des œuvres dont on est tout de suite le prisonnier. Et, malgré l'indéniable maîtrise d'un grand portrait de Roll, malgré une belle page vengeresse de Forain : les *Prisonniers civils*, c'est à l'effigie d'un artiste par un autre, à celle de Saint-Germier par Bonnat, qu'il m'a fallu tout d'abord rendre les armes. Le peintre de Venise au temps de Canaletti et de Tiepolo, le peintre des fêtes masquées, où l'intrigue et l'amour vont de pair, est là dans tout l'abandon d'une causerie devant la toile ébauchée. Causerie sur l'art, sur la ville des Doges..... On devine qu'entre eux les souvenirs, les anecdotes ne manquent pas. L'artiste qui sait si bien habiller un visage du «loup» de velours blanc, ne masque pas son plaisir, et, avec sa courte barbe blanche, peut-être rappelle-t-il l'un des peintres, graveurs ou beaux esprits qui s'en allaient avec le Titien et l'Arétin dans la délicieuse petite île de Murano, ferrer l'août, " ferrare agosto ", comme o disait là-bas.



« Dans le Nord. Les Prisonniers civils », par Forain.

L'œuvre est primesautière en diable, jaillie du coup, mais si attirante, si prenante soit-elle, Forain est là qui rappelle à la colère avec ses *Prisonniers civils*. Sans déclamation, sans vaine recherche de couleur, en une simple grisaille, le grand artiste fait œuvre d'historien, stigmatise à tout jamais les procédés de guerre de nos ennemis et le hideux plaisir de nuire, d'accabler le vaincu, ce " schadenfreude " qu'ils ont dans le sang.

Les années n'ont aucune prise sur Alfred Roll. Sans rien perdre de la robustesse d'autrefois, il nous apporte la surprise d'une grâce accomplie dans le dessin de l'attitude, d'une sobriété magistrale dans le coloris.

Son portrait de Mme W. G. est, à sa façon, un chef-d'œuvre. Une œuvre rare, c'est aussi le portrait que Muenier nous donne du général Foch. Qui a vu aux derniers grands anniversaires, à la Fère-Champenoise, le vainqueur de l'Yser exposer devant une foule enthousiaste la manœuvre géniale de la bataille de la Marne, témoignera de sa haute ressemblance. Lui aussi est là tout entier avec, sur le visage, la flamme des victoires d'hier et des promesses de demain Edgard Maxence a modelé dans le plein air, avec une rare fermeté et comme une médaille un visage non moins émouvant de soldat.

Les portraits sont d'ailleurs nombreux à cette exposition de guerre. C'est, dans la note gracieuse, les deux fillettes de Paul Chabas, vivantes et charmantes comme un pastel anglais. C'est, dans la note grave et simple, Mme Berthe Cerny par Jules Cayron, M. Baugenat de Gervex, Edouard Branly de Weerts et le Dagnan par lui-même. C'est aussi la petite merveille d'exécution et d'esprit où Paul Thomas surprend Georges Cain à sa table de travail du musée Carnavalet, dans sa belle gaieté de bon ouvrier des lettres, écrivant la chronique du jour ou la conférence du lendemain sur ce Paris que personne ne connaît mieux que lui. Mais il n'y a pas que des portraits au cercle de la rue Boissy d'Anglas. Joseph Bail y fait mieux que de se rappeler au souvenir dans une *Causerie* que Chardin aimerait, comme devant la nature morte, la poire et le verre d'eau de Zakarian il eût crié au voleur. Emile Friant se hausse à la peinture militaire et pour ses débuts remporte un succès. Ses *Poilus* ne portent pas encore ni le casque ni la capote horizon. Ce sont les héros qui barrèrent à l'Allemand les routes d'Arras et de Verdun. Ils ne marchandent rien, pas plus les coups que leur sang. Avec la même énergie dans la touche, cette mêlée, image des luttes auxquelles l'ennemi nous a amenés, serait parfaite, car elle a pour elle d'être aussi mouvementée que possible. Dans les *Héros* de Verdun on devine ce que Georges Scott a pu faire.



« Nos Poilus », par Émile Friant.



M. Georges Cain, par Paul Thomas.

Il est l'un des grands historiens de cette guerre.

Parmi les paysagistes, dans la vue de la rade de Toulon au très petit matin, Eugène Dauphin réalise une œuvre de musée, chaude et claire. Montenard évoque la belle Provence. Plusieurs toiles rappellent Venise avant que les avions austro-boches aient attenté à la beauté de ses palais, de ses églises. Et voici dans sa magnificence le *Grand Canal*, par Saint-Germier ; voilà dans sa grâce ancienne une porte de l'église Saint-Marc, par Wauters, de Baugnies une Giudecca toute frileuse, et de Bouchor le rougeoyant palais Morosini.

La sculpture est représentée et fort joliment par Puech, par Verlet et Rivoire et par Antonin Carlès dont le portrait d'Armand Berton, peintre exquis de la femme, est une œuvre de tout premier plan.

LÉON PLÉE.

La Poésie Canadienne

Nous exprimons le désir de révéler au public français le talent de quelques poètes du Canada. Un abonné de Montréal, M. Dupras, nous communique ces vers. « Mais vous voudrez bien songer en les lisant, écrit-il, qu'il nous faut ici défendre pouce par pouce le doux parler de France. » Le doux parler de France est fort joliment défendu par MM. Emile Nelligan et Albert Lozeau, qui ont désormais droit de cité chez nous...

AMOUR IMMACULÉ

Je sais en une église un vitrail merveilleux,
Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
A peint d'une façon mystique, en robe à franges
Le front nimbé d'un astre, une sainte aux yeux [bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
Et du céleste écho de récitals étranges,
Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

Telle sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
Toi, la seule que j'aime et toujours aimerai ;

Mais tu restes muette, impassible et, trop fière,
Tu te plais à me voir, sombre et désespéré,
Errer dans mon amour comme en un cimetière



Le Canada expédie aux Huns son cadeau de Noël.

ÉVENTAIL

Dans le salon ancien à guipure fanée
Où fleurit le brocart des sofas de Niphon,
Tout peint de grands lis d'or, ce glorieux chiffon,
Survit aux bals défunts des dames de lignée.

Mais, ô deuil triomphal ! l'autruche surannée
S'effrange sous les pieds de bronze d'un griffon,
Dans le salon ancien à guipure fanée
Où fleurit le brocart des sofas de Niphon.

Parfois, quand l'heure vibre en sa ronde effrénée,
L'éventail tout à coup revit un vieux frisson,
Tellement qu'on croirait qu'il évente au soupçon
Des doigts mystérieux d'une morte émanée
Dans le salon ancien à guipure fanée.

EMILE NELLIGAN.

BALLADE DES PETITS POÈTES

Quand ils s'en vont les bras ballants,
L'œil morne et le front vers la terre,
Tout pleins d'un douloureux mystère,
Les gestes longs et les pas lents ;
Qu'ils disent en des voix muettes
Par de bons regards assombris,
Qu'ils sont jusqu'à l'âme meurtris,
Croyez-les toujours, les poètes !

Quand il s'en vont vifs, insolents,
Ahuris du bruit planétaire,
Cherchant un endroit solitaire
Pour y rêver leurs rêves blancs ;
Quand, heurtant vos côtes replètes,
Ils vous disent, les yeux aigris,
Qu'ils en ont assez de vos cris,
Croyez-les encore, les poètes !

Quand ils s'en vont fiers, pétillants,
Le sang battant chaud dans l'artère,
Et qu'incapables de se taire,
La lèvre en feu, les yeux brillants,
Ils vous disent, en phrases nettes,
Qu'ils ont des poèmes écrits
Dignes d'étonner tout Paris,
Croyez rarement les poètes !

ENVOI

Mais, lorsqu'à vos pieds, attendris
Ils vous jurent, beautés parfaites,
Grand amour d'artiste incompris,
Ne croyez jamais les poètes !

LA CHANSON DES MOTS

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies
D'autres ont l'arome des fleurs.

Tous ont monté de l'âme aux lèvres,
Un soir triste, un matin joyeux ;
Tous ont brûlé du feu des fièvres,
Ils ont lui tous au fond des yeux.

Tous ont fait vibrer d'autres êtres
De leur propre et sacré frisson ;
Tous auront la gloire des maîtres,
S'ils ont fait naître une chanson.

Une chanson douce et câline,
Légère à la brise des soirs,
Une chanson grave et divine
Où sonnent d'immortels espoirs...

Il est des mots qui sont des joies
Et d'autres qui sont des douleurs,
D'autres ont la douceur des soies,
D'autres, ont l'arome des fleurs.

ALBERT LOZEAU.



Renouvelé de Shakespeare... Soldats canadiens examinant un crâne boche.

Pour nos Poilus

Ces vers ont été dits, il y a quelques semaines à la Sorbonne, par Jean Richepin. L'immense auditoire des matinées dominicales, en acclamant le poète, exprimait sa gratitude aux défenseurs du pays. Ardent et pieux hommage qu'on ne saurait trop multiplier. Nous dédions à tous les écoliers de France, afin qu'ils s'en pénètrent et le répandent, l'hymne d'admiration de l'écrivain patriote.

O soldats, créateurs de l'Aube qui va naître,
Le chant que l'on vous doit, où prendra-t-il son être ?
Quel miracle dira le vôtre, en vérité ?
Pour l'hosanna par tant de gloire mérité
Et qui dans tous les cœurs enfle vers vous son onde,
Quelle voix est assez éclatante et profonde ?
Qui donc l'entonnera, cet hymne à votre nom,
Dont chaque mot serait comme un coup de canon ?
Les poètes de tous les temps, toute la terre,
Les plus hauts, les plus grands, ici n'ont qu'à se taire.
Le seul devoir, pour eux aussi bien que pour nous,
C'est, devant vous, soldats, de tomber à genoux,
Genoux en prière, dont les voix humbles et basses
Marmonnent dans les pleurs des actions de grâce.
Car leurs héros, qu'ils soient de naguère ou jadis,
Et même ceux qu'ils ont rêvés, les Amadis,
Les Roland, les Achille, et même ceux encore
Que la réalité de leurs exploits décore,
Les rendant plus héros que les héros rêvés,
Même ceux-là, par qui, vivants, furent sauvés
Les peuples du « Pœan » et de la « Marseillaise »
Aux jours de Salamine ou de Quatre-vingt-treize,
Même cet éternel honneur du genre humain,
Ceux-là, ne seront plus que fantômes demain
Au prix de vous, soldats de la guerre nouvelle
Où la suprême foi du monde se révèle.
Car vous, ô nos héros, vous vous battez comme eux,
Mieux presque, dépassant leurs traits les plus fameux,
Les plus sublimes, dans la fougue ou l'endurance;
Et non pour un pays seulement, notre France,
Mais pour l'humanité tout entière, qui croit,
Avec vous, désormais, au triomphe du Droit,
A l'abolition enfin des tyrannies,
A la fraternité des nations unies
Dans l'attente de leur paradis ici-bas
Quand sera morte celle au baiser de Judas.
Car c'est contre elle et ses monstrueuses alarmes,
Soldats de mon pays, que vous êtes en armes;
C'est pour rendre à tous les pays leurs libertés
Qu'en défendant la vôtre, ô preux, vous vous battez;
Et c'est votre drapeau qui lui sert de bannière,
A la Croisade qui doit être la dernière,
Avant que nous brisions la porte en diamant
Du Saint-Sépulcre où gît la Belle-au-Bois-dormant
Que vous seuls aurez su rappeler à la vie,
La Paix, la douce Paix, souriante, ravie,
Juste, sainte, et cela pour toujours, pour toujours !
La voilà, votre gloire, ô soldats de nos jours,
Plus grands que les héros passés, les dieux eux-mêmes,
Oui, ceux de tous les temps et de tous les poèmes,
Puisqu'ils n'avaient pu vaincre, eux, que leurs ennemis,
Fût-ce Héraclès, dompteur de vieux monstres soumis,
Fût-ce Napoléon, l'Héraclès militaire;
Tandis que vous, soldats, vous aurez mis par terre
Le monstre universel, à jamais renaissant
De ses propres fureurs que soûlait notre sang,
L'éternelle Ennemie, ayant fait son domaine
De notre pauvre terre aux prés de chair humaine
Qu'elle broutait, broutait, et broutait jusqu'au ras.
Hardi, donc, nos poilus! Voici qu'entre vos bras
La Bête rouge étouffe et qu'à son mufle pâle
Monte un rugissement qui déjà semble un râle.
Courage! Et sur vos fronts vont fleurir des lauriers
Plus splendides que ceux des plus fameux guerriers,
Vous dont le pur renom rendra le leur vulgaire;
Car ce que vous aurez tué, vous, c'est la Guerre !

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

PENSÉES BRÈVES (1)

L'âme consciente des êtres, créée par l'éducation, a beaucoup moins de stabilité que l'âme inconsciente élaborée par les aïeux. L'individu change quelquefois mais l'âme de la race qu'il porte en lui ne change guère. Elle reparaît dans les grandes crises de la vie des peuples et unifie toutes les volontés. On le vit clairement au début de la guerre.

S'il était nécessaire de prouver la force des illusions, on pourrait en donner comme exemple l'obstination des Allemands à ne pas comprendre que leurs méthodes psychologiques : violence, terreur et mensonges sont détestables puisqu'elles ont dressé l'univers contre eux.

Compenser le défaut de main-d'œuvre par l'importation de nombreux étrangers peut devenir dangereux. C'est en important surtout des machines que se rétablira un peu l'équilibre. L'Amérique doit ses progrès au développement de son machinisme qui lui permit de remédier au coût de la main-d'œuvre.

Pour exporter utilement des produits il faut évidemment ne pas les vendre plus cher que ses concurrents. Or, les prix de revient dérivent de facteurs souvent indépendants de la volonté : richesse houillère, impôts, valeur des ouvriers, outillage, moyens de transport et surtout collaboration de capitalistes attirés et non menacés par des lois vexatoires, etc.

La stratégie commerciale des Allemands devra être étudiée autant que leur stratégie militaire. C'est elle en effet qui leur avait permis d'envahir l'univers. Une de leurs manœuvres les plus dangereuses était la vente des marchandises au dessous du prix de revient dans les pays dont ils voulaient éliminer les rivaux. Les pertes momentanément subies étaient minimes parce que partagées entre les associés des Cartels entreprenant ces opérations.

Quand on laisse libre jeu aux lois naturelles, que tant de gouvernants comprennent si peu ou dédaignent si fort, on constate vite que la hausse d'un produit restreint d'abord sa consommation, puis stimule sa production. L'équilibre est alors bientôt rétabli. Si, au contraire, pour empêcher la hausse, on prétend taxer le produit, sa consommation n'étant pas restreinte, il se raréfie puis disparaît et ne se vend plus que clandestinement et à des prix excessifs en raison des risques courus par le vendeur.

L'histoire moderne semble évoluer plus vite que les idées.

Aux époques troublées où les idées sont condamnées à changer, il faut se défier beaucoup du fanatisme des dogmes et du vide des formules.

(A suivre.) GUSTAVE LEBON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

L'Alsace telle qu'elle est (1)

X

MACHIAVÉLISME BOCHE

Tout le monde s'accorde à reconnaître que l'Allemagne n'a point coutume d'user de ménagements lorsqu'il s'agit d'imposer ses volontés aux pays qu'elle s'est annexés par la violence. L'Alsace-Lorraine en a fait la douloureuse expérience, voici quarante-sept ans. Mais encore qu'elle n'osât point risquer des attaques brutales contre le catholicisme, la féroce Germanie n'a pas laissé de recourir à son machiavélisme (ce machiavélisme dont la présente guerre devait nous révéler l'astuce à peine croyable) pour le faire servir à ses intérêts politiques. C'est ainsi qu'au début du XXe siècle, après avoir longtemps regardé d'un mauvais œil l'indépendance quasi scandaleuse que le catholicisme gardait en Alsace, le gouvernement impérial se résolut à mettre sa puissante griffe sur lui. Non pas certes à la manière d'un loyal ennemi usant carrément du droit du plus fort, mais comme un vulgaire malfaiteur qui se glisse par derrière et cache de mauvais desseins sous des dehors caressants.

Le catholicisme, personne n'en ignore du reste, n'a jamais joui de l'amour du gouvernement impérial né de la guerre de 1870. Toutefois, rusant avec lui, autant par souci d'unité politique que par désir de future hégémonie universelle, le gouvernement susdit, après ses amers déboires du *Kulturkampf*, sut dissimuler ses sentiments intimes, au point que sa haine alla jusqu'à prendre à l'égard du catholicisme, les apparences, je ne dirai pas de la tendresse, mais au moins d'une bienveillante sollicitude. Et cette attitude s'explique d'autant mieux que Rome, déjà en froid avec la France par suite de l'application des lois scolaires laïques et des décrets sur les associations, apparaissait de plus en plus aux dirigeants de Berlin, dans ce commencement du XXe siècle, comme une puissance morale de tout premier ordre qu'il fallait ménager à n'importe quel prix. D'autant que les souvenirs récents de l'échec du *Kulturkampf* lui imposaient également une politique d'égards et de respect envers le chef du catholicisme.

En effet, l'Allemagne comptait à ce moment-là plus de vingt-cinq millions de sujets catholiques, et elle savait que près de trois cent millions d'hommes, répandus aux quatre coins de la terre, reconnaissaient le souverain pouvoir spirituel du Souverain Pontife. Tout se réunissait donc pour lui prouver la nécessité d'user de ménagements et de grands ménagements envers une si formidable puissance morale qui pouvait tant pour l'Allemagne ou contre elle. Oh! ce n'est point le gouvernement impérial qui risquait de s'embrouiller dans toutes ces questions d'égards et de respect à accorder ou à refuser suivant les circonstances.

Et voilà pourquoi, tout en détestant le catholicisme, le gouvernement allemand lui fit

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917, 13 et 27 janvier, 10 et 24 février, 10 mars et 31 mars 1918.

bonne mine, et voilà comment, tout en se jurant de travailler perfidement à sa perte, il le combla, non sans ostentation, d'honneurs et de biens de toute sorte. Le machiavélisme boche avait compris qu'il fallait commencer par établir sur le monde un empire allemand, avant que cet empire devînt l'empire évangélique tant rêvé par Bismarck. Il allait y travailler.

Nous allons voir de quelle façon.

J'ai parlé ici même (1) du groupement des catholiques alsaciens autour du curé de chaque paroisse. J'ai dit qu'ils se serraient autour de lui à cause que leur curé représente l'autorité religieuse et à cause qu'il est la seule autorité alsacienne hiérarchisée que l'annexion ait respectée apparemment.

Ce groupement, l'on s'en doute, inquiétait irritait, et même exaspérait l'omnipotence teutonne. Si elle l'eût osé, il est supposable qu'elle eût volontiers sabré tous les prêtres catholiques alsaciens, moins, beaucoup moins, certes, parce qu'ils constituaient une inébranlable puissance morale, que parce que cette puissance, entièrement francophile, était indisciplinable au gré des intérêts allemands. Les puissances morales indépendantes ne sont point du goût des Germains, cela nous le savons d'ailleurs, depuis qu'ils ont pris tant de soin pour essayer de nous montrer, dans leur fol orgueil, que Dieu est leur allié. Quoi qu'il en fût, n'osant pas attaquer en face le clergé alsacien, par crainte des protestations du Vatican, l'Allemagne se plut à tourner la difficulté en tâchant à conquérir, d'une autre façon que par la force, ce clergé qu'elle ne réussissait point à mater, j'entends à germaniser. Dans ce but, le machiavélisme boche en arriva à supprimer le grand séminaire, pépinière florissante du clergé alsacien, et à le remplacer tout simplement, en 1902, par la fondation de l'Université de Strasbourg. De telle sorte qu'à partir de cette époque, les prêtres catholiques, au lieu de sortir d'un séminaire alsacien, comme l'exige le Concile de Trente, durent subir la formation d'une Université teutonne. Et quelle Université !

Ou je me trompe fort, ou ce fut là l'une des œuvres les plus considérables et les plus néfastes du machiavélisme boche en territoire annexé. Elle fut même si considérable, cette œuvre, qu'on pourrait dire d'elle qu'inaugurant, bien avant l'heure, les fameuses instructions que le non moins fameux comte Luxbourg devait adresser, pendant la guerre, de l'Argentine où il représentait l'Allemagne, à la Wilhelmstrasse, elle visait à « couler sans laisser de traces », cet admirable vaisseau, portant toute la fortune de l'Alsace française, qu'est le moral du clergé alsacien.

Pour les Français non initiés à la grande vie catholique, il y a apparence que la transformation, imaginée et réalisée par le machiavélisme boche, ne signifie pas grand'chose, tant il leur doit paraître de peu d'importance que le clergé catholique d'Alsace ait passé, depuis quinze ans, par les bancs d'une Université plutôt que par ceux d'un séminaire. La différence est cependant considérable, attendu que cette modification eut pour résultat de soustraire d'une manière définitive la formation ecclésiastique du clergé alsacien à l'évêque et à l'Alsace pour la remettre aux mains de l'Etat allemand. Au séminaire, les professeurs, tous Alsaciens, étaient nommés en toute indépendance par l'évêque qui a la responsabilité doctrinale de ses prêtres. A l'Université allemande, tout l'enseignement relève de l'Etat, lequel constitue ainsi un groupe de professeurs allemands d'esprit et de cœur. On voit la différence.

(1) Voir *Les Annales* du 10 mars 1918. *Le Clergé catholique alsacien.*

Le clergé alsacien ne se trompa point un instant sur la portée et la signification de ce changement. Dès qu'il entendit parler du projet de fondation d'une faculté de théologie catholique au sein de l'Université allemande, il s'alarma et se mit à protester de toutes ses forces contre lui :

« On veut nous assassiner, me disait, en ce temps-là, l'un de nos bons amis, curé d'une grande paroisse d'Alsace, mais nous ne nous laisserons pas faire !... Rome ne permettra pas cet essai des Allemands pour nous gagner au modernisme. Et quant à nous, nous ne tolérerons point cette entreprise éhontée de germanisation... »

Bientôt, en effet, une pétition en faveur du maintien du grand séminaire circulait parmi le clergé alsacien : elle réunissait douze cents signatures, c'est-à-dire la presque unanimité du clergé. Cette pétition fut présentée à l'évêque de Strasbourg, Mgr Fritzen (Allemand d'origine), par le chanoine Guerber, l'un des députés de l'Alsace au Reichstag. Après en avoir pris connaissance, Mgr Fritzen dit : *Prinzipiel bin ich nicht dagegen* (en principe, je ne suis pas contre).

Le chanoine Guerber répondit énergiquement :

Prinzipiel, sind wir dagegen (Et nous, Monseigneur, *par principe*, nous sommes contre !)

Hélas ! le noble clergé alsacien eut beau protester, envoyer des pétitions à l'évêché et même à Rome, se remuer et essayer de remuer toutes les influences favorables à sa cause, le machiavélisme boche devait avoir raison de ses insidieux efforts, et qui plus est, de la diplomatie la plus avisée du monde. Le Vatican, faut-il le rappeler, crut aux belles paroles de Berlin; et il finit par y croire parce que Berlin fut d'une rare adresse dans cette occurence. Au lieu de faire le bravache selon son habitude, le gouvernement fit preuve de douceur, de souplesse et de ruse. Il dépêcha à Rome un catholique de marque, le comte Hertling, l'actuel chancelier de l'empire, alors professeur de philosophie à l'Université, avec mission de rallier le grand Léon XIII à ce projet, qualifié d'insensé par tout le clergé catholique alsacien et de sage par les catholiques d'outre-Rhin, Hertling en tête.

Pendant plusieurs années (exactement quatre ans), celui-ci n'a pas manqué de faire toute une série de saisons d'hiver dans la ville éternelle. Comme le devait faire plus tard (mais dans un autre but) le prince de Bülow, il y multipliait les brillantes réceptions. Il s'appliquait par tous les moyens à gagner le monde ecclésiastique, et pour cela, il dépensait sans compter les sommes considérables d'argent que son gouvernement, impatient d'aboutir le plus vite possible, mettait à sa disposition.

Hertling, cela va sans dire, était fort bien reçu au Vatican. Bien que le Souverain Pontife se tînt sur une grande réserve et se refusât à consentir à ce que Berlin lui demandait, tant les protestations loyales et énergiques du clergé alsacien lui allaient au cœur, il ne se défiait pourtant point de l'excellent catholique bavarois envoyé par l'empereur et se disant — en quoi il exagérait d'ailleurs — complètement approuvé par l'évêque de Strasbourg. A ce moment, Mgr Fritzen, partagé entre son devoir et son souci de ne déplaire point au gouvernement impérial, s'en tenait à une espèce de neutralité. Consulté par Rome, il avait répondu :

« Il y a du pour, il y a du contre; quant à moi, je ne m'oppose pas en principe au projet de Berlin. »

Cette attitude de l'évêque de Strasbourg eut, à n'en point douter, une grande influence sur la décision de l'immortel Léon XIII. L'auguste Pontife, voyant l'esprit de conciliation qui animait Mgr Fritzen envers les pouvoirs publics, dut tenir pour quelque peu exagérées les susceptibilités du clergé alsacien. D'autant que ce qui se passait dans les diocèses allemands où le clergé catholique suivait les cours de l'Université, sans dommage apparent pour sa foi, lui semblait d'un exemple rassurant. Pourquoi, en fin de compte, devait se demander Léon XIII, pourquoi l'Alsace catholique se trouverait-elle si mal d'un régime dont s'accommodent parfaitement les cours des Facultés de théologie de Bonn, de Breslau, de Fribourg, etc ?... En somme, pouvait-il également remarquer, le grand séminaire n'était point entièrement supprimé. Sous couleur d'hôtel ecclésiastique ou de maison de famille, il restait le foyer précieux où se maintient l'esprit de la grande famille sacerdotale. Hertling qui, déjà en ce temps-là, parlait d'une chose en en pensant une autre, jurait qu'il s'agissait de donner au clergé alsacien une culture supérieure. Il n'était question dans ses discours que d'instruction *scientifique*, et bien entendu, c'était uniquement dans l'intérêt de la religion que le gouvernement insistait pour obtenir l'assentiment du Souverain Pontife à la transformation proposée. Bref, Hertling manœuvra si bien que le Pape se rendit à ses raisons, non toutefois sans avoir stipulé, par mesure de précaution, que dans l'Université protestante de Strasbourg, où les catholiques n'avaient point de professeurs, la fondation de la Faculté de théologie entraînerait la nomination d'un catholique à l'une des chaires de philosophie et à l'une des chaires d'histoire dont l'enseignement était si étroitement lié aux études théologiques.

Mais voilà ! Léon XIII avait compté sans le machiavélisme boche.

En effet, entre le traitement accordé aux grands séminaires allemands dont on avait fait miroiter la bonne tenue aux yeux du Vatican et le traitement que le gouvernement impérial se proposait d'appliquer au grand séminaire de Strasbourg, il devait y avoir un monde de distance. Car les maisons allemandes, « les convicts », comme on les appelle, sont partout dotées du droit d'enseigner. De telle sorte que les clercs, à côté des cours qu'ils suivent à l'Université, trouvent dans la maison de famille ecclésiastique tout un roulement de répétitions et de conférences destinées à compléter, à préciser, à relier, voire à redresser et à rectifier la matière des cours de l'Université. C'est à ces répétitions et à ces conférences des « convicts », que les étudiants ecclésiastiques doivent le plus solide de leur bagage intellectuel comme ce qui constitue la charpente de leur édifice théologique :

« Réduite aux cours de l'Université, disait un ecclésiastique de Fribourg, notre science théologique tiendrait dans le creux de la main. »

En réalité, la simple maison de famille des clercs du diocèse de Strasbourg ne fut point admise à jouir du privilège accordé aux maisons allemandes du même genre. Pourtant, il semble bien que l'article I[er] du texte de la convention sous-entendait amplement cette obligation; car il y est dit en toutes lettres : « *L'instruction scientifique* sera donnée aux jeunes clercs du diocèse de Strasbourg par une Faculté de théologie catholique qui sera érigée dans l'Université de Strasbourg. En même temps, le grand séminaire épiscopal *continuera d'exister et de fonctionner pour l'éducation pratique* des dits clercs... dans toutes les matières se rapportant *à l'exercice de leurs fonctions sacerdotales.* » Traduit en langue boche, cet article signifiait que tout enseignement était désormais interdit dans ce que l'on continuait à nommer, par goût du mensonge probablement, le grand

séminaire, sauf en ce qui concernait la liturgie. Ce qui revenait à dire que l'on pouvait seulement y enseigner la manière de baptiser, de dire la messe, etc., etc.

On le voit, c'était une disparition inévitable du grand séminaire de Strasbourg, à telles enseignes que son arrêt de mort fut signé le 5 décembre 1902.



A peine la nouvelle du triomphe du comte Hertling fut-elle connue en Alsace que le clergé manifesta publiquement sa profonde angoisse. A Berlin, en revanche, le chancelier, prince Clovis de Hohenlohe Schillingsfürst (lequel avait préparé ce coup tragique lorsqu'il était gouverneur de l'Alsace-Lorraine, 1885-1894), exulta littéralement. Car c'est lui qui devait dire, en plein Reichstag, dans un accès de franchise dont ses compatriotes sont peu coutumiers : « Le clergé catholique est le dernier rempart de l'esprit français en Alsace; vous comprenez que nous devions démolir cela en changeant son éducation. »

Tout le clergé alsacien avait compris, lui aussi, qu'il s'agissait de « démolir cela », avec, peut-être, autre chose encore. Aussi rien qu'à se figurer que leur cher grand séminaire allait disparaître effectivement, tout en continuant, comme un corps sans âme, à héberger et à nourrir les clercs alsaciens, alors que leur formation morale et intellectuelle dépendrait d'une Université allemande, les prêtres alsaciens ressentirent une immense douleur mélangée d'une profonde frayeur : « Nous croyions connaître la lie des épreuves, m'écrivait à ce moment-là un de mes amis. Quelle erreur ! Voici seulement, abandonnés que nous sommes entre les mains de nos pires ennemis, que nous allons savoir ce que c'est que souffrir. Que Dieu qui nous envoie l'épreuve, nous donne la force de la supporter ! Si je ne me retenais, je pleurerais comme un enfant ! »

« Notre avenir n'est pas rassurant, me confiait un autre. L'Allemagne a compris la force qu'elle tirerait d'une division possible entre nous. La coquine a du flair ! En opposant le jeune clergé au vieux clergé, elle cherche à créer deux états d'esprit différents pour obtenir deux âmes qui se choquent. Cher et vénéré Monseigneur, priez pour que toujours l'âme alsacienne vive en nous ! »

Et ce cri d'un troisième ami, n'a-t-il pas quelque chose de prophétique ?

« Vous vous divisez en France; l'on tâche à nous diviser en Alsace. Pauvres de nous ! quand nous ne serons plus qu'une poussière d'éléments en lutte les uns avec les autres, la grande Allemagne entrera dans le triomphe. Mais je crois fermement qu'alors sonnera l'heure de Dieu et que, de toutes ces divisions qu'aura voulu créer l'Allemagne, sortira une formidable union contre elle. »

Quoi qu'il en fût de ce que pensa le clergé alsacien de ce mauvais coup porté contre lui, il est certain qu'il ne le pardonna point à Hertling. Celui-ci ayant, plus tard, rencontré à Berlin, Mgr Winterer, le grand patriote mulhousien, alla à lui la main tendue : « *Si sind mir boss ?* » (Vous m'en voulez ?), lui demanda-t-il. Le prélat retira sa main et lui tourna le dos. Depuis, Mgr Winterer l'a déclaré lui-même, jamais il ne lui adressa plus la parole.

Quinze années ont passé sur la condamnation du séminaire de Strasbourg. Depuis ce temps le machiavélisme boche s'en est donné à bouche que veux-tu pour arriver à transformer le clergé catholique à l'aide de maîtres allemands (actuellement sur le nombre des professeurs de la Faculté de théologie catholique, trois seulement sont Alsaciens), nommés par le kaiser, à lui faire cette âme germaine que l'ancien clergé répudiait de toutes ses forces.

Le machiavélisme boche a-t-il réussi ?

A cette question très nette, je ne crains pas de répondre tout aussi nettement : non, il n'a pas réussi.

Le jeune clergé alsacien, à de rares exceptions près, est resté franchement, sincèrement alsacien de cœur, et rien qu'alsacien. Et façonné au goût de la culture allemande, et non pas de la *Kultur*, ce qui est bien différent, il n'a point pour cela rejeté la culture française. Tout au plus, pourrait-on lui reprocher d'être moins francophile qu'on le souhaiterait et de se montrer surtout alsacien.

(*A suivre.*) † SÉBASTIEN HERSCHER,
Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.



QUE CONSTRUIRA-T-ON DEMAIN ?



Nous sommes unis, en France, parce que, depuis l'intellectuel jusqu'au petit paysan, nous avons la claire vision de quelque chose de supérieur à nos petits intérêts personnels et une sorte d'instinct qui nous fait accepter joyeusement le sacrifice actif de nous-mêmes au triomphe de cet idéal. Un croisé trouve tout naturel d'acheter par sa mort la liberté du Tombeau du Christ ; Corneille ravit tout le public par ses tirades sur l'honneur; Vincent de Paul est sûr de trouver toujours qui le suive dans sa mission de charité. Quant aux contemporains, nous venons de les voir et de les entendre. C'est cette claire vue et cet instinct qui ont dessiné la France. Chacun de nous sait que les Français sont là pour qu'il y ait moins de misère entre les hommes. En ce sens, la France est pacifiste; en ce sens, la France est guerrière. L'idée que cette guerre doit être la dernière des guerres, c'est une vieille idée populaire. « A nous de souffrir, nos enfants seront plus heureux ! » formule simpliste de cette générosité, de cet oubli de soi où communient tous nos siècles et toutes nos classes.

« Les églises de France ont besoin de saints », disait quelqu'un à la veille de la guerre... Ils naissent chaque jour des champs de bataille et voici leur liste affichée sous le porche. Ces saints de la France appartiennent à toutes les croyances, et la vieille église du village, mère des générations, cœur des cœurs, les accueille tous avec une égale tendresse, car, dit-elle aux incroyants, vous êtes mes fils endormis. C'est moi qui vous ai formés à la haute vie morale. Multi intus sunt qui foris videntur. *Votre mort vous rend à Celui qui a dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie. »*

Ces prodigieuses périodes où l'on se retrouve, où éclate la splendeur de notre unité profonde, elles ont laissé des traces dans l'histoire. Jadis, nous avons construit tous ensemble les cathédrales, qu'allons-nous construire demain ?

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LES LIVRES

La Triple Entente et la Guerre, par AUGUSTE GÉRARD. — *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine*, par JEAN RODES. — *L'Algérie et la Guerre*, par JEAN MÉLIA. — *L'Effort financier et économique de l'Angleterre*, par L. PAUL-DUBOIS. — *Ce qu'était la province française*, par JULES BERTAUT. — *Auguste Rodin*, par CAMILLE MAUCLAIR. — *Léon Daudet*, par R. GUILLOU. — *Anthologie des Écrivains belges*, par L. DUMONT-WILDEN.

C'est une grave erreur, assez répandue dans les milieux démocratiques, de croire que la guerre actuelle est née spontanément de la situation de fait existant au moment où l'attentat de Serajevo a fourni à l'Autriche-Hongrie un prétexte pour attaquer la Serbie et qu'une politique autre que celle qui fut suivie alors par les gouvernements de l'Entente eût encore pu empêcher la catastrophe. La résolution de l'Allemagne d'utiliser ses formidables armées dans le dessein de réaliser son rêve de domination universelle était prise depuis longtemps. Le cabinet de Berlin avait soigneusement réglé de longue date la mise en scène du drame et, selon la bonne méthode allemande, il avait préparé jusque dans les moindres détails son action criminelle. La guerre est née de l'ensemble des événements qui caractérisèrent la politique allemande, non seulement en ces dernières années, mais pendant toute la seconde moitié du XIX[e] siècle. Elle a été l'aboutissement d'une politique obstinément soutenue par un empire tendant par tous les moyens à l'hégémonie, — politique que l'Europe avait le devoir de contrecarrer si elle ne voulait pas se résigner à abdiquer devant la seule puissance germanique.

Ce qu'a été l'effort de l'Entente avant la guerre ; ce que fut sa pensée de paix et de concorde ; comment elle eut le constant souci de sauvegarder l'équilibre, le très beau livre que vient de consacrer M. Auguste Gérard à *La Triple Entente et la Guerre* l'expose clairement. M. Auguste Gérard est une des plus éminentes personnalités de notre diplomatie. Avant d'aller comme ambassadeur de France à Tokio, il fut pendant de longues années ministre à Bruxelles, un des postes les plus intéressants pour la saine observation de la politique européenne. Esprit largement cultivé, délicat lettré, ayant la curiosité des idées dans tout le vaste domaine intellectuel, M. Auguste Gérard était qualifié, mieux que tout autre, pour fixer en un vaste tableau d'ensemble les causes et les effets des efforts d'une époque. Son livre comporte deux parties nettement distinctes : l'évolution européenne, d'une part, l'évolution de l'Asie orientale, avec le rôle prépondérant du Japon, d'autre part ; mais il y a, entre ces deux parties, le lien solide de la communauté de principes et d'aspirations qui détermina la coalition des peuples libres contre les puissances germaniques. M. Auguste Gérard part du principe que les traités de Vienne de 1815 ouvrirent l'ère de la prépondérance germanique par l'Autriche jusqu'en 1866, par l'Allemagne ensuite ; mais l'Europe s'étant reconstituée, par l'al-

liance franco-russe d'abord, l'entente franco-anglaise ensuite et, enfin, la Triple-Entente, elle avait repris conscience de ses intérêts. Il montre comment le Japon a été l'un des agents et des instruments les plus efficaces de cette œuvre d'entente. « C'est sur l'enclume de l'Asie, dit-il, par un intelligent et fécond amalgame entre l'alliance franco-russe et l'alliance franco-japonaise, qu'a été forgé le dernier anneau de la Triple-Entente. » M. Auguste Gérard expose avec clarté les thèses les plus ardues ; il commente le caractère et la portée des événements avec toute la sérénité d'un esprit imprégné des plus sûres méthodes de la science de l'histoire. Les chapitres où il traite de la mission et du rôle du Japon sont tout à fait remarquables à ce point de vue et constituent une source précieuse pour l'étude de la prodigieuse évolution de l'Orient lointain.

Un autre livre donnant une claire vision du monde nouveau qui s'éveille là-bas, en Extrême Asie, est celui que publie M. Jean Rodes sous le titre : *Scènes de la vie révolutionnaire en Chine.* L'auteur est un publiciste très averti des hommes et des choses de la grande République qui a remplacé le traditionnel Céleste-Empire. Il a accompli dans ces contrées des « reportages », sensationnels aux heures les plus tragiques et les plus émouvantes d'un prodigieux écroulement. Les notes qu'il publie aujourd'hui se rapportent à la période s'étendant de 1911 à 1914, et ces impressions ont gardé toute leur fraîcheur. M. Jean Rodes a observé de près les milieux si pittoresques par les mœurs et la mentalité des grandes villes chinoises ; il s'est efforcé de comprendre cette âme d'un très vieux peuple bouleversée par le plus soudain et le plus étrange renouveau. Ame mystérieuse, à la fois subtile et naïve, en quelque sorte cristallisée par une tradition millénaire et sur laquelle l'emprise des idées occidentales produit les effets les plus inattendus et les plus déconcertants. Rien n'est plus curieux, comme contraste, que les figures cosmopolites se détachant sur le fond du décor extrême oriental; rien ne donne plus complètement l'impression d'un total dévoiement que ces jeunes Chinois européanisés et qui, replacés dans leur milieu, ne parviennent plus à s'y adapter harmonieusement par l'attitude et la parole. M. Jean Rodes, dans le « face à face de Hankiou-Outchang » et dans « Shanghaï révolutionnaire » relève bien cette note. Le portrait qu'il nous trace de Yuan-Chikaï, le dictateur tout-puissant qui devait sombrer bientôt dans la mort, est remarquable par la force et la précision des traits. Il y a bien là l'ensemble d'un « drame prodigieux d'orgueil et de fourberie, de violence et d'astuce », un drame vécu, comme l'histoire n'en avait point connu depuis des siècles, et c'est ce qui fait l'intérêt de ce livre qui a tout le charme d'un récit et toute la valeur d'un témoignage.

Parmi les œuvres de caractère politique, il faut signaler le volume que M. Jean Mélia consacre à l'*Algérie et la Guerre* et qui donne une idée précise du loyalisme des populations indigènes envers la France. Cet exposé de tout l'effort algérien est réconfortant aux heures que nous vivons, et il prouve que le génie français a réalisé une tâche féconde et durable dans le nord de l'Afrique. M. L. Paul-Dubois traite avec une rare compétence de *L'Effort économique et financier de l'Angleterre*, qui fut aussi large, aussi sûr que son effort militaire. On ne se rend pas compte, en général, de ce que représente dans une guerre comme celle-ci le facteur financier et économique, parce qu'on ne voit que ce qui s'affirme directement dans l'action frappant notre imagination ; il n'en est pas moins vrai que c'est surtout aux charges qu'elle s'impose que se reconnaît l'esprit de sacrifice d'une nation, et l'on peut dire qu'à cet égard encore l'Angleterre a fait tout son devoir.

Les études essentiellement littéraires sont nombreuses en ce moment et il en est qui attestent une heureuse reprise de la vie intellectuelle que les circonstances avaient singulièrement comprimée. M. Jules Bertaut consacre un volume à *ce qu'était la province française avant la guerre.* C'est le tableau fidèle du milieu provincial selon la tradition, avec des portraits bien fixés, une critique des mœurs et des coutumes fort curieuse, le tout conçu et réalisé dans une note littéraire des plus intéressantes. M. Camille Mauclair nous donne un *Auguste Rodin* très complet, non seulement par l'analyse critique de l'œuvre du maître disparu, mais encore par sa documentation personnelle sur la vie de Rodin. Le très subtil écrivain d'art qu'est M. Camille Mauclair a développé ce vaste sujet avec toute l'ardeur de son culte pour l'artiste dont il a défendu depuis de longues années les tendances et la technique. Une étude critique, très différente d'esprit et de ton, mais qui s'impose à l'attention par l'attrait de l'actualité, est celle où M. Robert Guillou nous présente *Léon Daudet, son caractère, ses romans, sa politique.* La personnalité du fougueux polémiste est incontestablement une des plus saillantes de notre mouvement littéraire et politique, et on conçoit qu'un critique ait voulu l'étudier d'un point de vue philosophique et psychologique, en dehors de toute préoccupation de parti.

Un écrivain qui s'est fait une place à part dans notre littérature, M. Louis Dumont-Wilden, publie une importante *Anthologie des écrivains belges* qui a ceci de remarquable qu'elle évite l'impression toujours fausse du choix fragmentaire et qu'elle offre pour chaque auteur des pages complètes, donnant une idée précise de son talent et de sa manière. En deux volumes, on trouve ainsi un ensemble parfait de tout le mouvement littéraire qui a commencé en Belgique avec Decoster et Pirmez, et qui se prolonge, au delà de Verhaeren, par toute une génération de poètes et de prosateurs dont beaucoup sont remarquablement doués. Ainsi comprise et précédée d'une étude judicieuse de M. Dumont-Wilden, cette anthologie atteste noblement la personnalité de la Belgique littéraire, qui s'affirme avec toute la force d'un caractère vraiment national.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

LE PRÉSIDENT WILSON ET L'ÉVOLUTION DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE AUX ÉTATS-UNIS

Ce livre est un des plus pénétrants qui aient été publiés sur nos alliés américains et sur le grand homme d'Etat dont ils suivent l'impulsion. Nous reproduisons la préface dans laquelle M. P. Painlevé présente l'ouvrage et l'auteur aux lecteurs français.

Ce qui nous frappe, quand nous embrassons dans leur ensemble, avec quelque recul, les actes et les paroles du Président Wilson, c'est l'inflexible logique de sa doctrine, en même temps que la patience judicieuse avec laquelle il sait attendre l'heure opportune de la manifester.

Ses messages successifs, les décisions qui les accompagnent, s'enchaînent avec la même rigueur qu'une suite de théorèmes géométriques. Le premier semble devoir entraîner nécessairement tous les autres. Mais la puissante nation américaine est répartie de l'est à l'ouest à travers un immense continent : une moitié est tournée vers le Pacifique et non vers l'Europe; le centre est peu accessible aux événements non américains. Il fallait du temps, du temps, encore du temps pour que la voix impérieuse de la justice qui parlait si haut dans la conscience du Président Wilson, pût se répercuter dans les millions de consciences américaines : car, pour affronter la plus grande des guerres, pour intervenir héroïquement dans le cataclysme mondial qu'a déchaîné l'ambition germanique, l'union profonde de toutes les volontés et de tous les courages est indispensable. Cette union est maintenant un fait accompli. Chaque citoyen américain se sent aujourd'hui un soldat de l'humanité et du droit.

C'est la voix même de l'Amérique qui s'est exprimée dans le dernier message du Président Wilson, montrant aux démocraties ce que doivent être leurs aspirations et leurs buts de guerre. La France, qui depuis quarante-deux mois, a tout donné pour la plus juste des causes, ses enfants et ses hommes, son or, tout son labeur, la France, dont le sang a coulé à flots et qui pourtant à cette heure même attend, intrépide et l'épée haute, le choc formidable de ses ennemis, la France a plus de mérite peut-être que n'importe quelle autre des nations belligérantes, quand elle s'élève au-dessus de la poussière des combats pour discerner l'avenir, et quand elle écoute, au lieu de la voix légitime de la vengeance, la voix de l'humanité. Ses revendications sont celles du droit même : elle ne saurait y renoncer sans trahir les principes sacrés pour la défense desquels elle a été contrainte de prendre les armes. C'est pour elle une grande joie de voir inscrit explicitement, parmi les questions essentielles qu'a énumérées le Président Wilson, le retour de l'Alsace-Lorraine à sa vraie patrie. C'est l'attestation par la grande République américaine que la réparation de l'iniquité perpétrée contre la France par la violence de 1871, n'intéresse pas seulement notre pays, mais le monde entier et qu'elle doit être exigée comme condition de paix par tous les peuples libres et justes.

Dans les pages qui suivent, vous avez voulu, cher Sir Thomas Barclay, nous montrer avec simplicité et vérité, la carrière du Président Wilson, la formation de son esprit, l'élaboration de sa politique. Ecossais vous-même, vous pensez trouver dans les origines écossaises de l'illustre Président des Etats-Unis, une des raisons de son esprit de justice et de sa sympathie pour notre pays.

Les liens d'amitié séculaires qui unissent

l'Ecosse et la France nous sont trop chers et trop présents à l'esprit pour qu'il soit utile de les rappeler. Nous concevons la fierté qu'éprouve tout Ecossais à songer que c'est dans sa vieille terre celtique qu'a pris racine la famille de celui qui sera considéré un jour comme un prophète de la démocratie.

PAUL PAINLEVÉ.

Membre de l'Institut, ancien président du Conseil.

UNE CONVERSATION AVEC M. WILSON

Sir Thomas Barclay eut, en 1903, l'occasion de dîner avec M. Wilson qui n'était encore que le chef de l'Université de Princeton. Voici quelques-uns des propos qu'ils échangèrent. Ces paroles, vieilles de quinze ans, attestent les sentiments affectueux que, dès cette époque, M. Wilson vouait à la France.

« Nous avons pour la France une réelle sympathie et chez les nations les sympathies sont plus tenaces que la mémoire. La Fayette n'est qu'un nom peu connu parmi la masse, mais dans le cœur du peuple on a hérité d'une tradition d'affection pour les Français. Dans son enfance, l'Américain saisit le ton sur lequel on en parle et ce ton lui reste toute sa vie et passe de génération en génération. Cela, d'ailleurs, explique la durée des sympathies et des antipathies internationales.

» Les guerres amènent l'épuisement, jamais une paix durable. La forme de la lutte change. C'est une fatalité terrible ! Elle est pire qu'une fatalité, puisqu'elle enrichit une minorité qui ne court aucun risque de la vie, tandis que la majorité qui risque sa vie n'y trouve aucun bénéfice. C'est un contresens créé par une situation sociale basée sur la ruse des uns et l'ignorance des autres.

» — Croyez-vous, lui demandai-je, qu'avec une plus grande instruction des peuples, les guerres diminueraient ?

» — Il me semble probable que si les affaires internationales se discutaient en public et que le sort des peuples ne pût être décidé sans cette discussion, une opinion publique générale pourrait s'opposer à certaines guerres. Quiconque aurait, en temps de guerre, à risquer sa vie, pourrait juger si la question l'intéresserait suffisamment pour agir. D'ailleurs, cela permettrait aussi aux neutres de juger si l'on ne devrait pas protester contre une guerre qui troublerait le commerce international et les communications générales.

» — Mais les neutres profitent toujours de la guerre des autres.

» — C'est un profit tout à fait factice qui dérange les conditions industrielles chez les neutres. Il y a des augmentations de salaires, des hausses de prix, des interruptions dans la suite normale des affaires, des exigences populaires créées qui ne peuvent pas être satisfaites quand la paix revient, des grèves d'autant plus sérieuses que les griefs sont sans remède. Enfin, l'avantage qu'on a pu en recueillir est plus que perdu dans des troubles industriels quand la guerre s'arrête.

» — Croyez-vous à la sagesse du peuple ?

» — Dans une certaine mesure. Il est sage dans ses actes parce qu'il paye. Mais il est facilement séduit par les promesses des démagogues.

» — Mais s'il n'agit pas ?

» — C'est qu'il laisse agir.

» — Alors ?

» — C'est un dilemme. Seuls sont mûrs et sûrs les hommes qui sont indifférents à la popularité. La popularité est aussi dangereuse pour celui qui la possède que pour les masses qui l'accordent. »

Sir THOMAS BARCLAY.

Jean-Louis Coste, mécanicien

J'ai, comme tout le monde, entendu depuis ces trois ans bien des récits de guerre. Celui que je vais transcrire a été conté devant moi par le capitaine V..., venu à Paris, en permission pour vingt-quatre heures. Je m'étais rencontré avec lui à une table amie. Il devait être tué sur la Somme huit jours plus tard exactement. Est-ce le motif qui donne pour moi à cette anecdote un caractère plus particulier de pathétique ? Je ne le crois pas, car j'en ai noté le détail sur le moment même, signe qu'elle m'avait paru intéressante. Le lecteur jugera.

C'était dans la dernière semaine du mois d'août 1914, en pleine retraite. Le redressement de la Marne allait avoir lieu. Nous nous trouvâmes, le lieutenant S... et moi, séparés de notre escadron et perdus dans une forêt qui touche à celle de Compiègne. Le nom m'échappe. Nous allions lentement, moi, fouillant du regard le ruban de la grand'route déployé au loin devant nous, S... surveillant les chemins transversaux. Rien d'impressionnant comme ces soudaines solitudes entourées d'immenses mouvements de troupes. Nous savions l'ennemi tout près, nos chevaux étaient fatigués. J'entends encore S... me dire :

« Tout de même, mon capitaine, être tués comme ça, au début de la campagne, sans nous être battus, ce serait vraiment *moche*... Et personne à qui demander un renseignement », continua-t-il en tournant la tête de tous les côtés. « Personne. » Puis, comme il se piquait d'avoir des lettres : « Vous rappelez-vous la chanson du XVIIIe :

« *Soubise a dit : Où donc est mon armée ?*
Me l'a-t-on prise ou bien l'ai-je égarée ?... »

Et je m'entends aussi lui répondre, — j'étais de fort méchante humeur :

« Nous ne sommes pas commandés par Soubise, mon cher, et nous ne sommes pas à Rosbach. Nous avons fait une gaffe, en galopant au hasard pour rallier un lot de traînards et en nous trompant de route. Si nous rencontrons les Allemands, nous vendrons notre peau le plus cher possible, et si nous en abattons une demi-douzaine à nous deux avant de tomber, je ne trouverai pas ça *moche* du tout, je vous jure...»

Ces propos furent suivis d'un silence que S... rompit de nouveau en me disant, tout bas, cette fois :

« Une automobile dans l'allée à gauche, là... Elle ne bouge pas... Elle a l'air d'être en panne... »

Nous arrêtâmes nos chevaux. J'aperçus la voiture signalée par mon compagnon. C'était un baquet à quatre places, et peint en gris. Avec ma lorgnette, je distinguai nettement, à cette distance, quatre cents mètres environ, trois hommes en uniforme. Un d'eux, le chauffeur, évidemment, se tenait penché sur le moteur dont il avait relevé le capot. Un autre, debout auprès de lui, le regardait. C'était un officier d'état-major. Le troisième personnage demeuré dans l'automobile, s'étant dressé à ce moment, je constatai qu'il appartenait, lui aussi, à notre état-major.

« Ce sont des Français, dis-je à S..., allons...»

Nous voici donc quittant la grand'route et trottant dans cette allée, à l'entrée de laquelle un poteau indicateur marquait encore le nom de Saint-Léger-sur-Oise. Une balle avait éraillé la plaque à l'endroit du chiffre des kilomètres. Tirée par qui, et pour tromper qui ? On ne s'était pas encore battu dans ce paisible et verdoyant asile. Un Allemand avait dû passer là, et détruire ce chiffre pour dépister nos hommes. J'eus cette intuition à la minute même, mais sans soupçonner que cet Allemand pût être un des gens de l'automobile vers qui nous montions, cependant. Le bruit des sabots des chevaux sur le sol durci par les chaleurs d'été les avait avertis. Nous les vîmes tous les trois nous dévisager. Les officiers mirent le revolver au poing. Nous n'avions d'ailleurs pas quitté le nôtre. Ayant reconnu nos uniformes, à nous, ils nous saluèrent réglementairement, et quand nous fûmes à portée de voix :

« A quelle distance sommes-nous de Saint-Léger, messieurs ? leur demandai-je.

— A six kilomètres, mon capitaine », répondit avec le plus pur accent parisien le plus âgé des officiers, celui qui était debout à côté du chauffeur.

— Vous en venez? insistai-je.

— Oui, fit-il.

— Alors ce sont les Français qui occupent le village?

— Naturellement, et même un escadron du 32e dragons. »

De sa main gantée, il désignait le numéro brodé sur notre collet.

« Merci, mon commandant », répondis-je. C'était le grade de ses galons, et me tournant vers S... « Nous y sommes. Au galop. »

Nous n'avions pas enlevé nos chevaux, qu'un appel nous fit du coup retenir nos bêtes. C'était le chauffeur qui courait vers nous en criant :

« N'y allez pas. Ce sont des Boches. N'y allez pas... »

Un coup de revolver tiré dans son dos par le prétendu officier d'état-major français le jeta par terre, blessé, mais hurlant toujours :

« Ce sont des Boches ! Ce sont des Boches ! »

Son assassin braquait son arme sur S..., maintenant, et l'autre officier m'envoyait de l'automobile une balle qui traversa mon képi. Je ripostai. J'eus la chance de casser du coup le bras à mon homme, pendant hélas! que S... manquait le sien et tombait de cheval, frappé en plein cœur. Nous restions en face l'un de l'autre, celui que j'avais appelé mon commandant et moi. Je poussai droit à lui, en faisant cabrer ma monture pour me couvrir. Bien m'en prit. La balle qu'il m'envoya, se perdit dans le cou de mon cheval, en même temps que je lui logeais, moi, la mienne dans la tête. Il tourna sur lui-même et tomba. Ma bête avait, de son côté, roulé dans l'herbe. Je me dégageai comme je pus, sans rien de brisé, et je me trouvai maître du champ de bataille. S... était mort. Son adversaire mort. Je désarmai le survivant, presque évanoui de douleur dans le fond de la voiture. J'allai au chauffeur qui vomissait le sang à pleine bouche. Il eut pourtant la force d'émettre quatre ou cinq phrases coupées de hoquets :

« Ils m'avaient pris... Ils m'avaient forcé à marcher, déguisés comme vous voyez. Ils m'avaient dit qu'ils me feraient mon affaire

si je parlais... Mais vous laisser aller où ils vous envoyaient... Ç'a été plus fort... que moi... J'ai pas pu... J'ai pas pu... » Et il perdit connaissance en répétant : « J'ai... pas... pu... »



Je passe vite sur les incidents qui suivirent. Il fallait bien qu'à ce moment donné des troupes se montrassent sur une des routes. Ce fut par bonheur un gros de Français, des vrais ceux-là. Il y avait parmi eux un professionnel qui remit en état l'automobile. On y empila les deux morts, le blessé et le chauffeur agonisant. « Il n'en a pas pour deux heures », avait dit un major qui se trouvait lui aussi avec cette troupe. Avant de laisser la voiture repartir, je voulus savoir le nom de l'héroïque garçon à qui je devais la vie. Il avait dans sa poche un portefeuille qui contenait son permis de conduire avec sa photographie et une carte de visite sur laquelle je lus :

JEAN-LOUIS COSTE
mécanicien
25 *ter*, rue de l'Arbalète.

Il a peut-être laissé une femme, des enfants, me dis-je, dès que je pourrai je les chercherai. C'est une dette à payer et je la paierai.



Des semaines s'écoulèrent sans que j'essayasse de l'acquitter, cette dette sacrée. La bataille de la Marne d'abord, puis celle de l'Yser ne m'en laissèrent pas le loisir. A deux reprises j'étais bien venu à Paris, mais avec une telle surcharge de petites occupations que j'avais remis mon expédition. Ce retard me pesait comme un remords, et à ma troisième permission je me décidai à pousser jusqu'à ce lointain quartier du Jardin-des-Plantes où se cache cette rue de l'Arbalète. Elle se compose, presque dans toute sa longueur, de vieilles et tristes maisons. Le numéro 25 *ter* étiquetait bien la plus lamentable ; tassée, délabrée, avec deux fenêtres de façade et une inscription d'hôtel. Les prix, par chambre à un ou deux lits, disaient la qualité du gîte. Je trouvai, dans le coupe-gorge qui servait d'entrée, une patronne, encore jolie de traits, mais l'œil aviné, la bouche édentée, vraie femelle d'apache, qui commença par me dévisager avec défiance. Quand j'eus prononcé le nom de Jean-Louis Coste, en lui annonçant qu'il était mort et lui demandant s'il laissait des parents, elle éclata :

« Des parents ! s'il en a, et de fières canailles encore... Lui, il était un bon garçon, mais noceur ! Ah ! quel noceur !... Enfin, monsieur le capitaine, il est parti me devant 750 francs, de chambre, de blanchissage, de ceci, de cela, de petits verres surtout... Quand on n'a plus eu de ses nouvelles, je les ai réclamés au père, un bourgeois cossu, monsieur le capitaine, un ancien premier clerc de notaire, un proprio, et pas un rond, monsieur le capitaine, pas un rond... Ah ! la crapule !...

— Pouvez-vous me donner son adresse ? » demandai-je. Quoique je ne sois guère diplomate, d'habitude, j'eus la sagesse d'ajouter :

« Cet argent, vous en avez la note détaillée ?

— Je la lui ai envoyée, monsieur le capitaine, et il me l'a retournée sans un mot...

— Donnez-la-moi, je la lui remettrai en mains propres, et peut-être... »

Quelques heures plus tard, muni du papier en question, je débarquai à Châtenay où habitait M. Coste père. Je sonnai à la porte d'une maison de bourgeois cossu, comme avait dit la tenancière du garni, et, tout de suite, je fus introduit dans un salon meublé de velours rouge, à la vieille manière, où je vis entrer un petit homme de soixante-cinq ans environ, tout blanc de cheveux. Il tenait à la main un sécateur, qui témoignait des occupations rustiques par lesquelles le citadin retraité charmait le vide de ses heures, au milieu du tumulte de la guerre. Un jardin aperçu derrière la fenêtre montrait les branches, en ce moment dépouillées, de ses arbustes.

« Je viens, monsieur, lui dis-je, de la part de votre fils... »

Le visage de M. Coste, où j'avais pu lire aussitôt une expression d'habituelle tristesse, s'assombrit encore.

« Quoique j'aie eu beaucoup à me plaindre de lui, me répondit-il après un silence, au point de ne jamais permettre que l'on prononce son nom devant moi, c'est mon fils. Qu'avez-vous à m'apprendre ? »

Je racontai alors au père l'histoire que vous venez d'entendre. Quand je l'eus finie, je pus voir que de grosses larmes coulaient sur les joues du vieillard :

« Merci d'être venu, mon capitaine, dit-il. Depuis le commencement de la guerre je vivais dans les transes que le malheureux enfant ne fît pas son devoir !... C'était notre enfant unique, à ma pauvre femme et à moi, et bien doué, mais si léger, si léger... A quinze ans, il avait été chassé de deux collèges, nous le mîmes sur sa demande dans une école professionnelle. Il avait du goût pour la mécanique. Il aurait réussi. Ça nous était pénible de le voir contremaître quand j'avais vu mon bien à moi tant économisé pour que nous fussions des bourgeois. Mais tout de même, s'il avait travaillé ! Au lieu de cela, dès dix-huit ans, une inconduite à nous désespérer. Tout, mon capitaine, il nous a tout fait : les femmes, l'eau-de-vie, les courses, les cartes, tous les vices !... Sa mère en est morte. Elle me jurait, la chère sainte, qu'il reviendrait, qu'il valait mieux que sa vie... Les derniers temps, j'avais su qu'il avait une place de chauffeur à Paris, dans les taxis !... Je n'osais plus en prendre, me croiriez-vous, de peur de le reconnaître sur le siège, mon capitaine, et dans quel état !... »

Il s'interrompit, et comme je me levais, ne trouvant pas de mots devant la soudaine révélation d'un long drame familial, l'ancien clerc me prit la main, et il me dit cette phrase, qui vous remuera, je crois, comme elle m'a remué. C'est pour vous la répéter que je vous ai conté cet épisode :

« Encore merci, mon capitaine, d'avoir voulu m'apprendre comment il a fini. C'est la première joie que cet enfant m'ait donnée. Pourquoi faut-il que ce soit dans sa mort !... »

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.



AUTOUR DE LA GUERRE

TENTATION



Petite jeune femme en sarrau bleu, pâlotte et fatiguée, qu'un peu de repos rendrait vigoureuse et qu'un peu de bonheur rendrait jolie ; petite ouvrière d'usine, qui étiez, hier, une ménagère tranquille dans un foyer tout neuf, voulez-vous que nous causions toutes deux ? Les hasards de la vie nous ont rapprochées, et moi qui vous connais à peine, vous qui m'ignorez toute, nous sommes cependant de la même race par le sang et par le cœur. Filles de France, comme on disait autrefois des princesses, comme on doit dire aujourd'hui de toutes les femmes de notre pays, nous avons les vertus et les défauts de ce pays qui nous forma, nous sommes faites à son image : fantaisie et caprice avec un fonds de bon sens et de claire raison, tendresse mêlée d'ironie, courage qui n'exclut pas une certaine légèreté, désir de plaire et besoin d'aimer ; notre âme frémit au moindre souffle et notre visage français, changeant comme le ciel de Paris, reflète les nuances de nos émotions. Riches ou pauvres, belles ou laides, dans notre fleur ou déjà fanées, nous avons des traits communs que nous ne distinguons pas toujours et qu'aperçoivent les étrangers. Et cela fait de nous des sœurs. Autre chose encore accentue cette ressemblance fraternelle : nous souffrons, depuis trois ans, dans la chair et dans l'esprit des êtres que nous aimons, les hommes, nos hommes qui combattent...

Vous étiez une nouvelle mariée au début de la guerre : dix-huit mois de ménage, un petit enfant, un mari brusque et bon, tendre quelquefois, un peu moqueur, qui vous aimait bien et qui pourtant vous faisait pleurer, parce qu'il était très jeune et qu'il n'avait jamais souffert. Vous viviez tantôt bien, tantôt mal, comme tout le monde, et vous ne saviez pas que c'était cela le bonheur, le pauvre bonheur possible. Vous l'avez su en le perdant, lorsque votre compagnon s'en alla, un matin d'été, après une nuit d'amour et de larmes.

Vous êtes rentrée, seule, dans la maison vide.

Depuis, les mois, les ans ont passé : et vous êtes seule, toujours seule.

D'abord, vous avez savouré votre tristesse dans toute son âcreté. Vous aviez des révoltes secrètes et des espérances qui vous soulevaient l'âme pour un instant... Quand votre âme retombait sur le dur terrain de la réalité, elle y retrouvait sa mélancolie monotone. Vous pensiez à celui qui se battait ; vous y pensiez avec tendresse, parce que vous aviez oublié vos petites querelles, avec orgueil parce qu'il était brave et fort. Une femme comme vous, saine et droite, a besoin d'estimer, d'admirer celui qu'elle aime. Et puis, vous l'aimiez aussi d'une autre façon, plus douce, presque maternelle, dans une infinie pitié pour sa misère physique et sa solitude morale. Que de paquets vous avez envoyés ! Que de lettres vous avez écrites, où vous mettiez tout votre cœur.

... Petite, on dit que vous avez changé !

Vous travaillez maintenant à l'usine et vous gagnez un salaire qui vous contente ; votre vie matérielle est meilleure qu'autrefois, bien que votre santé soit un peu éprouvée par la fatigue et par l'atmosphère des ateliers. Le dimanche, vous sortez bien habillée, ce qui fait mourir de jalousie quelques voisines... Petite ouvrière qui

peinez de longues heures devant une machine, je ne vous reproche pas de désirer, aux heures de loisir, quelques distractions et le plaisir d'être joliment vêtue. Vous êtes femme, vous êtes jeune, et si vous ne sacrifiez pas tout à l'austère économie, je ne vous condamnerai pas sur ce point, malgré les protestations scandalisées des moralistes qui se voilent la face... Pourvu que vous n'exagériez pas, pourvu que vous pensiez à l'avenir, au redoutable avenir, mon amitié vous sera très indulgente.

Mais voilà qui est plus grave : ce n'est pas pour vous seule, dit-on, que vous vous parez. Un de vos camarades vous fait une cour assez pressante. On le voit. On en parle. Vous n'avez rien à vous reprocher — rien de grave! Mais vous êtes songeuse et nerveuse. Vous riez trop fort et pleurez sans raison et vous dites, un peu trop facilement, à propos de tout :

« Tant pis! c'est la guerre!... »

Petite jeune femme au cœur inquiet, au sang fiévreux, que la solitude dangereuse trouble, et qui étouffez parfois d'un immense et enfantin désir de tendresse, vous qui n'êtes pas une vicieuse, mais une pauvre enfant trop abandonnée à elle-même, trop jeune pour vivre de souvenirs, regardez en vous, osez voir clair, osez reconnaître que vous êtes tentée. Cela n'est pas un crime d'être tentée, quand on est résolue à lutter. L'ignorance et l'inconscience constituent le plus grand péril, et l'on ôte son prestige au mal quand on l'appelle crûment, bravement par son vilain nom.

« C'est la guerre!... » dites-vous. Oui, chère enfant, c'est la guerre, et c'est pourquoi chacun a son devoir et chacun fait son sacrifice : la femme comme l'homme. Votre mari n'a pas déserté le sien. Ne désertez pas le vôtre.

La vie vous a donné, depuis trois ans, de pénibles souffrances morales, de lourdes charges physiques; elle vous a donné aussi une chose très grande, très belle, que vous êtes digne de comprendre : la puissance suprême de la consolation.

Un homme souffre et combat loin de vous, pour vous. La mort l'entoure. Il a eu faim; il a eu soif; il a marché avec des pieds meurtris et sanglants; il a violenté tous ses instincts de civilisé pacifique et vécu dans l'horreur quotidienne, dans une attente, dans une solitude d'âme que les camaraderies ne comblaient pas et qui était mille fois plus tragique que votre ennui. Cet homme, petite, c'est le vôtre et vous êtes sienne. Il a dormi sur votre cœur, et votre enfant est né de son étreinte. Quand il pense à ce qui fut, à ce qui sera la grande douceur humaine, votre figure blonde surgit, dans les ténèbres de ses yeux fermés. De vous seule il attend le mot qui fortifie, la lettre qui égaie, la confiance qui calme, la tendresse qui récompense.

Quel pouvoir vous avez ! Quelle force ! Quelle responsabilité ! Tout le bonheur et la pire misère sont dans vos mains que les traces du travail rendent sacrées et qui tremblent tout à coup dans les miennes...

Soyez donc une femme, une vraie, et non pas un petit fantoche gracieux ou une femelle à l'âme obscure que conduit l'instinct. Soyez cette créature d'amour et de bonté que l'homme douloureux souhaite et qu'il mérite. Ce que vous avez lu, dans les romans, ces belles histoires de passion qui vous faisaient trouver votre existence bien plate et votre époux bien prosaïque, ces histoires sont pâles et vides auprès de ce que peut être la vôtre. Il suffit que vous aimiez ardemment, pieusement, obstinément, avec une volonté d'amour de toutes les minutes.

Alors, il arrivera ceci : le godelureau qui vous courtise pendant que votre mari est sous les obus vous paraîtra un bien piètre personnage, et la romance sentimentale qu'il essaie de vous chanter résonnera tout à fait faux, car il vous sera impossible d'admirer ce monsieur-là, de le trouver héroïque et poétique. Vous avez mieux, là-bas...

Voilà ce que je voulais vous dire, petite... Mais quoi ? Vous pleurez ... C'est que votre cœur a déjà répondu...

MARCELLE TINAYRE.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 3 avril

Un Anonyme, ami des enfants, 2.000 fr. — Souscription de Mme Rutlidge, Rio-de-Janeiro, 1.320 fr. — Souscription, envoyée de Sao-Paulo par Mme Bouron avec le concours de Mme Bourgeois et Mme Netter, 1.065 fr. 85. — Mme Albans Lemor (pour un lit pendant un an, attribué à la petite Germaine Joli), 1.200 fr.

M. H., 500 fr. — M. Z., 10 fr. — En souvenir de leur fils unique, mort au champ d'honneur le 6 avril 1915, 20 fr. — Une très vieille abonnée, 50 fr. — Une amie des *Annales*, à Tolosa, 10 fr. — Reconnaissance à saint Joseph, 5 fr. — « Je vous admire et je vous aime, Cousine Yvonne », 5 fr. — Mme B., Sales, 200 fr. — Mlle Cognard, 20 fr. — Mlles Yvonne et Suzanne Mercurigny, 20 fr. — Anonyme en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, 100 fr. — Mlle Bernon, 5 fr. — Six petits Français reconnaissants à saint Antoine-de-Padoue, 20 fr. — Mlle Léontine Lascout, 20 fr. — Mme Périne, 10 fr. — Brancardier Poyet, 5 fr. — Jeanne et Lily Robert, 10 fr. — Mlle Maisonète, 53 fr. — Collecte faite parmi les élèves de l'Ecole Communale de garçons, à Dijon, 17 fr. — Yves, Elisabeth, 10 fr. — Mlle S. Cambel, 5 fr. — Anonyme, Vendôme, 5 fr. — M. et Mme Poirson, 100 fr. — Mme Le Cloirec, 52 fr. — Comité des Dames françaises de Montevideo (Présidente Mme Villemur, transmis par le Consul), 666 fr. — Mme Rousselot, 250 fr. — Mme Loup, 125 fr. — Mlle Mettey, 25 fr. — M. Collins (par Mme Mettey), 40 fr. — Mme Portallier, 5 fr. — En souvenir du capitaine Lucien Perrot, mort pour la France, 5 fr. — Les petites de la 2e classe de l'école Jeanne-d'Arc, 10 fr. — Mlle Pinot de Moira, 12 fr. 50. — Mme Defer, 5 fr.

Transmis par Mme Saussac : Mme Macusson, 5 francs ; Mme Gérard, 5 fr. ; Mme Coutiadès, 5 fr. ; Anonyme, 3 fr. ; Mme Gouttenoire, 5 fr. ; Mme Volaire, 5 fr. ; Mme Joubert, 5 fr. ; Mme Deschevrins, 5 fr. ; Mme S., 5 fr. ; Anonyme, 7 fr.

Mlle Anna Brun, 1 fr. 50. — Mlle Pern, 5 fr. — M. Jean Le Rouvreur, 6 fr. — M. Saint-Laurent, 108 fr. 75. — M. Barbant, 2 fr. — M. Constant, 5 fr. — Le Lycée de Pau, 50 fr. — Anonyme, La Rochelle, 100 fr. — M. de Laval, 6 fr. — M. de Lamy, 10 fr. — M. Fontaine, 5 fr. — A. V., 3 fr. — Mlle Dechambre, 5 fr. — Mme Rafé, 20 fr. — Mlle Bavent, 10 fr. — M. Clermidy, 10 fr. — Mlle Féat, 5 fr. — Sous-lieutenant Chabaine, 6 fr. — Mme Le Glatin, 20 fr. — M. Milliner, 2 fr. — M. Louis Enmont, 6 fr. — Hôpital auxiliaire de Sauternes, 2 fr. — M. Demeure, 5 fr. — Mme Arnand, 6 fr. — M. Mariotte, 10 fr. — Mme Montaigu-Rousseau, 5 fr. — Mme Lapierre, 25 francs. — M. Jonquères, 5 fr. — Mlle Couchon, 10 fr. — M. Raulin, 10 fr. — Une Charentaise, 50 fr. — Mme Patriarche, 10 fr. — Pour la France J.-G., 10 francs. — Un Français habitant Rio-Seco, 15 fr. — Cousine et cousinette, 10 fr. — Les enfants de l'école maternelle du cours de Bayonne, 10 fr. — L'Obole de la Veuve, 5 fr. — A l'occasion de la naissance de mon petit-fils, 25 fr. — Une mère inquiète pour un poilu de 20 ans, 20 fr. — Quête faite à l'église de Corcia pour les enfants clairs le jour des Rameaux, 12 fr. — Les enfants de Mme Varnier (envoi mensuel), 5 fr. — Tante Denise, 5 fr. — Mlle Noirot, 5 fr. — Mme Reisfeld, 10 fr. — Mme Gaston Clerc, 20 fr. — M. Migeottey, 10 fr. — Deux Basquaises, 10 fr. — Mme Lamberton, 2 fr. — Mlle Peyre, 10 fr. — M. Collard, 200 fr. — Robert et Maurice « Que Dieu protège leur papa », 50 fr. — Une goutte d'eau, 7 fr. 60.— Une Bourguignonne qui aime et admire cousine Yvonne, 20 fr. — Mme Bourgeois, 20 fr. — Mlle Bühler, 5 fr. — M. Rey, 1 fr. — M. Lombard, 10 fr. — Mme Perrenet, 10 fr. — Elèves de Mlles Perrin et Gauthier, 5 fr. — Baron G. Bertrand (2e versement), 20 fr. — Mme Favre Gustave, 50 fr. — Mlle Cagnac, 10 fr. — Mlle Thuveny, 3 fr. — Mme Chaleyssin, 10 fr. — Marie N., 10 fr. — Mme Boisse, 5 fr. — Mlle Valois, 6 fr. — M. des L. Portefaix, 5 fr. — Mlle Blanchard, 20 fr. — Mme Couture-Papineau, 250 fr. — Mme Dolfus, 20 fr. — Une vieille abonnée, 15 fr. — Mme Georges Cain (2e versement), 50 fr.

Transmis par M. Devillegoureix : Mlle Germaine Donnet, 10 fr. ; Mlle Suzanne Donnet, 10 fr. ; Mme Jules Donnet, 5 fr. ; Mme Roger Donnet, 5 fr.

Subventions : Launat, 30 fr. ; Hickel, 20 fr. ; Bertrand, 30 fr.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 5 avril 1918.

Après quatre jours de chômage, la **Bourse de Paris** a repris ses séances dans une atmosphère de calme et de fermeté.

A l'heure que nous traversons, cette tenue de la Bourse est très remarquable. Il est clair que la clientèle n'est pas incitée par les circonstances actuelles à employer ses disponibilités autrement qu'en Bons et Obligations de la Défense Nationale mais ses offres sont rares, et il n'y a guère de tassement que sur les valeurs de caoutchouc et de sucre.

La confiance dans l'échec de l'offensive allemande sur le front franco-britannique se traduit tout d'abord par la fermeté de nos **Fonds Nationaux;** la **Rente 4 0/0** progresse même de 68 85 à 68 95 pour la libérée et de 68 90 à 69 fr. pour la non libérée.

L'**Extérieure d'Espagne** est recherchée par l'arbitrage à 128 50.

Les **Fonds Russes** ont eu des velléités de reprise sur la déclaration des gouvernements français et britannique quant aux droits des créanciers de l'Etat russe, velléités un peu atténuées par les réserves exprimées par le gouvernement anglais en ce qui touche le paiement des coupons russes à partir du 1er avril courant. En France, où la situation n'est pas la même au point de vue de l'importance du nombre des porteurs, le gouvernement ne prendra de décision qu'après accord avec le Parlement.

Les **Fonds Brésiliens** conservent spécialement de fermes dispositions.

La **Banque de France** reproduit son cours précédent de 5,250 francs.

M. Landry, rapporteur du projet touchant le renouvellement du privilège de la Banque de France, s'est prononcé nettement en sa faveur et constate qu'aucune opposition ne s'est manifestée dans les commissions chargées de l'examiner. Le projet a été déposé aujourd'hui même sur le bureau de la Chambre, qui tiendra à voter rapidement un projet sur l'opportunité duquel l'opinion est fixée depuis longtemps, comme elle a voté hier la convention portant de 15 à 18 milliards le maximum des avances de la Banque de France à l'Etat.

Le **Crédit Foncier de France** s'établit à 675 fr. Cet établissement est définitivement chargé de l'opération d'emprunt de 198 millions de la Ville de Paris.

Nos **Etablissements de Crédit** demeurent très bien tenus.

Nos **Grandes Compagnies de Chemins de fer** se présentent en ferme tendance au lendemain de la promulgation de la loi parue au *Journal Officiel* du 1er-2 avril et relevant temporairement de 25 0/0 les prix de transport sur les grands réseaux d'intérêt général sauf en ce qui concerne les transports militaires et les colis postaux. Cette majoration entrera en vigueur cinq jours après que la modification aura été portée à la connaissance du public par voie d'affiches. Cette mesure, depuis longtemps attendue, viendra compenser les lourdes charges des Compagnies.

D'après les comptes soumis le 28 mars aux actionnaires de la **Compagnie d'Orléans**, on voit que les recettes se sont accrues en 1917 de 9 o/o par rapport à celles du précédent exercice mais que les dépenses ont augmenté dans une proportion plus forte, 12 o/o environ. Le coefficient d'exploitation est passé de 66 62 o/o à 68 50 o/o. Le dividende a été maintenu à 59 francs par action et à 44 francs par action de jouissance. Le conseil d'administration a été autorisé à emprunter, au fur et à mesure des besoins de la Compagnie, une somme totale de 300 millions.

Le groupe des obligations de la **Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité** demeure recherché : les **3 3/4 o/o** à 311 fr., les **4 o/o** à 440 fr., les **5 o/o** à 480 fr., les deux dernières ex-coupon semestriel d'avril. Le coupon nº 13 des 4 o/o est payable à raison de 9 fr. 50 net au nominatif et de 8 fr. 90 net au porteur. Le coupon nº 9 des 5 o/o est payable à raison de 11 fr. 87 net au nominatif et de 11 fr. 16 net au porteur. Le **Crédit Mobilier Français** est au nombre des Etablissements de Crédit chargés du paiement de ces coupons.

Les actions de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** sont fermement tenues vers 120 fr. L'assemblée générale annuelle de cette Compagnie est convoquée pour le 25 avril, à 3 heures, au siège social, 46, rue de Provence, à Paris, à l'effet de recevoir les comptes de l'exercice 1917 et d'en fixer le dividende. Pour faire partie de l'assemblée, il faut être propriétaire d'au moins dix actions, sauf le droit de groupement autorisé par la loi. Les actions au porteur devront être déposées au siège social ou au **Crédit Mobilier Français** cinq jours au moins avant la réunion. Tous les actionnaires ont intérêt à effectuer ce dépôt, afin que l'assemblée puisse être tenue à la date fixée.

Electricité de la Province de Buenos-Aires. L'assemblée générale des obligataires, qui vient de se tenir à Londres, a approuvé l'arrangement concernant le paiement des coupons, dont nous avons parlé dans *Les Annales* du 3 mars et qui, avant d'entrer en vigueur, doit être soumis à la sanction des pouvoirs judiciaires, conformément aux lois anglaises.

Les valeurs de cuivre sont fermes. Le **Rio-Tinto** progresse à 1,810 fr. L'assemblée annuelle se tiendra le 10 avril à Londres ; le dividende proposé est, comme nous l'avons dit, de 90 shillings pour l'exercice écoulé.

L'action du **Petit Journal** se maintient vers 220 fr. L'assemblée générale n'a pu avoir lieu le 3 avril faute de *quorum* ; une seconde convocation est faite pour le 24 courant. Rappelons que le dividende proposé est de 7 fr. 50.

Le délai pour la **Déclaration relative à l'Impôt sur le Revenu** est prorogé au 30 avril.

Le *Journal Officiel* d'hier a publié la loi réglementant l'**Exportation des capitaux et valeurs mobilières**, qui ne fait, en somme, que sanctionner une réglementation précédemment établie. La chose s'explique toute seule dans les circonstances actuelles. Il importe de noter que les fonds ou titres déposés actuellement à l'étranger par les Français ne sont pas visés par la loi : leurs propriétaires pourront continuer à en disposer librement. Des dérogations spéciales pourront être accordées par le ministre des Finances.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant



Avril met la nature en fête et incite aux coquetteries printanières, c'est ainsi que : Le *Voile Mousseline* a fait son apparition en teintes seyantes au possible et inspire des toilettes délicieuses. Mais les caprices du baromètre ne permettent pas encore, exclusivement les tissus légers, aussi le *Tennisgolf* en gris clair, beige ou petits quadrillés sur fond blanc défend-il mieux des dépressions atmosphériques. Le *Damier Tailleur* jouit d'une faveur spéciale habillant avec coquetterie et n'étant pas salissant. Enfin, si vous désirez connaître le maximum des beautés en lainages, demandez à voir la *Gabardine Rensi* en dix teintes modernes assorties, et encore mieux la magnifique *Dermine Sillian*. Ces hautes nouveautés sont la propriété exclusive de la Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, Paris. (Echantillons sur demande.)

Je vous ai parlé plusieurs fois de la merveilleuse initiative qui nous a dotés d'une école pour la formation de représentants d'élite, de négociateurs de haute valeur. Je ne saurais trop en reparler, car je voudrais voir d'une part les négociants, les industriels soucieux de l'extension de leurs affaires, demander à cette Ecole tous les collaborateurs dont ils ont besoin, et, d'autre part,

TOUS CEUX QUI ONT BESOIN

de se créer des revenus ou de les augmenter, qui rêvent d'une situation lucrative, intellectuelle et indépendante, faire un stage à cette école pour y trouver ce qu'ils cherchent. J'ai nommé, vous l'avez deviné, l'Ecole Technique Supérieure de Représentation, 58, bis Chaussée-d'Antin. Ajouterai-je qu'un industriel me disait l'autre jour : « Je n'ai jamais eu chez moi un représentant traitant les affaires avec autant de facilité que M. X. jeune débutant, sorti de cette Ecole », n'est-ce pas le meilleur éloge qu'on puisse faire.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Renée L. — Pour blanchir la peau de votre visage et de votre cou, servez-vous du véritable Lait de Ninon qui existe en blanc, rosé et rachel, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre.

T. S. F. 8ᵉ génie. — Lotionnez-vous avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella ; cela provient de la circulation du sang, veillez-y ainsi qu'au bon fonctionnement de votre intestin.

Un abonné timide mais méfiant. — Je ne connais pas cette personne, mais je crois que vous pouvez vous adresser à elle tout de même.

Louise de Lys. — Faites beaucoup d'exercice, de marche surtout, ne mangez pas de farineux. Prenez des bains de vapeur.

Que faire ? — Souvent les dentifrices détériorent l'émail des dents, mais avec ceux des Bénédictins du Mont-Majella ; Elixir Poudre ou Pâte, vous n'aurez pas à craindre cet inconvénient bien que nettoyant parfaitement. Demandez-les à l'administrateur E. Senet, 26, rue du Quatre Septembre.

Mᵐᵉ Raymond. — Apprenez la sténographie et la dactylographie à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Les cours de sténographie comprennent trois parties : la partie théorique, l'entraînement de vitesse et la correspondance commerciale.

Conseils d'Hygiène



Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

Adresse à conserver. — Le Docteur Galus, 8, r. Villebois-Mareuil, Paris, affirme que *l'électricité seule* détruit les poils *sans cicatrice*. Traite difformités, rides, cicatrices. *Consulter ou écrire.*

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Préparation par correspondance, cours lycées jeunes filles, composition française, brevets baccalauréat. — Collège jeunes filles Saint-Germain-en-Laye.

Spécialité de plantes vivaces pour la fleur à couper ; 25 belles variétés, 12 francs franco Gare-Pascal, Saint-Genis-Laval (Rhône).

Secret arrêter net chute cheveux, empêcher blanchir contre 0 fr. 15 Madame Vareillas, rue Zola, Arles-sur-Rhône, Résultats emrveilleux.

Pension famille. Jolies chambres. Prix modérés. 28, rue St-André-des-Arts (angle place St-Michel).

Pour créer chez soi affaires par correspondance, écrire : Service An. Gabriel, Evreux (Eure).

Timidité guérie. Procédé scientifique merveilleux. Ecrire : Suard, ex-magnétiste, Vincennes.

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice franco.

Rats, souris, taupes, sont détruits infailliblement. Ecrivez à L. Rice-Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Lisez le *Carnet Critique*, spécimen 0 fr. 75, abonnez-vous à sa *Bibliothèque*, comprenant dernières *Nouveautés*, 208, rue Convention, Paris.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du Nº 9 (15 avril)

Contes et Chansons populaires de la Normandie. Conférence par M. Jean Richepin. 5 morceaux de musique.

Le Lyrisme prophétique : La Poésie de mon pays. Conférence par Mˡˡᵉ Hélène Vacaresco.

Carthage romaine. Conférence par M. Louis Bertrand.

Les 24 Nᵒˢ de l'année scolaire : 12 francs.
Le Nº : 60 centimes.

R. R.

Ce Numéro contient une Comédie : *Deux Cœurs pour un Marin*, par Georges-G. TOUDOUZE

LES·ANNALES



Scènes de Guerre

DANS LA FOURNAISE, par Geo CONRAD

(POUR ASSURER LA LIAISON LORSQUE TOUTES LES COMMUNICATIONS SONT COUPÉES)

21 Avril 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE... 20 fr. | 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1817. — 21 AVRIL 1918

EDITION·DE·LUXE
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION POSTALE...... 25 fr. | 13 francs
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



M. DUMESNIL — M. CLEMENCEAU — Ct D

NOTRE " PREMIER " TRAVAILLE

La Femme et le Foyer



Deux chapeaux de fillette : le premier a le fond en paille marine et le bord en taffetas brodé d'un motif de laine rouge. Cabriolet de paillasson tressé mélange de ruban teinte grège. Fruits de taffetas sur le côté.

MODES DE GUERRE

L'influence de la guerre se fait nettement sentir sur la mode. Les caprices de la mode sont généralement si peu motivés que cela peut nous étonner. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que nous nous inspirons des vêtements militaires que portent nos héros au front. Non, cela serait du plus parfait mauvais goût, mais mille détails sont imposés par la guerre, les conditions nouvelles de la vie et la situation économique. Les jupes étroites, les jaquettes courtes sont dues à la rareté et au prix élevé des tissus. Le remplacement fréquent des lainages par des soieries ou des cotonnades, les mélanges de tissus sont également causés par le manque de laine. Les couturières ont très bien tiré parti des métrages restreints, et les résultats sont charmants; et avec la grande sobriété de lignes et de garniture, les tissus souples et moelleux sont vraiment jolis. Le jersey de soie à grosses mailles un peu lâches a une consistance et un reflet tout spécial, et les teintes marron et bronzé y sont ravissantes. La soie artificielle lourde est employée pour ce jersey, le djersador, lourd et tombant. Une jolie toilette, vue ces jours-ci avenue du Bois par un clair soleil de printemps, était en jersey de soie noisette; les épaules et le corsage étaient plaqués sans ampleur, la jupe un peu rétrécie aux chevilles, mais d'une ligne très droite, sans draperie. L'encolure était ouverte en carré, avec gilet et revers de batiste écrue, ourlés d'un petit volant tuyauté; une ceinture étroite, nouée assez bas par une jolie frange très fournie de soie assortie, retenait la robe au-dessous de la taille. Le petit chapeau qui accompagnait cette robe était en grosse paille liséré marron; une jarretière de satin écru se nouait devant, et, partant de ce nœud et fusant un peu en l'air, un gros pompon de plumes naturelles défrisées et coupées court.



Robe de tissu mohair gris fumée. Col et poignets de velours du même ton. Gilet de broderie roumaine bleu et gris.

Les tissus matelassés sont toujours très goûtés, ce genre est surtout joli pour finir le bas d'un grand manteau, le col, les poignets.

On voit aussi quelques toques en satin matelassé; la piqûre doit être du même ton que le tissu et le dessin pas trop serré. Dans une grande maison on voit cependant quelques très jolis modèles matelassés en fil d'or mat.

Le taffetas nous revient et sera, ce printemps, beaucoup porté. On le choisit d'une qualité très souple; garni de petites boules ou d'un galon tout à fait nouveau, connu sous le nom de mouflard, on peut en tirer parti très heureusement pour un costume tailleur ou pour une robe d'après-midi. Ces galons ou tresses, en laine rugueuse, en molian ou en soie artificielle, sont très en faveur; certains, en jersey serré, très pelucheux, rappellent la laine angora.

Les mousselines et les voiles imprimés sont très à la mode cet été. On peut se permettre des dessins assez audacieux : grands carreaux ou grosses boules, car ce qui choquerait dans un tissu lourd ne produit nullement la même impression avec un tissu flou et léger.

Une jolie blouse se fait en tulle plissé, simplement garnie d'un volant de batiste finement tuyautée qui encadre le col et les manchettes empesées. Ce genre très sobre est très apprécié actuellement par beaucoup de femmes.

Beaucoup de manteaux de lainage sont doublés de crêpe de Chine uni; mais la dernière nouveauté consiste à remplacer la soie claire par un taffetas noir qui forme un contraste amusant quand le manteau est entr'ouvert.

Les vareuses tricotées se portent toujours, mais un nouveau genre de sweater est en crépon de laine chaud et léger, en satin ou en velours. On peut se permettre les teintes un peu vives pour la campagne ou la mer, et ce genre de vêtement est surtout charmant avec la jupe plissée en tussor blanc ou bis.

Une garniture nouvelle très appréciée est obtenue par des petits plis assez espacés, allant dans les deux sens du tissu et se croisant en formant de grands carreaux; ce genre s'emploie pour le bas des jupes, les poches, les cols et les poignets. Une autre nouveauté pour les gilets en piqué blanc, si à la mode, c'est de les fermer par de gros boutons de jais noir. Ces gilets sont particulièrement réussis quand ils accompagnent un tailleur rayé noir et blanc.

SIMONNE B...

LES PETITS CONSEILS

Les quelques bijoux portés actuellement ont subi, comme nos toilettes, l'influence de la guerre. On porte volontiers des bagues et des bracelets en bois des îles avec quelques pierres fines incrustées; ce genre simple est élégant et vraiment très joli. Parmi les pierres précieuses, les diamants et les saphirs sont les préférés, mais il vaut mieux n'en point porter.

Celles qui possèdent des colliers de perles ne se décident pas à les reléguer dans le coffret à bijoux, mais le collier de perles peut se porter facilement, même avec un costume tailleur. Un charmant bijou de guerre, c'est le bracelet fait d'une chaînette d'or à laquelle est fixée un petit médaillon serti de pierres encadrant la petite photographie d'un être cher dont on aime porter l'image sur soi.

Les plaques d'identité sont recherchées par les Parisiennes depuis que leur ville est dénommée « forteresse ». Pour les bourses modestes, la plaque d'argent montée sur bracelet cuir, est tout indiquée, pour celles qui préfèrent la fantaisie on peut adapter au bracelet porte bonheur en poil d'éléphant une plaque d'identité d'or mat.



Robe de taffetas noisette, la tunique drapée de côté remonte en coquillé sur les côtés découvrant une sous-jupe de même tissu.

SOMMAIRE





Notes de la Semaine

Le Tigre

Les incidents de ces derniers jours : le discours perfide du comte Czernin, le démenti bref et cinglant dont il fut l'objet, les explications embarrassées du chancelier d'Autriche-Hongrie, enfin la divulgation de la lettre de l'empereur Charles offrant sa médiation, impriment un prodigieux relief à la figure de M. Clemenceau et placent notre « premier » parmi les principaux auteurs du grand drame qui bouleverse le monde.

Quelle carrière que la sienne ! Pendant un demi-siècle il a bataillé. Athlète redoutable, rompu aux combats de la vie parlementaire, il connut d'abord les triomphes que donne la force victorieuse. C'était le *démolisseur.* On lui reprochait, non sans raison, de détruire avec une fureur allègre et tenace tous les hommes que la République avait pris pour chefs. Les ministres le craignaient. Paris ne l'approuvait pas toujours. mais admirait son esprit caustique, sa parole claire et brève, ses coups de boutoir ; il admirait aussi son élégance, son *chic anglais,* ses allures cavalières. Ces qualités et ces dons rehaussant son prestige, ajoutaient comme une aigrette à son bonnet phrygien.

Soudain, aux environs de 1902, de dures épreuves l'accablèrent. Il perdit la confiance des électeurs du Var. Les haines qu'il avait amassées se liguèrent contre lui. Il essuya la méprisante invective de Paul Déroulède et les huées de la foule. Il sombra dans une tempête pareille à celles qu'il se plaisait autrefois à déchaîner. Nous assistâmes alors à une surprenante métamorphose. Exilé de la tribune, l'orateur se fit journaliste, essayiste. romancier. Il publia d'innombrables articles que rattachait entre eux le lien des doctrines philosophiques et des idées générales. Il composa même une pièce de théâtre, le *Voile du Bonheur.* Il prit un goût si vif à son nouveau métier qu'il continua de l'exercer, lorsque, rentré en grâce auprès du corps électoral, il vint siéger au Sénat. Mais la politique l'avait reconquis. Il renonça au théâtre, au roman, aux œuvres d'imagination. Le polémiste étouffa le chroniqueur. Il écrivit ponctuellement son « papier » quotidien, ce qui ne l'empêchait pas de prononcer des discours. Muni de ces deux armes terribles — le verbe et la plume — il ne s'en dessaisit que pour monter au pouvoir ; il les reprit dès qu'il en fut tombé. Il étrangla ses successeurs comme il avait immolé ses prédécesseurs. La cruauté des exécutions auxquelles il procédait chaque matin lui valut ce surnom de « tigre » désormais accolé à sa personne. Dès le début des hostilités, il redoubla de virulence. Il énumérait les fautes, dénonçait les négligences et les abus, bafouait l'inertie administrative. Vainement bridé par la Censure, l'*Homme libre*, devenu l'*Homme enchaîné*, dressait d'impitoyables réquisitoires. Ces violences n'étaient pas toujours exemptes d'injustice et servaient d'âpres rancunes. Elles s'inspiraient néanmoins d'un sentiment ardemment français. Il sera beaucoup pardonné a Clemenceau parce qu'il aura beaucoup aimé son pays...

Le *patriote,* c'est l'aspect sous lequel il apparaît, depuis qu'une irrésistible poussée d'opinion et la marche fatale des événements l'ont ramené aux affaires. L'énergie de cet ancêtre, son activité, sa puissance de travail, l'effort de sa volonté impérieuse, l'élan qu'il communique à la défense nationale, sa belle humeur, sa jeunesse stupéfient l'univers. Ses pires ennemis renoncent à le détester et lui vouent une sincère gratitude. Les anciennes préventions s'effacent, une sympathie toute neuve naît, devant la fin magnifique du vieux lutteur. Et puis, on se rappelle les avertissements qu'il prodigua aux politiciens trop passionnés, aux utopistes hypnotisés par leurs chimères. Il voyait évoluer nos voisins vers un dénouement inévitable. Nul n'a été plus lucide. Nul n'a eu moins d'illusions. Il écrivait en mai 1913:

> Sous prétexte de se garantir contre notre agression, l'Allemagne n'en continuera pas moins ses entreprises de surarmement jusqu'au jour qu'elle croira propice pour en finir avec nous. Si la catastrophe est inéluctable, il faut que nous nous préparions à l'affronter. Voilà pourquoi je suis disposé à ne rien refuser au gouvernement des moyens de défense qu'il sollicite des Chambres.

Cette loi dont il réclamait l'adoption, c'était la loi de trois ans. Joignant ses instances aux adjurations de Louis Barthou, il ne se lassait pas de signaler le péril et d'y chercher un remède. Que de chaleur, que de sagesse, que d'éloquence dans les conseils familiers qu'il adressait à Jacques Bonhomme, insoucieux et endormi !

> ... Tandis que tu désarmes, entends-tu le fracas des canons de l'autre côté des Vosges? Prends garde! Tu pleurerais tout le sang de ton cœur sans pouvoir expier ton crime. Athènes, Rome — les plus grandes choses du passé — furent balayées de la terre le jour où la sentinelle faillit, comme tu as commencé de faire. Et toi, ta France, ton Paris, ton village, ton champ, ton chemin, ton ruisseau, tout ce tumulte d'histoire dont tu sors puisque c'est l'œuvre de tes aïeux, tout cela n'est-il donc rien et vas-tu, sans émoi, livrer l'âme dont est pétrie ton âme à la fureur de l'étranger?

De ces lignes prophétiques rapprochons enfin ce qu'imprimait, au mois de mai 1914, le directeur de l'*Homme libre.* Il ne s'abandonnait pas, comme le généreux Jean Jaurès, au rêve d'une trompeuse sécurité. Il savait fort bien que les socialdémocrates allemands n'empêcheraient point la guerre et qu'ils s'uniraient aux pangermanistes pour soutenir la cause de la *Deutschland über alles.*

> Les socialistes d'outre-Rhin n'ont pas été consultés, ils ne le seront pas, et quand on aura mis le feu aux poudres, les hommes du parti socialiste, comme ceux de tous les autres partis, accepteront ou subiront la *guerre offensive* du kaiser et arriveront à la frontière française avec leur attirail de canons et de fusils.

Le Tigre a été prophète. Puisse sa voix stridente surexciter nos courages, puissent ses griffes aiguës déchirer l'ennemi du dedans et du dehors !

LE BONHOMME CHRYSALE,

LES ÉVÉNEMENTS

13 avril 1918.

LA GRANDE BATAILLE

La politique et la guerre, les polémiques diplomatiques et le canon vont en ce moment de pair. Les offensives se mêlent. Le comte Czernin a voulu revenir sur le démenti que lui infligeait M. Clemenceau, et ses explications n'ont fait qu'accuser sa mauvaise foi et prouver que ce fut l'Autriche, et non la France, comme il l'insinuait, qui, en 1917, demandait la paix; cet autre Cobenzl n'a réussi qu'à découvrir son maître, qu'à entraîner, peut-être à tort, le quai d'Orsay à rendre publique la lettre autographe et très courtoise où l'empereur Charles reconnaît « les justes revendications françaises relatives à l'Alsace-Lorraine », et qui fut communiquée par son destinataire lui-même, le prince Sixte de Parme, au président de la République. C'est en vain que le comte Czernin crie à l'imposture, et que l'empereur d'Autriche assure lui-même le kaiser de sa fidélité. Le papier est là, il atteste que la monarchie dualiste eut un instant la pensée de rompre à l'emprise allemande.

Tandis que Czernin s'empêtrait dans son mensonge, à Baltimore, le président Wilson a montré l'impossibilité de conclure avec les Allemands une paix juste et honorable, il a relevé leur défi. « Il n'y a, déclare-t-il, qu'une seule réponse possible de notre part, la force, la force à outrance. »

« La force à outrance », et déjà, en effet, les sammies participent à la grande bataille, à la bataille vraiment acharnée, vraiment furieuse qui embrasse maintenant toute la partie non seulement du front tenu par les armées britanniques, c'est-à-dire d'Amiens à la Lys, soit plus de 120 kilomètres, mais s'étend également au front de l'Oise. Comme on n'en peut plus douter aujourd'hui, Hindenburg laisse de côté tous les objectifs restreints ou autres : Arras, Amiens, Boulogne, etc. Son ambition va plus haut et tend à la destruction même des cinq grandes armées anglaises. Et à cet effet il étend toujours la lutte, il cherche au nord ce que Napoléon appelait « l'événement », une solution pour tout dire. Tandis que le kronprinz lui sert de flanc-garde sur l'Oise et l'Ailette où nous avons évacué la basse forêt de Coucy et cherché derrière le canal de l'Oise une meilleure ligne de défense contre les entreprises de von Gayl et de von Hutier, l'homme aux clous en appelle à la manœuvre, attaque Douglas Haig au défaut de la cuirasse. Dès la journée du 9 avril, il a, de la Deule à la Lys, jeté dans une même ruée seize des divisions fraîches, seize des cent divisions choisies parmi les plus entraînées et spécialement entraînées à la marche, à la guerre manœuvrière. Et comme, malgré le choc et l'abandon de Laventie, de Richebourg, Saint-Vaast, l'aile gauche tenait bon, il a déclenché une grande attaque frontale et s'efforce de couper, de séparer en deux tronçons les forces britanniques établies des deux côtés du canal de la Bassée. Une armée, celle de von Quast, avait pu déborder Béthune et s'élever jusqu'à Merville, dans la direction d'Hazebrouck. Les Anglais font des prodiges de valeur pour enrayer la poussée ennemie et tout le terrain qu'ils abandonnent n'est pas de trop pour enterrer les morts allemands. Nous-mêmes soutenons en Santerre une attaque en règle. L'ennemi joue son va-tout, et nous attendons avec une juste anxiété la riposte.

LÉON PLÉE.

Comment stimuler l'esprit d'initiative

J'ai connu, dans mon enfance, un vieux général retraité, qui avait fait sa carrière sous Louis-Philippe et sous Napoléon III, et dont je puis bien citer le propos, puisqu'il s'agit d'un régime antérieur à celui où se sont formés les généraux actuels. Il aimait à dire : « Dans ma longue existence d'officier, je n'ai pas toujours été irréprochable. On m'a vu parfois, souvent même, paresseux, négligent, fautif. Eh bien, jamais cela n'a nui à mon avancement. Deux ou trois fois, j'ai voulu prendre une initiative pour faire le bien; j'ai voulu réparer une injustice, redresser une erreur, essayer une nouveauté, évidemment utile : aussitôt, j'ai reçu sur les doigts et mes retards à avancer ne sont jamais venus que de mon zèle actif. »

Ce n'est pas seulement dans le militaire qu'il en est ainsi, et je ne vois guère de carrière où le conseil fameux : *Pas de zèle !* ne soit le mot d'ordre.

Mais c'est surtout dans le militaire, où l'indispensable discipline a forcément pour base l'obéissance, que plus on avance dans la hiérarchie, plus on sent s'affaiblir en soi l'esprit d'initiative.

Cet esprit d'initiative, Napoléon, qui excellait à manier les hommes, s'il l'endormait par l'obéissance automatique qu'il exigeait parfois, et en tyran, savait aussi l'éveiller, chez ses généraux, par l'émulation et par la gloire.

Nous parlons, comme d'une indispensable nécessité, de sanctions terribles aux défaillances, aux négligences, à l'incapacité. Nous avons raison. Mais prenons garde que, seul employé, ce moyen ne soit plus propre à endormir l'esprit d'initiative qu'à l'éveiller. Il ne faut pas qu'un général, qu'un colonel, un chef quelconque se dise seulement : « Si j'échoue, je serai frappé. » Il faut qu'il se dise aussi : « Si je réussis, j'aurai la gloire. » Non pas la gloire lointaine, à la paix, dans l'histoire, mais la gloire immédiate, la gloire le soir même de la bataille, la gloire tout de suite après l'exploit.

Cette gloire, qui est le plus efficace stimulant (même pour un philosophe), cette gloire aussitôt accordée que méritée, l'habitude d'anonymat dans les récits officiels, par une fausse conception de la modestie civique et républicaine, l'avait rendue, à quelques exceptions près, impossible, inabordable.

Je vois avec joie qu'on renonce peu à peu à cet anonymat. Maintenant on dit souvent au public le nom du chef dont le talent et l'initiative ont fait échec aux Allemands.

Me sera-t-il permis d'exprimer le vœu que ces noms de nos sauveurs soient toujours et aussitôt publiés, même si l'unité qu'ils commandent est moins importante que l'exploit qu'ils ont accompli ?

Il faut aussi que le chef qui risque un coup d'initiative puisse dire qu'au cas où l'élément de hasard qu'il y a dans toute action militaire, se tournerait contre lui, son insuccès, si c'est l'insuccès du courage et du talent, ne lui vaudra pas la défaveur de l'opinion et qu'il y a de glorieux échecs.

A. AULARD,
professeur de la Faculté des Lettres.

Toute demande de changement d'adresse ne pourra être effectuée que si elle est accompagnée de 30 centimes représentant les frais de réimpression des bandes.

Seuls, les abonnements du front, servis dans les secteurs, aux soldats, sont exempts de cette petite indemnité.

« Les Vacances de Sonia »

Sous ce titre, Sonia, qui a presque autant d'esprit que son camarade Emile Berr, vient de faire paraître les feuillets détachés d'un journal de guerre. M. Roland de Marès a dit ici même tout le bien qu'il fallait penser de ce petit livre où l'on trouve des notations brèves, amusantes et pittoresques sur la vie des baigneurs en temps de guerre. La philosophie de Sonia, souriante et vive, sait aussi être profonde sans avoir l'air d'y toucher. Pour que nos lecteurs jugent de la grâce de ce petit livre, je cède aujourd'hui la parole à Sonia. En deux fragments différents, on jugera de sa manière, qui est d'un tour si original.

Y. S.

Ah! que certaines dames d'un « certain âge (dont je suis) me donnent, en ce moment, d'affligeants spectacles! J'ai souvent pensé que les âges sont comme de petites patries dans le Temps. C'est vrai. Une espèce de solidarité unit les êtres qui sont nés vers la même époque, ont grandi en même temps, vieillissent en se souvenant des mêmes choses; et l'on peut être « compatriotes » aussi de cette façon-là.

C'est pourquoi une femme qui a de quarante-cinq à cinquante ans et s'habille et se coiffe en fillette ne me paraît pas drôle du tout. Je vois bien qu'autour d'elle on se moque; mais, justement, cette moquerie me froisse; et j'en veux à l'inconnue, à la « compatriote » maladroite de qui le manque de goût fait rire les jeunes filles aux dépens de nos quarante-cinq ou cinquante ans.

Et la jeunesse a raison de rire. Car c'est pour elle que les modistes et les couturiers créent les modes; et c'est elle qui les lance.

Si hardies ou absurdes que soient ces modes, la jeunesse n'y court aucun risque. La jeunesse a cette grâce naturelle, cette gentille gaieté impertinente qui ajoutent une élégance au chapeau qu'on porte, s'il est joli; et le rendent « amusant » quand même, s'il est laid.

La faute que commettent trop souvent les femmes de mon âge, c'est précisément de ne pas voir que, sur une tête, même charmante, qui commence à n'être plus jeune, un chapeau laid ne saurait être qu'un chapeau laid, et parfois quelque chose de pis. Et ce qui est douloureux, c'est qu'à côté des femmes de cinquante ans qui ne comprennent pas cette vérité si simple, il y ait des femmes de soixante (et au delà) qui ne la comprennent pas non plus.

Je rencontre, tous les jours, au parc, à la source, au casino, quelques-unes de ces gamines attardées, sexagénaires à cheveux d'or, à jupes courtes, aux chapeaux fous, et dont les corsages abusivement échancrés semblent offrir ou solliciter on ne sait quoi. Elles me font de la peine.

D'autant qu'il suffirait peut-être, pour empêcher tant d'estimables dames d'être comiques, de leur démontrer d'une façon intelligente qu'elles le sont.

Je me suis dit souvent que si j'étais une grande couturière ou une grande modiste, je voudrais tenter cette démonstration-là. Voici comment :

A côté de mes jeunes mannequins, j'aurais deux mannequins de soixante ans. L'un d'eux serait exactement maquillé, teint, coiffé, vêtu, chaussé à la manière d'une très élégante petite femme d'aujourd'hui. Sur la chevelure grise et le corps de l'autre, je disposerais mes

« modèles » à moi; modèles de robes et de chapeaux dont les formes rappelleraient discrètement celles qui habillent ou coiffent les jeunes femmes, et qui seraient bien la mode elle-même; mais une mode « transposée », si je puis dire, une mode adaptée aux convenances, aux commodités, aux conditions esthétiques d'un âge qui a son élégance aussi et sa beauté.

Et je ferais marcher mes deux mannequins côte à côte... Je dirais à mes vieilles clientes, en leur montrant le premier : « Voici ce que vous voulez être; » — en leur montrant le second : « Voici ce que vous pouvez être. »

Je crois que je ferais beaucoup de conversions.



Ma voisine d'hôtel avait le teint jaune depuis quelques jours, s'alimentait à peine, vidait rapidement la petite tasse de tisane qu'on lui apportait au dessert, et remontait dans sa chambre.

Tout à l'heure, elle est entrée au restaurant avec une figure claire et reposée, et m'a saluée d'un sourire. Je l'ai félicitée de ce changement :

« Vous avez l'air, ce matin, madame, d'une personne à qui le traitement fait du bien?

— Oh! non, dit-elle. Mais j'ai enfin une lettre de Salonique. »

Ainsi, nos artères, nos cœurs, nos estomacs, nos foies vivent ici, quoi qu'on fasse, à l'aventure. Cela dépend des lettres qu'on a reçues. Il y a le traitement. Mais il y a surtout la poste. Les médecins ne savent plus.

SONIA.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



La Maison Claire de Saint-Rémy-en-Provence

Saint-Rémy est une petite ville délicieuse non loin des Baux, toute pleine de vieux souvenirs. L'âme romaine habite le plateau des Antiques où s'élèvent un mausolée d'une rare élégance et un arc de triomphe aux proportions divinement harmonieuses. La campagne s'étend à l'infini et l'air qu'on y respire est d'une pureté enivrante. En vérité, l'avril en Provence, avec ses amandiers en fleurs, ses pêchers roses, est un ravissement de la nature. Jadis, sur cette place même, aux larges horizons, Marius fut vainqueur des Teutons, et ce souvenir ajoute à la grandeur du paysage. Aujourd'hui ce sont les victimes de ces mêmes Teutons — les enfants de nos soldats — qui vont bénéficier de cette campagne où la poésie des champs se mêle aux monuments d'un art impérissable. Tout est charmant dans cette petite ville archaïque, jusqu'à sa place riante, d'où l'on aperçoit la maison de Nostradamus, jusqu'à sa fontaine d'une si jolie ligne.

C'est par la grâce de Mme E. Carnot, Présidente des Dames Françaises, que nous avons le bonheur d'installer nos pénates à Saint-Rémy. Mme Carnot voulut bien donner l'idée à Mme Blain, Présidente du Comité de Saint-Rémy, de mettre à notre disposition ce qui fut son hôpital. Et tout de suite Mme Blain, avec une bonté charmante, me fit la proposition.

« Depuis la fermeture de notre formation, écrivit-elle, nous sommes honteuses » de rester inactives. Je connais beaucoup » de bonnes volontés qui ne demandent » qu'à être utilisées. Nos infirmières ne pou- » vant plus s'occuper des « papas », » seraient ravies de reporter sur « les » enfants » leurs soins dévoués. »

La maison comporte quatre dortoirs pouvant contenir vingt-cinq lits, plus deux chambres d'isolement et une pharmacie. Le vestibule est vaste et la salle à manger spacieuse; à quelques minutes de là, une grande propriété sera à la disposition de nos enfants avec jardin, prairie, bois de pins, au pied des montagnes.

Ce sont là des offres qui en ce temps de bombardements paraissent d'autant plus propices... Nous nous arrangeâmes avec Mme Blain pour les conditions matérielles, prenant les dépenses à notre charge, tandis que ces Dames offraient la maison et leurs collaborations précieuses.

L'hôpital fut désinfecté, tous les matelas refaits, une couche de peinture fut donnée çà et là, et on pense quelle aubaine cela est pour nos enfants de trouver dans cette lumineuse Provence, cette demeure et la tendresse de tant de femmes distinguées qui entendent se partager le soin de nos enfants.

« Nous organiserons, écrit la Présidente, » un cours ménager : couture, repassage, » lavage, cuisine. Nous avions un jardin » potager que nos militaires cultivaient eux- » mêmes, des poules et des lapins qu'ils soi- » gnaient. Nous pourrions également y » occuper les enfants. » De plus, trois institutrices s'offrent gracieusement à donner quelques heures de cours.

Voici donc un paradis de plus, ouvert à nos enfants.

Ceux qui s'y rendront le dix-sept avril sont :

Odette Bucamp, 12 ans, père automobiliste aux armées, mère réfugiée. — Germaine et Renée Dupuis, 6 et 5 ans, père mobilisé à Saint-Cloud, mère 5 enfants. — Marcelle et Charlotte Garbe, 11 et 6 ans, père réformé, malade, mère 5 enfants. — Simone Gérard, 9 ans, père artilleur Saint-Germain, mère 5 enfants. — Olga et Henriette Gardon, 10 et 8 ans, père 50 ans, 2 fils à la guerre, mère 7 enfants. — Gabrielle, Yvonne, Eugénie, Victorine Falconnet, 11, 10, 8 et 4 ans, père réformé, malade, mère décédée (hémoptysie). — Thérèse, Marie-Louise, Madeleine Haudecœur, 10, 6 et 9 ans, père armée 5, S. P. 223, mère 4 enfants. — Madeleine, Simone Lemaire, 7 et 4 ans, père tué à l'ennemi, mère remariée. — Jeanne Léger, 12 ans, père blessé à la guerre, mère malade. — Germaine, Suzanne Morin, 8 et 6 ans, père 366e d'infanterie, mère 4 enfants, attend le 5e. — Marcelle Mazière, 7 ans, père réformé pour pleurésie. — Raymonde Martin, 10 ans, père mobilisé revenu comme père de 6 enfants, mère décédée. — Alice Plessy, 10 ans, père 210e artillerie. — Augustine Puget, 9 ans, père ajusteur au P.-L.-M., mère 6 enfants. — Jeanne Voisin, 12 ans, père 54 ans, a un fils au 91e d'infanterie, mère 5 enfants.

Soit vingt-cinq enfants.

On remarquera que nous avons donné la préférence aux familles nombreuses. Cela est plus juste pour toutes sortes de raisons, dont la meilleure est que ces familles habitent de pauvres logis, mal aérés, où on s'entasse comme on peut; le lit individuel, bien entendu, est chose inconnue. On couche deux, trois, quelquefois quatre sur un méchant matelas mis par terre. Pour peu qu'un des membres du clapier soit contaminé, ou devienne la proie de quelque bronchite suspecte, voilà toute la famille menacée... Ah! si on voyait l'état de ces logis, on comprendrait la nécessité impérieuse de Maisons claires. Il faut en créer tant et tant, que jamais plus on ne puisse voir ces taudis monstrueux, qui sont une honte nationale, ces réduits où tant d'enfants s'étiolent et périssent faute de soleil... Et, d'ailleurs il est incompréhensible, il est inhumain que de pareils bouges existent encore... La question des logis pour familles nombreuses est palpitante, en attendant, créons des Maisons sans relâche, il faut recueillir les pauvres gosses.

J'aurais voulu avoir la place de vous parler aujourd'hui de notre première colonie des « Chambres Claires » qui va partir la semaine prochaine. L'histoire est si jolie que je vous demande de la réserver pour la prochaine fois.

Je veux seulement vous citer entre vingt autres un exemple charmant d'adoption.

Les élèves des classes françaises du lycée Mac Kinley, résolurent d'adopter un de nos enfants clairs, orphelin de père. J'offris « un choix », car, hélas, le nombre chez nous commence à être imposant.

Dans une réunion convoquée à cet effet, les élèves décidèrent de prendre à leur charge le petit Roland Chanoine, préférant faire un bien réel à un seul enfant, que d'éparpiller sur diverses têtes une somme qui paraîtrait insignifiante. C'est du moins ce que nous écrit l'aimable Mme Mathilde Ravalic; elle ajoute :

« Nous attendons avec une hâte fébrile toutes les pièces relatives à cette tutelle, nos élèves, des jeunes gens de 12 à 19 ans, désirent la photographie du jeune Roland, leur filleul, qui sera placée en évidence au lycée. Enfin ils souhaitent un petit mot de la maman disant qu'elle autorise son fils, Roland Chanoine, à joindre à son nom celui de Mac Kinley.

» Mac Kinley est le nom glorieux d'un des plus grands, des plus nobles Présidents des Etats-Unis »... Et Mme Ravalic termine sa lettre par une prophétie très douce... Roland Mac Kinley Chanoine beau nom qui ira loin !

Que de bons, que de touchants exemples nous trouvons dans ces dévouements, et comme le cœur se dilate en pensant que les horreurs de la guerre ont du moins permis de connaître de si belles actions.

A la semaine prochaine le courrier formidable des « Chambres claires ».

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.



SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 3 avril.	433.077 fr. 35
Total de la 43e liste arrêtée le 10 avril.	2.823 fr. 75
Subventions.	241 fr. 60
Total général.	436.142. fr. 70

(Voir page 333, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous avons été favorisés cette semaine de nombreux dons, entre autres celui de Mme Mettey, dont le nom est béni dans nos diverses œuvres qu'elle protège toutes. La caisse envoyée par ses soins comptait cent quarante-quatre chandails tricotés à la main. Nous avons également reçu des caisses de Mme Lindguist contenant d'excellentes gâteries pour nos soldats du front, et encore beaucoup d'autres dons isolés qui nous ont permis de faire au front notre 50.094e envoi. Mme Francis Thomé et les Dames si fidèles de ce service peuvent être fières du résultat obtenu.

L'Adoption des Prisonniers

Leurs Femmes... L'Exode des Pays envahis

Commençons par ouvrir nos livres du mois de mars, puisque aussi bien nous avons accoutumé nos marraines à tenir nos comptes en famille... L'état de nos finances est toujours des plus encourageants.

Les marraines d'outre-mer, d'une ponctualité parfaite, nous envoient chaque mois l'argent destiné aux envois alimentaires de leurs filleuls, ainsi que les lettres d'amitié dont elles veulent que leurs dons soient accompagnés. Nous transmettons le tout... et en retour nous leur faisons parvenir les accusés de réception, les réponses... Qui nous eût dit qu'un jour nous accomplirions ce métier!... Donc nous avons reçu des mar- 9.084 fr. 25. Nous en avons dépensé un peu plus : 9.327 fr. 90... Mais nous le pouvions puisqu'à notre fonds de réserve nous avons encore à ce compte particulier 9.577 fr. 55... Notre Caisse de Secours a été particulièrement favorisée, nous avons reçu 12.199 fr. et n'en avons dépensé en colis de secours, vêtements, aide aux familles que 3.561 fr. 45. Il nous reste en réserve à cette Caisse de Secours la somme de 31.510 fr. 80... Aussi, en avril nous pourrons faire des générosités... bien nécessaires... En ce moment, c'est un déluge de lettres, de visites; car les femmes traversent une phase cruelle... Une de nos marraines, Mme Burgert, a reçu cette lettre émouvante :

« Nous avons été obligés de partir en deux heures de chez nous; on a prévenu la population,... il a fallu obéir, et aujourd'hui nous n'avons pas même une chemise à mettre. Je suis dans une désolation sans pareille, mon père est vieux et ne peut plus marcher. Mon petit mobilier était emballé et prêt à expédier, il a fallu tout laisser et partir avec mes enfants et deux petits paquets. Quand mon mari, que vous avez bien voulu prendre comme filleul, va apprendre ça dans sa prison, qu'est-ce qu'il va dire!... On a souffert trois ans et demi et aujourd'hui plus rien... Nous pouvons dire que c'est toujours notre tour chez nous. On a couché à la cave depuis le mois de décembre. — Mon mari m'avait envoyé une lettre quelques jours avant et sa photo, il n'était pas trop mal. Il me disait que je vous demande de réclamer à l' « Adoption » de lui envoyer des habits militaires. Sans vous, Madame, qu'est-ce qu'on deviendrait?... »

Hélas! le cas de cette Laure Delattre se multiplie à des milliers d'exemplaires... la détresse de tous ces malheureux est infinie... De plus nous comptons des défections forcées parmi nos huit mille marraines. Cette semaine, trois lettres nous arrivent de Reims : « Je suis ruinée, nous dit une marraine évacuée. Je n'ai même plus la consolation de pouvoir soulager mon filleul; je vous le rends avec une peine que vous pouvez comprendre. C'est moi qui dois avoir recours à la charité. »

Une autre encore, Mlle V..., à peine en sécurité, s'inquiète tout de suite de son prisonnier... « Je suis partie d'Amiens en deux heures de temps, il m'a été impossible d'emporter aucuns papiers, même ceux auxquels je tenais le plus, et qui m'auraient rendu service... entre autres, l'adresse de mon filleul. Ayant le cœur bien gros de capituler, je vous demande instamment de lui trouver une autre marraine... »

On pense si toutes ces pauvres misères donnent du travail, car c'est encore aider nos prisonniers que de ne pas abandonner leurs femmes. Heureusement, nous avons reçu de la « Northwerten High School », par les soins de Miss Lilly Lindguist, des caisses admirables de vêtements usagés. Les tristes réfugiées sans linge ni habits, hébétées de chagrin et de fatigue, estiment à leur valeur ces bons envois.

C'est dans des moments pareils que nous comprenons la force que représentent les amitiés qui nous entourent. Elles nous permettent de mettre un peu de bonheur dans la tristesse profonde de ces derniers jours.

Nos dépenses d'avril seront certainement plus chargées que celles de mars!... Ce mois de printemps, si doux habituellement, restera dans les souvenirs douloureux de cette guerre.

Signalons aujourd'hui cette demande :

M. Happier, président du Comité de Secours au camp de Dyrotz, fait un appel pressant à la générosité légendaire des cousines des *Annales*. C'est dix marraines qu'il demande pour dix prisonniers affreusement misérables. Cinq d'entre eux n'ont reçu qu'*un* colis de vivres en tout et pour tout en l'an 1917, et les autres, deux colis... un chaque semestre ! Un tel dénuement excite la pitié et nous espérons avoir la joie de confier bien vite leurs noms aux marraines qui s'offriront à adoucir leur sort. En attendant, nous leur faisons parvenir sur notre caisse de secours à chacun un colis de dix francs.

Y. S.

A l'Université des Annales

Les Conférences sociales

Les conférences sociales données cet hiver par M. Edouard Herriot, sur la plus grande France, ont eu un retentissement très grand dans tous les mondes. Elles s'adressaient aux jeunes filles, mais elles ont appris aussi aux hommes à penser, à regarder franchement l'avenir. M. Herriot leur a montré l'évolution des idées, la richesse de notre industrie, de nos colonies, de notre terre française et la nécessité de mettre en valeur toutes ces forces encore insuffisamment canalisées et exploitées. Mais, qui l'eût cru?... les ouvriers eux-mêmes ont senti la vérité profonde des paroles prononcées par le maire de Lyon, et voici la lettre typique qu'il a reçue du Syndicat des ouvriers et ouvrières caoutchoutiers de l'usine de Langlée.

« Le Syndicat de Langlée adresse son hommage respectueux à M. Herriot pour sa série de conférences que publie le *Journal de l'Université des Annales*. Considérant qu'une propagande s'impose en faveur de ces principes qui sont d'une haute portée patriotique, nous sollicitons de votre dévouement la faveur de vous entendre à Montargis... »

Ce succès inattendu et infiniment flatteur prouve que la vérité est une et peut être comprise de tous. Ce qui élève le cœur des femmes est également propre à être entendu par des ouvriers soucieux de leurs devoirs et amoureux d'une plus grande France.

PIERRE S.

LES LIVRES

Les Poètes

La guerre a eu naturellement pour effet de rendre au poème patriotique toute l'importance qu'il avait jadis dans notre littérature. Quand les foules ne vibrent pas sous l'empire du sentiment précis de la menace directe à la patrie, l'inspiration poétique dans cette note un peu spéciale manque souvent de souffle et d'éclat. Il faut la réalité âpre et douloureuse de l'épreuve vécue pour donner aux mots toute leur valeur, pour qu'on les sente vivre du pur émoi de l'âme. Ce qui n'est qu'ornement littéraire s'efface alors devant le cri d'une conscience et la révolte d'un cœur; le poème s'épanouit harmonieusement comme un chant sincère et profond. C'est ainsi qu'un genre qui, en général, s'alourdissait de banalité, a retrouvé par la force des circonstances la faveur des poètes les mieux doués et les plus subtils. Il n'est pas un écrivain qui, aux heures tragiques que nous vivons, n'ait eu la tentation d'exprimer en langage poétique ce qui bouleverse notre être devant le spectacle grandiose de la lutte des nations; il n'en est pas un qui n'ait compris que certaines choses ne peuvent se traduire totalement que par le rythme et la cadence. Il faut s'en féliciter, puisque cela nous vaut un aspect nouveau de talents qui semblaient définitivement classés dans des genres étrangers à la poésie.

C'est le cas, notamment, de M. Adolphe Aderer qui, sous le titre *Les Heures de la Guerre*, publie un volume de vers qu'on lira avec le plus réel plaisir. M. Adolphe Aderer, esprit cultivé et prosateur élégant, a réalisé une œuvre considérable au théâtre; il nous a donné des romans et des contes qui sont d'un écrivain de race, n'ignorant aucune des finesses du métier; il y a de lui des pages d'histoire anecdotique d'une réelle saveur. Issu d'une famille d'origine alsacienne et ayant passé son enfance à Metz, les événements qui se déroulent depuis 1914 l'ont profondément troublé. Quelque chose s'est éveillé en lui, dominant vraiment toutes les idées et tous les sentiments : l'esprit de la terre natale et de la race. De là, ces poèmes d'un patriotisme ardent et qui, dans une forme rigoureusement classique, ont une incontestable noblesse d'expression.

Les Heures de Guerre, de M. Adolphe Aderer se distinguent par une remarquable variété d'inspiration et de rythme. Le poète souligne de notations précises des épisodes dont il dégage le sens poétique, la valeur symbolique. Il chante les « premières victimes », Louvain, Reims; mais le plus souvent, il se laisser aller au gré de sa fantaisie et nous donne alors soit des poèmes de large envolée, comme une série des « Nuits » de septembre, de janvier, d'avril et de juillet, ou comme le « Cortège », soit de courtes pièces gracieuses de ton et d'allure. Il y a notamment deux sonnets sur « Les Tricoteuses », qui sont caractéristiques de la manière de M. Aderer :

Assises sur les bancs du sanglant tribunal,
En colère souvent, quelquefois en ribote,

Aussi rouges que la robe d'un cardinal,
Se querellant jusqu'à se donner des calottes,

Riant, criant, hurlant — horrible bacchanal —
Les aiguilles en main, dévidant les pelotes
Ainsi que Lachesis au séjour infernal,
Elles faisaient des bas pour leurs chers sans-
[culottes.

Si par hasard un juge un peu moins endurci
Parlait aux accusés sur un ton radouci,
Elles le gourmandaient de leurs bouches pâteuses.

A l'heure du verdict on les voyait d'accord.
— Et, d'une seule voix, toutes disaient: «La mort!»
C'étaient, en quatre-vingt-treize, les « tricoteuses ».

Et voici le pendant:

Dans le boudoir douillet ou sur le grand chemin,
La vieille paysanne et la patricienne,
La campagnarde au corps sec comme un parchemin,
La midinette au cœur tendre, la comédienne,

La bergère que suit un turbulent gamin,
La marchande achevant l'œuvre quotidienne,
La petite marquise aux lèvres de carmin,
L'altière aristocrate et la faubourienne,

Songeant au père, au fils, au frère, au bien-aimé,
D'un même zèle et d'un cœur enthousiasmé,
Inquiètes souvent, toujours silencieuses,

Pour le héros parti vers les rudes combats
Toutes, avec leurs mains agiles, font des bas :
Ce sont, en dix-neuf cent quinze, les tricoteuses.

Il y a dans ce livre, de la noble colère et de la sainte haine; il s'y trouve également des pages d'une mélancolie attendrie, tel *L'Etang*, tel *Metz*, et cela fait, au total, un volume de poèmes de guerre d'un esprit ardent et généreux.

A propos du *Poème du Cœur*, j'ai eu l'occasion de dire ici tout le bien qu'il faut penser du talent de M. Pierre Aguétant, qui a un vrai tempérament de poète et dont l'œuvre, déjà importante, révèle une intéressante personnalité. Le nouveau recueil qu'il publie sous le titre : *Le Poème du Bugey*, et pour lequel M. Georges Normandy a écrit une excellente préface, constitue un livre charmant, d'une sensibilité exquise, d'un tour infiniment gracieux. M. Pierre Aguétant a le sentiment très pur de la nature : il comprend sa splendeur, il l'aime pieusement. Il demeure tout imprégné de sa beauté; le paysage s'éclaire franchement à ses yeux et il l'évoque tout entier en quelques mots simples et précis. C'est une qualité qui donne à sa poésie de la couleur et de la vie.

M. Pierre Aguétant ne se révèle pas seulement dans la poésie descriptive; il a de la délicatesse dans les idées et de la finesse dans les impressions. On devine chez lui une nature vibrante. Il est, de plus, un artiste trouvant d'instinct la forme et le rythme convenant le mieux à l'inspiration du moment. C'est à cela surtout que se reconnaît le vrai poète, qui jamais ne se trompe sur le ton et la mesure d'un chant. Peut-être certaines pièces ont-elles un peu trop de mièvrerie; peut-être le mot est-il parfois précieux, mais l'ensemble est toujours parfaitement harmonieux. On ne peut que louer la grâce de ce petit poème d'amour :

J'ai caressé les fleurs des parterres en flamme
Afin que leurs parfums t'accueillent sur ma main
Et que ta lèvre tendre, en y buvant leur âme,
Tressaille comme un soir au baiser du jasmin...
Dans mes yeux élargis j'ai fait entrer l'espace,
Et l'azur sans nuage et l'infini du ciel,
Pour que dans mon regard, loin des choses qui
[passent,
Ta prunelle frémisse aux frissons éternels...

Et sauvé du destin des tendresses humaines,
Tu sentiras sur toi se pencher mon amour
Aussi pur que les lis et les aubes sereines.
Qui ne mentent jamais et renaissent toujours...

Et voici une évocation d'automne, charmante avec son rythme léger :

Le jaune après-midi d'automne
Fait pleuvoir le long des chemins
Des feuilles mortes qui chantonnent
Si doucement qu'on joint les mains...

L'azur et mon âme sont lisses
Comme une page de bonheur;
Et les feuilles se réjouissent
De tomber jusque dans mon cœur...

Je touche aux extases suprêmes...
Oh ! soir d'octobre velouté
Dont le charme est à sangloter !...
Voici l'automne... Et je vous aime...

M. Pierre Aguétant apporte cette fois mieux qu'une belle promesse : ses qualités naturelles s'affirment hautement; son don de poésie se précise avec bonheur et il est parvenu à une remarquable sûreté de métier sans que jamais son vers se ressente d'un effort trop laborieux. Sa vision est personnelle; son rythme a de la souplesse et son inspiration est d'une fraîcheur exquise. Tout cela est d'un poète dont l'œuvre peut être vraiment belle s'il sait s'en tenir au genre qui répond le mieux à son tempérament.

La rime facile constitue un écueil pour les jeunes poètes. Il leur arrive de lui sacrifier la pensée et la forme. M. Paul Barbier publie une suite à ses *Chants dans la Tourmente*, qu'il intitule : *Face aux Barbares*. Lui aussi a une grande facilité, mais un réel acquis du métier le sauve de toute banalité dans l'expression. Son défaut est de ne point dégager suffisamment des sujets qu'il traite, les aspects se prêtant vraiment aux développements poétiques. La poésie est en toute chose, mais encore faut-il la faire valoir de telle manière que le lecteur en soit imprégné à son tour. *La Chevauchée ardente*, de M. Jehan de Lestre, témoigne de ce sens intime de la poésie, mais le vers ici est assez factice et il manque souvent d'harmonie. Mme L. de Prétot, dans *La Moisson du Sang*, nous offre des strophes bien rythmées, des pièces d'une réelle élévation de pensée et d'un sentiment généreux. Son art est correct, élégant de forme, mais manque un peu de personnalité.

C'est surtout en lisant les poètes de la guerre qu'on se rend compte que des vers habiles ne suffisent pas toujours à faire de la poésie et que l'acquis du métier ne supplée qu'imparfaitement au défaut d'inspiration. La prose peut se contenter d'être agréable; un vers doit être beau. Il doit donner l'impression de l'expression sûre et définitive d'une pensée ou d'un sentiment. L'œuvre poétique, moins que toute autre, ne souffre pas l'inégalité. Rien n'est plus pénible pour le lecteur qu'une harmonie rompue, qu'une chute de l'inspiration par la phrase banale ou le mot familier. On veut publier trop tôt et trop vite — et on ne sait pas assez que les meilleurs se relisant à quelques années de distance, ont l'amer regret de ne plus pouvoir supprimer la moitié de ce qu'ils ont écrit !

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

RÉALITÉS DE GUERRE



Sous ce titre, le député Jean Hennessy a réuni des pages qui toutes s'inspirent d'un ardent amour du bien public. Nul n'a un sens plus aigu du droit moderne, l'esprit plus ouvert aux réformes, aux méthodes de travail qui préparent l'avenir. Il imagine, dans un des chapitres de son livre, que la génération nouvelle, celle des hommes de vingt-sept à trente ans, demande des comptes à la génération précédente.

COMMENT? POURQUOI?

Ce sont les hommes de dix-sept à quarante-cinq ans qui ont surtout donné dans cette guerre, ce sont leurs frères, leurs cousins, leurs amis qui ont été tués, estropiés ou blessés. Leur génération a le droit d'interpeller son aînée et de lui demander ceci :

« Comment, pour en faire bénéficier la France, n'avez-vous pas étudié, dans toutes leurs conséquences, les deux grandes lois économiques qui bouleversent les anciennes conditions de la vie humaine et règlent les nouveaux rapports sociaux, nationaux et internationaux : la loi de concentration et la loi de spécialisation.

» Comment, alors que, dans tous les pays civilisés, la population augmentait, avez-vous pu constater que le nombre des représentants de la race française ne s'accroissait pas, sans réagir par un enseignement intelligent et moral ou sans régler par des lois les conditions matérielles qui favorisent la natalité et la conversation des individus ?

» Comment avez-vous laissé péricliter notre marine marchande et militaire, comment n'avez-vous pas construit de vastes ports, alors que notre pays aux côtes hospitalières est bordé de trois mers, percé de fleuves nombreux, et que la hardiesse de ses navigateurs était, au siècle dernier, réputée sur tous les océans?

» Comment vous êtes-vous trouvés suffisamment représentés à l'étranger par une diplomatie surannée, aux méthodes vieillies, sans songer à l'appuyer sur une forte organisation consulaire?

» Comment, sans y apporter de restrictions légitimes, avez-vous pu laisser vos banquiers drainer la richesse nationale et exporter l'épargne française indispensable à la mise en valeur de notre sol et au travail de nos populations?

» Comment avez-vous préparé la guerre en demeurant hypnotisés par la frontière de l'Est, sans calculer les répercussions stratégiques de la facilité des transports, sans prévoir que la guerre moderne, comme l'agriculture elle-même, devenait une industrie?

» Pourquoi, vivant en République, n'avez-vous pas compris que la centralisation de Napoléon Bonaparte était une affreuse anomalie, et pourquoi, au lieu de placer sous le contrôle direct de vos assemblées communales ou provinciales, les affaires communales et provinciales, avez-vous tout attendu d'un pouvoir central épuisé par vos revendications particulières ?

» Comment avez-vous laissé avorter des réformes sociales ou financières réalisées, presque sans discussion, en de nombreux Etats étrangers ?

» Pourquoi, plus avides de nouvelles que de savoir, avez-vous, par vos lectures, favorisé surtout des journaux qui présentaient habilement des faits divers sans intérêt ou ceux que passionnaient les plus mesquines de vos luttes politiques?

» Comment avez-vous, dans des luttes philosophiques ou religieuses, fait constamment dévier les soucis de la conduite de l'Etat?

» Comment n'avez-vous pas compris l'immense avantage qui pouvait être retiré de la force de l'association et de l'organisation syndicale?

» Pourquoi vos commerçants, vos industriels, vos paysans, vos patrons et vos ouvriers, vos militaires, vos banquiers, vos fonctionnaires, vos savants et vos écrivains, sont-ils demeurés divisés en castes, sans se pénétrer, sans échanger leurs idées, sans participer à la discussion des affaires publiques abandonnées à des hommes qui ont dû en faire leur métier?

» Comment n'avez-vous pas aperçu que, donnant à vos élus vos suffrages dans la proportion où ils servaient vos intérêts personnels, vous faisiez qu'ils ne pouvaient aisément se consacrer aux intérêts généraux de la nation?

» Comment avez-vous laissé s'énerver le pouvoir exécutif, comment avez-vous supporté des gouvernements qui n'osaient gouverner?

» Comment avez-vous, depuis quelques années, confié les affaires publiques presque exclusivement à des hommes qui, par nature et par profession, excellent dans l'art d'écarter les questions sans les résoudre, plus experts à jouer avec souplesse de vos assemblées, qu'instruits des grands besoins des classes et de l'Etat?

» Pourquoi avez-vous fait de la camaraderie une vertu, et toléré l'irresponsabilité, fléau de notre pays ?

» Si vous aviez parmi vous des hommes d'énergie et de volonté, capables de vous signaler les incohérences de votre temps, et, nous en sommes persuadés, vous en aviez, pourquoi les avez-vous écartés du pouvoir ? Pourquoi à vos hommes de gouvernement avez-vous demandé l'engourdissement des paroles et non la réalisation des actes ?

» Vous n'avez pas compris l'immense transformation mondiale, vous avez surtout songé à augmenter votre domaine colonial au lieu de mettre la métropole en valeur, laissé croître auprès de vous, en méconnaissant sa merveilleuse faculté d'adaptation au développement économique moderne, sans chercher à l'égaler, souvent en la tournant en dérision, une Allemagne confédérée, peuplée et puissante.

» Vous ignoriez votre époque, vous ignorez davantage la nôtre! »...

On entend fréquemment dire : « La guerre n'a pas révélé d'homme de génie ». S'il existe, comment pourrait-il percer sans faire une révolution ? Se rend-on compte que dans notre société les places sont détenues ou marquées ? Et ne se souvient-on pas que l'opinion publique réclama, comme un devoir civique, la soumission complète des ambitions les plus légitimes, pour mieux assurer l'effort national ? Mais si cette guerre ne révèle pas un homme, elle révèle toute une génération. Ardemment patriote, foncièrement républicaine, brave à l'excès, prête à prendre des décisions, à revendiquer des responsabilités, elle se dresse aujourd'hui en criant : « Place à nos idées ! » ; elle criera demain : « Place à nos hommes ! »

JEAN HENNESSY.

Les Loyers en Temps de Guerre (1)

Quelques conseils pratiques aux lectrices des « Annales »

Le Droit des Propriétaires

L'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions : sans doute il l'est aussi de bonnes circulaires ministérielles! Mais il faut convenir que la circulaire du garde des sceaux adressée aux préfets et relative à l'exécution de la loi sur les loyers, fait mieux que de manifester des intentions heureuses. Le document est clair, précis et il se pourrait, cette fois, que l'instruction ministérielle aboutit à d'heureux résultats. Par exemple, le ministre nous dit que la loi nouvelle, forcée de faire brèche au contrat de bail, ne devra lui porter atteinte que dans la « stricte mesure où le commande l'intérêt public ».

Suivez ce conseil, messieurs les arbitres. N'oubliez pas que l'accord de deux volontés libres crée ce qu'on appelle la loi des parties, et que cette loi, c'est tout simplement la base des sociétés humaines. Il ne faudrait pas, en France, dans le pays du Droit, mépriser ce grand principe, et, c'est probablement cette vue qui a conduit le législateur à glisser dans son texte, à côté du denier de la veuve, le denier du propriétaire!

La circulaire ministérielle ne pouvait guère insister sur ce point; en effet, le terrain est brûlant, j'entends le sol parlementaire où la propriété bâtie et non bâtie a de rudes assaillants. On a transigé à la Chambre, transigé au Sénat, et le Parlement, à bout d'éloquence, a produit un immense article 28, pas très juste ni très clair, mais dont il faudra faire bon usage.

Ce texte dit que les propriétaires dont les locataires auront été exonérés, en tout ou en partie, auront droit à une indemnité de l'Etat, si le revenu net total annuel pour lequel ils ont été imposés, en vertu des lois d'impôt sur le revenu, ne dépasse pas certains chiffres : 5.000 francs dans toutes les communes de moins de 100.000 habitants; 8.000 francs dans les communes de 100.000 habitants et au-dessus; 10.000 francs à Paris, dans la Seine et la banlieue.

Que cette arithmétique fasse échec au bon sens et à la justice dans bien des cas, cela n'est que trop évident; mais c'est la loi; il faut l'accepter.

D'autant qu'il est accordé, à titre de compensation, quelques menues faveurs à tous les propriétaires. Par exemple, toute réduction ou exonération de loyer entraînera sur certaines contributions une remise proportionnelle à la perte de revenu subie par le propriétaire.

Autre faveur : la commission arbitrale pourra accorder au propriétaire des délais pour le paiement du principal, des intérêts et annuités de ses dettes hypothécaires et privilégiées.

Et cette indulgence légale s'étendra aux acquéreurs de petites propriétés qui amortissent leur prix d'acquisition par paiements périodiques.

Il y a dans tout cela un effort d'équité, insuffisant peut-être, mais louable. Tel est le sort fait aux populations pour les loyers de guerre.

Prorogations

« Les baux et locations verbales en cours au 1er août 1914 seront prorogés à la demande des locataires, aux conditions fixées au bail. Mesure excellente qui ménagera les transitions et les difficultés de l'après-guerre.

La durée de la prorogation est fixée, pour les locaux d'habitation, à deux ans; pour les locaux à usage commercial, industriel ou professionnel, au temps écoulé entre le décret de mobilisation et le décret fixant la cessation des hostilités.

Cette règle manque de souplesse; car enfin la guerre qui a duré quatre ans, peut encore être longue. N'eût-il pas été sage de laisser aux arbitres, sur ce point, une faculté d'appréciation ?

Quant aux petits locataires mobilisés, auxquels la loi prodigue justement sa sollicitude, la durée de la prorogation, pour les locaux d'habitation, sera égale au temps pendant lequel ces locataires auront été mobilisés.

Dispositions générales

En résumé, la loi, dans son principe essentiel, est favorable aux mobilisés, à leur famille. Cela est excellent et fait passer le reste. Le législateur, d'autre part, a suivi cette fois le courant qui est favorable au développement du droit féminin. La loi sur les loyers, à la différence du Code civil, ne maltraite pas les épouses, les mères, les veuves.

Un seul exemple : voilà un militaire disparu, en présomption de mort; son épouse veut résilier le bail. Le Code civil exigerait, pour ce résultat, des formalités multiples et coûteuses. D'après la loi des loyers de guerre, il suffira que la femme du locataire appelé sous les drapeaux, s'adresse, pour obtenir les autorisations nécessaires, au président de la Commission arbitrale.

Voilà de bonnes mesures; elles ouvrent des voies dans lesquelles le législateur doit s'engager hardiment. Les femmes, si longtemps mineures, ont conquis, de par la guerre, leur majorité civile, civique et même politique.

Législateurs, ayez confiance dans les lectrices des *Annales*; elles sont toutes de vraies Françaises aptes à bien connaître leurs droits et leurs devoirs.

Et vous, lectrices, travaillez, apprenez les lois pour devenir capables de les construire.

Sachez, par exemple, que l'article 61 de la loi des loyers déclare nulles les obligations contractées par des propriétaires ou des locataires envers tous intermédiaires qui se chargeront de leurs intérêts moyennant des émoluments proportionnels aux conditions et réductions à obtenir.

Gérez vous-mêmes vos plus chers intérêts. Allez vers les arbitres, dites-leur : « Voilà le droit que la loi me confère, je le réclame au nom d'une famille française. » L'arbitre, c'est son devoir, vous secondera de tout son zèle. Et joignez-vous à moi pour réclamer que cette loi tardive et imparfaite, mais animée d'un esprit de justice, soit exécutée sans retard, sans les retouches que demandent hypocritement les partisans des moratoires. Nous acceptons la loi telle qu'elle est; nous désirons que les femmes, à Paris comme en province, soient admises dans les commissions comme arbitres, comme secrétaires; nous voulons que la voix des mères et des épouses, voix de la paix et de l'union, soit écoutée pendant la guerre et après la guerre, comme un écho sublime de la voix des héros, comme la voix de la France sanglante et blessée, mais secourable aux humbles, vivante et victorieuse.

SUZANNE SAILLARD.
Avocat à la Cour d'Appel de Paris.

(1) Voir *Les Annales* des 31 mars et 14 avril 1918.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

LES LOYERS

Deux ou trois ans avant la guerre, dans une maison de Montmartre, un courtier en marchandises et sa femme se suicidèrent pour ne pas subir la honte d'avouer au concierge de l'immeuble qu'ils ne pouvaient payer leur terme. Ce n'étaient point des gens misérables mais de bonne famille et simplement gênés par l'état des affaires : quelques jours d'énergie et de patience les eussent sauvés. Ils avaient malheureusement cette conception étroite de la respectabilité qui se borne à l'opinion favorable du concierge et des voisins; et, sentant que le bruit allait se répandre dans le quartier qu'ils « n'avaient plus le sou », ils préférèrent la mort.

En octobre dernier, après trois ans de guerre, un charmant ménage d'artistes parisiens, le mari dessinateur, la femme professeur de piano, se trouva vis-à-vis de son propriétaire dans une posture aussi fâcheuse.

— Quand me paierez-vous mon terme ? demanda celui-ci.

— Monsieur, répondit le chef de famille, je suis dessinateur, je ne suis pas prophète.

C'est un des plus jolis mots de la vie de bohème imposée par la guerre à la petite bourgeoisie. Il n'est pas nécessaire de souligner le vigoureux contraste entre la tenue du courtier de Montmartre et celle de notre dessinateur, devant le manque d'argent. Certes, au point de vue supérieur de l'ordre social et en ne tenant point compte des contingences, nous avons à blâmer légèrement l'artiste de son cynisme, quoique élégant. Remarquons seulement que son propriétaire sera payé un jour tandis que l'autre aura été la victime de toutes sortes de complications et d'un scandale public.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

La Journée du " Tigre "

C'est en pleine nuit qu'il commence sa tâche. A trois heures du matin — vous lisez bien : à 3 heures! — il se lève. Il est dispos et d'esprit clair. Seul, dans le parfait silence de la rue Franklin, il travaille... Ses documents, ses dossiers, longuement, passionnément, anxieusement, il les étudie et les complète... A six heures, il s'accorde un répit, déjeune solidement et, pendant près d'une heure, fait de la gymnastique. Car il faut que les muscles soient souples pour que le cerveau soit léger... Puis, avant huit heures, il arrive au ministère... Il reçoit ses chefs de service, prend connaissance des rapports de la nuit, dépouille son courrier et, jusqu'à neuf heures et demie, donne audience...

Ensuite, il y a comité de guerre; sinon, il y a conseil de cabinet; sinon, il y a conseil des ministres... Quand la séance est terminée, M. Clemenceau, d'ordinaire, s'entretient avec le ministre des Affaires étrangères. Après quoi il reçoit d'autres ministres — et aussi les ambassadeurs alliés...

Un quart d'heure d'entr'acte... Il va déjeuner : repas frugal et plus restreint que ne saurait le rêver le ministre des Restrictions lui-même. De l'eau. Un œuf — ou n'importe quoi. C'est fini... Il retourne au ministère. Souvent, il y a les Chambres — parfois même il y a des séances qui durent de trois heures à minuit. Il y a aussi les grandes commissions... Certain jour, aux environs de Noël, le président du Conseil fut retenu, pendant quatre heures, à la commission de l'armée de la Chambre, pendant trois heures à celle du Sénat, pendant deux heures cinquante à la commission des affaires extérieures, pendant deux heures à la commission du budget...

Mais il y a quelques députés à recevoir... Mais il faut qu'il confère longuement avec le général en chef, ou bien avec le chef de l'état-major général, ou bien avec le major général, ou bien avec des généraux commandant des groupes d'armées... Il doit traiter les questions les plus diverses, apporter une solution aux problèmes les plus angoissants... Et il a soixante-dix-sept ans!...

Il sait le prix des heures. Il sait que c'est par l'action que l'on peut vaincre, non par les phrases... Il agit. C'est la guerre qui l'absorbe tout entier : ce n'est point l'après-guerre — parce que l'après-guerre dépend uniquement de la guerre...

Il disait, jadis :

— Jaurès parle au futur. Moi je parle au présent!...

PAGES OUBLIÉES

Les lignes reproduites ci-après parurent le 17 octobre 1914 dans l'Homme Enchaîné. *Il est émouvant de les relire au bout de quarante-deux mois, à l'heure où celui qui les traça collabore, d'un cœur si résolu et si fervent, à la défense de la Patrie.*

AUX HÉROS INCONNUS

Le *Boche*, qui n'est qu'une pièce de mécanique dans les mains du mécanicien supérieur, a bien appris à le connaître, notre soldat français, — assez pour ne pas rechercher la conversation de trop près — mais il ne le comprendra jamais.

Quelques-uns, il est vrai, seront capables d'une audace réglementée. Sous la conduite d'un chef résolu, ils pousseront des pointes hardies, sans l'élan qui caractérise les nôtres, mais que le chef vienne à manquer, les ressources d'énergie de la troupe s'évanouiront subitement. Chez nous, si le chef tombe, un *débrouillard* tout aussitôt se révèle, pour s'accommoder aux circonstances, suppléer, sur l'heure, à ce qui fait défaut, changer le cours de l'aventure par quelque coup de téméraire fantaisie qui déconcertera l'adversaire. Avec de tels soldats, on n'est jamais au bout de ce qu'on en peut attendre. Nul d'entre eux n'en sait rien lui-même, car sa plus grande joie est d'improviser, à toute heure, son combat.

Audacieux et gai tout à la fois, l'homme dont l'aïeul a parcouru toute l'Europe en chantant sa *Marseillaise*, sans perdre une occasion de foncer sur l'ennemi, ne paraît peut-être pas très différent du soldat de Crimée, d'Italie, de 1870 où d'autres chefs lui eussent assuré la victoire. Cependant, les circonstances ont trop profondément changé l'âme et le cœur des combattants. Au début de la guerre de 1870, ce n'était pas encore le salut de la Patrie qui était en jeu, et plus tard nous luttions à un tel désavantage que c'est miracle si des armées improvisées purent faire autre chose que de succomber glorieusement. On ne louera jamais assez la reprise de volonté dont il fallut le prodige, par Gambetta et M. de Freycinet, pour aboutir à la victoire de Coulmiers. J'ai ouï dire que Guillaume Ier, qui avait vu le soldat français au plus fort des désastres, dit un jour à celui qui allait être son successeur : « Souviens-toi, mon fils, qu'au cours de la » grande guerre si nos succès ont étonné le » monde, par la grâce de Dieu, pourtant, il » fut des heures, où, malgré tant de chances » favorables, je pus douter de la finale issue. » C'est probablement le plus bel éloge qu'on ait jamais fait du soldat français.

O vous, héros inconnus, qui n'aurez point de noms dans les fastes glorieux de votre pays — n'ayant pas besoin d'historiens pour vous installer dans l'histoire de France. La place que vous vous y taillez est si grande que certains peut-être, un jour, seront jaloux que vous ayez tout pris. Vous qui avez cru, dans le rang, sous le feu, que vous ne pouviez rien faire que donner votre vie, sachez qu'au delà de la mort même, vous restez vivants et chers, entre tous, au cœur de ceux que vous aurez sauvés. Car c'est vous, vraiment, qui sauvez la France, en ce moment, ou, si vous aimez mieux, c'est la France elle-même qui, par vous, fait sa destinée. La France recrue, renouvelée, rajeunie, la France meilleure et plus belle, en qui vous transfusez le plus pur de votre vie. Honneur à vous, bons ouvriers de la grande Patrie retrouvée. Une France meilleure et plus belle attestera que vous avez vécu.

G. CLEMENCEAU.

Les Deuils

Le président de l'Académie des sciences morales et politiques, Paul Vidal de la Blache, vient de mourir, à l'âge de soixante-treize ans...

Il jouissait d'une réputation très justifiée. Son œuvre, ignorée du grand public, a pourtant eu une répercussion considérable sur l'enseignement de la géographie.

Cette branche était fort délaissée au cours du siècle dernier. Une boutade célèbre affirmait que le Français ignorait la géographie. L'étude en était peu attrayante; il nous semblait barbare d'emmagasiner dans notre cerveau, une telle multitude de noms, de villes, de fleuves et de montagnes...

Vidal de la Blache se plut au contraire à considérer la géographie comme une science, et, par ses louables efforts, notre enseignement fut rénové et vivifié.

Le principal ouvrage de Vidal de la Blache est son *Grand Atlas d'Histoire et de Géographie*, véritable monument d'érudition dont l'index alphabétique ne contient pas moins de quarante-six mille noms.

L'illustre géographe disparaît avant d'avoir pu épiloguer sur les remaniements proches de la carte mondiale. Il nous laisse le souvenir d'un lettré très fin, d'un écrivain très probe et d'un ardent patriote.

On protège les statues

Au moment où le Conseil municipal prend ses dispositions pour assurer la sauvegarde des statues et des œuvres d'art en cas de bombardement, il nous paraît curieux de constater qu'un certain nombre de personnages dont l'effigie en pierre, en bronze ou en marbre orne les voies parisiennes, les jardins ou les bas-reliefs des édifices publics, sont morts à la suite de tragiques événements...

Il y a d'abord ceux qui périrent sur le bûcher : Jeanne d'Arc, Etienne Dolet, le chevalier de la Barre, Michel Servet.

Puis ceux qui furent décapités : Danton, Lavoisier, André Chénier, Mme Roland ; ensuite, les assassinés : Henri IV, Etienne Marcel, Jules César, Gaspard de Coligny, Marat; les fusillés, dont le maréchal Ney.

Enfin, ceux qui moururent de mort violente : Gambetta, Condorcet, Baudin, Curie...

Les obus peuvent descendre de leur socle ces impassibles statufiés qui devraient pourtant aspirer à l'éternel repos ! Il est des prédestinations à l'égard desquelles on ne peut rien.

Nous aimerions cependant mieux voir tous les piédestaux veufs — crimes douloureux contre l'art — qu'un seul enfant sans mère — crime affreux contre l'humanité!

Variations sur le sucre

Le sucre fait défaut... La chimie, science redoutable et bienfaisante, nous offre la saccharine en échange, mais les estomacs s'inquiètent. Aussi les ménagères regrettent-elles la raréfaction de cette précieuse denrée qui nous vint des colonies.

Il y a cent ans on pouvait encore se demander si le sucre ne resterait pas dans les officines d'apothicaires. Et Napoléon n'était pas sans se préoccuper de cette conséquence secondaire du blocus continental : la canne à sucre interdite ou hors de prix, le sucre inabordable.

Chaptal lui annonça, à la fin de décembre 1811, qu'à Passy on fabriquait du sucre tiré de la betterave. L'empereur n'attendit pas qu'on lui rappelât sa promesse d'une visite. Le lendemain, il allait à Passy et écoutait les explications de Benjamin Delessert.

C'était un homme étrange : tout jeune, il assiste à la prise d'Anvers, et, comme l'incendie éclate près du magasin aux poudres, il voit tout le monde fuir. Sans hésiter, il fait lever le pont-levis, et les fuyards sont obligés de faire face au danger et de le combattre.

Delessert devait s'occuper de tout; financier, botaniste, philanthrope, grand brasseur d'affaires, il excelle à donner des formules pour préparer la soupe des pauvres et à remettre en état les Finances.

On avait, depuis longtemps, songé à extraire le sucre de la betterave et de la carotte; de nombreux mémoires avaient été publiés..., mais il y a loin du mémoire à l'usine.

Le 3 janvier 1812, l'empereur embrassait Delessert devant ses marmites et lui accrochait la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine... Le sucre valait alors dix francs le kilogramme; le nouveau procédé industriel faisait tomber ce prix à cinq francs.

Il est vrai que deux ans après cette inauguration qui fit sensation, les sucres coloniaux encombraient nos ports et les usines d'extraction du sucre de betterave faisaient faillite : on le vendait un franc cinquante le kilo.

C'est exactement le prix fixé aujourd'hui par la taxe. Plus ça change, plus c'est la même chose !

Remerciements

Le directeur des *Annales* reçoit d'André Lichtenberger cette lettre qu'il a grand plaisir à publier :

« Mon cher ami,

» Puis-je vous prier d'exprimer toute ma reconnaissance à vos lectrices ?

» Vraiment, à elles, si sollicitées, j'avais un petit scrupule de faire appel après tant d'autres. Autant que l'élan de leur générosité, les tragiques événements qui se déroulent l'ont dissipé. Il doit leur être si doux de pouvoir penser qu'en ce moment, grâce à elles, entre la furie des combats, une caresse de France, gentille et gaie, atteint nos soldats, dans leurs *Foyers*, dans leurs *Coopératives*, dès que la bataille fait relâche, ils lisent leur almanach, compulsent avec une curiosité enfantine la liste des gagnants... Entendez-les rire, s'exclamer, et, vous sauvant de l'invasion, vous dire merci.

» Bien affectueusement.

» André Lichtenberger. »

Nous ne sommes pas moins heureux que notre cher collaborateur de l'accueil fait à son appel. Ce n'est jamais en vain que l'on s'adresse au cœur des lectrices des *Annales*.

COINS DE PAGES

LES DERNIERS PROPHÈTES

Nous avons vu disparaître les derniers prophètes. On ne parle pas des devins de métier ni des pythonisses qui ont l'imprudence de coucher leurs prédictions par écrit. Ces téméraires, en publiant leurs almanachs, ont déposé leur bilan : la faillite est déclarée. Mais les prophètes de vive voix, les prophètes de salon se sont eux-mêmes découragés.

Ils étaient moins compromis : les paroles restent, mais la contradiction est si indispensable au monde qu'il ne tient jamais rigueur à ceux qui ne s'entêtent point dans leurs opinions, surtout notoirement fausses. Ils se sont découragés cependant, non par fausse honte, mais parce qu'on se lasse de pronostiquer, soit à tort et à travers, soit par intuition, ou par raisonnement, quand aucune de ces trois méthodes n'aboutit au moindre résultat.

Aujourd'hui, les prophètes se croisent les bras. Ne nous en plaignons point. Si vous les interrogez sur les prochaines opérations, ils vous répondent (d'ailleurs d'un air piqué) qu'ils ne sont pas dans les secrets des dieux. Qu'est-ce, je vous prie, que des prophètes qui ne sont pas dans les secrets des dieux ?

Si vous leur demandez : « Quand la guerre finira-t-elle ? », ils vous répondent, avec une ironie qui ne retombe que sur eux-mêmes :

« Je vous le dirai quand elle sera finie. »

Nous n'aurons plus besoin d'eux à cette heure; et, dès maintenant, avons-nous besoin de prophètes ?

ABEL HERMANT.



Dans le secret des Chancelleries

La publication des avances de Charles Ier relatives à l'Alsace-Lorraine serait-elle un pas vers la suppression de la diplomatie secrète ?

Le gouvernement français enferme dans ses archives la copie de ces précieux documents, et il a fallu l'audacieuse provocation du chancelier de Vienne pour que M. Clemenceau se décidât à leur divulgation.

Quel était le but poursuivi par Charles Ier? Il est difficile de percer le mystère des cours. L'Empereur d'Autriche n'a jamais été un grand politique et notre confrère Jean de Bonnefon nous le révèle en ce piquant portrait : « Dans sa jeunesse, Charles Ier a été sage, discret et paresseux. En 1914, il avait exactement échoué à tous les examens qu'il avait essayé de passer. Il était sorti dernier du concours militaire, même pour la gymnastique et sa joie tenait dans la lecture des romans populaires. Il les lisait même à l'Opéra, parce que la musique l'ennuyait. Il avait par faveur le grade de lieutenant et, à la mort de l'archiduc Ferdinand, il fallut en hâte le créer colonel de hussards. Il fut présenté à son régiment le 28 juillet et tomba de cheval devant les hommes et les officiers assemblés. Il est, à présent, chef nominal des armées.

» Si l'on pouvait apercevoir les lueurs pâlies des vieux titres parmi les éclairs des actuels combats et regarder le passé dans ses grands miroirs étamés de sang, on verrait que l'empereur Charles est le descendant direct de Richwig de Verdun, ancêtre vénérable de tous les ducs de Lorraine. Ironie des mots qui donne le titre de comte de Verdun au compère de ce kronprinz qui restera le vaincu de Verdun! »

Les révélations en cours passionnent l'opinion publique française et agitent violemment l'opinion allemande.

Et ce n'est pas fini...

Sir Douglas Haig, maréchal

Dès le mois d'août 1915, on apprit par les journaux... américains que Sir John French allait quitter le commandement en chef des forces anglaises en France. Le *Boston Post* notamment annonça que le major général W.-R. Robertson allait être désigné pour lui succéder. Ce ne fut qu'au mois de décembre 1915 que Sir John French rentra en Angleterre où il fut nommé vicomte d'Ypres. Ce fut le général Sir Douglas Haig qui lui succéda. L'armée anglaise — officiers et soldats, — fut satisfaite de ce choix.

On a fait en Angleterre avec le nom du général une curieuse prophétie :

H	e'll	(Il)
A	rrive	(arrivera)
I	n	(en)
G	ermany	(Allemagne).



Que donnerons-nous à Douglas Haig ?

Sous ce titre plein d'un légitime optimisme, les revues anglaises rappellent les dotations magnifiques concédées par l'Angleterre à ses généraux victorieux.

Le grand Marlborough, sous la reine Anne, ne reçut pas moins de 75.000.000 de francs. Wellington, pour ses six ans de guerre en Espagne, eut une dotation de 10.000.000; et l'année suivante, après Waterloo, il lui était voté une dotation annuelle de 100.000 francs transmissible à ses deux héritiers directs.

Sir Hardinge reçut deux pensions de 5.000 et 3.000 livres sterling pour la campagne qui, en 1845, aboutissait à la paix de Lahore. Pour avoir battu les Sikhs, en 1846, Hugh Gough reçut une pension de 2.000 livres, et le général Napier, une de 3.000 livres pour la brillante expédition d'Abyssinie, de 1868. Quand Garnet Wolseley revint de l'Ashanti, il lui fut voté une gratification de 25.000 livres et une nouvelle de 20.000 livres après ses expéditions dans le Soudan égyptien.

Lord Roberts, entre autres dotations, reçut 100.000 livres après la guerre sud-africaine; l'expédition de Khartoum valut à Herbert Kitchener 30.000 livres; et la même guerre sud-africaine, au même Kitchener, 50.000 livres.

Que donnera-t-on à Douglas Haig ?



Un trait de bravoure du futur maréchal Douglas Haig nous a été raconté par M. P.-L. Hervier :

La première campagne que fit Douglas Haig fut celle du Soudan (en 1898), sous les ordres de lord Kitchener. Celui qui devint, justement à cette époque, K. of K. (Kitchener de Khartoum) n'eut pas longtemps à attendre pour pouvoir juger le nouvel officier. Alors que les forces anglaises se dirigeaient vers Khartoum, elles se heurtèrent à un immense enclos fortifié, si vaste qu'il pouvait contenir une armée. Il fallait découvrir ce que cette défense inattendue dans le désert pouvait cacher. Douglas Haig à cheval y pénétra, fit deux ou trois cents mètres, y aperçut des derviches. Il arrêta son cheval, prit des notes minutieuses sans se soucier des balles qui sifflaient à ses oreilles. *Lucky Haig*, comme on l'appelait déjà alors (Haig le chançard), par miracle ne fut pas atteint. Lorsqu'il eut achevé l'examen qu'il pouvait faire, il revint donner à lord Kitchener des informations qui furent capitales pour l'heureuse marche en avant sur Khartoum.

Il fut cité à l'ordre du jour ou, pour employer l'expression anglaise, « mentionné dans les dépêches ». Peu de jours après, il recevait son brevet de major.

SERGINES.

EN MARGE DE LA BATAILLE

La Volonté de la Terre

La lutte d'aujourd'hui n'est qu'une reprise de celle qui n'a cessé d'ensanglanter l'Europe occidentale depuis la naissance historique de celle-ci. Les deux principaux épisodes en sont, comme chacun sait, l'envahissement de la Gaule romaine (en y ajoutant le nord de l'Italie) par les Germains et la conquête de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons et les Normands. Sans s'attacher aux questions de races qui sont complexes, incertaines et toujours discutables, on peut, en regardant d'un autre point, voir dans la persistance et l'acharnement de cette lutte, le choc de deux volontés, dont l'une ou l'autre ne succombe un moment que pour se redresser avec plus d'énergie et d'obstination. Il y a d'un côté, la volonté de la terre ou de la nature qui ouvertement, dans l'espèce humaine, comme dans toutes les autres, favorise la force physique et brutale, et de l'autre, la volonté de l'humanité, ou du moins d'une partie de celle-ci qui cherche à faire régner d'autres énergies plus subtiles et moins animales. Il est incontestable que la première l'a toujours emporté jusqu'ici. Mais il l'est également qu'elle ne l'a jamais emporté qu'en apparence et pour un court moment. Elle s'est régulièrement perdue dans son triomphe même. La Gaule, envahie et surmontée, ne tarde pas à s'assimiler son vainqueur, de même que l'Angleterre transforme peu à peu ses conquérants. Les instruments de la volonté de la terre, au lendemain de la victoire, se retournent contre elle et arment la main du vaincu. Il est probable que, aujourd'hui encore, si les événements suivaient le cours prescrit par le destin, le même phénomène se reproduirait. L'Allemagne, après avoir écrasé et asservi la plus grande partie de l'Europe, après l'avoir rejetée en arrière et accablée de maux sans nombre, finirait, elle aussi, par se retourner contre la volonté qu'elle représente : et cette volonté qui, jusqu'à ce jour, avait trouvé dans cette race un instrument docile et des complices préférés, serait obligée de les chercher ailleurs, ce qui lui serait moins facile qu'autrefois.



LE MARÉCHAL SIR DOUGLAS HAIG
commandant en chef des forces britanniques
Phot. Manuel

Mais voici qu'à la stupéfaction de tous ceux qui les considéreront un jour de sang-froid, les événements remontent tout à coup le cours irrésistible et, pour la première fois depuis que nous sommes à même de l'observer, la volonté adverse rencontre une résistance inattendue et insurmontable. Si cette résistance se maintient victorieuse jusqu'au bout, il n'y aura peut-être jamais eu revirement comparable dans l'histoire de l'homme ; et celui-ci aura emporté sur la volonté de la terre, de la nature ou de la fatalité, un triomphe infiniment plus significatif, plus lourd de conséquences et peut-être plus décisif que tous ceux qui dans d'autres domaines semblent avoir couronné avec plus d'éclat son effort.

Ne nous étonnons donc point que la résistance

DANS L'ARMÉE ANGLAISE : UNE BATTERIE AUSTRALIENNE EN DÉTRESSE

soit énorme et se prolonge au delà de tout ce que l'expérience des guerres nous avait enseigné. C'est notre défaite prompte et facile qui était écrite aux annales du destin. Nous avions contre nous toute la force acquise depuis l'origine de l'Europe. Il nous faut renverser le sens de la rotation de l'histoire. Nous sommes sur le point d'y réussir; et s'il est vrai que du haut d'autres mondes des êtres intelligents nous contemplent, ils assistent sans doute au plus curieux spectacle que notre planète leur ait offert depuis qu'ils l'ont découverte parmi la poussière d'astres qui scintillent autour d'elle dans l'espace. Ils doivent se dire, déconcertés, que des lois séculaires et fondamentales y sont inopinément transgressées.



Inopinément? C'est trop dire. Cette transgression d'une loi inférieure qui n'était plus à la hauteur de l'homme, se préparait depuis assez longtemps; mais il s'en est fallu de peu qu'elle ne fût effroyablement châtiée. Elle n'a réussi que grâce au concours d'une partie de ceux qui grossirent autrefois le grand flot auquel aujourd'hui ils résistent avec nous, comme si quelque chose dans l'histoire du monde ou les plans du destin était changé; ou plutôt comme si nous étions enfin parvenus à y changer quelque chose et à fléchir des lois auxquelles jusqu'à ce jour nous étions entièrement soumis.



Mais il ne faut pas croire qu'après la victoire la lutte sera terminée. Les forces profondes de la terre ne désarmeront pas sitôt et la guerre invisible se poursuivra longtemps sous la paix. Si nous n'y prenons garde, la victoire nous sera même plus funeste que la défaite. En effet, cette défaite n'eût été, comme les précédentes, qu'une victoire ajournée. Elle aurait épuisé, dispersé, absorbé l'ennemi en le répandant sur le monde; au lieu que notre victoire nous apportera un double danger. Elle laissera l'adversaire dans un isolement farouche où, ramassé sur soi, resserré, purifié par le malheur et la misère, il renforcera secrètement ses redoutables vertus, tandis que, de notre côté, n'étant plus contenus par sa menace insupportable mais salutaire, nous donnerons carrière à des défauts et à des vices qui, tôt ou tard, nous livreront à sa merci. Avant de songer à la paix, il faudra donc s'assurer de l'avenir et le rendre impuissant à nous nuire. On ne saurait prendre trop de précautions quand on va comme nous contre le désir manifeste de la puissance qui nous porte.



1. Chauny (de gauche à droite : le Théâtre, le Palais de Justice, la Banq
par les obus. — 3. Un groupe de réfugiés. — 4. A Noyon. Evacuation de la po



C'est en quoi notre effort est pénible et méritoire. Nous allons, on ne saurait assez le répéter, contre la volonté de la terre. Nos adversaires sont poussés par une force qui nous refoule. Ils avancent dans le sens de la nature, au lieu que nous remontons le grand courant qui fait le tour du globe. La terre a une idée qui n'est plus la nôtre. Elle demeure convaincue que l'homme est un animal en tout pareil aux autres animaux. Elle n'a pas encore remarqué qu'il s'écarte du troupeau. Elle ne sait pas encore qu'il a surmonté ses plus hautes montagnes. Elle n'a pas encore entendu parler de justice, de pitié, de loyauté, d'honneur; elle ignore ce que c'est ou le confond avec la faiblesse, la maladresse, la stupidité et la crainte. Elle est restée aux certitudes originelles qui étaient indispensables aux débuts de la vie. Elle retarde sur nous, et l'écart qui nous sépare grandit rapidement. Elle pense moins vite et n'a pas encore eu le temps de nous comprendre. Du reste, elle ne compte pas comme nous et les siècles pour elle sont moins que nos années. Elle est lente parce qu'elle est à peu près éternelle, tandis que nous sommes prompts parce que nous n'avons pas beaucoup d'heures devant nous. Il se peut que sa pensée rejoigne un jour la nôtre ; en attendant, nous avons à défendre notre avance et à nous prouver à nous-mêmes, comme nous commençons de le faire, qu'il est permis d'avoir raison contre elle, que notre avance n'est pas mortelle et qu'il est possible de de la maintenir.







Car il devient difficile de soutenir que la terre ou la nature a toujours raison et que ceux qui ne suivent pas aveuglément son impulsion sont nécessairement condamnés à périr. Nous avons appris à l'observer plus attentivement et nous avons acquis le droit de la juger. Nous avons constaté que, loin d'être infaillible, elle ne cesse pas de se tromper. Elle hésite, elle tâtonne. Elle ne sait pas au juste ce qu'elle veut. Elle commence par d'énormes bévues. Elle peuple d'abord le monde de monstres hétéroclites et incohérents dont pas un n'est viable et qui disparaissent tous. Elle acquiert peu à peu, aux dépens de la vie qu'elle crée, une expérience qui est le fruit cruel d'innombrables souffrances qu'elle inflige avec indifférence. A la longue, elle s'assagit, se refrène, s'amende, se reprend, revient sur ses pas, redresse ses erreurs et dépense à les réparer le meilleur de son intelli-

nce). — 2. De Noyon à Roye. Route provisoire contournant la vraie route détruite
ivile. — 5. Région de Noyon. Ce qui reste d'un village. — 6. Ribécourt près de Noyon.

'ON S'EST BATTU



1. Soldats anglais et rançais en action, à côté les uns des autres. — 2. Cavaliers français et fantassins anglais défendant contre l'armée allemande un petit village.

LA GRANDE BATAILLE DE PICARDIE

(Documents de la Section photographique de l'armée anglaise.)

gence et de ses forces. Il est incontestable qu'elle perfectionne ses méthodes et qu'elle se montre plus habile, plus prudente, moins excessive qu'au début. Il n'en demeure pas moins que dans tous les règnes, dans tous les organismes et jusqu'en notre propre corps, les malfaçons, les doubles emplois, les inadvertances, les repentirs, les absurdités, les complications inutiles, les économies sordides et le gaspillage insensé continuent. Il n'y a donc aucune raison de croire que nos adversaires sont dans la vérité parce qu'elle est avec eux. Elle ne possède pas plus que nous la vérité. Elle la cherche comme nous et ne la trouve pas plus facilement. Non plus que nous elle ne semble savoir où elle va ni où la mène ce qui mène toutes choses. Nous n'avons pas à l'écouter sans examen, et il n'y a pas lieu de s'inquiéter et de se désespérer si l'on n'est pas de son avis. Nous n'avons pas affaire à une sagesse infaillible et immuable contre laquelle il serait fou de dresser sa pensée. Nous sommes en train de lui prouver qu'elle est dans l'erreur, que la raison d'être de l'homme est plus haute que celle qu'elle lui avait provisoirement assignée, qu'il dépasse déjà ses prévisions et qu'elle a tort de retarder sa marche. Elle est d'ailleurs pleine de bonne volonté, sait reconnaître à l'occasion ses fautes, obvier à leurs conséquences désastreuses et ne se roidit nullement dans un amour-propre inflexible et majestueux.... Nous saurons la convaincre si nous savons persévérer. Il y faudra beaucoup de temps, car, je le répète, elle est lente mais non point obstinée. Il y faudra beaucoup de temps parce qu'il s'agit d'un très long avenir, d'un très grand revirement et de la plus importante victoire que l'homme ait jamais espérée.

MAURICE MAETERLINCK.

LES POÈMES

L'AIGLE ET LE TIGRE
(Anticipation à la manière de Wells)

Le petit coq de France émerveillait le Monde :
Déchiré, front sanglant, mais claironnant toujours,
Il tenait tête à l'Aigle, un grand rapace immonde
Qu'escortaient les corbeaux, les grands-ducs, les [vautours.

Le Tigre, lui, rôdait dans la jungle profonde
Autour des combattants, à longs pas de velours;
L'Aigle observait, narquois, son humeur furibonde
Car le fauve était vieux, lourd de Gloire et de jours.

Et le combat durait entre les adversaires [serres,
Depuis quatre ans, à coups de becs, d'ergots, de
Semblant devoir s'éterniser!... Quand, tout à coup

Le vieux Tigre bondit, muet, sur l'Aigle noire
Et, d'un revers de patte, et d'un coup de mâchoire
Il lui fracassa l'aile et lui tordit le cou.

THÉODORE BOTREL.

TENIR !

Sachons marcher, toujours, les yeux vers l'Avenir,
Vers l'Avenir qu'éclaire un soleil de victoire,
Et, malgré tout le sang qui coule en offertoire,
Il faut que ce seul mot monte aux lèvres: « Tenir! »

Autour de nos drapeaux penchés pour vous bénir,
O Soldats glorieux qui forgez notre histoire,
Que l'on n'entende point de cri blasphématoire...
De trois ans d'union, ayons le souvenir !...

Sur l'océan de sang gonflé par le carnage,
Il faut que notre espoir, fidèlement, surnage.
O doute, c'est en vain que, parfois, tu nous mords!

Malgré que le destin, trop souvent, nous accable,
Pour n'être point, plus tard, rongés par les remords,
Gardons nos yeux ardents et notre âme implacable,

Ou craignons à jamais la colère des morts !...

LOUIS GALARD.

LONGUE PORTÉE

La science calcule en son laboratoire,
Notre génie humain plane au-dessus des monts.
Sommes-nous dieux?.. Que non! Un rêve de démons
A tracé dans les airs sa sombre trajectoire.

Noël! Le monstre est né! Le voici, vomissant
La grande mort tassée en tout petit volume.
Pour aplatir au sol une tache de sang,
L'obus vole à travers le soleil ou la brume.

O voyage magique en quelques courts instants !
Entravé par la plus gigantesque des tailles,
Au fond de la forêt humide de printemps
Où toujours les dragons glissèrent leurs écailles.

Il cache, ce canon, sa monstruosité,
Car le cheval ailé de quelque pur saint George
Fonçant sur lui, pourrait lui rentrer dans la gorge
Son engin criminel avec sa lâcheté.

O voyage magique entre tous les voyages !
Pour atteindre si loin d'innocentes maisons,
L'obus vertigineux passe les horizons
Et parvient jusqu'à nous par azurs et nuages

Où se lèvent les yeux et se joignent les mains,
Il a volé tout droit au pays des prières.
Et, parti des humains, il revient aux humains,
Lancé vers des vieillards, des enfants et des mères,

Voici donc dessiné dans l'espace, le trait
Qui soude aux assassins les sanglantes victimes
La grande capitale et la grande forêt
Ont ainsi pour lien le crime entre les crimes.

L'obus noir, du pays des prières descend.
Un miracle infernal soudain se réalise
Lancé par les démons il va crever l'église
Où les assassinés s'écrasent dans leur sang.

Ainsi, quand s'élevait l'humble supplique humaine
Vers les calmes vitraux pleins d'un sublime jour,
Au moment où les cœurs disaient tout bas: « Amour »
Cet obus leur répond en les foudroyant: « Haine! »

Paris, 30 mars 1918.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

BAISER AU DRAPEAU

Cette fois, la blessure est grave
C'en est fini. Soldats, un brave !...
Si j'ai mal défendu ma peau
Tant pis pour moi, mais le drapeau !
Prenez-le, mes enfants, courage !
Ne permettez pas qu'on l'outrage
Hardi, je meurs !

Ce n'est pas moi qu'il faut défendre,
Mais le drapeau, venez le prendre
Qu'il ne me soit pas arraché.
De sang français je l'ai taché
En le pressant sur ma blessure,
Gardez-le d'une flétrissure
Vite, je meurs !

Drapeau, fleur du champ de bataille
Ta tige meurt sous la mitraille,
Mais avant, laisse-moi poser
Sur ta soie un dernier baiser
D'amour, d'honneur et d'espérance,
Pour les fières couleurs de France
Adieu, je meurs !

STÉPHAN BORDÈSE.

LES MÈRES

Fières du sacrifice et des maux consentis,
Ayant pu jusqu'au soir cacher soupirs et larmes,
Leur cœur sensible en proie aux mortelles alarmes,
Les mères ont pleuré sur les enfants partis.

Leur amour maternel les croit encor petits,
Et, comme aux jours anciens, frêles et pleins de [charmes.

Aussi, quand retentit soudain l'appel aux armes,
Les ont-elles tenus contre leur sein blottis !

Dans le baiser d'adieu leurs tendresses revoient
Les craintes, les espoirs, les soucis et les joies
Que leur causa ce fils que leur culte défend.

Mais devant la patrie et pour venger l'injure,
Elles savent donner, sans plainte ni murmure,
Le seul trésor qui compte au monde : leur enfant.

AUGUSTE-P. GARNIER.

Deux Cœurs pour un Marin (1)

Comédie en un acte



Cette comédie d'actualité a été écrite spécialement pour l'œuvre d'assistance « Pour nos Marins », de la Ligue Maritime Française, au bénéfice de qui elle a été créée à Paris, puis jouée en tournée, par Mlles Hélène May et Germaine Sodiane, du Théâtre Réjane, toutes deux élèves de l'auteur qui est non seulement l'écrivain maritime connu, mais aussi professeur de littérature au Conservatoire.



DISTRIBUTION :

Hélène Talmont, 17 ans... Mlle HÉLÈNE MAY
Germaine Brionne, 20 ans. Mlle GERMAINE SODIANE

La scène se passe dans le salon de lecture d'un hôtel au bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE *seule*

(Elle entre en coup de vent, habillée d'une jupe courte, d'une blouse marine bouffante à grand col bleu, avec une pochette, d'où émerge à demi son mouchoir ; elle est coiffée d'un béret, qu'en entrant elle jette sur un meuble d'un geste brusque, et elle crie à l'étourdie.)

HÉLÈNE. — Bonjour tout le monde ! (*Surprise en se voyant seule.*) Comment il n'y a personne ? (*Elle regarde au dehors, de droite et de gauche*) personne nulle part ? ni dehors, ni dedans ? Est-ce que l'on ne serait pas encore levé par hasard ? (*Elle écoute.*) Ma parole, c'est la vérité... Pas un bruit dans la maison ! (*Redescendant.*) Mais c'est le Château de la Belle au Bois Dormant, cet Hôtel de la Plage ! Je n'ai jamais vu de gens aussi... engourdis que mes compagnons de villégiature, sans en excepter ma famille... Non ! c'est fantastique ! Venir au bord de la mer, et être encore au lit à sept heures du matin : moi je ne peux pas comprendre ça !... C'est vraiment bien la peine que la nature se fasse une beauté fatale dès le point du jour et qu'elle se donne le mal d'être belle à miracle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour que tous ces... paresseux lui fassent l'insolence de dormir à poings fermés quand le soleil est levé depuis si longtemps... (*Elle s'assied avec une colère comique.*) Sept heures ! Sept heures du matin ! Et ils dorment tous !... Le sommeil de l'innocence règne du haut en bas de cet édifice comme s'il était minuit ! (*Se levant et marchant.*) Ça me donne sur les nerfs à moi, ce silence majestueux. Sans compter que j'ai déjà fait deux heures de bateau et que ça creuse, la navigation au soleil levant... Je meurs de faim et le moindre chocolat ferait joliment bien mon affaire... avec quelques tartines bien beurrées, ou un bout de jambon, ou deux œufs sur le plat, enfin n'importe quoi qui se mange... Mais bernique ! le chocolat dort lui aussi, sans doute, et les œufs ne sont pas pondus... Quelle maison !... Ah ! tant pis ! il faut que je les secoue tous ces dormeurs ! Ils vont voir ça !... Oui, mais je ne peux pas chanter : je chante faux, ça ferait pleuvoir... je n'ai pas envie de changer le temps, il est trop beau... Je ne peux pas davantage renverser les meubles ou casser de la vaisselle : la bonne se plaindrait que je lui fais une concurrence déloyale... (*Elle cherche autour d'elle.*) Dire qu'il n'y a rien dans ce salon avec quoi on puisse faire du bruit,... rien, ni une cloche, ni un gong, ni une casserole... rien, pas même un piano!... quelle baraque! (*Marchant avec énervement.*) Sept heures

(1) Pour ce qui concerne la représentation on s'adresse à M. Alfred Bloch, agent général de la Société des Auteurs Dramatiques, 12, rue Henner, Paris.

dix !... Ce silence m'exaspère... Je sens que cela va mal tourner. (*Elle passe devant la table.*) Tiens! Tiens! le courrier! étalé là, au petit bonheur... à la disposition du premier chien coiffé qui passe... naturellement, puisqu'il n'y a personne pour le recevoir... Ah bien ! le facteur, lui, au moins, il est comme moi, il est matinal : à la bonne heure, c'est un brave homme !... Mais au fait, voilà une consolation toute trouvée... et un admirable dérivatif : je vais jouer au concierge... et je lirai les cartes postales. Tant pis pour ceux qui ont des secrets à cacher : ils n'avaient qu'à se lever avant moi... ça leur apprendra!

(Elle s'assied cavalièrement sur le coin de la table et se met à trier les correspondances.)

Voyons un peu... M. de Kerdreu : cachet militaire... par conséquent lettre de son petit-fils qui est à Verdun : Oh! ça c'est sacré; et puis M. de Kerdreu, c'est un de mes flirts... Bien en vue la lettre... Ah ! ah ! la petite Mme Dorival, une lettre, deux lettres, trois, quatre... rien que des écritures masculines et toutes différentes, c'est du joli, sans compter que tous les jours même arrivage, et elle se met dans les petits coins pour les lire en se cachant. Dommage qu'il n'y ait pas de cartes postales... mais pas si bête la petite dame, elle se méfie... Et naturellement, son journal de modes : poseuse, va ! ça change de toilette dix-sept fois par jour et ça se croit irrésistible... Ah ! là ! là !... Encore une lettre ! Mme Ramblin! hou! la vieille toupie, avec son faux chignon, ses fausses dents, son faux sourire, je la déteste... et puis elle me le rend bien; en pleine table, l'autre jour, elle m'a appelé « l'as des flirts »... Si elle a cru me vexer, elle en sera pour ses frais... Parfaitement, chère madame : je flirte, je flirte éperdument et j'adore ça. Si ça vous gêne, je ne vous retiens pas : il y a deux trains par jour pour s'en aller d'ici... et trois le dimanche... Ah! enfin une carte postale! miss Florence Lighton... c'est de son cher tommy... de son doux cœur... oh! darling! (*Retournant la carte.*) Flûte, c'est en anglais ! voilà bien ma chance : mon Dieu, que les gens sont donc insupportables de ne pas se servir du français : ce serait si commode. (*Un grand cri.*) Ah ! pour moi !... Et c'est de mon Pierre ! (*Elle saute sur ses pieds en brandissant une enveloppe.*) Mon Pierre ! mon cher Pierre ! (*Lisant.*) « Armée navale d'Orient. Mademoiselle Hélène Talmont, à Paranec-les-Flots, Morbihan. Envoi de l'enseigne de vaisseau Pierre Meslier. » (*D'un revers de main elle balaie la table.*) Je suis servie. Maintenant tout cela, ça m'est égal : bonsoir !

(Elle prend un fauteuil, s'installe commodément et se met à lire.)

« En mer » (*Avec enthousiasme.*) En mer! Est-ce beau cette phrase-là... et puis pas compromettant; on est parfois lu par des gens si indiscrets : taisez-vous ! méfiez-vous !... En mer! c'est grand la mer, et mon cousin est un garçon prudent... (*Lisant.*) « En mer, à bord du *Pétrel IV* » (*Parlé.*) un joli nom son bateau, un nom d'oiseau de mer, de l'oiseau des tempêtes... Mais quelle drôle d'idée on a de leur coller des numéros comme à des arrondissements : il n'y aurait pourtant qu'à ne pas donner plusieurs fois le même nom, ce serait trop simple sans doute. Enfin ! ça ne me regarde pas, je ne suis pas du gouvernement, moi, sans cela ! (*Lisant.*) « Petite cousine gentille, je te mets ce mot en grande hâte pour profiter du courrier de l'armée navale, qui, tout là-bas à l'horizon, nous arrive dessus, juste au moment où je fais patrouille entre la pointe de V... et l'archipel de B... » (*Parlé*) Voyez suite des renseignements géographiques, taisez-vous! méfiez-vous ! Merci, mon cousin ! D'ailleurs je n'aurai qu'à chercher sur la carte marine de la mer Egée... je m'y retrouverai... je suis du métier, moi... et ce diable de Pierre le sait bien... (*Lisant.*) « Je vais l'accoster au passage et lui donner nos lettres. Naturellement il y en a une pour toi, un peu courte, » (*Parlé.*) oui plutôt... dix lignes... (*Lisant.*) « mais le vapeur grossit à vue d'œil et je suis pressé. La mer est assez dure depuis deux jours, et j'ai coulé un sous-marin boche... » (*Parlé.*) Ah ! bravo ! Hourra ! pour mon Pierre ! (*Lisant.*) « Je t'embrasse bien fort. Ton cousin très affectionné. Pierre. »

(Elle se lève avec enthousiasme.)

C'est court, mais cela dit ce que ça veut dire, et cela le dit bien. Il a coulé un sous-marin boche ! Lui, mon Pierre ! Est-ce assez magnifique ! Et avec quelle modestie il m'apprend cela... Bravo, mon Pierre et merci ! (*Elle embrasse la lettre, puis la regarde de nouveau.*) Tiens, il y a un post-scriptum (*Lisant.*) « P. S. Puisque tu es à Paranec-les-Flots avec Mlle Germaine Brionne, je te prie de bien vouloir offrir à ta jolie amie mes hommages les plus respectueux. » (*Elle fronce le sourcil.*) Tiens !... Tiens !... (*Réfléchissant.*) Comment ? le vapeur postal approche avec une telle vitesse que Pierre prétend ne pouvoir me griffonner que trois mots; et sa lettre finie,... sa lettre baclée... il trouve le temps de me tourner un post-scriptum à l'adresse de Germaine ?... Bizarre... Sans compter que ce n'est pas la première fois qu'il termine ses lettres par une phrase de ce style... (*Elle fouille dans sa blouse, en tire des lettres, les étale sur la table, et, un genou sur une chaise, compare.*) Parfaitement ! C'est même la quatrième fois... sur quatre lettres... Oui, oui, oui... Et la formule ne varie pas... ça a toujours l'air d'un hasard... « Puisque tu te trouves... etc... » et il y va négligemment de ses « plus respectueux hommages ». Il n'y a que l'adjectif qui change; ici Germaine était simplement « aimable », là, elle est « gracieuse », l'autre jour, elle était devenue « charmante », aujourd'hui la voici « jolie ». La gradation est éloquente... (*Elle replie les lettres, les serre dans sa blouse et marche en réfléchissant, avec énervement.*) Ah ! mais !... Ah ! mais !... dites-donc là-bas, l'enseigne de vaisseau, mon très cher cousin, il ne faudrait cependant pas, sous prétexte que vous coulez des sous-marins boches dans les mers d'Orient, oublier que nous sommes vous et moi, en principe, fiancés depuis notre enfance ou à peu près... ainsi qu'en témoigne là ce médaillon avec votre portrait offert par vous quand vous étiez au *Borda*... Et il me semble que vous avez une manière plutôt originale de me faire votre cour en m'adressant ainsi régulièrement l'éloge de mon amie... De ma meilleure amie, naturellement, c'est la règle... (*S'arrêtant.*) Dites-donc, monsieur Pierre, me tromperiez-vous avant la lettre ?... et par lettres... par lettres à moi adressées qui pis est encore ?... Ah ! mais ! je vous avertis que, même par lettres, et même à trois cents lieues de distance, ce petit jeu ne me va guère... et que je saurai, s'il le faut, mettre le holà à vos admirations par post-scriptum... En voilà une invention par exemple... Nous allons tirer la chose au clair, mon bonhomme. (*Elle regarde machinalement par la porte.*) Tiens, tiens, comme ça se trouve... et pas plus tard que tout de suite, car à défaut du déjeuner, toujours invisible, voici précisément paraître à l'horizon l'objet, « aimable », « gracieux », « charmant », « joli... » de vos respectueux post-scriptum... Aimable... en bon français classique, ça signifie, si je ne me trompe, susceptible d'inspirer l'amour... Hé là! doucement je vous prie, mon fiancé-cousin... du calme, s'il vous plaît... (*Regardant à nouveau.*) Il a l'air particulièrement mélancolique ce matin, l'objet en question, par parenthèse... et il approche avec la sage lenteur de quelqu'un qui a des peines de cœur... Après tout, ce n'est pas la première fois que je constate ces allures penchées... Les sentiments « respectueux » de mon volage marin auraient-ils éveillé quelque écho sympathique ?... Il n'y a rien de plus contagieux que ces admirations-là... même à grande distance... Au fait, j'y songe, ils ont passé un mois ensemble ici l'an dernier. Germaine est jolie, il a raison, élégante, et tout à fait agréable... J'avais beau être là, entre eux, continuellement... Un flirt est si vite ébauché : je le sais mieux que personne, moi... Est-ce que par hasard ? (*Avec jalousie.*) Et moi, bonne bête, qui ai été assez sotte pour les lire tout haut et sans penser à mal ces fameux post-scriptum, chaque fois que j'en trouvais un au bas d'une lettre... (*Geste de recul vers le fond du théâtre.*) La voici qui arrive avec une petite mine toute chiffonnée... Attends un peu, ma fille... Je t'aime tout plein; mais ce poulet-ci m'a ouvert les yeux, et tu seras bien maligne si je n'arrive pas à savoir où en sont tes affaires de cœur...

SCÈNE II

GERMAINE, HÉLÈNE

(Germaine entre sans voir Hélène ; elle est en toilette de plage d'une simplicité élégante ; l'air rêveur, elle traverse la scène, retire son chapeau, puis ses gants, les pose sur une table et reste immobile.)

HÉLÈNE, *se montrant.* — Hem !

GERMAINE, *sursautant.* — Ah ! (*Joyeuse.*) Tiens, c'est toi Hélène ?

HÉLÈNE, *descendant.* — Moi-même, en personne naturelle... Bonjour, belle rêveuse !

GERMAINE. — Bonjour, diable à quatre. (*Elles s'embrassent.*)

HÉLÈNE, *geste gamin et solennel à la fois.* — Madame, avez-vous bien dormi ? comme on dit, dans les poèmes lyriques, aux nobles châtelaines dont vous avez, je ne sais pourquoi, l'attitude mélancolique.

GERMAINE, *simplement.* — Moi ?... Mais tu te trompes... Je ne suis nullement mélancolique.

HÉLÈNE, *insistant.* — C'est toi qui le dis : on n'est pas forcé de te croire, jeune ténébreuse !

GERMAINE, *souriant.* — Tu as vraiment beaucoup d'imagination.

HÉLÈNE. — De l'imagination, je ne sais pas; mais, en tout cas, j'ai des yeux pour voir.

GERMAINE, *souriant.* — Et ce que tes yeux ont vu... c'est ?...

HÉLÈNE. — Ton arrivée, ma chère... J'aurais voulu que tu te voies toi-même dans une glace... Tu as fait l'entrée la plus merveilleusement romantique qui se puisse imaginer.

GERMAINE, *riant.* — Tu n'as pas fini de te moquer de moi, par hasard ?

HÉLÈNE, *insistant.* — Mais je ne me moque pas. Je te dis la vérité...

GERMAINE. — Toute la vérité, rien que la vérité... On se croirait à la cour d'assises.

HÉLÈNE. — C'est toi qui te moques de moi... Je te donne ma parole que tu étais complètement absorbée... La preuve en est que tu ne m'as même pas vue.

GERMAINE. — Naturellement... Je te tournais le dos.

HÉLÈNE. — Non, non et non... Tu ne me tournais pas le dos... Tu avais simplement le regard je ne sais où et la pensée ailleurs, voilà tout... (*Geste de Germaine; insistance taquine.*) Mademoiselle rêvait à ses amours ?

GERMAINE, *gênée et vite.* — Tu es folle... e ne rêvais à rien du tout.

(Elle traverse la scène avec un peu d'énervement.)

HÉLÈNE, *avec surprise.* — Ah ! ah ! un nouvement d'humeur ?

GERMAINE, *gênée.* — Tu dis des choses idicules.

HÉLÈNE. — Ridicules ? Comme tu y vas !... Et puis, je ne vois pas ce qui peut te roisser là dedans... Rêver à ses amours, cela n'a rien que de très naturel. (*Avec intention.*) Je rêvais bien aux miens, moi.

GERMAINE, *vivement.* — Parce que tu en as, toi... (*Un temps, puis avec une légèreté voulue.*) Mais moi, je n'en ai pas... alors...

HÉLÈNE, *insistant.* — Alors pourquoi cette mine songeuse ? ces yeux langoureux ? ce nonchaloir sentimental ?

GERMAINE, *se défendant.* — Mais je ne sais vraiment pas, Hélène, où tu vas chercher tout ce que tu débites. (*Avec une netteté un peu agacée.*) Je suis comme de coutume, je te l'assure.

HÉLÈNE, *incrédule.* — Oh ! ça !

GERMAINE. — Un peu lasse, peut-être... Je viens de faire une longue promenade sur la grève.

HÉLÈNE. — Sur la grève ?

GERMAINE. — Mais oui, sur la grève, tout simplement.

HÉLÈNE. — En rêvant, alors?

GERMAINE. — Tu y tiens, taquine ?

HÉLÈNE. — Dame, tu avais l'allure de quelqu'un qui est dans la lune...

GERMAINE, *acquiesçant.* — Eh bien ! soit, je le veux bien... En rêvant... Mais dis donc, ma petite Hélène, qu'est-ce que tu as fait, toi, ce matin pour être dans cet état d'énervement... Car, si je suis... si tu veux à toute force que je sois rêveuse... toi, tu es le contraire... Quelle pile électrique !

HÉLÈNE. — Ce que j'ai fait, moi ? Oh ! rien que de très ordinaire et de très habituel. Levée à cinq heures, avec le soleil, j'ai été rejoindre sur la jetée le brave père Le Gall.

GERMAINE, *gaie.* — Ah ! oui, ton flirt... ou du moins, l'un de tes flirts.

HÉLÈNE. — Bien peu compromettant, le cher homme... soixante-douze ans aux prunes !...

GERMAINE. — Six mois de moins que ton autre flirt en titre, M. de Kerdreu...

HÉLÈNE. — Oui, je suis comme cela, moi... je les prends sur le retour : cent quarante-quatre ans à eux deux !...

GERMAINE, *gaie.* — Un âge dangereux, ma chère... prends garde !...

HÉLÈNE. — Baste ! je n'ai rien à craindre, moi. (*Avec intention.*) Tu oublies que je suis fiancée.

GERMAINE, *grave.* — Non... je ne l'oublie pas.

(Elle regarde dans le vague.)

HÉLÈNE, *à part.* — Ce rappel la rend mélancolique; est-ce que décidément...? (*Haut et vite.*) J'ai embarqué avec le père Le Gall dans son vieux canot, une autre antiquité qui ressemble à son patron... Nous avons été relever deux casiers à homards et visiter le filet mouillé aux Roches-Rouges... Puis retour à terre... J'ai apporté à la cuisine le poisson pris... pas grand'chose d'ailleurs, ce matin... Et je me suis précipitée ici, affamée, à la recherche d'un chocolat qui n'est pas cuit, d'un pain qui n'est pas arrivé, et de convives qui dorment encore comme un régiment de marmottes à l'entrée de l'hiver... De sorte que je n'avais vu âme qui vive en cette maison de la paresse et du sommeil, avant que tu viennes rompre ma solitude et... je ne dirai pas mon silence : je parlais toute seule pour ne pas perdre l'habitude d'entendre une voix humaine ... Voilà ma matinée.

GERMAINE. — Fort bien remplie, il me semble.

HÉLÈNE, *reprenant son idée.* — Non, je te demande un peu, dormir à pareille heure ! C'est une honte !

GERMAINE, *qui a repris son calme.* — Quelle heure est-il donc ?

HÉLÈNE, *regardant son bracelet.* — Sept heures vingt-cinq ! autrement dit, déjeuner en retard ! Mais dis donc, toi, à ton tour, d'où sors-tu pour ne pas savoir l'heure qu'il est ?

GERMAINE. — Je te l'ai dit : je viens de me promener.

HÉLÈNE, *avec intention.* — Seule ?

GERMAINE, *sans comprendre.* — Mais oui, seule, tu le vois bien. Tu le sais d'ailleurs, j'aime beaucoup les promenades solitaires où l'on songe à son aise...

HÉLÈNE. — Oui, je le sais... Mais ce que je ne savais pas, c'était que tu fusses si matinale. (*Avec intention.*) Quelque insomnie, je parie ?

GERMAINE. — Non, pas du tout, j'ai été réveillée de bonne heure par un bruit dans l'hôtel.

HÉLÈNE. — C'était moi qui partais sans doute ?

GERMAINE. — Cela se peut... Je n'ai pas cherché à savoir... J'ai ouvert ma fenêtre; le jour venait de se lever, il faisait superbe... Ce beau temps m'a séduite. Je me suis habillée et je suis partie sans but, le long de la grève... J'ai marché, marché tout droit devant moi sans faire attention à l'heure...

HÉLÈNE. — Vraiment ?

GERMAINE, *simplement.* — Mais oui, la mer était si belle aux premiers rayons du soleil; il faisait si bon errer ainsi sur ce sable tout frais, tout uni, que personne n'avait encore foulé depuis la marée de la nuit et sur lequel le soleil allumait mille paillettes d'or... J'allais, je respirais à pleins poumons... et le temps a passé pendant que je marchais ainsi sans but, au hasard de mes pensées...

HÉLÈNE, *moqueuse.* — Poète, va ! Et peut-on connaître la couleur de leurs moustaches à tes pensées ?

GERMAINE, *rougissante.* — Hélène, décidément, tu es insupportable !

HÉLÈNE. — Germaine, décidément, tu es une cachottière !

GERMAINE. — Mais enfin, qu'est-ce que tu as ? Je ne t'ai jamais vue comme cela...

HÉLÈNE. — Ta ra ta ta. Ce n'est pas une réponse, c'est une échappatoire... Moi, je te dis qu'une jeune fille qui, dès patron-minette, s'en va se promener sans but, toute seule au bord de la mer, les pieds dans le sable humide, a des peines de cœur...

GERMAINE, *vivement.* — Pas du tout... Avec cela que tu n'en fais pas autant, toi aussi... La preuve en est que tu arrives de je ne sais où...

HÉLÈNE. — Profonde erreur... Moi, ma fille, ce n'est pas du tout la même chose. D'abord, je n'étais pas seule; j'avais mon vieux Le Gall. Et d'un! Secundo, je ne me promenais pas au bord de la mer : je naviguais dessus. Et de deux!

GERMAINE. — Différence d'occupations, voilà tout !

HÉLÈNE. — Nouvelle erreur. Tu rêvais. Je travaillais. (*Fièrement.*) Car j'arrive du travail moi, parce que j'aime la mer, pas seulement pour la regarder avec des yeux pâmés... Je l'aime pour elle-même, je l'aime comme un de ces matelots...

GERMAINE, *montrant du doigt le col bleu d'Hélène.* — Dont tu portes l'uniforme...

HÉLÈNE. — Parfaitement... Et j'en suis très fière de mon col bleu, parce que j'ai gagné le droit de le porter. J'aime la mer pour le plaisir d'aller dessus, en bateau, pour la joie de tenir une barre, de border une écoute, de souquer sur un aviron... (*Avec enthousiasme.*) Je l'aime, pour y tremper mes mains, pour y plonger mes bras, pour pêcher du poisson. J'aime la mer pour lutter avec elle, pour lui tenir tête quand elle est en colère ; je l'aime en marin, comme je dois l'aimer, puisque je serai la femme d'un marin !

GERMAINE, *soupir étouffé.* — C'est vrai, la femme d'un marin !

HÉLÈNE, *à part.* — Elle avait trouvé moyen de m'échapper, mais ce nouveau soupir est éloquent. Je continue. (*Haut.*) Au lieu que toi, je ne te comprends pas... tu aimes la mer comme on aime un tableau... Tu vas la voir respectueusement, comme si elle était accrochée dans un musée... Tu l'admires comme une œuvre d'art dont on n'a pas le droit d'approcher... « Défense de toucher aux objets exposés »... Aussi comme tu es très obéissante, tu regardes de loin avec des yeux émus, tu cherches des sensations rares, tu soupires et tu rêves... en poète, je te l'ai déjà dit.

GERMAINE. — Quelle erreur ! Tu te trompes absolument. J'aime la mer parce qu'elle est belle, je l'admire pour la splendeur de ses calmes, pour la puissance de ses fureurs : c'est vrai. Mais si elle m'émeut plus qu'aucun spectacle au monde, c'est parce que je songe à ceux qui vivent sur elle...

HÉLÈNE, *ironique.* — Ah ! oui ?

GERMAINE, *continuant.* — Non pas à ceux qui se bornent à s'amuser d'elle et sur elle par moments...

HÉLÈNE, *un peu agressive.* — C'est pour moi que tu dis cela ?

GERMAINE, *étonnée.* — Pour toi ? Non... Toi, tu as une âme de marin véritable... et si tu étais un garçon...

HÉLÈNE, *ardente.* — Il y a beau temps que je commanderais un torpilleur ou un sous-marin!

GERMAINE, *riant.* — Au moins... (*Avec une ardeur croissante.*) Eh bien ! précisément, c'est à ceux-là que je songe, à nos marins qui là-bas, d'un bout à l'autre du front de mer, de Dixmude à Salonique, luttent sans trêve, travaillent sans répit, et lancés jour et nuit depuis tant de mois au péril des océans, meurent trop souvent en héros lâchement assassinés par le plus vil des ennemis. C'est à eux que je songe !

HÉLÈNE, *étonnement ironique et agressif.* — A eux que tu songes ! Tu te les figures alors, car sauf le père Le Gall, ses soixante-douze ans et sa chique qui n'ont rien d'héroïque, tu ne les connais pas, nos marins !...

GERMAINE, *simplement.* — Je me les figure sans doute ; mais c'est bien à eux que je pensais ce matin, en errant sur la grève; ce sont eux que je me représentais; ce sont eux que je voyais...

HÉLÈNE, *jalouse.* — Avec les yeux du cœur, peut-être ?

GERMAINE, *sans faire attention.* — Peut-être. (*Avec enthousiasme.*) C'est en effet de tout mon cœur que je pense à eux. Elle est si belle leur vie ; elle est si magnifique leur épopée... Là, ce matin, pendant je marchais toute seule sur ce sable si doux, en écoutant le bruit léger que faisaient les vagues, en regardant cette mer calme, tout irisée par le soleil levant, je pensais aux heures de tempête, aux nuits de brume, aux croisières dans le noir, dans le vent, dans la pluie... Je pensais à cette garde qu'ils montent, officiers et matelots, depuis le commencement de la guerre, la garde contre la mer trop dure, contre les courants traîtres, contre la menace lâche des mines flottantes, contre les

sous-marins embusqués au creux des vagues comme des apaches derrière un mur... Je pensais à cette vaillance silencieuse, à cet héroïsme muet, à ce dévouement de toutes les minutes que ne récompense jamais la bataille loyale au grand jour... Et je sentais mon cœur se gonfler pour eux d'une émotion, d'une reconnaissance, d'une admiration infinies...

HÉLÈNE, *moqueuse.* — Peste ! quel enthousiasme ! (*Avec une intention jalouse.*) Si mon Pierre t'entendait, il t'admirerait, ma chère !

GERMAINE, *gênée.* — Ah ! oui, Pier... (*Se reprenant brusquement.*) M. Pierre Meslier, ton cousin...

HÉLÈNE, *avec intention.* — Mon cousin... mon fiancé, veux-tu dire ?

GERMAINE, *gênée.* — Oui, oui, ton fiancé, bien entendu. (*Redevenant maîtresse d'elle-même, avec précipitation.*) Mais je crois qu'au point de vue enthousiasme pas plus qu'à aucun autre, il n'aura lieu de se plaindre, M. Pierre Meslier, lorsque, en revenant d'Orient, il retrouvera le joli petit matelot en jupons qui s'apprête à devenir sa femme et qui s'entraîne si vaillamment au métier de la mer pour lui faire honneur.

HÉLÈNE, *à part.* — Ou je me trompe, ou elle est très forte... Il faut pourtant que je sache, à la fin. (*Haut.*) Justement, à défaut du chocolat toujours absent, j'ai eu, du moins, une bonne surprise, car j'ai trouvé précisément une lettre de Pierre dans le courrier de ce matin...

GERMAINE, *geste rapide.* — Ah ! le courrier est là ?

HÉLÈNE, *l'arrêtant.* — Oui, mais il n'y a rien pour toi... (*Continuant.*) Et figure-toi que je ne suis pas contente du tout...

GERMAINE. — Pas contente d'avoir une lettre de ton fiancé ? Tu es difficile !

HÉLÈNE. — Il y a de quoi... juge un peu...

GERMAINE, *geste d'indifférence voulue.* — Oh ! moi, tu sais, je ne m'y connais pas.

HÉLÈNE. — Allons donc !... une jeune fille s'y connaît toujours en matière de lettre d'amour... Ecoute cela.

GERMAINE, *geste indifférent, mais nerveux.* — J'écoute.

(Elle s'assied, pose mélancolique, air volontairement absent.)

HÉLÈNE, *à part, la regardant.* — Je viendrai bien à bout de cette indifférence. (*Haut, elle lit.*) « En mer, à bord du *Pétrel IV* ».

GERMAINE, *voix blanche.* — Un bien joli nom.

HÉLÈNE. — C'est la réflexion que je me suis faite, le pétrel, l'oiseau des tempêtes : on ne pouvait mieux choisir pour un patrouilleur.

GERMAINE, *même jeu.* — Ah ! c'est un patrouilleur ?

HÉLÈNE. — Oui, un chalutier armé en guerre pour faire la chasse aux pirates allemands... mais je t'en prie : écoute-moi ce poulet et savoure ces élans amoureux : (*Tout en lisant avec une exagération voulue de légèreté, Hélène surveille du coin de l'œil Germaine qui joue nerveusement avec ses gants.*) « Petite « cousine gentille, je te mets ce mot en grande « hâte pour profiter du courrier de l'armée « navale qui, tout là-bas à l'horizon, nous « arrive dessus juste au moment où je croise « entre la pointe de V... et l'archipel de « L... Je vais l'accoster au passage et lui donner nos lettres. Naturellement, il y en a « une pour toi, un peu courte, mais le vapeur « grossit à vue d'œil et je suis pressé..., tout « va bien à bord, la mer est assez dure depuis « deux jours, et j'ai coulé un sous-marin « boche. Je t'embrasse bien fort. Ton cousin « très affectionné. Pierre. » (*Avec une moue.*) Voilà : qu'est-ce que tu penses de ça ? (*Pendant la lecture, Germaine s'est contenue malaisément, ses yeux peu à peu s'éclairent, et elle jette une exclamation.*)

GERMAINE. — Moi ? Je trouve cela superbe...

HÉLÈNE, *jalouse.* — Sincèrement ?

GERMAINE, *sans faire attention.* — Sincèrement ! Il y a là dedans un souffle, une ardeur... on voit ce qu'il raconte...

HÉLÈNE, *jalouse.* — Ah ! tu trouves ? Et bien ! je ne suis pas de ton avis, par exemple. (*Ironique.*) « La mer est assez dure depuis deux jours et j'ai coulé un sous-marin boche »... C'est déjà dans *Ruy-Blas*, cette phrase-là : « Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups : signé Carlos ».

GERMAINE, *discutant.* — Ta comparaison ne tient pas debout.

HÉLÈNE, *agressive.* — Tu es comme la duchesse confidente toi, alors ? « Il écrit ce qu'il tue avec le temps qu'il fait : c'est fort bien »... Possible, mais je suis comme la petite reine, moi... j'ai besoin d'un mot d'amour qui me vienne de lui, d'un vrai mot d'amour... « Petite cousine gentille », cela ne me suffit pas, et j'enrage.

GERMAINE. — Mais ma pauvre chérie, quelle preuve d'amour peux-tu réclamer qui vaille ces quatre lignes écrites au crayon, en hâte, sur la passerelle d'un bateau qui tangue et qui roule, un mot griffonné sur un bout de papier, parce que passe à portée un navire qui va vers la France? Cela vaut vingt pages de grandes phrases. La mer est dure? il te le dit parce qu'il sait que cela t'intéresse, toi une passionnée de la mer. Il a coulé un sous-marin allemand? il te l'annonce parce qu'il pense qu'ainsi tu seras fière de lui. Une victoire ! Il t'envoie une victoire, sa victoire qui vient de si loin, là-bas, de la haute mer, te réjouir, t'exalter! sa victoire qu'il met à tes pieds comme un cadeau de fête... Une victoire de ton fiancé! quel mot d'amour pourra jamais valoir cette chose-là !

HÉLÈNE, *ironique.* — « Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups » !

GERMAINE, *étonnée.* — Mais enfin, Hélène, qu'est-ce que tu as ?

HÉLÈNE, *mauvaise.* — Demande-moi donc plutôt ce que je n'ai pas.

GERMAINE. — C'est-à-dire ?...

HÉLÈNE. — C'est-à-dire la lettre d'un fiancé à sa fiancée !

GERMAINE. — Comme tu es mauvaise aujourd'hui, ma chérie...

HÉLÈNE. — Comme tu es indulgente aujourd'hui, ma chère... Comme tu le défends, ce tendre cousin qui, d'ailleurs, semble avoir eu le pressentiment de ta sympathie, car, tout pressé qu'il était, sur ce bateau qui tanguait et roulait, pressé au point de ne me griffonner que quelques mots, ce cher Pierre n'a eu garde de t'oublier...

GERMAINE, *gênée.* — Moi ?

HÉLÈNE, *agressive.* — Toi-même, si j'en juge par ce post-scriptum : « Puisque tu es à « Paranec-les-Flots avec Mlle Germaine « Brionne, je te prie de bien vouloir offrir à « ta jolie amie mes hommages les plus respectueux... »

GERMAINE, *froideur voulue.* — M. Meslier est bien aimable.

(Elle se détourne, prend un journal et l'ouvre.)

HÉLÈNE, *agressive.* — Aimable est peu dire pour tant de gracieuseté !

GERMAINE, *même jeu.* — Très aimable... tu le remercieras de ma part.

(Elle parcourt nerveusement le journal.)

HÉLÈNE, *agressive.* — Aimable? Simplement?... J'irai plus loin que toi : pour un homme... si mal installé... si pressé par le courrier qui partait... ces deux lignes, en vérité, sont du dernier galant..., et je trouve tes remerciements bien froids pour une attention aussi... éloquente...

(Pour éviter le regard d'Hélène, Germaine feint de se plonger dans sa lecture.)

HÉLÈNE, *agacée.* — Tu as une façon de m'écouter qui n'est pas banale... Tu pourrais me répondre au moins... (*Germaine, brusquement, a un sursaut et se penche sur le journal.*) C'est donc bien passionnant, ce qu'il y a dans ton journal?

GERMAINE, *avec un cri étouffé.* — Ah !

HÉLÈNE, *brutale.* — Eh bien ! quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

GERMAINE, *tremblante, froissant le journal.* — Là..., là...

HÉLÈNE. — Mais quoi ? Voyons, parle donc !... ou donne-moi ça, alors !

GERMAINE. — Là... c'est horrible !

(Hélène lui arrache le journal.)

HÉLÈNE, *grand cri.* — Ah ! mon Dieu ! Pierre est tué !... Oh ! (*Germaine se laisse tomber sur une chaise, toute droite, sans un mot. Hélène, debout, reste appuyée à la table, toute tremblante; puis, d'une voix grave et blanche, elle lit :*) « Catastrophe maritime. Communiqué officiel : Le navire de guerre français *Pétrel* a heurté une mine dérivante au large de la Crète et péri corps et biens. »

(Un silence. Hélène laisse tomber le journal, se passe les deux mains sur le front avec horreur, reste un instant les yeux fixes. Germaine toujours assise, a mis son visage dans ses mains et pleure sans bruit. Hélène tourne la tête, la regarde, a un sursaut jaloux, puis une sorte de spasme douloureux ; d'un grand mouvement elle se jette vers Germaine, la saisit, la force à relever la tête.)

HÉLÈNE, *douleur âpre.* — Germaine !

GERMAINE, *brisée.* — Eh bien ! quoi ?

HÉLÈNE, *même jeu.* — Germaine !... dis-moi la vérité... je le veux... je l'exige ! (*Germaine se détourne.*) Ce n'était donc pas un simple flirt comme les miens? Tu entends..., la vérité... Germaine, tu... tu !...

GERMAINE, *douleur éclatante.* — Eh bien ! oui... je l'aime... je l'aime !...

HÉLÈNE, *recul.* — Tu l'avoues ?

GERMAINE, *même jeu.* — Je l'aime... et de toute mon âme... il y a un an que je l'aime et que j'étouffe de ne pouvoir le dire.

HÉLÈNE, *douloureuse.* — Un an !

GERMAINE, *s'accusant avec passion.* — Oui, un an... tu entends... il y a un an que j'aime ton fiancé, un an que je suis folle d'amour pour lui, un an que je me ronge et que je me déchire, un an que je me traite de misérable, que je cherche à me guérir et que je ne peux pas ne pas l'aimer.

HÉLÈNE, *tout étourdie.* — Mais, c'est affreux !

GERMAINE, *même jeu.* — Accable-moi ! méprise-moi !... Tu en as le droit... Mais je te le jure sur ce que j'ai de plus sacré, ce n'est pas de ma faute... Je l'ai aimé sans m'en apercevoir, lors de son passage en France, l'année dernière, après sa blessure de Dixmude, quand il était ici avec nous, en attendant un commandement de bateau.

HÉLÈNE, *douloureuse, à elle-même.* — J'avais deviné juste tout à l'heure.

GERMAINE. — J'ai lutté, j'ai lutté, je t'en donne ma parole... L'impossible ! j'ai fait l'impossible pour me défendre contre cet amour qui m'envahissait malgré moi... Tu entends : l'impossible !... Je n'ai pas pu...

HÉLÈNE, *douleur jalouse.* — Vous vous êtes aimés ici !... devant moi !...

GERMAINE, *vivement.* — Non, non, pas lui, pas lui !... Moi, moi seule, je l'ai aimé, en cachette, dans le fond de moi-même. Lui, il ne l'a jamais su... D'ailleurs, il ne s'occupait pas de moi : du moins je ne m'en suis jamais aperçue... Il est parti là-bas pour l'Orient sur

un navire... Et depuis tu me parlais de lui tout le temps... Sans le savoir tu augmentais, tu excitais toi-même cet amour qui me faisait horreur... J'aimais ton fiancé !... Il y a un an que je t'envie d'être sa fiancée... un an que je me torture, un an que j'éprouve une jouissance atroce à t'entendre sans trêve me parler de lui... qui devra t'appartenir... (*Avec une sorte de colère.*) Il y a un an que nous aimons le même homme, un an que, vivant côte à côte, nous l'aimons d'amour toutes les deux... et tu ne t'en doutais pas!

HÉLÈNE, *douloureuse.* — J'étais en train de le découvrir.

GERMAINE, *violente.* — Mais non, tu n'en aurais jamais rien su... Là, tout à l'heure, je comprenais bien où tendaient tes questions, mais j'aurais continué de te mentir, j'aurais nié jusqu'au bout, malgré tout, en dépit de tout... J'aurais nié en l'aimant chaque jour davantage... J'aurais nié pour rester auprès de toi, pour pouvoir continuer à parler de lui avec toi... jusqu'à l'heure de son retour où alors moi je serais partie, pour ne plus revoir jamais ni lui, ni toi, et pour essayer d'oublier enfin celui qui doit devenir ton mari!

HÉLÈNE, *bouleversée.* — Ma pauvre Germaine !

GERMAINE, *même jeu.* — Oh ! ne me plains pas... Ta pitié me ferait plus de mal que des reproches... Ne me plains pas... Ce que j'ai fait là est abominable... Je n'ai pas d'excuse. J'aurais dû cesser de te voir, sous un prétexte..., n'importe lequel... Mais j'ai été lâche... Si je m'étais brouillée avec toi, je n'aurais plus eu personne qui m'eût parlé de lui... Cela me faisait à la fois tant de bien et tant de mal. (*Geste d'Hélène.*) Ah ! je sais bien, tu me trouves monstrueuse...

HÉLÈNE, *bouleversée.* — Oh ! non...

GERMAINE, *même jeu.* — Si... si... Mais j'ai le droit de te dire ces choses-là à présent... cela n'a plus d'importance... et tu peux bien me permettre de le pleurer avec toi, puisque je l'aimais... comme toi...

HÉLÈNE, *même jeu.* — Et peut-être mieux que moi !

GERMAINE. — Ne dis pas cela !

HÉLÈNE. — Je le dis parce que je le sens maintenant... Tout à l'heure, quand tu es entrée ici, je m'étais juré de voir clair en toi... Je vois maintenant... Entre la manière dont tu as plié sous le coup et la façon dont je l'ai ressenti... il y a un abîme, et je m'en aperçois... Nous n'avons pas la même douleur.

GERMAINE. — Que dis-tu là ?

HÉLÈNE, *grave.* — La vérité... Mais ce n'est pas celle que je cherchais... Toi, tu es amoureuse... moi, j'aimais mon cousin... simplement.

GERMAINE. — Tu l'aimais !... tu le dis toi-même !

HÉLÈNE. — Je l'aimais... en cousine... A t'écouter, je le vois bien maintenant.

GERMAINE. — Tu t'illusionnes !

HÉLÈNE, *triste.* — Non, c'était auparavant que je m'illusionnais. Tu viens de m'ouvrir les yeux... Ton cri de tout à l'heure, moi je ne l'ai pas eu. Tes élans, je ne les ai jamais connus. J'avais pris l'affection pour de l'amour, et ma petite tendresse pour une grande passion.

GERMAINE. — Il n'y a qu'un instant, tu étais jalouse... Si tu crois que je ne t'ai pas comprise...

HÉLÈNE. — Moi-même, je ne me comprenais pas; comment aurais-tu pu me comprendre ? Jalouse? je croyais l'être... je n'étais que vexée... Jalouse ? Il y a un an que je t'aurais devinée, si je l'avais aimé comme tu l'aimes.

GERMAINE, *brisée.* — Comme je l'aimais, hélas ! puisque...

(*Geste d'horreur.*)

HÉLÈNE. — C'est vrai, nous parlons devant une tombe !

GERMAINE. — Alors, maintenant que je t'ai tout dit... que je t'ai fait l'aveu, que plus rien ne nous sépare l'une de l'autre, me permets-tu au moins de le pleurer avec toi ?

HÉLÈNE. — Je serais bien bêtement cruelle si je te refusais cela après ce que nous venons de nous dire...

(*Elles s'étreignent.*)

GERMAINE. — Merci.

HÉLÈNE. — Va, je comprends tout... Tu l'aimais (*Geste de Germaine.*), et lui, sans en avoir conscience bien nettement peut-être, sans avoir osé se l'avouer en tout cas...

GERMAINE, *haletante.* — Que veux-tu dire?

HÉLÈNE. — Lui... il t'aimait aussi...

GERMAINE. — Oh ! tu ne penses pas ce que tu dis...

HÉLÈNE. — Mais si... je le pense : Pierre restait loyalement fidèle à ce projet de mariage que, depuis l'enfance, nos parents avaient placé entre nous sans nous consulter; mais dans le fond de lui-même, à son insu, son cœur allait vers toi, de loin.

GERMAINE. — Je te jure, Hélène, que je ne lui ai jamais rien laissé voir de ce que je...

HÉLÈNE. — Je te crois, Germaine... Tu es trop droite pour cela... Mais tu vois bien que j'ai raison, puisque dans ses billets griffonnés qui sont aujourd'hui des reliques, il trouvait toujours en m'écrivant le temps de me parler de toi... Et même c'est moi qui te demande pardon : tout à l'heure, à propos de ces phrases que je lui reprochais, j'ai été méchante, agressive, injuste... Et voici qu'il faut dire maintenant pour lui, comme pour tant d'autres, la phrase de deuil et de gloire : Mort au champ d'honneur !

GERMAINE. — Nous l'aimions toutes deux, et c'est la mer qui nous a mises d'accord en le prenant pour elle !

HÉLÈNE, *geste de rage.* — Dire que nous ne savons même pas ce qui s'est passé, comment l'horrible chose est arrivée. (*Elle reprend le journal.*) Rien que cette dépêche froide et vide. (*Elle relit.*) « Le navire de guerre français *Pétrel* a heurté une mine dérivante au large de la Crète et péri corps et biens... »

GERMAINE. — Hélas !

HÉLÈNE, *grand cri; elle se dresse avec exaltation, saisit Germaine et l'embrasse.* — Ah ! ma chérie ! ma chérie !

GERMAINE. — Mais qu'est-ce que tu as ?

HÉLÈNE. — Hourra! hourra! il vit!

GERMAINE, *debout.* — Tu es folle !

HÉLÈNE. — Oui, folle ! folle de joie ! Il vit! il vit! Tu comprends : Pierre vit... Ce n'est pas lui, nous sommes des imbéciles... Ce n'est pas son bateau... c'est un autre.

GERMAINE, *chancelante.* — Comment, un autre ? Oh ! Hélène, Hélène !

HÉLÈNE, *pleurant et riant à la fois.* — Ah! bien non, ne t'évanouis pas, même de bonheur... Ça serait le comble, par exemple... Je te dis qu'il vit... Hé là ! hé là ! du calme.

GERMAINE, *s'effondrant.* — Je ne comprends pas.

HÉLÈNE, *la soutenant.* — Je te dis que nous sommes stupides... ce n'est pas son bateau... Nous n'avons pas été jusqu'au bout de l'article... Ecoute-moi cela. (*Lisant.*) « Le torpilleur *Pétrel*, victime de cette catastrophe, est un bateau d'un type ancien »... Le torpilleur *Pétrel*... Le torpilleur, comprends-tu ?

GERMAINE. — Pas du tout.

HÉLÈNE, *gaie.* — Tu ne comprends pas, et tu te vantes d'aimer un marin! (*Expliquant.*) Le bateau coulé est un torpilleur, le *Pétrel*, un vieux torpilleur... Or, Pierre commande un chalutier.

GERMAINE, *sans comprendre, machinalement.* — Ah ! oui.

HÉLÈNE, *l'imitant.* — Ah ! oui ! Ça continue à ne rien te dire du tout, n'est-ce pas ? Eh bien ça, c'est le *Pétrel* tout court; le bateau de Pierre porte le même nom, mais avec un numéro, pour le distinguer du torpilleur et de deux autres navires appelés *Pétrel II* et *III*; il commande le chalutier *Pétrel IV*, comme le dit sa lettre.

GERMAINE, *sursaut.* — Alors, ce n'est pas son navire ?

HÉLÈNE. — Voilà une heure que je m'extermine à te le démontrer.

GERMAINE, *même jeu.* — Alors, ce n'est pas lui ?

HÉLÈNE. — Mais bien entendu : d'ailleurs, voici le nom du malheureux officier qui commandait le bateau naufragé; c'est le lieutenant de vaisseau....

GERMAINE, *douloureuse, sans l'écouter.* — Alors nous sommes perdues.

HÉLÈNE, *abasourdie.* — Comment perdues ?

GERMAINE, *tragique.* — Bien entendu.

HÉLÈNE. — Tu veux dire éperdues... de joie. (*Avec un geste gai.*) Moi, je suis folle : il vit ! il vit ! il vit !...

GERMAINE. — C'est bien cela, nous sommes perdues.

HÉLÈNE. — Non, mais dis donc, serais-tu folle dans un autre sens, toi ?

GERMAINE, *grave.* — Du moment que M. Pierre Meslier est vivant...

HÉLÈNE. — Ah ! c'est vrai, dans l'excès de ma joie, j'oubliais tes confidences.

GERMAINE, *simplement et comme pour s'excuser.* — J'aime ton fiancé...

HÉLÈNE. — Par conséquent, nous sommes (*emphase*) rivales !

GERMAINE. — Et l'une de nous deux doit disparaître.

HÉLÈNE, *gaie.* — Fichtre ! comme tu as bien dit cela ! Aurais-tu par hasard l'intention qu'en l'honneur de M. Pierre, nous allions de ce pas nous couper la gorge, flamberge au vent, sur le pré le plus voisin ?... Hé là !

GERMAINE, *triste.* — Ne dis pas de bêtises, Hélène... Ce n'est pas le moment... et adieu !

HÉLÈNE. — Adieu ?

GERMAINE. — Bien entendu, adieu... c'est toi qui ne comprends pas à présent?... La situation est pourtant bien claire... J'aime ton fiancé et je te l'ai avoué : nous ne pouvons plus nous revoir...

HÉLÈNE. — Tu as trouvé cela toute seule ?

GERMAINE. — Mais voyons...

HÉLÈNE. — Eh bien, je ne te félicite pas...

GERMAINE. — Hélène...

HÉLÈNE, *lui prenant le bras.* — Allons, mon petit, du calme s'il te plaît, et raisonnons posément. (*Elle la force à s'asseoir.*) Sous le choc d'une nouvelle heureusement fausse ou du moins mal interprétée, tu m'as avoué que tu aimais mon cousin...

GERMAINE. — A qui tu es fiancée...

HÉLÈNE. — Oui, oui, c'est convenu... ne m'interromps pas... Tu es sûre de l'aimer ?

GERMAINE, *élan.* — Oh cela !...

HÉLÈNE. — Bon. Premier renseignement. Lui, de son côté, parait avoir conservé de toi un souvenir... mettons... précis et agréable...

GERMAINE. — C'est toi qui le dis...

HÉLÈNE. — Non, c'est lui... quatre lettres en un mois, quatre post-scriptum consacrés à tes charmes. (*Germaine gênée.*) Deuxième renseignement. Eh bien ! où est le mal ?

GERMAINE, *se levant et se dégageant.* — Oh ! Hélène !

HÉLÈNE. — Je ne te demande pas d'exclamations... Je te demande : où est le mal ? (*Geste de Germaine.*) Oui... je sais ce que tu vas me dire : nous sommes rivales, c'est entendu... L'une de nous doit disparaître, c'est convenu... Or, nous ne paraissons pas très emballées ni l'une ni l'autre à l'idée (*Emphase comique.*) de croiser l'épée pour obtenir ce résultat dramatique... Donc, il faut absolument trouver un autre moyen...

GERMAINE. — Il n'y en a qu'un... mon départ.

HÉLÈNE. — Déplorable ! absolument déplorable ! J'en connais un bien meilleur.

GERMAINE. — Lequel ?

HÉLÈNE. — Ton mariage.

GERMAINE. — Mon mariage ? Comment mon mariage ? Tu te moques de moi ?

HÉLÈNE. — Pas le moins du monde.

GERMAINE, *haletante.* — Hélène ! Hélène ! tu ne veux pas dire...

HÉLÈNE. — Mais si... je veux dire... et je le dis...

GERMAINE. — C'est une pure extravagance !

HÉLÈNE. — Mille pardons ! c'est la pure raison !

GERMAINE. — Il est ton fiancé.

HÉLÈNE. — Oh ! je crois bien qu'il est surtout mon cousin. (*Affectueuse.*) et tu seras une cousine charmante.

GERMAINE. — Hélène !

HÉLÈNE. — L'adjectif n'est pas de moi : il est encore de lui... post-scriptum n° 3...

GERMAINE. — Mais ce n'est pas possible... Tu accommodes cela à ta fantaisie de tête folle...

HÉLÈNE, *colère comique.* — Ah ! mais dis donc, toi, tu pourrais être polie au moins : je te donne un mari et tu me dis des sottises ? Faites donc le bonheur des gens !

GERMAINE. — Allons, ma chérie, ne te fâche pas...

HÉLÈNE. — Je me fâcherai si cela me plaît... A-t-on jamais vu ? Ah ! c'est un métier bien ingrat que d'arranger des mariages !

GERMAINE. — Mais justement, tu arranges, tu vas, tu vas... Il n'y a pas que toi que cela regarde...

HÉLÈNE. — Comment ? Mais c'est surtout moi que cela regarde. C'est mon fiancé n'est-ce pas ? Eh bien ! il me plaît de te le donner ; ça ne regarde personne d'autre... Je suis bien libre de mes actions, je pense !

GERMAINE. — Enfin il y a... *lui*...

HÉLÈNE. — Qui cela ? Pierre... Appelle-le donc par son nom, et même par son prénom... Tu en meurs d'envie.

GERMAINE, *souriante.* — Eh bien ! oui... Pierre...

HÉLÈNE. — Pierre ? Tu as peur qu'il refuse ?... D'abord, je voudrais voir ça : il aurait affaire à moi ce jour-là. Et puis, ma petite, tu peux être tranquille... Sans compter que... peut-être... il gagne au change. (*Geste de Germaine.*) Si... si... ça se pourrait bien... En outre, il t'adore.

GERMAINE, *radieuse.* — Lui ?

HÉLÈNE. — Mais oui, lui... Au fond, il ne m'aime pas plus que je ne l'aime... d'amour s'entend... parce qu'autrement on s'aime tout plein, ses lettres le disent bien : « Petite cousine gentille... cousin très affectionné »... Tout à l'heure tu cherchais de la passion là dedans... Ah ! ah !

GERMAINE, *avouant.* — Je voulais te rassurer.

HÉLÈNE. — Merci... Mais comme tu y mettais la tienne, ça me rassurait à rebours. Ton emballement et le post-scriptum, ça se complétait.

GERMAINE, *embarrassée.* — Tu sais... je...

HÉLÈNE. — Oui, tu te prenais au piège... seulement cela va changer maintenant : tu verras les jolies lettres qu'il va t'écrire quand il sera au courant... Et il en mettra des pages et des pages... Pour toi il aura toujours le temps, même si le vapeur postal approche à toute vitesse... et je suis bien sûre qu'il n'y aura même pas un petit post-scriptum de consolation pour moi...

GERMAINE. — Tiens, je t'adore !

(Elle l'embrasse.)

HÉLÈNE. — Tu es bien bonne... Mais je ne m'y trompe pas, mademoiselle ; c'est *lui* que tu embrasses en ce moment sur mes deux joues... autrement dit, baiser mis à la consigne en attendant le voyageur.

GERMAINE. — Pas du tout, moqueuse ; celui-là est pour toi, bien pour toi et rien que pour toi.

HÉLÈNE. — Ah! merci, ma brave dame, vous êtes bien honnête.

GERMAINE. — Seulement, dis donc... tes parents?... les siens?... les miens ?

HÉLÈNE. — T'inquiètes pas, je m'en charge... Je suis le syndic de la liquidation, moi... Seulement il y a quelqu'un que j'admire.

(Elle s'assied.)

GERMAINE, *naïvement.* — Qui cela ?

HÉLÈNE. — Toi.

GERMAINE. — Moi ?.

HÉLÈNE. — Toi-même en personne naturelle.

GERMAINE. — Pourquoi cela ?

HÉLÈNE, *l'imitant.* — Pourquoi cela ? Naïve enfant ! Elle demande pourquoi je l'admire !

GERMAINE. — Naturellement. Je ne vois pas ce que j'ai d'admirable.

HÉLÈNE. — Oh ! presque rien : la rosserie charmante et la cruauté délicieuse de ton ingénuité... tout simplement.

GERMAINE, *interloquée.* — Mais tu me dis des choses abominables. Qu'est-ce que cela signifie ?

HÉLÈNE, *gaie.* — Que je t'y prends, petite gredine, et sur le vif encore...

GERMAINE, *sans comprendre.* — Tu me prends à quoi ?

HÉLÈNE, *avec emphase.* — A jouir avec une impudence publique et sereine d'un amour que tu cachais avec une scrupuleuse épouvante, il n'y a pas plus d'une demi-heure... Tu l'aimes tellement, mon bandit de cousin...

GERMAINE. — Oh ! un bandit !... Un héros !

HÉLÈNE. — Un héros comme marin !... Un bandit comme cousin... Tu l'aimes tellement, te dis-je, que non seulement tu acceptes comme la chose la plus naturelle du monde (*emphase gaie*) mon sacrifice !...

GERMAINE. — Ma petite Hélène... tu es jalouse... tu souffres... je suis folle d'accepter.

HÉLÈNE. — Tu serais folle de refuser... Tiens-toi tranquille... Je ne suis pas jalouse... je ne souffre pas... Ma parole d'honneur !... Oh ! je ne me ferai pas meilleure que je suis, ni pire, même pour te faire plaisir... Oh! évidemment, j'ai flirté avec lui et tout à l'heure, en t'écoutant, pour commencer j'ai eu un petit quelque chose de bizarre là-dessous, du côté gauche.

(Elle indique la pochette de sa blouse marine.)

GERMAINE. — Tu vois bien...

HÉLÈNE. — Je vois bien que j'ai beau m'ausculter... je ne sens plus rien... mais rien du tout... absolument rien...

GERMAINE. — Tu as une façon de prendre cela ; si c'était moi...

HÉLÈNE. — Je te crois sans peine... Si c'était toi, cela ne se passerait pas comme cela...

GERMAINE, *convaincue.* — Ah ! non !

HÉLÈNE. — Ce qui prouve, encore une fois, que toi tu aimes... tandis que moi j'affectionne, ce qui n'a pas du tout le même sens...

GERMAINE. — Hélène ! ma petite Hélène, ce mot-là est trop subtil pour ne pas cacher un sentiment...

HÉLÈNE. — Rien du tout... c'est pas un sentiment... c'est de la grammaire...

GERMAINE. — Ta raillerie sonne faux, ma chérie...

HÉLÈNE. — Tu n'y connais rien du tout : j'ai été à l'école ce matin seulement, je ne sais pas encore très bien ma leçon. (*Geste de Germaine coupé net par Hélène qui continue.*) Ah ! puis en voilà assez n'est-ce pas ?... Parlons d'autre chose... de plus sérieux (*Hélène prend Germaine par la taille et confidentiellement.*) Ma petite Germaine, je suis curieuse, raconte-moi une petite histoire...

GERMAINE. — Quoi ?

HÉLÈNE. — Dis-moi comme cela t'est venu de l'aimer.

GERMAINE, *confuse.* — Ah bien... je ne sais pas, moi...

HÉLÈNE. — Mais si... tu sais très bien.

GERMAINE. — Mais non.

HÉLÈNE. — Allons, voyons, ne te défends pas, tu me dois bien ça... en confidence... Tu sais : les braves dames qui organisent des mariages... on leur fait toujours un cadeau... je t'ai donné un fiancé... je réclame ma petite commission...

GERMAINE. — Mais cela me gêne beaucoup.

HÉLÈNE. — Brou ! je ne le raconterai à personne.

GERMAINE. — Eh bien ! écoute, voilà...

HÉLÈNE. — Ah !

GERMAINE. — C'était ici, l'an passé, un jour où tu étais partie à la pêche...

HÉLÈNE, *à part.* — Qui va à la pêche perd sa place.

GERMAINE. — Qu'est-ce que tu dis ?

HÉLÈNE. — Rien... rien... je t'écoute...

GERMAINE. — Nous sommes allés au-devant de toi... dans le bateau du vieux Le Gall... avec ta mère et... et... et... Pierre. Il nous racontait... des choses qu'il avait vues... qu'il avait faites... Dixmude, l'Yser, un combat entre torpilleurs français et allemands devant Ostende... une bataille où il était...

HÉLÈNE. — Oui, je sais... ils ont coulé un destroyer allemand ce jour-là.

GERMAINE. — Il nous parlait de ses marins, de ses camarades avec des mots qui étaient si beaux, si simples... Il nous disait les patrouilles, la nuit, sur la mer, à la recherche des bateaux ennemis qui ne sortent pour ainsi dire jamais... et cette vie qu'ils mènent tous, cette vie de labeur, de souffrances, de périls dont personne ne parle, que personne ne connaît, ce perpétuel sacrifice des cent mille marins de France errant sur les Océans...

HÉLÈNE. — Les mêmes mots que tu disais ce matin....

GERMAINE, *très grave et avec exaltation.* — Oui... ce sont ceux dont il se servait ce jour-là... Ils sont restés gravés en moi pour toujours... Et il nous récitait l'ordre du jour, cet ordre magnifique dont je n'ai pas oublié une syllabe, l'ordre du ministre de la Marine aux Marins de France : « Aucune troupe d'élite à aucune époque, n'a fait ce qu'ils ont fait comme somme de bravoure et de longue endurance. »

HÉLÈNE, *la regardant émue.* — Comme tu l'aimes !

GERMAINE, *sans entendre.* — Alors, à un moment, il y a eu quelque chose qui n'allait pas, la mer, le vent, une voile, enfin une affaire de marine, je ne sais pas quoi, moi... c'était dangereux... le bateau s'est couché dans une vague... Le vieux Le Gall s'affolait... Pierre a pris lui-même le gouvernail, il a commandé, manœuvré... Tout s'est arrangé tout de suite.... Et il était si mâle, si beau, il avait une telle flamme dans les yeux... que... que... j'ai compris que je l'aimais pour toute ma vie !...

(Hélène s'est détournée doucement ; elle a tiré son mouchoir de la pochette de sa blouse et s'essuie rapidement les yeux en se cachant.)

GERMAINE, *vivement.* — Hélène ! tu pleures ?

HÉLÈNE, *gouailleuse.* — Moi ? où as-tu vu cela ?... Je me mouche... Je n'ai plus le droit de me moucher maintenant ?

(Elle replace nerveusement son mouchoir dans la pochette de sa blouse et feint de l'arranger coquettement.)

GERMAINE. — Si... mais...

HÉLÈNE. — Mais quoi ? (*Une cloche sonne. Mouvement de satisfaction joyeuse.*) Sapristi de sapristi ! Mais c'est le chocolat cela.

GERMAINE, *dédaigneuse.* — Oh ! bah !

HÉLÈNE. — Ah ! mais halte-là !... je mourais déjà de faim il y a une demi-heure... je continue... je continue même davantage... Je n'aurais jamais cru que cela creusait autant, une transmission de fiancé... Allez ! allez ! en route, toi !... tu continueras ton récit à table entre un bol et une tartine...

GERMAINE. — Je t'assure que je n'ai pas faim.

HÉLÈNE. — Oui, l'amour et l'eau claire, on connaît... Egoïste, va !... Mais j'ai un estomac moi... et je le soigne sans que cela n'empêche de parler...

(Elle prend Germaine par le bras et la conduit de force vers le fond.)

GERMAINE, *entraînée.* — Au moins tu ne vas pas dire à tout le monde...

HÉLÈNE. — Non, je vais me gêner, peut-être ?

GERMAINE. — Mais, je ne te permets pas...

HÉLÈNE. — Mais je ne me fiche pas mal de ta permission !...

GERMAINE, *essayant de la retenir.* — Cependant...

HÉLÈNE. — Est-ce moi que ai tout remis d'aplomb, oui ou non ?

GERMAINE. — Evidemment...

HÉLÈNE. — Eh bien alors, j'ai des droits d'auteur, et j'en use.

GERMAINE. — Mais...

HÉLÈNE. — Un mot de plus et j'en abuse... de gré ou de force.

(Elle entraîne Germaine.)

GERMAINE. — Encore faudrait-il que Pierre fût...

HÉLÈNE. — Prévenu ? Je lui écrirai... la poste est là pour ça... t'en occupe pas !

GERMAINE. — Non... consentant...

HÉLÈNE. — Mais il le sera... Il l'est déjà sans rien savoir... Mon Dieu, que tu es donc contrariante !... On mange sans nous pendant que tu discutes...

GERMAINE. — Encore...

HÉLÈNE. — Rien du tout... Et puis en voilà assez n'est-ce pas ? Allez, ouste, mauvaise troupe !

(Elle saisit Germaine par la taille, ouvre une porte et la force à passer la première en criant à la cantonade.)

HÉLÈNE. — Demandez l'Echo de la Plage ! Dépêches officielles. Les dernières nouvelles !... Destruction d'un sous-marin boche par l'enseigne Pierre Meslier ! Fiançailles du vainqueur avec Mlle Germaine Brionne, ici présente et consentante !...

GEORGES G. TOUDOUZE.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 10 avril

SOUSCRIPTION POUR LES MAISONS CLAIRES

Concert organisé par Mlle Hervé et les « Enfants de Jeanne d'Arc », à Lamothe-Beuvron, transmis par Mlle Brenner, 468 fr. 50. — Northwerstern High School, Detroit (Mich.) (6e vers.), transmis par Mlle Lilly Lindguist, 200 fr. 10. — L'Amicale des anciennes élèves du lycée français au Caire, transmis par la présidente, Mme Haran, 500 fr. — Frère et sœur, 40 fr. — Lieutenant Moreau, 5 fr. — Colonel Cally, 20 fr. — Mme Quéric, 30 fr. — Mme Beleuvre, 5 fr. — En mémoire de leur charmante Mimie, 10 fr. — Poisson d'avril d'Odette et René, 50 fr. — Mlle Le Brun, 100 fr. — Mme Monbelet, 5 fr. — Mme Canu, 25 fr. — Mlle Pazat, 2 fr. — Une abonnée, 10 fr. — Mlle Mazeau, 5 fr. — Gueydan, secteur postal 64, 5 fr. — M. Pyol, 5 fr. — M. Frizel, 6 fr. — Chevalerie, armée d'Italie, 3 fr. 15. — Mme Laumet, 20 fr. 50. — Mme Ivemel, 20 fr. — Ch. B., 10 fr. — Cagnotte de janvier du cercle de Viétri-Bach-Hac, 50 fr. — E. L., 10 fr. — Mme Pallier, 5 fr. — M. Maury, 7 fr. — M. Raymond, 5 fr. — M. Ronstan, 10 fr. — M. Grossette, 4 fr. 25. — M. J. Guine, 55 fr. — Deux petits enfants de Dakar, 100 fr. — M. Coutures, 100 fr. — Une Pépée inquiète de sa Mémée, 25 fr. — Une Valentinoise, 10 fr. — Mme Lagneau, 50 fr. — Mme Paul Sauzier, 20 fr. — Marguerite, en souvenir d'une mère adorée, 25 fr. — Marie-Jeanne pour sauvegarder son fiancé, 25 fr. — Mme Angistron, 20 fr. — Mme Picard-Destelan, 10 fr. — M. Lacouture, 2 fr. — Sergent Moulinier, 5 fr. — Mlle -aillebois, 5 fr. — Mlle Noirot (envoi mensuel), 5 fr. — M. Cornu, 25 fr. — Maîtresses et élèves de l'école place Belle-Croix, 20 fr. — M. Decler, 38 fr. — M. Moyer (envoi mensuel), 10 fr. — Chef d'escadron Richomme (envoi mensuel), 25 fr. — Un obscur sapeur de la classe 15, 5 fr. — Yvonne et André, 10 fr. — Mme Alliot, 20 fr. — Mme Esser 41 fr. — Mme Passet, 20 fr. — Mme Parrot, 5 fr. — Mme Marfille, 20 fr. — M. Bœufgras, instituteur soldat, 5 fr. — En souvenir du sergent Marguerite, 5 fr. — Anonyme, 25 fr. — Mme Del Mar, 55 fr. 25. — Une Bretonne, 3 fr. — Mlle Petit, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Transmis par le *Figaro* (Anonyme), 5 fr. — M. H. Sontoul, 25 fr. — B. D. E., Lyon, 5 fr. — Mlle Hénard, 5 fr. — Une exilée, 2 fr. — M. Chilliard, 10 fr. — Mme Cordier, 10 fr. — Anonyme, Angoulême, 40 fr. — Mme Blache, 20 fr. — M. Samazeuilh, 10 fr. — P. T. T., Honfleur, 5 fr. — C. L., 5 fr. — Don du capitaine Oswald Dallas, 50 fr. — Mme Pouron, 5 fr. — Gaby et Sarah, 10 fr. — Une vieille lectrice de notre oncle Sarcey, 5 fr. — Lilette, 5 fr. — La mère d'un artilleur du 102e, 5 f. — Mme Phillips, 16 f. — M. Hochn, 25 fr. — Mme Favier, 10 fr. — Suzette, 20 ans, 100 fr. — Subventions, 241 fr. 60.

Total général : 436.142 fr. 70.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du n° 9 du 15 avril

Contes et Chansons populaires de la Normandie.

Conférence par M. Jean Richepin.

5 morceaux de musique.

Le Lyrisme prophétique : La Poésie de mon pays.

Conférence par Mlle Hélène Vacaresco.

Carthage romaine.

Conférence par M. Louis Bertrand.

Les 24 Nos de l'année scolaire : 12 francs.

Le No : 60 centimes.

L'abonnement aux deux Revues *Les Annales* et le *Journal de l'Université*, prix de faveur : 24 francs.

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 20 francs pour un an, 10 fr. 50 pour six mois (Etranger : 25 francs et 13 francs).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 50 centimes qu'il y a de mois à courir.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de franc

BUREAUX : 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 12 avril 1918.

Nous retrouvons la **Bourse de Paris** dans les mêmes conditions de calme et de fermeté qu'il y a huit jours.

La Bourse suit avec attention les nouvelles du front franco-britannique et est convaincue que la marche des germano-austro-bulgaro-turco-boches vers la mer est vouée à l'insuccès, malgré la multiplicité des procédés barbares employés par eux. La tuerie à longue portée de femmes et de nouveau-nés soulève le dégoût et la haine et n'a aucun reflexe sur le sang-froid général.

S'il fallait un criterium de la confiance du public, on le trouverait dans la hausse de notre **3 o/o Perpétuel**, qui de 57 fr. 25 au lendemain de son coupon trimestriel est passé par bonds successifs à 50 fr. 35.

Il est clair que notre fonds d'Etat type était déprécié d'une façon exagérée qui justifiait largement cette reprise des cours.

C'est le cas, d'ailleurs, de beaucoup de valeurs à revenu fixe, voire de valeurs industrielles, dont le tassement tient surtout à la pénurie de demandes depuis quelques mois. Il semble qu'on arrive à la fin du stade de cette stagnation des affaires. En tout cas, les demandes si raréfiées depuis quelque temps prennent plus de volume, sous l'intérêt que présentent les cours actuels.

Notre **Rente 4 o/o** passe de 68 fr. 95 à 69 francs pour la libérée et de 69 fr. à 69 fr. 05 pour la non libérée.

L'**Extérieure d'Espagne**, toujours recherchée par l'arbitrage madrilène, gagne deux points à 129 fr. 20, après avoir détaché son coupon trimestriel.

Les **Fonds Russes** ont une légère nuance d'amélioration dans leur ensemble. Cependant, contrairement à ce qui s'était passé jusqu'ici, les coupons des fonds russes à l'échéance d'avril n'ont pas été détachés à la cote. Comme on le sait, les fonds destinés au paiement de ces coupons sont à la disposition du Ministre des Finances, mais ce paiement reste subordonné à une décision du Parlement, que l'on espère prochaine.

Rien de bien particulier à signaler dans le groupe des Etablissements de Crédit. Pour les banques dont l'exercice s'est clos le 31 décembre 1917, c'est actuellement la période des assemblées générales ; celles prochaines du **Crédit Lyonnais** et du **Comptoir National d'Escompte** sont appelées à maintenir les dividendes à 40 francs et 30 francs respectivement.

Nos **Chemins de fer** sont calmes mais fermes : le relèvement général des tarifs, dont nous avons parlé, sera appliqué à partir du 15 avril.

Les **Valeurs de navigation** paraissent vouloir reprendre plus d'animation.

On note, en clôture un certain raffermissement des **Valeurs métallurgiques**.

Tranchant sur l'ensemble, le **Rio-Tinto** a été vigoureusement poussé de 1.810 francs à 1.845 francs, malgré la réduction du dividende à 90 sh. contre 95 sh. précédemment. A l'assemblée qui s'est tenue le 10 avril à Londres, le président a déclaré que les bénéfices étaient défavorablement affectés par la hausse des frais de production, la difficulté d'approvisionnement et la hausse du change espagnol. Le conseil estime que la Société maintiendra sa position sur les marchés mondiaux quand la guerre sera terminée et qu'alors les actionnaires pourront envisager le retour aux conditions anciennes et prospères de la Compagnie.

Electricité de Limoges. — Ainsi que nous l'avons annoncé, les actionnaires de cette société, doivent se réunir le 25 avril en assemblée générale annuelle.

Les comptes de l'exercice 1917 qui leur seront soumis et sur lesquels nous reviendrons, se soldent par un bénéfice net à peu près exactement égal à celui du précédent exercice.

En conséquence, le conseil d'administration proposera de maintenir le dividende à 6 francs par action ordinaire ou privilégiée.

Il est à noter que les produits bruts de l'exercice écoulé ont été sensiblement plus élevés, mais l'augmentation du prix du charbon et des matières premières a eu sa répercussion sur le résultat final de l'exercice. Dès que les choses seront revenues à l'état normal, les bénéfices se ressentiront de la progression régulière des recettes brutes.

Phosphates Tunisiens. — Cette société, comme nous l'avons dit, porte actuellement son capital de 9.750.000 francs à 20 millions.

Les 82.000 actions nouvelles de 125 francs sont émises au pair du 10 avril au 10 mai, jouissance du 1er juillet 1918.

Les actionnaires actuels ont un droit de préférence à la souscription à raison d'une action nouvelle pour une ancienne.

Les droits des actionnaires mobilisés ou retenus dans les pays envahis seront réservés.

L'insertion stipulée par la loi a paru dans le *Bulletin des Annonces légales obligatoires* du 1er avril.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

LES TISSUS SONT CHERS

aussi l'étroitesse des robes, est-elle revenue à « l'entrave » comme en 1914 (mais celle-ci se produit au genou au lieu d'être placée en bas). Il faut donc un métrage si réduit que cela s'équilibre. Profitons-en donc pour choisir parmi les magnifiques Hautes Nouveautés, inusables, indéformables : la *Gabardine veloutée Négotin* ; l'*Armure Razolines* ; le *Covercoat Benta* ; le *Tailleur Nevolen*, superbes lainages riches, pratiques, habillant parfaitement. Quand la température sera plus chaude, le *Voile laine et soie Tulcea*, une nouveauté adorable, réalisera des toilettes toutes délicieuses. La Compagnie des Indes, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, Paris en détient la propriété exclusive.

J'ai dit l'autre jour que, du désir d'augmenter la fraîcheur de notre visage, était né l'usage des crèmes de beauté. Eh bien, chères amies, je ne vous surprendrai pas je pense, en vous disant aujourd'hui que c'est de ce même désir qu'est né

L'USAGE DE LA POUDRE DE RIZ

usage contre lequel certains esprits récriminent bien à tort. Il est vrai qu'il est des poudres de riz défectueuses dont il est sage, en effet, de s'abstenir, mais il en est d'autres qui méritent tous nos suffrages. C'est le cas du Duvet de Ninon, invisible et très adhérent, qui communique à la peau une blancheur diaphane, la rafraîchit et la protège contre toutes les intempéries. Demandez-la à la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Et puisque je viens de parler de crèmes de beauté je m'en voudrais d'oublier de citer

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE SIMON

Cette crème unique pour les soins du visage affine, blanchit et veloute délicieusement la peau qui prend une délicatesse et une fraîcheur exquise. Ajouterai-je que le savon Simon employé pour la toilette quotidienne, est le complément de ce précieux talisman

FURETTE

LE SAGE EST LE MÉDECIN DE SOI-MÊME

Il ne faut pas confondre sagesse avec science. Point n'est besoin d'un bien gros bagage de connaissances pour être un sage ; la sagesse n'exige, en effet, rien de plus qu'un peu de bon sens appliqué aux quelques notions d'ordre général que l'on a pu acquérir.

Ainsi, en ce qui concerne la santé, vous savez tous, n'est-ce pas, que le sang et les nerfs sont les deux facteurs de l'équilibre physique. Le bon sens le plus élémentaire vous fera donc comprendre que lorsque l'équilibre physique est compromis, c'est que, pour une cause quelconque, votre sang et vos nerfs se sont affaiblis.

Cet affaiblissement se manifeste à ses débuts par différents malaises que l'on néglige trop souvent ; tels sont, par exemple, les maux de tête, le manque d'appétit, les maux d'estomac, les mauvaises digestions, les insomnies.

Si vous êtes sujets à ces malaises, ne les laissez pas se répéter, car ils ne tarderaient pas à évoluer en maladies bien caractérisées. Dès que vous les ressentez, combattez-les à l'aide de Pilules Pink qui, en rendant à votre sang sa richesse amoindrie et en tonifiant votre système nerveux, les feront disparaître en peu de temps et vous mettront, par suite, à l'abri de toutes complications.

Je vous dirai même pour terminer que faire périodiquement — notamment aux changements de saison — une cure de Pilules Pink, que l'on trouve dans toutes les pharmacies, au prix de 3 fr. 50 la boîte (plus 0 fr. 40 de timbre-taxe par boîte), est une précaution dont se trouvent toujours fort bien ceux qui la prennent.

FRÈRE JACQUES

BOITE AUX LETTRES

Cousine S. J. — Vous retarderez la décoloration de vos cheveux et détruirez vos pellicules, cause de leur chute, en vous lotionnant avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella. Méfiez-vous des contrefaçons et demandez-le à l'administrateur de ces produits : E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

Perce-Neige. — Il n'existe pas de journal spécial pour cela, voyez les Petites Annonces des journaux quotidiens.

Dick bien-aimé. — 1° Le Causeur Anglais, 29, rue de Bellefond. 2° Frottez-les de temps en temps avec un citron ou faites-les tremper dans de l'eau dans laquelle vous aurez fait dissoudre de l'alun en poudre. 3° Ce film a été fait en 1914, et je crois, en effet, que l'acteur en question vit toujours.

Henriette de F. — Les docteurs recommandent, en effet, le Savon Barkett pour embellir le teint, pour les épidermes sensibles, et la peau des bébés, si délicate.

Mlle Beaudinet. — Mettez des annonces dans le *Figaro*, l'*Echo de Paris*, le *Temps*. Si j'entends parler d'une place pouvant vous convenir, je penserai à vous. Toute réponse par lettre doit être accompagnée d'un timbre.

Allô ! allô ! un téléphoniste d'Orient. — On la souhaite le 26 octobre.

P. de G. — Il ne nous appartient pas de vous répondre à ce sujet, faites votre réclamation au ministère si vous la croyez fondée.

Un chef. — Adressez-vous à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière de ma part. Cette maison forme des teneurs de livres, caissiers et caissières, comptables, correspondanciers, sténo-dactylographes, vendeurs et vendeuses, représentants et voyageurs de commerce. Demandez du reste la brochure « Situations » envoyée franco.

Azisa. — 1° Après vos ablutions, lotionnez-vous à l'eau de Cologne, et lavez-vous toujours à l'eau tiède et au savon à l'ichtyol. 2° Soignez le bon fonctionnement de votre estomac, de votre intestin, et veillez à la circulation du sang.

FURETTE.

ENTRE NOUS

LES·ANNALES



VOYAGES DE PAQUES

— On était mieux à Paris !...

Dessin de J. BASTÉ

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.

nnonces: SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

8 Avril 1918 **Le N° 30 Centimes**

POSTICHES HERMOSA CHEVEUX EN GROS
Conditions exceptionnelles sur tous modèles cheveux, tous travaux et réparations. *Fourniture directe de fabrique.*
Catal. fco. HERMOSA. Fabt, 24, *Bd Strasbourg, Paris.*

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 4 fr. et 6 fr. fco. *Phie DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. *Notice gratis.*
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

SAVONNERIE M. FOURNIER & Cie
99, rue Paradis, MARSEILLE

SAVON 72 % extra pur	Colis postal de 10 k. brut 35 fr. Caisse 50 k. 163 fr. Caisse 100 k. 325 fr.
Sav. ménage non silicaté	Colis postal de 10 k. brut 26 fr. Caisse 50 k. 116 fr. Caisse 100 k. 230 fr.

Livraison immédiate franco contre remboursement

GARDEZ vos VILAINS CHEVEUX GRIS
PLUTOT QUE D'EMPLOYER DES TEINTURES QUI VOUS DONNENT DES NUANCES AUSSI LAIDES QUE VARIÉES!
MAIS SI VOUS DESIREZ RECOUVRER LA COULEUR FRANCHE ET NATURELLE DE VOTRE CHEVELURE EMPLOYEZ LE
RENOVATEUR ROBINET
LIQUIDE SPÉCIAL POUR CHAQUE NUANCE DU BLOND AU NOIR
ABSOLUMENT INOFFENSIF
Dix Médailles et Diplômes d'Honneur.
FRANCE Petit Modèle 6fr Grand 10fr Envoi Discret
ROBINET, 17, Rue Croix-des-Petits-Champs PARIS

SCOLIOSE
Mauvaises attitudes — Saillie des omoplates. Difformités du buste.
• CORSETS RÉFORMATEURS ET DISSIMULANTS •
Modèles perfectionnés.
ÉTABLts CLAVERIE, 234, Faub. St-Martin, PARIS (Métro : Louis-Blanc)

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANEMIE
CHLOROSE
etc., etc.

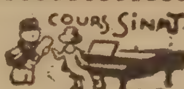
EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le "*Clétéa*" eau de mélisse et de menthe.
3° La Signature *St Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.
Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de *12 fr.* *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*
MAISON FONDÉE EN 1872

RHUMATISANTS ET GOUTTEUX
Guérissez-vous avec la VÉRITABLE POUDRE
PISTOIA PLANCHE
sans colchique, ni plante vénéneuse.
Envoi d'une Boîte de 30 doses avec Brochure explicative contre 3f15 adressés à P. PLANCHE, Phien à Marseille.



Pour devenir Parfait Pianiste. — Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE
agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. DIÉMER, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement.
Camille ERLANGER,
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris.
Cours tous degrés, préparation Professorat, Diplômes, Violon, Solfège, Chant par correspondance.
Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT, 6 Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza
Aspirine
"USINES du RHÔNE"
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

CONSTIPATION
radicalement guérie par la
PILULE CLERAMBOURG
Remède infaillible connu depuis 1598.
22 pilules 0.75 tes phies, Echanton gratuit. 4, rue Tarbé, Paris.

BOUILLON FOURNIER BOUILLON
Dépôt Central, 131, Rue Sainte - Marseille

SAVON DE MÉNAGE. Postal 10 kil. 27 fr. franco votre gare, contre rembt. FLOTTE Aîné, Savonnerie à Salon (B.-d-R.

LA **ROSEE BORDELAISE** remplace le **VIN**
5 fr. pour 120 litres. Franco 6 fr. Flacon d'essai, franco domic. 1.50
RESTIAUX, 111, Rue Saint-Antoine, PARIS.
Seule Maison n'ayant pas augmenté ses prix depuis 1909.

POULES
Lapins, poussins, œufs à couver, couveuses artificielles. ALIMENTATION des POULES, CHIENS, BÉTAIL, CHEVAUX, PORCS.
A. ROBIN, 13, r. Lafayette, PARIS.

Avec le Shampoo Sec Sekera, nettoyez vos cheveux pendant le sommeil.

Le Shampoo Sec Sekera permet d'enlever toutes les impuretés des cheveux sans aucun ennui, son emploi est d'une extrême simplicité. Le soir, mettez la poudre avec un tampon d'ouate, puis arrangez la chevelure suivant l'habitude.

Le lendemain matin après avoir passé la brosse pendant deux minutes, les pellicules, les poussières et le gras auront disparu et les cheveux seront redevenus propres, brillants et flous.

Le secret du Sekera est qu'une partie absorbe les impuretés, et que l'autre, formée de cristaux de formes différentes coulant comme du sable, entraine les corps étrangers nuisibles à la beauté des cheveux.

Le Shampoo Sec Sekera ne change en rien la nuance des cheveux, même si elle est artificielle, n'abime pas les ondulations et évite tous les désagréments des shampooing humides, tels que : rhumes, maux de gorge, rhumatismes, etc...

Un shampooing ne revient guère qu'à 15 centimes.

Le Shampoo Sec Sekera est vendu 30 centimes le sachet pour 3 ou 4 shampooing complets, ou 2 fr. 50 la boite pour 20 à 40 shampooing, dans tous les Grands Magasins, Parfumeries, Pharmacies, et chez Scott, 38, rue du Mont-Thabor, Paris. Franco contre mandat ou timbres. — On demande des agents.

SITUATIONS
pour Jeunes-Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, 53 — PARIS

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLEINE du Dr Jammes,**
qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.
PRIX : 5 fr. dans les pharmacies. (Impôt compris).



Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flacon : 5f50 (mandat ou timbres). *Envoi discr.*
G. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, Paris

HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE — PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque : " ARISTIDE LE JUSTE "
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)

SAVON de MÉNAGE, postal 10 kil. 27 fr. franco votre gare. Contre remboursement Edmond AUGUSTE, Savonnerie à Salon (B.-d.-R.)

HYPNOTISME. Cours complet illust., 5f, fco. Suard, édit., Vincennes. Notice détaillée, 0f25.

PRODUITS DE GASCOGNE, sélectionnés. Pâtes porc, foies gras truffés, galantines, etc. — Madame Pellison Baudoin. — Condom (Gers). — Prix-courants sur demande.

LE **SAVON AMIRAL** à base d'extrait de FIEL SPÉCIAL fait
MAIGRIR
la partie du corps savonnée, sans altérer ni la santé, ni l'épiderme.
La boîte de 2 pains 10 fr. Envoi franco en France contre mandat, (Étranger 11 f.) Brochure envoyée discrètement et franco sur demande.
SAVONNERIE AMIRAL, 39, rue Lafayette, Paris.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3f. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

Faites tout vous-même!
"Le Travail chez soi" vous dira comment.
Tirez parti de votre travail!
"Le Travail chez soi" vous dira comment.

Le Travail chez soi et L'Art d'en tirer parti

Revue Mensuelle des Travaux manuels et d'agrément (Amateurs, Professionnels et Apprentis) et des moyens d'en tirer plaisir, bien-être et profit par la vulgarisation des recettes rationnelles, procédés nouveaux, tours de main expérimentés et des Méthodes modernes de Travail (chez soi et au dehors), de Publicité et de Vente (Technique des Affaires). Abonnement 12 fr. par an. Un no spécimen de 44 pages illustrées (32 cent. de haut et 25 de large, sur 3 colonnes. Plus de 12.000 lignes d'idées pratiques et lucratives) franco, par retour du courrier, contre 1 franc (à déduire du prix de l'abonnement) en mandat ou timbres à Quignon, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (XIVe). L'abonnement d'un an est entièrement remboursé par 120 mots gratuits aux petites annonces (25 lignes env.).

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN, 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1818. — 28 AVRIL 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN, 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



NOS COLLABORATEURS : LE POETE FRANÇOIS FABIÉ

AUTEUR DU « RETOUR DE LINOU », A LA VALETTE-DU-VAR

(Phot. J. Ferrero, Toulon)

La Femme et le Foyer



Robe de toile de soie à gros grain d'un bleu sombre. La jupe plate devant et derrière est élargie de côté par des petits volants froncés.



Blouse de voile blanc coupée de bandes de voile bleu. Cette blouse formant basque devant est rentrée derrière dans la ceinture. — Blouse d'organdi mauve garnie de petits volants tuyautés aux poignets, au col et de chaque côté du devant.



Robe de crêpon de laine, teinte ficelle. Le bas est plissé à plis plats. Col brodé du même ton, gilet de piqué blanc.

LES MODES SEYANTES

Jamais la mode n'a paru plus jeune, avec une robe droite, ni trop flottante ni trop étroite, laissant les lignes imprécises et la taille souple; toutes les femmes ont l'air d'avoir vingt ans. C'est certes la raison qui fait que, malgré les tentatives des couturiers, pour nous faire revenir à la robe drapée et pour nous faire reprendre goût au pouf et au retroussis, nous restons fidèles à la robe-chemise dont la simplicité est si bien en harmonie avec la vie que nous menons actuellement. Naturellement, on croise bien de temps à autre des femmes habillées d'une façon risible, mais on ne pourra jamais empêcher les fautes de goût. Il n'y a pas de mode qui puisse convenir à tout le monde. Savoir bien s'habiller, c'est choisir dans la mode ce qui peut convenir à son âge, à sa silhouette et au milieu dans lequel on vit. Il n'y a pas non plus de mode entièrement laide; à la vérité, la mode est presque toujours charmante, portée par le mannequin souple, à la démarche onduleuse, aux gestes harmonieux qui est chargée de la lancer. Mais la même robe recopiée et tarabiscotée par une petite couturière qui tente ses clientes avec le modèle de chez X..., et veut les habiller comme l'élégante Mlle Y..., est parfaitement ridicule; certaines formes sont faites pour certaines silhouettes, de même que certains coloris sont faits pour être vus dans certains cadres; chacune doit prendre dans la mode ce qui lui convient et c'est l'erreur de beaucoup de gens de condamner telle robe ou tel chapeau parce qu'ils ne conviennent pas à leur genre. Une forme nouvelle surprend toujours, il lui faut trois mois, même six, quelquefois, plus pour devenir vraiment à la mode, c'est le moment du reste où en général les femmes élégantes n'en veulent plus entendre parler.

On a beaucoup médit de la robe étroite. De quels méfaits ne l'accusait-on pas ? et pourtant, nous l'avons délaissée trois ans et nous y voici revenues. Sur certaines femmes elle est d'un chic inouï; seulement dès qu'on n'a plus une taille de mannequin, qu'on a des hanches rondes et une poitrine un peu dessinée, la même robe est impossible à porter si on s'en tient au modèle strict du couturier. Un crevé ici, quelques fronces là, des plis bien distribués gardent la silhouette à la mode et pourtant permettent d'adapter la robe à la taille de la cliente. Ce qu'il faut, ce n'est pas faire de longues recherches pour savoir quelle robe choisir cette saison, c'est compléter l'éducation de son goût. Après cela, tout naturellement, on peut trouver ce qui dans chaque mode peut vous convenir, sans commettre les erreurs ridicules qui servent de thèmes aux caricaturistes.

SIMONNE B...

Plusieurs lectrices ayant de grandes fillettes de 14 à 15 ans, demandent comment il faut les coiffer. Mères et filles aiment également la coiffure à la Jeanne d'Arc avec les cheveux coupés sur le cou; mais elles ne savent point jusqu'à quel âge il convient de se coiffer ainsi, et quelle coiffure de transition adopter entre cette coiffure à l'enfant et le chignon.

Il faut évidemment un an au moins pour arriver à avoir un chignon; mais celui-ci n'est pas visible dans la plupart des coiffures et n'est nullement nécessaire actuellement où la mode exige que la tête garde un volume raisonnable.

On peut disposer agréablement les cheveux courts, en partageant la chevelure par une raie longitudinale, en ramenant les cheveux en touffes sur les oreilles, tant qu'ils sont courts on les boucle ou on les roule; plus tard, on les natte et on les attache par deux fourches d'écaille sur les oreilles. Une autre manière, consiste à mettre un ruban de même teinte que les cheveux, comme un bandeau grec et à fixer les cheveux sur le haut de la tête par un peigne trident.

Un léger duvet lorqu'il reste discret et ombre à peine les commissures des lèvres, donne du piquant à la physionomie; mais lorsqu'il s'accentue, il désespère celles qui en sont affligées. Il n'y a qu'un moyen efficace et inoffensif de s'en débarrasser, c'est de le lotionner à l'eau oxygénée et de l'arracher avec une fine pince à épiler, il faut naturellement recommencer fréquemment l'opération. L'électricité est également efficace, mais le procédé est coûteux et n'est pas à la portée de tout le monde.

Coquetterie. — Je vous répète ce que j'ai déjà dit à plusieurs lectrices. Adressez-vous chez Maxim's, 19, Faubourg-Saint-Antoine, qui vous enverra son catalogue de chaussures parisiennes et élégantes et de jolies fantaisies.

SOMMAIRE



Notes de la Semaine

Le Poète de la Terre

Le Directeur des *Annales* vient de recevoir la lettre suivante :

« Les Troënes », à La Valette-du-Var, 15 avril 1918.

A M. Adolphe Brisson.

« Mon cher ami,

» Puisque vous jugez le moment venu de donner aux lecteurs des *Annales* ce « Retour de Linou », qui commençait à paraître quand la guerre éclata et en interrompit la publication, il n'est peut-être pas inutile de rappeler brièvement dans quelles circonstances ce roman fut écrit.

» Vous veniez de publier « Moulins d'autrefois », mon début — un début tardif! — dans l'idylle en prose; et cette petite « Mireille rouergate » comme quelqu'un l'appela trop flatteusement, avait reçu un favorable accueil. Le dénouement seul avait affligé les lectrices sensibles; et vous devez vous souvenir de leurs protestations...

» Pour ceux qui auraient oublié l'œuvre elle-même, ou qui sont venus depuis aux *Annales*, la voici en abrégé.

» Aline Terral — Linou — fille d'un meunier cossu, aime un petit pâtre, son voisin, Jean Garric, dit Jeantou, lequel, pour se rapprocher d'elle, se fait garçon meunier au moulin des Anguilles. Mais le père Terral, orgueilleux et violent, ayant surpris le pauvre amoureux en train de conter fleurette à sa petite amie, le chasse de sa maison et lui défend de jamais s'y représenter.

» Jeantou, désespérant d'obtenir la main de celle qu'il aime, retourne au moulin des Anguilles et se laisse enjôler par la fille de son maître, la Miou, qui revient de la ville et en rapporte des allures fort libres...

» Linou apprend la trahison et en est frappée au cœur. Le lendemain sa mère, qu'elle adore, tombe gravement malade. On la croit perdue. Affolée, la jeune fille fait vœu d'entrer au couvent si sa mère guérit. Elle est exaucée et se dispose à accomplir son vœu...

» Un instant, le repentir touchant de Jean et l'intervention du bon curé Reynès la font hésiter. Mais de nouvelles scènes pénibles provoquées par les emportements du père Terral contre elle et contre son amoureux; la conviction tous les jours plus affermie, qu'il faut que pour réparer sa faute, Jeantou épouse la Miou; enfin une vague de mysticisme passant sur cette âme délicate et endolorie, tout se réunit pour pousser Linou à tenir son serment. Sous prétexte d'une visite à une tante religieuse, elle quitte sa famille et sa maison avec l'intention bien arrêtée de ne plus les revoir...

» Cette conclusion, bien que logique, parut pénible. Un critique autorisé disait : « Linou » reviendra-t-elle? Le dénouement nous laisse » un doute, et nous souhaitons une suite à » cette œuvre charmante qu'un poète a su » écrire sans déchoir, je veux dire sans abdi- » quer le don de poésie, mais sans manquer » non plus à la vérité que le roman exige pour » être ce qu'il doit être : une représentation » de la vie. » (Firmin Roz.)

» Cette suite, vous me l'avez demandée, mon cher ami, au nom de vos lecteurs, et la voici. Puisse ma petite héroïne, chassée de son couvent, être accueillie sympathiquement par ceux et celles qui avaient tant regretté son départ! et puissent ces mêmes lecteurs songer, en lisant ce roman, qu'il fut écrit avant la guerre et que l'auteur, s'il a cru devoir, en historien fidèle, relater certains dissentiments entre de bons Français, des luttes et des querelles de clocher, est le premier à souhaiter que la terrible épreuve que nous subissons en rende le retour impossible et en abolisse même le souvenir!... »

» Affectueusement à vous, mon cher ami,

» FRANÇOIS FABIÉ. »

Tout éloge de François Fabié paraîtra superflu à nos lecteurs. Ils le connaissent de longue date. Ils ont aimé cette délicieuse idylle des *Moulins d'Autrefois*, un chef-d'œuvre de grâce et de vérité rustiques, ils l'ont aimé au point de ne pas se consoler de l'immolation de l'héroïne et d'exiger de l'auteur qu'il ajoutât de nouveaux chapitres à son récit. Depuis la guerre, Fabié leur a donné de nombreux poèmes dans lesquels il a versé sa frémissante sensibilité et qui lui attirent chaque jour d'émouvantes confidences. Nul n'est plus ardemment Français, n'endure avec plus d'angoisse les épreuves infligées à la patrie. Du fond de son ermitage provençal il suit d'un cœur inquiet mais ferme les tragiques péripéties de la guerre. Il nous interroge; il nous fait part de ses craintes qu'avive l'éloignement. « Que puis-je aller me battre, nous écrit-il. Ah si je n'avais que 50 ans!... » Il éprouve comme un remords de se reposer sous le ciel bleu, parmi la verdure et les fleurs, tandis que le sang coule, là-bas... Ce repos, il n'en jouit point. Devant la catastrophe qui déchire le monde, en face de la barbarie renaissante, du crime impuni, sa conscience et sa raison se révoltent.

Quelquefois il court se réfugier en sa province natale, au fond du vieux Rouergue qu'il a si bien chanté. Il y retrouve d'anciens souvenirs, des impressions d'enfance, cette odeur de bonne terre qui imprègne ses ouvrages et leur communique un accent si savoureux. L'auteur du *Sabotier* et de tant d'autres pages inimitables est l'ami des paysans; il est leur poète; son âme fraternelle pénètre leur âme; il les peint tels qu'ils sont, sans les idéaliser outre mesure et sans les calomnier. Sa sympathie n'exclut pas la clairvoyance. Certains de ses tableaux égalent par la profondeur du sentiment les compositions simples et graves de Millet.

Ce parfum du terroir, ce culte de la nature, ce don mystérieux de la couleur, cette grandeur souriante vous toucheront et vous charmeront dans le *Retour de Linou*. Vous y verrez aux prises plusieurs générations de paysans; les anciens, dépositaires des traditions, hostiles aux nouveautés; leurs enfants déjà mieux affranchis du préjugé ancestral, à demi conquis par l'idée moderne; les jeunes, enfin, tout-à-fait émancipés, mais un peu détachés de ce sol que bientôt (le romancier ne s'en doutait pas) ils allaient être obligés de défendre... L'heure de l'*union sacrée* n'avait pas sonné encore. Des passions, des querelles agitent le village que décrit François Fabié. Puissent, comme il en exprime l'espoir, ces désaccords ne pas survivre à nos communes douleurs!

LE BONHOMME CHRYSALE.

SUR LE FRONT

Nous avons demandé à notre brillant confrère, Paul Ginisty, mobilisé et attaché comme délégué de la presse au grand quartier général, de décrire pour les lecteurs des Annales *quelques-uns des tableaux émouvants qui défilent sous ses yeux. Il nous envoie cette lettre :*

LA PETITE VILLE

La menace étant conjurée, la ville, qui fut évacuée, va pouvoir reprendre sa vie, brusquement interrompue. Mais ses habitants se sont éparpillés, leur rentrée sera lente. Si quelques soldats ne les traversaient, les rues seraient désertes. Bien qu'il ne se soit écoulé que quelques jours, on a l'impression de maisons abandonnées depuis longtemps. Presque toutes ont leurs persiennes closes; mais, dans la hâte du départ, des précautions ont été parfois oubliées. Une fenêtre, à un second étage, est restée ouverte, et le vent agite, au dehors, un rideau. Des magasins, par contre, ne se sont pas seulement clos : ils se sont barricadés.

Soudain, sur une petite place, un entourage improvisé, formé de tonneaux reliés par des planches. Il préserverait les passants — s'il y en avait — de la chute dans un trou profond creusé par un obus. Cette manière d'abîme, évoquant un bombardement violent, dont, plus loin, nous allons retrouver d'autres traces, explique l'exode récent et le silence actuel. Les dévastations, peu apparentes à nos premiers pas dans la ville, se montrent dans leur tristesse. Dans cette rue, que nous parcourions si souvent, ce ne sont presque plus que des ruines. Nous en avons tant vu, hélas! de ces ruines! Mais il y a celles qu'on s'est pour ainsi dire, habitué à rencontrer, et celles-ci sont d'hier!

Cependant, nous nous dirigeons vers la place de l'Hôtel-de-Ville, dont la gracieuse architecture n'a heureusement pas souffert. Mais les secousses des éclatements voisins ont arrêté l'horloge, qui marque l'heure des grands ravages de la cité, naguère aimable et coquette, saignant, aujourd'hui, de ses plaies.

Là, nous apercevons quelques civils, composant comme une avant-garde de la population hésitant encore à revenir d'exil. Trois femmes poussent une voiture d'enfant, contenant les objets qu'elles avaient emportés en s'en allant. Une vieille, qui semble déjà réinstallée, est sur le pas de sa porte. Un homme s'impatiente devant la sienne : il a posé un paquet auprès de lui, et s'embrouille dans ses clefs. Quelques autres apparitions, çà et là. Dans ce sommeil de la ville, on entend le bruit des souliers sur les trottoirs.

Cependant, espacées parmi les devantures, ne montrant que leurs volets, trois boutiques ont bravement fait leur réouverture : une quincaillerie, une mercerie et — cette particularité nous a semblé jolie — une marchande de fleurs; oui, vraiment, si modeste qu'il soit, un étalage de fleurs. Pour qui? A quels improbables acheteurs s'offrent-elles? N'importe, il y a de la grâce dans ce premier sourire de la ville blessée, dans ce rappel de coquetterie, dans cette invitation, même en des heures graves, même quand le nécessaire est encore problématique, à songer à l'utilité du superflu...

De la grâce, nous en trouvons aussi près de la gare éventrée, crevée, aux charpentes de fer tordues. Deux jeunes Américaines se tiennent auprès de la barrière ouverte du passage sur la voie du chemin de fer. Elles portent, attachée au col, une corbeille. Dès que passe un camion, elles s'approchent et, d'un geste adroit et gentil, jettent aux soldats des cigarettes et des morceaux de chocolat. Nu-tête, les cheveux un peu ébouriffés par le vent, elles sont là, depuis le matin, puisant, quand les provisions des corbeilles sont épuisées, dans la réserve d'une voiture de la Croix-Rouge. Et elles accomplissent leur aimable mission avec une infatigable bonne humeur, accompagnant le menu cadeau d'un mot encourageant, prononcé avec un charmant petit accent. Ayant dû quitter les régions qui avaient été libérées, où elles s'étaient vouées à des œuvres d'assistance, elles sont elles-mêmes des réfugiées, maintenant. Mais elles n'ont pas voulu aller loin, et, ne consentant pas à rester inactives, gardant leur vaillance et leur sérénité, elles s'emploient en faveur de nos poilus.

« Ils font si simplement de grandes choses, nous dit l'une d'elles, et ils sont « si bons garçons »!

PAUL GINISTY.

LES ÉVÉNEMENTS

CZERNIN ET BURIAN. — BOLO. — LA BATAILLE DES MONTS. — LE COMMANDEMENT DES FORCES ALLIÉES.

Les événements vont si vite aujourd'hui que la chute du comte Czernin paraît déjà de l'histoire ancienne. Le « chancelier de Vienne », comme on l'appelait non sans aigreur en Allemagne, a succombé à son mensonge. Il croyait avec ses prétendues offres de paix de l'Autriche à la France jeter à terre M. Clemenceau ; et c'est le «Tigre », au contraire, qui, en quelques coups de griffes, lui a fait toucher les épaules. L'empereur Charles sort lui-même plutôt meurtri de l'aventure. C'est en vain que la *Hofburg* et le *Ballplatz* se sont efforcés de pallier l'offre impériale, de modifier cyniquement la lettre au prince Sixte de Parme, de la « camoufler », le souverain convaincu lui-même de mensonge et de manœuvre n'a trouvé rien mieux que de renvoyer le fidèle Ottokar et d'essayer de clôturer l'incident en se refusant à toute autre réponse que celle du « canon autrichien » sur le front occidental. Au fond, maître et serviteur étaient de mèche. Ils voulaient entraîner la France à des pourparlers de nature à la séparer de ses Alliés, mais ils ne savaient ni l'un ni l'autre mentir.

Aussi bien la monarchie dualiste jette aujourd'hui le masque. Entre les quatre chanceliers possibles : Hohenlohe, Andrassy, Tisza et Burian, c'est le plus germanophile qui l'emporte et prend la succession vacante. Le baron Burian est en effet un pangermaniste convaincu; l'homme lige de l'Allemagne. Il en a fait le jeu en annexant la Bosnie et l'Herzégovine. Il n'a pas besoin de masque, celui-là. Il n'est au Ballplatz que pour obéir.

Tandis que Czernin mordait la poussière et que Bolo pacha payait lui-même sa dette, s'écroulait à Vincennes au poteau d'infamie, après avoir essayé bien inutilement de prolonger son existence, de rouvrir son trop long procès, la bataille « impériale » continuait avec la même violence, le même acharnement, le même dédain de l'ennemi pour ses pertes. Il fait dire partout qu'il sacrifiera quinze cent mille hommes, s'il le faut, et de fait ses divisions fondent les unes après les autres sous le canon anglais. Hindenburg s'entête en ses méthodes d'attaques massives. Les morts ne comptent pas pour lui. Et c'est à coups d'hommes, en jetant dans la fournaise du Nord trois cent mille soldats, en amenant à la rescousse de Sixt von Arnim, de von Gallwitz et de von Below l'armée von Quast tout entière du front de l'Oise qu'il a pu déborder Neuve-Eglise et Bailleul, s'en emparer, occuper Wytschaëte et Saint-Eloi, menaçant du même coup Hazebrouck et Ypres l'héroïque.

Toutefois son effort, malgré ses coups de sonde soit à gauche, soit à droite, tendrait plutôt vers le Nord; et de fait la bataille, à l'heure où j'écris est, dans la grande bataille elle-même, devenue celle des Monts, c'est-à-dire la lutte pour la possession des élévations, déjà tant disputées dans le cours des siècles : mont des Chats, des Cats ou Catsberg dont la cote est d'environ 160 mètres; le mont Cassel, célèbre s'il en fut; le Kokerelle, les monts Rouge et Noir et le Kemmel qui s'élève au-dessus de la verte plaine flamande comme une « cyclade au-dessus de la mer Egée ». La prise de Bailleul n'apportait à l'Allemand qu'un avantage local; mais Saint-Eloi ouvre la plaine d'Ypres qui n'est qu'à quatre ou cinq kilomètres; de même l'abandon de Wytschaëte ne mettait pas en bonne posture les forces anglaises qui à l'est d'Ypres occupaient le triangle Passchendaele-Zonnebeke-Zillebeke, et le commandement en chef les a ramenées derrière le canal de l'Yser. Ce n'est pas sans amertume que nos Alliés ont évacué le théâtre de tant de combats glorieux, mais ce repli qui ne laisse d'ailleurs à l'ennemi que des champs dévastés, repérés, battus par notre artillerie, était nécessaire. Nos Alliés s'y trouvaient en flèche et sous la menace d'une trouée par le Nord qui les eût pris à revers. Tandis que derrière le canal de l'Yser ils consolident d'autant le front britannique.

Aux coups de bélier du début succèdent en ce moment, comme à Verdun, les attaques spasmodiques, tantôt à gauche, tantôt à droite.

Dans la journée du 19 avril, Hindenburg faisait un gros effort sur la ligne Givenchy-Saint-Venant et sur le canal de la Bassée. Quel secteur vise-t-il aujourd'hui? Il était d'ailleurs repoussé avec pertes, repoussé comme au débouché de la forêt d'Houthulst où les Belges lui firent six cent prisonniers. Durant ce temps, au contraire, nos propres troupes rectifiaient très heureusement leurs positions sur les deux rives de l'Avre, entre Thennes et Mailly-Renneval, atteignaient les lisières de Castel et faisaient également plus de six cents prisonniers.

A quelque chose malheur est bon, et le recul des Britanniques, sous la ruée initiale a eu cet heureux côté de rompre aux susceptibilités anglaises et de mettre aux mains du manœuvrier de Mondement et de la Fère-Champenoise le commandement suprême ; d'amener également l'amalgame des troupes alliées. Aujourd'hui, les troupes anglaises, belges, portugaises combattent coude à coude, et demain elles ouvriront leurs rangs aux soldats italiens; demain comme l'annonçait le ministre Orlando, « les drapeaux italiens flotteront en Picardie et en Flandre ».

Mais combien d'étapes n'a-t-il pas fallu pour arriver à cela?

« La bataille ne fait que commencer », s'écriait l'autre jour l'énergique Lloyd George, et l'heure était donc venue d'en confier la direction à un seul chef. C'était un gage d'unité dans l'action, le gage même de la victoire.

Le général Foch devant qui les Américains s'inclinent à leur tour montre, ainsi que l'autre énergique soldat qu'est Fayolle, une réelle confiance. « Nous pouvons, dit-il, être contents de la marche des événements. Nos réserves sont presque intactes. » Et l'on sait que l'adversaire n'a pas ménagé les siennes.

LÉON PLÉE.

Les Lettres de la Cousine



Nos Enfants

Des Chambres Claires ! des Maisons Claires !

J'en demande bien pardon à mes cousines, mais je n'écrirai pas de lettre aujourd'hui. Il n'y a pas de littérature qui vaille le bonheur d'un enfant... et nous sommes en train de travailler à ce bonheur-là !...

Je dis nous... car c'est bien la France qui a répondu à mon appel... « Au secours... » ai-je crié de toute la force de mon cœur... Et de toutes les villes, de toutes les bourgades, de tous les villages, des femmes ont répondu : « Nous voilà !... »

L'avouerai-je... j'attendais le premier courrier avec anxiété... Pourvu pensais-je que ma prière soit entendue, pourvu que nos pauvres gosses puissent partir — et je voyais leur mine pâle, leurs visages désolés — j'avais encore dans l'oreille le récit de ce soldat qui contait : « Ma femme et mes petits habitent une masure près des fortifications où y a pas de cave — alors quand l'alerte sonne, la maman tire vivement les enfants du lit — attrape les deux derniers dans les bras — court au premier abri qui se trouve à dix minutes de là, et, si on arrive en retard à cause que les enfants traînent et se font tirer par le tablier, elle entend : « N'y a plus de place... » Et le poilu ajoutait tristement : « retourner se battre, en sachant sa famille dans ce pétrin-là, ce n'est pas drôle »...

« Ils partiront vos gosses, je vous le jure » répondais-je, à celui-ci, à celle-là, à tous les autres...

Mais l'espoir et le doute dansaient un galop dans mon esprit.

Ah ! l'attente ne fut pas longue... Une dépêche datée de la Forêt-sur-Sèvre et signée Mme Boreau-Deslandes, en huit mots qui me parurent d'une éloquence souveraine disait :

« Dix chambres claires, prêtes, attendons nos enfants. »

Et chaque courrier fut une révélation d'une simplicité miraculeuse... dépêches, lettres affluèrent toutes annonçant de grandes nouvelles. Et l'on riait de plaisir à sentir tant de bontés éparses, réunies en faisceau pour la Défense de l'Enfant !

Une colonie... deux colonies... trois colonies... dix colonies... vingt colonies... ! Nous crions : « Encore une... où est celle-là ?... Vite une carte... à moi le Dictionnaire... » Manière imprévue et délicieuse d'apprendre la géographie !...

A ces offres de colonies, venaient encore s'ajouter des propositions individuelles faites dans des termes profondément émouvants.

« Je suis institutrice en retraite, ma bonne a soixante ans, nous sommes vous le voyez sur les premières marches de la vieillesse, voulez-vous nous confier une fille claire ? Nous avons un grand jardin. Ah ! que la chère petite que nous accueillerons avec affection, protège notre maison ! »

« J'habite seule une petite villa sur les coteaux de la Marne, à Thorigny, près des champs. Nous ne souffrons pas trop du manque de lait, il y a des poules qui nous donnent de bons oeufs, et un jardin rustique dans lequel des enfants peuvent jouer sans crainte. »

Une autre saisit sa plume et écrit :

« Vite deux petites filles, des plus petites si c'est possible, j'aime beaucoup les enfants, pas besoin de trousseau, gardez-le pour les autres. Mes filles veilleront sur elles; notre train de maison se borne à une petite bonne. Vie très simple, je m'occuperai moi-même de vos petites Claires et tâcherai d'en faire de braves petites femmes, et des coeurs confiants. »

Et celle-ci, avec une gravité patriarcale, écrit :

« Au foyer paternel, du fait de la guerre, cinq places sont vides.... Deux hélas! ne seront jamais plus comblées puisque, en quinze jours, Dieu pour le salut de la Patrie nous a demandé la vie de nos plus chers aimés : mon mari et notre cher benjamin. Mais nous avons la foi, et nous croyons que si vous nous faites l'honneur d'accepter notre modeste concours, du haut du ciel ils nous souriront. »

On lit toutes ces lettres le coeur serré d'émotion, car cela est doux, cela est bon, de trouver partout, dans les milieux les plus divers, cet effort généreux, cette hospitalité de l'âge d'or, ou l'on ouvre sa maison toute grande à l'inconnu, en disant : « Assieds-toi là, mon enfant... mon foyer est ton foyer... puisque tu n'as plus de foyer. »

Nous avons aujourd'hui plus de deux cents lettres... beaucoup hélas ! ne sont pas encore classées... les forces humaines ont des limites. Et cependant, je l'avoue, nous travaillons nuit et jour. Mes chères vice-présidentes : Mmes Francis Warrain, Guernieri, et les Dames du Comité : Mmes Tessier, Braine, Faron, auxquelles sont venues se joindre toute une escouade de bénévoles : Mme Pierre Brisson, Mlles Arlette et Yvonne Warrain, Françoise Brisson, Mme Francisque Sarcey, Mlle Auguez, écrivent, classent, répertorient, font des fiches, dressent des listes... préparent des itinéraires... et sont sur les dents. Le docteur Baudet, trois fois par semaine, passe ses après-midi à ausculter ce petit monde, à dicter des diagnostics et à trier méthodiquement ces enfants, car ce serait mal reconnaître la bonté et la confiance de nos cousines que de leur envoyer des malades dont elles pourraient se trouver embarrassées.

Nous dirigeons sur nos *Maisons Claires* qui sont organisées à cet effet les enfants nécessitant des soins médicaux ou une surveillance spéciale, et c'est ainsi que nous expédions cette semaine à la Maison Claire de Saint-Alvère vingt-cinq enfants.

La Maison Claire de Saint-Alvère

La Maison Claire de Saint-Alvère est située sur une hauteur dominant Bergerac, un parc plein d'ombres fraîches l'entoure et des jardins potagers livrent leurs fruits et leurs légumes avec abondance. Une large terrasse offre un abri aux cures de grand air et de soleil dont les enfants ont un grand besoin. Le lait est excellent, les poules donnent leurs œufs.

Voici, d'ailleurs, le charmant programme que nous donne la Directrice :

« Les plus grandes suivront le cours de leurs études scolaires sous la direction d'une jeune fille diplômée. Nous y ajouterons l'ouvrage manuel, des petits travaux ménagers et un peu de jardinage, ce qui inculquera à nos fillettes le goût des occupations de la campagne. Entre temps, ces enfants joueront, se promèneront et feront chaque jour quelques exercices de gymnastique suédoise. »

Nous reviendrons plus tard sur l'historique de cette nouvelle Maison.

Donnons vite aujourd'hui le nom des enfants qui, le 1er Mai, goûteront la douceur du pays de Cyrano, et les beautés champêtres de Saint-Alvère.

Alcida et Marie Michaud, 11 et 7 ans, père convoyeur B. C. M., mère 4 enfants. — Léonie et Suzanne Monteil, 11 et 6 ans, père très malade hémophytisie, mère 4 enfants. — Yvonne Ferry, 4 ans, père disparu, bataille de la Marne, mère malade. — Suzanne Baron, 11 ans, père 69e d'infanterie. — Suzaune et Juliette Faucher, 5 et 4 ans, père 69e artillerie actuellement à l'hôpital. — Geneviève et Georgette Legros, 14 et 3 ans, père de 7 enfants, mère morte pneumonie. — Alice Guichard, 4 ans, père 107e d'infanterie, sœur malade. — Adrienne Guillonet, 5 ans, père 4e tirailleur. — Germaine Hivert, 9 ans, père 307e d'infanterie. — Andrée Pradels, 10 ans, père 1er régiment de zouaves. — Jeanne Audinet, 9 ans, père mobilisé, mère 5 enfants, malade. — Hélène et Renée Toussaint, 10 et 5 ans, père 7 enfants, sinistré de bombardement. — Henriette Roux, 6 ans, père 3e artillerie coloniale, mère nourrit 3e enfant ne peut travailler. — Lucienne Mahais, 9 ans, père régiment colonial, malade. — Ida Gaglione, 9 ans, père armée italienne, mère 4 enfants. — Sylviane et Charlotte Mejean, père mort pour la Patrie, mère 5 enfants, malade de phlébite. — Juliette Ruet, 9 ans, père décédé pneumonie, mère 3 enfants. — Carmen Boulogne, 11 ans, abandonnée. — Hélène André, 5 ans, père mort pour la Patrie.

On juge quelle préparation représentent ces départs... où interviennent les questions de trousseaux, de chemins de fer, de cartes de pain, de sucre, les lettres aux parents, les rendez-vous de départ, les heures d'arrivée... Oh! non, le temps n'est pas à la littérature. Il faut aller vite, agir, créer du bonheur — et surtout avec ordre.

Par la grâce miraculeuse de nos cousines nous avons déjà :

Douze colonies de Chambres Claires (1)

Chaque colonie comporte dix enfants souvent vingt. Nous donnons ici seulement le nom des présidentes de groupe.

à Cerizay, Deux-Sèvres, Mme Boreau-Deslandes;
à Vienne (Isère), le Dr et Mme Chapuis;
à Saint-Romans (Drôme), Mme Juven;
à Saint-Rambert (Drôme), Mme Blaquière;
à Habas (Landres), Mme R. Blanc née Massis;
à Roscoff (Finistère), Mme Andrée Pasqué;
à Gareoult (Var), Mme Olivier;
à Brives (Correze), Mmes Lescure et Bouygnes;
à Montpellier (Herault), Mme Leenhardt;
à Meen (Ile-et-Vilaine), Mme Forgeoux;
à Sainte-Foy (Gironde), Mme Abel;
à Toulon (Var), Mme Laffay;

Nous n'avons pu cette semaine nous occuper que de deux colonies : celle dont le docteur et Mme Chapuis ont pris l'ardente initiative; et celle de Saint-Rambert.

Ces deux convois purent n'en former

(1) Liste arrêtée le 19 avril.

qu'un, — le même train emportant sous la haute direction de Mme Braine tous ces chers petits... Oh ! ce départ de joie, l'émotion des mamans, en pressant sur leur coeur toute cette jeunesse qui partait loin des sirènes, loin des bombes, tous ces fils et filles de soldats qui méritaient l'honneur d'être reçus dans ces familles parce que leurs pères se battaient pour la France.

Je ne répèterai point pour chaque colonie ces listes, qui pourraient, par leur répétition, paraître fastidieuses. Mais je crois, qu'il est beau de montrer l'élan inouï qui hausse les cœurs, bouleverse les conventions sociales et transporte chacun au-dessus. Ce n'était pas dix lits, que la ville offrait à Mme Chapuis, mais trente... et je garde avec une superstition sacrée cette première liste — il me semble qu'elle portera bonheur à toutes les Colonies futures de Chambres Claires. — Je trouve dans ces noms un symbole, une signification. Ils disent la foi dans l'enfance, le besoin de guérir, le plaisir d'aimer, ils disent toute la noblesse des femmes françaises. Les métiers les plus disparates : banquiers, pharmaciens, industriels, rentiers, filateurs, commissionnaires, se sont rejoints dans une pensée unique : l'enfant, et je salue respectueusement Mmes Moussier, Boyet, Vaganey François, Cretin, Merlin, Ramet, Chantelouve, Vaganey Barthelemy, Perret, Chapuis, Gaillard, Ponchon, Falcoz, Fricon, Fr. Bouvier, Parpette, Pellet, Jacquet Joseph, Claude Jacquet, Michallon, Jacquier, Charvet, Vincent, qui toutes ont apporté leur coeur à la cause qui nous émeut...

Ces listes mystérieuses disent : « Moi, je je veux un garçon de douze ans, moi une fillette de cinq ans, moi deux petites soeurs, moi un frère et une soeur », ce qui d'ailleurs est une excellente méthode... Oui, mais si vous receviez vingt listes aussi bonnes, aussi tendres, vous perdriez un peu la tête .. c'est mon cas... mais soyez tranquilles : grâce aux chères collaborations qui m'entourent, je la retrouverai.... J'implore seulement un tout petit peu de patience, car je préfère échelonner de trois jours en trois jours les départs, et que tout soit en ordre afin que les enfants partent gentils, frais, avec des trousseaux honnêtes, et que partout nos enfants soient dignes de leurs Marraines-Claires !...

La Colonie des Chambres Claires de Vienne

Denise Aubertin, 12 ans, père tué à l'ennemi. — Georges Lepinois, père 26e chasseurs, mère 3 enfants. — Georgette Linard, 11 ans, père 346e d'infanterie. — Madeleine Ponsot, 7 ans, père mort pour la Patrie. — Cécile Dabit, 12 ans, père 250e artillerie. — Julia Hardelin, 11 ans, père mort pour la Patrie. — Andrée Bisson, 7 ans, père 86e artillerie, — Marie Graff, 11 ans, père réformé pneumonie, mère décédée. — Juliette Liberge, 7 ans, père 315e d'infanterie. — Hélène Pérut, 10 ans, enfant abandonnée. — Renée, Germaine Pie, 10 et 7 ans, père ravitaillement. — Emilienne Calys, 7 ans, père mort pour la Patrie. — Georges, Charlotte, Madeleine Debut, père mort pour la Patrie, mère réfugiée. — Odette Benda, 9 ans, père 5e d'infanterie. — Lucien Clin, 12 ans, père mort pour la Patrie, mère réfugiée. — Georgette Liévard, 12 ans. père 107e d'infanterie. — Georges, Blanche, Madeleine, Charlotte Rapel, père 17e territortal, mère disparue

Ces enfants confiés à des familles se retrouveront, j'en suis sûre, en des promenades, à l'école, aux travaux des champs, La Présidente et toutes les Dames du Comité voudront, je n'en doute pas, élaborer en commun un règlement qui permettra à ces enfants de profiter *moralement, et physiquement* de leur séjour.... Je demande instamment que tous soient *occupés*, que les filles prennent le goût de la couture et des soins du ménage : le rêve serait qu'en dehors des heures de classes, ces enfants se retrouvassent de temps à autre sous un toit commun pour se livrer à des travaux utiles : jardinage, lessive, repassage, couture, raccommodage... et qu'ils prissent leurs jeux ensemble le plus souvent possible. Il ne faut pas perdre de vue que nos enfants appartiennent à la classe pauvre, qu'il faut leur donner l'idée du bonheur, le goût de la famille, mais pas l'idée du luxe, et encore moins celle du désoeuvrement. Je supplie donc toutes mes Présidentes et toutes les femmes du Comité de considérer qu'elles ont entre les mains un véritable apostolat, et que ce séjour de nos enfants sous leur toit doit avoir une influence immense sur leur vie... Il faut que ces gosses au sein des familles heureuses prennent l'habitude de l'ordre, de la propreté et de l'amour du travail...

D'avance et du fond du cœur, j'exprime ma gratitude et mon admiration à ces chères collaboratrices qui, sans s'en douter, sont en train d'accomplir une manière de petite Révolution sociale...

D'ailleurs ce que j'écris en désordre ici dans le tumulte des idées qui me viennent au coeur et à l'esprit, mes cousines me l'ont suggéré. Peut-on rêver sentiments de tolérance plus jolis que ceux exprimés dans cette lettre de Mlle Blaquière :

« Le pays étant catholique, j'aimerais recevoir des enfants élevés dans cette religion, mais qu'à cela ne tienne, petits enfants protestants ou juifs sont assurés d'être traités sur le même pied et avec les mêmes considérations que les autres. Ils ne seront pas dans nos maisons des étrangers de passage, mais des petites sœurs et des petits frères de nos enfants, et nous les garderons le temps, oui tout le temps qu'il sera nécessaire.... Ce sont les fils, les filles de nos soldats. C'est tout dire... »

Comme le docteur et Mme Chapuis, Mlle Blaquière m'avait annoncé dix lits... et puis de dépêche en dépêche, elle m'en offrit seize... et voilà comment fut composée :

La Colonie des Chambres Claires de Saint-Rambert

St-Rambert : Présidente : Mlle Blaquière ; Comité : Mme François Cognat, Augustin Miribel, Brun, Vaysse, Gauthier, Gay père, Gay fils, Franck Cognat, etc., etc.

Les heureux partants sont :

Paulette, Robert, Pierrette Cacon, 14, 9 et 3 ans, père 263e infanterie, mère 4 enfants. — Marguerite, Emilie Perrot, 11 et 8 ans, père mort pour la Patrie. — Clara, Lucienne, Yvonne Berthelon, 12, 10, 6 1/2, père prisonnier de guerre, mère malade. — Odette Lesnin, 10 ans, père prisonnier de guerre. — Pierre Cochonneau, 8 ans, père mobilisé. — Geneviève, Madeleine et Marguerite Henriquez, 11, 9 et 5 ans, père classe 88. — Odette et André Miard, 8 et 6 ans, enfants abandonnés. — Maurice Vannereau, 8 ans, père E. M. Secteur 12.

Et pour cette fois, c'est tout ce que nous avons pu mettre sur pied... Nous ferons mieux la semaine suivante... La place me manque pour énumérer cette fois la colonie de Lens-Lestang et de Saint-Romans, ils sont trop.

Mais avant de terminer ce griffonnage, je veux très simplement dire : « Merci » !... Jamais je n'ai senti comme aujourd'hui la force irrésistible de « l'Union »... Que pourrions-nous les uns et les autres livrés à nos propres moyens... presque rien... Et parce qu'une chaîne invisible nous relie, parce que chacune de nos volontés vient grandir l'effort commun, parce que chacun apporte à la machine sa part d'activité et le rayonnement de sa chaleur,.. parce qu'enfin des milliers de coeurs ne forment qu'un seul coeur, nous accomplissons le miracle le plus doux : le sauvetage de l'enfant....

L'enfant de la guerre, l'enfant de nos soldats, l'enfant de France... L'enfant à jamais sacré !

A vous qui menez ce combat-là, vous aurez mérité de la Patrie, et passionnément merci.

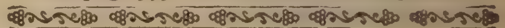
La Présidente des Maisons claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 10 avril.	436.142 fr. 70
Total de la 43e liste arrêtée le 17 avril.	7.806 fr. 10
Subventions.	60 fr. »
Total général.	44[illegible]8 fr. 80

(Voir page 355, la liste des souscripteurs.)



Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 10 du 1er mai

Le Cardinal Mercier.
Conférence par Mgr. Herscher.
La plus grande France : Il faut des spécialistes.
Conférence par M. Edouard Herriot.
La vie du colon romain d'après les mosaïques africaines.
Conférence par M. Louis Bertrand.

Cette revue dont le succès grandit chaque jour forme une lecture très attrayante, surtout en ces temps où beaucoup de jeunes filles ont dû abandonner cours ou lycées et cherchent cependant à s'instruire.

Les abonnés qui s'inscriront maintenant recevront de suite les numéros déjà parus qui contiennent les savoureuses et remarquables conférences de Jean Richepin sur les Contes et Chansons populaires des pays de France.

Ont déjà paru aussi cinq conférences de M. Herriot sur la plus grande France et je n'ai pas à rappeler l'impression sur le public de ces belles leçons dont beaucoup sont encore à publier. Enfin ont paru déjà les conférences d'Edmond Rostand, Maurice Donnay, Myriam Harry, Hélène Vacaresco.

Les 24 numéros de l'année scolaire : 12 fr. par an.

Les Problèmes créés par la Guerre(*)

Les faces diverses du problème de la paix

Dans un livre récent, l'écrivain anglais G. Wells constate que « jamais dans toute l'histoire une guerre ne fut aussi universellement impopulaire que cette guerre-ci... Tout le monde maintenant est anxieux d'en finir. » Mais, ajoute-t-il, « le monde entier n'a aucune idée de la façon de sortir de cette situation, car aucune des propositions des partis en présence ne saurait mettre fin à la lutte. »

Se basant sur « l'impossibilité d'une victoire complète d'un côté ou de l'autre », le même auteur en est réduit à renouveler la proposition d'un tribunal international pour résoudre le conflit.

Si la seule chance de paix reposait sur la création d'un tel tribunal, la durée de la guerre dépasserait celle de Troie. Mais en décomposant le problème dans ses divers éléments, il semble possible de pressentir comment il sera résolu.

Essayons donc de désagréger les éléments divers du bloc générateur de la paix.



1° *Quelles sont les causes empêchant les Allemands de proposer une paix acceptable?*

Ces causes sont d'ordre mystique et d'ordre militaire.

J'ai déjà montré que la conception mystique d'hégémonie qui amena l'Allemagne à se lancer sur le monde, faisait de la lutte actuelle une de ces guerres de religion dont la durée est toujours fort longue. Ce fut sous l'influence d'une foi semblable et dans le but d'établir aussi leur domination universelle, que les musulmans ravagèrent jadis l'Orient et l'Occident pendant plusieurs siècles.

Etant donné l'idéal de domination propagé par les historiens et les philosophes allemands depuis cinquante ans, il n'était pas difficile de prédire la guerre et le caractère de férocité qu'elle prendrait bientôt. Décrivant les futures batailles, l'auteur de ces lignes en faisait le tableau suivant : « Mêlées formidables, ignorant la pitié, et dans lesquelles des contrées entières seront méthodiquement ravagées, jusqu'à ce qu'elles ne renferment ni une maison, ni un arbre, ni un homme (1) ».

La divine mission d'hégémonie ne paraît pas d'ailleurs bien démontrée à tous les Allemands, et c'est pourquoi quelques-uns s'indignent des procédés de leurs compatriotes. Tel par exemple, le docteur Muehlom, ancien sous-directeur de l'usine Krupp, qui, révolté des méthodes de guerre allemandes, donna sa démission et se retira en Suisse. Il écrivit ensuite au chancelier de l'empire une lettre dont voici un passage mettant bien en évidence quesques-unes des difficultés de la paix.

« Depuis les premiers jours de 1917, j'ai renoncé à tout espoir en ce qui concerne les irigeants actuels de l'Allemagne. L'offre de paix sans indication des buts de guerre, la guerre sous-marine renforcée, les déportations de Belges, les destructions systématiques en France, le torpillage des navires-hôpitaux anglais, ont tellement déconsidéré les gouvernants de l'Empire que j'ai la conviction profonde qu'ils sont disqualifiés à jamais pour élaborer et conclure une entente juste et sincère. »

On a vu surabondamment, en effet, par la paix russe « sans annexions, ni indemnités », ce que valaient les promesses de l'Allemagne. Ses diplomates restent aussi incorrigibles dans leur mauvaise foi que jadis les Carthaginois avant leur disparition de l'histoire.

A côté des raisons mystiques empêchant les Allemands de proposer une paix acceptable aux peuples qu'ils prétendent dominer, se trouvent des raisons militaires dérivées de leurs succès.

Enorgueillis par ces succès, beaucoup d'Allemands restent persuadés de finir la guerre par une grande victoire. L'expérience les éclairera sur la valeur de cette conception.



2° *Comment pourront se dissiper les illusions militaires empêchant les Allemands de proposer une paix acceptable?*

La première des illusions allemandes à détruire sera celle relative à la possibilité de terminer la guerre par une victoire militaire décisive. Elle est en voie de se dissiper.

Les conditions modernes de la guerre entre peuples représentant des millions d'hommes ne sont plus du tout celles des batailles entre les petites armées de jadis qui ne pouvaient se remplacer quand elles étaient détruites.

Les tentatives répétées depuis quatre ans, aussi bien du côté allemand que du côté français, semblent prouver que la guerre, entre nations de vaillance égale, ne peut aboutir qu'à la stabilisation des armées en présence.

On peut aujourd'hui — et jusqu'au jour où des découvertes nouvelles viendront modifier encore les conditions de la lutte — considérer comme démontrée par l'expérience la loi suivante :

Quand deux armées de valeur égale ou presque égale sont en présence et que l'une attaque l'autre, il résulte des méthodes de défense actuelle que la puissance de l'offensive décroît avec sa prolongation et tend rapidement vers zéro.

La loi précédente implique que l'ennemi attaqué emploiera pour sa défense les méthodes modernes. Notre état-major les ignorait à Charleroi et c'est pourquoi nos armées furent défaites rapidement.

La stabilisation sur terre des forces en présence a été également observée sur mer. Par crainte des mines et des sous-marins, les cuirassés se sont immobilisés dans leurs ports. La guerre maritime n'a plus consisté que dans l'attaque des bâtiments de commerce par des sous-marins.

De la stabilisation des forces en présence que nous venons de constater, il résulte que des batailles ne sauraient terminer la guerre.

Les Allemands éclairés ne se font déjà plus aucune illusion sur ce point. Voici comment s'exprimait récemment un grand journal de Vienne, l'*Arbeiter Zeitung* :

« Qu'on ne s'y trompe pas ; les victoires de l'Allemagne ne contraindront jamais l'Entente à accepter une paix de violence, même si les Allemands prenaient Calais et défilaient à Paris. Oui, même si la France et l'Italie étaient obligées de capituler et que la guerre sur le continent devint impossible, il resterait toujours les Anglais, cachés dans leur île, et les Américains protégés par l'océan; ceux-ci pourraient toujours continuer la guerre sur mer, empêcher l'arrivée des matières premières et des aliments. La plus grande victoire ne saurait imposer à l'Amérique et à l'Angleterre une paix de violence. »

C'est à peu près l'opinion formulée par Scheidmann devant le Reichstag en réponse à un discours du comte Hertling :

« Admettons, disait-il, que nous nous emparions de Calais et de Paris, admettons que notre percée ait un plein succès. Sera-ce la paix ? Je réponds non, et ce qui est épouvantable, c'est précisément que la guerre continue, bien qu'on ait reconnu qu'elle ne prendra pas fin par une décision militaire. Je ne vois pas même dans le lointain, poindre le jour où nous dirons : « Nous sommes vaincus, nous acceptons vos conditions ! » Mais je ne vois pas davantage venir le jour où les Français, les Anglais et les Américains diront : « Nous ne pouvons plus rien contre l'Allemagne, nous acceptons ses conditions ! »



3° *Comment pourront se dissiper les illusions germaniques sur les avantages des conquêtes militaires.*

Nous venons de voir comment tendent déjà à s'effacer les illusions allemandes sur la possibilité d'obtenir la paix par des batailles.

Mais bien d'autres illusions devront se dissiper encore avant qu'il soit possible de traiter avec nos ennemis.

Je ne parle pas des illusions mystiques que le temps seul peut atteindre, la raison et l'expérience étant sans prise sur elles, mais de certaines conceptions spéciales à la caste militaire et aux pangermanistes sur les bénéfices des conquêtes.

J'ai eu jadis occasion de traiter ce sujet dans une étude où je montrais que les procédés de conquête et de colonisation se ramenaient à trois formes principales.

La première, d'abord pratiquée par tous les peuples, y compris les Romains, consistait à envahir un pays à main armée, piller ses trésors et s'emparer des plus vigoureux de ses habitants pour les faire travailler comme esclaves.

Les Romains finirent cependant par découvrir que ce procédé coûtait cher et rapportait peu. A l'époque de l'Empire, ils se bornèrent à gouverner les populations conquises et, en échange d'assez faibles redevances, à les protéger contre les agressions de leurs voisins.

Cette seconde méthode, encore pratiquée de nos jours, est souvent fructueuse; mais elle entraîne beaucoup de complications puisqu'il faut d'abord être prêt à défendre le pays protégé contre des agressions possibles de rivaux jaloux, puis l'administrer avec intelligence. Cette dernière opération n'est pas facile, comme le prouve la ruineuse administration de nos colonies.

La troisième méthode de conquête ébauchée jadis par les Phéniciens, et très développée par les Allemands avant la guerre, consistait à laisser aux possesseurs du pays envahi industriellement et commercialement, les dépenses de protection militaire et d'administration. Les Germains envahisseurs récoltaient ainsi les bénéfices alors que les anciens occupants gardaient pour eux tous les frais de gouvernement. Ces mêmes envahisseurs possédaient d'ailleurs, dans tous les pays fructueusement exploités, l'influence que donne partout la richesse.

Il a fallu les révélations issues de la guerre pour montrer à quel point l'invasion économique réalisée par l'Allemagne était générale et l'immensité des bénéfices retirés par elle de cette méthode d'exploitation.

Les écrivains ne voyant dans l'histoire que des phénomènes rationnels et négligeant l'action des forces mystiques qui la mènent, se deman-

---

Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 20 janv., 3 et 17 fév., 3 et 17 mars, 7 avril 1918.

(1) Psychologie politique, 1910. Page 95.

dent encore comment les Allemands ont pu renoncer à des méthodes qui les conduisaient à l'hégémonie économique du monde pour se lancer dans une guerre ruineuse. L'absurdité de cette entreprise, — toujours en se plaçant au point de vue rationnel, — apparaît plus grande encore quand on sait que le principal commerce de l'Allemagne se faisait avec la France et l'Angleterre.

L'explication d'une telle conduite devient claire, d'abord en se souvenant de l'influence prodigieuse exercée par la mystique propagande d'hégémonie, puis en n'oubliant pas que l'Allemagne est dirigée par des principes appartenant à des phases d'évolution sociale fort différentes. Elle représente, en effet, un peuple industriel gouverné par une caste militaire féodale étrangère aux nécessités économiques de l'âge moderne.

Encore imbue des conceptions d'un baron féodal du XIIe siècle, cette caste est restée persuadée que la conquête militaire des pays étrangers est aujourd'hui une aussi lucrative opération qu'elle pouvait l'être il y a plusieurs siècles.

L'erreur est évidente pour tous les économistes que n'illusionnent ni l'ambition des conquêtes, ni les idées mystiques d'hégémonie. Ils savent fort bien qu'alors même que les armées allemandes arriveraient à s'emparer de toutes les capitales du monde, le produit du commerce avec des peuples asservis, ruinés, et dont il faudrait sans cesse réprimer les révoltes, serait bien moindre qu'avant la guerre.

Quelques écrivains allemands, dont quatre années de guerre ont un peu calmé les mystiques fureurs et les ambitions du début, commencent eux-mêmes à reconnaître la justesse de ces vérités. Ils se demandent maintenant avec inquiétude si l'administration, ou même le simple protectorat des provinces conquises en Russie ne constituera pas, en dehors de révoltes et de conflits inévitables, une opération extrêmement onéreuse et de toute façon moins productive que la simple conquête économique si avancée avant la guerre.

Ces idées ne sont pas encore généralisées, mais elles se répandent de plus en plus. Un député au Reichstag se demandait récemment dans un article publié par le *Berliner Tageblatt* si vraiment l'intérêt de l'Allemagne était de s'annexer définitivement la Belgique, puisqu'au point de vue économique elle l'avait complètement conquise avant la guerre. « Anvers était déjà un port allemand. » Il concluait en disant que l'annexion de la Belgique serait plutôt une charge qu'un profit.

Il est peu d'Allemands éclairés qui ne soient convaincus aujourd'hui que la guerre aura été pour eux une très ruineuse opération. Leurs statisticiens calculent déjà que pour payer ses dettes l'Allemagne devra demander à chacun de ses habitants 45 0/0 de ses revenus. On comprend donc facilement que M. Michaëlis, ancien chancelier de l'Empire, ait pu dire en parlant de la situation de l'Allemagne après la guerre : « La misère et la pauvreté vont peser sur nous. »

Le jour où ces idées seront suffisamment répandues en Allemagne la paix sera bien proche.

4° *Pourquoi les Allemands arriveront-ils à proposer une paix acceptable.*

Quelle que soit la durée de la guerre créée par les ambitions de la caste militaire germanique, la perte des illusions sur les bénéfices produits par la guerre, puis les besoins économiques et enfin la transformation de la mentalité populaire amèneront finalement l'Allemagne à une paix tout autre que celle rêvée par les pangermanistes.

Une paix entre peuples qui n'ont pu se vaincre réciproquement n'est qu'un échange de concessions. Or il est facile de montrer que les Alliés ont déjà entre les mains autant d'éléments d'échange que l'Allemagne.

Sans doute cette dernière possède la Belgique et plusieurs départements français, mais les Alliés ferment les routes de la mer et privent par ce seul fait l'Allemagne de toutes ses anciennes relations commerciales.

Ces deux valeurs d'échange : territoires d'une part et liberté des mers de l'autre n'étant pas du même ordre ne semblent pas encore à tous les Allemands susceptibles d'une commune mesure.

La démonstration de cette commune mesure deviendra bien visible avec la preuve militaire que les ennemis en présence sont stabilisés indéfiniment et que les Alliés seuls conservent la liberté des mers.

Il résulte de cette double constatation qu'aussi longtemps que le voudront les alliés, l'Allemagne qui importait avant la guerre dix milliards de produits divers, nécessaires à son alimentation et à son industrie, verra sa vie économique entièrement arrêtée jusqu'au jour où elle se résignera aux concessions nécessaires pour obtenir la paix.

Evidemment, il sera considéré comme désastreux par les pangermanistes d'avoir dépensé cent cinquante milliards et perdu quatre ou cinq millions d'hommes pour arriver à un résultat aussi médiocre. Et c'est pourquoi l'Allemagne ne s'y résignera qu'à la dernière extrémité.

Nous devons donc encore attendre si nous ne voulons pas accepter l'état d'humiliante servitude où s'est mise la Russie à l'égard de la Germanie.

Tous les efforts de l'Allemagne au moment des négociations de paix tendront à obtenir des facilités économiques lui permettant de continuer son commerce extérieur. Que deviendrait-elle, en effet, si les pays étrangers lui refusaient les matières premières comme le coton, qu'elle ne pourrait obtenir ailleurs ?

Avant la guerre, sur les dix milliards de marchandises qu'elle exportait, l'Allemagne en vendait 58 0/0 dans les pays de l'Entente, et 67 0/0 de ses importations venaient des mêmes pays. Chez ses alliés et dans ses colonies elle n'exportait pas 13 0/0 de ses produits. Aucun d'eux ne pourrait donc remplacer les pays contre lesquels elle a entrepris une guerre dont le côté désastreux lui apparaîtra de plus en plus.

Toutes les vérités que je viens d'énumérer succinctement ne sont pas assez influentes encore pour impressionner les multitudes et devenir des mobiles de conduite. On peut les comparer à ces graines entraînées par le vent qui finissent par germer, si dur que soit le rocher sur lequel elles sont tombées.

Nous n'avons pas d'illusions à nous faire : c'est uniquement du triomphe des idées précédemment exposées que peut résulter une paix acceptable.

Il ne faut la demander maintenant ni à la destruction du militarisme qui ne pourra être détruit que par lui-même, ni à une société des nations jadis tentée inutilement et devenue actuellement une irréalisable chimère, ni à des alliances trop souvent incertaines, comme l'exemple de la Russie l'a montré, ni enfin à des victoires militaires définitives, impossibles quand des millions d'hommes de valeur égale sont en présence.

Ce que ni les armes, ni la diplomatie, ni les théories n'ont pu créer sera engendré par ces nécessités impérieuses qui de tout temps ont dominé les volontés des hommes. Un peuple ne change pas facilement les conceptions qui dirigeaient sa conduite, mais il n'est plus très sûr de leur valeur quand elles ont accumulé trop de désastres sur lui. L'Allemagne arrive à cette phase critique de l'histoire d'un peuple où, après avoir de plus en plus douté des croyances qui orientaient sa vie, il se voit obligé de les transformer.

(A suivre) GUSTAVE LE BON.

COINS DE PAGES

On ne peut se passer de la raison

En France, ou ailleurs, la raison a la direction suprême et le contrôle de toutes les actions publiques ou privées. Si elle venait à le perdre, ce serait vraiment la table rase, et le décret en deux articles, dont le premier est qu'il n'y a plus rien, le deuxième que personne n'est chargé de l'exécution du présent décret. Mais les révolutionnaires les plus intrépides n'ont jamais pris cette fantaisie au sérieux.

La preuve qu'on ne peut se passer de principes nous est fournie précisément par les anarchistes, qui se vantent d'en avoir, sans prendre garde aux contradictions où ils s'engagent. Leur histoire est celle des sceptiques, lesquels affirment leur doute avec beaucoup plus de conviction que les dogmatiques n'affirment leur certitude. En ce sens, les maximalistes qui ont supprimé les banques, Falsacappa, Pietro et le cambrioleur d'Edmond de Goncourt, s'ils compromettent la réputation des principes, leur rendent aussi un service éminent : ils démontrent, sans le faire exprès, que les principes sont indispensables, puisque eux-mêmes ne s'en peuvent point dispenser.

Il paraît bien que la plus élémentaire morale repose également sur des principes, qui procèdent de la raison. L'usage est de l'appeler alors la raison pratique, mais cette épithète n'empêche point que ce ne soit la raison.

De même qu'on ne peut fonder la morale, on ne peut la détruire qu'en invoquant des principes. Qu'on laisse les « valeurs » comme elles sont, ou qu'on les renverse à la manière de Nietzsche, c'est toujours la raison qui en décide. Soit que nous préférions nous tenir dans les étroites et anciennes limites du bien et du mal, ou les franchir, nous avons recours à ses bons offices. Sans elle, il n'y aurait même plus d'immoralité : on s'en consolerait; mais il n'y aurait plus de véritable morale, ce serait dommage. On ne voit même pas très bien comment on pourrait vivre.

Le monde est en guerre, et l'un des deux camps a pour but de guerre la victoire de certains de ces principes que, jusqu'à la veille du grand duel judiciaire, on appelait quelquefois, dédaigneusement, des rêveries. La question est donc bien posée : elle sera résolue en fait et en droit — par le jugement de Dieu.

ABEL HERMANT.

LES ÉCHOS

Partir, c'est mourir un peu...

Et rester, est-ce risquer davantage?

J'exprime le profond désir de voir les malades, les enfants et les vieillards quitter Paris. Cependant, la superficie de la capitale est assez étendue pour que le danger soit relativement assez restreint. Qu'on se livre au calcul rassurant des probabilités! Qu'on veuille bien constater ceci : un obus est souvent moins meurtrier qu'une collision, qu'une panique, qu'un éboulement.

Donc, des Parisiens sont partis... Mais la ville n'est ni affolée, ni déserte, ainsi que l'affirment les journaux d'outre-Rhin. Tramways, autobus et métros sont bondés; les curieux affluent aux points de chute : la vie continue... Ceux qui ont cherché des cieux plus cléments ont, avec leur sens exact de l'orientation des masses, si bien choisi leur résidence qu'ils n'ont pu trouver à se loger. Certains ont dû coucher dans les granges; d'autres se sont contentés de chambres d'hôtel qu'eût désavouées le Touring-Club! Voyez comme la petite femme de notre couverture est navrée! Ah! si elle avait su, elle serait restée chez elle, car les nuits d'avril sont fraîches et il est pénible de coucher à la belle étoile quand on a un si bon lit chez soi.

Revenez, Madame, revenez, nous vous attendons.

PAGES OUBLIÉES

Depuis la fin de mars, beaucoup de gens ont quitté Paris. Les quartiers riches de la ville bombardée sont solitaires et silencieux. Leur aspect évoque le souvenir du second mois de la guerre. Inoubliable vision qui se trouve fixée dans la page suivante, datée de septembre 1914. Il en sera d'ailleurs de cette alerte comme de la précédente. Notre chère capitale, préservée par l'admirable effort des armées et de leur chef, ne subira que de loin l'outrage du Barbare.

L'AME DE PARIS

Qu'il fut émouvant, notre Paris des quelques jours anxieux! Et qu'il fut beau, dans la parure et la lumière d'une adorable saison!

Ah! Paris, de quel amour nous t'aurons aimé ces soirs-là! Comme nous aurons goûté ta beauté! De quelle tendre ardeur nous t'aurons tenu pressé contre nos âmes, comme une mère presse l'enfant qu'un mal terrible menace, et dont elle contemple le charme, la grâce, avec un regard qui pourrait être le dernier!

Paris attendait la visite quotidienne des *Taube*. Les gavroches disaient : « Tiens! cinq heures et demie, ils sont en retard. » Ce jour-là, c'est-à-dire le jeudi 3 septembre, non seulement Paris n'avait plus la moindre peur des avions allemands, mais il se faisait une fête de les voir « canarder » par notre escadrille. Le ciel était sillonné de Blériot et autres beaux oiseaux français, sans compter un anglais aux ailes solides, à la poitrine blindée, un fier faucon de combat.

La place de choix pour assister au duel aérien, c'était la terrasse des Tuileries. Dès cinq heures, elle fut couverte de monde. Nous eûmes la chance d'y trouver encore des chaises, et nous nous installâmes contre la balustrade, ayant sous les yeux l'incomparable tableau de la place de la Concorde, des Champs-Elysées, sur lesquels descendait le soleil, et d'un méandre argenté de la Seine, tandis que sur notre tête, dans un azur doux et parfaitement pur, évoluaient nos aéroplanes.

Et alors, ce fut le moment unique, inoubliable. Une beauté presque miraculeuse nous apparut. Le soir tombait sur le silence des jardins devenus déserts. Sur les Tuileries, aux verdures bleuissantes, le disque absolument plein de la lune monta, d'argent vert-de-grisé, que le jet d'eau du bassin pulvérisait en des milliers de reflets tremblants. De l'autre côté, après l'immensité vide, presque solennelle, de la place de la Concorde, les Champs-Elysées s'enfonçaient, touffus et obscurs, dans un crépuscule de pourpre et de feu. Comment décrire ce qu'il y eut de merveilleux dans l'émotion d'une telle minute ?... Sans doute, on a déjà vu Paris dans la grâce d'un soir pareil, vêtu des mêmes teintes indicibles. Mais nul, sauf ceux qui furent présents, ne l'ont vu ou ne le verront revêtu de cette paix inouïe, baigné de ce silence, charmé par la magie des nuances crépusculaires, auxquelles ne s'ajoutait aucune lumière allumée par les hommes. Ce n'étaient plus la place et l'avenue ruisselantes de voitures, étincelantes d'électricité, pleines de hâte, de fièvre, de bruit. C'était un Paris de songe, recueilli dans sa beauté, dans une beauté presque surnaturelle, et sous la plus terrible des menaces qui jamais ait plané sur une ville depuis le commencement de l'histoire. Ce soir-là, devant ta beauté, Paris, le sentiment de ton danger nous étreignit plus que tout autre soir. Avec quelle ferveur d'amour nous te regardions, à travers des larmes qui n'étaient point lâches mais mortellement douloureuses!...

Elles sont essuyées, ces larmes. Car, dès le lendemain, le chef héroïque auquel est confié l'honneur de te défendre, disait :

« CE MANDAT, JE LE REMPLIRAI JUSQU'AU BOUT. »

Les ombres sublimes, mais angoissantes du crépuscule se sont évanouies à cette parole. Une aube s'est levée. Déjà, le mandat glorieux commence à s'accomplir.

Mais jamais nous ne regretterons l'heure de muet sacrifice où nous avons communié avec l'âme de Paris, dans la révélation de sa plus hautaine beauté. Non, malgré l'horreur dont nous déchirait l'idée du possible sacrilège contre cette beauté même, nous ne regretterons pas le soir du couchant rouge, et de la lune mystérieuse sur les Tuileries bleuâtres.

Ceux qui n'étaient pas à Paris ce soir-là ne sauront jamais ce qu'ils ont perdu.

DANIEL LESUEUR.

A propos du canon monstre

Un lecteur des *Annales* nous demande s'il est possible à un canon « monstre » de tirer *la nuit* sans être repéré. Nous avons posé cette question à notre collaborateur Georges Bourrey, dont vous lirez plus loin l'article documenté. Voici sa réponse :

« A notre avis, il est probable que les Allemands emploient actuellement une poudre propulsive ne dégageant ni *lueur* ni fumée, poudre à combustion intégrale. Ce qui rend cette hypothèse plausible réside dans le fait suivant signalé tout dernièrement par l'Amirauté britannique : lors d'un des récents engagements d'unités de la flotte allemande, sur la côte des Flandres, les marins anglais ont constaté que les pièces des bâtiments ennemis — que l'on entendait distinctement tirer — ne produisaient ni fumées, *ni les lueurs* habituelles si caractéristiques. De là à conclure à l'emploi d'une poudre nouvelle, il n'y a qu'un pas que les techniciens ont vite franchi. Des recherches sont orientées dans ce sens et l'on nous permettra sans doute d'affirmer que les Alliés ne seront pas, là non plus, « handicapés », quant à la solution de ce problème de pyrotechnie. »

BLOC-NOTES

JOIE SAUVAGE

Les raids sur Paris, supportés par la population avec tant de calme et de dignité, sont des opérations de guerre d'une valeur absolument insignifiante. Laissons la presse allemande montrer une joie sauvage et s'imaginer que les gothas peuvent troubler les sources profondes de notre résistance. Très vite, nos ennemis reconnaîtront leur erreur, en attendant qu'ils l'expient. La leçon que nous avons, nous, à tirer, est l'éternelle leçon de cette guerre. Elle consiste à nous persuader de plus en plus fortement que l'Allemagne ne renoncera à démembrer et à ruiner la France que si elle en est empêchée par la force. Le sort de la Roumanie et de la Russie des bolcheviks attend notre pays à son premier fléchissement. Cette observation a désormais la valeur d'un axiome : le contester est un crime contre la raison et presque un crime contre la patrie.

Ce ne sera pas le moindre honneur de M. Clemenceau que d'en avoir fait la base de son action. Quand le chef du gouvernement nous dit qu'il veut la guerre et rien que la guerre, cela signifie que la guerre seule, et non une diplomatie de conversations, est capable de nous donner la paix que nous cherchons. Mais la guerre, actuellement, ce n'est pas telle ou telle forme du combat : c'est l'ensemble de la résistance nationale à l'arrière comme à l'avant. C'est encore un état d'esprit clair et sain, qui ne se satisfait pas de sophismes et qui s'appuie sur l'expérience et sur la réalité.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

La gloire d'Amiens

Il y a deux ans, le Bonhomme Chrysale écrivait : « Ce sont toujours les mêmes provinces qui subissent les maux de la guerre. Incendiés, ravagés, ruinés, évacués, ces malheureux pays de l'Est et du Nord n'ont cessé de fournir au monde des champs de bataille. »

Cela est particulièrement vrai pour la Picardie. La ville d'Amiens, surtout, fut le théâtre de nombre de combats mémorables.

Ses annales ne commencent guère qu'au moment où ses habitants engagèrent la lutte contre César. Leur vainqueur nous les fait connaître en nous racontant leur défaite et en admirant leur courage.

En l'an 50, ils entrèrent dans la ligue formée par Corbeus et Comus pour secouer le joug romain. Vivement pressés par les légions ennemies, les confédérés, entassant des broussailles et des fascines sur leur front de bataille, y mirent le feu. La fumée les déroba aux poursuites de leurs adversaires. Les nuages artificiels des Allemands viennent donc avec dix-neuf siècles de retard!...

En 406, les Barbares, ayant franchi le Rhin, étendirent leurs ravages jusqu'à la cité. Ce ne fut qu'une invasion passagère. Vers 428, les Francs s'avancèrent jusqu'à la Somme.

En 860, la ville fut pillée par les Normands. Vingt ans plus tard, les hommes du Nord revinrent, plus implacables et plus avides.

En 925, Amiens fut brûlée par Rollon.

Vers la fête des Rameaux de l'an 1115, l'armée royale bloqua la citadelle qui se rendit après un siège de deux ans.

En 1595, les troupes espagnoles y pénétrèrent. A cette nouvelle, Henri IV mandant Sully, lui dit : « Ah! mon ami, Amiens est prise! » Le ministre avisa aux moyens de recouvrer la place qui céda quelques mois plus tard. En 1615, la garnison de la ville se rua sur les bourgeois et provoqua de graves désordres.

Rien de bien marquant jusqu'à Bonaparte, sauf l'épidémie de 1667 qui enleva vingt mille personnes.

Au mois de frimaire de l'an X, les plénipotentiaires de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Espagne s'assemblèrent à Amiens pour y traiter de la paix, laquelle fut signée le 6 germinal.

Enfin, en 1870, divers combats furent livrés autour de la ville. Le combat de Villers-Bretonneux, suivi de la retraite de l'armée française, livra Amiens aux Prussiens.

Il est vrai que le général Foch n'était pas là!...

La Vierge d'Albert

Jusqu'ici, elle surplombait, du haut de son clocher délabré, la ville en ruines. Atteinte par un obus, la grande Vierge d'or aux bras en croix, avait pris une inclinaison vertigineuse.

Elle semblait prête à choir dans le vide et cependant, elle tenait toujours, par un prodigieux défi aux lois de l'équilibre.

Les paysans picards répétaient volontiers avec un accent prophétique :

« Le jour où la Vierge tombera, ce sera la fin de la guerre! »

Or, ces jours derniers, voici que la statue miraculeuse s'est écroulée sur le parvis...

Verrions-nous par hasard une prophétie se réaliser? Ce serait la première...

Vision blanche

Paris a revu les liliales communiantes, celles que le peuple en sa langue attendrie et imagée, surnomme les « petites mariées ».

Elles sont touchantes et suggestives ces blanches théories de fillettes qui s'acheminent vers les églises avant d'être entraînées dans l'impétueux tourbillon de la vie...

Jadis, elles allaient, voile au vent, joyeuses et graves, un peu fières d'aborder l'existence des grandes personnes, sans en soupçonner encore les âpres désenchantements. Elles étaient le charme attirant, la grâce qui s'ignore, parmi l'envol léger des frêles mousselines.

Aujourd'hui, leurs regards sont toujours ardents et tranquilles, car la jeunesse est une source vive que n'altèrent pas les vicissitudes du présent, mais quelques-unes d'entre elles sont venues craintives et douces, déjà meurtries par de précoces douleurs, chercher au pied des autels fleuris, dans l'église hospitalière que ne respectent plus nos ennemis, la sensation d'un blottissement suprême dans le chaud duvet de la prière et de la foi.

Dans certaines paroisses, les cérémonies ont eu lieu au fond des cryptes, comme aux premières heures de la chrétienté : il fallait bien, hélas ! compter avec l'obus toujours possible qui eût pu, en un instant, anéantir tant de candeur !

Un peu de joie profane se mêle à cette solennité : la toilette nouvelle, le repas de circonstance, gai, malgré les restrictions de M. Boret, la surprise des cadeaux, la lettre confiante du père qui annonce sa permission, la place importante que l'on prend dans la famille...

Plus tard, on se souvient de cette journée comme d'une belle aurore. Napoléon lui-même à qui l'on demandait, à l'apogée de sa puissance, quel était son souvenir le plus cher, resta un instant silencieux. Et, laissant sa pensée rebrousser le chemin de sa marche triomphale, il répondit à ses maréchaux qui avaient évoqué Austerlitz, Eylau, Wagram et tant d'autres gloires :

« Eh bien, le croiriezvous ? Mon meilleur, mon plus pur souvenir, c'est ma première communion ! »

Puissent les communiantes de l'an prochain défiler dans les villes et villages de France, sous le ciel redevenu serein.

Puissent ces colombes fragiles être alors fleuries du rameau d'olivier !...



ÉTAT D'AME

Le soldat, le poilu. Honneur à lui! Il est foule; on le voit partout; mais il parle peu. Il n'est pas facile de deviner ce qui se passe dans sa tête close; les lèvres restent souvent fermées sous la moustache épaisse. L'impression générale est celle du courage froid et silencieux. Juste le contraire de ce que l'on attendait du soldat français. Voici quelques lignes extraites d'un carnet; elles donnent le ton : « Le pays par lui-même n'est pas gai; ville austère, villages pauvres, dans la campagne peu d'arbres, des côtes nues qui se succèdent; au sommet, des canons. Partout des soldats, rien que des soldats. Tout est abandonné. Il n'y a plus de place pour la pitié. On ne rit pas, on ne pleure pas non plus : on se bat et on tue sans merci. La vie d'un homme ne compte pas. » Voilà un tableau où les fleurs manquent. Il en est ainsi. Cette armée est grave. Elle fait son devoir et, comme dit le carnet, elle se bat. L'idée qui domine est celle du sacrifice de la vie, sacrifice voulu et résolu.

L'un d'eux m'a dit :

« Quand chaque obus qui monte est peut-être pour vous, le plus simple est de n'y pas penser. »

La fermeté dans l'accomplissement du devoir devient ainsi la note dominante. Ces hommes sont les fils d'une nation saine et valide : ils rapporteront à leur mère, la France, la santé et la force — et, ce qui ne gâte rien, la gloire. La psychologie de cette armée recule les bornes de la psychologie collective; elle sera un enseignement et un émerveillement pour l'histoire.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.



Le Protecteur

Comme il visitait un secteur d'Alsace, au détour d'un boyau, M. Clemenceau — qui n'était pas encore Président du Conseil et accomplissait une tournée d'inspection sur le front — vit un poilu qui travaillait.

Désireux de lui donner une preuve de sollicitude, il s'arrêta.

— Bonjour... Marié?

Le travailleur leva la tête. Ignorant la personnalité de son interlocuteur, il répondit :

— Oui, m'sieu.

— Père de famille?

— Bien sûr. Deux gosses.

— Allocation?

— Non! et même, j'trouve ça assez dégoûtant. Si mes moutards avaient d'quoi becqueter...

— Ah!

Un silence.

— Bon! Mon ami, je vais m'occuper de ton affaire. Si dans un mois, tu n'as pas de nouvelles, écris-moi.

Le protégé sentit soudain le personnage influent. Tremblant de s'être exprimé avec trop de liberté, il dit :

— Pardon, m'sieu. A quelle adresse?

— Clemenceau, 8, rue Franklin.

Alors, ce fut sublime... Se découvrant d'un geste rapide, le brave s'écria, confus et roulant son casque dans ses doigts gourds :

— Oh! pardon, m'sieu Clemenceau! J'vous ai appelé m'sieu tout court, m'sieu Clemenceau! Vous êtes bien bon, m'sieu Clemenceau! Excusez-moi, m'sieu Clemenceau! j'savais pas q'vous étiez m'sieu Clemenceau! Merci, m'sieur Clemenceau. Au r'voir, m'sieu Clemenceau!

Le Tigre sourit.

— Allons, au revoir, mon ami.

Puis il s'éloigna, tandis que le poilu, encore tout ému, bredouillait :

— Ah! m'sieu Clemenceau, m'sieur Clemenceau!...

L'impératrice Zita

Nous avons évoqué quelques souvenirs sur Charles Ier. Nos lecteurs, toujours friands de généalogie, nous demandent des précisions sur l'ascendance de son auguste moitié. En voici :

L'impératrice Zita est de vieux sang français. Son père, Robert de Bourbon, duc de Parme, qui descend de l'infant Philippe, fils de Philippe V d'Espagne, arrière-petit-fils de Louis XIV, était lui-même fils de Charles III, lequel avait épousé, en 1845, la sœur du comte de Chambord, petite-fille de Charles X et fille du duc de Berry, Louise de Bourbon.

L'impératrice est donc l'arrière-petite-fille de Charles X et se rattache directement à la branche royale de la Maison de France.

Elle est la treizième des vingt enfants que son père eut de deux mariages et naquit, en 1892, de la seconde de ces unions avec Maria-Antonia de Bragance, infante de Portugal.

Un de ses frères, le prince Elie, dont le nom défraya la chronique lors de la mise sous séquestre du château de Chambord, est major autrichien, affecté à l'état-major général.

Deux autres de ses frères nous sont plus familiers : les princes Sixte et Xavier de Bourbon de Parme. Ils ont vécu longtemps à Paris où ils ont achevé leurs études à l'Ecole de Droit et à l'Ecole des Sciences Politiques. Ils sont aujourd'hui officiers de l'armée belge et le président de la République leur remit sur le front de l'Yser, en présence du roi Albert, la croix de guerre qu'ils avaient noblement gagnée.

L'impératrice Zita parle notre langue avec une sûreté impeccable. Quand elle n'était que princesse, elle avait su créer autour d'elle une véritable petite France. Tout son entourage était français : professeurs, demoiselles de compagnie, domestiques. Françaises encore les gazettes qu'elle faisait venir de Paris.

Elle avait rêvé de s'unir à l'un de ses cousins, Don Jaime de Bourbon, mais les nécessités dynastiques, ou plutôt les conseillers autrichiens, lui imposèrent un autre choix. Pour cela, on arrêta son courrier de Paris; on remplaça ses gens. Des Allemands, des Allemandes accoururent. Le petit coin de France disparut. Et la princesse épousa l'archiduc Charles.

Elle effarait les austères archiduchesses par la vivacité de son esprit. Ainsi, certain jour, comme on vantait devant elle le génie du chancelier Bethmann-Hollweg, elle dit doucement :

— Oh ! oui, ce monsieur doit être un grand politique : il a l'air de faire difficilement les choses faciles et il ne sait pas saluer !

L'impératrice Zita attend son quatrième enfant. Elle marche allègrement sur les traces paternelles...

SERGINES.



1. Souvenir du couronnement de l'empereur Charles à Budapest : La prestation publique du serment au milieu des grands dignitaires de l'Église et de la Cour (30 Décembre 1916). — 2. Le futur empereur et la princesse Zita de Parme-Bourbon, au moment de leur mariage. — 3. Voyage de noces en Deutschland.

LES SOUVERAINS D'AUTRICHE



1. La ville d'Albert et son clocher sous les bombes (avant la chute de la statue de la Vierge). — 2. Le mont Renaud sans cesse attaqué et ardemment défendu par nos troupes. 3. L'Hôtel de la Préfecture à Amiens. — 4 et 5. Scènes photographiées dans Amiens bombardée : *a*) Un enterrement à la cathédrale; *b*) Chassé de chez lui.

Les Premiers Jours de la Révolution Russe

Racontés par un soldat du régiment Préobrajentsky

La Révolution russe qui devait si mal finir — dans l'anarchie et la trahison — naquit, il y a un an, d'un élan d'enthousiasme et de générosité. Les soldats crurent servir la cause de la liberté en coopérant aux mouvements populaires. Le récit suivant, que M. Halpérine Kaminsky a traduit pour nos lecteurs, reflète naïvement cet état d'âme. Emanant d'un humble comparse, acteur et témoin, il offre, par cela même vif intérêt historique et pittoresque.

25 février/10 mars.

A 9 heures du matin, quelques compagnies sont désignées, par téléphone, pour le service de la rue. Les camarades qui restent ne savent pas encore où on les mènera. L'inquiétude règne parmi tous.

A 10 heures, les compagnies appelées reçoivent des cartouches. A ce moment, arrive, tout ému, le capitaine en second Léonti Elliot, commandant la 4e compagnie ; il conte avec les larmes aux yeux :

« Ma sœur se trouvait dans un tramway. La voiture fut arrêtée par la foule qui entraînait les voyageurs à la manifestation pour demander du pain. Ma sœur y est allée avec les autres... Eh bien, mes frères je ne tirerai pas... Comment pouvons-nous tirer sur notre peuple ; un peuple affamé qui réclame du pain ? »

Les chefs de peloton savaient déjà par eux-mêmes qu'aucun homme ne tirera, et en distribuant des cartouches dans les quarante-huit rangs des Préobrajentsky, disaient :

« Quant aux cartouches, il faut les prendre mais il faut aussi les rapporter toutes. »

Les compagnies partirent et ne revinrent de leur ronde des rues qu'à deux heures de la nuit, affamées et harrassées.

Tout le monde respira quand on apprit que les Préobrajentsky n'eurent pas à tirer et qu'ils furent retenus tout le temps à la garde du pont de la Police. Bien des soldats ne dormirent pas de la nuit. Tous se sentaient anxieux comme s'ils n'attendaient qu'un signal pour saisir leur fusil et se révolter.

26 février/11 mars.

A 10 heures du matin, les compagnies sont déjà rangées. Le commandant de la 4e compagnie semble plus pâle encore que la veille, et parle aux hommes d'une voix douce. Il leur recommande comme un vieux compagnon de combat de ne pas tirer sur le peuple. Les compagnies partent de nouveau, et de nouveau elles n'ont pas eu à tirer.

Cependant, dans les rues de Pétrograd se déverse la vague menaçante partie des quartiers ouvriers affamés.

27 février/12 mars.

Il convient de dire que le régiment des Préobrajentsky et celui des Lithuaniens logent dans les deux casernes ayant une cour commune.

A 8 heures du matin, commence l'exercice comme à l'ordinaire. La journée est claire et froide. Le givre irradie les briques rouges de la caserne.

Soudain, du côté du régiment de Volhynie, dont les casernes sont séparées de la cour des Préobrajentsky par une clôture basse, arrive le bruit d'une fusillade désordonnée et monte un hourra étouffé.

Quelques balles sifflent au-dessus de nos têtes. Un remous se produit dans nos rangs. Et voici qu'au-dessus de la clôture se montrent nos camarades volhyniens agitant leurs casquettes et faisant des gestes d'appel.

« Eh ! les Préobrajentsky, laissez donc l'exercice, et joignez-vous à nous ! »

Nous n'entendons pas bien ce qu'ils nous crient et n'y prêtons pas attention. Alors ils se mettent à tirer en l'air. Abasourdis, n'y comprenant rien, les Préobrajentsky se sauvent dans les casernes. Il nous fallait réfléchir, nous entendre. Pendant ce temps, le flot des Volhyniens s'approche de la porte cochère de notre caserne. Alors nous comprenons. Nous nous mettons à agiter par la fenêtre nos bonnets, nos mouchoirs et les saluons d'un hourra enthou-







1. Les feux de joie : On brûle en place publique les emblèmes impériaux. — 2. Manifestation. — 3. Soldat haranguant la foule du balcon de l'Hôtel de Ville.

LES PREMIERS JOURS DE LA RÉVOLUTION RUSSE

siaste. Les Volhyniens s'entassent dans la cour. Les Préobrajentsky se précipitent à leur rencontre, trainant avec fracas leurs fusils. Les trompettes lancent l'appel. Quelqu'un sonne sans discontinuer la cloche des Lithuaniens. Les soldats se saluent par des coups de fusil en l'air ; et bientôt tout se fond en un seul grondement : bourdonnement de la cloche, échos des hourras, sons cuivrés des trompettes, mousqueteries.

A cet appel de libération répond immédiatement la 2e compagnie des casernes de Tauride, entièrement composée des combattants du front qui avaient versé beaucoup de sang sur les champs de bataille.

Nous ne faisions que de nous presser les mains et nous regarder dans les yeux avec enthousiasme.

Le sergent Voronov fait sortir de la caserne la dernière compagnie qui hésite encore, la 4e, et, lorsque tous les Préobrajentsky et tous les Lithuaniens sont dans la cour, on crie de toutes parts :

« A la rue ! A la rue ! »

Mais la plupart des soldats courent d'abord au dépôt des armes du régiment de Lithuanie et y font provision de cartouches. Quelques-uns proposent d'aller aussi au dépôt des Préobrajentsky dans la rue de l'Hôpital. Une dizaine d'hommes partent rapidement à cheval vers le dépôt. Ils rapportent 30.000 cartouches 1.000 fusils et 4 mitrailleuses. En un clin d'œil les armes et munitions se trouvent distribuées dans la forêt de bras qui se dressent.

Voici que Préobrajentsky, Volhyniens et Lithuaniens roulent leur flot le long de la Kirotchnaïa. En chemin, une partie inonde les casernes des sapeurs. Quelques coups de fusil partent des fenêtres. Nos troupes répondent. Une fusillade éclate et déjà nos mitrailleuses sont installées dans la cour. Mais les sapeurs arrivent à notre rencontre avec de joyeux hourras.

Un orchestre se joint à nous et nous voici de nouveau sur la Kirotchnaïa. On tâche de se mettre en ligne, mais impossible d'endiguer le torrent.

« Chez les Moscovites ! Allons chez les Moscovites ! »

Aux accents d'une marche les troupes pressent le pas. L'argent des trompettes brille au soleil, le son de la marche éclate. Les têtes se dressent, la marche devient assurée.

Fini, le passé !

« En avant, frères ! Le sort en est jeté. Ou nous vaincrons, ou nous mourrons ! »

Il était neuf heures du matin. Les rues sont encore désertes. On ne rencontre que quelques femmes allant faire leur marché. Elles s'arrêtent, regardent, font le signe de la croix, et quelques-unes demandent :

« Seigneur Dieu ! Quel malheur arrive-t-il encore ? Où vont-ils en masse comme cela ?

— On va au peuple... On va défendre le pauvre monde contre les oppresseurs », leur répondent rapidement les soldats.

Les visages des femmes deviennent graves et elles font force signes de croix.

« Que Dieu vous aide, amis ! »

Au bout de la Kirotchnaïa l'avalanche s'immobilise un instant auprès de la gendarmerie. Il n'en fallut pas davantage, en effet, pour y cueillir une vingtaine de gendarmes qui se noient aussitôt dans la masse grise des soldats. La voici sur la perspective Liteïny et elle s'y répand.

On descend les sentinelles du Palais de Justice, puis on entoure le bâtiment rouge et trapu de l'Arsenal. Par quelques coups de fusil sur les fenêtres et des hourras, on en fait sortir les ouvriers qui se joignent à nous. Pendant ce temps, venant d'une autre direction, s'approche de la Liteïny la 3e compagnie des Préobrajentsky.

« Allons libérer les politiques !

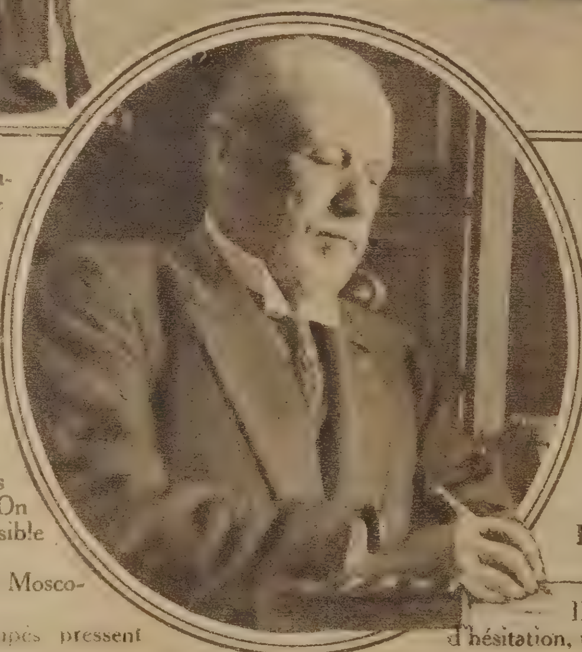
— Non, non, rejoignons d'abord les Moscovites. »

On s'approche du pont Liteïny. On prend des précautions, car tout le monde sait qu'une embuscade y est dressée. Le pont se profile, large et désert, enveloppé d'une buée froide. Dès qu'un téméraire s'aventure sur le front, un feu de mitrailleuse, parti de l'autre côté de la Néva, s'abat sur lui. Ici sont tombées les premières victimes. Ici, sous les luxueux reverbères en fonte, est tombé le sous-officier des Préobrajentsky, Goloubev, et un femme de taille élancée.

Il y eut, dans les troupes un mouvement d'hésitation, un remous.







1. Le tzar prisonnier : Sentinelles au seuil du Palais impérial. — 2. Un invalide, vestige de l'ancien régime, regarde manœuvrer les recrues révolutionnaires.
3. Rodzianko, président de la Douma.

LES PREMIERS JOURS DE LA RÉVOLUTION RUSSE

« Qu'attendons-nous ? En avant ! camarades. »

Une automobile s'élance sur le pont, suivie d'un tout jeune garçon, un aspirant, monté sur un cheval noir, la poitrine toute couverte de mousse.

« Suivez-moi camarades ! » crie-t-il.

Les Préobrajentsky aperçurent dans l'automobile leur favori, le sergent Novikov, chevalier de Saint-Georges. Dressé de tout son haut, il agite son sabre et tire sans cesse de son revolver.

Quelques soldats s'élancent à sa suite et aussitôt le flux des troupes inonde le pont et le hérisse de baïonnettes. On culbute, en un tour de main, les embusqués, et on poursuivit le chemin vers le régiment de Moscou.

Les Moscovites nous accueillent par des coups de feu. Nous y répondons. Bientôt les portes cochères de la caserne sont enfoncées à coups de crosse et la foule des ouvriers et des soldats, accompagnée des automobiles-mitrailleuses, emplissent la cour. Des Moscovites isolés accourent à tour de rôle vers nous et nous disent que leurs camarades sont enfermés et que seul le détachement d'exercice tire simplement parce qu'il est pris au dépourvu et ne sait quel parti prendre. Une demi-douzaine de Moscovites nous conduisent par un chemin détourné afin d'encercler le détachement, mais au même moment les Moscovites chambrés réussissent à s'évader et nous rejoignent.

A 2 heures de l'après-midi, tout le régiment de Moscou était passé de notre côté et le feu cessa. On ramasse les tués et les blessés en silence, sans un seul mot...

Bientôt la mer des baïonnettes reprend de nouveau le chemin de la Liteïny. Au moment où les troupes se trouvent dans la perspective Spamsonievsky, des mitrailleuses crépitent soudain par les fenêtres du bâtiment de la police. Nos soldats se réfugient dans le parc des tramways et de là dirigent un feu nourri contre le bâtiment. Et le sentiment de la victoire est si sûr que tous, sans aucun signal, se lancent à l'attaque au premier hourra. En un assaut foudroyant les portes du bâtiment sautent, et en une seconde tout est balayé...

Il était trois heures de l'après-midi. A partir de ce moment un grand nombre parmi nous se sont éparpillés par la ville. Mais déjà des avant-gardes des troupes révolutionnaires défilent au son de la musique en se dirigeant vers la Douma d'Empire.

C'est là, à la Douma, que se calmait l'orage et que s'instaurait le nouvel ordre de choses.

Traduit du russe par

HALPÉRINE KAMINSKY

LES SCIENCES

Le Canon de Crépy

L'engin qui, des environs de Crépy (Aisne), bombarde de ses projectiles de 210 m/m. l'agglomération parisienne, d'une distance de 128 kilomètres, a donné lieu à de nombreuses hypothèses, plus ou moins vraisemblables. Pour expliquer une portée aussi grande, et jusqu'ici *pratiquement* inconnue, les uns ont songé à l'établissement d'un canon électrique (?) ; d'autres, à l'emploi d'un projectile autopropulseur dit « Gigogne », parce qu'il se dédoublerait en un point de sa course pour donner naissance à un obus plus petit contenu à l'intérieur du premier. D'autres enfin, ont supposé que dans la « coiffe » placée à l'extrémité du projectile, serait disposé un système ingénieux permettant de diminuer la résistance de l'air par élévation de la température par exemple...

Ce sont là des conceptions, que rien n'a jusqu'ici vérifiées. A notre point de vue, le problème est plus simple et sa solution a dû être trouvée en tenant seulement compte des connaissances acquises dans la technique des *bouches à feu*. C'est en examinant du reste les caractéristiques des projectiles qui tombent sur Paris que nous pourrons déduire *vraisemblablement* la nature de l'engin qui les lance.

Ce projectile est en acier dur, analogue à celui des outils dits « rapides », au tungstène ou au vanadium... Il mesure 210 m/m. de diamètre et 500 m/m. de hauteur. Il doit peser près de 125 kilogs. Il est pourvu d'une fausse ogive à l'avant pour lui donner une forme très effilée, qui lui permet de vaincre plus aisément la résistance de l'atmosphère. Afin de déterminer son éclatement au point de chute, il est muni de deux fusées disposées au culot de l'obus pour éviter tout « raté »..

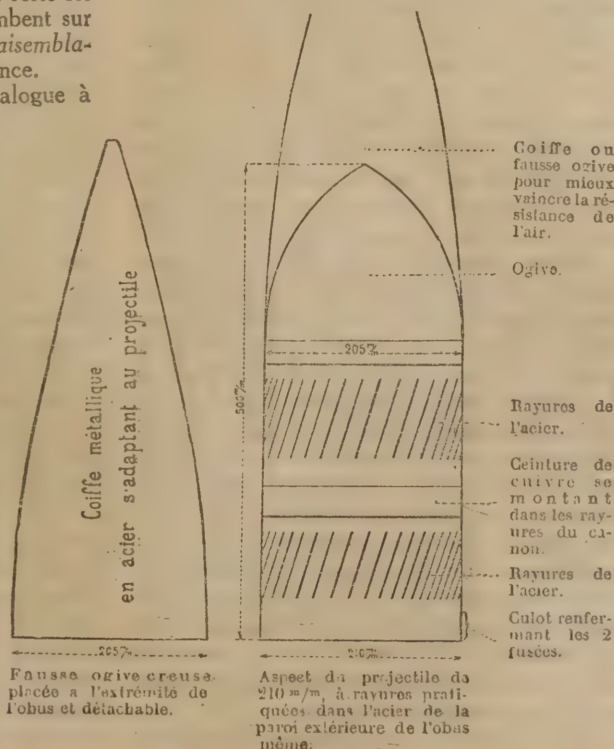
Comme d'autres projectiles d'artillerie, il porte deux ceintures en cuivre; entre ces deux ceintures, se trouvent des rayures pratiquées dans l'acier même de la paroi, susceptibles par suite d'épouser celles de l'âme du canon. On diminue ainsi la quantité d'énergie perdue pour vaincre la résistance par frottement à l'intérieur du tube de la pièce.

La capacité du projectile ainsi défini est d'une dizaine de kilogrammes d'explosif. Cet explosif est très brisant et sans doute analogue au *trotyl*. Une telle capacité relativement faible explique les médiocres effets produits par un projectile aussi lourd.

Les techniciens de l'artillerie ont calculé que pour lancer ce projectile à des distances aussi grandes, il a fallu réaliser, à la sortie de la bouche de la pièce, une *vitesse initiale* d'environ 1.400 mètres. De telles vitesses initiales ne peuvent être obtenues qu'au moyen d'une forte charge de poudre, estimée par quelques-uns à 250 kilogrammes ! Cette poudre doit présenter la propriété de déployer *progressivement* et *lentement* sa puissance propulsive. C'est là un point capital.

Il va de soi que la longueur du tube du canon parcouru par le projectile doit être proportionnée à la période de détente de la combustion de cette poudre. Pour utiliser au mieux la pression engendrée sur le culot du projectile, il faut évidemment un tube-canon *très long*, pour permettre aux gaz dégagés par la poudre de « travailler » pendant le temps le plus long possible. C'est ainsi que le canon de Crépy posséderait un tube de plus de vingt mètres.

Il va de soi que les pressions ainsi exercées à l'intérieur de la pièce par les poudres propulsives employées à fortes charges, entraînent la nécessité d'usiner des pièces très résistantes, capables de supporter ces pressions excessivement élevées. Grâce aux progrès de la métallurgie, on fabrique couramment d'excellents aciers, à la fois très résistants et très élastiques, et on renforce encore la résistance de ces aciers par un *frettage* minutieux.



Le projectile du canon de Crépy de 210 m/m, qui, à près de 128 kil., bombarde Paris

Telles sont les considérations sommaires concernant le projectile et l'engin. Reste à examiner la trajectoire parcourue par ce « bolide » terrestre !

Sans entrer ici dans l'examen délicat de la balistique extérieure, disons que l'on a intérêt, pour réduire les dimensions de la pièce, à tirer sous de grands angles, afin de faire parcourir au projectile *la plus grande partie de sa trajectoire* dans un milieu de très faible résistance. C'est le cas des hautes couches atmosphériques où la densité de l'air est presque nulle.

D'autre part, rappelons que, dans les conditions habituelles, l'angle de chute d'un projectile est plus grand que l'angle de tir, c'est-à-dire que l'angle de départ (angle que fait la direction du projectile au sortir de la bouche avec l'horizontale). Comme on a constaté à Paris que les angles de chute étaient d'environ 60 degrés, et que, d'après les renseignements les plus certains, l'angle de tir serait voisin de 53 degrés, on peut en conclure que la trajectoire est sensiblement symétrique par rapport à une verticale passant par son point le plus élevé. Ce point, pour la distance de Crépy à Paris, serait situé à une hauteur de près de 30.000 mètres ! Le parcours réel n'est donc pas de 128 kilomètres comptés sur la carte, mais approximativement de 165 kilomètres ! Ce trajet gigantesque demande trois minutes !...

Nous ne pouvons nous étendre ici davantage sur des considérations de balistiques intérieure et extérieure, qui appartiennent au domaine des spécialistes. Qu'il nous suffise de retenir qu'aucune impossibilité d'ordre scientifique — aux points de vue théorique et pratique — ne s'oppose à la réalisation d'un canon à très grande portée, utilisant comme mode de propulsion la *force vive* engendrée par la propulsion de la poudre. Jusqu'à preuve du contraire, le canon de Crépy est simplement pour nous une *bouche à feu*, de construction perfectionnée. Les ingénieurs de l'artillerie allemande ont réalisé un véritable progrès technique, qui consiste surtout dans l'habileté à appliquer des conceptions théoriques depuis longtemps connues des artilleurs.

GEORGES BOURREY.

LES LIVRES

Le Rival inconnu, par Abel Hermant. — *Jouir*, par Paul Margueritte.

Les circontances ne sont point favorables aux romans de pure analyse psychologique, car les évènements ne permettent guère à l'esprit de s'affranchir des angoisses de l'heure. On les lit d'un œil distrait ; on les feuillette au hasard de la rencontre sur la table de travail, et il faut tout le charme d'une page subtile ou émouvante, pour que la lecture attentive s'impose alors totalement à nous. Il en est pourtant, parmi ces romans, qui précisent les qualités d'un talent, et confirment le plein épanouissement d'une personnalité.

Un roman nouveau de M. Abel Hermant, par exemple, ne saurait nous laisser indifférent. Le *Rival inconnu*, venant compléter la série des « scènes de la vie cosmopolite », est bien dans la manière de cet écrivain, qui est un des plus sévères critiques des mœurs contemporaines. C'est l'histoire rapide, un peu crue de sentiment et d'expression, d'un jeune secrétaire d'ambassade arrivant à Rome et se jetant tout de suite dans une étrange aventure amoureuse. Il rencontre là-bas une femme charmante, veuve et riche, que ses familiers appellent « Claire », que tous adorent en silence. On lui attribue une liaison dont jamais on n'a pu pénétrer le secret. Ce mystère pique au vif la curiosité du jeune diplomate, qui décide aussitôt d'entreprendre la conquête de la dame, à quoi il réussit sans trop de peine, et de trouver le mot de l'énigme. Il emploie à cette fin sa maîtresse d'occasion, une « fraulein », docile et sentimentale, se pliant d'instinct au plus misérable espionnage. L'incertitude le fait souffrir ; le doute le torture, et quand il croit avoir découvert le secret, avant d'en tenir aucune preuve formelle, sa passion s'appaise et s'éteint dans un départ précipité.

Le livre de M. Abel Hermant vaut surtout par l'étude des caractères et de la mentalité d'un milieu. Ces caractères ne sont pas beaux ; ce milieu n'est pas très intéressant, ni comme moralité ni comme intellectualité, mais le talent de l'écrivain le met singulièrement en relief. M. Abel Hermant vient en droite ligne de l'école naturaliste et on sait quelles ardentes controverses provoquèrent jadis son *Monsieur Rabosson* et son *Cavalier Miserey*. Son principe était alors de faire de « la littérature construite sur de la vérité ». M. Gaston Deschamps, rappelant un jour comment M. Abel Hermant sortit du naturalisme, constata qu'il « a toujours eu trop d'esprit et de politesse pour insister sur des thèses ingrates. » En effet, si cruelle que soit une situation de fait, M. Abel Hermant connaît l'art de ne point pousser l'insistance jusqu'à choquer l'esprit du lecteur. La phrase parfois vive évite toujours le mot brutal ; il présente ses personnages sous un aspect adouci d'élégance et de frivolité ; il crée une atmosphère qui nous aide à comprendre ces âmes à la fois complexes et vaines. Qu'il nous décrive la vie des cours et des cercles diplomatiques, comme dans la *Carrière* ; qu'il s'applique à fixer l'histoire de la Société, comme dans la *Confession d'un enfant d'hier*, ou la *Confession d'un homme d'aujourd'hui* ; qu'il étudie la vie cosmopolite, comme dans le *Caravansérail*, ou qu'il observe simplement les êtres qui passent comme dans le *Frisson de Paris* et les *Transatlantiques*, la méthode de M. Abel Hermant est toujours la même, mais le procédé littéraire varie à l'infini. Nul écrivain de sa génération, peut-être, n'est doué comme lui pour les genres les plus divers ; nul n'affirme plus totalement sa personnalité dans les expériences littéraires les plus différentes les unes des autres. S'il donne parfois l'impression d'un effort quelque peu factice, c'est que le monde qu'il étudie de préférence est essentiellement factice. M. Abel Hermant s'est fait l'historien d'une société en marge de l'époque, où le cosmopolisme apparaît comme le grand corrupteur des âmes, le sûr dissolvant des énergies et des vertus. Cette société existe ; elle a tenu une place trop considérable dans la vie d'avant la guerre, et tous nous en avons subi le charme facile et décevant. Ainsi, par la critique des mœurs d'un certain monde, l'auteur du *Rival inconnu* a réalisé une œuvre considérable qui lui assigne une place à part dans notre littérature et dont l'ensemble constitue le puissant effort d'un écrivain sincère dans l'expression parfois cruelle de sa vision des hommes et et des choses.

M. Paul Margueritte publie un roman en deux volumes : *Jouir*, dont je ne puis parler à nos lecteurs qu'avec une certaine réserve. Je le regrette, car il n'est pas excessif de dire que parmi tous les livres de l'auteur si fécond de *La Force des Choses* celui-ci apparaît comme le plus largement conçu et le plus vivant. Est-ce un roman à proprement parler ? Oui, si l'on qualifie « roman » tout récit où des personnages placés dans un milieu déterminé vivent ensemble une histoire faite de leurs efforts et de leurs passions et s'acheminent vers un dénouement logique ; mais en fait l'auteur nous offre une vaste composition d'un réalisme impressionnant. Ce qu'il nous raconte, c'est le roman d'une ville, Nice ; ce qu'il nous décrit, c'est la vie brillante et infâme d'une cité dont la beauté voile à peine les vices. « Nice la Belle, Nice la Lazzarone, voluptueusement couchée en plein soleil, au bord de la mer », dit M. Paul Margueritte, qui connaît tout le charme de la cité heureuse, et trouve, pour l'exprimer, des mots doux et profonds. Seulement, il a voulu aller au fond des choses ; il a voulu savoir de quoi cette vie exubérante, toute en apparences, est faite, et il n'a vu, en fin de compte, qu'un abîme de tristesse, de misère et de honte. On peut admettre que M. Paul Margueritt exagère ; son livre n'en est pas moins troublant.

Il serait extrêmement difficile de résumer fidèlement ce roman, où cinq ou six intrigues se développent parallèlement, se croisent et s'entremêlent, avec une figure centrale, celle du docteur Andral, autour de laquelle évoluent des personnages appartenant aux mondes les plus divers. Ce docteur Andral, caractère loyal et nature saine, échappe à la corruption plus ou moins générale de son milieu. Il demeure une pure conscience, et quand il épouse, au dénouement, une humble ouvrière parisienne, dont il eut un enfant non reconnu, il sait consentir à ce qui est le devoir les sacrifices les plus certains. D'ailleurs, à côté de lui, l'auteur a placé d'autres figures d'une réelle noblesse, comme celles du docteur Boërit et de sa fille ; celle de Soriaud, sorte de Don Quichotte égaré en notre temps ; celle encore de la douce Noémie, qu'Andral finit par épouser. Tous ces êtres de bonté et de beauté, résumant en eux les fortes vertus de la race, s'opposent en violent contraste aux filles de Mme Grèbe, aux figures de corrupteurs et de corrompus qui garnissent le fond du tableau. Le vice sous toutes ses formes, la folie des sens, la puissance de l'argent et l'intrigue politique, du sang et de la boue, l'immense détresse de toute la misère humaine, on les trouve évoqués ici avec une force largement soutenue dans les images.

M. Paul Margueritte tient franchement du naturalisme. Il a le constant souci du document humain. Son roman est constitué par une série de tableaux de vie et de mœurs qu'implacablement il fait défiler devant nos yeux dans toute leur vérité cruelle. Il se refuse à atténuer les effets, à nuancer les aspects. Il procède à la manière de Zola, détachant brutalement les scènes. Il s'en trouve dans son livre — et peut-être sont-elles trop nombreuses pour justifier la seule préocupation de traduire l'implacable réalité — qui doivent choquer l'esprit le moins sévère. Il y a notamment un chapitre où l'auteur décrit la visite de deux médecins dans un mauvais lieu qui compte parmi les pages les plus osées de notre littérature. Il faut le regretter d'autant plus que ces épisodes n'ajoutent rien à l'intérêt du roman. Leur inutilité même souligne encore leur manque de goût et de mesure. Un écrivain comme M. Paul Margueritte, au talent ferme et sûr, n'a vraiment pas besoin de recourir à de tels moyens pour retenir l'attention du lecteur. Ses qualités naturelles d'imagination et d'observation ; la valeur littéraire propre de son œuvre lui assurent le bénéfice de toutes les curiosités vraiment saines du public. M. Paul Margueritte s'en rend parfaitement compte, au surplus, quand, dans le dernier chapitre, il nous montre ses héros, les pires comme les meilleurs, purifiés par tout le devoir envers la patrie accompli d'un même cœur généreux. Et l'on comprend alors que le vice est surtout en surface et qu'il suffit de l'élan d'une heure de sincérité pour que les plus déchus se retrouvent eux-mêmes dans la splendeur d'une vertu. Ceci console de cela, et pour l'avoir indiqué en quelques pages d'un sentiment profond, le livre de M. Paul Margueritte en apparaît en quelque sorte éclairé.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

« JOUIR »

De cette satire des mœurs d'avant-guerre, dont il est question plus haut, détachons un tableau lumineux et vivant :

NICE, RUCHE BOURDONNANTE

Les grandes semaines commençaient.

Nice, ruche bourdonnante, battait déjà son plein.

Chaque jour, bondés, les trains rapides, express, omnibus, les autos de la route, les bateaux de Corse ou de Gênes déversaient une foule compacte, accueillie à bras avides par les portiers des hôtels et des Palaces.

Au Fulgor, à l'Antartic, au Cristal, au Kolosséon, les grands autobus, lourds de voyageurs, et leur toit chargé de malles aux étiquettes de tous les pays, arrivaient à toute allure et repartaient vides pour entasser de nouvelles fournées. Dans les hôtels de second et de troisième ordre, partout, le personnel affairé se démenait avec une rapidité ordonnée ou affolée. Les pensions de famille, les hôtelleries les plus médiocres regorgeaient. Pas une chambre qui ne fût retenue plusieurs jours ou même plusieurs semaines à l'avance. On voyait, leurs valises à leurs pieds, des familles consternées qui n'avaient pu trouver de place nulle part.

Féroces et joyeux, les cochers faisaient la loi, exigeaient des prix déraisonnables; portefaix et mendiants tendaient la main au pourboire ou à l'aumône. Tous les arrivants étaient le bétail à traire, le gibier à plumer. Attirés par le soleil et le parfum capiteux de la Ville de joie, il paraissait juste qu'ils payassent tribut et que tout leur argent n'allât pas surcharger seulement les tables de jeux.

Du matin au soir, l'avenue de la Gare, le square Masséna, l'avenue Félix-Faure, la Promenade des Anglais autour de la Jetée-Promenade, n'étaient qu'un fourmillement noir, marron, beige, gris, dense et continu, traversé de courants alternés et grossi de continuels passants; un fleuve de dos et de poitrines où moutonnaient à l'infini les têtes et qu'égayaient çà et là des robes blanches ou des taches vives : le rouge des grooms du Fulgor, le vert des chasseurs de l'Antarctic, des burnous fauves d'Arabes, de longues soutanes de popes, des uniformes d'alpins et d'artilleurs.

Dans cette foule, des gens qui s'étaient vus à Rome, à Berlin, à Saint-Pétersbourg ou sur le boulevard des Italiens, se reconnaissaient, échangeaient un coup de chapeau ou une poignée de mains. Beaucoup, faisant allusion à la roulette ou à la boule, se demandaient : « Avez-vous la veine ? » et l'on répondait : « Oui, non... figurez-vous, décavé ! Une série noire... j'allais mettre sur le zéro !... » Dans des vitrines, des bijoux, étiquetés à prix d'occasion, confessaient la nécessité de ceux qui s'en étaient défaits pour payer leur hôtel ou retourner risquer leur dernier écu...

Les fêtes, déjà, absorbaient tout, primaient tout. La vie entière de Nice et sa fortune de l'année dépendaient de ces réjouissances publiques. Six semaines durant, les fêtes allaient se succéder : corsos carnavalesques, batailles de fleurs, vegliones, redoutes, feu d'artifice, mascarades élégantes des riches et déguisements à bon marché des pauvres. Déjà les visages avaient pris une expression nouvelle, d'attente et de fièvre. Le bien-être du climat détendait les nerfs et fouettait les sens : il semblait que chacun attendit une surprise de la chance ou un sourire de l'amour...

Dès quatre heures et demie, on s'écrasait dans les pâtisseries en vogue; les assiettes et les plateaux brandis par les servants dominaient une cohue de messieurs très chics et de dames en fourrures avalant des gâteaux avec avidité. Dans les grands magasins : *Nestor*, au *Grand Nice*, aux *Trois Princesses*, les femmes se ruaient aux comptoirs de chapeaux, de gants, d'étoffes, de parfumerie, aux confections, aux ombrelles, aux rayons de lingerie, partout où elles pouvaient acheter de quoi se rendre plus désirables; et il fallait attendre son tour dans les magasins de chaussures, dans les chapelleries, dans les boutiques de primeurs; et, quant aux restaurants de luxe : à la Belle Meunière, chez Julien, chez Nicklauss, dans les tavernes secondaires et jusque chez les marchands de vin, tout était enlevé d'assaut : chaises, plats, bouteilles... tout prenait des airs de kermesse.

Pour attester que la cité, du haut en bas, participait à ces divertissements, on voyait figurer, au Comité d'honneur de l'organisation des fêtes, les autorités officielles, l'amiral chef de l'escadre, quatre ou cinq généraux commandant les troupes de la région, un grand-duc russe, ou quelque grande personnalité d'affaires.

D'innombrables souscriptions, — en tête, les membres du Comité, — témoignaient de l'intérêt que les administrations, les commerçants, les hôteliers prenaient à la réussite de la Saison. La ville donnait cent mille francs, la Société des bains de mer de Monaco trente mille; Sigrès, munificent, avait signé un chèque de vingt-cinq mille francs, ce pour quoi on l'avait traité de Mécène, de grand homme, de généreux et d'incomparable donateur... Il figurait, cela va de soi, au premier rang du conseil d'administration, recruté parmi les hauts fonctionnaires, les Niçois riches, les hiverneurs de marque, tous rehaussant de leur notoriété le lustre de ces cérémonies joyeuses, qui ajoutaient, à de vieilles traditions populaires, tout ce que l'ingéniosité du plaisir peut trouver de plus tentateur. Car c'est au plaisir, à son enivrement croissant dans le bruit et le mouvement que Nice allait se livrer, comme une courtisane ou une bacchante, au plaisir multiplié qui vient de l'attraction de l'or aux mains et aux yeux, de l'ivresse collective liée au magnétisme des foules, de l'enchantement du ciel et de la lumière.

Pendant les trois jours qui suivirent, Nice palpita, tumultueuse et chaude d'ivresse, des suprêmes convulsions de Carnaval, exhala les derniers spasmes de la saison voluptueuse. Gonflée, débordante, submergée par les successifs arrivages de trains, la ruée de tous ceux qui n'avaient pu jouir à temps de ses fêtes, la Ville bouillait au soleil dans le foisonnement des foules cosmopolites où se perdaient les Italiens et les Niçois du cru.

Coup sur coup, l'avant-dernier Corso, une nouvelle bataille de fleurs, le Corso final avec son feu d'artifice et le soir veglione à l'Opéra, accumulèrent leurs tourbillonnantes péripéties.

Dans les magasins de luxe, robes, modes, chapeaux, chaussures, confiseries, c'était un perpétuel tintement d'or et d'argent, un froissement de billets. Les gens du peuple inondaient les tavernes, les bars de la vieille ville, dépensant leur gain de l'année : il semblait que tout le monde eût de l'argent à perdre et à jeter.

Ce jour-là le dernier Corso des confettis de plâtre, baigna, de son ensoleillement lumineux, les heures agonisantes de Carnaval.

PAUL MARGUERITTE,
de l'Académie Goncourt.

LES POÈMES

NOSTALGIE

Je m'étonne, soudain, qu'il existe des rues,
Et des blocs de maisons, et des magasins noirs,
Je m'étonne, soudain, des ombres apparues
A tous les carrefours de la vie et des soirs.

Il est donc des trafics, des comptes, des balances,
Du rire qui s'achète et de l'or qui se vend,
Des lèvres sans chansons, des âmes sans silences...
Ah! rendez-moi l'espace habité par le vent!

Poussière des trottoirs, hostilité des portes,
Misère des propos et des projets humains!
Rendez-moi, rendez-moi les belles feuilles mortes
De l'automne sans bruits, sans toits et sans chemins...

Rendez-moi la mollesse et la force des sites
Où la rose embaumait parmi l'herbage amer.
Rendez-moi le pays sans brume et sans limites
Où s'avançait le pas azuré de la mer.

Je souffre de passer parmi la foule laide,
Parmi ses mille aspects mornes ou soucieux.
Rendez-moi le matin qui, de son aile tiède,
Touchait, en même temps, la forêt et mes yeux.

Je hais tous ces contrats que les hommes s'imposent
Dans l'autorité dure et le servage impur.
Rendez-moi les sommets où les neiges se posent
Pour voir les oliviers palpiter sur l'azur.

Je pâlis dans la ville à l'instinct trop cupide,
Sous ses yeux violents ou sombres, je me tais.
Rendez-moi ces instants de jeunesse limpide
Où le soleil des bois a vu que je riais...

La cité, de son ombre, oppresse ma poitrine,
Je suis la prisonnière errante des maisons.
Rendez-moi les bateaux pleins de brise marine
Et les yeux des pêcheurs débordants d'horizons.

Le plaisir, dans la foule, a des faces cruelles.
Ah! rendez-moi le calme auguste du bonheur!
Rendez-moi le ciel bleu, vous me rendrez mes ailes.
Rendez-moi l'océan, vous me rendrez mon cœur !

Chez les hommes, j'ignore, et je doute, et je blâme,
Mes destins sont blessés, plaintifs, irrésolus.
Rendez-moi l'infini, vous me rendrez mon âme...
Rendez-moi la splendeur des temps qui ne sont plus!

Rendez-moi les sapins, les libertés sauvages,
La vague qui jetait sa perle aux pieds du jour.
Je meurs en me disant que le vent des rivages
Chantait dans un baiser, pleurait sur deux visages...

Ah! rendez-moi la vie en me rendant l'amour!

HÉLÈNE PICARD.

CROIX-ROUGE

A Madame Henri Janin.

Elle est entrée à la Croix-Rouge pour la guerre,
Et promène, d'un geste aimable et familier,
Dans l'hôpital tout neuf encore, et solitaire,
Son bonnet de dentelle et son frais tablier.

Mais voici que la salle a pris un air sévère;
Les lits se sont emplis de blessés à veiller.
Il faut les arracher au farouche mystère,
De la Mort qui les guette au creux de l'oreiller.

La jeune fille alors a changé sa toilette,
Le bonnet vaporeux est devenu cornette,
Et le visage s'est empreint d'austérité.

Ainsi la Douleur vraie, où sa ferveur s'anime,
A transformé — prodige adorable et sublime! —
La petite mondaine en sœur de charité !

PIERRE CHAPELLE.

Le Retour de Linou

⁂

PREMIÈRE PARTIE

I

Elle s'en revient de son lointain couvent, la petite nonne, — en religion Sœur Marthe, et de son nom de famille Aline Terral, — Linou, du moulin de La Capelle-des-Bois. Elle s'en revient, non de la maison où elle entra comme novice, à Villefranche, il y a plus de trente ans, — mais de celle où, en dernier lieu, elle dirigeait cinq ou six autres religieuses vouées à l'enseignement, là-bas, dans un petit port du Roussillon. La loi nouvelle a fermé l'école où elle avait espéré mourir ; et, en attendant que la maison-mère lui ait trouvé une autre destination, Linou retourne, vieillie, émaciée, atteinte déjà au cœur, vers son village natal où elle embrassera, ce soir, son père, le meunier Terral, plus qu'octogénaire, et qu'elle n'a pas revu depuis vingt ans, c'est-à-dire, depuis la mort de sa mère, la bonne meunière Rose, dont elle a juste pu venir fermer les yeux.

La petite nonne a quitté, à Saint-Jean, chef-lieu du canton, une autre religieuse, toute jeune celle-là, une de ses adjointes d'hier, qui se dirigeait sur Saint-Affrique ; et elle a pris, — non l'ancienne diligence qui l'avait jadis emportée de Saint-Amans, quand elle était partie furtivement pour se faire religieuse, — mais un énorme autobus qui, depuis quelques mois, fait le service de Saint-Jean à Rodez, par La Garde-du-Loup, Saint-Amans et Bonnecombe, et que mène un chauffeur très différent du père Carrière, le conducteur pittoresque de la patache d'autrefois.

Le puissant véhicule, secouant une dizaine de voyageurs, roule par descentes et montées, à travers prés, champs, petits bois de maigres chênes, — les gros ont disparu, — châtaigneraies qui disparaîtront bientôt, et quelques terrains encore incultes où Linou voit, avec un battement de cœur, des genêts, défleuris parce qu'on est au mois d'août, des bruyères toutes roses et de hautes fougères ondulant au vent du soir.

Dans la voiture, la petite Sœur occupe un coin, où elle s'absorbe dans la méditation, la récitation de son chapelet et, par instants, un long et tendre regard au paysage. Elle a remarqué à peine ses compagnons de route, et elle ne prête nulle attention à leurs propos. Cependant, son voisin de gauche, un gros homme en blouse, à tournure de maquignon, se penche vers son vis-à-vis, à mine de jeune bourgeois, de petit monsieur, de *moussurel*, comme disent nos paysans, et, d'un clin-d'œil, semble la lui désigner. Et les deux hommes échangent quelques répliques où elle devine qu'on parle de la fermeture des couvents, de la loi de séparation, des affaires du Maroc, d'une guerre possible avec l'Allemagne, etc., etc.

Linou croit comprendre que les deux interlocuteurs ne sont pas complètement d'accord sur tous les points; mais elle ne fait aucun effort pour saisir le sens précis de leurs discours.

L'autobus stoppa à un carrefour, devant une croix de granit indiquant la proximité de quelque village. La Sœur se signa et crut apercevoir un sourire et un haussement d'épaules chez ses voisins.

Un jeune homme monta, grand, brun, l'air aisé de quelqu'un qui a été soldat, vêtu mi-parti en cycliste, mi-parti en rustique, et qui s'assit à côté du petit monsieur. La Sœur le regarda à peine, assez cependant pour lui trouver bonne mine et franc regard.

— Bonsoir, monsieur Couffinhal, fit le nouveau venu en s'adressant à son jeune voisin.

— Bonsoir, monsieur François, répondit l'autre d'un ton un peu fier et distant.

— Vous revenez de Saint-Jean?

— En effet. Je comptais employer mon après-midi à taquiner les goujons de votre père; mais papa a préféré, lui, me déléguer pour le représenter à l'audience du juge de paix, devant lequel il a fait assigner un de ses voisins qui laisse aller ses bêtes dans nos prés. Il prétend d'ailleurs que de suivre ces audiences est très utile à l'étudiant en droit que je suis... Cela apprend la chicane... Comme j'ai raté mon dernier examen, papa me tient la dragée haute, me menaçant de ne pas me payer un permis de chasse, à l'ouverture, et même de me remettre à la charrue, — en attendant la caserne : douce perspective! Et vous, vous rentrez sans doute de la foire de Lestrade?

— Ma foi non ; je n'aime pas les foires... J'étais allé voir, près du Gifou, un lot de chênes que mon père voudrait acheter pour sa scierie.

— Et peut être aussi des châtaigniers pour son usine, qui fonctionnera bientôt ?

— Oh ! elle est encore loin d'être terminée et outillée...

— Une belle entreprise dont votre père a eu l'idée, et qui accompagnera et complètera heureusement sa scierie et ses moulins.

— Si l'on veut, fit le jeune rustique... quoique j'eusse préféré, pour mon goût, conserver nos belles châtaigneraies.

— Pour ce qu'elles rapportent ! crut devoir intervenir le maquignon.

— Nos pères n'en jugeaient pas tout à fait ainsi, puisqu'ils en avaient couvert la contrée.

— Sans doute, fit M. Couffinhal ; mais les pauvres gens se contentaient de peu. Qui est-ce qui voudrait vivre, aujourd'hui, d'une soupe de raves et d'une poignée de châtaignes après ?

— Nos pères ne s'en portaient pas plus mal, il me semble, riposta assez vivement François; et ils nous valaient bien, sous tous les rapports...

La petite Sœur releva un peu la tête ; ses yeux brillèrent dans la pâleur de sa figure, presque aussi blanche que sa guimpe ; ce jeune homme lui devenait vraiment sympathique.

— Et puis, poursuivait-il, nos plateaux et nos « travers » seront bien laids quand on les aura dépouillés de ces beaux arbres qui semblent des patriarches et dont les branches ont abrité et nourri tant de générations...

— Vous lisez les poètes, monsieur François, fit l'étudiant avec un sourire.

J'en lis quelques-uns, en effet, le dimanche, après vêpres.

— Et aussi « Les Castagnaïres » de votre oncle ?

— Aussi. C'est un bel et bon livre que devraient connaître nos écoliers.

— Dame ! il ne figure pas encore au programme des classes, sans doute.

— Je le regrette.

— Et puis, la poésie est une chose, et la vie en est une autre : on n'a pas le temps d'apprendre les deux.

— Je le regrette aussi... Je ne suis pas très âgé; et pourtant je me rappelle que mon vieux maître, à l'école de La Garde...

— Le père Bonneguide ? Oh ! lui, parbleu!... Toujours un La Fontaine dans sa poche. Nos jardins sont contigus; s'il plante un rosier, il a l'air de déclamer : « Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. »

Et il ricana.

— Vieux jeu, je le sais... mais qui avait du bon, je crois.

L'autobus, qui venait de dévaler, dans un bruit de tonnerre, la pente au bas de laquelle coule le ruisseau de la Durenque, une fois passé le pont, ralentit son allure, puis s'arrêta. Le jeune homme sympathique serra la main de son interlocuteur.

— Me voici arrivé, dit-il ; à vous revoir, monsieur Couffinhal.

Il salua très ostensiblement le petite Sœur, dont le regard rencontra le sien, et il sauta sur la route, non loin d'une belle maison neuve, à côté de laquelle, le long d'une chaussée d'étang, s'apercevaient d'autres bâtiments déjà estompés par le crépuscule.

— Personne plus pour Fontfrège ? interrogea le conducteur.

— Fontfrège ? se dit Linou, surprise. Mais c'était, autrefois, une métairie entre La Garde et le moulin, qu'on appelait *Moulin dès Anguilles*...

Et ce nom, murmuré tout bas, lui serra le cœur par l'évocation de la scène qui avait décidé de sa vie... Fontfrège ! N'était-ce pas devant une bergerie de ce nom que, jadis, Jean Garric, son amoureux, avait rencontré la Mion?

L'autobus repris sa course et gravit l'autre versant. Et les deux voisins de Linou reprirent leur conversation.

— Quel est ce jeune homme qui vient de descendre ? interrogea le maquignon.

— C'est François Terral, le fils du gros meunier de Fontfrège, du maire de La Capelle-des-Bois.

Linou tressaillit : ce garçon si distingué, si bien pensant, c'était son neveu, le fils de Frédéric, dit Cadet, ou Cadet-Terral !

— Et, reprit le maquignon, pourquoi ce Terral a-t-il quitté le moulin de La Capelle, où il est né ?

— Parce qu'il avait, par ses relations au chef-lieu, connu le projet de tracé de la route sur laquelle nous roulons, et deviné quel trafic allait s'y faire. Or, comme il est avisé, entreprenant et ambitieux, il acheta, pour un morceau de pain, à un certain Jean Garric, le moulin dérisoirement surnommé « Moulin des Anguilles ». Avec ses deux machines à dépiquer, — les premières qui arrivèrent dans ce pays attardé, — il avait gagné quelque argent. Sa femme, une Puech, du hameau de La Calcie, assez richement dotée, très glorieuse aussi, fournit l'appoint nécessaire pour rebâtir les moulins et la scierie sur un plan nouveau, et pour établir n barrage qui, de l'ancien bief des Anguilles, a fait un bel étang, large et profond. Et, maintenant, Terral construit une usine pour traiter le bois de châtaignier, qui concurrencera celle de la Briane-sous-Rodez... Entre temps, il minait peu à peu l'ancien maire, M. Vayssettes, qui détenait l'écharpe depuis quarante ans, et il finissait par prendre sa place à la mairie de La Capelle... S'arrêtera-t-il là ? Il y en a qui croient qu'il arrivera au Conseil général. L'instruction lui fait défaut, sans doute ; mais l'habileté et l'audace y suppléent si souvent, aujourd'hui !...

— Son fils ne m'a pas l'air d'être très avancé comme opinions.

— Certes non. Il a été élevé au pensionnat des Frères de Saint-Joseph, à Rodez, son oncle, l'auteur du livre des *Castagnaïres*, un magistrat qui a démissionné à l'occasion des inventaires, et qui occupe ses loisirs à écrire et à sculpter, exerce une très grande influence sur lui... Il y a aussi dans la famille une tante, religieuse quelque part ; un cousin, vicaire à La Capelle, et qui, au premier jour, en devien-

dra curé... Que sais-je ! Et c'est bien ce dont enrage l'ambitieux meunier, — minotier, comme il s'intitule à présent... S'il pouvait extirper de son jardin tout ce chiendent clérical et réactionnaire !... Mais ce n'est pas commode... Allons, voici La Garde. C'est mon patelin; un séjour délicieux... Vous avez un arrêt de dix minutes, le temps d'avaler un apéritif au café Gambetta ; venez donc.

Et il descendit, suivi du gros homme.

D'autres voyageurs montèrent. La nuit tombait ; l'angélus tinta au clocher de La Garde : la petite nonne le récita tout bas, non sans baiser, à la fin, le crucifix de cuivre qui luisait au bout de son long chapelet.

Puis, le maquignon reprit sa place, se moucha bruyamment, rabattit son large chapeau sur ses yeux, s'apprêtant à dormir.

L'autobus se remit en marche bruyamment, cornant, cahotant sur les pierres, au risque d'écraser les oies, les brebis, les cochons et la marmaille du village, affolant les bœufs et les vaches, qui mugissaient à l'unisson de sa trompe enrouée.

Linou méditait sur ce que venait de lui apprendre la conversation de ses voisins. Non pas qu'elle ignorât jusqu'à ce jour que son plus jeune frère avait quitté le moulin de La Capelle, à la suite de dissentiments avec leur vieux père, ni qu'il s'était établi à l'ancien Moulin des Anguilles ; mais elle ne savait cela que très vaguement par quelques pauvres lettres de sa sœur aînée, établie assez loin de là, à Lestrade. Son frère, l'ancien juge, n'était revenu dans le pays que depuis quelques mois ; et son neveu ne lui écrivait que pour lui souhaiter la bonne année, — peut-être parce que, n'ayant vu qu'une fois sa tante, lorsqu'il avait cinq ans, il ne savait sur quel ton correspondre avec elle.

Ainsi, pensait elle, Cadet est devenu un gros industriel, un personnage important. Il est maire de La Capelle. Il marche peut-être avec ceux qui ferment les couvents et confisquent les biens des congrégations, en attendant de chasser les curés des presbytères et des églises !... Ah ! le malheureux !... Par bonheur, Dieu a voulu que son fils ne lui ressemblât point : que Dieu soit loué !... Comme elle l'aime déjà, ce neveu si bien élevé et si bien pensant, — beau garçon, en outre, bien plus grand que son père et son grand-père Terral, — avec quelque chose, dans le regard et dans l'ovale du visage, de Rose, la chère morte, la sainte de la famille, la mère toujours pleurée depuis vingt ans, et sur les cendres de laquelle Linou ira encore pleurer et prier demain.

On roule, maintenant, sur le plateau qui sépare La Garde de La Capelle. Quelques lumières courent à droite et à gauche de la route, dénonçant les petits hameaux. La lune se lève sur la crête du bois de Roupeyrac. On approche du carrefour où l'autobus, appuyant à gauche et quittant la route qui monte vers le Lagast, Sœur Marthe devra descendre. Et un scrupule lui vient : n'aurait-elle pas dû s'arrêter aux Anguilles, chez son cadet? Sans doute; mais quoi! le nom de Fontfrège l'a déroutée. Et puis savait-elle alors que le voyageur qu'on appelait M. François était son neveu ? Son cœur aurait dû l'en avertir ; il a parlé, mais pas assez clair... D'ailleurs, son vieux père doit l'attendre... Ah ! la pauvre Linou, comme elle est émue aux approches du village natal ! A mesure que quelque voyageur descend, elle entend nommer des villages et des mas dont les noms la font tressaillir : La Salvetat, Le Puech, La Vidadie... Et, tout à coup :

— Voici la croix de La Peyrade ; on vous attend, ma Sœur, fait le conducteur, poliment.

La petite nonne se dresse, saisit sa chétive valise qu'elle avait cachée sous le siège, et tombe dans les bras d'un homme à cheveux et barbe grisonnants :

— Aline !

— Oh ! Jacques !...

Oui, Jacques, le frère aîné, l'ancien magistrat, qu'elle ne croyait pas trouver là. Quelle étreinte ! La première depuis vingt ans, depuis la séparation après les obsèques de leur mère.

— Toi ici, mon grand aîné ? fait Linou à travers ses larmes ; comment ? Père n'est pas malade, au moins ?

— Non, ma petite Aline, mais il a quatre-vingt-trois ans, et j'ai voulu lui épargner cette course... Je suis en train de m'installer dans la maisonnette que j'ai fait bâtir près de l'étang, et qui sera notre refuge à tous deux... Je l'ai baptisée *La Griffoulade*, du nom de la côte qui descend au moulin... Mais voilà Hippolyte qui nous attend, avec sa jardinière.

La silhouette d'une carriole attelée et d'un paysan se tenant à la tête de son cheval se détachait sur la lune encore basse à l'horizon.

— Bonsoir, ma Sœur, fit le rustique. Vous avez fait un bon voyage ?

— Mais oui, mon bon Hippolyte, merci !... Et vous allez bien, ainsi que votre famille ?

— Oui, à peu près..., tout va à peu près... Montez, ma Sœur ; montez, monsieur Jacques...

En un quart d'heure de petit trot, on arrivait à La Capelle, peu de temps après nuit close. On traversait le foiral, occupé, en cette saison, par les gerbiers des trois quarts du village. On avait dépiqué, tout le jour ; une légère poussière, mêlée à un reste de fumée des batteuses, flottait dans l'atmosphère lourde d'un soir d'août. La chaudière en cuivre d'une machine luisait entre les meules de paille ; quelques gens attardés ramassaient encore du grain, que d'autres chargeaient sur leur dos et emportaient vers les maisons. Des cochons et des oies glanaient les déchets d'avoine ou de froment. Le bruit des engrenages d'un ancien van témoignait qu'il y avait encore quelques pauvres dépiquant à la « latte » ou au fléau, faute d'argent pour payer la batteuse à vapeur, ou de vin en cave pour abreuver la formidable équipe qu'exige le service de la machine nouvelle. Et, sur tout cela, une paix, une sérénité sans bornes.

En descendant la rue principale de La Capelle, où la carriole allait au pas pour ne pas écraser les bêtes attardées, Linou apercevait, par les portes ou les fenêtres ouvertes, les gens à table, — quelques-uns à peine éclairés par l'antique « calél » ; d'autres, plus nombreux, plus bruyants, sous des lampes modernes, excités par les libations trop copieuses du jour sous la chaleur du soleil, dans la fumée et la poussière suffocantes des batteuses, criaient, braillaient, chantaient déjà, continuant à boire et à se gaver de bonne soupe aux légumes, de plats copieux, de rata de brebis, de civet de lapin, voire de veau rôti; car ainsi le veut le mode nouveau de dépiquage : on ne paye en argent que les mécaniciens et le propriétaire de la batteuse ; les servants sont des parents, des amis, des voisins à qui l'on rendra leur journée, à l'occasion, et qui n'exigent d'autre salaire qu'une bombance pantagruélique et largement arrosée.

Sur la place, que la lune éclairait vivement, Linou se trouvait désorientée ; les maisons, rebâties ou blanchies depuis son départ, semblaient plus hautes et avoir plus de fenêtres ; les auberges étalaient des balcons drapés de vigne vierge et surmontés d'enseignes en lettres de mauvais goût ; en arrière et au-dessus, le modeste clocher était resté le même, lui, avec ses murs pourtant un peu moins blancs que jadis et sa girouette inclinée d'inquiétante façon.

Vers le bas du village, une énorme maison, autrefois belle et gaie, montrait son crépi écaillé par endroits, ses fenêtres closes, sans aucune lumière : c'était la maison de l'ancien maire, M. Vayssettes, mort depuis des années, et offerte par sa veuve à la commune, à charge d'y installer l'école libre des filles.

Enfin, vers l'entrée du chemin de la Griffoulade, quelques maisonnettes minables, toutes noires, formant ce qu'on appelait le *bâri*, c'est-à-dire le faubourg, évoquaient encore le La Capelle d'autrefois. Cinquante pas plus bas, les houx géants, donnant leur nom à la côte, se dressaient, immobiles, rigides et luisants ; et le cœur de Sœur Marthe sautait dans sa poitrine, à croire qu'il allait se briser.

II

— Nous voici chez nous, Aline, dit Jacques Terral, aidant la voyageuse à descendre et lui montrant, à gauche, une petite barrière à claire-voie ouvrant sur un raidillon bordé de pommiers, au bout duquel se dressait une construction modeste, toute neuve, non crépie encore, et surplombant l'étang du moulin.

— Venez boire un coup avec nous, Hippolyte, dit Jacques au voiturier.

— Merci pour cette fois, monsieur Jacques. Ma bête n'a pas mangé ; et il faut que je parte pour Carmeaux dans deux heures... Bonsoir, ma Sœur..., à bientôt...

— Oui, à bientôt, Hippolyte ; et merci encore.

Aline était si émue qu'elle défaillait presque, et que Jacques dut la soutenir jusqu'au seuil où l'attendait, péniblement redressé sur son bâton de houx, un petit vieux, tout blanc, tout ridé, l'œil droit fermé, la bouche tordue, réduit à rien. Ce qui permettait de l'identifier, c'est qu'il portait toujours sa veste de tricot et son haut bonnet, tous deux enfarinés : c'était le père Terral.

Linou le tenait déjà dans ses bras, s'agenouillait presque devant lui pour avoir ses lèvres à la hauteur des maigres joues rêches, et pouvoir mêler ses larmes à celles du vieillard.

— C'est toi, petite, gémissait-il ; tu reviens, enfin ! Comme tu as tardé !... Le pauvre vieux ! tout le monde l'abandonne...

— Allons donc, père, fit Jacques ; ne parlez pas ainsi, alors que deux de vos enfants vous reviennent à la fois.

— Oui, oui..., ils reviennent..., pour quelques jours...

— Pour toujours, peut-être ; qu'en savons-nous ? D'ailleurs, si Cadet s'est séparé de vous, il ne s'en est pas allé hors pays ; et si vous aviez besoin de lui, il s'empresserait d'accourir... Et son fils François vous aime et vous vénère...

— Oui, celui-là, c'est un brave garçon, un vrai Terral...

— Je l'ai vu, papa, s'écrie Linou.

— Où donc ?

— Dans l'autobus, entre Saint-Jean et La Garde... Mais je l'ai vu sans le connaître ; c'est quand il a été descendu, à Fontfrège, que l'on a prononcé son nom... Il est charmant, à en juger par quelques propos de lui que j'ai entendus...

— A table ! fit Jacques, qui revenait d'allumer la lampe dans la petite salle à manger, à droite du vestibule.

Tous trois y pénétrèrent, Linou tenant son père sous le bras. On s'assit autour d'une table ronde sur laquelle fumait une soupière, au centre de quatre couverts. Sœur Marthe s'essuyait les yeux, sans trouver de paroles ; Terral la regardait avec cette application qu'ap-

portent les petits enfants à dévisager un étranger.

— Eh bien ! père, vous ne la reconnaissez donc pas ? Elle n'a pourtant pas tant changé... Un peu plus pâle, seulement. Ah ! dame, le maigre, les jeûnes, la classe, les veilles à la chapelle !... On ne vous nourrissait donc pas dans ce triste couvent de Port-Vendres ?

— Ne raille pas les couvents, Jacques...

— A Dieu ne plaise ! ils sont fermés : respect aux vaincus !

Il appela :

— Cécile !

Par la porte latérale entra une grande, blonde jeune fille, toute rose d'émotion.

— Notre cuisinière, pour ce soir, Linou ; comment la trouves-tu ?... Approche, mon enfant : la voilà, cette religieuse dont tu as si souvent entendu parler, et avec laquelle je suis sûr que vous serez amies... Devines-tu, Aline, à qui appartient cette belle fleur du Ségala ? Non ?

— Mais si, je le devine, répond sœur Marthe ; pas besoin d'être sorcière... Sauf la couleur des cheveux, d'ailleurs, elle ressemble tellement à son père Garric !...

— C'est la fille de Jeantou, en effet.

A ce nom familier de son ancien amoureux, Linou rougit aussi. Puis, elle tendit ses mains à la jeune fille, qui les serra avec effusion, en balbutiant :

— Il me tardait tant de vous connaître, ma Sœur ! Si vous le permettez, je viendrai souvent vous voir, vous demander conseil.

— Sur quoi pourrais-je vous conseiller, mon enfant ?

— Mais sur tout... Quand on n'a pas de mère...

Et Linou tressaillit dans son cœur : elle pourrait être, en effet, la mère de cette Cécile, si elle ne s'était donnée à Dieu pour le remercier d'avoir conservé la vie de sa mère à elle, et permettre à Jeantou d'épouser Mion.

— Je voudrais bien pouvoir vous être utile, ma belle enfant, fit-elle après un silence. Mais je ne m'appartiens pas : mes supérieures peuvent me rappeler d'un instant à l'autre...

— Ta, ta, répliqua Jacques ; tu resteras ici, puisqu'il n'y a plus de couvents.

— On me laïcisera, comme ils disent, et on m'enverra faire l'école quelque part. Il faut bien que je gagne ma pauvre vie.

— Ta vie ? intervint le vieux Terral ; tu reviendras au moulin, près de moi... Tu y retrouveras Jeantou, mon fermier, ton bon ami d'autrefois.

Il disait cela avec la demi-inconscience des vieillards. Jacques le poussa du coude, et, profitant de ce que Cécile était retournée à la cuisine, lui dit à l'oreille :

— Père, ne réveillez pas de tels souvenirs.

— Quel mal y a-t-il ? répliqua le meunier. Ils s'aimèrent honnêtement... C'est moi qui eus tort de ne pas les marier... Ah ! si j'avais su !...

— Soit ; mais taisez-vous, de grâce : vous faites souffrir votre fille ; et il n'est pas nécessaire que celle de Garric sache cette vieille histoire...

— Ah ! s'il en est ainsi..., parlons d'autre chose.

Cécile rentrait, servait, et acceptait de prendre place à côté de sœur Marthe. Et, au bout d'un instant, Jacques reprenait :

— Linou, si tu veux faire la classe à tout prix, je te trouverai des élèves à La Capelle ; et, mes modiques rentes aidant, nous vivrons ici paisiblement tous deux. Je ne promets pas, par exemple, d'être là tout le temps : je suis un peu nomade ; j'ai en projet divers travaux qui peuvent m'obliger à me rendre quelquefois à la ville...

— Ah ! mais, à propos, fit Aline, j'ai entendu parler, tout à l'heure, d'un livre de toi, *Les Castagnaires*, je crois...

— En effet, dit Jacques ; une manière de roman champêtre... Je n'ai pas osé te l'envoyer...

— Et tu as bien fait ! Tu écris des romans, mon pauvre aîné ?

— Mais, petite nonne que tu es, il y a roman et roman..., et le mien ne corrompra personne, je t'en réponds... A présent, d'ailleurs, je fais de la sculpture : il faut bien remplir les heures... J'ai une espèce d'atelier, là-haut, sous le toit.

— Il est joli, ton atelier, s'écria le vieux Terral, que deux verres de vin émoustillaient un peu... Partout des plâtras, des tas d'argile, et, au bout de piquets, des têtes grimaçantes, affreuses... Des portraits de décapités, sans doute...

— Tu vois, Aline, que notre père n'est pas très emballé sur mes œuvres...

— Si tu faisais de jolies figures, passe ; une statue qui ressemblerait à Cécile, par exemple, ou à mon petit-fils François...

— Cela viendra peut-être, père, si Cécile s'y prête, et si Cadet permet à François de venir poser... Et toi aussi, Linou, je ferai ton portrait : je te représenterai en sainte Thérèse. Qu'en dis-tu ?

— Sais-tu seulement, mon frère, ce que fut sainte Thérèse ?

— Oui, je le sais. Me prends-tu pour un ignare, ou un « huguenot » ? Oh ! je ne suis pas un pilier d'église, et je ne chante pas encore au lutrin, quoique j'aime beaucoup le plain-chant... Mais je ne suis pas non plus un mécréant ; et, à l'occasion, tu me verrais du bon côté de la barricade, comme on dit à présent.

Après un instant de silence, Sœur Marthe reprit :

— Parlez-moi de Cadet, de sa femme... J'ai appris, toujours dans l'autobus et par un monsieur qui est, paraît-il, un étudiant, que notre frère est devenu radical, « rouge », comme on disait jadis.

— Ce n'est que trop vrai, fit le père Terral.

— Peuh ! dit Jacques, c'est une couleur de circonstance qu'il a adoptée pour plaire aux « avancés » qui l'ont porté à la mairie, et aussi pour être bien avec la préfecture, son député et son conseiller général. Il la rejettera au premier jour : un Terral ne saurait errer longtemps...

— Quand l'ambition s'en mêle, mon pauvre aîné, gémit le vieillard, et quand on a épousé une femme comme la sienne, plus vaniteuse encore que lui...

— Je sais que vous n'avez guère fait bon ménage avec votre bru, dit Jacques en riant.

— Comment faire bon ménage avec une bête pareille, qui a toujours l'air d'une mule portant des reliques ?

— Oh ! papa, interrompit Linou, scandalisée ; quelle mauvaise langue vous avez !

— Mauvaise langue ? Va, va, quand tu connaîtras la Sophie... Je me demande souvent comment elle a pu inventer un fils comme celui qu'elle a... Votre pauvre oncle Joseph avait bien raison quand il disait qu'une dinde couve parfois de jolis coqs...

Quiconque eût observé Cécile l'eût vue rougir jusqu'au blanc des yeux en entendant faire l'éloge de François ; mais nul ne la regardait en cet instant.

— Pauvre oncle Joseph ! pauvre bon parrain ! fit Linou. Déjà près de vingt ans qu'il est mort...

— Oui ; il ne put survivre que quelques mois à votre mère... Ah ! votre mère !... en voilà une qui ne ressemblait pas à la « minotière » de Fontfrège, oh ! non..., soupirait le vieux meunier en essuyant ses yeux d'un revers de ses doigts rugueux et déjetés.

— Chère maman ! une sainte... Du ciel, elle aura tendu la main à mon parrain, bien sûr...

Jacques, pour éviter la scène de larmes qu'il prévoyait, remarqua qu'il était tard ; et il offrit de reconduire son père et Cécile au moulin. Mais, sur la côte, Garric faisait les cent pas en attendant sa fille et son maître : il n'avait pas osé entrer, sachant que Linou était là.

Celle-ci, dès la porte refermée, était tombée à genoux, priant pour ses morts, recommandant à Dieu ses pauvres Sœurs dispersées et qui toutes ne recevraient pas l'accueil cordial et réchauffant qu'elle trouvait auprès des siens.

Quand son aîné rentra, elle s'était accoudée à la fenêtre ouverte donnant sur l'étang, les toitures du moulin et les coteaux avoisinants. Tout cela brillait sous la pleine lune ; on entendait gazouiller la Durenque, affaiblie par la saison sèche. Une chouette miaulait doucement dans les châtaigniers du Vignal, les châtaigniers sous lesquels gardaient leurs bêtes, quarante ans plus tôt, Aline Terral et Jean Garric, la pauvre nonne d'aujourd'hui et le père de la belle fille qu'elle venait de saluer.

— Allons, petite sœur, fit brusquement Jacques, tu dois être recrue de fatigue ; je vais te montrer ta chambre : elle n'est pas plus luxueuse sûrement que ta cellule de religieuse, mais elle est toute blanche aussi.

Il prit la lampe, précéda Linou dans l'escalier conduisant à l'unique étage de la maisonnette, puis redescendit, s'assit près de la fenêtre, à son tour, et resta là à rêver mélancoliquement... Les sujets ne lui manquaient pas : sa carrière médiocre, déviée puis écourtée ; une femme adorée qu'il n'avait pu épouser et qui était morte jeune et reposait dans un cimetière lointain... Pleure, chouette, pleure aussi la morte de là-bas.

III

Le lendemain était un dimanche. Sœur Marthe, éveillée à l'angélus, se leva doucement, sortit sur la pointe des pieds, et courut à l'appel des cloches qui annonçaient la première messe. Elle grimpa la rue en pente raide qui est le plus court chemin vers l'église, une rue où elle ne trouva rien de changé, pas même l'abondance des pierrailles qui roulaient sous ses pas. Arrivée au porche, elle y croisa quelques femmes aussi matinales qu'elle, n'en reconnut aucune, entendit qu'elles chuchotaient sur son passage :

— Quelle est cette Sœur ?

A l'église, elle hésita : où se placer ? Dans la chapelle de la Vierge... Elle s'y agenouilla sur la marche de l'autel et s'absorba dans la prière, tandis qu'un jeune prêtre, entré derrière elle, saluait le maître-autel et disparaissait dans la sacristie, que les cloches sonnaient le « second », et que, du village, des hameaux, des fermes isolées, arrivaient, un à un, ou par petits groupes, fermières, servantes, valets, vachères et bergers. Linou n'osait lever les yeux sur cette assistance, où elle craignait de ne retrouver aucune figure amie, — la première messe étant surtout la messe des jeunes. Mais elle se sentit frapper sur l'épaule : c'était une autre religieuse, — de l'Ordre d'Estaing, celle-là, — une Rigal du hameau de Fournols, un peu moins âgée que Sœur Marthe. Elle prit celle-ci par la main et la guida vers une chaise près de la sienne. Pauvres vieilles filles privées de leur demeure, elles semblaient, dans leur costume blanc et noir, deux hiron-

delles battues de l'orage et se posant sur le même rebord de fenêtre, pour attendre que reparût le soleil.

Cette première messe n'était pas chantée; elle fut rondement dite par l'abbé Sermet, le coadjuteur qu'on avait donné au vieux curé, M. Le Crouzet, presque octogénaire et un peu tombé en enfance.

Si Linou avait osé se retourner, ou simplement regarder autour d'elle, elle n'eût pas remarqué un trop violent contraste entre cette assistance et celle d'autrefois. En août, les rustiques, — éreintés par les labeurs de la semaine, cuits et recuits de soleil et de chaleur, n'ayant pas assez dormi, sans courage même pour se débarbouiller, à l'aube, habillés à la diable afin d'arriver à temps à la paroisse — une fois à l'église s'affalaient dans les bancs ou sur les chaises, dès que le prêtre gravissait les marches de l'autel ; les moins las se tenaient péniblement assez éveillés pour faire tourner dans leurs doigts raidis leur grand chapelet ; les autres s'endormaient paisiblement ; beaucoup ronflaient, à faire sourire les écoliers tassés dans le chœur, et à scandaliser les quelques vraies dévotes assez fortes pour suivre l'office dans leurs paroissiens.

Quand la sortie tinta, Sœur Marthe et sa compagne s'attardèrent un peu pour ne pas être, au porche et sur la place, l'objet d'une trop intense curiosité. Quelques groupes, pourtant, stationnaient encore quand elles se décidèrent à quitter l'église. A la vue des deux religieuses, les mêmes questions bourdonnèrent sur les lèvres :

— Qui sont celles-là ? — Les connaissez-vous, Martine ? — Ni vous, Boudoune ? — Linou du Moulin, dites-vous ? Laquelle ? la plus petite ? — Comme elle est triste ! (C'est-à-dire pâle.)

Quelques-unes s'approchèrent. La Sœur Rigal, qui revenait assez souvent au pays, les reconnaissait et les présentait à Linou.

— Voici Louise Boussaguet, du Sérieys.

— Bonjour, Louise, faisait affectueusement Linou ; je suis bien contente de te retrouver.

— Oh ! moi aussi, je suis heureuse, Sœur Marthe... Et vous allez bien ?

— Tu pourrais me tutoyer comme autrefois, Louise...

Une autre lui tendait des mains fiévreuses et décharnées.

— Tu ne me reconnais pas, Aline ?

— Si, oh ! si, Lucie Pagès, Lucinou... Mais qu'as-tu ? Tu parais souffrante.

— C'est mon état habituel, depuis douze ans ; un jour à peu près sur pied ; le lendemain, au lit pour la semaine...

— Pauvre Lucie ! J'irai te voir. Où habites-tu ?

— Là, près de l'église, afin de pouvoir m'y traîner de temps en temps.

D'autres encore s'avançaient et engageaient de brefs colloques avec l'une ou l'autre des deux nonnes. Les hommes les regardaient de loin, tout en parlant récoltes et bestiaux ; des groupes de petites filles, bouche bée, se les montraient avec curiosité ; un jeune butor de quinze ans — type du voyou rustique tel qu'on le rencontre aujourd'hui dans nos villages — s'esclaffa en passant près des Sœurs ; et, tout haut, pour être entendu des camarades :

— L'hiver sera aventif, cette année : les corneilles s'amènent déjà... Gare aux noix et aux châtaignes !

Linou et la Sœur Rigal se séparèrent, l'une remontant vers son hameau, l'autre redescendant à la Griffoulade, où elle fut grondée par Jacques de s'être levée si matin, au lendemain d'un si fatigant voyage.

Une vieille fille de mine hâve, de tenue pauvre, mais propre, sortit de la cuisine et déposa sur la table des bols et des cuillers. Linou vit qu'elle lui souriait, chercha dans ses souvenirs, et, tout à coup :

— Lalie !... Eulalie Barreau !... s'écria-t-elle.

— C'est bien moi, en effet, fit la paysanne..., votre voisine quand j'allais garder mes vaches au pré des Pommiers, près du moulin.

— Parfois, on te nommait Lilou ; ce qui fait qu'en nous appelant on brouillait souvent les deux : Linou ! Lilou !

— Et l'on pourra les brouiller encore, intervint Jacques, car c'est Lalie qui va faire notre ménage, dorénavant..... Déjeunons..... Prends-tu du café, Linou, ou du lait ? ou les deux ?

— Rien, mon frère, rien avant midi.

— Tu plaisantes ? Tu jeûnes, même le dimanche ?

— C'est la règle de mon Ordre.

— Mais il est dispersé, ton Ordre, détruit... Tu es redevenue une paysanne du Ségala ; au pays comme au pays !

Et il faillit se mettre en colère.

— Tu es si forte, pour jeûner ! Regarde-moi, Lalie, ce teint de papier, ces « joues de catéchisme », comme me disait notre pauvre mère quand je revenais de la pension, à Pâques... Tâche donc de te nourrir un peu, de te « reverdir ». Tu en auras besoin, puisque tu veux travailler et gagner ta vie.

Et, l'ayant décidée à boire un peu de lait, il remonta dans son atelier, tandis que Lalie offrait à Sœur Marthe de descendre dans le jardinet situé en contre-bas de la maison, la séparant seul de l'étang et se prolongeant, à droite et à gauche, par deux petits prés en pente plantés de pommiers moussus et décrépits, que Jacques conservait avec soin.

Linou courut à la haie du fond, écarta les branches des noisetiers fleuris de chèvrefeuille, pour mieux voir la nappe immobile de l'étang, dont une partie, la plus éloignée, était encore ombragée par les aulnes du ruisseau et les chênes du coteau d'en face, tandis que l'autre étincelait et frissonnait sous la clarté d'un soleil d'août, à huit heures du matin.

Et la petite Sœur demeura là, extasiée, percevant à peine le bavardage de Lalie, qui eût voulu, en un quart d'heure, lui conter tout ce qui s'était passé à La Capelle dans trente ans...

A droite, Linou voyait la chaussée de l'étang, toujours ourlée de sa retombée de ronces et jalonnée de beaux cerisiers entre lesquels se détachaient les toits de la scierie et de la maison, celle-ci exhalant une colonne de fumée bleue toute pareille à celle qui s'en élevait le jour de son lointain départ. Plus loin, la pente de la Gravasse, au-dessus de laquelle montait le soleil ; à gauche, le « travers » de la Garenne, couronné toujours de chênes et de fruitiers, et le pré de l'étang, où elle allait garder, quand elle était fillette, où elle avait connu Jeantou, dont la maisonnette, le Vignal, blanchie sans doute depuis peu, mais close et inhabitée, se détachait, plus haut, entre des poiriers.

— Rien de changé, ici, rien de changé ! disait à demi-voix Linou.

Et deux larmes descendaient sur ses joues pâlies.

— En effet, répondait Lalie... Ce coin est resté à peu près ce qu'il était, grâce, surtout, à votre père et à Garric, son fermier ; et aussi à M. Jacques, qui promet une rente à mon neveu Barreau pour qu'il ne coupe jamais un arbre sur sa propriété de la Garenne... Mais vous verrez que, dans d'autres quartiers, on ne pense pas de même, et qu'il y a bien du changement...

Linou n'écoutait pas et continuait à pleurer.

— Venez !... ça vous fait mal de penser à ces choses, lui dit tout à coup Lalie, en la tirant par la manche ; venez, ma Sœur.

(*A suivre.*) FRANÇOIS FABIÉ.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 17 avril

Recette d'un petit bazar organisé par Mme G. Mercey, de San-Francisco, 5.362 fr. 50.

Mme Mesnier, 5 fr. — Pour un des petits anges clairs, 5 fr. — Mme D....t, Troyes, 20 fr. — E. O., Royan, 5 fr. — Jeanne et Georges Vinsot, pour leurs petits frères malheureux, 10 fr. — Pour la fête d'un soldat mort au champ d'honneur, 3 fr. — Pour les Maisons claires, 5 fr. — Une amie des petits enfants, F. N., 5 fr. — Mlle Forterre, 15 fr. — Mme Triat, 5 fr. — « En souvenir de ma petite Germaine adorée », 20 fr. — Maîtresses et élèves, école de Cuxac, 35 fr. — Paul d'Estrée, 5 fr. — Mme Aubert, 5 fr. — En reconnaissance d'une grâce obtenue. S. C., 20 fr. — Anonyme des P. T. T., Perpignan, 3 fr. — Lieutenant R. Baillet, 100 fr. — L. B., Pau, 20 fr. — Germaine L., 10 fr. — Edouard Allègre, 20 fr. — Mme Quertimont, 41 fr. 20. — Anonyme de Vesoul, 30 fr. — M. Van Molecat, 2 fr. — Mme Thiébault-Banclet, 5 fr. — M. Georges Rivollet, 150 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Valentin, 1 fr. 65. — Anonyme, 5 fr. — Lieutenant Miellet, 10 fr. — G. D., 10 fr.

Transmis par Mme Lavé, Rive-de-Gier : Mlle Palmy, 5 fr. — Mme Fayolle, 10 fr. — Mme M., 5 fr. — Mme C., 10 fr. — Mme Brunon, 5 fr. — Mlle Toussaint, 5 fr. — Mme A. Mainsel, 5 fr. — Trois cousines dévouées, 5 fr.

Mme Couturier, 50 fr. — Mme Fontaine, 20 fr. — Une abonnée, St-Georges-sur-Loire, 5 fr. — Trois petites amies, Amélie, Juliette et Marcelle, 10 fr. — Mme Javouray, 20 fr. — Jean et Loulou, de Montpellier (envoi mensuel), 5 fr. — Mlle Edmée Danon, 20 fr. — Adjudant colonial, 12 fr. — Mme Ferret, 5 fr. — Les enfants de l'école de Salle, 6 fr. — Achille et Muni, 5 fr. — Pour notre bonheur, 20 fr. — Capitaine de frégate Rondeleux, 40 fr. — « L'œuf de Pâques d'une petite claire », 100 fr. — Deux petits enfants, Jean et Hélène, 10 fr. — M. Albert Garsin, 20 fr. — Mme Foucque, 20 fr. — M. Guardia, 10 fr. — M. Chabot, 10 fr. — M. Raynaud, 100 fr. — Mme Claudel, 10 fr. — Mme Noyaux, 5 fr.

M. Emile Moreau, de la maison Larousse, 100 fr. — M. Louis Billiard, 250 fr. — « Une abonnée d'un haut plateau », 5 fr. — Mlle Paulet, 5 fr. — Mme Delaruelle, 25 fr. — Anonyme Lyon, 20 fr. — Capitaine Branders, 20 fr. — Titite et sa tante, 15 fr. — M. Similion, 100 fr. — Mlle Aubin, la Cerlangue, 5 fr. — Collecte faite parmi les élèves de Pont-de-Claix, école de filles, dir. : Mlle Ferrère, 10 fr. — Pour mon vœu exaucé, S. I., 5 fr. — Mme Bourbon, 5 fr. — E. P., à Oran, 10 fr. — Mlle Allard, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Dencausse, 5 fr. — M. O. N., 5 fr. — Les économies du petit Louis Blanc, 20 fr. — Mlle Savary, 5 fr. — Une grand'mère et sa fille, 20 fr. — Mlle Chalanton, 15 fr. — Produit d'une petite loterie transmis par Mme Villemain, 84 fr. 75. — B. G., 50 fr. — Mme Ancelin, 5 fr. — Jean Lucie, Robert Guignard, 5 fr. — Anonyme, Poitiers, 5 fr. — Trois sœurs Marie, Odette, Renée, 6 fr. — Paulette, pour le retour de son papa disparu, 25 fr. — Anonyme, fr. — « Une fidèle Universitaire », 20 fr. — Mme Varnier, 5 fr. — M. Gouazon, 2 fr. — M. Pucher, fr. — Mme Bordenave, 100 fr. — Anonyme, 15 fr. — Lhermitte, 5 fr. — F. D. R., M. D. R., 10 fr. — Mme Goiffon, 100 fr. — Mme Delaunay, 25 fr. — Mlle Vincent, 10 fr. — Mme Robert Huet, 10 fr. — Raymond, Marie-Rose et Jean, 50 fr. — M. Collet-Thoulieux, 40 fr. — Mme Clotilde Mainguy, 50 fr. — Jeanine Gandeau, 20 fr. — Mme Viéville, 50 fr. Mme Victor Roussel, 10 fr. — Total : 7.866 fr. 10.

Subventions, 60 fr.

L'édition de luxe des *Annales* obtient une faveur toujours croissante... Cette édition fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur fort vélin surglacé, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 20 francs pour un an, 10 fr. 50 pour six mois (Etranger : 25 francs et 13 francs).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 50 centimes qu'il y a de mois à courir.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 19 avril 1918.

La **Bourse de Paris** est ferme et calme comme précédemment. Il est clair que la clientèle, depuis quelque temps, prête plus d'attention aux phases successives de la grande offensive allemande qu'aux tractations boursières habituelles. La nomination du général Foch comme Commandant des forces alliées en France, la fusion des forces britanniques et françaises, la coordination des efforts communs ont déjà produit un résultat appréciable au point de vue militaire et ne tarderont sans doute pas à se refléter sur la tenue de la Bourse d'une façon progressive, ainsi qu'on a pu en constater les premiers symptômes dans la séance d'aujourd'hui. L'allure de nos fonds nationaux est très soutenue. Notre **3 0/0 Perpétuel**, après sa notable hausse, a cédé légèrement et termine à 59 fr.

Le **5 0/0** passe de 88 fr. 45 à 88 fr. 55, le **4 0/0** de 69 fr. à 69 fr. 05 pour le libéré et de 69 fr. 05 à 69 fr. 10 pour le non libéré.

La tendance demeure très ferme sur nos fonds coloniaux.

L'**Extérieure d'Espagne**, sous la poussée des progrès du change espagnol et la continuation des demandes de l'arbitrage madrilène, a accentué son avance de 129 fr. 20 jusqu'à 136 fr. 20, puis revient à 129 fr. suivant le reflux du change.

Les **Fonds Argentins** sont recherchés en raison des dernières nouvelles très satisfaisantes au point de vue économique.

La fermeté des **Fonds Brésiliens** s'appuie sur les renseignements budgétaires qui viennent de parvenir et qui font ressortir, pour l'exercice financier en cours, un excédent d'environ 67.500 contos, et, d'autre part, sur l'annonce d'une prochaine avance de 100 millions de dollars des banquiers américains au Gouvernement brésilien, — témoignage de l'affermissement du crédit du Brésil et indice de l'accentuation du relèvement économique du pays et, par suite, de la reprise du change brésilien.

On a noté des demandes sur le **Bolivien 5 0/0 1910** qui s'est avancé de 405 fr. à 410 fr.

Rien de bien particulier à noter dans le groupe bancaire. Signalons cependant le **Crédit Foncier de France** qui passe de 665 fr. à 676 fr. L'Assemblée du 27 avril sera invitée à porter le dividende de 25 fr. à 30 fr., les bénéfices nets de 1917 s'élevant à 22 567 914 fr. contre 18 872 395 fr. en 1916.

Le groupe des **Chemins Espagnols**, actions et obligations, a été l'un des favorisés de la semaine par la forte et momentanée hausse du change, dont nous venons d'indiquer la répercussion sur l'Extérieure. Il y a lieu de noter toutefois que les dividendes proposés aux prochaines assemblées générales seront sensiblement réduits : de 17 à 10 pesetas pour le **Madrid-Saragosse**, de 18 à 8 pesetas pour les **Andalous**, de 15 à 5 ou 6 pesetas pour le **Nord de l'Espagne**.

La forte progression des recettes de ces Compagnies a trouvé, comme nous avons eu déjà l'occasion de le noter, une contrepartie plus forte encore dans l'augmentation des dépenses, malgré un change constamment favorable. C'est la conséquence de la hausse considérable des prix des combustibles et matières premières et l'on sait que toutes les entreprises de chemin de fer ont à enregistrer d'analogues augmentations de charges.

Un peu de tassement en clôture.

La fusion de la **Thomson-Houston** et de l'**Eclairage Electrique** est à la veille d'être réalisée. L'absorption de la seconde par la première a été approuvée en principe par les assemblées extraordinaires du 15 avril des actionnaires de ces deux sociétés. L'Eclairage Electrique reçoit en rémunération de ses apports 60.350 actions de la Thomson-Houston du nominal de 500 francs. Cette dernière société a été autorisée à émettre en outre, au prix maximum de 600 francs, 59.650 actions nouvelles, auxquelles les actionnaires anciens auront droit de souscrire à raison d'une pour trois anciennes, une dernière assemblée extraordinaire est convoquée pour le 7 mai afin de consacrer ces accords. Le dividende proposé à l'assemblée ordinaire qui se tiendra également le 7 mai est de 40 francs contre 35 francs précédemment. Pour les actionnaires de l'Eclairage Electrique, ils recevront à partir du 25 avril une somme de 7 fr. 50 par action n° 1 à 120.000, de 4 fr. 44 par action n° 120.001 à 200.000, et les porteurs de part 36 fr. 3729.

Compagnie d'Electricité de Limoges

Les recettes de cette Compagnie, pour le mois de mars se sont élevées à 119.646 fr. 55 au lieu de 121.411 fr. 25 pour mars 1917.

Les recettes du premier trimestre de l'exercice en cours se chiffrent par 397.533 fr. 60 contre 389, 818 fr. 80 pour la période correspondante de 1917.

Nous rappelons que l'assemblée générale annuelle est convoquée pour le 25 courant.

Sucrerie Centr le " Coloso " de Porto-Rico

Suivant décision du Conseil de liquidation, une deuxième répartition de 25 francs par action sera mise en paiement à partir du 25 avril courant, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, 30 et 32, rue Taitbout, à Paris, sur présentation des titres, qui seront estampillés.

Rappelons que ces actions ont reçu, sous la même forme, une première répartition de 40 francs.

Mines d'or du Transvaal. — Un moment affectée par des inondations dues à des pluies anormales, la production des Mines du Transvaal s'est relevée sensiblement de février à mars.

Voici la comparaison de la production des trois premiers mois de 1918.

	Onces	Valeurs en £
Janvier	714.182	3.833.652
Février	659.749	2.802.470
Mars	696.281	2.957.614

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense Nationale**.

Il délivre immédiatement les Bons contre espèces.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

La première communion pour les enfants, est une date importante de la vie, et elle ne l'est pas moins pour les mamans. La guerre a fait disparaître les grandes réceptions, mais cependant on ne peut faire autrement que de recevoir, ce jour-là, la famille et les intimes.

MAMANS FAITES-VOUS DONC TRÈS BELLES

et choisissez pour cette fête si touchante une délicieuse toilette en côte de soie Rachel, moins cher que de beaux lainages, et si habillée : en citron, grenade, gris cendre, thé léger ; ou bien encore l'un de ces magnifiques lainages inusables dont la Cie des Indes détient le record de qualité, d'élégance, de confort : le *Dermine d'Asthoop*, le *Covercoat Tailleur Oysted-Bay*, le *Mohair abardine fines* et le *Pied de Poule Chalkes* sont parmi les plus riches, voyez-les, 7, rue des Filles-Saint-Thomas, (place de la Bourse), Paris, ou demandez les échantillons.

Comme teinte, vous choisirez celle qui s'harmonise le mieux avec votre teint, votre physionomie. A ce propos vous dirai-je un mot de :

L'HARMONIE PHYSIQUE

La nature peut faire des erreurs ; c'est ainsi que certaines femmes au visage dur, d'autres sans expression, d'une fadeur désolante, ont besoin de se métamorphoser par le changement de nuance de leurs cheveux. Les traits des premières s'adouciront et acquierront du charme dans un cadre blond : les secondes gagneront en expression et en beauté auréolées d'une chevelure de nuance plus soutenue : blond vénitien ou châtain.

Les « Hennextré » liquides ou en poudre de Chabrier, 48, passage Jouffroy, opèreront ce changement sans le moindre danger, ne l'oubliez pas, chères amies.

Mais il ne saurait y avoir d'harmonie physique pour celles qui conserveraient un épais duvet sur le visage. Ce serait vouloir abdiquer toute grâce féminine, renoncer à paraître séduisante ou même soignée, ce qui devient

LA PIRE LAIDEUR

En pareil cas, une consultation chez le docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, s'impose, puisqu'il détruit radicalement et sans cicatrice, par l'électrolyse, les poils et duvets du visage. Vous pourrez aussi lui écrire de ma part.

Comme suite aux recommandations que j'ai faites ici même plusieurs fois au sujet de l'avenir de nos enfants, plusieurs de mes lecteurs et lectrices m'ont demandé :

OU CONDUIT L'ÉCOLE TECHNIQUE DE REPRÉSENTATION ?

C'est à cela que je vais répondre. Sachez donc qu'elle a pour but de préparer rapidement, à peu de frais, et surtout réellement, aux carrières commerciales, industrielles et financières. Elle conduit aux situations actives et productives plutôt qu'aux emplois d'intérieur. Elle permet aux jeunes gens de débuter avec des gains élevés, elle procure en un mot à ses élèves des situations lucratives, indépendantes et d'avenir, en France et à l'étranger. J'y reviendrai encore, au reste, et termine aujourd'hui en vous rappelant l'adresse : 58 bis, Chaussée d'Antin.

BOITE AUX LETTRES

Que faire? — Employez l'Eau de Brise Exotique qui empêche et efface les rides, boutons et taches de rousseur. Elle vous adoucira la peau, éclaircira votre teint... On peut l'employer dans l'eau pure après s'être essuyé le visage. Demandez-la à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Neuf mai. — 1° Il n'y a pas grand chose à faire autre que la gymnastique, surtout des anneaux. 2° Mettez un peu de crème et de poudre de riz.

Pour réussir. — Vous ne possédez pas à mon avis de notions suffisantes pour pouvoir tenir vos livres vous-même diriger ou contrôler vos employés. Je vous engage donc à suivre les cours de comptabilité de l'école Pigier, 19, boulevard Poissonnière, soit sur place ou par correspondance.

Muguet des bois. — Faites de la gymnastique des bras et tous les matins de larges ablutions avec une grosse éponge et de l'eau froide, mais à votre âge il n'y a pas de temps perdu. 2° Evitez toute compression du cou, veillez à une bonne circulation du sang, au bon fonctionnement de votre estomac et de votre intestin. Mettez simplement un peu de poudre.

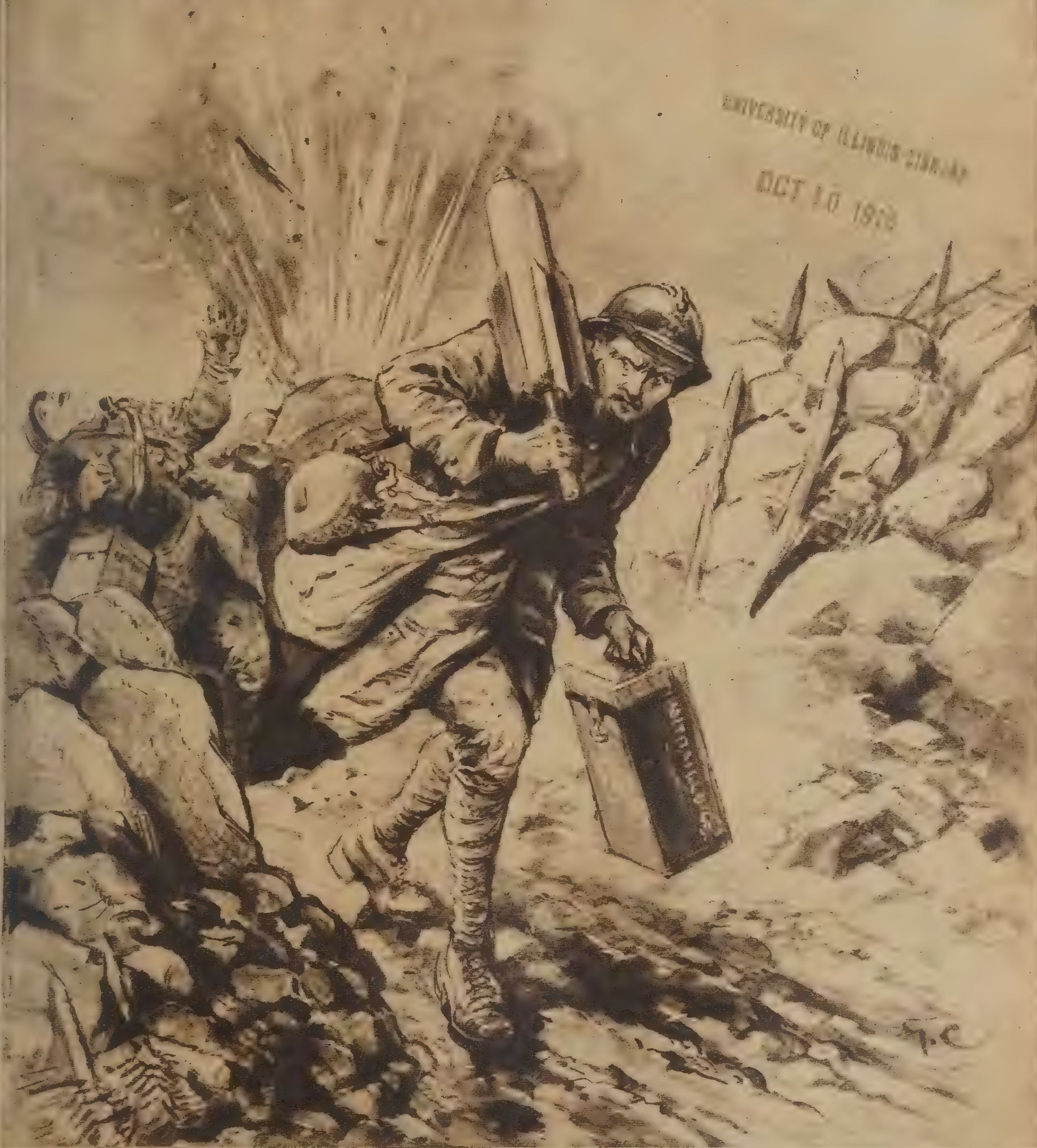
Plus jeune lieutenant du 2me bataillon du 61e R. I. a reçu gentil cadeau, il en remercie vivement « Une Française ».

Fidèle abonnée. — Cette situation vous conviendrait en effet très bien, mais ne nécessite pas d'études spéciales, seulement des connaissances assez étendues. Vous pourriez suivre quelques cours de droit usuel, adressez-vous de ma part pour cela à l'école Pigier.

Renée L. — Oui la poudre Capillus redonnera à vos cheveux blancs leur nuance primitive, sans les mouiller. Joignez à votre première commande à la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, un échantillon de vos cheveux pour avoir la nuance exacte qui vous convient.

Cure radicale plus un poil, merci ! Votre gratitude me touche mais voyez combien facile de se débarrasser pour toujours de ces poils disgracieux par cette bienfaisante électrolyse ! Il vous a suffi d'écrire à Mme de Saint-Gonant, 159, boulevard Montparnasse Paris, pour avoir des rensei

LES ANNALES



Scènes de Guerre

LE RAVITAILLEUR EN MUNITIONS
par Geo CONRAD

5 Mai 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS

Le N° 30 Centimes

// LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1819. — 5 MAI 1918

ÉDITION DE LUXE — UN AN / 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS



NEW-YORK SE RATIONNE

CE BOY-SCOUT ATTACHE UN AVIS ADMINISTRATIF A LA PELLE DU MAIRE DE NEW-YORK, L'INVITANT A ÉCONOMISER SON CHARBON ET A DONNER L'EXEMPLE.



Grand canotier de tussor rose, garni et bordé de ruban marine.

La Femme et le Foyer



Chapeau de soie tête de nègre, garni de franges de paille du même ton.

CHAPEAUX DE PRINTEMPS

Avril boude au soleil !.. C'est très fâcheux, mais pourtant qu'est-ce qui empêchera jamais une femme coquette d'arborer de frais et printaniers chapeaux dès Mars !...

Pour être juste, Messire Printemps fait preuve actuellement d'un défaut jusqu'ici réservé aux jolies femmes ; il est capricieux en diable !

D'où nécessité de divers couvre-chefs en harmonie avec... le baromètre. Je ne sais rien de plus ridicule qu'un chapeau fleuri, qu'une toilette vaporeuse et des chaussures claires, sous un ciel couvert de gros nuages noirs qui... neuf fois sur dix crèvent tout à coup en ondée diluvienne ! C'est alors la fuite éperdue vers un problématique (oh ! combien !) taxi, ou la ruée vers le métro ! que reste-t-il alors de tant de fraîcheur ?...

Pour ces jours douteux, nous avons le choix : On porte des pailles noires vernies, gros paillasson ou picot avec sobre garniture de ruban brodé ou perlé de couleurs vives, car le perlé reste encore très en faveur ! Grands canotiers aux bords roulés ou petits chapeaux emboîtant bien la tête, dont le fond s'évase en trois pointes rappelant un peu l'a ccate. On voit encore le turban, avec fond de satin noir, torsadé de large galon vieil or ou argent, il est joli pour accompagner les robes habillées.



Robe de jersey gris ardoise. La même robe peut être faite en lainage souple. — Jupe de toilaine rayée bleu, vert et blanc. Veste de tricot bleu. — Robe de voile tourterelle, garnie de gros filet du même ton et de boutons assortis.

Le paillasson tressé de multiples couleurs, piqué hardiment de couteaux assortis, est jeune, et parfait pour accompagner le tailleur matinal. Le ruban s'emploie de façons variées et originales, souvent le petit toquet rond et un peu haut en est entièrement recouvert. Il est alors posé à plat, avec le haut (j'allais écrire : le dôme !) surmonté d'un nœud qui semble un papillon prêt à s'envoler ! J'avoue que ce petit chapeau rappelle un peu trop, à mon avis, un... pâté. Un de ces succulents pâtés à croûte dorée que M. Boret nous rendra peut-être un jour... Parfois le chapeau tout en paille affecte la forme d'un nid renversé.

Pour fêter le soleil aimé, tant désiré, le tulle règne en maître. On pourrait l'appeler dispensateur de charme et de grâce, car quel visage n'en est embelli ?

Quoi de plus exquis que ces petites toques de fleurs (déjà vues, et toujours nouvelles !) enroulées d'une longue écharpe de tulle qui fait bride et se termine en un gros chou noué à gauche, ou tourne autour du cou, et flotte à la façon du « suivez-moi jeune homme » du second Empire. C'est un vaporeux nuage qui met en valeur tout visage, à condition bien entendu d'harmoniser les tons et les fleurs à la personne qui les porte.

C'est incontestablement à la Parisienne que Dumas fils pensait quand il disait, si spirituellement : « Il y a des femmes de cinquante ans qui n'en ont que... deux fois vingt-cinq » et même moins ! Le petit volant de tulle, ou le biais, tombant en abat-jour autour du visage est très heureux pour réaliser l'idéal de Dumas !..

Dans une tout autre note, le grand chapeau de paille, ou satin et paille, hardiment relevé devant à la Napoléon ou de côté à la Mousquetaire, garni d'autruche défrisée, retombant en franges, a un cachet tout particulier. Mais pour le bien porter, il faut un profil régulier, je dirai presque un port de tête un peu spécial, il faut de la ligne ! Gavroche dirait : il faut de la branche, ou tout au moins en avoir l'air ! Ainsi chapeautée, la femme évoque un Rembrandt.

Une petite femme au visage mutin se trouvera très mal de ce chapeau qui l'écrasera ! A elle, je conseille la grande capeline fleurie, ou le petit bourrelet de paille doublée de tulle, avec jugulaire de ruban assorti, ou de velours sombre. Croquées inégalement, les capelines semblent baisser sous le poids d'une grosse fleur ou d'un fruit, et encadrent délicieusement les frais minois sévères ou mutins.

C'est un art que de se bien chapeauter, il faut s'étudier consciencieusement, de face, de profil, de trois quarts, et courageusement éloigner ce qui peut plaire mais ne mettrait pas en valeur le genre de beauté de chacune. Ne me dites pas que je prêche la précaution inutile car nombre de femmes s'abîment en croyant se rajeunir, ou en voulant à tout prix mettre la dernière nouveauté quel que soit leur type. Or, tout est là, harmoniser sa coiffure ainsi que son costume, du reste, à son type, c'est le secret de l'élégance et de la beauté !

SIMONNE B...

LES PETITS CONSEILS

Les encolures claires de tulle ou de linon redeviennent à la mode : rien n'est seyant comme cette petite note blanche auprès du visage. Les jabots plissés, les collerettes pierrot ou les cols montants sont d'une variété charmante. Les blouses chemises si à la mode se complètent agréablement d'encolures montantes, mais le col dégagé qui sied si bien aux jeunes femmes est trop commode pour que les encolures montantes deviennent une généralité, surtout au début de la saison d'été.

A un moment où beaucoup de femmes voyagent, volontairement ou non, les combinaisons chemise et maillot en jersey de fil ou de soie qu'on lave facilement et qui n'exigent pas de repassage, sont très pratiques. Elles permettent de simplifier l'habillage et de réduire notablement le nombre des pièces qui composent les dessous.

Notes de la Semaine

Sur la sellette

Le procès qui se déroule devant le Conseil de guerre répandra des flots de clarté sur la ténébreuse affaire du *Bonnet Rouge*. Des débats publics, un interrogatoire serré, la parole même des défenseurs assurant toute garantie aux inculpés, préciseront les charges relevées contre Duval, Marion, Goldsky, Landau, Joucla, Leymarie et Vercasson. Leurs crimes, s'ils sont établis à la pleine lumière de l'audience, recevront le salaire qu'ils méritent...

Enfin !

L'intrigue allemande, l'œuvre de destruction organisée dans notre pays confondent l'imagination. Mais ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, c'est que ce complot ait pu librement s'organiser et agir. Durant des mois et des mois le travail s'est poursuivi, secrètement encouragé, discrètement protégé. Des gens d'origine obscure pullulaient chez nous. Lorsqu'un citoyen clairvoyant tentait de dénoncer leurs louches entreprises, une certaine presse protestait violemment. Je me rappelle qu'un de ces faits m'ayant été signalé, j'en avisai le Préfet de Police. Ce fonctionnaire prescrivit une enquête ; l'agent qu'il en avait chargé m'avoua qu'il partageait mes soupçons.

J'attendais la capture de l'individu suspect. Cependant, quelques jours plus tard, le Préfet me fit téléphoner que j'étais dupe d'un mauvais plaisant et « qu'il y avait fort peu d'espions à Paris ». Le *Bonnet Rouge* menait le concert. Ses articles, instructifs à relire, prennent à l'heure présente une terrible signification. La tactique de Vigo consistait à nier l'évidence, à traiter d'*espionite aiguë* l'inquiétude des patriotes justement alarmés et surtout à défendre les étrangers dont le flot montait sans cesse.

« Je me range parmi ceux qui veulent renouer les relations cordiales avec l'Allemagne », osait-il écrire le 2 mai 1916. Ce cynisme soulevant l'indignation générale, il essayait de l'atténuer, il généralisait la question ; il plaidait la cause de « nos hôtes » que pourchassaient méchamment les « nationalistes belliqueux ». Mais la page entière est à citer :

« Les vrais Allemands sont en Allemagne, les vrais Autrichiens en Autriche, les vrais Hongrois en Hongrie. La campagne qui prétend atteindre les sujets ennemis ne peut donc frapper que des amis de la France, des hommes dont la patrie est esclave du pangermanisme et qui se sont réfugiés au sein d'une nation libérale et fraternelle pour échapper à la tyrannie de l'Empire exécré. C'est une raison qui s'ajoute à toutes les autres pour que ni les autorités publiques, ni la foule ne s'associent à cette campagne qui est contraire à la prospérité du pays, comme à son honneur ».

Ces « amis » de la France, nous les connaissions de longue date. Financiers cosmopolites, courtiers à l'accent tudesque, naturalisés selon la loi Delbruck ; intrigantes vénales, la Kovacs, la Unkel et d'autres que guette un mandat de Bouchardon : aventurières titrées, tenancières de tripots, où affluaient les renseignements autour des tables de baccara. De bas argousins, sous l'impulsion d'un chef stipendié, détournaient de ces personnages l'indiscrète curiosité du deuxième bureau de l'Etat-Major, et obtenaient, grâce à de puissants appuis, le dessaisissement du général Clergerie.

Imprimés ou parlés les mots circulaient, discours perfides, propres à amollir les courages, à diviser l'opinion, à préparer la défaite. Ils prêchaient la conciliation, ils conseillaient les ménagements, ils s'élevaient contre la politique de combat, ils exaltaient les douceurs de la paix. Soyez bienveillants pour les intérêts allemands en France. N'y a-t-il pas des intérêts français au delà des Vosges ? Ne persécutez pas les anarchistes auxquels les kamarades de la Social-demokratie donnent la main. Nierez-vous qu'il puisse exister d'honnêtes Allemands ? Ne dressez pas entre l'ennemi et nous une frontière morale trop rigoureuse et qui nous serait fermée à nous comme à lui. Gardons là-bas des intelligences. Quand il faudra traiter, nous serons bien aise d'y avoir recours. Entretenons le contact. Aux intermédiaires officieux qui s'offrent délivrons des passeports. La Suisse est un endroit si commode pour causer ! Et cessez de tourmenter les embusqués et les embusqueurs. Ces scandales discréditent la République. Quant aux soi-disant traîtres, ce sont les fantômes d'imaginations malades...

Le temps coulait... les propos tendancieux continuaient de courir, chuchotés à l'oreille, semés dans les réunions mondaines, dans les couloirs de théâtre, dans les salles de rédaction, dans les restaurants, dans les café, propagés — manœuvre scélérate — parmi les soldats du front. Nous glissions vers le gouffre où devait un peu plus tard sombrer la Russie. Les orateurs, les journalistes de tous bords, les Barrès, les Daudet, les Hervé, les Téry qui signalaient le péril étaient accusés de servir les passions réactionnaires.

Pour secouer cette torpeur mortelle, il fallut que la voix du vieux démocrate Clemenceau poussât le cri d'alarme, et pour démasquer Bolo, un des principaux acteurs de la tragédie, que l'intervention américaine secondât l'initiative du Président Poincaré... L'arrestation d'Almeyreda entraîna celle de ses complices Duval, Landau, Marion, Goldsky. Quelles hautes influences s'employaient à les sauver, c'est ce qu'on saura un jour. Vains efforts... Ils n'échapperont pas à leur destin... L'arrêt du peuple indigné précède le verdict des juges et les voue au châtiment.

Ces hommes excitent le mépris, encore plus que la colère. Ce ne sont pas des fous, des exaltés, les apôtres désintéressés d'un nihilisme mystique. Ils exécutaient une besogne rémunérée. Corrupteurs de conscience, ils se vendaient. Ils aimaient l'ar-

gent. Ils en touchaient beaucoup et en espéraient davantage. Le banquier de Mannheim ne leur versait apparemment qu'un acompte sur les trente deniers, payables après le succès. Ils étaient embrigadés dans la deuxième armée boche, l'armée invisible, qui ronge l'obstacle, le désagrège et le pourrit... Si nous n'avions pas opposé à ses assauts une vigoureuse contre-offensive nous étions vaincus.

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

La diplomatie et la guerre. — L'Allemagne et la Hollande. — Zeebrugge. — Villers-Bretonneux. — Le Kemmel.

La guerre et la diplomatie se mêlent toujours intimement, réagissent l'une sur l'autre.

C'est ainsi qu'en Allemagne l'offensive menée par Hindenburg de la Picardie aux Flandres ravive singulièrement les appétits germaniques et retourne les plus avérés pacifistes.

Le Reichstag, si violemment buté, un moment, contre la politique impérialiste, contre Bethmann-Hollweg et son fugitif successeur, a jeté à l'eau sa motion de paix sans indemnité ni annexions; Erzberger, qui en fut le promoteur, est traîné sur la claie, presque accusé de forfaiture. Le *Vorwærts*, ses amis socialistes et tout le monde « passe à Hindenburg ». Guillaume « revient à ses attitudes matamoresques, et la chancellerie elle-même, après avoir fait céder la Suisse au sujet de son ravitaillement, menace la Hollande à qui elle voudrait imposer le passage à travers ses canaux des sables et des graviers que l'Allemagne emploie à ses tranchées, à ses ports de guerre, aux travaux de fortification d'Anvers, et qui ne sont pas des matériaux pacifiques. Von Kuhlmann enfle la voix, menace, se montre d'autant plus violent que les marins britanniques viennent d'embouteiller Zeebrugge et que le port d'Anvers prend pour la marine allemande une toute nouvelle importance. Forte de tout son passé d'indépendance, la Hollande résistait intrépidement.

Après une accalmie de plusieurs jours employée à souffler, à regrouper leurs forces éprouvées, voire disloquées par trois semaines d'une lutte formidable, spasmodique, sautant d'une aile à une autre, les Allemands ont repris la bataille sur l'ensemble de leur front d'attaque, c'est-à-dire de l'Avre aux monts de Flandre, des plateaux de Santerre à la plaine d'Ypres, Ypres « la morte », puisqu'elle n'est plus une ville, mais un simple amas de pierres dans la boue, comme d'ailleurs Langemark et Passchendaele.

On sait où la semaine dernière en était restée la lutte. Repoussés devant Amiens, Hindenburg et Ludendorf avaient fait rapidement glisser la bataille vers le nord et successivement porté leur offensive en direction de Béthune; puis, devant la résistance des Anglais à Givenchy, vers les monts de Flandre, où l'armée britannique fut entraînée à un recul stratégique pour redresser et renforcer sa ligne de bataille. Car le grand état-major ennemi n'a pas renoncé à son plan initial d'une marche vers la mer, vers Calais, *nach Calais*, comme le disait le Michel allemand au moment de la ruée sur l'Yser. Certes, pour avoir Calais, il faudrait plutôt posséder Amiens déjà. La grande cité picarde, comme le rappellent les critiques militaires, est le nœud stratégique essentiel des Alliés, c'est devant elle aussi que se soudent leurs deux fronts. Mais ni Hindenburg ni Ludendorf, dont l'extension de la lutte affirme si clairement le dessein, ne se font pas de « tableaux ». Ils ont repris la bataille aux deux points où ils attendent une décision. Dès la journée du 25 avril, ils se jetaient en force sur les deux routes de Roye et de Péronne qui, à deux kilomètres de Longueau, se fondent en une seule filant vers Amiens, attaquaient sur l'une Hangard et sur l'autre le plateau de Villers-Bretonneux, célèbre depuis la bataille de Bapaume, à la charnière même des armées franco-britanniques. Ils emportaient Hangard qui restera comme un des cimetières de l'armée allemande et le plateau de Villers-Bretonneux qui donne des vues sur Amiens, et que les Australiens reprirent immédiatement de haute lutte.

N'est-ce là qu'une diversion, comme d'aucuns l'assurent? En tout cas, la lutte reprenait en même temps au Nord pour la possession du Kemmel et l'ennemi a fini par l'emporter, mais à un très haut prix. Le petit mont flamand donne non seulement, en effet, des vues sur Bailleul dont il est l'observatoire naturel, mais permettrait à l'ennemi qui attaque déjà le



(Carte communiquée par *Le Temps*).

Les opérations dans le Nord

mont des Cats et le mont Noir de prendre à revers, comme le fut dans la seconde phase de la bataille, le saillant anglais d'Ypres.

Alors que cette double bataille allait reprendre, les Anglais exécutaient sur mer la plus hardie des opérations qu'ils aient encore tentées depuis le commencement de la guerre, depuis les Dardanelles. Et cette fois, ce devait être un grand succès. Il ne s'agissait rien moins que d'embouteiller Ostende et Zeebrugge.

L'opération sur le premier de ces deux ports n'a réussi qu'à demi, la seconde au contraire a donné son plein. Non seulement l'amiral Kayes a pu l'obstruer, y couler trois navires bloqueurs chargés de ciment, mais le valeureux équipage du *Vindictive*, avec une audace extraordinaire, a détruit en partie les écluses, endommagé les défenses militaires, le parc d'aviation, incendié plusieurs navires ennemis et dans le môle même ouvert une brèche de cent pieds. Les Allemands contestent leur embouteillage. Ils prétendent que les navires « bloqueurs » étaient de fortes unités qu'ils ont coulées, mais ce nouveau mensonge et la présence immédiate du kaiser à Zeebrugge montrent bien qu'ils sont efficacement touchés.

LÉON PLÉE.

Les Lettres de la Cousine



S'adapter

Ma chère Cousine,

Ne croyez-vous pas que tout l'art de la vie, c'est de « s'adapter » à l'heure présente ?... Depuis quatre ans les jours apportent avec eux une fantaisie extraordinaire : du grave, du comique, du tendre, de l'héroïque, du sublime, de petites lâchetés et de l'esprit à foison. Jamais la destinée humaine n'a été plus palpitante. On vit dans une attente prodigieuse de l'Inconnu... L'incroyable paraît naturel, la catastrophe n'a plus de sens, les mots ont perdu leur valeur; la mort elle-même est devenue la mauvaise hôtesse à laquelle à tout instant on pense... C'est une époque inouïe de chaos et de bouleversements ; les éléments sont déchaînés, les hommes aussi ; il pleut des larmes et du sang... Et cependant combien la vie vaut d'être vécue !...

Elle rappelle les temps fabuleux où les dieux allaient terrasser les monstres pour la conquête d'un Idéal... Les dieux, aujourd'hui, ce sont nos soldats... On peut même dire qu'en fait de travaux ils ont accompli mieux que le fameux Hercule... Nos poilus ont tout simplement secoué le vieux monde sur ses bases ; et ceux qui devant un tel spectacle peuvent rester indifférents sont de pauvres êtres.

Et savez-vous pourquoi ils regardent avec ennui le drame qui se joue ?... C'est qu'ils n'ont pas le courage d'y prendre part. Ils ne mêlent pas leur faible voix au chœur, en un mot ils ne « s'adaptent » pas, et sans doute éprouvent-ils quelque remords, car leur âme semble vide, leur tête aussi.

Or « s'adapter » aujourd'hui c'est « faire la guerre », selon la formule heureuse de M. Clemenceau. Le reste ne compte pas... Et qui ne fait pas la guerre est un parasite de la Patrie...

Et vous entendez bien qu'il y a mille manières de « faire la guerre » ; le génie français peut s'exercer dans tous les sens, il a la souplesse, la spontanéité, l'invention, et une sorte d'esprit primesautier et chevaleresque qui lui inspire des miracles. Ce qui donne justement aujourd'hui à la vie son intérêt passionnant, c'est la vivacité avec laquelle elle se transforme ; Paris hier était le phare lumineux où venaient tournoyer papillons, oiseaux nocturnes et bestioles ; aujourd'hui Paris est recueilli, et son attitude est d'une noblesse charmante...

— C'est la province, ici !... s'écriait un ami, étonné de cette ville sans lumières, sans agitations, sans mondanités.

— Oui, pensais-je, mais une province qui fait songer aux deux vers si tendres du poète Porché :

Je te dois de garder un fond naïf et probe
Et le respect de la pudeur

Paris, ville du front, est comme enveloppé de pudeur... Il a pris je ne sais quel air d'intimité, une poésie l'auréole. Et d'abord depuis que par le danger il est plus

près du front, Paris sent mieux l'effort prodigieux du poilu et a pris pour lui un respect, une admiration infinis... Et puis Paris la ville heureuse voit arriver la longue théorie de ceux qui ont souffert vraiment... Les Réfugiés !... Et leur sérénité, alors qu'ils ont tout perdu : maison, souvenirs, fortune, est un exemple qui l'émeut.

J'ai l'honneur de connaître la très jeune et jolie femme d'un sous-préfet des villes envahies. Elle quitta le pays alors que son mari, grièvement blessé, organisait encore les évacuations sous un bombardement d'enfer. Elle sauta dans la seule auto qui restait, et je laisse à penser quelle auto !... Elle recueillit un vieillard qui ne pouvait plus marcher, un enfant malade et ramassa les épaves vivantes qui traînaient sur la route ; elle eut juste le temps de s'engouffrer dans le dernier train de bestiaux en partance pour Paris, et arriva dans la grande ville n'ayant pas même une valise en main...

Vous pensez peut-être qu'elle avait la figure convulsée et des larmes dans les yeux... pas du tout... par un phénomène qu'on peut remarquer, plus les épreuves sont grandes, plus le cœur se soutient ferme.

— J'ai de la chance de m'en être tirée à si bon compte, dit-elle très simplement...

Et cependant son porte-monnaie était vide, sa petite fille, comme dans la chanson, était celle « qui n'avait, n'avait, n'avait qu'une chemise ! »... Et son mari, la tête entourée de bandelettes, continuait son service sous la mitraille d'une autre ville également bombardée.

Paris voit cela... et se dépouille de ses dernières futilités... Il « s'adapte » et sa physionomie actuelle sera sans doute un des beaux souvenirs de la guerre.

Les Allemands qui ne reculent devant aucun mensonge ont eu le toupet d'écrire que notre capitale, affolée de terreur, restait à peu près déserte : les gens avaient fui ou vivaient au fond des caves... Si les Berlinois sont susceptibles d'avaler ces insanités-là, c'est en vérité que leurs espions gagnent bien mal leur argent.

Paris, c'est la province, si l'on veut !... mais dans ce que cette épithète a de plus joli. Je ne dis pas vertueux, car je déteste le mot... c'est cependant quelque chose d'approchant.

Il a le calme de ces grandes villes de France où les rumeurs de la vie active s'apaisent tôt, où derrière des rideaux chastement croisés pointe une lumière discrète, où chacun rentre au foyer après avoir accompli sa tâche en pensant à celle du lendemain, où la vie de famille garde son intimité et sa grâce... Mais Paris est aussi la ville où tombent les Berthas, où mugit la sirène nocturne, où les enfants ont des mots profonds. Et Paris reçoit le premier les nouvelles qu'il distribue ensuite aux quatre coins de la France.

Elles sont quelquefois officieuses, quelquefois fausses aussi ; on les répète de bouche en bouche, en grand mystère et justement chacun les connaissait déjà...

— Vous savez la surprise : nos aviateurs ont été bombarder Berlin.

— Ah ! c'est donc vrai ?... Dites vite.

— Eh bien, trente aviateurs de bonne volonté furent demandés pour cette besogne ; il s'en présenta plus de trois cents!...

Un frisson de joie alors court tout Paris... Et qu'après quatre ans d'épreuves, l'énergie reste toujours aussi enthousiaste, c'est beau... et cela prouve à quel point les Français ont le sens de l'adaptation...

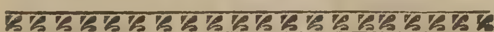
Les Américains, les Américaines qui pullulent dans Paris, observent avec une netteté parfaite la physionomie des êtres et des choses. Ils sont émerveillés et le disent avec cette franchise drue qui est leur manière.

Ce qui les étonne, c'est la gaîté parisienne qui s'amuse de tout... c'est le théâtre qu'on adore et qui offre des spectacles d'une variété infinie... c'est la sérénité gentille des ouvrières travaillant sous leurs verrières menacées par le canon... c'est l'ingéniosité du commerce parisien qui lança tout de suite mille créations : le pyjama pour descentes souterraines, la robe gotha, le pare-fenêtres artistique, la lampe-phare de poche... C'est la fantaisie de ce grand industriel préparant à forfait des caves de style : avec tapis-brosse, tentures murales, chaises de jardin, chaises-longues pliantes, pioches et pelles de sauvetage, éclairage électrique... C'est la bonne humeur des enfants qui, philosophes sans le savoir et auteurs dramatiques pleins de génie, mettent en scène la dernière alerte : « — Toi, t'es la sirène ; toi, tu feras le pompier ; toi, tu siffleras dans tes doigts comme le flic ; moi, je suis la bombe, je crierai : « Badaboum... boum... » ; toi, t'es le tambour, qu'on rigole à t'entendre ; toi, t'es la concierge, tu fais comme ça : « V'là la sirène, tout le monde descend ! » et, après, tu m'écoutes, Riri, après, tous, on jouera les cloches : « Ding don ! »

Ce parfum de gaminerie qui n'abandonne jamais Paris les enchante.

C'est que le Français « s'adapte ». Il a de la race... C'est au plus mauvaises heures qu'on retrouve tous ses dons. Paris est aujourd'hui une grande ville de province... Nos provinces sont d'autres Paris... Mais la France n'a qu'une âme et, dans son malheur, elle rayonne sur l'univers.

YVONNE SARCEY.



LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



Une avalanche

C'est affolant... Nous avons eu la joie cette semaine encore de faire partir plus de cent enfants !... Et devinez combien nous avons de Chambres Claires en perspective. La chose est inouïe, ravissante, presque invraisemblable... lisez bien... plus de mille !!

A l'heure qu'il est mille enfants sont assurés de séjours ensoleillés pendant trois mois au moins et peut-être davantage !... C'est quatre-vingt-dix mille journées de rêve que les enfants de nos soldats trouveront dans la grande famille des Annales ! Ce succès dépasse toutes nos espérances, la bénédiction de Dieu est tombée sur notre œuvre.

Cette semaine malgré tous nos efforts, malgré un travail presque nous n'avons pu mettre sur pied que quatre colonies, nous préparons un effort plus efficace la semaine prochaine, car chaque jour passé nous semble du bonheur volé à nos enfants, puisqu'on attend leur venue avec impatience, et que les jardins sont embaumés de violettes, de lilas et de muguet.

Et cependant dans la seule après-midi du mardi le docteur Raoul Baudet ausculta examina cent vingt petits candidats !... Il dicta cent vingt observations, et nous déshabillâmes et habillâmes cent vingt petits êtres... blonds, bruns, roses... ou crasseux. Et puis nous parlâmes à cent vingt mères, sœurs ou voisines en cheveux, en bonnets, ou en chapeaux, toutes ayant une histoire à conter... Le soir la tête tournait, le cœur chavirait, les mains tremblaient et l'on ronchonnait : « Quelle galère !... » Et puis, on oubliait toute la peine du jour en pensant au départ de ces gosses en route pour le bonheur.

Je demande aux éminentes et charmantes Présidentes de tous pays qui ont pris le soin de former ces Colonies de ne pas me tenir rigueur et si je semble négliger leurs appels, leurs télégrammes affectueux nous conviant à la hâte : « Nous sommes prêtes, envoyez demain enfants clairs... » Il vaut mieux agir prudemment, et retarder de quelques jours la félicité de ces petits afin qu'elle soit plus sûrement complète.

Nous voulons que ces gosses nous fassent honneur et fassent honneur aux familles qui leur ouvrent les bras. Et nous leur devons bien cela, car si l'on songe au prodigieux effort de la Province surchargée de réfugiés, d'hôpitaux, de centres de rééducation, on reste confondu d'admiration.

En cette seule semaine nous avons reçu 21 *nouvelles colonies.*

Fidèle à notre principe nous avons sélectionné les enfants délicats, à régime, ou à surveillance spéciale dans

La Maison Claire de Lens-Lestang

Douze enfants de soldats dont voici les noms sont partis :

Georgette Benatte, Geneviève Lantz, Marie-Madeleine Birver, Suzanne Girard, Carmen Beaudhuin, Simone Ponsset, Jeanne Beaupin, Raymonde et Paulette Cochonneau, Maurice Parfond, Lucienne Henri.

Et puis nous avons occupé

La Colonie de Périers (Manche)

12 *Chambres Claires. — Présidente : Mlle Regnault.*

Mlle Regnault est la fille du maire de Périers ; avec une tendresse charmante elle a pris en main la cause de nos enfants de soldats... « Envoyez-nous des bombardés : huit filles, quatre garçons, nous avons ce qu'il faut ici du soleil, de la lumière, du bonheur. » Ainsi fut fait, nous lui avons expédié un lot bien vivant composé comme suit :

Suzanne, Lucien, André le Galiox, Suzanne Edou., Roger Hault, pères morts pour la Patrie; Raymonde et Marguerite Gruny, père malade, à l'hôpital, trois fils sous les drapeaux; Fortuné

Martel, père disparu à la guerre en 1915; Georgette et Albert Haleine, Henriette Casset, Madeleine Houry, pères au front.

Et puis nous sommes passés à

La Colonie de Brives (Corrèze)

36 Chambres Claires. — Présidente : Mme Lescure.

Mme Lescure est la femme du Procureur de la République, elle nous avait laissé espérer l'hospitalité de dix enfants, et sans doute fut-elle d'une éloquence bien persuasive auprès de ses amis, puisque bientôt le Commandant et Mme Dumeny, l'Adjoint au maire et Mme Bruzy, M. et Mme Bourdoux, le Commandant et Mme Rapatel, Mme Chales, le Pasteur et Mme Madoulaud, le Commandant et Mme Hannequin, Mme Meyrignac, le Président du Tribunal et Mme Villotte, le Receveur des Finances et Mme Roumilhac, M. et Mme Dubois, M. le Premier Adjoint au Maire et Mme Mallet, M. le Receveur de l'Enregistrement et Mme Maturié, et combien d'autres suivirent l'élan si généreusement donné et offrirent la belle et bonne Chambre Claire, à l'air pur de la Corrèze. Je renonce ici à nommer les trente-six petits bonshommes et petites bonnes femmes partant à l'aventure au pays des fées. Qu'on sache seulement que nous avons choisi sept enfants dont les pères sont morts pour la patrie, ou disparus. Deux dont les pères sont prisonniers, et tous les autres parmi les enfants de familles nombreuses dont les pères sont au front.

Et ce n'est pas tout, cette colonie venait d'être arrêtée quand deux autres propositions nous arrivèrent également de Brives, montrant la générosité stupéfiante de cette ville limousine. Bah ! cela nous donnera l'occasion d'aller embrasser nos enfants... Nous retournerons donc à Brives.

Mais ce n'est pas tout, nous avons encore mis sur pied :

La Colonie de Romans

33 Chambres Claires. — Présidente ; Mme Juven.

Mme Juven, ou plutôt son mari, est un grand industriel de Romans... Elle a remué tout le pays, prêché la bonne parole et fait tant et si bien que certains ont ouvert leurs maisons avec joie, d'autres ont groupé des enfants sous des surveillances communes, les unes religieuses, les autres laïques, mais toutes empreintes de ce sentiment unanime d'amour pour l'enfant...

Là encore 32 enfants sont partis... des filles, dont cinq sont des enfants de soldats morts pour la Patrie.

Ah ! les belles heures que nous passons à lire ces noms amis, à sentir ces encouragements miraculeux, à retrouver jusqu'au fond des campagnes le foyer ouvert à nos enfants. Et comme on bénit sa fatigue en regardant la caravane qui part, en écoutant les cris de joie, en contemplant la chose la plus belle du monde... un visage d'enfant heureux.

Le chef des transports américains, le major Osbornne voulut bien mettre à notre disposition les camions américains pour transporter notre petit monde... que dis-je notre foule. Et dans cette guerre si lourde, cela fut un spectacle exquis de voir des voitures militaires barrées de la Croix-Rouge, portant le meilleur de l'Espérance française au pays de la Joie.

A vous tous qui êtes ces créateurs de Bonheur, à toute la chère et généreuse province, j'apporte l'hommage reconnaissant de Paris et des soldats de France.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 17 avril.	444.068 fr. 80
Total de la 44e liste arrêtée le 24 avril.	3.320 fr. »
Subventions.	967 fr. 65
Total général.	448.356 fr. 45

(Voir page 377, la liste des souscripteurs.)

L'Adoption des Prisonniers

Les marraines nous demandent de tous côtés après les ordres et contre-ordres qui ont été donnés, comment constituer leurs paquets, elles se perdent dans les choses défendues et les choses permises. Voici :

Il est interdit d'envoyer : pain, biscuit, pain biscuité (en revanche, les gâteaux et cakes, et notamment le pain d'épices, sont permis), interdit encore les monnaies, paquets de coton (coton hydrophile, ouate, etc.), morceaux de toile ou tissus de coton, fils de coton en bobines ou en écheveaux, papier à cigarettes, cartes vues, cartes topographiques, etc. Matières explosibles, inflammables ou dangereuses, notamment allumettes. En revanche, les cigarettes, cigares et tabac que beaucoup de personnes croient défendus sont permises.

Et maintenant que ceci est fait, je veux dire le plaisir que nous avons eu cette semaine à confier à la Croix-Rouge Danoise dix soldats nécessiteux à qui depuis longtemps déjà nous avions laissé l'espoir d'une marraine.

Nous savons qu'à Copenhague les prisonniers sont bien traités et que des colis copieux leur arrivent en cinq jours de temps, nous devons ces nouveaux bienfaits à l'impulsion donnée par notre regrettée et grande amie Mme Bapst ! dont le souvenir est toujours immuable dans nos cœurs.

L'adjudant Julien Trumeaux nous fait parvenir, accompagnant une lettre datée du 14 février, l'état du Comité de secours de son camp de Stendal, et c'est un réconfort pour ceux qui aiment les prisonniers et qui participent à l'amélioration de leur sort, de pouvoir lire qu'en un seul camp, en un seul mois, ils ont reçu 759 boîtes de corned-beef, de veau à la gelée, de saucisses, 247 boîtes de haricots, 153 kilos de lard, etc., etc. En linge et vêtements, les résultats sont brillants aussi et les colis perdus pendant le mois sont notés au nombre de deux.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du N° 10 du 1er mai

Le Cardinal Mercier.
Conférence par Mgr Herscher.
La plus grande France : Il faut des spécialistes.
Conférence par M. Edouard Herriot.
La vie du colon romain d'après les mosaïques africaines.
Conférence par M. Louis Bertrand.
Les 24 Nos de l'année scolaire : 12 fr. par an.

LES LIVRES

Le Chevalier de l'Air. Vie Héroïque de Guynemer, par Henry Bordeaux.

M. Henry Bordeaux a entrepris de doter notre littérature de guerre d'une *Vie héroïque de Guynemer*, et il faut constater tout de suite qu'il a réalisé cette œuvre dans le ton et le style qu'exigeait un tel sujet. C'est toujours une épreuve périlleuse pour un écrivain de glorifier une figure comme celle-ci, en s'appuyant sur une documentation précise et sincère. Il lui faut créer l'impression que le héros n'est pas inférieur à sa légende, que la réalité est aussi belle que le rêve et qu'aucune illusion ne risque de se faner quand on fouille le cœur d'un tel adolescent. L'imagination populaire a un redoutable don de poésie: elle orne de charme et de grandeur les traits les plus simples ; elle déforme dans le sens de son propre idéal les lignes les plus pures et, quand il arrive alors qu'un auteur nous retrace, avec toute la scrupuleuse conscience qui s'impose à l'historien, une vie héroïque comme celle-ci, on ne lui pardonne pas si la figure qu'il évoque ne répond pas absolument à l'idée qu'on s'en était faite. M. Henry Bordeaux n'a pas à redouter les effets d'une telle déception : son Guynemer est bien vivant. Il se dégage de ce livre en une attitude d'une incomparable noblesse ; il se dresse devant l'histoire comme il se dressait en plein ciel devant l'ennemi : rayonnant de jeunesse, d'audace et de courage. Et quand M. Henry Bordeaux, pour nous raconter les exploits de ce héros, traite sa documentation dans une note poétique, quand il écrit un chapitre de cette existence merveilleuse comme les poètes de jadis écrivaient un chant à la gloire d'un preux, l'esprit du lecteur n'en est point choqué; il n'y a pas de disproportion entre le sujet et le ton de la phrase.

Il semble bien que seul Guynemer puisse être glorifié de cette manière. Quand on constate l'admirable élan d'héroïsme qui s'atteste partout dans cette guerre, on se demande, parfois, s'il est juste de mettre en pleine clarté un seul d'entre des millions de soldats, alors que tant et tant d'autres ont accompli des prodiges et consenti, comme celui-ci, le sacrifice de leur sang et de leur existence. La gloire, dans cette guerre, est anonyme ; les héros, par centaines de milliers, dorment dans la terre sans que leurs noms soient murmurés par d'autres que ceux qui les connurent et les aimèrent. Il y a là une injustice contre laquelle se révolte le cœur. Et pourtant, nul ne saurait trouver à redire à l'hommage rendu à Guynemer, parce qu'en honorant ce frêle adolescent, ce sont tous nos soldats, c'est le soldat français lui-même qu'on honore. Guynemer, c'est une figure symbolique : on n'avait qu'à regarder ce front et ces yeux pour comprendre que ce « chevalier de l'air » était un élu du destin. M. Henry Bordeaux le compare à une de ces plantes rares ne portant qu'une fleur unique. S'il s'agissait de tout autre,

le soin que prend l'auteur de rechercher des ascendants de Guynemer jusque dans la « Chanson de Roland », ferait sourire; mais cela semble tout naturel quand il s'agit de ce pur héros : il avait si bien l'âme d'un preux, la mentalité d'un chevalier de la légende, qu'on ne s'étonne point d'entendre évoquer à son propos le souvenir de Roland et l'âme de Bayard.

Ses années d'enfance et d'adolescence furent celles de tous les jeunes gens de sa génération et de sa classe sociale : un milieu familial favorable à l'épanouissement des plus solides qualités morales ; le collège, avec son influence profonde sur la formation de l'esprit et du caractère ; une nature ardente et généreuse, aimant la lutte, cherchant la difficulté et l'obstacle pour la joie de la vaincre et de le surmonter ; une âme fière, raidie dans le sentiment de l'honneur. Et puis, tout à coup, quand éclata la guerre, la vision éblouissante de la vie. Le miracle, c'est que notre époque utilitaire façonne de telles natures, trempe de telles âmes ! Un Guynemer, c'est la somme d'énergie de toute une jeunesse — et c'est cette jeunesse-là, hélas ! la plus généreuse de tout un siècle, que la guerre nous a prise et qu'aucun miracle ne pourra ressusciter... Guynemer était si frêle que, par trois fois, on refusa d'admettre son engagement volontaire. Il errait, désespéré, sur la plage d'Anglet, profondément humilié de ne pouvoir partir au front comme ses camarades, quand, un jour, un avion vint capoter sur le sable. Il cause avec le pilote et, tout à coup, une idée lui vient : « Comment, demande-t-il, peut-on s'engager dans l'aviation ? » Le pilote lui conseille d'aller à Pau et de s'arranger avec le capitaine. Le jeune homme y court, explique son cas. On lui objecte ses deux ajournements successifs ; alors, il se fait suppliant : « Mon capitaine, accordez-moi cette grâce. Mon capitaine, employez-moi. Employez-moi à n'importe quoi ; tenez, à nettoyer ces avions qui sont là. Vous êtes ma dernière ressource : que, par vous, je fasse enfin quelque chose dans la guerre! » Et le capitaine, attendri, le prit comme élève-mécanicien !

Voilà comment Guynemer entra à l'armée : il faisait les corvées du quartier, nettoyait des cylindres, transportait les bidons d'essence. En janvier 1915, on l'admet comme élève-pilote ; il fait du « Blériot rouleur » pendant un mois ; puis, en février, il s'élève, pour la première fois, à une trentaine de mètres du sol ; en mars, il fait son premier vol à 600 mètres d'altitude ; le 8 juin 1915, nommé caporal, il est désigné pour faire partie de l'escadrille M. S. 3, qui devait devenir la fameuse escadrille des « Cigognes ».

Le carnet et les lettres de Guynemer, dont M. Henry Bordeaux reproduit de larges extraits, constituent des documents du plus haut intérêt. C'est par ces pages hâtives, sobres et précises, qu'on apprend le mieux à connaître le héros. Avec son air de « demoiselle », il s'imposa tout de suite à l'escadrille. Un jour qu'il avait rempli une mission très difficile, dans les circonstances les plus dangereuses, le capitaine Gérard, commandant l'aviation de l'armée, le fit appeler et lui dit : « Vous êtes un rude type, vous ; vous ne déparez pas la collection, au contraire ! » Entre deux missions, il s'amuse à survoler la propriété de ses parents, à Compiègne, se livrant aux plus extravagantes acrobaties pour attirer l'attention des siens. Il écrit à sa sœur : « Je suis désolé que mon virage de l'autre jour ait causé des émotions à maman, mais c'était pour voir la maison sans avoir besoin de me pencher à la portière, ce qui est désagréable à cause du vent... » Mais rien n'est comparable aux récits de ses « chasses » qu'il fait à sa mère ou à sa sœur. Voici celui de sa première victoire, le 19 juillet 1915 :

Départ avec Guerder sur un Boche signalé à Cœuvres et rejoint sur Pierrefonds. Tiré un rouleau, mitrailleuse enrayée, puis désenrayée. Le Boche fuit et atterrit à Laon. A Coucy, nous faisons demi-tour et voyons un aviatik se dirigeant à 3.200 mètres environ vers Soissons. Nous le suivons et dès qu'il est chez nous, nous piquons et nous plaçons à 50 mètres dessous, derrière et à gauche. A la première salve, l'aviatik fait une embardée et nous voyons un éclat de l'appareil sauter. Il riposte à la carabine : une balle atteint l'aile, une balle érafle la main et la tête de Guerder. A la dernière salve, le pilote s'effondre dans le fuselage, l'observateur lève les bras et l'aviatik tombe à pic, en flammes, entre les tranchées...

Les chasses se multiplient, les victoires succèdent aux victoires. L'adolescent connaît l'ivresse de se sentir le maître de l'espace immense, d'être l'oiseau de proie dont la serre, implacablement, étreint l'ennemi. Les « Poilus », dans toutes les tranchées, dans tous les cantonnements, regardaient passionnément « travailler » Guynemer, et, quand il descendait, ayant abattu deux ou trois avions allemands, les régiments lui rendaient les honneurs et des généraux passaient avec lui devant le front des troupes. La gloire, Guynemer la connut chaque matin et chaque soir de sa courte existence jusqu'au jour où, à son tour, il tomba du ciel pour ne plus se relever...

Ah ! il faut le lire ce livre de M. Henry Bordeaux ; il faut que tous les adolescents de France s'imprègnent un peu de l'âme de ce héros prodigieux et charmant, car cette âme est l'âme même de notre terre et de notre race ; en elle se reflètent toutes les clartés de l'histoire, toutes les vertus du génie français. Et peut-être ne faut-il point maudire la guerre parce qu'elle nous prend de tels hommes, car c'est la guerre aussi qui les forme et les révèle, qui les dresse devant les générations comme des exemples éternellement vivants de courage et d'énergie. Par son sublime sacrifice, un Guynemer crée sa propre légende, que l'imagination d'aucun poète ne pourrait plus embellir. C'est par là que les preux de notre époque sont plus grands que ceux de jadis. Ils peuvent mourir jeunes parce que, d'un élan, ils ont vécu tout le destin et que, d'un seul geste, la vie leur a tout donné.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

Le Chevalier de l'Air

L'ouvrage que vient de publier M. Henry Bordeaux précédait de peu de jours les élections de l'Académie et lui conférait un titre, joint à tant d'autres. Nous détachons un fragment de cette magnifique épopée. C'est un portrait de Guynemer tracé d'après nature et dans la fièvre de l'action, au milieu de la foule accourue au champ d'aviation pour l'admirer.

LE JEUNE DIEU

— Guynemer!

La nouvelle a gagné de proche en proche. Elle n'a pas été annoncée tout haut, elle n'a été que chuchotée ainsi qu'il convient à la céleste venue. Le pilote n'a même pas aperçu cette foule qui se recueille en le regardant. Il a ôté la visière de son casque et montré sans le savoir son visage soucieux. Il inspecte avec sévérité le mécanisme de son arme.

Enfin il consent à se séparer de sa monture. Il quitte son lourd vêtement de guerre. Le centaure des airs redevient un homme, et un grand jeune homme leste qui va s'élancer vers le baraquement le plus proche et disparaître sans avoir remarqué cette foule qui le boit des yeux et dont un incident va lui révéler la présence. Un soldat s'est mis en travers de son chemin et braque sur lui un petit appareil photographique.

— Vous permettez, mon capitaine?

— Faites vite.

Il a accepté de mauvaise humeur. Il s'est arrêté et voit enfin toutes ces têtes de bonnes femmes en extase. Il a un geste découragé. Le front s'est barré, l'attitude s'est figée, le portrait ne sera pas bon.

Que tous ses portraits lui ressemblent peu! Qu'il soit assez grand, mince, maigre, presque imberbe, l'ovale allongé, le profil régulier, le teint ambré, les cheveux très noirs rejetés en arrière, tous ces traits donnent-ils une idée de la force qui est en lui? Les yeux, les yeux bruns aux points d'or, le révèlent davantage. Il leur doit la surveillance de l'espace et la promptitude de la décision née du coup d'œil. Ils sont sa garde et sa puissance d'attaque. Leur regard est si direct et brutal qu'il se sent pour ainsi dire physiquement. Puis, il devient si vite rieur et presque gamin. Leur flamme court sur les objets qui l'intéressent, problèmes de vitesse, problèmes de manœuvres, problèmes de tir, les entoure, les fixe, les embrase.

Rien chez Guynemer de la puissante carrure d'un Navarre dont la tête au profil accusé et la large poitrine font un dessin d'aigle au repos, abaissant le bec sur la gorge renflée, ou d'un Nungesser avant les blessures — héroïque Nungesser au corps dévasté qui a rejeté la réforme et voulu ajouter à ses trente victoires celle qu'il a remportée sur la douleur et la gêne physique. Rien de leur instinct, de leur intuition. Une forte culture scientifique l'avait préparé aux études de mécanique. Mais il apportait dans la science du vol une ardeur tout amoureuse. Il y a dans ses recherches de la frénésie volontaire, dans sa méthode une violence logique. Tout, en lui, est force nerveuse et, pour ainsi dire, électrique. Comme la foudre au fer, le danger lui arrache des étincelles, — des étincelles de génie.

Cependant, les yeux de Guynemer se ferment. Il a sommeil, comme à Compiègne au retour de sa première chasse après Verdun. Il

est sorti deux fois déjà, il veut nettoyer l'espace une troisième. Auparavant, il convient qu'il se repose.

... Quel mouvement sur le champ d'aviation! Il est six heures et demie du soir : le temps est radieux, pas un nuage au ciel. Peut-on tenir pour nuages ces tout petits flocons blancs, à peine visibles, qui font des taches claires dans le bleu? Mais ces taches se multiplient. Une patrouille ennemie a pu franchir les lignes et venir au-dessus de nous. On compte deux, trois, quatre avions que les éclatements de nos obus encadrent. Voici les nôtres : un, deux, trois Spads qui accourent à grande allure. L'ennemi va-t-il accepter la bataille?

Tandis que nous fouillons l'espace avec nos yeux ou nos jumelles, surgit Guynemer à côté de nous. Il a été réveillé, il accourt, d'avance il vole. Deux de ses camarades, le capitaine Auger, le lieutenant Raymond, bondissent comme lui sur leur appareil. Guynemer se laisse habiller. Il n'a qu'une idée, il ne voit qu'un point dans le vaste ciel. Ses yeux enflammés fixent ce point, comme s'ils pouvaient tirer sur lui. Car il n'y a plus qu'un point essentiel en effet. Trois des avions allemands ont fait demi-tour, s'esquivent en toute hâte, abandonnant leur camarade qui continue sa mission hardiment, insolemment, soit qu'il ait trouvé route barrée, soit qu'il compte sur sa force et sa vitesse.

Comment oublier cette vision : le profil droit de Guynemer légèrement soulevé, les yeux illuminés, hypnotisé par ce point dans l'espace, tout l'être vibrant vers la conquête comme la flèche posée sur l'arc tendu? Avant de cacher son visage sous le masque, il fixe la direction à ses compagnons :

— Droit sur lui.

Les yeux, non le geste, ont désigné la victime. Les moteurs ronflent, les hélices tournent, les avions roulent, puis s'enlèvent du sol et prennent d'emblée la verticale. Là-haut, le combat a commencé. Arriveront-ils assez tôt pour y prendre part? Là-haut, c'est-à-dire à quatre mille, plutôt à cinq mille mètres. Combien de temps leur faudra-t-il pour atteindre cette altitude?

L'avion allemand est poursuivi. Le Spad qui l'attaque cherche à le placer dans son champ de tir. Mais l'ennemi est sans doute un pilote de premier ordre, car il ne se laisse pas manœuvrer. Il garde sa hauteur, il tourne, il vire, se maintient dans les angles morts de son adversaire, cherche à l'amener lui-même dans sa ligne de mire. La chasse se prolonge ainsi en larges cercles. Puis l'Allemand croit être maître de la direction et file à toute vitesse vers les falaises de l'Aisne. Mais le Spad gagne un peu sur lui et de nouveau les grands cercles se tracent dans le ciel. Un autre Spad, un autre encore apparaissent. C'est la meute qui veut forcer le cerf. L'ennemi multiplie les ruses, utilise la brume ou le soleil. Voici qu'on perçoit le tic-tac d'une mitrailleuse. Cette fois il est tiré. Il échappe encore. Le combat dure depuis un bon quart d'heure. Alors, c'est l'hallali. Guynemer et les deux autres aigles partis avec lui arrivent à la rescousse. Le Spad qui, depuis le début, s'est accroché à l'avion allemand, a pu se placer en dessous et tirer à nouveau. L'avion allemand pique brusquement. Est-il touché? va-t-il s'effondrer? Non, il se redresse et repart. Mais Guynemer, le nouvel arrivant, le cueille au passage. Sa mitrailleuse entre en action : deux ou trois coups, l'ennemi s'écroule, il va s'écraser sur Muizon, au bord de la Vesle.

HENRI BORDEAUX.

PENSÉES BRÈVES [1]

La guerre n'aura pas été sans utilité si elle nous a fait découvrir qu'au lieu de réclamer sans cesse des réformes à l'Etat, c'est nous-mêmes qu'il faudra réformer.

L'union des partis politiques est indispensable à un pays pour lutter contre ses ennemis du dehors ; si les anciennes dissensions qui nous avaient conduits au bord de l'abîme renaissaient après la guerre, la France serait menacée d'une irrémédiable décadence.

Le jacobinisme, le protectionnisme et le socialisme mis au service de l'étatisme, pourront constituer, après la guerre, des fléaux aussi funestes que l'invasion germanique. Contraintes, inquisitions, réquisitions deviendraient alors les principaux moyens de gouvernement.

C'est seulement dans les pays où l'Etat absorbe toutes les fonctions que le rôle du politicien devient facilement désastreux.

Les lois ne sont utiles qu'à la condition de suivre les coutumes sans chercher à les précéder. Leur rôle est de sanctionner des usages et non de les créer.

Un véritable progrès, après la guerre, ne serait pas de créer de nouvelles lois, mais d'en supprimer un grand nombre.

Un règlement n'est compris et respecté que s'il est bref et clair. Un long règlement est nécessairement mauvais, parce qu'on ne peut en retenir toutes les parties. Sa longueur se trouve généralement proportionnelle à l'incapacité de ses rédacteurs.

Il faut de longues années de voyages et de réflexions pour comprendre que l'immense majorité des réformes ne se fait pas avec des lois.

La guerre, qui nous enseigna tant de choses, aura montré une fois encore que les vérités en apparence les plus évidentes sont les plus aisément méconnues.

Une erreur politique fort dangereuse est de croire qu'il suffit d'être un grand orateur pour bien gouverner un pays. Napoléon avait déjà remarqué que les orateurs illustres, aptes à gouverner une assemblée, étaient incapables de conduire la plus modeste affaire.

Une société se maintient par l'équilibre des intérêts de ses membres. Quand cet équilibre est rompu, les haines et les appétits contenus par les freins sociaux, lentement édifiés, se déchaînent librement. Le pouvoir change alors sans cesse de mains, et l'anarchie dure jusqu'au jour où une autorité forte, apte à rétablir l'ordre, est universellement réclamée.

Les doctrines inspirent les actes, mais les actes ont des conséquences imprévues qui transforment souvent les doctrines.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

Je continue de recevoir des témoignages de l'abominable oppression exercée par les Allemands sur la population d'Alsace-Lorraine. Les faits suivants sont particulièrement odieux:

Un Geste

XVII. — En 1872, à Dornach, un jeune officier prussien commandait la manœuvre; un pauvre soldat alsacien comprend mal et se trompe; l'officier le frappe au visage. Le soldat, pour se garantir, porte instinctivement son coude en avant; ivre de fureur, le hobereau lui passe trois fois son sabre au travers du corps. La victime tombe, le corps est enlevé, l'exercice continue. Quelques jours après l'officier permutait avec avancement.

La Couronne de Fer

XVIII. — En 1872, à Mulhouse, Grensellmayer, arrêté sans motif par une patrouille prussienne, roué de coups et traîné en prison, cherche à s'enfuir; la patrouille s'arrête, lui laisse prendre vingt pas d'avance et fait méthodiquement un feu de peloton sur le malheureux. La ville entière accompagna au cimetière sa dépouille. Une couronne de fer «pour durer jusqu'au jour de la vengeance », fut déposée sur sa tombe. — F...

Avertissement à la Prussienne

XIX. — En 1873, Thomas, ex-garde mobile au siège de Belfort et cordonnier à Dornach, se prit de querelle avec un voisin. Un agent de la police prussienne voulut s'interposer et fut traité par Thomas de garde prussien; appelé de ce fait le lendemain au bureau de police, Thomas fut sommé par deux Prussiens de descendre à la cave. Pris d'inquiétude, Thomas hésita, mais un des agents ayant armé un revolver et le lui ayant appliqué sur le front, Thomas obéit. Aussitôt descendu, le malheureux cordonnier fut saisi et renversé par les agents; l'un lui maintint la tête entre ses jambes; l'autre, s'armant d'un nerf de bœuf, l'en frappa à coups redoublés sur les reins et les hanches; au treizième coup, Thomas fléchit et tomba évanoui; les agents le laissèrent revenir à lui, puis recommencèrent la bastonnade. Au vingt-cinquième coup, Thomas meurtri et saignant fut relevé par l'un des agents qui lui donna deux soufflets et le congédia en lui disant :

« Eh bien, continuerez-vous maintenant à traiter les agents de police de gardes prussiens ? »

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Les loyers il y a sept cents ans

Notre collaboratrice, Suzanne Saillard, a débrouillé ici-même, pour nos lecteurs, l'écheveau complexe et sibyllin de la récente loi sur les loyers.

Sait-on que la question n'est pas nouvelle? Elle fut débattue sous Saint-Louis et si le moratorium n'existait pas encore, on s'occupa officiellement de taxer les prix de location des logements destinés aux étudiants.

De tous les points de la France, les écoliers affluaient alors à l'Université de Paris. Par milliers ils s'entassaient sur la rive gauche, dans l'enceinte de Philippe-Auguste, au quartier latin.

Comment loger tout ce monde? Comment soustraire cette turbulente multitude à la rapacité des propriétaires?

Un règlement royal proclamant l'insaisisabilité du mobilier de l'écolier, les bourgeois exigèrent le paiement d'avance de leurs loyers. Saint Louis s'entendit avec le pape Inno

cent IV pour établir une taxe raisonnable. D'anciens documents nous apprennent que la maison de maître Rémy, rue Sainte-Geneviève, comportant douze chambres, une cuisine et un cellier fut taxée à dix livres par an; la maison de Guillaume de Saint-Cyr, rue Serpente, avec un petit pré et un cellier, dix-huit livres; celle de dame Agathe, la maréchale, rue Saint-Jacques, dix livres... Que ne bénéficions-nous d'un tel régime!

En 1306, le peuple qui souffrait du prix exagéré des loyers — déjà! — se révolta. Les petits commerçants se rendirent en foule rue Saint-Martin, pillèrent la maison de l'ancien prévôt des marchands, Etienne Barbette, qu'ils accusaient d'avoir provoqué la hausse; ils allèrent même jusqu'à assiéger le roi dans le Temple. Vingt-huit de ces pauvres diables furent pendus aux quatre entrées de la ville, par ordre de Philippe le Bel.

Tout s'arrange, a dit Capus. Nous n'assisterons pas à ces déplorables excès. Puisqu'il y a des accommodements avec le ciel, il y en aura avec les propriétaires...

Louis Barthou et l'Académie

En appelant à elle M. Louis Barthou, l'Académie française élit assurément le grand lettré, l'historien de Mirabeau, de Lamartine et d'Hugo, mais aussi le patriote clairvoyant, le promoteur et le défenseur de la loi de trois ans... C'est lui qui, revenant du front après Verdun, traçait d'un des chefs glorieux de notre armée, ce joli portrait que nous n'avons jamais eu meilleure occasion de reproduire.

PÉTAIN

Quand on parle du général Pétain, le même mot, quel que soit celui qui en parle, vient sur les lèvres : c'est un chef. Dès qu'on l'aborde, cette impression domine. Grand, élancé, souple, la parole sobre et précise, le geste ferme, il est fait pour commander. On le disait froid : j'ai rarement trouvé, associée à de plus hautes responsabilités, plus d'aisance enjouée et charmante. Il sait ce qu'il veut, et il le veut bien. Il ne s'abandonne pas à la fortune : il la prépare. Il suppute, pour y faire face, toutes les combinaisons de l'adversaire, ne laissant rien au hasard de ce qui peut être prévu, décidé et organisé.

Optimiste? Oui, mais essentiellement réaliste. Il y a ceux qui attendent leur chance. Il y a ceux qui la méritent. Le général Pétain mérite la sienne. Il a la clairvoyance, la résolution, la ténacité, le courage des initiatives et celui des responsabilités. On sent chez ses collaborateurs la fierté de travailler avec un tel chef. Ils l'adorent. Les soldats aussi. J'ai vu, sur son passage, la confiance et la reconnaissance allumer leurs regards. Sa simplicité le rapproche d'eux; sans les étoiles sur son casque, on le prendrait pour un simple poilu. Mais sa bonté n'est pas de la faiblesse. La partie est de celles où chacun doit se donner tout entier. L'exemple vient de haut : le général Pétain se donne sans compter à sa tâche. Rien du service ne lui échappe. Aussi les choses marchent-elles bien.

LOUIS BARTHOU.

Les chefs-d'œuvre ignorés

Il n'est bruit en ce moment dans le monde artistique que de la merveilleuse découverte d'un Watteau.

Récemment, à l'Hôtel des Ventes, une collection particulière était mise aux enchères. Une toile y figurait avec cette mention : « Attribuée à Watteau. » Mais les experts se méfiaient, car des indices visibles attestaient que l'œuvre du maître — en admettant qu'elle fût de lui — avait subi des retouches peu heureuses. Seul, le peintre Helleu avait, en examinant discrètement la toile à la loupe, acquis la conviction qu'elle était authentique.

Au jour des enchères, il poussa la vente et eut la joie de se voir adjuger le tableau pour 3.500 francs. Il revint chez lui emportant son trésor, le nettoya, le décrassa dévotement, et l'œuvre apparut dans son ancienne splendeur : elle était bien de Watteau!

M. Helleu ne doit pas regretter son acquisition, car un antiquaire connu lui en propose deux cent mille francs!

Ce n'est pas la première fois que pareil cas se présente. On a le droit de se méfier de ces histoires de chefs-d'œuvre retrouvés au marché aux puces ou dans quelque coin poussiéreux. Cependant, en 1913, on découvrit à Calais une toile de Rembrandt qui avait été abandonnée dans un grenier du musée depuis plus de cinquante ans.

De même, quelque temps avant la guerre, M. Dutton, de Chester, acheta pour cinq livres sterling un tableau. En l'examinant bien, il s'aperçut qu'il s'agissait d'une œuvre de Michel-Ange! Le cas fut soumis à un expert qui, après mûr examen, se prononça pour l'affirmative. Aussitôt la nouvelle connue et confirmée, une riche Américaine offrit à l'heureux acquéreur la somme de cinq cent mille francs pour acheter la toile attribuée à Michel-Ange!

L'engouement des amateurs en ce qui concerne les œuvres d'art est tel, que leur valeur s'élève dans des proportions prodigieuses et s'accroît chaque fois que de nouvelles ventes font passer les tableaux d'une main à l'autre.

Cependant, leurs auteurs en ont souvent obtenu des prix dérisoires. Ainsi, Le Guide cédait ses plus belles œuvres à son tailleur pour six écus. Watteau gagnait à peine trois livres par semaine à travailler du matin au soir chez un entrepreneur de tableaux en tous genres : il donnait à son coiffeur deux petites toiles pour le prix d'une perruque! Velasquez avait des appointements annuels de 7.500 francs. Pendant tout le XVIIIe siècle, aucun peintre ne réalisa une grosse fortune. Chardin s'estima heureux d'avoir pu se constituer une rente de 15.000 francs. Sous Louis XIV, les sculpteurs recevaient des pensions de six à treize mille francs. L'artiste le mieux rétribué fut Mansart, surintendant des bâtiments du roi, qui touchait 170.000 francs d'appointements.

Il est vrai qu'il était fonctionnaire...

LES NOUVEAUX GROGNARDS

Les grognards! Que de souffrances, d'irritations et de ferments douloureux amassés sous ce nom léger! L'Empereur, qui joignait au génie le plus profond et le plus passionné une prodigieuse finesse, se donnait l'air, si c'était possible, de n'avoir pas entendu une « grognerie » militaire, mais en même temps il exigeait de savoir les faits qui avaient mécontenté ses soldats, et il s'appliquait avec toute sa puissance d'esprit à y remédier.

C'est par « un mélange de douceur et de sévérité », comme il disait, « un mélange de bonté et de fermeté », comme dit le règlement, qu'il réglait des difficultés que connurent dans tous les temps toutes les grandes armées les plus belles. « Ils grognaient et le suivaient toujours. » Et après qu'il fut mort, ils le suivaient encore en esprit. Tant était prodigieuse la générosité de cœur, la capacité de dévouement, en un mot la bonté de ces soldats de la Révolution et de l'Empire.

Et le poilu d'aujourd'hui est tout leur pareil. Prodigieux d'abnégation et de sacrifice, acceptant tout ce dont il comprend l'utilité, il est foncièrement bon. Ce serait un crime de lui demander rien de superflu; on voudrait que le dur harnais de la guerre s'allégeât, s'assouplît sur les points où l'expérience a montré du frottement. Il réclame si peu de chose! Il tiendra tant qu'il faudra, tant que la victoire ne sera pas acquise et la paix de ses enfants assurée.

A l'avant, au danger, l'officier de troupe a admiré et aimé ses hommes, dans une espèce de fraternité noble, où les hommes avaient besoin du chef qui sait commander et où le chef éprouvait qu'il ne pourrait rien sans l'énergie et l'esprit de sacrifice des hommes. Il existe dans l'armée française, par une antique tradition et par l'expérience formidable de ces trois années, des mœurs magnifiques où le respect et la familiarité s'associent et font le lien entre les soldats et les officiers. Qu'est-ce que vous dites de cet homme criant à son lieutenant qui partait en permission : « Si par là vous rencontrez une jeunesse, embrassez-la pour moi. » En est-il que cela choque? Moi, j'aime cette intimité des hommes et des chefs qui cimente la discipline.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Regardez les batteries prussiennes pour deux sous

Nous recevons de notre collaborateur, le célèbre peintre A. Robida, ces intéressants souvenirs :

« A propos du bombardement par le gros kanon et des Parisiens s'empressant de courir aux points de chute des projectiles, un petit souvenir d'un autre bombardement, celui de 71.

» Ce bombardement commença pour les quartiers du sud le 5 janvier. Sur le pont de Grenelle, un homme installa un télescope et fit voir les batteries prussiennes pour deux sous. Il eut des clients. En ce temps-là les obus ne faisaient pas du 120 kilomètres aux trois minutes, ils n'avaient que trois ou quatre kilomètres à couvrir pour être arrivés.

» Je copie mes notes du 7 janvier 71 :

» Beaucoup de curieux sur les hauteurs du Trocadéro et au pont de Grenelle. Les batteries prussiennes de Brimborion, Bellevue, Sèvres, tirent continuellement. Malgré le brouillard on voit très bien. Une flamme soudaine à Meudon, un éclair, puis la détonation, et tout de suite le passage de l'obus qui déchire l'air, et l'éclatement quelque part, à gauche ou à droite, tandis qu'un éclair nouveau brille là-bas.

» Du pont de Grenelle, près de l'homme au télescope, le coup d'œil est imposant. On a en face le grand viaduc du Point du Jour barrant la Seine, et à chaque extrémité du viaduc la fumée des bastions qui répondent aux pièces Krupp. A gauche, par-dessus les bastions de Grenelle, le fort d'Issy dont une des casernes paraît incendiée, se couronne de fumée, puis vers la droite les coteaux de Meudon où se trouvent les batteries ennemies — Meudon, couvert de masses de fumées noires et dont le château brûle.

» Le viaduc est criblé d'obus, ainsi que Grenelle et Auteuil. Une des arches murées sur le quai de Javel montre une énorme brèche. Un bateau-mouche a été coulé par un obus.

» Sur la rive droite, quelques curieux s'abritent derrière une barricade, des gardes nationaux qui gagnent le rempart sautent à la file d'arbre en arbre. Après chaque explosion, c'est la course aux éclats, que les gamins vont vendre sur le boulevard.

» A. ROBIDA. »

Union sacrée sous l'œil des Barbares

On a beaucoup parlé du cardinal Luçon, que son héroïque conduite désignait, comme un vivant symbole, au suffrage de l'Académie Française.

Lorsque la cathédrale fut bombardée et à demi détruite par les obus allemands, l'éminent prélat reçut du pasteur Louis Gonin, président du Conseil de l'Eglise réformée de Reims, une émouvante lettre :

« ... La cathédrale, disait-il, appartient à la chrétienté tout entière. Plus d'un membre de notre Eglise a puisé, à l'ombre de ses voûtes, pendant le silence et le recueillement, force et courage.

» Pendant que la cathédrale était la proie des flammes, brûlait et disparaissait notre temple, qui tout modeste qu'il fût, était bien, lui aussi, une maison de prière. C'est donc dans une complète communion de souffrance que je me permets de vous adresser, Monseigneur, avec l'expression de notre sympathie chrétienne la plus vraie, l'hommage de mon respect. »

Mgr Luçon répondit aussitôt. Sa lettre n'était pas moins noble ni moins belle. Il écrivait :

« Notre cathédrale est le monument magnifique de nos souvenirs nationaux les plus sacrés, et c'est pourquoi les blessures qu'elle a reçues ont atteint au cœur tous les Rémois et tous les Français; et il était touchant d'entendre nos concitoyens déplorer le désastre de la cathédrale par-dessus même celui de leur propre maison.

» Que Dieu nous aide à la relever de ses ruines!

» Je compatis bien sincèrement, monsieur le pasteur, à la douleur que vous a causé l'incendie de votre temple.

» Dieu veuille mettre promptement un terme à nos communes épreuves et nous rendre pour longtemps l'inestimable bienfait de la paix! »

Echange de pensées profondes. Magnifique exemple d'union sacrée.

Autour du Salon

C'est à Louis XIV et à son ministre Colbert que remonte la fondation du Salon.

Il est assez curieux de connaître l'emplacement de la première de ces expositions annuelles. Il y avait un grand mur sans fenêtres dans la cour du palais Brion qui fait partie du Palais-Royal, et c'est sur ce mur qu'on avait disposé, en plein air, les toiles et les panneaux.

Cette installation dura de 1664 à 1699, date à laquelle Mansard obtint du roi, pour cette exposition, la « grande galerie » du Louvre qui, trop vaste, fut coupée de deux cloisons. En 1725, ce fut le « Salon carré » du Louvre qu'on préféra et c'est à cette date exacte que les expositions de peinture prirent ce nom de *Salons* qu'elles ont conservé depuis.

Le Salon resta longtemps en cet endroit. Bientôt trop petit pour tous les exposants, il fut doublé d'une grande partie de la galerie d'Apollon. Celle-ci, peu à peu, fut envahie tout entière, puis l'escalier, puis un peu de cour, enfin la galerie du bord de l'eau, quand la Convention eut donné à tous — sans examen d'admission — droit d'entrée au Salon.

« On y accourt en foule, écrit l'historien Mercier, dans ses *Tableaux de Paris*. Les flots du peuple, pendant six semaines entières ne tarissent pas, du matin au soir... Un badaud prend un des personnages de la fable pour un saint du paradis, Typhon pour Gargantua, Caron pour Saint-Pierre, un satyre pour le démon, et l'arche de Noé pour le coche d'Auxerre. Eh bien ! ce peuple qui n'a aucune connaissance en peinture va, par instinct, au tableau le plus vrai. »

Ces lignes pourraient être signées d'un critique d'art moderne. Le public a tôt fait de discerner parmi tant de mètres de toile, les véritables toiles de maîtres...

Les gentilshommes verriers

Je reçois de notre éminent collaborateur et ami Jean Bertheroy ce joli billet :

« Puisque les verriers sont à l'ordre du jour, voulez-vous me permettre d'ajouter un post-scriptum à l'entre-filet de votre dernier numéro? Depuis que les artisans du moyen âge ont retrouvé l'art du verre, que les anciens avaient porté à un si haut degré de perfection, on a toujours admis, en effet, que la verrerie était un « art noble » étant « le premier produit de la philosophie chimique ». D'où les gentilshommes verriers auxquels furent conférés certains titres et privilèges. Mais ces faveurs ne s'étendaient pas à toute la corporation et donnaient lieu à plus d'une raillerie. Ecoutez ces vers que rima sur eux François Maynard, l'un des premiers membres de l'Académie française :

> Votre noblesse est mince,
> Car ce n'est pas d'un prince,
> Daphnis, que vous sortez.
> Gentils hommes de verre,
> Si vous tombez à terre,
> Adieu vos qualités.

» Je sais aussi une autre anecdote sur Henri IV et les gentilshommes verriers de son temps; mais elle est trop salée pour figurer dans vos *Annales*.

» Bien cordialement à vous,

» Jean BERTHEROY. »

Le pot-au-feu de nos pères

Le bonhomme Chrysale doit bien à ses lecteurs la *formule* du bouillon dont il fait la soupe qui le fait vivre et qui le régale.

C'est un illustre savant du siècle dernier, le chimiste des corps gras — un autre bonhomme — qui la lui fournit.

Voici donc les matières premières qui interviennent dans la préparation du bouillon :

Viande de bœuf fraîche, mais rassie, pour que la réaction acide du muscle soit développée	1 kg. 5
Os à graisse savoureuse	0 kg. 5
Navets, carottes, poireaux, oignons brûlés	0 kg. 33
Sel, quantité suffisante ou	0 30

Il faut élever lentement la température voisine de l'ébullition. Ces quantités donnent comme produit : bouillon, 4 litres, bouilli 0 kg. 860, os 0 kg. 390...

Le bœuf de travail donne un meilleur bouillon que le bœuf jeune et gras. *Le collier est le morceau qui fournit le bouillon le plus corsé* et le plus savoureux. Il n'a pas sans doute, au gros sel, l'agrément des aiguillettes, du plate-côte ou même du gîte à la noix, mais la ménagère avisée peut en tirer un excellent parti, soit en hachis, soit en croquettes, associé à d'autres viandes.

Mais il a un grand avantage — en ces temps de vie chère —, il est, en effet, classé dans la 3ème qualité et coûte très bon marché.

Et maintenant, ô lecteurs des *Annales*, dégustez la « soupe » du bonhomme...

SERGINES.

YPRES

(Souvenir)

Après Louvain, Malines, Termonde, Lierre, Dixmude, Nieuport (je ne parle que des désastres de la Flandre), Ypres n'est plus et Furnes est ébréché. A côté des grandes cités flamandes, Bruxelles, Anvers, Gand et Bruges, vastes et incomparables musées vivants que gardait attentivement tout un peuple plus que nul autre attaché à ses traditions, elles formaient une pléiade de petites villes délicieuses et hospitalières, trop peu connues des voyageurs. Chacune d'elles avait son visage de paix, d'aménité, d'allégresse innocente ou de recueillement. Chacune d'elles possédait ses trésors jalousement aimés, ses beffrois, ses églises, ses canaux, ses vieux ponts, ses calmes béguinages, ses antiques maisons qui lui donnaient une physionomie spéciale que l'on n'oubliait plus.

Mais l'incontestable reine de ces belles délaissées était Ypres avec son énorme grand' place bordée de petites demeures aux pignons dentelés et ses halles prodigieuses qui occupaient tout un côté de l'immense quadrilatère. Cette place hantait à jamais la mémoire de celui qui l'avait vue, ne fût-ce qu'une fois, entre deux trains, tant elle était inattendue, féerique, presque hallucinatoire dans sa disproportion au reste de la ville. Alors que la vieille cité dont la vie se retirait de siècle en siècle s'était graduellement rétrécie autour d'elle, elle demeurait l'inébranlable, le magnifique et gigantesque témoignage de la puissance et de l'opulence d'autrefois, quand Ypres était avec Gand et Bruges l'une des trois souveraines du monde occidental, l'un des foyers les plus ardents de l'indépendance, de l'industrie et de l'activité humaines et le berceau des grandes libertés. Telle qu'elle était hier, — hélas! telle qu'elle n'est plus aujourd'hui, — cette place, avec la masse énorme mais indiciblement harmonieuse de ces halles à la fois puissantes et élégantes, sombres, farouches, fières et pourtant cordiales, demeurait l'un des plus parfaits, des plus merveilleux paysages urbains que l'on pût voir sur notre vieille terre. Dans un autre ordre, avec d'autres éléments et sous des cieux plus austères, elle méritait d'être aussi précieuse aux hommes, aussi sacrée et aussi intangible que la place Saint-Marc de Venise, la Seigneurie de Florence ou la place du Dôme de Pise. Elle formait un objet d'art unique, irréprochable, qui arrachait un cri d'admiration aux plus indifférents, un ornement qu'on espérait impérissable, une de ces choses de beauté qui, comme le dit le poète anglais, « sont une joie pour toujours »...

Lorsque la grande paix descendra sur la terre, qu'elle ne la trouve pas déserte et dépouillée de toutes ses parures. Les lieux où cette terre est belle aux efforts des siècles, aux heureuses réussites de la bonne volonté, de la patience, du génie d'une race, ne sont pas très nombreux. Ce coin de Flandre sur quoi plane la mort est un de ces lieux consacrés. S'il périssait, il manquerait aux hommes qui vont naître et qui enfin seront peut-être heureux, des souvenirs et des exemples que rien ne saurait remplacer.

MAURICE MAETERLINCK.



1. La ville d'Ypres dans son état actuel (les ruines de la Cathédrale et de la Halle aux Drapiers). — 2. Nos bombardiers détruisent les abris boches au fond d'un entonnoir dans la région de la butte du Mesnil. — 3. Attaque violente des positions ennemies dans la région de l'Ailette. — 4. Au cours de l'action, bombardement des positions allemandes devant Lassigny. — 5. Dans l'Oise : Les troupes de renfort attendent la nuit pour franchir le terrain découvert.

LES BATAILLES DU NORD ET DE LA SOMME

La Fête de Jeanne

A aucune minute des siècles révolus — depuis que son nom de litanie, clair et séraphique, rayonne dans l'immortalité — Jeanne d'Arc n'a été aussi intimement mêlée qu'aujourd'hui à la trame de notre histoire.

C'est demain sa fête. Jamais elle n'aura été célébrée avec un aussi beau frémissement.

Il nous apparaît tout à coup, dans une illumination surnaturelle, que Jeanne d'Arc est la Protectrice, indispensable et sainte, vers laquelle doivent se tourner en ces moments de confiante angoisse nos regards et nos pensées.

Tout ce qui arrive la rappelle et nous la rend présente. Ses gestes, ses mots, sont contemporains. Elle est d'une sublime actualité.

Quand je réfléchis qu'elle est née, comme exprès, dans la vallée de la Meuse, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine, je tressaille en entendant des sons devenus d'autant plus chers qu'ils sont plus douloureux. La reconnaissance qu'elle inspire se décuple si j'observe que tout ce que nous voyons et souffrons, elle l'a souffert et enduré! Pas une de nos « grand'pitiés » dont elle n'ait eu l'épreuve. Ce n'est pas une sainte inexpérimentée, ayant vécu dans une tour d'ivoire. Elle a pratiqué notre infortune. A chaque seconde nous pouvons l'invoquer, la prendre à témoin, elle accourt aussitôt et participe à la peine, à l'honneur, sans que nous ayons besoin de la renseigner!

Elle sait.

Bergère, elle sait, comme le plus humble de nos paysans ce que c'est que la terre, les prés, les troupeaux, les toits du village.

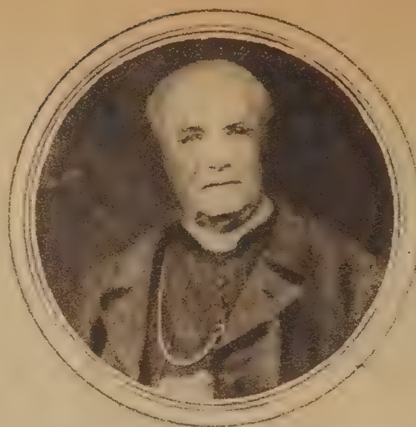
Elle a fait la guerre. Elle en connaît les horreurs et les dévastations. Dès l'âge de neuf ans elle a vu revenir les garçons des rencontres avec l'ennemi.

Elle a porté l'armure: elle sait ce que c'est qu'une lance, une hache, une épée.

Elle sait ce que c'est que la noble et rude existence des soldats. Elle a maintes fois retiré son casque pour essuyer son front en sueur.

Elle sait ce que c'est que d'avoir, dans l'étrier, les pieds chaussés de baisers à l'entrée d'une ville qu'on dégage.

Elle sait ce que c'est que de pâtir, de vouloir, d'espérer, de croire, d'entendre la messe en plein air et de communier dans les bois, pendant que sonne la trompette — ou qu'un oiseau chante — à l'Élévation.



S. E. le Cardinal LUÇON, archevêque de Reims

Elle sait ce que c'est que la captivité, les interrogatoires, les arrêts suprêmes, la mort...

La dernière étincelle de son bûcher monta toute droite et devint une étoile.

C'est elle, cette étoile, qui, depuis près de cinq cents ans, repère à nos yeux la vierge lorraine quand nous levons la tête vers les positions où désormais elle tient ses quartiers. Elle est auprès du Chef de toutes choses notre aide de camp. Elle reste avec nos armées en liaison suivie, et même là-haut, sur les versants de paix où tous les arbres sont miraculeux..., comme à Vaucouleurs sous le chêne aux Fées, elle entend des voix!

Mais plus les mêmes.

Quand elle était sur la terre, les calmes voix qui lui parlaient venaient des cieux. A présent qu'elle est aux cieux les voix haletantes qui vont la chercher sont celles de la Terre. Et ce sont les nôtres, les voix des soldats, des blessés, des femmes, des enfants, toutes les voix humaines de chez nous qui s'empressent à l'assaillir pour enlever sa miséricorde. Elle écoute, elle souffre, elle pleure, et se donne tout entière à nous exaucer. Etablie à jamais dans l'immuable vérité de son ancienne mission, elle en veut maintenant une autre. Elle l'obtient. Et voici qu'elle s'apprête à l'accomplir.

Elle est chargée de sauver la France une seconde fois.

C'est sa destination. Elle est vouée à cela. Elle abaisse donc de nouveau son innocente épée qui fait lever toutes les nôtres, et elle nous redit les mêmes consignes, les mêmes commandements que lui dicta l'Esprit-Saint.

Toutes ses paroles d'hier s'appliquent à aujourd'hui.

Elle a dit : « Quand j'aurais eu cent pères et mères je serais partie. »

Elle a dit : « J'irai! Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux! »

Elle a dit : « Il faut bien besoigner cette année, car il y a beaucoup à faire. »

Et enfin : « Il n'y a de paix possible si ce n'est par le bout de la lance. »

. . . .

Ecoutons, nous aussi, suivons en descendant vers les marches de Lorraine, cette Voix continuelle de notre Libératrice qui va devant nous et nous précédait déjà dans le passé.

Les miracles en France durent plus longtemps qu'ailleurs. L'histoire de Jeanne d'Arc n'est pas finie.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie Française.

Cette photographie, prise à Reims dans le courant d'avril, montre la statue de Jeanne d'Arc miraculeusement préservée et toujours debout.

LE SALON

I. — La Société des Artistes Français

S'il est un Salon promis à l'Histoire, c'est bien celui qui s'ouvre et rend à Paris l'une de ses grandes joies artistiques d'avant la guerre. Les artistes n'en conviennent pas, mais il constitue un bel acte de courage, une fière réponse aux prouesses diurnes et nocturnes de l'ennemi. Organiser presque sous les obus une grande exposition d'art, la chose, en tout cas, n'était pas banale. Que de difficultés les artistes français et la Nationale n'avaient-ils pas devant eux ? Le Grand Palais est pour longtemps encore la maison de la Croix-Rouge, et plutôt que de déranger un seul blessé, ils auraient renoncé à leur projet. Mais fort heureusement le Petit Palais était à peu près libre, et, avec un peu de ce savoir-faire dont les deux sociétés ont à revendre, il était possible de se caser, de faire à chacun sa place.

Architecture, décor, tout est charmant au Petit Palais, et les deux sœurs rivales en tirent un ingénieux parti. Jamais œuvres d'art n'eurent un cadre plus attrayant. Malheureusement la joie de ce Salon de guerre est mêlée de beaucoup de tristesses. Des maîtres manquent à l'appel, emportés par les vicissitudes, le chagrin ou les ans : Rodin, Mercié, Carolus Duran, Morot, Harpignies.



ANTONIN CALBET : *L'Enfant au fusil de bois*



MADELEINE SMITH-CHAMPION :
Un coin de la Pharmacie : Hôpital auxiliaire nº 73

La guerre n'est pas autant qu'on pouvait le croire la grande inspiratrice de ce Salon, mais outre les tableaux de bataille, elle est présente en maintes allégories dans des portraits de grands chefs militaires, en de multiples toiles de genre. En même temps qu'il raconte, et cela de façon superbe, la prise des premières tranchées allemandes devant Perthes, dans la mémorable journée du 25 septembre 1915, François Flameng glorifie le poilu, le *Sauveur*, comme il l'appelle. « Avec son sang, par son martyre et son héroïsme, le poilu, nouveau rédempteur, aura racheté l'humanité pour la seconde fois », dit-il. Et l'on voit ce que sur ce thème le puissant artiste a pu réaliser. On pense devant son œuvre à quelque descente de croix.

Scott et Jonas sont fidèles au rendez-vous : l'un avec une de ces épouvantables scènes de la guerre nouvelle où le combattant rampe à travers la fumée des gaz toxiques et les trous d'obus, sous un ciel de suie et d'incendie ; l'autre avec une généreuse allégorie de la défense alliée groupée autour du drapeau tricolore.

Douglas Haig voulut bien poser devant Joets, et le physionomiste qu'est le jeune artiste ne se montre pas dans son portrait équestre inférieur à cette heureuse fortune.

La guerre, Jules Adler en rappelle les premières journées, lorsque des foules enthousiastes saluaient au passage les futurs vainqueurs de la Marne et de l'Yser, et l'on sait qu'il excelle dans ces tableaux populaires ; d'autres y touchent comme Jean-Paul Laurens dans le tableau fort bien venu qui groupe autour du préfet Delanney les principaux membres du comité de sécurité de la Seine ; d'autres comme Abel Boyer dans la *Relique*, dont il n'est pas besoin d'expliquer le sujet : le titre suffit, comme Henri Royer dans les deux jeunes Bretonnes, toutes à la pensée d'un absent ou d'un disparu ; comme Madeleine Smith-Champion dans un *Coin de pharmacie à l'hôpital auxiliaire 73*, comme Virginie Demont-Breton, dans cette image de fillette empressée auprès du berceau d'un tout jeune frère orphelin. Il n'est pas jusqu'au délicieux Calbet qui ne laisse les naïades, les ondines pour flétrir justement dans *l'Enfant au fusil de bois*, l'un des traits de cruauté le plus horrible de l'ennemi.

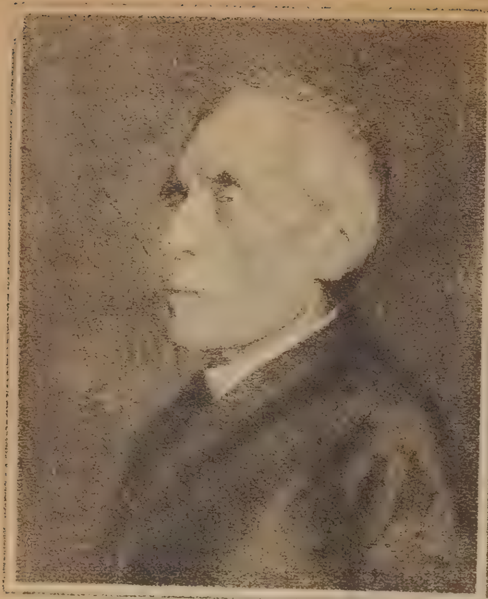


PAUL CHABAS : *Le Rocher Fleuri*



ÉMILE RENARD : *Communiantes*

A côté des peintres que la lutte a pris tout entiers, il y a ceux plus nombreux qui ont eu la force de l'oublier. Et Joseph Bail reste dans la *Lingère*, d'un charme si discret, d'une si douce lumière, l'héritier direct de Chardin ; et dans le *Rocher fleuri*, Paul Chabas [illegible] la grâce à la vérité du plein air ; [illegible] d'Edgard Maxence [illegible], comme les *Communiantes* d'Emile Renard ; et Geoffroy demeure le portraitiste émouvant et amusé des gosses parisiens ; et dans ses *Baigneuses*, [illegible] trouve comme toujours le style et la couleur ; et dans



MARCEL BASCHET : *M. Emile Boutroux, de l'Académie Française*

l'Alcôve rose, dans *l'Intérieur Sévigné* (musée Carnavalet), Paul Thomas se maintient au premier rang des maîtres de la nature morte, Rosenberg et les autres. Dans la *Route de Jérusalem*, Cormon vise, non sans succès, à l'épopée. Dans son vivant portrait d'Emile Boutroux, Marcel Baschet atteint encore une fois à la maîtrise ; Grün est toujours le portraitiste spirituel que l'on sait et Déchenaud, un physionomiste accompli. Bonnat triomphe avec son portrait de Saint-Germier, comme il le faisait déjà et si justement au Cercle de l'Epatant, et la petite effigie de Mme Kinen complète son succès.

En la suite, cette fois restreinte, des portraits je serais impardonnable d'oublier celui du R. P. Sertillanges, le grand chrétien, l'érudit hors pair, l'homme qui se penche avec le plus de tendresse sur l'art religieux, sur la beauté de nos cathédrales, par Mme Beaury Saurel.

Il y a au Petit Palais de nombreux paysages, parmi eux, ceux de Barillot, le maître



JOSEPH BAIL : *Lingerie ; Hospice de Beaune (fragment)*

animalier, de Gagliardini, les vues de Venise de Saint-Germier, la *Rafale de neige* d'Adrien Demont, viennent avec trois morceaux de vraie lumière signés Henri Martin au premier rang.

LEON PLEE

LA FRANCE DE DEMAIN

Une Ecole Industrielle et Commerciale pour les Jeunes Filles

Il ne suffit pas de prêcher : il faut agir, il faut créer. — Lorsque, l'hiver dernier, nous exposions à l'Université des Annales nos idées sur la reconstruction de la France, nous disions que, si nous n'admirions pas tout de la Révolution, nous lui devions une reconnaissance profonde pour l'élan qu'elle avait donné à l'enseignement. On ne saurait trop méditer son exemple. Pour ne rien dire des plans généraux qu'elle a établis et qui sont, cependant, fort intéressants, si même nous laissons de côté ses créations dans l'ordre de l'enseignement primaire et secondaire, ne devons-nous pas nous rappeler qu'elle a fondé l'Ecole polytechnique et l'Ecole normale? La première de ces institutions fut établie au Palais Bourbon, avec un programme assez large déjà ; la deuxième, qui se proposait de réunir de futurs professeurs « joignant à des mœurs pures un patriotisme éprouvé », inaugura ses travaux dans le grand amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle. Et ce n'est qu'une bien petite partie de l'œuvre de la Convention, puisqu'elle a réorganisé, suivant des idées toutes nouvelles, les Ecoles de médecine, créé ou perfectionné les Ecoles des ponts et des mines, préparé l'Ecole navale, constitué, par une vue hardie sur le rôle futur de la France, l'Ecole spéciale des langues orientales, transformé le vieux « Jardin du Roi », enrichi la Bibliothèque nationale, centralisé les Archives, décrété l'ouverture d'un Conservatoire des arts et métiers. Au sommet de cet édifice intellectuel, elle place l'Institut pour assurer une liaison permanente entre les sciences et les arts. Une idée centrale domine et commande cet effort : adapter l'enseignement sous toutes ses formes aux temps nouveaux qui viennent de surgir.

Je ne cesse d'affirmer, pour ma part, qu'il eût été nécessaire, au cours de la terrible crise que nous traversons, de réaliser, avec un pareil sang-froid, une œuvre du même ordre. Disons-nous bien que, pour l'enseignement général comme pour l'enseignement technique, nous sommes encore au premier chapitre du volume que nous devons écrire. L'enseignement général, mais il date d'hier! L'école primaire n'a pas encore dans notre pays un siècle d'existence. Pour mettre notre peuple à la hauteur de ses futurs devoirs, nous avons une tâche formidable à accomplir. L'enseignement technique, mais il existe à peine! Cependant, c'est par la diffusion des connaissances, et par ce moyen seulement que se pourront créer la puissance de notre patrie et la paix sociale. Le reste n'est que chimère, billevesée. Pour utiliser au maximum chaque Français, instruisez. Pour rapprocher les classes, pour permettre au pauvre de s'enrichir, pour ouvrir un horizon à l'ouvrier, instruisez encore. Instruisez toujours. L'instruction demeure le seul agent efficace de liberté, d'égalité, de fraternité.

Va-t-on me trouver trop hardi? J'aurais souhaité que la France de 1918 organisât pour les femmes un établissement assez semblable à cette Ecole centrale des travaux publics qui devait être plus tard l'Ecole polytechnique et que créa la France de l'an II. Et il faut bien croire que cette idée, qui paraîtra banale un jour, n'est pas tellement prématurée, puisqu'elle se réalise partiellement, ici et là. La femme ingénieur? Ne vous récriez pas. Voici que l'Ecole centrale, l'Ecole des ponts et chaussées, l'Ecole des mines lui entr'ouvent leurs portes. Le lycée de jeunes filles Jules-Ferry ne prépare-t-il pas déjà au premier de ces établissements? L'Ecole des mines de Saint-Etienne ne compte-t-elle pas une élève ingénieur? L'Ecole spéciale des travaux publics, que dirige M. Eyrolles, n'a-t-elle pas admis cinq jeunes filles?



Un Cours de Dessin à l'Ecole Technique Municipale de Jeunes Filles de Lyon.

Ainsi s'accomplit logiquement une évolution que rien n'arrêtera et qui ne peut surprendre que des esprits ou timides ou ignorants. En 1830, il n'y a, en France, que quelques écoles primaires de filles ; il y en a plusieurs milliers dès 1840. L'enseignement secondaire des jeunes filles est une acquisition toute récente. En 1868, Duruy, ministre de l'Instruction publique, et Wurtz, doyen de la Faculté de médecine, obtiennent pour les femmes l'autorisation de suivre les cours ; mais elles ne peuvent encore affronter le sacro-saint baccalauréat. Léon Richer leur fait accorder ce droit. En-

1900, pour la première fois, une femme est admise au barreau. Nous aurons bientôt la femme ingénieur, qui pourra rendre à notre pays les plus grands services, pourvu qu'elle soit spécialisée dans les travaux qui lui conviennent parfaitement, comme il y en a beaucoup.

Il est à peine besoin de démontrer à quel point la guerre aura hâté cette évolution. Elle aura fait plus pour la femme qu'un siècle de propagande. Puisque nos filles, nos sœurs se sont trouvées aptes à remplir des emplois qui exigent de la force physique, puisqu'on les a vues tourner ou tremper des obus, manier des gueuses de fonte, coopérer à la construction navale, pourquoi, sur les mêmes chantiers, si leurs travaux les en montrent dignes, leur refuser les fonctions auxquelles prépare l'éducation de l'esprit? Pourquoi leur interdire ce moyen de collaborer à l'enrichissement de la France en se procurant pour elles-mêmes, et, par exemple, dans les bureaux techniques des usines, des situations honorables, lucratives, qui les aideront, — j'en ai la conviction profonde, — à se fonder un foyer ?

Aussi, l'initiative privée a-t-elle tenté de compléter l'œuvre encore bien incertaine et bien hésitante de l'Etat. Ce pauvre Etat! Il suit, d'un pas lourd, le progrès, résigné, mais sans enthousiasme, sans cette volonté de création qu'il faudrait en des temps comme ceux-ci. Tandis que Mlle Sanua ouvrait, au Conservatoire des arts et métiers, son Ecole de haut enseignement commercial féminin, Mlle Hatzfeld, au moins aussi hardie, créait l'Ecole d'enseignement technique féminin de la rue Pergolèse. Nous-même, nous les avons imitées, et ce que nous voulons dire ici, c'est notre joie d'avoir pu, malgré ce que nos essais ont encore d'incomplet, ouvrir à de petites Françaises d'avant-garde cet accès vers la vie si prodigieusement active, si féconde, si passionnante de l'industrie.

Il suffisait d'oser. Je livre aux observations et, au besoin, à la critique de mes lecteurs cette expérience qui pourra être corrigée mais qui ne sera plus abandonnée. Et j'aborde les précisions. Nous ne sommes plus au temps des grandes théories et des mots vains; il faut servir son pays par des faits. Donc, après un examen qui a lieu en deux sessions, juillet et octobre, les jeunes filles, qui doivent être âgées de seize ans révolus, sont admises en première année. Les épreuves écrites (composition française, arithmétique) sont communes aux deux sections, industrielle et commerciale, mais complétées, pour la section industrielle, par des épreuves de dessin, algèbre et géométrie, — et, pour la section commerciale, par une épreuve de géographie générale. L'examen oral porte sur la physique et la chimie élémentaires, l'histoire naturelle, l'hygiène, l'arithmétique, la géométrie plane, les éléments de l'algèbre. Aucun diplôme ne dispense de l'examen. Le cours complet comprend deux années qu'il faut suivre intégralement ; aucune partie n'est facultative.

L'examen subi, la jeune Française est admise sous la réserve que sa famille acquittera les frais, calculés avec la plus grande modération, ou que l'élève obtiendra une bourse, soit de l'Etat, soit d'un département, d'une Chambre de commerce, d'une municipalité, d'une association professionnelle. Nous désirons conserver à notre recrutement des bases aussi larges que possible et permettre à toute association qui s'intéresse à l'avenir d'une jeune fille intelligente et laborieuse, de la diriger vers notre institution.

Voici la jeune fille reçue. Elle peut choisir ou la section commerciale, ou la section industrielle. Ici encore, nous pensons être utile en nous montrant précis. Le programme de la première section comprend l'arithmétique avec le calcul rapide, l'algèbre, un cours de comptabilité et de commerce, la géographie économique, les langues étrangères (anglais et une deuxième langue obligatoire, avec option entre l'allemand, l'italien et l'espagnol), un cours de rédaction, la sténo-dactylographie et la calligraphie. Le programme de la section industrielle comprend le dessin de machines, les mathématiques, arithmétique et calcul, algèbre, géométrie, mécanique appliquée, la technologie (étude des matériaux et des outils), la physique industrielle, un cours de rédactions sur des visites d'usines ou des expériences, la chimie industrielle, les langues étrangères (allemand et anglais obligatoires), la calligraphie.

Ces indications représentent le résultat de longues réflexions ; d'année en année, l'expérience amènera sans doute à les modifier. On remarquera que, malgré les préventions bien excusables des familles, nous avons maintenu l'allemand comme langue obligatoire dans la section industrielle, étant évident que, pour battre notre ennemi sur le terrain économique, ainsi que nous le voulons, il nous faudra le bien connaître. De grâce, ne tolérons pas dans l'organisation de la paix les fautes que nous avons commises dans notre préparation de la guerre. Il est à peine besoin de dire que l'enseignement est à la fois théorique et pratique ; nos jeunes filles travaillent au laboratoire tout comme les élèves des Ecoles centrales. Elles font preuve, dans ces recherches si neuves pour elles, d'un esprit de curiosité et d'une minutie technique dont nous sommes ravis. La guerre a démontré l'aptitude des femmes pour des sciences comme la chimie ; notre Ecole fournit de ce fait une confirmation. Au reste, pendant les vacances qui sépareront les deux années, nos jeunes filles accompliront des stages d'usines ; nous les placerons et les surveillerons nous-mêmes.

Notre but, on l'a compris. Il est de procurer à des jeunes filles ou à des jeunes femmes, spécialement à des personnes dont les familles ont été éprouvées par la guerre, les moyens d'acquérir des situations plus élevées que celles qui leur sont offertes actuellement dans le commerce ou l'industrie. Nous voulons préparer des dessinatrices, calculatrices, secrétaires d'ingénieurs, chefs de comptabilité, employées de laboratoires d'essais. C'est une œuvre difficile et urgente. L'enseignement secondaire, même avec la sanction du baccalauréat, ne fournit pas les connaissances techniques. Il serait bien fâcheux de laisser les jeunes filles qui sortent de nos lycées aussi inutilisables que le sont certains de nos lycéens. Et combien de petites Françaises sont abandonnées à la sortie de l'école primaire?

Telle est, dans ses grandes lignes, l'institution que nous avons cru devoir fonder. Nous serons heureux d'y accueillir toutes celles qui sentiront en elles l'ardente volonté de collaborer à la grande œuvre de notre réorganisation nationale. Nous n'écartons que les vocations médiocres et incertaines, la curiosité paresseuse, la fantaisie. Et nous espérons que ce modeste exemple sera imité, dépassé. Le jour où nous avons créé la première Ecole professionnelle de soldats blessés, nous pensions bien que cette idée fructifierait. Les Ecoles techniques de jeunes filles ne sont pas moins indispensables. Peu à peu, si le public veut bien s'intéresser à nos efforts, nous lui découvrirons tout notre plan, à mesure que nous le pourrons réaliser.

Qu'est-ce en effet que la pensée sans l'action ? Assez de programmes! Des œuvres.

ÉDOUARD HERRIOT,
Sénateur, Maire de Lyon,

GAZETTE RIMÉE

LES ALARMISTES

Oh! quelle redoutable engeance
Qui sème la désespérance
Chez les pauvres gens abêtis!
Engeance désastreuse et pire
— Ce qui, certes, n'est pas peu dire —
Que celle de nos mercantis.

Le mercanti, lui, n'est qu'avide
Et filou; d'ailleurs il ne vide
Que la poche des bons poilus;
Pour sa vile et sale besogne,
Qu'il peut accomplir sans vergogne,
Qu'on le coffre... et n'en parlons plus.

Mais l'autre est cent fois plus infâme,
Car ce qu'il vide, lui, c'est l'âme,
C'est le cœur et c'est le cerveau;
Car cet autre est bien plus funeste
Que choléra, typhus ou peste...
C'est l'alarmiste!... Quel fléau!

C'est notre angoisse qu'il éveille;
On a beau se boucher l'oreille
Railler, protester tant qu'on peut,
On est touché, bien qu'on le nie...
C'est comme de la calomnie
Il en reste toujours un peu.

Mais tous les semeurs de panique
Ne forment pas un clan unique
D'alarmistes, petits ou grands;
Même, certains d'entr'eux pâtissent
De leurs ragots. Ils obéissent
A des mobiles différents.

Cet homme, aux yeux brillants de fièvre,
Voit tout en noir et, de sa lèvre
Qui tremble, sortent des propos
Plus qu'insensés. Ce qui l'agite
C'est une incurable « froussite »
Qui ne lui laisse aucun repos.

Partout, il a vu choir des bombes;
Il voit, dans un vol de colombes,
Des gothas. Rien n'y peut changer,
Il plonge l'abri dans l'angoisse;
Sa frousse, à toute sa paroisse,
Il veut la faire partager.

Un type plus terrible encore:
Il ne gémit pas, il pérore.
C'est le monsieur « bien renseigné »;
Au Parlement, au Ministère,
Il dit qu'on ne sait rien lui taire.
Chacun des « tuyaux » est soigné.

Il pénètre tous les arcanes;
C'est le parfait bourreur de crânes,
Soit qu'il « communique » un succès,
Soit qu'il dévoile une défaite.
Il ment... mais il a mis en fête
Ou dans l'effroi, de bons Français.

Puis ce sont les métèques louches,
Cosmopolites, dont les bouches
Mangent à tous les rateliers.
Sans patrie et sans conscience
Ils trahissent la bonne France
Et nos seuils trop hospitaliers.

Qu'il soit niais, fanfaron ou traître
Vous l'entendrez — ce soir peut-être —
N'hésitez pas!... Crispez la main
Au cou visqueux de la vipère
Et, sans tarder, du commissaire,
Montrez-lui le plus court chemin.

OCTAVE PRADELS.

Mes relations musicales avec Victor Hugo

Tout, dans mon adolescence, paraissait calculé pour m'éloigner du romantisme ; on ne parlait autour de moi que de nos grands classiques, et j'avais vu accueillir la *Lucrèce* de Ponsard comme une sorte de Minerve dont la lance mettait en fuite Victor Hugo et son impur entourage, dont on ne parlait qu'avec horreur...

Qui donc eut l'heureuse idée de me donner, élégamment reliés, les premiers volumes de poésies de Victor Hugo ? Je l'ai oublié, mais je me souviens de la joie que me causa la vibration de cette lyre ! Jusque-là, les vers m'avaient produit l'effet plutôt réfrigérant d'une chose respectable et lointaine, et c'est beaucoup plus tard que la vivante beauté de nos classiques me fut révélée. Avec les vers d'Hugo je me trouvai d'emblée en communion intime, et, ma nature essentiellement musicale primant le tout, je me mis à les chanter.

On m'avait répété à satiété (on le dit encore) que les beaux vers étaient rebelles à la musique, ou plutôt que la musique était rebelle aux beaux vers, qu'elle exigeait des vers médiocres (prose rimée tant bien que mal plutôt que vers), malléables, taillables à merci. Assurément, si l'on écrit premièrement la musique pour y adapter ensuite des « paroles » ; mais est-ce bien là l'idéal de l'union de ces deux arts faits l'un pour l'autre ? Le chant ne pourrait-il sortir de la poésie par une sorte d'éclosion ? Les rythmes, les sonorités du vers n'appelleraient-ils pas naturellement le chant pour les faire ressortir, celui-ci n'étant qu'une façon supérieure de les déclamer ? Je fis des essais dont quelques-uns sont restés : « Puisqu'ici bas toute âme », — le *Pas d'armes du roi Jean*, — la *Cloche*, alors dédaignée, et qui devait avoir par la suite quelque fortune. Plus tard j'ai continué avec « Si tu veux, faisons un rêve », que Mme Carvalho a beaucoup chanté, *Soirée en mer*, et bien d'autres encore.

A mesure que j'avançais en âge, mon « hugolâtrie » grandissait, et chaque nouvelle œuvre du poète, attendue avec impatience, était dévorée dès son apparition. Si j'entendais autour de moi grincer d'irritantes critiques, je me réconfortais en causant avec Berlioz, qui voulait bien m'honorer de son amitié et dont l'admiration pour Hugo égalait la mienne. Entre temps, mon éducation littéraire se perfectionnant, je comprenais de mieux en mieux nos classiques, j'en découvrais les immortelles beautés, sans qu'une admiration nuisît à l'autre, et jamais je n'ai pu admettre que l'on fût infidèle à Hugo si l'on ne méprisait pas Racine. Bien m'en a pris, car j'ai eu la joie de voir les plus fougueux romantiques, tels que Meurice et Vacquerie, revenir à Racine dans leurs dernières années et rejoindre les anneaux d'une chaîne d'or qui n'aurait jamais dû être brisée.

L'Empire tomba : Victor Hugo rentra dans Paris. Le voir, entendre sa voix, j'allais donc pouvoir réaliser ce rêve ! Mais j'en avais autant de peur que d'envie. Ainsi que Rossini, Victor Hugo recevait tous les soirs dans l'intimité, et l'on me présenta. Il vint à moi les mains tendues, me disant avec quel plaisir il me voyait chez lui. Tout tournait autour de moi.

— Je ne vous en dirai pas autant, lui répondis-je, je voudrais bien être ailleurs.

Il rit de bon cœur et sut bien vite apprivoiser ma timidité. Je m'attendais de sa part à une conversation imagée, dans le style de ses derniers romans. C'était tout le contraire : des phrases simples, lapidaires, d'une haute raison, sortaient de la « bouche d'ombre. »

J'allais le plus souvent possible à ces petites soirées, ne pouvant me rassasier de la présence du héros dont avait rêvé toute ma jeunesse. J'eus l'occasion de constater combien le républicain farouche, le Juvénal moderne dont le vers marquait les « rois » d'un fer rouge, était, dans la vie privée, sensible à leurs hommages. Il avait reçu la visite de l'empereur du Brésil et ne pouvait s'empêcher, le lendemain, d'en parler à chaque instant ; il le nommait seulement, avec ostentation, « don Pedro d'Alcantara ». — Don Pedro d'Alcantara, cela se traduit en français par « M. Pierre du Pont » ; mais cette langue espagnole est douée naturellement d'un tel panache qu'elle en donne aux choses les plus ordinaires. Le panache, voilà ce qui n'abonde pas dans notre belle langue française, et c'est ce que Corneille et Victor Hugo ont si bien réussi à lui donner.



Un petit incident vint mal à propos altérer mes rapports avec le grand poète.

— Tant que mademoiselle Bertin a vécu, me dit-il un jour, je n'ai permis à personne de remettre en musique *la Esmeralda* ; mais maintenant, si quelque musicien me demande ce poème, je le lui confierai volontiers.

L'invite était claire. Or, comme on sait, cette adaptation dramatique et lyrique du célèbre roman n'est pas très heureuse. Me voilà fort embarrassé. Je fis semblant de ne pas comprendre, mais je n'osai plus retourner chez Victor Hugo.

Des années passèrent.

En 1881, on fit une souscription pour élever une statue à l'auteur de la *Légende des Siècles*, et déjà l'on parlait de fêtes projetées pour son inauguration, notamment d'une grande cérémonie au Trocadéro. Mon imagination s'échauffant à cette idée, j'écrivis l'*Hymne à Victor Hugo*.

Comme on sait, le maître n'entendait rien à la musique, et son entourage était dans le même cas. Par quel concours bizarre de circonstances cet entourage et le Maître lui-même en arrivèrent-ils à prendre un motif quelconque, pris je ne sais où, motif déformé, absurde, pour une inspiration sublime de Beethoven ? Sur ce motif boiteux, Victor Hugo adapta les beaux vers de *Stella ;* on le publia en appendice dans les *Châtiments*, en faisant remarquer l'union des deux génies, la fusion des vers du grand poète avec l'*admirable* musique du grand musicien.

Et le poète, de temps à autre, se faisait jouer sur le piano par Mme Drouet cette merveilleuse musique... Il pressait ce navet sur son cœur. *Tristia Herculis !*

Comme je voulais qu'il y eût dans mon *Hymne* quelque chose de spécial à Victor Hugo et ne permettant pas de l'attribuer à un autre qu'à lui, j'essayai d'y introduire le motif qu'il aimait ; et, au moyen des nombreux artifices que tout musicien possède dans son sac, j'arrivai à lui donner la forme et le caractère qui lui manquaient.

La souscription ne marchant pas assez vite au gré du maître, il la fit arrêter. Je mis l'*Hymne* dans un tiroir, attendant des temps meilleurs.

Sur ces entrefaites, M. Bruneau, père du compositeur bien connu, imagina d'organiser au Trocadéro des Concerts de Printemps. Pour le dire en passant, cette institution était excellente, et elle aurait vécu si les pouvoirs publics avaient consenti à s'y intéresser en la dotant d'une petite subvention en retour de laquelle M. Bruneau offrait l'entrée gratuite de ces concerts aux enfants des écoles. Les pouvoirs publics firent la sourde oreille.

M. Bruneau vint me trouver et me demanda si je n'aurais pas une œuvre inédite à lui donner. Quelle plus belle occasion de faire entendre mon *Hymne*, écrite pour cette salle même du Trocadéro ! L'exécution en fut décidée, et l'on invita Victor Hugo à venir l'entendre.

Elle fut splendide ! Un orchestre immense, l'orgue magnifique, huit harpes, huit trompettes sonnant des fanfares dans la tribune de l'orgue, un chœur nombreux pour la péroraison, dont l'éclat fut tel qu'on l'a comparée au bouquet d'un feu d'artifice. L'accueil que le grand poète, qui paraissait rarement en public, reçut de la foule, l'ovation qui lui fut faite, dépassent toute description. Cet encens mêlé d'orgue, de harpes et de trompettes, nouveau pour lui, plut à sa narine olympienne :

— Vous dînez avec moi ce soir, me dit-il.

Et depuis ce jour, j'allai souvent dîner chez lui dans l'intimité, avec M. et Mme Lockroy, Meurice, Vacquerie et quelques rares amis. La chère était délicate et sans prétention ; la conversation était de même qualité. Ayant toujours son petit-fils et sa petite-fille à ses côtés, le Maître tenait le bout de la table, parlant peu, mais toujours pour dire le mot de la situation. Avec sa robustesse, sa voix ferme et sonore, sa bonne humeur tranquille, il ne donnait pas l'impression d'un vieillard, mais plutôt d'un être sans âge, éternel, à qui le Temps n'oserait toucher. Olympio était juste assez olympien pour inspirer le respect, pas assez pour glacer son entourage. Ces petites réunions dont je sentais tout le prix, sont un des meilleurs souvenirs de ma vie.

CAMILLE SAINT-SAËNS,
de l'Institut.



La musique de "Lucrèce Borgia"

La reprise de *Lucrèce, Borgia* au Théâtre Français a été fort applaudie. Mme Second Weber et M. Albert Lambert ont fait acclamer ce chef-d'œuvre de la littérature romantique. L'ouvrage comporte une partie musicale. On raconte à ce propos d'amusantes anecdotes.

Au cours des répétitions de la pièce, en 1833, Harel, le directeur de la Porte Saint-Martin, vint trouver Victor Hugo.

— Monsieur Hugo, lui dit-il, il y a une chose que j'hésite à vous demander (et prenant une prise pour se donner du courage) : Voilà... Généralement, ce sont des amis à vous que vous placez à l'orchestre ; eh ! bien, moi, j'y mettrais... des musiciens.

— Mais, je veux bien, répondit l'auteur.

Meyerbeer et Berlioz proposèrent aimablement de composer la musique de la chanson du souper.

— Non, non, dit Harel, pas de grands musiciens. On n'écouterait que la musique et cela distrairait du drame. Voyons Piccini.

Piccini était le chef d'orchestre du théâtre. Il trouva pour les couplets un thème charmant, mais le refrain ne l'inspirait pas. Il avoua son embarras à l'auteur.

— Attendez, dit Victor-Hugo. Et il se mit à déclamer les vers en les scandant de nombreux coups de poing sur la table.

Piccini y démêla un air. C'est celui de Gubetta.

Un autre air est chanté au dernier acte de *Lucrèce* par Mlle Ferrari, une charmante mélodie du vieux maître Scarlatti, adaptée aux vers d'Hugo. Nous l'offrons à nos lecteurs...

LUCRÈCE BORGIA

Musique de SCARLATTI, adaptée aux vers de VICTOR HUGO

Air chanté au 4e acte par Mlle FERRARI

CHANT. *mf* *mp*

Ier. Il é - tait u - ne fois, Il é - tait u - ne fois, Un jar - din et j'y vis

IIe. Il é - tait u - ne fois, Il é - tait u - ne fois, Un bai - ser qu'en trem - blant

PIANO. *mf* *mp*

cresc. *mp* *cresc poco a poco*

ma - da - me Ro - se - mon - de. L'air é - tait plein d'oi - seaux, les plus char - mants du mon - de,

je pris a Ro - se - mon - de. "Tiens, re - grande, ils sont deux," dit u - ne nym - phe blon - de,

cresc *mp* *cresc poco a poco*

f

les plus char - mants du mon - de. Quelle om - bre dans les bois. Il é - tait,

dit u - ne nym - phe blon - de. "Non dit l'autre ils sont trois." Il é - tait,

f *col canto.*

mf

Il é - tait u - ne fois, u - ne fois, U - ne sour - ce et j'y vins boi - re a - vec

Il é - tait u - ne fois, u - ne fois, U - ne fleur qui sor - tit du cœur de

mf

molto legato. *p*

Ro - se - mon - de; Des na - ïa - des pas - saient, pas - saient, Et je voy -

Ro - se - mon - de; C'est mon âme et je brûle, je brû - le, Et dans la

p

cresc. *dim. e rit.*

ais dans l'on - de des per - les à leurs doigts, des per - les à leurs doigts, à leurs doigts.

nuit pro - fon - de j'en - tends chan - ter des voix, j'en - tends chan - ter des voix, chan - ter des voix.

cresc. *dim. e rit*

Le Retour de Linou (1)

PREMIÈRE PARTIE

IV

Elles remontèrent, Linou s'essuyant les yeux. Jacques, qui avait vu, deviné plutôt, l'effet de cette reprise de contact avec le paysage familier et les souvenirs du passé, vint au-devant de la désemparée.

— Qui diable te pressait d'aller regarder l'étang ? gronda-t-il amicalement, de te pencher sur ce miroir de notre enfance? Attends donc d'avoir repris pied ici pour évoquer les images d'autrefois...

— Reprendre pied ici ? Je ne le pourrai plus, je le sens bien...

— Mais si !... Je disais comme toi, il y a un an... On s'y refait, peu à peu... Tu verras : laisse agir les jours.

La cloche sonna.

— C'est le premier de la grand'messe, dit Lalie.

— Nous irons ensemble, n'est-ce pas ? interrogea Linou.

— C'est cela, fit Jacques ; retourne à la messe : cela changera tes idées... Tu verras les modes nouvelles..., tu entendras nos nouveaux chantres...

— Tu n'y vas pas, toi, Jacques, à la messe ?

— Si, j'y vais. Seulement, il n'y a pas à se presser : elle ne commencera que dans une heure... Je passerai, auparavant, chez Hippolyte, pour lui dire de ne pas oublier de prendre ta malle en traversant Saint-Jean.

Accompagnée de Lalie, Sœur Marthe remonta la côte, puis proposa d'entrer au cimetière.

— A l'ancien cimetière, n'est-ce pas ? dit Lalie ; car on en a fait un nouveau, là-haut, près de la Grange. Il sera superbe. On y a planté, au milieu, une belle croix de marbre ; et presque tous commandent, à Rodez, des pierres sculptées pour mettre sur les tombes.

— C'est donc ici comme partout, remarqua Linou : la vanité s'en prend même à la mort !

— J'avoue que je trouve aussi ce luxe bien déplacé ; mais c'est la mode... Il en est des tombes comme des chapeaux.

Sous les petites croix de bois noir, dans l'étroit enclos attenant à l'église, Linou retrouve ses morts aimés : sa mère Rose, qui dort là depuis vingt ans et qu'une herbe drue, un peu jaunie par l'été, recouvre pieusement ; à côté d'elle, la sépulture toute pareille de l'oncle Joseph ; un peu plus loin, la croix qu'elle vit planter sur la fosse de Garric, le père de celui qu'elle aimait... Et d'autres, et d'autres, sur lesquelles elle lit des noms connus ou chers... Elle s'agenouille longuement et prie, et demande à sa mère de lui obtenir le courage de continuer sa route.

Lalie, qui a été s'agenouiller aussi un instant dans l'endroit où reposent les siens, revient à Linou, toujours prosternée, la relève et l'entraîne :

— Partons ! M. Jacques me gronderait s'il savait que je vous ai accompagnée ici... Nous reviendrons un autre jour... On carillonne : c'est pour la procession, la messe commencera aussitôt après... Venez !

Deux heures plus tard, dînant en tête à tête (dans nos pays, le repas de midi, c'est toujours le *dîner*), Jacques et Aline échangent des impressions, font des projets.

— Sais-tu, dit Jacques, que bien des gens se réjouissent de ton retour ?

— Vraiment ?... Tu as donc vu beaucoup de monde, depuis ce matin ?

— A l'entrée et à la sortie de la grand'-messe, on en voit beaucoup en peu d'instants... Et sais-tu à quoi je songeais ? Il paraît que les deux Sœurs de Saint-Joseph qui tenaient l'école libre ne reviendront pas, au mois d'octobre.

— Leur couvent est fermé aussi ; mais il est probable qu'elles reviendront en qualité de laïcisées.

— On assure qu'elles reçoivent une autre destination. Alors, j'ai pensé que tu pourrais les remplacer, aidée d'une adjointe que t'enverrait ta congrégation.

— Tu vas vite en besogne, Jacques... Sais-tu ce que mes supérieures comptent faire de moi ?

— J'ai des amis qui, sans doute, obtiendraient leur approbation à ce projet.

— Et l'autorité académique, qu'en fais-tu ?

— Oh ! celle-là, ne t'en inquiète pas : j'ai aussi quelqu'un dans la place... Seul, notre frère, en sa qualité de maire avancé, protecteur obligé de l'école laïque, pourrait mettre des bâtons dans les roues ; gardons l'idée secrète quelque temps, n'est-ce pas ?

— Quel projet, mon pauvre frère ! Et comme il demande réflexion !... Pourrais-je seulement me réacclimater ici ?

— Mais oui, puisque tu t'y rendras utile... Il y a des malades à soigner, quelques charités à faire, que je t'indiquerai... Et, surtout, il y a à semer autour de nous un peu de bonne semence ; à combattre pour les vieilles mœurs, pour les traditions... Nous essayerons de ramener Cadet... Son fils François aime Cécile Garric...

— Vraiment ? Mon neveu aime la fille de Mion ?

— Et Cécile l'adore : on tâchera de les marier ; et notre père mourra heureux d'avoir vu sa famille se reconstituer sous son toit.

— Tu es un brave cœur, Jacques ! s'écria Linou, enthousiasmée ; tu vaux mieux que moi...

— Allons donc !... Seulement, j'ai souffert aussi ; et je n'ai gardé que le goût du beau et la sensibilité que, comme toi, j'ai héritée de notre mère... Mais je manque d'énergie, de volonté... Un penchant invincible au rêve m'engourdit et m'éteint peu à peu... Tu seras ma volonté... Si, si, je te connais... Quand tu auras retrouvé ton aplomb, c'est toi qui mèneras notre modeste barque.

Là-dessus, Lalie entra.

—Je crois, dit-elle, que voilà une visite pour vous.

— Qui donc ?

On heurtait à la porte : Jacques alla ouvrir.

— C'est toi, mon neveu ?... Entre donc !

Et François Terral entra et courut embrasser Sœur Marthe.

— Bonjour, ma tante !

— Bonjour, François.

— Excusez-moi de ne pas vous avoir reconnue, ou devinée, hier, dans la voiture.

— J'ai à te demander de m'excuser de même.

— Ce n'est pas la même chose, protestait le jeune homme. Je vous avais vue quand j'avais cinq ou six ans : à cet âge, on doit garder la mémoire des physionomies, surtout de celles de la parenté... C'est grand-père qui, tout à l'heure, m'a appris la nouvelle... Et vous n'êtes pas trop fatiguée par un pareil voyage ?

— Oh ! fatiguée, qu'est cela, en comparaison du reste ?

— Je comprends votre peine. Mais ce ne sera qu'une bourrasque... L'épreuve ne saurait durer...

— Qui sait, mon neveu ? La captivité de Babylone dura soixante-dix ans...

— En tout cas, vous serez ici la très bien venue, en attendant la fin de l'orage.

— C'est ce que je me tue à lui dire, intervint Jacques.

— Et mes pauvres Sœurs dispersées ? Elles n'ont pas toutes un frère et un neveu accueillants comme vous... Tes parents vont bien ?

— Oui, très bien... Ils auraient été bien aises de vous offrir la « couchée », hier au soir... Je vais annoncer votre retour à mon père, qui est à la mairie en ce moment.

— Il le connaît sûrement, dit Jacques... Ta tante a déjà assisté aux deux messes... Et puis, une idée... Ton père est très susceptible : d'apprendre par d'autres que sa sœur a brûlé la « bégude » de Fontfrège, l'aura piqué au vif... Il faut aller le voir tous ensemble, à la mairie... Assieds-toi un instant, François, et trinquons au retour de notre petite nonne... Lalie ! un verre pour mon neveu et un pour toi !...

Et ils trinquèrent, heureux d'être réunis, Sœur Marthe et François ravis l'un de l'autre.

— Où donc avais-je les yeux, hier ? Mais vous êtes, ma tante, tout le portrait de la pauvre grand'mère Rose, que, tout enfant, j'ai connue, et que je n'ai jamais oubliée, elle...

— Toi aussi, François, tu lui ressembles un peu.

— J'ai donc sauté une génération ? Ça arrive, dit-on. Vous viendrez nous voir, à Fontfrège, n'est-ce pas ? C'est le nom qu'a donné mon père à notre maison nouvelle ; il trouve ça plus noble que les *Anguilles*.

— Plus noble ? fit Jacques ; et il est démocrate ?

— Il le croit, mon oncle, à force de se l'entendre dire.

— Peut-être... Il n'avait, sans doute, pas eu la rougeole, étant petit ; et il faut l'avoir, une fois ou l'autre.

— Ah ! mon oncle, s'il vous entendait !...

— Je le lui dirais bien, à l'occasion. Pas aujourd'hui, pourtant : il doit être un peu en boule. Allons le saluer avant les vêpres ; la mairie, Linou, est sur le chemin.

La salle de mairie était, en effet, dans les bâtiments de l'école communale, — une assez belle maison neuve, bâtie jadis pour loger des Frères qui n'étaient jamais venus, et acquise par la commune, sur l'initiative de Cadet-Terral lui même, qui n'en était pas médiocrement fier.

Le conseil municipal était en séance ; mais, en apprenant qui le faisait demander, Terral s'empressa de suspendre la délibération et de descendre dans la cour de l'école. Il ne prit même pas le temps d'ôter son écharpe, qu'il ne manquait jamais de ceindre quand il présidait son conseil. Et il s'avança souriant, trottinant, un peu trop sanglé peut-être, les mains tendues, vers les trois visiteurs. Il se doutait bien que ses conseillers auraient mis le nez à la fenêtre.

Linou lui sauta au cou.

— Cadet ! mon cher Cadet ! que je suis aise de te revoir !

— Moi de même, Aline, moi de même... Mais avoue que tu aurais pu me dire cela hier au soir.

— Il est vrai, frère ; mais ce nom de Fontfrège m'a déroutée, quand le conducteur l'a prononcé ; et je n'ai reconnu mon ignorance qu'à La Garde.

— Bien, bien, tu es excusée, faisait le maire avec bonhomie. Mais tu viendras nous

(1) Voir *Les Annales* du 28 avril 1918.

voir bientôt, n'est-ce pas ? Et la maison est vaste : il y a place pour toi.

— Merci, mon bon Cadet ; mais je ne peux pas me partager. Jacques veut que je loge chez lui. Ici, je serais plus près de notre père s'il tombait malade... A son âge...

— Comme tu voudras, répondit Cadet, soudain refroidi. Mais viens nous voir tout de même. Ma femme, que tu as à peine aperçue, il y a vingt ans, sera bien aise de te recevoir... Je retourne là-haut... Les affaires, ma pauvre Aline..., les affaires !...

Et il se sauva. Puis, se retournant avec une brusquerie vraiment napoléonienne :

— François ? appela-t-il.

— Père ?

— Je rentrerai peut-être un peu tard à Fontfrège ; va tenir compagnie à ta mère ; et, si l'étang est plein, dis à Rascal de mettre en train le moulin à froment, et à Gustou de charger la planche pour Roquefort.

— Oui, mon père, fit François.

Et il rejoignit son oncle et sa tante, que venait de rattraper Cécile, se rendant aussi à vêpres, toute pimpante dans sa simple jupe grise et sa chemisette quadrillée, sans un ruban, ses cheveux splendides, couleur de seigle mûr, indisciplinés et contenus avec peine sous un chapeau de paille orné de bleuets.

En voyant François, elle rougit un peu et, d'un geste caressant, prit Linou sous le bras, — pour la soutenir, ou pour demander, au contraire, tendresse et protection... Puis, tandis que le neveu et l'oncle suivaient à quelques pas, elle se pencha vers Sœur Marthe et lui dit :

— Quand viendrez-vous au moulin ? Il ne vous tarde pas de le revoir ? On n'y a rien changé depuis votre départ...

— Ah ! ma chère enfant ! rien changé !... Il n'y a plus ma mère, ni mon parrain, ni mon frère Cadet.

Et elle ajoutait, intérieurement :

— Et il y a ton père, que j'ai aimé...

Cécile insistait :

— Mais votre papa vous attend ; il est tout rajeuni par votre retour... Il a passé toute la matinée sur la chaussée, au bas de la côte, espérant vous voir descendre...

— J'irai, mon enfant ; dites-lui que j'irai demain...

— Pourquoi pas ce soir, tout à l'heure, au sortir de vêpres ?... Voulez-vous ? Vous me trouvez importune, n'est-ce pas ?

— Mais non, ma bonne Cécile...

— Alors, c'est dit : je vous emmène, tout à l'heure.

Linou pensait :

— Après tout, pourquoi pas ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien vider toute la coupe amère des souvenirs...

On était arrivé sur la place de l'Eglise. François prit congé de sa tante et de son oncle, échangea un regard d'infinie tendresse et de regret avec Cécile rougissante, et les quitta, le cœur gros, pour retourner à Fontfrège et y exécuter les ordres de son père...

V

Cécile a dit vrai : il n'a pas changé sensiblement, le vieux moulin de La Capelle ; il est resté *un moulin d'autrefois*. On voit que le père Terral, différent en cela de son fils Cadet, a gardé son âme de traditionaliste sans le savoir. La maison d'habitation, la scierie, n'ont subi que des réparations nécessaires et de détail. Ici et là, des piles de planches, toutes pareilles à celles qu'on y voyait jadis, et des amoncellements de troncs d'arbres à travers lesquels un étroit passage permet l'accès du seuil du côté de la chaussée.

On presse le même loquet rustique, dans la même porte grise, qui fait le même léger grincement en s'ouvrant, et se referme avec le même bruit sourd d'autrefois. Et la grande salle a toujours ses vieux murs enfumés, sa haute cheminée, sous laquelle deux fusils sont accrochés, à gauche, et une fruste crémaillère, à droite...

Quoiqu'on soit en août, le feu brûle doucement sous une vaste marmite ; une chatte noire (fille ou petite-fille de celle de jadis) est accroupie près des chenets. Et le père Terral est assis devant, — plus courbé seulement qu'alors, — et son bâton à la portée de la main, pour s'en aider quand il veut se redresser, et pour tisonner durant ses longues rêveries... Au bruit de la porte refermée, il se retourne à demi ; et sa main gauche fait le geste de cacher quelque chose dans son gousset : son chapelet, sans doute, qu'il était en train de réciter machinalement, en écoutant la chanson de la marmite et le ronron de la chatte.

— C'est moi, père, fait Linou, en courant l'embrasser.

— Je me demandais, dit le vieillard, si je n'avais pas songé, la nuit dernière, que tu étais revenue... Assieds-toi, petite... Qui m'eût dit que je te reverrais, là, avant de mourir ?

— Tout arrive, papa, avec la permission de Dieu...

Sœur Marthe se rassasiait la vue de toutes les choses qui l'entouraient ; toutes lui étaient familières... Soudain, ses yeux se brouillèrent : ils s'étaient posés sur le lit à alcôve où elle avait vu mourir sa mère ; et des sanglots la secouèrent toute.

Cécile s'approcha, lui prit les mains, l'entraîna doucement dans la chambre, son ancienne chambre.

— C'est la mienne, à présent, disait la jeune fille ; et, comme si je devinais que vous la reverriez un jour, j'ai tâché de la garder telle qu'elle était. Voilà la même armoire, la même petite table surmontée de la minuscule chapelle de mai ; les murs portent vos images..., un peu déteintes, il est vrai, les pauvres images, mais qu'importe ? C'est vous qui les y avez accrochées...

— Vous êtes un excellent cœur, Cécile ; et je suis bien touchée de votre délicate attention... Mais vos amies, quand elles viennent vous voir...

— Oh ! mes amies ! je n'en ai guère ; une pauvre fille comme moi a-t-elle des amies ?

— Je ne comprends pas.

— Vous avez connu ma mère ?

— Non ; mais j'en ai entendu parler.

— Alors, vous n'ignorez pas que sa vie fut très malheureuse, et sa mort encore plus...

— Sa mort ?...

— Quoi ! l'on ne vous a pas écrit qu'elle avait perdu le sens, peu après ma naissance, et qu'on l'avait trouvée noyée dans la chaussée de notre moulin, là-bas, aux Anguilles ?

Et l'enfant fondit en pleurs. Linou lui prit affectueusement les mains.

— J'ignorais cela... Pauvre mère ! Pauvre petite !...

— Aussi, vous comprenez bien que les amies... Mon pauvre papa, le meilleur des hommes, ne voulut plus habiter les Anguilles. Il m'emporta dans mon berceau, comme un oiseau tombé du nid, et, avec sa vieille mère, dans leur maisonnette du Vignal, il m'éleva de son mieux.

— Et parfaitement, je le vois...

— Mais je fus longtemps tenue à l'écart par les petites filles de La Capelle... Ensuite, votre père s'étant brouillé avec son fils, — qui avait acheté notre moulin des Anguilles, et avait été s'y établir, — prit ici papa comme fermier... Et voilà comme quoi j'ai grandi où vous aviez grandi, gardé là où vous aviez gardé, soigné des bêtes dans votre basse-cour, des abeilles et des fleurs dans votre jardin, fait marcher les moulins que vous faisiez aller... Et voilà pourquoi aussi j'ai tellement pensé à vous, sans vous connaître, et vous ai aimée comme j'aurais aimé ma mère, si elle eût vécu.

— Tu ne dis pas tout, Cécile, fit Linou, se mettant soudain à tutoyer la belle fille ; tu as eu pour mon vieux père, dont le caractère n'est pas facile et que les chagrins ont encore aigri, des attentions et des soins dont je ne saurais assez te remercier.

— Oh ! vous exagérez, ma Sœur... Votre père, un peu emporté et fier, jadis, est devenu plus doux depuis quelques années, et nous nous entendons très bien ensemble.

— Et le tien, où est-il ? demanda Linou en s'efforçant de raffermir sa voix.

— Je ne sais trop ; à traquer quelques truites, sans doute, là-bas, dans la Durenque... Le dimanche, il se sent désœuvré ; et, comme il n'a jamais aimé le cabaret ni le café, il cherche une distraction dans la chasse ou dans la pêche... Hé ! tenez... Le voyez-vous qui monte, par le chemin des peupliers ?

Elles repassèrent dans la salle commune et, par la porte à claire-voie, regardèrent venir Garric, Sœur Marthe cachant avec peine une émotion qui, malgré trente ans de vie conventuelle, toute de prière, d'austérité et de renoncement, la faisait rougir et trembler un peu.

Jeantou s'en venait d'un pas tranquille, dans son tricot professionnel et sous son large chapeau, tous deux enfarinés, comme il convient à un meunier. Il portait sur l'épaule, enroulé autour du manche, son filet aux mailles duquel luisaient quelques poissons. Ses cinquante-huit ans avaient à peine mis quelques fils gris dans sa moustache tombante et au-dessus de ses tempes bien rasées ; sa taille était restée droite ; seul, le beau regard noir et velouté de jadis s'était estompé de brume et de mélancolie.

Arrivé au bas de l'escalier extérieur, il leva les yeux et vit le voile noir sur la guimpe blanche. Il rougit, esquissa un sourire, souleva son vaste chapeau, et monta, le cœur battant dans sa poitrine aussi rudement que ses galoches sur les marches de grès.

— Mademoiselle Aline ! s'écria-t-il, mademoiselle Aline !...

Et il ne sut trouver d'autre parole. Craintivement, il serra dans sa robuste main les doigts pâles et maigres de la petite nonne, en répétant :

— Oh ! mademoiselle Aline !

— Tu peux m'appeler Aline tout court, va, comme pour moi tu es toujours Jean, dit Sœur Marthe, en essayant de plaisanter.

Cécile avait débarrassé son père de son filet.

— Pas fameuse, votre pêche, papa... Deux truites et quelques goujons... Il y a juste de quoi vous les faire goûter, ma Sœur.

Et, comme Linou protestait :

— Si, si, vous les emporterez, en attendant mieux.

Le père Terral s'était redressé et approché.

— Qu'est devenu le temps où, sans descendre plus bas que le roc de la Taillade, j'en rapportais de quoi remplir deux fois la grande poêle !... On a encore empoisonné, je parie ?

— Hé oui, père Terral... Partout des traînées de chaux sur les prés, et de petites truites mortes sur le sable. Au barrage du Roc, on a même dû employer la dynamite : des vairons ont été projetés à vingt pas du courant.

— Ce doit être encore ce Rascal de malheur !... Un homme, Linou, qui est une vraie

peste pour le pays : débauché, ivrogne, voleur...

— Ce n'est que trop vrai... Je le vois souvent rôder par ici, tantôt autour du Moulin-Bas, tantôt au bord de l'étang, toujours projetant quelque mauvais coup.

— Et dire que Cadet l'a embauché, paraît-il, pour travailler à ses moulins et à sa scierie !... Voilà un employé, comme il dit, qui lui fera honneur !

— Sans compter, reprit Jean, que ce brigand va s'en prévaloir et ne plus craindre même les gendarmes... Au service de M. le maire, songez donc !

La porte se rouvrit : c'était Jacques Terral.

— Voilà, fit-il du seuil ; j'entre sans frapper, comme il y a quarante ans... Et je crois avoir entendu que vous parliez de gendarmes et de brigands !

— Nous nous plaignions, avec votre père, monsieur Jacques, de toute cette clique de vauriens, de chapardeurs, d'incendiaires à l'occasion, qui va croissant sans cesse dans nos campagnes, et dont Rascal est le chef reconnu.

— Voyons, Jacques, criait le vieux meunier, en frappant de son bâton le plancher, et en agitant, comme autrefois, son haut bonnet de laine ; pourquoi, toi qui es savant, qui connais la loi, ayant été d'abord avocat et ensuite juge, pourquoi ne dénonces-tu pas tout cela dans les journaux ?

— Parce que cela ne servirait à rien, mon cher père. Ces gueux sont du côté du manche, et, pour le moment les plus forts. Quant à s'attaquer à nos maîtres de l'heure, les railler, les montrer sots, ignorants, criminels ou grotesques, que voulez-vous que ça leur fasse ? Ils ont la peau dure et velue. Lâchez tout un rucher sur un ours : s'il peut abriter son museau entre ses pattes, il se rira d'un million d'abeilles.

— Pourtant, Jacques, objectait Linou, il serait beau de ne pas se lasser d'être abeille.

— Il serait beau aussi, petite sœur, d'avoir une âme d'apôtre et de martyr : j'avoue humblement que je ne l'ai pas. Voilà pourquoi je conte des histoires et je fais des statues, — très médiocres, probablement... Allons, Linou, regagnons la Griffoulade : tu dois être éreintée.

En montant la côte, Sœur Marthe disait à son aîné :

— Tu as bien fait de m'emmener... Quelle journée d'émotions !

— Oui, mais le plus fort est fait. Désormais, ça ira tout seul.

VI

Le lundi, Sœur Marthe s'occupa d'abord de ranger ses pauvres hardes et quelques livres, d'écrire à ses compagnes dispersées et à la supérieure de la maison mère, à Villefranche.

En déjeunant, elle dit à Jacques :

— Ne crois-tu pas que je ferais sagement d'aller faire le plus tôt possible ma visite à Frontfrège, puisque Cadet est si susceptible, et sa femme, sans doute, autant que lui ?

— Attends à demain : l'autobus d'aujourd'hui est déjà passé.

— J'irai à pied en descendant, et je remonterai en voiture, comme avant-hier.

— Soit, petite sœur... Pourtant, j'aurais préféré que nous allions d'abord à Rodez, où j'ai quelques affaires, et où tu t'achèterais un costume de laïque.

— Mais chacune de nous en a emporté un dans sa malle, mon frère ; tous étant taillés de la même main, nous continuerons, mes Sœurs et moi, à nous ressembler.

— Bonne idée !... Tu vas me montrer ça ?

— Tu ne le trouveras pas à ton goût, puisque tu es artiste.

— On peut être modestement mise sans être fagotée... On tâchera d'arranger cela au moins mal possible... Ensuite, il faudra faire quelques visites ; au presbytère d'abord... Le curé, M. Le Crouzet, est un petit vieux sans énergie et sans initiative, mais il a un cœur excellent, et tout à fait dans l'esprit des béatitudes évangéliques : « Bienheureux ceux qui sont doux... » Depuis que la terrible Mantalène, qui l'avait toujours tyrannisé, s'en est allée faire son temps de Purgatoire, le cher homme se trouve parfaitement heureux, et promène par la paroisse son bedon de chanoine, sa face rose et souriante et sa poignée de main cordiale. Son vicaire forain, que tu as vu et entendu, hier, M. l'abbé Sermet, — un petit-cousin à nous, — a de la volonté pour deux. Pas très intelligent et, je crois, de culture médiocre, il est franc, courageux, un peu trop combatif peut-être : c'est le prêtre nouveau, tel que les circonstances nous l'ont fait... Nous sommes loin du curé Reynès, que tu as connu...

— Ce cher M. Reynès, quel souvenir ému j'en ai gardé ! Est-ce que tu l'as jamais revu après mon départ ?

— Non, jamais ; il était mort quand j'ai été nommé juge à Rodez... Mais il m'écrivait assez souvent...

— La première fois, c'était au sujet de Mion, n'est-ce pas, la mère de Cécile, alors servante à Montpellier, où tu étais jeune avocat? Et ce fut ta réponse à sa lettre qui acheva de décider de ma vocation.

— Vraiment ?... Je l'ignorais...

— La pauvre Mion !... Sa fille m'a conté qu'elle était devenue folle et s'était noyée... Et je me demande si je n'en suis pas la cause involontaire...

— Comment cela?

— Si j'avais épousé Jean Garric...

— Mion serait restée à Montpellier, et, au lieu de se noyer dans la Durenque, elle aurait roulé dans les ruisseaux de la ville et serait, sans doute, allée mourir à l'hôpital.

— Qui sait ?

— Qui sait, oui... Mais, avec cette question, on va loin... Jean avait failli avec Mion : il devait l'épouser. Tu avais fait un vœu pour sauver notre mère et pour rétablir la concorde dans la maison : tu l'as accompli... Qu'importent les répercussions fâcheuses que ton acte a pu produire ? « Fais ce que dois. »

— Tu as raison, mon frère, et je devrais dire ce que tu dis.

— En effet, dit-il, riant, c'est moi qui prêche, maintenant !... Mais je te vois si désemparée...

A ce moment, Lalie entra pour demander si l'on avait besoin de ses services l'après-midi.

— Au fait, dit Linou, si Lalie m'accompagnait, non pas jusqu'à Fontfrège, mais jusqu'à la traverse qui permet d'éviter La Garde et abrège, dit-on, d'un tiers le chemin ?...

— Volontiers, ma Sœur, répond Lalie.

Jacques protesta un peu, mais pour la forme. Après tout, cette course avec Lalie distrairait sa sœur. La brave fille lui raconterait des histoires : elle passait pour avoir bonne ouïe et meilleure langue.

Linou demanda à prendre des sentiers détournés, afin de n'avoir pas à traverser le village, où le beau temps devait mettre tout le monde dehors.

— Oh ! bien, s'écria Lalie, si vous croyez que tout le monde ne parle pas déjà de votre arrivée !...

— Vraiment ?

— Avez-vous oublié que La Capelle est célèbre pour ses commères ? Rappelez-vous les plaisanteries de votre oncle Joseph sur les trois « journalistes », comme il les nommait.

— Mais elles sont mortes !

— Elles ont laissé de la graine : la Catinelle, la Capélière, la Baziloune, — et combien d'autres ! — les continuent et les dépassent.

— Et qu'est-ce qu'on raconte, Lalie ?

— Ça dépend du parti... Les uns disent que l'on a bien fait de vous chasser de votre couvent..., que c'est honteux de revenir à la maison paternelle après qu'on en a emporté sa dot..., que, sans doute, vous comptez jeter votre voile par-dessus le moulin et vous faire épouser par Garric, que vous avez refusé jadis...

— Oh ! s'écria douloureusement Linou.

— Peuh ! qu'est-ce que toute cette bave peut vous faire ? D'autant que les honnêtes gens — le plus grand nombre encore, n'en doutez pas — vous aiment déjà et ne demandent qu'à vous le prouver. Ils disent que vous êtes une savante et une sainte ; et il y en a qui se disposent à venir vous trouver pour vous supplier de ne pas vous en retourner. Tous ceux qui ont connu votre excellente mère affirment que vous lui ressemblez et que votre venue sera une bénédiction pour le pays...

Linou n'entendait plus.

— Elles ont osé dire... Ah ! les mauvaises ?... Je leur pardonne ; mais qu'elles me font souffrir !

Lalie, ignorante de la sensibilité extrême de la pauvre religieuse, comprit, pourtant, qu'elle était allée trop loin, qu'elle aurait dû brider sa langue... Mais quoi, la discrétion était son moindre défaut...

Une fois sur la grand'route, elle reprit la conversation, montrant les changements dans les cultures : des champs fertiles où il n'y avait, jadis, que des bruyères et des ajoncs ; des prés verts remplaçant des landes fauves..., et beaucoup plus de bétail partout ; et des fermes nouvellement bâties au centre des domaines, blanchies à la chaux et toiturées d'ardoise bleue.

— Qu'importe cela, ma bonne Lalie, si les gens sont aussi méchants qu'autrefois ?...

Le silence s'établit de nouveau. Le soleil de deux heures, haut et ardent, faisait miroiter les silex et les micas du chemin ; à droite, sur les chaumes ras, l'air vibrait du crissement de milliers de sauterelles et de criquets rouges, bleus ou verts. A gauche, au delà du ravin où zigzague la Durenque, le bois de Roupeyrac dormait dans la lumière, évoquant l'ombre et la fraîcheur cachées sous ses futaies, et les sources glacées filtrant au creux de ses combes.

— Voilà le raccourci pour Fontfrège, fit tout à coup Lalie, en montrant un chemin profondément encaissé, bordé de chênes et de châtaigniers, et qui dévalait, rapide, vers les gorges. Vous trouverez, là-bas, derrière cette arête de « puech », une grange délabrée et une croix, — la croix des Perdus, comme on l'appelle — et, de là vous verrez luire les toits du moulin de Terral... Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'au bout ?... Dois-je vous attendre ici ?

— Ni l'un ni l'autre, Lalie. Je ne risque plus de m'égarer, à présent ; et c'est mon frère Jacques qui m'attendra, ce soir, comme avant-hier, au passage de l'autobus...

La bergerie de Fontfrège ! La croix des Perdus !... Linou se rappelle ces noms pour les avoir entendus dans une circonstance terrible, un soir de Noël, dans la bouche de l'oncle Pataud... Qui aurait dit que, si longtemps après, elle, vieille religieuse expulsée de son couvent, elle verrait ces lieux, qu'elle n'avait jamais vus jadis, mais où s'était noué le drame de sa destinée !... Oui, voilà la bergerie fatale, avec ses vieilles murailles noires, son portail béant et,

au pignon, cette meurtrière par laquelle Pataud avait tiré le loup, par laquelle, aussi, il avait vu Mion se pendre au bras de Jean... Et, dix pas plus loin, la croix des Perdus, la si bien nommée, plantée à même un roc de schiste qui lui sert de piédestal.

Linou détourne ses yeux de la masure, et va s'agenouiller au pied de la croix, implorant le Christ, à qui elle s'est donnée, le suppliant d'effacer de son cœur tout regret, toute agitation, toute humaine défaillance au contact des gens et des choses du passé.

Puis, elle reprend sa descente, aperçoit une maison neuve, des moulins et une belle nappe d'eau où se reflètent les pentes boisées qui l'enserrent de trois côtés. Au delà de la digue et du ruisseau, des ouvriers établissent une charpente sur des murs fraîchement bâtis : Linou est arrivée à Fontfrège.

De grandes exclamations de joie l'accueillent avant qu'elle ait atteint le seuil large ouvert; et une femme à la taille et à l'allure plutôt viriles, sans beauté, le teint déjà avivé de couperose, descend précipitamment les trois marches du perron, et accourt, les mains tendues, vers la visiteuse.

— Bonjour, ma chère Aline, dit-elle, car je devine que vous êtes ma belle-sœur.

— En effet... Bonjour, madame Terral, répond Linou, qui ne sait trop comment la nommer.

L'autre de se récrier tout en se rengorgeant, car elle est ravie qu'on lui donne du « Madame ».

— Dites : Sophie, tout simplement, minaude-t-elle... Que c'est aimable à vous de venir nous voir !... Entrez bien vite : vous avez chaud... Vous êtes donc venue à pied ?

— Mais oui.

— Il n'y a plus de voiture à La Capelle ? Votre frère aîné n'est vraiment pas gentil...

— C'est moi qui ai préféré marcher ; ce n'est pas un voyage : une lieue à peine ; et, par les vieux chemins, c'est encore plus court et plus agréable.

— Oui, en effet ; et cela permet d'évoquer des souvenirs, ajouta-t-elle avec un air hypocrite, et en regardant fixement Linou, qui ne broncha point... Voici mon fils, qui vous aura aperçue à la descente...

François entra, en gilet et en casquette de travail, mais sans débraillé dans sa tenue, ni gaucherie dans son allure.

— Merci, ma chère tante, de tenir si bien et sitôt votre promesse. Je vais chercher papa.

— Non, mon neveu, ne le dérange pas : nous irons le retrouver ensemble : cela me permettra de visiter votre installation.

— Soit; mais reposez-vous un instant... Maman, ma tante doit être morte de soif...

— Du tout, du tout, proteste Sœur Marthe... Merci, ma belle-sœur, je ne prendrai rien.

— Ce sera pour tout à l'heure, alors... Et vous souperez et coucherez ici, n'est-ce pas ?

— Impossible, mon cher François; mon frère aîné m'attendra à la voiture.

— Oh ! c'est fâcheux ! crut devoir s'exclamer Sophie. Heureusement que vous ne repartez pas encore de La Capelle, et que l'occasion se retrouvera...

— Mais j'espère bien que ma tante ne s'en retournera jamais, répondit vivement François.

Sa mère le regarda de travers, à la dérobée. Linou se leva.

— Allons voir Cadet et ses moulins, mon neveu.

— Mais, objecta Sophie, vous allez vous salir, ma belle-sœur... La farine sur votre costume...

— Bah ! fait Linou, la farine et moi, nous sommes de vieilles connaissances; j'ai longtemps fait moudre, à La Capelle, avant d'entrer au couvent.

Ces mots parurent ironiques à la meunière de Fontfrège, qui n'entrait jamais au moulin, sous prétexte que la folle farine la faisait tousser.

Linou, qui n'avait jamais vu d'autres moulins que ceux de son père, fut plus surprise que charmée, en entrant dans le vaste bâtiment que Cadet appelait avec orgueil sa « minoterie ». A travers l'atmosphère où voltigeait une fine poudre blanche, elle n'aperçut que de grands coffres alignés. François lui expliqua que les uns recouvraient les cylindres broyeurs, et les autres les tamis blutant la farine. Plus de meules ni de trémies; plus de tic tac joyeux des augettes à tête de cheval versant en cadence le grain dans les tambours... Un sourd bourdonnement, très monotone, provenant du grain écrasé, des tamis tournant dans leurs cages ; un entrecroisement de courroies glissant silencieusement sur des poulies ; presque pas de bruit d'eau en dessous, les turbines ayant remplacé les anciennes roues, et n'exigeant qu'un faible débit ; pas même de sacs de grain empilés dans les coins : froment et seigle descendaient de l'étage supérieur dans les coffres à cylindres... Tout cela vaste, bien éclairé, bien net, extrêmement banal. Un garçon meunier, à figure de mécanicien, surveillait le travail.

— Ah ! mes pauvres petits moulins d'autrefois ! ne put s'empêcher de soupirer Linou.

— Je suis bien de votre avis, répondit François ; mais c'est le progrès. Allons voir la scierie : elle est un peu plus intéressante, tout de même.

La scierie faisait suite à la minoterie. Sous un vaste hangar, actionnées par la même turbine invisible que les moulins, deux scies : l'une circulaire, à la rotation vertigineuse, débitait, dans un crissement furieux, les pièces de bois de faible grosseur ; l'autre, verticale comme les anciennes, mais avec un agencement perfectionné, fendait les grosses billes de chêne et de hêtre, sans effort, eût-on dit ; en tout cas, sans secousses et presque sans trépidation.

Cadet allait et venait entre les deux appareils, les surveillant alternativement, tandis que deux aides enlevaient la planche ou poussaient les troncs vers les chariots.

— Père ! appela François.

Cadet se redressa, vint à sa sœur et lui serra la main.

— Tu vois, frère, dit Linou, que si, l'autre jour, faute de m'être renseignée à temps, j'ai passé devant ta maison sans m'y arrêter, j'ai fait diligence pour me le faire pardonner.

— Et l'on te pardonne, puisque le péché n'était pas volontaire.

Il pesa sur un levier, et la scie verticale s'arrêta doucement.

— Gustou, dit Cadet à l'un des aides, surveille la circulaire jusqu'à ce que je revienne.

Et tous les trois sortirent du hangar.

— Tu as vu mes moulins, Linou..., il y paraît sur ta robe... Comment les trouves-tu ?

— Tout cela est si nouveau pour une vieille religieuse !... J'admire sans juger.

— Et cette chaussée, reprit Cadet, qu'en dis-tu ?... Elle ne ressemble guère à celle de La Capelle !... Montons là-haut : tu verras le bel étang.

Ils grimpèrent par un escalier ménagé à même le talus de la digue. L'étang s'étendait devant eux, l'eau à deux ou trois mètres en contre-bas de la chaussée.

— Oh ! un bel étang, en effet ! s'écria Linou.

— Six hectares d'étendue et dix mètres de profondeur, ajouta orgueilleusement le meunier.

Ils avancèrent de quelques pas.

— Voici, continua-t-il, des vannes de dix mètres de large, qu'un levier, placé dans le moulin, pourrait actionner en cas de besoin, et qui mettraient l'étang à sec en dix minutes.

Ils avancèrent encore ; et Cadet, étendant la main vers l'autre bord du ruisseau, montra la bâtisse nouvelle, dont on plaçait les chevrons.

— Dans quelques mois, dit-il, mon usine à traiter le bois de châtaignier pour la tannerie sera terminée ; et tu verras alors quel mouvement et quel trafic autour de l'ancien moulin des Anguilles!... Les Anguilles! ricana-t-il, j'en ai gardé un morceau, pourtant, de ce légendaire moulin de misère : cette petite masure que tu vois, là-bas, à l'extrémité de la chaussée... J'y établirai un moulin à cidre... Il y a des pommiers, là-haut, autour de La Garde, ainsi qu'à Vayssous et à Mignonac ; les pauvres gens, qui ne peuvent s'acheter du vin, me sauront gré de leur fournir de quoi faire passer leurs châtaignes.

— A quoi bon, répondit Linou, puisque tu vas détruire leurs châtaigniers ?...

— Oh ! il en restera toujours..., dans les endroits où les chars ne peuvent aller.

François se taisait. Nous savons qu'il ne voyait pas de bon œil l'entreprise nouvelle... Et puis, il écoutait, croyant entendre des rires et des propos venant du bâtiment en construction, et qui lui paraissaient offensants pour Sœur Marthe. Il lui sembla même que le fameux Rascal avait imité le cri du corbeau. Cadet devait avoir entendu aussi, car il proposa assez vivement de rentrer à la maison, où Linou dut, malgré ses habitudes de moniale, accepter du café et des gâteaux.

Son frère lui renouvela son invitation de la veille, et insista même assez fortement pour qu'elle vînt habiter Fontfrège.

— Je te remercie bien sincèrement, mon cher Cadet, répondit Linou ; mais outre, je le répète, que Jacques a besoin de moi pour tenir sa maison, et que je veux être aussi près que possible de notre vieux père, je m'attends à repartir au premier jour, et pour je ne sais quelle destination..., peut-être l'Angleterre, l'Italie ou l'Amérique...

Et ce refus, qui réjouissait secrètement Sophie, rembrunissait M. le Maire : pour la femme, le séjour de Linou à Fontfrège eût été un dérangement, une sujétion ; pour le mari, qui y voyait de plus loin, c'eût été un moyen d'accaparer peu à peu sa sœur, de la soustraire aux influences de Jacques et du père Terral.

Quant à François, on le sentait nerveux et préoccupé. Il aimait beaucoup sa tante ; mais il aimait aussi son oncle et son grand-père ; et il préférait les savoir tous groupés là-haut, devinant bien que tous les trois seraient ses alliés quand il déclarerait son amour pour la blonde Cécile Garric.

Quand la trompe de l'autobus retentit sur la route, Sœur Marthe se leva, remercia sa belle-sœur et son frère de leur accueil, et promit de revenir les voir souvent.

Son neveu l'accompagna jusqu'à la voiture, lui disant :

— J'aurais voulu monter avec vous, ma tante, au moins jusqu'à La Garde ; mais j'ai encore affaire ici. Dès que je serai un peu libre, j'irai à La Capelle : j'ai besoin d'un conseil de vous et de mon oncle. A bientôt...

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 24 avril

Anonyme, 100 fr. — Fonctionnaires et élèves du Lycée de Bordeaux, 100 fr. — Anonyme, Paris, 500 fr. — Anonyme, Paris, 100 fr. — Mme Edouard Renaud, 100 fr. — Mme Sarda, 100 fr. — Une abonnée, 100 fr. — Anonyme (transmis par le Dr Baudet), 200 fr. — Robinson, 120 fr. — Au nom d'un ami décédé, 100 fr. — Anonyme, 50 fr. — Anonyme, Angers, 25 fr. — Mlle Cot, 2 fr. — M. Bardet, 5 fr. — M. Rampon, 2 fr. — 4 petits Chalonnais, 10 fr. — Mme Biscaye, 10 fr. — Un Roubaisien, 10 fr. — 4 enfants d'Afrique, 12 fr. 50. — Mme Escale, 10 fr. — Madeleine et Thérèse Rousseau, 20 fr. — M. Puguiéra, 20 fr. — M. Viennet, 5 fr. — M. Deixonne, 5 fr. — Une institutrice et son amie, 10 fr. — Jacques, Mathilde, Yvonne Cornillon, 15 fr. — M. et Mme Escale, St-Jean-de-Losne, 5 fr. — Mme Devillers, 10 fr. — Loulou à ses petites sœurs, 10 fr. — Mme Mercier Brissac, 10 fr. — T. T. St-Léonard, 10 fr. — Mme Marquet, 5 fr. — Une abonnée des Annales, 5 fr. — M. S., 10 fr. — Pierre, six ans, Jacques et Marcel, 5 fr.

M. et Mme Louis Carrat, 10 fr. — Mme Rouly, 30 fr. — Anonyme, 5 fr. — Les tirelires de Pierre et André, 2 fr. — Mme Dupont, François, 6 mois, 20 fr. — Mlle Devignan, 10 fr. — Une enfant de Marie, 20 fr. — M. Chatain, 7 fr. — M. Bizeul, 5 fr. — Madeleine, 20 fr. — Jacques Lavollay, 20 fr. — Léon Blanc, 5 fr. — Anonyme, 2 fr. — Mme Oubrayrie, 7 fr. — M. et Mme Lenoir, 15 fr. — Mme Texier, 50 fr. — Clément Hacco, 10 fr. — Mlle Nouvand, 5 fr. — M. Chibalay, 15 fr. — Mme Rey, transmis par Mme Faron, 2e versement, 50 fr. — Anna-Josepha C. S., 20 fr. — La maman d'un jeune chasseur, 5 fr. — Louis Collin, 5 fr. — Anonyme, 15 fr. — Anonyme, 25 fr. — Mlle Husson, 5 fr. — Mlle Sallet, 5 fr. — Mme Cardan, 50 fr. — M. Jean Pagès, 5 fr. — Mme Cuénot, 50 fr. — Mme Payan, 5 fr. — Anonyme, 30 fr. — Mme Delange, 10 fr. — Mme Simonard, 30 fr. — Mme Barbotteau, 20 fr. — Mlle Colombiès, 5 fr. — Une institutrice de la Drôme, 5 fr. — Personnel du collège de jeunes filles, 20 fr.

Souscription transmise par Mme Lucien Muller : Turc Félix, 6 fr.; Michel Lecaeuer, 2 fr.; Anonyme, 12 fr.; total : 20 francs.

Mme Raulin, 20 fr. — Yvonne Raulin, 5 fr. — Nora et Roger Campagne, 25 fr. — A. M. L., 25 fr. — Mme Cavaillez, 5 fr. — Adjudant Stévenin, 5 fr. — René et Jeanne Peraudin, 50 fr. — Une anonyme, 20 fr. — Uns institutrice communale, 10 fr. (versement mensuel). — Une obole de Gaby, 5 fr. — M. J. A. Brun, 10 fr. — Mme Chauvière, 20 fr. — Mlle Piel, 2 fr. — Anonyme, 50 fr. — Mlle Chambrand, 10 fr. — Mlle Tourret, 10 fr. — Mlle Wallart, 5 fr. — M. et Mme Bonnecase, 10 fr. — Georges Charveron, 40 fr. — Anonyme, Vercel, 10 fr. — « G., en mémoire de Gaston. Anniversaire », 5 fr. — Mlle Bonnin, 5 fr. — Mme Brissez, 10 fr. — La directrice, une adjointe et les élèves de l'école de St-Jean-du-Var, 31 fr. — Un Nanterrien, 20 fr. — Mme Angle, 5 fr. — Mme Henri Tournade, 50 fr. — M. Prax, 5 fr. — Ecole J.-B. Say, 50 fr. — Marguerite, Hélène et Jeanne Couderc, 050 fr. — M. Dupont, 10 fr. — Mlle Prentont, 10 fr. — M. Gaston Arnal, 10 fr. — Mlle Manduit, 5 fr. — Mme Fumaroli, 100 fr. — Mme Defer, 5 fr. — Mlle Reboul, 10 fr. — « Des amies girondines », 10 fr. — Mlle Jane Baranger, 5 fr. — Mme Blanchet, 100 fr. — Mme Anna Méaille, 10 fr. — Mlle Marcelle Chapuis, 5 fr. — M. Albert Bonnedu, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Veuve de la guerre sans enfants, 10 fr. — Colette, 5 fr. — Marcelle Bertin, 2 fr. 50. — Subventions, 967 fr. 65. — Total, 4.287 fr. 65.

Total général : 448.356 fr. 45.

Souscription recueillie par Mme Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, dont le montant a paru dans le numéro du 14 avril

LISTE DES DONATEURS

Liste des donateurs de la souscription recueillie par Mme Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, dont le montant a paru dans le numéro du 14 avril.

M. Claudel, 5 milreis. — M. Dupas, 5 mr. — Mme Sa, 5 mr. — Mme Rutlidge, 5 mr. — M. Durish, 5 mr. — M. La Rue, 5 mr. — M. Hime, 5 mr. — Mme Hesse, 5 mr. — Mme Rogers, 10 mr. — Mme Causard, 5 mr. — A. J. Teixera, 5 mr. — Mme Lallet, 5 mr. — Mme Cavé, 5 mr. — Park Royal, 10 mr. — G. Gooda, 5 mr. — Mme Marugny, 5 mr. — Ddor. Saraiva, 5 mr. — Cirio, 5 mr. — M. Sloper, 20 mr. — Fourmy Bonne, 5 mr. — J. Marx, 5 mr. — L. Regende, 5 mr. — M. E. Harrisson, 5 mr. — Y. Messeder, 5 mr. — Cooper, 5 mr. — A. M. Petroleum. Cie, 5 mr. — A. Janin, 10 mr. — R. Geslin, 5 mr. — G. Coatalem, 5 mr. — E. Haynes, 5 mr. — D'Orey et Cie, 5 mr. — Carlos Bahiava, 5 mr. — M. Lesage, 5 mr. — Mme Lesage, 5 mr. — J. S. Fox, 5 mr. — André Bravard, 5 mr. — M. Mahieu, 5 mr. — Mme Estoueigt, 5 mr. — Mme Tatterssall, 5 mr. — Henry Robert, 5 mr. — M. Pryor, 5 mr. — R. Aubertel, 5 mr. — Mme D. Bloek, 5 mr. — R. Mèghe, 5 mr. — F. W. Spaekman, 5 mr. — M. Henri Quimfe, 5 mr. — J. Brigole, 5 mr. — J. Bloek, 5 mr. — M. Artiges, 5 mr. — Mlle Costel, 5 mr. — Mme G. Stampa, 5 mr. — Aug. Petit, 5 mr. — M. L. H. Cardozo, 5 mr. — Marguerite Pitez, 5 mr.

(A suivre dans le prochain Nº.

REVUE FINANCIÈRE

Vendredi, 26 avril 1918.

La **Bourse de Paris** suit avec une vive attention l'évolution de l'offensive allemande et les ripostes des Alliés et apprécie hautement l'embouteillage de Zeebrugge et d'Ostende. Pendant quelques séances, elle a fait montre d'une certaine activité.

Nos **Fonds Nationaux** sont calmes et fermes. Les **Fonds Argentins** et les **Fonds Brésiliens** se distinguent par leurs excellentes dispositions. Le **Bolivien 5 0/0 1910** a progressé à 415 fr. ; le **Bolivien 5 0/0 1913** reste en retard, bien qu'il ait des garanties analogues à celles du premier, que ses coupons se payent au même prix et aux mêmes échéances et que son amortissement par tirages s'effectue dans la même période avec la même régularité d'où il suit qu'une rectification de cours est à prévoir.

Le **Groupe Bancaire** est stationnaire.

On a noté de bonnes demandes sur les **Chemins de fer français**, sur les **valeurs de navigation**, sur les **Chantiers maritimes** et sur les **cuprifères** : le **Rio-Tinto** a accentué ses progrès de 1.850 fr. à 1.900 fr.

Il y a actuellement beaucoup d'argent immobilisé et une reprise générale serait par là facilitée à la première embellie.

Compagnie d'Electricité de Limoges

L'Assemblée générale ordinaire de la **Compagnie Centrale d'Eclairage et de Transport de Force par l'Electricité (Compagnie d'Electricité de Limoges)** s'est tenue le 25 avril et a approuvé à l'unanimité les comptes de l'exercice 1917.

Ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, les résultats de l'exercice écoulé sont sensiblement égaux à ceux du précédent exercice.

Les recettes d'exploitation se sont élevées à 1.385.008 francs, présentant une augmentation d'une centaine de mille francs, qui se trouve largement balancée par les dépenses d'exploitation, en raison du renchérissement des matières premières et de la main-d'œuvre ; c'est là un phénomène général dont toutes les entreprises subissent la répercussion pendant la guerre et qui s'atténuera progressivement après la cessation des hostilités.

Il est intéressant de noter que le nombre des abonnés s'est accru de 208 au cours de l'exercice. C'est un indice du développement de la Société durant cette période ingrate, ce qui exigera dans un avenir prochain une extension des installations hydrauliques pour faire face aux demandes de l'énergie électrique, dont l'emploi se multiplie tous les jours ; en même temps la Société se préoccupe du renouvellement de ses batteries d'accumulateurs et de l'installation d'un nouveau turbo-moteur de grande puissance.

Pour se procurer les ressources correspondantes, la Société envisage la création d'obligations, conformément à l'autorisation que le Conseil tient des statuts.

La situation financière de la Société est, d'ailleurs, des plus satisfaisantes et, rappelons-le incidemment, la durée de sa concession s'étend jusqu'en 1971.

Les bénéfices nets de l'exercice 1917 s'élevant à 504.775 fr. 15, somme égale à quelques centaines de francs près au chiffre correspondant de l'an dernier, ont été répartis comme suit : remboursement des obligations amorties en 1917, 30.249 fr. 65 ; dividende de 6 o/o aux actions, 171.000 francs ; amortissement du capital, 15.000 francs ; renouvellement et entretien des accumalateurs, 50.000 francs ; amortissement du compte de premier établissement, 288.525 fr. 50.

Le dividende de 6 francs par action sera mis en paiement à partir du 1er mai, aux caisses du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 5 fr. 70 net par action nominative privilégiée ou ordinaire et de 5 fr. 30 net par action au porteur privilégiée (coup. 19) ou ordinaire (coup. 17).

L'assemblée générale à réélu pour six années M. F. Jolly, administrateur sortant.

Petit Journal

L'assemblée générale du 24 avril a approuvé les comptes de l'exercice 1917 se soldant par un bénéfice disponible de 648.736 francs supérieur de 483.285 francs à celui de l'exercice 1916, et fixé le dividende à 7 fr. 50 par action.

Ce dividende sera mis en paiement à partir du 1er mai.

Contre les fraudes fiscales. — L'évasion fiscale, qui soustrait des sommes importantes à l'Etat, avait ému le législateur bien avant la guerre. Pour y remédier et pour augmenter les ressources qu'exige le développement de la lutte contre les Empires Centraux, une loi, qui remplit quatre colonnes et demie du *Journal Officiel* du 19 avril, détaille les dispositions relatives à l'ouverture des coffres-forts en location après décès et aux déclarations des successions à l'enregistrement.

Le taux de l'intérêt légal et la limitation de l'intérêt conventionel. — Une loi, publiée au *Journal Officiel* du 20 avril, porte à 5 °/o en matière civile et à 6 °/o en matière commerciale, le taux de l'intérêt légal. Les dispositions de la loi du 3 septembre 1807, portant limitation du taux de l'intérêt conventionnel en matière civile, et celles du décret du 28 Février 1852, relatives à l'intérêt des prêts consentis par le Crédit Foncier, sont et demeurent suspendues pendant la durée de la guerre et une période qui ne pourra être inférieure à cinq années à partir de la date de la cessation des hostilités.

L'intérêt des Bons du Trésor, par décision du Ministre des finances, publiée au *Journal Officiel* du 24 avril, est, à partir de ladite date, porté à 3 °/o pour les Bons de un mois à moins de deux mois ; à 3 1/2 o/o pour les Bons de deux mois à moins de six mois ; à 4 °/o pour les Bons de six mois à moins d'un an ; à 5 °/o pour les Bons d'un an.

Cette décision vise exclusivement les **Bons ordinaires du Trésor**, quant aux **Bons de la Défense Nationale**, leur intérêt n'est pas modifié : 4 °/o pour les Bons à trois mois ; 5 °/o pour les Bons à six mois et un an, intérêts payables d'avance.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINCONAL.

LES·ANNALES

R.R.



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS

« Y A BON » (Tirailleur Indigène)

12 Mai 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens PARIS.

POSTICHES HERMOSA CHEVEUX EN GROS
Conditions exceptionnelles sur tous modèles cheveux, tous travaux et réparations. *Fourniture directe de fabrique.* Envoi, fco. HERMOSA, Fabt, 24, Bd Strasbourg, Paris.

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 4 fr. et 6 fr. fco. Phie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. PERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLÉINE du Dr Jammes,** *qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.*
PRIX : 5 fr. dans les pharmacies.
(impôt compris)

ANGLAIS appris *seul* en lisant chaque samedi *LE CAUSEUR ANGLAIS.* Six mois 8 fr. Spécimen : 0f50
Le CAUSEUR ANGLAIS. 29, r. Bellefond, Paris

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr Sherlock
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes **POILS et DUVETS** du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flac. : 6f, imp. comp. (mand. ou timb.). *Envoi disc.*
G. POITEVIN, 2, Pl du Théâtre-Français, Paris

POMMADE MOULIN
DÉMANGEAISONS, DARTRES, BOUTONS, ECZÉMA, CHUTE des CHEVEUX, PELLICULES, HÉMORROÏDES
Le Pot 3 fr. (*Impôt en sus*). — Pharmacies.
Franco 3 fr. 30 : VIDAL & OUDOT, Phnes, à Melun (S.-et-M.).

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le « *Cléténa* » eau de mélisse et de menthe
3° La Signature
St Raphaël
en rouge sur la marque de fabrique

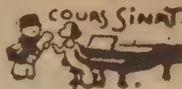
Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch

Envoi franco à domicile de ***trois bouteilles*** contre mandat-poste de **12** fr. ***Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).***

MAISON FONDÉE EN 1872

RHUMATISANTS ET GOUTTEUX
Guérissez-vous avec la VÉRITABLE POUDRE
PISTOIA PLANCHE
sans colchique, ni plante vénéneuse.
Envoi d'une Boîte de 30 doses avec Brochure explicative contre 5f15 adressés à P. PLANCHE, Phien à Marseille.

Pour devenir Parfait Pianiste.



Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE
agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. Diémer, C. ✿ O✿, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement.
Camille Erlanger, I. () O. ✠
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris.
Cours tous degrés, préparation **Professorat, Diplômes, Violon, Solfège, Chant** par correspondance.

Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT. 6. Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza
Aspirine
"USINES du RHÔNE"

Le Tube de 20 comprimés........	2 fr. 50
Le Cachet de 50 centigrammes :	0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

UN PRÊTRE s'est guéri lui-même par l'emploi d'une RECETTE VÉGÉTALE, en 24 heures, des **HÉMORROÏDES**
Renseignements : Cure de l'Abbé De MAYR, 14, Rue de Périgueux, à ANGOULÊME (Charente)

BOUILLON FOURNIER BOUILLON
Dépôt Central, 131, Rue Sainte - Marseille

SAVONNERIE M. FOURNIER & Cie
99, rue Paradis, MARSEILLE

SAVON 72 % extra pur	Colis postal de 10 k. brut **35** fr.	Caisse 50 k. **163** fr. Caisse 100 k. **325** fr.
Sav. ménage non silicaté	Colis postal de 10 k. brut **26** fr.	Caisse 50 k. **116** fr. Caisse 100 k. **230** fr.

Livraison immédiate franco contre remboursement

SITUATIONS
pour Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
[illegible], 63, rue de Rivoli, 63 — PARIS



P. L. DIGONNET & Cie Importateurs
- 25, Rue Curiol. MARSEILLE

HUILES
OLIVE PURE et TABLE
Huile d'Arachide Supérieure Comestible
SAVONS garantis 60 et 72 %
CAFÉS VERTS ET TORRÉFIÉS
VENTE DIRECTE ✦ PRIX RÉDUITS
défiant toute concurrence loyale
Marque : « ARISTIDE LE JUSTE »
Nombreuses références parmi les Abonnés des *Annales* dans tous les départements.
N'achetez rien sans demander Tarif à
ARISTIDE BERTRAND, à Salon (B.-du-R.)



Baume Tue-Nerf Miriga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des
MAUX DE DENTS
Attention !! C'est la seule préparation guérissant les Maux de Dents d'une façon définitive.
Prix 2 fr. 75 ttes pharmacies. Env. fco contre 2 fr. 85 adres. à D. GIRAUD, phien spécialiste, LYON-OULLINS

LA CRÈME ACTIVA
"RADIOACTIVE"
provoque une activité particulière de la vie des tissus. La peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent
ESSAI. Envoi d'un pot — plus que suffisant pour constater résultats — contre mandat 1.75 adressé à la Compagnie Française de Vulgarisation, 41, rue d'Amsterdam, Paris.
EN VENTE : PARFUMERIES ET GRds MAGASINS. POTS : 1 fr. 50 et 4 fr.

AUVERGNE THERMALE
Cures d'Air et Sports
DE PARIS TRAJET DIRECT
Hôtels et Pensions
NOMBREUX et CONFORTABLES



LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. 7 fr. 50
UNION POSTALE 20 fr. 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1820. — 12 MAI 1918

EDITION DE LUXE UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. 10 fr. 50
UNION POSTALE 25 fr. 13 francs
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LE SALON
(Société Nationale des Beaux-Arts)

LES LETTRES, par J.-A. MUENIER

La Femme et le Foyer



Costume à jaquette mi-ajustée en gabardine bleu marine garni de grosses figures. Toque de paille souple blé mûr.

TAILLEURS CLASSIQUES ET TAILLEURS FANTAISIE

Beaucoup de femmes désirent d'abord voir porter les costumes variés qu'elles ont déjà admirés en gravure, avant de prendre la grande décision et d'en choisir et d'en commander pour elles. Cette façon d'opérer est d'une sagesse prudente, et les premiers beaux jours permettent à celles déjà munies de leurs costumes de les sortir, et des les montrer au Bois ou ailleurs. Cette année, les beaux jours ayant été tardifs on risque fort d'attendre longtemps cette étude utile, et de voir arriver subitement l'été, avec ce soleil lumineux et cette température adoucie qui rendent le tailleur presque inutile. Voici pourtant quelques conseils pour celles qui veulent commander un tailleur printanier. Il y a cette année deux genres de costumes très différents. Le tailleur correct, un peu raide, un peu masculin, et le costume plus fantaisiste, plus flou. Il faut bien connaître son type avant de faire son choix, car chaque genre a son cachet porté par la femme à qui ce genre convient. Pour le costume correct, il faut être grande, extrêmement mince et fine, avoir de préférence un visage allongé et des traits réguliers, dans ce cas, rien ne saura égaler la distinction du costume tailleur correct.



Tailleur d'été en gros shantung naturel. La jupe est plissée de côté, le paletot sac est ouvert sur un gilet de shantung cerise. Chapeau cerise. — Costume dont la jupe est en burella quadrillée beige et vert et la veste en bure vert vif.

Que faut-il comprendre par ce mot correct ? Un costume d'aspect un peu classique, voilà tout. La jupe sera droite, étroite, sans garniture, et s'arrêtera un peu au-dessus de la cheville. Elle est parfois et bien à tort plus longue derrière que devant.

La blouse genre chemisier, avec col montant, cravate de chasse, fermée par une épingle anglaise, en platine, la barrant en biais, avec poignets à « jumelles » et petite poche d'où s'échappe un mouchoir chiffré accompagne la jaquette un peu ajustée avec ou sans ceinture, et plis crevés finissant à la hanche. Des revers d'homme sans aucune garniture, pas même du velours assorti, et deux poches posées extérieurement font toute la garniture. Les tissus noir à fines rayures blanches, ou à carreaux, sont parfaits pour ce genre de costume. La seule fantaisie qu'on tolère est un gilet de couleur, mais d'une coupe sévère, et des souliers à gros nœuds papillons, en ruban assorti à la teinte des chaussures ; les bas, bien entendu, doivent être pareils aux chaussures.

Pour les costumes flou, on peut varier le genre à l'infini. Si une femme petite et potelée ne peut se permettre le costume correct, une femme grande et mince porte tout aussi bien un genre que l'autre.

Le costume flou garde tout de même un aspect tailleur, avec des revers et des manches classiques ; mais la coupe est beaucoup plus vague, les épaules sont plus tombantes, les ceintures plus fantaisistes. Les jupes peuvent être parfois légèrement drapées, avec poches volumineuses qui recouvrent toute la hanche et se fixent par un ou deux boutons qui laissent bâiller et gonfler le surplus d'étoffe.

Les gilets se portent beaucoup avec ce genre de costume ; ces gilets se boutonnent jusqu'aux genoux et sont parfois noirs quand le costume est clair, ou blancs pour le costume sombre. Ce genre de jaquette est surtout joli ouvert complètement sur le gilet et retenu seulement par une étroite ceinture nouée.

On porte des chapeaux très différents avec ces deux genres de costumes. Le chapeau chapelier en paille anglaise blanche à haute calotte évasée et à petit bord épais produisant un effet de bourrelet, avec la calotte entourée d'un large ruban noir posé presque à plat, faisant deux fois le tour et noué derrière, est parfait pour accompagner le costume correct. Pour l'autre genre, il y a un plus grand choix. Les chapeaux de grosse paille glacée et légère, à bords roulés, de forme cloche, entourés d'un ruban noué assez bas par derrière, ou plus haut par devant sont toujours jolis et corrects. Il ne faut pas cependant poser ce chapeau droit comme on l'a fait longtemps. Ces cloches se portent un peu penchées, elles doivent être inclinées et plus larges du côté droit. Il faut que la calotte soit plissée, souple, et qu'on puisse la croquer, la relever ou l'enfoncer à volonté, selon que la calotte haute ou la calotte basse sont plus seyantes à la physionomie et encadrent mieux la coiffure et le visage.

SIMONNE B...

SOMMAIRE



TEXTE



ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine



Le luxe imposé

Qu'est-ce que le luxe ? D'innombrables définitions ont été données du mot et de la chose. Il y a les définitions péjoratives. Massillon assure que le « luxe » est le « précurseur de la misère ». D'Aguesseau le qualifie de « mauvaise fièvre dont souffrent éternellement ceux qu'elle a frappés ». L'amertume de Rousseau le flétrit : « Il faut des liqueurs sur nos tables : voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques : voilà pourquoi tant de personnes n'ont pas de pain. Si le luxe n'existait pas, la pauvreté serait abolie. » D'autres moralistes sont plus indulgents. « Sachez, dit Voltaire, que le luxe enrichit un grand Etat, s'il en perd un petit. » Et le morose Jean-Jacques lui rend hommage, sans le vouloir, quand il écrit : « Né de l'oisiveté et de la vanité des hommes, le luxe va rarement sans les sciences et les arts et jamais ils ne vont sans lui. » Cela équivaut à déclarer que le luxe est père des arts et fils des sciences. On ne saurait le mieux louer. Empruntons à l'économiste Léon Say une formule exacte et simple : « Le luxe est la satisfaction accordée au besoin du superflu ».

Encore convient-il de dégager le sens de ce terme. Le superflu d'hier n'est-il pas devenu le nécessaire d'aujourd'hui ? « Chacun des objets tenus maintenant pour indispensables, fait observer Mac Culloch, chaque amélioration, chaque progrès, chaque réforme furent signalés d'abord comme fâcheux ou nuisibles ». A mesure que l'homme s'élève au-dessus de l'animalité primitive, il essaie d'élargir le cadre de son existence, d'y introduire un peu d'élégance et d'agrément, de ne point la borner au strict assouvissement des appétits matériels. Il orne sa demeure, en décore les murs, y assemble des meubles, des étoffes, des tapis, des vases précieux. Il la rend aimable et la montre avec orgueil. En même temps que les artistes lui révèlent la beauté, des savants ingénieux lui procurent la lumière, la chaleur, l'eau à profusion, assainissent son logis, protègent sa santé contre les germes morbides. L'homme moderne, jouit, quelle que soit sa condition, de ces avantages et s'habitue à ce que les Anglais ont appelé le « confort », vocable que nous avons adopté, tant il nous a paru significatif. L'ouvrier, le petit bourgeois s'éloignent, dès qu'ils le peuvent, des noires masures où ceux qui les précédèrent avaient vécu. Leur rêve est de posséder une salle de bains, une bibliothèque et une maison de campagne. Ils vont au théâtre; ils visitent les musées; ils lisent. Ces joies intellectuelles accroissent leurs exigences : tout doucement et tout naturellement, ils s'accoutument au luxe. Devons-nous les en blâmer ?

L'Etat, besogneux, accablé de lourdes charges, cherche des ressources. Toujours il préleva des impôts sur ceux qui sont censés avoir de l'argent, puisqu'ils en dépensent. Les lois somptuaires, aussi vieilles que la première civilisation, sévissent chez les Egyptiens, les Grecs, les Romains. Elles réapparaissent sous Charlemagne et, à partir de la Renaissance, ne cessent de s'aggraver. Vers la fin du XVIe siècle, elles frappent le linge fin (1 sol par paire de draps), les cartes à jouer, les joyaux et les pièces d'orfèvrerie; aux siècles suivants, les portes cochères, les carosses, les parures féminines, parfums, poudre d'amidon, pâte pour les lèvres (2 sols et 5 sols), les chapeaux, les perruques (taxe formidable variant entre 10 sols et 3 livres); les bougies, le papier, les dentelles, les étoffes de velours et de soie.

Ces décrets ne visaient que les privilégiés de la fortune et n'atteignaient point la foule. A l'heure présente les classes sociales sont confondues, les droits égaux. Le contremaître des usines de guerre, s'il lui plaît de ne pas gonfler son bas de laine, se paie des repas de prince; la tourneuse d'obus, sa journée finie, va se faire onduler chez le coiffeur. Les nababs de l'industrie et du commerce, les fournisseurs aux armées, offrent à leurs femmes des colliers de perles, collectionnent les tableaux. L'augmentation des salaires, la difficulté des transports, l'abus de la spéculation, les ruses des accapareurs ont pour conséquence le renchérissement général des marchandises. Le nouvel impôt atteint donc tout le monde ou à peu près, les achats inférieurs à 10 fr. étant seuls exonérés. Or le moindre article d'alimentation ou de toilette monte au-dessus de ce prix. J'étais effaré hier quand j'aperçus, à la devanture de l'épicier, mon voisin, des poulets médiocres marqués un louis pièce et des corbeilles d'oranges à 50 fr. le cent.

Pourtant les paniers d'oranges se vident et les poulets sont mangés. Les restaurants regorgent de consommateurs qui ne regardent point à la dépense; les libraires, contraints par la hausse du papier d'augmenter le prix des livres, ne sont pas réduits à fermer boutique. Les journaux et les revues, soumis à la même nécessité, conservent néanmoins des lecteurs fidèles. Les contribuables se résignent à ces maux; ils s'efforcent de ne pas trop ressembler au « pâle rentier » de Boileau, victime de l'arrêt qui « retranche un quartier ». Ils savent que cette rigueur n'émane pas d'un caprice du roy, qu'elle ne servira pas à l'entretien d'une favorite, mais à la libération d'un sol sacré. S'ils étaient tentés de maudire le ministre des Finances, M. Klotz pourrait leur rappeler que Pierre le Grand n'autorisait les seigneurs de son empire à laisser pousser leur barbe qu'en échange d'une redevance annuelle de cent roubles et que cette même tolérance coûtait cinquante roubles aux bourgeois et trente kopecks aux petits marchands, qui subissaient, en cas de refus, l'humiliant contact d'une paire de ciseaux brutalement maniée. Nous n'en sommes pas tout à fait là. Ajoutons que sur les 120 milliards de nos dépenses de guerre, la moitié s'est répandue à l'intérieur du pays, apportant aux commerçants, aux industriels, aux agioteurs des profits énormes. Cette circu-

lation monétaire crée l'illusion de la richesse. Le plus à plaindre, c'est le petit rentier de Boileau, ou bien le fonctionnaire parcimonieusement appointé. Ceux-ci prennent patience en escomptant les bénéfices de la future victoire.

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

L'ALLEMAGNE ET L'UKRAINE. — L'HEURE DU JAPON. — LA BATAILLE. — LOCRE. — LA CONFÉRENCE D'ABBEVILLE.

L'Ukraine paye durement aujourd'hui l'aveuglement qui la fit traiter avec l'Allemagne et laisser son prétendu gouvernement lui abandonner, en quelque sorte, son avenir, ses destinées. C'est fini et bien fini maintenant des sourires de Brest-Litowsk; l' « opérette », comme on l'a dit, ébauchée dans cette ville, tourne au drame. Berlin, et à son instigation, la caudataire autrichienne déchirent le traité de paix du 9 février dernier ; le chiffon de papier va rejoindre tous ceux que la Wilhelmstrasse, le Ballplatz et la Hofburg, Bethmann Hollweg et *tutti quanti* déchirent depuis 1914. Lorsque cette paix fut signée, les appétits germaniques exultèrent. Avec elle, c'était tout le vaste grenier ukranien qui s'ouvrait devant eux. On allait donc manger à sa faim; et les derniers démêlés plus qu'aigres-doux entre le chancelier Hertling et von Seidler qui faillit y rester, montrent que l' « affamement » était pareil dans chacun des empires centraux. Mais la désillusion fut rapide. La Rada ukranienne pas plus que le président Golubovitch n'avaient le pouvoir de disposer du blé promis, et ni Berlin ni Vienne ne pouvaient être longs à s'en rendre compte. D'autre part, une bonne moitié des terres naguère si fécondes demeuraient en friche. Bref, c'était le désastre. Aussi l'Allemagne vient-elle de se substituer purement et simplement, cyniquement au gouvernement ukranien. Sous prétexte que celui-ci non seulement n'appuyait pas ses mesures en vue de l'ordre, mais se montrait opposé à l'influence germanique — c'est toujours l'agneau qui commence — le feld-maréchal von Eichorn, dûment stylé par l'ambassadeur impérial à Kiew, le baron Mumm, a tout d'abord mis sous les verroux le Ministre de la Guerre Khukowski, divers autres membres du gouvernement et la femme même de leur collègue Ikaschenko, puis il a proclamé la déchéance du gouvernement lui-même, en a composé un autre sous le couvert duquel il exerce une véritable dictature. Les troupes impériales occupent Kiew, tiennent tout le pays, le rançonnent, pillent, assassinent, traitent les Ukraniens comme de vulgaires Herreros. Le régime prussien fleurit partout. Et c'est là tout ce que l'Ukraine, que nous ne saurions plaindre, aura gagné à trahir la grande cause slave.

Les Allemands ne s'en tiennent pas là d'ailleurs. Leur main-mise en Russie s'étend partout, vise la Sibérie elle-même; Sébastopol est en leur pouvoir, Sébastopol, en attendant Petrograd. L'infiltration ennemie grandit toujours dans la ville de Pierre le Grand, et peut-être prépare-t-elle les voies à cette restauration monarchique dont la presse impériale répand le bruit et qui ne tendrait rien moins qu'à mettre sur le trône abattu par la Révolution le jeune tsarewitch Alexis Nicolaiewitch, avec, comme régent, le grand duc Michel Alexandrowitch, celui-là même qui refusa la couronne.

Quelle perfidie nouvelle ne se cache pas là-dessous? Après avoir dissocié la Russie, l'Allemagne y rétablirait l'ordre, maintenant qu'il lui paraît nécessaire à ses projets. Quant aux Bolcheviks elle les jetterait par dessus bord sans vergogne. En attendant, elle négocie, avec Lénine, la libération des prisonniers de guerre. Et le marché qu'elle lui propose est d'une belle duperie; le plus clair serait, pour elle, de récupérer ses meilleurs sous-officiers. Cette question des prisonniers dont elle pousserait avec ardeur les régiments jusqu'au Pacifique émeut le Japon et va lui faire prendre définitivement position. Le successeur de M. Motono, le baron Goto, a fait à ce sujet, en tout cas, les déclarations les plus importantes. L'empire du Soleil Levant, non seulement veille, mais incite la Chine à veiller avec lui. Il prouvera jusqu'au bout la fidélité à ses alliances.

Comme toutes les batailles qui depuis bientôt quatre ans se déroulent sur notre front, la nouvelle lutte engagée à la fois sur l'Yser et la Somme se calme, se ravive tour à tour. Après chaque effort, l'adversaire s'arrête, souffle, se renforce plus ou moins longuement. C'est ainsi qu'au lendemain du sanglant échec de l'armée Sixt von Arnim en Flandre, l'action s'est brusquement stabilisée. Le général allemand comptait bien développer son succès du mont Kemmel et s'étendre immédiatement au mont Rouge, la seconde des hauteurs se terminant à Cassel, et qui commande l'une des deux routes de Poperinghe, comme à cinq kilomètres de là, le Clytte ferme l'autre. Il espérait gagner rapidement cette ville et achever l'investissement du saillant d'Ypres. Malheureusement pour lui, il s'est heurté sur les premières pentes de ce Mont Rouge à nos propres poilus fortement établis dans le village de Locre et ses tentatives les plus violentes n'aboutirent qu'à une occupation toute temporaire du petit village flamand. Il ne s'en empara que pour le perdre aussitôt et en y laissant des milliers de morts et de blessés. Il ne fut guère plus heureux au nord du Kemmel où, à Woormezèle, nos alliés britanniques lui infligèrent également des pertes considérables. Après cela von Arnim pouvait souffler et, pour lui en donner le temps, Ludendorf reprit l'attaque en Picardie, mais sans conviction d'ailleurs et la lutte s'assoupissait bientôt ou ne se manifestait que par des coups de sonde. On ne doutait pas d'ailleurs d'une nouvelle et grande reprise de la bataille. L'ennemi vise le saillant d'Ypres; mais pour cela il faut conquérir toute la petite chaîne des monts flamands. Le plus élevé n'atteint pas cent soixante mètres, toutefois l'obstacle a sa valeur et d'après la dépense d'hommes faite au Kemmel, dont les pentes sont couvertes de cadavres feldgrau, cela coûterait cher à l'Allemagne.

Il est fort possible d'ailleurs qu'après avoir attaqué aux ailes, ses généraux, von Marwitz et les autres, procèdent à quelque attaque frontale de grand style. C'est dans leur habituelle tactique depuis Charleroi.

En tout cas, la confiance était grande parmi les Alliés, et leur conférence d'Abbeville où déjà leur accord s'affirma de façon éclatante. vient encore de la renforcer. Bien que l'armée française ait pris à son compte près de cent kilomètres du front de bataille, elle contenait partout l'ennemi. Et on ne voyait pas qu'après avoir résisté à la grande poussée des derniers jours de mars, après avoir couvert la droite anglaise en retraite, fermé le chemin de Paris et fait, en un mot, échouer le plan de l'ennemi, elle n'y parvint pas encore.

LÉON PLÉE.

Les Lettres de la Cousine

L'Ere nouvelle

Ma chère cousine,

L'argent est une laide passion... Voilà évidemment un lieu commun, mais le procès qui se déroule prouve qu'il est, hélas ! toujours d'actualité. On voit les actions hideuses qu'il fit commettre aux Bolo et compagnie, et, si on réfléchit à tous les grabuges qui ont précédé la guerre et la suivent encore, on ne peut s'empêcher de remarquer que c'est à cette frénésie qui tenaille les hommes... l'argent !... que nous devons l'infection qui a menacé notre pays.

Il fut vraiment un temps où les gens croyaient avoir le droit de tout acheter : la liberté, le jugement, la conscience; ils prétendaient même, en y mettant le prix, acquérir la pensée humaine... Ces forbans considéraient l'opinion comme un objet achetable dont le tarif varie selon les personnes: l'acquisition des uns ne valant guère plus qu'une poularde truffée, les autres au contraire faisant monter l'enchère à des prix exorbitants qui nécessitaient la danse des millions.

Je suis sûre que lorsqu'on écrira l'histoire de la grande guerre, on sera obligé de marquer la place invraisemblable tenue dans la société par cet agent de perversité et de désordre : l'argent... terrible dans ses effets, féroce dans ses appétits et qui cause tant de maux, quand il n'est pas occupé à faire le bien.

Par un retour émouvant des choses, un peu comique aussi, la guerre a montré aux parvenus que leur fortune était une illusion. Rien, aux tranchées, ne ressemble plus à un soldat riche qu'un soldat pauvre. C'est d'ailleurs d'un bel exemple que la mort les prenne tous deux sans choisir. Et quand la soupe reste en route à cause de quelque obus malencontreux, le jeune fils de famille se serre le ventre comme son copain l'homme des champs. Je me souviens de l'allégresse charmante avec laquelle le jeune duc de Rohan racontait qu'il avait vécu deux jours d'une tablette de chocolat. C'était pendant les quelques jours tragiques où les hommes de corvée — ces héros obscurs — si souvent traités d'embusqués, tombaient comme des capucins de carte, sous des ouragans de mitraille. Ils tombaient pour ne plus jamais se relever, leurs marmites pacifiques en mains !...

En vérité, on croirait que la destinée s'amuse à marquer la vanité de l'or, et dans un jeu terrible, prétende imposer l'égalité des créatures devant la nature.

Combien de trésors interdits ! Que de luxe défendu ! Combien de gens pourris d'or, qui avaient coutume de jeter l'argent par la fenêtre et qui se voient réduits à la part commune. Il faut qu'ils sachent se contenter maintenant des petites aises bourgeoises, et s'accommodent de la médiocrité. Ils prennent le chemin de fer comme le vulgaire, bien heureux d'accepter la première place libre. Et qu'ils ne s'avisent pas de rouspéter, ils trouveraient à qui parler !... Fini le temps des royales autos qui passaient en flèche en faisant la nique aux

trains... Finis les festins dans les restaurants à la mode; la dame qui descend à l'hôtel chic, se voit refuser la crème dont elle a l'habitude d'accompagner son thé, et si elle insiste, le maître d'hôtel répond d'un ton glacial : « L'ordre est formel. » Pour la première fois, la dame qui descend à l'hôtel chic comprend que la fortune a perdu quelque chose de son prestige... Force lui est de se mêler aux foules dans le métro, ou de s'enfiler dans le piteux omnibus, trop heureuse quand un taxi daigne la « charger »... Il lui faut se soumettre à la ration de pain permise, et pour la première fois de sa vie, elle mange le même pain que ses domestiques... Et si les gothas l'obligent à descendre à la cave, elle y rencontre la petite bonne du cinquième, les enfants de sa concierge, et ne s'en porte pas plus mal...

Or, songez à ceci, si vous supprimez de la vie les autos, les voyages à grand tapage, les réceptions de luxe devenues impossibles, puisque chacun apporte à la bonne franquette son ticket de pain et ses deux morceaux de sucre, si vous retirez aux femmes les toilettes à fla-fla devenues ridicules — car où les exhiberait-on depuis qu'il n'y a plus le prétexte des thés et des réunions mondaines ? — vous imaginerez facilement que riches et pauvres sont à peu près à la même enseigne. Chacun se trouve dans la nécessité de pratiquer la vie simple !... à des degrés divers bien entendu... mais tous les millions du monde ne donnent pas aujourd'hui le droit d'une escapade à Fontainebleau, autrement que dans un wagon, serré coude à coude avec le premier passant venu. Il a fallu la guerre pour que la fameuse « Egalité » inscrite sur nos murs ne soit plus seulement une formule, mais un commencement de vérité...

Car qu'est-il arrivé ? Les patriotes dotés d'une grande fortune se sont soumis avec bonne grâce à des lois qu'ils sentaient justes. Ils ont accepté les petites incommodités imposées par la discipline, puisqu'elles devaient servir au bien général du pays. Ils n'ont pas sourcillé devant des privations auxquelles rien ne les prédisposait. Et s'étant assoupli à la vie simple, ils y ont trouvé des charmes qui les ont étonnés d'abord et ravis ensuite. Ils ont compris qu'on pouvait vivre heureux sans cette recherche dans la nourriture, sans cet étalage de service, sans cette abondance de plaisirs qui compliquent tant l'existence des gens riches... Ayant vu de plus près la vie de travail des uns, la misère des autres, ils ont senti leur cœur s'élargir, et ils ont réfléchi sur cet autre grand mot : « Fraternité !... » ils en ont appliqué le sens et réalisé la signification profonde... Jamais depuis que le monde est monde, on n'a vu tant d'énergies se révéler pour le Bien, tant d'ardeur au service de la Bonté. Et jamais non plus [illegible] n'a mieux compris l'abîme dans lequel tous ces escrocs, tous ces draineurs d'argent, jetaient la France !

Chaque phase du procès donne la nausée !... Eh quoi ? ces gens circulaient dans Paris, ils y faisaient la pluie et le beau temps, on pouvait risquer de les rencontrer dans les salons, les traîtres levaient la tête, ils parlaient fort, ils agissaient en maîtres chanteurs et en maîtres... Pouah !

Oui, l'argent fut le dieu, ou plutôt le mauvais génie de la France cosmopolite de 1913... il en fallait par n'importe quels moyens et les plus bas étant les plus rapides, c'est alors qu'on vit pousser cette mauvaise herbe, dont nous nous débarrassons à peine.

Et peut-être plus tard, quand avec le recul du temps, nous observerons nettement les grandes lignes de cette incroyable histoire, apercevrons-nous l'ère prodigieuse et féconde qui s'ouvre.

Il me semble qu'une évolution formidable se prépare; évolution d'idées, évolution de goûts, évolution d'orientation, évolution de conscience. Les oisifs, que l'on admirait ou que l'on enviait jadis pour leurs fortunes, deviendront les « embusqués » de la paix, c'est-à-dire un objet de honte. On n'admettra plus de paresseux, plus de jouisseurs... ou du moins on leur fera payer si cher le droit d'être l'un ou l'autre, qu'ils préféreront mêler leur travail et joindre leur volonté à l'effort du pays... Regardez l'agriculture de nouveau en honneur, regardez l'essor de l'industrie qui fait gronder toutes les usines, voyez le flot qui emporte vers des horizons larges et purs tous les cœurs...

Le vieux monde craque, c'est un monde nouveau qui se lève. La bureaucratie se meurt, les préjugés agonisent, un souffle salubre passe sur notre terre sacrée ! Que nos Poilus tiennent !... ah, oui qu'ils tiennent !... qu'ils réussissent à donner la dernière tournée aux Boches, que nous soyons vainqueurs, et on verra la belle France de demain. La bande à Bolo a fini de s'amuser !... Le règne des chantages est fini.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



La Maison Claire de Chaville-Ecole de Mamans. — Les grandes tournées.

Que j'aimerais parler des fêtes charmantes qui se préparent dans nos Maisons Claires. Nous avons à Arcachon, à Tréboul, à Ourville, à Coron, à la Trinité-sur-Mer, à Meillac, à Sourdeval, à St-Rémy, etc., des petites communiantes; et l'on voudrait assister à ces tendres journées où des enfants, dans le recueillement des églises de campagne, prient et chantent, mêlant leurs voix à celles de la nature. Mais le journal ne suffirait pas aux récits que nous font ces enfants, et il faut travailler.

La Maison Claire de Chaville

Et d'abord nous ouvrirons notre *Maison claire de Chaville* le 15 mai. Nous avons le bonheur d'avoir à la tête de cette maison, une femme éminente que le Dr Baudet connait et estime depuis longtemps, Mme Couturier, qui s'est créée une spécialité dans l'éducation des tout petits, et qui est une réfugiée de Noyon. Elle a laissé là-bas sa maison, vingt ans de souvenirs heureux, et quatre ans inoubliables de douleurs au milieu des Boches auxquels elle tint tête, voulant « sauver » avant tout les petits. Une seule chose la console, la pensée que son expérience, son amour des enfants serviront encore à la cause des soldats, — nous avons décidé ensemble que notre maison de Chaville serait une *école de petites mamans*. Nous prendrons là de grandes fillettes entre treize et quinze ans, et de tout petits marmots. Et méthodiquement Mme Couturier apprendra à ces futures mères comment on élève les bébés.

Mais nous reviendrons sur cette maison à laquelle, à cause de sa proximité de Paris, nous pourrons donner plus qu'aux autres, la présence du Comité, la surveillance du docteur, et le plaisir de convier les enfants obligés de rester à Paris et qui le dimanche pourront venir s'ébattre dans nos deux hectares de parc.



Et maintenant, parlons de nos *Colonies de chambres claires*... parlons-en avec émotion, avec bonheur, car les dévouements qui surviennent de tous côtés prennent l'allure d'une grandiose manifestation en faveur des enfants de nos poilus. Cela est beau de penser que la France, dans ce qu'elle a de meilleur — c'est-à-dire la Famille — se donne avec un tel élan à l'enfance éprouvée.

Ah! qu'il s'en dépense d'efforts, dans les coins les plus reculés de notre cher pays, qu'il y a de bonté dans l'air, et que cela fait du bien!...

Si l'on m'avait dit que j'organiserais un jour des « Tournées », on m'eût bien étonnée, et cependant c'est à quoi la générosité de nos Présidentes et Présidents nous obligent... Qu'ils nous pardonnent si nous ne suivons pas l'ordre dans lequel les colonies nous ont été offertes, mais celui des commodités ou plutôt des incommodités de chemin de fer. Nous faisons donc une première tournée, dont on va lire l'ordonnance plus loin.

Puis une seconde dans le centre.
Puis une troisième dans le sud-ouest.
Puis une quatrième dans le l'ouest.
Puis une cinquième dans le midi... puis... Mais laissez-moi le plaisir de vous les révéler chacune leur tour et de vous révéler par la même occasion quelque chose de l'âme ardente et généreuse des Françaises.

La tournée de la semaine est celle-ci : Lyon, Valence, Vinay, Charavines-les-Bains, Cavaillon et Tarascon... Et là, ouf! on s'arrête ayant déposé cent enfants.

La colonie de Charavines-les-Bains (Isère)

Présidente : Mme Claire de Montgolfier.

Elle installe dix garçons au château de Montgontier, les garçons auront des heures d'étude et se mêleront aux travaux des champs dans un pays qui est un enchantement. « Je suis si contente, m'écrit Mme de Montgolfier, que ma lettre est un peu échevelée, trouvez-y cependant mon affection pour vous et vos enfants. »

Quittons Charavines pour déposer

La colonie de Vinay (Isère)

10 chambres claires. Présidente : Mme Béraud.

Mme Béraud avec un zèle délicieux a été trouver le maire, le curé, les docteurs, les propriétaires, et c'est ainsi que le Dr Daclin, le Dr Giraud, Mme Moyroud, M. Cartier, M. Béraud, Mmes Roux et Blumat, etc., se sont organisés pour héberger dix fillettes, en plein Dauphiné, dans un des plus jolis coins de cette vieille France, si belle, et encore trop mal connue.

Vite, brûlons l'étape et courons à

La colonie de Cavaillon (Vaucluse)

Présidente : Mme Marcelle Cabanès.

« Nous avons le soleil, l'air de la montagne; mon père est docteur dans le pays depuis vingt-cinq ans et m'aidera dans cette tâche. Soyez tranquille, Cavaillon vous demandera encore dix enfants. »

Et voilà comment dans le Vaucluse, nos enfants goûteront le bonheur, près de cet Avignon aux tours admirables, qu'on aime revoir. Mais ne nous attardons pas, regardons à peine les paysages, ce sont des Tournées-Express qui ne sont point faites pour des flâneries de promeneurs... D'autres enfants attendent... d'autres trains sifflent. Il faut se dépêcher, hop ! dans le train. Hop encore ! Et voilà

La colonie des Mas-de-Beaucaire et Tarascon

Présidentes : Mlles Berthaud et Roussel.

Les petits seront gardés chez les « Mamans claires » : Mmes Sattes, Borély, Truchement, M. et Mme Laulier, M. et Mme Espignes, etc.; les grands iront dans ces beaux domaines de culture, au milieu desquels est planté le mas. Vous savez, la maison provençale, au toit bas, si blanche, si avenante, si lumineuse, qu'on souhaiterait que toutes les Maisons claires lui ressemblassent.

La 2e colonie de Brives

Président : M. Soulié; Présidente : Mme Bouygues.

Et vous croyez que c'est tout... Après la réception d'une cordialité toute maternelle faite à Brives à nos enfants par Mme Lescure, notre présidente, la charmante femme du procureur de la République, après l'accueil fait à Mme Braine qui conduisait la colonie, un autre Comité, que dis-je, deux autres Comités nous donnent de l'ouvrage.

L'un sous la présidence de Mme Bouygues. L'autre sous la présidence de M. G. Soulié, déjà vice-président de la Croix-Rouge, qui a fait un appel irrésistible pour nos enfants de soldats, signé de notabilités de la ville, de MM. Louis Bardon, Bouvier, négociants, Chadourne, avoué, Gasperi, artiste-peintre, Jouhate, principal du collège, Laurier, conseiller général, Villiéras, etc. Et c'est ainsi que retournant à Brives, nous y avons conduit encore trente heureux. Et voilà notre semaine bien remplie. Voilà partis aux Chambres claires plus de cent enfants.

Je renonce à donner leurs noms ici, quelque plaisir que j'en aurais, ils prendraient trop de place...

Il nous faut une armée de bénévoles pour tenir en ordre les livres contenant le nom de ces foyers miraculeux, le nom des enfants qui y trouvent abri, l'adresse aux parents, les feuilles de départ, les listes de trousseau, les essayages, les feuilles d'arrivée, et, que sais-je encore !

Cette semaine, pour accompagner le convoi de ces enfants, notre groupe s'est déjà augmenté de Mmes Lemaire et Cliquot, qu'elles soient bénies ! J'implore encore une nuée de jeunes scribes de bonne volonté, leur présence nous permettra peut-être de doubler la semaine prochaine le nombre des partants.

Nous vivons en plein conte de fées, et cela est doux. Et comme si nos amis devinaient l'effort nécessaire, de toutes parts, nous avons reçu des dons qui nous donnent la quiétude, et la possibilité de pourvoir au budget toujours plus lourd, à mesure que nos *Maisons claires* se multiplient. Notre liste de souscription nous est une gloire, puisque les sources de générosités sont intarissables.

Mon chagrin est de ne pas pouvoir nommer à la fois tous les Comités qui travaillent du nord au sud, de l'est à l'ouest, au bonheur des enfants de nos soldats. Je voudrais leur crier tout de suite notre reconnaissance. Qu'ils excusent des lenteurs « raisonnables » et qu'ils me permettent d'échelonner nos « Tournées » à la mesure de nos forces !...

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 24 avril.	448.356 fr. 45
Total de la 45e liste arrêtée le 1er mai.	16.005 fr. 15
Subventions	475 fr. »
Total général	464.836 fr. 60

(Voir page 399, la liste des souscripteurs.)

L'Adoption des Prisonniers

En deux mots donnons nos comptes d'avril : Nous avons encore en caisse 37.484 francs 50. Nous avons reçu en avril 11.567 francs 40 au compte des marraines d'outremer, et à la caisse de secours, et nous avons été obligés de dépenser 15.171 fr. 25, car on nous a signalé des malades dans les lazarets qu'il était urgent de secourir. Nous avons constitué le paquet reconstituant composé comme suit : coca et la kola, 1 flacon de peptone de fer, 1 boîte phosphocacaoté, 1 boîte de saccharure de glycéro-phosphate de chaux, 1 tube de 20 comprimés d'aspirine, 1 boîte lait condensé, 1 boîte farine lactée.

Il ne faut pas oublier que ces années de souffrances et de faim, ont épuisé nos pauvres et chers prisonniers et il faut qu'ils puissent tenir jusqu'au bout et que ce soient de bons visages que nous ayons la joie de contempler.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons eu le plaisir de transmettre au trente et un mars à M. Brieux, pour ses chers aveugles, la somme de 3.694 fr. 25 et deux titres de rente reçus en avril. Toutes les souscriptions sont publiées dans le « Journal des blessés aux yeux ».

LES LIVRES

Un Tel de l'armée française, par G.-T. Franconi. — *Lettres à mon Cadet*, par L. Scoudert. — *La Bataille de l'Yser*, par M. Baulu. — *La Créance*, par H. de Forge. — *Souvenirs d'un sous-officier allemand*, par L.-P. Alaux. — *Ma Captivité en Allemagne*, par G. André. — *A Bord du « Jeanne d'Arc »*, par Fernand Darde.

La littérature de guerre continue à se renouveler de la manière la plus heureuse. Nous sommes définitivement sortis, semble-t-il, de la période de tâtonnements, où tant de jeunes combattants, insuffisamment préparés à l'expression harmonieuse de leurs sentiments et de leurs impressions, nous donnaient des récits d'un caractère un peu factice, d'une observation assez superficielle, témoignant de plus d'imagination que d'esprit d'analyse et de finesse littéraire. Le flot n'a pas tardé à se briser contre ce redoutable écueil : la lassitude du public. La déception éprouvée par ceux auxquels les fortes émotions de la guerre donnèrent l'illusion du talent a fait le reste. Aussi peut-on affirmer, sans crainte de se tromper, que la plupart des livres du front qui se publient actuellement offrent un intérêt littéraire réel, indépendant du sujet qu'ils traitent, de l'aspect de la bataille qu'ils nous révèlent. Il en est, parmi ces livres de tout à fait remarquables, dénotant des personnalités dont il conviendra de suivre attentivement le plein épanouissement. C'est le cas pour M. Gabriel-Tristan Franconi, dont le volume : *Un Tel de l'armée française*, serait une manière de petit chef-d'œuvre s'il présentait un peu plus d'unité dans la composition. Cet « Un Tel », est le soldat français, un « poilu » pris entre des centaines de milliers, autour de qui évolue la guerre avec sa gloire et sa misère. « Né au cœur du pays, Un Tel est le frère de tous ceux dont l'âme affectionne la claire campagne, la lumière mouvante des fleuves aux vertes rives, les lignes graves et simples des châteaux, les parcs galants où rêve sur de fuyantes terrasses le peuple immortel des statues; Un Tel est le fils des dresseurs de barricades, romantiques insurgés, fiers communards qui tombaient le crâne ouvert, ivres de lectures folles, invoquant le décevant mirage de la liberté. » Il fut poète; il fut vaguement anarchiste; il fut bohême et gueux, s'abandonnant à tous les rêves de sa génération, à toutes les illusions de son époque, et puis, quand se produisit le « miracle de la Marne », il comprit un jour le fond des choses, dans une soudaine révélation de son cœur. M. Franconi indique tout cela d'une phrase bien nuancée. Il y a dans son livre des histoires d'une vérité émouvante, des portraits extraordinairement vivants, des pages d'impressions qui sont d'un sentiment exquis. Du bon sens, une philosophie profondément humaine, la curiosité des idées, la saine compréhension de toute la douleur et de toute la beauté de vivre, voilà ce qui constitue l'atmosphère de cette œuvre d'une touchante sincérité.

Nos écrivains-soldats paraissent tous enclins à la méditation. Pendant les longues heures d'attente dans les tranchées et les abris, ils réfléchissent aux gestes des hommes et à l'aspect des choses. M. Lucien Scoudert a réuni ses pensées dans une série de *Lettres à mon Cadet* dont plusieurs sont très belles. Ceci n'est-il pas venu du fond du cœur : « Les poilus ne demandent pas à être admirés; ils demandent à être aimés, non pas pour leurs médailles, mais pour toutes les souffrances qu'ils ont subies et qui forment un bagage de mérite moral que personne ne peut contester... Innombrables sont les soldats — même les plus endurcis — qui songent à leur mère à l'heure du trépas ou des grands dangers; ils se retournent vers cet être vis-à-vis duquel ils n'ont point de rôle à jouer et qui les aime même et surtout s'ils sont très humbles, très petits et très malheureux. » M. L. Scoudert traite dans le même ton de la haine et de la bravoure, et il fait cette remarque : « Souvent des hommes qui se sentent mourir ont une noble attitude dont l'origine est dans leur conscience. On n'a jamais songé à appeler cela de la bravoure : c'est du courage. Devant l'inéluctable, on devient tout petit, on se sent le jouet d'une toute puissance devant laquelle comptent pour rien la jeunesse, la beauté, l'intelligence et la fortune... Alors on se résigne et puisqu'on n'est plus rien de ce que vous faisait le monde, on essaye d'être quelqu'un devant soi-même. » Beaucoup d'autres choses mériteraient d'être citées, qui contredisent la légende créée par ceux qui ont vu la guerre de loin et qui heurtent les idées toutes faites auxquelles la foule, trop souvent, s'abandonne de confiance.

Mme Marguerite Baulu, dont *L'Abbaye des Dunes* a consacré la réputation, a entrepris de nous raconter *La Bataille de l'Yser* sous une forme à la fois attachante et documentaire. On a l'impression, par instant, de lire un roman — un prodigieux roman d'aventures — mais les héros existent; leurs gestes ont réalisé de la glorieuse histoire; leurs paroles furent prononcées dans les circonstances les plus tragiques que connut le monde. Mme Marguerite Baulu a eu l'idée de reconstituer fidèlement, jour par jour, heure par heure, pour ainsi dire, l'épisode le plus poignant de l'épopée belge, cette formidable bataille de l'Yser qui sauva de l'oppression allemande le dernier lambeau de territoire de la petite nation qui avait tout sacrifié au devoir et à l'honneur. Ce n'est pas un récit établi selon les règles de la page d'histoire, où le document s'impose impitoyablement dans toute l'aridité de sa valeur propre. Mme Marguerite Baulu a recueilli des données précieuses, la plupart inédites, sur les circonstances et les conditions où eurent lieu la retraite d'Anvers et la bataille de l'Yser. Elle n'a pas voulu utiliser ces données pour « habiller » convenablement un roman, mais connaissant admirablement la région où se déroula cette épopée, elle en fait revivre ardemment toutes les phases, toutes les scènes. Pour la première fois, elle nous donne un récit où les régiments apparaissent franchement dans le rôle qui fut le leur; où les officiers et les soldats s'affirment personnellement. Certes, elle n'a pu faire la juste part de chacun des combattants, mais ce qu'elle rapporte, elle l'a recueilli au front même, de la bouche des survivants. L'écueil d'une telle œuvre, c'est l'éparpillement des faits et des arguments. Mme Marguerite Baulu a réussi à l'éviter. Son récit, pour touffu qu'il soit, est clair et précis; il est d'une remarquable unité d'idée et de sentiment; il se déroule logiquement, chaque figure étant rigoureusement maintenue à sa véritable place, l'enchaînement des épisodes donnant l'impression de toute l'aventure réellement vécue. L'auteur a voulu faire pour les soldats belges de l'Yser ce que M. Le Goffic a fait pour les fusiliers-marins à Dixmude, et il l'a réalisé dans une note absolument personnelle et qui confirme toutes les solides qualités de son talent. Cette *Bataille de l'Yser* est une des œuvres les plus émouvantes de toute notre littérature de guerre, et elle restera comme un témoignage vibrant du drame prodigieux où le peuple belge s'est glorieusement révélé au monde et à lui-même.

Dans un tout autre genre, M. Henry de Forge nous donne sous le titre *La Créance*, un « roman du temps de guerre » qui groupe des scènes bien fixées, dans une jolie note littéraire. M. Henry de Forge écrit avec une belle simplicité; son récit a toujours le charme d'une composition harmonieuse dans ses lignes et ses effets. Pour être un « roman du temps de guerre », son livre n'en a pas moins une valeur littéraire propre qui révèle un réel tempérament d'écrivain.

M. Louis-Paul Alaux publie un livre assez curieux : les *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*. Il s'agit du « journal » d'un *feldwebel* qui fit la campagne de 1914 à 1916 et qui assista à l'invasion du Luxembourg, de la Meuse, de la Marne, de l'Artois, de Picardie. Blessé devant Verdun, il fut versé dans les services auxiliaires et envoyé dans un bataillon d'estropiés, en Sleswig, d'où il s'évada pour se réfugier au Danemark. On se trouve donc en présence d'un des très rares récits sincères d'un soldat allemand — un récit sans vaine littérature, sans parti pris de glorification ni de dénigrement. M. Louis-Paul Alaux nous prévient dans sa préface que l'auteur de ces *Souvenirs* n'est pas un écrivain et que c'est pour sa satisfaction personnelle qu'il rédigea ce journal. Le document qu'il nous offre n'en a que plus de valeur — et il confirme tout ce que nous savions déjà de la mentalité du soldat prussien. Il suffit à nos ennemis de raconter tout bonnement ce qu'ils ont accompli pour constituer par le menu le plus formidable dossier contre les hommes de leur race. On peut rapprocher de ces *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand* le livre où M. Géo André raconte sa *Captivité en Allemagne*. Le contraste entre les deux mentalités, les deux âmes, est frappant. M. Géo André nous trace un tableau saisissant de ce que doivent endurer les nôtres tombés aux mains de l'ennemi. Il raconte avec une élégante simplicité; sa phrase est pittoresque et vivante.

On a trop peu parlé jusqu'ici du rôle de nos marins, et c'est une injustice, car ce rôle, souvent ingrat, fut considérable. On le comprend mieux en lisant *Vingt mois de guerre à bord du croiseur « Jeanne d'Arc »*, du lieutenant de vaisseau Fernand Darde. Ce « journal » d'un marin est d'un intérêt soutenu et il comporte un bel enseignement pour ceux qui ne vivent la guerre que par ce qu'on en peut voir par les résultats acquis de la bataille. Ce qu'on n'en voit pas est aussi douloureux et aussi beau, et l'héroïsme des marins est d'autant plus émouvant qu'il se pare d'une noble résignation au silence et à l'effacement. De tels livres sont précieux et il faut les lire pour s'imprégner de toute la grandeur morale du devoir, de toute la force de l'esprit de sacrifice, car ils nous font connaître la splendeur des souveraines vertus d'une race parvenue à la pleine conscience de la dignité humaine.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

Les Mémoires de l'Ambassadeur Gérard

La publication de ce volume, impatiemment attendue, nous apporte d'importantes révélations. C'est un témoin qui parle et dont les affirmations ne sont pas suspectes. Voici une émouvante page dans laquelle il décrit le martyre infligé à nos malheureux compatriotes.

Les Françaises de Charleville

En traversant la région de Charleville, j'avais vu des femmes et des jeunes filles occupées à travailler dans les champs ou s'y efforçant. Leur aspect était tellement différent de celui des paysannes ordinaires que j'interrogeai à leur sujet les officiers qui nous accompagnaient. On me répondit que ces femmes étaient bien des paysannes de la région, mais que ma surprise était très naturelle, car les paysannes s'habillaient dans cette partie de la France avec une recherche particulière. Quelque temps après, à Charleville, j'eus l'occasion de me rencontrer, dans la maison d'un officier, avec des membres de la Commission d'assistance américaine en mission dans le nord de la France et qui étaient venus à ma rencontre par train spécial. J'étais accompagné du comte Wengersky, chargé de servir d'interprète et de guide aux membres de la Commission. Le comte Wengersky, qui avait été pendant quelques années l'agent à Londres de la compagnie de navigation Hambourg-Amérique, parlait bien l'anglais. Il s'était trouvé souvent en contact avec des Américains et avait un peu plus de tact que n'en montre d'ordinaire l'officier prussien. Nous prîmes le thé. Quelques instants après, m'étant trouvé seul avec certains membres de la Commission américaine qui m'avaient pris à part, j'eus des lumières nouvelles sur les pseudo-paysannes françaises que j'avais aperçues dans les champs de Charleville et dont l'aspect particulier m'avait si vivement frappé.

Les Allemands avaient, paraît-il, cherché à recruter des volontaires dans les grandes villes

industrielles de Lille, de Roubaix et de Tourcoing pour travailler en champs. Quatorze volontaires seulement avaient répondu à leur appel, qui avait reçu pourtant la publicité de l'affiche. Les Allemands avaient alors donné l'ordre d'appréhender un certain nombre d'habitants et de les diriger sur des fermes des environs, où ils furent utilisés pour les besoins de l'agriculture. Les Américains me dirent que cet ordre avait été exécuté de la façon la plus barbare. Ainsi, il arrivait qu'en rentrant chez lui le soir, un homme constatait que sa femme ou ses enfants avaient disparu. Personne, aucun voisin ne pouvait lui dire où ils avaient été emmenés. Des soldats allemands s'étaient présentés sous la conduite d'un chef, qu'il avait fallu suivre de gré ou de force. C'était tout ce que l'homme apprenait.

On racontait qu'un commerçant, d'une certaine aisance, avait eu ainsi ses deux filles, âgées l'une de quinze ans et l'autre de dix-sept ans, et son domestique, réquisitionnés de la même façon et expédiés dans une petite ferme où ils avaient été contraints de travailler pour les Allemands et, qui plus est, le commerçant n'ignorait pas où se trouvait la ferme! Les Américains m'avouèrent que cet état de choses provoquait une indignation telle dans ces villes qu'ils appréhendaient un soulèvement de la part de la population, soulèvement qui allait amener les Allemands à se livrer à des actes de répression, par le meurtre et l'incendie. J'eus ce même soir, à dîner, un entretien à ce sujet avec le Chancelier. Je lui dis que de pareils faits constituaient de véritables outrages et que, sans consulter mon gouvernement, j'allais protester, au nom de la civilisation, contre la poursuite d'un semblable traitement infligé à la population civile de la France. Le Chancelier me dit qu'il ignorait ces faits, accomplis assurément d'après les ordres du gouvernement militaire. Il ajouta qu'il en parlerait à l'Empereur et qu'il espérait arrêter les déportations. Je crois, en effet, que ces déportations furent arrêtées. Il n'est pas moins certain que vingt mille au moins de ces déportés ne rentrèrent chez eux que plusieurs mois après. Au mois de mai, à mon retour en Amérique, je déclarai dans un discours qu'il avait fallu la triple intervention du Pape, du Roi d'Espagne et du Président Wilson pour obtenir que ces malheureux déportés fussent renvoyés dans leurs foyers. Une agence d'information allemande publia un article où il était dit que j'avais, en parlant ainsi, avancé un fait inexact : les déportés français n'avaient pas été renvoyés chez eux parce que le Pape, le roi d'Espagne et le président Wilson étaient intervenus en leur faveur, mais bien parce que les Allemands n'avaient plus besoin de leurs services. Il me semble que cette dénégation aggrave l'acte accompli par les autorités allemandes.

JAMES-W. GÉRARD,
ancien ambassadeur des États-Unis à Berlin.

LES ÉCHOS

LEURS MÈRES

Je suis allé en voir une, l'autre jour, comme je l'avais promis à son fils, un de mes jeunes amis, qui est là-bas, au front. Il m'avait écrit : « Je pars joyeux, plein d'espérance et de foi. Une seule chose me chagrine, c'est de laisser seule ma vieille maman. Je serais plus tranquille si je savais que ceux qui m'ont toujours témoigné de l'affection s'occupent d'elle. » J'étais donc allé pour la voir ; elle n'était pas chez elle, mais devait rentrer d'un moment à l'autre, affirmait la concierge. Je l'attendis devant la porte de sa maison, et bientôt je la vis venir, marchant d'un bon pas.

Nous montons les escaliers et nous entrons dans un petit appartement modeste, mais d'une propreté admirable.

— Jean dit toujours qu'ici on lècherait le parquet, observa Mme B...; mais il ajoute : « ça le salirait ! »

Nous causâmes ou, plutôt, je l'écoutai parler : elle avait des clartés historiques, philosophiques et militaires. Sa conversation était tour à tour grave et souriante, élevée et familière ; elle ne s'alimentait pas de « on dit », ou de « il paraît que », de fausses nouvelles, bonnes ou mauvaises ; elle se tenait à égale distance de l'optimisme qui est un danger et du pessimisme qui est un blasphème. Mme B... est une Alsacienne devenue Parisienne, une vraie Française, intelligente et brave.

« Non, Jean et moi, nous n'avons pas pleuré l'un devant l'autre. Seulement, ajouta-t-elle d'une voix plus basse, la nuit qui a précédé son départ, vous pensez bien que je ne dormais pas, lui non plus. Vers deux heures, il est entré dans ma chambre, sur la pointe des pieds, sans faire du bruit. J'ai compris qu'il croyait que je dormais. Alors, j'ai fait semblant de dormir. J'ai fermé les yeux : j'ai vu qu'il me regardait longuement, puis il m'a caressé doucement les joues, il m'a embrassée sur le front, comme on embrasse une morte, et il est rentré dans sa chambre. Voilà. »

J'avouai alors à Mme B... que je m'attendais à rencontrer une vieille dame qu'il me faudrait réconforter ; mais elle n'en avait pas besoin. Elle sourit :

« Jean me vieillit toujours. C'est dans l'ordre : les mères voient toujours leurs grands fils tout petits, et les grands fils voient toujours leurs mamans très vieilles. Mais n'admirez pas ma jeunesse et mon courage. Je vous assure que nous sommes plus d'une ainsi. S'il y en a, et ce n'est pas toujours leur faute, s'il y en a de moins fortes que nous, notre rôle est de les visiter et de leur élever le cœur à celles-là. Tenez, je viens de chez une de mes amies qui, elle-même, ce matin, a vu Mlle Déroulède. Elle lui a raconté que, lorsqu'il mourut, son frère, tout à coup, était devenu si beau, si beau, que, dans cette minute même, elle avait cru à la guerre... et à la victoire. Nous devons croire de tout notre cœur et de toutes nos forces à la finale victoire. »

Je quittai, tout ému, cette maman admirable et je me rappelai ces vers du poète patriote, — car en 1873, à Louis-le-Grand, nous savions par cœur les Chants du soldat *:*

Oui, cette femme au cœur ardent, à l'âme fière,
Qui mena vaillamment ses deux fils aux combats,
Oui, cette femme-là, cette femme est ma mère,
Et c'est mon frère et moi qu'elle a créés soldats.

Ne s'appliquent-ils pas, encore, ces beaux vers, à plus d'une mère résignée, confiante, héroïque ?

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

La Fête des Mères

On découvre parfois de beaux vers incrustés comme une pierre précieuse dans la magnificence de la prose. Tel celui-ci, de Legouvé : « La mère est ici-bas le seul dieu sans athée... »

Le même écrivain ajoutait : « Lorsqu'on prononce ce seul mot de mère, soudain tous les souvenirs de bienfaits et de dévouements qui s'attachent à ce nom comme un cortège, vous pénètrent d'un religieux respect. »

Aujourd'hui, les mères, les pauvres mères ont immolé leur bonheur sur le sanglant autel de la Patrie. Plus d'une, nouvelle Rachel, pleure tous ses enfants ; d'autres, tragiques Niobés, s'étonnent encore de vivre après tant de sacrifices douloureux noblement acceptés et songent, meurtries, inconsolées et fières, aux « linceuls de pourpre » où reposent leurs fils disparus.

Il y a quelques années, les Américains, avec une délicatesse qu'on ne soupçonnait guère chez ce peuple neuf et agissant, ont institué une touchante coutume : la Fête des Mères. Cette cérémonie, tout intime, se célébrait le premier dimanche de mai. Ce jour-là, les boutonnières masculines s'ornaient d'une fleur blanche et rien n'était plus affectueux que cet hommage rendu au culte maternel. Depuis 1912, les Anglais ont adopté cet usage et fêtent, à la même époque, le Mother's Day.

Par une généreuse pensée, le comité de secours aux prisonniers de guerre a voulu généraliser cette coutume. Aussi, le 5 mai dernier, nos internés de Suisse ont, à leur tour, fêté entre eux le souvenir de leurs mères lointaines...

Vous venez de lire les lignes émues où M. Maurice Donnay dépeint le tendre cœur d'une de ces mères héroïques d'à présent. Voici maintenant une page, non moins émouvante, où Paul Déroulède retrace en termes magnifiques, la grandeur cornélienne de l'âme de sa mère qui vécut les heures douloureuses de 1870 :

PAGES OUBLIÉES

Au moment de la mobilisation, Paul Déroulède, reçoit à proximité du front la visite de sa mère, accompagnée de son jeune frère André.

LES ADIEUX

Le régiment, qui devait alors prendre l'arrière-garde, était installé à droite et à gauche de la route dont le milieu restait libre pour le défilé des troupes et pour la circulation des voitures munies d'un laissez-passer. J'avais creusé un trou en terre, j'y avais placé du bois et j'étais là peinant et soufflant d'ahan, pour allumer le feu, quand le sergent Richard me cria de loin : « Déroulède, on vous demande ! »

Pourquoi ? par quelle intuition m'écriai-je : « C'est ma mère ! » Toujours est-il que ce fut le cri que je jetai et que, laissant là flamme et fagot, je courus tout droit à une vieille calèche arrêtée au milieu de la route. J'y trouvai, en effet, celle que j'espérais. Son autre zouave était, bien entendu, à ses côtés. Après un échange passionné d'embrassades et de tendresses, les deux voyageurs descendirent de voiture et je les conduisis vers le commandant Hervé.

« Commandant, lui dit ma mère, je vous amène mon second fils, qui a voulu rejoindre son aîné. Mon seul regret est de n'en avoir pas un troisième à vous donner pour chasser l'étranger. »

Le commandant Hervé salua en s'inclinant et dit simplement : « Merci, Madame! »

Mon caporal d'escouade désigna naturellement un remplaçant cuisinier, et le commandant Hervé nous donna la permission de

partir en avant, et d'aller attendre le passage du régiment au village de la Neuville-en-Tourne-à-Fuy, où l'arrière-garde ne passerait pas avant le soir. Je le remerciai de tout mon cœur et bondis prestement dans la voiture, non sans avoir, au préalable, empoigné mon sac et mon fusil.

Au milieu de l'avalanche de questions dont j'accablais ma mère, je m'étais plus d'une fois interrompu, inquiété par son pâle visage, pour lui demander si elle n'était pas souffrante. Elle me répondait toujours de sa voix grave et douce : « Oh! moi, je suis un peu fatiguée, voilà tout. »

Pauvre mère aimée ! Sa fatigue n'était pas celle d'un corps lassé par la route, mais celle d'une âme brisée par l'effort d'un sacrifice où son héroïque volonté avait à lutter contre la plus passionnée et la plus martyrisée des tendresses.

Dans cette dernière journée passée ensemble, elle était si préoccupée avant tout de ne pas amollir nos courages, que je ne l'ai vue pleurer qu'à l'embrassade de l'arrivée et qu'à l'étreinte des adieux. Et cependant, si ! une fois encore, j'ai surpris ses larmes. Ce fut dans la petite chambre d'auberge. Mon frère et moi, cédant à ses instances, avions fini par nous étendre sur le lit qui était là pour prendre, comme elle le disait, « un acompte de repos pour tout le sommeil qui allait nous manquer ». Quand nous nous éveillâmes à l'improviste, elle était debout à notre chevet, les yeux fixés sur nous, le visage baigné de larmes, les mains crispées sur le bois de lit pour ne pas tomber. D'un même mouvement, André et moi courûmes l'enlever dans nos bras, la faire asseoir sur le lit que nous quittions, la consoler, la couvrir de nos baisers. Elle, déjà calme et forte, avait repris un visage souriant et nous répétait doucement sa même réponse :

« Ce ne sera rien. »

Cependant ses mains, qui caressaient nos deux têtes attirées sur ses genoux, tremblaient déjà de ce tremblement mortel qui devait peu à peu gagner son corps et prendre sa vie. Un instant après comme nous restions là, à genoux devant elle, les yeux tournés vers les siens, elle ajouta :

« Prions pour la France, mes enfants. »

Prière muette où nos lèvres ne remuèrent pas, mais où l'angoisse et l'espoir de trois cœurs français montèrent en un seul élan jusqu'à Dieu...

Devant notre fenêtre défilait sans interruption tout le corps d'armée dont notre régiment allait former l'arrière-garde. Illusion ou réalité, cet immense flot humain paraissait rouler, dans ses vagues innombrables, un courant de forces joyeuses et d'énergies encore intactes.

Les heures passaient et si vite, que nous n'osions plus regarder nos montres.

Le soleil était déjà à son déclin.

Sur un ordre de ma mère, la voiture réattelée se plaça devant la porte. Le défilé des régiments avait cessé depuis quelques secondes, quand notre protecteur, notre ami, le commandant Hervé, arriva au grand trot. Il nous prévint que le 3e zouaves avait déjà rompu les faisceaux et que nous n'avions guère plus de dix minutes à passer ensemble.

C'en fut fini de toute causerie, de toute parole même. Ces dix dernières minutes, que nous eussions dû employer en un échange d'incessantes tendresses nous rendirent immobiles et silencieux.

Ma mère remonta en voiture; André et moi étions assis en face d'elle. C'est là que, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, nous attendîmes, dans une muette étreinte, l'arrivée du régiment qui allait nous emporter vers la frontière.

Au dernier moment, à la dernière seconde, une ardente embrassade nous réunit sur sa poitrine. Ses deux mains saisirent encore une fois nos deux têtes et d'une voix qu'affaiblissaient un peu ses larmes, mais que ne coupait aucun sanglot, elle murmura à nos oreilles :

« Je vous donne, mais je demande à Dieu de ne pas vous prendre. »

PAUL DEROULÈDE.

A l'Académie

Quand a été composé notre dernier numéro, nous n'avions pas le résultat des élections du 2 mai.

Seule la nomination de M. Louis Barthou semblait certaine. En effet, notre éminent collaborateur a obtenu 20 voix sur 27 votants. (4 voix sont allées à M. Pierre Veber et 3 à M. André Maurel.) Nous lui renouvelons nos félicitations pour ce succès magnifique.

La succession de Jules Lemaître fut très disputée. M. Henry Bordeaux obtint 13 voix M. Abel Hermant en eut 12. Après quatre tours de scrutin sans résultat, l'Académie résolut d'ajourner l'élection. Deux concurrents se sont partagé, à une voix près, les faveurs de l'illustre Compagnie qui les appellera à la première occasion. Les titres de M. Henry Bordeaux ne sont pas contestables. Et ce n'est pas devant nos lecteurs qu'il est nécessaire de louer l'art délicat et la lucidité psychologique de M. Abel Hermant...

14 voix ont été données à Mgr Baudrillart, contre 7 à M. Mithouard, 5 à M. F. Gregh, 2 à M. Cunisset-Carnot.

Le nouvel élu est âgé de cinquante-neuf ans. Il appartient par droit de naissance au monde de l'Institut. Son oncle maternel, Sylvestre de Say, fut rédacteur en chef des *Débats* et membre de l'Académie. Son père Henri Baudrillart a laissé des livres d'économie politique réputés. Avant d'entrer dans les ordres, Alfred Baudrillart eut pour maître, à l'Ecole Bossuet, Paul Bourget et pour camarades, à l'Ecole Normale Supérieure, Jaurès, Bergson, Puech, Charles Diehl. De grands ouvrages d'histoire, *Philippe V et la Cour de France*, *l'Eglise Catholique*, lui valurent le Prix Gobert. Son enfance s'écoula dans un milieu de haute intellectualité.

« Lorsque j'avais dix ans, racontait-il un jour, j'étais toujours fourré auprès de mon grand-père, parmi ses papiers et ses livres. Il recevait de nombreux confrères. Si je n'y ai fait qu'apercevoir Sainte-Beuve qui se fâcha à cause de la princesse Julie Bonaparte, par contre, j'ouvrais des yeux énormes chaque fois que venait Villemain. Villemain! J'étais en admiration devant lui. Et il m'amusait tant! C'était un grand ami de la chaleur et je le verrai toujours adossé à la cheminée, les basques de son habit écartées, par un tic que je surveillais attentivement, et se lançant dans d'interminables tirades de Virgile et de Shakespeare. Heureux Virgile, pauvre Shakespeare! Villemain déclamait l'anglais avec l'accent français! Mais le plus réjouissant, c'était quand il voulait amorcer ces tirades. Il prenait une grosse voix et se tournant vers moi ne manquait jamais de me demander : « Jeune homme, pouvez-vous me dire?... » Naturellement le jeune homme restait coi. Alors lui, vieillard, se... mouchait et pouvait... Cousin me faisait froid. C'était un monsieur extrêmement solennel, qui avait toujours l'air d'une grande statue. Il récitait rarement, mais il avait la manie des discours ou, si vous préférez, il parlait en discourant. »

Mgr Baudrillart écrira tôt ou tard ses souvenirs. Il était voué, par son passé et son talent, à l'immortalité académique.

La semaine prochaine, d'autres nominations auront lieu. Celle de M. François de Curel paraît assurée.

GENTILLESSE FRANÇAISE

La France aime tous les peuples. Quand elle verse, depuis trois années, pour sa liberté et pour la leur, le sang le plus pur de sa race, elle n'attend d'eux que leur amitié. On a pu sourire jadis, car nous désirons tant d'être aimés qu'il est arrivé parfois que nous avons paru infatués. Parfois nous avons cru d'une manière excessive que le monde nous regardait, mais c'est vrai maintenant, la terre et le ciel admirent nos soldats qui, dans leur atroce destinée, trouvent du courage à penser qu'ils souffrent pour la délivrance du monde. Vous savez le grand mot qu'un soldat de Verdun a dit. Il l'a dit à un Suisse, à Benjamin Vallotton, esprit sérieux et noble, digne de recueillir une telle déclaration. Ce simple soldat a dit :

« Nous voulons qu'il y ait encore de la gentillesse dans le monde. »

Gentillesse, c'est un vieux mot qui désigne les qualités courtoises et nobles qui font que la vie vaut la peine d'être vécue. En rétablissant l'équilibre entre les divers génies qui ont le droit de se développer sous le ciel, nos soldats garantissent l'indépendance économique et morale des neutres; ils sauvent l'humanité d'un esclavage matériel et spirituel qui eût dégradé toutes les existences.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Le nouvel élu de l'Académie Goncourt

La lutte a été chaude, très chaude même, entre le célèbre auteur de *Boubouroche* et Henry Céard, et l'élection de ce dernier, qui l'emporta au troisième tour de scrutin, a quelque peu surpris le grand public qui ignorait cet écrivain modeste, amer et désabusé.

Si c'est l'un des fameux « cinq » de Médan, son œuvre n'est guère connue que des lettrés.

Né à Bercy, en 1851, Henry Céard obtint un accessit de discours français au concours général de 1865. Il fréquenta d'abord les cours d'amphithéâtre, prit ses inscriptions en médecine et devint, en 1872, interne à l'hôpital Lariboisière. Il fut rédacteur au ministère de la Guerre en 1873, attaché au cabinet du Préfet de la Seine en 1882, nommé en 1884 sous-conservateur de la Bibliothèque de la Ville de Paris et, plus tard, bibliothécaire à Carnavalet. Comme on le voit, il a un assez long passé administratif.

Le nouvel académicien débuta dans la vie littéraire, après *La Saignée*, des *Soirées de Médan*, par deux romans : *La Belle Journée* et *Mal Eclos*. Il fut l'un des premiers auteurs du Théâtre-Libre où il donna, entre autres, *les Résignés*. Il fit jouer à l'Odéon *Renée Mauperin*, tirée du roman des Goncourt. Son dernier roman, *Terrains à vendre au bord de la mer* parut en 1906.

Il fut président du Cercle de la Critique dramatique et musicale, collabora à divers journaux où, pendant une trentaine d'années, il fut chroniqueur et critique.

Henry Céard fut le disciple, le commensal et l'ami des Goncourt. Nous avons recherché

dans leur fameux *Journal* quelques traces de cette amitié profonde :

« 26 *février* 1885. — Céard est venu ce matin me lire la petite notice qu'il a écrite pour l'en-tête des lettres de mon frère. De l'écriture d'une grande distinction et d'une tendresse de cœur qui me remplit d'émotion. »

Puis les passages relatifs à *Renée Mauperin :*

« 18 *octobre* 1885. — Dépêche de Daudet m'annonçant que Porel l'a chargé de me dire que la *Renée Mauperin*, faite par Céard, était reçue. »

« 18 *novembre* 1886. — Et me voici, avec les Daudet, dans la loge de Porel, à la première de la pièce tirée par Céard de *Renée Mauperin.* Une salle dont la froideur, aussitôt l'entrée en scène de Cerny et de Dumény, se dissipe, et qui s'amuse franchement et prend plaisir à l'esprit de la pièce. Applaudissements, rappels ; tout ce qui peut faire espérer un grand succès... »

« *Vendredi* 19 *novembre* 1886. — Ce matin, presse exécrable. Au fond, le débat est au-dessus de la pièce. On ne veut pas de faiseurs de livres au théâtre, et il y a une espèce de colère froide chez les journalistes affiliés aux gens de théâtre de voir des romanciers prendre possession de l'Odéon... Et cette pauvre Renée, je la crois décidément assassinée !... »

Le 10 décembre, la pièce disparaît de l'affiche. Mais le 18, surprise agréable. La nièce du chargé d'affaires d'Amérique achète *Renée Mauperin* pour dix-huit cent francs et espère gagner beaucoup d'argent en jouant pour son compte.

Henry Céard fait partie du cénacle. Il est en bonne compagnie, et chez les Goncourt il est à sa place.

La Rue X...

Il est défendu d'écrire son nom.

Toute petite, douce et tranquille, bien aérée par les jardins de son entourage, son silence n'était rompu que par l'écho de la grande artère voisine, et le chant des oiseaux. Elle semblait l'asile de la paix studieuse et du recueillement plein de pensées... En passant là, on se prenait à oublier un moment les horreurs de la guerre, à ne pas croire à la réalité sanglante du crime allemand.

Presque inconnue hier, elle est aujourd'hui célèbre dans un quartier tranquille, là seulement où, à voix basse, on peut murmurer son nom. On la montre aux étrangers comme un objet de crainte, on ose à peine s'y aventurer, sa douceur semble redoutable et pleine d'embûches, avec le mystère des maisons vides, aux fenêtres closes...

C'est que, toute petite qu'elle est, elle a reçu par deux fois les obus du canon allemand! L'une des premières, elle fut à la peine et à l'honneur, et résignée elle semble attendre de nouvelles épreuves, si le proverbe ne ment pas :

« Jamais deux sans trois! »

Elle attend, toujours tranquille, confiante en sa bonne étoile, car les deux visiteurs imprévus, parmi beaucoup de tapage, n'ont fait chez elle ni victimes ni dégâts : un peu de terre remuée, quelques pierres dérangées, et c'est tout. Si bien que le passant venu de loin, qui ne sait pas que *c'est elle*, qui n'a jamais lu son nom, s'attarde avec délices sous ses ombrages printaniers. Insouciants de nos misères, ses arbres continuent à revêtir leur parure de fleurs et de feuillage, et ses oiseaux continuent à chanter.

SERGINES.

Les Trésors de l'Afrique

L'avènement de M. Jonnart en Algérie, où il fut naguère un administrateur sans égal, rassérène les esprits des Français qui s'intéressent à notre admirable empire d'Afrique. De là doivent, après la guerre, nous venir, en grande partie, les objets, les matières d'exportation qui, largement payés, serviront à rétablir notre richesse nationale, par les échanges maritimes. De là doivent nous venir les ouvriers agricoles et industriels qui, généreusement rémunérés, aideront nos agriculteurs, nos industriels aux champs, dans les usines, dans les manufactures. De là doivent nous venir le bétail apte à reconstituer notre cheptel, les céréales propres à satisfaire nos appétits et à diminuer le total de nos achats extérieurs. De là doivent nous arriver les phosphates, les minerais, les bois, l'or, les fruits, les primeurs, les chevaux, les mules, les volailles, les cuirs, etc... De là doivent encore partir nombre de produits futurs, encore mal récoltés, peu ou point cultivés ou exploités, et qu'une action méthodique ne tardera guère à faire sortir en quantité du sol. Voilà quinze ans que le Parlement ne réussit point à mettre en valeur les minières de l'Ouenza, pour citer un exemple trop célèbre d'une incapacité près de finir, après les terribles leçons de cette longue catastrophe.

Les vingt millions d'habitants qui peuplent notre empire africain sont, pour la plupart, surtout au Soudan, au Sénégal, en Guinée, moins au Congo et à la Côte d'Ivoire, des agriculteurs et des éleveurs expérimentés, vivant selon la civilisation déjà très avancée que les exilés de Carthage propagèrent durant la conquête romaine et lors des invasions arabes, jusqu'au profond des terres avoisinant le lac Tchad. Les peuhls ont même importé dans le nord du Congo une partie des mœurs et du savoir puniques. Les populations de la Sanga laborieusement sèment et moissonnent le mil, le blé sur des plateaux larges et fertiles. L'élite de leur jeunesse subit une initiation mystérieuse toute pareille en ses rites aux initiations des antiques sur les bords de la Méditerranée. Nous formons en Guinée, à Kouroussa, des mécaniciens de locomotives qui conduisent les trains sans incidents fâcheux. Sur le Sénégal, sur le Niger, nos bateaux à vapeur sont dirigés par les équipages indigènes. Le fama de Sansanding est un prince de haute valeur intellectuelle comme ses fils. Le député Diagne l'emporte sur bien de ses collègues blancs, à la Chambre, tant par le prestige de son éloquence que par la logique de son raisonnement. A l'école normale de Saint-Louis, des maîtres d'école ouoloffs, soninkés, toucouleurs, acquièrent une mentalité parfaitement équivalente à celle de nos instituteurs métropolitains.

De ce peuple intelligent, bon agronome, très brave, plein d'honneur et pourvu d'une élite que nous saurions accroître fort rapidement, il semble logique d'obtenir une étroite collaboration. Elle ferait de la République une patrie nourrissant soixante-dix millions de citoyens, bornée au nord par le pas de Calais, au sud par le Congo, sauf les enclaves anglaises de la côte atlantique dans l'occident africain. Pour réaliser ce programme, la première condition est de traiter selon une meilleure justice les gens de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc, ceux de l'Afrique occidentale et de l'Afrique équatoriale. M. Jonnart a tout de suite imaginé d'offrir, pour commencer, quelques droits civiques aux Africains qui ont combattu, qui combattent et qui combattront sous les drapeaux de la Nation contre les armées de la tyrannie germanique. Trop vaillamment ces guerriers donnèrent leur sang pour la cause de la Liberté. Ils méritent d'être traités en égaux par les fils de la Révolution et d'être garantis dans ces droits nouveaux par une justice meilleure, bilatérale, par une représentation municipale indigène, par tout un système, progressivement appliqué, de délégations, d'électorats et de naturalisations très faciles.

Dès maintenant il importe que les Africains se sentent Français comme ils le voulurent et le prouvèrent en luttant depuis quatre années avec une magnifique bravoure dans nos rangs. Tels ces tirailleurs encerclés par les Boches près de Dixmude, qui refusèrent de se rendre, oublièrent tout à coup leurs idiomes différents de bambaras, d'ouoloffs, de mossis pour entonner une sorte de pæan en langue inconnue, un cantique de guerre et de mort, et le chanter jusqu'au dernier spasme d'agonie sous la mitraille et les obus.

Assurés de cette collaboration loyale, il conviendra de se mettre à l'ouvrage pour outiller « notre Carthage ». Que ne l'avons-nous fait avant 1914, au lieu d'envoyer notre capital aux usines allemandes qui fabriquent de quoi nous tuer ?

Avant la guerre, M. André Berthelot, le savant prophète du Métropolitain, nous avait réunis quelques-uns pour nous démontrer le moyen relativement facile d'établir le Transsaharien et de relier ainsi la Méditerranée au centre de l'Afrique, aux chemins de fer reliant les Grands Lacs et l'océan Indien. Deux missions techniques envoyées là-bas revinrent avec des rapports absolument favorables. Le prince des économistes Leroy-Beaulieu a passé une bonne part de sa vie à recruter des efforts pour le Transsaharien.

Quand j'étais en Amérique Latine, M. Lauro Muller, le ministre brésilien, eût voulu que les paquebots rapides allant de Pernambouc à Dakar, en quatre jours, y trouvassent la tête d'une ligne qui eût côtoyé la mer jusqu'à Tanger, d'où marchandises et voyageurs eussent gagné Cadix, Madrid et Paris, après un court transbordement par le détroit de Gibraltar. Cet homme d'Etat, justement célèbre, qui a tant fait pour l'union des Amériques, croyait à la véracité parfaite des études poursuivies dans ce but par des ingénieurs éminents. On le voit : les meilleurs esprits croient à l'Afrique promptement outillée.

L'admirable revue que dirige M. Terrier, *l'Afrique française*, explique, depuis vingt-sept ans, quels merveilleux trésors le Maroc, le Soudan, le Tchad, le Congo, l'Algérie, la Tunisie renferment.

D'énormes fortunes se sont constituées dans ces derniers pays depuis le début des hostilités. Dans les greniers, dans les caves de la Numidie, grains et vins se sont changés en or précipitamment. Pour une famille de cultivateurs possédant un capital de soixante ou cent mille francs, il y a maintes chances de métamorphoser en million ce pécule, au Sénégal, en Guinée, au Niger, le long des voies ferrées existantes, des fleuves navigables.

Banquiers, ministres, exportateurs, à l'ouvrage ! L'heure de l'Afrique a sonné.

PAUL ADAM.



M. Merlin,
Gouverneur général de l'Afrique occidentale française.
(Phot. Manuel.)



Les Bureaux du Gouverneur général à Brazzaville.



M. Angoulvant,
Gouverneur général de l'Afrique équatoriale française.
(Phot. Manuel.)

En Afrique Française

Notre ministre des Colonies a eu récemment à pourvoir aux deux postes peut-être les plus importants, à l'heure actuelle, de notre haute administration coloniale : le gouvernement général de l'Afrique occidentale française (A. O. F.), et celui de l'Afrique équatoriale (A. E. F.). Le choix des nouveaux titulaires a été des plus heureux.

M. Martial Merlin, qui vient d'être nommé à Dakar, a fait dans ces deux colonies la majeure partie de sa carrière déjà longue, au cours de laquelle il n'a cessé de déployer les plus brillantes qualités. Elles lui valurent, lors de la création de l'A. E. F., en 1908, d'être chargé, comme gouverneur général, de son organisation : tâche des plus ardues dont il s'acquitta à son grand honneur, étant parvenu, de ces possessions congolaises, alors éparses, sans liens assurés, sans argent ni personnel, à constituer, au prix d'efforts persévérants et méthodiques, une grande et belle colonie.



Groupe de fonctionnaires de l'Afrique équatoriale française venant saluer le Gouverneur.

Le fatal traité du 4 novembre 1911, par ses néfastes amputations, avait gravement compromis ces progrès ; la reconquête de « l'Alsace-Lorraine congolaise » et la conquête du Cameroun, auxquelles il eut le grand mérite de collaborer de la façon la plus efficace, ont rétabli la situation et brisé les antennes envahissantes qui menaçaient l'existence même de notre « Cendrillon coloniale ». Elle est assurée maintenant d'un magnifique avenir ; à l'absolue condition, toutefois, que notre opinion, mieux avertie qu'il y a sept ans, ne se laisse plus aller aux mêmes abandons. En tout cas, M. Merlin peut être fier des résultats qu'il a obtenus de 1900 à 1917 ; ils nous garantissent que, quand il arrivera de Madagascar, où il avait été envoyé au cours de l'an dernier, il sera *the right man* dans cette A. O. F. dont il connaît déjà par expérience la situation, les populations et les intérêts.

Il en est de même de son successeur en A.E.F., M. Angoulvant, que nous nous félicitons de voir prendre le gouvernement dans le plein de sa force et de sa jeunesse. Nommé en 1908 gouverneur de la Côte d'Ivoire, il a, dans ce pays particulièrement difficile, accompli une œuvre des plus remarquables. Grâce à ses aptitudes d'organisateur, à sa volonté, à son esprit d'initiative, ce pays, qu'il avait trouvé en pleine révolte, il en a, par une méthodique progression militaire, obtenu la complète pacification ; en même temps que, par l'amélioration de la situation de l'indigène, ainsi que par le développement de la richesse économique, il assurait la tranquillité de cette jeune colonie, qu'attendent désormais de superbes destinées.

Au moment où le nouveau gouverneur général allait partir pour Brazzaville, le ministre, faisant appel à son dévouement, lui a demandé de s'arrêter provisoirement à Dakar et, tout en conservant le gouvernement de l'A. E. F., de faire, jusqu'à l'arrivée de M. Merlin qui ne peut rejoindre à bref délai, l'intérim de celui de l'A. O. F. On sait, en effet, l'importance capitale de ce poste, à l'heure où l'on y doit résoudre à la fois les graves problèmes de l'intensification de la production pour le ravitaillement de la métropole, de l'extension du recrutement de l'armée noire et des avantages sociaux à concéder aux indigènes pour reconnaître leur magnifique dévouement à la France. C'est une très lourde tâche qui



Palabre de l'Administrateur de la Casamance avec un chef Cayotte.


Habitation de colon au Gabon.

incombe par surcroît à M. Angoulvant et, si la mesure, nécessitée par les circonstances, lui fait le plus grand honneur, on doit lui être vraiment reconnaissant de l'avoir assumée.

On ne se rend pas toujours bien compte de la formidable tâche des gouverneurs généraux de notre Ouest africain. Habitués à voir, sur les cartes de France, chacun des deux groupes de colonies occuper moins de place que le quart de la France, nous ne pouvons nous imaginer sans effort que l'A. O. F., peuplée de 12.500.000 d'habitants, a une superficie de 4.000.000 de kilomètres carrés; l'A. E. F. avec 6 000 000 d'habitants, 2.000.000 de kilomètres carrés, — tandis que la France n'a que 536.000 kilomètres carrés avec, en revanche, 40.000.000 d'habitants. Si l'on veut se mettre au point, pour ainsi dire, il suffit de songer qu'il a fallu trois mois et demi au gouverneur général, M. Ponty, pour accomplir, dans une partie seulement de son territoire, sa grande tournée de 1911-12 à laquelle les moyens les plus rapides étaient d'avance assurés : chemin de fer de Guinée, navigation sur le Niger et Soudan, automobiles et chemins de fer au Dahomey, rentrée de là à Dakar par mer avec escale à la Côte d'Ivoire.

En A. E. F., une inspection semblable exigerait certainement plus de temps encore, malgré la précieuse voie de communication ouverte par le Congo et l'Oubangui. Mais cette colonie, si longtemps délaissée, est encore complètement dépourvue de chemins de fer et l'on est obligé, pour se rendre de Brazzaville au Gabon, d'utiliser la voie ferrée belge de Matadi. Espérons qu'on va se décider enfin à entreprendre la ligne française devant aboutir à la rade de Pointe-Noire : jusqu'à son achèvement, l'A. E. F. (sauf le Gabon) voit tout son commerce bloqué.


Un singulier nourrisson : Le jeune chimpanzé aka et la femme qui l'allaite

Aux complications que créent pour la bonne administration les difficultés de communication, s'en joignent d'autres, et non moindres, résultant de la dissémination des populations, de la diversité des climats, des productions, des races, des mœurs, des religions auxquelles on a affaire. Lorsqu'on réfléchit quelque peu à cette situation, on arrive à comprendre quelles qualités vraiment supérieures, quelles aptitudes spéciales et en même temps quelle robuste santé sont indispensables à nos gouverneurs généraux et aux lieutenants-gouverneurs pour accomplir leur haute mission.

A l'échelon immédiatement inférieur, de sérieuses qualités de même ordre ne sont pas moins nécessaires aux simples administrateurs, dont on est trop disposé à méconnaître le rôle et les services.

Le bon administrateur (et ils sont légion) a de la belle humeur, de l'allant, il recherche l'initiative : tour à tour topographe, architecte, percepteur, juge, agent voyer, commandant de milice, médecin.

« Administrer, c'est essentiellement se déplacer », disait M. Merlin à ses subordonnés, dont il considérait la mobilité comme primordiale. L'administrateur est constamment en route à travers ses villages, observant, interrogeant, enquêtant, donnant des ordres, palabrant avec les chefs, patient à leur incorrigible verbosité. Certes, son domaine est modeste auprès de celui du gouverneur général ; il n'en est pas moins vrai que ses tournées, qui sont constantes, durent couramment plusieurs semaines.

Il y utilise tous les moyens de locomotion connus, généralement sur des pistes primitives. Rarement il y trouve, réservé aux rivières en titre, un « pont de singe », curieuse machine, qui tend d'une rive à l'autre entre les branches les plus voisines un câble grossier de lianes, où s'accroche, étroit et concave, un fragile tablier en palmes tressées : ça tient ou ça ne tient pas, mais oscille délicieusement comme une escarpolette ; il arrive aussi qu'on passe à travers ! D'autres fois, quand l'eau n'est pas trop profonde, les bons noirs, pour que le voyageur n'ait pas à se déshabiller, le portent dans un hamac au-dessus de leurs têtes.

Le vrai administrateur adore le plein air, il aime son métier comme il aime la brousse. Il grogne bien quand, de retour au poste, il a à faire de la paperasse ; il ne s'y résigne que par devoir, en songeant combien seront utiles, tant à lui-même qu'à ses successeurs, ces rapports de tournées, ces dessins de villages, soigneusement classés aux archives du poste.

N'est-il pas vrai qu'un pareil métier n'est pas à la portée du premier venu et que nous devons tenir en haute estime cette phalange d'hommes d'action, de bons Français qui y consacrent leurs plus belles années ?


Cercle du Bas-Sassandra. — Chœur et orchestre de femmes au Tennis-Club.

Général LETURC,

du Comité Directeur de la Ligue Coloniale.





1. Réserves australiennes montant en lignes et convoi de munitions redescendant. — 2. Vaste dépôt de munitions à proximité du front britannique.

LA BATAILLE DU NORD

LE SALON

II. — La Société Nationale des Beaux-Arts

A la Nationale comme aux Artistes Français, la guerre ne pouvait ne pas avoir sa part, et plusieurs maîtres la lui font vraiment magnifique. Roll, tout le premier, avec la *France de 1914*, image forte et virile, mouvementée comme un Delacroix, où revivent toutes les espérances, tout l'élan de la victoire de la Marne. Dans son envolée, dans sa sveltesse héroïque, dans son geste, dans son élévation vers le ciel du drapeau aux trois couleurs, elle fait penser à la fois à la *Liberté sur les Barricades* du grand peintre romantique et au fameux cri d'Auguste Barbier :

> Ah !... que la France était belle
> Au beau soleil de messidor.

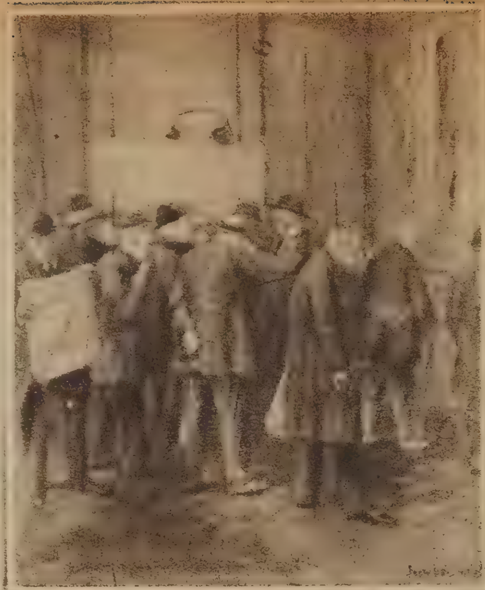
Jamais le président de la Nationale ne fut plus fougueusement inspiré. Le patriotisme, le plus ardent patriotisme a guidé sa main.

Et peut-être une œuvre seule, peut-elle à à ce second Salon entrer en balance avec ce superbe morceau de peinture, c'est, à la sculpture, la belle glorification de la loi de trois ans qui fut, en quelque sorte, le testament artistique de Saint-Marceaux, le soldat qui ramasse une épée.

Dans un plus petit domaine, les *Lettres* de Muenier sont elles aussi un rappel à la guerre. Ces lettres, ce sont les chères missives du combattant qui tour à tour consolent ou font pleurer. La page est exquise, aussi émue que délicieusement peinte, et plus d'une visiteuse se reconnaîtra dans l'héroïne de Muenier, penchée sur « la douce cachette ».

La guerre, Albert Guillaume ne l'évoque que pour rappeler avec son humour habituel l'heure peu tragique des premiers taubes.

Jean Béraud lui-même n'y cherche qu'un sujet de genre : *les Mauvais jours*, motif à des portraits de personnalités parisiennes discutant les événements militaires. Mais Henri Gervex, dans les *Blessés au parc*, met le dévouement à côté de la souffrance, et, en un tableautin que nous aurions aimé reproduire, redit avec son art habituel, l'une des scènes de ces longs mois de lutte que l'on revivra toujours; mais Albert Aublet en une figure émouvante de Christ rappelle aux cœurs endoloris celui qui console.



JEAN BÉRAUD : *Au cercle ; les mauvais jours.*

Par contre le bel imagier de guerre que fut Albert Besnard ne donne qu'une esquisse de portrait : la *Fillette à la fleur*, mais combien intéressante et décisive, presque aussi intéressante qu'une préparation de Rubens.

Lemordant, l'infortuné et grand artiste dont on n'a pas oublié l'odyssée héroïque, la presque cécité, n'a pu se rappeler à l'attention qu'avec le carton, la première pensée, d'ailleurs superbe, du plafond, qui peu avant la guerre, avant qu'il allât tomber sur le champ de bataille lorrain, donnait la mesure de son robuste talent.

Lucien Simon n'envoie lui-même que des toiles de genre, chaudement colorées, pas n'est besoin de le dire, empruntées aux mœurs bretonnes : un marché, entre autres. Aman Jean, le coloriste curieusement raffiné, s'amuse aux déhanchements de deux femmes de cirque ; Cottet se montre superbe de ton dans une scène de cabaret, en quelque bourg ou port de sa chère Armorique. Michel Cazin trouve dans ses souvenirs, dans un retour à ce charmant pays d'Equihen où son père brossa cent chefs-d'œuvre, où sa mère elle-même se révéla grande artiste, l'occasion d'une œuvre émouvante; Helleu a mis dans un pastel, dans un portrait de femme autant de virtuosité que de grâce. Weerst ne fut jamais si vigoureux que dans sa propre effigie. Abel Faivre écrivit la plus délicieuse des petites frimousses parisiennes, de celles qui font spirituellement la nique aux gothas.

Il y aurait beaucoup à dire des envois de Georges Eliot, d'Auburtin et des paysagistes Dauchez et Lepère, mais je n'en aurais pas la place. D'illustres morts veulent la leur. Plus que les Artistes Français, la Société Nationale a ses disparus: de Saint-Marceaux, Rodin, Carolus Duran, Edgard Degas ; et pour leur rendre hommage, elle a réuni quelques-unes de leurs œuvres les plus caractéristiques. C'est pour Carolus Duran le triomphal portrait de Croizette, d'un métier, d'un modèle également superbes, d'un coloris que le temps a délicieusement patiné ; celui aussi d'Albert Wolff, criant de ressemblance et lui-même hors pair comme métier généreux et libre. Vraiment le rapprochement qu'on faisait entre l'artiste et Velasquez n'avait rien de trop exagéré. L'illustre Degas n'est pas moins bien représenté. Il l'est même superbement, et dans les différents, les très différents aspects de son talent, dans ses deux manières de peindre, d'interpréter, de transcrire la nature. Le disciple de Ingres qu'il fut de longues années, le dessinateur impeccable apparaissent dans *Portraits de famille*, œuvre serrée s'il en fut où chaque physionomie est étudiée comme on savait le faire autrefois. Le portrait de *Mlle Fiocre dans le Ballet de la Source* et la *Répétition de musique* appartiennent à la seconde période du grand artiste, celle qui confine à l'impressionnisme. Mlle Fiocre, le ballet de la Source, que tout cela est loin et que cela est près dans l'œuvre de Degas. Pour exposer ces œuvres auxquelles il faut ajouter les *Malheurs d'Orléans*, toile curieuse à plus d'un titre, la Nationale a dû consentir à de gros sacrifices, à une très lourde assurance. Mais aussi quel clou ! A la Galerie d'Apollon les diamants de la Couronne n'obtinrent jamais autant de succès que n'en auront ces quatre joyaux empruntés à l'un des plus riches écrins de la peinture moderne.

LÉON PLÉE.



ALBERT GUILLAUME : *L'Heure du Taube (1914).*



DEGAS : *Mlle Fiocre, dans le ballet de "La Source"*



LES OUVRIÈRES [1]

Ce n'est pas dans la vie de famille, mais bien dans les rapports sociaux que les tempéraments se révèlent. L'intimité est une lentille qui grossit, mais en déformant. Les caractères s'étriquent dans les chambres étroites du foyer. Les murs trop rapprochés font dévier leur croissance. Toujours remis en présence des mêmes obstacles, dressés par le même adversaire, les esprits ne se développent plus que dans un sens toujours le même, comme à faire toujours le même geste on ne fortifie qu'un seul muscle, au détriment de tous les autres. Ils en arrivent à présenter des bosses, des difformités. Mais la vie en commun qui suscite des contacts multiples et sans cesse renouvelés, favorise un développement infiniment plus large et plus rationnel, extériorise l'être total et nous montre les gens beaucoup plus ressemblants.

C'est depuis que nous pouvons les voir mêlées à la vie extérieure comme elles le sont depuis quatre ans, que nous savons ce que sont les femmes. Aussi bien, puisque nous le savons, il faut nous hâter de le dire : elles ont d'admirables natures, plus faciles, plus heureuses, plus souples que celles des hommes. Elles remplissent les tâches les plus pénibles avec une bonne humeur qui ne se dément jamais. Occupées aux rudes labeurs des usines ou aux ingrats métiers de la rue, on les voit toutes si contentes de la besogne à faire, si fières de la besogne accomplie, qu'elles créent tout autour d'elles une atmosphère légère. Elles sont dans le travail un peu comme dans un jeu, un jeu auquel, bien entendu, elles attachent l'importance qu'il faut (c'est toujours très sérieux un jeu!) mais un jeu, c'est-à-dire une occupation momentanée, choisie, provisoire, spontanée, toujours librement consentie, qui n'atteint pas leur liberté, qui n'engage en rien leur avenir. Et c'est, en somme, comme si elles avaient accepté un intérim de quelque temps auquel elles s'appliquent ardemment, poussées par l'espoir orgueilleux d'égaler le titulaire un jour. Ainsi, la triste vie actuelle d'où on a retiré le bonheur, a tout de même un goût agréable, le bon goût de leur belle humeur.

Le métier n'a pas de prise sur elles. Sous l'aiguilleur, sous le sergent de ville, sous le camionneur, peut-on vraiment dire qu'on retrouve l'homme? Sous la tourneuse d'obus, sous la conductrice de tramways, sous la contrôleuse de tickets, on retrouve toujours la femme. Elles sont trop malléables : elles ne gardent pas l'empreinte. Elles se glissent et s'évadent par les fentes du moule. Elles restent dans tous les métiers des amateurs de premier ordre, des espèces de chemineaux qu'il ne faut pas contraindre. Une saute d'humeur, ou de vent, un chef de service trop grognon, une camarade qui les entraîne, et les voilà qui quittent le métier pour un autre, auquel elles seront bientôt faites. Elles sont volontiers les esclaves d'un mari, d'un foyer, d'enfants; mais elles ne sont jamais les esclaves du travail. Elles le dominent au contraire de toute la force de leur éternelle jeunesse d'esprit. C'est là, peut-être, le secret de cette bonne humeur admirable.

J'en regardais une l'autre jour, une fille de Paris, pas bien grande, pas bien large non plus et qui avait une mine bien blanche autour des points noirs de ses yeux. C'était, dans une grande gare, une porteuse de bagages. Elle choisit la plus lourde malle, comme ces fourmis qu'on voit se battre avec un fétu plus gros qu'elles. Elle se la fit mettre sur l'épaule, l'y équilibra d'un coup de reins, y appuya, pour la maintenir, sa tête aux cheveux ébouriffés débordant le bonnet de police, et s'en alla gardant sous ce terrible poids une légèreté de danseuse, s'avançant d'une marche glissée à travers une foule compacte qui l'arrêtait à chaque pas, et triomphant de chaque obstacle avec une plaisanterie, un vieux mot de Paris qu'elle renouvelait comiquement. Elle traversa ainsi, dans toute sa longueur, la salle où attendent les bagages, arriva enfin dans la cour, dut s'avancer avec sa charge au milieu des nombreuses voitures, trouva celle de son « prince », y hissa son fardeau d'un dernier coup d'épaule, fit craquer sa blouse de travail et, contemplant l'accroc, éclata de rire en disant :

— Eh bien! j'ai gagné ma journée!

Le *prince* fouilla dans sa poche, en tira quelque chose qu'il lui mit dans la main et s'enfonça dans sa voiture. Il partit. Elle ouvrit sa main. Cette fois elle éclata d'un rire inextinguible, énorme et qui la secouait toute :

— Ah! ben, c'lui-là! Ah! ben, c'lui-là!...

Elle fut une bonne minute avant de pouvoir parler :

— Vous n'savez pas? C'lui-là, il m'a donné quatre sous!

Elle essuya son cou et son visage en sueur et repartit, riant toutjours, chercher un nouveau prince, s'il en restait encore.

Ce sont les mêmes, fines, souples, nerveuses, qui font le service des tramways. Dans les voitures si pleines de monde que personne n'y peut bouger, elles arrivent à se faufiler, à faire leur recette tout de même. Elles ont des blouses noires, qui luisent à cause du frottement des courroies, et de larges casquettes d'homme qui leur emprisonnent les cheveux. L'incident sur la route est toujours un prétexte à rire : la pluie qui fait que l'on respire une odeur fade de laines mouillées, l'aiguillage qui les force à courir en avant avec leur lourd outil de fer, la panne qui fait grogner les voyageurs pressés... Elles apportent dans tout, toujours, une fantaisie qui fait la nique aux anicroches...

Dans mon tramway d'hier, comme la receveuse occupée au fond de sa voiture ne se montrait pas, un gros homme un peu ahuri, hésitait à monter. Une jolie jeune femme élégante, qui se tenait sur la plate-forme, l'attrapa par l'épaule et, on peut dire, le hissa dans la voiture, puis tira elle-même la sonnette afin qu'on se remit en marche. Le gros homme vaguement flatté, vaguement inquiet, regardait cette étrange jeune femme, moulée dans un tailleur parfait, finement gantée, finement chaussée et chapeautée délicieusement, qui aidait ainsi au service. Enfin, la receveuse s'approcha, en secouant la monnaie au fond de sa sacoche. La jeune femme élégante lui sourit au passage.

— Où en es-tu maintenant? demanda-t-elle. C'est pas encore ton dernier tour?

— Penses-tu! Il m'en reste encore trois. Et toi, c'est ton repos? Tu te promènes?

— Oui, mais, tu sais, c'est embêtant des vingt minutes de tramway, comme ça, sans sacoche, en pénarde. Ce qu'on se rase là-dedans, ma pauvre vieille! Tu ne sais pas, j'y pense à présent, ces gens que je trimballe toute la semaine, eh bien! veux-tu que je te dise: ils me font de la peine!

— C'est toi, dit la receveuse, qui t'as fait ce chapeau-là?

On arrivait à un arrêt. Trente personnes inquiètes se pressèrent comme des poules contre le marche-pied. La receveuse se penchant au-dessus d'elles cria d'une voix claire :

— Vous écrasez pas! C'est complet... sauf pour les militaires. Un militaire seulement!

Un soldat monta prestement. On se tassa le mieux qu'on put.

— Roulez! dit-elle.

On repartit.

— Dis, c'est toi, reprit-elle, qui t'as fait ce chapeau-là?

— Bien sûr, c'est moi, dit la jeune femme.

Le tramway filait sur ses rails. Il s'arrêta encore une fois. Un nouveau groupe s'avança. La receveuse se pencha de nouveau sur cette foule. Elle répéta de la même voix :

— Personne ne descend? C'est complet... Sauf pour les militaires! Un militaire seulement! Roulez!...

Un zouave s'élança. Cette fois on crut bien étouffer. La plate-forme trop pleine débordait. On se serra, garant ses pieds, effaçant de son mieux ses épaules et respirant avec effort. On fit, de la sorte, cinq cents mètres et puis on s'arrêta encore. Et comme, cette fois encore, personne ne descendait, la receveuse mi-étouffée, commença, de sa même voix claire :

— Complet! Un mil...

Mais le zouave lui ferma la bouche :

— Une jeune fille seulement! cria-t-il.

— Bravo! fit la receveuse.

— Roulez ! dit la jeune femme.

PAUL GÉRALDY

(Dessin de Suz. Sesboué).

Les Problèmes créés par la Guerre(*)

Le problème de l'orientation de l'opinion

Les historiens de l'avenir, désireux de montrer le rôle des doctrines philosophiques dans l'histoire, auront plus d'un exemple à citer.

Sans doute, ils parleront d'abord d'Aristote qui domina et paralysa toute la pensée du moyen âge en substituant l'autorité à l'expérience et à l'observation. Ce seront sûrement ensuite les philosophes allemands, Hegel notamment, qu'ils choisiront comme exemples. C'est dans leurs œuvres, en effet, que fut élaborée la théorie du droit absolu de la force, d'où dérive la religion pangermaniste avec ses aspirations d'hégémonie universelle.

Que le pangermanisme soit une religion douée de la puissance donnée par une foi mystique, nul n'en doute aujourd'hui. Il faut le répéter, cependant, pour ne pas se laisser illusionner sur la possibilité de la destruction du militarisme, soutien fondamental de cette foi.

Les Allemands ne pourraient pas plus renoncer au militarisme que les musulmans au culte d'Allah ou les boudhistes à celui de Boudha. On réussit à vaincre des croyants ou tout au moins à se protéger contre leur fureur, on ne les fait pas renoncer à leur foi.

Ces notions fondamentales étant nettement établies, on comprend de suite combien étaient vaines les diverses propositions de paix des Allemands et leur adhésion aux projets de désarmement, de société des nations et autres formules qu'ont toujours méprisées profondément les philosophes germaniques et leurs sectateurs.

De telles adhésions ne constituèrent jamais que des manœuvres de stratégie morale. Elles étaient fondées d'ailleurs sur des conceptions psychologiques assez sûres.

Supposez, en effet, que les diplomates allemands aient réussi à obtenir un armistice de leurs adversaires pour discuter les projets de paix dont ils acceptaient les principes, y compris la restitution de la Belgique et de l'Alsace. Comme à Brest-Litovsk ces diplomates se seraient montrés d'abord très conciliants, admettant toutes les demandes accessoires pour prolonger les débats et accroître ainsi dans l'âme des combattants l'espoir de la paix universellement souhaitée.

L'influence de cet espoir aurait progressivement affaibli la tension des énergies que maintenait la nécessité de combattre. Devant la grandissante certitude d'une paix assurée, l'idée de recommencer la guerre serait devenue profondément antipathique.

A ce moment précis se seraient alors révélés les vrais desseins de l'Allemagne. Sans doute, aurait-elle dit, nous avons promis de restituer la Belgique, mais il est nécessaire pour notre sécurité de garder Anvers; nous restituerons volontiers l'Alsace, mais à la condition de tenir garnison à Metz et à Strasbourg, etc.

Ces conditions étant inacceptables, les Alliés auraient dû recommencer la lutte, mais cette fois dans des conditions déplorables, ayant perdu l'énergie belliqueuse qui constitue un des plus sûrs éléments de victoire. Les facteurs moraux seraient alors passés du côté des Allemands qui, utilisant l'infinie crédulité de leur peuple l'auraient facilement persuadé que les Alliés refusaient obstinément la paix dans le but de détruire l'Allemagne.

On voit quel danger représentent les manœuvres psychologiques qu'ont tentées et tenteront sûrement encore contre nous les Germains quand ils auront découvert combien fut maladroite leur récente crise d'annexionisme.

Dans un précédent article, j'ai essayé de montrer que la guerre arrivait à une phase où les armes matérielles seraient de plus en plus remplacées par des armes psychologiques.

Le but de ces armes est de manier le clavier des sentiments humains d'où dérivent les sentiments et les opinions dirigeant la conduite.

Dans le même article, je faisais remarquer que les Allemands, qui au début de la guerre s'étaient si lourdement trompés sur les moyens capables d'influencer l'âme des peuples, tentaient de substituer aux procédés d'intimidation qui dressèrent tant de peuples contre eux des méthodes plus subtiles et plus sûres.

Ils savent maintenant que le meilleur moyen de désarmer un adversaire est de paraître adopter ses conceptions. Ainsi font-ils en parlant de fraternité universelle, de société des nations, etc.

Leur but principal est d'agir sur l'opinion devenue, dans les temps modernes, la grande souveraine du monde. Qu'un peuple soit persuadé, comme les Russes, qu'il ne doit plus se battre et, par la seule influence d'une telle conviction, ce peuple s'avoue immédiatement vaincu et devient l'esclave de son vainqueur.

Ne pouvant examiner en détail ici les éléments qui font naître, grandir et disparaître les opinions, je renverrai le lecteur au livre que j'ai déjà consacré à cette étude (1) et me bornerai à rappeler avec quelques exemples les grands facteurs de l'opinion : l'affirmation, la répétition, le prestige, la suggestion et la contagion.

Leur action varie naturellement suivant l'état mental des êtres sur lesquels ils s'exercent et surtout suivant qu'on s'adresse à des individus isolés ou à des collectivités.

Quelques faits suffiront pour montrer le rôle de ces divers éléments de la persuasion.

Les deux premiers, l'affirmation et la répétition, furent constamment employés par les gouvernants allemands, notamment au début de la guerre. Il s'agissait alors de persuader, contre toute évidence, à leur peuple et aux neutres que les Anglais et les Russes avaient attaqué traîtreusement l'Allemagne avec l'aide des Français qui, pour la forcer à la guerre, avaient envoyé des avions bombarder Nuremberg.

Ces assertions, répétées sous toutes les formes par la presse germanique, furent acceptées sans discussion et on peut dire que sur 70 millions d'Allemands, il n'y en eut peut-être pas un seul, en dehors des gouvernants, qui n'ait été convaincu de l'attaque sournoise des Alliés contre l'Allemagne.

Le célèbre manifeste des 93 intellectuels prouva qu'une telle opinion s'était implantée dans les esprits les plus éclairés.

Cette agression supposée de l'Allemagne par des rivaux jaloux provoqua une véritable explosion de fureur indignée chez des savants pourtant très pondérés. C'est ainsi que l'illustre psychologue Wundt écrivait : « Non, cette guerre n'est pas de la part de nos ennemis une guerre vraie, ce n'est même pas une guerre, car la guerre aussi a ses droits et ses lois. C'est une attaque infâme de brigands. »

Il est évident que des esprits non hallucinés par les affirmations répétées du gouvernement allemand auraient vite découvert, grâce à la lecture des dépêches diplomatiques publiées dès les débuts du conflit, que la Grande-Bretagne, d'ailleurs sans armée, sans préparation et gouvernée comme la France par des pacifistes professionnels, avait fait des efforts désespérés pour empêcher la guerre. Mais les affirmations du gouvernement allemand, bien que dénuées de preuves, étaient si catégoriques et si répétées qu'elles avaient créé une foi aveugle, or la raison fut toujours impuissante contre la foi.

Pour ébranler un peu, bien peu d'ailleurs, la conviction générale des Allemands sur les origines de la guerre, il fallut la publication récente des mémoires de l'ambassadeur d'Allemagne en Angleterre au moment du conflit, le prince Lichnowski. Il y prouvait nettement que la Grande-Bretagne avait tout fait pour éviter la guerre. Cet aveu exaspéra les convaincus, ne les convertit pas.

Il les convertit si peu que dans un discours récent, l'ancien vice-chancelier de l'empire, M. Hellferich, disait : « L'Angleterre, utilisant l'occasion fournie par le meurtre de Sarajevo, en a appelé du travail pacifique à la force des armes. Ainsi la guerre a dépassé de beaucoup sa cause primitive : elle est devenue la lutte entre la domination britannique mondiale et le libre développement des peuples. »

Nous venons de voir les résultats de l'affirmation et de la répétition. Elles convertissent en vérités apparentes les plus manifestes erreurs. La vérité réelle se découvre plus tard, mais seulement après que l'erreur a produit d'irréparables effets.

La contagion mentale est, après l'affirmation et la répétition, un des plus actifs agents de persuasion.

Elle constitue un phénomène physiologique ayant pour conséquence non seulement l'imitation de certains actes mais l'acceptation inconsciente de sentiments et de croyances.

La contagion mentale agit chez tous les êtres, de l'animal à l'homme, surtout quand ils sont en foule.

La plupart des sentiments, le courage et la peur, par exemple, peuvent devenir contagieux. Contagieux également la charité, la solidarité, le dévouement. La guerre en a fourni de nombreux exemples. L'instinct du mal aussi se trouve malheureusement fort contagieux.

La force de la contagion mentale est immense et peu d'hommes sont capables de s'y soustraire. Sous son influence, les caractères arrivent à des transformations momentanées profondes. Le pacifiste endurci pourra devenir un guerrier héroïque et le placide bourgeois un farouche sectaire.

C'est par la contagion mentale que les opinions et les croyances se propagent, que les sociétés se stabilisent. Elle représente donc une des grandes forces de l'histoire.

(*) Copyright by Dr Gustave Le Bon 1917.
Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 2 janv., 3 et 17 fév., 3 et 17 mars, 7 et 28 avril 1918.

(1) *Les opinions et les croyances*, in-18°, 12e édition (Flammarion).

Le rôle de la contagion mentale devient prépondérant dans ces périodes critiques de l'évolution des peuples où des événements imprévus troublent les équilibres habituels de la vie mentale. L'individu devient alors très influençable et se sacrifie sans hésiter sous l'influence de la contagion créée par l'exemple.

L'histoire en fournit d'innombrables preuves, en Russie notamment où pullulent encore les sectes exigeant de leurs adeptes des mutilations variées ou même le suicide. Lorsque, vers la fin du XVIIe siècle, des prophètes se mirent à prêcher le suicide par le feu, ils recrutèrent rapidement de nombreux fidèles qui, après avoir édifié de vastes bûchers, y mettaient le feu et se précipitaient dans les flammes avec les prophètes leur donnant l'exemple. Plus de 20.000 périrent ainsi en peu d'années.

Ce fut également grâce à la contagion mentale que l'immense armée russe se désagrégea en quelques mois. Le maximalisme triompha beaucoup plus par contagion que par ses chimériques promesses.

Les croyances répandues au moyen de la contagion mentale se combattent non avec des raisons, mais avec des croyances contraires propagées par des meneurs connaissant l'art spécial de soulever les foules.

L'action de la contagion mentale s'est manifestée bien des fois pendant la guerre actuelle, non seulement dans les actes de solidarité et de courage tenace des soldats du front, mais dans certaines circonstances de la vie civile.

On vit ses effets à Paris lorsque les explosions de bombes réunissaient dans une même cave des personnes d'origines très diverses. Tous ces êtres, séparés par les barrières de leurs différences sociales, intellectuelles et sentimentales, se sentaient soudain de la même famille. La race, déesse invisible, était là, unifiant tous les cœurs. Chacun restait calme avec l'obscur sentiment qu'un geste, un mot d'inquiétude aurait tracé dans l'âme de son voisin une vague angoisse, bientôt propagée de proche en proche. La vague de panique collective ne se manifesta jamais parce que la vague de courage soutenue par la contagion mentale fut assez forte pour l'empêcher de naître.

A côté de la contagion mentale se place comme facteur de l'opinion, et par conséquent comme mobile de conduite, le prestige. Les êtres entourés de prestige dominent par leur ascendant la volonté des multitudes. Les Allemands se font massacrer en rangs serrés sans discussion pour plaire à leur empereur, personnage doué de grand prestige, nul n'ignorant, ainsi que le rappellent d'ailleurs tous ses discours, qu'il est le représentant de Dieu sur la terre et parle en son nom.

Malgré l'autorité que confère au césar allemand l'association divine dont le peuple est convaincu, son prestige est fort loin d'égaler celui possédé par Napoléon, même après sa chute. Bien que ne s'intitulant le représentant d'aucune divinité, il réussit en revenant de l'île d'Elbe, à conquérir presque seul un grand royaume que pouvait défendre une puissante armée. Ce prestige survécut même à la mort puisque du fond de son tombeau il fit sacrer empereur son neveu.

Le rôle du prestige dans la vie des peuples est prépondérant. Les lois, les institutions et tous les éléments de la vie sociale se maintiennent surtout par leur prestige et s'évanouissent dès qu'il disparaît.

Parmi les éléments constructifs de la persuasion, il faut mentionner encore la suggestion. Elle peut s'exercer de façons fort différentes. Je ne mentionnerai qu'une de ses formes les plus importantes, celle de la presse.

Les journaux sont devenus aujourd'hui un des plus actifs facteurs de l'opinion. Le journal utilise tous les moyens de persuasion dont nous venons de montrer les effets : affirmation, répétition, contagion, prestige et suggestion. Quelque indépendant que soit l'esprit, la répétition des mêmes idées sous des formes diverses finit par l'influencer sans qu'il s'en aperçoive et par modifier ses opinions.

Les Allemands ont fait depuis le commencement de la guerre un usage considérable de ce moyen de persuasion. Non seulement le gouvernement avait entre les mains la plupart des journaux germaniques, mais en outre il consacra des sommes énormes à l'achat du plus grand nombre possible de journaux dans tous les pays. Un procès célèbre a montré qu'il n'avait pas reculé devant une dépense de 12 millions pour tâcher d'acquérir un grand journal français.

C'est grâce à la presse que les pangermanistes appuyés par le gouvernement amenèrent lentement le peuple allemand à souhaiter la guerre. On sait que ce fut également avec le concours d'une presse largement payée pendant plusieurs années que Bismarck constitua le mouvement d'opinion d'où résulta la guerre de 1870, origine de l'unité allemande. Bien que possédant la force matérielle, il n'avait pas osé s'en servir avant d'avoir conquis l'opinion. Malgré tous les progrès du militarisme, l'opinion domine de plus en plus le monde. « Elle est, disait Napoléon, une puissance invincible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste. »

Qui se rend maître de l'opinion, peut conduire un peuple aux actes les plus héroïques aussi bien qu'aux plus absurdes aventures.

Les hommes d'Etat supérieurs surent toujours diriger l'opinion, les politiciens médiocres se bornent à la suivre.

A côté de la persuasion créée par les journaux se trouve celle qu'exercent certains orateurs. Le journal et l'orateur poursuivent le même but : convaincre, mais ils y arrivent par des voies bien différentes.

L'orateur qui sait soulever les foules possède une influence personnelle irrésistible et n'a jamais besoin d'invoquer des raisons.

On connaît l'histoire de cet acteur aimé du public qui fit le pari de provoquer l'enthousiasme de toute une salle en prononçant avec des gestes violents des phrases dépourvues de sens, mais dans lesquelles il intercalerait au hasard des mots prestigieux : patrie, honneur, drapeau, etc. Il fut frénétiquement applaudi.

On peut rapprocher de ce fait celui que raconte M. Bergson accompagnant en Amérique un brillant orateur chargé de faire de la propagande pour les Alliés devant un public ignorant entièrement le français. Son succès fut cependant immense.

« C'était, dès les premiers mots, une adhésion en quelque sorte physique de l'auditoire, qui se laissait bercer par la musique du discours. A mesure que l'orateur s'animait et que ses gestes dessinaient plus fortement sa pensée et son émotion, les assistants, attirés à l'intérieur de ce mouvement, adoptaient le rythme de l'émotion, emboîtaient le pas à la pensée et comprenaient en gros la phrase lors même qu'ils n'en saisissaient pas les mots. »

Faire naître et grandir des sentiments, c'est tout l'art de l'orateur et celui de l'écrivain aussi. Les sentiments l'emporteront toujours sur les arguments rationnels paraissant les plus sûrs.

Notre énumération des facteurs de l'opinion ne constitue qu'une bien sommaire esquisse. Pour être moins incomplet il faudrait montrer comment ces éléments influencent les diverses mentalités, car il est évident que toutes ne réagissent pas de la même façon.

Chez beaucoup, on ne réussit d'abord qu'à créer des convictions. C'est déjà quelque chose mais la conviction n'est utile que devenue assez forte pour déterminer l'action et surtout une action continue ne fléchissant jamais.

C'est cette dernière forme de conviction agissante que les hommes dirigeant l'opinion doivent s'efforcer de provoquer et surtout de maintenir.

Dans la guerre actuelle, le succès semble réservé aux combattants dont les convictions seront assez fortes et l'énergie assez grande pour les amener à résister le plus longtemps. Le problème de cette résistance acquiert chaque jour une importance plus grande. Nous lui consacrerons un prochain article.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

BLOC-NOTES

Révolte d'Humanité

L'Allemagne ne fait pas que combattre des adversaires; elle cherche à les empoisonner jusque dans les sources vitales; elle prétend réduire à l'état de tribus errantes d'anciennes et nobles collectivités humaines. C'est un changement total de la figure de l'univers qu'elle poursuit à son profit. Voilà l'effroyable programme qu'elle a dressé tout à coup devant des nations fières de leur passé! C'est par là, peut-être, que ses propres historiens lui expliqueront un jour sa sûre défaite.

L'Allemagne a donc provoqué, en plus des haines de race qui ne sont pas près de s'éteindre, une révolte d'humanité. Là se rejoignent, chacun avec sa vigoureuse personnalité, tous les peuples engagés contre elle. La guerre terminée, la victoire acquise, les grandes personnalités française, américaine, italienne, anglaise, auront ainsi trouvé le ciment qui leur permettra de s'adapter d'une façon plus souple les unes aux autres, et de conserver une paix que la voracité germanique ne cessera vraisemblablement jamais de menacer.

Et quand, parmi les explosions et les cris de douleur, la Croix-Rouge américaine va recueillir des mourants, c'est, dans cette catastrophe comme aux tranchées, la protestation des civilisés contre l'horreur allemande qui domine tout le drame.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

LES POÈMES

SOIRS DE PARIS

Que Paris, dans la nuit à peine commencée,
Quand les lampes partout s'allument dans l'air bleu,
Est délié, subtil et brillant de pensée!
Il semble que l'esprit jaillisse avec le feu,
Que, soudain dilatée et libre, au crépuscule,
Une vapeur d'intelligence éclate et brûle.
Dans la rue, au milieu de ses cercles d'enfer,
Des passants, arrêtés et le front dans un livre,
Sourds au bruit, ne voient rien que le petit champ clair
Du feuillet noir sur blanc dont leur tête s'enivre.
O regard du liseur comme un piège tendu,
Guettant le sens des mots dans un passage ardu,
Ou suivant dans un ciel intérieur le fil
Capricieux du rêve! ô nostalgie, exil,
Horizons et, du seuil de la vie ordinaire,
Echappée à travers le monde imaginaire!

Combien d'yeux, dans Paris, pour qui l'éclat du jour
Est offensant! combien de paupières rougies,
Lasses de tout un peu, d'études et d'amour,
Ne s'ouvrent tout à fait que le soir, aux bougies!
Prunelles de liseur et prunelles de faune
Se plaisent au moelleux de la lumière jaune
Qui dore gravement la Beauté dans son lit
Et met tant de douceur sur la page qu'on lit.

FRANÇOIS PORCHÉ.

INTIMITÉ

La vieille horloge bat dans la chambre prochaine:
C'est comme un cœur fiévreux qui saute dans le mur...
Parfois l'heure, à grand bruit de poulie et de chaîne,
Fait gémir au plafond les solives de chêne;
Dans les carreaux recule et s'efface l'azur.

Le vent plus frais du soir a poussé la fenêtre
Où l'étoile s'allume au loin dans le ciel vert;
La désolation de l'Occident pénètre
Dans la maison qui meurt de tristesse; et peut-être
Son âme va s'enfuir par le battant ouvert:

Sa grande âme innombrable, inquiète ou sereine,
L'âme éparse à jamais sous le toit familier
De ceux qui tour à tour, loin de la foule humaine,
Ont fait un doux refuge à leur joie, à leur peine,
Entre les mêmes murs, près du même foyer;

L'âme de la maison qui flotte dans l'air sombre,
Qui rit joyeuse aux feux de l'âtre rouge et noir,
Qui danse à l'aube avec les atomes sans nombre,
Qui fait craquer, quand vient la nuit, dans les coins d'ombre,
Les meubles fatigués de silence et de soir...

FERNAND GREGH.

SUR LA MORT D'UN JEUNE SERBE

Ce jeune exilé était élève du Lycée de Nîmes. Sa mère, demeurée au pays avec deux petits enfants, avait déjà perdu son mari et son fils aîné, tués à la guerre. Emue par tant de malheur, Mlle Hélène Mouraille a dédié à l'absente ces beaux vers :

Il est mort, cet enfant né sur ton sol lointain,
Sur ton sol douloureux, ô tragique Serbie!
On l'emporte en chantant, par un terne matin
A travers la ville engourdie.

Le ciel d'hiver n'a pas de murmures joyeux;
Morne, il semble écouter le chant étrange et grave
Où viennent frissonner en mots mystérieux
Tous les sanglots de l'âme slave.

Les exilés, tremblants d'un indicible deuil,
Suivent leur frère mort, sur la route glissante;
Pour eux, il se dissout au fond de ce cercueil
Un peu de la patrie absente.

Il est mort en faisant des rêves d'avenir,
En retenant encor la divine chimère;
Et puis, comme toujours, avant de s'endormir,
Le dernier cri fut pour sa mère!

La mère! elle est déjà frappée en pleine chair!
La faucheuse, au foyer a prélevé sa dîme;
Et voilà, qu'à présent, au delà de la mer
Vient s'abattre une autre victime.

Ton fils, pauvre maman, tu le croyais sauvé!
Puisque sorti vivant des affres d'Albanie
Il était parvenu jusqu'au pays rêvé,
Où le guettait son agonie!

Tu le croyais sauvé! Tu tendais les deux bras
Vers l'Occident profond, aux heures de détresse
En murmurant: « Du moins, toi, tu me reviendras
Débordant de mâle jeunesse! »

Tu le croyais sauvé! Lorsque sur tes genoux
Tes derniers nés pleuraient, de peur ou de misère,
Tu disais : « Le bonheur s'assiéra parmi nous
En même temps que votre frère! »

Tu le croyais sauvé! Pleine de son retour
Quand l'ennemi passait, tu songeais: « Vile engeance!
Chiens maudits! Mon enfant reviendra quelque jour
En même temps que la Vengeance! »

Il est mort. Et voilà qu'après un long retard
Tu sauras, tout d'un coup, par une lettre brève,
Où les yeux du vainqueur ont mis leur froid regard
Le désastre de ton beau rêve!

Oh! sache, sache aussi, que des pleurs ont mouillé,
A cause de cela, de lointaines prunelles!
Sache que, dans nos cœurs défaillants de pitié,
Saignent des fibres fraternelles!

Va, notre terre est douce, aux morts comme aux vivants;
Elle sait recevoir l'exilé qui frissonne
Et le bercer, enfant parmi tous ses enfants
Jusqu'à ce que l'éveil résonne!

Notre terre dira, lorsque sur ton fils mort
Le vent aux mille voix fera danser les herbes :
« Vent, pour qu'un songe doux charme l'enfant qui dort,
Fredonne tout bas des chants serbes! »

Notre terre dira, lorsque le soleil vif
Viendra pailleter d'or le vert de chaque feuille:
« Réchauffe! Il ne faut pas qu'un enfant adoptif
Ait froid, dans le lit qui l'accueille! »

Et le soir rutilant, et le matin léger
Chanteront, sur la tombe où gît ton espérance:
« Va, ce n'est pas dormir sous un sol étranger
Que dormir sous le sol de France! »

HÉLÈNE MOURAILLE.

LES ENDORMEURS

Or, il est des âmes sensibles,
citoyens de l'humanité,
qui prennent les Français pour cibles
de leur altruisme hébété.

Certes, on ne se douterait guère
à les entendre patauger,
que nous sommes encore en guerre,
que la Patrie est en danger.

Les arguments dans leurs caboches
fléchissent comme leurs genoux.
Ils disent en parlant des Boches :
« Ce sont des hommes comme nous! »

Le simple mot de « représailles »
fait dresser leur dernier cheveu;
la pitié les prend aux entrailles :
« Ah! ne soufflez pas sur le feu! »

font-ils. Puis on les entend bruire
entre le potage et l'anchois :
« Surtout qu'on n'aille pas détruire
les monuments d'art munichois!

Quel deuil ce serait, par exemple,
de ne plus entendre mugir
Wagner installé dans son temple
par l'auteur de l'Ode à Ægir!

Et savez-vous à quoi je pense,
Monsieur, j'ose le dire enfin :
Quand nous nous emplissons la panse,
les pauvres Allemands ont faim! »

Ainsi drapés dans la Bêtise
comme en un mœlleux pardessus,
ils vont, dégustant leur sottise
et l'apéritif par dessus.

OCTAVE HOUDAILLE.

Le Retour de Linou (1)

* * *

VII

Le soleil avait disparu derrière le coteau. Les charpentiers de Terral cessaient leur travail, se lavaient les mains au ruisseau, au-dessous de la scierie, et s'acheminaient, en file indienne, vers la maison, où les attendait le souper.

François fit quelques pas à la rencontre des ouvriers, et, avec un léger tremblement dans la voix qui trahissait une colère refoulée :

— Ai-je mal entendu, tout à l'heure, ou est-il exact que vous ayez voulu vous moquer de la religieuse que je viens de reconduire, laquelle est la sœur de mon père ?...

D'abord, personne ne répondit.

— Répondez donc? reprit le jeune homme, frémissant.

— Mais non, mais non..., balbutièrent le maître charpentier et deux de ses aides... On riait... comme ça..., mais pas de votre tante, bien sûr, monsieur François ; vous vous êtes trompé.

— Soit. Si je me suis trompé, je vous fais mes excuses, mes amis...

Mais, là-dessus, Rascal, qui marchait en serre-file, s'avança au premier plan, et, d'un air effronté :

— Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Un des ouvriers le mit au courant. Il s'esclaffa :

— En voilà une affaire d'Etat ! On aurait manqué de respect à la nonnain ?... Il n'y a pas de quoi pendre un homme... Bé, oui, c'est moi qui ai fait le corbeau, mais j'aurais pu tout aussi bien faire le rossignol.

— Ou l'âne ! lui cria François.

Les autres rirent bruyamment. Un éclair mauvais passa dans les yeux de Rascal.

— Ah ! mais, dites donc, mon jeune monsieur..., c'est vous qui insultez le monde, il me semble... Et je ne permettrai pas...

— Ce que je ne permettrai pas non plus, moi, c'est que personne offense un des miens, surtout une femme.

— Doucement, doucement, jeune homme, ricana Rascal, vous n'êtes pas encore le maître ici.

— Non ; car, si je l'étais, tu ne mangerais pas mon pain... Mais que je sois le maître ou non, je corrigerais d'importance le premier qui s'aviserait de recommencer cette goujaterie.

Rascal s'avança encore, menaçant, les poings fermés.

— Vous me corrigeriez, vous, siffla-t-il.

— Moi; et ce serait bien et vite fait.

Cadet, qui avait ouï le bruit de la querelle, se hâtait d'accourir.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... Encore toi, Rascal? Tu es insupportable.

— Insupportable, monsieur le maire! Mais c'est votre héritier, qui aurait besoin d'apprendre à être poli... Parce que nous rigolons un peu, entre nous, à cause que, depuis quelque temps, frères et sœurs s'abattent sur le pays...

— Tais-toi! Va manger ta soupe,.. Je réglerai ensuite ton compte.

— C'est comme il vous plaira, monsieur le maire... Dès le moment que vous êtes, maintenant, du parti de ces gens-là...

— Il n'est pas question de parti; je veux que ceux que j'emploie soient polis.

— Votre garçon l'est-il, poli? Mes camarades en sont juges...

(1) Voir *Les Annales* du 28 avril et 5 mai 1918.

— Si mon fils a eu un mot blessant, il a eu tort; mais cela ne t'excuse pas : en voilà assez!

Et le meunier, hérissé, trépidant, rentra vivement dans son moulin, entraînant François avec lui.

Une heure plus tard, après le souper et le départ des ouvriers et des garçons, Terral adressa de vifs reproches à sa femme et à son fils.

Il en voulait à Sophie de ne pas avoir assez insisté pour garder Linou. Dans sa pensée, Sœur Marthe restant à Frontfrège, c'était montrer que, bien que maire radical, il savait, lui Cadet, se montrer magnanime et libéral, au besoin; qu'il en voulait aux couvents, mais pas aux Sœurs; et, selon lui, c'était là de la bonne politique.

Sophie, très orgueilleuse, et que la politique agaçait, n'accueillit cette mercuriale que par un silence boudeur de souveraine offensée.

— Quant à toi, mon garçon, dit Cadet à François, depuis quelque temps tu ne me donnes guère de contentement.

— En quoi ai-je pu vous désobliger, mon père?

— De bien des façons... D'abord, tu abondes trop dans les idées de ton oncle, et tu lui témoignes une confiance exagérée... Tu vas trop souvent à La Capelle, sous un prétexte ou sous un autre.

— N'est-ce pas naturel? Je suis né là-haut, et j'y ai vécu jusqu'à l'âge de douze ans; tous mes souvenirs d'enfant, les plus vifs et les plus doux, sont au moulin de mon grand-père et dans ses alentours...

— Oui, oui, je connais cette chanson; c'est celle que chante ton oncle : le berceau, la maison natale, le coin de terre, le clocher, la tradition... Il paraît qu'il a rempli un livre de toutes ces vieilleries. Et, maintenant, quand il fait de la sculpture, comme il dit, il fabrique en terre glaise ou en pierre d'affreux laiderons : un berger d'autrefois, un laboureur d'autrefois, un meunier d'autrefois... C'est son affaire, je le sais bien, et il ne fait de tort qu'à lui... Mais que toi, qui as vingt-cinq ans, qui as devant toi un bel avenir, je m'en flatte, tu donnes dans ces radotages, voilà ce qui me met en colère.

— Vous avez bien tort d'attribuer mes sentiments et mes goûts à mon oncle Jacques : je les avais avant de le connaître.

— C'est donc au pensionnat des Frères que tu les as pris? J'aurais dû te mettre au lycée, je le sais : j'ai été mal conseillé.

— De toutes les écoles, il sort des amis du passé, de ce que l'on appelle la tradition... Et puis, j'ai été trois ans soldat; et mon capitaine nous prêchait ce que vous blâmez en moi... Quant à mes visites au moulin de La Capelle, oubliez-vous qu'il y a mon grand-père, qu'il a quatre-vingt-trois ans, qu'il est seul?...

— Seul? avec son Garric, son Jeantou, ce cher Jeantou qu'il chassa jadis, lui refusant sa fille, et à qui, aujourd'hui, il donnerait jusqu'à sa chemise.

— Reconnaître ses torts et les réparer est une chose très belle, mon père.

— Bref, il me déplaît que tu passes tes loisirs plus souvent là-haut qu'ici, ou à La Garde... On commence à dire que ce n'est pas seulement pour ton grand-père Terral que tu rôdes autour d'eux... Tu as du goût pour les blondes, paraît-il...

— Mon père!...

— Mais on en trouve ailleurs qu'au moulin de La Capelle, et qui ne sont pas filles de...

— Vous allez injurier une morte, mon père!... Et il fit mine de quitter la table.

— Reste là! cria Cadet; je n'ai pas fini... Qu'est-ce qui te cuit aux yeux de chercher querelle à mes ouvriers?

— Je veux qu'on respecte toute la parenté, surtout quand il s'agit de femmes,... de femmes persécutées et dépouillées.

— En tout cas, tu aurais mieux fait de ne pas paraître avoir entendu Rascal, puisque ta tante ne s'était aperçue de rien.

— Qu'en savons-nous?... Et qu'importe, d'ailleurs?... Je n'admets pas qu'un Rascal, un gueux qui devrait être à l'ombre depuis longtemps...

— Par le temps qui court, si l'on exigeait des ouvriers qu'ils soient des saints, on n'en trouverait guère.

A ce moment, Sophie, qui voyait là une bonne occasion de se revancher des reproches de son mari, intervint et prit parti pour François :

— Notre fils a raison sur ce point. Il est honteux que des bohémiens pareils trouvent de l'ouvrage chez nous... Ce Rascal est capable de tout.

— Capable de tout..., c'est vite dit, plaida Cadet... Et puis, un maire a besoin de tout le monde...

— C'est bien humiliant pour M. le maire, répliqua-t-elle ironiquement.

— Oh! toi, tu n'as pas toujours fait fi de mon écharpe; et tu as bu plus d'une fois du lait de t'entendre appeler « Mme la mairesse ».

— Une belle gloire, en effet; et comme tout cela met du pain dans la huche et des écus dans la bourse!..., Je parie que ton écharpe te coûte, au bas mot, deux mille francs par an.

— Allons donc!

— Oui..., en pertes de temps, voyages au chef-lieu, invitations fréquentes aux gros électeurs, dons et souscriptions de toute sorte, séjours dans les auberges de La Garde et encore plus dans celles de Capelle, surtout à l'hôtel du « Soleil Levant », ci-devant la « Cage aux trois Agaces », comme on l'appelait si justement jadis...

Terral se sentit piqué au bon endroit, les mauvaises langues ayant parlé des assiduités de M. le maire auprès de l'aînée des trois célèbres hôtesses du cabaret le plus achalandé du pays. Il allait relever vivement une pareille insinuation; mais Sophie prit soudain le parti de se lever de table, en disant :

— Et puis, cette discussion de famille n'a que trop duré. Je vais me coucher; bonsoir.

François, qui, depuis un moment, restait muet, ne voulant pas envenimer le débat entre ses parents, se dressa aussi.

Et Cadet sortit sur la terrasse, et, pour calmer ses nerfs, alla se promener le long de la chaussée de l'étang d'où la lune projeta sur l'eau endormie sa silhouette grandie, déformée et gesticulante.

DEUXIÈME PARTIE

I

Il se réconcilia vite avec sa femme, car tous deux étaient d'avis qu'il fallait arracher leur fils à l'influence des Terral de La Capelle et à l'amourette qui l'attirait là-haut. Le moyen? Il est classique : c'était de marier François au plus tôt. Fils unique, beau garçon, suffisamment instruit, qui ne serait heureux, même parmi les plus cossus du pays, de lui donner sa fille?

Sophie, issue d'agriculteurs aisés, voudrait le marier à la fille d'un riche paysan. Cadet, lui, croit avoir trouvé mieux : la fille unique d'un M. Vergnade, de La Garde, — une petite Parisienne, pas jolie, brune comme un grillon, mais vive et piquante, qui vient, tous les ans, villégiaturer dans la maison fastueuse et rococo, que son père s'est fait bâtir sur la colline de La Gardette, et qu'il appelle « son château ».

Ce Vergnade a fait fortune dans la banlieue de Paris, où il a été, durant trente ans, laitier-nourrisseur et marchand de vins en gros, — baptisant impartialement d'eau de Seine les deux produits de sa maison. Peu instruit, mal éduqué, vaniteux, il n'a que cette enfant, Mlle Héloïse, de santé délicate, d'un placement plutôt difficile à Paris, où elle a eu quelques flirts, que la colonie rouergate n'a pas ignorés, et dont elle a même exagéré l'importance.

Cadet Terral, quand il a décidé la construction de son usine d'extrait tannique, se trouvait à court d'argent, sa femme n'ayant pas jugé à propos d'engager encore sa dot dans une entreprise qu'elle n'approuvait pas. Il a donc emprunté cinq mille francs à l'ex-laitier ; et il rêve, maintenant, d'obtenir la main d'Héloïse pour François. Il prend M. Vergnade par la vanité et par l'ambition politique qu'il a su éveiller en lui. Il feint d'être las de la mairie ; il s'en dessaisirait volontiers, si M. Vergnade la souhaitait tant soit peu... Il y a, d'ailleurs, mieux que ça : le conseiller d'arrondissement ne se représentera pas ; pourquoi M. Vergnade ne prendrait-il pas sa place ? Ce serait un premier échelon ; et plus tard, qui sait ?

Ces perspectives chatouillent l'ancien marchand de vins. Il sait que Terral est habile et entreprenant, qu'il est au mieux avec la préfecture et avec le député Bourgnonac, sous-secrétaire d'État aux finances... Il envisage donc sans déplaisir le projet de mariage caressé par le meunier-maire de Fontfrège.

Celui-ci croit hâter les choses en invitant le gros Vergnade et sa fille à un déjeuner, auquel il conviera aussi ses amis les plus notoires : M. le curé de La Garde, qui, très diplomate, malgré la loi de séparation, et les opinions politiques de Cadet, n'a pas rompu avec lui, sachant bien que par Sophie, demeurée pratiquante, il obtiendra toujours de la mairie ce qu'il en obtenait auparavant ; l'ancien instituteur, M. Bonneguide, resté populaire, et le jeune voisin, l'étudiant, M. Couffinhal, que nous avons déjà rencontré dans l'autobus de Saint-Jean ; Boussaguet, adjoint à la mairie, propriétaire du domaine du Sérieys, le plus vaste et le mieux exploité de la commune; le curé de La Capelle et son vicaire. Mais ceux-ci se sont excusés : l'un sur son grand âge ; l'autre, très franchement, sur la situation faite au clergé par les récentes lois ; Jacques Terral (car, tout en détestant les idées de son aîné, Cadet sait que Jacques est quelqu'un dans la commune, et surtout au chef-lieu) ; enfin, un groupe d'émigrants, revenus de Paris pour éblouir, pendant quelques semaines, les gens de La Garde, et aussi pour se refaire un peu de souffle et d'estomac. L'un d'eux est un employé des postes, et sa femme est téléphoniste ; deux autres sont de vulgaires mastroquets ; le cinquième, M. Buffanel, fils de pauvres diables, élevé par

une vieille dame charitable qui a payé ses études, après avoir été pion dans une institution libre, puis secrétaire d'un député illettré, a fini par s'échouer dans les bureaux du *Montagnard*, — un de ces journaux régionalistes qui se fondent à Paris pour drainer les jeunes gens de la province par l'appât de plaisirs faciles et vulgaires, et aggravant ainsi, dans des proportions incalculables, le fléau de l'émigration.

Cadet n'avait invité ni son père, ni Linou : Sophie détestait l'un, nous l'avons dit ; l'autre, encore affublée de son costume de religieuse, n'eût guère été à sa place dans un festin. Car c'était un vrai festin que le vaniteux meunier et sa femme voulaient offrir à leurs invités. La « réserve » cachée dans le « bouge » du moulin donnerait des tanches et des truites à discrétion ; Sophie élevait force volailles ; la chasse n'était pas encore ouverte, mais bah ! les braconniers étaient en bons termes avec M. le maire de La Capelle. Pourquoi, seulement, s'était-il brouillé avec Rascal? Bonne occasion pour se réconcilier : on lui ferait savoir qu'un lièvre et une douzaine de perdreaux — même pas encore « maillés » — seraient les très bien venus.

Mannou, la cuisinière du curé, et la Ginestelle, du moulin du Roch, promirent leur concours. La pâtisserie viendrait de Saint-Jean.

François comprit vite à quoi tendait cette fête, et que de M. Vergnade, son bailleur de fonds, le meunier de Fontfrège rêvait de faire un beau-père pour son héritier. C'était pour lui le moment de s'affermir dans son dessein de n'aimer et de n'épouser que Cécile Garric.

Il annonça donc à son père qu'il irait, — non pas à la chasse en plein jour, puisque l'ouverture était encore loin; — mais deux ou trois fois à l'affût, aux orées du bois de Roupeyrac : neveu de braconniers passionnés, François gardait un peu de leur sang dans ses veines ; enfant, il avait été un dénicheur enragé ; jeune homme, il ne pouvait entendre rappeler les perdreaux dans les bruyères, ni apercevoir, l'hiver, des traces sur la neige, sans être repris de la fièvre héritée de l'oncle Joseph et de Pataud, et sans loucher vers son fusil.

Le bois de Roupeyrac, s'étendant le long de la Durenque, sur trois quarts de lieue de longueur, touche presque à l'étang de Fontfrège, en aval, et, en amont, au Moulin-Bas de La Capelle. Un premier affût, à la « sortie », le soir, ne donna qu'un lapereau. On essayerait de l'affût de « rentrée », le matin.

Le surlendemain, à l'aube, notre amoureux était blotti dans un bouquet de hêtres bordant le fond des prés du moulin de Terral. Il n'aperçut ni lièvre ni lapin. Un merle vint se percher au-dessus de sa tête et essaya sa flûte ; mais ce n'était plus la saison : il s'arrêta court et s'enfuit dans une espèce d'éclat de rire, auquel répondit le « tio, tio, tio » d'un pivert, puis le coup de trombone d'un geai.

La Durenque gazouillait doucement au bas de la pente, en éparpillant son maigre débit d'été sur les pierres noires, ou en formant, au saut d'un barrage d'irrigation, une fine cascatelle blanche.

Le jour grandit. Une petite buée floconna au creux des prés humides de rosée. Là-haut, vers les « clos » de La Capelle, quelques sonnettes tintèrent au cou des bœufs, et le beuglement d'un taureau, pareil au coup d'archet d'une énorme contrebasse, répondit aux bêlements grêles et pleurards des brebis.

Enfin, le soleil dora la cime frissonnante des grands arbres et la pointe du clocher de La Capelle, d'où partirent aussitôt les appels de la petite cloche annonçant la messe des jours de semaine.

François restait les yeux braqués sur le Moulin-Bas, encore clos et muet, et sur le chemin qui descend du Moulin-Haut, et par lequel, peut-être, Cécile s'en viendrait mettre ses meules en branle, ou conduire ses bêtes au pré.

Elle vint, en effet, et il l'entendit avant de la voir, car elle chantait, selon sa coutume. Oh ! la belle chanson pour l'amoureux, quoi qu'il n'en perçût point encore les paroles ! Chanson qui semblait faite de joie et de soleil.

Cécile poussait devant elle ses bœufs et sa vache, et tricotait en marchant, sans s'interrompre de chanter ; ses oies la suivaient en une longue traîne caquetante.

Au fur et à mesure qu'elle descendait vers lui, le jeune homme distinguait les traits de son amie, ses yeux bleus, un peu grands, son ovale de madone, ses cheveux de lumière, sa bouche, ouverte comme une grenade éclatée, d'où fusait la voix merveilleuse.

Quand elle ne fut plus qu'à cinquante pas, il ne put se tenir, au moment où elle achevait un couplet de sa chanson disant :

Où mènerons-nous nos agneaux
Disait la jouvencelle.
La, la, la, la, la, la, la, la, la. Etc.

de lui répondre, d'une voix fervente, quoiqu'un peu retenue :

Ici, dans le fond du pré clos,
Où point l'herbe nouvelle.
La, la, la, la, la, la, la, la, la. Etc.

Cécile tressaillit, poussa un léger cri et devint pâle. François était déjà près d'elle, et lui prenait les mains :

— Tu as eu peur, Cécile ?

— Peur ? Non ; mais quelle surprise ! Si matin, et si loin de chez vous !

Il montra son fusil, qu'il avait appuyé au tronc d'un hêtre.

— Les chasseurs sont matineux...

Cécile, rassurée, souriait :

— Et l'affût a été bon ?

— Puisque tu es là !... Tu penses bien que je venais pour toi !

— Vraiment ?

— Quinze jours que je ne t'avais vue...

— Oui... Mais nous parlons souvent de vous avec votre tante... Et figurez-vous...

— Pourquoi ce *vous*, Cécile ? Nous nous tutoyions, jadis.

— Oh ! quand j'étais une espèce de « garçon manqué », comme on dit ; quand je dénichais, grimpais aux arbres et barbotais dans le ruisseau pour faire comme vous... Vous voyez... Je ne peux plus, maintenant...

— Mais si ! essaye un peu, ma petite Cécile... Ce que tu allais me dire, dis-le-moi, en t'imaginant que tu as dix ans et moi quinze... Voyons..., je t'en prie...

— Eh bien ! figure-toi...

Elle s'arrêta soudain, rougit, et baissa les yeux.

— Continue : il n'y a que le premier « toi » qui coûte...

— Eh bien !... Enfin, Sœur Marthe veut me faire chanter, à vêpres, le jour de notre fête patronale, un *O salutaris !* Du latin !...

— Excellente idée qu'a eue là ma petite tante... J'irai à vêpres à La Capelle, ce jour-là.

— Oh ! non, François, non... Je tremblerais trop.

— Quelle enfant !... Soit, je n'irai point t'entendre ; et tu seras bien plus punie..., si tu m'aimes.

— Comment ! si je t'... vous aime ?

— Méchante ! la langue lui fourche toujours !...

Ils se turent un instant.

— François, reprit la jeune fille, devenue grave tout à coup, j'espère que vous ne doutez pas de mon affection !

— Encore un mot pour un autre... C'est ton amour, Cécile, dont je ne veux pas douter. Je l'ai toujours, n'est-ce pas ?

— Il vaudrait peut-être mieux qu'il s'en fût allé.

— Que dis-tu ?

Une larme monta aux yeux de l'amoureuse; et François, stupéfait, :

— Qu'as-tu ? Tu chantais, tout à l'heure...

— On peut chanter dans la peine... Cet amour va nous rendre si malheureux !

— Pourquoi ?... Mais, parle donc !... Viens d'abord t'asseoir ici, sous ces arbres...

Cécile le suivit jusqu'à la lisière du boqueteau, mais refusa d'y pénétrer... Si on les voyait des coteaux voisins !...

— Soit. Assieds-toi là, sur mon carnier vide, car l'herbe est mouillée, comme dit ta chanson.

Elle s'assit, et il resta debout près d'elle. Tous deux étaient masqués du côté des prairies par une touffe de noisetiers.

— Dis-moi, Cécile, faisait l'amoureux à demi voix, pourquoi pressens-tu que nous allons être malheureux par notre amour ?

— Parce que... j'ai ouï-dire qu'on voulait vous marier...

— Qui t'a dit ça ?

— Au moulin, on apprend toutes les nouvelles... Est-ce que celle-là n'est pas vraie, François ?

— Il peut se faire, en effet, et je le crois, que mes parents souhaitent me voir marié. Mais ils ne me marieront pas sans moi, je suppose !... J'ai été soldat, j'ai vingt-cinq ans..., et je t'aime, Cécile.

Et, se penchant sur elle, il l'embrassa.

— Je ne dis pas, fit-elle en se dégageant, que vous ne résisterez pas un peu..., beaucoup même... Mais on vous pressera de telle façon, on vous enveloppera de telle sorte...

— Non, Cécile, non..., je t'en donne ma parole... C'est toi qui seras ma femme, ou bien... je n'en aurai point.

Cécile levait ses yeux en pleurs vers son ami.

— Admettons, reprit-elle, que tu refuses (le tutoiement revenait) celles qu'on te présentera. Mais tu ne parviendras pas à m'imposer à tes parents... Et, d'ailleurs, j'ai ma fierté, si pauvre fille que je sois ; et je ne voudrais pas me laisser imposer..., être une étrangère dans ta maison..., y être regardée de travers, ou avec pitié... Je préférerais rester fille à jamais, ou m'en aller au loin, je ne sais où...

— Je te répète, foi d'honnête homme, que je t'épouserai, dussé-je rompre avec les miens.

— François, François, gémit-elle, ne dis pas cela ! Ce doit être si terrible d'aller contre ses parents !... Je n'ai pas connu ma pauvre maman ; mais, s'il me fallait abandonner mon père..., je ne sais ce que je ferais...

— Alors, je t'aime plus que tu ne m'aimes; car je quitterais mon père et ma mère, — que j'aime pourtant aussi, et que je respecte, — s'ils refusaient trop longtemps de faire de toi leur fille.

— Tu es bon, oui, et tu es fort : tu es un homme... Pourtant, un fils unique !... Réfléchis donc, réfléchis bien... Tu aurais du regret, plus tard, si tu faisais un coup de tête... Nous nous sommes aimés ; en pouvait-il être autrement ? Petite fille de six ans, sans mère, toi qui avais cinq ans de plus que moi, au lieu de m'ignorer et de t'en aller jouer avec les garçons de ton âge, tu me gâtais comme si j'avais été ta sœur...

Il s'assit à côté d'elle et essaya de l'arrêter...

— Si, si, laisse-moi rappeler cela, qui m'est très doux... Quand, après la mort de ma mère, nous avons été habiter le Vignal, là-haut, avec papa et grand'mère Mariannou, tu m'appelais dans le pré de l'étang ; tu me donnais la moitié de ton goûter ; tu inventais des jeux pour m'amuser ; tu m'apprenais à chanter ; tu me juchais sur tes épaules pour me faire atteindre pommes et noisettes.. Et, le jour où tu m'as retirée, à demi morte, du ruisseau où j'avais voulu pêcher des goujons aussi, et m'as emportée comme une agnelle noyée, jusque devant notre feu !... Que tu étais bon !...

— Le beau mérite que j'y avais ! Tu étais si mignonne...

— Mais non, mais non!... Je sais que j'étais bizarre, boudeuse, effrontée, garçonnière, je le répète... Il fallait avoir ton bon cœur pour t'attacher à moi... Et tu ne sais pas ce que je me dis pour m'expliquer ton affection ?

— Voyons ton explication, ma bonne Cécile.

— En causant avec l'un et avec l'autre, j'ai appris que c'est dans ce même pré de l'étang qu'autrefois ta tante et mon père se sont connus enfants, et se sont aimés aussi.

— Ah ! tu sais cela ?

— Oui... Ce lieu était prédestiné... Et je sais encore que ta tante se fit religieuse parce qu'on ne voulut pas la donner à mon père... Ses parents se disputaient à son sujet... Alors, elle se sacrifia... Eh bien ! je me sentirais capable de faire comme elle, si tes parents à toi...

Il l'interrompit vivement :

— Qu'est-ce que tu vas chercher, Seigneur ?... D'abord ,il n'y a plus de couvents... Et puis..., et puis, non ! les temps ont changé... J'aime mes parents, je te le répète... Je veux d'abord essayer de la douceur, de la persuasion ; ensuite, s'il le faut, d'une fermeté respectueuse et soumise... On se mariera l'an prochain, si on ne se marie pas cette année... Promets-moi seulement de m'attendre, comme, au besoin, je t'attendrais.

— Oh ! oui ! Oh ! oui !... J'attendrai tant que tu voudras..., tant que tu m'aimeras, dussé-je être une vieille fille quand tu m'appelleras à toi.

— C'est promis ? c'est juré, Cécile ?

— C'est juré, oui, François.

Il la saisit par le cou, et l'attirant de force, lui renversant la tête sur son bras, il la regarda un moment jusqu'au fond des yeux, y vit autant de foi en lui que de tendresse et d'abandon, et but de sa lèvre en feu les deux larmes qui y perlaient encore : ils étaient fiancés.

(*A suivre.*) FRANÇOIS FABIÉ.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 1er mai

Don de Mme Hoff, de la part de l'Association des dames françaises de Rosario de Santa-Fé, 502 francs 40. — Donation Juan Chapar, Buenos-Aires (nouvel envoi), 2.000 francs. — Fête organisée à Tourane, par Mme Muraire, 2.500 fr. — La Colonie française de Traiguen, transmis par la Présidente, Mme Laurent, 7.190 fr. — Capitaine Duhamel, Commandant la 12e Compie du 9e Colonial, 400 francs. — Association des Dames françaises (Sfax), transmis par Mme Huret, 300 francs. — M. et Mme André Mattey, transmis par Mme Sircdey, 200 francs. — « Un médium », 500 francs. — Mme Maison, 10 francs. — Mme Perrineau, 10 fr. — Mlle Houchot, 5 fr. — J. D. A., 5 fr. — Jean Larroze, 5 fr. — Mme Gautier, 10 fr. — Geo et Viala, 10 fr. — Un combattant des tranchées, 10 fr. — Thérèse et Geneviève Oger, 25 fr. — Monique 8 ans, François 5 ans, « que Dieu continue à bien protéger leur papa », 20 fr.

M. Bannier et ses ouvriers anamites et laotiens, à Paklay, 200 fr. — Mme Lucy Bertrand, 10 fr. — Paule et Suzanne Mendiodo, 10 fr. — Mme Mouvet, 5 fr. — M. Paul Dagès, 10 fr. — Nouvelle souscription de Mlle Maisonète, 50 fr. — Mme Eug. Tennick, 12 fr. 50. — Mme Favier, 10 fr. — Linoute, sept ans, 10 fr. — Anne-Marie et Petit-Jean, 50 fr. — Mlle Courtois, 20 fr. — G. J. M. (versement mensuel), 50 fr. — « Petite Jeannette », 50 fr. — Nénette Rosier, 3 fr. — Une petite fille de Valeuil, 10 fr. — Les jeunes filles de l'Ecole Supérieure de Sainte-Foy-la-Grande, 120 fr. — Vicomtesse d'Alès (transmis par Mme Fée), 20 fr. — Annie, 5 fr. — Jeanne Maybon, 5 fr. — Mme Lapierre, 50 fr. — Pour mon fils, F.-B., 20 fr. — Un comptable, 3 fr. — Anonyme, 13 fr. 70.

Une Orléanaise, 10 fr. — Anonyme T.-G., 20 fr. — Anonyme (Lourmarin), 5 fr. — M. Jeanjean, 10 fr. — « En mémoire de Georges mort au Champ d'honneur et pour sa fête », 7. — En mémoire d'un frère chéri mort au Champ d'honneur, le 29-30 juin 1916, 5 fr. — Anonyme, Vert-le-Petit, 5 fr. — M. Vassail, 20 fr. — Anonyme, à Saint-Symphorien, 20 fr. — M. et J.-C., à St-Jean-de-Luz, 10 fr. — B. D. G., 20 fr. — Mlle Louys, 20 fr. — Anonyme à l'Œuvre des Maisons-Claires, 100 fr. — Souscription faite dans une des classes primaires de l'Ecole Jean-Baptiste-Say, 8 fr. 25. — Mme Gabriel, 8 fr. — Mme Lionnet, 3 fr. 20. — Adjudant Toulon, 3 fr. — Un chasseur de la classe 10, 10 fr. — M. Rambaud, 2 fr. — Mlle Braconnier, 4 fr. 10, — M. Moreau, 10 fr. — Laure, Jean, Jacques R..on, 5 fr. — Mme Jullien, 50 fr. — Souscription transmise par Mlle Jotterand, 40 fr., donateurs : Flora Jotterand, Eva Venetz, Elie Abdelli, Gomillaux, Georges Lambert, Espinett, Marinette, Jean, H. Rogers, Marie Asenei, Plongeur Oasis, Garnier, Georges, Delympe, Joséphine, P. Shuder, René Carle, France Denis.

Marie-Antoinette Bessy, 10 fr. — Bep et Suzy, 10 fr. — Une jeune éprouvée, 100 fr. — Dunand, 10 fr. — Mme de Heaulme, 40 fr. — Mme Grossetète, 26 fr. — Apprentis mécaniciens et personnel de l'Ecole de Lorient, 50 fr. — M. Bertholon, 9 fr. — M. H. Weber, 5 fr. — Deux patriotes, Chagny, 5 fr. — Mlle Celia, Idiarte Borda, 160 fr. — René Lauriac (nouvel envoi), 20 fr. — Anonyme Bourguignonne, 10 fr. — Elèves de l'Institution Turgot, Limoges, 40 fr. — Mlle Vannereau, 10 fr. — M. Burel-Tranchard, 100 fr. — Mmes Yves Nicolas, 100 fr. — Une petite institutrice, Franc-Comtoise, 10 fr. — Mme Robert, 50 fr.

« Pour que Dieu protège Honoré et Henry, deux frères », 10 fr. — Les élèves de l'école d'Escazeaux, 6 fr. — « Une petite école de campagne », 10 fr. — Séance récréative offerte par les élèves de l'école professionnelle de Saint-Etienne (Mlles Sizeron et Vésigoc), 1 fr. 50. — M. E. Gagnier, 1 franc. — M. Drosne, 10 francs. — M. Roumens, 1 fr. — Henry Varnier, son petit frère et sa petite sœur, envoi mensuel, 5 fr. — L'institutrice et les élèves de l'école de Bezons, 4 fr. — Zette (sa cotisation de mai), 10 fr. — Total : 16.005 fr. 15. — Subventions, 475 fr.

Suite de la souscription recueillie par Mme Rutlidge, à Rio-de-Janeiro, dont le montant a paru dans le numéro du 14 avril

LISTE DES DONATEURS

Vve de la Horie, 5 mr. — M. et Mme. Grandmasson, 10 mr. — G. Martinelli, 10 mr. — Mme Salmon, 5 mr. — M. et Mme Fierz, 10 mr. — Dargival Falleti, 5 mr. — Louis Petis, 5 mr. — A. Levis, 5 mr. — C. Conteville, 5 mr. — A. Maia, 5 mr. — F. Rossemboom, 5 mr. — Filemon Torres, 5 mr. — Léon Bazin, 5 mr. — E. Isnard, 5 mr. — M. Drennan, 5 mr. — M. North, 5 mr. — O. Sheitlin, 10 mr. — M. Meir, 10 mr. — M. M. H., 10 mr. — Pouzet, 5 mr. — M. et Mme de Burlet, 10 mr. — Pierre Pitez, 5 mr. — E. Casanova, 5 mr. — Lacomba, 5 mr. — L. Anbruzi, 5 mr. — Regr Barros, 5 mr. — Docteur Castro, 10 mr. — Sylvester, 10 mr. — Mrs Huntress, 10 mr. — J. Muller Maria, 5 mr. — M. L. Muller, 5 mr. — H. Lohnu, 5 mr. — G. Martinelli, 10 mr. — Puchen, 5 mr. — Dart Cie, 5 mr. — Theodore Rohde, 5 mr. — Baere Delcroix, 5 mr. — H. Herbery, 5 mr. — E. Vautelet, 5 mr.

(*A suivre dans le prochain N°.*)

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 3 mai 1918

Si la **Bourse** fut jamais le baromètre de l'ambiance générale, c'est bien au cours de la semaine écoulée qu'elle a surtout mérité ce qualificatif. C'est avec une régularité parfaite qu'elle a enregistré la gradation des événements du front : oscillations, arrêt, échec de l'offensive boche.

Après un certain tâtonnement, on a vu les offres cesser en Bourse, puis les demandes se préciser en augmentant progressivement de volumes ; mais alors les détenteurs de titres, s'appuyant sur l'amélioration de la situation générale (résistance victorieuse des Alliés, succès britanniques en Mésopotamie, développement de l'effort militaire des Etats-Unis, etc.) sont devenus plus exigeants pour les prix.

Or, comme les disponibilités sont fort importantes et inemployées depuis longtemps déjà, on devait forcément finir par la hausse des valeurs ou, plus exactement, par une reprise, accompagnée d'achats assez nombreux.

Le mouvement paraît de bon aloi ; il vient heureusement confirmer nos pronostics d'une reprise générale à la première embellie, ainsi que nous le disions il y a huit jours.

Nos **Fonds Nationaux** demeurent très soutenus. Depuis hier la **Rente Française 4 0/0** s'inscrit sous une seule rubrique à 69 fr. 20, le dernier versement de 20 francs par 4 francs de rente devant être effectué du 5 au 15 mai sur les titres non libérés; le marché de cette rente n'en aura désormais que plus de souplesse.

L'**Extérieure d'Espagne**, après quelques variations parallèles à celles du change, reste dans les hauts cours à 134 fr. 25.

Une amélioration s'est manifestée dans le groupe des **Fonds Russes**. Notre Parlement aura prochainement à prendre une décision au sujet de la question du paiement des coupons d'avril.

Pour éviter toutes difficultés en cas de reprise ultérieure des tirages sur les **Emprunts Russes**, la Chambre Syndicale a décidé que le droit aux tirages en suspens resterait attaché aux titres et appartiendrait exclusivement à ceux qui en seraient possesseurs lors de la reprise des tirages. Par suite, et jusqu'à nouvel ordre, les négociations doivent s'effectuer sans tenir compte des tirages primitivement indiqués; les livraisons ne peuvent, quelle que soit leur date, donner lieu aux indemnités ou pénalités prévues pour les tirages.

Nous retrouvons en ferme tendance les **Fonds Argentins** et les **Fonds Brésiliens** et nous constatons la progression des cours des deux séries de **Fonds Boliviens**, qui offrent actuellement un taux de revenu et une prime de remboursement fort attrayants.

La rentrée du Parlement semble devoir être le point de départ d'une série de discussions d'un vif intérêt. C'est ainsi que la Conférence des présidents des groupes et des grandes commissions parlementaires a décidé d'inscrire au programme des travaux de la

Chambre le renouvellement du **privilège de la Banque de France**. La discussion viendra après la loi sur les indemnités aux victimes civiles de la guerre, qui commencera mardi prochain.

Fermeté du **Crédit Foncier**. L'Assemblée générale, tenue samedi dernier, a fixé le dividende à 30 francs, dont 15 francs déjà payés.

La tendance est en bonne voie dans le groupe de nos grands Etablissements de Crédit. Le **Crédit Mobilier Français** notamment progresse de 400 francs à 409 francs en attendant mieux.

La **Société Générale** qui passe de 520 à 522 francs paraît à un cours avantageux pour les acheteurs.

Les **Chemins de fer Français** ont bonne allure, bien impressionnés par les déclarations faites aux assemblées générales du **P.-L.-M.**, du **Midi**, du **Nord** et de l'**Est**.

Les **Chemins de fer Espagnols** sont en progrès : les dividendes sont fixés à 12 pesetas pour le **Saragosse** et à 5 pesetas pour le **Nord de l'Espagne**.

Les valeurs de navigation accentuent leur reprise. Le Comité exécutif des transports maritimes institué par arrêté paru à l'*Officiel* du 2 mai est composé des directeurs des six grandes Compagnies de navigation, sous la présidence du Commissaire aux transports maritimes et à la marine marchande ou de son délégué.

Le **Transatlantique** est en avance notable. Le Conseil d'administration vient de fixer le dividende de l'exercice 1917 à 20 francs par action ancienne, au lieu de 18 francs l'année dernière, et à 13 fr. 50 par action nouvelle. Les actions anciennes et nouvelles ont été assimilées le 1er janvier, à la suite de la distribution d'un acompte de 7 fr. 50 et 1 francs respectivement. Toutes les actions détacheront, le 1er juillet prochain, le coupon de solde de 12 fr. 50. Comme on le sait, la Compagnie rémunère cette année un capital de 60 millions au lieu de 39 millions précédemment.

La **Havraise Péninsulaire** augmente également son dividende de 70 francs à 100 francs.

Le **Canal de Suez** se présente aussi en hausse ; l'Assemblée générale est convoquée pour le 3 juin.

Les valeurs métallurgiques et les chantiers de constructions navales poursuivent leurs progrès : **Creusot** à 2.449 francs, **Marine** à 1.405 francs, **Batignolles-Châtillon** à 675 francs, **Chantiers de Saint-Nazaire** à 1.868 francs, **Chantiers de la Loire** à 2.060 francs.

Bonne tenue des valeurs cuprifères. Le **Rio-Tinto** reste dans les hauts cours, à 1.880 francs, à la veille de détacher son coupon de £ 2 5 sh.

L'action **Cuivre et Pyrites** gagne dix francs à 237 francs. L'Assemblée du 29 mai est appelée à voter un dividende de 15 francs.

Le coupon semestriel des Obligations 3 o/o de la **Compagnie d'Électricité de Limoges** échéant le 15 mai 1918, sera mis en paiement, à partir de cette date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 7 fr. 50, soit : 7 fr. 125 net par obligation nominative, 6 fr. 65 net par obligation au porteur (c. 37).

Nous rappelons que le dividende de 6 fr. des actions de cette Compagnie est payable aux mêmes guichets, depuis le 1er mai, à raison de :

5 fr. 70 net par action nominative,

5 fr. 30 net par action au porteur (c. 19 des actions privilégiées et c. 17 des actions ordinaires).

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Dans une de mes précédentes causeries, je vous ai dit ou conduisait l'école T. S. R. C. Je vais y revenir aujourd'hui comme je vous l'ai promis pour compléter les renseignements que j'ai entrepris de vous donner sur elle, renseignements que je sais être pour vous tous

D'UN GRAND INTÉRET

Les cours donnés à l'Ecole Technique de Représentation sont non seulement de haute valeur technique, mais de prix excessivement modestes, ce qui n'est pas à dédaigner à l'heure actuelle.

On m'a demandé plusieurs fois : « Les écoles dites Pratiques ou Supérieures de Commerce, sont-elles une excellente préparation à l'Ecole Technique de Représentation ? Oui, certes, car tandis que les premières enseignent le français, les mathématiques, la chimie, la géographie, etc... et quelques notions générales de commerce, l'Ecole Technique (58 bis, Chaussée d'Antin) enseigne *exclusivement la pratique*, appuyée par des explications, des commentaires et conseils de praticiens.

Je continuerais mais avant de terminer cette causerie, je veux, chères amies, vous signaler pour l'enseignement des enfants — qui, il faut l'avouer n'est pas des plus faciles — :

LES CAHIERS DE TANTE CÉCILE

méthode amusante pour solfège et piano, ainsi que pour les exercices de français, d'histoires, et tous autres cours enfantins. Le travail y est tracé jour par jour. Chaque cahier de musique ou d'études générales est envoyé contre 1,60 par le cours Sainte-Cécile, 3, rue Devès à Neuilly (Paris).

FURETTE

BOITE AUX LETTRES

Vite un remède. — Il faut détruire d'abord vos pellicules qui sont la principale cause de la chute de vos cheveux. Pour ce faire, lotionnez-vous avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont Majella ; en même temps il retardera la décoloration de vos cheveux et en activera la repousse. Demandez-le à l'administrateur, E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

Miss-thé Rieuse. — 1° Envoyez-moi votre adresse je vous en indiquerai un. 2° Faites des lotions deux fois par jour sans essuyer avec du lait antiphélique. On peut aussi faire matin et soir des applications de jus de citron. En ce cas ajouter un peu de glycérine ou d'eau de rose pour atténuer l'effet vif du citron.

Un poilu d'Alsace. — Voyez ma réponse à " Vite un remède"

Rosinette. — Faites votre toilette à l'eau tiède et lotionnez-vous ensuite à l'eau de Cologne. N'employez jamais de crème, seulement un peu de poudre. Trois fois par semaine après vos ablutions, lotionnez-vous avec l'eau de Ninon.

Blondinette. — Avec la Sève Sourcilière de la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, vous ferez repousser, allonger et épaissir vos cils et sourcils qu'elle brunira en même temps. Vous donnerez ainsi à vos yeux plus d'expression.

Cousine Louise. — 1° Veillez à la bonne circulation du sang, et ne vous serrez jamais le cou dans des cols. Surveillez aussi le bon fonctionnement de votre intestin et de votre estomac. Peu de vin, pas d alcool, ni de condiments. Mettez dessus un peu de crème et ensuite de poudre. 2° Envoyez-moi votre adresse je vous indiquerai.

Femme d'officier. — On doit dire Mon capitaine etc...

Brunaude 19. — Oui cette pharmacie existe toujours mais vous faites erreur, le livre en question ne vient pas de cette maison. Ce livre est en tout cas parfait et les produits recommandés sont de première qualité.

J. F. P. 23. — C'est en effet une erreur, excusez-moi, mais dites moi si vous en êtes satisfaite ?

Marie n° 13. — Je ne réponds jamais poste restante, c'est pourquoi vous n'avez pas eu de réponse de moi. En tout cas la pâte dont vous me parlez est excellente si vous avez la patience de suivre le traitement jusqu'au bout ; je la préfèrerais de beaucoup au traitement que vous m'indiquez.

Peur de vivre. — j'attends toujours votre adresse.

Une marraine. — Suivez le cours de sténo dactylo de l'école Pigier, 19, boul. Poissonnière, vous apprendrez en très peu de temps et l'école vous placera. Les prix sont très abordables, les études très sérieuses. Demandez vos renseignements de notre part.

FURETTE

Conseils d'Hygiène

LIBRAIRIE

LÉON DAUDET. — **La Guerre totale.** (Nouvelle Librairie Nationale, 11, Rue de Médicis, Paris). Un vol. in-16 à 4 fr. 50.

La Guerre *totale*, c'est la guerre menée dans tous les domaines, moraux aussi bien que militaires. Le prophétique auteur de l'Avant-guerre fait apparaître dans ce grand livre le plan de dissociation intérieure poursuivi par l'Allemagne contre les pays de l'Entente et donne l'exposé complet de la plus importante affaire de trahison, celle du *Bonnet Rouge*.

En même temps que ce grand ouvrage la même librairie publie, sous une belle couverture de Bernard Naudin, un livre de M. Henri Davoust sur **L'Avenir du soldat Français** ; le problème de la démobilisation y est vigoureusement posé et résolu (Un vol. à 2 fr. 40).

A. S.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Ce Numéro contient une Pièce de Théâtre pour Marionnettes

LES·ANNALES



VIENDRONT-ILS CE SOIR ?...

Dessin de A. CAHARD

19 Mai 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1821. — 19 MAI 1918

EDITION DE LUXE UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION POSTALE ... 25 fr. | 13 fr.
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



M. VICTOR BORET
MINISTRE DU RAVITAILLEMENT

(Photo Manuel.)

La Femme et le Foyer

LES VARIÉTÉS DU GILET

Le sexe faible se plaît de plus en plus à se vêtir comme le faisait autrefois le sexe fort. Forcée en maintes circonstances de remplacer son mari, ne dirait-on pas que la femme espère s'adapter mieux à son rôle en s'inspirant de la façon dont celui-ci s'habillait avant la guerre ?

La jupe étroite, les poches si commodes, rendent le costume infiniment pratique. La jaquette droite, peu cintrée, à plis ou non, presque toujours à ceinture, nous rappelle les pardessus courts à la mode vers 1913. Nous adoptons même la cravate de chasse, malgré la préférence très marquée de la plupart des femmes pour la robe décolletée, si agréable à porter.

Les gilets sont certainement le succès de la saison ; on en voit de très variés qui complètent parfaitement ce costume un peu masculin, et lui ajoute un je ne sais quoi de coquet, de personnel et d'un peu fantaisie.

Bien que le gilet soit un vêtement masculin, la mode a su le transformer, l'enjoliver, en faire pour ainsi dire la partie marquante du costume tailleur. La plupart de ces gilets ne se portent pas discrètement dissimulés dans l'entre-bâillement de la veste, mais au contraire ils s'étalent et on leur donne une place dominante dans certains modèles printaniers. Quelquefois ces gilets sont portés par-dessus la robe, ils sont alors sans manches, celles-ci étant remplacées par les manches de la robe. Ces gilets peuvent parfois se boutonner sur les hanches ou derrière ; en général, ils sont serrés dans le dos par une ceinture et le devant tombe tout droit sans être ni ajusté ni cintré.

Un joli modèle de blouse-gilet à la mode est en faille blanche assez ferme ; il faut pour ceci une belle qualité de tissu. Les devants droits se croisent largement et se fixent par trois boutons-pression, car bien des femmes délaissent les boutonnages visibles dont on abuse un peu. Les poignets fermés par des boutons jumeaux, le col ouvert devant, montant dans la nuque et finissant par deux pointes sous les oreilles, et la ceinture qu'on aperçoit dans le dos sont en faille comme le devant du gilet. Les manches et le dos sont en crêpe de Chine blanc. Cette blouse-gilet est aussi jolie avec la jaquette que sans elle ; elle est facile à reproduire en piqué et toile de coton blanc ou de couleur ; faite en tissus lavables, elle se repasse parfaitement, n'ayant ni plis ni boutons.

Les chapeaux eux-mêmes sont un peu masculins cette saison. Le béret, dont les fantaisies innombrables ont été mises à contribution depuis plusieurs saisons, nous charme toujours. Quelle est la physionomie jeune qui n'est pas embellie par ce petit couvre-chef qui se drape avec tant de souplesse et s'adapte à toutes les coiffures ? Il est tantôt monté sur une passe haute et raide, posé droit sur le front ou tantôt souple et tiré sur l'oreille. Parfois encore il est entouré d'un ruban noué de côté ; toutes les façons de le porter sont jolies, et une femme de goût saura toujours le poser plus ou moins incliné de façon à faire valoir son genre de beauté.

Nous voyons cette saison une nouveauté, c'est la paille raphia ou le chanvre disposés un peu comme le chaume sur les jolies maisons villageoises en Normandie. La calotte et les bords sont entièrement masqués d'une espèce de frange plate. Ces franges superposées donnent un petit air hérissé, assez plaisant. Ce genre de chapeau ne comporte qu'un simple lien de ruban noué négligemment. Il est d'autant plus sevant que le contour en est adouci par les petites brindilles de paille dépassant de tout les côtés.

SIMONNE B...



Robe de toile rose. Veste sans manches, en gros jersey de laine amadou pouvant servir de gilet sous une jaquette. — Robe de pongé bleu et toile. Veste de tricot marine, liseré de bleu or. Boutons et boutonnières passepoilés assortis à la robe.

Grande cloche de paille manille teinte grège, doublée de bleu et garnie de cocardes de taffetas bleu. — Toque béret de paille angora cerise, piquée d'un cabochon à pendeloque en perles de bois marine.

PETITS CONSEILS

Les boîtes à poudre sont un accessoire indispensable à la toilette féminine. Jamais on ne s'est tant poudré et jamais on n'a recherché plus attentivement la teinte de poudre convenant le mieux au ton de la peau. Nous en trouvons toute une gamme, du jaune au mauve, en passant par les classiques rose, blanche, rachel et chair. Cette dernière est certainement celle qui convient à la majorité des femmes, elle enlève le luisant redouté de toutes, sans toutefois donner cette apparence enfarinée, si ridicule, qui vieillit le visage de la plus jeune.

Pour celles qui tiennent à la coquetterie de leur coiffeuse, voici le moyen de se procurer une jolie boîte à poudre ajoutant une note amusante à ce meuble essentiellement féminin.

Achetez une tête de poupée en porcelaine. Dans les grandes villes, on en trouve de spécialement fabriquées pour les couvre-théières. Faites une figurine que vous habillerez en petite marquise du XVIIIe ou en élégante du second Empire. Sous ses jupes amples, glissez le couvercle d'une boîte ronde que vous fixerez solidement. Recouvrez ensuite la boîte assez profonde d'une soie assortie à la toilette, de la poupée. Si votre teint chaud exige la poudre rachel, choisissez une soie maïs ou coq de roche, si vous préférez la teinte chair, vous prendrez du rose. Une fois la boîte terminée, si elle vous plaît, vous pouvez vous inspirer de la même idée pour l'abat-jour qui voile la lumière de la liseuse placée près du lit. Seulement, dans ce cas, il faut remplacer la boîte par un cadre en fil de fer, qui s'adaptera sur la lampe. La jupe de la petite marquise voile agréablement la lumière en même temps qu'elle fait un objet amusant.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

L'Art de ravitailler

J'AI eu le plaisir de déjeuner avec M. le ministre du Ravitaillement. Ce repas était excellent mais exempt de toute superfluité. Il comportait le nombre de plats réglementaire et quoique les hors-d'œuvre fussent un peu trop abondants, le ministre put se mettre à table sans que sa conscience s'alarmât. Il ajouta au poisson et au poulet le ragoût d'une conversation instructive, familière, enjouée et sérieuse. M. Victor Boret, jeune encore, supporte, sans en être écrasé, l'un des fardeaux les plus lourds de la République. Il se couche longtemps après minuit. Dès sept heures il se lève ; son labeur commence, labeur compliqué par la routine des mauvaises organisations, par la coalition des intérêts que menacent les réformes, par l'abus de l'ingérence parlementaire et l'inertie des bureaux. A ces forces hostiles le ministre oppose l'expérience d'un homme qui a lutté pour lui-même avant de s'occuper des affaires de l'Etat. Pressé d'interrogations, il nous a conté sa vie. Ce récit, débité d'un ton modeste et presque timide, fut charmant et mérite d'être reproduit, car il peut servir d'exemple.

M. Boret, né en 1872, fils d'un négociant de Saumur, semblait voué au commerce. L'étude des sciences le tenta. Il s'acheminait vers l'Ecole Polytechnique, lorsqu'une grave maladie, modérant ses ambitions, l'amena à suivre tout simplement la carrière paternelle. Il s'y prépara en voyageant. Il parcourut l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie ; il y séjourna ; il apprit l'agriculture, la métallurgie, l'assurance maritime ; il endossa le bourgeron de l'ouvrier, la blouse du commis. A son retour, il parlait trois langues, s'était initié aux méthodes modernes et, son service militaire accompli, il reprenait la maison qu'il pouvait désormais diriger avec autorité et compétence. Il la développa rapidement, joignit à la vente des grains la culture des semences sélectionnées ; il créa des chambres syndicales, mais ayant eu à solliciter des administrations publiques quelques décisions urgentes, il comprit bien vite qu'il n'obtiendrait rien d'elles s'il ne parvenait à leur imposer sa volonté. Là où le simple citoyen avait échoué, triompherait sans doute le membre du Parlement. Et c'est ainsi qu'il entra dans la politique. Les électeurs de l'arrondissement de Loudun l'envoyèrent siéger au Palais-Bourbon. Il y fit une besogne obscure mais utile, ignoré de la foule, estimé de ses collègues. Ceux-ci appréciaient la netteté, la largeur de vue, la hardiesse, l'esprit d'initiative de ce député qui n'était, par hasard, ni avocat, ni médecin. M. Clemenceau, cherchant un spécialiste, lui offrit de commander un des vaisseaux — non le moindre — de sa flotte. M. Boret n'a pas fait naufrage. Il réussit. Ses ennemis, dont le nombre grossit chaque jour, ne sont pas encore parvenus à le torpiller. Les consommateurs qu'il moleste ne le haïssent point. Il fait, en somme, peser sur eux les restrictions qu'Edouard Herriot jugeait nécessaires. Mais la foule finit par se résigner à l'inévitable. Ce qu'elle repoussait d'abord, elle comprend qu'il faut l'accepter. Je ne diminuerai pas le nouveau ministre, si j'affirme que les tentatives de ses prédécesseurs facilitent la tâche qu'il a à remplir. Il en convient d'ailleurs et rend justice avec bonne grâce à leurs efforts.

Et demain ?...

Les questions se pressent ; elles accablent notre interlocuteur et lui laissent à peine le temps de manger. Souffrirons-nous davantage ou bien arrivons-nous au maximum des privations que nous inflige la durée de cette terrible épreuve ? Les pronostics de M. Boret sont assez rassurants. Les récoltes françaises s'annoncent copieuses. L'Angleterre construit des bateaux. L'Amérique possède d'inépuisables trésors. Pourtant, ne nous hâtons pas de nous réjouir. C'est aussitôt la guerre finie que nous aurons à subir les pires désagréments. Alors, l'Europe affamée se disputera les matières premières et les provisions de bouche. Une âpre concurrence provoquera la raréfaction des produits et la disette. L'équilibre ne se rétablira qu'au bout de plusieurs années. Mais la crise passée, un avenir superbe nous est promis. Le « grand ravitailleur » trace à nos yeux éblouis le magique tableau d'une France régénérée et prospère. Les paysans, enrichis par la vente à haut prix des fruits du sol, emploieront intelligemment leurs ressources; ils achèteront des machines, apprendront à améliorer les procédés de culture. Le soldat, pendant les longues heures de repos, au cantonnement, aura beaucoup lu, beaucoup réfléchi. Il reviendra à ses champs transformé, mieux instruit, imprégné d'idées neuves, dévoré de besoins insoupçonnés. Les économies qui se seront amassées entre les mains de la ménagère lui permettront de rebâtir sa maison, de l'élargir, de l'orner. Il prendra le goût du confort. Le foyer, plus attrayant, retiendra ceux qui y vivront plus heureux. La migration vers les villes diminuera. La vieille Gaule agricole puisera dans son terroir reconstitué les éléments d'une fortune réparatrice. Ainsi s'effaceront jusqu'aux traces de ses cruelles blessures.

Le peuple des usines ?... Moins prévoyant, impatient de jouir, il gaspille ses salaires. Mais ne peut-on espérer qu'il s'inspirera, lui aussi, des sages méthodes, et que, guéri des décevantes chimères, il organisera, sur des bases équitables et pratiques, son existence future ? Associations, groupements d'intérêts, coopératives, œuvres d'assistance mutuelle, habitude et utilisation judicieuse de l'épargne. Que d'entreprises à mûrir, que de sillons à creuser !

Ces beaux rêves, éclos dans le cerveau d'un ministre démocrate, se réaliseront-ils ? L'image en est consolante. C'est du très bon optimisme...

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

L'OFFENSIVE DIPLOMATIQUE. — L'UKRAINE ET LA ROUMANIE. — LES MANŒUVRES AUTRICHIENNES. — LES TRAVAILLISTES AMÉRICAINS. — L'ENNEMI ET NOUS.

L'Allemagne mène volontiers de front l'offensive militaire et l'autre. L'effort sur le champ de bataille s'accompagne chez elle d'une tentative diplomatique. Tout en bataillant elle fait parler de paix sous le manteau. Et à Londres, ces jours derniers, tandis que le canon s'apaisait sur la Lys et la Somme, ses agents plus ou moins secrets faisaient sonder le gouvernement. On devine, au reste, la réponse. « Pas de paix de compromission », a déclaré lord Curzon, et son collaborateur au Foreign Office, lord Robert Cecil a, de son côté, amplement montré que les dirigeants allemands n'avaient « aucun désir sincère de paix »; que seuls leurs besoins intérieurs étaient en jeu; qu'il s'agissait tout simplement pour eux de maintenir le courage du peuple allemand jusqu'à la récolte russe. C'est l'évidence même. Certes le coup d'Etat allemand en Ukraine n'a pas que le ravitaillement pour but. Et ce général Skoropatski, cet ataman de toute l'Ukraine n'est probablement qu'un souverain de transition, prêt à s'effacer devant quelque grand duc allemand. Toutefois, le mobile immédiat de la Wilhelmstrasse est de faire pousser du blé en Ukraine, d'en régler le transport en Prusse; et pour cela il fallait sans plus arracher le gouvernement aux radas, abolir leurs lois agraires, mettre partout le poing et la botte.

S'il n'y a plus d'Ukraine, la Roumanie existe encore; elle garde son roi, son gouvernement; mais le nouveau traité de Bucarest la soumet à toutes les humiliations, la réduit à une véritable vassalité économique — une violence raffinée l'opprime, la démembre. Son nouveau dirigeant, le germanophile Marghiloman, s'estime satisfait, ose dire que ce traité « ouvre à son pays une ère de prospérité toute nouvelle ». Ce langage est une dérision, puisque l'Allemagne n'arrache pas seulement à la Roumanie ses frontières récentes, mais des terres conquises après des siècles de lutte glorieuse, des populations jalouses de leur indépendance. « L'Italie antérieure au *risorgimento*, s'écrie avec raison M. Gabriel Hanotaux, n'a rien connu de tel. » Et non seulement, en effet, l'Allemagne « brime », comme il l'ajoute, la vaillante armée roumaine, limite ses effectifs, réduit ses divisions en Bessarabie, ne lui permet ailleurs que trente mille hommes de troupes, lui dispute les cartouches, les obus, n'autorise que cent cinquante coups par bouche à feu, etc., mais le gouvernement et l'administration elle-même sont tenus en tutelle étroite. Chaque ministre, chaque agent de l'Etat aura près de lui un surveillant allemand, autrement dit, un maître. C'est en un mot l'asservissement complet. Comme le dit encore le maître historien, « on embastille la population la plus digne de la liberté qu'il y ait au monde ».

La Roumanie perd, bien entendu, la Dobroudja, dont partie va à la Bulgarie et l'autre reste à la disposition de la Quadruplice, ou plutôt à celle de l'Allemagne qui se réserve la part du lion. Le roi Ferdinand s'attendait à mieux. L'alliée impériale le condamne au supplice de Tantale, et ses conseillers dissimulent d'autant moins le mécontentement royal et populaire que l'Allemagne impose à la Bulgarie toutes sortes d'arrangements financiers onéreux et que, d'autre part, la Turquie se fait rendre le faubourg d'Andrinople et la portion de territoire avoisinant perdus pendant la première guerre balkanique. Et même à ce sujet échange-t-on entre Sofia et Constantinople des paroles plutôt amères.

Comme tous les peuples vaincus et dissociés par la trahison, la Roumanie n'attend plus rien que de la victoire des Alliés, et elle seule peut avoir raison de l'ambition germanique. Il n'y a qu'une paix possible : celle des Alliés. La paix autrichienne, la paix Czernin n'était qu'un leurre. Après une étude approfondie, la commission des affaires extérieures émanant de la Chambre a reconnu « qu'en aucun moment les conversations engagées par l'Autriche-Hongrie n'avaient offert l'occasion d'une paix acceptable ». L' « offensive » du baron Burian, assurant que l'empereur Charles « reste inébranlable dans sa volonté de conclure une paix convenable et de réconciliation », vaut-elle mieux? Quel est ce nouveau rameau d'olivier?

En tout cas, les « travaillistes » américains, nos hôtes pour trop peu de temps, ne « veulent rien savoir ». Ils étaient *jusqu'auboutistes* à leur arrivée, et de leur visite à nos villes martyres, ils rapportent non seulement des sentiments de haine contre la barbarie boche, mais la certitude que seule la paix des Alliés, la paix par la victoire, pourra mettre un terme « aux méfaits odieux de l'impérialisme germanique ». Ils répudient même toute conversation avec les socialistes allemands. Les délégués de la « Labour mission américaine » rapportent également du front une confiance absolue dans l'issue de la lutte.

Tandis qu'à Londres, en effet, les adversaires du commandement unique mettaient Lloyd George sur la sellette à propos de divulgations intempestives d'un des grands chefs britanniques, le général Foch, sir Douglas Haig et le général Pétain ne perdaient aucune minute, profitaient des longues journées d'accalmie succédant à la troisième offensive allemande pour égaliser les chances des armées alliées, et les mettre à même de repousser le suprême assaut préparé par Ludendorf et que Mackensen, si l'on en croit la presse allemande, viendrait diriger en personne.

On sait où la lutte en est restée. On se souvient que la troisième attaque allemande dirigée contre les monts des Flandres en menace du saillant d'Ypres fut arrêtée presque à ses débuts. L'ennemi ne put progresser au delà d'une lieue. Comme après son indéniable défaite à Villers-Bretonneux il stoppa, et l'entr'acte qu'on estimait devoir être fort court, allait au contraire, se prolonger plus que de raison. Que dissimulait ce long répit? On se doutait bien que le commandement allemand appelait à lui toutes les forces disponibles: mais où, cette fois, allait-il diriger sa principale attaque, essayer d'un nouvel effet de surprise, d'ailleurs impossible maintenant que nos généraux sont revenus de leur dogme sur « l'intangibilité » du front. Etait-ce en Flandre, en Artois, en Picardie ou ailleurs? Que signifiaient ses multiples tentatives locales?

LÉON PLÉE.

Toute demande de changement d'adresse ne pourra être effectuée que si elle est accompagnée de 30 centimes représentant les frais de réimpression des bandes.

Seuls, les abonnements du front, servis dans les secteurs, aux soldats, sont exempts de cette petite indemnité.

Les Restrictions et l'Alimentation
en temps de guerre

On m'a demandé bien souvent de parler ici des restrictions nécessaires en temps de guerre. J'ai pensé que Mme Moll-Weiss qui s'est créé une haute spécialité dans ces questions sociales et ménagères était toute désignée pour traiter avec compétence un sujet intéressant toutes les maîtresses de maison. Je cède donc la place aujourd'hui à la collaboratrice des premières années de l'Université des Annales, et à la femme distinguée qui créa l'Ecole des Mères et l'Aide morale. Mme Moll-Weiss donnera quatre articles sur ce sujet alternant avec les Lettres de la Cousine.

I

POURQUOI IL FAUT ÉCONOMISER EN TEMPS DE GUERRE

Quand, au début de la guerre, on parlait du blocus des pays centraux, c'est avec une joie naïve qu'on représentait les robustes appétits germains réduits à une ration exigüe. Nos journaux reproduisaient les commandements, les avis, les circulaires que le gouvernement allemand répandait à foison et dans lesquels il ne craignait pas d'émettre les considérations les plus méticuleuses ; jusqu'à s'inquiéter de la différence de déchets que donnent les pommes de terre pelées crues ou cuites, jusqu'à imposer à toutes les ménagères de ne plus employer que des pommes de terre bouillies.

Certes, le départ au front de nos jeunes hommes avait réduit notre production, tant aux champs qu'à l'usine, leur entretien coûtait plus cher aux armées qu'au foyer ; mais n'avions-nous pas des stocks considérables, la liberté des mers, et de l'or pour payer les produits achetés ? Donc ni à s'inquiéter, ni à se restreindre. Et la vie matérielle du pays continuait à peu près comme par le passé, assombrie seulement des angoisses et des deuils créés par la lutte sanglante. Pour quelques-uns même elle paraissait plus facile, les allocations, les salaires plus élevés ayant mis de l'argent dans des mains peu habituées à le manier et promptes à le laisser se répandre au dehors.

Les années ont passé, nous voici au quarante-sixième mois de la lutte de géants, nos stocks se sont réduits à cause de la production moins importante, et aussi parce que cette importation à travers les océans, sur laquelle nous comptions si fermement pour nous ravitailler n'a pu se faire comme nous l'espérions.

En effet, nos productions ont été amoindries, et cela dans tous les ordres de la consommation ; pour le charbon, par exemple, nous en produisions 41.145.000 tonnes en 1913 et il nous suffisait d'en importer 20.000.000 de tonnes pour couvrir nos besoins ; mais nos mines du Nord envahies par l'ennemi, nos mineurs appelés sous les drapeaux, notre production s'est soudain réduite de moitié. Pour les céréales, ce sont des constatations analogues ; la France est le pays qui consomme le plus de pain ; en temps de paix, la récolte nationale était en moyenne de 88 millions de quintaux et 20 millions de quintaux achetés à l'étranger suffisaient à parfaire notre ration. En 1917, le déficit a dépassé 45 millions de quintaux; je pourrais multiplier les exemples si la place ne m'était

mesurée. A chacun de ces déficits correspond une dépense, une dépense énorme, c'est-à-dire un appauvrissement du trésor, un change plus onéreux, une dette plus importante.

Et ce n'est pas tout ! Ce ravitaillement ne nous coûte pas seulement un or précieux, il nous coûte encore des navires et des vies humaines, les jeunes vies de nos marins, des marins de nos alliés. Bloqué par les marins français, anglais, américains, l'ennemi a construit des sous-marins, il y a employé toute son activité, toutes ses ressources, et ses engins ont attaqué nos transports maritimes, ont détruit tant de bateaux que le prix du fret a monté d'une manière invraisemblable et que nous n'avons plus assez de navires pour transporter les marchandises qui nous sont nécessaires, les munitions dont nous avons besoin, les soldats américains qui nous viennent en aide, et le ravitaillement de ces soldats. Sur les quais des Etats-Unis et de nos colonies, des milliers de tonnes de marchandises payées par nous, mal protégées contre les intempéries de l'atmosphère attendent ; et la question qui se pose à nous est celle-ci : faut-il les importer et continuer à ne nous priver de rien, ou faut-il les laisser et importer les combattants américains ?

Poser la question, c'est y répondre; mais c'est en même temps opiner pour les restrictions et accepter de faire des économies.

Oui, il faut, comme l'ont fait les Anglais et les Américains, accepter d'abord de nous soumettre honnêtement, sincèrement aux restrictions édictées par le gouvernement. Certes, dans ce pays d'imagination ingénieuse, il est très facile pour tous ceux qui veulent s'en donner la peine de tourner les décrets plutôt que de les suivre ; au lieu de nous glorifier de notre habileté, ayons en honte ; au lieu de tourner les restrictions, accentuons-les quand cela est possible et appliquons-nous dans les matières qui ne sont pas encore rationnées, à n'employer que le minimum. C'est pour nous, gens de l'arrière, la manière la plus efficace de collaborer à la défense nationale. Sans doute, il peut sembler à quelques-uns que les minimes économies que chacun de nous peut réaliser ont bien peu d'importance ; elles en acquièrent une énorme, multipliées par le nombre de Français que nous sommes. N'a-t-on pas calculé que 10 grammes de pain économisés à chaque repas, par 30 millions de Français, représentaient une économie annuelle de 150 millions de francs, dont 120 millions d'or payé à l'étranger !

Economiser, cela ne veut pas dire se priver. Cela signifie tirer un intelligent parti de toute chose, utiliser complètement toute chose, ne rien gaspiller! Cela veut dire que les hommes et les femmes de France, persuadés qu'ils peuvent contribuer à la défense de la patrie en veillant à la sage utilisation de nos ressources, s'appliquent à mieux connaître ce qui s'y rapporte, à réfléchir avant de les employer, à utiliser leur ingéniosité non à tourner la loi, mais à la rendre plus facilement applicable. Ayant agi ainsi, ils auront travaillé pour le pays, et ils auront ainsi travaillé pour eux-mêmes. Car les économies créent l'épargne, et si cette épargne prêtée aujourd'hui à la France lui permet de compléter ses armements, demain elle sera pour ceux qui l'ont faite la réserve bénie qui, le soir de la vie venu, leur permettra de finir leur existence sans remords et sans craindre de tomber à la charge d'une nation déjà lourdement endettée.

(A suivre.) AUGUSTA MOLL-WEISS.

Fondatrice de l'École Nationale des Économies et de l'Épargne.

RECETTES DE GUERRE

Une recette de guerre intéressante est celle qui économise à la fois le temps, le combustible, les denrées coûteuses ou rares, tout en étant suffisamment nourrissante.

CARPE A LA FOREZIENNE

Cette préparation est exquise faite avec une carpe ou n'importe quel poisson d'eau douce ou de mer. Elle est surtout à recommander dans des ménages où se trouvent de jeunes enfants, puisque les arêtes se fondent et disparaissent pendant la préparation.

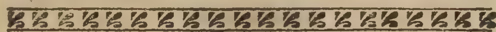
I. Couper une carpe, une alose, ou n'importe quel poisson en tronçons (tête comprise).

II. Mettre ces morceaux dans un pot de terre, ajouter des oignons, des carottes, du laurier, du thym, de l'ail, du sel, du poivre, un verre de vinaigre, un verre d'huile, de manière à recouvrir le tout.

III. Boucher le pot hermétiquement, le placer dans un four moyennement chaud, le laisser cuire 7 à 8 heures. Servir chaud.

On ne trouve plus aucune arête dans cette préparation qui est exquise et rien n'est perdu.

A. M.-W.



LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



Une Kermesse à Hanoï

Et d'abord parlons d'une fête charmante qui vient d'être donnée à Hanoï, et qui vaut à nos Maisons claires un beau don de dix mille francs.

« Le résultat a été au delà de nos espérances, m'écrit notre grande amie Mme Gentilhomme. Nous avons été favorisés par un temps merveilleux et aussi par la présence du gouverneur général M. Sarraut, de Mme Sarraut, si aimés tous deux de la colonie ! Mlles Sarraut et Barrand avaient accepté de vendre des fleurs et le gouverneur honora presque tous les comptoirs de sa présence, prouvant ainsi, avec une générosité extrême, l'intérêt qu'il portait à l'œuvre.

Le Comité organisateur avait choisi de donner sa kermesse dans le jardin et sur la route Mandarine, rien ne manqua à la fête: pêche miraculeuse, gaufres, pommes de terre frites, acrobates, chanteurs ! Le clou de la journée fut les séances de danses anciennes exécutées par neuf fillettes, neuf petites muses. M. Delpech contribua encore à l'éclat de la journée en offrant gracieusement, affiches, billets, lots.

Les journaux d'Hanoï célébrèrent cette jolie réunion patriotique en termes chaleureux... En vérité il y a quelque chose d'impressionnant dans cette ardente propagande faite pour les enfants de nos soldats sous toutes les latitudes... L'infatigable, la merveilleuse Mme Rutlidge continue chaque mois ses miracles. La semaine dernière, on vit l'effort de Traiguen, Chili, accompli par la présidente Mme Laurent ; et celui de Mme Muraire, de Tourane ; de M. Chapar, du Paraguay ; de Mme Hoff, de Buenos-Ayres; du capitaine Duhamel, de Fort-Bayard, en Chine... Partout la protection s'étend sur les chères petites têtes, et c'est ce qui permet à une œuvre comme la nôtre de réaliser le rêve de tous.

Les Colonies de Chambres Claires
On redemande des enfants à Vienne, à Brives

Et d'abord, une colonie de chambres claires n'est pas plutôt arrivée, installée, que déjà on y redemande des enfants... A Vienne, la charmante Mme Chapuis, qui est une présidente dans toute l'acception du mot, va voir nos enfants dont beaucoup ont été mis pour leurs études à la pension de Notre-Dame de l'Isl... Elle s'inquiète de chacun d'eux, m'envoie les menus ; le Dr Chapuis fait peser chaque semaine ce petit monde ; le jeudi et le dimanche toute la colonie, en robe d'uniforme, se promène. J'ai eu des récits d'enfants d'une drôlerie délicieuse. Et vous croyez que tant de soucis divers découragent les dames du Comité... pas du tout... à Vienne on *redemande* dix-huit enfants. Ce succès-là est peut-être ce qui peut le plus toucher le cœur. Il prouve que le but est atteint... A Brives, où deux colonies sont déjà arrivées, celle présidée par Mme Lescure, celle présidée par M. Soulié et Mme Bouygues, on redemande aussi dix enfants... C'est que les gosses, nés malins, intercèdent pour le petit frère qui est resté à la maison ! pour les deux petites sœurs qui aimeraient tant la campagne ! Alors on s'attendrit... « Envoyez le petit frère, envoyez les sœurs... » Et des mamans arrivent tenant triomphalement un papier à la main... « Regardez voir si elle est contente ma petite !... lisez un peu ce qu'elle me met sur sa lettre... »

La Colonie des Chambres Claires de Saint-Méen
Présidente : Mme Forgeoux.

D'ailleurs on croirait que notre œuvre se meut dans le roman, rien n'a l'air vraisemblable tant cela s'arrange bien ! C'est ainsi que je vis surgir un beau matin un ménage jeune, aimable, plein de vie, le receveur des domaines de St-Méen et Mme Forgeoux... « Nous voilà ! dirent-ils, vous nous avez écrit que notre colonie était prête, comme nous ne la voyons pas poindre à l'horizon, nous sommes venus la chercher, pensant vous éviter ainsi de la peine. » Et ils firent comme ils le dirent. Ils prirent sous leur protection des enfants, dont quelques-uns étaient si jeunes qu'ils ne savaient point leur nom... « Comme vous allez avoir de la peine ! » fîmes-nous un peu anxieux.

« Bah ! répondit Mme Forgeoux, une nuit est bien vite passée, et puis mon mari est là, et puis les mamans claires de Saint-Méen attendent leurs enfants avec impatience. Il ne faut pas laisser perdre du bonheur... » A ce moment, nous vîmes la petite Adrienne Chevrin, haute comme une botte, qui avait escaladé, sans autre protocole, les genoux de M. le receveur des domaines et qui l'embrassait familièrement, se rappelant peut-être vaguement le papa tué à l'ennemi, qu'elle embrassait comme ça avant qu'il ne partît pour la guerre. Oh ! dans quel joli temps vivons-nous qui permette des spectacles pareils.

Si j'osais, comme je demanderais à ce que dans la mesure du possible cet exemple fût suivi, ou du moins que quelquefois on vînt à mi-chemin au devant des enfants, dans des centres comme Bordeaux, Marseille, Toulouse, Tarascon, etc. Cela aide-

rait à déblayer plus vite le terrain. Que l'on y songe, les jours passent et nous avons à préparer les colonies dont on voudra bien regarder sur la carte les plaisants méandres en suivant l'ordre d'inscription :

Ste-Foy-la-Grande, Gironde — Montpellier — Gareoult, Var — Roscoff, Finistère — Toulon, Var — Habas, Landes — Nérac — Laverdac, Lot-et-Garonne — Cette, Hérault — Breteuil-sur-Ilou, Eure — Dijon, Côte-d'Or — Mâcon, Saône-et-Loire — Cajare, Lot — Albi, Tarn — Graulhet, Var — Arette, Basses-Pyrénées — Alais, Gard — Oloron, Basses-Pyrénées — Marans, Charente-Inférieure — Lancié, Rhône — Vence, Alpes-Maritimes — Villeneuve-de-Marsan, Landes — Ouarville — Aix-en-Provence — Biarritz — Trévoux, Ain — Marlonge, Char.-Infre — Rennes, Ille-et-Vilaine — Mazamet, Tarn — La Réole, Gironde — Marseille, Bouches-du-Rhône — Auch, Gers — Saint-Chaptes, Gard — Alzonne, Aude — Pau, Basses-Pyrénées — Pont-l'Abbé, Finistère... et toutes ne sont pas finies d'inscrire ! On juge de la difficulté que représente la mise sur pied de ces colonies. C'est pourquoi je supplie nos présidents, nos présidentes dont la générosité se fait impatiente, de m'accorder le délai indispensable à la *bonne* organisation de ces départs. Nous sommes en train de négocier un train spécial qui nous permettrait de déverser en une seule fois le côté Paris-Bordeaux, Agen, etc., et un autre Paris-Tarascon, Montpellier, Marseille, Nice. Mais tout cela demande du travail — et un travail bien ordonné. La joie avec laquelle on accueille nos enfants prouve que les quelques jours d'attente sont bien vite oubliés.

Donc cette semaine, nous avons pu préparer seulement Saint-Méen, Cerizay, la Trinité-sur-Mer, Mazamet.

Colonie des Chambres Claires de Cerizay

Présidente : Mme Boreau-Deslandes.

La *colonie de Cerizay*, la première en date, présidée par Mme Boreau-Deslandes, a réuni dans son comité Mlle Derivault, qui habite le château de l'Emelière, Mme A. Diguet, le Conseil municipal, M. Isidor Thomajean, Mme Gourmaud, l'institutrice, et d'autres encore... c'est dire si nos enfants vont être heureux dans cette campagne mi-poitevine, mi-vendéenne aux charmes bocagers.

Colonie des Chambres Claires de Mazamet

Présidentes : Mlles Brenac.

Vous n'auriez pas voulu qu'on parlât ici de quelque bonne action, sans que le Mazamet légendaire intervînt. C'est à quoi il ne manqua point et dès le premier jour Mlles Brenac réclamèrent vingt enfants. Car, fait digne de remarque, chaque colonie comporte vingt, trente et jusqu'à soixante enfants. Mazamet, une fois de plus, vient de montrer sa chaude sollicitude à nos enfants...

Mais le temps presse, la place manque. Je laisse, pour la prochaine fois, *Marans*, qui a sa colonie, pour dire deux mots de la Trinité :

Maison Claire de la Trinité-sur-Mer

La *Trinité-sur-Mer* est une Maison claire, édifiée par nos soins et dirigée avec un enthousiasme et une sagesse rares par Mlle Caill. La maison Ker Loïc s'est agrandie d'un Ker voisin qui nous permet d'hospitaliser vingt enfants de plus. Le besoin de nos *Maisons claires* se fait d'autant plus sentir maintenant, que nous y recueillons tous les enfants déclarés inaptes aux Chambres claires. En effet, nous nous engageons à ne donner aux familles que des enfants parfaitement sains, mais les autres... Ne méritent-ils pas aussi qu'on s'intéresse à eux ? C'est pourquoi, malgré le gouffre creusé par l'entretien de ces jolis asiles de l'enfance, nous les multiplions avec joie. Notre œuvre, grâce aux présidents et aux présidentes des Chambres Claires, a maintenant toute sa signification.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 1er mai.	464.836 fr. 60
Total de la 46e liste arrêtée le 8 mai.	15.716 fr. 55
Subventions.	1.809 fr. 10
Total général.	482.362 fr. 25

(Voir page 421, la liste des souscripteurs.)

L'Adoption des Prisonniers

Quel bonheur... la Conférence de Berne a donné enfin des résultats, les prisonniers seront échangés tête pour tête : sous-officiers, caporaux et soldats comptant au moins dix-huit mois de captivité, sans distinction d'âges, ni de charges de famille en commençant par les plus anciens en activité. Seront également rapatriés tous les soldats âgés de quarante-cinq ans comptant plus de dix-huit mois de captivité. Ainsi beaucoup de nos prisonniers vont revoir leurs foyers et embrasser leurs marraines. Mais nous conseillons à celles dont les filleuls entrent dans la catégorie d'échanges de poursuivre leurs envois jusqu'à l'avis officiel de retour... car les délais peuvent s'étendre sur un assez long temps. On compte seulement échanger dix mille prisonniers par mois... D'ailleurs il n'y aurait pas grand mal à ce que quelques paquets de vivres arrivassent après le départ du protégé, les présidents de camps les distribueront entre les plus nécessiteux.

Les efforts faits en faveur de nos prisonniers sont bien encourageants. A Majunga, le Directeur d'un grand journal du lieu, *Le Phare de Majunga*, a organisé une fête dont le succès a été très vif, puisqu'il a valu à nos prisonniers une recette de douze cents francs. Un concert commencé par la *Marseillaise* et terminé par la *Marche du Général Joffre*, a fait acclamer la France, ses défenseurs et ses victimes.

Les Envois au Front

Nous avons reçu cette semaine encore de l'incomparable Mme Mettey de Buffalo une caisse pour nos soldats qui nous a permis de multiplier nos envois. Mme Francis Thomé qui depuis quatre ans n'a pas manqué un jour à sa tâche aidée par Mlles Massicault, Zebaume, etc., a noté cette semaine son 50.555e envoi !...

Voir, page 422, le Sommaire du Journal de l'Université, N° 11, du 15 mai.

PENSÉES BRÈVES (1)

Bien des faits historiques ayant dépassé les limites de la compréhension des contemporains n'ont été expliqués que par leurs descendants, témoins des conséquences engendrées par ces événements. La guerre actuelle figure au nombre des grands drames de l'histoire dont les acteurs ne peuvent percevoir que des fragments.

L'évolution démocratique actuelle n'a fait que remplacer les souverains absolus par des bureaucrates aussi absolus.

L'énergie verbale suffit à improviser des révolutions mais non à les faire vivre. Les révolutionnaires de tous les âges, ceux de la Russie, notamment, en firent l'expérience.

La foi étant une force contre laquelle les persécutions politiques restèrent toujours impuissantes, rien ne sert d'employer la violence contre elle. On bouleverse inutilement un pays en méconnaissant cette loi.

L'homme apte à défendre toutes les causes est généralement incapable d'en soutenir utilement aucune.

Le phénomène le plus occasionnel est facilement considéré par les philosophes germains comme une nécessité historique définitive, une manifestation de l'absolu. La notion de contingence leur fut toujours inaccessible.

Dans la guerre actuelle, la victoire coûtera plus cher au vainqueur que ne coûtaient jadis au vaincu les plus désastreuses défaites.

Avoir quelquefois de l'énergie ne prouve pas qu'on possède du caractère. Le caractère implique une énergie continue et non pas transitoire.

Une des caractéristiques les plus nettes de la guerre européenne est que toutes les prévisions des grandes autorités militaires furent démenties par les événements.

Les collectivités savantes sont utiles en raison de l'autorité qu'elles confèrent à leurs membres, mais, loin de favoriser le progrès, elles l'entravent généralement.

L'abondance de mots sert surtout à dissimuler l'absence de pensées.

Dès que les peuples cessent d'être guidés par des idées et des croyances ils le sont par des appétits et des haines.

Les hommes avouent rarement les motifs qui les font agir. Souvent même ils les ignorent.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

L'Alsace telle qu'elle est

XI[1]

L'ÉLITE ALSACIENNE

Dans tous mes articles sur l'Alsace, je me suis épuisé à dire ceci : à travers tous les obstacles et tous les dangers, en dépit des persécutions de toutes sortes, les Alsaciens ont prouvé leur inébranlable fidélité à la mère-patrie dont ils avaient été violemment arrachés, voici quarante-sept ans. Tout en supportant leur martyre avec une dignité et une fermeté qui ont forcé l'admiration du monde, ils n'ont jamais prononcé un mot qui put laisser croire qu'ils oubliaient. Bien mieux, ils se sont sans cesse appliqués par tous les moyens à maintenir et à défendre la cause de la France. Tant et si bien que, lorsque la guerre a éclaté, l'influence française en Alsace apparaissait plus forte que jamais. La preuve, c'est qu'à la veille du conflit universel, l'armée française comptait, à en croire une liste publiée par la *France Militaire*, et citée par M. Florent-Matter dans son très intéressant ouvrage « *Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne* » : 398 officiers de l'armée active, nés dans nos deux provinces annexées.

En outre, et toujours au dire du vaillant directeur de l'*Alsacien-Lorrain*, on évaluait à plus de 1.200 le nombre des officiers français d'origine alsacienne. A ce chiffre imposant, l'Allemagne ne pouvait, elle, opposer que 12 modestes noms d'Alsaciens-Lorrains, officiers dans son armée, lesquels, je le dis en passant, se trouvaient être presque tous des noms de fils de fonctionnaires.

Voilà, certes, des faits qui démontrent plus et mieux que des discours que l'Alsace n'a pas cessé d'être un centre d'idées et de culture françaises. Ce sont là des vérités évidentes que l'on ne saurait pas plus nier que la lumière et la chaleur qui inondent le globe terrestre. Oui, l'Alsace est demeurée française de cœur. Séparée de la famille commune, elle a conservé à la France, absente de ses foyers, une affection filiale et un tendre attachement qu'elle lui gardera jusqu'au jour où il lui sera donné d'y reprendre sa place. C'est là encore une chose dont tout le monde est obligé de convenir à l'heure actuelle. Mais je me suis souvent surpris à me demander si l'on connaît bien, en France, le foyer où s'est alimenté cet amour indestructible de l'Alsace pour la France. A mon avis, peu de personnes se sont avisées de s'en préoccuper jusqu'à présent. Pourtant il est de l'intérêt de tous de le savoir.

On prétend, il est vrai, que l'amour persistant de l'Alsace pour la France est dû au souvenir du passé. Certes, le souvenir existe. Le nier, ce serait un crime. Mais suppose-t-on que ce souvenir ne se fût pas d'abord brouillé, puis effacé pendant les longues années de persécutions auxquelles il était en proie, si, à l'exemple de la lumière et de la chaleur, dont je parlais tout à l'heure, il n'eût possédé, lui aussi, son foyer d'incessante activité où pareillement à ce qui se passe pour celles-là, celui-ci venait se vivifier et, pour ainsi dire, perpétuellement se renouveler? Non, évidemment. Et cela pour une raison bien simple, c'est que rien d'humain n'est éternel, pas même le souvenir, surtout le souvenir, pourrais-je faire observer, parce que le souvenir finit peu à peu par se figer en nous. La vie, au contraire, se continue par le mouvement. Encore si l'on veut vivre, faut-il agir, et le souvenir, qui s'est figé au dedans de nous-mêmes, n'agit pas plus qu'il ne réagit.

(1) Voir *Les Annales* des 2, 16 et 30 décembre 1917, 13 et 27 janvier, 10 et 24 février, 10 et 31 mars, et 14 avril 1918.

C'est probablement ce qu'a compris la bourgeoisie alsacienne (ou plutôt cette élite dont je veux parler ici) qui, du jour au lendemain, eut à cœur de se constituer, dans ma chère petite patrie, la gardienne de la flamme sacrée comme aussi la pourvoyeuse dévouée de l'huile sainte qui la devait entretenir et la faire rayonner.

A dire vrai, c'est elle, cette admirable élite qui a fourni à l'Alsace son clergé, que le prince de Hohenlohe traitait lui-même, ainsi que je le rappelais précédemment, de « dernier rempart de l'esprit français en Alsace ». C'est dans ses rangs qu'ont surgi quantité de journalistes et de députés qu'elle a toujours tenus pour les plus fermes champions de ses libertés. C'est elle qui a donné le jour à toute une pléiade littéraire et artistique, dont l'unique souci fut de conserver à l'âme alsacienne son parfum de terroir. Ce qui nous permet de dire que c'est bien à cette bourgeoisie active, intelligente et courageuse, que nous devons, au bout du compte, l'échec des plans de germanisation en Alsace. Aussi avons-nous le devoir de la saluer avec respect, avec admiration et avec reconnaissance.

Ce rôle, qu'a rempli la bourgeoisie alsacienne en face des conquérants, lui fut, au demeurant, imposé par les circonstances. En effet, sans vouloir diminuer le moins du monde son mérite qui fut, en réalité, très grand, l'on peut affirmer que, répartie comme elle l'était dans les centres urbains, et non dans les campagnes, c'est elle, et nullement la classe populaire, qui eut le plus à souffrir de l'annexion. Que l'on y songe bien ! partout elle se heurtait à ces trois représentants détestés de l'occupation teutonne, à savoir : l'armée, l'administration, l'école.

L'armée ? Comment l'aurait-elle supportée, cette bourgeoisie, qui n'oubliait point les victoires allemandes de 1870 ? Est-ce qu'elle ne souffrait point cruellement du traité de Francfort dont la signature l'avait arrachée à sa vraie patrie? Est-ce que la vue des soldats allemands, installés en maîtres sur son propre sol, lui rappelait autre chose que des souffrances, des tortures et des larmes ?

L'administration ? Comment ne l'aurait-elle point franchement détestée ? Elle avait plusieurs raisons à cela. D'abord, cette administration représentait le maître non désiré, l'ennemi toujours ennemi ; puis, elle était tracassière, cassante, déplaisante à l'excès ; et, enfin, elle l'avait bel et bien chassée, elle, bourgeoisie alsacienne, de tous les emplois qui lui étaient précédemment réservés.

L'école allemande ? L'école allemande en Alsace ? Ah ! il le faut avouer, elle était beaucoup plus dure, plus exaspérante pour la bourgeoisie des villes que pour les gens de la campagne ! Dans le village, souvent, l'instituteur était Alsacien ; mais, dans la ville, c'était presque toujours un pur Allemand, lequel, à l'exemple de ses compatriotes, faisait du germanisme le premier article de son *Credo* et le premier objet de son enseignement. Cela étant, l'école allemande apparaissait à la bourgeoisie un centre de germanisme et comme qui dirait un véritable foyer d'infection, dont elle ne pouvait assez maudire les funestes tendances. D'autant que, il faut bien le reconnaître, elle était contrainte de subir, malgré elle, son contact souverainement exécré. Maîtresse de fermer sa porte à l'armée et à l'administration, en se refusant carrément à entretenir des relations avec ses représentants, elle n'était point libre, il s'en faut, d'user du même procédé à l'égard de l'école. L'école, il fallait la subir, force lui était de la fréquenter et surtout d'y entendre déprécier la France et exalter l'Allemagne. Aussi combien profonde fut l'antipathie de la bourgeoisie alsacienne pour l'école allemande !

A se rappeler le caractère alsacien, le lecteur français comprendra, du reste, que cette opposition foncière de la bourgeoisie à tout ce qui représentait en Alsace le conquérant honni ne pouvait manquer de se traduire maintes et maintes fois par des actes. Car de tels sentiments, ardents et légitimes tout ensemble, ne restent point cachés. Il arrive forcément un moment où ils finissent par se manifester au grand jour.

Qu'ils se soient extériorisés en Alsace, c'était inévitable. Aussi ne faut-il point s'étonner si la bourgeoisie alsacienne sut habilement profiter de toutes les circonstances qui lui permettaient d'exprimer de son mieux l'antipathie, voire le mépris, qu'elle se glorifiait de professer à l'endroit des Allemands. Je passe sous silence les protestations dont ses membres les plus autorisés se firent l'écho, à l'heure douloureuse de la séparation, qui fut pour elle une blessure toujours saignante. Quand cette heure douloureuse se fut éloignée, et que le tassement qui suit communément les grands bouleversements eut fait son œuvre, l'on put remarquer que la bourgeoisie alsacienne apportait à vexer son maître une malice quasi-traditionnelle. Pour lui bien prouver qu'il se berçait d'une étrange illusion, lorsqu'il prétendait qu'en arrachant l'Alsace-Lorraine à la France, il n'avait fait, en somme, que rendre à la grande patrie allemande des fils séparés d'elle, elle, qui avait toujours parlé le français, se mit à le parler avec plus d'amour encore. Et, tout en le parlant, elle sut montrer à merveille que la cause de son choix tenait à ce que, mieux que l'allemand, le français exprimait ses idées et ses sentiments. C'était, l'on en conviendra, un rude coup porté aux Allemands, lesquels étaient condamnés à entendre des réflexions piquantes, dont les auteurs ne se cachaient nullement :

« C'est curieux, en parlant français, je dis facilement ce que je pense ; quand je m'exprime en allemand, j'ai la sensation de corriger ma pensée. Il me semble alors que c'est un autre moi qui tâche, gauchement et lourdement, de rendre ce que mon vrai moi pense sans gaucherie et sans lourdeur. »

Ou bien :

« L'allemand n'est pas une langue pour nous autres Alsaciens, c'est un masque. »

L'on ne se gênait point, au surplus, dans la bourgeoisie alsacienne, pour expliquer et montrer que la langue française est faite de clarté et de lumière ; qu'elle est claire et lumineuse comme un paysage de la douce France, et qu'ainsi elle représente tout à fait la France. Ce qui faisait dire à un Alsacien de mes amis :

« Je parle français comme je mettrais un drapeau à ma fenêtre. C'est moins une langue que je parle que des convictions que j'arbore ! »

Brave Alsacien ! comme il traduisait bien par son langage pittoresque ce que nous pensons tous au dedans de nous-mêmes !

C'est en vain que les immigrés allemands s'efforçaient, par ailleurs, à réagir contre cet état d'esprit de la bourgeoisie alsacienne. Car ils sentaient bien qu'en parlant le français avec tant d'obstination et de fierté, elle rejetait loin d'elle leur civilisation prétendue supérieure et ce qu'ils nomment avec tant d'emphase les bienfaits de leur *kultur*. Ils étaient repoussés avec pertes et fracas :

« Est-il possible, répondait ironiquement

un Alsacien à l'un de ces fanatiques germanisants, rencontré à l'usine, est-il possible que vous vouliez me contraindre à devenir un homme aussi parfait que vous ?... Mon cher monsieur, jamais les Alsaciens ne pourront égaler les Allemands à ce point de vue ; vous nous êtes trop supérieurs!...

» — *Ya wohl!* (oui, oui) répliquait, le plus sérieusement du monde l'Allemand gobeur, je vous crois : *Deutschland uber alles!* »

Dès lors que la classe populaire tenait *mordicus* à son dialecte et que la bourgeoisie affectait de parler toujours français, la langue allemande ne fut guère en Alsace que la langue officielle en usage dans les endroits publics ; mais dont l'on se gardait bien de se servir quand on était entre soi, chez des Alsaciens et rien qu'avec des Alsaciens. Dans ces conditions, et étant donné que la langue n'est autre chose, à tout prendre, que le véhicule des idées et des sentiments, la germanisation ne pouvait faire de progrès en Alsace. Elle n'en fit aucun, en effet. Bien au contraire, cette hostilité unanime contre la langue du maître eut un tout autre résultat. Car, en accentuant les tendances nationalistes et traditionalistes d'une province qui persistait à vouloir se nourrir d'un autre idéal et vivre d'une autre vie que ses conquérants, elle préparait une violente réaction contre leur despotisme.

C'est cette réaction qui se manifesta par l'apparition de ce que je nommerai volontiers l'élite de l'élite. Composée de députés, d'écrivains, d'artistes, d'industriels et d'hommes en vue, cette élite de l'élite sut si bien rester alsacienne jusqu'aux moëlles, — j'entends toujours attachée à la chère mère-patrie, — qu'elle en devint apôtre. Et cela avec une si patriotique audace et un tel bonheur d'expression que l'on peut hardiment affirmer que l'âme alsacienne, écrasée sous la botte et le gantelet de fer teutons, lui doit sa survie tout comme la France lui doit la perpétuité de son influence.

Il faudrait un volume, et même plusieurs, rien que pour esquisser les admirables prouesses de cette élite de l'élite alsacienne. Aussi le lecteur me pardonnera-t-il de ne citer aucun nom, mais d'indiquer seulement quelques-unes des œuvres qui ont le plus contribué à maintenir les idées françaises dans un milieu que cherchait à terroriser le pangermanisme.

Au premier rang, il convient de nommer, parmi les journaux et les revues : *Le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, *la Revue catholique d'Alsace*, *La Revue d'Alsace*, *Le Journal catholique de Mulhouse*, *La Revue Alsacienne*, etc., etc.

Ces diverses publications ont soutenu vaillamment la lutte contre l'emprise allemande, et elles l'ont soutenue d'une manière pour ainsi dire classique. Mais, à côté d'elles, il y eut d'autres œuvres plus directement soumises aux influences locales, qui, en se vouant à une sorte de renaissance et de perfectionnement du sentiment alsacien en Alsace, réussirent à s'opposer vigoureusement à la germanisation de ma chère petite patrie.

En effet, grâce à elles et parallèlement aux œuvres d'inspiration plus française, cette influence toute alsacienne obtint les plus merveilleux résultats. Et c'est peut-être ce dont les Français ne se doutent point, peu disposés comme sont beaucoup d'entre eux à reconnaître le fier sentiment d'indépendance qui anime l'âme alsacienne. Il faudrait pourtant que l'on sût, en France, que si la bourgeoisie alsacienne parle couramment le français, la classe populaire, s'exprime, elle, dans son dialecte à elle, et que ce dialecte, pris par des ignorants pour l'allemand, est, en réalité, une langue que les Allemands comprennent difficilement. En raison de quoi, parler ce dialecte ou parler français équivaut pour l'Alsacien, suivant son degré de culture et sa situation sociale, à faire preuve de sentiments également irréductibles et, par conséquent, toujours opposés au germanisme.

A ce point de vue, il est incontestable que les efforts tentés pour faire du dialecte alsacien une langue littéraire ont été des plus louables. Encore que ces efforts aient soulevé de légitimes objections, il faut avouer que l'âme alsacienne a tressailli de joie d'un bout à l'autre de l'Alsace, et s'est épanouie plus librement en se reconnaissant dans certains poèmes, certaines nouvelles, certaines pièces de théâtre écrites en patois. D'autant que ces dernières ne laissèrent pas que d'aider par là la classe populaire à voir plus clair en mettant en scène des épisodes de la lutte entre Alsaciens et immigrés allemands, et en raillant impitoyablement en dialecte alsacien les conquérants :

« Comme nous ne ressemblons pas à ces pandours ! disaient ensuite avec satisfaction les spectateurs de ces scènes satiriques. »

Les écoles de peinture alsacienne et de dessins humoristiques apportèrent, à leur tour, un vigoureux appoint à la résurrection du nationalisme alsacien. Le *Musée alsacien* de Strasbourg où, avant la guerre, étaient pieusement rassemblés les souvenirs de la vieille Alsace, y contribua pareillement.

C'est encore à l'élite alsacienne que la ville de Mulhouse dut ses premières cités ouvrières. C'est elle, cette élite, qui fonda les caisses Raiffesen, pour le plus grand bien des ouvriers. *La Société Industrielle de Mulhouse* passe pour une magnifique société littéraire, scientifique, sociale et philanthropique. Les protestants sont à sa tête, mais les catholiques en font également partie. C'est, au reste, sous ses auspices qu'ont été publiés les travaux les plus remarquables de l'Alsace littéraire et artistique, depuis cinquante ans. *La Société des Monuments historiques d'Alsace*, dont le siège est à Strasbourg, quoiqu'envahie, à un certain moment, par l'élément allemand, n'a pas discontinué de rendre de réels services à la cause alsacienne, surtout depuis qu'elle a réussi à se débarrasser en partie de cet élément à la fois si encombrant et si peu sympathique.

Que si, maintenant, le lecteur me demande de lui prouver autrement que par des mots les magnifiques résultats de cette infatigable activité de l'élite alsacienne, je me contenterai de lui conseiller de lire, de la première page jusqu'à la dernière, le beau livre de M. Florent-Matter que j'ai cité, au début de cet article : « *Les Alsaciens-Lorrains contre l'Allemagne* », il y trouvera mille et mille faits aussi probants que touchants.

Oui, oui, les Alsaciens sont bien contre l'Allemagne. Cela, la guerre l'a démontré de sanglante façon. D'innombrables anecdotes le prouvent péremptoirement. Faute de pouvoir les rapporter ici, je me borne à citer un chiffre qui, à lui seul, a une rare éloquence. Le gouvernement allemand évaluait lui-même, en décembre dernier, à 30.000 le nombre des déserteurs alsaciens-lorrains. J'ajoute que les poursuites sans nom et sans nombre pour haute trahison, intentées par les tribunaux allemands à mes chers compatriotes, et suivies de confiscation de biens, d'emprisonnement et quelquefois de mort, sont une preuve que toute l'Alsace, depuis le paysan jusqu'au bourgeois et au riche industriel, n'a point craint de manifester publiquement, même sous l'état de siège proclamé dès la déclaration de la guerre, sa profonde hostilité au germanisme et son immuable fidélité à la France.

N'est-ce pas là, je le demande au lecteur, la plus émouvante conclusion à la série d'articles que j'ai publiée dans *Les Annales*, et qui avait pour but de montrer l'Alsace telle qu'elle est ? L'Alsace telle qu'elle est ? Mais, le sang de ces trente mille braves se battant pour la France nous la dépeint sous la plus belle couleur, j'entends celle de l'amour qui va jusqu'à la mort.

† SÉBASTIEN HERSCHER,
Ancien évêque de Langres, archevêque de Laodicée.

COINS DE PAGES

LES TROIS SŒURS

Elles sont trois sœurs, dont nous avons inscrit les noms sur tous les monuments publics. La délaissée, la cendrillon, est celle de qui le nom figure en premier : ce n'est que pour sauver les apparences et pour dissimuler nos injustes prédilections.

Nous parlons de la Fraternité avec une certaine emphase, et avec une émotion sincère, mais un peu distraite. On n'aurait pas besoin de nous pousser beaucoup pour nous faire avouer qu'elle fait bien dans le paysage, mais qu'elle tient de la chimère et que sa draperie à l'antique a je ne sais quoi de vague, de flottant, ce n'est pas une draperie mouillée.

Non sans hypocrisie, nous avons glissé entre les deux autres l'Egalité qui est notre favorite, et l'on peut le dire au sens le plus précis du mot, notre enfant gâtée. Nous lui passons tous ses défauts, que notre complaisance aggrave. Nous n'avons jamais observé qu'elle est une espèce de monstre, ou bien sa difformité nous charme. Elle nous inspire une passion aveugle et un zèle étroit qui n'est pas à notre avantage ni au sien; car si nous l'aimions de plus haut et d'une façon plus humaine, nous lui rendrions cette grandeur dont elle n'était point dépourvue; mais nous la compromettons avec les pires symboles et ne rougissons pas d'en faire une doublure de l'envie.

Quant à la Liberté, si elle n'est pas aimée parmi nous selon ses mérites, c'est qu'elle est « incomprise », qu'on souffre cette épithète romantique. L'histoire des relations de la France avec la Liberté est extraordinaire. Il y a là un malentendu, en quelque sorte conjugal, sans précédent. Les Français sont les champions de la Liberté : aucun peuple du monde ne leur nie ce titre. Ils se dévouent pour la faire triompher par toute la terre, et semblent, chez eux, ne s'en point soucier. Serait-elle un article d'exportation? Quand ils reviennent à leur foyer après l'avoir imposée au prochain, et qu'on leur dit : « Madame est rentrée », ils répondent : « Ah! » d'un air d'ennui. Ils la boudent après qu'ils ont fait en son honneur, mille prouesses. Elle est leur Dulcinée, mais ils ne peuvent pas supporter la vie commune.

Ils aiment l'indépendance, qui n'est pas tout à fait la même chose que la liberté.

ABEL HERMANT.

LES ÉCHOS

LE LIVRE D'OR D'ALSACE-LORRAINE

(Enquête sur les atrocités allemandes entreprise avec la collaboration de nos lecteurs)

— SUITE —

De toutes parts, les témoignages affluent sur l'odieuse tyrannie exercée par l'Allemagne vis-à-vis des habitants de nos deux chères provinces. M. Herbette citait l'autre jour dans le *Temps* plusieurs faits qui s'ajoutent à ceux que nous avons, nous-mêmes, recueillis.

XX. — Atmosphère irrespirable

Dans l'armée allemande, les Alsaciens-Lorrains sont mis à l'écart et surveillés : des documents officiels en témoignent. Au parlement de Strasbourg, il n'y a plus de débats : le 12 avril, sur soixante députés environ que compte la seconde Chambre, cinq seulement ont assisté à l'ouverture de la session, et depuis lors le vote du budget s'est passé en silence, comme une cérémonie funèbre. Dans tout le pays enfin, jusque dans les villages, on vit sous le régime de la délation et de la terreur.

« Dans un train d'Aumetz à Knutange, raconte le *Metzer Zeitung* du 16 avril, l'aubergiste Mathieu G..., d'Aumetz, Mme Anna Ch..., d'Œtting, et l'aubergiste Pierre-Joseph B..., d'Autun-le-Tiche, s'étant entretenus pendant la presque totalité du parcours en langue française, bien que sachant parfaitement parler l'allemand, leur attitude a été considérée comme une manifestation antiallemande. » Pour cette « manifestation », les trois voyageurs ont été cités devant le conseil de guerre de Thionville, qui leur a infligé des amendes. Ce n'est pas là un cas isolé, tant s'en faut, et souvent les victimes ne sont pas quittes à si bon marché. Le *Tageblatt* de Mulhouse nous apprend, le 19 avril, que Mlle Apollonie D..., « qui attisait sa haine contre l'Allemagne par la lecture du journal *la Gironde* », a été condamnée à dix mois de prison par le conseil de guerre de Sarrebruck, « pour avoir manifesté des sentiments hostiles à l'Allemagne ». L'accusée a vainement fait observer que les témoignages invoqués contre elle étaient inspirés par des haines personnelles : « Vu la gravité de son cas, ajoute le *Tageblatt*, mandat de l'arrêter a été aussitôt délivré. » Tel est, montré par d'innombrables faits, le régime que subissent les provinces annexées.

Peu à peu, le dossier grossit. Il contient les éléments du futur réquisitoire. La justice y puisera, quand l'heure des réparations aura sonné.

(A suivre.)

(Adresser toutes les lettres à Sergines, rédaction des *Annales*, 51, rue Saint-Georges.)

Viendront-ils?

Le ciel est pur, la nuit s'étoile. Le bleu des rares réverbères pâlit sous la clarté lunaire qui, narquoise, fait émerger de l'ombre parisienne la blancheur crue des maisons.

Comme il fait doux ce soir, monsieur, madame et bébé savourent sur le balcon la fraîcheur délicate de cette nuit printanière. Madame contemple la voûte brillante et la lune qui, jadis, inspira tant de poètes, lui fait pousser cette exclamation :

— Beau temps pour les gothas ! Viendront-ils ?...

Car ceux-ci sont des dilettantes qui choisissent les nuits claires pour perpétrer leurs sombres exploits.

Les saucisses montent; les observateurs sont à leur place; les postes du front font bonne garde. Toute une activité mystérieuse et vigilante assure la sécurité de la grande ville.

Vous pouvez vous coucher, madame, et vous endormir en toute confiance. Ce soir, ils ne viendront pas.

Un précédent aux jours sans viande

Nous donnons en première page le portrait de M. Boret, grand-maître des restrictions stomacales (ce titre eût trouvé grâce aux yeux de Flaubert!). Entre autres prescriptions très sages inspirées par le désir d'éviter la gêne alimentaire, notre ministre a institué les jours sans viande.

Cette mesure n'est pas nouvelle. Au XVIe siècle, en Angleterre, la reine Elisabeth avait décrété que, trois jours par semaine — les mercredi, jeudi et samedi — nul n'aurait le droit de manger de la viande. Ceci pour permettre aux pêcheurs d'écouler leur poisson.

Toutefois, quiconque désirait une permission spéciale pour rompre cette abstinence, pouvait l'obtenir pour un prix proportionné à son état. Ainsi les pairs devaient payer 33 fr. 30, les chevaliers 16 fr. 25 et les roturiers seulement 8 fr. 30.

Avec M. Boret, il ne saurait être question de privilèges : comme quoi le « régime » démocratique est celui qui convient le mieux à notre pays.

CRÉATEURS D'ANARCHIE

On est frappé du torrent d'injures que les Allemands font verser chaque jour par leurs agents sur les chefs de la résistance morale dans tous les pays alliés; on est frappé des efforts que les Allemands accumulent pour créer partout, comme ils ont si bien fait en Russie, l'anarchie et la démoralisation; on connaît toute la presse Bonnet Rouge; *mais l'or que les Allemands répandent en France ne cherche pas seulement à ruiner notre force combative. Avec l'application la plus minutieuse et la plus ardente, ils travaillent à tous les étages de notre société, dans nos salons, dans nos cercles d'études; ils publient chez nous de gros volumes pédants (à peine lus de cent personnes, mais qui sont des prétextes à conversation), aussi bien que des nuées de petites feuilles ; tous les moyens leur sont bons pour chercher dans nos idées d'avant la guerre des forces à ranimer, qui les serviront.*

Ne nous laissons pas distraire par ces idéologies; tenons-nous absolument fermes sur le terrain de la vérité historique et du droit éternel.

L'Allemagne a commis le crime; ne cessons pas de le lui prouver, parce qu'alors c'est à elle d'en supporter le châtiment autant que l'opprobre. Déclarons aux « pacifistes » de bonne foi et aux agents payés de la Bochie que nous ne laisserons jamais leurs sophismes « minimisants » effriter cette évidence de l'Allemagne volontairement, délibérément assassine.

Au point de vue pratique, notamment au point de vue des réparations légitimes, si nous venons à laisser hors du débat le fait que l'Allemagne fut l'agresseur, tout est perdu.

Que nos hommes politiques et nos diplomates tiennent ferme. Ceux qui capituleraient devant la question des responsabilités de la guerre et trahiraient la vérité historique relèveraient du peloton d'exécution autant que les malheureux qui passent à l'ennemi en pleine lutte.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Les deuils

Georges Ohnet vient de mourir, à soixante-dix ans.

C'était un travailleur. L'œuvre considérable qu'il laisse eût suffi à établir la notoriété de plusieurs écrivains, si par notoriété on entend la faveur que le public attache à un nom.

Il eut de gros succès de librairie, comparables à ceux de Zola. Depuis plus d'un quart de siècle, ce romancier avait choisi la bourgeoisie comme type d'études et maints lecteurs se délectèrent aux péripéties du *Maître de Forges* qui fut une manière de triomphe. Le roman eut de nombreuses éditions; mis à la scène, il fut joué dans le monde entier et rapporta plus de deux millions à son auteur.

Les œuvres de ce fécond écrivain ont presque toujours été bien accueillies de la foule, en particulier la longue série des *Batailles de la Vie*, mais Georges Ohnet ne trouva pas le même engouement devant la critique qui l'attaqua souvent avec une violence passionnée, lui reprochant la banalité de ses idées et la platitude de son style. L'éreintement de Jules Lemaître — qui le regretta plus tard — est célèbre, ce qui n'a d'ailleurs pas empêché le romancier d'être couvert de lauriers.

Qui de nous n'a aperçu aux étalages des libraires *la Comtesse Sarah, Serge Panine, la Grande-Marnière, le Curé de Favières, les Dames de Croix-Mort*?

En dépit de la morale de cette fable-express de Willy :

Quand Ohnet mord... c'est pour longtemps,

aucun confrère n'était plus indulgent, plus bienveillant... Il ne garda d'aigreur contre personne et l'énorme vogue de ses ouvrages suffit à lui conserver sa belle sérénité.

Enfin, depuis la guerre, Georges Ohnet avait abordé le journalisme. Il donna au *Gaulois* des chroniques alertes, animées du plus ardent patriotisme et M. Arthur Meyer consacra des lignes émues à la mémoire de ce précieux collaborateur dont la laborieuse carrière ne fut qu'un long succès...

❀

Nous avons le vif regret d'apprendre la mort de M. Georges de Serbonnes, directeur de l'*Abeille*. Cousin de Francisque Sarcey qui l'aimait comme un fils, le défunt eut pour amis les camarades et les collaborateurs de l'illustre critique. Artiste, lettré, excellent écrivain à ses heures, il réalisait le type idéal du parfait « honnête homme », tel qu'on le concevait autrefois.

A propos du raid sur Zeebrugge

L'expédition anglaise sur le chenal de Zeebrugge rappelle les plus audacieux exploits des corsaires et c'est un fait glorieux qui vient s'ajouter aux fastes maritimes de la Grande-Bretagne.

Nous offrons à nos lecteurs cette page de lord Byron. C'est un hymne vibrant de fierté britannique ; un pieux hommage rendu à ceux qui ont contribué à la grandeur de la patrie. Ces lignes semblent avoir été écrites pour les héroïques survivants du *Vindictive* :

L'EMPIRE DES MERS

Sur les ondes joyeuses de la mer sombre et bleue, comme elles nos pensées sont sans bornes et nos âmes libres ; aussi loin que la brise peut porter, parcourez notre empire, contemplez notre patrie ! Ce sont là nos royaumes, leur puissance n'a pas de limites. Notre pavillon est le sceptre auquel obéissent tous ceux qui le rencontrent... Nulle terreur de la mort — si, avec nous, meurent nos ennemis, — sauf qu'elle nous semble moins insipide que le repos : qu'elle vienne quand elle voudra ! Nous jouissons de la vie dans la vie ; qu'importe à celui qui la perd que ce soit par la maladie ou par les combats ? Que celui qui se traîne, épris de la décrépitude, se cramponne à sa couche et passe des années languissantes, halette avec effort et laisse trembler sa tête paralysée ; à nous la fraîche tombe verte et non le lit fiévreux. Tandis que, râle à râle, il rend son

âme hésitante, la nôtre, avec un tressaillement, échappe à toute contrainte. Son cadavre peut se vanter de son urne et de son étroit caveau, et ceux qui maudissaient sa vie peuvent dorer son tombeau : à nous les larmes, rares, mais sincères, quand l'Océan ensevelit et nous garde nos morts ; à nous les banquets d'affectueux regrets dans la coupe rouge vidée à notre mémoire, et la brève épitaphe des jours de danger, quand, après la victoire, ceux qui partagent le butin s'écrient — le souvenir attristant tous les fronts :

— Quelle eût été la joie des braves qui ne sont plus !

Lord BYRON.

***

Le vicomte François de Curel

L'Académie l'aura vraisemblablement élu, à l'heure où ces lignes paraîtront. C'est un heureux choix car François de Curel est l'un de ceux dont s'enorgueillit notre art dramatique, par l'ampleur philosophique et la haute portée morale de ses ouvrages.

« Combien avez-vous de pièces en France? demanda Candide à un folliculaire. — Cinq ou six mille. — C'est beaucoup, dit Candide. — Et combien en avez-vous de bonnes? dit Martin. — Cinq ou six. — C'est beaucoup, dit Martin. »

Le nombre de bonnes pièces a légèrement augmenté depuis Voltaire et M. François de Curel y a contribué pour sa part.

M. Adolphe Brisson nous conta jadis l'histoire de ses débuts :

« Il avait quatorze ans quand éclatèrent les événements de 1870; aussitôt après la guerre, il subit l'épreuve des deux baccalauréats et conquit son diplôme d'ingénieur. Mais il refusa d'user de ce titre; au lieu d'appliquer son esprit à des tâches positives, il l'employa à s'orner l'intelligence. Pendant dix années, de 1875 à 1885, il dévora des milliers de bouquins; il se mit au courant de la littérature contemporaine; il s'engoua de Flaubert, de Maupassant, de Tolstoï et ne songea pas, tout de suite, à les imiter. Puis il eut la velléité de composer un roman; cet essai ne le contenta qu'à demi. Il s'avisa de bâtir une pièce et commença d'écrire l'*Envers d'une sainte*, ignorant où son improvisation le menait et s'il en sortirait une tragédie ou un vaudeville. Il acheva, dans le même temps, deux autres drames et expédia les trois manuscrits, sous trois noms différents, à Antoine qui venait d'inaugurer ses soirées d'avant-garde. Antoine répliqua à cet envoi par trois billets enthousiastes qui transmettaient aux trois auteurs son acceptation. M. de Curel se trouvait être trois fois élu. Il entrait dans la carrière par une porte triomphale... »

Et ce furent *les Fossiles, l'Invitée, l'Amour brode, la Figurante, le Repas du lion, la Nouvelle idole, la Fille sauvage* et plus près de nous, *la Danse devant le Miroir.*

M. François de Curel siègera au fauteuil de Paul Hervieu.

Le style de Paul Hervieu

Le puissant auteur des *Tenailles* a laissé d'unanimes regrets parmi les Lettres françaises. Tous les critiques étaient d'accord pour reconnaître qu'il possédait du « style ».

C'est Brunetière qui, le premier, reconnut le style de Paul Hervieu. Il disait : « C'est d'une facture unique, bien personnelle : celui-là, avec sa phrase équilibrée et solide, ira loin. » Et il conçut une sympathie très vive pour le jeune écrivain qui lui apportait son premier roman à la *Revue des Deux-Mondes.* L'histoire vaut d'être rappelée.

Brunetière était alors secrétaire de la Revue. Le roman de Paul Hervieu avait rencontré, à la direction, des résistances. Un jour que l'auteur était venu, une fois de plus, chercher une réponse, Brunetière, sans manifester plus d'empressement que de coutume, quitta quelques instants son interlocuteur et, revenant, lui dit :

— Je vous annonce que votre roman est accepté.

Plusieurs années s'écoulèrent avant que Paul Hervieu apprît que, dans les courts instants où il l'avait laissé seul, Brunetière avait prié le directeur de choisir : ou d'accepter sa démission, ou de prendre le roman de Paul Hervieu...

Voilà qui fait honneur aux deux écrivains, qui devaient, plus tard, s'asseoir, à peu d'intervalle, sous la Coupole.

***

PAGES OUBLIÉES

L'Académie s'impose, par ses élections nouvelles, à l'attention du public. N'est-ce pas l'occasion de raconter la véritable histoire de ces fauteuils, sur lesquels tant de candidats sont impatients de s'asseoir? Nous l'empruntons à Sainte-Beuve qui fut aussi des Quarante.

LES FAUTEUILS

On parle toujours des fauteuils académiques. Voici leur véritable histoire. A l'origine, et quand déjà l'Académie siégeait au Louvre, il n'y en avait que trois pour les officiers de l'Académie, le directeur, le chancelier, et le secrétaire perpétuel. Ce fut à l'occasion de l'élection de La Monnoye que les choses changèrent (décembre 1713). La Monnoye était un homme de lettres spirituel, instruit, médiocre pour le talent (excepté quand il fredonnait dans le patois bourguignon), mais universellement goûté et estimé de sa personne, un lauréat blanchi dans les concours; toutes ces heureuses médiocrités se complétèrent et firent de lui un candidat sans pareil; il fut reçu *à l'unanimité*, et Louis XIV, qu'il avait célébré tant de fois, en témoigna une satisfaction toute particulière. La Monnoye, racontant ce détail flatteur, écrivait à l'un de ses amis :

« L'affaire de l'Académie, monsieur, s'est » passée avec tout l'agrément possible pour » moi : on convient que depuis qu'elle est » établie, il n'y a pas d'exemple d'académi» cien reçu avec une pareille distinction. Je » n'ai garde de l'attribuer à mon mérite qui » est trop mince : elle est due au crédit seul » de M. le cardinal d'Estrées et de M. l'abbé » son neveu, qui, sans aucun mouvement de » ma part, m'ont gagné l'unanimité des suf» frages. Il est même arrivé quelque chose de » mémorable dans l'Académie à cette occa» sion : c'est que n'y ayant dans cette Com» pagnie que les trois officiers, le directeur, » le chancelier, et le secrétaire, qui eussent » des fauteuils, les cardinaux, à qui l'on n'en » voulait pas accorder, à moins qu'ils ne fus» sent dans l'une des trois charges, refusaient » par cette raison d'assister aux assemblées. » L'embarras était donc grand de la part de » M. le cardinal d'Estrées, qui ne pouvait » me donner sa voix sans entrer à l'Acadé» mie et qui ne pouvait d'ailleurs se résoudre » à y entrer qu'il n'eût un fauteuil. Les deux » autres cardinaux académiciens, savoir M. le » cardinal de Rohan et M. le cardinal de » Polignac, en ayant conféré avec lui, ce der» nier se chargea d'en parler au roi, qui leva » la difficulté, en ordonnant que désormais » tous les académiciens eussent des fauteuils. » Deux cardinaux, par ce moyen, honorèrent » de leur présence mon élection. M. le car» dinal de Rohan, retenu par la goutte, eut la » bonté de me faire témoigner par un gen» tilhomme, que, sans cette incommodité, il » n'aurait pas manqué de se trouver à l'as» semblée pour me donner sa voix. Je vous » prie de ne communiquer à personne ces » particularités, qu'on s'imaginerait peut-être » que je fais vanité de publier... »

Telle est la version authentique. Maintenant, ces quarante fauteuils de l'ancienne Académie ne se sont pas transmis à la nouvelle. Pour les curieux et ceux qui tiennent à savoir par le menu ce qu'il y a de réel dans une métaphore, je dirai même que dans nos séances particulières il n'y a pas de fauteuils, mais seulement de bons sièges. On a quelquefois donné la série des académiciens par fauteuil : à chaque élection nouvelle d'un membre, on ne manque guère de dire qu'il occupe le fauteuil qu'ont successivement occupé tels ou tels illustres, en remontant jusqu'à l'origine. C'est une chimère. L'ancienne Académie ayant été supprimée en 1793, tout fut alors brouillé et confondu. Lorsque plus tard on créa l'Institut, et, au sein de l'Institut, une classe qui correspondait assez bien à l'Académie française, il n'y eut cependant aucune liaison directe de l'une à l'autre; ceux des anciens académiciens qui furent nommés de l'Institut, le furent à titre nouveau, et non par une sorte de reprise de possession. La généalogie des fauteuils continuée jusqu'à nos jours, et qui a été inventée, il y a une trentaine d'années, par je sais bien quel professeur d'histoire qui trouvait que cela faisait bon effet dans un tableau synoptique (1), est donc fausse comme beaucoup de généalogies. Cependant le public y croit, et, malgré ce que je dis, il pourra bien continuer d'y croire.

SAINTE-BEUVE.

(1) M. Jarry de Mancy.

***

La maman de M. Thiers

Je me rappelle une page émouvante de Lamartine, où il raconte un dîner donné par M. Thiers, alors ministre de l'Intérieur, à ses collègues, à des ambassadeurs, à des pairs de France. Tout à coup, entre deux services, un maître d'hôtel dit quelques mots tout bas au ministre.

— Té! s'écria le Marseillais, faites-la entrer!

Et une femme intimidée, en costume de sa Provence, entre, éblouie par les lumières.

— Messieurs, dit M. Thiers, c'est maman! Assieds-toi, maman!

Il avait prononcé déjà bien des harangues applaudies, Thiers, et l'orateur était irrésistible; mais je crois bien que Lamartine qui devait publier pieusement le *Manuscrit de ma mère* lui sut plus gré de ce mot que de tous ses mouvements de tribune.

Maman! C'est un nom dont la douceur est infinie et l'homme reste jeune, même lorsque les années passent, tant qu'il a le droit, tant qu'il a la joie sans égale de dire à un être vivant : maman! Le lendemain, il a des devoirs, il a des satisfactions d'amour-propre, des succès, les sourires de la fortune — il lui manque la satisfaction suprême de tout partager avec celle qui le vit tout petit, le créa, l'adora. Du moins avons-nous, pour nous consoler, le souvenir de l'être chéri qui nous berça au début de la vie et dont l'image nous sourira jusqu'à la fin. C'est un viatique, le souvenir.

SERGINES.





Arméniens fuyant les persécutions turques.
A gauche et à droite : Types d'Arméniens.



L'Arménie Martyre

Le Monde s'émeut de voir la malheureuse Arménie retomber sous le joug turc. L'ère des persécutions atroces et des massacres va se rouvrir. Déjà de sinistres nouvelles nous arrivent de ce peuple torturé.

M. Jean Aicard avait composé, l'an dernier, de nobles strophes où les misères de la nation infortunée étaient tragiquement dépeintes ; le poète arménien Simon Erémian vient, pour exprimer sa gratitude au poète français, de lui dédier une pièce de vers, à laquelle Jean Aicard a répondu. Nous plaçons cette pathétique correspondance sous les yeux de nos lecteurs.

Rome, le 11 avril 1918.

M. Jean Aicard, de l'Académie française,

« Monsieur,

» C'est par les amis de l'Arménie que ma patrie espère une heureuse renaissance. Avec votre poésie *Arménie*, maintenant vous êtes plus cher que jamais. Par les amis seuls, l'Arménie respire encore.

» Maître, je n'ai rien à vous offrir que mes sympathies pour votre doux pays de France et cette poésie en prose dédiée à votre aimable souvenir.

» Veuillez agréer, etc.

« P.-SIMON EREMIAN. »

LA CARAVANE

A M. Jean Aicard.

La caravane dort silencieuse. A l'avant, une lanterne se balance au bout d'un poteau. Le vent siffle d'une voix monotone. La mort, en riant, poursuit mon peuple échappé aux massacres.

O mon Dieu, toi qui sèches les larmes des biches et des gazelles, pourquoi donc imposer un sort aussi sombre à nos cœurs resplendissants de lumière?

Les exilés quittent la patrie sans espoir de retourner.

O caravane, marche vers l'inconnu; la mort est ton guide, la mort est ton appui. O mon peuple, ton bonheur se cache au fond du tombeau.

Les portes d'or de la pitié ne s'ouvriront jamais.



Les antiques cités d'Arménie.

Marche, ô caravane, vers la croix; la mort, une cloche en main annonce nos derniers soupirs.

Exilés, notre coupe pleine d'espoir est déjà brisée dans la main de la mort.

P.-SIMON EREMIAN.

Au Poète de l'Arménie, P.-Simon Erémian.

O frère Arménien, sachant votre martyre,
Je dis, ne sachant plus par quels mots l'honorer:
« Comment trouves-tu, toi, des mots pour le redire,
Comment retrouves-tu des pleurs pour le pleurer?»

Un cri sort du pré vert quand la faulx tranche [l'herbe,
Mais le pré nu se tait sous le pied du passant...
Toi, pour plaindre ton peuple, où trouves-tu ton [verbe,
Quand ta langue est coupée et quand tu bois ton [sang?

Cris dans la mort! sanglots muets! larmes taries!
Frère, dans quelle source as-tu plongé ton cœur
Pour l'offrir plein d'amour au Dieu bon que tu pries,
Quand tu saignes, broyé sous le hideux vainqueur?

Voix d'Arménie, à qui répond ma voix de France,
Tes chants en pleine mort sont un signe vivant;
Ton cœur, qui désespère, exalte l'espérance;
Il vibre dans la mort comme une palme au vent.

Tu revivras, et tu revivras dès ce monde;
Dieu remplira de gloire et d'amour tes tombeaux,
Peuple baigné cent fois dans ton sang qui t'inonde,
Toi qui, sous tant d'horreurs, pousses des cris si [beaux!

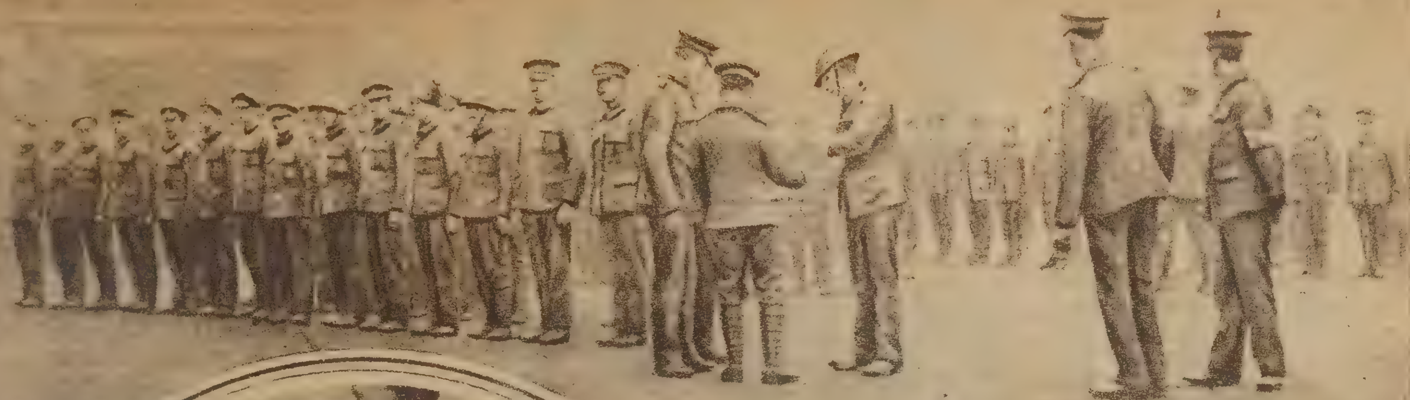
18 avril 1918.

JEAN AICARD,
de l'Académie française.



1. Réfugiés s'éloignant de la zone du combat. — 2. Soldats anglais transportant à l'arrière un vieillard impotent trouvé dans un village bombardé.

DANS LES FLANDRES





Après le raid de Zeebrugge : L'appel des survivants.
Dans le médaillon : Les formidables effets du tir. Un des trous d'obus creusés sur le pont du "Vindictive", navire qui joua le principal rôle dans le raid.

Avant de se retirer en bon ordre, les Anglais font sauter un de leurs dépôts de munitions

NOS AMIS ANGLAIS

Guignol et la Guerre

LE GUIGNOL DES BUTTES-CHAUMONT

Au lendemain de l'Exposition Universelle de 1900, la quiétude succédant au tumulte, le théâtre du Grand-Guignol donnait chaque après-midi, au parc des Buttes-Chaumont, plusieurs représentations aux tout petits. Il précédait le parfait « Guignol des Bêtes » de M. Philippe Garnier, ouvert, en mai 1913, au Jardin des Plantes. Avec la voix sympathique de MM. A. Cony et G. Cony père et fils, chaque marionnette parlait « nature » le langage de sa condition dans une intrigue subordonnée à la psychologie infantile. En deux coups de bâton nos deux marionnettistes creusaient très avant dans les vices ou les travers humains, vus à travers le tempérament de Chignol et de son ami Gnafon, sans jamais prendre ni gens ni choses au tragique. Le théâtre du Grand-Guignol voyait tout en rose. Loin d'initier les bambins à celui, tout en noir, de la rue Chaptal, il apparaissait une comédie pour les gosses qui pensent et une manière de tragédie pour ceux qui sentent. Du rire jaillisaient l'étonnement et le sens critique, source d'autant de questions et de méditations chez ceux qu'Alfred Capus dénomme de « grands observateurs ». Aussi bien leurs parents, à défaut d'une nourrice ou d'un domestique, rétablissaient-ils l'équilibre intellectuel dans leur cerveau à l'état embryonnaire. C'est dire que Guignol, pantin sans fil, dans une apparence de vie, s'affirmait le législateur des bienséances du monde avec le bâton comme pouvoir exclusif. Chaque âge ayant un théâtre, Gaston Cony prodiguait le sien aux enfants pour champ d'observation. Il suivait leurs jeux de physionomie et notait les mouvements de leur âme pour l'évolution de son répertoire...

Mais brève est la joie de vivre... et, en août 1914, le ciel se déchire et les cœurs tremblent... Les grands disent qu'ils partent pour Berlin aux petits qui demeurent. D'ailleurs, ils ne comprennent pas : il vaut mieux. Gaston Cony ne fermera pas les portes de son théâtre en plein vent du parc des Buttes-Chaumont. Il avait la confiance des familles, en temps de paix, il modifiera simplement le type initial de ses fantoches. Au lendemain de l'odieuse attaque brusquée, il décillera les yeux des marmots qui ne lisent ni journaux ni livres, en répondant à leurs balbutiements.

Puisqu'ils ne vont pas à la guerre, ils iront chez Guignol!

Futurs conscrits, pantalons rouges, espions, détectives, Boches, Autrichiens, Bulgares, Turcs, zeppelins, Germania, le Kaiser, le Kronprinz, « 420 » et autres « Berthas » passeront au crible illusionniste de l'auteur-acteur-prestidigitateur Gaston Cony. Le Guignol de la guerre reçoit alors lettres patriotiques et divers encouragements ; il encaisse aussi dons et... petits bancs lorsqu'il se hasarde — courageusement — à mettre en scène quelques *kamaraden !* Sous un épais travestissement, intentionnel, il intéresse, divertit et intensifie l'offensive de leur haine. Oui, les petits Français tiendront jusqu'au bout ! Ainsi « Guignol » triomphe-t-il de Guillaume sur la tête duquel il tape à coups redoublés... « Guignol » chasse le Teuton en Somme et en Alsace... « Guignol » reçoit les galons de capitaine pour son héroïque conduite dans les tranchées... « Guignol » divorce d'avec Rosalie pour dix jours et il épousera une demoiselle qui n'est pas Mlle Bochemane... « Guignol » arrive à Paris avec son « toutou » ambulancier... « Guignol » narre les exploits d'un petit Français... « Guignol » tuera beaucoup de Huns car il pratique à leur égard... la kultur au bâton.

Sur ces scènes le sergent Cony fera planer le *Gotha* dit « Godasse ». A ces spectacles moraux, les enfants de toutes les classes de la société s'assimilent, peut-être mieux qu'à l'école, le théâtre « parlé » et « vécu » — à leur intention — des hostilités. Par contre, plus d'un ne pousse plus le cerceau, car sa main essuie une larme au souvenir reconnu du « papa » et du « frangin » là-bas, sur le front...

Médaillés de 1870, les gardes du parc interviewent « Guignol » — alias Cony — sur quoi aujourd'hui sera-t-il fait ? Il leur rétorque :

...On m'y verra toujours joyeux comme un pinson
Et les boches rossés de plaisante façon.

Et « Guignol » confie ses projets à son fils Nicolas.

Il lui dévoile son nouveau répertoire de guerre. Ce faisant, dans la haine des mangeurs de graisse et des panses à bière, gaillardement, « Guignol » ajoute un chevron à sa capote. « Guignol » avant, pendant, et après les hostilités, hausse ses exploits jusqu'à l'Epopée ! Voilà, en peu de mots, pourquoi S. M. Albert Ier, roi des Belges, Edmond Rostand, Donnay, Jean Richepin, Courteline, Edouard Herriot, Emile Fabre, Willette, Antoine, assistèrent dès sa fondation *Nos Marionnettes*, l'œuvre de propagande et de perfectionnement de G. Cony, placée sous la présidence d'honneur de M. Raymond Poincaré.

A la faveur de cette initiative patriotique, « Guignol » reprendra un nouvel essor au lendemain de notre victoire. En préparant de beaux jours aux fantoches parfois ailés, il en ménagera d'heureux aux enfants, puisque cet art multiple atteint aussi les masses. A vrai dire, un guignol ou un polichinelle sommeille au plus profond de chaque bambin.

L'éducation de ce dernier ressortit à l'œuvre d'après-guerre susnommée de régénération sociale par les tout petits. D'ailleurs, le bombardement systématique de la cathédrale de Reims, figurée par Gaston Cony, dans son atmosphère douloureuse du front, n'incendia-t-il pas bien des cœurs innocents si quelques-unes de ses pièces réconfortantes firent oublier aux malheureuses petites réfugiées la « vie pour de vrai » pour laquelle leurs pères combattent et tombent ? Et puis, les uns et les autres se dilatent la rate, à l'audition de ces vers intentionnellement puérils :

Dégustez ce « pinard, c'était dans un envoi,
Que ma femme m'a fait.
Mais... on plaisante, on discute,
On rit, on blague, on chante... et l'on poursuit
[la lutte!]

Si ce théâtre de l'existence, réduit à sa plus simple expression de compréhension, donne le bonjour des enfants à leurs papas, en retour, il apporte le baiser des papas à leurs enfants.

Simple loi d'échange réparatrice !

JEAN ÉMILE-BAYARD.













Quelques scènes du « Théâtre du Grand-Guignol » des Buttes-Chaumont, devenu le « Guignol de la Guerre ».
En bas : l'Auteur-Directeur, M. Gaston Cony.

SOUS LES OBUS

Pièce héroïque et antiboche en 1 Acte et en vers

Cette pièce, empruntée au répertoire de M. Cony, est une de celles que le public enfantin des Buttes Chaumont écoute avec le plus de plaisir et de profit.

PERSONNAGES

GUIGNOL, *Costume de poilu.*
NICOLAS, *Costume de poilu.*
LE COMMANDANT, *Officier français.*
FRITZ, *Soldat boche.*
HANS, *Soldat boche.*

Décor : *Une tranchée.*

SCÈNE PREMIÈRE

GUIGNOL, NICOLAS

GUIGNOL (*Il porte un fusil qu'il pose en entrant.*)

Boum!... Boum!... Boum!... Radaboum!... Assez, [n'en jetez plus!...
Que c'est drôle de vivre ainsi sous les obus!..
De tous les coins du ciel ils tombent par averse,
Et parfois un éclat vous tue ou vous traverse
La tête ou vous enlève un morceau d'abatis,
A part cela le front est un vrai paradis.
On fume, on boit, on se gave de nourriture
Ou bien de plusieurs crans on serre sa ceinture,
A part celui du sang lorsqu'on monte à l'assaut,
On n'y fait pas payer le plus petit impôt.
Pour se loger chacun creuse un trou dans la terre
Et devient ainsi son propre propriétaire.
On ne voit pas courir derrière ses mollets
Ce tyran qu'on appelle en France un pipelet.
Comme femme on n'a que celle qu'on vous destine,
C'est Rosalie ou bien Lebel ou Carabine,
On n'est ni bien ni mal et ni maigre ni gras,
On a tout ce qu'on veut... à part ce qu'on n'a [pas!...

NICOLAS

C'est exact, mais voici le bal qui recommence!...
Des Allemands c'est le signal d'entrer en danse,
Après ce tir ils vont venir nous attaquer...
Ouvrons l'œil et tâchons de ne pas les manquer!...

GUIGNOL

Oui, mais de quel côté viendra cette vermine ?...

NICOLAS

Je vais me renseigner.

GUIGNOL

Où donc?...

NICOLAS

A la cuisine.
Le cuistot est un type épatant qui sait tout
Et sauve la patrie en faisant des ragoûts!...

GUIGNOL

Tu te moques de lui d'une façon plaisante!...

NICOLAS

Est-ce ma faute si sa cuisine est roulante ?...
Attends-moi, cher papa, je reviens aussitôt
Que j'aurai recueilli les tuyaux du cuistot!...
(*Il sort.*)

GUIGNOL

C'est cela, Nicolas, cours fort et reviens vite
Et surtout, en chemin, gare-toi des marmites!...
Je vais fumer ici ma pipe en attendant.
(*Il sort une pipe.*)
Mais j'aperçois là-bas venir le commandant...
Dans ma poche fourrons vivement ma bouffarde,
Ayons l'air de veiller et de monter la garde!...
(*Il lâche sa pipe et prend son fusil.*)

SCÈNE II

GUIGNOL, LE COMMANDANT

LE COMMANDANT (*Entrant.*)

Guignol!...

GUIGNOL

Mon commandant ?...

LE COMMANDANT

Il faut nous préparer,
Car un observateur vient de me déclarer
Qu'il avait sur le sol, du haut de sa nacelle,
Vu très distinctement toute une ribambelle
De boches brisant nos réseaux de fil de fer
Et profitant de ce bombardement d'enfer
Pour se glisser vers nous afin de nous surprendre
Avant que nous ayons le temps de nous défendre.

GUIGNOL

Mon commandant, laissez venir ces assassins.
Ils n'accompliront pas leurs criminels dessins,
Car, avec mon fusil, ces hordes cannibales
Verront que Guignol est un enfant de la balle!...

LE COMMANDANT

J'admire ton courage en ce mauvais instant.

GUIGNOL

Ne dites pas mauvais mais plutôt palpitant,
Instant inoubliable, instant dont les minutes
Semblent trop brèves, quand on écrase des brutes.

LE COMMANDANT

Bravo!... Ta bonne humeur, Guignol, me fait [plaisir.

GUIGNOL

Alors pour riposter il ne faut pas moisir.
Tandis que vous allez assurer votre casque,
Je vais contre les gaz aller mettre mon masque!...
(*Il sort.*)

LE COMMANDANT (*Seul.*)

Oh!... le brave soldat!... Notre armée aujourd'hui
En possède ainsi des millions comme lui,
Avec eux nous aurons sûrement la victoire
Et ce sera le plus beau fait de notre histoire!...

SCÈNE III

LE COMMANDANT, NICOLAS

NICOLAS (*Entrant.*)

Salut, mon commandant!...

LE COMMANDANT

Que veux-tu, Nicolas?...

NICOLAS

Je viens vous annoncer que de sanglants combats
Vont avoir lieu bientôt.

LE COMMANDANT

Oui, je sais que les boches
Avancent... Laissons-les, car plus ils seront pro- [ches,
Plus, par un magistral coup de botte où tu sais,
Nous pourrons renvoyer chez eux ces insensés!...
D'ailleurs, ton père y veille!...

NICOLAS

Alors, je vous propose
De rester près de lui pour renforcer la dose.

LE COMMANDANT

Soit, j'accepte, au revoir, ne sois pas imprudent...

NICOLAS

Je ferai mon possible, adieu, mon commandant.
(*Le commandant sort.*)
Et maintenant, derrière un tas de sacs à terre
Cachons-nous, car je vois venir mon petit père.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV

GUIGNOL, FRITZ

GUIGNOL (*Il porte un masque et son fusil.*)

Nom d'un rat!... Je suis mieux harnaché qu'un [cheval
Et mon masque me donne un air de carnaval!...
J'ai chargé mon fusil et j'ai bourré mes poches
De cartouches qui sont pour vous messieurs les [Boches,
Si vous osez venir. Mais sur le parapet,
Je vois apparaître un formidable paquet
De lard. Ah!... c'est un boche!... Alors nous allons [rire!...
Quelle chance d'avoir un si beau point de mire!...
Je vais comme un lapin tirer cet étourneau
En l'accommodant d'un délicieux pruneau.
(*Il sort.*)

FRITZ (*Entrant.*)

N'ayez pas peur, venez avec moi, Kamarade,
Nous allons mettre les Français en marmelade,
Nous allons leur montrer qu'ici comme partout
L'invincible Allemagne est au-dessus de tout!...
(*Un coup de feu part de la coulisse. Fritz tombe.*)

GUIGNOL (*Entrant.*)

Il ne bouge plus?... pan!... j'ai tapé dans le mille!...
Et le voilà capout, ce n'est pas difficile!...
A présent, prévenons mon garçon Nicolas
Que ce boche est bien mort.
(*Il sort.*)

FRITZ (*Se relevant*)

Non, je ne le suis pas !...
J'ai fait semblant de l'être en restant immobile...
Ah!... ce fameux Guignol est un rude imbécile!...

SCÈNE V

NICOLAS, GUIGNOL, FRITZ

NICOLAS (*Entrant avec un bâton.*)

Imbécile toi-même, insolent animal!...
Et puisque tu prétends que papa vise mal,
Tu vas voir qu'avec ce bâton, moi je fais mouche
Et que toujours, à la fin de l'envoi, je touche!...
(*Il frappe et assomme Fritz.*)
N, i, ni, c'est fini!... je crois qu'il est bien mort.
(*Au public.*)
Pour en être certain, faut-il frapper plus fort?...
Alors,au bout de trois, pour que mieux il trépasse,
Nous allons lui donner ensemble un coup de grâce.
Comptez tous avec moi. Allons-y, un!... deux!... [trois!...
(*Au moment où le bâton s'abat, Guignol entre et reçoit le coup destiné à Fritz.*)

GUIGNOL

Arrête, malheureux, je ne suis pas de bois!...
Pourquoi cogner ma face en flanquant une pile
Au mort que j'ai tué d'une manière habile ?...

NICOLAS (*Riant.*)

Oh!... je ne doute pas de ton habileté,
Mais ce cadavre était en parfaite santé
Quand je suis arrivé.

GUIGNOL

Ce n'est pas vrai!...

NICOLAS (*Désignant le public.*)

Demande
A ces gentils enfants, ils pourront te l'apprendre.

GUIGNOL

Il était mort!...

NICOLAS

Non.

GUIGNOL

Si. Quand j'ai tiré dessus
Il est tombé par terre.

NICOLAS

Ah !... je comprends!...

GUIGNOL

Moi plus!...

NICOLAS

Ce boche a fait le mort pour te tromper.

GUIGNOL

J'en doute!...

NICOLAS

Pourtant, papa, c'est vrai!...

GUIGNOL

C'est faux, te dis-je!...

NICOLAS

Ecoute
Nous allons tous les deux nous cacher un moment.
(*Montrant la coulisse.*)
Tu vois de ce côté venir un Allemand?...
De notre différend il va fournir la preuve.

GUIGNOL

Que veux-tu faire ?...

NICOLAS

Afin de te mettre à l'épreuve
Tu vas tirer dessus.

GUIGNOL

Si je le touche ?...

NICOLAS

Alors
Je te dirai: « Papa, c'est vrai, j'ai tous les torts!... »

GUIGNOL

C'est entendu, je vais lui brûler la cervelle
En lui portant au cœur une atteinte mortelle!...
Mais ce boche pourrait bien nous apercevoir
Et tout serait manqué. Cachons-nous, tu vas voir!
Je suis sûr de gagner.

NICOLAS

On ne doit, petit père,
Vendre la peau de l'ours que lorsqu'elle est à [terre!...
(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

GUIGNOL, NICOLAS, HANS

HANS (*Entrant.*)

Mein gott!.. Avancez tous.. Ach!.. je suis repéré!..
Couchons-nous!...

(*Un coup de feu part, Hans se couche sur la planchette.*)

GUIGNOL (*Entrant.*)

Il est mort...

HANS (*Se relevant et frappant Guignol.*)

Non et pas enterré!...

GUIGNOL (*Se débattant.*)

Il est encore en vie?... Ah!... le brigand de Bône,
Attends, mon vieux, je vais te cogner la caboche!..
Mais il m'étouffe!... à moi!...

NICOLAS (*Entrant.*)

Nous aurons le dernier,
Hardi!... papa, tiens bon, faisons-le prisonnier!...

(*Ils sortent en emportant Hans.*)

GUIGNOL (*Entrant avec Nicolas.*)

J'ai perdu le pari, mon garçon, je l'avoue,
Cependant je croyais avoir bien mis en joue
Cet affreux scélérat!...

GUIGNOL (*Désignant Fritz resté sur la planchette.*)

Oublions tout ceci
Et dans un trou d'obus enterrons celui-ci,
Car lorsqu'un obus boche éclate et chez nous tombe
Cet obus pour un boche ouvre et ferme une tombe!..
Jetons-le.

GUIGNOL

Non!...

NICOLAS

Pourquoi, puisqu'il est trépassé?...

GUIGNOL

D'Allemand je ne veux pas être éclaboussé!...

NICOLAS

Prends-le par ici.

GUIGNOL

Non, sa tête me dégoûte!...

NICOLAS

Prends-le par les pieds.

GUIGNOL

Non, ils sentent la choucroute!...

NICOLAS

Dépêche-toi, voyons, ne fais pas d'embarras
Prends-le sur ton épaule!...

GUIGNOL (*Prenant Fritz.*)

Allons-y, Nicolas!...
Un, deux...

NICOLAS (*Lui donnant un coup de tête.*)

Trois!...

(*Guignol sort en emportant Fritz.*)

Maintenant, disons comme morale
Qu'il n'y a que des gens aimables dans la salle,
Que Guignol est joyeux, même sous les obus,
Que les méchants projets n'atteignent pas leurs [buts,
Qu'on doit toujours aimer et défendre la France,
Qu'il ne faut jamais trop se fier aux apparences,
Que mon petit théâtre est unique à Paris,
Et que les boches sont de sinistres bandits !...

(*Il sort.*)

RIDEAU

GASTON CONY.

Guignol chez soi

Nous avons demandé à M. Cony d'indiquer à nos lecteurs le moyen d'installer, à peu de frais, un théâtre de marionnettes. Voici les conseils pratiques qu'il veut bien leur donner :

Pour jouer Guignol que faut-il ?... Avant tout, un peu de goût, de patience et d'ingéniosité. Ensuite, une demi-douzaine de poupées en bois ou en carton très dur qu'on trouve chez tous les marchands de jouets à des prix très modiques et qu'on habille avec des étoffes quelconques, selon la pièce qu'on désire interpréter.

Les accessoires (bâtons, matelas, etc.), peuvent être fabriqués facilement.

Quant au théâtre, il est inutile de construire une baraque dont l'installation est onéreuse et embarrassante.

Il suffit de fixer dans l'embrasure d'une porte une petite planchette à hauteur de la tête de l'opérateur, de tendre en dessous un tapis descendant jusqu'à terre, de placer derrière un paravent et voilà un établissement de premier ordre avec lequel on peut jouer toutes les pièces possibles et imaginables. Il ne reste plus qu'à frapper les trois coups et lever le rideau.

Avant de commencer, l'opérateur place ses petits personnages devant lui, pendus, la tête en bas, à l'aide d'une grosse agrafe, à une ficelle tendue et fixée de chaque côté de la porte par un piton. De cette façon, on peut s'en saisir et s'en débarrasser très rapidement.

La manœuvre d'une marionnette est on ne peut plus facile. On fourre la main dans leur petite robe, on enfonce l'index dans la tête creuse, le pouce et le doigt du milieu dans les petits bras du personnage et celui-ci, obéissant à tous les mouvements des doigts, prend de suite l'apparence de la vie.

Voilà, avec rien ou presque, un moyen pratique, à la portée de tous, pour vulgariser et



répandre en France nos belles marionnettes pour lesquelles le délicieux conteur Charles Perrault avait une affection profonde et qui ne craignait pas de dire :

Pour moi j'ose poser en fait
Qu'en de certains moments l'esprit le plus parfait
Peut aimer sans rougir jusqu'aux marionnettes,
Et qu'il est des temps et des lieux
Où le grave et le sérieux
Ne valent pas d'agréables sornettes.

GASTON CONY,
Créateur du « Guignol de la Guerre »,
Président-Fondateur de « Nos Marionnettes ».

LES LIVRES

La Vie politique de Gambetta, par J. REINACH (Alcan, éd.). — *Albert de Mun*, par V. GIRAUD (Bloud et Gay, éd.). — *Portraits de la Belle France*, par M. TALMEYR (Perrier, éd.). — *Nancy bombardée*, par R. MERCIER (Berger-Levrault, éd.). — *La Jeune Italie*, par A. MAUREL (Emile Paul, éd.). — *Figures italiennes d'aujourd'hui*, par J. DESTRÉE (Van Oest, éd.).

Il n'est point d'enseignement plus sûr et plus fécond pour un peuple que celui qui résulte de l'étude attentive de la pensée et de l'action de ses grands hommes. Dans leur âme se réfléchit l'âme même de la nation ; en leur énergie se retrempe l'énergie collective et se retrouve dans toute sa pureté notre volonté de rester absolument nous-mêmes. Ce sont les hommes essentiellement représentatifs d'un pays à toutes les époques de son évolution qui créent son œuvre durable et déterminent son destin ; c'est par eux surtout que s'enchaînent les traditions et que se précisent les caractères qui donnent à une race sa véritable physionomie dans l'histoire. Aussi, quand M. Joseph Reinach, dans la *Vie politique de Léon Gambetta* qu'il vient de publier, rappelle ce mot du général Gallieni : « Il n'y a pas un seul jour, depuis la guerre, où Gambetta n'ait encore grandi », a-t-on l'impression d'une vérité profonde. A chaque heure de la tragédie que nous vivons, le souvenir du grand patriote s'évoque tout naturellement. Il y eut un moment où toute l'idée de la défense nationale s'incarnait en lui et où son geste résumait tout l'espoir de la nation. Les études que M. Joseph Reinach consacre à Gambetta donnent un relief impressionnant à cette noble figure. Ayant été, à ses débuts, le collaborateur de l'éminent homme d'Etat, ayant vécu dans son intimité et s'étant formé au rayonnement de sa pensée, M. Reinach a pu contribuer, après tout ce qui a été écrit sur le puissant orateur, à mieux fixer ses traits sous leur véritable aspect. Son livre, d'une documentation très précise, éclaire des faits dont l'ardeur des polémiques anciennes avait parfois faussé l'interprétation. Il y a ici un récit personnel de la suggestion de Henckel von Donnersmarck, qui voulait ménager, au printemps de 1878, une entrevue entre Bismarck et Gambetta, qui est tout à fait curieux et qui établit que l'homme d'Etat français, contrairement à ce qu'on a toujours affirmé en Allemagne, ne fut pas dupe, un seul instant, de la manœuvre du chancelier de fer. Gambetta, malgré son légitime souci de sa popularité, savait résister à ses amis et faire face à la foule quand il le jugeait nécessaire. Ses idées et ses sentiments ne correspondaient pas toujours aux affirmations de ceux qui prétendaient les interpréter le plus sûrement. Ses notes de lecture sont intéressantes à cet égard, surtout celles concernant la philosophie positiviste, et l'étude très complète où M. Joseph Reinach nous présente un tableau d'ensemble de sa vie politique dé-

montre l'admirable unité de sa pensée et de ses aspirations.

M. Victor Giraud consacre un livre à un autre grand Français : *Albert de Mun* — et c'est un heureux signe des temps que le nom de Gambetta et celui de de Mun puissent être rapprochés dans un même article, fut-ce par le seul hasard de l'actualité littéraire, sans qu'on soit frappé du contraste de ces deux esprits. Albert de Mun fut, lui aussi, un homme admirablement représentatif de la France contemporaine et le portrait moral qu'en trace M. Victor Giraud est remarquable de vie et de simplicité. La beauté d'une intelligence et la noblesse d'un caractère sont moins dans les idées qu'on défend que dans la manière de les défendre, et la grandeur d'âme est de tous les efforts, de toutes les religions. Chez Albert de Mun, elle était émouvante de sincérité et de clarté. M. Giraud donne une note absolument juste quand il dit : « L'Allemagne a eu Maximilien Harden ; la France a eu Albert de Mun ». Ce sont, en effet, deux valeurs morales qui permettent d'apprécier très exactement la mentalité des deux nations dans cette crise d'humanité et il est très vrai encore que, d'une guerre à l'autre, Albert de Mun a été le champion d'une seule et sainte cause, son œuvre d'écrivain prolongeant et couronnant, pour ainsi dire, sa carrière de soldat. Il mit son éloquence forte et souple au service d'un très haut idéal ; il avait cette conception de l'action religieuse complétant l'action sociale, qui procède directement du premier enseignement chrétien, mais dont l'évolution des idées démocratiques dans nos pays d'Occident rend la réalisation assez difficile. Cela n'était pas fait pour décourager Albert de Mun qui, s'il était un « croisé », selon la définition de M. Giraud, avait surtout une nature d'apôtre. Il en avait la foi ardente et la souveraine sérénité. C'est par là qu'il imposait le respect à ceux qui ne partageaient pas ses idées ; c'est par là qu'il laisse le souvenir d'un très pur esprit français.

Ce ne sont pas seulement les grandes figures de notre temps qu'il importe d'évoquer ainsi pour que le monde apprenne à mieux comprendre et à mieux aimer la France : la leçon de courage et de vaillance, attestant toutes les hautes vertus de la race, se dégage avec la même force de l'exemple donné par tous les héros de cette heure. M. Maurice Talmeyr a réuni en un volume quelques *Portraits de la Belle France :* Guynemer, le capitaine de Vismes, le commandant Touchon, le général de Grandmaison, d'autres et d'autres encore. Comme on voudrait que tous les gestes de nos soldats, des plus humbles comme des plus glorieux, fussent ainsi fixés pour les générations et qu'on puisse se dire que dans tout le rayonnement de cette gloire la Patrie n'aura le regret ni d'une injustice, ni d'un oubli ! On y pense quand on lit la *Nancy bombardée* de M. René Mercier qui, sous la forme du « Journal d'un bourgeois », nous raconte les souffrances de l'héroïque cité. Les villes martyres, sur lesquelles la barbarie allemande s'est acharnée, ont connu depuis trois ans et demi une existence que nous soupçonnons à peine, malgré tous les récits publiés. Pour se rendre compte de la réalité des choses, il faut qu'on nous raconte, comme le fait M. Mercier, les drames de chaque jour, les angoisses de chaque heure, qu'on nous montre par des scènes vivantes et vibrantes les hommes, les femmes et les enfants évoluant dans cet enfer et s'adaptant, avec une résignation touchante, aux plus tragiques circonstances. Là encore, il y a une constante beauté morale qui révèle l'âme française au monde et à elle-même et qui la fait apparaître dans tout l'éclat de ses vertus.

Les études sur les pays alliés sont de plus en plus nombreuses et il faut s'en féliciter, puisque le groupement international qui s'est créé tout naturellement pour la défense du droit et de la liberté du monde survivra aux luttes du moment et se consolidera encore par la paix victorieuse. La véritable solidarité internationale, c'est dans l'épreuve que nous l'aurons trouvée et, au-dessus des principes et des intérêts, elle s'est affirmée spontanément par le sacrifice librement consenti des peuples. Tout ce qui peut nous aider à mieux nous connaître et nous comprendre les uns les autres est précieux à ce point de vue. En somme, c'est d'hier seulement que l'Angleterre et l'Amérique se sont révélées à nous sous leur véritable aspect. Même l'Italie, si proche de nous par les origines et la communauté du génie latin, échappait, dans une certaine mesure, à notre observation la plus consciencieuse. M. André Maurel l'explique fort bien dans son livre *La Jeune Italie*, où il nous dit comment, sur cette terre du passé, vit un peuple d'avenir. Gabriele d'Annunzio s'écriait : « Nous en avons assez d'être un pays de touristes et de voyages de noces ! » On ne veut pas que la vieille Italie, avec ses trésors de l'art, nous cache la jeune — et cette jeune mérite d'être admirée ! M. André Maurel précise les conditions et les circonstances de sa naissance et de sa croissance ; il nous montre les aspects de son front de terre et de son front de mer ; il nous parle de son « front intellectuel » et de son « front industriel ». Ses conclusions offrent le plus réel intérêt politique pour l'avenir et méritent d'être sérieusement méditées. On peut rapprocher du livre de M. Maurel, les *Figures italiennes d'Aujourd'hui*, que publie M. Jules Destrée. Ces études sur M. Sonnino, M. Luzatti, M. Barzilaï, M. Bissolati, G. d'Annunzio et G. Ferrero sont des plus attachantes. On reconnaît ici quelques-uns des plus sûrs réalisateurs de l'Italie nouvelle, et M. Jules Destrée constate leur influence avec beaucoup de sens psychologique et dans la note sobre et précise qui caractérise son talent. La valeur des personnalités que la guerre a fait surgir au premier plan dans la plupart des pays a remis en faveur ce genre très délicat du portrait littéraire que nos écrivains négligeaient quelque peu. On constate avec plaisir qu'ils y reviennent d'instinct et qu'ils s'appliquent de leur meilleur effort à le renouveler.

ROLAND DE MARÈS.

LES POÈMES

40 ans de théâtre

Il y eut hier quarante ans que le célèbre tragédien Silvain débutait au Théâtre Français, dans cette glorieuse maison dont il est aujourd'hui le doyen aimé. Son camarade Truffier lui a dédié ce sonnet plein de cordialité et d'admiration. Silvain a joliment répondu... Nous sommes heureux de publier ces charmants morceaux, où deux poètes, amis et collaborateurs des Annales, ont mis autant de cœur que d'esprit... A. B.

Au Doyen, pour ses 40 ans de Théâtre Français

Huit lustres d'harmonie, en des rythmes divers,
Ont bercé tes beaux jours aux échos du Permesse;
Chez toi fleurit encor l'invincible jeunesse
Que dispensent les Dieux de la prose et des vers.

Ton début de jadis, au mois des arbres verts,
Comme un printemps attique a tenu sa promesse...
Qu'en un long avenir sur ton verger renaisse
Le May plein de chansons défiant les hivers!

— Fils de soldat, soldat toi-même, au prytanée
Avec Gallieni tu vécus mainte année,
Lui rêvant de combats et toi d'autres succès.

Va, tu peux réunir, d'un regard en arrière,
Aux lauriers moissonnés par lui dans sa carrière,
Ton brin du rameau d'or poétique... et français !

7 mai 1918. JULES TRUFFIER.

A mon vieil ami Jules Truffier

Toujours dévots, toujours constants,
Dans la Maison que l'art illustre,
Sous les clartés du même lustre,
Aux ombres des mêmes portants,

Entre les décors à balustre
Nous avons, durant quarante ans,
Joué des rôles importants
Qui nous ont donné quelque lustre.

Aussi mourrons-nous sans remords !
Tant que nous ne serons pas morts
Nous servirons notre poète,

— Moi, de mon robuste embonpoint,
Toi, de ta fine silhouette, —
Molière qui, Lui, ne meurt point.

9 mai 1918. SILVAIN.

PENDANT L'ALERTE

Un cri trouble la nuit sereine,
Le cri rauque de la sirène :
On veillera !...
Sous les « Gothas » aux ailes noires,
Le front haut, égal à ses Gloires,
Paris tiendra !

Femmes, enfants au fond des caves
Sauront passer les heures graves
Et l'on verra
A quel degré le cœur stoïque
De la grande Ville héroïque
Se bronzera.

D'autres souffrent des horreurs pires :
Reims, Arras, Dunkerque, martyres
Sous les Gothas.
Verdun, Nancy, grandes blessées
Montreront au monde, dressées,
Vos attentats.

Car, sache-le, Boche à l'œil sombre,
Boche infâme tapi dans l'ombre —
Et qu'on vaincra —
Jusqu'à ce que l'on t'extermine
Tu peux envoyer ta vermine :
On l'attendra !

C'est en vain que la mort chevauche
Tes Gothas, qu'elle frappe et fauche :
On te criera
Qu'en vain tu lâcheras tes bombes,
Sur ses berceaux et sur ses tombes
Car, dût-il vivre aux catacombes,
Paris tiendra !...

JUANA RICHARD-LESCLIDE.

Le Retour de Linou (1)

II

Au jour marqué pour le fameux déjeuner, l'autobus amena à Fontfrège quelques-uns des invités ; M. Vergnade et Mlle Héloïse vinrent dans leur voiture ; Boussaguet, sur son break ; M. Bonneguide et le curé, à pied... Au dernier moment, on apporta les excuses de Jacques Terral, obligé de faire un pressant voyage au chef-lieu... En réalité, l'ancien magistrat avait compris que, dans un pareil milieu, il serait un gêneur. Il ne voulait ni se chamailler avec l'étudiant socialiste, ni dire aux « Parisiens » ce qu'il pensait de leur désertion du pays natal... Cadet comprit ; peut-être les choses en iraient mieux ainsi.

Ce fut riche, copieux, assez morne d'abord, à cause de la bigarrure des convives. Mais la bonne chère, les amabilités du maire, fort boute-en-train, comme tous les Terral, quand il voulait s'en donner la peine, excitèrent peu à peu les esprits et les langues.

Le curé, à qui la colonie parisienne des « Enfants de La Garde » avait, naguère, fait don d'un corbillard, — car ces Amicales d'émigrants ont parfois la générosité folâtre, — bénissait à tour de bras M. Vergnade et sa demoiselle. Celle-ci, très parée et très déshabillée à la fois, avec son petit nez en l'air, ses yeux noirs comme les prunelles des haies, fiévreux et un peu maladifs, poudrerisée, casquée de ses cheveux, qu'elle avait abondants, était assez séduisante ; on l'avait naturellement placée à côté du jeune Terral, qui, décidément, ne lui déplaisait pas, mais qui avait l'air assez indifférent. En revanche, M. Buffanel, l'ex-pion, devenu journaliste, louchait vers elle, et déployait tout son bagout de boulevardier en toc. Hâve et maigre comme un corbeau après un rude hiver, mais admirablement endenté, il mangeait, eût-on dit, pour toutes les générations dont il était issu. M. Vergnade, dans un complet gris du bon faiseur, une épingle à cabochon piquée à sa cravate, un binocle monté en or chevauchant son nez rouge et spongieux, des anneaux d'Argentin à deux doigts de chaque main, et une énorme chaîne de montre barrant son gilet bien rempli, s'étalait, faisait la roue. Le jeune M. Couffinhal demeurait raide, distant, la parole rare et le sourire pincé. L'ancien instituteur, l'excellent M. Bonneguide, toujours affublé de sa redingote noire, propre, mais râpée, parlait posément, de sa voix blanche et fatiguée, à Boussaguet, l'adjoint de Terral, qui, embarrassé de ses longues jambes et de ses mains énormes et peu soignées, se tenait, dos voûté, poitrine rentrée, à grande distance de la table, comme ont accoutumé les rustiques. Le postier Lacour faisait sensation, avec sa barbe assyrienne, dans laquelle s'encadrait un sourire figé. Enfin, Bibal, le mastroquet, et Fabre, le crémier, s'occupaient surtout de bien boire et de faire boire autour d'eux. Le postier était accompagné de sa femme, une téléphoniste blême et éteinte ; Boussaguet n'avait pu amener la sienne, qui était dans un état de grossesse avancée. Le mastroquet et le crémier avaient laissé les leurs à Paris, pour villégiaturer plus librement.

Sophie, entre M. le curé et M. Vergnade, ne parlait pas, n'écoutait guère, occupée qu'elle était à surveiller et à activer les servantes de l'œil et du geste.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918.

M. Vergnade la complimenta sur son potage et sur la poule grasse farcie qu'on y avait repêchée et que Cadet Terral éventrait rondement.

— Voilà une soupe et un bouilli, criait-il, comme tu n'en sers guère à tes clients, hé, là-bas, Bibal, gargotier de la rue aux Ours !...

La meunière se rengorgea. Bibal, la bouche pleine, faillit s'étrangler.

— Monsieur le curé, disait le maire tout en découpant, goûtez donc mon petit vin de Gaillac.

— Excellent ! répondait le curé ; et un bouquet !...

— En pourrait-on dire la messe, monsieur le curé? gouailla l'étudiant en droit.

— Une messe à laquelle vous promettriez d'assister, oui, monsieur Couffinhal.

On rit. François versait à boire à sa voisine, qui se récriait.

— Oh ! pas tant, pas tant, monsieur François ! Vous me griseriez.

— Dieu m'en préserve, mademoiselle !

— M. François n'a garde d'intervertir les rôles, susurra le journaliste.

Le postier pouffa dans sa serviette : que d'esprit, ce M. Buffanel !

M. Bonneguide parlait déjà agronomie avec Boussaguet, lequel avouait une bonne récolte de céréales et une belle promesse de regains, de maïs et de pommes de terre, sans compter celle des topinambours et des rutabagas.

— C'est égal, disait tout haut M. Vergnade, le moulin des Anguilles, entre vos mains, monsieur Terral, a joliment changé !... Quand je suis parti pour Paris...

— En sabots? interrompit M. Couffinhal.

— Oui, en sabots, — ou à peu près, monsieur l'anarchiste qui ricanez, — il n'y avait là qu'une pauvre petite chaussée de rien du tout, un moulin grand comme un pigeonnier et une scierie minable, recouverte de genêts secs... Tandis qu'aujourd'hui !...

— Aujourd'hui, c'est magnifique, appuyait le curé.

— Non, pas magnifique, monsieur le curé, faisait Cadet avec un semblant de modestie ; mais, enfin, c'est quelque chose ; c'est un commencement... Ah ! si j'avais vos capitaux, monsieur Vergnade !...

— Je n'ai pas tant de capitaux que cela, monsieur Terral.

— Vous craignez déjà l'impôt sur le revenu, observa Cadet ?... Nous ferions, je crois, quelque chose de ce pauvre pays... L'usine que je construis, nous en triplerions l'outillage et l'importance. Nous obtiendrions du Conseil général un chemin de fer local qui vaudrait infiniment mieux que l'autobus ; et tous les châtaigniers du Ségala seraient traités à Fontfrège ; ce serait la richesse de la contrée.

— Qu'en pensez-vous, monsieur François ? demanda M. Couffinhal, toujours sarcastique.

— Ce que vous m'en avez entendu dire, il y a quinze jours, monsieur le railleur. Nos anciens, qui mangeaient des raves et des châtaignes, selon votre dédaigneux langage, se portaient mieux que nous ; et le vrai progrès serait de tâcher de leur ressembler. Quant au déboisement, c'est la ruine de ce pays, à une échéance moins lointaine qu'on ne croit.

— En tout cas, nous ne la verrons pas, nous !

— Il me suffit de savoir que d'autres la verront et payeront nos sottises.

Ces mots jetèrent un froid. Terral darda son regard le plus aigu sur son fils, qui se tut. Seul, M. Bonneguide dit à demi voix :

— Bien, mon petit François, très bien !

Sophie, elle, une fois le service bien en train, louchait obstinément vers François et son accorte voisine, inquiète de voir qu'aucune intimité ne s'établissait entre eux. Héloïse, pourtant, se montrait aimable, un peu aguichante même.

— Alors, disait-elle au jeune homme, le frôlant presque et, un peu énervée, lui parlant à deux doigts de l'oreille, vous n'aimez pas le bien-être, la vie plus aisée, les communications plus faciles ?...

— J'avoue, mademoiselle, que tout cela me laisse assez indifférent.

— Les modes nouvelles, à plus forte raison, faisait la coquette en allongeant son bras nu et inclinant vers le rustique son buste décolleté, et, par instants, un peu frissonnant, malgré la chaleur.

— Mon Dieu, les modes nouvelles n'ont guère pénétré chez nous, jusqu'à présent... il y a, d'ailleurs, des façons de les porter qui ne sont pas déplaisantes...

— Enfin, voilà un compliment, ou presque, s'écria-t-elle.

— Et un compliment précieux, ajouta Buffanel, car M. François ne les prodigue pas.

— Et Paris ? reprenait Mlle Héloïse ; est-ce que vous le détestez aussi ?

Le jeune homme rougit de se voir le point de mire de presque tous les convives ; mais il répondit sans embarras :

— Je n'ai pour Paris ni amour ni haine, mademoiselle, puisque je ne le connais pas. Il est probable qu'il a ses beautés et ses laideurs ; j'ai lu qu'on y trouve le meilleur et le pire...

— Vous y avez été, vous, à Paris ? disait M. Bonneguide à Boussaguet.

— Oui, huit jours, en voyage de noces, répondait le maître du Sérieys..., pour complaire à ma femme, lui faire connaître le Bon Marché, la Samaritaine et les Galeries Lafayette... C'était tuant... Quelle cohue, quelle bousculade, et quel air on respire là !... Et, quand je songeais que j'avais laissé, au Sérieys, vingt domestiques sans direction, trois faucheuses et trois moissonneuses en activité, les trottoirs me brûlaient les pieds... Ah ! l'on ne m'y reprendra pas de sitôt !...

— C'est qu'aussi vous aviez choisi un mauvais moment, se décidait à intervenir le postier à barbe assyrienne. Il faut venir à Paris en hiver, quand les théâtres font salle comble, et les cafés-concerts, et les bals.

— Quand les Amicales banquettent et dansent, ajouta Buffanel, le secrétaire du moniteur officiel des susdites Amicales.

— Au moment, enfin, conclut M. Couffinhal, où les organisateurs de ces fêtes peuvent dire, comme l'académicien : « On n'est pas très payé, mais on est nourri. »

Les Parisiens poussèrent des « Oh ! » indignés. Et les perdreaux tués par Rascal firent leur apparition.

M. Vergnade causait avec Cadet Terral, et ne prêtait guère d'attention aux propos de toute cette jeunesse. Mais le meunier lui ayant soufflé à l'oreille qu'il serait bon peut-être d'émoustiller un peu les fiancés éventuels, il se risqua :

— Eh bien ! dit-il d'un ton bonhomme, à présent que vous avez assez vanté et dénigré Paris, je vous propose de faire la paix en transigeant... On ne va pas à Paris pour s'y enraciner et faire souche de citadins ; on y va pour gagner sa vie, pour amasser quelques sous, afin de les rapporter au pays, qui n'en a pas de trop...

— Parfait ! — Bravo ! — Voilà la vérité !... s'écrièrent les émigrants.

L'orateur poursuivit :

— Qu'on retourne ensuite là-haut, de temps

à autre, se retremper durant quelques semaines, où est le mal ? Le voyage est si facile et si peu coûteux !... Mais cela n'empêche pas de reprendre pied ici, et d'y faire de nouveau figure de bons Rouergats... Et c'est pour cela que j'ai fait bâtir à La Garde, et j'espère que mon exemple sera suivi.

— Oui ! oui ! opinèrent le mastroquet et le crémier, qui n'auraient pas mieux demandé, en effet, que de pouvoir se faire bâtir un « château » à l'instar de celui du laitier enrichi.

Celui-ci levait son verre et concluait :

— Je bois donc, et vous propose de boire à la réussite des Rouergats à Paris et à leur retour triomphant dans le Rouergue qui nous est cher.

De bruyantes acclamations répondirent à un toast si heureusement tourné ; et les verres s'entre-choquèrent avec bruit.

M. Buffanel ne négligea pas cette occasion d'ajouter, en s'adressant à Mlle Héloïse :

— A la santé de la plus piquante des Parisiennes, en train de devenir la perle du Ségala.

— Grand merci ! monsieur Buffanel ; vous êtes vraiment trop aimable, répondit la coquette fille.

Au fond, elle était vexée que ce plumitif famélique dît justement ce que François aurait dû dire. La froideur du jeune homme l'irritait. Aussi, quand on se leva de table pour aller prendre le café sur la terrasse de l'étang, elle affecta de prendre le bras du journaliste et de minauder un peu, tout en regardant du coin de l'œil l'attitude de François, — lequel n'eut pas l'air de s'apercevoir de son manège.

Mais Terral, en passant devant lui, siffla à son oreille :

— La mariée est trop belle, n'est-ce pas, grand nigaud !

Et François, s'il eût osé, aurait répondu :

— Elle n'est pas aussi belle que Cécile Garric.

Après le café, les liqueurs et les cigares, M. le curé de La Garde prit congé pour aller visiter un malade, et Boussaguet pour aller surveiller le dépiquage dans ses trois domaines du Sérieys, de Mazels et du Cayrou.

Les autres, par petits groupes, s'avancèrent sur la chaussée, faisant de grands gestes et admirant avec l'enthousiasme d'estomacs reconnaissants. Mlle Héloïse, qui se piquait au jeu et voulait, à tout prix, conquérir le fils de la maison, s'était de nouveau approchée et, levant son visage mutin, un peu rose aux pommettes, vers le visage calme et grave du jeune homme, elle lui disait :

— J'ai bonne envie, monsieur François, de venir, un de ces jours, nager un peu dans votre bel étang... Cette eau est si limpide qu'elle invite à s'y plonger.

— Gardez-vous-en bien, mademoiselle ! L'eau de nos ruisseaux, même en cette saison, est trop froide pour le bain, parce que, à cause des moulins et de la scierie qu'elle alimente, elle ne séjourne pas assez longtemps au soleil. Ce serait dangereux.

Mlle Héloïse fit de nouveau la moue.

On descendit, par la scierie, vers le ruisseau, dans l'intention de pêcher des goujons et des écrevisses, tandis que Terral et M. Vergnade allaient visiter l'usine à châtaigniers dont on achevait la toiture.

François mit lignes et balances à la disposition de ses invités, et fit fermer les vannes pour que le courant n'emportât point les engins ; il aida à appâter, indiqua les bons endroits ; puis, quand tous furent à l'œuvre, il alla rejoindre, sous un vaste châtaignier, son vieux maître, M. Bonneguide, qui s'était assis à l'ombre, seul, et avait tiré de sa poche le La Fontaine qui ne le quittait jamais.

— Comment, tu abandonnes ainsi tes invités ? dit-il à son ancien élève.

— Oh ! ils ne sont pas hors de vue, et je les aurai tôt rejoints.

Il s'assit à côté du vieillard.

— Sais-tu, mon petit, reprit celui-ci, que j'ai été bien content, tout à l'heure, de voir que tu restes fidèle à nos sentiments et à nos goûts communs ? C'est très beau, et très méritoire, aujourd'hui... Mais c'est ton père qui doit être furieux !

— Pourquoi donc ?

— Voyons... Tu ne vas pas ruser avec ton vieux maître d'école. Tu sais bien pourquoi ce déjeuner pantagruélique, et pourquoi Mlle Héloïse était ta voisine de table, et pourquoi le toast de M. Vergnade avait l'air d'une bénédiction... Sans compter qu'elle paraît tenir à toi, cette frêle et sémillante Parisienne.

— Je le regretterais pour elle, en ce cas, fit gravement François.

— Oui... Ton cœur est ailleurs...

— Il reste au pays.

— Et il a raison. Mais tu auras besoin de prudence et de fermeté, mon garçon.

— Je tâcherai d'en montrer.

A ce moment, des rires, des appels retentirent sous les aulnes et les saules.

— Une truite ! Une grosse truite ! criait-on... Monsieur François ! Monsieur François !

Le jeune homme dégringola la pente :

— Me voici !... Où est elle ?

— Là-bas, sous cette grosse pierre... Comment faire pour l'avoir ?

— Qui a le filet à manches ?

On le lui tendit. Il se déchaussa prestement, retroussa son pantalon, entra dans l'eau, profonde d'un pied à peine, avança vers la pierre son filet ouvert en tenailles, fouilla dessous, vivement, de l'extrémité d'un des deux manches... La truite, comme un éclair, s'enfonça dans le filet terminé en pointe, qui se referma sur elle.

— A vous, mademoiselle Héloïse ! cria le jeune homme en lançant filet et poisson sur l'herbe.

Tous se précipitèrent, chacun voulant saisir la captive.

— Non ! c'est pour moi ! c'est pour moi ! criait la Parisienne surexcitée et vibrante.

Mais, dès que la truite, qui était de belle taille, se sentit entre les mains de la pêcheuse novice, elle se débattit, glissa entre ses doigts, lui fouetta le nez et les joues de sa large queue, fit deux cabrioles... et retomba dans le ruisseau.

Des clameurs, des éclats de rire, et aussi quelques plaisanteries faciles de Buffanel :

— Mlle Héloïse s'entend mieux à prendre les cœurs que les poissons.

Cela parut à la pauvrette d'une cruelle ironie ; et, quand elle essuya ses joues souffletées par la truite, il n'est pas sûr qu'elle n'essuyât pas aussi une larme de dépit mêlée à l'eau de la Durenque.

Elle s'éloigna derrière un bouquet de saules, tira de son réticule une mignonne boîte et une houppette, et, d'un soupçon de poudre, répara l'outrage, tandis que les autres se remettaient en quête de la truite, qu'on ne retrouva point.

La gaieté s'était évanouie aussi. Le meunier et M. Vergnade vinrent rejoindre l'équipe des pêcheurs. On releva les balances, où quelques douzaines d'écrevisses claquaient de la queue et ouvraient leurs pinces menaçantes ; et, Sophie ayant fait savoir que le goûter était servi, on remonta vers la maison, — François le dernier, rapportant l'attirail de pêche, et rejoint par M. Bonneguide, qui lui disait, à demi voix, en montrant son fablier :

« N'ayant, de cette façon,
Pris le cœur ni le poisson. »

III

Ayant réaccompagné ses invités jusqu'à mi-côte, et promis à M. Vergnade d'aller, à son tour, quinze jours plus tard, déjeuner au château de la Gardette, Terral rentra à Fontfrège, maugréant contre son fils dont la froideur vis-à-vis de Mlle Héloïse ne lui avait pas échappé. Il eût exhalé sa colère, le soir même, si Sophie ne l'en eût dissadué. Elle était mécontente, elle aussi, certes. Un tel déjeuner, tant de dépense, tant de peine pour rien !... Mais elle était femme tout de même, — quoique assez peu : elle fit comprendre à Cadet que leur fils, sous des dehors de douceur, était entêté comme un Terral.

— Comme un Terral? avait grogné Cadet. Parlons-en ! Est-ce que ton père ne rendrait pas des points, en fait d'entêtement, à la mule du *peillarot* (1) de Peyrebrune?... La fille de Puech de La Calcie oser parler d'entêtement!...

— Oui, entêté comme un Terral, s'acharna-t-elle...

Il fallait donc ne pas le brusquer. Elle prétendit avoir d'autres moyens d'agir sur lui, demanda quelque crédit. Rien ne pressait, après tout... Qui sait si au déjeuner du château, il ne se dégèlerait pas?... D'autant plus qu'elle est gentille, cette petite Vergnade : elle lui a fait, à elle Sophie, mille politesses et mille compliments... Voilà une bru avec qui il ferait bon vivre ! Elle ne s'occuperait que de musique et de chiffons; et elle, Sophie, continuerait à mener choses et gens à sa guise...

Cadet haussa les épaules, pour montrer quel cas il faisait de cette diplomatie féminine, mais il promit d'en attendre le résultat et de ronger son frein. Il passa sa mauvaise humeur sur ses garçons du moulin et de la scierie, sur ses couvreurs qui lambinaient trop sur la toiture de l'usine, — et aussi sur le fameux Rascal, qui avait fourni le lièvre et les perdreaux du fameux déjeuner, mais qui, depuis, ayant voulu braconner encore, s'était fait cueillir par les gendarmes et avait besoin que M. le maire intervînt auprès du maréchal des logis, voire du procureur de la République, et, s'il le fallait, du député Bourgnonac, devenu sous-secrétaire d'Etat, depuis peu...

— Animal ! s'emportait Cadet, pourquoi n'as-tu pas attendu l'ouverture ?

— M. Vergnade voulait aussi un peu de gibier.

— Eh bien, va lui demander son appui.

— Il me le donnerait sûrement, monsieur le maire, mais je n'abandonne pas mes vieux amis.

Cadet sursauta, à ce mot, ouvrit la bouche, mais se tut.

— Et puis, monsieur le maire, en allant à la chasse on voit, ici ou là, bien des choses, bien du monde... On s'instruit... et, à l'occasion, on peut se rendre utile à ceux qu'on aime...

— Que veux-tu dire par là ? Sois clair...

— Plus tard, plus tard, monsieur le maire... si jamais vous aviez besoin, monsieur le maire, de renseignements sur ce qui se passe à La Capelle, au moulin de Terral...

Cadet avait bien compris. Il s'indigna :

— Moi, faire espionner mes administrés, mes parents? Ah! ça, pour qui me prends-tu?

— Pardon si je vous offense, fit hypocri-

(1) Marchand de chiffons.

tement l'autre; mais... quelquefois... on ne peut pas savoir...

— Quelle vieille canaille tu fais, Rascal!

— Une vieille canaille, comme vous m'appelez — en plaisantant, je le sais, monsieur le maire, — n'est pas toujours à dédaigner... A votre service, en tout cas, s'il y avait lieu.

Ils se quittèrent, n'étant dupes ni l'un ni l'autre, lorsque Terral eut promis d'intervenir en faveur du roi des fourbes et des braconniers...

Retournons à la maisonnette de la Griffoulade et au moulin de La Capelle.

Pendant la courte absence de Jacques Terral, que quelques affaires avaient appelé au chef-lieu, sœur Marthe reçut plusieurs lettres de ses anciennes compagnes. Celle qu'elle avait quittée la dernière, à Saint-Jean, était rentrée chez ses parents, hôteliers, et, quoique cordialement reçue, se sentait affreusement dépaysée dans ce milieu bruyant et vulgaire; elle souhaitait d'être bientôt appelée à faire une classe quelque part... Une autre n'avait trouvé chez son père remarié et ayant des enfants du second lit, qu'un accueil bourru et un abri tout à fait précaire... Une autre encore s'était vu reprocher par son frère, un paysan, brutal et avare, de n'être qu'une fainéante, avant emporté sa dot au couvent, à l'âge où elle pouvait se rendre utile à la ferme, et revenant, les mains vides, quand elle n'était plus bonne à rien qu'à manger le pain d'autrui, en égrenant des chapelets...

Et sœur Marthe souffrait les souffrances de toutes ses *filles*, comme elle les appelait. Elle leur écrivait des lettres trempées de larmes, mais prêchant la résignation et le courage. Ah! comme elle aurait voulu, à présent, avoir une école à diriger, une maison où, en se serrant, elle eût fait place à toutes ces pauvres naufragées!... N'était-elle pas trop heureuse, elle, d'avoir retrouvé son vieux père et un frère aimant et généreux? Si elle eût osé, elle aurait fait appel à la bourse de celui-ci; mais Jacques n'était sans doute pas bien riche. Déjà il lui avait donné de quoi faire autour d'elle quelques discrètes charités; pouvait-elle lui demander davantage?

Accompagnée de Lalie, Linou était allée dans les hameaux les plus éloignés de la paroisse et les plus pauvres, ici, visiter une malade; là, veiller et ensevelir une morte; plus loin, porter quelques hardes dans une masure où grouillaient cinq ou six marmots à moitié nus. Quelquefois ses aumônes n'étaient pas payées de gratitude, ni même de respect. La gangrène d'orgueil, qui gagne partout, lui valut des rebuffades. Une ivrognesse malade, à laquelle elle apportait un pot de graisse pour sa soupe, lui reprocha de ne pas y joindre une bouteille d'eau-de-vie! Et deux ou trois morveux, fils d'un repris de justice, à qui elle promettait, s'ils lui donnaient leurs mesures, — non pas des sabots, tous ceux qui ont moins de soixante ans les dédaignent — mais de bonnes galoches pour l'hiver, lui tirèrent la langue et croassèrent quand elle fut passée. Lalie, indignée, se retourna, en saisit un et lui administra une fessée en lui criant : « Va porter ça à ton père de ma part, vilain oiseau!... » Sœur Marthe, scandalisée, protestait. — « Laissez, laissez, ma sœur; c'est ainsi qu'il faut traiter de pareils crapauds... »

En revanche, des mères épuisées avant l'âge, des vieillards à demi perdus joignaient leurs mains devant la bonne Sœur, bénissant sa venue et se recommandant à ses prières, la tenant pour une sainte...

Dans le trajet d'une ferme à l'autre, Linou et Lalie s'entretenaient des changements survenues dans le pays, des disparus, des maisons tombées, des maisons prospères.

Ici, tous les vieux oncles maternels de Linou étaient morts depuis longtemps. L'un d'eux avait laissé une fille qui, ayant épousé un bon laboureur, intelligent et actif, se trouvait à la tête d'un domaine bien cultivé, d'une maison neuve et commode, entourée d'étables et de granges plaisantes à voir, et animée par quatre ou cinq garçons ou filles, travailleurs aussi et bien élevés.

Au contraire, son voisin, mal secondé par une femme épousée pour sa dot, vaniteuse et gaspilleuse, était mort endetté, après avoir médiocrement établi ses filles, laissant la ferme à son fils, indolent de nature, gâté par la caserne, ne reprenant la charrue qu'à regret, ne se donnant pas la peine de perfectionner son outillage ni ses cultures, et remplissant la maison d'une marmaille malingreuse, réduite de moitié par la mort, sans vigueur, sans initiative, sans avenir...

Le beau domaine de Rieugrand, affaibli par les exigences des frères et des sœurs de l'héritier, qui avaient demandé le partage des terres et suborné les experts, était devenu, d'abord un nid à procès, et enfin la proie des hommes d'affaires. Les beaux bois de hêtres et de chênes avaient été coupés à fond; le bétail et les machines agricoles vendus à vil prix. Ce qui restait — bâtisses délabrées, champs épuisés, prairies redevenues landes — avait été acquis aux enchères par un de ces « marchands de biens » étrangers au pays et qui, peu à peu, si l'on n'y prend garde, constitueront une féodalité nouvelle, infiniment plus dure et plus oppressive que les anciennes. Les propriétaires qui n'ont pas su défendre leur héritage, retomberont à l'état de serfs sur leurs sillons, serfs de contremaîtres impitoyables et de machines sans entrailles... et ce sera la fin d'un beau pays.

Parvenues sur le point le plus élevé de la paroisse, — au pied d'un hêtre fameux qui domine le Ségala jusqu'aux confins de l'Albigeois et que sa propriétaire, bonne traditionaliste et amie de Jacques Terral, a toujours refusé de laisser abattre, — sœur Marthe et Lalie s'assirent un moment à l'ombre.

De là, Linou revit tout le petit coin de terre où elle avait vécu jusqu'à vingt ans et qui lui tenait toujours au cœur : La Capelle, son clocher, ses cimetières, la maisonnette du Vignal de son ami Jeantou, le moulin paternel dont l'étang brillait au fond de l'étroite vallée; ici et là, les villages et les mas dont elle avait connu les habitants parce qu'ils venaient moudre leurs seigles et leurs avoines au Moulin-Bas..., plus loin, Roupeyrac étalant toujours sur ses coteaux ses belles futaies à peine éclaircies, ça et là, par des coupes récentes.

Un peu au delà de la Durenque, sur un plateau touchant presque à la forêt, parmi des cerisiers, des poiriers et des griffoules, des constructions qu'elle ne reconnaissait pas entouraient et dominaient de leurs toitures d'ardoise bleue des bâtiments plus anciens, plus modestes, couverts d'ardoise rousse.

— Mais quel est donc ce nouveau village, Lalie? Je croyait qu'il n'y avait là que le mas du Sérieys...

— C'est bien le Sérieys aussi.

— Il a bien grandi et embelli!

— En effet; c'est un domaine qui a prospéré; c'est le plus vaste et le plus riche du canton.

— C'est toujours Boussaguet qui le possède?

— Toujours; ou, du moins, c'est le fils de celui qui le cultivait quand vous êtes partie pour le couvent.

— De mon temps, c'était une excellente maison. Il y avait là surtout, quand j'étais toute petite, une mère Boussaguet, la grand'mère, sans doute, du maître d'à présent, qui était la femme la plus charitable du pays.

— Ah! oui, la *Boussagotte*, comme nous l'appelions... Une sainte... Il n'y avait que votre mère Rose qui pût l'apparier... La bru qui vint après elle ne la valait pas, tant s'en faut; mais son mari était, malgré une sorte de vanité, un homme bon et laborieux... Il n'avait qu'une sœur, qui resta fille et fut marguillière en chef jusqu'à sa mort; elle laissa donc sa dot à la souche et le domaine intact.

— C'était une grande bénédiction, jadis, remarqua Linou, que les tantes et les oncles dans nos familles.

— Au Sérieys la tradition se continue : le Boussaguet actuel a dans sa maison trois sœurs qui ne se marieront pas. Ajoutez, à ces dots qui ne sont pas sorties, celle qui est entrée, plus des héritages importants... Il n'est, d'ailleurs, pas aussi aimé ni estimé que ses anciens. Il est dur pour ses domestiques, pas toujours très loyal en affaires, rapace, n'aimant que la terre, les bêtes et les machines. Vendre beaucoup de pommes de terre, beaucoup de fromage de Roquefort, beaucoup de bois et de charbon, c'est là son rêve, avec l'écharpe de maire, s'il peut arriver à en entourer sa maigre poitrine de corbeau déplumé.

— Prends garde, Lalie; tu deviens mauvaise langue.

— Je ne répète que ce que tout le monde dit.

— Ainsi, même les meilleures familles regardent plus souvent la terre que le ciel?

— Vous pouvez le dire, ma sœur...

Elles reprirent leur course, traversèrent des hameaux presque déserts, où des maisons s'écroulaient, où d'autres étaient converties en granges.

— On dirait que la peste a passé par ici?

— Non, mais les gens qui vivaient là sont à Paris, ou bien se sont bâti dans les champs des fermes isolées.

— Oui, concluait tristement Linou, la dispersion partout, dispersion de la famille, dispersion des villages, dispersion des pauvres filles qui s'étaient groupées pour prier à la place de ceux qui ne prient plus... Qui donc rétablira le foyer et la fraternité qui disparaît? Qui ramènera au bercail tant de brebis égarées et bêlantes?

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des Annales *et du* Journal de l'Université.

Le prix de ces abonnements de trois mois (13 N°s) est de 3 fr. Joindre le montant et indiquer avec précision le numéro du secteur postal.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 8 mai

Produit d'une kermesse organisée par Mme Gentilhomme, Hanoï, 10.211 fr. 80. — Dixième souscription de Mmes Rutlidge et Wagner, Rio-de-Janeiro, 1.400 fr. — M. Pierre Vésigot (2e envoi), 10 fr. — Mme Mollard, directrice, élève et maîtresses, 50 fr. — Mlle Dany, 5 fr. — E. D. P., Oran (nouvel envoi), 10 fr. — Mlle Mazebreix, 5 fr. — Mme Robert de la Tour, 5 fr. — Mme Berthoumeau, 30 fr. 40. — Mlle Angis, 5 fr. — Marie-Colombe, émigrée des Ardennes, 20 fr. — « Le Cercle de Bafoulabé » (Mlle de Ressant), 10 fr. — Un jeune homme de la classe 23, 5 fr. — Mlle Lardon, 10 fr. — Mme Camoin, 5 fr. — Une vieille maman, 10 fr. — S. C. 1902, 5 fr. — Anonyme, obole de la veuve, 5 fr. — Yvonne et Jean, 5 fr. — Mme Nouet, 5 fr. — Anonyme, Toulon, 10 fr. — Mlle Feller et ses amis, 168 fr. 30. — Mme Girard, 30 fr. — G. S., aide-major en Orient, 50 fr. — « Jean », 5 fr. — Un petit écolier de neuf ans, 2 fr. — Mme Fontaine, 50 fr. — M. Jacques Dreux, 100 fr. — Mme Cuvinot, 50 fr. — Mme Hostains, 15 fr. — Anonyme, à Fumel, 20 fr. — M. Purutchet (don de Mme Etcheverry et de Guiroy Guillaume, Rivadavia), 50 fr. — M. Julien Levy, 100 fr. — M. Julien Levy, 100 fr. — Mme Brizard, 5 fr. — Mme Frédérick Pratt, 85 fr. — Mme Navarin, 50 fr. — M. Paul Dagès, 10 fr. — Mme Boisse, 5 fr. — M. Zenoue, 5 fr. — M. Bonnard, 50 fr. — Mme Laguerre, 5 fr. — Mme Courjolle, 5 fr. — M. Georges Léon, 6 fr. — M. Auriol, 5 fr. — Henri Lizinguey, 5 fr. — Goldefy, 1 fr. — En souvenir de mon Pierre mort pour la France, 5 fr. — En souvenir de mon fils Raymond Blanc, 10 fr. — Mme Fasartez, 30 fr. 90. — Un groupe de jeunes filles au Clapaz, 15 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mme Roguet-Savare, 20 fr. — M. Ancelot (pour le compte de M. Ferdinand Pierre et Mme Debière), 100 fr. — « Pour nous préserver des gothas », 10 fr. — Mlle Carrère, 50 fr. — Mme Comte, 15 fr. — Mlle Noirot (nouvel envoi), 5 fr. — M. J. Cottin, 25 fr. — Marie-Louise Mell (cinq ans 1/2), 100 fr. — Jean Mell, 100 fr.

Ecole de filles et garçons et leur directeur M. Belon, 45 fr. — Mme Moyaux, 5 fr. — De la part de mes chers petits, 7 fr. — Mme Bernard, 10 fr. — Mme Vianney, 100 fr. — Mme Nexon, 10 fr. — M. Hallor, 5 fr. — Mme Villenave, 25 fr. — Un blessé à Châtellerault, 20 fr. — Deux amies, 50 fr. — Mme Hubert, 10 fr. — « Une petite maman tourangelle », 10 fr. — Un sous-officier anonyme, 50 fr. — Mme Hardy, 100 fr. — E. R., 20 fr. — Mlle Pugens, 5 fr. — Docteur A. M. Rodez, 20 fr. — Mlle Jane Alfassa, nouvel envoi 50 fr. — Chef d'escadron Richemme, envoi mensuel, 25 fr. — Mme Marquet, 10 fr. — Un officier d'administration du service de santé, 15 fr. — Un poilu. Reconnaissance à Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, 5 fr. — Mme Gérard, 3 fr. — Anonyme B., 50 fr. — Mme Croix, 20 fr. — Mme Ursot, 10 fr. — Ecoliers de Paisy, 20 fr. — Mimie et Dédée, deux fiancés, 10 fr. — Mlle Gay, 20 fr. — Obole d'une petite bourse J. L., 2 fr. — Mlle Roth, 5 fr. — M. Baux, 5 fr. — Mlle Dubois, 5 fr. — Mme Bariquand, 19 fr. — Roger B. et sa tante Eva, en souvenir de leur chère disparue, 10 fr. — Mme Parnaud, 1 fr. — M. Justin Gabarron, 16 fr. — Un soldat de Reims, 5 fr. — Pour mes amis les enfants, 6 fr. — « En souvenir de notre petit Pierre », 5 fr. — Mlle Moulis, 5 fr. — Lieutenant Guyot, 20 fr. — Huss Peters, 15 fr. — Germaine Hummel, 5 fr. — Charlotte Mettetal, 5 fr. 15. — Guioneaud, 7 fr. 15. — M. David, 10 fr. — Anonyme, à Beaumont-sur-Oise, 20 fr. — Mme Coursac, 40 fr. — « Robert et Yvette », 10 fr. — Mme Gourbon, 200 fr. — Fernande et Edouard Renard, Moulin de Beaumotte, Aignay-le-Duc (Côte-d'Or), 20 fr. — Mlle Marec, 15 fr. — Anonyme, 0 fr. 50. — Mme C. L., pour une guérison obtenue, 50 fr. — Les apprentis mécaniciens et personnel de l'école de Lorient, 50 fr. — Mlle Valois, 5 fr. — M. Mathieu, 10 fr. — H. et B. David, 10 fr. — M. et Mme Joseph Brun, 20 fr. — Mme Carretier, 10 fr. — M. L. P., Montpellier, 5 fr. — Une grand'mère, 20 fr. — Mme Girand, 5 fr. — Un capitaine de la Cie Worms, 8 fr. — Fidèle abonnée et amie des Annales, 15 fr. — E. O. Royan, 5 fr. — Une Bretonne, 3 fr. — M. L. Moyer (sa cotisation de mai), 10 fr. — Cagnotte des pseudo-neurasthéniques de la clinique de St-Rémy, 15 fr. — En reconnaissance d'une opération heureusement réussie, 50 fr. — M. L. Delange, 10 fr. — Mme Joly, 10 fr. — Une Paloise, 5 fr. — Mme Perenet, 10 fr. — Mlle Louise Nègre, 5 fr. — Mlle Albert, 5 fr. — Mme Lelièvre, 200 fr. — Anonyme, 5 fr. — H. J. P., 10 fr. — Mme Cancvet-Stubbs, 50 fr. — « Reine et Frank », 9 fr. 40. — Cousine Germinal, 5e envoi, 50 fr. — Une grand'mère, 20 fr. — P. S., St-Etienne, 10 fr. — Mme Dumain, 150 fr. — Mme Janin, 2 fr. — Mme Albertini, 10 fr. — M. Moulins, 50 fr. — Une vieille Strasbourgeoise, 5 fr. 15. — Mme Launay, 10 fr. — Mme Ed., Montargis, 100 fr. — Mme Marseau, 20 fr. — Anonyme, 50 fr. — M. Savare, 20 fr. — Mlle Pazin, 10 fr. — M. Y. Prigent, 50 fr. — M. et Mme Borie, 111 fr. 30. — M. Bœufgras, instituteur-soldat, envoi mensuel, 5 fr. — S. B., 10 fr. — Y. W., 25 fr. — Maurice Vicaire, 2 fr. — M. Marius Loiseau, 10 fr. — Sergent Bourgeon, 1 fr. 50. — Pour deux grâces obtenues, 4 fr. — Subventions, 1.809 fr. 10. — Total, 17.525 fr. 65.

Total général : 482.362 fr. 25.

(Nous publierons dans le prochain numéro la fin de la liste des donateurs de la souscription de Mme Rutlidge.)

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 10 mai 1918

Suivant l'us traditionnel, la **Bourse** a ralenti son mouvement de hausse à la veille du chômage de l'Ascension ; mais si l'on jette un coup d'œil sur les cotes du commencement et de la fin de la période hebdomadaire écoulée, on constate, toutefois, une progression des cours très intéressante.

Et l'intérêt se corse de ce fait que le mouvement de relèvement des cours s'est généralisé dans presque tous les groupes de valeurs.

Cette continuation de la reprise, dont nous avons suivi l'évolution, témoigne de l'affermissement de la confiance du public, même devant la menace d'une nouvelle ruée boche sur notre front, et n'était le frein qu'oppose cette réserve, nous assisterions sans doute à une envolée des cours sous la pression du gonflement incessant des capitaux disponibles.

Nos **Fonds nationaux** ont été recherchés : le **3 0/0 Perpétuel** passe de 58 50 à 58 75 ; le **4 0/0** de 69 20 à 69 35 ; le **5 0/0** de 87 50 à 87 60, commençant à regagner son coupon du 16 mai.

L'Extérieure d'Espagne s'avance de 134 25 à 138 50, suivant l'allure du change.

Les **Fonds Russes** ont été plus activement traités mais n'enregistrent pas finalement de plus-value. D'ailleurs la question du paiement des coupons russes d'avril et de mai reste toujours en suspens.

Il y a aussi une question des coupons des **Fonds Roumains**, dont on s'occupera sans doute quelque jour. Pour l'instant, ces fonds sont délaissés.

Les fonds sud-américains conservent un bon courant d'affaires et une belle tenue, qu'il s'agisse des **Argentins**, des **Brésiliens** ou des **Boliviens**. Parmi ces derniers le **5 0/0 1910** accentue un peu ses progrès et le **5 0/0 1913** ne gagne pas moins de 8 francs à 388 fr. 50 ; nous avons, à diverses reprises, indiqué la similitude d'échéances, d'amortissement et de garanties de ces deux emprunts, aussi la reprise du second ne nous paraît-elle qu'à ses débuts.

Dans le mouvement général de reprise, nos Etablissements de Crédit tiennent une bonne place : **Banque de Paris** à 940 francs, **Crédit Lyonnais** à 1.087 francs ; le **Crédit Mobilier Français** à 410 francs, la **Société Générale** à 528 francs accentuent les bonnes tendances que nous avions signalées.

Le groupe des **Chemins Espagnols** continue à bénéficier largement de la poussée du change à 800 pesetas pour 500 francs.

La tendance demeure très soutenue dans le groupe des valeurs de navigation.

Le **Transatlantique** consolide son avance. L'assemblée générale annuelle est convoquée pour le 29 mai ; nous avons indiqué, il y a huit jours, l'augmentation du dividende de 18 francs à 20 francs, malgré l'élévation du capital de 39 à 60 millions. Le **Crédit Mobilier Français** reçoit le dépôt des titres en vue de l'assemblée.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit également les titres en vue de l'assemblée générale, convoquée pour le 3 juin, des actionnaires de la **Société Concessionnaire du Port et des Magasins Publics de Paris-Austerlitz**, dont les actions s'inscrivent à 282 francs.

L'action du **Canal du Suez** a progressé de 4.650 fr. à 4.750 fr. Le chiffre du dividende qui sera proposé à l'assemblée générale du 3 juin, ne tardera pas à être connu. En attendant, la progression des recettes est satisfaisante ; leur montant du 1er janvier au 6 mai, atteint 28.260.000 fr. contre 22.140.000 fr. pour la période correspondante de 1917.

Très bonne tendance des valeurs électriques : **Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité** de 350 fr. à 358 fr., **Electricité de Limoges** à 126 fr. ex-coupon de 6 francs.

La **Thomson-Houston** évolue de 795 fr. à 805 francs. Les actionnaires de cette Société se sont réunis le 7 mai en assemblées générales ordinaire et extraordinaire. L'assemblée ordinaire a approuvé les comptes de l'exercice 1917, qui témoignent de l'accroissement continu des opérations sociales, et fixé le dividende à 40 fr. par action contre 35 fr. précédemment ; une somme de 1.955.754 fr. a été affectée aux amortissements et aux comptes de prévision, et 227.580 francs ont été reportés à nouveau.

L'assemblée extraordinaire, qui avait précédé l'assemblée ordinaire, avait approuvé l'apport fait à la Compagnie par la **Société d'Éclairage électrique**. Elle a constaté que l'augmentation de capital de 30.175.000 fr. par voie de création de 60.350 actions de 500 francs à remettre à la liquidation de la Société d'Éclairage électrique est définitivement réalisée.

Quant à l'augmentation supplémentaire du capital par l'émission de 59.650 actions nouvelles de 500 francs, elle sera réalisée fin mai ou au début de juin, les actionnaires actuels ayant un droit de préférence à la souscription.

On peut estimer que de brillantes perspectives d'avenir sont réservées à cette grande entreprise.

C'est en nouvelle avance que nous trouvons les valeurs métallurgiques et les chantiers de constructions navales : l'action **Creusot** passe de 2.449 fr. à 2.489 fr. ; l'action **Aciéries de la Marine**, de 1.405 fr. à 1.475 fr. ; l'action **Construction de Locomotives (Batignolles-Châtillon)**, de 675 à 694 fr. et l'obligation 6 0/0 net, de 510 à 516 fr. ; l'action **Chantiers de Saint-Nazaire**, de 1.868 fr. à 1.950 fr. ; l'action **Chantiers de la Loire**, de 2.060 fr. à à 2.200 fr. et *tutti quanti*.

Bonne allure des valeurs cuprifères : le **Rio-Tinto**, à 1.855 fr., regagne une bonne partie de son coupon ; l'action **Cuivre et Pyrites** progresse de 236 fr. à 245 fr. en attendant l'assemblée du 29 mai qui doit fixer le dividende à 15 francs.

Les valeurs nitratières et de produits chimiques marquent également une étape de hausse intéressante.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense Nationale**.

Il délivre immédiatement les Bons contre espèces.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Je m'efforce, chères amies, de vous indiquer ici chaque semaine, tout ce qui est de nature à éviter les diverses altérations du teint, et, je souhaite que mes conseils vous aient été utiles.

Voici la saison où nous allons mettre des corsages un peu plus échancrés, et nous allons de ce fait nous apercevoir que l'épiderme de notre cou qui est habituellement en contact direct avec l'air, n'est pas aussi blanc que celui de notre gorge. Vous remédierez à cet inconvénient, chères amies, en employant un moyen que je vous ai déjà signalé et que je vais vous rappeler

C'EST AU VÉRITABLE LAIT DE NINON

qu'il faut demander de rétablir l'uniforme blancheur de votre épiderme. Créé spécialement pour blanchir la peau, il lui donne un réel éclat de jeunesse, et vous l'emploierez avec le même succès pour le cou, le visage et les bras. Il existe en trois teintes : blanc, rosé et rachel, vous n'aurez qu'à indiquer votre préférence en faisant votre commande à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Souvent je vous ai fait remarquer chères lectrices que

L'USAGE DE LA CRÈME

ne relève pas seulement d'une simple coquetterie, mais qu'elle répond à une véritable nécessité pour certains épidermes trop secs auxquels elle donne de la souplesse. Telle est la délicieuse crème Simon mais à la condition cependant qu'elle soit appliquée dans les règles. Sachez donc qu'après le lavage quotidien il faut l'étendre sur la peau encore mouillée, puis essuyer avec un linge fin et poudrer légèrement ; elle donne ainsi son plein effet d'hygiène et de beauté.

FURETTE

LA DESTINÉE DE NOS ENFANTS

A notre siècle de vie intense, où l'avenir est aux forts, aux bien portants, il n'est pas exagéré de dire que la destinée de nos enfants dépend en grande partie des conditions physiologiques dans lesquelles ils auront traversé l'époque de leur formation. C'est, en effet, durant la métamorphose qui s'opère entre la 15e et la 17e année, que se fixe la constitution physique de l'individu.

Si certains enfants, frêles et délicats, deviennent à ce moment vigoureux et résistants, combien, par contre, qui étaient pleins de santé, s'affaiblissent, s'étiolent, deviennent de pauvres êtres sans éclat, sans force, condamnés à traîner — parfois durant toute leur vie — une santé misérable ! C'est que l'organisme encore si fragile des enfants — principalement des jeunes filles — ne supporte pas toujours sans défaillances la métamorphose qui se produit en lui.

Le sang pour nourrir suffisamment les organes pendant cette période de développement n'est pas toujours assez vigoureux ; et si l'on néglige de le revivifier, de renouveler sa richesse en globules rouges, les organes ne peuvent se développer normalement, intégralement. Ils n'acquièrent pas assez de forces et sont, par la suite sans résistance contre les maladies.

Pour donner à nos enfants une constitution robuste, il importe que pendant l'âge critique, leur organisme soit soutenu, stimulé, réconforté et dans cet ordre d'idées les Pilules Pink sont une des médications les mieux appropriées, car elles sont un des plus puissants régénérateurs du sang et toniques du système nerveux actuellement connus. Depuis 30 ans que ces pilules existent, elles ont toujours donné les meilleurs résultats dans toutes les affections résultant d'un affaiblissement du sang ou des nerfs.

Les Pilules Pink ne coûtent que 3 fr. 50 la boîte (plus 0 fr. 40 de timbre-taxe par boîte), dans toutes les pharmacies, et leur usage ne nécessite aucun régime spécial.

FRERE JACQUES

BOITE AUX LETTRES

Madeleine. — La Fleur de Pêche est une poudre de riz aux essences de fleurs exotiques très adhérente à la peau et très rafraîchissante ; je vous la recommande tout spécialement. Elle existe en blanc naturel et bise à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre. Prenez le naturel.

Gaby. — Dorbon aîné, 19, boulevard Haussmann.

Yvette de B. — 1° L'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont Majella. 2° Adressez-vous de ma part à Chabrier, 48, passage Jouffroy, qui vous donnera tout conseil utile pour blondir vos cheveux.

Well thiee? — Brûlez-les avec un crayon de nitrate d'argent et faites-les tomber ensuite avec un fil de soie.

Violette Cévenole 13. — Cela provient de la circulation du sang, de l'estomac ou de l'intestin, surveillez leur bon fonctionnement et évitez toute cause de congestion de la tête. Mettez un peu de crème et de poudre de riz.

Jeune élégant. — Adressez-vous de ma part à Chabrier, 48, passage Jouffroy, qui vous dira ce qu'il y a lieu de faire et le produit à employer, vous pouvez avoir toute confiance en ses conseils.

Mo-Thé. — Mettez dessus des compresses ouatées.

Poupée. — Non, il n'existe pas de plumes spéciales, c'est un chic à prendre.

Un Réformé. — Demandez de ma part le programme de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, la première école pratique de commerce fondée en France. Elle prépare les jeunes gens, les jeunes filles et les adultes à toutes les situations commerciales, financières et administratives, rapidement et à peu de frais, sur place le jour ou le soir, et par correspondance chez soi sans déplacement.

Adorant la France. — 1° « Le Vibrophone », maison du Vibrophone, 10, rue des Fermiers, à Paris. 2° Les renseignements sont gratuits, mais toute demande de réponse par lettre particulière doit être accompagnée d'un timbre-poste.

Brune Bordelaise 22. — Petit bronze, ou tous autres objets pouvant se mettre dans son salon ou cabinet. Il est préférable que vous le fassiez remettre avec un mot.

FURETTE.

LIBRAIRIE

Le Bonheur sans domestiques par LUDOVIC FORTOLIS. In-12, *majoration comprise* 2.40 *franco* 2.65 (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris, 6e).

Faut-il se servir soi-même ? Peut-on se passer de domestiques ? Voilà le problème : en une langue *châtiée*, en un style plein d'humour, l'auteur le résout avec nombre de conseils pratiques fort précieux et originaux dont feront leur profit les maîtresses de maison empressées à lire ce volume à la fois piquant et substantiel, très spirituellement présenté par Louis Forest, un spécialiste en la matière.

Vie héroïque de Guynemer, par HENRY BORDEAUX, PLON, éditeur, 8, rue Garancière, Paris.

L'auteur de *la Peur de vivre* et de *la Maison* a voulu donner à la jeunesse française l'exemple magnifique de cette courte vie si glorieuse. Dans des pages émouvantes, enrichies par des souvenirs personnels des papiers intimes, les carnets de vol que la famille a remis à l'auteur, le héros revit sous tous ses aspects. Enfant délicat et tendre, collégien volontaire, mécano rêvant à la bataille, pilote fulgurant, terreur des oiseaux ennemis, Guynemer apparaît comme l'incarnation vivante de la France guerrière, levée toute entière contre l'envahisseur.

A. S.

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40,000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

Coqueluche : Mr Lescène à Livarot (Calvados) (1er prix des Hôpitaux de Paris) envoie gratis et fco le moyen infaillible de guérir en quelques jours.

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

Pour devenir parfait pianiste. — Leçons *Sinat* ; série de 80 leçons par correspondance, donnent son splendide, merveilleuses qualités de style, lecture à vue, virtuosité, sûreté de jeu. Pour composer, accompagner, série de 48 leçons *Sinat* d'harmonie, explique tout, fait tout comprendre. Violon, chant, solfège, mandoline. Demander très intéressant programme gratuit franco. V. E. Sinat, 6, carrefour de l'Odéon, Paris.

Institutrice ayant baccalauréat, excellente famille, 25 à 30 ans, gaie de caractère, est demandée pour éducation jeune fille de 15 ans. Ecrire avec références Dalby, 45, rue du Docteur-Blanche, XVIe.

Journal l'*Université des Annales*, 9 années, de 1907 à 1915, en 18 volumes reliés, en excellent état, à céder 130 francs. S'adresser à M. Carvallo, rue Amiral-Galiber, 7, à Castres (Tarn).

Roguet-Savare. Chaussures d'enfants, 29, rue Saint-Louis-en-l'Ile, Paris, reprend commandes et clients nouveaux, livre bien.

A louer maison meublée située ligne Pau-Bayonne, beaux ombrages. Prix modérés. S'adresser Rousse, magistrat, Saintes.

L'Eté en Bretagne, Dinard-Saint-Enogat. Pension Bon Accueil, cuisine soignée, salle bains, électricité, jardin. Prix modérés.

Timidité guérie. Procédé scientifique merveilleux. Ecrire : Suard, ex-magnétiste, Vincennes.

Rats, souris, taupes sont détruits infailliblement. Ecrire L. Rice Oter, Lisieux (Calvados). Dépositaires acceptés.

Hypnotisme. Enseignement rapide. Suard, éditeur, Vincennes. Notice 0.15.

On demande Phono Pathé avec disques, pour divertir poilus. Faire offres à Lieutenant Thiriot, 3, rue du Havre.

Le Journal de l'Université des Annales

Sommaire du nº 11 du 15 mai

Contes et chansons populaires de la Bretagne. Conférence de M. Jean Richepin.

La souffrance des enfants belges. Conférence de Mme Carton de Wiart.

Madame Carton de Wiart. Par Me Henri-Robert.

Nos amis en Espagne ; littérature et musique. Conférence par M. J. Ernest-Charles.

Granados intime. Par M. Ricardo Vinès.

Les 24 Nos de l'année scolaire : 12 francs. Le No : 60 centimes.

L'abonnement aux deux Revues *Les Annales* et le *Journal de l'Université*, prix de faveur : 24 francs.

LES ANNALES



LES TYPES DE LA GUERRE, par LUCIEN JONAS

L'OFFICIER AMÉRICAIN

26 Mai 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes
(Le N° de Luxe : 60 Centimes)

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES . 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE . . . 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1822. — 26 MAI 1918

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE . . . . . 25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



Au dernier plan, à gauche : John-D. Rockfeller — son frère William — son fils John-D. Rockfeller junior
Au-dessous : son petit-fils, sa petite-fille.

LES TROIS GÉNÉRATIONS DE LA FAMILLE DU MILLIARDAIRE AMÉRICAIN ROCKFELLER
CONSACRENT LEUR ACTIVITÉ AUX ŒUVRES DE GUERRE

La Femme et le Foyer



Robe de crêpe bryk-bryk de deux tons : cerise pour la jupe, le corselet et la ceinture ; ficelle pour la tunique, les manches et le gilet.



Cloche de paille exotique teinte naturelle cerclée de deux rouleaux en galon de laine bleu drapeau.

Capeline habillée, en organdi bleu toile cerclé d'un galon de perles corail et piqué de roses roses.

Bonnet de tricot bavane, galon et gland de laine cerise.



Robe de toile tussor bleu lin, laissant apercevoir par l'échancrure et sur les hanches une blouse en voile de Ceyodé brodé.

LES ROBES DE CAMPAGNE

Voici les beaux jours revenus, et nous oublions les neiges, les pluies froides et les mauvais jours. L'air imprégné de parfums nouveaux nous fait rêver à la campagne et ce n'est pas étonnant que quelques Parisiennes, possédant un gîte agréable dans la verdure, quittent la ville avec ses complications et difficultés de toutes sortes pour chercher le calme et l'agrément de la vie simple.

La toilette pourtant très simplifiée actuellement ne convient pas à la vie champêtre où il faut des costumes et des robes surtout pratiques. Les jupes très étroites que la mode exige cette saison et qui sont à leur place dans les rues de Paris ne sont ni jolies ni commodes à la campagne. La jupe plissée est la plus pratique pour la marche, car si l'on quitte la grande route et qu'on s'aventure à travers champ, les barrières, les murs à franchir sont autant d'obstacles insurmontables en jupe étroite. La chaussure pour ce départ est un point important. Basons-nous sur le gros bon sens des Américaines et des Anglaises qui portent le talon bas pour la promenade, avec la grosse semelle, et la chaussure confortable. Avec cette chaussure, elles portent des bas de laine tricotés à la main, qui blessent bien moins le pied que les bas légers, à travers lesquels le moindre pli du cuir laisse une écorchure. Pour les pieds délicats affligés d'ampoules à chaque promenade prolongée on ne saurait trop recommander le procédé suivant qui nous a été signalé par un excursionniste et alpiniste infatigable. Chacun connaît son point faible : que ce soit au talon ou à l'orteil, il y a souvent un endroit sensible où l'ampoule cuisante se chargera vite de gâter le plaisir de la marche. Il faut donc, avant de se chausser, appliquer d'avance sur le point faible une bande de diachylon ou de plaster qui protège parfaitement le pied. Surtout il ne faut pas attendre que l'ampoule soit là pour appliquer ensuite le diachylon, car ceci ne servirait absolument à rien.

Rien n'est pratique et agréable à porter à la campagne comme la vareuse de laine sur la blouse lavable. Il y a moyen de rendre service à nos pauvres aveugles de la guerre en leur achetant avant notre départ nos vareuses. Mais on peut désirer varier ce genre de vêtement et porter une petite toilette plus fraîche, un peu plus recherchée. Les idées ne manquent pas, c'est plutôt le choix des tissus qui se font rares. Nous conseillons d'adopter les tissus de coton et de combiner par exemple le crépon de coton et la toile, celle-ci étant plutôt employée comme garniture. Les voiles sont toujours jolis et très solides ; les voiles blancs garnis de panneaux ou d'ourlets de voile de couleur constituent une charmante toilette à peu de frais, et aussi les voiles brodés, brochés ou tissés de grands carreaux. Pour toutes les robes d'été nous conseillons de faire premièrement laver les tissus, ceci peut éviter de tristes déceptions, car les teintures ne sont plus d'avant-guerre.

Voulez-vous utiliser une vieille paille d'Italie défraîchie, et cependant inusable ; de même pour ce panama que vous traînez déjà depuis plusieurs années ? Lavez-les et repassez-les vous-même, une casserole renversée, glissée dans la calotte permet de la reformer facilement. Puis vous y dessinez un semis de fleurs ou de fruits assez gros, des mandarines ou, si vous êtes brune, des anémones ; ou des pavots si vous êtes blonde. Peignez-les un peu naïvement, en teintes plates plutôt qu'avec des détails, et presque d'un seul ton. Vous disposerez vos fruits ou vos fleurs habilement de façon à dissimuler les taches ou les défauts résultant de l'usure et vous serez étonnée de retrouver votre vieil ami, le chapeau plus bon à rien, rajeuni, joli et tout à fait seyant.

SIMONNE B...

PETITS CONSEILS

Chacune de nous garde précieusement au fond d'un coffret, ou cachés dans un tiroir, des trésors qui nous tiennent au cœur. Ces trésors n'ont quelquefois de valeur que pour nous, mais parfois ce sont des objets de prix, quelques bijoux, quelques papiers précieux, quelques souvenirs chers. Chaque séjour à la cave nous trouve dans le même embarras. Emporter tout cela dans un sac à main, c'est bien imprudent, et puis on risque fort, dans un moment d'affolement, d'égarer ce sac.

Achetez donc une petite peau de chamois et découpez une enveloppe suffisamment grande pour contenir vos trésors. Il faut avoir soin d'y ménager la pointe se rabattant comme celle qui ferme une enveloppe à lettre. Fermez à gros points, bâtissez tout autour un ruban pour border en ayant soin de le finir en haut par un grand bout assez long pour passer autour du cou et laissant tomber le sac sur la poitrine. Le ruban qui borde doit être solidement piqué à la machine. Il faut une boutonnière et un bouton pas trop petit, pour fermer la pointe rabattue. Cette pochette une fois finie remplace très avantageusement le sac à main, ne risque pas de se perdre et a l'avantage d'être préparée d'avance et de pouvoir s'enfiler en un clin d'œil au besoin.

Paris sagement protège ses vitres en y collant d'innombrables bandes de papier. Le papier en général est trop fragile pour être d'une utilité bien grande, mieux vaut se procurer une pièce de ruban de percale, ou de ce ruban ficelle glacé qu'on appelle bolduc. Avec une bonne colle on l'applique aussi facilement que les bandes de papier.

Notes de la Semaine



Comme la Langue d'Esope...

Au cours de l'affaire qui vient de se clore, il a été abondamment parlé de la presse. Si tous les journaux ressemblaient au *Bonnet Rouge*, le journalisme sortirait meurtri de ces pénibles débats. L'opinion publique — dans sa généralité — n'est que trop disposée à le juger sans excès de bienveillance, Elle fait pourtant les distinctions nécessaires; elle sait qu'il y a fagots et fagots et que la plupart des écrivains qui, n'étant pas nés millionnaires, vivent de leur plume, en vivent honnêtement.

Néanmoins, d'utiles leçons se dégagent du procès. En lisant les interrogatoires de Duval, de Marion, de Landau, et les cinglantes remarques dont les assaisonnait le Commissaire du Gouvernement, je remontais aux sources, je me représentais l'évolution à travers les âges, d'une profession à laquelle, malgré tout, je suis fier d'appartenir, car, dignement exercée, elle rend d'inappréciables services.

Inutile d'insister sur les mérites de celui que l'inaugura chez nous. Théophraste Renaudot obtint de Richelieu la permission de créer une feuille qui enregistrât, une fois la semaine, les événements de la Ville et de la Cour. En mai 1631, parut la *Gazette*. Le « quatrième pouvoir » était fondé.

Avant ce vénéré confrère, les nouvelles circulaient diligemment sous forme de petits billets courant les ruelles. La duchesse de X... n'ignorait rien de ce qui se passait dans le salon ou dans l'alcôve de la princesse de Z... ; et la princesse, de son côté, se tenait au courant des propos et des actes de la duchesse. Chaque grand seigneur avait à sa solde un pauvre diable de bel esprit, auquel il donnait des gages de domestique, et qui le régalait d'une moisson d'anecdotes, de médisances galantes, de bons mots, mensongers ou véridiques, mais piquants. Ce zèle indiscret attirait souvent aux ragoteurs des coups de bâton. Ils se frottaient l'échine et recommençaient. Théophraste plaignait ces malheureux ; il essaya de ne pas les imiter ; il se libéra de leur dure servitude ; au lieu de travailler pour un maître égoïste et méprisant — c'est là le coup de génie — il travailla pour la foule. Il offrait sa brochure au passant ; celui-ci la lui payait une obole. Ils étaient quittes, ou, plutôt, le passant, renseigné par ses soins, demeurait l'obligé du gazetier. Renaudot pouvait se proclamer libre ; il jouissait d'une indépendance précaire, subordonnée aux caprices de M. le Cardinal ou aux accès d'humeur de Sa Majesté ; mais, enfin, il ne mendiait point, il tenait boutique, orgueilleux et satisfait, comme un négociant de Hollande derrière son comptoir. Adroit navigateur, il savait louvoyer parmi des écueils sans nombre. Trop aimable envers M. de Richelieu, il blessait Anne d'Autriche. S'il comblait la reine d'hommages, il indisposait le roi. Et nous nous plaignons des susceptibilités de la Censure ! Le bonhomme Théophraste mena son navire au port et mourut en paix. Ses fils qui lui succédèrent furent moins politiques et moins fins. Ils laissèrent entamer le privilège de la *Gazette* et publier, à côté d'elle, *La Muse Historique* de Loret, le *Journal de Paris*, de Colletet, et le fameux *Mercure* de Donneau de Visé.

Tandis que ces timides essais s'opéraient ici, l'Angleterre, plus hardie, imprimait à Londres le premier en date des quotidiens, le *Daily Courant* (1702), aïeul de la presse moderne, prompt à saisir l'actualité et à l'offrir toute chaude à des milliers de lecteurs. Nous suivîmes cet exemple, mais lentement. Voltaire et Rousseau, merveilleux journalistes, ne possédaient pas les organes où leur verve aurait pu s'épancher ; ils se querellaient dans des libelles édités à petit nombre. La masse illettrée ne recueillait que l'écho des polémiques qui préparaient le prochain bouleversement social. Sous la Révolution, il y eut beaucoup de journaux, relativement peu lus. Il y en eut moins sous l'Empire. Le journalisme ne se développa qu'entre 1820 et 1830, parmi les classes dirigeantes et la bourgeoisie moyenne. Le peuple n'achetait pas ces feuilles, dont l'abonnement annuel coûtait cent francs ; il se privait d'un plaisir trop raffiné et trop onéreux.

Emile de Girardin eut une idée neuve... Ne se flattait-il pas d'en avoir une par jour ? Il mit en vente le journal à deux sous, multiplia les annonces, leur demanda un supplément de recettes et bientôt de gros profits. Autre innovation : il acheta très cher, aux conteurs en vogue (Eugène Sue, Soulié, Dumas), des romans-feuilletons dont les péripéties, savamment dosées, suspendues au bon endroit, tenaient la curiosité éveillée, surexcitaient l'imagination...

La publicité, le feuilleton, le reportage, voilà le journal populaire d'aujourd'hui. Son formidable tirage lui donne l'influence et la richesse. Sa force de rayonnement lui impose des devoirs moraux. Véhicule puissant, il peut distribuer le bien ou le mal, Avocat écouté, il peut défendre, à son gré, toutes les causes, propager la vérité ou l'erreur, semer la panique, entretenir l'espoir, déchaîner les passions.

Responsabilité redoutable ! Tentation dangereuse ! Pour soutenir, pour accroître son succès, au lieu de guider ceux qui le lisent, il s'attache à leur plaire, les énerve et les corrompt.

Combien de fois n'a-t-on pas protesté contre l'importance accordée aux faits-divers et aux procès scandaleux ; contre l'apothéose des pires criminels traités comme des héros, honorés par l'interview et l'image d'une réclame malsaine ! Ces mœurs, en temps de guerre, présentent de graves inconvénients. Le patriotisme de nos confrères n'est pas suspect ; mais, que de fausses manœuvres ! que d'imprudences !

En consacrant de longues colonnes aux ravages des Gothas et des Berthas, ils intéressent les Parisiens, mais ils réjouissent

l'ennemi et l'encouragent à persévérer. De sobres commentaires, une feinte indifférence eussent été plus habiles..... Quelle arme, enfin, que ce chiffon de papier, lorsque des mains scélérates y répandent le venin des doctrines amollissantes et des trahisons sournoises ! La perfidie des Duval, des Marion, des Landau est un avertissement. Excellente, exécrable, la presse justifie le mot du vieux fabuliste...

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE. — L'Histoire recommence perpétuellement, et c'est à un autre Canossa, en vérité, un Canossa allemand que sa lettre au prince Sixte de Bourbon sur les « justes revendications de la France au sujet de l'Alsace-Lorraine », vient de conduire l'empereur Charles d'Autriche.

Avec sa politique intraitable et qui profite de toutes les faiblesses de l'ami, comme de l'adversaire, l'Allemagne ne devait pas se contenter, en effet, du désaveu *ne varietur* imposé dès le lendemain de la divulgation de cette lettre et de la chute du comte Czernin par le kaiser à son jeune allié : elle avait définitivement barre sur la monarchie dualiste. Et de là à lui imposer la sujétion étroite, la demi-vassalité qu'elle médite depuis la mort de l'empereur François-Joseph et qui fut même dans ses projets de toujours, dans des projets que les dix millions d'Allemands de la monarchie dualiste n'encouragent que trop bien.

Désormais toutes les mises en demeure, toutes les emprises étaient possibles. Certes, un prince plus âgé, plus maître de sa pensée, de sa politique eût résisté, mais le souverain se trouva dès la publication de sa lettre aux prises avec les Furstenberg, les Czedik, les Plener et autres amis de l'Allemagne... Ces « seigneurs » protestèrent vivement auprès du comte Seidler, lui rappelèrent qu'il « était responsable de tous les actes de la Couronne » ; mais hormis les délégués de la noblesse tchèque, qui vinrent lui jurer fidélité, il ne trouva personne pour le soutenir dans ses velléités d'indépendance, ses ministres, tous les premiers, se montrèrent hostiles. Et devant les désaveux, les remontrances il prit peur, comme l'empereur Henri IV dans sa querelle avec le pape Grégoire VII sur les investitures; et le baron Burian n'eut pas de peine à l'entraîner à Canossa, c'est-à-dire au grand quartier général allemand où Guillaume II le reçut théâtralement avec autour de lui Hindenburg, Ludendorff, Hertling, Kühlmann et tous les grands ouvriers de la politique d'hégémonie. Certes, l'empereur et roi n'eut pas le costume sommaire « chemise et corde au cou » de l'adversaire du pape Hildebrand, mais son uniforme prussien ne valait guère mieux, et en quittant son hôte, et le G. Q. G. il l'avait au cou la corde et l'Autriche aussi. Le Hohenzollern, dit Polybe « junior », a proclamé, une fois de plus, sa suzeraineté sur l'antique et illustre maison de Habsbourg. — Il a décrété, une fois de plus, la suprématie, incarnée en sa personne, de la *Mittel-Europa*, ce nom de guerre de la Prusse. — Il s'est assuré, une fois de plus, la mise à sa disposition de toute les ressources militaires et économiques de la Double-Monarchie.

Assurément le successeur de François-Joseph ne s'est pas rendu sans discussion, mais il a fini par se soumettre; il est allé même jusqu'à accepter l'aide allemande contre ses sujets slaves.

Son télégramme de congratulations au kaiser, et la réponse légère et familière de Guillaume II sont des aveux de sa défaite et de l'asservissement du brilland second.

A LA CHAMBRE DES COMMUNES. — La lettre de Charles Ier et les offres autrichiennes ont eu leur écho à la Chambre des Communes, et là-bas, comme ici M. Clemenceau, M. Balfour a montré que la démarche des puissances centrales n'était en réalité qu'une manœuvre pour semer la dissension parmi les Alliés, et qu'elle ne fournissait aucune base suffisante pour une paix honorable. Et après avoir démenti que la France demandait en Alsace les frontières de 1814 et de 1790, comme le prétendent perfidement nos ennemis, il s'est écrié : « Qu'on nous montre un moyen de terminer la guerre honorablement et le gouvernement britannique l'acceptera. »

L'EMBOUTEILLAGE D'OSTENDE. — Il est peut-être un peu tard pour parler du nouvel exploit de la marine anglaise, de cet « embouteillage » du chenal d'Ostende qui complète celui de Zeebrugge; mais comment ne pas consigner, même tardivement, une opération qui, de l'avis combien autorisé, de l'amiral Fournier, met définitivement à néant le « dogme si longtemps et si faussement admis de l'inviolabilité des côtes ennemies ». « Au lieu de se borner à se défendre contre la menace des sous-marins, on se décide, dit notre ancien amiralissime, à attaquer. Et de fait, comme il l'ajoute, cette double obstruction va gêner considérablement, sinon arrêter, les entrées et les sorties des sous-marins. » C'est un coup porté au « débit » des submersibles allemands et qui accentue encore le fléchissement de la guerre sous-marine elle-même, fléchissement si clairement établi par M. Georges Leygues dans son exposé dernier sur la situation navale. Contrairement à ce que von Capelle affirma audacieusement devant le Reichstag sur le « fiasco » du programme des constructions britanniques, la marine alliée coule plus de sous-marins que les chantiers impériaux n'en peuvent construire. L'Entente a maintenant la maîtrise de la mer comme elle avait indubitablement déjà celle de l'air.

LA GUERRE. — Du côté militaire, la pause s'est prolongée au delà du terme fixé par les plus optimistes. Mais ce 16 mai où j'écris ce trop rapide bulletin, la grande bataille était proche : on la sentait venir dans l'activité toujours plus grande de l'adversaire, dans ses essais de bombardement de la « forteresse Paris ». Qu'on se souvienne des raids au-dessus de Padoue, de Venise, qui précédèrent l'attaque de Caporetto. Et sans doute la ruée serait-elle déjà recommencée, battrait son plein peut-être, si partout l'artillerie franco-britannique, l'artillerie américaine, le canon belge n'avaient enrayé les attaques locales esquissées par l'ennemi dans le voisinage du mont Kemmel et dans la région d'Amiens.

Sur tout le front de bandière et dans ce dernier secteur, Hindenburg accumulait les hommes et les canons pour « son duel au sang » avec le général Foch. « Ce sera, disait Lloyd George, le plus grand choc que le monde ait encore vu. Anglais et Français, Belges et Sammies l'attendaient d'ailleurs d'un cœur intrépide ».

LÉON PLÉE.

Les Lettres de la Cousine

Le « Mother's Day »

Elles eurent leur jour de fête, les mamans et ce fut doux, tendre, glorieux et un peu mélancolique... Tous les fils d'Amérique appririent aux nôtres le geste d'adoration rituel qui, à certains jours, consacre le culte. La jeunesse héroïque des deux pays rendit hommage à la Mère qui est bien ce qu'il y a de meilleur au monde.

Cette fête du cœur fut solennisée par des témoignages d'estime et d'admiration venus de haut lieu... M. Bergson, le maréchal Joffre, le général Johnson Hagood célébrèrent ce jour qui, aux Etats-Unis, est une sorte de fête nationale, d'offrande universelle à l'amour maternel. Des femmes comme l'éminente Mme Cushman, comme ma chère amie Mme Jules Siegfried prononcèrent des paroles belles et fortes propres à tirer les larmes des yeux. Et Mme Henriette Poincaré écrivit à cette occasion à Mme Sharp, une lettre si noble qu'elle eut l'honneur d'être lue du haut de la chaire dans toutes les églises de l'Amérique.

Ce fut une fête... une très émouvante fête...

La première chez nous...

Et peut-être à cause de cela fut-elle un peu nostalgique.

C'est que les Mères, se souvenaient des jours heureux où c'était tous les jours fête, sans qu'il y eût besoin d'aucune cérémonie pour en fixer la joie...

Elles sentaient alors près d'elles ces grands garçons pleins de sève et d'appétits, et qui, selon le mot profond de Victor Hugo n'avaient qu'à être heureux pour n'être pas ingrats... Elles ne s'apercevaient même pas du bonheur que donnait leur présence. Ils étaient là, riant à la vie, et chacun de leur mouvement marquait un rythme de jeunesse et d'espérance... Ah ! ils n'avaient pas besoin de manifester leur amour, on le respirait comme une fleur... leur gaîté chantait : « Je t'aime »... leurs chagrins imploraient : « Aime-moi » !... Et jusqu'à leur égoïsme tout semblait charmant de ces enfants qu'on avait tenus sur les genoux et bercés sur son cœur, et qui tout à coup entraient dans le grand passage de la vie où les petits des mères deviennent des hommes...

« Mon grand... mon garçon... mon fils...» avec quelle fierté ces mots-là sont prononcés aux heures fatidiques où l'enfant donne la première mesure de ses forces ou de son talent, ou de son caractère...

Les mères s'émerveillent que cette chose fragile, née de leurs entrailles, et si tendrement couvée soit devenue le Mâle, maître de sa destinée et maître de l'heure : Elles le regardent avec des yeux étonnés et admirent l'enfant d'hier sur lequel repose aujourd'hui la charge du nom et l'honneur de la famille... Et elles s'admirent un peu aussi d'avoir créé ce chef-d'œuvre, car pour les mères chaque fils est un chef-d'œuvre...

Une fête aux temps heureux eût été presque sans signification... Car quelles manifestations publiques valent le baiser furtif

du fils qui les yeux dans les yeux murmure : « Tu es contente maman... » et qui vous offre en témoignage d'adoration sa conscience et le meilleur de lui-même. Quel hommage plus touchant que cette confiance qui, aux heures douloureuses, jette l'homme fort comme un tout petit garçon dans les bras maternels.

L'enfant est une source de fête perpétuelle, c'est Dimanche chaque jour au cœur des mamans, et la récompense, ce sont moins les paroles qu'il prononce à certaines heures consacrées que ces mille et une petites preuves qu'il donne à tout instant de sa joie de vivre. Le bonheur des enfants, c'est le grand rêve des mères. Dès qu'il semble atteint elles sont payées de toute peine. C'est pourquoi, aujourd'hui, alors qu'elles connaissent le fond de la douleur humaine, alors que par le monde tant de femmes pleurent ou tremblent dans l'ombre pour le bonheur de ces fils, il était beau qu'on les mît à l'honneur.

Car elles ont fait, sans faiblir, le suprême sacrifice ; l'enfant de leur chair, elles l'ont donné à la Patrie et, selon l'émouvante expression de Mme Siegfried, elles l'ont « mis sur la route longue et dure qui conduit à la victoire », et maintenant, comme des soldats au guet, elles attendent anxieuses la fin du combat...

Chaque jour leur apporte sa croix ; au fond de leur âme sensible résonne l'écho de toutes les peines souffertes par leurs soldats et, parce que l'enfant, là-bas, est dans la mêlée ; parce que tant d'autres dorment sous la terre leur dernier sommeil, le fardeau de leur amour les fait plus touchantes. Elles ne plient pas sous le poids écrasant de l'épreuve et, très simplement, font leur devoir.

Femmes françaises, femmes américaines sont unies dans une même volonté. Elles se sont jetées dans la mêlée, prenant, qui la pioche, qui la plume, qui le bonnet d'infirmière, pour aider leurs fils dans la grande lutte. Rester passives leur eût semblé un crime à l'heure où l'exemple de toutes les activités venait de ces petits êtres mis au monde pour être heureux et qui, aujourd'hui, étaient les héros blessés de la France.

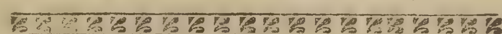
Les mères eurent leur fête et c'était justice... elles reçurent les fleurs du « Mother's Day » avec un orgueil mêlé de tristesse, gravant dans leur mémoire les paroles du général Johnson Hagood : « Nous repartirons les mains vides, ramenant seulement nos morts ! »...

En ce mois de mai où toute la nature s'épanouit, et qui semble créé pour les fleurs et la joie, en ce mois de printemps, le quatrième depuis la guerre, qui porte en son renouveau tant de dramatiques et d'émouvants souvenirs — les mères ont été célébrées pour la première fois... Et, dans une pensée touchante, les trois Croix Rouges, par la voix éloquente de Mme Raymond Poincaré, ont offert aux fils d'Amérique le cœur des mères françaises... Ce fut le geste tendre de cette inoubliable journée. Le « Mother's Day » vient de sceller l'amitié de deux grands pays qui tous deux puisent leur force dans l'amour le plus pur qui soit au monde : l'amour des fils pour leur mère.

Fête héroïque et délicate, qui remue les petits souvenirs de l'enfance, les tendresses puériles, et, en tableaux rapides, évoque les visions d'autrefois, du temps où le bonheur passait sans que l'on y prît garde... Fête, — il faut l'espérer, — aux lendemains triomphants, que l'on célébrera un jour dans l'ivresse en se rappelant le jour de mai si mélancolique où elle marqua une aube d'espérance !

Le « Mother's Day », né de la bonne souffrance, mérite d'être fixé à jamais dans nos cœurs ; à travers l'Océan, il confond, dans un même culte, la mère douloureuse et vaillante, la mère de tous ceux qui, demain, nous donneront la victoire.

YVONNE SARCEY.



LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



La Colonie monstre

Ouf... quelle semaine... quelle admirable semaine !... A l'heure où j'écris ces lignes une colonie monstre s'ébranle, le hall des *Annales* bourdonne de deux cents voix d'enfants, les mères s'accrochent à des voitures, barrées de la Croix-Rouge Américaine, pour embrasser une dernière fois le petit qui part; la rue Saint-Georges est barrée, une foule l'a envahie et grouille autour des immenses fourgons qui emmènent aux champs cette belle jeunesse. Des gens aux fenêtres se demandent anxieux : « Qu'est-ce qui se passe ? »... Un brouhaha joyeux les rassure ; les infirmières comptent les enfants dont elles seront responsables en cours de route, des petites voix perçantes crient : « Au revoir, au revoir ! » en agitant leurs menottes, des mamans essuient leurs yeux et quelques papas qui ont pu s'échapper en permission avant le départ du train, vous serrent la main sans mot dire, avec une émotion qui va au cœur... Il y a dans l'air, une exubérance qui fait plaisir...

Tous ces gosses remuants, frémissants, un peu énervés, dont deux ou trois pleurent à chaudes larmes, vont prendre le même train... Et l'on plaint un peu les infirmières jeunes et belles qui assument cette tâche terrible... Car il y a la petite fille qui vomit « en omnibus », déclare la mère, et l'on s'aperçoit avec épouvante qu'après avoir mordillé un bonbon, elle s'attaque déjà, malgré toutes les défenses, à un énorme et gras saucisson, dissimulé dans sa poche. Il y a le garçon insupportable qui commence à grimper dans le filet, et puis la fillette réservée qui se tord de coliques et n'ose pas le dire, et puis la bonne grosse qui n'a jamais quitté sa mère et qu'il faut consoler, et puis les deux petites sœurs qui viennent de s'administrer une bonne gifle et hurlent avec volupté. La voix douce de l'une, le timbre autoritaire de l'autre, le dévouement légendaire de Mme Marcelle, la grâce des infirmières, ramène bientôt tout ce monde à la raison.

Et l'on arrive au petit jour à Lyon, où le commissaire de la gare, la bonne et charmante Mme Michaud, suivant les prescriptions d'hospitalité du maire M. Herriot, viennent au-devant de nos enfants et les conduisent à la cantine, où deux cents bols de café au lait odorant, mettent des lueurs de concupiscence dans tous ces yeux enfantins...

Et voici l'ordre et la marche...

Colonie des Chambres claires de Vienne (Isère)

Présidents : Docteur et Mme Chapuis.

Là une deuxième colonie a été redemandée !... c'est déjà un pays de connaissance, les vétérantes attendent à la gare les nouvelles venues ; des sœurs, des cousines, poussent des cris de joie en reconnaissant les visages impatiemment désirés. Vite, on se compte... Complet !... Tout le monde est à son poste. L'incomparable Mme Chapuis qui avec ses amis veille sur nos enfants... est bénie, remerciée... mais il faut vite remonter... des têtes s'agitent aux portières, on chante, on crie, c'est infernal et délicieux.

Colonie des Chambres claires de Romans

Présidentes : Mlle Antoinette Juven et Mme Chabert.

Là aussi, les présidentes, admirables de zèle et de dévouement, ont redemandé une deuxième colonie !... C'est maintenant tout une foule d'enfants clairs qui envahit le pays, respire son air pur et s'enivre de ses campagnes.



Voilà maintenant l'arrêt à Tarascon... Brouhaha... car là, plusieurs Présidents de Colonies ont eu la bonté de venir cueillir leurs enfants... On se nomme, on s'aborde... « Où sont les nôtres ? — Voici les vôtres... Allons, dépêchons !... — Oh ! les chers petits, ils ne sont pas fatigués, au moins !... » Ceux-ci sont pour Alais, ceux-là sont pour Saint-Chapt. Mais Alais a deux groupes affectueusement fondus et cependant distincts. Les enfants de M. Fabre ont des cartons roses, les enfants de Mme Rivero, des cartons bleus. Mlle Françoise Brisson s'époumone à crier les noms. Il faut se hâter...

Colonie des Chambres claires d'Alais

Président : M. Fabre.

M. Fabre est le secrétaire général du Comité de Secours aux Prisonniers de Guerre, et Directeur de l'Ecole Primaire Supérieure il a donc des raisons d'aimer l'enfance et a fait adopter sans peine nos bambins par les mamans claires et son comité Mmes Gasquiel, Salazé, Kléber, Legal, Arnal, Lucy Champerache, Dumas, Richard Sujol, Fabre, etc...

Mais la

2e Colonie des Chambres claires d'Alais

Présidente : Mme Rivero.

est impatiente d'être présentée à celle qui en un clin d'œil a assuré le bonheur de 26 enfants. Mme Rivero cumule: elle est membre du Comité des Femmes de France, et Directrice du Collège de jeunes filles d'Alais, et de plus femme de bien. Elle couve d'un œil maternel tous ces bambins qui vont profiter d'une bonne fortune inespérée. Un hôpital tout monté où le Comité tout entier et les infirmières ont mis leur

bonne volonté au service des enfants clairs... l'hygiène la plus moderne a été prévue par deux docteurs, la maison baignée de lumière est peinte vert pâle, les meubles sont de pitchpin, il y a chambres d'isolement, salles d'études et grand jardin, et nos deux colonies mêleront leurs jeux.

On voudrait embrasser Mlle Rivero. Mais M. le Maire de Saint-Chapt est là qui attend, lui aussi a bien voulu organiser

la Colonie des Chambres claires de Saint-Chapt

il a même poussé la bonne grâce jusqu'à venir prendre « livraison » de ces enfants... « Les enfants de nos braves poilus sont sacrés », m'a-t-il écrit avec une exquise bonté...

Et puis ce n'est pas tout ; la colonie déjà allégée se sépare : une moitié se dirige sur Montpellier et Cette, l'autre poursuivra son chemin sur la grande ligne...

La Colonie des Chambres claires de Pont d'Auret

Président : M. Leenhardt.

M. Leenhardt fut un des premiers qui répondit à notre appel. Président de l'Union des Pères et Mères dont les fils sont morts pour la Patrie, aidé dans sa tâche par Mme Leenhardt, il sut intéresser le pays à nos enfants... On prépara dans les familles la chambre claire et on attendit les petits hôtes avec une impatience qui me valut quelques tendres reproches. « Pourquoi tarder ? disait-on. Pourquoi ? »... Pourquoi ? parce qu'hélas les journées n'ont que vingt-quatre heures...

Mais filons vite... il faut déposer des fardeaux précieux à

La Colonie des Chambres claires de Cette

Présidents : M. Schlegel et M. le Maire de Cette.

Ah ! que n'ai-je le temps de vous lire leurs jolies lettres, de vous exprimer quelque chose des tendres sentiments que leur inspirent les enfants. Ils en ont demandé vingt, et ont imprimé un tel élan à la ville, que la veille du départ une autre colonie se formait, en réclamant un nombre égal... Et que de promesses pour l'avenir. « Ce n'est pas trois mois que je vous garderai votre enfant clair..., s'il est orphelin, c'est toujours. » Ne nous attendrissons pas, et courons rejoindre l'autre tronçon qui file sur Marseille.

La Colonie des Chambres claires de Marseille

Présidente : Mme Gilly de la Souchère.

a cela de délicieux, que ce sont les anciennes élèves du cours de jeunes filles de la rue de Lodi, directrice Mlle Debord, qui ont pris nos enfants sous leur protection.

« Nous nous engageons à garder vos filles jusqu'en octobre, voulant nous associer à votre belle œuvre et procurer quelques mois de vie heureuse à ces pauvres enfants. » Touchant exemple de solidarité et de dévouement..

A Marseille nous saluons l'inspiratrice de

La Colonie des Chambres claires d'Aix

Présidents : M. et Mme Brémond.

« Vous pouvez rassurer les mamans qui vont se séparer de leurs enfants. Ils trouveront tous les soins et toute l'affection souhaitables auprès des personnes qui vont les remplacer pendant ces mois tragiques !... » Ont bien voulu faire partie du comité : M. Bertrand, maire d'Aix ; M. le grand vicaire Van Gaver ; M. Laroque, directeur de la Banque de France, etc. Ah! que cela serait doux de s'étendre sur tous ces bienfaits, de raconter le cœur des mères. La colonie de Toulon attend... Les enfants amusés par tout ce brouhaha font bonne contenance, mais il est temps d'arriver.

La Colonie des Chambres claires de Toulon

Présidente : Mme Laffay.

Mme Laffay est maîtresse primaire au Lycée de Toulon, elle est surtout un grand cœur, elle a fait ce tour de force d'unir tous les partis dans l'amour des enfants : l'abbé Brémond, des grandes familles de toutes religions, ont eu à cœur d'assurer le bonheur de vingt enfants. Que son joli effort soit béni.

Mais

La Maison claire de Vence

nous attend.

Celle-là, c'est une maison « à nous », pour nos enfants délicats, dont le docteur et Mme Lefèvre ont bien voulu assumer la responsabilité. Ce sera notre deuxième Sourdeval. Ce paradis-là est dans les fleurs, sur une montagne, dans des senteurs fraîches et embaumées. Un parc de contes de fées entoure la maison. Nous reviendrons sur cette oasis où les enfants clairs que nous avons le devoir de soigner retrouveront des couleurs et de la santé...

Et ce n'est pas tout, pour ne pas laisser en panne une colonie impatiente

La Colonie des Chambres claires de Marans (Charente-Inférieure)

Président : M. le Maire de Marans et Mme Robineau.

Mme Pierre Ginisty courait conduire cette colonie jusqu'à la Rochelle où M. Robineau et son comité venaient cueillir nos enfants en camions automobiles...

Comprenez-vous maintenant que la tête tourne un peu... Mmes Warrain, Guernieri, Truffier, Tessier, Faron, Braine font cependant bonne contenance malgré leur extrême fatigue. Le cher et éminent docteur Baudet continue sans faiblir quatre-vingts consultations d'enfants par jour et dicte ses diagnostics, et votre pauvre cousine, fatiguée et heureuse, vous jette à la hâte ce mot, où elle dit à tous son émotion de reconnaissance.

La Présidente des Maisons claires,
Yvonne Sarcey.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 8 mai.	482.362 fr. 25
Total de la 47e liste arrêtée le 14 mai.	3.832 fr. 10
Subventions.	855 fr. »
Total général.	487.049 fr. 35

(Voir page 443 la liste des souscripteurs.)

LES LIVRES

Némésis, par Paul Bourget (Plon-Nourrit, éditeur).

La publication d'un roman nouveau de M. Paul Bourget constitue toujours un événement intéressant de notre vie littéraire par les controverses qu'elle provoque et la réplique qu'elle appelle. L'auteur à plaindre est celui qui n'inspire ni ferveur ni haine, dont l'œuvre ne trouble aucun esprit assoupi dans la quiétude des opinions toutes faites. A notre époque surtout, un écrivain vaut par la force qu'il représente dans la grande bataille des idées; il ne s'affirme d'une manière durable que par la puissance de rayonnement qu'il assure aux causes qu'il défend. Hors de là, il n'y a que vaine littérature dont aucune élégance de la phrase ne saurait dissimuler la pauvreté. On rendra cette justice à M. Paul Bourget qu'il a la plus saine conception de son rôle et de son effort. Il veut que chacun de ses livres ait la valeur d'un acte. Qu'on admette ou qu'on discute les principes qu'il fixe à la base de ses thèses, on ne peut que s'incliner devant la franchise avec laquelle il pose les problèmes moraux les plus complexes et devant le courage avec lequel il va jusqu'au bout de sa pensée.

Némésis est incontestablement un des meilleurs romans de M. Paul Bourget, par l'intérêt propre de l'action d'abord, par le charme du récit ensuite, et, enfin, par la clarté de l'exposé des thèses. Il oppose l'esprit traditionaliste à l'esprit cosmopolite; il dresse la mentalité lentement et précieusement formée par la foi et la règle de vie de toute une race contre la mentalité nouvelle, affranchie de toute contrainte morale. D'une part, l'esprit de discipline; d'autre part, l'esprit d'anarchie. De là des conflits d'âmes, des oppositions de consciences qui sont, peut-être, sous des aspects divers, de toutes les époques et de tous les milieux, mais dont l'auteur tire le parti le plus habile en faveur des principes qu'il défend. Il y a dans ce livre deux récits qui se combinent et se complètent l'un l'autre : celui de la découverte par le Père Desmargerets de la statue de *Némésis*, qui a un caractère nettement symbolique, et celui des relations du capitaine Courtin avec la duchesse de Roannez, qui constitue le roman proprement dit. Le symbolisme de l'un éclaire le réalisme de l'autre, de telle sorte que les gestes des personnages empruntent leur véritable signification au sens mythique de la déesse retrouvée.

Hugues Courtin, officier d'infanterie coloniale, était l'amant de la duchesse de Roannez, jeune veuve très riche. Lui, un officier épris de la grandeur de sa mission, imprégné de la « mystique » du métier militaire, préférant à la vie facile des jeunes gens de son milieu et de sa classe sociale, son rude devoir de soldat; elle, une cosmopolite belle et intelligente, petite-fille d'une juive de Souabe morganatiquement mariée à un grand-duc russe, fille d'un milliardaire américain et mariée toute jeune à un personnage équivoque, le duc de Roannez, qu'une

mauvaise grippe emporta fort à propos. D'un côté, une âme simple et claire; de l'autre côté, une hérédité infiniment complexe. Quand vint son tour de partir au Maroc, le capitaine Courtin partit, résistant aux supplications de la jeune femme. Ayant à choisir entre elle et son devoir de soldat, il n'a pas hésité !... Et quand il revient, après deux années, il n'a qu'une pensée : la revoir, non point que l'amour qu'elle lui inspira survive en son cœur, non point parce qu'il espère qu'elle pourrait encore lui revenir après leur brusque rupture, mais parce qu'il veut *savoir*, faire toute la lumière sur un mystère qui plane sur leur passion éteinte et qui trouble douloureusement sa conscience d'honnête homme. Courtin trouve la duchesse de Roannez, toujours belle, installée dans un château aux environs de Sienne. Avec son intelligence ouverte à toutes les idées, elle a la curiosité de tous les efforts. C'est un esprit à la fois subtil et factice; il y a dans son cas du sentiment profond et du snobisme intellectuel. Elle s'est entourée d'une petite cour reflétant assez exactement toutes les influences de son hérédité : un peintre allemand, un anarchiste russe, le docteur Roudine, un grand seigneur anglais qui a épousé une Américaine, et puis un archéologue français, ce Père Desmargerets qui pratique des fouilles dans la propriété de la duchesse, convaincu que c'est là qu'a dû être cachée par un moine du couvent de San Marcelliano, une statue de la déesse Némésis que le dictateur Sylla avait commandée à un artiste habile de la Grèce. M. Paul Bourget a écrit à propos de Némésis des pages charmantes : elle n'était point le symbole de la justice et de la vengeance, mais la déesse de la mesure. « Ils croyaient, ces anciens, que tout excès est funeste à l'homme, excès de richesse, excès de pouvoir, excès d'intelligence, excès de réussite... De quoi Némésis punit-elle l'homme ? D'avoir voulu être comme un Dieu. Savoir trop, pouvoir trop, avoir trop... » Pendant que le Père Desmargerets explique cela au capitaine Courtin s'affirme par des reparties cyniques un des plus curieux personnages du roman : le nain Bellagamba, que la duchesse de Roannez a appelé auprès d'elle pour parfaire ce décor de la Renaissance où se déroule son existence. Mais ce nain est un monstre complet, au moral comme au physique. Il souffre de n'être qu'une sorte de bibelot; des bas-fonds où il traîna jusqu'alors, il a rapporté, avec des vices, les idées les plus subversives. Tout en lui respire l'envie et la haine. M. Paul Bourget en fait l'incarnation même de l'idée d'anarchie.

Quand le capitaine Courtin se retrouve devant la duchesse de Roannez, tout le passé s'éclaire brusquement. Il est revenu non pour la reprendre, mais pour *savoir*. Alors qu'il l'avait quittée pour accomplir au loin son devoir de soldat, elle lui avait écrit quelle était enceinte. A-t-elle menti à cette époque pour le faire revenir ? Et si elle n'a pas menti, qu'est devenu l'enfant — leur enfant ? C'est le conflit des deux consciences qui commence. La duchesse refuse de répondre : il n'est pas revenu quand elle lui annonça sa maternité prochaine; il n'a donc plus à savoir maintenant.. « Le droit du père ?... Ce jour-là vous y avez renoncé. » Mais chez l'un et chez l'autre l'amour renaissant triomphe de l'orgueil. Elle n'a jamais aimé que lui; il reste tout imprégné du charme de cette âme étrange. Elle le persuade qu'il n'y a jamais eu d'enfant et c'est la promesse du bonheur...

A ce moment le Père Desmargerets découvre la statue de Némésis — il la découvre et on la lui vole. Une tragique chasse aux voleurs s'organise dans le parc, au cours de laquelle le capitaine Courtin faillit être blessé. La duchesse de Roannez n'a pu cacher son émoi; le nain Bellagamba devine la situation et prépare sa basse vengeance. Avec la statue retrouvée de Némésis, c'est la fatalité qui entre au château. L'anarchiste russe, le docteur Roudine, fait parvenir au capitaine Courtin une lettre anonyme lui révélant que la duchesse de Roannez alla jusqu'au crime pour abolir sa maternité. Le mystère de l'enfant, c'était cela. Elle-même était prête à l'avouer à Courtin, ne pouvant supporter l'idée de lui mentir plus longtemps, mais cette révélation détermine chez l'officier une crise d'âme. D'avoir tué l'enfant, c'est ce qu'il ne peut pardonner à cette femme qui l'aime et qu'il aime. C'est alors qu'il se rend compte qu'ils pensent trop différemment sur les questions profondes, et il s'enfuit désespéré, se sentant en conscience associé à ce crime pour avoir cédé à une heure de passion. Il s'enfuit — et tout-à-coup, il voit le château qui flambe dans la nuit. C'est le nain Bellagamba, l'être de haine et de bassesse, qui a fait sauter le *castellino*, ensevelissant sous ses décombres la duchesse de Roannez et la statue de Némésis, la déesse qui ne pardonne pas aux hommes de vouloir tout le bonheur...

Il n'est point possible, dans une analyse succincte, de relever tous les détails qui donnent à un tel récit toute sa saveur. M. Paul Bourget évoque en quelques phrases précises des paysages d'une large poésie; il consacre à l'art et à l'archéologie des pages d'un puissant intérêt; avec un sens psychologique très sûr, il fixe le caractère de chaque personnage. Mais le souci de la thèse à développer et à soutenir domine tout le roman. Peut-être estimera-t-on que la duchesse de Roannez est moins coupable que veut le croire Courtin si on considère les circonstances dans lesquelles elle a commis son crime; peut-être, du point de vue simplement humain, la responsabilité de Courtin, l'amant et le père, est-elle plus directe et plus lourde qu'on voudrait nous le faire admettre. Cela n'enlève rien pourtant à la valeur morale du récit. La donnée philosophique du livre de M. Paul Bourget est discutable en soi, comme toute donnée procédant d'une conception absolue du devoir de conscience, mais l'auteur la développe avec un sens parfait de la mesure et des nuances. C'est en cela que s'atteste la maîtrise d'un des plus subtils artistes du roman contemporain, et c'est par là que *Némésis* est une œuvre émouvante comme une page de vie et un acte de foi.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

NÉMÉSIS

Voici un des passages les plus émouvants du livre qui vient d'être analysé... Le savant Desmargerets convie la duchesse et ses hôtes à assister à l'exhumation de la statue de Némésis... Déception... La tombe est vide...

LA STATUE VOLÉE

Le vieil archéologue gesticulait, il soupirait, sa soutane couverte de boue, sans chapeau, secouant sa forte tête blanche, secouant ses grands bras, les cheveux épars, en proie à une véritable crise de désespoir et de folie. Devant la grotte se tenaient la duchesse, les Ardrahan et Richter, tous les quatre immobiles, visiblement stupéfiés par un événement qui étonnait aussi la demi-douzaine des travailleurs de la fouille rassemblés, parmi les gravats et les décombres, autour de leurs couffins et de leurs paniers. Ils tendaient vers le Père leurs rudes faces brûlées de soleil. L'officier et le nain n'attendirent pas longtemps l'explication de cette étrange scène. Le Père Desmargerets ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il les interpella, prenant cette occasion de nouveaux témoins pour redoubler ses lamentations.

— « Ah! capitaine Courtin! Ah! Bellagamba! » cria-t-il. « Quel malheur!... Mais quel malheur!... La statue était bien, comme je vous disais, dans la troisième tombe, là, là... On me l'a volée, oui, volée, volée!... Et quand? Cette nuit, ce matin peut-être... C'est ma faute. Oui. C'est ma faute... Hier soir, à la nuit, nous avions trouvé, ces hommes et moi, l'entrée du tombeau. Il y en avait pour une heure à déblayer... La sagesse, c'était de continuer, aux lanternes. Et puis, je me suis dit : non. Si la statue est là, je veux que madame la duchesse ait la joie de la saluer la première. Elle y avait bien droit, avouez... Alors, j'organise les choses en conséquence. Je dis ma messe à sept heures. Je donne rendez-vous à mon équipe d'ouvriers à neuf. La duchesse devait nous rejoindre à dix. J'avais calculé qu'elle serait juste à temps pour entrer avec moi dans le tombeau. J'arrive donc. Je trouve le remblai, devant la porte, effondré, et le tombeau vide. Des brigands ont déterré la statue. Ils l'ont volée. Mais venez, venez!... »

Et s'élançant, il saisit Courtin par le bras et l'entraîne à sa suite dans l'espèce de cave, taillée dans le roc, théâtre du plus dramatique épisode qui eût jamais bouleversé sa paisible vie d'homme d'archives et de bibliothèques. Un escalier d'une vingtaine de marches descendait dans cette chambre funéraire, distribuée, suivant le rite, en quatre compartiments, avec des lits de pierre pour y étendre les morts. Plusieurs lumignons, posés sur le sol, éclairaient vaguement des peintures à fresque, demeurées intactes. A peine Hugues Courtin eut-il le temps d'entrevoir leurs figures blanches, détachées sur un fond rouge et qui représentaient ici des convives à demi couchés devant les tables d'un banquet, là un paysage avec des chasseurs et des pêcheurs. L'archéologue le contraignait maintenant de se pencher sur une tranchée, plus longue que large, très peu profonde en effet, et ménagée dans un angle. Il remplissait de terre ses mains et celles du jeune homme, et il disait :

— « Est-elle fraîche, oui ou non? Il n'y a pas cinq heures qu'ils sont venus, pas quatre peut-être. Cette nuit, en tous cas, ça, c'est sûr, ou ce matin! Ils étaient ici, les misérables! Tenez, on voit les traces de leurs pieds... Ne marchez pas sur ces empreintes, capitaine. Je les relèverai... C'est un signe, et qui doit nous les faire trouver... Je les trouverai. Je les trouverai. Je veux ma statue, que les coquins m'ont volée!... Ma statue! Ma gloire!... Pensez donc : une statue dédiée à Némésis par Sylla!... Elle était là, dans cette fosse, depuis quatre cents ans. Elle y était hier. Et rien, rien, rien!... Ah! je ne peux pas supporter ce vide... »

Il bousculait du pied les lumignons, au risque d'enflammer le drap de sa soutane et de détruire les précieuses empreintes révélatrices. Sans plus s'inquiéter du jeune homme, il courait de nouveau vers le jour. Tout en remontant lui-même les marches glissantes de l'escalier, Hugues l'entendait qui, sorti du caveau, interpellait maintenant la duchesse, avec une frénésie grandissante :

— « Et moi, madame, qui vous racontais, il n'y a pas vingt-quatre heures, comment ils procèdent, ces bandits, ces assassins des statues! Cet assassinat, ceux-là vont le commettre. Ce sacrilège que le pauvre moine du manuscrit n'a pas voulu accomplir, même sur l'ordre de son prieur, ils vont l'oser. Ils vont casser la statue. Un morceau de marbre, de cette grandeur et de cette beauté, ils ne peuvent ni le vendre en Italie, ni le faire sortir. Ça se saurait. On les découvrirait. Ils vont briser la statue, la dépecer. Ils le font peut-être à cette minute. Pour que le moine ait cru voir le sang courir sous la peau de la Déesse, fallait-il qu'elle fût belle ! Et ils la massacrent! Ils la massacrent! Ils la tuent!... Mais qui? Mais qui?... »

Et, dans le délire de son exhaltation, s'avançant vers les ouvriers, il commença de les haranguer en langue italienne :

— « Si c'est un de vous qui a fait le coup, qu'il le dise. Qu'il avoue, on lui pardonne. On fait mieux. On lui compte plus d'argent qu'il n'en aurait en vendant le marbre. N'est-ce pas, madame la duchesse?... » — Et, les prenant par les mains, l'un après l'autre, ses yeux dans leurs yeux: — « Est-ce toi, Antonio? Non. Ce n'est pas toi... Est-ce toi, Giuseppe? Non... Toi, Pierino? Non... Toi, Liugi? Non... Toi, Andrea? Non... Toi, Biagio? Non... » — Puis, les lâchant, et honteux le premier, dans sa générosité native, de cet injurieux interrogatoire : — « Pardon, mes amis, de vous avoir soupçonnés. Vous êtes tous de braves gens, je le sais. Vous avez si bien travaillé, si gentiment! Pardon... » — Et, subitement, se laissant choir sur une pierre, il étreignit son vieux visage entre ses vieilles mains, cordées de veines, et il gémissait en sanglotant : — « Mais le criminel, c'est moi! C'est moi!... »

La déception de sa découverte manquée troublait-elle sa raison? Trois phrases échappèrent aux trois étrangers, témoins de ce douloureux éclat, qui dirent tout haut, chacun dans sa langue, parlant leur pensée presque automatiquement, et pour eux-mêmes :

— « *He is gone into hysterics* » (1), proférait flegmatiquement lord Ardrahan.

— « *Die Franzosen sind immer kindisch* » (2), décrétait l'Allemand, tandis que l'Américaine, pitoyable tout ensemble et pratique, suggérait :

— « *He ought to be looked after, poor old man* » (3) !

— « Voyons, mon bon, mon excellent ami, » disait la duchesse en s'approchant du vieillard, « calmez-vous... » — Et elle le forçait de relever la tête. Elle lui souriait comme à un enfant, tout en lui parlant, par une fine délicatesse de femme, le langage de sa science, le seul qu'il pût écouter à cette minute : — « Mais c'est admirable ce que vous avez trouvé : trois caveaux, aussi intéressants que ceux de Chiusi, de Corneto et de Pérouse, avec ces peintures que M. de Richter va nettoyer pour vous... Des tombes étrusques ici, dans cette partie de la Toscane où l'on n'en connaissait pas! Une pareille découverte suffit à votre gloire... Il ne faut plus penser à la statue. Ce sera comme si le moine l'avait mise en pièces avec son marteau, voilà tout... Il faut penser aux tombes, et d'abord à les bien mettre en état, de peur qu'il ne se produise de nouveaux éboulis qui les bouchent. Je vais donner des instructions, pour qu'on les entoure d'une palissade. J'y mettrai un gardien, et vous, je ne vous autoriserai pas à quitter Valverde avant que vous n'ayez rédigé votre mémoire pour l'Institut sur votre magnifique trouvaille. Car, je vous le répète, elle est magnifique! Demandez plutôt au capitaine Courtin. S'il avait mis au jour en Afrique des monuments de cette antiquité, — elles sont du Ve siècle, vos tombes, et du type *a cassone*, — serait-il content! Serait-il fier! »

PAUL BOURGET,
de l'Académie française

(1) « Il a une attaque d'hystérie. »
(2) « Les Français sont toujours enfantins. »
(3) « On devrait s'occuper de lui, le pauvre vieil homme. »

LES ÉCHOS

Les Deuils

Le propriétaire du *New-York Herald*, James Gordon-Bennett, qui disparaît à soixante-dix-sept ans, était l'une des plus curieuses personnalités de la presse.

Pierre Veber, qui le connut particulièrement, nous rapporte que ce grand journaliste avait pour maxime : « D'abord, ayez les nouvelles, et ensuite, faites un damné tapage à leur sujet. » Les reporters dont il avait su s'entourer, mettaient tout en œuvre pour satisfaire le patron. Ainsi Stanley, lors de la guerre d'Afrique , lui adressait des dépêches que la reine Victoria elle-même ne connaissait que plusieurs heures après.

James Gordon-Bennett, par Sem.

Homme de sports, il organisa de grandes épreuves qui portèrent son nom. Les plus célèbres furent la coupe des automobiles, en 1904, au Taunus, où Guillaume II dut féliciter les vainqueurs français, et la coupe des aéroplanes qui contribua à donner un magnifique élan à l'aviation.

Dans sa jeunesse, Gordon-Bennett, sur son yacht *Dauntless*, traversa l'Atlantique, entrant à Newport, dans l'île de Wight, bien avant ses concurrents.

Il fonda l'édition parisienne du *New-York* et s'offrit le luxe, avec M. Mackay, de faire poser un câble sous-marin entre l'Amérique et la France pour relier toutes ses agences.

C'est lui encore qui envoya Stanley à la recherche de Livingstone dans l'Afrique Centrale et qui fit entreprendre à ses frais l'expédition polaire de 1879.

Dès le début de la guerre, Gordon-Bennett imprima à son organe une orientation très favorable à notre cause et l'on peut affirmer qu'il fut un des promoteurs de l'intervention des Etats-Unis.

Ce mécène des sports et des arts, ce journaliste actif et fécond en initiatives hardies était en outre le plus Parisien des Américains...

❀

Le pasteur Charles Wagner, l'un des chefs du protestantisme libéral, vient de mourir, dans sa soixante-septième année.

Né à Wiberswiller, en 1852, il fut élevé en Alsace et fit ses études à Paris, Strasbourg et Gœttingen. Il quitta le pays natal après l'annexion et remplit jusqu'en 1882 les fonctions de pasteur à Remiremont.

Il avait le visage rude, l'éloquence saine, la morale rigoureuse. Ses livres, traduits en plusieurs langues, reflétaient sa grande âme loyale et sereine d'éducateur, de professeur d'énergie.

Charles Wagner jouissait d'une réputation internationale. En 1904, le président Roosevelt l'appela en Amérique où ses idées fortes et neuves avaient séduit les imaginations et ouvraient des horizons nouveaux.

En 1907, il vint à l'Université des *Annales* et donna une conférence fort applaudie sur la vie simple. Il avait conquis une place de tout premier ordre dans le domaine de l'influence morale universelle.

Il créa à Paris le Foyer de l'Ame, s'occupa très activement d'œuvres laïques et sociales. Au cours de la guerre, son activité se manifesta d'une façon extraordinaire. Il présida de nombreuses réunions et écrivit d'admirables tracts pour nos soldats.

Citons parmi ses ouvrages : *Justice, Jeunesse, Vaillance, Le long du chemin, l'Ame des choses, Auprès du Foyer, Sois un homme, L'Evangile et la Vie...*

La mort de Charles Wagner est un deuil douloureux entre tous...

PAGES OUBLIÉES

L'ouvrage le plus célèbre du Pasteur Wagner, celui qui a popularisé son nom, c'est ce charmant volume de la Vie Simple, *auquel nous empruntons une page significative. L'auteur y trace ce joli tableau de l'existence telle qu'il la conçoit.*

SE CRÉER UN INTÉRIEUR

Pour créer un intérieur, il faut avoir l'esprit d'intérieur. De même que le moindre village peut avoir son histoire, son empreinte morale, de même le plus petit intérieur peut avoir son âme. Oh! l'esprit des lieux, l'atmosphère qui nous environne dans les demeures humaines! Quel monde de mystères! Ici, dès le seuil, vous êtes pénétré de froid, le malaise vous gagne. Quelque chose d'insaisissable vous repousse. Là, aussitôt que vous avez fermé la porte sur vous, la bienveillance et la bonne humeur vous environnent. On dit que les murs ont des oreilles. Ils ont aussi leur voix, leur muette éloquence. Sur tout ce que contient une demeure flotte l'esprit des gens. Et je vois une preuve de la puissance

de cet esprit jusque dans les intérieurs de garçons et de femmes qui vivent isolés. Quel abîme entre une chambre et une autre chambre! Ici, de l'inertie, de l'indifférence, du terre à terre; la devise de l'habitant est écrite jusque dans sa façon d'arranger ses livres et ses photographies : *Tout m'est égal.* Là, c'est la joie de vivre, l'entrain communicatif; le visiteur sent quelque chose lui dire sous mille formes : « Qui que tu sois, hôte d'une heure, je te veux du bien, que la paix soit sur toi! »

On ne dira jamais assez la puissance de la vie d'intérieur, l'influence d'une fleur aimée et cultivée sur la fenêtre, le charme d'un vieux fauteuil où le grand-père s'est assis, offrant ses vieilles mains ridées aux baisers des petits enfants joufflus. Pauvres modernes! toujours en déménagement ou en transformation! Nous qui, à force de modifier la figure de nos villes, de nos maisons, de nos coutumes, de nos croyances, n'avons plus où reposer nos têtes, n'augmentons pas la tristesse et le vide de nos existences incertaines en abandonnant la vie d'intérieur. Rallumons la flamme au foyer éteint, créons-nous des abris inviolés, des nids chauds où les enfants deviennent des hommes, où l'amour trouve une cachette, la vieillesse un repos, la prière un autel et la patrie un culte!

C. WAGNER.

A l'Académie

Dans notre dernier numéro, nous avons complimenté M. François de Curel, dont l'élection était assurée .

Deux autres noms s'ajoutent à la liste des nouveaux académiciens : ceux de Jules Cambon et de René Boylesve.

Jules Cambon fait partie d'une famille illustre dans la diplomatie. Le quai d'Orsay a toujours écouté respectueusement ses avis et ceux de son frère Paul, notre représentant à Londres. Depuis 1907, il était ambassadeur de France à Berlin où il établit autour de son nom une réputation de courtoisie, de finesse, d'intégrité et de réelle habileté. N'avait-il pas le privilège de réussir partout où il passait? C'est un des hommes les plus remarquables de la Carrière et la lecture du *Livre Jaune* nous montre avec quelle clairvoyance il sut percer à jour les visées secrètes de l'Allemagne.

Que de tact et de fermeté lui fallut-il pour éviter les heurts fréquents entre la grâce française et la lourdeur germanique! Ainsi, lors des incidents fameux qui faillirent amener la guerre en 1911, M. de Kiderlen-Wæchter et M. Cambon semblaient deux duellistes acharnés. Les pays anxieux marquaient les attaques, attendaient les parades, escomptaient la riposte qui mettrait victorieusement fin au combat.

Cependant les deux redoutables adversaires s'adressaient de temps à autre des sourires et dissimulaient leur hostilité sous des fleurs.

M. de Kiderlen offrit à notre ambassadeur sa photographie agrémentée de cette dédicace : « A mon aimable ami et terrible ennemi! »

Ce à quoi M. Cambon répondit par l'envoi de son portrait ainsi dédicacé : « A mon terrible ami et aimable ennemi! »

On se serait cru au temps héroïque de Fontenoy...

M. Jules Cambon siègera au fauteuil de Francis Charmes.

M. René Boylesve qui remplace Alfred Mézières est le délicat romancier à qui nous devons entre autres livres charmants : *la Leçon d'Amour dans un parc, l'Enfant à la Balustrade, le Parfum des Iles Borromées, la Jeune Fille bien élevée, Madeleine jeune femme...* Ce conteur exquis est traditionaliste; il chérit en poète et en homme ses souvenirs et ceux de sa race. Le souvenir est, en effet, la note dominante de ses œuvres que l'on peut diviser en romans de mœurs et en romans d'analyse sentimentale.

Sa vertu maîtresse, dit Alfred de Tarde, est la discrétion... Elle s'affirme dans son style transparent, non point haut en couleur, mais très nuancé, habile à débrouiller les subtilités sans le faire sentir. Les romans de Boylesve, ce sont de belles rivières de France dont les eaux abondantes s'épandent en sinuosités et se donnent des faux airs de nonchalance.

Il a conservé une tendresse profonde pour sa province et l'action d'un de ses meilleurs ouvrages, *Mademoiselle Cloque*, se déroule en Touraine.

Nous détachons de son œuvre ces lignes d'une mélancolie voilée dans lesquelles il évoque son pays natal, qui est toujours resté cher à son cœur :

MON PAYS

Ce petit pays a un caractère sobre et fin, minutieux, presque pointillé, avec de larges et longues échappées soudaines; par-dessus tout il est dépourvu d'emphase, de romanesque, et l'on pourrait dire même de tout pittoresque convenu. On peut le traverser sans prendre garde au sens si ferme et si délicat, si varié, si riche, et de goût toujours si pur de ses traits. Ici, point de peinture à pleine pâte; le pinceau même n'y a presque rien à faire; la plume, en deux traits, en rendrait l'essentiel.

Ce n'est rien, d'abord : un champ de chaume, trois rangées de betteraves, une vigne piquée d'échalas, un chêne isolé; au second plan, un grand espace nu, arrondi comme le ventre ballonné d'une ânesse; un noyer qui borde la route projette là-dessus son squelette. Mais tout est dans le trait qui, suivant la courbe bien gonflée du ballon, lui découpe, sur le ciel clair, une bordure où l'esprit même de tout ce paysage apparaît.

Quel art il y a dans la façon de traiter cette bordure! Peu d'éléments en font les frais : une maison à demi visible, une cheminée qui fume, trois ormeaux aux formes fantasques, le pignon d'une gentilhommière, des peupliers, un espace vide, l'orée d'un bois, et le bois, là-bas, qui s'étale, descend, comme si la plume, écrasant ses becs, noircissait la fin de la page. Et la disposition sans cesse changeante de ces motifs vraiment modestes, et l'infaillible sûreté de chaque composition nouvelle, crée, au contraire d'une monotonie, une diversité, une fécondité d'images d'un style identique, infiniment original.

Vous escaladez la crête, atteignez les trois ormeaux, le petit toit, et votre vue charmée s'étend tout à coup à quatre ou cinq lieues au delà, sur les vallées de deux rivières, l'une bleue : la Creuse, qui vient du Berry; l'autre, plus éloignée, d'opale laiteuse : la Vienne courant vers la Loire immense.

RENÉ BOYLESVE,
de l'Académie française.

Une lettre de Mme Poincaré

Mme Poincaré vient d'adresser à Mme Sharp, ambassadrice des Etats-Unis en France, une touchante lettre dont il est question plus haut. Elle s'associe à la fête du « Mother's day » et exprime aux mères américaines la gratitude de la Croix-Rouge française.

Palais de l'Elysée.

CHÈRE MADAME,

« Dès le début de la guerre, les mères américaines, dans leur tendre sollicitude, nous envoyaient les jouets de leurs bébés pour les nôtres. Puis elles sont arrivées elles-mêmes parmi nous et se sont enrôlées dans un nombre toujours croissant de formations sanitaires. Avant même que votre grand pays fût entré dans la lutte, elles ont prodigué ici des trésors de dévouement et de générosité.

» Maintenant, qu'elles voient leurs maris leurs frères et leurs fils traverser les mers pour venir en France combattre sous le drapeau étoilé, leur courage est mis à la rude épreuve que connaissent depuis tant de mois les femmes de France.

» Elles peuvent être sûres que les êtres qui leur sont chers et que leur pensée accompagne sur les champs de bataille trouveront ici l'accueil le plus cordial et les soins les plus empressés.

» Je souhaite vivement que cette assurance soit pour elles un réconfort. Malgré la distance, les Françaises se sentent désormais toutes proches des Américaines. Elles sont les unes et les autres étroitement unies dans les mêmes devoirs et les mêmes espérances patriotiques.

» C'est ce que les sociétés de Croix-Rouge m'ont priée de vous dire aujourd'hui », convaincues qu'elles sont d'interpréter avec fidélité les sentiments de toutes les femmes françaises.

» Recevez, Madame, mon meilleur souvenir. »

HENRIETTE POINCARÉ,

Toutes les femmes, toutes les mères françaises s'associent à cet hommage.

NOS AMIS D'AMÉRIQUE

La visite sur les tombes

Dernièrement, lorsque les soldats américains prirent possession du secteur qui leur avait été assigné par l'état-major français « quelque part sur le front », ils tinrent, avant d'entrer en ligne, à visiter, dans un champ voisin, un cimetière militaire où sont enterrées les glorieuses victimes de l'offensive du 16 avril 1917.

Ils ne se bornèrent point toutefois à leur rendre ce pieux hommage. Chaque Américain nota sur un calepin le numéro d'ordre inscrit, à défaut d'un nom, sur la tombe devant laquelle il s'était recueilli.

Comme l'on demandait à l'un d'eux pourquoi ses camarades et lui relevaient ces chiffres, il répondit :

« De cette façon, chacun de nous ne se bat pas seulement pour une idée ; il sait que là, lui aussi, il a un mort à venger ! »

Peut-il y avoir une plus noble confraternité d'armes ?...

Ces pauvres milliardaires

Ils sont des Pactoles pour les échotiers qui brodent à l'envi sur ce thème inépuisable. D'ailleurs, on ne prête qu'aux riches.

Ainsi, John D. Rockfeller, dont nous donnons le portrait, est le héros plus ou moins fictif de mille aventures.

L'anecdote suivante a, croyons-nous, le mérite d'être authentique :

Lors de son dernier séjour en France, le milliardaire avait commandé deux postiches à un coiffeur parisien. Celui-ci exécuta la commande et profita de l'aubaine pour majorer ses prix : il établit une facture de six cents francs.

Le richissime Américain ne sourcilla pas. Aussitôt, l'artiste capillaire de demander quelque chose de plus.

— Je voudrais un autographe de vous..

— C'est entendu, fit son client d'occasion.

Et, prenant une feuille de papier, il écri-

vit : « Bon pour six cents francs. Signé : Rockfeller. »

— Voilà qui est fait ! dit-il en remettant l'autographe.

— Sapristi ! objecta le coiffeur. Si je donne ce bon pour toucher mon argent, je n'aurai plus d'autographe !

— Eh bien, riposta simplement Rockfeller, ne touchez pas votre argent !

La fortune fait-elle le bonheur ?... Le grand capitaliste avouait jadis que la richesse était un fardeau bien pénible que l'on devait plutôt considérer comme une calamité.

Ses collègues partageaient cet avis.

Pullmann, le roi des cars disait : « Je ne suis pas plus heureux que lorsqu'il me fallait travailler pour gagner ma vie. A cette époque, je mangeais trois fois par jour, ce que je ne peux plus faire. J'avais moins de soucis, je dormais mieux. »

Vanderbilt, le roi des chemins de fer, écrivait : « Ma fortune m'écrase. En quoi suis-je plus heureux que mon voisin, de situation modeste ? Sa santé est meilleure, sa responsabilité moins lourde... »

Philippe Armour, de Chicago, le roi des conserves, avait horreur de la viande et, souffrant de dyspepsie, était au régime lacté.

Carnegie a renoncé à une partie de sa fortune et donné des millions à des associations de tout genre.

Harrimann, mort il y a quelques années, travaillait du matin au soir, sans prendre le temps de manger. Il mourut d'épuisement, par excès de labeur et alimentation insuffisante !

Pierpont Morgan succomba d'inanition au milieu de ses chefs-d'œuvre et de ses richesses...

Il y a des pauvres gens qui sont plus heureux! C'est l'éternelle histoire du savetier et du financier...

Taxes d'Amérique

Le Français qui n'a guère l'habitude de jongler avec les chiffres s'imagine volontiers être le contribuable le plus lourdement imposé du monde. Que dirait-il si la nouvelle taxe qui vient d'être imposée aux Etats-Unis s'appesantissait sur lui ? Songez qu'elle peut atteindre, en certains cas, 63 pour 100 des bénéfices réalisés par les industries de guerre !

Ainsi John Rockfeller qui a un revenu de trois cents millions devra en abandonner cent quatre-vingt-douze au Trésor. Que pourra-t-il faire des cent huit qui lui resteront ? Andrew Carnegie ne jouira plus que de dix-huit millions sur cinquante. Le fisc impitoyable en prendra seize à W.-K. Vanderbilt sur vingt-cinq. Enfin, toute une catégorie d'infimes milliardaires verront leurs douze millions et demi de bénéfices réduits à quatre.

Eh bien, croiriez-vous que malgré leurs fortunes colossales, MM. Rockfeller et Carnegie furent dépassés en splendeur par Crésus ? Cette révélation nous fut faite jadis par un homme qui n'est pas suspect : M. Scott, rédacteur à l'*Indépendant*, journal de Rockfeller.

Il se fonde sur la description que fait Hérodote des présents offerts par Crésus au temple de Delphes. Dans cette nomenclature, il est dit que ces cadeaux comprenaient entre autres choses, trois cent soixante vases d'or remplis d'or pur, représentant une somme de cinquante millions chacun. En se référant à la valeur moderne de l'or, les dons de Crésus représenteraient, de nos jours, un milliard de francs.

Les Mécènes américains ne détiennent donc pas le record de la munificence.

C'est égal, si Crésus vivait encore, quelle aubaine pour le budget !

SERGINES.

Une Lettre d'Amérique



Jusqu'ici, l'armée française, dont l'héroïsme défie toutes les épithètes, a supporté la part principale de la lutte sacrée. L'heure des Alliés est venue. Tenace, patiente, puissamment organisée, l'Angleterre poursuit, dans un élan magnifique, un effort splendide. A son tour, l'Amérique arrive. Le président Wilson lui a assigné son but et son rôle. Elle n'en déviera pas. Je sais le prix qu'il faut attacher aux promesses officielles et j'applaudis aux discours émouvants et fermes qui en prolongent l'écho. Mais, pour pénétrer l'âme d'un peuple et, si j'ose dire, pour en prendre la mesure, je ne fais pas un crédit moindre à des manifestations privées dont la spontanéité et la sincérité accusent ses sentiments intimes. J'en ai sous les yeux un probant témoignage.

C'est une lettre, qui n'était pas destinée à la publicité, d'un notable agriculteur de l'Etat de Nebraska, à un ami français. Le ton en est à la fois familier et énergique, dénotant une volonté réfléchie et résolue qui ne parle pas pour elle seule. L'opinion est faite, et chacun a compris que l'intérêt américain est solidaire de la cause des Alliés. « Maintenant, nous sommes unanimes et prêts à soutenir la guerre jusqu'à l'extrême limite de nos forces. Maintenant, nous tendons toute notre énergie et nous allons employer chaque dollar des ressources de notre grand pays, et le travail et les efforts de chaque homme et de chaque femme capables de faire quelque chose, à soutenir la guerre. »

Les enfants eux-mêmes s'en mêlent. Ils plantent des pommes de terre et d'autres produits utiles. Ils s'intéressent aux enfants d'Europe dont les pays sont envahis. Et cette solidarité s'affirme sous des formes imprévues dont la lettre du grand agriculteur du Nebraska nous apporte un curieux exemple. Je cite textuellement, sans être tout à fait sûr que la rigueur de la traduction rende la saveur de l'original.

« *A ce propos, il faut que je vous parle de nos deux chers petits garçons. Vous vous rappelez comme vous étiez devenus bons amis ensemble.*

» *Il y a une semaine, je leur ai demandé s'ils n'éprouvaient pas le besoin d'aider, de leur propre argent, à prendre soin d'un des orphelins de France. Tous deux ensemble ont répondu que tel était leur sentiment. Harold, comme vous savez, a 10 ans et tout de suite il se mit à analyser la chose pour voir ce qu'il devait faire. C'est un type remarquable de petit Romain* (sic) *et il n'y a pas dans tous les Etats-Unis un plus ferme partisan des alliés. — Je demandai à Roscoe combien il pensait devoir donner et, après avoir étudié l'affaire pendant quelques minutes, il releva la tête et dit : « Papa, il me semble que je devrais donner environ 20 dollars de mon argent. » — « Bien, lui dis-je, mais, fils, c'est un peu plus que votre part, attendu que papa a pensé qu'il valait mieux que toute la famille contribue à l'entretien d'un orphelin et ç la coûte 86 dollars 50 par an. » Alors, Roscoe, qui, comme vous savez, a 8 ans, répondit : « Bien, dans ce cas j'irai à 15 dollars. » — Sa mère remarqua : « Roscoe, cela encore est un peu plus que votre part. » Alors Roscoe déclara : « Bien, j'irai jusqu'à 12 dollars, mais pas pire »* (no worser). *Le cher petit bonhomme voulait prendre sa part entière.* »

Cette scène familiale, saisie sur le vif, en dit autant qu'un document officiel sur la volonté américaine de prendre part à la guerre et de ne rien ménager pour la mener à sa fin heureuse. Digne père de tels enfants, le grand propriétaire de Nebraska écrivait :

« *Ne craignez rien maintenant. Nous arrivons avec nos navires et nos vivres et nos soldats, et avec nos ingénieurs et nos hommes des transports, et avec nos infirmiers et nos chirurgiens.*

» *Nous venons, non par centaines de mille hommes, comme nous chantions en 1860, quand Lincoln réclama des soldats, mais nous venons forts par millions. Vous pouvez y compter, l'Amérique arrive.*

» *Plus encore, sur tout notre territoire, dans chaque commune, nous nous organisons pour aider à prendre soin des orphelins et des affligés dans votre cher pays qui s'est dressé si bravement et fermement entre les hordes prussiennes et vos homes et les nôtres.*

» *Je n'ai jamais rien vu de pareil. Notre pays tout entier est en flammes. Partout, effort et détermination. Le patriotisme parle du haut de toutes les tribunes et de toutes les chaires.*

» *Trop longtemps nous avons laissé votre pays et ceux des autres alliés souffrir et supporter tout le choc. Maintenant nous sommes coude à coude avec vous et, comme j'ai dit, chaque dollar de nos ressources, tout le génie d'invention que nous avons, chaque homme et chaque femme sont au service de la grande cause. Nous viendrons et combattrons avec vous, et nous saignerons et mourrons avec vous.*

» *La cause est la cause de l'Humanité.* »



Ainsi le mot d'ordre du président Wilson a été entendu, compris et suivi d'un bout des Etats-Unis à l'autre. Les Américains sont entrés dans la lutte en lui donnant toute sa signification. Résolus à tous les sacrifices, ils ne déserteront pas la cause sainte qu'ils ont embrassée avec un sang-froid dont on peut tout attendre. Ils savent ce qu'ils font et pourquoi ils le font. Cette force réfléchie et sûre d'elle va transformer la guerre sans rien changer à ses buts essentiels qui se confondent avec la défense du droit humain. C'est la noblesse des Alliés de ne rien vouloir contre le droit. Seul il leur a mis les armes à la main. Seul son triomphe fera tomber ces armes. Quand on lutte à la fois pour la vie et pour l'honneur, on ne s'arrête qu'à la victoire. Elle est en marche. Nous l'avons méritée. Ayons maintenant la volonté patiente de l'attendre.

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie française.

Entraînement des Etudiants d'infanterie de marine. En l'espace de sept minutes, à partir d'un coup de sifflet, ils dessinent en lettres vivantes sur le terrain la devise de leur corps : "First to fight" (premier à combattre).

Roosevelt haranguant les banquiers venus en députation et les exhortant à s'occuper activement de l'emprunt : « Le 3e Emprunt de la Liberté doit être un triomphe. »

L'EFFORT AMÉRICAIN

De l'Arbre au Navire

La coopération des Etats-Unis avec les puissances de l'Entente se manifeste sous les formes les plus variées. Tandis que les soldats de l'Union versent leur sang sur le front de France, son industrie accomplit là-bas, dans le même but, des prodiges d'énergie et des miracles d'activité.

Instruire plusieurs millions de recrues ne constituait qu'une des données du problème que posa noblement le Président Wilson en déclarant la guerre à l'Allemagne. Il fallait songer, dans le même moment, à transporter ces armées en Europe avec leur équipement, leur outillage, leurs vivres.

Entreprise colossale à laquelle l'histoire du monde ne fournit aucun précédent! Œuvre gigantesque que, seule, l'Amérique pouvait résolument aborder, grâce à l'audace industrielle de son peuple!

Et l'effort qu'elle se demandait à elle-même allait dépasser les limites de ce programme. Ne s'était-elle pas chargée aussi de pourvoir à la nourriture de ses Alliés? Où trouverait-elle les millions de tonnes exigées par cette double entreprise, elle dont la marine marchande était notoirement inférieure à ses besoins?

La saisie des paquebots allemands internés dans les ports américains n'apportait pas une solution au problème. Leur total était loin d'atteindre un million de tonnes, alors qu'il s'agissait d'improviser une flotte de *plusieurs* millions de tonnes!

Sans hésiter, sans tergiverser, le Cabinet de Washington prit des mesures énergiques. En même temps qu'il réquisitionnait tous les paquebots et vapeurs de commerce, il passait des contrats avec les maisons de constructions navales qui, dans les vingt-quatre heures qui suivirent la signature des actes, prenaient leurs mesures pour ouvrir de nouveaux chantiers.

Dans la région du Pacifique, si riche en bois de construction, plusieurs chantiers furent installés de toutes pièces pour exécuter une commande de 353 navires de bois, actionnés par des moteurs à pétrole, destinés à remplacer dans le cabotage les navires à parois métalliques, que l'on pourrait employer au trafic transocéanique.



Dans la région des Lacs Clairs (Etat de Washington), les bûcherons coupent le bois destiné à la construction des bateaux. Le bûcheron grimpe tout en haut de l'arbre et tranche les branches supérieures. Il a préalablement dépouillé le tronc des branches inférieures. Ce tronc, à l'endroit où il sera sectionné, mesure 32 pouces de diamètre. L'opération a duré 20 minutes. L'arbre a 60 mètres de haut.



Les troncs d'arbres sont précipités dans la rivière où ils formeront des trains de bois.

Nos photographies nous font assister aux différentes phases de la construction de ces navires. Elles nous transportent, tout d'abord, dans ces superbes forêts de l'Extrême-Ouest américain, justement renommées pour la beauté de leurs essences.

C'est là qu'existent *les plus vieilles créatures du monde*, record qui, de l'avis unanime des botanistes, appartient sans conteste aux sequoias, à la fois rois et doyens de la flore terrestre.

Les arbres choisis subissent avant tout une décapitation. Chaussé de bottes à crochets, un agile bûcheron se hisse jusqu'à quelques mètres de la cime, et, à coups de hache, sectionne la partie supérieure. Il faut convenir qu'un homme sujet aux vertiges ne pourrait se charger d'une telle besogne! Se maintenir à quatre-vingts ou cent mètres au-dessus du sol en maniant une cognée, c'est un véritable exploit d'équilibriste!

L'arbre est ensuite attaqué à sa base, à un mètre du sol, par deux bûcherons armés d'une scie passe-partout. L'entaille est pratiquée de telle façon que l'énorme masse, en s'abattant, tombera exactement dans la direction choisie, sans s'accrocher aux arbres voisins, sans les détériorer.



Construction d'un train de bois dans la rivière. Les troncs d'arbres sont réunis et retenus par de lourdes chaînes et le tout revêt la forme d'un long cigare.

mer. On les y réunit par milliers, sous forme de radeaux énormes dont chacun constitue une forêt flottante.

Il ne reste plus qu'à les remorquer jusqu'à la scierie mécanique, opération d'autant plus aisée que l'océan Pacifique est généralement digne de sa réputation. Les tempêtes y sont rares et de courte durée.

Nous n'entreprendrons pas de décrire une de ces scieries américaines, où la main-d'œuvre est presque partout remplacée par la machine. Ce sont des merveilles d'ingéniosité, des miracles de simplicité, où les bras de fer et les mains d'acier exécutent automatiquement les manipulations successives. Nous noterons seulement que la plupart des ouvriers de ces *mills* (moulins ou scieries) sont



Installation électrique destinée à économiser le temps, chaque machine représentant le travail de cinq hommes.

des Canadiens. Notre ancienne colonie, pays forestier par excellence, est une pépinière de bûcherons et de charpentiers qu'attirent les gros salaires payés par les entreprises américaines.

La place nous manque également pour décrire avec quelle rapidité les planches de la scierie sont transformées en navires. Qu'il suffise de dire que, sur les 353 vaisseaux, longs de 100 mètres, commandés en octobre 1917 par le Gouvernement américain, plus de deux cents sont déjà à flot, et prêts à entrer en service. Plusieurs chantiers ont réussi ce miracle de construire ces navires en moins de trois mois.

90 jours après leur mise en chantier, ils étaient déjà pourvus de leurs agrès et de leurs moteurs jumeaux de 320 chevaux!

Encore un détail : chaque navire est payé par le Gouvernement 200.000 dollars, soit plus d'un million de francs. Quand il s'agit de faire vite et bien, l'Oncle Sam ne regarde pas à la dépense!

V. FORBIN.

L'abatage a lieu dans l'intérieur des terres, à des dizaines de kilomètres de la mer. Pour amener ces troncs gigantesques au point d'embarquement, les forestiers américains construisent de véritables *chemins liquides* qui traversent montagnes et vallées. C'est ce qu'ils appellent des *flumes*.

Détournant plusieurs sources, ils les centralisent dans un bassin naturel, formé par une vallée ou un ravin dont ils bouchent les deux issues avec des murs de maçonnerie.

L'eau est canalisée dans une auge faite de madriers épais, qui s'allonge sur des distances prodigieuses. Sa pente est calculée pour que l'eau entraîne les troncs à une vitesse déterminée, ni trop grande ni trop faible. Ce système, éminemment pratique, occasionne, dans plus d'un cas, la construction de véritables travaux d'art : des aqueducs de quatre à cinq kilomètres traversant des vallées profondes de plusieurs centaines de mètres.

Entraînés par le courant du *flume*, les troncs atteignent enfin le rivage de la



Transport des gigantesques troncs d'arbres par voie ferrée.



Le résultat... Ce bateau supplée aux navires d'acier pour assurer le trafic transatlantique. Il mesure 93 mètres de long et coûte 200.000 dollars.



Dans le centre d'approvisionnement d'une base américaine en France, les expéditions sur le front.



Ouvriers américains construisant une ligne de chemin de fer reliant une base au front.



Femmes françaises travaillant dans une base américaine à la fabrication des toiles ou nattes destinées au camouflage au front

L'EFFORT AMÉRICAIN EN FRANCE

Les Grands Poètes américains

I. — J. RUSSELL LOWELL
(1819-1892)

Poète et prophète. — Haines vigoureuses. — La guerre et la paix. — Le paysagiste et le penseur.

Si James Russell Lowell n'avait fait que « resserrer les liens bénis qui attachent l'Amérique à l'Angleterre », selon l'expression du célèbre théologien Farrar, — ce lui serait déjà un titre indiscutable à la reconnaissance de ces deux contrées. Mais il a été aussi un grand poète, et selon la juste définition de M. W.-T. Stead, « l'un des prophètes du XIXe siècle ». Ce caractère prophétique, que présentent à des degrés divers ses illustres compatriotes Whittier et Longfellow, s'unit chez lui à une culture raffinée et vraiment cosmopolite. Né dans l'atmosphère de la docte Cambridge, devenu avocat, professeur de belles-lettres à l'Université d'Harvard, critique sagace et judicieux, il fut surtout poète, et par des qualités variées qui, loin de s'exclure, se mêlaient en une harmonieuse synthèse. Si Edgar Poë — juge peu indulgent — pouvait dire à bon droit que la *Legend of Britanny* était « le plus noble poème qui eût jusqu'ici été écrit par un Américain », si une poésie rêveuse et un profond sentiment de la nature caractérisent les *Légendes* et les *Poèmes mélangés*, si les *Sonnets* sont remarquables par une rare délicatesse d'expression, d'autre part, les *Biglow papers* dévoilent en Lowell un humoriste étincelant que n'eussent guère fait soupçonner les autres parties de son œuvre. Ce poème burlesque où éclate l'humour anglo-saxon est écrit en un dialecte archaïque qui nous reporte à l'anglais du roi Jacques. Les événements qui lui donnèrent naissance sont maintenant bien oubliés! Rappelons-nous cependant que les *Biglow papers* ont contribué à préparer la lutte contre l'esclavage. Aussi bien cette guerre sacrée constitua-t-elle une des plus intenses préoccupations du poète. Ecoutons-le, dans ses *Stances sur la Liberté*, s'écrier : « Hommes! pourquoi vous vanter d'être descendus de pères braves et libres? Tant qu'un esclave respire ici-bas, êtes-vous vraiment libres et braves? Si vous ne sentez pas le poids de la chaîne qui fait souffrir un de vos frères, n'êtes-vous pas plutôt vous-mêmes de vils esclaves, indignes de la libération? »

Nul poète n'a plus que Lowell ressenti et su exprimer ces « haines vigoureuses » dont s'enorgueillit Alceste. Le mal sous toutes ses formes, le vice, mais surtout l'hypocrisie, l'étroitesse, le fanatisme politique ou religieux sont les objectifs de l'incessant combat que fut sa vie entière, consacrée à lutter contre toutes les formes de l'injustice.

Ce chantre de la paix, cet apôtre toujours penché sur le mal pour le dénoncer et sur les maux pour les soulager sinon les guérir, n'est cependant point un pacifiste à tout prix. La corde d'airain n'est pas absente de sa lyre et sait magnifiquement vibrer sous des doigts énergiques. Il ne plaint point les morts et fait d'eux les inspirateurs des vivants : « C'est nous, ceux de l'arrière, qui semblons être les morts. Sonnez, ô trompettes, sonnez toute votre allégresse! Car jamais ne nous sera enlevée la présence des disparus... Ils reviennent, transfigurés, beaux d'une éternelle beauté! »

Rien n'est plus caractéristique à cet égard que le noble et mystérieux poème : *Les laveurs du linceul*, écrit en cette année 1861 où la destinée des Etats-Unis semblait si sombre. Sous une forme symbolique, Lowell y peint les horreurs et les douleurs de la guerre, mais en les préférant toutefois à une paix honteuse : « Les larmes peuvent être notre partage, mais des larmes de fierté, en songeant à ceux qui conquièrent la pourpre royale de la mort dans les lignes ennemies... L'épée demeurée au fourreau peut se couvrir de la rouille des péchés les plus sombres... Que Dieu nous donne la paix! non celle qui berce pour endormir, mais celle qui tient son épée toute prête!... »

Une âme si noble devait nécessairement s'ouvrir à toutes les beautés. Aussi voyons-nous le poète répandre son admiration et son affection sur tout ce qui les mérite. A ses émules en poésie, il dédia maints poèmes vibrants de sympathie : Whittier, Holmes, Bryant, Longfellow, Dobson en peuvent témoigner. Il remonte plus haut et célèbre Keats, Hood, Burns, Wordsworth. Franchissant le domaine des lettres anglo-saxonnes et pénétrant aussi dans celui des beaux-arts, ce n'est pas seulement Omar Khayam, Cervantès, Lamartine, mais aussi Giotto, le Vinci, Titien, Dürer qu'il invoque : toutefois notre patrie est favorisée par une prédilection manifestée de plusieurs manières. Dans l'*Ode à la France*, datée de 1848, le poète idéaliste et démocrate prédit l'avenir du « quatrième Etat ».

« La France qui s'étend des Pyrénées au Rhin n'est que la moindre partie de la France. Je la vois plutôt dans l'âme qui transparaît à travers le farouche visage de l'artisan, dans la nouvelle et divine énergie qui éclaire le regard du labeur affranchi. » Au cours de la même année, il écrivait, lui aussi, sa « Lettre à Lamartine », où il disait au grand poète : « La France immortelle et divine sera là où battra ton aile blanche. »

Ce poète de la Foi, de la Liberté, du Devoir et de la Patrie a été aussi un penseur tendre et mélancolique. De cette partie de son œuvre qu'il nous soit permis de détacher ces quelques strophes dans la traduction desquelles nous nous sommes efforcé de conserver, autant qu'il était possible, le rythme et la couleur de l'original.

RENÉ BRANCOUR.

LE NID

La forêt grise semble un ancien monastère
Dont les toits et les murs détruits jonchent la terre
Tandis qu'une âpre bise erre autour des buissons.
Du rameau desséché tombe la feuille morte,
Un souffle vagabond en longs soupirs emporte
L'écho du nid désert d'où montaient des chansons.

Et toi, nid doux et cher, tout tremblant d'allégresse,
Que des battements d'aile enveloppaient sans cesse,
Vide et froid tu frémis aux vents du Labrador ;
Tes habitants ont pris leur vol vers la lumière...
Mais j'écoute en mon cœur ta chanson printanière,
Et, songeant au passé, doux nid, je t'aime encor !

Ah ! quand s'enfuit l'été, dont les brises légères
Dépouillent d'autres nids d'espérances plus chères
Qui s'élevaient pour nous sous la clarté des cieux;
Lorsque Juin n'a laissé dans la forêt du rêve,
Que des troncs dénudés et des branches sans sève
Inclinant vers le sol leurs bras silencieux ;

Quand nos rameaux à nous, dévêtus par l'automne,
N'offrent plus que des nids sans oiseaux, qu'aban-[donne
Le chant de la jeunesse ardente et de l'amour;
Quand la route des ans, péniblement suivie,
Nous murmure l'écho du conte de la vie,
Tandis que l'âtre meurt au froid déclin du jour;

O, je crois que le bien que nous aurons pu faire
Prend son vivant essor vers la lointaine sphère,
Dans l'effluve divin d'un jardin de Beauté.
Nous l'y retrouverons en des jours purs et calmes,
Chantant l'hymne sacré sous l'ombrage des palmes
Et des jardins en fleur de l'éternel été !

J. RUSSELL LOWEL
(Traduction par R. Brancour)

Un Fils de Washington



Les peuples prennent part à cette guerre avec tout ce qu'ils ont de divin et de diabolique; ils y épanouissent largement leurs vertus, leurs vices, toutes leurs forces les plus secrètes. Recueillons des exemples, adoptons des modèles qui peuvent élargir et hausser notre esprit national. Ces Américains, sachons ce qu'ils ont de plus beau dans l'âme, connaissons les idées et les hommes autour desquels ils se groupent.

On me dit qu'ils vont nous faire don d'une statue de Lincoln. Il y aurait là un grand portrait à tracer, qui mettrait en relief le caractère de ce chef américain fortement trempé de christianisme, et à qui la présence de Dieu était familière. Extraordinaire « leçon de choses », et fort utile à présenter, je ne dis pas seulement à notre monde politique, mais à l'intelligence française.



J'ai le très grand espoir que l'influence anglo-saxonne et spécialement américaine, que nous ne pourrons pas ne pas subir, fera sérieusement échec à ce qu'il y a chez nous d'intolérance mesquine, et nous obligera tous à réfléchir sur les conditions dans lesquelles s'épanouissent les plus fortes énergies humaines.

Pour que l'idée ait pu, à une heure donnée, dominer et diriger comme nous le voyons les millions d'individus qui peuplent les Etats de l'Amérique du Nord, il faut qu'ils aient su éliminer tout le virus des dissensions religieuses, politiques et sociales, par une conception vraie et respectueuse des libertés et des convictions de chacun.

Cette conception et ce respect, l'Amérique les puise dans une manière religieuse de sentir et de penser qui lui est restée, malgré tout, de ses premiers pères et maîtres, les puritains de la Nouvelle Angleterre et les catholiques du Maryland. Tous les grands hommes américains, de Washington à Wilson, se sont soumis à cette grande ferveur.

Wilson n'est pas un isolé, n'est pas un accident; il appartient à une grande lignée. C'est un bel arbre librement poussé sur la tombe des Washington, des Jefferson et des Lincoln. J'admire la puissance quasi religieuse de ces grands magistrats et qui trouve un écho irrésistible dans l'âme de leurs concitoyens.

Quand Lincoln s'est aperçu que par l'interprétation donnée au compromis de Missouri l'esclavage allait contaminer tout le territoire de l'Union, il n'hésita pas à proclamer nécessaire la guerre civile, mais il voulut en expier les horreurs et en panser d'avance les blessures en faisant appel à toutes les convictions, en écartant autant qu'il était en lui les haines subsidiaires qui cherchaient à s'assouvir à l'occasion de la guerre civile.

Et il réussit. Vingt ans après cet effroyable déchirement, les divers Etats de l'Union reprenaient la vie et l'activité communes. Quel sujet de méditation et d'admiration pour nous, chez qui, après 130 ans, il subsiste encore quelque chose des divisions passées, chez nous qui, à la veille de cette guerre, semblions « des crabes se dévorant au fond d'un panier ».

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Les Problèmes créés par la Guerre(*)

Le Problème de la Résistance

Bien des siècles ont passé depuis qu'Aristote et Platon dissertaient sur la psychologie et quelques sciences voisines. Ils eurent des continuateurs nombreux mais si l'on recherche dans leurs livres le moyen de diagnostiquer le caractère des hommes et d'agir sur leur conduite on constate facilement que les progrès réalisés pendant deux mille ans de recherches sont assez faibles. La lecture des plus savants ouvrages de psychologie ajoute vraiment peu de chose aux connaissances sommaires enseignées par les nécessités de la vie. Les auteurs les plus réputés reconnaissent avec W. James que la psychologie classique ne renferme pas « une seule loi, une seule formule dont nous puissions déduire une conséquence comme on déduit un effet de sa cause ».

Les événements actuels donneront forcément une impulsion nouvelle à cette science très incertaine encore.

La guerre mondiale constitue un vaste laboratoire de psychologie expérimentale. Elle a fait comprendre l'importance des connaissances psychologiques et le peu d'éléments fournis par l'enseignement classique pour arriver à déterminer le caractère des peuples et par conséquent leur conduite. Que savions-nous de l'âme des Germains et de celle des Russes ? Rien en vérité ou peu de chose. Les Allemands ignoraient également l'âme des Français et celle des Anglais.

L'ignorance de nos ennemis fut heureuse pour nous puisqu'elle eut pour résultat de déjouer leurs prévisions sur l'orientation de plusieurs pays dont la neutralité leur semblait certaine.

Cette méconnaissance de l'âme des peuples ne tient pas seulement à la difficulté de les observer autrement qu'à travers nous-même, c'est-à-dire à travers nos préjugés et nos passions, mais aussi à ce que les caractères nationaux en temps normal ne sont pas ceux des grands événements.

En étudiant ailleurs les variations de la personnalité j'ai montré que le « moi » de chaque être représentait un équilibre susceptible de grandes variations. La constance apparente du caractère résulte seulement de la constance du milieu où nous vivons habituellement et avec lequel nous nous équilibrons bientôt.

Si donc une science psychologique beaucoup plus avancée que la nôtre permettait de déterminer avec la précision d'une analyse chimique le caractère habituel d'un peuple et les moyens d'agir sur lui, cette science serait très incomplète encore. Elle n'approcherait de la perfection qu'en nous apprenant comment réagiront les caractères sous la pression des événements nouveaux dont ils seront enveloppés.

A défaut de cette psychologie précise qui n'est pas née encore nous possédons cependant beaucoup d'observations permettant quelquefois des diagnostics assez sûrs. Nous savons notamment que la psychologie individuelle et la psychologie collective sont soumises à des lois fort différentes. Il en résulte entre autres conséquences ce phénomène essentiel : que si l'individu isolé se montre généralement fort égoïste, par le fait seul qu'il est incorporé à une foule son égoïsme se transformera en un altruisme assez complet pour l'amener à sacrifier sa vie au service de la cause adoptée par la collectivité dont il fait partie.

Nous savons beaucoup d'autres choses encore et notamment qu'à côté des éléments mobiles du caractère individuel se trouvent des éléments ancestraux très fixes, fondés par le passé. Assez forts pour limiter les oscillations de la personnalité, ils créent immédiatement l'unité d'un peuple dans les circonstances critiques de son existence.

Les Allemands ont méconnu cette notion fondamentale quand, aux débuts du conflit, ils se croyaient certains de la neutralité de l'Angleterre en proie à des luttes politiques et au seuil de la guerre civile avec l'Irlande. Ils commirent la même erreur en supposant que la France, profondément divisée par des luttes religieuses et sociales, offrirait une proie facile. Leurs dirigeants ne prévoyaient pas que devant le danger l'âme ancestrale unifierait tous les partis contre l'agresseur.

A ces exemples divers des notions acquises par la psychologie moderne il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres. Ils montreraient que si cette science n'est pas encore très avancée elle possède cependant des notions permettant d'éviter bien des erreurs et donnant le moyen d'influencer avec certitude les mobiles directeurs des hommes.



Pour agir sur l'âme des peuples on peut, comme le firent les Allemands, utiliser les menaces, la violence et la corruption. Ces moyens de forcer la conduite ne pouvant créer des convictions capables de l'orienter leur action est transitoire et incertaine.

La psychologie possède des procédés plus sûrs et n'impliquant aucune violence. Nous les avons énumérés déjà au cours de notre précédent article.

Restant aujourd'hui dans la limite des événements qui absorbent les esprits nous nous bornerons à rechercher comment se désagrègent les énergies en temps de guerre et comment elles se maintiennent.

Comment elles se désagrègent ? La défaillance russe l'enseigne clairement. Le mécontentement universel résultant des trahisons trop visibles de chefs à l'âme vénale constituait un terrain de culture sur lequel germèrent facilement les doctrines révolutionnaires propagées par les innombrables agents de l'Allemagne. Le mouvement ainsi provoqué fut favorisé par les promesses de terres aux paysans et de propriété des usines aux ouvriers.

La révolution s'étendit rapidement par contagion mentale et la Russie fut en quelques mois dissociée au point de permettre aux Allemands la conquête des provinces qu'ils convoitaient.

Un empire de 170 millions d'âmes, ayant mis des siècles à se former, se trouva anéanti simplement par l'action de quelques formules, chimériques sans doute, mais plus destructives que les canons.

Cette prodigieuse expérience est pleine d'enseignements psychologiques et politiques. Elle montra notamment ce que pouvait produire cette dictature du prolétariat qui, suivant nos socialistes, devait engendrer la régénération de l'univers. Bien que n'ayant rencontré aucune résistance, elle créa un enfer parsemé d'horreurs que l'imagination du Dante n'avait pas entrevues.

Les Allemands, qui avaient si bien réussi à désagréger la Russie par la propagande socialiste, supposèrent pouvoir obtenir les mêmes résultats en France grâce à l'action de socialistes trop aveugles pour être accessibles aux leçons de l'expérience. Ils adoptèrent d'abord leur langage, parlèrent de pacifisme, de désarmement, de fraternité universelle, etc.

L'Allemagne se crut bien près d'atteindre au but rêvé puisque un de ses députés les plus influents n'hésita pas, comme nous l'avons déjà rappelé, à dire devant le Reichstag « que le maximalisme était aussi répandu en France qu'en Russie. » On aurait pu le croire quand on vit certains socialistes proposer de fêter le centième anniversaire de Karl Marx, le plus haineux des ennemis de la France.

Les Allemands s'étaient cependant lourdement trompés encore en prenant pour une agitation profonde des mouvements superficiels. La France est un pays tellement stabilisé par son passé que l'âme ancestrale s'y maintient très forte. La nation fut souvent divisée et agitée mais ses divisions sont comparables aux vagues surgissant parfois à la surface de l'Océan sans troubler la tranquillité de ses eaux profondes.

Devant l'insuccès de leur propagande, les diplomates allemands finirent par renoncer à tout verbiage humanitaire et démasquèrent leur pensée. Ils réclament actuellement de nombreux milliards d'indemnité et l'annexion d'importants territoires.

C'était revenir à leurs anciens procédés d'intimidation. Nous n'avons pas à regretter cette maladresse psychologique. Les plus endurcis des socialistes connaissent maintenant les véritables intentions de nos ennemis. L'exemple de la Russie leur avait déjà montré ce que serait devenue notre existence si, sous leur influence, nous avions renoncé à la lutte. A la misère, l'humiliation et la complète servitude qui nous attendaient alors la mort eût été préférable.

Quand un peuple est menacé d'une semblable destinée, il ne lui reste qu'à lutter jusqu'à son dernier sou et à son dernier homme.

Les violences n'ont guère réussi aux Germains puisqu'elles ont dressé les plus grands pays de l'univers contre eux et n'ont fait que fortifier notre résistance.

Il faut vraiment que l'Allemagne soit atteinte du plus maladif orgueil et complètement illusionnée par ses chimères pour s'imaginer pouvoir conquérir l'univers. Supposons que par un invraisemblable miracle, elle détruise jusqu'au dernier les 5 millions d'hommes qui défendent la France et s'empare de toutes ses cités. Que pourrait-elle ensuite contre l'Angleterre qui, possédant les mers, paralyserait indéfiniment le commerce dont l'Allemagne vit ? Que pourrait-elle encore contre l'Amérique qui détient les matières premières comme le coton dont elle a un absolu besoin ?



Toutes les observations qui précèdent portent en elles un même enseignement : quelles que soient les vicissitudes du sort, résister toujours.

Et c'est ici qu'apparaît l'importance des facteurs psychologiques dont nous avons pré-

---

Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 20 janv., 3 et 17 fév., 3 et 17 mars, 7 et 28 avril et 12 mai 1918.

cédemment montré le rôle. Tous doivent être utilisés pour maintenir notre énergie et combattre les manœuvres tendant à l'atténuer.

Très heureusement pour nous, depuis les débuts de la guerre, cette énergie n'a pas faibli. Ses oscillations n'ont jamais été que partielles et transitoires. L'endurance seule, et non la défaillance, s'est montrée contagieuse.

Inutile d'enseigner le courage à une race aussi vaillante que la nôtre. Il suffit de maintenir la continuité de son effort en luttant contre les facteurs de dissociation que tenteront toujours les Allemands. Affaiblir notre énergie est le but inlassablement poursuivi par eux.

Après avoir inutilement essayé de nous diviser par la propagande socialiste ils en sont réduits maintenant à employer une autre méthode : la surprise. Elle constitue un procédé militaire à base psychologique très efficace même contre les plus solides courages.

Après des mois de préparatifs silencieux, cette surprise s'est brusquement déclanchée en Picardie sur une gigantesque échelle et eût réussi peut-être sans la vaillance de nos troupes qui réparèrent l'insuccès subi par nos alliés. Elles arrivèrent malheureusement trop tard pour empêcher d'importantes cités d'être conquises.

Il faut bien reconnaître que cette surprise fut supérieurement organisée. Dans un discours prononcé au parlement anglais, le 9 avril 1918, Lloyd George fit l'aveu suivant :

« L'ennemi avança sur un terrain où personne n'avait pu raisonnablement s'attendre à ce que ce fût possible. Grâce au brouillard, les Allemands étaient réellement dans plusieurs endroits à quelques mètres de notre ligne du front avant que leur approche fût connue. »

Le rôle psychologique de la surprise dans la guerre actuelle a été utilisé plus d'une fois par les Allemands. Au début de la campagne nous les attendions à l'est. Ils vinrent par le nord et ce fut la défaite de Charleroi.

Dès qu'une guerre se prolonge, il est naturellement difficile de maintenir l'énergie du soldat à un degré de tension suffisante pour qu'il résiste à tous les hasards de la lutte. Une armée n'est pas un bloc inerte, mais un être vivant très mobile et par conséquent susceptible de bien des fluctuations. C'est alors qu'apparaît l'utilisation des divers facteurs précédemment étudiés : la suggestion et la contagion mentale, notamment.

Aux chefs appartient leur maniement. Une troupe vaut toujours ce que valent ses entraîneurs. Ils doivent sans cesse s'occuper des besoins du soldat et absorber son esprit par des exercices entrecoupés de distractions, de façon à ne pas le laisser trop seul en face de déprimantes pensées. La reine de Belgique fit preuve d'une très judicieuse psychologie en créant récemment sur le front belge quatre grands théâtres où dix mille soldats peuvent voir journellement des pièces de théâtre, entendre de la musique ou assister à des représentations cinématographiques.

La valeur d'une armée dépend non seulement de la tension de l'énergie, maintenue par ses chefs, mais aussi du degré d'optimisme qu'ils auront su lui inculquer. Jusqu'à présent, d'ailleurs, cet optimisme s'est toujours maintenu. Bien qu'étant de tous les citoyens celui qui souffre le plus, le soldat est celui qui se plaint le moins. L'héroïque maxime « ne pas s'en faire » est une fidèle traduction de cet état d'âme.

Depuis les plus lointains débuts de l'histoire et probablement aussi pendant les temps incertains de la préhistoire, les hommes ont disserté sur l'optimisme et le pessimisme. Leurs réflexions semblent pouvoir être encadrées dans les constatations suivantes :

Apprécier un événement à sa juste valeur est presque impossible, les balances morales n'ayant jamais la précision des balances matérielles. Suivant le tempérament un même fait pourra donc être considéré avec optimisme, avec pessimisme ou avec indifférence. Certaines natures désespèrent toujours, d'autres ne désespèrent jamais.

Le célèbre Candide est assurément le type du parfait optimiste doué d'une cécité mentale assez complète pour être inaccessible aux coups du sort. Mais Candide eut un philosophe pour père et ne laissa guère de rejetons à son image.

La seule forme d'optimisme possible aujourd'hui consiste à ne pas s'exagérer les malheurs qui nous frappent, à en percevoir les côtés avantageux si minimes soient-ils et à toujours espérer un avenir meilleur.

L'optimiste intelligent est optimiste par volonté autant que par tempérament. Grâce à cette volonté, il domine les événements au lieu de se laisser balloter par eux. Il subit l'inévitable mais ne permet pas au sort de l'impressionner trop vivement. Habitant, par exemple, une cité bombardée comme Paris, il observera que les microbes, qui dans cette ville font habituellement périr un millier de personnes chaque semaine, constituent un danger bien autrement redoutable que les obus et ne se préoccupera pas plus des derniers que des premiers.

Ainsi enveloppé d'un bouclier de sérénité, l'optimiste exerce une très bienfaisante influence sur son entourage, car l'optimisme, comme le pessimisme d'ailleurs, est essentiellement contagieux.

L'optimiste croit toujours au succès de ses entreprises. Sachant risquer et ne craignant pas le danger il voit souvent le succès couronner ses efforts. La chance n'est pas, comme le disaient les anciens de la fortune, une déesse aveugle. Elle accorde volontiers à l'optimiste les faveurs qu'elle refuse au pessimiste.

Pour posséder une vraie valeur, l'optimisme doit être associé à un jugement suffisamment sûr. Sans cette association, il créerait vite l'imprévoyance par suite de l'idée que les choses s'arrangeront d'elles-mêmes suivant nos propres désirs. Ce furent des optimistes, d'ailleurs particulièrement bornés, qui avant la guerre empêchèrent de s'y préparer en répétant qu'elle était impossible.

L'optimisme n'est donc pas toujours sans danger, mais le pessimisme en présente de beaucoup plus redoutables encore.

Le sort du pessimiste est généralement assez misérable. Il n'aperçoit les choses que de leur côté triste et l'avenir lui apparaît toujours sous une forme catastrophique. Les malheurs qu'il entrevoit forment autour de lui une trame trop serrée pour laisser filtrer le moindre rayon de joie. Il ne manque pas de prévoyance assurément, mais cette prévoyance dispersée sur l'infinie variété des possibilités lui devient inutile. N'osant rien entreprendre, il vit dans l'indécision. Sa vie est finalement un fardeau pour lui et aussi pour les autres. Dans une armée, le pessimiste est extrêmement redoutable.

En considérant les événements actuels, on peut dire que l'optimisme et le pessimisme représentent deux forces antagonistes. La première seule implique l'endurance, l'énergie et la confiance, éléments générateurs du succès. Derrière l'optimisme retentissent les fanfares de l'espérance et de la victoire. Derrière le pessimisme sonnerait le glas de la défaite.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

PRINTEMPS GUERRIER

Parmi les millions d'hommes qui travaillent « aux champs », il n'en est pas un seul à s'illusionner sur ce que lui réserve et lui demande soudain la riante saison célébrée par les poètes de l'amour. Chacun est au courant. Il s'agit de tout autre chose que de fleurettes et d'émotions sentimentales. Jusqu'à nouvel ordre, il n'y a que la bataille qui compte et qui vaille la peine. Clartés des aubes, longueur accrue des jours, marche transformée du temps, prodiges du germe et de l'éclosion, rêves de l'esprit, gonflements du cœur, tout doit concourir à l'œuvre de violence rédemptrice et s'y subordonner. Et il est vraiment juste qu'il en soit ainsi, qu'après les noires et monotones fatigues de novembre à maintenant, on obtienne la permission d'élargir un peu le programme. La pièce continue, mais on va changer le décor et l'éclairage. A chaque travail, l'accompagnement, le luminaire, et les conditions qu'il réclame. Quand, sous la neige, on faisait métier de mineur, il n'était pas indispensable que le ciel eût le bleu de la turquoise et que la brise fût légère. Mais dès lors qu'un nouveau genre d'énergie et qu'un surcroît de sacrifices sont exigés de nos enfants, n'est-il pas heureux et comme providentiel que le printemps les aide et leur facilite la tâche?

Ayant compris l'ensemble de leurs désirs, et la soif de beautés visibles qui les altère même en pratiquant la splendeur morale, il s'apprête donc avec un regain de tendresse à les étourdir et à les gâter. Plus abondamment que jamais, il leur donnera ses trésors, le sucre et le miel de ses parfums, toutes ses flatteries délicieuses. Il prépare le terrain. Il déroule ses gazons afin qu'élastiques au pied ils soient agréables à la vue, et il les rend moelleux pour que le coureur qui tombe se fasse moins de mal. C'est à son ordre que dans les buissons battus par la patrouille, les plumets de lilas caresseront la joue du fantassin. Les fleurs du pommier haché par la mitraille viendront poudrer les régiments de leur frimas suave. L'arbre ne sera plus un tronc farouche et sans parure, il fournira l'ombre et l'abri de ses rameaux. L'herbe recouvrira les talus, et surtout les tombes éparses des morts glorieux dont elle fera de petits tapis, — des tapis de prière... Même épouvantés, les oiseaux tâcheront, entre deux attaques, de construire leur nid. La sonnerie du coq sera plus matinale, et l'escadrille des hirondelles mettra en fuite la horde des corbeaux. Alors tous les troupiers, redressés dans leurs vieilles capotes, « ainsi qu'en des habits de Pâques », auront conscience d'être les gardes françaises de Royal-Printemps. Et si l'un d'eux, frappé d'un coup mortel, culbute au revers du fossé, le visage contre le sol, peut-être une touffe d'humbles fleurs, écrasée par sa lèvre, arrosée de son sang, se trouvera-t-elle là juste à point pour engourdir et parfumer son agonie.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

LES POÈMES

CHUCHOTEMENTS

O cœurs que le roman habite tous les soirs,
O cœurs que la glycine enchante comme une âme,
Ecoutez ce prologue : Il fut des arbres noirs
Et des ramiers autour d'une robe de femme.

Cœurs tendres qui vivez d'impondérables dons,
Cœurs naïfs et secrets, voyez cette fortune :
Ensemble et séparés, dans les hivers profonds,
On respirait le froid plein d'une odeur de lune.

O conte qui, sans dire un dernier mot, a fui
Afin d'éterniser une heure de jeunesse !
Silence où respiraient le feuillage et la nuit,
Soif de douceur, de pureté et de tristesse !

Printemps qui revenait, printemps essentiel,
Printemps continuant cette même innocence...
— Ah ! la fumée, avec son aile de silence,
Ne faisait-elle pas un ange sur le ciel ?

O cœur qui devinez les subtiles merveilles,
Ecoutez : Dans ces jours d'azur, de sentiment,
Les averses d'avril qui tombaient doucement
Remplissaient les lilas de liquides abeilles.

Ecoutez : Dans ces jours où riait le destin,
J'ai vu le pourpier rouge éclater de la terre,
J'ai vu le marécage où la lune légère
Soulève en s'avançant sa tunique de lin.

J'ai vu le roc sauvage et la palombe errante,
La forêt grelotter sous des gouttes d'azur,
Et le doux univers ruisseler sur le mur
Avec le lierre frais et la rose odorante...

Ah ! ne me pressez pas. Ne me demandez rien.
L'intensité surgit des choses qu'on murmure.
Si, dans ces vagues mots, vous trouvez votre bien,
Prenez-le, cœurs chéris, et que ce bonheur dure !

Ah! l'air ensoleillé d'automne et de tiédeur!
Ah! dans le souvenir, l'âme qui se repose!
Ah ! l'infini atteint par un soupir du cœur,
Et tout ce qui doit vivre à cause d'une rose!

Illusion légère, ô doux souffle des dieux !
Les heures ne sont rien. L'âme seule est réelle,
N'est-ce pas, ô cœurs chers qui savez que les yeux
Suffisent pour créer de la vie éternelle ?

Pourquoi tant discourir sur des choses sans nom ?
Le trésor des rêveurs tient dans leurs mains fer-
Et leur silence sait le malheur, le pardon, [mées,
L'amour et les bras nus des saisons parfumées.

Pourquoi fixer ici ce qui vécut partout ?
Contentez-vous, ô cœurs, que ma voix cuivrée
Vous dise : « Dans la longue et divine soirée,
Deux âmes se cherchaient dans les feuilles... »

C'est tout !

HÉLÈNE PICARD.

LA LETTRE AU SOLDAT

« On bat maman, j'accours ! », écrivait Henri Regnault lorsque, étant au Maroc, en juillet 1870, il y apprit la déclaration de guerre.

Or, la mère écrivait, tristement : « Mon Henri,
» Que puis-je te conter, ce soir, qui t'intéresse ?
» Toujours même tourment, toujours même dé-
[tresse,
» Toujours des pleurs, hélas! sous mon front
[amaigri. »

Elle songe au soldat peut-être sans abri...
Et son âme de femme est lâche, par tendresse...
Mais, devant elle, au mur, un crucifix se dresse
Enseignant le courage au cœur endolori.

Elle prie un instant, puis déchire sa lettre
Et recommence: « Enfant, à qui j'ai donné l'être,
» Oui, je veux que tu sois un héros de roman.

» Lorsque balles, obus, tombent comme la grêle,
» La patrie est debout derrière toi, crois-m'en;
» Combats, défends-la bien; s'il le faut, meurs
[pour elle:
» Car, la France, mon fils, c'est aussi ta maman! »

LOUIS GALARD.

Le Retour de Linou (1)

***

DEUXIÈME PARTIE

IV

— Eh bien, petite sœur, disait le lendemain Jacques Terral, retour du chef-lieu tu vas rédiger tout de suite ta demande : l'école libre est vacante, et tu en auras la direction... L'Inspecteur d'Académie, un de mes vieux camarades d'études à la faculté de Montpellier, te proposera au préfet, qui n'a aucune raison pour te refuser.... Mais il faut agir vite, avant que M. le maire de La Capelle ait le moindre vent de la chose.

Linou hésita. Etait-ce bien loyal de ne pas informer son frère cadet de ses desseins ?

— Mais où est donc la déloyauté de chercher à gagner honnêtement sa vie ? D'ailleurs, Cadet sera bien aise que tout se soit fait sans lui... Et l'abbé Sermet et Mme Vaysettes seront enchantés l'un et l'autre de t'avoir pour remplacer les demoiselles Trébosc...

— Et si mes supérieurs n'approuvent pas ma démarche ?

— Ne t'inquiète pas de ça... Je me suis enquis au bon endroit, à l'évêché.

— Tu te mets bien, mon frère : l'Académie et l'évêché ?

— Oui, voilà ce que c'est, au lieu de politiquailler, de manier, même assez mal, une plume et un ébauchoir : on se méfie moins de vous... J'ai aussi fait retoucher un peu ton costume de laïcisée... Il faut le porter dès à présent afin de t'y habituer et d'y habituer peu à peu les gens.

— Il me semble que je n'oserai plus paraître, que j'aurai l'air d'une défroquée, d'une apostate... Quelle misère !

— L'habit ne fait pas la nonne : va te déguiser, va !

Quand elle reparut dans ce pauvre vêtement noir qui, même retouché sur les indications de Jacques, flottait autour de son ascétique maigreur ; quand sur sa petite tête grisonnante où les cheveux sans sève repoussaient lentement et chétivement, elle eut posé le chapeau trop vaste et peu stable, pareil à un nid de l'an passé à demi chaviré aux branches d'un buisson, et qu'elle se fut regardée dans la glace, des larmes de honte emplirent ses yeux.

— En voilà de la coquetterie, railla Jacques... Mais tu es fort bien, petite sœur... Un peu de pratique te mettra tout à fait à l'aise là dedans... Et, pour commencer, nous irons nous montrer un peu à papa, au Moulin... Ensuite, nous irons faire visite à notre sœur aînée, de Lestrade, et à sa demi-douzaine d'enfants, — de grands enfants, puisque l'aîné va sur la quarantaine, et qu'une de ses sœurs est mariée...

Au Moulin-Haut ils ne trouvèrent que Cécile Garric vaquant aux besognes ménagères. Elle fut saisie en voyant Linou sous son nouveau costume.

— Je suis affreuse, n'est-ce pas, Cécile ? fit la pauvre laïcisée.

— Du tout, du tout ! se hâta de protester la jeune fille. Dès que vos cheveux auront un peu allongé, cela vous ira très bien.

— Ah ! que disais-je ? ajouta Jacques souriant.

Cécile offrit des chaises.

— Où est notre père ? demanda Linou.

— Au Moulin-Bas, avec le mien qui pique ses meules... Ils sont inséparables... Faut-il vous y conduire ?

— Oh! Cécile..., penses-tu que j'aie oublié le chemin ?... Fais ce que tu as à faire ; nous descendrons seuls.

Le Moulin-Bas ! Comme ce nom, après plus de trente ans, sonnait vivement encore aux oreilles d'Aline !... Et il n'a pas plus changé que le Moulin-Haut, le vieux petit moulin. Sa minuscule écluse, adossée à la colline, a seulement un peu plus d'ombres sur son eau limpide, les châtaigniers et les aulnes penchés sur ses bords ayant beaucoup grandi. Tout le reste est intact : le ponceau sur le gué devant la porte ; la vieille meule hors d'usage adossée extérieurement à la muraille, telle la médaille d'un vieux soldat accrochée au bois de son lit; la porte blanche de farine, comme toute porte de moulin, le seuil, un peu plus usé peut-être par les sabots des rustiques... Et l'on entend le cliquetis de la pique d'acier des rhabilleurs sur le silex des bordelaises, scandant le léger murmure d'un filet d'eau glissant le long du déversoir.

Au moment de franchir le ponceau et de pousser la porte, Linou s'arrêta : elle avait reconnu les voix de son père et de Jeantou ; un serrement de cœur lui coupait la respiration.

— Qu'as-tu? lui demanda Jacques, inquiet de la voir pâlir davantage.

Ce qu'elle avait ? Par un jour pareil, jadis, elle était là, sur ce même seuil, surveillant ses meules et donnant à manger à ses canards. Jeantou, farinel au moulin des Anguilles, était arrivé, là-bas, le long du ruisseau... Elle l'avait fait entrer... Ils avaient vidé le blutoir, lui, tenant le sac qu'elle emplissait de farine... Elle avait senti les lèvres de Jean dans ses cheveux... Soudain son père était survenu, furieux, et avait chassé l'amoureux, en proférant d'affreuses menaces... Aujourd'hui, les deux hommes étaient encore là, si changés, réconciliés, amis... Et Linou plus changée encore!... Voilà ce qu'elle avait, Jacques, la pauvre Sœur Marthe prête à défaillir.

Son frère la soutint ; ils entrèrent.

Jeantou, debout devant la meule courante dressée contre le mur, interrompt son martellement et ôte ses lunettes à monture de cuir. Le père Terral, accroupi sur la meule dormante et qui, quoique borgne et cassé, a la manie de faire encore le geste qu'il a fait durant soixante ans, regarde les arrivants et ne reconnaît sa fille qu'à la voix.

— Bonsoir, papa! bonsoir, Jean...

Elle embrasse l'un, tend sa main à l'autre.

— Oh ! mais tu ressembles à une dame, maintenant, Linou !...

— Vous trouvez, papa ?... Pas à une belle dame, en tout cas.

— Si, si, insistait le pauvre vieillard, ahuri... Et toi, l'aîné, te voilà donc de retour de ton voyage ?

— Depuis ce matin, père.

Jeantou était descendu, cherchait où faire asseoir Jacques et Aline. Très ému, très rouge sous la folle farine, il balbutiait : « Monsieur Jacques..., mademoiselle Aline..., asseyez-vous..., asseyez-vous donc !... »

Et il renversait un sac de grain pour faire un siège à Jacques, et une mesure en bois pour Linou. Puis il restait là, les bras pendants, muet, évoquant sans doute, lui aussi, les souvenirs du passé.

— Nous venions vous dire, père, fit Jacques, qu'avec Linou nous comptons aller faire visite à notre sœur de Lestrade. Avez-vous quelque chose à lui faire dire ?

— Ah ! Vous allez voir Mélanie ? Eh

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918.

bien, mais dites-lui de venir voir, à son tour, son pauvre vieux père, qui n'en a plus que pour quatre jours, et qu'elle oublie complètement...

— Ma sœur ne vous oublie point, papa, intervint Linou ; mais elle a tant d'occupation : son mari souvent malade, ses petits-enfants, les domestiques, la basse-cour...

— Dites-lui toujours de se hâter si elle veut me revoir...

— Nous l'engagerons, de votre part, à venir fêter la Saint-Loup, dimanche prochain.

— Oui, oui, c'est vrai, c'est la Saint-Loup... Je n'y pensais pas, disait le vieillard... Oui, qu'elle vienne faire fête au moulin de La Capelle... Jeantou ira pêcher une truite... et Cécile nous fera une belle *coque*, n'est-ce pas, Jeantou ?

— Certainement, certainement..., approuvait Garric, ramené du fond de son rêve.

— Et ne pensez-vous pas, père, ajoutait Jacques, qu'il serait bon d'inviter aussi Cadet, sa femme et son fils ?

— Que dis-tu?... Le vieillard s'était redressé à demi et avait relevé sur le front son éternel bonnet. Inviter le fils qui m'a abandonné, la belle-fille qui m'a méprisé ?... Passe pour François, qui est bon et respectueux, lui...

— Pour avoir celui-ci, il faut les inviter tous... Croyez-moi, père, de votre part ce sera très bien : tant pis pour eux s'ils ne le comprennent pas...

Le vieux Terral résistait ; son tempérament colère et rancunier se réveillait ; ses poings se crispaient, son œil unique flambait sous ses sourcils gris embroussaillés.

Linou intervint de nouveau.

— Oui, papa, invitez-les. Montrez que vous êtes meilleur qu'eux... N'avez-vous pas, jadis, pardonné à ce même Cadet, après sa fugue à Montpellier ?

— Cela m'a bien réussi !

— Cela réussira peut-être mieux cette fois. « Il faut pardonner soixante-dix fois sept fois. » Vous savez bien que M. le curé Reynès vous le disait souvent...

— Soit ! Que Jacques s'en charge alors : je suis trop vieux pour aller moi-même aux Anguilles...

Et, se ravisant :

— J'ai voulu dire : à Fontfrège...

A ce moment, du haut du raidillon qui conduit au moulin, Cécile appela :

— Venez ! le goûter est sur la table.

Tous remontèrent vers le Moulin-Haut. Ils y trouvèrent Lalie, qui soufflait d'avoir couru :

— M. Jacques, fit-elle, il y a une visite pour vous, à la Griffoulade.

— Une visite ?

— Oui... une dame, ou demoiselle, et un gros monsieur... Ils sont arrivés en voiture...

Jacques suivit Lalie... Qui diable pouvait bien venir le relancer ici ?

Devant sa porte, il vit, en effet, un homme rubicond et bedonnant descendant d'une charrette anglaise et attachant sa bête à la claire-voie, et, à côté de lui une petite personne attifée à la dernière mode de la ville.

Le gros homme s'avança vers Jacques :

— Monsieur Terral, dit-il, je suis presque un de vos voisins, étant né à La Garde ; mais comme nous n'habitions le pays ni l'un ni l'autre, nous ne nous sommes jamais rencontrés... Je viens pour lier connaissance... Je suis M. Vergnade, et voici ma fille Héloïse qui désirait depuis longtemps vous connaître aussi.

Jacques saluait, invitait ses visiteurs à entrer et les faisait asseoir dans la salle à manger qui servait aussi de salon, à l'occasion.

— M. Terral, dit la jeune Héloïse sans ombre d'embarras, nous venons vous demander plusieurs choses.

— Voyons, mademoiselle ?

— La première, ce serait que vous ayez la bonté de mettre votre signature sur ce volume. Elle tira de son réticule un livre coquettement relié. Jacques le prit, en lut le titre : « Les Castagnaïres » et un peu confus, un peu flatté :

— Vous lisez cela, mademoiselle ?

— C'est si beau ! J'en sais des pages par cœur.

— Je ne m'attendais pas, je l'avoue, aux suffrages d'une jeune Parisienne.

— Mais j'ai du sang rouergat dans les veines, monsieur Terral, s'écria-t-elle fièrement.

— Eh ! bien, mademoiselle, je vais vous dédicacer mon livre.

Il prit l'encrier sur une étagère et écrivit sur la feuille de garde: « A Mademoiselle...» Il s'arrêta, interrogateur.

— Héloïse.

— Ah ! pardon... où avais-je la tête ?... « A Mademoiselle Héloïse Vergnade, hommage respectueux d'un compatriote. » Et il signa.

— Que je vous suis reconnaissante, mon cher maître, et que je serai fière de montrer maintenant votre chef-d'œuvre à mes amis de Paris !

Puis, se tournant vers son père :

— A ton tour, papa, de faire à monsieur Jacques ta requête.

— Monsieur Terral, dit l'ancien laitier-nourrisseur, je voudrais que vous exécutiez le portrait de ma fille.

— Mais je ne suis pas peintre, monsieur Vergnade...

— Vous êtes sculpteur, intervint Héloïse...

— Oh ! mademoiselle, si peu, si peu !... Je suis stupéfait même que le bruit en soit allé jusqu'à vous... Je ne suis qu'un sculpteur d'occasion, un petit amateur de rien du tout. Je tiens l'ébauchoir, comme la plume, rarement et gauchement.

— Trop modeste, mon cher maître ! Nos amis de Paris nous ont affirmé que vous faisiez merveille en modelant comme en écrivant.

— Vos amis de Paris, mademoiselle, ne me connaissent pas, n'ont rien vu de moi...

— Même M. Delsuc, de l'Institut? fit-elle en se rengorgeant.

Jacques rougit.

— M. Delsuc, mademoiselle, a pu effectivement voir, à Rodez, mes ébauches; mais, s'il vous les a vantées, c'est qu'il se moquait... Il sait très bien, d'ailleurs, que je ne m'essaye à modeler que des types campagnards; que je ne fais que « d'affreux magots », comme disait certain grand roi des peintures de Téniers... C'est lui, Delsuc, sculpteur de la joliesse et de la grâce, qui devrait faire votre buste, mademoiselle...

Mlle Héloïse fut dépitée de la dérobade de l'oncle, comme, la semaine précédente, de la froideur du neveu; pourtant, le compliment la flattait. Elle insista :

— Et si je me costumais en paysanne, monsieur Terral?

— Cela vous irait bien mal, mademoiselle...

— Voyons, monsieur Terral, intervint de nouveau le père, laissez-moi espérer que ce n'est pas un refus définitif; et, afin que nous puissions tenter encore de vous décider, faites-nous l'honneur de venir déjeuner à La Gardette, samedi prochain, en même temps que votre frère et votre belle-sœur de Fontfrège..., sans façon aucune..., en bons voisins de campagne.

Jacques avait compris.

— Hélas! monsieur Vergnade, il est fort peu probable que je sois ici, ce jour-là; je m'attends à être appelé d'un instant à l'autre au chef-lieu, pour une affaire. Je vous remercie bien sincèrement de votre visite et de votre aimable invitation... Et aussi de la trop bonne opinion que vous aviez de mes talents...

Mlle Héloïse rageait en dedans et trépignait. Jacques offrit des rafraîchissements, qui ne furent pas acceptés, sous prétexte qu'il était tard. Il reconduisit ses visiteurs à leur voiture, leur tendit la main. Comme la Parisienne boudait évidemment, il lui dit, dans un sourire :

— Il ne faut pas m'en vouloir, mademoiselle... Si je faisais votre portrait, je vous trahirais malgré moi, et personne ne saurait vous y reconnaître, pas même votre excellent père...

Elle s'efforça de sourire aussi; mais on la sentait blessée et attristée soudain.

— Je dirai à M. Delsuc, jeta-t-elle en fouettant (car elle conduisait elle-même), que vous avez plus de talent que d'amabilité, et que, tout en prêchant le retour au pays natal, vous n'encouragez guère, à l'occasion, les Parisiens qui voudraient de nouveau s'enraciner à l'ombre de vos châtaigniers.

TROISIÈME PARTIE

I

C'est aujourd'hui la Saint-Loup, la fête votive de La Capelle-des-Bois. Moins déchue que celles de beaucoup de villages plus rapprochés de la ville ou des voies ferrées, elle a pourtant perdu de sa couleur ancienne ; en tout cas, bien des touches criardes sont venues s'y ajouter.

Hier samedi, jour de vigile, les choses se sont à peu près passées comme au bon vieux temps. Les femmes, les jeunes filles, les garçonnets, sont allés à confesse. Les hommes sont descendus des coteaux, montés des vallons, pour demander aux aubergistes, ce jour-là bouchers, de leur couper la « pièce de veau » traditionnelle, qui, jointe aux produits de leur basse-cour ou à leur chasse, permettra de fêter dignement saint Loup. On a aussi chauffé le four, cuit du beau pain de froment, — ou, tout au moins, de méteil, celui de seigle pur n'étant plus qu'un souvenir, — et des fougaces, cela va de soi, et des platées énormes de riz, barrées d'une longe de veau, et, chez quelques forts chasseurs ou braconniers, d'une brochette de perdrix.

Le soir, les conscrits de l'année se sont rassemblés, et, drapeau et tambour en tête, sont allés à la rencontre des trois musiciens qui leur arrivaient de Valence-d'Albigeois. Au crépuscule, musiciens et conscrits ont fait une entrée bruyante et discordante à souhait : le piston et la basse donnant l'essor à une effroyable volée de canards sur lesquels la grosse caisse à l'air de tirer le canon. Quelques fusées ou pétards éclatant sur la place devant l'hôtel du Soleil-Levant ont complété la bienvenue, et mis de la colère et de la tristesse au presbytère et dans les âmes des dévotes.

Ce matin, dès la sortie de la première messe, les ripailles ont commencé : les gourmets savourent les « tripous » longuement cuits à l'étouffée; et les enfants se gavent déjà de fougaces, qu'ils ne parviennent à avaler qu'à grand renfort de verres de vin.

Puis, l'on se précipite au-devant des invités, des parents éloignés arrivant qui à pied, qui sur des jardinières grinçantes, les plus aisés sur des breaks. On voit quelques bicyclettes aussi, et, même, on entend la crécelle d'une pétrolette, celle du médecin de La

Selve, et la trompe d'une automobile amenant quelques courtauds de boutique du chef-lieu.

A toute volée, les quatre cloches — deux de plus qu'autrefois — sonnent la grand'-messe et ébranlent furieusement le vieux clocher. Et les toilettes se montrent. Les unes maladroitement copiées sur les journaux de modes par des couturières villageoises, et plus gauchement portées encore par des paysannes massives ou contrefaites, sont affligeantes de prétention, de pauvreté, hurlantes de couleurs sales, assemblées à la diable et sans goût. Les autres, arrivées de Montpellier, de Béziers ou de Paris, sur le dos d'émigrantes en villégiature, sont un peu mieux mieux coupées et présentées, mais font tache sur le cadre où elles se déploient : ruelles caillouteuses, ou boueuses et malodorantes ; vieilles petites maisons d'où telle Parisienne sort toute fripée comme un paon qui aurait couché dans un poulailler. Et, sur leur passage, les rustiques, dans leurs vestes ou leurs blouses sombres et délavées, sous leurs feutres à larges bords, cabossés à dessein, ou leurs bérets crasseux, restent indifférents à ces élégances, quand ils ne ricanent pas en se chuchotant des gaillardises.

La grand'messe se déroule avec la solennité traditionnelle. Le lutrin est bondé et l'on y chante peut-être un peu moins correctement qu'autrefois, mais, au fond de l'église et dans les tribunes, avec un entrain sensiblement égal.

Jacques Terral souffre d'abord de voir l'imagerie saint-sulpicienne étalée partout et complétée par les deux statues annoncées. Il souffre aussi d'entendre beaucoup plus crier que chanter. Le plain-chant, qu'il adore, subit dans la bouche des paysans, des altérations cruelles, des fioritures ridicules... Et puis, pas d'orgue! Conçoit-on une grand'messe sans orgue ? Il est catholique par le cœur, par les sens : Linou lui en fait assez souvent le reproche... Il croit par traditionalisme, parce que les siens ont cru; et il aime les pompes religieuses, les chants, les cloches et les cathédrales parce qu'il a beaucoup lu Chateaubriand.

L'*Ite missa est* lancé, et assez mal, par l'abbé Sermet, dont la voix manque d'éclat, l'église se répand sur la place. Nouveau défilé des toilettes..., reconnaissance de gens qui ne s'étaient vus depuis des années..., embrassades, serrements de mains, lourdes tapes sur l'épaule..., et des questions, et des jurons, et des rires, et des invitations!...

Mais, déjà, d'une auberge à l'autre, la jeunesse promène le piston, la basse et la grosse caisse, et, sur leur passage, se précipitent les petits vachers ravis et toute la marmaille du village.

Les gens des mas regagnent en hâte les fermes, où les attend le plantureux dîner.

Dans les maisons, des feux d'enfer sous les marmites, entre les cloches de fonte et les broches primitives, font bouillir, mijoter, roussir, rôtir, soupes au bouilli de veau, civets de lièvre ou de lapin de choux, perdreaux, poulets ou canards. Les chats se tiennent prudemment loin du brasier; les chiens reçoivent des éclaboussures ou des coups de pied qui les projettent, hurlants, hors des seuils.

Il a fallu allonger les tables, y annexer les pétrins, installer sur des chaises des planches non rabotées pour servir de bancs. En bras de chemise, les hommes s'affairent à ces besognes. Les jeunes filles ont déposé sur les lits, ou au galetas, leurs chapeaux empanachés et fleuris comme des tournesols... On court après les retardataires; on va même sur la place faire des invitations de la dernière heure, ou guetter l'arrivée de lointains parents qui se font attendre, au grand désespoir des enfants et des cuisinières.

Enfin, on s'assoit, tant bien que mal, et l'on mange.

La sœur aînée de Linou était venue à la fête, avec sa plus jeune fille Julie, et son plus jeune garçon, Baptiste, artilleur en permission. Cadet Terral s'était excusé, prétextant un voyage d'affaires, et Sophie, alléguant qu'elle ne pouvait laisser la maison seule, ses servantes étant de La Capelle et voulant, toutes deux, célébrer la Saint-Loup dans leurs familles. François, quoique sachant déplaire à ses parents, avait accepté l'invitation et était arrivé à l'heure dite.

Comme il était convenu, on dîna à La Griffoulade, chez Jacques. Puis, Linou voulut entraîner à vêpres sa sœur et sa nièce, afin de leur faire entendre Cécile dans l'*O salutaris !* qu'elle lui avait soigneusement appris. Seule, la mère accepta, la fillette ayant fait promettre à son frère l'artilleur de l'emmener voir danser sur la place.

Jacques et François restèrent seuls; et le jeune homme en profita pour raconter à son oncle le fameux déjeuner de Fontfrège et ce qui s'en était suivi. De son côté, l'oncle parla à son neveu de la visite de Vergnade et de sa fille.

— Je crois, ajouta-t-il, qu'en réalité cette petite Parisienne, à première vue un peu poupée, a du cœur et en tient pour toi. Mais je comprends aussi que ce ne soit pas la femme de tes rêves !...

— Elle l'est d'autant moins, mon oncle, que, comme vous l'avez sûrement deviné, mon cœur est placé pas loin d'ici, et pour toujours.

— Je le savais, en effet; et je ne te blâmerai pas de ton choix : Cécile me paraît une heureuse nature, dont quelques bonnes directions feront une femme accomplie... J'imagine que tu as prévu les obstacles qui vont se dresser entre vous, et que tu t'es armé pour l'inévitable lutte.

— Si vous consentez à me guider, mon oncle...

— Te guider ? Hélas ! interrompit Jacques, ai-je su me guider moi-même ?... J'ai manqué ma vie, et j'en ai souffert, et j'en souffrirai jusqu'au bout... Toutefois, je crois pouvoir te dire, sans trop me risquer : « Tâte-toi bien; descends jusqu'au tréfonds de ta conscience... et, si tu aimes vraiment, n'hésite pas; épouse ! — Tu vois ? je parle comme Joseph Prudhomme, que tu ignores, sans doute... Sur ce, allons nous assurer si on joue encore aux quilles, sur le foiral.

— Mais, mon oncle, allons d'abord entendre chanter Cécile. Ecoutez..., les vêpres sont commencées.

En effet, par les croisées ouvertes, à travers l'atmosphère sereine et dorée d'un 1er septembre, on entendait, là-haut, les versets des psaumes, entonnés sur un registre très élevé par les chantres du lutrin, et provoquant au fond de l'église et dans les tribunes, des répliques tonnantes.

Les deux hommes montèrent la côte.

— Tant qu'on chantera avec cet entrain, à vêpres, disait Jacques, et quand ce ne serait que les jours de fête et à la suite d'un bon repas copieux, tout ne sera pas encore perdu pour notre Ségala.

Ils pénétrèrent dans l'église bondée, mais se tinrent au fond, afin de n'être pas aperçus de Cécile, qu'ils troubleraient peut-être.

Après le *Magnificat*, Sœur Marthe, — qui avait voulu, une dernière fois, revêtir ce jour-là son habit de religieuse, — fit signe à Cécile de venir la rejoindre devant l'harmonium prêté par l'abbé Sermet pour accompagner les psaumes. Très émue, rougissante, les yeux baissés, la jeune meunière attaqua l'*O salutaris* que Linou lui avait patiemment appris. Son cœur battait si fort, sa gorge était si serrée, qu'elle eut peine à émettre les premiers sons; mais, encouragée tout bas par la Sœur, soutenue par l'accompagnement, elle se rassura, raffermit sa voix, qu'elle avait grave, veloutée et d'une pureté rare..., et les gens de La Capelle entendirent ce qu'ils n'avaient jamais entendu, un *O salutaris* sur un motif célèbre du *Joseph*, de Méhul, pas très nuancé, sans doute, pas très correctement phrasé, mais d'une plénitude et d'un éclat merveilleux. Quand Cécile se tut, le silence dura encore un bon moment : on se refusait à croire que ce fût fini... C'était fini, pourtant, hélas !

Mais quels commentaires, ensuite, au porche et sur la place ! La chanteuse n'osait pas traverser la foule ; elle restait à côté de Sœur Marthe, abîmée en une dernière adoration... Quand elles parurent enfin, Cécile se serrant près de la Sœur et ayant l'air de la soutenir, alors que c'était elle qui eût eu besoin d'appui, et précédées par le vicaire qui leur ouvrait passage, les compliments — parfois singuliers, ou vulgaires, mais si fervents, — s'abattirent sur la virtuose rustique comme des volées de moineaux sur une aire ensoleillée. Jacques et François se tenaient un peu à l'écart; mais Cécile sentit leur présence, devina leurs regards sur elle, leva les yeux, le temps d'un éclair et rencontra ceux de son amoureux, qui disaient : « Je t'ai entendue, et je t'aime !... » Elle rabattit ses paupières tremblantes, et continua à descendre la rue caillouteuse. Un peu grisée par cette apothéose villageoise, elle disait à Linou :

— Oh ! ma Sœur, que de péchés d'orgueil vous me faites faire aujourd'hui !

— Mais non, mon enfant. Tu as chanté pour Dieu, comme font chaque jour le rossignol et l'alouette... Dieu, qui t'a donné ta voix, ne peut être fâché qu'on la trouve jolie...

Cependant, Jacques et François, ayant aperçu le père Terral et Garric qui regardaient d'un peu loin, les rejoignirent et leur proposèrent de monter jusqu'au foiral... Terral s'excusait : à son âge !...

— Mais si, grand-père, venez, répondait François; nous n'irons pas vite... Appuyez-vous sur moi...

Et Jacques s'adressant à Garric :

— Tous mes compliments pour Cécile, Jean: elle chante comme devait chanter sa sainte patronne, quand elle était sur terre.

— Jamais je n'ai autant regretté d'être un peu sourd, disait Terral... J'en ai tout de même entendu assez pour me croire revenu au temps où, petit berger, blotti dans les fougères à l'orée de Roupeyrac, j'écoutais la flûte du loriot, au mois de mai... Ça venait de loin, du fond des combes ombreuses... C'était tout à fait ça...

Jeantou, confus et heureux, se taisait.

On regarda un moment les joueurs de quilles. Il y en avait plusieurs équipes ; et ni la hauteur des quilles, ni la grosseur des boules, n'étaient moindres qu'autrefois : la tradition, ici, s'était bien conservée... Tout au plus pouvait-on observer que les joueurs avaient presque tous la quarantaine, ou davantage : les tout jeunes préféraient, sous couleur de s'exercer au tir, martyriser longuement, dans un champ voisin, un canard et un dindon, à coups de fusil.

— Voilà ce que j'interdirais, par exemple, s'écria François, indigné, si j'étais à la place de mon père... Les brutes !... Est-ce que

vous n'êtes pas de la Société qui protège les bêtes, mon oncle?

— Non. Elle ne protège, d'ailleurs, que les grosses bêtes; et puis, ne faut-il pas encourager le tir?

Tous quatre entrèrent dans un petit cabaret, presque désert, le plus minable de La Capelle, et dans lequel une pauvre vieille, — la Sourde, comme on l'appelait, quoiqu'elle fût seulement un peu dure d'oreille, — aidée, ce jour-là, d'une nièce venue de Saint-Jean, débitait quelques bouteilles de vin sur deux ou trois tables boiteuses.

Nous serons mieux ici que chez les agaces du « Soleil-Levant », fit le père Terral; l'on nous y empoisonnera moins.

En sortant, ils croisèrent un groupe aviné, zigzaguant et braillant; Rascal en était : il dévisagea les Terral et Garric, mais ne salua que par un ricanement. Traversant rapidement la place, où se trémoussaient dans la poussière les danseurs, au son des cuivres enroués et de la grosse caisse détendue, — tandis que des auberges sortaient des rires, des clameurs, et que des gamins faisaient partir des pétards dans les rangs pressés des femmes et des filles affolées, « ceux du Moulin », comme certains les désignaient au passage, s'acheminèrent vers le bas de La Capelle et vers La Griffoulade.

— Autrefois, disait le père Terral, un peu émoustillé par le petit vin de la Sourde, nous ne nous serions pas « réclamés » d'aussi bonne heure, un jour de Saint-Loup. On aurait « fait » toutes les auberges..., un chemin de la croix à rebours, quoi! Et, dans toutes on aurait bu, — oh ! une simple « pauque » de vin; — un prétexte seulement pour en conter quelques-unes et en chanter quelques autres... On dansait aussi une « quadrette » ou une bourrée, gaiement, honnêtement... Il arrivait bien qu'on rentrait un peu gris; mais, bah! le lendemain, il n'y paraissait plus... Tu as un peu connu ça, toi, Garric, quoique tu ne sois qu'un enfant auprès de moi!

— Un peu, oui, père Terral, dans ma jeunesse... Je me souviens de ces stations, chez Flambart, où votre frère aîné, l'oncle Joseph, mettait en train jeunes et vieux par ses contes, ses farces et ses chansons... Il y avait aussi Pataud, avec ses histoires de chasse...; Roudier, le charron, qui vit encore et dont la voix formidable et le rire de tonnerre faisaient écailler le crépi des murs... Et Vidal, qui, pour railler et contrefaire les gens, et les oiseaux n'avait pas son pareil... Et combien d'autres, disparus depuis !

Jacques et François écoutaient ce dialogue sur les temps révolus et les mœurs anciennes.

— Ce n'étaient pas des plaisirs très relevés, observait Jacques; mais ils étaient ceux de la race, ils étaient traditionnels et inoffensifs... Ils étaient à ceux d'aujourd'hui ce que le petit vin du pays est à l'absinthe...

A mi-côte, Jacques rentra chez lui, promettant de descendre au Moulin pour le souper. François paraissait hésiter.

— Va, va, lui dit son oncle en souriant : on aura besoin de toi, là-bas, pour installer la table et mettre des bûches au feu... Et tu n'as pas encore complimenté Cécile!...

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

La rédaction des Annales recommande aux correspondants de conserver le double des manuscrits qui lui sont communiqués, car elle ne peut en assurer la restitution, se trouvant débordée par l'affluence des envois. D'une façon générale, il n'est répondu qu'aux lettres qui contiennent l'affranchissement de retour.

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats



Liste de souscription arrêtée le 14 mai

Transmis par Mlle Angèle Carbonne, à Stockolm : Mme Marcus Wallenberg, 500 fr.; Mme Alice Wallenberg, 500 fr.; M. Thiébaut, ministre, 50 fr. — Total, 1.050 francs.

M. Mougenest, 2 fr. — M. Guioneud, à Hanoï, 5 fr. — Mme Chabroult, 5 fr. — Guy et Marie-Madeleine Brunet, 5 fr. — En souvenir de notre fils Robert, 10 fr. — M. Jeanjean, 10 fr. — M. Franceschi, 100 fr. — Mme Changeant, 5 fr. — Mme Renouil, 10 fr. — Mme Hariot, 5 fr. — Jean et René Dorbes, 10 fr. — Les élèves et les maîtresses de l'école du boulevard Edouard-Rey, à Grenoble, 100 fr. — Une maman reconnaissante M. L., 100 fr. — Un soldat belge, 5 fr. — F. D., 10 fr. — M. Macle, 5 fr. — M. et Mme Vianelli, 200 fr. — Anonyme, 100 fr. — J. B., 20 fr. — Anonyme Toulouse, 20 fr. — Une institutrice périgourdine, 5 fr. — Mme Marencot (Cherchell), 50 fr. — Les écoliers de St-Plaisir, 6 fr. — Mlle Henriette Boccara, 200 fr. — Un crapouillot qui aime les mômes, 5 fr. — M. Costedvat (2e versement), 20 fr. — La Cour d'appel d'Alger (2e versement), transmis par M. Costedvat, 100 fr. — Pour les 11 ans de ma fille, 50 fr. — Mme Redureau, 20 fr. — Jean et Jacqueline, 20 fr. — Mme Héron, 5 fr. — M. W., 25 fr. — Une amie des petits enfants, F. N., 5 fr. — Les petites filles de l'école d'Etaulieu, 10 fr. — Mmes Brazier et Porché, 20 fr. — Une admiratrice de cousine Yvonne, 5 fr. — Mme Koënig, 20 fr. — Mme Laloë de Roulet, 100 fr. — M. Basler, 1 fr. — Mme Voisin, 50 fr. — Mme Terrillon, 5 fr.

Elèves de l'école de la rue des Poissonniers, à Neuilly, 25 fr. — « Mbole », 5 fr. — Mlle Fidry, 5 fr. — Souscription recueillie par Mme Sarrazin, 32 fr. 50. — Une vieille grand'mère, 5 fr. — Mlle Maurin, 5 fr. — Cinq vieilles filles amies du soleil et des enfants, 160 fr. — Une cagnotte B. C. et E., 6 fr. — Mlle Amiot, 10 fr. — Mlle Chaussade, 6 fr. — Mlle Richalot, 1 fr. — M. Bergès, sous-lieutenant, 2 fr. — M. Sauner, 9 fr. — Souscription des élèves du C. S. E., école J.-B. Say, 5 fr. 75. — Mme Bérard, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — Abonnée Saumuroise, 10 fr. — Mlle Daruty de Grandpré, 510 fr. 65. — M. H. Guéry, 20 fr. — Mme Triat, 5 fr. — Mlle Laffont, 10 fr. — Mlle Roman et ses compagnes, 20 fr. — Mlle Anne Rolley, 20 fr. — Marton dei Fedo, 10 fr. — Mme S. Berthier, 20 fr. — Mme Nicard, 20 fr. — Le Pécule de M. François Auffret, mort pour la France, 11 fr. — Mme Henry, 5 fr. — Mme Louis Roche, 50 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Pierre Vésigot, 3e versement, 20 fr. — Mme Caudel (2e versement), 5 fr. — Mme Chenard, 20 fr. — Mlle Cliquot, 10 fr. — V. et G. pour une petite Jeanine, 10 fr. — « Gaston et Marcelle », 20 fr. — M. H. Lanctuit, 5 fr. — G. D. pour le départ de son frère, 15 fr. — Mme Le Bolloch, 10 fr. — Une lectrice des Annales, 20 fr. — M. D. Tlemcem, 2 fr. — Mlle Jeanne Barris (transmis par Mlle Schmitt-Sauquet), 70 fr. 20. — Reconnaissance à Ste-Thérèse de l'enfant Jésus, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Madeleine et Simone Fayol, 10 fr. — Mme Degouley, 10 fr. — M. Piedfranc, 5 fr. — « Pour un des petits anges clairs », 5 fr. — Me Bardot pour ses petites amies claires, 10 fr. — Adjudant Schmitt, 2 fr. — G. Claude D. T. M., 1 fr. — Mme Soult, 10 fr. — Mme Tournade, 5 fr. — Mlle Bayard, 5 fr. — M. Chapuis, 5 fr. — Mlle Giraud, 5 fr. — Anonyme, 6 fr. — Subventions, 855 fr. — Total, 4.687 fr. 10.

Total général : 487.049 fr. 35.

Erratum : Sur la liste de souscription parue le 12 mai, nous avons inscrit : « Séance récréative offerte par les élèves de l'Ecole professionnelle de St-Etienne » (Mlles Cizern et Vésigot), 1 fr. 50. Lire 150 francs.

Neuvième Souscription recueillie par Mme Rutlidge, dont le montant a paru dans le numéro du 14 avril

FIN DE LA LISTE DES DONATEURS

V. François, 5 mr. — A. Dupont, 5 mr. — Mme Calvocoressi, 5 mr. — Mlle Cherencq, 5 mr. — Mr Van Wassenhove, 5 mr. — E. Naguener, 5 mr. — Mme Haguenauer, 5 mr. — L. Robichez, 5 mr. — H. J. Lynch, 10 mr. — A. R. Mansfeld, 5 mr. — Laboureau, 5 mr. — Docteur Gidon, 5 mr. — Mendes Dinez, 5 mr. — Société Financière Brésil, 5 mr. — Emp. Cons. Rio Grande du Sul, 5 mr. — Cie Nal Exp. Seg., 5 mr. — Mr Lafourcade, 5 mr. — A. Breissan, 5 mr. — J. Tisserandot, 5 mr. — Mme A. Breissan, 5 mr. — J. Tisserandot, 5 mr. — Mme Vermeylen, 5 mr. — Mlle Dupertuis, 5 mr. — M. Périgois, 5 mr. — Mme Henrion, 20 mr. — Marthe Henrion, 10 mr. — Mr Good, 10 mr. — Anonyme, 15 mr. — Mr A. Gibbons, 10 mr. — Lamelin Sanson, 5 mr. — Mr Uzac, 5 mr. — Mlle Lucron, 5 mr. — Mr Gaussen, 5 mr. — Edouard Mège, 5 mr. — V. Lamaignère, 5 mr. — R. Hesse Cie, 10 mr. — Dho et Cie, 5 mr. — Mme Griffond, 5 mr. — Mme Soussan, 10 mr. — Mr Scmitt, 5 mr. — Mr Cabalzar, 5 mr. — Besnard frères, 5 mr. — Etablissements Gratry, 5 mr. — Clayton Oldburg, 10 mr. — E. Morano, 5 mr. — Jules Blum, 5 mr. — Mme Hopelman, 5 mr. — Mr Labarthe, 5 mr. — Mr et Mme Theyss, 10 mr. — Mr Colombo, 5 mr. — J. Oliveira, 5 mr. — Banque France Italienne, 17 mr.

Total en francs : 1.320.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière: Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 17 mai 1918

La **Bourse de Paris** est très calme, tout en conservant sa fermeté.

La proximité des fêtes de la Pentecôte et la réserve observée à la veille d'événements importants expliquent la pénurie relative des transactions tant au regard des professionnels du marché qu'à celui de la clientèle.

Il est fort réconfortant, dans cette limitation des opérations, de constater la bonne tenue générale des divers compartiments de la cote.

Cette confiance, qui se borne actuellement à l'expectative, pourrait se traduire, pour les gens de tempérament, par la prise de positions en vue d'une reprise que l'abondance des disponibilités ambiantes accélérera sans doute à la première conjoncture favorable.

La faveur dont jouissent nos **Fonds Nationaux** ne se dément pas : le **3 0/0 Perpétuel** de 58 fr. 75 à 59 francs, le **4 0/0** de 69 fr. 35 à 69 fr. 40, le **5 0/0** de 87 fr. 60 à 87 fr. 70.

L'**Extérieure d'Espagne** demeure dans les hauts cours à 138 francs.

Par moments on note des velléités de reprise sur les **Fonds Russes**. La question des coupons russes a été posée au Sénat sous la forme d'une demande d'interpellation, mais il a été sursis à la discussion jusqu'à ce que le ministre des Finances ait pu s'en entretenir avec le Conseil des ministres.

Très bonne tendance des fonds sud-américains et notamment des **Fonds Brésiliens**, grâce à l'excellente situation économique du Brésil. Le président Wenceslao Braz, dans le message lu à la nouvelle législature, a montré que l'importation de marchandises en 1917 s'est élevé à 44.510.000 livres sterling et l'exportation à 59.875.000 livres sterling, laissant au pays une balance commerciale favorable de 15.365.000 livres sterling ou près de 400 millions de francs.

Nouvelle avance à 392 fr. du **Bolivien 5 0/0 1913**, qui gagne ainsi une vingtaine de francs depuis que nous l'avons signalé à l'attention des lecteurs et qui paraît avoir encore une bonne marge de hausse.

Enfin la Chambre a entamé la discusion du projet de renouvellement du privilège de la **Banque de France** ; elle a écarté tout d'abord, à une grosse majorité, une motion préjudicielle de nos maximalistes d'extrême gauche. Après l'approbation unanime des Chambres de commerce de tous les corps compétents, des grandes associations, des commissions de la Chambre, le pays attend avec sérénité le vote final, que réclame l'intérêt public.

Notons que le chiffre maximum des émissions de billets de la Banque de France vient d'être porté de 27 à 30 milliards.

Bonne tenue des Etablissements de Crédit : **Banque de Paris** à 940 fr., **Crédit Lyonnais** à 1.070 fr. ; le **Crédit Mobilier Français** termine ferme à 410 fr. ; la **Société Générale** accentue à 536 fr. un mouvement de reprise qui paraît n'être qu'à ses débuts.

Le groupe des **Chemins Espagnols** accentue ses progrès, sauf le **Nord de l'Espagne**, qui se tasse sur le bruit qu'il n'y aura aucune répartition cette année.

Le **Canal de Suez** est soutenu à 4.720 francs. Le Conseil d'administration a décidé de proposer à l'assemblée annuelle du 3 juin de fixer les dividendes de l'exercice 1917 à 65 francs net par action de capital, 42,630 net par action de jouissance et 24,794 par part de fondateur. Rappelons qu'il avait été distribué pour 1916 90 francs net par action de capital, 67,378 net par action de jouissance et 38,546 net par part de fondateur. La progression des recettes depuis le 1er janvier fait entrevoir le relèvement du dividende pour l'exercice en cours.

Thomson-Houston ferme vers 800 fr. Le dividende de 40 francs sera payé le 1er juin.

L'action **Electricité de Limoges** est recherchée à 126 francs ex dividende de 6 francs, en raison de l'excellente situation de la Compagnie. Rappelons que le coupon semestriel des obligations 3 o/o est payable actuellement aux guichets du **Crédit Mobilier Français**.

Les obligations 6 o/o net sont toujours très en faveur : les **Forges et Aciéries de la Marine** et les **Etablissements Delaunay-Belleville** émettent actuellement des obligations de ce type.

Châtillon-Commentry va porter son dividende de 100 francs à 120 francs et les **Chantiers de Saint-Nazaire** le leur de 70 fr. à 75 fr.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** se sont élevées à 110,678 fr. 35 pour le mois d'avril 1918, au lieu de 97,546 fr. 95 pour avril 1917.

Le total des recettes, pour les quatre premiers mois de l'exercice en cours, atteint 508,206 fr. 95 contre 487,415 fr. 75 pour la période correspondante en 1917.

La **production d'or du Transvaal en avril**, suivant le câblogramme que le **Crédit Mobilier Français** vient de recevoir de la **Chambre des Mines du Transvaal**, s'est élevée à 697,734 onces pour le Rand et à 366 onces pour les autres districts, soit un total de 717,100 onces d'une valeur de £ 3,046,045, contre 696,281 onces valant £ 2,957,644 en mars.

Nouveaux Bons de la Défense Nationale. — Le Ministre des Finances vient de prendre l'initiative d'une mesure très heureuse et très avantageuse, en créant des Bons à très court terme, des **Bons à un mois**.

L'intérêt touché immédiatement sera de 0,30 o/o pour le premier mois, ce qui fait ressortir, pour l'année, un taux de placement de 3,60 o/o. Si le porteur désire proroger l'échéance d'un autre mois, le Bon portera intérêt — 0,35 pour le deuxième mois — et le taux du placement, pour les deux premiers mois, ressortira non plus à 3,60 o/o mais à 3,90 o/o par an. Si au bout de ce temps, le porteur préfère conserver son titre un mois encore, l'intérêt dont il bénéficiera au bout du trimestre — également 0,35 o/o pour le troisième mois — sera de 4 o/o.

En somme ce **Bon dit « à 1 mois »** est en quelque sorte un billet de banque rapportant un intérêt fort appréciable et est assuré d'un vif succès en raison de ses avantages particuliers.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

On ne peut réellement jouir de toute la force morale de la jeunesse qu'en en conservant en même temps toutes les apparences. Sans être coquette, une femme qui veut convenablement remplir le rôle qui lui a été assigné dans la société a donc le devoir de conserver, et même d'augmenter ses avantages physiques. Malgré les soucis de l'heure présente, nous aurions tort chères amies, de négliger les soins que nous devons à nous-mêmes, déjà ces soucis ont une influence fâcheuse

SUR LA CHEVELURE

qu'ils parsèment de fils d'argent, nous donnant ainsi avant l'âge un air vieux.

Je sais bien que beaucoup de personnes hésitent à se teindre, craignent que celà se voie et que ce soit ainsi la source de réflexions désobligeantes. Certaines n'aiment pas se servir de teintures liquides parce que redoutant les névralgies ou les rhumes de cerveau, d'autres enfin se méfient et avec raison des produits dangereux.

Je tranquilliserai les unes et les autres en leur disant qu'aucun des désagréments qui peuvent les faire hésiter n'existe, avec les produits « Hennextré » liquides ou en poudres, de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy.

Parfaitement inoffensifs les « Hennextré » redonnent aux cheveux la nuance primitive, ou permettent d'adopter celle qui serait plus seyante ou plairait mieux.

Pour les mêmes raisons que je vous indique au début de cette simple chronique, vous agirez sagement, amies, en ne permettant pas

AUX POILS ET DUVETS DISGRACIEUX

d'envahir votre visage. Consultez donc sans tarder le Dr Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, ou écrivez-lui de ma part afin que par son électrolyse il vous détruise les uns et les autres radicalement, et sans aucune cicatrice.

J'ai dit l'autre jour à propos de l'école de T. R. S. C. que l'enseignement essentiellement pratique qui y est donné est appuyé par des explications et des commentaires. J'ajouterai aujourd'hui que

L'ENSEIGNEMENT EST INDIVIDUEL

puisque chaque élève pratique séparément et reçoit individuellement les explications, conseils et rectifications du professeur. L'Ecole Technique Supérieure de Représentation est la plus agréable ; on s'y instruit en s'y amusant; professeurs et élèves simulent les vendeurs ou acheteurs tour à tour. A ces exercices devant témoins, l'élève s'habitue à parler clairement, sans timidité, acquiert en un mot l'éloquence commerciale, et est exercé également au calcul mental rapide.

FURETTE

BOITE AUX LETTRES

Une Bordelaise. — La poudre Capillus est un produit de là parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre que vous pouvez employer en toute confiance pour la recoloration à sec de vos cheveux. Pour avoir la nuance qui vous convient, joignez à votre première commande une mèche de vos cheveux.

Gabrielle. — Je ne me souviens plus du nom mais vous pourriez le demander à la librairie Maloine et Fils, 27, Rue de l'Ecole de Médecine.

Mlle J. T. — C'est bien en effet l'Anti Bolbos que vous devez employer pour vous débarasser de ces petits points noirs du front, du nez et du menton servez-vous en même temps du savon à l'Anti Bolbos. Vous trouverez ces deux produits à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

J. S. — Vous n'avez absolument rien à craindre de ce produit, continuez à vous en servir en toute confiance. Je l'expérimente moi-même depuis quelques années.

Mitrailleur R. G. S. P. 69. — Je ne connais justement que les 2 maisons dont vous me parlez.

Portugaise. — Suivez les cours de sténo et de dactylo de l'Ecole Pigier, 19, boul. Poissonnière, la méthode enseignée est parmi celles qui existent, la plus pratique et la plus rapide. Plus de 600 machines de différentes marques sont employées par les élèves de l'Ecole Pigier.

Bleuet. 17. — A la librairie Paul Dupont, 4, rue du Bouloi, librairie Chapelt, 30, rue Dauphine.

Pol 189. — C'est un chic à prendre mais je ne crois pas qu'il y ait de méthode spéciale, sdressez-vous en tous cas à l'institut Poujade.

Hésitante. — Pour apprendre à confectionner vos robes, corsets, chapeaux, je vous recommande les cours de l'Académie moderne de Eupe, 81, rue du bac, Paris, dont la méthode nouvelle est très simple et peu coûteuse. Succès garanti. Cours du soir et par correspondance. Diplôme.

FURETTE

Conseils d'Hygiène

Officiers Ministériels

ENTRE NOUS

LES·ANNALES



AUX CHEVALIERS DE L'AIR !...
Composition de J. BASTÉ

2 Juin 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centime
(Le N° de Luxe : 60 Centi

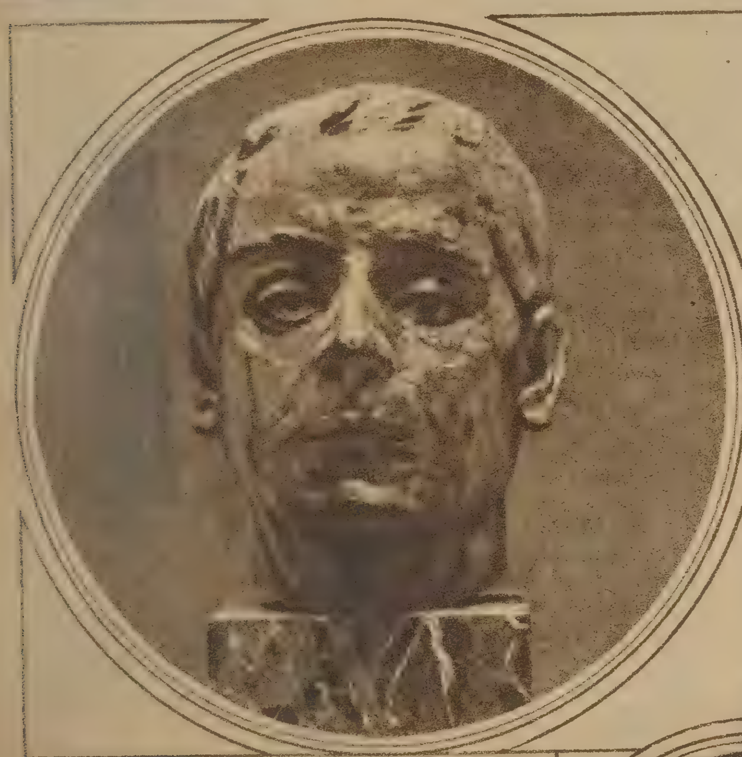
LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES ... 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

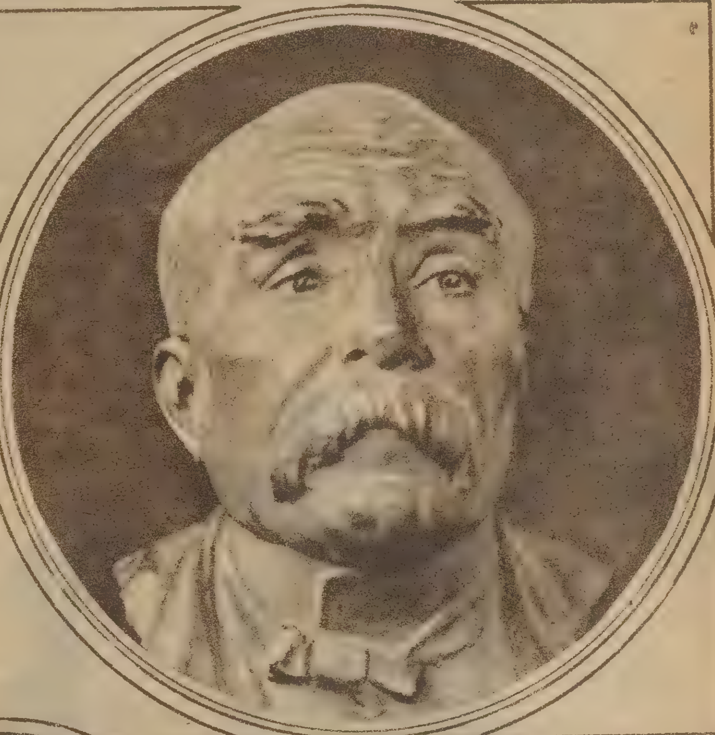
Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1823. — 2 JUIN 1918

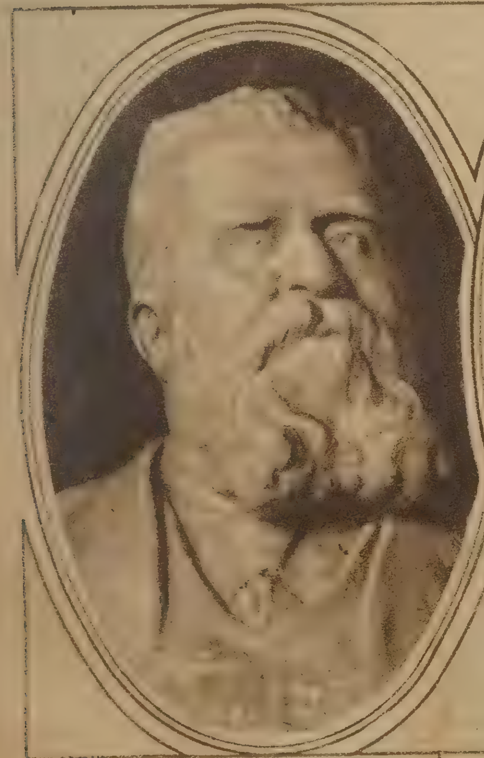
ÉDITION DE LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION POSTALE ... 25 fr. | 13 francs
51, RUE SAINT-GEORGES, PARIS



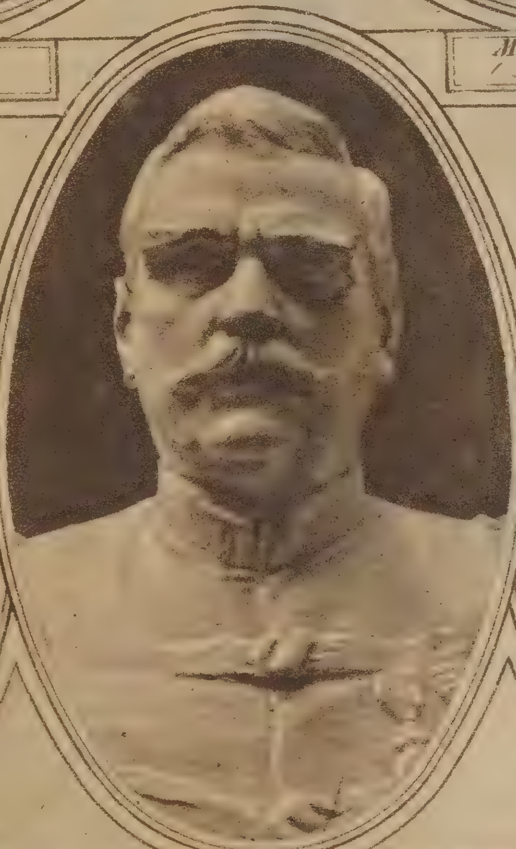
S. S. Benoit XV,
par RODIN



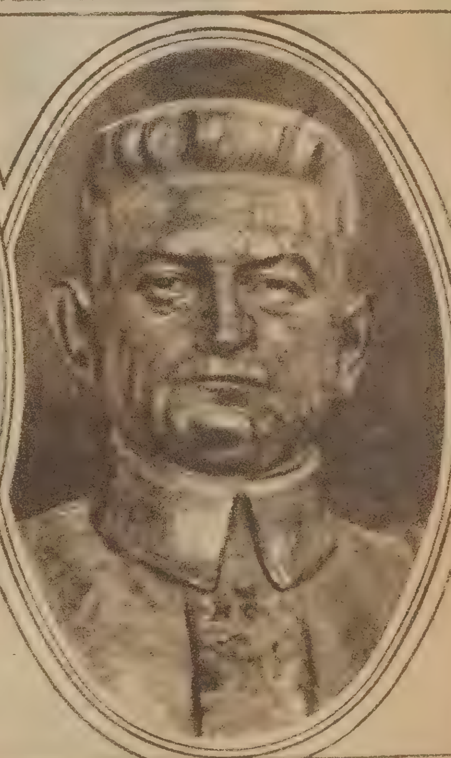
M. Georges Clemenceau,
par SICARD



Jean Jaurès,
par CAMILLE RAVOT



Le Maréchal Joffre,
par J.-A. INJALBERT



Le Général Mangin,
par GEORGES CHAUVEL

QUELQUES BUSTES EXPOSÉS AU SALON DU PETIT-PALAIS

(Clichés Vizzavona.)

La Femme et le Foyer

TOILETTES D'ÉTÉ

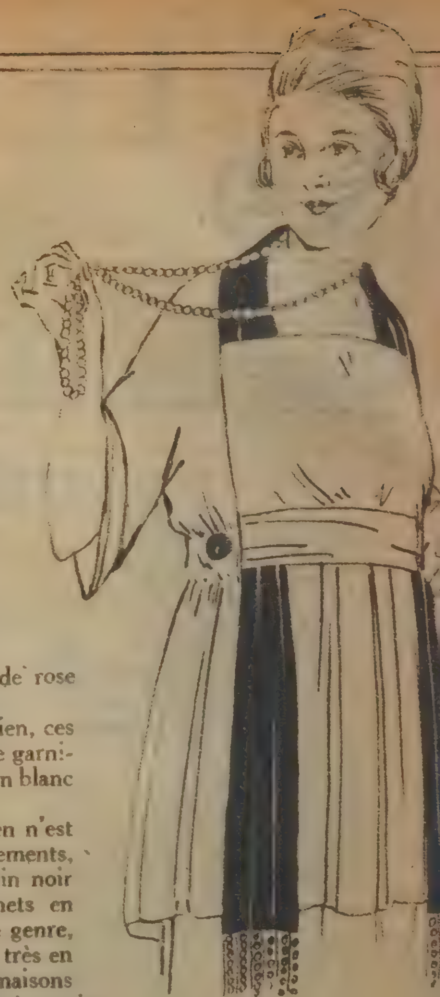
Jamais on n'a eu plus de difficulté à trouver des tissus de laine, aussi les cotonnades et les soieries jouent-elles un rôle prépondérant dans la mode actuelle.

Il ne faut pas s'en plaindre pour le moment car les beaux jours ensoleillés arrivent. Il faut songer à se vêtir légèrement car le soleil de juin ne tardera pas à rendre insupportable la petite robe de serge, ou de jersey de laine.

Le jersey de coton remplace agréablement le jersey de laine; l'aspect est à peu près semblable mais combien il est plus agréable à porter en été. Il y a dans ces tricots de coton un très joli choix de coloris, les tons sont heureux et peuvent convenir aussi bien au costume tailleur flou qu'à la petite robe si agréable à porter sans manteau avec une simple écharpe de laine sur les épaules.

Il y a également les gros jerseys de soie artificielle unis ou rayés dont on peut tirer un parti heureux pour ces chandails ou « jumpers » qu'on enfile par la tête et qui sont un peu décolletés en pointe ou en carré avec manches demi-longues. Un joli modèle vu dernièrement rue de la Paix est en jersey de soie à larges rayures roses, pêche et blanc craie. Le tissu était disposé de façon à former une large bande rose allant de haut en bas, les manches très vagues, très amples, étaient blanches.

Il y a dans les tissus de coton des crépons quadrillés de gros fils en relief qui lui donnent du soutien, ces quadrillages sont faits du même ton que le fond ou bien tranchant, on les emploie beaucoup comme garniture des robes d'été en crépon blanc ou en voile crème.



Blouse habillée en crêpe Georgette gris tourterelle. Garnie d'une écharpe en satin noir frangée de soie noire.

Dans le genre sombre rien n'est seyant et joli comme les vêtements, costume ou manteau, en satin noir avec immense col et poignets en tissu pelucheux. Mais si ce genre, qui remplace la fourrure, est très en faveur dans les grandes maisons de couture il est difficile à copier, parce que ces maisons se sont arrangées pour acheter tous ces tissus rugueux. La femme pratique qui veut tirer parti à bon compte des idées glanées de-ci de-là se trouve fort embarrassée devant l'impossibilité de trouver ces tissus bourrus, dont on ignore même le nom dans les magasins de nouveautés.

On remédie à cette pénurie en achetant de la laine angora, cette laine à grands poils de lapin et en la tricotant assez serré aux aiguilles ou au crochet. Le grand col, les poignets et les poches ainsi faits font un effet charmant et pas commun, car le prix de cette laine est assez élevé et le travail demande du soin et de l'habileté pour que le col et les poignets soient exactement de la forme voulue.

La santé et le caractère des enfants dépendent énormément de la vie qu'ils mènent et de la liberté de leurs ébats. Habillons-les donc de façon à activer leur développement physique et moral. Si les mamans coquettes ne peuvent renoncer au plaisir de parer leurs petits, qu'elles s'arrangent pourtant à les laisser jouer librement.

Pour jouer au sable tout à l'aise, je vous signale un tablier pratique très apprécié par les Américaines et Anglaises. Ce vêtement recouvre entièrement la robe : il ressemble au premier abord au tablier ordinaire, seulement en l'examinant on remarque qu'il est deux fois plus long qu'il ne le faudrait et qu'il remonte sous la jupe et se boutonne autour de la taille, renfermant comme dans un sac jupons et robes. Ainsi protégé, le bébé le plus turbulent ne risque pas d'être grondé quand il rentre ayant gâté sa robe.

SIMONNE B...



Costume en tussor rouille garni d'étroites bandes de serge gros bleu. Chapeau de paille angora gros bleu. — La fillette porte une robe de crêpe teinte parchemin garnie de pompons de laine cerise. — Robe de voile de coton fond ambre quadrillé de bleu et garni de soutache bleue. Col et gilet de voile blanc.

PETITS CONSEILS

Je vous ai parlé dernièrement de l'œuvre qui groupe les dentellières de la Haute-Saône. A ce moment-là, je vous signalais les admirables collections de motifs de Venise envoyés contre mandats de 20, 36 ou 70 francs. Voici que sur les robes d'été on porte des dentelles véritables; demandez à la même œuvre les dentelles et travaux Renaissance, le filet, le Milan et le Venise qui garniront vos robes. Vous trouverez également de jolis mouchoirs, cols, empiècements, napperons, etc.

En même temps que vous apporterez votre appui à une œuvre intéressante, vous ferez un achat avantageux.

Adressez les mandats à G. Cammas, rue Kléber, à Lure (Haute-Saône).

Notes de la Semaine



Autour de « Turcaret »

Les mânes de Le Sage ont dû tressaillir d'aise... Trois siècles après sa mort, l'auteur de *Turcaret* redevient l'homme du jour. Il alimente les conversations des cafés — car des cafés subsistent encore où, comme chez Procope de son temps, on continue de s'échauffer sur les questions littéraires. Enfin, la presse s'en est mêlée. Des polémiques éclatent. Le vieil ouvrage, discuté, épluché, se découvre d'ardents apologistes, à côté d'admirateurs plus rassis. M. Adolphe Brisson, tout en louant ce chef-d'œuvre, ayant fait observer que le principal caractère de la pièce lui semblait illogiquement construit, M. Nozière a pris feu et reproché au critique du *Temps* un excès de froideur, qui n'existait, au surplus, que dans son imagination. Brisson s'étonnait simplement de ce que cet astucieux coquin de Turcaret fut, d'autre part, si naïf.

A l'examiner de près, disait-il, ce portrait de musée manque pourtant de vérité et d'ampleur. Vaniteux comme M. Jourdain, avide d'étaler son luxe, ridicule par ses prétentions, crédule par aveuglement amoureux, Turcaret n'est nullement innocent. Dès qu'il descend de l'Olympe mondain et reprend pied sur le terrain des affaires, il ressaisit son sang-froid. Les ordres impérieux et précis qu'il dicte au second acte à M. Râfle le montrent roué, subtil, rompu aux manœuvres du négoce et de l'usure. Il dépouille lestement les fils de famille, subventionne des caissiers véreux, place ses agents dans les postes lucratifs de l'Etat, encourage la flibuste, taille et rogne à son gré, Cela suppose des ententes secrètes, des négociations louches, d'innombrables pots-de-vin payés et reçus. Turcaret, n'en doutez pas, a des amis au pouvoir, ses entrées dans les bureaux du ministre; il entretient des relations utiles et trouve l'occasion d'obliger de hauts fonctionnaires qui le sauvent, en retour, de bien des désagréments et maintiennent son crédit. Or cet homme très fort ne discerne, à aucun instant, la gredinerie des aigrefins dont les tours lui devraient être familiers car il les emploie. Il croit à la feinte imbécillité de Frontin; il croit aux papiers maquillés de Furet; il succombe à des pièges qu'un enfant éviterait.

M. Paul Souday, dans son article hebdomadaire de *Paris-Midi*, présente la même objection et soutient la même thèse, M. Nozière répond à ses deux confrères et allègue finement que le héros de Le Sage ne saurait être assimilé à l'original de Molière. M. Jourdain se rend compte de l'insuffisance de sa culture et essaie d'y remédier en se pliant avec une charmante docilité aux leçons de plusieurs Maîtres. M. Turcaret ne doute point de sa compétence en toutes choses. Il croit goûter les arts parce qu'il protège les filles d'Opéra et nourrit le poète Gloutonneau. Il possède l'outrecuidance des parvenus, persuadés du pouvoir miraculeux de l'argent. L'opinion qu'il a de lui ne se justifie que dans le domaine positif où ce *mufle* manœuvre en filou supérieur. Le Sage estompe ces derniers traits. S'il les eût accusés davantage, il aurait rendu son financier plus sinistre que grotesque. Or, il voulait le couvrir de ridicule, le vouer aux quolibets du parterre.

Envers les personnages qui entourent le traitant, sa verve est autrement perspicace, mesurée et nuancée. Il trace du monde élégant qu'il se propose de flageller un sombre tableau. Il n'y aperçoit guère que des fripons et des imbéciles, ceux-ci dupés par ceux-là, et réciproquement, tour à tour volés et voleurs. Une jeune veuve, d'origine obscure, aventurière cosmopolite — déjà ! — cherchant fortune à Paris ; un chevalier besogneux, coureur de tripots, vivant aux dépens des femmes, se poussant par leur moyen ; des soubrettes vénales ; une marchande à la toilette, ingénieuse courtière en mariages disproportionnés ; des commis indélicats ; un valet, Frontin, capable des pires scélératesses, crocheteur de serrures, cambrioleur, receleur, faussaire; une pecque provinciale frottée de bel esprit, prétentieuse, extravagante. Voilà de quoi se compose la Société française de la fin du règne de Louis XIV... Ajoutez-y un Marquis, dissipateur, insouciant, grand dévoreur d'héritages, toujours entre deux vins, mais aimable, celui-ci, dénué de méchanceté, incapable de nuire, sauf à soi-même et qui annonce les prochaines folies de la Régence.

Y a-t-il trop de noirceur en cette peinture ? Les satiristes ont le droit d'exagérer, sans quoi ce ne seraient pas des satiristes. Lorsqu'il composa sa *Parisienne*, Henry Becque fut accusé d'avoir calomnié, par une généralisation offensante, les habitants d'une ville qui comptait assurément d'irréprochables épouses et des maris scrupuleux. Becque ne croyait pas beaucoup à la vertu. Le Sage y croyait encore moins. Frontin prononce, à ce sujet, des paroles significatives. En amenant Lisette à la baronne, il raconte l'histoire de cette camériste rusée qu'il lui recommande comme un modèle de probité et de candeur : « Elle servait des personnes qui vivaient de façon discrète, qui ne recevaient que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aimaient, *des gens extraordinaires*, enfin un milieu triste ». Frontin peut railler tout à son aise. Il y avait alors, dans la bourgeoisie moyenne, — les « intérieurs » du peintre Chardin en font foi — d'honnêtes familles où l'on ne s'ennuyait point...

De l'ironie semée à travers les pages de *Turcaret* et de *Gil Blas*, quel enseignement convient-il de retirer ? Interrogeons un biographe pénétrant de notre auteur. M. Eugène Lintilhac estime que l'influence de Le Sage a contribué à délivrer la France de ces bâtards de Jean-Jacques qui ont *mal à l'âme, mal à la vie*. Mieux vaut, pense-t-il, pour la santé du pays, s'inspirer de Figaro et « se hâter de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer ». Telle était la morale du romancier. Il donne à ses lecteurs d'excellents conseils pratiques. Intéressez-vous à ce que vous faites. Ayez des ambitions limitées à vos talents. L'homme sensé s'en tient à ce qu'il a, crainte de pis. Le Sage ne se lassait pas de répéter que

l'existence humaine est une continuelle succession de peines et de joies.

« J'avais tort, dit Fabrice, de me laisser aller au découragement. Après avoir tant de fois éprouvé que la fortune ne m'avait pas plutôt renversé qu'elle me relevait, je n'aurais dû voir dans l'état fâcheux où j'étais qu'une occasion prochaine de prospérité. »

Admirable philosophie. Elle s'applique aux individus. Et elle s'applique aux nations. Méditons-la. Jamais ce n'aura été si nécessaire.

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

L'EMPIRE DAY. — A cette heure suprême où les Alliés n'ont plus qu'une même pensée sur la conduite de la guerre comme sur les résultats que le monde civilisé en attend, la fête de l'Empire britannique, l'*Empire day*, était une occasion nouvelle d'affirmer solennellement et leur union et leurs résolutions toujours plus grandes d'en finir avec les ambitions forcenées de l'ennemi. L'*Empire day* permettait aussi à la France, à la Belgique, à l'Italie dont ce 24 mai sonnait également l'anniversaire de sa courageuse entrée dans l'immense conflit, de rendre à l'Angleterre un hommage éclatant pour son magnifique effort depuis quatre ans. Au commencement de l'année 1916, elle avait jeté dans la bataille plus de cinq millions de soldats; ses colonies un million passé; et, depuis, cet effort n'a pas cessé de grandir. Comme l'a dit Paul Deschanel, « le peuple qui avait fondé la liberté civile et la liberté politique est devenu le rempart de la liberté européenne ».

Il n'est pas une ville de France, une de ses grandes capitales provinciales qui n'ait tenu à cœur de lui exprimer son admiration, son affectueuse reconnaissance. Toutes ont applaudi au message du président de la République à son roi : « Les sacrifices supportés en commun, les espérances partagées, les actes de courage accomplis côte à côte, le sang mêlé sur le champ de bataille, les morts dormant les uns auprès des autres, tant d'héroïsme et tant de deuils glorieux rapprochent à tout jamais dans une inaltérable intimité les âmes des deux nations. » Il n'est pas un Français qui ne soit de cœur avec le président de la Chambre quand il déclare, comme il l'a fait à l'inoubliable manifestation de la Sorbonne, que « l'Allemagne n'a pas seulement uni l'Angleterre à la France pour l'heure présente, mais pour toujours. » Ils le sont avec Georges Leygues, quand il associe l'Italie à l'hommage que reçoit l'Angleterre, quand il affirme avec raison que la Grande-Bretagne, que « les Alliés victorieux imposeront le dogme de toutes les patries souveraines et inviolables ».

WILSON ET L'OFFENSIVE POLITIQUE ENNEMIE. — La veille même de cette fête des Alliés, le président Wilson avait très opportunément résumé leur opinion quant aux conditions de la paix future et surtout quant à la dernière offensive diplomatique de l'Allemagne et de sa vassale autrichienne pour essayer d'affaiblir chez eux l'esprit de résistance. « Nous sommes, avait-il déclaré, en face de deux devoirs : le premier de gagner la guerre; le deuxième de la gagner grandement, honorablement.

» Nous ne serons pas détournés de ce but, la victoire, par d'hypocrites propositions de paix. Je peux dire que j'ai la conscience nette. J'ai jugé la valeur de ces propositions. J'ai reconnu qu'elles ne sont que *des prétextes pour pouvoir poursuivre librement des visées de conquêtes. Si l'ennemi désire la paix, il doit faire connaître franchement ses conditions par les représentants accrédités.* »

Et le président américain ne pouvait mieux éventer le piège où tant de pacifistes tomberaient malgré la cuisante leçon russe. Il entend soutenir la Russie comme la France. Sans doute comprend-il dans ce mot de Russie, la Serbie et l'infortunée nation roumaine si odieusement jugulée par le prétendu traité de paix de Bucarest. Cette paix, les Alliés avaient le devoir de la repousser, et ils la répudient dans son ensemble et surtout dans la clause qui arracherait le Danube au contrôle européen, ferait table rase des traités.

L'AFFAIRE IRLANDAISE. — Toujours aux aguets de ce qui pourrait désunir ses adversaires, notre ennemie ne pouvait pas ne pas essayer de tirer parti des difficultés irlandaises. Ce n'est pas sa faute si l'Angleterre n'est pas revenue aux mauvais jours de 1916, lorsque le traître Roger Casement souleva contre elle une partie de l'Irlande. Les projets de conscription du gouvernement britannique ne lui offraient qu'une trop belle occasion d'ameuter les *sinn feiners*, de les amener à trahir encore une fois la cause britannique. Fort heureusement, la raison, le patriotisme l'ont emporté dans l'âme de l'Irlande qui laisse arrêter sans plus tous les meneurs, tous ceux qui avec la comtesse de Markiewitz tentaient encore une fois d'ouvrir leur patrie à l'ennemi.

LA BATAILLE AÉRIENNE ET L'AUTRE. — Du côté militaire la pause a continué. Hindenburg et Ludendorff ont encore retenu, suspendu le signal de l'attaque. Et ce répit prolongé, inattendu a bien naturellement soulevé nombre d'hypothèses : besoin d'amalgames nouveaux parmi les troupes destinées au grand choc, maladie, émeutes, troubles graves apportés dans les organisations de l'adversaire par l'aviation des Alliés. Et de fait, la cinquième arme franco-anglaise n'a pendant ces derniers jours laissé à l'ennemi aucun repos. Tandis que les avions de combat mitraillaient inlassablement, méthodiquement les troupes austro-boches en marche, en position ou au cantonnement, d'autres bombardaient les convois, les usines, les voies de communication, tout ce qui est vulnérable à l'avant et à l'arrière; attaquaient les organisations militaires de Metz, de Cologne, de Landau. La maîtrise de l'air appartient aux Alliés. En deux mois, les aviateurs britanniques ont descendu mille appareils ennemis, et leurs camarades français n'accomplissent pas un moins beau travail. C'est en vain que l'adversaire répond à leur bataille loyale par des raids sur Londres et Paris.

Autant qu'on en peut juger par les dernières tentatives des Allemands des deux côtés de la Laiwe et la destruction de Béthune, leurs visées semblaient toujours se porter contre le saillant Lens-Arras. Mais on ne sait jamais. Quoiqu'il en soit, la confiance régnait. Comme l'éloquent Paul Deschanel l'a proclamé à la Sorbonne, « une armée qui dépasse en héroïsme tout ce que les hommes virent jamais, où chaque soldat vaut un sous-officier et donne, comme intelligence, comme souplesse, comme initiative, comme courage, le maximum de ce que peut donner un être humain, cette armée, dont le bleu horizon éveille partout l'espérance, crie : « Ils n'ont pas passé, ils ne passeront pas! »

LÉON PLÉE.

Les Économies et l'Alimentation en temps de guerre

POURQUOI IL FAUT ÉCONOMISER LA VIANDE ET COMMENT ON PEUT L'ÉCONOMISER

Avant la guerre peu nombreux étaient les Français qui savaient l'importance du troupeau national pour un pays. Heureux et insouciants nous nous laissions vivre, nous contentant d'importer sous la forme de bétail, de viande fraîche, frigorifiée ou salée ce qui nous manquait pour faire la ration carnée annuelle de la France. Ration évaluée, pour le seul troupeau bovin à 1.900.000 têtes (bœufs et vaches), soit 600.000 tonnes de viande nette.

Les années sévères sont venues ; notre cheptel éprouvé par les réquisitions, par le manque d'aliments a diminué en nombre alors que les exigences de la troupe haussaient le taux de notre consommation ; si bien que le chiffre de notre importation s'est accru de manière formidable. Alors que dans les trois premiers trimestres de 1913 nos achats de viande à l'étranger ne dépassaient pas 26 millions, dans l'espace de temps correspondant en 1916 ils se sont élevés à 499 millions de francs.

Pour comprendre la nécessité où nous sommes de restreindre notre consommation de viande maintenant que l'été permet de mettre les animaux au pacage, il suffit de consulter la statistique de notre troupeau du 31 décembre 1913 au 1er juillet 1917 :

Années	Bovins	Bovins adultes	Ovins	Porcins
—	—	—	—	—
31 déc. 1913	14.336.860	9.921.000	16.131.000	7.035.850
31 déc. 1914	14 189.000	8 289.000	14.038.000	5.026 290
31 déc. 1915	14 010.000	7.900.000	12.261.000	4.909.000
1er janv. 1917	12.442.000	7.748.000	10.586.000	4.200.000

Tout commentaire atténuerait l'éloquence de ces chiffres ; ne pas tenir compte de la réduction vraiment importante de notre troupeau, ce serait compromettre dans un délai plus ou moins rapproché le ravitaillement de nos armées.

Qu'on y songe et que chacun se soumette honnêtement aux restrictions demandées !

Cette restriction se trouve, par un hasard heureux, en corrélation étroite avec les données de l'hygiène. Nous mangeons de la viande parce que notre corps s'use, parce que chez les jeunes il grandit et que la viande contient une substance appelée *albumine*, qui est indispensable à la réparation et à la formation de nos tissus.

Cette albumine ne se trouve pas seulement dans la viande de boucherie, le gibier, la volaille, la charcuterie, le poisson, les œufs, le lait et les fromages, substances d'origine animale, mais dans des substances alimentaires d'origine végétale : le pain, les haricots, les lentilles, les pois, les amandes, les noix, les noisettes, etc.

En mangeant 100 à 150 grammes de viande par jour, on absorbe la quantité d'albumine qui nous est nécessaire et qui représente à peu près le cinquième de ce poids. Mais il n'est pas *indispensable* de manger de la viande pour avoir à notre disposition cette albumine, nous arrivons au même résultat en absorbant en quantité voulue n'importe lequel des aliments que nous avons énumérés. Seuls les enfants et les jeunes gens ont un besoin absolu d'albumine d'origine animale.

Pour tous *en manger trop est nuisible.* Pour

(1) Voir *Les Annales* du 19 mai.

beaucoup d'entre nous la ration actuelle est fortement exagérée puisque à Paris, en 1916, la consommation moyenne de viande par personne et par jour a été de 300 grammes, c'est-à-dire le double de ce qu'il était hygiénique de manger; réduisons donc notre consommation de viande : 1° pour nous mieux porter; 2° pour ne pas acheter de viande à l'extérieur, ce qui diminue nos réserves d'or; 3° parce que nos moyens de transport sont limités, les traversées dangereuses, et qu'il vaut mieux laisser les bateaux pour le transport des hommes et des munitions; 4° enfin, comme le disait le ministre du ravitaillement dans sa circulaire du 22 avril 1918, « parce que nos ressources alimentaires — et en particulier la viande de préparation facile — doivent être ménagées et réservée par priorité à notre armée ». A l'heure où nos soldats sont soumis à de si rudes épreuves et accomplissent si héroïquement leur devoir, il serait inadmissible que tous nos efforts n'eussent pas pour effet de leur assurer chaque jour toute la ration qui leur est nécessaire.

La nécessité d'économiser nous étant impérieusement démontrée, voyons comment on peut économiser la viande.

Cent grammes de viande après cuisson ne pèsent guère plus de 70 grammes. C'est un bien petit morceau pour ceux qui ont l'habitude de se servir copieusement; il appartient à la ménagère d'en augmenter l'apparence et la valeur alimentaire :

a) En remplissant l'intérieur du morceau de viande d'une *farce* de riz, de mie de pain, de marrons ou d'oignons;

b) En enrobant la tranche de viande de pâte de friture ou de pâte brisée (*viande encapuchonnée, bouchées de viande*). Cette pâte peut être remplacée par une pomme de terre, une tomate, un artichaut, une aubergine (*pommes de terre farcies, tomates farcies*), etc.

c) En mélangeant la viande ou le poisson à une sauce ou à la mie de pain, ou à l'un et à l'autre; on obtient ainsi des *pâtés*, des *puddings*, des *soufflés*.

d) En faisant cuire ensemble la viande ou le lard et un légume, peu de viande et beaucoup de légumes, telle est la règle qui domine la préparation de nos populaires *ragoûts* de France; ils n'en sont que meilleurs;

e) Enfin la viande de cheval remplace très bien, malgré les préjugés, la viande de bœuf.

Nos alliés nous ont donné l'exemple des restrictions, tant pour la viande que pour les autres articles de consommation. Dès le 1er novembre 1917, on établissait aux Etats-Unis un jour sans viande par semaine, le mercredi. Le 26 janvier 1918, un décret de M. Hoover, le ministre du ravitaillement, instituait un repas sans viande par jour et il interdisait la consommation de la viande de porc — c'est-à-dire du jambon, du lard, ou bacon — les mardis et samedis. Aussi le 24 février 1918, la commission des vivres de Washington annonçait-elle que, grâce à ces restrictions, on avait pu envoyer aux alliés 165 millions de livres de bœuf et 400 millions de livres de porc! Au Canada — toujours pour venir en aide aux Alliés — des mesures analogues ont été prises.

En Angleterre, après des jours difficiles où des queues de 2.000 personnes stationnaient devant les boutiques des bouchers à partir de deux heures du matin, on a rationné la viande. Le boucher la livre sur présentation de la carte, le roi George lui-même a la sienne. Le décret du 4 janvier attribue à chacun, riche ou pauvre, 5 onces, soit 141 gr. 75 de viande par jour; d'après ce que nous avons vu plus haut cette ration correspond aux données de la physiologie. A partir du 5 mai, époque à laquelle commence l'engraissement du bétail, cette quantité sera réduite environ de moitié.

Il est naturel que nous soyons soumis en France à des restrictions analogues; le 27 avril, M. Boret, ministre du ravitaillement, a émis un décret d'après lequel :

ART. 1 : *A partir du 15 mai, l'on n'aura pas le droit de vendre de viande fraîche, congelée, salée, préparée ou en conserve les mercredis, jeudis et vendredis.*

ART. 3 : *Sont considérées comme viandes : la viande de boucherie (bœuf, veau, mouton, chèvre), le porc, la charcuterie, la triperie sous toutes ses formes, la volaille, le lapin, le gibier.*

En deux mots : la chair des mammifères, (celle du cheval exceptée) et celle des oiseaux, car en effet l'Art. 4 nous dit :

« *La prescription de l'article premier ne s'applique pas à la viande de cheval dont la vente est autorisée pendant les jours d'interdiction, mais uniquement par les boucheries qui vendent exclusivement cette viande.* »

Telles sont les résolutions auxquelles notre ministre s'est arrêté après avoir pris conseil des bouchers, des marchands de bétail, etc., tous gens très qualifiés pour connaître les besoins des producteurs et des vendeurs; peut-être eût-il pu consulter les consommateurs, c'est-à-dire les ménagères. Il est plus que probable, que plus pratiques et plus méfiantes que les commerçants, elles eussent, d'un commun accord, préféré la restriction de viande sous la forme d'une carte limitant la valeur monnayée de l'achat journalier — ainsi qu'on l'a faite en Angleterre — plutôt que ces restrictions par jours que la plus médiocre cuisinière saura tourner sans difficulté et qui, quoiqu'on en dise, établissent une inégalité dans les restrictions selon les possibilités budgétaires de chacun.

Probablement les mesures prises n'ont-elles rien de définitif et si elles ne donnent pas les résultats désirés avisera-t-on à d'autres moyens. Quoiqu'il en soit le devoir de tous les Français, et en particulier de toutes les Françaises, est de se soumettre *loyalement* au décret. Ce n'est pas pour eux que nos dirigeants l'ont établi, c'est, je le répète encore, *pour assurer un ravitaillement suffisant à ceux qui luttent pour la patrie...* Que ne pouvons-nous davantage pour leur venir en aide!

(A suivre.) AUGUSTA MOLL-WEISS.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917

Une deuxième tournée de 200 enfants

Quand je vous le disais qu'à nous tous nous ferions une œuvre nationale... En ce moment, il n'est pas un petit coin de France où l'on ne songe à nos petits, où on ne les aime, où on ne les appelle. Et si la France n'a plus d'enfants, nous ne nous en apercevons pas ici, car c'est un défilé de mères de 8 enfants, 9 enfants et jusqu'à 12 enfants !...

On reste hébété d'admiration devant la somme de courage que ces femmes du peuple dépensent pour tenir à peu près en ordre, et élever tant bien que mal cette marmaille...

— Dans combien de chambres habitez-vous ? demandai-je à l'aînée d'une famille de sept enfants ?

— On a la chambre, une petite salle à manger où qu'on couche et la cuisine.

Et tout ce monde vit, les gosses sont anémiés, mais pleins de sève, et on les voit ressusciter au bout de quinze jours de grand air... Et vraiment on peut dire que toutes ces familles humbles et méritantes sont l'honneur de la France... On trouve parmi elles des histoires aussi belles qu'un conte de Frapié ou un roman d'Alphonse Daudet... C'est une grande sœur, timide, toute frêle, du rêve dans ses beaux yeux bleus, de la peine dans son corps trop mince qui plie, elle vient, rougissante, présenter sa requête... elle s'est permis d'amener un petit frère, Robert, qui ne va pas bien... elle serait si heureuse qu'il fût accepté par ces Dames... Elle a l'air anxieux d'une coupable attendant un arrêt...

Et voilà Robert parti à Cavaillon... Enhardie par ce succès, elle revient, toujours un peu troublée, avec des grâces touchantes de jeune maman, recommander le petit Raymond : « Il a 9 ans, madame, et il a si peur des gothas... » Et voilà le petit Raymond en route pour Charavines! La grande sœur conduit elle-même « son enfant » jusqu'à la gare et le couve du regard, avec une expression adorable de maternité... Pourtant, elle ne s'en va pas cette fois, et très bas murmure : « J'ai encore mes deux petites sœurs... Simone et Germaine... Robert est si heureux là-bas... si elles aussi pouvaient aller dans une famille ! »... Comme les choses s'arrangent !... Justement Mme Cancé, à Cannes, réclame deux petites sœurs, ayant regret qu'un beau jardin plein de cerisiers et d'amandiers ne serve pas au bien des enfants de soldats. Et voilà Simone et Germaine parties au Paradis de la bonne-maman et des fleurs.

— Il n'en reste pas d'autres, au moins, remarque en riant une de ces dames du Comité.

— Oh ! si, madame, si vous vouliez les prendre encore... je n'osais pas vous en parler parce que je sens bien que cela fait trop d'enfants pour une seule famille.

Et c'est ainsi que partirent encore à La Réole, deux ravissantes petites créatures de dix et douze ans, car tous les membres de cette famille se ressemblent et ont des visages d'une finesse et d'une pureté de gravures anglaises !...

La grande sœur, bien entendu, ne pense pas un instant au repos, il faut qu'elle aide maman aux soins du ménage ! On pressent le pauvre intérieur exigu et propre, et le courage simple dépensé quotidiennement dans ces milieux — qui sont quelquefois sublimes de vertu — parce que la femme, et malgré des privations de toutes sortes, y maintient la noblesse de la famille française.

Nous mettons cette semaine sur pied la grande tournée Paris, Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Carcassonne, Cette.

Et la semaine prochaine nous recommençons Paris, Bordeaux, Dax, Biarritz, Bayonne, Pau... et même... ce sera la grande surprise peut-être... jusqu'à Barce-

lone — car pour nos enfants clairs il n'y a pas de frontières !

Mais dépêchons, et classons nos départs :

La Colonie claire de Sainte-Foy-la-Grande

Présidente : Mme Abel.

Cette charmante et bonne cousine fut un des premiers apôtres de l'œuvre et mena une telle campagne qu'elle recruta tout de suite les mamans claires nécessaires.

« Vous me parlez de dix-sept enfants, écrivait-elle, indignée, mais c'est vingt-deux qu'il nous faut, et nous prendrions plutôt vingt-cinq. »

La Colonie claire de La Réole

Présidente : Mme Barbier et le Dr Barbier

« Nous aussi, nous voulons de vos enfants, déclare la Présidente, et mon mari prend la responsabilité des chambres claires de La Réole. Envoyez-nous cette première colonie le plus vite possible, elle sera sans doute suivie d'une seconde... »

Vous pensez quelle sécurité cela est pour nous de voir des médecins aussi réputés que le docteur Barbier, le docteur Chapuis, et bien d'autres encore, prendre la tête de ce grand mouvement en faveur des petits... C'est qu'eux savent les besoins de l'enfance. Ils savent que la jeunesse est une plante qui a besoin de lumière, d'air, de soleil, et leur initiative a tout le prix de l'expérience et de la bonté.

La Colonie claire de Nérac-Laverdac

Présidentes : Mmes Barbasson et Celerier

Là, c'est Mme Barbasson et Mme Celerier qui ont uni leurs efforts pour le bon combat. M. Barbasson, inspecteur des chemins de fer du Midi, a mis toutes ses influences et Mme Barbasson, toute sa magnifique ardeur au service de nos enfants. Mme Celerier, dont le fils, l'aviateur glorieux, est mort au champ d'honneur, a fait campagne pour ces fils et filles de soldats avec un entrain admirable et a mobilisé ses meilleurs amis de Laverdac, les châtelains des environs parmi lesquels nous relevons le nom, si cher aux *Annales*, de Mme Marcel Prévost. Cette colonie des plus importantes sera de celles dont nous aurons plaisir à reparler.

La Colonie claire de Graulhet

Présidente : Mme Maury.

Mme Maury, la femme d'un de nos grands industriels du Tarn, elle aussi, avec un entrain et la foi qui soulève les montagnes, a réussi à organiser une colonie... « Et, dit-elle, ce n'est qu'un commencement... »

La Colonie claire de Cajarc

Présidente : Mme Laubard.

Avec le concours de Mmes de Blaviet, Bruel, Lacam, Bramel, Cournède, Alibert, en un tour de main elle a fait germer l'idée et toutes les familles s'apprêtent à faire fête à nos enfants.

La Colonie claire d'Alzonne

Présidente : Mme Veuve Souchon

Cette Présidente au cœur généreux, et notre chère cousine Mlle Alzonne, institutrice, ont réussi à intéresser les meilleures familles de ce joli coin de l'Aude, et attendent nos enfants...

La Colonie claire de Moissac

Présidente : Mme Molinié
et le receveur municipal de Moissac

« C'est d'un cœur bien chaud, bien maternel que nous vous réclamons des enfants, ne nous privez pas d'une douce émotion. M. Rouanet, docteur, a bien voulu promettre de sauvegarder leur santé. »

Nous revoilà dans un pays connu plein de visages heureux d'enfants.

La 2e Colonie claire de Cette

Présidente : Mme Chavasse.

Notre première colonie, sous la présidence de Mme Schlegel, s'ébat à peine dans cette jolie ville de l'Hérault, où toutes les femmes ont un cœur de mère, que Mme Chavasse en réclame dix-huit...

A l'heure où j'écris ces lignes, on se hâte à boucler les ballots traditionnels qui sont enregistrés la veille des départs...

Je vous dirai la prochaine fois comment

La Colonie claire de Breteuil-sur-Iton

Présidente : Mme Meier.

fut prise d'assaut par notre chère Présidente impatiente et comment fut fondée notre

Maison claire d'Ouarville

Tout cela fait plus de deux cents enfants partis encore cette semaine, deux cents gosses à l'abri des gothas, à la joie des champs... Il faut le spectacle du bonheur de ces enfants, pour soutenir un pareil effort... Il est écrasant... Et nous prions toutes les Présidentes des colonies non encore servies de penser que vraiment le Dr Baudet et toutes les dames du Comité font plus que le possible pour mener rondement, sans faiblir, l'épouvantable et divine tâche.

La Présidente des Maisons Claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION
Pour les « *Maisons claires* »

Montant de la souscription au 14 mai.	487.049 fr. 35
Total de la 48e liste arrêtée le 22 mai.	3.603 fr. 25
Subventions.	2.110 fr. »
Total général.	492.762 fr. 60

(Voir page 465, la liste des souscripteurs.)

Le Journal de l'Université des Annales

Le Journal de l'*Université des Annales* consacre son prochain numéro tout entier à Harvard, cette Ecole unique au monde où on peut dire que s'est formée l'âme de l'Amérique du Nord. M. James Hyde en une série de documents authentiques reconstitue l'histoire de cette Université qui rayonne sur l'Univers — et l'on trouvera dans ce No original et intéressant, outre la conférence de M. James Hyde, le discours de M. Sharp, l'Introduction de M. Boutroux de l'Académie Française, l'Hymne d'Harvard et les chants populaires chantés par les jeunes gens d'Harvard aux jours de fête.

Voir à la page III des Annonces les conditions de faveur consenties aux abonnés des « Annales » pour l'abonnement au « Journal de l'Université ».

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

L'IDÉE FAUSSE

L'idée fausse, en ce moment, c'est l'idée qui agit dans le sens de la défaite. Plus tard, quand nous serons sortis à notre honneur de cette aventure, nous aurons le loisir d'apporter à nos raisonnements d'aujourd'hui des rectifications philosophiques. Notre devoir, en attendant, est d'éclairer du mieux que nous pouvons, pour la foule et pour l'élite, les conditions de la résistance et de maintenir dans les cœurs l'idéal de la victoire.

Pourquoi nous arrive-t-il, au grand scandale de M. Téry et de quelques autres, de contester la valeur présente de la Société des Nations? C'est qu'une pareille espérance, d'une noblesse que, d'ailleurs, nous ne nions point, égare la pensée française dans le vague et dans le songe, au lieu d'en concentrer les rayons sur l'objet essentiel : la guerre. Et il nous semble vain, pour ne pas dire périlleux, de nous griser d'un rêve de société future dans laquelle nous ne vivrons peut-être jamais, quand la société dans laquelle nous sommes obligés de vivre est menacée de destruction. On répond que ce rêve exalte les âmes et décuple les forces. Non! Car l'observation nous démontre, au contraire, qu'il amollit les unes et dissémine les autres, puisqu'il a pour limite, comme disent les mathématiciens, la théorie mortelle d'une Allemagne prête à poursuivre cette chimère avec nous.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Tranchées de Banlieue

Depuis quelque temps les gothas éprouvent de sérieuses difficultés à venir bombarder Paris. Nos moyens de défense, plus efficaces, leur interdisent momentanément l'accès de la capitale. Cependant, les sinistres oiseaux nocturnes ne voulant pas rentrer au nid sans avoir causé de dégâts, se débarrassent de leurs engins, un peu au hasard. Bombes et torpilles tombent dans les champs et les jardins de la périphérie parisienne. Aussi maraîchers et petits rentiers qui vivent en ces lieux prennent-ils leurs précautions.

Le suburbain, disait un humoriste, est un individu qui plante des murs et qui abat des arbres... Il y avait quelque vérité dans cette boutade, mais en ces heures troublées, d'autres occupations plus pressantes ont sollicité l'activité des habitants de la banlieue; les pelouses verdoyantes, les plate-bandes multicolores, les pittoresques jardinets se sont sillonnés de tranchées.

C'est un des côtés philosophiques de la guerre de voir que ces paisibles villas, où de nombreux commerçants retirés des affaires croyaient achever leurs jours dans la quiétude et le repos, ont pris un aspect belliqueux.

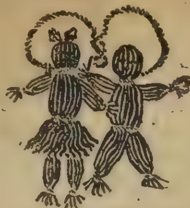
Gageons que ces abris ne seront jamais comblés et que, plus tard, en évoquant leurs souvenirs, les pacifiques banlieusards diront :

— Nous aussi, nous avons passé des nuits dans la tranchée!...

Nénettes et Rintintins

Qu'est-ce que c'est que çà ? Le titre d'un vaudeville ? d'un film comique ? d'une chanson à succès ? d'une société joyeuse avide d'originalité ? Non. C'est tout simplement la dernière fantaisie de Paris qui vient de lancer

des fétiches « protège-gothas ». Deux minuscules poupées de laine qui se portent en sautoir : il n'en faut pas plus, paraît-il, pour

être immunisé contre les bombardements ! Les midinettes leur font un accueil enthousiaste et puéril.

Notre époque qui se pique de scepticisme est la plus crédule qui soit, la plus engouée de porte-veine et de porte-bonheur.

Les joailliers ont fait des emprunts à toutes les religions : l'islamisme nous a donné la main de Fatma, qu'on fait en argent, en ivoire, en or, qui se porte en breloques ou en épingles de cravate. L'Extrême-Orient nous a envoyé de petits éléphants d'ivoire ou de jade, qui sont d'ailleurs de délicieux petits bibelots. Le trèfle à quatre feuilles est un bijou-fétiche très français, ainsi que le petit cochon d'or.

En Amérique, on a vendu des millions de statuettes, or et argent, du petit dieu Billiken ; horrible gnome sorti d'on ne sait quelle imagination guignolesque. C'est le dieu des chauffeurs.

Les brasseurs d'affaires américains sont d'enragés fétichistes et c'est pas douzaines qu'ils arborent des talismans de toute nature.

Les Anglais ont connu le « Cheshire-Cat », le chat du Cheshire. Les girls sentimentales portent à leur bracelet une marguerite d'or et d'émail, composée d'un nombre de pétales tel que la réponse est toujours « passionnément ».

Pour moi, je doute un peu de l'efficacité des Nénettes et des Rintintins.

J'avoue humblement que je préfère un bon abri...

PAGES OUBLIÉES

Eusapia Paladino, qui vient de mourir jouit d'une mystérieuse célébrité. C'était un médium sincère et puissant, du moins le croyait-on autour d'elle. A la fin, son crédit baissa; de fâcheuses supercheries avaient découragé ses partisans les plus enthousiastes. Mais vers 1895, quelques savants la prenaient au sérieux. Elle se livrait, chez Camille Flammarion à ses expériences favorites. Adolphe Brisson qui assistait à ces séances les a narrées dans un volume des Portraits Intimes.

LE DÉMON D'EUSAPIA

Notre cher astronome avait mandé de Naples la fameuse Eusapia Paladino, médium sur qui Cesare Lombroso et William Crookes ont exercé leur sagacité. Il s'agissait d'obtenir d'elle des faits décisifs et rigoureusement surveillés. Pendant deux semaines il y voua tous ses soins. Presque chaque soir, nous nous assemblions dans le salon de la rue Cassini, où Eusapia, sous l'œil vigilant du maître, avait disposé ses accessoires : un rideau fixé au plafond, dans un angle de la pièce, une table de bois blanc, une chaise de cuisine et quelques menus objets, accordéon, sonnette légère, violon et tambour de basque. Des invités, les uns croyants, les autres sceptiques, assistaient à la séance : Victorien Sardou, dont la foi en ces matières était inébranlable et sereine; le colonel de Rochas, Victorin Joncières, Gaston Méry, Charles Richet, qui n'avaient pas besoin d'être convertis; Jules Claretie, flottant; les frères Baschet, agressifs et incrédules; Mme Camille Flammarion, sage, prudente et de bon conseil, et cinq ou six de ses amies, avides de miracles et qui souhaitaient ardemment qu'Eusapia sortît victorieuse de l'épreuve. La rusée Italienne devinait ces dispositions. Son regard était dur, défiant ou cordial, selon qu'il se posait sur l'un ou l'autre des spectateurs. Elle faisait asseoir de préférence à ses côtés ceux en qui elle devinait d'inconscients complices.

Ses deux voisins avaient un rôle très important à remplir : il consistait à lui tenir les pieds et les mains et à garder ce contact pendant que s'accomplissait l'expérience, afin qu'on fût assuré qu'elle se produisait sous la seule vertu du fluide d'Eusapia, et non par le secours d'un moyen matériel. Flammarion se dépensait en précautions héroïques pour prévenir toute fraude. Tantôt il s'insinuait par la douceur dans l'esprit d'Eusapia et tantôt il la déconcertait par de brusques interrogations. Et, tour à tour, il passait de la certitude au doute. Il espérait atteindre le but, il y touchait, et soudain un scrupule l'en éloignait et le replaçait dans l'angoisse; il se rappelait un mouvement équivoque, une interruption de contact, qui suffisait à infirmer la valeur des actes réalisés.

— Recommençons!

On se remettait en posture. Eusapia, les prunelles en feu, la voix rauque, la gorge oppressée, se tordait les bras. La lumière du gaz était baissée. Et souvent les phénomènes se succédaient avec une étrange rapidité. Le tambour de basque s'agitait sur sa tablette, la sonnette violemment projetée heurtait les murs, le violon et l'accordéon dansaient la sarabande sur nos têtes, le rideau se gonflait comme sous le souffle d'un vent d'orage, des doigts diaboliques se promenaient dans la barbe de Flammarion, qui ne goûtait qu'à demi cette espièglerie. Et Eusapia, triomphante, exténuée, brandissait les mains, nous prenant à témoin qu'elles n'avaient pas cessé d'être captives.

— Eh bien, demandait Sardou avec son sourire de vieux cardinal, êtes-vous convaincu?

Comment ne pas l'être? Mais, le lendemain, Eusapia s'irritait, s'énervait et n'obtenait aucun résultat appréciable. C'est qu'on avait changé ses contrôleurs et qu'on lui en avait imposé d'antipathiques. Et Flammarion retombait en des abîmes de perplexité. Oh! saisir la vérité corps à corps. Entrevoir, ne fût-ce qu'une seconde, John King, le démon habituel d'Eusapia, presser ses doigts fluidiques, recevoir le baiser de sa bouche d'ombre, être enveloppé dans le tourbillon de sa tunique ondoyante!... Cette satisfaction nous fut, hélas! refusée...

ADOLPHE BRISSON.

Petits trucs de commerce

Avez-vous eu l'occasion de pénétrer dans un magasin pour y effectuer un achat quelconque? Si oui, effaré par la hausse formidable de certains produits, vous avez entendu cette petite phrase qui semble devenue l'accessoire obligé de toutes les transactions commerciales :

— Et vous savez, je vous fais ce prix parce que j'ai cette marchandise en réserve d'avant la guerre !

Le client, mis en confiance, paie sans rechigner.

Pourtant, s'il fallait vérifier cette affirmation, il serait permis de constater ou que nous disposions de stocks considérables, quasi-inépuisables, ou que ces mots magiques et nouveaux sont le sésame des bourses récalcitrantes.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule « combine », comme disent les poilus. Etes-vous sensibles à la magie du chiffre? Vous paierez alors facilement 4 francs 95 ce qui vous semblerait trop cher à cinq francs. La différence est minime, mais le premier nombre flatte l'œil tandis que le second prix l'effraie et la vente ne peut qu'en profiter...

En Amérique, dans les grands magasins de New-York, il existe une espèce d'employés qu'on ignore chez nous : le « mistake-clerck », l'employé gaffeur, le bouc émissaire.

Dès qu'une cliente croit avoir à se plaindre — cela arrive toujours — on la conduit près d'un chef de rayon qui l'écoute patiemment et fait mander le mistake-clerck, lequel s'avance en tremblant :

— Monsieur, lui dit le chef, en voilà assez! Vous commettez gaffe sur gaffe, mais celle-ci dépasse toute mesure! Passez à la caisse, vous êtes renvoyé !

Le malheureux balbutie, s'excuse et s'en va. Neuf fois sur dix, la colère de l'acheteuse tombe. Elle intercède auprès du chef et le supplie de revenir sur sa décision... Le chef se laisse fléchir ; on rappelle l'employé qui se confond en remerciements et la cliente s'en va, persuadée qu'elle a accompli une bonne action. Elle reviendra...

Pendant ce temps, le mistake-clerck continue son métier de paratonnerre et gagne largement sa vie. Mais il ne doit pas avoir l'air cossu et, pour peu qu'il ait un physique ingrat, sa fortune est assurée.

Verrons-nous bientôt le mistake-clerck dans nos comptoirs ?...

Les « Poilus du Rail »

Ce sont les cheminots... Et c'est le colonel d'état-major chargé de les commander qui leur a décerné ce glorieux surnom.

La récente citation du gouvernement portant à la connaissance du public la belle attitude du personnel des chemins de fer des réseaux du Nord, de l'Est et des Armées, attire l'attention sur ces magnifiques soldats, dont la tâche a été si rude au cours des derniers combats.

C'est en Allemagne, pendant la première campagne du Schleswig-Holstein, que les chemins de fer ont commencé à transporter de nombreux contingents. En France, un règlement datant de 1855 détermina les conditions dans lesquelles devaient s'effectuer les transports des troupes de toutes armes, sans poser de principes quant à l'organisation des grands mouvements stratégiques. La Prusse et l'Autriche créèrent, l'une en 1861, l'autre en 1864, un service militaire des chemins de fer ayant pour rôle de les préparer pendant la paix au but qu'ils devaient atteindre en temps de guerre. La France adopta, après les événements de 1870, des dispositifs régis par le réglement de 1889.

Les chemins de fer sont l'un des principaux moyens d'action de la stratégie moderne qui les utilise pour la concentration des armées, le ravitaillement du front en munitions, en matériel, en vivres, le transport des permissionnaires, l'évacuation des blessés et des malades.

Rude effort à fournir ! Les cheminots qui assurent l'excellent fonctionnement de ces services pénibles ont droit à la gratitude du pays, au même titre que leurs frères de la tranchée.

Rouler la nuit, toutes lumières éteintes, dans la zone dangereuse ; risquer les tamponnements possibles; avancer en dépit des avions qui harcèlent les convois, des obus qui tordent les rails et défoncent les voies ; poursuivre leur route malgré les éclats meurtriers qui sifflent de

toutes parts et arriver au but fixé, ayant accompli la mission sacrée, tel est le rôle de nos vaillants cheminots. Ils le remplissent avec une abnégation parfaite et un admirable sentiment du devoir...

Eux aussi seront les humbles artisans de la victoire.

Milliardaires de l'antiquité

Bien que l'Amérique soit le fabuleux pays des dollars, il y eut de tout temps des milliardaires.

Le premier dont l'histoire fait mention est Salomon. Ses richesses pouvaient être évaluées à vingt milliards : il avait reçu de David, son père, dix milliards pour la construction du temple fameux.

Crésus, roi de Lydie, ne vient qu'en seconde ligne. Il est donc hors de doute qu'il a usurpé cette réputation qui fait de lui l'homme le plus riche qui ait jamais existé. Il ne possédait qu'une dizaine de milliards...

Alexandre le Grand était puissamment riche, mais les historiens nous font savoir que la plus grande partie de sa fortune était le prix de ses conquêtes. Son expédition en Perse lui rapporta plus de quatre milliards.

Ptolémée Philadelphe possédait six milliards.

Auguste, le plus riche de tous les empereurs romains, fut aussi le plus magnifique des monarques. Il dépensa plus de cinquante millions pour faire construire les Thermes, dont les ruines subsistent encore.

Lucullus, s'il n'était aussi fortuné, savait au moins apprécier le luxe d'une table exquise et d'une existence fastueuse. Sa bibliothèque passait pour être la plus riche du monde en manuscrits précieux. Sa fortune fut évaluée à trois milliards.

Aujourd'hui, avec les restrictions, Lucullus dînerait-il encore chez Lucullus ?...

Les Cafés du Palais-Royal

Les directeurs de théâtre sont en proie à mille difficultés. Le spectateur qui désire se distraire est fort heureux d'applaudir nuitamment les acteurs, à condition de savoir qu'un bon abri se trouve à proximité pour servir de refuge en cas d'alerte.

Or, M. Quinson, homme ingénieux, vient de résoudre élégamment la difficulté en installant une scène aux galeries du PalaisRoyal, dans un sous-sol auquel on accède par une trentaine de marches. Philibert Audebrand nous affirme que les gens du peuple et les petits bourgeois se délectaient en ce même lieu appelé jadis le Café des Aveugles. Il y a cent ans, ce café qui revient à l'actualité, était un souterrain au fond duquel se faisait entendre un orchestre de musiciens venus des Quinze-Vingts et qui eut un gros succès de curiosité.

A cette époque, le Palais-Royal était comme le quartier général des plaisirs parisiens. La population nombreuse, affairée ou flâneuse qui fréquentait ces lieux, appelait la création d'un grand nombre de cafés. Le plus ancien et le plus connu de tous fut le Café de Foy où se réunissait la noblesse des deux sexes. Plus tard, il fut le rendez-vous des anciens employés à la Cour et des rentiers. Il conserva sa renommée à côté des concurrents voisins : le Café de la Rotonde où s'organisa la souscription nécessaire à l'ascension des frères Montgolfier, le Café Italien, le Café Anglais, le Café de Naples, le Café des Mille-Colonnes, le Café des Etrangers, le Café du Mont Saint-Bernard, le Café de Chartres, le Café de Valois, le Café Lemblin et enfin le Café Corazza, où s'assemblaient naguère encore les membres du Caveau.

Les chansonniers, toujours spirituels, aimaient beaucoup leur lieu souterrain de réunion, si l'on en croit ce distique de Bouilly :

Tout chansonnier peut atteindre au Parnasse,
Car c'est monter que descendre au Caveau ...

Et souhaitons à l'habile M. Quinson de maintenir très haut le moral de ceux qui descendront dans son nouveau théâtre, lequel comptera parmi les initiatives intéressantes dues à la guerre.

Les mots héroïques

Je reçois ce billet, de notre excellent confrère, Serge Bernstamm :

« Debout les morts! » Sublime appel de Péricart à ses poilus dans la tranchée envahie par un ennemi formidablement supérieur par le nombre. La témérité et l'héroïsme français ne datent pas d'hier. En son chef-d'œuvre *Vingt ans après*, Alexandre Dumas père fait dire à d'Artagnan : « ... Nous avons tenu à nous quatre, avec nos quatre laquais et *douze morts* contre toute une armée! »

L'inépuisable et prestigieux Titan a tout dit, tout écrit...

La cigarette des souveraines

S'il est des reines hostiles à l'usage du tabac, telle la reine Mary d'Angleterre, il en est d'autres, et fort nombreuses, qui ne dédaignent pas de fumer de nombreuses cigarettes dans l'intimité.

L'ex-reine Amélie de Portugal, par exemple, adorait le tabac ; sans doute tenait-elle cela de sa mère la comtesse de Paris qui, elle, fumait même des cigares, et essaya, un jour, de la pipe...

L'impératrice douairière de Russie fuma également avec volupté, et sa belle-fille, la tsarine, grilla, en buvant du thé, d'innombrables cigarettes.

L'ex-reine Nathalie de Serbie, de même que la reine de Roumanie, et en général toutes les princesses balkaniques, adorent le tabac d'Orient et fument tout le long du jour des cigarettes parfumées.

La " Bouffarde "

La « bouffarde » est, certainement, la compagne du soldat.

D'où vient ce nom de bouffarde, voilà ce que l'on se demande beaucoup.

S'il faut en croire une vieille légende des salles de garde, elle aurait un parrain héroïque.

Un caporal de la grande armée s'appelait Bouffard. A la bataille de Friedland, il eut les deux bras emportés. Le lendemain, un de ses camarades trouve sur le champ de bataille un bras détaché, affreusement raidi par le froid et, on l'eût dit aussi, par une contraction nerveuse.

— Tiens, mais je le reconnais, s'écria-t-il, c'est le bras de Bouffard ; la main tient encore sa pipe, dont le culottage le rendait si fier. »

La pipe devint, en honneur du mort, propriété de la compagnie, et elle existe encore, paraît-il, conservée comme relique par un régiment de ligne qui, actuellement, combat sur la Somme.

SERGINES.

PENSÉES BRÈVES (1)

Dès que l'esprit pénètre dans la sphère du mystique, la raison reste impuissante à l'éclairer et les plus évidentes absurdités sont admises sans discussion. Les adorateurs de Moloch étaient certains de plaire à leur divinité en lui sacrifiant des enfants et les Germains ne doutent pas que Dieu protège leurs dévastations.

Il fallait que l'Etat fût singulièrement hypnotisé pendant la guerre par l'idéal socialiste pour persister, malgré tant d'infructueuses expériences, à s'ériger en distributeur des produits et en régulateur des prix. Les résultats obtenus n'ont fait qu'accentuer l'erreur des théories inspiratrices de ces mesures.

La guerre a détruit beaucoup plus de fortunes qu'elle n'en a créées. C'est pourquoi le nombre des nouveaux pauvres restera fort supérieur à celui des nouveaux riches.

Les seuls moyens sûrs d'accroître la production ouvrière sont le travail aux pièces et la participation aux bénéfices. La continuation de la lutte des classes ne ferait que diminuer le rendement du travail collectif et appauvrir toutes les classes.

En politique, le mensonge est une arme momentanément utile mais qui se retourne finalement contre celui qui l'emploie. La défiance universelle inspirée par la diplomatie allemande fut une des causes de l'entrée en guerre des Etats-Unis.

En venant au secours des alliés, les Américains sont en réalité venus à leur propre secours. « Si les Etats-Unis étaient restés neutres, et que l'Allemagne eût été victorieuse, disait le secrétaire d'Etat Lansing, il n'y a pas de doute que l'Amérique avec ses richesses aurait été la première proie qui aurait excité la cupidité de l'Allemagne triomphante. »

Irréalisable par les institutions, la décentralisation est seulement réalisable par les mœurs. Quand les intérêts locaux se grouperont pour résoudre eux-mêmes les questions sans l'assistance de l'Etat, quand les syndicats, les coopératives acquerreront une certaine force, la décentralisation se fera d'elle-même sans aucune loi.

L'improvisation ne rachète jamais complètement l'imprévoyance.

Les processus de l'histoire n'étant pas des processus logiques échappent forcément à toute prévision.

Invisible souvent la force obscure des choses est irrésistible toujours.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.

LES LIVRES



D'un poste de commandement, par Marcel Prévost, (E. Flammarion, éd.).

Notre littérature du front ne nous avait pas donné, jusqu'ici, un véritable tableau d'ensemble de la guerre moderne. Nous avons eu des récits fidèles et émouvants de grandes opérations, comme celui que M. Henry Bordeaux nous fit de l'agonie du fort de Vaux et ceux que M. Charles Le Goffic a établis pour l'épopée des fusiliers marins à Dixmude et la victoire aux marais de Saint-Gond ; nous avons eu, d'autre part, des impressions de combattants nous révélant tous les aspects de la tragédie chaque jour vécue par les soldats, mais cette bataille du vingtième siècle, avec ses moyens formidables et ses effets terrifiants, on ignore, en général, comment elle se prépare, comment elle se livre, par quelle merveilleuse coordination des volontés et des énergies elle constitue une des plus hautes manifestations de la puissance humaine. M. Marcel Prévost a entrepris de nous le dire dans *D'un Poste de Commandement*, et, en lisant son livre, on a l'impression du total effacement de la légende devant l'âpre et pourtant glorieuse réalité. La guerre telle que la crée notre imagination, avec la poésie des gestes et la splendeur des attitudes, s'évanouit devant le prodige de l'effort ingénieusement combiné. Ce qui apparaît, c'est le miracle du génie assignant à la vaillance les buts les plus utiles et obtenant de l'héroïsme de chaque combattant les effets les plus certains pour l'harmonieux ensemble de ce qu'est une victoire. On comprend alors pourquoi la personnalité du héros disparaît dans la mêlée et pourquoi, à de rares exceptions près, la gloire est anonyme.

Ce que nous décrit M. Marcel Prévost, c'est ce qu'on perçoit de la bataille dans un poste de commandement, c'est-à-dire là où on en conçoit le principe, où on règle minutieusement son développement, où on la réalise avec la pleine conscience de toutes les ressources dont on dispose, où on met en valeur, enfin, tous les avantages acquis par l'énergie individuelle. Ce qu'on voit du combat, c'est l'écrasement des positions de l'ennemi par nos canons ; c'est la ruée des soldats surgissant des tranchées et culbutant l'adversaire ; c'est le sang qui coule et la mort qui plane. Ce qu'on ne voit pas, c'est le labeur immense par lequel cette ruée est devenue possible, qui a permis d'en fixer avec plus ou moins de certitude tous les effets. Et cela est d'une grandeur qui ne le cède en rien à celle du sacrifice de soi-même librement consenti dans l'ivresse de l'assaut.

M. Marcel Prévost constate que la caractéristique de la guerre moderne, c'est l'ordre à tous les échelons. « Une activité, dit-il, qui dépasse en puissance tous les moyens d'action disponibles et, malgré cela, un ordre unanime, sagace, où chacun sait ce qu'il a à faire et le fait d'un sang-froid absolu. » Créer cet ordre dans tous les domaines, c'est créer les éléments du succès. Aussi, en étudiant attentivement les choses, l'auteur réagit-il énergiquement contre certaines idées toutes faites, généralement fausses, que le public adopte aveuglément en raison de son ignorance des véritables méthodes de guerre. Il y a, à ce sujet, des pages du plus réel intérêt sur la vie dans les états-majors et le rôle des artilleurs, — ce « peuple d'artilleurs qui sert les engins mystérieux avec une suractivité méthodique à laquelle le rythme et la promptitude silencieuse des gestes imposent je ne sais quoi de clownesque ». La bataille que nous raconte ainsi M. Marcel Prévost est celle qui se déroula, du 23 octobre au 2 novembre 1917, sur l'Ailette et qui, ayant eu pour principal objectif de libérer les crêtes du Chemin des Dames, de gagner les vues sur la plaine de Laon et d'enlever à l'ennemi ses vues sur nos propres positions, se termina par des avantages dépassant de loin cet objectif. L'auteur prend l'action à son début et la suit dans toutes ses phases jusqu'à sa ferme conclusion. L'établissement du plan, le groupement des forces et des moyens, la préparation du terrain, la poussée en avant, l'organisation des positions conquises, tel est le thème sur lequel il développe son récit soigneusement documenté, ardemment vécu. Dans tout ce volume, il n'y a pas une page qui ne soit vibrante d'émotion contenue et qui, malgré les détails techniques, ne laisse l'impression d'une claire vision de tout le drame humain. Le véritable talent consiste, pour l'écrivain, à savoir observer ainsi l'aspect des choses et à dégager de toute la simplicité des faits ce qui doit nous émouvoir le plus sûrement. M. Marcel Prévost est habile en l'art de faire valoir l'âme profonde de ce qu'il décrit. Il a l'intelligence des élans les plus fiers et le sentiment de tout ce qu'il y a de noble dans l'effort de l'homme désespérément dressé contre le destin. D'une phrase précise, il relève le tragique d'une situation, la clarté d'un geste ; il a le mot qui fait image et qui fixe la scène d'un coup. Le tableau qu'il nous trace des soldats attendant dans les tranchées, au plus profond de la nuit, l'heure de l'attaque, est admirable ; le spectacle de la préparation d'artillerie donne bien l'impression que la guerre moderne est la « reine des épouvantes ». Ces soldats, « ils étaient graves, mais sans fébrilité, sans conciliabules, sans rêveries moroses. Ils paraissaient prendre au sérieux une sérieuse conjoncture de leur vie. Ils étaient résolus et froids. C'était la veille d'armes, les heures d'attente, de ressouvenirs, de prévisions, de face à face avec soi-même ».

Et alors c'est la bataille — la bataille « vue » d'un poste de commandement. Le chef est là, entouré de ses collaborateurs immédiats ; les officiers sont penchés sur la carte, suivant les moindres mouvements des troupes sur lesquels, de minute en minute, on leur apporte des indications. Les « pelures » succèdent aux « pelures ». Par phrases brèves, tout l'aspect des combats se dessine ; les moindres détails recueillis en précisent les conditions. Pour le général, une journée de bataille, c'est la réception, l'emmagasinage, l'utilisation immédiate des centaines de renseignements affluant à son poste de commandement. Il connaît l'angoisse des « pauses » se prolongeant. Quand un arrêt se produit dans l'arrivée des « pelures », c'est qu'il y a quelque part « un morceau dur à enlever ». Les hommes qui tombent par centaines et par milliers ; l'énorme fracas de la lutte gigantesque emplissant tout le ciel, la vie et la mort follement aux prises, tout cela se résume ici en brèves constatations, et pourtant c'est ici seulement qu'on « voit » et qu'on vit toute la bataille dont les combattants ne connaissent que l'épisode se déroulant à leurs yeux dans le coin d'enfer où ils ont le devoir de vaincre ou de mourir. Le raccourci qu'en trace M. Marcel Prévost est saisissant et on demeure haletant devant la pauvre « pelure » qui donne la nouvelle de la prise de la Malmaison et apporte la certitude de la victoire...

Et le soir, enfin, descend sur le paysage bouleversé, « soir magnifique de victoire », qui confirme que le passé est bien définitivement aboli. La victoire de la légende et des poètes, c'est le défilé des bataillons glorieux dans un décor d'apothéose, clairons sonnants, drapeaux claquant au vent, toutes les voix clamant la joie de vivre et de survivre... Non, la victoire, ce sont les soldats profitant de l'obscurité pour entamer à la hâte le sol conquis, « maniant la pioche et la bêche de ces mêmes mains héroïques qui ont lancé la grenade ou poussé la baïonnette ». La victoire, c'est encore le travail dans le silence obscur. « C'est un soir de victoire moderne, âpre, laborieux, silencieux comme le refroidissement d'une coulée de cloche. Nul poète de la guerre n'en a dit encore l'angoissante beauté. ». Du moins, cette beauté, M. Marcel Prévost nous la dit sur le ton et avec le souffle d'un poème, et quand, ensuite, il fait largement la part des héros, quand il nous entraîne sur le terrain conquis et nous promène dans les carrières où l'Allemand résista opiniâtrement, quand il nous montre tout l'effort réalisé dans le déchaînement de toute la passion humaine, le spectacle de la bataille, « vue » du poste de commandement se complète, se précise jusque dans les moindres détails. L'hommage rendu à l'adversaire — « rude ennemi, le Boche, et qui sait la guerre, et qui est tenace même dans la défaite » — ajoute encore à la force des traits marquant l'héroïsme des nôtres. L'idée totale de la guerre vous enveloppe et vous pénètre et, malgré l'horreur des catastrophes et la révolte du cœur humain, on s'émerveille devant la puissance de l'effort accompli.

Il faut savoir gré à M. Marcel Prévost de nous dire, avec de tels accents, ce qu'est une bataille et ce qu'est une victoire. Trop de gens, à l'arrière, méconnaissent l'une parce qu'ils ignorent tout de l'autre. Nous sommes à l'époque où pour le juste orgueil de nous-même il est bon de tuer la légende car nos frères et nos enfants ont réalisé une grandeur dans le sacrifice que jamais la légende la plus belle ne pourra égaler.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES
DES LIVRES NOUVEAUX

D'un Poste de Commandement

Voici quelques pages saisissantes détachées de ce livre. Elles expliquent ce que c'est qu'une offensive, quelles minutieuses préparations elle comporte, quelle responsabilité assument ceux qui la dirigent, quel est enfin le véritable rôle de l'état-major dans la guerre actuelle. Ce sont des choses essentielles que chacun devrait savoir et que le colonel Marcel Prévost met au point.

LE LABEUR DU BUREAU

Nous sommes rentrés au Poste de Commandement. La nuit est venue. Derrière les vasistas aveuglés par des planches ou des toiles, que les coups de 370 font sursauter, les lampes électriques sont allumées. Deux cents êtres humains travaillent dans les bureaux du P. C. Quelques-uns sont de simples manœuvres de la plume ou de la machine à écrire; leur rôle est de noter ou de copier au net la pensée conçue, dictée par les chefs. Mais la plupart ont une active besogne individuelle, où la personnalité intervient, qui suppose une étude, une conception, des méditations, le choix d'un parti, l'exécution. Tout ce travail est en ce moment tendu vers un objectif unique : l'offensive prochaine. Et voilà des jours et des jours, des soirs et des soirs que le même effort se poursuit, actionné par les mêmes cerveaux. Le groupe de cerveaux qui s'occupe d'un tel travail, c'est ce qu'on appelle l'Etat-Major.

Or, pour le public, et pour bon nombre de journalistes, qu'est-ce qu'un Etat-Major? C'est, aujourd'hui encore, un groupe d'hommes très galonnés, très décorés, qui caracolent, font bonne chère, travaillent peu, jouissent de libertés et de faveurs exceptionnelles, et profitent, en somme, du labeur incessant et périlleux des officiers de troupe. Il est temps de mettre les choses au point et de ne pas laisser s'accréditer des fables dérisoires.

Premièrement, rien n'est plus austère que la vie d'un Etat-Major français pendant cette guerre-ci. J'en ai vu assez pour que mon opinion soit fondée sur des expériences variées. Des colonies monastiques! Voilà ce que m'ont représenté les états-majors, y compris ce grand monastère central, plus monotone peut-être que les autres : le Grand Quartier. Secondement, rien n'est plus laborieux. Au Grand Quartier, après le souper, dans la plupart des bureaux, les lampes se rallument, les officiers retournent travailler : que feraient-ils, d'ailleurs? Il n'y a pas de divertissements au G. Q. G. Au 21e corps, la même chose. Durant mon séjour, je n'ai même pas assisté à la plus innocente tentative de bridge. On se levait, on travaillait. On déjeunait bien, mais très simplement. On retournait au travail. On dînait. On retournait au travail. On allait se coucher : et le lendemain ressemblait à la veille. Voilà la vie d'un Etat-Major.

En quoi consiste donc cet intensif et continu labeur, qui consomme tant d'heures de tant de cerveaux pensants? Le brave acheteur de journaux, qui sait tout, répliquera en haussant les épaules : de la paperasse. Et il croit, comme article de foi, que le travail de l'Etat-Major d'un corps d'armée consiste à établir des « états néant ». J'admets volontiers qu'on pourrait simplifier la bureaucratie administrative de tels ou tels Etats-Majors. Notons cependant que la matière de cette bureaucratie est la complexité la plus inouïe d'objets, de gens et de fonds; notons qu'il s'agit d'administrer, de loger, de transporter, d'approvisionner la population d'une ville. Mais ne parlons ici que de la préparation d'une offensive comme celle de l'Ailette : le travail de bureau, le travail écrit, calculé, dessiné qui prélude à cette offensive est quelque chose d'énorme, quelque chose dont vous n'avez, lecteurs, aucune idée, et dont je n'avais moi-même aucune idée avant de la jauger directement, tandis qu'elle s'effectuait sous mes yeux. Je voudrais essayer de vous le faire concevoir, sur cet exemple concret. Vous généraliserez ensuite, vous intégrerez ce que représente d'efforts analogues, obstinés, silencieux, infatigables, la conduite de la guerre pour l'ensemble de l'armée.

EXPLOITER LE SUCCÈS

Le problème était celui-ci : libérer les crêtes du Chemin des Dames, gagner les vues sur la plaine de Laon, enlever à l'ennemi ses vues sur nous. Il a d'abord fallu étudier les limites territoriales de l'opération. Je sais bien que vous lisez tous les jours : Foin des objectifs limités! Ou bien ceci est une simple niaiserie, car l'envergure d'une opération est forcément limitée par les moyens dont on dispose en hommes, en artillerie, en communications, ou bien elle exprime simplement cette lapalissade : « On doit prévoir les moyens d'exploiter son succès ». Croyez qu'en l'espèce l'exploitation du succès était prévue : la preuve, c'est qu'elle a été réalisée. Les objectifs étaient définis par la ligne Allemant, Vaudesson, Chavignon, Fort de la Malmaison, Pargny-Filain. Dans les quarante-huit heures qui ont suivi la conquête de ces objectifs, on a atteint le canal de l'Ailette, doublant — et plus — le territoire qu'ils jalonnaient : c'est, il me semble une assez fructueuse exploitation.

— Mais pourquoi n'a-t-on pas continué?

— Sans doute parce qu'une avance nouvelle demandait, à moins d'être l'entreprise d'un fou, une nouvelle préparation, ou bien qu'elle ne pouvait s'exécuter utilement qu'en liaison avec d'autres efforts, lesquels exigeaient eux-mêmes une étude nouvelle. Vraiment l'idée est par trop simpliste, par trop naïve, de faire une trouée dans le front et d'engouffrer dans ce trou toute l'armée française, supposée en expectative à l'arrière!

La règle raisonnable pour la limitation des objectifs semble être celle-ci : les fixer de telle manière que leur conquête assure des avantages importants et durables, et permette au besoin une extension du succès. On peut dire que les faits ont justifié abondamment le choix du commandement dans la bataille de l'Ailette. Une fois les objectifs fixés, un examen attentif du terrain commence. La vie du fantassin est trop précieuse, et trop menacée dès qu'il progresse en terrain découvert, pour ne pas, à tout prix, guider, assurer sa marche. Chaque unité devra donc savoir non seulement dans quelle direction elle avancera, mais quels obstacles successifs elle rencontrera dans sa progression. Ici, le terrain qu'il s'agissait de conquérir était particulièrement difficile. Je laisse, pour le définir, la parole à l'Etat-Major du 21e corps. On pourra constater que la langue bureaucratique s'est ici haussée à un degré que beaucoup d'écrivains professionnels envieraient.

« La région située immédiatement au nord du front du C. A. présente, sur une profondeur d'environ 4 kilomètres, un terrain extrêmement accidenté et tourmenté. La forme capricieuse des contours du plateau, aussi bien que la nature du sol et la végétation, en font une zone très facile à organiser défensivement et présentant des obstacles nombreux à la marche en avant.

» Les principaux de ces obstacles ou accidents naturels sont constitués par les carrières ou creutes, qui s'ouvrent en grand nombre, le plus souvent à flanc de coteau, et peuvent servir d'abri à des effectifs considérables, — par les bois plus ou moins touffus qui tapissent les pentes nord, et, au delà de la Vallée de l'Ailette, s'étendent au loin dans la plaine, — enfin par les fonds humides et marécageux qui s'allongent entre les contreforts du plateau.

» Des routes empierrées, des chemins de terre, des sentiers et des pistes sillonnent le pays. Leur connaissance exacte est souvent nécessaire pour circuler dans certaines régions difficilement pénétrables. »

Après ce préambule, l'ouvrage, car c'est un véritable ouvrage, de la longueur d'un volume ordinaire, décrit un à un tous les accidents du terrain, creutes, ravins, marais, villages. On aura une idée de la minutie de cette étude si l'on songe que la seule étude de la creute la plus importante — les carrières Montparnasse — couvrirait environ quinze pages du présent livre, sans compter le plan détaillé.

Minutie ridicule, direz-vous? Demandez au soldat d'infanterie s'il la trouve ridicule, lui qui saura d'avance où la mitrailleuse ennemie a des chances de le guetter, et par où il pourra se défiler en progressant dans un village. Demandez-le à l'artilleur dont le tir, au lieu de pilonner le secteur au hasard, va se régler et se différencier selon les buts à atteindre : car ce n'est pas avec le même calibre qu'on battra, par exemple, une route ou une carrière.

L'ŒIL DE L'ARMÉE

Ainsi, à la base de tout, l'étude méticuleuse, approfondie, du secteur à conquérir. Etude documentée par les cartes et les écrits du temps de paix, mais que les renseignements actuels mettent au point. Cette étude permettra de prévoir les dispositions défensives de l'ennemi, lesquelles sont nécessairement fonction du terrain. Nos avions guetteront le feu des batteries ennemies dans les replis, dans les bois, dans les bâtisses où il est *probable* qu'elles sont tapies. L'avion, œil obstiné qui surveille l'ennemi sans relâche, surprend ses mouvements, décèle ses retraites, œil enregistreur qui rapporte fidèlement ce qu'il a vu, et grâce auquel une carte nouvelle du secteur ennemi se superpose à la carte ancienne! Heure par heure, la carte nouvelle sera tenue à jour: les moindres changements de la surface y sont inscrits à mesure qu'ils se révèlent; elle se perfectionne et se complète sans répit. Bientôt le réseau des tranchées ennemies et de ses boyaux de communication s'y dessinera infailliblement, avec les abris et leur entrée, avec les « trous suspects », avec les emplacements de batteries désignés exactement, de façon que l'artillerie puisse les atteindre à coup sûr. Mais l'énorme labeur qu'une pareille réalisation suppose, cette usine photographique et cartographique, toujours en action et sans quoi l'artillerie travaillerait dans le noir, c'est encore un labeur d'Etat-Major, et qui doit être suivi d'heure en heure. C'est grâce à ce labeur que la topographie du secteur ennemi sera connue, le jour de l'attaque, à peu près aussi exactement que celle du secteur qu'on occupe, et que le plan directeur donnera en face de nos tranchées et de nos boyaux inscrits en rouge, toutes les tranchées et tous les boyaux de l'ennemi inscrits en bleu.

De ce double réseau rouge et bleu, chaque fil est désigné par un nom propre, comme une rue dans une ville. L'officier d'Etat-Major a tous ces noms fixés dans sa mémoire, le réseau

rouge et le réseau bleu, sans avoir besoin de consulter la carte; à la distance d'un mois, ces noms rôdent encore dans mon souvenir, bien qu'ils ne désignent plus rien désormais, la victoire ayant avancé les lignes de plusieurs kilomètres. D'où viennent-ils ? Ceux de nos tranchées sont issus, pour la plupart, du même inconscient qui a baptisé les chemins et les villes du temps de paix. Mais ceux des tranchées et des boyaux boches, que les boches appellent Kaiser ou Kaiserin, Brunnehild, Berlin, Hindenburg — qui leur superpose des vocables français ?.. Quel étrange génie verbal a inventé les noms qui m'ont fait rêver devant la carte ? Une série de noms d'animaux, c'était facile: tranchée du Loup, tranchée du Renard, tranchée du Caméléon, etc. Mais ailleurs, des abstractions, et combien évocatrices : tranchée des Lassitudes, tranchée du Déboire, tranchée du Doute, tranchée du Cafard !... Ainsi se regardent et s'affrontent les deux cités souterraines, et, dans chacune d'elles, les sinueux chemins ne s'appellent pas du même nom, pour qui les défend ou pour qui les attaque. Cependant chacune rêve de détruire l'autre : dans quelques jours, en effet, l'une des deux ne sera plus; ses voies mystérieuses seront comblées, ses hérissements barbelés seront abolis et la terre, labourée par les obus, aura résorbé les rues au double nom pour un oubli définitif.

Savoir la topographie minutieuse du secteur ennemi est chose importante, mais qui ne suffit point; il faut, en outre, connaître la population de la ville hypogée, non pas de façon seulement approximative, mais précise, indubitable. Il n'y a pour cela d'autres moyens que d'accueillir les renseigneurs spontanés, — les déserteurs — ou, s'il ne s'en présente pas, ce qui est le cas ordinaire dans les secteurs fortement tenus, de se procurer, par des coups de mains, des renseigneurs involontaires, — des prisonniers.

On a appelé cela la guerre des pattes d'épaules, parce que le prisonnier, même muet, même mort, est un document révélateur, par les indices inscrits sur son uniforme.

❧

Une de nos photographies montre l'aspect des ruines de la ferme de la Malmaison que le lieutenant-colonel Marcel Prévost décrit en ces termes :

Soudain, chacun de nous demeure en suspens : les ruines de la ferme de la Malmaison ont surgi à deux cents mètres environ, au bord d'un ravin boisé où des marmites boches tombent régulièrement, exhalant chaque fois leur haleine de suie.

Nous descendons le revers du ravin marmité, jusqu'à l'orée d'une creute profonde : un régiment d'infanterie y a installé depuis la veille son poste de commandement, aux lieux mêmes où l'Etat-Major d'un colonel allemand venait d'être pris en souricière. On y accède par une sorte de haute tranchée entaillée dans la craie vers le noir tunnel de l'entrée. Des hommes bleus en grappe encadrent cette entrée. La joie d'avoir avancé, d'avoir été les plus forts anime leur visage et leur maintien. Pourtant ils sont graves et parlent bas... Ah ! nous avons compris !... Cinq des hommes bleus, étendus sur une sorte de ressaut de la tranchée, sont immobiles : leurs rudes mains de paysans sortent, comme des moulages de cire, des manches boueuses de la capote; leur barbe courte tranche en sombre sur le blanc jaunâtre des joues... On les a trouvés tout à l'heure, abattus ensemble, dans un repli du ravin... Et maintenant côte à côte avec leurs compagnons survivants, ils semblent garder, eux aussi, le poste récupéré... Je vous salue, vainqueurs de la Malmaison, terriens admirables de notre France, mainteneurs obstinés de la tradition d'héroïsme léguée par vos ancêtres, terriens comme vous. Qui de nous ne voudrait baiser ces reliques, ces humbles loques bleues qui vous revêtent ? Calmes paysans français, source inépuisable d'abnégation, de vaillance, de force inflexible, vous êtes le sel de notre terre. Toujours je vous ai admirés et respectés quand je vous regardais créer la richesse ou le bien-être du pays, dans la fécondité de la paix. Mais je ne prévoyais pas que vous seriez tellement grandis par la guerre que la France ne sait plus si elle pourra jamais s'acquitter envers vous.

Le poste de commandement est étroit, obscur, inconfortable. En sortant, je remarque, dans un enfoncement des parois, un amas de demi-bouteilles brunes et vertes, ceinturées de vignettes où s'inscrivent les célèbres noms vineux du Rhin et de la Moselle. Toutes sont vides, d'ailleurs. Mais je ne puis m'empêcher de penser : « Comme cette ripaille au poste de commandement est peu de notre manière, de la manière de nos officiers !... » Et je les imagine, les hobereaux roux qui, hier matin, se croyaient encore en sûreté dans cette cave. Je les imagine vidant les flacons de Hocheimer ou de Piesporter, éructant des « *Hoch!* » en l'honneur des sinistres metteurs en scène de la guerre mondiale... Ils riaient... *Ganz sicher, hier !*... Soudain le reflux éperdu des Feldgrau, la rumeur de la débandade, les casques qui dégringolent des têtes, les armes qu'on jette, les cris : *Franzœsen !*...

MARCEL PRÉVOST,
de l'Académie Française.


Entrée d'un poste de commandement.


M. Marcel Prévost
Devant les ruines de la Malmaison.


Le château de la Roche (Lot), home campagnard de l'écrivain.



A. BARTHOLOMÉ : *La Tombe d'un soldat.*

Les Salons de 1918

LA SCULPTURE

Ainsi que les peintres, les maîtres du ciseau donnent à la guerre, à la « grande guerre » la part la plus large; quelques-uns même, comme Bartholomé comme René de Saint-Marceaux, le beau statuaire trop tôt parti, trop vite enlevé à son art, comme Injalbert, Sudre, Sicard et Maurice Favre la lui font magnifique. Albert Bartholomé, l'autre sculpteur génial, l'auteur du *Monument aux morts*, a conçu, a réalisé l'œuvre la plus émouvante en sa simplicité. Cette *Tombe d'un soldat* qu'il sculpta à la prière d'une mère est un peu celle du soldat lui-même, de tous les héros anonymes ou non qui depuis bientôt quatre ans meurent, sacrifient leurs délicieux vingt ans pour assurer à la France l'indépendance, la liberté. C'est un chef-d'œuvre d'émotion, de virilité, un type d'art simple, un modèle; et je ne lui vois d'égale que l'œuvre de René de Saint-Marceaux, que la *Loi de Trois ans*, que cette figure allégorique de soldat retrouvant à la fois le bouclier et l'épée arrachés de ses mains. Dans le cadre circulaire où le héros futur se courbe et saisit l'arme libératrice. Saint-Marceaux inscrivit les noms mêmes des promoteurs de la loi, et c'était justice, le marbre devait rappeler leur patriotique clairvoyance. Mais je m'attarde et je ne saurais maintenant que saluer l'émouvante esquisse de la *Douleur* sculptée par Henri Patriarche peu de temps avant d'aller tomber à vingt ans sous les balles ennemies; que m'incliner au passage devant l'*Harmonie brisée*, de Lamourdedieu; devant les fières effigies du vainqueur de la Marne, de Sudre, de Maillard, d'Injalbert, devant celles aussi des généraux Niox et Maunoury où Maurice Favre s'apparente aux meilleurs portraitistes et rappelle le labeur obstiné de l'un et la blessure combien glorieuse de l'autre. Le manque de place me vaut de citer seulement parmi les belles figures de soldat, celle de Nivelle, par François Cogné; de Foch, par Maillart; et parmi les autres, celle de cet intrépide défenseur de l'Alsace-Lorraine qu'est l'abbé Wetterlé, par Ernest Dubois, celle aussi de Georges Clémenceau, par Sicard, chef-d'œuvre dans lequel le nouveau Gambetta, l'homme dont l'énergie nous donnera la victoire, revit tout entier, dans sa volonté, son intrépidité, son humour, sa géniale bonhomie. Mon ennui est d'autant plus grand qu'à côté des œuvres de Descatoire, de Max Blondat, charmant comme toujours dans une personnification de l'alliance franco-italienne, de Ravot, le portraitiste de Jean Jaurès, de Léopold Morice, de Drivier, le Salon du Petit Palais contient quantité de pages d'inspiration tout autant vraiment dignes d'attention. C'est d'Hippolyte Lefèvre la *Fleur de Jessé*, la fleur annoncée par le prophète Isaïe; c'est de Marc Vallet l'*Abandon*, de Desbois une charmante figure de jeune femme, de Cordier une souple *Nymphæa*, de Carlier une délicieuse petite baigneuse, de Bourdelle un *jeune sculpteur au travail*, dans la manière si étonnamment vivante et en quelque sorte héroïque de l'effigie demeurée célèbre de Dominique Ingres et de l'*Archer*. C'est la *Léda* de André Allar, l'*Aïeule* de Derré, le *Nirvâna* de Hunt, l'*Eve* de Toussaint. C'est enfin parmi les bustes ceux de Denys Puech et de Hannaux, celui enfin où Paul Paulin évoque avec un rare bonheur le masque michelangesque de Rodin. Le sculpteur des *Bourgeois de Calais* est représenté lui-même par le portrait de sa femme, et par celui du pape Benoit XV, décisif et fin comme un antique, et cela seul affirmerait sa puissance et son réel génie.

(Photos Vizzavona). LÉON PLÉE



E.-A. BOURDELLE : *Jeune sculpteur au travail.*



EMILE PERRAULT-HARRY : *Le Chevreau qui danse.*



Dessin d'après nature par A. CANARD

LE JARDINET DE LA VILLA "BON REPOS"

Les avions ennemis ont laissé tomber des bombes sur la banlieue parisienne. (Communiqué.)

Un Grand As

FONCK

Il est des figures prédestinées. Certains de nos *as* portèrent en eux la caractéristique de leurs qualités supérieures d'homme-oiseau.

Navarre, son profil de rapace ; Guynemer, l'étrange fixité de son regard ; Nungesser, sa carrure puissante, son cou enfoncé dans les épaules, à la manière d'un condor.

Chez Fonck, rien de semblable. Taille petite, cheveux noirs, visage rose et rond, un soupçon de moustache, son aspect est celui d'un « petit jeune homme » de 24 ans. Mais le menton est volontaire et la paupière, le plus souvent à demi baissée, atténue mal l'éclat d'un œil extraordinairement aigu.

La grande force de notre nouvel *as* réside précisément dans cette faculté de supervision. Il voit l'ennemi *avant* d'être vu ; elle lui permet de plus d'être le tireur émérite qui a descendu trois boches en vingt-deux balles.

Navarre étonnait par sa virtuosité, ses acrobaties, son *cherrage* : Guynemer, par son labeur acharné, sa volonté farouche ; Nungesser par sa fougue, son mordant.

Fonck étonne par sa facilité, la science de sa manœuvre, et aussi par son incroyable chance, puisque jamais il n'a été ni descendu, ni blessé ; jamais son appareil n'a été désemparé et n'a reçu de balles dans ses parties essentielles.

Sa modestie est charmante. Peu bavard, il a cependant des paroles qui peignent un caractère...

Le matin de son dernier exploit il dit, flairant le ciel :

— Aujourd'hui, je crois que Chaput sera vengé...

Comme on le complimentait en essayant de mettre sa carrière en parallèle de celle de Guynemer :

— Je ne me considérerai comme susceptible de prendre le titre d'*as des as* que lorsque j'aurai abattu plus de Boches que lui.

SA CARRIÈRE

Né à Sauley-sur-Meurthe, dans les Vosges, le 27 mars 1894, il préparait ses examens d'ingénieur, lorsque, comme tant d'autres, il fut séduit par l'aviation dont les premières ailes venaient de s'ouvrir. La guerre éclata au moment où il passait la première partie de son brevet.

Il part avec la classe 14 et est envoyé au 2e groupe d'aviation de Dijon. Elève-pilote à Saint-Cyr, il est breveté militaire en avril 1915 au Crotoy.

Comme Nungesser et Chaput, le futur *as* va débuter par un pénible apprentissage.



Le nouvel « As des As », l'aviateur Fonck

Le léger et rapide appareil de combat qu'il désire ne lui sera accordé que plus tard. Il commencera par le biplan de reconnaissance et de bombardement ; au Linge et à Metzeral il gagne sa première citation et prend part à l'offensive de Champagne de septembre 1915. Quand il pilotera un avion de chasse, il aura déjà plus de six cents heures de vol sur l'ennemi et aura abattu deux Boches, les 6 août 1916 et 17 mars 1917.

Du jour où il a obtenu enfin l'*outil* désiré, il accumule les victoires.

Mai 1917	3
Juin —	1
Août —	5
Sept. —	4
Octob. —	4
Janv. 1918	2
Févr. —	5
Mars —	7
Avril —	3
Mai —	6

Il arrive ainsi en tête de la liste avec 42 victoires contre 36 à Nungesser.

En janvier et en avril 1918 il avait déjà réussi un doublé, mais le 9 mai, il accomplissait le fabuleux exploit d'abattre deux avions en 10 secondes ; un autre 5 minutes plus tard ; rentré à son aérodrome pour faire le plein, il reprend son vol, descend le quatrième et quelques instants après ses cinquième et sixième en quelques minutes.

Je ne reviens pas sur les péripéties de ce combat dont les détails sont présents à toutes les mémoires.

Il convient cependant d'établir que les trois premiers étaient des biplaces, engins toujours dangereux à attaquer, les *angles morts* de leurs tirs étant très faibles, grâce aux deux ou trois mitrailleuses dont ils sont armés. Le quatrième était également un biplace qu'il attaqua en tête afin d'éviter la mitrailleuse arrière ; le cinquième et le sixième, deux Pfalz, les meilleurs monoplaces de chasse de l'ennemi. Dans la dernière partie de ce combat, il eut à lutter contre neuf adversaires, quatre Pfalz et cinq Albatros.

Il battait ainsi le record de Guynemer qui était de quatre avions en une journée (25 mai 1917). Deux Boches en une minute, étaient depuis, le maximum de vitesse ; Fonck l'a abaissé à 10 secondes.

Il égalait l'exploit du capitaine anglais Trolloppe (23 mars 1918) ; mais on n'ignore pas que chez nos alliés, les avions *descendus* ne sont pas homologués aussi méticuleusement que chez nous.

Quant aux Allemands, en faisant crédit à l'Agence Wolf, le record est détenu par feu le capitaine von Richthofen avec sept succès en trois jours.

Enfin, de même qu'il avait vengé l'*as des as* en abattant son



L'Aviateur Fonck assis dans un avion allemand qu'il vient d'abattre.

vainqueur, le lieutenant Wisseman, les six Boches du jeudi de l'Ascension vengèrent Chaput, comme les deux derniers de Nungesser vengèrent Demeuldre.

SA MÉTHODE

Ce qui frappe dans sa manière, c'est qu'elle consiste à peu voler, mais à voler à coup sûr. Guynemer tenait l'air des heures entières, rôdant sur les lignes, fouillant les nuages ; Fonck ne prend le départ que lorsqu'il devine l'ennemi et qu'il se sent dans une forme absolument parfaite.

Mais s'il laisse à son inspiration le soin de flairer le gibier, sa fantaisie l'abandonne dès qu'il l'a levé.

Lucidité et maîtrise sont les deux bonnes fées qui veillent sur son envol.

Il raisonne froidement, méthodiquement, mais *vite* ; le secret de la force du chasseur réside dans la surprise et la décision.

Il monte un Spad armé de deux mitrailleuses,

LE VENGEUR

Lieutenant, officier de la Légion d'honneur, médaillé militaire, décoré de la Croix de guerre ornée de 19 palmes, titulaire de la Médaille militaire britannique, de la Croix de guerre belge et de la Cross military, il vole sur les traces immortelles de celui que nous pleurerons toujours.

Ce flambeau divin que sa main expirante a laissé tomber dans les Flandres, le 11 septembre 1917, le jeune Lorrain l'a ramassé et l'a porté fièrement aux quatre coins du ciel de bataille.

Nous suivons avec orgueil et angoisse les exploits de celui qui chaque jour nous venge un peu plus, et les pensées et les prières de chaque maison française ne manqueront pas de soutenir et de protéger notre oiseau victorieux.

MARCEL NADAUD

Une lettre de Gilbert

La figure de Gilbert est trop connue pour qu'il soit nécessaire de conter l'admirable histoire de ce héros, de ses exploits, de sa captivité, de son évasion et de sa mort glorieuse. Cette lettre qu'il écrivit à ses parents, en 1915, le peint tout entier. Elle est d'un chevalier français, plein d'humanité et d'élégance, animé, envers l'ennemi qu'il a vaincu, de ces sentiments de haute courtoisie et de bonté qui sont dans la tradition de notre race... Duperie sans doute, car nous ne sommes guère payés de retour. Mais nous aimons les beaux gestes.

A. B.

« C'est en revenant de reconnaissance de Saint-Quentin, où j'étais allé avec le lieutenant de



que j'ai aperçu le Boche. J'ai mis tous les gaz et, vingt-cinq minutes après, au-dessus d'Amiens, j'étais bien placé pour lui envoyer quelques pruneaux. Il ne nous a pas entendu venir, car étant monté à 800 mètres, j'avais coupé l'allumage pour foncer sur lui. Quand le lieutenant a eu tiré sa première balle, à 10 ou 12 mètres, le pilote allemand se retourna de notre côté, médusé. Il avait le cou traversé et le bras immobilisé. Il coupa aussitot pour descendre. Mais déjà mon observateur avait encore tiré pendant que j'immobilisais mon appareil au-dessus de l'avion de l'ennemi. Dans ces moments, il est bon d'avoir été quelque peu acrobate. La balle traversa une plaque d'acier de l'appareil allemand et perfora l'observateur de part en part. Le cœur fut fracassé. L'observateur ennemi avait déjà ôté un gant pour nous tirer dessus plus facilement ; il eut un soubresaut et s'affaissa dans le fuselage.

» Nous eûmes alors un cri de victoire, que nous renouvelâmes jusqu'à terre. Je criai à mon tireur de cesser le feu, voulant épargner le pilote, mais il tira encore deux balles, pensant que les autres allaient peut-être riposter.

» Je tournai quelques instants au-dessus du biplan allemand lorsqu'il fut à terre, car je l'avais suivi comme son ombre. Si le pilote avait voulu fuir, je ne l'aurais pas quitté des yeux et l'aurais bien vite rattrapé. Il avait sauté à terre et s'était couché, souffrant beaucoup.

» J'atterris à quelques mètres de l'avion ennemi. Le pilote s'était relevé et nous nous serrâmes la main, nous félicitant mutuellement. Je l'aidai à se déshabiller pour le panser. Une voiture arriva et je le confiai à un officier, lui souhaitant bonne santé, avec une nouvelle poignée de main. Il s'appelle Keller et est lieutenant. Quant au passager, mort foudroyé, c'était le capitaine von Falckenstein.

» C'était le *chef de l'escadrille* qui avait le même numéro que le nôtre : 23.

» L'appareil est un biplan Rumpler, moteur Mercédès 120 chevaux. Je l'ai mis en sûreté dans une grange.

» J'ai été appelé ensuite au quartier général, où le général de Castelnau m'a adressé toutes ses félicitations. Les officiers d'état-major y ont joint les leurs.

» J'ai revu le prisonnier pendant qu'on

Il me signa un papier en allemand, où il dit :

« Je remercie cordialement l'aviateur français Gilbert, pour son amical accueil, après » qu'il m'eut poursuivi d'une façon admirable. — Lieutenant KELLER. »

» Je suis allé le revoir deux fois à l'hôpital d'Amiens et lui ai apporté des photos de son appareil. Je lui ai également donné une de mes cartes trouées par les balles d'un de ses camarades d'escadrille. Car c'était à un autre membre de leur escadrille que j'avais fait la chasse, à Amiens, avec Bayle, le 18 novembre. Le pilote en avait gardé un bien mauvais souvenir, ainsi que celui de la figure de Bayle. Il avait dit en atterrissant :

« J'ai été poursuivi par un monoplan dont » le tireur avait une grosse figure, une grosse » moustache et pas de lunettes. »

» Son réservoir à huile avait reçu trois balles ce jour-là. Et le réservoir à huile est à quelques centimètres de la tête des passagers.

» Je regrette que ce brave Bayle, qui était avec moi les autres fois, n'ait pas été de cette fête. »

GILBERT.



L'Escadrille

La terre a les escadrons, l'air a les escadrilles, joli mot de légèreté, de rapidité, de vivacité française qui claque et brille au soleil. L'aéroplane, éclaireur infatigable, est l'œil de l'armée et quel œil ! Un œil ailé ! Ne dirait-on pas la conception d'un Dante, d'un Hugo, visionnaire et poète d'Apocalypse ?

Faute de pouvoir y assister, nous aimons nous donner le spectacle du branle-bas qui s'exécute, dès que l'ordre lancé vient toucher l'escadrille. Avec une promptitude et un frémissement qu'il n'avait jamais eus, avec une âpreté belliqueuse et hardie, chaque appareil trépide aussitôt d'impatience et de fureur sacrée. Le démon de la chasse l'anime. Comme un gigantesque gerfaut brusquement décapuchonné, il se lance, ébloui d'ardeur, pique droit et fouille l'espace. Volonté perçante et impitoyable, il cherche et trouve. Il a vite fait de repérer à grande distance la bauge du Teuton, le terrier de sa batterie. En un instant il lève la mauvaise nichée qui remue sous la branche et son tir vient bouleverser les rassemblements avec autant de sûreté que le pied du promeneur tracassant une fourmilière. Ou bien, s'il ne porte pas le ravage lui-même, il le prépare et le détermine, en indiquant au chasseur armé du 75 la place exacte du gibier, qu'il fascine déjà, par la menace magnétique de ses orbes. Jusqu'à ce qu'il entende l'éclat du tonnerre, et qu'il l'ait vu tomber à l'endroit où il faut, il ne s'interrompt pas de tracer dans l'air le cercle rigoureux qui localise le but et qui a l'inflexibilité d'une condamnation. Chacune de ses feintes, de ses allées et venues est lisible comme un rapport. Les mouvements qu'il exécute sont une télégraphie Chappe aussitôt transmise, et tout le temps que sa présence est nécessaire, il passe, repasse, et fait sa ronde au-dessus du point visé, il y insiste, il ne le lâche pas ; sa ressemblance avec l'oiseau de proie est telle que l'on s'imagine qu'il va tout à coup tomber d'un trait pour battre d'une aile frénétique en touchant le sol et remonter triomphal avec un canon dans ses serres...

Dans l'histoire de cette guerre l'aviateur écrit vraiment, à la pointe de l'aile, un magnifique chapitre. Il se rapproche du marin. Leur existence, à l'un et à l'autre, et leurs dangers peuvent supporter la comparaison. Aussi difficile et aussi traître qu'elle, l'air est une onde, invisible, impalpable, il en a les courants, les remous, les vagues, les lames de fond, le calme et les colères, et le vent, comme il fait pour l'eau, le fouette et le démonte. Mais comment exprimer l'état psychique, la mentalité spéciale du soldat ailé depuis la minute où la fureur maîtrisée du départ l'extirpe du sol et le lance ? Que d'angoisses souveraines et dominées ! Que de palpitantes et folles ivresses à travers les péripéties de la mission ! Ne faut-il pas franchir *toutes* les lignes ennemies, celles d'en face et celles d'en haut, essuyer les embruns de la mitraille, traverser les réseaux du brouillard, éviter d'être pris et étouffé par les pattes du nuage pareil à un grand ours blanc ? Et le drame du duel vertigineux, la trombe et les cabrioles de la poursuite, les ruses du virage, les fausses chutes pour éviter la vraie, les pièges, les chassés-croisés, toutes les virtuosités de la

science et du courage mises en jeu dans la rafale afin d'arriver à surplomber le faucon de Prusse, à le frapper et à le couler à pic sur la pointe des casques levés en bas au spectacle de son agonie..., peut-on s'imaginer rien de plus pathétique et de plus étonnant?

La randonnée nocturne, avec son mystère et les embûches de ses ténèbres — autre ronde de nuit que Rembrandt n'a pas prévue — ne laisse pas d'offrir aussi une noire exaltation. Qui ne s'est senti tout hérissé d'admirative terreur au communiqué d'un de ces faits si brillants de la cinquième arme, alors que, dans le feu d'artifice des fusées éclairantes et parmi les jets livides et durs que font les projecteurs, l'homme aux vastes ailes de velours, éclaboussé de fusillade, aspergé de fonte et d'acier, glisse pourtant jusqu'à son but, lâche à coup sûr la bombe sur la toiture du hangar où tout se fracasse, et puis file et se noie dans les labyrinthes de l'ombre amie pour revenir à son poste d'attache? Mais ce qui frappe chez l'aviateur et ce qui le distingue, c'est la particularité de sa situation.

Aristocrate de la nue, il est au-dessus des choses d'ici-bas. Il plane, et domine toujours l'événement auquel il participe. Il est libre, ou du moins il en a l'illusion; rien ne l'encombre et ne le gêne. Il observe, pense et agit vraiment « à vol d'oiseau ». De la cime où il trône, il voit les mouvements, les entreprises et les chocs, réduits à des proportions qui, sans nuire à leur grandeur morale, les rapetissent cependant d'une manière inattendue. Et ce qu'il perd en dimensions, il le gagne en clarté. Tout s'explique, se justifie; la pensée du chef se déroule et se poursuit en entier sous ses yeux. Il est le spectateur éminemment favorisé, le mieux placé pour juger du tableau. En même temps, il peut goûter les joies permises d'un noble orgueil à se sentir assailli par l'innombrable essaim des abeilles de plomb, devenu tout à coup le point de mire et l'objet unique d'un concert d'artillerie.

Ce caractère saisissant et presque religieux de solitude, les oiseaux humains le conservent quand ils sont en troupe et qu'ils sillonnent le ciel. Je me rappelle un étrange tableau du quinzième siècle, admiré il y a des années, où l'on voyait le firmament criblé d'une quantité de petites croix filantes et volantes. Quelle était l'exacte signification de cette pluie mystique? Je ne l'ai jamais su, mais je ne puis regarder plusieurs aéroplanes mouchetant la grande voûte sans me souvenir du fond d'or que traversaient à tire-d'aile les petites croix, et je songe que bien plus tard, dans certains tableaux, restés de ce temps, le ciel sera occupé aussi par des oiseaux pensants qui raconteront le prodige. Ils diront que, dès le début de leur apparition, bien avant les « charges » de guerre, même quand ils volaient pour rien, pour l'apprentissage et le plaisir, ils étaient déjà *des signes* comme on croyait en découvrir autrefois à la veille de grands événements. Et de fait, n'auront-ils pas été cela? N'ont-ils pas prédit sans le savoir, depuis plusieurs années, les temps miraculeux que nous vivons? Mais, dans notre atmosphère scientifique, ils ont remplacé, en demeurant providentiels, les rougeurs, les embrasements, toutes les manifestations boréales qui avertissaient jadis, et qui aujourd'hui ne suffisent plus pour annoncer les secousses du monde.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

La Chanson des Enfants de France

Poésie de Maurice BOUKAY — Musique de René de BUXEUIL

All° giusto. — Un peu retenu.

1er Groupe. Petit paysan qui sort de l'école Petit citadin, fils des ateliers, Que portez-vous donc sous la camisole? Que portez-vous donc en vos tabliers? (La 2e Partie ad lib) 2e Gr. Nous portons le livre où le vrai s'épelle, Le Livre où le monde explique ses lois, Et si la Patrie un jour nous appelle, Nous saurons tous deux défendre ses droits!

— Petit paysan qui sors de l'école,
Petit citadin, fils des ateliers,
Que portez-vous donc sous la camisole?
Que portez-vous donc en vos tabliers?

— Nous portons le Livre où le Vrai s'épelle,
Le Livre où le monde explique ses lois!
Et si la Patrie un jour nous appelle,
Nous saurons tous deux défendre ses droits!

— Petit paysan devant la Nature,
Petit citadin près des Monuments,
Que regardez-vous, dans cette posture?
Que regardez-vous de vos yeux charmants?

— Nous regardons l'Œuvre où le Beau s'éveille,
L'Œuvre où la Matière évoque l'Esprit!
Si l'Art par nos soins produit sa merveille,
Nous ferons honneur à qui nous l'apprit!

— Petit paysan parmi les misères,
Petit citadin parmi les douleurs,
Pourquoi chantez-vous quand souffrent vos frères?
Pourquoi chantez-vous quand pleurent vos sœurs?

— Nous chantons le Bien qui guérit la peine,
Le Bien qui fait seul notre dignité!
Si l'amour un jour terrasse la haine,
Nous aurons fondé la fraternité!

— Petit paysan qui portes les armes,
Petit citadin qui suis le tambour,
Cueillir des lauriers parmi les alarmes,
N'est-ce pas trahir l'idéal d'amour?

— Non, notre idéal, ce n'est pas la gloire;
C'est le Droit sacré de l'humanité!
C'est Verdun qui passe et c'est notre histoire;
La vie ou la mort pour la liberté!

« Turcaret » à la Comédie-Française



On vous a dit plus haut l'impression qu'éveillait dans le public la reprise de ce célèbre ouvrage. La pièce était accompagnée à l'origine d'un prologue et d'un épilogue qui en précisaient le sens et expliquaient les intentions de l'auteur. M. Jules Truffier, si érudit, si fin connaisseur des choses du théâtre, avait mis au point les deux morceaux et comptait ajouter à la comédie de Le Sage ce commentaire dialogué. Des difficultés de mise en scène l'empêchèrent d'exécuter son projet. Il offre à nos lecteurs l'épisode qui n'a pu être représenté.

Les financiers, les « Turcarets » de l'époque (1709), essayaient d'ourdir une cabale contre l'œuvre où ils se savaient très rudement flagellés. Asmodée — le Diable Boiteux — expose au seigneur don Cléofas, les dispositions des spectateurs de 1918, sans doute différentes de celles des spectateurs d'autrefois.

A. B.

ASMODÉE. — Puisqu'en brisant la bouteille où j'étais enfermé, vous m'avez remis en liberté, je vais, une fois encore, don Cléofas, mon bel Espagnol, vous faire parcourir tout le monde, et je prétends, chaque jour, offrir à vos yeux de nouveaux objets.

DON CLÉOFAS. — Vous aviez bien raison de me dire que vous allez bon train, tout boiteux que vous êtes : comment diable, nous étions tout à l'heure à Madrid; je n'ai fait que souhaiter d'être à Paris, et je m'y trouve. Ma foi, seigneur Asmodée, c'est un plaisir de voyager avec vous.

ASMODÉE. — N'est-il pas vrai? Le chemin des airs fut toujours le plus rapide.

DON CLÉOFAS. — Assurément. Mais dites-moi, je vous en prie, dans quel lieu vous m'avez transporté? Nous voici sur un théâtre, je vois des décorations, des loges, un parterre : il faut que nous soyons à la Comédie.

ASMODÉE. — Vous l'avez dit; et l'on va « reprendre », c'est-à-dire représenter à nouveau, tout à l'heure, une pièce célèbre qui n'a pas été jouée depuis quarante-six ans, et dont j'ai voulu vous donner le divertissement. Nous pouvons, sans crainte d'être vus ni écoutés, nous entretenir en attendant qu'on commence.

DON CLÉOFAS. — La belle assemblée! que de dames!

ASMODÉE. — Il y en aurait encore davantage, sans les petits spectacles des petits théâtres : la plupart des femmes y courent avec fureur. Mais ne soyons présentement occupés que de ce qui frappe nos yeux. C'est aujourd'hui, dis-je, la « reprise » d'une comédie où l'on joue un homme d'affaires. Le public aime à rire aux dépens de ceux qui le font pleurer.

DON CLÉOFAS. — C'est-à-dire que les gens d'affaires sont tous des...

ASMODÉE. — C'est ce qui vous trompe : il y a de fort honnêtes gens dans les affaires. J'avoue qu'il n'y en a pas un très grand nombre; mais il y en a qui, sans s'écarter des principes de l'honneur et de la probité, ont fait ou font actuellement leur chemin. L'auteur respecte ceux-là. Effectivement, il aurait tort de les confondre avec les autres. Enfin, à toutes les époques, il y a eu d'honnêtes gens dans toutes les professions. J'ai connu même des commissaires et des greffiers qui avaient de la conscience!

DON CLÉOFAS. — Sur ce pied-là, cette comédie n'offense point les honnêtes gens qui sont dans les affaires.

ASMODÉE. — Comme le *Tartuffe* que vous avez lu n'offense pas les bons et vrais dévots!... Hé! pourquoi les gens d'affaires s'offenseraient-ils de voir sur la scène un sot, un fripon de leur corps? Cela ne tombe point sur le général. Ils seraient donc plus délicats que ne le furent les courtisans et les gens de robe, qui voyaient tous les jours, avec plaisir, représenter des marquis fats et des juges ignorants et corruptibles.

DON CLÉOFAS. — L'auteur et les comédiens se flattent sans doute que la pièce réussira.

ASMODÉE. — Pardonnez-moi. Les comédiens n'en ont pas bonne opinion, et leurs pressentiments — ils ne sont pas toujours infaillibles — sont exactement ceux des acteurs de la première représentations. Ces pressentiments ne laissèrent pas, alors, d'effrayer l'auteur, qui s'alla cacher aux troisièmes loges, où, pour surcroît de chagrin, il vit arriver auprès de lui un caissier et un agent de change, qui disaient avoir ouï parler de sa pièce, et qui la déchiraient impitoyablement. Par bonheur pour lui, il était si sourd qu'il n'entendit pas la moitié de leurs paroles. La pièce obtint, d'ailleurs, à son apparition, en 1709, un triomphe, éclatant... malgré les critiques...

DON CLÉOFAS. — Quels défauts les critiques trouvèrent-ils à cette pièce?

ASMODÉE. — Cent mille.

DON CLÉOFAS. — Mais encore?

ASMODÉE. — Ils dirent que les personnages en sont, tous, trop vicieux... mais, si la vertu n'y est point récompensée, on voit, au dénouement, le *Traitant*, TURCARET puni de ses méfaits... Et cela me chagrine. J'aime à voir dans les comédies régner mes héros et mes héroïnes, mais je n'aime pas qu'on les punisse à la fin de la pièce. C'est une atteinte à mon amour-propre. L'auteur m'a fait plaisir de montrer l'usage que mes partisans font des richesses que je leur fais acquérir. Il est aisé de les reconnaître : ils s'enrichissent par l'usure qu'ils n'osent plus exercer que sous le nom d'autrui quand ils sont riches; ils prodiguent leurs richesses lorsqu'ils sont amoureux, et leurs amours finissent par la fuite ou par la prison. On put critiquer, et l'on critique encore la sécheresse de l'intrigue ; c'est en effet le défaut ordinaire de ces sortes de pièces : elles ne sont point assez chargées d'événements. Les auteurs veulent toute l'attention du spectateur pour le caractère qu'ils dépeignent et regardent comme des sujets de distraction les intrigues trop composées. Je suis de leur sentiment, pourvu que la pièce soit intéressante. Et celle-ci, quoi qu'on dise, est près d'être parfaite.

DON CLÉOFAS. — Alors, pourquoi ne la donne-t-on pas plus souvent?

ASMODÉE. — Parce que l'auteur s'est sottement avisé de rendre le vice haïssable.

DON CLÉOFAS. — Et comment Turcaret fût-il accueilli lors de la dernière reprise?

ASMODÉE. — Froidement.

DON CLÉOFAS. — Et cependant le vice attaqué dans la pièce existe toujours.

ASMODÉE. — Oui. L'on applaudit, même beaucoup, dans les comédies nouvelles, tous les traits contre les nouveaux riches; mais les spectateurs ne savent plus, aujourd'hui, ce que c'est qu'un « fermier général »; cela les déroute... et puis, il y a dans le style une simplicité, une vérité qui n'en imposent point aux amateurs exotiques de la langue *algarabia* — pour ne pas dire *charabia* — de quelques-uns de nos auteurs à la mode actuelle. Qu'est-ce qu'une pièce où chaque interlocuteur parle simplement comme il doit parler?... Nos modernes précieuses n'y trouvent point prétexte aux moindres gloussements, aux moindres pâmoisons... Si ce n'est — j'y insiste — au sujet d'un *portrait trop fidèle des mauvaises mœurs;* la nature humaine n'y est point fardée!... et les spectateurs qui sont tous, en général, si honnêtes, si francs, si purs, si désintéressés, ne peuvent supporter sur la scène les fripons et les fourbes.

DON CLÉOFAS. — Il est vrai qu'ils n'ont pas besoin d'aller à la Comédie pour voir des coquins.

ASMODÉE. — Oui. Les originaux dégoûtent des copies.

DON CLÉOFAS. — Ils n'aiment point à se trouver en si mauvaise compagnie.

ASMODÉE. — Ils sont bien difficiles... car — je l'ai dit avant maint auteur qui n'a fait que me citer : « Si l'on n'allait que chez les gens qu'on estime, on n'irait chez personne. On ne rentrerait même pas chez soi! » — Mais, on frappe les trois coups. Jeune espagnol, vous savez assez le français pour juger de la pièce; écoutez-là.

(*Ils disparaissent.*)

JULES TRUFFIER,
de la Comédie-Française.



LES POÈMES

LE PETIT PORTRAIT

Dédié aux Poilus qui sont devenus Papas pendant la guerre.

C'est un portrait d'enfant enclos dans une lettre
Que la maman vient d'envoyer à son « Poilu »,
Et, de voir ce bébé qu'il n'a jamais connu,
L'homme a senti soudain chavirer tout son être.

Il fixe le menu visage, il le pénètre...
Ce sont ses traits à lui... Comme il est bien venu !...
Et c'est pour lui beaucoup, ce petit rien tout nu:
Quelque chose de plus à défendre peut-être!

Or, tandis qu'il se livre aux rêves d'avenir,
On crie : « Aux armes! L'ennemi sur la colline
Monte, serrez vos rangs, les gas, il faut tenir ! »

Il met alors le cher portrait sur sa poitrine.
Et, prenant son fusil d'un geste courageux :
« En avant, maintenant, dit-il, nous sommes deux!»

PIERRE CHAPELLE.

TENDRESSES

LA LAMPE AU JARDIN

Nous dînons au jardin... La lampe autour de nous
Fait un cercle tremblant de lumière dorée :
Je regarde, au-dessus de la nappe éclairée,
Un papillon de nuit s'étourdir de vols fous.

L'air nous est embaumé par d'invisibles roses,
Dont le vent nous apporte un pétale, parfois...
Sur le fond ténébreux les visages sont roses,
On sent du bonheur vrai dans la gaieté des voix.

Entre toutes, c'est l'heure exquise où rien ne pèse,
Où le cœur rajeuni bat comme un cœur d'enfant...
L'ombre est si fraîche au soir de ce jour étouffant,
Et le sommeil prochain doucement nous apaise.

Sur la route sonore, au loin, s'en vont des pas...
Il est tard, il fait sombre, et, soudain, il nous semble
Comprendre mieux, tandis qu'ils se hâtent là-bas
Le charme d'être là, paisibles, tous ensemble.

ANDRÉ RIVOIRE.

CEUX DE L'AVANT

SAGESSE

A l'encontre de ce que prétendent certaines gens, le soldat dans la tranchée ne passe pas son temps à prononcer des mots héroïques et à prendre des poses nobles. Ses préoccupations sont tout autres. Il a d'abord à s'occuper de ce qu'il a à faire, et puis à se garer du mieux qu'il peut de tout ce que le Fritz lui envoie; ensuite... C'est ensuite qu'il lui faut trouver quelque chose.

Penser avec trop d'intensité à chez soi finirait par donner un affreux cafard. La prochaine permission est encore si lointaine! La lettre est un fil bien mince. Il y a un trop grand manque d'équilibre entre de si violentes pensées et une si petite réalisation matérielle.

Les passionnés de pinard ont la ressource d'échafauder des combinaisons compliquées pour se procurer quelques litres de leur nectar, et peut-être le payer trois sous moins cher qu'au cours du jour; mais non licet omnibus... *il n'est pas donné à tout le monde d'aimer le vin à ce point.*

Je connais un caporal qui sait admirablement s'échapper des réalités qui l'entourent.



Dessin d'André Warnod.

L'étoile d'argent piquée sur sa croix de guerre prouve qu'il sait y revenir quand il en est besoin. Nous avons en changeant de secteur traversé par étapes une partie de la Champagne et de l'Ile-de-France, et son seul souci semblait être de visiter les églises des villages que nous traversions. Quelles étaient jolies ces vieilles petites églises romanes!... Un après-midi qu'il pleuvait, après avoir traîné le sac et tout le fourniment pendant plus de 30 kilomètres, nous arrivâmes tout près de la Ferté-Milon. Il m'a fallu aller avec lui voir la maison de Racine. C'était encore six kilomètres à faire en plus de l'étape, et nous repartions le lendemain matin à quatre heures. Qu'importe? Racine et la Ferté-Milon valaient ce détour; mais le soir dans notre grenier, tandis que roulé dans ma couverture je m'endormais, je vis mon caporal à la lueur d'une petite bougie qui écrivait et comptait sur ses doigts.

Il me montra son travail le lendemain matin. Il avait composé un sonnet sur la naissance du poète, imaginant Andromaque, Phèdre et Bérénice entourant le berceau du petit enfant.

Savoir ainsi s'en aller hors de soi-même quand il n'est pas indispensable d'y rester, quelle force et quelle sagesse!

Dans la guitoune où le poste des brancardiers est installé j'ai bien souvent envié Verlaine qui, au fond de n'importe quel bouge, pouvait suivre au gré de sa fantaisie les ébats des ingénues en longues jupes poursuivies par les libertins dans les allées d'un parc dessiné par Le Nôtre, correct, ridicule et charmant.

ANDRÉ WARNOD.

Le Retour de Linou (1)

***

TROISIÈME PARTIE

II

Ce soir de fête patronale fut, au Moulin de La Capelle, touchant et vraiment familial. On y parla beaucoup des morts et du temps passé; mais on y conçut aussi, au contact des jeunes, de consolantes perspectives d'avenir.

Dans la même salle que jadis, autour de la même vieille table, devant le foyer ancestral, le père Terral s'assit entre ses deux filles, Mélanie et Linou. A la suite, prirent place Jacques, Julie, François et Baptiste, son cousin. Cécile, que son succès à l'église avait laissée aussi simple et avenante qu'avant, jupes et manches retroussées, ses cheveux d'or un peu ébouriffés et chavirés à trop se pencher sur les marmites et la broche, restait provisoirement debout pour aider la servante et Lalie. Jeantou, en sa qualité de fermier, voulait se placer au bas bout, sous le calèl; on l'obligea à s'insérer entre Jacques et Mélanie.

Linou, vêtue encore en religieuse, comme nous l'avons vu, dit tout haut le *Benedicite.* La petite Julie lança un furtif coup d'œil ironique à son frère le soldat, qui ne broncha pas. Envoyée depuis quelque temps en pension, à la ville, pour s'y préparer aux postes et au brevet, elle y avait pris des allures un peu évaporées, respiré une bouffée de l'air nouveau. Et Baptiste, brave et honnête artilleur qui n'avait jamais fait une heure de salle de police, n'en rêvait pas moins d'aller, après sa libération, se placer à Paris, — à moins qu'on ne le nommât facteur rural dans le département.

Les propos se traînèrent d'abord dans les banalités courantes : récoltes, naissances, décès, mariages. Mélanie, la fille aînée, vraiment paysanne, excellente mère, mais très âpre au gain, très intéressée, demanda à sa sœur si son couvent ne lui rembourserait point la dot qu'elle y avait apportée.

— Mais si, répondit Jacques, dans une vingtaine d'années peut-être..., si les liquidateurs ne l'ont pas mangée...

— Quels brigands! s'exclama Mélanie... Alors, ma pauvre Aline, que vas-tu devenir? A ton âge, on ne peut pas se remettre au travail de la campagne... Tu as les mains, d'ailleurs, trop fines...

— Dieu ne m'abandonnera sans doute pas, se contenta de répliquer sœur Marthe.

— Nous non plus, fit Jacques.

— Et il y a encore du pain et un lit pour Aline, au moulin de La Capelle, ajouta Terral.

Alors, Mélanie se ravisant :

— Il y a aussi tout cela chez nous, à Lestrade, dit-elle... Et j'imagine que Cadet, étant maire et riche, ne laisserait pas une de ses sœurs dans la peine...

— Qu'elle ne compte pas trop là-dessus, grogna le père Terral.

— Oh! grand-père! protesta François; il ne faut pas non plus croire mon père dépourvu de cœur.

— Du cœur? S'il en avait, il serait là, ce soir, parmi nous, riposta le vieillard.

Un silence pénible se fit. Mais sœur Marthe intervint :

— Père, dit-elle, il est vrai que notre frère devrait être avec nous, assis à cette table. Mais nous sommes ici trois, — elle désigna d'un geste Jacques et François, — qui avons résolu de tout tenter pour l'y ramener.

— J'imagine, dit le vieux meunier avec amertume, qu'auparavant il coulera encore beaucoup d'eau sur sa chaussée et sur la mienne...

— Qui sait?... Et s'il revenait, vous lui feriez bon accueil, n'est-ce pas?

— Ce ne serait pas la première fois, tu le sais bien!

Linou tressaillit. Ce mot fit surgir devant elle la scène qui s'était déroulée, autour de cette même table, trente-cinq ans plus tôt, ce soir de Noël, où l'oncle Joseph ramena Cadet de sa fugue à Montpellier... Terral était assis à cette même place... Cadet s'agenouilla devant lui... Tous implorèrent son pardon, qui lui fut accordé. Leur mère, Rose, pleurait de joie, là-bas au coin du feu.. Et quelques instants après, éclatait comme la foudre l'imprudent récit de l'affût de Pataud et de la chute aux bras de Mion de ce Jeantou, qui maintenant est là, silencieux, paisible, père heureux de cette délicieuse Cécile, laquelle est la fille de cette même Mion!...

A cette évocation, sœur Marthe éclata en sanglots. Tous se regardèrent, stupéfaits. Cécile se précipita :

— Qu'avez-vous, ma sœur? Vous souffrez?

— Ce n'est rien, mon enfant, disait Linou à travers ses larmes... un peu de fatigue, d'énervement... des souvenirs qui me reviennent... Depuis le temps que je ne m'étais pas assise-là...

Elle se rasséréna, non sans effort, et le souper continua...

François suivait du coin de l'œil les allées et venues de Cécile, occupée à servir, diligente et gracieuse. Quand elle passait derrière lui et se penchait un peu pour poser sur la table un plat ou une bouteille, il semblait à l'amoureux qu'une aile et un parfum l'effleuraient; et lorsque la belle fille était de l'autre côté de la table, il lui adressait un regard de gratitude et d'adoration.

Jacques ne perdait rien de ce petit manège.

— Il me semble, fit-il tout à coup, que nous oublions un peu celle qui a été la vraie reine de cette fête, Cécile, qui nous a chanté un « O salutaris », tel que les voûtes de notre église — pourtant bien vieilles — n'en avaient sûrement pas entendu.

— Oh! M. Jacques!... protestait Cécile, ne vous moquez pas de moi! J'ai chanté comme une ignorante que je suis.

— Les oiseaux aussi chantent comme des ignorants, vu qu'on ne leur a rien appris... Allons, viens t'asseoir à table, ici, près de moi... Si, si,... nous te ferons place. Faut-il aller te chercher?

— Assieds-toi là, ordonna Garric, puisque M. Jacques le veut!

François s'était un peu écarté de son oncle; et Cécile, rougissante, s'assit timidement entre eux. François s'empressa de la servir, ravi de l'initiative de son oncle et de la chère présence qu'il n'aurait osé espérer si proche de lui.

La petite Julie, soudain jalouse, — car son cousin lui plaisait fort, — et voulant qu'on s'occupât d'elle aussi, reprit la parole pour raconter qu'elle avait entendu des jeunes gens qui semblaient venir de la ville et qui disaient qu'avec une voix pareille, Cécile pourrait aller chanter sur le théâtre et gagner des mille et des cent.

— C'était pour se moquer de moi, répondit Cécile.

— Mais non; ils parlaient sérieusement,... ils disaient que la fameuse actrice, Mme ..., — ah! voilà que j'ai oublié son nom..., celle qu'a un château sur le Causse noir..., vous savez

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918.

bien?... une Rouergate enfin,... n'avait pas une aussi belle voix que Cécile.

— J'espère bien, dit Linou, que saint Loup préservera Cécile d'aller jamais chanter pour le diable!

— Mais, ma tante, on peut chanter au théâtre, aujourd'hui sans être excommuniée... J'ai lu ça dans un livre,... et si j'avais de la voix, moi...

— Tais-toi donc, petite sotte! fit Mélanie... Qu'est-ce qu'on va leur fourrer dans l'esprit à présent!

— Eh bien, Cécile, concluait Jacques, lui versant du vin, en attendant ton premier prix au Conservatoire de Paris, je propose que nous buvions à ton succès dans l'église de La Capelle, et à ton bonheur parmi nous, entre ton brave homme de père et... celui que tu lui donneras pour gendre.

Quelques-uns regardèrent François qui s'efforçait de ne pas rougir... Tous trinquèrent avec Cécile, qui se sentait des flammes à la joue et des larmes dans la gorge.

— Hé! là-bas, vous autres, Lalie, Rouzou! cria Jacques aux servantes, pourquoi ne venez-vous pas choquer votre verre aussi?

Elles vinrent et trinquèrent à la ronde; puis, les tartes et les fougaces posées sur la table, elles s'assirent à leur tour, mangèrent avec les autres, se mêlèrent à la conversation.

Lalie, pourtant, semblait préoccupée et tournait souvent la tête vers l'évier, qui communiquait avec la salle commune et prenait jour sur la chaussée par un petit judas vitré. Jacques lui dit :

— Que regardes-tu donc, Lalie?

— Il m'a semblé, répondit-elle, voir, à deux ou trois reprises, quelqu'un nous épier par le carreau.

— Que nous importe? Quelque gamin, sans doute...

— Chut! fit Lalie... tenez... on regarde encore.

François se leva, fit le geste de décrocher un fusil sous la cheminée : le nez du curieux disparut de la vitre... Et la causerie reprit.

Sœur Marthe ne parlait guère, perdue dans ses souvenirs. Jeantou aussi était silencieux, encore plus que de coutume. Le père Terral l'interpella :

— Qu'est-ce qui t'arrive, Jean? Les poissons de l'étang sont plus bavards que toi.

Garric parut sortir d'un rêve.

— Vous savez bien, père Terral, que je n'ai pas la langue bien pendue... Quand nous parlons ensemble de meules et de roues, de farine et de son, de scies et de planches, cela va encore... Mais quand j'entends ceux qui en savent plus que moi, j'aime mieux écouter : je m'instruis...

— Tu es un sage, Jean, approuva Jacques.

— De la part d'un ancien avocat, fit Terral, la remarque a son prix... Et François?... Il ne me semble pas très en train non plus... Je parie qu'il appréhende déjà d'être grondé en rentrant aux Anguilles?

François qui, depuis qu'il sentait Cécile tout près de lui, vivait plongé dans une sorte de béatitude, crut devoir relever le propos du vieillard :

— Voyons, grand-père, on ne gronde guère les enfants qui ont été soldats; n'est-ce pas, cousin Baptiste?... D'ailleurs, pourquoi me gronderait-on?

— Je connais tes parents; ils ne doivent pas beaucoup aimer à te savoir ici.

— Je n'y fais pas de mal, grand-père; et je m'y plais. J'y suis né : il me semble que tout m'aime, comme j'aime tout ici..., jusqu'aux pierres des murs. Et si jamais il ne tenait qu'à moi, c'est ici que je voudrais habiter.

— Dieu te maintienne dans ces sentiments, mon neveu, fit gravement sœur Marthe... Ce sont les âmes de notre mère, de mon parrain, des grands-parents aussi, sans doute, qui désirent y ramener ceux qui en sont partis. C'est pourquoi, comme je me sens fatiguée et que je veux me retirer de bonne heure, je vous demanderai à tous de faire, avec moi, la prière en commun, comme jadis. Je vais la « crier », et Cécile me « la répondra ».

Tous se levèrent, en effet, se rangèrent en demi-cercle auprès du feu, et prièrent pour les vivants et pour les morts.

— Jacques va me ramener à la Griffoulade, dit Linou. Vous autres, continuez la fête : les jeunes n'ont pas encore sommeil. Causez, riez, chantez; cela n'est pas défendu entre braves gens... Bonsoir et bonne nuit à tous.

— Bonne nuit, répétèrent tous les autres, en écho...

La nuit était pure et calme. L'étang luisait, semé d'étoiles comme un second firmament. Le ruisseau filait sa claire cantilène... Là-haut, à La Capelle, un piston essoufflé tournait encore des polkas et des valses; quelques fusées montaient dans l'air en sifflant; des chansons hurlées à tue-tête sortaient des auberges, ou marquaient, par les chemins, la retraite des groupes avinés.

III

M. le Maire de La Capelle était rentré à Fontfrège, à dix heures, le soir de la Saint-Loup; et il avait trouvé Sophie seule à la maison, les deux servantes s'étant attardées à la fête, et les garçons de la scierie et du moulin pareillement.

— Où est François ? avait-il demandé.

— Je ne l'ai pas vu depuis qu'il est parti pour la seconde messe de La Capelle, ce matin, à dix heures.

— Voilà, grommela-t-il, une maison bien gardée !... Il faut que cela change... et cela changera !...

Il jeta son chapeau, ses souliers, avala rondement une assiettée de soupe et un verre de vin, et s'en fut se coucher, après avoir toutefois fermé la porte d'entrée à double tour et poussé les verrous...

Quand François quitta le moulin de La Capelle, après avoir furtivement embrassé Cécile sur le seuil, son cousin le militaire voulut l'accompagner jusqu'au village, — histoire d'aller encore un peu au cabaret. En sortant de la maison, ils virent une ombre s'éloigner à grands pas du côté de la chaussée : nul doute que ce ne fût l'espion aperçu, tout à l'heure, au carreau de l'évier.

— Faut-il le poursuivre? demanda Baptiste.

— A quoi bon ? répondit François... Je parierais que c'est encore le Rascal... On le retrouvera...

Il enfourcha prestement sa bicyclette ; et il n'était guère plus de minuit quand il arriva chez ses parents. Trouvant porte close, il n'insista pas. Le premier septembre, les nuits sont encore tièdes : il alla tout rustiquement s'étendre dans le foin. Et il était déjà levé, quand les garçons arrivèrent pour prendre leur travail, — ce qui leur fit faire une grimace de dépit. Ils balbutièrent des excuses... Ce n'était pas fête tous les jours... On s'était un peu amusé, hier, et alors...

— Oui, alors on a mal aux cheveux, fit le jeune homme. C'est bien, c'est bien... Levez les vannes ; et tâchez de ne pas vous endormir au ronron du blutoir ou de la scie.

Cadet fut stupéfait de trouver son fils frais et dispos et déjà à la besogne. Il dut rengainer les reproches qu'il comptait lui adresser; mais on sentait bien que ce n'était qu'un léger crédit.

— Bonjour, père, dit François; vous avez fait un bon voyage?

— Pas trop... Le préfet était à la chasse; son secrétaire aussi... Et personne non plus à l'usine de la Briane où je voulais obtenir quelques renseignements pour l'installation de la nôtre... C'est une course à recommencer... Et il alla donner à tout le coup d'œil du maître.

Au petit déjeuner, avant qu'il eût ouvert la bouche, Merlin, le garde-champêtre était là, pour rappeler à M. le maire qu'à neuf heures il devait marier un jeune couple à La Capelle.

— J'avais oublié, en effet, bougonna Cadet... Mais pourquoi mon adjoint ne les marie-t-il pas?

— Oh! bien, fit Merlin, si vous croyez, monsieur le maire, que Boussaguet quitterait ses batteuses un jour de beau temps!...

— Assieds-toi, Merlin... Bois un verre : nous partons... François, dis à Gustave d'atteler... Ah! jamais une heure de tranquillité!... Elle me tuera, cette mairie... Je commence à en avoir assez, et plus qu'assez!

Merlin sourit à cette déclaration, déjà cent fois entendue; et, en bon courtisan, répliqua :

— Mais vos administrés n'ont pas assez de vous, monsieur le maire.

Après un petit silence, employé par Cadet à savourer le compliment :

— Dis-moi, Merlin, interrogea-t-il, tout s'est bien passé, hier?

— Oui, monsieur le maire... Beaucoup de monde, beaucoup d'entrain... Les aubergistes sont enchantés...

— Pas de disputes? pas de coups?

— Presque rien : un peu de bruit seulement chez la Sourde, où Rascal a reçu quelques taloches d'un soldat.

— C'est bien fait! Il faut que cet animal soit fourré partout...

— Il est certain qu'il doit être gênant pour monsieur le maire... Il veut, dit-il, vous charger de porter plainte contre le militaire qui l'a battu.

— Et quel est ce militaire?

— Un de vos neveux, Baptiste Calvet, de Lestrade, venu faire fête au moulin, chez votre père.

— C'est complet! s'écria le maire en frappant du poing sur la table... Qu'est-ce qu'il faisait encore celui-là, chez la Sourde?... Un cabaret maudit, et qu'il faudra fermer!...

François, qui revenait de l'écurie, entendit ces dernier mots.

— Mon père, dit-il, un peu vivement, la Sourde est une malheureuse, victime de toute sorte d'injustices et de passe-droits. Et je comptais justement vous demander de faire quelque chose pour elle...

— Ah! tu tombes bien!... On se bat dans son auberge; un soldat y maltraite un civil...

Merlin jugea à propos d'intervenir.

— Je ne crois pas que la Sourde soit fautive, monsieur le maire... Ce n'était pas une heure indue; et c'est Rascal qui a querellé votre neveu Calvet.

— Calvet! s'écria François; je l'ai quitté à dix heures.

— C'est un peu après que l'affaire s'est passée, dit Merlin... et elle n'est pas bien grave.

Terral s'était levé.

— Tu me conteras le reste en route, Merlin; partons. Veille à tout, François, jusqu'à mon retour.

François n'eut pas de peine à deviner l'incident de l'auberge : Rascal n'ayant plus à espionner, au moulin, après son départ, était remonté à La Capelle; le hasard l'avait mis en présence de Baptiste, qui avait cru devoir le corriger un peu : ce n'était qu'une avance à ce Bohème malfaisant.

Au dîner, le jeune homme se trouva en tête à tête avec sa mère qui, depuis le matin, affectait une allure lasse et une figure de désolation. Elle regardait son fils, soupirait, levait les yeux au ciel.

— Seriez-vous souffrante, maman? lui demanda François.

— Souffrante? Oh! oui, mon petit, bien souffrante... au cœur... Tu devrais être le dernier à me demander cela.

Il avait compris : la lamentation allait se dérouler sur le mode accoutumé.

— Je vous ai causé du chagrin sans le vouloir alors?

— Sans le vouloir!... Est-ce sans le vouloir, gémit-elle, que tu es resté dehors toute la journée d'hier et toute la nuit?

— Je me suis couché à minuit, mère.

— Où?

— Dans la grange... Votre porte était verrouillée.

— Malheureux enfant!... C'est ton père qui t'a fermé dehors sans me le dire... Mais aussi, rentrer à minuit, quand tu me savais seule ici, et peureuse comme je le suis!... Le fils du maire!... aller traîner ainsi d'auberge en café...

— Oh! vous exagérez, maman! J'ai passé une heure, avant le coucher du soleil, dans une petite auberge où il y avait dix personnes; et nous y avons bu une bouteille de vin à quatre... Et c'est tout.

— Mais alors, qu'as-tu fait de ton temps?

— J'ai dîné à la Griffoulade, chez mon oncle; j'ai été entendre les vêpres...

— Est-il vrai, François? s'écria Sophie, rassérénée.

— Je vous l'affirme, mère!... Puis j'ai soupé avec grand-père, mon oncle et mes deux tantes, un cousin et une cousine...

Sophie se rembrunit soudain :

— Et les Garric, sans doute?

— Cela va de soi, puisqu'ils sont les fermiers de grand-père. Vous voyez que je n'ai pas traîné d'auberge en café...

C'est égal, passer tant d'heures dans ce moulin de La Capelle où ses parents ne mettaient plus les pieds, parce que le père Terral la détestait, elle, Sophie!... Tout cela n'était pas d'un excellent fils... Et puis, cette fille de Garric, qu'on disait aussi effrontée que l'avait été sa mère, finirait par l'enjôler. Cela ferait jaser; et plus tard, il ne pourrait pas se marier à son avantage... Car, de supposer que lui, fils du minotier de Fontfrège, songeât à épouser cette fille de farinel, non : elle n'allait pas jusque-là...

— Rien n'est pourtant plus vrai, ma mère, fit gravement François.

Elle bondit :

— Tu as donc perdu le sens?

— Je ne crois pas...

— Alors, on t'a jeté un sort; on t'a « emmasqué?... » Ah! Seigneur, Sainte Vierge, ce qu'il faut ouïr!...

— Mère, à quoi bon toutes ces plaintes, qui vous font mal et qui ne changeront rien au cours des choses?

— Quel ingrat tu es! quel cœur dur!... Ayez donc des enfants, donnez-leur votre sang, votre lait, vos jours et vos nuits, toute votre existence,... préparez-leur un bel avenir, un riche établissement, pour que...

Elle éclata en sanglots et en gémissements.

François la plaignait, car il sentait bien qu'en ce moment elle était sincère, et qu'elle l'aimait à sa façon. Et il se disait que cette résistance larmoyante n'était rien à côté de celle qu'il rencontrerait chez son père; mais il se raidissait dans sa résolution, et gardait le silence.

Après s'être bruyamment mouchée et longuement essuyé les yeux, Sophie continuait :

— Et ton père? Que dira ton père? Lui as-tu déclaré ta volonté d'épouser cette... Cécile, — comme je crois qu'on l'appelle?

— Je le lui aurais dit, tout à l'heure, s'il n'était pas reparti.

— Malheureux! tu ne sais pas ce que tu te prépares.

— Mais si, ma mère, je m'en doute bien.

— Mais non... Tu ne connais pas ton père!... Ecoute, mon petit François, attends encore pour lui parler de tout cela... Patiente un peu... fais-le pour moi... Tu te rappelles l'invitation de M. Vergnade? C'est dans trois jours qu'on dîne chez lui. Ne dis rien de ton projet à ton père auparavant; je t'en prie!... Après..., tu feras à ton idée...

— Pensez-vous, mère, que ce dîner puisse modifier mes intentions? Me croyez-vous homme à changer de sentiment en changeant de veste et de cravate?

— Non; je sais bien que Mlle Héloïse ne te plaît pas... Pauvre petite, si gentille! et qui t'aime tant!... Mais enfin, tu peux bien garder le silence jusqu'à ce qu'avec son père elle soit repartie pour Paris.

— Pourquoi donc?

— Ah! pourquoi?... Voilà. C'est le secret de ton père : il ne m'appartient pas.

François n'eut pas de peine à comprendre: c'était bien ce qu'il soupçonnait : son père devait de l'argent à M. Vergnade, et n'était pas en mesure de le lui rendre; de là, projets de mariage, invitations réciproques, etc.

— Soit, mère; j'attendrai... Mais à quoi cela remédiera-t-il, puisque je n'épouserai pas Mlle Héloïse!

Et il se leva de table et retourna à la scierie.

IV

Ce dîner chez l'ex-laitier devenu châtelain de La Gardette fut quelconque. Le parvenu eût bien voulu multiplier et éblouir ses invités; mais c'est Mlle Héloïse qui avait tout réglé; et comme elle n'était pas sotte, elle avait banni les extravagances, les disparates. La colonie des émigrants parisiens avait été laissée de côté. Autour de la table, M. le curé de La Garde, M. Bonneguide, M. Couffinhal, le jeune étudiant, qu'elle n'aimait guère, mais qui était cultivé et de bonne tenue, un couple de cousins en visite, — plus les trois Terral de Fontfrège et un conseiller municipal de la section, M. Vigroux, propriétaire aisé et vieux garçon aimable..., c'était tout.

Mlle Héloïse portait, cette fois, une toilette très simple et très sobre, sans décolletage; plus de rouge aux lèvres, ni de poudre sur les joues; et, sans être jolie, elle était séduisante, avec un voile de mélancolie sur sa figure mignonne et amaigrie. Elle s'abstint, d'ailleurs, de toutes agaceries envers François qui, de son côté, se montra affable, sans plus...

On se quitta sans que le projet caressé par Vergnade et Cadet-Terral eût fait le moindre pas vers sa réalisation, au contraire : on le sentait enterré... « Ce n'est plus un dîner de fiançailles, mais plutôt un repas de funérailles! » aurait bien voulu dire M. Couffinhal; mais il ne sut à qui le dire et le garda pour lui. Ah! si M. Buffanel, l'administrateur-gérant-rédacteur-correspondant du « Montagnard » eût été encore là! Mais on ne l'avait pas invité. On ne dit ni bien ni mal de Paris, cette fois, non plus que de la province : c'était la trêve, et aussi le P.P.C. On se promettait, il est vrai, de se retrouver encore à Fontfrège, avant le départ annuel; mais ce n'était là que banale politesse.

En se levant de table, Mlle Héloïse trouva bon d'emmener un instant François dans le jardin, sous prétexte de lui demander si les truites pourraient vivre dans le bassin qu'on y avait aménagé; en réalité, c'était pour lui dire sans détours, avec une gravité attendrie qu'il ne lui connaissait pas :

— Monsieur François, la vie va nous séparer de nouveau, peut-être pour toujours. N'ayons donc point de secrets l'un pour l'autre. Vous avez deviné que nos parents rêvaient de nous marier. De mon côté, j'aurais volontiers souscrit à leur projet; mais vous, vous aviez déjà votre cœur pris, n'est-ce pas? Rien à faire à cela... Ne m'en veuillez point de quelques coquetteries lors de notre première rencontre : je ne suis pas aussi évaporée que je l'ai paru; mais je paie parfois tribut au milieu où j'ai été élevée... Voulez-vous me dire que vous ne garderez de moi nulle impression fâcheuse? Voulez-vous que nous nous quittions bons amis?

— De grand cœur, mademoiselle, répondit le jeune homme, touché de cette franchise. J'avais deviné que vous étiez une nature sincère et bonne... Soyons amis, comme vous le désirez... Je conserverai de ce jour le meilleur souvenir; et quand vous reviendrez dans le pays, n'oubliez pas que vous serez la bienvenue à Fontfrège, et qu'on y pêchera encore des écrevisses et des truites en toute cordialité.

— A Fontfrège? qui sait, fit-elle tristement.

A voir les jeunes gens s'isoler ainsi, Sophie avait eu une lueur d'espérance; Cadet y avait vu plus clair, et la ramena vite à la réalité :

— Tout est noyé, lui dit-il en remontant en voiture, et par la faute de notre fils... Quel nigaud!

Et il fouetta vivement, sans même attendre que François eût achevé de prendre congé... Celui-ci fut, d'ailleurs, enchanté de faire la route à pied, et de se préparer à soutenir l'inévitable assaut.

Cadet-Terral se contint jusqu'au soir, — du moins, en paroles, car ses gestes, son agitation trépidante, sa façon de bousculer gens et bêtes, étaient des signes avant-coureurs non douteux de l'orage qui couvait.

Quand, après le souper, les servantes eurent regagné leurs lits, au galetas, le meunier lâcha les écluses de ses colères.

— Une bonne journée, n'est-ce pas, mon garçon, et dont tu dois être content?

François leva la tête, mais ne répondit rien.

— Tu joues la surprise, ou si tu ne comprends pas?

— Je comprends bien que vous êtes fâché, mon père; mais je me demande en quoi j'en suis la cause.

— Comme si tu ne le savais pas!... Assez d'hypocrisie!... Ainsi, monsieur ne trouve pas à son goût les demoiselles instruites, élégantes et bien dotées? Il leur préfère la fille d'une folle et d'un meurt-de-faim?

— Mon père, répondit le jeune homme se contenant avec peine, si vous le prenez sur ce ton, vous me permettrez de ne pas entrer en discussion avec vous, parce que je ne veux pas vous manquer de respect...

— Le meilleur moyen de montrer du respect à ses parents, c'est de faire leur volonté quand elle est juste, raisonnable et avantageuse pour tous.

— En général, cela est très vrai, père; et je crois que jusqu'ici je vous ai témoigné mon respect de cette façon. Mais d'épouser, par respect pour vos volontés, une personne que je n'aime pas d'amour, non, je ne peux aller jusque-là.

— Tu comptes donc te marier avec... l'autre?... et sans mon consentement?

— J'espère l'obtenir, mon père.

— Mon consentement à ton mariage avec la fille de Garric? Ah! celle-là est forte, par exemple!... Mais tu décrocherais plutôt la lune, mon garçon.

— Quand vous vous serez bien renseigné, mon père; quand vous saurez ce qu'est la jeune fille que j'aime...

— Je suis renseigné... C'est une effrontée... Ne va-t-elle pas chanter en public, comme une comédienne?

Sophie, scandalisée, leva les bras au ciel.

— Est-ce chanter comme une comédienne que chanter à l'église, le jour de la fête patronale, un « O salutaris » qui a été un ravissement et une édification pour la paroisse?

— Je sais ce que je dis, cria plus haut Cadet, furieux de s'être ainsi enferré... C'est une orgueilleuse, qui oublie ses origines et la situation de son imbécile de père, et qui, parce que ma sœur la bigote et mon aîné, le chasseur de papillons, la traitent comme ils ne traiteraient pas une parente, se croit une espèce de reine, se prélasse à table, à côté du fils du maire, sous le regard attendri et bénisseur de mon père tombé en enfance...

— Je vois, mon père, que le Rascal avait d'excellents yeux, dimanche au soir, avant que mon cousin les lui eût un peu pochés.

Cette ironie exaspéra le minotier.

— Que vient faire là le Rascal? Est-ce que j'ai besoin de lui pour savoir ce qui se passe?

— Mon père, je sens qu'il est inutile, autant que pénible, de continuer cette discussion... J'aime Cécile; je crois qu'elle m'aime aussi. Je suis sûr que c'est une honnête fille et qu'elle sera une excellente ménagère...

Terral ricana :

— Une excellente ménagère, la fille de la Mion!... Tu es fou, fou à lier, mon garçon.

— Alors, mon père, j'attendrai que...

— Qu'est-ce que tu attendras? interrompit impétueusement le meunier; tu attendras... ma mort? et celle de ta mère par surcroît?... Tu attendras... que je sois ruiné peut-être?... Oui, ça doit être ça... Tu penses qu'ayant beaucoup dépensé ici — pour toi, ingrat! pour te faire le roi du pays — je ne pourrai pas tenir mes engagements... et qu'alors?... Eh bien, même pauvre, pauvre à mendier mon pain aux portes, tu m'entends?...

Sophie crut le moment venu de se poser en conciliatrice. Elle interrompit le furieux :

— Terral! à quoi bon toutes ces suppositions? Nous n'en sommes pas là; et le chanvre n'est pas semé dont on tissera ta besace... François réfléchira. Il s'apercevra plus vite qu'il ne croit de la sottise qu'il allait commettre... Les cœurs changent...

— Je souhaite alors que les vôtres changent sur le compte de la jeune fille que j'aime... et, malgré tout, j'espère qu'ils changeront.

— C'est ça!... Il fallait bien finir à peu près comme on finit les sermons... « C'est la grâce que je vous souhaite, Ainsi soit-il! » Les cafards de la Griffoulade ont passé par là. Ah! ils te mèneront loin, ce jésuite en veston et cette défroquée!

— Assez! assez, Terral, s'écria Sophie terrifiée... Ne mêle pas la religion aux affaires: cela ne porte pas bonheur...

Pour un peu, elle eût fait le signe de la croix.

Le meunier se dressa, comme mû par un ressort, et, sacrant entre ses dents, il monta l'escalier de sa chambre en faisant sonner les marches sous ses pas et en battant la porte derrière lui : cela finissait toujours à peu près ainsi.

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscriptic arrêtée le 22 mai

Produit d'une Fête donnée par Mlle V. Larrague, à Biarritz, 1.278 fr.

Souscription transmise par Mlle V. Larrague : Mme Santenac, 150 fr. ; Mme Delaz, 100 fr. ; Mme de Baroja, 50 fr. ; M. de Montbrizon, 100 fr. ; M. Moussenpès, 100 fr. ; M. Truber, 50 fr. ; M. de Bonan, 100 fr. ; un Anonyme, 5 fr. Total : 655 fr.

Les classes de français de Northwestern, transmis par Mlle Lilly Lindguist (7e versement), 228 fr. 40. — « Alliés War Fund » of Macequcce, 262 fr. 50. — Mme Barbara Logan, 50 fr. — Mme Martin, 20 fr. — Mme Fontaine, 5 fr. — Mme Poncey, 5 fr. — Mme Marguerite Riés, 10 fr. — Mme Durhone, 10 fr. — B. Vallière, 10 fr. — Mme Hellies, 5 fr. — « Pour la France de demain », 20 fr. —M. Litzinguez, nouvel envoi, 5 fr. — Mlle Marie Le Tallec et deux amies, 62 fr. 50. — Une anonyme, Vittel, 25 fr. — Mme Bidult, 50 fr. — C. V. Neuville, 5 fr. — France Belge, 5 fr. — Mme Berrotea, 100 fr. — M. Alliey, 100 fr. — Dr Ledan, 10 fr. — En souvenir d'un brave petit sergent Podensecais, 10 0fr.

Souscription de Mme Blanier-Castelnau : Mme Tulle, 20 fr. ; Mlle Miquet, 10 fr. ; Mme Ménange, 20 fr. ; Mme Feyt, 5 fr. ; Mme Henras, 10 fr. ; Mlle Rotasse, 20 fr. ; Mme Blanié, 25 fr. Total : 110 fr.

Mme Laigneau, 15 fr. — « Mémoire de Simone », 2 fr. — Mlle Couchon, 5 fr. — M. Terrasse, 5 fr. — Annoyme Châtillon-sur-Indre, 10 fr. — M. Bryle, 5 fr. — « Une Maman », 20 fr. — Anonyme Vierzon, 5 fr. — Une petite fiancée à un sergent au 228e, prisonnier de guerre, 5 fr. — Mlle Babanès, 20 fr. — Mlle Léonie Simiane, 125 fr. — Mme Eugène Malgras, 25 fr. — Mlle Raffard, 10 fr. — Mme Battesti-Carlotti, 5 fr. — Yvonne et Marie-Louise Coué, 20 0fr. — C. L., 5 fr. — « En souvenir de mon petit Paul », 10 fr. — Olga Rougeaux et ses camarades, 5 fr. — Maman de Pierre et Jean, 20 fr. — Mme Henri Janin, 4 fr. 75. — Mlle Becher, 20 fr. — Lieutenant Labague, 2 fr. — M. Vattan, 10 fr. — Anonyme Bayor , 10 fr. — Lieutenant Miellet, 10 fr. — « Pour son frère », 2 fr. — Mme Berton, 3 fr. — Mme B. Girardin, vice-présidente du Cercle des Annales, à Edimbourg, 25 fr. — Mme Marthe Place, 20 fr. — Une admiratrice de Cousine Yvonne, 5 fr. — D'une amie américaine, pour une amie al acienne (2e versement), 50 fr. — Anonyme, à Périgueux, 5 fr. — Mme Casseville, 5 fr. — Nemo, à Philippeville, 5 fr.

Souscription transmise par Mme Sinaï, à Bordeaux : Maurice et Pierre Gervais, 5 fr. ; Marga, Fred et Amy Dugard-Ducharmoy, 5 fr. ; H. C., « en souvenir de mon frère », 5 fr. ; Mme Sinaï, 5 fr. ; Mme Bourdelle, 4 fr. ; Mme Cordes, 2 fr. ; Mme et Mlle Rives, 5 fr. ; Mme D. Jouet, 5 fr. ; Raymond Lambertie, 5 fr. Total : 41 fr.

Mlle Brette, 10 fr. — Mme T.-A. Heaugé, 100 fr. — Mlle Elise Goujon, 5 fr. — Pour que Dieu protège mon grand », 13 fr. — Anonyme, Alger, 20 fr. — C. A. M. D., 5 fr. — Mlle Jaffin, 10 fr. — Mlle Driant, 20 fr. — Elèves de l'école de Lucheux, par Doullens, 10 fr. — Mme Douguet, 5 fr. — Mme Camille Chavanon, 50 fr. — M. Edmond Meyer, 9 fr. — Mme Benoist, 5 fr. — En l'honneur de la Vierge Marie, 5 fr. — Ch. B., 10 fr. — Une Tarnaise, 100 fr. — Renée, Giselle, Josette, Marc, Monique et Jean, 12 fr. — G. C., notaire, mobilisé, 5 fr. — Les enfants Gauthier, à Oran, 50 fr. — Henry et Guy Varnier (envoi mensuel), 5 fr. — Mme Bérard, 5 fr. — Anonyme, Saint-Raphaël, 50 fr. — Mme Guillout-Piffaut, 25 fr. — M. Piffault, 100 fr. — Une cigale, 5 fr. — Mme Assumel, 20 fr. — Un étudiant chasseur alpin, à l'armée d'Orient, 5 fr. — Une vieille lectrice des Annales, Bayonne, 10 fr. — Cousine Marguerite, à Rouen, 10 fr. — Une institutrice communale, versement mensuel, 5 fr. — Soirée donnée par le Cercle de l'alliance française, à Mineapolis (Mlle Anna Dreyfus, présidente), 111 fr. 10. — M. Franceschi, 50 fr. — Une bourguignonne en Tunisie, 10 0fr. — Marie-Thérèse, pour un vœu exaucé, 2 fr. — Les élèves de l'école des garçons de Saint-Ouen-les-Parey (M. Gravier), 20 fr. — Mme Séguin-Boucheron, 100 fr. — Mme Forestier, 20 fr. — Mme Foubard, 5 fr. — Mme Paire, 10 fr. — Mme Sutter, 15 fr. — Total : 3.603 fr. 25. — Subventions, 2.110 fr.

Dixième Souscription recueillie par Mmes Rutlidge et Wagner, à Rio-de-Janeiro, dont le montant a paru dans le numéro du 19 mai

LISTE DES DONATEURS

M. Claudel, 5 milreis. — Mme Vermeylen, 5 mr. — M. Dupas, 5 mr. — M. Duresle, 5 mr. — M. La Rue, 5 mr. — Mme Sà, 5 mr. — M. Hime, 5 mr. — Mme Hesse, 5 mr. — Mme Roger, 10 mr. — M. Lynch, 10 mr. — M. Breissan, 5 mr. — M. L. Bazin, 5 mr. — M. Muller, 5 mr. — Mlle M.-L. Muller, 5 mr. — Mme Rutlidge, 5 mr. — A.-G. Teixeira, 5 mr. — Anonyme, 15 mr. — Mme Lallet, 5 mr. — Parc Royal, 10 mr. — M. Lloper, 20 mr. — Ddor Saraiva, 5 mr. — Cirio, 5 mr. — Carlos Bahionna, 5 mr. — Charles Schmitt, 5 mr. — Fourmy Bonne et Cie, 5 mr. — Isidore Marsa, 5 mr.

(A suivre dans le prochain N°.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc. nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 24 mai 1918

Les fêtes de la Pentecôte ont privé la **Bourse** de la séance de lundi dernier. A vrai dire, le volume d'affaires n'en a pas souffert vu que, depuis quelques semaines, il est assez restreint pour les mêmes raisons qui demeurent et dont la principale est l'attente des événements militaires.

Les raids d'avions dans la région parisienne font naturellement le thème de quelques conversations. Mais comme de notre côté « on leur en met » et comment! ici « on ne s'en fait pas » et, comme on sait que « à côté il y a de la place » on s'imprègne de ces aphorismes de tranchées et du plus pur stoïcisme.

La guerre aérienne, prélude pour les Allemands d'une nouvelle ruée, n'est pas pour nous effarer; l'avenir, avec le gros appoint américain, est pour nous. Ceci soit dit en passant pour les capitalistes de province, qui restent dans l'expectative avec de fortes disponibilités alors que les cours actuels sont en général fort attrayants.

D'un bout à l'autre de la cote, malgré le peu d'ampleur des négociations que nous venons de noter, on constate néanmoins que les divers compartiments de valeurs trouvent des amateurs, que nous estimons avisés.

Et tout d'abord il nous plaît de constater la belle tenue imperturbable de nos **Fonds Nationaux**.

C'est ainsi que nous voyons notre **3 0/0 Perpétuel** passer de 59 fr. à 59 fr. 75, accentuant sensiblement sa hausse précédente. D'un rythme régulier, le **4 0/0** passe de 69 fr. 40 à 69 fr. 50 et le **5 0/0** de 87 fr. 70 à 87 fr. 80.

Tandis que le **3 1/2 0/0 amortissable** stationne à 88 fr. 75, le **3 0/0 amortissable** ne gagne pas moins d'un point et demi à 75 fr. 50.

Les **Fonds Russes** sont en reprise, légère s'entend, le **3 0/0 1891-1894** de 32 fr. 80 à 33 fr., le **3 1/2 0/0 1894** de 33 fr. à 34 francs, le **4 1/2 0/0** de 40 fr. 60 à 42 fr. 50. La question des coupons russes reste encore en suspens mais on estime que sa solution ne tardera plus beaucoup; le conseil des ministres doit, en effet, en faire l'objet d'une prochaine discussion comme elle fut récemment le thème d'une conversation entre les gouvernements alliés.

A ce propos, il est intéressant de noter que le gouvernement italien accepte de ses nationaux l'échange de diverses catégories de fonds russes, aux environs des cours actuels, contre de la nouvelle rente italienne 5 0/0.

Nous constatons avec satisfaction la belle allure des **Fonds Argentins** et des **Fonds Brésiliens**, ainsi que la nouvelle avance du **Bolivien 5 0/0 1913** à 394 50, cours qui lui laisse encore une marge de 110 francs jusqu'au pair.

La discussion du renouvellement du privilège de la **Banque de France** suit son cours à la Chambre ; débarrassée des manœuvres

obstructionnistes du début, elle va prendre désormais une allure plus rapide. Personne ne doute du résultat, mais on n'en accueillera pas moins avec satisfaction une solution qui ne s'est déjà que trop fait attendre.

Nos Etablissements de Crédit conservent une ferme tendance : **Banque de Paris** à 949 fr., **Société Générale** à 536 francs, **Crédit Mobilier Français** à 410 francs.

L'action libérée du **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** se consolide à 470 francs et la non-libérée à 480 francs. L'assemblée générale annuelle est convoquée pour le 14 juin.

Le **Crédit Franco-Egyptien** progresse de 159 francs à 166 francs sur le bruit que le dividende serait porté de 9 francs à 10 francs.

Hausse du **Canal de Suez** de 4.720 francs à 4.830 francs, malgré la diminution du dividende qui sera proposée à l'assemblée du 3 juin, ainsi que nous l'avons dit; c'est qu'on escompte la continuation de l'amélioration du trafic, qui se traduit actuellement par une augmentation de sept millions environ des recettes depuis le 1er janvier.

L'action du **Port d'Austerlitz** a eu un marché animé de 185 francs à 190 francs; les résultats du dernier exercice et la situation de trésorerie très large de la Société permettront probablement de répartir un dividende supérieur aux 6 fr. 25 précédemment distribués. L'assemblée générale est reportée du 3 au 17 juin.

La **Thomson-Houston** demeure ferme sur ses positions. Cette Société va procéder, du 27 mai jusqu'au 22 juin, à l'émission des actions nouvelles, à raison d'une nouvelle pour trois anciennes, au prix de 600 francs, payables 225 francs en souscrivant et le solde aux dates qui seront fixées par le Conseil après préavis d'un mois. Les actionnaires ne manqueront pas d'user de leur droit de préférence à la souscription qui va s'ouvrir.

Les **Forces Motrices du Rhône** sont fermes à 890 francs l'action et 1.775 francs la part. Le dividende qui sera proposé à l'Assemblée du 6 juin est de 32 francs par action et de 49 francs par part, contre 29 francs et 28 francs respectivement l'an dernier.

Excellente allure des valeurs métallurgiques et des chantiers de constructions navales : **Marine** à 1.549 francs, **Montbard-Aulnoye** à 505 francs l'action et 71 fr. 50 la part, **Dives** à 990 fr., **Métaux** à 1.030 francs, **Batignolles-Châtillon** à 680 francs l'action et 518 francs l'obligation 6 0/0 net, **Châtillon-Commentry**, dont le dividende va être porté de 100 francs à 120 francs, à 3.130 francs, les **Chantiers de Saint-Nazaire**, dont le dividende vient d'être fixé à 75 francs contre 70 francs, à 1.900 francs.

Aux autres groupes, notamment le cuprifère, on se stabilise dans la fermeté.

Le coupon semestriel des obligations 4 0/0 de l'**American Railroad Company of Porto-Rico**, à l'échéance du 1er juin 1918, sera mis en paiement à partir de ladite date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 10 francs, sous déduction des impôts.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense Nationale**.

Il délivre immédiatement les Bons contre espèces.

Imprimerie des Annales, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

En vous décrivant, il y a quelques semaines, les étoffes nouvelles, j'avais laissé de côté les tissus légers qui ne me semblaient pas de saison pour les journées pluvieuses et froides que nous avions à ce moment.

Je vais donc en parler un peu aujourd'hui. Vous me direz peut-être que les robes de toile sont superflues, et que les supprimer est une sage économie en ces temps de vie chère. Réfléchissez, chères amies, que la toile est moins coûteuse que les lainages, et que vous pourrez ainsi ménager pendant quelques mois vos costumes de demi-saison que vous retrouverez presque intacts à l'automne.

L'acquisition d'une robe de toile me paraît au contraire tout à fait raisonnable. On les fait en toile mate ou en toile soyeuse, et, comme garniture : simplement de grosses piqûres, des points en coton floche, ou avec cols et parements en étoffe fantaisie.

On porte beaucoup aussi cette année les voiles de coton en couleurs très variées, rayés ou quadrillés. On en fait des robes ou des blouses charmantes, mais ce qu'on voit le plus ce sont les robes de voile blanc garnies de bandes de toile imprimées, et c'est ravissant.

Voilà, chères amies, quelques renseignements pour préparer vos toilettes d'été et qui vous permettront de vous vêtir de façon à n'être nullement incommodées par le soleil déjà si chaud à cette époque. Mais n'oubliez pas qu'il a sur notre épiderme une action dont il convient de se préserver. Ainsi

LES MAINS ROUGISSENT FACILEMENT

Employez donc la Pâte des Prélats pour en lisser et satiner l'épiderme de telle façon qu'elles deviennent ou demeurent d'une blancheur impeccable quoi qu'il arrive. Vous les soustrairez ainsi à l'influence funeste du soleil, surtout si vous usez du Savon du même nom qui en est le complément indispensable. Pour vous procurer ces deux précieux produits, inventés pour embellir les mains, le Léo, adressez-vous à la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre.

Attention, méfiez-vous encore, mais non plus cette fois des rayons solaires.

IL EST IMPRUDENT ET PARFOIS DANGEREUX

d'employer des produits nouveaux souvent inférieurs dont on ne connaît ni la composition ni les effets. Pour éviter toute surprise vous ne vous servirez donc que de produits de marque connus et appréciés. Ainsi, pour votre toilette de chaque jour et pour entretenir la beauté de la peau, usez de la Crème Simon, tout à fait supérieure parce que composée de produits de la plus grande pureté. Elle est parfaitement saine, et donne à l'épiderme toute sa fraîcheur et un incomparable velouté.

FURETTE

BOITE AUX LETTRES

Fleur des Champs. — C'est parfait, mais envoyez-moi votre adresse je vous en indiquerai un.

Melle Laure. — Prenez le Duvet de Ninon, seule poudre employée par la toujours belle Ninon de Lenclos. Elle communique à l'épiderme une blancheur diaphane et existe en quatre teintes à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre. Pour votre teint je vous conseille la rose.

19 ans Père de 4 enfants. — 1° L'Anti Bolbos, 5.50 le flacon. 2° La gymnastique avec un appareil « Sandow ». 3° C'est surtout une question de tempérament sans quoi vous aurez beau faire vous n'y arriverez pas. Mangez beaucoup de farineux, de pâtes, d'aliments gras, buvez de la bière.

Un abandonné. — 1° C'est de l'acné; demandez, de ma part, l'acnairesse dont je ne me souviens plus le prix, aux Laboratoires Rebec, 59, rue de Chateaudun. 2° Je vous la chercherai mais envoyez-moi votre adresse, plus compréhensible.

Henri Roullet. — C'est bien, mais de là à arriver à une renommée... je ne veux pas vous donner d'illusions.

Une fidèle lectrice. — 1° Frottez-les avec de la mie de pain rassi ou avec une peau. 2° L'eau et la pommade sont en effet très bons à cet effet. 3° Mettez un peu de crème et de poudre.

Melle Simonne. — Suivez les cours de commerce et de comptabilité de l'école Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Cette école est une véritable maison de commerce. Demandez le programme général des études, envoyé gratuitement.

Allo, Allo, un téléphoniste. — On la souhaite le 26 octobre. Cette fois ne perdez pas « Les Annales ».

Djimane. — 1° Frottez-les de temps à autre avec un linge imbibé d'eau de Cologne, ou avec un citron, ou encore trempez les dans de l'eau dans laquelle vous aurez fait dissoudre un peu d'alun. 2° Célo.

Fidèle lectrice des Annales. — 1° Continuez à dire Monsieur et Madame ; 2° soignez-les tous les jours en enlevant les peaux, en les taillant, les limant, les lissant.

Vingt ans en guerre. Midi. — 1° Je préfère la crème Simon 2° Ce journal a en effet cessé de paraître depuis la guerre comme beaucoup d'autres, et je ne sais s'il reparaîtra ; 3° Oui mais donnez-là au teinturier, du reste les corsages de couleur sont très à la mode cette année ; 4° Non ne l'envoyez pas même s'il vous la demande ; 5° Seules les réponses par lettre particulière doivent être accompagnées d'un timbre.

Fleur d'automne M. S. 110. — 1° Pour ces taches faites matin et soir des applications avec du jus de citron ; 2° Voyez ma réponse à Mlle J. T. N° du 26 Mai ; 3° Les applications de jus de citron remédieront à cet inconvénient 4° Rien à faire pour effacer cette cicatrice ; 5° Veillez au bon fonctionnement de votre intestin et de votre estomac, et à la circulation du sang 6° Ne vous servez pas de crème qui ne convient pas à votre épiderme, simplement un peu de poudre.

FURETTE.

Conseils d'Hygiène

ENTRE NOUS

Tarif : 0 fr. 50 le mot, abonnés ou non. Les textes ne seront publiés que s'ils portent le visa du commissaire de police ou d'un commissaire spécial, désigné à cet effet, du quartier ou de la localité de l'annonceur.

LES·ANNALES



Dans La Fournaise

MASQUES CONTRE MASQUES
par Geo CONRAD

9 Juin 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes
(Le N° de Luxe : 60 Centimes)

POSTICHES HERMOSA CHEVEUX EN GROS
Conditions exceptionnelles sur tous modèles cheveux, tous travaux et réparations. *Fourniture directe de fabrique.* ... HERMOSA, Fabt, 24, Bd Strasbourg, Paris.

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 4 fr. et 6 fr. f°. Phie DETCHEPARE, à Biarritz.
L. PERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

VIEILLIR,
c'est Blanchir.
Vous ne vieillirez jamais si, pour votre chevelure, vous employez **La PÉTROLÉINE du Dr Jammes**, *qui arrête la chute des cheveux, fortifie leur croissance et les empêche de blanchir. Les personnes qui l'emploient ont toujours une chevelure souple soyeuse, brillante et sans pellicules.*
PRIX : 5 fr. dans les pharmacies. (impôt compris)
Franco par poste 5.50, J. Berthier, Grenoble.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. *Notice gratis.*
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Crème EPILATOIRE Rosée
— L'ÉPILIA — du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelq. minutes **POILS et DUVETS** du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée.
Flac. : 6f. imp. comp. (mand. ou timb.). *Envoi disc.*
G. POITEVIN, 2, Pl. du Th^tre-Français, Paris

POMMADE MOULIN
DÉMANGEAISONS, DARTRES, BOUTONS, ECZÉMA, CHUTE des CHEVEUX, PELLICULES, HEMORROIDES
Le Pot 3 fr. (*impôt en sus*). — Pharmacies.
Franco 3 fr. 30 : VIDAL & OUDOT, Phcns, à Melun (S.-et-M.).

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



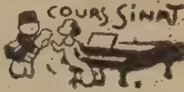
EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants ;
2° Le Médaillon de métal annonçant le "*Ciétéas*" eau de mélisse et de menthe.
3° La Signature en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **12 fr.** *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*
MAISON FONDÉE EN 1872

RHUMATISANTS ET GOUTTEUX
Guérissez-vous avec la VÉRITABLE POUDRE
PISTOIA PLANCHE
sans colchique, ni plante vénéneuse.
Envoi d'une Boîte de 30 doses avec Brochure explicative contre 3f15 adressés à P. PLANCHE, Phien à Marseille.

Pour devenir Parfait Pianiste.



Pour composer, improviser, accompagner.

COURS DE PIANO SINAT
PAR CORRESPONDANCE
agréables et faciles à suivre, enseignent en quelques leçons plus que des années d'études.
Donnent : son splendide, virtuosité, sûreté de jeu d'un véritable artiste et la *lecture musicale courante.*

COURS D'HARMONIE SINAT (très recommandé)
Pour les élèves attentifs ces leçons seront le rayon qui éclaire et ouvre de larges horizons.
L. DIÉMER, Prof. au Conservat.
Les Leçons du Cours de Piano par correspondance Sinat contiennent des trésors d'enseignement.
Camille ERLANGER,
Membre du Jury des Concours du Conservatoire de Paris.

Cours tous degrés, préparation **Professorat. Diplômes, Violon, Solfège, Chant** par correspondance.

Demandez Programmes explicatifs gratuits et franco.
A. SINAT, 6, Carrefour de l'Odéon, 6, Paris.

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza
Aspirine
"USINES du RHÔNE"
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ **1** fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : **0** fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

CONSTIPATION
radicalement guérie par la
PILULE CLERAMBOURG
Remède infaillible connu depuis 1598.
22 pilules 0.75 ttes phies, Echanton gratuit. 4, rue Tarbé, Paris.

BOUILLON FOURNIER BOUILLON
Dépôt Central, 161, Rue Sainte - Marseille

SAVONNERIE M. FOURNIER & Cie
96, rue Montaux, MARSEILLE

SAVON 72 % extra pur	Colis postal de 10 k. brut **35** fr. Caisse 50 k. **163** fr. Caisse 100 k. **325** fr
Sav. ménage non silicaté	Colis postal de 10 k. brut **26** fr. Caisse 50 k. **116** fr. Caisse 100 k. **230** fr

Livraison immédiate franco contre remboursement

Avec le Shampoo Sec Sekera,
nettoyez vos cheveux pendant le sommeil.

Le Shampoo Sec Sekera permet d'enlever toutes les impuretés des cheveux sans aucun ennui, son emploi est d'une extrême simplicité. Le soir, mettez la poudre avec un tampon d'ouate, puis arrangez la chevelure suivant l'habitude.

Le lendemain matin après avoir passé la brosse pendant deux minutes, les pellicules, les poussières et le gras auront disparu et les cheveux seront redevenus propres, brillants et flous.

Le secret du Sekera est qu'une partie absorbe les impuretés, et que l'autre, formée de cristaux de formes différentes coulant comme du sable, entraîne les corps étrangers nuisibles à la beauté des cheveux.

Le Shampoo Sec Sekera ne change en rien la nuance des cheveux, même si elle est artificielle, n'abîme pas les ondulations et évite tous les désagréments des shampooing humides, tels que : rhumes, maux de gorge, rhumatismes, etc...

Un shampooing ne revient guère qu'à 15 centimes.

Le Shampoo Sec Sekera est vendu 30 centimes le sachet pour 2 ou 4 shampooing complets, ou 2 fr. 50 la boîte pour 20 à 40 shampooing, dans tous les Grands Magasins, Parfumeries, Pharmacies, et chez Scott, 38, rue du Mont-Thabor, Paris. Franco contre mandat ou timbres. — On demande des agents.

Poudre de Riz
Parfum nouveau, *formule de l'Académie.* Envoi franco contre 3 fr. de 250 gr. de Poudre d'une valeur commerciale de 20 fr. — PARFUMERIE ECONOMIQUE, 37, Rue de Fécamp, à Paris.

SITUATIONS
pour Jeunes Gens, Jeunes Filles et Adultes
Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, 53 — PARIS

LA CRÈME ACTIVA
"RADIOACTIVE"
provoque une activité particulière de la vie des tissus. La peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent.
EN VENTE : PARFUMERIES ET GRds MAGASins. POTS : 4 fr. 50 et 6/40

PLAIES VARIQUEUSES
Ulcères, Eczéma, Maladies de la Peau
dartres, herpès, vices du sang, plaies de mauvaise nature réputées incurables, infailliblement guéris, même en travaillant
par le nouveau **TRAITEMENT VÉGÉTAL du Dr WOLF**
Pour recevoir cette merveilleuse méthode *gratis et franco*, écrire à **M. A. PASSERIEUX**, Spécialiste, 46, rue des Faures, BORDEAUX.

GARDEZ vos VILAINS CHEVEUX GRIS



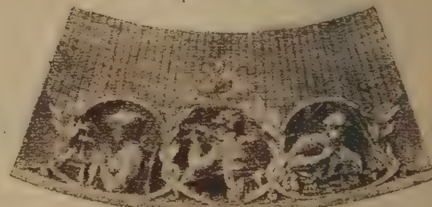
PLUTOT QUE D'EMPLOYER DES TEINTURES QUI VOUS DONNENT DES NUANCES AUSSI LAIDES QUE VARIÉES !
MAIS SI VOUS DÉSIREZ RECOUVRER LA COULEUR FRANCHE ET NATURELLE DE VOTRE CHEVELURE EMPLOYEZ LE
RÉNOVATEUR ROBINET
LIQUIDE SPÉCIAL POUR CHAQUE NUANCE DU BLOND AU NOIR
ABSOLUMENT INOFFENSIF
Dix Médailles et Diplômes d'Honneur.
FRANCE Petit Modèle 6fr Grand 10fr *Envoi Discret*
ROBINET, 17, Rue Croix-des-Petits-Champs PARIS

Baume Tue-Nerf Miriga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des
MAUX DE DENTS
Attention !! C'est la seule préparation guérissant les Maux de Dents d'une façon définitive.
Prix 2 fr. 75 ttes pharmacies Env. fco contre 2 fr. 85 adres. à D. GIRAUD, phien spécialiste, LYON-OULLINS

UN PRÊTRE a été guéri lui-même par l'emploi d'une RECETTE VÉGÉTALE, en 24 heures, des
HÉMORROÏDES
Renseignements : Curé de l'Abbé De MAYR, 14, Rue de Périgueux, à ANGOULÊME (Charente)

CORS *BIEN EXIGER* **FEUILLE DE SAULE**
dans toutes Pharmacies.

Le DÉ de la GUERRE
Gravé par LASSERRE



En Argent, intérieur vermeil... ...	8 fr.
— rehaussé or	10 fr.
En Or...	85 fr.

EN VENTE :
Chez **LEFEBVRE Fils Aîné**
106-108, Rue de Rivoli, PARIS
ET CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS-ORFÈVRES

LES ANNALES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
REVUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE HEBDOMADAIRE

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE	20 fr.	10 fr. 50

51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

N° 1824. — 9 JUIN 1918

EDITION DE LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	20 fr.	10 fr. 50
UNION POSTALE	25 fr.	13 francs

51 RUE SAINT-GEORGES PARIS



TENIR !...

DESSIN D'APRÈS NATURE PAR LUCIEN JONAS

La Femme et le Foyer



Manteau de burburra tabac blond, col écharpe croisé et terminé par une frange faite à même le tissu.

LES MANTEAUX DE VOYAGE

Jamais nous n'avons porté plus de grands manteaux que depuis deux ans. Ces vêtements sont si confortables et si pratiques que nous ne pouvons nous en séparer facilement même l'été et un manteau est indispensable en plus du costume tailleur à la saison des déplacements.

Le manteau de voyage se fait en tissu bourru autant que possible, d'une forme un peu plus ample que le manteau de ville. Il est préférable de ne pas choisir une teinte unie, sur laquelle la poussière tache, et qui demande beaucoup de soin. Il vaut mieux prendre un tissu chiné, écossais ou à carreaux. Les plus agréables ne se trouvent presque plus, ce sont les « homespuns » anglais, souples et inusables. Ces tissus étaient tissés à la main dans les chaumières d'Ecosse et ne se trouvaient nulle part ailleurs.

Les variétés de la bure, la burburra et la burella le remplacent aujourd'hui. Le manteau de voyage est, cette année, doublé entièrement d'un tissu de laine ou de coton, d'une teinte formant un contraste amusant ; on prend une doublure unie si le tissu est à carreaux et quadrillée si le tissu est uni. J'ai noté dernièrement un joli modèle en vigogne sable entièrement doublé de crêpe de Chine vert-de-gris. Les poches amples, malgré la saison, sont doublées de tissu angora pareil au grand col souple très confortable. En réfléchissant, ce genre qui paraissait, au premier abord, un peu hivernal, n'est pas si déraisonnable qu'on pourrait le croire, car en voyage on jette ce vêtement sur un tailleur, et en voiture, à la nuit, on a facilement frais sans un bon vêtement.

La cape est très en faveur comme manteau pratique et, cependant, elle convient parfaitement comme vêtement habillé. On la fait de préférence courte devant, dégageant bien la taille, partant même parfois des manches avec un mouvement d'ailes de chauve-souris, ou bien prise dans la ceinture, ou boutonnée sur les épaules. Derrière, la cape doit être très longue, parfois jusqu'au bas du manteau, souvent coupée carrément, rappelant le manteau de page, en beaucoup plus long. On peut garnir ces capes d'une frange de laine faisant une bordure de trois centimètres.

La cape se porte également en forme « rotonde » pour les occasions plus habillées. Beaucoup de ces vêtements dans le genre habillé se font en duvetine ou en velours et rien n'est joli comme les grands plis souples tombant droit de l'épaule, dans les teintes grise ou sable. Ouverte, la cape a une tendance à glisser en arrière, emportée par le poids ; pour la retenir on s'inspire des bretelles croisées des capes de golf ou des pèlerines montagnardes ; ces bretelles, en velours comme la cape, forment une très jolie garniture sur la robe.

Les glands de soie et les motifs de franges sont très heureux sur les vêtements habillés, mais il ne faut pas s'aventurer dans un choix excentrique de couleur, et garder un ensemble d'un seul ton.

Les chapeaux d'été affectent volontiers un petit air rustique ; ils sont peu garnis avec un simple tour de ruban souple, noué à la paysanne, ou bordés d'un ruban contrastant de couleur avec la paille grossière ; ils ont beaucoup de chic sur certaines têtes et un aspect assez commun sur d'autres.

Les petits chapeaux de ville, genre trotteur et sportif, sont toujours jolis ; un charmant modèle dans ce genre est garni de petites coques de ruban l'entourant complètement. Les nœuds de large ruban de velours commencent à remplacer le ruban de satin et de taffetas, les rubans sont larges et cachent presque complètement la paille. Un large ruban de velours noué deux fois, posé au sommet de la calotte devant avec deux longs pans descendant jusqu'au bord où on les fixe par un point dissimulé, est une façon nouvelle d'utiliser le ruban.

SIMONNE B...



Vêtement de burella gris souris doublé de jersey à carreaux noirs et gris formant la cape et les parements.

PETITS CONSEILS

Rien n'est moins confortable, plus froid, plus éprouvant qu'une pièce vivement éclairée par de grandes ouvertures sans rideaux de vitrage. Les rideaux blancs sont un luxe actuellement, car on ne trouve que difficilement les mousselines et les tulles ; si on a eu la chance de s'en procurer, le blanchissage en devient de plus en plus coûteux. On peut économiser le tissu en le coupant en biais, et en le bordant d'une frange ou de glands de coton blanc. On fait ainsi avec une seule largeur de tissu deux rideaux voilant à demi la fenêtre, se joignant en haut et finissant en pointe en bas. Ce genre ne manque pas de charme et donne un petit air vieillot assez original. Pour celles qui veulent éviter les blanchissages fréquents, il y a un très joli choix de tulles, de voiles et d'étamines de couleur qui habillent délicieusement les fenêtres, répandant une lumière douce dans la pièce. Ces rideaux de couleur sont beaucoup moins salissants que les rideaux blancs, et demandent moins de soin et d'entretien et aussi ils sont à la mode.

La lingerie de fil est coûteuse : utilisez les beaux voiles de coton, et mieux les crépons, si vous ne pouvez faire l'acquisition de crêpe de Chine ou de voile de soie ; avec des jours à la main, on fait des parures charmantes.



Chapeau de paille grise couronné de petites coques de ruban du même ton. — Chapeau de chanvre bois de rose doublé de noir. Nœud de ruban noir.

Notes de la Semaine



La Velléda de l'Irlande

Le bruit de l'arrestation de Maud Gonne a remué au fond de mon esprit de vieux souvenirs. Je l'ai connue il y a une vingtaine d'années quand elle habitait Paris. Elle y poursuivait son ardente croisade en faveur des Irlandais malheureux. C'était une jeune femme éloquente et belle. Une atmosphère de sympathie l'entourait. Des écrivains, des artistes lui apportaient leurs hommages et l'encourageaient dans sa mission de solidarité, de bonté. Elle leur montrait une collection d'impressionnantes photographies; elle s'efforçait de les intéresser à une cause qu'elle savait rendre pathétique en leur contant l'histoire de sa vocation. Riche et bien née, elle parcourait un jour d'hiver les environs de Dublin. Elle aperçut une paysanne étendue sur la neige, mourant de faim, inanimée. Elle la releva, l'interrogea, apprit que l'infortunée venait d'être expulsée de la chaumière dont elle ne pouvait acquitter le loyer. Maud Gonne courut chez le propriétaire, mais ne réussit pas à l'émouvoir. La dureté de cet accueil l'indigna. Elle se voua désormais à la défense de ses compatriotes opprimés. Comment n'aurions-nous pas été touchés par tant de misère ? Toujours l'Irlande a trouvé parmi les Français des cœurs généreux et fraternels...

Pourquoi ne pouvons-nous plus lui garder ces sentiments ? On sait ce qui s'est passé. Tandis que l'Angleterre poursuivait noblement à nos côtés la défense de l'honneur et du droit, un trop grand nombre d'Irlandais, aveuglés par la passion politique, désertaient la lutte sacrée et pactisaient avec l'ennemi. Vainement, les ministres du Royaume-Uni s'engageaient-ils à réaliser le vœu de Gladstone, à appliquer les dispositions libérales du *home-rule*, l'émeute grondait à travers l'île rebelle; des complots s'ourdissaient; l'argent de l'Allemagne accomplissait son travail de corruption. Le châtiment de Sir Casement et de ses complices, convaincus de trahison, rétablit l'ordre pendant quelques mois. Mais la révolte couvait; elle n'attendait qu'une occasion de renaître; le vote de la conscription lui fournit le prétexte souhaité. De nouveau l'Irlande s'insurgea, refusa de se soumettre à la loi commune; de nouveau l'or allemand agit; de nouveau le gouvernement du roi George dut sévir. C'est au cours de cette répression nécessaire que Maud Gonne fut arrêtée.

Je voudrais pénétrer l'état d'âme des insurgés de la Verte Erin, de ceux qui sont sincères et n'ont pas touché les trente deniers de la plus infâme des félonies ? A quel mobile obéissent-ils ? Si je pouvais voir la conspiratrice dans son cachot et lui parler nettement, comme autrefois dans son appartement de Neuilly, il me semble que j'aurais à lui poser des questions délicates et qu'elle n'y répondrait point sans quelque embarras.

« Ainsi, Maud, vous voilà donc Allemande ! Est-ce possible ? Vous qui aimiez passionnément la liberté, qui haïssiez la tyrannie, l'abus de la force brutale et les horreurs de la guerre, vous soutenez les intérêts d'un peuple barbare, vous consentez à devenir solidaire de la violation de la Belgique, de l'asservissement de la Pologne, du massacre des Arméniens, de l'anéantissement méthodique de nos cathédrales... Vous gémissiez sur le sort des paysans sans foyer et sans pain. Leur misère est-elle comparable au martyre des populations du Nord, poussées comme des troupeaux d'esclaves vers les bagnes d'Outre-Rhin? Quel mirage ces tortionnaires ont-ils fait luire à vos yeux ? Attendez-vous d'eux l'indépendance et le bonheur? Espérez-vous vraiment qu'ils vous laisseraient jouir de ces biens, s'ils étaient les maîtres du monde? Vous ne les obtiendrez que du triomphe des nations civilisées... Là sont vos libérateurs, vos amis sincères; l'univers, courbé sous la loi germaine, ne serait plus habitable pour les vaincus. D'ailleurs la paix n'y régnerait pas. De perpétuels conflits agiteraient cet enfer, où fermenteraient la rancune et la haine, l'amertume de souvenirs exécrés, un désir de vengeance et une soif d'affranchissement... Maud, Maud, vous qui fûtes jadis intelligente et loyale, y songez-vous ? L'appui que l'Irlande prête aux Boches est un crime envers l'humanité sensible et raisonnable. C'est plus qu'un attentat, c'est une sottise que vous commettez, vous, Maud, et tous les égarés qui vous entraînent ou vous suivent, puisque la lourde victoire d'Hindenburg serait la faillite de vos rêves ».

Dieu merci, beaucoup d'Irlandais ont mieux compris leur devoir. Les *Irish batallions* se battent héroïquement au sein de l'armée anglaise. Ces volontaires, engagés dès les premières semaines de la campagne, effacent la défection des *Sinn-feiners*. Leurs douze régiments (huit d'infanterie, quatre de cavalerie) donnent l'exemple du courage impétueux. Ils arborent des devises magnifiquement guerrières : *Faugh-a-Ballagh* (Brisez tout devant vous), *Nec aspera terrent* (Nul obstacle ne nous effraie). Cette terre mystique a formé des stratèges et des organisateurs remarquables : le maréchal French, l'amiral Beatty, les généraux Wilson et Bryan Mac Mahon, enfin l'illustre Kitchener. Les simples soldats ne sont point indignes de pareils chefs. On raconte que le petit caporal Michael O' Leary marchait au feu en poussant devant lui un ballon de football. Ce geste puéril et charmant symbolise la crânerie d'une race sœur de la nôtre, prête aux mêmes sacrifices pour assurer le triomphe de la même foi. Cela, c'est la vraie Irlande.

LE BONHOMME CHRYSALE.



LES ÉVÉNEMENTS

1er Juin.

La Suprême Bataille. — Le sort de la France et du monde se joue encore une fois dans les plaines de la Champagne. Car c'est là, hélas! qu'en moins de quatre jours une offensive hardie, une surprise puissamment organisée a conduit l'ennemi. Car, en sa longue pause, Ludendorff outillait simplement un grand front d'attaque là où on ne l'attendait pas.

Avec sa masse générale de réserves entre Lille, Cambrai et Laon, il pouvait non seulement attaquer soit en Picardie, soit en Champagne; mais pour augmenter ses chances il s'était ménagé le secret le plus complet sur ses intentions. Seuls ses collaborateurs immédiats les connaissaient, et parmi les troupes il avait renouvelé ses instructions pour la discrétion absolue en toutes choses : discrétion dans les conversations, dans les correspondances, pour la dissimulation de l'ensemble des préparatifs dans la zone de bataille, en tranchée, au cantonnement. C'est la bonne méthode, la méthode napoléonienne; et l'on se souvient qu'en Russie le grand empereur faisait défense aux « gazettes » de parler de l'armée pas plus que si elle n'existait pas, défendait tout mouvement sur sa ligne. « Pas même un lièvre ne doit la passer, disait-il à Berthier, et le premier paysan qui la franchira, faites-le fusiller, innocent ou coupable; tous les mouvements doivent se faire de nuit et de manière à n'être pas remarqués. » Les conditions de la guerre n'ont pas changé et Ludendorff n'a su que trop bien les appliquer à la lutte moderne, c'est-à-dire à ne réveiller le front qu'à la dernière minute, et en écrasant subitement les premières positions de l'adversaire sous une pluie de boîtes à gaz et d'obus toxiques, en jetant sur un espace restreint la marée des divisions d'élite. Ainsi avait procédé von Hutier à Riga, comme dans la Somme; ainsi le Kronprinz l'a fait sur l'Aisne dans la journée tristement historique pour nous du 27 mai. Alors que le commandement français doutait encore des intentions de l'ennemi et pouvait penser que sa ténacité le ramènerait devant Amiens et les monts de Flandres, qu'il reprendrait sans plus sa course à la mer, l'héritier impérial, à défaut de brouillard, comme en mars dernier, attaquait au tout petit matin entre Pinon et Reims, rallumait le grand champ de bataille où Nivelle et Mangin, au printemps de l'année dernière, avaient de haute lutte enlevé le Chemin des Dames, le plateau de Craonne et le Mont Haut, auraient poussé plus loin, jusqu'à Laon peut-être, si des raisons, des influences mal connues ne les avaient arrêtés en chemin. Depuis, les généraux Maistre et Pellé avaient notablement consolidé leurs conquêtes; mais le Kronprinz jetait dans la lutte de telles vagues de troupes, un tel afflux de divisions que les défenseurs du Chemin des Dames, ceux de Craonne, littéralement submergés, obligés de combattre à moins d'un contre quatre, accablés sous le feu continu de l'artillerie lourde, et la marée des gaz empoisonnés durent se replier, abandonner non seulement la ligne de l'Ailette, mais, ne pouvant combattre dès lors avec une grande rivière comme l'Aisne derrière eux, se virent, et l'on devine avec quelle rancœur, quelle colère patriotique, contraints de redescendre les hauteurs si chèrement gagnées, et de repasser l'Aisne sans pouvoir longtemps en défendre la traversée. L'histoire dira s'il n'eût pas mieux valu se retirer à temps du plateau de Craonne et attendre l'ennemi derrière l'Aisne après en avoir rompu les ponts? Un Napoléon, un Jomini pourrait seul répondre. Et d'ailleurs les critiques ne sont guère de mise. Toujours est-il que la bataille commencée le 27 aux abords du jour, était avant la fin de cette même journée sur l'Aisne et qu'on voyait avec douleur, avec anxiété l'armée von Bœhm passer la rivière entre Vailly et Berry-au-Bac, et profiter de la nuit pour atteindre la Vesle, puis, le 28, la passer entre Fismes et Bazoches et gagner immédiatement par Lhuys et Loupeigne vers La Fère-en-Tardenois, c'est-à-dire vers la Marne. La pointe était d'ailleurs risquée, et il y avait l'occasion d'une belle manœuvre pour nous si Ludendorff n'avait conjuré le danger en accentuant aussitôt le mouvement de ses ailes, en poussant le reste de l'armée von Bœhm sur Soissons et les divisions de marche de von Below sur Saint-Thierry, entre la Vesle et le canal de l'Aisne, en direction de Reims.

Depuis la perte des hauteurs de Vregny et de Condé, Soissons n'était pas longuement défendable, et, malgré leur abnégation, les plus héroïques efforts, une lutte de rue en rue, de maison en maison, nos troupes durent abandonner au général Wichara les restes de la glorieuse cité, et reporter le combat sur les plateaux de Belleu, de Sepmonts, de Chacrise. Sur les hauteurs de Saint-Thierry, l'énorme supériorité numérique de l'ennemi l'emportait également et les divisions franco-britanniques qui les défendaient se voyaient elles-mêmes obligées de se replier jusque derrière le canal de l'Aisne et d'aller défendre Reims à l'ouest sur la montagne qui porte le nom de la ville du Sacre.

Quel est le plan de Ludendorff? Impuissant en Picardie à couper les forces britanniques des nôtres, cherche-t-il la rupture entre nos armées du nord-ouest et de l'est, ou sa manœuvre relève-t-elle d'une méthode de refoulements successifs et alternés en vue d'un débordement général de tout le front adverse?

En tout cas la caractéristique de la situation, à l'heure où j'écrivais, était dans le déplacement de l'axe de la bataille. Après avoir dirigé son effort vers Reims à sa gauche, l'ennemi, dont le centre maintenu sur la route de Château-Thierry pointait néanmoins vers la Marne, entre Chartrèves et Jaulgonne, élargissait encore son action et essayait d'enfoncer notre aile gauche, pour s'ouvrir en direction de Villers-Cotterets et de La Ferté-Milon la route même de Paris. Mais nos poilus tenaient magnifiquement par là comme aux débouchés de Soissons et empêchaient les Allemands de s'infiltrer dans la vallée de l'Oise. Nos réserves intervenaient méthodiquement dans la lutte. Car ce nouveau repli s'est fait sans grands à-coups et n'a pas retardé leur jeu, comme il y a trois mois lors de la ruée sur la Somme, où les divisions françaises appelées par Foch et Pétain durent gagner le champ de bataille à travers les armées britanniques en retraite. Il en résulta sur les routes un inévitable encombrement et plus d'une semaine fut nécessaire pour arrêter l'ennemi, le fixer.

Bref, la situation était grave, mais non critique. Le commandement agissait en plein accord, en pleine méthode. Les chefs sont ceux de la Marne, de l'Yser, de Verdun. Quant aux soldats ils sont comme toujours sans peur et sans reproche.

« Ils ne pensent qu'à la patrie; ils ont la confiance des bons Français et dans leur propre valeur et dans la valeur de leurs généraux », disait Georges Clemenceau.

Et leur héroïsme nous a tracé à nous-mêmes notre devoir.

LÉON PLÉE.

Les Lettres de la Cousine



« La Guerre est fraîche et joyeuse »

Un homme a écrit cela !...

« La guerre est fraîche et joyeuse ! »

Et ce blasphème me met hors de moi.

Non, ce n'est pas vrai... La guerre n'est pas joyeuse; elle est un abîme de douleurs, un massacre, une désolation, un champ sinistre de souffrances et de morts... calvaire des femmes, autel de ruines fumantes, enfer humain, horreur des horreurs !...

Et malgré cela, à cause de cela, la guerre est quelquefois sublime... Mais jamais, au grand jamais, fraîche ni joyeuse.

Imaginer la guerre à la façon d'un jeu, d'un divertissement, c'est une idée d'anthropophage, de fou, ou de sale boche.

C'est Hindenburg qui a osé écrire cette infamie... la guerre fraîche et joyeuse !... Ce mot-là le caractérise et peint l'Allemagne tout entière.

Nous la faisons, nous, la guerre, avec fierté et l'angoisse dans l'âme... Nous envoyons nos enfants à la mort parce que l'honneur du pays le commande !... Quand des malandrins attaquent, il faut bien se défendre. Mais trouver une joie là dedans, rêver de fraîcheurs idylliques quand le sang coule depuis quatre ans, quand le deuil est dans toutes les maisons, quand la souffrance a dépassé les bornes du croyable et du possible...

Ah ! l'ignominie !

Les jours cruels que nous traversons, la pensée des hécatombes glorieusement, pieusement consenties pour l'Idéal le plus beau qui soit au monde, les morts qui sèment nos pauvres pays dévastés pour assurer la vie de la Patrie, tout cela qui est effroyable, et magnifique, un boche l'a traité de « joyeux ».

Comment ces gens-là ont-ils le cœur placé ?

Non, cela n'est pas joyeux. C'est triste, horriblement triste ! Et les soldats qui, pendant ces derniers jours, ont à travers les gaz mortels, à travers les incendies, à travers les obus et la mitraille, défendu la terre de France, n'ont connu d'autre « joie » que celle d'un devoir nécessaire. Ils ont fait ce devoir en héros, à la française, et tous les yeux suivent passionnément la lutte diabolique qu'ils soutiennent. Devant eux une armée de gens de proie se bat dans l'idée unique de conquête; rapace, joyeuse, elle incendie les ambulances, brûle les villes... Cependant, quatre contre dix, nos poilus tiennent : une seule pensée les anime : garder le pays libre et empêcher la domination qui ferait de leurs fils des esclaves...

Wilson, en termes d'une noblesse souveraine, a dit au monde pour quelle cause sainte les alliés unissaient leurs efforts. Hindenburg, au nom de sa race, a répondu : « La guerre est fraîche et joyeuse ! »...

Et ce mot le condamnera à travers les siècles, car dans toute l'histoire il n'a pas d'équivalent. Chez nous on crie: « Debout les morts ! »... Chez eux, l'âme est si basse qu'ils estiment joyeux... et même frais... ce

qui les rapproche de leur proie. Qu'importent les désastres, et les hommes rangés en masses profondes qui s'écroulent dans le sang, et les villes saccagées, et la longue théorie des pauvres êtres chassés de leur pays... Ils approchent du butin, c'est tout ce qu'il faut. Leur cupidité fait leur conscience.

Et c'est pourquoi ce mot doit rester gravé dans la mémoire... Il est typique, il est affreux, il est une offense au martyre des soldats... il est même blessant pour les ennemis qui, eux aussi, ont leurs mauvais jours. En vérité, cette expression jaillie de la culture allemande, est bien celle qui pouvait frapper le plus douloureusement les femmes dans leur dignité, dans leur sacrifice noblement accepté.

Le souvenir des « jovialités » d'Hindenburg infusera du moins dans tous les cœurs des forces nouvelles... car, qui pourrait rester insensible à cette insulte ? Comment ne point se révolter à la légèreté monstrueuse du propos...

C'est pour la guerre que Pascal aurait pu écrire la pensée si profonde : « Le respect est... incommodez-vous... » C'est ainsi que nous essayons de montrer notre respect fervent à l'armée, en nous incommodant, en son honneur... en prenant part à la peine de nos poilus, en adoucissant par quelque côté leur rude tâche, en les aimant, en les plaignant, en les admirant, en pleurant quelquefois sur leur héroïsme... Mais il faut être boche, avoir fait de la guerre une industrie nationale, et des hommes de la chair à pâté, pour oser écrire : « La guerre est fraîche et joyeuse... »

C'est la paix qui, dans notre belle France, sera fraîche et joyeuse, la paix glorieuse que nous aurons arrachée à leur cupidité, et que nos morts nous auront donnée. C'est pour la paix que nos soldats dépensent leur héroïsme... C'est pour elle que nous endurons tous les supplices de la guerre, c'est pour elle que nous avons tenu quatre ans et que nous tiendrons bien davantage encore. C'est pour la paix de l'humanité tout entière que nos fils se sont levés !... Et c'est pour elle que toutes les nations civilisées, brandissant leur épée, sont venues à nos côtés afin d'abattre ensemble d'un seul coup la race maudite...

Le printemps en fleurs, la douce lumière de juin, la campagne embaumée, auront vu des carnages à faire frémir la nature... Tandis que l'alouette de France chante encore sa tendre chanson parmi les ruines, les vautours allemands se jettent sur des cadavres. Et Hindenburg, contemplant ce spectacle qui arracherait des larmes aux pierres du chemin, Hindenburg frisant sa moustache, répète le sacrilège : « La guerre est fraîche et joyeuse... »

O mères de tous les pays, n'oubliez pas ce mot-là, ne l'oubliez jamais !... Vous dont le cœur palpite et se fend à chaque heure du jour, vous dont toutes les minutes sont un holocauste à la grande cause, vous qui souffrez silencieusement en pensant à eux, les grands poilus de France !... vous qui êtes presque heureuse de partager quelque chose de leur peine en écoutant les bombes qui pleuvent sur la ville, vous dont l'angoisse ne va pas seulement aux vôtres, mais à tous les héros du front, retenez bien ce blasphème :

« La guerre est fraîche et joyeuse !... »

Et que les enfants de vos petits enfants apprennent alors pourquoi les poilus de la grande guerre trouvèrent la force de tenir. La race qui s'enorgueillit d'une monstruosité comme celle-là, et qui a le sadisme de trouver des fraîcheurs et de la joie à cette tuerie, mérite d'être jetée au ban de l'humanité. Déjà elle provoque une horreur universelle et ce n'est même plus pour l'Alsace-Lorraine maintenant que nous nous battons. C'est pour purger la terre de l'immonde vermine qui la ronge, pour la débarrasser à jamais des sauvages dangereux qui font de la guerre un jeu, et qui élèveront tous les boches de tous les siècles dans cette idée que la guerre est fraîche et joyeuse...

Poilus, les vieux, les jeunes, les fatigués, les blessés, les bleuets, les coquelicots, poilus de France, faites rentrer dans la gorge d'Hindenburg et de tous ses soldats, le mot hideux :

« La guerre fraîche et joyeuse ! »

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES

pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



La Troisième Tournée monstre

C'est fou tout ce qui arrive d'heureux à nos chers enfants... Il n'y a pas un an que l'œuvre existe et déjà elle a reçu plus d'un demi-million. Elle a fait partir depuis le jour de sa fondation exactement 1.055 enfants... Cela est vertigineux, et donne une idée émouvante de la bonté de tous. Car cela s'est fait naturellement, les dons arrivent sans qu'on les sollicite, les souscriptions se renouvellent sans qu'aucune pression soit faite : présidentes de nos cercles à l'étranger, présidentes de nos Chambres claires organisent des souscriptions de leur propre initiative, chacun propage l'œuvre, et il semble que l'Enfant soit la rédemption de tout le mal causé par la guerre...

C'est lui le petit dieu tutélaire du foyer, l'espoir de demain, la chose sacrée qu'il faut garder, aimer, sauver... C'est lui le sourire de cette guerre douloureuse. Et jamais nous ne l'avons mieux senti qu'en cette semaine d'angoisses.

Aussi coûte que coûte, il faut faire partir ces gosses pour lesquels tant d'efforts tendres sont faits. Cette semaine, nous avons pu confier à la dévouée Mme Braine une tournée Paris-Dijon-Châlons-Lancié, et mettre sur pied l'autre tournée Paris-Bordeaux-Pau... et cela fait... c'est un record... plus de 250 enfants partis cette semaine !...

C'est que chaque alerte de gotha, chaque coup de canon tonne comme un reproche et semble dire :

« Pourquoi tes enfants clairs ne sont-ils pas partis ? pourquoi les laisser au froid des caves, quand du soleil les attend, pourquoi les priver de jours lumineux à la campagne, puisque la chose se peut ? »

Alors cette semaine nous avons fait un immense effort, que nous ne pourrons pas renouveler, car il nous laisse hébétés de fatigue, mais nous l'offrons en hommage à tous ceux qui, à travers la France, avec une vaillance et une générosité rares, nous aident au sauvetage de l'enfant.

D'abord parlons de la

Colonie Claire de Valence

Président : M. Fort, sous-inspecteur de l'Assistance publique.

M. Fort, auquel ses fonctions mêmes permettent de constater l'utilité d'une œuvre comme la nôtre, trouva dix foyers dans les meilleures familles de Valence et l'écrivit avec une bonne grâce charmante. Puis il promit de s'occuper de nos enfants...

Arrivons vite à notre 3e tournée, fixée au vendredi 7 juin.

Colonie Claire de Bordeaux

10 enfants.

Est-ce à proprement parler une colonie ? Non, puisque dix familles spontanément se sont offertes à prendre les unes un, les autres deux enfants. Ce sont : Mmes Halgueyren, de Julidière, E. Abel, Harrigilly, F. Léglise, Héliès, Eyraud, et je voudrais pouvoir lire chacune de ces lettres où l'hospitalité est offerte si maternellement.

Nous déposons à Morcenx.

La Colonie Claire de Villeneuve-de-Marsan

Présidente : Mme Capdebosc.

Le Comité très important, composé de Mmes Lafforgue, Beuquet, Lespini, Saint-Marc-Mauburguet, Lescouzères, Gratedon, Garbage et Duvigneau, se promet de faire fête à nos enfants. « Tout le monde est impatient de recevoir ces chers mignons, et de les gâter de son mieux », écrit la présidente.

Sans perdre de temps, nous courons jusqu'à Dax où nous déposons la

Colonie Claire d'Habas

Présidente : Mme Blanc, née Massies, et le Dr Blanc.

Mme Blanc a recruté un Comité parmi lequel on compte Mme L. de Charlus, le commandant et Mme Defongs, Mlle Laforgue, et Mme Lannefrenque, Mlle Clüber, Mmes de Saint-Martin et Gousselaire, et toujours nous entendons le refrain : « Les mamans claires sont impatientes, le temps est splendide, que ces chers petits viennent vite jouir de notre beau soleil ».

Nous reprenons notre course pour Biarritz.

Colonie Claire de Biarritz et Maison Claire de Bassusary

Présidente : Mme Larrague.

Ceci demanderait un article tout entier, car Mme Larrague, non contente de confier à ses amies des enfants de soldats, a voulu faire mieux encore. A côté de cette institution temporaire des Chambres claires, elle a voulu fonder quelque chose de durable. Dans un délicieux village basque, elle a loué une maison ensoleillée à deux pas de la mer. Pour l'aménager, elle a donné un concert, et a trouvé le concours d'artistes de premier ordre, la presse, toujours si bonne à notre œuvre, s'est montrée plus chaude encore que d'habitude, si bien que

la maison toute prête recevra le 8 juin douze enfants.

Ne lâchons point notre itinéraire. Nous voici maintenant à Bayonne où nous remettons

La Colonie Claire de Bustince-Iriberry

Présidente : Mlle Puruchet.

Cette colonie dans un site basque adorable, tout près de St-Jean-le-Vieux, est ravissante de pittoresque. On se croirait en Espagne. Et la montagne parfumée, sauvage, fera oublier vite à ces enfants les longues solitudes dans les mansardes, ou dans le ruisseau.

Nous voici maintenant à Pau où deux présidentes de colonies viendront au-devant de nos enfants.

Colonie Claire de Pau

Présidente : Mlle Aspy.

Mlle Aspy, une apôtre pleine de feu, a su s'entourer de Mmes Casty, Puchen, Tivent, Baronne de Palaminy, Blancq, Pandelli, Arrocain, Tival, et c'est dans la campagne de Pau, en pleines Pyrénées, que nos enfants pourront s'ébattre. Ils trouveront là un enchantement de paysages qui les ravira... On ne saurait croire combien les enfants sont sensibles à la beauté des sites...

Mais ne nous égarons pas et remercions, avec Mlle Aspy, le *Patriote*, grand journal de Pau qui a fait campagne pour nos enfants.

Toujours à Pau, nous remettons

La Colonie Claire d'Oloron

à une présidente qui ne veut pas être nommée, mais qui, en revanche, travaille avec ardeur au bonheur de nos petits. « Ils habiteront une maison claire bien aérée, écrit-elle, où Jeanne d'Albret a passé, dit-on, la nuit qui a précédé la naissance d'Henri IV. »

Voilà comment les petits clairs apprendront l'histoire, et qu'on vienne me dire après cela que les voyages ne forment pas la jeunesse !

Toujours à Pau, nous remettons à sa présidente

La Maison Claire d'Arello

Présidente : Mme Jean Escoubès.

Arello, quel joli nom, et quel joli pays ! Et que les Pyrénées sont belles ! Et comme on les aime davantage encore quand on sait qu'elles offriront la magie de leur air pur, de leurs cimes, à des enfants qui emporteront toute leur vie le souvenir de ces jours féeriques en pleine nature, succédant aux nuits humides dans les caves.

Mais ce n'est pas tout, ne riez pas, nous avons un château en Espagne — ou plutôt un couvent — en pleine montagne, au-dessus de Barcelone. Ce sera

La Maison Claire d'Arenys de Mar
(Comité de Barcelone)

Président: M. Sauvalle; Vice-Président: M. Ch. Garnier.

C'est M. Charles Garnier, un propagandiste merveilleux de la littérature française à l'étranger — le directeur du « Foyer Français » — où il réunit en des cours et conférences tous les amis de notre pays, où il combat la culture boche par tous les moyens, y compris celui d'une revue qui a gros succès là-bas. C'est M. Charles Garnier qui se mit en tête que l'Espagne devait faire le geste chevaleresque d'accueillir dans le pays de Rodrigue les enfants de nos soldats. Il constitua un Comité que M. Apeles Mestres, le grand poète national, voulut bien présider.

Le Comité a comme secrétaire général Emilio Ferrero, et comme secrétaires adjoints : Albert Timoléo Martiny, directeur de la Cº Gresham; Emile Leleu, secrétaire du consulat de France; trésorier: M. Auvisset, directeur de Banco Vitalicio. Les membres du Conseil sont: MM. Latul, de Molins, Dr Serra de Martiney, Courbery, etc., et la présidence d'honneur revient au comte de Valicourt, consul général de France, qui a bien voulu l'accepter.

M. Charles Garnier fit une conférence sur les Maisons Claires et surtout sur les enfants des soldats de France qui en sont le but. Et sa chaude parole entraîna si bien les cœurs, qu'aujourd'hui le château en Espagne est une réalité, le couvent aux pierres centenaires, les jardins aux ombrages vénérables attendent nos enfants, l'argent est déposé en banque, et nous eussions sans doute été cette fois jusqu'à Barcelone, si quelques formalités ne restaient à accomplir. Ce n'est que partie remise et tout notre Comité des Maisons Claires et notre cher président, le docteur Baudet, en attendant l'inauguration solennelle qui nous sera un si grand honneur, me chargent de dire à la noble et généreuse Espagne, à notre ami Charles Garnier et au brillant Comité de Barcelone, notre profonde reconnaissance.

Je demande la permission de remettre à la prochaine fois la tournée Paris, Dijon, Châlons, Lancié, la place me manque aujourd'hui. Du moins, ai-je encore une ligne pour exprimer ici le bonheur épars en France, de nos enfants clairs... Une ombre seule au tableau — ceux qui attendent. Aussi dépêchons !... travaillons !...

La Présidente des Maisons Claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 21 mai.	492.762 fr. 60
Total de la 49e liste arrêtée le 29 mai.	12.488 fr. 30
Subventions.	2.365 fr. »
Total général.	507.615 fr. 90

(Voir page 487, la liste des souscripteurs.)

L'Adoption des Prisonniers

Nous commençons à éprouver la joie des retours. Quelques prisonniers reviennent de captivité et chaque fois leur visite nous est une émotion nouvelle. Ils disent ce que nous savions : la bonté de leur marraine! L'un d'eux nous montre la dernière lettre qu'il porte comme un talisman, sur son cœur.

Nos huit mille cent quarante-neuf marraines peuvent être fières de leur tâche, si elles avaient un jour de doute qu'elles viennent au bureau où Mme Pierre Ginisty, Mlle Suzanne Delcassé, Mlle Marguerite Warrain travaillent si assidûment. Elles trouveraient quelque cher revenant d'Allemagne, ayant eu la pensée charmante d'offrir en hommage de gratitude sa première visite à l'œuvre.

LES ÉCHOS

LES VERTUS DE L'ACTION

Toute action est un risque. Aussi avant d'agir faut-il avoir réuni les moyens, tous les moyens possibles et mis dans son jeu les meilleures conditions matérielles. Mais on risque moins en agissant qu'en ne faisant rien. L'homme qui agit a cette supériorité sur l'autre qu'il sait ce qu'il veut et qu'une chose bien voulue est à moitié faite. L'action est créatrice de forces. L'action collective, plus que toute autre encore, fait surgir des enthousiasmes et des capacités qui s'ignoraient.

L'histoire du passé et l'expérience du présent, au dire de ceux qui connaissent l'une et l'autre et dont je me fais l'écho, sont d'accord : il y a dans une bataille une masse d'impondérables. Il y a un élément spirituel qui transforme en échec la victoire ébauchée. Cet élément prend, le plus souvent, la figure et la voix d'un chef, dont le coup d'œil clair sait trouver le défaut ennemi, et dont le noble exemple suffit à entraîner sa troupe.

Des canons, des munitions! C'est de l'indispensable. En outre, il faut à tous les échelons, du sous-lieutenant aux grands chefs, des hommes convaincus que la foi, l'énergie et la volonté ne cesseront jamais d'être les facteurs du succès. La victoire ne sera jamais la résultante infaillible de calculs abstraits, mais la récompense d'élans mystiques et de sacrifices acceptés.

Ces hauts faits naissent de l'action même. Ils n'apparaîtraient pas en même proportion dans l'immobilité. L'action possède une vertu en soi, disent les maîtres de l'art militaire, et c'est ce que nous disent les maîtres de la vie spirituelle. Il est frappant de rapprocher les deux doctrines. Pascal enseigne : « Il faut commencer par des actes. » Les philosophes modernes de l'action disent : « On ne marche, on n'apprend, on ne s'augmente qu'en se fermant toutes les voies sauf une et qu'en se diminuant de tout ce qu'on eût pu savoir autrement. Chaque détermination retranche une infinité d'actes possibles. Mais il faut s'engager sous peine de tout perdre. Si je n'agis pas de mon propre mouvement, il y a quelque chose hors de moi qui agit sans moi, et ce qui agit sans moi agit d'ordinaire contre moi...

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

Les noms des villes américaines

La lecture d'une carte géographique des Etats-Unis est pleine de charmants imprévus. Les noms donnés aux villes et agglomérations vont de la simplicité alphabétique à la fantaisie la plus originale.

Deux cités du Texas sont désignées laconiquement par la lettre K. Tandis qu'une autre, du Tennessee, se nomme ABC.

L'alphabet grec a été fortement mis à contribution : Alpha et Oméga sont représentés chacun une douzaine de fois; Kappa et Thêta, quatre fois. Quant à Delta, dix-huit villes et cités de l'Union portent ce nom. Comme le service de la poste doit être simple !

On trouve comme noms de cités les suivants : Urbs (Georgie), Summus (New-York), Optima et Nihil (Pensylvanie), Vox (Caroline du Sud), Duo (Tennessee), Ego (territoire indien) ; Amicus, Pax, Exit et enfin Vox Populi, dans le Texas.

Avec toute la série des Muses, il y a en outre la majeure partie de l'Olympe antique : Apollo, Diana, Jupiter, Bacchus, Juno...

La série de haute fantaisie est donnée par des noms de villes qui, traduits en français, signifient : oie, veau, homard, soif, bière, grain, etc.

Les villes de Paris, Londres, Berlin, Rome sont assez nombreuses, à tel point que l'indication de l'Etat n'est pas toujours suffisante.

Citons enfin les noms bizarres que voici : My (Mississipi), Ai et Ho (Tennessee), Za (Virginie).

Une lettre d'Allemagne

L'Association de la Critique dramatique et musicale a tenu sa réunion mensuelle le 29 mai dans la salle des conférences de l'Université des Annales. M. Théodore Henry, secrétaire général, a résumé très éloquemment les travaux de la Compagnie et le trésorier M. Georges Daudet exposé sa situation financière toujours excellente. Les sociétaires présents ont à l'unanimité renouvelé les pouvoirs du président M. Adolphe Brisson et des vice-présidents MM. René Benoist et Le Borne.

En finissant, M. Adolphe Brisson a lu à ses collègues une lettre touchante venue d'Allemagne :

« C'est une carte postale, un de ces pauvres petits cartons que l'ennemi délivre parcimonieusement aux prisonniers de guerre, pour leur permettre d'envoyer de laconiques nouvelles à leurs parents et à leurs amis. Cette lettre émane d'un de nos confrères, Maurice Gilis, un vaillant soldat qui a cherché la mort sur les champs de bataille et l'eût certainement préférée aux dures épreuves que le sort lui réservait. Depuis de longs mois, il languit, captif, dans le camp de Heuberg, près de Baden; il y essuie les tortures physiques et les humiliations que le barbare inflige à ceux qu'un dieu sanguinaire, fait à son image, lui a livrés.

» Vous supposez peut-être que ces martyrs, moralement déprimés, s'enferment dans une morne résignation, perdent le goût de vivre et s'abandonnent au désespoir? Nullement, voici ce que m'écrit Maurice Gilis :

« Cher Président,

« Toutes mes félicitations et remerciements » pour la juste exonération des droits que vous » avez obtenue du ministre des Finances. Je la » connais, ainsi que la nouvelle de la mort du » regretté Albert Soubies, par la *Gazette des* » *Ardennes*, reproduisant, en l'occurrence, un » écho de l'*Eclair*. Je pense être prochainement » interné en Suisse, en raison de ma santé fort » compromise au cours de l'attaque où je fus » fait prisonnier.

« Veuillez me rappeler au souvenir de mes » confrères du Comité et de l'Association et » croire à mon respectueux dévouement. »

« Maurice GILIS. ».

« Je suis sûr, Messieurs, que vous venez d'éprouver ce que j'ai ressenti. Ces lignes m'ont remué plus profondément que n'eussent pu faire des pages de douleur et de révolte. Elles sont admirables de simplicité, de sérénité. Gilis ne se plaint pas, ne décrit pas ses souffrances, ne recherche pas notre pitié! Il pense à nous. Il nous transmet ses souvenirs et ses vœux. Son esprit, franchissant les murs de la geôle, s'envolant au-dessus des frontières hérissées de baïonnettes, continue de s'intéresser à nos travaux, aux humbles incidents de notre existence professionnelle. Il aime le théâtre; il l'aime toujours; il l'aime plus que jamais. Dans cet abominable journal que la perfidie boche place entre ses mains, il parcourt d'un œil indifférent et dédaigneux, les articles pleins de calomnies et de mensonges; il ne retient qu'un détail, celui qui le rapproche de ses confrères, qui évoque un passé déjà lointain, hélas! mais demeuré indestructible au fond de lui-même. Soudain, la joie l'illumine. Ce Paris, il le reverra bientôt; il goûtera ces nobles plaisirs de littérature et d'art, nécessaires à l'homme civilisé. Son énergie, que les pires malheurs n'ont pu abattre, refleurira sur le sol de la patrie délivrée. N'en doutons pas plus que lui, Messieurs. Et que notre dernier mot, en clôturant cette réunion, soit un mot de tendresse fraternelle pour les héros de la grande guerre et les chers amis absents. »

Tous les membres de l'assemblée ont applaudi ces paroles, se sont chaleureusement associés à ces espérances et à ces vœux.

Les gaz asphyxiants dans l'antiquité

Qui songerait que les anciens disposaient de moyens présentant une grande ressemblance avec ceux que le conflit actuel a mis en œuvre?

Un de nos abonnés, M. P. Lepaysant, nous communique à ce propos ce curieux texte de Tite-Live (XXXVIII-VII) :

« Les Romains, ne pouvant parvenir à s'emparer d'Ambracie par la force ouverte, décident de creuser secrètement une mine qui aboutirait, en passant sous les remparts, au centre de la ville. Malgré les précautions prises par les assiégeants, la manœuvre fut connue de l'ennemi, car les « écouteurs » adverses veillaient... (« *pluribus locis aure admota sonitum fodentium captabant.* ») On établit donc, une contre-mine. Les galeries, creusées de part et d'autre, ne tardent pas à se rencontrer, et on se livre sous terre, à coups d'outils, un combat acharné.

» Les assiégés, pris d'une soudaine inspiration, obstruent la galerie avec des planches et des étoffes grossières. Ils installent (dans la position horizontale) une grande jarre, au fond de laquelle on avait aménagé une ouverture permettant d'y faire passer un tuyau de dimension moyenne. Le tuyau était de fer et on avait mis à la jarre, en guise de couvercle, une plaque de fer percée, elle aussi, de plusieurs trous. La jarre fut remplie de duvet et disposée de façon à tourner la bouche vers l'intérieur de la mine (c'est-à-dire que la plaque perforée de plusieurs trous faisait face aux Romains). Par les trous du couvercle, afin d'empêcher l'ennemi d'approcher, sortaient... de longues piques. Une légère flammèche fut introduite dans le duvet; avec un soufflet de forge, adapté à l'entrée du tuyau, ils attisèrent le feu. Ainsi, non seulement il se produisit une abondante fumée, mais cette fumée, à l'âcreté de laquelle s'ajoutait l'odeur infecte de la plume brûlée, ayant rempli toute la galerie, il devint impossible d'y tenir. »

La science n'a fait que perfectionner ce procédé, alors assez rudimentaire, mais pourtant d'autant plus efficace que les Romains n'avaient pas inventé les masques contre les gaz.

L'humour aux tranchées

Il a fait chaud, très chaud, l'autre semaine. En m'épongeant le front, je songeais au personnage de Labiche qui s'exclamait en pareille circonstance :

— Ce n'est pas pour me vanter, mais il n'a jamais fait si chaud!

Un journal du front — le *Bulletin Désarmé*, du 44[e] bataillon de chasseurs — a trouvé le moyen de ne point trop souffrir de cette atmosphère étouffante. Voici les remarquables conseils qu'il adresse à ses lecteurs :

« La saison chaude arrive. Poilus, pour boire frais, réunissez autour des bidons de pinard les meilleurs gaffeurs de la compagnie... Chacun sait que la gaffe jette un froid sérieux dans l'assemblée. »

Cela ne coûte rien d'essayer...

Maintenant, si vous tenez à vous procurer d'excellentes confitures, à peu de frais, notez cette mirifique recette de la gelée de coings, que nous révèle l'ingénieux *Canard de Ramscapelle*, organe du 16[e] bataillon de chasseurs :

« Pour faire de la gelée de coings, prendre quatre coins de table et quatre coins de billard. Coupez-les en quatre. Mettez les morceaux dans une bassine que vous recouvrez d'eau. Laissez cuire jusqu'à ce que les coins deviennent mous. Ajoutez quelques dates, de préférence des dates historiques. Ensuite, il n'y a plus qu'à verser le tout sur un tapis et laisser égoutter. Le jus, bouilli avec du sucre, donnera une excellente gelée. »

Si le cœur vous en dit...

IDÉAL CONTRE IDÉAL

L'idéal allemand, — non pas le vieil et noble idéal de Kant et de Gœthe, mais l'idéal de l'Allemagne prussianisée, idéal à la fois jeune et hideusement suranné, — l'idéal allemand, dis-je, c'est d'établir entre les nations la même hiérarchie que la nature semble avoir établie entre les individus. Ni les nations ni les individus ne naissent, dit le Prussien, égaux en droits, puisqu'ils sont naturellement inégaux en forces. Les petites nations doivent disparaître dans les grandes. Les nations moyennes doivent obéir aux nations supérieures. Or, l'Allemagne est la nation supérieure par excellence. Donc l'Europe, donc le monde doivent obéir à l'Allemagne. Il n'y a ni liberté, ni indépendance, ni droit des gens. Il y a la force, et il n'y a que la force. Malheur aux faibles! Bonheur aux forts!

C'est un idéal barbare, c'est l'idéal du passé, issu de la nuit de l'histoire, de l'enfance de l'humanité.

L'idéal français, c'est que, nations ou individus, les faibles ont le même droit à vivre et à se développer que les forts; c'est que les nations, comme les individus, doivent, en leur court passage dans la vie, s'entr'aider fraternellement; c'est que la Belgique, la Serbie, le Portugal, si ces nations sont petites par le corps, elles sont grandes par l'âme, grandes par le droit, et qu'il faut à leur indépendance et à leur activité une juste place dans le monde.

Voilà un idéal humain, voilà un idéal moderne, voilà l'idéal de l'avenir.

En réalité, vous le voyez, l'Allemand, pour obéir à un homme et au point d'honneur, se sacrifie à un idéal mort.

Le Français se fait tuer pour le vrai idéal, pour l'idéal vivant, et, comme sa patrie est construite sur cet idéal même, plus il est patriote, plus il sert la vérité, l'avenir, l'humanité.

Formés à ces principes par leurs admirables instituteurs, souvent menés au feu par ceux-là mêmes qui les ont instruits dans leur enfance, les citoyens français ont conscience de servir la vraie cause, et, éclairés par la lumière de l'avenir, les plus modestes d'entre eux, ceux dont la vie semblait le plus humble, se sacrifient en héros intelligents, entrent de plain-pied dans la plus haute gloire, avec la volupté si française d'avoir raison.

A. AULARD,
Professeur à la Faculté des Lettres.

« Les Annales » au Japon

Un petit livre vient de paraître au Japon. Il a une histoire et nous ne résistons pas au plaisir de la narrer à nos lecteurs.

Il y a une quinzaine d'années, un Japo-

nais, M. Kiyoski Tashima, eut la joie de se voir décerner le prix d'honneur offert par notre gouvernement à la section française de l'école des langues étrangères de Tokio. Ravi de cette distinction et devenu par la suite professeur militaire à l'école des Cadets de Hiroshima, il résolut de contrebattre l'influence de la langue allemande qui prenait une extension de plus en plus grande et de faire revivre le français dont la faveur allait en décroissant.

La guerre dessilla les yeux des subtils Nippons. Ils démêlèrent tout ce que la Kultur contenait de bluff et admirèrent davantage la vitalité et la finesse de notre pays. M. Kiyoski Tashima voulant mieux faire connaître à ses concitoyens l'âme de notre peuple nous demanda l'autorisation — que nous accordâmes volontiers — de traduire certains articles des *Annales*. Il en fit un choix très judicieux et voilà comment il composa son petit volume de propagande : *Fleurs d'héroïsme et de patriotisme*, destiné aux officiers et aux élèves des écoles militaires.

M. Raymond Poincaré a tenu à lui envoyer la lettre suivante : « Il faut applaudir à tout ce qui peut faire aimer la France au Japon et le Japon en France. Le choix de lectures françaises de M. Kiyoski Tashima contribue heureusement à cette œuvre de rapprochement moral et intellectuel entre les deux pays. »

Le maréchal Joffre adressa également ses félicitations à l'auteur.

En outre, la feuille de garde porte cette aimable dédicace, en japonais :

« Kiyoski Tashima, professeur à l'école des Cadets de Hiroshima, a l'honneur de souhaiter à la France la victoire finale et de remercier de tout son cœur *Les Annales* de leur amabilité exceptionnelle. »

Nous sommes flattés de voir notre journal en si bonne place dans ce petit volume et fort heureux d'avoir contribué à la glorification de nos héros en diffusant au loin l'Idée française.

La statue de Strasbourg

Vraiment, la *Gazette de Francfort* en a de bonnes! Ne vient-elle pas d'affirmer, avec le plus grand sérieux, que la statue de Strasbourg devait avoir disparu de son socle?... Assertion toute gratuite, basée sur des déductions aussi fantasques que ridicules et bien dignes d'ailleurs des épaisses cervelles d'Outre-Rhin.

Est-il besoin de dire que l'altier monument, pieusement fleuri par de fidèles pèlerins, orne toujours, intact et majestueux, la place de la Concorde?

On sait que cette statue est un des chefs-d'œuvre de Pradier.

Qui servit de modèle au célèbre sculpteur? Les opinions furent longtemps partagées. On soutenait que Mlle Juliette Drouet, l'amie de Victor Hugo, avait posé devant Pradier, mais des arguments nouveaux et péremptoires donnent plus de force à une autre version selon laquelle le modèle aurait été une demoiselle Vignardonne.

Le docteur Vignardonne, qui avait été le médecin de Louis Bonaparte, roi de Hollande, comptait dans ses relations nombre de célébrités. Il était l'ami du peintre Gros et de Pradier, notamment. L'une de ses trois filles, toutes remarquablement belles, épousa M. Majesté, qui fut le coiffeur de Napoléon III et dont le « salon », au Palais-Royal, eut pour clients le prince Napoléon, le duc de Persigny, le duc de Bassano, le maréchal Canrobert, le baron Haussmann, Jules Grévy, Alexandre Dumas, Sainte-Beuve et tant d'autres. Gros a peint Mme Majesté dans la *Grèce implorant la France* et Delacroix a donné ses traits à l'une des figures de son plafond de la galerie d'Apollon, au Louvre. Une sœur de Mme Majesté épousa un M. Martin, et ce serait Mme Martin qui aurait posé devant Pradier pour la statue de Strasbourg.

En sorte que les hommages et les regrets adressés au monument qui évoque le souvenir de la ville perdue et bientôt reconquise — espérons-le — seraient déposés aux pieds de Mme Martin, un nom bien français, comme dit l'autre...

« L'Histoire d'une Conspiration »

Le *Journal de l'Université des Annales*, dont le succès s'accentue chaque jour, et qui est lu par toute la jeunesse de France, vient d'obtenir de M. Frédéric Masson, l'éminent historien, *L'histoire d'une Conspiration*, écrite tout exprès pour les lecteurs du Journal afin de remplacer les quatre galas d'après Pâques qui n'ont pu être donnés en raison des événements.

Voilà une nouvelle qui sera accueillie avec joie par tous les abonnés du journal.

Le précurseur

Je trouve dans mon courrier cet intéressant envoi de M. Marius Meynard :

« Vers 1483, Léonard de Vinci, à peine âgé de trente ans, écrivait au duc de Milan, Ludovic Sforza, pour lui demander de l'employer comme ingénieur. Dans cette lettre, il énumérait ses projets et inventions et nous avons la surprise d'y trouver les lignes suivantes :

« Je fais des chars couverts, sûrs et inattaquables, lesquels entrent dans les rangs de l'ennemi, *avec leur artillerie;* il n'y a si grande multitude de gens d'armes qu'ils ne rompent. Et derrière pourront suivre les fantassins à l'abri et sans aucun empêchement. »

Léonard de Vinci inventeur des tanks! Qui l'eût dit?...

Toujours le tabac

Alors que les comptoirs des débitants parisiens offrent l'aspect désolant du vide le plus absolu, on voit encore moult cigarettes aux lèvres des fumeurs. Les débrouillards ont su se constituer de petites réserves qui vont en s'épuisant, hélas! et les regrets vont venir, à moins que le régime attendu de la carte n'apporte quelque amélioration à la crise, au vif désir des fidèles de Nicot.

Un chercheur, le maréchal des logis Rochet, a trouvé dans un livre assez rare paru à Trévoux en 1702, les *Entretiens des Cafés de Paris*, une chanson attribuée au chevalier de Mailly. C'est l'éloge du tabac en fumée. Nous ne pouvons la donner *in extenso*, mais nos lecteurs goûteront ces vers badins qui sont bien dans le goût de l'époque:

... Je veux donc vivre pour fumer
Et veux fumer afin de vivre,
Puisqu'au fond c'est tout un que de vivre et fumer.
Ah ! que c'est une rêverie
Baume de vie, ô cher pétun,
De n'aimer pas ton doux parfum !
Puisque tout n'est que piperie...
Piper régnait au temps jadis
Puisqu'on pipait au paradis.
Les oiseaux aiment la pipée
Le monde pipe à qui mieux mieux,
Bref, pour finir cette équipée,
Piper est le métier des hommes et des dieux !

Et il en sera toujours de même. Plus le tabac deviendra rare, plus il aura de fervents adeptes. Ne dit-on pas déjà que les femmes veulent aussi avoir leur part dans les distributions futures?

SERGINES.

Les Problèmes créés par la Guerre (*)

LE PROBLÈME DE L'ADAPTATION ET DE LA DÉCADENCE

Les découvertes de la science permettent maintenant de reconstituer les êtres antérieurs à l'apparition de l'homme et qui pendant des entassements de siècles se succédèrent sur notre planète.

A chaque période géologique nouvelle apparaissent des êtres si différents que leurs transformations ne semblaient d'abord explicables qu'en admettant des créations successives.

Une science plus avancée révéla la parenté de toutes ces formes si disparates, mais le mécanisme de leur transformation reste incertain encore.

On crut d'abord l'expliquer par les nécessités de la lutte pour l'existence amenant la sélection des plus aptes. La récente découverte des mutations brusques conduisit à d'autres hypothèses.

Mais quel que soit le mécanisme des transformations observées, elles apparaissent finalement comme la conséquence d'une adaptation aux changements de milieu que l'évolution du monde faisait surgir. La nature imposa toujours aux êtres cet impérieux dilemme : s'adapter ou disparaître.

La loi de l'adaptation qui régit l'évolution du monde animal régit aussi celle des sociétés humaines. L'archéologie découvre les débris de vastes capitales enfouies sous les sables et oubliées depuis longtemps. A l'époque de leur splendeur, elles semblaient bâties pour l'éternité, mais après avoir rempli le monde du bruit de leur renommée, elles déclinèrent, puis disparurent à ce point que leur emplacement resta pendant des siècles ignoré. Il fallut toutes les curiosités de la science moderne pour retrouver les vestiges des gigantesques cités où s'édifièrent les assises de l'histoire, telles que Ninive et Babylone.

Ce n'est pas seulement dans une antiquité lointaine que vécurent ces gloires éphémères. Après une phase d'absolue puissance, Rome cessa de régir l'univers. De grands empires asiatiques et européens, jadis célèbres, ne sont plus connus que des historiens. Les royaumes de Gengiskhan et de Tamerlan ne submergèrent l'Asie qu'un instant. Le monde n'eut pas à admirer longtemps les empires de Charlemagne et de Charles-Quint. Ce dernier était cependant si vaste qu'au dire de ses chroniqueurs le soleil ne s'y couchait jamais.

Des causes diverses ayant déterminé l'évanouissement de tous ces empires, une des plus constantes fut leur impuissance à s'adapter aux conditions nouvelles d'existence que l'évolution fit naître. Subissant la loi suprême qui régit le monde, ils périrent faute d'avoir su s'adapter.

Un exemple emprunté à l'âge moderne montre comment peut se manifester le défaut d'adaptation qui condamna tant de nations à disparaître.

En examinant les causes de la grandeur des peuples aux divers âges de l'histoire, on cons-

Voir *Les Annales* du 25 nov., des 9 et 23 déc. 1917, et des 20 janv., 3 et 17 fév., 3 et 17 mars, 7 et 28 avr., 12 et 26 mai 1918

tate qu'elles varient beaucoup avec les époques. Il est visible que les qualités nécessaires à un baron féodal illettré différaient fort de celles indispensables quelques siècles plus tard, alors que les aptitudes littéraires et artistiques devinrent les principaux éléments de grandeur. Certaines aptitudes qui devaient jouer un rôle prépondérant plus tard étaient tenues pour médiocres.

Avec l'évolution du monde de nouvelles qualités sont devenues nécessaires. L'âge moderne a créé une civilisation à type industriel dominée par une technique compliquée exigeant justement ces qualités de patience, de discipline, de vigilante attention jadis considérées comme secondaires.

Elles sont prépondérantes aujourd'hui. Alors qu'en matière littéraire, artistique et scientifique, l'effort individuel l'emporte, en matière industrielle — et tout jusqu'à la guerre est industrialisé maintenant — la patience, l'attention, la discipline collective constituent des qualités indispensables.

Et c'est pourquoi des peuples tels que les Allemands n'ayant jamais brillé dans le passé par leur goût et leur intelligence, mais possédant, grâce à leur aptitude héréditaire et aussi à leur éducation militaire et technique les qualités que je viens de dire, se sont trouvés tellement bien adaptés à l'évolution industrielle moderne qu'en peu de temps ils se sont élevés d'un niveau assez inférieur aux premiers rangs de la nouvelle civilisation.



Un des grands problèmes de notre destinée est celui-ci. Comment des peuples individualistes à intelligence vive mais peu susceptibles d'efforts collectifs soutenus, de solidarité et de discipline arriveront-ils à s'adapter aux nécessités de l'évolution industrielle du monde qui non seulement se continuera après la guerre mais ne fera sans doute que s'accentuer.

Pour juger de la possibilité d'une adaptation — dont nous montrerons l'importance dans un prochain article —, il faut rechercher à quel degré ces mêmes peuples ont réussi pendant la guerre à s'adapter à des conditions d'existence très imprévues.

En constatant combien fut rapide cette adaptation, nous sommes fondés à espérer une future transformation industrielle comparable à notre transformation militaire.

Quelques pages suffiront à montrer l'importance de l'adaptation réalisée par les grands peuples en lutte contre l'envahissement germanique.



Le cas de la France est un des plus frappants. Victime la première de l'agression allemande, elle dut réaliser des efforts d'adaptation gigantesques et fort difficiles car ils étaient contraires à ses institutions et à son tempérament.

La guerre — on ne le sait que trop — nous ayant surpris à peu près désarmés, il fallut créer, de toutes pièces le formidable matériel dont nous étions dépourvus.

On pourra se rendre compte des difficultés, non seulement d'ordre technique, mais aussi d'ordre bureaucratique qu'il fallut surmonter, par les extraits suivants du remarquable rapport lu le 29 décembre 1916 à la Chambre des Députés, par M. Viollette :

« En février 1915, lorsque par ses commissions, le Parlement prit connaissance de la vérité, il a constaté ceci :

1° Les usines encore fermées pour la plupart et tous les spécialistes mobilisés;

2° La fabrication des fusils, néant. Pas un seul n'avait été construit depuis la déclaration de guerre et les matrices destinées à les confectionner, on ne voulait pas les retrouver.

Le même rapporteur reproduit dans son travail une lettre adressée au ministre de la Guerre par le général Pédoya en date du 15 mars 1915 et dont voici un fragment :

« C'est une véritable stupeur qu'éprouverait le pays, s'il apprenait que, depuis le début de la guerre jusqu'en mars, il n'a pas été fabriqué plus de 250 fusils neufs en tout et pour tout. »

Ce ne fut que lorsque l'administration se décida à s'adresser à l'industrie que la situation cessa. Le passage suivant du rapport de M. Viollette montre avec quelle peine des bureaucrates trop bornés pour croire à la durée de la guerre se décidèrent à recourir à l'industrie.

« Oui, l'avenir dira ce qu'il nous a fallu de patience, d'efforts, de menaces et même d'intimidations, pour contraindre à faire fabriquer fusils, canons, munitions et explosifs. »

« La bataille a été de tous les jours ardente, souvent violente, et il a fallu que les commissions arrachent par morceau la vérité qu'une bureaucratie routinière lui dissimulait par des artifices d'écriture véritablement étonnants.

« Où en serait la France à l'heure actuelle, concluait l'auteur, si elle n'avait pas eu son parlement? »

L'adaptation des gouvernants, bien que très lente, finit donc par s'effectuer. Dès que le concours des industriels fut accepté l'évolution devint rapide. On peut vraiment dire que notre industrie sauva le pays. Elle fit preuve, grâce au concours d'individualités supérieures, de qualités d'initiative, d'ingéniosité et de persévérance insoupçonnées.

L'art militaire lui-même, bien que stabilisé dans de vieilles routines, finit également par s'adapter à une tactique n'impliquant d'ailleurs aucun mystère, mais que nous n'avions pas su étudier pendant la paix.

La population civile sut, elle aussi, s'adapter aux nécessités qu'entraînait la mobilisation de la presque totalité des ouvriers et des cultivateurs. Il fallut les remplacer par des femmes, des vieillards et des enfants qui firent preuve d'un pouvoir d'adaptation remarquable.



L'exemple d'adaptation fourni par l'Angleterre est peut-être plus frappant encore que celui de la France. Non seulement, elle ne possédait ni armes, ni matériel, mais le service militaire était en horreur à ses citoyens. Très fiers de leur indépendance ils n'avaient jamais accepté que des armées de mercenaires.

Transformer la mentalité anglaise demanda un gigantesque effort. Il fallut bien près de deux ans à l'Angleterre, en effet, pour arriver à organiser une importante armée.

Cet effort ne fut rendu possible que par les qualités psychologiques de la race : ténacité indomptable, sentiment du devoir et de l'honneur. Ajoutons-y aussi le stoïcisme devant la destinée lorsqu'elle semble inévitable.

On a signalé en les raillant un peu la méticuleuse habitude de soins personnels et le besoin de confort des Anglais, mais comme le fait justement remarquer un officier interprète qui a beaucoup vécu avec eux, J. Pozzi, les Anglais considèrent que la distinction de la tenue et des manières se trouve généralement associée à la distinction des sentiments. Ils soutiennent aussi qu'il faut jouir du moment présent « sans se laisser troubler longtemps d'avance par la perspective d'éventualités qui peut-être ne se réaliseront jamais. »

La psychologie des Anglais, leur loyauté et leur ténacité surtout, ne fut jamais comprise des Allemands. On le vit récemment encore quand ils s'imaginaient la Grande-Bretagne fatiguée par ses pertes au point de vouloir la paix à tout prix. Le passé leur enseignait pourtant que lente parfois à s'engager dans une entreprise, l'Angleterre ne recule ensuite jamais. Elle l'a montré pendant sa difficile conquête de l'Inde. Elle l'a prouvé surtout en luttant vingt années contre le plus grand capitaine de l'histoire.

La formule de l'Angleterre fut toujours la même : tenir. C'est aussi la nôtre.

Il fallait bien peu connaître la Grande-Bretagne pour supposer qu'avec sa psychologie et ses ressources mondiales, elle s'abaisserait jamais devant l'autocratie germanique.



Tout autant que l'Angleterre, l'Amérique constitue un exemple d'adaptation rapide à des conditions d'existence entièrement imprévues. Elle n'y réussit également que grâce à ses qualités ataviques de caractère.

Jamais peut-être au cours de l'histoire un peuple ne subit en quelques mois des transformations mentales aussi profondes que l'Amérique.

Avant la guerre, sa force militaire était si nulle qu'elle se sentait incapable de réprimer les insolences des chefs de bandes gouvernant le Mexique. L'idée seule d'une conscription militaire aurait soulevé des protestations unanimes.

Pendant les premières années du conflit européen, l'unique but des Etats-Unis fut de maintenir soigneusement sa neutralité et de s'enrichir en fournissant des marchandises aux combattants. Grâce à une propagande très active et à l'achat d'un grand nombre de journaux influents, l'Allemagne avait su se créer dans le pays beaucoup de sympathies.

Désireux, lui aussi, de maintenir cette précieuse neutralité, le président Wilson ménageait l'empereur d'Allemagne au point de lui envoyer une dépêche de félicitations pour son anniversaire. Il se montrait en outre opposé à tout projet d'organisation d'une armée.

Il fallut la prodigieuse incompréhension psychologique de l'Allemagne et son immense infatuation pour conduire à la guerre un peuple si avide de paix. Le président semblait résigné à supporter le torpillage de ses navires, se bornant à protester timidement par des notes anodines. L'Allemagne se croyait sûre de n'avoir rien à craindre.

Le moment arriva cependant où contrairement à toutes les prévisions germaniques l'opinion, d'abord indifférente, puis irritée, finit par se retourner entièrement. Le peuple comprit de quelle tyrannie effroyable le succès de l'Allemagne menacerait le monde.

Le président des Etats-Unis, dont l'opinion avait également évolué n'hésita pas alors à engager son pays dans la plus redoutable des crises qu'un grand peuple eût jamais traversées.

Déclarer la guerre ne suffisait pas. Il fallait la faire. Grâce à la vigueur de son caractère, le peuple américain si avide pourtant de

confort et d'indépendance sut s'adapter en quelques mois à toutes les nécessités qu'une lutte formidable devait entraîner.

Son dévouement fut complet. Acceptant des conditions d'existence entièrement imprévues, il renonça à toutes les libertés qui le rendaient si fier, accepta le despotisme nécessaire de l'Etat, des privations rigoureuses et surtout ce régime militaire obligatoire dont l'idée seule lui semblait jadis intolérable.

Toutes les gênes furent subies sans murmure. Aucun impôt ne parut trop lourd et dans les tranchées de l'Europe les soldats improvisés de l'Amérique se conduisirent comme les plus vaillants.

Le premier résultat de l'entrée en guerre des Etats-Unis fut que son président, dont la puissance était si mitigée dans les temps ordinaires, devint presque instantanément un souverain absolu commandant à cent millions d'hommes, et le véritable arbitre des futures destinées du monde.

L'adaptation aux nécessités militaires dont nous venons d'indiquer des exemples ne saurait suffire. Après la guerre naîtront des nécessités d'adaptation économiques et commerciales plus difficiles encore peut-être que l'adaptation militaire.

Les faits déjà constatés permettent beaucoup d'espérance, mais il ne faudrait pas croire que la faculté d'adaptation constatée sur un sujet doive se manifester nécessairement pour tous les autres. Nous avons déjà fait observer au début de cet article que les divers peuples présentaient à ce point de vue des aptitudes fort différentes.

L'Allemagne en fournit un remarquable exemple. Son adaptation aux nécessités matérielles de l'évolution industrielle du monde moderne est évidemment parfaite, mais il est évident aussi que son adaptation à l'évolution morale de la civilisation est loin d'être réalisée aujourd'hui.

Elle présente — et cela sans doute pour la première fois dans le cours des âges — l'exemple d'une civilisation scientifique et industrielle élevée, superposée à des conceptions morales très inférieures dépassées depuis longtemps.

Il faut remonter en effet aux phases les plus lointaines de l'histoire pour constater chez un peuple une férocité aussi grande associée à un mépris aussi complet des engagements. Même aux époques tenues pour demi-barbares, les femmes et les vieillards étaient épargnés, les monuments respectés, la parole d'honneur considérée comme sacrée.

L'histoire de Régulus est restée un typique exemple du respect antique de la foi jurée. Si les Carthaginois furent tant méprisés jadis, ce fut justement à cause de leur mauvaise foi. Le souvenir de la « foi punique » survécut à la destruction de Carthage comme survivra toujours dans l'histoire le renom de la mauvaise foi germanique.

C'est seulement chez les primitifs que le droit absolu de la force professé encore par les Germains règne librement. Il régit le monde animal et les peuples inférieurs, mais tendait à être de plus en plus éliminé par les progrès de la civilisation.

Le droit de faire une chose signifie simplement pour les êtres peu civilisés le pouvoir de faire cette chose. C'est cette forme de droit qu'invoquent les socialistes bolchévistes qui ravagent la Russie. Lorsqu'ils rencontrent un passant désarmé porteur d'une paire de bottes ou d'un manteau à leur convenance, ils le tuent sans hésitation pour s'en emparer.

Le Germain moderne pénétrant dans un pays étranger ne raisonne pas autrement que ces bolchevistes. L'indignation générale qu'il provoque l'étonne puisque sa conduite est la conséquence des enseignements de ses philosophes proclamant le droit sans restriction de la force.

Il leur faudra encore longtemps pour reconnaître que les principes philosophiques leur servant de guide ne sont pas adaptés au niveau de la civilisation moderne et représentent non le progrès, mais une régression vers les temps les plus reculés de l'histoire.

Incapables encore de le comprendre, les Germains attribuent à la jalousie, la méfiance et l'antipathie presque universelles qu'ils inspirent.

Cette méfiance et cette antipathie contre un peuple assez mal adapté à l'évolution des conceptions modernes pour se faire gloire de violer toutes les lois de l'humanité et de l'honneur constituera sûrement une des sanctions du futur droit international. La force morale l'emporterait alors sur la force matérielle. Il est permis d'entrevoir cette phase d'évolution du monde. Nous en sommes loin encore.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON

PAGES OUBLIÉES

Le Bombardement de Paris et Victor Hugo

On ne saurait trop lire et relire Victor Hugo — même quand le canon tonne et qu'éclatent, dans la nuit, les bombes sinistres des Gothas :

France ! Qu'est-ce que c'est que cette guerre-là ?
Nous refusons Mandrin. Dieu nous doit Attila.

Les pages enflammées et vengeresses qu'il a écrites pour dépeindre les horreurs du bombardement de Paris, pendant l'*Année Terrible*, sont d'un historien; elles sont aussi d'un prophète. Ses vers résistent à toutes les épreuves, y compris celles du temps, parce qu'ils sont immortels. Victor Hugo a décrit les atrocités du bombardement de 1871 ; il a prévu, de même, l'inutilité du canon sur lequel compte le Kaiser pour terroriser les Parisiens. Qu'on lise donc ces vers. Ils datent de quarante-sept ans. On les dirait écrits d'hier, tant ils sont actuels et dédaigneux :

Quoi! Paris, ce lieu saint, cette cité forêt,
Cette habitation énorme des idées
Vers qui par des lueurs les âmes sont guidées,
Ce tumulte enseignant la science aux savants,
Ce grand lever d'aurore au milieu des vivants,
Paris, sa volonté, sa loi, son phénomène,
Sa consigne donnée à l'avant-garde humaine,
Son Louvre qu'a puni sa Grève, son beffroi,
D'où sort tant d'espérance et d'où sort tant d'ef-
[froi,
Ses toits, ses murs, ses tours, son étrange équi-
[libre
De Notre-Dame esclave et du Panthéon libre;
Quoi! cet infini, quoi! ce gouffre, cet amas,
Ce navire idéal aux invisibles mâts,
Paris et sa moisson qu'il fauche et qu'il émonde,
Sa croissance mêlée à la grandeur du monde,
Ses révolutions, son exemple et le bruit
Du prodige qu'au fond de sa forge il construit,
Quoi! ce qu'il fonde, invente, ébauche, essaye et
[crée,
Quoi! l'avenir couvé sous son aile sacrée,
Tout s'évanouirait dans un coup de canon !
Quoi! ton rêve, ô Paris, serait un rêve! Non!
Paris est du progrès toute la réussite.
Qu'importe que le Nord roule son noir Cocyte,
Et qu'un flot de passants le submerge aujourd'hui,
Les siècles sont pour lui si l'heure est contre lui.
Il ne périra pas...

Une bombe étant tombée aux Feuillantines, — en ce temps-là, il était permis de faire connaître les points de chute! — Victor Hugo s'écrie :

Qu'es-tu? quoi, tu descends de là-haut, misérable!
Quoi! toi, le plomb, le feu, la mort, l'inexorable,
Reptile de la guerre au sillon tortueux,
Quoi, toi, l'assassinat cynique et monstrueux
Que les princes du fond des nuits jettent aux
[hommes,
Toi, crime, toi, ruine et deuil, toi qui te nommes
Haine, effroi, guet-apens, carnage, horreur, cour-
[roux,
C'est à travers l'azur que tu t'abats sur nous!
Chute affreuse de fer, éclosion infâme,
Fleur de bronze éclatée en pétales de flamme,
O vile foudre humaine, ô toi par qui sont grands
Les bandits, et par qui sont divins les tyrans,
Servante des forfaits royaux, prostituée,
Par quel prodige as-tu jailli de la nuée ?
Quelle usurpation sinistre de l'éclair !
Comment viens-tu du ciel, toi qui sors de l'enfer!

Toute la pièce serait à citer. A l'anathème lancé contre le forfait accompli, se mêlent une prescience, une divination qui tiennent du prodige. Les Feuillantines, ravagées par ce « tonnerre idiot », foudroyant un paradis, ont eu, en 1918, un pendant : cette clinique, cette crèche d'enfants, où furent massacrés trop d'innocents :

Ici, la vie était de la lumière; ici
Marchait, sous le feuillage en avril épaissi,
Sa mère qu'il tenait par un pan de sa robe.
Souvenirs ! Comme tout brusquement se dérobe!
L'aube ouvrant sa corolle à ses regards a lui
Dans ce ciel où flamboie en ce moment sur lui
L'épanouissement effroyable des bombes.

Et, dans une autre poésie, d'une envolée admirable, Victor Hugo donne les raisons pour quoi les Barbares s'acharnent contre Paris :

O ville, tu feras agenouiller l'histoire.

Voici les mobiles auxquels ils obéissent :

Ils punissent Paris d'être la liberté;
Ils punissent Paris d'être cette cité
Où Danton gronde, où luit Molière, où rit Voltaire;
Ils punissent Paris d'être âme de la terre,
D'être ce qui devient de plus en plus vivant,
Le grand flambeau profond que n'éteint aucun
[vent,
L'idée en feu perçant ce nuage, le nombre,
Le croissant du progrès clair au fond du ciel
[sombre;
Ils punissent Paris de dénoncer l'erreur,
D'être l'avertisseur et d'être l'éclaireur,
De montrer sous leur gloire affreuse un cimetière,
D'abolir l'échafaud, le trône, la frontière,
La borne, le combat, l'obstacle, le fossé,
Et d'être l'avenir quand ils sont le passé.

C'est encore, c'est toujours Victor Hugo qui nous fournit la conclusion qui s'impose :

Notre labeur finit par être notre gerbe.
Combats, ô mon Paris! aie, ô peuple superbe,
Criblé de flèches, mais sans tache à ton écu,
L'illustre acharnement de n'être pas vaincu.

VICTOR GŒDORP.

L'École des Masques

LES PRÉPARATIFS DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

Le temps est loin où l'on pouvait, en quelques semaines, transformer en soldat un volontaire supérieurement doué au point de vue des qualités physiques et morales. En 1898, quand les Etats-Unis tirèrent l'épée pour libérer Cuba du joug espagnol et venger leurs propres morts, assassinés en rade de la Havane avec la criminelle explosion du *Maine*, il leur suffit d'accueillir et d'armer des volontaires, adeptes des exercices athlétiques et du tir pour disposer d'une armée qui triompha aisément des régiments espagnols.

Mais on ignorait alors cette monstrueuse invention allemande des gaz asphyxiants — pour ne citer ici que cet exemple, — innovation qui, à elle seule, complique singulièrement l'instruction d'un jeune soldat. Il lui faut plusieurs semaines de cours et d'expériences pour apprendre à tenir toujours en bon état son masque protecteur, à s'en coiffer avec la rapidité de l'éclair, à le maintenir hermétiquement clos autour de son visage.

Les premiers contingents américains n'avaient pas eu le temps de s'initier à cette pratique avant leur embarquement. Elle fait désormais partie intégrante du cours d'instruction militaire que suit aux Etats-Unis l'Armée nationale qui nous aidera à terrasser Boches et Austro-Boches.

Des officiers français, qui apprirent sur nos champs de bataille à se servir du masque protecteur, dirigent plus spécialement cette partie de l'instruction des recrues. A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, la *gas alarm* est sonnée, et il faut que tous les habitants du camp, les officiers comme les hommes, les infirmiers comme les cuisiniers, se coiffent instantanément de leurs masques.





Une de nos photographies montre le nouvel appareil photographique, le *graflex*, adopté par l'aviation américaine pour prendre des instantanés au-dessus des lignes ennemies.

Il nous est interdit de donner des détails techniques sur cet appareil, dont on dit qu'il présente d'importants avantages sur ceux que nous employons. Il a été adopté par l'armée américaine à la suite d'essais officiels qui ont prouvé qu'un aviateur pouvait en obtenir des clichés d'une netteté incomparable en opérant à une altitude de plus de 4000 mètres!

Nous ne trahirons aucun secret en ajoutant que ce nouvel appareil a déjà fonctionné sur le front français. Les Alliés ont mis tout en commun, y compris leur esprit inventif.

Et l'on sait que les Américains passent, à juste titre, pour un peuple d'inventeurs. Nous en aurons de nombreuses preuves avant longtemps!

Y. FORBIN





1. L'évêque de Londres conviant la foule de Hyde-Park à prier pour les héros de la grande bataille. — 2. Deux officiers aviateurs anglais, blessés pendant la bataille, n'ont pas perdu leur belle humeur. — 3. Jeunes ouvrières donnant le dernier apprêt aux ailes d'aéroplanes.

LONDRES ET LA GUERRE

LA CATHÉDRALE

XI

LES ANGES DES CATHÉDRALES

On serait tenté de dire aujourd'hui, en constatant l'emploi qui a été fait dans les arts de la donnée angélique : les anges sont les aviateurs du monde surnaturel. Aviateurs sans machine, ils ont pour tout moteur cette ardeur intérieure qui les fait comparer à un feu vivant. Ils vont, viennent à travers l'espace par lequel se figurent les relations des êtres. Ils sont chargés de relier la terre au ciel et la terre à la terre. Ils colportent des bienfaits ; ils annoncent des merveilles. Quelques-uns sont les recordmen des grands rôles, comme Gabriel, Michel, Raphaël. Ils circulent avec passagers, quand ils ont à charrier des âmes. Ils font de la télégraphie sans fil, nos messages en réponse payée touchant le ciel par leurs soins sous forme de prières, de désirs dont ils sont les intermédiaires. Ils rendent ainsi mille services aux humains, et aussi à Dieu, puisque Dieu se plaît à cette vie en commun, et que c'est pour la favoriser qu'il a fondé la hiérarchie où les anges sont en haut, la matière pure en bas et, au milieu, les hommes. Nous, les terriens qui aspirons au ciel, nous sommes des anges enchaînés, et nous avons besoin du secours des autres, ces libérés de l'azur.

Laissons de côté les métaphores. Au point de vue de la doctrine, dont sans doute l'art essentiellement théologique du moyen âge s'inspirera, le point de départ idéologique des représentations est celui-ci : Les anges, sont un prolongement du visible dans l'invisible, de la vie perpétuellement mourante dans la vie indéfectible, du monde de la matière — ou pétri avec la matière — dans le monde de l'esprit pur.

Le monde ne finit pas aux confins de ce qui se voit, ni de ce qui s'imagine. Notre expérience ne va pas loin ! Les petits emboîtements dans lesquels s'engage le globe : système solaire, nébuleuses, soi-disant immensités, tout cela n'est immense que pour l'œil myope de l'homme hypnotisé par le sensible où il est éclos, pour l'imagination obtuse, ignorante ou savante. Les degrés ici, ne sont que des degrés dans le rien. On ne les nie pas ; mais on réduit leurs intervalles par rapport à d'autres distances autrement notables. Admirablement vraie, mais plus profonde encore au spirituel est la parole de Pascal : « Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini, qui le peut comprendre ? »

Pour l'esprit, tout ce que notre illusion appelle immensité n'est qu'un paquet de matière qu'on méprise : nuage de sable que le divin Marcheur a soulevé en se promenant dans les espaces. La matière, vue de l'esprit, comme la terre vue de Sirius, n'est qu'un point ; c'est le départ inférieur de l'être, dont la Divinité est le sommet. Entre les deux, il y a les myriades de myriades dont parle l'Ecriture.

S'il fallait figurer pour l'imagination la pyramide universelle, ce n'est pas sur ce sol qu'il en faudrait poser la base ; il faudrait la renverser : tout l'ensemble de la matière, de quelque étendue qu'on la suppose et fût-elle même sans bords, n'en serait que la pointe à peine émoussée, et sa masse, élargie de plus en plus jusqu'à l'infini de la Divinité, serait formée de la multitude innombrable des esprits.







En haut : Ange du tympan du portail Nord de la Cathédrale de Bourges (XIIIe siècle). — *Au milieu :* L'Ange pleureur, de Blasser (Cathédrale d'Amiens). *En bas :* Ange encensant la Vierge, porte Sud de la Cathédrale de Chartres (XIIIe siècle).

C'est en effet une thèse de nos docteurs, que plus les êtres sont parfaits, plus il convient qu'ils soient nombreux, chacun dans son ordre ; que la matière, servante, par conséquent insignifiante en soi, doit être, relativement, réduite et que, au contraire, les esprits, à mesure qu'ils se dégagent, qu'ils montent et qu'ils se perfectionnent, doivent composer des multitudes toujours plus vastes.

D'un autre côté, le théologien se dit : L'univers est un ; l'univers est ordonné, étant l'œuvre d'un Dieu de sagesse. Or, l'unité, l'ordre, chez des êtres actifs, est constitué par des échanges. Si le monde est une unité, il y aura donc des communications, des courants ; s'il est une unité morale, il y aura communion des êtres dans une fraternité dont Dieu sera le lien. Le supérieur aidera donc l'inférieur ; l'inférieur s'appuiera sur le supérieur ; Dieu passera par l'un pour arriver à l'autre, pour subvenir, instruire, enrichir, exhorter, sauver.

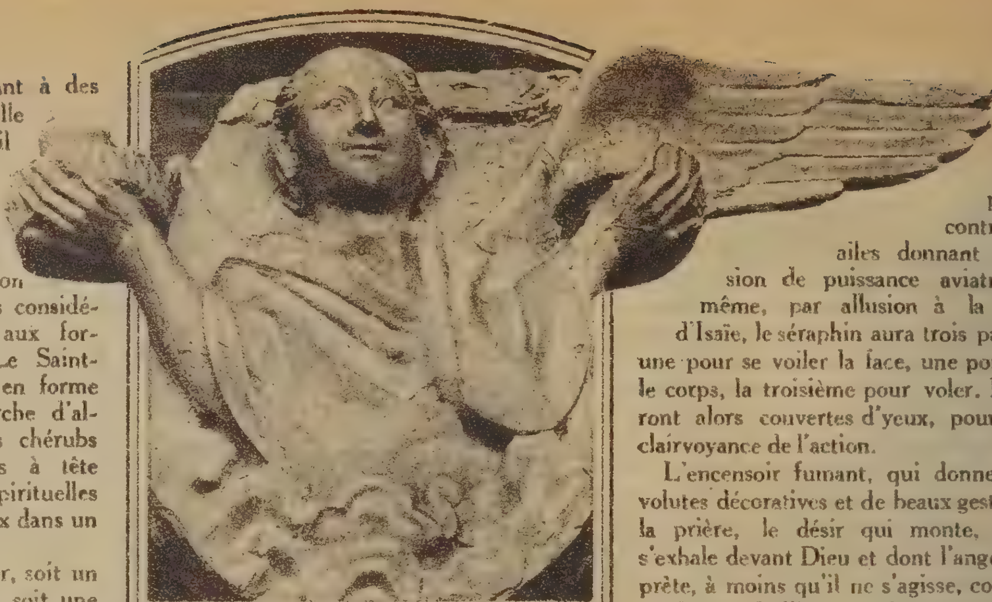
Si peu que soit notre terre, elle intéresse le ciel. Les humains sont les tout derniers parmi les habitants du monde spirituel, où ils plongent seulement le front — encore, un front chargé des nuages de la chair — mais ces nuages doivent un jour s'écarter ; la pensée et la moralité humaines comptent pour l'éternité, et d'ailleurs, précisément parce qu'elles sont inférieures, elles sont indigentes, et si l'échange fraternel est la loi de tout, Dieu a donc dû pourvoir à ce que le monde spirituel ne nous fût pas tout à fait fermé.

Telle est la conception qui appuie, philosophiquement, la doctrine des anges. A cette philosophie, l'Ecriture donne une base, montrant les grands mystères et la plupart des manifestations providentielles soulignés par des faits où les esprits ont leur rôle. L'art médiéval ne pouvait négliger une pareille donnée. Ce n'est pas lui qui suggérait à la Renaissance ses excès de puérilité gracieuse, aimablement païenne ; mais il prendrait à l'art byzantin cette coutume de représenter fréquemment comme fait par les anges, à titre immédiat, ce que fait parmi nous la Divinité. A plus forte raison introduirait-il des esprits là où l'Ecriture nous dit leur présence.

Ce n'est guère qu'au IVe siècle qu'on voit des anges dans les compositions des artistes, tout au moins avec des attributs particuliers. Peut-être en est-ce un, peut-être est-ce un prophète qui, dans une fresque du cimetière de Priscille, avoisine une Vierge comme pour l'Annonciation. On ne voit là, en tout cas, qu'un jeune orateur vêtu de la tunique à bande de pourpre, drapé du pallium dont il ramène les plis de la main gauche, comme le veut Quintilien, et désignant de l'index une femme costumée à la romaine aussi, au-dessous d'une étoile.

A la fin du IVe siècle on voit fréquemment, désormais, des anges ailés ou nimbés, ou bien à la fois ailés et nimbés, le plus souvent revêtus du pallium blanc et de l'étole bleue, celle-ci parfois ornée du sigle I (iota), probablement initiale de Jésus.

C'est à cette époque que s'élabore la théorie des neuf chœurs des anges, division plus ou



moins établie sur l'Ecriture, prêtant à des variantes d'interprétation et à laquelle les artistes s'attacheront peu. Le portail méridional de Chartres en offre un des meilleurs exemples.

Comme attributs, ce qui convient aux anges, c'est ce qui répond à leur nature et à leur rôle ; mais vient-on à préciser, on se décide d'après des considérations fort diverses. On a recouru aux formes d'animaux. Pourquoi non ? Le Saint-Esprit lui-même n'est-il pas apparu en forme de colombe ? Les chérubins de l'arche d'alliance étaient peut-être, comme les chérubs assyriens, des animaux symboliques à tête d'homme. Toutefois, les qualités spirituelles attribuées aux anges s'inscriront mieux dans un corps humain.

On leur donnera soit un corps entier, soit un corps réduit au buste : tête et cœur, soit une tête seulement, symbole de pure intelligence. Il va de soi que des nécessités décoratives ou architecturales détermineront ici le choix plus que l'idée symbolique. Ils seront imberbes, en signe d'immatérialité. On en fera des enfants ou de jeunes hommes, à cause de leur jeunesse éternelle et de l'activité qu'ils exercent. On les représentera nus, si l'on veut signifier leur éloignement de la terre et de la condition terrestre, ou bien drapés, par respect d'abord, voire pour marquer quelque particularité de caractère. C'est ainsi que, notamment au temps des mystères et des drames liturgiques, on donnera aux anges un costume sacerdotal ou épiscopal, signe de leur rôle religieux ; une couronne royale ajoutée au nimbe, pour affirmer leur gloire surnaturelle, une armure témoignant de leur force, etc. Pieds nus, ils se feront voir moins terriens, plus rapides ; mais on les chaussera aussi de sandales ou même, sous l'influence de l'Orient, de brodequins. Ils seront beaux, pour répondre à la perfection de leur nature, et d'un type généralement peu caractérisé, pour qu'il ne paraissent pas d'entre nous.

Quand un rôle particulier leur sera dévolu, ils en porteront l'insigne : le bâton, pour le voyage de Tobie ; le glaive, pour la garde du paradis terrestre ; la panoplie complète, pour Michel, le guerrier des cieux (1) ; le cordeau et la toise d'or destinés à mesurer la Jérusalem céleste, dans les visions de l'Apocalypse ; la balance, quand ils participeront au jugement des âmes ; les instruments de musique, pour rappeler les joies du ciel qu'ils partagent et qu'il aident à constituer, etc.

Ils auront des ailes, symbole de promptitude : ailes courtes du martinet ou du grimpereau, ou au contraire grandes ailes donnant une impression de puissance aviatrice. Parfois même, par allusion à la description d'Isaïe, le séraphin aura trois paires d'ailes ; une pour se voiler la face, une pour se couvrir le corps, la troisième pour voler. Les ailes seront alors couvertes d'yeux, pour signifier la clairvoyance de l'action.

L'encensoir fumant, qui donnera de belles volutes décoratives et de beaux gestes, signifiera la prière, le désir qui monte, le cœur qui s'exhale devant Dieu et dont l'ange est l'interprète, à moins qu'il ne s'agisse, comme sur les tombeaux, de l'incorruption éternelle. La palme en main signifiera le triomphe des âmes et celui de l'œuvre de Dieu sur la terre. La boule du monde, que certains brandirent, prouvera le pouvoir exercé par délégation. Il en sera de même du sceau de Dieu, présenté avec la croix ou le chiffre du Christ. Il est sans intérêt de citer des exemples, ils sont légion ; parcourir l'iconographie des cathédrales, c'est raconter l'histoire des anges avec celle de Dieu, et c'est par conséquent dévoiler le symbolisme touffu qui s'y abrite.

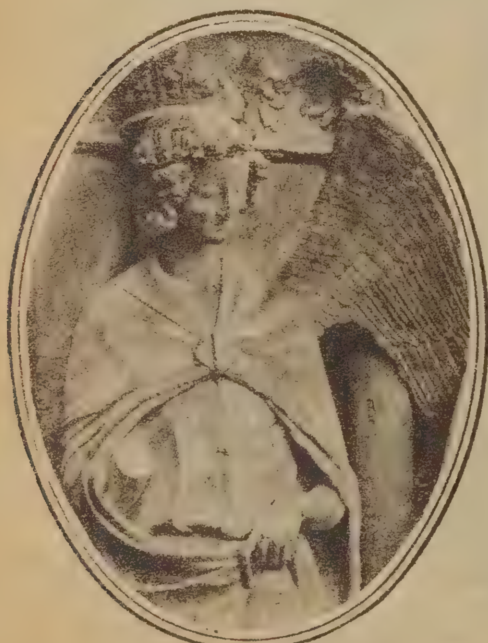


L'œuvre des anges étant conçue comme une aide à la Providence et, conséquemment, comme un service de la rédemption, il sera naturel de voir les anges associés avant tout à Jésus-Christ. A Bethléem, ils viendront chanter sur le toit de l'étable, éveiller les bergers, tenir les banderoles annonciatrices, adorer avec Marie. Lors de la fuite en Egypte, ils distrairont les longueurs du voyage et détrôneront à Memphis les faux dieux. Au Baptême, ils tiendront les linges. A la Passion, ils consoleront l'agonie et recueilleront sur la croix le sang précieux. A l'Ascension, ils seront les témoins du départ et ils représenteront la puissance divine qui opère. Enfin, le *deuxième avènement*, la venue en



Eglise Saint-Maclou, à Rouen.
Groupe de la voussure du portail principal (XVe siècle)
Au-dessus : Ange du portail de Notre-Dame de Paris (XIIIe siècle).

(1) Ce n'est qu'après le XIIIe siècle que saint Michel a été représenté en chevalier. Jusque-là il figure vêtu d'une robe tombante, comme dans l'admirable effigie du Jugement de Bourges.



Reims : L'Ange de l'Annonciation.



L'Ange de Saint-Ricaise : Le « Sourire de Reims ».

majesté pour juger le monde, les verra figurer comme hérauts munis de la trompette, comme assesseurs du Juge, comme témoins des faits invoqués dans les considérants de la sentence et comme exécuteurs des œuvres.

Là, saint Michel jouera un rôle à part. Porte-étendard de Dieu et introducteur des âmes, il présidera aux assises dernières, pèsera les mérites, désignera les places et poussera vers la droite ou la gauche redoutable les ressuscités qui ne doivent plus mourir. Il sera le Mercure chrétien, conducteur des morts, et c'est pourquoi les chapelles de cimetières lui seront dédiées, les confréries consacrées à l'ensevelissement des morts le prendront pour patron et son image figurera sur des pierres tombales.

La Vierge, dans tous les actes de sa vie mêlée à celle du Christ sera également servie et glorifiée par les anges; mais dans son assomption et son triomphe posthume, elle sera plus que jamais entourée de ce cortège. La double scène de Notre-Dame de Paris est à cet égard merveilleusement explicite; le couronnement de la Vierge dorée, à Amiens, offre lui aussi un exemple exquis. Il ne faut pas oublier que la plupart des cathédrales étant dédiées à la Vierge Mère, les anges qui les décorent, dès qu'ils n'ont point d'affectation spéciale, et même en eussent-ils une, doivent être considérés comme pages de sa cour.

Reste la vie des saints, où la présence de Dieu, sa providence spéciale, ses faveurs spirituelles, ses miracles sont figurés constamment par des interventions angéliques. Les légendes favorisent ce frétillement d'ailes. *Ceux dont la vie est au ciel*, selon le précepte apostolique, ont fréquemment la vision de ses habitants; ils voisinent soit ici, soit là, en visions ou en œuvres, avec leurs « frères de paradis », ainsi qu'eût dit notre Jeanne d'Arc. Les chrétiens pieux et aussi, parfois, les autres, en seront ou avertis ou consolés, ou secourus ou arrêtés, assistés à leur mort, portés au ciel pieusement, veillés sur leur tombeau. Le culte que nous rendons au Seigneur sera plus mystérieux et moins indigne du fait de cette présence. Ceux qui n'ont pas l'eucharistie, tout heureux qu'ils soient, viendront en jouir avec nous; ils se feront acolytes et thuriféraires, porteurs de reliques, chantres et musiciens. Dans les réjouissances publiques, ils seront chargés de rayer le ciel de fusées vivantes, d'y former des banderoles pareilles à celles des vaisseaux pavoisés où les pavillons claquent.

Bref, c'est par eux, pour une grande part, qu'on essaiera de spiritualiser ce monde terrien et de nous initier à la vie céleste. Le ciel est haut et nous n'avons pas d'ailes; mais si le ciel en a, il peut venir à nous; il aura toute facilité pour susciter nos démarches d'âme, exciter nos espoirs, fomenter nos amours, affermir nos vouloirs, ancrer nos préoccupations primordiales et suprêmes. Alors, nous serons en lui.



L'esthétique des cathédrales, en matière angélique, a varié beaucoup; l'évolution des écoles et le flux des traditions y eurent une grande part. Pourtant, il est de fait qu'une volonté de puissance et une volonté de charme se sont toujours partagé, à cet égard, l'âme du moyen âge, et surtout l'âme gothique. L'ange gothique est rarement un enfant; c'est un adolescent ou un homme. Il est l'être glorieux, saint, fort, lumineux d'intelligence, ubiquiste, sans pesanteur terrestre. Il est celui qui sait, qui peut et qui veut pour nous; ce n'est pas le petit joufflu du Titien ou de Murillo, le blondin de Carpaccio, les jambes croisées sous sa guitare. Il joue un rôle rituel et ne gambade point; c'est un liturgiste. D'ailleurs, sa gravité n'exclut pas le sourire. A Bourges, à Notre-Dame de Paris, à Rampillon, à Reims surtout, l'ineffable expression des Vinci, des Luini, des Botticelli et des Corrège trouve sa source. Dans cette pierre assouplie et devenue si éminemment spirituelle, la Renaissance la plus géniale aura de quoi emprunter; égalera-t-elle jamais des effigies comme l'ange de l'Annonciation, à Reims, ou l'ange au bénitier, au chevet de la même cathédrale, ou l'ange de saint Nicaise, à la gauche du saint, au portail nord?

On a parlé de la séduction « féminine », voire « androgyne » des anges de Reims et en général de leurs frères gothiques. La même remarque avait été faite à propos du Jean-Baptiste de Léonard de Vinci, et à coup sûr elle n'est pas sans fondement. La recherche d'expression synthétique, qui fut constante chez Léonard, et la poursuite de la grâce subtile propre à son école, propre aussi à tels imagiers de nos provinces françaises, devaient conduire là. S'il s'agit du Baptiste, c'est une erreur dont le chef-d'œuvre console; à propos d'anges, il n'y a plus qu'un louable effort. Rien ne s'oppose à ce qu'un être hors la chair soit figuré au moyen d'éléments empruntés à toutes les nuances d'humanité, dès lors qu'on en espère une meilleure image. L'éphèbe souriant, aux fossettes expressives, dit une part de ce qu'on prête aux esprits ailés; le saint Michel en armure et à la lance aiguë en exprimera une autre. Le symbolisme matériel est trop pauvre, en face du spirituel, pour qu'on veuille l'appauvrir. Nos androgynes surnaturels sont à leur place dans une iconographie toujours déficiente, et ces chefs-d'œuvre du XIII[e] siècle sont pour nous d'un sublime aloi.

Le grand Rodin n'a-t-il pas évoqué, à propos de l'Ange de Chartres, les plus lointaines traditions de l'harmonie extrême-orientale? Il prélude par des images empruntées à la nature. « L'Ange de Chartres est comme un oiseau perché sur l'angle de quelque haut promontoire; comme un astre vivant dans une solitude, rayonnant sur ces grandes assises de pierre... L'Ange est un point dans cet immense soubassement, comme une étoile dans le firmament encore obscur. Il a un profil pieux, plein de sagesse. Il apporte la somme de toutes les philosophies. L'heure se marque sur lui comme une sentence sur un livre. Avec quel recueillement il tient et nous montre cette heure, qui blesse et qui tue! » — « Profonde signification de ce geste, ajoute l'artiste philosophe; bienfaisante, vigilante intention du sculpteur qui l'a trouvé, voulu. Le cadran solaire, c'est le régulateur : Dieu nous dirige ainsi, intervient ainsi sans cesse dans notre vie par l'intermédiaire du soleil. Cet Ange porte donc sur sa poitrine la loi et la mesure qui procèdent de l'astre, et de Dieu. Le travail journalier de l'homme se divinise, à se régler selon les vibrations de cette lumière divine » (1). Puis, peu à peu, s'éveillent dans l'esprit du statuaire moderne des souvenirs grecs, égyptiens, cambodgiens, et il conclut que le chef-d'œuvre gothique résume l'humanité harmonieuse et une, fait la synthèse des recherches et dit la toute-beauté.

Une telle largeur critique est à sa place aussi quand il s'agit de sexe. Aux yeux de Rodin, l'Ange de Chartres n'en a pas, et c'est la même chose que de dire : il est androgyne. C'est l'être humain épuré, dématérialisé, mais aussi synthétisé et appliquant au spirituel toutes ses formes. Il faut pousser à fond, tout au moins, ce qu'on sait condamné à ne jamais suffire. Notre esprit ne volera jamais assez haut ni ne plongera assez profond dans les arcanes de la pensée symbolique, quand il s'agira d'exprimer les êtres hors la vie et le monde hors le monde. Tous les efforts sont alors bienvenus; le goût seul en est le juge.

Quant à invoquer l'ange constamment, fût-ce à propos de l'heure, fût-ce même sans propos, à titre de pure présence, comme élément décoratif incorporé à la statique du monument, c'est un parti qui se justifie par les plus hautes considérations de philosophie chrétienne. La beauté, à vrai dire, n'a pas besoin de philosopher. Ces anges sont là parce qu'ils sont beaux. Mais nous savons que cet argument, valable en soi et valable aux yeux de tous, n'est pas le premier qui ait persuadé les théologiens pères des cathédrales. A ceux-ci, quand vous demanderiez leur pensée au sujet de ces présences innommées que ne justifient ni Bethléem, ni Nazareth, ni le Gethsemani, ni le tombeau à la pierre roulante, vous donneriez occasion d'exprimer ceci :

Nous vivons dans l'immatériel, bien que nous ne le voyions pas; nous nous mouvons au sein de l'esprit, nous charnels. En Dieu, a dit saint Paul, « *nous vivons, nous nous mouvons, nous sommes* »; mais Dieu-Esprit n'est pas seul; l'immense famille des êtres spirituels l'avoisine : nous sommes donc au milieu de ce peuple sans forme et sans voix; son silence et la nuit de son invisibilité nous enveloppent de mystère.

On a coutume de dire qu'il y a deux mondes : celui de la matière et celui de l'esprit, et qu'ils se superposent comme deux étages d'être. En vérité, ils se superposent ; mais il s'agit d'une superposition de valeur, non d'espace. Selon l'espace, ces mondes ne peuvent pas être séparés. Les esprits ne sont pas quelque part où nous ne serions point. Les esprits ne sont nulle part, quant à leur substance, et ils sont, par l'action, là où nous sommes. Le ciel des âmes et des esprits nous enveloppe, et tous ses habitants mystérieux, s'ils devenaient visibles, se feraient voir peuplant tout, mêlés à tout, et non pas dans je ne sais quelles régions inaccessibles.

Ce n'est que pour l'imagination spatiale que l'invisible, gêné par le visible, doit lui céder la place et monter plus haut, nous laissant en bas. Le haut et le bas ne sont ici que des symboles. En réalité, l'invisible et le visible se touchent, ou, plus précisément, l'invisible touche le visible sans en être touché; il le pénètre sans l'obstruer; il est là et nous y pouvons être sans le heurter ni sans qu'il nous heurte. Lui, nous connaît à fond; nous ne le connaissons, nous, qu'en énigme; mais nous faisons effort pour nous y relier; nous figurons de lui ce que nous en soupçonnons; nous exprimons par des gestes et par des visages l'essence et les actions indicibles; nous invitons à monter la garde autour du monument religieux, comme pour doubler la *présence réelle*, ceux qui ne sont pas moins invisibles que le Christ, mais qui deviennent visibles avec lui sur le porche ou sous les arcades.

Si nos yeux, qui sont des yeux de hibou, au spirituel, s'adaptaient tout à coup à cette lumière vivante, nous serions comme Jacob dématérialisé par le sommeil : nous verrions des multitudes « montant et descendant », c'est-à-dire parcourant les domaines de l'être et coopérant, sur l'« escalier » mystérieux qui en figure les degrés, aux échanges d'activité qui relient tout.

A.-D. SERTILLANGES.
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

(1) A. Rodin, *Les Cathédrales de France*, p. 119.

LES LIVRES

Tu n'es plus rien, par René Boylesve (A. Michel, éd.). — *Un Cousin d'Alsace*, par Ed. Sée (Flammarion, éd.). — *Les Loups*, par B. Vallotton (Payot, éd.). — *La Pipe de Cidre*, par O. Mirbeau (Flammarion, éd.). — *Les Idées du Jour*, par Rémy de Gourmont (Crès, éd.). — *Shakespeare*, par G. Roth (Larousse, éd.). — *Rome sans Canossa*, par de Monzie (A. Michel, éd.)

L'Académie Française ayant fait bon accueil à M. René Boylesve, dont la candidature au fauteuil d'Alfred Mézières a aisément triomphé au cours de la dernière série d'élections, l'attention du public a été tout naturellement ramenée aux œuvres de cet écrivain qui, c'est une justice à lui rendre, dédaigne volontiers les moyens bruyants par lesquels d'autres forcent le succès. M. René Boylesve accomplit méthodiquement une tâche simple et heureuse. Ses livres rappellent par le ton et l'allure du récit ceux d'Octave Feuillet — un Octave Feuillet moraliste et modernisé, imprégné de l'esprit et de l'âme d'une époque inquiète. Sa manière s'affirme le mieux dans *Mademoiselle Cloque* et dans une série de contes qui ont du pittoresque et du charme. M. René Boylesve développe d'une phrase élégante des sujets qui manquent peut-être un peu d'ampleur, mais qui ont l'intérêt d'un drame d'âme ou d'une crise de conscience. C'est d'une psychologie assez superficielle, d'un art quelque peu factice, mais d'un joli sentiment. Cette littérature a de la grâce et de la sérénité ; elle est le fait d'un écrivain doué de précieuses qualités d'imagination et d'observation, d'un sens précis de la mesure dans l'analyse et l'expression.

Le récent volume de M. René Boylesve, *Tu n'es plus rien*, est un modèle du roman en marge de la guerre. Il étudie le cas d'une jeune femme dont le mari est tombé au champ d'honneur et qui ne se console point de son amour perdu. Elle ne comprend point que toute la vie, autour d'elle, ne soit pas assombrie de son deuil ; elle a le sentiment d'un effondrement du meilleur de son être. Et pourtant, elle finit par se reprendre sans rien abdiquer de son amour, dans une pensée de dévouement et de sacrifice. Il y a dans ce roman de jolis détails de caractère, des à-côté gracieux, et le récit, traité en un style parfois trop facile, est d'un intérêt soutenu.

Un roman de la guerre qui constitue une œuvre forte et par la pensée et par ses développements littéraires, c'est *Un Cousin d'Alsace*, de M. Edmond Sée. Il n'y a pas d'exagération à le considérer comme un livre donnant la mesure d'un écrivain parvenu à la pleine maturité du talent. M. Edmond Sée nous raconte, dans cette forme directe qui met tant de vie et de mouvement dans la narration, l'histoire de deux soldats qui se découvrent un jour une lointaine parenté, André Spiegel, un intellectuel, et Joseph Spiegel, un ancien de la légion étrangère, être fruste et loyal, un de ces Alsaciens au cœur rude et sûr, inébranlable dans la fidélité aux sentiments qu'on réussit à faire naître en eux. L'ancien légionnaire, qui traîna une vie de misère et de rancœurs, qui a souffert de se sentir méconnu et dédaigné, s'attache à l'être raffiné en qui il reconnaît quelqu'un de son pays, de sa race et de sa famille. Il se dévoue à lui corps et âme, jusqu'au suprême sacrifice. Quand André Spiegel est désigné pour une mission dangereuse, Joseph Spiegel se substitue à lui, et il se fait tuer. Or, plus tard, André, blessé, obtient la croix de guerre, et cette croix, il refuse de la porter parce qu'il découvre que, par suite d'une erreur, sa citation porte le nom du cousin d'Alsace, car il considère que vraiment c'était le sacrifié, « en qui l'on retrouvait si bien toutes les vertus, tous les héroïsmes, toute la fière et tendre abnégation de sa province » qui l'avait méritée. Cette histoire très simple et très touchante est narrée dans une langue sobre et précise. La figure du vieux soldat alsacien se détache en traits impressionnants sur le fond du roman ; les élans de cette âme candide, d'une infinie tendresse sous des apparences de rudesse, sont émouvants. Avec un sens psychologique très subtil, M. Edmond Sée analyse cette vie triste et grise, belle pourtant de toute la beauté que l'esprit d'abnégation prête aux existences les plus humbles. C'est par des œuvres comme celles-ci que l'on comprend le mieux le grand drame qui bouleverse et éclaire les âmes en face de la guerre et qui, aux heures graves, fait remonter du fond de l'être toute la générosité de l'instinct d'un peuple et d'une race.

M. Benjamin Vallotton, qui nous a donné des pages attendries sur la France en guerre et cet *On changerait plutôt le cœur de place...* qui est une prestigieuse évocation de l'Alsace fidèle, publie un volume de contes dont plusieurs sont conçus dans une note symbolique assez curieuse. Le livre emprunte son titre au premier récit, *Les Loups*, — et ces « loups » sont les Allemands. « Conçus et nés loups, agissons en loups !... Vivre, c'est opprimer, s'imposer par la violence. Le loup, le loup au-dessus de tout ! » C'est l'histoire du peuple allemand qui n'a pas su s'adapter à la civilisation et se déchaîne dans toute la folie de sa vieille barbarie ; c'est la tragédie du monde présentée dans la forme d'une fable ingénieuse. Les quatre Noëls de guerre qui suivent ce premier conte sont d'une poésie charmante. Le Noël de 1917, ou le miracle des cloches d'Alsace, est un petit chef-d'œuvre du genre, avec son allure de vieille légende racontée d'une phrase naïve où chaque mot fait image. Ailleurs M. Benjamin Vallotton nous parle des exilés et des rapatriés, de tous les pauvres gens meurtris par la guerre et qui sont les grandes victimes des « loups ». On trouve dans ce livre une émotion sincère, un large souffle de bonté et d'humanité. M. Benjamin Vallotton est un écrivain aux qualités solides ; sa conception est large et vivante, son expression claire et harmonieuse.

Un autre volume de contes que les lettrés liront avec le plus vif intérêt, c'est *La Pipe de cidre*, d'Octave Mirbeau. On commence, en effet, à publier les œuvres inédites de l'auteur du *Jardin des supplices*, et la série s'ouvre par ces pages brèves dont quelques-unes sont puissantes et d'autres assez grises. Il est toujours délicat de discerner dans ce que laisse un écrivain ce qu'il eût consenti à publier et ce qu'il eût définitivement sacrifié. Quand l'œuvre inédite n'ajoute rien à la gloire d'un auteur, faut-il la faire connaître pour satisfaire la simple curiosité des lettrés ? La question peut se discuter, mais pour se prononcer en conscience, il faudrait connaître les raisons que l'écrivain se donna à lui-même pour ne pas livrer au public certains de ses écrits. Quoiqu'il en soit, les contes inédits qu'on publie aujourd'hui ne semblent pas devoir compléter d'un trait plus précis la physionomie littéraire d'Octave Mirbeau qui, telle qu'on la connaît par l'ensemble de son œuvre, demeure une des plus curieuses de notre époque.

On vient de réunir en volume, sous le titre *Les Idées du jour*, les petites chroniques que Rémy de Gourmont publia d'octobre 1914 à avril 1915. Ces notations brèves, avec leur commentaire subtil du fait quotidien n'ont rien perdu de leur fraîcheur, de leur saveur littéraire. Rémy de Gourmont n'était pas seulement un admirable lettré, un esprit d'une rare culture et d'une finesse exquise ; il avait le don de dégager de l'incident en apparence le plus banal l'enseignement profond qu'il comporte pour ceux qui savent méditer sur la valeur des gestes et l'aspect des choses. Nombreux sont les écrivains qui s'essayent dans ce genre ; il en est peu dont les articles, à trois ans de distance, supportent comme ceux de Rémy de Gourmont une lecture attentive. A cette épreuve se reconnaît une maîtrise capable de sauver de la banalité ce qui subsiste de l'émoi des heures et qui ennoblit d'une véritable pensée toutes les impressions d'un moment.

Parmi les livres reçus récemment, signalons une excellente traduction des œuvres choisies de Shakespeare, avec des notices fort bien comprises, par M. Georges Roth; *Plus près de toi*, de M. Claude Frémy, qui est un vibrant hommage aux soldats de Kitchener en France, une étude très documentée de M. Paul Vergnet sur *M. Joseph Caillaux*. M. Léon Savadjian, dans une brochure intitulée : *Je dénonce !...* met en lumière le crime commis contre la Serbie et la fourberie de la politique bulgare. Enfin, M. de Monzie publie sous le titre *Rome sans Canossa* un livre où il traite dans une note fort curieuse de la reprise des relations avec le Vatican. Sa thèse, qui vaut surtout par une vue très personnelle des choses, pose nettement les données d'un problème moral et politique infiniment complexe et elle ne manquera pas de provoquer d'ardentes controverses.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

TU N'ES PLUS RIEN

Empruntons cette page au roman de M. René Boylesves. C'est l'analyse expressive des sentiments de l'héroïne aux premiers jours de la guerre.

CIEL PROPHÉTIQUE

Elle demeura là, assise, jusqu'à l'heure du dîner, à sa fenêtre. Elle reconstruisait toute sa vie passée avec Jean. Elle souriait, son corps s'alanguissait; et ses lèvres, dans le vide, dessinaient le mouvement du baiser.

Une voix d'homme provenant du balcon contigu à celui de sa chambre, prononça :

— Il est bien absurde de penser que la nature puisse se mêler de nos affaires; mais par curiosité, regardez-moi ce ciel... Je n'en ai jamais vu de pareil.

Les mots s'adressaient à une personne placée à l'intérieur, qui s'approcha de la fenêtre; et l'on entendit une exclamation de femme, plainte ou invocation désespérée, comme on n'avait pas non plus coutume d'en entendre.

Odette se leva, et, elle aussi, regarda. Elle n'était pas superstitieuse; elle n'était pas surtout inclinée vers les interprétations lugubres. Elle avait toujours été heureuse; sa vie s'était écoulée, pour ainsi dire, comme une longue fête continue. Etant seule dans sa chambre, elle ne dit pas un mot. Mais toute sa chair se hérissa.

Il se peut que de pareils phénomènes se produisent parfois et que nous ne leur accordions aucune attention; cependant, ce jour-là, à trois personnes occupant des chambres d'hôtel voisines, à d'autres aussi, qui en parlèrent le soir, au dîner, le coucher du soleil apparut tout à fait insolite et capable de donner raison à toutes les croyances de bonnes femmes touchant les relations de la terre avec les choses merveilleuses par leur caractère colossal, qui s'accomplissent à la voûte du ciel. Tout l'horizon, au-dessus de la mer tranquille, n'était qu'un brasier, une fournaise d'une intense ardeur, sur laquelle s'étiraient, comme des lambeaux de viandes déchiquetées, quelques longs nuages d'un rouge violacé, livide. Peu après, le feu trop féroce s'atténua, s'éteignit presque, comme si toute la matière combustible eût été consumée par la furie des flammes. Puis le disque du soleil laissa voir son contour; et il était pareil à une ampoule géante emplie de sang, à un réceptacle de cristal tellement gorgé que, par quelque fissure, le liquide visqueux s'échappait, répandait, et de droite et de gauche, un marécage, un lac, une mer de sérum humain, roulant de part et d'autre, vers des fleuves aux rives contractées, qui soulevaient un double mascaret formidable. L'ampoule sinistre éclata elle-même, tout à coup, et fut pulvérisée dans cet amas de matières en fusion ou d'eaux épaisses, pesantes et immondes; puis de minces ruisseaux s'écoulèrent comme aux alentours des abattoirs...

Non, en vérité, aucun vertige de l'imagination, aucune vision hallucinée, aucune romantique complaisance : une image réelle, d'aspect symbolique, et qui devançait, comme une vignette, encore un peu mignarde, les pages incendiées du grand livre de l'Histoire qui venait de s'ouvrir.

RENÉ BOYLESVE,
de l'Académie française.

LES POÈMES

CAR ON NE SAVAIT PAS...

Car on ne savait pas que l'on était heureux.
On vivait, on songeait à la clarté des lampes.
De beaux rêves naissaient et chuchotaient entre [eux;
Chacun de nous, comme un soldat soutient la hampe

d'un drapeau, soulevait un idéal secret :
l'un poursuivait l'amour et l'autre la richesse,
et quand on le cherchait d'un regard indiscret
l'avenir se parait d'une obscure promesse.

Doux crépuscules des printemps qui sur le bord
des fenêtres en fleurs venaient poser leur aile;
rumeurs de la cité dont on sentait l'effort
monter vers votre solitude fraternelle;

dimanches de banlieue aux rires indulgents,
odeur des gaufres, bruit des fêtes, légers trilles
des rossignols, tandis qu'aux bras des jeunes gens
dans le soir amoureux passaient les jeunes filles...

Five o'clock tea, flirts au milieu d'un clair décor,
femmes aux délicieuses minauderies,
qui potinaient dans un envol de cheveux d'or
en grignotant de légères pâtisseries...

Intimités des longues heures entre amis,
quand, après le repas, devant la nappe blanche
où les verres brillaient encor pleins à demi,
on égrenait les souvenirs en avalanche...

Théâtre... on acclamait le comédien fameux,
on se laissait bercer les sens par la musique
pour sentir au retour dans un taxi douteux
un peu de rêve à vos soucis faire la nique...

Pourtant on s'irritait, on avait dans le cœur
du vide, au fond de l'âme de l'inquiétude,
et l'on trouvait, avec un sourire moqueur,
que la vie était bête, inélégante et rude,

car on ne savait pas que l'on était heureux...
Pour nous faire sentir tout le prix de ces choses,
la haine a dû pouvoir, entre ses doigts hideux,
ensanglanter les lys et profaner les roses !...

Oh ! comme depuis lors nous vous avons aimés,
parfums des matins clairs, rumeurs des crépuscules
et vous, soucis, sur qui nos cœurs se sont fermés
et dont l'écho nous semble aujourd'hui ridicule;

oh ! comme nous avons ardemment regretté
de n'avoir pas mieux su comprendre vos ivresses,
promesses du printemps, langueurs du bel été,
éphémères douleurs et petites détresses,

devant qui nous restions comme un enfant boudeur
ou comme un pauvre offrant au hasard sa sébile,
sans avoir vu que vous étiez notre bonheur
qui fuyait pour jamais entre nos mains débiles!...

LOUIS PAYEN.

GAZETTE RIMÉE

UN DÉRACINÉ

Fuyant la « Bertha » kolossale,
Non pour lui mais pour ses chéris,
Il est en terre provençale
Du côté de Canteperdrix.
Riche, il peut vivre en quiétude,
Loin du gotha, loin du kanon,
Dans une dolente hébétude;
On le croit heureux... oh ! que non !

Un de ses voisins s'en étonne :
— « Qu'avez-vous donc ?... de jour en jour
» Vous maigrissez. La vie est bonne
» Dans ce délicieux séjour.
» Ici, quel bon air on respire,
» Et quels beaux matins éclatants ! »
Mais le déraciné soupire :
— « Qu'il est beau Paris, au printemps ! »

— « Vous manque-t-il de promenades ?
» Vous avez la vallée en bas,
» Des rocs superbes, des cascades,
» Du pittoresque à chaque pas;
» Partout des retraites fleuries...
» A vos pieds gazouille un ruisseau... »
— « O les jardins des Tuileries,
» Du Luxembourg, du parc Monceau ! »

— « Jouissez du calme champêtre...
» Paris ignore ce bonheur;
» Voyez au loin ces vaches paître,
» Quels tableaux!... des Rosa Bonheur !
» Le berger, dans sa cornemuse,
» Jette ses refrains aux échos...
» Voilà pour inspirer la Muse. »
— « J'aime mieux les trompes d'autos. »

— « La tourterelle, la fauvette
» Viennent jusque dans ce bosquet
» Prendre les graines qu'on leur jette...
» Est-ce assez riant et coquet ?
» Tous les chanteurs ailés, en masse,
» S'ébattent du val ou du mont... »
— « Pour moi, mon cher, rien ne remplace
» Les moineaux des Buttes-Chaumont ! »

— « Et puis cette vue admirable
» Que vous avez de toutes parts !
» Par là, spectacle incomparable,
» Le Mont-Blanc s'offre à vos regards;
» Son sommet, que rien ne profane,
» D'ici semble toucher le ciel. »
Mais le déraciné ricane :
— « Je regrette la Tour Eiffel ! »

Un domestique entre; il apporte
Ce qu'il a trouvé de journaux
Au village. C'est le « Cloporte
« Organe des régionaux »,
Puis, de Paris, le « Petit Chose »,
Courrier nul. Notre homme bondit !
Sa fureur contenue explose
Devant le voisin interdit.

— « Ça c'est le comble !... Est-ce là vivre!
» J'en ai les esprits détraqués !
» Une poste qui ne me livre
» Que d'antiques communiqués !
» C'est trop !... De vos beautés banales
» Je savourerai mieux le prix
» Aux conférences des Annales !...
» Ce soir, je retourne à Paris ! »

OCTAVE PRADELS.

LA GUERRE

LE VILLAGE

J'ignore son histoire et j'ignore son nom,
Mais... c'était un village auprès de la frontière
Qui devait vivre ingénument sa vie entière
Et doucement dormir au bord de son Linon.

C'était!... Car, aujourd'hui, ce n'est plus rien, sinon
Un immense décombre, un vaste cimetière.
Le clocher y dressait encor sa flèche altière;
Il vient de s'écrouler, d'un coup, sous le canon.

Les restes d'un drapeau pendent d'une croisée;
Un hussard gît le long d'une herse brisée :
Une tache sanglante étoile son dolman.

Et là, tout près, tombé sur le bord de la route,
Serrant une médaille ainsi qu'un talisman,
Un pauvre gosse, abandonné dans la déroute,

Achève de mourir en murmurant : « Maman !... »

LOUIS GALARD.

Les Chansonniers et la Guerre
(Le Nécessaire et le Superflu)

Paris endure d'un cœur très ferme les épreuves que lui inflige l'ennemi par l'agression quotidienne de ses Gothas et de ses Berthas. La belle humeur des chansonniers satiristes réagit contre les tristesses et les angoisses de ce dur moment. C'est là une tradition bien française. Les couplets familiers de MM. Lucien Boyer et Willemetz, *le Nécessaire et le Superflu*, que nous publions ci-après sont chantés par Mlle Jane Pierly sur la scène d'un petit théâtre, l'*Abri*, ingénieusement installé dans une cave. Les spectateurs, protégés contre les bombes, soulignent d'un applaudissement ironique la chanson, où le manque de tact de quelques citoyens de la République est malicieusement fustigé...

LE NÉCESSAIRE ET LE SUPERFLU

Couplets chantés par Mlle JANE PIERLY, dans la Revue de l' « Abri »

Paroles de LUCIEN BOYER et A. WILLEMETZ — Musique de J. ARCHAINBAUD

Quasi Allº

Qu'on laiss' les or_

mf

_dur's d'vant les port's co_chères, C'est du né_ces_sai _ _ re! Mais que les Ka_
_tés n'aill'nt pas à la guerre, C'est du né_ces_sai _ _ _ re! Mais qu'y s'i_ma_

p

_byl's les sem'nt dans les rues C'est pas né_cessaire C'est du su_per_flu! N'pas payer son
_gin'nt qu'y s'ront ré_é_lus Pourquiez'mill'raison C'est du su_per_flu! Fair'voir les dra_

terme au propri_é_tai_re C'est du né_ces_sai _ _ re! E_xi_ger quand
_peaux des nations guer_riè_res C'est du né_ces_sai _ _ re! Par les femm's qui

cèdez un peu

Tº Iº

mêm' qu'il vous donne un r'ou Ça, vraiment, nom d'un chien, C'est du superflu! Qu'certains dépu_
montr'nt en même temps leur nu C'est gen_til mais vrai_ment, C'est du superflu! Les tourneurs d'o_

_bus font beaucoup d'af_faires... C'est du né_ces_sai _ _ re! L'Ca_si_no d'Pa_

_ris en fait en_cor plus Comm' di_rait Vol_tair' C'est du su_per_flu!

f

Le Retour de Linou (1)

* * *

TROISIÈME PARTIE

V

Et ce fut bien autre chose, quelques jours après, lorsqu'arriva à la mairie l'autorisation pour Aline Terral, l'ex-sœur Marthe, de prendre la direction de l'école libre de jeunes filles de La Capelle. Du coup, M. le maire entra dans des fureurs à faire craindre pour sa raison... Comment! à son insu, Aline avait sollicité cet emploi, et l'académie et la préfecture, sans le consulter, lui Terral, avaient approuvé?... Ah! mais les choses ne se passeraient pas comme ça!...

D'abord il voulut courir à la Griffoulade et adresser à sa sœur de vifs reproches sur sa dissimulation... Puis il se ravisa, en songeant qu'il se heurterait à son aîné, à ce Jacques qu'il raillait de loin, mais qu'il redoutait, le sentant moralement si supérieur à lui... Il se contenta donc d'envoyer Merlin, le garde, remettre à sa destination le pli officiel... Et il courut lui-même à l'inspection académique et à la préfecture.

En route, il rumina sa petite catilinaire, comme font nos rustiques, — souvent à mi-voix, — quand ils se rendent au chef-lieu, qui chez l'avocat, qui au parquet, qui au Palais de Justice, de l'exposé d'un litige, d'une plainte ou d'un témoignage. Et, dans l'autobus qui le secouait et l'excitait, il se sentait très ferme et très éloquent.

Devant le secrétaire général, — le préfet était encore absent, — et devant l'inspecteur d'académie, — un ex-professeur à tournure d'officier de cavalerie en retraite, à la fois sarcastique et imposant, — le minuscule maire de La Capelle-des-Bois se trouva un peu décontenancé. Sa protestation qui, dans le patois du Ségala, eût été vive et savoureuse, en passant par la contrainte d'un français approximatif ne satisfit guère son auteur, et n'impressionna pas davantage les autorités.

On ne savait pas, en haut lieu, que M. le maire de La Capelle fût hostile à l'école libre, vu qu'il ne s'en était jamais plaint... Aussi, lorsque M. Jacques Terral, « artiste et écrivain distingué », avait demandé pour la propre sœur de M. le maire, — une religieuse maintenant laïcisée et largement diplômée, — la direction de la susdite école, l'administration avait tout naturellement pensé que M. le maire ne verrait pas avec déplaisir qu'une personne lui tenant d'aussi près fût investie des fonctions qu'elle sollicitait...

Que pouvait-il répondre à cela? Certes, l'inspecteur d'académie et le secrétaire général lui avaient tout l'air de se payer sa tête; mais quel déplorable effet produirait sur ces messieurs une opposition catégorique du frère de la nouvelle institutrice libre? Que penserait-on d'un cadet travaillant à défaire ce qu'avait fait son aîné, au profit de leur sœur commune?... Et à La Capelle, qu'en diraient ceux, — en majorité sûrement — qui estimaient tant M. Jacques et Linou?

Cadet-Terral comprit qu'il serait ridicule et même dangereux d'insister.

— Si cependant, ajouta le secrétaire général, dans le courant de l'année scolaire qui va s'ouvrir, M. le maire de La Capelle trouvait de graves inconvénients à l'état de choses nouveau; si même il pensait, d'accord avec son conseil municipal, qu'il y eût lieu de demander

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918.

la suppression de l'école libre, la préfecture étudierait la question avec le vif désir de la résoudre au gré de la municipalité « fermement républicaine », — on le savait, — de La Capelle-des-Bois.

Un peu penaud, Terral reprit l'autobus pour Fontfrège, ruminant, cette fois, la façon dont il présenterait les choses à son conseil et à ses principaux électeurs... Il ne voyait aucun moyen d'en sortir à sa gloire; et sa colère se réveillait et s'accroissait à mesure qu'il approchait de sa maison... « Je vais donner ma démission de maire! fit-il tout à coup à demi-voix; il n'y a que cette façon de s'en tirer honorablement. »

Le fracas de l'autobus empêcha ses compagnons de route de l'entendre, heureusement!

« On saura ainsi, continua-t-il plus bas, que le maire de La Capelle ne se laisse pas berner. »

Et un moment il se complaît, dans cette belle résolution. Pourtant cela ne dure guère... Démissionner, c'est facile; mais quel serait le résultat de cette attitude? La préfecture s'en moquerait un peu; et Boussaguet serait là pour prendre l'écharpe; et quand Boussaguet, qui a de vastes domaines, de l'argent en banque, sera installé à la mairie, qui l'en délogera?... Pas de sottise, Terral! Tu as manqué de vigilance et de flair : avale la pilule, si amère soit-elle... Il l'avala, sans trop faire la grimace.

Il fit appeler sa sœur à la mairie. La pauvre fille, — qui ne se sentait pas tout à fait sans reproche, — arriva un peu épeurée. Mais Cadet joua la bonhomie :

— Te voilà donc, fait-il, directrice de l'Ecole libre de La Capelle ; j'en suis heureux... Et pourtant, j'aurais le droit de me plaindre un peu, en ma qualité de maire, de tes cachotteries... Tu croyais donc que je te refuserais mon appui?

— Non, mon frère... Je craignais seulement de te gêner vis-à-vis de ton parti ; et, si nous avions échoué dans nos démarches, l'humiliation en eût été pour toi.

— Tiens! tiens! pensait Cadet, pas si sotte la petite nonne de sœur!...

— Heureusement, tout s'est bien passé, reprit-il ; et s'il y a eu un peu trop de... discrétion de ta part, je devine à qui en revient la responsabilité : notre aîné n'a pas été avocat ni juge pour rien... Je te souhaite la santé et les forces nécessaires pour porter la charge que tu te mets sur les épaules, quand tu pouvais venir vivre tranquille chez moi.

— Je n'en ai pas le droit, mon bon Cadet. Je dois obéir à mes chefs.

M. le maire n'était pas sur un bon terrain : il termina l'entretien et s'en retourna à Fontfrège.

Il y eut des conciliabules, le dimanche suivant, à l'auberge des « Trois Agaces », — à présent « Hôtel du Soleil Levant », autour d'un civet de lièvre et d'une salade de céleri. Et l'on carda ferme la veste de Cadet-Terral. Hé quoi, non seulement il n'avait pas obtenu que l'école restât fermée, mais encore il y avait fait nommer sa sœur? C'était un scandale, une trahison.

Boussaguet feignait la conciliation et le désintéressement. Il ne fallait pas brusquer les choses, ni condamner le maire sans l'entendre... Mais deux ou trois exaltés, qui savaient bien que Boussaguet ne les renierait pas, à l'occasion, — le forgeron Bousquet, dit « Bégarade », le cordonnier Pégot et l'ex-gabelou Singlart, — versèrent autant d'huile sur le feu que de vin dans leurs gosiers. Et l'on se quitta après avoir décidé de demander à Cadet-Terral des explications catégoriques, au cours de la séance que tiendrait le conseil, le dimanche suivant.

Un commencement d'agitation se produisit; les boutiques des trois cordonniers de La Capelle, les forges de deux forgerons, les établis des quatre menuisiers, — sans compter les six auberges, — devinrent des sortes de clubs de Lilliput. Les ennemis de Terral firent courir le bruit que le minotier nourrissait le projet de faire, — d'accord avec le conseiller général Cuq, — transférer le siège de la commune à La Garde, où il avait ses principaux intérêts; cela n'était pas fait pour calmer les esprits.

Cadet cependant ne perdait pas la tête; et jamais il n'avait dépensé activité pareille. Tandis que son fils, après la dernière altercation familiale, se remettait à l'ouvrage du même cœur qu'auparavant, triste, mais respectueux et dévoué, Cadet activait les travaux communaux : chemins, écoles laïques, cimetière neuf à La Capelle, répartition des indemnités attribuées à la commune à la suite de grêles ou de gelées..., il avait l'œil à tout; mettait la main à tout; il semblait même négliger l'achèvement de son usine pour donner tout son temps à ses administrés.

VI

Jacques Terral, lui, s'était remis à la sculpture, achevant sa statuette du vieux meunier, le père Terral, qu'il traitait avec amour, avec passion, dans une note à la fois réaliste et lyrique, et dont, par extraordinaire, il n'était pas trop mécontent. Dans sa pensée, ce n'était là que le premier d'une série de types rustiques qu'il rêvait depuis longtemps et où figureraient le pâtre, le laboureur, le bûcheron, le sabotier, le forgeron, etc., toutes gens qu'à son avis les artistes professionnels visant l'Institut avaient le tort de trop dédaigner.

Linou, elle, se préparait à ouvrir son école. En dehors du temps, toujours considérable, consacré à ses prières, à ses visites aux malades et à ses charités, — elle passait ses journées, de concert avec l'abbé Sermet et Mme Vayssettes, la principale bienfaitrice de l'école libre, et en s'aidant de Lalie, à approprier la salle de classe, la cuisine, les chambres; à faire exécuter quelques menues réparations aux tables, aux fenêtres et aux portes; à faire ramoner poêles et cheminées et approvisionner le bûcher pour tout l'hiver.

Le soir, elle rouvrait ses cahiers, ses livres scolaires, s'efforçant de deviner ce qu'allaient être ses rustiques élèves, et dans quelle mesure elle pourrait leur distribuer son modeste savoir.

Parfois Cécile, sa journée achevée au Moulin, venait la surprendre dans ces occupations apportant sous la lampe de la vieille fille le rayonnement de sa jeunesse et de sa belle confiance en l'avenir.

Elle finit par lui demander d'être aussi son élève, — son élève du soir — afin d'ajouter au peu qu'on lui avait appris. Aline lui prêta quelques livres, quelques cahiers, lui indiqua quelques exercices à faire; et elle remarqua bientôt l'ardente soif d'apprendre qui animait cette fille d'illettré. Il lui en vint des scrupules : si elle allait contribuer, sans le vouloir, à faire de cette enfant si richement douée une vaniteuse, une déclassée, — ou, tout au moins, une jeune fille moins simple, moins naturelle?... Jacques, consulté sur ce point, recommanda beaucoup de prudence, et conseilla de modérer l'ardeur de Cécile à l'étude plutôt que de l'exciter. Il se chargea de la mettre lui-même en garde contre la fatigue qui pourrait résulter de ce labeur de la nuit s'ajoutant à celui du jour. La cuisine, la basse-cour, le jardin, le moulin, — les livres par là-dessus... ce serait un surmenage dangereux pour une jeune fille... Elle ne voulait pas tomber malade, n'est-ce pas? Car que deviendrait alors son père?

Il engagea aussi François d'user de son influence d'amoureux pour faire comprendre à la jolie meunière qu'avec quelques lectures et un peu de calcul elle en saurait assez pour être la femme de ses rêves. Et Cécile, par déférence pour M. Jacques, par obéissance pour Marthe et par amour pour François, se résigna vite à ne pas devenir savante...

Les journées coulaient, monotones, très douces dans leur monotonie. Ce mois de septembre est vraiment délicieux dans nos villages du Ségala. Les émigrants bruyants et poseurs, sont repartis pour Paris ou pour Béziers, après s'être un peu refait l'estomac et dégourdi le jarret. Ceux d'entre eux qui appartiennent à des familles de petits terriens besogneux, — et c'est le plus grand nombre — ont laissé une maigre pièce d'argent ou d'or dans la main de leur vieille mère, et abandonné quelques nippes usagées à des sœurs ou des frères plus jeunes ; quant au père, à qui ils ont magnifiquement offert une pipe, ou une cravate pour les dimanches, en les voyant tourner les talons, il soupire, résigné, un peu sceptique : « Il paraît qu'ils n'ont pas encore fait fortune... Ils en prendraient, si on leur en donnait... »

Alors, comme il ne reste au village que ceux qui n'ont pu le quitter : les vieillards à moitié perclus, en quête, selon les jours et les heures, du mur à l'ombre ou de la griffoule au soleil ; les petits pâtres nécessaires à la garde des troupeaux, quelques artisans sérieux et les rares sages qui préfèrent rentrer leurs regains et faire les premières semailles, le village reprend son aspect du vieux temps, sa vie paisible et lente, ses bruits familiers du marteau sur l'enclume, du char cahotant sur les pierres, du bouvier *appelant* ses bœufs, du chien ramenant le troupeau, et, au crépuscule, les fanfares des oies et des canards se hâtant vers la provende.

Sous un ciel d'un bleu atténué, parfois légèrement moucheté de *cumulus*, dans une lumière poudrant d'or les bois et les coteaux, il fait bon vaguer, sous prétexte de chasse, de cueillettes de noisettes ou de champignons, ou même, sans prétexte aucun, le corps imprégné de tiédeur et le cœur de sérénité.

Aussi, Jacques Terral désertait assez souvent son petit atelier, prenait un fusil dont il savait qu'il ne se servirait pas, un calepin où pouvoir croquer quelque silhouette rencontrée en plein champ, et faisait de longues promenades, essayant d'y entraîner Linou, qui résistait, la discipline monastique lui ayant enseigné à se garder de la nature et du rêve... Elle grondait même son frère de cette vie un peu molle où il s'enlizait : « Travaille ! lui disait-elle ; sculpte, écris, bêche ton jardin ».

Il haussait les épaules, en murmurant: « A quoi bon? »

Comme septembre est généralement, au moins dans sa première moitié, un des mois les plus secs de l'année, et que les eaux sont très basses, le père Terral et Garric en profitent pour exécuter quelques réparations à la chaussée de l'étang. Cette vieille chaussée, en simple terre battue soutenue par deux murs en talus, avait la solidité de l'épaisseur et de la masse. Pourtant, les aulnes et les noisetiers qu'on y avait laissés croître et les cerisiers qu'on y avait plantés, parce que tous les Terral, avant Cadet, avaient aimé les arbres, du le-

vier de leurs racines finissaient par desceller et faire choir dans l'étang quelques-unes des grosses pierres qui le bordaient et qu'il était prudent de remplacer. Trois ou quatre terrassiers ou maçons, aidés de Jeantou, procédaient à cette restauration que, malgré ses quatre-vingt-trois ans, Terral dirigeait encore avec compétence. Il se bornait, bien entendu, à des conseils, et passait presque tout le temps assis, son bâton entre les genoux, sur quelque tronc de hêtre ou de chêne que guettait la scierie.

Les vieux du village venaient l'y rejoindre, bavarder, évoquer des souvenirs : les « Te souviens-tu ? » font pendant aux « M'as-tu vu ? » Il y avait là, dans sa soutane verdie et râpée, et sous sa calotte crasseuse auréolée de longs cheveux blancs frisés, l'abbé Le Crouzet, le vieux curé redevenu un peu enfant, toujours rieur, curieux de tout, aimant à parler toujours de sa folle ânesse, de ses abeilles et de ses pommiers ; Roudier, l'ancien charron, à la vaste poitrine d'où sortait jadis une voix tonitruante, aujourd'hui cassée, aux bras pareils à deux jantes de ses roues et terminés par des mains larges et verruqueuses aux doigts écartés et raidis... Il avait tant travaillé, tant hurlé dans les auberges et les églises, tant bu surtout, qu'il en était devenu presque aphone et à moitié paralysé. Il disait de lui-même : « Je ne suis plus qu'un vieux châtaignier creux, *un biel castanié curat* ».

A côté de lui, le long Jean-Jean, resté droit comme un peuplier, en dépit de ses quatre-vingt-quatorze ans, et si maigre, si décharné, l'air de marcher sur des échasses, de porter sa tête au bout d'une pique, et d'en laisser tomber, d'une petite voix de fausset, des propos souvent salés.

— Voilà le cercle des invalides presque au complet, fit Terral quand tous se furent assis.

En ce moment, Garric, qui servait de manœuvre aux maçons, passa devant les quatre vieux, brouettant avec effort quelques grosses pierres... Il s'arrêta, salua et souffla un peu.

— C'est bien aimable à vous autres, dit-il enfin, de venir nous voir peiner; mais ce serait encore mieux si vous nous aidiez un peu.

— Nos langues seules sont restées valides, répondit Jean-Jean; et encore celle de Le Roudier « fait lundi », paraît-il.

Le gros charron, d'une voix éraillée et graillonnante, répliqua :

— Je n'ai jamais été un bavard comme toi, Jean-Jean. Aussi M. le curé m'a dit que j'aurais moins de comptes à rendre, au jour du Jugement dernier.

Garric reprit les mancherons de sa brouette et s'éloigna lentement.

— Tu ne trouves pas, meunier, demanda Jean-Jean à Terral, que ton Jeantou a l'air triste et las depuis quelques jours?

— Je n'ai rien remarqué de pareil.

— Et moi si, s'obstina Jean-Jean... Et je crois que c'est le retour de son « ancienne » qui en est la cause.

— Son « ancienne »? interrogea le curé surpris.

— Tais-toi, Jean-Jean! fit Terral... Tu ne sais ce que tu dis...

Mais on n'arrêtait pas Jean-Jean quand il était lâché; aussi poursuivit-il :

— Comme si tout le monde ne savait pas que Garric courtisait ta cadette avant qu'elle allât au couvent? Alors, de la revoir, lui veuf et encore solide... ça doit lui remuer quelque peu le cœur à ce brave Jean; vous ne croyez pas?... L'été de la Saint-Martin, quoi!...

Le curé prenait un air un peu scandalisé:

— Jean-Jean, vous n'êtes qu'un fou et un badaud...

Et pourtant, il disait vrai, sous une forme vulgaire et brutale, le vieux Jean-Jean. Garric n'était plus le même depuis le retour de Linou. Non qu'il osât effleurer la petite nonne d'aucune pensée offensante : une religieuse, même ayant quitté son voile, c'était pour lui quelque chose de sacré, une créature hors de l'humanité... Mais il n'en était pas moins troublé. Ses goûts de solitaire un peu taciturne, se mêlant le moins possible à la vie commune, contribuaient à entretenir ses rêveries, et à leur donner un objet unique : Linou... Et bientôt, ses muscles eux-mêmes se ressentirent de cet état de marasme moral; il lui semblait que ses forces diminuaient, l'abandonnaient... Il ne s'en ouvrait pourtant à personne. A qui, d'ailleurs? Le vieux Terral n'y aurait rien compris; le curé, non plus... Ah! si M. Reynès eût été encore là!... Mais il était mort depuis longtemps... Et Jean se repliait sur son secret.

De sa maisonnette de La Griffoulade, qui touchait presque à l'étang, Jacques Terral entendait vaguement les propos qu'on tenait sur la chaussée de l'étang; il quittait son atelier et s'en venait bavarder avec son père et les travailleurs, et aussi avec les bons anciens que ses souvenirs classiques lui faisaient comparer aux vieillards d'Homère près des Portes Scées. Dès que le long Jean-Jean le vit approcher, il mit un doigt sur ses lèvres:

— Chut!... M. Jacques!... Attention de ne pas en lâcher de trop raides... M. le curé les supporte, lui, parce qu'il en a entendu d'autres au confessionnal; mais M. Jacques...

— Les juges et les avocats, répondit Le Crouzet, en entendent autant que nous.

— Bonjour, père; vous allez bien?... Bonjour, mes amis, dit Jacques, saluant à la ronde. Je vous entendais de mon galetas, mais mal... De quoi parliez-vous donc?

— Oh! de choses et d'autres, mais toutes sans grand intérêt. De quoi parler, à notre âge? On barbotte dans les souvenirs, comme les maçons de votre père dans la vase et le mortier.

— Comment?... Mais il n'y a rien de plus intéressant que les souvenirs... Que serait la vieillesse sans cette ressource ?... Je voudrais bien connaître un peu votre histoire à tous, et même la mettre par écrit.

— Si cela peut vous faire plaisir, monsieur Jacques, nous viderons, à tour de rôle, notre sac devant vous... Ça sera long, par exemple : à moi seul il me faudra plusieurs jours...

— Tu voudrais encore nous assommer du récit de tes campagnes d'Afrique? protesta Le Roudier?

— Non, répliqua Jean-Jean : c'est perdre son temps et sa salive que parler batailles à ceux qui, comme toi, ne se sont battus qu'avec la bouteille et le chanteau... Je ne veux raconter que ce qui m'est arrivé dans le civil; c'est assez bon pour un charron, un tonsuré et un meunier qui ne fut pas soldat parce qu'il passerait debout et casqué entre mes jambes, sans même se baisser.

— Qu'il est mal embouché, ce Jean-Jean! dit le curé.

Et le père Terral d'ajouter :

— Voudriez-vous que d'un sac de charbon il sortît de la farine?

Jacques, qui réfléchissait en regardant curieusement ce quatuor pittoresque, étendit la main :

— Ecoutez, mes braves; il y aurait un moyen de tout arranger... Voulez-vous que je fasse vos portraits, là, tous ensemble, tels que vous êtes en ce moment?

Ils se regardèrent, surpris... Leurs portraits?

— Pas vos portraits en couleur, bien sûr, reprit Jacques, car je ne suis pas peintre; je vous ferai, d'abord en argile; ensuite,... je ne sais trop, en plâtre, en bois, en pierre du Lagast, au besoin, — quoi qu'elle soit un peu dure — Et pendant que je travaillerai, vous me raconterez ce que vous avez fait, ce qui vous est arrivé. Ce sera charmant... Qu'en dites-vous?

— On ne se fait guère « tirer son portrait » quand on est f...u comme nous, observa Le Roudier en montrant sa blouse déchirée et son pantalon frangé du bas.

— Ni quand on a une vitre cassée comme le meunier... Moi encore passe, je suis resté assez beau garçon! N'est-ce pas, monsieur Jacques, ricanait Jean-Jean.

— Vous avez tort de vous moquer, Jean-Jean, reprit Jacques; la figure humaine est surtout intéressante lorsqu'on a beaucoup vécu, beaucoup souffert, et que l'âme apparaît à travers le corps usé.

— Oh! bien, dit le vieux Terral, si tu veux faire le portrait de nos âmes, il conviendrait, au préalable, que nous les fassions un peu nettoyer par M. le curé..., celle de Jean-Jean surtout...

Jean-Jean allait riposter, Jacques l'arrêta.

— C'est entendu, n'est-ce pas, mes amis? nous commencerons demain, ici-même... Je ferai descendre par Jeantou une brouettée de terre glaise... et aussi quelques bouteilles pour humecter vos gosiers... Préparez-vous à me conter de belles histoires...

Cécile apparut sur la chaussée, portant le goûter aux travailleurs. En passant, elle déposa une bouteille de vin et un verre sur une pile de planches, à côté du « roul » de chêne où étaient assis les quatre vieux.

— Voilà pour vous, dit-elle, rieuse,... vous avez bien gagné de boire un coup... Je n'ai qu'un verre, par malheur...

— Il suffira, ma jolie, fit Jean-Jean; aucun de nous n'est ladre... Et il versa à boire à la ronde, en commençant par M. Jacques... Le curé refusa : il ne buvait jamais de vin.

— Vous êtes toujours à l'eau de pruneaux? lui demanda Jean-Jean; ça doit vous tenir le ventre libre et la voix claire.

— Espèce de fou et de badaud, répliqua M. Le Crouzet.

— Voilà tout son bréviaire! fit l'autre: fou, badaud; on ne le sort pas de là.

De gros rires éclatèrent; Jacques y mêla le sien; puis, s'adressant au curé :

— Quelle mauvaise langue, que ce Jean-Jean!...

— Lui? Il sera damné comme un cent de chenilles, conclut le bon curé.

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

Toute demande de changement d'adresse ne pourra être effectuée que si elle est accompagnée de 30 centimes représentant les frais de réimpression des bandes.

Seuls, les abonnements du front, servis dans les secteurs, aux soldats, sont exempts de cette petite indemnité.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription
arrêtée le 29 mai

Mme E. M. Williams, présidente du Cercle des Annales, Cleveland, remis par M. Paul Archinard, 5.550 fr. — « Odile, Béatrice et Ghislaine », 150 fr.

Souscription faite et transmise par Mlle Angèle Carbonnel, à Stockholm, 2.642 fr.

Liste des donateurs :

Mme Raymonde Fournier, 5 kr. — Mme Louise Lundberg, 5 kr. — Mme Gabriel Carlsund, 20 kr. — Mme Alice Jonsson, 10 kr. — Mme Violette Rising, 10 kr. — Mme Marie Lagergren, 25 kr. — Mme Jeanne Hojer, 15 kr. — Mme Carl Fraenkel, 10 kr. — Mme Hagborg, 10 kr. — M. Hablé frères, 10 kr. — M. Jacquiot, 10 kr. — Mlle Baudee, 2 kr. — M. Ytterholm, 10 kr. — M. Ringholm, 5 kr. — M. Matson, 5 kr. — M. Moller, 10 kr. — Mlle Maud Wihstiom, 10 kr. — Mlle Laura, 10 kr. — Comtesse D. von Rosen, 10 kr. — Pathé Fr., succursale Stockholm, 10 kr. — M. Wikstrom fils, 10 kr. — M. le docteur Lindstrom, 10 kr. — M. Olsson, 20 kr. — M. Schneidler, 10 kr. — M. Chalpierrot, 5 kr. — Cercle ouvroir des Dames Françaises, 8 kr. — Mlle G. Soula, 10 kr. — M. et Mme Nilsson, 25 kr. — M. V. Jacobson, 10 kr. — Ecole Française, 25 kr. — M. Bourgeois, 20 kr. — M. Hjort, 5 kr. — Mlle Harel, et 5 ou 6 élèves, 220 kr. — M. Hilda Andersson, 0 kr. 50. — M. Hjalmar Martin, 10 kr. — M. Landin, 10 kr. — Par M. Mattson, 22 kr. — Baron Th. Adelsvard, 50 kr. — Mlle Suzanne Kieffer, 5 kr. — M. Engehau, 10 kr. — M. Hjalmar Branting, 10 kr. — M. Edmond Carlsson, 10 kr. — M. Linderoth Blanche, 5 kr. — Mme Levin, 15 kr. — M. et Mme Wikstrom, 100 kr. — Mme Sager, 10 kr. — Mme Alice Rune, 10 kr. — M. Pahlman, 10 kr. — Mlle Soderberg, 50 kr. — Mlle Hulda Wikstrom, 25 kr. — Mme Anna Wikstrom, 25 kr. — M. Bonnier, éditeur, 50 kr. — Johansson, 20 kr. — M. N., 5 kr. — M. Petersson, 5 kr. — Anonyme, 20 kr. — M. Garret, 10 kr. — M. Palm, 30 kr. — Mlle Mélandier, 5 kr. — Mlle A. Carbonnel, 17 kr. 50. — M. Axel Bildt, 100 kr. — M. Axel Forsse, 50 kr. — Frank Leake, 15 kr. — Jonas Lilesilutz, 10 kr. — M. W. K., 10 kr. — Gaston Monnet, 20 kr. — Un ami obscur, 10 kr. — M. D. Sibitus, 10 kr. — M. Sabatier, 5 kr.

Souscription de Vienne transmise par le docteur et Mme Chapuis : *Liste des donateurs :* Anonyme, 5 fr.; Mme Arnal, 10 fr.; Mme de la Joncquière, 5 fr.; Mme Trémeau, 50 fr.; Mme Eugène Pascal, 50 fr.; Une Viennoise, 10 fr.; Mme Deceur, 5 fr.; Mme Pivard, 50 fr. — Total, 185 fr.

Mme Gentilhomme, d'Hanoï, 2e envoi, 1.113 fr. 75.

Mme Imbert, 10 fr. — M. et Mme Nicolaï, 9 fr. — Anonyme des P. T. T., Perpignan, 3 fr. — M.-L. Monnier, 20 fr. — Achille et Mimi (nouvel envoi), 5 fr. — Mme A. Pressat, 3e versement, 20 fr. — Mme Rocheteau, 20 fr. — M. Genoud, 20 fr. — M. Monternot, 50 fr. — Collecte faite à l'Institution Turgot, Limoges, transmise par M. Duris, directeur. 20 fr. — Une institutrice corse, 5 fr. — M. A. de B., 10 fr. — M. Bertheas, directeur-rédacteur du journal « Aujourd'hui », 120 fr. — Une anonyme, 5 fr. — M. F. Monod, 5 fr. — Lieutenant Cébé, 4 fr. — Mme de Laage de Meux, 5 fr. 25. — Un lecteur des Annales, 25 fr. — M. Taviot, 50 fr. — Miss T. T. Stone, 256 fr. 50. — Mme Richard, 5 fr. — M. C., 10 fr. — Mme Villeneuve, 10 fr. — « Pour que le bonheur tombe sur ma maison », 14 fr. — Marguerite et Cécile Bonnefay, 45 fr. — G. J. M. (envoi mensuel), 50 fr. — Jean et Loulou, de Montpellier (envoi mensuel), 5 fr. — Mme Heyssen, 20 fr.

Souscription recueillie par Mlle A. Mézière.

Liste des donateurs :

Mme Fourmy, 5 fr.; Docteur Coupey, 3 fr.; Mme Brocherieux, 5 fr.; M. Guy, 5 fr.; Mme Macé, 2 fr.; M. et Mme Flajollet, 10 fr.; Mlle M. Caboche, 5 fr.; Mme Desnos, 5 fr.; Mlle M. Torché, 5 fr.; Mlle R. Torché, 5 fr.; Anonyme, 20 fr.; Mlle M. Chalain, 5 fr.; Mme Devé, 5 fr.; Mme Brunet, 10 fr.; M. Lemonnier, 5 fr.; Mlle Loiseau, 1 fr.; Mme Foures, 5 fr.; Mme Daviau, 5 fr.; Mme Poirier, 0 fr. 50; Mme Bajonc, 5 fr.; M. Tessier, 2 fr. 50; Andrée et Yvonne Mézière, 10 fr.; Un groupe d'élèves du C. Cre J. F., 26 fr. 80. — Total, 150 fr. 80.

« L'Etoile », 10 fr. — « Un heureux blondin du Nord dans le Midi », 10 fr. — « Jeanne », 2 fr. — « Cousine Armand », 10 fr. — Mme Bl. Mercier, 10 fr. — « Merci à St-Antoine de Padoue », 20 fr. — Mlle Grandjean, 5 fr. — Anonyme (S. P. 505), 100 fr. — Mme Mathieu, 5 fr. — Mme Vindrier, 120 fr. — Mme Marsal, 20 fr. — Mme Schwab, 30 fr. — M. Chamouland, 36 fr. — « Anniversaire 7 mai 1916-1918 », 10 fr. — « Une Oranaise admiratrice des Maisons claires », 25 fr. — « La 6e année A du lycée de J. F. d'Oran, 11 fr. — Les élèves de Mme Borrely, 15 fr. — Mme Girard, 25 fr. — M. Rollinat, 5 fr. — « Made », 25 fr. — Mme Aubert, 5 fr. — « Radio de la classe 1917 », 15 fr. — « Anonyme » Valcauville, 10 fr. — Les élèves du cours moyen de l'école de filles de Fitou, 8 fr. — Mlle Neigette Goutes, 5 fr. — « Marie, Blanche, Madeleine et Maurice », 10 fr. — M. Eugène Rivier, 10 fr. — « Henri et François Roman », 100 fr. — « Une jeune fille », 5 fr. — « Le petit Georges Canitrot, 6 ans », 10 fr. — M. C. 88, 1 fr. 50. — Mme Cardinal, 30 fr. — Mme Defer, 5 fr. — Mme Coulern, 100 fr. — Mlle Vallis, transmis par M. F. Douche, 5 fr. — « Une institutrice », 5 fr. — Yvonne pour son oncle Aimé, caporal au 317e inf., 10 fr. — Mme Chamiot Clerc, 5 fr. — Mmes Ricard et Schmidt, 30 fr. — M. R. Putois, 10 fr. — C., 1 fr. 50. — Subventions, 2.365 fr. — Total général : 507.615 francs 99.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

Vendredi, 31 mai 1918

La **Bourse de Paris** tient. Elle attendait l'offensive allemande de pied ferme et elle attend maintenant les prochains communiqués avec confiance.

On ne peut lui demander autre chose, dans cette période d'expectative, que de maintenir ses positions générales.

Très remarquable la tenue de nos **Fonds Nationaux** : le **3 0/0 Perpétuel** passe de 59 fr. 75 à 60 fr., le **3 0/0 Amortissable** de 75 fr. 50 à 77 fr., le **4 0/0** de 69 fr. 50 à 69 fr. 55, le **5 0/0** de 87 fr. 80 à 87 fr. 90.

Les deux **Emprunts Boliviens 5 0/0** accentuent leur progression, qui laisse encore une belle marge de hausse des cours actuels au pair de **504 francs**, surtout pour l'Emprunt 1913.

Le tirage d'amortissement semestriel des obligations des **Emprunts Boliviens 5 0/0** a été effectué le 29 mai ; 572 obligations de la série **1910** et 300 de la série **1913**, sorties à ce tirage, seront remboursables au pair à partir du 1er juillet, date d'échéance du prochain coupon, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**.

Bourses d'Eté. — *La Bourse sera fermée tous les samedis du 1er juin à fin septembre.*

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Les actionnaires du **Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie** sont convoqués en assemblée générale annuelle pour le 14 juin. Il leur sera proposé de porter le dividende de 20 francs à 25 francs. Les bénéfices nets de l'exercice 1917 s'élèvent à 4.264.087 francs contre 3.601.266 francs pour l'exercice 1916.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la **Compagnie des Chemins fer de Porto-Rico** est convoquée pour le 29 juin, à 3 heures, 19, rue Blanche, à Paris. Elle sera suivie de l'assemblée générale des porteurs d'obligations de troisième hypothèque. Les dépôts des titres sont reçus au **Crédit Mobilier Français**.

L'assemblée générale de la **Compagnie Transatlantique** est remise du 29 mai au 24 juin. Ainsi que nous l'avons annoncé, le dividende proposé est de 20 francs, contre 18 francs, par action ancienne ; les actions nouvelles recevront 13 fr. 50. Un acompte respectif de 7 fr. 50 et de 1 franc a déjà été payé. Les recettes globales de l'exercice 1917 ont atteint 268.495.295 francs contre 202.847.949 francs. Déduction faite des charges et amortissements, le bénéfice net ressort à 7.336.381 fr. contre 4.852.209 francs.

L'assemblée générale ordinaire de la **Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité** est convoquée pour le 29 juin. Le dépôt des titres ou des récépissés peut être effectué jusqu'au 15 juin.

La **Compagnie des Forges de Châtillon-Commentry et Neuves-Maisons** a réalisé, en 1917, des bénéfices nets de 4.435.380 francs contre 3.651.193 francs pour 1916, ce qui lui permet de porter son dividende de 100 francs à 120 francs.

Cuivre et Pyrites. — L'assemblée générale du 29 mai a approuvé les comptes de l'exercice 1917, se soldant par un bénéfice net de 1.220.677 francs, supérieur de 266.408 francs à celui de l'exercice 1916. Le dividende a été fixé à 15 francs ; le solde de 8 fr. 75 sera payé le 6 juin en même temps que le dividende de 2 fr. 776 net des parts.

La **Thomson-Houston**, ainsi que nous l'avons annoncé, procède actuellement à l'augmentation du capital de 90.175.000 francs à 120 millions par l'émission de 59.650 actions nouvelles de 500 francs, émises, jouissance du 1er janvier 1918, à **600 francs**, payables 225 francs en souscrivant et 375 francs le 31 août 1918 au plus tard.

Ces actions sont réservées par préférence jusqu'au 22 juin aux propriétaires des 180.350 actions existantes et qui comprennent les actions remises à la liquidation de l'**Eclairage Electrique**, société absorbée par la Thomson.

Les actionnaires des deux Compagnies ont un intérêt évident à souscrire à l'augmentation actuelle du capital de la Thomson-Houston, faite en vue de son extension industrielle.

Le Gouvernement Brésilien vient de signer un contrat pour l'exploitation provisoire des Docks de Pernambuco, sur les mêmes bases que le contrat du Port de Rio-de-Janeiro.

Nos clients apprendront avec plaisir que c'est la **Société de Construction du Port de Pernambuco** qui se trouve chargée de cette exploitation. Cette Société est, on le sait, une Société française à laquelle, depuis sa création, le **Crédit Mobilier Français** a constamment donné son concours et, comme telle, elle intéresse par conséquent un grand nombre de lecteurs de cette Revue.

Le coupon des obligations **Nord du Portugal**, échéant le 1er juin 1917, sera mis en paiement, à partir de ladite date, aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de :

5 fr. 8275 **net** par obligation nominative,
5 fr. 78 **net** par obligation au porteur.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense Nationale**.

Il délivre immédiatement les Bons contre espèces.

C'est à partir d'aujourd'hui que sont délivrés les nouveaux **Bons à un mois** de la Défense Nationale.

Comme nous l'avons indiqué déjà, l'intérêt — payable par avance — est de 0 fr. 30 0/0 pour le premier mois, soit pour un an **3,60 0/0**; si l'échéance est prorogée d'un mois, l'intérêt nominal sera porté à 0 fr. 35 0/0, d'où un taux de placement annuel pour ces deux mois, ressortant à **3,90 0/0**; si l'échéance est prorogée encore d'un mois, l'intérêt pour ce troisième mois sera encore de 0 fr. 35 0/0 portant le taux de placement annuel à **4 0/0**. On conçoit, sans qu'il soit utile d'insister, les avantages que présente ce nouveau Bon pour l'emploi de ses disponibilités.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant : VINSONAU.

En Cheminant

Il est des petites misères qui ne doivent pas nous laisser indifférentes, et contre lesquelles nous ne saurions trop prendre de précautions. Ce sont, et pour ne citer que celles-là, les taches de rousseur dont le soleil favorise l'annuelle apparition. Elles sont généralement très tenaces et donnent au visage un masque terreux d'un effet désastreux; or il est à noter que les épidermes les plus frais subissent le plus facilement les coups de soleil.

VOUS FEREZ DONC SAGEMENT DE LES PREVENIR

en voilant l'épiderme avec une saine lotion qui l'isole des rayons trop lumineux, et de l'air trop vif du dehors. Roselily est tout indiquée pour ce rôle, car cette poudre de riz liquide — dont je vous ai déjà parlé il y a quelque temps — n'est pas un fard, mais une préparation salutaire à la peau, qui fait disparaître les taches de rousseur. C'est dire l'excellence de sa composition, et ses bienfaisantes propriétés. On ne compte plus les transformations qui lui sont dues, et M. Detchepare, 2, avenue de la Liberté, à Biarritz, pourrait faire un livre d'or des innombrables lettres attestant avec quelle facilité Roselily efface les taches de rousseur, et fait disparaître les rides, rendant ainsi au visage fraîcheur et jeunesse. Un essai vous convaincra du reste : demandez donc un flacon de ce produit, contre mandat de 4 ou 6 frs.

A la suite de mes dernières causeries sur l'Ecole T. R. S. C. plusieurs d'entre vous m'ont demandé quelques renseignements sur

LA DURÉE DES ÉTUDES

A cela, je répondrai que la durée de l'enseignement complet varie selon le degré de perfection que l'élève veut atteindre. Elle peut aller de un à huit mois, suivant l'âge, la valeur et les études préalables de l'élève, et selon qu'il vise une situation en France ou à l'Etranger.

Celui qui a déjà fait un stage dans le commerce, peut se contenter d'un passage rapide à l'Ecole Technique Supérieure de Représentation en vue de son perfectionnement, tandis que le débutant doit prolonger ses études pour acquérir une sérieuse expérience.

Les élèves reconnaissent eux-mêmes lorsqu'ils sont aptes à voler de leurs propres ailes puisqu'ils sont mis au pied du mur avec les représentations diverses. S'ils éprouvent des difficultés et estiment qu'ils ont encore besoin de conseils, ils prolongent leurs études.

FURETTE.

EN MARGE D'ÉPICURE

Ce n'est certes pas pour les disciples stricts d'Epicure — qui ne proposait d'autre but à l'homme que le plaisir, mais le faisait consister dans la culture de l'esprit et la pratique de la vertu — que j'écris ces lignes. Je les dédie sans prétention à ces nombreux « épicuriens » pour qui la vie n'est qu'un éternel banquet dont ils sont les joyeux convives.

Donc vous avez savamment pratiqué le culte de la bonne chère, et très souventes fois pieusement fait justice des plus nobles crus de nos vins de France. En galants hommes vous avez rendu à Vénus d'éclatants et fréquents hommages, et aux heures de délassement spirituel, vous avez toujours marqué une dilection grande pour les fastueux écrits de l'inégalable, de l'unique Rabelais.

Dieu me garde de blâmer une si aimable doctrine! Mais voici venir, à pas lents et feutrés, l'inexorable cinquantaine... Il serait messéant, cependant, qu'au moment de votre existence où votre situation sociale peut vous donner tous loisirs et vous permettre tous plaisirs, votre état physique vous interdise, comme chante le divin Horace, de « cueillir le jour ».

Or il est possible qu'ayant jusqu'à présent peu ou pas ménagé votre « chère guenille », elle vous donne à réfléchir ou vous prête à souffrir. Il se peut, qu'en ayant parfois abusé, elle ait perdu cette forme d'antan qui lui permit nombre d'heureux petits exploits qui vous sont chers encore. Vous devez, hélas! maintenant compter avec un sang lourd, vicié, épuisé, avec des nerfs fatigués, surmenés et incapables de certaines réactions.

Il n'y a pas lieu pourtant de songer à une prochaine retraite, si digne soit-elle. Il suffit simplement de régénérer et rajeunir votre sang appauvri, de tonifier vos nerfs débilités, pour qu'un regain de jeunesse refleurisse en vous et vous rende les forces que vous avez si généreusement jetées aux quatre vents de la vie.

Pour obtenir ce précieux résultat, rien n'est plus sûr qu'une cure appropriée de Pilules Pink. Il ne fait plus doute pour personne à ce jour que les Pilules Pink, qui se trouvent dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 90 la boite, sont le régénérateur du sang, et le tonique des nerfs le plus riche et le plus complet. Trente ans de succès auprès de millions de malades en sont une preuve irréfragable.

Et puisque le *Carpe diem* d'Horace vous enchante, prenez des Pilules Pink et vous pourrez longtemps, longtemps encore, cueillir le jour...

FRERE JACQUES.

BOITE AUX LETTRES

Jeune mère. — Recourez au plus vite à l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont Majella qui empêche et arrête la chute des cheveux et les fait repousser. Ce produit vous débarrassera également de vos pellicules. Demandez-le à l'Administrateur E. Senet, 26, rue du Quatre-Septembre.

J. d'Azur 1908. — J'attends toujours votre adresse que je vous ai demandée dans la « Boite aux lettres » du 7 avril; j'ai trouvé qui vous faut.

Poilu classe 1908 du secteur 181. — Je n'ai pas encore trouvé d'Anglaise, je puis vous indiquer une Française connaissant bien l'anglais, si vous le désirez, et avec laquelle vous pourrez correspondre en anglais.

Mlle C. N. — Une des meilleures que je puisse vous recommander est le Duvet de Ninon, poudre de riz très adhérente à la peau, qui donne à la peau une blancheur diaphane. Elle existe en blanc, rosée, naturelle et rachel, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Cousine. — 1° La pâte épilatoire Dusser, si vous avez la patience de bien suivre le traitement. Les applications se font deux fois par mois pendant huit à dix mois; 2° il faut être très adroit pour la pratiquer soi-même sans danger; 3° lotionnez-vous à l'eau de Cologne après vos ablutions.

Mimosa. — Si ce ne sont que des taches comme vous le dites, le Roselily vous les fera disparaître, mais je crains qu'elles aient une autre cause.

Une lectrice fidèle des « Annales ». — Pour votre cas, je vous conseille plutôt le Pilivore Dusser.

Mlle Suzon. — Apprenez donc la sténo et la dactylo; les cours de Pigier, 19, boulevard Poissonnière, sont excellents. Cette école forme rapidement d'excellentes élèves et se chargera de vous placer. Quelques notions de comptabilité que vous pourrez aussi prendre chez eux vous aideraient à trouver une meilleure situation.

Rose Hyacinthe. — Toute bonne librairie vous procurera ces deux volumes, même si elle n'en est pas l'éditeur.

Cousine Elisabeth. — Braun, 18, rue Louis-le-Grand.

LIBRAIRIE

CE QU'ON LIT

On lit *La Fange* (3fr.50, majoration 30 o/o), roman de psychologie aiguë où Sheridan promène ses lecteurs de l'usine au salon et du salon dans les coulisses d'un cirque, livre qui plaira particulièrement aux femmes On lit *Joseph Caillaux* (3 fr.) et on se passionne pour cette étude où, se plaçant au point de vue de l'histoire, M. Paul Vergnet a buriné une eau-forte si curieuse de l'ancien président du Conseil. On lit et on discute *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines* (2 fr. 50), où M. Ernest Seillière oppose à la théorie de Taine sur les origines de la Révolution une théorie nouvelle qui semble infiniment plus probable. Enfin on lit la désopilante *Pantomime anglaise* (collection « In Extenso », 1 fr.), de M. Francis de Miomandre, et on s'amuse follement et du texte de ce roman et des illustrations aussi pittoresques qu'artistiques de M. Marco de Gastyne. *A. S.*

Conseils d'Hygiène

Pour vos dents allez au *Somnol*, vous n'en souffrirez plus jamais. (40.000 attest.) Conditions très avantageuses. Brochure gratis et franco. 72, boulevard Haussmann (en face du Printemps). *Institut Dentaire « Somnol »*. — 12 maisons à Paris.

Adresse à conserver. — Le Docteur Galus, 8, r. Villebois-Mareuil, Paris, affirme que l'*électricité seule* détruit les poils *sans cicatrice*. Traite difformités, rides, cicatrices. *Consulter ou écrire.*

LES·ANNALES



L'ARBRE MUTILÉ DONNE SES FRUITS...
Composition de J. BASTÉ

16 Juin 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces: SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes
(Le N° de Luxe : 60 Centimes)

LA FABque DE **POSTICHES HERMOSA**
fournit directement aux lectrices tous modèles CHEVEUX
exécute ts travaux et réparations à conditions exceptionlles.
Seul. fco HERMOSA (cheveux en gros) *24, bd Strasbourg, Paris.*

Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza

Aspirine
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

L'HIVER Le plus puissant médicament.
Goût excellent — Bonne Digestion
C'est la **MORUBILINE**
en Gouttes concentrées et titrées.
Convalescents, Anemiés, Tousseurs
Bronchitiques, Tuberculeux, etc.
1/2 flacon 3 50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis.
PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, r. Joubert, Paris
et toutes Pharmacies.

LA *ROSEE BORDELAISE* remplace le **VIN**
5 fr. pour 120 litres. Franco 6 fr.
Flacon d'essai, franco domic. 1.50
RESTIAUX, 111, Rue Saint-Antoine, PARIS.
Seule Maison n'ayant pas augmenté ses prix depuis 1909.

Fl. 6f60 en France — Etranger port en sus.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe
Hâle, Rougeurs, Rides precoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
du visage claire et unie. — A l'état pur,
il enlève, on le sait, Masque et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris, Bd St-Denis, 16.

ANÉMIES - SURMENÉS NEURASTHÉNIQUES
Qui avez perdu vos forces et l'appétit prenez sans tarder quelques cachets du
STIMULANT LE PLUS ÉNERGIQUE DU NOYAU PROTOPLASMIQUE
L'EUBIASE
LE PLUS EFFICACE DES RECONSTITUANTS
la boite de cachets fco 6f (impôt compris) Et Pharmacies
Laborc de L'EUBIASE·5.R MARAINE·LE HAVRE *Notice fco*

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

POUR ÊTRE TOUJOURS JEUNE
Teintohenné
EXTRAIT DE HENNÉ INOFFENSIF
Recolorant instantané de la Chevelure et de la Barbe
5f 50 la Boite
L. PELLERAY, 17, Rue Croix des Petits-Champs, PARIS

ROSELILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
ABSORBE LES **TACHES DE ROUSSEUR**
avec la même facilité que l'éponge absorbe une goutte d'eau.
Flacons à 4 fr. et 6 fr. fco. Phie *DETCHEPARE, à Biarritz.*
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

DÉVELOPPEMENT DE LA POITRINE
TRAITEMENT du DOCTEUR NOTY — RÉSULTAT en 20 JOURS
Traitement interne absolument inoffensif (Pilules) et externe (Baume)
Pilules. le flacon 11! — Baume le tube 5f50 — Traitement complet : 1 flacon et 2 tubes 20f Franco *(impôt compris)*
BROCHURE no 2 Gratuite — Dr NOTY. 13. Rue Simon Dereure. PARIS (18me)
AVANT — APRÈS

Baume Tue-Nerf Miriga
Guérison infaillible, instantanée, radicale des **MAUX DE DENTS**
Attention !! C'est la seule préparation guérissant les Maux de Dents d'une façon définitive.
Prix 2 fr. 75 ttes pharmacies Env. fco contre 2 fr. 85
adres. à D. GIRAUD, phien spécialiste, LYON-OULLINS

Le Bracelet métallique ELP
remplace le bracelet-montre en cuir
Rendu franco contre mandat 5 fr
EXTENSIBLE, PRATIQUE, SOLIDE
Etablis. D. LEFEBVRE, 6, rue Mayran, Paris

Maigrir de 5k par mois
plaisir peu couteux FRANCO 6f50
Preuves Gratis. **MÉTHODE CÉNEVOISE**
9. Rue Michel Chasles PARIS (XIIe)

SAVON DE MÉNAGE. Postal 10 kil. 28 fr. franco votre gare, contre rembt.
FLOTTE Ainé, Savonnerie à Salon (B.-d-R.

POUDRE DE RIZ
AMBRE ROYAL
La plus Parfaite des Poudres
VIOLET, PARFUMEUR, PARIS

VIN SAINT-RAPHAEL
VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EXIGER sur chaque bouteille :
1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;
2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Clétéas"* eau de mélisse et de menthe.
3° La Signature *St-Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de 12 fr. *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme).*

MAISON FONDÉE EN 1872

LA HERNIE

n'existe plus pour celui qui porte le nouvel appareil sans ressort de A. Claverie, le seul assurant une réduction *intégrale* et un soulagement *absolu*. Les hernieux, sollicités par maintes réclames et tentés parfois par les promesses mensongères des prétendus guérisseurs, *ne doivent rien faire* avant d'avoir lu le très intéressant *Traité de la Hernie* qui leur sera adressé gratuitement sur demande par M. A. Claverie, 234, faubourg St-Martin, Paris. Applications tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h. (Métro : Louis-Blanc).

Si vous voulez avoir les dents blanches, leur donner cette blancheur laiteuse qu'ont les dents des enfants.
Si vous souffrez d'abcès dentaires et désirez ne plus en souffrir,
Si vous voulez avoir toujours la bouche fraiche et l'haleine parfumée
Lavez-vous les dents chaque matin avec le délicieux
SAVON KENOTT
Le moins cher des dentifrices vu sa longue durée.

RHUMES anciens et récents, TOUX
BRONCHITES
sont radicalement GUÉRIS par la
Solution Pautauberge
Qui donne des POUMONS ROBUSTES *et prévient la* TUBERCULOSE
Prix du flacon : 4 fr.
L. PAUTAUBERGE, 10, r. de Constantinople, Paris et ttes Phies.

Rendez à vos cheveux toute leur beauté par un shampooing complet rapidement appliqué.

Les personnes pressées n'ont plus de raison de laisser leur chevelure en mauvais état de propreté, puisqu'il suffit de deux minutes pour faire un nettoyage complet avec le Shampoo Sec Sekera. Une minute pour répandre la poudre sur les cheveux et quelques instants après, une autre minute pour les brosser vigoureusement.

Ce peu de dérangement suffit pour que les cheveux soient propres, brillants, flous et faciles à coiffer.

Donc plus de préparatifs inutiles et encombrants tels que : lavage, séchage avec serviettes chaudes ou séchoirs, démêlage pénible, etc... Il faut simplement un tampon d'ouate, une brosse, un paquet de Shampoo Sec Sekera et deux minutes au lieu de deux heures.

Le secret du Sekera est qu'une partie absorbe les impuretés, et que l'autre, formée de cristaux de formes différentes coulant comme du sable, entraîne les corps étrangers nuisibles à la beauté des cheveux.

Le Shampoo Sec Sekera ne change en rien la nuance des cheveux, même si elle est artificielle, n'abîme pas les ondulations et évite tous les désagréments des shampooing humides, tels que : rhumes, maux de gorge, rhumatismes, etc...

Un shampooing ne revient guère qu'à 15 centimes.

Le Shampoo Sec Sekera est vendu 30 centimes le sachet pour 2 ou 4 shampooing complets, ou 2 fr. 50 la boite pour 20 à 40 shampooing, dans tous les Grands Magasins, Parfumeries, Pharmacies, et chez Scott, 38, rue du Mont-Thabor, Paris. Franco contre mandat ou timbres. — On demande des agents.

NEZ modifiés par appareil américain. 16 fr.
Notice franco : N. OLYMPIA, 10, rue Gaillon, Paris.

MONTRES LUMINEUSES **LIP**
Exigez cette Marque Française
chez les Bons Horlogers

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN-AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	14 fr.	7 fr. 50
UNION POSTALE	20 fr.	10 fr. 50

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1825. — 16 JUIN 1918

EDITION·DE·LUXE

	UN-AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	20 fr.	10 fr. 50
UNION·POSTALE	25 fr.	13 francs

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



La Guerre photographiée

GROSSE ARTILLERIE ANGLAISE EXECUTANT UN TIR DE BARRAGE

La Femme et le Foyer



Capeline souple de toile bleue doublée de toile cerise et garnie de galon cerise.



Cloche de voile imprimé bordée d'une lamelle paille et serrée dans un ruban de velours tête de nègre.

POUR LES GRANDES ET LES PETITES

Voici venus l'été, les journées chaudes, les soirées lourdes, et nous souffrirons de n'avoir pas songé à temps aux toilettes fraîches et légères, aux tissus lavables, si difficiles à trouver actuellement, aux chapeaux champêtres, ombrageant si agréablement les visages.

Les costumes tailleur de toile seront rares pour la raison que les toiles n'existent pour ainsi dire plus, mais il y a moyen de s'en passer très facilement et on arrive même à s'en réjouir, car, après tout, la toile se froissait facilement, il fallait la repasser tous les jours, tandis que le costume en piqué pour la campagne, de taffetas, de satin ou d'alpaga pour la ville, présente bien des avantages. Ces tissus ne se chiffonnent pas, ne se tachent pas, se trouvent partout et sont abordables comme prix, autant que peuvent l'être des [illegible] après quatre ans de guerre. La forme de ces costumes [illegible] fière guère du genre déjà connu depuis quelques se[illegible]ines, c'est-à-dire la jaquette simple, floue, fixée à la [illegible] par une étroite ceinture nouée, ou bien terminée par une boucle devant. Le gilet indispensable sera porté tout autant avec le costume léger d'été qu'avec le costume de lainage du printemps.

Comme on a porté beaucoup de gilets blancs unis, on cherche à varier un peu [illegible] portant des gilets de ton vif: corail, maïs, vert lézard ou bleu canard. On [illegible] juste un peu plus, mais dans ce [illegible] e faut pas de ceinture bridant le gilet devant, et ce genre se porte court, dégageant bien les hanches. Cependant le grand gilet descendant jusqu'aux genoux est toujours très à la mode; un modèle amusant vu dernièrement se fermait sous les bras et était ouvert en pointe arron[illegible]. la partie arrondie, assez décol[illegible] était ourlée de points de boutonnières, avec un col se rabattant sur la jaquette dans le dos et se [illegible]minant nettement aux coutures [illegible] épaules. Ce gilet descendait en [illegible] non ajustée jusqu'aux genoux, [illegible] ceinture, avec deux grandes poches très étroites, mais très pro[illegible] placées un peu en avant sur [illegible]anches; ces poches descendaient [illegible] du gilet. Les cretonnes [illegible] de Jouy seront très [illegible]mme gilets cet été

[illegible] enfants s'habillent toujours [illegible] court, comme leurs mères, du reste. Les petits boléros sont tout à [illegible] amusants pour tous les âges. [illegible] boléros changent absolument [illegible]pparence d'une robe, et les ma[illegible] prudentes qui tiennent à [illegible]e le plus possible les frais, [illegible] faire plusieurs boléros pour la même robe de fillette. [illegible] peut être en soie la[illegible]le ou en voile de coton; il [illegible] mieux un tissu léger, car ces robes-blouses sont surtout jolies amples, montées à fronces ou à petits plis marqués au fer jus[illegible] bas de la robe. On peut porter sur ce fond un petit boléro court en taffetas bleu ou rose, bordé d'une dentelle étroite ou d'une petite frange de soie assortie. Ou bien le boléro peut être de toile de Jouy, frangé de petites boules de toile cousues assez rapprochées tout autour. L'effet en est très différent, grâce au coloris et à la différence de tissu et la même robe peut être plus ou moins habillée selon le choix de cette petite transformation, surtout si on a un choix de chapeaux assortis. Les robes d'enfants se font fréquemment avec poches: parfois elles sont immenses et généralement plus larges que profondes; dans ce cas, il faut les fermer avec un ou deux grands boutons qui ajoutent à la garniture et qui empêchent de perdre les objets: ficelle, billes ou canifs si chers aux jeunes enfants. Les très grands, du reste, ont probablement également le goût de collectionner, car décidément on tient aux poches et tout le monde en a, parfois sur la jupe, parfois sur la jaquette. On y glisse beaucoup de choses, plus on a de place et plus on y entasse, et le plus encombrant est certainement la lampe de poche si indispensable dans les rues et les escaliers obscurs. Ces lampes, en général, ne sont pas très jolies, mais pour la femme habile, sachant manier le pinceau, rien n'est plus facile que d'enjoliver l'étui banal. Un fond de couleur, noir ou rouge laqué, à dessins chinois en or mat et le tour en est joué et la lampe de bazar devient un objet charmant. Si on préfère l'idée patriotique on n'a qu'à s'inspirer de certains dessins à la mode. Sur un fond blanc, on peut peindre un sujet Directoire en rouge et bleu, puis vernir le tout.

Ne faudra-t-il pas bientôt se munir également d'une boîte en fer-blanc, décorée selon le goût de chacune, et pouvant contenir une portion de viande, afin de simplifier les soucis des amies qui voudraient nous recevoir à dîner et qui seront souvent à court, surtout si nous arrivons à l'improviste?

SIMONNE B...



Robe de foulard bleu marine et foulard imprimé corail et bleu.
Robe de jersey rayé rouille et blanc, garni de jersey uni soutaché.
Robe de fillette en tussor rose, garnie de tussor marine.

PETITS CONSEILS

La chaussure de couleur essaie de s'imposer à nous, mais on ne peut pas encore savoir si cette tendance aura du succès, car la difficulté d'assortir les bas et les souliers est assez grande. Il faut, pour obtenir avec des bas de fil ou de soie la teinte du cuir chevreau ou antilope, les faire teindre spécialement et cette teinture coûte au minimum 2 fr. 50 par paire. Avec ce que coûtent actuellement les bas, cela les met à un prix qui fait fuir les femmes raisonnables.

Notes de la Semaine

La Défense de Paris

UNE belle composition symbolique de Lucien Jonas, reproduite ci-après, évoque l'effort des fils de France pour repousser la ruée sauvage qui menace la capitale de leur pays...

Paris en danger... Nous croyons subir l'obsession d'un cauchemar. Des souvenirs tout proches — et déjà lointains — s'éveillent... Les heures tragiques de la fin du mois d'août 1914... La lecture anxieuse de la carte... L'attente du communiqué... Le défilé des taxis, chargés de malles, se pressant vers les gares... Le silence des rues... Le ralentissement de la vie. Notre chère ville, Dieu merci, n'en est pas là. Plus éprouvée qu'il y a quatre ans, puisqu'elle ne connaissait alors que les Taubes, moins meurtriers que les Gothas, et ne recevait pas les obus du grand « Kanon », elle fait bonne figure, conserve un remarquable sang-froid et garde une invincible confiance dans la vertu de ses défenseurs.

En quoi consiste leur tâche, ce qu'elle exige d'énergie morale et d'endurance physique, nous commençons à le savoir exactement. Les témoignages affluent et signalent d'innombrables exemples d'héroïsme collectif ou individuel. La guerre actuelle nous effare par son ampleur. Elle abonde en prodiges qui égalent et souvent dépassent les traits les plus fameux de l'histoire. Mais, trop nombreux, ces hauts faits restent pour la plupart ignorés. Que de Léonidas meurent dans des défilés obscurs en barrant la route à l'ennemi ! Qu'est-ce que l'audace d'Horatius Coclès, la fermeté de Mucius Scævola, à côté de l'intrépidité et du stoïque courage de milliers de combattants, dont les noms, honorés d'une fugitive récompense, sont oubliés le lendemain ! C'est sur le champ de bataille que fleurissent les roses sanglantes du sacrifice et les violettes du dévouement désintéressé. Dépêchons-nous de noter quelques-uns de ces merveilleux exploits, avant que l'indifférence et l'ingratitude n'en aient effacé le souvenir.

L'agression du 27 mai réussit, grâce à la supériorité numérique des Allemands et à l'insuffisance des précautions prises contre une attaque imprévue. Les fautes commises ne le furent point par nos soldats. Ils essayèrent de les réparer, de suppléer aux ressources d'effectif qui leur manquaient, de pallier le désarroi résultant de la surprise. Quelle tâche !

Le lieutenant d'Entraygues a tenu entre ses mains le journal de marche, reconstitué, d'après les impressions toutes fraîches de ces terribles heures, par un camarade appartenant à l'une des unités engagées. Impossible de reproduire ce document. La censure opposerait avec raison son veto. Elle permet du moins de le résumer dans ses grandes lignes, d'en donner l'essentiel. Cela suffit. Nous suivons pas à pas les admirables poilus. Nous voyons ce qu'ils ont fait.

« Voilà notre division sur sa ligne de défense, échelonnée en profondeur : des parallèles de première ligne au bas des pentes, des parallèles de soutien sur la crête militaire, la ligne des réduits bourrés de mitrailleuses sur le plateau. On est « alerté »; des patrouilles, retour du canal de l'Ailette, rapportent que des masses ennemies s'acheminent sur les hauteurs, vers Monampteuil, tandis qu'au bord de l'eau, des sapeurs boches scient des arbres pour fabriquer des passerelles. Nos artilleurs tirent sur ces préparatifs. Soudain, les batteries ennemies s'allument. Et bientôt des fumées gazeuses noient nos positions dans une atmosphère épouvantable, aveuglant nos observateurs. On ne peut plus communiquer que par T. S. F. et par pigeons. Pendant ce temps, profitant de ce chaos de rumeurs et de vagues gazeuses, les éclaireurs boches cisaillent nos premiers réseaux de fil de fer.

» Cependant, les messages des chefs de bataillon parviennent au P. C. de commandement :

» — Très dur bombardement; nous tenons dans la creute.

» — Barrage ennemi commence. Beaucoup de gaz.

» — Bombardement très soutenu; on le supporte; ça va bien.

» — Les premières lignes doivent être attaquées ; téléphone détruit ; j'envoie des coureurs aux renseignements.

» Puis, un nouveau message :

» — Nous sommes attaqués par l'infanterie.

» Cette fois, c'est « l'heure H », c'est l'assaut.

» De tous côtés, feux de mousqueterie; et bientôt corps-à-corps.

» Les groupes de combat se défendent pied à pied; des îlots encerclés résistent abattant tout ce qui les entoure. Il y a des îlots qui ont tenu *deux heures.*

» A la tête d'un bataillon de soutien, un capitaine contre-attaque et refoule l'ennemi. Une fraction du Chemin-des-Dames est reprise, puis reperdue, reprise encore, sur certains points, et encore reperdue. On se bat au fusil, à la grenade, au couteau.

» Mais il arrive des Allemands, des Allemands encore et toujours. Il faut se replier sur l'Aisne, car la ligne des réduits est atteinte par l'ennemi...

» Le soir du second jour de la bataille, notre division, renforcée en officiers et en hommes, reconstituait ses unités sous le feu et prenait position au sud-est de Soissons, pour empêcher les Allemands de se porter sur un plateau d'où ils pouvaient gagner la grande route. On se battait sans trêve. Bref, constamment attaquée, contre-attaquant sans relâche, la troupe tint quatre jours encore, et le 31, ses patrouilles étaient aussi actives qu'au premier jour. »

Ce soir-là, conclut M. d'Entraygues, quand on les releva, nos gens s'acheminèrent vers leur cantonnements de repos avec la satisfaction du devoir accompli. Si vous les rencontrez quelque part, sur la route, vous pouvez les saluer bien bas.

Oui, saluons ces hommes. Mais faisons en sorte que leur immolation n'ait pas été inutile. La protection de Paris exige autre

chose que des hymnes de gratitude et des larmes de regret. Elle ne sera efficace que si rien n'est négligé. Des questions irritantes se posent. Entre le Chemin-des-Dames et l'Aisne l'avance rapide des troupes du Kronprinz ne put être contenue. Le sera-t-elle, si, éventuellement, elle progresse vers nous ? Des milliers de travailleurs se hâtent-ils de creuser des tranchées, de construire des abris, de doubler les voies ferrées, de fortifier les coteaux de l'Ile-de-France ? Le Comité du « Camp Retranché », constitué d'hier — bien tard — n'a pas, je suppose, de plus pressant souci. M. Clemenceau, journaliste, le lui dirait et d'une façon très vive. M. Clemenceau, ministre de la Guerre, se souvient des critiques et des conseils du rédacteur en chef de l'*Homme Enchaîné*...

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

8 Juin.

M. CLEMENCEAU, LA CHAMBRE ET LA GUERRE. — Tandis que nos soldats couvraient magnifiquement, devant les forêts de l'Ile-de-France, la route même de Paris, le gouvernement avait à livrer sa bataille personnelle. La politique l'amenait sur la sellette. Les extrémistes de gauche le poussaient à s'expliquer sur la situation militaire, l'incitaient à rechercher la responsabilité des douloureux événements du 27 mai, du nouveau recul sur l'Aisne et sur la Marne. Il n'y avait là, disait leur porte-parole, « aucune idée misérable, aucune basse manœuvre », rien autre que le simple désir « de permettre à toutes les énergies de se rencontrer sur la défense exclusive du pays menacé », toutefois certaines attitudes, certaines interruptions allaient un peu le démentir, et aussi le hourvari qui accueillit le refus de M. Clemenceau. Car le « tigre », contesta énergiquement l'opportunité d'une telle discussion. Bien plus il traita de « lâcheté » tout ce qui tendait à juger hâtivement des chefs dévoués à la patrie et que la défaillance russe a mis devant la plus effroyable des tâches; il rejeta comme une faute inadmissible de demander des explications à Pétain, au général Foch, à un homme « dont la tête retombe parfois accablée de fatigue sur la table surchargée de cartes ». Et après avoir fait le serment de ne pas transiger avec sa conscience, et celui surtout de ne pas capituler avec l'ennemi, le président affirma son espoir invincible dans l'aide américaine... Puis, mettant l'assemblée devant cette question de fait : les effectifs des belligérants s'usent, mais ceux de l'ennemi aussi et pendant ce temps-là les Américains viennent pour la bataille décisive, il triompha définitivement de ses adversaires dans ce dernier cri : « Les vivants doivent parachever l'œuvre magnifique des morts. »

LA DÉCLARATION DES ALLIÉS. — En continuant sa confiance au général Foch, en proclamant sa volonté entière d'aller jusqu'au bout, de demander à nos soldats de « défendre la route de Paris pied à pied, sillon par sillon », comme l'écrit une plume éloquente, Georges Clemenceau faisait écho au conseil supérieur des Alliés qui, lui-même, à Versailles, venait, la veille, de jurer en quelque sorte de vaincre. Après avoir montré le caractère coûteux, désespéré, des attaques de l'ennemi à la recherche d'une décision avant que les Etats-Unis puissent faire sentir tout le poids de leurs forces, après avoir souligné les facilités que donnent à celui-ci et sa situation stratégique et la supériorité de ses voies ferrées, les chefs de l'Entente venaient de déclarer textuellement :

« Nous mettrons l'ennemi en échec, et, le temps venu, nous le battrons.

» Le conseil supérieur de guerre attend avec confiance le résultat final. Les alliés sont résolus à ne pas abandonner une seule des nations libres du monde au despotisme de Berlin. Une fois de plus, les peuples libres, par leurs admirables soldats, sauveront la civilisation. »

Et il y avait là sans doute une première et ferme réponse à la nouvelle offensive politique des Allemands. Leur presse tout entière renouvelle sa manœuvre de paix. Mais à cette très hypocrite différence près que c'est devant l'Angleterre qu'elle agite la branche d'olivier, devant la France qu'elle fait tournoyer l'épée d'Hindenburg. La Wilhelmstrasse ne fait de nouvelles ouvertures que pour jouer de notre refus auprès du peuple allemand, pour le tenir en haleine. Sans doute se déroberait-elle à une conversation publique.

LA BATAILLE. — Si nos généraux trompés par l'immobilité apparente de l'ennemi durent céder à la poussée de Ludendorf et du Kronprinz un nouveau pan de notre belle terre de France, ils ont, du moins, su équilibrer assez rapidement la bataille. Mais on devine leurs difficultés et les durs combats qu'eurent à soutenir les troupes alliées jusqu'à l'arrivée des réserves. Enivrés de leurs succès, si rapides que presque inespérés, les Allemands poussaient vers la Marne, l'atteignaient, à Dormans, à Château-Thierry, procédaient partout soit à coups furieux de bélier, soit par infiltrations sournoises, en lesquelles ils sont maîtres.

Et on devait partout combattre un contre cinq et même davantage. Il ne fallut pas moins d'une semaine pour contenir la nouvelle poussée, colmater les vides, doubler et tripler les charnières. Peu à peu la ruée se fit moins violente. Et, comme déjà sur la Somme, dans la bataille pour Amiens, les Allemands ne s'obstinèrent pas, mais firent refluer la lutte à l'ouest, à la recherche d'une percée sur l'Oise et l'Ourcq. On venait de le voir, avec von Bœhm, tâter d'une attaque frontale de la forêt de Villers-Cotterets, puis entreprendre de la tourner par le sud et par le nord, et menacer La Ferté-Milon. Tout semblait conduire à une nouvelle stabilisation de la bataille. Mais Ludendorf, avec la supériorité de ses effectifs, ne pouvait ne pas préparer un nouvel effort, ne pas essayer d'un débordement d'une de nos ailes. Il peut soit orienter ses divisions de choc vers Amiens ou sur les routes des Grand et Petit Morin.

A ce tournant décisif de la guerre les forces américaines commencent à faire sentir leur présence. Ce sont elles qui ont empêché l'ennemi de progresser dans Château-Thierry, qui la veille encore le maintenait à Jaulgonne sur la rive gauche de la rivière, qui sur l'Ourcq même avaient également contribué à enrayer l'avance allemande. Les Américains ont, comme le dit un de nos experts militaires « fait ce tour de force de devenir en moins que rien les égaux de leurs instructeurs : Français et Anglais. Et sans doute que les Allemands sont revenus de leurs plaisanteries sur eux, sur les « Transatlantiques ». La preuve en est, au reste, dans les tentatives de leurs sous-marins pour essayer de couper à nos Alliés la route de la mer, d'empêcher le transport de leurs troupes, de leurs canons et de leurs munitions vers le grand champ de bataille.

LÉON PLÉE.

Les Économies et l'Alimentation en temps de guerre

III —

LES REMPLAÇANTS DE LA VIANDE

Nous avons vu que nous mangeons surtout de la viande pour absorber de l'albumine. Toute substance alimentaire qui devra jouer le rôle de remplaçant de la viande devra donc, avant tout, contenir de l'albumine.

Or, on trouve cette albumine dans un certain nombre de substances alimentaires d'origine animale; la volaille et le gibier, les œufs, le lait, les fromages, le poisson et aussi dans les substances alimentaires d'origine végétale, surtout dans les céréales, dans les légumineuses: haricots, lentilles, pois, fèves, et dans quelques fruits oléagineux, tels que les amandes, les noix, les noisettes.

I

La *volaille* coûte très cher et revient très cher au pays. Aussi son élevage n'est à recommander qu'autant qu'on le fera en vue de la production des œufs et qu'on n'emploiera pas de grain à cet effet; actuellement tout le grain doit être réservé à l'alimentation humaine. L'élevage de la volaille ne doit se faire qu'au moyen des déchets de la cuisine, de sang frais ou séché, de pommes de terre bouillies, etc...

Depuis la guerre, les *œufs* sont rares et chers, tous ceux qui, à partir du mois de septembre, nous venaient de Russie, de Galicie, de Hongrie et de Bulgarie ne nous arrivent plus.

Les œufs sont un excellent aliment, très riche en albumine et en graisse, deux œufs de taille moyenne suffisent à nous procurer la quantité d'albumine qui nous est nécessaire. Ils sont une nourriture de choix pour les malades : aussi faudrait-il, en temps de guerre, les leur réserver et la ménagère doit-elle s'évertuer à en réduire l'emploi.

Le *lait* est l'aliment le meilleur pour les enfants, pour certains malades et souvent pour les vieillards. Un demi-litre de lait contient la quantité d'albumine qui nous est nécessaire journellement. Mais les raisons qui nous obligent à économiser la viande — la réduction de notre bétail et du nombre de nos vaches laitières — nous obligent aussi à économiser le lait et à le réserver aux enfants et aux malades.

Les *fromages*, surtout les fromages cuits, gruyère, hollande, etc..., sont deux fois plus riches en albumine que la viande, et deux fois plus riches en graisse. Depuis la guerre, leur production a diminué, parce que nous avons moins de lait et aussi parce que leur fabrication a été supprimée en Champagne et en Lorraine. Le camembert, fabriqué en Normandie (et maintenant un peu partout), jouit d'une grande faveur au front; il semblerait donc naturel de le laisser aux poilus. Les fromages cuits mélangés à nos aliments, en améliorent le goût et en élèvent la teneur en albumine. Ils offrent ainsi, malgré la hausse formidable qui les a atteints, une précieuse ressource aux ménagères; en effet, l'albumine des fromages ne nous coûte pas tout à fait la moitié du prix de l'albumine de la viande.

La mer qui baigne les côtes de la France pourrait être pour elle un garde-manger inépuisable si l'on savait mieux organiser la pêche et si l'on savait mieux utiliser ses produits. Le *poisson* est un excellent aliment, à condition

(1) Voir *Les Annales* des 19 mai et 2 juin.

qu'il soit mangé frais; avant la guerre c'était la ville de Bâle, en Suisse, qui était le grand entrepôt de poissons de mer pour l'Europe! Poissons, crustacés et mollusques, presque aussi riches en albumine que la viande, peuvent servir à réduire sa consommation et à varier notre alimentation.

II

Dans le monde végétal, ce sont les légumineuses, les céréales et les fruits oléagineux qui renferment le plus d'albumine.

Les *légumineuses* : pois, haricots, lentilles et fèves, renferment beaucoup plus d'albumine que la viande et sont, de plus, riches en fécule; ce sont des aliments excellents et avantageux pour le prix, même actuellement. Les seuls reproches qu'on puisse leur adresser, c'est qu'ils sont lourds à digérer pour certains estomacs et qu'ils demandent un long temps de cuisson.

On les rend plus faciles à digérer en les privant de leur enveloppe de cellulose, et pour cela on les passe au tamis une fois qu'ils sont cuits. On peut aussi leur mélanger d'autres substances plus digestibles : partie égale de tomates, de blanc de poireaux ou de pommes, le tiers de riz, le quart de tapioca, et le résultat est agréable; il varie le goût de la préparation. Mais il faut avant tout qu'ils soient très cuits.

Pour que la cuisson sont simplifiée, deux moyens sont à notre disposition : 1° les faire tremper et cuire dans de l'eau bouillie, attiédie et décantée; 2° quand l'ébullition a duré trente minutes à feu libre, placer la préparation dans la marmite norvégienne et l'y laisser quatre à cinq heures.

Les *céréales* sont, elles aussi, riches en albumine; le pain ordinaire en renferme environ 8 0/0.

Les *fruits oléagineux :* amandes, noix, noisettes, contiennent, débarrassés de leurs coquilles, autant d'albumine que la viande et trois fois plus de graisse. En consommant une poignée de noix, de noisettes ou d'amandes on absorbe la ration d'albumine journalière. En les mélangeant à certaines préparations, on élève à la fois le taux d'albumine et de graisse de celles-ci. Il convient d'en répandre la consommation.

(A suivre.) AUGUSTA MOLL-WEISS.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



Anniversaire

« On ne fera jamais assez pour nos chers combattants. »

MARÉCHALE JOFFRE.

Voilà juste un an que notre œuvre fut fondée... Et l'on croirait vivre un beau conte !... Si l'on nous avait dit à cette époque que vingt Maisons Claires surgiraient comme par enchantement, et que toute la France ouvrirait à nos enfants de soldats la Chambre Claire, nous aurions cru rêver. Et cependant ce beau rêve est une réalité, l'œuvre éclate de sève, de bontés, de concours; elle est à son aurore, et déjà triomphante, c'est un mouvement irrésistible qui entraîne les femmes dans leur vraie voie qui est celle de l'Enfance.

Il n'y a pas de chefs-d'œuvre dans la littérature qui vaillent les lettres écrites par ces mamans claires : toute l'âme française y déborde dans sa poésie maternelle, et si vous voulez considérer que les enfants reçus si tendrement appartiennent à la classe la plus pauvre, annoblis seulement par le père qui se bat au front, vous penserez avec moi qu'il y a quelque chose de changé en ce monde... Et c'est avec émotion, avec joie que nous regardons le chemin parcouru, et que nous lisons ces beaux hymnes à l'enfance, reçus au matin même de notre anniversaire du 10 juin.

Mme Gitz, de Béziers, écrit :

« Notre petite Fernande est arrivée toute souriante, vous dire notre joie est impossible à décrire. Ma fille est ravie de cette petite poupée que vous avez su si bien nous choisir. Elle l'appelle marraine, maman c'est grand'mère, et moi je n'ai pas encore de nom. »

Un de nos Présidents, M. Fort, esquisse le tableau champêtre où s'égayent nos petits :

« Nos enfants sont répartis dans des hameaux dissimulés dans les prairies et entourés de forêts d'arbres fruitiers. La visite de ces lieux crée un véritable ravissement et nos gentils Parisiens étiolés vont y trouver joie et santé... Le hâle a bruni leur teint pâle de citadin, et la joie de vivre en pleine liberté se reflète dans leurs yeux. »

Continuons à décacheter le courrier arrivé en ce jour béni. Voici une lettre de Mme Molinié :

« La petite colonie que vous nous avez envoyée est arrivée à l'heure annoncée. Nous l'avons accueillie les bras ouverts et le cœur secoué d'une forte émotion ! On voudrait dire tout l'ardent amour qui fait cortège à ces enfants. Où qu'ils aillent, ce sont les petits clairs salués avec attendrissement. »

Mme Abel, la Présidente de Sainte-Foy, n'est pas moins chaude :

« Que je vous dise,... j'ai trouvé au nom des Maisons Claires toutes les portes s'ouvrant devant moi, c'est la Croix-Rouge française qui, à Bordeaux comme à Libourne, a ravitaillé nos enfants, et la Croix-Rouge américaine, dirigée par Mrs Filoyd Van Keuren a mis à notre disposition son auto particulière pour transporter nos enfants. »

Et Mme Abel ajoute : « Vos chers petits ont été accueillis avec enthousiasme et seront bien soignés. »

« Il faudrait des pages, écrit Mme Barbesson (Nérac), pour vous dire le ravissement des parents adoptifs et des enfants. Le mien, Maurice Weter, me fait l'effet d'un jeune poussin, il est ivre de grand air et je ne peux le laisser une minute ! je l'envoie à l'école pour que la journée ne soit pas si longue. Quel bonheur de voir tous ces enfants heureux. »

Oh ! oui, quel bonheur profond, quel bonheur immense !...

Et ne croyez pas que ce soit l'effet seulement de la griserie des premiers jours !... Ces mamans claires acceptent avec la charge, le tourment des mères. Vous conviendrez qu'on ne peut avoir douze cents enfants dehors, sans quelque anicroche... A Saint-Mein, une petite orpheline a la rougeole... Vous supposez peut-être qu'on conduit l'enfant à l'hôpital ? Pas du tout. La maman claire la garde, la soigne, s'y attache, la guérit... « Cela m'aurait fendu le cœur de m'en séparer, je devais bien à son père qui est mort pour la patrie de la soigner. » A Vienne, notre chère présidente, Mme Chapuis, a reçu une enfant ayant attrapé froid dans les caves la veille même du départ... Quelques jours après son arrivée, elle s'alite avec une congestion pulmonaire... le Docteur constate 39 degrés de fièvre... L'enfant est douce, ses yeux tristes... le papa est mort à la guerre. On a beaucoup souffert à la maison... « Bah ! déclare Mme Chapuis, cette petite nous la gardons. Nous y sommes attachés »...

Vraiment si, de là-haut, les soldats morts pour la Patrie voient en quel culte on tient leurs enfants, si nos soldats du front sentent l'affection qu'ils inspirent dans ce qu'ils ont de plus cher au monde, ils doivent être contents...

Toutes nos présidentes nous font pleurer d'attendrissement en racontant la vie de leurs enfants. Nous collectionnons ces lettres douces et bonnes à relire ; ce sera le livre d'or de la famille créée par la guerre, famille inondée de soleil et d'amour, où les classes ont appris à se mêler en l'honneur du Poilu de France...

Quant à nos Maisons Claires, nommons-les avec respect, chacune marque un effort, chacune a ses ressuscités, chacune cherche à être la maison modèle... C'est vous, Sourdeval, aux cinquante filles si claires ; c'est vous, Lens-Lestang, refuge des anémiés ; c'est vous, Arcachon, Tréboul, Trinité-sur-Mer, Vence, Bussassary, Tonneins, qui faites cesser les petites toux sèches ; c'est vous, Saint-Rémy-de-Provence, et Saint-Alvère, Ouarville, château de Saint-Ouen, Chaville, qui refaites les âmes et les santés; c'est vous toutes, Maisons Claires, qui redonnez la vie et l'espérance à toute la jeunesse malheureuse... Et ces Maisons, qui les a créées ?... Vous, les vieux, les jeunes, les Français, les Alliés, vous, qui des cinq parties du monde avez entendu l'appel de l'enfant et êtes venus généreusement à nous.

Oh ! oui, il fait bon s'arrêter une seconde en montant la côte pour regarder l'horizon enchanteur, pour sourire à douze cents petites têtes joyeuses, et vite repartir... car les autres crient : « Et nous ? Quand viendra notre tour ? »...

Comme si un instinct secret avait averti celle dont le nom glorieux est un symbole, nous avons reçu cette semaine un don, qui consacre notre anniversaire d'une façon inoubliable :

« J'ai lu avec le plus vif intérêt dans *Les Annales* les articles relatifs aux Maisons Claires pour abriter les enfants pauvres de nos soldats. Nous désirons donc nous associer à cette belle œuvre et je vous envoie ci-joint, chère madame, une somme de deux mille francs, estimant qu'on ne fera jamais assez pour nos chers combattants.

H. J. JOFFRE. »

« On ne fera jamais assez pour nos chers combattants ! » voilà la parole à retenir, il est beau qu'elle ait été écrite par la

maréchale Joffre, et qu'elle reste comme la fière devise de tous ceux dont le cœur bat pour la grande cause de la Patrie.

Au nom de nos douze cents enfants clairs, nous remercions la maréchale de son geste qui est d'une intuition si émouvante, il sera l'encouragement précieux, la fleur rare cueillie en cette première étape et qu'on conserve parmi ses reliques.

Et maintenant, poursuivons notre route Nous avons rouvert cette semaine

La Maison Claire de Meymac (Corrèze)

Cette maison située à 600 mètres dans la montagne et dirigée par la chère Mme Goudenèche, ne peut être qu'un séjour d'été. Elle possède vingt-cinq lits... c'est une maison de garçons. Mme Goudenèche, aidée du Comité que nous avons nommé l'an dernier, soigne ces enfants choisis parmi les plus pâles, et leur refait une santé... Les résultats furent de ceux qui laissent un souvenir reconnaissant... Les gosses ayant fait un séjour de trois mois dans cet air pur des montagnes, entourés de la sollicitude intelligente et ferme de Mme Goudenèche, sortent métamorphosés.

Et maintenant, jetons en hâte ces quelques notes sur les dernières colonies de nos chambres claires.

Colonie Claire de Dijon

M. Patriarche, Président de l'œuvre des Petits paquets.

M. Patriarche, dont la bienfaisance est universellement connue, a fait entendre sa grande voix en faveur de nos enfants. Les meilleures familles de Dijon ont bien voulu y répondre, et c'est du bonheur assuré pour nos enfants. La presse, comme toujours, s'est montrée d'une générosité charmante, secondant ses efforts. Et ce n'est paraît-il qu'un commencement ; déjà une autre colonie se forme.

Colonie Claire de Mâcon

Présidente : Mlle Mignard.

Pardon ! Mlle Mignard ne veut pas être présidente, elle entend seulement rester le truchement entre toutes les familles désireuses de recevoir nos enfants. Groupant plusieurs dames de la ville, entre autres l'Association des anciennes élèves du Lycée de jeunes filles, dont Mme Tête est présidente, elle fit en leur compagnie un travail si heureux qu'une première colonie a pu s'installer, laissant entrevoir de nouveaux horizons.

Colonie Claire de Lancié

Présidentes : Mme veuve Villars et Mme Lafay.

C'est Mme Lafay, la femme du notaire, qui a bien voulu s'entremettre pour mener à bien cette colonie qui réserve des joies inattendues à ces chers petits. Ils verront les vendanges, ils y prendront part, ils goûteront la paix des champs, et verront l'activité joyeuse dépensée autour des vignes de France.

Ils seront des enfants heureux.

Je m'arrête faute de place...

Et je devrais vous parler de Marlonges, de Chauvigny, de la 2e colonie de Marans, de la 3e de Brive et de notre jolie maison claire de Tonneins dont le Docteur et Mme Doché veulent bien assumer la responsabilité ; ce sera pour la prochaine fois.

Et pourtant, je voudrais dire encore que *toutes* les colonies redemandent des enfants. Quel succès meilleur peut marquer l'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui avec une émotion et une reconnaissance profondes...

La Présidente des Maisons Claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 29 mai.	507.615 fr. 90
Total de la 50e liste arrêtée le 5 juin.	6.800 fr. 30
Subventions.	1.751 fr. 50
Total général.	516.167 fr. 70

(Voir page 509, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Comment ne pas penser en ces semaines tragiques à nos poilus, qui jamais n'auront été à plus rude épreuve, comment ne pas essayer par tous les moyens possibles de leur témoigner un peu de gratitude.

La lecture, du tabac. Voilà ce qu'ils réclament avant tout. N'oublions pas le relevé des comptes du mois. Nos dépenses ont été de 749 fr. 90. Nos recettes de 449. Il reste à notre réserve 5.395 fr. 30.

L'Adoption des Prisonniers

On attend les retours... Les comptes du mois

Hélas! jamais nous n'aurons eu plus besoin de marraines. Les Prisonniers qui vont bénéficier des échanges ne sont pas encore de retour, et les dernières batailles laissèrent de nombreux soldats entre les mains ennemies. Il faut donc tendre ses efforts de ce côté-là. Nous savons par les évadés, par les grands blessés que l'aide des marraines est indispensable pour leur permettre de vivre. Faisons comme les poilus : ne perdons pas courage et protégeons ces hommes pendant leur triste stage en Allemagne.

Voici nos comptes du mois de mai... L'œuvre a reçu en ce mois, soit au compte des marraines d'outre-mer, soit à la caisse de secours, une somme totale de 12.885 fr. 95. Elle a dépensé 14.291 fr. 40 ce qui peut paraître inquiétant puisque les dépenses excèdent les recettes... Mais il y a tant de pauvres prisonniers qui attendent la marraine bénie et les temps sont si durs en prison allemande!... Et puis notre réserve est encore de 36.049 r. 55; nous pouvons regarder l'avenir sans inquiétude.

Y. S.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

SANG-FROID

Pour l'opinion publique, pour chacun de nous séparément, pour la nation tout entière, il n'y a qu'un mot d'ordre en ce moment : confiance robuste en notre armée et en ses chefs. Non pas une confiance mystique et irraisonnée, mais une confiance prenant ses points d'appui dans la connaissance de la vérité et dans une notion juste de notre force militaire. Car il est possible que l'idée gouverne le monde, quoique cette démonstration ne soit pas faite encore d'une façon satisfaisante, mais dans la guerre et devant l'invasion, c'est l'armée, maîtresse de la force, qui tient entre ses mains les destinées du pays. Tous les regards doivent donc se fixer sur elle; tous les espoirs lui être remis.

Pendant les heures que nous vivons, le sang-froid dans les milieux politiques, dans la rue, dans le peuple est une question de vie ou de mort. En ce qui concerne Paris, la France peut être rassurée. Notre ville, allégée aujourd'hui par de favorables départs, ne frémira pas plus à la nouvelle de quelque recul provisoire et nécessaire de nos troupes qu'aux bombes des gothas. C'est que nulle part, plus qu'ici, n'existe cette foi dont nous parlions, cette certitude établie par quatre années de tragique expérience, que l'armée française n'est inégale à aucun événement, à aucune besogne. Unie à l'armée britannique qui a déjà supporté le premier choc de toute la force vive allemande, maintenue dans une union étroite avec elle, elle forme maintenant une masse qui ne peut plus être dissociée et qui s'accroît chaque jour d'apports nouveaux. Contre cette masse, rencontrée à une heure donnée et prochaine, l'élan de l'ennemi, si formidable qu'il soit, fléchira. Le coup d'œil de nos chefs saura alors saisir l'occasion, comme à la Marne.

Ce que nous devons nous rappeler des grandes heures de 1914, c'est l'union française autour de la patrie en danger; c'est le sentiment profond que l'armée et la France ne font qu'une âme et qu'un corps.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

La Caséine

On devient savant en temps de guerre... Nous allons de plus en plus vers l'alimentation synthétique, et les nécessités actuelles, les difficultés du ravitaillement nous incitent à penser que le jour où nous ignorerons les saines joies de la table n'est plus très éloigné. Un chimiste ne mettra-t-il pas au point les fameuses pastilles de Berthelot? Que deviendront alors les belles traditions de la cuisine française ?

En attendant, M. Victor Boret est à l'affût de denrées de remplacement. Il voudrait substituer, dans une certaine mesure, la caséine à la viande, pour notre nourriture familiale. La caséine, qui constitue la partie albuminoïde du lait, est un produit à peu près ignoré. Pourtant, sa valeur nutritive est, sous un volume restreint, très considérable; sa richesse en azote est supérieure à celle de la viande.

La farine de caséine pourrait s'employer en mélange avec toutes sortes de mets. On s'en servait beaucoup pour les besoins industriels et spécialement pour la fabrication des tuyaux de pipe et des boutons de culotte.

Il serait bon de réagir, de ne plus gâcher ces

excellent produit, de l'utiliser d'une façon plus rationnelle.

Je ne veux pas dire, cependant, que nous devons, par excès de zèle, rechercher nos vieux boutons de culotte et démunir nos antiques pipes de leurs longs tuyaux pour en faire un plat nouveau! Le menu pourrait y gagner en pittoresque, mais je doute du succès d'une pareille innovation!...

La Joconde

Il n'est jamais trop tard pour parler encore d'elle... On se souvient de l'émotion universelle qui s'empara des milieux artistiques lorsqu'on s'aperçut de la disparition de la fameuse toile de Léonard de Vinci. Que d'hypothèses plus ou moins fantaisistes n'émit-on point à ce sujet? La vérité était toute simple : le peintre italien, Vincenze Peruggia pensant que ce chef-d'œuvre avait été emporté d'Italie par nos troupes victorieuses — alors qu'il avait été acquis le plus loyalement du monde par François Ier — résolut de restituer ce joyau à son pays. Il réussit, sans attirer l'attention des gardiens du musée, à détacher le tableau de son cadre et l'emporta à Florence.

Mais on ne se défait pas facilement d'une œuvre volée dont la réputation est mondiale! Peruggia entra en pourparlers avec un antiquaire, M. Alfredo Geri, qui le fit coffrer et rendit la « Joconde » à la France.

La Société des Amis du Louvre, en guise de remerciement, lui offrit la prime de 25.000 francs qu'elle avait promise à qui retrouverait le tableau.

Après cinq ans, l'antiquaire estima que la récompense était insuffisante. S'appuyant sur un texte du Code civil italien qui attribue au « ritrovatore » d'un objet mobilier 10 0/0 de sa valeur quand elle ne dépasse pas 200 lires, plus un vingtième en cas d'excédent, il demandait ces jours-ci à un expert parisien dans quelles limites la « Joconde » dépassait cette valeur et réclamait, en attendant, à titre de provision, la bagatelle de 100.000 francs.

L'affaire en est là... -

Rappelons que la fugue de la « Joconde » était la sixième aventure du même genre survenue au musée du Louvre en ces soixante dernières années.

La première fois, une statue d'Osiris disparut du musée égyptien. Elle fut retrouvée quelques semaines plus tard, à la devanture d'un marchand d'antiquités de la rue Laffitte. La seconde fois, une statuette d'Osiris, en plâtre, s'éclipsa et vint échouer chez un brocanteur qui la rendit. A la troisième tentative, toute une vitrine de la salle du premier étage fut vidée de son contenu. En octobre 1906, c'est une statuette d'Isis qui s'envola. Puis, avant la « Joconde », on constata la disparition du portrait d'Etienne Aubry — élève de Greuze — peint par lui-même. Mais on n'est pas fixé sur la date possible de cet exode, le secret ayant été, jusqu'ici, bien gardé...

« Sic Transit »

A partir du 1er août prochain, les monnaies divisionnaires d'argent — 0.20, 0.50, 1 et 2 francs — à l'effigie de Napoléon III lauré, n'auront plus cours.

Le profil impérial qu'allongeait la célèbre barbiche en pointe ne subsistera que sur la monnaie de billon, jusqu'au jour où l'emploi du nickel sera généralisé.

Quant aux pièces d'or — introuvables aujourd'hui — quelle que soit leur effigie, elles conservent toujours leur valeur et la dépassent même souvent, car certaines sont devenues si rares que les collectionneurs doivent offrir une forte prime pour se les procurer.

Lorsque le roi Sisowath, de passage à Paris, demanda la collection complète de nos monnaies depuis la Révolution, il fallut courir chez les antiquaires et certains « napoléons » coûtèrent de mille à quinze cents francs à l'Etat...

Nous avons retrouvé dans un journal illustré de 1849 cet amusant couplet sur la pièce que venait de graver Oudiné pour la seconde République :

Prenez de nos nouvelles pièces;
A la face ne voit-on point
La République avec des tresses ?
Au revers on lit : « Egalité, point.
Liberté, point; et Fraternité, point. »
Puis à l'exergue, un nom microscopique
Se cache aux yeux et craint de se montrer.
Il est vraiment difficile de trouver
Oudiné sous la République !

Ces vers sans prétention ont paru dans le *Paris-Musical* de Bonaget et Forest, accompagnés d'une musiquette modeste. C'était de la menue monnaie d'opposition...

S'il était difficile de trouver où dîner sous la République, du moins, de nos jours, nous avons toujours un Roty sous la main...

DANS LES RUES DE LONDRES

Je n'étais pas venu à Londres depuis deux ans. Même l'étranger qui passe et qui vit à l'hôtel s'aperçoit que l'approvisionnement de la grande ville n'est plus tel qu'autrefois, quand les navires de tous les continents et de toutes les îles apportaient tout ce qui se mange dans les docks de la Tamise. Si ce n'est pas l'état de gêne, c'est celui de l'économie stricte, consentie d'ailleurs, acceptée sans récrimination par le grand nombre, avec cet esprit de décision qui se répand peu en commentaires.

Les rues, comme toujours, sont extrêmement vivantes. Le soir, dès que le soleil est couché, elles deviennent plus sombres que les nôtres, à Paris, ce qui est beaucoup dire. Pour la première fois peut-être, depuis qu'elle éclaire la ville, les Londoniens s'intéressent extrêmement à la lune. On entend des gens, au sortir du Métropolitain, échanger des propos comme ceux-ci : « Trop de lune, vraiment! Je ne la croyais pas si pleine! Heureusement le brouillard se lève aussi. » Ces réflexions et d'autres semblables, faites d'une voix calme, indiquent simplement qu'on se souvient. Les Allemands peuvent même être certains qu'on se souviendra longtemps. Je ne vois pas très bien le commis-voyageur d'une maison de Berlin, de Hambourg ou de Leipzig, offrant sa marchandise à un commerçant de la Cité, tant que seront vivants les hommes qui auront vécu nos années. Il recevrait, il aurait du moins beaucoup de chances de recevoir autre chose que la commande sollicitée. Les Anglais avec lesquels j'ai pu causer n'emploient pas, en parlant de nos ennemis, de ces termes outrés qui manifestent surtout l'émotion; ils les jugent en quelques formules courtes, auxquelles, dans l'avenir, il n'y aura pas de retouche à faire, et qui ressemblent au dispositif d'un arrêt de cour. La passion ne se montre pas; le dédain se laisse deviner, celui d'un peuple civilisé pour un autre entièrement différent; la résolution seule est évidente.

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.

Le Grand Prix de Littérature

L'Académie française vient de décerner à Mme Gérard d'Houville, pour l'ensemble de son œuvre, le grand prix de Littérature, de 10.000 francs.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que la noble Compagnie a l'occasion de témoigner son estime littéraire à la fille du célèbre auteur des *Trophées*.

M. Maurice Barrès terminait en ces termes son discours de réception :

« Le sang et l'imagination des nobles Heredia sont décidément incorporés à la France. José-Maria nous laisse un chef-d'œuvre immortel et toute une famille d'artistes où, sous les traits d'une jeune vivante, chacun croit voir la poésie. »

M. le vicomte de Vogüé, se piquant au jeu, dit à son tour :

« Il y aura toujours des miracles qui dérègleront le cours raisonnable des choses... C'en est un que le fils de don Domingo de Heredia soit devenu l'égal des plus purs, des plus classiques poètes français. Et ce premier caprice n'a pas satisfait l'ironie du hasard, qui nous en réservait un second. La prose française la mieux mesurée qu'une femme ait écrite depuis Mme de la Fayette, cette prose limpide comme le cristal d'une cassolette à parfums, et si naturellement habile sous son air d'indolente négligence que nos pauvres rhétoriques semblent en comparaison des balbutiements de barbares, — n'en devons-nous pas l'enchantement à une petite-fille de ce même Domingo de Heredia? »

Nous donnons une de ces pages où excelle Mme Gérard d'Houville, et où elle exprime avec une grâce particulière un sentiment si vif de la nature... Cette vision évocatrice nous éloignera, pour trop peu de temps, hélas! des horreurs de la guerre.

POÈMES EN PROSE

LES GRANDS PINS DANS LE CLAIR DE LUNE...

Cap d'Antibes.

L'allée nocturne où tu t'avances est très longue et ténébreuse... A travers les hautes branches qui se rejoignent en arches obscures, la lune, furtivement, passe, et dessine sur le sol clair d'étranges ombres entre-croisées... O! le cher mystère des nuits de lune! Ne le senstu pas de nouveau pénétrer ton cœur attendri? Du fond de ton enfance naïve, de ton adolescence crédule, voici qu'au-devant de toi reviennent danser avec les rayons, les charmes des rêves, les fantasmagories des contes, les jeunes fées des anciens songes. Accueille-les. Accueille ces fantômes venus de toi-même et qui t'accompagnent comme d'aériens reflets. La nuit est si douce! La nuit est si calme, et toute silencieuse des choses inexpliquées.

C'est par ces nuits, par de semblables nuits douces, que rêvait Rosalinde et que s'embarquait Jessica; c'est par ces nuits, par ces nuits d'argent pâle, que les reines Titanias s'en allaient chercher l'amour dans les forêts pleines de dangers... C'est par ces nuits que pleurait longuement Mélisande et que Juliette ouvrait sa fenêtre furtive et qu'Yseult et Tristan, protégés par les très grands arbres, sentaient leur amour s'exalter dans l'ombre, et chantaient la nuit dont ils étaient environnés, la nuit plus ardente que le jour.

Marche lentement dans l'allée sombre. Tes petits souliers blancs attirent la clarté et semblent des patins de nacre dont t'aurait chaussée la reine de la nuit avant de te laisser pénétrer dans son sanctuaire.

Ton voile transparent est plus léger encore dans ces ténèbres et flotte autour de toi fluide et doux. Tout est trempé d'un argent tiède et pâle. Là-bas, si loin! l'avenue finissante ouvre sur l'ombre pure un portique clair. Au pied des rocs, vois briller ce miroir magique, plus magique encore de ne refléter qu'un rayonnement immobile : c'est la mer... la mer paisible, qui

respire, et chuchote, et soupire, la mer lumineuse et grise qui, dans son opacité brillante, recèle toute l'immensité du triste et grand clair de lune.

Ainsi, dans ton âme, dans ton âme que la nuit refait enfantine, s'étendent et scintillent à l'infini toutes les plus belles légendes de nuit et d'amour... A petits pas, tu marches, tu penches, et tu flottes sur ton rêve comme une petite barque sur les flots sans fin. Tu étends les bras en marchant afin de ne pas heurter l'invisible et tu t'arrêtes par instant, et tu respires, ne sachant plus si tu es vivante et si tu n'es pas une petite ombre glissant dans la douceur de l'air noir...

GÉRARD D'HOUVILLE.

Les Deuils

Encore un peu et nous laissions partir sans un mot de regrets le bon paysagiste Guillemet, mort inopinément en Dordogne. Mais la guerre fait tort aux plus illustres, et ce d'Artagnan du paysage s'en est allé en pleine bataille décisive, loin de Paris, loin du Salon, loin du Petit Palais où il était encore très virilement représenté. Il pouvait passer pour l'un des derniers représentants de la tradition romantique, avec un charme de lumière, une fraîcheur d'atmosphère, très personnels et qui le classaient. Sa vue des *Bords de la Seine* à Ivry est assez représentative de sa manière. Si le peintre était plus qu'intéressant, que dire de l'homme, du causeur? De ce côté, il ne le cédait en rien au jovial Harpignies. Ses souvenirs sur Corot, sur Daubigny et Courbet étaient inépuisables. C'est le « papa » Corot qui lui avait mis un peu le pinceau à la main et il ne se rappelait pas sans émotion, sans gaieté sa première entrevue avec le peintre des Nymphes, assis à son chevalet et fredonnant d'une agréable voix de ténor la romance de Loïsa Puget, alors en vogue :

Ceci n'est point un mystère
Il est de constantes amours...

tandis que lui-même, très intimidé pour une fois, n'osait arracher le maître à son travail et à sa chanson, à l'inspiration. Le virgilien Corot avait pour ses élèves préférés de petits noms d'amitié : « jeune berger » et même « mon amour ». Guillemet n'en avait jamais oublié la douceur. Et ce souvenir le rendit toujours lui-même accueillant aux jeunes et bienveillant.

Notre vieille connaissance : la grippe

Une épidémie de grippe vient de sévir en Espagne. 30 0/0 des habitants de Madrid ont payé leur tribut à cette fâcheuse maladie.

Le roi Alphonse XIII a été obligé de s'aliter. Le président de la Chambre, les ministres de la Marine, des Finances, de l'Instruction publique se sont également vus forcés de garder le lit.

A Barcelone, l'épidémie prit une telle ampleur que 30.000 personnes furent atteintes.

Les registres du Parlement nous apprennent que nos ancêtres n'étaient guère épargnés par cette maladie, dont ils ignoraient le nom. Nous en extrayons ce passage curieux :

« An 1414. Le lundy 5 mars n'a pas esté plaidoyé, ne n'avoit aucun advocat, ni procureur, ni parties par le Palais, pour une moulte griève maladie qui généralement courait par Paris, par laquelle la teste et tous les membres doloient et souffroient de moult fort rhume; et, entre tous, moy-mesme ne dormis de toute cette nuit, et ne puis me soutenir de la douleur de la teste, des reins, des costez, épaules et jambes. »

Il faut croire que le mal sévissait de cruelle façon, puisqu'il parvint à supprimer momentanément la vie chicanière de la Cité.

Au XVII[e] siècle, un étranger de passage dans notre ville écrivait :

« Le sept de mars, nous fûmes incommodés d'une petite fièvre causée par un rhume qui règne, et les apothicaires ont « consumé » en quinze jours, tous les syrops, sucre candy et tablettes de réglisse qu'ils avaient préparé pour l'année. Cette incommodité est si générale qu'on l'appelle le *mal à la mode*, mais il est si véhément qu'il a troussé beaucoup de monde. »

Enfin, en 1776, une épidémie de grippe désola Paris, à tel point qu'un médecin offrit 400 livres de rente à toute personne qui pourrait prouver qu'elle avait été exempte de cette maladie.

L'histoire ne nous dit pas s'il se présenta beaucoup de compétiteurs.

Gounod intime

Le compositeur ressemblait bien à son œuvre. Dans l'intimité, il était bon, affectueux, caressant et sensible.

Louis Veuillot, dans une lettre qui date de 1868, le présentait en ces termes à sa sœur :

« Gounod est charmant. Il s'en donne et il se donne. Il sait cent histoires drôles. Il est bon acteur; il possède par cœur Mozart, Beethoven et bien d'autres; il est plein d'idées grandes, qu'il produit avec un grand bonheur d'expression. Toutes sortes de contes, toutes sortes de charmantes cabrioles de bon sens. Au piano, il est admirable... Il compte te faire visite mardi; ne t'étonne pas si tu étais embrassée. Il embrasse comme l'évêque de Tulle, et tout y passe. A l'embarcadère, tout à l'heure, il a embrassé le père, la mère, les enfants, l'institutrice, l'amie; il allait passer au chef de gare, lorsque le train est parti. »

Vers les derniers temps de sa vie, Gounod disait volontiers :

— Quand j'arriverai au paradis, si j'y arrive, je saluerai d'abord le Seigneur. Après? Eh bien! après, je courrai partout en criant : « Mozart! où est donc Mozart? » Et, une fois que je l'aurai trouvé, que de bonnes causeries!

Les premiers droits d'auteur de Gounod

On va fêter le centenaire de Gounod... L'illustre compositeur eut des débuts assez pénibles. Vers 1855, bien qu'il eût remporté le prix de Rome, il ne pouvait trouver aucun éditeur qui voulût se risquer à faire paraître ses œuvres, jugées trop difficiles et peu accessibles au public.

A cette époque, il n'existait de Gounod que deux morceaux gravés : *O ma lyre immortelle* et la *Chanson du Pâtre*, tous deux extraits de *Sapho*.

Le chanteur Lionnet — que l'on applaudissait encore il y a trente ans dans les concerts — ayant entendu Gounod chanter lui-même une chanson qu'il avait composée sur les paroles de Béranger : *Mon Habit*, s'enthousiasma de cette œuvre, la fit entendre à l'éditeur Heugel qui consentit à éditer ladite mélodie dont il acheta la propriété moyennant le prix élevé de... 100 francs.

Cette somme fut la première que sa musique rapporta à Gounod. Il avait alors trente-sept ans!

SERGINES.

LES LIVRES

Le Verger de Cypris, par A. BERTRAND (Berger-Levrault, éd.). — *Les Cloches de Flandre*, par M. WYSEUR (Perrin, éd.). — *Chansons vieilles*, par G. DE RUYTER (Jouve, éd.). — *Les Morts triomphants*, par H.-A. LEGRAND (Méricant, éd.). — *Ronde autour des Saisons*, par CH. CONRARDY. — *Les Grandes Ombres*, par RAMBEC, (Lemerre, éd.). — *Les Chevauchées*, par CH. HANIN, (Figuière, éd.).

Il y a une grande tristesse à lire les œuvres d'un poète tôt disparu. On songe à ce qu'eût donné l'épanouissement de sa pleine maturité, à la splendeur des chants que la vie, avec ses joies et ses douleurs, lui eût inspirés. Hélas ! la guerre a été cruelle aux poètes, et ils sont nombreux ceux dont jamais plus la voix ne clamera la strophe bien rythmée, qui se sont endormis pour l'éternité dans la gloire tragique d'un soir de bataille.

Adrien Bertrand est de ceux-là. Il ne fut pas seulement un des meilleurs prosateurs de sa génération, il fut encore un poète admirablement doué. On vient de publier à un tirage restreint une luxueuse édition de son *Verger de Cypris*, dont plusieurs poèmes ne sont pas loin d'être des œuvres absolument parfaites. Ces chants d'amour, d'une forme rigoureusement classique, avec leur ton un peu ancien, sont délicieux d'inspiration et d'expression. C'est d'un art très sincère, avec un élan d'âme si émouvant de simplicité que le mot audacieux ou l'image hardie ne saurait choquer le lecteur. Le génie latin s'affirme ici dans son charme le plus pénétrant. La « Prière à Cypris » est une manière de petit chef-d'œuvre :

Je viens prier, ce soir, l'âme tout altérée,
En tes divins pourpris,
Aphrodite, Vénus, Astarté, Cythérée,
Immortelle Cypris !

Ton sourire éternel nous calme et nous énerve,
Déesse ! et ton seul nom
Nous évoque à la fois et la froide Minerve
Et la chaude Junon.

Beauté de l'esprit pur et beauté de la forme,
Idée en floraison,
Discipline, harmonie, ordre, équilibre, norme,
O Sagesse, ô Raison !

Déesse, je suis né sur ce sol où la treille
Arrondit son cerceau.
Sous les figuiers, le sol de Provence, pareille
A ton divin berceau;

Lorsque je respirais, enfant plein d'allégresse,
La lavande et le thym,
Je retrouvais l'odeur subtile de la Grèce
Et du pays latin.

N'est-ce pas d'une cadence exquise et ne sont-ce pas là des vers d'une noble clarté ? Il faut lire « Le Voyage », il faut aimer « Le Jardin » et ce poème « Au seuil de l'an neuf » qui est d'un sentiment doux et profond :

O dernier jour du dernier mois! répands ta cendre
Et ta poudre !... Rejoins les siècles abolis...
Horreur : un an nouveau !.. Que sert donc de des-
[cendre
S'il faut gravir encor tes escaliers polis ?

Aux éternels printemps notre âme est condamnée,
Vaisseau que l'alizé régulier ballotta

Toujours de mer en mer et d'année en année :
Noël! L'an neuf! Montons... Montons au Golgotha!

Puissent les mois obscurs me devenir propices;
Que de mon tendre amour ils écartent le deuil;
J'entre dans la maison sous d'éclatants auspices,
Car tu te tiens debout, ma Muse, sur le seuil !

Tout cela est d'un vrai, d'un beau poète, et d'une langue admirablement souple dans sa pureté.

J'ai eu l'occasion de signaler aux lecteurs des *Annales* les œuvres de M. Marcel Wyseur, dont *La Flandre Rouge*, l'année dernière obtint un succès très franc. Le nouveau volume de vers qu'il publie sous le titre : *Les Cloches de Flandre*, procède de la même inspiration. M. Marcel Wyseur, qui vit depuis plus de trois années au milieu de l'armée tenant le front de l'Yser a été profondément ému par la vision du pays flamand. Les circonstances de l'heure tragique, la détresse immense du décor constitué par les ruines et les cimetières ont fait sur le poète une impression profonde et l'âme de la race chante magnifiquement en ses poèmes. De voir la terre natale si meurtrie, une grande tendresse lui emplit le cœur et il l'exprime en strophes simples et touchantes :

Lorsque je m'en irai pour n'être plus moi-même,
Lorsque je m'en irai, pauvre chose de froid,
Les mains jointes au cœur et le visage blême,
Je veux que l'on me mette en terre de chez moi.

Je veux dormir en Flandre, à l'ombre des vieux [saules,
Quelque part dans les champs labourés de soleil,
Et sentir tout le ciel peser sur mes épaules...
Je veux dormir « chez nous » mon suprême som- [meil.

Je veux que le grand vent, chargé d'odeur marine,
Me berce dans ses bras d'amour et me câline,
Et que les aubes d'or viennent nimber mon front;

Je veux dormir « chez nous », sur le cœur de la [Flandre,
Et dans l'éternité des jours encore entendre
Contre mon cœur glacé battre son cœur profond.

M. Marcel Wyseur tient de Verhaeren l'expression forte faisant violemment image et ce rythme brisé qui est d'un si puissant effet quand on sait s'en servir avec habileté. Sa poésie fait constamment songer à Verhaeren, et pourtant, sa vision est personnelle et sa phrase est originale; mais le procédé — car chez les meilleurs il y a un procédé, une part de « métier » — est le même chez l'auteur des *Cloches de Flandre* et chez le maître disparu. C'est par là que M. Wyseur est réellement un disciple de Verhaeren, disciple étant pris dans le sens le plus élevé du mot. Son poème « Les Gueux » est caractéristique à ce point de vue dès ces premiers vers :

Avec des dents de pauvre ils ont mâché leur vie,
Et le sang de la vie avait un goût de fiel.

En général, l'inspiration de M. Marcel Wyseur est faite de douceur et de tendresse. La mélancolie d'un paysage, la tristesse des pauvres gens, le passé évoqué dans l'aspect des vieilles pierres, voilà ce qui le touche le plus sûrement. Voici une strophe d'un crépuscule de Bruges, qui est d'un joli sentiment :

Le soir silencieux a vêtu d'ombres grises
La longue pauvreté des petites maisons,
Là-bas, près du canal, où passent en frissons
Les cloches d'angélus des priantes églises.

L'auteur de *La Flandre Rouge* a le don de fixer l'image et d'en dégager d'un mot précis toute la valeur symbolique. Cette évocation des vieux beffrois flamands est saisissante :

Comme des mâts d'orgueil debout dans la lumière,
Les beffrois éternels, au cœur de la cité,
Carrant leurs blocs de force et d'âpre volonté,
Semblent cogner au ciel leurs couronnes de pierre.

Aux heures des midis leurs ombres sur le sol
Etalent des lacs noirs aux bornes si profondes
Qu'il semble que sur eux toutes les nefs des mondes
En simultant départ pourraient prendre leur vol.

Il y a une tendance chez M. Marcel Wyseur à créer le mot nouveau, le verbe ou l'adjectif qui, par son étrangeté même, lui semble devoir renforcer sa pensée. L'effet est parfois heureux, mais, en général, il laisse une impression de recherche assez factice et l'harmonie du vers s'en trouve rompue. Le nouveau livre de M. Wyseur n'en a pas moins une tenue d'ensemble tout à fait remarquable.

❧

On peut rapprocher de la note de M. Marcel Wyseur, encore qu'aucune comparaison ne s'impose entre leurs tempéraments littéraires, celles de M. Gaston de Ruyter, dont les *Chansons vieilles sur d'autres airs* ont de la grâce, et la *Ronde autour des Saisons*, de M. Charles Conrardy, dont les poèmes ont du souffle et une inspiration qui ne manque pas d'une certaine ampleur dans la vision et l'expression. Les poètes de la guerre, proprement dits, c'est-à-dire ceux que la grande tragédie a révélés à eux-mêmes et qui chantent surtout la splendeur et la misère de la bataille, l'héroïsme des « poilus », s'affirment toujours plus nombreux. Il faut citer M. Charles Hanin, dont les *Chevauchées* constituent un début des plus honorables; M. Albert Flory, qui publie une *Chanson du Poilu* un peu naïve de ton et de facture, mais non sans élan poétique, et les *Grandes Ombres*, de M. Ramlec, qui ont de la force et de la couleur. Les *Morts Triomphants*, de M. H. André Legrand comportent mieux qu'une promesse. Ce premier volume d'un jeune poète révèle une nature artiste et un sens réel du métier. Le vers est parfois lourd et le mot banal est amené avec trop de facilité, mais ce sont des défauts que l'on atténue et qu'on supprime par le travail. L'essentiel est de sentir avec sincérité et de traduire ses sentiments avec toute la clarté qui fait la force des purs symboles.

ROLAND DE MARÈS.



LES POÈMES

L'OPINION DE SANCHO PANÇA

Un poète de la péninsule ibérique, M. de Correa y Rivero, admirateur passionné de notre pays, vient d'écrire à la louange des légionnaires espagnols et de l'Espagne, ces vers enflammés — que nous voudrions prophétiques! — et qui lui ont valu cette belle lettre de M. Edmond Rostand :

Paris, mai 1918.

« Monsieur,

» Tout en goûtant sa verdeur et sa saveur, et aussi ses actesd e gouvernement à Barataria, je me suis toujours un peu méfié du bon sens de Sancho, et l'ai un peu malmené en un ou deux poèmes. Mais si vous lui faites tout d'un coup exprimer, avec tant de sonorité et d'éloquence, des sentiments qui semblent être ceux de Don Quichotte même, et une admiration si émue pour ces merveilleux chevaliers qui sont les Légionnaires espagnols, je me réconcilie tout à fait avec lui! Je vous félicite de l'aisance fière avec laquelle vous maniez le vers français, et je souhaite à ce poème ardent, qui montre si bien la quotidienne et généreuse action de l'Espagne, tout le succès qu'il mérite.

» Je vous serre la main.

» *E. R* »

❧

Rêvant à sa Chimère, admirable compagne,
Au Royaume des Morts, chevauchant le rempart,
Don Quichotte gémit: « Mais que fait donc l'Es- [pagne ?...
Vrai! je ne la vois nulle part ! »

— « Pardon! lui répondit Sancho Pança, placide,
Votre Grâce ne voit l'Espagne nulle part ?...
Je la vois, quant à moi, solennelle et lucide,
Debout au moment du départ.

... C'est mil neuf cent quatorze ! un deux août [sublime !
Evoquons cette date au tocsin des clochers;
La France fléchissant, sur les bords de l'abîme,
Ses primes assauts déclenchés.

Les nôtres ?... les voici : Légion étrangère,
Tu répondis en hâte à leur appel puissant !
... Et les voilà gagnant la rouge fourragère
Teinte des pourpres de leur sang.

Mince exploit que celui de pourfendre le Maure!...
Maintenant, le combat, plus farouche, est moins [franc. —
... Ecoutez ces clameurs qui mugissent encore.
Echo de leur : « No pa-sa-ran ! »

Phalange de héros, glorieux corps d'élite :
Epiques fantassins ! stoïques Hidalgos !
Surpassant en valeur et le preux et l'hoplite, —
En témérité sans égaux !

Qu'en reste-t-il, hélas ! de cette longue file :
Magnifiques guerriers aux fers éblouissants ? —
Reliquat précieux, d'entre sept ou huit mille,
A peine aujourd'hui quelques cents !

Quelques cents !... voilà donc le bilan de leur [gloire... —
Mais n'eût-elle rien fait... de l'acte que j'ai dit,
Honorant par ailleurs l'Espagne et sa mémoire,
L'on devrait lui faire crédit ?...

Car l'Espagne, — en tous temps, — pour qui sait [son histoire
Si riche de hauts faits, de pompe, de splendeur,
Est, Monsieur, croyez-bien d'autant plus méritoire
D'avoir refréné son ardeur ?...

Oh! ne point galoper quand le Monde entier bouge!
Espagne ! sol du Cid et du Conquistador...
Sous sa bannière blanche elle pourrait voir [rouge ?... —
Méfiez-vous de l'eau qui dort !

Si vous ne la voyez nulle part, vous, l'Espagne,
Moi, je la vois partout — mais plus loin — ou [plus haut; —
Haussant sa noble tâche en cette autre campagne
Partout faisant « tout » ce qu'il faut.

... Forte, s'interposant entre les adversaires :
Sauvant, chassés-croisés par elle désignés,

Et ceux-ci de leurs crocs et ceux-là de leurs serres,
Rapatriant les prisonniers.

Bref, je la vois, l'Espagne, active — solitaire, —
Jouant au mieux de tous de sa neutralité;
Accomplissant toujours son œuvre utilitaire
Sans âpre partialité... —

Sereine, je la vois portant en main la palme,
Chevalière du Christ par-devant l'Univers,
Lorsque les Délégués parleront dans le calme,
Assis autour des tapis verts...

Je la vois, au grand jour de la victoire franche;
Devant une balance à double et sûr levier;
Puis, en un des plateaux, y déposant la branche...,
Le divin rameau d'olivier...

Puis enfin, se dressant en arbitre suprême,
Quand pâliront, là-bas, les nuages épais,
Je la vois, notre Espagne, en sa prudence extrême,
Posant les bases de la Paix.

Lors, se remémorant ce qu'elle fût naguère,
Les Alliés diront, poursuivant leur chemin,
Que l'Espagne mit fin à cette horrible guerre,
Cataclysme du genre humain. »

— Et Don Quichotte, ému, coi sur son haridelle,
Resta méditatif, regardant l'horizon,
Car il comprit soudain que l'écuyer fidèle
Venait encor d'avoir raison.

M. DE CORREA Y RIVERO.

LA NUIT VIENT SUR LA TERRE...

La nuit vient sur la terre et dans ce cœur qui souffre :
La planète penchée entraîne dans le gouffre
Ses continents, ses mers tour à tour assombris.
Par endroits, au travers de cette ombre profonde,
Vacillent des lueurs : Moscou, Londres, Paris,
Pâles feux allumés dans le camp du vieux monde.
En vain le pavé crie et tremble : la clameur
Que poussent, dans la nuit, les villes embrumées,
N'est plus, à quelques pieds dans l'air, qu'une rumeur
Qui se mêle, indistincte, aux dernières fumées.
Des nuages, là-haut, naviguent dans les cieux;
Le vent qui les pourchasse et déchire leurs voiles
Laisse voir, dans un fond d'abîme, les étoiles...
Que tes regards sont froids, azur silencieux !

Frères, embrassons-nous dans la peine : ce geste
Est l'unique douceur, le seul bien qui nous reste.
Pour que la vie encore ait un sens, que chacun
Dépose sa rancune, en le malheur commun.
Si notre sort est tel, que même l'espérance
En un monde meilleur soit un rêve perdu,
Du moins, pour expier tout le sang répandu,
Elevons un suprême autel à la Souffrance !

FRANÇOIS PORCHE.

LA CATHÉDRALE

Dans le jour qui se meurt la vieille cathédrale
Aux lueurs du couchant se divinise encor
Quand des reflets lointains jettent un manteau d'or
Sur la sérénité de sa grâce ogivale.

De toute la ferveur de son cœur de granit
Elle dresse ses tours comme deux bras immenses
Qui, semblant implorer les célestes clémences,
Se tendent ardemment vers l'espace infini.

Mais la clarté dernière au vitrail agonise,
La rosace s'éteint, et bientôt l'ombre grise
Estompe les contours en ses voiles flottants;

Et dans l'obscurité qui la submerge presque
La vieille cathédrale, étrange et gigantesque,
Semble un monstre accroupi sur l'infini des temps...

EDOUARD RÉVÉRAND.

L'ILE DU VOYAGE

Je voudrais naviguer avec toi dans une île
Qui glisserait sans bruit sur le chemin des eaux
En voyageant avec la majesté tranquille
Des nuages marins et des puissants vaisseaux.
Le flot des océans à ses grèves salées,
Ne jetterait jamais la tempête et le deuil,
Mais, profonde moisson, ses perles dévoilées
A l'or voluptueux d'un sable sans écueil.
Descendant les coteaux vers le vallon sauvage
Pour ombrager la source et parfumer son cours
De grands rosiers viendraient se pencher au rivage
Et mêler aux flots bleus leurs roses de velours.
L'air léger d'un ciel pur gonflerait en silence
La voile du feuillage aux mâts de la forêt,
Et le vaisseau d'amour, poursuivant sa cadence
Au fil uni de l'onde et de l'heure fuirait.
Les fiévreuses cités des continents antiques
Où triomphe l'orgueil d'une vaine raison,
Passeraient, sans troubler nos yeux fiers et mystiques,
Aux lointains étrangers d'un rapide horizon.
Le chant du souvenir et l'extase du rêve
Nous plongeraient sans fin dans la félicité
Des désirs renaissants : ainsi l'onde à la grève
Apporte sa fraîcheur et son immensité.
Nous emplirions nos cieux de cet amour unique
Et ne regrettant rien des caresses du sort,
Un soir, nous sentirions, lente et froide tunique
De sa rigidité nous revêtir la mort.
Et, sur les pleurs des flots, voyageuse éternelle
L'île en son sein gardant nos corps ensevelis
Bercerait le repos de notre amour fidèle
Dont les destins heureux se seraient accomplis.

LA SOUDIÈRE.

PARIS EN GUERRE

Les Malheurs de Louis XIV

La statue de Louis XIV par Coysevox, édifiée, coïncidence étonnante, le 14 juillet 1689 — c'est-à-dire cent ans, jour pour jour, avant la prise de la Bastille, — ce bronze admirable qui se dresse au milieu de la cour d'entrée du musée Carnavalet était, depuis longtemps, accoutumé aux malheurs et aux vicissitudes.

Reléguée, durant la Révolution, dans un magasin de dépôt, échappée, par mégarde, aux lois draconiennes édictant la fonte de toutes les statues royales, replacée, sous la Restauration, à l'Hôtel de Ville, gravement menacée en 1848, détériorée par l'incendie en 1871, réédifiée au milieu de la cour d'honneur de la Carnavalette de Mme de Sévigné, en 1889, la pauvre statue, à la suite des bombardements allemands, se trouve, actuellement, calfeutrée, emboitée, claquemurée en une sorte de gangue faite de fascines, de planches et de madriers. Après avoir été victime des révolutions, Louis XIV est aujourd'hui victime de la Grande Guerre.

La belle œuvre d'Antoine Coysevox rappelait la réconciliation de la royauté avec Paris. Depuis sa prime jeunesse, en effet, Louis XIV (né en 1638), qui n'avait pas oublié les mauvais jours de la Fronde, boudait sa capitale. Ce fut en 1687 seulement que le Roi-Soleil, en gage de pardon, daigna accepter d'assister à une fête donnée en son honneur par la municipalité parisienne.

Ce jour-là, dès son entrée dans la cour de l'Hôtel de Ville, le roi s'arrêtant devant un marbre de Jean Guérin qui le représentait habillé à la romaine, foulant au pied le Parisien rebelle : « Supprimez cette figure, fit-il, elle n'est plus de saison! » Une statue nouvelle fut commandée à Coysevox qui n'est autre que celle encaquée aujourd'hui.

M. Join a conté, par le menu, les avatars de cette statue. « Comprise en 1792 au nombre des monuments féodaux qu'on s'acharnait à détruire, elle alla se perdre au milieu de débris de toutes sortes dans des magasins que la Ville possédait au faubourg du Roule. On ne songea guère à l'en faire sortir qu'en 1814. Très mutilé, l'ouvrage de Coysevox exigea, pour être réparé et remis en place, une somme de 18.820 francs. Relevé dans la cour de l'Hôtel de Ville à la fin de 1814, il allait être l'objet d'une inauguration en 1815; le retour de l'île d'Elbe y mit obstacle. En 1848, après les journées de février, on eut la prudence d'entourer ce monument de hautes palissades afin de le dérober aux colères de l'émeute. L'incendie de mai 1871 vint atteindre de nouveau l'effigie royale... »

Placée dans la cour d'entrée de Carnavalet, cette statue faisait, depuis trente ans, l'admiration de tous les visiteurs et chaque jour des groupes de curieux ne manquaient pas de se former dans le jardinet qui l'entoure pour commenter l'inscription et surtout la date gravée sur le socle : « Monument érigé à l'Hôtel de Ville le 14 juillet 1689 ».

« Comme les choses peuvent changer en cent ans! » murmuraient, après avoir lu, les philosophes desdits groupes. Or voici qu'aujourd'hui les attentats ennemis nous obligent à protéger la statue de Louis XIV contre les bombardements variés : avions, gothas, canons lointains et mystérieux...

Depuis trois mois le grand roi étouffe au milieu d'une triple couche de sacs!

Quand luira-t-il enfin le jour béni où il pourra recevoir, de nouveau, les rayons de son rival, le Soleil, et justifier sa rayonnante devise : « *Nec pluribus impar* »?

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que la Carnavalette de Mme de Sévigné connaît les misères de la guerre et ne s'était-elle pas déjà trouvée « *dans le chaos, dans le démêlement du monde et des éléments* »? Dès le 28 août 1688, la marquise écrivait au comte de Bussy-Rabutin : « Je crois que vous savez que mon fils est allé en Candie... J'en ai pleuré amèrement, j'en suis sensiblement affligée... J'en suis morte... Mais, enfin, je n'ai pas été maîtresse et, dans ces occasions-là, les mères n'ont pas beaucoup de voix au chapitre. »

L'an suivant, la pauvre femme avait à trembler de nouveau pour son petit-fils, son « petit minet », à peine âgé de dix-huit ans et déjà colonel de Grignan-cavalerie « un beau régiment à 18 compagnies avec 40 maîtres chacune... bel uniforme : habit gris-blanc avec bords du chapeau à lardon, parements, revers, collet et doublure écarlate, culotte de peau jaune et la housse bleue ».

De même qu'aujourd'hui les papas, les mamans, les femmes, les sœurs, les amis guettent devant les portes cochères ou les loges des concierges l'heure du facteur, attendant anxieusement les nouvelles du « cher absent », de même, en 1693, on pouvait voir, rue Culture-Sainte-Catherine (ce fut le nom primitif de l'actuelle rue de Sévigné) la marquise guettant les nouvelles de la guerre sous le porche de son hôtel : « On attend à tout moment quelque courrier, dont la seule pensée fait battre mon cœur; nous tremblons pour le marquis de Grignan qui est en Allemagne où l'on ne doute pas que Monseigneur ne veuille donner une grande bataille... »

Par cette année de guerre et de bombardements, non seulement la statue de Louis XIV fut, sinon sacrifiée, du moins momentanément cachée; mais le musée est forcément vide et, depuis longtemps, nos collections ont été expédiées loin de Paris ou mises en sûreté relative; si bien qu'il nous est actuellement à peu près impossible d'accueillir dignement les visiteurs.

GEORGES CAIN.

Conservateur du Musée Carnavalet.



LA DÉFENSE DE PARIS
PAR LUCIEN JONAS

AUTOUR DE LA BATAILLE

Notre correspondant Paul Ginisty nous envoie ces nouveaux « Croquis du front » :

FUNÉRAILLES D'AVIATEUR

C'est un château, à la noble façade XVIIe siècle, non loin des lignes, transformé en ambulance. Devant la grille, surmontée du drapeau blanc à croix rouge, une foule militaire attend avec recueillement. Un grand silence. Aux fenêtres apparaissent des visages de blessés, et des voiles d'infirmières.

Devant le perron, des officiers, entourant un général. Au milieu de la cour, des tréteaux supportent un cercueil, enveloppé des couleurs tricolores, sur lequel on a posé une tunique et un képi noir, bordé de trois galons. Des fleurs, de fleurs rustiques écloses dans les champs voisins, on a tressé une couronne.

Et voici que s'avance un aumônier, la soutane relevée sur les bottes, et, en bandoulière, sous l'étole le masque contre les gaz. Les têtes se découvrent, tandis qu'il dit les prières. Elles sont brèves. Puis un cortège se forme : un piquet en armes, un autre, le canon du fusil incliné vers la terre, escortant la bière, que portent sur leurs épaules quatre jeunes hommes, compagnons d'aventures du mort.

Celui-ci, qui pilotait l'appareil, volant à une faible hauteur, fut atteint à la tête d'une balle ennemie. L'observateur put ramener l'avion, avec le corps de son ami, jusque dans nos lignes. Mais une destinée implacable poursuit les aviateurs. Au moment d'un difficile atterrissage, dans un choc violent, le vivant est projeté sur le sol. L'aéroplane prend feu : le glorieux tué est carbonisé.

Cette rapide tragédie a eu pour témoins quelques-uns de ceux qui sont là, au bord de la fosse, creusée dans une clairière, un coin charmant du parc, par cette journée radieuse, en pleine féerie printanière, où il semble, par une ironie cruelle, que ce soit le triomphe de la vie. La nature a pris sa plus éclatante parure ; le soleil se joue sur les arbres dont un souffle léger fait frissonner la jeune verdure ; ce ne sont, en cette heure grave, que pépiements d'oiseaux ; — et ce qui disparaît, dans le sacrifice à la patrie, c'est une jeune et forte existence.

Sur cette tombe, devant cette assemblée de soldats, qui tous ont connu et accepté le péril, qui sont prêts à tout ce qu'imposera le devoir, quelques mâles paroles vont être prononcées.

Elles diront que le cœur de cet ardent combattant de l'air, dont un peu de terre va recouvrir les restes mutilés, vola plus haut encore que ses ailes.

Et, soudain, un bruit très proche de moteurs. En décrivant de grands cercles dans l'espace, les aviateurs de l'escadrille sont venus rendre le suprême hommage à leur chef. Ils planent au-dessus de la fosse, et c'est du ciel, leur champ de bataille, qu'ils assistent aux obsèques de celui qui leur donna l'exemple de la vaillance et de l'abnégation.

Il semble qu'ils recueillent son âme héroïque.









1. Obseques d'un aviateur sur le front. — 2. La vie dans les caves de Soissons avant l'offensive. — 3. Soissons en ruines (la Cathédrale).
4. La place de Furnes bombardée, dessin de Fraipont



LA GRANDE PLACE DE FURNES

Ils avaient meurtri la ville; *ils* s'étaient acharnés contre ses murs, bien qu'elle fût abandonnée et que l'herbe poussât, déjà haute, dans ses rues silencieuses. Mais leurs obus, dont les premiers avaient démoli la vieille hôtellerie de la *Noble Rose*, avaient encore épargné cette délicieuse grande place de Furnes, où tout était si pittoresquement archaïque — au point que, en temps de paix, on avait presque quelque embarras du costume moderne que l'on portait, jurant avec ces constructions du XVI[e] siècle.

Mais le crime est consommé, le crime stupidement inutile — le mal pour le mal. La place, cette place unique, cette merveille, qui disait l'ancienne prospérité de la cité flamande, est ravagée. Les anciennes maisons, avec leur toit pointu surmonté d'un emblème doré, cigogne, vautour, animal fantastique, avec leurs pinacles et leurs pignons dominés par la masse énorme de l'église Sainte-Walburge, ont été détruites. Leurs curieuses façades, devant lesquelles s'était déroulée tant d'histoire, ont disparu. Elles gisent, en monceaux de pierres, sur le sol qu'elles obstruent.

Parfois, un mur de fond est demeuré debout, et, dans un chaos de charpentes brisées, de gravats, de meubles émiettés, c'est le douloureux fantôme de ce qui fut de la vie intime.

Ce sont surtout les logis voisins de l'Hôtel de ville, ce bijou d'architecture, qui ont été atteints. De l'Hôtel de ville lui-même, on avait, heureusement, enlevé à temps l'auvent en bois sculpté, riche de peintures significatives. La pierre bleue du Palais de justice, aux fenêtres si élégamment encadrées, est noircie par le feu. La petite rue qui le longe, conduisant à l'église, est encombrée de ses sculptures arrachées...

Et, dans la tristesse de cet anéantissement, nous évoquons des heures qui semblent si lointaines, à présent! En 1914, sur cette place maintenant bouleversée, âme de la ville qu'*ils* ont assassinée, nous assistions à la procession fameuse qui, pour un jour, animait la calme



cité, endormie dans un passé trop lourd. Acte de dévotion traditionnel, accompli depuis quelque six cents ans, que la bonhomie flamande mêlait de joie plantureuse et qui, pour l'étranger considérant ce spectacle, revêtait l'apparence d'une mascarade, tant que les figurants représentant les personnages de la Légende sacrée s'appliquassent à jouer leur rôle avec sérieux. Parmi les acteurs costumés en diables, rappelant la tentation des saints, nous revoyons, dans ce mélange de mystique et de profane, souvenir des mystères d'autrefois et cortège de mardi-gras, la longue théorie des pélerins encagoulés, pieds nus et le cierge à la main, dont la ferveur s'accommodait de tout ce bruit.

Qui eût dit, dans cette pérennité des rites de la *Veurusche Processié*, dans cette fidélité aux coutumes de jadis, que cette place, demeurée telle qu'au temps où elle avait été bâtie, subsistant pour inciter au rêve, serait la victime de la barbarie allemande? Le temps l'avait respectée. Quelques instants d'un ouragan de fer et de feu ont aboli ce que la suite des âges avait ménagé...

PAUL GINISTY



1. Craonne. — 2. Fismes. — 3. Pendant la retraite.

LES LIEUX OU L'ON SE BAT



Les " diables bleus " de France défilant sur le front des Cadets de West-Point.

Nos Alpins en Amérique



Parmi les nombreuses attractions imaginées par les organisateurs du troisième Emprunt de la Liberté, dont de récentes dépêches nous ont annoncé le succès éclatant, figurait au premier rang la visite de détachements des armées alliées. Une centaine de chasseurs alpins représentait l'armée française.

L'arrivée à New-York des « Diables Bleus » fut marquée par des scènes d'un enthousiasme délirant. Une foule énorme s'était massée dans Park Row, près de l'Hôtel de Ville où nos vaillants soldats devaient être reçus officiellement par le maire, M. Hylan. Ils lui furent présentés par le général Claudon, chef de la mission militaire française, quand ils eurent réussi à se frayer un chemin parmi une foule compacte qui voulait les porter en triomphe.

Répondant à l'allocution du général, M. Hylan exprima la joie éprouvée par la population de New-York en voyant défiler pour la première fois dans les rues de la Cité-Empire « quelques-uns de ces soldats français qui s'étaient immortalisés dans les combats engagés pour la démocratie et la liberté ».

Le séjour des alpins en Amérique fut une suite ininterrompue d'ovations splendides et touchantes.

L'ex-président Roosevelt sollicita l'honneur (ce fut le terme qu'il employa) de faire leur connaissance. La réception eut lieu au Harvard Club, où l'ex-colonel des Rough Riders se présenta lui-même en ces nobles termes :

« Je suis l'ancien président des Etats-Unis, et j'en suis fier. Mais je suis encore plus fier d'avoir aujourd'hui quatre de mes fils qui se battent à vos côtés. »

Et, débordant d'émotion, il serra la main des poilus, en répétant à chacun : « Dieu vous ait en sa garde, mon garçon ! »

Les cadets de West-Point (l'Académie militaire qui répond à la fois à notre Ecole Polytechnique et à Saint-Cyr) avaient manifesté le désir de recevoir la visite de leurs camarades français. Satisfaction leur fut donnée. Le 6 mai, ils défilèrent devant les alpins. Des élèves-officiers passés en revue par de simples soldats, voilà qui ne s'était jamais vu dans les annales militaires d'aucun pays ! A leur tour, les alpins défilèrent devant eux. Nos alliés admirèrent la discipline, la belle tenue, l'allure souple et rapide de cette troupe d'élite au passé glorieux, à l'avenir magnifique de promesses, et que l'Histoire vénérera comme des héros de légende. C'est l'épisode que représente une de nos photographies.

La seconde n'a pas besoin de commentaire. Une jeune Américaine (Miss Schultz) s'est affublée du sac et du casque d'un diable bleu, et lui témoigne sa sympathie d'une façon quelque peu démonstrative. Que ne peut faire excuser l'enthousiasme d'une chaude réception !

V. FORBIN.



Cordial accueil

Le Centenaire de Charles Gounod

Le Centenaire d'un de nos plus grands musiciens ne sera pas célébré comme il aurait dû l'être, comme il l'aurait été, en des temps heureux. Nous ne saurions toutefois le laisser passer inaperçu. A l'heure où elle est si durement éprouvée, il faut que la France honore ses gloires.

A. B.

I. — L'ARTISTE



« A l'analyse, » on ne découvre » que des formules très simples, » en petit nombre... Les combinaisons accessoires, on peut » les noter ; sa » méthode, on » peut la dire; » elle est si constante et si claire » en ses applications, qu'un écolier, semblerait-il, n'aurait » plus qu'à la suivre... Le seul secret qui lui » appartienne et qu'il n'ait jamais livré... c'est » ce point impondérable, insaisissable, cet » atome irréductible, ce rien qui, dans toutes » les choses de ce monde, s'appelle l'inspiration, la grâce ou le don, et qui est tout. »

Ainsi parle Fromentin de l'un des plus grands parmi les peintres. Et tout cela peut se dire aussi d'un de nos plus grands musiciens. Essayons pourtant de saisir le point et de réduire l'atome, de surprendre l'inspiration, le don ou la grâce, et, s'il se peut, de la définir.

En tout, ou du moins à plus d'un égard, il semble bien que, sans se contredire, le génie de Gounod se partage. Beaucoup plus que dans le parti pris et l'intransigeance, il consiste dans la conciliation et l'accord. Il est classique et moderne à la fois; l'amour, profane ou sacré, qui tout entier l'inspire, est l'harmonie — et non pas la confusion — de deux amours.

Je ne sais pas un art qui respire aussi constamment que celui de Gounod une passion unique; pas une musique dont les formes (mélodie, harmonie, instrumentation) conviennent et concourent mieux à l'expression de la seule tendresse. La tendresse, ou, pour reprendre le mot nécessaire et commun d'ailleurs aux choses divines et humaines, l'amour, voilà par où les œuvres dramatiques et les œuvres religieuses du maître se touchent. Et les Pharisiens seuls ont pu trouver impie le contact de deux éléments ou de deux natures que Dieu même, fait homme, voulut réunir en lui.

De l'amour divin comme de l'autre, la musique de Gounod a marqué des degrés et noté des nuances nouvelles. Dans le Gounod des oratorios autant qu'en celui des opéras, la sensibilité féminine surtout a trouvé son interprète élu. Je songe à la scène ardente et pure de *Rédemption* : « Les saintes femmes au tombeau ». Je me souviens aussi qu'un jour, expliquant le petit chœur de *Mors et Vita* : « *Beati qui lavant stolas* », le maître ne traduisait point : « *Ils* lavent », mais, avec insistance : « *Elles* lavent, *elles* lavent du lin »; comme si derrière et malgré le texte, le tendre et féminin génie avait voulu voir et qu'on vît avec lui je ne sais quelles lavandières mystiques, trempant leurs robes dans le sang de l'Agneau.

L'âme de Gounod fut de celles dont parle Fénelon, « qui sont toutes dans le sentiment », et dont le goût n'est pas de « manger le pain quotidien de pure foi ». Il ne nous l'a pas non plus dispensé. Les Bach et les Hændel nous avaient donné le nécessaire; il nous apporta les délices. Il n'est pas jusqu'à la croyance, jusqu'à la vérité même, que Gounod n'ait enveloppée et comme baignée de tendresse. Aux clartés de la foi (rappelez-vous « La promesse de la Rédemption ») il préférait encore les ardeurs de l'amour. Et cet amour, qui fait la douceur exquise d'un pareil épisode, confère à tel autre : *Judex*, une souveraine grandeur. Est-ce l'amour divin, ou peut-être encore un trop mortel amour? « Je n'ai pas de nom pour cela, dit Faust à Marguerite. Le sentiment est tout; le nom n'est que bruit et fumée, enveloppant et obscurcissant l'ardente splendeur du ciel ». Ainsi l'art de Gounod a ramené toutes les affections, toutes les ferveurs de notre âme, à l'unité d'un sentiment, et d'un sentiment délicieux.

Un autre accord s'est fait en lui.

Gounod — c'est le plus pur de sa gloire — a donné pour ainsi dire à la musique française un cœur nouveau; sinon peut-être un plus grand cœur, ou plus héroïque, un cœur du moins qu'une émotion aussi vraie, aussi tendre, aussi intime, n'avait pas fait battre encore.

Avec le sentiment ou le fond de notre art, il en a renouvelé les formes : l'une d'elles surtout, la mélodie. Elle a vraiment enrichi notre héritage de beauté, cette pure et noble ligne qu'il a dessinée le premier et que tant de mains, plus lourdes ou plus faibles que la sienne, ont voulu retracer depuis. Qui ne la connaît et pourrait ne la pas reconnaître à la grâce de ses contours, à ses périodes qui se reproduisent ou s'étagent, à sa cadence enfin, à sa manière exquise, et sereine, et presque heureuse, de mourir.

Moderne par l'invention mélodique, l'auteur de *Faust* et de *Roméo* l'est par d'autres qualités, subsidiaires, mais précieuses encore : originalité de l'harmonie, finesse de l'instrumentation, recherche en tout et toujours du style, de l'expression et de la vérité.

Mais ce maître de notre temps est un fils des maîtres d'autrefois. Nous étions, quand il parut, près de les oublier. Il a ranimé leur souvenir et notre piété. L'ordonnance de la mélodie, l'eurythmie des périodes similaires, les modulations et jusqu'à la chute de la phrase, tout cela, chez le musicien de *Faust*, est classique.

Par le sentiment de l'antiquité, dans une langue plus pure, sinon plus grandiose, que celle de l'auteur des *Troyens*, l'auteur de *Sapho* et d'*Ulysse* a rappelé Gluck. Et surtout, seul entre les musiciens de notre âge, on dirait, au parfum de ses mélodies, qu'un moment il a reposé sa tête sur la poitrine de Mozart.

Enfin le vieux Bach lui-même eût peut-être applaudi, le jour où de son prélude impassible une ardente cantilène a jailli. Certes, cette mélodie ne ressemble point à ces accords. Elle est de notre temps; ils sont du leur, plus austère et plus grand. Mais puisqu'elle est née d'eux, elle était donc en eux contenue et comme impliquée. Elle est de leur race; elle garde en soi quelque chose de leur être et de leur vertu ancienne, pour soutenir sa jeune grâce et pour la fortifier.

Ici mieux que partout ailleurs la personnalité moderne et la filiation classique de Gounod se révèlent ensemble, et ce n'est pas le moindre mérite du célèbre *Ave Maria*, que de nous apprendre à faire, dans la nature du maître, la part de la tradition et celle de la nouveauté.

Le monument élevé par un grand sculpteur à la mémoire du grand musicien figure bien ce partage. Des trois gardiennes de la gloire de Gounod : Marguerite, Juliette et Sapho, deux paraissent la garder avec plus de tendresse; la dernière avec plus de majesté. Près d'elles, un bel enfant ailé joue de l'orgue; il a l'air d'un ange, ou d'un amour, et ce doute possible n'est pas une offense, mais un hommage encore au génie qu'il fallait tout entier comprendre afin de l'honorer tout entier.



Cabinet de travail de Gounod.

Un soir de cet été, sortant de la maison où Gounod a vécu, j'ai traversé le jardin où il semble revivre. Le ciel était pur, l'air tiède; au pied de la stèle un iris avait fleuri. Alors, en contemplant celui qui fut mon maître et mon ami, j'ai songé que l'entendre, l'admirer, le chérir, avait été l'une des joies de ma jeunesse...

CAMILLE BELLAIGUE

II. — LA PREMIÈRE DE « FAUST »

(*Souvenirs*)

Vers 1850, le talent de Gounod s'affirmait de plus en plus. On sentait l'approche d'une bataille; le parti italien, très puissant, était préparé à entraver par tous les moyens à son usage cette manifestation décisive d'un grand musicien qui lui portait ombrage. Gœthe, Berlioz (dont le *Faust* très contesté encore jouissait déjà dans un certain public d'une énorme réputation) se dressaient dans l'ombre comme des sphinx redoutables. Dans le camp des amis comme dans le camp opposé, l'anxiété était grande.

Le rôle de Marguerite fut écrit pour Mme Ugalde qui faisait partie de la troupe du Théâtre-Lyrique. On a dit qu'elle avait préféré jouer *la Fée Carabosse*, de Victor Massé. Je crois savoir, au contraire, qu'après avoir répété *Faust* elle dut céder bien à regret

le rôle de Marguerite à Mme Carvalho pour qui avait été écrit celui de la fée Carabosse, rentrant dans l'emploi que cette dernière avait tenu jusqu'alors. Dans ses *Mémoires*, Gounod n'a rien dit de tout cela, et nous ne saurons jamais pourquoi le rôle fut redemandé à Mme Ugalde, qui avait toujours rêvé la création d'un personnage dramatique.

Sa voix avait changé de nature; l'emploi de chanteuse légère ne lui convenait plus et la brillante créatrice de *Galathée* n'eut aucun succès dans *la Fée Carabosse* qui sombra misérablement; peut-être, avec Mme Carvalho pour interprète, cette pauvre *Fée* aurait-elle eu meilleure fortune. *Faust* eût-il réussi avec Mme Ugalde? Nul ne pourrait le dire, mais je sais pertinemment que dans la scène de l'église, dans le trio final, elle était des plus remarquables, et qu'elle ne s'est jamais consolée d'avoir perdu cette occasion de se montrer au public de Paris sous un nouvel aspect.

De son côté, Mme Carvalho, en jouant *Faust*, entrait de plain-pied dans la région des grandes amoureuses, la fauvette renonçait à des succès certains pour courir une périlleuse aventure. On sait comment son talent, qui semblait avoir donné toute sa mesure, grandit encore et parvint, dans *Faust* et *Roméo*, à sa plénitude.

Le rôle de Faust était destiné au ténor Guardi, un homme superbe, dont la voix exceptionnelle réunissait les ressources du ténor et du baryton, ce qui explique la « tessiture » toute particulière du rôle et l'appui qu'il cherche parfois dans les notes graves : — *O mort! quand viendras-tu m'abriter sous ton aile?* — Malheureusement cet organe admirable manquait de solidité. A la répétition générale, l'artiste, merveilleux de prestance et d'éclat pendant le premier acte, perdit la voix au milieu de la soirée, et il fallut renoncer à son concours. Certains détails de la pièce n'étaient pas « au point ». Dans la Nuit de Walpurgis, tous les choristes hommes, transformés en sorcières, vêtus de souquenilles et chevauchant des balais se démenaient comme des poulains échappés en soulevant des nuages de poussière, et l'effet de ce ballet n'avait pas été heureux.

Il fallut se remettre à l'ouvrage, trouver un ténor; on trouva Barbot, qui possédait, à défaut d'une grande voix, un grand talent. Il faisait fort bien le trille et ne consentit à jouer le rôle qu'à la condition de pouvoir, une fois au moins dans la soirée, perler un trille en toute liberté. Il fallut lui passer cette fantaisie, et un long trille, enflé et diminué avec un art consommé, digne de servir de modèle à tous les trilles de l'univers, couronna le bel air *Salut, demeure chaste et pure*, où il produisait l'effet d'une jolie boucle de cheveux sur un sorbet.

Enfin, après trois semaines de travail supplémentaire, vint l'inoubliable « première ». On sait que le succès fut hésitant; il ne le fut pas toutefois pour la principale interprète, et les séductions de sa voix, de sa diction, de sa personne même vinrent à bout de toutes les résistances. On déblatérait ferme dans les couloirs. « Cela ne se jouera pas quinze fois », disaient en haussant les épaules deux éditeurs célèbres, ardents champions de l'Ecole italienne. « Il n'y a pas de mélodie là dedans, disaient les sceptiques : ce ne sont que des souvenirs rassemblés par un érudit. » C'était ennuyeux, c'était long, c'était froid. Il fallait couper l'acte du Jardin, qui ralentissait l'action...

Oh! ce jardin de Marguerite, qui nous le rendra? Dans cet ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, si barbarement démoli, la scène, large et profonde, était éminemment favorable aux décorations, et les peintres avaient brossé des chefs-d'œuvre; jamais, depuis, l'ensemble de *Faust* n'a présenté un



Charles Gounod, par Ingres.

aussi grand charme. La musique était entremêlée de dialogues, et s'il n'est pas permis de regretter cette formule première, il n'en est pas moins vrai que dans certaines parties le mélange de la parole et de l'orchestre était fort pittoresque, notamment dans la scène où Méphistophélès insulte les étudiants.

Deux fragments échappèrent à l'indifférence générale : la Kermesse, grâce au « chœur des Vieillards », et le chœur des Soldats. L'acte du Jardin, s'il avait ses détracteurs, ne laissait pas de provoquer aussi des enthousiasmes.

« N'eût-on aimé qu'un chien dans sa vie, me disait une charmante femme, on doit comprendre cette musique-là. »

Dix ans plus tard, l'œuvre, définitivement acceptée, acclamée à l'étranger, entrait triomphalement à l'Opéra. Croirait-on qu'elle eut encore à vaincre, à cette occasion, quelques résistances? Beaucoup de personnes craignaient que cette musique ne fût trop intime pour le grand vaisseau de la rue Le Peletier; d'autres *espéraient*, s'il faut l'avouer, qu'il y échouerait, que l'instrumentation de Gounod ne « tiendrait » pas à côté de celle de Meyerbeer. Ce fut le contraire qui arriva : le doux orchestre emplit la salle sans écraser les voix, et celui de Meyerbeer a paru depuis un peu aigre en comparaison.

CAMILLE SAINT-SAENS,
de l'Institut.

III. — CONSEILS A UNE JEUNE FILLE

L'érudit Julien Tiersot, du Conservatoire, a fait des fouilles heureuses dans la correspondance de Charles Gounod. Il veut bien placer sous les yeux de nos lectrices une page émouvante qu'il commente en ces termes :

De cette lettre nous ne connaissons ni la date, ni la destination, mais nous voyons qu'elle fut adressée à une jeune fille qui s'était fait l'illusion de pouvoir suivre la carrière de l'art. Les conseils qu'elle contient sont d'autant plus dignes d'être retenus pour eux-mêmes que, par l'ignorance où nous sommes de la personne à qui ils furent destinés, ils prennent un caractère de généralité. Combien n'y en a-t-il pas de jeunes filles qui croient à leur vocation, à leur prédestination, alors que rien ne les distingue! La lettre de Gounod pourra être méditée utilement par plus d'une : si amicale, si atténuée dans sa forme, elle n'en contient pas moins une parole terrible : « Les plus belles facultés d'artiste sont tout au plus suffisantes pour faire contrepoids aux épreuves : *Ces facultés, je ne te les connais pas.* »

J. T.

MA CHÈRE PETITE HÉLÈNE,

L'amitié ne va pas sans le souci, et celle que je te porte en est moins exempte que jamais depuis l'incomparable perte que tu as faite de ce qui ne se remplace pas! — autant que cela peut être, mon affection passe, pour aller à toi, par le cœur de ton père, bien que tu aies auprès de toi dans l'amour de ta mère et dans ton frère Alexis une véritable Providence. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'apprécie les sentiments élevés, la droite raison, toute la délicatesse de cœur de ce cher et estimable garçon, déjà mûr moralement pour la tâche si digne qui lui est imposée. Ne trouvant ni ta mère, ni toi, lorsque je suis allé vous faire mes adieux, j'ai causé avec lui du parti sérieux que je voudrais que tu puisses prendre.

Je te l'ai dit, mon enfant, et laisse-moi te le répéter (car tu ne saurais trop bien le comprendre), garde-toi des rêves et des chimères; la vie n'est pas un roman, mais une sévère réalité. S'il est une chose au monde sur laquelle il importe de ne pas se tromper, et où l'erreur coûte cher, c'est le choix d'une carrière, d'une profession. Celle de l'artiste est toujours dangereuse et elle est rarement heureuse, précisément parce que la *réalité* y est infiniment au-dessous du *rêve*, et qu'il en résulte une cruelle *déception*, et que la déception est un *vide*, et que ce vide on ne songe plus qu'à le combler à tout prix.

Et ne crois pas que ce soit une besogne facile! C'est ce qu'il y a *de plus difficile au monde* que de se résigner à une déception!

Tu connais le proverbe : la nature a *horreur du vide!* c'est la faim et la soif de l'âme, et une fois là, qui peut répondre de voir clair et de marcher droit? Les plus belles facultés d'artiste sont tout au plus suffisantes pour faire contrepoids aux épreuves de toute sorte; ces facultés, je ne te les connais pas. Rien n'est funeste comme d'en vouloir à la vie qu'on s'est faite, et cela t'arriverait fatalement, crois-moi; je te connais bien, et je sais que tu ne te résignerais jamais à une situation comme celle à laquelle tu serais réduite dans les Arts.

A la place des chimères, il te faut mettre la saine et droite et tranquille raison, voir la vie telle qu'elle est, et la tienne telle qu'elle doit être pour *les tiens* et pour *toi*. Or, avant tout, il te faut une vie qui satisfasse ta conscience, en te mettant à même de remplir ton devoir de fille qui est le premier, et qui te préparera à remplir plus tard dignement tes devoirs de mère si la Providence t'y appelle. Ton Dieu d'aujourd'hui, c'est la piété filiale; et cette piété-là, hélas!... on a toujours trop peu de temps pour la pratiquer. J'ai vécu près de quarante ans à côté de ma pauvre mère, et il me semble aujourd'hui que j'étais encore

Chanter et Souffrir

Mélodie

Poésie de ALBERT DELPIT

Musique de CH. GOUNOD

Andantino.

PIANO. *p staccato.*

Chan - te! me dit l'oi_seau jaseur___ Souf - fre! dit___ la voix é_ternel - le Et je sens vibrer___
Chan - te! car Dieu va t'ins - pi_rer!___ Souf - fre! sans___gé_mir et sans crai - dre L'â - me sait toujours___
Chan - te! c'est le ré - veil du cœur___ Souf - fre! c'est_la loi de la vi - e Tous les deux enfants___

résolu.

dans mon cœur Cet - te dou - ble voix qui m'appel - le Al - lons poète!___ il faut lutter! La dou -
es - pè - rer Quand___ le cœur est las de ce plain - dre Al - lons poète!___ il faut lutter! La dou -
du mal_heur Sont la se - men - ce du gé - ni - e Al - lons poète!___ il faut lutter! La dou -

- leur est___ le grand mys - tè - re Ce qui te fait souffrir sur ter - re C'est là ce qui te fait chan -
- leur est___ le grand mys - tè - re Ce qui te fait souffrir sur ter - re C'est là ce qui te fait chan -
- leur est___ le grand mys - tè - re Ce qui te fait souffrir sur ter - re C'est là ce qui te fait chan -

rit. 1re et 2e Fois. 3e Fois pour finir.

- ter!___ Ce qui te fait souf_frir sur ter - re C'est là ce qui te fait chan_ter!___ - ter!___
- ter!___ Ce qui te fait souf_frir sur ter - re C'est là ce qui te fait chan_ter!___ - ter!___
- ter!___ Ce qui te fait souf_frir sur ter - re C'est là ce qui te fait chan_ter!___ - ter!___

cresc. *p* *pp colla voce.* Tempo *f*

enfant quand je l'ai perdue! Tout devoir méconnu se venge, et les plus sacrés sont aussi les plus implacables dans leurs réclamations.

Il faut que tu adoptes une vie qui soit à la fois une condition de sécurité morale et une part de la sécurité matérielle de la maison. On n'est riche que de ce qu'on donne, et tu sentiras ta fortune commencer, le jour où tu commenceras à te rendre utile. Il y en aurait long à dire là dessus, et tout rentre là ; mais je n'en finirais pas. Je laisse aux réflexions de ton cœur le soin de me compléter; nous causerons de tout cela quand je vous reverrai.

Ton ami pour la vie.

CH. GOUNOD.

M. Julien Tiersot nous donne encore ces curieux renseignements sur la vie mondaine du musicien et les obligations de toutes sortes qui en résultaient pour lui.

Dans les derniers temps de sa vie, Gounod fréquentait volontiers dans les milieux mondains, où il recevait grand accueil : l'éclat de sa renommée, l'autorité, aussi bien que la bonne grâce, de sa personne, ne pouvaient manquer d'attirer vers lui les plus justes hommages. Dans les salons auxquels il faisait l'honneur d'être leur hôte, il était le roi, ou, plus exactement peut-être, le grand prêtre. Les belles dames s'empressaient autour de lui, buvaient ses paroles. Son style avait une allure prophétique qui séduisait. Certains de ses mots, imagés et péremptoires, ont fait le tour du monde, tout au moins du monde parisien. On se rappellera, par exemple, ce dialogue entre l'auteur de *Faust* et une dame qui lui demandait son jugement sur certaine musique qu'ils venaient d'entendre. S'étant recueilli un instant, Gounod prit son air inspiré et prononça :

« Je la trouve... octogone. »

A quoi la dame, empressée, répliqua :

« Oh! maître! J'allais le dire! »

Je ne sais si M. Edmond Rostand n'a pas songé un peu à ces sortes de colloques lorsqu'il a écrit l'acte de la réception chez la Pintade dans *Chantecler* : le maître qui a servi de modèle était bien digne d'y faire figure de héros!

Malgré ces succès, il apparaît que ce n'est que contraint et forcé que Gounod se donnait ainsi en spectacle. Plusieurs de ses lettres nous montrent qu'il était vraiment las de toutes ces obligations. Nous en connaissons d'inédites qui ne laissent aucun doute à cet égard. Voici d'abord un simple billet qui le montre hors d'état de satisfaire à toutes les invitations, même de ses meilleurs amis : il est adressé à Ernest Legouvé.

Samedi, 22 mars 79.

« Je savais bien, mon cher ami, qu'il y avait une croix à ma soirée de lundi : nous dînons chez Blanche, *à Auteuil*. Si cependant nous n'en revenions pas trop tard (car on dîne très tard), je ferai tout mon possible pour finir par chez vous.

» Amitiés pour vous, vos chers enfants, et vos deux petits fils que je trouve charmants (1).

» A vous, CH. GOUNOD. »

La lettre suivante, écrite à une femme qui fut elle-même un compositeur de mérite, la vicomtesse de Grandval, apprécie les obligations de la vie mondaine en des termes sévères, ou tout au moins désabusés.

Vendredi soir, 23 février /83.
20, place Malesherbes.

« Ma chère amie,

» Ma journée d'aujourd'hui a été trop remplie pour me laisser vous dire qu'il m'avait été impossible d'aller hier soir chez vous. Je suis surmené de fatigue et d'affaires : il m'a pourtant fallu rendre hier, dans la soirée, deux civilités obligatoires. Mercredi soir, j'étais allé chez Diémer qui, depuis des années, attendait que je me rendisse à son invitation. Je vois venir le moment où il me faudra les décliner toutes, tant cela me prend de mes forces et de mon temps. En vérité, à Paris, *l'existence* est l'assassin de la *vie*. Le jour, j'appartiens Dieu sait à quoi! Je voudrais bien, au moins le soir, être un peu à moi-même, je veux dire à mon cher art qui finira par me quitter si cela continue!...

» Enfin, à la grâce de Dieu; au bout du fossé la culbute.

» Et les lettres! Si vous voyiez mon bureau! Il n'y a plus que de cela! Moi aussi je suis dans les *inondés!*

» Adieu, et toujours bien à vous.

» CH. GOUNOD. »

Gounod savait bien ce que valaient ces aspirations vers l'art chez des personnes qui n'en connaissent que les séductions du dehors sans se douter des efforts que leur réalisation doit nécessairement coûter.

JULIEN TIERSOT.

IV. — PENSÉES DE GOUNOD

Il y a, dans l'histoire, certains hommes qui semblent destinés à marquer, dans leur sphère, le point au delà duquel on ne peut s'élever : tel Phidias dans l'art de la sculpture, Molière dans celui de la comédie, Mozart dans celui de la musique.

L'intuition, cette clairvoyance spontanée du génie, n'est autre qu'une philosophie inconsciente : c'est la raison devinée par le sentiment qui est, chez l'homme, la première phase de la virtualité créatrice. De là l'infaillibilité du génie : il *voit*, tandis que nous *raisonnons*.

De toutes les conditions dont l'ensemble constitue le caractère propre, la physionomie véritable, l'expression juste d'un morceau de musique, la plus importante, la plus indispensable est, sans comparaison aucune, l'observance exacte et scrupuleuse du *mouvement* dans lequel l'auteur a conçu son morceau.

Le dédain de la *mesure* est une maladie moderne : c'est tout simplement la rupture de l'équilibre musical.

Le chef d'orchestre est l'ambassadeur de la pensée de l'auteur; il est responsable devant les artistes et devant le public, et doit en être l'expression vivante, le miroir fidèle, le dépositaire incorruptible.

CH. GOUNOD.



(1) C'est à vous, Maurice et Georges Desvallières que s'applique cet aimable compliment.

Le Retour de Linou (1)

***

TROISIÈME PARTIE

VII

Le dimanche suivant, les radicaux du conseil municipal, ainsi qu'ils l'avaient décidé au cabaret du « Soleil Levant », mirent M. le maire sur la sellette au sujet de l'école libre. Cadet-Terral, peu endurant de sa nature et que les résistances de son fils et des soucis d'argent tenaient depuis quelque temps en mauvaise humeur, manqua totalement de diplomatie, le prit même de haut, prétendit ne vouloir endosser en rien la responsabilité des actes de la préfecture... Il alla jusqu'à déclarer qu'au surplus il n'était pas fâché de la nomination d'Aline, — non parce qu'Aline était sa sœur — mais parce que la concurrence valait mieux que le monopole, à l'école comme ailleurs, et qu'il était pour la liberté d'enseignement.

La majorité lui donna raison ; mais les trois dissidents — poussés en sous-main par Boussaguet, adressèrent au préfet leur démission motivée. L'agitation grandit, et Cadet-Terral se prépara à la lutte ; après tout, c'était une bonne occasion de chasser du conseil une minorité gênante, et d'écraser dans l'œuf les ambitions de Boussaguet.

Cependant la rentrée des classes avait lieu. La porte de la maison Vayssettes, où se tenait l'école libre, vit se grouper une vingtaine d'élèves... Et que serait-ce à la Toussaint qui, de temps immémorial, est, dans nos pays, la vraie date de la rentrée scolaire ?

Linou s'aperçut qu'elle aurait fort à faire et que, lorsque l'effectif aurait doublé ou même triplé, la tâche deviendrait écrasante. Mais cela ne lui déplut point, tant s'en faut... Justement il lui était venu des scrupules de mener à La Capelle, une vie trop douce et trop reposante sur une route trop unie ; enfin, le chemin du salut allait se rétrécir de nouveau, et les pierres et les ronces s'y hérisser; elle en remercia le Ciel.

De plus, elle déclara à Jacques qu'elle entendait se loger à l'école même et, un peu aidée par Lalie, y préparer et y prendre ses repas.

Jacques protesta, prétendit que c'était là un moyen détourné de reprendre des pratiques de jeûne et d'abstinence, incompatibles avec la rude besogne de l'enseignement... Aline tenait bon.

— Eh bien, et moi alors ? fit Jacques tout penaud.

— Je te prêterai Lalie durant les heures de classe.

— C'est ça ; je dînerai à dix heures du matin et souperai à trois heures du soir !

On transigea : jusqu'à la Toussaint, Aline continuerait à aller souper à la Griffoulade, d'où Lalie la ramènerait coucher à la maison Vayssettes... Plus tard, on verrait...

Octobre fut presque aussi doré et aussi sec que septembre. La restauration de la chaussée se poursuivit. Les quatre « Vieux de la Vieille », comme les appelait Jacques furent fidèles à son appel, burent son vin et lui racontèrent des histoires du temps passé : histoires d'enfance, de vie pastorale, de chasse, de pêche ; Jean-Jean parla de la

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918

prise d'Alger et de Constantine... Il y mêla des aventures amoureuses, un peu libres, qui soulevaient les protestations indignées du vieux curé, lequel levait les bras au ciel et perdait la pose.

— M. le curé, lui disait plaisamment Jacques, puisque vous avez des ruches, vous devriez vous mettre de la cire dans les oreilles, comme faisait un certain Ulysse dont vous avez lu les aventures, au collège.

— C'est une idée, M. Jacques, il faudra que j'en essaye demain...

Le groupe commençait à prendre tournure... Ce ne serait pas les « Bourgeois de Calais », certes, mais enfin !... Il va sans dire que les quatre vieux refusaient de se reconnaître dans ces silhouettes sommairement indiquées, mais Jacques, satisfait des attitudes et du mouvement, se bornait à leur répéter :

— Patience ! patience !... Vous n'êtes pas devenus ce que vous êtes en une semaine, n'est-ce pas ?... Vous ne serez bientôt que trop ressemblants.

Et les ouvriers de Terral, et Jeantou et Cécile, et les rustiques allant à leurs prés ou à leurs champs, ou venant porter leur blé au moulin, et surtout les laveuses se rendant au lavoir, stationnaient et musaient devant cet atelier en plein air, faisaient mille réflexions piquantes, idiotes ou saugrenues, pour la plus grande joie de l'artiste et de ses modèles...

L'instituteur de La Capelle, M. Martinenq, y vint aussi, deux ou trois fois, le jeudi, très intéressé par la pratique d'un art nouveau pour lui.

C'était un jeune maître comme il en faudrait beaucoup dans nos campagnes. Instruit, consciencieux, il conservait, parmi les intrigues villageoises, les passions politiques et religieuses du temps, une grande réserve et une fière indépendance. Aussi n'était-il pas tout à fait le secrétaire de mairie selon le cœur de Cadet-Terral ; et le député lui en voulait un peu de ne pas à l'occasion, se transformer en agent électoral à son profit. Mais M. Martinenq se confinait dans ses fonctions. Il n'allait pas à la cure, mais il n'entrait pas non plus dans les auberges.

Il adaptait les programmes officiels autant que faire se pouvait à son auditoire campagnard. Prêchant d'exemple, il tournait et retournait son jardin sous les yeux de ses écoliers et avec l'aide des plus grands. Il leur enseignait à semer, à planter, à greffer et à tailler les arbres fruitiers, à élever des abeilles. Il leur inspirait surtout l'amour du sol, la bonté pour les animaux domestiques et même pour les bêtes sauvages inoffensives ; il était parvenu à obtenir le respect des nids, — résultat admirable dans un pays où les marmots sucent la passion du braconnage au sein de leur nourrice...

Il s'était toujours abstenu de se lier avec Jacques Terral, sachant à celui-ci des idées et des sentiments à l'opposé de ceux de son Cadet, et ne voulant pas qu'un secrétaire de mairie pût être soupçonné de frayer avec les *réactionnaires* ; mais il avait lu et goûté « Les Castagnaïres » ; et le jour où Jacques s'était avisé de faire du modelage artistique en plein air, il en avait profité pour approcher, sur le terrain neutre de la voie publique, un homme en qui il admirait un écrivain régionaliste délicat et savoureux.

Il sut témoigner à Jacques Terral son admiration, simplement, franchement, sans ombre de pédantisme ni de flagornerie.

Mais voilà qu'un jour le vent d'autan, — le vent qui dépouille les hêtres, achève de mûrir les châtaignes et les noix, — accourut de la mer, par-dessus les chauves Cévennes et balaya de ses rafales la chaussée de l'étang. Il fallut interrompre les séances.

Puis le froid se fit sentir, et enfin les brouillards, préludes de la Toussaint, noyèrent tous les contours.

Enfin, Jacques Terral qui, d'ailleurs, se sentait malheureux de n'avoir presque plus chez lui sa petite Aline, annonça qu'il allait s'absenter.

— Vois-tu, disait-il à sa sœur, je suis comme certains oiseaux qui, à l'automne, se brisent la tête aux barreaux de leur cage, si l'on veut les empêcher de prendre leur volée.

— Où vas-tu ?

— A Rodez, d'abord, où j'ai quelques amis ; je veux savoir où en est mon ami Firmin, le sculpteur sur bois, de l'exécution de la statuette que je lui ai confiée pour l'église de Saint-Sauveur... Ensuite, je pousserai jusqu'à Mende, ma dernière résidence de juge, où m'attend une chère tombe que je n'ai pas visitée depuis longtemps... Je reviendrai dans... trois semaines.

— C'est bien vrai, ce que je tu dis là ?

— Je te l'affirme...

— Tu n'oublies point, je suppose, l'œuvre que nous avons entreprise, et qui consiste à réunir notre famille divisée...

— Je n'oublie rien, petite sœur... Mais, en ce moment, il convient de marquer un peu le pas ; de petits événements se préparent qui peuvent être gros de conséquences : d'abord des élections municipales complémentaires... Il vaut mieux que je ne sois pas là. Cadet croirait que je lui fais de l'opposition, parce que je m'abstiendrais ; il est si ombrageux !

— Et notre vieux père ? Il va être bien peiné par ton départ.

— Je lui avais déjà fait pressentir ma courte absence. Il est bien portant, bien entouré, bien soigné... S'il se produisait quelque accroc, tu me télégraphierais... et je serais là le lendemain.

Ce que Jacques ne disait pas à sa sœur, c'est que, — tout en contentant son pressant besoin à lui, de changer un peu de place, — il voulait la laisser, elle, organiser à son gré sa nouvelle vie et son œuvre, sans avoir l'air d'y être pour quelque chose, sans paraître jouer un rôle d'inspirateur et de conseiller. On le traitait, ici et là, de rêveur ; et, au village, comme ailleurs, les rêveurs manquent d'autorité ; on les trouve parfois agréables, on les écoute volontiers, on leur fait des politesses, mais on ne suit pas leurs directions, et on se méfie de ceux qui les suivent.

Aline, si pieuse, si modeste, si charitable et si courageuse, ne portant ombrage à personne, était mieux qualifiée pour jouer le rôle de petite Providence qu'il lui avait assigné.

Avant de partir, toutefois, il écrivit à son neveu de venir à La Capelle le dimanche suivant ; il ne voulait pas s'absenter sans avoir encore causé avec lui de ce qui leur tenait au cœur à tous les deux. Ensuite, il profita d'une dernière journée calme et ensoleillée pour aller dire adieu à sa chère Durenque et à son bois de Roupeyrac. Il prit son fusil, pour se donner un prétexte et une attitude, descendit le cours du ruisseau, suivant tous ses méandres, revoyant les « gourgues » sombres et les « rajols » écumeux où, avec son père et ses oncles, enfant, il avait pêché des truites ; puis, arrivé au fond du bois, au confluent de la Durenque et du Jabru, il abandonna ruisseaux et prés pour remonter à travers la forêt.

Il s'engagea sous les futaies de hêtres et de chênes que l'automne effeuillait après les avoir parés d'or et de pourpre durant quelques semaines.

L'autan agitait les cimes dont il jouait comme d'une harpe géante ; chaque rafale semblait en tirer un nouveau couplet, lequel répétait le précédent, avec un accent plus grave, plus profond et plus triste à mesure que le jour descendait. Mélopée merveilleuse, et sur laquelle le rêveur peut broder tous ses rêves. Jacques s'y abandonnait tout entier, revivant ses jeunes années, son enfance de dénicheur, l'oreille tendue au chant du loriot, à la plainte aiguë du merle tremblant pour sa couvée et la révélant ainsi au ravisseur... ensuite son adolescence amoureuse de chimères, enivrée de la lecture de Châteaubriand dont il allait se récitant tout haut des pages sur l'appel des cloches, ou sur les migrations des oiseaux... Partout, toujours, il avait gardé dans l'oreille cette voix émouvante de la forêt natale, cette berceuse de l'enfant, cette consolatrice de l'homme touchant à son déclin. Elle semblait aujourd'hui lui dire :

Où t'en vas-tu encore ? Où seras-tu mieux qu'ici?... Ne devrais-tu pas renoncer à ces velléités de littérature et d'art, et venir passer dans mes clairières tant d'heures ailleurs perdues?... » Et les vers de son compatriote lui remontaient aux lèvres :

Forêt tendre, forêt humaine, forêt sainte !

Il remarquait avec peine qu'en maints endroits on l'avait mutilée ; et que, si l'ensemble de ses dômes, vu de loin, était à peu près le même qu'au temps de sa jeunesse, bien des colonnes pourtant en avaient été renversées. Là où de petits terriens possédaient des parcelles, tous les gros arbres à peu près avaient disparu, faisant place à des taillis, à des fourrés de houx et de bruyères où, disait-on, les sangliers ont remplacé les loups.

Le principal lot, celui qui appartenait à Boussaguet du Sérieys, avait été mieux conservé. On y avait pratiqué des coupes, certes, installé une scierie à vapeur et des charbonniers, mais le tout assez intelligemment pour sauvegarder l'avenir. Et encore là, que d'arbres absents auxquels Jacques avait grimpé pour dénicher des geais ou des écureuils !... Pourtant, voici deux hêtres qu'il reconnaît. Un jour il s'appliqua à graver son nom dans leur écorce blanche et lisse, et un prénom de jeune fille, Marie, au-dessus du sien. Et les noms y sont encore, mais en lettres allongées, élargies, déformées, indéchiffrables pour tout autre que lui. La jeune fille mourut à vingt ans; lui en a soixante; les hêtres en ont trois cents et en vivront encore autant, si la cognée ne supprime ces deux fiers témoins d'une humble idylle dès longtemps effacée.

QUATRIÈME PARTIE

I

Près de deux mois se sont écoulés depuis le départ de Jacques qui avait promis de revenir dans trois semaines! Il a écrit à Linou que quelques affaires le retenaient au chef-lieu plus longtemps qu'il n'avait pensé.

A La Capelle, la crise municipale s'est aggravée d'incidents électoraux assez violents. Les trois conseillers démissionnaires se sont représentés, criant bien haut que leur réélection serait la condamnation de la majorité du conseil et du maire Terral. La lutte a été très vive; les deux partis ont failli plusieurs fois

en venir aux mains... On a arraché de leurs lits les malades, les infirmes du coin du feu; et, sur des carrioles, on les a emportés voter.

A six heures, le dépouillement a commencé, au milieu d'une animation et d'une acuité de surveillance extraordinaire des deux côtés. Vers le milieu de l'opération, il devient probable que la liste patronnée par le maire sera battue... Soudain, quelqu'un souffle les bougies... Des cris s'élèvent... Une lutte terrible s'établit autour de l'urne... On rallume; et les adversaires du maire, d'une poussée formidable écartent ses partisans, ramassent les bulletins épars sur la table, les enferment dans l'urne, la cadenassent et la montent dans la salle de la mairie, sommant Cadet-Terral d'en assurer la garde, en attendant qu'on puisse la porter à la préfecture.

Or, le lendemain matin l'urne avait disparu. Parquet, gendarmerie accourent et enquêtent en vain. Les deux partis s'accusent réciproquement... On n'arrive qu'à une certitude : c'est Rascal qui a éteint les bougies pendant le dépouillement. Or Rascal est un des hommes du maire, et le maire n'a pas su empêcher le vol de l'urne... Les journaux du chef-lieu font un tel tapage autour de l'incident, que la presse parisienne elle-même croit devoir s'en occuper. Résultat : le maire de La Capelle est révoqué; et Rascal, à qui on n'a pas pu prouver la soustraction de l'urne, est condamné, pour avoir éteint les chandelles, à quinze jours de prison avec sursis...

Et nous voici à la veille de Noël. Les « trignons » des cloches l'ont, comme de coutume, annoncé, treize fois de suite, à dix heures du soir, jusqu'au fond des plus lointains hameaux.

Linou, quoique écrasée de besogne par le nombre croissant de ses élèves, — dont plusieurs prenaient pension et couchaient à l'école, à cause des gros temps, — s'occupait encore de seriner aux plus grandes quelques cantiques pour l'office de minuit. Elle avait enrôlé naturellement Cécile pour renforcer le chœur des fillettes, et pour qu'elle chantât le « Noël » d'Adam. Tout marchait à souhait... Mais ce Jacques, ce vilain grand frère aîné, qui ne serait pas là pour encourager la petite maîtrise naissante! Qu'est-ce qui pouvait le retenir au loin... si longtemps?

Le bruit s'étant répandu que Linou ferait chanter ses jeunes filles à la messe de minuit, bien des gens des paroisses voisines, malgré la neige emplissant les chemins et la glace perfide cachée dessous, s'en vinrent assister aux « Matines » de La Capelle. Peu ou point de ces paroissiens qui jadis s'éclairaient rustiquement d'un tison à demi consumé qu'ils ravivaient en le faisant tournoyer dans leurs poings : les lanternes avaient remplacé ces torches primitives; mais les groupes qu'elles guidaient à travers combes et bois, ne manquaient ni de foi ni de pittoresque.

L'église fut bondée, à la grande joie de l'abbé Sermet, qui, ardent et glorieux, aspirait à éclipser, même avant d'être curé titulaire, tous ses confrères du voisinage. Déjà, nous avons vu qu'il avait apporté à son église des embellissements d'un goût déplorable, mais qui provoquaient l'admiration des foules. On disait qu'il n'y avait pas, dans tout le Ségala, d'église mieux ornée que celle de La Capelle. Il voulait qu'on dît demain que nulle part on ne pouvait chanter une aussi belle messe de minuit.

Inutile d'ajouter que François était monté de Fontfrège pour entendre et apercevoir son amoureuse. Cadet, qui ne décolérait point depuis sa révocation, avait bien tenté de retenir son fils à la maison. Mais le jeune homme avait fermement déclaré qu'il voulait, comme beaucoup de gens de La Garde, aller entendre le « Noël » d'Adam, et les écolières de tante Linou.

— Alors, ne t'étonne pas, avait répondu le meunier furieux, de trouver encore porte close à ton retour.

— Je vous remercie de me prévenir, mon père ; je coucherai là-haut, chez l'oncle Jacques...

— Tu coucheras là-haut ?... A ton aise... Aussi bien finiras-tu par y demeurer tout à fait ; c'est bien ton intention, n'est-ce pas ?

— Pas à moins que vous ne me chassiez de chez vous, mon père.

— Ne me défie pas trop, tu sais !

— Eh bien, Terral, intervint Sophie, qu'est-ce que cela signifie ? Une querelle encore, et la veille de Noël ! Tu es donc abandonné de Dieu et des hommes ?

Il crispa les poings et ouvrit la bouche pour jurer ou blasphémer, mais la referma sur un vague grognement : il avait, plus que jamais, à ménager sa femme, à l'heure où M. Vergnade allait exiger le remboursement des sommes prêtées pour la construction de l'usine...

A l'église de La Capelle, l'office de Matines eut tout l'éclat et tout le charme qu'on en attendait. Cécile chanta :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle...

de sa voix grave de contralto, où elle faisait passer une émotion pénétrante et communicative. Ce fut bien autrement impressionnant que l' « O salutaris » de la saint Loup. Et lorsque s'envola, triomphant, le refrain :

Noël! Noël! voici le Rédempteur

qu'elle lança, — elle si timide et si tremblante l'autre fois, — la poitrine en avant, la tête renversée et les yeux au ciel, l'effet fut extraordinaire ; tous en eurent le frisson, et beaucoup pleurèrent de douces larmes.

Les chantres au lutrin, les rustiques à la tribune et au fond de l'église, les jeunes écolières dans la chapelle de la Vierge où Linou avait installé une crèche naïve, tous rivalisèrent d'ardeur dans l'exécution des psaumes, des hymnes et des cantiques.

J'entends là-bas, dans la plaine,
Les anges descendus des cieux...

termina la fête ; et quand on en vint au refrain : « Gloria in excelsis Deo ! » tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, s'en mêlèrent, au risque d'en rompre un peu le mouvement et la justesse. Et ce fut formidable, au point que, malgré portes et fenêtres closes, on en perçut les échos jusqu'au cabaret le plus proche, où des buveurs, qui n'avaient pas attendu l'heure classique du réveillon, s'arrêtèrent de brailler et de boire pour écouter le chant divin venant jusqu'à eux.

— Voilà le résultat de la loi de séparation, remarqua un libre-penseur dit « le Parisien » ou « le Petit Père » ; l'église est plus remplie qu'auparavant, et on y chante mieux.

— Les cabarets aussi sont plus remplis, riposta Rascal, qui jouait à la manille dans un coin, avec quelques acolytes de son espèce ; et on y boit davantage... Ainsi tout le monde est content...

Au porche, François guettait la sortie d'Aline et de Cécile ; dès qu'elles parurent, il se précipita et en prit une sous chaque bras... Mais Cécile se dégagea doucement : « Oh ! François... on nous regarde... »

— Tu as assisté à l'office, mon neveu ? demanda Aline.

— Bien sûr ! Pensiez-vous que je laisserais échapper l'occasion d'entendre chanter de belles Matines?... Il n'y a qu'à La Capelle qu'on trouve cela, ma tante, et grâce à vous...

Cécile, émue et reconnaissante, achevait dans son cœur la phrase de son ami. Et Linou disait à François :

— Je voudrais bien croire que c'est seulement par dévotion que tu es venu... Enfin, puisque te voilà, descends jusqu'à l'école. Lalie est déjà en train de faire chauffer un peu de soupe et de griller une saucisse — tout notre réveillon à nous : tu en prendras ta part, et Cécile aussi.

— Oh ! impossible, fit la jeune fille, mon père s'alarmerait s'il ne me voyait pas redescendre avec ceux du Sérieys et du Verdier.

— On t'accompagnera... Lalie est courageuse...

— Et je suis là aussi, s'empressa d'ajouter François.

— Mais que penserait mon père de ce retard ?

— Je vais lui en expliquer la cause, et je reviens...

Et l'amoureux partit en courant.

Pauvre réveillon, en effet, que celui de Linou ! Mais les amoureux ne songeaient pas à la chère... Se retrouver, là, sous la cheminée où flambait un bon bois de hêtre ; se regarder et se sourire, n'osant parler d'amour devant celle qui chaperonnait leur idylle, mais la voulait aussi chaste que l'avait été la sienne ; écouter siffler la bise sur la neige et chanter la bûche dans ce foyer d'une heure, en rêvant de celui, bien plus durable, qu'ils fonderaient plus tard... Quelle fête pour eux eût valu celle-là ?

Hélas ! elle fut courte : deux heures sonnèrent à l'horloge et Cécile voulut à tout prix rentrer au moulin. François réitéra son offre de la reconduire ; mais la jeune fille refusait sachant bien que ce tête-à-tête déplairait à Linou... On transigea : Lalie accompagnerait Cécile jusqu'au bas de la côte, où sûrement Garric guettait son arrivée ; et François, du haut de la montée qui est en droite ligne, surveillerait leur descente et le retour de Lalie.

Ainsi fut fait. Les amoureux se quittèrent sur un long et tendre serrement de main, — on s'embrasserait le 1[er] janvier ; — et les deux femmes descendirent d'un bon pas.

Il y avait de la neige sur le chemin ; mais la lune était au ras de l'horizon et n'éclairait que de biais et assez faiblement.

Et, tout à coup, au moment où Cécile et Lalie se donnant le bras longeaient les vieux houx qui bordent une partie de la côte, en face même de la barrière à claire-voie donnant accès à la maisonnette de Jacques Terral, elles poussèrent un cri de terreur : un homme, qui se tenait blotti entre les troncs de la « griffoule », s'était élancé sur elles, écartant la vieille fille et, d'une poussée, l'envoyant rouler sur la neige, et cherchant à embrasser Cécile affolée.

— Des lèvres de belle dévote, une nuit de Noël, grognait-il de sa voix d'ivrogne, en voilà un réveillon !...

Au double cri, François s'était élancé. En dix secondes il était sur le bandit, le saisissait par derrière, à la nuque et, d'un coup de genou dans les reins, le ployait et l'étendait sur le dos. Lalie s'était relevée et criait à être entendue de la moitié du village. François, dont la colère décuplait les forces, avait noué ses doigts au cou du misérable, qui râlait.

— Ne le tuez pas, François ! ne le tuez pas ! implorait Cécile.

— Arrache-lui d'abord cette espèce de masque, disait le jeune homme haletant.

Et Cécile enlevait le cache-nez dont l'apache s'était caché le haut et le bas de la figure.

— C'est Rascal, s'écriait François ; c'est encore lui !... Cette fois, on va régler tous ses comptes, n'est-ce pas, brigand ?

— François, François, ne le tuez pas, au nom de Notre-Seigneur...

Lalie, elle, criait toujours...

Un pas s'entendit au bas de la côte : c'était Garric qui accourait.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, fit-il, essoufflé ? Mais soudain il comprit.

— Tenez ferme, François ! Je vais vous aider.

Et il saisit par les jambes Rascal qui se débattait et écumait... Alors le jeune Terral desserra un peu son étreinte.

— Laissez-moi aller ! laissez-moi aller !... gémissait le misérable... Je vous expliquerai... J'avais bu... j'avais fait un pari, à l'auberge... Laissez-moi aller !...

— Pas avant d'avoir demandé pardon à cette enfant, dit François... A genoux, bandit !

Aidé par Garric il agenouilla Rascal de force, dans la neige.

— Oui, oui... pardon, Mlle Cécile! pardon à vous tous... Je vous expliquerai... Je ne suis pas seul coupable... on m'a poussé...

— Nous n'avons que faire de tes explications, qui seraient des mensonges...

— Il faut le conduire à la Mairie, proposa Garric, et le garder jusqu'à ce que les gendarmes viennent le cueillir.

— C'est, en effet, tout ce qu'il mérite, conclut Lalie.

Rascal, toujours à genoux dans la neige, pleurnichait, suppliait.

— Grâce! grâce!... Je vous promets, je vous jure... Mlle Cécile, dites qu'on me laisse aller...

Et Cécile, tremblante, prise de compassion, disait :

— Père,... François,... si on le relâchait?

— Le relâcher? protesta Lalie...

François se taisait... Enfin, il proposa :

— Rascal, tu n'es qu'un misérable, tu le sais bien : espion; mouchard, chapardeur d'abord, maintenant agresseur de femmes sur les chemins, c'est complet!... Et pourtant, si Cécile et son père y consentent, nous te rendrons la liberté, à une condition, entends-moi bien : dès demain tu auras quitté ce pays, et tu n'y reparaîtras que le jour où nous y consentirons, Garric et moi... Si l'un de nous deux te retrouve sur ses pas, c'est la plainte au parquet, et c'est la prison — cette fois sans sursis... As-tu compris?

— Oui bien, monsieur François; oui, j'ai compris... Je me soumets... Mais comment manger, si je m'en vais d'ici?

— Il faudrait peut-être encore te servir une pension? cria le jeune homme que la colère reprenait. Préfères-tu être nourri, sous les verrous, aux frais du gouvernement? A ton aise, mon garçon : en route pour la mairie!

— Non, non, monsieur François! je consens... je vous obéirai; je m'en irai loin, bien loin... Mais, de grâce, ne me chassez pas pour toujours... Quand j'aurai assez fait pénitence, laissez-moi revenir dans le pays. Je ne pourrais pas vivre ailleurs...

— Soit. Cela dépendra de toi d'y rentrer, en redevenant honnête homme. Et veux-tu que je t'en indique le moyen? Tu es solide... Tu n'as que vingt-cinq ans... On va se battre au Maroc : engage-toi... On ne se rachète vraiment que sous les armes! Va-t'en!

Il lâcha les poignets du gueux qui, dégrisé, se releva péniblement, ramassa son cache-nez et son béret, ébaucha une sorte de révérence, et remonta la côte lentement.

Les autres la descendirent, François soutenant Cécile toujours frissonnante.

— N'aie donc pas peur, Cécile, lui disait-il; il est lâche, il ne reparaîtra pas... Si je me trompais pourtant; s'il revenait rôder autour du moulin, tu as un fusil, Jean? Tire-lui dessus,... dans les parties basses... De la grenaille dans les jambes, c'est souverain contre des bandits pareils.

Au coin de la chaussée, François et Lalie quittèrent Garric et sa fille.

— Il est entendu, dit le jeune Terral, qu'on gardera sur cette affaire un silence absolu, — du moins, jusqu'à nouvel ordre... Lalie, sois muette aussi, même auprès de ma tante; nous ne la mettrons au courant, ainsi que mon oncle, que s'il le fallait... Ne pleure plus, Cécile... Et dors bien... Il n'y a plus de danger.

Mais la jeune fille s'attachait à lui :

— Ne partez pas, François !... Il peut vous guetter sur la route, avec des complices, vous faire un mauvais parti...

— Je coucherai à La Capelle, pour te tranquilliser; car sois assurée qu'il est aussi poltron avec les hommes qu'il est effronté avec les femmes... Et il ne se vantera pas de la leçon qu'il a reçue... Dors bien, Cécile; et si tu rêves, ne rêve que de ta patronne céleste, car tu as chanté comme elle.

De retour à la porte de l'école, il prit congé de Lalie, qui voulait le retenir et lui préparer un lit :

— Non, Lalie, non... Mes parents seraient inquiets... Avec ma bicyclette, je serai vite chez nous... Silence, Lalie, sur ce qui s'est passé... Bonsoir!... ou plutôt, bonjour...

Trois heures sonnaient au clocher; et François s'élançait sur la route de Fontfrège, pensant bien que, malgré la menace de son père, — ou plutôt à cause d'elle, — les verrous, cette fois, ne seraient point poussés.

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

Les Abonnements de Guerre pour nos Soldats

Nous continuons de délivrer des abonnements de guerre à prix réduits, heureux de pouvoir, en nous imposant ce petit sacrifice, alléger les soucis de cette dure campagne...

Tout nouvel abonné reçoit, en même temps que le premier numéro de l'abonnement, un paquet copieux d'anciens numéros choisis parmi les plus intéressants de la collection des Annales et du Journal de l'Université.

Le prix de ces abonnements de trois mois (13 N^os^) est de 3 fr. Joindre le montant et indiquer avec précision le numéro du secteur postal.

Toute demande de changement d'adresse ne pourra être effectuée que si elle est accompagnée de 30 centimes représentant les frais de réimpression des bandes.

Seuls, les abonnements du front, servis dans les secteurs, aux soldats, sont exempts de cette petite indemnité.

La rédaction des Annales recommande aux correspondants de conserver le double des manuscrits qui lui sont communiqués, car elle ne peut en assurer la restitution, se trouvant débordée par l'affluence des envois. D'une façon générale, il n'est répondu qu'aux lettres qui contiennent l'affranchissement de retour.

LES MAISONS CLAIRES pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription arrêtée le 5 juin

Mme la Maréchale Joffre, 2.000 fr. — Mlle Germaine Le Clézio, Port-Louis, 2.100 fr. — Mlle Antoinette Pohl, Christiana, transmis par Mrs Aslana-Haaland, 1.000 fr. — Mme Gaytzhocky, 15 fr. — Anonyme, 2(fr. — Anonyme Lyon, 10 fr. — Nouvelle souscription de Mlle Marie Maisonete, 52 fr. — « Une petite fille de Valeuil », 10 fr. — M. René Lauriac, 20 fr. — Mme et Mlle Hostains, 10 fr. — « C. T., institutrice de l'Aisne », 25 fr. — Petites Port-Vendraises de cœur, 15 fr. — Mme Angistron, 50 fr. — M. Buttolo, 25 fr. — M. Bluzat, 100 fr. — Mme Leblois, 20 fr. — Une institutrice de Savoie, 10 fr. — M. Aris, 10 fr. — M. J. Guilbert, 10 fr. — M. Huyghnes des Etages, 10 fr. — M. Crosnier de Briant, 10 fr. — « Pour l'amour de Jésus et de Marie », 5 fr. — « E. T., rue du Soleil, Marseille, 25 francs. — Mlle Lacomme, 25 fr. — M. L. Perrot, 10 fr. — Anonyme, 46 fr. 35. — « Les Tantes d'Adrien », (3e versement), 20 fr. — Mme Fourcade, 5 fr. — Mlle Renée Mendez, 11 fr. 40. — « Pierrot », 25 fr. — M. Louis Collin, 5 fr. — M. Henri Bonnes, 10 fr. — M. Bouzon, 222 fr. 70. — « Zette sa cotisation de juin, 10 fr. — Mme Henri Salmon, 10 fr. — M. Chastel, 1 fr. — M. J. Prost, 5 fr. — « Petite Madame et son diable bleu », 2 fr. — Mlle Pasquin, 10 fr. — « Petit Pierre », 5 fr. — M. Berrigaud, 10 fr. — Mme Hazard, 2 fr. — Cinéma de l'Ecole Franco-Américaine des Apprentis Mécaniciens de Lorient, 150 fr. — M. Bertrand, 10 fr. — Mlle Melnotte, 5 fr. — Mlle Depiole, 5 fr. — Mlle E. Ailhaud, 4 fr. — M. Picart, 2 fr. — Mlle C. Beaune, 2 fr. — Anonyme E. P., 20 fr. — E. D. Royan, 5 fr. — Une éprouvée de la guerre, 10 fr. — Un fervent du grand air, 5 fr. — Mme Duroy, 5 fr. — Mme A. Briat, 20 fr. — Mme Karlskind, 25 fr. — Une Israélite, 20 fr. — M. Jean Julien, 5 fr. — Mlle Noirot, 5 fr. — M. Bonzon, 278 fr. 35. — Mme Goubet, 20 fr. — Mlle Sabatier, 6 fr. 50. — Mlle Blanche Moria, 10. — Mlle Frenet, 20 fr. — Mme Gabriel Giraud, 5 fr. — M. Dauverga, 5 fr. — Mme Klein, 100 fr. — Mme J. Montsaingeon, 5 fr. — Anonyme, 20 fr. — Y. W., 25 fr. — M. Bosc, 5 fr. — Anonyme Chaumont, 5 fr. — Une Petite Cousine Marcelle, 10 fr.. — Total : 6.800 fr. 30. — Subventions, 1.751 fr. 50. — Total général, 516.167 fr. 70.

Dixième Souscription recueillie par Mmes Rutlidge et Wagner, à Rio-de-Janeiro, dont le montant a paru dans le numéro du 19 mai

SUITE DE LA LISTE DES DONATEURS

L. Regende, 5 mr. — M. Harrisson, 5 mr. — M. Messeder, 5 mr. — M. Cooper, 5 mr. — Anglo Nex. Get Cie, 5 mr. — Mme Lasserre, 5 mr. — G. Cootalem, 5 mr. — H. de Geslin, 5 mr. — A. Janin, 10 mr. — D'Orey et Cie, 5 mr. — A. Haguenauer, 5 mr. — Mme Haguenauer, 5 mr. — J. W. Spackman, 5 mr. — G. S. Fosc, 5 mr. — G. W. Chillon, 5 mr. — E. W. Mahieu, 5 mr. — Mme Soussan, 10 mr. — E D'ho, 5 mr. — André Brovard, 5 mr. — A. Cavé, 5 mr. — G. Gooda, 5 mr. — M. Marigny, 5 mr. — Henri Quinfe, 5 mr. — A. Dupont, 5 mr. — F. Jauréguiber, 5 mr. — Barrenne, 5 mr. — Barrenne, 5 mr. — Mlle Lasserre, 5 mr. — M. et Mme Grandmasson, 10 mr. — Vicomtesse de la Horie, 5 mr. — Mme Artiges, 5 mr. — Mlle E. Costel, 5 mr. — Mme Gulnar Stampa, 5 mr. — Mme H. Cardozo, 5 mr. — M. A. Petit, 5 mr. — M. et Mme Fierz, 10 mr. — G. Martinelli, 10 mr. — M. et Mme Mortimer, 10 mr. — Marguerite Pitez, 5 mr. — M. A. Cavé, 5 mr. — L. Petis, 5 mr. — Mme Cauzard, 5 mr. — Arthur Lévy, 5 mr. — Pierre Pitez, 5 mr. — Touzet, 5 mr. — M. et Mme de Burlet, 10 mr. — F. P. de Santos, 5 mr. — Baere Delcroix, 5 mr. — Théodore Rhodes, 5 mr. — J. Bonniard, 5 mr. — C. Conteville, 5 mr. — Toussaint, 5 mr. — E. Isnard, 5 mr. — C. Vautelet, 5 mr. — Martinelli, 5 mr. — F. Roosenboom, 5 mr. — Alfred Maia, 5 mr. — Rego Barros, 5 mr. — Francisco de Castro, 5 mr. — Dr. V. Torres, 5 mr. — Dorgival Folletti, 5 mr. — Mrs Huntress, 10 mr. — H. Huber, 5 mr. — Colmar, 5 mr. — M. Meier, 10 mr. — J. Bloch, 5 mr. — Mme D. Wagner, 10 mr. — M. Robichez, 5 mr. — Mrs Lloyot, 5 mr. — Salmon, 5 mr. — François E., 5 mr. — M .L. M., 5 mr. — R. Molinen, 10 mr. — Marie Griffond, 5 mr. — Besnard, 5 mr. — Ch. Ebert, 5 mr. — L. R. Ebert, 5 mr. — Mrs Ch. Ebert, 5 mr. — A. Rouchon, 10 mr. — François Morano, 5 mr. — J. Bloek, 5 mr. — Lloyton Obsburgh, 10 mr. — Paul Meghe, 5 mr. — E. A. Gratry, 5 mr. — Jules Blum, 5 mr. — Henri Robert, 5 mr. — Mlle Marthe, 5 mr. — S. Bayle, 5 mr. — Mlle Lucron, 5 mr. — M. Wassenbove, 5 mr. — M. Tatterssall, 5 mr. — Pryor, 5 mr. — Aubertel, 5 mr. — Dr G. P. Gidon, 5 mr. — Dr J. L. M. Diniz, 5 mr. — Société Financière, 5 mr. — E. Cra R. Gde do Sul, 5 mr. — Compagnie Nell d'explosivos, 5 mr. — Haynes, 5 mr. — Mrs Saunders, 5 mr. — L. Sanson, 5 mr. — Mme Uzae, 5 mr. — M. Gaussen, 5 mr. — A Cid Loureiro, 10 mr. — M. Wraubeck, 5 mr. — V. Lamaignière, 5 mr. — Rodolpho Hess, 10 mr. — V. Estoueigt, 5 mr. — Paul Labouriau, 5 mr. — Pierre Labarthe, 5 mr. — A. R. Mausfeld, 5 mr. — D'Or et Cie, 5 mr. — Cabalzar, 5 mr. — Pucheu, 5 mr. — Mme Kapelman, 5 mr. — Mme Brignole, 5 mr. — Mme A. Gibbons, 10 mr. — Mme Griffond, 5 mr. — M. Périgois, 5 mr. — Mme Tisserandot, 5 mr. — M. Good, 5 mr. — M. Lesage, 5 mr. — Mme Lesage, 5 mr. — Mme Rosand, 5 mr. — M. Lafourcade, 5 mr. — M. Crues, 5 mr. — Paul Lacombe, 5 mr. — M. Good, 5 mr. — Crédit Foncier, 33 mr. 6. — Total : 1.40[illegible] francs.

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 7 juin 1918

La **Bourse de Paris** a continué à tenir. Sa foi dans les prochains communiqués n'a pas été déçue, puisque, chaque jour, les nouvelles du front lui ont confirmé de plus en plus l'arrêt de l'offensive ennemie, arrêt curieusement souligné, d'autre part, par des préludes d'offensive de paix, tandis que les déclarations de M. Clemenceau et du Conseil de guerre interallié affirmaient solennellement les fermes décisions des Alliés d'aller, indissolublement unis, jusqu'au bout.

La confiance générale s'exprime de mille manières : comme exemple nous citerons la progression des dépôts des Caisses d'épargne, lesquels, pour les cinq premiers mois de 1918, présentent un excédent de 120.270.738 francs contre un excédent de 62.522.548 fr. pour la période correspondante de 1917.

Epargnants, capitalistes, professionnels de la Bourse, tous ont foi dans l'avenir du pays.

Aussi nos **Fonds Nationaux** montrent-ils une imperturbable fermeté : le **3 o/o Perpétuel** à 60 fr., le **3 o/o Amortissable** à 76 fr. 75, le **4 0/0** à 68 fr. 60 à 68 fr. 65 et le **5 o/o** de 87 fr. 90 à 88 fr.

L'**Extérieure d'Espagne** gagne encore trois points à 143 fr. 60.

A l'exception des **Fonds Russes**, les autres fonds d'Etats sont fermes et l'on remarque plus spécialement la belle tenue des **Fonds Argentins, Boliviens** et **Brésiliens**.

La discussion sur le renouvellement du privilège de la **Banque de France** n'est pas encore close. En attendant, M. Klotz, ministre des finances, a fait adopter hier par la Chambre un projet de loi spécial autorisant la Banque de France à porter son émission de billets de 27 à 30 milliards et ses avances à l'Etat de 18 à 21 milliards.

D'autre part, la Chambre se prépare à discuter le projet de loi, récemment déposé, en vue du renouvellement du privilège de la **Banque de l'Algérie**; en attendant le maximum du chiffre des émissions de billets de cette banque vient, par décret paru au *Journal Officiel* du 3 juin, d'être porté de 650 à 700 millions de francs.

Nos **Etablissements de Crédit** évoluent autour de leurs précédents cours. Il en est de même des actions de nos grandes **Compagnies de chemins de fer.**

Dans les valeurs de navigation, nous signalerons l'amélioration des **Messageries Maritimes.** L'exercice 1917, dont les comptes seront soumis à l'assemblée du 28 juin, a laissé un bénéfice net de 5.278.218 fr. contre 4.357.631 francs pour 1916. Le conseil d'administration a l'intention de proposer un dividende de 6 o/o soit 15 francs par action de priorité et par action ordinaire; il proposera également de conserver à la charge de la Compagnie l'impôt sur les titres au porteur dont elle avait fait antérieurement l'avance, de sorte que le coupon net, déduction faite du seul impôt afférent à 1917, s'élèvera, pour les actions ordinaires à 14 fr. 25 au nominatif et 13 fr. 90 au porteur et, pour les actions de priorité, à 14 fr. 25 au nominatif et 13 fr. 80 au porteur.

L'action du **Canal de Suez** s'affermit dans les hauts cours vers 4.900 francs, bien impressionnée par les déclarations faites à l'assemblée générale du 3 juin.

Nous avons noté précédemment que le dividende de l'exercice 1917 était seulement de 65 francs net contre 90 francs net pour l'exercice 1916.

Par suite de la prolongation de la guerre, on enregistre, en 1917, une nouvelle diminution de 4 millions de tonnes dans l'activité du Canal. Les relèvements de tarif ont compensé dans une certaine mesure les effets de cette baisse du trafic ; mais le produit du droit de transit présente encore une diminution de 15 millions de francs.

Le rapport constate avec satisfaction une amélioration sensible de la situation des recettes depuis le début de l'exercice en cours, amélioration qui se chiffre par 7 millions et demi pour les cinq premiers mois de l'année ; c'est d'un heureux augure pour l'avenir.

Dans un message que M. Jonnart, absent, adressait à l'assemblée, l'honorable président exprime la conviction que les années futures apporteront aux actionnaires du Canal de Suez un dédommagement aux diminutions de bénéfice supportées pendant les hostilités ; il estime que la surtaxe de 2 fr. 25 par tonne du droit de transit et la suppression du tarif spécial des navires sur lest, représentant une augmentation de recettes de 2 fr. 50 par tonne, seront maintenues après la guerre.

Dans le groupe électrique, la **Parisienne de Distribution d'Electricité** est ferme vers 350 francs en attendant l'assemblée générale du 29 juin. Le dividende proposé est de 4 o/o soit 10 francs par action libérée.

L'**Electricité de Limoges**, à 125 francs, regagne son dividende.

Compte tenu du coupon de 40 francs détaché, la **Thomson-Houston** s'inscrit à 702 francs avec droit de souscription. Nous rappelons que le droit de souscription à l'augmentation de capital actuelle peut s'exercer jusqu'au 22 juin inclus.

Le groupe métallurgique, après quelques oscillations, clôture ferme. L'action **Montbard-Aulnoye** s'inscrit vers 480 francs. Le Conseil d'administration proposera à l'assemblée générale du 18 juin de fixer le dividende de l'exercice 1917 à 25 francs contre 20 francs pour 1916.

Nous rappelons que les assemblées générales annuelles des actionnaires et obligataires de la **Compagnie des Chemins de fer de Porto-Rico** sont convoquées pour le 29 courant.

La **Compagnie Nationale de Matières Colorantes et de Produits Chimiques** convoque ses actionnaires, pour le 20 juin, en assemblées générales ordinaire et extraordinaire. Cette Société se propose d'augmenter son capital, en vue de l'extension de ses opérations.

Le **Crédit Mobilier Français** reçoit, sans frais, les souscriptions aux **Bons** et aux **Obligations de la Défense Nationale.**

Il délivre immédiatement les Bons contre espèces.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

On ne tarit pas d'éloges à l'égard de la femme française ; les écrivains, même les moins féministes, se plaisent à reconnaître que son moral n'a jamais été plus résistant que pendant cette guerre, et ils vantent la force d'âme avec laquelle elle sait supporter les deuils, les chagrins et angoisses de toute nature. Ces éloges nous rendent fières, et nous aurons à cœur de les mériter jusqu'au bout, n'est-ce pas, chères amies; mais si nos tracas n'ont pas de prise sur notre moral, il n'en est pas de même sur notre physique.

L'APPARITION DE CHEVEUX BLANCS

en est notamment la conséquence. Ne négligeons donc pas de les faire disparaître. Nous avons à notre disposition pour ce faire un produit aussi inoffensif qu'efficace : la Poudre Capidus. Elle rendra à vos cheveux sans les mouiller la nuance primitive. Cette poudre existe en toutes nuances, et pour avoir exactement celle qu'il vous faut, il vous suffit d'envoyer une petite mèche de vos cheveux à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre, en faisant votre première commande.

ON ME DEMANDE DE TOUS COTÉS

qu'est-ce donc que cette merveilleuse électrolyse? Je réponds en toute loyauté : c'est le moyen sérieux de détruire radicalement poils et duvets importuns, d'effacer les rides, de raffermir et développer les seins. L'appareil bijou de Mme de Saint-Gonan sert à tous les soins de beauté et aussi à la santé, puisqu'il combat l'anémie, les migraines et maux de gorge. Ecrivez à cette dame, 159, boulevard Montparnasse, Paris, pour renseignements confidentiels et détaillés. Joindre timbre.

Voici encore

POUR LA BEAUTÉ.

Pour la conserver, il faut tous les jours se soigner le visage et ne se servir que de produits réputés. De ce nombre est la Crème Simon, grande marque française, produit unique pour tous ces soins. Elle affine, blanchit et veloute délicieusement la peau à laquelle elle donne délicatesse et fraîcheur exquises. Vous pourrez vous servir en même temps de la Poudre de riz Simon et du Savon Simon, qui en sont les indispensables compléments.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Mélanie. — Ces petits points noirs du front, du nez et du menton qui font votre désespoir, disparaîtront bien vite avec l'Anti-Bolbos, produits spécial de la Parfumerie Exotique, 26, rue du Quatre-Septembre, et cela sans vous occassionner ni rougeurs, ni irritations de l'épiderme.

Une abonnée : Trois couleurs. — C'est surtout une question de tempérament. Manger beaucoup de farineux, de matières grasses, buvez de la bière, ne vous serrez pas.

Myrta Silva. — 1° Non cela ne se fait pas à moins que vous ne soyez très intimes, et encore avec l'assentiment de vos parents ; 2° j'ai beaucoup de demandes de ce genre que je ne puis arriver à satisfaire, aussi n'y comptez pas trop pour l'instant.

G. R. de Massy. — *Les Annales, Les Lectures pour Tous.*

Une maman. — Faites-lui apprendre la comptabilité en suivant les cours de l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière. Ces cours comprennent quatre sections : 1° Notions générales de commerce ; 2° Tenues des livres en partie simple et partie double ; 3° Arithmétique commerciale (calcul mental, calcul rapide, bordereaux, comptes courants, etc.) ; 4° Système divers de comptabilité (méthode Pigier ou système américain). L'Ecole se charge du placement des élèves.

Un poilu de Lorraine. — Ce devrait être, mais pour plus de sûreté, adressez votre demande au service médical.

Pays enchanteur. — J'ai communiqué votre adresse à une cousine qui vous écrira en sténo. Cette méthode est en effet très bonne. L'examen en question n'a aucune importance si vous possédez bien votre méthode.

Mme R., à V. — N'ayant pas eu à vous louer de certains prétendus produits de beauté, vous auriez évité cette déconvenue en suivant les conseils de l'attrayante brochure que les Produits Véra, 81, rue de Chézy, à Neuilly, envoient gracieusement sur demande.

Bruyères et genets. — 1° Je vous chercherai cette correspondante mais j'ai déjà beaucoup de demandes de ce genre à satisfaire déjà ; 2° La Sève Sourcillière est excellente.

Missette Lysy. — 1° Furette aux *Annales* ; 2° Humectez quelques feuilles de papier buvard avec l'essence à votre goût, laissez-les sécher et glissez-les entre les feuilles de papier à lettres ; 3° Un peu de crème et de poudre.

Léonie B. — Vous pouvez vous créer une situation lucrative dans la couture, la coupe, la mode ou le corset. Adressez-vous de préférence à l'Académie Moderne de Coupe, 81, rue du Bac, Paris, dont la méthode est simple et rapide et les résultats assurés, même par correspondance. Cours du soir, diplôme.

Une abonnée 22. — 1° continuez ces massages, mais avec de l'huile d'olive. Lavez-vous à l'eau chaude, puis rincez à l'eau froide pour faire réagir l'épiderme ; 2° Faites matin et soir des frictions avec un mélange de 10 grammes d'alun, 200 grammes d'alcoolat de lavande, 500 grammes d'alcoolat de verveine, 300 grammes d'eau de Cologne et 40 grammes de glycérine.

LES·ANNALES



NÉNETTE ET RINTINTIN
Protégeant le sommeil de l'innocence
Composition de J. BASTÉ

23 Juin 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces: SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes
(Le N° de Luxe : 60 Centimes)

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE 20 fr. | 10 fr. 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1826. — 23 JUIN 1918

EDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION POSTALE 25 fr. | 13 francs
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LE FLOT LIBÉRATEUR MONTE TOUJOURS







Chapeau dont le fond est en paille tête de nègre et le bord enveloppé de rubans de satin tête de nègre.

Petite cloche de manille rose drapée de foulard noir à pois blancs noué de côté.

Robe de bengaline de coton blanc. Grande tunique sans manches en jersey corail. Grande capeline corail garnie d'ailes blanches.

Robe de jersey de soie marine. Ouverte sur un gilet de peau de Suède naturelle. Toque marine et voile de tulle blond.

LES CHAPEAUX D'ÉTÉ

Les chapeaux, grands et petits, sont généralement cette année de forme cloche, et, coïncidence amusante, jamais les pailles n'ont été plus légères à la main, tandis que les formes gardaient une apparence de lourdeur et d'épaisseur. On dirait que les calottes sont plus grandes et plus hautes qu'il ne le faudrait, et que pour les ramener aux proportions désirables on les a plissées et cabossées en leur donnant un aspect souple et une forme imprévue. Les bords sont épais, un gros bourrelet ourlant la passe donne un apparence d'épaisseur et de poids. Quelquefois ce bourrelet est remplacé par un double bord, comme si deux chapeaux étaient superposés.

Les pailles, en général cette saison très grosses, sont d'une légèreté agréable, les paillassons exotiques, le raphia, le chanvre, malgré leur apparence de fragilité, sont très solides. Ces pailles sont souvent tressées grossièrement et irrégulièrement, donnant parfois l'apparence d'une toiture de chaume mal faite. Un modèle charmant pour fillettes, noté avenue des Champs-Elysées ces jours derniers, était d'un ton vert frais, seyant aux blondes et aux brunes. La calotte cabossée, et le grand double bord cloche étaient en paille raphia glacée. Le fond était entouré d'une couronne de grosses roses plates, sans feuillage, posées debout, plaquées contre la calotte, formant une garniture jeune qui n'alourdissait pas le chapeau. Un autre genre de paille utilisé beaucoup pour enfant est une paille fine tressée et très rugueuse et pelucheuse. Ce genre est charmant, surtout pour la petite forme « bambino », à bord roulé, relevé de côté, ou tout autour. Ces pailles sont particulièrement jolies, en coloris assez audacieux, en rose vif par exemple, nouées d'un large ruban souple en velours bleu saphir, ou bien en jaune maïs avec jarretière de velours corail. Les pailles blanches avec un simple ruban noir en nœud souple sont jolies pour tous les âges, aussi bien pour les fillettes que pour leurs mères. Les mamans sont toutes rajeunies par ce genre de chapeau, surtout s'il est porté avec une voilette noire à gros po posée habilement.

Beaucoup de femmes ignorent l'art de la voilette qui ne doit être mise ni trop serrée ni trop vague. Il ne faut pas la tendre au point d'aplatir le nez, de brider le menton et de tirer sur le bord du chapeau en le déformant. Il faut cependant qu'elle soit posée nettement et qu'elle ait l'air serrée sans l'être, et surtout qu'elle ne forme pas de poche sous le menton. Pour fixer la voilette devant, sur la calotte, on trouve de très jolies épingles en forme de flèche : le bout s'enlève, on pique la tige dans la paille à travers la voilette et on replace la pointe de la flèche solidement. Ce genre d'épingle a l'avantage de se fixer plus facilement que l'épingle anglaise ou la barrette et ne se perd pas comme une épingle ordinaire à tête de perle.

Les petites robes foncées se porteront en ville tout l'été de préférence aux toilettes claires car la grande sobriété, plus que jamais, constitue la vraie élégance. Les robes noires ou marine, unies, en toile de soie, en jersey de soie, en tussor, en voile ou bien en foulard à pois blancs seront très en faveur. Les soies légères à petites rayures blanches assez espacées, rappelant les lainages si à la mode pour les tailleurs printaniers, sont aussi fort jolies et très pratiques.

On revoit beaucoup d'encolures, de guimpes, de cols et de garnitures de lingerie, un peu de blanc dans l'échancrure du corsage, un rien donnant une agréable impression de propreté et de fraîcheur. Il est préférable, quand le modèle le permet, ne pas avoir de doublure au corsage de la robe de foulard, de satin ou de taffetas, et de la remplacer par une guimpe sans manches, ouverte en pointe, en carré ou en rond. Cette guimpe se lave et se remplace à volonté et facilite singulièrement l'entretien de la robe qu'on est souvent forcé de faire nettoyer et rafraîchir uniquement à cause de la doublure et de la garniture de lingerie.

SIMONNE B...

PETITS CONSEILS

Très souvent un chapeau de paille qui va juste comme entrée quand on l'achète, devient trop grand quand la paille a été chauffée et que le chapeau est élargi. Certaines modistes ajoutent un biais de velours pour diminuer l'entrée, mais rien n'est plus désagréable quand il fait chaud que ce serre-tête en velours. Avec les chapeaux à calotte haute, rien n'est plus simple que de mettre dans le fond une feuille de papier de soie chiffonné, cela n'ajoute aucun poids et empêche le chapeau d'entrer jusqu'aux oreilles.

Les bas jaunes qui sont bien assortis au soulier quand on les achète éclaircissent au premier lavage. Rincez-les dans du thé après les avoir lavés et surtout ne les faites pas sécher au soleil ni même au grand jour, vous leur garderez leur teinte initiale.

Notes de la Semaine



Mesquinerie

Dans le dernier numéro de la *France Nouvelle*, M. Paul Gaultier fait pleuvoir sur nos têtes un torrent de vérités. Notre confrère a pleine autorité pour jouer le rôle d'informateur, sinon d'accusateur public. Professeur, journaliste, secrétaire général du groupement de l'Union Française, qui rend en ce moment de si grands services, il possède de sûrs moyens d'investigation. Il lit les textes, contrôle les chiffres, écoute les paroles, juge les actes. Les conclusions tirées de ses observations quotidiennes forment la matière du réquisitoire que j'ai sous les yeux. Ne nous insurgeons pas contre ces reproches; examinons-les et, s'ils sont justifiés, tâchons d'en tirer profit. Courbons le front sous ce bienfaisant déluge...

Un étranger gallophile disait un jour à Paul Gaultier : « Les Français voient *épicier;* ils sont mesquins dans leurs conceptions, étriqués dans l'exécution de leurs projets; ils manquent d'audace. La France est un pays de petite propriété, de petite culture, de petite industrie, de petit commerce, de petites fortunes, de petites finances. » M. Gaultier s'associe à ces critiques, les développe, les multiplie, les nourrit d'arguments, hélas, péremptoires...

D'abord, à côté des défauts pernicieux, il y a de dangereuses vertus. Telle l'habitude de l'épargne développée à l'excès. Le Français thésaurise. Pour emplir son bas de laine — le fameux bas de laine où tous les peuples du monde sont venus puiser — il mène une existence ordonnée et modeste; il ne s'efforce pas de gagner beaucoup, en s'exposant à de certains risques; il préfère ne rien risquer et dépenser peu. Tranquillité du présent, sécurité de l'avenir : voilà son double idéal. Le plus sûr moyen d'y atteindre est d'exercer un de ces emplois de l'Etat qui, après de calmes années de labeur, font du fonctionnaire un rentier... La modicité de ses revenus, le désir de les accroître dans une sage proportion et surtout de ne pas les dépasser, lui permettent d'élever un ou deux enfants; trois, ce serait de la prodigalité, quatre et au-dessus, de la folie. Sauf exceptions, le citoyen français de condition moyenne s'impose ces règles transmises de père en fils. Il adore son coin de ville, son village, son foyer; il ne les quitte qu'à regret, pendant un temps limité, par hygiène ou délassement, et s'y replonge avec délice; il exècre les voyages prolongés, considère qu'un séjour aux colonies est la plus dure des pénitences, répugne à se répandre au dehors, ignore ce qui s'y passe; apprend mal et sans plaisir les langues étrangères, redoute les changements de coutume, d'atmosphère, de milieu. Il craint l'inconnu. Décidé à ne pas sortir du cercle étroit où il se complaît, il y gaspille des trésors d'activité. Son énergie, qui pourrait s'appliquer à de vastes desseins, s'use dans des querelles de clochers, dans des rivalités de personnes, dans de stériles débats. Son ambition, détournée des buts utiles, n'aspire qu'à la joie vaniteuse de recevoir des bouts de ruban rouges, verts ou violets. Au lieu de se grouper moralement, de travailler en commun à la prospérité du pays, ces hommes passionnés et irascibles se déchirent sur le terrain politique et religieux. L'« union sacrée », née de la guerre, lui survivra-t-elle, à supposer qu'elle « tienne » jusqu'à la signature du traité de paix ?

De ces traits généraux découlent les erreurs particulières. L'esprit de timidité qui nous paralyse tous en bloc, annihile ou amoindrit les initiatives de chacun. Mesquinerie de l'industriel (il capitalise ses bénéfices et ne renouvelle pas son outillage, aimant mieux perdre quelques clients difficiles que consentir à des frais et se plier à un effort nécessaires). Mesquinerie de commerçant (il se montre tâtillon, inquiet, réfractaire aux entreprises de large envergure, ombrageux envers ses concurrents, hostile à toute entente avec eux, jalousement individualiste). Mesquinerie égoïste du financier (il veut réaliser des gains immédiats; il place ses dépôts en fonds d'Etats, en valeurs étrangères à gros revenus; sa terreur de l'aléa l'incline à refuser des subsides à ses compatriotes intelligents qui auraient besoin d'aide et de crédit. Et c'est ainsi que nos pires ennemis purent drainer l'argent de chez nous). Mesquinerie du politicien (soucieux de conserver la confiance de ses électeurs, il les sert; il subordonne aux exigences d'un arrondissement et aux rancunes d'un parti les intérêts vitaux de la nation entière; il se préoccupe de conquérir le pouvoir, de s'y maintenir quand il y est, d'y revenir lorsqu'il n'y est plus. De là, incohérences, compromissions et faiblesses). Mesquinerie de l'administration (elle exagère la prudence et la lenteur, divise à l'infini les responsabilités, retarde les réformes en leur opposant une invincible force d'inertie).

Les effets de ces mesquineries additionnées, sont navrants. M. Gaultier, statisticien lucide et cruel, en dresse le tableau. La France productrice inférieure à ses voisins, excepté dans le domaine du goût et de l'art. Manufactures munies d'un matériel démodé. Canaux insuffisants. Chemins de fer sans liaison avec les voies fluviales. Ports exigus. Sous-sol en partie inexploité. Terres cultivées médiocrement et par des procédés archaïques. Cadastre non revisé depuis le règne de Napoléon... Œuvres d'assistance sociale à peine ébauchées. L'autocratique Allemagne a plus fortement organisé la coopération, l'assurance, les retraites ouvrières, la protection de l'enfant, de la femme et des vieillards, la suppression systématique de l'alcoolisme, la guérison méthodique de la tuberculose, que n'a voulu le faire une démocratie à qui ces devoirs s'imposaient. Moyens exigus. Pas de ressources. Budgets parcimonieux. La mesquinerie toujours... On se plaint de l'impéritie des diplomates français. Comment agiraient-ils, privés du nerf de l'action, en face

de rivaux dont la poche est bien garnie ? « Nous ne savons, conclut Paul Gaultier, ni acheter les consciences, ni secourir pécuniairement nos amis. Nous appelons cela *ne pas nous salir les mains*. Vaut-il mieux qu'on nous les coupe ? »

Je pressens l'objection, et peut-être l'impatience irritée du lecteur. La France est-elle vraiment si bas ?... N'a-t-elle que des ridicules ou des tares ? C'est parce qu'elle se montre sublime de vigueur et de courage, qu'il faut lui constituer une santé robuste, et discerner les maux dont elle a failli mourir, afin de l'en délivrer à jamais.

Docteur Gaultier, vous avez raison !

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

15 Juin.

Le discours de Pinon. — L'offensive allemande continue de se doubler d'une suite de manœuvres diplomatiques plus ou moins perfides ; et c'est le Kaiser qui s'en fait le mauvais ouvrier. S'il a depuis deux ans complètement abdiqué la direction des affaires militaires entre les mains d'Hindenburg ou mieux de Ludendorff, s'il n'est plus que très nominalement le « Seigneur de la Guerre », il demeure le maître incontesté du reste, et son discours au château, l'antique demeure réduite à rien par l'artillerie de von Bœhm, est politiquement d'une belle duplicité. Devant Hindenburg et son grand historiographe, le docteur Karl Rosner, il a déploré les horreurs de la guerre, « cette guerre qu'il n'a pas voulue » ; il s'est apitoyé sur « les foyers détruits, sur le sort de contrées florissantes changées en d'atroces déserts ». Il a dit « songer toujours à ce que la France aurait pu s'épargner de souffrances, de misères, si elle n'avait pas repoussé d'une manière insolente l'offre impériale de paix du 12 décembre 1916 ». Ce langage s'adresse à la fois au peuple allemand dont on devine les *hochs* admiratifs pour toute la grande pitié de son empereur, et aux Alliés que Guillaume II cherche à brouiller, à nous surtout qu'il voudrait bien diviser. Mais il ne trompera personne. Ces fameuses offres où sont-elles ? Lorsque dans ce même mois de décembre, où elles auraient été faites le président Wilson demanda à tous les belligérants d'indiquer leurs buts de guerre, tout le monde se souvient que cinq jours après, le 28, la Wilhelmstrasse lui opposa le plus entier refus. Et ce fut au contraire l'Entente qui, le 13 janvier, dépêcha à la Maison Blanche le programme de ses conditions de paix, d'une paix uniquement basée sur le droit et la justice. Ces faits, ces dates montrent ce que valent les affirmations de Guillaume II. Elles ne sont, comme les menaces du nouveau président du Reichstag, comme les discussions engagées entre le gouvernement impérial et les chefs militaires sur les buts de guerre de l'Allemagne que manœuvres de plus.

La Bataille et l'armée américaine. — La Bataille évolue toujours. C'est dans l'ordre de toutes les actions démesurées d'aujourd'hui, de luttes qui mettent aux prises de nombreux groupes d'armées, qui sont une suite ininterrompue de flux et de reflux, de chocs alternatifs aux ailes et au centre. C'était prévu également par la manœuvre même de Ludendorff, manœuvre qui, après l'avance inespérée du Chemin des Dames, sur l'Aisne et la Marne nécessitait un redressement, et voulait, comme l'a dit un de nos plus judicieux critiques militaires, « qu'il amenât son front de l'arc Montdidier-Noyon-Soissons-Château-Thierry à la corde Montdidier-Compiègne-Villers-Cotterets-Château-Thierry. Cela impliquait l'occupation si possible de Compiègne, puis celle de Villers-Cotterets, et son ordre de marche, ou celui de von Hutier plutôt, fixait l'entrée dans la première de ces deux villes au dimanche 9 juin, c'est-à-dire au second jour de sa nouvelle offensive. Mais il y a toujours loin de la coupe aux lèvres. Cette fois, le favori d'Hindenburg ne pouvait compter sur l'effet de surprise.

On l'attendait, et il devait lourdement payer le terrain qu'en direction de Roye-Paris il allait gagner. L'occupation de Ressons-sur-Matz, de Marquéglise et de Méry lui a coûté cher. Et comme il allait se servir du massif de Méry comme d'un tremplin pour élargir ses gains, Foch et Pétain le devançaient habilement et leur gauche venait, dans une magnifique contre-attaque, enfoncer et repousser son flanc droit, lui reprendre Matz et Méry. L'Allemand ne s'obstine jamais devant une résistance, il tâte ailleurs. Repoussé à notre aile gauche, von Hutier attaqua aussitôt par la rive droite de l'Oise où, en bénéficiant des cheminements et des couverts nombreux il pouvait occuper le massif de Lassigny, résultat tactique appréciable, puisqu'il obligeait nos troupes à reporter leurs lignes, fixées jusque-là aux lisières des bois d'Ourscamp et de Carlepont, à l'avancée septentrionale de la forêt de Laigue. Ce recul tout volontaire s'imposait d'autant plus que l'arrêt de von Hutier sur le Matz était, dans la journée du 12, immédiatement suivi d'une attaque de von Bœhm, attaque ayant évidemment pour but de déborder par le nord la forêt de Villers-Cotterets. Cette attaque se heurtait d'ailleurs à la plus magnifique résistance, puisqu'en deux jours de combat le lieutenant du Kronprinz n'avait pu, malgré l'afflux de cinq divisions fraîches, se prévaloir que d'un gain de quinze cents mètres, c'est-à-dire un flottement négligeable de la ligne de combat, et qu'il venait de stopper.

Nos soldats se montrent partout magnifiques de courage, de dévouement, d'abnégation ; magnifiques dans la résistance comme dans l'assaut. Ils défendent héroïquement sans une minute de faiblesse la route de Paris. Ils savent maintenant que les Américains ont en France 700 000 hommes (c'est le chiffre même donné par M. Baker, le ministre de la Guerre à Washington, en réponse aux mauvais commentaires du président Fehrenbach devant le Parlement allemand), ils savent que chaque semaine des contingents considérables débarquent et vont se joindre à cette première grande armée qui comptera dans quelques semaines plus d'un million de soldats, et cela double leur courage. Comme M. Poincaré le dit dans un télégramme de félicitations et de reconnaissance au président Wilson « cette formation rapide de l'armée alliée nous achemine vers le jour où l'équilibre des forces sera enfin rétabli à notre avantage ». C'est, au reste, ce qui rend Ludendorff si pressé. Essayer d'accabler l'armée française avant que les forces américaines ne puissent donner leur plein, voilà ce qui l'amène à jeter sans compter ses meilleures divisions dans la fournaise. Paris l'hypnotise. Mais la bataille de Compiègne ne semblait pas l'y mener. Puis, entre Paris et lui il y a maintenant des armées, il y a Guillaumat et le souvenir de Gallieni.

LÉON PLÉE.

Les Lettres de la Cousine

Dangers et Précautions

Ma chère cousine,

Je vous assure que Paris n'est pas du tout ce que l'on croit... De loin, on s'imagine que l'on y respire la terreur... Ce n'est pas vrai... pas vrai du tout... Paris est pittoresque, parce que cette année beaucoup de gens ont ressenti tout à coup un amour immodéré de la campagne, et que le spectacle aux gares est inénarrable... Mais dans son ensemble Paris est très calme, très confiant et il a bien raison.

Certes, ses rumeurs ne conviennent pas aux enfants : les jardins publics ne sont pas assez sûrs, et l'air des champs est meilleur à leur santé. Mais les grandes personnes s'y taillent une vie très digne marquée seulement de quelques émotions qui lui ajoutent du prix.

Au fond, le gros kanon donne la peur surtout à distance... de près on y fait à peine attention... Et s'il a causé des victimes, dont la mort marque un deuil national, il a fait, en somme, plus de bruit que de mal. Les Parisiens sont même étonnés de l'émoi qu'il cause en province... à entendre, ou plutôt à lire certains vieux parents prudents de la Basse-Bretagne ou des Causses, on croirait que cet ogre-canon pulvérise la capitale et amoncelle chaque jour, sous les ruines, des monceaux de victimes... J'en appelle à tous ceux qui tranquillement vivent dans leur cher Paris, est-ce que la situation est dramatique ?... La vérité est que le kanon est un danger auquel l'âme s'est adaptée. On sait qu'il existe, mais on n'y pense pas plus qu'au précipice en montagne, ou à la foudre par un temps d'orage, ou à la rencontre de deux trains en voyage... C'est la catastrophe possible et lointaine, qui vous guette, dont on sait qu'elle peut vous toucher, et qui cependant vous laisse libre d'esprit, car elle est encore à l'état exceptionnel...

Pour une fois, la censure m'a semblé une dame très sage... En effet, quel besoin avait-on d'étaler dans leurs détails romanesques, les exploits du gros kanon ? Ce sont des épisodes infiniment douloureux de la grande guerre... Mais à côté des incendies titanesques qui s'allument aux villes du vrai front, des carnages qui s'y commettent chaque jour, que deviennent-ils ? Quelques lignes quotidiennes, dans la presse, ramènent ces catastrophes, qui ne sont dans l'ensemble que des incidents, à leurs justes proportions...

D'ailleurs, il me semble toujours que l'on commette un petit sacrilège envers nos poilus en attribuant une importance excessive aux souffrances de Paris. Que sont-elles, mon Dieu, si l'on songe aux leurs !... Toutes les colonnes de tous nos journaux ne suffiraient pas à raconter les exploits héroïques d'un seul régiment. En ce moment, nos poilus, avec une ardeur qui arrache des cris d'admiration, endurent au nom de la France, de sublimes supplices ; ... se plaindre quand on les voit à l'ouvrage, craindre pour nous, alors qu'eux travaillent dans le feu et dans

le sang..., ah ! laissez-moi rire !... ou plutôt laissez-moi pleurer de pitié et d'orgueil, car partager quelque chose de leur peine, contribuer, ne fût-ce que d'un grain de sable à la défense de la patrie, c'est presque du bonheur, et c'est celui que Paris très simplement éprouve.

Et voulez-vous mon sentiment — c'est le mien et je ne demande à personne de le partager — je trouve qu'on prend presque trop de précautions...

Ce qui jette sur Paris un voile de mélancolie, c'est que beaucoup de gens ne s'y portent plus bien. On les prie officiellement de descendre aux caves, ils croient de leur devoir de s'y enfourner; c'est un rite... Mais le malheur c'est qu'en remontant, ils sont secoués de frissons, pris de vagues malaises, et voilà la grippe, ou la bronchite, ou une crise de rhumatismes qui les tord...

O caves noires et lugubres, que de crimes on commet en votre nom !... Et encore, ces crimes-là sont consentis, mais que dire de tous ceux qui sont une obligation...

Jamais, par exemple, on ne plaindra assez les pauvres infirmières en ce temps de gothas, la vie qu'elles mènent est un cauchemar. L'alerte sonne... les feux de barrage ne sont même pas commencés, que déjà le branle-bas met tout le personnel debout... Des femmes frêles empoignent des blessés, ils ont 39 et 40 de fièvre, ou sont immobilisés par des plaies, peu importe, l'ordre est de les descendre à la cave... Souvent les souterrains débordent ; alors les blessés sont installés, tant bien que mal, dans la cuisine

Ceux-ci ont trop froid, ceux-là trop chaud... Cependant les infirmières, les reins cassés, les cheveux collés aux tempes, continuent leur navette. Elles se crispent à des brancards trop lourds pour elles, et guident les pas chancelants des fiévreux arrachés à leurs lits... La descente aux enfers n'est pas encore consommée que déjà les cloches sonnent... Il faut tout recommencer en sens inverse. Et la montée est plus pénible encore que la descente... L'hôpital, bien entendu, n'a pas reçu un éclat, mais le lendemain on compte des complications graves, et les infirmières, les jambes rompues, les bras endoloris, regardent hébétées la température de leurs malades monter à des hauteurs invraisemblables.

Si l'on faisait honnêtement la statistique des dégâts causés par les caves, et qu'on l'opposât à ceux de la grosse Bertha, on verrait que la plus criminelle des deux n'est pas celle qu'on pense...

Chaque jour, nous constatons les ravages causés sur les enfants par ces stations souterraines, plus dangereuses encore l'été que l'hiver. Car l'hiver les caves sont relativement chaudes, souvent un calorifère en dissipe l'humidité, et puis on porte des vêtements plus épais... L'été, c'est le désastre... on grelotte littéralement. Alors pourquoi tant de précautions meurtrières...

Vous souvenez-vous de ce jour où le gros kanon tonna pour la première fois et où la moitié de la ville fut se cacher dans les abris. Elle y resta tremblante jusqu'au soir, et voilà qu'à l'heure du crépuscule, au petit bonheur, la berloque sonna. Je vous le demande, comment pouvait-on savoir que la grosse Bertha avait épuisé ces coups... Enfin, les gens sortirent... et montrèrent des visages bouleversés et comiques. Dès le lendemain, le gouvernement prit un parti sage: il laissa le kanon commettre sa vilaine besogne et les gens à leurs affaires. Il n'y eut plus d'alerte, si bien que maintenant, chaque fois que l'ogre crache sa bombe, on dit « Encore une ! »... et c'est tout ; le cœur se serre bien un peu en pensant qu'il y a peut-être des victimes, il saute même un peu plus fort en écoutant le mur de la maison mitoyenne crouler. Mais la vie continue Chacun va à ses occupations, ou même à ses plaisirs, sans se soucier du danger.

Que ne laisse-t-on de même les Parisiens agir à leur guise pendant le temps des alertes. La sirène retentit... voilà qui est parfait... la population doit être prévenue... Mais ensuite qu'elle soit libre. Pourquoi lui imposer la mort par tuberculose, si elle préfère la mort par bombe... Chacun est responsable de sa vie et des dangers qu'il lui plaît de courir. Je verrais aves satisfaction que tout blessé ou tout malade qui témoignerait le désir d'être aux caves, y soit immédiatement transporté. Mais ceux qui se cramponnent à leurs draps en criant : « Laissez-moi, je veux dormir », pourquoi les arracher de force à leur quiétude. Il y a en France un proverbe qui n'est pas toujours juste, mais qui, aux heures des gothas, me revient en mémoire : « Trop de précautions nuit ».

Quand Paris restera simplement au rez-de-chaussée des maisons et renoncera à s'emprisonner sous terre, quand il n'usera de précautions qu'autant qu'il a envie d'en prendre, Paris sera le vrai, le grand, l'unique Paris, que les Boches n'entameront jamais.

Demandez plutôt à nos poilus.

YVONNE SARCEY.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats
Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



Il faudrait ne rien sentir, avoir un cœur de bois et une tête carrée pour ne pas s'émouvoir du magnifique effort fait pour nos chers enfants de soldats... A Haïti, c'est le ministre plénipotentiaire, M. Georges Sylvain, qui fut si longtemps à Paris, et dans les salons duquel se pressait toute l'élite parisienne, qui, de retour en son île, fait une propagande merveilleuse pour nos enfants. Il dresse un Comité de patriotes comme lui, d'amis de la France comme lui, ce sont : M. et Mme V. Daubeuf, M. Achille Barthe et Mlles Alice et Germaine Barthe, M. et Mme Edouard Estève, M. D. Bellegarde, Mlle Clotilde Lecomte, M. et Mme C. Czaikowski, M. et Mme S. Villard, M. et Mme Sylvain. Une loterie est décidée au profit des Maisons Claires. M. Sylvain se souvient du lettré qu'il est, et prononce un discours dont l'éloquence emporte tous les cœurs. Il envoie au nom de tous, un beau chèque accompagné d'une lettre qui nous est un honneur et qu'il termine ainsi: « Notre vœu serait d'avoir chaque année, sous le patronage d'Haïti, un pupille dans une de vos maisons ensoleillées. »

Voilà un vœu qui nous ravit. Nous assurerons donc le sort pendant un an, sous l'égide du Comité haïtien, des trois filleuls que voici :

Aline Bourgeois, 7 ans, dont le père fut rappelé à cause de ses 6 enfants et dont la mère malade, est une réfugiée de Verdun (Maison Claire de La Trinité-sur-Mer).

Aimée Bierster, 13 ans, dont le père fut tué à l'ennemi, mère très malade (Maison Claire de Bassusary).

Maurice Parfond, 5 ans, père réformé pour tuberculose, mère de six enfants (Maison Claire de Lens-Lestang).

Ils apprendront ainsi à aimer la belle Haïti, qui a fourni à la France une armée de braves... et qui protège si tendrement nos enfants de soldats.

A côté de ces témoignages, comment ne pas en citer tant d'autres, non moins touchants. C'est Mme Debouy, qui à New York, avec la précieuse collaboration de Mme J.-H. Hammond, organise une tombola. C'est Mlle Gerson qui, à Londres, donne une conférence. C'est Mlle Bouron, de Sao-Paulo, qui continue ses versements toujours si généreux. C'est Mrs Reynaud qui gagnée à notre cause par Miss Blanche Cahen, se prend à aimer notre œuvre. C'est encore tous ceux dont on lira le nom dans notre liste de souscription : écoliers de tous pays, officiers, jeunes filles, etc... Y a-t-il rien de plus joli que cette lettre d'enfant, datée de l'Ile Maurice et signée Jacques Le Juge de Segrais :

« Comme je suis content, ma bonne cousine Yvonne, de vous avoir fait plaisir ! Je suis maintenant un grand garçon, je viens d'avoir dix ans, alors vous comprenez, les études ça devient du sérieux et il ne me reste plus beaucoup de temps, mais mon petit vice-président Roger Piat m'aide bien. Il a quatre ans, il est gentil comme un cœur, et il va de tous les côtés quêter pour les Maisons Claires. Je vous ai envoyé cinquante francs le 16 mars. Aujourd'hui, ma tante de Caïla, qui est la trésorière, vous envoie cent francs ».

Et cet enfant, après avoir remercié d'une lettre qui lui fut adressée par le Comité, ajoute avec une grâce délicieuse :

« Quand j'aurai dix-huit ans, j'irai les relire avec vous, car si je travaille bien, si je me donne de la peine, c'est pour devenir un homme et pour servir mon pays un jour. Les Anglais nous ont croché l'Ile Maurice depuis plus de cent ans, ils ne nous font pas de misère, mais c'est la France que nous aimons toujours... »

Oh ! que cela réchauffe le cœur de lire de pareilles choses sous la plume d'un enfant, et que cela donne du courage...

Maintenant parlons vite de notre travail de la semaine :

Donc nous avons remis :

La Colonie Claire de Forges-d'Aunis

Présidente : Mme Mudelska.

Mme Mudelska qui possède une ravis-

sante installation dans ce joli coin de la Charente, a organisé avec Mme Pointeau, Mlle Fievet et le Dr Foruin, une colonie. Depuis de longs jours elle l'attend, et voilà qu'enfin nous pouvons lui mener notre volée de moineaux. Nous profitons du voisinage pour déposer à quelques kilomètres de là

La 2e Colonie Claire de Marans

Présidente : Mme Robineau.

Le maire de Marans et Mme Robineau firent si bien et placèrent si heureusement la première colonie, que par dépêche, ils redemandèrent 16 petits compagnons à joindre à l'autre. Comme la dernière fois, Mme Robineau vint prendre « livraison » de ses enfants clairs à La Rochelle en d'immenses fourgons appartenant à la Croix-Rouge américaine. Et ce fut une partie de plaisir à travers un paysage de rêve. On juge de notre sécurité, quand le maire lui-même prend la responsabilité de nos petits. Nous fûmes aussi remettre

La Colonie Claire de Chauvigny

Présidente : Mme Veuve Henri Pasquier.

Le Comité s'impatientait gentiment de nos retards... « Et nos enfants, disait-il..., quand viendront nos enfants ? Chauvigny, écrit la secrétaire Mlle Boudrot, n'ayant été compris ni dans la première tournée Paris-Bordeaux, ni dans la seconde, nous espérons que vous ne tarderez pas à nous envoyer les chers petits que vous voulez bien confier à nos soins et que le docteur Pinganaud ne négligera pas. »

Cela fait seize heureux de plus.

Arrêtons-nous un instant...

La Maison Claire de Tonneins

Cette maison, non loin de la Dordogne qui coule à travers un pays plantureux, a la bonne fortune d'être dirigée par Mme Doche et le docteur Doche. C'est dire avec quel bonheur nous confions les enfants à cette infirmière modèle, dont le dévouement pendant la guerre ne s'est pas démenti un instant et au bon docteur que toute la contrée aime, et admire... Vingt-cinq enfants retrouveront dans ce milieu béni, santé morale et santé physique.

Nous préparons pour vendredi 21 courant, une nouvelle grande tournée qui nous permettra de servir les colonies d'Oraison, dans les Basses-Alpes, de Gareoult dans le Var, de Marcilloles, dans l'Isère, et qui nous permettra de déposer encore plus de cent enfants dans nos colonies de Vienne, de Charavines, de Toulon, où l'on nous redemande à cors et à cris d'autres petits...

Heureux temps, malgré toutes les angoisses qui étreignent le pays, heureux temps qui voit fleurir de tels dévouements.

La Présidente des Maisons Claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 5 juin.	516.167 fr. 70
Total de la 51e liste arrêtée le 12 juin.	8.947 fr. 65
Subventions.	1.879 fr. 10
Total général.	526.994 fr. 45

(Voir page 532, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Le lieutenant Espardilla nous dit avoir reçu des livres qui ont fait le bonheur de ses hommes, il nous demande de remercier les nombreux donateurs qui l'ont comblé. Voilà qui est fait.

Beaucoup de nos pauvres poilus dans le combat ou dans la retraite forcée ont perdu linge, vêtements...

Un soldat qui s'intitule naïvement un « Brave poilu du Nord de Cambrai », écrit : « Je suis été comme tous les lapins de ma compagnie qu'on a laissez des afaires aux Boches, alors se serait très heureux si que vous pouriez me faire envoyer un *petit béret noir* ou *bleu foncer*, et une fouragères jeaunes et un peu de linges si vous plaie. » Je donnerai l'adresse de ce brave poilu à qui voudra envoyer les objets demandés.

L'Adoption des Prisonniers

On ne dira jamais assez le rôle intelligent joué par les Présidents de camps et l'activité admirable qu'ils ont déployée pendant ces quatre ans. Ils dirigent le service de secours, tiennent des réserves, écrivent de tous côtés pour demander aide et aussi pour remercier du moindre envoi. Nous ne sommes pas un peuple organisé, dit-on... les prisonniers par leur admirable discipline, leur effort individuel et leur sentiment du groupement intelligent sous l'autorité d'un chef, ont prouvé que lorsqu'il le fallait nous savions puissamment nous organiser.

L'adjudant Berthelon, secrétaire du comité de Secours du camp de Meschède, nous expose la situation triste de *13* soldats insuffisamment nourris qui se meurent d'inanition au camp. Ils ont en tout et pour tout le colis mensuel de leur Département.

Nous donnerons l'adresse de ces 13 pauvres poilus à qui la demandera. En attendant nous leur envoyons un colis de secours.

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons eu le plaisir d'envoyer ce mois-ci à M. Brieux qui est auprès de ses aveugles, aux environs de Tours, la somme de 1.416 fr. 20. Le détail en est donné dans le Journal des blessés aux yeux.

Le Journal de l'Université des Annales

Ce journal qui est une encyclopédie vivante, est la vraie revue qu'il faut emporter en vacances. Elle est instructive, traite de sujets modernes, qu'il faut connaître, et sous une forme hautement littéraire initie aux chefs-d'œuvre de la langue française. La série de Jean Richepin si attachant sur nos Chansons et Légendes des pays de France est accompagnée de musique et toutes les conférences sont illustrées de gravures qui ajoutent à l'agrément du texte.

Sommaire du No 13 du 15 juin

Contes et Chansons populaires de Bourgogne, Berry, Bresse et Franche-Comté.
8e Conférence de M. Jean Richepin.
La plus grande France ; Vouloir : La Vie dans l'Enseignement.
7e Conférence de M. Edouard Herriot.
Les Jardins d'enfants, par Mme Claude Mancey (5e article).

Les 24 Nos de l'année scolaire : 12 francs.

Tout abonné nouveau aux vingt-quatre numéros scolaires de l'an 1918 reçoit un volume broché contenant les douze premiers numéros, et au fur et à mesure qu'ils paraissent, les suivants.

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

POUR DEMAIN

On voit aujourd'hui où pouvaient nous conduire les mollesses du pacifisme, si on les avait laissées s'étendre sur le pays. Dans quel état d'âme nous eût trouvés la situation actuelle ? Paris bombardé, la guerre arrivée à son nœud le plus tragique, des journées d'anxieuse attente comme celles que nous traversons, toutes ces secousses, les supporterions-nous bien sans l'entraînement quotidien du patriotisme ? On nous parle de la liberté d'opinion, du droit de rêver à la société future et de répandre sa pensée : mais j'aperçois que devant la patrie en danger, les rêveurs eux-mêmes interrompent leur songe et avancent à l'ordre des chefs. Il s'établit alors, par le jeu de l'instinct et de ce qu'il y a de meilleur en nous, une forte discipline morale, acceptée par l'unanimité d'un peuple.

Nous sommes à cet instant d'une grandeur unique et qui laissera certainement dans les cœurs français une inoubliable émotion. Il laissera aussi, espérons-le, à notre esprit la suprême leçon de l'expérience.

Il n'y a pas de pire erreur que de traiter le peuple allemand par la raison, en faisant luire devant lui de lointaines perspectives de réconciliation sur un plan d'humanité. Il n'est sensible qu'à la menace et à la force, et s'il y a une chance de le faire revenir à la raison, c'est par cette rude voie. Qu'il sache et qu'il sente que des haines implacables s'accumulent contre lui ! Alors, peut-être, regrettera-t-il de s'être livré à des maîtres monstrueux.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

NOS PROJETS

Une pièce a été représentée dernièrement qui a excité l'intérêt et la sympathie de tout Paris... Son titre d'abord, les *Gosses dans les ruines*, puis les noms des auteurs, le peintre-poète Poulbot, à qui l'on doit tant de dessins charmants et profonds, aidé de l'excellent écrivain Paul Gsell, ne pouvaient manquer d'éveiller ces sentiments.

Ce petit drame populaire et cordial, joué avec succès, va paraître chez nous. Dans le numéro du 7 juillet, nous publierons

Les Gosses dans les Ruines
Idylle de guerre
de Paul GSELL et POULBOT

Le texte (voilà la grande surprise) sera illustré de 35 dessins inédits de l'inimitable artiste.

Autre projet...

Présentons à nos lecteurs un nouveau collaborateur. Il est célèbre et nous croyons superflu de vanter son talent admiré de tous... C'est le poète Francis Jammes, à qui le secrétaire perpétuel de l'Académie Française, M. Etienne Lamy, décernait de si beaux éloges dans son dernier rapport sur les prix littéraires.

Francis Jammes, qui mène dans sa province des Basses-Pyrénées une existence rustique et méditative, désirait exprimer les émotions et les pensées qu'éveillent dans son cœur et son esprit les spectacles de la nature au cours des changeantes saisons.

« Le printemps est né avant-hier, pendant que j'étais dans les bois, nous écrivait-il der-

nièrement, et cette idée m'est venue que les douze mois pourraient m'inspirer douze *Chroniques champêtres* dont l'ensemble composerait une sorte d'almanach chantant et fleuri.

» Comme je suppose qu'un simple journal ne publie en ce moment d'autres articles que de guerre ou de politique, j'ai songé à vous faire part de mon projet pour les *Annales*. »

Tout de suite, nous répondîmes au poète.

— Convenu ! Donnez aux *Annales* votre *Almanach champêtre*. Les abonnés des *Annales* aiment la vie simple. Leur sympathie vous suivra.

Nous sommes tombés d'accord. Le premier des douze chapitres de

L'Almanach Poétique et Fleuri

DE

FRANCIS JAMMES

paraîtra le 14 juillet prochain. Et les autres régulièrement de mois en mois. Chacun d'eux sera orné de dessins spécialement composés par le bon peintre Lacoste, ami de l'écrivain...

Et ces pages, empreintes de sérénité, apaiseront nos nerfs bouleversés par les horreurs de la guerre.

Les Deuils

L'acte criminel d'un dément prive la chirurgie française du plus célèbre peut-être de ses représentants. Les nombreux fidèles de l'éminent professeur Pozzi seront douloureusement affectés de la fin tragique de ce savant, mort en pleine activité intellectuelle, victime du devoir professionnel, ainsi que naguère le professeur Guinard, de l'Hôtel-Dieu et, plus récemment, le docteur Krieger. Tous trois tués par des malades qui prétendaient avoir à se plaindre d'eux.

Le professeur Pozzi a été chez nous le grand vulgarisateur de la gynécologie et ses interventions audacieuses et clairvoyantes ont sauvé nombre d'existences.

Né à Bergerac, le 3 octobre 1846, il gravit rapidement les échelons de sa carrière scientifique. Il n'avait pas vingt-huit ans qu'il professait déjà à la Faculté, occupant la chaire de son maître et ami l'illustre Broca. Il devint vice-président de l'Académie de Médecine et fit connaître en France les travaux du docteur Carrel qui furent si efficaces dans le traitement des blessures de guerre.

Il a publié de nombreux ouvrages d'anthropologie, d'anatomie comparée et de gynécologie.

Voulant distraire ses malades en même temps qu'il les soignait, il organisa à son gré son service de l'hôpital Broca et fit des salles et des couloirs une sorte de petit musée orné de peintures d'artistes en renom.

Son érudition était très vaste et des écrivains comme Leconte de Lisle, Anatole France, Paul Hervieu, Jules Lemaître, Adolphe Brisson se lièrent d'affection avec lui.

Séduit un moment par la politique, il fut pendant plusieurs années, sénateur de la Dordogne.

Dernièrement encore, le professeur Pozzi dirigeait le service chirurgical de l'hôpital militaire du Panthéon... Sa mort est une perte immense pour le monde médical. Il consterne le monde artistique où l'illustre chirurgien ne comptait que des admirateurs et des obligés.

Lorsque Sarah Bernhardt, torturée par un mal atroce, demanda à son très cher ami de lui couper la jambe, celui-ci tout d'abord s'y refusa, craignant les suites d'une opération qu'il jugeait dangereuse.

Et c'est lui qui part le premier !

Le flot libérateur

Elle devient plus angoissante que jamais la question des effectifs. Ludendorff jette contre nous d'énormes masses qui tentent, avec plus ou moins de succès, de bouleverser notre front. La fureur des attaques allemandes portée à son paroxysme indique nettement que nos ennemis veulent amener une décision avant l'arrivée des renforts d'outre-mer.

Mais l'Amérique a conscience du noble rôle qui lui est dévolu. Elle est entrée dans la guerre avec le désir de la terminer victorieusement. Des millions d'hommes ont répondu à son appel ; des millions de volontaires, ardents et enthousiastes, viennent à nous; des millions de jeunes gens s'entraînent et la valeur de ces guerriers nouveaux étonne déjà le vieux monde.

Notre photographie représente un de ces mouvements de foule comme on n'en peut voir qu'aux Etats-Unis : c'est une véritable mer humaine... Ses flots libérateurs arrêteront l'ennemi commun, le refouleront, le submergeront.

Saluons avec amour ces ouvriers de la onzième heure qui nettoieront le vieux sol français de la tourbe immonde qui l'assaille et qui feront briller plus haut et plus clair le flambeau de la liberté...

A propos de la Saint-Médard

J'aime beaucoup les vers naïfs et touchants qui chantent, avec une belle et louable simplicité, les croyances populaires. Aussi est-ce une joie pour moi que de retrouver dans un vieil almanach ce quatrain consacré au vénérable saint Médard que la tradition nous donne comme étant le maître incontesté de la pluie et du beau temps :

Du jour de Saint-Médard, en juin,
Les laboureurs se donnent soin
Car les vieux disent que, s'il pleut,
Quarante jours pleuvoir il peut...

Cette année, il n'a plu que le lendemain. Pouvons-nous compter sur de longues semaines de soleil ?

Par suite de quelles coïncidences, de quelles séculaires observations ou plutôt de quels préjugés a-t-on attribué une telle influence à saint Médard ? La tradition du peuple s'appuie toujours sur l'expérience et il ne convient pas de la repousser sans examen, d'autant plus que les événements semblent souvent venir à l'appui de ses affirmations. Mais si nous nous libérons un peu du merveilleux, nous trouvons une explication assez plausible du phénomène.

La réforme grégorienne a ramené la date 20 de l'ancien calendrier à la date 8. La Saint-Médard survenait autrefois le 20, à l'époque du solstice d'été. Or le soleil ne changeant guère de déclinaison une quinzaine de jours avant et après le solstice, on est en droit d'admettre que le temps reste fixé pendant toute cette période. Il demeure donc au beau ou à la pluie selon que les courants secs ou pluvieux se sont établis à nos latitudes au début du mois.

Cette théorie pourra satisfaire l'opinion commune mais elle ne déracinera jamais l'antique préjugé qui fait loi...

Je m'empresse de reproduire le distique qui suit le quatrain :

Mais s'il fait beau, soyez certain
D'avoir abondance de grain.

Voilà qui fera plaisir aux Français, grands mangeurs de pain devant l'Eternel !

LES TEMPS OU NOUS VIVONS

A cause de tout ce qu'elle a d'immense et de démesuré, par l'infini de ses surprises, de ses horreurs, de sa gloire et de ses beautés, cette guerre échappe à l'étreinte et à l'enveloppement, à toutes les manières d'emprise de l'imagination qui, devant elle, capitule. Pour la première fois cette victorieuse s'avoue vaincue.

Essayez, à n'importe quelle seconde du jour, de vous représenter, essayez, non d'une façon calme et fixe, mais pendant le seul espace d'un éclair, d'une lueur instantanée, de circonscrire le champ de la croisade mondiale... Le pouvez-vous ? Vous ne le pouvez pas.

Abordez le domaine de la science militarisée. Essayez de vous faire une exacte image d'ensemble de toute l'artillerie, des appareils sous-marins et ailés, des léviathans de l'air et de l'eau et des locomotives, des chemins de fer, des machines, des autos, de leur circulation, de toutes les formes de la mécanique appliquée à la guerre, de tous les emplois de la vapeur et de l'électricité, du télégraphe et du téléphone, des ondes aériennes..., et des fabriques, des hauts-fourneaux, des ateliers, des usines, où, sans interruption, des centaines de mille d'ouvriers forgent, battent, laminent, chauffent et broient l'acier, le fer, tous les métaux..., des magasins et des bâtiments où se coordonnent et s'entassent, dans l'Europe et les deux Amériques, les monceaux et les pyramides de munitions, et d'articles de toutes matières...; des laboratoires où sont combinées toutes les substances, où, au profit de la vie et du salut publics, les chimistes arrachent à l'inconnu ses secrets pour en obtenir des formules de mort et des recettes de ravages... Voyez-vous bien tout cela d'un coup ?... Vous ne le voyez pas.

Jetez-vous à genoux, sur la carte du monde dépliée à terre, et la tête dans les mains, essayez de vous expliquer le sens des mouvements d'armées, ce que dissimule et signifie la respiration mystérieuse de ces lignes et de ces groupes de millions d'hommes répandus sur des longueurs incommensurables... Tâchez de deviner la pensée des chefs, ses méandres, les chemins qu'elle doit épuiser, le but qu'elle se propose, les moyens auxquels, sans jamais les montrer, elle aura recours... Tâchez de comprendre le plan général et les opérations divisées et convergentes, les feintes, les déplacements, de pénétrer tous les arcanes de la stratégie... de vous figurer simplement, en dehors de la moindre idée directrice et savante, l'aspect simultané de ces troupes de Babel évoluant et se battant à la même heure, à des distances qui demanderaient des semaines, des mois, pour être parcourues, en obéissant, quoique ne parlant pas la même langue et n'ayant pas la même mentalité, à des ordres presque pareils, conçus par des intelligences qui sont d'accord ?... Pouvez-vous même — si peu que ce soit en comparaison — vous donner la claire peinture des uniformes, des équipements, des armes, des drapeaux..., des simples visages de tous ces hommes marqués du signe et du cachet de cent races ?

Nous sommes hors d'état d'opérer le rassemblement de ce qui compose cette épopée, et de nous en assimiler les scènes fulgurantes, parce qu'elle dépasse les bornes et la portée des plus grands prodiges d'ici-bas, qu'elle est surhumaine et d'envergure divine. Les morts, qu'elle cite en les frappant, sont peut-être les seuls capables de la bien lire, avec leurs yeux fermés. Mais nous autres, nous tous, les vivants, devons prendre parti de notre impuissance à l'expliquer.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Autour du Conservatoire

Quel peut être l'état d'esprit des jurés qui siègent au Conservatoire ? Pendant des heures durant ils passent par les émotions les plus diverses et voient défiler sous leurs regards indulgents la gamme toujours semblable et toujours nouvelle des sentiments humains. Candidates et candidats leur apportent tour à tour qui avec ingénuité, qui avec assurance, qui un peu émus, des impressions de fougue, de passion, de grâce ou de fureur sacrée.

Henri Meilhac fut une seule fois membre du jury. Et ce fut bien le juré le plus singulier qu'on pût jamais voir. Après le concours de tragédie, il s'assit, sombre et taciturne, devant le tapis vert

— Cette table serait commode pour faire un whist, dit-il ; un peu grande, mais bien commode !

Dumas, qui le voyait absorbé, lui demanda :

— Que pensez-vous de Mlle X ?...

— Moi ? je n'en pense absolument rien.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Il me semble qu'ils font tous ici des choses extraordinaires. Aucun d'eux ne parle simplement. On a bien tort de leur apprendre à parler comme ça ?

— C'est la tragédie ! répliqua Dumas en riant. On roule les yeux... et les r !

— Il se peut... C'est peut-être très bien, mais ils me font peur. Ils ont l'air de fous.

— L'aliénation tragique, mon cher !

Meilhac s'en fut déjeuner, mais il ne revint pas pour la comédie...

Gounod et Pierre Dupont

Sait-on que c'est Gounod qui révéla au poète son génie de chansonnier?

A cette époque, Pierre Dupont qui n'avait pas encore fait de chansons, était employé au secrétariat de l'Institut, grâce à l'académicien Lebrun. Il fit la connaissance de Gounod et se lia d'amitié avec lui. Tous deux parcouraient les campagnes de la banlieue. Un jour, Dupont se mit à fredonner. Charmé par la qualité de la voix, intrigué par cet air inconnu qui frappait ses oreilles, Gounod s'enquit de l'auteur.

— Mais, c'est moi! dit Dupont.

L'air était celui des *Bœufs*. Au fur et à mesure, Gounod notait — car le futur chansonnier ne savait pas écrire la musique — et l'émotion le gagnait, au point que des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Tu pleures?

— Ne me parle pas. Chante !

Quand Pierre Dupont eut terminé :

— Ta voie est là, lui dit Gounod; ne la quitte plus.

Le conseil était bon. Le soir même, les *Bœufs* étaient chantés au Café des Variétés, devant des artistes et des journalistes influents. Hoffmann les portait sur le théâtre; les salons les reprenaient.

Grâce à Gounod, Pierre Dupont était lancé et la France comptait un chansonnier de plus, le meilleur de tous ses chansonniers populaires...

Ah! ces félibres!...

Connaissez-vous Jules-César Blancard, félibre méridional et officier d'Académie?... C'est le doyen des publicistes sans fortune, comme il le déclare lui-même dans une circulaire qu'il nous adresse. A quatre-vingt-huit ans, le voici hanté du désir de publier ses mémoires. Mais les temps sont durs et l'historien sollicite par souscription publique des subsides qui lui permettront de parachever son œuvre.

Jules-César Blancard tenait, à la fin du second Empire, une petite boutique au quartier latin. Les étudiants d'alors, devenus de grands personnages, lui rendaient souvent visite et le *Père Monaco* — il était connu sous ce sobriquet — voudrait relater pour la postérité ses souvenirs personnels qui nous apporteraient peut-être une documentation amusante. En attendant, Jules-César Blancard compose de poétiques cartes postales. Voici la dernière de ses productions :

ÉTAT DE SIÈGE ET RÉQUISITION

Certes, la guerre a sa grandeur;
C'est le régime militaire.
Et, pour tous, le droit de se taire.
C'est la mort, mais au champ d'honneur,

Certes, c'est de quelque valeur.
Mais qui cultivera la terre ?
Où prendre un moindre laboureur
Son cheval étant à la guerre ?

Oui, jusqu'à Saint-Paul-Trois-Châteaux,
Eden aux plus riants côteaux,
Véritable nid de sultanes,

Tout requis pour la garnison...
Plus un mulet à l'horizon :
Il n'y reste plus que des ânes !

Mais pourquoi, ô vénérable Jules-César Blancard, restez-vous à Saint-Paul-Trois-Châteaux?...

Un obus, quelque part...

La ville est noyée dans une brume idéale qui estompe les tours, les flèches et les dômes. Par ce matin de printemps, qui fait songer à l'été, l'air est plein de cris d'enfants, de pépiements d'oiseaux. Une rumeur incessante faite de voix d'hommes, de roulements de voitures sur les pavés sonores, de machines trépidantes, de la vie multipliée de trois millions d'individus, s'élève de la capitale bourdonnante et vient mourir au pied des coteaux fleuris qui l'encerclent.

Soudain, une explosion brutale... Un panache gris qui se perd tout de suite parmi les mille fumées qui montent, un grondement, qui se confond bientôt dans le bruit ambiant : un obus vient de s'abattre quelque part, au hasard. La proie était facile et tentante. Qu'a-t-il choisi dans cette énorme agglomération parisienne ? Le palais ou la maison ouvrière ? L'école ou l'hôpital ? L'usine ou la crèche ? L'humble passage ou la majestueuse avenue?...

C'est l'offensive morale. Paris ne bronche point. Bébé, que ce premier obus n'a point réveillé, sourit en songe à ses protecteurs, Rintintin et Nénette, qui veillent autour de son berceau...

Or, ces amulettes tutélaires, dont on dit à présent que le vrai père est Poulbot, accaparent de plus en plus les esprits. On les trouve au salon, on les voit au faubourg. Maints couplets populaires célèbrent leurs vertus magiques. Les revuistes les mettent en scène... Nénette et Rintintin sont au tout premier plan de l'actualité et nous pensons plaire à nos lecteurs en leur offrant la dernière chansonnette en vogue : la véritable histoire de ces fétiches du jour... Ce n'est pas de la haute littérature... Mais c'est cordial, bon enfant et franchement populaire.

SERGINES.

La Vraie Histoire de NÉNETTE et RINTINTIN

Chanson populaire

Paroles de Georges MILLANDY
Musique de René MERCIER — H. PICCOLINI

Ell' s'ap_pe_lait Né_net_te,
Il s'app'lait Rin_tin_tin; — C'était un'
mi_di_net_te, C'était un p'tit ga_
min. — Tous les soirs on voyait
sur l'mêm' che_min Nénette et Rin_tin_
tin. *Refrain.* Et Rintin_tin la tenant par la
main, Lui répè_tait: "J'taim' bien, ma p'tit' Né_
net_te," Et la Nénette avec son air mu_tin,
Lui répondait: "J't'ador' mon p'tit Tintin!"

Un soir, le long d'la Seine
Ils s' prom'naient tranquill'ment,
Quand v'la l'cri d'la sirène
Qui r'tentit subit'ment...
Les sergents d'vill' criaient: « Pressons le pas,
Les goss's, v'là les Gothas ! »
Mais Rintintin disait: « Oh ! ça va bien!
On s'en fait pas pour ça, pas vrai, Nénette ? »
Et la Nénett' reprenait : « C'est certain :
On n'a pas peur, nous deux, pas, Rintintin ? »

Mais v'là qu'au coin d'un nuage,
Ils aperçoiv'nt soudain
Un boch' qui, d'un virage,
S'am'nait sur eux grand train.
Tous deux pensèr'nt : Pour sûr, il nous a vus,
Ça y est : on est fichus !...
Mais Rintintin disait : Ben ! c'est l'destin :
On va mourir ensembl', dis, ma Nénette ?
Et la Nénett' répondait : Ça fait rien...
On mourra, tous deux, pas mon Tintin ?

Derrièr' ses gross's lunettes
Roulant d'affreux calots,
L' Boche allait, la sal' bête !
Les tuer, les pauvr's loupiots,
Lorsque l' gamin lui cria: « Hé ! fourneau !
Acré ! V'la Clemenceau... »
La d'ssus v'la l'Boch' qui r'tourne son machin,
Sans prendre l'temps d'fair' du mal à Nénette;
Et v'la l'grand lâch' qui fil' comme un lapin,
Sans pouvoir tuer Nénett' ni Rintintin.

Bientôt — car tout s'répète —
On connut c't'histoir'-là :
Qu' Rintintin et Nénette
Faisaient peur aux Gothas...
C'est d'puis c'temps-là qu'les femm's, pour parer [l'coup,
Les portent à leur cou !
Allons, mesdam's, qui n'a pas son pantin,
Son p'tit fétich' : son Tintin, sa Nénette ?
Ça s'fait en laine, en coton, en satin.
Qui qui n'a pas Nénette et Rintintin ?...

Publié avec l'autorisation de Marcel Labbé, Éditeur, 20, rue du Croissant, Paris.



L'INFIRMIÈRE[1]

Naturellement, tout le monde à l'hôpital connaît la salle Six, la salle de Mlle Monod, et tout le monde sait que dans la salle Six il y a Maury, le serrurier du faubourg Saint-Antoine, qui fut encore camelot, machiniste, garçon de café, chasseur dans un grand restaurant, et qui est aujourd'hui, dans le cinquième lit à droite, en entrant, un blessé de Verdun, qu'on soigne et qui guérit lentement, lentement. On le connaît, ce Maury, à cause de ses mots qu'on se raconte, à cause de sa façon parisienne de faire la nique à la douleur, aux événements, à tout ce qui trouble, étonne, émeut, à cause de cette pudeur inouïe qui le fait cacher soigneusement sous une plaisanterie le fond grave qu'il y a dans l'homme, qu'il ne veut pas laisser paraître. On le connaît aussi à cause de ses chansons, qu'on entend dans tout l'hôpital, depuis le bureau de l'économe jusque tout là-haut, sous les combles, où sont conservés et soignés les vêtements qu'on retire aux nouveaux arrivés.

Les autres lits de la salle Six ont des occupants moins célèbres. On ignore tout à fait, dans les autres services, le nom de Debérieux, un blessé à l'épaule arrivé le même jour que Maury, et qui occupe le premier lit. Debérieux est aussi tranquille que Maury est bruyant. Il ne dit jamais rien de lui. On ne sait rien de sa vie ni de ses occupations ordinaires. Sa mère, la seule personne qui vienne le voir, est une dame mince, grande, blonde, qui semble encore très jeune et qui porte des robes noires, toutes simples, mais d'une grande élégance. La mère et le fils parlent toujours à voix si basse que personne n'entend ce qu'ils se disent. Et il y a longtemps que Maury a décrété que Debérieux devait être un vrai monsieur... très chic.

M. Debérieux et Maury s'estiment l'un l'autre et bavardent amicalement pendant des heures, bien qu'ils se ressemblent très peu, par-dessus les lits qui les séparent. Et il semble qu'ils parlent deux langages différents, tant il y a loin de la langue imagée et cocasse de Maury au parler châtié de Debérieux.

Maury n'aime pas beaucoup les mots du dictionnaire. Il les trouve prétentieux et bêtement bourgeois. Aussi, se garde-t-il le plus souvent qu'il peut d'appeler les choses par leur nom. Appeler les choses par leur nom, ce serait avoir l'air de les prendre au sérieux, de leur accorder une importance, de croire en elles. Maury préfère leur donner un surnom familier, qui les rabaisse, les remette à leur niveau et fasse comprendre aux gens que Maury les domine. Dire : *du vin, de l'eau, de la viande*, lui semblerait pompier. Il considère tous ces mots-là comme des termes poétiques, dont on ne se sert jamais dans le langage courant.

Maury dit de la *vinasse*, de la *bidoche*, de la *flotte*. Il ne dit pas *non*, mais : *penses-tu?* Il ne dit pas : *oui*, mais : *je comprends!* Au-dessous de seize ans, Maury appelle une jeune fille une *môme*. Au-dessus de seize ans, Maury dit une *bonne femme*.

M. Debérieux, lui, aime les gens et les choses et c'est lui qui se met au contraire volontiers au-dessous du ton. Il appelle les choses comme tout le monde, mais il prononce les mots avec une voix un peu grave, musicale et qui semble les embellir. Ce matin, par exemple, quand Mlle Monod s'est arrêtée près de son lit, M. Debérieux a dit doucement :

— Regardez donc, Mademoiselle, aujourd'hui, quelle jolie lumière!

Et il semblait vraiment, une fois qu'il l'eût dit, que la lumière fût ce matin plus jolie que les autres jours.

Maury ne veut pas le laisser voir, mais il aime beaucoup entendre parler M. Debérieux. Quand M. Debérieux lui raconte quelque chose, il se tait et fait taire ceux qui n'écoutent pas. Seulement, quand M. Debérieux a fini son histoire, Maury prend une mine sceptique et dit : « Tout ça, c'est des boniments à la graisse de chevaux de bois » ou quelque autre chose de ce genre. Et cela, il ne peut pas s'en empêcher.

M. Debérieux a toujours, pour parler à Mlle Monod, quand elle s'arrête près de son lit, un ton un peu cérémonieux. Maury, lui, dès le premier jour, s'est montré avec elle tout à fait à son aise, familier même. Il lui raconte, en camarade, des histoires de la paix, et des histoires de la guerre. Il les lui raconte dans le langage qu'il aime et il est ravi quand elle rit.

Le lit de M. Debérieux étant le premier près de la porte, c'est auprès de M. Debérieux qu'elle s'arrête d'abord chaque matin. Et, depuis quelques jours, cette station de Mlle Monod auprès de M. Debérieux est intolérable à Maury. Non pas que Mlle Monod reste plus longtemps près de ce lit que près des autres. Mais Maury a remarqué qu'à M. Debérieux, Mlle Monod parle de certaines choses, que M. Debérieux connaît bien, sur lesquelles il peut répondre, et que lui, Maury connaît peu ou connaît mal. Ils parlent longuement de livres que Maury ignore, et aussi de questions difficiles qui sont traitées dans les journaux. Maury sait maintenant très bien que malgré la grande réserve de M. Debérieux et la familiarité de Maury, il y a entre Mlle Monod et Maury des barrières qui n'existent pas entre Mlle Monod et M. Debérieux. Et c'est une constatation dont Maury souffre énormément, car Maury aime Mlle Monod. Oh! c'est une chose qu'il n'a dite à personne, qu'il ne s'est même pas dite à lui-même. Mais nous, il faut bien que nous disions que Maury a de l'amour pour Mlle Monod, puisqu'il est jaloux à présent de son ami M. Debérieux. Autrefois, M. Debérieux pouvait parler de sa voix fine sur des sujets que Maury ne connaissait pas. Maury pensait que le monde est le monde, que les hommes sont tous différents, que M. Debérieux avait sa vie avant la guerre comme lui, Maury, avait la sienne. Aujourd'hui, il pense autrement. Il pense qu'il y a des sujets de conversation qui sont communs à M. Debérieux et à Mlle Monod, mais qui lui sont étrangers à lui, et que cela n'est pas juste. Et cette pensée le fait souffrir.

L'autre jour, quand Mlle Monod s'est approchée de son lit, elle l'a trouvé en train de lire. Maury aussi aime les livres !

Mlle Monod a vu le livre qu'il lisait, un petit cahier à la couverture grossièrement enluminée. Elle a même aperçu le titre, et c'était un très vilain titre. Ce devait être une histoire très laide que Maury lisait ce jour-là. Elle a dit avec sa voix calme, mais d'un ton un peu attristé :

— Oh, Maury! Ce doit être bien laid, ce livre que vous lisez là!

— Vous en faites pas, a répondu Maury, soudain de très mauvaise humeur. D'abord, ça ne vous regarde pas, ce que je lis.

Mais Mlle Monod n'en veut pas à Maury. Elle lui refait son pansement et lui demande s'il n'a besoin de rien, puis part en lui souriant de son sourire habituel. Et comme Maury n'aime pas les observations, comme Maury n'a besoin des conseils de personne, dès qu'elle est partie, il ouvre son livre rageusement, fronce les sourcils et se remet à lire :

— De quoi est-ce qu'elle se mêle, celle-là!

Quelques jours après, Mlle Monod entre dans la salle Six à son heure habituelle. Avant d'arriver à Maury, elle s'attarde près du lit voisin. Elle parle au blessé qui l'occupe, le questionne longuement, et tout en parlant, elle met un peu d'ordre autour de lui. Il y a sur ce lit des livres, des journaux. Mlle Monod a pris un de ces livres et le feuillette distraitement. Mais soudain quelqu'un le lui arrache brutalement des mains. C'est Maury qui s'est levé et qui, tout rouge, se tient sur un pied devant elle.

— Je ne veux pas que vous lisiez ça! dit-il. Ce n'est pas un livre pour vous!

Puis il se recouche, très en colère, et sous sa couverture il déchire le volume en milliers de petits morceaux, menus, tout menus, tout menus, pour que jamais plus, jamais plus, un pareil livre ne retombe sous les yeux de Mlle Monod.

Et quand elle est partie, il dit les pires injures à son voisin de lit. Et c'est une avalanche d'horreurs qui tombe de sa bouche, à l'adresse de ce camarade qui a laissé cette jeune fille toucher à cette horrible chose.

A présent que Maury va mieux, il lui arrive de faire la chambre pour se distraire. Il passe le parquet à l'encaustique, en se traînant sur sa jambe convalescente. Aujourd'hui la

[1] Copyrigth by Paul Géraldy, 1918.

chambre est si belle, Maury a tellement frotté, essuyé, rangé, que Mlle Monod, à peine entrée, pousse une exclamation de surprise et d'admiration :

— Oh ! qui a fait la chambre aujourd'hui ? demande-t-elle.

— C'est Mlle Didier, dit Maury, comme toujours.

Mais Mlle Monod sait bien que c'est Maury. La prochaine fois elle s'arrangera pour le surprendre afin de le remercier.

Un matin, elle entend, de l'escalier, Maury qui chante à tue-tête une chanson dont elle ne distingue pourtant pas les paroles. Elle s'approche et écoute un moment. Elle perçoit alors le bruit que fait Maury en se traînant sur le parquet. Bien sûr, il est en train de frotter. Elle ouvre la porte et entre. La chanson s'arrête aussitôt. Et voici que Maury se levant prestement, court à cloche-pied vers elle aussi vite qu'il peut.

— Avez-vous entendu ce que je chantais ? s'écrie-t-il. Jurez-moi que vous n'avez pas entendu ce que je chantais !

— Non, Maury, je n'ai rien entendu.

— Ah ! c'est que si vous aviez entendu cette chanson, dit Maury farouchement, j'aimerais mieux mourir.

— Je n'ai rien entendu, dit encore Mlle Monod.

Mais toute la matinée Maury garde un air sombre et injurie ceux qui lui parlent.

Et maintenant la jambe de Maury est guérie. Il quittera l'hôpital demain. Il supplie Mlle Monod de lui indiquer de bons livres, d'abord des livres qu'elle lisait elle-même quand elle commençait à lire, puis de plus difficiles, pour après.

— Voyez-vous, lui dit-il, faut que je m'éduque. J'peux tout de même pas rester comme ça. Quand j'aurai lu tous ces livres-là, je viendrai vous faire une visite chez vous, dans votre famille. J'suis pas plus bête qu'un autre, seulement...

Il termine sa pensée par un geste qui exprime son impuissance.

— Et puis, dit-il, je ne savais pas !

Ce que Maury ne savait pas, c'est qu'il y avait sur la terre des jeunes filles semblables à Mlle Monod. Quand on les a connues, on n'est plus le même homme. On se sent un désir de devenir meilleur, de s'élever au-dessus de soi-même, de travailler, d'aimer les choses et les gens et de savoir parler comme M. Debérieux.

Enfin, le dernier jour est venu. Maury va quitter l'hôpital. Il a fait ses adieux dix fois à ses camarades. Il a l'air d'attendre encore quelque chose... Brusquement, il attrape son petit paquetage de permissionnaire, met son képi sur son oreille et quitte la salle Six pour toujours. Sur le palier, il trouve deux infirmières qui lui disent au revoir et lui souhaitent bonne chance.

— Vous ne savez pas, leur demande-t-il d'une voix indifférente et détachée, où est Mlle Monod ?

— Elle est ici, lui répond-on, oui, là, dans la lingerie. Vous n'avez qu'à entrer.

Maury fait trois pas vers cette porte. Il va la pousser... Il s'arrête.

— Non, murmure-t-il, ça me retarderait. Vous lui direz que je suis parti.

Et comme il a peur qu'elles n'insistent ou qu'elles ne devinent quelque chose, il reprend vite sa voix gouailleuse :

— Quel falzar ils m'ont donné là ! Je suis fichu comme tout le monde et je ressemble à personne !

Il conclut philosophiquement :

— Il n'y a que moi et les p'tits oiseaux...

Puis il s'en va, avec, dans sa tête, une image.

PAUL GÉRALDY.

(Dessin de Suz. Sesboué).

CEUX DE L'ARRIÈRE

FEMMES DE GUERRE

Il y avait, dans une île perdue de l'Océanie, un Français qui continuait à pêcher la tortue en compagnie de quelques indigènes, sans se douter qu'il y avait la guerre. Il profita naturellement du bateau qui lui annonça la formidable nouvelle pour venir s'engager en France ; et je m'imagine sans peine quelle stupeur dut être la sienne devant le bouleversement des mœurs et des habitudes de son pays. Les femmes surtout ont dû le remplir d'étonnement.

Dans quels singuliers costumes il les retrouvait. Celles qu'il avait quittées tout enfanfreluchées ou entravées, il les revoyait sautillant en jupes courtes, bottées comme des postillons. Cela n'était rien ; la mode a eu bien d'autres caprices ; mais que signifient ces accoutrements inattendus et ces uniformes nouveaux ? Le calot des receveuses de tramway et de métro, la cotte bleue des munitionnettes, la casquette de la gazière, le bourgeron des femmes d'équipe ?

Avec un peu de chance, il aura même vu une femme couvreur — le cas s'est produit dernièrement, c'est une femme qui a réparé la toiture du clocher de l'église Saint-Georges. Et même, dans certain atelier militaire, où la main-d'œuvre masculine n'est plus représentée que par quelques R. A. T., c'est une « majoresse » à deux galons qui passe la visite et déjoue les ruses des tire-au-flanc.

Quels durent être les sentiments de ce brave homme devant un spectacle si nouveau ? Sans doute une grande admiration devant ces travailleuses qui courageusement remplacent les hommes partis aux tranchées ; mais il dut être pris aussi, j'en suis sûr, d'une grande mélancolie en pensant au seul geste qu'il n'avait pas vu : celui d'une maman berçant son petit enfant dans ses bras.



Texte et dessin d'ANDRÉ WARNOD.

PENSÉES BRÈVES (1)

Il est toujours inutile de prétendre concurrencer des rivaux sur le terrain où ils possèdent des éléments naturels de supériorité. Les conseils donnés aujourd'hui à nos industriels prouvent à quel point cette vérité est peu comprise. Elle appartient encore à l'ordre des vérités inactives.

Les causes de l'expansion économique allemande dans l'univers peuvent se formuler en un seul mot : surproduction. L'excès de leur richesse houillère en fut le principal facteur.

Etonné de la baisse rapide du papier-monnaie en Syrie, le gouverneur turc jugea facile d'y remédier en décrétant que ce papier aurait la valeur de l'or. Les gouvernements de pays très civilisés agirent d'une façon identique en prétendant taxer la valeur des marchandises. Taxer les produits ou leurs moyens d'achat, c'est commettre à peu près la même erreur.

Les parlements de tous les peuples ont subi pendant la guerre des crises profondes qui renversèrent la plupart des ministres dirigeants. Leurs insuccès semblent résulter de ce qu'ils cherchaient à régir avec des principes anciens des nécessités nouvelles dont ils ne soupçonnaient pas la force.

Jamais on n'a autant parlé de droit des peuples, de liberté et de démocratie que pendant la guerre. Jamais, pourtant, depuis les origines de l'histoire, la nécessité n'a soumis les peuples à un régime autocratique aussi absolu qu'aujourd'hui. Jamais, non plus, l'incompatibilité entre les nécessités et la théorie ne s'est montrée aussi complète.

Le niveau des esprits supérieurs baisse forcément dans les pays où, pour devenir quelqu'un, il faut d'abord être quelque chose.

On adopte quelquefois un parti politique avancé pour ses principes mais, le plus souvent, pour satisfaire des ambitions, des espérances ou des haines.

L'homme d'action est un constructeur ou un destructeur suivant l'orientation de ses efforts.

La valeur morale d'un peuple et surtout son bonheur ne se mesurent ni à l'importance de ses usines, ni au chiffre de ses exportations, ni à celui de sa population.

Intelligence et instruction sont, très à tort, confondues. Une instruction mal dirigée ne fait le plus souvent qu'atrophier l'intelligence.

On ne gouverne guère un peuple qu'avec des rêves, mais il faut les changer quelquefois.

(A suivre.) GUSTAVE LE BON.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 11 mars 1917.



L'artillerie lourde sur voie ferrée :
Une pièce de 370 m/m.



L'artillerie lourde sur voie ferrée :
Une pièce de 400 m/m

Préparation d'artillerie; région de Reims.

La nouvelle mitrailleuse américaine

C'est avec l'autorisation de la censure américaine, représentée par le *Committee on Public Information* de Washington, que nous pouvons parler aujourd'hui de deux applications du fameux revolver Browning dont l'apparition, quelques années avant la guerre, révolutionna l'industrie des armes à feu portatives. On se souviendra — bien que ces événements nous apparaissent désormais vieux d'un siècle ! — que les affiliés de la bande Bonnot n'avaient pas été des derniers à donner la préférence à ce pistolet perfectionné.

Avant de parler de ses nouvelles applications, nous rappellerons sommairement le principe du browning, type du pistolet automatique perfectionné.

Au lieu d'être placées dans l'axe du canon, c'est-à-dire dans le barillet, comme dans tous les systèmes précédents, les balles, au nombre de sept, sont emmagasinées à l'intérieur de la crosse. Le chargeur qui les porte est une mince bande d'acier que l'on introduit dans la crosse.

A partir de ce moment, tout le fonctionnement devient automatique. Le recul du premier coup met en place la deuxième cartouche, en même temps qu'il extrait de la culasse la douille vide, et le double mouvement se continue jusqu'à épuisement de la bande.

Après ce rapide préliminaire, examinons la première des applications que les autorités militaires américaines ont soumises à des expériences qui apparaissent concluantes.

C'est, d'abord, un fusil automatique, le *Browning machine rifle*, qu'on peut considérer comme une mitrailleuse en miniature. Il n'est guère plus pesant qu'un fusil Lebel, et peut être employé comme lui, c'est-à-dire comme un simple fusil à répétition. Un tireur d'élite, un *suiper*, pour employer ici le terme anglais, peut donc viser soigneusement à chaque coup, en calant la crosse à son épaule.





La préparation américaine : Les essais du fusil-mitrailleuse et de la mitrailleuse lourde

Mais, en actionnant un levier qui se trouve à la portée de sa main, et qui ne lui impose pas l'obligation de modifier sa position, il transforme instantanément sa carabine en une redoutable mitrailleuse. En l'espace de *deux secondes et demie*, il peut alors tirer *vingt cartouches*, un véritable jet d'acier !

La légèreté de cette arme, la simplicité de son fonctionnement, la rapidité de ses salves, en font essentiellement une arme d'offensive. Et, déjà, les poilus américains lui ont trouvé un sobriquet expressif, mais d'une traduction difficile : ils l'appellent l'*over-the-top-gun*, c'est-à-dire l'arme idéale pour massacrer le Boche par-dessus le parapet de la tranchée.

Passons à la seconde application du principe du Browning. C'est une véritable mitrailleuse qui, en raison de son poids (34 livres et demie, tandis que le fusil-mitrailleuse en pèse quinze), exige l'emploi d'un trépied.

Elle est alimentée à l'aide d'une bande portant 250 cartouches, qu'elle épuise en moins d'une minute. Aux essais officiels, elle a pu tirer 20.000 coups en l'espace de quarante-huit minutes seize secondes.

Dans des essais d'endurance, la mitrailleuse Browning a pu brûler 39.000 cartouches sans interruption, c'est-à-dire sans enrayage. Et c'est là un record qui bat de très loin toutes les autres mitrailleuses en existence.

Nos photographies, obligeamment communiquées au correspondant des *Annales* à Washington par le Comité d'Informations publiques, nous font assister aux essais officiels.

V. FORBIN.

Les Ancêtres du casque Adrian

Les journaux ont souligné parfois l'aspect « moyenâgeux » du casque que nos troupes en campagne portent si crânement et que les permissionnaires rendent populaire loin du front. Elle possède, en effet, de fort lointains devanciers, cette coiffure martiale dont les qualités, au point de vue de la sécurité des combattants, lui assurent une vogue extraordinaire, de l'Yser à l'Isonzo, aux rives de l'Egée, et jusqu'en Palestine. La France arma longtemps ses troupes de pied de casques analogues, ce qui montre une fois de plus que les détails mêmes de l'histoire sont de perpétuels recommencements.


vers 1100

Ne vaut-il pas la peine de dire quelques mots de ces glorieux ancêtres ? Le dernier né, à coup sûr, ne démérite point d'eux.


vers 1200

La coiffure militaire n'était pas, jadis, une caractéristique essentielle des armées comme elle l'est devenue depuis le dix-neuvième siècle. Des types à peine différenciés ont pu se répandre dans les pays les plus divers, sans qu'on soit toujours à même d'attribuer leur origine à telle ou telle contrée. Ce fut une nécessité fort ancienne que de protéger le chef des guerriers, et l'armement offensif étant le même partout, partout le casque se composa d'éléments à peu près semblables, satisfit d'identiques exigences; calotte de métal plus ou moins hémisphérique, il se complique d'appendices à mesure que les armes se perfectionnent, ou se simplifie lorsqu'on reconnaît qu'il ne peut parer tous les coups. La mode s'en mêla souvent; elle fut illogique parfois en ce grave problème, tout comme en matière de jupon, de corset ou de chaussures...


vers 1240


vers 1260

Mais ne nous éloignons pas du casque Adrian, ou plutôt de ses prédécesseurs. Pour ce qui concerne la France, la continuité de leur usage est certaine plusieurs siècles durant. Si une fabrication rapide et l'uniformité mécanique des exemplaires, précisant les contours, caractérise la coiffure actuelle, son aspect se retrouve à peu près identique dès le treizième siècle, peut-être au douzième déjà. Il s'agit alors du « chapel de fer », appelé plus tard « chapeau de Montauban », que décrit ainsi un auteur du milieu du quinzième siècle :

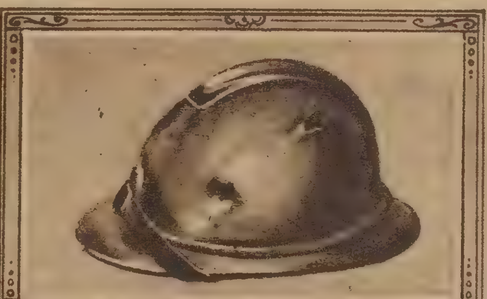

vers 1280

Et les chappeaulx de Montaulban sont rons en teste à une creste au meilleu qui va tout du long de la haulteur de 2 doiz, et tout autour y a un avantal de 4 o 5 doiz de large en forme et matière d'un chapeau.


vers 1300

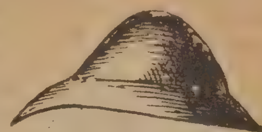
N'est-ce pas là, exactement, la forme du casque des poilus ?


Homme d'armes coiffé du chapel de fer (vers 1300).



Un casque actuel de l'armée française traversé par un projectile.
Au-dessous : La blessure du soldat qui portait le casque.

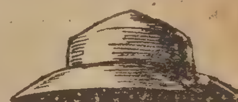
A vrai dire, dans l'antiquité même on se servit d'un timbre de métal avec rebord peu accentué, et pareillement, dans le haut moyen âge, ceci fut une habituelle défense de tête, embellie en certains cas (pour des chefs, sans doute) d'une crête ou d'un cimier; ce n'était pourtant pas encore le véritable « chapel ». Celui-ci, moins haut et plus large, se confectionna volontiers, à l'origine, de cuir bouilli :


vers 1350

Chapel est en son chef d'un cuir qui fut bolis..., lit-on dans un manuscrit de la *Conquête de Jérusalem* (treizième siècle). De métal ou d'autre matière, le commun des gens de guerre ne connut pas d'autre casque; et tels en furent les avantages sur le heaume lourd et étouffant qu'elle employait, que la chevalerie ne dédaigna pas de coiffer souvent le chapeau : par exemple quand il fallait combattre à pied, tenter assaut ou escalade. Déjà le « chapel de fer » avait acquis sa plus grande ampleur; il devait participer à la protection des épaules en débordant au-dessus des pièces spéciales qui les défendaient, de sorte qu'il n'était point aisé d'atteindre la tête ou le col d'un coup de taille ou d'un trait parti de haut que détournait aisément le rebord très saillant et oblique du casque. Au surplus, le crâne se trouvait enveloppé d'une calotte de mailles de fer ne laissant libre qu'un étroit visage et sur laquelle le chapeau se posait, attaché sous le menton par une forte lanière. Les mailles se prolongeaient en camail sur les épaules de façon qu'il n'y eût point de solution de continuité dans le vêtement protecteur. Une différence s'accuse donc avec le couvre-chef des tranchées, dans la manière de le porter, tout au moins : le poilu ne connaît pas pour l'instant — il connaîtra peut-être un jour quelque chose dans ce genre — cet accessoire de mailles, mais son casque, comme l'ancien chapeau, est doté d'une solide coiffe de cuir.


vers 1360 (Bohême)


vers 1380 (Allemagne)


vers 1430


vers 1440

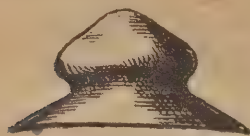

vers 1440

J'eus l'illusion, cependant, de ce vieux dispositif de défense en voyant un soldat pourvu d'un épais passe-montagne de teinte gris acier que le casque surmontant — silhouette véritablement d'un autre âge, et pourtant bien du nôtre.


vers 1450

Au quatorzième siècle, la forme du chapeau de fer se modifia. Ce fut davantage un cône, souvent avec crête ou nervure médiane, toujours muni du large « avantal », si large et si incliné

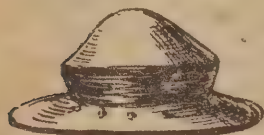
qu'on fut obligé d'y percer quelquefois une ou deux ouvertures oblongues pour la vue, ce qui caractérise plus spécialement le vrai « chapeau de Montauban ».

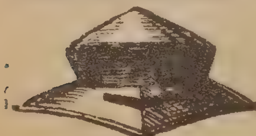

vers 1450 (Danemark)

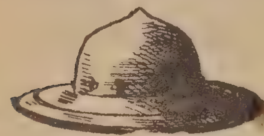
Il n'est pas utile, du reste, de décrire toutes les variantes connues de l'ancien type; nos croquis y suppléeront. Notons seulement qu'au quinzième siècle il se rétrécit volontiers au-dessus de l'avantal, qui est, lui, de plus en plus un avant-toit, tandis que le timbre s'évase au contraire soit par une gorge, soit par une paroi inclinée. On voit aussi le sommet devenir pointu — oh! rien de la pointe adventive prussienne du dix-neuvième siècle. Tout cela, en somme, s'expliquant par des nécessités de défense contre des moyens d'attaque nouveaux.


vers 1450 (Allemagne)

A ce moment les gens d'armes apprécient davantage encore le chapeau de fer, relativement léger, parce que leurs casques fermés de toutes parts n'ont plus grande efficacité contre les projectiles des armes à feu naissantes. Sans souci d'emprunter un couvre-chef plutôt roturier, ils le combinent avec leur armure, lui donnent des formes singulières analogues à celles du chapeau civil, exagèrent telle partie au détriment de telle autre. De là proviennent de nouvelles formes de casques, comme le « morion » ou le « cabasset » du seizième siècle. La faveur du chapeau fut si grande qu'on en vint à le porter dans les combats singuliers tant préférait-on respirer à l'aise et risquer des blessures que périr suffoqué :

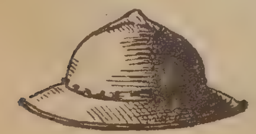

vers 1460 (Allemagne)


vers 1480 (Allemagne)


vers 1490

Le chevalier Pitois avoit un harnais de teste qui n'estoit ni bacinet ni salade, mais estoit fait à la semblance et manière d'un capel de fer forgé, et avoit une haute bavière tellement que de son viaire n'apparoist que les yeux...

Le sire de Joinville dit quelque part qu'il engagea saint Louis, respirant avec peine, à ôter son heaume, et « li bailla son chapel de fer pour avoir le vent ». Un chevalier bien équipé portait son chapeau à l'arçon pour s'en couvrir au besoin en lieu et place du « bacinet », propre à charger à cheval seulement, car il ne permettait guère de tourner la tête.


vers 1500

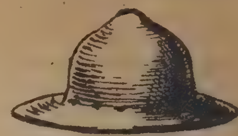

vers 1500 (Allemagne)

Après trois siècles et plus de brillante carrière, ayant sauvé maintes vies dans l'assaut, et à la tranchée, et en rase campagne, le chapeau de fer subit une éclipse. Il n'y a plus à se défendre


Chevalier coiffé du chapel de fer avec bavière (vers 1400).


Homme de pied français coiffé du chapel de fer (vers 1400).

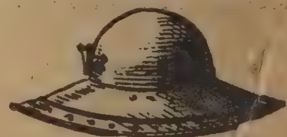
contre flèches et carreaux, moins contre les coups rapprochés, puisque les moyens de se détruire à distance par le tir vont s'améliorant sans cesse. Aux compagnies de vougiers, de hallebardiers, d'archers, où le chapeau était d'ordonnance peut-on dire, et partout, — ainsi dans la fameuse infanterie suisse au temps des guerres de Bourgogne, — à ces compagnies succèdent piquiers et arquebusiers, qui adoptent le morion et le cabasset déjà entrevus, dérivés du chapeau à la vérité, lequel ne tenait bien en tête que posé sur la calotte de mailles. L'abandon de celle-ci le fait abandonner, puis les deux casques qui viennent d'être cités apparaissent plus décoratifs (au temps de la Renaissance on prend garde à cela), ils se prêtent mieux à recevoir plumail et panaches; le chapeau est décidément rustique, barbare... On invente aussi la bourguignotte, assez pratique, propre à accompagner la demi-armure, la cuirasse seule ou le justaucorps de buffle; elle participe de l'ancien armet, protège bien la nuque et le cou, conserve du chapeau un certain « avantal » pour abriter le visage du soleil et des coups. Et à ce propos faisons remarquer que le casque Adrian n'est nullement une bourguignotte. On le désigne souvent ainsi en mémoire de la coiffure que Detaille dessina il y a quelques années et qui avait, elle, des allures de bourguignotte; mais notre casque, qui est aussi celui du Belge, de l'Anglais, de l'Italien, de l'Américain, est un indéniable « chapel de fer », très proche parent de ceux du quinzième siècle surtout. Que ces derniers aient eu plus d'ampleur, principalement en ce qui concerne le rebord, cela n'ôte rien à l'analogie si grande; on le sait du reste, tout dans le costume, au civil comme au militaire, était moins étriqué jadis, moins rapetissé qu'aujourd'hui.


vers 1530 (Suisse)


vers 1600 (Italie)


vers 1630 (Autriche)


vers 1640 (Officier-Ingénieur)


vers 1670 (Allemagne)

Cependant le chapeau de fer ayant fait ses preuves particulières à l'encontre des projectiles tirés de haut en bas, il resta l'apanage des sapeurs-mineurs appelés à allumer fougasses ou pétards fort près des murailles assaillies; on le faisait d'une extrême épaisseur pour ces spécialistes, qui l'ont conservé, avec quelques modifications de forme, — développement du couvre-nuque entre autres, — jusqu'à nos jours.


vers 1600 (Maison du Roi)

Ceci ne suffirait point à affirmer la tradition du chapeau de fer durant ces derniers siècles, si on ne le voyait porté, au dix-septième, au

dix-huitième siècle par des officiers de divers grades, voire par de grands capitaines. Il affectera de nouveau la silhouette du chapeau de feutre ou conservera celle du timbre hémisphérique à large bord incliné. Les hommes de pied de la maison du roi, sous Louis XIV, sont uniformément coiffés d'un chapeau de fer à nasal mobile, fond plat, bord légèrement relevé à gauche, dont le Musée d'artillerie offre un spécimen. Il voudrait bien, lui aussi, passer pour un feutre. Le casque Adrian n'a pas de ces faiblesses; il ne dissimule point sa véritable personnalité, qu'il soit bleu horizon, bleu ciel ou kaki. Tradition très ancienne également que la peinture de cette sorte de coiffure militaire, par mesure de conservation ou ornement, non certes pour l'invisibilité, qui est une notion de guerre toute récente.

Au point de vue constructif, le chapeau de fer primitif est d'une seule pièce battue, avec léger bourrelet sur le bord; il se compose plus rarement de plaques rivées. Jamais de crête rapportée, — ce que possède le descendant d'aujourd'hui par commodité mécanique, et sans que cela différencie les aspects, — mais cet appendice, quand il existe, est pris dans la masse et battu avec elle. On fit aussi le chapel de deux pièces : le timbre — l'avantal. On le munit parfois de bandes de renfort se croisant sur le timbre, ou dessinant l'axe de celui-ci, ou sur le rebord. C'était lourd; mais il faut se souvenir de la composition des armées de jadis où n'entraient que des hommes taillés pour la besogne guerrière.

Quant à la décoration, elle concourut souvent aux qualités défensives : ainsi des cannelures droites, des filets, des nervures, la crête, une pointe plus ou moins saillante aidait à faire dévier les coups, accentuant le profil général très étudié dans ce but. Quand, au quinzième siècle, l'armement se compliqua et s'embellit de fioritures, le chapeau reçut divers ornements d'applique et de ciselure; on en eut de dorés, de recouverts d'étoffes précieuses... Voici au Louvre, en 1411, dans la tour dite de la Terrasse, « deux chappeaux de fer dorez, hachiez de fleurs de liz, l'un à couronnes et à dauphins, et y a entour 6 escuçons des armes de Mons; le Daulphin, et l'autre semblablement doré à fleurs de liz eslevées à une couronne, et au dessoubz des cerfs volans, et à un mot qui dit *en bien*, et au dessus une fleur de liz ». Pièces de grand apparat évidemment.

Au quatorzième siècle, un chapel de Montauban avec une haute gorgière ou bavière valait 6 livres, quelque chose comme 18 ou 20 francs de notre monnaie d'avant la guerre.

Il est certain que nous laisserons plus à nos descendants que les siècles passés ne nous en ont laissé. L'ancien « chapel de fer » authentique est devenu rareté. Remarquons que s'il cessa d'être d'usage général par suite du progrès des armes à feu et des conditions nouvelles de la lutte en plaine, c'est le progrès même qui le remet en honneur, et surtout la perfection moderne des moyens de destruction à courte portée et des projectiles aux multiples éclats.

J. MAYOR.



LES LIVRES

Pierre Corneille, par A. DORCHAIN (Garnier, éd.). — *L'Ame de la Victoire*, par J. NESMY (Grasset, éd.). — *Les Provinces françaises*, par M. HÉLYS (Perrin, éd.). — *Lettres de Robert Dubarle* (Perrin, éd.). — *Pâques Rouges*, par J. PÉRICARD (Payot, éd.). — *Totoche*, par C.-M. CHENU (Plon, éd.). — *Science et Prescience*, par C. MARX-LANGE.

Il est très vrai que ces temps de vaillance et d'héroïsme font mieux comprendre et mieux aimer Corneille. Ce sont des héros dignes de Corneille que nous voyons chaque jour écrire les plus belles pages de notre histoire; ce sont les nobles vertus que le poète exalta qui s'affirment aujourd'hui comme les vertus essentielles de notre peuple et de notre race. Corneille a connu tout le sublime, et c'est dans le sublime que nous vivons depuis près de quatre années. L'âme de la France est vraiment cornélienne dans ses élans, et cornélien est le geste du plus humble de nos soldats barrant la route aux Allemands à Verdun, sur la Marne, en Picardie, dans les Flandres, faisant simplement le sacrifice de sa jeunesse et de sa vie au plus haut idéal qui puisse émouvoir le cœur de l'homme.

Aussi est-il très naturel que M. Auguste Dorchain rattache le remarquable livre qu'il vient de consacrer à *Pierre Corneille* aux événements actuels. Il y explique fort bien que le ferment cornélien n'a jamais cessé d'être dans le sang de la France prêt à se réveiller pour un bouillonnement et pour une fécondité magnifiques; il justifie le mot de Napoléon, suivant lequel la France doit à Corneille une partie de ses belles actions, et il démontre que nul poète, à cette heure, ne saurait être mieux en harmonie avec nos pensées. Si la voix de la Grèce est dans Homère, celle de Rome dans Virgile, celle de l'Italie dans le Dante, celle de l'Angleterre dans Shakespeare, la voix de la France est dans Corneille. A tous les autres, si grands soient-ils, il manque quelque chose, d'après M. Dorchain, de ce qui, rassemblé, forme, pour notre gloire, la physionomie française et dont rien ne manque au poète du *Cid*. L'auteur explique ce sens du sublime chez Corneille par la pureté du cœur et la simplicité, car le sublime est le souffle par lequel le poète nous transporte au delà des limites ordinaires de notre sensibilité et nous révèle, en nous y associant, une vie supérieure. Ce don du sublime rend Corneille accessible à tous, aux simples comme aux affinés, aux adolescents comme aux vieillards, à tous les hommes qui retrouvent par lui les plus généreuses aspirations de leur cœur.

C'est en poète glorifiant dignement un grand poète que M. Auguste Dorchain étudie Corneille. Non seulement il procède à une analyse minutieuse de ses œuvres, de leur genèse, de leur caractère et de leur épanouissement, mais il nous retrace très complètement l'existence du grand tragique, la vie de son cœur et la vie de sa pensée, l'une éclairant l'autre, et cela constitue un ensemble tout à fait remarquable. Il semble que tout ait été dit et redit sur Corneille, que rien ne puisse plus compléter la souveraine noblesse de sa physionomie morale, et pourtant M. Dorchain, utilisant judicieusement la documentation établie avant lui, mettant en valeur des arguments jusqu'ici trop négligés, procédant par intuition et par déduction, arrive à donner l'impression d'un sujet traité d'une manière nouvelle. Son étude, qui ne comporte pas moins de cinq cents pages, n'a à aucun moment le caractère d'une laborieuse compilation, et la phrase poétique est fermement soutenue dans un ton élevé. Les chapitres qu'il consacre à la jeunesse et au premier amour de Corneille — amour qui révéla le poète à lui-même — sont des plus intéressants. Tout ce qui touche la vie intime et les années de déclin est traité dans une note sobre et touchante. Ainsi le livre de M. Dorchain fait mieux ressortir la fierté d'âme de Corneille et nous laisse du poète une image morale d'un charme infiniment pénétrant et durable.

Pourquoi M. Jean Nesmy qualifie-t-il « roman » le volume qu'il publie sous le titre *L'Ame de la Victoire* ? Ce n'est un roman ni par le ton ni par le caractère du récit, mais la très simple et lumineuse histoire de l'évolution d'une âme sous l'effet direct du grand drame de la guerre. L'auteur a construit son œuvre sur cette pensée de Bergson : « En nous donnant la pleine conscience de ce que nous sommes, la guerre nous aura fait sentir aussi ce qui nous manque et dans quel sens nous devons orienter notre effort. » Le cas qu'il nous expose est celui de Claude Rouquerol, fils d'un humble instituteur de la Corrèze, jeune conscience inquiète cherchant ses voies et finissant « dans l'exaltation sublime de la guerre et la douleur féconde de l'épreuve, par sentir s'éveiller spontanément, au plus profond d'elle-même, tout le divin qui s'y cachait. » Une nature paysanne, fruste et loyale, subissant d'une part l'influence religieuse d'une grand'mère pieuse, d'autre part, l'influence philosophique d'un père affranchi de toute croyance. C'est cette dernière qui l'emporte, par la force des choses et de l'orientation de la vie. A Paris, où il poursuit ses études, Rouquerol glisse peu à peu aux idées extrêmes; sa mentalité se teinte d'anarchie et d'antimilitarisme, mais le fond reste sain pourtant. Et quand la guerre éclate, c'est ce fond de la conscience et de l'âme qui prend le dessus et imprègne tout l'être. Rouquerol a la plus haute conception de son devoir de soldat; l'amour de la patrie le pousse à l'héroïsme le plus noble et le plus pur, et il reconnaît que la foi l'a sauvé de lui-même. Ainsi l'auteur veut démontrer que l'âme de la victoire est l'âme même du peuple s'affirmant agrandie, épurée par la force de sa loi retrouvée.

La thèse est celle de « l'ascension morale » déterminée par la lutte et aboutissant à une renaissance du sentiment religieux. Elle n'est point nouvelle et, depuis la Marne, a été traitée sous tous ses aspects. M. Jean Nesmy la reprend sous une forme heureuse. Il évite avec soin tout ce qui pourrait donner l'impression d'une œuvre de con-

troverse et de polémique. Les arguments sont développés avec tact et mesure; toutes les étapes de cette crise d'âme sont marquées avec beaucoup de délicatesse dans les nuances des faits et des impressions. *L'Ame de la Victoire* a, en surplus, d'incontestables qualités littéraires. La première partie, qui porte sur l'enfance et la jeunesse de Rouquerol, évoque délicieusement la vie dans un village de la Corrèze, vie toute imprégnée d'une atmosphère de calme et de douceur. Avec moins de pittoresque dans la phrase et moins de charme dans la vision, la seconde partie, portant sur l'évolution intellectuelle et sentimentale de Rouquerol, se caractérise surtout par une réelle élévation de pensée. Ce « roman », puisque l'auteur tient à le définir ainsi, est attachant. On peut discuter la thèse qui en constitue la base et les tendances qui se marquent en chacune de ces pages, mais c'est une œuvre vibrante de sincérité et de foi.



L'effort de l'arrière ayant dans cette guerre une importance considérable et complétant, en quelque sorte, l'effort de l'avant, il est très naturel que nombre d'écrivains aient voulu l'étudier attentivement. M. Marc Hélys, dans les *Provinces françaises pendant la guerre*, groupe des notations et des impressions du plus sûr intérêt. La Bretagne, la Normandie, les grandes cités comme Bordeaux, Marseille et Lyon que les circonstances et l'afflux d'éléments nouveaux ont profondément transformées, les centres industriels dont la production sans cesse croissante permet de « tenir », tout cela est décrit dans une note pittoresque et avec une remarquable intelligence des milieux.

On lira avec le plus vif intérêt un volume, *Science et Prescience*, dans lequel Mme Camille Marx-Lange étudie la force psychique comme étant une des grandes forces de la nature. Elle conclut que les recherches scientifiques doivent se concentrer sur l'étude minutieuse du fluide psychique de chaque être. L'auteur traite savamment, mais sans sécheresse, de la vie et de son postulat M. Edouard Schuré a écrit pour ce livre fort curieux une préface remarquable, où il conclut par cette pensée de Pascal : « La dernière démarche de la raison, c'est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ».

Parmi les livres récents, il importe de signaler les très belles lettres de guerre de Robert Dubarle, ancien député de l'Isère, mort au champ d'honneur, que son colonel appelait : « le Bayard du 68e ». M. Louis Barthou a écrit pour ce volume une préface où la noble figure de ce héros est évoquée en traits émouvants. Le lieutenant Péricard publie une nouvelle série de ses souvenirs et impressions : *Debout les Morts ! Pâques rouges*, qui a de la flamme, et on lira avec un réel plaisir *Totoche, prisonnier de guerre*, cet étrange « journal d'un chien à bord d'un tank », par M. Charles-Maurice Chenu, qui dans sa fantaisie a un si joli sens philosophique et un sentiment si profond des tristesses humaines.

ROLAND DE MARÈS.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

PIERRE CORNEILLE

Nous détachons du volume d'Auguste Dorchain, ce chapitre qui peint sous des traits charmants le poète dans ses relations avec le roi :

CORNEILLE ET LOUIS XIV

Le moment où Corneille a quitté Rouen serait sans doute celui où nous pourrions nous demander quel était alors l'état de sa fortune, état sur lequel ont eu cours, pendant longtemps, des erreurs que les travaux précis de François Bouquet et d'Arthur Heulard ont complètement dissipées. Je ne rappelle pas, à propos de sa pauvreté prétendue, la sotte histoire du soulier, complètement inventée, en 1788, dans le goût du temps, à l'usage des âmes sensibles, par un obscur mystificateur nommé Feydel, histoire qui, eût-elle été vraie, ne prouverait rien, sinon la simplicité de mœurs d'un grand homme ne croyant pas déroger à sa gloire en s'arrêtant quelques minutes chez un savetier pour y faire réparer un petit accident arrivé à sa chaussure : sur quoi un soi-disant témoin aurait « pleuré qu'un si grand génie fût réduit à cet excès de misère... » Cette sornette larmoyante serait depuis longtemps oubliée si Théophile Gautier, poète à l'ordinaire d'autant d'esprit que de style, et ce n'est pas peu, ne s'était avisé un jour de la mettre en des vers écrits, dirait-on, pour complaire à MM. Homais, Bouvard, Pécuchet et Joseph Prudhomme, où il accuse Louis XIV, notamment, d'avoir laissé Corneille « sans souliers », et où il lui déclare tout net et bien en face :

Ce soulier rapiécé me gâte tout ton règne !

Dieu merci, la misère de Corneille est une légende. La vérité, c'est que le revenu de ses biens propres et des biens dotaux de sa femme, le produit de ses ouvrages en librairie et au théâtre, enfin, par intermittence, le montant de quelque pension ou gratification, le mirent toujours à l'abri du besoin et même dans une aisance assurée, quoique modeste ; mais la vérité est aussi qu'il ne lui fallut jamais moins que ces ressources réunies pour lui permettre, en menant une vie toute simple, de pourvoir avec honneur à l'éducation, à l'entretien, à l'établissement de ses quatre fils et de ses trois filles. Nous l'avons vu doter Marie et Marguerite; il continuera pendant près de vingt années à payer pension pour l'abbé Thomas, jusqu'au moment où il lui aura obtenu un bénéfice ; il ne pourra, pour le jeune page, acheter qu'un grade de lieutenant, ayant fait, pour Pierre, le lourd sacrifice de lui acheter une compagnie : cela vaut de dix à douze mille livres, et Corneille devra de plus, sa vie durant, fournir au capitaine assez d'argent pour qu'il ne laisse jamais manquer sa compagnie de chevaux ni d'hommes, et pour qu'il puisse mener un train d'existence en rapport avec son grade. On voit combien la pension royale lui était nécessaire. Assignée, comme toutes celles des gens de lettres, sur les mêmes fonds que les Bâtiments du Roi, elle n'était payée que lorsque les maçons avaient reçu satisfaction entière, souvent avec beaucoup de retard, d'où ce spirituel et galant sixain que se permit un jour Corneille :

Grand Roi, dont nous voyons la générosité
Montrer pour le Parnasse un excès de bonté
Que n'ont jamais eu tous les autres,
Puissiez-vous dans cent ans donner encor des lois,
Et puissent tous vos ans être de quinze mois
Comme vos commis font les nôtres !

Par malheur, il n'y avait point que ces retards : comme à la mort de Richelieu, comme sous Mazarin, la pension du poète venait encore d'être supprimée en 1661. « Nous avons en main — disent les *Mémoires* des Pères de Trévoux — des preuves que la pension procurée au grand Corneille par M. Fouquet fut retranchée après sa disgrâce ; que M. Corneille, qu'on sait avoir porté le désintéressement jusqu'à une négligence blâmable, ne se donna aucun mouvement pour la faire rétablir. » Pas même en arrivant à Paris l'année suivante. Il est vrai qu'il dut croire que la chose irait de soi, Colbert, aussitôt que ministre, ayant chargé deux académiciens, Chapelain et Costar, de dresser chacun une liste des gens de lettres auquel le roi pourrait accorder des pensions. L'un comme l'autre le porta sur la sienne, Chapelain en disant : « Corneille (Pierre) est un prodige d'esprit et l'ornement du théâtre français. » Suit cette appréciation si cocassement entortillée et si lourdement pédantesque : « Il a de la doctrine et du sens, lequel paraît néanmoins plus dans le détail de ses pièces que dans le gros, où très souvent le dessein est à faux, à les faire tomber parmi les plus communes, si ce défaut d'art général n'était récompensé amplement par l'excellence du particulier, qui ne saurait être plus exquis dans l'exécution des parties. » Cette prose vaut les vers de la *Pucelle*, et c'est tout dire. Avec plus de simplicité, après avoir signalé son confrère Chapelain en qualité de « premier poète pour l'Epique », Costar écrit : « Corneille, le premier poète du monde pour le théâtre. »

A cette double proposition, Colbert reste d'abord insensible : il ne veut rien envisager, sinon que l'auteur du *Cid* est l'obligé du surintendant déchu, auquel il garde, comme La Fontaine, comme Pellisson, comme Saint-Evremond, comme tant d'autres, la fidélité du souvenir et de la reconnaissance ; et le grand ministre biffe sans broncher le nom du grand poète. Heureusement, deux hommes de cœur évitent à Colbert un ridicule et une honte, en lui faisant comprendre l'énormité d'une telle radiation : l'un est le docte abbé Gallois, qui est chargé d'inculquer un peu de latin au ministre, en carrosse, pendant ses voyages de Paris à Versailles ; l'autre est Perrault, le futur conteur de *Peau d'âne* et de *Barbe Bleue :* Corneille est rétabli sur la liste présentée au Roi, pour 2.000 livres. Bien entendu, comme « premier poète pour l'Epique », Chapelain en reçoit 3.000 : ce qu'on eût donné à Homère. Corneille est ravi pourtant, et si on ne le décide qu'à grand'peine d'aller, au bout d'une année, remercier Colbert, il n'a pas attendu pour remercier Louis XIV.

Désormais il ne veut plus connaître que le roi ; il ne s'adressera plus qu'à lui ; jusqu'à son dernier jour il lui rendra un culte émouvant, confiant, presque tendre, celui, dirait-on, d'un vieux maître pour un disciple de race auguste et devenu son souverain, dans l'âme duquel il serait fier de voir fleurir les semences de grandeur politique et morale qu'il y aurait autrefois déposées, et dont il rêverait de continuer d'être, de loin, l'inspirateur occulte, le mystérieux conseil. Et dans tous ces vers que Corneille ne cessera plus de lui adresser, où des directions se mêleront aux panégyriques, on croira sentir, comme en son théâtre, le petit bourgeois au cœur trop vaste pour son humble vie prendre sa revanche idéale et, en imagination, régir un peuple à travers un roi.

AUGUSTE DORCHAIN.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Du ballon captif sphérique à la « saucisse »

De tout temps, les armées ont cherché à observer ce qui se passait chez les armées adverses, et à pénétrer du regard, de plus en plus loin, dans leurs arrières-lignes. Ainsi est-on passé progressivement de l'observation terrestre à l'observation aérienne. Le ballon captif utilisé, pour la première fois, à la bataille de Fleurus marque, dès 1794, une étape dans l'évolution des moyens d'observation mis à la disposition des armées en campagne.

Le ballon sphérique encore employé à l'origine de la guerre actuelle constituait un appareil de médiocre tenue, rendant les observations difficiles. Aussi avons-nous rapidement adopté le ballon allemand en forme de saucisse, d'où son nom de « drachen ».

Puis, on adapta la forme des *dirigeables* aux « *captifs* », d'où leur nom de « ballon captif allongé ». C'est là un progrès qui a eu pour résultat de diminuer la résistance de l'air ou de l'effort de poussée du vent; de stabiliser l'aérostat *latéralement*, au moyen d'ailerons; de supprimer enfin les secousses (provenant de la chaîne de godets adaptée par les Allemands à leurs « drachen », grâce à l'emploi de gouvernail inférieur. Ces perfectionnements, dus à un officier du génie français, ont ainsi permis d'effectuer les observations même avec un vent d'une vitesse supérieure à dix mètres (vitesse limite pour les drachens allemands) et atteignant plus de vingt mètres à la seconde.

Cet appareil, scientifiquement conçu, réalise pratiquement un excellent observatoire aérien, pouvant varier entre 100 et 1.000 mètres d'altitude, mobile et à déplacements rapides.

Chacun connaît aujourd'hui la forme de la *carène* allongée caractéristique de nos « saucisses ». Cette carène et munie de quatre câbles métalliques aboutissant au câble de remorque, d'une nacelle pour les observateurs, d'un ballonnet et de deux ailerons. Le câble de remorque s'enroule sur un treuil à moteur automobile qui, suivant sa puissance, permet de ramener plus ou moins rapidement, à terre, le ballon captif. Tel est l'ensemble de l'équipage.

Donnons maintenant quelques détails à son sujet : Les ballons captifs allongés, actuellement en service dans l'armée française, mesurent 25 mètres de long et 8 mètres de diamètre au maximum. Leur volume est d'environ 800 mètres cubes. A l'avant, se trouve le *ballonnet*, mis en pression par l'air qui s'engouffre, afin de conserver à l'ensemble du système une forme *invariable*. A l'arrière, est disposé le *gouvernail* formé de trois bourrelets pneumatiques reliés extérieurement à l'enveloppe. L'un de ces bourrelets communique avec le ballonnet d'avant afin d'équilibrer la pression de l'air renfermé dans ces deux organes : *ballonnet* et *gouvernail inférieur*. Toutes les communications (manches de gonflement, etc.) autorisent le passage d'un homme. Une *soupape* régularise la pression interne en cas d'accroissement de volume du ballonnet. Une *nacelle*, ronde ou oblongue, est reliée à la carène par une suspension métallique indépendante de la *suspension de traction* qui aboutit au câble de remorque. Cette nacelle comporte le plus souvent un *parachute* de 80 mètres carrés de développement, muni d'une bretelle amovible qui soutient l'observateur et le libère au contact du sol, pour éviter à celui-ci d'être traîné à terre par grand vent. Nous aurons, du reste, l'occasion de revenir sur les parachutes et leur fonctionnement.

L'enveloppe de la saucisse comporte encore un *panneau de déchirure*, que peut commander le passager de façon à déterminer l'échappement du gaz hydrogène et par suite le dégonflement.

Un tel appareil peut emporter une charge de 80 à 200 kgs dans sa nacelle. L'enveloppe et les cordages pèsent près de 350 kgs ; l'équipement (soupape, suspension et nacelle, cordes de manœuvre, suspentes métalliques de traction, etc.), pèse à peine 80 kgs, ce qui représente au total, environ 430 kilogrammes.

La force ascensionnelle, à 800 mètres, capable d'enlever les observateurs et en tenant compte de la traction du câble (sans vent) varie de 440 à 135 kgs, suivant et la qualité du gaz, et la température, et la pression barométrique.

Si l'on fait intervenir le vent, il y a évidemment un effort supplémentaire, que l'on peut déterminer aisément en multipliant le carré de la vitesse du vent (exprimée en mètres, par seconde) par le coefficient 0,9.

Telles sont, rapidement esquissées, les caractéristiques des ballons d'observation du système français. A l'heure actuelle, ils rendent les plus grands services, à savoir : observation des mouvements de l'ennemi et réglage de l'artillerie pour les armées en campagne.

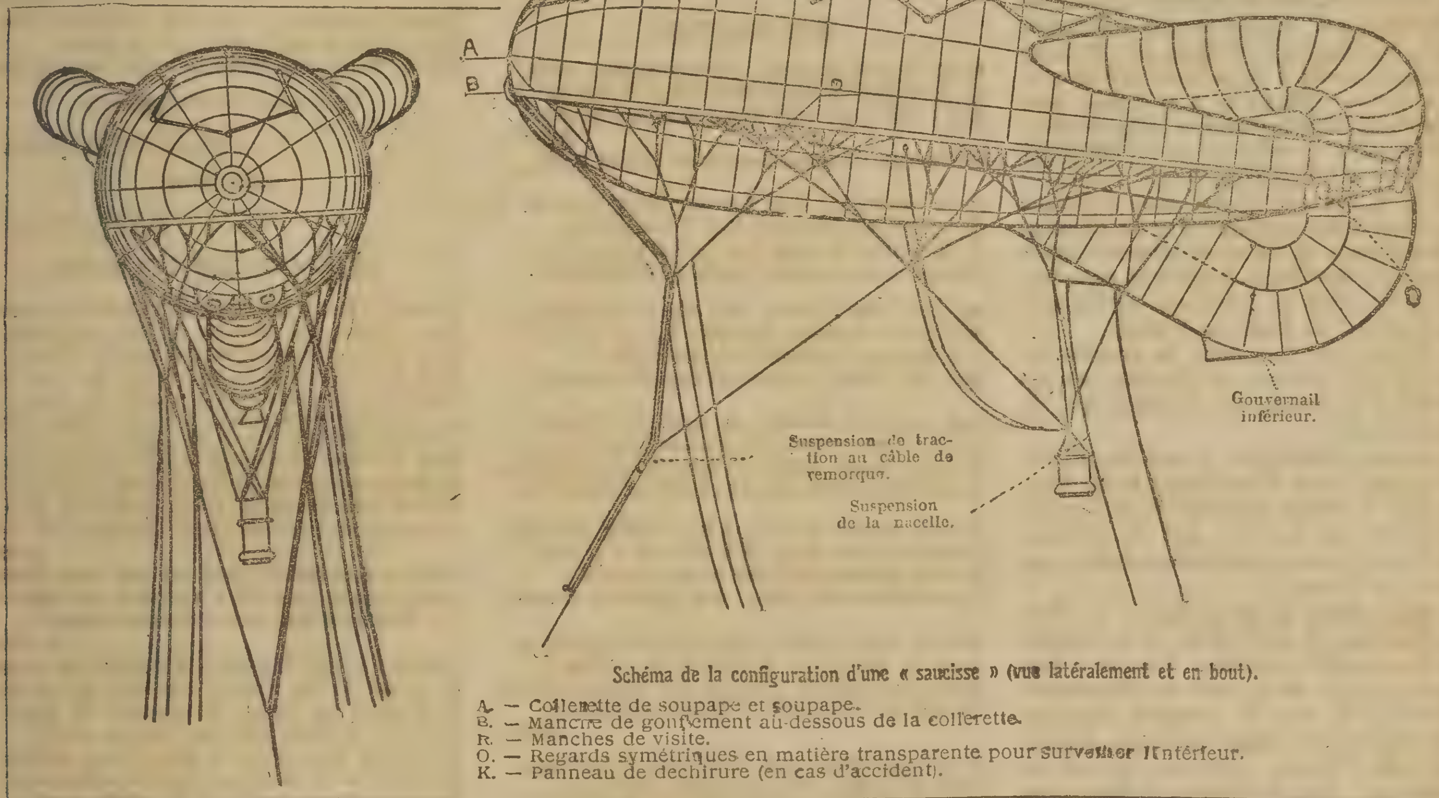


Schéma de la configuration d'une « saucisse » (vue latéralement et en bout).

A. — Collerette de soupape et soupape.
B. — Manche de gonflement au-dessous de la collerette.
R. — Manches de visite.
O. — Regards symétriques en matière transparente pour surveiller l'intérieur.
K. — Panneau de déchirure (en cas d'accident).

D'autre part, les Parisiens ont eu l'occasion de voir récemment des « saucisses » disposées en divers points de l'agglomération parisienne, pour servir d'obstacles aux avions ennemis. Ceux-ci risquent en effet de se « taper » dans les fils et filets ainsi tendus dans l'espace pendant la nuit.

Signalons également que dans la guerre navale, les ballons d'observation permettent de déceler les sous-marins, de rechercher les mines sous-marines, d'éclairer la marche des convois.

Ces quelques considérations, bien que sommaires, permettront sans doute à nos lecteurs de se faire une idée de l'utilité de ces moyens matériels de la guerre entre les mains de nos combattants.

Les passagers de ces « aéronefs captifs » sont en effet de véritables combattants : exposés constamment aux coups d'un ennemi aérien qui cherche, en les incendiant, à crever « les yeux » de son adversaire, nos aérostiers se montrent, par leur science comme par leurs sacrifices, les dignes émules des autres « armes » qui collaborent à la grande œuvre commune.

GEORGES BOURREY.

Autour de la Bataille

(DE NOTRE CORRESPONDANT AUX ARMÉES)

LE PÈRE BLANC

C'est quelques jours après une affaire où les Belges, dont les Allemands pensaient avoir facilement raison, avec les puissants moyens qu'ils employaient, ont repoussé l'ennemi. Au bord d'une route traversant la plaine, dans une petite maison basse, dont les murs extérieurs sont peints de bleu clair, campe le colonel du régiment, venant d'être relevé, qui a subi le choc.

Entouré de quelques-uns de ses officiers, encore chauds du combat, le colonel nous dit les péripéties de la lutte et la belle détermination de ses hommes, reprenant dans une contre-attaque furieuse, le terrain un moment perdu. Il nous conte la résistance acharnée des petits postes, d'abord cernés, rejoints par des prisonniers, échappés, par un coup d'audace, aux Bavarois qui les emmenaient; il rappelle la difficile progression, de trou d'obus en trou d'obus, sous un feu d'enfer, pour reconquérir les passerelles, clefs de la position, jetées sur un sol détrempé, et, ramassant ses souvenirs récents, rendant à chacun la justice qui lui est dûe, il évoque de nombreux traits d'intrépidité et de décision, dont l'ensemble a fait le succès remporté contre des forces qui semblaient devoir tout emporter.

Il se tourne vers un lieutenant, en lui mettant amicalement la main sur l'épaule.

— Celui-ci, dit-il, a sauvé la situation au moment le plus critique, en disposant ses mitrailleuses avec autant de hardiesse que de discernement...

Le lieutenant-mitrailleur, le seul des officiers dont le visage s'orne d'une longue barbe blonde, rougit, se montre embarrassé, et l'arrivée d'un planton qui entre lui sert de prétexte, pendant qu'on loue sa vaillante attitude, pour se mettre à l'écart.

Ce soldat résolu est un moine — un Père blanc d'Afrique. Il suivit d'abord le régiment comme brancardier volontaire. Mais ce n'était pas assez pour lui de montrer son dévouement aux blessés. Un jour, il s'engagea régulièrement, se montra un troupier accompli, donnant l'exemple de l'énergie, attestant une robuste bonne humeur dans le danger, s'offrant toujours pour les entreprises téméraires, gagnant ainsi, de grade en grade, les deux étoiles d'or du collet de sa tunique.

Une fois, il fut blessé. Pendant trois jours, à force de volonté, il cacha sa blessure, de peur d'être évacué et d'être forcé d'abandonner quelque temps son régiment. Il y revint, avant d'être guéri.

Au moment où nous quittons l'état-major du ...me d'infanterie, un de nos compagnons s'approche de ce combattant de la veille, et, instinctivement, après avoir appris d'où il vient, l'aborde en l'appelant : « Mon Père ».

Le moine sourit et répond doucement :

— Pardon... Après la guerre... A présent, et juqu'à la retraite du Boche, il n'y a ici que le lieutenant.

LA TRADITION

Le fort, très voisin des lignes ennemies, où nous sommes reçu, est gardé par un bataillon d'un régiment colonial. Hélas ! ce régiment, qui prit part à presque toutes les grandes actions de la guerre, a été bien des fois renouvelé. Rares sont aujourd'hui les vieux soldats, ceux qui, avant les hostilités, tinrent garnison en Annam. A ces vétérans ont succédé de tout jeunes hommes qui, d'ailleurs, ont eu vite fait leurs preuves de vaillance, mais qui n'ont jamais traversé la mer. Ils n'ont connu que la boue de la Champagne ou de la Somme.

Telle est, cependant, la force des traditions d'un corps de troupe, que ceux-ci, parce qu'ils portent l'ancre au collet de leur vareuse, sont prêts à acomplir, avec l'orgueil d'être désignés pour une tâche difficile, tout ce que firent leurs anciens. Mais les traditions s'étendent aussi aux habitudes de langage. Ces combattants d'hier, qui n'ont pas été aux colonies, en parlent comme les camarades qui y ont séjourné. Dans leur argot militaire se glissent des mots annamites, accommodés aux circonstances, et dont l'emploi ne laisse pas que d'être singulier dans ce décor très occidental.

Le commandant, qui nous fait parcourir le fort, avise un petit soldat, à l'air décidé, certes, mais à figure poupine, dont le teint rose est à peine hâlé par le soleil et le vent. Celui-ci, presque enfant encore, n'a sûrement fait campagne qu'en France. Se servant de son sac comme d'un pupitre, il trace, assez laborieusement, avec un crayon, quelques lignes sur un bout de papier.

— Que fais-tu là, mon garçon? lui demande paternellement l'officier.

Et le petit soldat répond, le plus sérieusement du monde :

— Mon commandant, j'écris à ma *congaï*...

PAUL GINISTY.

LES POÈMES

RÉVÉLATION

Je ne vous connais pas. Je vous connais si peu...
Je ne connais de vous qu'un silence d'yeux graves,
Que l'ombre qui vous prend dans ses temples [suaves
Où tremble l'angélus comme un liseron bleu.

Je ne connais de vous que des fiertés sévères,
Qu'un orgueil offensant tant il est glacial.
Je ne connais de vous que l'air provincial
Donnant à votre lampe un peuple d'éphémères.

De vous, cher inconnu, mon esprit ne connaît
Que votre attention ardente, fine et pâle,
A la musique intelligente et cérébrale,
Aux vers justes sortant de l'étui d'un sonnet.

Rien ne m'est familier de votre vie intense,
Et mon songe se heurte à votre ombre, à vos pas...
De vous, je sais, surtout, votre fréquente absence.
Je ne vous connais pas. Je ne vous connais pas.

Je vous connais si peu... Vous semblez inflexible,
Votre cœur, on dirait qu'il cherche à se nier,
Et vous découragez l'élan le plus sensible.
Vous semblez fait, hélas ! pour plaire et l'oublier.

Qui put vous retenir, vous attacher une heure
Dans les séductions du rire et de l'amour ?
Je ne comprends de vous que mon âme qui pleure,
Car elle est sans espoir de vous comprendre un [jour...

Je ne vous connais pas. Vous avez un mutisme
Plein de sombre défi, de secrète hauteur,
Et vous ne louangez que les cris d'héroïsme,
Ce qui blesse la vie et n'atteint pas le cœur.

Je ne vous connais pas, ô mon maître suprême!
Et, pire désarroi, je vous connais si mal !
Quand vous parlez d'amour c'est afin que l'on aime,
Plus volontairement, les héros de Stendhal.

Je vous connais si peu, si peu que je frissonne
De mettre tant de flamme à vous connaître plus.
Je ne connais de vous que des feuilles d'automne,
Des aspects de tilleuls sur lesquels il a plu...

Oui, je ne vous connais, hélas ! qu'en poésie,
Car vous vivez au fond d'un pays enchanté,
Où tout est ruine, teinte, absence et fleur choisie;
Où tout perfectionne et restreint sa beauté.

Je ne vous connais pas. Et, cependant, ô drame!
Je fais de vous mon bien et mon intensité,
Tout en n'approuvant pas qu'on nourrisse son [âme
D'un pain qui n'a jamais prouvé sa qualité.

Je vous connais à peine, et vous jette ma gloire,
Ma force, ma candeur, mes mots chéris et bas,
Et ma part de divin et ma belle mémoire...
Je vous donne une larme... et ne vous connais pas!

Ah! qui donc êtes-vous de plus, de mieux qu'un [autre ?
Qui dira les instincts des rêves et des bras ?
Je vous donne ma vie et j'ignore la vôtre.
Je vous donne ces vers et ne vous connais pas !

Je ne vous connais pas... Si, pourtant... — Tendre [chose!
Profonde intuition! — Je vous connais, ô vous,
Dans l'âme, le destin, l'origine, la cause,
Rien qu'en me rappelant de quel air chaste et doux

Vous avez cueilli une rose...

HÉLÈNE PICARD.

Récits de Guerre

L'HOMME DE LIAISON

Les gars, voici le fait: si, dans une heure, au plus,
Nous n'avons pas reçu les renforts attendus,
Nous allons être pris, comme rats en ratière !
Trois d'entre vous, déjà, sont partis pour l'arrière;
Aucun n'a pu passer... Qui connaît les chemins ?
... Ils étaient vingt poilus; il se leva vingt mains!
L'officier hésitait, quand un gamin, un gosse,
Dont le front se barrait d'une blessure atroce,
Un bleuet qui portait sa croix comme un drapeau:
« J'irai, mon capitaine, ou j'y perdrai la peau;
» Ceux-là, ce sont des vieux encombrés de mar- [maille,
» Moi, je suis seul, et puis, j'ai déjà cette entaille,
» Si j'y reste, quel mal y aura-t-il, mon Dieu ? »
« — Embrasse-moi, gamin, et bonne chance ! » — [« Adieu,
» Adieu ! », cria l'enfant... Il passait des rafales
De plomb, de fer, d'acier. Les obus et les balles
Crépitaient sur le sol et l'ouragan de mort
Escortait le soldat dans son sublime effort.
Il rampait, il marchait, il courait sans haleine,
Comprimant sa poitrine, aspirant avec peine
Un air chargé de poudre et de relents mortels :
Quelques instants, qui lui paraissent éternels,
Le séparent du but..., on l'aperçoit : « Courage,
« Hardi, petit, encore un effort! »... « Un message!
» Mon colonel ! j'apporte un message pour vous ! »
Cria-t-il, en tombant soudain sur les genoux,
Et, se traînant, brisé, griffant l'herbe arrachée,
Il vint, sanglant et beau, rouler dans la tranchée.
« Enfin, dit-il, enfin je vous ai retrouvés ! »
... Le soir, l'enfant mourut. Ceux qu'il avait sauvés
Ont déposé sur lui la couronne de chêne.

. . . .

A cette tombe où dort tant de gloire sereine,
Où j'apporte, pieux, mes pauvres vers émus,
Arrête-toi, passant, et dis un oremus.

JEAN DARCY.

Tendresses

ARRIVÉE

Le train s'arrête... Enfin ! me voici revenu !
Tu te penches vers moi; ta main déjà me touche
Du geste qui l'agite au bout de ton bras nu,
Et ton baiser, de loin, me sourit sur ta bouche.

Douce étreinte où je sens ma fièvre s'apaiser !
Un dernier rayon rose autour de toi se joue,
Et, longuement, je goûte, en ce premier baiser,
La fraîcheur du jardin demeurée à ta joue.

ANDRÉ RIVOIRE.

Le Retour de Linou[1]

***

QUATRIÈME PARTIE

II

Ce n'est pas seulement l'histoire des peuples qui se répète; c'est aussi celle des familles. Ce jour de Noël fut triste pour les Terral et les Garric, comme l'avait été pour eux le même jour, un tiers de siècle plus tôt.

En ce temps-là, au moulin des Anguilles, ce fut, avant le chant du coq, la faute de Jeantou se laissant ensorceler par Mion, — et, au moulin de La Capelle, le soir — après un instant de joie causé par le retour inespéré de Cadet, — la révélation à Linou de la trahison de son amoureux, laquelle amenait la jeune fille à se promettre à Dieu.

Aujourd'hui, à Fontfrège, Noël est morne aussi. François, encore ému de l'événement de la nuit précédente, se montre soucieux et préoccupé. Non moins soucieux et préoccupé est son père, — quoique pour d'autres motifs; et Sophie, peu loquace en général, garde le silence comme son mari et son garçon... Pourtant c'est elle qui, au milieu du repas, n'y tenant plus, dit brusquement :

— Celui qui nous écouterait, ce soir, perdrait son temps.

— Il est vrai, mère, nous ne sommes guère en train.

— A qui la faute? répond sèchement Terral.

— Aux circonstances, sans doute, mon père ; mais peut-être aussi un peu à nous-mêmes... Ne vaudrait-il pas mieux mettre nos chagrins en commun?

— Je ne sais trop ce que tu veux faire entendre par là...

Le jeune homme se tut de nouveau... On voyait qu'il faisait effort pour trouver ce qu'il y avait à dire et la façon de le dire... Enfin, il se risqua :

— Voyons, mon père, pensez-vous que vos soucis me laissent indifférent, pour que vous me les cachiez? A mon âge ne suis-je pas capable, — sinon de conseil — du moins d'aide dans les difficultés?... Qu'est-ce donc qui vous rend si triste et si nerveux depuis quelques semaines?... Je ne peux pas croire que nos dissentiments au sujet de la jeune fille que je voudrais épouser en soient la cause unique... Et je ne pense pas non plus que les affaires de la commune vous affligent à ce point...

— Oh! je m'en moque bien, s'écrie Cadet, des affaires de la commune!... Je suis bien payé du temps et de l'argent que je leur ai consacrés!... Quelle délivrance que cette indigne révocation!...

— D'autant plus, reprit le jeune homme, — qui sentait que la blessure était encore à vif, — d'autant plus, père, qu'on ne tardera pas à vous regretter, et que la revanche, si vous y teniez tant soit peu, dans quelques mois, serait aisée.

— Non, non, qu'on me laisse tranquille!

— Alors, père, je ne vois que des embarras d'argent qui puissent expliquer votre air soucieux.

— Et pour toi, dit le meunier avec aigreur, ce n'est rien, les embarras d'argent?

— Pardonnez-moi!... Mais enfin, je suppose que les vôtres ne sont pas sans remède, et qu'en s'y aidant tous un peu...

— Que veux-tu dire? interrompt Cadet un peu radouci.

— J'ai toujours pensé que, pour la construction de votre usine, vous aviez emprunté quelques sommes... J'ai cru même, — me suis-je trompé? — que M. Vergnade vous les avait avancées ; et c'est pour cela que j'ai regretté d'être engagé ailleurs, quand vous avez voulu me faire épouser sa fille.

— Engagé ailleurs? ricana le meunier; ce sont là de ces engagements...

— Sacrés pour un honnête garçon, mon père, fait vivement François.

— Pas quand il les a pris sans consulter ses parents, intervient Sophie.

— Laissons cela pour le moment, ma mère; nous y reviendrons... M. Vergnade vous réclame-t-il son dû?

— Pour le mois prochain. Il faut qu'en quelques semaines je trouve 5.000 francs, tu entends? Plus 2.000 francs pour achever de régler maçons, charpentiers, etc.

— Ce n'est pas énorme, mon père... Voulez-vous que j'essaye de vous les procurer?

— Toi? s'écrie Terral stupéfait... Ce n'est pas ton futur beau-père, j'imagine, qui...

— Non,... parce qu'il ne les a pas...

— Ni ta tante, qui a laissé sa dot à son couvent?

— Non plus.

— Alors?... C'est ton oncle Jacques, l'artiste?

— Peut-être!... Je m'avance beaucoup, il est vrai, car je ne lui en ai point parlé; mais enfin...

— Ah! non, en ce cas, non!

— Pourquoi, mon père?... Parce que vous différez de sentiments et d'idées sur quelques points... Comme c'est triste de songer que, pour de pareils motifs, on préfère les étrangers à ceux de la parenté!... Tenez, père, à mon sens, c'est par là que nous nous affaiblissons, et que nous périrons : les jalousies et les divisions dans les familles et les dispersions qui en résultent... J'ai ouï conter que jadis les Terral « se tenaient comme les doigts de la main », ce qui fait qu'on les aimait ou qu'on les redoutait beaucoup, — selon les cas... Tandis qu'aujourd'hui?...

— Mais à qui la faute, encore un coup?

— A tous un peu, sans doute, je le répète... Et voilà ce qui fait notre Noël si sombre... Et voilà pourquoi il faudrait remonter cette pente, rassembler ce qui reste des nôtres,... se sentir de nouveau les coudes,... se prêter appui...

— Je te vois venir, mon petit!... Tu as bien retenu les leçons qu'on t'a rabâchées, là-haut... Tout ça fait peut-être bien dans les livres...

— Que je regrette votre aveuglement sur ce point, mon père! Mais, soit : puisque vous ne voulez rien accepter de mon oncle, il n'y a qu'à chercher ailleurs... plus près de nous, d'abord.

— Plus près de nous, dis-tu? interrompt Sophie... Je comprends...

— Tant mieux, ma mère; cela prouve que vous aviez la même idée que moi...

— Oui, oui, fait-elle avec amertume, c'est ma dot, ma pauvre dot qui devra encore fournir... Vous vous imaginez qu'elle est inépuisable, que je possède le Pérou... Quand il a fallu payer la construction de la chaussée : « Sophie, ta dot! » Quand on a transformé les moulins : « Sophie, encore une tranche! » Aujourd'hui, on y revient de nouveau... Et le jambon n'aura bientôt plus que l'os... Et qui est-ce qui en pâtira plus tard? Toi, mon garçon, qui te trouveras gueux un jour, pour peu que les choses aillent de ce train...

— Tu vois bien, dit Terral à son fils, que ta mère n'a pas plus de confiance que toi dans mes entreprises?

— De vos entreprises, père, je n'en ai regretté qu'une : la dernière.

— Celle qui rapportera le plus d'honneurs et de profit.

— Le plus de dépenses et de risques, oui... fit Sophie... Et puis, veux-tu que je te dise, Terral, ce que je pense, une fois pour toutes?... Je suis de souche paysanne, moi, de la race des terriens et des laboureurs... Tout ce qui repose sur des moulins, des scieries, des usines au bord de l'eau, me paraît aussi peu solide que si c'était hypothéqué sur les brumes du Viaur... D'ailleurs, mon père est plein de vie, et solide toujours... Et je ne pense pas qu'il desserre encore les cordons d'une bourse où nous avons trop souvent puisé.

— Ton père ferait selon ton désir, tu le sais bien; mais...

— Mon désir est de vous conserver, à toi et à notre fils, quelques ressources pour plus tard, une poire pour la soif.

Il y eut un moment de pénible silence. Ensuite François parut prendre un parti.

— Alors, ma mère et mon père, voici ce que je vous propose. Etant fils de maître, j'ai quelque entente de la scierie et de la meunerie; et aussi de la mécanique : je sais, entre autres, conduire une automobile, l'ayant appris au régiment... Je vais chercher une place de chauffeur ou de contre-maître, de mécanicien, quelque part. Je me fais fort de trouver à emprunter demain la somme dont vous avez besoin, et de la rembourser peu à peu... Vous me remplacerez ici par un farinel, ou même par une servante-meunière qui vous coûtera beaucoup moins que je ne gagnerai ailleurs... Et, dans quelques années, s'il plaît à Dieu, nous serons à flot... Alors, je reprendrai mes projets de mariage avec Cécile...

— Tu as une belle confiance en ta Cécile, mon garçon, dit ironiquement Cadet.

— Une confiance absolue, mon père... Jadis, on s'attendait bien sept ans...

— Du temps de la Bible.

— Et aussi quand on passait sept ans sous les drapeaux... Réfléchissez, tous deux, à ma proposition, et décidez.

Il se leva, prit un journal qui traînait au bout de la table, souhaita le bonsoir à ses parents, et monta dans sa chambre.

Terral et sa femme demeurèrent en tête-à-tête, assez penauds de n'avoir pas eu le beau rôle devant leur fils... Certes, son projet de s'en aller à la ville gagner de quoi désintéresser M. Vergnade partait d'un homme de cœur et d'énergie... De plus, l'éloignement pourrait lui faire oublier, quoi qu'il en dise, la fille de Garric... Ou bien, c'est celle-ci qui oublierait peut-être; et cela irait au même... Oui, mais rester seuls, seuls durant des années!... Ah! non, non!... Ils aimaient leur enfant à leur manière, en égoïstes, mais ils l'aimaient.

— C'est fou! s'écrie tout à coup Terral, ce qu'il nous offre là.

— Je suis de ton avis... C'est bien assez de l'avoir envoyé trois ans à la caserne... Le voir repartir serait ma mort... Il faut trouver autre chose... Nous irons voir mon père : s'il consent encore à faire cette avance, on payera... Quand nous serons au bout, eh bien, nous ferons comme après le repas : nous dirons les « grâces ».

— Mais non, fit Terral, rassuré, et rebondissant vers ses ambitieux projets. Une fois M. Vergnade payé, les choses marcheront toutes seules... Et quant à l'amourette de François, je sais quelqu'un qui se fait fort de dégoûter les Garric du moulin de La Capelle et de les décider à aller chercher fortune ailleurs.

---

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918

— Les dégoûter? Par quel moyen?

— Je l'ignore... Le résultat seul nous importe.

— Terral, fais attention aux gens que tu emploies!... On se trouve parfois battu pour avoir mal choisi le bois de son bâton... Je pense qu'après l'affaire de l'urne, tu as rompu avec ce misérable Rascal, par exemple.

— Quoi? proteste Cadet; toi aussi, tu crois, comme mes ennemis, que j'avais poussé Rascal?...

— Non; mais il avait bien cru te servir, sans doute?

— Il m'avait mal compris, voilà tout... C'est égal, si Garric abandonnait le moulin de La Capelle, quel atout dans notre jeu!...

Or, presque à la même heure, Garric, ayant ruminé toute la journée la portée du guet-apens de la nuit, l'ayant rapproché de faits antérieurs d'espionnage, de dégradations sournoises à la scierie, aux roues des moulins, aux clôtures des prés, en revenait au projet — dont Jacques Terral l'avait déjà détourné — de quitter le moulin de La Capelle; et il s'y affermissait d'autant plus, qu'en dépit de tous ses efforts pour étouffer en son cœur les restes de son ancien amour, il se sentait toujours troublé en rencontrant Linou, ou en pensant à elle, et qu'il en était très malheureux...

Donc, après vêpres, au coin du feu où il se trouvait seul avec le père Terral, il finit par lui dire, — oh! après quelles hésitations et avec quel serrement de cœur! — qu'il se voyait contraint de le quitter à la Saint-Jean prochaine.

Le vieillard crut avoir mal entendu, fit répéter, puis resta bouche bée, écrasé sous cette déclaration.

— Tu veux me quitter, dis-tu? bégaya-t-il enfin; toi? tu veux me quitter?

— J'y suis forcé...

— Tu es forcé de me quitter!... Je ne comprends pas... Qu'est-ce que je t'ai fait, Jeantou?

— Mais, père Terral, vous ne m'avez fait que de bonnes manières, depuis quinze ans; et je vous aime comme si vous étiez mon père...

— Pourquoi alors veux-tu m'abandonner?

— C'est... c'est à cause de la petite...

— A cause de Cécile? Explique-toi!

Garric était fort embarrassé. Il ne voulait pas apprendre à Terral ce qui s'était passé la nuit précédente, et encore moins l'amour vague et tardif dont il souffrait... Que dire au vieillard qui fut vraisemblable et assez fort pour justifier sa détermination de s'éloigner?... Voici enfin ce qu'il trouva :

— Ma fille, père Terral, n'a aucun avenir ici.

— Aucun avenir? Mon petit-fils l'aime et veut l'épouser...

— Les parents de M. François ne le permettront pas...

— Mais il est majeur, maître de faire à sa volonté.

— Au fond, oui, vous avez raison; mais on le détournera de ma fille, soyez-en assuré... Alors, sans aucune dot, un peu compromise, la pauvre petite, par son inclination pour M. François, — laquelle est connue ou devinée de beaucoup de gens, — elle ne pourrait plus se marier convenablement; et le jour où je viendrais à lui manquer, ce serait une malheureuse... Tandis qu'en nous dépaysant, après avoir bien souffert de la séparation, elle tournera ses yeux ailleurs, comme tant d'autres... Je tâcherai de trouver un moulin à affermer proche de la ville. Cécile n'est pas déplaisante, ni maladroite; elle se placera à son avantage, économisera quelque argent, et épousera peut-être un brave garçon, sans fortune, mais ayant des bras et du cœur à l'ouvrage... N'ai-je pas raison, père Terral?

Terral pleurait comme un enfant.

— Ah! quel mal tu me fais, Jeantou!... Si tu pouvais savoir!... Il est vrai que je t'en ai fait aussi autrefois... Mais je croyais que tu m'avais pardonné...

— Hé quoi! Vous vous imaginez donc que je me venge?... Quel sentiment avez-vous là?... Mais je vous répète, père Terral, que je vous aime et que je vous vénère plus qu'homme au monde.

— Oui, mais tu veux m'abandonner tout de même... Eh bien, tu peux être assuré, Jeantou que tu ne quitteras qu'un mort : j'aurai disparu avant que tu ne passes le seuil de cette porte... Et si Dieu ne veut pas de moi, si je suis condamné à traîner encore mes infirmités,... je fermerai le moulin et la scierie : les gens de La Capelle iront porter leur bois et leur grain à Fontfrège, ou au diable... Et ils te devront cela... Va, va, tu n'es qu'un ingrat, un sans-cœur!...

Et Terral avait retrouvé ses gestes et ses colères d'autrefois. Il s'était dressé, était allé à la porte à claire-voie donnant sur la cour, d'où il revenait au foyer pour se camper devant Garric navré, et lui jeter encore à la face :

— Oui... ingrat! sans-cœur!

On entendit des pas au dehors et le bruit du loquet...

— Chut! fit Garric, saisissant Terral par le pan de son tricot pour le contraindre à se rasseoir et à se taire... Cécile est là... Pas un mot de tout cela devant elle! Elle ne l'apprendra que trop tôt, la pauvre enfant!

III

Le lendemain, le père Terral n'eut rien de plus pressé, malgré le brouillard et le verglas si dangereux à son âge, que d'aller conter à Linou le gros chagrin que lui causait son fermier... Et Linou fut stupéfaite de la détermination de Jeantou... Les raisons qu'il en donnait lui parurent insuffisantes. Elle ignorait encore, comme son père, la lâche agression de la nuit de Noël; et elle ne soupçonnait pas chez son lointain fiancé le réveil d'un sentiment que l'âge et trente ans de vie monastique, de prière et de renoncement avaient aboli en elle... Comment savoir au juste ce qui poussait Garric à quitter le moulin?... Si mort que fût son cœur, il lui répugnait de sonder les secrets de celui de Jean et d'y remuer les cendres du passé.

Elle consola du mieux qu'elle put son vieux père, lui disant que Jacques annonçait son retour prochain,... qu'il agirait sur Garric et le ferait renoncer à son idée..., que d'ici à la Saint-Jean on aurait le temps de tout arranger pour le mieux... Mais, dès qu'il fut parti, elle télégraphia à son aîné : « Reviens. »

Or, François, le même jour, eut la même idée.

Il redescendait de la Garde à Fontfrège, revenant de voir son vieux maître, M. Bonneguide, auquel il allait de temps à autre conter ses projets et ses peines. C'était à l'heure crépusculaire et par un brouillard intense. Aux approches de sa maison, il crut apercevoir deux ombres marchant à quelques pas devant lui, en discutant... Bientôt il reconnut la voix de son père, sa parole brusque et son geste coupant... L'autre voix, plus sourde et comme implorante, ne lui arrivait pas assez distinctement pour qu'il pût l'identifier.

Parvenus au carrefour qui précède la maison, Cadet-Terral s'arrêta et dit à son interlocuteur :

— Tu n'es qu'un misérable!... Voilà vingt francs... Prends l'autobus et évite les gendarmes... J'en ai assez des soi-disant services d'un idiot comme toi...

Et l'autre s'éloigna sur la route et disparut dans la nuit et le brouillard, marmonnant de vagues paroles... remerciements? menaces? On ne savait.

Un éclair traversa l'esprit de François, qui faillit crier... Il pressa le pas, rejoignit son père avant qu'il n'atteignît le seuil; et, haletant, à demi-voix :

— Père, père!...

L'autre se retourna, surpris.

— Quoi? Que me veux-tu?

François prenait son père sous le bras, le détournait du perron, cherchait à l'entraîner du côté de la grange et des étables...

— Père, cet homme qui vient de vous quitter, là, c'est Rascal?

— Pourquoi cette question?

— C'est lui, n'est-ce pas?

— Eh bien oui, c'est lui... Après?... Ce n'est pas une raison parce que tu le détestes...

— Encore un mot, père, je vous prie... Il vous a raconté ce qu'il a fait, l'avant-dernière nuit?

— Vaguement... Il a voulu, paraît-il, embrasser la Cécile, parce qu'il avait bu et fait un pari, à l'auberge... Il n'y avait pas là de quoi ameuter le quartier... Mais il paraît que tu l'as pris sur le ton menaçant, — toi, l'ange gardien de la belle chanteuse, — que Garric aussi s'en est mêlé, et que vous avez menacé l'ivrogne du bagne s'il ne s'exilait pas... Que de bruit pour peu de chose!

— C'est vous, mon père, qui appelez « peu de chose » le fait de se poster, à deux heures du matin, sur le passage d'une honnête fille qui rentre chez elle, de l'assaillir brusquement et de tenter d'abuser d'elle!... Oh! père! père!...

— Hé, je n'y étais pas, moi... Je parle d'après ce qu'il m'a raconté... Et toi, si tu m'avais écouté et avais été, à cette heure-là, dans ton lit...

— Si j'avais été dans mon lit, père, reprit François frémissant, la jeune fille que j'aime aurait été la proie de ce bandit... Bien m'a pris d'être, pour une fois, et sans mériter ce titre, ce que vous appelez « un ange gardien ». Mais ce n'est pas tout, mon père... Il m'a semblé qu'en congédiant ce gueux, vous lui disiez que vous aviez assez de ses services..., quels services pouviez-vous attendre?...

— Ah! maintenant tu m'ennuies; mes affaires ne regardent que moi.

— Mon père, votre réponse pourrait me faire croire...

— Quoi?... Qu'imagines-tu? Où veux-tu en venir? Me supposerais-tu capable d'organiser des guet-apens?

— Oh! père! s'écria douloureusement François; que dites-vous là?... Mais je vous aime et vous respecte, vous le savez bien... Seulement, je suis très malheureux de ne pouvoir tirer certaines choses au clair... Plusieurs fois, Rascal a été surpris, tantôt par moi, tantôt par d'autres, à errer autour des moulins de La Capelle, à espionner, la nuit, sous les fenêtres...

— Que veux-tu que j'y fasse?... Il aime peut-être aussi la Cécile, lui... C'est son droit, après tout...

François serrait les poings.

— Aimer Cécile! Rascal?... Mais, admettons... Est-ce aimer une jeune fille que se jeter sur elle, la nuit, comme un loup?... Et l'urne électorale, qu'on a trouvée sous un tas de planches, près de la scierie de La Capelle, afin, sans doute, de faire soupçonner Garric de l'avoir enlevée,... serait-ce aussi un moyen de prouver l'amour de Rascal pour Cécile?

— Mais, encore une fois, où veux-tu en venir?

— Je ne sais... J'ai la tête perdue... A certains indices, je crois flairer une espèce de complot pour obliger les Garric à quitter le moulin de La Capelle...

— Et ce complot, comme tu dis, tu ne serais pas trop éloigné de m'en faire honneur, dit le meunier en ricanant. Si c'est là ce que tu appelles « respecter ton père... »

— Oh! pardon! pardon, protestait le jeune homme... Mais je cherche... je voudrais savoir...

— Eh bien, cherche toujours, — si tu as du temps à perdre...

— J'ai eu tort de ne pas suivre mon premier mouvement. Si Rascal était entre les mains de la justice, il parlerait, car il est lâche... D'ailleurs, s'il reparaît dans le canton, je ne le manquerai pas.

— C'est ça! Il faudrait encore faire cette folie de t'embarquer dans une affaire semblable!... Je te conseille de tenir ta langue, mon garçon... Tu ne sais pas où peut aller une accusation portée à la légère...

Ces paroles, loin d'apaiser François, le troublèrent jusqu'au fond de l'âme... Quoi! son père redoutait les conséquences de poursuites contre Rascal? Mais alors?... Pourtant il s'abstint de pousser plus loin cet interrogatoire, dont il s'en voulait comme d'un outrage à son père... Il résolut d'attendre, de chercher ailleurs, de consulter... Consulter qui?... Et alors l'idée lui vint d'écrire à son oncle pour le prier de hâter son retour...

Il revint, en effet; et, le dimanche suivant, dans sa maisonnette, entre sa sœur Aline et son neveu, il se faisait mettre au courant de ce qui les avait décidés à le rappeler.

François avait bien défendu à Lalie de révéler à Linou l'attentat de Rascal; mais il était maintenant nécessaire de l'en informer. Et Linou, de son côté, dut apprendre à son neveu que Garric voulait quitter le moulin de La Capelle, à la Saint-Jean.

— C'est bien où je pressentais qu'on voulait en arriver, s'écria le jeune homme : éloigner Garric pour éloigner Cécile aussi...

Et il raconta comment ces soupçons lui étaient venus, surtout depuis sa conversation avec son père surpris à congédier Rascal.

— C'est assez plausible, en effet, fit Jacques; il y a, en tout cas, de fortes présomptions, comme on dit au Palais.

— Oh! mon Dieu! gémissait Linou, est-il possible que les gens soient devenus si mauvais!... Ils n'étaient pas ainsi jadis, il me semble...

— Tu fais bien d'ajouter « il me semble », répondait Jacques, car l'humanité ne change guère, malgré les apparences... Ce qu'il y a d'affreux, c'est de songer que Cadet...

— Non, non, Jacques!... Il n'est pas possible que notre frère ait trempé là-dedans...

— Je ne le crois pas non plus, ajouta François.

— Et pourtant qui, excepté lui, avait intérêt à éloigner les Garric, de braves gens que tout le monde estime... et que ton père déteste, parce que tu aimes Cécile?... Je ne pense pas, — ce serait affreux, — qu'il ait été consulté sur les moyens; Rascal, et peut-être quelques gueux de son espèce, lui auront offert de provoquer le départ de Garric... Il les aura laissés agir simplement... C'est encore beaucoup trop.

— Oh! oui, beaucoup trop, répéta François accablé et des larmes aux yeux.

Après un instant de silence, il réagit; et comme prenant une grande résolution :

— Je ne vois qu'un remède à cela? dit-il... Je vais dire à mon père que je veux épouser Cécile sans délai; s'il me refuse son consentement, je passerai outre...

— Malheureux! gémit Linou.

— Mais, ma bonne tante, mon premier devoir est de protéger celle que j'aime!... Quand elle sera ma femme, vous verrez qu'on la respectera, et Garric aussi... Et grand-père me prendra dans son moulin, où nous sommes tous nés et dont il est — heureusement — resté le maître...

Jacques, par nature irrésolu et flottant, aimait l'énergie et la résolution... chez les autres, chez les jeunes surtout : il fut ravi des paroles de son neveu. Mais Linou, pauvre sensitive, pétrie de charité, de respect pour la tradition, pour l'autorité paternelle, ne pouvait approuver une détermination impliquant une sorte de révolte.

— Pas cela, François! pas cela, je t'en supplie!... Patiente encore!... Qui sait? Dieu, que je prie chaque jour de toucher le cœur de tes parents, finira bien par m'exaucer...

— Cela pourra être long, murmura Jacques entre ses dents.

— Ne blasphème pas, mon frère!

— Hé, ma chère sœur, Dieu n'est pas tenu d'intervenir dans nos arrangements de famille; et je crois que ce n'est pas blasphémer que de répéter avec le fabuliste : « Aide-toi; le Ciel t'aidera. »

Linou résistait toujours.

— Ecoutez! dit-elle enfin. Il faut essayer de tout avant d'en arriver à la révolte... N'avons-nous pas résolu, dès mon retour ici, Jacques, d'être des pacificateurs, des médiateurs, de réconcilier notre père et Cadet, La Capelle et Fontfrège?... Avons-nous fait tout ce qu'il fallait pour cela? Avons-nous tenté une seule démarche directe et catégorique? Ne nous sommes-nous pas contentés de vaines paroles et de vœux?... Eh bien, je vous demande à tous les deux d'attendre le résultat de l'intervention que j'aurais dû risquer plus tôt. Jeudi, sans faute, François, j'irai voir ton père et ta mère. Je leur dirai... Je ne sais pas encore ce que je leur dirai : je vais prier Dieu pour qu'il m'inspire...

— Soit, approuva Jacques, sceptique... Tâche d'être éloquente alors!...

— Oh! ma tante! s'écria François; si vous obteniez qu'on me laisse épouser Cécile sans résistances, sans luttes, sans rancunes!...

— J'y ferai tout mon possible, mon neveu; Dieu fera le reste.

Avant de retourner chez lui, l'amoureux ne put résister au désir de savoir ce qui se passait au moulin de La Capelle, et surtout en quel état de santé et d'esprit était Cécile depuis la secousse de la nuit de Noël. Mais pourra-t-il la rencontrer seule, par ce temps glacial et aux approches de la nuit?

En arrivant au bas de la côte, il vit la porte de la grange ouverte sur le chemin. Il crut que Jeantou donnait leur pâture à ses bœufs; et il allait passer outre et entrer dans la maison, quand Cécile sortit de la grange, portant une grosse brassée de paille, qui la cachait presque entièrement... En apercevant son ami, elle poussa un léger cri de surprise :

— Vous, François?...

— Oui, Cécile; il me tardait tant de te revoir !... Tu n'as pas été malade ?...

Il lui avait pris tendrement les mains, et cherchait à l'embrasser par dessus la gerbe de paille qui l'enveloppait, la protégeait et la paralysait à la fois.

— François! François!... Vous allez me faire lâcher la litière de mes bêtes sur le chemin...

— Donne-moi ton fardeau... Ou plutôt, remets-le dans la grange pour un moment... Je n'ai qu'une minute à rester près de toi...

Elle rejeta la paille dans la grange qu'elle referma.

Il lui prit de nouveau les mains :

— Rien de nouveau ici, depuis cette horrible rencontre?...

— Non, rien... un peu d'émotion, naturellement, et quelques cauchemars... rien de grave...

— Pauvre aimée!... Tu me dis tout, au moins?

— Il n'y a rien de plus, François.

Garric n'avait donc pas encore parlé à sa fille de son projet de quitter La Capelle...

— Venez donc un peu à la maison, dit Cécile après un court silence. Votre grand-père sera bien aise de vous voir, et mon père aussi.

— Non, ma petite Cécile, pas ce soir; je suis déjà bien en retard... Il faut que je rentre vite... Puisque tu es là, gardons pour nous seuls ces courts instants achetés par tant d'ennuis...

Il l'avait peu à peu entraînée vers le hangard de la scierie où dormaient, immobilisés par la gelée, les roues, les lames, et jusqu'au filet d'eau s'échappant, en temps ordinaire de la vanne même baissée.

Comme ils pénétraient sous le rustique abri, un petit bruit d'ailes leur fit lever les yeux : deux oiselets s'envolèrent vers le jardin...

— Nous avons, dit Cécile, dérangé deux mésanges qui, depuis les gros froids, viennent percher là, chaque soir... Allons-nous-en, pour leur permettre de revenir avant la nuit tombée...

— Soit. Un bon baiser, ma chérie, et je m'en vais...

Il la serra longuement sur sa poitrine. Elle fermait les yeux, détournait la tête, dérobait ses lèvres et protestait faiblement : « François,... François... allez-vous-en!...

— Tu m'aimes toujours autant, dis-moi?

— Plus que jamais, mon ami.

— Et notre pacte tient toujours? Nous serons l'un à l'autre, quoi qu'il arrive, n'est-ce pas?... Tu as toujours confiance en moi?

— Comme en Dieu et en ma sainte patronne...

Ils restaient là, muets, serrés l'un contre l'autre. « Frrt! Frrt! » Les mésanges revenaient à leur perchoir.

— Cédons-leur la place, dit Cécile, se dégageant...

Ils sortirent de la scierie; la jeune fille se dirigea de nouveau vers la grange, se retourna pour regarder longuement son aimé qui lui souriait avant de s'enfoncer dans le crépuscule.

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

Toute demande de changement d'adresse ne pourra être effectuée que si elle est accompagnée de 30 centimes représentant les frais de réimpression des bandes.

Seuls, les abonnements du front, servis dans les secteurs, aux soldats, sont exempts de cette petite indemnité.

La rédaction des Annales *recommande aux correspondants de conserver le double des manuscrits qui lui sont communiqués, car elle ne peut en assurer la restitution, se trouvant débordée par l'affluence des envois. D'une façon générale, il n'est répondu qu'aux lettres qui contiennent l'affranchissement de retour.*

LES·ANNALES

L'AMÉRIQUE DÉPLOIE SON IMMENSE EFFORT. EN MÊME TEMPS QU'ELLE NOUS ENVOIE DES MILLIONS DE SOLDATS, ELLE ORGANISE, SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRÉSIDENT ET DE Mme WILSON, LES SERVICES DE LA "CROIX-



ROUGE". NOTRE PHOTO REPRÉSENTE L'IMAGE QU'ONT FORMÉE, EN SE GROUPANT, SIX CENTS FILLETTES VÊTUES DE ROUGE ET DE BLANC, CROIX VIVANTE, SYMBOLE DU DÉVOUEMENT D'UN GRAND PEUPLE.

30 Juin 1918

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : SOCIÉTÉ NOUVELLE DE PUBLICITÉ, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 30 Centimes
(Le N° de Luxe : 60 Centimes)

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 14 fr. | 7 fr. 50
UNION POSTALE ... 20 fr. | 10 fr. 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1827. — 30 JUIN 1918

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 20 fr. | 10 fr. 50
UNION·POSTALE ...... 25 fr. | 13 francs
51·RUE·SAINT·GEORGES · PARIS



L'ARMÉE NATIONALE AMERICAINE

(JEUNES RECRUES PARTANT POUR LE CAMP D'INSTRUCTION)

La Femme et le Foyer



Chapeau de taffetas noir à calotte et passe souples, bordées d'un cordon de petites plumes bleu vif.



Robe de jersey de soie artificielle citron; la tunique fendue est plus courte devant que derrière. Cravate et col en organdi blanc. Chapeau de feutre bleu. — Robe en tricot de laine blanc; cette robe, sans fermeture, se passe par-dessus la tête. Col de tricot cerise. Chapeau de tricot blanc à ruban cerise.



Breton de duveline corail bordé d'un ruban peint formant des carreaux noirs et blancs et des fleurettes.

TOILETTES DE PLAGE

Plages et villes d'eaux sont tellement envahies qu'on a déjà beaucoup de mal à s'y loger et à s'y nourrir et infiniment de difficulté pour transporter ses bagages. Il faut donc prendre son parti et simplifier le plus possible les toilettes à emporter. Une robe de tricot, jupe et vareuse, sera de mise partout. Ces costumes sont très à la mode et très faciles à faire, et même à tricoter soi-même et tout ce qu'il y a de plus agréable à porter.

La jupe a souvent comme garniture deux bandes horizontales d'une autre teinte, l'une à la hauteur du genou, l'autre quelques centimètres plus bas; ces bandes ont environ 10 ou 15 centimètres de large; la partie enveloppant les hanches et faisant empiècement doit être à larges côtes et tricotée comme le haut d'une chaussette. Le bas de la vareuse et les poignets sont tricotés au même point à côtes, ce qui les resserre et donne la forme voulue. Les poignets, le col marin et la cordelière qui ferme l'échancrure devant sont de la même couleur que les bandes de la jupe. Le béret doit être assorti au col et aux poignets, mais il est plus seyant en lainage angora; malheureusement ce dernier se trouve plus difficilement à l'heure actuelle. La forme de la vareuse est simple, toute droite, assez courte, et épousant juste le contour des hanches; elle se porte sans ceinture. Ce genre de costume ne convient qu'aux femmes très minces, car le tricot plaque un peu et dessine désavantageusement les formes trop arrondies. Celles qui sont un peu fortes préfèrent le jersey plus serré et plus lourd.

Nous avons l'habitude des costumes de bain en lainage, car la laine présente l'avantage une fois mouillée, à moins d'être d'une qualité trop légère, de ne pas coller à la peau et de ne pas se refroidir comme les soies et autres tissus. Cependant nous sommes bien forcées de nous rendre compte de la cherté des lainages et de leur rareté; nous ferons bien de nous appliquer à les remplacer par des soieries, taffetas ou satin qui ont aussi leur bon côté. Elles ne changent pas si facilement de couleur sous l'influence du soleil et de l'eau de mer, se sèchent plus vite et sont surtout toujours plus élégantes.

Un joli modèle de costume de bain est en jersey de laine gris, à manches très courtes, à jupe fendue sur les hanches et curlée en bas et le long de la fente d'un bleu sombre s'harmonisant bien avec le gris. La culotte a la forme d'une culotte de cheval, très bouffante de côté et très serrée aux genoux. On se sert également beaucoup de jersey de soie, d'une qualité lourde et grossière, pour les costumes de bain, et les peignoirs et les bonnets sont d'une extrême fantaisie.

SIMONNE B...

PETITS CONSEILS

Bien arranger les fleurs dans un vase n'est pas donné à tout le monde, et beaucoup de gens ne soupçonnent même pas le parti décoratif qu'on peut en tirer. Au Japon, les petites mousmées apprennent cet art dans un cours spécial, où l'harmonie des couleurs et le genre de vase convenant à chaque fleur sont étudiés avec intelligence et goût. En France, nous comptons surtout sur notre jugement et notre goût personnel, mais la plupart des femmes suivent, sans réfléchir, l'exemple de la voisine C'est ainsi que nous voyons souvent une profusion de petits vases où les œillets, les anthémis et les roses sont réunis sans originalité et souvent sans harmonie. Ne mélangez pas vos fleurs, en général, groupez-les, une seule variété par vase; que les tiges soient aussi longues que possible, et que le vase n'en contienne pas trop. Vous pouvez cependant parfois mélanger différentes variétés de fleurs en les groupant: par exemple un bouquet de pensées veloutées et de l'autre côté du vase des roses mousses, ayant des tiges plus longues que les pensées. Vous pouvez aussi ne mettre qu'un lis à longue tige dans un vase forme boule, noir, à col étroit. Les seules fleurs qui gagnent à être mêlées presque en désordre, ce sont les fleurs simples qui rappellent le jardin de curé, ou le parterre à la Française: pétunia, lubéole bleu, ancolies, cœur-de-jeannette, pied-d'alouette, soucis, etc. Les couleurs les plus hardies ne choquent nullement groupées dans un vase ancien. Le choix du vase joue un grand rôle dans l'arrangement artistique des fleurs. Rien n'est difficile comme la forme banale à col un peu allongé, rétréci du bas qui maintient les tiges au-dessus de l'eau dès qu'elles ont bu les quelques gouttes contenues dans le col. Les vasques et les bols sont préférables; on en tire toujours un joli parti décoratif.

Les tulipes sont charmantes avec leurs corolles fermées, mais essayez d'en écarter et de rabattre les pétales et vous aurez une fleur splendide qui dépasse de beaucoup comme effet décoratif la fleur fermée que nous sommes habituées à voir.

A la campagne, dans les villes d'eaux, à la mer, les vestes de tricot restent en grande faveur. Les plus nouvelles sont en tricot mécanique un peu gros, ressemblant au tricot qu'on fait pour les chaussettes. Ce tricot sans envers se fait uni, à carreaux ou rayé. Souvent la veste est en tricot uni, garnie de tricot fantaisie ou bien de gros tricot gratté.

ÉDITION DE LUXE

Notes de la Semaine



André Tardieu

Il revient d'Amérique pour bientôt y retourner. Sa présence à Paris coïncide avec l'intensification de l'effort américain. Il apporte au Gouvernement français les pensées intimes de l'hôte illustre de la Maison Blanche. Il repartira, chargé d'instructions et de missions importantes. Il sert d'officier de liaison entre les deux grands pays. Mais ce n'est pas un simple agent de transmission. André Tardieu a l'initiative et l'autorité d'un chef. Les nouveaux devoirs qui lui sont imposés montrent à quel point, des deux côtés de l'Océan, on compte sur lui.

Sa carrière fut extraordinairement brillante et rapide. Né en 1876, issu d'une vieille famille qu'illustrèrent au XVIIIe siècle des maîtres graveurs, il appartient à ces milieux de bourgeoisie intellectuelle qui, liés au passé, se pénètrent néanmoins des besoins modernes et interrogent l'avenir. Nul n'est plus cultivé et mieux renseigné. Il entre le premier à l'Ecole Normale Supérieure, exerce, tout de suite après, un emploi diplomatique, puis se voue à l'enseignement et au journalisme. Il professe à l'Ecole des Sciences Politiques, à l'Ecole Supérieure de Guerre. C'étaient là des régions un peu trop calmes. Son tempérament aimait l'action et ne craignait pas la lutte. Le « Bulletin de l'Etranger » du *Temps* offrit à notre confrère une tribune retentissante. Adrien Hébrard qui se connaissait en hommes, lui confia la rédaction de cet article anonyme et quotidien. Tardieu le signait, sans y mettre son nom. Il s'y révéla polémiste vigoureux, très vif, mais très sage, plein d'idées personnelles et de bon sens. Ses campagnes relatives aux affaires marocaines attestent une remarquable lucidité, l'intuition des buts secrets sournoisement poursuivis, dès cette époque, par l'Allemagne. La finesse de ses vues, l'utilité de ses conseils valurent à cet écrivain de trente-cinq ans l'honneur de figurer comme secrétaire à la Conférence d'Algésiras, dont il fut l'historiographe après en avoir été le témoin.

Ses livres, *la France et ses Alliances, le Prince de Bulow, le Mystère d'Agadir* contiennent, sous une forme élégante et légère, des aperçus prophétiques. Aucune pédanterie. De la logique et de la résolution. Le sentiment très net des dangers qui menacaient le pays, et des mesures à prendre pour y parer. Las de prêcher dans le désert, impatient d'agir, le journaliste voulut pénétrer au sein de ce Parlement dont il ne cessait de flageller l'agitation stérile et l'impéritie. En 1914, les électeurs d'un arrondissement de Seine-et-Oise l'envoyèrent siéger au Palais-Bourbon. Quelques semaines plus tard la guerre éclatait...

Le sous-lieutenant interprète André Tardieu sollicite un poste moins abrité ; il sert en première ligne, se bat en Flandre, en Champagne, en Artois. Entre temps, il rédige ces beaux récits que le Grand Quartier Général communique à la presse et dans lesquels les exploits de nos troupes sont relatés avec sobriété et précision. Il songe peu, alors, aux choses de la politique ; le député s'efface devant le soldat. Cependant il relève bien des incohérences, des imprévoyances et des fautes dans l'organisation militaire. L'impatience qu'il en éprouve, le désir d'y remédier sans délai, le ramènent sur les bancs du Parlement. Il coopère activement aux travaux des Commissions, fait des rapports, prononce des discours, communique à ses collègues ce que l'expérience de deux années de campagne lui a appris, propose des solutions. Le 13 avril 1917, sous le titre : *Que peuvent et que veulent nous apporter les Américains ?* il publie un article où se trouve résumé, en deux colonnes du *Petit Parisien*, le programme du concours éventuel, correspondant à la pénurie de nos ressources. Ce clair exposé attira l'attention des ministres compétents. Pourquoi celui qui traçait un plan si méthodique et si complet n'en assurerait-il pas l'exécution ? Le Président du Conseil, M. Ribot, conféra à André Tardieu le titre et les pouvoirs nécessaires. Ainsi fut créé le Haut Commissariat, après la lecture d'un article de journal. C'est l'occasion de citer le vieux proverbe : « la presse mène à tout à condition d'en sortir »...

En dehors de ce que ce choix avait de flatteur, il agréait particulièrement au titulaire. Des liens existaient entre l'Amérique et le député de Seine-et-Oise ; les souvenirs d'un séjour à New-York, à Washington, à Boston et d'une série de leçons données aux élèves de l'Université Harvard. Pendant l'année 1898, le jeune professeur s'était imprégné de l'atmosphère du Nouveau-Monde. Il s'y plut et il y plut ; il y noua de charmantes et solides amitiés. Ses *notes*, imprimées au retour, témoignent de cette cordialité réciproque. Elles renferment sur les mœurs, la vie privée et publique, les traits fondamentaux de la race, des observations très pénétrantes. Le voyageur est sensible à l'intimité du *home* où il reçut un affectueux accueil. L'artiste savoure l'aspect de ces petites maisons, mi-citadines, mi-rustiques de Boston, ornées de vitres aux reflets changeants ; il ne se lasse pas de contempler les chefs-d'œuvres des collections new-yorkaises. Le lettré a médité dans le silence des somptueuses bibliothèques. Le psychologue a étudié les types d'humanité rencontrés autour des tables du club. Là, tous les caractères s'opposent, se heurtent mais ont un terrain d'entente...

« En Europe, nous accusons volontiers, nous envenimons les divergences qui nous séparent de ceux de nos compatriotes qui ne pensent pas comme nous. Il me paraît qu'aux Etats-Unis ces divisions, si violentes soient-elles dans leurs manifestations, s'imposent une limite qu'on pourrait appeler la limite nationale. Un Américain est toujours plus proche qu'on ne croit d'un contradicteur américain. L'unité du sentiment est profonde. Elle fait taire en de certains cas les querelles des partis. »

Cette unité s'affirme aujourd'hui sous la poussée d'un enthousiasme réfléchi quoiqu'ardemment déchaîné. Le peuple obéis-

sant à la ferme volonté de Wilson, luttera jusqu'à ce que la justice soit victorieuse et la paix de l'univers fondée sur des assises durables. De ce triomphe Tardieu ne doute pas. Il nous l'écrit. Vous lirez plus loin sa belle lettre. Il me le disait hier. Et si j'avais pu perdre la foi, la force de sa parole me l'aurait rendue...

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES ÉVÉNEMENTS

22 Juin.

L'AVEU. — L'empereur Guillaume II vient enfin de jeter le masque, d'avouer que cette abominable guerre est bien la sienne, qu'il l'avait préméditée ; qu'il la prépara, la fit éclater pour assurer non seulement l'hégémonie prussienne en Allemagne, mais le système prussien lui-même sur le reste du monde. Quand ses armées étaient battues et reculaient couvraient de leurs morts les grands champs de bataille d'Orient et d'Occident, il allait, répétant : « Je n'ai pas voulu ça » ; aujourd'hui que le grand empire russe s'est brisé en morceaux, que le Tchitcherine, Lenine et Trotsky achèvent de le démembrer, que Ludendorff a, dans un coup de fortune, poussé devant Amiens, Reims et Compiègne, il crie frénétiquement ses espoirs, étale ses prétentions, déclare qu'il poursuit le triomphe du prussianisme sur la terre entière.

« Qu'on le veuille ou non, dit-il, il ne s'agissait pas d'une campagne stratégique mais d'une lutte entre deux conceptions du monde ; ou bien la conception prussienne allemande, germanique, du droit, de la liberté, de l'honneur, de la morale doit continuer à être respectée, ou bien la conception anglaise doit triompher, c'est-à-dire que tout doit se ramener à l'adoration de l'argent, et que les peuples de la terre devront travailler comme des esclaves pour la race de maîtres des anglo-saxons qui les tiendra sous le joug...

» La victoire de la conception allemande du monde, voilà ce qui est en jeu. »

Oser dire que la conception prussienne représente le droit, la liberté, l'honneur, la morale, quel cynisme, quelle inconscience, alors qu'on a la honte du viol de la Belgique, de la destruction de Louvain, celle du *Lusitania* et de tant d'autres crimes abominables ! On croit à une manœuvre, on suppose que le Kaiser n'a voulu se laisser distancer en pangermanisme par personne, même par le Kronprinz, et qu'en revendiquant le Saint-Empire Romain Germanique il veut mettre les Hohenzollern au-dessus de tout. En tout cas, l'aveu est là. L'empereur de la paix a non seulement prémédité la guerre — mais l'invasion de la Belgique — car aujourd'hui tous les faits s'éclairent — fut une provocation à l'Angleterre, l'Angleterre qu'il voulait abattre, l'Angleterre qu'il crut atteindre dans la marche *nach* Calais. En tout cas, il n'est personne aujourd'hui qui puisse se faire illusion sur les projets du « grand seigneur de la guerre ».

LA BATAILLE POUR VENISE. — Comme on s'y attendait depuis deux mois, depuis l'offensive allemande en Picardie, l'empereur Charles s'est résigné à jouer en Italie la partie que lui imposaient et l'Allemagne et la situation économique de la monarchie dualiste, puisqu'on l'appelle « l'offensive de la faim ». Et, ainsi que l'Allemagne sur la France, l'Autriche s'est jetée toute entière sur l'Italie, s'est ruée sur elle avec toutes les forces que l'effondrement russe lui permettait de mettre en ligne, d'ajouter à celles qui de Caporetto, il y a un an, foncèrent en trombe sur la plaine vénitienne. Dans la matinée du 15 juin, les Italiens se trouvèrent devant une attaque de grand style, d'un mouvement en avant qui se développa rapidement, selon les dernières méthodes allemandes, car, en une journée elle s'étendit sur une ligne de plus de cent kilomètres à vol d'oiseau, depuis le célèbre plateau d'Asiago jusqu'aux approches de la mer, et qu'elle engloba et les massifs de la Brenta, celui du Grappa et une partie de la plaine où coule la Piave. Le Ludendorff autrichien, Borrœvic, dispose de plus de soixante divisions, et en lançant du Stelvio à la Piave, tout un groupe d'armées, son lieutenant, le feld-maréchal Conrad von Hœtzendorf, s'écriait : « Au milieu des tempêtes de l'heure, vous regardiez vers la plaine ensoleillée de l'Italie; le moment d'y descendre est arrivé... Renversez tout devant vous! »

Mais cette paraphrase de la fameuse proclamation de Bonaparte aux futurs vainqueurs d'Arcole et de Rivoli n'allait pas aboutir à grand'chose. Autrichiens et Hongrois n'ont rien bousculé. Les branches de la tenaille que le maréchal Borrœvic espérait fermer sur le front italien, un peu trop disposé en équerre, sont demeurées inopérantes. Les Italiens les ont vaillamment, héroïquement maintenus au Sette-Communi, au Grappa, devenu leurs Thermopyles. Et le général Diaz, leur glorieux chef, a pu dire : « Chacun de nos braves qui défendent le mont Grappa a senti que chaque pouce de ce mont historique est précieux à la patrie. »

Après deux journées de combat, les Autrichiens se voyaient victorieusement contre-attaqués dans la région montagneuse, et la bataille se localisait sur la Piave, où, malgré la saisie de têtes de pont au Montello, à Nervesa, à Candelu, à Zenzon, à Fossata, à San Donna, le général Diaz les avait jusqu'à ce jour empêchés de déboucher.

Les cinquante mille Austro-Allemands qui auraient pu passer la Piave cherchaient à déborder le camp retranché de Trévise, mais nos frères d'armes les refoulaient avec la dernière énergie. Ils luttaient « comme au Carso ». C'est le brillant second qui en faisait lui-même l'aveu — et leur vaillante ténacité, la reprise du Montello laissaient bien augurer de l'issue de toute la bataille elle-même.

Comme le soldat français, le soldat italien a du cran, le goût de l'offensive et la tactique des généraux italiens s'adapte à son tempérament, celle de la défensive active. « Ils ne passeront pas », crient les « grigio-verde » au ministre Orlando et cette promesse leur vaut les félicitations de M. Clemenceau qui déclare lui-même : « La victoire des peuples libres va de jour en jour s'affirmer. »

DEVANT REIMS. — Après une semaine ou presque, de recueillement, l'ennemi fixé entre l'Oise et l'Avre a tenté d'enlever Reims dans un de ces coups de surprise dont il a déjà tiré tant de gros avantages. Ce que le terrain ne lui permettait pas, il l'a essayé en se lançant à l'attaque presque au déclin du jour, dans l'espoir de moins de surveillance de notre part. Mais, il se trompait, et les trois divisions que von Below déploya dans le demi-cercle de plaines entre Vrigny, Ormes, la Pompelle et Sillery furent presque immédiatement rejetées en désordre sur leurs lignes de départ et avec des pertes sanglantes.

LÉON PLÉE.

Les Économies et l'Alimentation en temps de guerre

LES LÉGUMES FRAIS ET LES FRUITS FRAIS DANS L'ALIMENTATION HUMAINE

Alors que les aliments réparateurs tels que les viandes sont riches en albumine ; que les aliments producteurs de force sont riches en sucre ou en graisse, les légumes frais sont pauvres en albumine et en graisse; c'est à peine si ces éléments atteignent chacun 1 0/0 de la substance totale et l'amidon qui s'y trouve ne dépasse pas, en moyenne, 8 0/0. Les fruits frais — les fruits oléagineux exceptés — donnent lieu à des observations analogues : ils renferment très peu d'albumine et de graisse et leur teneur en sucre ne dépasse pas en moyenne 15 0/0.

Aussi n'est-ce pas pour leur richesse en éléments nutritifs qu'on les consomme surtout, mais à cause de la cellulose qui s'y trouve; elle entre dans la composition de leur enveloppe, de leurs travées, et elle agit dans notre tube digestif en masse inerte qui, en grossissant le volume du bol alimentaire, provoque et facilite les contractions de l'intestin.

Les légumes frais et les fruits frais sont aussi très riches en eau, une eau qui tient en dissolution des sels, des acides organiques qui donnent à ces aliments végétaux leurs propriétés stimulantes et diurétiques. La proportion d'eau va jusqu'à 95 0/0 pour certains légumes et certains fruits.

Malgré la valeur alimentaire très faible de ces produits, malgré leur prix souvent élevé, on peut affirmer que l'homme qui voudrait vivre sans manger ni légumes frais, ni fruits frais tomberait bientôt malade et l'expérience en a été faite à nouveau au début de la guerre. Nos soldats ne mangeant guère alors que de la viande et du pain, présentèrent de graves cas d'entérite.

LES LÉGUMES FRAIS

La cuisine corrige dans une intéressante mesure la pauvreté alimentaire des légumes, tout en les rendant plus faciles à digérer. Ce qu'il faut d'abord, c'est employer de préférence des légumes jeunes et frais. A mesure que le légume vieillit, à mesure qu'il se fane, sa cellulose durcit, devient plus coriace et il faut une cuisson de plus longue durée pour la ramollir suffisamment.

L'action prolongée de la chaleur et de l'eau ont comme premier effet de gonfler les cellules, de les faire éclater, de les disloquer et de rendre leur contenu plus accessible aux sucs digestifs. Il faut donc, avant tout, si l'on veut manger de bons légmues, les cuire suffisamment; leur cuisson a encore comme effet de détruire l'amidon qu'ils renferment, c'est-à-dire de le rendre plus assimilable. Pour élever la teneur des légumes en albumine, on les fait cuire avec de la viande : ce sont les ragoûts; on les additionne de farine, de lait, de jaunes d'œufs, au moyen de la *sauce poulette;* on y met du fromage râpé ce qui donne les *gratins.* Pour les rendre plus riches en corps gras, on leur ajoutait, avant la guerre, de la crème, du beurre, on peut aujourd'hui les assaisonner de margarine ; un plat d'épinards absorbe presque trois fois son volume de corps gras, il sert ainsi de véritable véhicule aux graisses. Les *salades* de légumes, à la mayonnaise ou simplement à l'huile ou au vinaigre, augmentent aussi leur valeur en corps gras. Toutes les

(1) Voir *Les Annales* des 19 mai, 2 et 16 juin.

sauces à base de farine: *béchamel*, *sauce blanche*, *sauce rousse*, etc., dans lesquelles on sert les légumes, élèvent leur valeur en amidon. Certains préparés avec du sucre, telles les carottes, donnent un résultat analogue.

Pour les estomacs délicats, les préparations culinaires s'appliquent surtout à débarrasser les légumes d'une partie de leur cellulose; elles y arrivent au moyen du tamis; c'est ainsi que l'on obtient *les purées*.

De nombreuses routines ont cours au sujet des légumes : on jette les cosses de petits pois, les tiges et les côtes des épinards, les fanes des carottes, la verdure des salsifis, les feuilles vertes des salades et l'on dédaigne un certain nombre de légumes cultivés — tel le topinambour — ou de légumes sauvages qui pourraient nous rendre les plus grands services.

Les tiges des épinards qui montent et les côtes de leurs feuilles blanchies à l'eau salée et sautées au beurre, ou mises en salade, donnent un mets excellent; les cosses des petits pois pelées grossissent de manière agréable le plat de famille, les feuilles de carottes et de salsifis se préparent comme les épinards. Il n'est pas un déchet, pas une épluchure qui ne trouve son emploi. Et chose remarquable, c'est précisément dans les pelures que s'accumulent tant chez les légumes que chez les fruits, les réserves parfumées de la plante.

De même que rien ne doit rester inutilisé du légume, il ne doit pas rester un coin de notre terre fertile de France, qui ne soit cultivé. L'effort de nos écoliers a produit, en 1917, une récolte supplémentaire d'une valeur de 4.772.000 francs, et seulement 215.000 de nos enfants y ont pris part, on voit l'appoint important que nos cinq millions d'écoliers de 9 à 18 ans, pourraient apporter à notre budget alimentaire.



LES FRUITS FRAIS

Dans ce pays si particulièrement désigné pour faire croître et prospérer les arbres fruitiers, on importe plus de fruits qu'on n'en exporte, alors cependant qu'ils n'occupent pas dans notre alimentation la place qu'ils y devraient occuper. Frais ou séchés, cuits ou crus, ils ont une importance de tout premier ordre, pour l'équilibre harmonieux de notre ration; séchés, ils ont de plus une valeur alimentaire très élevée, puisqu'ils renferment jusqu'à 6 0/0 de sucre.

C'est par routine que nous ne les introduisons que rarement dans nos repas, c'est par ignorance que nous ne les conservons pas pour l'hiver.

Il semble que le moment soit mal venu de parler des conserves de fruits, alors que nous n'avons que très peu de sucre à notre disposition, et qu'il nous est, par conséquent, difficile de préparer des confitures. C'est une erreur. On peut conserver tous les aliments végétaux, riches en eau, en les débarrassant de l'excès d'eau qu'ils renferment, en les faisant sécher, et cela qu'il s'agisse de légumes ou de fruits. C'est ainsi qu'on peut faire des provisions d'haricots verts, d'estragon, de pruneaux, de pommes tapées, etc.; procédé simple et peu onéreux, qui donne des résultats excellents.



L'océan n'est pas seulement pour nous une réserve intéressante d'aliments d'origine animale, on y découvre aussi, parmi les algues, des plantes d'un prix de revient minime, et qui pourraient être introduites dans l'alimentation humaine ; cela pourra faire l'objet d'une autre étude.

(A suivre.) AUGUSTA MOLL-WEISS.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats
Œuvre autorisée par arrêté ministériel du 20 août 1917



La Grande Caravane

Quelle semaine encore, mon Dieu ! on croit toujours pouvoir mettre un temps de repos dans l'œuvre... souffler... retrouver quelques heures pour son travail personnel. Mais le moyen ?... Des pauvres femmes arrivent :

« Madame, j'attends mon 9e bébé dans quinze jours, ne prendrez-vous pas quelques-uns de mes huit enfants ?... »

« Madame, je vais entrer à l'hôpital pour me faire opérer, qui est-ce qui va s'occuper de mes petits si vous ne les envoyez pas à la campagne ?... va falloir que je les mette au dépôt. »

« Madame, c'est moi qui ai recueilli ces deux petits orphelins, ils n'avaient plus personne sur la terre, mais les temps sont si durs, je peux plus les garder, je peux pas les mettre à la rue, le père est mort au champ d'honneur. Voulez-vous leur faire une petite place ? »

« Madame, fait une voix d'homme, je repars demain au front, le capitaine m'a donné deux jours de permission pour me débrouiller, ma femme est à l'hôpital avec une pleurésie, ne me refusez pas mes deux enfants, qui sait ce qui m'arrivera demain ?... »

Mmes Guernieri et Francis Warrain écoutent avec moi ces lamentations si profondément humaines, pendant que Mme Tessier essaie d'organiser un service d'ordre bien difficile avec ces mères, toutes sûres que leur pauvre histoire est la meilleure.

Alors on se dit : « Ça, c'est la besogne pressée ! rien n'est plus utile que de mettre un peu de quiétude dans ces vies douloureuses. » Et du même cœur on se remet au travail.



Cette fois-ci encore, c'est sur la ligne de Lyon que s'embarque notre grande caravane aux tronçons divers. Chaque enfant porte comme une décoration un carton aux armes des Maisons Claires, avec son nom et la destination ; et chaque colonie à sa couleur. Les petites roses, les petites bleues, les grandes vertes défilent deux par deux sur le quai, à la joie des voyageurs, et montent en bon ordre... A Lyon, filles et garçons sont accueillis avec la même amitié par la fidèle Mme Michaud, si maternelle à nos gosses, par l'aimable commissaire de la gare de Lyon, et ils vont à la cantine de « Secours aux Emigrés et Militaires » où en qualité d'enfants de soldats ils trouvent toujours un accueil enthousiaste... C'est Mme Maréchal, membre du Comité de cette œuvre, trop modeste, dont les bienfaits ne se comptent plus, qui reçoit la troupe. On asseoit nos enfants à des tables parées de fleurs, on leur verse café au lait, chocolat. C'est la fête qui pour eux commence.

La première colonie est descendue à *Vienne*.

Colonie Claire de Vienne

Présidents : le Docteur et Mme Chapuis.

Vienne redemande cette fois dix-huit enfants, ce qui porte à soixante-trois le nombre de ceux que cette admirable ville du Dauphiné choie avec tant de tendresse.

Mme Chapuis se défend de faire rien de plus que les autres membres du comité. « C'est Mlle Blanchard, dit-elle, qui est votre meilleure apôtre... » Et elle me cite tous les industriels, tous les amis, toutes les bonnes volontés qui concourent au même but, le bien de l'enfant... Nous gardons à Vienne une particulière reconnaissance.

Colonie Claire de Marcilloles

Présidente : Mme de Montgolfier.

A Marcilloles, nous déposons dix garçons qui nous sont confiés par la Mutuelle des Veuves, de M. Frédéric Masson. Ces dix garçons travailleront le matin les belles langues françaises, et l'après-midi la belle nature, à moins que ce ne soit le contraire ; en un mot ils partageront leur vie entre le travail de l'esprit et le travail des champs, et surtout ils se feront de bons poumons, loin des gothas et du canon.

Un tronçon s'est détaché sur la ligne de Grenoble, c'est

La Colonie Claire de Brillanne-Oraison

Présidente : Mme Veuve Eydoux.

Au nom de Mme Veuve Eydoux, née Waton, mère du général Eydoux, le capitaine Vial m'écrit l'accueil qui attend nos enfants. C'est le capitaine Vial et Mme Vial qui s'occuperont de veiller sur nos petits. C'est le docteur Bonnet qui prend la charge de les soigner, ce sont les familles Vial, Salvagy, Siaud, Sauve, Blanc Girard, Armelin, Borel, Bec, Granier qui leur ouvrent les bras.

O petite colonie des bords de la Durance, que vous allez être heureuse ! ô enfants de soldats, quelle protectrice vous allez trouver dans cette belle aïeule, dont le fils commande aux armées !

Nous arrêtons maintenant à Valence

La Colonie Claire de Beaumont-lès-Valence

Présidente : Mme Lowenstein-Riotor.

Beaumont est un village à neuf kilomètres de Valence, tout parfumé de senteurs agrestes et où nos enfants, grâce à notre chère Présidente, retrouveront des couleurs, des mollets fermes. Nous avons la joie d'y laisser des enfants particulièrement intéressants.

Nous remettons maintenant.

La Colonie Claire d'Aix

Présidents : Mme Bremond et M. Bremond, maire d'Aix.

Mme Bremond fait des miracles. Non contente d'attirer une deuxième colonie à Aix même, elle fait aux environs une si belle propagande, qu'elle arrive à installer une colonie supplémentaire à La Seyne, Elle nous demande les enfants les plus malheureux. Avec quelle émotion reconnaissante nous remettons entre ses mains nos orphelins !...

Mais la tournée n'est pas finie, nous avons la Colonie de Toulon.

La Colonie de Toulon

Présidente : Mme Lafay.

Elle aussi, la chère présidente, elle nous redemande une deuxième colonie. Nous lui adressons tout un lot d'enfants dont les pères sont morts pour la patrie.

Enfin nous confions en mains sûres.

La Colonie Claire de Garéoult

Présidente : Mlle Ollivier.

Ce fut une des premières colonies inscrites, mais la difficulté de se rendre à Garéoult est assez grande. Cela n'arrêta point le zèle de Mlle Ollivier ; elle trouva en M. Reynaud, de Toulon, un ami obligeant qui voulut bien, avec le concours de Mme Lafay, se charger d'hospitaliser et de ravitailler les enfants à Toulon, puis, frais reposés, de les conduire dans ce coin sauvage et charmant du Var.

La Maison Claire de Nice

Cette maison ne sera que temporaire probablement. Mais Mme Hugues disposait pendant la guerre d'un hôtel fermé, entouré d'un jardin. Ne valait-il pas mieux l'ouvrir à nos enfants ? Là pouvait se borner son effort, mais elle offrait de surveiller, d'aimer les dix garçons qu'on lui enverrait, et c'est ainsi que nous avons cette « Maison de Guerre ».

Tant d'enfants attendent... tant d'enfants sont malheureux, il ne faut laisser échapper aucune occasion...

Et pendant que se déroulait cette tournée monstre, Mme Braine, avec un dévouement d'autant plus méritoire qu'un grand deuil vient de la frapper en ses plus chères affections, Mme Braine dans ses longs voiles de deuil conduisait

La Colonie Claire de Roscoff

Présidente : Mme Pasqué.

Mme Pasqué très gentiment menaçait de venir chercher sa colonie elle-même si on tardait davantage!... Que d'enfants vont la bénir de nous avoir pressés !

Nous préparons le départ de cinquante enfants pour Barcelone.

Grâce aux admirables efforts du Président, M. Sauvalle, des Vice-Présidents, de M. Charles Garnier, président du Foyer Français, et du grand poète espagnol M. Apeles Mestres, grâce au concours précieux de notre consul M. de Valecourt, la réception promise à nos enfants prend les proportions d'une véritable manifestation en l'honneur de la France, et j'aurai l'honneur de conduire moi-même nos chers petits enfants au pays de Rodrigue, du Soleil et de l'Idéal.

La Présidente des Maisons Claires,
YVONNE SARCEY.

SOUSCRIPTION

Pour les « Maisons claires »

Montant de la souscription au 12 juin.	526.994 fr. 45
Total de la 52e liste arrêtée le 19 juin.	5.637 fr. 95
Subventions.	2.125 fr. »
Total général.	534.757 fr. 40

(Voir page 550, la liste des souscripteurs.)

Les Envois au Front

Nous sommes dans la joie d'avoir pu cette semaine adresser aux soldats du front notre 51.255e envoi. Sans faiblir un seul jour Mme Francis Thomé, Mlle Zébaume, Mlle Massicaud, Mlle Nina Thomé travaillent aux colis pour nos poilus, défont les caisses qu'on a la bonté de nous envoyer d'Amérique ou de province. Celles de Mme Mettey et de Mme Harry Yates entre autres ont fourni une manne miraculeuse, puis Mme Thomé compose ses paquets. Sa clientèle s'est augmentée de nombre de « femmes de soldats » réfugiées qui viennent, leurs bébés dans les bras, voir s'il n'y aurait pas un peu de layette, ou une paire de chaussures, ou une jupe propre; nous avons pu faire des munificences grâce à sept admirables caisses que nous a fait parvenir le Comité Américain — par les soins de M. Archinard — ces caisses sont pleines d'objets utiles pour les femmes, les enfants, et dans leur tendresse les Américains ont pensé jusqu'aux jouets pour amuser les petits... C'est un plaisir de voir l'intelligence pratique et l'ingéniosité délicate qui se révèlent dans les envois américains. On sent que le cœur a pris part à toutes ces manifestations. Ici, c'est une lettre épinglée à une petite robe, où dans les termes les plus affectueux on souhaite la bienvenue à la fillette qui la portera ; ici c'est une layette entourée de rubans, et joliment présentée. Les Américains connaissent l'art de donner, parce qu'ils pratiquent l'art *d'aimer*. On ne saurait imaginer l'affection souriante avec laquelle les femmes s'acquittent des tâches les plus pénibles. Décidément les Américains ont « la manière » !...

Transmettons cette demande :

Le sous-lieutenant Charles Robert, 63e régiment d'infanterie, 2e compagnie, Secteur postal 65, demande quelques vieux maillots et culottes pour permettre à ses poilus de faire un peu de football avant de monter aux tranchées. Mille remerciements aux donateurs.

L'Adoption des Prisonniers

Hélas! quelques-unes de nos huit mille marraines ont dû abandonner leurs filleuls. Ce sont celles des pays envahis, « réfugiées » à leur tour... Et leur conscience est si vive qu'elles nous écrivent sans même avoir encore de domicile, comprenant mieux encore la peine du prisonnier qui attend le secours promis... « J'étais riche hier, riche à ma manière, dit l'une d'elles. Me voilà plus pauvre que mon filleul !... J'ai dû quitter en toute hâte mon pauvre village menacé ! et presque obligée de mendier un asile et des vêtements. »

Douloureux temps que seule la Bonté éclaire de ses divins rayons.

Signalons cette demande :

Le sous-lieutenant Maurice Brault nous écrit ceci : « Abonné à l'*Université des Annales* et malheureusement prisonnier depuis peu dans un nouveau camp où il n'existe pas de bibliothèque française, j'ose faire appel à la générosité trop connue des cousines des Annales, et espère qu'elles voudront bien se défaire pour mes amis et pour moi de quelques vieux livres quels qu'ils soient. »

Pour les envois, adersser à Maurice Brault, offizier Kriegsgefangenenlager n° 94, Nchter Moor Fuchsberg (Hannover).

Y. S.

Voir à la page IV des Annonces les conditions de faveur consenties aux abonnés des « Annales » et aux soldats du front pour l'abonnement au « Journal de l'Université ».

LES ÉCHOS

BLOC-NOTES

LE SENS DE LA LUTTE

La vie sociale allemande a pour aboutissement cette discipline féroce qui jette les hommes au brasier sur un geste du souverain. Au contraire, la vie sociale dans les cadres latin et anglo-saxon cherche à se définir par la sympathie, la tolérance et la liberté. C'en est, à la fois, la beauté et la faiblesse, et nous voyons aujourd'hui à quel point une pareille conception de la vie pourrait être menacée par la force, si elle ne savait pas aussi, à de certaines heures, appeler la force à son secours.

Mais alors, et dès que, de part et d'autre, la force est égale, et à cette condition seulement, quelle supériorité d'allure du côté de la liberté ! Ce n'est pas un sombre enthousiasme, et qu'on pourrait appeler l'enthousiasme de soumission, qui porte les troupes à l'assaut ; c'est une exaltation brûlante où se mêlent l'image de la patrie et tout l'héritage de la civilisation. En ce moment, le soldat français, le soldat anglais sont guidés par la même flamme ; ils donnent à la lutte le même sens, à la victoire le même prix. C'est pourquoi le général américain veut que sa race soit représentée dans cette bataille suprême, d'où dépend le plus lointain avenir.

Nous ne devons pas douter du triomphe, si dur qu'il soit à arracher. Les nobles peuples qui combattent fraternellement n'ont pas été créés pour vivre sous le joug de l'Allemagne, ce qui deviendrait leur sort, s'ils reculaient. Il y a en eux une volonté supérieure, une puissance de l'instinct qui contiennent la victoire.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Pour les Voyageurs

Donc, un grand nombre de Parisiens ont décidé de partir. Il y a déjà longtemps qu'ils s'y étaient résolus, mais ils ne voulaient pas avoir l'air de quitter Paris, car ce départ eût pu ressembler à une fuite. Aujourd'hui, on a une raison plausible et catégorique : voici les vacances qui viennent et il est fort excusable, quand aucun devoir ne vous retient, d'aller se reposer à la campagne.

On fait ses malles, on s'embarque. Les cinquante kilos de bagages qu'on a le droit d'emporter se composent de mille objets plus indispensables les uns que les autres. Mais à l'arrivée, quand on procède au déballage pour l'installation nouvelle, on s'aperçoit qu'on a omis d'emporter maints ustensiles dont on ne peut se passer. Force nous est donc de nous les procurer sur place, alors qu'il eût été plus simple d'adopter le système Labiche.

Il ne s'agit point là d'un précurseur du fameux système D si fort en honneur dans la zone des armées ! Mais ce système que nous recommandons à nos lecteurs leur permettra de partir dorénavant en villégiature, avec la certitude de n'avoir rien oublié.

Voici comment procédait l'auteur du *Voyage de M. Perrichon :*

« — Quand je dois me déplacer, disait-il, je procède par ordre. Je prépare mes malles. Je mets la main sur mon front et je dis : Peigne, brosse, pommade, bonnet de coton. Puis je passe aux yeux et je dis : Pince-nez, lorgnon, loupe.

» Ma main descend sur le nez : mouchoir, tabac à priser.

« Sur la bouche : brosse à dents, eau dentifrice.

» Au cou : cache-nez, cravates, faux-cols.

» Aux épaules : bretelles.

» A la poitrine : gilets de flanelle, pastilles de gomme.

» Je vais comme cela jusqu'en bas : chaussettes, pantoufles, etc. Puis je remonte et je fais la preuve ! »

Il est incontestable qu'en usant de cette méthode on n'omet rien. Il ne reste plus qu'à ne pas oublier l'heure du train.

Amis de l'eau

Soins méticuleux de sa personne ; l'Américain, comme l'Anglais, est un individu très propre, ami de l'eau. Il eût trouvé, si elle ne datait pas de trente siècles, l'ode de Pindare : *Udor, udor ariston*... « L'eau, l'eau, chose excellente. »

Avant de faire venir des barriques de « pinard », il amène des tonneaux d'eau là où les fontaines sont pauvres et les ruisseaux à demi taris par la sécheresse. Il n'est pas veillé seulement à l'irréprochable propreté des baraquements, mais encore à celle des villages occupés. Au débotté, les Américains nettoient tout de suite les villages dont le charme les a séduits, mais dont la saleté les a inquiétés. L'un de nos plus illustres généraux disait à M. Joseph Reinach :

« Vous reconnaîtrez la présence des Américains dans un village à la disparition de tous les tas de fumier dans les rues. »

Dès son arrivée, en effet, l'armée américaine a entrepris cette œuvre nécessaire de salubrité. Tous les monticules de fumier — que, depuis des temps immémoriaux, nos cultivateurs se plaisent à faire macérer dans le purin, — ont été brûlés sur la grand'route, où de grands tas noirs achèvent de se consumer. Les paysans, dont les habitudes routinières furent déconcertées par cette rapide décision, n'ont pas eu le temps de protester. Ils se montrent d'ailleurs accommodants et s'entendent parfaitement avec nos alliés. Pour les habitants français de la zone du camp, quelle source de profits que ces troupes à la bourse garnie ! Le commandement américain attache une extrême importance à la question d'hygiène. Chaque jour, des médecins prodiguent aux soldats des conseils sanitaires. Dans les cuisines, d'où émane un appétissant fumet, tout est propre, minutieux, reluisant, comme un intérieur hollandais.

Les Feux de la Saint-Jean

Ils ont été chez nous plus qu'une fête : une véritable institution. Dans nulle de nos villes, dans nulle de nos campagnes on n'aurait manqué, dans la nuit du 23 juin, de faire flamber le tas d'herbes ou de fagots traditionnel. Le clergé venait le bénir en grande pompe avant qu'on n'y mît le feu. Des danses avaient lieu à l'entour et c'était à qui recevrait le baptême de la fumée en y plongeant la tête, ou s'emparerait d'un tison pour l'aller cacher dans un coin du logis, comme un talisman précieux.

Autrefois, à Paris, chaque quartier avait son feu particulier et l'un des plus marquants était celui de la Bastille auquel assistaient la garnison et l'état-major de la forteresse.

Le plus remarquable fut celui de 1572, allumé par Charles IX en personne. On y remplaça l'artillerie par des pièces d'artifice et on entendit la musique exécutée par Jacques Hémon, le jeune Claude Bouchardon, maîtres joueurs d'instruments et leurs compagnons. Dulaure a mentionné les détails curieux de cette cérémonie :

« Au milieu de la place de Grève, était planté un arbre de soixante pieds de hauteur, hérissé de traverses de bois auxquelles on attacha cinq cents bourrées, deux cents cotrets ; au pied étaient entassées dix voies de gros bois et beaucoup de paille.

» Cent vingt archers de la ville, cent arbalétriers, cent arquebusiers y assistaient pour contenir le peuple. Les joueurs d'instruments, notamment sept trompettes sonnantes, accrurent le bruit de la solennité. Les magistrats, prévôts des marchands et échevins armés de torches de cire jaune s'avancèrent vers l'arbre et présentèrent au roi une torche de cire blanche garnie de deux poignées de velours rouge. Sa Majesté vint gravement allumer le feu. »

Détail barbare. L'usage voulait qu'on attachât à l'arbre, pour y être brûlé, avec le reste, un sac renfermant deux douzaines de petits chats ! La pièce suivante en témoigne :

« A Lucas Pommereu, l'un des commissaires des quais de la ville, cent sous parisis, pour avoir fourni tous les chats qu'il fallait au dit feu de la Saint-Jean, comme de coutume. »

Pourquoi infligeait-on un tel supplice à ces innocents animaux ? L'histoire ne le dit point et il faut se louer d'avoir supprimé ces coutumes inutiles et cruelles.

L'Ouverture de la Pêche

Elle eut lieu l'autre dimanche... Les fervents adeptes de la gaule dont l'innocente passion est plus forte que les événements, attendaient avec impatience l'heure de se consacrer à leur sport favori.

Nous avons retrouvé une page, écrite il y a plus de quinze ans, où M. Georges Clemenceau retrace d'un style alerte, ce qu'il appelle « les exploits meurtriers de son enfance. » Nos lecteurs goûteront ces lignes enjouées qui leur montreront le célèbre homme d'Etat sous un jour familier et charmant :

PAGES OUBLIÉES

MA PREMIÈRE PÊCHE

Quelles sensations heureuses lorsque, de ma fenêtre, aussi loin que peuvent remonter mes souvenirs, je découvrais sous le miroir liquide des grandes douves, au pied même de la muraille, tout un monde enchanté de souples créatures onduleuses, se mouvant sans effort parmi les tremblantes colonnades des végétations irisées ! Parmi les joncs, les nénuphars, carpes, perches, tanches, gardons vivaient sans autre ennemi que la loutre de passage, quand l'émerveillement du petit homme joyeux éclata sur les innocentes créatures, en signe précurseur de l'arrêt de mort.

Errant de fenêtre en fenêtre, je faisais la reconnaissance du monde aquatique offert à mes naissantes convoitises. Le mystère de la pêche à la ligne me fut promptement révélé. Mais si l' « immobilité sous les armes est le plus beau mouvement du soldat », je ne pus jamais comprendre ainsi l'attitude du pêcheur. Un bout de ficelle où s'attachaient bouchon de liège et caillou, avec une épingle recourbée en hameçon, tels furent mes premiers engins. Pour simple amorce, une boulette de mie de pain. Mes ficelles bientôt pendirent de toutes les fenêtres, comme du parapet des ponts. La journée se passait à courir de l'une à l'autre, à les tirer à tout moment pour vérifier l'appât, à lancer l'appareil au plus près des troupes de gardons, sans autre résultat que de les disperser d'épouvante.

Je dois rendre cette justice au poisson que son astuce était de beaucoup supérieure à la mienne. S'il n'est pas doué de la parole, l'habitant des eaux n'en a pas moins de remarquables manifestations de pensée au service de sa défense personnelle contre ceux-là mêmes auprès de qui on le pourrait croire en confiance. Aussi longtemps que je prodiguais la pâture, pour établir entre nous l'aimable familiarité préparatrice du meurtre, cent petites gueules rondes se lançaient hors de l'eau à la conquête du butin, et pour un minuscule fragment de mie ou de croûte c'étaient d'homériques batailles où les corps s'enlaçaient en courbes d'harmonieuse violence, se boutaient de la tête et de la queue. Le vainqueur tout à coup filait en droite ligne, pris d'un accès d'individualisme farouche aussitôt qu'il avait sur ses compagnons l'avantage d'une propriété personnelle — tel le classique bourgeois de nos jours. On le voyait alors projeter au dehors la petite boule blanche, la reprendre, la rejeter encore pour la dissocier peu à peu par des saccades de mâchoire et l'avaler finalement. L'opération d'ailleurs n'était pas plutôt accomplie que l'instinct de sociabilité reprenait le dessus, par l'espérance d'un nouvel avantage, et que l'égoïste de tout à l'heure, animé maintenant de sentiments fraternels, venait réclamer sa place au soleil dans l'aquatique communauté.

Dès que le jeu battait son plein, la traîtresse ficelle entrait en œuvre. O déception ! Toute la poissonnerie se ruait follement aux miettes de pain, mais marquait la plus complète indifférence pour l'amorce savante, qui s'enfonçait lentement sans trouver de preneur. Avez-vous vainement hêlé un cocher de fiacre le 1er janvier, le 14 juillet ou le jour du Grand Prix ? Si le dédain transcendant de son œil vous est resté dans la mémoire, vous aurez une idée approximative du mépris de mes poissons pour la sollicitation insidieuse de l'épingle sous la mie de pain. En revanche, l'eau n'avait pas plus tôt désagrégé la pâte, qu'un coup de museau en libérait les fragments, tout aussitôt ingurgités.

Ce spectacle, maintes et maintes fois répété, contribua sans doute pour une part à étouffer dans son germe ma primitive vocation de pêcheur. Cependant, je ne voudrais pas laisser croire qu'une résignation me fût venue de rester sur de telles défaites. Le jour arriva où un gardon se trouva pris. Jour fameux qui me laissa longtemps une sensation d'indicible fierté. Le désenchantement ne se présenta que beaucoup plus tard, lorsque j'appris qu'une main amie avait pris soin de me ménager la douceur de ce triomphe en rivant elle-même l'infortuné poisson à l'épingle.

On peut deviner que par la suite des temps je modifiai mes engins de pêche. Toutes sortes de filets y passèrent avec d'ingénieux pièges à anguilles. Le fusil lui-même se mit de la partie, et les lourdes carpes écaillées d'or qui venaient émerger au soleil parmi les nénuphars furent canardées des fenêtres. Ma principale victime fut une perche énorme qu'on m'avait bien recommandé de ménager, car elle était l'orgueil du lieu. Elle se trouva prise, un soir, au carrelet, et le courage me manqua pour la renvoyer à sa naturelle demeure. Je fus sévèrement grondé, mais, de ce jour, le massacre sévit furieusement sans entrave.

GEORGES CLEMENCEAU.

Les Deuils

Lemercier de Neuville qui meurt à un âge fort avancé dans un oubli presque total, eut son heure de célébrité. Il eut l'idée de faire revivre ses contemporains sous la forme de marionnettes articulées qu'il appela des *Pupazzi* et qui devaient rencontrer une faveur si grande dans les milieux aristocratiques du second Empire.

Comment naquirent ces *Pupazzi* ? Il nous a conté leur histoire dans des *Souvenirs* charmants.

Pour distraire son jeune fils malade, il imagina de découper des caricatures dans la collection d'un journal illustré de l'époque, *Le Boulevard*. Il colla ces images sur des débris de boîtes à cigares, y adapta bras et jambes mobiles et les enlumina tant bien que mal. L'enfant s'amusa beaucoup de ces marionnettes nouvelles et l'heureux papa résolut de les montrer à ses amis. Carjat tint à les peindre lui-même pour qu'elles fussent présentables et le 28 novembre 1863, les *pupazzi* firent leur première apparition dans ce monde.

Ces premiers pantins étaient tout simplement des planchettes peintes et Gustave Doré objecta :

— Ils ne peuvent pas se retourner ; cela nuit à l'action. On ne peut pas jouer la comédie de profil. Prenez-moi de la terre glaise et modelez-moi tous ces personnages-là !

Bien que peu expert en modelage, Lemercier de Neuville suivit ce conseil. Il monta une petite scène et devint tour à tour acteur, auteur, chanteur, danseur, peintre, costumier, chapelier, machiniste, sculpteur et mécanicien.

Il eut la bonne fortune de donner une représentation devant la Cour, aux Tuileries.

Doutant de l'impression produite, malgré l'accueil favorable de l'assemblée, il avisa un grand diable de valet, tout galonné d'or, qui risquait un œil curieux derrière un paravent.

— S'amuse-t-on ? demanda-t-il.

— Oh ! monsieur, ils *rigolent !* Jamais, ils n'ont tant *rigolé !*

Les éloges de Glatigny, Henri Monnier et Alexandre Dumas ne causèrent pas de plus vif plaisir à l'auteur que cette appréciation naïve et ancillaire...

Le Charmeur d'oiseaux

Une courte information nous annonce sa mort, survenue dans une maison de retraite. Il n'était pas célèbre au sens propre du mot, mais sa disparition affectera tous les vieux Parisiens qui connaissaient sa silhouette familière et populaire.

Henry Pol était en quelque sorte le charmeur officiel de nos petits moineaux. Vous l'avez sans doute rencontré plus d'une fois aux Tuileries ou dans le jardin du Carrousel, semblable au milieu de son nuage de passereaux et de pigeons, à quelque frère de saint François d'Assise.

Il a diverti des générations d'enfants, de militaires et de badauds. Il nous offrit jadis une brochure avec cette dédicace racinienne :

A nos petits oiseaux je donne la pâture :
Leur charmante amitié me paie avec usure.

Dès qu'il arrivait, à heure fixe, ses amis ailés voletaient à sa rencontre. A peine avait-il levé les bras dans un geste d'appel, qu'une nuée d'oiseaux l'environnait, s'abattait sur ses mains, sur son chapeau, sur ses épaules et formait un spectacle aussi gracieux que pittoresque.

Il donnait des noms familiers à ses pensionnaires. A l'appel de leur nom, Gustave, Garibaldi, l'Américain, la Goulue, le petit Boër, l'illustre Ferdinand, le père Jérôme, Sergent-Major et Jambe-de-Bois descendaient de leur arbre et venaient chercher la becquée près du vieux compagnon qui leur apportait la manne quotidienne.

Il disait à qui voulait l'entendre : « Au fond, les oiseaux ne comprennent pas plus l'anglais que le français. Ils m'aiment parce que j'ai su gagner leur confiance. L'art de les charmer, c'est tout simplement d'être bien avec eux. »

Il ajoutait avec quelque amertume : « Je me demande ce qu'ils deviendront quand je ne serai plus là... Je n'ai pas d'héritier et personne ne prendra ma succession. Rien que d'y penser, je suis *mallade !* »

Il prononçait ma*ll*ade, avec deux *l*,... comme les oiseaux.

Si les moineaux parisiens ont du cœur, ils iront voleter au-dessus de la tombe du parfait brave homme que fut le père Henry Pol.

Le Concours des roses

Dans le délicieux et frais décor de Bagatelle, un concours vient d'avoir lieu, qu'organisa la ville de Paris. Pour bien prouver que le culte de la Beauté est toujours vivace en France, il s'agissait de décerner un prix à une rose nouvelle.

C'est une variété américaine qui obtint la médaille d'or : la « Los Angeles », d'un rouge tirant sur le corail et agréablement tachetée de jaune.

L'attention du jury se porta en second sur une rose anglaise, d'un écarlate éblouissant : la « Paul Scarlet Glimber ».

On a tout dit sur la rose, cette reine des fleurs qui est une des plus aimables productions de la nature. On se demande pourquoi elle a été l'objet d'une antipathie irraisonnée de personnages célèbres. François Venier, doge de Venise et le chevalier de Guise se trouvaient mal s'ils venaient à respirer son odeur. Anne d'Autriche ne put jamais supporter la vue d'une rose !

Par contre, d'autres personnages eurent un irrésistible penchant pour cette fleur et cela les conduisit à des exagérations amusantes...

Un jour, Nicolas Ier vit un fantassin qui montait la garde, à l'intersection de deux allées, dans le jardin de Peterhof.

— Que fais-tu là ? lui dit-il.

— Je ne sais, Majesté. J'ai relevé mon camarade il y a une heure.

Le tsar demande le gouverneur du palais et l'interroge :

— Que fait ici cette sentinelle ?

Et c'est seulement quelques jours après que le général gouverneur, confus, put faire cette réponse au souverain :

— Sire, la sentinelle gardait une rose que S. M. l'impératrice Catherine II a daigné remarquer.

Maintes années auparavant, Catherine II ayant admiré une rose épanouie dans un parterre, avait défendu qu'elle fût cueillie. Pour être certain que l'ordre de la souveraine fût observé, le gouverneur d'alors avait chargé une sentinelle de veiller sur la fleur. Puis rose et factionnaire avaient été oubliés... D'autres roses avaient fleuri, des générations de sentinelles s'étaient succédé...

Ainsi chez nous un garde national veillait, vingt ans après encore, sur un banc fraîchement peint !

Que voulez-vous... La consigne est la consigne !

SERGINES.

LES LIVRES



Louis-Philippe, par Denys Cochin (Hachette, éditeur).

A aucun moment, les livres approfondissant certains points d'histoire n'ont tenu une plus large place dans notre littérature que depuis que la guerre bouleverse totalement la vie du monde. On dirait que le public en général est pris de la soudaine curiosité du passé, qu'il veut mieux connaître les hommes et les événements d'hier afin de mieux comprendre le drame qui se déroule à ses yeux et d'avoir la sûre intuition de l'avenir. L'heure est donc essentiellement favorable aux historiens, et il faut se féliciter de ce que certains d'entre eux choisissent cette époque de méditation et de recueillement pour publier des travaux qui, en d'autres temps, se fussent peut-être heurtés à un silence, fait surtout d'indifférence et d'incompréhension. Ils servent ainsi le développement de la culture générale ; ils favorisent le plein épanouissement de la conscience nationale, puisqu'ils nous apprennent par quelles crises se sont formées notre âme et notre mentalité.

M. Denys Cochin, dans le très beau livre qu'il vient de consacrer à *Louis-Philippe*, nous en offre un exemple frappant. C'est toute une grande période de l'histoire de France, celle qui s'étend de la Révolution de 1789 jusqu'au lendemain de 1848, qu'il évoque et fixe avec une rare intelligence du document. Il lui a été donné d'emprunter aux archives du château de Lagrange et aux papiers de famille du duc de Vendôme des éléments absolument inédits qui donnent à son travail un puissant intérêt et ont permis à l'auteur de nous faire de Louis-Philippe un portrait moral qui, à certains points de vue, a la valeur d'une révélation. En fait, ce monarque est peu ou mal connu. Trop de passions politiques qui s'affirmèrent sous son règne ne sont pas encore suffisamment apaisées pour que nous puissions le juger en toute impartialité. Une usure profonde des idées est nécessaire pour qu'on puisse considérer dans toute la vérité de leur âme les hommes qui en furent les représentants les plus qualifiés. Sans doute, le livre de M. Denys Cochin est systématique : l'auteur a voulu écrire cette œuvre à la gloire d'un prince dont l'idéal correspond assez bien au sien. Il n'en est pas moins vrai qu'il a le plus louable respect de la vérité historique et du véritable caractère des événements, que son argumentation, parfois subtile, ne tend jamais à excuser l'erreur ou à couvrir la faute.

M. Denys Cochin prend Louis-Philippe dès l'enfance et le suit pas à pas dans la formation de sa personnalité. Nulle vie de prince ne fut, sans doute, plus mouvementée que celle-ci. L'influence de Mme de Genlis, qui conduisait le jeune duc de Chartres aux Cordeliers, et l'influence de Philippe-Egalité, qui fit admettre son fils aux Jacobins orientèrent de bonne heure son esprit vers les idées nouvelles, mais le fond de sa nature et son caractère le gardèrent des erreurs où

son père avait versé et sa présence à l'armée de Dumouriez acheva de fixer ses aspirations. Le duc de Chartres connut alors Danton et La Fayette ; il fut au courant de la conspiration de Dumouriez, en ce sens que le général lui révéla son projet de délivrer le fils de Louis XVI et de le proclamer roi dans son camp. Seulement — et M. Denys Cochin y insiste tout particulièrement — le duc de Chartres fut dans le secret sans s'associer à l'entreprise, et quand la conspiration de Dumouriez échoua, il s'en fut à Mons, d'où on lui permit de passer en Suisse. M. Denys Cochin fixe ici un point d'histoire des plus intéressants. Louis-Philippe put dire, plus tard, qu'il n'avait pas rejoint les émigrés de 1793, comme il n'avait pas été à Gand en 1815. C'est là, en effet, ce qui marquait, dès ce moment, tout ce qui le séparait des hommes de l'ancien régime.

Le chapitre que M. Denys Cochin consacre à Philippe-Egalité est des plus émouvants, surtout dans les pages où il raconte comment ce prince vota la mort de Louis XVI, et le récit des premières années d'exil de Louis-Philippe, essayant de sauver quelque chose de la fortune de son père, se risquant à l'aventure d'Espagne, se débattant contre le destin parfois cruel, est du plus réel intérêt. Le prince s'affirme en tout cela dans la force de sa personnalité propre ; il apparaît avec ses qualités et ses défauts d'homme ; on sent le portrait extraordinairement vivant. Au surplus, l'auteur cite à plusieurs reprises des textes mêmes du roi, qui écrivit beaucoup, repassant dans sa mémoire les événements de sa vie. « Le style un peu prolixe, dit M. Denys Cochin, sans viser à l'éclat, est d'une sincérité, d'une précision, d'une clarté de procès-verbal. » C'est le style d'un homme pondéré, dont la première qualité était le bon sens. Il avait l'orgueil d'être un honnête homme et il disait en parlant de Mme de Genlis : « Elle avait l'intention de faire de moi un honnête homme : ma conscience me permet de dire qu'elle a réussi. »

Le rôle et l'attitude du duc d'Orléans sous la Restauration sont très curieux à étudier, et M. Denys Cochin les analyse minutieusement. Il relève la défiance que témoignaient au prince Louis XVIII d'abord, Charles X ensuite; il contredit formellement les visées au trône qu'on lui prêtait déjà à cette époque et les propos qu'on lui attribua au sujet de « l'enfant du miracle » ; il insiste sur ce fait qu'en 1830, quand Charles X se retirait lentement vers Cherbourg, le duc d'Orléans fit encore proposer, à Caen, de ramener le duc de Bordeaux à Paris, ce qui eût modifié singulièrement le cours des événements. Ce fut la duchesse de Berry, obstinée dans ses rancunes, qui refusa la proposition. L'histoire du règne et de la fin du régime est traitée avec la même ampleur dans les idées et le même souci d'une documentation précise. L'auteur considère que des quatre causes principales de la révolution de 1848 — la fureur d'opposition qui unit souvent les légitimistes aux républicains, l'échec de la politique extérieure en Orient, l'obstination de M. Guizot à refuser une réforme électorale, enfin, l'affaire des mariages espagnols, qui provoqua la défiance de l'Angleterre — la responsabilité n'incomba au roi lui-même que pour une seule d'entre elles, celle des mariages espagnols. Pour les autres, ce furent les partis et les ministres qui étaient responsables. Mais il est dans la logique des choses que le souverain expie les fautes qu'il n'a pas su empêcher ses conseillers et ses partisans de commettre. Cela aussi constitue ce que le roi Humbert appelait « un risque du métier ».

Il n'est pas douteux que le livre de M. Denys Cochin redresse, à plus d'un point de vue, les erreurs de jugement dont la mémoire de Louis-Philippe est encore parfois victime et qu'il fixe la physionomie du dernier roi des Français dans toute la vérité de ses traits. Cette physionomie n'est point banale, comme on est souvent porté à le croire ; elle ne manque ni de caractère ni de noblesse ; elle exprime bien l'esprit et le sentiment d'une époque. D'être l'homme de son époque, c'est peut-être le plus sûr éloge que l'on puisse faire d'un souverain — même quand cette époque est de simple transition dans l'évolution politique et morale d'une grande nation.

ROLAND DE MARES.

L'EFFORT AMÉRICAIN

Nous présentons à nos lecteurs un ensemble de documents — texte et images — qui leur donnera une idée précise de la tâche immense assumée par la République des Etats-Unis et de l'admirable énergie qu'elle déploie à l'accomplir. La lettre que M. André Tardieu nous fait l'honneur de nous adresser résume cet effort avec une certitude et une éloquence propres à réconforter les cœurs français et à augmenter encore notre gratitude envers le grand peuple chevaleresque qui se dévoue pour la plus noble des causes.

A. B.

Une Lettre de M. ANDRÉ TARDIEU

Haut-Commissaire de la République Française aux États-Unis

A M. Adolphe Brisson,
Directeur des « Annales ».

Paris, le 21 juin 1918.

Mon cher ami,

Vous avez voulu consacrer, pour le 4 juillet, jour de la fête nationale américaine, un numéro des *Annales* aux Etats-Unis : vous avez bien fait.

La France avait deux grands titres à recevoir largement l'aide de l'Amérique : elle avait, au siècle passé, soutenu, d'un concours désintéressé, ses libertés naissantes; elle venait, pendant les trois dernières années, de sauver, avec ses alliés, les libertés du monde.

Cette aide, les Etats-Unis nous l'apportent depuis treize mois avec une générosité dont l'Histoire n'offre pas d'exemple. Ils viennent à nous, tout entiers, avec tout leur cœur, avec tout leur courage, avec toute leur puissance.

Leur cœur d'abord : ils aiment en nous notre idéal qui est le leur et c'est à cet idéal qu'ils sont prêts à sacrifier les vies de leurs fils. Quand Guillaume II proclame son dessein de faire régner dans le monde la conception allemande de l'honneur et du droit, il éclaire cette conception par la politique de rapines dont la Belgique, la Pologne, la Russie, la Roumanie sont les plus récentes victimes et dont la France mutilée est, depuis près d'un demi-siècle, le symbole. Quand les Américains accourent à la défense du droit violé, c'est pour le droit qu'ils se battent et c'est à son triomphe seul qu'ils demandent le prix de leur effort.

Leur courage aussi : j'étais, l'autre jour, dans celle de nos armées qui, la première, a reçu dans ses rangs les divisions américaines. Tous, chefs et soldats français — qui s'y connaissent, — saluaient d'un même hommage ces débutants épiques qui, venant de prendre Cantigny, n'avaient qu'un regret : n'avoir pas continué au delà du but fixé à leur attaque. Pendant des mois, j'ai vu les trains de soldats s'acheminer vers les ports. J'ai vu les lourds paquebots allemands chargés de boys en kaki, — le ils seront en France un million — j'ai vu le *Deutschland* et le *Vaterland*, purifiés de la tache originelle par leur passage vengeur au service de la liberté, conduire vers nos côtes des milliers de frères d'armes, frères en bravoure et frères en sacrifice. Déjà l'adversaire a mesuré leur élan et la lourde Allemagne frémit, dans sa lente compréhension, d'une alarme grandissante.

Leur puissance enfin : puissance financière qui, sous des formes diverses, a jeté déjà dans cette lutte plus de 200 milliards ; puissance industrielle qui, après le recueillement de la préparation, va jour par jour amener à notre aide des tonnes de canons, d'obus, d'avions, de camions ; puissance agricole, par qui notre sol épuisé a pu connaître, après des mois d'angoisse, la sérénité de la soudure assurée ; puissance navale, dont les grands chantiers, à peine au travail, vont sortir toutes les trente-six heures un cargo de 8.000 tonnes ; puissance scientifique qui traite la guerre comme un problème et en mûrit les solutions dans le calme des laboratoires avant d'en nourrir les besoins par les formidables apports de la production en série.

L'Amérique arrive, pure et forte, au secours de la justice. Nous sommes dignes de ce secours. Mais ce secours est digne de nous.

Par quatre ans de souffrance stoïque, par la destruction de nos villes et de nos champs, par l'exode de nos réfugiés, par le sang de nos soldats tombés, par l'abnéga-

tion de tout un peuple, nous avons mérité cette aide et ceux qui nous l'apportent inclinent avec une tendresse respectueuse leur jeune vigueur devant nos chevrons de guerre.

Parce que nous sommes le droit, nous vaincrons ensemble et la victoire illuminera d'une même splendeur, sur les ruines du crime allemand, l'étendard étoilé et le drapeau tricolore.

ANDRÉ TARDIEU.



Le Haut Commissariat de la République Française aux États-Unis groupe de nombreux services. Parmi les principaux collaborateurs de M. André Tardieu, nous citerons : MM. E. de Billy, délégué général ; le commandant E.-J. Requin et F. Monod, chefs de cabinet (militaire et civil) ; Geo. Beauvois, chef du secrétariat ; C.-J. Gillet, secrétaire général ; Général Vignal, Capitaine de Frégate B. de Blanpré, H. Johannet, J. Simon, J.-F. Lacombe, Colonel Remond, L. Nicol, E. Level, Grimprel, Aubert, Pissard, directeurs, etc.



Les Richesses et la Force de l'Amérique

Nous n'apprécions pas suffisamment la grandeur et les ressources de l'Amérique. Songez que ce continent est environ quatre fois plus grand que l'Europe et qu'il contient ou produit en abondance tout ce qui constitue la puissance et la richesse humaines. Ses fleuves sont les plus grands de la planète : celui des Amazones forme un véritable monde d'eau dont la largeur atteint 6 à 8 kilomètres et qui refoule les eaux de l'Océan jusque vers 300 kilomètres, à l'embouchure. Le Mississipi-Missouri est le plus long des fleuves et rivalise, comme importance, avec les Amazones. Mais d'autres fleuves géants et un prodigieux système de rivières arrosent ce continent et assurent à la plus grande partie des Amériques une fertilité incomparable. Le seul bassin du Mississipi, avec ses annexes, pourrait produire autant de végétaux que l'Europe entière, et ce n'est qu'une partie des Etats-Unis ! Quant au Brésil, le jour où on y pourra travailler comme dans les pays tempérés, et ce jour viendra, il donnera à lui seul trois, quatre fois, cinq fois autant de fruits, de légumes, de céréales, de plantes de tous genres, que ce même bassin du Mississipi. Imaginez, d'autre part, les énergies que met à la disposition des peuples américains le vaste système des cours d'eau : quel avenir pour les innombrables industries ressortissant à l'emploi de la houille blanche !

Les plus grands Etats américains ont une superficie immense. La superficie des Etats-Unis, 9.421.000 kilomètres carrés, atteint à peu près celle de l'Europe ; elle égale vingt fois celle de la France. Le Brésil a une surface comparable, 8.469.000 kilomètres carrés, qui est à peu près la même que celle du Canada, 8.289.000 kilomètres carrés. La République Argentine s'étend sur près de 3 millions de kilomètres carrés ; le Mexique sur près de 2 millions.

Tous ces Etats, et d'autres, semblent appelés à un avenir extraordinaire. Mais un seul constitue actuellement une grande puissance : les Etats-Unis. En effet, la population de l'énorme Brésil dépasse à peine 20 millions d'âmes. L'Argentine, le Canada ne sont pour le nombre d'hommes, que des nations équivalentes à la Belgique. Il y a 17 ou 18 millions d'habitants au Mexique. Mais les Etats-Unis comptent plus de 100 millions de citoyens et de citoyennes (probablement 115 à 120 millions en 1917). C'est environ trois fois la population de la France, plus d'une fois et demie celle de l'Allemagne.

Cette population est la plus entreprenante, la plus active et la plus novatrice du monde entier. Son industrie dépasse l'industrie allemande. L'énergie des Américains rencontre de toutes parts des ressources qui lui permettent de s'exercer sans ménagement. Elle n'admet aucune routine. Dès qu'un outillage supérieur est découvert, les outillages inférieurs sont délibérément sacrifiés. Toute méthode neuve et plus pratique abolit en peu de temps les méthodes anciennes.

Les Etats-Unis vivent dans un milieu aux métamorphoses indéfinies. Aussi arrivent-ils à fabriquer avec une perfection et une rapidité déconcertantes. Vous avez lu que les ouvrages de mine américains avaient seuls résisté, pendant la retraite roumaine, aux destructions systématiques ordonnées par les autorités militaires et si bien conduites par les ingénieurs anglais. Les Américains produisent des rails, des locomotives, des wagons, des machines-outils de tous genres, bien plus vite que n'importe quel peuple de l'Ancien Monde. Une industrie inédite prend chez eux bien moins de temps à se développer qu'en Allemagne, en Angleterre, en France.

Maintenant qu'ils se mêlent à la guerre actuelle, il faut s'attendre à une production effroyable de vaisseaux, de canons, d'obus, d'explosifs et d'engins inconnus. Aucune des entraves économiques qui nous gênent ne les arrêteront, car leur sol et leur sous-sol sont inépuisables.

J.-H. ROSNY Aîné,
de l'Académie Goncourt.



Le Flot Libérateur

Chez nos ennemis, l'opinion éclairée s'inquiète fort de cette puissance militaire américaine à laquelle elle n'avait pas cru. Récemment, le député Gotheim signalait dans l'une des commissions du Reichstag la gravité de la question, et s'étonnait de la faiblesse des explications du ministre de la Guerre. Mais que pouvait-il expliquer, ce pauvre ministre ? Le gouvernement impérial se rend parfaitement compte que l'histoire de l'armée britannique se renouvelle sous ses yeux impuissants et que des forces jeunes, merveilleusement outillées, animées d'un admirable élan, viennent renforcer cette France qui, depuis quatre ans, tient le bouclier des peuples. Il voit que le renouvellement de nos armées est assuré et l'avenir militaire de l'Entente pleinement sauvegardé. Sa clairvoyance tardive se manifeste, par le fait qu'il cherche à utiliser les éléments de l'armée autrichienne qu'il avait jusqu'ici dédaignés.

Ce palliatif ne semble pas de nature à donner confiance à l'opinion allemande, qui s'est toujours exprimée de la manière la plus désobligeante sur les Autrichiens. Il est douteux que ceux-ci puissent être employés dans une large mesure, en raison de l'hostilité des populations d'Autriche-Hongrie. Et je ne parle pas des seuls sujets slaves de l'empereur Charles. Parmi ses Allemands mêmes, beaucoup feront de mauvais soldats pour l'Allemagne, soit qu'ils ne veuillent pas de la botte prussienne, soit qu'ils se réclament d'un socialisme teinté de soviétisme. Enfin, c'est un fait connu dans le monde entier que les soldats autrichiens sont loin de posséder l'élan qui jette dans la mêlée les jeunes hommes d'Amérique.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Le Maréchal Joffre et l'Armée Américaine

(Souvenir de la Mission de 1917)

Nous ne nous flatterons pas d'avoir triomphé de l'aversion bien connue du maréchal Joffre pour la mise en scène personnelle que lui représente la forme de l'interview. Nos grands chefs militaires répugnent à parler directement d'eux-mêmes. Ils estiment que leur rôle est d'agir, exclusivement. Néanmoins, le maréchal ne s'est pas dérobé au désir que nous lui avons exprimé d'obtenir, pour nos lecteurs, quelques-unes de ses impressions sur l'armée américaine qu'il a contribué à faire lever, avec la collaboration de la chaude et entraînante éloquence de M. René Viviani, au cours de leur mission aux Etats-Unis. Et c'est avec la plus aimable bonne grâce, qu'une personne de son intimité, parfaitement au fait de ses dires et de sa pensée, a bien voulu nous rappeler les souvenirs les plus saillants que le maréchal a rapportés de son voyage triomphal.

« L'enthousiasme frénétique de la population de New-York à la première apparition du maréchal au milieu d'elle, nous a dit notre interlocuteur, n'a pas été sans lui causer d'abord un peu de gêne. Vous savez combien le maréchal a de discrétion et de réserve. Il n'est pas l'homme des grandes démonstrations. Et cette immense foule déchaînée et délirante, à qui il lui semblait qu'il était donné comme en spectacle a commencé par le froisser dans le sentiment un peu ombrageux qu'il a de sa dignité.

» Mais le maréchal, avec son sens très vif des réalités, a discerné bien vite qu'il n'y avait pas dans cette explosion énorme et ardente d'acclamations, la simple satisfaction d'une curiosité exaspérée dont il était l'objet, mais, tout au contraire, un tout-puissant élan du cœur de tout un peuple émerveillé de l'inattendue et surprenante grandeur française. Et dès lors, il ne s'est plus défendu contre la force et la cordialité d'un tel élan. Il s'est senti même tout à fait à son aise, quand il a constaté l'absence de toute police et de tout service d'ordre autour de lui. Cette confiance des autorités en leur peuple qui avaient cru pouvoir le laisser au milieu de lui, le lui livrer pour ainsi dire, sans ombre de crainte pour sa sécurité, a achevé de l'épanouir et, en quelque sorte de l'acclimater. Un peuple que l'on sait capable de se garder ainsi, sans que l'on ait à prendre de précautions contre lui-même, surtout dans l'état d'effervescence où il était, lui a paru un peuple à qui on pouvait faire foi.

» Et le maréchal a senti aussitôt que, plus encore que les pirateries maritimes de l'Allemagne, contre le *Lusitania*, le *Sussex* et les autres vaisseaux américains coulés contre le plus élémentaire droit des gens, l'héroïsme de l'armée française, son inflexible résistance, son indomptable volonté de vaincre, le don sans compter de tout son plus généreux sang à la sauve-

garde du sol natal, à la cause du droit et de la justice avaient déterminé le peuple des Etats-Unis à entrer avec nous dans la guerre.

» Le maréchal Joffre, poursuit notre interlocuteur, en travaillant avec le président Wilson à l'élaboration des bases sur lesquelles il y avait à créer l'armée américaine, a eu l'heureuse surprise de le découvrir un homme à peu près de même trempe que lui. Même bon sens solide et clairvoyant, même sang-froid, même calme imperturbable devant les difficultés, même ténacité dans l'usage des moyens de les résoudre. Ses rapports avec lui, dès leur premier contact, ont été excellents. Il n'a pas moins d'estime pour M. Baker, le sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, et pour tous ses grands collaborateurs immédiats, tous hommes pondérés, réfléchis, et pour qui rien de ce qui dépend de l'effort humain n'est impossible.

» Tous ces hommes éminents auxquels le maréchal a eu affaire n'ont pas abdiqué leurs points de vue personnels pour adopter les siens. Mais il a trouvé en eux, invariablement, des hommes entièrement ouverts aux conseils de son expérience. Ils l'ont écouté, avec la plus complète attention et la plus entière bonne volonté, leur exposer ce qu'était la guerre d'aujourd'hui, les conditions qui la dominent. Et ceux des leurs qu'ils ont envoyés la voir sur notre front, se sont rendu compte, avec un admirable détachement de leur sens propre, des avantages qu'ils auraient à se prêter aux suggestions et aux avis qu'il était à même de leur donner.

» Aussi, on peut le dire, cette armée américaine qui vient de recevoir le baptême du feu, sur notre front, avec tant d'éclat, a été forgée d'après les avis du maréchal, sur les plans qu'il a arrêtés avec les généraux américains. Le maréchal avait vu que la troupe serait prête à entrer en action, beaucoup plus tôt qu'on ne l'espérait communément. Le retard de leur entrée en ligne ne pouvait venir que de la préparation plus lente de son état-major. Car les états-majors, quoiqu'on en médise trop aisément, ne sauraient être formés avec trop de soin. Mais la bonne volonté de l'état-major américain à s'adapter aux méthodes françaises auxquelles l'ont initié nos missions militaires, a fait aussi merveille. Cette bonne volonté, une application intense et soutenue, la résolution de bien faire et vite, que le maréchal a vues à tous les officiers durant son passage au milieu d'eux lui avaient donné, dès son retour, la conviction que cette armée toute neuve des Etats-Unis nous étonnerait et étonnerait le monde. Nous ne sommes qu'au commencement de cette heureuse surprise.

» L'impression la plus touchante pour nous que le maréchal ait reçue de son contact intime avec l'armée américaine et ses chefs c'est la volonté unanime des soldats, des officiers et de tout le peuple des Etats-Unis de se battre pour débarrasser la France de ses dévastateurs, pour la restaurer dans son ancienne prospérité, dans sa force et dans sa grandeur. C'est par estime pour la France et, pourquoi ne pas le dire ? par amour pour elle que les Etats-Unis sont intervenus dans la gigantesque lutte que nous soutenons. Et quand on sait comment les Américains veulent ce qu'ils veulent, peut-on douter de l'issue finale ?

» Il semble qu'il y ait eu, pour nous, comme une magnifique chance dans le choix du maréchal Joffre pour notre envoyé militaire aux Etats-Unis. Il s'est trouvé l'homme le mieux indiqué pour achever de nous les conquérir, non seulement par le prestige de son action militaire, mais par sa nature propre, par son tempérament. Sa robustesse, sa grande taille, son parfait équilibre, sa bonne santé et son sang-froid ont exercé sur eux une véritable séduction. Il n'est pas un Américain de quelque importance, de passage à Paris, qui ne veuille lui avoir fait visite.



M. André Tardieu,
Haut-Commissaire de la République Française
aux Etats-Unis. *(Photo Manuel)*

» Et je peux bien vous citer ce trait de son sang-froid qui les a tant frappés. Vous vous souvenez de cet accident survenu au train qui portait le maréchal à Québec. Le maréchal était à table au moment de la collision. Le choc renversa tout et le maréchal avec les bouteilles, les plats et le couvert. Relevé de sa chute, et sans une égratignure, le maréchal vit survenir le maître d'hôtel qui lui demanda s'il désirait achever de dîner.

» — Mais parfaitement, lui répondit le maréchal. Vous pouvez continuer de servir. »

FÉLICIEN PASCAL.

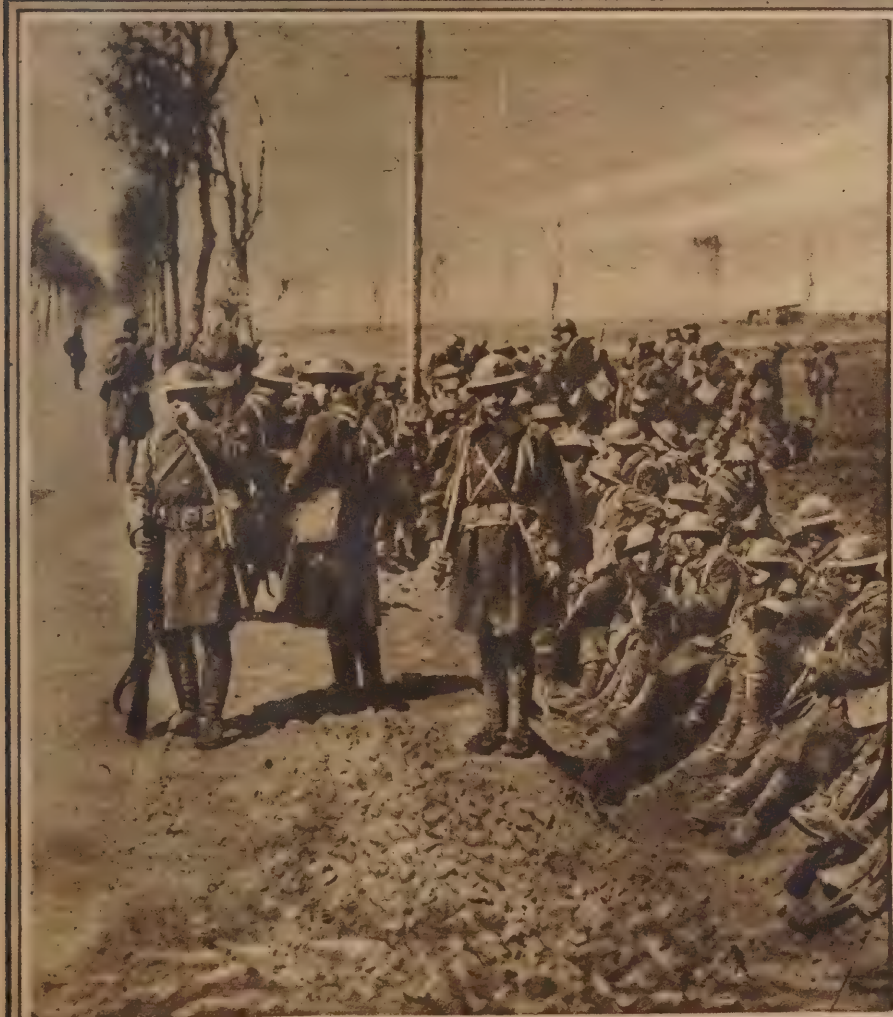


Souvenir de la Mission de 1917
Le Maréchal Joffre à son arrivée en Amérique et notre Ambassadeur, M. Jusserand.



Manifestation dans les rues de New-York au bénéfice de la Croix-Rouge : 1. Promenade d'un char contenant la reproduction exacte d'une salle d'opérations avec tous ses accessoires. — 2. Un membre de la famille Rockfeller dirige la manœuvre et fait l'appel. — Défilé des infirmières sous les yeux du President et de Mme Wilson.

LA CROIX-ROUGE AMÉRICAINE





1. Quelques officiers américains. — 2. Troupe d'infanterie se dirigeant vers le front (repos sur la route). — 3. Le Général G... décore un officier et un soldat de l'armée américaine.

L'ARMÉE AMÉRICAINE EN ACTION



Baraquement des alpins dans le Val Canonica.



Galerie dans la neige pour le ravitaillement.



Ponte di Legno, après le bombardement autrichien.



Vue panoramique d'un des points du front (Montizio).



Transports dans le Val Canonica.



Le Col de Zigolon.

LA BATAILLE ITALIENNE

Les Problèmes créés par la Guerre (*)

LE PROBLÈME DE L'ADAPTATION A L'ÉVOLUTION INDUSTRIELLE DU MONDE

Dans un article consacré au problème de l'adaptation et de la décadence nous avons montré que les facultés ayant déterminé la grandeur des peuples aux phases diverses de la civilisation ne sont pas toujours les mêmes. Il en est dont l'utilité, médiocre à une époque, devient prépondérante à une autre. Les nations pourvues des qualités nécessaires à un stade nouveau de civilisation progressent, alors que déclinent celles qui ne les possèdent pas ou restent impuissantes à les acquérir.

Ces propositions fondamentales sont vérifiées par bien des exemples. Un des plus frappants se trouve fourni par l'étude des causes de la stagnation et trop souvent de la décadence de notre industrie avant la guerre. Variées en apparence, elles dérivent en réalité d'un tout petit nombre d'influences psychologiques identiques dans des entreprises fort diverses.

Sur un sujet aussi capital, puisque l'avenir de notre pays en dépend, les jugements personnels sont insuffisants, leur valeur pouvant toujours être contestée.

Seule devait nous fixer une enquête longue et minutieuse réalisée par des spécialistes différents. De la concordance de leurs observations la vérité surgit avec assez de force pour créer une conviction qui s'impose.

Cette enquête sur l'état de notre industrie avant la guerre vient d'être entreprise par les soins de l'*Association nationale d'expansion économique* qui compte parmi ses membres nos sommités industrielles. Elle a chargé des spécialistes éminents d'étudier à fond nos grandes industries et de consigner les résultats de leurs observations dans un rapport. L'ensemble de ces rapports forme déjà soixante volumes.

La lecture attentive de ces documents met en lumière deux points fondamentaux. 1° Démonstration de la décadence de nos industries de plus en plus concurrencées par les Allemands ; 2° Preuve manifeste qu'une telle décadence était presque exclusivement due à des causes psychologiques.

Ces causes psychologiques ne sont pas d'ordre intellectuel et portent seulement sur diverses insuffisances du caractère. Il s'en déduit immédiatement que ce n'est pas avec des lois et des règlements, mais seulement par la transformation de certaines habitudes mentales que la situation d'avant-guerre pourra être changée.

L'état de notre industrie mis en évidence par les divers rapporteurs de la commission n'était pas entièrement ignoré. Je l'avais moi-même signalé depuis longtemps dans un de mes livres. Il m'avait surtout frappé à la suite d'une enquête que je fis jadis sur certaines branches de notre industrie, alors que j'étais membre du jury d'admission pour les instruments de physique à l'exposition de 1900.

Dès cette époque nos industriels renonçaient à fabriquer beaucoup d'articles et ne faisaient que revendre avec bénéfice les appareils que leur fabriquaient les Allemands. La construction des thermomètres médicaux, par exemple, et la préparation d'une foule de produits chimiques et pharmaceutiques disparaissaient de France.

Toutes ces observations et bien d'autres restèrent sans influence et ne constituèrent que d'inutiles discours. La guerre seule révéla l'étendue de l'invasion économique allemande. Sans la lutte militaire interrompant la lutte dissimulée de l'Allemagne commerciale, nous aurions bientôt assisté à la ruine définitive de la plupart de nos industries.

Ne pouvant résumer ici tous les rapports de l'enquête, je me bornerai à examiner quelques-uns des résultats constatés dans des industries importantes et où jadis nous étions les maîtres.



Industrie du coton et des filatures. — L'industrie des filatures est fort importante puisque, nous dit l'auteur du rapport, M. Guillet, elle produit du fil pour 520 millions de francs. L'argent ne lui manque pas, ni le matériel. Et cependant sa prospérité déclinait rapidement, conséquence due surtout à l'incapacité des fabricants qui ne savaient pas s'entendre pour associer leurs efforts.

Par suite de leur particularisme étroit, les filatures ne s'occupent que des intérêts locaux, sans se soucier de la répercussion sur l'ensemble. « Elles se faisaient concurrence à l'intérieur. Les Vosges ont pratiqué parfois le *dumping* en dehors de leur zone sur le marché national. Entre filateurs ne règne aucune entente véritable ; ils ignorent l'utilité du groupement corporatif pour la défense de leurs intérêts. »

En ce qui concerne les tissus, l'auteur fait remarquer que « la plupart des pays qui s'approvisionnaient autrefois chez nous tendent maintenant à se suffire à eux-mêmes ».

Or, ce commerce ne peut vivre sans exportation en raison de l'insuffisance du marché intérieur, et cependant, dit l'enquêteur, « cette exportation est considérée comme un pis-aller. Nous expédions un peu au hasard des produits chers concurrencés par ceux des Allemands mieux renseignés que nous des exigences de la clientèle ».

De même que la plupart des rapporteurs, M. Guillet insiste sur le rôle des banques allemandes qui, par leurs avances, facilitent beaucoup le commerce à leurs compatriotes alors que les nôtres ne prêtent à nos commerçants aucun concours.

Le même observateur note également l'insuffisance de nos consuls, incapables de fournir des renseignements. Leur incapacité à ce point de vue était prodigieuse. Je n'en ai jamais rencontré aucun dans mes nombreux voyages apte à me procurer un renseignement quelconque sur quoi que ce fût. C'était toujours aux consuls anglais, admirablement documentés, que je devais m'adresser.

Industrie lainière. — Cette industrie occupe une part énorme dans notre commerce extérieur puisque en 1913 la France exportait pour 600 millions de francs de laine en masse ou en tissus.

Malheureusement, comme le fait remarquer M. Romier, auteur du rapport, cette industrie périclitait rapidement. Depuis quinze ans, elle avait diminué de près d'un tiers alors que les exportations de draperie d'Angleterre et d'Allemagne ne cessaient de progresser.

Les causes de cette décadence résident, dit l'enquêteur, dans la défaillance des instruments et des organes généraux de notre commerce extérieur et aussi dans l'individualisme de producteurs incapables de s'associer.

Comme confirmation de ce dernier point, je citerai l'exemple d'un des plus grands industriels de Lille me racontant quels constants et vains efforts il fit pendant de nombreuses années pour amener quelques fabricants à s'associer.

M. Romier dit encore : « l'exportation française est caractérisée par ce fait que chaque maison livrée à elle-même, mal servie par l'Etat, plus mal soutenue par les banques et jalousée par ses concurrents doit se défendre exclusivement au moyen de ses propres ressources. »

L'auteur fait remarquer aussi que dans toutes les industries, nos exportateurs se heurtent à des concurrents qui, grâce à l'aide de leurs banques peuvent accorder de longs crédits. Il en résulte que « depuis de nombreuses années les commissionnaires étaient à peu près les maîtres de l'exportation française des tissus de laine. Or, c'est un fait bien connu qu'une industrie qui se trouve à la merci des intermédiaires est une industrie vouée à la décadence. On sait, du reste, que des liens étroits existaient entre la commission parisienne d'une part, le commerce et les banques allemandes d'autre part, presque toutes nos affaires avec l'Amérique du Sud se traitaient par l'Allemagne ou par l'Angleterre et à la longue les fabricants français seraient devenus de simples façonniers soumis au bon plaisir de l'étranger. »

Confection. — L'importance de cette industrie est également considérable puisque la production annuelle des vêtements confectionnés pour hommes, femmes et enfants atteignait 400 millions, somme à laquelle il faut ajouter environ 200 millions que représente la lingerie confectionnée.

L'auteur du rapport montre que les confectionneurs « restent obstinément divisés ». Il insiste sur « l'organisation dispersée et individualiste des industries françaises de transformation ». Les confectionneurs n'ont pas pu encore arriver à une collaboration méthodique avec les fabricants de tissus. D'où le ralentissement de leur commerce.

Industries de luxe. Modes et Fleurs. — L'industrie de luxe parisienne, fait remarquer M. Coquet dans son rapport, conserve son prestige, mais elle aussi était très menacée par la concurrence étrangère. Comme pour la plupart de nos entreprises commerciales, manque de solidarité et de coordination dans l'effort. « Pour se défendre utilement, l'industrie de la mode reconnaît qu'elle devrait être mieux organisée en vue d'une action collective. Or, il est très difficile de grouper les maisons de mode en syndicat ou plutôt, une fois groupées, ces maisons n'agissent pas avec la méthode et l'unité d'efforts nécessaires. »

Quant à l'industrie de la fleur, restée si longtemps française, elle avait cessé de l'être et disparaissait rapidement devant la concurrence allemande.

« Là encore, les Allemands ont essayé de nous vaincre sur le marché mondial et sur notre propre marché en créant de puissantes usines qui fabriquent « en masse » avec un nombreux personnel, alors que l'industrie française de la fleur, à part un petit nombre de maisons, est restée familiale, comme celle du jouet. »

L'auteur montre que les Allemands ont poussé si loin la fabrication en série qu'il existe de grandes usines germaniques ne fabriquant qu'une seule espèce de fleurs artificielles, la violette ou le myosotis, par exemple.

Matériel électrique. — Pour toutes les fournitures électriques les Allemands nous avaient rapidement envahis, puis fortement dépassés. En 1907, écrit M. Schuller dans son rapport, l'Allemagne ne nous envoyait que 21.000 quintaux métriques de matériel électrique et 502.000 en 1913. L'auteur attribue en partie

(*)
Voir *Les Annales* des 25 nov., 9, 23 déc. 1917, 20 janv., 3, 17 fév., 3, 17 mars, 7, 28 avr., 12, 26 mai et 9 juin 1918.

notre infériorité à la timidité de nos fabricants et à la lenteur de leurs livraisons. Les Allemands livraient en effet en moins de deux mois les fournitures que les constructeurs français ne livraient qu'au bout d'une année.

Les Allemands possèdent d'immenses usines de matériel électrique munies de laboratoires de recherches où ils fabriquaient les produits en série par grandes quantités. Elles rapportaient plus de 10 0/0 à leurs actionnaires.

Bijouterie et Horlogerie. — *La Bijouterie* qui représenta pendant longtemps un de nos articles de luxe les plus réputés s'est laissée dépasser par l'Allemagne aussi bien pour les qualités ordinaires que pour la riche joaillerie. En peu d'années, les Allemands avaient quadruplé leur exportation et sur notre propre marché ils nous envahissaient. En « 1893, écrit M. Berthoud, l'Allemagne nous envoyait 76 kilos de bijouterie et 4.000 en 1913 ».

Les exportations allemandes au dehors étaient devenues dix fois plus élevées que les nôtres.

L'auteur montre très bien les causes de nos insuccès. Une des premières est l'idée, générale chez nous, que pour l'exportation on peut ne livrer que des produits inférieurs alors que les Allemands donnent les plus grands soins aux articles destinés à leur clientèle étrangère.

L'auteur signale ensuite le manque d'initiative de nos fabricants qui ne savent pas renouveler leurs anciens modèles, et leur impuissance à s'entendre. N'ayant jamais de représentants à l'étranger, il en résulte la nécessité de recourir à des commissionnaires exportateurs qui, en absorbant une partie des bénéfices, obligent à élever les prix.

Le rapporteur n'hésite pas à mentionner les qualités psychologiques qui firent le succès des Allemands : « énergie, ténacité, audace raisonnée, bonne éducation pratique ».

Horlogerie. — Les constatations faites pour l'horlogerie ne sont pas meilleures. L'enquêteur en déduit que la concurrence allemande tendait à « annihiler notre fabrication nationale ». C'est ainsi, par exemple, qu'un centre important, Morez, qui fabriquait autrefois 120.000 mouvements par an n'en fabrique plus que 30.000 aujourd'hui.

C'est à la routine des fabricants, à leur refus de modifier leurs vieilles méthodes de fabrication et à leur absence d'initiative que sont dûs ces résultats.

Les Allemands ont inondé le monde avec des instruments tels que les pendules à carillons, d'abord imaginées en France mais à la fabrication desquelles nos industriels avaient fini par renoncer entièrement.

L'auteur leur recommande avec raison de s'associer pour créer des usines mieux outillées mais il donne en même temps des exemples montrant l'insuccès des associations déjà tentées.

L'enquêteur fait remarquer encore que la qualité de notre fabrication laisse trop souvent à désirer.

La conquête du marché français de l'horlogerie par les Allemands fut rapide. C'est seulement en 1902, en effet, qu'ils commencèrent à concurrencer nos fabricants. « Appliquant toujours le même système de grandes usines pourvues d'un outillage mécanique perfectionné, ils produisirent par grandes séries toutes sortes de mouvements. »

⁂

Il serait inutile de pousser plus loin le résumé de ces enquêtes. Les résultats constatés sont semblables dans presque toutes les industries et leurs causes psychologiques identiques. Même pour des produits dont nous semblions avoir le monopole tel que le vin, et bien que l'Allemagne soit un pays peu viticole, elle devenait un grand pays d'exportation. Hambourg était en train de devenir un centre viticole aussi important que Bordeaux.

A cette décadence générale entraînant une réduction progressive de leurs bénéfices nos fabricants semblaient résignés.

Ils s'illusionneraient fort en supposant qu'à la paix les choses reprendront leur cours d'avant la guerre et que nos industriels pourront se contenter des bénéfices chaque jour réduits mais qui cependant leur permettaient encore de vivoter. M. David-Mennet le leur dit nettement dans la préface du grand rapport précédant l'enquête que j'ai résumée.

Après avoir constaté la faiblesse de nos efforts et notre crainte des risques l'auteur ajoute :

« Il ne faut pas croire que cette prospérité un peu restreinte dont nous nous contentions se serait maintenue indéfiniment. Sans que l'on s'en aperçut, elle se réduisait lentement, graduellement, devant l'empire chaque jour croissant de nos concurrents allemands. Des industriels français renonçaient à leur fabrication et devenaient les simples dépositaires de leurs rivaux d'Allemagne, des représentants étrangers ou même français introduisaient dans notre consommation les produits venus du dehors. Un pays ne peut pas résister longtemps à cette pénétration continue, devenant de plus en plus rapide. C'était la pieuvre qui nous enserrait dans ses tentacules et aurait fini par nous étouffer. »

⁂

Les analyses qui précèdent ont prouvé que les causes générales de notre insuffisance industrielle étaient, comme je le disais au début de cet article, d'ordre psychologique. L'enquête a montré nettement en effet qu'elles résultaient de certains défauts de caractère qui se révèlent les mêmes dans toutes nos industries.

Parmi les plus funestes, il faut citer surtout l'absence de solidarité rendant incapable d'efforts collectifs coordonnés et disciplinés ; la routine empêchant de rien changer aux méthodes une fois établies ; la peur du risque, la timidité et le défaut d'initiative qui font redouter les grandes entreprises.

Dans l'industrie allemande, banques, fabriques, exportation se trouvent associées pour un but commun. La peur des risques n'existe pas parce que l'association permet d'en diviser le poids. Toutes les initiatives individuelles sont encouragées parce que les collectivités appelées à les exploiter en savent la valeur.

⁂

Nous avons montré dans un précédent article la grandeur des efforts faits par la France pour s'adapter à des nécessités militaires entièrement imprévues. Pour s'adapter aux nécessités économiques de l'âge moderne elle devra après la guerre réaliser des efforts aussi considérables, mais d'un autre ordre.

La plus nécessaire des réformes serait un changement de mentalité. Elle ne pourra être tentée qu'avec une éducation nouvelle fort différente de notre lamentable enseignement universitaire. Cette éducation devra développer surtout la volonté, la solidarité, la capacité d'attention, le goût du travail et la continuité de l'effort.

Ces qualités modestes en apparence ne furent jamais l'objet d'aucun des illusoires diplômes dont nous sommes si fiers. Dans la phase actuelle de l'évolution du monde elles jouent un rôle prépondérant.

Il faut les acquérir ou disparaître.

(A suivre.) *GUSTAVE LE BON.*

Le Retour de Linou[1]

QUATRIÈME PARTIE

IV

Le jeudi suivant, Linou, — sans prévenir Lalie, qui aurait voulu l'accompagner, ni Jacques, qui l'aurait traitée de folle, à cause du rude temps qu'il faisait, — s'en courut à Fontfrège.

La neige persistante s'était pétrifiée sous la gelée; un brouillard glacé avait revêtu les arbres, les haies, les genêts et jusqu'aux moindres herbes, de splendides et fragiles orfèvreries.

Dans son costume noir de laïcisée, Linou, toute étriquée, toute menue, toute frissonnante mais soulevée par son âme de feu, trottinait, vaillante, vers ce frère Cadet qu'il fallait décider à marier son fils François avec la fille de Garric et de Mion.

Que lui dirait-elle pour le toucher? D'autres auraient préparé, en route, au moins l'exorde de leur discours; Linou se contentait de réciter son chapelet et d'implorer l'âme de sa mère.

Elle avait fait ce même chemin, cinq mois plus tôt, par une torride journée d'août. Quel contraste! Mais la pauvre fille ne donnait aucune attention à ce paysage hivernal devant lequel son frère Jacques se fût extasié... Elle allait, elle allait... La colombe rapportant le rameau vert à l'Arche biblique ne devait pas être plus pressée.

François, qui était averti, guettait l'arrivée de sa tante. Il courut à son devant et rapidement lui apprit que sa mère était allée à Saint-Jean pour voir son notaire, et que son père, un peu grippé, gardait le coin du feu. Et il s'éclipsa.

Linou trouva effectivement le meunier, à cheval sur sa chaise et le dos à la flamme d'un beau feu de hêtre.

— Bonjour, Cadet!

Surpris, il se leva, reconnut la visiteuse :

— C'est toi, Aline? Par un temps pareil? Il y a du nouveau à La Capelle?

— Non, — sauf l'année, qui est nouvelle, et que je te souhaite bonne en tout.

— Tu es bien aimable; je te la désire toute pareille... Assieds-toi près du feu : tu dois être gelée?

— J'ai marché vite...

— Comment! tu es encore descendue à pied?

— Mais oui; je ne suis pas aussi douillette que tu crois.

Elle s'assit, tendit au feu ses souliers dont les lacets portaient des bourrelets de glace.

— Sophie va bien? interrogea-t-elle.

— Très bien! elle est allée au chef-lieu de canton, pour affaires; mais elle a pris l'autobus.

— Enfin, tout le monde ici est en bonne santé?

— Excepté moi, qui ai la grippe. Mais ce n'est pas grave... Et notre père, comment va-t-il?

— Il irait très bien s'il ne lui arrivait pas un gros ennui.

— Que lui arrive-t-il?

— Garric lui a donné congé pour la Saint-Jean.

Un éclair joyeux, qui ne venait pas du foyer, passa dans les yeux et sur la face de Cadet; et sa sœur en fut choquée... Au bout d'un instant, elle continua :

(1) Voir *Les Annales* depuis le 28 avril 1918.

— Ce qui est arrivé à Cécile, l'autre semaine, et dont ton fils a dû te parler...

— Ah! oui, en effet, Rascal s'est permis, il paraît, de lui faire peur, sous la Griffoule, la nuit de Noël...

— « Lui faire peur », mon frère, me semble bien doux pour Rascal... Mais peu importe; Garric n'a pas pris la chose aussi légèrement; et comme il juge que son enfant n'est plus en sûreté au moulin de La Capelle, il a résolu de le quitter... Tu penses comme notre père, à son âge, et après quinze ans de vie commune et d'amitié, est affecté du départ de Jean...

— Je le comprends... Mais il trouvera un autre fermier; tu l'y aideras, toi, qui es devenue, dit-on, une sorte de Providence, là-haut.

— Ne te moque pas de moi, mon cher Cadet...

— Je ne me moque pas : on ne parle que de toi... on n'a confiance qu'en toi... Même par ici, quand on veut me soutirer quelque service, c'est ton nom qu'on invoque avec la même dévotion que celui de la Vierge ou du Père éternel.

— Vilain railleur!... Es-tu au moins sensible à cette invocation?

— Mais... quelquefois; cela dépend des jours...

— Ah! si tu étais ce matin dans un de tes bons jours!...

Terral se mit sur ses gardes, et rentra son sourire :

— Tu as donc quelque chose à me demander?... Tu sais que je ne peux plus rien, n'étant plus maire... un peu à cause de toi...

— On m'a dit ça, que c'est pour t'être félicité de ma nomination à l'Ecole libre que ton Conseil t'a cherché des histoires... Si j'avais su, j'aurais demandé un poste ailleurs.

— Il n'est plus temps de fermer l'écurie, quand le cheval est dehors... Continue...

— Ce que je viens te demander, d'ailleurs, ne dépend en rien de la mairie.

— Qu'est-ce que c'est?

Linou respira longuement, leva les yeux au ciel, comme pour y puiser des forces, puis :

— Pourquoi t'opposes-tu à ce que François épouse la jeune fille qu'il aime et dont il est aimé?

Cadet sursauta; et, dardant sur sa sœur son regard le plus aigu :

— Voilà une plaisante question! dit-il. Un bon père doit empêcher son fils de faire une sottise, j'imagine...

— Serait-ce une sottise?... Tu as l'esprit prévenu contre Cécile Garric; mais il te serait facile, si tu voulais te renseigner, d'apprendre que c'est une brave fille, intelligente, travailleuse, bonne et modeste, et qu'elle a tout ce qu'il faut pour être une ménagère excellente...

— Elle ne serait pas la fille de sa mère alors!

— Sa mère! Voilà tout ce qu'on trouve à lui reprocher.

— Avoue que c'est quelque chose, puisque « bon chien... »

— Qu'a-t-elle donc fait, sa mère?

— D'abord, elle t'a pris celui que tu aimais, décocha méchamment le meunier.

— Oh! je lui ai pardonné de bon cœur... Que dis-je! C'est un peu pour permettre à Jean de l'épouser que je suis entrée au couvent.

— Ce que tu as fait là est peut-être très méritoire; c'est très rare, en tout cas... Mais tu n'as pas fait à Garric un fameux cadeau...

— Ne raille pas, frère : il s'agit d'une morte!... Je sais que la pauvre Mion fut malheureuse et finit de déplorable façon; mais un accident n'est ni vice, ni crime. Et sa fille, je te le répète, est digne en tous points de ton garçon.

— Ce n'est pas mon sentiment, ni celui de ma femme.

— Ta femme ayant eu une belle dot, je comprends encore ses résistances...Mais toi,mon cher Cadet, tu sais bien que la dot n'est pas tout... Notre mère était de bonne souche; mais sa famille étant nombreuse, sa « légitime » ne fut pas lourde... Et pourtant...

— Comment peux-tu comparer notre mère...

— Je ne la compare pas, puisque je la tiens pour une sainte!... Mais je suis covaincue que, si elle vivait et si elle connaissait Cécile comme je la connais, elle te conseillerait de l'accepter pour bru.

— Il est trop facile de faire parler les morts.

— Ecoute alors les vivants : notre père...

— Oh! à son âge!

— Notre frère aîné...

— En voilà un conseiller!... Toujours dans les livres ou dans la lune!... Non, Aline, non, je ne permettrai pas ce mariage... Mon fils se passera peut-être de mon consentement : il est d'une génération qui ne respecte plus rien.

— Que dis-tu?... Mais c'est le garçon le plus fidèle aux traditions, le plus soumis...

— Alors, j'ai rêvé...

— Mets-toi à sa place, mon frère. Il adore cette enfant; il croit que le bonheur de toute sa vie est de l'épouser... Dame! il a pu, devant ton refus, s'emporter en paroles vives dépassant sa pensée; mais il t'aime, il te respecte... Il souffrira longtemps plutôt que de te désobéir... Mais ne prolonge pas trop l'épreuve; le chagrin est quelquefois mauvais conseiller... Prends garde!... Il doit te souvenir qu'à son âge tu n'étais pas très souple, ni très endurant... Il ne faudrait pas que François, si déférent qu'il soit, fût poussé par tes résistances à quelque coup de tête... Tu n'as que ce fils : permets-lui d'être heureux à sa manière, et soyez, ta femme et toi, heureux de son bonheur!

— Ma petite sœur, tu n'as pas été au couvent pour rien : tu prêches fort gentiment... Mais tu prêches dans le désert.

— Ah! frère, quelle parole!... Puisses-tu jamais ne la regretter!...

Et la pauvre Aline fondit en larmes.

Cadet tapotait de ses doigts les barreaux de sa chaise; son œil restait sec, et ses lèvres serrées. Comme sa sœur faisait mine de se lever, il ajouta :

— Nous aurions pu nous épargner cette scène, aussi pénible qu'inutile : j'avais assez catégoriquement dit à François mes intentions; elles ne changeront pas... S'il se révolte, s'il se marie malgré moi, je verrai ce que je dois faire... Je vendrai mes moulins, ou je les affermerai...

— Remède pire que le mal, mon pauvre Cadet... Je te connais : l'oisiveté te tuerait... Et puis, tes moulins, ton usine, tout cela ne vaut pas un peu de contentement, un peu des joies de la famille... Moi qui avais rêvé de te ramener vers notre père... Mais oui... François marié dirigeait ton établissement d'ici... Dans le cas où Cécile et Sophie seraient en désaccord, vous retourniez avec ta femme au moulin de La Capelle... Notre frère vivait à votre porte, et moi aussi — si mes supérieurs voulaient bien m'y laisser... Il venait des petits-enfants qu'on emmenait gazouiller là-haut, comme oiseaux dans le vieux nid... Notre père finissait ses jours entouré de ses rejetons, et s'en allait rejoindre notre mère et nous attendre auprès d'elle... Et il ne t'en coûterait qu'un bon mouvement... Mon frère, mon frère, dis-le ce « oui » qui permettra celui des jeunes gens devant l'autel... dis-le, je t'en supplie!...

Elle tendait ses mains vers Cadet, implorante, à demi agenouillée, elle qui savait pourtant qu'on ne s'agenouille que devant sa mère ou son Dieu.

Terral, au fond, se sentait remué par l'évocation de Rose leur mère, qu'il avait profondément aimée et regrettée; et, si l'amour-propre ne l'avait retenu, — et aussi les rancunes de Sophie, — il eût depuis longtemps fait la paix avec son père... Mais quoi, avoir pour bru la fille du farinel Garric et de la Mion! Son orgueil n'y consentirait jamais.

— Ecoute, Aline, dit-il d'un ton sans réplique; n'insiste pas... J'ai eu peut-être tort, en effet, de quitter le moulin paternel; mais je m'y sentais à l'étroit, emprisonné... Notre père ne voulait pas entendre parler de transformations indispensables... Il faut marcher avec son temps... J'ai cherché un endroit où je pourrais agir à ma tête, et je suis venu ici... Sais-tu ce qu'étaient les Anguilles alors? — Au fait, il en reste un échantillon dans cette masure que je conserve, là-bas, pour un moulin à cidre... L'autre moulin, la scierie, tout était à l'avenant : un trou, un vrai trou... avec la misère autour. — Je me mis à la besogne... Oh! il fallut y faire, trimer les jours, les nuits, courir à droite, à gauche, se renseigner sur les progrès de la meunerie et de la mécanique, tâtonner, échouer parfois, recommencer... Enfin, l'œuvre est non pas parfaite, mais vivante et prospère, je m'en flatte. Et j'y tiens; et je veux la continuer et la perfectionner, — non seulement pour moi et pour mon héritier, — mais pour ce pays qui y trouvera son avantage... Tu parles du vieux nid? Ose dire que le nouveau n'est pas intéressant, et que mon fils ne serait pas mieux avisé d'y vivre largement en prenant une femme digne de lui et de nous... Pour moi, je ne sortirai d'ici que les pieds devant; et je n'y admettrai qu'une belle-fille pouvant nous faire honneur.

Impatient de connaître le résultat de l'entretien, François, après avoir erré autour de la maison, était revenu sur la terrasse du bord de l'étang. A travers les vitres, il avait vu la posture suppliante de Linou et l'attitude raide de son père : il était fixé. Il pressa le loquet et entra dans la salle pour entendre la dernière phrase de l'intraitable meunier. Un sanglot lui souleva la poitrine : Terral se retourna.

— C'est là votre dernier mot, père?

— C'est mon dernier mot, oui.

Le jeune homme s'avança, tendit le bras, ouvrit la bouche pour quelque propos de colère et de révolte... Mais Linou s'était dressée, avait couru à lui.

— Non, François, ne réponds pas... Pas de paroles irréparables!... Que le temps... et Dieu se chargent de tout arranger.

Et, s'adressant à Cadet :

— Adieu, mon pauvre frère... A ta place, je ne serais plus tranquille désormais; car les fautes que nous commettons par orgueil et obstination ont parfois des conséquences qui cheminent vers nous lentement, mais qui arrivent toujours... Adieu; je vais prier pour toi...

Elle sortit, suivie de son neveu, qui voulait la réaccompagner jusqu'à La Capelle. Elle refusa, l'embrassa, en lui disant :

— Reste soumis et respectueux, François. Patiente, au moins, jusqu'à la Saint-Jean... Puis, montrant la vallée, l'étang glacé, la chaussée et les toitures de la maison, des moulins et de l'usine couverts de neige, elle ajouta :

— Et dire que c'est pour ces biens périssables qu'une famille, jadis unie et forte, se divise, s'émiette et risque de périr!

(A suivre.) FRANÇOIS FABIÉ.

LES MAISONS CLAIRES
pour les Enfants pauvres de nos Soldats

Liste de souscription
arrêtée le 19 juin

11e Souscription de Mme Rutlidge, de Rio-de-Janeiro, 1.400 fr. — Les Elèves de l'Ecole de Miss Barstow, Transmis par Mlle S. Trousseau, 555 fr. 55. — P. M. Espérantiste, 500 fr. — F. S. Sénégal, 250 fr. — Mme Coutenceau, 100 fr. — En Souvenir de mes Anges disparus pour le bonheur de ma dernière, 5 fr. — Pour un beau rêve, 5 fr. — Pour porter bonheur à Paulette, 20 fr. — Pour que le bonheur tombe sur ma maison, 10 fr. — Pour que Dieu sauve la France, 8 fr. — Mlle Driant, 15 fr. — Anonyme M. A. S., 10 fr. — Germaine, 5 fr. — Pour la Guérison de Zette, 5 fr. — Mme le Harivel, 25 fr. — Mme Girard, 30 fr. — Mme Landey, 200 fr. — Mme Bertrand, 5 fr. — Anonyme Marseille, 5 fr. — Mlle F. Dencausse, 5 fr. — Une Paloise, 5 fr. — Popote Manille, 30 fr. — Hélène, Jean, André et Georges, 50 fr. — M. et Mme Carli, 5 fr. — Caporal Dominique Aramond, 7 fr. — Adjudant Gleizes, 6 fr. — Anonyme, par la Banque Lloyds Bank, 20 fr. — M. Serret, 50 fr. — Une Institutrice, (Versement mensuel), 5 fr. — En Souvenir de L. F. mort au Champ d'Honneur, 10 fr. — Mme Jan Friquet, 50 fr. — M. Balureau, 50 fr. — John Ow. Washville (Tennessee) (Transmis par Mme B. Mérite), 5 fr. — Anonyme en gare de Poitiers, 20 fr. — Guy et Ginette, 10 fr. — Pour que Dieu le protège, 10 fr. — Maman de petite Mad., 5 fr. — Par l'entremise de deux fidèles des A. et U. La cagnotte des neurasthéniques élèves en bridge de la clinique de Saint-Rémy-sur-Saône, 20 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle Marais, 100 fr. — M. Meulan, 5 fr. — Une Affligée 20 fr. — Mme Duche, 5 fr. — Mlle P. Lemaire, 50 fr. — M. Astor, 37 fr. — Brancardier H. Poyet, 2 fr. — Mlle Annette Lane, 12 fr. 85. — Mme Caille, 20 fr. — Mme Castellani, 20 fr. — Anonyme Lyon, 50 fr. — Mme L. Gilly, 100 fr. — Mme Larivière, 50 fr. — La Directrice, le Personnel, et les Elèves de l'Ecole des Filles de la Rue Marseille à Tunis, 150 fr. — Mlle Moncelon, 20 fr. — Anonyme, 100 fr. — Une Abonnée des Annales, 100 fr. — En Souvenir de mon Oncle, 20 fr. — Une Assidue des Annales et fervente admiratrice d'Yvonne Sarcey, 10 fr. — M. H. Sozingney, 10 fr. — Marthe et André, 5 fr. — La Société Alkartasma, Transmis par M. de Maricourt, Consul de France à Saint-Sébastien, 50 fr. — M. E. Chevrier, 20 fr. — Une Cagnotte Mancelle, 15 fr. — J. M. adorant les enfants, 10 fr. — Transmis par Mme Andrée Mézière, La Ferté-B. : Mlle Vaugeois, 2 fr.; Mlle Lebalters, 3 fr.; Pour une Guérison, 5 fr. Total 10 fr. — Mlle H. Agutgnier, (Transmis par M. Desreaux), 10 fr. — Mme A. Huyghnes Despointes, 200 fr. — Nénette et Rintintin, 15 fr. — Mme Leclercq, 2 fr. 50. — Aspirant Rieux, 2 fr. — Mimi et Achille, 5 fr. — M. Amiel, 17 fr. — Fernande et Roger Grégoire, 10 fr. — M. P. Bonnet, 20 fr. — Mme Geffray, 10 fr. — Mme Jarrier, 10 fr. — Mme Sailhan, 10 francs. — Pour le succès de ma sœur, 5 fr. — Mme Hornung, 20 fr. — Mlle Deleuze, (Transmis par M. Metge), 10 fr. — Mme Soristier, 20 fr. — Mme Joly, 5 fr. — Madeleine, Simone Pierre, En souvenir de leur Papa, 10 fr. — Fleur, 20 fr. — Une Fidèle Abonnée des Annales, 10 fr. — Mlle Auranche, 5 fr. — Mlle Danon, 20 fr. — Pour la santé de mon mari, 5 fr. — Le Proviseur, au nom du lycée de Pau, 70 fr. — Mlle Marie Rosaguti, 10 fr. — Mme Guette, 16 fr. — MM. Rot, »» fr. — MM. Roy, frères, 5 fr. — M. Jean A, 6 fr. — Mme Villechanoux, 10 fr. — M. G. Fay, 2 fr. 60. — M. Leroquais, 5 fr. — Anonyme, Oran, 200 fr. — M. F. Dunhaur (Transmis par Mlle Metty, Buffalo), 125 fr. — Mme Burrou[illegible], 25 fr. — Une Grand'Mère Versaillaise, 20 fr. — Mme Zula Cross, 30 fr. — Mme Flandrin, 50 fr. — Anonyme Fontainebleau, 10 fr. — Mme B. Vallière, 5 fr. — Raymond, Pierre, Philippe Béranger, 16 fr. 20. — Mystique, 1 fr. 25. — M. Dardenne, 20 fr. — Pour une Grande Joie, 25 fr. — Ed. P. Oran, 6 fr. — Mme Beaufils, 20 fr.

Total ....Fr. 5.637 95
Total général ....Fr. 534.757 40

REVUE FINANCIÈRE

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris-9e

Vendredi, 21 juin 1918

L'Impôt Général sur le Revenu. — Le Sénat a voté l'article 2 de la Loi de finances, déjà adopté par la Chambre et qui apporte des modifications au taux et à l'assiette de l'impôt général sur le revenu, applicables à partir du 1er janvier 1918.

Le nouveau système ne change rien à l'établissement du revenu total net, ni aux déductions pour le contribuable marié et pour le contribuable chargé de famille, ni à l'exonération ou abattement de 3.000 francs de revenu taxable.

Mais au taux précédent de l'impôt de 12,50 o/o, applicable par tranches, est substitué un **nouveau taux** de l'impôt, qui est de 1,50 o/o pour les revenus ne dépassant pas 5.000 francs. A partir de cette somme, ce taux s'accroît de 1 centime par tranche nette de 100 francs ; il devient par suite, 1,51 o/o pour 5.100 francs, 1,52 o/o pour 5.200 francs, 2 o/o pour 10.000 francs, 3 o/o pour 20.000 francs et finalement 16 o/o pour 150.000 francs de revenu imposable.

Pour les revenus entre 150.000 et 550.000 francs, le taux progresse de 1 centime par mille francs, allant ainsi de 16 o/o à 20 o/o et se maintient à 20 o/o pour les revenus supérieurs à 550.000 francs.

Aux réductions subséquentes d'impôt, il n'est apporté de modifications qu'en faveur des revenus inférieurs à 10.000 francs, savoir réduction de 7,50 o/o pour chacune des deux premières personnes à charge, 15 o/o pour la troisième et suivantes.

Maximum de réduction 75 o/o du montant de l'impôt.

En somme, il y a une simplification dans le mode de calcul et une légère aggravation de l'impôt dans certains cas. Mais M. Klotz a, comme nous l'avons dit, fait appel au patriotisme fiscal, qui est une des meilleures formes du patriotisme à l'heure actuelle.

La **Bourse de Paris** a montré, cette semaine, de bonnes dispositions à la suite de l'échec de la nouvelle offensive allemande et de l'offensive autrichienne.

Nos **Fonds Nationaux** sont très bien tenus : le **3 o/o Perpétuel** vers 59 fr. 50 ex-coupon de juillet, le **3 o/o Amortissable** à 77 fr. 50, le **3 1/2 o/o Amortissable** à 88 fr. 75, le **4 o/o** de 68 fr. 75 à 68 fr. 80, le **5 o/o** de 88 fr. 10 à 88 fr. 20.

La brusque chute de change espagnol de 819 à 752 a entraîné le recul de 146 fr. 25 à 139 fr. de l'**Extérieure d'Espagne**, suivie par son groupe. Nous avions, à diverses reprises, souligné le caractère de précarité de la situation du change espagnol.

Les autres fonds d'Etats, en dehors des **Fonds Russes**, sont généralement en progrès, notamment les **Argentins**, les **Brésiliens** et les **Boliviens**, en attendant mieux.

Le coupon semestriel à l'échéance du 1er juillet 1918 des **Emprunts Boliviens 5 o/o 1910 et 1913** sera mis en paiement à partir de la susdite date aux guichets du **Crédit mobilier Français**, à raison de 12 fr. 60 sous déduction de l'impôt de 6 o/o. — A partir du 1er juillet prochain et aux mêmes guichets aura lieu le remboursement des titres de ces Emprunts sortis aux tirages du mois dernier à raison de **504 francs net**.

Le **Canal de Suez** poursuit sa hausse ; les **valeurs métallurgiques** et les **cuprifères** sont en reprise.

On continue à rechercher les **obligations 6 o/o net** des sociétés industrielles. *A ce propos, nous pensons pouvoir indiquer prochainement aux lecteurs de cette Revue un placement de ce genre, qui a si bien su conquérir les faveurs du public capitaliste.*

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

La première assemblée générale annuelle de la **Compagnie Nationale de Matières Colorantes et de Produits Chimiques**, qui s'est tenue hier, a voté l'affectation du solde créditeur de l'exercice, soit 808.388 francs, à l'amortissement partiel des frais de constitution.

Au cours de l'exercice, la Société a commencé la transformation de la Poudrerie d'Oissel, l'installation d'une grande usine d'indigo synthétique ; elle a pris des participations dans diverses affaires et a réalisé une première entente commerciale avec une société similaire italienne.

L'assemblée extraordinaire, qui devait suivre, n'ayant pas réuni le *quorum* nécessaire, exigera une nouvelle convocation.

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires de la **Société Métallurgique de Montbard-Aulnoye** n'a pu se tenir le 18 juin, par suite de l'insuffisance du nombre d'actions déposées. Une seconde convocation est faite pour le 4 juillet.

L'Assemblée générale des actionnaires de la **Compagnie des Chemins de Fer de Porto-Rico** doit, comme nous l'avons annoncé, se réunir le 29 juin courant et sera suivie de l'assemblée des porteurs d'obligations à revenu variable.

Les recettes d'exploitation de l'exercice 1917 ont été sensiblement supérieures à celles de l'exercice 1916, qu'elles ont dépassé de plus d'un million. Mais, par suite de la hausse du charbon et des matières premières et des modifications générales d'exploitation qui ont, comme on sait, si fortement affecté l'industrie ferroviaire dans tous les pays, les dépenses ont encore plus fortement progressé.

La **Société Concessionnaire du Port et des Magasins Publics de Paris-Austerlitz** a réuni, lundi dernier, ses actionnaires en assemblée générale annuelle.

L'exercice 1917 s'est soldé par un bénéfice net de 250.699 francs.

Sur la proposition du Conseil d'administration, l'Assemblée générale a fixé le dividende à 10 francs par action, payable à partir du 1er juillet sous déduction des impôts, contre 6 fr. 25 pour le précédent exercice.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges** se sont élevées à 107.562 fr. 70 pour le mois de mai 1918, au lieu de 93.289 fr. 40 pour mai 1917.

Le total des recettes, pour les cinq premiers mois de l'exercice en cours, atteint 615.769 fr. 65 contre 580.705 fr. 15 pour la période correspondante de 1917.

Imp. Dubois et Bauer, 34, rue Laffitte, Paris.
Le Gérant : VINSONAUD.

TABLE DES MATIÈRES

JANVIER-JUIN 1918



TABLE DES GRAVURES

Musique

